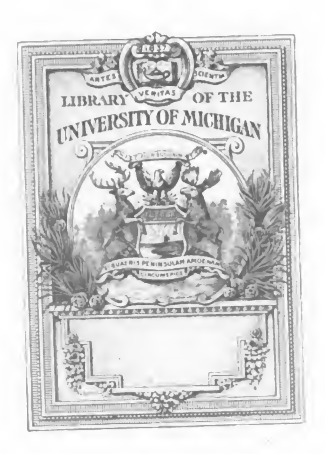



1837
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE


LIBRAIRIE
ANCIENNE
D'OCCASION
COMMISSION
LIVRES NEUFS
FRANÇAIS
ETRANGERS



ENCYCLOPÉDIE THÉOLOGIQUE,

OU

SÉRIE DE DICTIONNAIRES SUR TOUTES LES PARTIES DE LA SCIENCE RELIGIEUSE,

OFFRANT EN FRANÇAIS

LA PLUS CLAIRE, LA PLUS FACILE, LA PLUS COMMODE, LA PLUS VARIÉE ET LA PLUS COMPLÈTE DES THÉOLOGIES.

CES DICTIONNAIRES SONT :

D'ÉCRITURE SAINTE, DE PHILOLOGIE SACRÉE, DE LITURGIE, DE DROIT CANON, D'HÉRÉSIES ET DE SCHISMES, DES LIVRES JANSÉNISTES, MIS A L'INDEX ET CONDAMNÉS, DES PROPOSITIONS CONDAMNÉES, DE CONCILES, DE CÉRÉMONIES ET DE RITES, DE CAS DE CONSCIENCE, D'ORDRES RELIGIEUX (HOMMES ET FEMMES), DES DIVERSES RELIGIONS, DE GÉOGRAPHIE SACRÉE ET ECCLÉSIASTIQUE, DE THÉOLOGIE DOGMATIQUE ET MORALE, DE JURISPRUDENCE RELIGIEUSE, DES PASSIONS, DES VERTUS ET DES VICES, D'HAGIOGRAPHIE, D'ICONOGRAPHIE RELIGIEUSE, DE MUSIQUE CHRÉTIENNE, DE BIOGRAPHIE CHRÉTIENNE, DES PÈLERINAGES CHRÉTIENS, DE DIPLOMATIQUE, DE SCIENCES OCCULTES, DE GÉOLOGIE ET DE CHRONOLOGIE RELIGIEUSES.

PUBLIÉE

PAR M. L'ABBÉ MIGNE,

ÉDITEUR DE LA BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE DU CLERGÉ,

OU

DES COURS COMPLETS SUR CHAQUE BRANCHE DE LA SCIENCE ECCLÉSIASTIQUE.

50 VOLUMES IN-4°.

PRIX : 6 FR. LE VOL. POUR LE SOUSCRIPTEUR A LA COLLECTION ENTIÈRE, 7 FR., 8 FR., ET MÊME 10 FR. POUR LE SOUSCRIPTEUR A TEL OU TEL DICTIONNAIRE PARTICULIER.

TOME QUARANTE-UNIÈME.

DICTIONNAIRE HAGIOGRAPHIQUE.

TOME SECOND

J-Z

2 VOL. PRIX : 15 FRANCS.

CHEZ L'ÉDITEUR,
AUX ATELIERS CATHOLIQUES DU PETIT-MONTROUGE,
BARRIÈRE D'ENFER DE PARIS.

1850

DICTIONNAIRE
HAGIOGRAPHIQUE

OU

VIES DES SAINTS ET DES BIENHEUREUX,

HONORÉS EN TOUT TEMPS ET EN TOUS LIEUX,
DEPUIS LA NAISSANCE DU CHRISTIANISME JUSQU'A NOS JOURS,

AVEC UN

SUPPLÉMENT POUR LES SAINTS PERSONNAGES

DE L'ANCIEN ET DU NOUVEAU TESTAMENT,

ET DES DIVERS AGES DE L'ÉGLISE,

AUXQUELS ON NE REND AUCUN CULTE PUBLIC, OU DONT LE JOUR DE FÊTE EST INCONNU;

PAR M. L'ABBÉ PÉTIN,

PRÊTRE DU DIOCÈSE DE SAINT-DIÉ;

PUBLIÉ

PAR M. L'ABBÉ MIGNE,

ÉDITEUR DE LA BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE DU CLERGÉ,

OU

DES COURS COMPLETS SUR CHAQUE BRANCHE DE LA SCIENCE ECCLÉSIASTIQUE.

Voici les traces, les vestiges que les saints, en retournant à notre commune patrie, nous ont laissés pour nous servir de guides, afin que, les suivant sans aucune déviation, nous puissions arriver au souverain bonheur. (Bède, *Serm. de Sanctis.*)

TOME SECOND.

2 VOL. PRIX : 15 FR.

CHEZ L'ÉDITEUR,
AUX ATELIERS CATHOLIQUES DU PETIT-MONTROUGE,
BARRIÈRE D'ENFER DE PARIS.

1850

Imprimerie de MIGNE, au Petit-Montrouge.

DICTIONNAIRE HAGIOGRAPHIQUE.

> Voici les traces, les vestiges que les saints, en retournant à notre commune patrie, nous ont laissés pour nous servir de guides, afin que, les suivant sans aucune déviation, nous puissions arriver au souverain bonheur.
>
> BÈDE, *Serm. de Sanctis.*

J

IACOB (saint), évêque de Toul florissait dans le milieu du VIIIe siècle. On croit qu'il était abbé de Guemonde ou Hornbach, et qu'il y avait succédé à saint Pirmin, lorsqu'il fut élevé sur le siége de Toul, vers l'an 756. L'année suivante il assista au concile de Compiègne, et en souscrivant à ce concile avec les autres évêques il ajouta, par humilité, à son nom la qualification de pécheur. Il se trouva aussi à la dédicace de l'abbaye de Gorze, qui eut lieu l'an 761, et au concile d'Attigny, tenu en 765, où il souscrivit en ces termes : *Jacob, évêque du monastère de Guemonde* : d'où l'on pourrait conclure qu'il avait conservé le gouvernement de cette abbaye pendant son épiscopat, ou qu'il s'était alors démis de son siége pour retourner dans sa solitude. Un des principaux actes de son administration fut le rachat qu'il fit de l'abbaye de Saint-Dié, laquelle était alors possédée par des laïques, et dont il fut mis en possession par le roi Pépin. Il avait une sœur nommée Liliose qu'il aida à fonder le monastère de Saint-Blin; ce qui l'a fait regarder, par quelques auteurs, comme le véritable fondateur de cet établissement Etant allé en pèlerinage à Rome, à son retour, il passa par Dijon, afin de vénérer le tombeau de saint Bénigne, patron du monastère de Saint-Blin. Pendant qu'il invoquait le saint martyr, il fut atteint d'une maladie qui l'enleva en quelques jours, et on l'enterra auprès du saint. Il mourut vers l'an 769. Ceux qui le font contemporain de saint Hidulphe et qui prétendent que, quand le saint fondateur de Moyenmoutier se retira dans les Vosges, saint Jacob, en qualité d'évêque de Toul, lui aurait procuré un terrain pour y bâtir son monastère, n'ont pas fait attention que l'un était mort depuis un demi-siècle, lorsque l'autre devint évêque de Toul. — 23 juin

JACQUES LE MAJEUR (saint), *Jacobus*, apôtre, fils de Zébédée et de Salomé, et frère de saint Jean l'Evangéliste, était proche parent de Jésus-Christ. Né en Galilée environ douze ans avant l'ère chrétienne, il embrassa la profession de pêcheur, qui était celle de son père, lequel, selon l'opinion commune, habitait Bethzaïde avec ses deux fils. Un jour que Jésus, traversant le lac de Génézareth, se fut approché du rivage, il vit Jacques et Jean qui nettoyaient leurs filets dans une barque, avec Zébédée, et il les appela à sa suite. Les deux frères quittèrent aussitôt leurs filets, leur barque et leur père, pour suivre le Seigneur qui les appelait. La promptitude de leur démarche et la générosité de leur sacrifice donnent lieu de croire qu'ils reconnaissaient dès lors Jésus pour le Christ. Quoiqu'ils fussent ses auditeurs assidus et qu'ils ne perdissent rien de ses divines instructions, dans les commencements ils le quittaient par intervalle, pour exercer leur ancienne profession, afin de fournir à leur subsistance ; mais ils ne se séparèrent plus de lui après qu'ils eurent été témoins de la pêche miraculeuse obtenue par la puissance du Sauveur, et qui fut telle qu'ils furent obligés d'aider Pierre et André à retirer leurs filets qu'ils avaient jetés par l'ordre du divin Maître. L'an 31 de Jésus-Christ, ils assistèrent à la guérison de la belle-mère de saint Pierre, ainsi qu'à la résurrection de la fille de Jaïre ; la même année, ils furent agrégés au collége des apôtres, et le Sauveur leur donna le surnom de Boanergès, c'est-à-dire fils du tonnerre, sans doute à cause de la vivacité de leur zèle, dont ils donnèrent une marque lorsqu'ils demandèrent un jour à Jésus qu'il fit descendre le feu du ciel sur une ville des Samaritains qui n'avaient pas voulu les recevoir ; mais il les réprimanda et leur fit entendre qu'ils ne devaient employer envers les pécheurs d'autres armes que la douceur et la patience. Les deux fils de Zébédée furent avec Pierre ceux des apôtres que le Sauveur admit le plus avant dans son intimité : il les rendit témoins de sa transfiguration sur le Thabor et de son agonie au jardin des Oliviers ; mais les exemples et les leçons de leur divin maître ne les dépouillèrent pas d'abord de toute idée de grandeur humaine ; ce qui le prouve, c'est que Salomé, leur mère, se fondant sans doute sur les liens de parenté qui les unissaient au Sauveur, lui demanda pour eux les deux premières places dans son royaume, qu'elle s'imaginait, ainsi que ses fils, être un royaume terrestre Jésus adressant sa réponse aux deux frères leur dit qu'ils ne savaient ce qu'ils demandaient ; en-

suite il ajouta : *Pouvez-vous boire le calice qui m'est réservé ?* Ils répondirent qu'ils le pouvaient. Le Sauveur leur dit qu'à la vérité ils auraient part à son calice, mais que, quant aux places de son royaume, elles seraient données à ceux auxquels elles étaient destinées par son Père. Le courage leur manqua comme aux autres apôtres pour suivre leur divin maître, lorsqu'il fut arrêté et livré aux Juifs, et ils retournèrent à leurs filets ; mais le miracle de la résurrection de Jésus-Christ ayant ranimé leur confiance en lui, et la descente du Saint-Esprit les ayant transformés en des hommes nouveaux, saint Jacques s'appliqua, de concert avec ses collègues, à propager la lumière de l'Evangile. On ignore le détail de ses travaux ; il paraît qu'il sortit de la Judée peu après le martyre de saint Etienne, pour aller annoncer la parole divine aux douze tribus dispersées, et, d'après les traditions de l'Eglise d'Espagne, il serait allé porter le flambeau de la foi jusque dans ce pays. Saint Epiphane rapporte que le saint apôtre vécut toujours dans le célibat ; qu'il s'était interdit l'usage de la viande et du poisson, qu'il ne se servait que d'habits pauvres, et que toute sa conduite portait l'empreinte de l'humilité et de la mortification. Etant retourné à Jérusalem, l'an 43, le roi Agrippa, qui s'y était rendu aussi pour célébrer la fête de Pâques, et qui voulait se rendre agréable aux Juifs, fit arrêter saint Jacques quelques jours avant la fête, et ordonna qu'il eût la tête tranchée : c'est ainsi qu'il fut le premier des apôtres qui versa son sang par le martyre. Celui qui l'avait dénoncé comme disciple de Jésus fut si frappé de son courage et de sa constance, qu'il se déclara chrétien lui-même et fut décapité en même temps que lui. Comme on les conduisait tous deux au supplice, il demanda pardon au saint de l'avoir ainsi livré à ses bourreaux. Saint Jacques s'étant tourné vers lui l'embrassa en lui disant : *La paix soit avec vous ;* après quoi ils reçurent ensemble le coup de la mort, l'an 44 de Jésus-Christ. Le corps du saint apôtre fut enterré à Jérusalem ; mais peu de temps après, ses disciples le portèrent en Espagne et le déposèrent à Iria-Flavia, aujourd'hui El-Padron, sur les frontières de Galice. Ces précieuses reliques furent découvertes dans le IXe siècle, sous le règne d'Alphonse le Chaste, roi de Léon, et transportées par ordre de ce prince à Compostelle, où le pape Léon III transféra le siége épiscopal d'Iria-Flavia. Compostelle est devenue célèbre par le concours extraordinaire de pèlerins qui viennent visiter le tombeau de saint Jacques, lequel se garde avec une grande vénération dans la cathédrale. Ferdinand II institua, en 1175, un ordre militaire qui porte le nom de saint Jacques et qui est surnommé le Noble. On voit à Jérusalem une église magnifique, qui appartient aux Arméniens schismatiques et qui est dédiée sous son invocation. On croit qu'elle a été bâtie par les rois d'Espagne ainsi que le monastère qui en dépend, et qui reçoit les pèlerins espagnols. Il y a à gauche de la nef, en entrant, une petite chapelle, placée, à ce que porte la tradition, sur le lieu même où saint Jacques eut la tête tranchée. — 25 juillet.

JACQUES LE MINEUR (saint), apôtre, que l'Evangile appelle frère de Jésus-Christ, fils d'Alphée et de Marie, sœur de la sainte Vierge, était frère de saint Jude, et fut appelé à l'apostolat en même temps que lui. Le Sauveur, après sa résurrection, le favorisa d'une apparition particulière : nous apprenons de saint Jérôme et de saint Epiphane qu'au moment de remonter au ciel, il lui recommanda l'Eglise de Jérusalem, et qu'en conséquence les apôtres l'établirent évêque de cette ville au moment de leur dispersion. Saint Epiphane rapporte qu'il portait sur sa tête une lame ou plaque d'or, sans doute comme marque distinctive de l'épiscopat. Il vécut toujours dans la virginité ; comme il était *nazaréen*, c'est-à-dire consacré au Seigneur, il ne but jamais de vin ni d'aucune liqueur capable d'enivrer, et ne coupa jamais ses cheveux. Il s'était interdit l'usage du bain et des parfums, et ne mangeait rien qui eût eu vie, excepté l'agneau pascal, qui était de précepte. Il ne portait point de sandales, et n'avait d'autre vêtement qu'un manteau et une tunique de lin. Il priait si souvent prosterné la face contre terre que ses genoux et son front étaient devenus aussi durs que la peau d'un chameau. Il priait aussi quelquefois les bras étendus vers le ciel : ce fut ainsi que dans une grande sécheresse il obtint de la pluie. Une sainteté si éminente lui mérita de la part des Juifs eux-mêmes le surnom de *Juste ;* aussi avait-il le privilége d'entrer dans cette partie du temple dont la loi ne permettait l'entrée qu'aux seuls prêtres. Ils portaient même pour lui la vénération jusqu'à baiser le bord de sa robe. Saint Jacques assista, l'an 51, au concile qui se tint à Jérusalem, touchant la circoncision et les autres cérémonies légales. Il y parla après saint Pierre et formula une décision qui fut adoptée par les apôtres et envoyée aux chrétiens que les Juifs convertis avaient voulu inquiéter. Dans son Eglise de Jérusalem, presque entièrement composée de Juifs qui, même après leur baptême, tenaient aux observances mosaïques, il se crut obligé d'user de condescendance et de tolérer leurs anciennes coutumes. Ce fut vers l'an 59 qu'il écrivit en grec son Epître canonique, qui porte le titre de *Catholique* ou d'universelle, parce qu'elle ne fut pas adressée à une église particulière, mais à tous les Juifs convertis, qui étaient dispersés dans les différentes parties de l'univers. Elle a pour but de réfuter de faux prédicateurs qui, abusant de quelques expressions de saint Paul, enseignaient que la foi seule suffit pour la justification, et que par conséquent les bonnes œuvres sont inutiles. Elle donne aussi d'excellentes règles pour vivre saintement. L'apôtre la termine par une exhortation aux fidèles à recevoir dans leurs maladies le sacrement de l'extrême-onction. L'an 61, comme les Juifs se trouvaient sans gouver-

neur par la mort de Festus, ils profitèrent de cette circonstance pour rendre le saint évêque victime de leur rage contre les disciples du Sauveur. Le grand prêtre Ananus assembla le sanhédrin et fit comparaître saint Jacques avec plusieurs autres chrétiens ; on l'accusa d'avoir violé la loi, et on le livra au peuple pour être lapidé. Mais avant l'exécution de cette sentence on le porta sur la plate-forme du temple pour que sa voix fût entendue de tout le monde. Alors les scribes et les pharisiens lui crièrent : *Vous qu'on surnomme le Juste et qui l'êtes en effet, vous en qui nous avons pleine confiance, puisque le peuple s'égare en suivant Jésus crucifié, dites-nous ce qu'il faut croire?* Saint Jacques, élevant la voix pour être entendu de tous, répondit : *Ce Jésus, ce Fils de l'homme dont vous me parlez, est maintenant assis à la droite de la majesté souveraine en sa qualité de Fils de Dieu. Un jour, il doit venir sur les nuées du ciel pour juger l'univers.* Plusieurs crurent à ses paroles et rendirent gloire à Dieu ; mais les scribes et les pharisiens se dirent entre eux : *Nous avons mal fait d'attirer ce témoignage à Jésus.* S'empressant donc de monter près de lui, ils le précipitèrent de la terrasse du temple, et crièrent au peuple qu'il fallait se hâter de le lapider. Le saint apôtre ne mourut pas sur-le-champ, et après sa chute il eut encore la force de se relever sur ses genoux. Dans cette posture il éleva les yeux au ciel et pria pour ses meurtriers, en disant comme son divin Maître : *Pardonnez-leur, Seigneur, car ils ne savent ce qu'ils font.* Pendant qu'on faisait pleuvoir sur lui une grêle de pierres, un foulon qui se trouvait là l'acheva en lui déchargeant sur la tête un grand coup du levier dont il se servait pour fouler ses draps. Saint Jacques fut martyrisé le 10 avril de l'an 62, et enterré près du temple, à l'endroit même où il avait perdu la vie. Dans la suite on éleva une petite colonne sur son tombeau. Sa chaire épiscopale se voyait encore à Jérusalem au IVe siècle, et l'on croit que ses reliques furent transférées à Constantinople l'an 572. L'historien Josèphe rapporte que le grand prêtre Ananus ayant fait comparaître devant le conseil Jacques, frère de Jésus-Christ, on le condamna à être lapidé comme impie : il ajoute que cette exécution déplut à tous les bons citoyens, et que les Juifs attribuaient à cette mort injuste la destruction de Jérusalem. — 1er mai.

JACQUES (saint), diacre et martyr, ayant quitté la province qu'il habitait pour se rendre en Numidie, eut sur la route une vision qui lui fit connaître que Marien et lui termineraient leur vie par le martyre. Il s'arrêta près de Cirthe, capitale de la Numidie, dans un lieu nommé Muguas, où arrivèrent en même temps deux évêques nommés Agape et Secondin, qui avaient déjà été bannis pour la foi et qu'on avait ramenés de leur exil pour leur faire subir de nouveaux tourments. Comme la persécution de Valérien était alors dans toute sa force, Jacques et Marien puisèrent dans les entretiens qu'ils eurent avec eux un désir ardent de partager les combats qui les attendaient à Cirthe. Deux jours après le départ des deux évêques, Jacques et son compagnon furent arrêtés par une troupe de païens et conduits devant les magistrats de Cirthe avec un évêque qui nous a laissé les actes de leur martyre. Jacques confessa généreusement qu'il était chrétien, ajoutant qu'il était diacre, quoiqu'il sût bien qu'une loi portée par Valérien, l'année précédente, condamnait à mort les diacres, les prêtres et les évêques, quand même ils renonceraient au christianisme. Après avoir subi la torture, il fut mis en prison. Quelque temps après, il fut envoyé avec Marien à Lambèse, où se trouvait alors le gouverneur de la province ; ils eurent beaucoup à souffrir pendant le trajet, et à leur arrivée on les mit en prison. Comme on exécutait tous les jours plusieurs chrétiens, Jacques, qui ressentait une vive douleur de ce que son tour n'arrivait pas, vit en songe Agape, qui avait été martyrisé à Cirthe. Ce saint évêque paraissait plein de joie et préparait un grand festin auquel il l'invitait avec Marien, et il leur dit : « Réjouissez-vous ; car demain nous souperons ensemble. » En effet, ils furent mis à mort le lendemain, dans une vallée au fond de laquelle coulait la Pagyde, près de la ville. Il paraît qu'ils furent exécutés l'an 259 ou 260. Saint Jacques et saint Marien sont patrons de Gubbio, au duché d'Urbin, et la cathédrale de cette ville se glorifie de posséder leurs reliques. — 30 avril.

JACQUES (saint), martyr à Samosate en Syrie, avec six autres, fut converti à la religion chrétienne par saint Hipparque, l'un des compagnons de son martyre. Jacques étant allé avec d'autres jeunes gens lui faire une visite, ils le trouvèrent dans sa chambre occupé à prier Dieu devant la croix avec saint Philothée. Il demanda aux deux saints pourquoi ils s'enfermaient ainsi seuls dans une chambre et pourquoi ils se livraient à la tristesse, pendant que toute la ville était dans la joie à l'occasion d'une fête en l'honneur des dieux, ordonnée par l'empereur Maximien, qui, revenant vainqueur des Perses, en 287, s'était arrêté à Samosate pour y célébrer sa victoire par des sacrifices solennels. Ils répondirent qu'ils adoraient le Créateur du monde. *Eh quoi!* dit Jacques, *prenez-vous cette croix pour le Créateur du monde? car je vois que vous l'adorez.—Nous adorons*, reprit Hipparque, *celui qui a été attaché à la croix.* Après quelques discours sur la religion, Jacques et ses quatre compagnons dirent qu'ils consentaient à être baptisés, tant leurs bonnes dispositions les rendirent dociles à la grâce, dans cet entretien, à la suite duquel un saint prêtre, nommé aussi Jacques, vint les baptiser. Maximien, ayant su qu'Hipparque et Philothée étaient chrétiens, les fit saisir dans la maison du premier, et on arrêta en même temps les cinq jeunes gens qui se trouvaient alors avec eux. L'empereur ayant fait comparaître ces derniers, les exhorta fortement à ne pas

s'exposer à perdre la vie par une désobéissance opiniâtre aux lois. Mais voyant qu'il ne pouvait ébranler leur constance, il menaça de les faire crucifier comme leur maître. Ils répondirent qu'ils ne craignaient pas les tourments, et, sur cette réponse, ils furent chargés de chaînes et renfermés dans des cachots séparés, avec ordre de leurs gardiens de leur refuser toute nourriture jusqu'après la fête. Alors Maximien les fit de nouveau comparaître : comme ils persistaient dans leur refus de sacrifier, Jacques et ses compagnons furent étendus sur le chevalet et reçurent chacun vingt-cinq coups de fouet sur les épaules et des coups de courroie sur la poitrine et le ventre ; ensuite ils furent reconduits en prison. Un troisième interrogatoire n'ayant fait que rendre l'empereur plus furieux, il les fit lier avec des cordes et les condamna à être crucifiés. Jacques, attaché à la croix, vécut jusqu'au lendemain. — 9 décembre.

JACQUES (saint), martyr en Ethiopie, avec saint Jean et un autre, est honoré chez les Grecs le 10 août.

JACQUES (saint), prêtre et martyr en Perse, fut arrêté en même temps que saint Acepsime, son évêque. Ce fut pour ne pas se séparer de lui qu'il refusa la liberté qu'on voulait lui rendre, et il demanda comme une grâce d'être attaché à la même chaîne, afin de pouvoir le consoler et soigner les blessures qu'on lui avait faites, pendant qu'il confessait Jésus-Christ; car les mages lui avaient fait donner cent coups de nerf de bœuf pour le contraindre à adorer le soleil ; ils furent mis à mort l'un et l'autre le même jour, l'an 341, pendant la persécution du roi Sapor II. — 22 avril.

JACQUES (saint), aussi prêtre et martyr en Perse, souffrit avec saint Jean, son évêque, pendant la même persécution du roi Sapor II. — 1er novembre.

JACQUES (saint), évêque de Nisibe en Mésopotamie, était né dans cette ville. Il cultiva par une grande application à l'étude les heureuses dispositions qu'il avait reçues de la nature, et il fit de grands progrès dans les sciences humaines et de plus grands encore dans la science divine. Les dangers qu'il rencontrait dans le monde lui firent prendre la résolution de se retirer dans la solitude. Il alla donc se fixer sur une haute montagne, et pendant l'hiver il se renfermait dans une grotte souterraine : les autres saisons, il les passait au milieu des bois, exposé aux injures de l'air. A une prière continuelle il joignait de grandes austérités, ne mangeant que des racines et des herbes crues, n'ayant pour habit qu'une tunique de poil de chèvre et un manteau de même étoffe. Malgré ses précautions pour n'être connu que de Dieu, il finit par être découvert, et l'on grimpait sur les rochers escarpés qu'il habitait, soit pour se recommander à ses prières, soit pour le consulter sur des affaires de conscience. Dieu le favorisa du don des miracles et de celui de prophétie : aussi en donna-t-il diverses preuves dans un voyage qu'il fit en Perse pour visiter les églises qui venaient d'y être fondées et pour fortifier les nouveaux convertis, alors en butte à une cruelle persécution. Il ranima le courage de ceux qui étaient chancelants et leur inspira un vif désir de verser leur sang pour la foi : il amena aussi plusieurs idolâtres à la connaissance de l'Evangile. Il avait lui-même confessé la foi pendant la persécution de l'empereur Maximin II, et sa grande réputation de savoir et de sainteté le fit élever sur le siége épiscopal de Nisibe. Sa nouvelle dignité n'apporta aucun changement à sa manière de vivre : il continua ses jeûnes et ses austérités au milieu des devoirs de l'épiscopat, qu'il remplissait avec une exactitude admirable. Il s'occupait sans cesse de la conversion des pécheurs, de la persévérance des justes, du soulagement des malheureux et de tout ce qui concerne le culte divin. Il fit bâtir à Nisibe une église magnifique, et saint Miles fut si frappé de sa beauté, lorsqu'il vint visiter le saint évêque, que, de retour à Adiab, il lui envoya en présent des étoffes de soie pour faire des ornements sacrés qui répondissent à la magnificence de l'édifice. Dans le nombre des miracles qu'opéra saint Jacques, Théodoret cite le suivant. Un jour qu'il voyageait, des mendiants qui se trouvèrent sur son chemin le prièrent de leur donner de quoi faire inhumer un de leurs camarades qu'ils montraient étendu par terre et qu'ils disaient mort, quoiqu'il fût plein de vie. Le saint, après leur avoir donné ce qu'ils demandaient, se mit en prières, afin d'obtenir à celui qu'il croyait mort la rémission de ses péchés et le bonheur d'être reçu dans la compagnie des saints. Dès qu'il se fut éloigné, les mendiants s'approchèrent du prétendu mort, pour partager avec lui la somme qu'ils venaient d'escroquer; mais quel ne fut pas leur étonnement de ne plus le trouver en vie! Ils courent après le serviteur de Dieu, se prosternent à ses pieds, lui demandant pardon de leur supercherie, et le conjurant de rendre la vie à leur infortuné camarade. Le saint évêque, attendri par leurs prières et leurs larmes, demande au ciel la résurrection du mort et l'obtient. Il eut le bonheur de préserver son troupeau des erreurs impies qu'Arius commençait à répandre dans l'Orient, et qui furent condamnées solennellement au concile de Nicée, tenu en 325, et auquel saint Jacques assista. Il se trouva aussi au concile d'Antioche, tenu l'année suivante. Arius étant venu à bout dans la suite d'en imposer à Constantin le Grand par une confession de foi pleine d'artifice et d'hypocrisie, ce prince ordonna, en 336, à saint Alexandre de quitter son siége, s'il ne voulait pas communiquer avec l'hérésiarque. Saint Jacques, qui se trouvait alors dans cette ville, exhorta le peuple à recourir à Dieu par le jeûne et la prière. Huit jours après, c'est-à-dire le dimanche même où l'on devait recevoir Arius à la communion, cet impie, qui se rendait à la grande église pour la cérémonie, fut trouvé

mort dans un lieu secret où il était allé pour satisfaire aux besoins de la nature. Saint Jacques, de retour dans sa ville épiscopale, la délivra de la fureur de Sapor II, roi des Perses, qui était venu l'assiéger, vers l'an 338, avec une nombreuse armée qui contenait dans son sein beaucoup de chevaux, d'éléphants et de machines de guerre de toute espèce; mais après soixante-trois jours de siége, Sapor fut obligé de le lever honteusement, après avoir perdu une grande partie de ses troupes par le fer de l'ennemi, les fatigues, la famine et les maladies contagieuses. Dix ans après, les Perses fondirent de nouveau sur les terres de l'empire; en 350, ils revinrent attaquer Nisibe, et, quoique le siége fût conduit avec la plus grande vigueur, pendant soixante-dix jours, les assiégeants voyant que tous leurs efforts n'avaient abouti à rien, ils construisirent, au-dessus de la ville, une écluse pour arrêter le Migdonius : lorsque l'eau du fleuve fut parvenue à une grande élévation, ils lâchèrent l'écluse, et le fleuve reprenant son cours se précipita sur la ville avec une telle impétuosité qu'il fit une large brèche dans une des murailles. A cette vue, les Perses poussèrent des cris de joie, s'imaginant déjà être maîtres de la place; ils remirent toutefois l'assaut au lendemain, à cause de l'inondation qui les empêchait d'approcher. Mais le jour suivant, ils furent très-étonnés de ne plus voir la brèche, ce qui provenait de ce que, pendant la nuit, les assiégés, excités par leur évêque, avaient élevé une nouvelle muraille, tandis que lui-même était en prières dans l'église. Sapor, s'avançant en personne, s'imagina voir sur les remparts un homme qui avait un appareil royal, revêtu de pourpre et la tête ornée d'un diadème qui jetait un éclat extraordinaire : croyant que c'était l'empereur Constance, il menaça de la mort ceux qui lui avaient dit que ce prince était à Antioche; mais sur les nouvelles assurances qu'on lui donna que l'empereur n'était pas à Nisibe, il comprit que le ciel combattait contre lui, et dans sa fureur il lança un javelot en l'air, comme pour se venger de la Divinité. Saint Ephrem, qui se trouvait alors à Nisibe, pria saint Jacques d'aller sur les remparts considérer l'armée des infidèles et de demander à Dieu leur défaite; mais le saint évêque, qui ne désirait la destruction de personne, monta sur une tour d'où, découvrant la plaine toute couverte d'hommes et d'animaux, il dit, le visage tourné vers l'ennemi : *Seigneur, qui pouvez par les plus faibles moyens humilier l'orgueil de vos ennemis, faites que cette multitude de soldats soit vaincue par une armée de moucherons.* Aussitôt que cette prière fut finie, on vit une épaisse nuée de moucherons fondre sur les Perses, se jetant sur les trompes des éléphants, sur les oreilles et les narines des chevaux. Ces animaux, devenus furieux par les piqûres de ces insectes, renversent ceux qui les montaient et mettent le désordre dans les rangs de l'armée, qui fut ensuite décimée par la famine et la peste. Sapor, désespéré, fit mettre le feu à ses machines, et après avoir levé le siége, qui durait depuis plus de trois mois, il reprit honteusement le chemin de la Perse. Il paraît que saint Jacques ne survécut que peu de temps à cet éclatant prodige, et l'on place sa mort cette même année 350. Sapor revint en 359 assiéger Nisibe une troisième fois; mais les chrétiens de cette ville, qui connaissaient le crédit de leur saint évêque auprès de Dieu, voulurent avoir dans leurs murs sa dépouille mortelle, persuadés qu'ils ne pouvaient se procurer un plus puissant défenseur contre les attaques des barbares. Leur confiance ne fut point trompée, et cette dernière tentative de Sapor échoua comme les précédentes. Nisibe attribua sa délivrance au bonheur qu'elle avait de posséder dans son enceinte le corps de saint Jacques. Les lois défendaient il est vrai d'inhumer dans les villes, mais l'empereur Constance, quoique arien, avait bien voulu permettre qu'on y dérogeât en cette circonstance. Julien l'Apostat révoqua ce privilége, et les précieuses reliques furent transportées par son ordre hors de Nisibe. Jovien, son successeur, ayant cédé cette ville aux Perses, les habitants, qui se retirèrent sur le territoire de l'empire les emportèrent avec eux : elles furent transférées à Constantinople vers l'an 970. Saint Jacques, qui est mis au nombre des plus célèbres docteurs de l'Eglise syriaque, avait composé plusieurs ouvrages dont il ne nous reste que dix-huit instructions, écrites en arménien, et quelques lettres. Saint Athanase, en parlant de ces écrits, dit qu'ils sont un monument de la simplicité et de la candeur d'une âme apostolique. Une *Liturgie*, autrefois en usage chez les Syriens, porte aussi le nom de saint Jacques.— 15 juillet.

JACQUES l'*Intercis* (saint), martyr en Perse, était un des principaux personnages de la Perse, sous le roi Isdegerde, par sa naissance, sa fortune, ses talents, les places qu'il occupait et la faveur dont le prince l'honorait. Ce fut pour conserver ces avantages temporels qu'il eut la faiblesse de renoncer à Jésus-Christ, lorsque Isdegerde persécuta le christianisme dans ses Etats. Cette apostasie plongea dans la douleur sa mère et sa femme, qui demandèrent à Dieu, par de ferventes prières, son retour à la foi. Après la mort d'Isdegerde, arrivée en 421, sa mère et sa femme, qui vivaient loin de la cour, lui écrivirent la lettre suivante : *Nous savons que depuis longtemps vous avez renoncé à l'amour du Dieu immortel pour conserver la faveur du prince, ainsi que les biens et les honneurs de ce monde. Mais qu'est devenu celui aux bonnes grâces duquel vous avez attaché un si haut prix? Le malheureux! il a subi la destinée commune: il n'est plus que poussière. Vous n'avez plus rien à espérer de lui, et il ne pourra vous délivrer des supplices éternels, auxquels vous condamnera la justice divine, comme elle y a déjà condamné le roi, votre ami, si vous persévérez dans votre crime. Quant à nous, nous ne voulons plus avoir au-*

cun commerce avec vous. Cette lettre fit rentrer Jacques en lui-même, et réfléchissant sur l'énormité de sa faute, il fut effrayé par la pensée du jugement qu'il devait subir de la part du souverain juge. Il quitta la cour et renonça volontairement à tous les avantages qui avaient causé sa perte. Le roi Vararanes, fils et successeur d'Isdegerde, informé de ce changement, fit venir Jacques, qui confessa généreusement son retour au christianisme. Le prince, furieux, lui reprocha son ingratitude, en lui rappelant toutes les grâces dont son père l'avait comblé. *Où est-il maintenant votre père?* demanda le saint; *qu'est-il devenu?* Cette question ajouta encore à la fureur de Vararanes, qui le menaça de le condamner à une mort cruelle et prolongée. — *Toute espèce de mort n'est qu'un sommeil: puissé-je mourir de la mort des justes!* — *La mort n'est point un sommeil, mais un objet de terreur pour les grands et pour les rois.* — *Oui, sans doute, elle effraye les rois et tous ceux qui méprisent la Divinité, parce que l'espérance des méchants périra.* — *Quoi! misérable, tu nous appelles méchants, toi qui n'adores ni le soleil, ni la lune, ni le feu, ni l'eau, ces illustres productions de la divinité?* — *Je ne prétends point vous outrager en vous accusant; mais je dis que vous donnez aux créatures le nom incommunicable de Dieu.* Le roi, dont la colère était à son comble, fit aussitôt appeler ses ministres et les juges de l'empire, pour délibérer sur le nouveau genre de mort qu'on ferait subir à ce contempteur des divinités nationales: et il fut décidé, dans ce conseil, que s'il n'abjurait le christianisme, on l'attacherait au chevalet, et qu'on lui couperait les membres les uns après les autres. Dès que la sentence eut été publiée, toute la ville de Beth-Lapéta accourut pour être témoin d'un supplice aussi extraordinaire. Les chrétiens offrirent à Dieu de ferventes prières, pour qu'il daignât donner à son serviteur la force de sortir triomphant de ce terrible combat. Lorsque Jacques fut arrivé au lieu du supplice, il demanda quelques instants pour faire sa prière; ce qui lui fut accordé. Se tournant alors du côté de l'orient, il se mit à genoux, et pria avec beaucoup de ferveur, les yeux élevés vers le ciel. Les exécuteurs s'étant ensuite approchés, étalèrent devant lui les instruments qui devaient servir à ce supplice, et avant de commencer, ils l'exhortèrent à obéir au roi, afin de se soustraire aux horribles tourments qu'ils étaient chargés de lui faire subir. Les spectateurs pleuraient, en considérant son illustre naissance, les grandes places qu'il avait occupées, sa jeunesse et sa bonne mine. Comme on le pressait de toutes parts de dissimuler pour le moment sa religion, qu'il pourrait ensuite professer, le saint martyr répondit: *Cette mort, qui se présente à vous sous un aspect si terrible, est bien peu de chose quand il s'agit de se procurer une vie éternelle.* S'adressant ensuite aux bourreaux: *Que tardez-vous*, leur dit il, *à exécuter les ordres que vous avez reçus?* Après qu'on lui eut coupé le pouce de la main droite, il fit cette prière: *Sauveur des chrétiens, recevez cette branche de l'arbre: il est vrai que cet arbre pourrira, mais il reprendra sa verdure et sera couronné de gloire.* Le fonctionnaire désigné par le roi pour assister à l'exécution, ne put retenir ses larmes: *Vous en avez assez fait pour votre religion*, lui cria-t-il; *ne vous laissez donc pas couper en morceaux. Vous avez de grandes richesses: donnez-en une partie aux pauvres pour le salut de votre âme, mais ne vous laissez pas mettre à mort de cette manière.* — *La vigne*, répondit Jacques, *est dans un état de mort pendant l'hiver, mais elle revit au printemps. Comment le corps de l'homme, quoique mis en pièces, ne revivrait-il pas?* Lorsqu'on lui eut coupé l'index, il s'écria: *Mon cœur s'est réjoui dans le Seigneur, et mon âme a été transportée dans le salut qu'il m'a procuré. Recevez, Seigneur, cette autre branche.* A chaque doigt qu'on lui coupait, il rendait grâces à Dieu, et la joie dont son âme était inondée paraissait sur son visage. Lorsqu'on en fut à la main gauche, on le conjura de nouveau d'avoir pitié de lui-même et de sauver sa vie. *Vous ne savez donc pas*, répondit-il, *que celui-là n'est pas digne de Dieu qui, après avoir mis la main à la charrue, regarde en arrière?* Les doigts des deux mains étant coupés, on passa aux doigts des pieds, et pendant qu'on les lui coupait, il continuait à louer le Seigneur. Ensuite il dit tranquillement aux bourreaux: *Maintenant que les branches sont tombées, abattez le tronc, et ne vous laissez point toucher de compassion pour moi; car mon cœur s'est réjoui dans le Seigneur, et mon âme s'est élevée vers celui qui aime les petits et les humbles.* Après qu'on lui eut coupé successivement les pieds, les mains, les bras, les jambes et les cuisses, comme son tronc vivait encore et ne cessait de bénir le Seigneur, un des gardes lui abattit la tête, et termina ainsi son martyre. Saint Jacques a été surnommé l'*Intercis*, c'est-à-dire coupé par morceaux, à cause du genre de son supplice, qui eut lieu la seconde année du règne de Vararanes, le 27 novembre 421. Les chrétiens offrirent une somme considérable pour obtenir la permission d'enlever son corps, mais elle leur fut refusée: cependant ils réussirent à ramasser secrètement ses membres épars, et les renfermèrent, avec le tronc, dans un coffre ou dans une urne, qu'ils enterrèrent dans un lieu ignoré des idolâtres. — 27 novembre.

JACQUES L'HYPÈTRE (saint), solitaire en Syrie, se retira sur une montagne près de Cyr, et se livra à de grandes austérités. Il ne se nourrissait que de lentilles trempées dans de l'eau, et portait de lourdes chaînes cachées sous son vêtement. Théodoret, qui l'avait connu, rapporte qu'il ressuscita un enfant. Il avait été disciple de saint Maron, et c'est des mains de ce grand serviteur de Dieu qu'il avait reçu son premier cilice. Il mourut vers le milieu du ve siècle. — 26 novembre.

JACQUES L'ASCÈTE (saint), est honoré en Ethiopie le 15 septembre.

JACQUES (saint), ermite en Paphlagonie, flo-

rissait sur la fin du vᵉ siècle. Sa réputation de sainteté et ses miracles lui attirèrent une telle vénération, qu'au rapport de Procope, Cabade, roi de Perse, alla lui faire une visite dans sa solitude. Il est honoré à Amide le 6 août.

JACQUES DU CARMEL (saint), ermite en Palestine, florissait dans le viᵉ siècle. Etant tombé dans une faute, il se retira dans un sépulcre pour y faire pénitence. Il se rendit célèbre par ses miracles. — 28 janvier.

JACQUES (saint), martyr à Constantinople avec saint Julien et plusieurs autres, souffrit sous le règne de Léon l'Isaurien, qui le fit décapiter pour avoir placé une image du Sauveur sur une des portes de Constantinople, dite la *Porte d'airain*. — 9 août.

JACQUES LE JEUNE (saint), évêque et confesseur en Orient, eut beaucoup à souffrir pendant la persécution des iconomaques. — 21 mars.

JACQUES (saint), protospathaire de l'empereur Léon l'Arménien, souffrit avec saint Théophane, vers l'an 818, pendant la persécution que ce prince faisait subir à ceux qui vénéraient les saintes images. — 4 décembre.

JACQUES (saint), ermite en Berri, né en Grèce, sur la fin du viiiᵉ siecle, se distingua d'abord dans la profession des armes, sous l'empereur Léon l'Arménien, qui faisait cas de sa bravoure et de sa sagesse. Un de ses frères nommé Herpelin, qui avait embrassé l'état monastique, et avait été élevé au sacerdoce, l'ayant prié de venir le voir, lui parla avec tant de force de la vanité des honneurs et des dangers du monde, que Jacques, ne voulant plus retourner à la cour, embrassa l'état monastique et reçut le diaconat quelque temps après. Environ deux ans plus tard, il résolut de faire avec son frère le pèlerinage de Rome et de Jérusalem, et de se fixer dans les Gaules. Après avoir vendu tous leurs biens et en avoir distribué le prix aux pauvres, ne se réservant que ce qui était absolument nécessaire pour leur voyage, ils s'embarquèrent à Constantinople; chacun sur un vaisseau. Celui qui portait Jacques fut jeté par la tempête sur les côtes d'Afrique, et ceux qui purent s'échapper gagnèrent l'île de Sardaigne, où ils passèrent l'hiver. De retour à Constantinople, il ne put obtenir aucun renseignement sur le vaisseau qui portait Herpelin. Ne sachant donc ce qu'était devenu son frère, il s'embarqua de nouveau pour l'Italie; mais une seconde tempête le fit aborder à Joppé en Judée, et il profita de ce malheur pour visiter les saints lieux, d'où il fut obligé de revenir à Constantinople, afin de demander des secours à ses amis. Le patriarche Jean, qui le connaissait, lui fournit ce dont il avait besoin, et il se rembarqua pour l'Italie. Ayant abordé à l'île de Corse, les matelots le laissèrent sur le rivage, après l'avoir dépouillé de tout. Les habitants de l'île, le prenant pour un espion, lui firent subir les plus horribles traitements, pour lui arracher l'aveu de son prétendu crime. Sa patience admirable ayant fait douter s'il était réellement coupable, on le conduisit à l'évêque qui reconnut son innocence, et après l'avoir retenu un an chez lui, il lui donna, pour Rome, des lettres de recommandation; ces lettres lui procurèrent accès auprès du pape qui lui donna sa bénédiction ainsi que des reliques de plusieurs martyrs. De Rome il se rendit à Lucques, puis à Gênes, toujours dans le dessein de passer en France; mais l'évêque de Gênes, instruit de son éminente piété, le retint dans son diocèse. Jacques y séjourna quatorze ans; ensuite, pour se soustraire aux visites de ceux qui venaient lui demander le secours de ses prières, il se mit en route pour la France, attiré par la réputation de sainteté dont jouissait Fridégise, évêque de Clermont. Il se fixa dans son diocèse et y mena quelque temps la vie érémitique. Il se retira depuis dans le Berri, et l'éloge qu'on lui fit d'un monastère situé près de Bourges, et qui observait avec la plus grande exactitude la règle de saint Benoît, le décida à y solliciter son admission. Il obtint d'y être reçu en qualité d'hôte, et bientôt il fut si édifié de la conduite des religieux qu'il se fit recevoir dans leur communauté. Il portait un rude cilice, couchait sur la terre nue, ne portait jamais de chaussures, ne buvait que de l'eau et ne mangeait que du pain aigre et dur; quelquefois cependant il s'écartait de la sévérité de la règle pour ajouter à sa nourriture de petits poissons, ainsi que des œufs et du fromage, lorsqu'il était malade, et ces adoucissements lui étaient imposés par ses supérieurs auxquels il se croyait tenu d'obéir, même en ce point. Le désir d'une vie plus mortifiée encore lui fit reprendre la vie érémitique: il se construisit une cellule dans un désert près de la rivière de Sandre, et il y ajouta une chapelle pour célébrer la messe; car il avait été élevé au sacerdoce en Corse ou à Gênes. Le comte Robert, seigneur du pays, et qui avait consenti à ce que Jacques s'établit sur ses domaines, lui envoyait à manger tous les jours; mais il distribuait aux pauvres la plus grande partie de ce qu'il recevait. Après avoir offert le saint sacrifice, assisté par Jean, son seul disciple, il passait le reste du jour dans une forêt voisine, vaquant à la prière avec une ferveur merveilleuse. Sa mort arriva vers l'an 865, au moment qu'il l'avait prédite, quelque temps avant qu'il ne tombât malade, et son corps fut enterré dans la chapelle de son ermitage, qui devint ensuite un monastère connu sous le nom de prieuré d'Angillon. Les miracles opérés à son tombeau lui ont fait rendre un culte dans plusieurs églises du Berri, qui l'honorent le 19 novembre.

JACQUES DE SAINT-GALGAN (le bienheureux), religieux de l'ordre de Cîteaux, florissait dans le xiiiᵉ siècle, et mourut vers l'an 1230. Il portait un vif intérêt à l'ordre naissant de Saint-Dominique, et priait souvent Dieu pour son accroissement. — 30 mai.

JACQUES DE VARASC (le bienheureux), archevêque de Gênes, naquit au village de Varasc, près de cette ville, en 1230. Il entra jeune dans l'ordre de Saint-Dominique, et il

se livra avec succès à l'étude de l'Ecriture sainte, de la théologie et des Pères. Il fit même un recueil des plus belles maximes qu'il trouvait dans les ouvrages de ces derniers, les apprit par cœur et s'en servait avec beaucoup d'à-propos, soit dans les instructions qu'il adressait au peuple, soit dans les conférences qu'il faisait aux étudiants en théologie. Ses supérieurs, ne voulant pas laisser plus longtemps cette lumière sous le boisseau, le destinèrent à la chaire et l'envoyèrent prêcher la parole de Dieu dans le nord de l'Italie, où son zèle et son éloquence produisirent les plus grands fruits. Il fut nommé, en 1267, provincial de son ordre pour la Lombardie, quoiqu'il n'eût que trente-sept ans et qu'il fût d'usage de n'élever à cette dignité que des religieux d'un âge avancé; mais il s'acquitta de sa charge de manière à obtenir l'approbation universelle, et il y fut maintenu pendant vingt ans. Il faisait régner dans les maisons de sa province une ferveur et une régularité qui faisaient bénir son administration. Il s'était acquis une telle réputation de sagesse et de sainteté, que le pape Honorius III le chargea d'aller lever les censures qu'il avait lancées contre la ville de Gênes, à cause de la part qu'elle avait prise à la révolte des Siciliens contre leur roi Charles d'Anjou. Jacques s'acquitta de cette commission délicate à la satisfaction générale : aussi le chapitre de Gênes s'empressa de le nommer successeur de l'archevêque qui venait de mourir, et jamais choix ne fut mieux reçu du public. La ville de Gênes était divisée par des factions qui la désolaient depuis un demi-siècle, sans que les papes eussent pu jusqu'alors réconcilier les partis, ni par leurs légats, ni par eux-mêmes; car Innocent IV s'était rendu en personne sur les lieux et n'avait pu parvenir à éteindre entièrement ces haines aussi aveugles qu'invétérées. Le succès d'une parfaite réconciliation était réservé au bienheureux Jacques, et c'est par ses soins que la paix fut jurée solennellement, en 1295, dans une assemblée générale des habitants. Le saint archevêque, qui présidait à cette réunion, fit rendre à Dieu de publiques actions de grâces pour un événement aussi heureux. Il avait convoqué, en 1293, un concile de ses suffragants, et l'on y rédigea, sur la réforme du clergé, des statuts pleins de sagesse, qui opérèrent bientôt un changement salutaire dans la conduite des ecclésiastiques de sa province et même d'ailleurs; car des évêques qui ne dépendaient pas de sa métropole les lui demandèrent pour les mettre en vigueur dans leurs diocèses. On le consultait de toutes parts sur les affaires de la religion, et il était le conseiller et le directeur de presque tous les prélats du nord de l'Italie. Il s'était attiré l'affection de son troupeau par une charité et un dévouement sans bornes. Dans un temps de disette, il vendit jusqu'à ses meubles pour venir au secours des malheureux; il allait lui-même visiter les pauvres dans les réduits les plus obscurs, et leur prodiguait avec la plus touchante bonté les secours spirituels et temporels que réclamait leur triste position. Le territoire de Gênes, longtemps dévasté par les guerres civiles, avait vu un grand nombre de ses églises endommagées ou détruites : il vint à bout de relever les unes et de réparer les autres par ses propres libéralités et par celles des personnes qu'il avait su intéresser à cette bonne œuvre. Il mourut en 1298, à l'âge de soixante-huit ans, après avoir fait de grandes choses pendant son court épiscopat. Le culte qu'on lui rendait de temps immémorial fut confirmé, en 1816, par Pie VII, qui le déclara bienheureux. Cet illustre dominicain, qui est plus connu des savants sous le nom de Jacques de Voragine, a laissé, entre autres ouvrages, *une Vie des saints* qu'on appelle la *Légende dorée*, où l'on trouve plus de simplicité que de critique, mais qui n'est pas sans mérite sous le rapport du style. Il a aussi laissé des *Sermons*, un *Livre sur saint Augustin*, une *Chronique de la ville de Gênes* jusqu'en 1295, une *Histoire des archevêques* de cette ville, une *Traduction de la Bible* avec des tables historiques. Ces divers écrits prouvent qu'il était l'un des hommes les plus érudits de son siècle. — 13 juillet.

JACQUES L'ALLEMAN (le bienheureux), peintre de vitres, puis jacobin, est honoré le 11 octobre.

JACQUES DE BLANCON (le bienheureux), religieux de l'ordre de Saint-Dominique, mourut l'an 1301, et il est honoré à Bevagne près de Foligny, le 15 août.

JACQUES DE MEVANIA (saint), dominicain, né en 1220 à Mevania, aujourd'hui Bevagna, dans l'Ombrie, faisait ses études dans sa ville natale, lorsque deux disciples de saint Dominique vinrent y prêcher le carême de 1236. Jacques ayant fait leur connaissance, prit la résolution d'entrer dans leur ordre, et il l'exécuta secrètement en entrant dans le couvent de Spolète. Ses parents qui étaient nobles et riches voulurent s'opposer à sa démarche, lorsqu'ils en furent instruits, mais ils finirent par y donner leur consentement. Après ses études théologiques, étant devenu prêtre, il se livra à la prédication, ministère qu'il exerça presque toute sa vie. Mevania ayant été prise et saccagée, en 1248, par Frédéric II, empereur d'Allemagne, Jacques s'appliqua à consoler et à soulager ses concitoyens, et il fonda dans la même ville un couvent de son ordre où il établit la plus parfaite régularité. Il combattit avec succès le manichéisme et surtout l'infâme hérésie des nicolaïtes, qui avait infecté l'Ombrie. Le don des miracles ajoutait une grande force à ses discours, et lui donnait sur les populations un ascendant irrésistible. Après plus d'un demi-siècle de travaux apostoliques, il mourut le 22 août 1301, âgé de quatre-vingts ans : divers prodiges attestèrent sa sainteté, et dans les trois translations de son corps qui eurent lieu à diverses époques, il fut toujours trouvé dans un état parfait de conservation. Boniface IX approuva son culte en 1400, et Paul V lui donna le titre de saint en 1610; enfin Clément X fixa sa fête au 23 août

JACQUES SALOMON (le bienheureux), dominicain, né en 1231, à Venise, d'une famille noble, dont il était le fils unique, perdit son père dès son bas âge, et sa mère prit le voile dans un monastère de Cisterciennes. Jacques fut élevé dans la piété par son aïeule paternelle. L'éducation toute sainte qu'il avait reçue lui inspira le dégoût du monde, et quoiqu'il se vît possesseur d'une fortune considérable, il résolut de s'en dépouiller pour entrer dans un cloître. Il n'avait que dix-sept ans lorsqu'il vendit tous ses biens, dont il distribua le prix aux pauvres, et en 1248 il prit l'habit de Saint-Dominique dans le monastère de Saint-Jean et de Saint-Paul. Il y passa vingt et un ans dans la solitude, occupé, lorsqu'il fut prêtre, à annoncer la parole de Dieu et à entendre les confessions, lorsque, pour se soustraire aux louanges et à la vénération dont sa vertu était l'objet, il se retira dans le couvent de Forli. Il y passa quarante-cinq ans dans de grandes austérités, et quoique le voisinage de l'Apennin rende ce climat assez rigoureux pendant l'hiver, il ne se chauffait jamais. Obligé par la vertu d'obéissance de se charger successivement du gouvernement des monastères de Faënza, de Ravenne et de San-Severino, il déploya toutes les qualités d'un bon supérieur; mais il regrettait toujours sa retraite de Forli, dans laquelle il revint le plus tôt que cela lui fut possible; et malgré le poids des années et les infirmités de la vieillesse, il ne rabattit rien de ses pratiques de pénitence ni de son zèle pour la conversion des pécheurs. Il continua aussi jusqu'à la fin les œuvres de charité envers les malheureux; ce qui lui fit donner le titre d'ami des pauvres. Les quatre dernières années de sa vie ne furent qu'un long enchaînement de souffrances et de douleurs, qu'il supporta avec une admirable résignation. Il mourut le 31 mai 1314, âgé de quatre-vingt-trois ans. Ses funérailles, auxquelles assistait une foule immense, furent illustrées par plusieurs miracles, et l'on commença bientôt après par lui rendre un culte public, qui fut approuvé par Clément VII et Jules III pour la ville de Forli. Paul V étendit ce culte à tous les États de Venise, et Grégoire XV à tous les couvents de l'ordre des Frères-Prêcheurs. — 31 mai.

JACQUES DE PADE (saint), franciscain et martyr, était originaire de Padoue et fut mis à mort pour Jésus-Christ, qu'il prêchait aux infidèles, l'an 1322. Il souffrit à Tanaha, dans les Indes Orientales, avec deux autres religieux de son ordre, saint Démètre de Tafilèce et saint Thomas de Tolentin. — 1er avril.

JACQUES DE STRÉPAR (le bienheureux), archevêque de Halitz en Pologne, naquit vers le milieu du XIVe siècle, d'une famille de sénateurs de la Basse-Pologne. Il renonça généreusement aux avantages que le monde lui promettait pour entrer dans l'ordre de Saint-François, et il y devint le modèle d'un parfait religieux. Ses vertus, son zèle et ses talents engagèrent ses supérieurs à l'envoyer en Russie, afin d'y travailler à la conversion des schismatiques et des infidèles dont ce pays était alors rempli. Sa mission produisit d'heureux effets; mais il fut rappelé peu de temps après et nommé supérieur du couvent de Lemberg : il occupait ce poste lorsque le saint-siége l'établit vicaire général de la mission de Russie. Il était donc retourné dans ce pays lorsque Boniface IX le nomma archevêque de Halitz, sur la demande de Wladislas Jagellon, roi de Pologne. Jacques, devenu métropolitain de missionnaire qu'il était, conserva l'habit pauvre de son ordre et ne changea rien à sa vie de religieux, quant aux dépenses qui lui étaient personnelles, ce qui lui permettait d'employer ses immenses revenus à des œuvres de charité. Il bâtissait et dotait des monastères, décorait des églises, fondait des hospices, établissait des paroisses, soulageait les indigents et exerçait l'hospitalité envers tous les étrangers qui réclamaient sa bienfaisance. Le bienheureux Jacques ne fut pas seulement un prélat accompli, il fut encore un citoyen généreux et dévoué au bien de son pays. Sa qualité de sénateur du royaume le mit en position de donner en plus d'une circonstance les conseils les plus utiles à l'État, et la voix publique lui décerna de son vivant les beaux noms de protecteur de la patrie et d'ange gardien du royaume. Il mourut dans un âge avancé, l'an 1411, et les miracles qui s'opéraient à son tombeau y attirèrent bientôt un grand concours de fidèles, qui venaient de loin implorer son assistance. Son culte fut approuvé par Pie VI en 1771. — 1er juin.

JACQUES DE LA MARCHE (saint), franciscain, ainsi dit parce qu'il était de la Marche d'Ancône, naquit à Mont-Brandon, l'an 1389, et montra dès son enfance d'heureuses dispositions pour la vertu; ce qui détermina un prêtre du voisinage à lui enseigner les éléments de la langue latine. Il fut ensuite envoyé à l'université de Pérouse, où il fit dans les lettres des progrès si rapides, qu'un gentilhomme de Florence, charmé de son instruction et de ses belles qualités, lui confia l'éducation de son fils. Lorsqu'il connut plus à fond le jeune précepteur, il fut si frappé de sa vertu et de sa prudence qu'il l'emmena avec lui à Florence, et lui obtint dans l'administration publique un poste avantageux. Jacques de la Marche, pour se préserver des dangers qu'on rencontre au milieu du monde, vivait dans le recueillement et la prière; mais se sentant animé du désir d'une vie plus parfaite encore, il alla prier dans l'église de Notre-Dame des Anges, un jour qu'il passait par Assise; il fut si édifié de la ferveur des religieux de Saint-François, qu'il résolut de rester avec eux, et qu'il leur demanda l'habit. Sa demande ayant été agréée, on l'envoya faire son noviciat au couvent des Prisons, près d'Assise; et c'est là qu'il jeta les fondements de cette éminente sainteté à laquelle il parvint dans la suite. Il revint ensuite au couvent de la Portioncule, et pendant quarante ans il ne laissa passer aucun jour sans prendre la discipline. Il portait toujours un rude cilice, ou une ceinture

de fer armée de pointes, ne dormait que trois heures par nuit, employant le reste à la prière et à la méditation. Il ne mangeait jamais de viande, et il prenait si peu de nourriture qu'on concevait difficilement comment il pouvait vivre. Son amour pour la pauvreté allait si loin qu'il n'était jamais si content que quand il manquait du nécessaire, et il portait de préférence les habits les plus grossiers et les plus usés. Il ne conversait avec aucune femme que quand la nécessité ou la charité l'exigeait; tant il était circonspect sur le chapitre de la pureté. Son obéissance n'était pas moins digne d'admiration que ses autres vertus. Plein de zèle pour le salut des âmes, il prêchait tantôt les religieux de son ordre, tantôt dans les paroisses : ses discours étaient simples, mais pleins de force et d'onction. Un sermon qu'il prêcha à Milan convertit trente-six femmes débauchées. Ayant été élu archevêque de cette ville, il prit la fuite, et lorsqu'on l'eut rejoint, il obtint, à force de prières, qu'on le laisserait exercer ses fonctions de simple missionnaire. Il suivit saint Jean de Capistran dans ses missions en Allemagne, en Bohême et en Hongrie : il fut envoyé trois fois dans ce dernier royaume par les papes Eugène IV, Nicolas V et Calixte III. Dieu le favorisa du don des miracles, et il en opéra plusieurs à Venise et dans d'autres lieux. Il rendit la santé au duc de Calabre et au roi de Naples, attaqués de maladies dangereuses. Ayant été accusé d'avoir soutenu que le sang de Jésus-Christ n'était pas toujours resté uni hypostatiquement au Verbe depuis la mort du Sauveur jusqu'à sa résurrection, il n'eut pas de peine à se justifier, et il sortit de cette affaire avec honneur. Il mourut dans le couvent de la Trinité près de Naples, le 28 novembre 1479, à l'âge de quatre-vingt-dix ans. Son corps se garde à Naples, dans l'église de Notre-Dame la Neuve, et sa châsse y est exposée dans une chapelle qui porte son nom. Il fut béatifié par Urbain VIII et canonisé par Benoît XIII. — 28 novembre.

JACQUES-PHILIPPE BERTONI (le bienheureux), religieux servite, né à Faënza en Italie, l'an 1444, entra dès l'âge de neuf ans dans l'ordre des Servites, par suite d'un vœu qu'avait fait son père, dans une maladie grave. Il commença dès lors à pratiquer de grandes austérités. Ayant prononcé ses vœux aussitôt qu'il eut l'âge requis, on lui confia successivement divers emplois, même celui de supérieur, qu'il remplit avec autant de douceur que de prudence. Il avait une telle horreur pour les moindres fautes, qu'il se purifiait tous les jours par le sacrement de pénitence. Il mourut l'an 1483, n'étant encore âgé que de trente-neuf ans. En 1761, Clément XIII approuva le culte qu'on lui rend dans son ordre. — 28 mai.

JACQUES D'ESCLAVONIE (saint), religieux, naquit en Dalmatie, au commencement du XV[e] siècle. Le désir de servir Dieu d'une manière plus parfaite le fit passer en Italie, où il entra chez les Franciscains de Bitello, en qualité de frère convers. Il édifia les divers couvents où ses supérieurs l'envoyèrent, et surtout celui de Conversano, où il exerça l'office de cuisinier. La vue du feu terrestre lui rappelait celui de l'enfer, et cette pensée le portait à s'attacher à Dieu de plus en plus. Il mourut à Bitello le 27 avril 1485, après avoir fait l'ornement de son ordre par la ferveur avec laquelle il tendait sans cesse vers la perfection. Il s'est opéré plusieurs miracles par son intercession, et son nom a été inséré dans le Martyrologe des Franciscains, publié par Benoît XIV, qui a placé sa fête au 20 avril.

JACQUES D'ULM (le bienheureux), de l'ordre des Frères-Prêcheurs, naquit en 1497, dans la ville dont il porte le nom, et il était fils d'un marchand qui le fit élever chrétiennement. Dès sa jeunesse il se fit remarquer par une piété vive et par une grande innocence de mœurs. A l'âge de vingt-cinq ans, il se sentit le désir de faire le pèlerinage de Rome pour visiter les tombeaux des saints apôtres. Il obtint sans peine l'agrément de son père, qui était un fervent chrétien et qui lui dit, en lui donnant sa bénédiction : *Allez, mon cher fils; rappelez-vous votre Créateur pendant tout le chemin, et préférez mourir plutôt que de pécher en sa présence.* Il lui recommanda aussi de prier pour lui dans les lieux de dévotion qu'il visiterait et de revenir le plus tôt qu'il pourrait. Jacques s'étant mis en route avec d'autres pèlerins, arriva à la ville sainte, au commencement du carême de l'année 1523. Il passa ce saint temps à visiter les églises et se disposa par une confession générale à célébrer dignement les fêtes de Pâques. S'étant ensuite rendu à Naples, une dame noble, frappée des agréments de sa figure et de sa bonne mine, lui offrit des avantages considérables, s'il voulait s'engager à son service; mais il refusa, dans la crainte que sa vertu ne fût exposée à quelque danger dans cette maison. Se trouvant sans moyens d'existence, il se vit obligé de s'engager dans les troupes d'Alphonse II, roi de Naples, et cette nouvelle profession n'apporta aucun changement dans ses mœurs. Un jour qu'il était logé avec d'autres soldats chez un juif, il passa la matinée dans les églises et il ne rentra qu'après le dîner de ses camarades. L'un d'eux lui présenta un plat de légumes, en lui disant qu'ils avaient été volés : alors Jacques, malgré sa faim, repoussa le plat avec indignation, et le lendemain il alla demander son congé à son capitaine. Il entra ensuite au service d'un noble de Capoue, qui le traita plutôt comme un fils que comme un domestique. Jacques passa cinq ans dans cette maison, jouissant de l'affection et de la confiance de son maître, qu'il quitta cependant avec l'intention de retourner vers son père en Allemagne; mais comme il passait par Bologne, il entra dans l'église des Frères-Prêcheurs, qui possède les reliques de saint Dominique, et il fut tellement édifié de la modestie des religieux, que, faisant à Dieu le sacrifice de son pays et de sa famille, il obtint d'être admis dans le couvent, en qualité de frère convers. Quelques jours après qu'il

eut pris l'habit, le commandant de la citadelle, qui avait employé Jacques et ses compagnons en qualité d'ouvriers, vint le voir avec ceux de ces derniers qu'il occupait encore, et dit aux religieux, en parlant de lui : Mes frères, le jeune homme que vous venez de recevoir est le plus modeste et le plus honnête que je connaisse; jamais nous ne l'avons vu faire la moindre chose qui fût digne de blâme, et nous n'aurions même osé prononcer devant lui une seule parole inutile. Je regrette, non qu'il soit entré chez vous, mais d'être privé d'un ouvrier aussi pieux et aussi modeste. Les Dominicains furent bientôt convaincus par eux-mêmes que cet éloge n'avait rien d'exagéré ; car Jacques se montra un fervent religieux dès le commencement de son noviciat. Ayant un jour demandé au maître des novices quelle était la voie la plus sûre pour parvenir à la sainteté, et ce religieux lui ayant répondu que c'était l'humilité, il s'adonna tout entier à la pratique de cette vertu. Il se regardait comme le dernier des hommes, et cette idée qu'il avait de lui-même le portait à honorer tout le monde et à servir tous les frères. Après sa profession, il se revêtit d'un cilice, se donnait de sanglantes disciplines et passait souvent une partie de la nuit en prières ; mais ces mortifications ne l'empêchaient pas d'avoir un extérieur gracieux et affable. Sa coutume était de se rendre de très-bonne heure à l'église ; et après avoir récité ses prières de règle, il visitait toutes les chapelles, commençant par celle de la sainte Vierge, envers laquelle il avait la plus tendre dévotion. Lorsqu'il avait accompli ses devoirs de piété, il se mettait au travail ; car jamais on ne lui vit perdre un moment, et il se plaisait à répéter à ses frères ces paroles de l'apôtre : *Quiconque ne veut pas travailler, ne doit pas manger.* Très-exact observateur du silence, il ne parlait que pour répondre et ne disait que des choses édifiantes. Il avait une disposition particulière pour les arts mécaniques, et il excellait surtout dans la peinture sur verre ; mais toutes ses occupations étaient subordonnées à l'obéissance la plus entière : l'auteur de sa Vie en rapporte des traits admirables. La réputation de sainteté du bienheureux Jacques finit par se répandre au loin et parvint jusqu'à Alphonse, duc de Calabre, qui fut depuis roi de Sicile. Ce prince, se trouvant à Bologne, alla visiter le couvent des Frères-Prêcheurs, et témoigna le désir de voir le serviteur de Dieu. Lorsqu'on le lui eut présenté, il l'embrassa, se recommanda humblement à ses prières ; et après que le saint religieux se fut retiré, Alphonse exprima hautement l'estime qu'il en avait conçue. Le bienheureux Jacques supporta, non-seulement avec patience, mais même avec joie, les infirmités nombreuses qui vinrent assiéger sa vieillesse, répétant souvent ces paroles de l'Apôtre : *La vertu se perfectionne par l'infirmité.* Atteint d'une fièvre violente qui le réduisit en peu de jours à l'extrémité, il mourut le 12 octobre 1491, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans. Toute la ville se porta en foule à ses funérailles, et chacun l'invoquait déjà comme un saint. Bientôt après sa mort, les Dominicains furent obligés de déposer son corps dans une chapelle de leur église, afin de satisfaire la dévotion des fidèles. Le culte du bienheureux Jacques fut approuvé par Léon XII en 1825. — 12 octobre.

JACQUES LACOPE (le bienheureux), chanoine prémontré et martyr, né à Oudenarde dans les Pays-Bas, quitta son couvent de Middelbourg et la religion catholique, pour se faire protestant, en 1566. C'est pendant qu'il était sorti du sein de l'Eglise qu'il écrivit, contre la légende dorée du bienheureux Jacques de Voragine, un livre qui respire l'esprit de la secte qu'il avait embrassée, et qu'il quitta ensuite pour rentrer dans son ordre. Il s'efforçait de réparer le scandale de son apostasie, et desservait une paroisse près de Munster, lorsqu'il fut arrêté à Gorcum, et, après d'horribles tortures, conduit à Bril avec plusieurs prêtres et religieux, avec lesquels il fut pendu, en haine de la religion chrétienne, le 9 juillet 1572. Lorsqu'on l'attacha à la croix, il jeta dans le feu son livre, en demandant pardon à Dieu du malheur qu'il avait eu de le composer. Jacques Lacope et les compagnons de son martyre furent béatifiés, en 1674, par Clément X, et on les honore le 9 juillet.

JACQUES (saint), jésuite et martyr au Japon, où il s'était rendu en qualité de missionnaire pour y prêcher l'Evangile, fut arrêté au milieu de ses travaux apostoliques, avec plusieurs autres de ses confrères, par ordre de l'empereur Taycosama, qui les fit crucifier sur une montagne près de Nangazacki, le 5 février 1597. Urbain VIII les mit nombre des saints. — 5 février.

JACUT (saint), *Jacobus*, confesseur, fils de saint Fragan et de sainte Gwen ou Blanche, était frère de saint Guignolé et de saint Guethenoc. Il était encore très-jeune lorsqu'il quitta la Grande-Bretagne, sa patrie, pour se soustraire à la fureur des Saxons, et il vint, avec sa famille, s'établir dans l'Armorique, aujourd'hui la Bretagne, vers le milieu du ve siècle. Docile aux leçons de vertu qu'il recevait de ses parents, il marcha sur leurs traces et se sanctifia au milieu du monde. Il mourut au commencement du vi^{e} siècle il était honoré dans l'abbaye de Saint-Jacut, près de Dol, qui l'avait choisi pour son patron, et qui portait son nom. Il y a aussi plusieurs paroisses en Bretagne qui portent le nom de Saint-Jacut, qui est une corruption du nom de Jacques. — 8 fév. et 3 mars.

JADÈRE (saint), *Jader*, évêque de Midile en Afrique et martyr, souffrit avec plusieurs évêques pendant la persécution de Valérien et de Gallien. Après avoir subi une cruelle fustigation, il fut chargé de chaînes et envoyé aux mines, où il mourut bientôt après, consumé par les fatigues, les mauvais traitements et la misère. — 10 septembre.

JAFROY (saint), *Theofredus*, est honoré comme martyr dans le marquisat de Saluces en Piémont, le 7 septembre.

JALLE (sainte), *Galla*, vierge, florissait dans le VIe siècle. Elle est honorée dans le diocèse de Valence en Dauphiné. Il y a dans ce diocèse une paroisse, près du Buis, qui porte son nom. — 1er février.

JAMNIQUE (sainte), *Jamnica*, martyre à Lyon avec saint Pothin, évêque de cette ville, et quarante-cinq autres, mourut en prison l'an 177, sous le règne de Marc-Aurèle. Elle est aussi appelée Gamnite.—2 juin.

JANNIC (le bienheureux), *Joannicus*, confesseur en Bretagne, fut curé pendant treize ans. Il quitta ensuite sa paroisse pour se faire cordelier, et il mourut en 1349. Il est honoré à Quimper le 15 décembre.

JANVIER (saint), *Januarius*, martyr dans l'île de Corfou, était l'un des sept voleurs qui furent convertis par saint Jason, et qui souffrirent ensuite la mort pour Jésus-Christ vers la fin du Ier siècle. — 29 avril.

JANVIER (saint), martyr à Rome, était l'aîné des sept fils de sainte Félicité. Ayant comparu, avec sa mère et ses frères, devant Publius, préfet de la ville, celui-ci fit tous ses efforts pour obtenir de lui qu'il sacrifiât aux dieux, lui promettant, de la part de l'empereur, des biens et des dignités s'il obéissait, et le menaçant des plus horribles supplices s'il persévérait dans son refus. Janvier, soutenu par l'exemple et les exhortations de sa mère, répondit au préfet : *Vous ne me donnez pas là un conseil digne d'un sage magistrat; ainsi, trouvez bon qu'au lieu de le suivre, je mette toute mon espérance dans le Dieu que je sers; il saura me garantir de vos artifices, et me fera triompher des maux dont vous me menacez.* Publius, après l'avoir fait flageller, l'envoya en prison. La sentence de mort portée contre lui ayant été confirmée par l'empereur Antonin, il fut assommé à coups de fouets plombés, l'an 150. — 10 juillet.

JANVIER (saint), sous-diacre de l'Eglise romaine et martyr, fut décapité avec saint Sixte II, l'an 258, pendant la persécution de l'empereur Valérien, et inhumé dans le cimetière de Prétextat. — 6 août.

JANVIER (saint), martyr à Héraclée avec saint Félix, est honoré le 7 janvier.

JANVIER (saint), martyr en Afrique, souffrit avec saint Paul et plusieurs autres. — 19 janvier.

JANVIER (saint), martyr en Afrique pendant la persécution de Dèce, souffrit avec saint Mappalique l'an 250, et il est nommé dans quelques martyrologes le 17 avril.

JANVIER (saint), martyr en Afrique, souffrit avec saint Félix et saint Victor.— 9 févr.

JANVIER (saint), aussi martyr en Afrique avec saint Maxime et saint Macaire, est honoré le 8 avril.

JANVIER (saint), martyr en Phrygie, avec saint Attique, et deux autres, est honoré chez les Grecs le 6 novembre.

JANVIER (saint), martyr en Afrique, souffrit avec saint Cyriaque et plusieurs autres. — 21 juin.

JANVIER (saint), martyr en Afrique, souffrit avec saint Marin et deux autres. — 10 juillet.

JANVIER (saint), martyr à Carthage, souffrit avec saint Catulin, diacre, et plusieurs autres. Leurs corps furent portés dans la basilique de Fauste, et saint Augustin prononça un discours en leur honneur le jour de leur fête, qui tombe le 15 juillet.

JANVIER (saint), martyr en Afrique, souffrit avec saint Faustin et plusieurs autres.— 15 décembre.

JANVIER (saint), martyr à Marseille, souffrit avec saint Hermès et plusieurs autres.— 1er mars.

JANVIER (saint), martyr à Nicomédie, souffrit l'an 303, au commencement de la grande persécution de Dioclétien.— 17 mars.

JANVIER (saint), martyr à Nicopolis en Arménie, avec sainte Pélagie, fut tourmenté pendant quatre jours sur le chevalet, déchiré par les ongles de fer et par des fragments de pots cassés; c'est au milieu de ces supplices qu'il expira, au commencement du IVe siècle, sous l'empereur Dioclétien. — 11 juillet.

JANVIER (saint), prêtre de Thibare en Afrique, et martyr pendant la persécution de Dioclétien, fut arrêté avec saint Félix, son évêque, par ordre de Magnalien, premier magistrat de Thibare. Celui-ci les fit embarquer pour l'Italie, afin qu'ils comparussent devant l'empereur. Arrivés à Venouse dans la Pouille, ils y furent mis à mort, l'an 303. — 24 octobre.

JANVIER (saint), diacre et martyr à Torre en Sardaigne, fut envoyé dans cette île par le pape saint Caïus. Arrêté par ordre du président Barbare, avec saint Jean, qui était le chef de la mission, ils furent décapités pendant la persécution de l'empereur Dioclétien. — 25 octobre.

JANVIER (saint), martyr à Cordoue en Espagne, ayant été arrêté, pendant la persécution de Dioclétien, comparut, avec saint Fauste et saint Martial, devant le juge Eugène, qui, pour vaincre leur constance à confesser Jésus-Christ, les fit étendre sur le chevalet. Après avoir souffert de cruels tourments, on les mutila d'une manière horrible. On leur arracha les sourcils et les dents; on leur coupa les oreilles et le nez; ensuite on les jeta dans le feu, où ils furent brûlés vifs, l'an 304. — 13 octobre.

JANVIER (saint), évêque de Bénévent et martyr, gouvernait son troupeau avec beaucoup de sagesse, lorsque éclata la persécution de Dioclétien. Ayant appris que Draconce, gouverneur de la Campanie, avait fait emprisonner, à Pouzzoles, plusieurs chrétiens, parmi lesquels se trouvait Sosie, diacre de Misène, avec qui il était lié d'une étroite amitié, et en qui il avait la plus grande confiance, il alla le visiter afin de lui procurer, ainsi qu'à ses compagnons, les secours dont ils avaient besoin. Timothée, successeur de Draconce, ayant su qu'un homme distingué de Bénévent était venu visiter les prisonniers chrétiens, il donna ordre de l'arrêter et de l'amener à Nole, où il résidait. Saint Janvier, qui était cet homme distingué, fut donc conduit à Nôle avec Festus, son diacre et Di-

dier, son lecteur, qui etaient venus le voir; ils furent interrogés à Nole avec leur évêque, et partagèrent ses tourments. Timothée s'étant ensuite rendu à Pouzzoles, y fit conduire les trois confesseurs, que l'on obligea de marcher devant son char, chargés de chaînes, et, à leur arrivée, on les mit en prison. Le lendemain, saint Janvier et ses compagnons furent exposés dans l'amphithéâtre; mais les bêtes les épargnèrent. Le peuple, étonné de ce prodige, crut qu'il provenait de la magie. Les saints confesseurs furent condamnés à perdre la tête, et exécutés dans une vallée, à un mille de la ville, l'an 305. On les enterra avec honneur près de là, dans le lieu où l'on bâtit plus tard une chapelle sous l'invocation de saint Janvier. Ses reliques furent transportées à Naples dès le IVe siècle, et placées dans une église qu'on venait de bâtir en son honneur. Cette ville attribua à l'intercession du saint martyr le bonheur qu'elle eut d'être préservée de plusieurs éruptions terribles du Vésuve et délivrée d'armées formidables qui vinrent pour l'attaquer à différentes époques. Sicon, prince de Bénévent, étant venu assiéger Naples au commencement du IXe siècle, réduisit les habitants à de telles extrémités que, pour échapper à la mort et à l'esclavage, ils se virent forcés de céder au vainqueur le corps de leur saint patron. Sicon l'emporta en triomphe, et le transféra à Bénévent, vers l'an 825; et l'an 1129, on le plaça dans une autre église de la même ville, parce que la première, dans laquelle Sicon l'avait d'abord fait mettre, tombait en ruines. Vers la fin du XIIe siècle, il fut porté secrètement à Monte-Vergine, et on le cacha sous le maître-autel de l'église de cette abbaye, où on ne le découvrit qu'en 1480, lorsqu'on réparait cet autel. Ferdinand, roi de Naples, obtint du pape Alexandre VI que ce précieux trésor serait rendu à la capitale de ses États. La translation s'en fit avec beaucoup de solennité, le 13 janvier 1497, et la peste qui affligeait cette ville depuis longtemps cessa ses ravages le jour même. Les ossements et les cendres de saint Janvier sont dans une magnifique chapelle de son nom, construite sous le grand autel de la cathédrale, et dans une autre chapelle de la même église, nommée le *Trésor*, on garde son chef et une partie de son sang renfermé dans deux fioles de verre. Ce sang, qui forme une masse solide, se liquéfie miraculeusement à certains jours de l'année, quand on le met sur l'autel en rapport avec le chef du saint martyr, et cette liquéfaction est suivie d'une ébullition. Lorsque les fioles ne sont plus en présence du chef ou de quelque ossement du saint, le sang se solidifie de nouveau. Ce prodige, qui se reproduit plusieurs fois l'année, est donné comme incontestable par un grand nombre d'auteurs graves, qui l'ont vu de leurs propres yeux et qui l'ont examiné dans tous ses détails avec un soin scrupuleux. On ne peut donc révoquer en doute le fait, quelque singulier qu'il paraisse; quant à son caractère miraculeux, nous ne voyons pas trop non plus comment on pourrait le contester. — 19 septembre.

JANVIER (saint), martyr en Afrique avec saint Sévère et plusieurs autres, souffrit pendant la persécution des Vandales ariens, sous le roi Hunéric, arien lui-même, qui fit verser le sang catholique sous son règne, surtout en 483 et 484. — 2 décembre.

JANVIÈRE (sainte), *Januaria*, martyre à Carthage avec saint Spérat et les autres martyrs Scillitains, fut décapitée l'an 200, par ordre du proconsul Saturnin, pendant la persécution de l'empereur Sévère. — 17 juillet.

JANVIÈRE (sainte), martyre à Porto sur le Tibre, souffrit avec saint Paul et plusieurs autres. — 2 mars.

JANVIÈRE (sainte), martyre à Carthage, était d'Abytine, et fut arrêtée, pendant la persécution de Dioclétien, avec saint Saturnin, saint Datif et quarante-six autres, un dimanche, dans le temps qu'ils assistaient à la collecte, c'est-à-dire au saint sacrifice. Ils furent chargés de chaînes et conduits à Carthage devant le proconsul Anulin. Ce magistrat leur fit subir un interrogatoire, et sur leur refus de sacrifier, il les envoya en prison. Janvière y mourut peu après, par suite des tortures qu'on lui avait fait endurer, l'an 304. — 11 février.

JAOUA (saint), *Johævius*, d'abord curé de Braspart en Bretagne, et ensuite évêque de Saint-Pol de Léon, florissait dans le VIe siècle. Il mourut en 554, et il est honoré en Basse-Bretagne le 2 mars.

JARED (saint), *Jaredus*, est honoré chez les Ethiopiens le 6 mai.

JARLATÉE (saint), *Hierlatius*, évêque de Tuam en Irlande, florissait vers le milieu du VIe siècle, et il eut pour disciple saint Brendan de Birre. — 26 décembre.

JARLOGUE (saint), *Jarloga*, moine et martyr dans une île d'Écosse, fut massacré par des idolâtres, avec cinquante et un autres, l'an 601. — 17 avril.

JARMANS (saint), *Germanus*, évêque d'une île située sur les côtes d'Irlande, mourut sur la fin du Ve siècle. — 3 juillet.

JARNETIN (le bienheureux), *Jarnitinus*, prêtre et moine en Bretagne, devint aveugle cinq ans avant sa mort, qui eut lieu en 888. Il est honoré à Redon, dans le diocèse de Rennes, le 1er janvier.

JASIME (saint), confesseur en Orient, est honoré chez les Grecs le 4 février.

JASON (saint), disciple de Jésus-Christ, est mentionné par saint Paul, qui l'appelle Cypriote, c'est-à-dire de l'île de Chypre. La tradition des Grecs porte qu'il devint évêque de Tarse en Cilicie. Il est honoré en Chypre le 12 juillet.

JASON (saint), martyr à Rome, était fils de saint Claude, tribun militaire, et de sainte Hilaire, et frère de saint Maur, avec lequel il fut décapité, par ordre de l'empereur Numérien, vers l'an 283. — 3 décembre.

JASON (saint), martyr à Trieste, souffrit avec saint Prime, prêtre, et deux autres. — 10 mai.

JASSAI (saint), *Jassaius*, roi d'Ethiopie, est honoré chez les Grecs le 6 septembre.

JEAN-BAPTISTE (saint), *Joannes Baptista*, précurseur de Jésus-Christ, était fils de Zacharie et d'Elisabeth. Sa naissance fut prédite à son père par l'ange Gabriel, un jour que Zacharie, qui était prêtre, remplissait dans le temple les fonctions de son ministère. L'apparition de l'envoyé céleste le remplit de trouble et de frayeur ; mais Gabriel le rassura, en lui disant que sa femme, jusqu'alors stérile, deviendrait mère : il ajouta que le fils qui en naîtrait s'appellerait Jean et qu'il serait grand devant le Seigneur. Comme Zacharie demandait un signe pour attester la vérité de cette prédiction, l'ange lui dit qu'il serait muet jusqu'à la naissance de ce fils. Elisabeth était enceinte de six mois, lorsqu'elle fut visitée par la sainte Vierge, sa cousine, et la présence du Rédempteur, qui n'était pas encore né, sanctifia Jean-Baptiste, qui tressaillit de joie dans le sein de sa mère. Huit jours après sa naissance, comme on se disposait à le circoncire, les parents et les voisins voulaient lui donner le nom de son père ; mais Elisabeth, inspirée d'en haut, proposait le nom de Jean. Zacharie, qui était encore muet, ayant été consulté, écrivit sur des tablettes qu'il s'appellerait Jean, et aussitôt il recouvra l'usage de la parole, dont il se servit pour improviser le cantique *Benedictus*, que l'Eglise chante, tous les jours, à l'office de Laudes. D'après la recommandation de l'ange, Jean ne devait boire ni vin, ni aucune liqueur capable d'enivrer : il fut donc élevé d'une manière austère, et il était encore très-jeune lorsqu'il se retira dans le désert, où il se nourrissait de sauterelles et de miel sauvage. Son vêtement consistait dans un manteau de poil de chameau avec une ceinture de cuir. A l'âge de trente ans, il commença sa mission de précurseur de Jésus-Christ, mission prédite par les prophètes Isaïe et Malachie. Il prêchait la pénitence et baptisait dans le Jourdain tous ceux qui goûtaient ses instructions. Les Juifs venaient en foule pour l'entendre, et les pharisiens y vinrent aussi, mais il leur reprocha leur orgueil et leur hypocrisie. On accourait de toutes parts pour le consulter comme un oracle, et il donnait à toutes les classes des avis appropriés à leur position. Le Sauveur vint aussi trouver Jean pour qu'il le baptisât, et celui-ci l'ayant connu par révélation, refusait par humilité et par respect ; mais il céda par obéissance. Ses prédications, jointes à la sainteté de sa vie, firent soupçonner à beaucoup de Juifs qu'il pourrait bien être le Messie. Interrogé sur ce point, il répondit qu'il n'était qu'une voix qui criait dans le désert pour préparer les voies à celui qui devait venir, ou plutôt, qui était déjà venu et qui se trouvait au milieu d'eux, sans qu'ils le connussent. Il le leur montra un jour et leur dit : *Voilà l'Agneau de Dieu, qui efface les péchés du monde.* Son zèle à reprendre, non-seulement les vices du peuple, mais aussi les désordres des grands, fut la cause de sa mort. Le tétrarque Hérode Antipas ayant, quoique marié, épousé Hérodiade, femme de son frère Philippe, pendant que celui-ci vivait encore, Jean-Baptiste ne craignit pas de lui reprocher cette union d'autant plus scandaleuse qu'elle était tout à la fois un adultère et un inceste, et il lui dit, sans détour : *Il ne vous est pas permis d'avoir pour épouse la femme de votre frère.* Hérode, qui avait plus d'une fois rendu hommage à sa sainteté, le respectait ; mais, irrité de ses reproches et animé par Hérodiade, il le fit charger de chaînes et enfermer dans le château de Machérus ou Macheronte. C'est de sa prison qu'il envoya à Jésus-Christ, dont il apprenait les miracles, quelques-uns de ses disciples pour lui demander s'il était le Christ, non qu'il en doutât lui-même, mais pour en convaincre ceux qui n'y croyaient pas encore. Hérode, qui avait toujours une grande vénération pour son prisonnier, l'envoyait souvent chercher et se plaisait à l'entendre, excepté quand il lui reprochait ses fautes ; mais Hérodiade ne pouvait le souffrir et songeait à se défaire de lui à la première occasion. Il y avait environ un an qu'il était en prison, lorsque Hérode, pour célébrer l'anniversaire de sa naissance, donna un grand repas à la principale noblesse de la Galilée, et le festin eut lieu dans le château même où Jean-Baptiste était renfermé. Sur la fin du repas, Salomé, fille d'Hérodiade, vint danser en présence des convives, et Hérode fut si charmé de cette démarche, qu'il lui promit de lui accorder ce qu'elle demanderait, fût-ce même la moitié de ses Etats. Salomé alla consulter sa mère sur ce qu'elle devait demander, et celle-ci lui conseilla de demander la tête de Jean-Baptiste. Elle suivit ce conseil, et Hérode, qui ne s'attendait pas à une telle proposition, n'osa pas reculer devant sa parole. En conséquence, il donna l'ordre d'aller le décapiter dans son cachot, et sa tête fut remise à Salomé qui la porta à Hérodiade. Celle-ci, pour se venger des paroles que le saint précurseur avait dites contre ses déréglements, lui perça la langue avec un poinçon. Ses disciples ayant appris sa mort, vinrent réclamer son corps et l'enterrèrent près du château de Machérus. On le porta depuis à Samarie, et il fut placé dans le tombeau du prophète Elisée. Sous le règne de Julien l'Apostat, ce tombeau fut profané par les païens, qui brulèrent une partie des reliques qu'il renfermait ; mais des moines, qui s'étaient glissés parmi les infidèles, sauvèrent le reste et les envoyèrent à saint Athanase qui les cacha dans une des murailles de son église. En 395, elles furent placées dans la nouvelle église bâtie sur l'emplacement du temple de Sérapis. On en distribua, dès lors, quelques parcelles. Saint Gaudence, évêque de Brescia, qui se trouvait alors en Orient, en rapporta dans son diocèse et en donna à saint Paulin, évêque de Nole ; ce fut par cette voie que saint Victrice, de Rouen, en obtint de saint Ambroise. Le chef de saint Jean-Baptiste fut découvert à Emèse en Syrie, l'an 453, et cinq

siècles plus tard il fut porté à Constantinople. Lorsque cette ville eut été prise par les Français en 1204, Wallon de Sarton, chanoine d'Amiens, rapporta en France une partie de ce chef et en fit don à la cathédrale d'Amiens. Une autre partie du même chef se garde à Rome dans l'église de Saint-Silvestre. La fête de saint Jean-Baptiste remonte au berceau même du christianisme, et dans les premiers siècles on y célébrait trois messes comme à Noël. Il a été canonisé par Jésus-Christ lui-même, qui a dit de lui qu'il était non-seulement prophète, mais plus qu'un prophète, et que parmi les enfants des hommes il ne s'en était pas trouvé un seul plus grand que Jean-Baptiste. — 24 juin.

JEAN MARC (saint), disciple des apôtres, était neveu de saint Barnabé ; Marie, sa mère, sœur de cet apôtre, était une sainte femme qui habitait Antioche, et c'est dans sa maison qu'on célébrait les saints mystères. Jean Marc, après sa conversion, accompagna saint Paul et saint Barnabé à Séleucie et il s'embarqua avec eux pour l'île de Chypre, d'où ils se rendirent par mer à Perge en Pamphilie. Arrivés dans cette ville, il les quitta pour retourner à Jérusalem, parce que la fatigue des travaux apostoliques effrayait son courage et qu'il soupirait après une vie moins agitée. Cette séparation fut surtout sensible à Barnabé, qui aimait son neveu d'une affection filiale. Il voulut le reprendre avec lui pour faire la visite des Eglises d'Asie avec saint Paul. Ce dernier s'y opposa d'abord, ne voulant plus s'associer à un homme qui avait semblé manquer de constance et de zèle, en les quittant une première fois ; et là-dessus les deux apôtres se séparèrent : Dieu le permettait ainsi, dit un Père, afin que l'Evangile pût être annoncé dans un plus grand nombre de lieux en même temps. Jean Marc se montra tout autre qu'il n'avait paru d'abord et devint un modèle de fermeté dans les épreuves : il mérita même d'être compté parmi les prédicateurs les plus infatigables de la parole divine. Saint Paul, qui avait changé d'opinion à son égard, parle de lui avec éloge dans son Epître aux Colossiens ; et dans sa seconde Epître à Timothée il charge celui-ci de venir le trouver à Rome, où il était dans les fers, et d'amener avec lui Jean Marc, qui pouvait beaucoup servir, dit-il, pour le ministère de l'Evangile. Saint Jean Marc mourut à Biblis en Phénicie. — 27 septembre.

JEAN (saint), *Joannes*, apôtre et évangéliste, fils de Zebédée et de Salomé, était frère de saint Jacques le Majeur, et, comme lui pêcheur de profession. Ils furent appelés ensemble à la suite du Sauveur. Saint Jean, à qui l'Evangile donne le titre de disciple bien-aimé de Jésus-Christ, passe pour avoir été le plus jeune des apôtres. On croit qu'il vécut toute sa vie dans la virginité, et que c'est pour cette raison que le Sauveur l'honorait d'une affection particulière ; que dans la dernière cène, il lui permit de reposer sa tête sur son sein adorable, et qu'il lui confia sa sainte mère du haut de la croix. Saint Jean Chrysostome dit que quand les Juifs se saisirent de Jésus, les apôtres s'enfuirent, excepté saint Jean qui ne l'abandonna jamais : aussi le retrouve-t-on sur le Calvaire où le Sauveur mourant lui recommanda le soin de sa mère, et, depuis ce temps, il se conduisit envers Marie comme un fils tendre et dévoué. Lorsque les saintes femmes eurent annoncé qu'elles n'avaient point trouvé le corps de Jésus-Christ dans le tombeau, Pierre et Jean y coururent aussitôt ; mais Jean arriva le premier. Etant retourné à son ancienne profession sur le lac de Tibériade avec d'autres disciples, et Jésus leur ayant apparu, saint Jean le reconnut et dit aux autres que c'était le Seigneur. Après l'ascension, Pierre et Jean étant allés prier au temple guérirent au nom de leur divin Maître un pauvre qui était boiteux de naissance ; mais on les mit tous deux en prison et on ne leur rendit la liberté qu'en leur défendant de prêcher Jésus-Christ à l'avenir ; mais n'ayant pas voulu tenir compte de cette injuste défense, ils furent emprisonnés de nouveau et frappés de verges par les Juifs. Il assista avec les autres apôtres au premier des conciles, qui fut tenu à Jérusalem en 51, et l'on croit qu'il fit un assez long séjour dans cette ville. Il alla ensuite prêcher l'Evangile en Asie, pénétra jusque chez les Parthes, et, d'après une ancienne tradition, les habitants de Bassora, dans le Golfe Persique, sont persuadés que saint Jean a planté la foi dans leur pays. Il se retrouvait à Jérusalem en 62, lors de l'élection de Siméon, nommé évêque de cette ville, après le martyre de saint Jacques le Mineur, et l'on croit que ce ne fut qu'après la mort de la sainte Vierge, qu'il retourna en Asie, où il fonda plusieurs églises ; mais sa résidence habituelle était Ephèse, d'où il exerçait une inspection générale sur toutes les Eglises d'Asie, et l'on rapporte qu'il déposa un prêtre convaincu d'avoir donné une relation fabuleuse des voyages de saint Paul et de sainte Thècle. La douceur et la charité qui caractérisaient saint Jean ne l'empêchèrent point de s'élever avec force contre les hérésies d'Ebion et de Cérinthe. Saint Irénée rapporte que le saint apôtre, allant un jour au bain contre sa coutume, et ayant appris que Cérinthe y était, il dit à ceux qui l'accompagnaient : *Fuyons, mes frères, de peur que le bain où est Cérinthe, cet ennemi de la vérité, ne tombe sur nos têtes.* Arrêté en 95, pendant la persécution de Domitien, par ordre du proconsul d'Asie, il fut conduit à Rome. Ayant comparu devant l'empereur, ce prince, loin de se laisser attendrir par la vue de ce vénérable vieillard, ordonna qu'on le jetât dans une chaudière remplie d'huile bouillante ; mais Dieu lui conserva miraculeusement la vie, comme il l'avait conservée aux trois enfants dans la fournaise. Domitien attribua ce prodige à la magie et le bannit à Pathmos, une des îles Sporades dans l'Archipel, où saint Jean eut ces visions qu'il rapporte dans son Apocalypse,

et par lesquelles Dieu lui découvrait l'état futur de l'Eglise. Domitien ayant été assassiné au mois de septembre de l'an 96, Nerva, son successeur, rappela les exilés, et saint Jean revint à Ephèse en 97; il prit le gouvernement de cette Eglise qui se trouvait sans pasteur par le martyre de saint Timothée. Il portait, suivant Polycrate, une plaque d'or sur le front, à l'exemple du grand prêtre des Juifs. Il célébrait la fête de Pâques le quatorzième jour de la lune, non qu'il voulût favoriser l'erreur des judaïsants, mais parce qu'il jugeait que cette condescendance, qui alors n'était pas répréhensible comme elle le devint dans la suite, gagnerait plus facilement les Juifs au christianisme. Ce fût à la sollicitation des évêques d'Asie qu'il composa son Evangile, dans la vue de réfuter Ebion et Cérinthe qui niaient la divinité de Jésus-Christ, et qui soutenaient qu'il n'avait point existé avant sa naissance temporelle. Il commence par la génération du Verbe éternel, et traite ce sujet sublime d'une manière si relevée que les Pères l'ont comparé à un aigle qui s'élève au haut des airs, et que l'œil de l'homme ne peut suivre. Il se prépara à cette grande entreprise par la retraite, la prière et le jeûne. Nous avons aussi de saint Jean trois *Epîtres*, où règne un esprit de charité, qui était le caractère dominant du saint apôtre, et qui se manifestait surtout par le zèle ardent dont il brûlait pour le salut des hommes. Clément d'Alexandrie et Eusèbe en rapportent un trait frappant. Prêchant un jour dans une ville d'Asie, il remarqua parmi ses auditeurs un jeune homme d'une figure intéressante. Il le présenta à l'évêque en lui disant : *Je vous confie ce jeune homme en présence de Jésus-Christ et de cette assemblée.* L'évêque le logea dans sa maison, et après l'avoir instruit avec soin, il lui administra le baptême et la confirmation. Il se relâcha ensuite de sa surveillance et le laissa maître de ses actions. Mais le jeune homme s'étant lié avec des voleurs, il leur parut si déterminé qu'ils le mirent à leur tête. Saint Jean ayant eu occasion de retourner dans cette ville redemande à l'évêque le jeune homme qu'il lui avait confié. *Hélas! il est mort*, répondit l'évêque en pleurant. — *De quel genre de mort?* — *Il est mort à Dieu; il s'est fait voleur, et au lieu d'être à l'église avec nous, il est sur une montagne où il vit avec des hommes aussi méchants que lui.* L'apôtre s'écria en soupirant : *Quel gardien j'ai choisi pour veiller sur l'âme de mon frère!* Ayant ensuite demandé un cheval et un guide, il se dirige vers la montagne, et bientôt il est arrêté par les sentinelles des voleurs, et leur dit : *Conduisez-moi à votre chef.* Celui-ci, le voyant venir, prit ses armes; mais il n'eut pas plutôt reconnu l'apôtre qu'il se mit à fuir. Saint Jean, oubliant son grand âge et sa faiblesse, courut après lui, en criant : *Mon fils pourquoi fuyez-vous votre père? Vous pouvez vous repentir et votre salut n'est point désespéré. Je serai votre caution près de Jésus-Christ, et je suis prêt à donner ma vie pour vous, comme il a donné la sienne pour tous les hommes. Croyez-moi, arrêtez : je suis envoyé par Jésus-Christ.* A ces mots, le jeune homme s'arrête, jette ses armes, tout tremblant, et, les yeux baignés de pleurs, il embrasse saint Jean et lui demande pardon; mais il cache sa main droite qui avait été souillée par l'assassinat. L'apôtre s'empare de cette main et la porte à ses lèvres. Il fait renaître l'espérance dans son cœur, le ramène à l'église et ne le quitte qu'après l'avoir réconcilié par les sacrements. Sur la fin de sa vie, comme il avait peine à marcher, il se faisait porter à l'assemblée des fidèles, et comme il n'était plus en état de faire de longs discours, il se bornait à dire ce peu de paroles : *Mes chers enfants, aimez-vous les uns les autres.* Ses disciples lui ayant demandé pourquoi il répétait toujours la même chose : *C'est là*, leur répondit-il, *le commandement du Seigneur, et si vous l'accomplissez, cela suffit.* Il avait environ quatre-vingt-quatorze ans lorsqu'il mourut à Ephèse l'an 100 de Jésus-Christ, et fut enterré sur une montagne hors de la ville. On emportait par dévotion la poussière de son tombeau, laquelle opérait des miracles. Sur ce tombeau on bâtit une église magnifique qui a été convertie en mosquée par les Turcs. — 27 décembre.

JEAN (saint), septième évêque de Jérusalem, florissait sur la fin du IIe siècle. — 10 mai.

JEAN (saint), martyr, l'un des sept dormants, confessa la foi à Ephèse, pendant la persécution de Dèce, l'an 250, et il souffrit de cruelles tortures avec ses six frères. Ayant ensuite trouvé l'occasion de s'échapper et de se réfugier dans une caverne, on découvrit leur asile et l'on en mura l'entrée, de manière qu'ils furent enterrés tous vivants et qu'ils s'*endormirent* dans le Seigneur. Quelques hagiographes, comprenant mal cette expression, ont imaginé que ces martyrs s'*endormirent* d'un sommeil véritable et qu'ils se réveillèrent en 419, sous le règne de Théodose le Jeune, d'où le surnom de *Dormants* qu'on leur a donné. Leurs reliques furent, il est vrai, découvertes cette même année (419) et transportées en France. On les garde depuis cette époque dans l'église de Saint-Victor de Marseille. — 27 juillet.

JEAN (saint), martyr à Tomes, dans le Pont, était fils de saint Marcellin, tribun militaire, et de sainte Manne. Il souffrit avec eux ainsi que ses deux frères Pierre et Sérapion. — 27 août.

JEAN (saint), martyr à Tricale en Thessalie, est honoré chez les Grecs le 8 avril.

JEAN DE MANUTHE (saint), martyr à Alexandrie, est honoré le 31 janvier.

JEAN (saint), martyr en Afrique, souffrit avec saint André et deux autres. — 3 septembre.

JEAN (saint), martyr en Afrique, souffrit avec saint Claude et plusieurs autres. — 13 décembre.

JEAN (saint), martyr en Toscane avec saint Festus, est honoré le 21 décembre.

JEAN (saint), martyr à Asmaunje en

Ethiopie avec saint Alphée et cinq autres, est honoré chez les Grecs le 18 novembre.

JEAN (saint), martyr en Ethiopie, souffrit avec sainte Rafique sa mère et ses quatre frères. — 4 septembre.

JEAN (saint), martyr en Ethiopie, souffrit avec saint Jacques et un autre. — 10 août.

JEAN (saint), martyr à Nicomédie, est le même, selon quelques hagiographes, qui, voyant les cruels édits contre les chrétiens, qu'on venait d'afficher sur la place publique de cette ville, les arracha et les mit en pièces. Ce fait étant venu à la connaissance des empereurs Dioclétien et Maximien, qui faisaient leur résidence à Nicomédie, ils lui firent souffrir tous les genres de supplices, qu'il supporta avec un courage et une patience héroïques. Il fut ensuite condamné à être brûlé vif et livré aux flammes l'an 303. Il est des historiens qui appliquent à saint Georges le fait de l'arrachement et de la lacération des édits, fait rapporté par Lactance et Eusèbe, qui n'en designent pas l'auteur par son nom. Quoi qu'il en soit, saint Jean de Nicomédie est nommé dans le Martyrologe romain sous le 7 septembre.

JEAN (saint), martyr à Rome avec saint Marcien son père, avait été ressuscité par saint Abonde prêtre et saint Abondance diacre. Ce miracle les convertit l'un et l'autre, et ils furent associés aux tourments et au triomphe des deux saints martyrs, pendant la persécution de l'empereur Dioclétien. — 16 septembre.

JEAN (saint), prêtre et martyr à Rome, fut victime de la charité avec laquelle il donnait la sépulture aux corps des saints martyrs pendant la persécution de Dioclétien. Arrêté avec saint Crispe, qui l'avait aidé dans cette bonne œuvre, ils furent décapités l'un et l'autre. — 18 août.

JEAN D'EGYPTE (saint), martyr en Palestine, sous l'empereur Maximin II; ayant été condamné aux mines, on le plaça avec ceux qui étaient incapables de ce travail et on le chargea de cultiver les terres de l'Etat. Quoiqu'il fût aveugle avant d'être arrêté pour sa foi, on ne laissa pas, pendant la persécution, de lui arracher les yeux et de lui cautériser l'endroit, après lui avoir offensé le nerf du pied gauche avec un fer rouge. Quoique l'innocence de ses mœurs et sa piété le rendissent recommandable, ce qui le rendait surtout célèbre, c'était sa prodigieuse mémoire. Il possédait par cœur toute l'Ecriture sainte, en sorte qu'il pouvait réciter d'un bout à l'autre quel livre on voulait de l'Ancien ou du Nouveau Testament. Pendant qu'il était occupé, avec ses compagnons, à cultiver la terre dans le canton qui leur avait été assigné, et qu'ils passaient les nuits dans la prière, le jeûne et les exercices de la pénitence, Maximin fit trancher la tête à Jean et à trente-sept autres, l'an 310. — 20 septembre et 4 mai.

JEAN (saint), martyr à Canope en Egypte, était Arabe de naissance. Comme il connaissait sainte Anastasie, ayant appris qu'elle avait été arrêtée avec ses trois filles par des païens qui leur en voulaient à cause de leur religion, il se rendit dans cette ville avec saint Cyr, qui exerçait la profession de médecin. Le but de leur voyage était d'encourager ces généreuses chrétiennes à confesser Jésus-Christ, et ils y réussirent; mais ils furent arrêtés eux-mêmes et livrés aux plus cruelles tortures. Après les avoir accablés de coups, on leur brûla les côtés avec des torches ardentes, et l'on mit du sel et du vinaigre dans leurs plaies pour les rendre plus douloureuses : après quoi on les condamna à la décapitation. Ils furent exécutés le 31 janvier 311, sous l'empereur Maximin II. Leurs corps ont été transportés à Rome dans une église qui porte le nom de Saint-Cyr. Saint Sophrone, évêque de Jérusalem, a fait un panégyrique en leur honneur. — 31 janvier.

JEAN (saint), l'un des quarante martyrs de Sébaste en Arménie, servait dans les armées romaines, sous l'empereur Licinius, lorsque ayant refusé, ainsi que trente-neuf de ses compagnons, d'obéir à l'édit impie de ce prince, qui ordonnait de sacrifier aux dieux, Agricola, gouverneur de la province, leur fit déchirer les côtés avec des ongles de fer, et après les avoir chargés de chaînes il les renferma dans un cachot. Mais ne pouvant surmonter leur constance, il les fit exposer nus sur un étang glacé qui se trouvait près de la ville. Lorsqu'on les tira de là, la plupart étaient morts, et ceux qui survivaient n'avaient plus qu'un souffle de vie. On les chargea sur des voitures, et on les conduisit sur un vaste bûcher où on les livra aux flammes l'an 320; on jeta ensuite leurs cendres dans le fleuve. Cependant on put recueillir quelques-uns de leurs ossements, et la ville de Césarée se glorifiait d'en posséder une partie. Saint Basile le Grand, archevêque de cette ville, prononça le panégyrique de ces saints martyrs le jour de leur fête. — 10 mars.

JEAN (saint), évêque en Perse, avec saint Jacques, prêtre de son clergé, souffrit pendant la grande persécution du roi Sapor II, vers le milieu du IVe siècle. — 1er novembre.

JEAN (saint), prêtre de Rome et martyr vers l'an 362, sous l'empereur Julien l'Apostat, fut décapité sur la voie *Salaria*, en face de l'ancienne statue du soleil. Son corps fut inhumé par le prêtre Concorde. — 23 juin.

JEAN (saint), martyr à Rome, avait d'abord été intendant de la princesse Constance, fille de Constantin le Grand; il devint ensuite officier dans les armées de Julien l'Apostat. Ayant été arrêté avec saint Paul, aussi officier, ils furent condamnés à mort par Apronien, préfet de Rome, qui haïssait les chrétiens et qui fit un grand nombre de martyrs sous son administration. On place là mort de saint Jean vers l'an 362. Il y avait autrefois à Rome, près de la basilique des saints apôtres, une église qui portait le nom de saint Jean et de saint Paul, dont les noms ont été insérés dans le Canon de la messe. — 26 juin.

JEAN D'EGYPTE (saint), ermite, né vers l'an 305, d'une famille d'artisans, apprit dans sa jeunesse l'état de charpentier. A vingt-cinq ans il quitta le monde pour se mettre sous la conduite d'un anachorète. Celui-ci trouva dans son disciple une humilité et une simplicité qui le frappèrent d'admiration. Pour l'exercer à la vertu d'obéissance, il lui commandait des choses qui paraissaient peu raisonnables, comme d'arroser, deux fois le jour, une branche d'arbre desséchée, et cela pendant une année entière; mais c'est à cette obéissance que Cassien attribue les grâces extraordinaires dont Jean fut favorisé dans la suite. Le vénérable solitaire qui lui servait de guide étant mort vers l'an 342, Jean, qui avait passé douze ans avec lui, parcourut les différents monastères du voisinage, afin de s'instruire à fond de la discipline monastique. Il se retira ensuite sur le haut d'un rocher près de Lycopolis, s'y construisit une cellule dont il mura la porte, n'y laissant qu'une petite fenêtre par laquelle on lui passait ce qui lui était nécessaire. Cette ouverture lui servait aussi pour adresser ses avis à ceux qui venaient le consulter. Les hommes seuls étaient admis à le visiter les samedis et les dimanches : le reste de la semaine il ne conversait qu'avec Dieu. Il ne faisait qu'un repas par jour, sur le soir, ne mangeait jamais de pain, ni rien qui eût été cuit. Il lui vint bientôt des disciples qui bâtirent une espèce d'hôtellerie pour recevoir les étrangers. Jean possédait à un degré éminent le don de prophétie, et découvrait à ceux qui le visitaient leurs péchés les plus secrets. Il guérissait aussi les malades avec de l'huile qu'il avait bénite. De tels prodiges eurent bientôt rendu son nom célèbre. L'empereur Théodose l'ayant consulté en 387 sur le succès de la guerre qu'il allait faire à Maxime, Jean lui répondit qu'il serait vainqueur sans presque répandre de sang. Théodose, plein de confiance dans cette prédiction, ayant rencontré, en Pannonie, l'ennemi qui venait à sa rencontre, ne craignit pas de l'attaquer, quoiqu'il fût de beaucoup inférieur en forces, le battit deux fois et le fit ensuite prisonnier sous les murs d'Aquilée. Quelques années après, Théodose le consulta de nouveau sur la guerre qu'il se proposait de faire à Eugène, qui avait pris la pourpre en Occident. Le saint lui fit répondre qu'il serait victorieux, mais qu'il perdrait beaucoup de monde; il ajouta que l'empereur mourrait en Italie, et que l'un de ses fils régnerait sur l'Occident. Un officier étant venu le visiter, le pria de permettre à sa femme, qu'il avait laissée à Lycopolis, de venir le voir; mais Jean lui répondit que depuis quarante ans qu'il vivait sur son rocher, il s'était fait une loi inviolable de ne recevoir la visite d'aucune femme, et que, par conséquent, il le priait de ne pas s'offenser de son refus. L'officier étant retourné vers sa femme pour lui faire part de cette réponse, elle déclara qu'elle mourrait de douleur si la grâce qu'elle sollicitait lui était refusée. Son mari revint donc faire de nouvelles instances auprès du saint. *Allez dire à votre femme*, répondit celui-ci, *qu'elle me verra cette nuit sans sortir de la maison où elle se trouve*. En effet, elle ne fut pas plutôt endormie que Jean lui apparut en songe et lui dit : *Femme, la grandeur de votre foi m'oblige à vous visiter; cependant vous désirez trop de voir les serviteurs de Dieu sur la terre; qu'il vous suffise de contempler leur vie en esprit et d'imiter leurs actions. D'ailleurs pourquoi ce désir ardent de me voir? Je ne suis ni un saint ni un prophète, mais un homme faible et pécheur. Ce n'est donc qu'en considération de votre foi que j'ai eu recours à Notre-Seigneur pour vous obtenir la guérison de toutes les maladies corporelles dont vous êtes affligée; vivez toujours dans la crainte de Dieu et n'oubliez jamais ses bienfaits.* Après lui avoir donné ces avis, il disparut. La femme à son réveil raconta le songe qu'elle avait eu, et les détails dans lesquels elle entra convainquirent l'officier que c'était réellement le saint qui lui avait apparu; aussi alla-t-il, dès le lendemain, le remercier. Jean ne l'eut pas plutôt aperçu qu'il lui dit : *J'ai vu votre femme et j'ai satisfait à toutes ses demandes : allez en paix*. Pallade, qui fut depuis évêque d'Hélénopolis, et qui a écrit la Vie de saint Jean, menait la vie anachorétique lorsqu'il alla le visiter en 394. Étant arrivé à la cellule du saint ermite, il trouva fermée la porte du vestibule, et apprit qu'elle ne serait ouverte que le samedi suivant. Il se rendit donc dans le lieu où l'on recevait les étrangers, et le samedi, à huit heures, il alla trouver le saint, qui donnait, par sa fenêtre, des avis à ceux qui étaient là pour le consulter. Après avoir salué Pallade, il l'interrogea sur son pays et sur le motif de son voyage. Pendant que Pallade se mettait en devoir de répondre à ces questions, arrive Alype, gouverneur de la province. Jean interrompit la conversation pour s'entretenir avec ce magistrat, qui paraissait pressé. Pallade, mécontent de se voir ainsi négligé, murmurait contre le saint et était sur le point de se retirer, lorsque Jean lui fit dire par Théodore, son interprète, de ne pas s'impatienter, et qu'après le départ du gouverneur ils reprendraient leur conversation. Alype étant parti, Jean dit à Pallade : *Pourquoi avez-vous été fâché contre moi? Je peux vous parler en tout temps; et quand je ne le pourrais pas, il y a des pères et des frères capables de vous donner les instructions qui vous sont nécessaires; mais le gouverneur, qui profite d'un court intervalle que lui laissent les fonctions multipliées de sa charge pour venir chercher ici des avis salutaires, ne devait-il pas passer avant vous?* Il lui dit ensuite tout ce qui se passait dans son cœur, surtout la tentation qu'il avait de quitter la solitude. *Le démon vous met devant les yeux le regret que votre absence cause à votre père, et vous fait espérer qu'en retournant chez lui vous pourrez décider votre frère et votre sœur à embrasser la vie solitaire; mais méprisez ces artifices : votre frère et votre sœur ont déjà renoncé au monde, et votre*

père vivra encore sept ans. Quant à vous, vous serez évêque, mais vous aurez de grandes peines à essuyer pendant votre épiscopat. Quelque temps après, saint Pétrone alla le visiter avec six autres moines, et Jean leur ayant demandé s'il n'y avait point d'ecclésiastique parmi eux, ils lui répondirent que non; cependant l'un d'eux était diacre, et par humilité il n'en avait rien dit à ses compagnons. Le saint dit, en le montrant : *Celui-là est diacre.* Le moine le nia, s'imaginant faussement qu'un mensonge pareil cessait d'être un péché, lorsqu'il avait pour principe l'intention de s'humilier. Alors Jean lui prenant la main, la baisa et lui dit : *Mon fils, ne désavouez pas la grâce que vous avez reçue de Dieu, et que l'humilité ne vous fasse point tomber dans le mensonge; car on ne peut mentir, même sous prétexte d'un bien......* L'un de la compagnie pria Jean de le guérir d'une fièvre tierce dont il était atteint. *Vous désirez*, lui répondit-il, *d'être délivré d'un mal qui est utile à votre âme pour la purifier.* Il ne laissa pas, toutefois, de bénir de l'huile qu'il lui donna, et aussitôt qu'il s'en fut servi, sa fièvre se trouva parfaitement guérie. Lorsque Pétrone et ses compagnons furent sur le point de partir, Jean leur donna sa bénédiction, en leur disant : *Allez en paix, mes enfants, et sachez que la nouvelle de la victoire que Théodose vient de remporter sur le tyran Eugène est arrivée aujourd'hui à Alexandrie; mais cet excellent prince mourra bientôt d'une mort naturelle.* Parvenu à l'âge de quatre-vingt-dix ans sans avoir rien diminué de ses jeûnes ni de ses austérités, il prédit le moment de sa mort, et les trois derniers jours de sa vie, il ne voulut voir personne. S'étant mis à genoux pour prier, il expira, sur la fin de l'année 394. — 27 mars.

JEAN LE NAIN (saint), anachorète de Scété, qui fut surnommé le Nain à cause qu'il était d'une petite taille, naquit en Egypte, dans la première partie du IVᵉ siècle, et se retira dans le désert de Scété avec un de ses frères. Dans les commencements, il aimait tant à se livrer à la contemplation qu'il dit un jour à son frère : *Je voudrais vivre sans distraction, et ne pas plus penser que les anges aux choses de la terre, afin de pouvoir louer Dieu sans interruption;* et laissant là son manteau, il s'enfonça dans la solitude pour réaliser les projets de perfection qu'il avait formés. Mais comme ils étaient impraticables, il revint au bout d'une semaine heurter à la porte de la cellule de son frère, qui lui demanda qui il était. Jean se nomma, et son frère feignant de ne pas le reconnaître, répondit : *Vous n'êtes pas Jean, car il est devenu un ange et ne vit plus parmi les hommes.* Le saint, reconnaissant son illusion, se jeta aux pieds de son frère et le pria de lui pardonner sa faute. Dès ce jour il comprit que la contemplation ne peut pas être l'occupation unique de l'homme sur la terre. S'étant mis sous la conduite d'un saint solitaire, il s'exerça, de tout son pouvoir, à la mortification et à l'humilité, deux vertus qui sont les fondements de la vie spirituelle. Celui dont il s'était fait le disciple lui ayant ordonné de planter dans un terrain sec le bâton qu'il tenait à la main, et de l'arroser tous les jours, jusqu'à ce qu'il produisît du fruit, il obéit avec une simplicité d'enfant, quoique l'eau qu'il devait aller chercher fût à une grande distance. Au bout de trois ans, le bâton prit racine et produisit du fruit. Son maître l'ayant cueilli le porta à l'église, l'offrit aux frères et les pria d'en manger en leur disant : *C'est le fruit de l'obéissance.* Saint Jean avait coutume de dire que, comme celui qui voit venir à lui une bête féroce ou venimeuse, monte sur un arbre pour l'éviter, de même celui qui se voit assailli par de mauvaises pensées, doit monter vers Dieu par une prière fervente afin de se mettre à l'abri du danger. Souvent aussi il répétait cette maxime : *Lorsqu'un général veut prendre une ville, il commence le siége par lui couper l'eau et les approvisionnements; de même si nous voulons affaiblir nos ennemis domestiques, nous devons macérer la chair par la sobriété et le jeûne.* Un jour qu'il priait en faisant des nattes, un voiturier, qui passait sur le chemin de Scété, l'ayant accablé d'injures, il laissa là son ouvrage et s'enfuit, de peur de perdre quelque chose de sa tranquillité. Un autre jour qu'il coupait le blé dans les champs, il se sauva en voyant que deux des moissonneurs étaient en colère l'un contre l'autre. Ayant entendu deux personnes se disputer, une fois qu'il se rendait à l'église de Scété, il retourna sur-le-champ à sa cellule; mais avant d'y entrer, il se recueillit quelque temps pour se remettre dans le calme que la vue de cette dispute lui avait fait perdre. C'est ainsi qu'il en vint à ce point que rien n'était plus capable de le troubler. Quelqu'un lui ayant reproché d'avoir le cœur plein de venin : *Cela est vrai*, répondit-il, *et beaucoup plus vrai que vous ne pensez.* Il avait une grande estime pour ceux qui travaillaient à la conversion des autres, et pour montrer que la douceur est le moyen le plus propre pour y réussir, il disait qu'il était impossible de bâtir une maison en commençant par le haut et en finissant par les fondations : *Tâchons donc*, ajouta-t-il, *de gagner le cœur de nos frères, avant de chercher à leur être utiles.* Il répétait souvent cette maxime : *La sûreté d'un moine consiste à garder toujours sa cellule, à veiller constamment sur lui-même et à ne jamais perdre de vue la présence de Dieu.* Mais pour avoir toujours Dieu présent à l'esprit il ne s'occupait jamais des affaires du siècle. Quelques frères lui dirent un jour pour l'éprouver : *Nous devons remercier Dieu des pluies abondantes de cette année; elles ont bien fait pousser les palmiers, et nous aurons de quoi faire des nattes et des corbeilles. — Il en est de même*, répondit Jean, *lorsque le Saint-Esprit fait tomber la rosée dans le cœur des saints; ils reverdissent en quelque sorte, et poussent comme de nouvelles feuilles dans la crainte de Dieu.* Son esprit était tellement absorbé dans la contemplation, qu'ayant préparé des matériaux pour deux corbeilles, il les mettait quelquefois en une seule sans

s'en apercevoir : souvent aussi il gâtait son ouvrage, oubliant ce qu'il faisait. Un frère étant venu le trouver pour s'entretenir quelques instants avec lui, le plaisir qu'ils goûtaient l'un et l'autre à parler de Dieu leur fit oublier le temps, et leur conversation dura jusqu'au lendemain. Lorsqu'ils virent le jour paraître, ils voulurent se séparer ; mais Jean ayant fait quelques pas pour reconduire le frère, la conversation tomba sur le ciel et se prolongea jusqu'à midi. Ayant vu rire un moine dans une conférence, il fondit en larmes, et comme on lui en demandait la raison : C'est que je ne saurais comprendre comment on peut rire, pendant que nous avons tant de sujets de pleurer. Une jeune femme, nommée Paésie, étant tombée dans la pauvreté, se relâcha peu à peu et finit par s'abandonner au désordre. Jean, que les moines de Scété avaient prié de travailler à sa conversion, se rendit chez elle ; mais l'entrée de la maison lui fut refusée. Il insista, en disant à cette femme qu'elle ne se repentirait pas de l'avoir laissé entrer ; et sur ses instances, elle se décida à ouvrir sa porte. Lorsqu'il fut dans la maison, il lui dit avec sa douceur ordinaire : *Quelle raison avez-vous de vous plaindre de Jésus, pour l'abandonner et pour vous plonger ainsi dans l'abîme du péché ?* Ces paroles touchèrent vivement la coupable, qui, voyant le saint fondre en larmes, lui demanda pourquoi il pleurait : *Comment ne pleurerais-je pas, pendant que je vois le démon maître de votre cœur ? — La porte de la pénitence m'est-elle encore ouverte ? — Les trésors de la miséricorde sont inépuisables. —Alors conduisez-moi où vous voudrez.* Cette femme quitta sa maison, sans donner aucun ordre parce qu'elle renonçait au monde pour toujours, et Jean la conduisit au désert où elle se livra aux plus rigoureuses austérités. Etant morte quelque temps après, Jean apprit par révélation. que la ferveur de sa pénitence l'avait justifiée devant Dieu. Lorsqu'il fut près de sa fin, les autres frères le prièrent de leur enseigner quelques maximes propres à les conduire à la perfection. Il se borna à leur dire ces deux choses : *Je n'ai jamais suivi ma propre volonté, et je n'ai rien enseigné aux autres que je ne l'aie moi-même pratiqué le premier.* Il mourut vers le commencement du ve siècle. — 15 septembre.

JEAN CHRYSOSTOME (saint), archevêque de Constantinople et docteur de l'Eglise, né à Antioche vers l'an 344, eut pour père Saturnin, commandant général des troupes de l'Empire en Syrie, qu'il perdit, étant encore très-jeune, et pour mère Anthuse, qui, veuve à vingt ans, ne voulut jamais se remarier, et se chargea de la première éducation de son fils. Ensuite elle lui fit étudier, sous Libanius, le plus célèbre orateur de son temps, l'éloquence, qui conduisait aux premières dignités de l'Etat. Ses progrès furent si rapides et si surprenants, qu'il put bientôt égaler et même surpasser son maître. Libanius, voulant un jour donner une idée de la capacité de son disciple, lut, dans une réunion scientifique, une déclamation que Jean avait composée à la louange des empereurs. Cette lecture fut écoutée avec une véritable admiration, et reçut les plus grands applaudissements. *Heureux le panégyriste*, s'écria Libanius, *d'avoir de tels empereurs à louer ! heureux aussi les empereurs d'avoir régné dans un temps où le monde possédait un si rare génie !* Les amis de l'illustre rhéteur lui ayant demandé, dans sa dernière maladie, lequel de ses disciples il voudrait avoir pour successeur : *Je nommerais Jean*, répondit-il, *si les chrétiens ne nous l'eussent enlevé.* Le saint étudia la philosophie sous Andragathius, et il fournit cette carrière avec autant de succès que celle de l'éloquence ; mais les sciences humaines ne l'occupaient pas exclusivement ; il s'appliquait surtout à se bien pénétrer des maximes de Jésus-Christ, à s'exercer à l'humilité, à la mortification, à la douceur et aux autres vertus prescrites par l'Evangile. Sa modestie et la sagesse de sa conduite le faisaient aimer de tout le monde. Avec d'aussi grands talents et une naissance aussi illustre, il pouvait aspirer aux plus hautes dignités ; mais les honneurs du monde avaient moins d'attrait pour lui que le service de Dieu, et son unique ambition était de se retirer dans la solitude. Il fréquenta toutefois le barreau à l'âge de vingt ans, et y plaida même avec un succès extraordinaire ; mais les liaisons occasionnées par ce genre de vie pensèrent lui être funestes. Il céda par complaisance aux invitations qu'on lui faisait de fréquenter le théâtre et de participer aux divertissements profanes : heureusement le charme dura peu, et aussitôt qu'il eut compris le danger, il résolut de s'y soustraire en renonçant entièrement au monde. Il se revêtit d'un habit de pénitent, qui consistait en une tunique fort pauvre ; il consacrait son temps à la prière, à la lecture, et à la méditation de l'Ecriture sainte, jeûnait tous les jours, et n'avait d'autre lit que le plancher de sa chambre De tous ses penchants, ce fut la vaine gloire qu'il eut le plus de peine à dompter ; mais ses admirateurs et ses amis eurent beau le railler, rien ne fut capable de lui faire abandonner sa généreuse résolution. Saint Mélèce, évêque d'Antioche, connaissant le rare mérite du jeune ascète, résolut de l'attacher à son église : il le prit donc sous sa conduite, l'instruisit lui-même pendant trois ans, puis l'ordonna lecteur. Ce que l'on admirait le plus en lui, c'était le silence modeste qu'il gardait dans les compagnies où il se trouvait, et l'on comprendra combien cela devait lui coûter, si l'on considère qu'il possédait le talent de la parole à un degré supérieur. Il aimait néanmoins à s'entretenir de matières de spiritualité avec les personnes vertueuses, et surtout avec Basile, son compagnon d'études, qui venait de quitter le monde, pour embrasser la vie monastique. De retour près de sa mère qui le rappelait, il passa deux ans avec elle, sans rien changer à son genre de vie. Il engagea Théodore et Maxime, qui avaient été, comme lui, disciples de Libanius, à grossir le nombre des ascètes ;

mais le premier étant rentré dans le monde bientôt après, Jean lui adressa deux exhortations si éloquentes et si pathétiques, qu'il réussit à le ramener dans la voie qu'il avait quittée. Cependant les évêques de la province, qui connaissaient le mérite de Jean et de Basile, son ami, s'assemblèrent pour les élever l'un et l'autre à l'épiscopat. Le premier prit secrètement la fuite, et resta caché jusqu'à ce que les siéges vacants fussent remplis; mais il employa un pieux stratagème pour faire ordonner Basile évêque de Raphanée, près d'Antioche: mais celui-ci, qui, par humilité, se jugeait indigne de l'épiscopat, se plaignit de cette conduite, et ce fut pour se justifier que Jean, qui avait alors vingt-six ans, composa son admirable traité du sacerdoce. Il avait trente ans, lorsqu'en 374 il se retira avec de saints anachorètes sur une montagne voisine d'Antioche. Sa constance fut d'abord éprouvée par de rudes tentations. Il craignait, dans les commencements, que la nouvelle carrière dans laquelle il s'était engagé, ne lui présentât des obstacles insurmontables, et qu'il ne pût venir à bout d'habituer son corps aux austérités qu'il voyait pratiquer; mais il n'eut pas plutôt abordé de front ces difficultés qu'elles s'évanouirent comme un vain fantôme. Après avoir passé quatre ans sous la conduite d'un vieillard, qui l'instruisit à fond dans les voies de la perfection, il en passa deux autres dans une caverne; mais l'humidité qui y régnait lui fit contracter une maladie dangereuse, qui l'obligea de retourner à Antioche pour rétablir sa santé. Ayant été ordonné diacre par saint Mélèce, en 380, Flavien, qui succéda à Mélèce, l'éleva au sacerdoce en 386. Jean, qui était dans sa quarante-troisième année, fut, pendant l'espace de douze ans, la main, l'œil et la bouche de son évêque. Chargé d'annoncer la parole de Dieu, il remplit cette importante fonction avec le plus grand succès: non-seulement il s'appliquait, avec un soin tout particulier, à instruire les pauvres, mais aussi à leur procurer les secours que réclamait leur triste position, et il n'était jamais plus éloquent que quand il plaidait la cause des malheureux. Il prêchait plusieurs fois la semaine, et souvent plusieurs fois par jour, et ses prédications changèrent la face d'Antioche. Aussi habile controversiste qu'il était orateur éloquent, il combattait, avec un talent singulier, les erreurs des juifs, des païens et des hérétiques, qui accouraient en foule pour l'entendre, et qui s'en retournaient ébranlés par la force de sa dialectique. L'an 388, le peuple d'Antioche s'étant révolté à l'occasion d'un nouvel impôt que l'empereur Théodose venait d'établir, poussa l'insolence jusqu'à traîner dans les rues et mettre en pièces les statues de l'empereur et des membres de la famille impériale. A peine ces excès étaient-ils commis, que tous les habitants furent plongés dans la consternation, en pensant au châtiment terrible qui ne pouvait manquer d'être infligé à la ville. L'évêque Flavien, touché du désespoir de son troupeau, prit la résolution d'aller lui-même à Constantinople, pour implorer la clémence de Théodose, et il vint à bout de le fléchir, grâce au discours touchant qu'il lui adressa. Ce magnifique morceau d'éloquence avait été composé par le saint, qui, pendant l'absence de Flavien, ne cessait d'exhorter les fidèles à se rendre Dieu propice dans une circonstance aussi décisive. Il était l'ornement et les délices d'Antioche et de tout l'Orient: aussi sa réputation, qui avait pénétré jusqu'aux extrémités de l'Empire, le fit-elle placer, en 397, sur le siége de Constantinople, devenu vacant par la mort de Nectaire. L'empereur Arcade donna des ordres secrets pour s'emparer de lui par quelque stratagème, et l'amener dans la capitale. Cette précaution était nécessaire; car si les habitants d'Antioche eussent su qu'on voulait le leur enlever, ils eussent tout tenté pour faire échouer l'entreprise. Astère, comte d'Orient, chargé d'exécuter la commission du prince, crut qu'il n'y avait point de meilleur parti à prendre que d'attirer Jean hors de la ville: il lui dit donc qu'il serait bien aise de visiter avec lui les tombeaux des martyrs qui étaient hors des murs. Jean, qui ne se défiait de rien, accepta cette proposition, d'autant plus volontiers qu'elle avait la religion pour objet, et il ne s'aperçut du piége qu'on lui avait tendu, que quand il vit le comte se saisir de sa personne, et le remettre entre les mains d'un officier, pour le conduire à Constantinople. Le choix de l'empereur déplut à Théophile, patriarche d'Alexandrie, qui avait en vue un autre candidat; aussi fit-il tout ce qu'il put pour traverser la promotion canonique de Jean; mais ses menées ayant été découvertes, il cessa de cabaler, et sacra le saint le 26 février 398. Le nouveau patriarche commença par réduire les énormes dépenses que ses prédécesseurs avaient crues nécessaires au maintien de leur dignité, et les économies qui en résultèrent furent consacrées au soulagement des pauvres et des malades et à la fondation de plusieurs hôpitaux. Rien de plus frugal que sa table. Il mangeait ordinairement seul pour ménager le temps et la dépense; cependant, il y avait, dans une maison voisine, une table décemment servie pour les hôtes qui se présentaient. Non content des hôpitaux qu'il avait déjà fondés pour les pauvres de la ville, il en fonda encore deux autres pour les étrangers. La tendre compassion qu'il éprouvait pour les malheureux, et qui l'avait déjà porté, lorsqu'il était à Antioche, à leur distribuer son patrimoine, le porta encore à leur distribuer le riche ameublement laissé par son prédécesseur; il alla même, dans un temps de cherté, jusqu'à vendre une partie des vases sacrés, afin de venir au secours des plus nécessiteux; aussi, l'abondance de ses aumônes lui mérita le surnom de Jean l'*Aumônier*. Les besoins de l'âme attiraient ses soins plus encore que les besoins corporels. Il s'appliqua d'abord à réformer son clergé, œuvre difficile, dans laquelle il réussit, plus encore par ses exemples que par ses ordonnances. Les abus qui s'étaient glissés parmi

les simples fidèles devinrent aussi l'objet de son zèle. Celui de ces abus, contre lequel il s'éleva avec le plus de force, fut l'immodestie que les femmes affichaient dans leurs parures et leurs habillements : il eut la consolation de le voir disparaître, ainsi que plusieurs autres, tels que la fréquentation des spectacles et des jeux du cirque. Il bannit aussi de Constantinople les jurements, comme il les avait bannis d'Antioche. Quoique sa sollicitude pastorale embrassât tous ceux qui composaient son troupeau, il se sentait cependant une prédilection particulière pour les vierges consacrées à Dieu, pour les veuves véritablement veuves, selon l'expression de l'apôtre, et pour toutes les âmes qui s'adonnaient plus spécialement à la pratique des conseils évangéliques. Son diocèse, quoique immense par sa population, ne su fisait pas à l'ardeur de son zèle, qui s'étendait jusqu'aux régions les plus reculées. Il envoya un évêque aux Goths et un autre aux Scythes nomades. Il rendit aussi de grands services à la religion, en Palestine, en Perse et dans d'autres contrées. Son éloquence ne produisait pas moins d'effets à Constantinople qu'à Antioche. L'eunuque Eutrope, qui, quoique esclave d'origine, était parvenu, par degrés, à la place de premier ministre, ayant été disgracié par Arcade et condamné à l'exil, la haine qu'on lui portait depuis longtemps dans tout l'empire, lui faisant redouter la fureur du peuple, il se vit contraint, pour sauver sa vie, de recourir à la protection de l'Eglise, et de se réfugier auprès des mêmes autels dont il avait violé les priviléges, en leur enlevant le droit d'asile. Aussitôt l'église est investie par une troupe de soldats qui demandent sa mort ; et c'en était fait de lui, malgré les larmes de l'empereur, si Jean, par ses remontrances, n'eût calmé l'effervescence de la multitude. Le lendemain, on accourut en foule pour contempler l'état piteux d'un homme qui, deux jours auparavant, faisait, d'un signe, trembler tout l'empire. Il tenait l'autel embrassé, grinçait des dents et tremblait de tous ses membres. L'archevêque profita du tableau qu'il avait sous les yeux, pour faire un discours sur la vanité des choses humaines, et pour peindre, de la manière la plus énergique, le faux éclat et le néant des honneurs du monde. S'adressant ensuite au peuple, il le conjura de laisser la vie au coupable. Il arracha des larmes de tous les yeux, et Eutrope fut sauvé. Gaïnas, commandant des Goths, qui avait contribué plus que personne à sa chute, et qui le fit condamner à mort quelques mois après, était parvenu à extorquer aussi du faible empereur une condamnation capitale contre Aurélien et Saturnin, deux des principaux seigneurs de la cour. L'arrêt allait être exécuté, si Jean, par ses sollicitations, n'eût obtenu qu'ils seraient seulement bannis. Gaïnas, qui s'était fait donner le commandement général des troupes de l'Empire, s'imaginant qu'il était en état de tout entreprendre, et qu'on ne pouvait plus rien lui refuser, demanda une église pour les ariens ; mais le saint archevêque, qui ne savait jamais transiger avec son devoir, osa la lui refuser ; et lorsque le même Gaïnas, après sa révolte, eut mis le siége devant la capitale, Jean alla le trouver, et réussit à lui faire abandonner sa criminelle entreprise. Il tint, en 400, un concile à Constantinople, contre Antonin, archevêque d'Ephèse, accusé de plusieurs crimes, entre autres, de simonie, par un de ses suffragants. Comme on n'était pas exactement informé des faits, l'archevêque de Constantinople se transporta sur les lieux, à la prière du clergé et du peuple d'Ephèse, malgré le mauvais état de sa santé et la rigueur de la saison. Il se tint, pour cette affaire, plusieurs synodes, et Antonin, convaincu de simonie, finit par être déposé. Jean, après cent jours d'absence, revint à Constantinople après les fêtes de Pâques de l'année 401, et le lendemain de son arrivée il monta en chaire pour témoigner à ses ouailles combien il était charmé de les revoir. *Non*, leur disait-il, *il n'y a point de joie semblable à celle que j'éprouve en me voyant réuni à vous; car n'êtes-vous pas ma couronne et ma gloire?.. Ne vous imaginez pas que je vous aie oubliées durant mon absence; vous avez toujours été présentes à mon esprit, et je n'ai cessé d'offrir à Dieu mes prières pour vous.* A partir de cette époque, le saint archevêque ne cessa d'être en butte à la persécution. Sévérien, évêque de Gabales, qui avait été chargé du spirituel de Constantinople pendant que l'archevêque était à Ephèse, fut le premier à se déclarer contre lui. Ce prélat s'était acquis une certaine popularité par ses prédications, et il était parvenu à se concilier les bonnes grâces de l'impératrice Eudoxie. Il ne cherchait qu'à indisposer les esprits contre le saint, et il osa même prêcher contre lui dans l'église de Constantinople; mais l'archevêque ne fut pas plutôt de retour, que Sévérien fut ignominieusement chassé de la ville. Jean lui pardonna, et pria son peuple de lui pardonner. Théophile, patriarche d'Alexandrie, qui s'était opposé à son élévation, et qui ne l'avait sacré qu'avec répugnance, ne garda plus de mesure, lorsque Jean eut reçu à la communion les quatre abbés de Nitrie, ainsi que saint Isidore d'Alexandrie, qu'il avait chassé de son diocèse, sous prétexte qu'ils étaient origénistes : cependant l'archevêque de Constantinople n'avait pas agi à la légère, puisqu'il s'était fait rendre compte de leurs sentiments, et avait préalablement exigé d'eux la condamnation des erreurs qu'on leur imputait. Théophile résolut de se venger de ce qu'il regardait comme un affront fait à son autorité, et l'occasion ne se fit pas attendre longtemps. Chrysostome, dans son *Sermon sur le luxe des femmes*, s'éleva contre la vanité ridicule de certaines personnes dans leurs parures ; et des esprits mal intentionnés en firent l'application à l'impératrice Eudoxie. Les ennemis du saint, à la tête desquels était l'évêque Sévérien, ne manquèrent pas d'envenimer ses paroles auprès de la princesse, qui devint furieuse contre lui et résolut de le faire déposer. Persuadée que

personne n'était plus propre que Théophile à seconder ses vues, elle les lui communiqua. En conséquence, Théophile partit pour Constantinople, avec plusieurs évêques d'Egypte qui lui étaient entièrement dévoués; et y étant arrivé au mois de juin 403, il ne voulut pas communiquer avec l'archevêque, et refusa même de le voir. Trente-six évêques s'étant assemblés, sous sa présidence, dans une église de Calcédoine, ils formèrent un conciliabule, qu'ils appelèrent le synode du Chêne, du nom du quartier où l'église était située. Jean, qu'on avait cité, fut accusé d'avoir déposé un diacre qui avait frappé l'un de ses domestiques; d'avoir dit des paroles outrageantes à plusieurs de ses clercs, et ordonné des prêtres dans sa chapelle domestique, contre l'usage ordinaire; d'avoir vendu des meubles appartenant à l'Eglise, et d'en avoir dissipé les revenus; d'avoir communié des personnes qui n'étaient pas à jeun, et déposé des évêques qui n'étaient pas de sa province. Tout était faux ou frivole dans ces accusations. Jean, qui avait refusé de comparaître, tenait une assemblée de quarante évêques à Constantinople, pendant que Théophile et ses partisans prononçaient contre lui une sentence de déposition qui fût envoyée à l'empereur. Ce prince, prévenu, donna aussitôt un ordre pour l'exil de l'archevêque. Celui-ci, avant son départ, fit les adieux les plus touchants à son troupeau. Trois jours se passèrent avant qu'on put mettre à exécution l'ordre injuste qui l'arrachait à son diocèse, parce que le peuple se disposait à employer la force pour l'empêcher de partir. Cependant, forcé par des injonctions réitérées, de se rendre dans le lieu de son exil, et voulant épargner à la ville la sédition dont elle était menacée, il sortit secrètement et se remit entre les mains du comte chargé de le conduire à Prénète en Bithynie. Sévérien étant monté en chaire pour prouver que Jean avait été justement déposé, fut interrompu par le peuple qui demandait à grands cris son rétablissement. La nuit suivante la ville fut ébranlée par un tremblement de terre, et l'impératrice épouvantée alla aussitôt trouver Arcade, le conjurant de rappeler l'archevêque, comme le seul moyen de préserver l'empire des malheurs qui le menaçaient. La même nuit elle écrivit au saint pour l'inviter à revenir à Constantinople, et dans sa lettre, qui respirait l'estime et l'affection, elle protestait qu'elle avait ignoré son exil. Quand le peuple sut que son pasteur revenait, il courut au-devant de lui, précédé d'un grand nombre de flambeaux. L'archevêque voulait rester dans un des faubourgs, en attendant qu'un concile, plus nombreux que celui qui l'avait condamné, l'eût déclaré innocent; mais on le força d'entrer dans la ville, tant on désirait jouir de sa présence. Il en fit convoquer un par Arcade, et Théophile y fut appelé, mais il refusa de s'y rendre sous le frivole prétexte que sa vie ne serait pas en sûreté. Cette assemblée qui, selon Sozomène, se composait de soixante évêques, ratifia le rétablissement du saint. Il se forma bientôt de nouveaux orages contre lui. On venait de placer sur une colonne, devant l'église de Sainte-Sophie, la statue de l'impératrice, et l'on en fit la dédicace par des jeux publics qui troublèrent l'office divin, et qui entraînèrent le peuple dans des superstitions aussi impies qu'extravagantes. Le saint, qui craignait qu'on ne prît son silence pour une approbation, s'éleva hautement contre de tels abus. L'impératrice, se croyant outragée, forma de nouveaux projets de vengeance, et les ennemis de l'archevêque furent rappelés. Théophile, ne pouvant se rendre en personne à Constantinople, y envoya des députés, et le saint fut déposé une seconde fois, malgré les protestations de quarante évêques. On fit valoir auprès d'Arcade certains canons d'un concile que les ariens avaient tenu à Antioche, pour déposer saint Athanase, et l'un de ces canons portait qu'un évêque déposé par un concile ne pourrait remonter sur son siége qu'après avoir été rétabli par un autre concile. Arcade trompé céda une seconde fois à la cabale dirigée par l'impératrice, et donna ordre à l'archevêque de sortir de la ville; mais celui-ci déclara qu'il ne quitterait point l'église que la Providence avait confiée à ses soins, à moins qu'on n'employât la force pour l'en arracher. Arcade employa donc la force, et le samedi saint il le fit chasser de l'église par une troupe de soldats qui profanèrent et ensanglantèrent le lieu saint. Le saint écrivit au pape Innocent I[er] pour le prier de déclarer nulles toutes les procédures faites contre lui; il implora aussi le secours de plusieurs évêques d'Occident. Théophile, de son côté, envoya au pape les actes du conciliabule du Chêne; Innocent n'eut pas plutôt pris connaissance de leur contenu qu'il vit clairement que toutes les règles y étaient violées. En conséquence, il manda à Théophile de venir à un concile où l'on jugerait l'affaire d'après les canons de Nicée, donnant à entendre, par là, que les canons du concile arien d'Antioche n'avaient aucune autorité à ses yeux. Ce concile, qu'il annonçait au patriarche d'Alexandrie, n'eut pas lieu, parce que Arcade et Eudoxie trouvèrent le moyen d'en empêcher la tenue. Jean, qui n'était pas encore parti de Constantinople, reçut, le jeudi de la semaine de la Pentecôte, un ordre formel de se rendre dans le lieu de son exil; et comme on le lui remit dans l'église, en le recevant il dit aux fidèles qui se trouvaient là : *Venez, prions, et prenons congé de l'ange de cette église.* Ensuite, après avoir salué les évêques qui lui étaient attachés, il entra dans le baptistère pour dire adieu aux diaconesses et à sainte Olympiade, cette illustre veuve qui prenait soin du temporel de sa maison. Il sortit ensuite de Constantinople le plus secrètement qu'il put, dans la crainte que le peuple ne se révoltât en sa faveur, et il fut conduit par un officier nommé Lucius à Nicée, où il arriva le 20 juin 404. Peu de temps après son départ, le feu ayant pris à l'église de Sainte-Sophie et au palais du sénat, ces deux

édifices, les plus beaux de Constantinople, furent réduits en cendres, à l'exception du baptistère de l'église et des vases sacrés. On ne manqua pas de rejeter l'incendie sur les amis du saint, et l'on en mit plusieurs à la question, dans l'espérance de découvrir les coupables. On cite, parmi ceux qui furent torturés à cette occasion, saint Tigre, prêtre, et saint Eutrope, lecteur et chantre de Sainte-Sophie : l'un et l'autre sont honorés comme martyrs le 12 janvier. Pallade attribue cet incendie à la vengeance divine, de même qu'une grêle qui causa un horrible dégât cinq jours après le départ du saint archevêque : il porte le même jugement de la mort d'Eudoxie ainsi que des ravages des Isauriens et des Huns. Arcade ayant écrit à saint Nil pour recommander à ses prières sa personne et son empire, le solitaire lui fit cette réponse : *Comment espérez-vous voir Constantinople délivrée des coups de l'ange exterminateur, tandis que le crime y est autorisé, et après le bannissement du bienheureux Jean, cette colonne de l'Eglise, ce flambeau de la vérité, cette trompette de Jésus-Christ..... Vous avez exilé Jean, la plus brillante lumière du monde..... Mais du moins ne persévérez pas dans votre crime.* Il y persévéra cependant, et fit mettre sur le siége de Constantinople Arsace, homme sans énergie et sans capacité. Le saint, qui se trouvait assez tranquille à Nicée, reçut ordre, au mois de juillet, de se rendre à Cucuse, ville désignée par Eudoxie pour le lieu de son exil, et, pendant le trajet, il eut beaucoup à souffrir de la chaleur et des fatigues de la route, de la brutalité de ses gardes et de la privation du sommeil; aussi tomba-t-il malade sans que ceux qui le conduisaient voulussent lui laisser un seul jour de repos; ils portèrent même l'inhumanité jusqu'à lui refuser les choses les plus nécessaires, telles qu'un lit, un peu d'eau claire et du pain. Arrivé à Cucuse, après soixante-dix jours de marche, il y fut reçu par l'évêque et le peuple avec les plus grandes démonstrations de respect. Son zèle ne lui permettant pas de rester oisif dans son exil, il envoya chez les Goths, dans la Perse et la Phénicie, des missionnaires qui convertirent un grand nombre d'idolâtres; il établit aussi supérieur général des missions de la Phénicie et de l'Arabie, Constance, prêtre d'Antioche. Ce fut de Cucuse qu'il écrivit à sainte Olympiade ses dix-sept lettres, qui sont comme autant de traités de morale. Arsace étant mort en 405, fut remplacé par Atticus. Le pape, qui refusait de communiquer avec les persécuteurs de Jean, envoya, de concert avec l'empereur Honorius, cinq évêques à Constantinople pour demander qu'un concile rétablît sur son siége le pasteur exilé, dont la déposition avait été contraire à toutes les lois de l'Eglise; mais ces députés, arrivés en Thrace, furent mis en prison, à cause qu'ils refusaient de communiquer avec Atticus, et par l'instigation des ennemis du saint, qui ne voulaient point d'un concile qui les aurait couverts de confusion, en le rétablissant dans ses droits. Pour lui, obligé de se réfugier dans le château d'Arabisse, sur le mont Taurus, afin de se soustraire à la fureur des Isauriens, qui ravageaient l'Arménie, il se porta assez bien durant l'année 406, et même pendant l'hiver qui suivit, quoique le froid y fût si rigoureux que les Arméniens eux-mêmes étaient surpris qu'un homme d'une aussi faible complexion n'en fût pas incommodé. Il retourna à Cucuse lorsque les Isauriens se furent retirés; mais ses ennemis ne l'y laissèrent pas longtemps en paix. Furieux de le voir honoré de tout le monde chrétien, ils résolurent de se défaire de lui, à quelque prix que ce fût. Ils arrachèrent donc à Arcade un ordre pour le transférer à Pityonte, sur les bords du Pont-Euxin. Deux officiers, à qui on promit de l'avancement s'il venait à mourir pendant le voyage, pour lequel on avait fixé un nombre de jours insuffisants, vu l'état des chemins et la faiblesse de Jean, furent chargés de le conduire à sa nouvelle destination. L'un de ces officiers conservait encore quelques sentiments d'humanité; mais l'autre était si brutal qu'il se fâchait même de ce qu'on pouvait dire pour l'adoucir. On prenait à tâche d'exposer le saint pendant la route aux ardeurs d'un soleil brûlant et aux rigueurs d'une forte pluie, de manière qu'arrivé à Comane, dans le Pont, ses forces se trouvaient entièrement épuisées. On ne laissa pas de passer outre, et d'aller encore deux lieues plus loin; mais sa faiblesse devint si grande qu'il fallut absolument revenir sur ses pas et s'arrêter dans le lieu où reposaient les reliques de saint Basilisque. On le logea dans l'oratoire du prêtre chargé de la garde de ces reliques. Saint Basilisque lui apparut pendant la nuit, et lui dit : *Courage, mon frère, demain nous serons ensemble !* Cette vision le remplit de joie, et le lendemain il pria ses gardes de ne le faire partir qu'à onze heures; mais cette demande fut pour eux un motif de plus de hâter le moment du départ. Son mal s'accrut tellement qu'après avoir fait deux lieues, il fallut revenir à l'oratoire de saint Basilisque. Le saint quitta ses habits et en prit de blancs, comme pour se préparer aux noces de l'Agneau. Il reçut ensuite la communion, étant encore à jeun, fit sa prière, qu'il termina, selon sa coutume, par ces paroles : Dieu soit glorifié de tout; puis ayant dit *Amen* et formé sur lui le signe de la croix, il expira tranquillement, le 14 septembre 407, âgé de soixante-trois ans, et son corps fut enterré auprès des reliques de saint Basilisque. Le pape refusa de communiquer avec les évêques, qui ne voulurent pas mettre son nom dans les *Diptyques*. Ce ne fut qu'en 417 qu'Atticus l'y mit à Constantinople, et saint Cyrille l'y mit à Alexandrie, deux ans après. En 438, saint Procle, l'un des successeurs de saint Jean Chrysostome, fit transporter solennellement à Constantinople ses dépouilles mortelles, qui furent déposées dans l'église des Apôtres, où l'on enterrait ordinairement les empereurs et les archevêques de la ville impériale. L'empereur Théodose et sainte Pulchérie, sa sœur.

assistèrent à cette cérémonie avec de grands sentiments de piété, demandant miséricorde pour les auteurs de leurs jours, qui avaient eu le malheur de persécuter le saint. La plupart des écrivains ecclésiastiques regardent saint Jean Chrysostome comme le plus illustre docteur de l'Eglise, et la lecture de ses admirables écrits prouve que cet éloge n'a rien d'exagéré. On pourrait ajouter que rien n'égale son éloquence et qu'il est le plus parfait des orateurs. Il serait trop long de donner ici une liste détaillée de ses nombreux ouvrages qui comprennent des traités de morale, de controverse religieuse, des *Discours*, des *Sermons*, des *Commentaires* sur plusieurs livres de l'Ancien et du Nouveau Testament, un grand nombre d'*Homélies* sur presque toute l'Ecriture sainte, des *Panégyriques* et des *Lettres*. — 27 janvier.

JEAN LE COZÉBITE (saint), évêque de Césarée en Palestine, est honoré le 3 octobre.

JEAN L'ANGÉLOPTE (saint), évêque de Ravenne, florissait au commencement du ve siècle et mourut en 430. Il eut pour successeur saint Pierre Chrysologue. — 7 juillet.

JEAN (saint), moine et martyr du Mont-Sinaï, fut massacré avec sa communauté par les Sarrasins dans le ve siècle, et il est honoré le 14 janvier.

JEAN CAMA (saint), Egyptien de naissance, est honoré dans sa patrie et chez les Ethiopiens le 21 décembre.

JEAN LE MYROPHORE (saint), est honoré chez les Grecs le 27 juin.

JEAN (saint), solitaire à Oxyrinque en Egypte, est honoré chez les Grecs le 3 décembre.

JEAN CALYBITE (saint), reclus, était fils d'un seigneur de Constantinople, nommé Eutrope, et naquit dans cette ville vers l'an 428. Il fut formé à la piété dès son enfance, et marqua de bonne heure un grand éloignement pour le monde. A l'âge de douze ans, il eut l'occasion de s'entretenir avec un religieux acemète, qui passait par Constantinople; il fut si frappé du genre de vie qu'on menait dans son monastère qu'il lui fit promettre de l'emmener avec lui lorsqu'il repasserait. Jean, ayant appris son retour, s'échappa secrètement de la maison paternelle pour aller le joindre, n'emportant qu'un livre d'Evangiles, écrit en beaux caractères et magnifiquement relié, dont ses parents lui avaient fait don. Arrivé au monastère, il pria l'abbé de l'admettre dans sa communauté et de lui couper les cheveux. Celui-ci fit d'abord des difficultés; mais vaincu par ses instances et par ses larmes, il le reçut, malgré sa grande jeunesse, au nombre de ses religieux. Jean avait passé six ans dans ce monastère, lorsqu'il fut assailli par une violente tentation. Le désir de revoir ses parents le tourmentait jour et nuit, sans lui laisser le moindre repos. N'y tenant plus, il pria l'abbé de lui permettre de retourner à Constantinople, ce qui lui fut enfin accordé après bien des refus. Ayant rencontré sur sa route un pauvre couvert de haillons, ils changèrent d'habits, et lorsqu'il fut arrivé à Constantinople, il alla passer la nuit couché devant la maison paternelle. Le lendemain, les domestiques d'Eutrope l'ayant aperçu, intéressèrent leur maître en sa faveur et on lui permit de se faire, sous la porte d'entrée de la maison, une petite loge pour lui servir de demeure. Son père, touché de la patience avec laquelle il supportait la pauvreté ainsi que les mépris et les rebuts auxquels il était en butte, lui envoyait tous les jours des mets de sa table; mais Jean n'en prenait que ce qui lui était absolument nécessaire pour ne pas mourir de faim, et distribuait le reste à d'autres pauvres. Théodore, sa mère, qui ne cessait de pleurer le fils qu'elle avait perdu, passait devant lui sans le reconnaître. Il y avait trois ans qu'il habitait sa loge, lorsque sentant approcher sa fin, il pria l'intendant de la maison de dire à sa maîtresse que le pauvre Calybite la suppliait de le venir voir, ajoutant qu'il avait à lui faire une importante révélation. La dame, surprise d'une telle demande, consulta Eutrope son mari, qui l'engagea à ne pas refuser cette consolation à un pauvre malheureux. S'étant donc rendue près de lui, elle le trouva mourant et ne pouvant presque plus parler. *Madame*, lui dit-il, *je prie Dieu qu'il vous récompense de la charité que vous avez exercée envers moi; mais j'ai une dernière grâce à vous demander, c'est qu'après ma mort je sois enterré dans cette loge, avec mes haillons et sans cérémonie.* Après qu'elle le lui eut promis, il lui offrit son livre des Evangiles, la priant de l'accepter comme une marque de sa reconnaissance. *Je souhaite*, ajouta-t-il, *que vous et votre mari y trouviez votre consolation en ce monde et le gage de la vie éternelle.* Elle accepta le présent, mais non sans être étonnée de voir qu'un homme si pauvre eût un livre d'un si grand prix. Puis, le considérant plus attentivement : *Ce livre*, dit-elle, *est tout semblable à celui que je donnai autrefois à mon fils*; et à ce souvenir elle se mit à pleurer. Elle courut aussitôt montrer ce livre à son mari, qui le reconnut de suite, et tout ému il se rendit avec Théodore près du pauvre pour le questionner au sujet de ce livre. Alors Jean, qui était sur le point d'expirer, fit un effort sur lui-même et leur dit : *Je suis ce fils que vous avez longtemps cherché, et c'est là le livre des Evangiles que vous me donnâtes quelque temps avant ma fuite.* Ils reconnurent en effet leur cher enfant, à différentes marques auxquelles ils n'avaient pas pris garde d'abord; mais la joie de l'avoir retrouvé se confondant avec la crainte de le perdre, ils ne pouvaient que l'arroser de leurs larmes, pendant qu'il expirait dans leurs bras. Il mourut l'an 450, à l'âge de vingt et un ans. Il fut enterré dans sa loge, comme il l'avait demandé, et ses parents bâtirent sur son tombeau une magnifique église, qu'on appela l'église du Pauvre-Jean. Il y a aussi à Rome, dans l'île du Tibre, une ancienne église qui porte le nom de Saint-Jean-Calybite. Lors de la prise de Constantinople par les Latins, en 1204, son chef, qui se gardait dans cette ville, fut apporté en France

et placé dans l'église de Saint-Etienne à Besançon : il est renfermé dans un reliquaire sur lequel on lit une inscription grecque. — 15 janvier.

JEAN II (saint), évêque de Ravenne et confesseur, florissait au milieu du ve siècle. En 451, il préserva sa ville épiscopale de la fureur d'Attila, roi des Huns. Le pape saint Léon lui écrivit une lettre qui fait son éloge. Le pape Simplice lui écrivit aussi en 482, qui fut l'année de sa mort, après un épiscopat de plus de trente ans. — 12 janvier.

JEAN (saint), évêque de Vérone, est honoré le 6 juin.

JEAN (saint), abbé de Pinne, était originaire de Syrie. Etant venu en Italie, il y fonda un monastère qu'il gouverna pendant quarante-quatre ans. Il mourut avant le milieu du vi^e siècle, et il est honoré le 19 mars.

JEAN (saint), moine en Syrie, était le collègue de saint Siméon et florissait dans le vi^e siècle. — 21 juillet.

JEAN SABAS (saint), moine, né à Ninive, florissait dans le vi^e siècle. Il entra dans un monastère situé de l'autre côté du Tigre, et s'illustra par sa piété et par sa science. Il avait un frère du même nom qui vivait dans le monde et qui venait le visiter de temps en temps. Leurs entretiens roulaient sur des matières de spiritualité, que Jean mettait par écrit pour que son frère pût les relire et s'en pénétrer à loisir; il lui écrivait aussi sur les mêmes sujets. Ces entretiens et ces lettres furent recueillis et publiés après la mort du saint, qui est honoré chez les Syriens le 15 mars.

JEAN DU PUITS (saint), solitaire en Arménie, est honoré le 30 mars.

JEAN (saint), évêque de Spolète et martyr, fut mis à mort par les Goths dans le vi^e siècle, et il est honoré le 19 septembre.

JEAN Ier (saint), pape et martyr, naquit en Toscane, et après s'être engagé dans l'état ecclésiastique, il entra dans le clergé de Rome, dont il devint le modèle et l'oracle. Il était archidiacre de l'Eglise romaine, lorsqu'on l'élut en 523, pour succéder sur la chaire de saint Pierre au pape saint Hormisdas. L'année suivante, Justin, empereur d'Orient, publia un édit qui ordonnait aux ariens de remettre aux évêques catholiques les églises dont ils étaient en possession. Ces hérétiques se plaignirent à Théodoric, roi des Goths d'Italie, qui les protégeait parce qu'il était arien lui-même. Ce prince déclara que si l'on exécutait l'édit dans l'Occident, non-seulement il traiterait les catholiques de ses Etats comme on voulait traiter les ariens, mais qu'il se rendrait maître de Rome et la saccagerait. Avant d'exécuter ces menaces, il résolut d'employer les voies de la douceur, et envoya à l'empereur une ambassade composée du pape, de cinq évêques et de quatre sénateurs, dont trois avaient été consuls. Jean fit tout ce qu'il put pour n'être pas chargé d'une commission aussi délicate; il fut forcé de se soumettre aux ordres de Théodoric, qui était tout-puissant en Italie. Le saint pape fut reçu en Orient avec les plus grandes démonstrations de respect: les habitants de Constantinople allèrent au devant de lui avec des croix et des cierges, et la pompe qu'on déploya pour la réception du successeur de saint Pierre parut surpasser celle d'un jour de triomphe. L'empereur se prosterna à ses pieds, au rapport d'Anastase qui ajoute que le pape, en entrant dans la ville, rendit la vue à un aveugle. Les historiens ne sont pas d'accord sur la manière dont le pape s'acquitta de sa mission: les uns disent qu'il confirma Justin dans la résolution où il était d'enlever aux hérétiques leurs églises; les autres, et surtout Anastase, prétendent qu'il l'engagea à traiter les ariens avec modération, dans la crainte des représailles que Théodoric n'aurait pas manqué d'exercer en Italie. Jean était encore en Orient, lorsqu'il apprit que le célèbre Boèce, ministre de Théodoric, venait d'être arrêté par ce prince. Ce grand homme était attaché au pape par les liens de la plus étroite amitié, et il lui avait adressé la plupart de ses ouvrages, lorsque Jean n'était encore que diacre de l'Eglise romaine. A son retour en Italie le saint pape eut à essuyer le même sort que son illustre ami. Le roi goth, mécontent du succès de l'ambassade, le fit enfermer avec les quatre sénateurs, ses collègues, dans une étroite prison, avec défense de leur procurer aucun soulagement. Le vénérable pontife mourut de faim et de misère, le 27 mai 526, après avoir siégé près de trois ans. Son corps fut porté à Rome et enterré dans l'église du Vatican. — 27 mai.

JEAN LE SILENCIAIRE (saint), évêque de Colonie en Arménie, naquit en 454 à Nicopolis, ville de la même province, d'une famille illustre qui l'éleva dans la piété. Il n'avait que dix-huit ans lorsque la mort de ses parents le laissa possesseur d'une fortune considérable, qu'il employa toute entière à bâtir une église en l'honneur de la sainte Vierge, et un monastère où il se retira avec dix compagnons, animés comme lui du désir de se sanctifier dans la solitude. Se trouvant chef de cette petite communauté, il s'appliqua avec ardeur à devenir le modèle de ses frères en les précédant dans la voie de la perfection. Comme l'humilité est le fondement de toutes les vertus, il s'efforça de l'établir solidement en lui, et il montrait une sainte avidité pour les humiliations. Il domptait les penchants de la nature, par le renoncement à sa volonté propre et par les macérations corporelles. Son amour pour le silence était si grand, et il pratiquait cette vertu avec une telle exactitude qu'il fut surnommé le *Silenciaire*. Pour bannir l'oisiveté, il donnait au travail des mains les moments qui n'étaient pas consacrés à la prière publique ou à d'autres exercices religieux. Sa douceur et sa sagesse le faisaient aimer de tous ses compagnons, qui s'efforçaient à l'envi de marcher sur ses traces. L'archevêque de Sébaste le tira malgré lui de la solitude, pour le placer sur le siége de Colonie, en 482. Jean, qui n'avait que vingt-huit ans, continua, étant évêque, le genre de vie qu'il

avait mené dans son monastère. Son exemple produisit une telle impression sur son frère et sur son neveu, qui avaient des emplois considérables à la cour de l'empereur, qu'ils se sanctifièrent au sein des grandeurs humaines; mais Pasinique, son beau-frère, qui était gouverneur de l'Arménie, lui causa bien des peines. C'était un homme violent et emporté, qui ne se laissait guider que par ses passions, et Jean fut plus d'une fois obligé de defendre son église contre ses injustes prétentions. Après lui avoir adressé les remontrances les plus énergiques, voyant qu'il ne pouvait rien gagner sur lui, il alla trouver à Constantinople l'empereur Zénon, qui lui rendit justice. Jean, qui n'avait accepté l'épiscopat qu'avec beaucoup de répugnance, résolût de s'en démettre ; mais, pour ne pas agir au hasard dans une détermination aussi importante, il consulta le Seigneur dans la prière, et une nuit qu'il était en oraison, il vit une croix lumineuse se former dans les airs; il entendit en même temps une voix qui lui disait : *Si vous voulez être sauvé, suivez cette lumière.* Il lui sembla ensuite que cette croix lumineuse marchait devant lui et le conduisait à la laure de saint Sabas, près de Jérusalem. En conséquence de cette vision, il se démit de son siége en 491, et s'embarqua pour la Palestine, où étant arrivé, il commença par visiter les saints lieux, ensuite il se présenta à la laure gouvernée par saint Sabas, qui l'admit sans le connaître, et le confia à l'économe du monastère. Celui-ci l'envoyait chercher de l'eau, et lui faisait porter des pierres aux ouvriers occupés à bâtir un nouvel hôpital. Jean obéissait avec la plus grande simplicité, gardait un silence perpétuel, et paraissait toujours content. Cette conduite le fit bientôt apprécier par le saint abbé qui le chargea de recevoir les étrangers, et Jean se conduisait envers ses hôtes comme il l'eût fait envers Jésus-Christ lui-même. Saint Sabas admirait plus que tout autre sa conduite modeste et édifiante dans une place qui est dangereuse, même pour les plus parfaits, et il lui permit de se retirer dans un ermitage séparé de la laure ; faveur qui ne s'accordait qu'à ceux qui étaient le plus avancés dans la vertu. Jean, renfermé dans sa cellule, passait cinq jours de la semaine sans prendre la moindre nourriture, et ne sortait que le samedi et le dimanche pour assister à l'office public de l'Église. Après trois ans de ce genre de vie, il fut fait économe de la laure, et ses occupations, dissipantes de leur nature, ne lui firent rien perdre de son recueillement, parce qu'il avait contracté la sainte habitude de s'unir constamment à Dieu par des oraisons jaculatoires. Il y avait quatre ans qu'il exerçait les fonctions d'économe, lorsque son abbé, le jugeant digne d'être élevé au sacerdoce, le présenta à Elie, patriarche de Jérusalem. L'ordination allait commencer, lorsque Jean prenant à part le patriarche, et lui ayant demandé le secret, lui avoua qu'il avait été évêque. A cette révélation inattendue, Elie appela saint Sabas et lui dit : *Je ne puis ordonner cet homme, à cause de quelques particularités qu'il vient de me confier.* Saint Sabas s'en retourna fort affligé, craignant que Jean n'eût autrefois commis quelque grand crime, et dans sa peine il s'adressa à Dieu, le priant humblement de lui faire connaître ce qu'il en était. Dieu ayant exaucé sa prière, il fit venir Jean, et se plaignit de la réserve dont il avait usé à son égard. Jean, voyant son secret découvert, voulait quitter la laure; mais le saint abbé le détermina à y rester, en lui promettant de ne révéler à personne ce qu'il savait. Jean passa les quatre années suivantes sans parler à personne qu'à celui qui lui apportait sa nourriture. Des troubles ayant éclaté parmi les moines, saint Sabas quitta le gouvernement de la communauté en 503, et Jean, qui ne voulait se prononcer pour aucun parti, se retira dans un désert voisin, où il passa six ans dans un silence absolu, ne conversant qu'avec Dieu seul et ne vivant que d'herbes et de racines. La paix s'étant rétablie dans le monastère, saint Sabas y rentra en 510, et fit revenir Jean dans sa cellule, où il continua de mener une vie tout angélique. On venait le consulter de toutes parts et il ne refusait ses avis à personne. Un jeune homme de seize ans, nommé Cyrille, le même qui, étant devenu moine, écrivit la vie du saint, vint en 544 le consulter sur le choix d'un état. Jean lui conseilla de se consacrer à Dieu dans le monastère de saint Euthyme. Cyrille se décida pour un autre monastère; mais il n'y fut pas plutôt entré qu'il tomba malade, et comme son état empirait tous les jours, il se repentit de n'avoir suivi qu'à demi le conseil du saint vieillard. Celui-ci lui apparut la nuit et lui prédit que s'il se rendait au monastère de saint Euthyme, il y récupérerait la santé de l'âme et du corps. Cyrille, dès le lendemain, se mit en route, sans autre nourriture que la sainte Eucharistie, et à peine fut-il arrivé au monastère désigné, qu'il se trouva parfaitement guéri. Le même Cyrille rapporte que s'entretenant un jour avec Jean, un nommé Georges apporta son fils, qui était possédé du démon, et le déposa aux pieds du saint, sans proférer un seul mot. Jean fit, avec de l'huile bénite, le signe de la croix sur le front de l'enfant, qui fut à l'instant délivré de l'esprit malin. Il rapporte aussi qu'un homme noble de Constantinople, infecté de l'eutychianisme, ayant été présenté à Jean par un nommé Théodore, Jean donna sa bénédiction à ce dernier, mais la refusa à son compagnon et lui reprocha son attachement à l'hérésie. Celui-ci, sentant bien que ces circonstances ne pouvaient être connues que par révélation, se convertit et rentra dans le sein de l'Église. Saint Jean était plus que centenaire lorsqu'il mourut; mais son grand âge ne lui avait rien fait perdre de ses facultés, ni de l'aménité de son caractère. Il vivait encore en 558, et il avait, à cette époque, cent quatre ans. On pense qu'il mourut cette année ou la suivante. — 13 mai.

JEAN DE RÉOMAY (saint), originaire du

diocèse de Langres, se fit moine à Lérins ; ayant ensuite été rappelé par son évêque, il fonda en Bourgogne l'abbaye de Réomay, dans laquelle il établit la règle de saint Macaire. Ce saint, qui est regardé comme un des fondateurs de la vie monastique en France, s'acquit une grande réputation de sainteté par ses vertus et par ses miracles. Il mourut vers le milieu du VI[e] siècle, âgé de près de cent vingt ans. — 28 janvier.

JEAN L'ORC (saint), évêque de Côme dans le Milanais, mourut en 568, et il est honoré le 3 août.

JEAN (saint), reclus à Constantinople, fut surnommé le Psicaïte, parce que sa cellule était située dans la rue des Psiques, c'est-à-dire des Miches. — 25 mai.

JEAN DE BISANE (saint), prêtre et moine en Ethiopie, est honoré chez les Grecs le 9 novembre.

JEAN (saint), moine de Saint-André à Rome, florissait dans le VI[e] siècle : il est mentionné avec éloge par saint Grégoire le Grand. — 17 janvier.

JEAN LE PALÉOLAURITE (saint), moine de la laure de Saint-Cariton, près de Jérusalem, est honoré chez les Grecs le 19 avril.

JEAN (saint), surnommé *Théreste*, moine de Saint-Basile, se rendit illustre par la sainteté de sa vie. Il est honoré à Style en Calabre le 24 juin.

JEAN DE MOUTIER (saint), prêtre, était Breton de naissance. S'étant retiré à Chinon dans le diocèse de Tours, il habitait, près de l'église de cette ville, une cellule à laquelle était contigu un petit verger, qu'il cultivait de ses propres mains et dans lequel il avait planté quelques lauriers. Il avait coutume de s'asseoir à l'ombre de ce petit bosquet pour lire et pour prier. Il florissait après le milieu du VI[e] siècle; mais on ignore en quelle année il mourut. On l'enterra dans son ermitage et plusieurs malades furent guéris par son intercession. Dans la suite on bâtit, sur son tombeau, une chapelle dédiée à sainte Radegonde, qui avait une grande estime pour le pieux solitaire de Chinon, et l'on croit même qu'elle vécut quelque temps sous sa conduite. — 27 juin.

JEAN III (saint), évêque de Ravenne, a été surnommé de Perchiuiano, pour le distinguer des autres évêques du même nom qui ont occupé le siége de Ravenne. Il florissait dans le VI[e] siècle, et après quelques années d'épiscopat, il se retira dans une solitude près d'Arezzo en Toscane, où il mourut l'an 595. — 21 novembre.

JEAN CLIMAQUE (saint), abbé, était, à ce que l'on croit, originaire de la Palestine et naquit vers l'an 525. Il s'appliqua de bonne heure à l'étude et fit tant de progrès dans les sciences, qu'on lui donna le surnom de *Scolastique*. Mais il avait à peine seize ans qu'il sacrifia tous les avantages que ses talents pouvaient lui procurer dans le monde, pour se retirer sur le mont Sinaï avec des solitaires qui menaient une vie toute sainte, et il se fixa dans un ermitage situé près du grand monastère. Un vénérable vieillard nommé Martyrius, le forma dans les voies de la perfection. Le silence, l'humilité et l'obéissance, telles furent les principales vertus auxquelles il s'exerça sous ce maître, pendant un noviciat de quatre années. Martyrius voyait avec admiration les progrès spirituels de son élève, et en mourant il lui conseilla d'embrasser la vie anachorétique. Jean, pour se conformer à ses dernières volontés, se retira en 560 dans l'ermitage de Thole, situé au pied du mont Sinaï. Quoique sa cellule fût à deux lieues de l'église, il s'y rendait tous les samedis et les dimanches, pour entendre l'office et pour communier avec les moines du couvent et les anachorètes du désert. La contemplation, qui était l'occupation habituelle de son âme, l'unissait à Dieu de la manière la plus intime et lui attirait les grâces les plus signalées ; mais il cachait avec soin ces faveurs du ciel pour ne point perdre le trésor de l'humilité. Il consacrait aussi une partie notable de son temps à l'étude de l'Ecriture sainte et des saints Pères ; ce qui le rendit lui-même l'un des plus savants docteurs de l'Eglise. Quoiqu'il jouît de la solitude la plus profonde dans son ermitage, il se fit dans un rocher voisin une espèce de grotte, où il se retirait par intervalle pour se livrer avec une ferveur plus grande encore à la méditation des choses célestes. Il eût bien voulu vivre toujours seul et ne plus entretenir aucun commerce avec les hommes; mais son mérite et sa sainteté lui attiraient de nombreux visiteurs qui venaient le consulter comme un maître dans la science du salut. Un moine nommé Isaac, que de violentes tentations de la chair avaient mis dans un état voisin du désespoir, alla le trouver et lui découvrit par ses larmes plus encore que par ses paroles les assauts qu'il avait à soutenir. *Mon fils*, lui dit Jean, *ayons recours à Dieu par la prière ;* et se prosternant tous deux à terre, ils implorèrent quelque temps le secours du ciel, et Isaac ne fut plus dans la suite inquiété par l'esprit impur. Tous ceux qui recouraient à lui dans leurs besoins spirituels, s'en retournaient soulagés et remplis de consolation. Quelques moines jaloux de voir qu'on venait le consulter de toutes parts, comme un oracle, l'accusèrent de perdre son temps en de vains discours, pour s'attirer l'estime des hommes. Quoique cette accusation ne fût qu'une calomnie, le serviteur de Dieu s'imposa aussitôt le silence le plus rigoureux, et il passa près d'un an sans parler à qui que ce fût. Ses détracteurs désarmés par un tel acte de déférence pour d'injustes critiques, se réunirent aux autres moines, pour le conjurer de ne pas enfouir le talent que Dieu lui avait donné, et de ne pas renvoyer sans réponse ceux qui venaient réclamer le secours de ses lumières. Jean rompit donc le silence auquel il s'était condamné et continua d'instruire ceux qui s'adressaient à lui. Malgré la résolution qu'il avait prise de vivre seul dans son ermitage, il céda aux instances d'un solitaire nommé Moïse, et le prit sous sa conduite. Il l'envoya un jour

chercher de la bonne terre pour mettre sur son jardin. Après que Moïse eut vaqué quelque temps à son travail, il alla se coucher sous une roche qui était sur le point de tomber, et s'y endormit, sans penser qu'il courait le danger d'être écrasé par sa chute. Dans le même temps Jean, qui, à son ordinaire, s'occupait de Dieu dans sa cellule, s'assoupit, et pendant son léger sommeil il crut entendre une voix qui lui reprochait de dormir pendant que son disciple était sur le point de perdre la vie. S'étant éveillé sur-le-champ, il se mit à prier pour lui, sans savoir toutefois de quel danger il était menacé. Moïse étant revenu le soir, Jean lui demanda s'il ne lui était rien arrivé; il répondit qu'un rocher sous lequel il s'était endormi avait failli l'écraser par sa chûte: *Heureusement*, ajouta-t-il, *que j'ai cru entendre votre voix qui m'appelait. M'étant levé aussitôt, je n'ai eu que le temps de me sauver, et à peine sorti de ce lieu, j'ai vu cette roche se détacher et tomber avec fracas.* Jean comprit alors ce qui s'était passé, mais il se contenta de remercier Dieu dans le secret de son cœur, sans rien dire de la vision qu'il avait eue. Il y avait près de soixante ans qu'il vivait dans la solitude, lorsqu'il fut élu, en 600, abbé du mont Sinaï et supérieur général de tous les moines et de tous les anachorètes du pays. Il était à peine élevé à cette dignité, que les habitants de la Palestine et de l'Arabie s'adressèrent à lui comme à un autre Elie, le conjurant de faire cesser la sécheresse qui désolait ces deux contrées. Jean, touché de leur malheur, se mit en prières et leur obtint du ciel une pluie abondante qui rendit la fertilité à leurs terres. — Il reçut vers la même époque une lettre du pape saint Grégoire le Grand, qui se recommandait à ses prières, et qui lui donnait avis d'un envoi d'argent et de meubles destinés à l'hôpital fondé pour les pèlerins près du mont Sinaï. Il n'avait quitté qu'à regret sa chère solitude, et il ne soupirait qu'après le moment où il pourrait se démettre du fardeau qu'on lui avait imposé. Il se démit donc, en 604, du gouvernement du monastère pour retourner dans son ermitage de Thole, où il se livra avec une nouvelle ferveur à la prière et à la contemplation. Il y mourut le 30 mars 605, à l'âge de quatre-vingts ans. Saint Jean Climaque a laissé un ouvrage ascétique qu'il composa à la prière du bienheureux Jean, abbé de Raithe. Ce livre porte en grec le nom de *Climax*, c'est-à-dire, échelle ou degré, parce que l'âme y est conduite de degré en degré, jusqu'à la plus sublime perfection; l'échelle se compose de trente degrés, et chacun d'eux comprend une vertu. Il est utile, non-seulement aux moines, pour lesquels il fut écrit, mais encore aux chrétiens de tous les états. Outre cet excellent ouvrage, il nous reste de lui une *Lettre* au même abbé de Raithe. — 30 mars.

JEAN (saint), évêque de Syracuse, succéda à saint Maximien sur la fin du VIe siècle, et fut sacré par saint Grégoire le Grand, pour lequel il avait conçu une telle vénération, qu'il se faisait lire à table, même devant les étrangers, les livres de ce pape, comme s'ils eussent été d'un saint Père. Le pape, dont la modestie s'offensait de cette marque de respect, lui recommanda de ne plus continuer à l'avenir. Jean était très-charitable et il envoya à Rome des secours abondants, pour soulager les malheureux qui y accouraient de toutes parts, attirés par les immenses libéralités du pape. Il mourut en 609 et il est honoré le 28 octobre.

JEAN L'AUMONIER, (saint), patriarche d'Alexandrie, né vers l'an 556 à Amathonte en Chypre, dont son père avait été gouverneur, sortait d'une famille noble et riche. Il s'engagea de bonne heure dans l'état du mariage; mais la mort lui ayant enlevé sa femme et ses enfants, il résolut de renoncer entièrement au monde. Après avoir distribué tous ses biens aux pauvres, il se livra avec ardeur aux exercices de la piété chrétienne, et ses progrès dans la perfection furent si rapides qu'on ne parlait de toutes parts que de son éminente sainteté. C'est ce qui détermina l'Eglise d'Alexandrie à le choisir pour pasteur en 608. A son arrivée dans cette ville, il fit faire une liste exacte des pauvres, qu'il appelait ses maîtres et ses seigneurs. Il se chargea de pourvoir à leurs besoins, bien que leur nombre se montât à sept mille cinq cents; ce fut ainsi qu'il se prépara à recevoir l'onction épiscopale. Le jour de son sacre il publia une ordonnance sévère, mais conçue en termes modestes, contre l'inégalité des poids et des mesures, inégalité qui donnait lieu à l'oppression du pauvre; il défendit en même temps à ses officiers d'accepter aucun présent, de peur que cela n'ouvrît la porte aux injustices. Tous les mercredis et vendredis de chaque semaine il donnait une audience publique, afin de rendre l'approche de sa personne accessible à tous; là il terminait les différends, consolait les affligés et soulageait les malheureux. Un jour qu'il se rendait à l'église des Martyrs hors de la ville, une femme vint se jeter à ses pieds pour lui demander justice de son gendre; et comme ceux qui accompagnaient le patriarche lui proposaient de ne s'occuper de l'affaire qu'à son retour: *Non*, répondit-il, *car, comment Dieu écoutera-t-il ma prière, si je remets d'écouter cette femme?* Et il expédia cette affaire avant d'aller plus loin. Ses aumônes, qui lui méritèrent le surnom d'*Aumônier*, étaient immenses. Dès qu'il fut élevé à l'épiscopat, il distribua aux monastères et aux hôpitaux huit mille pièces d'or qui se trouvaient dans le trésor de son église. Ses revenus, proportionnés à la dignité de son siége, qui était le premier de l'Orient, coulaient sans interruption dans le sein des pauvres, ainsi que les sommes considérables que lui remettaient les personnes riches. Ses officiers lui représentant qu'il fallait ménager les intérêts de son église, *Dieu y pourvoira*, leur répondait-il; puis il leur racontait qu'un jour il avait eu une vision dans laquelle la charité lui

avait apparu, couronnée de laurier et plus brillante que le soleil. *Elle s'approcha de moi*, disait-il, *et me parla ainsi : Je suis la fille aînée du grand Roi : si vous méritez mes faveurs, je vous introduirai devant lui. personne n'en approche avec plus de confiance que moi : car je l'ai fait descendre du ciel sur la terre, afin que, devenu chair, il pût racheter tous les hommes.* Ayant donné une somme d'argent à l'un de ses anciens domestiques, qui était tombé dans la misère, comme celui-ci lui témoignait sa reconnaissance dans les termes les plus vifs, il lui répondit : *Mon frère, je n'ai pas encore répandu mon sang pour vous, ainsi que me l'ordonne mon Seigneur et mon Dieu.* Un marchand, qui avait essuyé un naufrage ayant eu recours à sa charité, Jean lui donna par deux fois de quoi rétablir ses affaires. Le même malheur lui étant arrivé une troisième fois, il fit un troisième appel à la générosité inépuisable du saint, qui lui fit donner un des vaisseaux de l'église, chargé de vingt mille mesures de blé et qui se vendit très-cher aux Iles-Britanniques, alors désolées par la famine. Un grand nombre de sujets qui habitaient les frontières de l'empire s'étant réfugiés en Egypte pour se soustraire à la fureur des Perses, le saint patriarche pourvut à leurs besoins ; il fit aussi passer à Jérusalem saccagée par les Barbares, des sommes considérables avec une grande quantité de vin, de blé et d'autres provisions. Il joignit à cet envoi des ouvriers égyptiens pour rebâtir les églises renversées, et chargea deux évêques et un abbé d'aller racheter les prisonniers faits par les Perses. Ces bonnes œuvres l'entraînaient dans des dépenses énormes; qui dépassaient de beaucoup les ressources dont il pouvait disposer ; mais il se confiait en la Providence, qui ne lui manqua jamais. Autant il était charitable envers les autres, autant il était dur à lui-même. Sa table, ses meubles, ses vêtements, tout respirait la plus grande pauvreté. Un homme riche d'Alexandrie ayant appris qu'il n'avait qu'une mauvaise couverture à son lit, lui en envoya une précieuse, le priant de s'en servir pour l'amour de lui. Le saint s'en couvrit la nuit suivante, pour faire plaisir à celui qui l'avait donnée ; mais la pensée de tant de pauvres qui manquaient du nécessaire, pendant qu'il était couché avec luxe, l'empêcha de dormir, et le lendemain la couverture fut vendue et le prix distribué en aumônes. Celui qui l'avait donnée la racheta pour la rendre au saint, qui la vendit une seconde et une troisième fois : *Nous verrons*, disait-il, *lequel des deux se lassera le premier.* Quoique la charité envers les malheureux fût son caractère distinctif, sa vertu de prédilection, les autres obligations de sa charge pastorale n'en souffraient nullement, et il les remplissait toutes avec une exactitude exemplaire. Il avait ses heures réglées pour la prière, pour l'étude de l'Ecriture sainte et pour les pieuses lectures. Saintement avare de son temps, il évitait les entretiens inutiles et abhorrait ceux qui étaient de nature à porter atteinte à la réputation du prochain. Tout en lui respirait la plus profonde humilité et un parfait détachement du monde. Persuadé que la pensée de la mort est un des plus puissants motifs de la vigilance chrétienne, il faisait creuser chaque jour son tombeau, et quelqu'un était chargé de venir lui dire, au milieu des plus belles cérémonies : *Monseigneur, votre tombeau n'est point encore achevé ; donnez vos ordres pour qu'on le finisse, car vous ignorez l'heure de votre mort.* A force de se vaincre il était parvenu à devenir comme insensible aux injures, et ses ennemis ne pouvaient résister à sa patience et à sa douceur. Nicétas, gouverneur d'Alexandrie, ayant voulu établir de nouveaux droits fort préjudiciables à la classe pauvre, le patriarche prit sa défense : Nicétas, qui ne s'attendait pas à cette opposition, fut très-mécontent de l'avocat des malheureux: Jean lui envoya dire, vers le soir, que le soleil était près de se coucher, faisant allusion à ces paroles de l'Apôtre : *Que le soleil ne se couche pas sur votre colère.* Le gouverneur, vivement touché de cet avis, vint trouver le patriarche, les yeux baignés de larmes, lui fit des excuses et lui promit de ne plus écouter ceux qui seraient capables de lui faire commettre des injustices. Jean le félicita de ses louables dispositions, ajoutant que, pour lui, il n'avait nul égard aux rapports, jusqu'à ce qu'il eût bien examiné de quoi il s'agissait, et que sa coutume était de punir les délateurs afin d'ôter aux autres l'envie de les imiter. Il ne s'appliquait pas avec moins d'ardeur à réconcilier les ennemis entre eux. C'est ainsi qu'il pria un jour un grand seigneur qui ne voulait point pardonner à son ennemi de venir entendre la messe qu'il allait célébrer ; et lorsqu'on en fut à l'Oraison dominicale, comme ils la récitaient ensemble, le saint se tut à ces mots : *Pardonnez-nous nos offenses, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés.* Le seigneur les dit seul. Alors se tournant vers lui, il le conjura, par la sainteté du plus auguste de nos mystères, de réfléchir sur les paroles qu'il venait de prononcer. Le seigneur fut tellement frappé de ce trait, qu'il se jeta aux pieds du saint, lui promit de se réconcilier avec son ennemi et s'empressa d'exécuter sa promesse. Jaloux de conserver intact le dépôt de la foi, le patriarche d'Alexandrie s'appliquait avec zèle à préserver son troupeau du poison de l'erreur et à ramener à l'unité les ennemis de l'Église ; aussi eut-il le bonheur de purger son diocèse de toute doctrine hétérodoxe et de convertir un grand nombre d'hérétiques, entre autres les sévériens. C'était surtout par la douceur qu'il obtenait des succès aussi éclatants ; mais il savait aussi déployer de la fermeté lorsque les circonstances l'exigeaient. Ayant remarqué que plusieurs personnes avaient coutume de sortir de l'Eglise pendant une partie de l'office divin, qui était alors beaucoup plus long qu'aujourd'hui, il quitta un jour l'autel pour les suivre, et vint se placer au milieu d'eux. Comme cette démarche les

étonnait, il leur dit : *Mes enfants, il faut que le pasteur soit où sont les brebis.* Les coupables furent pénétrés d'une confusion salutaire qui servit à les corriger. Les Perses ayant envahi l'Egypte, saint Jean, afin d'échapper à la fureur de ces barbares, s'embarqua pour l'île de Chypre, avec le gouverneur Nicétas, qui l'engagea à s'arrêter à Constantinople pour y faire une visite à l'empereur Héraclius ; mais arrivés à Rhodes, le patriarche eut une vision par laquelle il connut que sa fin approchait : *Vous me proposez de faire une visite à l'empereur*, dit-il à Nicétas ; *je ne le peux, parce que le roi du ciel m'appelle à lui.* Il continua sa route pour Chypre et mourut à Amathonte, sa patrie, vers l'an 619, âgé de soixante-quatre ans. Son corps, porté à Constantinople, s'y gardait avec respect, jusqu'à ce que Mahomet II, empereur des Turcs, en fit don à Huniade, roi de Hongrie, qui le mit dans sa chapelle à Bude. En 1530, il fut transféré à Tall, près de Presbourg, et en 1632 dans la cathédrale même de Presbourg; voici son testament : *Je vous rends grâces, mon Dieu, de ce que vous avez exaucé ma prière, et qu'il ne me reste qu'un tiers de sou, quoiqu'à mon ordination j'aie trouvé, dans le palais épiscopal d'Alexandrie environ quatre mille livres d'or, outre les sommes immenses que j'ai reçues des amis de Jésus-Christ. Je veux que ce peu qui me reste soit donné à vos serviteurs.* C'est de saint Jean l'Aumônier que l'ordre de saint Jean de Jérusalem tire son nom. — 23 et 30 janvier.

JEAN DE SIJUTE (saint), confesseur, est honoré en Ethiopie le 17 novembre.

JEAN ou JUAN (saint), premier abbé du monastère de saint Jean l'Évangéliste, près de Parme, avait d'abord été chanoine de cette ville. Il florissait dans le VIIe siècle, et mourut vers l'an 640. Il est honoré à Parme le 22 mai.

JEAN LE MISOGYNE (saint), est honoré particulièrement chez les Ethiopiens le 26 décembre.

JEAN L'AGNEAU (le bienheureux), évêque de Maestricht, florissait dans la première partie du VIIe siècle. Il mourut l'an 646, et il eut pour successeur saint Amand. On l'honore à Huy dans le pays de Liége le 25 juillet.

JEAN-CAMILLE LE BON (saint), archevêque de Milan, né en Ligurie dans le VIe siècle, entra dans la cléricature et obtint la confiance et l'affection de saint Grégoire le Grand. Ce pape le chargea d'une ambassade auprès de Théodoline, reine des Lombards, qui résidait à Milan, et qui lui fit un accueil distingué. Peu après, Jean-Camille fut élevé sur le siége archiépiscopal de cette ville. Pendant son épiscopat, qui fut de plus d'un demi-siècle, il combattit avec succès le monothélisme, et, de concert avec Jean, évêque de Bergame, il vint à bout d'extirper entièrement cette hérésie. Il bâtit plusieurs églises, parmi lesquelles on cite celle de Décium, qui était magnifique, et pour le service de laquelle il fonda un collége de prêtres. Il assista au concile de Reims en 625, et mourut en 659. — 10 janvier.

JEAN DE BERGAME (saint), évêque de cette ville et martyr, mérita, par sa vertu et par sa science, d'être élevé à l'épiscopat vers l'an 656. Il travailla avec beaucoup de zèle à purger son diocèse des erreurs de l'arianisme, et il y réussit, malgré les troubles politiques qui agitaient alors l'Italie. Il trouva même un appui dans Grimoald, duc de Bénévent, qui avait usurpé le royaume des Lombards, et dans Pertharite, son successeur. Un jour qu'il dînait à Pavie avec ce dernier prince, qui l'invitait quelquefois à sa table, il crut devoir faire une remontrance à Cunibert, fils du roi, parce qu'il venait de commettre une faute contre la justice. Ce jeune prince en fut tellement offensé qu'il résolut la perte du saint évêque : dans cette vue il fit conduire à l'hôtellerie de Jean un cheval si fougueux que personne n'osait le monter, et il fit défense de lui en donner un autre. Il espérait que dans le trajet de Pavie à Bergame, le cheval ferait périr son cavalier, sans que cette mort pût lui être imputée aux yeux des hommes. Mais Jean ne l'eut pas plutôt monté, qu'il se montra si doux et si docile que tout le monde en fut surpris, et Cunibert plus que personne. Il vint donc, tout confus, se jeter aux pieds du saint, et, après lui avoir avoué son crime, il lui en demanda pardon. Jean assista à un concile tenu à Rome, l'an 680, sous le pape saint Agathon. Les chefs des ariens ne pouvant lui pardonner d'avoir fait disparaître leur hérésie du milieu de son troupeau, le firent mettre à mort le 11 juillet 683.—11 juillet.

JEAN (saint), moine à Moyenmoutier dans les Vosges, était frère de saint Bénigne, et ils reçurent l'un et l'autre l'habit des mains de saint Hidulphe, qui les forma à la perfection. On croit que les deux frères moururent le même jour, quelques semaines après leur saint maître, l'an 707.—21 juillet.

JEAN DE BÉVERLEY (saint), évêque d'York, né au milieu du VIIe siècle, au village de Harphan, dans le pays des Deïrois, alla étudier les sciences humaines et divines dans la célèbre école fondée par saint Théodore de Cantorbéry, et eut pour maître l'abbé saint Adrien ; ensuite il prit l'habit monastique dans le monastère de Withby, alors gouverné par saint Hilde. Il fut tiré de sa solitude vers l'an 685, pour être placé sur le siége épiscopal d'Hexam; mais il continua la vie qu'il menait dans le cloître, et il consacrait à la contemplation tous les moments qui n'étaient pas absorbés par ses fonctions épiscopales. Pour vaquer plus librement à ce saint exercice, il se retirait souvent dans une cellule qui était auprès de l'église de Saint-Michel, au delà de la Tyne, et il y passait ordinairement le carême. Au commencement d'un carême, il emmena avec lui dans sa retraite un jeune homme muet de naissance et dont la tête était couverte d'une dartre hideuse Quelques jours après il lui rendit l'usage de la parole en formant le

signe de la croix sur sa langue, ensuite il lui apprit à lire. Un médecin s'étant chargé de soigner le mal que ce jeune homme avait à la tête, Jean donna sa bénédiction aux remèdes qui opérèrent bientôt une entière guérison. Lorsque saint Wilfrid, dont on avait démembré le diocèse pour ériger plusieurs siéges nouveaux parmi lequels était celui d'Hexam, fut rétabli, en 705, dans l'intégrité des possessions dont on l'avait dépouillé, Jean quitta son siége, qui fut supprimé; mais peu de temps après il fut obligé d'accepter l'évêché d'York, que le même Wilfrid lui céda. Saint Bède, qui reçut de lui le diaconat et la prêtrise, lorsqu'il était encore évêque d'Hexam, rapporte de lui plusieurs miracles, entre autres la guérison de la femme d'un seigneur du voisinage à laquelle il rendit la santé avec de l'eau qu'il avait bénite. Le saint évêque fonda à sept milles d'York le monastère de Béverley, où il se rendait souvent pour se renouveler dans l'esprit intérieur; il s'y fixa définitivement en 712, après avoir gouverné pendant sept ans l'église d'York, qu'il résigna à saint Wilfrid le Jeune, et passa le reste de sa vie dans les exercices de la vie monastique. Il mourut le 7 mai 721. Son monastère ayant été détruit par les Danois, le roi Athelstan, qui avait remporté sur les Ecossais une victoire complète, de laquelle il se croyait redevable à l'intercession de saint Jean, bâtit sur l'emplacement de l'ancien monastère une collégiale qui fut dédiée sous son invocation. Quatre siècles plus tard Henri V ayant gagné sur les Français la fameuse bataille d'Azincourt, après avoir invoqué la protection de saint Jean de Béverley, voulut, par reconnaissance, que sa fête fût chômée dans toute l'Angleterre. En 1037, Alfric, archevêque de Cantorbéry, transféra solennellement dans l'église les reliques de saint Jean, et en 1664, on retrouva, en creusant une fosse dans cette église, une boîte de plomb qui renfermait plusieurs fragments d'os avec un peu de poussière, ainsi que des inscriptions qui indiquaient que c'étaient les précieuses reliques du saint, qu'on avait cachées au commencement du règne d'Edouard VI.—7 mai

JEAN (saint), martyr à Constantinople avec saint Julien et neuf autres, qui avaient placé une image du Sauveur sur la porte d'airain, furent arrêtés pour ce fait, par ordre de l'empereur Léon l'Isaurien. Ce prince fanatique, qui avait déclaré une guerre impie aux saintes images et qui proscrivait leur culte sous les peines les plus sévères, les fit arrêter, et après plusieurs tourments leur fit trancher la tête vers l'an 737. — 9 août.

JEAN LE TAUROSCYTHE, (saint), évêque des Goths et confesseur, fut envoyé en exil par l'empereur Léon l'Isaurien, qui persécutait tous les défenseurs du culte des saintes images.—26 juin.

JEAN (saint), évêque d'Autun et confesseur, florissait dans le VIIIe siècle. — 29 octobre.

JEAN (saint), évêque de Polybote en Asie, fut surnommé le Thaumaturge, à cause des nombreux miracles qu'il opérait. Il florissait dans le VIIIe siècle, sous Léon l'Isaurien, contre lequel il défendit avec courage le culte des saintes images. — 5 décembre.

JEAN (saint), abbé d'un monastère de Constantinople et confesseur, combattit courageusement pour le culte des saintes images sous l'empereur Léon l'Isaurien. Ce prince l'exila dans l'île d'Aphuse, où il mourut l'an 813.—27 avril.

JEAN (saint), évêque de Pavie, florissait au commencement du IXe siècle et mourut en 813.—27 août.

JEAN (saint), martyr à Cordoue en Espagne, avec saint Adolphe son frère, était originaire de Séville et souffrit en 851 sous le roi Abdérame II. Saint Euloge le mentionne dans son *Mémorial des Saints*. — 27 septembre.

JEAN DAMASCÈNE (saint), docteur de l'Eglise, né en 696 d'une famille noble de Damas, fut élevé avec soin dans la piété et dans les sciences par son père, qui occupait un des premiers emplois de l'Etat sous les califes. Il donna pour précepteur à Jean un religieux grec, qui était tombé dans l'esclavage et qu'il rendit à la liberté. Ce religieux s'appliqua à cultiver les heureuses dispositions du fils de son bienfaiteur, et le rare mérite de son élève valut à celui-ci la confiance du calife, qui le fit gouverneur de Damas. Jean, qui craignait les dangers auxquels il était exposé au milieu d'une cour infidèle, se démit de sa place, distribua son bien aux pauvres et aux églises, et se retira secrètement dans la laure de saint Sabas, près de Jérusalem, avec Cosme, son ancien précepteur, qui devint dans la suite évêque de Majume en Palestine. Le supérieur lui donna pour guide un ancien moine très-expérimenté dans la conduite des âmes, qui le prit avec lui dans sa cellule. Jean fit des progrès rapides dans la perfection, en se conformant avec une ponctualité admirable aux leçons de cet habile maître, qui l'éprouvait tous les jours, de mille manières, pour l'exercer à la vertu d'obéissance. Un jour, il lui ordonna d'aller vendre à Damas des paniers dont il fixa le prix au double de leur valeur, avec défense de les vendre à meilleur marché. Jean, sans faire la moindre réflexion, se rendit sous un habit pauvre, à la ville dont il avait été autrefois gouverneur, exposa sa marchandise et en demanda le prix qu'on avait fixé. On le traita de fou et on l'accabla d'insultes qu'il souffrit en silence. Un de ses anciens domestiques l'ayant reconnu, eut pitié de lui, et acheta tous les paniers au prix qu'il en demandait. Jean ayant fait, pour modérer la douleur d'un moine qui était inconsolable de la mort de son frère, un vers grec dont le sens était que tout ce que le temps détruit n'est que vanité, son directeur lui reprocha cette infraction à la règle qu'il lui avait prescrite, et lui imposa pour pénitence de se renfermer dans sa cellule. Jean, loin de

chercher à s'excuser sur la pureté de son intention, s'avoua humblement coupable et pria le moine d'intercéder pour lui, afin qu'il obtînt le pardon de sa faute. Lorsqu'il eut été élevé au sacerdoce, son guide spirituel le voyant solidement établi dans la vertu, lui permit d'employer ses talents à la composition d'ouvrages destinés à l'instruction des fidèles et à la défense de l'Eglise. C'est alors qu'il écrivit contre les iconoclastes ses trois livres sur les images, et, non content de défendre la doctrine catholique par ses écrits, il parcourut la Palestine pour fortifier par ses exhortations les fidèles, que persécutait l'empereur Léon l'Isaurien, protecteur déclaré des iconoclastes. Constantin Copronyme, fils et successeur de Léon, ayant continué la guerre que son père faisait aux saintes images, Jean se rendit à Constantinople pour raffermir le courage des défenseurs de la foi de l'Eglise. De retour en Palestine, il continua à défendre par de savants écrits la vérité persécutée, sans que ce travail nuisît en rien à sa ferveur, parce qu'il avait soin d'entretenir son âme dans la piété par le recueillement et la prière. Il mourut dans sa cellule vers l'an 780, âgé d'environ quatre-vingt-quatre ans. On découvrit, dans le XIIe siècle, son tombeau auprès du portail de l'Eglise de la Laure. Saint Jean Damascène a laissé : 1° Le *Livre de la dialectique* qui est un abrégé de la *Logique* et de la *Physique* d'Aristote ; 2° le *Livre des hérésies*, qui est un abrégé de saint Epiphane; 3° les quatre *Livres de la foi orthodoxe*; 4° les trois *Discours sur les images*; 5° le *Livre de la sainte doctrine*; 6° le *Livre contre les Monophysites*; 7° le *Livre contre les Manichéens*; 8° la *Dispute contre un Sarrasin*; 9° les *Opuscules sur les dragons et les sorcières*, dont nous n'avons plus qu'un fragment; 10° la *Lettre à Jourdain sur le Trisagion*; 11° la *Lettre sur le jeûne du carême*; 12° le *Livre des huit vices capitaux*; 13° le *Livre de la vertu et du vice*; 14° le *Traité de la nature composée*, le *Traité des deux volontés* et le *Livre contre les Nestoriens*; 15° des *Proses*, des *Odes* et des *Hymnes*; 16° un *Commentaire sur les Epîtres de saint Paul*; les *Parallèles* ou *Comparaison des sentences des Pères avec celles de l'Ecriture sainte*; 17° plusieurs *Homélies*. On attribue aussi à saint Jean Damascène quelques ouvrages dont il n'est pas certain qu'il soit l'auteur, comme le *Livre de la Trinité*, le *Discours sur ceux qui sont morts dans la foi*, une *Profession de foi*, etc. Génie vaste et pénétrant, le saint docteur déploie une force de logique, une puissance de raisonnement admirable. Son style est clair, élégant, énergique : ses écrits décèlent une grande justesse d'esprit unie à une érudition immense et à un talent rare pour l'argumentation. Il est le premier qui ait traité les matières théologiques avec la méthode scolastique dont on peut le regarder comme l'inventeur.—6 mai.

JEAN (saint), l'un des principaux officiers de l'empereur Michel Curopalate, fut fait prisonnier à la bataille que les Grecs livrèrent aux Bulgares en 813 et qu'ils perdirent Chrumnus, chef de ces barbares, lui laissa la vie; mais son successeur le fit décapiter en haine de la religion chrétienne, et il est honoré comme martyr chez les Grecs le 22 janvier.

JEAN D'AQUAROLLA (saint), évêque de Naples, naquit, sur la fin du VIIIe siècle, au village d'Aquarolla, de parents si pauvres, qu'ils ne purent lui faire donner aucune instruction. Il reçut cependant des leçons gratuites de quelques personnes charitables qui, voyant ses heureuses dispositions, résolurent de lui faire continuer ses études. Sa vocation le portant à entrer dans l'état ecclésiastique, il reçut le diaconat et devint bientôt le modèle du clergé napolitain. Ses vertus, son mérite et surtout la science de l'Ecriture sainte qu'il possédait à un haut degré, le firent élire évêque de Naples, pour remplacer Tibère, qui avait été obligé de donner sa démission, par suite des démêlés qui s'étaient élevés entre lui et le gouverneur. Jean réussit à rétablir la paix et la tranquillité dans son diocèse. Il mourut le 1er avril 853, jour où il est honoré, surtout à Naples, dont il est l'un des principaux patrons. Son corps se garde dans l'église de Sainte-Restitute, sous le grand autel. — 1er avril et 22 juin.

JEAN L'ISAURIEN (saint), disciple de saint Grégoire le Décapolite et ami de saint Joseph l'Hymnographe, florissait dans le IXe siècle. Il est honoré à Constantinople le 18 avril.

JEAN (saint), abbé de Gorze en Lorraine, naquit sur la fin du IXe siècle, à Vandières, village situé entre Metz et Toul, et passa sa jeunesse dans le monde. Les liaisons qu'il entretenait avec de pieux ecclésiastiques du voisinage, conservaient son âme dans la ferveur et le préservaient des écueils contre lesquels sa vertu aurait pu faire naufrage. Sa conduite exemplaire lui attirait l'estime générale, et l'évêque de Verdun, qui le connaissait, lui confia plusieurs affaires délicates. Un jour que Jean se trouvait à l'abbaye de Saint-Pierre de Metz, il remarqua qu'une jeune novice, nommée Géise, à qui il faisait une visite, portait un cilice. La vue de cet objet lui inspira la résolution de se donner entièrement à Dieu et de se dévouer aux exercices de la pénitence. Il se mit donc à étudier l'Ecriture sainte, lut les canons des conciles, les écrits des Pères, les Vies des saints, les règles des ordres monastiques, les Capitulaires et autres ouvrages de droit civil. Muni de toutes ces connaissances, et après avoir fait une confession générale de toute sa vie à un saint ermite, nommé Humbert, qui demeurait près de Verdun, il se sentit un homme nouveau. C'est à partir de cette époque qu'il s'interdit l'usage de la viande et qu'il s'engagea par vœu à ne plus manger que des aliments maigres. Il fit ensuite le pèlerinage de Rome pour honorer le tombeau des saints apôtres, visita le mont Gargan, le mont Cassin, le mont Vésuve, sur lesquels il trouva des serviteurs de Dieu,

parvenus à une haute sainteté. Leurs exemples et leurs entretiens furent pour lui un grand sujet d'édification. De retour en Lorraine, il se fit religieux à l'abbaye de Gorze, située à quatre lieues de Metz, et son entrée dans cette maison contribua beaucoup à y ranimer la discipline et la ferveur. Il poussait si loin les austérités, que son abbé se vit souvent obligé de les modérer. L'empereur Othon Ier ayant demandé deux religieux de Gorze pour les envoyer à Abdérame III, roi des Maures d'Espagne, Jean fut nommé chef de cette ambassade. Arrivé en Espagne l'an 956, le prince maure l'accueillit d'abord assez mal, et témoigna pour lui une aversion marquée ; mais la fermeté et le courage du saint religieux l'emportèrent sur la fierté d'Abdérame, qui finit par rendre justice à ses talents comme ambassadeur, et à ses vertus comme chrétien. Jean, revenu en France après un séjour de quatre ans en Espagne, fut nommé abbé de Gorze en 960, et pendant treize ans il gouverna la communauté avec une rare sagesse. Il mourut en 973, après avoir été favorisé pendant sa vie de plusieurs grâces extraordinaires. Saint Jean de Gorze était prêtre : il avait été élevé au sacerdoce avant d'entrer dans l'état monastique, et, après avoir exercé les fonctions du saint ministère à Vandières, sa patrie, il fut administrateur de Fontenoy-sur-Moselle. Il y a des hagiographes qui ne lui donnent que le titre de bienheureux. — 27 février.

JEAN (saint), religieux camaldule et martyr en Pologne, avait été disciple de saint Romuald et fut tué par des voleurs vers l'an 1000, avec trois autres de ses confrères. Saint Pierre Damien rapporte qu'il s'opérait de nombreux miracles dans l'église qu'on avait bâtie sur le lieu où ils avaient été enterrés. — 16 novembre.

JEAN (saint), moine de Brennove, près de Gnesne en Pologne, et martyr, fut mis à mort par des voleurs avec saint Benoît et trois autres, vers l'an 1005. — 12 novembre.

JEAN DE RUSEL (saint), solitaire dans le diocèse de Trivento au royaume de Naples, est honoré le 25 août.

JEAN (saint), évêque de Ratzbourg, dans la Basse-Saxe, était Ecossais de naissance. Il vint en Allemagne, vers le milieu du XIe siècle, pour prêcher l'Evangile aux idolâtres de cette contrée. Elevé à la dignité épiscopale, il édifiait son troupeau par ses vertus, lorsque les Slaves Vandales s'étant révoltés contre saint Godescalc, leur prince, à cause de son zèle pour la conversion de ses sujets, ils massacrèrent dans la ville de Lenzin ce héros chrétien, le 7 juin 1066. Mais là ne se borna pas la fureur impie de ces barbares : entre autres victimes de leur haine contre le christianisme, on compte le saint évêque de Ratzbourg, qu'ils jetèrent d'abord dans le fond d'un cachot. Ils l'accablèrent ensuite de mauvais traitements et de coups. Comme il persévérait à confesser la foi avec courage, ils lui coupèrent les pieds et les mains et enfin la tête. Son martyre eut lieu cinq mois après celui de saint Godescalc, le 10 novembre 1066. — 10 novembre.

JEAN GUALBERT (saint), fondateur et premier abbé de Vallombreuse, naquit en 999, à Florence, d'une famille noble et riche, qui le fit élever avec soin dans l'étude des lettres et dans la pratique de la piété ; mais à peine fut-il entré dans le monde, qu'il perdit peu à peu les fruits de l'éducation chrétienne qu'il avait reçue. Entraîné loin du sentier de la vertu par la dissipation et les plaisirs, il marchait à grands pas vers sa perte, lorsque Dieu lui ouvrit les yeux et le changea tout d'un coup en un homme nouveau. Un jour de vendredi saint, qu'il revenait de la campagne à Florence, il rencontra un gentilhomme du pays, qui avait tué Hugues Gualbert, son frère. La vue de cet ennemi de sa famille allume en lui le feu de la vengeance : comme le passage était si étroit qu'ils ne pouvaient se détourner ni l'un ni l'autre, il met l'épée à la main et se dispose à la lui passer au travers du corps. Le gentilhomme, se voyant perdu, se jette à ses pieds, et, les bras étendus en forme de croix, il le conjure, par la passion de Jésus-Christ, dont on célébrait la mémoire en ce jour, de ne pas lui ôter la vie. Jean, à ce souvenir du Sauveur priant pour ses bourreaux, sent aussitôt sa haine s'éteindre, et tendant sa main au meurtrier de son frère, il lui dit avec douceur : *Je ne puis vous refuser ce que vous me demandez : ainsi, au nom de Jésus-Christ, je vous accorde non-seulement la vie, mais même mon amitié ; priez Dieu qu'il me pardonne mon péché.* S'étant ensuite embrassés, ils se séparèrent, et Jean se rendit tout droit à l'abbaye de Saint-Miniat, qui appartenait à l'ordre de Saint-Benoît. Etant entré dans l'église, il se prosterna devant un crucifix, et y pria avec une ferveur extraordinaire. On rapporte que Dieu lui fit connaître par un signe miraculeux que sa prière était exaucée et que ses péchés lui étaient pardonnés. Au sortir de l'église il va trouver l'abbé, se jette à ses pieds et lui demande l'habit monastique ; mais l'abbé, dans la crainte de s'attirer le ressentiment du père de Jean, lui refusa sa demande : seulement, celui-ci obtint, à force d'instances, la permission de suivre en habit séculier les exercices de la communauté. Quelques jours après, Jean Gualbert se coupa lui-même les cheveux et se revêtit d'un habit de moine, qu'il s'était procuré. Son père, informé de sa démarche, accourut au monastère, où il éclata en reproches et en menaces contre l'abbé et les religieux de Saint-Miniat. Il finit cependant par entendre raison, et, touché des motifs qui avaient déterminé son fils à quitter le monde, il acquiesça à sa prise d'habit, et lui ayant donné sa bénédiction, il l'exhorta à persévérer dans ses généreux sentiments. Le jeune religieux devint bientôt un modèle de ferveur et de pénitence, par son esprit de prière, par ses jeûnes et ses austérités. Aux mortifications corporelles il joignait de vifs sentiments de componction, et exerçait une vigilance continuelle sur lui-

même, afin de remporter une victoire complète sur les penchants de la nature. Les progrès qu'il avait faits en peu de temps dans la perfection, déterminèrent les religieux de Saint-Minlat à le choisir pour remplacer leur abbé qui venait de mourir; mais il fut impossible de le faire consentir à son élection. Le désir d'une solitude plus profonde le porta à se retirer, avec un autre religieux, à Camaldoli, où, après un séjour de quelques années, il alla se fixer dans une vallée de l'Apennin, située dans le diocèse de Fiésoli, et nommée Vallombreuse, parce qu'elle était *ombragée* par une forêt de saules. Jean Gualbert et son compagnon y trouvèrent deux ermites, auxquels ils se joignirent, et tous ensemble ils conçurent le projet de s'y bâtir un petit monastère, pour y pratiquer la règle de saint Benoît dans toute son austérité primitive. L'abbesse de Saint-Hilaire leur ayant concédé l'emplacement nécessaire, ils construisirent les bâtiments. La chapelle fut consacrée en 1046 par l'évêque de Paderborn, qui se trouvait alors en Italie, à la suite de l'empereur Henri III. L'ordre de Vallombreuse, auquel le saint fondateur donna la règle de saint Benoît, avec quelques constitutions particulières qu'il y avait ajoutées, fut approuvé en 1055 par Victor II, et confirmé solennellement par Alexandre II, en 1070. Jean Gualbert, qui en fut le premier abbé, fit porter à ses moines un habit couleur de cendres. Rien de plus admirable que la ferveur et la régularité qu'il sut établir parmi eux, par ses exemples plus encore que par ses instructions. Il était un modèle parfait de toutes les vertus, et surtout de l'humilité, qui était si profonde en lui, qu'il ne voulut jamais recevoir les ordres, pas même les ordres mineurs, se croyant indigne d'exercer la moindre fonction dans l'Église de Dieu. Son respect pour les choses saintes était tel, qu'il n'approchait de l'autel qu'autant que cela était nécessaire pour participer au corps de Jésus-Christ. Il possédait à un degré éminent l'esprit de pauvreté, qui, sur toute sa personne, se faisait remarquer jusque dans les moindres détails. Mais autant il était détaché de tout, autant il montrait de charité pour les pauvres : il n'en renvoyait aucun sans lui donner l'aumône, et souvent il lui arriva d'épuiser les provisions de ses monastères pour venir au secours des indigents. On assure même que, dans un temps de disette, les ressources du couvent de Rezzuolo se multiplièrent miraculeusement entre ses mains : ce qui le mit en état de secourir les pauvres qui accouraient de toutes parts. Il opéra encore d'autres miracles, et fut aussi favorisé du don de prophétie. Le pape saint Léon IX fit le voyage de Passignano, exprès pour le voir et pour s'entretenir avec lui. Etienne IX et Alexandre II eurent aussi pour sa personne une vénération singulière, et le dernier rapporte que la Toscane fut redevable au saint de l'extinction de la simonie. Ayant été atteint, à Passignano, d'une fièvre mortelle, il fit venir auprès de lui les abbés et les supérieurs des maisons de son ordre, et après leur avoir annoncé qu'il allait les quitter, il les exhorta vivement à maintenir la régularité, la paix et la charité. Il reçut ensuite les derniers sacrements, et il mourut le 12 juillet 1073, âgé de soixante-quatorze ans. On comptait alors dans son ordre les monastères de Saint-Salvi, de Moscetta, de Passignano, de Rossuolo, de Monte-Salario, et douze autres maisons qui suivaient son institut. Il est le premier qui ait reçu, outre les religieux de chœur, des frères convers pour vaquer aux fonctions extérieures. Cette division des moines en deux classes fut bientôt après adoptée par les autres ordres religieux. Saint Jean Gualbert a été canonisé par le pape Clément III, l'an 1183. — 12 juillet.

JEAN (saint), évêque de Mont-Marane en Italie, avait été moine de Saint-Benoît, et florissait dans le XIe siècle. — 17 août.

JEAN DE LODI (saint), évêque de Gubio, né à Lodi au commencement du XIe siècle, entra dans le monastère de Fonte-Avellane, situé au pied de l'Apennin dans l'Ombrie : il reçut l'habit des mains de saint Pierre Damien, qui en était alors abbé, et dont il devint un des plus illustres disciples. Son mérite et ses vertus le firent placer sur le siége de Gubio. Il succéda à saint Rodolfe, qui avait été comme lui religieux de Fonte-Avellane, et il marcha dignement sur ses traces. Il mourut vers l'an 1106, quelques années après saint Pierre Damien, dont il a écrit la Vie. — 7 septembre.

JEAN (saint), évêque de Thérouanne, naquit après le milieu du XIe siècle, à Warneton, petite ville située entre Lille et Ypres. Guillaume de Comines, son père, lui fit donner une éducation appropriée à sa haute naissance et au rang qu'il devait tenir parmi la noblesse. Après avoir achevé ses études profanes, Jean s'appliqua avec ardeur à l'étude de l'Ecriture sainte : il fit plusieurs voyages pour consulter sur cette matière les hommes les plus pieux et les plus instruits de son siècle, entre autres Lambert d'Utrecht et Yves de Chartres, sous lesquels il prit quelque temps des leçons. Yves fut si touché de la vertu de son disciple, qu'il se le proposa pour modèle, et s'efforça d'imiter les saints exemples que Jean lui donnait. Celui-ci, étant revenu dans sa patrie, prit l'habit au monastère de Saint-Eloi, près d'Arras; mais l'évêque le tira bientôt après de sa retraite, pour le faire son archidiacre. En 1099, il fut placé, malgré ses répugnances et ses larmes, sur le siége épiscopal de Thérouanne, où l'appelait le vœu unanime du clergé et du peuple. Il travailla avec zèle à la réforme des clercs, dont les mœurs étaient alors peu édifiantes, et au rétablissement de la discipline dans les monastères. Parmi ses vertus, on admirait surtout son ardeur pour la mortification : aussi ses austérités le firent tomber dans une maigreur extraordinaire. Sur la fin de sa vie, il ne pouvait plus prendre qu'un peu de lait, son estomac refusant toute autre nourriture. Saint Jean, à qui

plusieurs hagiographes ne donnent que le titre de bienheureux, mourut le 27 janvier 1130. — 27 janvier.

JEAN DE MATHERA (saint), né à Mathera, dans la Pouille, vers l'an 1050, d'une famille illustre, s'illustra lui-même par ses prédications et par ses miracles. Il institua sur le mont Gargan, vers l'an 1118, un ordre religieux qui ne subsiste plus, et qui se nommait l'ordre de Pulsano. Il mourut le 20 juin 1139, et fut canonisé par la voix du peuple. — 20 juin.

JEAN OLDRATO (le bienheureux), aussi nommé Jean de Méda, parce qu'il était né dans ce bourg, qui est situé près de Côme, dans le Milanais, entra dans l'ordre des Humiliés, et il en devint supérieur général. Cet ordre, qui n'était alors composé que de laïques, reçut de lui une nouvelle organisation: il lui donna la règle de Saint-Benoît, et y introduisit des prêtres, ce qui l'a fait regarder comme le second fondateur de cet institut. Ayant été lui-même élevé à la prêtrise, il fonda l'abbaye de Roudenario, près de Côme. Il mourut à Milan en 1159, et il fut béatifié par Alexandre III. L'ordre des Humiliés fut supprimé par le saint pape Pie V, en punition de l'assassinat tenté par quelques-uns de ces religieux sur la personne de saint Charles Borromée. — 26 septembre.

JEAN DE LA GRILLE (le bienheureux), évêque de Saint-Malo en Bretagne, naquit à Blois sur la fin du XI[e] siècle. Il fut d'abord chanoine régulier à l'abbaye de Bourgmoyen, puis abbé de Sainte-Croix de Guingamp, et enfin évêque d'Alet, dont il transporta le siége épiscopal à Saint-Malo, l'an 1141. Il fut en butte à diverses contradictions, et saint Bernard, avec lequel il était en correspondance, prit sa défense contre d'injustes attaques. Il établit la réforme dans plusieurs monastères de son diocèse, et introduisit dans sa cathédrale les religieux de Saint-Victor de Paris. Sa mort arriva l'an 1163, et son corps fut inhumé dans l'église cathédrale, où on lui érigea un tombeau entouré d'une grille, ce qui lui a fait donner le nom de Jean de la Grille. On l'honora bientôt après d'un culte public, qui fut approuvé par Léon X. Il nous reste quelques-unes des lettres qu'il écrivit à saint Bernard. Ses reliques, qu'on croyait perdues depuis la révolution, ont été retrouvées en 1839 et exposées à la vénération des fidèles. — 1[er] février.

JEAN DE SORDI CACCIA FRONTE (le bienheureux), évêque de Vicence, naquit en 1125, d'une famille noble et riche du Crémonais, et perdit son père dès son bas âge. Il avait quinze ans lorsqu'il entra dans la cléricature, et son premier bénéfice fut un canonicat dans la cathédrale de Crémone. Il s'en démit plus tard pour entrer dans le monastère de Saint-Laurent de la même ville, et il s'y montra un parfait modèle de toutes les vertus. On admirait surtout son ardeur pour la mortification et son amour pour la prière, à laquelle il consacrait souvent la nuit tout entière. En 1159, il fut élu prieur du monastère de Saint-Victor de Crémone, et en 1162, abbé de celui de Saint-Laurent, où il avait fait profession. Pendant le schisme de l'antipape Octavien, qui avait pris le nom de Victor IV, le saint abbé réussit à retenir le peuple de Crémone dans la soumission à Alexandre III, qui était le pape légitime, et l'on fit par ses soins une procession générale de pénitence, pour le rétablissement de la paix dans l'Eglise. L'empereur Frédéric Barberousse, qui s'était prononcé pour l'antipape, irrité de cette conduite du serviteur de Dieu, lui intima l'ordre de sortir de Crémone, et Jean se retira dans la solitude; mais on l'en tira bientôt pour le faire évêque de Mantoue. Le clergé et le peuple de cette ville ne voulant plus de Graziodore, leur ancien évêque, qui avait suivi le parti d'Octavien, élurent Jean pour remplir ce siége, qui était vacant de fait, et le pape approuva cette élection. Le nouvel évêque s'appliqua avec zèle à corriger les abus, à rétablir la discipline, à opérer une réforme salutaire parmi le clergé et parmi les fidèles. Lui-même prêchait d'exemple, et son genre de vie était le même dans son palais épiscopal que dans son monastère. Ses vêtements et ses meubles étaient marqués au coin de la pauvreté religieuse. Il priait sans cesse, jeûnait souvent, et pratiquait les austérités les plus rigoureuses. Frédéric II s'étant réconcilié en 1177 avec Alexandre III, l'évêque de Mantoue écrivit au pape pour le féliciter sur cet heureux événement et pour le prier de rétablir sur son siége Graziodore, qui se repentait d'avoir adhéré au schisme. Le pape fit droit à cette demande, et bientôt après Jean fut appelé à gouverner l'Eglise de Vicence, qu'il régénéra comme il avait régénéré celle de Mantoue; mais pendant qu'il remplissait avec la plus grande édification tous les devoirs de l'épiscopat, un scélérat nommé Piétro, qui avait affermé les terres du château de Malo, appartenant à l'Eglise de Vicence, et que le saint évêque avait été obligé de frapper d'excommunication parce qu'il refusait de remplir ses engagements, l'assassina le 16 mars 1181, à l'âge de cinquante-six ans. A la première nouvelle de cet horrible attentat, les habitants de Vicence coururent aux armes, et allèrent incendier la maison de Piétro, qui parvint à se sauver; mais on ne sait ce qu'il devint depuis ce moment. Innocent III défendit que les héritiers de l'assassin pussent jamais tenir les biens de l'Eglise de Vicence. Le corps de saint Jean fut inhumé dans sa cathédrale; plus tard, on le plaça dans un mausolée en marbre. Le culte public qu'on lui rendait dans son diocèse fut approuvé par Léon XII en 1824. — 16 mars.

JEAN DE MATHA (saint), fondateur de l'ordre des Trinitaires, naquit en 1160, à Faucon dans la vallée de Barcelonnette, d'une famille distinguée par sa noblesse et par sa piété, et fut voué au Seigneur, par sa mère, dès sa naissance. Après sa première éducation, qui fut toute chrétienne, Euphème, son père, l'envoya faire ses études à Aix, où

Jean fit de grands progrès dans les sciences et dans la piété. Il montrait déjà une grande charité pour les pauvres, et employait à leur soulagement l'argent qu'il recevait de ses parents pour ses menus plaisirs. Tous les vendredis il se rendait à l'hôpital pour soigner les malades. De retour à Faucon, il obtint de son père la permission de se retirer dans un petit ermitage, peu éloigné du bourg; mais n'y trouvant pas une solitude aussi profonde qu'il l'eût désiré à cause des visites fréquentes qu'il était obligé de recevoir, il quitta sa cellule pour aller étudier la théologie, à Paris, et lorsqu'il eut terminé son cours et pris les degrés ordinaires, il reçut le bonnet de docteur. Il fut ensuite ordonné prêtre, et célébra sa première messe dans la chapelle de l'évêché de Paris : cette cérémonie fut honorée par la présence de Maurice de Sully, évêque de cette ville, des abbés de Saint-Victor et de Sainte-Geneviève et du recteur de l'université, qui furent singulièrement édifiés de sa ferveur angélique. Ce fut en cette mémorable circonstance que le jeune prêtre forma la généreuse résolution de travailler au rachat des chrétiens qui étaient captifs chez les infidèles. Mais avant de mettre la main à cette œuvre inspirée par le ciel, il prit la résolution de se retirer dans la solitude pour consulter le Seigneur et pour attirer en lui, par la prière et la pénitence, les lumières du Saint-Esprit. En conséquence, il alla se mettre sous la conduite de saint Félix de Valois, qui menait la vie érémitique dans une forêt du diocèse de Meaux. Le maître s'aperçut bientôt que son disciple était aussi avancé que lui dans les voies de la perfection. Un jour qu'ils s'entretenaient ensemble sur le bord d'une fontaine, Jean s'ouvrit à Félix sur la pensée qui lui était venue, pendant sa première messe, de se consacrer à la délivrance des chrétiens captifs chez les mahométans. Il parla d'une manière si vive et si touchante des avantages de cette entreprise, que Félix, ne doutant point qu'un tel projet ne vînt de Dieu, s'offrit pour concourir à son exécution. Les deux saints, d'accord sur le fond, n'étaient plus embarrassés que sur le choix des moyens : ils redoublèrent donc leurs prières et leurs austérités, afin d'obtenir du Seigneur de nouvelles lumières. Ils partirent ensuite pour Rome, sur la fin de l'année 1197, et allèrent trouver le pape Innocent III, qui, informé de leur pieux dessein par une lettre de l'évêque de Paris, les reçut comme deux anges envoyés du ciel, les logea dans son palais et leur accorda plusieurs audiences. Lorsqu'il connut à fond la nature et le but de leur entreprise, il assembla dans le palais de Saint-Jean de Latran les cardinaux et quelques évêques, pour prendre leurs avis sur cette importante affaire; après avoir indiqué un jeûne et des prières pour obtenir de Dieu qu'il manifestât sa volonté, il plaça le nouvel institut parmi les ordres religieux, et Jean de Matha en fut déclaré le premier ministre général. L'évê- de Paris et l'abbé de Saint-Victor furent chargés d'en dresser la règle que le pape approuva par une bulle en 1198, et voulut que les nouveaux religieux portassent l'habit blanc avec une croix rouge et bleue sur la poitrine, et qu'ils prissent le nom de frères de la Sainte-Trinité. En 1209, il donna une bulle qui leur accordait de nouveaux priviléges. Jean et son compagnon ayant obtenu à Rome tout ce qu'ils avaient pu désirer, revinrent en France, et Philippe-Auguste, à qui ils rendirent compte du succès de leur voyage, favorisa par ses libéralités l'établissement de leur ordre dans son royaume. Ils obtinrent de Gaucher III, seigneur de Châtillon, un terrain pour bâtir un couvent; et comme il se trouva bientôt trop petit, le même seigneur leur fit don de la terre de Cerfroid qui était précisément le lieu où ils avaient concerté le plan de leur institut. Jean y fonda un monastère qui a toujours passé pour le chef-lieu de l'ordre. Les deux saints fondateurs établirent plusieurs autres monastères en France. Quelques-uns de leurs religieux firent partie de la croisade conduite par les comtes de Flandres et de Blois, et ils se rendirent en Palestine pour instruire les soldats, soigner les malades et racheter les captifs. Le pape adressa à l'empereur de Maroc une lettre par laquelle il lui recommandait les Trinitaires, et cette recommandation produisit son effet; car deux de ces religieux ayant pénétré dans les Etats de ce prince en 1201, rachetèrent cent quatre-vingt-six esclaves chrétiens. L'année suivante, saint Jean de Matha se rendit lui-même à Tunis, où il en délivra plus de cent dix; de là il repassa en Provence, et y recueillit des sommes considérables avec lesquelles il procura la liberté à beaucoup de malheureux détenus dans les fers par les Maures d'Espagne. Il fit, en 1210, un second voyage à Tunis; mais le zèle avec lequel il exhortait les captifs à supporter leurs maux avec patience, et à mourir plutôt que de renoncer à leur foi, lui valut la haine et les mauvais traitements des infidèles, qui poussèrent la barbarie jusqu'à ôter le gouvernail et déchirer les voiles du bâtiment sur lequel il revenait en Europe avec cent vingt esclaves qu'il avait délivrés; Jean, plein de confiance en Dieu, le pria de prendre lui-même la conduite du vaisseau; puis, ayant tendu les manteaux de ses compagnons en forme de voiles, il se mit à genoux sur le tillac, le crucifix à la main, chantant des psaumes, tant que dura la traversée. En peu de jours ils arrivèrent heureusement à Ostie, d'où Jean se rendit à Rome pour y finir ses jours; car l'affaiblissement de ses forces lui apprenait assez que le moment de sa mort n'était pas éloigné. Il vécut encore deux ans, ne cessant jusqu'à la fin de se livrer aux œuvres de miséricorde et de prêcher la pénitence aux pécheurs. Il mourut à l'âge de cinquante-trois ans, le 21 décembre 1213, et il fut enterré dans l'église de Saint-Thomas où l'on voit encore son tombeau; mais son corps a été transporté en Espagne. Un demi-siècle après sa mort, son ordre comptait déjà près de six cents mai-

sons en France, en Espagne, en Italie et même au delà des mers. Le chapitre de l'église de Paris donna aux Trinitaires la maison et l'église de Saint-Mathurin de cette ville, et c'est de là qu'ils ont pris, en France, le nom de Mathurins. Le pape Innocent XI a fixé la fête de saint Jean de Matha au 8 février.

JEAN DE MONTMIREL (le bienheureux), de l'ordre de Cîteaux, naquit en 1165, d'une famille illustre, ce qui lui donna les moyens de paraître avec éclat dans le monde. Il était l'un des plus grands seigneurs de la cour de Philippe-Auguste, lorsqu'à l'âge de trente-cinq ans il se dégoûta des biens et des honneurs terrestres, et d'après l'avis d'un saint ecclésiastique en qui il avait pleine confiance, il quitta la cour et se démit de ses charges dans l'intention de se faire moine; mais il ne put obtenir le consentement de sa femme, qui voyait avec peine le changement qui s'était opéré dans son mari. Celui-ci, retiré dans sa terre de Montmirel, se livrait aux exercices de la pénitence pour réparer les scandales qu'il avait donnés; car sa conduite n'avait pas toujours été édifiante. Une de ses filles ayant témoigné le désir d'entrer en religion, il fonda pour elle l'abbaye du Mont-Dieu. Enfin, après dix ans d'attente, les obstacles qui l'empêchaient lui-même de suivre sa vocation ayant disparu, il fut admis dans le monastère de Long-Pont. Lorsqu'il se présenta, l'abbé lui demanda s'il pourrait s'habituer aux habits rudes et à la nourriture grossière de Cîteaux; Jean répondit : *Si vous me jugez digne de manger chez vous le même pain de son dont vous nourrissez vos chiens, jamais je n'en aurai goûté de plus délicieux dans le siècle.* Cette réponse, qui dénotait un grand fonds d'humilité, le fit admettre sans difficulté. Après avoir passé sept ans dans la pratique des vertus les plus sublimes et des austérités les plus étonnantes, il mourut l'an 1217, à l'âge de cinquante-deux ans. Son corps fut enterré dans le cimetière de l'abbaye; mais les miracles qui s'opéraient à son tombeau ayant fait éclater sa sainteté, on leva de terre ses restes précieux, et on les transféra dans l'église abbatiale. Les Cisterciens lui rendent un culte public et son nom se lit dans plusieurs martyrologes. — 29 septembre.

JEAN DE PÉROUSE (le bienheureux), religieux de l'ordre de Saint-François et martyr, était de la ville dont il porte le nom. Il venait d'être ordonné prêtre, lorsqu'il fut envoyé par le saint patriarche en Espagne avec le bienheureux Pierre de Sasso-Ferrato, frère lai du même ordre, pour fonder un monastère à Terruel et pour annoncer l'Évangile aux Maures. Arrivés à Terruel, ils y bâtirent, près de l'église de Saint-Barthélemi, deux cellules où ils passèrent dix ans pour se préparer à leur apostolat. S'étant ensuite rendus à Valence, ils se cachèrent dans l'église du Saint-Sépulcre. Deux seigneurs castillans, don Blasco et don Artald d'Alagon, admirant leur généreux dessein, leur en facilitèrent l'exécution; mais aussitôt qu'ils se furent mis à prêcher hautement Jésus-Christ, on les arrêta et on les conduisit devant le roi Zeit-Abou-Zeit, qui leur demanda ce qu'ils étaient venus faire dans sa capitale. Ils répondirent que le but de leur mission était de le tirer de l'erreur, lui et son peuple. Le roi, de son côté, leur enjoignit, sous peine de mort, de renoncer à leur religion pour embrasser la sienne, et sur leur refus il leur fit couper la tête dans le jardin même où il se promenait. Les deux religieux, avant leur exécution, s'étant mis à genoux, demandèrent à Dieu, pour prix de leur sacrifice, la conversion du prince, et cette prière fut exaucée dans la suite. Ils furent décapités le 29 août 1231. Leurs corps furent placés dans un même tombeau, qui devint célèbre par plusieurs miracles. Les malheurs qui vinrent fondre sur Agoze lui ayant fait penser qu'ils étaient une punition de la mort de ces deux religieux, il se convertit et reçut le baptême; c'est ainsi que la prière des saints martyrs reçut son accomplissement. Clément XI autorisa le culte qu'on leur rendait, et Pie VI les béatifia dans les formes en 1783. — 3 septembre.

JEAN DE SALERNE (le bienheureux), dominicain, né en 1190, à Salerne, d'une famille qui portait le nom de Quarna, faisait ses études à Bologne lorsqu'il y fit la connaissance de saint Dominique, et il fut si frappé des vertus du saint patriarche, qu'il lui demanda avec instance d'être admis dans le nouvel ordre religieux qu'il venait de fonder. Mais, soit par inconstance naturelle, soit par suite de l'opposition de ses parents, qui n'avaient pas consenti à son entrée en religion, il retourna dans le monde. Cependant la grâce ayant fait naître le repentir dans son cœur, il rentra dans le couvent de Ripoli qu'il venait de quitter, et cette fois sa résolution fut irrévocable. Ses progrès dans la vertu furent si rapides qu'il fut bientôt un des plus fermes appuis de l'ordre naissant des Frères-Prêcheurs. Envoyé à Florence pour y fonder un couvent, il fut mis, quoique le plus jeune, à la tête des religieux destinés à l'habiter. La bonne odeur de ses vertus et l'éloquence de ses prédications produisirent des fruits admirables dans cette ville, qui eut bientôt changé de face. Saint Dominique, instruit par la renommée des heureux effets produits par les travaux apostoliques du bienheureux Jean et de ses collaborateurs, vint les encourager par sa présence, en 1219. Jean eut la consolation de voir plusieurs personnages distingués de Florence entrer dans le couvent dont il était supérieur, et faire sous sa conduite de grands progrès dans la perfection. Dieu permit que sa vertu fût mise à une épreuve bien délicate, mais il en triompha et fit tourner au salut d'une âme ce qui eût été pour tant d'autres une cause de chute. Une jeune personne qui assistait d'ordinaire à ses sermons conçut pour lui une passion criminelle, et poussée par de coupables désirs, elle contrefait la malade afin d'avoir une occasion de se trouver seule avec lui. Elle se met donc au lit

et demande le Père Jean pour la confesser. Le bienheureux arrive pour exercer près d'elle son ministère ; mais quelle ne fut pas sa surprise et son horreur lorsque la prétendue malade lui déclara sa passion criminelle ! Il représenta avec force à cette malheureuse la grandeur de sa faute et la menaça de toute la colère divine. N'ayant pu la faire changer de dispositions, il la quitte, va gémir pour elle devant Dieu, et sa prière fut si puissante auprès du Seigneur, que, quelque temps après, cette jeune personne vint se jeter à ses pieds et lui témoigna, par la vivacité de sa douleur, la sincérité de son repentir. Saint Dominique, atteint de la maladie dont il mourut, manda près de lui son cher disciple. Celui-ci, qui aimait et vénérait comme un père le saint fondateur, accourut aussitôt à Bologne, et l'entrevue des deux serviteurs de Dieu fut touchante. Jean, après avoir reçu le dernier soupir du saint, le 5 août 1221, retourna à Florence, où il trouva sa communauté dans la désolation, parce qu'on ne voulait plus laisser aux religieux l'église de Saint-Paul, dans laquelle ils avaient jusque-là fait l'office divin. Mais le curé de Sainte-Marie-la-Neuve vint à leur secours et leur céda tous ses droits sur son église, dont il les mit de suite en possession. Le Père Jean de Salerne fut ensuite chargé par Grégoire IX de défendre la foi catholique contre les Patarins, qui semaient les erreurs du manichéisme dans le diocèse de Florence, et il combattit avec succès ces hérétiques, sans se laisser intimider par leurs injures ni par leur menaces. Le même pape le chargea aussi de réformer le couvent de Saint-Anthème dans le diocèse de Chiusi, et cette commission difficile lui réussit complétement. Il établit un couvent de Dominicains à Ripoli, à côté de celui des Frères-Prêcheurs, où il avait pris l'habit. Lorsqu'il sentit approcher sa fin, il en avertit ses religieux, et après s'être muni des sacrements de l'Eglise, il mourut en 1242, à l'âge de cinquante-deux ans. Son corps, qui se gardait dans l'église de Sainte-Marie-la-Neuve, fut placé en 1571, dans un monument en marbre qu'on avait érigé en son honneur. Les miracles [illegible] opéra de [illegible] vivant et ceux qui illu[illegible] suite [illegible] tombeau déterminèrent [illegible] en 1783 [illegible]

[illegible] e [illegible] er [illegible] plus [illegible] e dé- [illegible] obtint [illegible] nalées. [illegible] années,

l'édification de la communauté, il mourut le 9 octobre 1264, et son corps fut enterré dans l'église du monastère. Les miracles opérés à son tombeau firent éclater sa sainteté dans toute la Prusse ; ce qui détermina l'évêque de Culm à le mettre au rang des saints patrons du pays. — 9 octobre.

JEAN DE PRANDOTHA (le bienheureux), évêque de Cracovie, naquit au commencement du XIIIe siècle dans le village de Boleslaw, et était cousin de saint Hyacinthe, tous deux de l'illustre famille des Odrowas. Etant entré dans l'état ecclésiastique, il devint archidiacre de Cracovie et ensuite chanoine de Sandomir. Elevé en 1242 sur le siége épiscopal de Cracovie, il poursuivit auprès du pape Innocent IV la canonisation de saint Stanislas, martyr et l'un de ses prédécesseurs : en 1253 il eut la consolation de voir ses efforts couronnés d'un plein succès. De son temps, la Pologne fut désolée par des guerres intestines et par les irruptions des barbares. Le roi Boleslas fut deux fois renversé de son trône ; mais le saint évêque lui resta toujours fidèle et lui rendit les plus grands services. Sa fermeté et son zèle préservèrent son diocèse et même la Pologne entière des erreurs et des abominations de la secte des Flagellants. Dieu ayant permis que sa vertu fût épurée au creuset des tribulations, il fut expulsé de son siége, dépouillé de ses biens et réduit à passer le reste de ses jours dans l'exil ; ce qui lui fournit l'occasion d'ajouter la patience à ses autres vertus. Il mourut le 21 septembre 1266, et les miracles opérés par son intercession l'ont fait honorer d'un culte public dans son diocèse. — 21 septembre.

JEAN LE BON (le bienheureux), instituteur des Ermites dits de Saint-Augustin, florissait dans la première partie du XIIIe siècle, et mourut à Mantoue l'an 1245. Sa Vie a été écrite par saint Antonin. — 23 octobre et 23 novembre.

JEAN DE PINNA (le bienheureux), franciscain, naquit en 1201, au bourg de Pinna-Saint-Jean, dans le diocèse de Fermo en Italie, et fut favorisé dès sa jeunesse de grâces [illegible]aordinaires. Ayant entendu l'un des pre[illegible] disciples de saint François prêcher sur [illegible]pris du monde, il en fut si touché qu'il [illegible] dans cet ordre, dont il devint l'un des [illegible] fermes appuis par ses vertus. Envoyé [illegible] France par ses supérieurs pour établir des [illegible]astères dans la Provence et le Langue[illegible], il passa vingt-cinq ans dans ces deux [illegible]ovinces, où il se fit universellement admi[illegible]er par la sainteté de sa vie. Rappelé en Italie, il fut élevé à diverses charges qu'il remplit dignement. Dieu l'éprouva par des peines intérieures ; mais il l'en dédommagea, d'un autre côté, par des faveurs insignes. Il mourut dans sa patrie le 3 avril 1271, à l'âge de soixante-dix ans. Pie VII a approuvé le culte qu'on lui rend et fixé sa fête au 5 octobre.

JEAN DE PARME (le bienheureux), général de l'ordre des Franciscains, naquit au commencement du XIIIe siècle et [illegible] d'une famille distinguée de Parme. Entré [illegible]

dans un couvent de Freres-Mineurs, il y fit profession et enseigna ensuite la théologie à Bologne, à Naples et à Rome. Il assista en 1245 au concile général de Lyon, et deux ans après il fut élu supérieur général. Lorsqu'il visitait les maisons religieuses de son obédience, il se faisait admirer par la simplicité de ses mœurs, par son zèle pour le rétablissement de la discipline, allant à pied et donnant partout l'exemple de l'humilité et de la mortification. En 1249 il fut envoyé par Innocent IV, en qualité de légat, vers l'empereur grec Jean Ducas, pour travailler à la réunion des deux Eglises : mission difficile dans laquelle il déploya beaucoup de zèle et de talent. Après son retour, il s'occupa avec soin des intérêts spirituels de son ordre et indiqua pour l'an 1256 un chapitre général auquel assista en personne le pape Alexandre IV. Il s'éleva dans cette assemblée un orage contre le bienheureux Jean, parce qu'il semblait ajouter quelque confiance aux rêveries de l'abbé Joachim, célèbre visionnaire de l'époque, et pour n'être pas une cause de division pour ses religieux, il crut devoir se démettre de sa dignité. Il passa les trente dernières années de sa vie dans le couvent de Grecchio et parvint à une haute perfection. Son zèle pour le bien de la religion l'avait porté à supplier le pape Nicolas IV de lui confier une mission en Orient pour cimenter la paix entre les Grecs et les Latins ; mais le Seigneur se contenta de sa bonne volonté et l'appela à lui le 20 février 1289. Son tombeau fut bientôt illustré par des miracles, et les fidèles lui rendirent un culte qui fut approuvé par Pie VI en 1781. — 20 février.

JEAN VESPIGNANO (le bienheureux), né dans le milieu du XIIIe siècle, d'une famille distinguée de Florence, devint membre du sénat de cette ville, et passa toute sa vie dans les exercices de la piété et dans la pratique des bonnes œuvres. Lié d'une étroite amitié avec un chrétien fervent, nommé Barduccio, ils s'animaient mutuellement à faire l'aumône, à servir Dieu et à pratiquer la mortification. Il mourut en 1331, et fut presque aussitôt honoré d'un culte public par ses compatriotes, qui avaient conçu la plus haute idée de sa sainteté : ce culte fut approuvé par Pie VII en 1800. Le corps du bienheureux Jean Vespignano se conserve dans l'église de Saint-Pierre de Florence. — 4 juillet.

JEAN ARMINIO (le bienheureux), pénitent et religieux de l'ordre de Saint-François, mourut en 1313 ; il est honoré à Monfort de Pont-Larron et à Todi, où se garde son corps dans l'église de Sainte-Illuminate. — 11 mai.

JEAN DE CARAMOLE (le bienheureux), convers de l'ordre de Citeaux, était originaire de Toulouse, et mourut l'an 1338, au monastère de Sainte-Marie du Sagittaire, dans la Basilicate, où il est honoré le 26 août.

JEAN (saint), martyr en Lithuanie, plus connu sous le nom de Milhey, était frère de saint Antoine. Ils occupaient l'un et l'autre le poste de chambellan d'Olgerd, grand duc de Lithuanie et père du fameux Jagellon. Ayant eu le bonheur d'être instruits de la religion chrétienne, ils renoncèrent au culte idolâtrique dans lequel ils avaient été élevés, et ils furent baptisés par un prêtre nommé Nestorius. Sur le refus qu'ils firent de manger de la viande un jour d'abstinence, Olgerd les fit mettre en prison, pour lui avoir désobéi, et après de cruelles tortures il les condamna à être pendus à un grand chêne, qui servait de potence pour les malfaiteurs. Cette sentence fut exécutée l'an 1342. Le corps de saint Jean fut enterré à Wilna, dans l'église de la Trinité, et son chef se garde dans la cathédrale de la même ville, dont il est l'un des principaux patrons. Alexis, patriarche catholique de Kiow, ordonna qu'il serait honoré d'un culte public et fixa sa fête au 14 avril.

JEAN DE RIETI (le bienheureux), ermite de l'ordre de Saint-Augustin, naquit au commencement du XIVe siècle, à Castro-Porciano dans l'Ombrie, de la noble famille des Butolasi. Il passa ses premières années dans une grande innocence de mœurs, et il était encore très-jeune, lorsque la crainte des dangers du monde le détermina à embrasser la vie religieuse. Il entra chez les Ermites de Saint-Augustin, et fit profession dans leur couvent d'Amélia, où il fut bientôt après un objet d'admiration pour la communauté. Il avait tant d'attrait pour la contemplation, qu'il y consacrait des nuits entières. Lorsqu'il sortait du jardin de l'ermitage où il se retirait pour méditer, il avait souvent le visage inondé de larmes, et comme on lui en demandait la cause, il répondit : *Peut-on s'empêcher de pleurer lorsqu'on voit les herbes et les plantes produire en leur temps et obéir ainsi aux lois du Créateur, tandis que les hommes, auxquels Dieu a donné l'intelligence et promis des récompenses magnifiques, résistent sans cesse à la volonté divine ?* Jean de Riéti avait pour le prochain la plus grande charité : il pratiquait surtout cette vertu envers les malades et les étrangers. Ses deux principales occupations étaient de servir les messes qui se disaient dans l'église des religieux et de tenir compagnie aux hôtes qui venaient visiter le couvent. Il mourut le 1er août 1347, dans un âge peu avancé, et les nombreux miracles qui s'opéraient à son tombeau le firent bientôt honorer comme bienheureux. Son culte fut approuvé par Grégoire XVI en 1832. — 1er août.

JEAN COLOMBINI (saint), fondateur de l'ordre des Jésuates, en Italie, né vers le commencement du XIVe siècle, d'une des plus illustres maisons de Sienne, s'engagea dans le mariage et fut élu premier magistrat de sa ville natale. La manière dont il remplit les devoirs de sa place lui mérita l'estime de ses compatriotes ; mais s'il était un homme honorable selon le monde, il était aux yeux de la religion un fort mauvais chrétien. Un jour qu'il avait passé la matinée à traiter d'affaires importantes et qu'il revenait, à midi, accablé de fatigue, ne trouvant pas le dîner

prêt, il entra dans une étrange colère. Sa femme, pour le calmer, lui donne un livre et le prie de faire une lecture en attendant qu'il se mette à table. Jean Colombini, s'apercevant que c'était la *Vie des Saints*, jette le livre à terre ; mais un moment après, il eut honte de son emportement, et ramassant le volume il l'ouvre et tombe sur la Vie de sainte Marie Egyptienne. Il trouve tant de charme à cette lecture qu'il ne pense plus à son dîner. Un changement subit s'opère en lui ; il a horreur de ses fautes et prend la résolution de se détacher d'un monde qui l'avait séduit. Après s'être démis de sa charge, il donna aux pauvres la plus grande partie de ses biens, se livra aux pratiques de la plus rigoureuse pénitence, passant les nuits presque entières à gémir sur ses péchés, et prenant sur des planches le peu de repos qu'il accordait à la nature. Il fit de sa maison un hôpital où il recevait les pauvres et les malades. Il s'associa, pour l'aider dans ces œuvres de miséricorde, François-Vincent, et tous deux couraient à l'envi dans la carrière de la perfection. Jean ayant trouvé un jour à la porte de la grande église un lépreux tout couvert d'ulcères, il le chargea sur ses épaules, traversa la place pour le porter dans sa maison, où il le servit et le pansa avec la plus tendre charité, jusqu'à parfaite guérison. Son fils étant mort et sa fille s'étant faite religieuse, il vendit le reste de son bien qu'il distribua aux pauvres et aux églises, du consentement de sa femme, qui entrait dans ses vues et qui s'était engagée comme lui à passer le reste de leur vie dans la continence. Plusieurs personnes, touchées de ses exemples, se joignirent à lui pour partager ses bonnes œuvres. Leur occupation principale consistait à exhorter les malades et les pauvres à faire de dignes fruits de pénitence, à souffrir leurs maux avec patience pour l'expiation de leurs péchés, et à s'occuper de leur salut. Ils leur procuraient en même temps les secours temporels les plus indispensables ; ce qui ajoutait encore à la force de leurs discours, et comme ils avaient souvent le nom sacré de Jésus à la bouche, le peuple leur donna le nom de *Jésuates*. Le nombre des disciples de Jean Colombini étant devenu considérable, il en forma une congrégation religieuse à laquelle il donna la règle de saint Augustin, et qui prit saint Jérôme pour patron. Ensuite il alla trouver à Viterbe Urbain V, qui approuva son institut en 1367, et lui accorda de grands privilèges. Saint Jean Colombini ne survécut que trente-cinq jours à l'approbation donnée par le pape à son ordre : il mourut le 31 juillet 1367. La plupart des compagnons qu'il s'était associés sont honorés dans l'Eglise d'un culte public, tant leur ferveur était grande ; mais leurs successeurs s'étant ensuite relâchés, l'ordre fut supprimé par Clément IX en 1668. — 31 juillet.

JEAN DE BRIDLINGTON (saint), né près de cette ville vers le commencement du XIVe siècle, passa ses premières années dans la piété. Il alla ensuite faire ses études à Oxford, et de retour dans sa patrie, il entra chez les Chanoines réguliers de Saint-Augustin, établis à Bridlington, où il se fit admirer par ses vertus et surtout par sa ferveur. Après avoir refusé une première fois le gouvernement de son monastère, il fut enfin obligé en 1359 d'accepter cette charge dans l'exercice de laquelle il déploya une grande sagesse jointe à une grande douceur. Il se montra le père des pauvres, et il leur distribuait tout ce qu'il était possible d'épargner sur les dépenses de la communauté. Il mourut le 10 octobre 1376, et plusieurs miracles s'étant opérés par son intercession, l'archevêque d'York, assisté des évêques de Durham et de Carlisle, fit, par l'ordre de Boniface IX, qui venait de le canoniser, la cérémonie de la translation de ses reliques. — 10 octobre.

JEAN NÉPOMUCÈNE (saint), prêtre et martyr, naquit vers l'an 1330, à Népomuck, petite ville près de Prague en Bohême, d'une famille plus illustre encore par sa piété que par sa noblesse ; mais à peine avait-il vu le jour qu'on désespéra de sa vie. Ses parents désolés implorèrent le secours de la Mère de Dieu, et la protection de Marie arracha leur fils à la mort. Pénétrés de la plus vive reconnaissance, ils le consacrèrent à Dieu dès ce moment, et ne négligèrent rien pour lui donner une éducation qui répondît à cette consécration. A mesure que Jean grandissait, on voyait se développer en lui les plus heureuses dispositions du cœur et de l'esprit. Il alla continuer à Staaze les études qu'il avait commencées dans la maison paternelle, et il y fit avec la plus grande distinction ses humanités et sa rhétorique. Il se rendit ensuite à l'université de Prague, que Charles IV, empereur d'Allemagne et roi de Bohême, venait de fonder. Il y étudia la philosophie, la théologie et le droit canonique, après quoi il fut reçu docteur dans ces deux dernières facultés. Comme sa vocation le portait vers l'état ecclésiastique, il s'y était préparé de longue main, et lorsqu'il eut été élevé au sacerdoce, son évêque, voulant utiliser le rare talent qu'il montrait pour la prédication, lui confia la chaire de l'église de Notre-Dame de Tein. Toute la ville se portait en foule à ses sermons, qui produisaient des fruits admirables. L'archevêque de Prague résolut de l'attacher à son église et le nomma chanoine de sa cathédrale. Jean, tout en remplissant avec une exactitude exemplaire les devoirs de chanoine, trouvait encore du temps pour annoncer la parole de Dieu. Wenceslas, fils et successeur de Charles IV, étant monté sur le trône en 1378, comme il faisait sa résidence à Prague, il entendit parler avec éloge du serviteur de Dieu, et désirant le connaître par lui-même, il le nomma pour prêcher l'avent à la cour : Jean s'acquitta de cette fonction aux applaudissements du prince et des courtisans. Wenceslas fut même si touché des discours du saint prédicateur, qu'il arrêta quelque temps le cours de ses passions déréglées, et pour marquer son estime, il lui offrit l'évêché de Leitomeritz

qui venait d'être vacant ; mais il ne fut pas possible de le lui faire accepter. On lui offrit ensuite la prévôté de Wischerat, qui, après les évêchés, était la première dignité ecclésiastique de la Bohême. Elle rapportait par an 100,000 florins de revenus, n'exigeait ni soins ni fatigues, et donnait le titre honorable de chancelier-né du royaume. Mais si Jean avait refusé un évêché, c'était par humilité, et non pour se soustraire aux travaux de l'épiscopat : il ne voulut pas d'une place qui ne lui offrait que des honneurs et des richesses. Si plus tard il accepta la place d'aumônier de l'empereur, ce ne fut que pour être plus en état d'instruire la cour et de soulager les malheureux dont il se fit le protecteur et le père. On avait une telle confiance en sa vertu qu'on le rendait l'arbitre des différends et des querelles qui s'élevaient à la cour et à la ville. Il avait un talent particulier pour amener des réconciliations, et il reste encore plusieurs monuments authentiques d'accommodements soumis à son arbitrage. L'impératrice avait choisi Jean Népomucène pour son confesseur. Cette vertueuse princesse éprouvait bien des désagréments et des chagrins de la part de Wenceslas qui, quoiqu'il aimât éperdument son épouse, la rendait malheureuse par ses caprices, ses accès de jalousie et ses brutalités. Le saint aumônier dirigeait aussi la plupart des personnes de la cour ainsi que les religieuses du château de Prague. Wenceslas, loin d'être touché de la patience et de la piété de son épouse, qui, sous la conduite de son directeur, faisait tous les jours de nouveaux progrès dans la perfection, lui faisait éprouver, toujours davantage la violence et la férocité de son caractère. Bientôt sa jalousie ne connut plus de bornes ; il forma le projet, aussi nouveau qu'extravagant, de se faire révéler par Jean Népomucène ce que l'impératrice lui avait déclaré dans le tribunal de la Pénitence, afin de connaître les sentiments intérieurs qu'elle avait pour lui. Il envoya donc chercher l'homme de Dieu, lui fit d'abord des questions indirectes, puis levant le masque il s'expliqua plus clairement. Jean, saisi d'horreur, lui représenta de la manière la plus respectueuse combien un tel projet choquait le bon sens et blessait la religion. L'empereur, accoutumé à voir tous ses caprices respectés comme des lois, fut outré de cette résistance, à laquelle il devait cependant s'attendre; mais il dissimula son ressentiment, et congédia le saint sans ajouter un seul mot. Ce morne silence lui fit comprendre que sa perte était résolue, et il ne se trompait pas dans ses conjectures. On servit un jour au prince une volaille qui n'était pas accommodée à son goût : par un trait de férocité sans exemple, il ordonna qu'on fit rôtir le malheureux cuisinier au même feu où la volaille avait été mise. Déjà l'on se disposait à exécuter cet ordre barbare, lorsque Jean, informé de ce qui se passait, courut à l'appartement de l'empereur, se jeta à ses pieds, le conjurant de révoquer cette horrible sentence. Wenceslas n'en devint que plus furieux, et pour se débarrasser des instances de son aumônier, il le fit jeter dans un cachot. Il lui fit dire ensuite qu'il ne lui rendrait la liberté que quand il lui aurait révélé la confession de l'impératrice; cependant, quelques jours après, il le fit élargir, le pria d'oublier le passé et l'invita à venir dîner le lendemain avec lui pour lui donner une preuve authentique de son estime et de son amitié. Jean, s'étant donc rendu le lendemain au palais, y fut très-bien reçu, et après le repas Wenceslas ayant fait sortir tous ceux qui se trouvaient là, ne retint avec lui que le saint. Après s'être d'abord entretenu avec lui de choses indifférentes, il lui proposa de nouveau de révéler la confession de l'impératrice : *Vous pouvez*, lui disait-il, *compter sur un secret inviolable ; si vous déférez à mon désir, je vous comblerai de richesses et d'honneurs ; mais si vous vous y refusez, vous pouvez vous attendre à tout, même à la mort.* Jean répondit, comme auparavant, qu'il était obligé au silence par les lois les plus sacrées. L'empereur, voyant l'inutilité de ses efforts, ordonna qu'on le reconduisît en prison, et qu'on lui fît subir de cruelles tortures. En conséquence, les bourreaux l'étendirent sur une espèce de chevalet, lui appliquèrent des torches ardentes sur les côtés et sur les parties du corps les plus sensibles, et le brûlèrent à petit feu. Le saint, pendant cet horrible supplice, ne prononçait d'autres paroles que les noms sacrés de Jésus et de Marie, et lorsqu'on le retira de dessus le chevalet, il était presque mort. L'impératrice, informée de ce qui se passait, alla se jeter aux pieds de Wenceslas, qu'elle parvint à fléchir par ses larmes et ses prières. Jean Népomucène fut rendu à la liberté et reparut à la cour; mais il prévit bien que le calme ne serait pas de longue durée. Il se mit à prêcher, avec plus de zèle que jamais, comme si par un redoublement de travaux, il eût voulu suppléer aux moments précieux que la mort allait bientôt lui ravir. Ayant un jour pris pour texte de son discours les paroles : *Encore un peu de temps, et vous ne me verrez plus*, il répéta si souvent ces autres paroles : *Je n'ai plus guère de temps à m'entretenir avec vous*, que l'auditoire comprit aisément que son but était de leur apprendre qu'il s'attendait à mourir bientôt. A la fin de son discours, il fut saisi d'une espèce d'enthousiasme prophétique, et prédit les maux dont la Bohême était menacée, prédiction qui se vérifia par les ravages affreux que causa la guerre des Hussites. Avant de descendre de chaire, il dit un dernier adieu aux assistants, et termina, en demandant pardon aux chanoines et au clergé de tous les mauvais exemples qu'il avait pu leur donner. A partir de ce jour il ne s'occupa plus que du soin de se préparer à la mort. C'est dans cette vue qu'il alla visiter à Buntzel la célèbre image de la sainte Vierge, que saint Cyrille et saint Méthode, apôtres des Esclavons, y avaient autrefois placée et qui était singulièrement révérée dans la Bohême. En reve-

nant de ce pèlerinage, comme il traversait la rue, l'empereur l'aperçut d'une des fenêtres de son palais : aussitôt il se le fit amener, et sans lui donner le temps de se reconnaître, il lui dit brusquement qu'il n'avait qu'à choisir entre la mort et la révélation des confessions de l'impératrice. Jean ne répondit pas un mot ; mais son silence marquait assez qu'il était inébranlable dans sa première résolution. Alors Wenceslas, ne se possédant plus : *Qu'on m'ôte cet homme de devant les yeux !* s'écria-t-il, *et qu'on profite des ténèbres de la nuit pour le jeter secrètement dans la rivière.* Comme il y avait encore quelques heures de jour, Jean Népomucène en profita pour faire ses dernières dispositions, et lorsque la nuit fut venue, on lui lia les pieds et les mains et on le précipita dans la Moldau de dessus le pont qui unit la petite Prague à la grande. Ceci arriva le 16 mai 1383, et le saint était âgé d'environ cinquante-trois ans. A peine eut-il été noyé, que son corps reparut sur l'eau, environné d'une lumière brillante qui attira une foule de spectateurs. L'impératrice s'empressa d'aller demander au prince ce que signifiait cette clarté extraordinaire qu'elle avait aperçue de son appartement. Le prince, frappé de terreur, ne sut que répondre ; mais il alla cacher ses remords à une campagne, avec défense à qui que ce fût de l'y suivre. Le lendemain tout fut connu, et les bourreaux eux-mêmes trahirent le secret du prince. Toute la ville accourut pour voir le saint corps, et les chanoines de la cathédrale étant venus le chercher en procession, le placèrent dans une église voisine, en attendant qu'ils lui eussent préparé dans leur église un tombeau digne de renfermer ses précieux restes. Il se faisait un concours prodigieux au lieu où était le martyr ; chacun s'empressait de lui baiser les pieds et les mains, et cherchait à se procurer quelque chose qui lui eût appartenu. Du fond de sa retraite, Wenceslas ayant eu avis de ce concours et craignant une émeute, fit dire qu'on transportât le corps dans un lieu moins accessible à la foule ; mais le peuple eut bientôt découvert de nouveau ce trésor qu'on voulait soustraire à ses regards. Lorsque l'église métropolitaine fut disposée pour le recevoir, on l'y transporta au milieu d'un peuple innombrable. On grava sur son tombeau cette épitaphe : *Sous cette pierre repose le corps du très-vénérable et très-glorieux thaumaturge Jean Népomucène, docteur, chanoine de cette église et confesseur de l'impératrice, lequel, pour avoir été fidèle à garder constamment le sceau de la confession, fut cruellement tourmenté et précipité du haut du pont de Prague dans la Moldau, par les ordres de l'empereur Wenceslas IV, roi de Bohême... l'an* 1383. Bientôt son tombeau devint célèbre par le grand nombre de miracles qui s'y opérèrent, et on commença à l'honorer comme martyr en Bohême ; mais pour rendre son culte plus authentique et plus universel, on sollicita sa canonisation. Innocent XIII confirma le culte qu'on lui rendait, et Benoît XIII le canonisa en 1729. Dix ans auparavant on avait ouvert son tombeau ; son corps était dégarni de ses chairs, mais les os étaient encore entiers et parfaitement joints les uns aux autres : la langue était si fraîche et si bien conservée, qu'on eût dit que le saint ne venait que d'expirer. — 16 mai.

JEAN DOMINICI (le bienheureux), dominicain, cardinal et archevêque de Raguse, né vers l'an 1360, à Florence, d'une famille pauvre, mais pieuse, qui, ne pouvant lui donner une éducation brillante, s'appliqua à l'élever dans la piété. Il passa sa première jeunesse dans les travaux manuels et dans les pratiques de la religion. Il fréquentait souvent l'église des dominicains de Florence, et à dix-huit ans il demanda d'entrer dans leur couvent. On ne voulait pas d'abord le recevoir, lorsqu'un des frères prédit que le postulant rendrait un jour de grands services à l'Église, et là-dessus il fut admis sans difficulté. Pendant son noviciat, Jean Dominici montra tant de régularité et de ferveur qu'il devint bientôt un objet d'admiration pour la communauté. Après sa profession il s'appliqua à l'étude : comme il donnait au travail tous les moments qui n'étaient pas consacrés à des exercices de piété, et qu'il ne prenait de nourriture et de sommeil qu'autant qu'il en fallait rigoureusement pour se soutenir, il faisait des progrès étonnants ; bientôt il fut en état de suivre un cours de théologie. Il devint si habile dans cette science que les supérieurs voulaient qu'il se fît recevoir docteur, titre qu'il refusa par humilité. Il obtint des succès remarquables dans la prédication ; il prêchait souvent jusqu'à cinq fois par jour, et ses discours, aussi solides que touchants, remuaient tous les cœurs. Après avoir exercé son talent à Florence et dans d'autres villes de la Toscane, il alla se faire entendre à Rome, où il opéra de nombreuses conversions dans toutes les classes, mais surtout parmi les débauchés et les femmes de mauvaise vie. Son zèle s'étendit aussi jusqu'aux monastères, qui, à cette époque, avaient grand besoin de réforme, et il en fonda plusieurs dans lesquels il établit une régularité parfaite, afin qu'ils pussent servir de modèle aux maisons qui étaient tombées dans le relâchement ; aussi mérita-t-il le titre de restaurateur de la discipline régulière en Italie. Parmi les personnes qu'il gagna à Dieu et qu'il conduisit dans les voies de la perfection, on peut citer saint Antoine, qui devint ensuite archevêque de Florence. Le pape Boniface IX, ayant cru devoir publier une croisade contre Bajazet, qui menaçait la chrétienté, chargea en 1394 le P. Jean Dominici de la prêcher dans diverses provinces d'Italie ; mais cette croisade n'eut pas lieu, à cause de la division que le grand schisme d'Occident mettait parmi les princes chrétiens. Grégoire XII, qui connaissait depuis longtemps le mérite du bienheureux Jean, le fit venir auprès de lui, lorsqu'il eut été élevé sur le saint-siége, pour l'aider à pacifier l'Église. L'ayant ensuite nommé à l'arche-

vêché de Raguse, l'humble dominicain fut obligé par obéissance d'accepter cette dignité; mais il s'abstint de se faire sacrer, dans l'espérance qu'il pourrait se soustraire au fardeau de l'épiscopat, et aussi parce que, se trouvant retenu à Rome, il se voyait dans l'impossibilité de résider dans son diocèse. Grégoire XII, pour récompenser ses talents et ses services, le créa, en 1408, cardinal du titre de Saint-Sixte. Cette élévation, que Jean n'avait pas recherchée, fut pour lui une source d'amertume; comme il possédait l'estime et la confiance du pape, on l'accusa de s'être emparé de l'esprit du pontife, et on le regardait comme un ambitieux avide d'honneurs. Le bienheureux Jean ne fut pas plus ébranlé par ces calomnies qu'il ne l'avait été par les applaudissements que lui avaient valus ses succès dans la prédication. Il montra la même patience envers d'anciens cardinaux, qui, mécontents de sa promotion, refusaient de reconnaître en lui la dignité dont il était revêtu. Après que le concile de Pise eut élu Alexandre V, il pressa vivement Grégoire XII de renoncer à la tiare; mais il ne put obtenir cette renonciation qu'au concile de Constance. Aussitôt que cette importante affaire, à laquelle il eut plus de part que personne, eut été consommée, il quitta en plein concile les insignes du cardinalat, qu'il ne se croyait plus en doit de porter, et il alla se placer parmi les évêques. Le concile, touché de cette noble conduite, l'engagea à reprendre son rang et le confirma dans ses dignités. L'humble cardinal continua donc à siéger dans cette auguste assemblée, qui le regardait comme une de ses lumières. Il y ménagea autant qu'il put les intérêts de Grégoire XII, son bienfaiteur, et contribua à l'élection de Martin V, qui mit fin au schisme : il eut lui-même plusieurs voix pour la papauté. L'empereur Sigismond, qui savait apprécier la haute sagesse du cardinal de Raguse, désira qu'il fût chargé de faire recevoir en Bohême les décrets du concile et de ramener les Hussites à l'unité catholique. En conséquence, Martin V le chargea de cette mission par une lettre très-flatteuse, datée du 10 juillet 1418, et Jean partit aussitôt pour ce royaume, désolé par les révoltes et les cruautés des disciples fanatiques de Jean Hus. Le saint cardinal, voyant que ses efforts étaient sans résultat, passa en Hongrie, où il espérait plus de succès, et il se trouvait à Bude lorsque Dieu lui fit connaître que sa fin était prochaine. Atteint d'une fièvre grave, il se fit administrer les derniers sacrements de l'Eglise et demanda d'être enterré sans cérémonie et comme un simple religieux, chez les frères de Saint-Paul-Ermite. Il mourut le 10 juin 1419, âgé de près de soixante ans. Le pape Grégoire XVI approuva en 1832 le culte qu'on lui rendait de temps immémorial. Le bienheureux Jean Dominici a laissé des *Commentaires* sur divers livres de l'Ecriture sainte, et un livre de piété qui fut accueilli avec beaucoup de faveur lors de sa publication.—10 juin.

JEAN DE GAND (le bienheureux), ermite, florissait au commencement du xve siècle et mourut à Troyes l'an 1419. Son corps fut inhumé dans l'église des Jacobins de cette ville, où on lui a érigé un tombeau, et où il est honoré le 27 septembre.

JEAN MICHEL (le bienheureux), évêque d'Angers, né à Beauvais, sur la fin du xive siècle, était secrétaire de Louis II, roi de Sicile, lorsqu'il embrassa l'état ecclésiastique. Il devint chanoine d'Aix en Provence, et ensuite d'Angers. Il fut élu malgré lui évêque de cette dernière ville, et il gouverna saintement son troupeau jusqu'à sa mort, arrivée en 1447. On a de lui des statuts et des ordonnances sur la discipline. Il est honoré dans son diocèse le 12 septembre.

JEAN DE CAPISTRAN (saint), franciscain, né en 1385 à Capistran, petite ville du royaume de Naples, d'une famille noble, originaire d'Anjou, apprit le latin dans sa patrie et alla ensuite continuer ses études à Pérouse, où il fut reçu docteur en droit civil et canonique. Ses talents et sa fortune le mettaient en état de jouer un grand rôle sur la scène du monde. Il rendit à la ville de Pérouse qu'il habitait alors, des services signalés pendant les brouilleries survenues, en 1413, entre cette ville et Ladislas, roi de Naples. Chargé de négocier la paix, il fit plusieurs voyages qui n'eurent pas le succès qu'il en espérait. Les habitants de Pérouse, s'imaginant que Jean les trahissait au profit du roi de Naples, son ancien maître, se saisirent de lui et le renfermèrent dans le château de Bruffa, après l'avoir chargé de chaînes; on ne lui donnait pour toute nourriture que du pain et de l'eau. Ce traitement injuste lui fit faire de sérieuses réflexions sur l'inconstance de la fortune, et comme la mort venait de lui enlever sa femme, il résolut de se consacrer à Dieu en entrant dans l'ordre de Saint-François. Ayant demandé l'habit, on le lui refusa tant qu'il ne serait pas rendu à la liberté; mais Jean, impatient du moindre délai, se coupa lui-même les cheveux dans sa prison et donna à son habit la forme d'un habit religieux. Lorsqu'on lui eut ôté ses chaînes, il se rendit à Capistran, et après avoir vendu ses biens il employa la moitié du prix à payer sa rançon et donna le reste aux pauvres; ensuite il se retira chez les Franciscains de Pérouse. Le gardien, pour s'assurer de sa vocation, le fit passer par les plus rudes épreuves : il exigea même qu'il traversât les rues de la ville, monté sur un âne et accoutré d'un habillement grotesque avec un écriteau derrière le dos, sur lequel on lisait les noms de plusieurs péchés griefs. Il se soumit sans balancer à cette humiliation. On le renvoya deux fois du couvent, et chaque fois on ne le reçut qu'aux conditions les plus dures; mais la manière dont il surmonta ces épreuves lui fit remporter sur lui-même une victoire complète, et dans la suite il ne trouva plus rien de pénible. Après sa profession il se fit une loi de ne faire qu'un repas par jour; seulement il se permettait, en voyage, une

légère collation le soir. Il fut six ans sans manger de viande, excepté dans ses maladies. Eugène II lui ayant ordonné d'en manger dans sa vieillesse, il le fit par obéissance, mais il en prenait si peu qu'on le laissa libre sur ce point. Il couchait sur des planches et ne donnait au sommeil que trois ou quatre heures de la nuit; le reste était employé à la prière et à la contemplation, exercice qu'il n'interrompait que pour se livrer à la prédication. Prêchant un jour, à Aquila, sur la vanité et les dangers du monde, à la fin du sermon les femmes apportèrent leurs ajustements et les autres objets de luxe qui pouvaient être une occasion de péché, et les jetèrent au feu. Le même fait se reproduisit à Nuremberg, à Leipzig et ailleurs. Il rétablit la paix entre la ville d'Aquila et Alphonse d'Aragon, roi de Naples, réconcilia les familles d'Oronesi et de Lanzieni, et apaisa des troubles et des séditions dans plusieurs villes. Elu deux fois vicaire général des Observantins, pendant les six années qu'il exerça cette charge, il contribua beaucoup à étendre la réforme établie par saint Bernardin de Sienne. Après s'être fait entendre dans les chaires de la Marche d'Ancône, de la Pouille, de la Calabre et du royaume de Naples, il parcourut la Lombardie, l'Etat de Venise, la Bavière, l'Autriche, la Carinthie, la Moravie, la Bohême, la Pologne et la Hongrie. En Bohême, à la suite d'un sermon sur le jugement dernier, plus de cent jeunes gens embrassèrent la vie religieuse et la plupart entrèrent dans l'ordre de Saint-François. Les papes Martin V, Eugène IV, Nicolas V et Calixte III l'employèrent dans les affaires les plus importantes. Eugène IV surtout se servit utilement de lui pour détacher des Pères du concile de Bâle devenu schismatique, Philippe duc de Bourgogne et d'autres personnages importants. Il l'envoya, en qualité de nonce, au duc de Milan, à Charles VII, roi de France, et en Sicile. Il le chargea aussi de travailler à la réunion des Grecs dans le concile de Florence, et de délivrer la Marche d'Ancône des Frérots, qui étaient un reste des Fratricelles condamnés dans le siècle précédent. L'empereur Frédéric III et Albert, duc d'Autriche, son frère, prièrent Eugène d'envoyer Jean de Capistran en Allemagne pour y apaiser les divisions intestines qui la troublaient. En conséquence, le pape lui donna le titre de légat, et Jean, muni de tous les pouvoirs nécessaires à sa mission, après avoir traversé les terres de Venise et le Frioul, parcourut la Carinthie, la Carniole, le Tyrol, la Bavière et l'Autriche, prêchant dans tous les lieux où il passait et opérant partout les plus grands fruits. Il convertit quatre cents Hussites dans la Moravie. Rockysana, chef de ces hérétiques en Bohême, lui proposa une conférence publique; mais le roi Pogebrock, qui en craignait les suites pour sa secte, ne voulut pas l'autoriser. Après la prise de Constantinople par Mahomet II, en 1453, Nicolas V chargea Jean de Capistran d'exhorter les princes catholiques à prendre les armes pour arrêter ce conquérant barbare, dont les succès menaçaient la chrétienté; Calixte III, successeur de Nicolas, lui continua la même commission, et l'envoya prêcher une croisade en Allemagne et en Hongrie. Mahomet étant venu mettre le siége devant Belgrade en 1456, Ladislas V, roi de Hongrie, s'enfuit à Vienne, laissant son royaume se défendre comme il pourrait. Heureusement que Jean Corvin, surnommé Huniade, waivode de Transylvanie et gouverneur de Hongrie, put rassembler à la hâte une armée pour arrêter les progrès de l'ennemi. En même temps il envoya prier Jean de Capistran de faire presser la marche des croisés. Les Turcs couvrirent le Danube de vaisseaux; Huniade alla à leur rencontre avec des bâtiments plus légers que ceux de l'ennemi, et remporta une victoire complète. Jean de Capistran, qui était à côté du général chrétien, tenait à la main une croix qu'il avait reçue du pape, et animait les soldats, les exhortant à vaincre ou à mourir, ne cessant de répéter ces paroles: *Victoire, Jésus, victoire!* Mahomet, blessé dans la mêlée, voit ses troupes lâcher pied, et se trouve forcé d'abandonner à Huniade une victoire qui avait été vaillamment disputée, et que les historiens attribuèrent autant à Jean de Capistran qu'à Huniade. Ce héros étant tombé malade par suite des fatigues de cette campagne, mourut à Zemplin le 10 septembre de la même année. Jean, qui l'avait assisté dans ses derniers moments, prononça son éloge funèbre, et le suivit de près dans la tombe. Il mourut dans le couvent de Willech près de Sirmich, le 23 octobre suivant, à l'âge de soixante-onze ans. Les Turcs s'étant emparés de Willech, on porta son corps dans une autre ville. Sa châsse fut pillée plus tard par les luthériens, qui jetèrent ses reliques dans le Danube; mais on les en retira. Béatifié en 1694 par Alexandre VIII, il fut canonisé en 1724 par Benoît XIII. Saint Jean de Capistran a laissé, 1° un *Traité de l'autorité du pape*, contre le concile de Bâle; 2° le *Miroir des prêtres*; 3° un *Pénitentiel*; 4° un *Traité du jugement dernier*; 5° le *Traité de l'Antechrist et de la guerre spirituelle*; 6° quelques *Traités* sur divers points de droit civil et canonique; 7° les livres *de la Conception de la sainte Vierge et de la Passion de Jésus-Christ*; 8° divers ouvrages contre Rockysana et les Hussites, lesquels n'ont pas encore été imprimés.—23 octobre.

JEAN DE KENTI (saint), prêtre polonais, né vers l'an 1403, dans le village dont il porte le nom, d'une famille pieuse qui l'éleva dans l'innocence et la crainte de Dieu, fit pressentir de bonne heure la sainteté à laquelle il devait s'élever plus tard. Après ses premières études, il alla faire sa philosophie et sa théologie à l'université de Cracovie, où il prit les degrés. Etant devenu professeur dans la même université, ses leçons avaient autant pour but d'enseigner la vertu que la science, et il s'empressait de faire passer dans le cœur de ses élèves les sentiments de piété dont il était pénétré lui-même.

Lorsqu'il eut été promu au sacerdoce, il fut nommé curé d'Ilkusi. Ses vertus le firent bientôt aimer et vénérer de ses paroissiens, qui admiraient surtout sa grande charité pour les pauvres. Il allait quelquefois jusqu'à se dépouiller de ses propres habits pour en revêtir les malheureux. Un dimanche matin qu'il se rendait à l'église, il trouva un pauvre étendu sur la neige, presque nu et mourant de froid et de faim. Aussitôt il ôte sa soutane, pour en couvrir cet infortuné, qu'il conduit dans son presbytère et qu'il fait manger à sa table. C'est en mémoire de ce fait qu'autrefois chaque professeur du collége de Varsovie était obligé, une fois par an, de faire dîner un pauvre avec lui. Il quitta après quelques années l'exercice des fonctions pastorales pour reprendre celles de l'enseignement. Tous les instants dont il pouvait disposer, il les employait à travailler au salut des âmes et surtout à annoncer la parole de Dieu. Il consacrait une partie des nuits à la prière et principalement à la méditation des souffrances du Sauveur, et c'est par suite de la dévotion qu'il avait pour ce mystère, qu'il fit le pèlerinage de Jérusalem; pendant sa route, il ne craignit point de prêcher aux Turcs Jésus crucifié, espérant par là recevoir la couronne du martyre, après laquelle il soupirait ardemment. Saint Jean de Kenti fit aussi quatre fois le voyage de Rome pour visiter les tombeaux des saints apôtres, pour donner au saint-siége des marques publiques de son respect, et pour tâcher, ainsi qu'il le disait, de se préserver des peines du purgatoire. Il allait toujours à pied, portant lui-même son bagage. Dans un de ces pèlerinages à Rome, il fut rencontré par des voleurs qui lui prirent tout ce qu'il avait, et lui demandèrent ensuite s'il n'avait plus rien. Il leur répondit que non; mais s'étant aperçu ensuite qu'il lui restait encore quelques pièces d'or cousues dans son manteau, il courut après eux, et, les ayant rappelés, il leur donna son or. Les voleurs, étonnés d'une pareille conduite, refusèrent de le recevoir et lui rendirent même tout ce qu'ils lui avaient pris, tant ils furent touchés de cette candeur et de cet amour pour la vérité! Il portait habituellement le cilice, jeûnait souvent et prenait fréquemment la discipline. Pendant les trente dernières années de sa vie il s'interdit entièrement l'usage de la viande. Il ne donnait que très-peu de temps au sommeil et ne mangeait qu'autant qu'il fallait pour ne pas mourir de faim. Il mourut le 24 décembre 1473, âgé de soixante-dix ans. Plusieurs miracles ayant illustré son tombeau, on en fit l'ouverture cent trente ans après sa mort, et il s'en exhala une odeur douce et suave. On conservait religieusement la robe de pourpre qu'il avait portée comme docteur, et l'on en revêtait le doyen de l'école de philosophie, le jour de son installation, en lui faisant jurer d'imiter les vertus du saint dont il portait le vêtement. La mémoire de saint Jean de Kenti est en grande vénération dans toute la Pologne et la Lithuanie, dont il est un des principaux patrons. Clément XIII le canonisa en 1757.—20 octobre.

JEAN DE SAHAGUN (saint), ermite de l'ordre de Saint-Augustin, naquit au commencement du XVe siècle à Sahagun ou Saint-Fagondoz, dans le royaume de Léon en Espagne. Il appartenait à une famille noble qui le fit élever chez les Bénédictins de sa ville natale. Lorsqu'il fut entré dans l'état ecclésiastique, l'évêque de Burgos l'attacha à sa personne et le nomma chanoine de sa cathédrale, quoique Jean possédât déjà trois autres bénéfices. Sa conduite avait été jusqu'alors irréprochable et même édifiante; mais, éclairé tout à coup par une grâce du ciel, il s'aperçut qu'il s'en fallait de beaucoup qu'il fût un véritable disciple de Jésus-Christ. Il commença donc par demander à l'évêque de Burgos la permission de se démettre de ses bénéfices, permission qu'il n'obtint qu'avec peine, et il ne se réserva qu'une chapelle, où il disait la messe tous les jours; souvent aussi il y prêchait et enseignait aux ignorants les mystères de la foi. Il menait une vie pauvre et mortifiée, et consacrait à la prière, à la méditation et à des lectures pieuses la plus grande partie de son temps. Désirant acquérir une connaissance plus approfondie de la religion, il se rendit, avec l'autorisation de son évêque, à l'université de Salamanque, où il se livra pendant quatre ans à l'étude de la théologie; après quoi il fut employé aux fonctions du saint ministère dans la paroisse de Saint-Sébastien. Il y passa neuf ans, logé chez un pieux chanoine, qui lui laissait une entière liberté de suivre son attrait pour les austérités. La pierre, dont il était attaqué, lui faisait souffrir par intervalles des douleurs horribles, et il fut même obligé de subir l'opération de la taille. Dès qu'il fut guéri, il se retira en 1463 chez les Ermites de Saint-Augustin établis à Salamanque, et fit profession l'année suivante. Ses supérieurs l'ayant chargé d'annoncer la parole de Dieu, ses sermons, auxquels on accourait en foule, produisirent les effets les plus admirables, et eurent bientôt renouvelé la ville de Salamanque. On vit disparaître surtout l'esprit de haine et d'animosité qui régnait parmi les nobles, et qui produisait depuis longtemps les plus funestes effets. La manière dont il avait rempli la charge importante de maître des novices, le fit élire, en 1471, prieur du couvent. Jean s'attacha surtout à conduire ses religieux par la voie de l'exemple, qui est beaucoup plus efficace que celle de l'autorité, et il pratiquait le premier ce qu'il exigeait des autres. Il était regardé comme un saint, non-seulement dans sa communauté, mais aussi au dehors. Comme Dieu lui avait accordé, entre autres faveurs extraordinaires, le don du discernement des esprits, et qu'il pénétrait dans les replis les plus secrets des consciences, on venait en foule se confesser à lui; mais s'il entendait tous ceux qui se présentaient, il usait d'une rare discrétion dans l'administration du sacrement de pénitence, et différait l'absolution à ceux qui ne lui paraissaient pas suffisamment

disposés. La courageuse liberté avec laquelle il reprenait le vice dans quelque personne qu'il se rencontrât lui attira diverses persécutions. Un certain duc, furieux de ce qu'il l'avait exhorté à ne plus opprimer ses vassaux, chargea deux assassins de lui ôter la vie; mais ces misérables ne furent pas plutôt en présence de Jean, que, déchirés par les remords, ils se jetèrent à ses pieds et lui demandèrent pardon. Le duc étant tombé malade rentra aussi en lui-même, et son repentir lui mérita de recouvrer la santé par les prières du saint, qui se rendit près de lui pour lui donner sa bénédiction. Saint Jean de Sahagun, se voyant attaqué de la maladie dont il mourut, prédit le moment de sa mort, qui arriva le 11 juin 1479. Sa sainteté ayant été attestée par plusieurs miracles, Clément VIII le béatifia en 1601, et Alexandre VIII le canonisa en 1690. Son office fut inséré, par ordre de Benoît XIII, dans le bréviaire romain sous le 12 juin.

JEAN DE DUKLA (le bienheureux), franciscain, né au commencement du XVᵉ siècle, à Dukla en Pologne, entra jeune encore chez les religieux conventuels de l'ordre de Saint-François ; mais il les quitta ensuite pour entrer chez les Franciscains de l'Observance, d'après les conseils de saint Jean de Capistran, qui prêchait alors dans la Pologne. Le bienheureux Jean prit pour modèle la sainte Vierge, qu'il honorait d'une manière particulière, et il s'appliqua toute sa vie à imiter ses vertus, surtout son humilité, son obéissance et sa pureté. Chargé par ses supérieurs d'annoncer la parole de Dieu, il opéra des conversions éclatantes ; quoiqu'il fût devenu aveugle sur la fin de sa vie, il n'en continua pas moins ses prédications. Il mourut à Léopold le 27 septembre 1484. Clément XII autorisa son culte et permit aux Polonais et aux Lithuaniens de l'honorer comme un de leurs patrons. — 19 juillet.

JEAN L'ANGE (le bienheureux), de l'ordre des Servites, mourut l'an 1506, et il est honoré à Milan le 24 octobre.

JEAN-ANGE PORRO (le bienheureux), religieux servite, naquit avant le milieu du XVᵉ siècle, et sortait d'une famille noble du Milanais. Il entra de bonne heure dans l'ordre des Servites, et fit pendant son noviciat de grands progrès dans la vertu. Après sa profession, son goût pour la solitude, le silence et l'oraison le porta à se retirer sur le Mont-Sénario, lieu célèbre, regardé comme le berceau de son ordre. Il passa vingt ans dans cet ermitage, dont il fut élu supérieur. Ensuite le désir d'une solitude plus profonde encore le décida à s'enfoncer dans une des cavernes de la montagne, habitée autrefois par les saints fondateurs des Servites. Malgré le soin qu'il prenait de vivre caché, sa sainteté le fit bientôt connaître au loin ; son supérieur général lui confia la charge importante de maître des novices, et les jeunes religieux qu'il forma à la vie du cloître contribuaient puissamment à faire fleurir dans l'ordre la ferveur et la régularité. Son grand âge et ses infirmités l'obligèrent à se retirer à Milan : il y passa le reste de ses jours dans une cellule, où il mourut le 24 octobre 1506. Clément XII approuva le culte qu'on lui rendait depuis longtemps, et Clément XIII autorisa son office dans tout l'ordre des Servites. — 16 novembre.

JEAN LICCIS (le bienheureux), dominicain, né en 1397, près de Palerme en Sicile, de parents si pauvres qu'ayant perdu sa mère à l'âge de six mois, son père ne put lui procurer une nourrice. On ne lui donnait pour nourriture que du jus de grenades, lorsqu'une femme charitable, touchée de l'état d'épuisement où il se trouvait réduit, se chargea de l'allaiter. Elle reçut bientôt après la récompense de sa bonne action ; car son mari, qui était impotent, n'eut pas plutôt touché le jeune orphelin, qu'il se trouva guéri. Jean, dès son bas âge, aimait la prière, le jeûne et les mortifications corporelles. Lorsqu'il fut question de choisir un état, il prit l'habit chez les Dominicains. Ses supérieurs lui ayant reconnu du talent pour la prédication le chargèrent d'annoncer la parole de Dieu. Il s'acquitta de cette fonction avec tant de zèle et d'éloquence qu'il faisait entrer la componction dans les cœurs les plus endurcis, et qu'il arrachait des larmes aux plus insensibles. Il avait rendu de grands services à l'Eglise et rempli dans son ordre les charges les plus honorables, lorsque, parvenu à l'âge de cent quinze ans, il termina sa longue carrière de bonnes œuvres par une sainte mort, en 1511. L'idée qu'on avait de sa sainteté était si grande, que pendant trois jours que son corps resta exposé avant son inhumation, il se fit un concours immense des populations de l'île, qui venaient de très-loin vénérer sa dépouille mortelle. De nombreux miracles opérés par son intercession lui firent rendre un culte public, qui fut approuvé par Benoît XIV en 1753. — 14 novembre.

JEAN DE DIEU (saint), fondateur de l'ordre de la Charité, naquit à Montemajor-El-Novo en Portugal, l'an 1495, de parents peu riches, mais pieux. Il quitta très-jeune sa famille et sa patrie pour satisfaire le désir qu'il avait de voyager. Son départ causa tant de douleur à sa mère, qu'elle en mourut au bout de trois semaines. Il n'alla pas loin avant que ses ressources ne fussent épuisées, et la nécessité le contraignit à servir, en qualité de berger dans la Castille. Le comte d'Oropesa, son maître, ayant levé une compagnie d'infanterie, en 1522, Jean s'y enrôla et servit dans la guerre que l'Espagne faisait alors à la France, et dans celle que Charles-Quint fit aux Turcs ; mais la licence des camps lui fit perdre insensiblement la piété et même la crainte de Dieu. Sa compagnie ayant été licenciée en 1536, il se mit au service d'une dame des environs de Séville en qualité de berger. A peine fut-il éloigné du tumulte des armes qu'il se mit à réfléchir sur l'état de son âme. La vue des désordres auxquels il s'était livré lui causait les plus vifs remords, et il eut le bonheur de correspondre à la grâce qui le rappelait à Dieu. Il commença

par se livrer, autant que lui permettaient ses occupations, à la prière et aux exercices de la pénitence : persuadé que le meilleur moyen de satisfaire à la justice divine était de se dévouer au service des malheureux, il passa en Afrique, afin de porter aux esclaves chrétiens des secours et des consolations. Il espérait aussi pouvoir obtenir la couronne du martyre après laquelle il soupirait ardemment. Etant à Gibraltar, il y rencontra un gentilhomme portugais que le roi Jean III avait dépouillé de ses biens et condamné à l'exil. Comme on le conduisait à Ceuta en Barbarie, Jean s'embarqua sur le vaisseau qui le portait avec sa femme et ses enfants, et se mit gratuitement à son service. Arrivé à Ceuta, le gentilhomme tomba dangereusement malade, et fut obligé, pour subsister, de vendre le peu qu'il avait emporté de son pays. Lorsque cette ressource fut épuisée, Jean vendit à son tour ce qu'il possédait et en consacra le produit à l'entretien de son maître. Il alla ensuite travailler aux ouvrages publics et employa au soulagement de celui qu'il servait le salaire de ses journées. L'apostasie d'un de ses compagnons et les avis de son confesseur le déterminèrent à revenir en Espagne. Débarqué à Gibraltar, il se mit à vendre des images et des livres de piété, ce qui lui fournissait l'occasion d'exhorter à la vertu ceux qui s'adressaient à lui. En 1538, il alla établir une boutique à Grenade, et, le jour de la fête de saint Sébastien, il alla entendre Jean d'Avila, le plus célèbre prédicateur d'Espagne, qui prêchait cette fête. Il fut si touché du sermon, qu'il versa un torrent de larmes et remplit l'église de ses cris et de ses gémissements. Il se frappait la poitrine et demandait tout haut miséricorde pour ses péchés. Sorti de l'église, il se mit à courir les rues, s'arrachant les cheveux et faisant des choses si étranges que la populace le poursuivit à coups de pierres et de bâtons, comme un insensé, de manière qu'il était tout couvert de boue et de sang lorsqu'il rentra chez lui. Après avoir donné aux pauvres tout ce qu'il avait sans réserver la moindre chose, il recommença à contrefaire l'insensé et à courir de nouveau dans les rues. Quelques personnes, touchées de pitié, l'arrêtèrent et le conduisirent à Jean d'Avila, qui découvrit bientôt que celui qu'on lui amenait n'était pas tel qu'il paraissait à l'extérieur; après l'avoir entretenu en particulier, il entendit sa confession générale, lui donna des avis salutaires et lui promit de l'assister en toute occasion. Jean, par un amour excessif des humiliations, ayant de nouveau contrefait l'insensé, on l'enferma comme frénétique dans un hôpital, et pour le guérir de sa prétendue maladie, on lui administra les remèdes les plus violents. Il se prêta à tout ce qu'on voulut, par esprit de pénitence et pour l'expiation de ses péchés. Jean d'Avila, qui alla le visiter, le trouva tout exténué et le corps couvert de plaies, par suite des coups de fouet qu'on lui avait administrés, mais l'âme pleine de vigueur et saintement avide de souffrances. Quoique édifié de ses dispositions, il lui conseilla cependant de ne pas continuer ce genre de vie, mais de s'appliquer à quelque chose d'où il pût résulter quelque utilité pour lui ou pour le prochain. Il suivit les avis de son vénérable directeur, et il surprit beaucoup ses gardiens en reprenant subitement son état naturel. Dès le jour même il se mit à servir les malades, et il sortit de l'hôpital le jour de sainte Ursule, 1539. Il fit ensuite un pèlerinage à Notre-Dame de Guadeloupe en Estramadure, afin de mettre sous la protection de la sainte Vierge sa personne et la résolution qu'il avait prise de se consacrer au soulagement des pauvres. De retour à Grenade, il commença par vendre du bois au marché, et il employait à secourir les malheureux le gain qu'il retirait de ce commerce. Bientôt après, c'est-à-dire en 1540, il loua une maison pour y retirer les pauvres malades, et il pourvut à tous leurs besoins. Telle fut la fondation de l'ordre de la Charité, qui s'est depuis répandu dans toute la chrétienté. Saint Jean de Dieu passait les jours près des malades et employait les nuits à en transporter de nouveaux dans son établissement, qui excitait l'admiration universelle. Aussi les habitants de Grenade s'empressaient à l'envi de le pourvoir de tout ce dont les pauvres avaient besoin. L'archevêque le prit sous sa protection et donna des sommes considérables pour assurer sa durée, et cet exemple eut des imitateurs. L'évêque de Tuy, président de la chambre royale de Grenade, ayant retenu un jour le saint à dîner, il conçut de lui la plus haute idée. Ce fut ce prélat qui lui donna le nom de Jean de Dieu, et qui lui prescrivit la forme de l'habit qu'il devait porter. Jean ne dressa point de règle pour ceux qui se consacraient, à son exemple et sous ses auspices, au soulagement des malades, parce qu'il ne pensait pas à fonder un ordre religieux. Le marquis de Tarisa, qui voulait mettre à l'épreuve le désintéressement du saint, se déguisa un jour pour aller lui demander de quoi poursuivre un procès qu'il disait être juste et indispensable. Jean lui donna vingt-cinq ducats, le seul argent qu'il eût alors. Le marquis, très-édifié d'une pareille générosité, lui rendit les vingt-cinq ducats, y joignit cent cinquante écus d'or, et pendant tout le temps qu'il fut à Grenade il envoya tous les jours à l'hôpital du saint d'abondantes provisions. Un jour, le feu ayant pris à cet hôpital, Jean, vivement alarmé du danger que couraient les pauvres malades, s'exposait à tout pour les arracher aux flammes, les chargeait sur son dos les uns après les autres, et les emportait à travers le feu. On regarda comme un miracle que ni lui ni ceux qu'il transportait n'eussent reçu aucune atteinte de l'incendie. Sa charité était trop ardente pour se renfermer dans l'enceinte de son établissement. Il fit faire une recherche exacte de tous les pauvres de la province, afin de pourvoir à leurs besoins, soit en leur fournissant des secours à domicile, soit en leur procurant du travail. Sa sollicitude s'étendait principalement sur les jeunes personnes que la misère aurait pu

entraîner dans le désordre, et il s'appliquait avec non moins de zèle à retirer du vice celles qui avaient eu le malheur de succomber. On le vit plus d'une fois aller, le crucifix à la main, trouver des pécheresses publiques, et les conjurer avec larmes d'entrer dans la voie de la pénitence : il en convertit plusieurs et pourvut à leur subsistance, afin qu'elles ne fussent plus exposées au danger de retomber. A cette vie si active Jean de Dieu joignit la vie contemplative : il possédait à un haut degré le don des larmes et l'humilité. Cette dernière vertu éclata surtout dans le voyage qu'il fit à Valladolid, où était la cour. Le roi et les princes lui donnèrent à l'envi des marques éclatantes de leur estime et lui remirent des sommes considérables qu'il distribua à Valladolid même et dans les environs. Quant aux honneurs dont on le combla, il les supportait plus difficilement que les humiliations. Une femme l'ayant un jour traité d'hypocrite et accablé d'injures, il lui donna secrètement de l'argent pour l'engager à répéter sur la place publique ce qu'elle avait dit. Il y avait dix ans qu'il administrait son hôpital avec un zèle et un dévouement admirables, lorsqu'il tomba malade : cet accident fut principalement attribué aux peines qu'il s'était données pendant une inondation pour retirer de l'eau plusieurs effets appartenant aux pauvres et pour sauver un homme qui allait se noyer. Il dissimula d'abord son mal, de peur qu'on ne l'obligeât à modérer ses fatigues et ses austérités ; mais il prit la précaution de faire l'inventaire de tout ce qui était dans son hôpital, revit tous les comptes ainsi que les sages règlements qu'il avait dressés pour l'administration du spirituel et du temporel. L'archevêque de Grenade lui ayant fait part d'une plainte portée contre lui sur ce qu'il avait reçu dans son établissement des vagabonds et des femmes de mauvaise vie, il se jeta aux pieds du prélat, et après s'être reconnu coupable de ce qu'on lui reprochait : *Je ne reconnais point*, ajouta-t-il, *de plus grand pécheur dans mon hôpital que moi-même, qui suis indigne de manger le pain des pauvres.* Le prélat, touché de cette candeur, laissa le tout à sa discrétion. Sa maladie devint bientôt si grave qu'il ne lui fut plus possible de la cacher. Une dame noble et riche, nommée Anne Ossorio, ayant appris cette nouvelle, vint le voir et le trouva couché dans sa petite cellule, n'ayant d'autre couverture qu'une vieille casaque, et pour oreiller, au lieu de la pierre dont il se servait ordinairement, que le panier dans lequel il plaçait les aumônes qu'il ramassait. Les malades et les pauvres fondaient en larmes autour de son lit dans la crainte de perdre leur père. La pieuse dame, vivement touchée de ce tableau, s'entendit avec l'archevêque, et celui-ci commanda à Jean de lui obéir comme à lui-même. Anne, ainsi autorisée, l'obligea à quitter l'hôpital, ce qu'il fit après avoir nommé supérieur Antoine Martin, et recommandé à ceux qui le secondaient l'obéissance et la charité. Sur le point de partir, il voulut encore faire une visite à Jésus-Christ dans le saint sacrement ; mais il y restait si longtemps que Anne Ossorio l'interrompit pour le faire monter dans son carrosse. Elle le conduisit chez elle afin de le soigner dans sa maladie, conjointement avec ses filles. Comme on lui lisait souvent la passion de Jésus-Christ, cette lecture lui inspirait les plus vifs sentiments d'humilité, en considérant qu'il était bien mieux traité que le Sauveur mourant. Lorsqu'on sut qu'il était près de sa fin, toute la noblesse vint le visiter, et les magistrats le prièrent de donner sa bénédiction à la ville. Jean leur répondit qu'ils ne devaient pas demander la bénédiction d'un aussi grand pécheur que lui ; mais, sur un ordre de l'archevêque, qui appuyait la demande des magistrats, il donna la bénédiction qu'on désirait avec tant d'ardeur, et il fit les exhortations les plus pathétiques à tous ceux qui étaient présents. L'archevêque dit la messe dans sa chambre, entendit sa confession et lui administra les derniers sacrements. Il lui promit ensuite de payer toutes ses dettes et de pourvoir aux besoins de son hôpital. Jean était encore à genoux devant l'autel, faisant son action de grâces, lorsqu'il expira le 8 mars 1550, étant âgé de cinquante-cinq ans. L'archevêque présida à ses funérailles, auxquelles assistèrent le clergé séculier et régulier, la cour et la noblesse. Plusieurs miracles ayant attesté sa sainteté, Urbain VIII le béatifia en 1630 et Alexandre VIII le canonisa en 1690. Son corps avait été transféré en 1664 dans l'église de ses disciples, auxquels Pie V avait donné la règle de saint Augustin. En 1573, ce même pape avait approuvé leur institut sous le nom d'ordre de la Charité. — 8 mars.

JEAN MARINON (le bienheureux), religieux de l'ordre des Théatins, naquit à Venise, le jour de Noël de l'année 1490, et reçut au baptême le nom de François, qu'il changea en celui de Jean, lorsqu'il fit sa profession religieuse. Il montra pour la piété des dispositions si précoces, qu'on l'admit à la première communion lorsqu'il n'avait encore que sept ans. Envoyé ensuite par ses parents à l'université de Padoue, il ne fréquenta que des étudiants d'une conduite exemplaire, et il se lia d'une étroite amitié avec Lippoman, qui devint dans la suite l'un des plus savants et plus dignes évêques de son siècle. C'est surtout à sa fidélité aux pratiques de la religion qu'il dut de conserver l'innocence de ses mœurs au milieu d'une jeunesse licencieuse. Etant entré dans l'état ecclésiastique, il devint prêtre, et il fut ensuite attaché au service de l'église de Saint-Pantaléon de Venise. Deux ans après, son amour pour les pauvres lui fit accepter la place de supérieur de l'hospice des incurables et des orphelins. Il donna dans ce poste des preuves d'un dévouement sublime durant la peste qui désola Venise en 1528. Pour l'en récompenser, on le nomma chanoine de l'église de Saint-Marc ; il se démit bientôt après de sa riche prébende, pour entrer dans la congrégation de Saint-Gaétan,

nouvellement établie à Venise, et il y fit profession en 1530. Ses vertus causaient une telle admiration à ceux qui en étaient témoins, que saint André Avellin disait, en parlant de lui, qu'il était, par ses paroles et par ses actions, une image parfaite de la vraie sainteté. Le bienheureux Jean Marinon fut nommé plusieurs fois supérieur de sa congrégation, et il possédait dans un degré éminent le don de discerner les esprits. Quand il annonçait la parole de Dieu, l'onction apostolique qui caractérisait ses discours attirait un concours prodigieux d'auditeurs. Pendant qu'il résidait à Naples, on lui confia la direction d'un couvent de religieuses, auxquelles il fit faire de grands progrès dans la perfection, par la grande connaissance qu'il avait des règles de la spiritualité. Il établit aussi dans cette ville un mont-de-piété pour secourir les familles dans la détresse, et ce mont-de-piété est devenu dans la suite un des principaux établissements de la ville de Naples. Il refusa l'archevêché de cette capitale, auquel le pape voulait le nommer; mais il continua d'y exercer le saint ministère, surtout la confession et l'administration des malades, deux fonctions dans lesquelles il déployait un talent rare pour rétablir la paix dans les consciences troublées, et pour inspirer de la confiance aux moribonds. Dans sa dernière maladie, il fut assisté par saint André Avellin et par le bienheureux Paul d'Arezzo, théatins comme lui, et c'est entre les bras de ces deux illustres serviteurs de Dieu qu'il mourut le 13 décembre 1562, âgé de 72 ans, après avoir été favorisé pendant sa vie du don des miracles et de celui de prophétie. Clément XIII autorisa, en 1762, le culte du bienheureux Marinon. — 13 décembre.

JEAN D'OSTERWICH (le bienheureux), chanoine régulier de Saint-Augustin, et l'un des martyrs de Gorcum, était directeur d'un couvent de religieuses de son ordre à Gorcum. Il était parvenu à un âge avancé, et depuis longtemps il soupirait après la couronne du martyre : ses vœux furent exaucés, lors de la prise de cette ville par les calvinistes. Ayant été arrêté avec dix-huit religieux et prêtres séculiers, on leur offrit la vie et la liberté s'ils voulaient renier la primauté du pape et la présence réelle de Jésus-Christ dans l'eucharistie. Tous s'y étant refusés, on les conduisit à Dordrecht, ensuite à la Brille, et après leur avoir fait souffrir les supplices les plus horribles, ils furent pendus près de cette dernière ville, le 9 juillet 1572. Leurs reliques furent enlevées secrètement l'an 1615, par ordre de l'archiduc Albert, et transportées à Bruxelles, d'où elles furent distribuées à un grand nombre d'églises. Clément X, en 1674, les déclara martyrs et bienheureux. Il permit en même temps leur culte à la Hollande et aux ordres religieux auxquels ces martyrs appartenaient — 9 juillet.

JEAN (le bienheureux), l'un des martyrs de Gorcum, avait été religieux dominicain, et il était curé de Hornaire lorsqu'il fut arrêté à Gorcum par les calvinistes qui venaient de prendre cette ville et qui, au mépris de la capitulation, firent prisonniers tous les ecclésiastiques qu'ils purent saisir. Après une longue et cruelle détention, et après d'horribles tortures pour leur faire renier la présence réelle du corps de Jésus-Christ dans l'eucharistie et la primauté du pape, l'apostat Guillaume de la Marck, comte de Lumey, les fit conduire à la Brille, où ils furent pendus le 9 Juillet 1572. Jean et ses compagnons furent déclarés martyrs, et béatifiés en 1674 par Clément X. En 1615, leurs reliques avaient été apportées secrètement de Brille à Bruxelles, d'où on les distribua à plusieurs églises de la Flandre et des provinces voisines. — 9 Juillet.

JEAN RIXTEL (le bienheureux), moine de l'ordre de Saint-Jérôme et martyr, fut mis à mort avec le bienheureux Adrien Tisserand, son confrère, l'an 1572. Après de cruels tourments, ils subirent le dernier supplice à Goude, près de Rotterdam, par ordre du comte de Lumey, chanoine apostat. — 25 novembre.

JEAN DE LA CROIX (saint), dont le nom de famille était Yépez, né en 1542 à Fontibère, près d'Avila dans la Vieille-Castille, perdit son père lorsqu'il était encore enfant; sa mère, qui se trouvait sans ressources et chargée de trois orphelins en bas âge, s'étant retirée avec eux à Médina, envoya Jean au collége des Jésuites de cette ville pour y apprendre la grammaire. Bientôt l'administrateur de l'hôpital, charmé de sa piété, le prit avec lui pour l'aider dans le service des malades, et Jean y déploya un zèle et une charité beaucoup au-dessus de son âge. On l'admirait surtout dans les exhortations touchantes qu'il adressait aux malades pour leur inspirer les sentiments dont ils devaient être pénétrés. Quoique ces bonnes œuvres lui prissent une partie de son temps, elles ne l'empêchaient pas de continuer ses études, et à vingt-un ans il entra chez les carmes de Médina, choisissant cet ordre religieux de préférence à tout autre, à cause de sa dévotion envers la sainte Vierge. Après son noviciat, pendant lequel il montrait déjà ce qu'il devait être un jour, ses supérieurs l'envoyèrent à Salamanque pour faire sa théologie. Il y continua les austérités qu'il pratiquait depuis son enfance, et s'étant logé dans une cellule étroite et obscure, il prit pour lit un ais creusé en forme de cercueil. Il portait un rude cilice et se livrait à des jeûnes ainsi qu'à d'autres mortifications incroyables, qu'il sanctifiait par l'exercice continuel de la prière. Après avoir terminé avec distinction son cours de théologie, il fut ordonné prêtre en 1567, malgré le désir qu'il avait de n'être que frère convers. Pendant que le désir d'une plus grande solitude le faisait délibérer sur le projet d'entrer chez les Chartreux, sainte Thérèse, qui travaillait alors à la réforme du Carmel, vint à Médina, et dans un entretien qu'elle eut avec lui, elle lui déclara qu'il était appelé à se sanctifier dans son ordre et non dans un autre; elle ajouta qu'étant autorisée à établir deux maisons réformées

pour les hommes, elle comptait sur lui pour cet important ouvrage. Lorsqu'elle eut fondé au village de Durvelle son premier monastère d'hommes, Jean s'y retira et fut bientôt joint par d'autres religieux qui voulaient embrasser la réforme, et tous ensemble ils renouvelèrent leurs vœux le premier dimanche de l'Avent de l'année 1568. Telle fut l'origine des Carmes déchaussés, dont l'institut fut approuvé par Pie V et confirmé par Grégoire XIII. Ils portaient si loin les austérités dans le commencement, que sainte Thérèse crut nécessaire de leur prescrire une mitigation. Jean, qui donnait aux autres religieux l'exemple de la ferveur, fut exercé par les épreuves les plus rigoureuses. Il vit succéder aux douceurs de la contemplation une sécheresse spirituelle, suivie d'un trouble intérieur de l'âme, de scrupules et du dégoût des exercices de piété. Assailli par de violentes tentations, il lui semblait que l'enfer était prêt à l'engloutir, et il a décrit, dans son livre, intitulé *La nuit obscure*, les angoisses qu'il éprouvait. Les rayons de la lumière divine percèrent enfin les ténèbres dont il était environné ; mais de nouvelles épreuves succédèrent aux premières, et il tomba dans une tristesse si profonde, qu'il serait mort de douleur, si la grâce ne l'eût soutenu. Le calme reparut enfin, et fut suivi des consolations les plus abondantes. Les douceurs de l'amour divin faisaient sur son âme une impression, si vive qu'elle était comme plongée dans un torrent de délices, et dans ses transports, elle s'elevait jusqu'à l'union divine, qui est le plus haut degré de la contemplation. La vie de Jean de la Croix offre une alternative continuelle de peines intérieures et de consolations sensibles ; jamais il ne reçut de faveurs extraordinaires qu'elles n'eussent été précédées de quelque grande tribulation. Sainte Thérèse étant prieure du couvent d'Avila, saint Jean y fut envoyé comme directeur en 1476. Il eut bientôt, de concert avec la sainte, déterminé les religieuses à renoncer aux visites du parloir avec des séculiers, ainsi qu'aux autres abus qui s'étaient glissés dans la communauté. Il prêchait avec tant d'onction qu'on venait l'entendre de toutes parts avec empressement, et beaucoup de gens du monde lui confièrent la direction de leur conscience. Dieu l'affligea par de nouvelles peines, en permettant qu'il trouvât des persécuteurs dans ses propres frères. Les anciens Carmes s'opposaient à la réforme, et la traitaient de rébellion contre l'ordre, quoique sainte Thérèse ne l'eût entreprise qu'avec l'approbation du général. Dans leur chapitre, tenu à Placentia, ils condamnèrent Jean de la Croix comme un fugitif et un apostat, et envoyèrent des officiers de justice pour l'enlever du couvent et le traîner en prison. Comme les habitants d'Avila étaient pénétrés pour lui de la plus profonde vénération, on ne le laissa pas dans cette ville, mais on le conduisit à Tolède, où il fut renfermé dans une cellule obscure, et pendant neuf mois qu'il y fut détenu, on ne lui donna pour toute nourriture que du pain, de l'eau et quelques petits poissons. Ayant enfin recouvré sa liberté par le crédit de sainte Thérèse, il fut établi supérieur du petit couvent du Calvaire. En 1579, il fonda celui de Baëza, et en 1581 il fut chargé de gouverner celui de Grenade. On l'élut en 1585 vicaire provincial d'Andalousie, et en 1588 premier définiteur de l'ordre; c'est pendant qu'il exerçait cette dernière dignité qu'il fonda le couvent de Ségovie. La multiplicité de ses occupations ne lui fit jamais rien diminuer de ses austérités : il ne dormait que deux ou trois heures chaque nuit et passait le reste devant le saint sacrement. Son amour pour les souffrances était tel que la vue d'un crucifix suffisait pour lui donner des ravissements et le faire fondre en larmes. Le nom seul de croix le fit un jour tomber en extase, en présence de la mère Anne de Jésus. Il y avait trois choses qu'il demandait souvent à Dieu : la première, de ne passer aucun jour de sa vie sans souffrir quelque chose ; la seconde, de ne point mourir supérieur, et la troisième, de finir sa vie dans l'humiliation et le mépris. Le feu de l'amour divin brûlait tellement son cœur, qu'on ne pouvait l'entendre parler sur ce sujet sans se sentir soi-même embrasé de la même ardeur. On n'admirait pas moins son amour pour le prochain, surtout pour les pauvres, les malades et même pour ses ennemis. Dans le chapitre de l'ordre tenu à Madrid en 1591, ayant parlé avec franchise contre les abus que quelques supérieurs toléraient ou qu'ils voulaient introduire, il n'en fallut pas davantage pour réveiller les mauvaises dispositions où l'on était à son égard, et on le dépouilla de tous ses emplois. Réduit à l'état de simple religieux, il se retira dans le couvent de Pégnuéla, où il mit la dernière main à ses traités mystiques. Jean de la Croix, loin d'être affligé de sa disgrâce, regardait comme un bonheur son exil à Pegnuéla, et ne voulut pas qu'on réclamât en sa faveur auprès du général. Deux religieux de son ordre à qui il avait été obligé, lorsqu'il était provincial, d'interdire la prédication et même la sortie de leur couvent, parce qu'ils avaient secoué le joug de la règle, lui avaient voué une haine implacable. L'un d'eux publia dans toute la province qu'il avait des raisons suffisantes pour faire chasser de l'ordre Jean de la Croix dont il peignait la conduite sous les couleurs les plus odieuses. A de telles imputations Jean ne fit qu'une seule réponse : c'est qu'il souffrirait avec joie les peines qu'on lui infligerait. Bientôt il se vit abandonné de tout le monde, parce qu'on craignait, en prenant son parti, d'être enveloppé dans sa disgrâce. Cependant la vérité se fit jour, et l'innocence finit par triompher. Etant tombé malade, son provincial voyant qu'il ne pourrait trouver à Pegnuéla les secours que réclamait sa situation, lui proposa de se retirer soit à Baëza, dont le prieur était son ami, soit à Ubéda, que gouvernait un de ces deux religieux qui s'étaient déclarés ses ennemis. Saint Jean de la Croix pré-

féra ce dernier couvent, par un effet de son amour pour les souffrances; mais la fatigue du voyage augmenta son mal et lui causa à la jambe une inflammation qui dégénéra en ulcère : les chirurgiens furent obligés de lui faire des opérations très-douloureuses qu'il supporta sans proférer la moindre plainte. Il survint une fièvre violente qui ne lui laissait aucun repos; ce qui n'empêcha pas l'indigne prieur de le traiter de la manière la plus révoltante. Il défendait à ses religieux d'aller le voir et changea l'infirmier, parce qu'il le soignait avec charité. Lui-même ne parlait au saint que pour l'accabler de reproches outrageants, ne lui fournissait que ce qui était absolument nécessaire pour ne pas mourir, et lui refusait tous les adoucissements qu'on lui envoyait du dehors. Pour comble de peine, Jean retomba dans cette désolation intérieure qu'il avait autrefois éprouvée. Le provincial étant venu au couvent d'Ubéda, apprit avec indignation ce qui se passait, et fit ouvrir la porte de la cellule où le saint était renfermé, disant qu'un pareil modèle de vertu ne devait pas seulement être connu de ses frères, mais du monde entier. Le prieur reconnut enfin ses torts et en demanda pardon. Lorsque saint Jean de la Croix fut sur le point de quitter ce monde, il s'écria : *Gloire à Dieu !* puis pressant le crucifix sur son cœur, il dit : *Seigneur, je remets mon âme entre vos mains*, et expira tranquillement le 14 décembre 1591, à l'âge de quarante-neuf ans. Les miracles opérés par son intercession après sa mort ayant été juridiquement constatés, il fut canonisé en 1726 par Benoît XIII, qui fixa sa fête au 24 novembre. Sainte Thérèse, en parlant de lui dans ses ouvrages, dit que c'était une des âmes les plus pures de l'Église, que Dieu lui avait communiqué de grands trésors de lumière et que son entendement fut rempli de la science des saints. La vie et les écrits de saint Jean de la Croix prouvent que cet éloge n'a rien d'exagéré. Nous avons de lui : 1° la *Nuit obscure;* 2° la *Montée du Carmel;* 3° l'*Exposition des Cantiques;* 4° la *Vive flamme du divin amour.* Tous ces ouvrages roulent sur des matières de la plus haute mysticité et ne peuvent convenir qu'aux personnes favorisées du don de la contemplation. — 24 novembre.

JEAN SOAN (saint), jésuite et martyr au Japon, fut arrêté avec deux de ses confrères et plusieurs autres, tant religieux que laïques, par ordre de l'empereur Taycosama et conduit à Méaco pour y avoir le nez et les oreilles coupées; mais on se contenta de leur couper une partie de l'oreille gauche. On les conduisit ensuite sur une montagne près de Nangazacki, où ils furent attachés chacun à une croix avec un collier de fer au cou. Lorsque les croix furent dressées et fixées dans la terre, les bourreaux percèrent avec des lances le côté des martyrs, joyeux d'avoir ce double trait de ressemblance avec leur divin maître, pour qui ils souffraient la mort. Ils furent crucifiés le 5 février 1597. Urbain VIII les mit au nombre des saints. — 5 février.

JEAN-FRANÇOIS DE SAINT-MICHEL (saint), frère lai et l'un des vingt-six martyrs du Japon, pendant la persécution de l'empereur Taycosama, fut attaché à une croix sur une montagne près de Nangazacki et eut le côté percé d'une lance, l'an 1597. Urbain VIII le canonisa ainsi que ses compagnons. — 5 février.

JEAN CHIMOIA (saint), l'un des vingt-six martyrs du Japon, était Japonais, et confessa Jésus-Christ pendant la persécution de l'empereur Taycosama. Après de cruelles tortures, il fut crucifié avec ses compagnons sur une montagne, près de Nangazacki, le 5 février 1597. Ils furent déclarés martyrs et mis au nombre des saints par Urbain VIII. — 5 février.

JEAN DE RIBERA (le bienheureux), patriarche d'Antioche et archevêque de Valence, était fils de dom Pédro de Ribera, duc d'Alcala et vice-roi de Naples. Il naquit à Séville le 13 mars 1532. Son père, qui était un chrétien fervent, ne négligea rien pour le former à la piété et pour lui inspirer le goût de la vertu. Il l'envoya dès l'âge le plus tendre à l'université de Salamanque, ensuite à celle de Séville, pour y faire ses études. Après avoir terminé ses cours de la manière la plus brillante, Jean de Ribera reçut à Salamanque le bonnet de docteur en présence d'une foule de jeunes gentilshommes que la réputation du candidat avait attirés à cette cérémonie. La fréquentation des écoles publiques, où abonde une jeunesse souvent libertine, n'altéra nullement l'innocence de ses mœurs; aussi son père voyant une vertu si solide dans un âge si critique, ne combattit pas sa vocation qui l'appelait au service des autels. Jean, après avoir fait ses études théologiques, reçut la prêtrise le 7 mai 1557. Vivement pénétré de l'excellence du saint état qu'il venait d'embrasser, il célébrait les saints mystères avec la plus grande dévotion, et sa foi était si vive, qu'il lui semblait souvent voir Jésus-Christ présent dans l'eucharistie. Sa réputation de science et de piété étant parvenue jusqu'à Philippe II, roi d'Espagne, ce prince le nomma évêque de Badajoz; mais pour lui faire accepter cette dignité, il fallut un ordre du pape. Pendant qu'il se préparait dans la retraite à recevoir l'onction épiscopale, il fut nommé par le pape patriarche d'Antioche, et par le roi archevêque de Valence. Ce diocèse renfermait encore un grand nombre de familles musulmanes qui jouissaient, en vertu de divers traités, du libre exercice de leur culte, ce qui excitait entre eux et les catholiques des haines et quelquefois des collisions. A peine arrivé à Valence, le nouvel archevêque s'occupa de réparer les maux que la présence des infidèles faisait à la foi et à la piété. La pluralité des femmes, autorisée par leur religion, la dissolution de leurs mœurs, l'habitude qu'ils avaient de faire travailler leurs esclaves le dimanche, étaient pour les fidèles une cause puissante de relâchement et de

désordre. Il y opposa d'abord tout ce qu'un zèle prudent et éclairé pouvait lui suggérer de plus efficace, aumônes, jeûnes, prières, instructions, visites pastorales; mais voyant que ces moyens produisaient peu de résultats, il crut expédient de solliciter, près du conseil suprême de Castille, l'expulsion totale des Maures. Des raisons d'Etat firent d'abord repousser cette mesure comme impolitique; mais il revint à la charge et il finit par obtenir sous Philippe III, en 1610, un décret rendu par le conseil de Castille, qui ordonnait sous peine de mort à tous les Maures de sortir des terres d'Espagne dans le délai de trente jours. Quelque jugement que l'on porte sur cette mesure, le saint archevêque, dont les intentions étaient droites, ne se proposait en cela que la gloire de Dieu et le bien de la religion; ce qui le prouve c'est qu'il adoucit par tous les moyens en son pouvoir le sort des malheureux exilés; et un grand nombre d'entre eux; touchés de la charité qu'il déploya dans cette occasion, abjurèrent leurs erreurs pour embrasser le christianisme. Le bienheureux Jean, qui venait de fonder dans sa ville archiépiscopale le magnifique collège dit *Corpus Christi*, fut nommé malgré lui vice-roi de la province de Valence, et il s'acquitta avec autant de justice que de sagesse des devoirs difficiles que cette charge lui imposait. Sa fermeté, quoique tempérée par la douceur, lui fit des ennemis qui l'attaquèrent avec les armes de la calomnie; mais il n'employa pour sa défense que la patience et l'humilité. Il se montrait le père des pauvres, le protecteur des faibles et des orphelins et le consolateur de tous ceux qui étaient dans la peine. Sa charité ne se renfermait pas dans les limites de son diocèse; mais elle embrassait pour ainsi dire l'humanité tout entière, et il aurait voulu pouvoir verser son sang pour la conversion de ceux qui étaient hors de la voie du ciel. Malgré ses nombreuses occupations, il consacrait plusieurs heures par jour à la prière et à la méditation, où Dieu lui communiquait des grâces extraordinaires. Il fut favorisé du don des miracles et de celui de prophétie. Il prédit, entre autres événements, le désastre de la fameuse expédition navale, envoyée par Philippe II contre l'Angleterre, et qui fut engloutie dans les flots. Le bienheureux Jean de Ribera mourut le 6 janvier 1611, à l'âge de quatre-vingts ans, et bientôt après les peuples se rendirent à son tombeau pour implorer son assistance. Il fut béatifié par Pie VI en 1796. — 6 janvier.

JEAN-BAPTISTE DE LA CONCEPTION (le bienheureux), fondateur de l'ordre des Pères de la Trinité pour la rédemption des captifs, né en 1561 à Almodovar del Campo, près de Calatrava, dans le diocèse de Tolède, d'une famille noble et riche, était fils de Marc Garcia et d'Isabelle Lopez. Sainte Thérèse, qui allait leur demander l'hospitalité toutes les fois qu'elle passait par Almodovar, dit un jour à la mère de Jean-Baptiste, en parlant de lui : *Vous avez là un fils qui doit devenir quelque jour un grand personnage, le directeur d'un grand nombre d'âmes et le réformateur d'une grande œuvre.* Dès l'âge de dix ans, Jean-Baptiste, prenant pour modèles les Pères du désert, cherchait à imiter leur silence, leurs jeûnes et leurs austérités, sans que les remontrances de son père, les larmes de sa mère, les railleries de ses frères et de ses condisciples pussent lui faire quitter ce genre de vie. Il portait un cilice, faisait un usage fréquent de la discipline, et dormait sur une planche, la tête appuyée sur une pierre qui lui servait d'oreiller. Lorsqu'il jeûnait, il ne mangeait guère que du pain sec : plus tard, il renonça à l'usage du vin. Mais à l'âge de treize ans il tomba dangereusement malade par suite de ces pieux excès, et il en serait mort si Dieu ne lui eût rendu miraculeusement la santé au bout de deux ans. A quatorze ans il avait terminé, sous la direction des Carmes déchaussés, à qui son éducation avait été confiée, ses humanités et sa philosophie. Ses parents l'ayant ensuite envoyé à l'université de Baëza pour se perfectionner dans les sciences humaines, il y obtint de brillants succès; mais il ne se laissa pas enfler par l'orgueil de la science, ni corrompre par l'exemple de condisciples licencieux, et conserva toujours cette innocence de mœurs et cette ferveur de piété qui l'avaient fait surnommer le *saint enfant*. Ses études terminées, il revint à Almodovar, et s'appliqua par de ferventes prières et par les conseils de personnes expérimentées, à connaître sa vocation. Il se décida à entrer dans l'ordre des Trinitaires, et pendant son noviciat, ses supérieurs le citaient déjà pour modèle aux plus anciens religieux. Admis à la profession et à la prêtrise, au bout d'un an, il fut chargé de prêcher et de confesser, double fonction qu'il remplit avec le plus grand succès. Quelqu'un lui demandant un jour d'où il tirait la matière de ses sermons, toujours si pleins de doctrine et d'onction : *Le livre d'où je les tire*, répondit-il, *c'est Jésus-Christ et l'oraison.* Déjà depuis quelque temps l'ordre des Trinitaires avait dégénéré de sa ferveur et de sa régularité primitives. Un certain nombre des principaux membres, voulant remédier aux maux causés par le relâchement, s'assemblèrent en 1594, et résolurent d'établir dans chaque province deux ou trois maisons dans lesquelles la stricte observance de la règle serait rigoureusement maintenue, et les religieux devaient venir successivement habiter ces maisons pendant quelque temps. Le couvent du Val de Peguas, dans le diocèse de Tolède, ayant été organisé selon cette réforme, Jean-Baptiste de la Conception s'empressa d'y entrer, et bientôt on lui en confia la direction. Les religieux qui s'y rendaient de toutes les parties de l'Espagne, montraient d'abord beaucoup de ferveur, mais ils se lassaient bientôt d'un genre de vie auquel ils n'étaient plus habitués, et s'en retournaient dans leur ancienne communauté. Jean-Baptiste, voyant que cette mesure ne produisait que des résultats passagers, sollicita et obtint du pape

Clément VIII, en 1598, une bulle qui l'autorisait à faire revivre la règle des Trinitaires dans sa première austérité. Ainsi appuyé par l'autorité du saint-siége, il mit aussitôt la main à l'œuvre; mais il éprouva tous les obstacles qu'il avait prévus. Les moines se soulevèrent contre lui, le calomnièrent et lui firent même plus d'une fois subir de mauvais traitements. Ils réussirent même à indisposer contre lui la cour d'Espagne, qui lui suscita de grandes difficultés. Ses ennemis, furieux de la persistance qu'il mettait dans son entreprise, envoyèrent des scélérats qui s'introduisirent dans le couvent, s'emparèrent de lui, et l'ayant garrotté, le jetèrent dans une fosse, dans l'intention de le faire périr; ils pillèrent ensuite la maison et chassèrent tous les religieux fervents qui l'habitaient. Cependant le bienheureux Jean-Baptiste réussit en peu de temps à établir la réforme dans huit monastères : un grand nombre d'autres l'adoptèrent plus tard, et les religieux qui s'y soumirent prirent le nom de Trinitaires déchaussés, parce qu'ils devaient aller nu-pieds. Le bienheureux Jean-Baptiste de la Conception mourut à Cordoue le 14 février 1615, âgé de cinquante-quatre ans. Plusieurs miracles se sont opérés sur son tombeau, et Pie VII l'a béatifié en 1819. — 14 février.

JEAN DE PRADO (saint), franciscain et martyr, naquit vers la fin du XVIᵉ siècle, dans le royaume de Léon en Espagne, et se fit religieux chez les Franciscains déchaussés de l'Etroite Observance. Ses vertus et ses talents jetèrent bientôt un tel éclat que la congrégation de la Propagande le choisit pour aller prêcher la foi dans les royaumes de Fez et de Maroc. Les mahométans, furieux de ses succès apostoliques, se saisirent de lui, le chargèrent de chaînes et lui firent endurer les plus cruelles tortures, qu'il supporta avec un courage héroïque. Il fut ensuite condamné à être brûlé vif et exécuté le 24 mai 1636. Benoît XIII le béatifia en 1728, et Benoît XIV a inséré son nom dans le Martyrologe romain. — 24 mai.

JEAN-FRANÇOIS RÉGIS (saint), jésuite et apôtre du Velay, naquit le 31 janvier 1597, au village de Foncouverte, dans le diocèse de Narbonne, et sortait d'une famille noble. Il n'avait encore que cinq ans, lorsqu'ayant entendu sa pieuse mère parler des peines éternelles des damnés, il en fut si frappé que dès ce jour, il devint plus sérieux que ne le comportait son âge ; il poussa même la gravité jusqu'à refuser de prendre part aux jeux innocents de ses camarades, et il n'éprouvait plus que du dégoût pour les amusements de l'enfance. Il eut beaucoup à souffrir sous son précepteur, qui était d'une humeur brusque et chagrine ; mais il ne fit pas entendre la moindre plainte : tant il était déjà humble et patient ! Il alla continuer ses études dans le collége que les Jésuites venaient d'établir à Béziers, et il s'y fit admirer par son application et par sa sagesse. Les dimanches et les fêtes, il ne s'occupait que d'exercices de piété, tant à l'église que dans sa chambre. Il se retirait souvent dans une chapelle, d'où il sortait les yeux bouchés de larmes, après avoir répandu son cœur en présence de Jésus-Christ. La tendre dévotion qu'il avait pour la sainte Vierge augmenta encore lorsqu'il eut été reçu dans une de ces pieuses congrégations érigées en son honneur dans les colléges des Jésuites. Sa conduite, qui avait d'abord été un sujet de railleries pour ses condisciples, finit par exercer sur eux une salutaire influence. Il leur parlait de Dieu d'une manière si touchante et si persuasive, que plusieurs renoncèrent à leurs désordres : il s'en trouva même six qui s'associèrent avec lui et se logèrent dans la même maison, afin de former une petite communauté. Ils révéraient Régis comme un saint et ils lui obéissaient comme à leur maître dans la vie spirituelle. Lorsqu'il fut rétabli d'une maladie grave dont il avait été atteint à l'âge de dix-huit ans, il fit une retraite pour examiner sa vocation, et il se sentit animé d'un désir ardent d'entrer dans la société des Jésuites pour y travailler au salut des âmes, mais ne voulant pas s'en rapporter à lui-même dans un point d'une si haute importance, il consulta son confesseur, qui le confirma dans ses dispositions. Ayant obtenu son admission dans la compagnie, il entra, le 8 décembre 1616, au noviciat de Toulouse, et s'y fit remarquer par ses vertus et surtout par son humilité, recherchant les emplois les plus bas, comme de servir à table et de balayer la maison. Il était heureux lorsqu'il avait l'occasion de panser les plaies des malades et de faire leurs lits dans les hôpitaux. Après avoir fait ses vœux en 1618, ses supérieurs l'envoyèrent à Cahors pour y achever sa rhétorique, et l'année suivante il alla faire sa philosophie à Tournon; mais il prenait de salutaires précautions pour que son application à l'étude ne diminuât point en lui la ferveur de la piété ; et sa conduite était si parfaite en tout, qu'on l'appelait ordinairement l'*ange du collége*. Désirant faire son apprentissage du ministère évangélique, il se chargea, du consentement de ses supérieurs, d'enseigner les vérités du salut aux domestiques de la maison et aux pauvres de la ville, qui à certains jours venaient recevoir les aumônes du collége. Les dimanches et les fêtes, il allait prêcher dans les villages qui sont autour de Tournon et rassemblait les enfants avec une clochette pour leur expliquer le catéchisme. Il entreprit ensuite de régénérer le bourg d'Andace, et bientôt il en eut banni l'ivrognerie, les jurements et l'impureté. Il y introduisit le fréquent usage de la communion, y institua la confrérie du Saint-Sacrement, dont il dressa lui-même les règlements, et dont il peut être regardé comme le fondateur. Son cours de philosophie se trouvant terminé en 1621, il fut chargé d'enseigner les humanités à Billom, à Auch et au Puy. Ses élèves le vénéraient comme un saint, et faisaient à l'envi les plus grands progrès dans la science et surtout dans la vertu : aussi l'on reconnaissait sans peine les jeunes gens qui avaient

été formés par ses soins. En 1628, il fut rappelé à Toulouse pour y étudier la théologie. Ses heureuses dispositions et son application au travail lui auraient fait obtenir les plus brillants succès, si la crainte de s'attirer des applaudissements ne l'eût porté à saisir toutes les occasions qui se présentaient, pour donner de ses talents une idée peu favorable. Pendant les vacances, loin de participer aux récréations innocentes de ses condisciples, il s'entretenait seul avec Dieu le jour, et la nuit il se relevait secrètement pour aller prier dans la chapelle de la maison. Un de ses compagnons s'en étant aperçu, avertit le supérieur, qui lui dit : *Ne troublez pas les douces communications de cet ange avec son Dieu. Ce jeune homme est un saint, et je serai bien trompé si l'on ne célèbre pas quelque jour sa fête dans l'Eglise.* Elevé au sacerdoce en 1630, il dit sa première messe avec une ferveur qui fit répandre des larmes à ceux qui en furent témoins. La même année, la peste ayant fait sentir ses ravages à Toulouse, Régis obtint de ses supérieurs la permission de se dévouer au service des pestiférés. Pendant qu'il faisait la troisième année de son noviciat, qui, chez les Jésuites, vient après le cours d'études, des affaires de famille le rappelèrent à Foncouverte, et son premier soin, en arrivant, fut de visiter les pauvres et les malades ; pendant tout le temps qu'il y passa, il faisait le catéchisme aux enfants, prêchait deux fois par jour, et recueillait les aumônes des riches, qu'il distribuait ensuite aux malheureux, auxquels il rendait les services les plus humiliants, ce qui lui attira un jour les insultes des soldats qui étaient en garnison à Foncouverte. Ses parents et ses amis lui firent des représentations sur une conduite qui semblait déroger à la dignité de son caractère. Mais il répondit que c'était par les humiliations de la croix qu'on se montrait véritablement ministre de l'Evangile, et le mépris qu'on avait d'abord conçu pour sa personne se changea en admiration. Sa présence n'étant plus nécessaire dans sa famille, il se rendit à Pamiers pour prendre la place d'un régent qui était tombé malade. Ses supérieurs, lui voyant une vocation marquée pour la vie apostolique, résolurent de l'employer aux missions, et il y consacra les dix dernières années de sa vie. Montpellier fut la première ville dans laquelle il donna une mission qui produisit des fruits admirables. Les personnes de qualité couraient à ses sermons avec autant d'empressement que les pauvres, et les pécheurs les plus endurcis en sortaient le cœur pénétré de la plus vive componction. Il convertit un grand nombre d'hérétiques, et retira du désordre plusieurs femmes de mauvaise vie. Un prédicateur célèbre, passant alors par cette ville, voulut entendre un homme de qui on disait des merveilles, et il fut étonné de voir que de simples instructions, qui n'étaient guère que des catéchismes, opérassent de tels effets. Ses discours étaient familiers et à la portée des esprits les plus bornés. Après l'exposition claire et précise d'une vérité chrétienne, il en tirait des conséquences morales et pratiques sur lesquelles il insistait fortement. Il finissait par des mouvements vifs et tendres, toujours à la portée de ses auditeurs et appropriés au sujet qu'il venait de traiter. Il parlait avec tant de véhémence que souvent la voix lui manquait ainsi que les forces, et avec tant d'onction que d'ordinaire le prédicateur et les auditeurs fondaient en larmes. Les fatigues auxquelles il se livrait dans ses missions excédaient les forces humaines, et il se livrait en outre à des austérités qui, seules, eussent suffi pour ruiner la santé la plus robuste. Il ne prenait, pour toute nourriture, que du pain et de l'eau : il y ajoutait quelquefois, cependant, un peu de lait et des fruits. Il s'était interdit la viande, le poisson, les œufs et le vin. Jamais il ne quittait le cilice, et il prenait sur un banc ou sur le plancher le peu de repos qu'il accordait à la nature, ne dormant que trois heures de la nuit. Il avait pour vêtement une soutane et un manteau tout usés, qu'il ne quittait que quand ils ne pouvaient plus lui servir, et jamais il ne consentit à en porter de neufs. Ses supérieurs furent obligés plus d'une fois de lui enjoindre de se soumettre aux curés dans les paroisses desquels il donnait des missions. Quoiqu'il ne refusât son ministère à personne, il avait cependant une prédilection marquée pour les pauvres et surtout pour les pauvres gens de la campagne, auxquels il donnait des missions pendant l'hiver, parce que c'était la saison où ils étaient le moins occupés. Voici quel était alors le règlement de sa journée : Le matin il prêchait et entendait les confessions ; l'après-midi il visitait les prisons et les hôpitaux : souvent même il allait jusqu'à oublier ses propres besoins, et comme on lui demandait un soir pourquoi il n'avait rien mangé de la journée, il répondit avec simplicité qu'il n'y avait pas pensé. Il allait de porte en porte solliciter des secours pour les pauvres et leur procurait des médecins dans leurs maladies. Un jour il traversa la rue, chargé de bottes de paille, qu'il avait mendiées pour coucher un malade qui manquait de tout. Quelqu'un ayant voulu lui représenter qu'il se rendait la risée du public en agissant ainsi : *Soit*, répondit-il ; *on gagne doublement lorsqu'on soulage ses frères au prix de sa propre humiliation.* Avant de quitter Montpellier, il forma une association de charité, composée de trente dames des plus distinguées de la ville, et dont le but était d'assister les prisonniers et de les consoler dans leurs peines. A la fin de l'hiver il alla faire une mission à Sommières, petite ville située à quatre lieues de Montpellier. Il y trouva une grande ignorance avec tous les vices qui en sont la suite. Il entreprit de les détruire et il y réussit. En 1633, l'évêque de Viviers appela le P. Régis dans son diocèse, qui depuis cinquante ans était le centre du calvinisme et le théâtre de la guerre civile. Ses missions produisirent partout des effets surprenants. Le comte de la Mothe-Brion, qu'il détermina à entrer dans la carrière de

la pénitence, contribua beaucoup par son zèle et par ses aumônes à la réussite des pieuses entreprises du saint missionnaire. Pendant qu'il se livrait à ses travaux apostoliques dans le Vivarais, on l'accusa de troubler le repos des familles par un zèle indiscret, et de remplir ses discours de personnalités offensantes pour ceux qui en étaient l'objet. L'évêque de Viviers, qui l'avait d'abord défendu, voyant que ces plaintes se répétaient, et jugeant qu'elles étaient fondées, du moins en partie, écrivit au supérieur de Régis, afin qu'il le rappelât. Le saint, qu'il avait fait venir pour l'informer de sa démarche et des raisons qui l'y avaient forcé, répondit qu'il n'était que trop coupable devant Dieu, et que, vu son peu de lumières, il lui était sans doute échappé bien des fautes. *Au reste*, ajouta-t-il, *Dieu, qui voit le fond de mon cœur, sait que je n'ai eu d'autre fin que sa gloire.* Le prélat, charmé de cette réponse, soupçonna qu'il avait pu être trompé, et après de nouveaux renseignements, il rendit hautement hommage à la vertu et à la prudence de Régis. Celui-ci ayant été appelé au Puy par ses supérieurs, au commencement de l'année 1634, c'est de cette ville qu'il écrivit au général de la société une lettre pour demander qu'on l'employât aux missions du Canada et qu'on l'envoyât chez les Hurons et les Iroquois, pensant qu'il pourrait y obtenir la couronne du martyre, après laquelle il soupirait. Il reçut une réponse conforme à ses désirs; mais le comte de la Mothe obtint du provincial de Toulouse que le P. Régis serait employé de nouveau, l'année suivante, dans le diocèse de Viviers. Il alla donc évangéliser la petite ville de Cheylard, qui renfermait un grand nombre de calvinistes; les catholiques, qui composaient le reste de la population, étaient plongés dans une grossière ignorance du christianisme. Dieu répandit la bénédiction la plus abondante sur ses travaux, et le comte fonda à perpétuité une mission dans cette ville pour continuer l'œuvre si heureusement commencée. De Cheylard, Régis se rendit à Privas, où il obtint des succès non moins consolants. Il fut ensuite appelé à Saint-Agrève, par l'évêque de Valence. Ce bourg, situé dans les montagnes, était rempli d'hérétiques, et le saint missionnaire eut occasion d'y pratiquer des actes héroïques de vertu. Ayant appris un dimanche que plusieurs libertins, réunis dans un cabaret, et échauffés par le vin, tenaient des discours impies et commettaient d'autres excès, il alla les trouver et leur fit les représentations les plus propres à les faire rentrer en eux-mêmes, mais inutilement; et l'un d'eux poussa même la brutalité jusqu'à lui donner un soufflet. Le P. Régis, sans marquer la moindre émotion, lui présenta l'autre joue en disant : *Je vous remercie, mon frère, du traitement que vous me faites; si vous me connaissiez, vous jugeriez que j'en mérite bien davantage.* Ce trait fit sur eux une telle impression qu'ils se retirèrent pénétrés d'une confusion salutaire. Après avoir passé trois mois, tant à Saint-Agrève que dans le voisinage, il travailla, toujours à la demande de l'évêque de Valence, à Saint-André de Fangas et dans les lieux d'alentour. En 1635, il retourna dans le Vivarais pour donner une mission à Marlhes. C'est là qu'une femme qui raccommoda son manteau, retint deux pièces qu'elle conservait aussi précieusement que des reliques, et les ayant appliquées dans la suite sur deux de ses enfants, dont l'un était attaqué d'hydropisie et l'autre d'une fièvre continue, elles leur procurèrent à l'instant une parfaite guérison. De retour au Puy, sur la fin d'avril 1636, il y trouva une lettre du général de la société, qui lui refusait la permission qu'il avait sollicitée de nouveau d'aller au Canada. Il employa les quatre dernières années de sa vie à la sanctification du Velay. Pendant l'été il faisait la mission dans la ville du Puy, et pendant l'hiver à la campagne. Il fonda au Puy, comme il avait fait à Montpellier, une association de dames pieuses qui devaient se dévouer à l'assistance des prisonniers, et une autre destinée à donner des secours à tous ceux qui étaient dans le besoin. Il entreprit aussi de fonder une maison pour retirer les femmes de mauvaise vie, afin de les préserver du danger de la rechute; mais le recteur du collége, craignant que cette maison ne pût subsister, faute de fonds, lui ordonna de renoncer à cette entreprise. Il l'accusa même publiquement de ne se conduire que par l'impétuosité d'un zèle indiscret, et lui enjoignit de ne confesser, de ne prêcher et de ne visiter les malades qu'à certains jours et à certains moments qu'il lui fixa. Régis souffrit cette humiliation sans se plaindre et sans dire un mot pour se justifier. Mais un nouveau recteur lui permit de continuer son projet pour la maison de refuge; et sur ce qu'on lui disait qu'il était rare que ces femmes se convertissent sincèrement, il répondit que son établissement lui paraîtrait utile, s'il pouvait seulement empêcher un péché mortel. Le saint missionnaire fut souvent accablé d'outrages et même de coups. Plus d'une fois son zèle faillit lui coûter la vie. Un jeune homme, furieux de ce qu'il lui avait enlevé l'objet de sa passion, alla l'attendre dans un lieu écarté avec le dessein de le tuer. Régis, informé par révélation de son horrible projet, lui dit en l'abordant : « Mon frère, pourquoi voulez-vous tant de mal à celui qui vous veut tant de bien, et qui serait heureux de vous procurer, au prix de son sang, le salut éternel? Ce malheureux se jeta aux pieds du saint, lui demanda pardon et rentra dans le chemin de la vertu. Trois autres jeunes gens des premières familles du Puy en voulaient à Régis pour une raison semblable. Ils allèrent, à l'entrée de la nuit, le demander au collége. Le saint s'avança vers eux sans crainte et leur dit : *Vous venez dans le dessein de m'ôter la vie. Ce qui me touche, ce n'est pas la mort; elle est l'objet de mes désirs, c'est l'état de damnation où vous êtes, et qui parait vous affecter si peu.* Comme ils restaient confus et déconcertés, il les embrassa avec la tendresse d'un père et les ex-

horta à se réconcilier avec Dieu. Ils lui firent tous trois l'aveu de leur crime et menèrent depuis une vie édifiante. La première mission qu'il fit en 1637 fut dans la petite ville de Foy. Hugues Sourdon, l'un des principaux habitants du lieu, et qui était docteur en droit, voulut que le saint logeât chez lui, et il ne tarda pas à être payé de son hospitalité. Claude, son fils, âgé de quatorze ans, était aveugle depuis six mois par suite d'une maladie grave. Régis, auquel on le présenta, s'étant retiré dans une chambre voisine pour prier, n'avait pas encore fini sa prière que déjà l'enfant avait recouvré la vue. Ce miracle fit espérer une semblable guérison à un autre aveugle qui depuis huit ans avait perdu la vue : on l'amena au saint, qui le guérit sur-le-champ en faisant sur lui le signe de la croix. Il n'en fallut pas davantage pour disposer favorablement les esprits, et la mission eût un succès merveilleux. Après avoir passé l'été au Puy, il alla au mois de novembre, donner une seconde mission à Marlhes ; mais, arrivé à deux lieues de cette paroisse, comme il se trouvait sur une des plus hautes montagnes du Velay, n'ayant pour appui que des broussailles auxquelles il se tenait, la main et le pied lui ayant manqué en même temps, il tomba et se cassa une jambe ; ce qui ne l'empêcha pas de faire les deux lieues qui lui restaient, appuyé sur son bâton et soutenu par celui qui l'accompagnait. Arrivé à Marlhes, il se rendit de suite à l'église où une grande multitude de peuple l'attendait, et il confessa le reste du jour. Le curé, averti par le compagnon du saint de l'accident qui lui était arrivé, le pria, mais inutilement, de quitter le confessionnal pour faire soigner sa jambe ; et le soir lorsqu'on la visita, elle se trouva parfaitement guérie. Comme il donnait une mission à Saint-Bonnet-le-Froid, le curé s'étant aperçu qu'il sortait secrètement de sa chambre toutes les nuits, voulut savoir où il allait, et après l'avoir longtemps cherché, il le trouva à la porte de l'église, à genoux, les mains jointes et la tête nue, malgré le froid qui était excessif. Après lui avoir exposé le danger auquel il exposait sa santé, voyant qu'il ne pouvait le décider à changer sur ce point, il lui donna la clef de l'église afin qu'il fût du moins à couvert. En 1638 il recommença ses missions d'hiver par le bourg de Montregard. Y étant arrivé la nuit, il alla, selon sa coutume, droit à l'église, qu'il trouva fermée. Il se tint à genoux sur la porte, et y pria avec tant de recueillement, qu'il ne s'apercevait pas qu'il était tout couvert de la neige qui tombait en abondance. La moisson ne fut nulle part plus abondante qu'à Montregard, et Régis y convertit un grand nombre de calvinistes, entre autres Louise de Romezin, jeune veuve de vingt-deux ans, qui était très-considérée dans sa secte par sa noblesse et par son savoir. Il revint à l'ordinaire passer au Puy l'été de 1639, et sur la fin de l'automne il retourna à Montregard, et continua ses missions dans les lieux d'alentour, à Yssengeaux, Marcou, Chambon et Monistrol. Au mois de janvier 1640, il se rendit à Montfaucon, où ses travaux apostoliques furent interrompus par les ravages de la peste. Les victimes du fléau reçurent de lui tous les secours spirituels et temporels que réclamait leur triste position ; et lorsqu'en traversant les rues il rencontrait un malade abandonné, il le chargeait sur ses épaules et le portait à l'hôpital ; mais le curé de Montfaucon, alarmé du danger auquel il s'exposait, lui ordonna de sortir de la ville, de peur qu'il ne devînt la victime de son zèle. Il obéit, mais non sans verser des larmes. *Eh quoi !* dit-il alors, *on est jaloux de mon bonheur ! Faut-il que, par une fausse compassion, on me prive du mérite d'une mort si précieuse, et qu'on m'enlève la couronne lorsque je suis sur le point de la recevoir !* La peste ayant cessé, Régis retourna à Montfaucon ; mais il fut bientôt rappelé au Puy, par le recteur, pour remplacer un professeur qui manquait. Ce contre-temps le remplit de douleur; et tout en se soumettant aux ordres de son supérieur, il écrivit à son général pour lui demander la permission de se dévouer, le reste de sa vie, aux missions des campagnes, et cette permission lui fut accordée. A l'automne de 1640, il reprit la mission de Montfaucon, où il passa encore un mois. De là il se rendit à Recoulles, ensuite à Veirines. Il avait annoncé la mission de la Louvesc pour le dernier jour de l'Avent; mais ayant connu par révélation que sa fin approchait, il alla faire une retraite au Puy pour se préparer à la mort, et en quittant le Puy, il fit entendre à plusieurs personnes qu'il ne reviendrait point de la mission qu'il allait entreprendre. Il partit le 22 décembre, afin de se trouver à la Louvesc pour la veille de Noël. Il s'égara en route dans des chemins très-difficiles, et la nuit l'ayant surpris au milieu des bois, il marcha longtemps sans savoir où il allait. Etant arrivé près de Veirines, accablé de fatigue et trempé de sueur, il se retira dans une maison inhabitée et qui tombait en ruines ; il y passa le reste de la nuit couché sur la terre et exposé à la violence d'une bise très-piquante. Le matin, lorsqu'il voulut continuer son chemin, il se trouva atteint d'une pleurésie accompagnée de beaucoup de fièvre, et ce ne fut qu'avec peine qu'il se traîna jusqu'à la Louvesc. Il y fit l'ouverture de la mission par un discours qui ne se ressentait nullement de sa maladie, prêcha trois fois le jour de Noël, autant le jour de Saint-Etienne, et passa le reste du temps au confessionnal, où il lui prit deux défaillances. Les médecins ayant jugé que son état était sans remède, il fit sa confession générale, reçut le saint viatique et l'extrême-onction ; il demanda ensuite comme une grâce qu'on le laissât seul. La vue d'un crucifix qu'il tenait entre ses mains et qu'il baisait continuellement adoucissait ses douleurs ; aussi son visage fut toujours tranquille, et l'on n'entendait sortir de sa bouche que des aspirations tendres et affectueuses, que des soupirs ardents vers la céleste patrie. Ayant demandé qu'on le portât dans une

étable, afin d'expirer dans un état semblable à celui de Jésus-Christ naissant, on lui fit entendre que son extrême faiblesse ne permettait pas qu'on l'y transportât, et il se rendit à cette raison. Il demeura tout le dernier jour de décembre dans un calme parfait, les yeux fixés sur Jésus crucifié, qui seul occupait ses pensées. Sur le soir, il dit à son compagnon : *Ah! mon frère, quel bonheur! que je meurs content! Je vois Jésus et Marie qui daignent venir au-devant de moi pour m'introduire dans le séjour des saints!* Puis, joignant les mains et élevant les yeux au ciel, il prononça distinctement ces paroles : *Jésus-Christ, mon Sauveur, je vous recommande mon âme et la remets entre vos mains.* En les achevant il expira vers minuit du dernier jour de l'année 1640, à l'âge de quarante-quatre ans moins un mois. Il fut enterré à la Louvesc le 2 janvier suivant, et l'on compta à ses funérailles vingt-deux curés et un concours prodigieux de peuple. Les miracles opérés à son tombeau ajoutèrent encore à l'idée qu'on avait de sa sainteté, et au commencement du siècle suivant, vingt-deux prélats du Languedoc et des provinces voisines écrivaient à Clément XI : *Nous sommes témoins que devant le tombeau du P. Jean-François Régis les aveugles voient, les boiteux marchent, les sourds entendent, les muets parlent, et le bruit de ces étonnantes merveilles est répandu chez toutes les nations.* Béatifié en 1716 par Clément XI, il fut canonisé en 1737 par Clément XII, sur la requête de Louis XV, roi de France, de Philippe V, roi d'Espagne, et du clergé de France, assemblé à Paris en 1735. Son corps ayant été levé de terre en 1716 par l'archevêque de Vienne, fut placé sur un autel qui lui était dédié dans l'église de la Louvesc. A l'époque de la révolution, les frères Buisson, au nombre de quatre, qui étaient habitants de la Louvesc, pénétrèrent de nuit, avec l'agrément de leur curé, dans l'église, ouvrirent la châsse, en retirèrent les reliques et les emportèrent chez eux, afin de les soustraire à une profanation imminente. Bientôt après, la châsse d'argent fut enlevée et détruite par les autorités révolutionnaires. En 1802, l'évêque de Mende, dans le diocèse duquel se trouvait alors la Louvesc, se rendit dans ce village pour procéder à la vérification des reliques. Elles furent trouvées dans l'état qu'indiquait le procès-verbal dressé lors de leur enlèvement, et on les replaça dans une nouvelle châsse sur l'autel du saint. Depuis cette époque, le pèlerinage de la Louvesc n'a pas cessé d'être fréquenté par un grand concours de fidèles, qui accourent de toutes parts pour invoquer le saint apôtre du Vélay. — 16 juin.

JEAN MASSIAS (le bienheureux), frère convers de l'ordre de Saint-Dominique, naquit le 2 mars 1585, à Rivera dans l'Estramadure, d'une famille noble, mais peu fortunée. Devenu orphelin dès son bas âge, il fut employé à la garde des troupeaux, occupation qu'il sanctifiait par la prière et la méditation. S'étant ensuite attaché au service d'un négociant qui se rendait en Amérique, et l'ayant quitté à Carthagène, Jean se rendit par terre à Lima, et il entra, en qualité de frère convers, dans le couvent des Dominicains de cette ville. Il y fit profession en 1623, et il devint, par ses vertus, le modèle de la communauté. Atteint d'un mal qui dégénéra en ulcère, il subit avec une patience héroïque des opérations très-douloureuses. On lui avait confié la fonction de portier, et dans cet humble état il trouvait le moyen de travailler au salut des âmes en donnant des avis aussi sages que charitables aux pauvres, aux ignorants, et surtout aux pécheurs. Dieu le favorisa de dons surnaturels et même du don des miracles. Il prédit le moment de sa mort, qui eut lieu le 16 septembre 1645. A la nouvelle de son décès, il se fit un grand concours auprès de son corps, auquel on faisait toucher différents objets qu'on conserva comme des reliques, tant était grande l'idée qu'on avait de sa sainteté. Toute la ville assista à ses funérailles, et sa dépouille mortelle fut portée par l'archevêque, le vice-roi et les membres de l'audience royale. Dans la suite, son corps fut transporté dans une chapelle, et lors de cette cérémonie, on le trouva sans corruption et exhalant une odeur suave. Dès l'an 1762, Clément XIII déclara qu'il avait pratiqué les vertus dans un degré héroïque, et, en 1837, il fut béatifié par Grégoire XVI. — 16 septembre.

JEAN PARENT (le bienheureux), martyr à Saint-André de Lancise, fut mis à mort par les calvinistes en 1702. — 7 août.

JEAN-JOSEPH DE LA CROIX (saint), religieux observantin, naquit le 15 août 1654, à Ischia, capitale de l'île de ce nom, dans le royaume de Naples, de parents nobles et riches, et il reçut au baptême les noms de Charles Cajetan. Elevé dans la piété avec ses frères, dont cinq se consacrèrent à Dieu, il les surpassait tous par son amour pour Dieu, par sa tendre dévotion envers la sainte Vierge, par son attrait pour la prière et pour la mortification. Sa vocation le portant vers l'état religieux, il entra à seize ans dans l'ordre de Saint-François, et choisit un des couvents de la réforme de saint Pierre d'Alcantara. En faisant profession, il prit le nom de Jean-Joseph de la Croix, et il avait à peine vingt ans, que ses supérieurs le chargèrent de l'érection du couvent d'Afila, au pied de l'Apennin. Ce fut pendant qu'il était employé à cette fondation qu'il éprouva pour la première fois ces extases et ces ravissements dont il fut dans la suite si singulièrement favorisé. Sa ferveur et ses autres vertus le firent élever, malgré lui, au sacerdoce, et on le chargea ensuite de la conduite des novices, tâche difficile qu'il remplit avec tant de succès, que plusieurs de ses disciples devinrent de grands serviteurs de Dieu. Il avait pris le nom de la Croix par amour pour la croix du Sauveur, et ce fut pour mieux conformer sa vie à la signification de ce nom qu'il se fit, à côté du couvent, un petit ermitage où il vivait à la manière des anciens anachorètes. Etabli gardien du couvent d'Afila et sous son

administration, les religieux, qui voyaient en lui un modèle de la perfection, marchèrent à grands pas dans les voies spirituelles. Nommé supérieur général des Franciscains de l'étroite observance, il parvint à faire régner dans la congrégation l'obéissance, la discipline et la paix, malgré les intrigues de quelques brouillons. Mais s'il travaillait avec une ardeur infatigable à sanctifier les monastères qui étaient sous sa dépendance, il ne négligeait pas sa propre sanctification; ce fut pour s'y livrer d'une manière plus exclusive encore qu'il voulut redevenir simple religieux, et il se retira au couvent du Mont-de-Saint-Luce, à Naples, où il passa les dernières années de sa vie. Frappé d'une attaque d'apoplexie, il mourut le 5 mars 1734, âgé de près de quatre-vingts ans. Il avait opéré plusieurs miracles de son vivant; il en opéra aussi après sa mort. Pie VI le béatifia en 1789, et il fut canonisé par Grégoire XVI le 26 mai 1839. — 5 mars.

JEANNE (sainte), *Joanna*, épouse de Chusa, intendant d'Hérode Antipas, tétrarque de la Galilée, était une des saintes femmes qui suivaient Jésus-Christ dans ses voyages et qui l'aidaient de leurs biens en fournissant à ses dépenses. Elle l'accompagna jusque sur le Calvaire et assista à sa sépulture. Elle fut du nombre de celles qui portèrent des aromates à son tombeau pour embaumer son corps, et à qui il apparut lorsqu'elles en revenaient. Sainte Jeanne est honorée le 24 mai.

JEANNE (la bienheureuse), vierge de l'ordre des Camaldules, naquit en Italie vers le milieu du XIe siècle, et prit le voile dans le couvent de Sainte-Lucie, situé au pied des Apennins. Admise en qualité de sœur converse, elle se fit admirer par ses vertus et surtout par son obéissance et par son humilité. Elle mourut vers l'an 1105, laissant une mémoire vénérée. Les habitants de Sainte-Marie ayant été délivrés de la peste par son intercession, construisirent par reconnaissance une chapelle en son honneur, et érigèrent un autel avec une inscription qui perpétuait le souvenir du miracle. Le monastère de Sainte-Lucie ayant été détruit, le corps de la bienheureuse Jeanne fut transféré, en 1287, dans l'église paroissiale, par deux évêques de la province. En 1506 on en fit une nouvelle translation dans la chapelle qui venait de lui être dédiée, et, en 1823, le pape Pie VII approuva le culte qu'on lui rendait de temps immémorial. — 16 janvier.

JEANNE DE FONTEQUIOSE (la bienheureuse), religieuse converse de l'ordre de Vallombreuse, est honorée le 16 janvier.

JEANNE D'AZA (la bienheureuse), mère de saint Dominique, naquit dans le diocèse d'Osma, vers le milieu du XIIe siècle, et sortait d'une des familles les plus distinguées du pays. Elle épousa dom Félix de Gusman, dont elle eut plusieurs enfants. On rapporte qu'étant enceinte de saint Dominique, elle eut un songe mystérieux qui lui fit connaître que l'enfant qu'elle allait mettre au monde opérerait des choses extraordinaires dans l'Eglise de Dieu. En consequence, elle, ne négligea rien pour qu'il reçût une éducation qui répondît aux destinées auxquelles il était réservé. Elle lui inspira surtout une grande dévotion envers la sainte Vierge et une grande charité envers les pauvres. Les biographes de saint Dominique parlent de sa mère comme d'une femme qui réunissait en sa personne les qualités les plus aimables et les plus rares vertus; une piété angélique, une douceur incomparable, une charité sans bornes et une prudence consommée. L'opinion qu'en avaient ses compatriotes était telle, qu'on la surnommait partout la *sainte femme* ou la *mère des saints*. La prière, le soin des pauvres et l'éducation de ses enfants, telles étaient ses occupations habituelles. Ses enfants marchèrent sur ses traces, et elle eut la consolation de les voir persévérer dans la voie qu'elle leur avait tracée. Elle mourut à Calaroga vers la fin du XIIe siècle, et peu de temps après on l'honora d'un culte public. Son corps, levé de terre, fut placé dans l'église, d'où on le transporta à Gumiel. L'infant dom Jean-Emmanuel, qui se faisait gloire d'appartenir à la famille de saint Dominique, et qui avait pour la bienheureuse Jeanne d'Asa une dévotion particulière, fit transporter, vers l'an 1350, ses reliques au couvent des Dominicains de Planefiel, où l'on construisit plus tard une chapelle en son honneur. Léon XII, à la requête de Ferdinand VII, roi d'Espagne, approuva, en 1828, le culte qu'on lui rendait depuis cinq siècles, et fixa sa fête au 2 août.

JEANNE SODERINI (la bienheureuse), vierge du tiers ordre des Servites, née en 1301, d'une famille noble de Florence, montra dès son enfance une tendre piété. Son plus grand plaisir était d'entendre parler des mystères de la religion et d'en entretenir elle-même les autres. Elle avait aussi une dévotion particulière envers la sainte Vierge, et tous les jours elle lui adressait de ferventes prières. Ayant connu par révélation que Félicie Tania, sa gouvernante, devait bientôt mourir, elle en avertit cette fille, qui, se soumettant sans peine à la volonté de Dieu, s'occupa de chercher une personne prudente qui pût la remplacer auprès de sa chère élève. Son choix tomba sur sainte Julienne Falconieri, supérieure d'une communauté de vierges du tiers ordre des Servites, connues sous le nom de Mantellates; mais les parents de Jeanne, dont elle était l'unique enfant, ne la virent pas sans répugnance entrer dans une maison religieuse, parce qu'ils se disposaient à la marier à un jeune Florentin dont ils avaient agréé la demande. Cependant, lorsque leur fille leur eut déclaré qu'elle avait choisi Jésus-Christ pour époux, ils n'osèrent s'opposer aux desseins de Dieu sur elle. Jeanne n'avait que douze ans lorsqu'elle se mit sous la conduite de sainte Julienne, et sous une aussi habile maîtresse, elle ne tarda pas à faire de grands progrès dans la perfection. Après avoir pris l'habit religieux et fait vœu de chasteté perpétuelle, elle s'appliqua à mater son corps par le jeûne, le cilice, la

discipline et autres austérités. La prière et la contemplation occupaient tous les moments dont elle pouvait disposer. Son humilité était si profonde, qu'elle affectionnait de préférence les travaux les plus vils de la maison, et qu'elle s'empressait de rendre les services les plus rebutants à ses compagnes, dont elle se faisait chérir par la douceur et la gaieté de son caractère. De violentes tentations, de pénibles épreuves exercèrent sa vertu; mais elle en triompha, et Dieu, pour récompenser le courage qu'elle avait déployé dans ces circonstances critiques, la favorisa du don de prophétie. Sainte Julienne Falconieri, dans ses derniers moments, reçut de sa bien-aimée disciple les soins les plus empressés et les plus affectueux, et après qu'elle eut rendu le dernier soupir, en 1340, entre les bras de Jeanne, celle-ci fut la première à apercevoir l'image du Sauveur miraculeusement imprimée comme un sceau sur la poitrine de sa supérieure; elle fit part de cette merveilleuse découverte à ses compagnes, qui s'en assurèrent par leurs propres yeux. Pour elle, cette faveur céleste la toucha tellement, qu'elle redoubla de ferveur, et qu'elle s'appliqua, pendant les vingt-sept années qu'elle vécut encore, à imiter les vertus de sainte Julienne, à qui elle avait succédé dans le gouvernement des Mantellates. Elle mourut le 1er septembre 1367, âgée de soixante-six ans. Son corps, inhumé dans l'église de l'Annonciation, à Florence, desservie par les religieux Servites, y devint bientôt l'objet de la vénération publique. Le culte qu'on lui rendait de temps immémorial fut approuvé en 1827 par le pape Léon XII, sur les instances du comte Sodérini, chambellan du roi de Bavière, qui se glorifie d'être de la même famille que la bienheureuse Jeanne. — 1er septembre.

JEANNE (la bienheureuse), infante de Portugal et religieuse de l'ordre de Saint-Dominique, mourut en 1490, et elle est honorée à Aveiro le 12 mai.

JEANNE SCOPELLO (la bienheureuse), religieuse carmélite, née en 1428, à Reggio-de-Modène, d'une famille distinguée, fut comblée dès son enfance des bénédictions du ciel les plus abondantes, et résolut dès lors de n'avoir jamais d'autre époux que Jésus-Christ; aussi les instances, les menaces mêmes de ses parents ne purent dans la suite la décider à s'établir dans le monde. Elle consentit cependant à ne pas quitter la maison paternelle; mais elle y prit l'habit de carmélite, et y mena un genre de vie très-austère jusqu'à ce que la mort de son père et de sa mère l'eût laissée libre de suivre son attrait pour la vie religieuse. Quoiqu'elle se proposât de fonder un monastère, elle renonça néanmoins à la riche succession à laquelle elle pouvait prétendre, et ne voulut employer à cette pieuse entreprise que les aumônes et les libéralités des personnes charitables. Au bout de quatre ans, le monastère de Sainte-Marie du Peuple était fondé grâce aux soins et aux démarches de Jeanne, qui en fut nommée supérieure. Sa vie était une méditation continuelle; elle donnait chaque jour au moins cinq heures à la prière, et la ferveur avec laquelle elle vaquait à ce saint exercice, lui faisait obtenir toutes les grâces qu'elle demandait. Une mère affligée vint un jour lui recommander son fils Augustin, qui était engagé dans les erreurs des manichéens, comme l'avait été son illustre homonyme. Jeanne fait venir au monastère ce malheureux jeune homme; et lui adresse en vain les représentations les plus fortes et les plus touchantes; mais si les paroles de la bienheureuse furent sans effet, il n'en fut pas de même de ses prières, qui font au Seigneur une douce violence. Le jeune homme, subitement touché, abjure ses erreurs et donne toutes les marques d'un véritable repentir. Jeanne obtint aussi, par le même moyen, la guérison de Julie Sessi, l'une des dames les plus distinguées de Reggio. Un jour que sa communauté manquait de pain, au moment du repas, elle se mit à prier en silence, et aussitôt on en eut suffisamment pour toute la maison. Elle poussait les austérités à un degré étonnant: depuis l'Exaltation de la Sainte-Croix jusqu'à la fête de Pâques, elle ne se nourrissait que de pain et d'eau; à un jeûne aussi rigoureux, elle joignait des mortifications de tout genre. Lorsqu'elle fut atteinte de la maladie dont elle mourut, après avoir reçu avec beaucoup de dévotion les derniers sacrements de l'Église et exhorté ses religieuses à la piété, à la charité mutuelle et à l'exacte observance de la règle, elle mourut le 9 juillet 1491, à l'âge de soixante-trois ans. Deux années après, son corps fut trouvé sans corruption et exhalant une odeur très-suave. L'évêque de Reggio, témoin de ce prodige, ordonna une procession solennelle pour transférer dans un lieu plus honorable les précieux restes de la servante de Dieu, et après les avoir mis dans une châsse, on les plaça près du maître-autel de l'église abbatiale, où ils sont exposés à la vénération publique. Clément XIV approuva, en 1771, le culte qu'on lui rendait depuis près de trois siècles. — 11 juillet.

JEANNE DE VALOIS (sainte), reine de France et fondatrice des Annonciades, née en 1461, était fille du roi Louis XI et de Charlotte de Savoie. La difformité de son corps la rendit l'objet de l'aversion de son père, et pour ne plus l'avoir sous ses yeux, il la maria, dès l'âge de douze ans, à Louis, duc d'Orléans, cousin germain de la jeune princesse. Le duc s'étant révolté, et ayant perdu la bataille de Saint-Aubin, allait être condamné à mort par Charles VIII; mais Jeanne fit tant par ses prières et ses larmes, qu'elle obtint du roi son frère la grâce de son mari. Ce trait de dévouement, auquel le duc d'Orléans était redevable de la vie, ne fut pas capable de faire cesser l'espèce d'antipathie qu'il éprouvait pour son épouse, et lorsqu'il fut monté sur le trône de France, sous le nom de Louis XII, il chercha à faire casser son mariage, alléguant pour raison qu'il n'avait pas été contracté librement,

mais qu'il avait été imposé par Louis XI. Cette allégation n'était qu'un prétexte, afin de pouvoir épouser Anne de Bretagne, veuve de Charles VIII. La question ayant été soumise au pape Alexandre VI, en 1488, il nomma, pour l'examiner, des commissaires qui prononcèrent la nullité du mariage. Le roi, au comble de ses vœux, épousa sans délai la riche héritière de Bretagne. La bienheureuse Jeanne, après avoir fait tout ce qui dépendait d'elle pour empêcher ce divorce, qu'elle croyait injuste, une fois qu'il fut prononcé, se soumit avec résignation, et chercha dans les exercices de la piété une consolation à ses peines. Louis XII, qui n'avait jamais répondu à la tendresse qu'elle avait pour lui, mais qui l'estimait cependant à cause de ses vertus, fut charmé de voir qu'elle prenait son parti avec beaucoup de grandeur d'âme, et lui en témoigna sa satisfaction en lui assignant pour son entretien le duché de Berri, Pontoise avec ses dépendances et plusieurs autres domaines, avec une pension de 12,000 écus. Jeanne, libre désormais de tout engagement, quitta le monde où rien ne la retenait plus, et se retira à Bourges dans une espèce de solitude, partageant son temps entre les pratiques pieuses et les exercices de la pénitence. La vie austère qu'elle menait, la simplicité de ses habits et de ses meubles lui permettaient d'employer en œuvres de charité la presque totalité de ses revenus, qui étaient considérables. Elle fonda, l'an 1500, l'ordre des religieuses de l'Annonciation de la sainte Vierge, connues sous le nom d'Annonciades. La règle que Jeanne leur donna a pour but l'imitation des dix principales vertus de Marie, qui sont la chasteté, la prudence, l'humilité, la vérité, la dévotion, l'obéissance, la pauvreté, la patience, la charité et la compassion. Le costume des Annonciades se composait d'un voile noir, d'un manteau blanc, d'un scapulaire rouge, d'un habit brun, d'une croix et d'une corde qui servait de ceinture. Ce nouvel institut, qu'elle plaça sous la direction des Frères Mineurs, fut approuvé par Alexandre VI en 1501. La bienheureuse fondatrice prit l'habit en 1503, mais elle mourut le 4 février de l'année suivante, à l'âge de quarante ans. On lui fit des funérailles magnifiques, pendant lesquelles il s'opéra plusieurs miracles. Elle fut canonisée, en 1738, par Clément XII, mais elle était honorée depuis longtemps à Bourges, où elle avait fondé un collége pour les étudiants de l'université de cette ville. Les calvinistes brûlèrent ses reliques en 1562. — 4 février.

JEANNE - FRANÇOISE DE CHANTAL (sainte), veuve et fondatrice de l'ordre de la Visitation de la sainte Vierge, était fille de Bénigne Frémiot, président au parlement de Bourgogne, et de Marguerite de Berbizy. Née à Dijon le 28 janvier 1572, elle devint bientôt orpheline par la mort de sa mère ; mais elle fut élevée dans la piété par les soins de son respectable père, et elle montra dès l'âge le plus tendre un zèle ardent pour la religion catholique. On la vit, n'ayant encore que cinq ans, reprendre avec force un hérétique qui attaquait le dogme de la présence réelle de Jésus-Christ dans l'eucharistie. Quelques années après, son innocence aurait couru de grands dangers de la part d'une femme corrompue, avec laquelle elle avait contracté une liaison imprudente ; mais la sainte Vierge vint à son secours et lui conserva la pureté. Pendant le séjour qu'elle fit en Poitou, chez madame d'Effran, sa sœur, on voulut la marier à un gentilhomme très-riche ; mais ayant appris qu'il était calviniste, quoiqu'il dissimulât ses sentiments, elle ne voulut plus en entendre parler. Elle avait vingt ans lorsque son père la maria au baron de Chantal, officier distingué, que Henri IV honorait de sa confiance. Après que le mariage eût été célébré à Dijon, le baron conduisit sa jeune épouse à Bourbilly, où il faisait sa résidence ordinaire, et Jeanne s'appliqua de suite à faire disparaître les abus qui s'étaient introduits dans cette maison pendant l'absence du maître. Son premier soin fut de veiller sur les domestiques, et de leur faire pratiquer les devoirs de la religion. Les dimanches et les fêtes, elle les conduisait à la messe paroissiale; les autres jours ils y assistaient dans la chapelle du château. Chacun avait son emploi et des heures marquées pour les remplir. Lorsque le baron était obligé de s'absenter pour aller soit à l'armée, soit à la cour, Jeanne ne recevait ni ne rendait d'autres visites que celles qui étaient indispensables, et se livrait dans sa maison aux soins que demandaient ses enfants et ses affaires domestiques; si, après cela, il lui restait quelques moments de loisir, elle les employait à la prière, à des lectures pieuses et à des œuvres de charité. Lorsque son mari était de retour, elle cherchait à lui procurer des plaisirs innocents, voyait la société, attirait chez lui les personnes qu'il aimait à voir, et se prêtait à des amusements que la piété ne proscrit point, quand on sait se contenir dans de justes bornes. Cependant elle se reprocha plus tard ces complaisances qui lui faisaient perdre un temps considérable, et qui l'entraînaient dans une certaine dissipation. Elle résolut donc, en 1601, de ne plus abréger, surtout de ne plus omettre ses exercices de piété, à moins qu'elle n'y fût forcée par des raisons très-graves. Le baron, qui était rempli d'honneur et de religion, et qui aimait tendrement son épouse, lui laissait une entière liberté. Leur bonheur était sans nuage, lorsque Dieu, qui désirait régner sans partage dans le cœur de sa servante, voulut l'éprouver par le plus sensible des sacrifices. Un des amis du baron de Chantal étant venu le voir à Bourbilly, comme celui-ci relevait de maladie, il lui proposa, pour le récréer, une partie de chasse, que le baron accepta, et, avant de sortir, il mit par-dessus son habit un surtout couleur de biche. Son ami ne s'étant pas aperçu qu'il s'était posté derrière des broussailles, trompé par un faux jour et par l'éloignement, le prend pour une bête fauve,

et décharge sur lui son fusil. Le baron, blessé à mort, ne vécut plus que quelques jours, et, après avoir reçu les derniers sacrements avec la plus tendre piété, consolé son malheureux ami, qui s'abandonnait au désespoir, il expira dans les bras de son épouse, dont il ne serait pas possible d'exprimer la désolation. La baronne de Chantal, restée veuve à vingt-huit ans, avec quatre enfants en bas âge, supporta son malheur avec une résignation et une constance admirables et qui l'étonnaient elle-même. Elle pardonna comme son mari à celui qui l'avait rendue veuve, et elle voulut même tenir un de ses enfants sur les fonts de baptême. Après avoir fait vœu de chasteté perpétuelle, elle se traça un plan de vie d'après les règles que saint Paul et les Pères ont prescrites pour la sanctification des veuves. Elle se défit, en faveur des pauvres, de ses habits précieux, pour n'en plus porter que de laine, renvoya la plus grande partie de ses domestiques, après les avoir libéralement récompensés de leurs services. Ses jeûnes étaient fréquents et rigoureux ; elle partageait son temps entre le travail, l'instruction de ses enfants, et la prière, à laquelle elle consacrait une partie des nuits. Elle était tellement dégoûtée du monde qu'elle serait allée finir ses jours dans la terre sainte si les soins qu'elle devait à ses enfants ne l'eussent empêchée d'exécuter ce dessein. Après son anné de deuil elle se rendit à Dijon, auprès de son père; mais des affaires de famille l'obligèrent de se retirer avec ses enfants chez le baron de Chantal, son beau-père, qui demeurait à Montelon, dans le diocèse d'Autun. Elle eut beaucoup à souffrir de la mauvaise humeur de ce vieillard, ainsi que de celle d'une gouvernante qui le maîtrisait. Mais la pieuse veuve supportait tout avec patience, consacrait à la piété la plus grande partie de son temps, et les dimanches elle se rendait à Autun pour assister au sermon. Ayant appris que saint François de Sales devait prêcher à Dijon le carême de l'année 1604, elle résolut d'aller l'entendre, et, sous prétexte de faire une visite à son père, elle partit pour Dijon. La première fois qu'elle vit le saint évêque de Genève, elle crut reconnaître celui qui lui était apparu dans l'oraison, un jour qu'elle était occupée de la pensée de se choisir un directeur. Celui-ci, de son côté, avait eu également une vision, où Dieu lui avait fait connaître ses desseins sur madame de Chantal. Comme il venait souvent chez le président Frémiot, elle eut l'occasion de l'entretenir plusieurs fois, et lui donna toute sa confiance. Elle eût bien désiré lui ouvrir son cœur; mais le religieux qui la dirigeait alors, lui avait fait promettre par vœu de s'en rapporter à lui seul sur sa conduite spirituelle ; cependant elle finit par exposer au saint évêque ce qui l'empêchait de le consulter sur ses dispositions intérieures, et il fut décidé que son vœu était indiscret, et qu'elle pouvait en être dispensée. Sur cette assurance elle fit au saint une confession générale; mais bientôt après elle fut éprouvée par des peines de conscience dont saint François lui apprit à profiter pour son avancement spirituel. Il lui apprit aussi à régler tellement ses exercices de piété, que sa conduite extérieure parut dépendre de la volonté des autres, surtout lorsqu'elle était chez son père ou son beau-père, et elle se conforma si ponctuellement à cet avis, que ceux qui vivaient avec elle avaient coutume de dire : *Madame prie continuellement, mais elle n'est incommode à personne.* Quoiqu'elle portât un cilice sous ses vêtements, et qu'elle pratiquât de grandes mortifications, ses austérités étaient à peine remarquées, et sa dévotion, qui n'était à charge à personne, la faisait aimer de Dieu et des hommes. Pleine d'une tendre charité pour les pauvres, et surtout pour les pauvres malades, elle passait des nuits entières auprès de ceux qui étaient à l'extrémité, afin de les exhorter à mourir saintement; elle alla même jusqu'à se charger d'une pauvre femme toute couverte d'ulcères, qu'elle pansait elle-même et à qui elle rendait les services les plus rebutants. Son désir de se consacrer entièrement à Dieu devenait toujours plus vif, et il lui arriva, dans un transport d'amour, de graver sur son cœur, avec un fer chaud, le nom de Jésus, pour prouver qu'elle ne voulait plus vivre que pour lui. Comme elle allait de temps en temps à Annecy, elle fit connaître à Saint François de Sales la résolution où elle était de rompre entièrement les liens qui l'attachaient encore au monde. Le saint demanda du temps pour consulter le ciel, et lui proposa ensuite divers ordres religieux. Madame de Chantal répondit que c'était à lui de décider, et qu'elle était toute disposée à faire ce qu'il lui dirait. Alors il lui fit part du projet qu'il avait formé d'établir une nouvelle congrégation sous le nom de la *Visitation de la sainte Vierge*, destinée à visiter et à soulager les pauvres. Elle accueillit d'abord avec joie cette proposition; mais ce qu'elle devait à sa famille et surtout à ses enfants lui paraissait un obstacle insurmontable. Cependant, comme elle ne devait pas être cloîtrée, et qu'elle se réservait la faculté de faire des voyages en Bourgogne, toutes les fois que sa présence y serait nécessaire, elle parvint à obtenir le consentement de son beau-père et de son père ; mais quand ils furent sur le point de se séparer d'elle, ils n'écoutèrent plus que leur tendresse, et firent tous leurs efforts pour la retenir avec eux. Lorsqu'elle fit ses adieux à son beau-père, elle se jeta à ses genoux pour lui demander pardon des fautes par lesquelles elle avait pu l'offenser, et le pria de lui donner sa bénédiction. Ce vieillard, alors âgé de quatre-vingt-six ans, et qui avait conçu une tendre affection pour sa belle-fille, fut inconsolable. Les habitants de Montelon, et surtout les pauvres, étaient dans la désolation et les larmes en perdant celle qu'ils appelaient leur mère. Madame de Chantal les consola, et après les avoir exhortés à servir Dieu fidèlement, elle se recommanda à leurs prières. Arrivée à Dijon, pour prendre congé de son père, elle lui demanda aussi sa bénédiction, et le con-

jura de prendre soin de son fils. Le président s'écria : *O mon Dieu ! je vous offre cette chère enfant, et quoique cette séparation doive me coûter la vie, je ne veux pas m'opposer aux vues que vous avez sur elle.* Il lui donna ensuite sa bénédiction, et la serra tendrement dans ses bras. Le jeune baron de Chantal, qui avait alors quinze ans, court vers sa mère, se jette à son cou et s'efforce de la retenir ; mais voyant que ses efforts étaient inutiles, il se couche sur le seuil de la porte par où elle devait sortir. A ce spectacle, la baronne s'arrête et fixe sur son fils des yeux baignés de larmes ; mais, après un moment d'hésitation, elle franchit cette barrière vivante que lui oppose la tendresse filiale. Mère aussi tendre qu'elle était, la lutte intérieure qu'elle éprouva dut être terrible ; mais l'amour divin, plus fort en elle que l'amour maternel, l'emporta sur la nature. Avant de quitter le monde, elle avait marié sa fille aînée au baron de Thorens, neveu de saint François de Sales, et après les avoir conduits dans leur château, elle passa quelques jours avec eux. Elle se rendit ensuite à Annecy, avec ses deux autres filles, dont l'une mourut peu de temps après, et l'autre épousa plus tard le comte de Toulonjon. Elle commença l'établissement de la nouvelle congrégation le dimanche de la Trinité de l'année 1610, dans une maison donnée par l'évêque de Genève. Elle y prit l'habit avec deux personnes pieuses qui s'étaient associées à son projet. La communauté naissante fut bientôt augmentée de dix autres compagnes, et après une année de noviciat, qu'elles passèrent dans la clôture, elles se livrèrent aux exercices de charité qui étaient le principal but de leur institution, donnant des soins aux malades les plus pauvres et les plus abandonnés, auxquels elles procuraient tous les secours temporels et spirituels qui étaient en leur pouvoir. Madame de Chantal fit plusieurs voyages en Bourgogne dans l'intérêt de ses enfants ; mais dès que les affaires qui l'y avaient amenée étaient finies, elle retournait à Annecy. Le cardinal de Marquemont, archevêque de Lyon, désirant que la congrégation s'établit dans son diocèse, en écrivit à l'évêque de Genève, et madame de Chantal alla fonder la maison de Lyon. Le même cardinal ayant conseillé à saint François de Sales d'ériger sa congrégation en ordre religieux pour lui donner plus de stabilité, le saint évêque établit la clôture et les vœux solennels, deux choses qui n'étaient pas dans le plan primitif ; mais pour conserver le but de charité qui avait été la première fin de l'œuvre, il voulut que les religieuses reçussent parmi elles les veuves pauvres ou les personnes âgées et infirmes, afin qu'on pût pratiquer dans l'intérieur des monastères cette charité que la clôture ne permettait plus d'exercer au dehors. La règle qu'il leur donna était toute fondée sur la douceur et l'humilité. Tout en recommandant la mortification des sens, il ne prescrivit pas de grandes austérités, afin qu'elle fût à la portée des tempéraments faibles, et qu'elle ne nécessitât pas dans la suite des mitigations. Madame de Chantal, pénétrée de l'esprit et des maximes du saint évêque, s'appliquait à y conformer sa conduite, et s'efforçait, par ses exemples et par ses exhortations, de les inculquer à ses compagnes. Quelque temps après sa profession religieuse, elle demanda et obtint de saint François de Sales la permission de s'engager par vœu à faire toujours ce qu'elle jugerait être plus parfait. Affligée par des maladies et par des peines intérieures, elle supportait ces épreuves avec tant de résignation que Dieu l'en récompensa par des consolations extraordinaires. Après la mort de son père, elle fit un voyage à Dijon pour arranger les affaires de son fils, qu'elle maria ensuite avec Marie de Coulanges, jeune personne qui réunissait une grande vertu à la naissance, à la fortune et à la beauté. Elle fut encore obligée de quitter plusieurs fois Annecy pour aller fonder des maisons de son ordre à Grenoble, à Bourges, à Dijon, à Moulins, à Nevers, à Orléans et à Paris. On excita contre elle une violente persécution dans cette dernière ville ; mais elle en triompha par sa confiance en Dieu, par sa douceur et sa patience, qui désarmèrent ceux qui s'étaient d'abord montrés ses adversaires. Elle gouverna depuis 1619 jusqu'en 1622 la maison qu'elle y avait établie dans le faubourg Saint-Antoine. C'est là qu'elle connut saint Vincent de Paul, à qui saint François avait confié la direction des religieuses de ce monastère, et elle l'aida de ses conseils dans l'établissement des filles de la Charité, auquel l'institution primitive des Visitandines servit de modèle. La mort du saint évêque de Genève fut pour elle un coup bien sensible ; mais elle se soumit à la volonté divine, et elle fit rendre les plus grands honneurs à ses dépouilles mortelles qui furent rapportées de Lyon à Annecy, et enterrées dans l'église de la Visitation. Elle fit recueillir et publier la plus grande partie de ses ouvrages, et travailla dès lors à obtenir sa béatification. Bientôt après elle perdit le baron de Thorens, son gendre, et sa fille, qui expira dans ses bras. L'an 1627, son fils unique, le baron de Chantal, fut tué à l'âge de trente et un ans, en combattant contre les huguenots, dans l'île de Ré ; mais il s'était préparé à la bataille par la réception des sacrements. Il laissait une fille qui n'avait pas encore un an, connue depuis sous le nom de marquise de Sévigné, et qui s'est immortalisée par ses *Lettres*. La baronne de Chantal, sa belle-fille, suivit dans la tombe son mari, quatre ans après, et à peine madame de Chantal eut-elle appris cette triste nouvelle, qu'on lui annonça la mort du comte de Toulonjon, son autre gendre ; mais elle fit taire sa douleur pour donner des consolations à la comtesse sa fille. La peste ayant fait sentir ses ravages à Annecy, le duc et la duchesse de Savoie engagèrent la sainte à quitter cette ville pour mettre sa vie en sûreté ; mais rien ne put la déterminer à abandonner sa communauté, qui fut préservée du fléau. La duchesse de Savoie l'appela à Turin l'an 1638, pour y fonder un monastère de la

Visitation ; ensuite Anne d'Autriche, reine de France, la fit venir à Paris, où son humilité eut beaucoup à souffrir des honneurs qu'on lui rendit. En retournant à Annecy, elle visita plusieurs de ses monastères, et arrivée à Moulins, elle fut attaquée de la fièvre, suivie d'une inflammation de poitrine. Après avoir reçu les sacrements de l'Eglise avec une ferveur angélique, et donné ses dernières instructions à ses filles spirituelles, elle mourut le 13 décembre 1641, âgée de soixante-neuf ans. Saint Vincent de Paul, qui avait été son confesseur à Paris, ayant appris sa maladie, se mit à genoux afin de prier pour elle. A peine avait-il fini sa prière, qu'il aperçut comme un petit globe de feu qui s'élevait de terre, et qui alla se joindre, dans la région supérieure de l'air, à un autre globe plus grand et plus lumineux. Ces deux globes qui, par leur réunion, n'en faisaient plus qu'un, continuèrent de monter et se perdirent dans un troisième qui était immense et beaucoup plus brillant que les deux autres. Alors une voix intérieure dit à saint Vincent que le premier globe était l'âme de la Mère de Chantal, le second celle du saint évêque de Genève, et le troisième l'essence divine. Il fit part de cette vision à l'archevêque de Paris, ainsi qu'à d'autres personnages recommandables, et elle est donnée comme certaine dans la bulle de canonisation de sainte Jeanne-Françoise. Plusieurs miracles opérés par son intercession ayant été juridiquement constatés, Benoît XIV la béatifia en 1751, et elle fut canonisée en 1767 par Clément XIII, qui fixa sa fête au 21 août. Les reliques de sainte Jeanne-Françoise de Chantal et celles de saint François de Sales échappèrent à la profanation révolutionnaire, grâce à quatre pieux habitants d'Annecy qui les mirent en lieu de sûreté. Elles furent transférées, en 1806, par l'évêque de Chambéry, celles du saint évêque de Genève à l'église de Saint-Pierre d'Annecy, et celles de sainte Jeanne-Françoise à l'église de Saint-Maurice de la même ville. Après le rétablissement du siége épiscopal d'Annecy, la reine de Sardaigne y fit bâtir un couvent de la Visitation pour remplacer celui qui avait été détruit pendant la révolution ; l'on plaça ces saintes reliques dans la chapelle en 1828. Le roi et la reine de Sardaigne se rendirent à Annecy pour assister à cette cérémonie, ainsi que plusieurs archevêques et évêques et un concours innombrable de fidèles. Les *Lettres* de sainte Jeanne-Françoise ont été livrées à l'impression. — 21 août.

JEANNE-MARIE BONOMI (la bienheureuse), vierge de l'ordre de saint Benoît, naquit, en 1606, à Aciago, dans le diocèse de Vicence, en Italie, et fut consacrée à la sainte Vierge par sa mère, même avant sa naissance. Elle n'avait que six ans lorsqu'elle eut le malheur de perdre cette pieuse mère, et elle fut confiée aux Clarisses de Trente. L'exemple de ces saintes filles et le calme dont elles jouissaient inspirèrent à la jeune pensionnaire la résolution de se joindre à elles, en embrassant leur institut ; mais son père la rappela près de lui lorsque son éducation fut terminée, et il se proposait de la marier avantageusement. Ayant trouvé un parti qui lui paraissait convenable, il pressa sa fille de l'accepter ; mais elle lui déclara qu'elle n'aurait jamais d'autre époux que Jésus-Christ, et qu'elle voulait renoncer au monde, pour se renfermer dans un monastère. Son père, voyant qu'elle était inébranlable dans sa résolution, finit par donner son consentement ; il lui demanda seulement de ne pas retourner à Trente, mais de choisir un monastère plus rapproché d'Aciago, afin qu'il eût au moins la consolation de pouvoir la visiter souvent. Marie, acquiesçant à ses désirs sur ce point, entra chez les Bénédictines de Bassano, le 21 juin 1621. Elle passa son noviciat dans la prière, le jeûne et la pénitence ; elle redoubla encore ses austérités pendant les trois derniers mois qui précédèrent sa profession. Ce jour, après lequel elle soupirait avec tant d'ardeur étant arrivé, son bonheur fut si grand qu'elle tomba en extase, et qu'on crut qu'elle se trouvait mal. En faisant sa consécration elle ajouta le nom de Jeanne à celui de Marie qu'elle avait reçu au baptême. Le sacrifice généreux qu'elle avait fait en renonçant à tous les avantages que le monde lui offrait, fut récompensé par des faveurs extraordinaires. Ses membres délicats reçurent l'empreinte des sacrés stigmates de la passion du Sauveur : ces signes augustes paraissaient quelquefois tout sanglants, et quelquefois aussi ils brillaient d'un vif éclat. Pour utiliser les vertus qu'on admirait en elle on la nomma maîtresse des novices, et elle s'appliqua avec autant de zèle que de succès à former le cœur et l'esprit des jeunes personnes qui aspiraient à devenir les épouses de Jésus-Christ. Plus tard on l'élut abbesse du monastère, et c'est surtout dans cette charge qu'elle déploya les éminentes qualités qui la distinguaient, et qui bientôt la mirent en butte aux traits de l'envie. Son confesseur l'ayant traitée un jour de visionnaire, sans doute parce qu'il était trop au-dessous d'elle pour la comprendre, il se forma dans la communauté une cabale qui chercha à la faire passer pour folle, et on la traita en conséquence. Elle se vit séquestrée, et tout le monde la fuyait avec affectation. Un jour qu'une religieuse âgée s'entretenait avec elle, une jeune sœur vint les séparer, en disant à sa compagne : *Comment, ma mère, une personne comme vous peut-elle s'entretenir avec une folle?* La religieuse, indignée d'un procédé si peu charitable, allait répliquer, lorsque Jeanne-Marie lui dit avec douceur : *Ces prétendues injures sont des trésors ; apprenez-moi donc à les mettre au pied de la croix, et non pas à m'en fâcher.* Cette résignation avec laquelle la bienheureuse supportait la calomnie servit à la confondre, et celles de ses compagnes qui n'étaient pas aveuglées par la haine ou la jalousie reconnurent sa sagesse ; les autres furent réduites au silence. Mais à peine était-elle délivrée de cette tribulation, qu'elle fut affligée d'une maladie hideuse qui

lèpre, qui lui fit souffrir des douleurs d'autant plus cuisantes que ses compagnes, redoutant son contact, ne lui donnaient pas les soins que réclamait sa triste position. D'autres maladies vinrent se joindre à celle-là, et plusieurs fois elle se trouva aux portes de la mort; mais elle souffrait avec patience, et le calme le plus pur ne cessa de régner dans son cœur. Au milieu de ses maux on l'entendait souvent répéter ces touchantes paroles de Job : *Le Seigneur l'a voulu ainsi; que son saint nom soit béni!* La manière héroïque dont elle supportait ses souffrances et sa réputation de sainteté lui attiraient la visite des personnes les plus distinguées. On cite entre autres Henriette-Adélaïde, électrice de Bavière, qui se rendit de Padoue à Bassano pour jouir de sa conversation. Elle se plaisait à répéter depuis que jamais elle n'avait vu tant de simplicité jointe à une si profonde connaissance des voies évangéliques. Quand on venait consulter Jeanne-Marie sur quelque affaire délicate, elle indiquait un jeûne à ceux qui lui demandaient conseil, jeûnait elle-même, et ce n'était qu'après avoir consulté le Seigneur qu'elle donnait sa réponse. Dès son enfance toutes ses pensées avaient été tournées vers le ciel : aussi vit-elle arriver avec une joie bien douce le moment qui allait la réunir à son divin Époux. Lorsqu'elle sentit que sa fin approchait, elle demanda les sacrements de l'Église, qu'elle reçut avec un ravissement inexprimable, et tomba ensuite en extase. Revenue à elle-même pendant quelques instants, elle mourut le 22 février 1670, âgée de soixante-cinq ans. Bientôt des miracles s'opérèrent par son intercession, et lorsqu'en 1736 on leva son corps de terre, trois personnes furent tout à coup guéries de diverses maladies. Ces miracles ayant été juridiquement constatés, Pie VI la béatifia en 1783. — 22 février.

JECTRE (saint), *Jectras*, est honoré avec saint Sosthène chez les Éthiopiens le 6 mai.

JÉJUNE (saint), *Jejunius*, moine de l'ordre de Saint-Basile, florissait dans le XIIIe siècle, et il est honoré à Gérache, en Calabre, le 20 mai.

JÉRÉMIE (saint), *Jeremias*, le second des quatre grands prophètes, sortait d'une famille sacerdotale, et naquit à Anathoth, petit bourg près de Jérusalem, vers l'an 645 avant J.-C. Il fut sanctifié dans le sein de sa mère, et destiné dès lors à la mission qu'il devait bientôt remplir; car il commença à prophétiser, étant à peine sorti de l'enfance, vers l'an 629 avant J.-C., sous le règne de Josias, roi de Juda, et il continua sous ses successeurs. Les malheurs qu'il prédisait aux Juifs de la part de Dieu, tels que la prise de Jérusalem, la captivité de ses habitants, la peste et les autres fléaux, indisposèrent contre lui les principaux de la nation; mais ce qui mit le comble à leur colère, c'est la sainte liberté avec laquelle il les reprenait de leurs désordres. Lorsque Jérusalem fut prise, l'an 606 avant J.-C., par Nabazardin, général des Babyloniens, le vainqueur lui laissa la liberté de rester en Judée. Jérémie en profita pour consoler et encourager ceux de ses compatriotes qui avaient échappé à la mort et à la captivité. Mais comme il continuait à leur prédire des calamités, en punition de leurs crimes, ils le jetèrent dans une fosse remplie de boue, et il y aurait péri sans un ministre du roi Sédécias, qui l'en fit retirer à temps. Lorsque les Babyloniens vinrent de nouveau assiéger Jérusalem, l'an 598 avant J.-C., le saint prophète était plongé dans un cachot, et la prise de la ville le rendit à la liberté. Ce fut contre son gré, et en foulant aux pieds ses menaces prophétiques, que les Juifs, pour se soustraire à la tyrannie de Nabuchodonosor, émigrèrent en Égypte, et il fut contraint de les y accompagner avec Baruch, son disciple et son secrétaire. Comme il ne cessait de leur annoncer de la part de Dieu les maux qui allaient fondre sur eux, ils résolurent de se débarrasser d'un homme qui ne leur faisait que de sinistres prédictions, et ils le lapidèrent à Taphné ou Tanès, l'an 590 avant J.-C. « Les chrétiens, dit saint Épiphane, avaient coutume d'aller prier sur son tombeau, et la poussière qu'ils en détachaient leur servait d'antidote contre la morsure des aspics. » Il est honoré par les Grecs et par les Latins : chez ces derniers, sa fête n'est célébrée nulle part avec plus de pompe qu'à Venise, qui se glorifie de posséder une portion de ses ossements. Ses *Prophéties*, en 52 chapitres, sont suivies de ses *Lamentations*. « Jérémie, dit saint Jérôme, a une diction moins relevée qu'Isaïe et d'autres prophètes, mais sa simplicité est quelquefois sublime. Dans son langage typique, on rencontre des expressions pleines d'énergie. Rien de plus touchant et qui exhale une douleur plus profonde et mieux sentie que ses *Lamentations*. » — 1er mai.

JÉRÉMIE (saint), martyr à Apollonie en Macédoine, souffrit avec saint Isaure, diacre, et trois autres, Athéniens comme lui. Après avoir subi de cruelles tortures par ordre du tribun Triponce, ils furent décapités pour la foi chrétienne qu'ils venaient de confesser avec une grande constance. — 17 juin.

JÉRÉMIE (saint), martyr à Césarée, en Palestine, avec saint Élie et trois autres qui, comme lui, avaient reçu au baptême des noms de prophète, était Égyptien, ainsi que ses compagnons. Arrêtés aux portes de Césarée, en revenant de visiter les saints confesseurs condamnés aux mines de Cilicie, ils furent conduits devant le tribunal de Firmilien, gouverneur de la province; ayant avoué sans déguisement leur religion et le but de leur voyage, ils furent livrés à divers tourments et ensuite décapités, l'an 309, sous l'empereur Maximin II. — 16 février.

JÉRÉMIE (saint), moine de Raithe et martyr, fut mis à mort avec sa communauté par les Blemmyens, peuple barbare de l'Éthiopie, qui firent, en 373, une incursion sur les bords de la mer Rouge, dans les environs de Pharan, où était situé le monastère de Raithe. — 14 janvier.

JÉRÉMIE (saint), moine et martyr à Cordoue en Espagne, avec saint Pierre, prêtre, et plusieurs autres, souffrit l'an 851, pen-

dant la persécution d'Abdérame II, roi des Maures. Saint Euloge en fait mention dans son *Mémorial des saints*. — 7 juin.

JÉRÉMIE (saint), aussi martyr à Cordoue avec saint Emile, diacre, fut arrêté pendant la même persécution du roi Abdérame II et mis à mort par l'ordre de ce prince en 852. Saint Euloge a décrit son martyre dans le *Mémorial des saints*. — 15 septembre.

JÉROCHE (saint), *Gerundius*, curé de Saint-Pierre de Gilmoutiers en Brie, florissait dans le VIIe siècle. Son corps se gardait à l'abbaye de Faremoutiers, et il est honoré à Rebais le 2 juillet.

JÉROME (saint), *Hieronymus*, prêtre et docteur de l'Eglise, né vers l'an 331, à Stricomum, près d'Aquilée, d'une famille riche, apprit les premiers éléments des sciences dans la maison paternelle. Il se rendit ensuite à Rome, où il eut pour maître de grammaire le célèbre Donat, si connu par ses *Commentaires sur Térence et sur Virgile*. Après avoir acquis une connaissance approfondie des langues grecque et latine, il se livra à l'étude de l'éloquence, et il y fit des progrès si rapides qu'il fut bientôt en état de paraître au barreau avec distinction; mais il perdit peu à peu l'esprit de piété que lui avaient inspiré ses parents, et livré à lui-même au milieu d'une grande ville, il devint l'esclave de ses passions et tomba dans le désordre. Ayant quitté Rome, il voyagea pour se perfectionner dans les sciences; comme les lettres florissaient dans les Gaules, il visita la plupart des écoles de cette contrée, et surtout celle de Trèves, où il arriva l'an 371, accompagné d'un de ses amis, nommé Bonose, qui était son parent et son compatriote. Ce fut dans cette ville qu'il renonça aux illusions qui l'avaient séduit, et qu'il prit la résolution de vivre dans une parfaite continence. Jusque-là il s'était appliqué à la lecture des écrivains profanes: Plaute et Cicéron surtout avaient été ses auteurs favoris; mais sa conversion lui fit changer l'objet de ses études. Il copia, à Trèves, le *Traité des Synodes* et les *Commentaires sur les Psaumes*, par saint Hilaire. Comme il cherchait à se former une bibliothèque choisie, il enrichit encore son trésor littéraire de diverses collections qu'il fit dans les Gaules. Il se rendit ensuite à Aquilée, dont le clergé passait pour le plus recommandable de tout l'Occident. Il se lia d'une étroite amitié avec les principaux personnages qui illustraient l'Eglise de cette ville, entre autres avec saint Chromace et ses deux frères, Jovin et Eusèbe, avec Héliodore, Nicétas et Chrysogone. S'étant retiré dans le monastère d'Aquilée, pour y continuer ses études avec plus de calme et de liberté, il y trouva le célèbre Rufin, avec qui il fit connaissance. Saint Jérôme n'y fit pas un long séjour, et il paraît qu'il en sortit pour aller trouver sa sœur qui s'était écartée du chemin de la vertu; il réussit à la ramener à son devoir, et il la décida même à faire vœu de chasteté perpétuelle. Après avoir terminé cette affaire de famille qui lui avait suscité beaucoup d'embarras, il retourna à Rome, où il reçut le baptême; mais on ignore si ce fut à cette époque ou bien avant son voyage à Trèves. Il s'aperçut bientôt que le séjour de cette ville n'était pas favorable au dessein qu'il avait formé de se livrer à l'étude dans la retraite; en conséquence il résolut de se confiner dans quelque coin reculé, loin du tumulte des villes. Bonose, qui l'avait accompagné jusqu'alors, se sépara de lui; mais il fut remplacé par un prêtre d'Antioche nommé Evagre, que les affaires de l'Eglise de cette ville avait amené à Rome, et lorsqu'il retourna en Orient, saint Jérôme, qui avait fait sa connaissance, l'y suivit avec Innocent, Héliodore et Hylas. Ils traversèrent ensemble la Thrace, le Pont, la Bithynie, la Galatie, la Cappadoce et la Cilicie, visitant partout sur leur passage les anachorètes et les personnages d'une piété éminente, dont la conversation pouvait les édifier et les instruire. Lorsqu'ils furent arrivés à Antioche, saint Jérôme s'y arrêta quelque temps pour suivre les leçons d'Apollinaire, qui expliquait l'Ecriture avec beaucoup de réputation et qui n'avait point encore rendu publique l'hérésie qui porte son nom. En partant de Rome, le saint n'avait emporté que sa bibliothèque et l'argent nécessaire pour le voyage. Evagre, qui était riche, lui facilita les moyens de continuer ses études et lui fournit même des secrétaires pour travailler sous ses ordres. En quittant Antioche il se retira dans le désert de Chalcis, situé entre la Syrie et l'Arabie, et Innocent, Hylas et Héliodore l'y suivirent. Les deux premiers moururent bientôt dans cette affreuse solitude, et Héliodore l'ayant quitté pour revenir en Occident, il resta seul, uniquement occupé de l'étude et des pratiques de la pénitence. Il eut beaucoup à souffrir de diverses maladies dont il fut atteint; mais ses plus grandes souffrances lui vinrent des assauts terribles que lui livra le démon. Malgré ses jeûnes et ses austérités, il éprouvait les révoltes d'une chair rebelle. Pour faire diversion à la violence de ses passions, il se livra à l'étude de l'hébreu et se fit le disciple d'un juif converti. Ce travail lui coûta d'autant plus qu'il ne s'était occupé jusque-là que d'études agréables. Mais bientôt après il renonça tout à fait à la littérature profane dont il faisait ses délices, et il rapporte lui-même la cause de ce changement subit. « Saisi, dans le désert, d'un accès de fièvre, je tombai en syncope et crus être cité devant le tribunal de Jésus-Christ. Là on me demanda quelle était ma profession, et ayant répondu que j'étais chrétien : *Vous mentez*, me dit le juge, *vous êtes cicéronien; car les ouvrages de Cicéron possèdent tout votre cœur*. Je fus donc condamné à recevoir une rude flagellation de la main des anges; et le souvenir de ce châtiment fit sur mon âme une impression si forte qu'il me resta un sentiment profond de ma faute, et que je promis au juge de ne plus lire d'auteurs profanes. » Il déclare, à la vérité, que ce n'était qu'un rêve, mais qu'il le regarda comme un avertissement du ciel dont il profita. Comme

le désert de Chalcis dépendait du diocèse d'Antioche, et que cette ville, divisée par le schisme, avait trois évêques au lieu d'un, les moines demandèrent à saint Jérôme lequel il regardait comme le pasteur légitime. Cette division n'était pas encore terminée, lorsqu'il s'éleva une dispute au sujet du mot *hypostase*, appliqué à Dieu. Le saint, consulté, répondit que si par hypostase on entendait la nature divine, il n'y en avait qu'une en Dieu, mais que si on le prenait dans le sens de personne, il y en avait trois. Fatigué de ces questions, il écrivit au pape Damase, pour savoir avec lequel des trois prétendants au siége d'Antioche il devait communiquer, et dans quel sens il fallait employer le mot *hypostase*. N'ayant pas reçu de réponse, il écrivit une seconde lettre, conjurant le pape de lui répondre. Quoique nous ne connaissions pas la réponse de Damase, il est certain qu'il reconnaissait, avec tout l'Occident, Paulin pour évêque d'Antioche. Saint Jérôme le reconnut aussi, et ce fut de ses mains qu'il reçut le sacerdoce sur la fin de l'année 377; mais il ne consentit à se laisser ordonner qu'à condition qu'il ne serait attaché à aucune église en particulier. Il alla ensuite visiter les saints lieux, et se retira à Bethléem où il continua l'étude de la langue hébraïque. Le désir de se perfectionner dans la science des Ecritures lui fit entreprendre, en 380, le voyage de Constantinople pour se faire le disciple de saint Grégoire de Nazianze, qui en était alors évêque, et il se félicita toujours depuis d'avoir eu pour maître ce grand homme. De Constantinople il retourna en Palestine et de là se rendit à Rome en 381, avec saint Paulin d'Antioche et saint Epiphane, qui allaient au concile convoqué par saint Damase pour mettre fin au schisme d'Antioche; mais il ne les accompagna pas à leur retour en Orient, ayant été retenu par le pape, qui le fit son secrétaire et le chargea de répondre, en son nom, aux consultations des évêques sur l'Ecriture et sur la morale. Sa sainteté et son savoir lui attirèrent bientôt l'estime et l'admiration de toute la ville. Plusieurs dames romaines, illustres par leur naissance et recommandables par leur piété, se mirent sous sa conduite. On cite, entre autres, sainte Marcelle et sa sœur, sainte Aselle avec Albine leur mère, sainte Mélanie, Marcelline, Félicité, Léa, Fabiole, Læta et sainte Paule avec ses filles. La généreuse liberté avec laquelle il attaquait les vices des habitants de Rome lui suscita des ennemis qui n'osèrent éclater tant que saint Damase vécut; mais ce saint pape étant mort sur la fin de l'année 384, ils mirent tout en œuvre pour perdre le saint docteur, et eurent recours à la calomnie pour incriminer sa liaison avec les dames romaines qu'il instruisait dans l'Ecriture sainte et dans la science du salut. Les accusateurs ayant été mis à la question avouèrent leur imposture et rendirent hommage à son innocence; mais le saint crut devoir céder à l'orage, et s'étant embarqué à Porto, en 385, avec son frère Paulinien et le prêtre Vincent, il relâcha en Chypre, où il fut accueilli avec joie par saint Epiphane. Arrivé à Antioche, il fit une visite à saint Paulin, qui l'accompagna jusque sur les frontières de la Palestine. L'année suivante saint Jérôme passa en Egypte pour se perfectionner encore davantage dans la science des livres saints et dans la pratique des vertus monastiques. Il séjourna un mois à Alexandrie pour y profiter des leçons du célèbre Didyme, chef de l'école d'Alexandrie, et qui, quoique aveugle, était regardé comme un prodige d'érudition. Il parcourut ensuite les principaux monastères de l'Egypte, après quoi il retourna à Bethléem. Sainte Paule, qui l'y avait suivi, lui confia la direction des deux monastères qu'elle avait fondés, l'un pour des vierges et l'autre pour des moines. Saint Jérôme, voyant que ce dernier ne pouvait contenir tous ceux qui se présentaient pour vivre sous sa conduite, il envoya en Dalmatie Paulinien, son frère, pour vendre une terre qu'il avait encore dans cette province, afin d'en consacrer le prix aux agrandissements nécessaires et à la fondation d'un hospice pour les pèlerins qui affluaient de toutes les parties de la chrétienté. Il s'occupait dans sa solitude à traduire l'Ecriture sainte et à réfuter les hérétiques. Déjà il avait essayé sa plume contre les lucifériens, pendant qu'il habitait le désert de Chalcis, et contre Helvidius, pendant qu'il était à Rome. Il écrivit, en 386, ses deux livres contre Jovinien, et comme on trouvait dans le second de ces livres quelques expressions qu'on jugeait contraires au respect qui est dû au mariage, il se justifia par son apologie à Pammaque. Il s'éleva aussi avec force contre Vigilance qui attaquait l'honneur qu'on rend aux reliques des saints. Comme l'origénisme faisait des progrès en Orient, le saint docteur unit ses efforts à ceux de saint Epiphane pour arrêter les suites du mal, et ce fut la principale cause de sa dispute avec Rufin. Depuis qu'ils s'étaient connus à Aquilée, ils avaient toujours conservé l'un pour l'autre un sincère attachement, et ils avaient même vécu assez longtemps ensemble sur la montagne des Oliviers. Mais Rufin était trop attaché à Origène pour sacrifier ses sentiments à l'amitié. Saint Jérôme l'attaqua sur sa traduction latine des *Principes* de ce Père, parce que c'était dans cet ouvrage que les origénistes puisaient la plupart de leurs erreurs. Rufin, en faisant son *Apologie*, attaqua saint Jérôme à son tour, et celui-ci se défendit. Cette fameuse dispute continuait depuis trois ans, lorsque saint Chromace d'Aquilée et saint Augustin écrivirent au saint docteur pour l'engager à se réconcilier avec Rufin; ce qu'il fit. Lorsqu'il eût appris que Pélage semait ses erreurs dans l'Orient, il fit un petit traité pour le réfuter; plus tard il reprit cette matière dans son *Dialogue contre les pélagiens*. Le sac et le pillage de Rome par Alaric (410) ayant plongé dans la misère la plupart de ses habitants, un grand nombre de familles s'expatrièrent pour échapper à la mort ou à l'esclavage, et saint Jérôme accueillit, avec cha-

rité, celles qui vinrent se réfugier jusqu'à Bethléem. Il n'épargna rien pour leur procurer un asile ainsi que les autres secours dont elles avaient besoin. La réfutation des hérétiques, le soin des communautés dont il était chargé pour le spirituel, et ses œuvres de charité ne l'empêchaient pas de continuer ses travaux sur l'Ecriture sainte. L'âge et les maladies ne pouvaient même ralentir son ardeur pour cette œuvre qui fera toujours son plus beau titre de gloire, et dans laquelle il n'a été surpassé, ni même égalé par personne.

On le regarde en effet comme celui des docteurs de l'Eglise que le ciel semble avoir le plus favorisé par rapport à l'intelligence des divins oracles; et le pape Clément VIII ne balançait pas d'assurer qu'il avait été assisté d'en haut pour traduire les livres saints. Aux secours naturels pour réussir dans cette grande entreprise, il joignait une piété sincère et un ardent amour pour la prière. Le pape Damase l'ayant chargé de réviser sur le texte grec la traduction latine des Evangiles, il s'en acquitta aux applaudissements de toute l'Eglise; il corrigea de même le reste du Nouveau Testament, et sa traduction fut bientôt la seule en usage. Après avoir revu la traduction latine de l'Ancien Testament, il entreprit de le traduire en entier d'après le texte hébreu, entreprise immense et qui présentait les plus grandes difficultés. Il commença par les livres des Rois vers l'an 390; il traduisit ensuite en différents temps les autres parties de la Bible, et finit, vers l'an 407, par le Pentateuque, Josué et Esther. Son travail était déjà admis dans plusieurs églises dès le temps de saint Grégoire le Grand, qui lui donne la préférence sur l'ancienne version, et ensuite il fut universellement adopté dans toutes, suivant saint Isidore de Séville. On conserva cependant quelque chose de la *Version italique* dans plusieurs endroits, en sorte que dans certains livres de l'Ancien Testament notre Vulgate actuelle est un mélange de cette traduction et de celle de saint Jérôme. L'usage où l'on était de chanter les psaumes d'après la *Version italique* ne permettait pas de faire dans le Psautier des corrections considérables sans exciter de vives réclamations. Saint Jérôme se borna donc à le retoucher d'après le grec des Septante, et les corrections qu'il avait proposées furent successivement admises partout, excepté dans l'église du Vatican et dans celle de Saint-Marc de Venise, où l'on chante encore les psaumes suivant l'ancienne *Version italique*, telle qu'elle était avant que saint Jérôme ne l'eût retravaillée. Quant à ce qui manquait dans le texte hébreu comme le livre de la Sagesse, celui de l'Ecclésiastique, les deux livres des Machabées, celui de Baruch, la lettre de Jérémie, la fin du livre d'Esther, quatorze chapitres de Daniel et le cantique des trois enfants dans la fournaise, ils sont de l'ancienne Vulgate. A ces exceptions près, tout l'Ancien Testament est de la traduction de saint Jérôme. On y trouve encore cependant quelques passages de la version italique. Le saint docteur traduisit aussi l'ouvrage d'Eusèbe sur les lieux saints, et y fit beaucoup de corrections et d'additions. Il composa en outre différents traités de critique, relatifs au texte hébreu de la Bible, et l'on voit, par ses commentaires sur les prophètes, avec quel scrupule il s'attachait au texte original; mais il fut obligé, sur la fin de sa vie, d'interrompre ses travaux pour se soustraire à la fureur des barbares qui ravageaient la Palestine, et ensuite à la persécution des pélagiens. Ces hérétiques, profitant du crédit qu'ils avaient auprès de Jean, patriarche de Jérusalem, envoyèrent, en 417, une troupe de bandits à Bethléem pour dévaster les monastères qui étaient sous la conduite du saint, et il ne put s'échapper de leurs mains qu'en se réfugiant dans une forteresse. Les monastères furent incendiés; les moines et les vierges obligées de se sauver. Sainte Eustochie et la jeune Paule virent leur habitation devenir la proie des flammes et les personnes qui les servaient livrées à toutes sortes de tourments. Après que ce torrent dévastateur se fut retiré, saint Jérôme revint à Bethléem, où il mourut le 30 septembre 420, et fut enterré parmi les ruines de son monastère. Son corps fut transporté à Rome, dans la suite, et placé dans l'église de Sainte-Marie-Majeure. Nous avons de saint Jérôme, outre sa traduction de la Bible et les autres ouvrages que nous avons mentionnés dans sa Vie, le livre des *Noms hébreux*, qui explique les étymologies des noms propres qui se trouvent dans l'Ancien et le Nouveau Testament; le livre des *Questions hébraïques sur la Genèse*, le *Commentaire sur l'Ecclésiaste*, la traduction des deux homélies d'Origène sur le Cantique des cantiques, le *Commentaire sur saint Matthieu*, le *Commentaire sur plusieurs Epîtres de saint Paul*, les *Vies de saint Paul Ermite, de saint Hilarion* et *de saint Malc*, le *Catalogue des écrivains illustres*, un grand nombre de *Lettres* qui la plupart sont des dissertations sur l'Ecriture ou de véritables traités sur des matières de morale et de spiritualité. Cet illustre docteur, qu'on peut regarder, sous bien des rapports, comme le plus savant des Pères de l'Eglise latine, montre dans ses nombreux ouvrages qu'il avait une brillante imagination, un esprit vif et ardent, et ce genre d'éloquence qui fait les grands écrivains. Son style, pur, vif, élevé, serait admirable, s'il paraissait moins travaillé dans quelques parties qui annoncent une certaine affectation. Ses pensées sont nobles ainsi que ses expressions; on remarque dans sa manière d'écrire une variété de tours aussi agréable que surprenante, et un heureux emploi des figures qu'il sait toujours amener avec autant d'art que de goût. La rigidité de son caractère l'exposa plus d'une fois à montrer trop d'âpreté dans la discussion; mais ces légers défauts furent abondamment rachetés par une humilité profonde, une grande charité et des mortifications qui étonnent la faiblesse humaine. Si sa piété, quoique vive,

eut quelque chose d'austère qui influa sur sa conduite et même sur ses écrits, c'est que les vertus, même dans un saint, prennent toujours un peu la teinte de son tempérament.—30 septembre.

JÉROME (saint), évêque de Nevers, est honoré dans cette ville le 5 octobre.

JÉROME DE PAVIE (saint), florissait dans le VIIIe siècle et son corps fut inhumé à Notre-Dame de la Perche.—22 juillet.

JÉROME RANUCCI (le bienheureux), servite, né sur la fin du XVe siècle à Santo-Angelo, dans le duché d'Urbin, était jeune encore, lorsqu'il quitta le monde pour entrer dans l'ordre des Servites. Après avoir fait profession, il fut envoyé par ses supérieurs à l'université de Bologne, pour y continuer ses études, et lorsqu'il les eut terminées avec un grand succès, on lui conféra le grade de docteur en théologie, science qu'il fut ensuite chargé d'enseigner. Devenu prieur de son couvent, il se fit admirer par sa charité envers tout le monde, et surtout envers ceux qui venaient le consulter pour les peines de conscience, ou qui recouraient à son ministère dans le tribunal de la pénitence; car on s'adressait à lui de toutes parts, tant on avait de confiance dans ses lumières et dans sa vertu; aussi la sagesse de ses décisions l'avait fait surnommer *l'Ange du bon conseil.* Frédéric de Feltre, duc d'Urbin, avait en lui une grande confiance et le vénérait singulièrement. Le bienheureux Jérôme mourut le 12 décembre 1455, et le culte qu'on lui rendait fut approuvé en 1775 par le pape Pie VI, qui permit de l'honorer dans son ordre le jour de sa mort.—12 décembre.

JÉROME EMILIANI (saint), instituteur des Somasques, né après le milieu du XVe siècle, d'une famille noble de Venise, fut élevé chrétiennement ; mais il se laissa bientôt entraîner par le torrent des passions. Ayant embrassé la carrière des armes il servit avec distinction dans les guerres que la république eut à soutenir sur la fin du XVe siècle, et il était gouverneur du château de Castelnuovo lorsqu'il fut fait prisonnier et chargé de fers. L'état où il se voyait réduit l'ayant fait rentrer en lui-même, il s'appliqua à sanctifier ses souffrances. Ayant recouvré sa liberté par la protection de la sainte Vierge, il se rendit à Trévise et suspendit ses chaînes devant un autel dédié à la Mère de Dieu. De retour à Venise, il se consacra sans réserve à la pratique de toutes les vertus chrétiennes ; il fit surtout éclater sa charité durant une famine et une maladie épidémique qui causèrent de grands ravages, pourvut abondamment aux besoins des pauvres, et loua une maison où il recueillit les malheureux orphelins que la mort venait de priver de leurs parents. Il se chargea du soin de les nourrir et de les élever dans la religion. Il établit ensuite de semblables hôpitaux à Brescia, à Bergame et dans d'autres villes. Il fonda aussi des maisons de refuge pour les filles pénitentes ; mais comme il lui fallait des compagnons pour le seconder dans l'administration de ces établissements, il s'associa, en 1530, des disciples qu'il réunit à Somasque, village situé entre Bergame et Milan ; c'est de là que les membres de ce nouvel institut furent nommés Somasques, et c'est là aussi que mourut, le 8 février 1537, le saint fondateur, emporté par une maladie contagieuse qu'il avait gagnée en servant les malades. Béatifié par Benoît XIV, il fut canonisé par Clément XIII ; Clément XIV approuva, l'an 1769, un office composé en son honneur, qu'il permit de réciter le jour de sa fête fixée au 20 juillet. Saint Jérôme Emiliani n'avait admis que des laïques dans sa congrégation, dont le but était l'instruction des enfants et des jeunes clercs. Trois ans après la mort du saint, elle fut approuvée, comme ordre religieux, par Paul III, et confirmée plus tard par Pie V et Sixte V. Placés sous la règle de saint Augustin, les Somasques furent divisés en trois provinces, celle de Lombardie, celle de Rome et celle de Venise.—20 juillet.

JÉROME DE WERDEN (le bienheureux), religieux récollet, un des martyrs de Gorcum, né dans la petite ville de Werden, au pays de Horn, était vicaire du couvent de Gorcum, lorsqu'il fut arrêté dans cette ville avec ses compagnons par les calvinistes, et pendu à Bril, le 9 juillet 1572, après avoir subi d'horribles supplices pour n'avoir pas voulu renier le dogme de la présence réelle dans l'eucharistie, ni celui de la primauté du pape. Il fut déclaré martyr et béatifié par Clément X en 1674.—9 juillet.

JÉRON (saint), *Hiero*, prêtre et martyr, florissait dans le milieu du IXe siècle, et il fut massacré par les Normands, à Norvic, près de Leyde en Hollande, l'an 886. Son corps fut ensuite transféré à Egmond, où il est honoré le 17 août.

JÉROTHÉE (saint), *Hierotheus*, disciple de l'apôtre saint Paul, est honoré à Athènes le 4 octobre.

JOACHIM (saint), époux de sainte Anne et père de la sainte Vierge Marie, est, selon l'opinion la plus probable, le même qu'Heli, dont il est parlé dans le Ve chapitre de saint Luc, comme étant père de saint Joseph, quoiqu'il ne fût que son beau-père. On ne sait rien de sa vie, et l'Ecriture sainte ne fait de lui aucune mention formelle. L'Eglise grecque célébrait, dès le VIIe siècle, sa fête, qui n'a été introduite que longtemps après dans l'Eglise latine, par le pape Jules II, à ce que l'on croit.—20 mars et 26 juillet.

JOACHIM (le bienheureux), abbé de Corazzo en Calabre et fondateur de la congrégation de Saint-Jean de Flora, naquit en 1130, à Célico près de Cozenza, et fut d'abord page de Roger, roi de Sicile. Il visita ensuite la terre sainte, et à son retour il entra dans le monastère de Corazzo, de l'ordre de Cîteaux : il en devint prieur, puis abbé. Il quitta son abbaye, avec la permission du pape Luce III, pour se retirer, en 1183, dans la solitude de Casemar, où il passa deux ans occupé à commenter les saintes Ecritures. De retour à Corazzo, il se démit définitivement de son abbaye, afin de continuer, par

ordre du pape, son commentaire. Il alla fonder à Flora un monastère dont la règle était calquée sur celle de Cîteaux, et il y mourut l'an 1202, à soixante-douze ans. Il a laissé plusieurs ouvrages, outre ses *Commentaires*, un entre autres, intitulé *L'Evangile éternel*, qui fut condamné au concile de Latran, tenu en 1215, et des *Prophéties* qui firent autrefois beaucoup de bruit. Les condamnations qu'ont subies ses ouvrages n'empêchent pas qu'il ne soit honoré comme bienheureux en Sicile et dans le royaume de Naples, le 30 mars.

JOACHIM DE SIENNE (saint), religieux servite, né en 1258, à Sienne, de l'illustre famille des Pélacani, montra dès ses premières années les plus heureuses dispositions pour la vertu et surtout une tendre dévotion envers la sainte Vierge qu'il aimait à prier devant ses images ou ses autels. Sa charité pour les pauvres allait si loin qu'il se dépouillait de ses propres habits pour les en revêtir, et qu'il se privait en leur faveur de tout ce qu'on lui donnait pour fournir aux amusements de son âge. Son père lui ayant un jour représenté qu'il devait mettre des bornes à ses aumônes, afin de ne pas réduire sa famille à la mendicité, il lui répondit : *Vous m'avez enseigné que c'était à Jésus-Christ qu'on donnait dans la personne des pauvres : pourrait-on lui refuser quelque chose ? Quel est l'avantage des richesses, sinon de procurer des moyens d'amasser des trésors dans le ciel ?* Le père pleura de joie en voyant des sentiments si beaux dans un âge si tendre. Le saint entra dans l'ordre des Servites, et y prit l'habit, en 1272, des mains de saint Philippe Beniti : c'est alors qu'il changea le nom qu'il portait contre celui de Joachim. Sa ferveur était telle, dès les commencements de son noviciat, que les plus parfaits le regardaient comme un modèle de toutes les vertus. On voulut l'élever au sacerdoce, mais il ne put jamais se résoudre à se laisser ordonner, tant il redoutait cette dignité, dont il se croyait indigne. Toute son ambition se réduisait à pouvoir servir la messe, et il lui arriva plus d'une fois d'avoir des ravissements pendant le saint sacrifice. Se trouvant à Sienne l'objet d'une vénération qui blessait son humilité, il pria son général de l'envoyer dans quelque autre maison, et on lui permit de se retirer dans le couvent d'Arezzo ; mais la nouvelle de son départ ne fut pas plutôt connue, que les habitants de Sienne demandèrent et obtinrent son rappel. Il mourut le 16 avril 1305, à l'âge de quarante-sept ans. Son culte fut autorisé par les papes Paul V et Urbain VIII.—16 avril.

JOACHIM SACQUIER (saint), l'un des vingt-six martyrs du Japon pendant la persécution de l'empereur Taycosama, fut pendu à un poteau et eut le côté percé d'une lance en 1597, sur une montagne près de Nangazacki. Le pape Urbain le déclara martyr ainsi que ses compagnons, et les mit au nombre des saints. On célèbre leur fête le jour de leur mort, qui eut lieu le 5 février.

JOANNICE (saint), *Joannicius*, abbé en Bithynie, né dans cette province vers le milieu du VIIIe siècle, passa ses premières années à garder les pourceaux. S'étant ensuite enrôlé dans une compagnie des gardes de l'empereur Constantin Copronyme et de Léon son fils, son courage et sa bravoure lui méritèrent des récompenses distinguées ; mais il tomba dans l'hérésie des iconoclastes, qui était vivement protégée par la cour, et l'hérésie le conduisit au désordre. Cependant, un saint religieux avec qui il eut le bonheur de faire connaissance sous le règne de l'impératrice Irène, le retira de l'erreur et de l'inconduite. Joannice, sans quitter la cour, passa six ans dans les exercices de la prière et de la méditation. Il avait quarante ans lorsqu'il se retira sur le mont Olympe, près de Pruse en Bithynie, et il séjourna dans plusieurs monastères pour se former à la vie religieuse, pour apprendre à lire et pour étudier par cœur le Psautier. Sa prière était continuelle, et il avait toujours dans la bouche quelque aspiration pieuse. Il mena ensuite la vie érémitique pendant douze ans, après quoi il prit l'habit dans le monastère d'Ereste. Le don de prophétie et celui des miracles, ainsi que le talent rare qu'il avait pour conduire les autres dans la voie de la perfection, le rendirent célèbre dans tout l'Orient. Il défendit avec zèle la doctrine de l'Eglise sur les saintes images, sous les empereurs Léon l'Arménien et Théophile, et il contribua efficacement au triomphe de la vérité sous la pieuse impératrice Théodora, qui proscrivit l'erreur des iconoclastes. Dans sa vieillesse, il se construisit une cellule sur le mont Antide, près du monastère qu'il gouvernait, et s'y retira pour se préparer au passage de l'éternité. Il mourut en 845, dans un âge très-avancé. Trois jours avant sa mort il avait reçu la visite de saint Méthode, patriarche de Constantinople.—4 novembre.

JOATHAS (saint), est honoré comme martyr à Bellune, dans la Marche Trévisane : son corps se garde dans l'église cathédrale de cette ville.—22 mai.

JOAVAN (saint), *Joava* ou *Jovinus*, évêque dans l'Armorique, né vers le commencement du VIe siècle, fut d'abord disciple de saint Paul de Léon, dans la Grande-Bretagne, sa patrie, et vint avec lui dans les Gaules. Après avoir mené quelque temps la vie érémitique dans le pays d'Ack, ensuite dans l'île de Baz, saint Paul, qui était devenu évêque de Léon, se déchargea sur lui d'une partie de l'administration de son diocèse, et lorsqu'il voulut retourner lui-même dans la solitude, il se démit de son siége en faveur de saint Joavan, qui marcha sur ses traces et s'efforça d'imiter son zèle. Il mourut environ un an après saint Paul, c'est-à-dire vers l'an 576. Il est patron de deux paroisses dans l'ancien diocèse de Léon, où il est honoré le 2 mars.

JOB (saint), patriarche, naquit dans la terre de Hus, pays situé entre l'Idumée et l'Arabie, vers l'an 700 avant Jésus-Christ. Il était un modèle de vertu, craignant Dieu, élevant ses enfants dans la piété. Le Seigneur,

qui se plaisait lui-même à rendre témoignage de la sainteté de son serviteur, permit au démon de lui faire subir les épreuves les plus terribles, à condition qu'il lui laisserait la vie sauve. Aussitôt toute sa fortune, qui était considérable, disparaît ; ses enfants périssent écrasés sous les ruines d'une maison qui s'écroule, et ces tristes nouvelles lui sont apportées, l'une après l'autre, sans le moindre intervalle. A chacune Job se contente de répondre : *Dieu me les avait donnés. Dieu me les a ôtés ; il n'est arrivé que ce qui lui a plu : que son saint nom soit béni.* Le démon, vaincu par cette patience héroïque, l'affligea dans son corps en lui envoyant une lèpre hideuse qui l'infecta de la tête aux pieds. Job, repoussé de la société de ses semblables, se vit réduit à se confiner sur un fumier, et à râcler avec un morceau de pot cassé le pus qui sortait de ses plaies; sa femme, la seule personne de sa famille que le démon lui avait laissée, vint ajouter à ses maux en lui reprochant sa piété qui ne lui avait servi de rien, et en insultant à son infortune. Job, pour toute réponse, lui dit : *Puisque nous avons reçu des biens de la main de Dieu, pourquoi n'en recevrions-nous pas aussi des maux?* Trois de ses amis vinrent le visiter et furent pour lui des consolateurs d'autant plus importuns qu'ils confondaient les maux que le Seigneur envoie aux justes pour les éprouver avec ceux qu'il inflige aux méchants pour les punir, et ils s'efforcèrent de lui prouver que s'il souffrait c'est qu'il l'avait mérité. Job se justifie avec calme et modération, et Dieu lui-même prend en main la cause de son serviteur, fait éclater son innocence, lui rend d'autres enfants, des biens plus qu'il n'en avait perdus, et le guérit de sa lèpre. Après une longue carrière, il mourut vers l'an 1500 avant Jésus-Christ, âgé de plus de deux siècles. Quelques auteurs ont prétendu que Job était un personnage imaginaire, et que le livre qui porte son nom était moins une histoire qu'une fiction ; mais cette opinion est contredite par l'autorité d'Ezéchiel et de Tobie, qui parlent de lui comme d'un personnage qui a réellement existé ; l'apôtre saint Jacques, qui le propose comme un modèle de patience, combat aussi ce sentiment qui a contre lui toute la tradition, tant celle des Juifs que des chrétiens. Le livre de Job est écrit en vers dans l'original : aussi est-il étincelant de beautés poétiques du premier ordre. — 10 mai.

JOCOND (saint), *Jocundus*, martyr à Reims, exerçait les fonctions de lecteur dans l'église de cette ville, au milieu du ve siècle, lorsqu'il fut mis à mort avec saint Nicaise, son évêque. Ils furent massacrés par des barbares qui vinrent ravager les Gaules vers l'an 453, et ils sont honorés le 14 décembre.

JOEL (saint), l'un des douze petits prophètes, était fils de Phatuel et commença à prophétiser vers l'an 789 avant Jésus-Christ, sous Osias, roi de Juda. Ses *prophéties*, qui renferment trois chapitres, ont trait à la dévastation de la Judée par les Chaldéens ; il annonce ensuite la fin du monde, le jugement universel, avec ses suites, qui sont les peines de l'enfer pour les méchants et la gloire du ciel pour les justes. Sa diction énergique et figurée est à la hauteur des grands objets qu'il dépeint. Saint Pierre, dans le premier discours qu'il adresse aux Juifs, le jour même de la Pentecôte, cite un passage de Joël, où cette effusion de l'Esprit-Saint est clairement prédite. Ce saint prophète est honoré chez les Grecs le 18 octobre, et chez les Latins le 13 juillet.

JONAS (saint), l'un des douze petits prophètes, était fils d'Amathi, et naquit à Gethopher dans la tribu de Zabulon. Il florissait sous Osias, roi de Juda, et sous Jéroboam II, roi d'Israël. Ayant reçu de Dieu l'ordre d'aller à Ninive, capitale de l'empire des Assyriens, pour annoncer à ses habitants que dans quarante jours leur ville serait détruite en punition de leurs désordres, il recula d'abord devant une mission qui l'effrayait, et pour s'y soustraire il s'embarqua à Joppé, afin de gagner Tarse en Cilicie. Pendant la traversée, il s'éleva une tempête si extraordinaire que ceux qui se trouvaient sur le vaisseau crurent tous que c'était une punition de Dieu, et ils tirèrent au sort pour reconnaître celui que le ciel poursuivait ainsi dans sa colère. Le sort étant tombé sur Jonas, on le jeta à la mer et Dieu envoya une baleine qui l'avala sans lui faire aucun mal. Le prophète, après avoir passé trois jours et trois nuits dans le ventre du monstrueux cétacé qui le vomit sur le rivage, reçut de nouveau l'ordre de se rendre à Ninive, et cette fois il obéit. Arrivé dans cette grande ville, il proclama les menaces du Seigneur : les Ninivites, frappés de terreur, s'imposèrent un jeûne général qui apaisa le ciel, et Dieu leur pardonna. Jonas, voyant, au bout de quarante jours, que sa prédiction ne recevait pas son accomplissement, craignit de passer pour faux prophète : il s'en plaignit donc au Seigneur, qui lui fit comprendre, d'une manière frappante, l'injustice de sa plainte. Il fit croître, en une nuit, un arbre qui le lendemain protégeait Jonas contre les ardeurs du soleil ; mais le jour suivant un ver piqua la racine du végétal miraculeux, qui sécha aussitôt. Jonas, privé de cet ombrage, tomba dans une telle affliction qu'il invoquait la mort. Le Seigneur lui dit : *Si la perte d'un arbre, qui a poussé spontanément et dont la culture ne vous a rien coûté, vous désole ainsi, pourquoi ne me serais-je pas laissé fléchir pour empêcher la perte d'une ville qui renferme dans ses murs plus de 120,000 personnes qui ne savent pas distinguer le bien du mal?* Jonas, revenu dans sa patrie, se retira avec sa mère près de la ville de Sur, où il demeura jusqu'à sa mort, arrivée vers l'an 761 avant Jésus-Christ. Saint Jérôme parle de son tombeau, que l'on voyait encore de son temps à Diospolis de Palestine. — 21 septembre.

JONAS (saint), martyr en Perse, quitta la ville de Beth-Aza, qu'il habitait, pour porter, avec saint Barachise, son frère, des secours et des consolations à plusieurs chrétiens qui devaient être exécutés à Hubaham, par ordre

du roi Sapor II ; et parce qu'il les avait exhortés à mourir plutôt que de renoncer à leur foi, il fut arrêté, ainsi que son frère, et conduit devant le juge. Celui-ci leur fit les plus vives instances pour les porter à obéir au *roi des rois*, c'est le nom que prenait Sapor, et à adorer le soleil, la lune, le feu et l'eau : *Il est plus juste*, répondirent les deux frères, *d'obéir au Roi immortel du ciel et de la terre, qu'à un prince sujet à la mort*. Les mages, irrités d'entendre donner à leur prince le titre de mortel, séparèrent les deux confesseurs et renfermèrent Barachise dans une étroite prison ; pour Jonas, ils le retinrent avec eux, dans l'espérance qu'ils le détermineraient à sacrifier ; mais voyant que tous leurs efforts étaient inutiles, le prince des mages ordonna qu'on le couchât sur le ventre, qu'on lui mît un pieu sur le nombril et qu'on le frappât rudement avec des verges et des bâtons noueux. Pendant ce supplice, Jonas ne cessait de prier. *Dieu de notre père Abraham*, s'écriait-il, *je vous rends grâces ; faites, je vous en conjure, que je puisse vous offrir un holocauste agréable à vos yeux..... Je renonce au culte du soleil, de la lune, du feu et de l'eau, Je crois au Père, au Fils et au Saint-Esprit, et ne reconnais point d'autres divinités*. On le jeta ensuite dans un étang glacé, après lui avoir attaché une corde au pied, et on l'y laissa jusqu'au lendemain, qu'on le retira pour le conduire de nouveau devant les mages. Lorsqu'il fut en leur présence, ils lui demandèrent s'il n'avait pas passé une mauvaise nuit : *Non*, répondit-il ; *depuis que je suis au monde, je n'ai jamais goûté de délices aussi pures que la nuit dernière. Le souvenir des souffrances de Jésus-Christ a été pour moi une source de consolations ineffables*. Comme on voulait lui faire accroire, pour ébranler sa constance, que son frère avait renoncé à la foi : — *Oui, je sais*, dit Jonas, *que depuis longtemps il a renoncé au démon et à ses anges. — Prenez garde de vous perdre. — Si vous êtes des sages, comme vous vous en flattez, dites-moi s'il ne vaut pas mieux semer le blé que de le laisser sur un grenier, sous prétexte de le préserver des pluies et des orages ? Or, cette vie est comme une semence que l'on jette sur la terre ; elle produira dans le monde futur une gloire immortelle. — Vos livres ont trompé bien du monde. — Il est vrai qu'ils ont détaché un grand nombre de personnes des plaisirs terrestres. Lorsqu'un chrétien, au milieu des souffrances, brûle du feu de l'amour qu'il puise dans le souvenir de la passion de son Sauveur, il oublie les richesses, les honneurs et tous les biens de cette vie passagère. Il ne soupire qu'après la vue du véritable roi, dont l'empire est éternel, et dont la puissance embrasse tous les siècles*. Lorsque Jonas eut cessé de parler, on lui coupa les doigts des mains et des pieds ainsi que la langue ; on lui arracha la peau de la tête, et on le mit dans un vase rempli de poix bouillante ; mais la poix s'échappa tout à coup du vase, sans avoir fait le moindre mal au saint martyr, qu'on serra ensuite sous une presse de bois. Enfin, son corps fut scié par morceaux et jeté dans une citerne desséchée, près de laquelle on plaça des gardes, de peur que les chrétiens ne le vinssent enlever. Abtusciatas, ami des deux frères, acheta des Perses le corps de saint Jonas et celui de saint Barachise, qui fut martyrisé le même jour, c'est-à-dire le 24 décembre 327, et la dix-huitième année du règne de Sapor II. — 29 mars.

JONAS (saint), moine d'Egypte, était l'un des plus illustres disciples de saint Pacôme et florissait dans le milieu du IVe siècle. — 11 février.

JONAS (saint), surnommé le *Sabaïte*, parce qu'il était moine du monastère de Saint-Sabas en Palestine, florissait dans le VIIe siècle, et il est honoré chez les Grecs le 21 septembre.

JONATS (saint), *Jonatus*, abbé de Marchiennes, est honoré le 1er août.

JONE (sainte), *Jona*, martyre en Ethiopie avec sainte Atrasesse, est honorée chez les Grecs le 14 novembre.

JORE (saint), confesseur, mourut en 1033, et il est honoré comme évêque dans l'église de Saint-Barthélemi, à Béthune, où l'on garde son corps. — 26 juillet.

JOSAPHAT (saint), fils d'un roi des Indes, sur les frontières de la Perse, eut pour maître saint Barlaam, ermite. L'ouvrage qui nous donne le détail de leurs actions admirables, et qui est regardé par plusieurs critiques comme un roman, est cependant attribué, par le Martyrologe romain, à saint Jean Damascène, et cette imposante autorité ne permet pas de regarder comme imaginaires ces deux saints personnages, qui sont nommés sous le 27 novembre.

JOSAPHAT (le bienheureux), évêque de Poloczk et martyr, naquit à Wladimir en Volhynie, l'an 1588, et sortait d'une famille noble et riche, qui lui donna une éducation chrétienne. Il quitta le monde pour entrer dans l'ordre de Saint-Basile, où il se distingua par son mérite et par sa piété. Elevé sur le siége épiscopal de Poloczk, en Lithuanie, dont l'église suit le rite grec-catholique, il consacra ses soins à instruire et à convertir les schismatiques du rite russe. Il combattit leurs erreurs avec tant de zèle et d'activité, qu'il souleva contre lui les principaux partisans du schisme. Plus d'une fois il faillit être assassiné, ou précipité dans les flots par ceux qu'il s'efforçait de ramener à l'unité de la foi et à l'obéissance au saint-siége. C'est dans ces occasions périlleuses qu'il signalait sa charité, en embrassant ses ennemis, en les éclairant et en les gagnant à Jésus-Christ. Après des travaux et des dangers sans nombre, il fut attaqué, à Vitepsk, par les schismatiques et mis à mort le 12 novembre 1632, à l'âge de quarante-quatre ans. Son corps, jeté dans la rivière, fut retrouvé par les soins de la noblesse polonaise et rapporté à Poloczk. En 1638, le saint-siége députa des commissaires pour en faire la visite : ils le trouvèrent sans corruption,

et la plaie de la tête encore saignante. Urbain VIII le béatifia en 1641. — 12 novembre.

JOSBERT (saint), moine de l'abbaye de Bourdieu, mourut en 1186, et il est honoré le 29 novembre.

JOSCION (le bienheureux), moine de l'abbaye de Saint-Bertin, mourut en 1163, et il est honoré le 30 novembre.

JOSEPH (saint), époux de la sainte Vierge et père nourricier de Jésus-Christ, quoique issu du sang royal de David, exerçait la profession d'artisan, comme les Juifs nous l'apprennent en appelant Jésus-Christ le fils du charpentier, *fabri filius*. Il vécut toujours dans une continence parfaite avec sa chaste épouse : il paraît même qu'il ignora pendant quelque temps le prodige que le Saint-Esprit avait opéré en elle ; car lorsqu'il s'aperçut qu'elle était enceinte, il tomba dans une étrange perplexité, et des doutes outrageants pour l'honneur de Marie se présentèrent à son esprit. Mais, comme il était *juste*, il résolut de la quitter secrètement, sans la condamner, ni même l'accuser. Il était sûr le point d'exécuter ce projet, lorsqu'un ange lui apparut en songe et lui apprit que la grossesse de Marie était miraculeuse et que la vertu du Très-Haut avait formé dans son sein virginal le corps du Sauveur du monde. Obligé de se rendre à Bethléem, à l'occasion du recensement général ordonné par l'empereur Auguste, comme il n'y avait plus de place dans les hôtelleries, Joseph et Marie se retirèrent dans une étable pour y passer la nuit, cette nuit à jamais mémorable au milieu de laquelle Jésus vint au monde. Joseph fut le premier à l'adorer après sa naissance ; et lorsque le quarantième jour fut arrivé, il le porta à Jérusalem, comme le prescrivait la loi de Moïse, et il y fut témoin de ce que le saint vieillard Siméon et la prophétesse Anne prédirent de ce nouveau roi d'Israël. Il fut aussi l'instrument dont Dieu se servit pour sauver l'enfant Jésus de la fureur du roi Hérode : un ange lui apparut et lui ordonna de se réfugier en Egypte avec l'enfant et sa mère. Joseph obéit, sans faire la moindre objection, et passa quelque temps dans cette province. Averti par une vision de la mort d'Hérode, il revint en Judée avec Jésus et Marie ; mais, craignant qu'Archélaüs, son fils et son successeur, n'eût hérité des sentiments de ce prince cruel, il se retira dans la Galilée et s'établit à Nazareth. Comme il allait tous les ans, en fidèle observateur de la loi mosaïque, célébrer la Pâque à Jérusalem, il y conduisit Jésus à l'âge de douze ans. Après la fête il repartit avec Marie, ne doutant pas que Jésus ne fît partie des personnes qui les accompagnaient ; et ce ne fut que le jour suivant qu'il s'aperçut de son erreur. Pénétré de la plus vive inquiétude, il retourne avec la sainte Vierge, et arrivés à Jérusalem, ils le cherchent pendant trois jours, et le trouvent enfin dans le temple, assis au milieu des docteurs de la loi, les écoutant et leur faisant des questions dont la sagesse ravissait d'admiration tous ceux qui étaient présents. Joseph et Marie furent eux-mêmes saisis d'étonnement, et après lui avoir fait de tendres reproches sur l'inquiétude qu'il leur avait causée, ils reprirent avec lui le chemin de Nazareth. On croit que saint Joseph mourut avant que Jésus-Christ n'eût commencé sa vie publique ; mais on ne peut douter qu'il n'ait eu le bonheur d'expirer entre les bras de Jésus et de Marie ; c'est pour cela qu'on l'invoque pour obtenir la grâce d'une bonne mort. On célèbre sa fête en Occident le 19 mars, et cette fête, instituée d'abord à Rome par Sixte II, est d'obligation, en vertu des décrets de Grégoire XV et d'Urbain VIII. — 19 mars.

JOSEPH D'ARIMATHIE (saint), originaire de la ville dont il porte le nom, était venu s'établir à Jérusalem, où il s'était acquis une grande considération par sa fortune et par sa capacité pour les affaires. Devenu membre du Sanhédrin, comme cette place lui donnait le droit de siéger dans les assemblées de la nation, il se trouvait chez le grand prêtre Caïphe, lorsque Jésus-Christ y fut mené comme un criminel ; mais il ne voulut point consentir à sa condamnation, car c'était un homme *juste*, dit l'Evangile, qui nous apprend qu'il était du nombre de ceux qui attendaient le royaume de Dieu. Il était même disciple du Sauveur, mais disciple caché : la crainte des Juifs était le seul obstacle qui l'empêchait de se déclarer hautement. Mais lorsque son divin maître eut expiré sur la croix, il demanda à Pilate, gouverneur de la Judée, la permission d'embaumer et d'ensevelir son corps. L'ayant obtenue, il le descendit de la croix, puis après l'avoir enveloppé dans un linceul il le déposa dans un sépulcre qu'il avait fait creuser au fond d'une grotte de son jardin. Cette bonne œuvre, dans laquelle il fut secondé par Nicodème, autre disciple de Jésus-Christ, annonçait beaucoup de courage de sa part, puisqu'elle l'exposait à la fureur des Juifs. On croit qu'il quitta sa place pour se joindre aux autres disciples, et qu'après avoir passé le reste de sa vie dans la ferveur des premiers chrétiens, il mourut à Jérusalem. Le culte de saint Joseph d'Arimathie était autrefois fort célèbre en Angleterre, surtout à Glastenbury, qui l'honorait en qualité de patron. — 17 mars.

JOSEPH BARSABAS (saint), l'un des soixante-douze disciples, fut mis sur les rangs avec saint Mathias, lorsque les apôtres s'assemblèrent pour donner un successeur au traître Judas. Saint Jean Chrysostome observe que, loin de s'attrister de n'avoir pas été élu, il se réjouit dans le Seigneur d'avoir vu donner la préférence à un autre. Après la dispersion des apôtres et des disciples, il alla prêcher l'Evangile à plusieurs nations, confirmant, par divers prodiges, la doctrine qu'il annonçait. Entre autres miracles qu'il opéra, Eusèbe rapporte qu'il but du poison sans qu'il en ressentît aucun mal. Il fut surnommé le *Juste*, à cause de sa piété extraordinaire. On ignore le lieu et l'année de sa mort. — 20 juillet.

JOSEPH (saint), martyr avec saint Victor,

son frère, et sainte Photine, sa mère, laquelle était de Samarie, et que l'on croit être la Samaritaine de l'Évangile, qui fut convertie par le Sauveur, près du puits de Jacob, souffrit dans le Ier siècle. — 20 mars.

JOSEPH (saint), martyr en Afrique avec saint Apollone et plusieurs autres, est honoré le 19 mars.

JOSEPH (saint), martyr en Perse avec saint Narsès, évêque de Sciaharcadat, capitale de la province de Beth-Germa, dont il était le disciple chéri, fut arrêté avec son maître, la quatrième année de la grande persécution de Sapor II, lors de l'arrivée de ce prince dans cette ville. Après qu'il leur eut fait subir lui-même un interrogatoire, il les remit entre les mains des bourreaux, afin qu'ils exécutassent la sentence de mort qu'il venait de prononcer contre eux. Pendant qu'on les conduisait au lieu du supplice, une grande foule de chrétiens les accompagnait, et Joseph dit à Narsès : *Voyez cette multitude, qui a les yeux sur vous ; elle attend que vous lui donniez le signal de se retirer, comme vous le faites lorsque vous rentrez chez vous.* Le saint évêque, frappé du calme que supposait cette observation dans un moment aussi critique, embrassa son disciple et lui dit : *Que vous êtes heureux, cher Joseph, d'avoir évité les piéges du monde, et d'être entré avec joie par la porte étroite qui conduit au royaume céleste !* Joseph et son bienheureux maître furent décapités l'an 343. — 30 novembre.

JOSEPH DE PALESTINE (saint), dit le comte Joseph, né vers l'an 285, était l'ami de Hillel, fondateur de la célèbre école de Tibériade. Joseph, qui professait le judaïsme, devint le principal ornement de cette école. Hillel, qui était juif aussi, s'étant fait administrer en secret le baptême par un évêque, lorsqu'il touchait à ses derniers moments, Joseph, qui avait été témoin de cette cérémonie, prit soin de Judas, fils d'Hillel, que celui-ci lui avait recommandé, et qui succéda à son père dans la dignité de patriarche des Juifs. Le jeune Judas, oubliant les exemples de vertu que son père lui avait laissés, tomba dans les plus grands désordres et alla même jusqu'à employer la magie pour séduire une femme chrétienne ; mais l'effet de ses charmes fut arrêté par le signe de la croix. Joseph fut extrêmement surpris en apprenant ce prodige, et ayant eu un songe dans lequel Jésus-Christ lui apparut et lui dit : *Je suis ce Jésus que vos pères ont crucifié ; croyez en moi*, il se sentit plus que jamais pénétré d'estime pour le christianisme. Étant allé en Cilicie pour ramasser les dîmes qu'on payait au patriarche, il fut surpris par les Juifs lisant le livre des Évangiles qu'il avait emprunté des chrétiens. Ses coréligionnaires, déjà mécontents de sa conduite, se jetèrent sur lui, le traînèrent à la synagogue et le battirent cruellement ; ils se disposaient même à lui faire subir un traitement plus barbare, lorsque l'évêque le retira d'entre leurs mains. Joseph, qui venait de souffrir pour Jésus-Christ, ne tarda pas de devenir son disciple : il crut en lui et reçut le baptême. Constantin, qui s'était rendu maître de l'Orient en 323, lui donna le titre de comte, avec plein pouvoir de bâtir des églises partout où il le jugerait convenable. Joseph commença par en construire une à Tibériade au grand déplaisir des Juifs, qui employèrent mille artifices pour empêcher cette entreprise. Ils eurent même recours à la magie, afin d'arrêter l'activité du feu dans ses fours à chaux ; mais s'étant fait apporter un vase d'eau, il forma dessus le signe de la croix en invoquant le nom de Jésus ; puis jetant cette eau sur les fours, le feu prit aussitôt, et brûla avec beaucoup de force. Les ariens, irrités de son zèle pour la foi, se réunirent aux Juifs pour le persécuter, mais leur fureur impuissante vint échouer contre la haute dignité dont il était revêtu. Lorsque l'empereur Constance persécuta les évêques attachés à la foi de Nicée, Joseph quitta Tibériade pour se retirer à Scythopolis, où saint Eusèbe de Verceil fut exilé par les ariens en 355. Il logea chez le comte, dont la maison était la seule dans toute la ville qui fût catholique. D'autres serviteurs de Dieu y reçurent aussi une généreuse hospitalité, entre autres saint Épiphane qui venait visiter saint Eusèbe. Il mourut vers l'an 356, à l'âge d'environ soixante-onze ans. — 22 juillet.

JOSEPH (saint), prêtre de Beth-Catuba en Perse, et martyr, fut arrêté avec saint Aïthilahas, diacre de Beth-Nuhadra la trente-septième année de la grande persécution de Sapor II, c'est-à-dire l'an 380. Ils furent conduits à Arbelles, devant le gouverneur de la province, qui demanda à Joseph s'il adorait le soleil. *Comment l'adorerais-je, moi qui ne cesse d'enseigner aux autres à le regarder comme une créature inanimée ? Il paraît que vous connaissez peu les chrétiens.* Le gouverneur, irrité de cette réponse, le fit coucher par terre et lui fit subir une cruelle fustigation, qui lui fut administrée par dix bourreaux se relayant tour à tour. Ce supplice le mit dans un tel état que l'on crut qu'il allait expirer. Cependant il levait les yeux au ciel, et ranimant ses forces, il s'écria : *Je vous rends grâces, ô Jésus, Fils de Dieu, de ce que, par votre miséricorde, vous m'avez lavé dans mon sang, comme dans un second baptême pour me purifier de mes péchés.* Les bourreaux se crurent insultés par cette prière, et, quoique fatigués, ils le tourmentèrent avec une nouvelle fureur, et l'ayant chargé de chaînes, ils le mirent, avec saint Aïthilahas, dans la prison où était déjà renfermé saint Acepsime, évêque d'Honite. Le lendemain on les ramena devant le juge, qui, ne pouvant ébranler leur constance, les fit étendre par terre et ordonna qu'on leur liât les côtés, les jambes et les cuisses avec des cordes que l'on serrait si violemment, qu'on entendait le craquement que faisaient leurs os en se brisant. Ensuite on les reconduisit en prison où ils souffrirent chaque jour pendant trois ans, tout ce que la férocité de leurs bourreaux pût imaginer de plus

cruel, et lorsqu'on les fit comparaître devant Adarsapor, gouverneur en chef des provinces d'Orient, l'on ne voyait plus en eux que quelques traces de figure humaine, et les Perses eux-mêmes ne pouvaient s'empêcher de verser des larmes sur leur triste état. Adarsapor les ayant fait venir devant lui, leur demanda s'ils étaient chrétiens, et sur leur réponse affirmative, il leur adressa les plus terribles menaces, en cas qu'ils ne voulussent pas obéir au roi. Sur leur refus, il les fit étendre à terre et écarteler par trente hommes dont quinze tiraient de chaque côté les cordes attachées aux différents membres de leur corps. Acepsime expira au milieu de cet affreux supplice. Joseph et Aïthilahas y ayant survécu, le gouverneur ordonna qu'ils fussent tourmentés de nouveau jusqu'à ce qu'on eût disloqué leurs membres et qu'on eût presque détaché leurs bras des épaules. Comme ils vivaient encore après cet affreux supplice, il les fit reconduire à Arbelles, sur des bêtes de charge. Dès qu'ils y furent arrivés, une dame de cette ville, nommée Jazdundocte, obtint, moyennant une grosse somme d'argent, la permission de les garder quelque temps chez elle : elle pansa leurs plaies et leur rendit les autres services dont ils avaient besoin, mais on ne les lui laissa pas longtemps et on les mit en prison, où ils languirent pendant six mois, manquant de tout. Sur ces entrefaites arriva un nouveau gouverneur qui apportait un édit du roi par lequel il était ordonné que tous les chrétiens condamnés à mort fussent lapidés par ceux qui professaient la même religion. Les fidèles prirent la fuite pour n'être pas contraints d'être les bourreaux des martyrs. Le gouverneur fit comparaître les deux saints devant son tribunal. Joseph, qui persévérait généreusement dans sa foi, fut suspendu par les doigts des pieds, la tête en bas, et cruellement fustigé pendant deux heures; et comme pendant ce supplice il parlait de la résurrection future promise aux chrétiens, le juge, qui l'entendait, lui dit : — *Quelle vengeance te proposes-tu d'exercer contre moi, lorsque tu seras ressuscité? — On nous a appris à être doux, à rendre le bien pour le mal, et à prier pour nos ennemis. — Quoi! tu me feras du bien pour le mal que je te fais aujourd'hui? — Il n'y aura plus alors de faveur à espérer, ni de grâce à obtenir. Je prierai donc mon Dieu de vous amener à la connaissance de la vérité pendant que vous êtes encore en cette vie. — Tu penseras à ces choses dans le monde où je vas t'envoyer; mais obéis au roi dans celui-ci. — La mort dont vous me menacez ne m'effraye point : elle est l'objet de mes plus ardents désirs.* Cinq jours après, Thamsapor étant arrivé au château de Beth-Thabala, près d'Arbelles, le gouverneur lui envoya Joseph et son compagnon. On leur promit la liberté s'ils voulaient manger du sang des animaux; et comme ils refusaient, on leur proposa de prendre du jus de raisin, pour faire croire au peuple qu'ils avaient pris du sang. *Loin de nous une telle dissimulation!* s'écrièrent-ils : *elle est incompatible avec notre foi.* Enfin, Thampsapor et le gouverneur, après avoir délibéré quelque temps, les condamnèrent à être lapidés par les chrétiens. On avait ramassé 500 de ceux-ci pour le supplice de Joseph, qui fut exécuté à Arbelles, et parmi eux se trouvait Jazdundocte, cette pieuse dame dont nous avons parlé. On exigeait d'elle qu'elle piquât seulement le martyr avec une plume afin de paraître obéir à l'édit du roi; mais il ne fut pas possible de l'y déterminer, et les païens eux-mêmes admirèrent sa généreuse résistance. Joseph, enterré jusqu'au cou, fut lapidé par les autres chrétiens qui n'eurent par le même courage que Jazdundocte, et après qu'il eut expiré on laissa des gardes près de son corps, pour empêcher que les fidèles ne vinssent l'enlever; mais ceux-ci profitèrent d'un ouragan qui survint la nuit du troisième jour, et ils l'emportèrent secrètement. — 14 mars et 22 avril.

JOSEPH DE THÈBES (saint), solitaire en Egypte, florissait du temps de saint Jérôme, qui alla le visiter dans le désert de Pispir qu'il habitait, et qui est aussi appelé la montagne de Saint-Antoine. Il est honoré chez les Grecs le 20 juin.

JOSEPH (saint), archevêque de Thessalonique vers le milieu du IXe siècle, était originaire de l'île de Candie et frère de saint Nicolas le Studite. On l'a souvent confondu avec saint Joseph l'Hymnographe, parce qu'ils vivaient dans le même temps et qu'il a aussi composé des hymnes qu'on chante dans l'Église grecque, qui l'honore le 14 juillet.

JOSEPH (saint), diacre, est honoré à Antioche le 15 février.

JOSEPH (saint), surnommé l'*Hymnographe*, né en Sicile, vers le commencement du IXe siècle, se réfugia en Grèce, lorsque les barbares d'Afrique vinrent ravager sa patrie, et prit l'habit religieux à Thessalonique, dans le monastère de Saint-Sauveur, dit *Latonus*. Après avoir été ordonné prêtre, il se rendit à Constantinople et demeura longtemps dans le monastère des saints Serge et Bacque. L'empereur Léon l'Arménien ayant déclaré la guerre aux saintes images, Joseph quitta Constantinople pour se rendre à Rome; mais il fut arrêté en route par les Sarrasins, qui l'emmenèrent en Crète, où ils le retinrent longtemps dans une étroite prison. Ayant recupéré sa liberté par l'intercession de Saint-Nicolas de Myre, il retourna à Constantinople pour s'y procurer des reliques de plusieurs saints, et se rendit de là en Thessalie, où il fit bâtir une église pour placer ces reliques, avec un ermitage où il se retira. C'est dans cette solitude qu'il composa des hymnes à la louange de Dieu, de la sainte Vierge et de plusieurs saints, hymnes dont la plupart ont été adoptées par les Grecs dans leurs offices. Le zèle avec lequel il soutenait la doctrine de l'Église touchant le culte des saintes images lui attira des persécutions de la part de l'empereur Théophile, qui l'exila dans la Chersonèse. Il re-

vint à Constantinople après la mort de ce prince (842), et le patriarche saint Ignace le fit *scevophylax*, c'est-à-dire gardien des vases sacrés de la grande église de cette ville, et c'est dans l'exercice de cette charge qu'il mourut vers l'an 883. Il est honoré chez les Grecs le 3 avril.

JOSEPH DE LÉONISSA (saint), religieux capucin, né en 1556, à Léonissa dans l'Etat ecclésiastique, n'avait que dix-huit ans lorsqu'il entra chez les capucins de sa ville natale; et lorsqu'il y fit profession il changea son nom d'Eufronius en celui de Joseph. Il se distingua par ses vertus, mais surtout par son esprit de mortification et par son humilité. Il passait trois jours de la semaine et la plupart des carêmes sans prendre d'autre nourriture que du pain et de l'eau, et couchait sur des planches, n'ayant qu'un tronc d'arbre pour chevet. Il se regardait comme le plus grand des pécheurs, et sa joie n'était jamais plus grande que lorsqu'il avait l'occasion de souffrir des injures et des mépris. Ayant été élevé au sacerdoce, il se livra avec succès au ministère de la prédication: il prêchait ordinairement un crucifix à la main, et ses paroles, qui étaient toutes de feu, embrasaient de l'amour divin les cœurs de son auditoire. En 1587, ses supérieurs l'envoyèrent en Turquie, pour travailler, en qualité de missionnaire, à l'instruction des chrétiens de Péra, qui est un faubourg de Constantinople. Il se dévoua avec une charité vraiment héroïque au service des galériens, surtout pendant les ravages de la peste. Atteint lui-même du fléau, s'il n'en devint pas la victime, c'est que Dieu le réservait pour le salut de ses frères. Il convertit plusieurs apostats, dont l'un était élevé à la dignité de pacha. Les Turcs, furieux de ces conversions, le firent mettre en prison par deux fois, et il fut même condamné à mort et pendu au gibet par un pied et par une main. Cependant le sultan le fit détacher avant qu'il n'eût expiré, et le bannit de ses Etats. Le P. Joseph revint en Italie et rentra dans son couvent après deux ans d'absence. Il reprit le cours de ses travaux apostoliques, sur lesquels Dieu continua de répandre ses bénédictions. Affligé sur la fin de sa vie d'un horrible cancer, il subit par deux fois, et sans pousser le moindre soupir, les opérations des chirurgiens, tenant un crucifix entre ses mains et faisant cette prière : *Sainte Marie, priez pour nous misérables pécheurs*. Quelqu'un ayant proposé de le lier avant de faire l'opération, il répondit en montrant le crucifix : *Voilà le plus fort de mes liens; il me tiendra immobile beaucoup mieux que toutes les cordes*. Comme son mal était incurable, il mourut le 4 février 1612, âgé de cinquante-cinq ans. Saint Joseph fut béatifié en 1737 par Clément XII, et canonisé en 1746 par Benoît XIV, qui inséra son nom dans le Martyrologe romain. — 4 février.

JOSEPH CASALANZ (saint), fondateur de la congrégation des Clercs réguliers des écoles pies, né le 11 septembre 1556 à Pétralta en Aragon, d'une famille noble, qui lui donna une éducation très-chrétienne, se distingua dès son enfance par son amour pour les pauvres et par son attrait pour la prière. Après avoir fini ses études pendant le cours desquelles il avait fait vœu de chasteté, son père, qui venait de perdre son fils aîné, voulait le marier; mais Joseph, étant tombé malade, déclara à son père le saint engagement qu'il s'était imposé et l'intention où il était de se consacrer à Dieu dans l'état ecclésiastique. Ayant enfin obtenu la liberté de suivre sa vocation, il reçut la prêtrise et se livra avec le plus grand succès à la prédication dans la Nouvelle-Castille, l'Aragon et la Catalogne, pendant huit ans. Se sentant ensuite appelé à un genre de vie plus parfait encore, il se rendit à Rome, où la vue d'une troupe d'enfants, livrés aux vices qu'entraîne le défaut d'éducation, lui inspira le dessein de se consacrer à leur instruction. En conséquence, il entra dans la confrérie de la Doctrine Chrétienne; mais n'y trouvant pas le moyen d'exécuter la bonne œuvre qu'il avait conçue, il s'associa plusieurs ecclésiastiques animés du même esprit que lui. En 16 7, Paul V les réunit en corps de congrégation et les autorisa à faire des vœux simples d'obéissance, de chasteté et de pauvreté, avec pouvoir de dresser des constitutions. Quatre ans après, Grégoire XV érigea cette congrégation en ordre religieux, sous le nom de Clercs réguliers pauvres de la Mère de Dieu des Ecoles pies. Un mauvais sujet y ayant été reçu porta le désordre et la division dans le nouvel établissement; et comme il était puissant, il se servit de son crédit pour susciter au saint fondateur des persécutions de toute espèce. Innocent X supprima l'ordre en 1646; ce qui n'empêcha pas Joseph Casalanz de continuer les services qu'il rendait aux enfants pauvres. Il survécut deux ans à la suppression de son institut et il mourut à l'âge de quatre-vingt-douze ans, le 25 août 1648. Béatifié par Benoît XIV, il fut canonisé par Clément XIII, qui fit mettre son office dans le bréviaire romain, et fixa sa fête au 27 d'août. Avant de mourir, saint Joseph Casalanz avait prédit le rétablissement de son ordre, et sa prédiction fut vérifiée vingt-un ans après. Clément IX le remit sur le même pied où l'avait mis l'approbation de Grégoire XV. Les fonctions des premiers religieux se bornaient à enseigner la lecture, l'écriture, le catéchisme, l'arithmétique, les éléments de la grammaire et la tenue des livres. Mais en vertu des concessions faites par plusieurs souverains pontifes, il leur fut permis d'ouvrir dans leurs colléges des cours supérieurs et d'enseigner les humanités, les langues savantes, les mathématiques, la philosophie et la théologie. — 27 août.

JOSEPH DE CUPERTINO (saint), religieux conventuel de l'ordre de Saint-François, naquit à Naples le 17 juin 1603, de parents pauvres, mais vertueux, qui l'élevèrent dans la piété. Il s'habitua de bonne heure à une vie dure et pénitente, par la sévérité de sa mère, qui le punissait rigoureusement pour les

moindres fautes. Il montrait dès lors une ferveur extraordinaire, portant habituellement un rude cilice et macérant son corps par diverses austérités. Il avait appris l'état de cordonnier; mais se sentant appelé à la vie religieuse, il se présenta à dix-sept ans chez les Franciscains conventuels de Naples, demandant à être reçu dans leur congrégation. Cependant, quoiqu'il eût dans cette maison deux oncles d'un mérite distingué, on refusa de l'admettre, parce qu'il n'avait point fait d'études. Tout ce qu'il put obtenir, ce fut d'entrer chez les Capucins, qui le renvoyèrent, après huit mois de noviciat, le trouvant incapable de répondre à sa vocation. Comme il ne se rebutait pas, les Franciscains conventuels, touchés de sa persévérance, l'admirent dans leur couvent *della Grotella*, qui était près de Cupertino. Joseph ayant terminé son noviciat, y fit profession, en qualité de frère convers, parmi les Oblats du tiers ordre. Employé aux plus viles occupations de la maison, il s'en acquitta avec une parfaite fidélité. Il ajouta encore aux austérités qu'il pratiquait dans le siècle, ne dormant que trois heures par nuit, et se livrant à une prière continuelle. Ses vertus lui attirèrent une telle vénération, que dans le chapitre provincial tenu à Altamura, en 1625, il fut décidé qu'on le recevrait parmi les religieux de chœur, afin qu'il pût se préparer aux saints ordres. Joseph demanda de faire un second noviciat, après lequel il parut encore plus constamment occupé de Dieu qu'auparavant, et plus absorbé dans la contemplation qui faisait ses délices. Il se regardait comme un grand pécheur et s'imaginait qu'on ne lui avait donné l'habit religieux que par charité. Il supportait avec patience et même avec joie de sévères réprimandes pour des fautes qu'il n'avait point commises. Ordonné prêtre en 1628, il se retira dans une cellule sombre et incommode, se dépouilla de tout ce qui lui était accordé par la règle, et se prosternant devant son crucifix, il fit cette prière : *Me voilà, Seigneur, dépouillé de toutes les choses créées. Soyez, je vous en conjure, mon unique bien; je regarde tout autre bien comme un danger, comme la perte de mon âme.* Il passa les cinq années qui suivirent son ordination sans manger de pain et sans boire de vin, ne se nourrissant que d'herbes et de fruits secs. Son jeûne était si rigoureux en carême, que, pendant sept ans, il ne mangeait que les jeudis et les dimanches. Le matin, son visage était extrêmement pâle; mais il devenait frais et vermeil après la communion. Il avait tellement contracté l'habitude de ne point manger de viande, que son estomac finit par ne plus pouvoir la supporter, et son ardeur pour la mortification lui fit inventer plusieurs instruments de pénitence. Ayant été tourmenté pendant deux ans par des peines intérieures, Dieu lui rendit le calme et le favorisa de grâces extraordinaires. Le bruit s'étant répandu qu'il avait des ravissements et qu'il opérait des miracles, le peuple le suivit en foule pendant un voyage qu'il fit dans la province de Bari. Un vicaire général, choqué de ce concours qu'il traînait à sa suite, en fit ses plaintes aux inquisiteurs de Naples, et Joseph eut ordre de comparaître devant leur tribunal qui le déclara innocent. Un jour qu'il célébrait la messe à Naples dans l'église de Saint-Grégoire l'Arménien, il fut ravi en extase après le sacrifice, comme plusieurs témoins oculaires l'attestèrent dans le procès de sa canonisation. Ayant été envoyé à Rome, son général le reçut avec dureté et lui ordonna de se retirer dans le couvent d'Assise. Joseph obéit avec joie, parce que cette résidence lui fournissait l'occasion de satisfaire sa dévotion envers le saint patriarche de l'ordre. Arrivé à Assise en 1639, le gardien du couvent ne l'accueillit pas mieux que n'avait fait le général; il le traitait souvent d'hypocrite et montrait une grande sévérité à son égard. D'un autre côté, Dieu parut l'avoir abandonné : ses exercices étaient accompagnés de sécheresses désolantes, et les tentations les plus terribles le plongèrent dans une profonde mélancolie. Son général, informé de sa triste situation, le fit venir à Rome; mais en quittant Assise pour obéir à l'ordre de son supérieur, il sentit revenir les consolations intérieures avec plus d'abondance que jamais. Après avoir passé trois semaines à Rome, il revint à Assise, si pénétré de l'amour divin, qu'au seul nom de Dieu, de Jésus et de Marie, il était comme hors de lui-même. Ses ravissements étaient aussi fréquents qu'extraordinaires : il en eut plusieurs fois en public, en présence de personnes de la plus haute qualité, qui en attestèrent depuis la vérité sous la foi du serment. De ce nombre fut Jean Frédéric, duc de Brunswick et de Hanovre. Ce prince, qui était luthérien, fut si frappé de ce qu'il avait vu, qu'il abjura l'hérésie et rentra dans le sein de l'Eglise catholique. Joseph avait aussi un talent particulier pour convertir les pécheurs endurcis et pour tranquilliser les personnes qui avaient des peines intérieures. *Je ne veux*, disait-il à ces dernières, *ni scrupules, ni mélancolie : que votre intention soit droite, et ne craignez rien.* Il puisait dans les communications intimes qu'il avait avec Dieu dans la prière des connaissances sublimes sur les plus profonds mystères de la foi; aussi les expliquait-il avec une si grande clarté, qu'il les rendait en quelque sorte sensibles. La prudence avec laquelle il conduisait les âmes attirait sous sa direction un grand concours de monde, et même des cardinaux et des princes. Il prédit à Jean-Casimir, fils de Sigismond, roi de Pologne, qu'il régnerait un jour pour le bien des peuples et de la religion; il lui conseilla en conséquence de ne s'engager dans aucun ordre religieux. Ce prince ayant fait depuis chez les Jésuites les vœux des écoliers de la société, ayant même été déclaré cardinal par le pape Innocent X en 1646, Joseph le dissuada de la résolution où il était de recevoir les saints ordres, toujours en vertu de sa première prédiction. En effet, Jean Casimir fut élu, en 1648, roi de Pologne, après la mort d'Uladislas,

son frère aîné. Au don de prophétie saint Joseph joignait le don des miracles et plusieurs malades durent leur guérison à ses prières. Ayant été pris de la fièvre à Osimo, il prédit dès le premier jour que sa dernière heure approchait. La veille de sa mort il se fit administrer le saint viatique et l'extrême-onction, qu'il reçut avec la plus grande ferveur, et il invoquait avec les plus vifs transports d'amour le moment de sa délivrance, c'est-à-dire sa sortie de cette terre d'exil. Il mourut le 18 septembre 1663, âgé de soixante-un ans. Toute la ville vint visiter avec respect son corps exposé dans l'église du couvent; il fut ensuite enterré dans la chapelle de la Conception. Béatifié par Benoît XIV en 1753, saint Joseph de Cupertino fut canonisé en 1767 par Clément XIII, et Clément XIV fit insérer son nom dans le bréviaire romain. — 18 septembre.

JOSEPH ORIOL (le bienheureux), prêtre, né à Barcelone, le 25 novembre 1650, d'un fabricant d'étoffes de soie, qui le laissa orphelin quelques années après, fut élevé avec soin par le mari que sa mère avait épousé en secondes noces. Son ardeur pour l'étude et sa piété exemplaire le rendirent bientôt l'objet d'une affection particulière de la part des prêtres qui desservaient l'église de Notre-Dame-de-la-Mer ; ce qui contribua à décider sa vocation. Étant devenu prêtre en 1676, il fut chargé de l'éducation des enfants du mestre-de-camp Gasnerl, et après avoir passé neuf ans chez ce seigneur, il se rendit à Rome, en habit de pèlerin, pour visiter les tombeaux des saints apôtres. Après avoir célébré les saints mystères sur leurs précieuses reliques, il revint dans sa patrie, résolu d'y vivre dans la prière, la retraite et la pénitence. Pendant son séjour à Rome le pape Innocent XI l'avait nommé chapelain de Saint-Léobard et ce bénéfice suffisait abondamment à tous ses besoins. Il partageait son temps entre l'oraison, l'assistance à tous les offices de son église, la lecture des exercices de saint Ignace et des œuvres de sainte Thérèse. Tous les jours il se confessait avant de célébrer la sainte messe et consacrait un temps considérable à sa préparation ainsi qu'à son action de grâce; ou plutôt sa vie n'était qu'une préparation et une action de grâce continuelles : aussi était-il constamment uni à Dieu de la manière la plus intime. Pendant plus de vingt ans le bienheureux Joseph ne vécut que de pain et d'eau ; seulement, les jours de fêtes, il y ajoutait quelques herbes sauvages, crues ou bouillies sans aucun assaisonnement ; et ce n'était que dans quelques occasions rares que ses amis pouvaient le décider à manger d'une espèce de galette cuite sous la cendre, qui est en usage dans le pays. Ses autres mortifications n'étaient pas moins rigoureuses, et jamais il ne dormait plus de quatre heures. Non-seulement il s'appliquait avec ardeur à sa propre sanctification, mais aussi à celle des autres, en instruisant les pauvres et en formant à la pratique de la vertu ceux d'entre eux qui montraient d'heureuses dispositions. En 1693, il voulut se consacrer aux missions du Japon, dans l'espoir d'y obtenir la palme du martyre ; mais s'étant mis en route il fut atteint d'une maladie grave qui le força de renoncer à ce projet et de retourner à Barcelone. Dieu le favorisa de plusieurs grâces extraordinaires, entre autres du don des miracles et de celui de prophétie. Pie VII, dans le bref de sa béatification, s'exprime ainsi : *Il était si célèbre par toutes sortes de vertus..., par la connaissance des choses cachées et des pensées secrètes , par ses miracles et ses prophéties, que la renommée s'en répandit partout. Les malades arrivaient par troupes, à de certaines heures, dans une église désignée par lui ; et là il les guérissait en présence d'une multitude de chrétiens.* Cependant le bienheureux Oriol fut en butte à la persécution : ses confrères le dénigrèrent et nièrent même ses miracles. Le peuple, abusé par eux, l'insulta publiquement dans les rues de Barcelone, et l'évêque lui-même ajouta foi trop facilement aux accusations portées contre lui. Sous prétexte qu'il ruinait la santé de ses pénitentes par le genre de vie trop austère qu'il leur prescrivait, ce prélat l'ayant fait appeler devant lui le censura vertement, le fit ensuite réprimander par son grand vicaire et lui retira le pouvoir d'entendre les confessions. Mais le saint prêtre avait trop de vertu pour ne pas supporter avec une humble résignation les injustes persécutions de l'envie. Il ne se plaignit donc point, attendant de Dieu seul sa justification comme sa récompense. Le bienheureux Joseph Oriol mourut le 22 mars 1702, âgé de cinquante-un ans. Il fut béatifié par Pie VII en 1806. — 31 mars.

JOSEPH-MARIE TOMMASI (le bienheureux), cardinal, né à Alicate en Sicile, le 12 septembre 1647, d'une famille illustre, reçut au baptême le nom de Joseph, parce que ses parents attribuèrent à l'intercession de saint Joseph la grâce d'avoir obtenu cet enfant. Le duc de Palma, son père, dont il était le fils aîné, lui fit donner une éducation chrétienne et une instruction digne de sa naissance. Dès ses plus tendres années le jeune Tommasi, fuyant les amusements du jeune âge, se retirait dans la solitude pour se livrer à des exercices de piété. Il prit de bonne heure un goût particulier pour les œuvres de saint François de Sales, et cette lecture produisit sur lui une impression si profonde, qu'il forma le projet d'imiter deux de ses sœurs qui venaient d'entrer en religion. Il vint à bout, à force de prières et de larmes, d'obtenir le consentement de son respectable père, et il n'avait que quinze ans lorsqu'il se rendit à Palerme pour commencer son noviciat dans la maison des Théatins de cette ville. Lorsqu'il fit sa profession, il céda par acte authentique tous ses droits à la succession paternelle, et renonça même à la modique pension dont sa règle lui permettait de jouir. Cependant le mauvais état de sa santé ne lui permettant pas de poursuivre le cours régulier de ses études, il fut obligé de revenir au sein de sa famille respirer quelque

temps l'air natal ; mais aussitôt que ses forces le lui permirent, il retourna à Palerme, d'où il se rendit à Messine pour faire sa philosophie et continuer l'étude du grec dans lequel il fit de grands progrès. Ses supérieurs l'envoyèrent ensuite à Rome, à Florence, à Modène, et partout il se distingua par son amour pour l'étude et par sa piété. Enfin il retourna à Rome, dans le couvent de Saint-André-de-la-Vallée, où il fit son cours de théologie. Cette dernière science fut toute sa vie l'objet de sa prédilection ; il y joignit, comme dépendance nécessaire, l'étude des livres saints et la lecture des Pères de l'Eglise. Ordonné prêtre à vingt-cinq ans, il fut dispensé, à cause de ses souffrances habituelles, des pénibles fonctions de la chaire et du confessionnal, et il partageait son temps entre ses travaux théologiques et ses exercices de piété; car il était persuadé que la science sans la piété n'est qu'un airain sonnant et une cymbale retentissante. Quatre de ses sœurs avaient embrassé l'état religieux ; et l'on voit dans les lettres qu'il leur écrivait avec quelle patience et quelle résignation il supportait les douleurs auxquelles il était en proie. Son mérite lui acquit une réputation européenne, et cependant il restait simple religieux, parce qu'il refusait avec humilité toutes les places qu'on lui offrait, soit dans son ordre, soit dans l'Eglise. Le pape Innocent XII témoigna le désir de le voir; Clément XI le choisit pour son confesseur et le nomma consulteur de son ordre. Cet office imposait à Tommasi le devoir d'examiner la capacité de ceux qui se destinaient aux différents emplois; et il l'exerça avec autant d'impartialité que de sagesse. Il fut ensuite nommé théologien de sa congrégation pour la discipline des ordres réguliers, emploi qu'il eut bientôt à remplir aussi dans les diverses congrégations des rites du Saint-Office et des Indulgences. Les cardinaux qui composaient ces différentes congrégations n'étaient pas moins édifiés de sa modestie et de sa douceur que frappés de la justesse de ses observations ; aussi finissaient-ils toujours par se rendre à son opinion, quelque opposés qu'ils y eussent été d'abord. En 1712, Clément XI l'ayant nommé cardinal, il prit saint Charles Borromée pour modèle, régla sa maison sur le ton de la plus grande simplicité et destina aux pauvres la plus grande partie de son revenu. Son palais devint l'asile des malheureux , et dans l'espace de six mois il distribua en aumônes 4000 écus romains. Il aida aussi les catholiques de la Suisse dans la guerre qu'ils eurent à soutenir contre les protestants, et leur fournit d'abondants secours. Selon l'ancien usage des cardinaux, qui prêchaient dans l'église de leur titre, il prêchait tous les dimanches dans celle de Saint-Martin-aux-Monts qui était le sien ; c'est ainsi qu'il s'appliquait à remplir les devoirs d'un prince de l'Eglise, assistant régulièrement à l'office divin, annonçant la parole de Dieu et faisant même le catéchisme avec le zèle le plus touchant. Tommasi ayant voulu faire revivre parmi le clergé quelques-unes des pratiques de l'ancienne discipline, ses tentatives éprouvèrent une si forte opposition de la part de ceux que la réforme devait atteindre, qu'il fût obligé d'y renoncer. Il fut blâmé, critiqué, calomnié même, et l'on jeta d'odieux soupçons sur la pureté de ses intentions; mais il supporta avec calme les injustes discours des hommes, et il continua de vivre à sa manière, sans luxe et sans faste, ne prenant pour son entretien qu'une faible partie de ses revenus, dont il distribuait le reste aux pauvres. Il avait sans cesse devant les yeux la pensée de la mort qui lui inspirait dans la prière une ferveur telle qu'elle le faisait fondre en larmes. Nous avons déjà parlé de sa patience qui éclata dans ses maladies et dans les souffrances continuelles qui en étaient la suite, lesquelles ne firent qu'augmenter pendant les dernières années de sa vie. Jamais il ne lui échappa un seul mouvement qui annonçât le moindre trouble dans son âme. *Que sont les maux que j'éprouve*, disait-il, *en comparaison de ceux qu'a soufferts volontairement pour nous notre divin Sauveur!* Il mourut le 1er janvier 1713, âgé de soixante-trois ans, après avoir légué au collége de la Propagande tout ce qu'il possédait. Il fut béatifié par Pie VII en 1803. Il a laissé plusieurs ouvrages sur la théologie, la discipline ecclésiastique, la liturgie et quelques traités de piété. — 1er janvier

JOSIPPE (saint), martyr à Alexandrie avec saint Sérapion, moine, et plusieurs autres. — 21 mars.

JOSSE (saint), *Jodocus*, prêtre dans le Ponthieu, né vers la fin du VIe siècle, était fils de Juthaël, qui régnait sur l'Armorique ou Bretagne, sous le nom de comte de Domnonée. Il avait un frère nommé Judicaël, qui, ayant succédé à son père, prit le titre de roi de Bretagne ; mais, en 516, Judicaël, qui est honoré comme saint, quitta le trône pour se consacrer à Dieu et laissa sa couronne à Josse, qu'on appelle aussi Jodoc. Celui-ci, avant d'accepter les Etats de son frère, demanda huit jours pour se décider, et il alla les passer dans le monastère de Maëlmon pour prier le Seigneur de lui faire connaître sa volonté, et ce terme expiré il déclara qu'il renonçait au trône et même au monde pour se consacrer à Dieu. Ayant reçu la tonsure ecclésiastique des mains de l'évêque d'Avranches, il se joignit à onze pèlerins qui se proposaient d'aller à Rome, et se rendit avec eux à Paris, et de là en Picardie, où Haymon, comte de Ponthieu, pria Josse de rester près de lui. Le saint, se croyant assez éloigné de son pays pour pouvoir vivre dans l'obscurité, accepta cette proposition, et ayant été ordonné prêtre, il desservit sept ans la chapelle d'Haymon. Le désir d'une solitude plus profonde le porta ensuite à se retirer avec Wurmar, son disciple, dans un désert appelé Brahic, aujourd'hui Ray. Haymon fit construire une chapelle et des cellules pour les deux ermites qui vivaient du travail de leurs mains, et qui trouvaient encore de quoi assister les pauvres. Huit ans après

ils allèrent s'établir à Runiac, aujourd'hui Villers-Saint-Josse, près l'embouchure de la Cauche, et ils bâtirent une chapelle en l'honneur de saint Martin. Après y avoir séjourné treize ans, Josse ayant été mordu par un serpent, cet accident les détermina à changer de demeure. Haymon, qui continuait de les protéger, leur fit construire un nouvel ermitage avec deux chapelles dédiées à saint Pierre et à saint Paul. Leur dévotion pour ces saints apôtres les porta à faire le pèlerinage de Rome, et après avoir visité leurs tombeaux ils trouvèrent leur ermitage agrandi par les soins du comte de Ponthieu qui avait même fait bâtir, sous l'invocation de saint Martin, une belle église à laquelle il avait attaché des revenus. Ce fut là que Josse mourut, vers l'an 668, et les miracles qu'il avait opérés pendant sa vie et ceux qui s'opérèrent par son intercession après sa mort, lui obtinrent la vénération des fidèles : dès lors on commença à l'invoquer et à l'honorer comme saint. L'ermitage de Saint-Josse, qui était situé près de Montreuil, à une lieue de la mer, fut depuis changé en un monastère qui prit le nom de Saint-Josse-sur-Mer, et que Charlemagne donna au célèbre Alcuin. — 13 décembre.

JOSUÉ (saint), fils de Nun, de la tribu de d'Ephraïm, né en Egypte l'an 1534 avant J.-C., fut choisi par Moïse dans le désert pour général des Israélites, et il était à leur tête lorsqu'ils défirent les Amalécites. Il remporta plusieurs victoires contre les Chananéens sous le gouvernement de Moïse, dont il était le ministre, selon l'expression de l'Ecriture, et qu'il remplaça lorsque Moïse, sur le point de mourir, l'eut établi son successeur, en lui imposant, de la part de Dieu, les mains sur la tête. Un des premiers actes de son administration fut le passage du Jourdain dont Dieu suspendit le cours et qui s'ouvrit miraculeusement, et tout le peuple le passa à pied sec. Après la circoncision de ceux qui étaient nés dans le désert et la célébration de la pâque, il marcha sur Jéricho, dont les murailles tombèrent d'elles-mêmes comme Dieu l'avait promis. Haï, autre ville du voisinage, ne succomba qu'après avoir été attaquée à plusieurs reprises. Les habitants de Gabaon, effrayés par la destruction de ces deux villes, usèrent de stratagème pour faire alliance avec Josué, et l'alliance subsista même après que leur ruse eut été découverte : aussi Josué vola à leur secours, lorsqu'ils furent attaqués par Adonibésec, roi de Jérusalem, ligué contre les Gabaonites avec quatre autres rois, qui furent mis en déroute. Mais comme la nuit approchait et que Josué voulait compléter sa victoire par la poursuite des fuyards, il commanda au soleil de s'arrêter : aussitôt cet astre suspendit son cours et la nuit fut retardée de douze heures. Poursuivant le cours de ses victoires, il prit, dans l'espace de six jours, presque toutes les villes de la terre promise, qu'il partagea ensuite entre les douze tribus, conformément à l'ordre qu'il en avait reçu du Seigneur. Après s'être montré vaillant capitaine il se montra habile administrateur, et après avoir gouverné vingt-sept ans sa nation, il mourut à l'âge de cent-dix ans, en 1424 avant J.-C. Il n'est pas certain que le livre canonique qui porte son nom et qui rapporte ses exploits ait été écrit par lui-même, quoique plusieurs savants le lui attribuent; mais l'auteur, quel qu'il soit, est mis au nombre des écrivains inspirés. Nous apprenons de saint Jérôme que son tombeau se voyait encore de son temps à Ephraïm, et que sainte Paule le visita par dévotion. — 1er septembre.

JOUDRY (saint), *Gildericus*, confesseur dans le Vendomois, est honoré à Vendôme, où son corps se gardait dans l'église de Saint-Georges. — 14 mai.

JOURDAIN DE SAXE (le bienheureux,) général de l'ordre des Dominicains, né vers la fin du XIIe siècle, de l'illustre famille des comtes d'Eberstein, en Saxe, fut élevé chrétiennement et montra, dès son enfance, une tendre compassion pour les pauvres. Il ne leur refusait jamais l'aumône, et, comme un autre saint Martin, il se dépouillait de ses propres vêtements pour les secourir, lorsqu'il n'avait plus rien autre chose à leur donner; aussi Jésus-Christ daigna-t-il lui marquer d'une manière miraculeuse combien cette charité lui était agréable. Jourdain étant venu achever ses études à l'université de Paris, qui était alors la première école de l'Europe, il sut allier les exercices de la piété à son application aux sciences, et il assistait toutes les nuits à l'office divin dans l'église de Notre-Dame, sans que ni les ténèbres de la nuit ni les rigueurs de l'hiver pussent jamais l'en empêcher. Lorsque saint Dominique vint à Paris, en 1219, Jourdain, qui n'était encore que sous-diacre, le pria de l'admettre dans l'ordre qu'il venait de fonder, et il en devint bientôt un des membres les plus distingués. Le saint fondateur étant mort en 1221, le mérite de Jourdain le fit élire supérieur général, malgré sa jeunesse, et il gouverna pendant quinze ans sa nombreuse famille, avec une sagesse et une prudence consommées. Il acheva et perfectionna les règles de l'ordre auxquels saint Dominique n'avait pas eu le temps de mettre la dernière main : il ne contribua pas moins que le saint fondateur aux succès immenses que les Frères Prêcheurs obtinrent dans tous les pays chrétiens. Il avait un don particulier pour calmer les âmes les plus affligées. Etant arrivé à Bologne où se trouvait un jeune religieux qui était entré témérairement dans l'ordre, et qui regrettait sans cesse le monde, les biens et les plaisirs qu'il avait quittés, il n'eut pas plutôt connu la situation déplorable de cet infortuné, dont la vie se consumait dans les regrets et la tristesse, qu'il le fit venir, et lui dit avec bonté : *Je vais vous remettre entre les mains de vos parents, si vous continuez à le demander; mais auparavant, nous allons faire une courte prière ensemble.* Le novice consentit volontiers à passer un quart d'heure avec lui devant le saint sacrement, et il n'en fallut pas davantage pour dissiper ses peines,

lui rendre la paix et l'affermir dans sa vocation à laquelle il resta fidèle toute sa vie. Un autre religieux dut également aux avis et aux prières du bienheureux Jourdain la cessation du trouble que causait dans son esprit la crainte des jugements de Dieu. Il établit dans son ordre la pieuse coutume de chanter, tous les jours après les complies, le *Salve Regina*, coutume qui s'est depuis répandue dans toute l'Eglise. Il allait ordinairement passer le carême à Paris ou à Bologne, deux villes qui possédaient une université célèbre, et les étudiants venaient en foule entendre ses prédications, dont le succès était tel que beaucoup de ces jeunes gens quittaient généreusement le monde pour se consacrer à Dieu. Le bienheureux comptait tellement sur leurs dispositions que tous les ans il faisait préparer d'avance des habits de novices, qu'on distribuait ensuite aux postulants, à mesure qu'ils se présentaient. Les principaux membres de l'ordre s'étant plaints qu'il recevait un trop grand nombre de sujets et avec trop de facilité; que plusieurs d'entre eux n'annonçaient pas assez de capacité pour remplir convenablement les devoirs de l'état qu'ils prétendaient embrasser, il leur répondit : *Ne méprisez aucun de ces petits ; je vous promets que tous ou presque tous prêcheront un jour avec fruit et travailleront au salut des âmes plus utilement que d'autres dont nous estimons les talents et le mérite;* et sa prédiction fut vérifiée par l'événement. S'étant embarqué pour aller visiter les saints lieux ainsi que les couvents de son ordre établis en Palestine, le vaisseau fut assailli sur mer par une tempête furieuse, et le bienheureux Jourdain périt dans le naufrage, le 13 février 1237. Son corps, recueilli par les Dominicains de Ptolémaïde, fut inhumé dans leur église, et le pape Léon XII approuva, en 1828, le culte qu'on lui rendait de temps immémorial dans son ordre. Il avait composé des *Commentaires* et des *Sermons* qui ne sont pas parvenus jusqu'à nous, ainsi qu'une *Chronique des commencements de l'ordre des* Frères Prêcheurs. Il est aussi l'auteur de l'office de saint Dominique dont il sollicita la canonisation, et il l'obtint en 1234. — 13 février.

JOVIEN (saint), *Jovianus*, officier dans l'armée romaine et martyr à Antioche sous le règne de Julien l'Apostat, avec saint Herculien et plusieurs autres, ne voulut pas se soumettre à l'édit impie de ce prince, qui enjoignait de substituer sur les étendards militaires au *Labarum* qu'y avait fait mettre Constantin les images des dieux. Le comte Julien, oncle de l'empereur et apostat comme lui, venait de faire subir à ce sujet diverses tortures à saint Maximilien et à saint Bonose, et s'adressant à Jovien et à Herculien, il leur demanda brusquement pourquoi ils refusaient d'obéir. Ceux-ci lui répondirent sans crainte : *C'est parce que nous sommes chrétiens, ayant reçu le baptême le même jour que Constantin, notre père et notre empereur, fut baptisé à Aquilone près de Nicomédie. Il nous fit jurer d'être toujours fidèles aux empereurs ses fils et à l'Eglise notre mere, et nous voulons tenir ce serment.* Cette réponse rendit furieux le comte, qui envoya au supplice avec Bonose et Maximilien, Jovien et Herculien, ainsi que tous les autres officiers qui ne voulaient pas se soumettre au changement des enseignes de la légion. Saint Mélèce, évêque d'Antioche, les accompagna avec son clergé jusqu'au lieu de l'exécution, et toute la ville célébra par des réjouissances le triomphe de ces généreux martyrs, qui souffrirent l'an 362. — 21 août.

JOVIN (saint), *Jovinus*, martyr à Rome avec saint Basile, souffrit sur la Voie-Latine, l'an 258, sous les empereurs Valérien et Gallien. — 2 mars.

JOVIN (saint), martyr à Rome, souffrit avec saint Pierre, saint Marcien et plusieurs autres. — 26 mars.

JOVIN ou JOUIN (saint), solitaire, florissait dans le ve siècle. L'ermitage qu'il avait fondé dans un désert du Poitou se changea dans la suite en un monastère, qui prit son nom, et qui est aussi connu sous celui d'Abbaye-de-Marne ou d'Ausion. — 1er juin.

JOVINIEN (saint), martyr à Trèves avec saint Palmace et plusieurs autres, souffrit sous le président Rictiovare, pendant la persécution de Dioclétien, vers l'an 257. — 5 octobre.

JOVINIEN (saint), lecteur, accompagna saint Pérégrin, premier évêque d'Auxerre, qui fut envoyé de Rome dans les Gaules, par le pape saint Sixte II, vers l'an 258, et le seconda dans ses travaux apostoliques. On croit qu'après avoir souffert divers tourments pour Jésus-Christ, il mourut en paix au commencement du IVe siècle, et c'est pour cette raison que le Martyrologe romain lui donne le titre de confesseur; il est honoré à Auxerre le 5 mai, et à la Charité-sur-Loire, où une partie de ses reliques fut transportée dans le XIe siècle. — 3 mai.

JOVITE (saint), martyr à Brescia avec saint Faustin, son frère, prêcha généreusement la foi dans cette ville dont l'évêque s'était caché pendant la persécution suscitée par l'empereur Adrien. Son zèle ayant excité la fureur des païens, ils l'arrêtèrent avec son frère, qui partageait ses travaux apostoliques, et un seigneur nommé Julien les conduisit devant Adrien qui se trouvait alors à Brescia. Sur le refus qu'ils firent de renoncer à Jésus-Christ, ce prince leur fit trancher la tête, vers l'an 121. La ville de Brescia, qui les honore comme ses premiers patrons, conserve avec respect leurs précieuses reliques, et il y a, dans cette ville, une église très-ancienne qui porte leur nom. — 15 février.

JUBIN (le bienheureux), *Gebuinus*, archevêque de Lyon, né après le commencement du XIe siècle, était fils de Hugon III, comte de Dijon. Ayant embrassé l'état ecclésiastique, il devint grand vicaire du diocèse de Langres, puis archevêque de Lyon, après la démission de Humbert Ier. Il s'opposa inutilement à sa nomination, qui avait été faite par les évêques du concile d'Autun, tenu en 1077.

contraint d'accepter cette haute dignité, qui n'était à ses yeux qu'un pesant fardeau, il ne fut pas plutôt arrivé à Lyon qu'il s'appliqua à ranimer la foi et la discipline. Son zèle infatigable, dirigé par une profonde sagesse et tempéré par une douceur qui lui gagnait tous les cœurs, produisit les effets les plus salutaires; aussi Grégoire VII lui adressa, en 1078, une décrétale pleine d'éloges, dans laquelle il lui confirmait ainsi qu'à ses successeurs le titre de primat des Gaules; et ce ne fut pas la seule occasion où ce pape lui donna des marques d'estime et de confiance. Cependant telle était la modestie du saint archevêque que, dans huit lettres qui nous restent de lui, il ne prend d'autre titre que celui d'indigne prêtre de l'Eglise de Lyon. Jamais il n'usa de l'influence que lui donnait son titre de primat que pour pacifier les troubles de plusieurs églises et pour mettre fin à de funestes divisions. Il assista au concile tenu dans sa ville archiépiscopale en 1080, et concourut à la confection des sages règlements qui y furent adoptés. Enfin, après avoir fait plusieurs fondations pieuses et donné pendant toute sa vie l'exemple de toutes les vertus, il mourut le 18 avril 1082. Plusieurs miracles se sont opérés par son intercession. — 18 avril.

JUCOND (saint), *Jucundus*, martyr en Afrique avec saint Epictète et plusieurs autres, souffrit au milieu du IIIe siècle, pendant la persécution de l'empereur Dèce. — 9 janvier.

JUCOND (saint), évêque de Bologne et confesseur, florissait dans le IXe siècle et mourut vers l'an 845. — 14 novembre.

JUCONDE (sainte), *Jucunda*, martyre à Nicomédie avec sainte Julie et une autre, est honorée chez les Grecs le 27 juillet.

JUCONDE (sainte), vierge dans l'Emilie en Italie, est honorée à Reggio le 25 novembre.

JUCONDIEN (saint), *Jucundianus*, martyr en Afrique, fut précipité dans la mer pour la foi de Jésus-Christ. — 4 juillet.

JUCONDIN (saint), *Jucundinus*, martyr à Troyes dans les Gaules avec saint Claude et six autres, souffrit vers l'an 273, pendant la persécution de l'empereur Aurélien. — 21 juillet.

JUDE (saint), *Judas*, apôtre, surnommé Thaddée, qui, en syriaque, signifie *louange*, était frère de saint Jacques le Mineur et de saint Siméon, qui furent l'un et l'autre évêques de Jérusalem, et fils de Cléophas et de Marie, sœur de la sainte Vierge. L'Evangile ne nous donne aucun détail sur sa vie, jusqu'au moment où son nom figure parmi les douze apôtres. Suivant les Constitutions apostoliques, saint Jude, avant sa vocation à l'apostolat, s'occupait de travaux agricoles, et il était marié, au rapport d'Eusèbe. Cet historien nous apprend que deux de ses petits-fils furent dénoncés à Domitien, comme étant des descendants du roi David. Dans la dernière cène, le Sauveur ayant promis de se manifester à ceux qui l'aimeraient, Jude lui demanda pourquoi il ne se manifestait pas aussi au monde. *Si quelqu'un m'aime*, lui répondit Jésus, *il gardera ma parole et mon Père l'aimera : nous viendrons à lui et nous ferons en lui notre demeure*. Après la descente du Saint-Esprit, il prêcha l'Evangile dans la Judée, la Galilée, l'Idumée, la Syrie, la Mésopotamie et la Libye. Il retourna à Jérusalem en 62, après le martyre de saint Jacques, son frère, et il assista à l'élection de saint Siméon, son autre frère, qui fut établi second évêque de Jérusalem. Nous avons de lui une *Epître* adressée à toutes les Eglises d'Orient et particulièrement aux Juifs convertis. Elle a pour but de les prémunir contre les erreurs des simoniens, des nicolaïtes et des gnostiques. Il se sert de plusieurs expressions de saint Pierre, qui avait déjà signalé et combattu ces hérétiques. De la Mésopotamie, saint Jude passa en Perse, où il fut martyrisé, selon plusieurs auteurs ecclésiastiques, qui disent qu'il fut attaché à une croix et percé de flèches. Le Ménologe de l'empereur Basile nous apprend qu'il souffrit à Ararat, en Arménie, qui était alors une province dépendante de la Perse. D'autres placent à Béryte en Syrie le lieu de son martyre, qui, selon eux, eut lieu vers l'an 80. Les Arméniens l'honorent, ainsi que saint Barthélemy, comme leur ayant apporté les premiers la lumière de l'Evangile. Les reliques de saint Jude furent envoyées de Jérusalem à saint Bernard, dans le XIIe siècle. Son *Epître*, qui est la dernière des Epîtres canoniques, fut écrite après la prise de Jérusalem. On avait d'abord fait quelque difficulté de l'admettre dans le Canon des Ecritures, à cause de la citation apocryphe du livre d'Enoch ; mais on l'y trouve placée dès le IVe siècle. Le passage rapporté par l'apôtre peut être réellement du patriarche auquel il l'attribue, bien que le livre où il se trouve soit apocryphe, c'est-à-dire, d'une autorité incertaine. Origène dit de cette Epître qu'elle ne renferme que très-peu de mots, mais qu'ils sont remplis de la force et de la grâce du ciel. — 28 octobre.

JUDE (saint), évêque de Jérusalem et martyr, fut mis à mort avec une partie de son troupeau par Barcochébas et les fanatiques qui le reconnaissaient pour le Messie. Ce massacre eut lieu l'an 134. Saint Jude est nommé dans le Martyrologe de saint Jérôme le 1er mai, et dans celui d'Usuard le 4 du même mois. — 1er et 4 mai.

JUDICAEL (saint), vulgairement saint Guiguel, roi d'une partie de la Bretagne, naquit vers l'an 584. Ayant succédé très-jeune à son père, qui était prince de Domnonée, il prit le titre de roi ; mais en 616, quoiqu'il fût marié et qu'il eût des enfants, il se démit de sa souveraineté en faveur de saint Judoc, ou Josse, son frère, et se fit religieux à Gaël, monastère alors gouverné par saint Méen. Son frère n'ayant pas accepté, il offrit la couronne à un autre de ses frères, qui régna sous le nom de Salomon II. Après la mort de celui ci, arrivée en 632, Judicaël remonta sur le trône. Dagobert lui envoya saint Eloi pour arranger certains différends qui existaient entre les deux royaumes, relativement

au droit de suzeraineté que la France prétendait exercer envers la Bretagne. Judicaël se rendit en personne auprès du roi de France, qui lui rendit les honneurs royaux en recevant son hommage, et l'invita à sa table; mais le prince breton, qui connaissait la conduite de Dagobert, lui répondit qu'il ne mangeait jamais qu'avec de bons chrétiens, et il alla dîner chez saint Ouen, grand référendaire de la couronne. Les conversations qu'il eut avec ce grand serviteur de Dieu et avec saint Eloi lui firent naître des scrupules sur la rupture de ses vœux monastiques. De retour en Bretagne, il laissa la couronne à l'aîné de ses fils, qui régna sous le nom d'Alain II. Ensuite il rentra, en 638, dans le monastère de Gaël, où il vécut encore vingt ans. Il mourut la nuit du 16 au 17 décembre 658, âgé de soixante-quatorze ans. Pendant son second règne, entre autres établissements pieux, il fonda l'abbaye de Painpont, dans le diocèse de Saint-Malo. En 878, ses reliques furent transférées chez les Bénédictins de l'abbaye de Saint-Jovin ou de Marne en Poitou. Saint Judicaël est nommé dans le Martyrologe de France et dans celui des Bénédictins sous le 16 décembre.

JUDITH (sainte), martyre à Milan avec plusieurs autres, est honorée le 6 mai.

JULES (saint), *Julius*, martyr à Lyon avec saint Pothin, évêque de cette ville, et quarante-cinq autres, souffrit l'an 177, sous le règne de Marc-Aurèle. — 2 juin.

JULES (saint), sénateur et martyr à Rome, ayant été arrêté comme chrétien sous l'empereur Commode, fut mis en prison par ordre du juge Vitellius. Il fut ensuite battu de verges par une sentence que le prince porta contre lui pour crime d'impiété, parce qu'il n'adorait plus les dieux de l'empire, et il expira sous les coups. Son corps fut inhumé sur la voie Aurélienne, dans le cimetière de Saint-Calépode. — 19 août.

JULES (saint), martyr en Afrique, souffrit avec saint Paul et plusieurs autres. — 19 janvier.

JULES (saint), martyr en Espagne, souffrit avec saint Julien. — 21 août.

JULES (saint), martyr en Afrique avec plusieurs autres, est honoré le 26 avril.

JULES (saint), martyr à Thagore, en Numidie, souffrit avec sainte Potamie et dix autres. — 5 décembre.

JULES (saint), martyr à Geldube en Thrace, est honoré le 20 décembre.

JULES (saint), martyr à Nicomédie avec saint Ambique et saint Victor, souffrit probablement pendant la persécution de l'empereur Dioclétien. — 3 décembre.

JULES (saint), soldat et martyr en Mésie, sous les empereurs Dioclétien et Maximien, fut accusé par ses propres officiers d'être chrétien. Maxime, gouverneur de la seconde Mésie, le fit comparaître devant son tribunal et lui demanda s'il était vrai qu'il professât le christianisme. — *Rien n'est plus vrai, et je ne puis ni ne veux le désavouer.—Ignorez-vous donc qu'il y a des édits qui ordonnent de sacrifier aux dieux? — Ma qualité de chrétien ne me permet pas de renoncer au Dieu vivant, au Dieu véritable, pour adorer des divinités imaginaires. — Pourquoi ne pas sacrifier? On en est quitte pour quelques grains d'encens, puis on se retire en liberté. — La loi de mon Dieu me défend d'obéir à cette loi d'un prince infidèle. Au reste, j'ai servi vingt-six ans, et jamais je n'ai été puni par mes chefs. J'ai fait sept campagnes sans que personne ait eu à se plaindre de moi, me contentant de me battre avec bravoure, sans commettre aucun pillage ni aucune violence contre les droits de la guerre. Après avoir été fidèle au prince, vous voudriez que je ne fusse pas fidèle à Dieu? —Vous me paraissez un homme de sens et de cœur; décidez-vous donc à sacrifier. – Je ne le puis, car c'est un crime, et je ne veux pas perdre mon âme pour l'éternité. — Eh bien! ce crime, je le prends sur moi; et je veux bien qu'on sache que c'est moi qui vous force à cela, sans que votre volonté y prenne part. Sacrifiez donc, et ensuite vous vous retirerez tranquillement chez vous, sans que personne ose vous rien dire. Acceptez ces dix pièces d'argent dont je vous fais présent. — Ni votre argent ni vos belles paroles ne font impression sur moi; ce n'est pas pour si peu de chose que je renoncerai à mon Dieu; d'ailleurs je ne le renoncerais pour rien au monde; vous pouvez donc prononcer contre moi la sentence de mort décrétée contre les chrétiens. — En effet, si vous n'obéissez pas, je ne pourrai me dispenser de vous faire couper la tête.—C'est ce que je vous demande, et je vous prie, par le salut des empereurs, de le faire au plus tôt. — Si vous ne sacrifiez pas, votre désir sera satisfait dans peu de temps.— Je vous en aurai de la reconnaissance.—Vous vous imaginez donc qu'il vous sera glorieux de subir une telle mort?—Il n'est pas de plus grande gloire que de mourir pour une aussi belle cause. — J'avoue qu'il est beau de mourir pour la patrie ou pour la défense des lois, et je serais le premier à vous y exciter; mais... — C'est pour la défense des lois divines que je suis prêt à donner ma vie. — Dites des lois d'un homme mort sur une croix. Quelle folie de préférer un homme obscur qui ne vit plus à des princes qui vivent, qui règnent, et qui peuvent vous rendre heureux! — Cet homme ne vit plus, il est vrai, mais c'est qu'il a bien voulu mourir pour nos péchés, et sa mort a été pour nous le principe d'une vie éternelle. Il vit d'ailleurs parce qu'il est éternel, quiconque ne rougira pas de le confesser vivra toujours, et celui qui le reniera lâchement subira une mort sans fin. — Vous me faites pitié avec votre vie éternelle; croyez-moi, contentez-vous de la vie présente qu'il ne tient qu'à vous de conserver. — Cette vie que vous m'offrez est une véritable mort, et la mort dont vous me menacez est la véritable vie. — Sacrifiez, afin de m'épargner la peine de vous faire mourir. — Si j'ai quelque droit à votre intérêt, montrez-le-moi en m'ôtant du monde.— C'est tout de bon que vous aimez mieux mourir que de vivre? — Oui, pour vivre éternellement, il faut que je meure ainsi.* Alors Maxime prononça cette sentence: « Sur le refus

que Jules fait d'obéir aux empereurs, nous l'avons condamné à perdre la tête. » Comme on le conduisait au supplice, un soldat chrétien nommé Hésyque, qui était aussi arrêté pour la foi et qui souffrit le martyre quelques jours après, lui dit : *Allez avec courage recevoir la couronne que le Seigneur vous destine, et souvenez-vous de moi qui dois vous suivre bientôt. Quand vous serez au ciel, saluez de ma part Pasicrate et Valention, qui nous ont précédés dans la confession du nom de Jésus.* Jules lui répondit en l'embrassant : *Hâtez-vous, cher frère, de venir nous rejoindre ; ceux que vous me chargez de saluer ont déjà reçu vos compliments.* S'étant ensuite bandé les yeux avec un linge, il présenta le cou au bourreau et fit cette prière : *Seigneur Jésus pour qui je meurs, daignez recevoir mon âme et lui donner place parmi vos saints.* Il fut décapité à Durostore sur le Danube, vers l'an 303, le 27 mai.

JULES (saint), martyr en Angleterre avec saint Aaron, souffrit à Caërléon, pendant la persécution de Dioclétien. Dans la suite on bâtit sur son tombeau une église en son honneur. Cette église devint abbatiale après qu'elle eut été attachée à un monastère de religieuses qui fut fondé près de là. — 1er juillet.

JULES (saint), l'un des dix-huit martyrs de Saragosse, souffrit par ordre de Dacien, gouverneur de la province, l'an 304, pendant la persécution de l'empereur Dioclétien. Son corps, ainsi que ceux de ses compagnons, furent découverts en 1389. — 16 avril.

JULES (saint), pape était Romain de naissance, et il fut élu le 6 février 337 pour succéder à saint-Marc. A peine avait-il pris en main le gouvernement de l'Eglise, que les ariens, dits eusébiens, à cause d'Eusèbe de Nicomédie, leur chef, lui envoyèrent des députés pour accuser saint Athanase de divers crimes qu'ils lui imputaient faussement. Saint Athanase députa de son côté à Rome pour repousser ces calomnies. Les députés ariens furent honteusement confondus ; ce qui ne les empêcha pas de demander la tenue d'un concile où l'affaire pût être examinée de nouveau. Le pape, pour leur ôter tout prétexte de se plaindre que les choses n'eussent pas été mûrement approfondies, en tint un à Rome, l'an 341. Saint Athanase, Marcel d'Ancyre et plusieurs autres évêques catholiques d'Orient s'y trouvèrent ; mais les eusébiens ne voulurent pas s'y rendre. Ils assemblèrent même à Antioche un conciliabule où ils déclarèrent saint Athanase déchu de son siége et mirent à sa place un intrus nommé Grégoire. Comme le pape les avait invités par lettres au concile de Rome, dans la réponse qu'ils lui adressèrent, ils mirent en avant les excuses les plus frivoles pour colorer leur refus. Le pape examina dans le concile la cause de saint Athanase, qui fut déclaré innocent et confirmé dans la possession de son siége. Jules donna aux évêques d'Orient des lettres pour qu'on leur rendît les églises dont les ariens les avaient dépouillés ; et il en adressa aussi une aux eusébiens, qui fut portée par le comte Gabien, et qui est un des plus précieux monuments de l'antiquité ecclésiastique ; on y admire un génie mâle, un jugement solide, une fermeté vigoureuse, mais tempérée par la douceur et la charité. Mais comme elle ne fit aucune impression sur les eusébiens, Jules pria l'empereur Constant d'écrire à Constance, son frère, pour provoquer la tenue d'un concile général, lequel eut lieu à Sardique en 347. Ce saint pape mourut le 12 avril 352, après un pontificat de quinze ans. Outre la lettre dont nous avons parlé, il nous en reste de lui une autre, adressée à Prosdocius, et une troisième adressée à l'Eglise d'Alexandrie. —12 avril.

JULES (saint), prêtre de Milan et confesseur, florissait dans le Ve siècle, sous le règne de Théodose le Jeune. — 31 janvier.

JULES D'ACFAHASE (saint) est honoré en Egypte le 19 septembre.

JULES (saint), martyr avec plusieurs autres, est honoré par les Cophtes et les Abyssins le 22 octobre.

JULIE (sainte), *Julia*, martyre à Lyon avec saint Pothin, évêque de cette ville, et quarante-cinq autres, souffrit l'an 177, sous l'empereur Marc-Aurèle. — 2 juin.

JULIE (sainte), martyre à Carthage, souffrit avec saint Catulin, diacre, et plusieurs autres. Leurs corps furent placés dans la basilique de Saint-Fauste. — 15 juillet.

JULIE (sainte), martyre en Afrique, souffrit, à ce que l'on croit, à Cartère, dans le IIIe siècle. — 2 février.

JULIE (sainte), martyre en Afrique, ayant été arrêtée comme chrétienne à Carthage, au commencement de la persécution de Dèce, fut associée aux tourments de saint Mappalique, dont elle partagea la couronne en 250. — 17 avril.

JULIE (sainte), vierge et martyre à Troyes, est honorée à Jouarre, où l'on garde ses reliques. — 21 juillet.

JULIE (sainte), martyre en Sicile, souffrit avec saint Expergence. — 4 juin.

JULIE (sainte), martyre à Azar sur l'Euphrate, souffrit sous le président Marcien. — 7 octobre.

JULIE (sainte), martyre à Lisbonne, pendant la persécution de l'empereur Dioclétien, souffrit avec saint Vérissime, son frère, et sainte Maxime, sa sœur. —1er octobre.

JULIE (sainte), vierge et martyre à Mérida en Espagne, pendant la persécution de Dioclétien, partagea les combats de sainte Eulalie, et souffrit avec elle vers l'an 304, par ordre du président Dacien, gouverneur de la province. — 10 décembre.

JULIE (sainte), compagne de sainte Euphrasie, florissait en Egypte au commencement du Ve siècle, et elle est honorée chez les Grecs le 29 juillet.

JULIE (sainte), vierge et martyre en Corse, née à Carthage, d'une famille distinguée, fut vendue comme esclave lors de la prise de cette ville par Genséric, en 439, et tomba au pouvoir d'un marchand syrien, nommé Eusèbe, qui était idolâtre. Elle supporta avec

résignation et même avec joie les malheurs attachés à la servitude ; tant était grand son amour pour les souffrances ! Elle consacrait à la prière et à des lectures pieuses les moments dont elle pouvait disposer après avoir fidèlement rempli la tâche imposée par son maître, jeûnait tous les jours de la semaine, excepté le dimanche, et pratiquait des austérités si rigoureuses que son maître, qui l'affectionnait à cause de ses vertus, l'exhortait souvent à se ménager davantage et à prendre plus de soin de son corps. S'étant embarqué pour les Gaules avec des marchandises précieuses, il se fit accompagner par Julie; et ayant relâché à l'île de Corse, il prit part à une fête que les insulaires célébraient sur le rivage, en l'honneur de leurs dieux. Julie ne voulut point y participer; elle ne put même s'empêcher de déplorer hautement ces cérémonies idolâtriques. Félix, gouverneur de l'île, informé de ce qu'elle avait dit, demanda au marchand quelle était cette femme qui osait parler contre les dieux. Eusèbe répondit que c'était une chrétienne, et que rien n'avait pu la faire changer de religion; qu'au reste il la trouvait très-fidèle, très-exacte à son devoir, et qu'il ne voudrait pas se priver de ses services. Félix lui proposa de l'échanger contre quatre de ses meilleures esclaves. *Tout votre bien*, répondit Eusèbe, *ne suffirait pas pour la payer ce qu'elle vaut, et je me déferais de ce que j'ai de plus cher et de plus précieux pour la conserver*. Là-dessus, le gouverneur invita à dîner le marchand, et donna des ordres pour qu'on l'enivrât. Lorsqu'il le vit endormi, il envoya chercher Julie, et lui dit que si elle voulait sacrifier aux dieux, il se chargeait de lui faire rendre la liberté. *Je suis libre*, répondit Julie, *tant que je sers Jésus-Christ, et quelque chose qui puisse m'arriver, jamais je n'achèterai ma liberté par l'apostasie*. Félix, se croyant bravé par cette réponse, la fit frapper au visage ; et, après lui avoir arraché les cheveux, on l'attacha au gibet, sur lequel elle expira, vers l'an 450. Les moines de l'île Gorgone enlevèrent son corps et lui rendirent les devoirs de la sépulture. Didier, roi des Lombards, le fit transférer à Brescia l'an 763. — 22 mai.

JULIE DELLA RENA (la bienheureuse), recluse, née au commencement du XIVe siècle, à Certaldo en Toscane, d'une famille noble, n'eut pas plutôt connu le monde, qu'elle prit en aversion ses vanités et ses pompes. Le désir de mener une vie obscure et cachée la détermina, malgré sa naissance, à se faire servante à Florence; mais craignant que le service de son maître, qui se nommait Tinolfi, ne nuisît à celui de son Créateur, elle prit l'habit de Saint-Augustin, tel que le portaient alors les recluses, et revint à Certaldo. On rapporte qu'en rentrant dans sa patrie elle sauva des flammes un enfant qui était sur le point d'être brûlé, et le rendit sain et sauf à ses parents. Ce prodige augmenta encore l'idée qu'on avait de sa sainteté, mais il l'affermit elle-même davantage dans la résolution de se soustraire aux vaines louanges des hommes. Elle se renferma donc dans une petite cellule, près de la sacristie de l'église paroissiale de Saint-Michel, où elle passa les trente dernières années de sa vie dans les austérités de la pénitence. Uniquement occupée de Dieu dans sa solitude, elle ne s'inquiétait nullement de sa subsistance, et ne se nourrissait que de morceaux de pain que des enfants lui donnaient en passant devant sa cellule. Dieu la favorisa de grandes consolations et de grâces extraordinaires. Elle mourut le 9 janvier 1367, et aussitôt le clergé et le peuple de Certaldo se rendirent à sa cellule, et trouvèrent son corps à genoux, répandant au loin l'odeur la plus suave. Il s'opéra plusieurs miracles dans cette circonstance, et dès lors ses concitoyens commencèrent à l'invoquer dans leurs nécessités publiques et particulières. Pie VII approuva en 1821 le culte qu'on lui rendait. — 20 décembre.

JULIEN (saint), *Julianus*, prêtre et martyr à Terracine avec saint Césaire, subit un long emprisonnement, et fut ensuite mis dans un sac et jeté à la mer, d'où son corps fut retiré par saint Félix, prêtre, et par saint Eusèbe, moine, qui lui rendirent les devoirs de la sépulture. On croit qu'il souffrit sous l'empereur Trajan. — 1er novembre.

JULIEN (saint), martyr à Tibur, à présent Tivoli, près de Rome, était fils de saint Gétule et de sainte Symphorose. Il souffrit avec ses six frères, sous l'empereur Adrien, l'an 119, et il eut la poitrine percée de plusieurs pointes de fer qu'on lui enfonça par ordre de ce prince. — 17 juillet.

JULIEN (saint), martyr à Sora, fut arrêté sous le règne d'Antonin, vers le milieu du IIe siècle, et il fut ensuite décapité, parce que, pendant qu'on lui donnait la question, un temple d'idoles du voisinage s'écroula subitement. — 27 janvier.

JULIEN (saint), évêque d'Apamée, florissait au commencement du IIIe siècle, sous l'empereur Sévère. Il défendit avec zèle et courage la foi catholique contre les cataphryges, qui étaient une secte des montanistes. — 9 décembre.

JULIEN (saint), martyr à Alexandrie au milieu du IIIe siècle, était un saint vieillard que la goutte empêchait de marcher et même de se tenir debout. Arrêté pendant la persécution de Dèce, il fallut le porter devant le tribunal du juge. L'un de ses porteurs ayant sacrifié aux dieux à la première sommation, l'autre, nommé Eune ou Chronion, confessa généreusement sa foi, à l'exemple de son maître. Le juge le fit monter avec Julien sur des chameaux, et promener par les rues de la ville, pendant qu'on les battait de verges. On les jeta ensuite dans un grand feu, où ils furent brûlés et leurs corps réduits en cendres, vers l'an 250. — 27 février et 18 octobre.

JULIEN (saint), prêtre et martyr en Afrique, souffrit l'an 250, pendant la persécution de Dèce. Il est nommé, dans d'anciens martyrologes, comme étant l'un des compagnons de saint Mappalique. — 17 avril.

JULIEN (saint), martyr à Pérouse avec

saint Florence et trois autres, souffrit au milieu du IIIe siècle, pendant la persécution de Dèce. — 1er juin.

JULIEN (saint), martyr en Istrie, est honoré à Rimini le 22 juin.

JULIEN (saint), martyr à Carthage, souffrit avec saint Modeste. — 12 février.

JULIEN (saint), martyr à Lyon, est honoré le 13 février.

JULIEN (saint), martyr en Afrique avec saint Publius et un autre. — 19 février.

JULIEN (saint), martyr à Damas, souffrit avec saint Sabin et plusieurs autres. — 20 juillet.

JULIEN (saint), martyr à Rome avec dix-huit autres, est honoré le 7 août.

JULIEN (saint), martyr en Syrie, souffrit avec saint Macaire. — 12 août.

JULIEN (saint), martyr en Syrie, est honoré le 25 août.

JULIEN (saint), martyr en Espagne, souffrit avec saint Jules. — 21 août.

JULIEN (saint), martyr, souffrit avec saint Diomède et plusieurs autres. — 2 septembre.

JULIEN (saint), disciple de saint Cyprien et martyr à Carthage, fut arrêté avec saint Montan et six autres, par Solon, gouverneur de la province, qui les fit incarcérer, et les laissa manquer dans leur prison des choses les plus nécessaires. Après avoir courageusement confessé Jésus-Christ devant ce magistrat, ils furent reconduits dans leur cachot, où Montan eut une discussion un peu vive avec Julien, au sujet d'une personne qui, sans être chrétienne, s'était introduite parmi les confesseurs. Il en résulta entre eux un certain refroidissement de charité, qui, s'il eût continué, eût pu causer quelque scandale. Heureusement le ciel eut pitié de tous deux, et, à la suite d'un songe dont Montan fut favorisé, ils se réconcilièrent avec une édifiante cordialité. Après avoir souffert pendant plusieurs mois la faim, la soif et d'autres misères, le gouverneur les fit comparaître de nouveau, et les ayant trouvés persévérants dans leur première confession, il les condamna au dernier supplice. Lorsqu'on les conduisait au lieu de l'exécution, Julien et l'un de ses compagnons, nommé Victorin, exhortaient les fidèles à conserver la paix, à prendre soin des ministres de l'Eglise, surtout de ceux qui étaient dans les fers pour Jésus-Christ. Ils furent décapités l'an 259, pendant la persécution de l'empereur Valérien. — 24 février.

JULIEN (saint), martyr, était disciple de saint Lucien de Beauvais, et souffrit avec saint Maximien, sous le préfet Rictiovare, vers l'an 288. Leurs corps furent découverts dans le VIIe siècle, et placés dans des châsses enrichies d'or, à l'église du monastère de Saint-Lucien-lès-Beauvais. — 8 janvier.

JULIEN (saint), premier évêque du Mans, florissait sur la fin du IIIe siècle; mais on ignore les détails de ses actions, et même l'année de sa mort. Son chef se garde dans la cathédrale de cette ville, et le reste de ses reliques, qui se trouvait autrefois dans l'abbaye de Saint-Julien-du-Pré, fut brûlé en grande partie par les calvinistes, l'an 1562. Son culte était anciennement très-célèbre en France, et même en Angleterre. — 27 janvier.

JULIEN (saint), martyr en Egypte avec cinq mille autres, pendant la persécution de l'empereur Dioclétien, souffrit sous le président Marcien. — 16 février.

JULIEN (saint), martyr avec saint Théodore, eut les pieds coupés et fut ensuite brûlé vif, sous l'empereur Maximien. — 4 septembre.

JULIEN (saint), martyr à Nicomédie avec plusieurs autres, est honoré chez les Grecs le 16 mars.

JULIEN (saint), martyr, souffrit, à ce que l'on croit, au commencement du IVe siècle, sous l'empereur Dioclétien ou sous ses successeurs immédiats, Galère et Maximin II. — 7 janvier.

JULIEN DE BRIOUDE (saint), martyr, d'une des meilleures familles de Vienne en Dauphiné, se sanctifia dans la profession des armes, sous le tribun Ferréol, qui était aussi chrétien. Crispin, gouverneur de la province Viennoise, s'étant mis à persécuter les fidèles, en exécution des édits de Dioclétien, Julien se retira dans l'Auvergne, non par crainte de la mort, mais pour être plus à portée de rendre service à ceux qui souffraient pour la religion Sachant qu'on le cherchait pour l'arrêter, il sortit de la maison d'une veuve où il se tenait caché, et se présentant aux soldats envoyés à sa recherche, il leur dit : *C'est rester trop longtemps dans ce monde : je brûle d'un désir ardent d'être réuni à Jésus-Christ.* A peine avait-il fini ces paroles, qu'on lui coupa la tête, près de Brioude. On ignore l'année de son martyre, mais il y a lieu de croire que ce fut en 304. On ignora longtemps aussi le lieu où reposaient ses reliques, qui furent miraculeusement découvertes en 431, par saint Germain d'Auxerre, lorsqu'il passa par Brioude, en revenant d'Arles. Son chef fut dans la suite transporté à Vienne, avec le corps de saint Ferréol. Saint Grégoire de Tours, qui rapporte un grand nombre de miracles opérés par l'intercession de saint Julien, parle d'une église de Paris qui lui était dédiée, et qui a porté successivement le nom de Saint-Julien-le-Vieux et de Saint-Julien-le-Pauvre. — 28 août.

JULIEN (saint), martyr à Cordoue en Espagne avec saint Zoïle et dix-sept autres, souffrit pendant la persécution de l'empereur Dioclétien, selon l'opinion la plus probable. — 27 juin.

JULIEN DE CILICIE (saint), martyr, né à Anazarbe en Cilicie, était fils d'un sénateur de cette ville. Il fut élevé dans l'étude des saintes lettres et mis au nombre des ministres de l'Eglise. Pendant la persécution de Dioclétien, il tomba entre les mains d'un juge qui ressemblait moins à un homme qu'à une bête féroce, et qui, voyant que la constance de Julien était à l'épreuve des plus cruels tourments, essaya de le vaincre par un long martyre. Il le traîna pendant une

année de ville en ville, par toute la Cilicie, et il le faisait comparaître tous les jours devant son tribunal. Chaque fois, après lui avoir inutilement prodigué les promesses et les menaces, il en venait aux supplices. Les bourreaux déchiraient sa chair, découvraient ses os, au point qu'on lui voyait les entrailles, et lui appliquaient le fer et le feu. Enfin, étant à Eges, ville maritime de Cilicie, le juge le condamna à être précipité dans la mer, après l'avoir fait coudre dans un sac avec des scorpions, des serpents et des vipères. Les flots ayant repoussé son corps sur le rivage, les fidèles le portèrent à Alexandrie, puis à Antioche, où saint Jean Chrysostome prononça son panégyrique devant son tombeau. — 16 mars.

JULIEN (saint), martyr à Césarée en Palestine, était originaire de Cappadoce, et n'habitait Césarée que depuis peu de temps. Quoiqu'il ne fût encore que catéchumène, on l'estimait universellement pour ses belles qualités et ses vertus; il se faisait surtout remarquer par une foi pure, des mœurs réglées et un grand attachement à notre sainte religion. Il revenait de la campagne et allait rentrer chez lui, lorsqu'il apprit qu'on venait d'exécuter onze chrétiens, dont les corps étaient encore étendus sur la place. Il y accourt, et, plein d'un saint respect, il les baise, il les embrasse, et ne peut en détacher ni ses yeux ni sa bouche. Arrêté pour cette action, qui passait pour un crime, il fut conduit à Firmilien, gouverneur de la Palestine, qui le condamna sur-le-champ au supplice du feu. Julien, heureux d'être associé à ces saints martyrs, rendit grâces à Dieu, et entra gaiement dans les flammes, où il expira l'an 309, sous les empereurs Maximien-Galère et Maximin-Daïa. — 17 février.

JULIEN L'HOSPITALIER (saint), martyr, était Egyptien de naissance et épousa sainte Basilisse; mais le jour même de leur mariage, ils s'engagèrent à passer toute leur vie dans la continence. Ils se dévouèrent à tous les exercices de la vie ascétique et consacrèrent tous leurs revenus à des œuvres de charité. Ils firent de leur maison une espèce d'hôpital pour les pauvres et les malades. Basilisse prenait soin des femmes et Julien des hommes. Il survécut longtemps à sa sainte épouse, et termina sa vie par le martyre, vers l'an 313, sous l'empereur Maximin II. On dit que son crâne fut apporté d'Orient à Paris, du temps de saint Grégoire le Grand, et que la reine Brunehaut le donna au monastère de religieuses qu'elle avait fondé près d'Etampes. On a bâti dans beaucoup de lieux des églises et des hôpitaux sous l'invocation de saint Julien et de sainte Basilisse. — 9 janvier.

JULIEN (saint), martyr avec saint Macrobe, souffrit sous l'empereur Licinius, vers l'an 320. — 13 septembre.

JULIEN (saint), confesseur à Césarée en Palestine, est honoré le 23 mars.

JULIEN (saint), solitaire en Mésopotamie, né dans l'Occident, après le commencement du IVe siècle, fut emmené captif dans sa jeunesse et vendu comme esclave en Syrie. Pendant plusieurs années il aggrava le poids de ses chaînes par l'impatience avec laquelle il les portait; mais ayant eu le bonheur d'être éclairé des lumières de la foi, il fit servir à la sanctification de son âme le malheur dans lequel il était tombé. Peu après sa conversion, ayant recouvré la liberté par la mort de son maître, il en profita pour entrer dans un monastère de la Mésopotamie, vers l'an 345. Saint Ephrem, dont il fit la connaissance, aimait à s'entretenir avec lui, lui donnait souvent des avis pour son avancement spirituel, et admirait, dans un homme qui, aux yeux du monde, ne paraissait qu'un ignorant et un barbare, une sublimité de sentiments et des lumières peu communes. Quoique Julien fût d'une complexion robuste, les austérités auxquelles il se livrait, jointes à un travail fatigant, affaiblirent ses forces. Pendant son travail, qui consistait à faire des voiles de navire, il versait continuellement des larmes que lui arrachaient le souvenir de ses fautes passées et la pensée des jugements de Dieu. Saint Ephrem, étonné de voir dans les exemplaires de la Bible dont Julien ne s'était servi que quelques jours des mots entièrement effacés et d'autres devenus presque illisibles, lui en demanda la raison. Julien répondit avec ingénuité que cela venait des larmes qui lui étaient échappées pendant sa lecture. Se regardant comme un criminel, il tremblait dans l'attente du jugement qu'il devait subir devant le souverain Juge, et cette idée le dégoûtait de tout amusement. Son humilité éclatait dans ses discours, dans ses actions et dans tout son extérieur; et ce qu'il eut à souffrir de quelques moines lui fournit l'occasion de pratiquer la patience et la charité. Il s'était fait dans sa cellule une espèce de tombeau, où il se renfermait lorsque les devoirs de la communauté ne l'appelaient pas ailleurs. Sozomène rapporte que sa vie était si austère, qu'il paraissait n'avoir point de corps, et saint Ephrem, qu'il fut honoré du don des miracles. Après avoir passé vingt-cinq ans dans son monastère, il mourut vers l'an 370.—9 juin et 6 juillet.

JULIEN (saint), évêque de Lodi en Lombardie, florissait dans la dernière partie du IVe siècle, et mourut vers l'an 380. — 12 octobre.

JULIEN SABAS (saint), anachorète en Mésopotamie, florissait dans le IVe siècle, et fut, à cause de sa grande sagesse, surnommé *Sabas*, mot qui en syriaque signifie vieillard. Après avoir passé plusieurs années dans une caverne près d'Edesse, il se retira sur le mont Sina en Arabie. Aux plus rigoureuses austérités, il joignait le travail des mains, qu'il sanctifiait par l'exercice continuel de la méditation. Il fut averti par révélation de la mort de Julien l'Apostat, événement qui délivra tout d'un coup l'Eglise des maux dont elle était menacée, si ce prince eût vécu plus longtemps et s'il était revenu victorieux de la guerre contre les Perses. Sous le règne de l'empereur Valens, protecteur déclaré des ariens,

il se rendit à Antioche pour confondre ces hérétiques, qui se vantaient de l'avoir dans leur parti, et il opéra plusieurs miracles dans cette ville. De retour dans sa solitude, il continua de diriger dans les voies de la perfection les disciples qui s'étaient placés sous sa conduite. Saint Jean Chrysostome parle de saint Julien Sabas comme d'un homme de miracles, et il s'étend sur les honneurs qu'on lui rendit, soit pendant sa vie, soit après sa mort, dont on ignore l'année ; mais on doit la placer avant la fin du IVe siècle.—14 janvier.

JULIEN (saint), premier évêque de Lescar et apôtre du Béarn, florissait après le milieu du Ve siècle. Le zèle qu'il déployait pour la propagation et surtout pour le maintien de la foi, le rendit odieux aux ariens qui le mirent à mort. Ses reliques, qui se gardaient à Mimisan, furent portées dans la suite à Lescar, où elles étaient l'objet d'une grande vénération. Les calvinistes les brûlèrent en 1569. — 27 juillet.

JULIEN (saint), martyr en Afrique avec saint Datif, souffrit pendant la persécution des Vandales, dans le Ve siècle. —27 janvier.

JULIEN (saint), martyr en Afrique pendant la même persécution, souffrit avec saint Quinctien. — 23 mai.

JULIEN (saint), évêque de Vienne en Dauphiné, florissait dans le milieu du VIe siècle, et mourut vers l'an 537. Il eut pour successeur saint Pantagathe.—22 avril.

JULIEN (saint), archevêque de Tolède, naquit dans cette ville au commencement du VIIe siècle, et fut élevé dans la piété et dans l'étude de la science ecclésiastique. Quoiqu'il se destinât d'abord au service des autels, l'amour de la solitude lui inspira le désir de se retirer dans un désert, avec Gulidan, son ami, résolus d'y passer ensemble le reste de leurs jours, dans les exercices de la pénitence et la méditation des livres saints ; mais l'archevêque de Tolède s'y opposa, le retint près de lui et le détermina à entrer dans l'état ecclésiastique. Julien, élevé malgré lui sur le siége métropolitain de sa ville natale en 680, déploya toutes les vertus que saint Paul exige d'un évêque, et se montra le père des pauvres, l'appui des faibles et le consolateur des affligés. Il présida à plusieurs conciles tenus à Tolède sous son épiscopat, et il donna au roi Wamba, qui était tombé malade, l'habit monastique que ce prince porta jusqu'à la fin de sa vie. Saint Julien mourut en 690, après avoir composé plusieurs ouvrages : les seuls qui nous restent sont l'*Histoire des guerres du roi Wamba*, un livre *contre les Juifs*, trois livres des *Pronostics* et la *Vie de saint Ildefonse*, l'un de ses prédécesseurs.—8 mars.

JULIEN (saint), martyr à Constantinople dans le VIIIe siècle, avec saint Marcien et huit autres, fut livré à diverses tortures par ordre de Léon l'Isaurien, et ensuite décapité par sentence de ce prince iconoclaste, pour avoir placé sur la porte d'Airain l'image de notre Sauveur. — 9 août.

JULIEN (saint), évêque de Cuenza en Espagne, florissait au commencement du XIIIe siècle, et mourut en 1207. Il donnait aux pauvres tous les revenus de son église et fournissait à sa subsistance par le travail de ses mains. Sa sainteté éclata par des miracles avant et après sa mort. — 28 janvier.

JULIEN DE SAINT-AUGUSTIN (le bienheureux), entré en qualité de frère lai chez les Frères Mineurs de l'Etroite-Observance de Saint-François, établis à Tolède, s'y fit remarquer par sa ferveur et son humilité; mais les principaux traits de sa vie sont restés inconnus : seulement les miracles opérés par son intercession révélèrent au monde combien son crédit était grand auprès de Dieu, depuis qu'il habitait le séjour céleste. Philippe III, roi d'Espagne, la reine Isabelle, l'archevêque et le clergé de Tolède, ainsi que l'ordre des Frères Mineurs, sollicitèrent sa canonisation, et le pape Léon XII le déclara bienheureux en 1825. — 8 avril.

JULIENNE (sainte), *Juliana*, martyre à Ptolémaïde, aujourd'hui Saint-Jean-d'Acre, en Palestine, avec saint Paul son frère, souffrit pendant la persécution de l'empereur Valérien. — 17 août.

JULIENNE (sainte), martyre en Afrique, souffrit avec saint Missurien. — 27 janvier.

JULIENNE (sainte), martyre à Amide en Paphlagonie, souffrit avec sainte Alexandre et cinq autres femmes. — 18 et 20 mars.

JULIENNE (sainte), martyre à Nicomédie avec saint Pasteur et six autres, souffrit l'an 303, pendant la persécution de l'empereur Dioclétien. — 13 février et 29 mars.

JULIENNE (sainte), martyre à Pétrée en Arabie avec son fils, fut brûlée vive pour sa foi en Jésus-Christ. — 22 juin.

JULIENNE (sainte), martyre à Myre en Lycie avec saint Léon, est honorée chez les Grecs le 18 août.

JULIENNE (sainte), martyre à Rome avec saint Cyriaque, diacre, et vingt-un autres, souffrit par ordre de l'empereur Maximien. Son corps et celui de ses compagnons furent inhumés honorablement, l'an 303, par le pape saint Marcel, près du lieu où ils avaient été exécutés, sur la voie *Salaria*. Ils furent ensuite transportés dans une propriété d'une dame romaine nommée Lucine. — 16 mars et 8 août.

JULIENNE (sainte), martyre à Augsbourg avec saint Quiriace et vingt-trois autres, souffrit l'an 304, pendant la persécution de Dioclétien. — 12 août.

JULIENNE (sainte), martyre à Tarse avec sainte Cyrénie, souffrit vers l'an 306, sous l'empereur Maximin II, surnommé Daïa ou Daza. — 1er novembre.

JULIENNE (sainte), vierge et martyre à Nicomédie, sous l'empereur Galère, quoique née de parents païens, avait embrassé le christianisme dès son jeune âge. Comme elle appartenait à une famille distinguée, Evilace, préfet de Nicomédie, demanda sa main; mais Julienne lui répondit qu'elle ne voulait pas pour époux d'un adorateur des faux dieux. Africanus, son père, après avoir employé les promesses, les menaces et même

la violence pour la faire consentir à ce mariage, la conduisit devant le préfet, afin qu'il la contraignît de force à renoncer à Jésus-Christ, espérant qu'après son apostasie, le mariage projeté ne souffrirait plus de difficulté de sa part. Evilace employa d'abord la douceur, contenu qu'il était par son amour pour Julienne, et ne voulant pas se montrer à elle sous un jour odieux. Mais quand il vit que sa résolution était inébranlable, son amour se changea en haine; après l'avoir fait battre de verges et charger de chaînes, il ordonna qu'elle fût renfermée dans une prison. Des légendaires rapportent que pendant qu'elle était en prières dans son cachot, l'esprit de ténèbres lui apparut, transformé en ange de la lumière, et lui dit qu'elle pouvait sans péché épouser Evilace. Comme cette décision lui paraissait suspecte, elle fit le signe de la croix et le démon se montra sous une forme hideuse: ils ajoutent qu'elle le garrotta avec une de ses chaînes. Quoi qu'il en soit de ce récit, Julienne fut reconduite devant le préfet, qui la condamna à être brûlée vive; mais comme les flammes n'agissaient pas avec assez d'activité, il lui fit trancher la tête, vers l'an 305. On croit que son corps fut déposé à Cumes, dans la terre de Labour. Sainte Julienne est surtout honorée en Belgique, et l'on garde une partie de ses reliques à Bruxelles, dans l'église de Notre-Dame du Sablon. — 16 février.

JULIENNE (sainte), veuve, florissait à Bologne dans le commencement du ve siècle, et mourut vers l'an 430. — 7 février.

JULIENNE (sainte), vierge et martyre, était l'une des compagnes de sainte Ursule, et souffrit avec elle vers l'an 453. Elle est honorée à Osnabruck en Westphalie le 16 février.

JULIENNE (sainte), vierge et abbesse de Pavilly en Normandie, florissait dans le viiie siècle. Son corps se gardait dans l'église de Sainte-Austreberte, à Montreuil-sur-Mer.— 11 octobre.

JULIENNE DU MONT-CORNILLON (la bienheureuse), née l'an 1193 à Retines, près de Liége, perdit ses parents à l'âge de cinq ans et fut mise par son tuteur en pension dans le monastère du Mont-Cornillon. Elle y prit le goût de la vie religieuse, et lorsque son éducation fut achevée, elle s'y consacra à Jésus-Christ, en prenant le voile. Devenue dans la suite supérieure du couvent, les contradictions et les épreuves ne lui manquèrent pas; mais elle les supporta avec une patience et une humilité admirables. C'est à la bienheureuse Julienne qu'on est redevable de la première idée de l'établissement de la Fête-Dieu. Comme elle avait une grande dévotion envers le saint sacrement, elle communiqua à un pieux chanoine de Liége le désir qu'elle avait depuis longtemps de voir établir une fête annuelle pour l'honorer publiquement; celui-ci fit parvenir ce vœu au saint-siége, et la fête fut établie par Urbain IV en 1264. La bienheureuse Julienne était morte à Fosse, près de Namur, six ans auparavant, le 5 avril 1258. On lui rend un culte public dans les Pays-Bas et même en Portugal, quoiqu'elle n'ait pas été canonisée dans les formes. Son nom se lit dans plusieurs martyrologes. Son corps fut porté dans l'abbaye de Saint-Sauveur à Anvers.— 5 avril.

JULIENNE (la bienheureuse), vierge et première abbesse du monastère de Saint-Blaise de Cateldo, mourut l'an 1262. Son corps se conserve à Venise sans aucune marque de corruption. — 1er septembre.

JULIENNE FALCONIÉRI (sainte), vierge, naquit en 1280, à Florence, de parents illustres, qui étaient déjà parvenus à un âge où ils n'espéraient plus avoir d'enfant. Carissime Falconiéri, son père, par reconnaissance, fit bâtir à Florence l'église de l'Annonciation, qui est encore aujourd'hui regardée comme une merveille. Les noms de Jésus et de Marie furent les premiers que Julienne apprit à bégayer, et dans l'âge le plus tendre elle montrait un grand attrait pour la prière et la mortification. Sa modestie était si grande qu'elle ne regardait jamais en face les personnes d'un autre sexe, et que le nom seul du péché lui faisait horreur. A l'âge de seize ans elle quitta le monde pour embrasser l'état de virginité et reçut des mains de saint Philippe Béniti le voile des *Mantellates*, qui étaient un troisième ordre des Servites, institué pour servir les malades et pour exercer d'autres œuvres de charité. Cet ordre, dont Julienne fut la première religieuse, s'accrut en peu de temps, et plusieurs personnes de piété s'étant mises sous sa conduite, elle se vit obligée de gouverner la communauté naissante; mais sa place ne la rendait que plus humble, et sa plus douce jouissance était de pouvoir trouver l'occasion de servir ses compagnes. Sa charité ne connaissait point de bornes, surtout lorsqu'il s'agissait de réconcilier des ennemis, de retirer les pécheurs du désordre ou de soulager des malades. Son ardeur pour les austérités et sa patience dans les épreuves que Dieu lui envoya étaient extraordinaires. Une prière fervente et continuelle lui mérita des faveurs signalées, et dans sa dernière maladie, comme ses vomissements ne permettaient pas qu'on lui administrât la communion, Jésus-Christ opéra un prodige pour satisfaire le désir ardent qu'elle avait de s'unir à lui. Elle mourut dans son couvent de Florence en 1340, à l'âge de soixante ans. A sa mort, on s'aperçut que l'image du Sauveur était miraculeusement imprimée comme un sceau sur sa poitrine. Plusieurs miracles opérés par son intercession ayant été juridiquement constatés, Benoît XIII la béatifia en 1729; Clément XII acheva le procès de sa canonisation et la mit solennellement au nombre des saintes. — 19 juin.

JULITTE (sainte), *Julitta*, vierge et martyre à Ancyre en Galatie, avec sainte Thécuse et cinq autres vierges, ayant refusé de se soumettre aux édits impies de l'empereur Dioclétien, fut condamnée par le juge à être exposée, ainsi que ses compagnes, dans un lieu de prostitution; mais par un miracle du

ciel, leur chasteté fut protégée contre les outrages qu'on devait lui faire subir, et elles sortirent de ce lieu aussi intactes qu'elles y étaient entrées. Ayant refusé ensuite de se consacrer, en qualité de prêtresses, au culte de Diane et de Minerve, elles furent précipitées dans un marais avec une pierre au cou, l'an 303. Leurs corps furent retirés de l'eau et enterrés par saint Théodote le cabaretier. — 18 mai.

JULITTE (sainte), martyre avec saint Quiric ou Cyr, son fils, habitait Icône en Lycaonie, où elle tenait un rang distingué, lorsque parurent, en 303, les édits des empereurs contre les chrétiens. Domitien, gouverneur de la province, se disposant à exécuter dans toute leur rigueur ces lois de sang, Julitte, pour se soustraire à la persécution, se sauva à Séleucie avec son fils, âgé de trois ans, et deux servantes. A peine arrivée dans cette ville, elle apprit que le gouverneur, nommé Alexandre, était plus cruel encore que Domitien; en conséquence elle se mit en route pour Tarse en Cilicie. Alexandre, qui se rendait aussi dans cette ville, partit le même jour qu'elle, et il la fit arrêter en route avec son fils qu'elle portait sur son bras. Les deux filles qui l'accompagnaient parvinrent à se sauver. A toutes les questions que lui adressa le gouverneur, elle ne répondit que par ces mots : *Je suis chrétienne;* ce qui le mit dans une telle colère, qu'après lui avoir arraché son enfant, il la fit étendre et frapper à coups de nerfs de bœuf. Ayant pris ensuite le petit Cyr sur ses genoux, il s'efforçait d'apaiser par ses caresses les pleurs et les cris que lui arrachait la douleur qu'il éprouvait d'être séparé de sa mère; mais l'enfant se débattait, égratignait le gouverneur, lui donnait des coups de pied dans l'estomac, et lorsque sa mère, au milieu des tourments, s'écriait : *Je suis chrétienne*, il s'écriait à son tour : *Je suis chrétien.* Alexandre, furieux, le prit par un pied, et l'ayant lancé contre terre, il lui cassa la tête contre les marches du tribunal. Julitte remercia Dieu de ce qu'il venait d'accorder à son fils la couronne du martyre, et la joie que lui causait cette faveur céleste augmentant encore la fureur d'Alexandre, il lui fit déchirer les côtés avec les ongles de fer et verser sur les pieds de la poix fondue. Pendant ce supplice, un crieur disait à Julitte : *Sacrifiez aux dieux, de peur que vous n'éprouviez le sort de votre fils. — Je ne puis sacrifier aux démons, ni à des statues sourdes et muettes. J'adore Jésus-Christ, le Fils unique de Dieu, par qui toutes les choses ont été créées.* Sur cette réponse, le gouverneur la condamna à perdre la tête et ordonna qu'après l'exécution, son corps ainsi que celui de son fils seraient portés au lieu où l'on mettait les cadavres des malfaiteurs. Julitte étant arrivée sur le lieu du supplice, fit la prière suivante : *Je vous rends grâces, ô mon Dieu! de ce que mon fils m'a précédée dans votre royaume; daignez y recevoir maintenant votre servante, tout indigne qu'elle en est. Accordez-moi, comme aux vierges sages, l'entrée de la chambre nuptiale, afin que mon âme bénisse votre Père, Créateur et conservateur de toutes choses avec le saint-Esprit, dans les siècles des siècles. Amen.* Pendant qu'elle achevait ce dernier mot, l'exécuteur lui coupa la tête. Après son martyre, qui eut lieu l'an 303, ses deux servantes enlevèrent secrètement son corps avec celui de son fils, et les enterrèrent dans un champ près de la ville; lorsque Constantin eut donné la paix à l'Eglise, l'une d'elles, qui vivait encore, indiqua l'endroit où ils reposaient. Les fidèles s'empressèrent de se procurer quelques portions de ces précieuses reliques, et ils se rendaient en foule au tombeau de sainte Julitte pour glorifier Dieu et honorer son illustre servante. — 16 juin.

JULITTE (sainte), martyre à Césarée en Cappadoce, jouissait d'une fortune considérable en terres, en meubles et en esclaves, dont elle fut dépouillée en partie par un homme puissant de la même ville. Lorsqu'elle voulut se pourvoir en justice, l'usurpateur de ses biens l'accusa d'être chrétienne, c'est-à-dire déchue, d'après les édits, du privilége de revendiquer ses droits et incapable d'intenter une action devant les tribunaux. Le préteur, pour s'assurer du fait, fit apporter du feu et de l'encens, et ordonna à Julitte de sacrifier aux dieux; mais elle répondit : *On peut me dépouiller de mes biens et même me priver de la vie; quant à sacrifier aux idoles, on ne pourra jamais m'y déterminer; car en perdant ce que je possède sur la terre, je gagnerai le ciel.* Le juge, irrité de cette réponse, confirma l'usurpateur dans la possession de ce qu'il avait pris, et condamna au feu la servante de Jésus-Christ. Julitte rendit grâces à Dieu d'une sentence qui comblait ses vœux, et après avoir exhorté les fidèles à rester inébranlables dans la foi, elle se plaça elle-même sur le bûcher avec un courage et une tranquillité qui firent l'étonnement des païens. Les flammes s'étant élevées autour d'elle en forme d'arcade, n'endommagèrent point son corps, qui fut retrouvé entier et enterré dans le vestibule de la grande église de Césarée. Elle souffrit vers l'an 304, et saint Basile le Grand, archevêque de Césarée, prononça en son honneur un panégéryque dans lequel il dit que ses précieuses reliques enrichissent de bénédictions et le lieu où elles reposent et ceux qui viennent les visiter. — 30 juillet.

JUNIEN (saint), *Junianus*, reclus dans le diocèse de Limoges, quitta le monde et alla se confiner dans une solitude, afin de n'avoir plus de communication qu'avec Dieu seul et ne plus s'occuper que de la contemplation des choses célestes. Dieu ayant fait éclater sa sainteté en le favorisant du don des miracles, sa cellule, dont il avait fait murer la porte, fut bientôt visitée par un grand nombre de personnes qui venaient y chercher ou la guérison de leurs maladies, ou des avis salutaires. Parvenu à une grande vieillesse, il mourut dans le VIe siècle, et son corps fut inhumé dans une église bâtie par Rurice II, évêque de Limoges. C'est de lui que tire son

nom la petite ville de Saint-Junien sur la Vienne. Les miracles opérés à son tombeau lui ont fait rendre un culte public, et il est honoré le 6 et le 15 novembre.

JUNIEN (saint), reclus, puis abbé de Mairé en Poitou, né au commencement du VIe siècle, d'une famille noble, fit de grands progrès dans les sciences divines et humaines; mais il. renonça à tous les avantages qu'il pouvait se promettre dans le monde pour se consacrer à Dieu dans la solitude. Après avoir reçu la tonsure cléricale, il se retira dans une cellule qu'il s'était construite à Chaulnay. Il se forma entre lui et sainte Radegonde une amitié toute spirituelle : ils s'envoyaient mutuellement des présents, qui consistaient en des instruments de pénitence. Plusieurs personnes vinrent se placer sous sa conduite, et il consentit à se laisser ordonner prêtre, pour pouvoir plus facilement les conduire dans la voie de la perfection. Le grand nombre de ses disciples lui fit naître l'idée de bâtir un monastère; mais il fut traversé dans cette entreprise, et on l'accusa d'usurper les domaines du prince. Obligé d'aller à la cour pour se justifier, le roi Clotaire, non-seulement le maintint dans la possession de ce qu'on lui contestait, mais il y ajouta encore la terre de Mairé, où saint Junien bâtit son monastère qu'il plaça sous la règle de saint Benoît. Quoiqu'il en fût le supérieur, il continuait à mener la vie d'un anachorète, et de temps en temps il se retirait dans une cellule écartée pour vaquer plus librement à la contemplation. Lorsqu'il se sentit près de sa fin, il désigna pour son successeur un de ses disciples, nommé Aurémond, et recommanda à tous les religieux l'exacte observation de la règle. Il avait ordonné qu'aussitôt qu'il aurait cessé de vivre on donnât avis de sa mort à sainte Radegonde, afin qu'elle priât Dieu pour le repos de son âme; sainte Radegonde, de son côté, avait chargé ses religieuses d'informer Junien dès qu'elle aurait quitté ce monde; mais ils moururent tous deux à la même heure, le 13 août 587. Les reliques de saint Junien restèrent à Mairé jusqu'au IXe siècle, qu'elles furent transférées à Noaillé, à trois lieues de Poitiers. En 1569, on les cacha pour les soustraire à la fureur des calvinistes, et on ne les a point découvertes depuis. — 13 août.

JUSIPPE (saint), *Jusippus*, diacre et martyr à Antioche, souffrit avec saint Phébus et plusieurs autres, qui sont honorés chez les Grecs le 15 février.

JUST (saint), *Justus*, évêque de Vienne en Dauphiné, florissait sur la fin du IIe siècle. Il eut pour successeur saint Denis. — 6 mai.

JUST (saint), confesseur, florissait sur la fin du IIIe siècle, et il seconda les travaux apostoliques de saint Ursin, premier évêque de Bourges. Il est honoré près de Chambon dans le Berri. — 14 juillet et 3 novembre.

JUST (saint), martyr à Alcala de Hénarès en Espagne, avec saint Pasteur, son frère, n'avait que treize ans et Pasteur que sept, lorsque Dacien, gouverneur de la province, étant venu dans cette ville, qui s'appelait alors Complute, pour y faire exécuter les édits de Dioclétien, les deux frères, qui fréquentaient les écoles, n'eurent pas plutôt appris les tortures auxquelles on livrait les chrétiens, qu'ils se sentirent embrasés d'un désir ardent de partager leurs combats. Ayant donc quitté leurs livres, ils se rendirent sur la place où le gouverneur interrogeait les personnes arrêtées pour cause de religion. S'étant déclarés chrétiens, ils furent conduits devant le gouverneur qui, honteux de se voir bravé par des enfants, affecta de les mépriser et se contenta d'ordonner qu'on les fouettât, s'imaginant que cette correction suffirait pour vaincre leur courage; mais il fut trompé dans son attente. Ils montrèrent au milieu des tourments une constance et une tranquillité qui remplirent d'admiration les spectateurs. Dacien les voyant inébranlables dans la confession de leur foi, les condamna à perdre la tête, et la sentence fut exécutée dans un champ voisin de la ville, l'an 304. Les chrétiens les enterrèrent dans l'endroit même qui avait été sanctifié par leur sang, et l'on y bâtit une chapelle dans la suite. Leurs reliques se gardent dans des châsses placées sous le grand autel de l'église collégiale d'Alcala, dont ils sont patrons titulaires. Une partie de celles de saint Just ont été transférées à l'abbaye de Malmédy, au diocèse de Cologne. — 6 août.

JUST (saint), disciple de saint Hilaire de Poitiers, mourut avant la fin du IVe siècle. Il est honoré dans le Limousin, où il y a un village qui porte son nom. — 27 octobre.

JUST (saint), évêque de Lyon, naquit dans le Vivarais, d'une famille noble qui le fit élever dans l'étude des lettres et dans la science de la religion. Promu au diaconat, il fut attaché à l'église de Vienne; il fut ensuite placé sur le siége épiscopal de Lyon, vers l'an 350. En 374 il assista au concile de Valence, et en 381 à celui d'Aquilée, qui fut assemblé contre les ariens et dont saint Ambroise fut l'âme. Le saint évêque de Milan avait une vénération singulière pour saint Just, comme on le voit par deux lettres qu'il lui écrivit sur certaines questions relatives à l'Ecriture sainte. A son retour du concile d'Aquilée, saint Just s'enfuit pendant la nuit, prit la route de Marseille et s'embarqua pour Alexandrie avec un lecteur de son église, nommé Viateur. Outre le désir de vivre dans la solitude qui le portait à quitter ainsi son troupeau, il avait encore un autre motif de renoncer à ses fonctions épiscopales. Un fou furieux avait tué plusieurs personnes dans les rues de Lyon, et lorsque la raison lui fut revenue, il se réfugia dans la grande église. Saint Just, pour apaiser la populace qui voulait l'arracher à cet asile, le remit entre les mains du magistrat, après lui avoir fait promettre qu'il ne donnerait aucune suite à cette malheureuse affaire; mais le peuple s'empara de cet infortuné et le massacra. Saint Just, pénétré de douleur, se regarda comme responsable de cette mort et crut qu'il

était indigne de continuer l'exercice du saint ministère. Arrivé en Egypte, il se retira dans un monastère, et il y avait déjà passé plusieurs années lorsqu'il fut reconnu par un de ses diocésains qui était venu visiter par dévotion les moines d'Egypte. L'église de Lyon n'eut pas plutôt appris ce qu'était devenu son évêque, qu'elle lui députa un prêtre nommé Antiochus, pour le prier de venir reprendre le gouvernement de son troupeau; mais il ne fut pas possible de l'y déterminer. Il mourut vers l'an 390, entre les bras d'Antiochus, qui était resté avec lui, et son corps fut rapporté plus tard à Lyon. Il était autrefois honoré en Angleterre, et il y a un village de son nom dans la province de Cornouailles. — 2 septembre.

JUST (saint), archidiacre de Saint-Allyre en Auvergne, florissait sur la fin du IVe siècle et mourut vers l'an 400. Il est honoré à Clermont le 21 octobre.

JUST (saint) est honoré en Franche-Comté le 7 juillet.

JUST (saint), confesseur, est honoré en Poitou le 26 novembre.

JUST (saint) est honoré à Quidalet en Bretagne le 25 août.

JUST (saint), solitaire, est honoré à Clermont d'Amboise le 16 février.

JUSTE (saint), *Justus*, évêque de Jérusalem, florissait dans le IIe siècle; il est honoré chez les Grecs le 24 novembre.

JUSTE (saint), martyr en Afrique, souffrit avec saint Donat et plusieurs autres. — 25 février.

JUSTE (saint), martyr à Alexandrie, souffrit avec saint Céréal ou Céler. — 28 février.

JUSTE (saint), martyr à Troyes avec saint Claude et six autres, souffrit vers l'an 273, pendant la persécution de l'empereur Aurélien. — 21 juillet.

JUSTE (saint), martyr avec saint Théon et plusieurs autres, est honoré chez les Grecs le 26 février.

JUSTE (saint), martyr avec saint Abondance, souffrit vers l'an 283, sous l'empereur Numérien. Jeté dans le feu par ordre du président Olybrius, il n'en reçut aucune atteinte et fut décapité. Le bréviaire de Tolède met son martyre à Baéca en Espagne. — 14 décembre.

JUSTE (saint), enfant et martyr près de Beauvais, souffrit vers l'an 287, par ordre de Rictiovare, préfet des Gaules, sous l'empereur Dioclétien. — 18 octobre.

JUSTE (saint), martyr à Rome, souffrit avec saint Macaire et plusieurs autres. — 28 février.

JUSTE (saint), martyr à Trieste, souffrit sous le président Magnèce, pendant la persécution de Dioclétien. —2 novembre.

JUSTE ou JUSTIN (saint), martyr avec saint Arthémis, son frère, est honoré à Monchel près de Conchy, dans le diocèse d'Amiens. — 17 octobre.

JUSTE (saint), soldat et martyr à Rome, s'étant converti au christianisme, à la vue d'une croix miraculeuse qui lui apparut pendant qu'il servait sous le tribun Claude, reçut le baptême et distribua ses biens aux pauvres. Arrêté comme chrétien par ordre du préfet Magnèce, il fut frappé à coups de nerfs de bœuf. On lui mit ensuite sur la tête un casque rougi au feu et on le jeta dans un brasier au milieu duquel il expira, sans que son corps eût reçu aucune atteinte des flammes, sans même qu'il eût perdu un seul de ses cheveux. — 14 juillet.

JUSTE (saint), martyr en Campanie avec saint Ariston et plusieurs autres, souffrit pendant la persécution de Dioclétien. — 2 juillet.

JUSTE ou JUSTIN (saint), second évêque de Strasbourg, s'illustra par ses vertus et par sa science. Il mourut sur la fin du IVe siècle, et il est honoré de temps immémorial dans le diocèse de Strasbourg. — 2 septembre.

JUSTE (saint) est honoré à Volterre en Italie le 19 avril et le 15 juin.

JUSTE (saint), évêque d'Urgel, florissait du temps de l'empereur Justinien. Il assista en 531 au Ve concile de Tolède, et mourut en 540. Il était très-versé dans l'Ecriture sainte, et il a laissé des *Commentaires sur le Cantique des cantiques*. — 28 mai.

JUSTE (saint), archevêque de Cantorbéry, Romain de naissance, s'était fait religieux dans le monastère fondé à Rome par saint Grégoire le Grand, lorsqu'en 601 il fut envoyé en Angleterre par ce pape, avec saint Mellit et plusieurs autres missionnaires, pour partager les travaux apostoliques de saint Augustin. Sacré évêque de Rochester en 601, il gouverna ce diocèse jusqu'en 624, qu'il succéda à saint Mellit sur le siége archiépiscopal de Cantorbéry. Le pape Boniface V, en lui envoyant le *pallium*, lui écrivit une lettre dans laquelle il le félicitait du grand nombre d'âmes qu'il avait gagnées à Jésus-Christ, louait son zèle et l'exhortait à persévérer jusqu'à la fin pour ne pas perdre la couronne. Saint Juste eut pour successeur à Rochester saint Romain, à qui il conféra l'onction épiscopale. Il sacra aussi saint Paulin, premier archevêque d'York, et mourut le 10 novembre 627. Il fut enterré à côté de ses saints prédécesseurs dans le porche de l'église de Saint-Pierre et Saint-Paul. — 10 novembre.

JUSTE (sainte), *Justa*, martyre à Lyon avec saint Pothin, évêque de cette ville et quarante-cinq autres, mourut en prison, l'an 177, pendant la persécution de l'empereur Marc-Aurèle. — 2 juin.

JUSTE (sainte), martyre en Sardaigne, souffrit avec sainte Justine et une autre. — 14 mai.

JUSTE (sainte), martyre à Carthage, souffrit avec saint Catalin, diacre, et plusieurs autres. — 15 juillet.

JUSTE (sainte), martyre dans les Abruzzes, est honorée le 30 juillet.

JUSTE (sainte), martyre, était de Siponte et souffrit à Forconio. — 1er août.

JUSTE (sainte), martyre en Espagne, exerçait à Séville, avec sainte Rufine, un petit

commerce qui fournissait à leur subsistance et leur procurait encore de quoi assister les pauvres. Ayant refusé, dans la crainte de se rendre coupables de superstition, de vendre aux païens certaines choses dont ils avaient besoin pour leurs sacrifices, ceux-ci, profitant du pouvoir que leur donnaient les édits de Dioclétien, enfoncèrent la boutique des deux chrétiennes, et s'étant saisis de leurs personnes, il les menèrent devant le gouverneur Diogénien, qui, voyant qu'elles confessaient généreusement Jésus-Christ, les fit étendre sur le chevalet et on leur déchira les côtés avec les ongles de fer. Auprès du chevalet était une idole avec de l'encens, afin que la facilité de sacrifier les portât a se délivrer des tourments qu'elles enduraient; mais rien ne put ébranler leur constance, et Juste expira sur le chevalet même, l'an 304. Le juge fit brûler son corps ainsi que celui de sa compagne. — 19 juillet.

JUSTIEN (saint), *Justianus*, évêque de Verceil, florissait au milieu du ve siècle et assista en 451 au concile de Milan, présidé par saint Eusèbe, évêque de cette ville. — 21 mars.

JUSTIN (saint), *Justinus*, martyr à Tivoli, était fils de saint Gétule et de sainte Symphorose. Il fut mis à mort avec ses six frères, l'an 120, par ordre de l'empereur Adrien, qui le fit rompre par le milieu du corps. — 18 juillet.

JUSTIN (saint), apologiste de la religion chrétienne et martyr, né à Naplouse, autrefois Sichem en Palestine, au commencement du IIe siècle, fut élevé dans les erreurs de l'idolâtrie; mais il s'appliqua avec succès à l'étude des belles-lettres, et employa sa jeunesse à la lecture des poëtes, des orateurs et des historiens. Il se livra ensuite à l'étude de la philosophie, sous différents maîtres qui appartenaient aux diverses écoles alors en vogue. Il fréquenta en dernier lieu l'école d'un académicien, et y fit de rapides progrès dans la philosophie platonicienne, qui avait pour principal objet de parvenir à la connaissance de la divinité. Un jour qu'il se promenait sur le bord de la mer, il aperçut, en se retournant, un vieillard qui le suivait. Frappé de son port majestueux ainsi que de ses traits doux et calmes qui lui donnaient un aspect vénérable, il s'arrêta pour le considérer. *Me connaissez-vous?* lui demanda le vieillard. — *Non*, répondit Justin. — *Pourquoi donc me regardez-vous avec tant d'attention?* — *C'est que je suis surpris de rencontrer quelqu'un dans un lieu si écarté.* — *J'y suis venu pour attendre le retour de quelques amis.* La conversation s'étant ensuite engagée sur la philosophie, Justin avança que celle de Platon était la seule qui conduisît au bonheur, à la connaissance et à la vue de Dieu; mais le vieillard lui prouva que Platon n'avait connu ni la Divinité, ni l'âme humaine, et qu'il ne pouvait communiquer aux autres des notions qu'il n'avait pas lui-même. Alors Justin, qui cherchait sincèrement la vérité, demanda à qui il fallait s'adresser pour entrer dans la véritable voie. *Longtemps avant que vos philosophes existassent*, répondit le vieillard, *il y a eu des hommes justes, amis de Dieu et inspirés de son esprit. On les appelle prophètes..... et leurs livres, que nous avons encore, contiennent des instructions lumineuses sur la première cause de tous les êtres et sur leur dernière fin..... Ils n'employaient, pour établir la vérité, ni les disputes, ni les raisonnements subtils..... Ils inculquaient la croyance d'un seul Dieu, le père et le créateur de toutes choses, et de Jésus-Christ, son Fils, qu'il a envoyé au monde.....* *Quant à vous*, ajouta-t-il, *faites d'ardentes prières pour que les portes de la vie vous soient ouvertes; car les choses dont je viens de vous entretenir ne peuvent être comprises, à moins que Dieu et Jésus-Christ son Fils n'en donnent l'intelligence.* Après avoir ainsi parlé, le vieillard se retira, et Justin ne le vit plus depuis. Cet entretien fit beaucoup d'impression sur lui et lui inspira une grande estime pour les prophètes. Il se mit à approfondir les motifs de crédibilité du christianisme, et ce qui contribua principalement à le convaincre de sa vérité fut l'innocence et les vertus de ceux qui le professaient, la constance avec laquelle ils souffraient les plus cruelles tortures et même la mort, plutôt que de trahir leur religion ou que de commettre le moindre péché. Après sa conversion, il alla se fixer à Rome et rendit compte de son changement de religion dans son *Discours aux Grecs*, où il démontre l'absurdité de l'idolâtrie et l'excellence du christianisme. Cet ouvrage fut suivi d'un second, intitulé *Exhortation aux Grecs*, et d'un troisième intitulé *la Monarchie*, où il établit l'unité de Dieu par des autorités et des raisons tirées des philosophes païens. Saint Justin demeura longtemps à Rome, s'appliquant à instruire ceux qui venaient pour le consulter ou pour pratiquer dans sa maison les exercices de la religion. Non content de travailler à la conversion des Juifs et des gentils, il défendit la vraie foi attaquée par les hérétiques et composa contre Marcion des écrits que nous n'avons plus, mais auxquels les anciens donnent de grands éloges, et que saint Jérôme appelle excellents. Il était encore à Rome lorsqu'il composa sa *Première Apologie* en faveur de la religion chrétienne, qu'il adressa, vers l'an 150, à Antonin le Pieux, à Marc-Aurèle et Lucius Commode, ses fils adoptifs, au sénat et au peuple romain. Il commence par déclarer franchement qu'il est chrétien et qu'en cette qualité il prend la défense de sa religion. Il venge ensuite les fidèles des imputations calomnieuses dont les chargeaient les païens, et montre qu'on ne peut les condamner pour leur nom et uniquement parce qu'ils se reconnaissent disciples de Jésus-Christ. Il cite à la fin de son ouvrage l'édit rendu en faveur des chrétiens par l'empereur Adrien. On lit dans Orose et dans Zonare que ce fut en conséquence de cette *Apologie* qu'Antonin publia un rescrit où se lisent les paroles suivantes : *Plusieurs gouverneurs de province ayant écrit à mon père, au sujet des chrétiens, il répondit qu'il*

ne fallait point les inquiéter, à moins qu'ils ne fussent convaincus d'avoir entrepris quelque chose contre l'Etat. Ayant été aussi consulté moi-même sur le même sujet, j'ai répondu que si quelqu'un était accusé simplement d'être chrétien, on devait le renvoyer absous, et faire subir à son accusateur la peine portée par les lois. Saint Justin quitta Rome, et l'on croit qu'il exerça pendant plusieurs années les fonctions d'évangéliste dans différentes contrées. Il composa sa *Seconde Apologie* en 167, et l'adressa à Marc-Aurèle et au sénat romain. *Je m'attends bien*, dit-il, *que cet écrit me coûtera la vie;* et l'événement prouva qu'il ne s'était pas trompé. Crescent le Cynique, avec lequel il avait eu une conférence où l'orgueil du premier n'avait pas eu lieu d'être satisfait, le dénonça comme chrétien, pour se venger de ce qu'il avait critiqué ses mœurs corrompues. Saint Justin ayant été arrêté, fut conduit, avec quelques autres chrétiens, devant Rustique, préfet de Rome. *Obéissez aux dieux*, lui dit ce magistrat, *et conformez-vous aux édits des empereurs. — Quiconque obéira à Jésus-Christ, notre Sauveur, ne pourra jamais être condamné. — A quel genre de science vous appliquez-vous? — J'ai essayé de toutes les sciences; mais n'y ayant pas trouvé la vérité, je me suis attaché à la philosophie des chrétiens, quoiqu'elle ne soit pas du goût de ceux qui n'aiment que l'erreur. — Quoi! misérable, vous tenez pour cette doctrine? — Je m'en fais gloire, parce qu'elle me procure l'avantage d'être dans le chemin de la vérité. — Qu'enseigne cette doctrine? — Qu'il n'y a qu'un Dieu, créateur des choses visibles et invisibles, et un seul Seigneur, qui est Jésus-Christ, Fils unique de Dieu, prédit par les prophètes, et qui doit juger tous les hommes..... — Où les chrétiens s'assemblent-ils? — Ils s'assemblent où ils veulent et où ils peuvent. Notre Dieu remplit le ciel et la terre de son immensité; on peut l'adorer et le glorifier partout. — Je veux savoir dans quel lieu vous réunissez vos disciples. — Je vous dirai bien où je demeure: c'est chez un nommé Martin, près des bains de Timothée, et les deux fois que je suis venu à Rome je n'ai pas logé ailleurs. Quant à mes disciples, je n'ai pas caché la lumière de la vérité à ceux qui sont venus me trouver. — Vous êtes donc chrétien? — Oui, je le suis.* Rustique ayant fait la même question aux compagnons de saint Justin, ils répondirent aussi qu'ils étaient chrétiens. Evelpiste, l'un d'eux, ajouta qu'il avait toujours entendu avec grand plaisir les discours de Justin. Le préfet, revenant au saint martyr, lui dit: *Écoutez, vous qui faites l'orateur, et qui vous piquez d'éloquence; vous qui croyez posséder la vraie sagesse, quand je vous aurai fait déchirer à coups de fouet, depuis la tête jusqu'aux pieds, vous monterez encore au ciel? — Oui, si je souffre le supplice dont vous me menacez, j'espère recevoir la récompense qu'ont déjà reçue ceux qui ont gardé ses préceptes. — Vous vous imaginez donc qu'une grande récompense vous attend dans le ciel? — Non-seulement je me l'imagine, mais j'en suis si convaincu que je n'en ai pas le moindre doute. — Laissons tout cela, et venons au point essentiel, qui est de vous disposer tous à sacrifier aux dieux;... car, si vous n'obéissez pas, attendez-vous à être traités avec la dernière rigueur.* Justin répondit pour tous: *Nous ne souhaitons rien tant que de souffrir pour Jésus-Christ. Les tourments hâteront notre bonheur et nous inspireront de la confiance devant ce tribunal redoutable où doivent comparaître tous les hommes.* Les autres martyrs confirmèrent cette réponse, en ajoutant qu'étant chrétiens ils ne sacrifiéraient pas aux idoles. Alors le préfet les condamna à être décapités après avoir été battus de verges; ce qui fut exécuté vers l'an 167, sous le règne de Marc-Aurèle et de Lucius-Verus. Après l'exécution, les fidèles enlevèrent secrètement leurs corps, et leur donnèrent une sépulture honorable. Saint Justin est le plus ancien Père de l'Eglise après les disciples des apôtres, et les autres Pères qui sont venus après lui lui donnent les plus grandes louanges. Outre les ouvrages de saint Justin dont nous avons parlé, il nous reste de lui un *Dialogue avec le juif Tryphon* et l'*Epître à Diognète*. On admire en lui une science profonde des matières philosophiques et une vaste érudition. Quoiqu'il ne se soit pas appliqué dans sa jeunesse à l'étude de la religion chrétienne, il montre une grande connaissance des saintes Ecritures, et parle de nos mystères avec une exactitude remarquable. — 13 avril et 1er juin.

JUSTIN (saint), prêtre et martyr à Rome, confessa généreusement Jésus-Christ, pendant la persécution de Valérien. Il donna la sépulture au pape saint Sixte II, à saint Laurent, à saint Hippolyte et à plusieurs autres martyrs, victimes de la même persécution. Il versa lui-même son sang pour la foi sous Claude II, dit le Gothique, vers l'an 269. — 17 septembre.

JUSTIN (saint), martyr en Parisis, était né à Auxerre, et appartenait à une famille chrétienne, qui l'éleva dans la pratique de la piété. Il n'avait encore que neuf ans lorsque son frère aîné fut conduit prisonnier à Amiens. Justin, animé par le sentiment de l'affection fraternelle, proposa à son père d'aller le racheter. Le père s'étant rendu avec lui à Amiens, retira son autre fils des mains de ses injustes ravisseurs, moyennant une somme d'argent, et il se hâta de fuir une ville où sévissait la persécution allumée par le préfet Rictiovare, au nom de l'empereur Maximien. Ce magistrat sanguinaire ne fut pas plutôt informé que le père de Justin, qui venait de sortir de la ville avec ses deux fils, était chrétien, qu'il le fit poursuivre par une troupe de soldats. Ceux-ci l'atteignirent près de Louvres, où le père et ses fils, fatigués par une longue course, se reposaient à l'ombre, près d'une fontaine. Justin dit à son père et à son frère de se cacher, se chargeant de répondre seul aux questions des soldats, qui lui demandent qui il est, s'il est chrétien, et lui commandent d'indiquer le

lieu où se sont cachés ceux qui se sauvaient avec lui. Il leur répond avec un sang-froid et une présence d'esprit au-dessus de son âge, qu'il s'appelait Justin et qu'il était chrétien, mais qu'il ne trahirait jamais la retraite de ses compagnons. Les satellites de Rictiovare, irrités de ce refus, se jettent sur lui et lui coupent la tête. Quand ils furent partis, le père de Justin sort de sa cachette avec son autre fils, et trouve le jeune martyr ayant la tête détachée du tronc. Il le fit inhumer à Louvres même par les chrétiens du lieu. Son chef, transporté à Auxerre, resta plus d'un siècle dans une maison particulière, et saint Amateur, évêque de cette ville, le fit transférer avec une grande pompe dans l'église cathédrale. Son corps fut transporté dans la cathédrale de Paris, vers l'époque des incursions des Normands. Saint Justin, qui souffrit sur la fin du IIIe siècle, est patron de l'église paroissiale de Louvres. — 1er août.

JUSTIN (saint), martyr à Trèves avec saint Maxence et plusieurs autres, souffrit sous le président Rictiovare, pendant la première persécution de l'empereur Dioclétien. — 12 décembre.

JUSTIN (saint), évêque de Poitiers, florissait dans le IVe siècle. — 1er septembre.

JUSTIN (saint), évêque de Chiéti en Abruzze, florissait dans le VIe siècle, et mourut vers l'an 545, après s'être rendu très-célèbre par ses vertus et par ses miracles. — 1er janvier.

JUSTIN (saint), prêtre à Cessac, sur les frontières du Bigorre, est mentionné par saint Grégoire de Tours. — 1er mai.

JUSTIN (saint), prêtre d'Amiterne, mourut à Forconio, et il est honoré le 31 décembre.

JUSTIN DE MONTREUIL (saint) est honoré à Saint-Sauve le 4 août.

JUSTINE (sainte), *Justina*, vierge et martyre à Padoue, fut baptisée par saint Prosdocime, disciple de l'apôtre saint Pierre, et fut mise à mort pour la foi chrétienne, par ordre du président Maxime, sous le règne de Néron, selon quelques auteurs; d'autres reculent son martyre jusqu'au commencement du IVe siècle, sous l'empereur Dioclétien ; mais ce n'est pas l'opinion la plus commune. Fortunat la met au nombre de ces illustres vierges dont la sainteté et les triomphes ont fait l'honneur de l'Eglise. Vers le milieu du Ve siècle, Opilion, préfet du prétoire, et qui fut consul en 453, fit bâtir à Padoue une église sous l'invocation de sainte Justine, et l'on y garde ses reliques, qui furent retrouvées en 1177. Cette église, rebâtie en 1501, est un des plus beaux édifices qu'il y ait en ce genre. Sainte Justine est patronne de Venise, conjointement avec saint Marc, et il y a dans cette ville une église de son nom. — 7 octobre.

JUSTINE (sainte), martyre à Amide en Paphlagonie, souffrit avec sainte Alexandre et cinq autres saintes femmes. Elle est nommée Julienne dans quelques martyrologes.— 20 mars.

JUSTINE (sainte), martyre en Sardaigne, souffrit avec sainte Juste et une autre. — 14 mai.

JUSTINE (sainte), martyre à Trieste avec saint Zénon, souffrit l'an 289, sous l'empereur Dioclétien. — 13 juillet.

JUSTINE (sainte), vierge et martyre à Byzance, souffrit avec sainte Maure. — 30 novembre.

JUSTINE (sainte), vierge et martyre à Nicomédie, d'une famille distinguée d'Antioche, avait eu le bonheur de connaître Jésus-Christ dès son jeune âge, et sa conversion entraîna celle de ses parents. Un jeune homme qui était païen ayant conçu pour elle une passion violente, et ne pouvant toucher son cœur, pria Cyprien, surnommé le Magicien, de lui prêter le secours de son art diabolique. Celui-ci fut bientôt épris à son tour de la jeune vierge, qui était d'une grande beauté, et mit tout en œuvre afin de réussir pour son propre compte. Justine, en butte à de violents assauts, eut recours à la prière, à la mortification et au signe de la croix, avec lequel elle mit les démons en fuite. Cyprien se voyant vaincu par un pouvoir supérieur à celui des esprits infernaux, se convertit au christianisme, et fut arrêté bientôt après, en vertu des édits que Dioclétien venait de publier. Justine, qui se trouvait alors à Damas, éprouva le même sort et fut conduite à Cyr devant le gouverneur de Phénicie. Elle y retrouva Cyprien qui devint le compagnon de ses tourments, et qui fut déchiré avec des ongles de fer, pendant qu'elle subissait une cruelle flagellation. Conduits ensuite l'un et l'autre à Nicomédie où se trouvait Dioclétien, ce prince n'eut pas plutôt lu la lettre du gouverneur de Phénicie, qu'il les condamna tous deux à être décapités, et la sentence fut exécutée en 304, sur les bords du Gallus, qui passe auprès de la ville. Leurs reliques furent transportées à Rome, et on les garde dans la basilique de Latran. — 26 septembre

JUSTINE (sainte), vierge et martyre à Mayence avec saint Aureus, évêque de cette ville, son frère, qu'elle secondait de son mieux, surtout dans le soin des malades et des pauvres, s'était enfuie avec lui pour se soustraire à la fureur des Huns, qui ravagèrent les Gaules au milieu du Ve siècle. Après que ces barbares se furent retirés, le saint évêque revint à Mayence avec Justine, pour consoler et soulager son malheureux troupeau; mais un jour qu'il célébrait les saints mystères, il fut assassiné par des ariens avec sainte Justine et plusieurs autres, l'an 451. Leurs corps furent jetés au fond d'un puits, d'où on les retira au VIIIe siècle pour les placer dans l'église de Saint-Alban qui venait d'être terminée. — 16 juin.

JUSTINE (la bienheureuse), recluse à Arezzo en Italie, est honorée dans cette ville, et son corps se garde dans l'église de Saint-Jérôme près du grand autel, dans un cercueil de fer dont les religieuses de Sainte-Croix ont seules la clef. — 12 mars.

JUSTINIEN (saint), *Justinianus*, martyr, souffrit avec saint Gallique et plusieurs autres. — 7 mai.

JUSTINIEN (saint), martyr avec saint Dioscore et trois autres, est honoré le 17 décembre.

JUSTINIEN (saint), confesseur, est honoré dans le Limousin le 16 juillet.

JUTTE (la bienheureuse), *Juditta*, vierge et abbesse du Mont-Saint-Disibode, était sœur de Meynard, comte de Spanheim. Ayant quitté le monde pour prendre le voile de religieuse, elle vécut d'abord en recluse dans une cellule; mais la communauté à laquelle elle appartenait l'élut pour sa supérieure, au commencement du XIIe siècle. Elle forma à la piété sainte Hildegarde, sa parente, qui lui avait été confiée, lorsqu'elle n'avait encore que huit ans, à qui elle donna l'habit et qui lui succéda dans le gouvernement du monastère, après sa mort, arrivée vers l'an 1130. — 22 décembre.

JUVÉNAL (saint), *Juvenalis*, évêque de Narni et confesseur, occupa environ sept ans le siége de cette ville, et mourut vers l'an 377. Il s'est fait plusieurs translations de ses reliques. — 3 mai.

JUVÉNAL (saint), martyr, est mentionné par saint Grégoire le Grand. — 7 mai.

JUVÉNAL (saint), évêque de Jérusalem, monta sur ce siége en 409 et mourut en 445, après un épiscopat de trente-six ans. — 2 juillet.

JUVENCE (saint), *Juventius*, évêque de Pavie et confesseur, était natif d'Aquilée et fut disciple de saint Syre. Appelé au gouvernement de l'église de Pavie, il se fit aimer par ses vertus et s'illustra par ses miracles. Il prêcha l'Evangile dans une partie de la Ligurie et y convertit un grand nombre d'infidèles. On croit qu'il florissait dans le IIe siècle. — 8 février.

JUVENCE (saint), martyr à Rome, est honoré le 1er juin.

JUVENTIN (saint), *Juventinus*, martyr à Antioche, sous Julien l'Apostat, était officier d'une compagnie des gardes de ce prince. Se trouvant un jour à table avec saint Maximin et d'autres officiers, ils blâmèrent hautement les violences qu'on exerçait contre les chrétiens, et s'appropriant les paroles des trois jeunes Hébreux dans la fournaise de Babylone, ils se disaient entre eux : *Vous nous avez livrés, Seigneur, à un prince infidèle, à un apostat qui est en horreur à toute la terre.* Julien, informé de ces propos, fit venir les deux officiers en sa présence, afin de savoir par eux-mêmes comment les choses s'étaient passées. *Seigneur*, lui répondirent-ils, *ayant reçu l'un et l'autre dans l'Eglise une éducation toute sainte, et n'ayant jamais obéi qu'aux lois pleines de piété du grand Constantin et des empereurs ses fils, nous ne pouvons voir sans une profonde douleur que vous remplissiez d'abominations tout l'empire et que, par des sacrifices impies, vous souilliez le bien que Dieu fait aux hommes et les choses qu'il leur fournit pour les nécessités de la vie. C'est sur ces malheurs que nous versons des larmes en secret depuis longtemps, et que nous prenons la liberté d'en répandre ici en présence de votre majesté.* En entendant ce discours, Julien, oubliant de faire le personnage d'un prince clément, se laissa aller à son naturel, et après les avoir fait battre cruellement, il les envoya en prison, où ils furent décapités par son ordre quelques jours après, le 25 janvier 363. Les fidèles d'Antioche enlevèrent secrètement leurs corps et leur donnèrent une sépulture honorable. Après la mort de Julien, arrivée la même année, ils leur élevèrent un tombeau magnifique. Saint Jean Chrysostome prononça leur panégyrique le jour de leur fête: elle était célébrée tous les ans avec une grande pompe et un grand concours de peuple, qui les honorait comme martyrs, quoique Julien eût fait tout ce qu'il avait pu pour leur enlever ce titre glorieux, en publiant que la religion n'avait aucune part à leur mort, et qu'il n'avait puni en eux que le peu de respect qu'ils avaient montré pour sa personne et pour sa dignité; mais personne ne fut dupe de ce langage hypocrite. — 25 janvier.

JUVIN (saint), *Juvinus*, martyr à Ephèse avec saint Miggènes et un autre, est honoré chez les Grecs le 16 mai.

JUVIN (saint), confesseur en Champagne, est honoré à Loisy-sur-Marne, où il y a une église qui porte son nom. — 30 octobre.

K

KÉ (saint), *Colodocus*, solitaire à Kléder, dans l'ancien diocèse de Léon, en Bretagne, florissait dans la dernière partie du Ve siècle et mourut l'an 495. — 7 octobre.

KÈBE (saint), *Kebius*, évêque régionnaire, reçut l'onction épiscopale à Poitiers, où il avait demeuré cinquante ans. Il paraît qu'après son sacre il se rendit en Irlande pour y exercer ses fonctions, et qu'il y mourut. Il est honoré dans une île sur les côtes d'Irlande. — 8 novembre.

KELLAC (saint), *Kellacus*, évêque d'Alaid en Irlande et martyr, fut assassiné par des scélérats qu'un seigneur de Kilmore avait envoyés pour le tuer. Ce crime eut lieu à Etgair, qui est une île située au milieu du lac de Clonloc en Connacie. — 1er mai.

KENAN, ou CIANAM (saint), *Kennanus*, premier évêque de Damleag, aujourd'hui Dulek en Irlande, avait été disciple de saint Martin de Tours, peut-être en même temps que saint Patrice. Ils furent ensuite élevés l'un et l'autre à l'épiscopat, et saint Kenan fit bâtir en pierres sa cathédrale; ce qui fit donner à la ville où il avait fixé son siége le nom de Damleag, c'est-à-dire maison de

pierres, parce que les autres églises de l'île n'étaient alors qu'en bois. Cette ville prit plus tard le nom de Dulek, et son siége épiscopal fut réuni, dans le XIIIe siècle, à celui de Méath. Saint Kénan mourut dans un âge très-avancé, vingt ans après saint Patrice, vers l'an 489. — Il ne faut pas le confondre avec saint Kennain, aussi évêque en Irlande, qui vivait un siècle plus tard et qui est honoré le même jour. — 24 novembre.

KENELM (saint), *Kenelmus*, prince des Merciens et martyr, fut massacré à l'âge de sept ans, par ordre de Quendrède, sa tante maternelle, vers l'an 822. Ses reliques se gardaient à Winchelcombe, où elles ont toujours été honorées d'un culte public jusqu'au schisme de Henri VIII. — 17 juillet.

KENNAIN (saint), *Kennanus*, confesseur en Irlande, mourut après le milieu du Ve siècle, et il est honoré le 24 novembre.

KENNOQUE (sainte), *Kennoca*, vierge en Ecosse, née avant le milieu du Xe siècle, d'une famille noble et riche, fut élevée dans l'amour des choses célestes, et, dès son enfance, elle fut un modèle des plus belles vertus. Comme elle était fille unique, sa fortune et sa beauté la firent rechercher en mariage par un grand nombre de jeunes gens; mais elle refusa toutes ces propositions pour se consacrer à Dieu sans réserve. Ayant pris le voile dans un monastère du comté de Fife, elle parvint bientôt à une admirable perfection, et Dieu la favorisa du don des miracles; ce qui rendit son nom célèbre dans tout le pays. Elle mourut en 1007, dans un âge fort avancé. Les Ecossais avaient anciennement une grande vénération pour sainte Kennoque, à laquelle ils avaient dédié plusieurs églises. — 13 mars.

KENNY (saint), *Cainicus*, abbé en Irlande, né en 527, fut élevé par saint Docus, abbé dans le pays de Galles; ensuite il se mit sous la conduite de saint Finien, abbé de Cluain-Irraid, auprès duquel se rendaient alors tous ceux qui voulaient se perfectionner dans la vraie sagesse. Après s'être instruit de la science des saints à l'école de cet habile maître, il fonda le monastère d'Achadbho. Lié d'une étroite amitié avec saint Colomkille, il allait quelquefois le visiter dans l'île de Hy. Saint Kenny, qui par sa piété et ses autres vertus fut dans son siècle un des principaux ornements de l'Irlande, mourut en 599, à l'âge de soixante-douze ans. C'est de lui que tire son nom la ville de Kilkenny, qui signifie *celle* ou monastère de Kenny. — 11 octobre.

KENTIGERN (saint), *Kentigernus*, évêque de Glascow, né vers l'an 516, était du sang royal des Pictes, et fut placé dès sa plus tendre jeunesse sous la conduite de saint Servan, abbé et évêque de Culros. L'innocence de ses mœurs, sa douceur et sa piété le rendirent cher à tous ceux qui le connaissaient; ce qui lui fit donner le surnom de Mungho, qui signifie le bien-aimé. S'étant retiré dans un désert près de Glasghu, où il menait une vie fort austère, il fut obligé de quitter sa solitude et de céder aux instances du clergé et du peuple qui le demandaient pour évêque. Après son sacre, il rassembla à Glasghu, aujourd'hui Glascow, un grand nombre de personnes pieuses qui retraçaient la vie des premiers chrétiens. Il faisait souvent la visite de son vaste diocèse, et toujours à pied, répandant partout la lumière de l'Evangile. Les païens, touchés de ses instructions, renonçaient à leurs faux dieux, et venaient en foule demander le baptême. Son zèle ne se bornait pas à détruire l'idolâtrie, mais il s'appliquait à maintenir parmi son troupeau la pureté de la foi et à le préserver du pélagianisme qui faisait alors des progrès en Ecosse. Les travaux apostoliques de saint Kentigern étaient animés par l'esprit de prière qui lui avait fait prendre pour règle de réciter chaque jour tout le psautier. Il se livrait aussi à d'autres pratiques de piété, et affligeait son corps par des austérités étonnantes, passant tout le carême dans la solitude où il ne s'entretenait qu'avec Dieu. Comme il brûlait du désir d'étendre le royaume de Jésus-Christ, il forma des disciples qu'il envoya prêcher la foi dans le nord de l'Ecosse, les îles d'Orkney, la Norwége et l'Islande. Le pieux Rydderch Haël, roi des Pictes méridionaux, ayant été détrôné par l'impie Morcant, le saint évêque de Glascow, dont il était le parent et le protecteur, fut obligé de se réfugier, en 542, chez les Bretons du pays de Galles. Il passa quelque temps avec saint David à Menevie; ensuite il alla fonder, au confluent des rivières d'Elwy et de Cluid, un monastère qui fut nommé Klan-Elwy. Il y établit une école qui devint célèbre et d'où il sortit un grand nombre de personnages renommés pour leurs vertus et leur science. On y compta bientôt jusqu'à neuf cent soixante religieux divisés en trois classes : la première, de ceux qui n'avaient point fait d'études et qui étaient employés aux travaux agricoles; la deuxième, qui n'était guère plus lettrée, était chargée des ouvrages domestiques; la troisième, composée des plus instruits, avait pour emploi de faire l'office divin, et elle était divisée en plusieurs sections qui se succédaient au chœur, pour chanter sans interruption les louanges de Dieu, le jour et la nuit. Kentigern confia le gouvernement de cette nombreuse communauté à saint Asaph, le plus illustre de ses disciples, qui fonda un évêché auquel on a donné son nom, et qui écrivit la Vie de son maître. Rydderch ayant été rétabli sur son trône après la mort de l'usurpateur Morcant, saint Kentigern revint à Glascow vers l'an 560, et en 565 il eut une conférence avec saint Colomb, qui évangélisait les Pictes septentrionaux, auxquels le saint évêque avait déjà envoyé des missionnaires. Rydderch et ses successeurs avaient tant de confiance en notre saint qu'ils n'entreprenaient rien sans le consulter. Ils secondaient ses pieux projets pour le bien de la religion. Saint Kentigern mourut en 601, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans, et fut enterré dans la cathédrale de Glascow, qui le choisit pour son patron prin-

cipal. Son tombeau y a toujours été en grande vénération jusqu'à l'établissement du calvinisme en Ecosse. — 13 janvier.

KENTIGERNE (sainte), *Kentigerna*, veuve, était fille de Kelly Feriach, prince de Leinster, en Irlande, et mère de saint Foélan ou Félan. Après la mort de son mari, elle passa en Ecosse, où elle prit l'habit monastique. Après avoir édifié la communauté par son humilité et par les pratiques les plus rigoureuses de la pénitence, elle se retira à Locloumont, dans l'île d'Inchelroch, sur les côtes d'Irlande. Elle y mourut le 7 janvier 729, et l'on y bâtit dans la suite une église paroissiale, qui portait son nom. — 7 janvier.

KERE (sainte), *Kera* ou *Kiara*, vierge et abbesse de Muschragie, dans la province de Mommonie, en Irlande, florissait sur la fin du VIIe siècle, et mourut vers l'an 700. — 16 octobre.

KEYNE (sainte), *Keyna*, vierge, que les Gallois surnommèrent la *Vierge* par excellence, mena la vie de recluse dans un bois de la province de Sommerset, et l'on croit qu'elle mourut dans le Ve ou le VIe siècle. On l'honorait autrefois avec beaucoup de vénération dans le pays de Galles. — 8 octobre.

KIARAN (saint), *Keranus*, évêque de Saghir, que les Bretons nomment Piran, et qui fut surnommé par les Irlandais le premier-né de leurs saints, naquit à Osséry vers l'an 352. Ayant eu vers l'âge de trente ans quelques notions sur le christianisme, il fit le voyage de Rome, où il séjourna vingt ans pour se perfectionner dans la religion. Etant revenu en Irlande vers l'an 402 avec saint Albée, saint Déclan, saint Ibar et deux autres, qui sont tous honorés comme saints, il se fit construire une cellule dans une solitude près de la rivière de Fuaran, et il s'y forma bientôt un monastère. Après avoir converti toute sa famille, il donna le voile à Liadan, sa mère, et lui fonda un monastère nommé par les Irlandais Ceall-Lidain. Kiaran passa ensuite dans la province de Cornouailles, où il mena la vie érémitique, sur les bords de la Sévern. Il lui vint des disciples qu'il instruisit dans les voies de la perfection. Il mourut dans le Ve siècle, et l'on éleva plus tard une église sur son tombeau. Saint Kiaran, qui contribua beaucoup à la conversion des Irlandais, avait, selon la plupart des auteurs, le caractère épiscopal, mais on ignore s'il fut sacré à Rome lors du voyage qu'il y fit, ou s'il était du nombre des douze que saint Patrice ordonna évêques pour le seconder dans ses travaux apostoliques. — 5 mars.

KIARAN LE JEUNE (saint), abbé en Irlande, était d'une naissance obscure; élevé dans les superstitions païennes, il se convertit en entendant lire à l'église un passage de l'Evangile. S'étant mis sous la conduite de saint Finien de Clonard, il fit de tels progrès dans la vertu, que son maître en était dans l'admiration, et qu'il prédit que son disciple serait l'auteur d'une règle qu'adopteraient la plupart des moines d'Irlande. Saint Kiaran fonda un monastère dans l'île d'Inis-Ingeon, dont la propriété lui fut cédée par le roi Dermitius. Il en fonda dans le Westh-Méath un second qui fut nommé Cluain-Macnois, et qui devint ensuite un siége épiscopal. Saint Kiaran mourut le 9 septembre 549, et il est le patron principal de la Connacie. Sa règle, qui a été longtemps observée en Irlande, était fort austère. — 9 septembre.

KILAIN ou KILIEN (saint), *Chilianus*, missionnaire dans l'Artois, sortait d'une illustre famille d'Irlande. Ayant fait par dévotion, vers le milieu du VIIe siècle, le voyage de Rome, en revenant dans sa patrie, il passa par la France, afin de visiter saint Fiacre, son proche parent, qui menait la vie érémitique dans la Brie. Celui-ci lui conseilla de ne pas retourner dans son pays, mais de prêcher l'Evangile dans le diocèse de Meaux et dans les diocèses voisins, sous l'autorité des évêques; ce qui donne lieu de croire que saint Kilien était prêtre. Ses prédications opérèrent de grands fruits, surtout dans le diocèse d'Arras, où il est honoré, comme saint, à Aubigny. Il y a aussi près de Gy, dans le diocèse de Besançon, une paroisse qui porte le nom de Saint-Kilien. — 13 novembre.

KILIEN ou KILIN (saint), *Chilianus*, évêque de Wurtzbourg et martyr, était d'une illustre famille d'Irlande, et naquit vers le milieu du VIIe siècle. Ayant embrassé l'état monastique dans sa patrie, il fit le voyage de Rome, en 686, avec saint Colman, qui était prêtre, et saint Totnan, qui était diacre. Arrivés dans cette ville, le pape Jean V les chargea d'aller prêcher l'Evangile aux idolâtres de la Franconie, et conféra l'onction épiscopale à Kilien. Les trois missionnaires s'étant rendus à Wurtzbourg, capitale du pays, ils y opérèrent un grand nombre de conversions, entre autres celle de Gosbert, duc de Franconie; mais Kilien exigea de ce prince qu'il renvoyât Geilane, sa belle-sœur, qu'il avait épousée et qu'il aimait tendrement. Gosbert était disposé à se soumettre, mais Geilane, qui ne voulait pas de cette séparation, profita de l'absence du duc pour faire assassiner les saints missionnaires, en 688. Leurs reliques furent transportées à Wurtzbourg, dans le siècle suivant, par Burchard, évêque de cette ville. Une partie de celles de saint Kilien se gardait au siècle dernier à Brunswick, dans le trésor de l'électeur. — 8 juillet.

KINÉDRIDE ou CHINESDRE (sainte), *Kinedrides*, vierge, fille de Penda, roi de Mercie, et sœur de sainte Kyneburge, de sainte Kyneswide et de sainte Idaberge ou Edburge, était encore fort jeune lorsque son père fut tué dans une bataille en 655. Ayant renoncé au monde pour consacrer à Dieu sa virginité, elle prit le voile dans le monastère de Dormundescaster, dont sainte Kyneburg, sa sœur, était abbesse. Elle mourut sur la fin du VIIe siècle. — 6 mars.

KINESWIDE (sainte), *Kineswitha*, sœur de la précédente, entra, comme elle, dans le monastère de Dormundescaster, où elle se

sanctifia par la pratique des vertus du cloître. Elle est aussi honorée le 6 mars.

KINETH ou KINÈDE (saint), *Kinedus*, confesseur en Angleterre, était fils de Dinot et petit-fils de Budic, prince de l'Armorique ou Bretagne. Cette province ayant été conquise par le roi Clovis, la famille de Budic retourna en Angleterre pour se mettre sous la protection d'Arthur, roi des Bretons. On ne sait si Kineth était né alors, et l'on ignore les détails de sa sainte vie. Il y avait sur la fin du XIe siècle une église qui lui était dédiée, près de Landaff, et près de laquelle saint Caradeu se bâtit une cellule : il y avait dans la presqu'île de Govre une autre église qui portait aussi son nom. — 1er août.

KINNIE (sainte), *Kinnia*, vierge d'Irlande, fut baptisée par saint Patrice, des mains duquel elle reçut le voile de religieuse. Elle florissait dans le milieu du Ve siècle, et ses reliques se conservent à Lowth, dans l'Ultonie, où elles sont l'objet d'une grande vénération de la part des Irlandais. — 1er février.

KIRRÈQUE (sainte), *Chindreaca*, vierge d'Irlande, est honorée à Déarcain, en Mommonie, le 5 novembre.

KYNEBURGE ou KUNNEBURGE (sainte), *Kyneburgis*, reine et abbesse en Angleterre, était fille de Penda, roi de Mercie, qui périt dans une bataille l'an 653. Quoique son père fût encore païen, elle fut élevée dans la connaissance et dans la pratique de la religion chrétienne. Elle était encore très-jeune lorsqu'elle fut mariée à Alfrid, roi de Bernicie, qui se fit chrétien en l'épousant et qui vécut avec elle dans une continence perpétuelle. Alfrid, qui donnait sur le trône l'exemple de toutes les vertus, étant mort quelques années après, Kyneburge se trouva veuve à la fleur de son âge; mais elle ne profita de sa liberté que pour se consacrer entièrement à Dieu. Elle se retira dans le monastère de Dormundescaster, qu'elle avait fondé et qui dans la suite prit son nom. Devenue supérieure de la communauté, elle donna le voile à ses deux sœurs, Kinédride et Kineswide, qui marchèrent sur ses traces et qui sont honorées comme saintes le même jour que sainte Kineburge, c'est-à-dire le 6 mars. Leurs corps furent transférés dans la suite à Pétersborough. — 6 mars.

KYRSTIN ou KYRIN (saint), évêque de Ross, en Écosse, est aussi appelé Boniface. Il mourut en 660, et il est honoré le 17 mars.

L

LACTEIN (saint), *Lactenus*, abbé de Cluainfer-Molua, dans la province de Lagénie, en Irlande, fonda le monastère d'Athador et mourut en 622. — 19 mars.

LADISLAS Ier (saint), *Ladislaus*, roi de Hongrie, fils de Béla, né l'an 1041 en Pologne, où son père s'était réfugié pour se soustraire aux violences du roi Pierre, revint en Hongrie avec Béla, qui monta sur le trône en 1059 et régna quatre ans. Ladislas ne lui succéda pas immédiatement, et si plus tard (1076) il accepta la couronne, qui était alors élective, c'est qu'il ne put se refuser aux vœux unanimes de la nation. Il s'appliqua d'abord au rétablissement des lois civiles et de la discipline ecclésiastique. Après avoir mis les affaires intérieures sur un pied respectable, il s'occupa de celles du dehors, soumit les Bohémiens, battit les Huns et les chassa de la Hongrie, vainquit les Russes, les Bulgares et les Tartares, fit sur eux plusieurs conquêtes et ajouta à ses États la Dalmatie et la Croatie. Ladislas joignait aux qualités d'un héros les vertus d'un saint. Il fut le père de son peuple, l'ami des pauvres et le protecteur des malheureux. Il dota beaucoup d'églises, fonda un grand nombre de monastères et donna sur le trône l'exemple de la plus tendre piété. Humble, chaste, tempérant, il ne buvait point de vin et menait une vie fort austère. Uniquement occupé du bonheur de ses sujets et du bien de la religion, il donnait tout son temps aux devoirs de sa charge et aux exercices de la piété. Sa réputation de sagesse et de bravoure était si bien établie, que les autres princes lui déférèrent le commandement de la grande croisade contre les Sarrasins, dont le but était d'enlever la terre sainte aux infidèles; mais il ne put prendre part à cette expédition, étant mort à Waradin le 30 juillet 1095, à l'âge de quarante-quatre ans et après en avoir régné dix-neuf. Il fut enterré dans cette ville, où l'on garde son corps. Les miracles opérés à son tombeau déterminèrent Célestin III à le canoniser en 1198. — 27 juin.

LADISLAS DE GIELNIOW (le bienheureux), franciscain, né dans le bourg de Gielniow, dans le diocèse de Gnesne, en Pologne, avant le milieu du XVe siècle, entra jeune dans l'ordre de Saint-François et eut le bonheur d'être dirigé dans les voies de la perfection par saint Jean de Capistran. Son zèle pour le salut des infidèles le porta à entreprendre, avec douze de ses confrères, une mission chez les Tartares Kalmoucks, parmi lesquels régnaient l'idolâtrie et le mahométisme; mais les obstacles suscités par le grand duc de Moscovie empêchèrent le succès de cette pieuse entreprise, et Ladislas revint en Pologne reprendre les exercices de la vie religieuse. Devenu gardien du couvent de Varsovie, ensuite provincial de son ordre, il montra dans ces deux postes une prudence consommée. Son éloquence lui attira la réputation de grand prédicateur, et un jour de vendredi saint qu'il prêchait la Passion, il fut ravi en extase, après avoir prononcé le nom de Jésus, et fut élevé au-dessus de la chaire en présence des fidèles,

Il mourut à Varsovie d'une maladie de langueur, en 1505, et les miracles opérés par son intercession l'ont fait choisir par les Polonais et les Lithuaniens pour l'un de leurs principaux patrons. Benoît XIV permit de l'honorer comme bienheureux, et l'ordre de Saint-François fait sa fête le 22 octobre.

LAIDGENNE (saint), moine à Cluainfert-Molua, en Irlande, florissait au milieu du VII[e] siècle et mourut en 660. — 12 janvier.

LAMALISSE (saint), solitaire, florissait dans le VII[e] siècle, et s'était retiré dans l'île d'Aran, sur la côte occidentale de l'Ecosse, pour y mener la vie érémitique. Ses vertus éminentes et ses grandes austérités lui acquirent une réputation de sainteté qui le rendit, après sa mort, l'objet de la vénération publique. Il se forma près de son ermitage une petite ville qui porte son nom. — 3 mars.

LAMAN (saint), *Lamanus*, martyr à Saragosse, en Espagne, souffrit l'an 306, quoique la persécution de Dioclétien eût cessé en Occident depuis plus d'une année : il paraît qu'il fut victime de la fureur de quelques païens. — 16 avril.

LAMBERT (saint), laboureur à Saragosse, que quelques-uns ont confondu avec le précédent, est honoré le 19 juin.

LAMBERT (saint), second abbé de Fontenelle, puis évêque de Lyon, naquit vers le commencement du VII[e] siècle, d'une famille illustre des environs de Thérouanne. Il occupa d'abord un poste important à la cour du roi Clotaire III; mais s'étant dégoûté du monde, il renonça à toutes les grandeurs terrestres pour se faire religieux dans le monastère de Fontenelle, que saint Vandrille avait fondé et qu'il gouvernait. Il mérita par ses vertus d'être choisi pour lui succéder en 666, et il retraça par sa ferveur et par sa sainteté la conduite du saint fondateur. Il y avait douze ans qu'il gouvernait cette communauté, dans laquelle on comptait, entre autres saints personnages, saint Albert, saint Erembert et saint Condé, lorsqu'en 678 l'Eglise de Lyon l'élut pour évêque après la mort de saint Génest. On eut beaucoup de peine à le faire consentir à son élection, et après avoir édifié pendant dix ans son troupeau par ses exemples et par ses instructions, il mourut en 688. — 14 avril.

LAMBERT (saint), évêque de Maestricht et martyr, né dans cette ville de parents nobles et riches, fut placé sous la conduite de saint Théodard, son évêque, qui le prit en affection et ne négligea rien pour l'instruire dans les sciences divines et humaines. Le saint évêque ayant été assassiné en 659, pendant qu'il se rendait à la cour de Childéric II, roi d'Austrasie, pour réclamer la restitution des biens de son église, usurpés par des personnes puissantes, on lui donna pour successeur son disciple Lambert, qui par sa sainteté s'était attiré l'estime de Childéric et de toute la cour. Lambert n'accepta l'épiscopat qu'en tremblant, et se dévoua sans réserve aux obligations que cette dignité lui imposait; mais il ne fut pas longtemps tranquille sur son siége. Childéric ayant été tué en 674 par Bodillon, Ebroïn, qu'il avait fait renfermer dans le monastère de Luxeuil, sortit de sa retraite forcée et chercha à se venger sur ceux qui avaient été attachés à Childéric, de la haine qu'il portait à ce prince. En conséquence, Lambert fut chassé de Maestricht, et l'on mit en sa place un intrus, nommé Pharamond. Le saint évêque se retira dans le monastère de Stavelo, où il s'astreignit à tous les exercices de la communauté avec autant d'exactitude que le religieux le plus fervent. S'étant levé une nuit pour prier, il laissa tomber une de ses sandales, et l'abbé ayant entendu ce bruit, ordonna à celui qui en était l'auteur d'aller prier au pied de la croix placée devant l'église. Lambert s'y rendit sur-le-champ nu-pieds et couvert d'une simple tunique. Les moines étant rentrés au chauffoir après matines, l'abbé demanda s'ils étaient tous là, et on répondit qu'il ne manquait que celui qu'il avait envoyé prier devant la croix. Comme il y était depuis trois ou quatre heures, l'abbé le fit rentrer; mais quelle ne fut pas la surprise de la communauté, lorsqu'on vit que c'était Lambert qui revenait tout couvert de neige et presque raide de froid? L'abbé et les moines se jettent à ses pieds, pour lui demander pardon : *Que Dieu vous pardonne*, répondit-il, *la pensée qui vous est venue de croire que vous avez besoin de pardon. Saint Paul ne m'apprend-il pas que je dois servir Dieu dans le froid et la nudité?* Le bonheur que le saint évêque goûtait dans la solitude eût été complet sans le triste état où se trouvait son église pendant son absence; mais Ebroïn ayant été tué en 681, Pépin d'Héristal, qui devint maire du palais à sa place, chassa les évêques intrus et rappela sur leurs siéges les pasteurs légitimes. Saint Lambert revint à Maëstricht en 681, après avoir passé sept ans à Stavelo. Il reprit ses fonctions épiscopales avec un nouveau zèle, et alla prêcher l'Evangile dans la Taxandrie où se trouvait encore un grand nombre d'idolâtres. Ses instructions produisirent des fruits merveilleux : les païens brisèrent leurs idoles, détruisirent leurs temples et demandèrent le baptême. Saint Lambert visitait souvent saint Willibrord, apôtre de la Frise, afin de conférer avec lui sur les moyens les plus propres à étendre la connaissance et la pratique du christianisme. Ayant repris avec une sainte liberté Pépin d'Héristal à cause du commerce qu'il entretenait avec Alpaïs, de laquelle il eut Charles Martel, Dodon, parent de la concubine de Pépin, le fit assassiner. Il y a cependant des auteurs qui assignent à la mort de saint Lambert une cause différente. Selon ces derniers, deux frères qui avaient usurpé les biens de l'église de Maëstricht, et qui la tenaient dans l'oppression, ayant été tués par les parents du saint évêque, à son insu, Dodon, parent des deux frères, l'attaqua à la tête d'une troupe de gens armés, dans le village de Liége, au moment où il revenait de matines. Comme ceux qui l'accompagnaient voulaient faire résistance, il le leur défendit,

et ajouta : *Il est temps que j'aille vivre avec Jésus-Christ*. S'étant ensuite mis à genoux, il étendit les bras en forme de croix, et pria pour ses assassins. C'est dans cette posture qu'il fut percé d'un javelot, le 17 septembre 708 ou 709. Son corps fut porté à Maestricht et enterré dans l'église de Saint-Pierre. Saint Hubert, son successeur, fit bâtir à l'endroit où il avait été assassiné une église dans laquelle il transféra ses reliques en 720, et l'année suivante il y transféra aussi le siége de Maestricht ; c'est ainsi que Liége, qui n'était qu'un village, fut en quelque sorte redevable au martyre de saint Lambert d'être devenue une ville épiscopale ; aussi l'a-t-elle choisi, par reconnaissance, pour son principal patron. — 17 septembre.

LAMBERT (saint), évêque de Vence, né vers l'an 1080, d'une famille noble du diocèse de Riez, perdit sa mère en naissant. Consacré à Dieu dès son enfance, il fut élevé dans le monastère de Lérins, où il fit de grands progrès dans les sciences et la piété. Son mérite et ses vertus l'ayant fait élever sur le siége de Vence en 1114, il gouverna pendant quarante ans son diocèse avec une grande sagesse et un zèle infatigable. On admirait son humilité, son amour pour la mortification et son attrait pour la prière: les trente dernières années de sa vie il récitait chaque jour tout le psautier avant de prendre aucune nourriture. Il mourut le 26 mai (juin) 1154, et sa sainteté fut attestée par plusieurs miracles, avant et après sa mort. La ville de Vence possède encore les reliques de saint Lambert, dont une partie est renfermée dans un beau buste de bronze doré. — 26 juin.

LANCIE (sainte), *Lancia*, martyre avec sainte Pontime et plusieurs autres qui souffrirent dans le Pont, et qui sont mentionnés dans le Martyrologe de saint Jérôme sous le 18 août.

LAND (saint), *Landus*, martyr près d'Orta sur le Tibre, est honoré à Bassanelle dans l'église paroissiale de Sainte-Marie, où l'on garde son corps. — 5 mai.

LANDELIN (saint), *Landelinus*, solitaire dans l'Ortenau, était originaire d'Ecosse ou d'Irlande, et sortait d'une famille distinguée. La dévotion lui ayant fait passer la mer pour visiter des pèlerinages célèbres, il s'arrêta quelque temps en Alsace. Il alla ensuite se fixer dans l'Ortenau de l'autre côté du Rhin, pays qui dépendait alors du diocèse de Strasbourg. Il y menait la vie érémitique, lorsqu'il fut tué par un chasseur, au commencement du VIIe siècle. La sainteté de sa vie et le genre de sa mort le firent honorer comme martyr, et l'on célèbre sa fête le 21 septembre dans le diocèse de Strasbourg. Le Martyrologe d'Usuard, qui lui donne aussi le titre de martyr, le nomme sous le 2 septembre. Dans le siècle dernier, l'on voyait encore son tombeau derrière le grand autel de l'église paroissiale de Munchwehr. — 2 et 21 septembre.

LANDELIN (saint), fondateur du monastère de Lobes et premier abbé de celui de Crespin en Hainaut, naquit l'an 625, d'une famille noble, établie à Vaux près de Bapaume en Artois. Il fut élevé dans les sciences et la piété par saint Aubert, évêque de Cambrai. Son éducation finie, il entra dans le monde, où il eut le malheur d'oublier les leçons de vertu qu'il avait reçues du saint évêque, et finit par tomber dans le désordre, mais la mort subite d'un de ses compagnons de plaisirs le frappa d'une terreur si vive, qu'il alla, fondant en larmes, se jeter aux pieds de saint Aubert, qui n'avait cessé de gémir sur ses égarements et de prier pour sa conversion. Le saint évêque le plaça dans un monastère, afin qu'il y expiât ses péchés par la pénitence, et Landelin porta si loin sa ferveur, sa contrition et ses austérités, que saint Aubert, le croyant digne du sacerdoce, l'ordonna prêtre et le chargea du ministère de la prédication; mais Landelin, qui avait alors trente ans, ayant obtenu la permission d'aller pleurer, dans la solitude, ses fautes passées, se retira dans le désert de Laubac ou de Lobes, sur les bords de la Sambre. Plusieurs personnes de piété étant venues se joindre à lui, cette petite communauté donna naissance à la célèbre abbaye de Lobes, dont on fixe la fondation à l'année 654. Landelin se regardant comme indigne de la gouverner, on en confia la conduite à saint Ursmar, l'un de ses disciples. Ayant donné la plus grande partie de ses biens pour aider à terminer les bâtiments, il alla, conjointement avec saint Ursmar, fonder à une lieue de là le monastère d'Aune, qu'il quitta ensuite pour se fixer dans une épaisse forêt du Hainaut, située entre Mons et Valenciennes. Il fut suivi, dans cette retraite, par deux de ses disciples, saint Adelin et saint Domitien, qui l'avaient accompagné dans le pèlerinage qu'il fit à Rome vers l'an 652 et qui ne l'avaient plus quitté depuis. Ils se construisirent d'abord des cellules avec des branches d'arbres; mais Landelin, voyant augmenter de jour en jour le nombre de ceux qui venaient se placer sous sa conduite, fonda l'abbaye de Crespin, dont il fut obligé de prendre le gouvernement. Son zèle pour le salut des âmes le faisait sortir de temps en temps de sa solitude pour aller prêcher dans les villages d'alentour, sans que les fatigues de ses travaux apostoliques lui fissent rien diminuer de ses pratiques ordinaires de mortification. Il mourut sur la cendre et le cilice en 686. On croit qu'il fut honoré du caractère épiscopal, ainsi que saint Ursmar, saint Ermine, et saint Théodulphe, ses successeurs, et qu'il était, comme eux évêque régionnaire.— 15 juin.

LANDÉOL (saint), *Landeolus*, évêque de Tarbes, mourut en 878; il est honoré à Saint-Gal le 31 janvier.

LANDOALD (saint), *Landoaldus*, missionnaire des Pays-Bas, était prêtre de l'Eglise romaine lorsque le pape saint Martin l'associa, au milieu du VIIe siècle, aux travaux apostoliques de saint Aubert, évêque de Cambrai, qui venait de quitter le siége de

Maestricht pour aller evangéliser les peuples des Pays-Bas. Lorsqu'il fut arrivé à Maestricht, saint Rémacle, qui était alors évêque de cette ville, pria saint Aubert de lui laisser Landoald pour l'aider dans ses fonctions épiscopales, et l'ayant obtenu, il le chargea du soin d'instruire cette partie de son troupeau, qui, quoique chrétienne de nom, vivait dans l'ignorance du christianisme. Cette importante fonction, Landoald la remplit avec beaucoup de zèle, de patience et de succès. Vers l'an 659, il bâtit une église à Wintershowen, et y fonda un monastère par le moyen des libéralités de saint Sigebert, roi d'Austrasie, qui avait pour lui une profonde vénération. Il continua à rendre de grands services au diocèse du Maestricht, sous saint Théodard, successeur de saint Rémacle. Il mourut vers l'an 668, et son corps fut enterré dans l'église de Wintershowen. — 19 mars.

LANDOLFE (le bienheureux), *Landulfus*, évêque d'Asti en Piémont, mourut l'an 1134, et il est honoré dans cette ville le 7 juin.

LANDRADE (sainte), *Landradis*, vierge et abbesse de Bélise sur la fin du VIIe siècle, était encore très-jeune lorsque l'exemple de l'une de ses amies, nommée Eulalie, qui venait d'entrer dans un monastère, lui inspira la résolution de se consacrer aussi à Dieu. En conséquence elle refusa plusieurs partis avantageux qui demandaient sa main; elle vécut pendant quelque temps renfermée dans une chambre de la maison paternelle, ne se nourrissant que de pain et d'eau; mais comme ce genre de vie ne lui paraissait pas encore assez austère, elle s'enfonça dans une solitude entre Maestricht et Tongres, où elle bâtit le petit monastère de Bélise, dont l'église fut dédiée en l'honneur de la sainte Vierge, par saint Lambert, évêque de Maestricht. Sainte Landrade donna l'exemple de toutes les vertus à la communauté de vierges qui étaient venues se placer sous sa conduite, et elle mourut le 8 juillet sur la fin du VIIe siècle. — 8 juillet.

LANDRI (saint), *Landericus*, évêque de Paris, succeda à Audobert, vers l'an 650 et se signala surtout par sa charité pour les pauvres. Dans une année de famine, il distribua aux malheureux tout ce qu'il possédait, et fit fondre pour les soulager jusqu'aux vases sacrés de son église. Il jeta les fondements de l'Hôtel-Dieu de Paris, qui fut bâti sur l'emplacement de la maison d'Erchinoald, maire du palais. Après sa mort, dont l'année n'est pas connue, il fut enterré dans l'église de Saint-Vincent, aujourd'hui Saint-Germain-l'Auxerrois, où ses reliques se gardèrent avec respect dans une châsse d'argent jusqu'en 1793, qu'elles furent détruites. La chapelle qui se trouvait près de la maison épiscopale et dans laquelle il avait coutume d'aller prier fut changée dans la suite en une église paroissiale de son nom : elle fut enrichie, en 1404, de deux os du saint évêque. Cette église fut démolie en 1828. — 10 juin.

LANDRIC (saint), *Landericus*, évêque de Metz, puis abbé de Soignies, était fils aîné de saint Mauger, comte de Hainaut et de sainte Waldétrude. Il obtint de son père, mais non sans de grandes difficultés, la permission de renoncer au monde pour se consacrer à Dieu dans l'état ecclésiastique. Elevé sur le siége de Metz, il y brilla par l'éclat de sa science et de ses vertus qui lui gagnèrent tous les cœurs. Le comte, son père, qui avait fondé le monastère de Soignies et qui s'y était retiré, fit appeler son fils près de lui pour l'assister dans ses derniers moments. Après la mort de son père, arrivée vers l'an 654, Landric trouva tant de charmes dans cette solitude, qu'il résolut d'y passer le reste de ses jours. Ayant donc renoncé à son siége, quelques années après, il gouverna le monastère de Soignies et celui de Hautmont, jusqu'à sa mort, arrivée le 17 avril, vers l'an 700. Son tombeau devint célèbre par les miracles qui s'y opérèrent. — 17 avril.

LANDRY (saint), *Landritius*, évêque de Séez, succéda à saint Sigibold, et florissait probablement dans le Ve siècle; il est honoré le 16 et le 18 juillet.

LANFRANC (saint), *Landofrancus*, évêque de Pavie, florissait dans le XIIe siècle et mourut l'an 1194. Il y a dans cette ville une église de son nom, qui est desservie par des religieuses de l'ordre de Vallombreuse. — 23 juin.

LANGUIDE (sainte), *Languida*, vierge et martyre, était une des compagnes de sainte Ursule, avec laquelle elle avait quitté la Grande-Bretagne pour se soustraire à la fureur des Saxons qui faisaient alors la conquête de cette île. Après être débarquées à l'embouchure du Rhin, elles remontèrent ce fleuve jusqu'aux environs de Cologne; mais étant tombées entre les mains des Huns, qui ravageaient alors le pays, elles furent massacrées par ces barbares, vers le milieu du Ve siècle. Sainte Languide est honorée à Tournay, où se gardent ses reliques. — 9 mai.

LARGE (saint), *Largus*, martyr à Aquilée, avec saint Hilaire, évêque et plusieurs autres, fut torturé et mis à mort par ordre du président Beroine, vers l'an 283, sous l'empereur Numérien.

LARGE (saint), martyr à Rome avec saint Cyriaque, diacre, et vingt-un autres, souffrit l'an 303, pendant la persécution de l'empereur Dioclétien. Son corps fut enterré avec celui de ses compagnons par le pape saint Marcel. — 16 mars et 8 août.

LARGION (saint), *Largio*, martyr à Augsbourg, avec sainte Hilarie, saint Quiriaque et plusieurs autres, l'an 304, pendant la persécution de Dioclétien. — 12 août.

LARIABE (saint), *Lariabes*, prêtre et martyr en Perse, où il avait été emmené prisonnier avec saint Héliodore, évêque, et un grand nombre de moines et de religieuses, lors de la prise, par les Perses, de la forteresse de Bethzarde sur le Tigre. Lorsqu'ils furent arrivés sur les frontières de l'Assyrie,

les barbares mirent à mort tous ceux qui ne voulurent pas adorer le soleil, l'an 362, sous le règne de Sapor II. — 9 avril.

LASSE (saint), *Lassus*, martyr à Membrèse, en Afrique, souffrit avec saint Ammon et trente-deux autres. — 9 février.

LASSIE (sainte), *Lassedin*, vierge d'Irlande, est honorée à Cluain-Mind le 16 avril.

LATIN (saint), *Latinus*, évêque de Brescia, avait autrefois dans cette ville une église qui portait son nom. — 24 mars.

LATUIN (saint), *Latuinus*, premier évêque de Séez en Neustrie, vint avec d'autres missionnaires d'Italie dans les Gaules, vers le commencement du v[e] siècle et fut le premier qui annonça l'Evangile aux Sagiens, aux Oximiens, et fonda dans la Neustrie l'église de Séez. On croit qu'il mourut et fut enterré à une lieue et demie de cette ville, à l'endroit où se touve l'église de Clerey, la seule du pays qui soit dédiée sous son invocation. — 19 janvier et 20 juin.

LAUDON ou LANDON (saint), *Laudo*, évêque de Reims, fut d'abord abbé de Fontenelle, et il est dit de lui qu'il marchait sur les traces des saints abbés, ses prédécesseurs, lorsqu'il fut élu évêque de Reims en 731. Son épiscopat ne fut pas de longue durée; car étant allé faire un voyage à Fontenelle en 733, il mourut dans cette abbaye, et il fut enterré dans l'église de Saint-Pierre. — 6 janvier.

LAUNOMAR ou LAUMER (saint), *Laudomarus*, abbé de Corbion, naquit, dans le vi[e] siècle, à Neuville-la-Mare, près de Chartres, d'une famille obscure, et passa les premières années de sa jeunesse à garder les troupeaux de son père. Il sanctifiait par la pratique des vertus chrétiennes, par le jeûne et la prière, cette occupation vile aux yeux du monde, et employait à l'étude les moments qu'elle lui laissait libres. Un saint prêtre de Chartres lui donna des leçons pendant plusieurs années, et lorsque l'évêque de cette ville eut connu son mérite et sa vertu, il l'éleva malgré lui au sacerdoce, le fit chanoine de sa cathédrale, et ensuite économe du chapitre. Launomar, animé du désir d'une plus grande perfection, ne conserva pas longtemps son bénéfice, mais il se retira, vers l'an 555, dans une forêt du Perche, pour y mener la vie érémitique, et il se vit bientôt entouré d'un grand nombre de disciples. Vers l'an 575, il alla s'établir, avec sa communauté, à six lieues de Chartres, dans un désert où il fonda le monastère de Corbion. On rapporte que, manquant un jour de tout, un homme riche, qui était tombé dangereusement malade, lui envoya quarante pièces d'or et se recommanda à ses prières; mais Launomar, instruit par révélation que c'était de l'argent mal acquis, le fit reporter sur-le-champ au malade, avec ordre de lui dire de sa part qu'une telle aumône n'était pas capable d'apaiser la colère de Dieu. Il fut favorisé du don des miracles et du don de prophétie. Il prédit, avant sa mort, les malheurs dont la ville de Chartres était menacée prochainement, et comme l'évêque Pappold en était effrayé, il le consola en l'assurant qu'il n'en serait pas témoin, et qu'il ne lui survivrait pas longtemps. Le saint abbé mourut à Chartres, dans la maison de l'évêque, le 19 janvier 593, et son corps fut enterré auprès de celui de saint Aubin, évêque de cette ville, dans l'église de Saint-Martin; deux ans après on le transféra à Corbion. Il fut ensuite transporté successivement à Avranches, au Mans, et, en 874, à Blois. C'est près de cette ville que le roi Raoul et le comte Thibaut fondèrent, en 924, la célèbre abbaye de Saint-Laumer. Son chef fut porté au prieuré de Maissac en Auvergne, lequel prit, dès le x[e] siècle, le nom du saint. Son corps fut brûlé à Blois par les Huguenots, en 1567, à l'exception de l'os d'un de ses bras que l'on parvint à soustraire à leur fureur. Pappole mourut le même jour, l'année suivante, et la prédiction de notre saint s'accomplit en 600, lorsque Chartres fut saccagée par les troupes de Thierri et de Théodebert, pendant la guerre que ces princes firent à Clotaire II. — 19 janvier.

LANDULFE (le bienheureux), *Landulfus*, est honoré comme évêque à Lodi le 9 juillet.

LAURE (saint), *Laurus*, tailleur de pierres et martyr en Illyrie avec saint Flore, qui, après avoir souffert divers tourments, furent jetés dans un puits profond, sous le président Licion. — 18 août.

LAURENCE (sainte), *Laurentia*, fut exilée pour la foi avec sainte Palatiate, par arrêt du juge Dion, sous l'empereur Dioclétien. On l'honore à Ancône le 8 octobre.

LAURENT (saint), *Laurentius*, diacre et martyr à Rome, se concilia par sa vertu et par ses belles qualités l'affection de saint Sixte II, alors archidiacre de l'Eglise romaine, qui se plut à l'initier à la connaissance des saintes Ecritures et à le diriger dans les voies de la perfection chrétienne. Sixte ayant été élu pape en 257, après le martyre de saint Etienne, ordonna diacre Laurent, malgré sa jeunesse, l'établit le premier des sept diacres attachés au service de l'Eglise romaine; confia à sa garde le trésor de l'Eglise, et le chargea d'en distribuer aux pauvres les revenus. Valérien ayant porté, la même année, un édit qui prononçait la peine de mort contre les évêques, les prêtres et les diacres, saint Sixte II fut martyrisé l'année suivante, et pendant qu'on le conduisait au supplice, Laurent, affligé de ce qu'il n'était pas associé à son triomphe, le suivit et lui dit en pleurant : *Où allez-vous, mon père, sans votre fils ? où allez-vous, saint pontife, sans votre diacre?.....* Sixte, pour le consoler, lui répondit : *Mon fils, je ne vous quitte pas pour longtemps, et vous me suivrez dans trois jours. Dans l'intervalle, distribuez aux pauvres les fonds de l'église, de peur qu'ils ne deviennent la proie des païens.* Laurent, tout joyeux d'apprendre que Dieu l'appellerait bientôt à lui, pour lui donner la couronne qu'il ambitionnait avec tant d'ardeur, distribua aux veuves et aux or-

phelins tout l'argent dont il était dépositaire, ainsi que le prix des vases sacrés. L'église de Rome avait des richesses considérables, au moyen desquelles elle soulageait les pauvres de la ville et même ceux des provinces; mais le préfet, se figurant ces trésors plus grands qu'ils n'étaient, résolut de s'en emparer, et ayant fait venir Laurent, il exigea de lui qu'il lui remît, dans le plus bref délai, tous les objets précieux, tout l'or et l'argent confiés à sa garde. Laurent répondit qu'en effet l'église possédait des trésors plus précieux que ceux de l'empereur, et il demanda trois jours qui lui furent accordés, afin de mettre tout en ordre, avant d'en faire la remise entre les mains du préfet. Ces trois jours il les employa à ramasser tous les pauvres qui étaient entretenus sur les fonds de l'église; c'étaient des vieillards infirmes, des aveugles, des muets, des estropiés, des lépreux, des orphelins, des veuves et des vierges sans ressources, qu'il plaça sur une ligne, et qu'il fit voir au préfet. Celui-ci ne comprenant rien à cet étrange spectacle qui lui inspirait du dégoût, le pressa de lui livrer le trésor qu'il lui avait promis. *Ce trésor est devant vous*, répondit Laurent; *vous voyez dans ces pauvres, les richesses de l'Eglise, et dans ces personnes consacrées à Dieu des perles et des pierres précieuses.* Le préfet, croyant qu'on le jouait, devint furieux. Il fit placer sur des charbons à demi allumés un gril de fer sur lequel on attacha le saint diacre, après l'avoir dépouillé de ses habits; mais on le fit brûler à petit feu, de peur que la mort ne vînt trop tôt mettre fin aux tourments qu'on voulait lui faire endurer. Pendant ce supplice, les chrétiens voyaient sur son visage une lumière éclatante et sentaient une odeur très-suave s'exhaler de son corps, double prodige qui n'était pas aperçu des païens. Laurent, qui ne laissait échapper ni plainte, ni soupir, dit au juge avec le plus grand calme: *Vous pouvez maintenant faire retourner mon corps: voilà un côté qui est assez rôti.* Les bourreaux l'ayant retourné en effet, il dit au juge: *Ma chair est suffisamment cuite pour que vous puissiez en manger.* Pendant ce long et horrible supplice, Laurent ne cessait de prier pour la conversion de Rome, et sa prière finie, il leva les yeux au ciel et rendit l'esprit. Prudence ne craint pas d'assurer qu'en effet l'entière conversion de cette ville fut le fruit des prières du saint martyr; il ajoute que Dieu commença de l'exaucer, même pendant qu'il était couché sur son gril, et que des sénateurs, témoins de sa mort, furent si frappés de son courage et de sa piété, qu'ils se convertirent sur-le-champ, qu'ils enlevèrent son corps sur leurs épaules et qu'ils l'enterrèrent dans le Champ-Véran, le 10 août 257, qui fut le jour de sa mort. Sous le règne de Constantin on bâtit sur le tombeau de saint Laurent une église qui est encore une des cinq églises patriarcales de Rome. Il y a aussi dans la même ville sept autres églises célèbres qui portent le nom du saint martyr. Le pape Adrien I[er] accorda à Charlemagne une partie de ses reliques dont ce prince fit présent à l'église de Strasbourg. Saint Laurent a toujours été en grande vénération dans toute l'Eglise, et il est peu de martyrs dont le nom ait été plus célébré par les saint Pères. — 10 août.

LAURENT ou LAURENCE (saint), martyr à Fossombrone en Italie, souffrit avec saint Hippolyte. — 2 février.

LAURENT (saint), martyr en Afrique, souffrit avec saint Martial et vingt autres. — 28 septembre.

LAURENT (saint), prêtre de Novare et martyr, exerçait dans cette ville les fonctions de missionnaire, et s'appliquait surtout à la conversion des païens; mais son zèle lui coûta la vie. Ayant voulu s'opposer au culte idolâtrique que plusieurs d'entre eux rendaient à un mausolée placé près de la ville, il fut mis à mort avec quelques enfants qu'il instruisait dans la foi chrétienne, vers l'an 360. — 30 avril.

LAURENT (saint), évêque de Milan, était évêque de Novare, lorsqu'il fut transféré sur le siége de Milan, vers la fin du V[e] siècle. Il accompagna saint Epiphane de Pavie, qui se rendait à Ravenne, près du roi Théodoric. Ils plaidèrent devant ce prince la cause des peuples opprimés et dépouillés par des lois iniques qui venaient d'être portées et dont ils obtinrent l'adoucissement. Laurent assista ensuite au concile tenu à Rome en 502 sous Symmaque, et dans lequel ce saint pape fut déclaré innocent des accusations portées contre lui. De retour dans son diocèse, il se distingua par son zèle, sa piété et sa science. On trouve plusieurs de ses homélies dans la *Bibliothèque des Pères*. Il mourut en 512, et il est honoré le 25 juillet.

LAURENT (saint), évêque de Siponte, dans le royaume de Naples, mourut vers le milieu du VI[e] siècle. Il est honoré à Manfrédonia le 7 février.

LAURENT (saint), évêque de Sabine, florissait sur la fin du VII[e] siècle. Il se démit de son siége pour fonder le monastère de Farfa, dont l'église fut dédiée, en 707, par le pape Jean VI, qui parle avec éloge du saint fondateur, dans une bulle donnée en faveur du monastère. Il fut surnommé l'*Illuminateur* pour avoir miraculeusement rendu la vue à plusieurs aveugles. On garde une partie de ses reliques à Spolète où l'on croit qu'il fut évêque avant de gouverner le diocèse de Sabine. — 4 février.

LAURENT (saint), archevêque de Cantorbéry en Angleterre, était le compagnon de saint Augustin dans sa mission d'Angleterre, et il seconda ses travaux apostoliques avec un zèle qui le fit juger digne d'être son successeur sur le siége de Cantorbéry. Il mit tout en œuvre pour amener au christianisme Eadbaud, fils et successeur de saint Ethelbert, roi de Kent, qui était très-attaché aux superstitions du paganisme et qui avait même épousé la veuve de son propre père; mais il eut la douleur de voir tous ses efforts rester sans succès. Désespérant donc de la conversion d'un prince qui joignait l'in-

ceste à l'idolâtrie, il était sur le point de passer en France, lorsque saint Pierre lui apparut en songe, lui reprocha la lâcheté qui lui faisait abandonner un troupeau racheté du sang de Jésus-Christ, et le fouetta si rudement, qu'il en eut le corps tout couvert de meurtrissures. Le roi, qui vit de ses propres yeux les coups que saint Laurent avait reçus, en fut si vivement frappé, qu'il embrassa la religion chrétienne et s'appliqua à la faire embrasser par ses sujets. Le saint archevêque ne survécut pas longtemps à ce changement, qu'il avait tant désiré, et mourut en 619, après onze ans d'épiscopat. — 2 février.

LAURENT DE FRAZANONE (saint), religieux de l'ordre de Saint-Basile, florissait dans le VIIIe siècle, et il est honoré en Sicile le 30 décembre.

LAURENT (saint), archevêque de Dublin, était fils de Maurice Tuathaile, l'un des plus illustres seigneurs de la province de Leinster, qui profita de la naissance de Laurent pour se réconcilier avec Donald, comte de Kildare, en le prenant pour parrain de son fils. Laurent n'avait encore que dix ans lorsqu'il fut donné en ôtage à Dermith, roi de Méath; mais ce prince le traita avec tant d'inhumanité, que sa santé, dépérissant de jour en jour, fit bientôt craindre pour sa vie. Maurice, qui en fut informé, força Dermith à remettre son fils entre les mains de l'évêque de Glendenoch, et pendant deux ans, ce prélat l'instruisit dans la religion et le forma à la piété, puis, il le renvoya à son père. Celui-ci crut devoir aller avec son fils remercier l'évêque de ses bons soins, et lui dit qu'ayant quatre garçons, il voulait que l'un d'eux se consacrât à Dieu, mais que le sort déciderait du choix. Laurent, quoiqu'il n'eût alors que douze ans, comprit que la proposition de son père n'était pas dictée par la raison, et profitant de cette circonstance pour manifester ses sentiments, il dit qu'il était inutile d'avoir recours au sort; qu'il ne désirait rien tant que de prendre Dieu pour son héritage, et de se dévouer au service des autels. Alors Maurice, le prenant par la main, l'offrit au Seigneur et le mit sous la protection de saint Coemgen, fondateur du monastère de Glendenoch, et patron du diocèse de ce nom; ensuite il le confia de nouveau à l'évêque, qui continua à Laurent les leçons qu'il lui avait déjà données pendant deux ans. Mais cet évêque, qui était en même temps abbé de Glendenoch, étant mort, son disciple, qui n'avait que vingt-cinq ans, fut élu pour le remplacer dans sa double dignité d'abbé et d'évêque. Laurent accepta la place d'abbé, mais il ne voulut pas de l'épiscopat, motivant son refus sur ce que les canons exigeaient l'âge de trente ans pour être évêque. Il gouverna sa nombreuse communauté avec beaucoup de sagesse, et, pendant une famine, il devint comme un autre Joseph, le sauveur du pays, par ses immenses charités. Calomnié par des moines, qui ne pouvaient supporter le zèle avec lequel il reprenait leurs désordres, il n'opposa que le silence et la douceur à leurs fausses accusations, et ses ennemis ne purent se dispenser de rendre eux-mêmes hommage à son innocence. Grégoire, archevêque de Dublin, étant mort, on choisit Laurent pour lui succéder, et comme il avait alors trente ans, il ne put plus alléguer sa jeunesse pour combattre son élection. Dès qu'il eut été sacré par Gélase, archevêque d'Armagh, il s'appliqua à réformer son clergé et à pourvoir les églises de dignes ministres. En 1163, il décida les chanoines de sa cathédrale, qui étaient séculiers, à recevoir la règle des chanoines réguliers de l'abbaye d'Arrouaise, dans le diocèse d'Arras. Laurent prit lui-même l'habit de chanoine régulier, et il le portait toujours sous celui d'archevêque, observait le règlement de la communauté, autant que ses occupations pouvaient le lui permettre, mangeait au réfectoire, gardait le silence aux heures prescrites, et assistait à matines au milieu de la nuit. Ordinairement il restait à l'église jusqu'au jour, puis il allait prier pour les morts dans le cimetière. Il jeûnait tous les vendredis, au pain et à l'eau, quelquefois même il ne prenait ces jours-là aucune nourriture; il ne mangeait jamais de viande, portait toujours un rude cilice et prenait fréquemment la discipline. Outre les secours qu'il distribuait aux malheureux, il nourrissait chaque jour, dans son palais, trente pauvres et souvent plus. Il ne mettait pas un moindre empressement à distribuer à son troupeau les secours spirituels, et se montrait surtout très-exact à annoncer la parole de Dieu. Aussi occupé de sa propre sanctification que de celle des autres, il faisait souvent des retraites au monastère de Glendenoch, dont un de ses neveux était abbé; mais il logeait ordinairement dans une grotte voisine qui avait servi de demeure à saint Coëmgen. Voyant qu'un grand nombre de ses diocésains répondaient mal à ses soins, il les menaça des vengeances divines, et plusieurs revinrent à Dieu, lorsqu'ils se virent frappés par les calamités qu'il leur avait prédites. La ville de Dublin ayant été prise par les Anglais, en 1172, et livrée aux flammes, le saint archevêque pourvut au soulagement des malheureux et les exhortait à faire servir à leur salut les désastres qui étaient venus fondre sur eux. Les intérêts de son église l'ayant obligé à faire un voyage à la cour de Henri II, roi d'Angleterre, qui était devenu son souverain, par la conquête de l'Irlande, il alla le trouver à Cantorbéry et fut reçu avec la plus grande distinction. Ayant passé la nuit devant la châsse de saint Thomas de Cantorbéry pour lui recommander le succès des affaires qui l'amenaient en Angleterre, le lendemain, comme il montait à l'autel pour chanter la messe, un insensé, qui, dans sa folie, voulait faire de lui un martyr et un autre saint Thomas, lui déchargea sur la tête un coup si violent qu'il le renversa par terre. Le saint archevêque étant revenu à lui-même demanda de l'eau, et l'ayant bénite avec le signe de la croix il voulut qu'on s'en servît pour laver sa plaie; aussitôt le

sang s'arrêta, et Laurent dit la messe, comme si rien ne lui était arrivé. L'auteur, qui rapporte ce miracle dont il avait été témoin oculaire, ajoute qu'on remarqua, après la mort du saint, qu'il avait une fracture au crâne. Le roi voulait faire mettre à mort l'assassin; mais Laurent obtint sa grâce. D'Angleterre, le saint archevêque, accompagné de l'archevêque de Tuam et de neuf évêques, dont cinq irlandais et quatre anglais, se rendit à Rome pour assister au IIIe concile général de Latran, assemblé en 1179. Il exposa au pape l'état de l'Eglise d'Irlande, le suppliant de remédier aux désordres qui y régnaient et d'en maintenir les libertés. Alexandre III dressa les règlements qu'il désirait et le créa légat du saint-siége en Irlande, afin qu'il les fit exécuter sur les lieux. A son retour à Dublin, il trouva son diocèse désolé par une famine qui dura trois ans, et, pendant tout ce temps, il se fit une loi de nourrir tous les jours 50 étrangers et 300 pauvres, ce qui ne l'empêchait pas de pourvoir aux besoins d'un grand nombre d'autres malheureux. Les mères, qui n'avaient plus rien à donner à leurs enfants, les exposaient à la porte de son palais ou dans les lieux par où il devait passer; il les faisait recueillir, et souvent il en avait à sa charge jusqu'à trois cents à la fois. Il fit un second voyage en Angleterre pour réconcilier Déronog, un des rois d'Irlande, avec Henri II, qu'il avait offensé; mais Henri refusa tout accommodement et s'embarqua pour la Normandie. Saint Laurent, après avoir passé trois semaines dans le monastère d'Abington, suivit le roi en France, pour renouveler ses tentatives qui furent encore infructueuses. A la fin, cependant, il obtint ce qu'il demandait, et Henri le laissa même maître des conditions de la paix. Le saint archevêque, ayant été atteint de la fièvre, lorsqu'il s'en retournait, fut obligé de s'arrêter dans le monastère des chanoines réguliers de la ville d'Eu, et il dit en y entrant: *C'est ici le lieu de mon repos pour toujours: j'y demeurerai parce que je l'ai choisi.* Il se confessa à l'abbé qui lui administra l'extrême-onction et le saint viatique. Quelqu'un lui ayant parlé de faire son testament: Je remercie Dieu, répondit-il, de n'avoir pas un sou dont je puisse disposer. Il mourut le 14 novembre 1181, et fut enterré dans l'église de l'abbaye. Il fut canonisé en 1226 par Honorius III, qui dans la bulle de canonisation parle de 7 morts ressuscités par son intercession. La châsse qui renfermait son corps fut placée l'année suivante dans l'église de l'abbaye de Notre-Dame d'Eu, au-dessus du grand autel. On en a extrait quelques portions de ses reliques pour les donner à d'autres églises. La ville d'Eu en Normandie est remplie de monuments qui attestent sa vénération pour saint Laurent, son principal patron. — 14 novembre.

LAURENT DE SOLLAGO (le bienheureux), moine, est honoré le 17 décembre.

LAURENT JUSTINIEN (saint), patriarche de Venise, né dans cette ville en 1380, d'une des plus illustres familles de la république, fut élevé dans la piété par sa mère, qui était restée veuve avec plusieurs enfants en bas âge. Dès ses premières années il se fit remarquer par une raison précoce et des goûts sérieux. Lorsque sa vertueuse mère le réprimandait pour les fautes qui lui échappaient quelquefois, il répondait avec une docilité admirable qu'il tâcherait de mieux faire et que son désir était de devenir un saint. A l'âge de dix-neuf ans il eut une vision dans laquelle la sagesse éternelle lui apparut sous la forme d'une femme environnée d'une lumière éclatante: elle l'invitait à s'attacher à elle exclusivement et sans partage. Il se crut dès lors appelé à l'état religieux; mais avant de se décider, il consulta Dieu dans la prière. Il demanda aussi conseil à Marin Querini, son oncle, chanoine régulier de la congrégation de Saint-George d'Alga, qui l'engagea à essayer ses forces et à s'accoutumer peu à peu aux austérités de l'état qu'il se proposait d'embrasser. Laurent commença donc par coucher sur des morceaux de bois ou sur la terre nue: il macérait son corps avec tant de rigueur, que sa mère et ses amis, craignant qu'il ne ruinât sa santé, essayèrent de le détourner du projet de se faire religieux, et lui proposèrent un établissement honorable dans le monde. Pour échapper aux piéges d'une tendresse qui n'était pas selon Dieu, il s'enfuit secrètement de la maison paternelle et alla prendre l'habit de chanoine régulier dans le couvent habité par son oncle. Bientôt il surpassa tous les religieux par ses jeûnes et ses autres mortifications. Il se donnait de fréquentes disciplines, ne se chauffait jamais même dans les plus grands froids, et ne buvait jamais hors de ses repas, quelque grands que fût le besoin de se désaltérer. Si nous ne pouvons supporter la soif, disait-il, comment pourrons-nous supporter le feu du purgatoire? Pendant son noviciat il lui survint au cou un mal pour la guérison duquel il fallut employer le fer et le feu. — Lorsqu'on lui fit l'opération il disait aux assistants qui tremblaient: *Pourquoi craignez-vous? Pensez-vous que celui qui consola, qui délivra même les trois enfants jetés dans la fournaise, ne peut pas me donner la constance dont j'ai besoin?* Il subit l'opération sans laisser échapper aucun soupir, et dans la suite il montra le même courage lorsqu'on lui fit une incision douloureuse: *Coupez hardiment*, disait-il au chirurgien qui tremblait, *votre instrument n'approche pas des ongles de fer avec lesquels on déchira les martyrs.* Il arrivait toujours le premier aux exercices de la communauté, et il n'en sortait que le dernier. Après matines, il ne suivait point les frères qui allaient se reposer; mais il restait à l'église jusqu'à prime qui se disait au lever du soleil. Son humilité le portait à choisir toujours de préférence les plus bas emplois, et quand il allait quêter dans les rues, il cherchait toutes les occasions de s'attirer des humiliations. Se rendant un jour dans un lieu où l'on ne pouvait manquer de le tourner en

ridicule, il dit à son compagnon : *Allons hardiment quêter des mépris.* Lorsqu'il passait devant la maison de sa mère, il n'entrait pas et demandait l'aumône à la porte. Sa mère, qui n'entendait jamais sa voix sans être attendrie, avait beau recommander à ses domestiques de lui donner avec prodigalité, il ne voulait jamais recevoir que deux pains, et après avoir souhaité la paix à ceux qui l'avaient assisté, il se retirait comme s'il eût été un étranger. Il était déjà supérieur, lorsqu'ayant été accusé, un jour, en chapitre, d'avoir transgressé un point de la règle, il garda le silence, malgré la fausseté de l'accusation, et quittant sa place, il se mit à genoux, demanda pardon aux frères, et pria qu'on lui imposât une pénitence. L'accusateur en eut tant de confusion qu'il alla se jeter aux pieds du saint et se condamna hautement lui-même. Il n'y avait pas encore longtemps qu'il avait quitté le monde, lorsqu'un de ses amis, qui occupait un emploi distingué dans la république, étant revenu d'Orient, se rendit au monastère de Saint-Georges, persuadé qu'il réussirait à faire abandonner à Laurent la résolution qu'il avait prise. Il employa tour à tour les sollicitations les plus pressantes et les reproches les plus vifs. Le saint l'ayant écouté avec calme, lui parla d'une manière si touchante sur les vanités du monde, qu'il le décida à se faire religieux dans le même monastère. Saint Laurent étant devenu prêtre, fut élevé à la dignité de général de son ordre, et il le réforma à un tel point, qu'il en fut depuis regardé comme le second fondateur. Il gouvernait ses religieux avec une sagesse admirable, animait les tièdes, inspirait aux présomptueux une crainte salutaire et une douce confiance aux pusillanimes. Il admettait peu de sujets dans son ordre, éprouvait longtemps ceux qu'il jugeait dignes d'y entrer, et examinait scrupuleusement tous les postulants. Il célébrait la messe tous les jours, à moins qu'il n'en fût empêché par quelque maladie, et il portait à l'autel une telle ferveur qu'il y éprouva plus d'une fois des ravissements. Le pape Eugène IV, qui connaissait son éminente sainteté, le nomma évêque de Venise en 1433. Laurent fit tout ce qu'il put pour n'être pas obligé de quitter sa solitude, mais il fallut obéir. Ayant pris possession de son église, d'une manière si secrète que ses propres amis ne le surent que quand la cérémonie était déjà terminée, il passa la nuit suivante en prière devant un autel pour attirer sur lui les grâces du ciel : il passa de même la nuit qui précéda son sacre. Sa nouvelle dignité ne lui fit rien diminuer des austérités qu'il pratiquait dans le cloître : son ameublement respirait la pauvreté ; il mangeait dans de la vaisselle de terre, n'avait pour lit qu'une paillasse couverte de haillons, et qu'une mauvaise soutane pour vêtement. Il eut bientôt acquis un grand ascendant sur les cœurs ; ce qui lui facilita la réforme de plusieurs abus qui s'étaient glissés dans le clergé et parmi les laïques. S'étant élevé contre les théâtres dans un de ses mandements, quelques personnes censurèrent hautement cette sévérité qu'elles traitaient d'excessive ; on chercha même à soulever le peuple contre lui : aussi fut-il un jour insulté publiquement dans les rues et traité d'hypocrite ; mais il se montra aussi insensible à ces insultes qu'il l'était aux louanges et aux applaudissements. Dans la première visite qu'il fit de son diocèse, il réforma tous les abus qui s'étaient introduits relativement à la célébration de l'office divin, à l'administration des sacrements, et établit un si bel ordre dans sa cathédrale, qu'elle devint le modèle de la chrétienté. Il érigea dix nouvelles paroisses à Venise, fonda quinze monastères et un grand nombre d'églises. Son palais était tous les jours assiégé par une foule de personnes, dont les unes venaient chercher des secours temporels et les autres des avis ou des consolations. Ses aumônes étaient immenses ; mais il distribuait plutôt du pain et des habits que de l'argent, dont il est plus facile de faire un mauvais emploi. Il donnait à tous ceux qui se présentaient, et des dames pieuses portaient de sa part des secours aux pauvres honteux, ainsi qu'à ceux qui avaient fait des pertes considérables. Eugène IV, l'ayant mandé à Bologne où il se trouvait, le reçut avec de grandes marques de distinction et l'appela l'ornement de l'épiscopat. Nicolas V avait pour lui, les mêmes sentiments, et c'est en sa considération qu'il transféra au siége de Venise la dignité patriarcale qui était attachée à celui de Grado ; mais comme le sénat vénitien, toujours jaloux de sa liberté, formait des difficultés, dans la crainte que ses droits ou ses priviléges ne fussent lésés par l'introduction de cette nouvelle dignité, Laurent se rendit dans l'assemblée pendant qu'on agitait l'affaire, et déclara qu'il aimait mieux quitter une place pour laquelle il n'était pas propre et qu'il occupait depuis dix-huit ans, contre sa volonté, que d'aggraver par l'addition de ce nouveau titre le fardeau qu'il avait déjà tant de peine à porter. Son discours produisit une impression si profonde que le doge lui-même ne put retenir ses larmes. Il pria Laurent de ne pas donner sa démission et de se conformer au décret du pape dont l'exécution serait utile à l'Eglise et honorable à la république. Les sénateurs applaudirent à cette réponse du doge, et l'installation du nouveau patriarche se fit au grand contentement de toute la ville. Les prérogatives attachées à son patriarcat lui fournirent l'occasion de travailler avec plus de succès encore qu'auparavant à l'accroissement du règne de Jésus-Christ, et l'on vit d'une manière sensible ce que peut un saint dans une grande place. On rendait si universellement justice à sa vertu, à sa sagesse et à ses lumières, que l'on ne voulait plus examiner de nouveau à Rome les causes qu'il avait décidées, et que dans le cas d'appel, on y confirmait toujours les sentences qu'il avait portées. Dieu le favorisa du don de prophétie et du don des miracles. Un

saint ermite, qui vivait dans un désert de l'île de Corfou, assura qu'il avait appris, par révélation, que la république de Venise avait été sauvée, par les prières de saint Laurent, des grands dangers auxquels elle se trouvait alors exposée. Atteint d'une fièvre violente, à l'âge de soixante-quatorze ans, il dit à ses domestiques qui s'empressaient de lui préparer un lit : *Que voulez-vous faire, mon Seigneur est mort sur une croix, et saint Martin dit dans son agonie qu'un chrétien doit mourir sur la cendre et le cilice.* Il voulut absolument qu'on le couchât sur la paille, et tandis que ses amis pleuraient autour de lui, il s'écriait : *Voilà l'époux; allons au-devant de lui.* Quelqu'un lui parlant de la couronne qu'il allait recevoir : *La couronne est pour les soldats courageux*, répliqua-t-il, *et non pour des lâches tels que moi.* Pendant les deux jours qui précédèrent sa mort, les différents corps de la ville vinrent recevoir sa bénédiction : l'entrée de sa chambre fut ouverte aux pauvres comme aux riches, et il adressa à tous les instructions les plus touchantes. Voyant pleurer un de ses disciples bien-aimés, nommé Marcel, il le consola en lui disant : *Je vais vous précéder ; mais vous me suivrez bientôt, et nous serons réunis à Pâques prochain.* Quoique sa pauvreté fût telle qu'il ne lui restât rien dont il pût disposer, il fit cependant son testament ; mais ce fut seulement pour exhorter tous les hommes à la vertu, et pour ordonner qu'on l'enterrât comme un simple religieux dans le couvent de Saint-Georges. Il mourut le 8 janvier 1455, à l'âge de soixante-quinze ans, après vingt-deux ans d'épiscopat ; mais il ne fut enterré que le 17 mars, à cause de la contestation qui s'éleva au sujet de sa sépulture, le sénat n'ayant pas voulu qu'on se conformât, sur ce point, à ce qu'il avait ordonné par son testament. Béatifié en 1524, par Clément VII, il fut canonisé, en 1690, par Alexandre VIII. Le célèbre Cave, quoique protestant, dit de lui, dans son histoire littéraire, qu'il fut admirable par sa piété sincère envers Dieu, par l'ardeur de son zèle et par son extraordinaire charité envers les pauvres. Saint Laurent Justinien a laissé des *Sermons*, des *Lettres* et des *Traités de piété* dans lesquels il parle le langage le plus propre à inspirer l'amour de Dieu et le zèle pour l'acquisition de toutes les vertus. — 5 septembre.

LAURENT DE BRINDES (le bienheureux,) général des Capucins, né dans cette ville le 22 juillet 1559, d'une famille distinguée, reçut au baptême le nom de Jules-César, et fut élevé très-chrétiennement. Comme il manifestait dès son jeune âge le désir d'embrasser la vie religieuse, Guillaume de Rossi, son père, le revêtit lui-même de l'habit de saint François et le conduisit au monastère de Saint-Paul. C'était alors l'usage à Brindes et dans plusieurs autres villes d'Italie, que les enfants prononçassent dans les églises des discours édifiants auxquels assistait un assez grand nombre de fidèles. Jules de Rossi s'en acquittait avec tant de modestie, de gravité et de force, qu'il excitait l'admiration générale. Plusieurs pécheurs furent convertis par ses discours; mais c'était surtout sur les enfants de son âge qu'il opérait des effets si salutaires, que les parents avouaient avec reconnaissance qu'ils lui étaient redevables des changements merveilleux qu'ils remarquaient en leurs enfants. Après la mort de son père, il fut obligé de quitter Brindes pour se rendre à Venise chez un de ses oncles, prêtre séculier d'une grande piété et d'un grand savoir, qui était à la tête des jeunes gens qui fréquentaient le collége de Saint-Marc, et qui voulut bien se charger de continuer son éducation. Comme ces étudiants portaient la soutanelle, Jules déposa l'habit de Saint-François pour adopter ce costume, mais l'idée qu'on avait déjà de sa sainteté était telle que quelques-uns de ses parents gardèrent son habit conventuel comme une relique précieuse. Venise connut bientôt le trésor qu'elle possédait dans la personne de ce saint jeune homme, et attribua à ses prières la cessation d'une tempête furieuse qui s'était élevée sur l'Adriatique et qui pouvait occasionner les plus grands désastres. Il n'avait que seize ans lorsqu'il résolut d'embrasser l'institut des Capucins qui venait d'être réformé, et il alla faire son noviciat à Vérone; lorsqu'il fit profession, il prit le nom de Laurent, sous lequel il fut connu depuis. Il alla ensuite continuer ses études à Padoue et se rendit familières les langues latine, grecque et hébraïque, au point qu'il pouvait lire facilement les livres saints dans la langue originale: il faisait toujours cette lecture à genoux et découvert, comme si Dieu lui-même lui eût adressé directement la parole. Il fut chargé de prêcher, n'étant encore que diacre, et ses prédications produisirent d'heureux fruits, principalement parmi les jeunes gens qui fréquentaient les écoles de cette université, qui était alors la plus célèbre de l'Europe pour le droit civil et la médecine. L'éloquence onctueuse de Laurent et l'air de sainteté qu'on admirait en lui lui attiraient une multitude d'auditeurs : les conversions s'opéraient en grand nombre, et au bout d'une année, cette jeunesse n'était plus reconnaissable. Il aurait voulu, à l'exemple de saint François d'Assise, ne jamais être élevé à la prêtrise, mais il fallut obéir à ses supérieurs. Clément VIII, informé de sa vertu et de ses succès dans la chaire, le fit venir à Rome pour travailler à la conversion des Juifs, œuvre dont ce grand pape s'occupait avec zèle depuis longtemps. La première démarche du Père Laurent fut de chercher à se concilier l'affection de ceux qu'il devait évangéliser. Dans ses entretiens, il leur montrait les plus grands égards et s'efforçait de leur persuader qu'il n'était guidé que par le désir de leur salut. Lorsqu'il montait en chaire, il portait avec lui une bible hébraïque, d'où il tirait les textes qu'il traduisait ensuite en hébreu rabbinique et en italien. Il invitait ensuite les rabbins à examiner et à vérifier l'exactitude des citations et des traductions, ainsi que la justesse des conséquences qu'il

tirait de ces passages. Ses instructions, entremêlées de petits épisodes qui récréaient l'esprit et soutenaient l'attention, se terminaient d'ordinaire par une exhortation vive et affectueuse, et elles produisirent beaucoup de conversions. Laurent prêcha devant le pape lui-même qui en fut extrêmement édifié, puis à Mantoue, à Padoue, à Vérone et à Venise. Ses talents ne se bornaient pas à la prédication, et il fut chargé d'enseigner la théologie dans un des couvents de son ordre. Il le fit sur un plan qui devint bientôt général, et plusieurs de ses élèves devinrent dans la suite des personnages célèbres par leur science et leur piété. Devenu gardien de plusieurs maisons provinciales de Toscane et des Etats de Venise, il fut député au chapitre qui se tint à Rome en 1596, et il y fut nommé définiteur général, quoiqu'il n'eût encore que trente-neuf ans. Le pape le chargea de l'établissement des Capucins dans l'Allemagne et la Bohême. Etant parti pour Vienne avec onze prêtres de son ordre et deux frères lais, il y fut accueilli avec une grande distinction par l'archiduc Mathias, frère de l'empereur Rodolphe II, et il y fonda avec beaucoup de solennité le premier couvent que l'ordre eût en Allemagne. S'étant ensuite rendu à Prague avec six de ses compagnons pour y fonder un établissement semblable, l'archevêque de cette ville le reçut avec transport, et l'empereur, qui habitait un château dans le voisinage, lui donna de grandes marques d'estime et de bienveillance; mais les choses changèrent bientôt de face. Une partie de la noblesse et de la bourgeoisie, à la tête de laquelle se trouvait le célèbre astronome Tycho-Brahé, qui, quoiprotestant, jouissait de toute la confiance de Rodolphe, s'opposa à l'admission des Capucins. Le Père Laurent finit enfin par triompher de ces obstacles, et l'empereur, revenu à de meilleurs sentiments, fonda le couvent de Prague, ainsi que celui de Gratz en Styrie, et un autre à Vienne. L'empereur, témoin de la prudence et de l'habileté du Père Laurent dans cette affaire délicate, le chargea de se rendre auprès des princes d'Allemagne, tant catholiques que protestants, afin de les déterminer à réunir leurs troupes à celles de l'empire, pour marcher contre Mahomet III, qui menaçait d'envahir la Hongrie. La négociation du saint religieux réussit complétement; tous les secours demandés arrivèrent, et l'archiduc Mathias fut nommé généralissisme de l'armée chrétienne. Le pape, à la demande de ce prince, ordonna au Père Laurent de se rendre à l'armée afin de contribuer au succès de la campagne par ses conseils et par ses prières. Aussitôt qu'il fut arrivé, on rangea les troupes en bataille, et la croix à la main, il les harangua, leur promit une victoire certaine et les prépara au combat par la prière et la pénitence. Quand on fut sur le point d'en venir aux mains, comme l'armée turque était forte de quatre-vingt mille hommes, et que celle des chrétiens n'en comptait que dix-huit mille, quelques chefs étaient d'avis de ne pas engager la bataille et de se retirer dans l'intérieur du pays. L'archiduc fit venir au conseil Laurent, qui opina pour l'attaque, garantissant la victoire. Son opinion ayant prévalu, il monta à cheval et se mit sur la première ligne, revêtu de son habit religieux. Alors élevant un crucifix qu'il tenait à la main, il harangua les soldats et leur inspira une telle ardeur qu'ils prévinrent l'attaque des Turcs et fondirent sur eux avec une ardeur incroyable. Dans cette mêlée terrible, le Père Laurent fut un moment entouré par les infidèles; mais les colonels Rosbourg et Altain, étant venus le dégager, le conjurèrent de se retirer, en lui disant que ce n'était pas là sa place : *Vous vous trompez*, leur dit-il à haute voix : *c'est ici que je dois être. Avançons, avançons, et la victoire est à nous.* Les chrétiens avancent en effet, et l'ennemi, frappé de terreur, s'enfuit dans toutes les directions. Cette victoire, remportée le 11 octobre 1611, fut suivie d'une autre que les chrétiens remportèrent trois jours après; et les Turcs, qui avaient perdu trente mille hommes, repassèrent le Danube. Le bienheureux Laurent avait inspiré aux généraux et aux soldats une telle admiration, que le duc de Mercœur, qui commandait sous l'archiduc, déclarait hautement que ce saint religieux avait plus fait, lui seul, dans cette guerre que toutes les troupes ensemble, et qu'après Dieu et la sainte Vierge c'était à lui qu'il fallait attribuer le succès qu'on venait d'obtenir sur les Turcs. Lors de la cérémonie de sa béatification, cet événement mémorable fut représenté dans un tableau placé au-dessus de la principale porte du Vatican, et au bas duquel on lisait en lettres d'or cette inscription : *L'Autriche se trouvant dans la plus grande détresse, le bienheureux Laurent de Brindes, la croix à la main, épouvante et met en fuite les ennemis du nom chrétien.* La campagne ainsi terminée, l'humble capucin reprit à pied le chemin de l'Italie, gardant le plus strict incognito, pour éviter les honneurs qu'on n'aurait pas manqué de lui rendre, sur sa route, s'il eût été reconnu; mais à peine était-il arrivé à Rome que le chapitre de l'ordre, réuni pour l'élection d'un général, lui déféra unanimement cette dignité. Il n'était pas encore remis de ses fatigues qu'il entreprit la visite de tous les couvents de sa dépendance, et qu'il parcourut le Milanais, la Flandre, l'Espagne, la France et l'Allemagne, recommandant partout aux religieux l'obéissance et l'humilité, deux vertus dont sa conduite offrait un modèle parfait. Dans le cours de ces visites, ayant trouvé un couvent bâti avec luxe, tandis que l'église était assez pauvre, il en témoigna son mécontentement et prédit que dans peu ce couvent tomberait en ruines; et comme les religieux effrayés voulaient se retirer ailleurs, il les rassura en leur disant que, quoique le couvent dût s'écrouler, aucun d'eux ne serait blessé. Quelque temps après, un jour que les religieux se trouvaient à une procession générale, la maison fut renversée jusqu'aux fondements; l'église seule n'eut aucun mal. Lorsque le

temps de son généralat fut expiré, le bienheureux Laurent revint à Rome, espérant finir ses jours dans quelque couvent obscur; mais le pape, l'empereur et les princes catholiques d'Allemagne l'envoyèrent auprès de Philippe III, roi d'Espagne, pour gagner ce prince à la confédération, dite la ligue catholique, qui avait été formée en Allemagne pour contrebalancer l'union protestante, en faveur de laquelle s'était déclaré Henri IV, roi de France. Philippe III reçut le bienheureux de la manière la plus honorable et accepta les propositions qu'il était chargé de lui faire. Il profita de son séjour en Espagne pour fonder des couvents en Castille. Sur ces entrefaites le pape le nomma nonce apostolique et ambassadeur extraordinaire de la cour de Rome auprès du duc de Bavière. Dans ce poste éminent il sut mériter la confiance des princes et la reconnaissance des peuples de l'Allemagne. Lorsqu'il eut rempli les intentions du pape à la satisfaction générale, il reprit ses travaux de missionnaire; mais il fut encore obligé de les interrompre pour négocier un accommodement entre le roi d'Espagne et le duc de Savoie. Paul V, voyant que tous les moyens qu'on avait employés jusque-là pour réconcilier ces deux princes n'avaient abouti à rien, jeta les yeux sur le P. Laurent, et un simple religieux termina, en quelques semaines, une affaire que les plus grands diplomates de l'Europe n'avaient pu conduire à sa fin. Ces voyages et ces négociations n'ôtèrent rien au bienheureux de son recueillement et ne lui firent jamais négliger aucun des exercices de piété prescrits par la règle, et les honneurs dont il était comblé ne portèrent jamais la moindre atteinte à sa modestie. Il ne passa jamais un jour sans offrir le saint sacrifice de la messe, et il s'acquittait de cette auguste fonction avec la plus édifiante ferveur. Après l'office de matines, qui, chez les Capucins, se dit à minuit, il ne se recouchait pas, mais il passait le reste de la nuit en prières. Il avait aussi une tendre dévotion envers la sainte Vierge, et il obtint des papes Clément VIII et Paul V la permission de dire la messe votive en son honneur tous les jours, excepté les grandes solennités. C'est par un effet de la même dévotion qu'il jeûnait tous les samedis et les veilles des fêtes de Marie. Il souffrait beaucoup de la goutte, mais il supportait ses douleurs avec une patience héroïque, et c'est un fait constant qu'il n'éprouva jamais aucun accès tout le temps qu'il était à l'autel pour célébrer les saints mystères. Lorsqu'il retournait à Rome pour la dernière fois, il eut une révélation de sa mort prochaine, et il voulut se retirer à Brindes, sa ville natale, pour y finir ses jours; mais Dieu en avait disposé autrement. Un ordre du pape le fit partir pour Naples, et de là pour l'Espagne, afin d'obtenir la révocation des pouvoirs du duc d'Ossone, vice-roi de Naples, dont l'administration tyrannique excitait un mécontentement universel. Le roi lui fit l'accueil le plus distingué et révoqua le vice-roi. Le bienheureux Laurent ne devait pas voir la fin de cette affaire. Attaqué de la dyssenterie, au château de Belem, près de Lisbonne, il annonça que sa fin approchait. Le roi, les princes, la noblesse, toutes les classes, s'informaient avec intérêt des progrès de sa maladie, et la crainte de le perdre causait une affliction générale. La veille de sa mort, il fit venir les deux religieux qui l'avaient accompagné, et les chargea d'aller, après qu'il aurait quitté ce monde, se prosterner aux pieds du général des Capucins pour demander, en son nom, pardon de toutes les fautes qu'il avait commises et pour le recommander à ses prières. Il mourut à l'âge de soixante ans, le 22 juillet 1619, en prononçant le saint nom de Jésus. Lorsque le duc de Bavière apprit cette nouvelle, il s'écria: *J'ai perdu l'homme le plus capable de me donner de bons conseils, le plus sage directeur et l'ami le plus vrai que j'aie jamais eu.* La réputation de sainteté dont le P. Laurent avait joui pendant sa vie lui avait concilié la vénération publique à un si haut point, que quand on savait qu'il devait arriver dans quelque lieu, on allait en foule à sa rencontre, et l'on se prosternait devant lui pour recevoir sa bénédiction. Un jour qu'il était allé faire sa visite au cardinal Borromée, frère et successeur de saint Charles sur le siége de Milan, ce prélat se jeta lui-même à ses pieds, avec une foule de peuple, et lui demanda avec instance de bénir le pasteur et le troupeau. Aussitôt après sa mort, on s'adressa au saint-siége pour obtenir sa canonisation, et, dès l'année 1624, Urbain VIII ordonna d'y travailler; mais l'affaire fut interrompue pendant longtemps, et le décret de béatification ne fut publié qu'en 1783, par Pie VI. Le bienheureux Laurent a laissé quelques ouvrages manuscrits: ce sont des *Sermons*, des *Dissertations contre Luther* et une *Explication de la Genèse*. Il est à regretter qu'on n'ait pas mis au jour ces ouvrages, du mérite desquels on ne peut douter, quand on considère que leur auteur fut non-seulement un grand saint, mais encore un grand homme. Il eut la confiance des papes et des rois, qui le consultaient avec une respectueuse déférence et auxquels il rendit les services les plus signalés. Il fut le père et le protecteur des peuples, le défenseur de la foi en Allemagne, et le sauveur de la chrétienté. — 7 juillet.

LAURENTIN (saint), *Laurentinus*, martyr en Afrique et oncle de saint Célerin, loué dans une lettre de saint Cyprien, ainsi que ses compagnons; il souffrit sous Dèce, l'an 250. — 3 février.

LAURENTIN (saint), enfant et martyr à Arezzo en Toscane, avec saint Pergentin, son frère, souffrit pendant la persécution de Dèce, sous le président Tiburce, qui le fit décapiter après de cruelles tortures. — 3 juin.

LAURIEN (saint), *Laureanus*, évêque de Séville, en Espagne, et martyr, fut mis à mort par des Goths, sous le roi Totila, vers le milieu du VIe siècle. Son chef est à Séville, mais son corps se gardait à Bourges, et l'on croit qu'il souffrit près de cette ville, où il est honoré le 4 juillet.

LAURIENNE (sainte), *Lauriana*, vierge et martyre avec sainte Agrippine, dont on fait mémoire à Corbie le 24 mai.

LAUTE (sainte), *Lauta*, martyre avec un grand nombre d'autres, est honorée le 1er juin.

LAUTEIN (saint), *Lautenus*, abbé, florissait dans le VIe siècle, et quitta le monde, dans sa jeunesse, pour se faire religieux dans un monastère d'Autun. Il fonda ensuite le monastère de Moisnai, celui de la Celle-Lautein et plusieurs autres, tous situés dans le royaume de Bourgogne et sur lesquels il exerçait l'autorité de supérieur, quoiqu'ils eussent chacun son abbé. — 25 septembre et 1er novembre.

LAUZON (le bienheureux), *Lauzo*, prieur de Saint-Pancrace de Lèves, monastère de l'ordre de Cluny, est honoré en Angleterre le 1er avril.

LAVIER (saint), *Laberius*, est honoré comme martyr près de Saponare, dans le royaume de Naples : il est patron d'une église près de Cirenza. — 27 novembre.

LAZARE (saint), *Lazarus*, disciple et ami du Sauveur, était frère de Marthe et de Marie, et demeurait avec elles à Béthanie, petite ville séparée de Jérusalem par la montagne des Oliviers. Jésus-Christ honora plusieurs fois de sa présence cette sainte famille qui tenait un rang distingué dans le pays. Lazare étant tombé malade, ses sœurs firent savoir au Sauveur que celui qu'il aimait était malade. Jésus fit part de cette nouvelle à ses disciples; ensuite il leur annonça sa mort et la résolution où il était d'aller lui rendre la vie. Comme il était déjà près de Béthanie, Marthe, instruite de son approche, courut à sa rencontre et lui dit : Seigneur, si vous eussiez été ici, mon frère ne serait pas mort. Jésus la consola en lui faisant espérer qu'il ressusciterait. Marie imita la démarche de sa sœur et adressa le même langage à Jésus. S'étant fait conduire au tombeau, il commanda qu'on ôtât la pierre qui en fermait l'entrée. Marthe lui représenta que le corps était là depuis quatre jours, et qu'il devait sentir mauvais. *Ne vous ai-je pas dit*, répliqua Jésus, *que si vous croyez, vous verrez la gloire de Dieu?* Ayant ensuite adressé une prière à son Père, il s'écria : *Lazare, sortez;* et aussitôt Lazare se leva, les pieds et les mains liés avec des bandes et la tête enveloppée d'un suaire. Jésus le fit délier et lui ordonna de marcher : ce miracle opéra la conversion d'un grand nombre de Juifs qui en furent les témoins; mais les princes des prêtres et les pharisiens, après avoir tenu conseil, résolurent de faire mourir non-seulement le Sauveur, mais même Lazare, afin que la présence de ce dernier ne rappelât plus le prodige opéré en sa personne. Quelque temps après, Jésus étant revenu à Béthanie, Lazare lui donna un grand souper, et il était lui-même du nombre des convives. L'Evangile ne dit pas ce que devinrent ensuite Lazare et ses sœurs. Les Grecs disent qu'il mourut dans l'île de Chypre, où il était évêque, et que ses reliques furent transportées à Constantinople sous l'empereur Léon le Sage, qui fit bâtir en son honneur une superbe basilique, et ils font la fête de cette translation le 17 octobre. Il paraît que ce n'est que plus tard que s'établit en Provence la tradition qui fait Lazare évêque de Marseille, où il aurait abordé avec Marthe et Marie, après l'Ascension du Sauveur, et où il aurait fondé une église. Marseille, qui le regarde comme son premier évêque se glorifie de posséder son chef, et l'église dédiée sous son invocation, à Autun, prétend avoir le reste de ses reliques. Si les prétentions des Grecs paraissent appuyées sur d'anciens martyrologes d'Occident, celle des Marseillais est appuyée sur le Martyrologe romain et sur d'antiques monuments récemment explorés. — 29 juillet.

LAZARE (saint), martyr en Perse avec saint Zanitas et sept autres, souffrit l'an 328, pendant la première persécution du roi Sapor II. — 27 mars.

LAZARE (saint), diacre de Trieste, est honoré à Vérone le 1er avril.

LAZARE (saint), évêque de Milan, succéda à saint Glycère en 432, et mourut en 449. On lui attribue l'institution des prières publiques et des processions connues sous le nom de *grandes litanies*, que saint Mamert, évêque de Vienne, établit aussi dans son diocèse pendant le cours du même siècle, et qui sont connues sous le nom de Rogations. Saint Ennode de Pavie a composé un poëme en son honneur. — 11 février et 14 mars.

LAZARE (saint), solitaire à Malsésine près de Vérone, florissait dans le IXe siècle, et il fut le disciple de saint Bénigne. Les Italiens le nomment *san Caro* et l'honorent le 26 juillet.

LAZARE (saint), peintre et moine à Constantinople, né vers le commencement du IXe siècle, aux environs du mont Caucase, entra dans un monastère de Constantinople. Comme à cette époque les iconoclastes, soutenus par la puissance des empereurs grecs, faisaient aux saintes images une guerre cruelle, les moines, retirés dans le fond de leurs cloîtres, s'adonnaient à l'art de la peinture pour réparer, autant qu'il était en eux, les ravages causés par ces fanatiques sectaires, et saint Lazare s'acquit par ses tableaux une réputation qui s'étendit hors de son monastère, ce qui lui attira de cruelles persécutions. Théophile, fils et successeur de Michel le Bègue, étant monté sur le trône en 829, porta, dès les commencements de son règne, un édit qui ordonnait à tous les peintres de détruire, sous peine de la vie, tous ceux de leurs tableaux qui avaient pour sujets quelques traits de la vie de Jésus-Christ, de l'histoire sainte ou toute autre matière pieuse. Lazare n'ayant pas voulu obéir à cette loi impie, fut mis en prison et condamné à subir plusieurs mauvais traitements. On finit cependant par le renvoyer dans son monastère; mais comme il continuait de s'appliquer à peindre des sujets religieux, il fut de nouveau traîné en prison, et on lui perça les mains avec un fer rougi au feu, afin de le mettre dans l'impossibilité d'exer-

cer désormais son talent. Lazare s'évanouit pendant qu'on lui infligeait ce cruel supplice ; mais l'impératrice Théodora, touchée de compassion, ayant obtenu son élargissement, le fit cacher dans l'église de Saint-Jean-Baptiste, et quand il en sortit, ses plaies étaient guéries. On assure qu'en reconnaissance de ce miracle, il fit un *saint Jean-Baptiste* que l'on regarda comme son chef-d'œuvre. Michel III ayant succédé, en 842, à son père Théophile, s'empressa, d'après les conseils de Théodora, sa mère, de révoquer toutes les ordonnances contre les images. Les prisons s'ouvrirent, les exilés furent rappelés, les peintres purent exercer librement leur profession, et Lazare exécuta une image de Jésus-Christ qui fut exposée sur une colonne d'airain à la vénération des fidèles ; ce fut par cet ouvrage qu'il termina sa carrière d'artiste, et il ne s'occupa plus, le reste de sa vie, que de prières et de pieuses méditations. L'empereur Michel l'envoya à Rome, vers l'an 856, pour porter au pape des présents magnifiques ; on croit même qu'il fit encore un second voyage à Rome et qu'il mourut en chemin vers l'an 860. Quoi qu'il en soit, son corps fut déposé dans l'église de Saint-Evandre à Constantinople. — 23 février.

LÉANDRE (saint), *Leander*, martyr à Smyrne avec saint Servilien et un autre, est honoré chez les Grecs le 27 février.

LÉANDRE (saint), martyr à Trèves avec saint Maxence et plusieurs autres, souffrit sous le président Rictio-Vare, pendant la persécution de Dioclétien.—12 décembre.

LÉANDRE (saint), évêque de Séville, né au commencement du VIe siècle, à Carthagène dont son père était gouverneur, était frère de saint Isidore, qui lui succéda sur le siége de Séville, de saint Fulgence, évêque d'Ecija, et de sainte Florentine, qui est honorée comme vierge. Il entra fort jeune dans un monastère où il se distingua par son application à l'étude, par sa régularité et par sa ferveur. Son mérite et ses vertus le firent élever sur le siége de Séville. Devenu évêque, il ne relâcha rien de ses austérités et continua le genre de vie qu'il avait mené dans la solitude. L'Espagne était alors sous la domination des Visigoths, peuple arien, qui avait infecté le pays de ses erreurs. Saint Léandre s'appliqua à rétablir la vraie foi, et ses efforts furent couronnés d'un tel succès, que bientôt l'arianisme ne compta presque plus aucun partisan. Lévigilde, roi des Visigoths, furieux du discrédit dans lequel était tombée sa secte, et de la conversion d'Herménigilde, son fils aîné, exila le saint évêque, et fit mourir, l'année suivante, Herménigilde que l'Eglise honore comme martyr. Ce prince barbare ne tarda pas cependant à éprouver des remords, et c'est pour les calmer qu'il rappela saint Léandre. En 586, lorsqu'il se sentit près de sa fin, il l'envoya chercher, et le chargea d'élever dans la religion catholique Récarède, son second fils et son héritier. La conversion de Récarède entraîna celle du reste des Visigoths, et les Suèves, à leur exemple, rentrèrent aussi dans le sein de l'unité. Le pape saint Grégoire le Grand félicita saint Léandre de cet heureux résultat, qui était dû en grande partie à son zèle. Après le rétablissement de la foi, il s'occupa de la réforme des abus, et il convoqua, en 590, un concile dans sa ville épiscopale, où il fit les règlements les plus sages sur la discipline. En 597, il assista au IIIe concile de Tolède, où l'on fit vingt-trois canons pour arrêter le cours des maux occasionnés par l'arianisme. Il réforma aussi la liturgie d'Espagne et introduisit l'usage de chanter à la messe le symbole de Nicée. Sur la fin de sa vie, il fut affligé de diverses infirmités, surtout de la goutte ; mais son frère, saint Isidore, qui lui succéda, portait déjà une partie du fardeau épiscopal et le secondait avec zèle. Saint Léandre mourut le 27 février de l'an 600 ou 601, et non en 596, comme l'ont avancé quelques hagiographes, puisque le concile de Tolède, auquel il présida, ne se tint qu'en 597, et que d'ailleurs saint Isidore lui écrivit une lettre en 598. Saint Léandre a laissé un Traité adressé à sa sœur, sainte Florentine, sur la prière et sur les autres devoirs de la vie religieuse, et un Discours sur la conversion des Goths ariens. Saint Grégoire le Grand lui dédia ses *Morales sur Job*, lui donnant par là un témoignage de la sainte amitié qu'ils avaient contractée à Constantinople, lorsque le premier s'y trouvait en qualité d'apocrisiaire du pape Pélage II auprès de l'empereur Tibère, et le second en qualité d'ambassadeur de saint Herménigilde auprès de l'empereur Maurice.—27 février.

LEBWIN ou LIVIN (saint), *Livinus*, missionnaire dans les Pays-Bas, était Anglo-Saxon d'origine. Il montra de bonne heure un grand attrait pour la prière, la mortification et les œuvres de miséricorde. Ayant été ordonné prêtre, il passa dans la basse Allemagne pour seconder les travaux de plusieurs missionnaires qui y prêchaient la foi, et se joignit à saint Grégoire disciple de saint Boniface et administrateur du diocèse d'Utrecht. Chargé par saint Grégoire d'évangéliser le pays d'Over-Yssel, il y convertit un grand nombre d'idolâtres, et, vers l'an 772, bâtit une chapelle à Hiulpe ou Wulpe, près de Deventer. Il eut beaucoup à souffrir des Saxons qui habitaient dans le voisinage. Un jour qu'ils tenaient leur assemblée annuelle à Marklo sur le Weser, Lebwin alla les trouver, revêtu de ses habits sacerdotaux, tenant une croix d'une main et le livre des Evangiles de l'autre. Comme ces idolâtres se disposaient à offrir des sacrifices il s'écria : *Ecoutez-moi tous, ou plutôt écoutez le Dieu qui vous parle par ma bouche. Sachez qu'il est le Seigneur, le Maître du ciel, de la terre et de tout ce qui existe. Je suis son ambassadeur : je viens vous le faire connaître, et si vous refusez de m'écouter, vous périrez bientôt par les armes d'un prince que le même Dieu suscitera contre vous dans sa colère.* Ce discours fait entrer en fureur les Saxons qui se disposent à lui ôter la vie ; mais le saint, protégé du

ciel, parvient à s'échapper sain et sauf. Un des principaux de l'assemblée leur représenta ensuite qu'ayant reçu avec humanité les ambassadeurs des hommes, ils devaient au moins traiter de la même manière un ambassadeur de Dieu, et que les violences qu'on avait voulu exercer contre lui ne manqueraient pas d'attirer des malheurs sur la nation. Ces représentations calmèrent les esprits, et l'assemblée décida qu'il serait permis au missionnaire de prêcher partout où il voudrait. Mais les Saxons, ayant été ensuite attaqués par Charlemagne, se vengèrent de leurs défaites sur les chrétiens, en brûlant l'église que saint Lebwin avait fait construire; mais quand ils se furent retirés, il en fit bâtir une autre à Deventer, dans laquelle il fut enterré. Sa mort arriva sur la fin du VIIIe siècle, et son tombeau devint célèbre par les miracles qui s'y opérèrent. Saint Lebwin, à qui le Martyrologe romain donne le titre d'évêque, est patron de Deventer, et Bertulfe, vingtième évêque d'Utrecht, y bâtit en son honneur une église collégiale, vers le milieu du XIe siècle.—12 novembre.

LÉE (saint), *Leo*, florissait dans le VIIe siècle à Montfeltre dans le duché d'Urbin : son corps est honoré à Vigovence, dans le Ferrarais, le 14 février.

LÉE (sainte), *Lea* ou *Læta*, veuve, était une dame romaine d'un rang distingué, qui, après la mort de son mari, embrassa les austérités de la pénitence. Elle portait toujours le cilice, consacrait la plus grande partie des nuits à la prière, et s'exerçait sans cesse à la pratique des vertus, surtout de l'humilité, dont elle fut un parfait modèle. Elle mourut en 384. Saint Jérôme, dans une lettre à sainte Marcelle, fait le plus bel éloge de sainte Lée, qui règne, dit-il, avec Jésus-Christ et qui s'enivre dans le torrent de délices que Dieu promet à ses élus. — 22 mars.

LÉGER (saint), prêtre dans le Perthois, florissait sur la fin du VIe siècle. Ayant été chargé, par l'évêque de Châlons-sur-Saône, du gouvernement de l'église de Perthe, il remplit avec beaucoup de zèle les fonctions pastorales. Il édifia ses paroissiens par ses vertus et surtout par ses austérités. Dieu le favorisa du don des miracles, et il délivra, par la vertu du signe de la croix, un homme possédé du démon : il guérit aussi par ses prières un infirme, qui était perclus de tous ses membres. Après sa mort, qui arriva dans un âge très-avancé, il fut enterré dans l'église de Notre-Dame de Perthe. Son corps fut levé de terre et placé derrière l'autel en 947, et l'an 1115 on le mit dans une nouvelle châsse.—24 avril.

LÉGER (saint), *Leodegarius*, évêque d'Autun et martyr, né vers l'an 616 d'une famille illustre, alla fort jeune à la cour de Clotaire II; il acheva ensuite son éducation chez Didon, évêque de Poitiers, son oncle maternel, qui, frappé de son mérite extraordinaire, le fit diacre, quoiqu'il n'eût encore que vingt ans : quelque temps après, il le nomma son archidiacre et se déchargea sur lui d'une partie de l'administration de son diocèse. Le même évêque lui confia plus tard le gouvernement de l'abbaye de Saint-Maixent, et saint Léger exerça pendant six ans les fonctions d'abbé avec autant de zèle que de prudence. La réputation qu'il s'était acquise par sa sagesse, son éloquence et ses vertus, le fit appeler à la cour de Clotaire III, par sainte Bathilde, mère du jeune roi et régente du royaume, afin qu'il l'aidât de ses conseils. Nommé évêque d'Autun, en 659, par cette même princesse, il pacifia les troubles qui s'étaient élevés dans ce diocèse, privé de pasteur depuis deux ans, soulagea les pauvres, instruisit le clergé et le peuple, décora les églises, les enrichit de vases sacrés et d'ornements précieux, répara avec magnificence le baptistère de sa cathédrale, dans laquelle il fit transférer les reliques de saint Symphorien. Il fit aussi réparer les murs de sa ville épiscopale, où il assembla, en 670, un synode pour la réformation des mœurs ; il nous reste encore quelques-uns des règlements qu'on y fit, ceux surtout qui ont pour objet la discipline monastique. L'année précédente, la mort de Clotaire III l'ayant obligé d'aller à la cour, il se déclara, avec la plus grande partie de la noblesse, pour Childéric; mais Thierri, son frère, se fit aussi déclarer roi, aux instigations d'Ebroïn qu'il fit son maire du palais. Les cruautés de ce ministre ayant rendu odieux le parti de son maître, celui-ci fut déposé, et Ebroïn lui-même ne dut la vie qu'à l'intercession de saint Léger. Childéric, qui voulait d'abord punir ses crimes par le dernier supplice, se contenta de le reléguer dans le monastère de Luxeuil. Tant que ce prince suivit les conseils du saint évêque d'Autun, qui était devenu maire du palais, son règne fut heureux ; mais s'étant livré aux plaisirs et ayant poussé l'oubli du devoir jusqu'à épouser sa propre nièce, saint Léger, qui le reprenait secrètement de ses désordres, ne put se dispenser de blâmer hautement ce dernier scandale. Cette hardiesse déplut au roi, qui, ne voyant plus dans son ministre qu'un censeur importun, et animé d'ailleurs par Vulfoald, qui briguait le poste de Léger et qui l'obtint en effet, renvoya d'abord le saint évêque dans son diocèse et l'exila ensuite à Luxeuil. Arrivé dans ce monastère, il y retrouva Ebroïn, qui lui devait la vie et qui lui jura une amitié éternelle. Childéric ayant été assassiné, en 673, par Bodillon, saint Dagobert, fils de saint Sigebert, qui avait été exilé dans la Grande-Bretagne, fut proclamé roi, ce qui permit à saint Léger de retourner à Autun. Ebroïn profita aussi de cette révolution pour sortir du monastère de Luxeuil, et après avoir fait tuer par trahison Leudèse, maire du palais, pour prendre sa place, il fit reconnaître pour roi un prétendu fils de Clotaire III, qu'il nomma Clovis III, et l'un des premiers actes de son administration fut de faire marcher une armée contre la ville d'Autun, afin de se saisir de la personne de saint Léger. Celui-ci pouvait sortir secrètement de la ville

comme ses amis le lui conseillaient; mais comme il ne craignait pas la mort et qu'il sentait que sa présence était nécessaire à son troupeau, dans une circonstance aussi critique, il commença par distribuer aux pauvres tout ce dont il pouvait disposer, et après avoir fait son testament en faveur de son église, il ordonna un jeûne de trois jours et une procession générale, dans laquelle on porta la croix et les reliques des saints autour des murs d'Autun, et pendant laquelle saint Léger se prosterna à toutes les portes de la ville, priant le Seigneur, s'il l'appelait au martyre, d'épargner le troupeau qui lui était confié. Cette cérémonie achevée, il se rendit à la cathédrale où la foule le suivit, et il demanda publiquement pardon à tous ceux qu'il avait pu offenser par ses réprimandes ou par la sévérité de son zèle; mais on ne lui répondit que par des larmes et des sanglots. Bientôt la ville fut cernée par les troupes qu'envoyait Ebroïn, et qui étaient commandées par Vaimer, duc de Champagne, et comme les Autunois, après s'être défendus un jour entier, se proposaient de faire une vigoureuse résistance aux attaques des assiégeants, Léger profita du moment où les hostilités étaient suspendues pour envoyer un parlementaire à l'ennemi, et il lui fut répondu qu'Ebroïn avait donné l'ordre de s'emparer, à tout prix, de l'évêque d'Autun, mort ou vif. Léger, voyant que l'attaque recommençait, dit adieu à son troupeau, et après s'être fortifié par la réception du corps et du sang de Jésus Christ, il se fit ouvrir une des portes et se livra au duc qui lui fit crever les yeux. Léger, pendant qu'on lui faisait subir cet horrible traitement, ne poussa ni plainte ni soupir, et tant qu'il dura, il ne cessa de chanter des psaumes. Ebroïn, qui avait chargé Vaimer de la garde du saint évêque, lui avait donné l'ordre secret de le laisser mourir de faim, et l'on devait ensuite répandre le bruit qu'il s'était noyé par accident. Léger passa donc plusieurs jours sans aucune nourriture; mais Vaimer, touché de compassion pour ses souffrances et de respect pour sa sainteté, le fit porter dans sa propre maison et lui rendit tout l'argent qu'on avait enlevé dans les églises d'Autun; car le dévouement du saint évêque ne sauva pas sa ville épiscopale qui fut envahie et pillée. Tous ses amis, ses parents et ceux qui s'étaient déclarés en sa faveur, furent exilés et leurs biens confisqués. Léger, quoique manquant de tout, ne voulut pas se servir des sommes que lui remit le duc, mais il les fit passer à Autun pour être distribuées aux malheureux. Il fut ensuite conduit dans un monastère où le comte Guérin, son frère, s'était déjà réfugié. Ebroïn, enivré du triomphe de ses armes, marcha contre Thierri, qui venait de remonter sur le trône, et le força, après l'avoir défait en bataille rangée, à le reprendre pour son maire du palais; c'est alors qu'il fit disparaître de la scène son faux Clovis, dont il n'avait plus besoin et au nom duquel il avait commis tant d'attentats, non-seulement contre saint Léger, mais contre un grand nombre de personnages distingués. Changeant alors de plan, il fit comparaître le saint évêque d'Autun et son frère devant une assemblée judiciaire qu'il présidait lui-même, et les accusa de complicité dans l'assassinat de Childéric II. Le comte Guérin fut ensuite séparé de son frère, qui lui dit en le quittant, pour ne plus se revoir en ce monde : « Cher frère, il nous faut supporter tout ceci avec patience. Sois résigné en pensant que les maux de cette vie ne sont rien auprès de la gloire éternelle qui nous est réservée dans la vie future. » Alors ceux qui gardaient Guérin, sans attendre le résultat du jugement, le lièrent à un tronc d'arbre et le lapidèrent. Ensuite Ebroïn fit conduire Léger nu-pieds dans une piscine parsemée de cailloux aigus : on le traîna par des chemins raboteux ; on lui coupa les lèvres, les joues et la langue. Ainsi mutilé, on le confia à la garde du comte Vaneng, qui, voyant que les lèvres et la langue commençaient à lui repousser et qu'il parlait comme auparavant, fut si touché de ce miracle, qu'il le traita comme un martyr de Jésus-Christ et le conduisit en secret dans le monastère de Fécamp. Léger y resta plusieurs mois, célébrant chaque jour le saint sacrifice et prêchant la parole de Dieu aux religieuses et à la foule étonnées de l'entendre. Ebroïn, furieux d'apprendre que ses ordres n'avaient été exécutés qu'à demi, le fit comparaître devant un synode d'évêques, l'accusant de nouveau de n'être pas étranger au meurtre de Childéric. L'évêque d'Autun protesta devant Dieu de son innocence, et quoiqu'on n'eût pas même essayé de prouver cette prétendue complicité, les évêques, qui étaient des créatures d'Ebroïn, le condamnèrent comme s'il eût été convaincu. C'est un peu avant cette inique procédure qu'il écrivit à sainte Sigrade, sa mère, qui était religieuse à l'abbaye de Notre-Dame de Soissons, une lettre de consolation sur la mort de saint Guérin. Il lui dit qu'il est dans la disposition de souffrir avec courage tout ce que Dieu lui réserve de pénible, et s'étend sur la nécessité où nous sommes de pardonner à nos ennemis et à nos persécuteurs, à l'exemple de Jésus-Christ pardonnant à ses bourreaux. Cette lettre admirable, digne en tout d'un martyr prêt à consommer son sacrifice, est parvenue jusqu'à nous. Elle prouve qu'il s'attendait à tout : aussi la sentence qui le déposait, l'excommuniait et le dégradait, n'eut pas plutôt été rendue dans le synode dont nous avons parlé, et qui se tint dans le palais, en présence du roi Thierri, qu'il se soumit sans aucune réclamation. Après qu'on lui eut déchiré sa tunique du haut en bas, pour marquer qu'on le dégradait, il fut livré à Chrodebert, comte du palais, en attendant qu'on décidât de son sort. Ebroïn, qui voulait se défaire de lui, mais qui craignait qu'on ne l'honorât comme martyr après sa mort, ordonna qu'on le conduisît dans une forêt, et qu'après l'avoir égorgé, on jetât son corps au fond d'un puits dont on boucherait l'en-

trée, afin qu'on ignorât le lieu où reposaient ses restes mortels. Lorsque Chrodebert reçut cet ordre, il en fut affligé; car les conversations qu'il avait eues avec son prisonnier l'avaient pénétré de vénération pour lui. Il fit part de sa répugnance à sa femme, et celle-ci se prit à pleurer; mais Léger la consola et lui dit que sa mort ne lui serait pas imputée, si elle avait soin de sa sépulture. Quatre des domestiques du comte conduisirent le saint martyr dans la forêt d'Iveline, aujourd'hui de Saint-Léger; mais ne trouvant point le puits qu'ils cherchaient, Léger, qui ne comprenait pas le but de leurs allées et venues, leur demanda tranquillement pourquoi ils tardaient tant à faire ce qui leur avait été commandé. Alors trois d'entre eux se jetèrent à ses pieds et lui demandèrent sa bénédiction, qu'il leur donna, et s'étant prosterné lui-même, il pria quelque temps et demanda pardon pour ceux qui le faisaient mourir. Lorsqu'il eut fini sa prière, le quatrième lui trancha la tête d'un seul coup, l'an 678. La femme de Chrodebert le fit enterrer dans un petit oratoire attenant à sa maison de Sarcin, dans l'Artois. Bientôt Dieu manifesta la sainteté de son serviteur par d'éclatants miracles : le bruit en vint aux oreilles d'Ebroïn, qui voulut s'assurer de la vérité du fait, et lorsqu'il n'en put douter, il se taisait, dit le biographe de saint Léger, et tout tremblant, il n'osait en parler à personne qu'à sa femme. Trois évêques revendiquèrent le corps du saint : celui de Poitiers, dans le diocèse duquel il était né, celui d'Autun, où il avait été évêque, et celui d'Arras, dans le diocèse duquel il avait été martyrisé. Le sort, auquel on eut recours pour trancher la contestation, décida en faveur de celui de Poitiers. Il fut transféré solennellement, trois ans après sa mort, dans l'abbaye de Saint-Maixent, et cette translation fut signalée par plusieurs miracles. Son culte est très-célèbre en France, où plus de quarante paroisses portent son nom. — 2 octobre.

LÉLIE (saint), *Lælius*, martyr à Talgue en Espagne, souffrit avec saint Capiton et deux autres. — 27 juin.

LÈNE (sainte) *Natalena*, est honorée dans la Guienne : il y a une partie de ses reliques à Blesle en Auvergne, et une autre partie dans une église près de Sarlat. — 5 novembre.

LÉGONTIEN (saint), *Legontianus*, martyr à Chiéti dans l'Abruzze, souffrit avec saint Domitien. — 5 février.

LÉOBARD ou LEUVART (saint), *Leobardus*, fondateur et premier abbé du monastère de Marmoutier en Alsace, était disciple de saint Colomban, et probablement l'un des douze moines de Bangor, qu'il amena d'Irlande dans les Gaules, ainsi que saint Déicole, abbé de Lure, avec qui saint Léobard était très-lié. Celui-ci obtint de Childebert II, roi d'Austrasie, une vallée près de Saverne, où il fonda un monastère, dont l'église fut dédiée sous l'invocation de saint Pierre, de saint Paul et de saint Martin de Tours. Il fut pendant plusieurs années le modèle de la communauté qu'il avait fondée et qu'il gouvernait d'après la règle de saint Colomban. Il mourut vers l'an 618, et le monastère qu'il avait fondé, et qui porta quelque temps le nom de Celle, fut appelé ensuite Maur-Moutier, du nom de Maur, l'un de ses abbés. Le Martyrologe bénédictin nomme saint Léobard sous le 25 février, mais il est nommé ailleurs le 31 décembre.

LÉOBARD ou LIÉBARD (saint), reclus en Touraine, né en Auvergne, montra dès son jeune âge un grand attrait pour les choses de Dieu, et lorsqu'il fréquentait les écoles pour s'instruire dans les sciences humaines, il employait à l'étude des psaumes ou à des lectures de piété le temps que ses condisciples consacraient à leurs récréations. Ses parents l'ayant engagé à se marier, il choisit une compagne vertueuse. Ses fiançailles étaient déjà célébrées et l'on se disposait à procéder à la célébration du mariage, lorsque la mort précipitée de son père et de sa mère dérangea la cérémonie. Léobard étant allé trouver son frère pour le charger de remettre à sa fiancée les gages de l'engagement qu'il n'avait contracté que par déférence pour ses parents, et qu'il n'était plus disposé à tenir, le trouva dans un état complet d'ivresse. Ce spectacle lui causa une telle douleur, qu'il se retira à l'écart pour pleurer en liberté. Il s'endormit, et s'étant réveillé au milieu de la nuit, il se mit en prière, demandant à Dieu les lumières dont il avait besoin pour connaître sa vocation; car, tout en voulant quitter le monde, il ne savait encore quel parti prendre. Quand le jour fut venu, il monta à cheval pour aller consulter Dieu sur le tombeau de saint Martin de Tours, où il s'opérait un grand nombre de miracles et qui était comme l'oracle de la France. Lorsqu'il eut prié quelques jours dans l'église du saint évêque, il passa la Loire et se renferma dans une petite cellule située près de l'abbaye de Marmoutier. C'est en 571 que Léobard commença à mener la vie de reclus, partageant son temps entre la méditation de l'Écriture sainte, la prière, la psalmodie, les jeûnes, les veilles et le travail des mains, qui consistait ou à copier des livres saints ou à creuser le roc avec un pic. Il lui vint des disciples qui habitaient dans des cellules taillées dans le roc comme la sienne; mais une légère contestation s'étant élevée entre deux d'entre eux, Léobard en fut si affligé qu'il résolut de chercher un autre asile où sa paix ne serait plus troublée; mais saint Grégoire de Tours, qui était son principal directeur, l'en détourna. Après avoir passé vingt-deux ans dans sa cellule, voyant approcher sa fin, il demanda les *eulogies*, c'est-à-dire le saint viatique, qui lui fut administré par saint Grégoire lui-même. Il mourut l'an 593, après avoir prédit le moment de sa mort, et il s'opéra bientôt sur son tombeau un grand nombre de miracles rapportés par saint Grégoire, qui en avait été témoin oculaire. — 18 janvier.

LÉOBON (saint), *Leobonus*, solitaire, est

honoré à Saligny en Limousin, le 13 octobre.

LÉOCADIE (sainte), *Leocadia*, vierge et martyre à Tolède, ayant été arrêtée par ordre du président Dacien, pendant la persécution de Dioclétien, souffrit d'horribles tourments, et mourut en prison, comme elle l'avait demandé à Dieu. Sainte Léocadie est patronne de Tolède, et il y a dans cette ville trois églises célèbres qui lui sont dédiées : la première dans le lieu où elle vint au monde, la seconde, à l'endroit où elle souffrit, et la troisième sur son tombeau. Il s'est tenu plusieurs conciles dans l'une de ces églises, et l'un d'eux fait une mention honorable de cette illustre martyre. Durant les incursions des Maures, ses reliques furent portées à Oviédo, puis à l'abbaye de Saint-Guislain en Hainaut. Le roi Philippe II les fit reporter à Tolède en 1580, et cette cérémonie se fit avec la plus grande solennité. Ce prince, accompagné de Philippe, son fils, d'Elisabeth sa fille et de l'impératrice Marguerite sa sœur, assista à la réception de ce précieux trésor, laquelle eut lieu dans la grande église de Tolède. Il y a dans le diocèse de Perpignan, près de Prades, une paroisse qui porte son nom.—9 décembre.

LÉOCRICE ou LUCRÈCE (sainte), *Leocritia*, vierge et martyre à Cordoue, sortait d'une famille distinguée parmi les musulmans et avait été instruite, dès l'enfance, dans le christianisme par une de ses parentes, qui la fit même baptiser. Son père et sa mère, qui apprirent son changement de religion, la maltraitaient nuit et jour pour la faire renoncer à sa foi. Léocrice fit savoir à saint Euloge, prêtre de Cordoue, qu'elle avait envie de se retirer dans un lieu où elle pût pratiquer sa religion en liberté. Euloge la plaça chez des amis fidèles ; mais ses parents ayant fini par découvrir sa retraite, Léocrice et Euloge furent conduits devant le juge, qui reprocha à celui-ci d'avoir détourné une fille de l'obéissance qu'elle devait à ses parents, et il le condamna à perdre la tête. Sainte Léocrice fut condamnée à la même peine et exécutée quatre jours après saint Euloge, le 15 mars 859. Son corps, jeté dans le fleuve Bétis, aujourd'hui Guadalquivir, en fut retiré par les chrétiens et enterré avec honneur.—15 mars.

LÉODICE (saint), *Leodicius*, martyr en Thrace, fut converti par sainte Glycère, dont il était geôlier, et souffrit avec elle l'an 162 sous l'empereur Marc-Aurèle. — 13 mai.

LEOFRONE (sainte), *Leofrona*, abbesse du monastère de Sainte-Mildrède et martyre, fut massacrée avec plusieurs de ses religieuses par les Danois l'an 1013.—30 juillet.

LÉON (saint), *Leo*, martyr à Patare en Lycie, était un vénérable vieillard qui s'était exercé dès sa jeunesse aux pratiques de la vie solitaire, et qui se distinguait surtout par sa chasteté, sa tempérance et son esprit de mortification. Il portait un habit de poil de chameau, et avait pris pour modèle de ses actions saint Jean-Baptiste. Ayant été témoin du martyre de saint Parégoire, son ami, il lui portait une sainte envie, et il allait souvent prier sur son tombeau, d'abord en secret ; mais Dieu lui ayant fait connaître en songe que le temps de son martyre était venu, il traversa hardiment la place pour se rendre au lieu où reposait le corps de son ami. En passant devant le temple de la Fortune, il vit une quantité de flambeaux allumés, et transporté d'un saint zèle, il renversa les flambeaux et les foula aux pieds, en disant aux idolâtres : *Si vos dieux se trouvent offensés de l'insulte que je viens de leur faire, qu'ils se vengent sur moi ; je ne me déroberai pas à leur ressentiment.* Il continua ensuite tranquillement son chemin, et alla visiter le tombeau de son ami. L'intendant de la Lycie, nommé Lollien, qui faisait sa résidence à Patare, n'eut pas plutôt été informé de ce fait, qui causait une grande rumeur dans toute la ville, qu'il envoya des soldats pour arrêter Léon. Lorsque celui-ci fut de retour chez lui, les soldats investirent sa maison et se saisirent de lui sans qu'il fît la moindre résistance. Conduit devant le magistrat, celui-ci lui reprocha son attentat sacrilége contre les dieux.... *Il n'y a qu'un Dieu, maître du ciel et de la terre, qui n'a que faire d'un culte tel que celui que vous rendez à vos idoles : le sacrifice le plus agréable qu'on puisse lui offrir, c'est celui d'un cœur contrit et humilié. — Répondez à l'accusation intentée contre vous, au lieu de nous prêcher votre christianisme. Choisissez ou de sacrifier aux dieux avec ceux qui sont ici présents, ou de subir la peine que mérite votre impiété. — La crainte des tourments ne me fera jamais manquer à mon devoir : je suis prêt à endurer tout ce que vous voudrez me faire souffrir. Vos tortures ne peuvent s'étendre au delà de cette vie mortelle ; mais il est une autre vie où l'on n'arrive que par les souffrances, selon cette maxime des divines Ecritures :* La voie qui conduit à la vie est étroite.—*Eh bien ! puisqu'elle est étroite, quittez-la pour suivre la nôtre, qui est large et commode.* Comme Léon continuait à parler des vérités de la religion chrétienne, il fut interrompu par les clameurs des juifs et des païens qui demandaient qu'on lui imposât silence. *Je lui permets*, dit l'intendant, *de parler tant qu'il voudra, et je lui offre même mon amitié s'il veut reconnaître nos dieux. — Seigneur*, reprit Léon, *si vous avez déjà oublié ce que je viens de dire, vous avez raison de permettre que je parle encore ; mais si vous vous en souvenez, comment voulez-vous que je reconnaisse pour dieux des choses qui n'ont rien de divin.* L'intendant, voyant qu'il ne pouvait rien gagner, le fit fouetter cruellement, et pendant que les bourreaux le déchiraient, Lollien lui disait : *Ce n'est qu'un essai des tourments que je vous prépare. Si vous voulez que je m'en tienne là, il faut que vous sacrifiiez à nos dieux.—Faut-il encore vous répéter que je ne reconnais point vos dieux, et que je ne me résoudrai jamais à leur sacrifier?— Dites seulement : Les dieux ont un pouvoir souverain, et je vous renverrai ; car j'ai pitié de votre vieillesse.—Je con-*

sens à dire que les dieux ont un pouvoir souverain... pour perdre ceux qui croient en eux. —Qu'on le lie et qu'on le traîne à travers les pierres et les cailloux jusqu'au torrent.—Peu m'importe de quelle manière je meure, puisque la mort, quelque forme qu'elle prenne, me vaudra le ciel.—Obéissez et dites : Les dieux sont les conservateurs du monde, sinon je vous fais mourir sur-le-champ. — Laissez là vos paroles et venez-en aux effets. L'intendant, voyant que le peuple commençait à se mutiner, se hâta de condamner le martyr à être traîné sur des pierres jusqu'au lieu du supplice. Les bourreaux le saisissent, et, l'attachant par un pied, ils le traînent sur les cailloux dont le sol était parsemé, pendant qu'il faisait cette prière : *Dieu, père de Jésus-Christ, je vous rends grâces de ce que vous avez la bonté de me rejoindre si tôt à votre serviteur Parégoire. Je me réjouis de trouver dans le sacrifice de ma vie un moyen d'expier mes anciennes iniquités. Je remets mon âme entre les mains de vos anges, qui la transporteront dans un lieu où l'on n'a plus rien à craindre des méchants. Cependant soyez-leur propice, Seigneur, et ne vous vengez pas des auteurs de ma mort : faites au contraire qu'ils vous connaissent pour le Dieu de lumière et qu'ils éprouvent les effets de votre clémence. Amen.* Après avoir dit ce dernier mot, il expira ; son cadavre fut précipité du haut d'un rocher dans une fondrière, et ce lieu, qui était auparavant un précipice affreux, devint praticable aux voyageurs par l'affermissement subit du terrain. Quand les fidèles en retirèrent le corps de saint Léon pour lui donner la sépulture, ils remarquèrent sur son visage une couleur vermeille, empreinte d'une certaine majesté et d'un doux sourire. On croit que ce saint martyr souffrit dans le IIIe siècle, sous l'empereur Valérien. — 18 février.

LÉON (saint), martyr en Afrique, souffrit avec saint Donat et onze autres.—1er mars.

LÉON (saint), sous-diacre et martyr à Talque en Espagne, avec saint Caïus, prêtre, est honoré le 30 juin.

LÉON (saint), martyr à Myre en Lycie, souffrit avec sainte Julienne. — 18 août.

LÉON LE GRAND (saint), pape et docteur de l'Eglise, naquit à Rome sur la fin du IVe siècle, et sortait d'une famille illustre, qui était originaire de Toscane. Il se distingua dans sa jeunesse par les progrès qu'il fit dans toutes les parties de la littérature et surtout dans l'éloquence ; mais il ne regardait les sciences profanes que comme une introduction à l'étude de la théologie et des livres saints. Etant entré dans l'état ecclésiastique, il devint archidiacre de l'Eglise romaine sous le pape saint Célestin Ier, et il eut beaucoup de part au gouvernement de la chrétienté sous ce pape et sous Sixte III, son successeur. Il aida ce dernier à démasquer les artifices et la fausse pénitence de Julien d'Eclane, le plus célèbre des disciples de Pélage. Envoyé, en 440, dans les Gaules pour apaiser le différend qui s'était élevé entre les généraux Aétius et Albin, il vint à bout de les réconcilier. Pendant qu'il était absent de Rome pour cette importante négociation, Sixte III mourut, et le clergé de Rome, qui avait, à l'unanimité, fait choix de lui pour le placer sur la chaire de Saint-Pierre, lui envoya une députation solennelle, le priant de revenir au plus tôt, afin qu'on procédât à la cérémonie de son installation. A la nouvelle de son élection, il fut saisi d'une grande frayeur. *O vous, Seigneur*, s'écria-t-il, *qui m'avez imposé ce pesant fardeau, portez-le avec moi, je vous en conjure; soyez mon guide et mon soutien.* Dès qu'il eut pris en main le gouvernement de l'Eglise, il déclara une guerre irréconciliable au vice et à l'erreur, et s'appliqua à instruire le peuple de Rome. Il nous reste de lui des sermons sur les principales fêtes de l'année, tous remplis de force et d'éloquence ; mais il se surpasse en quelque sorte lui-même, quand il traite le mystère de l'Incarnation. Ses discours amenèrent à la connaissance de la vérité un nombre incroyable d'infidèles, et il fit remporter à l'Eglise des victoires éclatantes sur un grand nombre d'hérésies. Beaucoup de manichéens ayant abandonné l'Afrique, après la prise de Carthage par les Vandales, en 439, se réfugièrent à Rome ; mais ils feignirent d'être catholiques, parce que leur secte était proscrite par les édits des empereurs. Comme ils croyaient que le vin, qu'ils appelaient le fiel du dragon, était un produit du mauvais principe, ils n'en buvaient point, et lorsqu'ils communiaient avec les fidèles, ils s'abstenaient de l'espèce du vin. Cette affectation fut remarquée à la longue, et saint Léon ayant découvert, en 443, plusieurs de ces hérétiques, celui, entre autres, qu'ils appelaient leur évêque, il convoqua une assemblée d'évêques, de prêtres et des personnes les plus qualifiées du sénat et de l'empire, devant laquelle il fit comparaître les *élus* des manichéens, c'est-à-dire ceux qui étaient initiés dans tous les mystères de la secte. Ces malheureux avouèrent leurs dogmes impies et se reconnurent coupables de crimes infâmes. Plusieurs rentrèrent dans le sein de la vérité, et le pape, en recevant leur abjuration, les recommanda aux prières des fidèles ; les autres, qui persistèrent dans leurs erreurs, furent bannis. Vers le même temps, il empêcha le pélagianisme, qui commençait à reparaître du côté d'Aquilée, de pénétrer dans la ville de Rome, et saint Prosper d'Aquitaine, qu'il avait fait son secrétaire, seconda puissamment ses efforts. Saint Léon écrivit à saint Turibe, évêque d'Astorga en Galice, pour le féliciter sur le zèle qu'il déployait contre les priscillianistes, et exhorta les évêques d'Espagne à s'assembler en concile pour écraser cette hérésie. Ayant envoyé, en 449, des légats à Ephèse, où devait se tenir le concile pour juger l'affaire d'Eutychès dont l'hérésie avait été condamnée dans un synode tenu l'année précédente par saint Flavien, archevêque de Constantinople, ce prétendu concile, connu sous le nom de brigandage d'Ephèse, et auquel présidait Dioscore, patriarche d'Alexan-

drie, se déclara en faveur de l'hérésiarque, et condamna saint Flavien, malgré les protestations des légats qui prirent le parti de la vérité avec un courage qui leur attira l'admiration du monde chrétien. Le pape n'eut pas plutôt connu ce qui s'était passé, qu'il annula les actes de ce conciliabule. Il écrivit en même temps à saint Flavien pour l'exhorter à la persévérance dans ses sentiments, et à l'empereur pour se plaindre de la conduite qu'on avait tenue à l'égard de l'archevêque de Constantinople. *Seigneur*, disait-il à Théodose, *c'est à vous à protéger l'Eglise et à réprimer ceux qui veulent en troubler la paix, afin que Jésus-Christ se déclare le protecteur de votre empire. Je crains de voir tomber sur votre tête les coups de la vengeance divine.* C'était une espèce de prédiction des malheurs qui affligèrent ce prince et de la mort qui l'enleva subitement de ce monde quelques mois après. Marcien, successeur de Théodose le Jeune, seconda de tout son pouvoir les vues du saint pape qui convoqua le concile général de Chalcédoine, où se trouvèrent plus de six cents évêques. L'ouverture s'en fit le 8 octobre 451, et saint Léon y présida par ses légats. On y rétablit la mémoire de saint Flavien, mort en exil : Dioscore fut excommunié et déposé pour ses crimes, dont un des principaux était d'avoir supprimé malicieusement, dans le conciliabule d'Ephèse, la lettre de saint Léon à Flavien, laquelle exposait la doctrine catholique sur le mystère de l'Incarnation d'une manière si nette et si précise, que les Pères de Chalcédoine, après en avoir entendu la lecture, s'écrièrent tous d'une voix, qu'elle avait été dictée par le Saint-Esprit et qu'elle devait servir de règle à toute l'Eglise. Le saint pape confirma les décrets du concile, à l'exception du 28e canon, qui avait été fait en l'absence de ses légats et qui donnait à l'archevêque de Constantinople le titre de patriarche et même de premier patriarche de l'Orient. Les Romains, saisis de terreur à l'approche d'Attila, roi des Huns, qui dévastait l'Italie, supplièrent saint Léon d'aller le trouver, dans l'espérance qu'il pourrait adoucir sa férocité. Il se rendit à leurs désirs, et s'étant mis en route, il rencontra près de Ravenne le roi barbare, qui contre toute attente reçut le saint pontife avec de grands honneurs. Dans l'audience qu'il lui donna, il fut si frappé de la majesté, de la douceur et de l'éloquence du saint, qu'il accueillit sa demande en faveur de Rome qu'il promit de respecter. Il fit plus, il cessa entièrement ses hostilités contre l'Italie et repassa le Danube pour rentrer dans la Pannonie, pénétré d'admiration et de respect pour le saint pontife. C'est ainsi que saint Léon eut la gloire de sauver Rome des malheurs dont elle était menacée par ce conquérant terrible qui se faisait appeler le *fléau de Dieu*. Il ne fut pas aussi heureux avec Genséric, roi des Vandales d'Afrique. Ce prince, appelé en Italie par Eudoxie, veuve de Valentinien III, pour venger la mort de son mari et pour se venger du tyran Maxime qu'elle avait épousé avant de savoir qu'il eût trempé dans l'assassinat de Valentinien, arrive avec une armée nombreuse, surprend Rome en 455, et la livre au pillage. Tout ce que saint Léon put obtenir de Genséric, c'est qu'il ne livrerait pas la ville au meurtre ni à l'incendie ; mais il ne put préserver du pillage que les basiliques de Saint-Pierre et de Saint-Paul. Il pourvut ensuite aux besoins des prisonniers emmenés par les Vandales, et envoya en Afrique des prêtres zélés et des aumônes considérables, fit réparer celles des basiliques qui avaient été dévastées et les pourvut de vases sacrés et d'ornements pour remplacer ceux qui avaient été emportés par les barbares. Saint Léon mourut le 10 novembre 461, après un pontificat de vingt-un ans, et fut enterré dans l'église de Saint-Pierre. Peu de temps après, son corps fut levé de terre et transporté dans un autre endroit de la même église, et comme cette cérémonie eut lieu le 11 avril, sa fête a été fixée à ce jour. On fit, en 1715, une nouvelle translation de ses reliques, et, après les avoir renfermées dans une boîte de plomb, on les plaça sur l'autel de son nom, dans l'église du Vatican. Benoît XIV ordonna, en 1744, que l'on dît, le jour de sa fête, la messe propre des docteurs, et, dans le décret qu'il publia à cette occasion, il fait le plus grand éloge de sa science et de sa sainteté. Bower, dans les *Vies des papes*, dit de lui qu'il avait des talents extraordinaires, qu'il a surpassé de beaucoup tous ceux qui l'ont précédé dans le gouvernement de l'Église romaine, et qu'il a eu peu de successeurs dont le mérite ait approché du sien. Saint Léon doit en partie à ses écrits le surnom de Grand que la postérité lui a décerné. Ils se composent de sermons, au nombre de cent un, et de cent quarante-trois lettres, dont quelques-unes sont des traités dogmatiques. Son style est clair, concis, élégant, d'une latinité pure et harmonieuse, et ses pensées pleines de vérité, d'éclat et d'énergie. Sa diction a une beauté, une magnificence qui charme et qui transporte. La grandeur et l'élévation qu'on admire dans ses ouvrages sont l'effet d'un génie naturellement porté au sublime. — 11 avril.

LÉON (saint), confesseur, est honoré à Melun le 10 novembre.

LÉON (saint), évêque de Sens et confesseur, monta sur le siége de cette ville en 518, et assista par député au IIe et au IIIe concile d'Orléans. Il mourut l'an 541, après vingt-trois ans d'épiscopat, et l'église dans laquelle il fut inhumé a pris son nom. — 22 avril.

LÉON ou LIEY (saint), confesseur, florissait dans le VIe siècle, et mourut en 550. Il est honoré dans le diocèse de Troyes le 25 mai.

LÉON II (saint), pape, était Sicilien, et il fut élevé sur la chaire apostolique vers la fin de l'année 681, après la mort de saint Agathon. Il confirma, par l'autorité de saint Pierre, le VIe concile général tenu à Cons-

tantinople contre les monothélites, et auquel son prédécesseur avait présidé par ses légats. Comme ce concile disait anathème à Sergius, à Pyrrhus et aux autres chefs du monothélisme, et même au pape Honorius, saint Léon II s'explique sur ce dernier dans une lettre aux évêques d'Espagne en ces termes : *Honorius n'a point éteint dans sa naissance la flamme de la doctrine hérétique, comme il convenait à son siége, mais il l'a entretenue par sa négligence.* Nous voyons par sa lettre à Ervige, roi des Suèves, qu'il ne confondait pas Honorius avec les hérétiques condamnés par le concile, et qu'il ne lui imputait qu'un manque de zèle pour le triomphe de la vérité catholique. Saint Léon, qui était très-versé dans la musique et la poésie, réforma le chant grégorien et composa plusieurs hymnes pour l'office de l'Eglise. Il établit le baiser de paix à la messe et l'aspersion de l'eau bénite sur le peuple, et fit, malgré la brièveté de son pontificat, beaucoup de choses utiles à la religion. Ce saint pape, qui s'était fait admirer par son éminente piété et par sa grande charité pour les pauvres, mourut le 23 mai 683, après avoir gouverné l'Eglise avec autant de sagesse que de fermeté pendant un an et demi, et fut enterré dans l'église du Vatican le 28 du même mois, jour auquel il est honoré. — 28 juin.

LÉON (saint), évêque de Catane en Sicile, florissait dans le VIIIe siècle. Il s'illustra par ses vertus et surtout par ses miracles, qui lui ont mérité le surnom de Thaumaturge.—20 février.

LÉON III (saint), pape, Romain de naissance, succéda, le 25 décembre 795, à Adrien Ier, et l'un des premiers actes de son pontificat fut d'envoyer à Charlemagne des légats chargés de lui présenter les clefs de la basilique de Saint-Pierre et l'étendard de la ville de Rome, en le priant de députer un seigneur pour recevoir en son nom, le serment de fidélité des Romains. Quelques années après, deux neveux du dernier pape, Pascal, primicier, et Campule, sacellaire, formèrent contre le pontife une conspiration qui éclata le 25 avril 799. Lorsque Léon sortait à cheval du palais de Latran pour assister à la procession des grandes litanies, ils l'assaillirent à la tête d'une troupe de scélérats, le jetèrent par terre et firent tous leurs efforts pour lui arracher la langue et les yeux. Ils le traînèrent ensuite au monastère de Saint-Sylvestre où ils renouvelèrent leurs cruautés sur sa personne, pour s'assurer qu'il ne pourrait jamais plus faire usage de la vue ni de la parole. Il ne perdit cependant ni l'une ni l'autre de ces deux facultés, ce qui fut regardé comme un miracle. La nuit suivante, Albin, son camerier, et quelques gens dévoués le tirèrent du monastère où il était étroitement renfermé, le descendirent par la muraille de la ville et le conduisirent en France. Charlemagne lui donna une escorte pour retourner en Italie, et il fut reçu à Rome comme en triomphe par tous les ordres de la ville, qui vinrent au-devant de lui avec des bannières. Il tint, la même année, un concile contre Félix d'Urgel et Elipand de Tolède. L'année suivante, il en tint un autre dans lequel il se justifia des imputations calomnieuses de ses ennemis. Charlemagne étant venu à Rome sur la fin de l'an 800, Léon le couronna empereur d'Occident le jour de Noël, et obtint la grâce de Pascal et de Campule, que ce prince avait condamnés au dernier supplice. Après la mort de Charlemagne, les auteurs de la première conspiration en ayant tramé une seconde, le saint pape se crut obligé de déployer une rigueur exemplaire contre des scélérats incorrigibles, et plusieurs des plus coupables subirent la peine capitale. Il mourut le 11 juin 816, après un pontificat de vingt ans et demi. Il a laissé treize *Epîtres*.— 12 juin.

LÉON (saint), évêque de Nicée et martyr, ayant été emmené captif chez les Bulgares, après la grande victoire que ceux-ci avaient remportée en 813, sur les troupes de l'empereur Michel Curopalate, eut à subir divers tourments de la part de leur roi Crumnus, qui haïssait la religion chrétienne, et qui lui fit fendre le ventre. Il est honoré chez les Grecs le 22 janvier.

LÉON (saint) général des troupes de Michel Curopalate, empereur d'Orient, fut défait par les Bulgares auxquels il livrait bataille. Après des prodiges de valeur, il fut pris avec une partie de son armée et emmené en captivité, l'an 813, par le roi Crumnus. Ce prince, qui était païen, essaya de lui faire abjurer le christianisme, sans pouvoir en venir à bout : il lui laissa cependant la vie ; mais son successeur le fit décapiter quelque temps après. Les Grecs l'honorent comme martyr le 22 janvier.

LÉON IV (saint), pape, né à Rome, fut élevé dans le monastère de Saint-Martin situé hors des murs de la ville. Sergius II, à qui il succéda en 847, l'avait ordonné prêtre du titre des *Quatre-Martyrs-Couronnés.* Lorsqu'il monta sur la chaire pontificale, les Sarrasins menaçaient de piller les faubourgs de Rome ainsi que l'église de Saint-Pierre du Vatican, et paraissaient disposés à revenir une seconde fois attaquer cette ville. Léon commença par réparer l'église et par faire de nouveaux embellissements à la *Confession* du prince des apôtres. Il enferma d'une bonne muraille le mont Vatican, où il se forma un nouveau quartier qui fut appelé de son nom, ville *Léonine;* il fit aussi réparer les murs de Rome qu'il flanqua de quinze tours, et fut aidé dans ces dépenses par les libéralités de l'empereur Lothaire. Après avoir fait tendre des chaînes sur le Tibre, il arma les milices avec les fonds de l'église, appela à son secours les habitants de Naples et de Gaëte, et lorsque les Sarrasins furent arrivés près de Porto, dans le dessein de piller cette ville, le pape visita tous les postes, bénit les troupes et leur donna la communion, et celles-ci, animées par sa présence et ses exhortations, repoussèrent les Sarrasins dont la flotte avait été en partie détruite par une tempête. Un grand nombre de ces barbares échappés au naufrage eurent le sort

qu'ils réservaient aux Romains et furent mis à la chaîne. Léon se servit, pour fortifier et embellir Rome, de ceux mêmes qui s'étaient proposé de la détruire. Après ces soins donnés à la défense de la ville pontificale, il s'appliqua à la réformation des mœurs et au rétablissement de la discipline ecclésiastique. C'est dans ce but qu'il tint à Rome, en 853, un concile de soixante-sept évêques, où Anastase, cardinal-prêtre du titre de Saint-Marcel, le même qui se fit ensuite antipape et disputa la tiare à Benoît III, fut déposé pour avoir manqué à la résidence. Nous avons encore une homélie que le saint pape adressa à tous les évêques et à tous les pasteurs de la chrétienté sur leurs devoirs, et où la piété se trouve réunie à la science. Il reçut, avec les plus grandes marques d'honneur, Ethelwolph, roi d'Angleterre, qui fit un pèlerinage à Rome en 854. Sa sainteté fut attestée de son vivant par le don des miracles, et l'on rapporte qu'il éteignit, par le signe de la croix, un violent incendie qui allait gagner l'église du prince des apôtres. Il mourut le 17 juillet 855, après avoir gouverné l'Eglise pendant huit ans. — 17 juillet.

LÉON ou LEU (saint), apôtre des Basques et martyr, naquit vers l'an 856, à Carentan, dans la basse Normandie, et il était prêtre lorsque le pape Jean IX le chargea de faire une mission chez les Basques. Il arriva à Bayonne vers l'an 900, avec ses frères, Gervais et Eleuthère. Ses travaux apostoliques rendirent florissante dans le pays la religion chrétienne que l'invasion des Sarrasins avait fait presque disparaître. Il fonda à Bayonne une église sous l'invocation de la sainte Vierge, et lorsqu'il eut été martyrisé avec son frère Gervais par des pirates, son corps fut rapporté dans cette ville, dont il est patron et dont il fut évêque, selon quelques hagiographes. — 1[er] mars.

LÉON IX (saint), pape, né au château de Dabo dans les Vosges le 21 juin 1002, était fils de Huges IV, comte du Nordgaw et cousin germain de l'empereur Conrad le Salique. Heilwige, sa mère, était fille unique de Louis, comte de Dasbourg ou Dabo. Baptisé sous le nom de Brunon, il montra de bonne heure d'heureuses inclinations pour la vertu, et à l'âge de cinq ans, il fut placé sous la conduite de Berthold, évêque de Toul, qui l'instruisit dans les sciences divines et humaines, et qui le nomma ensuite chanoine de sa cathédrale. Le jeune Brunon partageait son temps entre la prière, les lectures pieuses et l'étude; et les heures que les autres employaient à se récréer, il les consacrait à la visite des hôpitaux et à l'instruction des pauvres. Il était diacre, lorsque l'empereur Conrad l'appela près de lui et l'honora de sa confiance. Brunon se fit admirer à la cour par son habileté dans les affaires, mais surtout par sa piété et par sa ferveur pour les austérités de la pénitence. Il n'avait que vingt-quatre ans lorsqu'il apprit en 1026 que le clergé de Toul venait de l'élire pour succéder à l'évêque Herman qui venait de mourir; et quoique l'empereur l'engageât à remettre son sacre à l'année suivante, Brunon voulut se rendre à Toul sans délai pour veiller sur le troupeau qui venait d'être confié à sa garde. L'archevêque de Trèves, son métroplitain, qui le sacra, ayant voulu le faire jurer d'observer une ordonnance par laquelle il obligeait ses suffragants à ne rien faire sans le consulter, Brunon refusa de prêter un pareil serment, qui dérogeait aux droits de l'épiscopat. Aussitôt après son sacre il travailla à la réforme de son clergé et de son diocèse. Il rétablit la discipline dans les abbayes de Senones, de Saint-Dié, d'Etival, de Bon-Moutier, de Moyenmoutier et de Saint-Mansui: il réforma aussi la célébration de l'office divin et rendit plus majestueuse la musique des églises. Il était lui-même habile musicien et il excellait surtout dans la composition. Tous les ans il allait visiter à Rome les tombeaux des saints apôtres, et tous les jours il lavait les pieds à plusieurs pauvres qu'il servait lui-même. Doux, humble, patient, il s'entretenait dans la ferveur par des austérités qu'il pratiquait en secret. S'étant rendu en 1048 à la diète de Worms, cette assemblée, que l'empereur Henri III honora de sa présence, jeta les yeux sur lui pour succéder au pape Damase II, qui venait de mourir. Brunon fit tout ce qu'il put pour se soustraire à cette élévation, mais comme on le pressait vivement, il demanda trois jours pour délibérer et il les passa sans prendre aucune nourriture, occupé à prier et à pleurer. Après les trois jours, il retourna à la diète, où il fit une confession publique de toute sa vie avec une telle abondance de larmes, qu'il en tira des yeux de tous les assistants. Il voulait par cette confession convaincre de son indignité ceux qui l'avaient élu, afin qu'ils révoquassent leur choix; mais ce moyen ne lui ayant pas réussi, il fut obligé de se rendre, mettant toutefois pour condition que s'il n'obtenait pas le suffrage du clergé et du peuple de Rome, il regarderait son élection comme non avenue. Il revint à Toul pour célébrer les fêtes de Pâques, et partit ensuite pour Rome en habit de pèlerin et sans équipage. En passant par Cluny, il soumit à Hildebrand, alors prieur de cette abbaye, et qui devint dans la suite si célèbre sous le nom de Grégoire VII, les doutes qu'il avait conçus sur la canonicité de sa nomination. Ce fut sans doute un magnifique spectacle que celui qui fut alors donné au monde catholique. D'une part, un évêque appelé par l'empereur son parent au gouvernement de l'Église, et qui déjà s'est mis en marche pour aller prendre possession du siége pontifical, proteste à un pauvre religieux qu'il est prêt à retourner à son évêché, s'il le lui ordonne, et s'il voit la moindre irrégularité dans sa démarche; de l'autre, ce religieux reproche sans détour à Brunon d'avoir accepté du chef de l'empire une dignité qu'il ne devait tenir que des suffrages du clergé et du peuple romains : cependant, touché de ses dispositions humbles et soumi-

ses, il l'engage à continuer sa route, à condition qu'il fera ratifier son élection dès qu'il sera arrivé dans la capitale du monde chrétien, et Brunon l'emmène avec lui. Le nouveau pape fut reçu à Rome avec de grandes acclamations, et sa dignité lui fut confirmée par les vœux unanimes de toute la ville. Il fut sacré le 12 février 1049, et prit à son exaltation le nom de Léon IX, en l'honneur de saint Léon le Grand, qu'il se proposait de prendre pour modèle. Il commença son pontificat par travailler à l'extirpation de la simonie et à l'abolition des mariages incestueux, qui étaient alors fréquents parmi la noblesse. Dans un voyage qu'il fit en Allemagne la même année, il alla consacrer à Reims l'église de l'abbaye de Saint-Remi, et il tint à Mayence un concile où se trouvèrent quarante évêques ainsi que l'empereur. En retournant en Italie, il passa près de trois mois dans le lieu de sa naissance et en Alsace, où il consacra un grand nombre d'églises paroissiales et abbatiales. Se trouvant à Strasbourg au mois de janvier 1050, il accorda à la cathédrale de cette ville plusieurs indulgences et des priviléges particuliers : il y consacra aussi la nouvelle église de Saint-Pierre-le-Jeune. Il assembla les seigneurs d'Alsace et les détermina à établir dans la province la trêve de Dieu, et il laissa partout sur son passage des marques de sa piété et de son zèle. De retour à Rome, il y tint, la même année 1050, un concile où les erreurs de Bérenger sur l'eucharistie furent condamnées. Peu après, il en tint un autre à Verceil contre le même Bérenger, et condamna au feu un écrit de Jean Scot Erigène. En 1051, il alla visiter son ancienne église de Toul et accorda de grands priviléges à l'église de Saint-Mansui. L'année suivante il retourna en Allemagne pour réconcilier l'empereur avec André, roi de Hongrie. En 1053, Michel Cérulaire, patriarche de Constantinople, et Léon, évêque d'Acride, ayant écrit à Jean, évêque de Trani dans la Pouille, une lettre dans laquelle ils reprochaient aux Latins certains points de discipline, comme de célébrer avec du pain azyme, de jeûner les samedis de carême, de ne pas s'abstenir de manger du sang, d'omettre en carême le chant de l'*Alleluia*, le saint pape répondit au patriarche par une belle apologie de la discipline observée dans l'église latine et lui prouva que les pratiques en question, surtout celle de consacrer avec du pain azyme, étaient de la plus haute antiquité et remontaient jusqu'à saint Pierre. Il l'envoya à Constantinople par le cardinal Humbert, qui était chargé d'empêcher que les Grecs ne se séparassent de l'unité catholique; mais le patriarche s'obstina dans le schisme et y entraîna même la plus grande partie des églises orientales. Ayant échangé Fulde, Bamberg et quelques autres terres que les papes possédaient en Allemagne, contre la ville de Bénévent et ses dépendances, il se trouva inquiété dans sa nouvelle possession par les Normands, qui s'étaient emparés du royaume de Naples sur les Sarrasins et les Grecs. Ne pouvant plus souffrir les désordres qu'ils causaient de toutes parts, il implora le secours de Henri III. Les troupes qu'il en obtint, jointes à celles de l'Eglise, marchèrent contre les Normands; mais comme elles étaient mal disciplinées, elles furent défaites, et saint Léon, qui s'était avancé jusqu'à Bénévent, fut fait prisonnier par les vainqueurs, qui ne lui rendirent la liberté qu'au bout d'un an. Léon sanctifia sa captivité par des jeûnes rigoureux, de longues veilles et une prière continuelle. Il portait le cilice, couchait sur le plancher de sa chambre, n'avait qu'une pierre pour oreiller, et à toutes ces mortifications il joignait d'abondantes aumônes. Etant tombé malade, il demanda et obtint d'être reconduit à Rome. Lorsqu'il y fut arrivé, sentant approcher sa fin, il donna à son clergé les instructions les plus touchantes, et s'étant fait porter à l'église du Vatican, il y pria longtemps. Le lendemain, après avoir reçu l'extrême-onction, il se fit transporter devant l'autel de Saint-Pierre et il y pria prosterné pendant une heure, après quoi on le remit sur son lit où il entendit la messe et reçut le saint viatique. Il mourut le 19 avril 1054, âgé de cinquante-deux ans, après un pontificat de cinq ans. Il fut enterré avec une grande pompe dans l'église de Saint-Pierre, près de l'autel de Saint-Grégoire. Les miracles qu'il opéra pendant sa vie et après sa mort le firent mettre peu après au nombre des saints. On conserve ses reliques dans l'église de Saint-Pierre, sous l'autel de Saint-Martial, à l'exception de l'un de ses bras qui fut donné à l'église de Sainte-Croix de Wollenheim, et de son crâne qui se garda longtemps dans l'église abbatiale de Lucelle en Alsace. Saint Léon IX, outre son apologie des Latins, a laissé des sermons, des lettres, des décrétales et une Vie de saint Hidulphe. — 19 avril.

LÉON (saint), frère mineur et martyr à Ceuta en Afrique, avec saint Daniel et cinq autres de ses confrères, qui furent envoyés par leurs supérieurs annoncer l'Evangile aux mahométans, souffrit la mort pour Jésus-Christ le 10 octobre 1221. Lorsqu'il eut débarqué sur les côtes barbaresques avec les six autres missionnaires, ils se rendirent à Ceuta, et prêchèrent pendant trois jours dans un des faubourgs. Ils pénétrèrent ensuite dans l'intérieur de la ville; mais le peuple furieux s'attroupa et leur fit mille outrages. Conduits devant le prince, nommé Mahomet, à la vue de leurs têtes rasées et de leur costume, qui était l'habit de Saint-François, il les prit pour des insensés et les renvoya au gouverneur de la ville. Celui-ci leur fit subir un long interrogatoire, par suite duquel le prince devant lequel ils comparurent de nouveau les condamna à la décapitation. Ils sont nommés dans le Martyrologe romain sous le 13 octobre.

LÉON CARASUME (saint), prêtre et martyr au Japon, prêchait avec beaucoup de succès l'Evangile aux Japonais, lorsqu'il fut arrêté pendant la persécution de l'empereur

Taycosama, et, après avoir subi divers tourments pour la foi qu'il annonçait, il fut crucifié avec les autres martyrs du Japon, sur une montagne près de Nangazacki, l'an 1597. Il fut mis au nombre des saints, ainsi que ses compagnons, par Urbain VIII, qui fit insérer leurs noms dans le Martyrologe romain. — 5 février.

LÉONARD (saint), *Leonardus*, ermite dans le Limousin, et fondateur du monastère de Noblac, était un seigneur franc, attaché à la cour de Clovis. Ayant été converti au christianisme par saint Remi de Reims, Clovis, qui était déjà chrétien, le tint sur les fonts sacrés. Les instructions et les exemples du saint apôtre des Francs firent sur lui une telle impression qu'il quitta le monde et la cour, pour pouvoir imiter d'une manière plus parfaite les vertus de celui à qui il était, après Dieu, redevable du bienfait de la foi. Il s'appliqua à son tour à la conversion de ceux de ses compatriotes qui étaient encore idolâtres ; mais ayant appris que Clovis voulait le rappeler à la cour, Léonard, qui brûlait du désir de se consacrer entièrement à Dieu dans la solitude, se retira dans le monastère de Micy, près d'Orléans, alors gouverné par saint Maximin ou saint Mesmin. Après la mort de ce saint abbé, arrivée en 520, Léonard quitta Micy et passa dans le Berri, où il gagna à Dieu plusieurs païens. Il alla ensuite se fixer dans la forêt de Pacevin, à quatre lieues de Limoges, où il se construisit un oratoire et une cellule. Il y vécut quelque temps inconnu aux hommes, ne se nourrissant que d'herbes et de fruits ; mais son zèle pour le salut des âmes l'ayant porté à évangéliser les populations du voisinage, plusieurs, touchés de ses discours et animés du désir d'imiter son genre de vie, vinrent se placer sous sa conduite : ce qui donna naissance au monastère de Noblac, qui porta ensuite le nom de Saint-Léonard de Noblac. Théodebert, fils de Thierri, roi de Metz, lui fit don d'une partie considérable de la forêt qui entourait le monastère, et cela par reconnaissance de ce que la reine, dans une couche laborieuse, avait obtenu sa délivrance par les prières du saint. On présume que c'est là l'origine de la dévotion qui fait invoquer saint Léonard pour les femmes en travail d'enfant. Le même prince lui accorda aussi, par un privilége spécial, le pouvoir de mettre en liberté certains prisonniers, comme une récompense de la charité qu'il déployait pour le soulagement des captifs, et du zèle qu'il mettait à les retirer du vice. Il en rachetait le plus qu'il pouvait quand il était dans le monde, et lorsqu'il eut embrassé la vie érémitique, il continua cette œuvre de miséricorde jusqu'à sa mort, arrivée vers l'an 559. Saint Léonard est patron de plusieurs églises de France, et on l'invoque particulièrement en faveur des prisonniers et des femmes en travail d'enfant. Il s'est formé autour du monastère une ville qui porte le nom de Saint-Léonard-le-Noble. — 6 novembre.

LÉONARD (saint), abbé de Celles en Berri, florissait vers le milieu du VIe siècle, et il est honoré à Bourges le 30 décembre.

LÉONARD (saint), solitaire dans le Dunois, était contemporain de saint Léonard de Noblac, et l'on croit qu'ils se trouvèrent quelque temps ensemble dans le monastère de Micy, sous l'abbé saint Maximin ou Mesmin. Il se retira ensuite dans une solitude du Dunois, où il bâtit une cellule. Il mourut après le milieu du VIe siècle, et il fut enterré dans son ermitage. Ses reliques se gardent dans l'église paroissiale bâtie sur l'emplacement de sa cellule. Elles furent vérifiées, en 1226, par l'évêque de Chartres, et, en 1748, par l'évêque de Blois. — 8 décembre.

LÉONARD DE CORBIGNY (saint), abbé de Vandeuvre, né sur le territoire de Tongres, quitta sa patrie pour se fixer dans une solitude du Maine, nommée Vandeuvre. Aidé par les libéralités de saint Innocent, évêque du Mans, il y bâtit un monastère dont il fut le premier abbé. Sa sainteté ne le mit pas à l'abri des traits de la calomnie, et Clotaire Ier, à qui on l'avait dépeint sous les plus noires couleurs, résolut de le chasser de ses Etats ; mais les soldats envoyés pour exécuter les ordres du roi furent si touchés de sa modestie et de son humilité qu'ils se hâtèrent de détromper Clotaire, et ce prince aurait puni sévèrement ses calomniateurs, si le saint lui-même n'eût intercédé en leur faveur. Le roi lui assura sa protection et l'honora de son estime. Il mourut vers l'an 565, et fut enterré dans son monastère. Vers l'an 881, son corps fut porté de Corbigny dans le diocèse d'Autun, et il s'y forma une ville, qui est Corbigny-Saint-Léonard. Les calvinistes pillèrent l'abbaye de Corbigny en 1562, et brûlèrent les reliques du saint, dont on ne put sauver que quelques ossements qu'on transporta dans la collégiale de Varzy, au diocèse d'Auxerre. — 15 octobre.

LÉONARD (le bienheureux), onzième abbé de Cave, près de Salerne, est honoré le 18 août.

LÉONARD WÉCHEL (le bienheureux), l'un des dix-neuf martyrs de Gorcum, né en 1534, fut pendu à Bril par les calvinistes, le 9 juillet 1572, à l'âge de trente-huit ans. Il avait étudié la théologie avec beaucoup de succès sous le célèbre Ricard Tapper, professeur à Louvain, et, après son élévation au sacerdoce, il était devenu curé d'une des paroisses de Gorcum. Il s'acquittait de ses devoirs de pasteur avec autant de zèle que de science, et la conduite qu'il tenait dans les circonstances difficiles où se trouvait le clergé catholique en Hollande, servait de règle aux autres curés du pays. Ses décisions étaient universellement regardées comme des oracles, même par l'université de Louvain. Il consacrait tous ses revenus au soulagement des pauvres, et surtout des pauvres malades. Il reprenait le vice partout où il se montrait, sans acception de personnes, mais avec tant de douceur et de patience, qu'il ramena à Dieu plusieurs pécheurs qui

avaient été longtemps sourds à la voix de la grâce. Sa constance dans les tourments qu'il souffrit pour n'avoir pas voulu abjurer la foi, et particulièrement les dogmes de la primauté du pape et de la présence réelle de Jésus-Christ dans l'Eucharistie, mit le sceau à une si belle vie. Il fut déclaré martyr, avec ses compagnons, par Clément X, en 1674. — 9 juillet.

LÉONARD DE PORT-MAURICE (le bienheureux), religieux franciscain, appelé, avant son entrée en religion, Paul-Jérôme de Casa-Nuova, naquit le 20 décembre 1677 à Port-Maurice, dans le diocèse d'Albenga, sur la côte de Gênes, et donna dès sa plus tendre enfance des présages de sa sainteté future. Appelé à Rome par un de ses oncles, lorsqu'il n'avait encore que dix ans, il fut élevé dans le collége romain tenu par les jésuites. Sa piété et ses talents lui méritèrent d'être un des douze élèves qui composaient la petite congrégation du Père Caravita, et qui étaient chargés de faire le catéchisme dans les églises et d'aller, les jours de fêtes, chercher dans la ville les gens oisifs pour les conduire aux sermons. Ses études finies, il prit dans le couvent de Saint-Bonaventure l'habit de frère mineur de l'Observance. Ses parents et ses amis firent tout ce qu'ils purent pour le détourner de sa vocation; mais il resta inébranlable dans son pieux dessein et prononça ses vœux sous le nom de Léonard-de-Port-Maurice. Il devint le modèle de la communauté par sa ferveur et sa régularité. Ayant été ordonné prêtre, il fut employé aux missions; mais ses forces ne répondant pas à l'ardeur de son zèle, il tomba dangereusement malade, et fut obligé de suspendre pendant cinq ans l'exercice de ses fonctions. Etant retourné dans sa patrie, il y fit connaître la dévotion du chemin de la croix, dévotion que les souverains pontifes ont enrichie de grandes indulgences, et qui est très-répandue aujourd'hui. Le bienheureux Léonard ayant recouvré la santé par l'intercession de la sainte Vierge, il travailla de nouveau à la sanctification des âmes. Il donna des missions dans la Toscane, puis à Rome et dans les campagnes environnantes, ensuite à Gênes et en Corse, obtenant partout les succès les plus merveilleux. A Rome, les personnes du plus haut rang couraient l'entendre, entre autres l'illustre Lambertini, qui fut depuis le pape Benoît XIV, et qui ne parlait du bienheureux Léonard qu'avec la plus grande estime. En prêchant aux autres, le zélé missionnaire ne négligeait pas son propre salut. Il se retirait souvent dans une solitude où il ne conversait qu'avec Dieu seul et redoublait ses jeûnes, ses veilles et ses austérités. Pour étendre l'usage des exercices de saint Ignace, il obtint de Côme III, grand-duc de Toscane, une maison dans les environs de Florence, où il assemblait les personnes qui suivaient sous sa direction les exercices de la retraite selon la méthode prescrite par le saint instituteur des Jésuites. Il institua dans l'église de Saint-Théodore, à Rome, la confrérie du Sacré-Cœur de Jésus. Les noms de Jésus et de Marie étaient souvent dans sa bouche, et il voulait qu'on les inscrivît dans les endroits exposés aux yeux du public. Pour propager la pratique de la méditation sur la passion du Sauveur, il fit élever à Rome, dans le Colysée, de petites chapelles où sont représentées toutes les souffrances de Jésus-Christ, depuis sa prière au jardin des Oliviers jusqu'à sa mort sur le Calvaire. Il institua aussi dans plusieurs villes l'adoration perpétuelle du saint-sacrement. Enfin, après quarante-quatre ans de travaux consacrés au salut des âmes, il rentra dans son couvent de Saint-Bonaventure, pour se préparer au passage de l'éternité, et il y mourut le 26 novembre 1751, âgé de près de soixante-quinze ans. Lorsque Benoît XIV eut appris sa mort, il s'écria : *Nous avons perdu beaucoup sur la terre, mais nous avons gagné un protecteur dans le ciel.* De nombreux miracles ayant été opérés par son intercession, Pie VI, qui l'avait connu et qui était pénétré pour lui de la plus profonde vénération, le béatifia en 1796. — 26 novembre.

LEONCE (saint), *Leontius*, soldat et martyr à Tripoli en Phénicie, convertit au christianisme Théodule et le tribun Hyppace. Arrêté parce qu'il était chrétien, il subit les plus horribles supplices et il fut ensuite mis à mort par ordre du président Adrien. Théodoret le cite comme un illustre martyr, et Procope rapporte que l'empereur Justinien fit bâtir en son honneur une superbe basilique. — 18 juin.

LÉONCE (saint), médecin arabe et martyr, est honoré à Aquilée, avec saint Carpophore le 20 août.

LÉONCE (saint), martyr avec saint Eusèbe et six autres, confessa Jesus-Christ au milieu des tourments et fut ensuite décapité pendant la persécution de l'empereur Dioclétien. — 24 avril.

LÉONCE (saint), laboureur et martyr à Perge en Pamphilie, souffrit avec saint Atte et six autres laboureurs ; il fut décapité par ordre du président Flavien pendant la persécution de Dioclétien. — 1er août.

LÉONCE (saint), martyr à Nicomédie, souffrit avec saint Eusèbe et six autres pendant la persécution de Dioclétien. — 24 avril.

LÉONCE (saint), martyr à Alexandrie, souffrit avec saint Cyrin et saint Sérapion, ses frères. — 15 septembre.

LÉONCE (saint), martyr à Rome avec saint Etienne, est honoré le 11 juillet.

LÉONCE (saint), martyr à Eges en Cilicie, était frère de saint Côme et de saint Damien, et il souffrit avec eux pendant la persécution de Dioclétien. — Il pourrait bien être le même que saint Léonce, médecin arabe, honoré à Aquilée et mentionné plus haut. — 27 septembre.

LÉONCE (saint), martyr à Alexandrie avec saint Hiéromide et quatre autres, fut précipité dans la mer pour la foi chrétienne pendant la persécution de l'empereur Maximien II. — 12 septembre.

LÉONCE (saint), soldat et martyr à Sébaste en Arménie, confessa Jésus-Christ avec trente-neuf de ses compagnons, l'an 320, pendant la persécution de Licinius. Agricola, gouverneur de la province, les condamna à être exposés nus dans un étang, par un froid rigoureux, et lorsqu'on les retira, le plus grand nombre étaient morts et les autre étaient tellement gelés qu'ils ne pouvaient marcher. On les chargea tous sur des voitures et on les transporta sur un immense bûcher où ils furent brûlés et leurs cendres jetées dans le fleuve. Les chrétiens parvinrent à sauver quelques-uns de leurs ossements qui avaient échappé aux flammes, et la ville de Césarée en possédait quelques parcelles du temps de saint Basile. Ce saint docteur prononça un panégyrique en leur honneur, le jour de leur fête, qu'on célébrait dans cette ville avec beaucoup de solennité. — 10 mars.

LÉONCE (saint), martyr à Nicopolis en Arménie avec saint Maurice et plusieurs autres, fut torturé par ordre du président Lysias et ensuite jeté dans les flammes vers l'an 320, pendant la persécution de l'empereur Licinius. — 10 juillet.

LÉONCE (saint), évêque d'Hippone, fut l'un des prédécesseurs de saint Augustin. Il avait fait bâtir dans sa ville épiscopale une église qui porta son nom lorsqu'il eut été déclaré saint, et dans laquelle le saint docteur prêcha le jour de l'Ascension, l'an 423. Le saint docteur n'était pas encore évêque lorsqu'il fit abolir l'agape qui se célébrait le jour de la fête de saint Léonce, et qui avait dégénéré en abus. — 4 mai.

LÉONCE (saint), évêque de Césarée en Cappadoce, défendit vigoureusement la foi contre les païens sous l'empereur Licinius, et contre les Ariens sous l'empereur Constantin le Grand. Saint Grégoire de Nazianze rapporte qu'en se rendant au concile de Nicée, il passa par Nazianze et qu'il y baptisa saint Grégoire l'Ancien, son père. Il sacra ensuite évêque saint Grégoire d'Arménie. Un autre Grégoire, prêtre de Césarée, fait le plus bel éloge des vertus du saint évêque, qu'il appelle un ange de paix et un très-saint prélat. Il ajoute que son corps fut trouvé sans corruption trois cents ans après sa mort, dans l'église de Saint-Hésyque, et qu'il s'en exhala une odeur suave. — 13 janvier.

LÉONCE (saint), évêque d'Autun, florissait au commencement du ve siècle, et mourut en 430. — 1er juillet.

LEONCE (saint), *Legontius*, évêque dans la province de Trèves, occupait probablement le siége de Metz; il est honoré le 18 février.

LÉONCE (saint), évêque, est honoré avec saint Apollone le 19 mars.

LÉONCE (saint), évêque de Fréjus, né à Nîmes, était frère de saint Castor, évêque d'Apt. Ayant été placé sur le siége de Fréjus sur la fin du ive siècle, il se montra le modèle des évêques par ses vertus. Il engagea, vers l'an 400, saint Honorat, son ami, qui voulait embrasser la vie solitaire, à se fixer dans l'île de Lérins qui dépendait de son diocèse. Honorat suivit ce conseil et y fonda le célèbre monastère de ce nom. Le pape Boniface Ier lui écrivit une lettre relative à l'affaire de Maxime de Valence, contre lequel le saint-siége avait reçu des plaintes graves. Célestin, successeur de Boniface, lui écrivit au sujet des semi-pélagiens qui attaquaient la doctrine de saint Augustin sur la grâce, et ces lettres sont une preuve que les souverains pontifes l'honoraient d'une confiance toute spéciale. Il mourut vers l'an 432, et il est honoré dans les diocèses de Fréjus et d'Apt. On croit qu'il est le même Léonce à qui Cassien dédia, en 423, ses dix premières conférences. — 1er décembre.

LÉONCE L'ANCIEN (saint), évêque de Bordeaux, florissait au milieu du vie siècle et assista, en 540, au ive concile d'Orléans. Il mourut l'année suivante, et il eut pour successeur saint Léonce le Jeune. — 21 août.

LÉONCE LE JEUNE (saint), évêque de Bordeaux, naquit à Saintes, vers l'an 510, et sortait d'une des plus illustres maisons de l'Aquitaine. Il embrassa d'abord la carrière des armes, et servit avec éclat dans la guerre contre les Visigoths. Il était engagé dans les liens du mariage, et son épouse, Placidine, comptait parmi ses aïeux saint Sidoine et l'empereur Avitus; ce qui n'empêcha pas qu'après la mort de saint Léonce l'Ancien, arrivée vers l'an 541, il fut élu par le clergé et le peuple de Bordeaux pour lui succéder. Dès lors il ne regarda plus que comme sa sœur Placidine, qui ne le cédait en rien à Léonce pour la piété, et qui s'engagea de son côté à la continence. Léonce employa ses biens, qui étaient considérables, à construire et à doter un grand nombre d'églises, parmi lesquelles on compte celle de Saint-Martin de Tours et celle de Saint-Vincent d'Agen, toutes deux placées sur des terres qui lui appartenaient; celles de Saint-Nazaire, de Saint-Denis et de la Sainte-Vierge à Bordeaux, et celle de Saint-Eutrope à Saintes, sa patrie. Il assista par député, au ve concile d'Orléans, et en personne au second et au troisième concile de Paris, tenus, l'un en 551 et l'autre en 557. Il tint, en 562, un concile de sa province à Saintes, et l'on y déposa Emère, évêque de cette ville, dont l'ordination avait été faite sans la participation du métropolitain. Le concile avait élu à sa place Héracle, prêtre de Bordeaux; mais lorsqu'on le présenta au roi Charibert, il fut tellement irrité de cette démarche, qu'il chassa de sa présence le nouvel évêque et l'envoya en exil. Il voulut qu'Emère, qui n'avait d'autre titre qu'un décret du roi Clotaire, fût maintenu sur le siége de Saintes, et que les évêques qui l'avaient déposé fussent condamnés à une amende. Cette affaire s'arrangea dans la suite, et saint Léonce reconnut Emère pour évêque de Saintes, quelque temps avant sa mort, qu'on place vers l'an 565. Il est honoré à Bordeaux le 15 novembre.

LÉONCE (saint), évêque de Saintes, floris-

sait dans le milieu du VIe siècle. Il accueillit avec un grand respect saint Malo, évêque d'Aleth, qui avait été obligé de sortir de son diocèse pour échapper à la haine de quelques hommes puissants qui le persécutaient. Saint Malo fut si touché de cet accueil, qu'il se démit de son siége quelque temps après, et se retira à Saintes près de saint Léonce pour y finir ses jours. — 19 mars.

LÉONCE (saint), martyr en Ethiopie, fut mis à mort par les disciples de Mahomet. — 26 mai.

LÉONCE (saint), martyr à Constantinople dans le VIIIe siècle, sous l'empereur Léonce l'Isaurien, fut mis à mort par ordre de ce prince avec saint Julien et sept autres, pour avoir placé, malgré les édits de ce prince impie, l'image du Sauveur sur une des portes de la ville, dite la Porte-d'Airain. — 9 août.

LÉONCE (sainte), *Leontia*, martyre en Afrique, sous Hunéric, roi des Vandales, souffrit d'horribles tourments et même le dernier supplice pour la foi catholique, plutôt que de se soumettre aux édits impies de ce prince arien. On place sa mort en 484. — 6 décembre.

LÉONIDE (saint), *Leonides*, père d'Origène et martyr, était un philosophe chrétien, également versé dans les sciences sacrées et profanes. Ayant remarqué dans l'aîné de ses sept fils des dispositions extraordinaires, il l'éleva avec un soin tout particulier. Les progrès rapides qu'il lui voyait faire dans les sciences et dans la vertu augmentaient encore en lui le sentiment de la tendresse paternelle, et il ne cessait de remercier Dieu de lui avoir donné un tel fils. Souvent, lorsque Origène dormait, Léonide s'approchait doucement de son lit, et lui découvrait la poitrine qu'il baisait avec respect comme un sanctuaire ou résidait l'esprit de Dieu. Au commencement de la persécution de l'empereur Sévère, il fut arrêté à Alexandrie où il résidait, et conduit en prison par ordre de Lætus, gouverneur d'Egypte. Origène, qui n'avait encore que dix-sept ans, portait une sainte envie à son père et brûlait du désir de verser son sang pour Jésus-Christ. Comme sa mère craignait qu'il n'allât se livrer de lui-même aux magistrats, elle cacha tous ses habits afin qu'il ne pût sortir de la maison. Alors Origène écrivit à son père une lettre fort touchante pour l'exhorter à mourir avec courage. *N'allez pas*, lui disait-il, *changer de résolution par une fausse compassion pour nous*. Léonide se montra digne d'un tel fils et fut décapité pour la foi en 202. La confiscation de ses biens réduisit sa famille à la pauvreté; mais la Providence sut pourvoir à ses besoins. Quelques auteurs font saint Léonide évêque; mais les martyrologes ne lui donnent que le titre de martyr. — 22 avril.

LÉONIDE (saint), martyr à Corinthe avec saint Calliste et huit autres, fut précipité dans la mer. — 16 avril.

LÉONIDE (saint), martyr avec saint Eleuthère, fut brûlé vif pour la foi chrétienne. — 8 août.

LÉONIDE (saint), martyr avec saint Diomède, est honoré chez les Grecs le 2 septembre.

LÉONIDE (saint), martyr dans la Thébaïde sous l'empereur Dioclétien, est honoré le 28 janvier.

LÉONIDE (sainte), martyre à Palmyre en Syrie, souffrit avec sainte Lybie, sa sœur. Saint Ambroise envoya à saint Victrice, de Rouen, quelques parcelles de ses reliques.— 15 juin.

LÉONIEN (saint), *Leonianus*, abbé, était originaire de la Panonnie, d'où il fut emmené captif dans les Gaules par les barbares. Ayant recouvré la liberté, il n'en usa que pour la consacrer au Seigneur, en se condamnant à la vie de reclus qu'il mena pendant quarante ans, tant à Autun qu'à Vienne. Il gouverna dans cette dernière ville un monastère de soixante moines, sans compter ceux de ses disciples qui habitaient des cellules placées autour de la sienne, et qui donnèrent naissance au monastère de Saint-Pierre, dans lequel on vit plus tard jusqu'à cinq cents religieux. Saint Léonien fonda aussi un monastère de religieuses qu'il gouvernait du fond de sa cellule. Il florissait dans le Ve siècle. — 13 et 16 novembre.

LÉONILLE (sainte), *Leonilla*, aïeule des saints martyrs Speusippe, Eleusippe et Meneusippe, souffrit avec eux en Cappadoce sous l'empereur Marc-Aurèle, et les encouragea au martyre par ses exhortations, mais surtout par son exemple. — 17 janvier.

LÉONORE ou LUNAIRE (saint), *Leonorius*, évêque en Bretagne, naquit sur la fin du Ve siècle en Angleterre, et fut l'un des plus illustres disciples de saint Illut. Après avoir fait sous cet habile maître de grands progrès dans la science et la vertu, il passa en France et se fixa dans la province de Domnonée dans l'Armorique, aujourd'hui la Bretagne, où il fonda un monastère entre les rivières de Rance et d'Arguenon, sur un emplacement qui lui fut donné par Jona, comte du pays. Il en fut le premier abbé et il fut même élevé à la dignité épiscopale, selon la coutume de l'Eglise d'Angleterre, où les principaux abbés étaient faits évêques, quoiqu'ils ne fussent attachés à aucun siége. Léonore se rendit tellement célèbre par sa sainteté et sa sagesse, que Childebert, roi de Paris, l'invita, à plusieurs reprises, à se rendre à sa cour. Le saint céda enfin à ses instances et fut reçu à la cour avec de grandes marques de respect, par le roi et par la reine Ultrogothe, son épouse. A son retour en Bretagne, il apprit la mort du comte Jona, son protecteur, qui avait été tué dans une bataille par le prince Conomor; et comme le vainqueur en voulait aux jours de Judual, fils de l'infortuné Jona, le saint abbé fit passer ce jeune prince en Angleterre pour le soustraire à la férocité de Conomor. Saint Léonore mourut dans un âge avancé, vers l'an 570, et son corps, en-

terré dans l'église de son abbaye, fut transporté, dans la suite, à l'église paroissiale de Saint-Malo, qui est connue sous le nom de Saint-Lunaire, et où se trouve la châsse qui renferme ses reliques. — 1er juillet.

LÉOPARD (saint), *Leopardus*, martyr à Rome, était attaché à la maison impériale de Julien l'Apostat, lorsqu'il fut décapité pour la foi en 362. Dans la suite, son corps fut transporté à Aix-la-Chapelle. — 30 septembre.

LÉOPARD (saint), moine de Bobbio en Italie, fut l'un des plus illustres disciples de saint Bertulfe, et florissait dans le milieu du VIIe siècle : ses vertus et ses miracles lui ont fait rendre un culte public, qui est marqué dans le Martyrologe des Bénédictins le 31 août, parce que ce fut en ce jour que l'on fit une translation de ses reliques, l'an 1482. L'année suivante elles furent placées dans la même châsse que celles de saint Bertulfe. — 31 août.

LÉOPARDIN (saint), moine dans le Berri, florissait dans le VIIe siècle, et il fut tué par des scélérats près d'Aubigny. Il y a dans le diocèse de Moulins une paroisse qui porte son nom. — 7 octobre.

LÉOPART (saint), *Leopardus*, évêque d'Osimo dans la Marche d'Ancône, est honoré le 7 novembre.

LÉOPOLD IV (saint), *Leopoldus*, marquis d'Autriche, fils de Léopold III et d'Itte, fille de l'empereur Henri IV, montra dès son enfance beaucoup d'application à méditer les maximes de l'Evangile, auxquelles il s'appliquait à conformer sa conduite. N'éprouvant que du dégoût pour les plaisirs et les amusements du monde, il trouvait son bonheur dans la prière, l'étude, la pratique des bonnes œuvres et surtout dans la charité envers les pauvres. Après la mort de son père, arrivée en 1096, se voyant chargé de gouverner un vaste pays, quoiqu'il fût dans un âge peu avancé, il se proposa de civiliser ses sujets afin de les disposer à devenir de fervents chrétiens. Il commença par demander à Dieu la sagesse dont il avait besoin pour cette entreprise difficile, et il vit bientôt le succès dépasser ses espérances. Il réussit à se faire aimer en diminuant les impôts, en se montrant bon, affable, populaire, et en faisant du bien à tous. Il penchait vers la clémence, mais il n'y avait recours qu'avec discernement, et lorsqu'il était obligé de sévir contre les coupables, les peines qu'il prononçait étaient dictées par une sagesse telle qu'elles paraissaient justes et méritées même à ceux qui les subissaient. Il exhortait lui-même les condamnés à accepter leur châtiment en esprit de pénitence. Léopold se déclara en faveur de Henri V pendant la guerre que celui-ci faisait à l'empereur Henri IV, et en prenant parti pour le fils contre son père, il croyait n'agir que par des motifs de piété et de religion, tant Henri IV s'était rendu odieux par sa tyrannie envers ses sujets et par ses entreprises contre le saint-siége. Il paraît cependant qu'il se repentit dans la suite de cette démarche, et qu'il en fit pénitence. En 1106, il épousa Agnès, veuve de Frédéric, duc de Souabe, et fille de l'empereur Henri IV. Cette princesse avait deux enfants de son premier mariage, et elle en eut encore dix-huit durant son union avec Léopold. Elle s'associa aux bonnes œuvres de son mari dont elle partageait les sentiments. Ils lisaient ensemble l'Ecriture sainte, et se levaient la nuit pour vaquer à la prière et à la méditation des vérités éternelles. En 1127, le pieux marquis fonda près du château de Kalnperg, où il faisait sa résidence, le monastère de Sainte-Croix, qu'il plaça sous la règle de Cîteaux. Il fonda aussi, de concert avec Agnès, le monastère de Notre-Dame de Neubourg, où il mit des chanoines réguliers pour chanter nuit et jour les louanges du Seigneur au pied des autels, en son nom et en celui de son épouse, parce que les obligations de leur état ne leur permettaient pas de le faire par eux-mêmes avec une telle continuité. L'église fut consacrée par l'archevêque de Saltzbourg, assisté des évêques de Passau et de Gurk. La fondation fut approuvée par le pape et confirmée par une charte de Léopold, qui fut signée par la plupart des seigneurs d'Autriche, en présence des évêques. Ceux-ci lancèrent de terribles anathèmes contre ceux qui oseraient violer les droits ou usurper les terres du monastère, ou vexer les chanoines qui l'habitaient. Ayant été obligé de défendre ses Etats contre une invasion d'Etienne II, roi de Hongrie, il lui livra bataille et remporta sur les Hongrois une victoire complète. Quelques années après il leur livra une autre bataille, et l'armée des Hongrois essuya une telle déroute, que ceux qui en échappèrent ne durent leur salut qu'à une fuite précipitée. Les grandes qualités de Léopold, la sagesse de son administration, sa valeur et ses vertus décidèrent plusieurs électeurs à lui déférer la couronne impériale après la mort de Henri V; mais Lothaire, duc de Saxe, l'ayant emporté, le marquis d'Autriche lui resta fidèlement attaché et l'accompagna dans son voyage d'Italie. Il ne prit aucune part aux troubles qu'excitèrent les deux fils qu'Agnès avait eus du duc de Souabe. Lorsqu'il se vit atteint de la maladie dont il mourut, il confessa ses péchés avec beaucoup de componction, et reçut les derniers sacrements avec de vifs sentiments de piété. Il mourut le 15 novembre 1136, et fut enterré dans le monastère de Neubourg. Divers miracles ayant manifesté sa sainteté, Innocent VIII le canonisa en 1485. — 15 novembre

LÉOTADE (saint), évêque d'Auch, avait été abbé de Moissac, avant son élévation à l'épiscopat; il mourut en 718. — 23 octobre.

LÉOVIGILDE, ou LÉVIGILDE (saint), *Leovigildes* moine et martyr à Cordoue avec saint Christophe, pendant la persécution des Maures, fut emprisonné et subit de cruelles tortures. Il fut ensuite décapité, et l'on brûla son corps, l'an 852, sous le roi Abdérame II. Saint Euloge en fait mention dans son *Mémorial des saints*. — 20 août.

LERY (saint), *Laurus*, prêtre en Bretagne, florissait au VIIe siècle, et fut, dit-on, chapelain du roi saint Judicaël. Il est honoré à Meiu-de-Gails, près de Saint-Malo, et il y a dans le voisinage une église qui porte son nom. — 30 septembre.

LESMON (saint), *Lesmo*, solitaire à Glentanire en Ecosse, mourut avant le milieu du VIIe siècle. — 9 décembre

LÉTANCE (saint) *Letantius*, l'un des martyrs Scillitains, souffrit à Carthage l'an 202, pendant la persécution de l'empereur Sévère, sous le président Saturnin. — 17 juillet.

LÉTARD (saint), *Leothardus*, évêque, accompagna, en qualité d'aumônier et de directeur, Berthe, fille de Caribert, roi de Paris, qui avait épousé Ethelbert, roi de Kent en Angleterre. Il prépara les voies à saint Augustin par les semences de christianisme qu'il déposa dans le cœur des sujets d'Ethelbert; la pieuse reine le seconda de tout son pouvoir. On ignore l'année de sa mort, mais on sait qu'il fut enterré sous le portail de l'Église de Saint-Martin, dans laquelle il célébrait les saints mystères en qualité d'aumônier de Berthe. On l'honorait autrefois à Cantorbéry où l'on gardait ses reliques dans l'Église abbatiale de Saint-Augustin, et on les portait en procession aux Rogations et dans les temps de sécheresse, pour obtenir de la pluie. On croit qu'il était évêque de Senlis avant de passer en Angleterre, et on l'honore dans ce diocèse le 7 mai. — 24 février.

LÉTUS (saint), *Lætus*, évêque de Leptinè en Afrique et martyr, souffrit sous Hunéric, roi des Vandales. Ce prince arien l'ayant fait emprisonner en haine de la religion catholique, le condamna à périr par le supplice du feu, l'an 484. Comme Létus jouissait d'une grande réputation de science et de sainteté, son martyre fit une grande sensation dans l'univers chrétien, et saint Isidore rapporte, dans son histoire des Vandales, qu'un demi-siècle après ce fut un des griefs que mit en avant l'empereur Justinien contre les Vandales, lorsqu'il envoya Bélisaire combattre leur roi Gilimer qui fut vaincu. — 6 septembre.

LEU (saint), *Lupus*, évêque de Bayeux, succéda à saint Rufinien. On ignore le détail de ses actions et même l'époque de sa mort qu'on place vers l'an 465. En 863, ses reliques furent portées au château de Palluau en Gâtinais pour les soustraire aux incursions des Normands. En 943, elles furent transportées à Corbeil par les soins de Haimon, comte de Corbeil. — 1er août et 25 octobre.

LEU (saint), évêque de Sens, né vers le milieu du VIe siècle, d'une famille illustre du diocèse d'Orléans, était fils de sainte Austregilde. Après avoir passé sa première enfance dans la piété, il fut élevé à l'ombre du sanctuaire; comme un autre Samuel, et entra dans la cléricature. Plein de vénération pour les saints martyrs, il se plaisait à visiter leurs tombeaux, et pour retracer en lui une partie de leurs souffrances, il affligeait son corps par des jeûnes et des austérités. Ses vertus le firent élire d'une voix unanime pour succéder à Artème sur le siége de Sens, en 609, et il remplit, avec autant de zèle que de sagesse, tous les devoirs d'un bon pasteur. Il instruisait son troupeau par ses discours et par ses exemples, et pourvoyait à ses besoins spirituels et temporels. Après la mort de Thierri II, arrivée en 613, il se prononça pour Sigebert, fils de ce prince; mais Clotaire II, qui voulait s'emparer de la Bourgogne, envoya son armée assiéger Sens. Leu, craignant pour la ville épiscopale les malheurs d'un siége, se rendit à l'église à l'approche de l'ennemi, et sonna lui-même la cloche pour réunir le peuple aux pieds des autels, et là, prosterné devant Dieu, il le supplia d'éloigner le fléau de la guerre : sa prière fut exaucée et l'ennemi, effrayé, prit une autre direction. Clotaire étant devenu maître de toute la monarchie, envoya en Bourgogne un gouverneur nommé Farulphe, qui, arrivé à Sens, fut irrité contre le saint évêque, parce que celui-ci n'était pas venu au-devant de lui et ne lui avait point envoyé de présents. Il lui en fit de vifs reproches, mais Leu lui répondit que le devoir d'un évêque était d'annoncer les préceptes du Seigneur aux grands de la terre, et non de leur faire des présents. Farulphe, pour se venger de ce qu'il regardait comme un mépris, noircit le saint auprès de Clotaire, et, secondé par Médégisile, abbé du monastère de Saint-Remi, de Sens, qui aspirait à devenir évêque, il parvint à tromper le roi. Saint Leu fut donc arraché de son siége par ordre du prince, et relégué à Ausène, village du Vimeu. Comme les habitants étaient encore pour la plupart plongés dans l'idolâtrie, il se crut envoyé là par la Providence, pour les amener à la connaissance du christianisme. Ses instructions et ses miracles opérèrent de nombreuses conversions; l'officier qui l'avait conduit à Ausène, et qui était païen, se convertit lui-même et reçut le baptême avec plusieurs autres. Les habitants de Sens, indignés de ce qu'on leur avait enlevé leur évêque, n'eurent pas plutôt connu la conduite de l'abbé Médégisile, qu'ils se rendirent en tumulte dans l'église de Saint-Remi et l'y massacrèrent. Ce crime causa une douleur profonde au saint qui supplia le Seigneur de pardonner à son troupeau. Le peuple, revenu de son emportement, reconnut sa faute et députa au roi Winebaud, abbé de Saint-Loup, de Troyes, pour solliciter le rappel de saint Leu. Clotaire, qui se trouvait alors près de Rouen, accueillit cette demande, après qu'il eut été détrompé par Winebaud, en qui il avait une grande confiance. Envoyant aussitôt chercher le saint, il se jeta à ses pieds pour lui demander pardon de l'injustice dont il s'était rendu coupable à son égard, et le renvoya dans son diocèse, comblé de présents. Saint Leu reprit ses fonctions avec une nouvelle ardeur, et lorsqu'il se sentit près de sa fin, il adressa à son clergé, réuni autour de son lit, les exhortations les plus touchantes; après quoi il mourut le 1er septembre, vers l'an 623. — 1er septembre.

LEUCADE (saint), *Leocadius*, sénateur, pere de saint Ludre, mentionné par saint Grégoire de Tours, est honoré en Berri le 9 novembre.

LEUCE (saint), *Leucius*, martyr à Apollonie, souffrit avec saint Thyrse et saint Callinique pendant la persécution de Dèce; il ne fut pas décapité avec ses compagnons, mais il mourut avant d'avoir été frappé du glaive. — 28 janvier.

LEUCE (saint), martyr à Alexandrie avec saint Pierre et saint Sévère, est honoré le 11 janvier.

LEUCE (saint), *Leucus*, évêque de Brindes et confesseur, florissait au commencement du ve siècle et mourut l'an 410. Il y avait près de Rome, du temps de saint Grégoire le Grand, une église de son nom, où se trouvait une partie de ses reliques. Ces reliques ayant disparu, le même saint Grégoire en fit venir de Brindes pour les remplacer. — 8 et 11 janvier.

LEUÇON (saint), évêque de Troyes, florissait au milieu du VIIe siècle. Il assista, en 657, au premier concile de Sens, et mourut vers l'an 666. — 1er avril.

LEUDOMIRE (saint), *Leudomirus*, vulgairement LUDMIER, évêque de Châlons-sur-Marne, sortait d'une famille noble de Limoges. Il était frère de saint Elaphe et lui succéda sur le siége de Châlons, vers la fin du VIe siècle. Il n'était encore que diacre lorsqu'il souscrivit avec saint Elaphe l'acte par lequel ils donnaient à l'église de Châlons les biens qu'ils possédaient dans le voisinage de Limoges. Leudomire gouverna saintement son troupeau, qu'il édifia par ses vertus, surtout par sa charité et par son amour pour la chasteté. Il mourut vers l'an 626 et fut enterré, près de son frère, dans l'église de Saint-Jean-Baptiste, située hors de la ville. Ses reliques furent ensuite transportées dans l'église du monastère de tous les Saints. — 30 septembre et 3 octobre.

LEUFROY (saint) *Leufridus*, abbé de la Croix en Normandie, d'une famille noble du territoire d'Evreux, passa ses premières années dans le monastère de Saint-Taurin, à Evreux, où il commença ses études qu'il alla finir à Chartres. Il renonça ensuite au monde pour se consacrer à Dieu, et, de retour dans le lieu de sa naissance, il y bâtit un oratoire et un ermitage dont l'entrée fut interdite aux femmes. Il passa plusieurs années, occupé à la prière, à la pratique des austérités, à l'instruction des enfants et des pauvres, qui trouvaient en lui un consolateur et un père. Le désir d'une perfection plus grande encore le porta à se rendre à Cailly dans le diocèse de Rouen, pour y vivre sous la conduite d'un saint solitaire nommé Bertrand. Quelque temps après, il entra dans le monastère que saint Saëns venait de bâtir dans le pays de Caux, vers l'an 674. Saint Ansbert, évêque de Rouen, n'eut pas plutôt connu Leufroy, qu'il conçut pour lui une estime singulière, et lui conseilla de retourner dans sa patrie pour y introduire la vie monastique. Leufroy obéit, et s'étant arrêté à deux lieues d'Evreux, sur les bords de l'Eure, à l'endroit même où saint Ouen avait érigé une croix en mémoire d'une croix lumineuse qui lui était apparue, il y bâtit une chapelle sous l'invocation de ce saint évêque, puis un monastère qui porta d'abord le nom de la Croix-Saint-Ouen, et ensuite celui de la Croix-Saint-Leufroi. Il s'y forma bientôt une nombreuse communauté que le saint fondateur gouvernait avec autant de sagesse que de bonté; mais la douceur dont il usait envers ses religieux ne l'empêchait pas de maintenir avec fermeté la discipline et la ferveur, ni de priver de la sépulture ecclésiastique un frère qui avait violé le vœu de pauvreté. Il fut favorisé du don des miracles pendant sa vie et mourut en 738, après avoir exercé, pendant quarante ans, les fonctions d'abbé. Il fut enterré dans l'église de Saint-Paul qu'il avait fait bâtir, mais on le transféra ensuite dans celle de son monastère. Les moines de la Croix s'étant retirés dans le IXe siècle, à l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés à Paris, pour se soustraire à la fureur des Normands, emportèrent avec eux le corps de saint Leufroi et le laissèrent dans cette abbaye, en reconnaissance de la généreuse hospitalité qu'ils y avaient reçue. En 1212, on rapporta à la Croix un os de l'un des bras du saint fondateur. — 21 juin.

LEVANGE (saint), *Libanius*, évêque de Senlis, l'un des Pères du premier concile d'Orange, tenu l'an 441, est honoré à Châlons-sur-Saône, sous le nom de saint Levons, le 19 octobre.

LEWINE (sainte), *Levinna*, vierge et martyre en Angleterre, était Bretonne d'origine et fut mise à mort par les Saxons, avant que ces peuples, qui s'étaient établis dans la Grande-Bretagne, se fussent convertis au christianisme : ses reliques, après avoir été vénérées, pendant plusieurs siècles, à Scafort, dans le pays de Sussex, furent transportées à Berg-Saint-Winox, en Flandre, l'an 1058. Cinq siècles après, ces précieuses reliques furent brûlées dans l'incendie qui réduisit en cendres cette abbaye l'an 1558. — 24 juillet.

LÉZIN (saint), *Licinius*, martyr à Côme en Italie, fut décapité avec saint Carpophore et quatre autres qui servaient dans l'armée de l'empereur Maximien. On croit qu'ils souffrirent l'an 304. — 7 août.

LEZIN (saint), évêque d'Angers, naquit vers l'an 540 et appartenait à une famille illustre qui lui fit donner une éducation digne de sa haute naissance. Il se rendit ensuite à la cour de Clotaire Ier, dont il était proche parent et qui le fit son grand écuyer. Le jeune Lézin, loin de se laisser éblouir par l'éclat des grandeurs, menait à la cour une vie pénitente, qu'il sanctifiait par la prière et le jeûne. Ayant été fait comte d'Anjou, il céda aux sollicitations de ses amis qui le pressaient de se marier; mais celle qu'il devait épouser s'étant trouvée tout à coup frappée de la lèpre la veille

même de son mariage, il crut voir quelque chose de surnaturel dans cet accident, et il résolut d'exécuter la résolution qu'il nourrissait depuis longtemps de renoncer au monde. Il entra donc, en 580, dans une communauté de pieux ecclésiastiques dont il devint bientôt le modèle. Audocien, évêque d'Angers, étant mort, le peuple de cette ville, qui n'avait pas oublié la justice et la douceur du gouvernement de Lezin, le demanda pour pasteur, et ce choix fut agréé par le roi Clotaire II. Le nouvel évêque, qui n'avait acquiescé à son élection qu'après bien des difficultés, n'eut pas plutôt reçu l'onction sainte, qu'il se dévoua tout entier à la conduite de son troupeau. Ses discours et ses exemples, appuyés par le don des miracles, lui donnaient un tel ascendant sur les cœurs, que les pécheurs les plus endurcis ne pouvaient y résister. Quoiqu'il fît de fréquentes retraites pour s'entretenir dans le recueillement, cependant, comme les fonctions extérieures du ministère épiscopal ne lui permettaient pas de pratiquer cette vertu d'une manière aussi parfaite qu'il le désirait, il résolut de quitter son siége pour ne plus s'occuper que de son propre salut; mais les évêques de la province qu'il consulta, s'étant opposés à sa démission, il continua de remplir les devoirs de sa charge autant que le permettaient ses infirmités; car les dernières années de sa vie ne furent qu'un tissu de souffrances qu'il supporta avec une patience inaltérable. Il mourut vers l'an 605, âgé de soixante-cinq ans. Son corps fut inhumé dans l'église de Saint-Jean-Baptiste qu'il avait fait bâtir et qui dépendait du monastère qu'il avait fondé, dans l'intention d'y finir ses jours. Il se fit une translation de ses reliques en 1169. — 13 février.

LIBAIRE (sainte), *Libaria*, vierge et martyre à Gran en Lorraine, sous Julien l'Apostat, était sœur de saint Eucher, de saint Elophe et de sainte Menne. Elle fut décapitée l'an 361, et son corps, qui était un objet de vénération pour les fidèles du pays, fut transféré à Toul par le cardinal de Vaudémont. Elle est honorée à Condé en Brie le 12 octobre, et en Lorraine le 8 du même mois. — 8 octobre.

LIBANOS (saint), abbé sur les confins de l'Egypte et de l'Ethiopie, est honoré chez les Grecs le 29 décembre.

LIBENTIUS ou LIÉVIZON (le bienheureux), archevêque de Brême et de Hambourg, né en Italie vers le milieu du Xe siècle, ayant fait la connaisssance d'Adaldag, archevêque de Hambourg, qui accompagnait de l'autre côté des monts l'empereur Othon le Grand, ce pieux prélat, frappé de son mérite et de ses vertus, se l'attacha et le ramena avec lui en Allemagne, pour le seconder dans l'administration de son vaste diocèse. Il résolut même de le faire son successeur, de préférence à Othon son neveu, chanoine de Magdebourg, quoique celui-ci fût un homme distingué par sa piété et par ses talents. En conséquence, après la mort d'Adaldag, arrivée en 988, le chapitre de Hambourg, pour se conformer à ses intentions, élut Libentius. Le nouvel archevêque s'appliqua d'abord à la réforme des mœurs de son clergé : pour y travailler avec plus de succès, il commença par donner lui-même l'exemple de la plus parfaite régularité, fuyant les visites mondaines, surtout celles des personnes du sexe, qu'il ne recevait jamais que dans le cas d'une véritable nécessité, et toujours en présence de témoins, ne leur parlant jamais que debout et les yeux baissés. Lorsqu'il était obligé d'aller dans le monde, ou que les affaires de son diocèse l'appelaient à la cour, il était d'une telle modestie qu'on l'eût pris pour un anachorète; zélé pour l'accomplissement des devoirs de l'épiscopat, il visitait les monastères et les églises, afin de rétablir la discipline partout où elle était affaiblie, et veillait avec soin à ce que les revenus des églises fussent employés selon l'esprit des canons. Il envoya des missionnaires en Danemark et en Pologne où régnait encore l'idolâtrie : le Danemark était alors gouverné par Swein, qui persécutait les chrétiens avec une grande cruauté. Libentius lui envoya de magnifiques présents pour le rendre favorable aux missionnaires; mais ce tyran ne changea pas pour cela de dispositions. Eric l'ayant vaincu et étant monté sur le trône qu'il venait de conquérir, il se montra quelque temps bien disposé en faveur du christianisme, mais étant devenu persécuteur à son tour, Libentius détermina l'empereur à lui envoyer Popper, évêque de Schleswick, pour le ramener à de meilleurs sentiments. Cette mission eut les plus heureux résultats, et comme le nombre des conversions allait toujours en augmentant, le bienheureux Libentius envoya à Popper des coopérateurs pour le seconder. Libentius, que le succès de cette sainte entreprise avait mis au comble de ses vœux, mourut au commencement de l'année 1013, après un épiscopat de vingt-quatre ans, et il fut enterré dans son église cathédrale, près du maître-autel. On commença à l'invoquer bientôt après, et dès lors sa fête s'est toujours célébrée le 4 janvier.

LIBÉRAL (saint), *Liberalis*, confesseur à Altino, dans la Marche d'Ancône, est honoré à Trévise, où son corps se garde dans l'église cathédrale. — 27 avril.

LIBÉRAT (saint), *Liberatus*, martyr en Orient, souffrit avec saint Bajule. Son corps a été transporté à Rome, où il est honoré le 20 décembre.

LIBÉRAT (saint), médecin et martyr à Carthage, était très-habile dans son art, qu'il exerçait pour rendre service à ses frères plutôt que par intérêt. Il fut arrêté avec sa femme, en 484, à cause de son attachement à la foi catholique, pendant la persécution de Hunéric, roi des Vandales, qui les fit mettre tous deux dans la même prison, de manière cependant qu'ils ne pouvaient se voir ni se parler. Les ariens, croyant qu'il leur serait plus facile de séduire sa femme que lui-même, allèrent la trouver et lui di-

rent : Cessez de vous opiniâtrer dans votre sentiment, puisque votre mari s'est soumis à l'ordre du roi. *Que je le voie*, répondit-elle, *et ensuite je ferai ce que Dieu m'inspirera.* On la tira donc de son cachot, et on la conduisit devant le tribunal, où Libérat venait d'être appelé. Elle ne fut pas plutôt à portée de se faire entendre de lui, qu'elle lui reprocha hautement son apostasie. *Malheureux*, lui cria-t-elle, *pourquoi veux-tu périr éternellement pour conserver une vie qui finira bientôt, et des richesses qui ne pourront te délivrer des feux de l'enfer ?* Libérat, étonné de ce langage, lui répondit : *Je suis toujours catholique, par la grâce de Jésus-Christ, et j'espère bien ne jamais abandonner la vraie foi.* Ainsi la fourberie des ariens ne servit qu'à les couvrir de confusion devant le peuple. Hunéric fit ensuite exiler Libérat et sa femme ; mais pour rendre leur exil plus cruel, il les sépara de leurs enfants, qui étaient en bas-âge, afin d'entraîner plus facilement ceux-ci dans l'arianisme. Cette séparation causa la plus vive douleur à Libérat, qui craignait pour la foi de ses enfants ; mais sa femme lui dit, pour raffermir son courage : *Voulez-vous perdre votre âme par amour pour vos enfants ? Ne pensez pas plus à eux que s'ils n'étaient pas nés ; Jésus-Christ lui-même sera leur protecteur et prendra soin de leurs âmes.* On rapporte que leur exil se termina par le martyre, sans qu'on connaisse ni le genre ni l'année de leur supplice. — 23 mars.

LIBÉRAT (saint), abbé et martyr en Afrique avec six autres, gouvernait un monastère près de Capse dans la Byzacène, lorsque Hunéric, roi des Vandales, publia, en 483, contre les catholiques, un édit qui, entre autres persécutions, ordonnait la destruction des monastères. Libérat eut ordre de se rendre à Carthage avec sa communauté, qui se composait de Boniface, diacre ; Serve et Rustique, sous-diacres ; Rogat, Septime et Maxime, simples moines. Arrivés dans la capitale, on leur fit les plus belles promesses pour les attirer à l'arianisme, mais ils se montrèrent inébranlables. *Faites de nos corps ce qu'il vous plaira*, répondirent-ils, *et gardez pour vous ces richesses périssables que vous nous promettez pour prix de l'apostasie.* Ils furent donc chargés de chaînes et jetés dans un cachot. Les fidèles étant parvenus à gagner les gardes, venaient recevoir les instructions des martyrs, et s'encourageaient à souffrir à leur exemple pour la défense de la foi catholique. Hunéric, informé de ces visites, donna des ordres pour resserrer davantage Libérat et ses compagnons. Voulant ensuite les faire périr par un genre de supplice qui répondît à sa férocité, il les fit embarquer sur un vieux bateau chargé de bois ; lorsqu'il fut en mer, on tenta à plusieurs reprises d'y mettre le feu, mais il s'éteignait toujours, et il fut impossible d'en venir à bout. Hunéric, témoin de ce prodige, devint furieux, et les fit assommer à coups de rames. Leurs corps furent jetés dans la mer, et les vagues, par un nouveau prodige, les repoussèrent sur le rivage. Les catholiques les enterrèrent honorablement dans le monastère de Bigue, près de l'église de Saint-Célérin. — 17 août.

LIBÉRATE (sainte), *Liberata*, vierge, florissait dans le VIe siècle, et mourut l'an 581. Elle est honorée à Côme, sa patrie, le 18 janvier.

LIBÉRATEUR (saint), *Liberator*, martyr à Bénévent, est honoré le 15 mai.

LIBÈRE (saint), *Liberius*, premier évêque de Ravenne, florissait sous le pape saint Victor et sous l'empereur Sévère. Il mourut au commencement du IIIe siècle, et il est honoré dans sa ville épiscopale, aujourd'hui métropole, le 29 avril et le 30 décembre.

LIBÈRE (saint), pape, était Romain de naissance ; il succéda, en 352, à saint Jules, et signala le commencement de son pontificat par son zèle pour la foi catholique. L'empereur Constance, protecteur déclaré des ariens, ayant fait condamner saint Athanase dans un concile d'Arles, où ces hérétiques dominaient, puis dans un concile de Milan, où les orthodoxes furent opprimés, et qui se tint deux ans après, envoya l'un de ses chambellans à Rome pour obtenir du pape l'approbation de tout ce qui s'était fait dans ces deux assemblées. Libère s'y refusa, sans se laisser ébranler ni par les promesses ni par les menaces. Non-seulement il ne voulut pas recevoir les présents considérables que l'empereur lui envoyait ; mais apprenant qu'on les avait déposés, comme offrande, dans la basilique du prince des apôtres, il les fit mettre hors du lieu saint. Constance, irrité d'une action aussi hardie, qu'il regardait comme une insulte à la majesté impériale, le fit saisir et amener sous escorte à Milan, où le pape et le prince eurent une conférence. Le premier représenta que saint Athanase avait été déclaré innocent dans le concile de Sardique et ses ennemis reconnus pour des calomniateurs ; qu'il y avait par conséquent de l'injustice à condamner un homme qui n'avait été convaincu juridiquement d'aucun des crimes qu'on lui imputait. Constance, pour toute réponse, dit qu'il lui accordait trois jours, et que passé ce délai, s'il ne souscrivait pas à la condamnation d'Athanase, il l'exilerait à Bérée en Thrace. Dans l'intervalle, il lui envoya cinq cents pièces d'or, croyant par là vaincre sa résistance ; mais le pape les refusa en disant qu'il fallait les distribuer aux flatteurs du prince : il refusa de même un présent de l'impératrice, et dit à l'envoyé de la princesse qu'il devait apprendre à croire en Jésus-Christ et non à persécuter l'Eglise de Dieu. Les trois jours expirés, il partit pour son exil. L'année suivante 357, l'empereur s'étant rendu à Rome pour y célébrer la douzième année de son règne, les dames romaines se réunirent pour aller lui demander le rappel du chef de l'Eglise ; mais le prince répondit qu'il n'y consentirait qu'à condition que le pape adopterait le sentiment des évêques qui étaient alors à sa cour. Pendant ce même temps, Démophile, évêque de Bérée, arien déguisé, et Fortunatien d'Aquilée, politique adroit,

circonvinrent tellement le pape exilé, qu'ils lui arrachèrent, sous prétexte du bien de l'Eglise, une souscription à la condamnation d'Athanase et à une formule de foi dressée à Sirmium. C'était la première des deux formules composées dans cette ville; car la troisième ne parut que deux ans après, et la seconde, dressée par Valens, Ursace et Germine, renfermant tout le venin de l'arianisme, ne fut admise que par un petit nombre d'ariens rigides ; non-seulement les catholiques, mais même les ariens mitigés ou semi-ariens la repoussèrent, parce qu'elle défendait de dire que Jésus-Christ était de la même substance que le Père, ou même qu'il lui était semblable en substance, tandis que la première était catholique, quoique le mot consubstantiel ne s'y trouvât pas; c'est ce qui explique comment le pape put écrire, avec vérité, aux évêques d'Orient, qu'il avait reçu la vraie foi catholique qu'ils avaient approuvée eux-mêmes à Sirmium. Cette chute de Libère scandalisa l'Eglise, non pas parce qu'on la regardait comme un acte d'hérésie, mais comme un acte de faiblesse, et ce qui choqua le plus la chrétienté fut moins la souscription à la formule de foi que la condamnation de saint Athanase. Mais s'il tomba comme saint Pierre, il se releva bientôt à son exemple. La cause de son exil avait été le refus de souscrire à la condamnation du saint patriarche d'Alexandrie, et la souscription donnée, l'empereur lui permit de retourner à Rome. A peine y était-il revenu, qu'il s'empressa de communiquer avec saint Athanase, comme nous l'apprenons d'une lettre de celui-ci adressée, en 360, aux évêque d'Egypte. Cette conduite l'exposa à de nouvelles persécutions : il fut obligé de se cacher pendant quelque temps pour se soustraire aux violences que l'empereur méditait contre lui, surtout parce qu'il avait condamné la profession de foi du concile de Rimini. Le pape écrivit à ce sujet aux évêques d'Orient, que ceux qui avaient été vaincus ou trompés à Rimini, étaient presque tous rentrés en eux-mêmes. Il mourut le 23 septembre 366, et presque tous les Pères lui donnent le titre de bienheureux. Son nom se lit dans la plupart des Martyrologes latins et grecs. L'acte qu'il souscrivit à Bérée, dans l'unique but de pouvoir retourner à Rome, et contre lequel il protesta, au moins indirectement, lorsqu'il fut redevenu libre, a servi aux partisans du gallicanisme d'argument contre l'infaillibilité des papes, mais assez mal à propos, à notre avis. Saint Libère a laissé des *Lettres* qu'on trouve dans le recueil de dom Coustant. — 23 septembre.

LIBÈRE ou LIBRE (sainte), *Libera*, vierge, est honorée à Vérone le 21 avril.

LIBÉRIEN (saint), *Liberianus*, martyr à Rome avec saint Justin le Philosophe et apologiste de la religion chrétienne, fut arrêté avec lui et avec plusieurs autres. Il comparut avec eux devant le préfet de la ville, qui lui demanda s'il était chrétien comme ses compagnons et impie envers les dieux. Il répondit hardiment qu'il était chrétien en effet, et qu'il n'adorait que le vrai Dieu. Le préfet lui ayant dit, ainsi qu'à ses compagnons, que s'ils n'obéissaient pas à l'édit impérial, ils seraient traités sans miséricorde, Justin répondit pour tous qu'ils ne désiraient rien tant que d'aller à Jésus-Christ par les supplices, et Libérien ajouta : *Faites ce que vous voudrez; nous sommes chrétiens, et nous ne sacrifions pas à vos idoles.* En conséquence, il fut condamné avec les autres à avoir la tête tranchée ; ce qui fut exécuté l'an 167, sous le règne de Marc-Aurèle. — 13 avril et 1er juin.

LIBERT (saint), *Libertus*, martyr dans les Pays-Bas, né à Malines vers le milieu du VIIIe siècle, était fils du comte Adon, l'un des principaux seigneurs du pays. Elise, femme du comte, était déjà avancée en âge, et le désir d'avoir un fils la porta à recourir à saint Rumold, afin qu'il lui obtînt du ciel le bonheur d'être mère. Les prières du serviteur de Dieu furent exaucées, et la comtesse, après la naissance de son fils, le fit baptiser par le saint évêque, qui se chargea de l'élever dans les sciences et dans la piété. Libert était encore très-jeune lorsque, étant tombé dans la rivière, il s'y noya, et il dut une seconde fois la vie aux prières de saint Rumold, qui le ressuscita. Lorsque les peuples du nord vinrent ravager les pays qui s'étendent depuis la mer jusqu'à Cologne, Libert, qui avait pris l'habit religieux dans le monastère fondé par ses parents, et que saint Rumold avait gouverné jusqu'à sa mort, se réfugia dans le monastère de Saint-Tron. Les barbares l'y poursuivirent et le massacrèrent, par haine pour la religion, pendant qu'il était en prière devant l'autel de saint Tron, vers l'an 783. — 14 juillet.

LIBESSE ou LOUBASSE (saint), *Leobatius*, premier abbé de Senevières, monastère fondé par saint Ours, qui lui en confia le gouvernement, conduisit sa communauté naissante dans les voies de la perfection, et après sa mort, qui arriva avant le milieu du VIe siècle, il fut enterré dans l'église de son monastère, laquelle a été changée en une église paroissiale. Il est nommé dans le Martyrologe de France le 18 juillet, mais sa fête est marquée dans plusieurs hagiographes le 28 du même mois. — 18 et 28 juillet.

LIBOIRE (saint), *Liborius*, évêque du Mans, né au commencement du IVe siècle, d'une famille illustre des Gaules, se distingua de bonne heure par l'innocence de ses mœurs et par la sainteté de sa vie, ce qui lui mérita d'être admis dans le clergé du Mans, et d'être ensuite élevé à la prêtrise. Son goût pour la prière et la retraite lui faisait fuir le monde et ses dangers; il ne fréquentait même dans le clergé que les ecclésiastiques en qui il avait remarqué de la piété et de la ferveur, et sa conversation roulait toujours sur des matières édifiantes. Sa science et ses vertus le firent placer sur le siége du Mans en 348. Son zèle pour la sanctification de son troupeau, sa charité pour les pauvres, sa vie austère et mortifiée, le rendirent le modèle

des saints évêques. Pendant son épiscopat, qui fut de quarante-neuf ans, il fonda plusieurs églises et les dota de tout ce qui était nécessaire à la célébration du culte divin. Il mourut en 397, et en 836 ses reliques furent transportées à Paderborn, dont il est patron. Pendant cette translation, le corps du saint évêque reposa un jour entier dans l'église de Notre-Dame de Paris. Lorsqu'il approchait de cette ville, Erchenrade II, qui en était alors évêque, alla au-devant de lui avec son clergé jusqu'au delà du Petit-Pont, et le lendemain, à sa sortie, il l'accompagna jusque hors de la ville — 23 juillet.

LIBYE (sainte), *Libya*, martyre à Palmyre en Asie, avec sainte Léonide, sa sœur, fut décapitée, comme on le lit dans les actes de sainte Fébronie. — 15 juin.

LICAN (saint), *Licanus*, abbé en Ethiopie, dans le ve siècle, y propagea la foi chrétienne après saint Frumence, et il y est honoré le 24 novembre.

LICERE (saint), *Licerius*, évêque de Lérida en Espagne, est honoré le 27 août.

LICIÈRE (sainte), *Liceria*, qui, dans les anciennes litanies de l'église de Sens, est au rang des vierges martyres. — 6 janvier.

LIDOIRE (saint), *Lidorius*, évêque de Tours, né en cette ville, en fut le second évêque, et succéda, en 337, à saint Gatien, qui était mort en 259, le siége épiscopal étant resté vacant près de quatre-vingts ans. Saint Grégoire de Tours fait l'éloge de sa piété et de son zèle, et dit qu'il était animé de l'esprit des apôtres. Il opéra un grand nombre de conversions et bâtit une église dans sa ville épiscopale. Il mourut en 371, après un épiscopat de trente-trois ans, et fut enterré dans une basilique située hors de la ville. Ses reliques furent plus tard portées dans la cathédrale. Saint Perpet, l'un de ses successeurs, institua une vigile pour sa fête. Saint Lidoire eut pour successeur saint Martin. — 13 septembre.

LIDWINE ou LIDUVINE (la bienheureuse), *Lidvina*, vierge en Hollande, née en 1380, à Schiendam, près de l'embouchure de la Meuse, montra dès son enfance une tendre dévotion à la sainte Vierge, et fit, à l'âge de douze ans, le vœu de virginité. Affligée ensuite par de longues et douloureuses infirmités, elle ne pouvait prendre ni repos ni nourriture, et elle passa les trente dernières années de sa vie sans jamais quitter le lit. Pendant sept ans elle fut dans l'impossibilité de remuer autre chose que sa tête et son bras gauche. Comme dans les premiers temps de sa maladie elle avait beaucoup de peine à surmonter la sensibilité de la nature, Jean Pot, son confesseur, lui conseilla de méditer souvent sur la passion de Jesus-Christ. Lidwine prit tant de goût à ce saint exercice, qu'elle y passait les jours et les nuits. Il s'opéra en elle un tel changement que, loin de désirer la fin de ses peines, elle priait Dieu de les augmenter, pourvu qu'il lui accordât la grâce de les souffrir patiemment, et qu'elle s'imposait en outre des mortifications volontaires. Elle parlait de Dieu et de ses miséricordes avec une onction qui attendrissait les cœurs les plus insensibles. Elle avait tant de charité pour les pauvres, qu'après la mort de ses parents elle distribua en aumônes tous les biens dont elle venait d'hériter. Elle sanctifiait ses souffrances par la prière et la fréquente communion. Tant de vertus étaient encore rehaussées par une si grande humilité, qu'elle désirait d'être méprisée de toutes les créatures; mais Dieu se plut à la favoriser du don des miracles et de plusieurs révélations. Enfin, après un martyre de trente-huit ans, elle mourut le 14 avril 1433, âgée de cinquante-trois ans. Plusieurs miracles opérés après sa mort par son intercession attestèrent sa sainteté, et on lui éleva un mausolée de marbre dans l'église paroissiale de Schiendam, laquelle porte son nom depuis 1434. Ses reliques, portées plus tard à Bruxelles, furent mises dans une châsse et placées dans l'église de Sainte-Gudule. L'infante Isabelle en fit mettre la moitié dans l'église des Carmélites, dont elle était fondatrice. — 14 avril.

LIÉ (saint), *Lætus*, solitaire en Berri, après avoir passé ses premières années à garder les troupeaux de son père, entra dans un monastère gouverné par le saint abbé Trièce; mais le désir d'une plus grande perfection le fit passer dans celui de Micy ou de Saint-Mesmin, près d'Orléans, où il se lia d'une étroite amitié avec saint Avit. S'étant retiré avec lui dans une solitude de la Sologne, ils y passèrent ensemble quelque temps, et lorsque saint Avit retourna à Micy, saint Lié alla se fixer dans le bois d'Inatoire, connu depuis sous le nom de la-Forêt-aux Loges. Sa réputation de sainteté lui attira la visite d'un grand nombre de solitaires et celle de Triècе, son ancien abbé. On place la mort de saint Lié vers l'an 534, et l'on construisit sur son tombeau une chapelle autour de laquelle il s'est formé dans la suite un village considérable qui s'appelle Saint-Lié. Ses reliques se gardaient dans la collégiale de Pluviers, au diocèse d'Orléans. — 5 novembre.

LIÉ (saint), martyr de la chasteté, était un jeune garçon d'une grande beauté, qui fut tué par un de ses parents pour n'avoir pas voulu consentir à ses désirs infâmes. Son corps est dans une châsse à l'église de Savins près de Provins. — 7 juin.

LIÉBAUT (saint), *Leodovaldus*, abbé de Saint-Aignan d'Orléans et fondateur du monastère de Fleury ou de Saint-Benoît-sur-Loire, florissait au milieu du VIIe siècle et mourut en 656. — 11 août.

LIÈDE (saint), *Lætus*, martyr en Espagne avec saint Vincent. — 1er septembre.

LIÈNE (saint), *Leonius*, confesseur, florissait dans le ve siècle. Son corps se gardait autrefois dans l'église de Saint-Hilaire à Poitiers. — 1er février.

LIÈNE (saint), confesseur, florissait dans le VIe siècle. Il est honoré à Melun le 12 novembre.

LIETBERT ou LIBERT (saint), *Lietbertus* évêque de Cambrai et d'Arras, né au com-

mencement du XIe siècle, sortait de la noble famille de Brackel, établie dans le territoire d'Alost aux Pays-Bas. Il était neveu, par sa mère, de Gérard de Florines, évêque de Cambrai, qui l'éleva dans son palais épiscopal et lui conféra ensuite les principales dignités de son église. Lietbert en était digne par son mérite et sa piété; aussi, après la mort de son oncle, arrivée en 1051, l'église de Cambrai, unie à celle d'Arras, le choisit pour son successeur. Les commencements de son épiscopat furent troublés par les violences de Jean, châtelain d'Arras, qui le fit chasser de la ville; mais il fut rétabli sur son siége par Baudouin, comte de Flandres. Lietbert fit achever le monastère de Saint-André, commencé par son oncle, plaça des chanoines réguliers dans l'église de Saint-Aubert de Cambrai et dans celle du Mont-Saint-Eloi, près d'Arras: il fit à ces deux églises des donations considérables. Ayant entrepris, en 1054, le pèlerinage de la terre sainte, il ne put voir le tombeau du Sauveur, dont le soudan de Babylone défendait l'accès aux chrétiens; c'est pourquoi, voulant satisfaire sa piété d'une autre manière, il fonda, lorsqu'il fut rentré dans son diocèse, le monastère du Saint-Sépulcre. Le saint évêque, modèle parfait de toutes les vertus chrétiennes, était surtout admirable par ses austérités. Il portait toujours la haire; il ne mangeait le plus souvent que du pain d'orge et ne buvait que de l'eau. Il avait la coutume de visiter, avec quelques clercs, les églises de la ville nu-pieds et pendant la nuit. Lorsqu'il revenait de Reims, où il avait assisté au sacre de Philippe Ier, roi de France, en 1059, il fut arrêté par Hugues, seigneur d'Oizy, qui l'emmena prisonnier dans son château, et il ne dut sa délivrance qu'à la protection de Richilde, comtesse de France et de Hainaut, qui ne lui demanda pour toute récompense que sa bénédiction. Liethert mourut le 23 juin 1076, et fut enterré dans l'église du Saint-Sépulcre. Son corps fut levé de terre par Albéric, archevêque de Reims, en 1211, et ses reliques ont été visitées et transférées plusieurs fois dans les siècles suivants. — 22 juin.

LIEY (saint), *Leo*, confesseur dans le diocèse de Troyes, mourut vers le milieu du VIe siècle, et il est honoré à Menteney le 25 mai.

LIFARD (saint), *Leofardus*, abbé de Meun-sur-Loire, né à Orléans, d'une famille illustre, était frère de saint Mesmin, et mérita, par ses talents et sa vertu d'être élevé à une des premières places dans la magistrature de cette ville. Les devoirs de sa charge ne l'empêchaient pas de remplir fidèlement ceux de la religion: il assistait à toutes les parties de l'office divin et fréquentait souvent les sacrements. A quarante ans, il quitta le monde, pour entrer dans l'état ecclésiastique. L'évêque d'Orléans l'ayant ordonné diacre, il remplit quelque temps, avec une ferveur admirable, les fonctions de son ordre; ensuite il prit la résolution de s'enfoncer dans la solitude, afin de n'avoir plus aucun commerce avec les hommes. Il se retira dans un lieu situé près de la montagne de Meun, accompagné d'Urbice, son disciple, et ils s'y construisirent un ermitage avec des joncs et des branches d'arbres. Un peu de pain et d'eau faisait toute leur nourriture. Jamais Lifard ne quittait le cilice, et il passait souvent toute la nuit en prières. Comme son ermitage n'était pas éloigné de Cléry, où demeurait alors Marc, évêque d'Orléans, ce prélat ayant eu occasion de le connaître, l'éleva au sacerdoce, et lui permit de fonder un monastère à l'endroit où était son ermitage. Lifard le fonda avant le milieu du VIe siècle, et il se vit bientôt à la tête d'une nombreuse communauté. Dieu fit éclater sa sainteté par le don des miracles. Il mourut après le milieu du VIe siècle, mais on ignore en quelle année. On bâtit d'abord une chapelle sur son tombeau, puis une église collégiale qui portait son nom et qui possédait ses reliques. Plusieurs autres églises du diocèse d'Orléans furent dédiées sous son invocation. — 3 juin.

LIFARD DE GONNELIEU (saint), *Lietfardus*, dont le corps, apporté de Précant, a été honoré pendant plusieurs siècles à Honnecourt, et ensuite à Saint-Quentin, dans l'église de Saint-Prix, mourut vers l'an 640. — 4 février.

LIFARY ou NAUFRAY (saint), est honoré comme évêque à Moissac en Quercy, le 14 juillet.

LIGAIRE (saint), *Ligarius*, *Leodegarius*, évêque de Saintes, florissait dans le VIIe siècle. — 13 novembre.

LIGOIRE (saint), *Ligorius*, ermite et martyr, fut mis à mort dans son ermitage, par des païens, en haine de la religion. — 13 septembre.

LILIOSE (sainte), *Liliosa*, martyre à Cordoue en Espagne avec saint Félix, son mari, et trois autres, pendant la persécution des Maures, souffrit l'an 852, sous Abdérame II, roi de Cordoue, et son corps fut inhumé dans l'église de Saint-Genès. Saint Euloge parle d'elle dans son *Mémorial des saints*, et donne quelques détails sur son martyre. — 27 juillet.

LILY (saint), disciple de saint David, évêque de Ménévie dans le pays de Galles, florissait dans le VIe siècle. Il fut enterré dans une chapelle près de l'église de Saint-André, où reposait le corps de son bienheureux maître. — 3 mars.

LIMBANIE (sainte), vierge cypriote et religieuse du monastère de Saint-Thomas à Gênes, est honorée dans cette ville le 16 août.

LIMNÉE (saint), *Limnæus*, solitaire en Syrie, florissait au commencement du Ve siècle, et fut disciple de saint Thalasse. Après avoir fait de grands progrès dans la perfection sous ce saint vieillard, qui lui avait donné pour principal précepte l'obligation d'observer un rigoureux silence, il se mit sous la conduite de saint Maron. Il se retira ensuite dans une cellule qui n'avait point de toit, mais seulement une ouverture latérale,

pratiquée dans le mur, et par laquelle il parlait aux visiteurs qui venaient lui demander des conseils et recevoir sa bénédiction. Quoique menant la vie de reclus, il trouvait moyen de pratiquer la vertu de charité, et il fonda, près de sa cellule, deux hospices, l'un pour les aveugles et l'autre pour les pauvres. Il pourvoyait à leur subsistance par les aumônes de ceux qui venaient le visiter. C'était comme deux communautés qu'il dirigeait, sans sortir de sa retraite, et qui étaient continuellement occupées à chanter les louanges de Dieu. Il ne laissait entrer personne dans son ermitage, que Théodoret, son évêque, qui nous apprend que saint Limnée fut accablé de cruelles maladies, et surtout de violentes coliques, et qu'il les supportait avec patience, sans recourir jamais aux secours de la médecine. Dieu le favorisa du don des miracles, et il est honoré chez les Grecs le 22 février.

LIN (saint), *Linus*, pape, fut le successeur immédiat de saint Pierre, après que l'Apôtre eut été crucifié le 29 juin de l'an 66. Quelques écrivains ecclésiastiques prétendent qu'il était déjà associé depuis quelques années au gouvernement de l'Église naissante, et il la gouverna seul, pendant dix ans, jusqu'en 76. Il a le titre de martyr dans le Canon de la messe de l'Église romaine, et l'on voit, dans d'anciens Pontificaux, qu'il versa son sang pour la foi. Il fut enterré sur le mont Vatican, près du tombeau de saint Pierre. — 23 septembre.

LINDANE (saint), *Lingdanus*, abbé de Sessa, près de Piperne en Italie, mourut en 1118, et il est honoré le 2 juillet.

LINGUIN (saint), *Limíneus* ou *Limininus*, martyr en Auvergne, souffrit pendant l'invasion de Chrocus, l'un des rois germains qui ravagèrent les Gaules, et surtout l'Auvergne, après le milieu du IIIe siècle, sous l'empereur Gallien. Ses actes existaient du temps de saint Grégoire de Tours, mais ils ne sont point parvenus jusqu'à nous. — 29 mars.

LINTRUDE, vulgairement LINDRUE (sainte), *Lintrudis*, vierge, était sœur de sainte Ménéhoulde, de sainte Pusinne et de quatre autres saintes qui sont toutes honorées d'un culte public. Elles furent instruites dans la piété par un saint prêtre nommé Eugène, et reçurent le voile des mains de saint Alpin, évêque de Châlons-sur-Marne. Lindrue quitta ses sœurs qui restaient dans la maison paternelle et se retira dans un petit ermitage, où elle se livra aux austérités de la pénitence. Elle mourut le 22 septembre, et fut enterrée dans l'église qu'elle avait fait bâtir à côté de sa cellule. On croit que son corps fut, dans la suite, porté à Corbie. — 22 septembre.

LIOBE (sainte), *Lioba*, abbesse en Allemagne, née au commencement du VIIIe siècle, dans le pays des Saxons occidentaux en Angleterre, d'une famille illustre, était parente de saint Boniface, archevêque de Mayence. Elle fut élevée dans le monastère de Wimburn, alors gouverné par Tette, sœur du roi, et y prit le voile. Savante pour une personne de son sexe, elle entendait le latin, et faisait même des vers en cette langue, comme on le voit par ses lettres à saint Boniface; mais ses connaissances dans la science des saints étaient encore plus admirables. Saint Boniface pria instamment son abbesse et son évêque de la lui envoyer en Allemagne avec quelques autres religieuses, parmi lesquelles on compte sainte Walburge, sainte Tècle, sainte Cunihilt et sainte Bertigitte, afin de les y employer à fonder et à diriger des monastères de femmes. Tette ne consentit qu'avec beaucoup de peine au départ de celle qu'elle regardait comme le plus précieux trésor de sa maison. Arrivée en Allemagne, saint Boniface l'établit, avec ses compagnes dans le monastère de Bischofskeim, mot qui signifie, maison de l'évêque. Liobe, par sa prudence et par son zèle, fit bientôt prospérer ce nouvel établissement, et la communauté devint si nombreuse, qu'elle put fournir des colonies pour tous les monastères qu'on établit alors en Allemagne. Après le martyre de saint Boniface, arrivé en 755, Liobe se retira dans le monastère de Shoneresheim, à deux lieues de Mayence. Charlemagne, avant qu'il fût empereur, et ensuite Hildegarde, son épouse, avaient pour elle une grande vénération, et ils l'appelèrent à Aix-la-Chapelle pour la consulter sur plusieurs points importants; quoique Hildegarde la pressât de rester à la cour, elle retourna dans son monastère, où elle mourut vers l'an 779. Elle fut enterrée à Fulde, près de saint Boniface, et son tombeau fut illustré par plusieurs miracles. — 28 septembre.

LIOLIN (saint), *Leolinus*, évêque de Padoue, est honoré près de Panzano en Toscane, le 24 novembre.

LIOUBETTE (sainte), *Lubetia*, était honorée dans l'église du monastère de Sainte-Croix de Poitiers le 7 février.

LISOLD (saint), *Lisoldus*, confesseur, était originaire de la Grande-Bretagne, et florissait dans le IXe siècle. Son corps se gardait dans l'église abbatiale de Saint-Constantien, à Breteuil, près de Beauvais, où il est honoré le 6 avril.

LITHARD (saint), *Lithuardus*, pèlerin, est honoré à Cornet en Toscane le 12 juillet.

LITTÉE (saint), *Litteus*, évêque de Gemelle et martyr en Afrique avec saint Némésien et plusieurs autres saints évêques, confessa Jésus-Christ pendant la persécution des empereurs Valérien et Gallien. Après avoir été accablé de coups de bâton, il fut chargé de chaînes et envoyé aux mines où il consomma son martyre. — 10 septembre.

LIUTFROY (saint), *Liutfridus*, évêque de Pavie, mourut vers l'an 874. — 8 mars.

LIVÈTE (sainte), est honorée dans le Limousin le 25 septembre.

LIVIER (saint), *Libarius*, martyr en Lorraine, fut mis à mort par les Huns, sur la fin du VIe siècle, entre Dieuse et Marsal, près de cette dernière ville. Il avait autrefois une chapelle à l'endroit où il fut martyrisé. — 25 novembre.

LIVIN (saint), *Livinus*, martyr et patron

de Gand, était un savant et pieux évêque d'Ecosse, qui passa en Flandre vers le milieu du VIIe siècle pour annoncer l'Evangile aux idolâtres. Avant de commencer sa mission, il pria trente jours à Gand sur le tombeau de saint Bavon, qui était mort depuis peu de temps, et après avoir ainsi consacré à Dieu d'une manière toute particulière sa personne et les travaux qu'il allait entreprendre, il se mit à prêcher les païens dont il convertit un grand nombre dans le pays d'Alost et de Hautbeur. Comme il avait cultivé la poésie dans sa jeunesse, il composa une élégie en l'honneur de saint Bavon, pour lequel il avait une grande dévotion. Saint Livin fut tué par les idolâtres à Esche, l'an 659, et son corps fût enterré à Hauthem, près de Gand. En 1006, ses reliques furent transférées à Gand même, dans le monastère de Saint-Pierre. Il nous reste de lui une *lettre* publiée par Essérius. — 12 novembre.

LIVRADE (sainte), *Liberata*, vierge et martyre, souffrit dans l'Agénois. Charlemagne fit bâtir en son honneur une église près du lieu où elle avait souffert, et il s'est formé dans le voisinage une ville qui porte son nom. — 23 février.

LIVRAU (saint), *Liberalis*, évêque d'Embrun, florissait dans le Xe siècle. Son corps se gardait à Brives-la-Gaillarde, dans une église qui porte son nom. — 27 novembre.

LIZIER, ou LICAR (saint), *Glycerius*, évêque de Conserans, était Espagnol de naissance et passa les Pyrénées pour venir se mettre sous la conduite du bienheureux Fauste, évêque de Tarbes, et après la mort de son maître, il se retira près de saint Quintien, évêque de Rodez, qui l'ordonna prêtre. Saint Valère, premier évêque de Conserans, étant mort en 505, Lizier fut élu pour lui succéder, et il se distingua par son zèle et par sa piété. Il assista, en 506, au concile d'Agde, où l'on fit de sages règlements pour le rétablissement de la discipline. Il mourut en 548, après un épiscopat de 44 ans. Il y a, dans le diocèse de Pamiers, une petite ville qui porte son nom. — 7 août.

LO (saint), *Laudus*, évêque de Coutances, né sur la fin du Ve siècle, d'une illustre famille du diocèse qu'il gouverna plus tard, fut sacré par saint Godard, archevêque de Rouen, vers l'an 528. Il alla ensuite consulter saint Mélaine, évêque de Rennes, sur les moyens les plus propres à procurer la gloire de Dieu et la sanctification de son troupeau. Il assista au IIe et au IIIe concile d'Orléans, tenus l'un en 536 et l'autre en 538, ainsi qu'au Ve, tenu en 541. Il fit la cérémonie des funérailles de saint Paterne ou saint Pair, évêque d'Avranches, mort vers l'an 565. Il enrichit son église de plusieurs propriétés dont il avait hérité de sa famille, et il lui fit don des terres de Briovère, de Courci et de Treilli. Après avoir rempli, pendant quarante ans, tous les devoirs d'un saint évêque, il mourut l'an 568. Les incursions des Normands firent transporter ses reliques à Thouars, dans le IXe siècle. Briovère, où l'on croit qu'habitait sa famille, est devenue une ville qui porte son nom : il y a aussi à Rouen une église paroissiale qui est dédiée sous son invocation. — 22 septembre.

LOHIER (le bienheureux), *Lotharius*, évêque de Séez en Normandie, florissait dans la première partie du VIIIe siècle, et il fit, vers l'an 720, les funérailles de saint Evremond, abbé de Montmaire. Après sa mort il fut enterré dans une église de Séez, qui a pris son nom, et qui est devenue paroissiale. On y voit encore son tombeau, qui est en grande vénération. — 15 juin.

LOLAN (saint), évêque de Whithorn dans le comté de Galloway en Ecosse, est honoré le 22 septembre.

LOLION L'ANCIEN (saint), martyr, est honoré chez les Grecs le 20 mars.

LOLION LE JEUNE (saint), martyr en Orient, est honoré le 27 avril.

LOLLIEN (saint), *Lollianus*, martyr à Samosate avec saint Hipparque et plusieurs autres, fut attaché à la croix et ensuite poignardé par ordre de l'empereur Maximien l'an 297. — 9 décembre.

LOMAN, ou LUMAN (saint), *Lumanus*, premier évêque de Trim en Irlande, était le neveu, ou du moins le disciple de saint Patrice, et florissait dans la dernière partie du Ve siècle. On ignore le détail de sa vie : on sait seulement qu'il eut pour successeur saint Forcheru, qu'il avait converti à la foi. Son culte est fort ancien dans la ville de Port-Loman qui a pris son nom ; l'Eglise d'Irlande l'honore le 17 février et le 11 octobre.

LOMBROSE (sainte), *Lumbrosa*, vierge en Espagne, mourut vers l'an 840 : elle est honorée à Cée, dans le royaume de Léon le 1er novembre.

LONGIN (saint), *Longinus*, soldat et martyr à Césarée en Cappadoce, est, à ce que l'on croit, le même qui ouvrit avec sa lance le côté de Jésus-Christ sur la croix. C'est l'opinion de Baronius, qui assure que son corps est à Rome dans l'église de Saint-Augustin. — 15 mars.

LONGIN (saint), soldat et martyr à Rome, assistait au supplice de saint Paul, et la vue de ce spectacle le convertit ainsi que deux de ses compagnons. Ils souffrirent la mort peu de jours après le saint apôtre. — 2 juillet.

LONGIN (saint), martyr à Césarée en Cappadoce, avec saint Aphrodise, est honoré chez les Grecs le 1er septembre.

LONGIN (saint), soldat et martyr à Marseille, ayant été chargé avec deux autres de garder saint Victor dans sa prison, se convertit, ainsi que ses camarades, à la vue d'une lumière miraculeuse qui éclaira le cachot pendant la nuit. Se prosternant aussitôt devant le saint, ils lui demandèrent le baptême. Victor les instruisit en peu de mots, et les ayant conduits à la mer cette nuit même, des prêtres qu'il avait fait prévenir les baptisèrent. Cette conversion étant venue à la connaissance de Maximien, qui se trouvait alors à Marseille, il ordonna qu'on punît de mort les trois soldats s'ils refusaient de sacrifier aux dieux. Victor les ayant exhortés à persévérer dans leurs dispositions

ils confessèrent généreusement la foi qu'ils venaient d'embrasser, et ils eurent la tête tranchée par ordre de l'empereur, le 21 juillet de l'an 290, selon la plupart des hagiographes. — 21 juillet.

LONGIN (saint), soldat et martyr, se trouvait à Satales, en Arménie, avec ses dix frères, soldats comme lui, et qui, parce qu'ils étaient chrétiens, refusèrent de sacrifier aux dieux. L'empereur Maximien, pour les punir de ce qu'il regardait comme une désobéissance grave, les dépouilla lui-même de leurs insignes militaires et les exila en divers lieux où ils moururent de misère. — 24 juin.

LONGIN (saint), martyr avec saint Eusèbe et plusieurs autres, fut décapité pendant la persécution de Dioclétien, après avoir souffert de cruels tourments pour la foi chrétienne qu'il confessa jusqu'à son dernier soupir. — 24 avril.

LONGIN (saint), évêque et martyr en Afrique avec saint Vindemiol, évêque de Capse, souffrit en 484, pendant la persécution de Hunéric, roi des Vandales, qui, après divers tourments pour le contraindre à embrasser l'arianisme, le fit enfin décapiter. — 2 mai.

LONGIS (saint), *Launogisilus*, abbé de Boisselière dans le Maine, né en Allemagne vers l'an 583, de parents nobles, mais idolâtres, quitta de bonne heure sa patrie, et ayant eu le bonheur de connaître la vraie foi, il reçut le baptême à Clermont en Auvergne; il y fut ensuite ordonné prêtre, et se rendit peu après dans le Maine, attiré, à ce que l'on croit, par la réputation du saint évêque Hadouin. Il fit le voyage de Rome pour visiter les tombeaux des saints apôtres ; de retour dans le Maine, il se bâtit, dans le village de la Boisselière, une cellule et une chapelle qu'il dédia à saint Pierre. Il convertit plusieurs païens qui habitaient dans le voisinage. Pendant qu'il se livrait à ces travaux apostoliques, il fut persécuté au sujet d'une fille, nommé Agneflète, à laquelle il avait donné le voile de religieuse, et il fut obligé de se rendre à la cour de Clotaire II pour se justifier. Le roi ayant reconnu la fausseté des accusations portées contre Longis lui promit sa protection. De retour dans sa solitude, le saint fonda auprès de sa chapelle un monastère dont il fut le premier abbé. Il mourut vers l'an 653, âgé d'environ soixante-treize ans. Il y a dans le diocèse du Mans une paroisse qui porte son nom. — 13 janvier et 2 avril.

LOR (saint), *Laurus*, abbé de Saint-Julien de Tours, florissait dans le VIIe siècle. Son corps fut mis dans une châsse plus précieuse, sur la fin du XIVe siècle, en présence d'Isabeau de Bavière, reine de France, du duc de Bourbon et du comte de la Marche — 1er octobre.

LORGE (saint), martyr à Césarée en Cappadoce, souffrit avec saint Luc et un autre. — 2 mars.

LOTAIRE (saint), comte, est honoré comme martyr en Saxe le 2 février.

LOUBERT (saint), *Luperculus*, est honoré à Eause en Armagnac : il y a près de Bazas, dans le diocèse de Bordeaux, une paroisse qui porte son nom. — 28 juin.

LOUDAIN (saint), *Ludanus*, confesseur à North, près de Strasbourg, florissait sur la fin du XIIe siècle et mourut en 1202. — 12 février.

LOUENT (saint), *Linentius*, moine et solitaire près de Chinon, florissait dans le Ve siècle et fut disciple de saint Maxe ou Maxime de Chinon. — 25 janvier.

LOUÈVE (sainte), *Ludoveva*, reine de l'Armorique ou Bretagne, dont le corps est à Saint-Frambourg, est honorée à Senlis le 29 octobre.

LOUIS (saint), martyr à Cordoue avec saint Amateur et un autre, confessa Jésus-Christ sous Mohamed, roi de Cordoue, fils et successeur d'Abdérame II. Ayant refusé d'embrasser la religion de Mahomet, il fut décapité l'an 855. Saint Euloge le mentionne dans son *Mémorial des Saints*. — 30 avril.

LOUIS (saint), *Ludovicus*, roi de France, né le 25 avril 1215, au château de Poissy, était fils de Louis VIII et de Blanche de Castille, qui voulut l'allaiter elle-même et se charger de sa première éducation. Elle lui inspira de bonne heure un grand amour pour la piété, un profond respect pour les choses saintes, et une vive horreur pour le péché. *Je vous aime assurément, mon fils*, lui disait-elle souvent, *je vous aime avec toute la tendresse dont une mère est capable; mais j'aimerais mieux vous voir tomber mort à mes pieds que de vous voir jamais commettre un péché mortel.* Ces paroles firent une telle impression sur le jeune prince, qu'il ne passait point de jour sans les rappeler à sa mémoire. D'habiles maîtres cultivèrent son esprit avec soin, et lui enseignèrent tout ce qu'on pouvait apprendre dans son siècle, qui n'était pas celui des sciences, et même le latin, que l'on n'enseignait guères alors aux princes. Il n'avait pas encore douze ans lorsqu'il perdit le roi son père, et qu'il monta, le 8 novembre 1226, sur le trône de France. Blanche fut déclarée régente pendant la minorité de son fils, qu'elle se hâta de faire couronner à Reims. Le jeune roi envisagea la cérémonie de son sacre comme un engagement solennel de travailler le reste de sa vie au bonheur de son peuple en se dévouant sans réserve aux devoirs de la royauté. Le commencement de son règne fut troublé par la révolte de plusieurs seigneurs. Une première tentative qu'ils avaient faite les armes à la main échoua par les mesures vigoureuses que prit la régente. Elle entra en Champagne, avec son fils, à la tête d'une armée, et eut bientôt fait rentrer dans le devoir le comte Thibault, le plus puissant des princes révoltés ; mais plusieurs autres grands vassaux de la couronne, parmi lesquels on comptait le comte de Boulogne, le comte de Bretagne et le comte de la Marche, furent plus difficiles à réduire. Peu s'en fallut qu'un jour ils ne se rendissent maître de la personne du roi, sur le chemin d'Orléans à Paris. Blanche, avertie à temps, se réfugia avec son fils dans

le château de Montlhéry. Les Parisiens, ayant appris le danger que le prince venait de courir, formèrent un corps d'armée, et vinrent au-devant de lui pour protéger sa rentrée dans la capitale. Ces troubles intérieurs se reproduisirent plusieurs fois pendant la minorité de Louis; mais Blanche sut les réprimer avec autant de prudence que de bonheur, et jamais régence ne fut plus glorieuse. Le comte de Toulouse fut obligé de faire sa paix à des conditions humiliantes, dont l'une des principales fut que si sa fille unique, mariée à Alphonse, comte de Poitiers et frère du roi, mourait sans postérité, cette province serait réunie à la couronne, ce qui arriva effectivement. Le comte de Bretagne, vaincu dans plusieurs rencontres, n'eut, à son tour, d'autre ressource que d'implorer la clémence du roi, aux pieds duquel il vint se jeter la corde au cou, avouant qu'il était coupable de haute trahison. Cette démarche toucha Louis, qui lui rendit ses Etats, ne se réservant que quelques forteresses qu'il s'engageait à lui remettre plus tard, et exigeant seulement qu'il servît pendant cinq ans, à ses frais, dans la Palestine. Après ces heureuses expéditions, il revint à Paris, et gagna bientôt tous les cœurs par sa bonté, par ses vertus, ses belles qualités du cœur et de l'esprit, qui firent de lui le meilleur chrétien et le plus honnête homme de son royaume. Sa sagesse et sa probité bien connues le firent prendre plusieurs fois pour arbitre par les princes étrangers, et sachant être magnifique quand il le fallait, il préférait au faste une noble simplicité. S'il prenait quelque récréation, après avoir donné la plus grande partie du jour aux affaires de l'Etat et aux exercices de piété, il préférait la société d'un bon prêtre ou d'un saint religieux à tout autre amusement, et comme on lui reprochait de donner trop de temps à des pratiques pieuses, il répondit un jour avec douceur : *Les hommes sont étranges : on me fait un crime de mon assiduité à la prière, et l'on ne dirait rien si j'employais les heures que j'y donne à jouer ou à chasser.* Il pratiquait de grandes austérités et portait habituellement le cilice; mais ce genre de vie, loin d'assombrir son caractère, naturellement gai, ne lui ôtait rien de son enjouement; sa conversation était pleine de charmes; il savait badiner et plaisanter avec ses amis; car il eut des amis, chose rare dans un roi. Il avait dix-neuf ans lorsqu'il épousa, en 1234, Marguerite, fille aînée du comte de Provence, princesse aussi recommandable par son esprit et sa sagesse que par sa beauté. Le mariage fut célébré à Sens, où la jeune reine fut couronnée. Le couple royal, selon l'usage du temps, et d'après les règlements des anciens canons, gardait la continence pendant tout le carême et les autres jours de jeûne. A vingt ans, Louis prit en main les rênes du gouvernement; mais il ne faisait rien sans consulter sa mère, et on lui reprocha même sa trop grande déférence sur ce point. Louis VIII avait ordonné, par son testament, que le prix de ses bijoux fût employé à fonder un monastère; en conséquence, son fils fit bâtir la célèbre abbaye de Royaumont, qui devint pour lui un lieu de retraite où il allait passer de temps en temps plusieurs jours. Il fonda aussi les hôpitaux de Pontoise, de Compiègne et de Vernon, celui des Quinze-Vingts, à Paris, la Chartreuse, les couvents des Dominicains, des Cordeliers et des Carmes de la même ville, celui des Trinitaires à Fontainebleau, les abbayes de Long-Champ, du Lys et de Mautbuisson. Outre ces établissements et les aumônes immenses qu'il distribuait de tous côtés, il donnait à manger dans son palais à des pauvres dont le nombre se montait à cent, et quelquefois à deux cents; souvent il les servait lui-même à table. Il enrichit de ses libéralités l'Hôtel-Dieu de Paris, et il chargea les administrateurs de distribuer pendant toute l'année les secours que ses prédécesseurs ne distribuaient qu'en carême. Sa royale bienfaisance s'étendait au-delà de la France, et les chrétiens de l'Orient, surtout ceux de la Palestine, en ressentirent plus d'une fois les heureux effets. Baudouin II, empereur de Constantinople, avait mis en gage la couronne d'épines entre les mains des Vénitiens, pour une forte somme d'argent; mais comme l'état de ses finances ne lui permettait pas de la dégager, il l'offrit, en 1239, à saint Louis, à condition qu'il rembourserait la somme due. Le roi accepta, et lorsqu'il sut que les Dominicains, chargés de cette précieuse relique, étaient arrivés en France, il alla au-devant d'eux jusqu'à cinq lieues au delà de Sens, accompagné de toute sa cour et d'un clergé nombreux. A l'aspect de la sainte couronne, il fondit en larmes, et, aidé de son frère Robert, il la porta sur ses épaules, depuis l'entrée de la ville jusqu'à l'église de Saint-Etienne, marchant nu-pieds, au milieu d'un peuple immense. Il la reçut de la même manière à Paris, et la fit placer dans la chapelle de son palais. Il reçut encore de Constantinople d'autres reliques, notamment un morceau considérable de la vraie croix qu'il déposa dans une magnifique chapelle qu'il avait fait construire dans son palais, et qui fut connue depuis sous le nom de la *Sainte-Chapelle*. La dédicace s'en fit avec beaucoup de solennité, et le saint roi en fit le lieu ordinaire de ses exercices de piété; il y passait quelquefois les nuits en prières; mais le temps qu'il donnait à sa sanctification comme chrétien ne nuisait en rien à l'accomplissement de ses devoirs comme roi. Il portait constamment son attention sur toutes les branches du gouvernement, surtout sur l'administration de la justice. Il porta des lois très-sévères contre l'usure et le blasphème, et il ordonna par un édit que les personnes convaincues de ce dernier crime fussent marquées d'un fer chaud sur les lèvres. Ce châtiment rigoureux ayant été appliqué à un des principaux habitants de Paris, comme le peuple de cette ville murmurait contre cette pénalité, qui lui paraissait excessive, Louis s'écria : *Plût à Dieu qu'en subissant moi-même la peine portée par ma loi, je pusse bannir le blasphème de mon royaume!* Il modifia ce-

pendant cette loi, sur les remontrances du pape Clément IV, et se contenta de condamner le blasphémateur à une amende pécuniaire, ou à la prison, ou au fouet, selon la gravité des cas, l'âge et la qualité des infracteurs. Un abus criant, qu'il s'appliqua à extirper, c'est la barbarie avec laquelle les seigneurs traitaient leurs vassaux; ainsi, Enguerrand de Couci, un des plus puissants feudataires de la couronne, ayant fait pendre, de sa propre autorité, trois jeunes gentilshommes, pour avoir chassé dans ses bois, Louis le fit arrêter et emprisonner dans le château du Louvre; ensuite, au lieu de le faire juger par ses pairs, comme il le demandait, il le livra aux juges ordinaires, qui le condamnèrent à mort. Enguerrand obtint toutefois grâce de la vie, et ne perdit qu'une partie de ses États, dont le prix fut employé en œuvres pies. Ces mêmes seigneurs se faisaient la guerre entre eux pour vider leurs querelles: ce qui remplissait le royaume de troubles et de dévastations. Louis défendit, sous les peines les plus rigoureuses, ces voies de fait par lesquelles chacun cherchait à se rendre justice à soi-même. C'est par ces mesures qu'il dépouilla la féodalité de ce qu'elle avait de plus anti-social et de plus barbare; mais si les grands se soumirent, c'est moins sous l'autorité royale qu'ils plièrent que sous l'ascendant personnel du roi, qui avait su commander le respect par ses succès militaires et par son mérite supérieur; car il était, dit Joinville, la meilleure tête de son conseil. Le comte de la Marche, après avoir échoué dans ses tentatives de révolte, décida Henri III, roi d'Angleterre, dont il avait épousé la mère, à venir joindre ses armes aux siennes pour faire un dernier effort. Louis ne se laissa pas prendre au dépourvu: lorsque Henri lui eut déclaré la guerre, il entra le premier en campagne, et soumit tout le pays jusqu'à Taillebourg, place forte sur la Charente, où il se logea avec ses officiers, laissant son armée dans la plaine en présence de celle de Henri; mais séparée par la rivière sur laquelle se trouvait un pont défendu par des tours dont les Anglais s'étaient emparés. Pour joindre l'ennemi il fallait forcer ce pont qui était si étroit qu'on ne pouvait y faire passer que quatre hommes de front. Louis ordonna l'attaque, et les Anglais eurent d'abord l'avantage; Louis, mettant pied à terre, se jette au plus fort de la mêlée, renverse tout ce qui s'oppose à son passage et emporte le pont. Arrivé sur l'autre rive, suivi de huit chevaliers, il soutint seul, pendant quelque temps, tout l'effort de l'armée anglaise, déployant une force et une valeur plus qu'humaines. Cependant ses troupes arrivaient avec la plus grande promptitude pour le soutenir, et, animées par son exemple, elles firent des prodiges de valeur. Les Anglais, poussés avec vigueur, s'enfuirent en désordre à la suite de Henri, qui se sauva à toute bride, et se renferma dans la ville de Saintes. Le lendemain, Louis envoya des détachements fourrager jusque sous les murs de la ville; le comte de la Marche fit une sortie et les attaqua. Les deux partis reçurent successivement des renforts, et une simple escarmouche se changea en une action générale. Louis et Henri se trouvèrent au milieu des combattants, et la victoire se déclara encore pour les Français. La ville de Saintes leur ouvrit ses portes, et ils y trouvèrent un riche butin. Le comte de la Marche implora la clémence de Louis, qui le traita avec bonté, mais lui imposa des conditions assez dures pour intimider ceux qui voudraient imiter sa rébellion. Le comte de Toulouse, qui avait profité de l'embarras dans lequel cette guerre jetait la France, pour prendre les armes à son tour, fut vaincu par une partie de l'armée victorieuse que Louis avait détachée contre lui; il demanda grâce et il l'obtint. Le roi d'Angleterre offrit 5000 livres sterling pour les frais de la guerre, et demanda une trêve que le roi de France accorda pour cinq ans. Tout ceci se passa en 1242 et 1243. Louis, qui n'avait pas encore vingt-huit ans, retourna à Paris, et y fut reçu, dit un historien, avec la joie que les Parisiens ont coutume de faire paraître quand ils voient revenir leur roi couvert de gloire. Le royaume pacifié, il essaya de rétablir la paix entre le saint-siége et l'empire, mais n'ayant pu y réussir, il resta neutre dans ce grand débat. Frédéric II voulut, mais en vain, l'attirer dans son parti; Grégoire IX et Innocent IV firent aussi des démarches pour qu'il se déclarât en leur faveur, mais ils ne purent y réussir. Louis, voyant qu'il ne pouvait être médiateur dans ces querelles déplorables, tourna ses vues du côté de l'Orient, et résolut de secourir les chrétiens de la Palestine, qui se trouvaient dans la plus grande désolation par suite de guerres malheureuses. Louis n'ayant plus rien à craindre de ses voisins ni de ses vassaux, forma le projet d'aller les délivrer du joug des infidèles; mais la reine et le conseil s'opposaient fortement à cette entreprise, et rien n'était encore décidé, lorsque le roi fut attaqué d'une dyssenterie accompagnée de fièvre, qui mit ses jours en danger. Dès le commencement de cette maladie, qui était une suite de celle qu'il avait eue en Poitou l'année précédente, il se fit administrer les derniers sacrements; après avoir réglé les affaires les plus importantes, il fit venir les principaux fonctionnaires de l'État pour les remercier de leurs services, et leur faire ses adieux. Il perdit ensuite connaissance, et on le crut mort. Déjà une des femmes qui le gardaient voulait lui couvrir le visage, une autre l'en empêcha. La France entière était prosternée aux pieds des autels, et la désolation publique était à son comble, lorsque *Notre-Seigneur*, dit Joinville, *touché des larmes, des aumônes et des prières d'un peuple éploré, rendit au prince la connaissance et la parole.* Le premier usage qu'il en fit fut d'appeler Guillaume, évêque de Paris, pour lui demander la croix, disant qu'il voulait faire le vœu d'aller au secours de la terre sainte. Le prélat eut beau lui représenter les suites d'un

tel engagement, le roi insista d'une manière si touchante, qu'il n'y eut pas moyen de refuser sa demande. En recevant la croix, il la baise affectueusement et déclare qu'il est guéri. Un rétablissement aussi prompt et qui tenait du prodige, causa une allégresse universelle. Après que sa santé fut complétement rétablie, il renouvela son vœu, et fit écrire aux chrétiens de la Palestine qu'il irait au plus tôt les secourir. Quand on vit que rien ne pouvait le détourner de cette expédition, chacun de son côté s'empressa de faire ses préparatifs à l'exemple du roi. Ce prince ayant refusé l'entrée de ses États à Innocent IV, ce pape se retira à Lyon, ville qui ne reconnaissait alors que son archevêque pour seigneur, et y convoqua un concile général, dont l'ouverture se fit le 26 juin 1245. Frédéric II y fut déclaré déchu de l'empire. Saint Louis ne prit aucune part à cette affaire, occupé qu'il était de son départ pour la croisade. On comptait parmi les illustres croisés qui voulurent l'accompagner, ses trois frères, le comte de Bretagne et son fils, le duc de Bourgogne, les comtes de Flandre, de la Marche, de Toulouse, de Dreux, de Bar, de Soissons, de Rethel, de Montfort, de Vendôme, celui de Saint-Paul, avec le jeune Châtillon, son neveu, et le sire de Joinville, le naïf historien de cette croisade. Il ne laissait en partant aucun ennemi dangereux dans l'intérieur de la France, puisqu'il emmenait avec lui les seigneurs qui auraient pu remuer en son absence. Au dehors il n'y avait que le roi d'Angleterre qui pût donner de l'inquiétude, et il fut convenu avec lui, par un traité, qu'on ne ferait de part et d'autre aucun acte d'hostilité tant que durerait le voyage d'outre-mer. Louis envoya ensuite dans tout le royaume des commissaires pour savoir si l'on n'avait pas fait tort à quelqu'un en son nom, et l'enquête de ses commissaires fut vérifiée par une contre-enquête dont il chargea en secret des ecclésiastiques et des religieux en qui il avait une pleine confiance. Il y eut très-peu de plaintes, et celles qui parurent fondées furent suivies d'une prompte réparation. Tout étant prêt pour le départ, il alla prendre, à Saint-Denis, l'oriflamme, et après avoir fait ses adieux à Blanche, qu'il laissait régente du royaume, il se rendit sur la côte de Provence avec la reine Marguerite qui avait voulu accompagner son mari, et s'embarqua, avec les autres croisés, à Aigues-Mortes, le 25 août 1248. On arriva heureusement en Chypre, où le roi avait fait préparer des magasins. Une épidémie enleva quelques-uns des principaux seigneurs et un grand nombre de chevaliers. Le roi visitait lui-même les malades, distribuant des remèdes aux uns, de l'argent aux autres et des consolations à tous. Il profita de son séjour forcé dans cette île pour ramener à l'unité ceux des insulaires qui avaient été entraînés dans le schisme de l'Église grecque. Il réconcilia aussi les chevaliers du Temple avec ceux de Saint-Jean de Jérusalem, et convertit plusieurs esclaves sarrasins. Avant de quitter Chypre, il fit sommer le soudan d'Égypte de rendre aux chrétiens les places qui leur avaient été enlevées, et sur son refus Louis lui déclara la guerre et fit voile vers Damiette, qui était alors une des plus fortes places d'Égypte. Le soudan n'avait rien négligé pour sa défense. Lorsque la flotte des croisés fut en vue de cette place, Louis disposa tout pour l'attaque. La descente s'opéra sans trop de difficultés. Le roi se jeta un des premiers dans la mer, tout armé, ayant de l'eau jusqu'aux épaules, et toute l'armée suivit son exemple. On fondit sur les Sarrasins qui ne purent soutenir le choc et qui se réfugièrent dans la ville; après y avoir mis le feu, ils l'abandonnèrent aux vainqueurs. Ceux-ci n'entrèrent dans la place qu'avec précaution, craignant quelque surprise, et leur premier soin fut d'éteindre l'incendie. Louis se rendit nu-pieds et la tête découverte à la principale mosquée qu'il fit purifier, afin qu'on pût y célébrer les saints mystères. Il passa le reste de l'été à Damiette, et après y avoir laissé la reine et les princesses avec une forte garnison, il s'avança vers le Grand-Caire, et le 20 novembre il rencontra l'ennemi qui défendait le passage du Nil. Après plusieurs tentatives infructueuses pour traverser le fleuve on parvint à trouver un gué, et le comte d'Artois, frère du roi, passa sur l'autre rive avec une partie des troupes et mit en fuite les Sarrasins qui avaient voulu lui disputer le passage. Le comte les poursuit jusqu'à Massoure, malgré les avis de ses officiers, et malgré la promesse formelle qu'il avait faite au roi de ne rien entreprendre que le gros de l'armée ne fût venu le rejoindre. Comme il n'était suivi que d'une poignée de braves, il fut accablé par le nombre dans Massoure même. Louis s'empressa de voler au secours de son frère, mais il arriva trop tard: une action générale s'engagea, et la victoire finit par se déclarer en faveur des croisés. Le roi fit dans cette journée des prodiges de valeur, et *Je crois*, dit Joinville, *que la vertu et vaillance qu'il avait fut doublée alors par la puissance de Dieu.* Le camp des chrétiens fut bientôt après atteint d'une maladie contagieuse, produite par l'insalubrité de l'air, par la mauvaise qualité des vivres et par la disette. Louis, sans se laisser abattre, faisait face au fléau; mais au milieu des soins qu'il donnait aux malades, il fut atteint lui-même, et une cruelle dyssenterie mit ses jours en péril. Il ne restait plus aux Français d'autre ressource que de regagner Damiette; mais à peine eurent-ils repassé le fleuve qu'ils furent poursuivis par les Sarrasins, et cette retraite ne fut qu'un combat continuel. Arrivés à une petite ville, que Joinville appelle Casel, on voulut y faire reposer le roi, dont l'état de faiblesse faisait craindre qu'il ne passât pas la nuit. Les Sarrasins surviennent et s'emparent de Louis et de ses deux frères; tous ceux qu'épargna le fer de l'ennemi furent faits prisonniers. Les blessés et les malades que le roi avait fait embarquer sur le fleuve furent massacrés à l'ex-

ception de Joinville et de quelques autres seigneurs dont on espérait une grosse rançon. Conduits à Massoure, ils furent renfermés dans une cour, à l'exception du roi, que l'on mit dans une tente à part. Quoique sa situation fût affreuse et que l'horreur de sa captivité fût encore aggravée par sa maladie, son air était si calme et son front si serein que les barbares étonnés s'écriaient qu'ils n'avaient jamais vu un si fier chrétien. Le soudan ayant exigé de lui la reddition de toutes les places que les chrétiens occupaient en Palestine, Louis répondit qu'il ne pouvait disposer de celles qui n'étaient pas au pouvoir des Français; et comme on le menaçait de lui faire subir une cruelle torture connue sous le nom de *bernicles*, il fit cette réponse : *Je suis prisonnier du sultan ; il peut faire de moi à son vouloir*. Celui-ci, comprenant que le roi était inaccessible à la crainte, se borna à demander, outre Damiette, un million de besants d'or pour sa rançon et pour celle des autres prisonniers, Louis répondit qu'*un roi de France n'était point tel qu'il voulût se rédimer par aucune finance de deniers : mais qu'il rendait la ville pour sa personne et le million de besants pour la délivrance de sa gent*. Le sultan, frappé de cette noble fierté, lui fit remise d'un cinquième de la somme, et la trêve fut conclue pour dix ans à des conditions moins dures que les Français ne s'y étaient attendus. Mais lorsqu'on allait procéder à l'exécution du traité, le sultan fut massacré par les Mameluks : l'un d'eux, portant dans ses mains sanglantes le cœur du malheureux prince, se présenta devant le roi et lui dit : *Que me donneras-tu pour t'avoir débarrassé d'un ennemi qui t'eût fait mourir?* Et comme Louis, saisi d'horreur, détournait la tête, ce barbare, lui présentant la pointe de son épée : *Choisis*, lui dit-il, *ou de périr de ma main, ou de me conférer l'ordre de chevalerie. — Fais-toi chrétien, et je te créerai chevalier*, répondit le roi. Cette fermeté déconcerta le Mameluk; mais il était à peine sorti que ses camarades se précipitent en foule dans la tente : Louis leur en impose tellement par sa contenance qu'ils se prosternent devant lui, et ils délibèrent même entre eux, s'ils ne le feront pas leur soudan : la seule chose qui les arrêta, ce fut la crainte qu'il ne détruisît leurs mosquées. Le traité ayant été de nouveau ratifié, les émirs exigèrent du roi un serment qu'il refusa de proférer tel qu'ils le lui dictaient, à cause des imprécations dont il était rempli. *A Dieu ne plaise*, s'écria-t-il, *que de telles paroles sortent jamais de la bouche d'un roi de France !* Les émirs, furieux de ce refus, les menacèrent de la mort, mais le voyant inébranlable, ils le firent embarquer pour Damiette avec les prisonniers. Lorsque les émirs y furent arrivés et qu'on leur eut remis les clefs de la ville, ils égorgèrent, sur la place, tous les malades, et ils auraient fait subir le même traitement au roi et au reste de l'armée sans la crainte de perdre la rançon stipulée. Louis, ayant laissé le comte de Poitiers, son frère, pour ôtage, jusqu'au payement de la moitié de la somme, il s'embarqua pour la Palestine. Les quatre cent mille besants d'or furent remis aux émirs au moment du départ des croisés, et les barbares s'étant trompés, à leur préjudice, de vingt mille besants, le roi n'eut pas plutôt connaissance de cette erreur qu'il s'empressa de la faire réparer. Il releva les fortifications de la ville d'Acre, et comme les Sarrasins violaient ouvertement le traité qu'ils venaient de conclure, il les menaça de recommencer les hostilités s'ils refusaient plus longtemps de rendre les prisonniers. Ce fut vers le même temps que le Vieux de la Montagne, autrement dit le prince des Assassins, lui envoya un de ses hommes pour solliciter un tribut semblable à celui que lui payaient plusieurs princes, entre autres le roi de Hongrie et l'empereur d'Allemagne. Louis remit sa réponse au lendemain, et en le congédiant il le chargea de dire à son maître que ce n'était pas ainsi qu'on parlait à un roi de France, et que, sans son titre d'envoyé, son insolence eût été punie comme elle le méritait. Cette réponse fit craindre pour la vie du roi, tant était redouté le prince des Assassins ; mais le Vieux de la Montagne, admirant la noble fierté du roi, lui renvoya le même envoyé avec des présents. Louis, de son côté, lui en fit remettre de plus considérables. Il fit relever les murs de Sidon et il y travailla de ses propres mains pour animer le zèle des ouvriers. Il y avait près de six ans qu'il avait quitté la France, lorsqu'il apprit la mort de la reine Blanche, sa mère : cette nouvelle le plongea dans une affliction profonde; mais après avoir versé un torrent de larmes, il se prosterna devant Dieu et fit cette prière : *Je vous rends grâces, Seigneur, de m'avoir conservé jusqu'ici une mère si digne de mon affection...... Puisqu'il vous plaît de me l'ôter que votre saint nom soit béni dans tous les siècles*. Après avoir pris les plus sages précautions en faveur des chrétiens d'Orient, il reprit le chemin de ses Etats et s'embarqua à Saint-Jean-d'Acre, à la vue des populations qui étaient accourues de tous les points de la Palestine pour voir encore une fois celui qu'elles appelaient leur père. Louis leur fit les adieux les plus touchants. Lorsque le vaisseau qu'il montait approcha des côtes de Chypre, il donna si rudement et par deux fois, contre un banc de sable, qu'il s'entrouvrit et qu'on s'attendait à le voir couler à fond. Dans ce danger, Louis se prosterne devant le saint sacrement et conjure celui qui commande aux flots et aux tempêtes d'avoir pitié de ses serviteurs : aussitôt le vaisseau se trouve dégagé et continue sa route comme s'il ne lui était arrivé aucun accident. Comme la violence du choc avait emporté trois toises de la quille ; on supplia le roi de passer sur un autre bâtiment, mais il s'y refusa, disant qu'il ne voulait pas mettre en sûreté ses jours au dépens de ceux qui l'accompagnaient et qui eussent été obligés de monter sur le vaisseau avarié ou de rester sur une terre étrangère. *Il n'est personne ici*, ajouta-t-il,

qui ne *tienne à sa vie autant que je tiens à la mienne.* Après avoir manqué une seconde fois de périr par un coup de vent qui poussa la flotte contre les rochers de l'île, il aborda aux îles d'Hyères, le 10 juillet 1254 ; mais il était si faible, qu'il fallut le porter à terre. Il arriva à Vincennes le 5 septembre, après avoir été à Saint-Denis remercier Dieu de son heureux retour ; il fit son entrée à Paris au milieu d'une foule ravie de revoir son prince, et qui faisait éclater sa joie par les plus vives acclamations. Il reprit les rênes du gouvernement et publia de sages ordonnances pour supprimer plusieurs abus : il se mit ensuite à parcourir les provinces, afin de voir de plus près les besoins de son peuple. Il reçut, sur la fin de cette même année, la visite de Henri III, roi d'Angleterre, auquel il fit une réception brillante. Il alla au-devant de lui jusqu'à Chartres, et le monarque anglais, après avoir passé huit jours à Paris, au milieu des fêtes et des réjouissances, reprit le chemin de l'Angleterre, pénétré des marques d'amitié que lui avait données Louis; aussi l'année suivante la trêve fut renouvelée pour trois ans entre les deux Etats: ce qui permit au saint roi de continuer la visite de son royaume. Il parcourut la Flandre, l'Artois, la Champagne, laissant partout des traces de sa munificence royale et de son amour pour l'équité, réparant les torts qui avaient pu être faits en son nom et faisant droit à toutes les plaintes qui étaient fondées. Il rendait souvent en personne la justice. Souvent, dit Joinville, j'ai vu que le bon saint roi, après la messe, allait se promener au bois de Vincennes, s'asseyait au pied d'un chêne.... et donnait audience à tous ceux qui avaient à lui parler, sans qu'aucun huissier ou garde les empêchât de l'approcher. Le même historien rapporte que les Lorrains et les Bourguignons aimaient tant la justice de saint Louis que, sans être ses sujets, ils venaient plaider devant lui partout où il tenait ses parlements, et qu'ils respectaient ses arrêts comme des oracles. Son zèle pour la bonne administration de la justice parut avec éclat dans plusieurs circonstances, entre autres à l'occasion d'un procès injuste que le comte d'Anjou, son frère, avait intenté à l'un de ses vassaux. Le gentilhomme, condamné par les officiers du comte malgré son bon droit, en appela au tribunal du roi; le comte fit mettre en prison l'appelant; mais le roi n'eut pas plus tôt appris cet acte de violence, qu'il fit venir son frère et lui dit d'un ton sévère : *Croyez-vous qu'il doive y avoir plus d'un souverain en France, et que vous serez au-dessus des lois, parce que vous êtes mon frère?* Il fit mettre en liberté le gentilhomme, et comme personne n'osait prendre sa défense, parce qu'on craignait le ressentiment du comte, il lui donna d'office des jurisconsultes auxquels il fit jurer qu'ils défendraient la cause en *tout honneur;* et le comte perdit son procès. Le saint roi éprouvait la plus tendre compassion pour les malheureux, et il consacrait des sommes considérables au soulagement de leurs misères. Lorsque ses ministres lui représentaient que ses aumônes étaient excessives, il répondait qu'il aimait mieux faire de l'excès en aumônes qu'en dépenses superflues. Quoiqu'il eût donné des preuves de son courage et de son habileté dans la guerre, il préférait la paix à tout, et répétait souvent cette parole du divin Sauveur : *Bienheureux les pacifiques.* Il faisait des sacrifices pour *conquérir la paix*, selon la belle expression dont il aimait à se servir. Ainsi, il céda à Henri III les droits qu'il avait sur plusieurs provinces, et celui-ci, de son côté, s'engagea à reconnaître le roi de France pour son seigneur, relativement aux fiefs qu'il possédait dans le royaume; comme on détournait Louis de faire cette cession, il répondit qu'il ne croyait pas que c'était payer trop cher l'union des deux Etats, et qu'il y gagnait d'ailleurs un point important, qui était d'avoir pour vassal le roi d'Angleterre. Il perdit, en 1259, son fils aîné : ce jeune prince, âgé seulement de seize ans, montrait les plus belles espérances, et sa mort plongea tout le royaume dans la plus grande affliction. Henri III, qui se trouvait alors à Paris, mêla ses larmes à celles de Louis, et lorsqu'on transportait le corps à Royaumont, où il fut enterré, il voulut porter lui-même pendant quelque temps le cercueil sur ses épaules. Louis portait toujours le plus vif intérêt aux chrétiens de la Palestine. Ayant appris qu'ils étaient menacés par une invasion de Tartares, il convoqua, en 1261, les évêques et les seigneurs de son royaume, et il fut décidé dans cette assemblée que l'on implorerait le secours du ciel par des prières, des aumônes et des jeûnes. Le saint roi fit passer des fonds considérables au brave Sargines, auquel il avait confié à son départ la défense de la terre sainte. Le pape Urbain IV lui ayant offert la couronne de Sicile pour un de ses enfants, Louis refusa ; mais le comte d'Anjou, son frère, accepta pour son compte l'offre du pape. Il se tint à Amiens une assemblée où le roi d'Angleterre, qui était depuis quelque temps en dispute avec ses barons, se rendit avec les députés de ces derniers, pour soumettre leurs différends à l'arbitrage du saint roi. Celui-ci donna gain de cause à Henri tout en conservant aux barons les priviléges dont ils avaient joui avant les commencements de la dispute : cette décision parut si équitable que les parties intéressées s'y soumirent, à l'exception du comte de Leicester et de quelques-uns de ses adhérents, qui prirent les armes pour maintenir les statuts d'Oxford; mais, après avoir remporté une victoire sur le roi qu'il fit prisonnier à la bataille de Lewes, le comte trouva la mort dans un second engagement. Louis fut plus heureux dans les efforts qu'il fit pour mettre un terme aux guerres que se livraient les seigneurs de son royaume, et parvint à abolir ces querelles sanglantes qui traînaient à leur suite le meurtre et la dévastation. Pendant qu'il s'occupait à rendre heureux son peuple, il apprit que Bondocdar, chef des Mameluks,

tramait la ruine entière des chrétiens de la Palestine. Il convoqua à Paris une assemblée des seigneurs français pour le 25 mars 1262. Joinville, soupçonnant le but de cette réunion, prétexta une fièvre quarte pour se dispenser de s'y rendre ; mais Louis lui fit dire qu'il avait assez de gens qui savaient guérir les fièvres, et que *sur toute son amour* il vînt. Joinville obéit, mais il ne put se décider à reprendre la croix. Le roi fit aux seigneurs une peinture si pathétique des maux qui pesaient sur les infortunés habitants de la terre sainte, qu'il décida les membres de l'assemblée à prendre la croix à son exemple. Plusieurs princes étrangers se croisèrent aussi pour aller combattre les infidèles sous un monarque qui faisait l'amour et l'admiration de l'Europe entière. Le départ ayant été fixé pour l'année 1270, Louis pourvut, comme père et comme roi, aux intérêts de sa famille et de son royaume pendant son absence, et, dans la prévision d'une mort prochaine, il fit son testament, et confia la régence du royaume à l'abbé de Saint-Denis et au comte de Nesle. Après avoir fait une retraite à l'abbaye de Montbuisson, il alla prendre l'oriflamme à Saint-Denis, et le lendemain il se rendit nu-pieds à Notre-Dame, pour attirer le secours du ciel sur son expédition. Il arriva un peu après les fêtes de Pâques à Aigues-Mortes, qui était le rendez-vous général des croisés ; mais il fallut attendre pendant deux mois les vaisseaux génois qui devaient transporter l'armée. Après bien des conseils tenus pour régler le plan des opérations, il fut décidé, à la majorité des suffrages, qu'on ferait voile pour l'Afrique, parce que le roi de Tunis, qui entretenait une correspondance secrète avec saint Louis, lui faisait espérer sa conversion. Les croisés ayant débarqué près des ruines de l'ancienne Carthage, s'emparèrent d'une forteresse et se disposèrent à faire le siége de Tunis dont le roi ne pensait pas à embrasser le christianisme ; car ce qu'il en avait écrit n'était qu'un leurre pour abuser le saint roi. On n'attendait plus, pour commencer le siége, que l'arrivée du roi de Sicile, frère de saint Louis ; mais une maladie épidémique emporta en peu de temps la moitié de l'armée. Tristan, un des fils du roi, fut une des premières victimes du fléau. Louis en fut atteint lui-même, et il comprit dès les premiers jours qu'il n'en reviendrait pas. Ayant donc fait venir Philippe, son fils aîné, il lui fit ses adieux et lui adressa une instruction qui est parvenue jusqu'à nous, et qui renferme les conseils les plus sages, les leçons les plus touchantes qu'un roi mourant puisse laisser à son successeur. Il demanda ensuite les sacrements, qu'il reçut avec une ferveur qui fit fondre en larmes tous ceux qui étaient présents à cette cérémonie. Quoique sa faiblesse fût extrême, c'est à genoux qu'il voulut recevoir le saint viatique, et dès ce moment il ne soupira plus qu'après le royaume céleste. Il mourut le 25 août 1270, dans la cinquante-sixième année de son âge et la quarante-quatrième de son règne. Le lendemain on ouvrit son corps, et ses entrailles furent remises au roi de Sicile. Ce prince, qu'on attendait depuis quelques jours, arriva lorsque Louis venait d'expirer ; et le premier objet qui frappa ses regards en entrant dans la tente royale, fut le corps de son frère étendu sur la cendre où il s'était fait mettre pour rendre le dernier soupir. La nouvelle de cette mort ranima le courage des Sarrasins, qui vinrent attaquer les croisés ; mais ils furent défaits, et Tunis allait tomber au pouvoir des vainqueurs lorsque le roi barbare fit demander une trêve de dix ans. Il l'obtint aux conditions les plus onéreuses. Charles, à son retour en Sicile, fit inhumer les entrailles du saint roi dans la célèbre abbaye de Montréal. Le corps fut rapporté en France, et dans tous les lieux où il passa le peuple accourait en foule pour donner des marques de vénération aux restes du saint roi, qui furent déposés dans l'abbaye de Saint-Denis. Plus de cinquante miracles opérés soit à Montréal, soit à Saint-Denis, déterminèrent Boniface VIII à le canoniser vingt-sept ans après sa mort. Dans la bulle de canonisation, le pape fait l'éloge de la pureté de ses mœurs, de l'austérité de sa vie, de son amour pour la justice, de son zèle ardent pour la propagation de la foi, de sa charité envers les pauvres, de sa libéralité envers les maisons religieuses, les églises et les autres établissements publics en tout genre. Philippe le Bel, son petit-fils, donna une de ses côtes à l'église de Paris, et son chef à la Sainte-Chapelle de la même ville. La châsse qui renfermait ses reliques fut enlevée de Saint-Denis, le 11 novembre 1793, et ses ossements furent profanés et dispersés. Il ne reste du saint roi que la côte donnée par Philippe le Bel, sa mâchoire inférieure qu'on conservait à Saint-Denis dans un reliquaire à part, ainsi qu'une de ses chemises et sa discipline. Quelques historiens ont reproché à saint Louis d'avoir eu la piété d'un moine plutôt que celle d'un monarque ; mais ce prince, le plus saint et le plus juste, dit Bossuet, qui ait jamais porté la couronne, se montra supérieur à son siècle, comme législateur, comme administrateur et comme guerrier. Les vertus chrétiennes qu'il pratiqua toute sa vie avec une fidélité qui ne se démentit jamais, loin de ternir ses grandes qualités, ont contribué à leur donner un plus vif éclat. — 25 août.

LOUIS (saint), évêque de Toulouse, fils de Charles le Boiteux, roi de Naples et de Sicile, était petit-neveu de saint Louis, roi de France, et neveu de sainte Elisabeth, reine de Hongrie. Né à Brignoles en Provence, l'an 1274, il montra dès ses premières années de grandes dispositions pour la vertu. Son plus grand plaisir était d'entendre les serviteurs de Dieu discourir sur des matières de piété, et ses récréations les plus agréables, de visiter les églises et les monastères. Dès l'âge de sept ans il pratiquait de grandes austérités et couchait souvent sur une natte. Il n'avait que dix ans lorsque son père, qui n'était alors que prince de Salerne, fut fait prison-

nier par Pierre d'Aragon, qui s'était emparé de la Sicile, et qui le retint quatre ans dans une dure captivité. Il ne lui rendit la liberté qu'à condition qu'il fournirait des ôtages, au nombre desquels étaient ses trois fils. Louis, qui avait quatorze ans, fut donc conduit à Barcelone. Quoiqu'il y fût traité avec beaucoup de rigueur, il y ajoutait encore par des mortifications volontaires et jeûnait plusieurs jours de la semaine. Il se confessait tous les jours avant d'entendre la messe, récitait aussi chaque jour l'office de l'Eglise ainsi que celui de la sainte Vierge et de la Passion. Son amour pour la pureté le portait à veiller sans cesse sur lui et à ne jamais parler en particulier à aucune personne du sexe. Ceux qui le gardaient lui ayant proposé des choses défendues par la loi divine, *Ne vous suffit-il pas*, leur dit-il, *que mon corps soit prisonnier? voulez-vous encore que mon âme devienne captive par le péché?* Comme il avait pour prison la ville entière de Barcelone, il allait souvent visiter les malades dans les hôpitaux. Ayant obtenu que deux religieux franciscains, qu'il avait habituellement pour compagnons, ne le quitteraient plus, il se levait la nuit pour prier avec eux, et pendant le jour, il en recevait des leçons de philosophie et de théologie. Ayant été atteint d'une maladie dangereuse, il fit vœu, s'il en revenait, de se consacrer à Dieu dans l'ordre de Saint-François, et après sa guérison il se mit en devoir d'accomplir sa promesse. Mais Charles, son frère, qui s'était fait couronner roi de Sicile en 1289, conclut en 1294 un traité avec son compétiteur, Jacques II, roi d'Aragon, et les deux cours voulurent marier avec la princesse de Majorque, sœur de Jacques, le jeune Louis, devenu libre par ce traité. Charles lui promettait le royaume de Naples, qu'il avait déjà reconquis en partie et dont Louis était devenu l'héritier présomptif depuis que son frère aîné occupait le trône de Hongrie. Louis, loin d'être tenté par cette offre brillante d'une couronne, persévéra dans la résolution où il était de se consacrer à Dieu et céda tous ses droits à son frère Robert. Sa famille s'étant opposée à son entrée chez les Frères Mineurs, consentit toutefois à ce qu'il entrât dans l'état ecclésiastique. Le pape saint Célestin le nomma archevêque de Lyon, quoiqu'il n'eût que vingt ans; mais comme il n'avait pas encore reçu la tonsure, il réussit à faire échouer cette nomination. Ordonné prêtre à vingt-deux ans, en vertu d'une dispense de Boniface VIII, ce pape le nomma à l'évêché de Toulouse, avec ordre exprès d'acquiescer à sa nomination. S'étant rendu à Rome il y fit profession chez les Frères Mineurs du couvent d'*Ara-Cœli* la veille de Noël 1296 afin d'exécuter l'engagement qu'il avait pris à Barcelone. Il fut sacré évêque par le pape lui-même au mois de février suivant, et pour ne pas choquer le roi son père, il lui ordonna de porter par-dessus l'habit de franciscain, l'habit ordinaire ecclésiastique mais le jour de la sainte Agathe, Louis se rendit du Capitole à l'église Saint-Pierre, où il devait prêcher, les pieds nus et avec la ceinture de corde. Il se mit ensuite en route pour aller prendre possession de son église, et, étant arrivé à Sienne, il logea chez les Frères Mineurs, et voulut être traité sans aucune distinction, jusqu'à laver la vaisselle avec les religieux après le dîner. A Florence, il refusa de coucher dans une chambre qu'on avait meublée pour le recevoir. Il fit son entrée à Toulouse sous l'habit pauvre de son ordre; mais il fut reçu avec la vénération due à un saint, et la magnificence due à un prince. Il commença l'exercice des fonctions épiscopales par la visite des hôpitaux et par le soulagement des malheureux auxquels il consacra la plus grande partie de ses revenus, n'en réservant que la plus petite part pour l'entretien de sa maison. Il nourrissait tous les jours vingt-cinq pauvres à sa table, et il les servait lui-même, un genou à terre. Il fit la visite de son diocèse et laissa partout des marques de sa libéralité, de son zèle et de sa sainteté. Il avait chargé un frère mineur, qui l'accompagnait toujours, de l'avertir de ses fautes. Un jour que ce religieux se fut acquitté de cette commission, en présence de plusieurs personnes qui en paraissaient étonnées : *C'est pour mon bien*, dit le saint évêque, *qu'il en agit ainsi, et il s'acquitte d'un devoir que je lui ai prescrit.* Effrayé de la grandeur de ses obligations, il demanda, mais en vain, d'être déchargé du fardeau de l'épiscopat. Dieu lui accorda ce que les hommes lui refusaient, en le retirant de ce monde. Ayant fait un voyage en Provence il tomba malade au château de Brignoles : sentant sa fin approcher, il reçut à genoux le saint viatique, et mourut le 19 août 1297, âgé de vingt-trois ans et demi, n'ayant été que quelques mois évêque. Il fut enterré chez les Franciscains de Marseille, comme il l'avait demandé. Jean XXII le canonisa à Avignon en 1317, et adressa un bref à ce sujet à Marie de Hongrie, mère du saint, qui vivait encore : la même année les reliques de saint Louis furent renfermées dans une belle châsse en présence de sa mère, de son frère Robert, roi de Sicile, et de la reine de France. Elles furent transportées, en 1423, à Valence en Espagne, lorsque Alphonse le Magnanime eut pris et pillé Marseille. — 19 août.

LOUIS D'ALLEMAND (le bienheureux), archevêque d'Arles et cardinal, naquit en 1390 au château d'Arbent, seigneurie du pays de Bugey, qui appartenait à son père. Ayant embrassé l'état ecclésiastique, ses vertus et ses talents le firent élever sur le siége d'Arles, par les suffrages du clergé et du peuple. Martin V le fit cardinal et camerlingue de l'Eglise. S'étant rendu au concile de Bâle, il en devint le président, après la mort du cardinal Julien, et c'est en cette qualité qu'il consacra et couronna, en 1440, Amédée de Savoie, sous le nom de Félix V. Eugène IV, irrité à bon droit de ce procédé schismatique, le dégrada de la pourpre. Le bienheureux Louis eut aussi une grande

part au décret de ce concile, touchant l'immaculée conception de la sainte Vierge. Il assista ensuite aux conférences de Lyon pour l'extinction du schisme auquel il avait eu le malheur de participer; mais il se repentit de ce qu'il avait fait à Bâle contre le pape légitime, et il en demanda pardon à Nicolas V, successeur d'Eugène, qui lui rendit la pourpre ainsi que son titre de cardinal de Sainte-Cécile. Il lui témoigna toujours depuis une estime et une affection toute particulière, et le fit même son légat en Allemagne. Le bienheureux Louis d'Allemand mourut à Salon, ville de son diocèse, en 1450, à l'âge de soixante ans, après avoir été par son mérite et par sa sainteté une des lumières de l'Eglise gallicane. Plusieurs miracles s'étant opérés à son tombeau, Clément VII le déclara bienheureux en 1527, et approuva le culte qu'on lui rendait à Arles. — 16 septembre.

LOUIS BERTRAND (saint), dominicain, né le 1er janvier 1526, à Valence en Espagne, d'un greffier ou notaire, montra dès l'âge le plus tendre un grand amour pour la prière, la retraite et les austérités. Lorsqu'il pouvait tromper la vigilance de sa mère, il couchait sur la terre nue. Sans goût pour les jeux et les divertissements, on le trouvait souvent à genoux dans quelque lieu retiré, et lorsqu'il fréquentait les écoles publiques, il était le modèle de ses condisciples par son application à l'étude, par sa piété et son recueillement. Il n'avait que quinze ans lorsqu'il voulut entrer chez les Dominicains de Valence; mais son père lui représenta que son tempérament n'était pas encore assez formé, et le prieur du couvent lui ayant conseillé de prendre du temps pour éprouver sa vocation, le jeune postulant se soumit, mais il ne changea pas de résolution. Lorsqu'il lui fut permis de l'exécuter, il reçut l'habit des mains du célèbre Jean Micon, religieux d'un grand mérite, qui était alors prieur de la maison de Valence et qui lui servit de guide dans les voies de la perfection. Ayant été ordonné prêtre, il disait la messe tous les jours, et l'on ne pouvait le voir à l'autel sans être pénétré soi-même des sentiments qui l'animaient pendant la célébration des saints mystères. Ayant été fait maître des novices en 1554 il les formait par ses exemples autant que par ses instructions, à toutes les vertus du saint état qu'ils avaient embrassé. Le royaume de Valence ayant été ravagé par la peste en 1557, il se dévoua au soulagement des victimes du terrible fléau. Dieu lui ayant conservé une vie dont il avait fait le sacrifice, il voulut la consacrer tout entière au salut de ses frères, et il obtint de ses supérieurs la permission d'aller évangéliser les sauvages de l'Amérique. Il quitta l'Espagne en 1562, avec un religieux de son ordre; pendant la traversée il faisait des instructions aux personnes qui étaient embarquées avec lui : quoiqu'il ne parût pas d'abord avoir du talent pour la prédication, il surmonta toutes les difficultés et parvint à se distinguer dans le ministère de la parole. Ayant abordé dans la Castille d'Or, province de l'Amérique méridionale, il y répara un couvent de son ordre; ensuite il se prépara à sa mission par le jeûne et la prière. Malgré ses fatigues il ne prenait guère de repos, couchait souvent en plein air, sur la terre nue ou sur des pièces de bois, et ne portait jamais avec lui aucune provision; ce qui l'exposa plus d'une fois aux rigueurs de la faim. Dieu lui communiqua le don des langues avec celui des miracles et celui de prophétie. Dans l'espace de trois ans il convertit plus de dix mille âmes dans l'isthme de Panama, l'île de Tabago et la province de Carthagène. Les sauvages de Palvato refusèrent d'abord d'ouvrir les yeux à la lumière de la foi; mais les prières, les larmes et les mortifications du saint missionnaire leur obtinrent enfin la grâce d'écouter l'Evangile avec docilité, et leur exemple fut suivi par les Caraïbes, qui passent pour le peuple le plus grossier et le plus cruel qu'on connaisse. Il serait trop long d'énumérer les hordes barbares auxquelles il annonça avec succès la parole de vie. On attenta plusieurs fois à ses jours, mais Dieu le tira miraculeusement des dangers au milieu desquels il devait périr. L'avarice et la cruauté de plusieurs aventuriers espagnols, qui déshonoraient le nom chrétien dans ces parages, lui causèrent une douleur si profonde, qu'il résolut de retourner en Espagne, pour n'être plus témoin de maux auxquels il ne pouvait remédier. Arrivé à Valence en 1569, il fut successivement prieur de deux maisons de son ordre, et y fit revivre l'esprit de saint Dominique. Il prêcha pendant douze ans dans plusieurs diocèses d'Espagne, et il forma d'excellents prédicateurs qui héritèrent de son zèle et continuèrent ses succès. Les deux dernières années de sa vie ne furent qu'un douloureux enchaînement de maladies et d'infirmités : au milieu de ses maux on l'entendait souvent répéter, avec saint Augustin : *Coupez, brûlez, Seigneur; ne m'épargnez point sur la terre, pourvu que vous me fassiez miséricorde dans l'éternité.* Malgré l'affaiblissement de ses forces, il ne diminua rien de ses austérités et de ses fatigues. Il prêcha encore l'avent de 1579 à Xativa et le carême de l'année suivante à la cathédrale de Valence; mais un jour, s'étant trouvé mal en chaire, on fut obligé de l'emporter chez lui. Il se prépara tranquillement à la mort qu'il attendait et dont il avait prédit l'époque, une année auparavant, à l'archevêque de Valence, qui ne le quitta pas dans ses derniers moments, et qui le servait lui-même. Il mourut le 9 octobre 1580, à l'âge de près de cinquante-cinq ans. Plusieurs miracles ayant attesté sa sainteté, Paul V le béatifia en 1606, et Clément X le canonisa en 1671. — 9 octobre.

LOUIS DE GONZAGUE (saint), *Aloysius*, né au château de Châtillon en Lombardie, le 9 mars 1568, était fils de Ferdinand de Gonzague, marquis de Châtillon et prince du Saint-Empire; il eut pour parrain Guillaume

de Gonzague, duc de Mantoue, dont il était proche parent. Aussitôt qu'il fut capable de connaître quelque chose, sa vertueuse mère, Marthe-Thana Santena, qui avait été dame d'honneur de la reine d'Espagne, femme de Philippe II, lui apprit à faire le signe de la croix et à réciter les noms sacrés de Jésus et de Marie. Il montra, dès ses plus tendres années, une ferveur extraordinaire pour la prière, et à voir son recueillement dans ce saint exercice, on l'eût pris pour un ange revêtu d'un corps mortel. On remarquait déjà en lui le germe des vertus qui l'élevèrent à une si haute sainteté, et surtout sa charité pour les pauvres. Son père, qui le destinait à l'état militaire, lui fournissait des armes proportionnées à sa taille et à son âge. L'ayant mené à Casal pour le faire assister à une revue de troupes, il eut beaucoup de joie de le voir, une petite pique à la main, marcher devant les rangs. Louis passa quelques mois dans cette ville, et en fréquentant les soldats, il contracta l'habitude de dire de ces mots grossiers, si communs parmi les gens de guerre, sans toutefois comprendre ce qu'il disait, puisqu'il n'avait que sept ans. Il fut tellement frappé des réprimandes que son gouverneur lui fit à ce sujet, qu'il ne fréquenta plus ceux qui parlaient de la sorte; et quoique la faute qu'il avait commise fût légère, à cause du défaut d'âge et de réflexion, il ne cessa de la déplorer toute sa vie. C'est de ce moment qu'il se fit un devoir de réciter tous les jours à genoux l'office de la Sainte-Vierge, les sept psaumes de la pénitence et plusieurs autres prières. Une fièvre quarte de dix-huit mois ne fut pas capable d'interrompre ces pieuses pratiques, et lorsqu'il se sentait trop faible, il demandait à ses domestiques de l'aider dans cette récitation. Il n'avait que huit ans lorsqu'il fut envoyé par son père à la cour de François de Médicis, grand-duc de Toscane, pour se livrer à l'étude des langues italienne et latine et pour se former dans les belles-lettres, ainsi que dans tous les exercices convenables à un jeune seigneur de son rang. Louis fit à Florence de grands progrès, surtout dans la piété, dans la dévotion à la sainte Vierge et dans l'amour pour la pureté. Il posséda cette dernière vertu dans un si haut degré, que, durant tout le cours de sa vie, il n'éprouva pas la moindre révolte de la chair, grâce aux précautions qu'il prenait pour éloigner de lui jusqu'à l'ombre du danger: elles allaient si loin qu'il ne regarda jamais en face aucune personne du sexe, pas même ses proches parentes; et s'il arrivait qu'on le raillât sur cet article, il s'excusait sur sa timidité naturelle. Il n'avait pas encore douze ans lorsqu'il quitta Florence pour se rendre à la cour du duc de Mantoue, son parrain, et déjà il avait pris la résolution de céder à son frère Rodolphe, qui l'accompagnait, son droit au marquisat de Châtillon, parce qu'il se proposait de renoncer, non-seulement aux biens du monde, mais au monde lui-même. L'état de langueur où l'avait laissé une maladie grave dont il relevait, lui fournissant un prétexte de mener une vie retirée, il s'éloignait des plaisirs et des amusements de la cour, employant la plus grande partie de son temps à lire la vie des saints et d'autres livres de piété. Son père lui ayant permis d'aller à Châtillon, il y passait plusieurs heures de la nuit en prière, et les domestiques le trouvaient souvent prosterné devant un crucifix. Ce fut dans cette retraite que, sans le secours d'aucun maître, il fut initié à l'oraison mentale, et il passait quelquefois des jours entiers dans ce saint exercice, où il trouvait des douceurs ineffables. Des lettres écrites des Indes par des missionnaires jésuites lui inspirèrent le dessein d'entrer dans la compagnie de Jésus, afin d'y travailler au salut des âmes. Saint Charles Borromée étant venu à Bresse en qualité de visiteur apostolique, l'an 1580, il eut avec Louis une conférence dont il fut extrêmement satisfait, et il ne pouvait se lasser d'admirer le trésor de grâces que Dieu avait mis en lui. Il l'exhorta à se préparer à sa première communion et lui donna d'autres avis spirituels, et surtout celui de recevoir souvent le sacrement de l'eucharistie. Le jeune Louis n'oublia jamais le bonheur qu'il avait eu de converser avec le saint cardinal, et se conforma exactement à ses conseils, surtout à celui de la communion qui faisait ses délices et dans laquelle il recevait souvent des faveurs extraordinaires. Le marquis, son père, ayant été nommé gouverneur de Montferrat, alla fixer sa résidence à Casal. Louis allait souvent prier dans l'église des Capucins et dans celle des Barnabites de cette ville, jeûnait trois fois la semaine, ne mangeait le vendredi qu'un potage à son repas, et un petit morceau de pain à sa collation: quoique son jeûne des autres jours fût moins rigoureux, il prenait si peu de nourriture qu'il était difficile de concevoir comment il pouvait vivre. Il couchait sur une planche qu'il mettait secrètement dans son lit, et se relevait à minuit pour prier, même dans la saison la plus rigoureuse. Le marquis ayant accompagné, en 1581, l'impératrice Marie d'Autriche, qui se rendait en Espagne auprès de Philippe II, son frère, il emmena avec lui ses enfants, qui furent attachés à la personne de Don Jacques, frère de Philippe III. Louis, qui avait alors treize ans et demi, continua ses études à la cour, sans jamais négliger ses exercices de piété. Il était si mortifié et si exact à veiller sur ses sens, qu'on avait coutume de dire que le jeune marquis de Châtillon paraissait n'avoir point de corps. La lecture du traité du P. Louis de Grenade sur l'*Oraison* lui fit faire de grands progrès dans la vie spirituelle, et il se fit une loi de consacrer tous les jours une heure à la méditation; mais souvent il prolongeait cet exercice bien au delà du temps qu'il s'était prescrit. Il avait pris depuis plus d'un an la résolution d'entrer chez les Jésuites, et il crut que le moment était venu de s'en ouvrir à ses parents. Sa mère accueillit cette nouvelle avec joie, mais son père se fâcha et menaça de le

punir rigoureusement, s'il persistait dans cette idée. Louis répondit modestement qu'il s'estimerait heureux d'avoir l'occasion de souffrir quelque chose pour l'amour de Dieu. Le marquis céda enfin à ses instances, mais lorsque la mort de don Jacques leur eut laissé la liberté de revenir en Italie, le père, se repentant du consentement qu'il avait donné à son fils, fit agir près de lui un cardinal, des évêques et d'autres personnes de considération, pour le détourner de son projet. Louis tint ferme, et ses motifs firent tant d'impression sur plusieurs de ceux qui cherchaient à le dissuader, qu'ils se déclarèrent en sa faveur; mais son père, après l'avoir maltraité de paroles, le chargea de plusieurs commissions dissipantes, cherchant plutôt à détruire sa vocation qu'à l'éprouver. Louis, arrêté par ces obstacles, les supportait avec patience, priait avec ferveur et redoublait ses austérités. Le marquis se laissa enfin fléchir, et après avoir embrassé son fils, il le recommanda au P. Aquaviva, général des Jésuites. Cependant il rétracta une seconde fois son consentement, et, pendant neuf mois qu'ils passèrent à Milan, il employa toutes sortes de moyens pour le retenir dans le siècle : Il le fit ensuite aller à Mantoue, puis à Châtillon; mais voyant que rien ne pouvait ébranler sa constance, il le laissa libre de suivre la voix du ciel, et lui dit un jour : *Mon fils, vous m'avez fait au cœur une plaie qui saignera longtemps. Je vous aime, et vous le méritez. J'avais fondé sur vous toutes les espérances de ma famille ; mais puisque vous êtes assuré que Dieu vous appelle à autre chose, je ne vous retiens plus : allez où le Seigneur vous demande, et fasse le ciel que vous y soyez heureux!* Louis, après avoir remercié son père, alla se prosterner dans son cabinet pour rendre grâces à Dieu. La cession qu'il avait faite de ses droits à son frère Rodolphe, fut ratifiée par l'empereur, et l'acte en fut dressé à Mantoue en 1585. Comme les habitants de Châtillon témoignaient une grande douleur en voyant partir le jeune marquis, il leur dit qu'il voulait sauver son âme et les exhorta à entrer dans les mêmes sentiments. Arrivé à Rome, il commença par visiter les églises et les lieux de dévotion, et après avoir baisé les pieds du pape Sixte-Quint, il entra au noviciat le 21 novembre 1585. La chambre qu'on lui donna lui parut un véritable paradis, parce qu'il pourrait y louer Dieu sans interruption. Aussi s'écria-t-il avec un saint transport : *Voici le lieu de mon repos : j'y demeurerai, parce que je l'ai choisi.* Son humilité le rendit bientôt un objet d'admiration pour les autres novices : il n'était jamais plus content que quand on l'employait aux plus viles fonctions, et l'on ne pouvait le mortifier plus sensiblement qu'en le traitant avec quelque distinction. Plusieurs fois il eut des ravissements dans l'oraison, et des larmes abondantes coulaient de ses yeux lorsqu'il recevait la sainte eucharistie. Les trois premiers jours qui suivaient sa communion étaient employés à remercier Jésus-Christ de la grâce du sacrement, et il consacrait les trois jours suivants à se préparer à une nouvelle réception de son Sauveur, qu'il visitait dans son tabernacle au moins quatre fois par jour. Il avait aussi une dévotion toute particulière à la sainte Vierge qu'il avait choisie dès son enfance pour patronne et pour avocate, et pour les saints anges, surtout les anges gardiens. Au commencement de son noviciat, il fut éprouvé par des peines intérieures, auxquelles vinrent se joindre des peines du dehors ; car, six semaines après sa prise d'habit, il fut informé de la mort de son père; mais il supporta ce coup avec une grande fermeté d'âme, et les sentiments de piété que le marquis avait montrés dans ses derniers moments contribuèrent beaucoup à le consoler. Son maître des novices, craignant que sa grande application à la prière ne nuisît à sa santé, lui ordonna de prendre sa récréation avec les autres et de la prolonger même pendant la demi-heure accordée à ceux qui mangeaient à la seconde table. Le père ministre, qui ignorait qu'on lui eût donné cet ordre, lui reprocha de transgresser la règle et l'obligea à confesser publiquement la faute dont il le croyait coupable. Louis se soumit sans rien dire pour sa justification, et le ministre, informé ensuite de l'état des choses, admira son silence; mais pour lui fournir l'occasion d'acquérir un second mérite, il lui imposa une nouvelle pénitence pour n'avoir point déclaré l'ordre qui lui avait été donné par le maître des novices. Comme sa santé allait toujours s'affaiblissant, on lui défendit de faire d'autres prières que celles qui étaient prescrites par la règle; et quoique cette défense lui coûtât beaucoup, il s'y soumit ponctuellement. Il alla achever son noviciat à Naples et retourna à Rome pour y prononcer ses vœux : cette cérémonie eut lieu le 20 novembre 1587, et peu après, il reçut la tonsure et les ordres mineurs. Il avait terminé son cours de philosophie, et il commençait l'étude de la théologie, lorsqu'une contestation, née au sein de sa famille, l'obligea de se rendre à Mantoue, par ordre de ses supérieurs, pour arranger l'affaire. Il s'agissait de la terre de Sulphurino, qu'Horace de Gonzague, mort sans enfants, avait léguée au duc de Mantoue, et que Rodolphe, frère du saint, réclamait, prétendant que comme c'était un fief de l'Empire, elle devait revenir de droit au plus proche parent. L'empereur donna gain de cause à Rodolphe, et cassa le testament; mais ce jugement ne termina pas l'affaire, parce que le duc refusa de s'y soumettre. Louis n'eut pas plutôt mis en présence les deux contendants que le duc se désista de ses prétentions et se réconcilia avec le marquis. Celui-ci avait épousé secrètement une personne d'une naissance de beaucoup inférieure à la sienne. Son frère lui représenta qu'il ne pourrait être en sûreté de conscience que quand il aurait fait cesser le scandale, en rendant publique son union : il s'offrit en même temps à faire approuver par sa famille la démarche qu'il lui proposait, et il réussit dans cette seconde affaire comme dans la

première. Il se rendit ensuite à Milan pour y continuer ses études théologiques, et il y arriva le 22 mars 1590. C'est dans cette ville qu'il apprit par révélation que la fin de sa vie approchait. Rappelé à Rome au mois de novembre suivant, il demanda à être logé dans une chambre étroite et obscure, où il n'avait de meubles que son lit, une chaise de bois et un escabeau pour mettre ses livres. Pendant une maladie épidémique, qui fit de grands ravages à Rome en 1591, les Jésuites reçurent les malades dans un hôpital qu'ils avaient érigé à leurs frais, et les servirent eux-mêmes avec le plus héroïque dévouement. Louis surtout ne se ménagea pas dans cette œuvre de charité : il les instruisait, les exhortait, leur lavait les pieds, faisait leurs lits et leur rendait les services les plus rebutants. Il fut atteint par la contagion ainsi que plusieurs autres Jésuites. S'étant mis au lit le 3 mars 1591, le mal devint si grave, qu'on lui administra le saint viatique et l'extrême-onction. Il n'en mourut pas, mais sa maladie dégénéra en une fièvre lente qui le réduisit à la plus grande faiblesse; ce qui ne l'empêchait pas de pratiquer diverses mortifications et de se relever à minuit pour prier. L'infirmier l'ayant surpris, on lui défendit de recommencer à l'avenir, et il se soumit. Il obéissait aussi avec exactitude à toutes les prescriptions des médecins. Souvent il parlait du bonheur de mourir jeune pour être plus tôt réuni à Dieu. S'entretenant un jour avec son confesseur sur ce sujet, il tomba dans une extase qui dura presque toute la nuit, et l'on croit que ce fut alors qu'il connut par révélation qu'il mourrait le jour de l'octave de la Fête-Dieu. Heureux de voir que sa fin approchait, il pria l'un des pères de réciter le *Te Deum* avec lui. Il dit à un autre : « Mon père, nous nous en allons, et nous nous en allons avec joie. » Le jour de l'octave il parut mieux, et l'on se disposait à l'envoyer à Frescati pour achever sa guérison; mais il répéta plusieurs fois qu'il ne verrait pas le jour suivant, et il voulut recevoir les derniers sacrements. Le soir, rien n'indiquait qu'il fût plus mal, et on laissa seulement deux frères près de lui. Vers minuit, on s'aperçut qu'il pâlissait et qu'il était couvert de sueur. Il entrait en agonie : tant qu'elle dura, son âme ne cessa de s'élancer vers Dieu par des aspirations enflammées. Enfin, après avoir dit : *Seigneur, je remets mon âme entre vos mains*, et prononcé le nom de *Jésus*, il expira la nuit du 20 au 21 juin 1591, à l'âge de vingt-trois ans. Il fut enterré dans l'église du collége des Jésuites ; mais son corps a été transféré depuis dans une chapelle bâtie sous son invocation par le marquis Scipion Lancelotti. Saint Louis de Gonzague fut béatifié par Grégoire XV en 1621, et canonisé par Benoît XIII en 1726. — 21 juin.

LOUIS (saint), martyr au Japon avec vingt-cinq autres, était neveu de saint Léon Carasume, qui fut exécuté avec lui le 5 février 1597. Ils furent pendus près de Nangazacki, par ordre de l'empereur Taycosama, et on leur perça ensuite le côté avec une lance. Il fut mis au nombre des saints, ainsi que ses compagnons, par Urbain VIII. — 5 février.

LOUISE D'ALBERTONE (la bienheureuse), *Ludovica* ou *Aloysia*, religieuse du tiers ordre de Saint-François, naquit à Rome l'an 1470, de parents distingués, et montra de bonne heure le désir de se consacrer à Dieu, afin de pouvoir se livrer sans réserve à son attrait pour la piété. Mais pour ne pas contrarier les vues de sa famille, elle consentit à épouser Jacques de Cithare, gentilhomme rempli de vertu et de bonnes qualités, qui la laissa veuve au bout de quelques années de mariage. Après avoir pourvu à l'éducation de ses trois filles, la bienheureuse Louise, se voyant libre de suivre sa première vocation, embrassa le tiers ordre de Saint-François, et elle s'y fit remarquer par son amour pour la pénitence et par son détachement des biens terrestres. Dans une famine qui désola l'Italie, elle vendit ses biens pour soulager les pauvres, et elle se réduisit elle-même à l'indigence pour en tirer les malheureux, auxquels elle distribuait tout à la fois des secours temporels et spirituels. Dieu lui ayant fait connaître le moment de sa mort, elle s'y prépara par la réception des sacrements, et manifesta une sainte joie en voyant arriver sa fin. Elle mourut le 31 janvier 1530, âgée de soixante ans. Le pape Clément X a permis à l'ordre des Franciscains de l'honorer comme bienheureuse. — 31 janvier.

LOUL (saint), *Laudulphus*, évêque d'Evreux, mourut vers l'an 640, et son corps se gardait à Saint-Taurin. — 13 août.

LOUP (saint), *Lupus*, martyr en Cappadoce, souffrit avec saint Saturnin. — 14 octobre.

LOUP (saint), évêque de Troyes, naquit sur la fin du IVe siècle, à Toul, d'une famille distinguée, et se livra dès sa jeunesse à l'étude du droit, afin de devenir avocat. Après avoir brillé dans le barreau, le désir d'embrasser la vie religieuse le porta à se séparer de Piméniole, son épouse, qui était sœur de saint Hilaire d'Arles, et avec laquelle il avait passé six ans. Piméniole, de son côté, embrassa aussi la continence; mais on ignore ce qu'elle devint ensuite. Loup, après avoir distribué ses biens aux pauvres, se retira dans la célèbre abbaye de Lérins, alors gouvernée par saint Honorat, et il y trouva saint Hilaire, son beau-frère. Il y avait passé un an dans la pratique des plus parfaites vertus, lorsque, le saint abbé ayant été élevé sur le siége d'Arles en 426, Loup se rendit à Mâcon pour se défaire d'un bien qu'il possédait dans le voisinage de cette ville, afin que, n'ayant plus rien en propre, il pût pratiquer la pauvreté dans toute sa rigueur; mais lorsqu'il se disposait à retourner à Lérins, les députés de l'Eglise de Troyes vinrent le demander pour succéder, sur le siége de cette ville, à saint Ouen, qui venait de mourir. Malgré sa résistance et ses supplications, il fut sacré par les évêques de la province de

Sens. Sa nouvelle dignité ne changea rien au genre de vie qu'il menait à Lérins : il couchait sur des planches, et passait la moitié des nuits en prière; il était quelquefois trois jours sans prendre aucune nourriture, et il ne rompait ce long jeûne que pour manger du pain d'orge. Il fut désigné, en 429, par les évêques des Gaules, assemblés à Arles, pour accompagner en Angleterre saint Germain, que le pape saint Célestin venait de nommer son vicaire apostolique, pour aller combattre dans cette île l'hérésie de Pélage. A peine furent-ils débarqués, qu'une foule immense, attirée par le bruit de leur sainteté et de leurs miracles, vint à leur rencontre; et comme les églises ne pouvaient contenir cette multitude, les deux évêques prêchaient souvent en pleine campagne. Leurs discours affermissaient les fidèles dans la foi, et ramenaient à la vérité les personnes engagées dans les erreurs pélagiennes. Quoique saint Loup n'ait joué que le second rôle dans cette mission, qui produisit des effets si salutaires dans la Grande-Bretagne, il prouva qu'il était digne du choix qu'avaient fait de lui les évêques des Gaules; et après la mort de saint Germain, ses collègues dans l'épiscopat le regardaient comme leur chef, au rapport de saint Sidoine Apollinaire, qui l'appelle la *règle des mœurs*, la *colonne de la vérité*, l'*ami de Dieu*, le *médiateur des hommes auprès du ciel*. On cite, comme une preuve du zèle avec lequel il courait après les brebis égarées, la conversion d'un nommé Gallus, qui avait quitté sa femme et s'était retiré à Clermont. Saint Loup écrivit à saint Sidoine, évêque de cette ville, une lettre pleine de force et d'onction tout à la fois. Gallus, qu'elle concernait, ne l'eut pas plutôt lue, qu'il fut saisi d'un remords salutaire, et qu'il prit la résolution de retourner vers sa femme. *Quoi de plus admirable*, s'écrie saint Sidoine à cette occasion, *qu'une réprimande qui convertit un pécheur, en lui faisant aimer celui par qui il est réprimandé?* Nous n'avons plus cette lettre, ni plusieurs autres qu'il écrivit à différentes personnes : il ne nous reste que celle qu'il adressa, en 471, au même saint Sidoine, pour le féliciter de sa promotion à l'épiscopat, et dans laquelle il lui disait : *Ce n'est plus maintenant par la pompe et la magnificence que vous devez briller, mais par l'humilité du cœur. Quoique élevé au-dessus des autres, vous devez vous regarder comme le dernier de votre troupeau. Soyez dans la disposition de baiser les pieds de ceux qui précédemment n'auraient pas cru s'avilir en se mettant sous les vôtres. Vous devez vous rendre le serviteur de tous.* Lorsque Attila, suivi d'une armée de barbares, vint fondre sur les Gaules, au milieu du ve siècle, et qu'il s'approchait de Troyes, après avoir pris et saccagé Reims, Cambrai, Besançon, Auxerre et Langres, le saint évêque, voyant son troupeau dans la plus grande consternation, adressa au ciel, pendant plusieurs jours, des prières ferventes accompagnées de larmes et de jeûnes. Prenant ensuite une résolution hardie, il alla, revêtu de ses habits pontificaux, à la rencontre du roi des Huns, et lui demanda qui il était. *Je suis*, dit Attila, *le fléau de Dieu*. — *Nous respectons*, reprit le saint évêque, *ce qui nous vient de la part de Dieu; mais si vous êtes le fléau au moyen duquel le ciel nous châtie, souvenez-vous de ne faire que ce qui vous est permis par la main toute-puissante qui vous meut et vous gouverne.* Attila, frappé de ces paroles, promit d'épargner Troyes, et conduisit ses troupes cinq lieues plus loin, dans la plaine de Méry-sur-Seine, où il fut battu par les Romains que commandait le brave Aétius. Après sa défaite, Attila, obligé de repasser le Rhin, voulut que saint Loup l'accompagnât dans sa retraite, s'imaginant que la présence d'un si grand serviteur de Dieu serait une sauvegarde assurée pour lui et pour ses troupes; et lorsqu'il le congédia sur les bords du Rhin, il se recommanda à ses prières. Mais cette démarche de saint Loup irrita les généraux de l'empire, et ils l'accusèrent d'avoir favorisé l'évasion des barbares. Il fut donc obligé de quitter son siége pour laisser l'orage se calmer, et il se retira sur une montagne, où il vécut en ermite. Deux ans après, son innocence ayant été hautement reconnue, il revint au milieu de son troupeau, à la sanctification duquel il travailla avec une nouvelle ardeur. Il mourut l'an 478, dans un âge très-avancé, après avoir gouverné son Eglise pendant cinquante-deux ans. Il fut enterré dans une église qui prit son nom, et où l'on garda ses reliques jusqu'à ce qu'on les transférât à la cathédrale. Il était autrefois honoré en Angleterre, où l'on avait érigé plusieurs églises sous son invocation. — 29 juillet.

LOUP (saint), évêque d'un siége qui n'est pas connu, était originaire de la Bourgogne, et accompagna, en 493, sainte Clotilde, lorsque cette princesse se rendit près du roi Clovis, qui avait demandé sa main. Il est honoré à Auxerre, et on l'invoque dans les litanies de ce diocèse. — 16 juin.

LOUP (saint), évêque de Soissons, était neveu de saint Remi de Reims, et florissait au commencement du vi^e siècle. Il mourut vers l'an 535. — 19 octobre.

LOUP (saint), évêque de Lyon, né sur la fin du ve siècle, embrassa de bonne heure la vie religieuse dans le monastère de Sainte-Barbe, près de Lyon, et dans la suite il en devint le supérieur. Saint Lubin, depuis évêque de Chartres, y passa quelques années sous sa conduite. Le mérite et la sainteté du saint abbé l'ayant fait choisir pour évêque de Lyon, il eut beaucoup à souffrir des troubles qui suivirent la mort de saint Sigismond, roi de Bourgogne, arrivée en 523, et sa ville épiscopale ne recouvra la paix qu'en passant sous la domination française, par le partage que firent de la Bourgogne les fils de Clovis. Saint Loup assista, en 538, au concile qui se tint à Orléans, pour le rétablissement de la discipline, et comme il souscrivit avant les autres métropolitains, il y a lieu de croire qu'il y présida. Il mourut vers l'an 542, et fut enterré, à ce que l'on croit, dans l'église du monastère de l'Ile-Barbe. — 25 septembre.

LOUP (saint), évêque de Vérone en Italie, et confesseur, est honoré dans cette ville le 2 décembre.

LOUP (saint), évêque de Limoges, florissait dans la première partie du VII[e] siècle, et mourut vers l'an 640. Ses reliques se gardaient dans l'église de Saint-Michel. — 22 mai.

LOUP (saint), évêque de Châlons-sur-Saône, florissait dans le VII[e] siècle. — 27 janvier.

LOUP (saint), évêque d'Angers, florissait dans le IX[e] siècle; mais le détail de ses actions n'est pas parvenu jusqu'à nous. Tout ce qu'on sait de lui, c'est qu'à beaucoup de savoir il joignait de grandes vertus, et surtout une profonde humilité, dont il donna une preuve en choisissant sa sépulture dans le cimetière de Saint-Martin, contre la coutume usitée alors envers les évêques, qui étaient toujours inhumés dans leurs cathédrales. Comme il s'opérait de nombreux miracles à son tombeau, on leva de terre son corps en 1012, et depuis il a toujours été honoré dans son diocèse. — 17 octobre.

LOUP (saint), époux de sainte Adélaïde de Bergame, est honoré dans cette ville le 9 juin.

LOUTHIERS (saint), *Luctigernus*, abbé près de Tuam, dans la province de Connacie en Irlande, florissait dans le VI[e] siècle. — 28 avril.

LOUVEINS (saint), *Lubentius*, curé de Covern, près de Coblentz, fut ordonné prêtre par saint Maximin, évêque de Trèves, et mourut vers l'an 370. — 13 octobre.

LOUVENT (saint), *Lupentius*, abbé de Saint-Privat de Javoulx en Gévaudan, sur la fin du VI[e] siècle, gouvernait sa communauté avec sagesse et piété, lorsqu'il fut accusé par Innocent, comte de Javoulx, d'avoir tenu des discours injurieux contre la reine Brunehaut. Il fut donc obligé de se rendre à la cour d'Austrasie pour confondre ses calomniateurs. Il ne lui fut pas difficile de prouver son innocence; mais en revenant à Javoulx, le comte Innocent se saisit de sa personne, et le conduisit à Ponthion, dans le Pertois, où il lui fit subir les plus indignes traitements. L'ayant ensuite relâché, ses satellites le massacrèrent sur les bords de l'Aisne, et jetèrent son corps dans la rivière. Des bergers l'ayant découvert miraculeusement, on lui rendit les honneurs de la sépulture. Divers prodiges attestèrent sa sainteté, et bientôt on l'honora comme martyr à Châlons-sur-Marne, où l'on conservait ses reliques, dont une partie fut brûlée lorsque la cathédrale fut incendiée par la foudre en 1658. La cathédrale de Mende possède aussi quelques-uns de ses ossements. — 22 octobre.

LOYER (saint), *Locarius*, évêque de Séez, était Allemand de nation, et mena d'abord la vie solitaire avant d'être élevé à l'épiscopat. Il florissait au milieu du VIII[e] siècle, et eut pour successeur saint Godegrand. — 15 juin.

LUBAIS (saint), *Leopatius*, abbé de Sénébière en Touraine, florissait dans le VII[e] siècle. L'église de l'abbaye est devenue une paroisse dans laquelle se garde son corps. — 25 janvier.

LUBIN (saint), *Lubinus*, évêque de Chartres, naquit à Poitiers dans la dernière partie du V[e] siècle. Il embrassa la vie religieuse dans sa ville natale, et il s'appliqua avec succès à l'étude de l'Ecriture sainte, ce qui le rendit très-habile dans la connaissance des vérités du salut. Après avoir passé huit ans dans son monastère, il obtint de ses supérieurs la permission d'aller visiter saint Avit, qui vivait dans une solitude du Perche; et ayant rencontré sur sa route saint Calais, celui-ci lui donna plusieurs avis salutaires, entre autres celui de ne pas demeurer dans un petit monastère, parce que d'ordinaire la vertu d'obéissance y est moins bien pratiquée, chacun voulant être le maître. Lorsqu'il fut arrivé à l'ermitage de Saint-Avit, il pria le serviteur de Dieu de le prendre sous sa conduite; mais celui-ci lui conseilla de passer encore auparavant quelques années dans une communauté de religieux, et de revenir ensuite le trouver. En conséquence, saint Lubin se disposait à se rendre dans la célèbre abbaye de Lérins, lorsque, passant près du monastère de l'Ile-Barbe, alors gouverné par saint Loup, depuis évêque de Lyon, il fut admis dans la communauté. Quelque temps après, la guerre ayant éclaté entre les Français et les Bourguignons, les religieux de l'Ile-Barbe, craignant de tomber entre les mains des premiers, se sauvèrent tous, à l'exception d'un vieillard et de Lubin, dont les Français se saisirent, après s'être emparés de l'Ile-Barbe. Ayant demandé au vieillard où l'on avait caché les trésors de la communauté, celui-ci, tout tremblant, les renvoya à Lubin, qui refusa de répondre à leurs questions, et qui fut accablé des plus indignes traitements. Il retourna vers saint Avit, qui le fit cellérier de son monastère. Après la mort de saint Avit, arrivée vers 430, il se retira dans le désert de Charbonnières, où il passa près de cinq ans éloigné de tout commerce avec les hommes. Ethère, évêque de Chartres, instruit de son mérite et de sa sainteté, l'ordonna prêtre et le fit abbé du monastère de Brou en Perche. Saint Aubin, évêque d'Angers, ayant passé à Brou lorsqu'il allait visiter saint Césaire d'Arles, Lubin l'accompagna, et le voisinage de Lérins lui inspira de nouveau le dessein de s'y retirer; mais saint Césaire le détermina à retourner à Brou. Ayant succédé à Ethère sur le siége de Chartres, en 544, il remplit fidèlement tous les devoirs d'un saint évêque. Il assista, en 549, au V[e] concile d'Orléans, et, en 551, au II[e] de Paris. Il mourut en 557, et fut enterré dans sa cathédrale, qui ne possède plus que son chef, le reste de son corps ayant été brûlé par les calvinistes en 1668. — 14 mars et 15 septembre.

LUC (saint), *Lucas*, évangéliste, né à Antioche, où il se livra pendant sa jeunesse à l'étude des lettres, voyagea ensuite en Grèce et en Egypte, pour se perfectionner dans les

sciences et surtout dans la médecine. Il excellait aussi dans la peinture, au rapport des Grecs, et l'on assure qu'il laissa plusieurs portraits de Jésus-Christ et de la sainte Vierge. A l'appui de cette tradition, on lit dans Théodore le Lecteur, qui écrivait vers 518, qu'on envoya de Jérusalem à l'impératrice Pulchérie un portrait de la sainte Vierge, peint par le saint évangéliste, et que cette princesse le mit dans une église qu'elle avait fait bâtir à Constantinople. On peut citer aussi une ancienne inscription trouvée à Rome, dans un souterrain près de l'église de Sainte-Marie, *in via lata*, qui mentionne un portrait de la sainte Vierge, comme étant un des sept peints par saint Luc; et l'un de ces portraits qui lui sont attribués a été placé par Paul V dans la chapelle Borghèse de l'église de Sainte-Marie-Majeure. On ignore s'il était juif ou païen avant sa conversion au christianisme; il n'y a rien de certain non plus sur l'époque de sa conversion, que quelques-uns, mais sans fondement solide, attribuent à saint Paul. Quoi qu'il en soit, cet apôtre l'ayant choisi pour le coopérateur de ses travaux et le compagnon de ses voyages après le départ de saint Barnabé, ils s'embarquèrent ensemble, l'an 51 de Jésus-Christ, pour passer de Troade en Macédoine. Ils séjournèrent quelque temps à Philippes, et parcoururent ensuite les villes de la Grèce. Saint Luc écrivit son Evangile vers l'an 53, pour réfuter les histoires fabuleuses qu'on répandait sur la vie et les actions de Jésus-Christ. Son ouvrage renferme beaucoup de particularités intéressantes qu'on ne trouve pas dans saint Matthieu ni dans saint Marc : celles entre autres qui ont pour objet l'incarnation du Fils de Dieu, l'annonciation de ce mystère à la sainte Vierge, la visite de celle-ci à Elisabeth, la parabole de l'enfant prodigue, etc. Saint Paul, qui parle de lui comme d'un homme dont le nom est célèbre dans toutes les Eglises, l'envoya, vers l'an 56, à Corinthe avec Tite; et lorsqu'il fut conduit prisonnier à Rome, il l'emmena avec lui. C'est dans la maison où logeait saint Paul, après son élargissement, qu'il écrivit, vers l'an 63, les *Actes des apôtres*, qui sont comme la suite de son Evangile. Son but, en composant cet ouvrage, était de faire tomber les fausses relations qu'on publiait sur la vie et les travaux des apôtres, surtout de saint Paul, et de laisser une histoire authentique de l'Eglise naissante. Saint Paul, ayant été emprisonné de nouveau, écrivait à Timothée que tous l'avaient abandonné, à l'exception de Luc. Après le martyre de l'apôtre, arrivé en 66, saint Luc prêcha l'Evangile dans plusieurs pays, en commençant par l'Italie. Après avoir beaucoup souffert pour la foi dans le cours de ses prédications, il mourut en Achaïe, dans un âge très-avancé. Ses reliques, qui étaient à Patras, furent transportées, en 357, à Constantinople, sous l'empereur Constance, et placées par son ordre dans l'église des Saints-Apôtres. Il se fit, dans cette circonstance, quelques distributions de ses ossements : saint Gaudence de Bresse et saint Paulin de Nole en obtinrent pour leurs églises. On croit que saint Grégoire rapporta de Constantinople le chef du saint évangéliste, et qu'il le plaça dans son monastère de Saint-André. Saint Luc est, de tous les auteurs du Nouveau Testament qui ont écrit en grec, celui dont le style a le plus de noblesse, de pureté et d'élégance : ce qui n'empêche pas qu'il ne soit d'une simplicité admirable et d'une onction qui décèle l'inspiration divine. — 18 octobre.

LUC (saint), diacre et martyr en Perse avec saint Parmène et plusieurs autres, souffrit l'an 251, pendant la persécution de l'empereur Dèce. — 22 avril.

LUC L'ANCIEN (saint), patriarche des moines du Mont-Etna en Sicile, florissait au commencement du IXe siècle, et mourut dans une solitude près de Corinthe l'an 820. Il est honoré à Taormine le 6 novembre.

LUC LE JEUNE (saint), solitaire, né en Thessalie, vers l'an 890, montra dès son enfance un grand attrait pour le jeûne et la mortification, ne prenant ordinairement pour toute nourriture, que du pain d'orge, des légumes et de l'eau, qu'il partageait avec les pauvres : sa charité allait jusqu'à se dépouiller de ses habits pour en revêtir les malheureux. Après avoir passé son enfance à la garde des troupeaux, il quitta le monde pour entrer dans un monastère d'Athènes; mais d'après l'avis de sa mère, il alla se fixer, à l'âge de dix-huit ans, sur le mont de Saint-Joannice. Comme il n'avait encore que le petit habit monastique, il reçut le grand de la main de deux moines qui se rendaient à Rome et auxquels il donna l'hospitalité. Dieu le favorisa du don des miracles et de celui de prophétie : il prédit entre autres choses l'incursion que les Bulgares firent dans le pays, sept ans après. Il connut, par révélation, le crime d'un meurtrier, qui était venu le voir, et le lui ayant fait avouer il lui imposa une pénitence. Lorsque l'incursion qu'il avait prédite eut lieu en 915, il se réfugia dans une île que les Bulgares vinrent ravager. Alors il se sauva à la nage et se rendit à Corinthe. Il fréquenta quelque temps les écoles de cette ville, quoiqu'il eût déjà vingt-cinq ans; mais les désordres des écoliers le révoltèrent, et il se retira près d'un stylite et le servit pendant dix ans. Les Bulgares s'étant retirés, il retourna au mont de Saint-Joannice. L'archevêque de Corinthe, passant près de sa cellule, lui fit une visite, et fut si édifié de tout ce qu'il vit, qu'il lui donna une somme considérable; mais Luc n'accepta qu'une pièce d'or. Il consulta l'archevêque sur l'embarras où l'absence d'un prêtre le mettait pour la réception du corps et du sang de Jésus-Christ, et le prélat lui indiqua la manière de se communier lui-même et de conserver le sacrement dans sa cellule. Après plusieurs changements de demeure il alla habiter le désert de Soterion dans l'Attique où il mourut vers l'an 946. Sa cellule fut changée en oratoire et il s'y opéra plusieurs miracles par son intercession. — 7 février.

LUC (saint), abbé de Carbone dans la Basilicate, florissait sur la fin du xe siècle et mourut en 993. Il est honoré à Armento, dans le royaume de Naples le 13 octobre.

LUC LE STYLITE (saint), prêtre, resta pendant quarante-cinq ans sur une colonne. Il mourut vers l'an 1000 et il fut inhumé à Calcédoine. Les Grecs et les Ethiopiens l'honorent le 11 décembre.

LUC DE CORILLON (saint), abbé de Muïa, monastère de l'ordre de Saint-Basile en Calabre, est honoré le 1er mars.

LUCAIN (saint), *Lucanus*, martyr, souffrit à Lagny, vers le milieu du ve siècle, d'après une ancienne tradition, et ses reliques furent transportées, plus tard, dans la cathédrale de Paris. En 1666, on les plaça dans une châsse en vermeil, qu'on porte en procession, dans les calamités publiques, avec celles de sainte Geneviève et de saint Marcel; ce qui prouve combien les Parisiens ont confiance en son intercession. —30 octobre.

LUCAN (saint), *Lucanus*, évêque, florissait dans le ive siècle, mais on ignore le nom du siége qu'il occupa; son corps se garde à Bellune en Italie, où on l'honore le 20 juillet.

LUCE (saint), *Lucius*, l'un des soixante-douze disciples, fut évêque de Laodicée, selon les Grecs. Saint Paul le mentionne dans son Epître aux Romains, et il est honoré à Smyrne le 22 avril.

LUCE (saint), dont saint Luc fait mention dans les *Actes des apôtres*, est honoré comme évêque à Cyrène en Libye. — 6 mai.

LUCE (saint), martyr à Rome, venait d'assister au jugement de saint Ptolémée, et après que la sentence capitale eut été prononcée, comme on conduisait déjà Ptolémée au supplice, Luce, s'adressant à Urbice, préfet de la ville, lui dit : *Par quelle justice pouvez-vous condamner à mort un homme qui n'est coupable que de porter un nom qui vous est odieux? Quoi! sans être ni adultère, ni homicide, ni ravisseur du bien d'autrui, ni même coupable d'aucun crime, il suffit, au tribunal du préfet Urbice, de confesser qu'on est chrétien pour encourir une sentence capitale! Croyez-moi, cette horrible injustice ne convient point au temps où nous vivons : elle déshonore la piété des empereurs, et fait injure à la religion du sénat. — N'es-tu pas aussi chrétien*, interrompit le préfet, *toi qui oses me parler ainsi?* Luce ayant répondu qu'il l'était en effet, Urbice, sans autre forme de procès, l'envoya au supplice, à la suite de Ptolémée, et Luce le remercia de cette faveur, qui faisait depuis longtemps l'objet de ses vœux les plus ardents. Il souffrit l'an 166, sous le règne de Marc-Aurèle. — 19 octobre.

LUCE (saint), martyr en Afrique avec saint Silvain et plusieurs autres, souffrit l'an 211, sur la fin du règne de Sévère. — 18 février.

LUCE (saint), aussi martyr en Afrique, souffrit avec saint Faustin et plusieurs autres. — 15 décembre.

LUCE (saint), martyr à Carthage avec saint Montan et plusieurs autres disciples de saint Cyprien avec lesquels il fut arrêté l'an 259 pendant la persécution de Valérien et de Gallien, était un jeune homme d'une modestie et d'une douceur admirables. Après avoir passé plusieurs mois en prison, il fut condamné à mort avec ses compagnons, et lorsqu'on les conduisit au supplice, Luce, affaibli par ses longues souffrances et craignant d'être étouffé par la foule qui se pressait autour de lui, ce qui l'eût privé du bonheur de verser son sang pour la foi, prit les devants avec quelques frères. Pendant le trajet il leur disait les choses les plus touchantes; et comme ceux-ci le conjuraient de se souvenir d'eux lorsqu'il serait avec Jésus-Christ : *C'est moi*, leur répondit-il, *qui ai besoin de vos prières : ne me les refusez pas*. Il eut la tête tranchée, l'an 260, le 24 février.

LUCE (saint), pape et martyr, était Romain de naissance et fut employé au gouvernement de l'Eglise par saint Fabien et saint Corneille. Après que ce dernier eut souffert le martyre en 252, Luce fut choisi pour le remplacer sur la chaire de saint Pierre. Les temps étaient difficiles : l'empereur Gallus venait de renouveler, du moins dans la ville de Rome, la persécution de Dèce, et le saint pape fut banni avec plusieurs chrétiens. Saint Cyprien n'eut pas plutôt appris son exaltation et son exil qu'il lui écrivit pour le féliciter sur le bonheur qu'il avait de souffrir pour Jésus-Christ. Luce, ayant été rappelé, fut reçu à Rome avec une grande joie, et tous les fidèles allèrent à sa rencontre. Saint Cyprien lui écrivit une seconde fois pour le féliciter sur son heureux retour. Le même saint Cyprien dans sa lettre au pape saint Etienne, successeur de saint Luce, s'appuie sur l'autorité de celui-ci comme ayant décidé contre les novatiens qu'on ne devait point refuser la communion à ceux qui étaient tombés, mais qu'il fallait les absoudre lorsqu'ils auraient expié leur apostasie par la pénitence. Son pontificat ne fut que de quelques mois, étant mort le 4 mars 253. Quoiqu'il paraisse qu'il finit sa vie en paix, on lui donne cependant le titre de martyr à cause des souffrances de son exil, qui contribuèrent peut-être à abréger ses jours. En mourant il désigna à son clergé saint Etienne pour lui succéder, et sa recommandation produisit son effet. Son corps fut inhumé dans les catacombes, où il fut découvert, dans la suite, et porté dans l'église de Sainte-Cécile. Le pape Clément VIII le fit exposer, dans la même église, à la vénération des fidèles. Entre autres décrets qu'on lui attribue, il en est un qui ordonne que l'évêque soit toujours accompagné de deux prêtres et de trois diacres, afin qu'il ait des témoins de sa conduite. — 4 mars.

LUCE (saint), évêque et martyr en Afrique pendant la persécution de Valérien et de Galien, fut cruellement fustigé, ensuite chargé de chaînes avec saint Némésien et plusieurs autres évêques, et envoyé aux mines où il consomma son sacrifice. — 10 septembre.

LUCE (saint), martyr avec saint Saturnin

et deux autres, est honoré à Terni le 15 février.

LUCE (saint), martyr à Rome, souffrit avec saint Paul et saint Cyriaque. — 8 février.

LUCE (saint), martyr en Afrique, souffrit pendant la persécution de Hunéric, roi des Vandales, vers l'an 484, avec saint Quintien et un autre. — 23 mai.

LUCE (saint), évêque de Césarée en Cappadoce et martyr, souffrit l'an 579, comme nous l'apprenons de saint Grégoire le Grand. — 2 mars.

LUCE D'AMÉLIA (sainte), *Lucia*, religieuse de l'ordre des Ermites de Saint-Augustin, était sœur du bienheureux Jean de Riéti, et naquit à Castro-Porciano, dans le diocèse d'Amélia en Ombrie, sur la fin du XIIIe siècle. Elle sortait de la noble et riche famille des Bufolasi, et ses parents n'étaient pas moins recommandables par leur piété que par leur rang. S'étant consacrée à Dieu dans le même ordre religieux que son frère, elle s'y sanctifia par la pratique des plus sublimes vertus et des plus grandes austérités. Elle mourut l'an 1350, trois ans après le bienheureux Jean. Grégoire XVI la canonisa le 28 juillet 1832.

LUCE DE VENISE (la bienheureuse), religieuse du tiers ordre de Saint-François, née vers le milieu du XIVe siècle, ayant été préservée dans son enfance d'une mort qui paraissait inévitable, cette faveur du ciel lui fit prendre la résolution de se consacrer à Dieu. Elle embrassa le tiers ordre de Saint-François dans le monastère de Salerne et devint par ses vertus le modèle de la communauté. Le souvenir des outrages faits à Jésus-Christ la touchait tellement qu'elle cherchait à les réparer par les plus grandes austérités qu'elle porta si loin qu'elle épuisa sa santé. Après une longue et cruelle maladie, elle mourut en 1400. Léon X permit qu'on l'honorât d'un culte public dans son ordre. — 26 septembre.

LUCE DE NARNI (la bienheureuse), du tiers ordre de Saint-Dominique, florissait dans la première partie du XVIe siècle et mourut en 1544. Elle est honorée en Italie le 15 novembre.

LUCÉE (sainte), *Luceia*, martyre à Thessalonique avec plusieurs autres, est honorée le 4 juin.

LUCENCE (sainte), *Lucentia*, vierge dont le corps est à Provins dans l'église de Saint-Quiriace, est honorée en Brie le 18 mai.

LUCIDE (saint), *Lucidas* martyr en Afrique, souffrit avec saint Statulien et plusieurs autres. — 3 janvier.

LUCIDE (saint) *Lucidius*, évêque de Vérone, est honoré le 26 avril.

LUCIE (sainte), *Lucia*, vierge et martyre à Rome, souffrit avec vingt-deux autres. — 25 juin.

LUCIE (sainte), martyre dans la Campanie, ayant été arrêtée et cruellement torturée par ordre du lieutenant Rictiovare, le convertit ensuite au christianisme et souffrit la mort avec lui. — 6 juillet.

LUCIE (sainte), martyre à Rome avec saint Géminien, souffrit d'horribles tourments pendant la persécution de Dioclétien et fut enfin décapitée pour la foi. — 16 septembre.

LUCIE ou LUCE (sainte), vierge et martyre à Syracuse, sortait d'une famille noble de cette ville et perdit son père étant encore en bas âge. Elle fut élevée dans la religion chrétienne par sa mère Eutychie, qui lui inspira les sentiments de la plus tendre piété. La jeune Lucie conçut un tel éloignement pour le monde qu'elle promit à Dieu de passer toute sa vie dans la virginité. Sa mère, qui n'avait aucune connaissance de ce vœu secret, lui ayant proposé de se marier, elle était occupée à chercher comment elle pourrait éluder ses instances, lorsque celle-ci fut attaquée d'un flux de sang qui la tourmenta pendant quatre ans. Enfin sa fille lui persuada d'aller à Catane sur le tombeau de sainte Agathe pour demander à Dieu la guérison de son infirmité. S'y étant rendues toutes deux, leurs prières furent exaucées. C'est à la suite de ce miracle qu'elle confia à sa mère le vœu qu'elle avait fait, et obtint la liberté de suivre ses pieuses inclinations. Mais comme le jeune homme auquel on l'avait destinée était païen, il n'eut pas plutôt appris qu'elle voulait rester vierge et qu'elle vendait ses biens pour les distribuer aux pauvres, que, transporté de colère, il alla la dénoncer comme chrétienne. La persécution de Dioclétien était alors dans toute sa force : aussi Paschase, gouverneur de la province, accueillit avidement l'accusation et ordonna que Lucie serait exposée dans un lieu de prostitution ; mais Dieu protégea sa servante, et personne n'osa porter la moindre atteinte à sa pudeur. On voulut ensuite triompher de sa constance par les plus cruelles tortures, mais elle se montra inébranlable, et on la retint en prison, où elle mourut par suite de ses tourments vers l'an 304. Son corps ayant été porté de Syracuse à Rome, l'empereur Othon Ier le fit transférer à Metz où il est exposé à la vénération publique dans une chapelle de l'église de Saint-Vincent. Il y a aussi à Venise quelques portions de ses reliques, et elles y sont honorées avec une dévotion particulière. Sainte Lucie, en mourant, avait prédit la paix dont l'Eglise allait jouir sous Constantin. Son nom a été inséré dans le canon de la messe. — 13 décembre.

LUCIE D'ÉCOSSE (sainte), vierge, était fille d'un roi des Scots qui, pour n'être pas témoin de la licence qui régnait dans la cour de son père, quitta secrètement sa patrie vers le milieu du XIe siècle et vint chercher en Lorraine, sur les bords de la Meuse, une solitude où elle pût servir Dieu loin des dangers du monde. Arrivée au bourg de Sampigny, elle se fixa sur une montagne voisine et se mit d'abord au service d'un homme riche nommé Thiébaut, dont elle garda les brebis, et qui à sa mort l'institua son héritière pour récompenser sa vertu et ses ser-

vices. Elle employa cette succession à bâtir sur la montagne qui porte aujourd'hui son nom, une église, et à côté un ermitage près duquel se trouvait une grotte où elle se retirait la nuit pour prier. Sa vie sainte et surtout ses austérités excitaient l'admiration, et Dieu la favorisa du don des miracles, avant et après sa mort, qui arriva l'an 1090. Son corps fut inhumé dans l'église qu'elle avait fait construire et qui servait de paroisse au bourg de Sampigny. Henri de Blois, frère d'Etienne, roi d'Angleterre, étant devenu évêque de Verdun, le fit lever de terre et placer dans une châsse, qui attire un grand concours de pèlerins. Elle est surtout invoquée par les femmes stériles pour obtenir de Dieu le bonheur d'être mères. Elle fut visitée en 1609 par la duchesse de Lorraine, et en 1632 par Louis XIII, pendant qu'il était occupé au siége de Saint-Mihiel : Anne d'Autriche, son épouse, y fit aussi un pèlerinage, l'année qui précéda la naissance de Louis XIV. — 19 septembre.

LUCIE DE VALCADARE (la bienheureuse), vierge du tiers ordre de Saint-François, mourut en 1530, et elle est honorée le 12 janvier.

LUCIEN (saint), *Lucianus*, martyr à Durazzo en Albanie avec saint Pérégrin et plusieurs autres, qui, comme lui, étaient d'Italie et qui se trouvaient dans cette ville lorsqu'on crucifia pour la foi chrétienne l'évêque saint Aste. A la vue de ce saint martyr, qui supportait les douleurs de son supplice avec une constance héroïque, Lucien et ses compagnons confessèrent hautement qu'ils étaient chrétiens. Arrêtés sur-le-champ, ils réitérèrent leur profession de foi devant le gouverneur de la province, qui les avait fait citer à son tribunal et qui les fit précipiter dans la mer, pendant la persécution de l'empereur Trajan. — 7 juillet.

LUCIEN (saint), martyr à Rome sous le règne d'Alexandre Sévère, fut mis à mort par ordre d'Almaque, préfet de la ville, l'an 230. — 20 mai.

LUCIEN (saint), martyr à Nicomédie avec saint Marcien, avait été, comme lui, élevé dans les ténèbres de l'idolâtrie, et adonné aux sciences magiques dans lesquelles ils s'étaient acquis l'un et l'autre une grande réputation. N'ayant pu décider une jeune chrétienne de Nicomédie, aussi remarquable par sa beauté que par sa vertu, à consentir à la passion qu'ils avaient conçue pour elle, ils eurent recours à tout ce que la magie leur fournissait de ressources pour triompher de sa résistance; mais tous leurs efforts échouèrent. Alors ils comprirent que le Dieu qu'invoquait la jeune vierge était plus puissant que les esprits de ténèbres auxquels ils s'adressaient, et ils ouvrirent les yeux à la lumière de l'Evangile. Ayant brûlé leurs livres de magie sur la place publique, et s'étant purifiés de leurs crimes par le baptême, ils distribuèrent leurs biens aux pauvres et se retirèrent dans la solitude, pour se livrer, loin des hommes, à la prière et aux exercices de la pénitence. Ils reparurent ensuite dans le monde pour y prêcher Jésus-Christ : déjà ils avaient converti un grand nombre d'idolâtres, lorsque Dèce publia en 250 son édit contre les chrétiens. Lucien et Marcien furent arrêtés des premiers et conduits devant Sabin, gouverneur de Bithynie, qui leur demanda en vertu de quelle autorité ils prêchaient la religion chrétienne. — *Chacun*, répondit Lucien, *a vocation pour cela, et il est permis à tout homme, en vertu du droit naturel, de retirer son frère de l'erreur où il le voit engagé*. Le proconsul n'ayant pu les décider à l'apostasie, les fit étendre sur le chevalet; mais, comme ils persévéraient courageusement dans la confession de Jésus-Christ, il les condamna tous deux à être brûlés vifs, ce qui fut exécuté l'an 250, le 26 octobre.

LUCIEN (saint), martyr en Sardaigne, souffrit avec saint Emile et deux autres. — 28 mai.

LUCIEN (saint), martyr à Tomes, dans le Pont, avec saint Elie et quatre autres, est honoré le 27 mai.

LUCIEN (saint), martyr en Afrique, souffrit avec saint Fortunat. — 13 juin.

LUCIEN (saint), martyr à Tripoli, en Afrique, souffrit avec saint Métrobe et quatre autres. — 24 décembre.

LUCIEN (saint), apôtre de Beauvais, dont il fut le premier évêque, vint de Rome dans les Gaules vers le milieu du IIIe siècle avec saint Denis, selon les uns, et avec saint Quentin selon d'autres. Après avoir signalé son zèle apostolique par de nombreuses conversions, il souffrit le martyre vers l'an 290, sous Julien, successeur de Rictiovare, préfet des Gaules. Son corps fut découvert dans le VIIe siècle avec ceux de saint Julien et de saint Maximien, ses coopérateurs, qui avaient souffert quelque temps avant lui. Ces précieuses reliques furent placées dans trois châsses et portées dans l'abbaye de Saint-Lucien-lès-Beauvais. Saint Raban-Maur dit que de son temps ces reliques étaient célèbres par les miracles qu'elles opéraient. Saint Lucien est honoré comme évêque dans le Beauvaisis, quoique plusieurs anciens martyrologes ne lui donnent que le titre de prêtre. — 8 janvier.

LUCIEN (saint), prêtre et martyr à Terracine, fut renfermé dans un sac, avec saint Césaire, diacre, par ordre d'un prêtre des idoles, pour avoir blâmé hautement un sacrifice abominable qu'il venait d'offrir à ses dieux en immolant une victime humaine : il les fit ensuite jeter dans la mer, l'an 300. — 1er novembre.

LUCIEN D'ANTIOCHE (saint), prêtre et martyr, né à Samosate, en Syrie, se livra dans sa jeunesse à l'étude de la rhétorique et de la philosophie, et il fit de grands progrès dans ces deux sciences. Etant ensuite devenu possesseur d'une fortune considérable par la mort de ses parents, il distribua tous ses biens aux pauvres et s'appliqua à l'étude de l'Ecriture sainte sous Macaire, qui enseignait alors avec beaucoup de réputation à Edesse. Ayant été ordonné prêtre, il établit à Antioche une école où il expliquait les

principes de la religion et les difficultés de l'Ecriture. Il donna une nouvelle édition des livres saints, purgée de toutes les fautes qui s'étaient glissées dans le texte de l'Ancien et du Nouveau Testament, soit par l'inexactitude des copistes, soit par la malice des hérétiques. Ce travail obtint l'estime universelle et fut d'un grand secours à saint Jérôme. Saint Alexandre, évêque d'Alexandrie, parle d'un Lucien d'Antioche qui vécut, séparé de la communion de l'Eglise, sous les trois évêques Domnus, Timée et Cyrille, à cause de son attachement aux erreurs de Paul de Samosate ; mais plusieurs critiques pensent qu'il parle d'un autre Lucien. Quoi qu'il en soit, notre saint mourut dans la communion de l'Eglise, qui l'a toujours compté parmi ses martyrs. Se trouvant à Nicomédie en 303, lorsque Dioclétien y publia ses premiers édits contre les chrétiens, il fut arrêté, et de sa prison il écrivit une lettre aux fidèles d'Antioche. Il paraît qu'il fût longtemps détenu, puisqu'au rapport d'Eusèbe il ne fut martyrisé qu'après la mort de saint Pierre d'Alexandrie, arrivée en 311. Lorsqu'il comparut devant le tribunal de l'archonte, il saisit cette occasion pour présenter une savante apologie de la religion chrétienne. Celui-ci le renvoya en prison, avec défense de lui donner aucune nourriture. Lorsqu'il fut exténué par la faim, on lui présenta des mets delicats qui avaient été offerts aux idoles ; mais il ne voulut pas y toucher, fondé sur cette maxime qu'on ne peut manger ce qui a été offert aux idoles, s'il doit en résulter du scandale pour les faibles et si les païens l'exigent comme un acte d'idolâtrie. Conduit une seconde fois devant le juge, il confessa de nouveau Jésus-Christ, et au milieu des tourments qu'on lui faisait endurer, on ne put lui arracher d'autres paroles que celles-ci : *Je suis chrétien*, persuadé, dit saint Jean Chrysostome, dans le beau panégyrique qu'il a composé en son honneur, que le moyen le plus sûr de remporter la victoire n'est pas de bien parler, mais de bien aimer. Il fut décapité par ordre de Maximin le 7 janvier 312. Son corps fut enterré à Drépane près de Nicomédie, et Constantin ayant changé ce bourg en une ville qu'il nomma Hélénopolis, en l'honneur de sainte Hélène, sa mère, l'exempta de toute taxe, pour montrer combien il vénérait la mémoire du saint martyr. L'Eglise d'Arles se glorifie de posséder une partie de ses reliques, fondée sur une ancienne tradition, qui porte que Charlemagne les reçut d'Orient, et qu'il les plaça dans une église qu'il avait fait bâtir dans cette ville. — 7 janvier.

LUCIEUSE (sainte), *Luciosa*, martyre, est honorée le 27 février.

LUCILLE (saint), *Lucillus*, évêque de Vérone, florissait au milieu du IVe siècle et assista en 347 au concile de Sardique, où il se signala par son zèle contre les eusébiens, nom sous lequel on désignait les ariens, et par son attachement à la cause de saint Athanase. — 31 octobre.

LUCILLE (sainte), *Lucilla*, martyre à Rome, était fille de saint Némèse, diacre et martyr. Elle souffrit avec son père l'an 256, pendant la persécution de l'empereur Valérien. Le pape saint Etienne fit enterrer leurs corps, et le pape saint Sixte II les fit ensuite inhumer plus honorablement sur la voie Appienne. Grégoire V les transféra, avec plusieurs autres martyrs, dans l'église de Sainte-Marie-la-Neuve, où ils furent retrouvés sous le pontificat de Grégoire XIII : ce pape les fit placer sous l'autel de la même église. Ces saints corps sont maintenant dans l'église de Sainte-Françoise au Campo-Vaccino. — 25 août et 31 octobre.

LUCILLE (sainte), vierge et martyre à Rome, avec sainte Flore et plusieurs autres, souffrit sous l'empereur Gallien. Ses reliques furent transférées à Arezzo, l'an 864, par Jean, évêque de cette ville. Le bienheureux Pierre Damien a composé un discours en leur honneur. — 29 juillet.

LUCILLE (sainte), martyre en Afrique, souffrit avec saint Macrobe. — 16 février.

LUCILLIEN (saint), *Lucillianus*, martyr à Byzance, était prêtre des idoles lorsqu'il embrassa le christianisme. Arrêté à cause de son changement de religion, il subit de cruelles tortures et fut ensuite jeté dans une fournaise ; mais il en sortit sain et sauf, parce qu'une pluie subite éteignit les flammes. Le président Sylvain, loin d'être frappé de ce prodige opéré en faveur du saint martyr, le fit crucifier vers l'an 273, sous l'empereur Aurélien. — 3 juin.

LUCINE (sainte), *Lucina*, dame romaine, qui fut, à ce que l'on croit, convertie par l'apôtre saint Paul, et qui se consacra ensuite tout entière à la pratique des œuvres de miséricorde. Elle employait ses biens à soulager ceux des premiers chrétiens qui étaient dans la nécessité, visitait ceux qui étaient en prison pour avoir confessé Jésus-Christ, et donnait la sépulture à ceux qui avaient souffert le martyre. Après sa mort elle fut enterrée dans un crypte, à côté des martyrs auxquels elle avait rendu les derniers devoirs. Il y avait à Rome deux cimetières qui portaient son nom, l'un sur la voie Aurélienne et l'autre sur le chemin d'Ostie. — 30 juin.

LUCIOLE (saint), *Luciolus*, martyr en Afrique avec saint Félix et plusieurs autres, fut condamné au supplice de la croix par ordre du président Asclépiade, pendant la persécution de l'empereur Maximien. — 3 mars.

LUCITE (saint), *Lucitas*, martyr à Madaure, en Afrique, souffrit avec saint Namphanion, qui l'encouragea au combat et le conduisit à la victoire. — 4 juillet.

LUCIUS (saint), roi d'une partie de la Grande-Bretagne, écrivit vers l'an 182 au pape saint Eleuthère, pour le prier de lui procurer les moyens de s'instruire de la religion chrétienne. Le pape accueillit sa demande, et lui envoya des missionnaires, au nombre desquels on cite saint Fugoce et saint Damieu ou Dumien, qui baptisèrent Lucius, ainsi qu'un grand nombre de ses

sujets, et le christianisme fut pratiqué tranquillement dans le pays jusqu'à la persécution de Dioclétien. On ignore sur quelle partie de la Bretagne régnait saint Lucius, mais son nom semble indiquer que c'était sur une province de la domination romaine. Ce roi, qui fut le premier prince chrétien de l'Europe, a été confondu par plusieurs hagiographes et par le Martyrologe romain avec un autre saint Lucius, qui prêcha l'Evangile à Augsbourg et à Coire, où il est honoré comme apôtre. Mais l'opinion qui des deux n'en fait qu'un seul, ne repose sur aucun fondement solide et ne paraît guère vraisemblable ; cependant elle peut être vraie, à la rigueur. — 3 décembre.

LUCIUS (saint), martyr à Alexandrie avec saint Caïus et plusieurs autres, souffrit au milieu du IIIe siècle, pendant la persécution de l'empereur Valérien. — 4 octobre.

LUCIUS (saint), martyr dans la Lucanie, souffrit avec saint Hyacinthe et deux autres. — 29 octobre.

LUCIUS (saint), martyr à Rome avec saint Rogat et deux autres, est honoré le 1er décembre.

LUCIUS (saint), sénateur et martyr voyant la constance de Théodore, évêque de Cyrène, à souffrir pour Jésus-Christ, se fit chrétien, et convertit ensuite le président Dignien, avec lequel il se rendit en Chypre. Comme la persécution de Dioclétien sévissait dans cette île, et qu'un grand nombre de fidèles confessaient la foi dans les tourments, Lucius se joignit à eux de son propre mouvement et fut martyrisé à son tour. — 20 août.

LUCIUS (saint), évêque d'Andrinople, succéda, selon l'opinion la plus probable, à saint Eutrope, qui quitta son siége sous le règne de Constantin pour se rendre dans les Gaules, soit pour y prêcher l'Evangile, soit pour y combattre l'hérésie d'Arius. Les partisans que celui-ci avait à Andrinople firent tout pour empêcher l'élection de Lucius ; mais n'ayant pu y parvenir, ils s'en vengèrent en l'obligeant par leurs intrigues à quitter son siége à deux reprises différentes. La seconde fois, le saint évêque fit le voyage de Rome, afin de rendre compte au pape Jules Ier de sa conduite et de sa croyance. Il assista, avec saint Paul de Constantinople et saint Athanase, que les ariens avaient aussi expulsés de leurs siéges, au concile tenu dans la capitale du monde chrétien en 342 ; son zèle pour la vraie foi y reçut les plus grands éloges. A peine fut-il de retour dans son diocèse, que les ariens lui suscitèrent de nouvelles persécutions, dans l'espérance qu'il finirait enfin par abandonner un poste exposé à tant de tribulations ; mais, voyant qu'ils ne pouvaient obtenir ce résultat, ils eurent recours à d'autres moyens et le calomnièrent auprès de l'empereur Constance, qui le fit arrêter et charger de chaînes. Ayant obtenu sa liberté quelque temps avant le concile de Sardique, tenu en 347, il se rendit dans cette auguste assemblée et y montra l'empreinte des fers dont il avait été chargé pour la défense de la foi. Les Pères du concile prononcèrent la déposition de ses calomniateurs ; mais ceux-ci, protégés par l'empereur, n'en devinrent que plus animés contre Lucius, et déterminèrent Constance à sévir contre le saint évêque et contre ceux qui le soutenaient. Les membres les plus recommandables du clergé d'Andrinople et les principaux habitants de la ville furent condamnés à la prison ou à l'exil, et leurs biens furent confisqués. Lucius, qu'on n'osait pas mettre à mort à cause de l'attachement que lui portait son troupeau, fut obligé de partir une troisième fois pour l'exil, où il mourut au bout de quelques années. Le Martyrologe romain lui donne le titre de martyr, et le nomme le 11 février.

LUCIUS (le bienheureux), du tiers ordre de Saint-François, exerçait la profession de marchand dans les environs de Florence, et s'occupait de son commerce ainsi que des querelles politiques qui divisaient alors les Guelfes et les Gibelins, lorsqu'un sermon de saint François d'Assise qu'il était allé entendre, lui inspira un tel mépris des choses terrestres, qu'il renonça à son négoce et à la politique pour entrer dans le tiers ordre qui venait d'être fondé et dont il fut le premier membre. Après sa consécration au service de Dieu, il passa le reste de sa vie dans les exercices de la pénitence et dans la pratique des œuvres de miséricorde. Il mourut en 1232, et Innocent XII permit en 1694 de faire son office, qui est fixé au 15 avril.

LUCRÈCE (sainte), *Lucretia*, martyre à Lérida en Espagne pendant la persécution de Dioclétien, fut condamnée à mort et exécutée par ordre du président Dacien. — 23 novembre.

LUDANS (saint), confesseur, né en Ecosse vers le milieu du XIIe siècle, était fils d'un seigneur nommé Hildbold, qui lui laissa une fortune considérable. Ludans consacra en bonnes œuvres la plus grande partie de ses biens, et fit bâtir pour les pauvres et les voyageurs indigents un hospice qu'il dota richement. Il entreprit au commencement du XIIIe siècle le pèlerinage de Rome, afin de visiter les tombeaux des saints apôtres. Comme il allait à pied, qu'il se détournait souvent de sa route pour visiter les églises, les monastères et les divers lieux de pèlerinage que le concours des fidèles avait rendus célèbres, que d'ailleurs il pratiquait dans son voyage de grandes austérités, il tomba épuisé de fatigues au pied d'un arbre, sur la route de Colmar à Strasbourg, l'an 1202, lorsqu'il retournait dans sa patrie. On trouva sur lui un écrit qui indiquait son nom, son pays et le motif de son voyage. On bâtit une église près du lieu où l'on avait retrouvé son corps, et l'on y plaça ses reliques. Bientôt on l'invoqua comme un saint ; et il est compté parmi les patrons de l'Alsace. L'église de Saint-Ludans ayant été détruite, en 1632, par les Suédois, on la restaura lorsque l'Alsace devint province française, et c'est encore aujourd'hui un pèlerinage très-fréquenté. — 12 février.

LUDARD (saint), *Leodardus*, boulanger à

Soissons, florissait dans le VIIIe siècle. — 28 octobre.

LUDGER (saint), *Ludgerus*, premier évêque de Munster et apôtre de la Saxe, né vers l'an 743, d'une des plus illustres familles de la Frise, fut placé par son père sous la conduite de saint Grégoire d'Utrecht, qui le plaça dans son monastère et lui conféra la tonsure cléricale. Ludger, désirant se perfectionner dans les sciences, passa en Angleterre et fréquenta pendant quatre ans l'école d'York alors dirigée par le célèbre Alcuin. Il revint dans sa patrie en 773, et saint Albéric, successeur de saint Grégoire, l'ayant ordonné prêtre, lui confia le gouvernement de l'église de Dockum, où saint Boniface avait été martyrisé. Il le chargea ensuite d'aller avec quelques autres missionnaires achever la conversion des Frisons. Saint Ludger convertit un grand nombre d'infidèles, fonda des monastères et bâtit plusieurs églises. Les Saxons ayant fait une irruption dans la Frise, il fut obligé de quitter le pays et se rendit à Rome pour consulter Adrien Ier sur le parti qu'il avait à prendre dans la circonstance où il se trouvait. Il alla ensuite passer trois ans et demi au monastère du Mont-Cassin, où il prit l'habit, sans toutefois se lier par les vœux monastiques. Charlemagne ayant défait les Saxons et conquis la Frise en 787, Ludger alla reprendre le cours de ses missions. Il évangelisa ensuite les Saxons, dont il convertit un grand nombre. Il planta aussi la foi dans la province de Sudergou, aujourd'hui la Westphalie; et fonda le monastère de Werden dans le comté de la Mark. Charlemagne, instruit de son mérite par Alcuin, qui était venu se fixer en France, le nomma évêque de Mimigardefort, et Hildebaud, archevêque de Cologne, le sacra malgré sa résistance. Ludger joignit à son diocèse cinq cantons de la Frise qu'il avait gagnés à Jésus-Christ, et fonda un monastère pour des chanoines réguliers destinés à faire l'office divin dans sa cathédrale. C'est de ce monastère que la ville de Mimigardefort a pris le nom de Munster. Il fonda encore dans le duché de Brunswich le monastère de Helmstad, qui fut appelé de son nom Ludger Closter. La connaissance approfondie qu'il avait de l'Écriture sainte lui attira des disciples, et il ne passait aucun jour, malgré ses nombreuses occupations, sans leur en expliquer quelques passages. Il menait une vie austère, mortifiait son corps par les jeûnes et les veilles, et portait un cilice sous ses habits, ce dont on ne s'aperçut que peu avant sa mort. Lorsqu'il se trouvait dans quelque société, il avait soin de faire tomber la conversation sur des matières spirituelles. Plein de bonté et de compassion envers les pauvres, il ne prenait sur son patrimoine et sur les revenus de son évêché que ce qui était absolument nécessaire pour sa subsistance ; le reste était employé en aumônes et en bonnes œuvres. Les pécheurs impénitents trouvaient en lui une sévérité inflexible : une dame de qualité, coupable d'inceste, en fit l'expérience. En vain elle mit tout en œuvre pour gagner le saint évêque, il ne voulut rien entendre ; et comme elle ne se corrigeait point, il la retrancha de la communion des fidèles. Quoique sa conduite fût irréprochable, on l'accusa auprès de Charlemagne de ruiner son évêché et de négliger l'embellissement des églises de sa juridiction. Le prince, qui aimait la magnificence des temples, lui ordonna de venir se justifier des accusations portées contre lui. Ludger s'étant donc rendu à la cour, on vint l'avertir, le lendemain de son arrivée, que Charlemagne l'attendait. Le saint évêque, qui récitait alors son office, répondit qu'il se rendrait auprès du prince lorsqu'il aurait fini. On le vint chercher trois fois de suite, tant on s'ennuyait de son délai. Lorsqu'il fut en présence de Charles, celui-ci lui demanda avec un peu d'émotion pourquoi il se faisait attendre si longtemps. *Je sais tout ce que je dois à Votre Majesté*, répondit Ludger, *mais j'ai cru que vous ne trouveriez pas mauvais que Dieu eût la préférence..... d'autant plus que quand vous m'avez choisi pour évêque, vous m'avez recommandé de préférer le service de Dieu à celui des hommes.* Cette réponse fit tant d'impression sur le prince, qu'il le tint pour innocent des choses dont on l'accusait, sans même vouloir entendre ce qu'il avait à dire pour sa justification, et disgrâcia ceux qui avaient cherché à le perdre. Saint Ludger fut favorisé du don des miracles et du don de prophétie : il prédit les ravages que les Normands devaient faire plus tard en France, et il voulut aller travailler à leur conversion ; mais Charlemagne, qui jugeait sa présence indispensable dans son diocèse, ne voulut pas consentir à son départ. Saint Ludger, se trouvant atteint de la maladie dont il mourut, prêcha encore le dimanche de la Passion, malgré les douleurs qu'il éprouvait ; il dit ensuite la messe, et fit sur le soir un second sermon, à la fin duquel il prédit qu'il mourrait la nuit suivante. Il mourut en effet à minuit, le 26 mars 809, à l'âge d'environ soixante-six ans. Saint Hildegrin, évêque de Châlons-sur-Marne, son frère, ayant appris sa mort, se rendit à Munster et fit transporter son corps au monastère de Werden, où on l'inhuma dans le lieu qu'il avait lui-même choisi de son vivant. Saint Ludger a écrit la Vie de saint Grégoire d'Utrecht, dont nous avons vu qu'il avait été le disciple. — 26 mars.

LUDMILLE (sainte), *Ludmilla*, duchesse de Bohême et patronne de ce royaume, née en Bavière vers l'an 874 de parents encore païens, fut mariée à Borzivojus, duc de Bohême. Convertis l'un et l'autre après leur mariage par saint Cyrille et saint Méthode, apôtres de la Moravie, ils s'appliquèrent avec zèle à la conversion de leurs sujets, et ils réussirent à en amener le plus grand nombre au service du vrai Dieu. La sainte duchesse, quoique constamment occupée de bonnes œuvres, sentait cependant un désir intérieur de servir Dieu d'une manière encore plus parfaite : elle en parla à Borzivojus, qui se sentait aussi porté à une plus grande perfection, et qui, ayant abdiqué en faveur de

son fils, Wratislaw, l'an 906, se retira avec Ludmille et un vieux prêtre, nommé Paul, dans la solitude de Tétin. Le duc Wratislaw étant mort en 916, peu de temps après, son père confia en mourant le gouvernement de ses Etats à sa mère Ludmille, en attendant que le jeune Wenceslas, son fils, qu'elle élevait, fût en âge de gouverner par lui-même. Drahomir, veuve de Wratislaw, qui était païenne, fut irritée de cette disposition qui remettait le pouvoir entre les mains de sa belle-mère, et jura sa mort. Ludmille, informée de cette criminelle résolution, mit ordre à ses affaires temporelles, et s'étant fortifiée par la réception des sacrements contre les dangers dont elle était menacée, elle attendit avec calme ceux qui devaient lui ôter la vie. Bientôt après elle fut étranglée dans son lit, en 927, par deux princes païens, Tuman et Kuwan, qu'elle avait reçus chez elle sans défiance, et qui pénétrèrent la nuit dans son appartement. On l'enterra à Tétin ; mais quelques années après, saint Wenceslas, son petit-fils, fit transporter son corps dans l'église de Saint-Georges à Prague. — 16 septembre.

LUDOLPHE (saint), *Leodulphus*, abbé de Corbie, gouverna ce célèbre monastère avec une sagesse et une habileté qui lui acquirent la plus haute réputation. — Il remit en vigueur l'étude des sciences parmi ses religieux qui passaient pour les plus savants de l'époque. Il mourut l'an 983, après avoir été abbé pendant dix-huit ans. — 13 août.

LUDOLPHE (le bienheureux), *Ludolfus*, évêque de Gubbio, dans le duché d'Urbin, avait institué avant son élévation à l'épiscopat l'ordre de Sainte-Croix de Fontavelle, sous la règle de saint Benoît. Il mourut en 1057. — 20 janvier.

LUDOLPHE (saint), évêque de Ratzbourg, était religieux prémontré avant son élévation à l'épiscopat. Il eut à subir de longues persécutions de la part d'Albert, duc de Saxe, qui opprimait son église, et il mourut l'an 1250. Il est honoré à Wismar dans le Mecklembourg le 29 mars.

LUDRE (saint), *Lusor*, enfant, était fils de Leucade, sénateur de Bourges, et descendait de saint Epagathe, l'un des martyrs de Lyon. Saint Grégoire de Tours, qui vivait un siècle après saint Ludre, nous apprend qu'il mourut en bas âge, encore revêtu de l'habit blanc qu'il avait reçu au baptême quelques jours auparavant. Son corps fut enterré à Bourgdieu, aujourd'hui *Déols-sur-Indre*, et on lui construisit un magnifique tombeau en marbre blanc ; il s'y est opéré plusieurs miracles qui autorisent le culte qu'on lui rend. Saint Germain de Paris fut témoin d'un de ces miracles un jour qu'il célébrait l'office dans l'église du Saint-Enfant. — 1er et 4 novembre.

LUFTOLDE (sainte), *Leucteldis*, vierge près de Reimbach, dans le diocèse de Cologne, florissait au commencement du VIIIe siècle, et mourut en 719. — 22 janvier.

LUGIL ou LUAN (saint), *Luanus*, abbé en Irlande, florissait sur la fin du VIe siècle et au commencement du VIIe. Après avoir été formé à la vie religieuse par saint Congall, il fonda en Irlande, au rapport de saint Bernard, cent monastères, dont le plus célèbre était celui de Cluain-Fearta-Molua, dans le comté de Leinster. Il est auteur d'une Règle monastique fort célèbre, qui fut approuvée par saint Grégoire le Grand, et qu'on suivit longtemps en Irlande. Elle prescrivait le silence et le recueillement perpétuels, et l'un de ses principaux articles défendait aux femmes de se mettre près des religieux dans l'église. Saint Lugil, qu'on nomme aussi Molua, mourut en 622, et il est honoré le 4 août.

LUGLIEN (saint), *Luglianus*, martyr, était frère de saint Luglius, et sortait d'une illustre famille d'Irlande. S'étant embarqué avec son frère pour faire le pèlerinage de la terre sainte, une tempête les jeta sur les côtes de France, près Boulogne, et, s'étant rendus à Thérouanne, ils se mirent à annoncer l'Evangile en attendant qu'une occasion se présentât de se rembarquer pour leur pieuse destination ; mais ils furent assassinés par des brigands dans la vallée de Ferfay, sur la fin du VIIe siècle ou au commencement du VIIIe. Leurs corps furent enterrés près de là par saint Bain, évêque de Thérouanne, et il se forma auprès de leur tombeau une petite ville qui s'appelle Lillers. — 23 octobre.

LUGLIUS (saint), évêque et martyr, frère du précédent, était comme lui Irlandais de naissance. Quoiqu'il eût le caractère épiscopal avant d'entreprendre le pèlerinage des saints lieux, on croit qu'il n'était attaché à aucun siége dans sa patrie, et que par suite de son naufrage, il exerça les fonctions d'évêque régionnaire sur les côtes de France. Il fut massacré par des scélérats avec saint Luglien, et il est honoré le même jour. — 23 octobre.

LUITPRAND-VERULA (le bienheureux), *Luitprandus*, prêtre de Milan, montra beaucoup de zèle contre les clercs coupables de simonie et de concubinage. Ceux qui étaient l'objet de ses justes reproches s'en vengèrent en le mutilant de la manière la plus indigne. Le saint pape Grégoire VII lui écrivit une lettre pour le féliciter et l'encourager à défendre la cause de l'Eglise. Il mourut l'an 1113, et Landulfe rapporte qu'il opéra des miracles avant et après sa mort. — 6 janvier.

LUITPURGE (la bienheureuse), *Luitpurga*, religieuse en Saxe, où elle est honorée le 28 février.

LUL (saint), *Lullus*, archevêque de Mayence, né en Angleterre au commencement du VIIIe siècle, fut élevé dans le monastère de Maldubi, situé, à ce que l'on croit, dans le Wiltshire. Il se rendit ensuite dans celui de Jarrow pour y perfectionner ses études sous saint Bède. En 732, il se rendit en Allemagne près de saint Boniface, son parent, qui lui donna l'habit monastique, et qui, l'ayant élevé au diaconat, le chargea de prêcher l'Evangile aux idolâtres. Il l'ordonna prêtre en 751, et l'envoya à Rome pour consulter le pape

Zacharie sur plusieurs questions importantes, et à son retour il le désigna pour son successeur, d'après la permission qu'il avait obtenue du saint-siége. Le roi Pepin ayant donné son assentiment à ce choix, Lul fut sacré, en 754, archevêque de Mayence par saint Boniface, et lorsque celui-ci eut été martyrisé l'année suivante, il fit transporter son corps à l'abbaye de Fulde, et l'enterra honorablement. A l'imitation de son illustre prédécesseur, il fut l'âme des conciles tenus de son temps en France et en Italie. On le consultait de toutes parts, et il paraît par les questions qu'on lui adressait qu'on avait la plus haute idée de son savoir. On trouve quelques-unes de ses lettres parmi celles de saint Boniface, et l'on voit par l'une d'elles qu'il faisait venir de bons livres des pays étrangers pour les répandre en Allemagne et en France. Saint Lul prit d'abord parti contre saint Sturmes, abbé de Fulde, qu'on accusait faussement de trahison contre le roi Pepin ; mais il reconnut bientôt après qu'il s'était trompé, et il rendit hommage au saint abbé dans sa charte de donation à l'abbaye de Fulde, qu'il signa en 1785, en présence de Charlemagne. C'est vers ce temps-là qu'il quitta son siége pour se retirer dans le monastère de Harefeld, qu'il avait fondé. Il y mourut le 1er novembre 787, après avoir gouverné trente-quatre ans son diocèse. Il avait fait, en 780, la translation du corps de saint Wibert, premier abbé d'Ordorf, du monastère de Fritzla à celui de Hirschfield. — 16 octobre.

LUL (saint), abbé d'Ilmunster en Bavière au VIIIe siècle, fut un des disciples les plus illustres de saint Virgile, archevêque de Salzebourg. Il prêcha l'Evangile avec beaucoup de succès dans le pays qui avoisine la rivière d'Ilm, et y fonda un monastère dont il fut le premier abbé et qui prit le nom d'Ilmunster. — 1er décembre.

LUMINOSE (sainte), *Luminosa*, florissait dans le Ve siècle et mourut à Pavie en 480. Saint Ennode, évêque de cette ville, fait d'elle un bel éloge et la qualifie de femme d'une étonnante sainteté. — 9 mai.

LUPÈDE ou ELPIDE (saint), *Elpidius*, abbé dans la Marche d'Ancône, a donné son nom à une ville du même pays, où l'on garde son corps. — 2 septembre.

LUPÈRE (saint), *Luperius*, évêque de Vérone et confesseur, florissait sur la fin du VIIIe siècle et mourut vers l'an 800. — 15 novembre.

LUPERQUE (saint), martyr à Léon en Espagne, souffrit avec saint Claude et plusieurs autres, sous le président Dignien, pendant la persécution de Dioclétien. — 30 octobre.

LUPERQUE (saint), *Lupercus*, l'un des dix-huit martyrs de Saragosse, fut décapité par ordre du président Dacien, l'an 304, pendant la persécution de Dioclétien. En 1389 on retrouva son corps dans l'église de la *Sainte-Masse*, à côté de celui de sainte Engratie, avec une inscription qui portait qu'il était oncle de cette sainte. Il était autrefois patron de l'église épiscopale d'Eauze en Gascogne. — 16 avril.

LUPICIEN (saint), *Lupicianus*, évêque de Vérone, florissait dans le VIe siècle. — 31 mai.

LUPICIN (saint), *Lupicinus*, évêque de Lyon, florissait dans le IIIe siècle. — 3 février.

LUPICIN (saint), évêque de Vienne en Dauphiné, florissait au commencement du IVe siècle, et mourut en 330. — 14 décembre.

LUPICIN (saint), évêque de Vérone, que plusieurs ont confondu avec saint Lupicien, l'un de ses successeurs, florissait dans le Ve siècle, et son corps se garde dans l'église de Saint-Zein. — 22 mai.

LUPICIN (saint), abbé, était frère de saint Romain et quitta le monde, à son exemple, pour aller le joindre dans une solitude située entre la Franche-Comté et la Suisse. La vie sainte des deux frères et les miracles qu'ils opéraient leur attirèrent bientôt un grand nombre de disciples : c'est ce qui donna naissance au monastère de Condat. Comme la communauté allait toujours s'augmentant, il fallut bâtir le monastère de Leucone, situé à une lieue du premier. Les deux frères en fondèrent encore un troisième pour les personnes du sexe. Ils les gouvernaient conjointement avec une union qui ne laissait pas apercevoir que l'autorité fût partagée. Saint Lupicin faisait sa résidence ordinaire à Leucone, qui renfermait jusqu'à cent cinquante religieux. Après la mort de son frère, arrivée vers l'an 460, comme le monastère de Condat se trouva enrichi par les libéralités de personnes pieuses, quelques-uns des religieux substituèrent des mets plus délicats à ceux que la règle prescrivait, et l'abondance amena le relâchement. Lupicin n'en eut pas plutôt connaissance, qu'il courut y porter remède. Il n'imposa pas cependant une abstinence aussi rigoureuse qu'en Orient, ni même qu'à Lérins, se contentant d'interdire la viande et de ne permettre le lait et les œufs que dans le cas de maladie. Quant à lui il portait plus loin les austérités de la pénitence. Il mourut vers l'an 480. — 21 mars.

LUPICIN (saint), reclus près d'Aigurande sur les confins du Berri, est mentionné par saint Grégoire de Tours. Il mourut vers l'an 500. — 23 juin.

LUPIEN (saint), *Lupianus*, néophyte, mourut la semaine de son baptême au pays de Retz en Bretagne, l'an 480. — 1er juillet.

LUPIN (saint), *Lupinus*, chanoine de l'église cathédrale de Carcassone, florissait dans le IXe siècle. — 30 avril.

LUPITE (sainte), *Lupita*, vierge en Irlande, est honorée le 27 septembre.

LUPPE (saint), *Luppius*, martyr à Sirmich, était de condition servile qu'il échangea contre la liberté des enfants de Dieu, en mourant pour la foi. — 23 août.

LUQUÈSE (le bienheureux), *Lucensis*, religieux du tiers ordre de Saint-François, mourut en 1260, et il est honoré à Pongibons en Toscane le 28 avril.

LURECH (saint), *Lurochus*, évêque d'Ards-

rathe dans l'Ultonie en Irlande, est honoré le 17 février.

LUTGARDE (sainte), *Lutgardes*, religieuse d'Aywières, née en 1182 à Tongres, reçut une éducation assez mondaine d'après les vues de son père, qui se proposait de l'établir avantageusement dans le monde; mais les sages avis de sa pieuse mère et la perte d'une partie de la somme qui était destinée à sa dot la décidèrent à se mettre en pension chez les religieuses du monastère de sainte Catherine, près de Saint-Tron. Quelques jeunes gens s'étant encore présentés pour demander sa main, Dieu, qui avait d'autres vues sur elle, lui inspira la résolution de se consacrer entièrement à lui. Ayant été admise au noviciat à l'âge de vingt ans, elle entreprit un genre de vie si austère que ses compagnes auguraient mal d'un début aussi fervent. Elle s'aperçut que son ardeur pour la prière et les mortifications leur était suspecte; mais l'affliction qu'elle en ressentit tourna à son avancement spirituel, et les progrès admirables qu'elle fit dans les voies de la perfection furent récompensés dès cette vie par les faveurs les plus extraordinaires. Ayant été élevée à la dignité de prieure, en 1315, elle fut obligée d'accepter provisoirement, bien décidée à remettre sa démission entre les mains de l'abbé de Saint-Tron, son supérieur, lorsqu'il serait de retour du concile de Latran. Comme cette mesure souffrait quelques difficultés, un saint prêtre du diocèse de Liége, nommé Jean de Lirot, lui conseilla de quitter son monastère pour se retirer dans celui d'Aywières. Lutgarde, qui n'entendait pas le français que l'on parlait à Aywières, aurait préféré se retirer à Herkenrode, qui était de l'ordre de Cîteaux, et où l'on parlait sa langue. Elle consulta sur ce point une sainte vierge nommée Christine, qui se contenta de lui dire qu'elle aimerait mieux être en enfer avec Dieu qu'en paradis sans Dieu, lui faisant entendre par là qu'elle devait suivre l'avis de Jean de Lirot, et surmonter sa propre répugnance; c'est ce que fit Lutgarde en se rendant à Aywières, où Dieu fit connaître qu'il l'y avait amenée par un effet de sa miséricorde sur cette maison. La vie qu'elle y mena pendant trente ans ne fut qu'une suite de miracles dont le plus admirable fut sa vie elle-même. Plusieurs monastères de Belgique la demandèrent pour abbesse, mais elle ne voulut pas quitter la retraite qu'elle s'était choisie. Elle devint aveugle, onze ans avant sa mort, et cette affliction ne servit qu'à la rendre plus éclairée des yeux de l'âme et plus étroitement unie à Jésus-Christ. Pleine du zèle le plus ardent pour le salut des pécheurs et la conversion des infidèles, elle se livrait à des jeûnes et à d'autres pratiques de pénitence qui se rapportaient à ce double but. Elle mourut le 16 juin 1246, âgée de soixante-quatre ans. Quoique sa canonisation n'ait pas eu lieu dans les formes usitées, on trouve son nom dans le Martyrologe romain. — 16 juin.

LUTHARD (saint), *Luthardus*, comte, est honoré à Trèves le 15 septembre.

LUTWIN, LUDWIN ou LUIVIN (saint), *Ludovinus*, évêque de Trèves, né vers le milieu du VII[e] siècle, sortait d'une des plus illustres familles de l'Austrasie, et fut élevé à Trèves par saint Basin, son oncle, qui en était évêque. Ses parents l'engagèrent dans les liens du mariage, et il eut un fils nommé Milon. Aussitôt que la mort de sa femme lui eut rendu la liberté, il se retira dans le monastère de Methloch qu'il avait fondé, afin de s'occuper uniquement de son salut, loin du commerce des mondains. Il fut ensuite tiré de sa solitude pour être élevé sur le siége de Trèves à la place de son oncle qui s'était démis de l'épiscopat l'an 697. Saint Lutwin, après avoir rempli avec zèle et édification tous les devoirs d'un saint pasteur, mourut vers l'an 718 et fut enterré à Methloch, où l'on garde ses reliques. Il eut pour successeur son fils Milon, qui scandalisa autant l'Eglise que son père l'avait édifiée. — 1[er] juillet et 29 septembre.

LUXORE ou ROSSORE (saint), *Luxorius*, martyr en Sardaigne avec saint Cisel et un autre pendant la persécution de Dioclétien, souffrit l'an 303, sous le président Delphe. — 21 août.

LY (saint), *Lætus*, berger, est honoré à Méou près de Mézières en Champagne, le 14 septembre.

LYBOSE (saint), *Lybosus*, martyr en Afrique, souffrit avec saint Dominique et plusieurs autres. — 29 décembre.

LYCARION (saint), martyr à Hermopolis-la-Grande en Egypte, fut d'abord fouetté avec des verges de fer rougies au feu, et après divers autres supplices non moins cruels, il fut décapité pour la foi. — 7 juin.

LYDE (saint), *Lydius*, martyr en Orient, souffrit vers l'an 312 pendant la persécution de Maximin II, surnommé Daza. — 27 décembre.

LYDIE (sainte), *Lydia*, marchande de pourpre à Philippes en Macédoine, était originaire de Tyr. Ayant été convertie par saint Paul, lorsqu'elle eut reçu le baptême, elle pria l'apôtre de venir loger chez elle. Il s'y rendit en effet avec Silas et reçut d'elle la plus généreuse hospitalité pendant le reste du temps qu'il passa à Philippes. Sainte Lydie est honorée le 3 août.

LYDIE (sainte), martyre, était l'épouse de saint Philet, sénateur, qui souffrit avec elle, ainsi que leurs enfants saint Macédon et saint Théoprépide. On place leur martyre dans le II[e] siècle, sous l'empereur Adrien. — 27 mars.

LYSIMAQUE (saint), *Lysimachus*, l'un des quarante martyrs de Sébaste en Arménie, était soldat dans l'armée romaine, sous le règne de Licinius, lorsque ce prince porta un édit qui ordonnait, sous peine de mort, d'adorer les dieux. Agricola, gouverneur de la province, le fit exécuter parmi les troupes qui étaient dans son gouvernement; mais Lysimaque, avec trente-neuf de ses compagnons, refusa de s'y soumettre. Ni promesses ni menaces ne purent ébranler leur généreuse résolution de mourir plutôt que d'apostasier. Le gouverneur les condamna à être exposés

nus sur un étang glacé. Lorsqu'on les en retira, la plupart étaient morts de froid, et les autres étaient mourants. On les chargea tous sur des charrettes et on les transporta sur un bûcher, où on brûla leurs corps l'an 320. Saint Basile, évêque de Césarée et docteur de l'Eglise a laissé un discours en leur honneur, qu'il prêcha le jour de leur fête à Césarée même, où se gardait une partie de leurs reliques. — 10 mars.

M

MACAIRE (saint), *Macarius*, l'un des quarante-sept martyrs de Lyon, souffrit l'an 177, sous l'empereur Marc-Aurèle, et il est honoré avec ses compagnons le 2 juin.

MACAIRE (saint), martyr à Alexandrie au milieu du IIIe siècle, pendant la persécution de l'empereur Dèce, souffrit avec saint Fauste, prêtre, et dix autres qui furent condamnés à mort et exécutés par ordre du président Valère. — 6 septembre.

MACAIRE (saint), martyr à Alexandrie avec quinze autres, souffrit l'an 250, pendant la persécution de Dèce. — 30 octobre.

MACAIRE (saint), aussi martyr à Alexandrie pendant la même persécution de l'empereur Dèce, fut brûlé vif pour avoir refusé de renier Jésus-Christ. — 8 décembre.

MACAIRE (saint), surnommé Célérin, martyr à Rome avec saint Rufin et deux autres, qui furent arrêtés et emprisonnés pendant la persécution de Dèce, était en correspondance avec saint Cyprien et le clergé de Carthage. Après qu'on l'eut rendu à la liberté, il eut le malheur de tomber dans le schisme de Novat; mais les lettres de saint Cyprien et de saint Denis d'Alexandrie le ramenèrent au sein de l'Eglise, et arrêté de nouveau pour la foi, on croit qu'il souffrit l'an 252, sur la fin de la même persécution. — 28 février.

MACAIRE (saint), martyr en Afrique avec saint Janvier et un autre, est honoré le 8 avril.

MACAIRE (saint), martyr en Phrygie, souffrit avec sainte Bysse et plusieurs autres. — 28 juillet.

MACAIRE (saint), martyr en Syrie, souffrit avec saint Julien. — 12 août.

MACAIRE (saint), soldat et martyr à Mélitine en Arménie, refusa d'obéir aux édits impies de Dioclétien, et déposa la ceinture militaire plutôt que d'apostasier la foi chrétienne. Beaucoup de ses compagnons firent la même chose, et ils furent massacrés au nombre de onze cent quatre. — 5 septembre.

MACAIRE (saint), évêque de Jérusalem, monta sur ce siége vers l'an 314, et assista en 325 au concile général de Nicée. Il était un de ces illustres confesseurs qui portaient sur leurs corps les marques glorieuses des tourments qu'ils avaient endurés dans les dernières persécutions. Constantin lui écrivit au sujet de la magnifique église qu'il se proposait de faire bâtir sur le Calvaire; ce fut aussi sous son épiscopat que fut découverte la vraie croix, par les soins de sainte Hélène. Par suite des fouilles qu'elle fit faire, on trouva trois croix, celle du Sauveur et celles des deux larrons crucifiés avec lui. Saint Macaire, pour reconnaître celle de Jésus-Christ, les fit appliquer successivement sur une dame qui était à l'extrémité, et qui se trouva parfaitement guérie, à l'application de la troisième. Saint Macaire vécut encore huit années après cet heureux événement, arrivé en 326, et il mourut en 334. Il eut pour successeur saint Maxime. — 10 mars.

MACAIRE (saint), évêque de Pétra en Palestine, s'appelait d'abord Arius; mais l'horreur qu'il avait pour l'hérésie arienne lui fit changer son nom en celui de Macaire. Nous apprenons de saint Athanase qu'il assista au concile de Sardique, et le zèle qu'il déploya pour le maintien de la foi orthodoxe lui attira la haine des ariens qui, après lui avoir fait essuyer plusieurs persécutions, le firent exiler en Afrique, dans la haute Libye, où il mourut, après le milieu du IVe siècle. — 20 juin.

MACAIRE (saint), prêtre et martyr, ayant reproché à l'empereur Julien son apostasie, fut accablé de coups par son ordre et relégué en Arabie avec saint Eugène; lorsqu'ils furent arrivés dans la solitude d'Oasis, on leur trancha la tête, l'an 362. — 23 janvier et 20 décembre.

MACAIRE L'ANCIEN (saint), solitaire de Scété, naquit dans la haute Egypte, vers l'an 300, et fut employé, dans sa jeunesse, à la garde des troupeaux. Un jour, ayant volé des figues avec ses camarades, et en ayant mangé une pour sa part, il ne pouvait, dans la suite, se rappeler cette action sans la déplorer comme un crime. Il prit de bonne heure la résolution de quitter le monde, et il l'exécuta en se retirant dans une petite cellule située près d'un village de la Thébaïde. Il s'y occupait à faire des paniers, et ce travail des mains était accompagné d'une prière continuelle et des plus rudes austérités. Une fille du voisinage, devenue enceinte, l'ayant accusé de l'avoir déshonorée, il fut en butte aux plus indignes traitements: on le traîna par les rues; on l'accabla de coups et on ne le regarda plus que comme un hypocrite qui cachait un cœur corrompu sous l'habit d'anachorète. Macaire subit cette humiliante épreuve avec une patience admirable, sans se mettre en peine de faire triompher son innocence. Il poussa même l'héroïsme jusqu'à pourvoir à la subsistance de la malheureuse qui l'avait si indignement calomnié, et il lui envoyait une partie du produit de ses corbeilles. Lorsque cette malheureuse fut sur le point d'accoucher, elle ressentit des douleurs si horribles et si prolongées, que sa délivrance

ne s'opéra que quand elle eut nommé le père de son enfant. Alors le peuple ouvrit les yeux, et le mépris pour Macaire se changea en vénération. Macaire, pour se dérober aux marques d'estime et aux louanges dont sa conduite était l'objet, s'enfuit secrètement et se retira dans le désert de Scété, où il passa les soixante dernières années de sa vie. L'odeur de ses vertus se répandit au loin, quoiqu'il s'appliquât à en dérober la connaissance aux hommes, et un grand nombre de disciples vinrent se mettre sous sa conduite. Il n'en avait jamais avec lui qu'un seul qui avait soin des étrangers ; les autres, il les plaçait dans des ermitages séparés les uns des autres. L'évêque dans le diocèse duquel se trouvait Scété n'eut pas plutôt connu l'éminente sainteté de Macaire qu'il l'ordonna prêtre, afin qu'il pût célébrer les saints mystères pour la commodité de cette colonie qui s'augmentait tous les jours. Bientôt il fallut quatre églises dans le désert, et l'on attacha un prêtre à chacune pour la desservir. Saint Macaire ne mangeait qu'une fois la semaine, et il avoua un jour à son disciple Evagre que depuis vingt ans il n'avait ni mangé, ni bu, ni dormi, qu'autant qu'il le fallait pour soutenir la nature. Mais comme il avait entièrement renoncé à sa volonté propre, pour ne faire que celle des autres, il ne refusait point de boire du vin lorsque les étrangers qui venaient le voir lui en présentaient; il se punissait ensuite de cette espèce de complaisance, en se privant de toute espèce de boisson pendant deux ou trois jours. Evagre, qui s'en aperçut, pria les étrangers de ne plus lui offrir de vin. Ce qu'il recommandait par-dessus tout à ses disciples, c'était le silence, la prière, le recueillement, l'humilité et la mortification, vertus qu'il possédait lui-même au plus haut degré. *Quand vous priez*, disait-il, *il n'est pas besoin d'user de beaucoup de paroles; il suffit de répéter souvent, dans la sincérité du cœur, ce peu de mots: Seigneur, faites moi miséricorde de la manière que vous jugerez m'être la plus utile. Mon Dieu, secourez-moi.* Parmi ces oraisons jaculatoires, dont il connaissait par expérience les salutaires effets, aucune ne lui plaisait plus que celle-ci: *Seigneur, ayez pitié de moi de la manière que vous le voulez, et que vous savez être plus conforme à votre bonté.* Sa douceur et sa patience étaient inaltérables. Un prêtre des idoles et plusieurs autres infidèles en furent si frappés un jour, qu'ils se convertirent. Son humilité, qui n'était pas moins admirable, tira du démon cet aveu : *Macaire, je peux bien te surpasser en veilles, en jeûnes et en plusieurs autres choses ; mais ton humilité me confond et me terrasse.* On venait de toutes parts le consulter comme un oracle. Un jeune homme, qui voulait embrasser la vie solitaire, lui ayant demandé ses avis, Macaire lui ordonna de se rendre dans un cimetière et de dire des injures aux morts. Le jeune homme s'étant acquitté de la commission, il l'y renvoya une seconde fois, pour leur donner des louanges, et à son retour il lui demanda quelle réponse les morts lui avaient donnée. — *Ils n'ont répondu ni aux injures, ni aux louanges.* — *Allez donc*, reprit le saint, *et imitez leur insensibilité. Si vous mourez au monde et à vous-même, alors vous commencerez à vivre pour Jésus-Christ.* Un anachorète se plaignant à lui de ce qu'une faim dévorante le sollicitait toujours de rompre le jeûne depuis qu'il était dans la solitude, tandis que dans son monastère il passait aisément des semaines entières sans manger, Macaire lui répondit : *C'est, mon fils, qu'ici vous n'avez personne qui soit témoin de vos jeûnes et qui vous nourrisse de ses louanges; mais dans le monastère la vaine gloire était votre nourriture, et le plaisir de vous distinguer des autres par votre abstinence vous valait un bon repas.* Un autre anachorète l'ayant consulté sur les moyens de triompher de l'esprit impur qui lui livrait des assauts continuels, Macaire, s'apercevant que ces tentations ne venaient que de l'oisiveté, lui conseilla de se livrer à un travail non interrompu depuis le matin jusqu'au soir, et de ne prendre sa nourriture qu'après le coucher du soleil. Le frère obéit de point en point, et lorsque le saint le revit, il lui demanda s'il était encore tourmenté par les mêmes tentations. — *Je n'ai pas même le temps de respirer*, répondit le solitaire : *comment aurais-je le temps d'être tenté?* Etant un jour en prière, il apprit par révélation qu'il n'était pas encore aussi parfait que deux femmes mariées qui vivaient ensemble dans une ville voisine. Il partit sur le-champ pour aller les visiter, et il trouva qu'elles menaient effectivement une vie toute sainte. Leur union avec Dieu, leur application à faire constamment sa volonté, leur humilité, leur patience et leurs autres vertus le jetèrent dans l'étonnement et la confusion : il revint à son désert, bien convaincu que l'esprit souffle où il veut, et que la plus haute perfection est compatible avec tous les états de la société. Outre le don de prophétie, saint Macaire fut aussi favorisé du don des miracles. Un hérétique, de la secte des Hiéracites, qui niaient la résurrection des morts, étant venu dans le désert prêcher ses fausses doctrines, quelques solitaires, ébranlés par ses discours captieux, se trouvaient en danger de perdre la foi. Macaire opposa l'enseignement de l'Eglise aux sophismes du novateur; mais comme il avait affaire à un esprit souple et artificieux, il proposa, pour terminer toute discussion, de confirmer par un miracle la croyance que ses frères et lui avaient eue jusqu'alors. La résurrection d'un mort, que Dieu accorda à sa prière, couvrit l'hérétique de confusion et affermit les solitaires dans la vraie foi. L'arianisme ayant bouleversé tout l'Orient, surtout l'Egypte, où il avait pris naissance, saint Macaire l'empêcha de pénétrer dans son désert, et Luce, patriarche arien d'Alexandrie, voyant que les solitaires de Scété étaient inébranlables dans la foi des Pères de Nicée, envoya des troupes pour les chasser de leurs ermitages. Macaire fut relégué, avec plu-

sieurs autres, dans une île d'Egypte entourée de marais. Les saints confesseurs en convertirent les habitants qui étaient infidèles, et, dès que le peuple d'Alexandrie eut appris cette nouvelle, il chargea Luce de malédictions, pour avoir exilé des serviteurs de Dieu qui s'occupaient à étendre le règne de l'Evangile. On cria de toutes parts à l'injustice et à l'impiété; et le patriarche, qui craignait une sédition, se vit forcé de permettre à ces solitaires de retourner dans leurs cellules. Lorsque Macaire sentit approcher sa fin, il alla visiter les solitaires de Nitrie et leur parla avec tant de componction qu'ils se prosternèrent tous à ses pieds, les yeux baignés de larmes. *Pleurons, mes frères,* leur dit-il, *tant que nous sommes en vie, de peur que nous ne tombions dans cet abîme où nos larmes ne serviraient qu'à donner plus d'intensité au feu qui y brûlerait nos corps.* Il mourut en 390, âgé de quatre-vingt-dix ans. Quoiqu'il n'eût point fait d'études, on lui attribue des *Homélies* où l'on trouve toute la substance de la théologie ascétique, et dont les mystiques font beaucoup de cas. — 15 janvier.

MACAIRE D'ALEXANDRIE (saint), dit *le Jeune,* pour le distinguer du précédent, naquit, au commencement du IVe siècle, à Alexandrie où il exerça, dans sa jeunesse, le commerce des dragées et des gâteaux; mais la vue des dangers qu'il courait dans le monde le détermina, vers l'an 335, à s'enfoncer dans les déserts de la Thébaïde. Là, il apprit, sous de saints anachorètes, les maximes de la vie spirituelle. Il passa ensuite dans la basse Egypte, où se trouvaient trois grands déserts, celui de Scété, celui des Cellules et celui de Nitrie. Il se bâtit une cellule dans chacun; mais il faisait sa résidence habituelle dans celui des Cellules, et il y fut ordonné prêtre pour le service de l'église du lieu. Chaque solitaire, qui vivait dans une cellule à part, n'en sortait que le samedi et le dimanche, jours où l'on s'assemblait à l'église pour célébrer les saints mystères, et pour participer au corps et au sang de Jésus-Christ. Si quelqu'un des frères y manquait, on jugeait qu'il était malade, et les autres allaient le visiter. Si un étranger se présentait dans l'intention de vivre au milieu d'eux, chacun lui offrait sa propre cellule, étant disposé à en bâtir une autre pour lui-même. Tous s'occupaient du travail des mains, qui consistait à faire des corbeilles ou des nattes, et qu'ils sanctifiaient par une prière continuelle. Pallade, pour donner une idée de leur mortification, rapporte le trait suivant: on avait envoyé à Macaire une grappe de raisin dont il fit présent à son voisin qui était incommodé: celui-ci la donna à un troisième qui la porta à un quatrième. Elle passa de cellule en cellule, jusqu'à ce qu'elle revint à Macaire. Pendant sept ans il ne vécut que de légumes et d'herbes crues: les trois années suivantes, il se contenta de trois ou quatre onces de pain par jour, et il ne consommait, par an, qu'un petit vase d'huile. Vers l'an 333, il se rendit, déguisé en artisan, au monastère de Tabenne, et comme il demandait d'y être admis, saint Pacôme, qui en était abbé, lui représenta qu'il était trop âgé pour se faire aux jeûnes et aux veilles de la communauté. Il finit cependant par le recevoir, à condition qu'il se soumettrait exactement à toutes les pratiques du monastère. Le carême étant venu, tous les frères se livrèrent à des austérités particulières, chacun selon ses forces et sa ferveur. Macaire, ayant pris des feuilles de palmier pour son travail, les fit tremper dans l'eau, puis se retira dans un coin où il passa tout le carême, debout et sans manger autre chose que quelques feuilles de choux crues, et encore n'en usait-il que les dimanches; et si la nécessité l'obligeait de quitter son coin, il y revenait aussitôt qu'il le pouvait. Cette conduite jeta tous les frères dans l'étonnement, et lorsque le carême fut passé, ils représentèrent à saint Pacôme qu'il ne devait pas tolérer une telle singularité, qui pouvait préjudicier au bien de la communauté. Le saint abbé consulta Dieu, qui lui apprit, par révélation, que cet étranger était le grand Macaire. Aussitôt il alla le trouver, et en prenant congé de lui, il le pria de se souvenir devant Dieu de tous ceux qui habitaient le monastère de Tabenne. Macaire, revenu au désert des Cellules, fut obsédé par l'idée d'aller à Rome, afin d'y servir les malades dans les hôpitaux; c'était une tentation du démon; mais Macaire ne tomba pas dans le piége. Cependant la pensée de quitter son désert lui revenait sans cesse à l'esprit, quoi qu'il fît pour s'en délivrer. Un jour qu'elle l'importunait plus encore qu'à l'ordinaire, il se coucha sur le seuil de sa cellule, et s'écria, en s'adressant au démon: *Arrache-moi d'ici si tu le peux, car je n'en veux point sortir.* Lorsqu'il eut quitté cette position, la tentation ayant recommencé, il ne se découragea point; mais il remplit de sable deux paniers qu'il chargea sur ses épaules, et traversa ainsi le désert. Un frère l'ayant rencontré, lui demanda ce qu'il faisait: *Je tourmente celui qui me tourmente,* répondit Macaire. Le soir venu, il retourna à sa cellule, tout harassé, mais entièrement délivré de la tentation. Voulant goûter d'une manière plus parfaite les saintes douceurs de la contemplation, il s'enferma une fois pour cinq jours dans sa cellule, et dit à son âme: *Puisque tu as choisi ta demeure dans le ciel, où tu dois converser avec Dieu et avec ses anges, prends garde d'en descendre et de te laisser aller à des pensées terrestres.* Les deux premiers jours, il fut inondé des délices ineffables que produit l'union intime avec Dieu: le troisième jour, il éprouva des troubles si violents et des assauts si terribles, qu'il fut obligé de reprendre, plus tôt qu'il ne l'avait résolu, son premier genre de vie. Etant un jour à l'église, il eut une vision qui lui représentait les démons occupés à tenter les frères. Ils employaient mille ruses, ou pour les faire dormir, ou du moins pour les distraire. Quelques frères les mettaient en fuite; d'autres étaient le jouet de leurs suggestions.

La prière finie, Macaire avertit chacun des frères des distractions qu'il avait eues, leur expliqua comment il en avait eu connaissance, et les exhorta tous à redoubler de zèle et de ferveur. Un anachorète de Nitrie ayant laissé, à sa mort, cent écus qu'il avait amassés en faisant de la toile, on s'assembla pour délibérer sur l'emploi de cet argent. Les uns voulaient qu'on le distribuât aux pauvres, les autres qu'on le donnât à l'Eglise. Macaire, Pambon et les autres, qu'on appelait *Pères*, dirent qu'il fallait les enterrer avec le mort, et prononcer sur lui ces formidables paroles : Que ton argent périsse avec toi. Cet exemple inspira une terreur si grande à tous les solitaires que, dans la suite, aucun d'eux ne laissa plus rien pour mourir. Saint Macaire d'Alexandrie était lié d'une étroite amitié avec saint Macaire d'Egypte, surnommé l'Ancien, qui édifiait par ses vertus le désert de Scété. Un jour que ces deux grands serviteurs de Dieu se trouvaient ensemble et passaient le Nil dans un bac, des officiers, suivis d'un nombreux cortége, les ayant rencontrés, furent frappés de la joie et de la sérénité qui éclataient sur leurs visages, et se disaient que ces deux solitaires devaient goûter un bonheur parfait dans leur pauvreté. *Vous avez raison*, répondit Macaire d'Alexandrie, en faisant allusion au nom de Macaire, *nous sommes heureux de nom et d'effet; mais si nous sommes heureux parce que nous ne sommes pas les esclaves du monde, que doit-on penser de vous, qui vous plaisez dans ses chaînes?* Ces paroles touchèrent si vivement l'officier qui avait parlé le premier, qu'à son retour il distribua son bien aux pauvres et embrassa la vie anachorétique. Saint Macaire fut exilé en 375, avec saint Macaire d'Egypte, par Luce, patriarche d'Alexandrie, qui s'était déclaré le protecteur des ariens et le persécuteur des orthodoxes ; mais cet exil ne fut pas de longue durée. De retour dans sa solitude, il passa encore près de vingt ans dans la pratique des plus sublimes vertus, et mourut l'an 394 ou 395, dans un âge très-avancé. On a de saint Macaire un *Discours sur la mort des justes* : on lui attribue aussi les *Règles des Moines*, ouvrage qui se trouve dans le *Codex regularum*. — 2 janvier.

MACAIRE (saint), moine du mont Sinaï et martyr, fut massacré avec une partie de la communauté par les Sarrasins, qui firent une irruption dans le pays au milieu du ve siècle.—14 janvier.

MACAIRE (saint), confesseur à Constantinople, se distingua par son zèle pour la défense des saintes images, sous l'empereur Léon l'Isaurien. Ce prince l'exila et il mourut loin de sa patrie vers le milieu du VIIIe siècle. Dieu fit éclater sa sainteté pendant sa vie et après sa mort par plusieurs miracles.—1er avril.

MACAIRE (saint), *Macor*, évêque de Murray, en Ecosse, florissait sous le règne de Solvath, vers l'an 780. Il se fit admirer par une profonde humilité, par un grand amour pour la pauvreté et par une fidélité exemplaire à remplir tous les devoirs qu'impose l'épiscopat. L'église cathédrale d'Aberdeen fut dédiée sous son invocation et sous celle de la sainte Vierge.—12 novembre.

MACAIRE (saint), patriarche d'Antioche, était originaire d'Arménie et fut élevé par son oncle, qui s'appelait aussi Macaire et qui occupait le siége d'Antioche, que l'on croit être Antioche de Syrie. Il succéda à cet oncle vers la fin du xe siècle et s'acquit une grande vénération par ses vertus et surtout par ses miracles ; mais après quelques années, il distribua aux pauvres les biens qui lui restaient, confia son troupeau à un digne prêtre nommé Eleuthère, et se mit en route pour le pèlerinage de Jérusalem. Il y fut reçu avec de grands honneurs par le patriarche Jean ; mais les juifs et les infidèles qu'il essayait de convertir, furent tellement irrités du succès de ses instructions, qu'ils l'accablèrent d'outrages et le traînèrent dans un cachot. Pour contrefaire le supplice de Jésus crucifié qu'il leur prêchait, ils l'étendirent sur la terre, les bras étendus en croix, et ils lui attachèrent les pieds et les mains avec des cordes, lui mirent sur le corps une grosse pierre qu'ils avaient fait chauffer, et lui firent endurer d'autres tortures non moins cruelles, qu'il supporta avec une grande patience, exhortant ses bourreaux à embrasser la foi chrétienne ; ce qui les frappa tellement que plusieurs se convertirent. Ses parents et ses amis vinrent le supplier de retourner vers son troupeau qui réclamait son pasteur; mais quoique la démission de son siége n'eût pas eu lieu selon les formes prescrites, persuadé d'après une inspiration d'en haut qu'il suivait les ordres de Dieu, il s'embarqua pour l'Europe, et après avoir guéri des malades dans plusieurs des villes qu'il avait traversées, il revint séjourner à Gand l'an 1011 avec trois compagnons qu'il avait amenés de son pays. Il passa quelque temps à l'abbaye de Blandinberg, d'où il se retira dans celle de Saint-Bavon. Son intention n'était pas d'y passer le reste de sa vie; aussi dès l'année suivante il résolut de retourner en Orient, malgré tout ce que put faire pour le retenir l'abbé de Saint-Bavon, qui avait pu connaître sa sainteté et son mérite. Mais saisi par la fièvre au moment où il allait se rembarquer, l'on fut obligé de le reconduire à Gand. Il était à peine guéri qu'il fut atteint d'une peste qui désolait la ville et qui lui fit perdre la parole. Porté à l'église de Notre-Dame, il montra avec son bâton le lieu où il voulait être enterré devant l'autel de saint Paul. On le reporta dans sa chambre et il y mourut le 10 avril 1012. Son corps fut enterré avec une grande pompe à l'endroit qu'il avait désigné, et il fut levé de terre l'an 1067 en présence du roi de France, du comte de Flandre et d'un grand nombre de seigneurs. Les principales églises des Pays-Bas possèdent de ses reliques.—9 mai et 10 avril.

MACAIRE (le bienheureux), d'abord roi d'Arménie et ensuite religieux, laissa ses Etats à son fils Livron, après avoir régné

avec beaucoup de sagesse sous le nom de Jean. En entrant dans l'ordre de Prémontré, il prit le nom de Macaire, et il mourut avant la fin du XIIIe siècle en Chypre, où il est honoré le 11 décembre.

MACARY ou MACAIRE (saint), *Macarius*, évêque de Comminges, florissait, à ce que l'on croit, dans le VIe siècle, et il est honoré près de Cadillac sur la Garonne, le 1er mai.

MACCARTHIN (saint), *Maccartinus*, évêque de Clogher dans l'Ultonie, est honoré en Irlande le 15 août.

MACCLAIN (saint), *Maccalanus*, premier abbé de Saint-Michel en Thiérache, sur les frontières du Hainaut, était Irlandais d'origine et naquit vers le commencement du Xe siècle. Ayant passé dans la Gaule Belgique avec saint Cadroël ou Cadroé, son compatriote, pour y vivre en anachorète, il entra ensuite dans le monastère de Vascour ou Vasour, qui venait d'être fondé près de Namur. Il en devint ensuite abbé. Ayant été chargé en 946 du gouvernement de celui de Saint-Michel, à la fondation duquel il avait contribué, il établit Cadroé prévôt du premier. Il mourut en 978, et son nom se lit dans plusieurs calendriers sous le 21 janvier.

MACDUACH (saint), solitaire en Irlande, florissait au commencement du VIIe siècle, et mourut vers l'an 630.—27 octobre.

MACÉDON (saint), *Macedonius*, martyr, était fils de saint Philet, sénateur, et de sainte Lydie; il souffrit la mort pour Jésus-Christ avec ses parents et son frère Théoprépide, pendant la persécution d'Adrien. — 27 mars.

MACÉDONE (saint), *Macedonius*, martyr à Nicomédie, souffrit pendant la persécution de Dioclétien avec sainte Patrice, sa femme, et sainte Modeste, sa fille.—13 mars.

MACÉDONE (saint), martyr à Myre en Phrygie, fut condamné à être brûlé vif par Almaque, gouverneur de Phrygie, pour avoir renversé et mis en pièces les idoles d'un temple qui avait été rendu au culte des faux dieux par ordre de Julien l'Apostat. Almaque, ignorant quels étaient les auteurs de cette prétendue impiété, fit arrêter tous les chrétiens qui se trouvaient à Myre. Alors Macédone se déclara l'auteur du fait. Théodule et Tatien, qui l'avaient aidé, se dénoncèrent aussi, et le gouverneur les ayant fait arrêter, employa toutes sortes de moyens pour les faire apostasier: mais n'ayant pu les y contraindre, il les fit étendre sur des grils de fer placés sur un feu ardent. C'est par cet affreux supplice qu'ils obtinrent la palme du martyre vers l'an 362. — 12 septembre.

MACÉDONE (saint), anachorète en Syrie, né vers l'an 340, n'avait fait aucune étude et ignorait les sciences humaines, lorsqu'il quitta le monde pour se retirer sur une montagne, sans autre logement qu'une caverne. L'esprit de Dieu fut son maître et l'instruisit dans la science des saints. Pendant quarante ans il ne vécut que d'orge trempée dans l'eau; mais ce régime ayant considérablement altéré sa santé, il y substitua du pain, persuadé qu'il ne lui était pas permis d'abréger sa vie par des austérités excessives. Théodoret rapporte que plusieurs malades, parmi lesquels il cite sa propre mère, furent miraculeusement guéris avec de l'eau sur laquelle Macédone avait fait le signe de la croix. Le même Théodoret assure que ce fut par les prières de ce saint anachorète que sa mère reçut un second bienfait. Elle était stérile depuis treize ans de mariage, et elle obtint un fils, et ce fils, c'était moi, ajoute le célèbre évêque de Cyr; aussi, se regardait-il comme lui étant en quelque sorte redevable de la vie. Un chasseur l'ayant découvert un jour dans son désert, lui demanda ce qu'il faisait ainsi seul sur une montagne inhabitée. *J'y fais ce que vous y faites vous-même. Vous courez après des bêtes, et moi je cours après mon Dieu pour tâcher de l'atteindre et de le posséder; c'est une chasse dont je ne me lasserai jamais.* Il mourut l'an 430, âgé d'environ quatre-vingt-dix ans. Tous les habitants d'Antioche, sans en excepter les premiers magistrats, assistèrent à ses funérailles, et tous regardaient comme un honneur de pouvoir porter quelque temps son corps sur leurs épaules. Il fut enterré à Antioche même, dans l'église des Martyrs.—24 janvier.

MACÉDONIUS II (saint), patriarche de Constantinople, qu'il ne faut pas confondre avec l'hérésiarque Macédonius, l'un de ses prédécesseurs sur ce siége, florissait au commencement du VIe siècle. Son zèle pour la défense de la foi et son attachement à la doctrine du concile de Chalcédoine lui attirèrent la colère de l'empereur Anastase, qui voulut le faire déposer en 510; mais le clergé et le peuple de Constantinople réclamèrent si fortement, que le prince n'osa passer outre. Mais l'année suivante il l'envoya en exil et mit à sa place un intrus nommé Timothée. Les actes originaux du concile de Chalcédoine, que le saint patriarche avait cachés dans son église, furent retrouvés, et Anastase les fit brûler. Macédonius mourut en exil l'an 516. Il est honoré chez les Grecs le 25 avril.

MACGLASTAIN (saint), évêque en Ecosse, florissait au commencement du IXe siècle, et mourut vers l'an 814.— 30 janvier.

MACHAUD (saint), *Macaldus*, évêque d'Ardeubone en Irlande, est honoré le 25 avril.

MACKESSOGE ou KESSOGE (saint), *Mac-Kessogius*, évêque en Ecosse, florissait dans le VIe siècle sous le pieux roi Congal II, qu'il conduisait par ses sages conseils. Dieu fit éclater sa sainteté en le favorisant du don des miracles. Mackessoge mourut en 560. Les Ecossais avaient tant de vénération pour sa mémoire, qu'ils firent de son nom leur cri de guerre jusqu'à ce qu'ils eussent adopté celui de saint André. On représentait ordinairement le saint évêque en habit de guerrier, tenant en main une flèche sur un arc bandé. On voit encore, en Ecosse, une église célèbre qui est appelée de son nom, Kessoge-Kirk. —10 mars.

MACNEZ (saint), *Macniseus*, abbé de

Cluain-Mic-Noïs en Irlande, florissait sur la fin du VIe siècle et mourut vers l'an 600.—13 juillet.

MACOLDE (la bienheureuse), *Macoldis*, vierge et religieuse bénédictine du monastère d'Asti en Piémont, est honorée dans son ordre le 15 mars.

MACORAT (saint), *Macoratus*, martyr dans le Maine avec saint Pérégrin et un autre, souffrit dans le Ve siècle.—4 août.

MACORE (saint), *Macorus*, martyr en Afrique pendant la persécution de Dèce, est mentionné avec saint Mappalique et plusieurs autres dans la lettre que saint Cyprien adressa aux martyrs et aux confesseurs. —17 avril.

MACRE (sainte), *Macra*, vierge et martyre au diocèse de Reims, souffrit dans l'île que forme la Nore en tombant dans la Vesle, près du lieu où fut bâtie la ville de Fismes. Son martyre arriva pendant la persécution de Dioclétien, vers l'an 287, sous le président Rictio-Vare, qui la condamna au supplice du feu; mais voyant qu'elle n'en avait reçu aucune atteinte, il lui fit couper les mamelles et la plongea au fond d'un cachot où on la roula sur des morceaux aigus de pots cassés; c'est pendant ce dernier supplice qu'elle expira en priant Dieu. Son corps fut enterré près de l'endroit où elle avait été martyrisée, et lorsqu'on l'eut découvert sous le règne de Charlemagne, ce prince le fit transférer à Fismes, dans une église magnifique qu'un nommé Dougulfe avait fait bâtir en l'honneur de la sainte. L'église de la Fère en Tardenois est aussi placée sous son invocation.—2 mars et 11 juin.

MACRINE (sainte), *Macrina*, mère de saint Basile l'Ancien et aïeule de saint Basile le Grand et de sainte Macrine la Jeune, était d'une illustre famille du Pont, et elle fut convertie au christianisme par saint Grégoire le Thaumaturge. Elle fut dépouillée de ses biens et souffrit de cruels tourments l'an 311, pendant la persécution de l'empereur Maximin II. Quelque temps après elle fut obligée de fuir de nouveau la persécution, et elle resta sept ans cachée avec son mari dans les forêts du Pont; Dieu lui-même pourvut miraculeusement à leur subsistance, au rapport de saint Grégoire de Nazianze. Sainte Macrine, devenue veuve, habitait une campagne près de Néocésarée, lorsque Basile le Grand, son petit-fils, encore enfant, vint puiser près d'elle les premiers principes des vertus qui brillèrent en lui dans la suite. *Je n'ai jamais oublié*, disait-il depuis, *les vives impressions que faisaient sur mon âme encore tendre les discours et les exemples de cette sainte femme.* Sainte Macrine mourut avant le milieu du IVe siècle, et elle est honorée chez les Grecs le 14 janvier.

MACRINE LA JEUNE (sainte), vierge, fille de saint Basile l'Ancien et de sainte Emmélie, naquit à Césarée en Cappadoce et fut, dès l'âge le plus tendre, formée à la piété par sa mère. Elle n'avait que douze ans lorsque son père la promit en mariage à un jeune homme des plus qualifiés de la province; mais ce jeune homme étant mort avant la célébration du mariage, Macrine en prit occasion de refuser tous les partis que lui attiraient sa beauté, ses richesses et ses belles qualités. Décidée à passer sa vie dans la virginité, elle communiqua ce projet à son père, et lui dit : *Celui que vous m'aviez destiné n'en sera pas moins mon époux : la mort n'est qu'un voyage, et nous nous retrouverons dans le ciel.* Basile agréa cette pieuse résolution, et Macrine, qui était l'aînée de dix enfants, aida sa mère à élever les plus jeunes, dont trois, saint Basile le Grand, saint Pierre de Sébaste et saint Grégoire de Nysse, durent à ses leçons et à ses exemples de mépriser le monde et de s'attacher uniquement à Dieu. Elle fonda, de concert avec sa mère, deux monastères dans le Pont; celui qui était pour des hommes fut d'abord gouverné par saint Basile, puis par saint Pierre son frère : celui qui était destiné à des personnes du sexe reçut de Macrine une règle pleine de sagesse, qui prescrivait l'amour de la pauvreté et de l'humilité, la pratique de la mortification, une prière assidue, jointe au chant des psaumes. Sainte Macrine, attaquée d'un cancer qui lui causait de vives douleurs, en fut guérie par la vertu du signe de la croix que sa mère forma sur la partie malade. Après la mort de celle-ci, Macrine disposa de ses biens en faveur des pauvres, et vécut comme les religieuses de son monastère, gagnant, par son travail, de quoi subsister. Elle ne survécut qu'environ un an à saint Basile son frère, dont la mort, arrivée au commencement de l'année 379, lui porta un coup très-sensible. Etant tombée malade onze mois après, elle fut visitée dans ses derniers moments par saint Grégoire de Nysse, son autre frère, qui la trouva couchée sur des planches. Elle fut singulièrement consolée par les touchantes exhortations qu'il lui adressa; mais l'entretien étant tombé sur la mort de leur illustre frère, saint Grégoire sentit sa douleur se ranimer, et il ne put retenir ses larmes. Alors Macrine le consola à son tour en lui représentant que ses larmes convenaient peu à la dignité épiscopale, et qu'il devait garder sa sensibilité pour l'Eglise et pour son troupeau. Les derniers instants de sa vie furent consacrés à la prière, et quoiqu'on ne l'entendît plus, on voyait encore, au mouvement de ses lèvres, qu'elle continuait à invoquer Dieu : elle mourut sur la fin de l'année 379, après s'être munie une dernière fois du signe de la croix. La pauvreté du monastère était telle, qu'on ne trouva qu'un voile tout usé pour couvrir son corps; mais saint Grégoire jeta par-dessus son manteau épiscopal. Il détacha du cou de sa sœur une espèce de bandeau auquel étaient attachés un anneau et une croix de fer qu'elle portait de son vivant; il donna la croix à une religieuse nommée Vestiane; mais il garda pour lui l'anneau, qui était creux et qui contenait un morceau de la vraie croix. L'évêque du lieu et saint Grégoire assistèrent aux funérailles de la sainte avec le clergé, les moines et les reli-

gieuses divisés en deux chœurs, portant des cierges à la main et chantant des psaumes. Le corps fut porté à l'église des Quarante-Martyrs, et déposé dans le caveau où était celui de sainte Emmélie. Sa vie a été écrite par saint Grégoire de Nysse. — 19 juillet.

MACROBE (saint), *Macrobius*, martyr en Afrique, souffrit avec sainte Lucile. — 16 février.

MACROBE (saint), martyr à Damas en Syrie avec saint Sabin et plusieurs autres, est honoré le 20 septembre

MACROBE (saint), martyr à Alexandrie avec saint Julien, sous l'empereur Licinius, est honoré le 13 septembre.

MACROSE (sainte), *Macrosa*, martyre en Afrique avec saint Faustin et plusieurs autres, souffrit vers le milieu du IIIe siècle. — 15 décembre.

MACULL ou MAUGOLD (saint), *Machutus* ou *Mecallius*, évêque de l'île du Man, était un prince irlandais, qui, avant d'avoir été converti par saint Patrice, était un chef de pirates. Après son baptême, devenu un homme tout nouveau, il se retira dans l'île du Man pour y mener la vie anachorétique. Il en fut élu évêque en 494, du consentement unanime du clergé et du peuple, pour succéder à saint Germain. Il étendit beaucoup le royaume de Jésus-Christ dans cette île, par ses travaux et par ses exemples. Il mourut l'an 518, après vingt-quatre ans d'épiscopat. Jusqu'à la prétendue réforme, sa châsse se gardait dans une église de son nom. La solitude qu'il habitait avant son élévation à l'épiscopat s'appelle encore la montagne de saint Maughold. Il y a en Ecosse plusieurs églises dédiées sous son invocation. — 25 avril.

MADELBERTE ou MAUBERTE (sainte), *Madelberta*, vierge et troisième abbesse de Maubeuge, était fille de saint Madelgaire ou Mauger, et de sainte Waltrude ou Vaudru. Elle succéda, vers l'an 697 à sainte Aldétrude sa sœur, et marcha sur ses traces ainsi que sur celles de sainte Aldégonde, sa tante, fondatrice et première abbesse de ce monastère, sous la conduite de laquelle elle avait été élevée. Elle mourut au commencement du VIIIe siècle, et ses reliques se gardent à Liége. — 7 septembre.

MADELEINE PANATIÉRI (la bienheureuse), vierge du tiers ordre de Saint-Dominique, naquit vers le milieu du XVe siècle, à Trino, petite ville du Montferrat. Elle comprit de bonne heure qu'elle se devait tout entière à Dieu; ce qui lui inspira le dessein de se consacrer à son service. Elle fit, à la fleur de son âge, le vœu de chasteté perpétuelle, et fut reçue dans le tiers ordre de Saint-Dominique. Se proposant pour modèle sainte Catherine de Sienne, elle se livra, comme elle, aux jeûnes, aux veilles et aux autres pratiques de la mortification. Elle s'exerçait sans cesse à la patience, à l'humilité et à la douceur. Elle dormait peu et passait en oraison une partie des nuits, s'entretenant avec son céleste Epoux qu'elle recevait tous les jours dans la sainte communion. Pleine d'une tendre charité pour les pauvres et les malades, elle les assistait de tout son pouvoir et s'oubliait souvent elle-même pour subvenir à leurs besoins. Animée de l'esprit de saint Dominique, elle travaillait avec ardeur à procurer le salut des âmes, et les pécheurs ne résistaient guère à ses pressantes exhortations. On cite, entre autres, un grand seigneur qui fut subitement changé par l'effet des prières ferventes qu'elle adressa pour lui au Seigneur. Elle fut favorisée du don de prophétie, et elle prédit les calamités qui affligèrent l'Italie sur la fin du XVe siècle; mais elle obtint de Dieu que Trino, sa patrie, en serait préservée. Elle connut aussi l'heure de sa mort, trente ans avant qu'elle arrivât. Lorsque sa fin fut proche, elle s'y prépara par la réception des sacrements de l'Eglise et recommanda à Dieu, avec beaucoup de ferveur, l'ordre de saint Dominique ainsi que son pays natal. Elle mourut à Trino le 15 octobre 1503, en récitant ces paroles du Psalmiste : *Seigneur, je remets mon âme entre vos mains.* Son corps, qui resta trois jours avant d'être inhumé, exhalait l'odeur la plus suave, et de nombreux miracles attestèrent bientôt le crédit dont elle jouissait dans le ciel : aussi, son tombeau devint-il l'objet de la vénération de ses concitoyens. Le culte de la bienheureuse Madeleine s'étant perpétué jusqu'à nos jours, Léon XII l'approuva en 1827, et permit au diocèse de Verceil, ainsi qu'à l'ordre des Dominicains, de célébrer sa fête. — 14 octobre.

MADELGAIRE ou MAUGER (saint), *Madelgarius*, aussi appelé saint Vincent de Soignies, d'une famille illustre, né au château de Strépy, près de Binche en Hainaut, reçut une éducation très-chrétienne. Il épousa sainte Vaudru, qui ne lui cédait en rien pour la naissance et la piété, et dont les exemples l'affermirent encore dans la pratique de la vertu. Aussi, malgré les occupations que lui donnaient ses emplois à la cour et dans les armées, le comte Madelgaire ne négligeait aucun des devoirs du chrétien. D'une union si bien assortie naquirent quatre enfants, qui tous sont honorés d'un culte public : saint Landric, sainte Aldetrude, sainte Madelberte et saint Dentlin, qui mourut en bas âge. Les deux époux s'étant décidés d'un commun accord à passer le reste de leur vie dans la continence, Madelgaire, d'après les avis de saint Aubert, évêque de Cambrai et d'Arras, se retira en 654 dans la solitude de Hautmont près de Maubeuge, où il bâtit un monastère. La retraite de Madelgaire produisit dans le monde une grande sensation; et comme il était exposé à de fréquentes visites de la part de plusieurs personnes distinguées, que d'anciennes liaisons et sa réputation de sainteté attiraient dans sa solitude, il se retira dans le bois de Soignies à quelques lieues de là. Il y bâtit un second monastère où il mourut vers l'an 677, et y fut enterré. Son culte devint célèbre, et le concours de ceux qui venaient l'invoquer donna naissance à la ville de Soignies. Pierre, évêque d'Albano et légat du saint-siége, fit

la translation de ses reliques. On l'honore en Flandre le 20 septembre, sous le nom de saint Vincent de Soignies. — 14 juillet et 20 septembre.

MADERNIEN (saint), *Maternianus*, évêque de Reims, florissait dans le IVe siècle. Flodoard rapporte que l'archevêque Hincmar, l'un de ses successeurs, envoya de ses reliques en Allemagne. — 30 avril.

MAFALDE (la bienheureuse), reine de Castille et religieuse de Cîteaux, était fille de Sanche II, roi de Portugal. Elle naquit en 1203 et elle n'avait que douze ans lorsque elle fut mariée, en 1215, à Henri Ier, roi de Castille, qui était presque aussi jeune qu'elle; mais, comme ils étaient parents au troisième degré, le pape Innocent III ordonna aux évêques de Palence et de Burgos de déclarer nulle cette union. Ainsi la jeune reine fut obligée de retourner en Portugal, et loin d'en être désolée, elle se réjouissait de voir annulé son mariage, parce qu'elle désirait n'avoir d'autre époux que Jésus-Christ. Du consentement du roi son père, elle résolut de mettre des cisterciennes dans le monastère d'Arouca, occupé alors par des bénédictines qui étaient tombées dans le relâchement. Ayant obtenu l'approbation du pape Honorius III, elle s'y consacra à Dieu en 1228, étant âgée de vingt-quatre ans. A peine fut-elle dans le cloître qu'elle marcha à grands pas dans les voies de la perfection. Elle couchait tout habillée sur une écorce d'arbre, jeûnait trois fois la semaine, portait le cilice tous les vendredis, se déchirait le corps par de rudes disciplines, gardait un silence continuel, et pleurait sans cesse les fautes légères de sa jeunesse. Le roi son père lui avait laissé un patrimoine assez considérable dont elle touchait les revenus; mais elle ne les employait qu'en bonnes œuvres. Elle fit de grands embellissements à l'église principale de Porto, fonda deux monastères, fit construire un pont sur le Tamega pour la commodité des riverains de ce fleuve, et, par son testament, elle établit une aumône réglée pour douze pauvres veuves de la ville d'Arouca, ainsi qu'un hospice pour les voyageurs. Elle revenait de faire un pèlerinage à une image célèbre de la sainte Vierge, vénérée depuis longtemps dans la cathédrale de Porto, lorsqu'elle fut saisie d'une fièvre violente qui l'obligea de s'arrêter dans un lieu nommé Rivo-Tinto. Comprenant que sa fin approchait, elle fit venir près d'elle l'abbesse du monastère d'Arouca. Comme celle-ci venait d'avoir une vision qui lui annonçait la mort prochaine de Mafalde, elle partit sur-le-champ avec les anciennes de la maison pour se rendre auprès d'elle, et lorsqu'elles furent arrivées, la malade reçut les derniers sacrements. L'abbesse, étonnée de la joie qu'elle voyait briller sur son visage, lui demanda comment il se faisait qu'ayant toujours tellement craint la mort qu'elle ne pouvait même en entendre prononcer le nom sans frayeur, elle fût si joyeuse alors qu'elle était sur le point de mourir. Je l'ai redoutée pendant ma vie, répondit Mafalde, afin de mépriser ses horreurs à mes derniers moments. S'étant fait placer sur la cendre et le cilice, elle répéta ces paroles du Psalmiste : *Seigneur, j'ai espéré en vous*, et baisant tendrement le crucifix qu'elle tenait à la main, elle expira le 1er mai 1252, âgée d'environ cinquante ans. Aussitôt après sa mort son visage devint d'une beauté admirable et tout éclatant de lumière. Elle fut inhumée dans l'église du monastère d'Arouca, et son tombeau fut illustré par plusieurs miracles. En 1616, l'évêque de Lamégo leva de terre son corps qui fut trouvé sans corruption; sa figure était aussi colorée que si elle n'eût fait que d'expirer. Le ménologe de Cîteaux la nomme le 7 août, qui fut le jour de la translation de son corps, et le pape Pie VI approuva, en 1792, le culte qu'on lui rend. — 1er mai et 7 août.

MAFFLÉE ou MACTÉFLÈDE (la bienheureuse), *Mactafledis*, première abbesse du Saint-Mont, que quelques auteurs disent, mais sans fondement solide, avoir été fille de saint Romaric, fut choisie pour gouverner la communauté de vierges établie près du monastère d'hommes dont saint Ame fut le premier supérieur. Son administration ne fut guère que de trois ans, étant morte l'an 623. — 13 mars.

MAGDALETE (saint), martyr à Tripoli, est honoré le 12 juin.

MAGDALVÉE, ou MALDAVÉE, ou MAUVÉ (saint), évêque de Verdun, qui florissait au milieu du VIIIe siècle, avait d'abord embrassé l'état religieux, et il était abbé de Saint-Vannes lorsqu'on le plaça sur le siége de Verdun. Comme cette église était privée, depuis assez longtemps, d'un premier pasteur, elle se trouvait dans un état si déplorable que le clergé de la cathédrale avait abandonné la célébration de l'office divin depuis plusieurs années. Après y avoir fait refleurir la piété et la discipline, Magdalvée alla visiter les saints lieux à Rome et à Jérusalem. Il fut reçu partout avec distinction, et Eusèbe, patriarche de Jérusalem, lui fit don de plusieurs reliques. Pendant qu'il était éloigné de son diocèse, il apprit que sa cathédrale avait été la proie des flammes : aussitôt il envoya des ordres pour la faire rebâtir, et les évêques de Toul et de Metz ayant aussi donné des sommes considérables pour cette bonne œuvre, il eut la consolation, à son retour de la Palestine, de la trouver terminée. Il en fit la dédicace et mourut quelque temps après, mais on ignore en quelle année; on croit cependant que ce fut vers l'an 776, après un épiscopat de plus de trente ans. Saint Magdalvée fut un des plus grands prélats de son temps, et ses vertus l'ont fait mettre au nombre des saints. — 4 octobre.

MAGDER (saint), abbé en Ethiopie, est honoré le 28 août.

MAGIN (saint), *Maginus*, martyr à Tarragone, est honoré le 25 août.

MAGINE (sainte), *Magina*, martyre en Afrique, souffrit avec saint Claude et plusieurs autres. — 3 décembre

MAGLOIRE (saint), *Maglorius*, évêque régionnaire, né dans la Grande-Bretagne, sur la fin du vᵉ siècle, était cousin de saint Samson avec lequel il fut placé sous la conduite de saint Iltut. Après avoir fait de grands progrès dans les sciences et la piété, il retourna dans le monde et continuait d'y pratiquer toutes les vertus chrétiennes, lorsque Amon, père de Samson, après une maladie dont il ne réchappa que par une espèce de miracle, prit le parti de renoncer à tous ses biens pour se consacrer à Dieu avec toute sa famille. Magloire fut si touché de cet exemple, qu'il vint trouver Samson avec Umbrafel, son père, Afréle, sa mère, et ses deux frères, renonçant aussi à leurs biens et au monde pour se consacrer à Dieu. Magloire obtint la permission de prendre l'habit dans le monastère où était Samson, et lorsque celui-ci eut été sacré évêque régionnaire, il emmena avec lui dans l'Armorique, Magloire qui était diacre, afin qu'il le secondât dans ses travaux apostoliques. Les saints missionnaires, protégés par le roi Childebert, furent bientôt en état de fonder des monastères. Samson fit sa résidence dans celui de Dol, et confia le gouvernement de celui de Kerfunt ou Kerfuntée à Magloire, qu'il ordonna prêtre et ensuite évêque, afin qu'il pût le remplacer dans ses fonctions épiscopales. Celui-ci prêcha l'Evangile aux Bretons qui habitaient sur les côtes, et qui n'étaient presque plus chrétiens que de nom. Au bout de trois ans, il forma le projet de se retirer dans la solitude, et après avoir choisi saint Budoc pour son successeur, il rompit tout commerce avec les hommes, redoubla ses austérités, s'interdit l'usage du vin et de la bière, et ne se nourrissait que de pain d'orge et de légumes. Malgré son désir de vivre inconnu, l'éclat de sa sainteté découvrit bientôt le lieu de sa retraite, et l'on venait de toutes parts pour lui demander des avis et pour se recommander à ses prières. Ne pouvant plus supporter cette affluence de visiteurs, il voulait s'enfoncer dans une solitude plus profonde; mais Budoc lui fit entendre que les services qu'il rendait au prochain devaient lui faire sacrifier son goût pour la retraite. Le comte Louscon, qu'il avait guéri de la lèpre, lui ayant donné une terre dans l'île de Jersey, il y bâtit une église et y fonda un monastère où il rassembla plus de soixante religieux. Durant la famine qui désola le pays après la mort du roi Chilpéric, il pourvut à la subsistance d'une infinité de malheureux, et, quoique les provisions du monastère fussent épuisées, il ne diminua point le nombre de ses religieux comme on le lui conseillait, mais il mit en Dieu sa confiance et il en ressentit bientôt les effets. Un vaisseau chargé de vivres apporta dans l'île les secours dont on avait besoin. Averti par révélation, six mois à l'avance, de la proximité de sa fin, il ne sortait plus de l'église qu'il n'y fût contraint par la nécessité ou pour être utile au prochain, et il répétait souvent ce verset du Psaume : *Je ne demande qu'une chose au Seigneur, c'est de demeurer dans sa maison tous les jours de ma vie.* Il mourut le 24 octobre 575, âgé d'environ quatre-vingts ans. Pendant les guerres des Normands, ses reliques furent apportées à Paris et déposées d'abord dans l'église de Saint-Barthelemi, ensuite dans l'église de Saint-Jacques, qui a pris de là le nom de Saint-Magloire. — 26 octobre.

MAGNE (saint), *Magnus*, évêque d'Anagny et martyr, souffrit au milieu du IIIᵉ siècle pendant la persécution de l'empereur Dèce. — 19 août.

MAGNE (saint), martyr en Afrique, souffrit avec saint Quadrat et plusieurs autres — 26 mai.

MAGNE (saint), sous-diacre de l'église romaine et martyr à Rome avec saint Sixte II, fut décapité avec lui l'an 258, pendant la persécution de l'empereur Valérien. Son corps fut enterré dans le cimetière de Prétextat, à côté de celui du saint pape, son maître. — 6 août.

MAGNE (saint), martyr, est honoré le 1ᵉʳ janvier.

MAGNE (saint), martyr à Fossombrone, souffrit avec saint Aquilin et trois autres. — 4 février.

MAGNE (saint), martyr avec saint Saturnin et deux autres, est honoré le 15 février.

MAGNE (saint), évêque de Milan et confesseur, florissait au commencement du VIᵉ siècle. Il mourut le 1ᵉʳ novembre 529, et sa fête se célèbre le 5 du même mois, à cause de la Toussaint. — 5 novembre.

MAGNE (saint), évêque d'Oderzo, dans la Marche Trévisane, fut enterré dans sa ville épiscopale; mais lorsque, par suite de sa décadence, elle cessa d'avoir un évêque, le corps de saint Magne fut transporté à Venise et placé, l'an 1206, dans l'église de Saint-Jérémie. — 6 octobre.

MAGNE (saint), évêque d'Avignon, sortait de l'illustre famille de l'empereur Albin, et naquit avant la fin du VIᵉ siècle. Il épousa vers l'an 626 Gondaltrude, d'une famille également illustre; mais ils étaient l'un et l'autre encore plus recommandables par leurs vertus que par leur noblesse. L'unique fruit de leur union fut saint Agricol qu'ils firent élever avec le plus grand soin dans l'étude des sciences divines et humaines. Il y avait plusieurs années qu'ils vivaient dans la continence, lorsque Magne fut élu évêque d'Avignon, vers l'an 656. Alors il fit revenir près de lui son fils, qui était moine de Lérins, et à qui il confia la dignité d'archidiacre, afin de se décharger sur lui d'une partie de l'administration diocésaine. Son grand âge et ses infirmités lui rendant très-lourd le fardeau de l'épiscopat, obligé d'ailleurs d'entreprendre un long voyage, et voulant prévenir les troubles qui pourraient survenir dans son Eglise s'il mourait loin de son troupeau, il se décida, à l'exemple de saint Augustin, à se donner un successeur de son vivant : il assembla donc le clergé et les principaux habitants d'Avignon. Tous les suffrages se portèrent sur saint Agricol, qui fut pro-

clamé, d'une voix unanime, coadjuteur de son père. Magne, heureux d'avoir un successeur qui était, en quelque sorte, un autre lui-même, se rendit au concile de Châlons-sur-Saône, l'an 650, et de retour à Avignon, il vécut encore dix ans, uniquement occupé du soin de son salut. Il mourut en 660 léguant à son fils le précieux héritage de ses vertus, et à son peuple ses exemples et ses reliques. Il fut inhumé dans l'église de Notre-Dame de Dons, qui était cathédrale, et son corps y resta jusqu'en 1321, que le pape Jean XXII le fit transporter à la collégiale de Saint-Agricol. — 19 août.

MAGNENCE (sainte), *Magnentia*, vierge, fut formée à la piété et consacrée à Dieu par saint Germain, évêque d'Auxerre. Attachée à ce grand saint par les liens de la reconnaissance, elle le suivait dans ses voyages pour pourvoir à ses besoins et se trouvait à Ravenne lorsqu'il y mourut l'an 448. Elle accompagna son corps en France, et elle ne lui survécut que peu de temps, étant morte avant le milieu du v[e] siècle. Elle est honorée dans le Morvan, au diocèse d'Autun, où l'on gardait ses reliques. — 26 novembre.

MAGNÉRIC (saint), *Magnericus*, archevêque de Trèves, né au commencement du vi[e] siècle, était fils de Tetrade, l'un des principaux seigneurs du pays; il fut placé sous la conduite de saint Nicet, archevêque de Trèves, qui l'éleva au sacerdoce et qui l'honorait de sa confiance. Saint Nicet ayant été persécuté par le roi Clotaire I[er], dont il reprenait les désordres avec une sainte liberté, Magnéric voulut partager sa disgrâce, et l'accompagna dans son exil, qui finit à la mort de Clotaire. Magnéric avait une dévotion toute particulière à saint Martin de Tours, et il employa une partie de ses biens à faire bâtir des églises ainsi qu'un monastère en son honneur. Les fréquents pèlerinages qu'il faisait à son tombeau lui fournirent l'occasion de contracter une étroite amitié avec saint Grégoire de Tours. Il succéda à saint Nicet l'an 566, et imita son zèle et ses vertus. Lorsque le roi Gontran eut injustement chassé de son siége Théodore, évêque de Marseille, saint Magnéric alla avec saint Grégoire de Tours trouver Childebert à Coblentz pour l'engager à soutenir la cause de ce prélat. Parvenu à un âge très-avancé, il mourut l'an 596 après trente ans d'épiscopat. On l'a toujours honoré comme saint dans le diocèse de Trèves. Saint Grégoire de Tours, qui parle de lui avec éloge, nous a conservé quelques traits de sa vie. — 25 juillet.

MAGNISSE (saint), *Macniseus*, évêque de Connerth dans l'Ultonie, province d'Irlande, mourut vers l'an 589, et il est honoré le 3 septembre.

MAGORIEN (saint), *Magorianus*, est honoré à Trente le 15 mars.

MAHANÈS (saint), martyr en Perse, fut arrêté comme chrétien avec plusieurs autres par ordre du roi Sapor II, et il confessa courageusement Jésus-Christ en présence de ce prince. Comme il refusait de sacrifier au soleil et d'adorer le feu, Sapor ordonna qu'il fût écorché vif depuis la tête jusqu'au nombril. Il expira au milieu de cet horrible supplice l'an 339. — 30 novembre.

MAHARSAPOR (saint), martyr en Perse, était un prince persan, plus recommandable encore par ses vertus que par sa noblesse. Arrêté au commencement de la persécution du roi Isdegerde, il subit plusieurs interrogatoires et fut appliqué à la question. On le laissa ensuite languir pendant trois ans dans un cachot infect, où il souffrit toutes les horreurs de la faim. Conduit de nouveau devant le juge, comme il se montrait aussi inébranlable qu'auparavant dans son attachement à la foi, il fut jeté dans une fosse dont on boucha l'ouverture. Des soldats ayant ouvert cette fosse quelques jours après, ils trouvèrent le corps du saint martyr environné d'une lumière brillante, et à genoux, comme s'il eût été en prière. C'est dans cette posture que saint Maharsapor avait consommé son sacrifice l'an de Jésus-Christ 421, et le 2[e] du règne de Vararanes V. — 27 novembre.

MAHÉ (saint), *Matthæus*, ermite en Pologne et martyr, fut tué par des voleurs, près de Brennove, l'an 1005, avec saint Benoist et trois autres ermites. — 12 novembre.

MAIBEU (saint), *Maynbodus*, était Irlandais de nation et fut assassiné par des voleurs près de Dampierre, dans le diocèse de Besançon. Son corps fut porté à Montbéliard, où il est honoré le 23 janvier.

MAIDOC ou MAÉDOC (saint), *Aideus*, évêque de Fernes en Irlande, naquit dans la province de Connacie au commencement du vi[e] siècle. Il était encore jeune lorsqu'il passa dans le pays de Galles pour se mettre sous la conduite de saint David, alors abbé de Ross. Après avoir pris l'habit monastique, il retourna dans sa patrie, accompagné de quelques religieux pour lesquels il fonda des monastères. Il fit aussi construire un grand nombre d'églises et il devint évêque de Fernes dans le comté de Wexford, où il mourut vers la fin du vi[e] siècle. Son nom est célèbre parmi les saints d'Irlande : il était aussi honoré en Ecosse et dans le pays de Galles. — 31 janvier.

MAIEUL (saint), *Majolus*, abbé de Cluny, né vers l'an 906, à Avignon, d'une famille noble et riche, qui avait fait des donations considérables au monastère de Cluny, était encore jeune lorsqu'il perdit ses parents. Voyant sa patrie ravagée par les Sarrasins, il se retira à Mâcon chez un seigneur qui lui était uni par les liens du sang. Bernon, évêque de cette ville, pour le fixer dans son diocèse, le fit entrer dans la cléricature et lui conféra un canonicat dans sa cathédrale. Le jeune Maïeul se rendit ensuite à Lyon pour étudier la philosophie sous le célèbre Antoine, abbé de l'Ile-Barbe. Ses heureuses dispositions et son application à l'étude lui firent faire des progrès rapides; mais il ne faisait pas de moindres progrès dans la vertu, et il consacrait une partie de son temps à des exercices de piété. Il revint à Mâcon pour étudier la théologie, et l'évê-

que, frappé de son mérite, lui conféra, malgré sa jeunesse, la dignité d'archidiacre. L'archevêché de Besançon étant venu à vaquer, le clergé et le peuple de cette ville l'élurent d'une voix unanime; mais il refusa d'acquiescer à son élection, et se rendit à Cluny, où il fit profession en 942. Saint Aimard, abbé de ce monastère, l'établit d'abord bibliothécaire et apocrisiaire de la maison; ensuite il le fit élire pour son successeur en 948, et lui confia le gouvernement de la communauté qu'il ne pouvait plus administrer lui-même, parce qu'il venait de perdre la vue. Comme Aimard vécut encore jusqu'en 965, on rapporte, qu'étant un jour à l'infirmerie, et ayant commandé quelque chose au cellérier, celui-ci lui répondit qu'il ne pouvait obéir à tant d'abbés. Aimard, attribuant à tort à l'abbé Maïeul le refus qu'il avait essuyé, se fit conduire au chapitre, et en présence de tous les religieux il lui dit: *Frère Maïeul, je ne vous ai pas établi au-dessus de moi pour que vous en agissiez mal à mon égard, mais pour que vous compâtissiez en bon fils aux infirmités de votre père. Dites-moi si vous êtes encore mon religieux.* Maïeul, très-ému, lui répondit qu'il l'était autant qu'il l'eût jamais été: *Eh bien!* reprit Aimard, *quittez la place que je vous ai cédée et reprenez la vôtre.* Maïeul ayant obéi sans faire la moindre observation, Aimard reprit sa place d'abbé, et ayant fait venir le cellérier, il le réprimanda sur sa dureté envers les malades et lui imposa une pénitence; cela fait, il descendit de la stalle et y fit remonter Maïeul qui donna, dans cet emploi important, des preuves de sa sagesse et de sa capacité, et s'attira l'estime de tous les princes de son siècle, entre autres d'Othon le Grand qui lui donna une inspection générale sur tous les monastères de ses États. Il ne jouit pas d'un moindre crédit sous Othon II, qu'il parvint à réconcilier avec l'impératrice sainte Adélaïde sa mère. Ce prince voulut l'élever sur la chaire de saint Pierre, mais Maïeul fit cette belle réponse: *Je n'ai pas les qualités requises pour cette éminente dignité; d'ailleurs nous sommes, les Romains et moi, aussi éloignés de mœurs que de pays.* Comme il était un des hommes les plus savants de son siècle, il s'intéressait beaucoup à l'avancement des sciences, encourageait les talents et montrait beaucoup de zèle pour faire refleurir les bonnes études. En 991 il choisit pour son successeur saint Odilon, le plus illustre de ses disciples: dès lors il ne s'occupa plus que des exercices de la pénitence et de la contemplation. Il fut cependant obligé d'entreprendre, à la prière du roi Hugues Capet, le voyage de Saint-Denis pour mettre la réforme dans cette abbaye; mais il tomba malade en route et mourut le 11 mai 994, dans le monastère de Sauvigny, à deux lieues de Moulins: il fut enterré dans l'église de Saint-Pierre. Hugues Capet assista en personne à ses funérailles et fit ensuite de riches présents à son tombeau. — 11 mai.

MAIGRIN (saint), *Macrinus*, martyr à Nyon en Suisse, souffrit avec saint Valérien et un autre. — 17 septembre.

MAILLARD (le bienheureux), *Malehardus*, évêque de Séez, assista en 557 au IV[e] concile de Paris tenu contre les usurpateurs des biens ecclésiastiques et mourut l'an 569. — 11 mai.

MAINBEUF (saint), *Magnobodus*, évêque d'Angers, né dans l'Anjou d'une famille qui exerçait des emplois à la cour des rois Chilpéric et Clotaire II, fut placé dans sa jeunesse sous la conduite de saint Lézin, évêque d'Angers, qui l'éleva au sacerdoce et l'envoya à Rome pour demander des reliques de saint Jean-Baptiste qu'il voulait mettre dans l'église qu'il faisait bâtir en l'honneur du saint précurseur. A son retour d'Italie, Mainbeuf fut chargé du gouvernement du monastère de Colonet. Saint Lézin étant mort en 605, tous les suffrages du clergé et du peuple se portèrent sur lui, mais il vint à bout de les faire tomber sur un saint prêtre nommé Cardulfe, qui n'occupa qu'un an le siége d'Angers, et Mainbeuf, cette fois, fut obligé d'accepter le fardeau de l'épiscopat. Il assista, en 625, au concile de Reims. Il mourut vers l'an 654, après avoir gouverné son Église pendant près d'un demi-siècle avec le zèle d'un saint pasteur, et il fut enterré dans l'église de Saint-Saturnin de Toulouse, laquelle prit son nom dans la suite et devint collégiale. — 16 octobre.

MAINFROY (le bienheureux), *Manfredus*, solitaire en Lombardie, florissait au commencement du XV[e] siècle et mourut en 1430. Son corps, inhumé dans l'église collégiale de Saint-Vital, près de Côme, est honoré par un grand concours de peuple. — 27 janvier.

MAING ou MAGNE (saint), *Magnus*, martyr, souffrit avec saint Caste et un autre. — 4 septembre.

MAING (saint), premier abbé de Fuessen dans le diocèse d'Aoste en Piémont, avait été disciple de saint Gal, et mourut l'an 665. — 6 septembre.

MAING (saint), comte des îles Orcades, fut assassiné l'an 1106, par les émissaires de Hacon, son oncle, qui voulait envahir son comté. L'église cathédrale des Orcades est dédiée sous son invocation. — 16 avril.

MAJAS (saint), *Majanus*, pèlerin, est honoré comme martyr à l'abbaye de Villemagne-l'Argentière, dans le diocèse de Béziers, où se gardait son corps. — 1[er] juin.

MAJEUR (saint), *Major*, soldat maure et martyr à Gaze, souffrit vers l'an 304, pendant la persécution de Dioclétien. — 15 février.

MAJEURE (sainte), *Major*, martyre à Carthage avec saint Saturnin, saint Datif et quarante-six autres, qui furent arrêtés à Abitine pendant qu'ils assistaient un jour de dimanche à la célébration des saints mystères, souffrit d'abord de cruelles tortures par ordre du magistrat d'Abitine. Elle fut ensuite enchaînée et conduite à Carthage avec ses compagnons et, après y avoir de nouveau confessé Jésus-Christ, elle mourut en prison par suite des tourments qu'elle avait subis.

Les martyrs d'Abitine souffrirent l'an 304 pendant la persécution de l'empereur Dioclétien. — 11 février.

MAJORIC (saint), *Majoricus*, martyr en Afrique, fut arrêté en 484, par ordre de Hunéric, roi des Vandales, avec sainte Denyse, sa mère, et comme il tremblait à la vue des tourments qu'elle endurait, elle lui dit, pour l'exciter à souffrir lui-même avec courage: *Souvenons-nous, mon fils, que nous avons été baptisés dans l'Eglise catholique au nom de la sainte Trinité. Conservons la robe du salut, de peur que le maître du festin, nous trouvant sans cette robe nuptiale, n'ordonne à ses serviteurs de nous jeter dans les ténèbres extérieures.* Majoric, fortifié par cette exhortation, souffrit, avec une constance au-dessus de son âge, les tortures les plus cruelles au milieu desquelles il expira. Sa mère, témoin de son triomphe, en remercia Dieu, couvrit son corps de baisers et le fit enterrer dans sa propre maison afin de pouvoir aller plus souvent prier sur son tombeau. — 6 décembre.

MAJORIN (saint), *Majorinus*, évêque d'Acqui en Piémont, est honoré le 27 juin.

MAK-WOLOCK (saint), évêque en Ecosse, florissait au commencement du VIII[e] siècle, et mourut vers l'an 720. — 21 janvier.

MALACHIE (saint), *Malachias*, le dernier des douze petits prophètes, était, selon l'opinion commune, de la tribu de Zabulon, et originaire de la ville de Sopha. On croit qu'il était contemporain de Néhémie, et qu'il prophétisa sous le règne d'Artaxercès-Longue-Main, c'est-à-dire, vers l'an 410 avant J.-C. Il s'élève avec force contre les vices et les désordres de la nation juive, prédit l'abolition des sacrifices judaïques, et l'institution d'un sacrifice qui serait offert d'un bout du monde à l'autre, à savoir le sacrifice de la messe. Il enseigne aux prêtres la pureté qu'ils doivent apporter dans l'immolation de la victime sans tache, et annonce le jugement dernier, ainsi que la venue d'Elie. Ses *Prophéties*, écrites en hébreu, contiennent trois chapitres. — 14 janvier.

MALACHIE (saint), archevêque d'Armagh, né dans cette ville, en 1094, d'une famille illustre, montra dès son enfance les plus heureuses dispositions pour la vertu et pour les sciences ; aussi, dans le cours de ses études il surpassait tous ses condisciples par ses progrès et par sa piété, sachant se ménager sans affectation des moments pour vaquer à la prière, exercice qui avait pour lui le plus grand attrait. Se sentant ensuite appelé à un genre de vie plus parfait, il renonça au monde pour se mettre sous la conduite d'un saint reclus, nommé Imar, qui vivait dans une cellule près de l'église d'Armagh. Cette démarche, de la part d'un jeune homme de son rang, étonna toute la ville ; les uns en firent le sujet de leurs railleries, les autres l'attribuèrent à la mélancolie. Ses amis eux-mêmes qu'elle plongeait dans la douleur, ne purent s'empêcher de lui faire des reproches amers sur la légèreté avec laquelle il sacrifiait les espérances que lui présentait le monde, pour embrasser un état qui leur paraissait abject et méprisable. Malachie n'opposa à ces censures que l'humilité et la douceur, et bientôt les railleries et les censures se changèrent en estime et en vénération ; plusieurs même de ceux qui l'avaient le plus blâmé, touchés de son exemple, finirent par l'imiter. Imar consentit à recevoir les plus fervents d'entre eux, et c'est ainsi qu'il se forma une petite communauté dont Malachie était le modèle. Il fut élevé au sacerdoce à vingt-cinq ans, quoique les canons de l'Eglise en exigeassent alors trente ; mais on trouva dans son mérite extraordinaire une excuse suffisante de le dispenser de la règle générale. Ceilhach ou Celse, archevêque d'Armagh, l'établit ensuite son vicaire pour annoncer au peuple la parole de Dieu, et le chargea de travailler à la réforme des nombreux abus qui régnaient au milieu de son troupeau. Malachie s'acquitta avec le plus grand succès de cette double commission, et l'on vit dans peu disparaître les vices grossiers, les coutumes barbares et les superstitions absurdes qui avaient pris la place des maximes de l'Evangile. Il fit plusieurs règlements pour l'observation de la discipline, rétablit dans toutes les églises du diocèse l'office canonial, interrompu par l'invasion des Danois, remit en vigueur la fréquentation des sacrements, qui étaient presque entièrement négligés, surtout ceux de la pénitence et de la confirmation, et prit des mesures pour que les mariages fussent célébrés selon les lois de l'Eglise. Mais la crainte de n'être pas assez versé dans la connaissance des saints canons lui fit prendre la résolution d'aller s'en instruire auprès de Malchi, évêque de Lismore. Ce prélat, Anglais de naissance, était justement renommé pour sa science et sa sainteté, et passait pour l'oracle de l'Eglise d'Irlande. Après avoir instruit Malachie de tout ce qui concernait le service divin et la conduite des âmes, il fit tous ses efforts pour le retenir dans son diocèse. Malachie était encore à Lismore lorsque Cormac, roi de Munster, qui venait d'être détrôné par son frère, vint trouver Malchi, afin qu'il lui apprît, non à reconquérir son royaume temporel, mais à gagner le royaume éternel. L'évêque lui assigna une demeure, et le mit sous la conduite de Malachie. Cormac, animé par ses exhortations, fit de grands progrès dans la vie spirituelle : il était surtout pénétré d'une si vive componction, qu'il versait presque continuellement des larmes et répétait souvent ces paroles de David : *Voyez, Seigneur, ma bassesse et ma misère, et pardonnez-moi toutes mes offenses.* Pendant qu'il purifiait ainsi son âme par les pratiques de la pénitence, un roi voisin, indigné qu'on eût ainsi outragé dans sa personne la majesté royale, entreprit de le remettre en possession de ses Etats. Cormac, qui préférait sa cellule au trône, refusa les offres qu'on lui faisait ; pour le décider il fallut que Malchi et Malachie lui déclarassent formellement qu'en résistant il allait contre la volonté de Dieu. Il se rendit alors et reprit la

couronne dont on l'avait dépouillé; mais il conserva pour Malachie la plus vive affection et l'honora toujours comme son père. Rappelé à Armagh pour rétablir l'abbaye de Banchor, qui avait été détruite par les Danois, Malachie s'y retira avec un de ses oncles, qui était en possession des revenus de cette abbaye, alors inhabitée. Elle se repeupla bien vite, et devint, comme par le passé, une école célèbre de science et de piété. Malachie avait à peine trente ans lorsqu'il fut élu évêque de Connor. Il refusa d'abord cette dignité, mais Imar et Celse lui ayant ordonné d'accepter, il obéit. Le troupeau qu'on lui confiait était un peuple barbare, souillé de vices grossiers, et qui n'était chrétien que de nom. Ses instructions, ses exemples, ses vertus, surtout sa douceur et sa charité en gagnèrent d'abord un certain nombre. Les plus endurcis se laissèrent insensiblement toucher par sa bonté paternelle et sa patience. Le saint évêque s'associa des pasteurs zélés, qui l'aidèrent à faire disparaître l'ignorance et la superstition: peu à peu, l'usage des sacrements s'établit et l'on vit refleurir la piété. Pendant qu'il était ainsi occupé à renouveler la face de son diocèse, sa ville épiscopale fut prise et saccagée par le roi d'Ulster. Malachie, forcé de quitter son siége avec cent vingt de ses disciples, alla fonder le monastère d'Ibrac, et pendant qu'il donnait ses soins au gouvernement de cette communauté naissante, saint Celse, archevêque d'Armagh, étant tombé malade, désigna Malachie pour son successeur, conjurant, au nom de saint Patrice, fondateur de ce siége, tous ceux qui étaient présents de ne rien négliger pour faire réussir ce choix. Il écrivit aussi pour cet objet aux rois du haut et du bas Munster. Il voulait, par ces mesures, abolir un abus scandaleux qui régnait dans l'Eglise d'Armagh, dont sa famille était en possession depuis deux cents ans, et qu'elle regardait en quelque sorte comme un héritage. Après la mort de Celse, arrivée en 1128, Malachie fut élu canoniquement; mais Maurice, qui était parent de Celse, voulant continuer l'usage de sa famille, s'empara de l'archevêché. Malachie ne crut pas expédient de faire valoir son droit, de peur d'occasionner des troubles et de faire peut-être verser du sang. Il y avait trois ans que cet état de choses durait, lorsque Malchi, évêque de Lismore, et Gilbert, évêque de Limerick, qui était légat du pape en Irlande, assemblèrent les prélats et les grands de l'île pour remédier au scandale. On pressa Malachie de faire des démarches pour se mettre en possession de son siége, et on le menaça même d'excommunication, s'il refusait plus longtemps de se rendre à Armagh. Il se soumit donc, en disant toutefois aux membres qui composaient cette assemblée: *Vous voulez ma mort; j'obéis, dans l'espérance du martyre; mais c'est à condition que si les choses tournent comme vous le désirez et que l'ordre se rétablisse, il me sera permis de retourner à Connor, ma première épouse.* La condition ayant été acceptée, il commença d'exercer les fonctions d'archevêque dans toute la province, mais non dans la ville même d'Armagh où il ne voulut pas entrer, tant que vécut Maurice, de peur d'y exciter une sédition. Maurice étant mort en 1133, après avoir désigné Nigel, son parent, pour lui succéder, le roi Cormac et les évêques de la province ne permirent pas que cette intrusion se perpétuât plus longtemps, et ils installèrent Malachie, qui avait alors trente-huit ans. Nigel, obligé de prendre la fuite, emporta un livre des Evangiles, qui avait appartenu à saint Patrice, et une crosse couverte d'or et ornée de pierreries qu'on appelait le bâton de Jésus. Les Irlandais avaient une grande vénération pour ces deux reliques, et beaucoup de gens simples s'imaginaient que celui qui les avait en sa possession était le véritable archevêque. Ainsi, Nigel eut encore plusieurs partisans, et sa famille suscita diverses persécutions à Malachie, qui vit plus d'une fois ses jours en danger. Enfin Nigel restitua les objets précieux qu'il avait enlevés, et la paix se rétablit. Malachie, après avoir arrêté par ses prières la peste qui ravageait le diocèse d'Armagh, après y avoir remis le bon ordre et la discipline, se démit de son archevêché, comme cela était convenu, et sacra, pour lui succéder, un vertueux prêtre nommé Gélase. Il retourna ensuite à son premier siége, qui était uni depuis longtemps à celui de Down; mais il crut plus utile au bien de la religion de les diviser, et il sacra un évêque pour celui de Connor, ne se réservant que celui de Down, qui était le plus petit et le plus pauvre. Il y établit une communauté de chanoines réguliers, au milieu desquels il se rendait souvent pour vaquer à la prière et à la méditation, autant que ses autres devoirs pouvaient le lui permettre. Le désir de faire confirmer par le pape certains règlements qu'il jugeait très-utiles l'engagea à entreprendre le voyage de Rome. Il avait aussi en vue d'obtenir le *pallium* pour le siége d'Armagh et pour un autre siége métropolitain dont le pape n'avait pas jusque-là approuvé l'érection, et qui était probablement celui de Tuam. Il partit d'Irlande en 1139, séjourna quelque temps à York, et, arrivé en France, il visita l'abbaye de Clairvaux, où il fit connaissance avec saint Bernard. En passant par Ivrée en Piémont, il rendit la santé à un enfant malade qui allait mourir. Parvenu au terme de son voyage, il fut reçu d'une manière honorable par Innocent II qui refusa la permission qu'il lui demandait de se retirer à l'abbaye de Clairvaux. Le pape confirma tout ce qu'il avait fait en Irlande, le fit son légat dans cette île et lui promit le *pallium*. En revenant d'Italie, Malachie passa par Clairvaux; regrettant de ne pouvoir y finir ses jours. Des côtes de France il s'embarqua pour l'Ecosse, parce que le roi David l'avait prié de venir rendre la santé à son fils Henri, qui était dangereusement malade. Arrivé près du jeune prince, il l'assura qu'il ne mourrait point cette fois et jeta sur lui de l'eau bénite: le lendemain, Henri se trouva

parfaitement guéri. Son retour en Irlande fut célébré avec de grandes démonstrations de joie. Il s'acquitta avec autant de zèle que de succès de ses fonctions de légat, tint divers synodes et fit de sages règlements pour corriger les abus. Dans le nombre des miracles qu'il continua d'opérer, on cite la résurrection d'une femme qui, se trouvant dangereusement malade, envoya chercher le saint pour lui donner l'extrême-onction. Malachie se disposait à lui administrer ce sacrement, lorsque les parents et les amis de cette femme furent d'avis de différer la cérémonie jusqu'au lendemain. Le saint évêque ne se rendit à leurs observations qu'avec beaucoup de répugnance et se retira, après avoir fait le signe de la croix sur la malade. Elle mourut pendant la nuit, et Malachie étant accouru ne trouva plus qu'un cadavre. Désolé, il lève les mains au ciel et s'écrie en gémissant que lui seul est coupable d'un délai aussi funeste. S'étant mis à genoux, il exhorte les assistants à imiter son exemple, et le reste de la nuit se passa en prières. Au point du jour la malade donne des signes de vie, ouvre les yeux et reconnaît le saint évêque, qui lui administre aussitôt l'extrême-onction. Cette femme recouvra la santé et mourut plus tard de la mort des justes. Persuadé que la magnificence des temples contribue à inspirer la piété des fidèles, il fit bâtir en pierres l'église de Banchor, qui n'était qu'en bois et répara la cathédrale de Down, célèbre par le tombeau de saint Patrice. Comme Innocent II était mort sans avoir envoyé les deux *pallium* qu'il avait promis, Malachie, après avoir conféré avec les évêques d'Irlande qui le choisirent pour leur député auprès du pape, vint trouver en France Eugène III. Ayant pris sa route par l'Angleterre, il guérit à Gisfurn une femme affligée d'un horrible cancer. Arrivé en France, il n'y trouva plus le pape qui avait repassé les monts. Malachie ne voulut pas partir pour l'Italie sans avoir visité Clairvaux. Il y arriva au mois d'octobre 1148, et y fut reçu avec beaucoup de joie par saint Bernard et ses religieux; mais cette joie ne fut pas de longue durée. Malachie, saisi d'une fièvre violente, fut obligé de tenir le lit, et dit aux religieux qui s'empressaient de lui procurer tous les secours dont il avait besoin, que leurs soins ne pouvaient le rétablir et qu'il ne guérirait point. Il connaissait, selon saint Bernard, le jour où Dieu devait l'appeler à lui. Il se fit porter à l'église, malgré son extrême faiblesse, et reçut les derniers sacrements couché sur la cendre. Après avoir conjuré les assistants de prier pour lui après sa mort, leur promettant, à son tour, de se souvenir d'eux quand il serait devant Dieu, il expira le 2 novembre 1148 âgé de cinquante-quatre ans. Il fut porté en terre par des abbés et inhumé dans la chapelle de la Sainte-Vierge. Parmi ceux qui assistaient à ses funérailles se trouvait un jeune homme qui avait le bras paralysé : saint Bernard le fit approcher et plaça son bras sur la main du saint évêque, et il fut guéri sur-le-champ. Pendant que le saint abbé célébrait une messe de *Requiem* pour le repos de son âme, il apprit, par révélation, qu'il était dans la gloire. Saint Malachie fut canonisé par Clément III. Saint Bernard, qui avait prononcé son oraison funèbre, a aussi écrit sa vie, dans laquelle il ne parle pas des *Prophéties* qu'on lui attribue sur les papes futurs à partir de Célestin II, son contemporain. Ce silence du saint docteur, ainsi que de tous les autres écrivains jusqu'au XVIe siècle, donne lieu de croire que ces prophéties lui sont faussement attribuées. — 3 novembre.

MALCH (saint), martyr à Césarée en Palestine, vivait à la campagne, occupé des pratiques du christianisme, avec saint Prisque et saint Alexandre, lorsque éclata la persécution excitée par l'empereur Valérien. Plein d'une généreuse résolution de souffrir pour Jésus-Christ, il se rendit à Césarée avec ses deux amis, et s'étant présentés au gouverneur, ils déclarèrent qu'ils étaient chrétiens. Cet aveu spontané mit le magistrat en fureur, et après leur avoir fait subir diverses tortures, il les condamna à être dévorés par les bêtes. Ce qui eut lieu l'an 260. — 28 mars.

MALCH (saint), moine en Syrie, florissait sur la fin du IVe siècle. Né d'une famille de cultivateurs dans le territoire de Nisibe, il conçut de bonne heure le dessein de vivre selon la perfection des conseils évangéliques. Comme il était fils unique, ses parents voulurent le marier, lorsqu'il fut en âge, mais Malch, qui soupirait après la vie anachorétique, s'enfuit de la maison paternelle pour se soustraire aux instances qu'on lui faisait pour l'engager dans le mariage, et se dirigea du côté de l'Occident. Après plusieurs jours de marche il parvint au désert de Calcide, situé dans le voisinage de Bérée, où il trouva des solitaires qui l'admirent dans leur communauté. Il y passa plusieurs années, se livrant avec zèle et ferveur aux exercices de la pénitence, vaquant à la prière et au travail des mains; mais la nouvelle de la mort de son père lui fit prendre la résolution de retourner dans son pays pour consoler sa mère et la soigner le reste de ses jours, se proposant, lorsque Dieu l'aurait appelée à lui, de vendre son bien pour le distribuer aux pauvres et de retourner dans la solitude pour y fonder un monastère. Son abbé eut beau le détourner de ce projet, en le lui représentant comme une tentation du démon, Malch se mit en devoir de l'exécuter. Pendant qu'il traversait une vaste solitude, entre Bérée et Edesse, les Sarrasins vinrent fondre sur la caravane à laquelle il s'était joint. Malch fut pris avec beaucoup d'autres et emmené captif au fond d'un désert où son maître lui confia la garde d'un troupeau. Il pratiquait de son mieux le genre de vie qu'il avait mené sous son abbé, dont il regrettait de n'avoir pas suivi les conseils : il jeûnait, priait, récitait les psaumes qu'il savait. Son maître, content de sa conduite, voulut lui faire épouser une femme qui avait été prise en même temps que lui et qui par-

tageait sa captivité. Comme Malch refusait, son maître allait le tuer, s'il n'eût, pour sauver sa vie, donné la main à cette femme, non qu'il eût l'intention de l'épouser, mais pour arrêter la fureur du barbare. Conduits l'un et l'autre dans une caverne qui allait leur servir de demeure, Malch dit à cette femme, en se posant la pointe d'une épée sur le cœur : *Vous m'aurez plutôt comme martyr que comme époux*. Celle-ci, voyant sa résolution, se jette à ses pieds et le prie de la tuer avant de s'ôter la vie. *Ce mariage dans la mort me convient mieux que celui que nous impose notre maître; mais peu importe qu'il s'imagine que vous êtes mon époux, pourvu que Jésus-Christ sache que vous n'êtes que mon frère.* Malch, voyant que la vertu de cette femme venait au secours de la sienne, ne pensa plus au moyen violent qu'il voulait employer pour échapper au danger. Mais comme sa position n'en était pas moins délicale et qu'elle lui pesait plus que son esclavage même, il médita des projets de fuite qu'il parvint à exécuter au milieu des plus grands dangers auxquels s'associa sa vertueuse compagne de captivité. Lorsqu'ils furent arrivés en Mésopotamie, celle-ci entra dans une communauté de vierges, et Malch retourna dans son ancien monastère. Plus tard il se fixa dans le bourg de Marona à trente milles d'Antioche en Syrie où il mourut dans la première partie du ve siècle. C'est de saint Jérôme que nous tenons le peu que nous savons de sa vie. — 21 octobre.

MALCHIE (sainte), *Malchia*, vierge et martyre en Perse, souffrit avec neuf autres sous le roi Sapor II, l'an 343. — 20 novembre.

MALCHUS (saint), martyr à Ephèse et l'un des sept frères surnommés *Dormants*, confessa la foi avec ses frères l'an 250, pendant la persécution de l'empereur Dèce. Rendus à la liberté pendant quelque temps, ils se réfugièrent dans une caverne, et les païens, qui connaissaient leur retraite, en murèrent l'entrée. C'est ainsi qu'ils *s'endormirent* dans le Seigneur, c'est-à-dire qu'ils moururent de faim, d'où le nom de *Frères Dormants* qui leur a été donné. Leurs corps furent retrouvés en 479 et transportés à Marseille. La caverne où ils finirent leurs jours est un lieu de dévotion très-fréquenté par les chrétiens d'Ephèse et des environs. — 27 juillet.

MALÉE (saint), *Maleus*, solitaire en Orient, est honoré chez les Grecs le 16 octobre.

MALLOSE (saint), *Mallosus*, soldat et martyr à Cologne, faisait partie d'un détachement de la légion Thébéenne qui s'était avancé jusqu'au Rhin. L'empereur Maximien l'ayant fait poursuivre par le préfet Rictiovare, Mallose, que quelques hagiographes croient être le même que Géréon, fut arrêté avait saint Victor et les autres soldats chrétiens qui composaient le détachement, et ils furent tous mis à mort par ordre du préfet l'an 286. — 10 octobre.

MALLULPHE (saint) *Madelulphus*, évêque de Senlis, succéda à Sanctin après le milieu du vi^e siècle, et il ne dut qu'à son mérite son élévation à l'épiscopat. Parmi les traits édifiants de sa vie, un seul est parvenu jusqu'à nous; mais il suffit pour montrer jusqu'où le saint évêque poussait la charité. Etant allé, en 584, solliciter une audience du roi Chilpéric Ier, ce prince, que saint Grégoire de Tours appelle le Néron de son siècle, la lui refusa, et Mallulphe ne put pénétrer jusqu'à lui. Il n'y avait que trois jours qu'il était de retour à Senlis, lorsque le roi fut assassiné à Chelles. Mallulphe apprenant que les serviteurs et les officiers du roi l'avaient tous abandonné après sa mort tragique, et qu'il ne se trouvait personne pour rendre à son corps les derniers devoirs, il se rendit au palais, assisté de ses clercs, lava le cadavre du prince, le revêtit des habits royaux, et après avoir passé la nuit à réciter des prières, il le fit porter à Paris le lendemain, et l'inhuma dans l'église de Saint-Vincent appelée depuis l'église de Saint-Germain-des-Prés. On ignore combien de temps l'évêque de Senlis survécut à ce trait de charité. Quelques auteurs le font vivre jusqu'au commencement du siècle suivant. — 4 mai.

MALO (saint), *Maclovius*, évêque d'Aleth en Bretagne, né sur la fin du ve siècle, était fils de Went ou Gwent, seigneur breton qui habitait la province de Silures. Derwelle, sa mère, s'étant mise en route pour aller faire un pèlerinage au monastère de Llan-Carvan, dont saint Brendan l'Ancien était alors abbé, elle accoucha dans la vallée où était situé le monastère. Saint Brendan baptisa l'enfant et se chargea de le former, plus tard, à la vertu et aux sciences. Malo répondit dignement aux soins d'un maître aussi habile, qui le fit élever au sacerdoce. On croit même qu'il était évêque régionnaire, lorsqu'on voulut le placer sur le siège de Winchester. Malo, qui redoutait le fardeau de l'épiscopat, prit la fuite et s'embarqua secrètement pour l'Armorique. Ayant abordé dans une île déserte, il y fut accueilli par saint Aaron, son compatriote, qui y vivait en ermite. Malo prit la résolution de partager sa solitude et ses austérités; mais les chrétiens d'Aleth, qui étaient en petit nombre, vinrent supplier le saint de s'employer à la conversion des idolâtres au milieu desquels ils vivaient, et sur leurs instances il quitta l'île d'Aaron pour aller se fixer à Aleth, afin d'y prêcher l'Évangile. Il y opéra de nombreuses conversions, et le troupeau s'étant augmenté, il fonda des églises et s'adjoignit des coopérateurs. Il avait commencé sa mission sur la fin du règne de Judual : il la continua sous Haëloch, comte d'Aleth, son fils, sous lequel il eut d'abord beaucoup à souffrir; mais ce prince, qui avait d'abord été prévenu contre lui, devint son protecteur et le seconda dans ses travaux apostoliques. Saint Malo convertit presque tous les païens de son diocèse : la sainteté de sa vie, soutenue par ses miracles et par ses instructions triomphait de l'opiniâtreté des cœurs les plus

endurcis. En travaillant au salut des autres, il ne s'oubliait pas lui-même ; mais il employait la prière, les veilles, les jeûnes et les autres exercices de la pénitence pour assurer sa propre sanctification. Saint Aaron, qui avait fondé un monastère dans son île, étant mort, il se chargea du gouvernement de cette communauté qui était fort nombreuse. Après la mort de Haëloch, son protecteur, il fut en butte aux persécutions de quelques hommes puissants, qui l'obligèrent à prendre la fuite. Ayant gagné la ville de Saintes, où il fut reçu avec de grandes marques de respect par saint Léonce, qui en était évêque, il put bientôt après rentrer dans son diocèse. Il se démit ensuite de l'épiscopat en faveur de saint Gudwal, et il retourna à Saintes, où il mourut un 15 de novembre vers l'an 565, après avoir gouverné son troupeau pendant quarante ans. L'île de saint Aaron s'étant peuplée, il s'y forma une ville qu'on joignit au continent par une langue de terre et qui a pris le nom de Saint-Malo. Le siége épiscopal d'Aleth ou de Quidalet y fut transféré en 1150. — 15 novembre.

MALOU (saint), *Magdalupus*, prêtre, est honoré à Hautvilliers dans le diocèse de Reims le 20 décembre.

MALRUBE (saint), *Malrubius*, ermite et martyr en Ecosse, fut obligé de quitter sa solitude pour se soustraire à la fureur des Norwégiens, encore idolâtres, qui faisaient des descentes sur les côtes. Cependant le désir de les amener à la connaissance de la vérité l'ayant porté à leur prêcher l'Evangile, il obtint pour récompense de son zèle la couronne du martyre que ces barbares lui procurèrent en le massacrant dans la province de Mernis, vers l'an 1040, sous le roi Duncan. — 27 août.

MAME (sainte), *Mama*, vierge et martyre en Perse, était de Beth Séleucie. Elle souffrit avec plusieurs autres à Burchata, l'an 343, pendant la grande persécution du roi Sapor II. — 20 novembre.

MAMELTE (sainte), *Mamelta*, martyre en Perse, ayant quitté, d'après l'avertissement d'un ange, le culte des idoles et embrassé la foi chrétienne, fut lapidée par les païens au milieu d'un soulèvement populaire et jetée ensuite dans un lac. — 5 et 17 octobre.

MAMERT (saint), *Mamertus*, évêque de Vienne en Dauphiné, fut une des plus brillantes lumières de l'Eglise gallicane au ve siècle. Son savoir, ses vertus et le don des miracles dont Dieu le favorisa rendirent son nom illustre. Mais ce qui a le plus contribué à l'immortaliser dans l'Eglise, c'est l'institution des Rogations. Des éruptions volcaniques, des tremblements de terre et d'autres fl aux effrayaient alors les populations. Mamert, voyant dans ces calamités une marque de la colère de Dieu contre les crimes des hommes, établit dans son diocèse, pendant les trois jours qui précèdent l'Ascension, des supplications publiques, connues sous le nom de *Grandes Litanies*. Cette sainte institution fut bientôt adoptée dans les diocèses voisins et devint ensuite une pratique universelle en Occident. Saint Mamert ordonna prêtre Claudien Mamert, son frère, qui, au rapport de saint Sidoine Apollinaire, était le plus beau génie et l'homme le plus savant de son siècle. Sa piété égalait sa science, et il rendit d'importants services à saint Mamert dans le gouvernement de son Eglise. Le saint évêque de Vienne arrêta par ses prières deux incendies qui menaçaient de détruire sa ville épiscopale. Il mourut trois ans après son frère, c'est-à-dire, en 477. — 11 mai.

MAMERTIN (saint), *Mamertinus*, abbé, était encore idolâtre et habitait les environs d'Auxerre, lorsqu'une douleur à l'œil et une tumeur à la main le déterminèrent à aller demander à ses dieux la guérison de ces infirmités. Ayant rencontré en route un clerc de Saint-Germain, nommé Savin, il lui apprit le but de son voyage, et celui-ci en prit occasion pour lui faire sentir la vanité du culte des idoles et la sainteté du christianisme. Mamertin, éclairé par la grâce, prit sur-le-champ la résolution d'aller trouver saint Germain ; mais pendant qu'il se rendait à Auxerre, un violent orage l'obligea de se réfugier dans un oratoire construit sur le tombeau de saint Corcodème, et là, le Seigneur le favorisa d'une vision miraculeuse qui acheva de le détromper. Le lendemain il se rendit auprès du saint évêque pour lui faire part de ses dispositions. Germain, qui se trouvait alors dans le monastère qu'il avait fondé près d'Auxerre, le reçut avec bonté, et après l'avoir instruit et baptisé, il frotta son œil et sa main avec de l'huile qu'il avait bénite. A l'instant Mamertin fut guéri, et la vue de ce miracle fit sur lui une impression si profonde, que pour en témoigner à Dieu sa reconnaissance, il voulut se consacrer à son service. Il prit donc l'habit dans le monastère et bientôt il laissa derrière lui les moines les plus fervents. Ayant succédé à saint Alodius, dans le gouvernement de la communauté, il se montrait en tout un modèle si parfait qu'on ne l'appelait que le saint abbé. Il mourut dans le v[e] siècle, après avoir laissé par écrit l'histoire de sa conversion et de sa guérison miraculeuse. — 30 mars et 20 avril.

MAMILIEN (saint), *Mamilianus*, évêque de Palerme en Sicile, florissait sur la fin du VIII[e] siècle et mourut vers l'an 800. Il est honoré à Soane en Toscane le 16 juin.

MAMILLAN (saint), *Maximilianus*, martyr à Thébeste en Afrique, souffrit l'an 295, sous le règne de Dioclétien, et son corps fut inhumé à Carthage. Il est honoré à Rome le 12 mars.

MAMILLE (saint), *Mamillus*, martyr en Afrique, souffrit avec saint Cyrille, évêque, et huit autres. — 8 mars.

MAMMAIRE (saint), *Mammarius*, martyr en Phrygie, souffrit avec saint Attique et quatre autres. — 6 novembre.

MAMMAIRE (saint), martyr en Afrique, souffrit avec plusieurs autres à Boseth dans la Numidie. — 10 juin.

MAMME (saint), *Mammius*, martyr dans l'île de Corfou, était l'un des sept voleurs

qui furent convertis à la foi chrétienne par saint Jason, et qui furent ensuite mis à mort sur la fin du Ier siècle, pour n'avoir pas voulu sacrifier aux dieux. — 29 avril.

MAMMÈRE (saint), *Mammerius*, martyr en Afrique, est honoré le 4 mars.

MAMMÈS (saint), *Mamas*, martyr en Cappadoce, était fils de saint Théodote, berger, et de sainte Rufine, qui versèrent l'un et l'autre leur sang pour Jésus-Christ. Dès son enfance il se distingua par une ferveur extraordinaire. Arrêté vers l'an 274, pendant la persécution de l'empereur Aurélien, il souffrit avec une sainte joie les plus cruelles tortures, et, quoique fort jeune, il combattit pour sa foi jusqu'à la mort. Saint Grégoire de Nazianze et Sozomène rapportent que Julien l'Apostat et Gallus, son frère, se trouvant dans leur jeunesse, à Césarée, entreprirent de bâtir, chacun par moitié, une église sur le tombeau de saint Mammès, et que pendant que la portion échue à Gallus avançait, une main invisible arrêtait les travaux de Julien. Ainsi on ne put même asseoir les fondements de cette partie, parce que la terre rejetait ceux qu'on avait posés, et il fallut abandonner l'entreprise. L'empereur Zénon fit présent de son chef à un seigneur de Langres, qui rapporta, ce précieux trésor dans sa patrie en 490, sous l'épiscopat de saint Apruncule. Il se garde dans la cathédrale qui est dédiée sous son invocation. Les Grecs, qui le nomment Mammas, lui donnent le titre de grand martyr. — 17 août.

MAMURRE (sainte), *Mamurra*, martyre, est honorée le 28 février.

MAMYQUE (sainte), *Mamyca*, martyre, appartenait à la nation des Goths et fut mise à mort pour la foi chrétienne, avec saint Arpylas et plusieurs autres vers l'an 370, sous le tyran Vinguric. — 26 mars.

MANAHEN (saint), *Manahes*, qu'on croit avoir été l'un des soixante-douze disciples, a, dans les *Actes des apôtres*, le titre de prophète et de docteur. Il fut l'un de ceux qui, inspirés par le Saint-Esprit, décidèrent qu'il fallait envoyer Paul et Barnabé, prêcher l'Evangile aux Gentils. Il fut aussi du nombre de ceux qui imposèrent les mains aux deux apôtres. Il avait été frère de lait d'Hérode Antipas, et après sa conversion il devint prêtre de l'église d'Antioche, et l'on croit qu'il mourut dans cette ville. — 24 mai.

MANÇOS (saint), *Mancius*, martyr à Evora en Portugal dans le VIe siècle, fut mis à mort par les Juifs en un lieu nommé la Milhane. — 15 et 21 mai.

MANDALE (saint), *Mandal*, martyr à Rome avec saint Basilide et vingt-deux autres, fut mis à mort sur la voie Aurélienne vers l'an 273 par l'ordre de Platon, préfet de la ville, pendant la persécution de l'empereur Aurélien. — 10 juin.

MANDÉ (saint), *Mandetus*, solitaire dans une île de Bretagne, florissait dans le VIIe siècle. Son corps se gardait autrefois dans l'église de Saint-Etienne de Bourges. Il y a près de Paris un bourg qui porte son nom et dont l'église, qui était prioriale, possédait quelques-uns de ses ossements. Il y a aussi, près d'Aunay, dans le diocèse de La Rochelle, une paroisse qui s'appelle Saint-Mandé. — 18 novembre. —

MANE (le bienheureux), *Manius*, évêque de Vérone, florissait dans le VIIIe siècle. Son corps se garde dans l'église de Saint-Etienne de la même ville. — 3 septembre.

MANNE (sainte), *Manna*, vierge, était sœur de saint Euchaire, de saint Elophe et de sainte Libaire. Elle florissait dans le milieu du IVe siècle dans cette partie des Gaules qui a porté depuis le nom de Lorraine, et son corps se gardait dans une châsse précieuse à l'église des chanoinesses de Poussay, près de Mirecourt. — 3 octobre.

MANNÉE (sainte), *Mannea*, martyre à Tomes dans le Pont, était femme de saint Marcellin, tribun, et mère de saint Jean, saint Sérapion et saint Pierre, qui souffrirent avec elle. — 27 août.

MANS ou MAING (saint), *Magnus*, évêque et martyr en Ecosse, ayant appris qu'une armée de Norwégiens, commandée par Hacon, ravageait les Orcades, alla trouver ces barbares, dans la vue d'adoucir leur fureur, et comme ils se disposaient à le mettre à mort, il leur dit : *Je suis prêt à mourir mille fois pour la cause de Dieu; mais je vous ordonne, de sa part, d'épargner son peuple.* S'étant ensuite recommandé à Dieu par l'intercession de la sainte Vierge, de saint Pallade et de saint Servan, patron de son diocèse, il présenta la tête qu'on lui coupa aussitôt. Il souffrit et fut enterré à Eglis, l'une des Orcades, l'an 1104, sous le roi Edgar. Son tombeau fut illustré par plusieurs miracles. — 16 avril.

MANSUET (saint), *Mansuetus*, martyr à Alexandrie, avec saint Sévère et plusieurs autres, est honoré le 30 décembre.

MANSUET (saint), évêque d'Asufène en Afrique, et confesseur, qui, après avoir beaucoup souffert pour la foi catholique sous Hunéric, roi des Vandales, fut exilé par ce prince, avec plusieurs de ses collègues, et mourut en exil sur la fin du Ve siècle. — 6 septembre.

MANSUET (saint), évêque d'Urice, et martyr en Afrique, sous Genséric, roi des Vandales, qui le fit brûler sur des lames de fer, rougies au feu, parce qu'il ne voulait pas embrasser l'arianisme, souffrit vers l'an 430. — 28 novembre.

MANSUET (saint), évêque de Milan et confesseur, florissait sur la fin du VIIe siècle, et assista, en 680, au concile tenu à Rome, sous le pape Agathon. Il mourut vers l'an 700. — 19 février.

MANSUY ou MANSUET (saint), *Mansuetus*, premier évêque de Toul et apôtre de la Lorraine, que quelques auteurs font naître en Ecosse, fut envoyé par le saint-siége dans le pays des Leuquois, avant le milieu du IVe siècle. Par ses instructions et par ses miracles, il convertit une foule innombrable d'idolâtres, et fonda l'un des plus vastes diocèses des Gaules, qu'il gouverna pendant de longues années. Il mourut en paix dans sa ville épis-

copale, et fut enterré dans une petite église qu'il avait fait bâtir sous l'invocation de saint Pierre, et qui prit ensuite le nom de Saint-Mansuy, ainsi que le faubourg dans lequel elle était située. — 3 septembre.

MANUEL (saint), martyr à Chalcédoine, qui, étant venu avec deux autres près de Julien l'Apostat en qualité d'ambassadeurs du roi de Perse, pour traiter de la paix, cet empereur voulut les contraindre à adorer les idoles; mais comme ils s'y refusaient avec une généreuse constance, il les fit périr par le glaive l'an 363. — 17 juin.

MANUEL (saint), archevêque d'Andrinople et martyr, fut emmené prisonnier, en 813, par Crumnus, roi des Bulgares, qui venait de remporter une victoire complète sur les troupes de l'empereur Michel Curopalate et de saccager Andrinople. Pendant qu'il était forcément éloigné de son troupeau, il trouva moyen d'exercer son zèle en évangélisant les barbares au milieu desquels il se trouvait. Il avait déjà opéré un grand nombre de conversions, lorsque Crumnus étant venu à mourir, son successeur, qui haïssait le christianisme, et qui était irrité de ces conversions, lui fit couper les deux mains, ensuite il lui fendit lui-même le corps par le milieu et le donna à manger aux bêtes. Il est honoré chez les Grecs le 22 janvier.

MAPPALIQUE (saint), *Mappalicus*, martyr en Afrique avec plusieurs autres, souffrit, comme nous l'apprend une lettre de saint Cyprien, au commencement de la persécution de Dèce, l'an 250. La même lettre fait un grand éloge du courage et de la prudence du saint martyr; elle loue la fermeté avec laquelle il refusa des lettres de recommandation et d'indulgence aux chrétiens qui avaient eu la lâcheté de trahir leur foi en sacrifiant aux idoles. Sa mère et sa sœur, qui étaient du nombre, n'en obtinrent pas plus que les autres, et il se contenta de prier pour elles, en allant au supplice. — 17 avril.

MAPRIL (saint), *Maprilis*, martyr à Porto avec saint Martial et plusieurs autres, souffrit dans le IIIe siècle. — 22 août.

MAR (saint), *Marus*, évêque de Trèves, florissait dans le Ve siècle, et mourut en 469. Son corps se garde dans l'Eglise de Saint-Paulin de cette ville. — 26 janvier.

MARANE (sainte), *Marana*, recluse en Syrie, était d'une famille distinguée de Bérée, et quitta tout pour s'enfermer avec sainte Cyre dans une cellule sans toit ni porte. On leur passait leurs aliments par une petite ouverture qui servait aussi à Marane pour converser avec quelques femmes pieuses à qui elle permettait de venir la visiter pendant le temps pascal : le reste de l'année, elle gardait un silence absolu. Elle se livrait avec sa compagne aux plus grandes austérités, sans parler des injures de l'air, du froid, du chaud et des autres intempéries de l'air auxquelles elles étaient continuellement exposées. Elles portaient sur leurs corps de grosses chaînes de fer qu'elles avaient soin de cacher sous leurs vêtements. Elles firent le pèlerinage de Jérusalem en vingt jours, sans prendre aucune nourriture, et elles revinrent de la même manière. Elles firent aussi d'autres pèlerinages, entre autres celui de sainte Thècle, à Séleucie en Isaurie, sans jamais rien manger en route. Elles florissaient dans le Ve siècle, et elles vivaient encore lorsque Théodoret, évêque de Cyr, écrivait leur histoire dans sa *Philothée*, vers l'an 444. — 3 août.

MARBEDON (saint), *Marbedo*, moine, fut massacré par des scélérats dans le diocèse de Constance, sur le Rhin; et il est honoré comme martyr le 11 septembre.

MARC (saint), *Marcus*, évangéliste, juif d'extraction, comme le prouve son style rempli d'hébraïsmes, ne se convertit qu'après la résurrection du Sauveur. On croit que c'est le même Marc que saint Pierre appelle son fils, sans doute parce qu'il l'avait enfanté à Jésus-Christ. Il accompagna à Rome le chef des apôtres, et y écrivit son Evangile, à la prière des fidèles de cette ville, qui désiraient avoir par écrit ce que saint Pierre leur avait enseigné de vive voix. Saint Marc se contente en général d'abréger l'Evangile de saint Matthieu, et se sert souvent des mêmes expressions. Il rapporte cependant des particularités qu'on ne trouve pas dans le premier. Il l'écrivit en grec, et son style intéresse vivement le lecteur par les charmes d'une élégante simplicité. On garde dans le trésor de Saint-Marc, à Venise, un ancien manuscrit de son Evangile, qu'on prétend être l'original écrit de sa propre main, et qui fut trouvé à Aquilée, en 1355, par l'empereur Charles IV. Quelques auteurs ont prétendu que saint Marc avait été prêcher dans cette ville et qu'il en avait fondé l'église. On croit qu'il quitta l'Italie l'an 49 de Jésus-Christ, et on lit dans ses actes, qui étaient déjà connus au IVe siècle, qu'étant débarqué à Cyrène, dans la Pentapole, il y convertit un grand nombre de païens et qu'il démolit plusieurs temples d'idoles. De là il se rendit en Egypte, et après avoir prêché douze ans dans les différentes provinces de cette contrée, il vint à Alexandrie, où il forma en peu de temps une Eglise nombreuse. Les progrès rapides que faisait le christianisme dans cette grande ville, ayant excité la fureur des païens, saint Marc, après avoir ordonné évêque saint Anien, retourna dans la Pentapole. Deux ans après, il revint à Alexandrie. Les païens, à la vue des miracles qu'il opérait, le traitèrent de magicien et résolurent sa mort. S'étant saisis de sa personne pendant qu'il offrait à Dieu sa prière, c'est-à-dire pendant qu'il célébrait les saints mystères, ils le lièrent avec des cordes et le traînèrent par les rues, en criant qu'il fallait mener ce bœuf à Bucoles, qui était un lieu près de la mer, rempli de roches et de précipices. Pendant qu'on le traînait ainsi, il ne cessait de bénir le Seigneur et de le remercier de ce qu'il l'avait jugé digne de souffrir pour son nom. Les païens le jetèrent ensuite dans une prison où il fut consolé par des visions. Le lendemain on le traîna comme le jour précédent, et il expira dans ce supplice, le 25 avril de l'an

68. Les chrétiens ramassèrent son corps, qui était en lambeaux, et l'enterrèrent à Bucoles dans le lieu où ils s'assemblaient pour la prière, et en 310 on y bâtit une église. Ses reliques furent ensuite transférées à Alexandrie, d'où l'on croit qu'elles furent portées à Venise vers l'an 815. On les garde dans la magnifique chapelle du doge, mais dans un lieu secret, afin que personne ne puisse les enlever. La République de Venise avait choisi saint Marc pour son principal patron. — 25 avril.

MARC (saint), évêque et martyr, ayant été ordonné à Rome par l'apôtre saint Pierre, fut le premier qui prêcha l'Evangile aux Alquioles ou Equicoles. Il fut mis à mort par ordre du président Maxime, à Atino en Italie, pendant la persécution de l'empereur Domitien. — 28 avril.

MARC (saint), évêque de Jérusalem et martyr, se rendit dans cette ville avec d'autres chrétiens vers l'an 134, lorsque l'empereur Adrien, qui venait de rebâtir cette ville, en eut chassé les Juifs. Son savoir et sa sainteté le firent choisir pour évêque, et après avoir gouverné vingt ans cette Église, il souffrit la mort pour Jésus-Christ, l'an 156, sous le règne d'Antonin. — 22 octobre.

MARC (saint), martyr à Rome avec saint Timothée, souffrit sous l'empereur Antonin. —24 mars.

MARC (saint), martyr en Afrique, souffrit avec saint Faustin et plusieurs autres. — 15 décembre.

MARC (saint), martyr avec saint Mucien, se voyant pressé de sacrifier aux idoles, fut excité dans sa résistance par un jeune enfant qui lui cria de n'en rien faire, et qui fut aussitôt mis à mort; lui-même fut ensuite décapité. — 3 juillet.

MARC (saint), martyr en Afrique, souffrit avec saint Rufin et plusieurs autres. — 16 novembre.

MARC (saint), martyr à Sorrente, dans le royaume de Naples, avec saint Quinctus et dix autres, est honoré le 19 mars.

MARC (saint), diacre et martyr à Trieste, souffrit avec saint Prime, prêtre, et deux autres. — 10 mai.

MARC (saint), martyr à Rome avec saint Théodore et deux autres, fut décapité l'an 269, par ordre de l'empereur Claude II, dit le Gothique, et enterré sur la voie Salaria. — 25 octobre.

MARC (saint), martyr à Nicée en Bithynie, fut brûlé vif pour Jésus-Christ, avec saint Theusétas et plusieurs autres. — 13 mars.

MARC (saint), martyr à Rome, était fils de saint Tranquillin. Arrêté avec saint Marcellien, son frère, ils furent l'un et l'autre attachés au poteau, et après leur avoir cloué les pieds, on leur enfonça une lance dans le côté, l'an 286, pendant la première persécution de l'empereur Dioclétien. — 18 juin.

MARC (saint), berger et martyr à Claudiopolis en Asie, souffrit, l'an 303, pendant la persécution de l'empereur Dioclétien. — 21 septembre.

MARC (saint), berger et martyr à Antioche de Pisidie, souffrit, l'an 303, pendant la persécution de Dioclétien. Les miracles qu'il opéra pendant que les bourreaux le tourmentaient, convertirent saint Alphée, saint Alexandre et saint Zozime, ses frères, ainsi que trois autres païens et trente soldats, qui, quoiqu'ils aient été martyrisés en divers lieux et à différents jours, sont honorés avec lui le 28 septembre.

MARC (saint), martyr à Antioche avec saint Aruspique et plusieurs autres, souffrit au commencement du IVe siècle. — 16 novembre.

MARC (saint), martyr à Antioche de Pisidie avec saint Etienne, souffrit, l'an 303, pendant la persécution de Dioclétien. — 22 novembre.

MARC (saint), martyr à Trèves, souffrit avec saint Rusticien. — 31 août.

MARC (saint), martyr en Egypte avec saint Marcien, son frère, et un grand nombre d'autres, souffrit, l'an 304 ou 305, pendant la persécution du même Dioclétien, continuée par Maximin II, qui avait l'Egypte dans son gouvernement. — 4 octobre.

MARC (saint), évêque de Lucéra dans la Pouille, florissait au commencement du IVe siècle, et mourut en 323. Son corps se garde à Bovino, où il est honoré le 14 juin.

MARC (saint), pape, était né à Rome, et il était membre du clergé de l'Eglise romaine lorsqu'il succéda, en 336, au pape saint Sylvestre, sous le pontificat duquel il s'était distingué par ses vertus et sa capacité pour les affaires. La cérémonie de son installation se fit le 18 janvier, et, quoiqu'il n'ait occupé la chaire de saint Pierre que huit mois et vingt jours, il fit bâtir deux églises, l'une sur la voie d'Ardée, et l'autre dans l'enceinte de la ville, près du Capitole. Il mourut le 6 octobre, et il fut enterré dans le cimetière de cette Balbine qu'il avait embelli par dévotion envers les saints martyrs qui y reposaient, et qui a pris son nom. Le pape saint Damase, dans l'épitaphe en vers qu'il lui a faite, loue son désintéressement et son amour pour la prière. Il y avait à Rome, dès le Ve siècle, une église placée sous son invocation, et dans le XIe siècle, saint Grégoire VII y fit transférer ses reliques. — 7 octobre.

MARC (saint), évêque en Egypte, était l'un de ces confesseurs qui furent chassés de leurs siéges par l'empereur Constance, vers l'an 356, et relégués dans la province Ammoniaque, aujourd'hui le désert de Barca. Ils sont nommés dans le Martyrologe romain sous le 21 mai.

MARC (saint), évêque d'Aréthuse en Syrie, assista, en 347, au concile de Sardique, et ensuite à deux autres conciles tenus à Sirmich, l'un en 351, et l'autre en 357. Il avait préservé de la mort Julien l'Apostat, encore très-jeune, lors du massacre de sa famille, en 337, par les fils de Constantin, et le cacha dans le sanctuaire de son église. Ce même Julien, étant parvenu à l'empire en 361, ordonna aux chrétiens de rebâtir à leurs frais les temples des idoles qui avaient été démolis sous les deux règnes précédents,

Marc, qui avait bâti une église sur les ruines d'un temple qu'il avait fait abattre, essaya d'abord, au commencement de la réaction, de se soustraire à la fureur des païens; mais, apprenant qu'on avait arrêté à sa place plusieurs chrétiens d'Aréthuse, il vint se livrer de lui-même à ses ennemis. Ceux-ci s'étant saisis de lui, le traînèrent, par les cheveux, le long des rues de la ville; l'ayant ensuite dépouillé de ses habits, ils lui firent subir une cruelle fustigation et le jetèrent dans un cloaque. Lorsqu'ils l'en retirèrent, ils le livrèrent à une troupe d'écoliers, afin qu'ils le piquassent avec leurs poinçons à écrire. On lui serra ensuite les jambes avec des cordes qui entraient jusqu'aux os, et on lui coupa les oreilles avec du fil. Dans ce misérable état, les païens le balottaient en se le jetant les uns aux autres. Après l'avoir frotté de miel, ils le mirent dans une espèce de cage qu'ils suspendirent en plein air, afin d'attirer sur lui les mouches et les guêpes. Au milieu de ces horribles souffrances, Marc montrait une sérénité admirable, et plaisantant même sur sa position, il disait à ses bourreaux que pendant qu'ils rampaient sur la terre, il était élevé vers le ciel. Les païens, qui avaient d'abord exigé qu'il rebâtît leur temple, finirent par ne plus lui demander qu'une somme assez modique. Marc leur répondit qu'il regarderait comme une impiété de contribuer, en quoi que ce fût, à la réédification d'un temple d'idoles, et son inébranlable fermeté les déconcerta au point qu'ils lui laissèrent la vie et lui rendirent la liberté. Il survécut à ces tortures jusqu'en 364. Il avait été engagé dans les erreurs des sémi-ariens, et c'est peut-être pour cette raison qu'on ne lit pas son nom dans le Martyrologe romain. Mais ce qui ferait penser qu'il revint, sur la fin de sa vie, à la foi orthodoxe, ce sont les éloges que lui donnent saint Grégoire de Nazianze, Théodoret et Sozomène : ce qu'ils en disent ne permet pas de croire qu'il fût encore dans l'hérésie lorsqu'il souffrit pour la religion. Plusieurs hagiographes lui donnent le titre de saint, et les Grecs l'honorent comme martyr le 29 mars.

MARC (saint), solitaire de Scété, était encore jeune lorsqu'il apprit par cœur tout l'Ancien et tout le Nouveau Testament. Dans le cours de sa longue vie il se fit remarquer par sa douceur et par sa tempérance. Pallade, qui habita quelque temps le même désert, rapporte qu'il se rendit un jour près de la cellule de Marc, qui avait alors plus de cent ans, afin d'observer ce qu'il faisait. Il l'entendit se faire des reproches sur sa gourmandise et reprocher au démon la guerre qu'il n'avait cessé de lui faire depuis sa jeunesse. Il mourut avant la fin du IVe siècle. — 5 mars.

MARC (saint), évêque de l'ancienne ville des Eques, dont le siége épiscopal a été transféré à Troja, dans la Capitanate, est honoré le 13 octobre.

MARC (saint), évêque en Afrique et confesseur, subit divers tourments pour la foi pendant la persécution de Hunéric, roi des Vandales, et arien déclaré. Ce prince le fit embarquer sur un vieux navire, en 483, avec plusieurs de ses collègues, espérant que la mer les engloutirait; mais ils abordèrent miraculeusement sur les côtes de la Campanie. Marc y exerça les fonctions du saint ministère, et travailla avec succès à la propagation de la foi catholique. — 1er septembre.

MARC (saint), solitaire en Campanie, florissait dans le VIe siècle. Saint Grégoire le Grand le mentionne avec éloge. — 24 octobre.

MARC (saint), moine et martyr du mont Sinaï, fut massacré, vers l'an 614, avec une partie de la communauté, par les Sarrasins qui étaient venus faire une incursion dans le pays. — 14 janvier.

MARC (saint), surnommé le *Sourd*, à cause de son infirmité, est honoré chez les Grecs le 2 janvier.

MARCEL (saint), *Marcellus*, martyr à Rome avec saint Apulée, s'attacha d'abord à Simon le Magicien, qu'il quitta ensuite pour devenir le disciple de saint Pierre, et il se convertit à la vue des miracles opérés par le prince des apôtres. Il souffrit la mort pour la foi sous le consulaire Aurélien, et son corps fut enterré non loin de la ville. Saint Marcel et saint Apulée ont une messe propre dans le Sacramentaire du pape saint Gélase. En 872, le pape Adrien II envoya leurs précieux restes à l'empereur Louis II, et l'impératrice Augilberte, sa femme, en fit don au monastère de religieuses qu'elle avait fondé à Plaisance. — 7 octobre.

MARCEL (saint), martyr à Châlons-sur-Saône, se trouvait à Lyon en 177, lorsque la persécution y éclata contre les chrétiens. Etant parvenu à se sauver avec saint Valérien, il se mit à évangéliser les infidèles des lieux d'alentour. Il était occupé à cette bonne œuvre lorsqu'il fut arrêté près de Châlons-sur-Saône et conduit dans cette ville. Après y avoir subi diverses tortures, il fut brûlé vif, l'an 179, sous le règne de Marc-Aurèle. Ses reliques se gardent à Châlons, dans une église qui porte son nom, et qui fut bâtie en son honneur par saint Gontran, roi de Bourgogne. — 4 septembre.

MARCEL (saint), diacre et martyr à Rome avec saint Eusèbe, prêtre, se retira avec lui dans une sablonnière, près de la ville, pour échapper à la persécution que l'empereur Valérien venait de décréter contre les chrétiens. Leur retraite ayant été découverte, Valérien chargea le greffier Maxime de les arrêter. Celui-ci s'étant mis en devoir d'exécuter l'ordre du prince, il se trouva tout à coup possédé du démon. Il eut recours à ceux qu'il avait voulu livrer aux bourreaux, et il obtint aussitôt sa délivrance par la vertu de leurs prières. Les martyrs furent arrêtés par d'autres, que l'empereur avait chargés de la commission que Maxime n'avait pas voulu terminer, et on les mit dans la prison Mamertine. Marcel en fut tiré trois jours après pour être décapité avec Eusèbe, par sentence du juge Sécondien. Leurs corps

furent enterrés dans la sablonnière où ils s'étaient cachés et qui se trouvait près de la voie Appienne, à un mille de Rome. Quoique leur supplice ait eu lieu le 20 octobre 256, ils ne sont honorés que le 2 décembre.

MARCEL (saint), martyr en Afrique, souffrit avec saint Publius et plusieurs autres. — 19 février.

MARCEL ou MARCEAU (saint), martyr à Argenton, fut décapité avec un soldat nommé Anastase, l'an 274, pendant la persécution de l'empereur Aurélien. — 29 juin.

MARCEL, le Centurion (saint), martyr, servait en Espagne dans la légion Trajane, lorsqu'on célébra, en 298, la naissance de l'empereur Maximien-Hercule. Comme les sacrifices aux dieux faisaient partie de la fête, Marcel, qui était chrétien, blâma hautement ces actes idolâtriques, et pour ne pas y participer il déposa les insignes de son grade à la tête de sa compagnie, en disant qu'il était soldat de Jésus-Christ, le roi éternel. Ayant été arrêté et mis en prison par ordre d'Anastase-Fortunat, préfet de la légion, il le fit comparaître, après la célébration de la fête, et ayant obtenu de lui l'aveu de sa démarche et des motifs qui l'y avaient porté, il le renvoya, avec une lettre, par-devant Aurélien Agricolaüs, vicaire du préfet du prétoire, qui se trouvait alors à Tanger en Afrique. Agricolaüs ayant pris connaissance de cette lettre, demanda à Marcel s'il convenait des faits qui lui étaient imputés. Sur sa réponse affirmative, il le condamna à mort comme coupable d'avoir violé publiquement son serment militaire, et aussi pour avoir proféré des paroles impies contre les dieux et contre les empereurs. Lorsque le saint martyr eut entendu la lecture de sa sentence, il dit à Agricolaüs : *Excellent seigneur, que le Dieu tout-puissant que j'adore vous comble de ses bénédictions.* Ce fut dans ces sentiments de charité et de pardon qu'il se rendit gaiement au lieu où il devait être décapité. Il avait trois fils qui souffrirent le martyre dans la même persécution, saint Claude, saint Luperce et saint Victorius : ils sont honorés à Léon en Espagne. — 30 octobre.

MARCEL (saint), évêque de Trèves et martyr, est honoré le 4 septembre.

MARCEL (saint), martyr à Capoue avec saint Caste et plusieurs autres, souffrit au commencement du IVe siècle. — 6 octobre.

MARCEL (saint), martyr à Cordoue en Espagne, souffrit avec saint Zoïle et dix-huit autres pendant la persécution de Dioclétien. — 27 juin.

MARCEL (saint), diacre d'Assise et martyr, fut arrêté avec saint Sabin, son évêque, par ordre de Vénustien, gouverneur de l'Etrurie et de l'Ombrie, pendant la persécution de Dioclétien. Le gouverneur l'ayant fait étendre sur le chevalet, ordonna aux exécuteurs de le battre de verges, de lui déchirer les côtes avec les ongles de fer et d'y appliquer des lames ardentes. C'est pendant ce supplice qu'il expira, l'an 304. — 30 décembre.

MARCEL (saint), pape et martyr, était prêtre de l'Eglise romaine, lorsqu'il succéda, en 308, à saint Marcellin, après une vacance du saint-siége, qui avait duré près de quatre ans. Son premier soin fut de remettre en vigueur la discipline ecclésiastique, et surtout les canons qui réglaient la pénitence publique ; mais son zèle trouva des contradicteurs qui firent schisme et refusèrent de se soumettre. La juste sévérité dont il usa envers un chrétien qui avait apostasié pendant la dernière persécution, déplut au tyran Maxence, qui le bannit de Rome. Saint Marcel mourut l'an 310, et quoiqu'il n'ait pas versé son sang pour Jésus-Christ, ce qu'il souffrit pour la religion lui a fait donner le titre de martyr. Son corps repose dans l'ancienne église de son nom, qui fut bâtie par une sainte veuve, chez laquelle il logeait à Rome, et qui employa pour ce saint usage sa propre maison, qu'il avait sanctifiée par ses vertus. Il y a quelques portions de ses reliques à Cluny, à Namur et à Mons. — 16 janvier.

MARCEL (saint), prêtre et martyr à Nicomédie, fut victime de son zèle pour la foi catholique. Les ariens, qui avaient juré sa mort, s'emparèrent de lui et le précipitèrent du haut d'un rocher, l'an 349, sous le règne de Constance. — 26 novembre.

MARCEL (saint), martyr avec saint Elpide et plusieurs autres, confessa courageusement Jésus-Christ en présence de Julien l'Apostat. Ce prince le fit attacher à la queue d'un cheval indompté, qu'on lança au galop et qui mit son corps en pièces, l'an 362. — 16 novembre.

MARCEL (saint), évêque d'Apamée en Syrie et martyr, fut élevé malgré lui à la dignité épiscopale; mais il en remplit les obligations avec tant de zèle qu'il convertit la plupart des idolâtres qui se trouvaient encore dans son diocèse, et ce zèle lui coûta la vie. Un jour qu'il faisait abattre, par l'ordre de l'empereur Théodose, un temple de Jupiter, des païens furieux se jetèrent sur lui et, après l'avoir maltraité, mirent le feu à ses vêtements, ce qui lui causa la mort, l'an 389. — 14 août.

MARCEL (saint), évêque de Paris, naquit dans cette ville vers le milieu du IVe siècle, et donna dès son enfance des indices de sa sainteté future. Ses vertus, ses belles qualités et ses progrès dans la connaissance de l'Ecriture sainte le rendirent extrêmement cher à Prudence, évêque de Paris, qui l'ordonna lecteur et qui l'éleva ensuite au sacerdoce. Après la mort de ce prélat, tous les suffrages se réunirent en faveur de Marcel, qui avait déjà montré dans plus d'une circonstance que Dieu le favorisait du don des miracles. Il n'accepta qu'en tremblant la dignité épiscopale; mais dès qu'il en fut revêtu il mit tous ses soins à bien remplir les devoirs qu'elle lui imposait : aussi déploya-t-il un zèle infatigable pour procurer le salut de son troupeau, tout en s'occupant sans cesse de sa propre sanctification. Il mourut un 1er novembre, au commencement du Ve siècle; mais on ne célèbre sa fête à Paris que le 3

du même mois. Son corps fut enterré à un quart de lieue de la ville, dans un village qui a pris son nom et qui est aujourd'hui le faubourg Saint-Marceau. Ses reliques ont été dans la suite transférées à l'église de Notre-Dame. La vie de saint Marcel a été écrite par saint Fortunat, évêque en Lombardie, qui avait quitté son siége pour se retirer près de Chelles, et qui entreprit ce travail à la prière de saint Germain de Paris. — 1er et 3 novembre.

MARCEL (saint), abbé des Acemètes à Constantinople, naquit au commencement du ve siècle, d'une famille noble d'Apamée en Syrie, qui lui laissa des biens considérables; mais quoiqu'à la fleur de l'âge, les dons de la fortune et les avantages dont il pouvait jouir dans le siècle ne purent séduire son cœur. Il se retira jeune encore à Antioche, où il partageait son temps entre l'étude et les exercices de piété. Dans la solitude qu'il s'était faite au milieu de cette grande ville, il s'affermit encore davantage dans le mépris des choses terrestres, et ayant distribué aux pauvres les biens dont il pouvait disposer, il céda à son frère ses droits sur tout ce qui pouvait lui revenir dans la suite; puis il se rendit à Ephèse et se mit sous la conduite de quelques serviteurs de Dieu qui vivaient ensemble dans cette ville. Il donnait la nuit presque entière à la prière; il employait le jour à copier des livres, ce qui lui fournissait de quoi vivre et de quoi assister les pauvres. Il alla ensuite se présenter au monastère des Acemètes, où il fut admis au nombre des moines par saint Alexandre, qui en était le premier abbé. Celui-ci étant mort en 430, le mérite et les vertus de Marcel le firent nommer son successeur; mais il prit la fuite et se tint caché jusqu'à ce qu'il eut appris l'élection de Jean. Lorsqu'il fut de retour, l'abbé Jean voulut qu'il partageât avec lui le gouvernement du monastère. Cependant, pour éprouver son humilité, il lui fit remplir pendant quelque temps le dernier emploi de la communauté: Marcel s'en acquitta de la manière la plus édifiante, et pria même l'abbé de l'y maintenir toute sa vie. Après la mort de Jean, arrivée vers l'an 440, il fut élu abbé une seconde fois, et il ne put se dispenser d'acquiescer à son élection. Il assista au concile que Flavien tint, en 448, à Constantinople, contre Eutychès, et il y condamna, après les Pères du concile, les erreurs de cet hérésiarque. Cette assemblée décida que les Acemètes ne formeraient plus qu'une seule communauté et qu'ils se réuniraient tous dans le monastère bâti par saint Alexandre, leur instituteur; mais comme les bâtiments se trouvaient insuffisants pour les contenir tous, un riche seigneur, nommé Phareètre, fournit les fonds pour agrandir le monastère, où il prit ensuite l'habit avec son fils. Saint Marcel gouverna pendant plus de quarante ans les Acemètes avec une sagesse et une sainteté qui rendirent son nom célèbre dans tout l'Orient. Il mourut en 485 ou 486. — 29 décembre.

MARCEL (saint), évêque de Die, était frère de saint Petrone, qui le précéda sur ce siége. Ayant appris qu'on voulait le faire son successeur, il s'enfuit de la ville et se tint caché pendant douze jours dans le creux d'un rocher. Le peuple, qui venait de l'élire, se mit à sa poursuite et finit par découvrir sa retraite. Reconduit à Die, malgré sa résistance, il fut sacré par saint Mamert, évêque de Vienne. Léonce, archevêque d'Arles, regardant cette ordination comme une usurpation de ses droits, s'en plaignit au pape saint Hilaire, qui ordonna que l'élection fût confirmée par Léonce, à qui il appartenait de la faire. S'il y eut quelque chose d'irrégulier dans cette affaire, Marcel l'effaça par l'éclat de ses vertus et de ses miracles. Il fut emprisonné pour la foi catholique par les Bourguignons, qui étaient alors infectés de l'hérésie d'Arius. Il mourut au commencement du vi^e siècle, après un épiscopat de près de quarante ans. — 9 avril.

MARCELLE (sainte), *Marcella*, servante de sainte Marthe de Béthanie, accompagna sa maîtresse dans les Gaules et aborda à Marseille. Elle mourut dans cette ville d'après la tradition des Provençaux, qui vénèrent ses reliques à Saint-Victor le 29 juillet.

MARCELLE (sainte), martyre à Alexandrie, était mère de sainte Potentienne. Elle fut brûlée vive dans le même temps que sa fille, l'an 205, sous l'empereur Sévère. — 28 juin.

MARCELLE (sainte), veuve, sortait d'une des plus illustres familles de Rome et perdit son mari, après sept mois de mariage. Sa jeunesse, sa beauté et sa fortune firent rechercher sa main par plusieurs grands personnages et surtout par le consul Céréalis, qui mit inutilement tout en œuvre pour l'obtenir en mariage. Résolue de consacrer à Dieu le reste de ses jours, elle se proposa d'imiter les Antoine et les Pacôme dont elle avait appris le genre de vie par saint Athanase, alors réfugié à Rome. Elle se revêtit donc d'habits faits d'une étoffe grossière, s'interdit l'usage du vin et de la viande, partagea son temps entre la lecture des livres saints, la prière et la visite des églises. Elle s'était fait une loi de ne jamais parler seule à aucun homme, et ne voyait qu'en compagnie les ecclésiastiques mêmes et les solitaires qui venaient la visiter. Plusieurs vierges illustres se mirent sous sa conduite, et elle les guidait dans les voies de la perfection chrétienne, par ses exemples plus encore que par ses discours. Dans ses doutes, Marcelle consultait saint Jérôme, et nous avons encore les réponses du saint docteur dans les onze lettres qu'il lui écrivit. Alaric, roi des Goths, ayant pris Rome, en 409, la livra au pillage. Ses soldats s'étant dispersés dans la ville, plusieurs de ces barbares pénétrèrent dans l'asile de sainte Marcelle : ils la déchirèrent à coups de fouets pour l'obliger à découvrir des trésors qu'elle n'avait plus ou plutôt qu'elle avait cachés dans le sein des pauvres. Ne craignant pas pour elle-même, mais redoutant le danger que

courait l'innocence de Principie, la seule de ses filles spirituelles qui se trouvât alors avec elle, elle se jeta aux pieds des soldats, les conjurant, les larmes aux yeux, de ne point abuser de la faiblesse de son âge et de son sexe. Ceux-ci se laissèrent attendrir et conduisirent les deux saintes dans l'église de Saint-Paul, une de celles qu'Alaric avait déclarée lieu d'asile pendant le sac de Rome. Sainte Marcelle survécut peu de temps à ce désastre de sa patrie et mourut sur la fin du mois d'août, en 410. — 31 janvier.

MARCELLIEN (saint), *Marcellianus*, martyr en Toscane avec saint Sécondien et saint Vérien, se convertit à la vue du courage que déployaient à Rome les chrétiens, au commencement de la persécution de l'empereur Dèce. Après avoir reçu le baptême, il déclara publiquement qu'il était chrétien. Arrêté à Rome, où il se trouvait encore, il fut livré, par ordre du proconsulaire Promote, aux plus cruelles tortures, telles que les verges, le chevalet, les ongles de fer et les torches ardentes. Conduit ensuite avec ses deux compagnons en Toscane sa patrie, il y fut décapité l'an 250. La célèbre abbaye de Jouarre en Brie possédait quelques-unes de ses reliques. — 9 août.

MARCELLIEN (saint), martyr à Rome avec saint Marc, son frère, fut comme lui initié dès sa jeunesse à la religion chrétienne. Sortis d'une famille illustre, ils étaient l'un et l'autre engagés dans le mariage lorsqu'ils furent arrêtés comme chrétiens, en 286, et Chromace, lieutenant du préfet de la ville, les condamna à mort. Leur famille, qui était puissante, obtint que l'exécution de la sentence serait différée de trente jours, et que les deux martyrs passeraient ce temps dans la maison de Nicostrate, greffier de la préfecture. Leurs parents vinrent les y trouver: leurs femmes, accompagnées de leurs enfants encore en bas âge, eurent recours à toutes sortes de moyens pour les décider à se conformer aux désirs du juge; mais leurs larmes et leurs instances furent inutiles. Marc et Marcellien étaient soutenus dans leur constance par saint Sébastien, officier de la maison de l'empereur, arrivé depuis peu à Rome, et qui les visitait tous les jours. Les entretiens que les saints martyrs avaient avec leurs parents eurent pour résultat la conversion de saint Tranquillin, leur père, et de Marcie, leur mère. Nicostrate et Chromace se convertirent aussi, et ce dernier mit les martyrs en liberté. Un officier de l'empereur, nommé Castule, les cacha dans l'appartement qu'il avait au palais; mais ils furent trahis, et Fabien, successeur de Chromace, les fit clouer par les pieds à un poteau, et ils restèrent vingt-quatre heures dans cette situation. Le lendemain ils furent mis à mort à coups de lance, et on les enterra dans une sablonnière à deux milles de Rome. Ce lieu fut changé dans la suite en un cimetière qui porta leur nom. — 18 juin.

MARCELLIEN (saint), martyr en Touraine sur la fin du IVe siècle, fut massacré par les Goths avec sainte Maure, sa mère, et ses huit frères, dont le plus connu est saint Epain, qui a donné son nom au lieu où ils furent martyrisés. — 25 octobre.

MARCELLIN (saint), *Marcellinus*, évêque de Ravenne et confesseur, florissait dans la première partie du IIIe siècle, et mourut vers l'an 235. — 5 octobre.

MARCELLIN (saint), martyr à Pérouse avec saint Florence et deux autres, souffrit au milieu du IIIe siècle, pendant la persécution de l'empereur Dèce. — 1er et 5 juin.

MARCELLIN (saint), martyr, souffrit avec saint Salule et quatre autres. — 2 avril.

MARCELLIN (saint), tribun et martyr à Tomes dans le Pont, souffrit avec sainte Mannée, sa femme et leurs trois fils. — 27 août.

MARCELLIN (saint), prêtre de Rome et martyr pendant la persécution de Dioclétien, fut condamné à mort, l'an 304, par le juge Sévère, qui lui associa saint Pierre, exorciste. Comme on voulait que les fidèles ignorassent leur martyre et le lieu de leur sépulture, on les conduisit secrètement à trois milles de Rome, dans un bois qui s'appelait la Forêt-Noire, et qui a été depuis appelé, en leur honneur, la Forêt-Blanche. Arrivés à l'endroit destiné pour l'exécution, les deux martyrs nettoyèrent eux-mêmes le terrain qui devait recevoir leurs corps et préparèrent la place de leur tombeau. L'exécuteur les ayant décapités en 304, ils furent enterrés sur le lieu même. Quelque temps après, une sainte femme, nommée Lucile, connut par révélation ce qui s'était passé, et accompagnée d'une autre femme pieuse, nommée Firmine, elle enleva les corps des deux martyrs et les enterra près de celui de saint Tiburce, dans les Catacombes, sur la voie Lavicane. Le pape saint Damase apprit toutes ces particularités de la bouche même de l'exécuteur, lorsqu'il était enfant, et les consigna dans l'épitaphe latine qu'il mit sur leur tombeau. Constantin y avait bâti en leur honneur une église où fut enterrée sainte Hélène, sa mère, sous une tombe de porphyre. C'est dans cette église que saint Grégoire le Grand prêcha ses vingt homélies sur les Evangiles. Les corps des saints Marcellin et Pierre furent donnés par le pape Grégoire IV, en 828, à Eginhard, qui avait été secrétaire de Charlemagne et qui les plaça dans le monastère qu'il avait fondé à Strasbourg. Il les transféra ensuite dans celui de Malinheim ou Selingestadt, qu'il fonda plus tard et dont il fut le premier abbé. Les deux saints martyrs, dont les noms se lisent au Canon de la messe, sont honorés le 2 juin.

MARCELLIN (saint), martyr à Cordoue avec saint Zoïle et dix-huit autres, souffrit pendant la persécution de Dioclétien, au commencement du IVe siècle. — 27 juin.

MARCELLIN (saint), pape, succéda à saint Caius en 296, et s'acquit, au rapport de Théodoret, beaucoup de gloire par son courage pendant la persécution de Dioclétien; ce qui n'a pas empêché que quelques

donatistes, du temps de saint Augustin, ne l'aient accusé d'avoir sacrifié aux idoles. Saint Augustin réfute victorieusement cette fausse imputation, qui ne fut imaginée qu'un siècle après la mort du saint pape. Le prétendu concile de Sinuesse, où l'on suppose que saint Marcellin se confessa d'avoir offert de l'encens aux idoles, n'a jamais existé, et c'est une autre invention des mêmes donatistes pour confirmer la première. Saint Marcellin, après avoir gouverné l'Eglise pendant huit ans, avec autant de zèle que de sagesse, mourut en paix, l'an 304, et s'il est qualifié martyr c'est à cause des souffrances qu'il éprouva pendant la persécution. Au milieu du IXe siècle, saint Convoyou rapporta de Rome en Bretagne le corps de saint Marcellin, qui lui avait été donné par le pape Léon IV. — 26 avril.

MARCELLIN ou MARCELLIEN (saint), évêque d'Auxerre, florissait au commencement du IVe siècle et mourut vers l'an 314. — 13 mai.

MARCELLIN (saint), soldat et martyr à Tomes dans le Pont avec saint Argée et saint Narcisse, ses deux frères, ayant été enrôlé dans l'armée de l'empereur Licinius, refusa de continuer le service militaire qu'il regardait comme contraire à la religion chrétienne qu'il professait, parce qu'on exigeait des soldats des sacrifices aux dieux de l'empire. Son refus lui attira des persécutions: on le battit de verges et on l'enferma ensuite dans une prison d'où il ne fut tiré que pour être précipité dans la mer, vers l'an 320. — 2 janvier.

MARCELLIN (saint), premier évêque d'Embrun, était né en Afrique et sortait d'une famille distinguée. Il vint dans les Gaules vers le milieu du IVe siècle avec saint Vincent et saint Domnin, avec lesquels il prêcha l'Evangile dans les contrées qui avoisinent les Alpes. Etant venu ensuite fixer sa résidence à Embrun, il se construisit près de la ville un oratoire où il allait prier la nuit. Lorsque tous les habitants d'Embrun eurent embrassé le christianisme, il invita saint Eusèbe de Verceil à venir faire la consécration de son oratoire; saint Eusèbe se rendit à son désir, et il lui conféra en même temps l'onction épiscopale, afin qu'il pût gouverner le troupeau qu'il venait de gagner à Jésus-Christ. Après son sacre il chargea ses deux coopérateurs, Vincent et Domnin, d'aller annoncer la foi à Digne et dans d'autres lieux. Il mourut à Embrun vers l'an 374 et y fut enterré. Son chef a été dans la suite transféré à Digne, près des corps de ses deux disciples. Saint Grégoire de Tours lui donne de grands éloges et rapporte plusieurs miracles opérés soit à son tombeau, soit à son baptistère. — 20 avril.

MARCELLIN (saint), évêque de Saint-Paulien en Velay, est honoré à Monistrol dans l'église qui porte son nom et qui possède son corps. — 7 juin.

MARCELLIN (saint), martyr à Carthage, était un personnage distingué, que l'empereur Honorius éleva à la dignité de tribun et qu'il chargea de présider à la fameuse conférence qui se tint à Carthage en 410, entre les catholiques et les donatistes. Ces derniers refusant de s'asseoir, Marcellin, qui avait un siége d'honneur, le fit ôter et resta aussi debout. Lorsque la discussion fut close, il résuma les débats et donna gain de cause aux catholiques sur les points de fait, les points de doctrine ayant été traités d'une manière irréfutable par saint Augustin, qui était l'âme de la conférence. Les donatistes, vaincus sous tous les rapports, en appelèrent à Honorius; mais ce prince, après avoir pris connaissance de la relation de Marcellin, porta des lois sévères contre ces hérétiques. Le zèle que Marcellin avait déployé en faveur des catholiques excita la fureur des donatistes, et ils mirent tout en œuvre pour le perdre. Le comte Marin, qui les favorisait, ayant vaincu Héraclien, qui s'était révolté contre l'empereur, accusa faussement Marcellin d'avoir trempé dans sa rébellion et le fit arrêter. Saint Augustin, qui aimait le tribun à cause de ses belles qualités et qui l'estimait pour ses vertus, vint exprès à Carthage pour le justifier auprès de Marin, et lui fit promettre qu'il lui laisserait la vie; mais le comte, foulant aux pieds sa promesse, le condamna à perdre la tête. L'évêque d'Hippone alla visiter Marcellin dans sa prison, et il rend le compte le plus touchant des dispositions où il le trouva. Lui ayant demandé s'il n'avait jamais commis quelqu'un de ces péchés qui s'expient par la pénitence canonique, il lui répondit en lui serrant la main droite : *Je vous jure par cette main qui m'a administré les sacrements que je viens de recevoir, que je ne me suis jamais rendu coupable de pareils péchés.* Honorius disgracia Marin pour cette barbare exécution, et donna à Marcellin le titre d'homme de glorieuse mémoire. Cet illustre ami de saint Augustin, à qui celui-ci avait dédié ses premiers écrits contre les pélagiens et son grand ouvrage de la *Cité de Dieu*, fut mis à mort à Carthage l'an 413, et il est honoré comme martyr le 6 avril.

MARCELLIN (saint), évêque d'Ancône en Italie, florissait dans le VIe siècle. Il préserva par la vertu de ses prières sa ville épiscopale d'un grand incendie qui menaçait de la réduire en cendres, suivant le témoignage de saint Grégoire le Grand. — 9 janvier.

MARCELLIN ou MARCHELM (saint), *Marcelmus*, prêtre et confesseur, fut un des plus illustres disciples de saint Willebrord. Après la mort de l'apôtre de la Frise, en 738, il continua à exercer les fonctions de missionnaire dans cette province et dans les pays voisins. Il fut chargé par saint Grégoire d'Utrecht d'aller, vers l'an 760, avec saint Lebwin, évangéliser les populations qui habitaient la contrée connue aujourd'hui sous le nom d'Ower-Issel, qui a pour capitale Deventer. Après de nombreuses conversions, ils bâtirent, en 772, une petite église à une lieue de Deventer, et saint Marcellin est honoré dans cette ville sous le nom de Marceaumes. — 14 juillet.

MARCELLINE (sainte), *Marcellina*, vierge, fille d'Ambroise, préfet des Gaules, était sœur de saint Ambroise de Milan et de saint Satyre. Après la mort de son père elle suivit sa mère à Rome avec ses frères qui étaient plus jeunes qu'elle, se chargea de leur éducation, et s'appliqua surtout à les former à la piété. Lorsqu'elle fut libre de quitter le monde, elle se consacra entièrement à Dieu et reçut le voile des mains du pape Libère, le jour de Noël de l'année 353. Le haut rang que Marcelline occupait dans le siècle et l'éclat de ses vertus avaient attiré un grand concours de peuple à cette cérémonie qui se fit dans l'église de Saint-Pierre. Le pape l'exhorta à s'attacher inséparablement à Jésus-Christ, qu'elle choisissait pour époux, à vivre dans la pratique perpétuelle de l'abstinence, de la mortification et de la prière. La jeune vierge se conforma fidèlement à ces recommandations : elle jeûnait tous les jours jusqu'au soir, et passait même quelquefois plusieurs jours sans manger : elle n'usait que d'aliments grossiers et ne buvait que de l'eau ; elle employait la plus grande partie des jours et des nuits à la prière ou à de pieuses lectures, ne se reposant que quand elle était accablée par le sommeil. Sur la fin de sa vie elle modéra ses austérités corporelles d'après l'avis de saint Ambroise, qui lui conseilla de compenser cet adoucissement par un redoublement de ferveur dans ses exercices spirituels. Après la mort de sa mère, elle s'adjoignit une vierge qui partageait son genre de vie, et elle ne quitta pas son habitation particulière pour entrer dans une communauté. Sainte Marcelline vivait encore lorsque saint Ambroise mourut en 397, mais on ignore l'année de sa mort. Le saint docteur lui avait adressé, en 377, les trois livres *des Vierges*, et deux ans après elle se rendit à Milan pour assister aux derniers moments de saint Satyre, son frère, qui mourut dans ses bras. Elle distribua en aumônes les biens qu'il lui laissait. — 17 juillet.

MARCELLOSE (sainte), *Marcellosa*, martyre en Afrique, souffrit avec sainte Victoire ou Victorie et une autre. — 20 mai.

MARCIE (sainte), *Martia*, martyre à Syracuse, avec saint Rufin, est honorée le 21 juin.

MARCIE (sainte), martyre en Campanie avec saint Ariston et plusieurs autres, souffrit vers l'an 286, pendant la première persécution de l'empereur Dioclétien. — 2 juillet.

MARCIE (sainte), martyre avec saint Félix et plusieurs autres, fut condamnée au supplice de la croix par ordre du juge Asclépiade, pendant la persécution de Dioclétien. — 3 mars.

MARCIE (sainte), *Marcia*, martyre à Césarée en Palestine avec sainte Zénaïde et deux autres, subit pendant la persécution de Dioclétien les plus affreux tourments et enfin la mort, plutôt que de sacrifier aux idoles. — 5 juin.

MARCIEN (saint), *Marcianus*, évêque de Syracuse et martyr, fut ordonné par l'apôtre saint Pierre et envoyé en Sicile pour y prêcher l'Evangile. Après avoir converti un grand nombre d'idolâtres, il fut mis à mort par les Juifs, avant la fin du Ier siècle. Lorsque les Sarrasins se furent emparés de la Sicile, les reliques de saint Marcien furent transportées à Gaëte. — 14 juin.

MARCIEN (saint), premier évêque de Tortone en Italie et martyr, convertit un grand nombre d'idolâtres et fut ensuite mis à mort pour la foi qu'il prêchait, pendant la persécution de l'empereur Trajan. — 6 et 27 mars.

MARCIEN (saint), évêque de Ravenne et confesseur, florissait dans la première partie du IIe siècle. Saint Jérôme nous apprend qu'il eut beaucoup à souffrir sous le règne d'Adrien. — 22 mai.

MARCIEN (saint), martyr à Icône en Lycaonie, fut cruellement tourmenté et ensuite mis à mort par ordre du président Pérennice. — 11 juillet.

MARCIEN (saint), martyr en Afrique, souffrit avec saint Aquilin et plusieurs autres. — 4 janvier.

MARCIEN (saint), martyr à Nicomédie avec saint Lucien, pendant la persécution de Dèce, en 250, était, ainsi que son compagnon, né dans les ténèbres de l'idolâtrie, et tous deux ils s'étaient adonnés à l'étude des sciences magiques. Epris d'un amour violent pour une jeune vierge de Nicomédie qui faisait par sa beauté l'admiration de tous ceux qui la voyaient, ils employèrent les ressources de leur art diabolique pour s'en faire aimer, mais en vain. Les esprits de ténèbres qu'ils fatiguaient par leurs évocations leur firent enfin cette réponse : *La personne dont la beauté vous touche est du nombre de ces vierges qui sont consacrées à Jésus-Christ, le Seigneur et le Dieu de tous les hommes, qui a donné sa vie pour eux..... Il prend soin de la préserver de tous nos artifices, et il nous fait beaucoup souffrir chaque fois que nous essayons d'entreprendre quelque chose contre elle. Ainsi nous cédons malgré nous à un pouvoir supérieur, et nous sommes forcés de confesser notre impuissance.* Cet aveu des démons surprit étrangement nos magiciens, et ils en furent comme terrassés. Revenus ensuite du saisissement qu'ils venaient d'éprouver, ils se disaient : *Quoi! ce Jésus-Christ est si puissant que tout lui obéit, et que ceux-là mêmes que nous croyons des dieux tremblent devant lui! c'est donc à lui que nous voulons être désormais ; c'est lui seul que nous devons craindre, c'est lui seul que nous devons adorer.* Après cette subite résolution, qui leur était inspirée par le ciel, ils en prennent une autre qui en était la conséquence. Se rendant à l'instant même sur la place publique, ils allument un grand feu et y jettent leurs livres, leurs caractères magiques et tout ce qui servait à l'exercice de leur art exécrable, publiant à haute voix la grâce que Dieu venait de leur faire, en ouvrant leurs yeux à la vérité. Ils se rendent ensuite dans l'assemblée des fidèles, et lorsqu'ils eurent reçu le baptême, ils se retirèrent dans un désert où ils se livraient avec

tant d'ardeur aux austérités de la pénitence, qu'ils ne prenaient, tous les trois jours, qu'un peu de pain et d'eau. Ils ne sortaient de leur retraite que pour aller annoncer Jésus-Christ aux idolâtres. Ayant été arrêtés comme chrétiens, on les conduisit devant le proconsul Sabin, qui, s'adressant à Lucien, lui demanda son nom et sa profession ; Lucien répondit qu'il avait d'abord été ennemi de la loi chrétienne, et que depuis il en était devenu le prédicateur. — *En vertu de quel droit oses-tu prêcher cette loi?* — *En vertu du droit naturel, par lequel chacun peut retirer son frère de l'erreur où il le voit engagé.* Marcien, qu'il interrogea ensuite, lui répondit que Dieu leur avait fait la même grâce qu'à saint Paul, qui, de persécuteur du christianisme, en était devenu l'apôtre. Sabin, ayant vainement employé les promesses, les menaces et les tortures pour les décider à retourner au culte des dieux et à se soumettre à l'édit du prince, les condamna à être brûlés. Les deux martyrs remercièrent Dieu de ce qu'après avoir mérité, par leurs crimes, de brûler éternellement dans l'enfer, il les mettait en possession du bonheur céleste, en les faisant passer par un feu de quelques instants. Ils allèrent donc avec joie au bûcher sur lequel ils consommèrent leur généreux sacrifice. — 26 octobre.

MARCIEN (saint), martyr à Rome, souffrit avec saint Pierre, saint Jovin et plusieurs autres. — 26 mars.

MARCIEN (saint), martyr en Afrique avec saint Fortunat, est honoré le 17 avril.

MARCIEN (saint), martyr à Rome avec saint Diodore, prêtre, et plusieurs autres, souffrit vers l'an 283, sous l'empereur Numérien. — 1er décembre.

MARCIEN (saint), soldat et martyr avec saint Nicandre, se retira du service, ainsi que son compagnon, lorsqu'on eut publié les édits qui condamnaient les chrétiens à sacrifier aux dieux sous peine de la vie. Leur retraite ayant été regardée comme une désertion, ils furent arrêtés et conduits devant Maxime, gouverneur de la province, que les uns croient être la Mésie et d'autres la Campanie. Maxime leur signifia l'édit de l'empereur, et après avoir interrogé Nicandre, il s'adressa à Marcien : mais ne pouvant vaincre leur attachement à la foi chrétienne, il les envoya en prison. Il leur fit subir un second interrogatoire vingt jours après et leur demanda s'ils étaient décidés à obéir à l'édit. Marcien répondit : *Seigneur, vous ne viendrez pas à bout de nous faire renier celui de qui nous tenons la foi : nous l'entendons qui nous appelle; de grâce, ne nous retenez plus, afin que nous puissions voir bientôt le crucifié que nous adorons.* — *Puisque vous voulez mourir, vos désirs seront accomplis.* — *Ce n'est pas la crainte des supplices qui nous fait désirer une mort prompte, mais bien l'impatience du bonheur qui nous attend.* — *Je ne suis pas responsable de votre mort; c'est vous qui la demandez et qui me forcez à répandre votre sang; mais comme vous ne quittez pas ce monde à l'aventure, que vous savez où vous allez et que vous croyez que votre supplice sera suivi d'un bonheur éternel, je veux bien vous satisfaire.* Cela dit, il prononça l'arrêt qui les condamnait à perdre la tête. Les saints martyrs n'eurent pas plutôt entendu leur sentence, qu'ils en remercièrent le juge; et ils bénissaient le Seigneur en se rendant au lieu du supplice. Marcien était suivi de ses parents et de sa femme, qui tous fondaient en larmes ; son épouse surtout le conjurait par tout ce qu'il y a de plus touchant de se conserver pour elle et pour son fils qu'elle lui présentait. Mais Marcien, sans se laisser vaincre, lui ordonna, d'un ton sévère, de s'éloigner. Alors un chrétien, nommé Zotique, qui aidait le martyr à marcher, le félicita de l'effort sublime qu'il venait de faire sur lui même. Voyant que sa femme continuait à le suivre en pleurant et en le tirant à elle, il pria le même Zotique de l'en débarrasser; mais lorsqu'il fut arrivé au lieu de l'exécution, il la fit approcher et l'embrassa en lui disant : *Retirez-vous; car il n'est pas à propos que vous soyez témoin de ce qui va se passer ;..... d'ailleurs, étant païenne et soumise au démon, vous n'êtes pas digne d'assister au sacrifice que nous allons offrir.* Ensuite il embrassa son fils, puis, regardant le ciel, il s'écria : *Dieu tout-puissant, servez-lui de père.* Le bourreau ayant bandé les yeux aux deux martyrs, leur trancha la tête. On croit qu'ils souffrirent à Vénafio en Italie, l'an 304, pendant la persécution de Dioclétien. — 17 juin

MARCIEN (saint), martyr, était un personnage distingué de Rome, qui se convertit à la vue de la résurrection de son fils, nommé Jean, opérée par les prières des saints martyrs Abonde et Abondance. L'empereur Dioclétien, informé de cette conversion, lui fit trancher la tête ainsi qu'à son fils et aux deux saints qui avaient ressuscité ce dernier. — 16 septembre.

MARCIEN (saint), martyr en Egypte, était frère de saint Marc, qui fut mis à mort avec lui après avoir partagé ses tortures, l'an 304, pendant la persécution de l'empereur Dioclétien. — 4 octobre.

MARCIEN (saint), chantre de la grande église de Constantinople et martyr, fut mis à mort pour la foi catholique par les ariens, vers le milieu du IVe siècle, en 355, sous l'empereur Constance, avec saint Martyre, sous-diacre de la même église. Saint Jean Chrysostome fit bâtir une église sur leur tombeau. — 25 octobre.

MARCIEN (saint), évêque dans la Thrace, florissait vers le milieu du IVe siècle. Il fut chassé par les ariens de son siége, dont on ignore le nom, et il paraît qu'il se réfugia en Ethiopie, où il est honoré le 10 novembre.

MARCIEN (saint), anachorète en Syrie, naquit à Cyr après le commencement du IVe siècle, et sortait d'une famille patricienne. Il fut élevé à la cour de l'empereur Cons-

tance, où son père occupait un poste éminent; mais lorsqu'il fut en âge de choisir un état, il quitta tout, parents, amis, fortune, et se retira dans le désert de Chalcis, situé sur les confins de l'Arabie. Il se confina dans une cellule si basse et si étroite, qu'il était contraint d'être dans une position incommode. Il n'en sortait jamais et n'avait de commerce qu'avec le ciel. Il partageait son temps entre la prière, le chant des psaumes et le travail des mains, ne se nourrissait que de pain, et encore, le peu qu'il en prenait était insuffisant pour apaiser sa faim. Il ne passait cependant pas plus d'un jour sans manger, afin de conserver ses forces pour faire ce que Dieu demandait de lui. Favorisé du don de la plus sublime contemplation, il puisait dans les communications intimes qu'il entretenait avec Dieu de grandes lumières sur les vérités et les mystères de la foi. Malgré les précautions qu'il avait prises pour rester toujours inconnu aux hommes, l'éclat de sa sainteté trahit le secret de sa retraite. Il reçut d'abord deux disciples, Eusèbe et Agapet : d'autres vinrent ensuite, et il se forma près de sa cellule un monastère dont Eusèbe eut la conduite. Saint Marcien traça lui-même la règle qu'on y devait suivre, et il donnait des instructions aux moines qui venaient tour à tour le visiter. Les évêques d'alentour, ayant à leur tête saint Flavien d'Antioche, vinrent un jour le voir avec les principales autorités du pays; et lorsqu'ils furent à la porte de sa cellule, ils le prièrent de leur adresser quelques avis spirituels, selon qu'il le pratiquait envers les étrangers. Une réunion aussi imposante alarma son humilité; et comme on le pressait de parler, il s'écria en soupirant : *Hélas! Dieu nous parle tous les jours par ses créatures et par le spectacle de l'univers; il nous parle par son Evangile, qui nous instruit de nos devoirs envers nous-mêmes et envers le prochain : il nous effraye et nous encourage tout à la fois; et cependant nous ne profitons point de toutes les leçons qu'il nous donne. Que pourrait dire Marcien, lui qui, au milieu de tant d'instructions touchantes, fait si peu de progrès dans la vertu?* Les évêques, après l'avoir entendu, formèrent le dessein de l'ordonner prêtre; mais ils ne l'exécutèrent point, pour ne pas faire violence à son humilité. Divers miracles qu'il opéra ajoutèrent encore à la vénération qu'on avait pour lui. On bâtit des chapelles en plusieurs endroits, dans l'espérance qu'après sa mort on l'enterrerait dans quelqu'une d'elles; ce qui lui causa une douleur si vive qu'il fit promettre à ses deux disciples d'enterrer secrètement son corps dans un lieu inconnu, et ceux-ci tinrent la promesse qu'ils lui avaient faite. Saint Marcien mourut vers l'an 387, et son tombeau fut bientôt illustré par d'éclatants miracles. — 2 novembre.

MARCIEN (saint), grand économe de l'Eglise de Constantinople, d'une famille alliée à celle de l'empereur Théodose, se fit admirer dès l'âge le plus tendre par sa charité envers les malheureux et par son attrait pour les exercices de la pénitence. Tout le temps qu'il n'employait pas à des œuvres de charité il le consacrait à la prière. Anatole, patriarche de Constantinople, frappé de son éminente sainteté, le fit entrer dans la cléricature et l'attacha au service de son église; ensuite il l'ordonna prêtre. Saint Marcien se dévoua tout entier à l'instruction et au soulagement des pauvres, pratiquant lui-même la pauvreté évangélique. L'éclat de ses vertus lui fit des ennemis qui, pour se venger d'une réputation de sainteté dont ils étaient jaloux, l'accusèrent d'un rigorisme outré et même de novatianisme. Marcien n'opposa à ces calomnieuses imputations que la douceur et le silence, et ces seules armes suffirent pour le faire triompher. Le patriarche Gennade le fit grand économe de son église, et cette dignité était la première après celle du patriarche. Tout le monde applaudit à ce choix, et Marcien le justifia par la magnificence qu'il déploya dans la construction et la réparation d'un grand nombre d'églises. Il se signala aussi par son zèle contre les ariens et contre plusieurs autres hérétiques. Il mourut sur la fin du ve siècle, vers l'an 489, et Dieu le favorisa du don des miracles pendant sa vie et après sa mort. — 10 janvier.

MARCIEN (saint), martyr en Egypte, souffrit avec saint Nicanor et plusieurs autres, sous l'empereur Galère Maximien. — 5 juin.

MARCIEN (saint), évêque de Pampelune en Espagne, florissait au commencement du VIIIe siècle et mourut vers l'an 735. — 30 juin.

MARCIEN (saint), martyr à Constantinople avec saint Julien et plusieurs autres, était l'un de ceux qui replacèrent une image de Notre-Seigneur sur la Porte-d'Airain. Léon l'Isaurien, qui l'avait fait ôter et qui persécutait ceux qui honoraient les saintes images, fut si irrité de ce trait de courage religieux, qu'il le fit mettre à mort avec ceux qui y avaient pris part. Leur supplice eut lieu dans le VIIIe siècle. — 9 août.

MARCIENNE (sainte), *Marciana*, martyre avec sainte Susanne, était veuve d'un soldat qui avait souffert la mort pour Jésus-Christ. Elle fut elle-même hachée en morceaux pour la même cause, avec ses enfants en bas âge. — 24 mai.

MARCIENNE (sainte), martyre dans le Pont avec saint Pontime et plusieurs autres, est mentionnée dans le Martyrologe hiéronymique. — 18 août.

MARCIENNE (sainte), vierge et martyre, née à Rusuccur ou Rusuncore, ville de Mauritanie, renonça de bonne heure au monde pour se consacrer à Dieu. La persécution de Dioclétien lui fournit bientôt après l'occasion de montrer par des preuves éclatantes la fidélité qu'elle avait jurée à son divin Epoux. Arrêtée pour avoir fait tomber d'un seul coup la tête d'une statue de Diane, qui était en marbre et qui décorait la place publique de Césarée, ville de la même province, elle fut traînée devant le juge qui, l'entendant

confesser Jésus-Christ, la fit battre cruellement. Sa chasteté fut ensuite exposée à la brutalité d'une troupe de gladiateurs; mais Dieu la préserva miraculeusement, et elle parvint même à convertir un de ces misérables auxquels on l'avait livrée. Conduite dans l'amphithéâtre pour être exposée aux bêtes, un taureau et un léopard terminèrent son sacrifice vers l'an 304. — 9 janvier et 12 juillet.

MARCIENNE (sainte), vierge, florissait probablement dans le VIIIe siècle, et elle est honorée à Albi le 5 novembre.

MARCIONILLE ou MARCIANILLE (sainte), *Marcianilla*, martyre en Egypte avec saint Celse, son fils, saint Julien l'Hospitalier et plusieurs autres, souffrit le 9 janvier 313, sous l'empereur Maximin II. — 9 janvier.

MARCOLIN (le bienheureux), dominicain, né à Forli en 1316, entra dès l'âge de dix ans chez les dominicains de sa ville natale, et y fit ensuite profession, lorsqu'il eut l'âge requis; élevé au sacerdoce, rien n'était plus édifiant que de le voir à l'autel lorsqu'il offrait le saint sacrifice. Les larmes abondantes qu'il répandait alors contribuèrent à la conversion de plus d'un pécheur. Modèle de ses confrères, il donnait l'exemple de toutes les vertus. Chargé par le bienheureux Raymond de Capoue, son supérieur général, de rétablir la régularité dans plusieurs maisons de l'ordre, il réussit complétement dans cette commission délicate et ramena ces maisons à l'exacte observance des constitutions de l'ordre. Ayant connu par révélation l'heure de sa mort, il l'annonça à la communauté, et après avoir reçu les sacrements de l'Eglise, il mourut en 1397, au moment qu'il avait prédit, étant âgé de quatre-vingts ans. Dès que la nouvelle de sa mort fut connue, toute la ville accourut pour voir son corps et pour obtenir quelque chose qui lui eût appartenu. Le grand nombre de miracles opérés à son tombeau déterminèrent Benoît XIV à approuver son culte en 1750. Ce pape permit au clergé de Forli et à l'ordre des Frères-Prêcheurs de célébrer sa fête le 24 janvier.

MARCOU ou MARCULFE, (saint), *Marculfus*, abbé de Nanteuil, au diocèse de Coutances, né sur la fin du Ve siècle, sortait d'une famille noble de Bayeux, et fut élevé dans la piété et dans l'étude des lettres. Après la mort de ses parents, il renonça à une fortune considérable, dont il venait d'hériter, et se rendit à Coutances pour se mettre sous la conduite de saint Possesseur, évêque de cette ville. Ce prélat l'admit dans son clergé, l'ordonna prêtre et l'établit missionnaire dans son diocèse. Marcou parcourait les villes et les campagnes, et ses instructions, appuyées par des miracles, produisaient partout des fruits de salut. Plusieurs personnes, auxquelles ses exhortations avaient inspiré le dégoût du monde, demandant à vivre sous sa conduite, il se détermina à les réunir dans un monastère, qu'il fonda au moyen des libéralités du roi Childebert. Ce prince lui fit don, à cet effet, de la terre de Nanteuil dans le C[illegible]ntin. Saint Marcou y fit bâtir, d'abord, un o[illegible]oire et quelques cellules pour ses disciples. Non content des austérités communes, qui étaient très-rigoureuses, il en pratiquait d'extraordinaires et entre autres celle d'aller passer tous les ans le carême dans une île voisine, où il n'avait pour logement qu'une misérable hutte qu'il avait construite lui-même, et d'autre lit que la terre nue avec une pierre pour oreiller. Là, il ne vivait que de pain d'orge et d'herbes crues; et quelquefois il était plusieurs jours sans manger. On compte parmi ses disciples saint Criou, saint Domard et saint Hélier. Les deux premiers l'accompagnèrent à la cour de Childebert lorsqu'il s'y rendit pour obtenir la terre de Nanteuil. Plusieurs de ses religieux, qui aspiraient à une vie plus parfaite encore, se retirèrent avec sa permission dans l'île de Jersey, où ils menaient la vie anachorétique dans des grottes et des cavernes. Saint Marcou s'y rendit aussi et y fonda un monastère. Il mourut en 558, et fut enterré à Nanteuil par saint Lô, évêque de Coutances. Il fut levé de terre cent ans après, par saint Ouen, archevêque de Rouen. Pour soustraire son corps à la profanation des Normands, qui ravageaient le pays, on le porta, vers le milieu du IXe siècle, à Corbény, dans le diocèse de Laon, où l'on bâtit une église sous son invocation. On invoque saint Marcou contre les écrouelles, et c'est pour cette raison que les rois de France, après leur sacre, allaient faire, par eux-mêmes ou par un de leurs aumôniers, une neuvaine à saint Marcou de Corbény, à présent Corbigny, en reconnaissance de la grâce qui leur était accordée de guérir les scrofuleux, qu'ils touchaient le jour de leur sacre en prononçant cette formule: *Le roi te touche, Dieu te guérisse.* Charles X, le dernier roi qui ait été sacré en France, observa religieusement cette pieuse coutume de ses prédécesseurs, et l'un de ses aumôniers alla faire à Corbigny la neuvaine d'usage. Il y a dans le diocèse de Bayeux une paroisse de son nom, qui s'appelle Saint-Marcouf, et une autre dans le diocèse de Coutances. — 1er mai.

MARDAIRE (saint), *Mardarius*, martyr en Arménie avec plusieurs autres, fut livré aux plus cruels supplices par ordre du président Lysias, pendant la persécution de l'empereur Dioclétien. Son corps, apporté à Rome, fut placé dans l'église de Saint-Apollinaire. — 13 décembre.

MARDALÉE (saint), *Mardaleus*, abbé en Ethiopie, est honoré chez les Grecs le 16 mai.

MARDOINE (saint), *Mardonius*, martyr à Néocésarée dans le Pont avec saint Muson et deux autres, fut brûlé vif et ses cendres jetées dans le Lycus, aujourd'hui le Casalmach, fleuve qui passe à côté de cette ville. — 24 janvier.

MARDOINE (saint), martyr à Nicomédie avec saint Migdoine, fut jeté dans une fosse où il mourut pendant la persécution de l'empereur Dioclétien. — 23 décembre.

MARÉAS (saint), martyr à Nicomédie, était page de l'empereur Dioclétien et fut une des premières victimes de la persécution, l'an 303. — 12 mars.

MARÉAS (saint), évêque en Perse et martyr avec saint Bicor et vingt autres évêques, un grand nombre de prêtres, de diacres, de moines et de vierges, souffrit la mort pour Jésus-Christ, l'année qui suivit le martyr de saint Siméon, évêque de Séleucie, c'est-à-dire l'an 342, sous le roi Sapor II et par son ordre. Il est nommé, dans le Martyrologe romain, sous le 22 avril.

MARÈME (sainte), *Mederasma*, vierge, est honorée dans une église du diocèse de Soissons le 22 novembre.

MARÈS (saint), martyr en Perse avec saint Zanitas et plusieurs autres, fut mis à mort l'an 326, par ordre du roi Sapor II.—27 mars.

MARGUERITE (sainte), *Margareta*, vierge et martyre à Antioche de Pisidie, fut instruite dans la religion chrétienne par sa nourrice. Son père, qui était prêtre des idoles, voulut la contraindre à abjurer la foi qu'elle avait embrassée à son insu ; mais ne pouvant en venir à bout, il la dénonça lui-même comme chrétienne. Marguerite ayant persévéré dans la confession de Jésus-Christ en présence du juge, ce magistrat lui fit subir de cruelles tortures et la condamna à la décapitation. Elle fut exécutée vers l'an 275, sur la fin de la persécution de l'empereur Aurélien. Elle est mentionnée dans les plus anciens calendriers des Grecs, qui la nomment aussi Marine. Son culte a passé d'Orient en Europe dès le XIe siècle, et l'on croit que son corps se garde à Montefiascone en Toscane. Sainte Marguerite est surtout invoquée par les femmes enceintes pour obtenir une heureuse délivrance. — 20 juillet.

MARGUERITE (sainte), martyre à Carthage avec le prêtre saint Saturnin et quarante-sept autres, était d'Abitine et fut arrêtée avec ses compagnons un jour de dimanche pendant qu'elle assistait à la *collecte*, c'est-à-dire à la célébration des saints mystères. Après avoir subi un premier interrogatoire à Abitine, ces quarante-neuf confesseurs de Jésus-Christ furent enchaînés et conduits à Carthage. Le proconsul Anulin les interrogea de nouveau et les fit tourmenter si cruellement, que Marguerite mourut en prison par suite des tortures qu'elle avait souffertes pendant son interrogatoire, l'an 304, pendant la persécution de l'empereur Dioclétien. — 11 février.

MARGUERITE (sainte), reine d'Ecosse, était petite-fille d'Edmond II, dit Côte-de-Fer, et fille d'Edouard Ethéling. Elle naquit l'an 1046, en Hongrie, où son père s'était réfugié pour échapper à la cruauté de Canut qui avait usurpé le trône, au préjudice de sa famille. Ayant été rappelé en Angleterre, par le roi saint Edouard le Confesseur, son oncle, Edouard fut reçu à Londres avec sa famille, de la manière la plus honorable en 1054, et il mourut trois ans après, laissant, outre sainte Marguerite, deux fils dont Edgard, l'aîné, devait naturellement succéder à saint Edouard. Cependant Harold, beau-frère du roi, lui fut préféré, mais ce prince ayant été tué l'année d'après à la bataille de Hastings qu'il perdit contre Guillaume le Conquérant, celui-ci se trouva, par cette victoire, maître de l'Angleterre. Edgard, que Guillaume traita d'abord avec assez de bienveillance, se vit bientôt après obligé de quitter secrètement le royaume pour mettre sa vie en sûreté. Le vaisseau sur lequel il s'embarqua avec sainte Marguerite, sa sœur, fut assailli d'une violente tempête, qui le jeta sur la côte d'Ecosse. Le roi Malcolm III lui fit un accueil très-favorable ainsi qu'à sa sœur, et s'empressa d'adoucir leur triste sort, dont il était d'autant plus touché qu'il avait été lui-même forcé de s'expatrier pour échapper à la tyrannie de Macbeth, usurpateur de son trône. Guillaume l'ayant sommé de lui remettre les deux fugitifs, le généreux prince refusa, et ce refus entraîna une guerre où Malcolm eut l'avantage, comme il avait le bon droit. Ce prince, épris des belles qualités et des vertus de Marguerite, plus encore que des grâces de sa personne, quoiqu'elle fût d'une beauté peu commune, l'épousa en 1070 et la fit couronner reine d'Ecosse. Notre sainte, qui avait alors vingt-quatre ans, sut, par une conduite pleine de respect et de condescendance, se rendre maîtresse du cœur du prince, et elle ne se servit de son ascendant sur lui que pour le bien de la religion et de l'Etat. Non-seulement le roi lui laissait la libre administration de ses affaires domestiques, mais il la consultait encore pour le gouvernement du royaume : et Marguerite savait, au milieu des occupations les plus dissipantes, conserver le recueillement de l'âme et se tenir unie à Dieu. On admirait en Ecosse et même dans les pays étrangers les grandes qualités qu'elle savait déployer dans l'exercice du pouvoir royal qu'elle exerçait, de concert avec Malcolm. Le règne de ce prince, grâce à Marguerite, fut l'un des plus heureux et des plus brillants de la monarchie écossaise. Devenue mère de huit enfants, six princes dont trois portèrent successivement la couronne, et deux princesses dont l'une, Mathilde, monta sur le trône d'Angleterre, en épousant Henri Ier, la pieuse reine ne négligea rien pour leur donner une éducation chrétienne : aussi eut-elle la consolation de les voir marcher sur ses traces. Elle se faisait souvent rendre compte de leurs progrès dans les sciences et dans la vertu, et lorsque ses filles furent en âge de profiter de ses exemples, elle les associa à ses pratiques de piété et à ses bonnes œuvres. Regardant l'Ecosse comme une grande famille dont elle était aussi la mère, elle s'appliqua à procurer au peuple de saints ministres et des prédicateurs zélés pour dissiper l'ignorance et faire refleurir les bonnes mœurs. L'autorité dont elle pouvait disposer, elle la faisait servir à la réforme des abus e à la répression des désordres publics;

c'est ainsi qu'elle vint à bout d'empêcher la violation des dimanches et des fêtes, ainsi que l'infraction du jeûne quadragésimal. Elle bannit avec un égal succès la simonie, l'usure, les mariages incestueux, la superstition et plusieurs autres scandales. Elle contribua puissamment à civiliser le royaume par la protection éclairée qu'elle accorda aux sciences et aux arts. L'amour des lettres, qu'elle sut inspirer, adoucit les mœurs, éclaira les esprits, les rendit plus sociables et plus propres à la pratique des vertus morales. Elle fonda des établissements d'utilité publique dont Malcolm assura la stabilité par des lois pleines de sagesse. Ce qu'on admirait le plus en elle, c'était sa charité envers les pauvres. Comme ses revenus ne pouvaient suffire à la multitude de ses aumônes, elle donnait souvent une partie de ce qui était destiné à ses propres besoins. Quand elle paraissait en public, elle était toujours entourée d'une foule de veuves, d'orphelins et de malheureux de toute espèce, qui accouraient vers elle comme vers leur mère commune, et elle n'en renvoyait aucun, sans l'avoir consolé et assisté. Elle admettait tous les jours dans son palais un certain nombre de pauvres auxquels elle lavait les pieds et qu'elle servait de ses propres mains, avant de prendre elle-même son repas. Pendant l'avent et le carême, le roi et la reine en faisaient venir jusqu'à trois cents, auxquels ils distribuaient, le genou à terre, des viandes semblables à celles qu'on avait préparées pour leur table ; Malcolm servait les hommes et Marguerite les femmes. La reine visitait fréquemment les hôpitaux et les prisons, libérait les débiteurs insolvables, et un grand nombre de prisonniers anglais lui furent redevables de leur délivrance. Le roi autorisait toutes ces œuvres de miséricorde et y concourait pour sa part. Comme Marguerite dormait peu et qu'elle ne perdait aucune partie de son temps dans les amusements du monde, il lui en restait toujours pour ses exercices de piété. Voici quel était l'emploi ordinaire de sa journée : en carême et en avent, elle se levait à minuit, pour assister à matines. De retour dans ses appartements, elle y lavait les pieds à six pauvres, et leur donnait à chacun une aumône considérable. Elle reposait ensuite une heure ou deux, après quoi elle retournait dans sa chapelle pour y entendre quatre ou cinq messes basses, indépendamment de celle qui se chantait au chœur. Elle avait en outre des heures marquées pour prier dans son cabinet ; ce qu'elle faisait avec tant de ferveur et de componction, qu'on la trouva souvent baignée de larmes. Chaque jour elle récitait les petits offices de la sainte Vierge, de la Trinité et de la Passion, sans compter celui des Morts. Tous les ans elle faisait, outre le carême ordinaire, un autre carême de quarante jours avant Noël. C'est alors qu'elle redoublait ses jeûnes quoique habituellement elle mangeât si peu, qu'on aurait pu dire que sa vie était un jeûne perpétuel. Quoique Malcolm, dont les leçons et les exemples de Marguerite avaient fait un roi selon le cœur de Dieu, préférât les avantages de la paix aux horreurs de la guerre, il se vit obligé de prendre les armes contre Guillaume le Roux, fils et successeur de Guillaume le Conquérant. Ce prince ayant surpris le château d'Alnwich, dans le Northumberland, fit passer la garnison au fil de l'épée. Le roi d'Ecosse lui demanda la restitution de cette place, et sur son refus il en fit le siége et le poussa avec tant de vigueur que la garnison anglaise, réduite à la dernière extrémité, feignit de se rendre, et pendant que le roi s'avançait pour recevoir les clefs de la place, un soldat anglais lui porta dans les yeux un coup de lance dont il mourut sur-le-champ. Edouard, son fils, voulant venger la mort de son père, fut tué dans un assaut. Les Ecossais, que cette double perte plongeait dans la consternation, levèrent le siége et enterrèrent à Tinmouth le roi et son fils. La reine était malade dans son lit lorsqu'elle apprit ces tristes nouvelles, qu'elle supporta avec une résignation héroïque. Le pressentiment d'un tel malheur lui avait fait tout employer au commencement de cette guerre, pour empêcher Malcolm de se mettre à la tête de ses troupes, et ce fut pour la première fois qu'il ne suivit pas ses avis. Le jour qu'il fut tué, elle dit à ceux qui entouraient son lit : *Il est peut-être arrivé aujourd'hui à l'Ecosse un malheur tel que de longtemps elle n'en a éprouvé de semblable.* Trois jours après elle se fit conduire dans son oratoire pour y recevoir le saint viatique, et lorsqu'elle fut retournée dans son lit, elle ordonna à ses chapelains de réciter les prières pour la recommandation de son âme. Ces touchantes cérémonies étaient à peine terminées, qu'Edgar, son fils, arriva de l'armée. Marguerite lui demanda des nouvelles de Malcolm et d'Edouard ; mais Edgar, craignant de lui porter un coup trop sensible, dans la situation où elle se trouvait, lui répondit qu'ils se portaient bien. *Je sais ce qu'il en est,* répliqua-t-elle. Puis, levant les mains au ciel, elle fit cette prière : *Dieu tout-puissant, je vous remercie de m'avoir envoyé une si grande affliction dans les derniers moments de ma vie : j'espère qu'avec votre miséricorde elle servira à me purifier de mes péchés.* Un instant avant d'expirer elle ajouta : *Seigneur Jésus, qui, par votre mort, avez donné la vie au monde, délivrez-moi de tout mal.* Elle mourut dans la quarante-septième année de son âge, le 16 novembre 1093. Innocent IV la canonisa en 1251, et en 1693 Innocent XII fixa sa fête au 10 juin.

MARGUERITE D'ANGLETERRE (sainte), vierge, florissait dans le XIIe siècle. Il est dit dans son ancienne Vie qu'elle était d'une illustre famille d'Ecosse, et que sa mère, originaire de la Grande-Bretagne, fit avec elle le pèlerinage de Jérusalem, et elles passèrent quelques années dans la terre sainte. Après la mort de sa mère, Marguerite fit un pèlerinage à Mont-Serrat en Espagne, d'où elle se rendit à Notre-Dame du Puy en Velay. Ayant ensuite pris l'habit religieux au

monastère de Sauve-Benoîte, qui dependait de l'ordre de Cîteaux, elle y finit ses jours et elle y fut enterrée. — février.

MARGUERITE DE LOUVAIN (la bienheureuse), vierge et martyre, née dans cette ville au commencement du XIIIe siècle, de parents vertueux, mais peu fortunés, qui, lorsqu'elle fut en âge d'entrer au service, la placèrent chez un parent nommé Amand, qui tenait une hôtellerie, et qui logeait par charité les pauvres pèlerins. Marguerite, heureuse de trouver dans son maître des inclinations aussi bienfaisantes, s'empressait de remplir auprès de ses hôtes tous les devoirs que lui imposait son état ; mais elle servait les pauvres avec plus d'empressement encore, sachant qu'elle servait Jésus-Christ dans leurs personnes. Comme elle avait fait vœu de chasteté perpétuelle, elle évitait avec un soin scrupuleux tout ce qui aurait pu y porter la moindre atteinte, et sous ce rapport sa sévérité était si connue qu'on ne l'appelait que la *fière* Marguerite, surnom qui lui est resté. Le pieux hôtelier et sa femme ayant formé le projet d'embrasser l'un et l'autre la vie monastique, vendirent tout ce qu'ils possédaient, et Marguerite, de son côté, résolut de prendre le voile dans l'ordre de Saint-Bernard. La veille de leur séparation, ils virent arriver, sur le soir, des individus, en costume de pèlerins, qui leur demandèrent un logement pour la nuit. Quoique Amand dût partir le lendemain pour entrer dans le monastère de Villers, il leur accorda leur demande, et pour mieux les traiter il envoya Marguerite acheter du vin dans une cruche que l'on conserve encore aujourd'hui à Louvain, comme une relique précieuse. Pendant qu'elle était absente, ces prétendus pèlerins, qui étaient de véritables brigands, assassinèrent Amand et sa femme, afin de s'emparer de l'argent qui provenait de la vente de leur maison. Marguerite, à son retour, fut saisie par ces scélérats, qui la traînèrent hors de la ville. Là ils se consultèrent pour savoir ce qu'ils feraient d'elle, et déjà ils se disposaient à la traiter comme ses maîtres, lorsque l'un d'eux, voulant lui sauver la vie, lui proposa de la prendre pour sa femme. Marguerite refusa, aimant mieux recevoir la mort que de violer son vœu. Alors l'un des brigands lui fit une blessure au cou, et lui ayant ensuite plongé son poignard dans le cœur, il jeta son corps dans la Dyle, le 2 septembre 1225. Le corps de Marguerite, au lieu d'enfoncer dans l'eau, remonta le cours de la rivière jusqu'au milieu de la ville : une lumière brillante l'environnait, et des chants célestes se firent entendre. Plusieurs personnes furent témoins de ce prodige, entre autres, Henri Ier, duc de Lorraine et de Brabant, qui était venu à son château de Burght. Il accompagna avec la duchesse sa femme les chanoines de Saint-Pierre, qui allèrent chercher le corps pour le transporter dans leur église collégiale. Ils le déposèrent d'abord dans une châsse de bois, garnie de bandes de fer, qui fut placée dans une chapelle, derrière le chœur. Dans le XVIIIe siècle, cette chapelle fut disposée de manière à faire partie du chœur même. En 1764, on y plaça un autel de marbre. Quoiqu'aucun acte solennel du saint-siége n'ait autorisé le culte qu'on rend à cette bienheureuse vierge, la ville de Louvain et les populations du voisinage lui témoignent une vénération que les nombreux miracles opérés à son tombeau ont augmentée dans ces derniers siècles. — 2 septembre.

MARGUERITE (la bienheureuse), religieuse de Vallombreuse, mourut à Florence, et son corps fut inhumé dans l'église des religieuses de Saint-Salvé, sous l'autel de Sainte-Humilité. — 26 août.

MARGUERITE DE HONGRIE (la bienheureuse), vierge, fille du roi Béla IV, née en 1242, fut consacrée au Seigneur par un vœu de ses parents, même avant sa naissance. Dès l'âge de trois ans et demi, elle fut placée chez les Dominicains de Vesprin, et le roi son père, ayant ensuite fondé un monastère du même ordre dans une île du Danube, qui a pris le nom de sa fille, elle y fut transportée et y fit profession à l'âge de douze ans. La ferveur suppléa en elle au nombre des années, et lui mérita les communications les plus intimes de l'Esprit-Saint. Elle était si humble que rien ne l'eût plus mortifiée que de lui rappeler son illustre naissance, et qu'elle eût mieux aimé être la fille d'un mendiant que celle d'un roi. Elle était si mortifiée qu'elle couchait sur le plancher de sa chambre, couvert seulement d'une peau, et elle n'avait qu'une pierre pour oreiller. Lorsqu'elle était malade, elle dissimulait son état avec le plus grand soin pour n'être pas obligée d'accepter les adoucissements qu'on lui eût prescrits. Sa douceur et sa charité étaient admirables, et pour peu qu'une religieuse eût contre elle le moindre sujet de mécontentement, elle allait se jeter à ses pieds pour lui demander pardon. Marguerite eut dès son enfance une tendre dévotion à la passion de Jésus-Christ. Elle portait toujours sur elle une petite croix faite du bois de la vraie croix, et la baisait souvent la nuit comme le jour : on remarquait aussi qu'à l'église elle priait de préférence devant l'autel de la Croix. Elle assistait aux saints offices et participait à la sainte eucharistie avec une dévotion qui lui faisait répandre des larmes abondantes. La veille du jour où elle devait communier, elle ne prenait pour toute nourriture que du pain et de l'eau, et passait la nuit en prière. Le jour de sa communion, elle ne mangeait rien avant le soir. Elle honorait d'une manière toute spéciale la sainte Vierge, dont les fêtes étaient pour elle un jour de bonheur et de sainte joie. Morte au monde et à elle-même, elle ne soupirait depuis ses jeunes années qu'après le moment où elle serait réunie à son divin Epoux. Dieu exauça ses désirs en l'appelant à lui à l'âge de vingt-huit ans, le 18 janvier 1271. Son culte a été autorisé par un décret de Pie II, et l'on célèbre son office en Hongrie et surtout à Presbourg,

où l'on garde son corps. — 18 et 28 janvier.

MARGUERITE DE CORTONE (sainte), pénitente, naquit vers l'an 1248, à Alviano en Toscane, et elle eut le malheur de s'abandonner au désordre dans sa jeunesse; mais une grâce toute particulière la retira de ses égarements, à l'âge de vingt-cinq ans. La vue du cadavre d'un homme avec lequel elle entretenait un commerce criminel, et qui était déjà à moitié rongé par les vers, la frappa tellement qu'elle se trouva changée à l'instant même. Aussitôt elle alla se jeter aux pieds de son père pour lui demander un pardon dont elle se disait indigne, et l'ayant obtenu, elle se présenta, la corde au cou, à l'église paroissiale d'Alviano, pour faire une réparation publique des scandales qu'elle avait causés par ses déréglements. S'étant rendue à Cortone avec la résolution d'entrer dans l'ordre de Saint-François, elle commença par faire une confession générale de toute sa vie, et après une épreuve de trois ans, elle fut admise à la profession religieuse. Dans la vue d'expier ses fautes, elle se livrait à des austérités incroyables et punissait par les plus rudes macérations un corps qui avait été l'instrument de l'iniquité. Le souvenir de ses anciens désordres la couvrait d'une telle confusion qu'elle allait au-devant des humiliations et qu'elle cherchait tous les moyens de s'anéantir aux yeux des hommes. Après avoir été pendant vingt-trois ans un parfait modèle de pénitence, elle mourut le 22 février 1297, âgée de quarante-huit ans. Son corps fut enterré dans l'église du monastère où elle avait fini ses jours, et il s'y conserve sans aucune marque de corruption. Cette église a pris dans la suite le nom de Sainte-Marguerite. Léon X permit à la ville de Cortone de célébrer sa fête: Urbain VIII étendit cette permission à tout l'ordre de Saint-François, et Benoît XIII la canonisa solennellement en 1728. — 22 février.

MARGUERITE DE NEVERS (la bienheureuse), reine de Jérusalem et de Sicile, était fille du comte de Provence et belle-sœur de saint Louis. Elle mourut en 1308, et elle est honorée à Tonnerre le 5 septembre.

MARGUERITE (sainte), veuve, florissait après le milieu du XIV[e] siècle et mourut vers l'an 1395. Elle est honorée à San-Sévérino dans la Marche d'Ancône, où l'on garde son corps. — 27 août.

MARGUERITE (la bienheureuse), vierge du tiers-ordre de Saint-Dominique, naquit à Météla, près d'Urbin en Ombrie, et vint au monde privée de la vue. Ses parents la conduisirent au tombeau du bienheureux Jacques, de l'ordre des Frères Prêcheurs, à Citta del Castello, où s'opérait alors un grand nombre de miracles par l'intercession de ce serviteur de Dieu; mais leurs prières ne furent pas exaucées. L'ayant placée plus tard dans le couvent de Sainte-Marguerite de Citta del Castello, on ne put la garder longtemps, parce que son infirmité exigeait des soins que les religieuses n'avaient pas le temps de lui donner. Un pieux bourgeois de cette ville, frappé de sa piété naissante la recueillit chez lui, et les religieuses du tiers ordre de saint-Dominique ayant entendu parler avec intérêt de la jeune aveugle, désirèrent la voir, et on la conduisit à leur couvent. Elles lui proposèrent de l'admettre dans leur communauté et de lui donner le voile; ce que Marguerite accepta avec autant d'empressement que de reconnaissance. Elle passa le reste de sa vie dans ce monastère et mourut saintement le 13 avril 1320, après avoir été favorisée de plusieurs grâces extraordinaires. Les miracles opérés à son tombeau lui attirèrent bientôt la vénération publique et l'on commença dès lors à l'honorer comme bienheureuse. — 14 avril.

MARGUERITE DE SAVOIE (la bienheureuse), de l'illustre maison de Savoie, l'une des plus anciennes des maisons souveraines de l'Europe, naquit vers l'an 1380, et montra dès l'âge le plus tendre un grand éloignement pour les plaisirs et les vanités du monde; si elle eût été libre de suivre son attrait, elle eût préféré la solitude du cloître à tout l'éclat des grandeurs humaines; mais pour se conformer à la volonté de ses augustes parents, elle épousa Théodore, marquis de Montferrat. Ce seigneur étant mort peu après son mariage, sa jeune veuve, à la suite de plusieurs entretiens spirituels qu'elle eut avec saint Vincent Ferrier, se décida à prendre l'habit de l'ordre de Saint-Dominique dans l'association dite des sœurs de la Pénitence, et après y avoir fait son noviciat elle prononça ses vœux. Philippe, duc de Milan, s'étant présenté pour l'épouser en secondes noces, muni d'une dispense du souverain pontife, qui la relevait de ses vœux, elle refusa de rompre les engagements sacrés qu'elle avait pris envers Dieu. Elle fit de ses appartements une retraite qu'elle ne quittait que pour se livrer au dehors à toutes sortes de bonnes œuvres, et surtout au soulagement des pauvres et des malades. Elle les soignait de ses propres mains, les consolait, les instruisait et leur rendait les services les plus rebutants. Mais les rapports fréquents qu'elle était obligée d'entretenir avec les personnes du siècle lui inspirèrent la résolution de se renfermer dans une maison religieuse. Elle fit donc construire à Albe, dans le Montferrat, un monastère tant pour elle que pour les personnes de son sexe qui voudraient s'y consacrer à Dieu sous la conduite des religieux de Saint-Dominique. Dès qu'elle eut prononcé ses vœux solennels de religion, elle se livra avec une nouvelle ardeur à la pratique de la piété. Sa fidélité aux prescriptions de la règle était telle, qu'elle ne s'en écarta jamais, pas même dans les choses les plus légères, et son obéissance, qui allait jusqu'au scrupule, faisait l'admiration de toute la communauté. Loin que sa haute naissance lui inspirât des sentiments de fierté ou des airs de hauteur, rien n'égalait sa modestie et son humilité : à la voir se livrer de préférence aux travaux les plus vils de la maison, on l'eût prise

plutôt pour une pauvre servante que pour une illustre princesse. Ses habillements et ses meubles n'offraient rien qui pût rappeler son ancien rang dans le monde. Dans une vision où Notre-Seigneur lui apparut, il lui donna le choix entre trois épreuves, la calomnie, la persécution ou la maladie, et Marguerite accepta les trois choses ensemble avec un admirable dévouement, qui fut récompensé par des faveurs extraordinaires. Très-souvent, pendant ses oraisons, elle était ravie en extase, et elle obtenait dans la prière tout ce qu'elle demandait. Ainsi sa nièce Amédée étant affligée d'une maladie dont les médecins désespéraient, elle lui rendit la santé en priant pour elle; ainsi encore, un pauvre laboureur, dont le champ avait été ravagé par la grêle, obtint par son entremise une abondante récolte. La bienheureuse Marguerite mourut dans sa quatre-vingt-sixième année, l'an 1467. Les miracles qu'elle avait opérés pendant sa vie et après sa mort déterminèrent Clément X à permettre qu'on célébrât sa fête dans l'ordre de Saint-Dominique. — 23 novembre.

MARIABDE ou LARIABE (saint), prêtre et martyr à Bizades en Perse, souffrit avec saint Dausas, évêque, et un grand nombre d'autres, sous le règne de Sapor II, en 362. — 9 avril.

MARIANNE (sainte), *Mariamnes*, vierge d'Assyrie, est honorée en Orient le 17 février.

MARIANNE (sainte), vierge et martyre en Perse, souffrit vers l'an 350 sous le règne du roi Sapor II. — 9 juin.

MARIE (sainte), *Maria*, surnommée la sainte Vierge, mère de Jésus-Christ, et épouse de saint Joseph, était fille de saint Joachim et de sainte Anne. Issue de la tribu de Juda et de la famille de David, elle ne fut pas conçue dans le péché originel comme les autres enfants d'Adam, et l'Église honore ce glorieux privilége de la mère de Dieu par la fête de la Conception de Marie, qu'on célèbre le 8 décembre. Sa naissance est célébrée par une autre fête, le 8 septembre, qui est celle de la Nativité de Marie. C'est une pieuse et constante tradition qu'elle se consacra à Dieu dans le temple de Jérusalem et qu'elle y fit vœu de virginité, dans sa plus tendre jeunesse. L'Eglise, pour perpétuer le souvenir de ce fait, a établi la fête de la Présentation de Marie, qu'on célèbre le 21 décembre. Elle vécut ensuite dans la retraite jusqu'au temps où elle épousa saint Joseph. Ce mariage, qui ne porta aucune atteinte à son vœu, entrait dans les desseins du ciel; et plusieurs Eglises en célèbrent la fête sous le nom d'Epousailles de la sainte Vierge. Marie, devenant mère sans être mariée, eût été exposée à la calomnie des hommes, qui n'auraient pu croire à sa vertu. Lorsque les temps furent arrivés, où Dieu allait envoyer sur la terre son Fils unique, il députa l'ange Gabriel à Marie, qui habitait Nazareth, ville de Galilée, et lui dit : *Je vous salue, pleine de grâce, le Seigneur est avec vous : vous êtes bénie entre toutes les femmes.* Elle se trouble à la vue de l'ambassadeur céleste, et les louanges qu'il lui adresse augmentent encore ses alarmes. Elle garde le silence et pense en elle-même quelle peut être cette salutation. L'ange, s'apercevant de son trouble, lui dit : *Marie, ne craignez point, car vous avez trouvé grâce devant Dieu. Vous concevrez dans votre sein et vous enfanterez un fils à qui vous donnerez le nom de Jésus.* Il lui annonce que ce fils sera aussi le Fils du Très-Haut, que Dieu lui donnera le trône de David, et que son règne n'aura point de fin. Marie rompt enfin le silence pour demander à l'ange comment cela pourrait se faire, puisqu'elle avait fait vœu de n'avoir commerce avec aucun homme. L'ange répondit que cela se ferait par l'opération du Saint-Esprit et par la puissance du Très-Haut. *Ainsi*, ajouta-t-il, *ce qui naîtra de vous sera le Fils de Dieu.* Alors Marie, persuadée que rien n'est impossible à la toute-puissance de Dieu, se soumet sans réplique, en disant : *Voici la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole.* Saint Augustin dit, d'après une ancienne tradition, que le mystère de l'Incarnation s'accomplit le 25 mars, jour où l'Eglise en a toujours fait la fête, au moins depuis le v[e] siècle. La sainte Vierge, qui avait appris de l'ange Gabriel que sa cousine Elisabeth, longtemps stérile, était au sixième mois de sa grossesse, voulut aller la féliciter. Elle partit donc et se rendit au pays des montagnes dans une ville de la tribu de Juda, et étant entrée dans la maison de Zacharie, elle salua Elizabeth. Son dessein était de garder le secret sur l'ambassade qu'elle avait reçue du ciel et sur les choses qu'elle avait apprises de l'ange; mais, aux premières paroles qu'elle adressa à sa cousine, l'enfant que celle-ci portait dans son sein tressaillit de joie. Cet enfant, qui n'était pas encore né, c'était Jean-Baptiste, qui sentait la présence de l'Agneau de Dieu, dont il devait être le précurseur. Sa mère, éclairée aussi d'une lumière céleste, connut le mystère ineffable qui s'était opéré en sa cousine, et s'écria que Marie était bénie au-dessus de toutes les femmes ainsi que le fruit de ses entrailles. *D'où me vient*, demanda-t-elle ensuite, *ce bonheur que la Mère de mon Seigneur vienne me visiter? Vous êtes heureuse*, ajouta-t-elle, *parce que vous avez cru, et tout ce qui vous a été dit de la part du Seigneur s'accomplira en vous.* Alors Marie improvisa cet admirable cantique *Magnificat*, etc., monument éternel de son humilité et de sa reconnaissance. Après cette visite, que l'Eglise célèbre le 2 juillet par la fête de la Visitation de Marie, la sainte Vierge retourna à Nazareth. Il paraît que saint Joseph ignora assez longtemps le prodige que le Saint-Esprit avait opéré en Marie : pourtant il s'aperçut de sa grossesse. Cette découverte le jeta dans une étrange perplexité; enfin il finit par prendre la résolution de la quitter secrètement : mais lorsqu'il était sur le point d'exécuter son projet, un ange qui lui apparut en songe lui révéla que la grossesse de Marie était miraculeuse et que la vertu du Très-Haut avait formé dans

son chaste sein le corps adorable du Sauveur des hommes ; et Joseph s'en rapportant au témoignage de l'envoyé de Dieu, aima mieux, dit saint Jérôme, penser que sa sainte épouse avait conçu par miracle que de la soupçonner d'un crime. L'empereur Auguste ayant prescrit un recensement général dans tout l'empire, les descendants de David eurent ordre de se faire porter sur les registres de Bethléem en Judée, et quoique Marie fût près d'accoucher, elle partit avec Joseph pour se rendre au lieu désigné. Lorsqu'ils arrivèrent à Bethléem, il n'y avait plus de place dans l'hôtellerie publique, destinée à recevoir les étrangers. Personne ne voulant les loger dans la ville, à cause de leur pauvreté, ils ne trouvèrent d'autre retraite qu'une étable, où se trouvaient alors, selon la tradition populaire, un bœuf et un âne. Ce fut là que Marie mit au monde son divin Fils, sans ressentir les douleurs qu'éprouvent les autres mères. Après l'avoir enveloppé de langes, elle le coucha dans la crèche. *Avec quel soin*, dit saint Bonaventure, *ne veillait-elle pas sur lui ! Avec quel respect ne touchait-elle pas celui qu'elle savait être son Seigneur ! Avec quelle tendresse et quelle vénération ne l'embrassait-elle pas ! Avec quel empressement ne couvrait-elle pas ses petits membres !* Marie vit aussi avec admiration la visite des bergers et l'adoration des mages. Lorsque les quarante jours après la naissance de Jésus furent révolus, elle se présenta au temple pour y offrir deux tourterelles, comme la loi l'exigeait des pauvres en pareil cas, et présenta son divin Fils au Seigneur par les mains du prêtre auquel elle donna cinq sicles pour le racheter, comme cela était prescrit ; elle le reçut ensuite dans ses bras comme un dépôt qui était confié à ses soins, jusqu'au moment où le Père éternel le redemanderait pour accomplir l'œuvre de la rédemption du monde. Le vieillard Siméon, ce juste rempli de l'esprit de Dieu, qui s'était rendu au temple pour avoir la consolation d'y voir son Sauveur avant de mourir, le prit aussi dans ses bras et remercia Dieu avec transport de lui avoir accordé la consolation de contempler de ses yeux le Messie attendu depuis si longtemps ; le rendant ensuite à Marie, il lui prédit qu'elle serait transpercée d'un glaive de douleur au pied de la croix où son Fils expirerait. Marie, entendant cette terrible prédiction, se soumit par avance aux volontés du ciel. Obligée de se sauver en Egypte avec Jésus et Joseph, elle quitte sans se plaindre, et parce qu'un ange l'ordonne, sa patrie pour aller mendier un asile sur une terre inconnue. Un autre ange ayant marqué le moment du retour, elle revint habiter Nazareth, d'où elle se rendait tous les ans au temple de Jérusalem avec Joseph. Lorsque Jésus eut atteint sa douzième année, il s'y rendit avec eux pour célébrer la Pâque. Après la fête, Marie et Joseph reprirent la route de Nazareth, ne doutant point que Jésus ne fût avec les personnes de leur connaissance, et ce ne fut que le second jour de marche qu'ils s'aperçurent que Jésus ne les accompagnait pas. Pénétrés de la plus vive inquiétude, ils retournent aussitôt sur leurs pas et reviennent à Jérusalem, où ils le cherchent pendant trois jours. Ils le trouvent enfin dans le temple assis au milieu des docteurs de la loi, les écoutant et leur faisant des questions, dont la sagesse les remplissait d'admiration. Joseph et Marie en furent eux-mêmes saisis d'étonnement. *Mon fils*, lui dit celle-ci, encore tout accablée de la douleur que lui avait causée la privation de sa divine présence, *mon fils, pourquoi en avez-vous agi de la sorte avec nous ? Voilà que votre père et moi nous vous cherchions fort affligés.* Il n'est plus parlé de la sainte Vierge dans l'Evangile jusqu'aux noces de Cana, où elle se trouva avec Jésus, qui y fit son premier miracle, à la prière de sa mère. Elle suivit son Fils à Capharnaüm, et le voyant accablé par la foule de ceux qui venaient pour l'entendre, elle se présenta pour l'en tirer. On la voit encore reparaître au pied de la croix, où Jésus-Christ mourant la recommande à l'apôtre saint Jean et le charge de lui tenir lieu de fils. On croit qu'après l'ascension, dont elle fut témoin, elle se réunit aux apôtres dans le cénacle ; mais après la Pentecôte on ignore au juste où elle passa les dernières années de sa vie. Les uns disent que ce fut à Ephèse ; d'autres, avec plus de vraisemblance, prétendent qu'elle mourut à Jérusalem, et qu'on voyait encore son tombeau vide dans le VIII[e] siècle. L'année de sa mort n'est pas plus certaine, quoiqu'on s'accorde à dire qu'elle mourut dans un âge avancé. C'est une pieuse tradition qu'elle ressuscita immédiatement après sa mort, et que, par un privilége spécial, son corps réuni à son âme fut reçu dans le ciel. C'est ce privilége dont l'Eglise célèbre la fête le jour de l'Assomption de Marie. — Inférieure à Dieu seul et supérieure à toutes les créatures, Marie, par les priviléges dont le ciel l'a comblée, par l'héroïsme de ses vertus et par l'excellence de ses mérites, s'est élevée à un degré de sainteté et de gloire qui ne sera jamais surpassé ni même égalé. Elle est la seule des enfants d'Adam dont la vie tout entière ne présente aucune tache, aucune imperfection ; aussi est-elle placée dans le ciel au-dessus des anges et des saints, dont elle est la reine. Elle est honorée partout où est adoré Jésus-Christ son Fils. Il n'est presque point de temples où elle n'ait un autel, il n'est peut-être aucun lieu du monde qui n'ait été illustré par quelque miracle dû à sa puissante intercession. — Plusieurs hérétiques ont nié que Marie ait toujours été vierge : les uns, tels qu'Ebion et Cérinthe, osèrent avancer qu'elle avait eu des enfants avant de donner Jésus au monde ; d'autres, tels qu'Helvidius et Jovinien, prétendirent qu'elle en avait eu d'autres après Jésus-Christ. Parmi les protestants, Bèze, Aubertin et Basnage lui ont contesté le privilége d'être restée vierge en devenant mère. L'Eglise catholique a condamné ces différentes erreurs, à mesure qu'elles se sont produites, et a constamment enseigné que Marie n'a point cessé d'être vierge ni avant ni après l'enfantement ; c'est pour cela que

Marie est appelée non-seulement vierge, mais *toujours vierge*. Nestorius, évêque de Constantinople, lui contesta, en 429, son titre de Mère de Dieu, sous prétexte que ce n'était que comme homme que Jésus-Christ était son fils. Ses erreurs furent condamnées en 431 dans le concile général d'Ephèse, qui déclara, d'après l'ancienne tradition, que Marie était mère de Dieu, puisqu'elle a enfanté celui qui est Dieu. — 15 août.

MARIE DE CLÉOPHAS (sainte), ainsi dite du nom de son mari, était sœur de la sainte Vierge et mère de saint Jacques le Mineur, de saint Simon et de saint Jude. Elle crut de bonne heure en Jésus-Christ, le suivit avec ses fils pour entendre ses instructions. Elle se trouvait sur le Calvaire au pied de la croix, avec la sainte Vierge et sainte Marie-Madeleine, lorsqu'on y attacha le Sauveur : elle y resta jusqu'à ce qu'il eût expiré, et fut présente à sa sépulture. Etant allée à son tombeau le dimanche de grand matin, avec quelques autres femmes, elle apprit par un ange le grand miracle de la résurrection. Depuis ce moment l'Evangile ne parle plus d'elle, et l'on ne sait aucun autre détail sur sa vie. — 9 avril.

MARIE DE BÉTHANIE (sainte), ainsi dite de la petite ville de ce nom, située à deux milles de Jérusalem, était sœur de saint Lazare et de sainte Marthe. Jésus-Christ honora plusieurs fois de sa présence la maison de cette sainte famille, qui était l'une des plus distinguées du pays. Dans la première visite du Sauveur, Marie restait assise à ses pieds, écoutant les discours qui sortaient de sa bouche divine et qui absorbaient toute son attention. Cette circonstance de sa vie, que nous lisons dans l'Evangile, lui a mérité d'être citée par les auteurs ascétiques comme le type de la vie contemplative, et Jésus-Christ la félicite de ce qu'elle avait choisi la meilleure part, laquelle ne lui serait pas enlevée. Lorsqu'après la mort de Lazare, le Sauveur se fut rendu à Béthanie pour le ressusciter, Marie fut devancée par Marthe, qui allait au-devant de lui ; mais Jésus l'ayant appelée, elle se rendit en toute hâte auprès de lui, se jeta à ses pieds et lui dit en fondant en larmes : *Seigneur, si vous aviez été ici, mon frère ne serait pas mort*. Peu de temps après que Lazare eut été ressuscité, Jésus se rendit de nouveau à Béthanie et on lui donna un grand repas auquel assistait Lazare. Marie, ayant pris un vase rempli de parfums précieux, le répandit sur les pieds du Sauveur qu'elle essuya avec ses cheveux. Judas Iscariote qui était l'un des convives regarda ces parfums comme mal employés et prétendit qu'il eût mieux valu les vendre et en donner le prix aux pauvres ; mais Jésus prit la défense de Marie et agréa ces parfums comme un embaumement anticipé de son corps, qui devait être bientôt livré à la fureur des Juifs : il déclara même que cette action blâmée par Judas serait un sujet d'éloges pour elle partout où l'Evangile serait prêché. Depuis ce temps on ignore ce que devinrent Lazare et ses sœurs. Les Provençaux, d'après une tradition populaire qui remonte assez haut dans l'antiquité chrétienne, prétendent qu'ayant été chassés par les Juifs après l'ascension du Sauveur, ils s'embarquèrent pour l'Occident, vinrent aborder à Marseille, et que Lazare y fonda une église, dont il devint le premier évêque. Ils ajoutent qu'on découvrit dans le XIII[e] siècle les reliques de sainte Marie, dans un lieu appelé aujourd'hui Saint-Maximin. Charles II, roi de Naples et comte de Provence, fit bâtir une église à l'endroit où l'on avait trouvé ces précieuses reliques, dont la principale partie fut placée dans une chapelle souterraine. En 1660 on les enferma dans une urne de porphyre, donnée par Urbain VIII, et on les mit sur le grand autel de la même église de Saint-Maximin. Louis XIV assista avec plusieurs seigneurs de sa cour à cette translation. Son chef, qui est enfermé dans un reliquaire d'or, enrichi de diamants et surmonté de la couronne de Charles II, fut laissé dans la chapelle souterraine où il avait été trouvé. Des monuments explorés depuis peu tendent à prouver que cette tradition des Provençaux, mentionnée ci-dessus, remonte à une époque plus antique que ne le croyaient les critiques des derniers siècles. — 29 juillet.

MARIE (sainte), mère de saint Jean, surnommé Marc, qui était disciple des apôtres, mourut dans le courant du I[er] siècle, et elle est honorée en Chypre le 29 juin.

MARIE MADELEINE ou MAGDELAINE (sainte), *M. Magdalene*, Galiléenne de naissance, paraît avoir été surnommée Madeleine du château de *Magdalum*, situé près de la mer de Galilée. Elle était possédée de sept démons lorsque Jésus-Christ commença à prêcher son Evangile, et les miracles qu'il opérait la déterminèrent à recourir à lui pour obtenir sa délivrance. Jésus-Christ chassa de son corps les démons qui la tourmentaient, et par reconnaissance elle s'attacha à sa personne, le suivant partout où il allait afin d'entendre ses instructions. Elle ne négligeait aucune occasion de lui rendre des services et de lui fournir les choses dont il avait besoin. Elle l'accompagna dans sa passion, le suivit jusqu'au lieu de son supplice et se trouvait au pied de la croix avec la sainte Vierge et Marie de Cléophas. Si elle le quitta, après qu'il eut rendu le dernier soupir, ce fut pour observer une fête prescrite par la loi ; mais la fête ne fut pas plutôt passée qu'elle acheta des parfums pour embaumer le corps du Sauveur. Elle se rendit ensuite avec quelques saintes femmes à son tombeau, le troisième jour, lorsque le soleil se levait. Sur la route, elles se demandaient les unes aux autres qui ôterait la pierre qui fermait l'entrée du sépulcre ; mais elles le trouvèrent ouvert en arrivant, et, ayant regardé dans l'intérieur, elles n'y virent point le corps de Jésus. Marie-Madeleine courut aussitôt en avertir Pierre et Jean, et leur dit : *On a enlevé le Seigneur, et je ne sais où on l'a mis*. Les deux apôtres s'étant rendus sur les lieux pour s'assurer de la vérité du fait, Marie-Madeleine qui les avait amenés ne s'en retourna point avec eux, mais elle resta près du tom

beau vide. Comme elle était à se désoler, elle aperçut deux anges qui lui demandèrent pourquoi elle pleurait : *C'est*, répondit-elle, *qu'ils ont enlevé mon Seigneur*, *et je ne sais où ils l'ont mis*. S'étant ensuite retournée, elle vit Jésus qu'elle ne reconnut point, et qu'elle prit pour le jardinier : *Femme, pourquoi pleurez-vous?* lui demanda-t-il. *Qui cherchez-vous? Seigneur*, répondit-elle, *si c'est vous qui l'avez ôté d'ici*, *dites-moi où vous l'avez mis*, *et je l'enlèverai*. Alors Jésus l'appelle par son nom : *Marie!* lui dit-il. A ce mot elle reconnaît Jésus, et se jette à ses pieds qu'elle veut embrasser ; mais Jésus lui dit : *Ne me touchez pas, je ne suis point encore monté à mon Père ; allez dire à mes frères : Je monte vers mon Père et votre Père, vers mon Dieu et votre Dieu*. Ainsi Marie-Madeleine, fût la première qui eut le bonheur de voir Jésus ressuscité, et cette grâce fut sans doute la récompense de son amour pour lui. Elle alla porter aux apôtres l'heureuse nouvelle de sa résurrection, comme il le lui avait ordonné, et depuis cette époque il n'est plus parlé d'elle dans l'Evangile. Quelques auteurs grecs du VIIe siècle rapportent qu'après l'ascension de Jésus-Christ elle accompagna saint Jean à Ephèse, qu'elle mourut dans cette ville et qu'elle y fut enterrée. Saint Guillebaud, qui florissait au milieu du VIIIe siècle, dit, dans la relation de son voyage de Jérusalem, qu'il vit à Ephèse le tombeau de sainte Marie-Madeleine. L'empereur Léon le Philosophe fit transporter ses reliques d'Ephèse à Constantinople, vers l'an 890, et les déposa dans l'église de Saint-Lazare. On croit à Rome que l'église de Saint-Jean-de-Latran possède son corps, à l'exception de son chef, et l'on pense qu'il y fut porté lorsque Constantinople tomba sous la domination des Latins en 1204. Le pape Honorius III le renferma lui-même sous un autel dédié en l'honneur de la sainte et placé dans le chœur même des chanoines. — 22 juillet.

MARIE (sainte), vierge et martyr à Rome, était fille de saint Adrias et de sainte Pauline, et sœur de saint Néon. Arrêtée avec ses parents pendant la persécution de l'empereur Valérien, elle fut renfermée avec eux dans la prison Mamertine, d'où on la tira pour être appliquée à la question, par ordre du juge Sécondien. Pendant qu'on la torturait, son père l'encourageait à souffrir avec constance ; ce qu'elle fit avec une résolution au-dessus de son âge ; car elle était très-jeune. Au milieu des tourments, elle ne cessait de répéter ces paroles : *Jésus-Christ, assistez-moi*. Elle fut décapitée avec son frère, le 27 octobre 256, et enterrée près des corps de saint Eusèbe et de saint Marcel. — 2 décembre.

MARIE (sainte), martyre à Aquilée, souffrit avec sainte Musque et une autre. — 27 juin.

MARIE (sainte), vierge et martyre à Carthage avec saint Saturnin, prêtre d'Abitine, son père et quarante-sept autres, l'an 304, souffrit diverses tortures et mourut en prison, sous le proconsul Anulin, pendant la persécution de Dioclétien. — 11 février.

MARIE (sainte), esclave et martyre, appartenait à Tertullus, sénateur romain et était la seule personne de sa maison qui professât le christianisme. Elle priait beaucoup et jeûnait fréquemment, surtout les jours où les païens célébraient leurs fêtes impies. Les pratiques de piété auxquelles elle se livrait lui attirèrent quelques persécutions de la part de sa maîtresse ; mais son maître l'affectionnait, à cause de sa fidélité et de son exactitude à remplir tous ses devoirs. Les édits sanglants de Dioclétien ayant paru, il l'exhorta vivement à s'y conformer et à sacrifier aux dieux ; mais Marie, soumise sur tout le reste, opposa sur ce point une résistance invincible. Tertullus, craignant de la perdre si elle était dénoncée au préfet, la fit fouetter cruellement et la renferma dans un obscur cachot, où l'on ne lui donna, pendant trente jours, que la nourriture absolument nécessaire pour ne pas mourir de faim, espérant par ces rigueurs lui faire changer de résolution. Le juge, informé de ce qui se passait, fit un crime à Tertullus d'avoir caché une chrétienne dans sa maison, mais lorsqu'il eut exposé la conduite qu'il avait tenue envers elle, il fut renvoyé absous, à condition qu'il livrerait cette esclave à la sévérité des lois, ce qu'il fit. Le juge, ayant fait comparaître Marie, ordonna qu'elle fût remise entre ses mains. Il lui fit subir un interrogatoire, et comme ses réponses portaient le caractère de la modestie et de la fermeté réunies, le peuple voyant qu'elle persistait à se dire chrétienne, demanda, à grands cris qu'elle fût brûlée vive. Alors elle dit au juge : *Le Dieu que je sers est avec moi; je ne crains donc point vos tourments, qui peuvent tout au plus m'ôter une vie que je désire sacrifier pour Jésus-Christ*. Ce magistrat la fit torturer avec tant de cruauté que le peuple, qui, un moment auparavant, demandait sa mort, ne put supporter cet horrible spectacle et voulut qu'on mît fin à ses douleurs. Pour prévenir les suites de cette émeute, le juge la fit détacher de dessus le chevalet par ses licteurs et la confia à la garde d'un soldat. Marie, alarmée des dangers que pouvait courir sa chasteté dans cette circonstance, trouva le moyen de s'évader et alla se réfugier dans des rochers où elle termina sa vie par une heureuse mort, mais non par le glaive des bourreaux ; ce qui n'empêche pas qu'elle ne soit honorée comme martyre, sans doute à cause que sa mort fut une suite des tortures qu'elle avait endurées. — 1er novembre.

MARIE (sainte), vierge et martyre en Perse, souffrit l'an 346, pendant la persécution de Sapor II. Arrêtée avec Paul, son pasteur, celui-ci apostasia et se fit même le bourreau de la sainte, à qui il coupa la tête par ordre du gouverneur. — 6 juin.

MARIE D'EGYPTE ou MARIE EGYPTIENNE (sainte), ainsi dite de sa patrie, naquit vers l'an 354, et quitta la maison paternelle vers l'âge de douze ans pour se rendre à Alexan

drie, où elle exerça l'infâme profession de courtisane; ce n'était pas l'appât du gain qui la poussait au désordre, mais le désir de satisfaire un penchant effréné pour le plaisir ; aussi s'abandonnait-elle gratuitement, sans trafiquer de ses charmes. Après dix-sept ans d'une pareille vie, ayant vu un jour plusieurs personnes se diriger vers la mer, elle demanda où elles allaient? On lui répondit qu'elles allaient à Jérusalem pour y célébrer l'exaltation de la sainte Croix. Elle s'embarqua avec elles et continua ses désordres pendant la traversée. A son arrivée à Jérusalem, elle ne changea point de conduite; quand le jour de la fête fut venu, elle se rendit avec la foule à l'église où l'on exposait la croix du Sauveur à la vénération des fidèles. Mais lorsqu'elle voulut franchir le portail du saint lieu, elle se trouva repoussée par une force invisible, et cela jusqu'à trois fois. Un événement aussi extraordinaire lui fit faire des réflexions sérieuses, et elle conclut que c'était l'abomination de sa vie qui lui fermait l'entrée du temple. Cette pensée lui arracha des larmes, et tandis qu'elle se frappait la poitrine en sanglottant, elle aperçut, au-dessus du lieu où elle se trouvait, une image de la Mère de Dieu. S'adressant alors à Marie, elle la conjura, par son incomparable pureté, d'avoir compassion d'une malheureuse pécheresse, et de faire agréer à Dieu ses gémissements et son repentir. Elle la supplia en même temps de lui obtenir la grâce d'entrer dans l'église pour y voir le bois sacré qui fut l'instrument de notre rédemption, et lui promit de consacrer au Seigneur le reste de ses jours qu'elle s'engageait à passer dans les austérités de la pénitence. Cette prière remplit Marie d'Egypte de consolation et d'espérance. Cette fois elle put pénétrer dans le lieu saint, et même jusque dans le chœur, où elle eut le bonheur de vénérer de tout près la sainte croix devant laquelle elle se prosterna sur le pavé qu'elle arrosa de ses larmes. Etant ensuite retournée devant l'image de Marie, elle la pria de nouveau d'être sa protectrice et son guide dans la voie nouvelle où elle allait entrer. Alors elle entendit une voix qui lui dit: *Si tu passes le Jourdain, tu trouveras un parfait repos.* Marie se leva aussitôt, et après avoir acheté trois pains chez un boulanger, et demandé quelle était la porte de la ville qui conduisait au Jourdain, elle se mit en route sur-le-champ, et marcha jusqu'au soir, où elle arriva près de l'église de Saint-Jean-Baptiste, située sur la rive du fleuve. Après y avoir fait sa prière et reçu le précieux corps de Notre-Seigneur, elle mangea la moitié d'un de ses pains et se coucha sur la terre pour se reposer. Le lendemain matin elle passa le Jourdain, après s'être recommandée à la sainte Vierge. Marie avait vingt-neuf ans lorsqu'elle se convertit en 383, et elle en passa quarante-sept sans avoir de rapport avec aucun être humain. Après avoir mangé les pains qu'elle avait apportés, elle se nourrit des herbes du désert. Lorsque ses habits furent usés, comme elle ne pouvait les remplacer par d'autres, elle eut beaucoup à souffrir des ardeurs de l'été et des rigueurs de l'hiver; pendant dix-sept ans elle eut à combattre contre les assauts du démon. En comparant la nourriture grossière qu'elle ne se procurait qu'à grand'peine à la bonne chère qu'elle faisait à Alexandrie, elle se surprenait à regretter les mets délicats et le bon vin dont elle avait usé autrefois avec peu de modération. Les plaisirs coupables auxquels elle s'était livrée étaient aussi pour elle une source de tentations violentes et continuelles. Pour en triompher, elle pleurait, elle se frappait la poitrine, se recommandait à la Mère de Dieu, et bientôt le calme rentrait dans son âme. Saint Zozime, qui habitait un monastère près du Jourdain, ayant passé ce fleuve vers l'an 430, s'enfonça dans le désert, espérant y rencontrer quelque ermite encore plus consommé dans les voies de la perfection que les moines parmi lesquels il s'était retiré. Après vingt jours de marche il aperçut comme la figure d'un corps humain, ce qui le remplit d'étonnement et de crainte, s'imaginant que c'était une illusion du démon ; mais s'étant armé du signe de la croix, il continua sa prière et son chemin. Lorsqu'il se fut avancé plus près, il vit un être humain dont la peau était noircie par le soleil et les cheveux blancs comme de la laine. Zozime, le voyant prendre la fuite à son approche, crut que c'était quelque saint anachorète, et se mit à courir après lui. Quand il fut à portée de se faire entendre, il le pria de s'arrêter et lui demanda sa bénédiction. Voici la réponse qu'il reçut: *Abbé Zozime, je suis une femme, et je ne puis paraître devant vous, parce que je suis nue; jetez-moi donc votre manteau pour me couvrir, afin que je puisse m'approcher de vous.* Zozime, surpris de s'entendre appeler par son nom, ne douta point que cette femme ne l'eût connu par révélation ; il fit donc ce qu'elle lui demandait et lui jeta son manteau. Marie, s'en étant couverte, s'approcha de lui, et après avoir conversé ensemble, ils firent la prière. Ensuite Zozime la conjura, au nom de Jésus-Christ, de lui dire qui elle était, depuis combien de temps elle se trouvait dans le désert et de quelle manière elle y avait vécu. Alors elle lui fit le récit de sa vie telle que nous l'avons rapportée ci-dessus. Zozime s'étant aperçu qu'elle se servait, en racontant son histoire, de plusieurs paroles de l'Ecriture, lui demanda si elle avait fait une étude des livres saints. *Comment*, lui répondit-elle, *les aurais-je lues ou entendu lire, puisque vous êtes le seul homme que j'aie vu depuis que je suis dans le désert. Tenez secret ce que je viens de vous dire, jusqu'à ce que Dieu m'ait enlevée de ce monde, et n'oubliez pas dans vos prières, une personne qui en a un si grand besoin. Une grâce que je vous demande encore, c'est de ne point sortir du monastère, selon votre coutume, au commencement du carême prochain; vous tenteriez même inutilement de le faire, parce que vous devez m'apporter le jour de la sainte Cène, le corps et le sang de Jésus Christ sur les*

bords du Jourdain, du côté qui n'est point habité. Elle s'enfonça ensuite dans le désert après avoir pris congé de Zozime, qui se mit à genoux pour remercier Dieu de ce qu'il avait vu et entendu. L'année suivante il se trouva malade, lorsque ses frères, au commencement du carême passèrent le Jourdain, pour se rendre dans le désert, à l'exemple du Sauveur ; ce qui lui rappela ces paroles de la sainte, qu'il ne pourrait sortir du monastère quand même il le voudrait. Le jeudi saint étant arrivé, il se rendit sur le bord du fleuve, avec le corps et le sang de Jésus-Christ, qu'il mit dans un petit calice. Le soir il vit Marie, qui était de l'autre côté du Jourdain, et qui, après avoir formé le signe de la croix, marcha sur l'eau comme si elle eût marché sur la terre. Quand elle fut arrivée près de Zozime, elle lui demanda sa bénédiction et le pria de réciter le Symbole avec l'Oraison dominicale ; ayant ensuite reçu la divine eucharistie, elle leva les mains au ciel et dit, en fondant en larmes : *C'est maintenant, Seigneur, que vous laisserez mourir en paix votre servante, selon votre parole, puisque mes yeux ont vu le Sauveur de mon âme.* Après avoir demandé pardon à Zozime de la peine qu'elle lui avait donnée, elle le pria de revenir l'année suivante, au lieu où il l'avait vue pour la première fois. Elle repassa ensuite le fleuve de la même manière qu'elle l'avait traversé et elle ne voulut accepter de ce que Zozime lui offrait qu'un peu de lentilles. L'année suivante, le saint religieux retourna au désert pour y retrouver Marie, comme il le lui avait promis. Il se proposait de lui demander son nom, question qu'il avait oublié de lui faire jusqu'alors ; mais lorsqu'il fut arrivé au lieu désigné, il la trouva morte. Il aperçut auprès de son corps une inscription écrite sur le sable, qui portait qu'elle s'appelait Marie, qu'elle était morte le jour même qu'elle avait reçu les saints mystères, l'année précédente, et qu'il était prié de l'enterrer dans l'endroit même où elle se trouvait. Pendant que Zozime pensait au moyen de creuser une fosse, on rapporte qu'un lion, qui vint à passer, se chargea du travail et fit, avec ses pattes, un trou suffisant pour recevoir le corps. Après l'avoir déposé dans la terre, il retourna dans son monastère, où il rendit compte des merveilles dont il avait été témoin, et la Vie de la sainte, qui mourut vers l'an 431, âgée d'environ soixante-dix-sept ans, fut écrite d'après son récit par un auteur contemporain. — 9 et 28 avril.

MARIE (sainte), pénitente, était nièce de saint Abraham, solitaire en Mésopotamie. Ayant été laissée orpheline dans son enfance, son oncle, qui vivait en reclus près d'Edesse, la retira dans une cellule qu'il lui fit bâtir près de la sienne, afin de la former à la vie religieuse. Elle fit d'abord des progrès rapides dans la perfection ; mais le démon se servit pour la perdre d'un solitaire corrompu, qui venait souvent trouver saint Abraham, sous prétexte de le consulter. Ce malheureux, brûlé d'un feu impur, tendit des pieges à l'innocence de Marie, et vint à bout de la faire consentir à son infâme passion. A peine se fut-elle rendue coupable qu'elle eut horreur de son crime, et elle tomba dans une espèce de désespoir. Ayant quitté secrètement son oncle, elle se rendit dans une ville éloignée, où elle s'abandonna aux plus honteux désordres. Ce ne fut qu'au bout de deux ans de recherches qu'Abraham connut le lieu qu'elle habitait et le métier qu'elle faisait. Quittant aussitôt sa cellule et changeant son habit de moine contre un habit séculier, il se mit en route pour aller la trouver ; lorsqu'il fut en sa présence, il ôta le chapeau qui lui couvrait une partie du visage, et se faisant connaître, il adressa à sa malheureuse nièce des reproches dont la sévérité était tempérée par une bonté compatissante. Après avoir excité le remords dans son âme, il s'efforça d'y faire renaître l'espérance. *Ma fille*, lui dit-il, *les hommes sont sujets à faire des chutes ; c'est une suite de leur faiblesse naturelle. Pensez à implorer l'assistance de la grâce, et Dieu lui-même viendra à votre secours ; car il ne veut pas la mort du pécheur, mais sa conversion.* Marie, touchée par ces paroles, reprit courage et promit d'obéir en toutes choses à son oncle, qui la ramena dans sa solitude. Elle passa, renfermée dans son ancienne cellule, les quinze dernières années de sa vie, expiant ses fautes par les pratiques de la plus rigoureuse pénitence. En la favorisant du don des miracles, Dieu montra qu'elle avait trouvé miséricorde devant lui ; mais elle n'en continua pas moins de gémir, nuit et jour, sur la perte de son innocence. Elle mourut avant saint Abraham, vers le milieu du IVe siècle. Saint Ephrem, qui la vit après sa mort, dit que son visage paraissait tout rayonnant de gloire, et qu'on ne douta point qu'un chœur d'anges n'eût porté son âme dans la bienheureuse éternité. — 15 mars et 29 octobre.

MARIE (sainte), vierge d'Antioche, est honorée chez les Grecs le 29 mai.

MARIE LA PATRICIENNE (sainte), martyre à Constantinople avec saint Julien et neuf autres, se signala par un trait hardi en faveur des saintes images, pendant la persécution de l'empereur Léon l'Isaurien. Ce prince ayant envoyé quelqu'un ôter l'image de Notre-Seigneur, connue sous le nom de l'Antiphonète, et placée au-dessus du palais impérial, Marie tira l'échelle sur lequel cet homme était monté, et il tomba ; il paraît même qu'il fut massacré par la populace. Léon, furieux, fit mettre à mort tous ceux qui avaient pris part à cet acte, ainsi que ceux qui avaient remis l'image du Sauveur à son ancienne place. Leur supplice eut lieu dans la première partie du VIIIe siècle. Son surnom de *Patricienne* indique qu'elle appartenait à l'une des premières familles de Constantinople, et les Grecs la nomment dans leurs ménées sous le 9 août.

MARIE CONSOLATRICE (sainte), sœur de saint Annon, évêque de Vérone en Italie, florissait dans la dernière partie du VIIIe siècle,

et mourut vers l'an 790. Elle est honorée à Vérone le 1er août.

MARIE (sainte), vierge et martyre en Espagne, était sœur du diacre saint Valabonze, qui avait reçu depuis peu la couronne du martyre. S'étant jointe à sainte Flore, elles allèrent trouver le cadi de Cordoue et lui déclarèrent qu'elles étaient chrétiennes et qu'elles ne voulaient pas apostasier. Ce magistrat les fit jeter dans une prison, où l'on ne laissait entrer que des femmes impies et corrompues, sur lesquelles on comptait pour perdre leur foi ou leurs mœurs. Après un second interrogatoire, le cadi les condamna à perdre la tête, et elles furent décapitées à Cordoue, le 24 novembre 851, pendant la persécution d'Abdérame II, roi de Cordoue. C'est à sainte Marie et à sainte Flore que saint Euloge, alors détenu lui-même pour la foi, adressa son *Exhortation au martyre*.— 24 novembre.

MARIE TORRIBIA (la bienheureuse), épouse de saint Isidore le Laboureur, partageait les goûts pieux de son mari. Après la mort de leur fils unique, ils prirent la résolution de passer le reste de leurs jours dans une continence perpétuelle. Elle survécut cinq ans à saint Isidore et mourut en 1175. Bientôt après elle fut honorée en Espagne d'un culte public qui fut approuvé en 1697, par Innocent XII. — 8 septembre.

MARIE D'OIGNIES (sainte), née vers l'an 1177, à Nivelle, en Brabant, sortait d'une famille noble et opulente. Elle montra de bonne heure un vif attrait pour les pratiques de la piété et de la mortification. A quatorze ans, elle épousa un jeune seigneur, recommandable par sa vertu et qui partageait les goûts de sa jeune épouse. Ils se retirèrent dans le quartier de Nivelle, nommé Willembroke, pour se dévouer au service des lépreux, ce qui les exposa aux railleries du monde. La pensée des souffrances de Jésus-Christ, que Marie avait continuellement présentes à l'esprit, lui faisait verser des larmes abondantes. Elle avait aussi une tendre dévotion envers la sainte Vierge, et elle faisait tous les ans un pèlerinage à Notre-Dame d'Oignies, qui est à une lieue de Nivelle. Elle ne faisait par jour qu'un seul repas composé d'un morceau de pain noir avec quelques herbes Pendant son travail, elle avait devant elle un psautier ouvert, sur lequel elle jetait de temps en temps les yeux pour s'entretenir dans l'esprit de prière. Elle fut souvent favorisée d'extases et de ravissements dans son oraison. Une personne d'une piété éminente, qui était venue de fort loin pour la voir, fut tellement enflammée par ses discours, qu'elle ressentit le reste de sa vie un amour de Dieu plus ardent. Des voyageurs s'étant détournés de leur chemin pour lui faire une visite, l'un d'eux, ne pouvant par ses plaisanteries détourner ses compagnons de leur projet, préféra les attendre que de les accompagner ; mais voyant qu'ils ne revenaient point, il alla les joindre. A peine eut-il vu et entendu Marie, que son cœur fut entièrement changé ; il fondait en larmes et ne pouvait se résoudre à repartir. Marie possédait dans un haut degré l'esprit de conseil et de discernement : elle fut même favorisée du don de prophétie. Ces grâces étaient la récompense de son humilité, qui était telle qu'elle se regardait comme la dernière des créatures. Quelques années avant sa mort elle se retira près de l'église de Notre-Dame d'Oignies, afin de se délivrer des visites que lui faisaient les habitants de Nivelle, et qui la dérangeaient dans ses exercices de piété. Elle communiait fréquemment, et l'on remarquait quelque chose d'extraordinaire sur sa figure lorsqu'elle recevait la sainte eucharistie. Dans sa dernière maladie, elle fut visitée par plusieurs personnages de distinction, entre autres par l'archevêque de Toulouse et par la duchesse de Louvain. Elle mourut en 1213, à l'âge de trente-six ans. Ses reliques, renfermées dans une châsse d'argent, se gardent derrière le grand autel de Notre-Dame d'Oignies, et son nom a été inséré dans les calendriers de Flandre : elle a même un office particulier qui se célèbre dans plusieurs églises. — 23 juin.

MARIE L'ELLENDIGRE (la bienheureuse), vierge et martyre, préféra la perte de sa vie à la perte de sa virginité. Elle subit la mort en 1289, et son corps se garde à Volue-Saint-Lambert, près de Bruxelles, dans l'église de Saint-Pierre, où il y a une chapelle de son nom. Il s'est opéré de nombreux miracles à son tombeau, et l'on y accordait des indulgences dès l'an 1363. — 18 juin.

MARIE BARTHÉLEMIE BAGNÉSI (la bienheureuse), vierge du tiers ordre de Saint-Dominique, naquit au commencement du XVIe siècle et sortait d'une famille noble de Florence. Elevée à Impruneta, près de cette ville, elle prit de bonne heure la résolution de consacrer à Dieu sa virginité. Ayant perdu sa mère, elle fut chargée du soin de la maison paternelle, et elle s'en acquitta avec une prudence et une habileté au-dessus de son âge. Ses instants étaient si bien réglés que, sans négliger aucun détail domestique, elle trouvait encore du temps pour vaquer à ses exercices de piété et surtout à la prière comme elle faisait auparavant. Elle se proposait d'exécuter son projet de se consacrer au Seigneur par un vœu irrévocable, lorsque son père lui proposa de s'engager dans le mariage. A cette annonce inattendue, qui dérangeait tous ses plans, elle fut saisie d'un tremblement universel de ses membres, et dès lors la santé florissante dont elle jouissait fut perdue sans retour. En proie à des contractions de nerfs et à des mouvements convulsifs, elle ne fut pas un seul jour sans éprouver des douleurs aiguës pendant les quarante-cinq ans qu'elle vécut encore ; mais ses souffrances, qu'elle supportait non-seulement avec patience, mais même avec joie, ne servirent qu'à faire éclater sa vertu que Dieu récompensa par d'ineffables consolations. Elle avait trente ans lorsqu'elle obtint la permission d'entrer dans le tiers ordre de Saint-Dominique, établi pour les personnes qui veulent participer aux avantages de la

vie religieuse, sans pour cela quitter tout à fait le monde. Elle ne sortait presque pas de son lit, mais sa réputation de sainteté attirait près d'elle une foule de personnes de toutes les conditions, qui venaient chercher des consolations ou des conseils, et plusieurs malades, qui avaient eu recours à elle, furent guéris par la vertu de ses prières. Aussi humble que patiente, elle cachait avec soin les faveurs célestes dont elle était comblée, et malgré ses infirmités, elle se livrait à des jeûnes et à des mortifications corporelles. Elle aimait surtout à parler de Dieu, et ses conversations roulaient ordinairement sur l'amour divin dont elle aurait voulu embraser les cœurs de tous ceux qui l'approchaient: elle avait aussi une dévotion toute particulière envers la sainte Vierge. Sa bienheureuse mort arriva le 28 mai 1577, et peu après son tombeau devint un objet de vénération pour les fidèles. Sainte Marie-Madeleine de Pazzi y fut guérie subitement d'une maladie très-grave. En 1633, son corps, ayant été trouvé sans aucune marque de corruption, fut transporté en grande cérémonie à l'église des Carmélites de Florence, et placé dans l'intérieur de l'autel du chapitre. Pie VII la béatifia en 1802, et permit à l'ordre des Dominicains, ainsi qu'au clergé de Florence, de réciter son office et de célébrer la messe en son honneur. — 28 mai.

MARIE-MADELEINE DE PAZZI (sainte), vierge et carmélite, de la famille des Pazzi, l'une des plus illustres de la république de Florence, naquit dans cette ville en 1566, et reçut au baptême le nom de Catherine, en l'honneur de sainte Catherine de Sienne. Elle montra de bonne heure ce qu'elle serait un jour, et dès l'âge de sept ans elle se privait d'une partie de sa nourriture pour la donner aux pauvres. Ennemie de tous les jeux de l'enfance, souvent elle quittait ses compagnes pour aller réciter en secret les prières qu'elle savait et qu'elle s'appliquait à faire apprendre aux enfants de son âge. Lorsque son père la menait à la campagne, elle rassemblait les petites filles, et leur enseignait avec une patience et une modestie admirables les premiers éléments de la religion. Un jour qu'elle avait commencé à apprendre le catéchisme à une jeune fille d'un fermier de son père, on lui dit qu'il fallait retourner à Florence. Elle fut si affligée de ne pouvoir finir la bonne œuvre qu'elle avait commencée, qu'elle en versa des larmes abondantes. Elle avait à peine neuf ans qu'elle donnait des heures entières à la prière, et son seul bonheur était dès lors de parler à Dieu ou de Dieu. Son ardeur pour les austérités n'était pas moins grande, et souvent il lui arrivait pendant la nuit de se coucher sur la paille ou sur le plancher de sa chambre. Une fois elle se fit une couronne de joncs entrelacés d'épines, qu'elle se mit sur la tête pour se coucher. Le jour de saint André, comme elle faisait sa méditation, elle se sentit enflammée d'un désir si vif de souffrir avec Jésus-Christ et pour Jésus-Christ, qu'elle perdit connaissance et resta sans mouvement. Sa mère l'ayant trouvée dans cet état, crut qu'elle allait mourir. Elle éprouva une chose semblable dans la suite lorsqu'elle était religieuse, ce qui lui fit dire, quand elle fut revenue à elle: *Seigneur, cette grâce est comme celle que je reçus dans ma jeunesse, lorsque ma mère me crut attaquée d'une maladie corporelle.* Le cilice et les macérations de la chair furent les moyens qu'elle employa pour retracer en elle les souffrances de Jésus crucifié. Elle montrait une dévotion si vive pour la sainte eucharistie, que son confesseur lui permit d'y participer à l'âge de dix ans. Son père ayant été nommé par le grand duc gouverneur de Cortone, plaça Marie-Madeleine en qualité de pensionnaire chez les religieuses de Saint-Jean à Florence. Elle en eut beaucoup de joie, parce que cette séparation d'avec le monde lui donnait la liberté de suivre son attrait pour la méditation. Elle passait tous les matins quatre heures à ce saint exercice, et toujours à genoux. Son père étant revenu à Florence au bout de quinze mois, il pensa à établir sa fille d'une manière convenable. Plusieurs partis avantageux s'étant présentés, il ne s'agissait plus que d'avoir le consentement de Marie-Madeleine; mais on ne put jamais l'obtenir, et elle répondit toujours qu'il n'était plus en son pouvoir de penser au mariage. En effet, dès l'âge de douze ans elle s'était engagée par vœu à passer toute sa vie dans la virginité. Elle demanda ensuite à sa famille la permission de se faire carmélite. Cette proposition souffrit d'abord des difficultés; mais ses parents, ne pouvant plus douter que sa vocation ne vînt du ciel, lui permirent d'entrer dans le monastère de Saint-Fridien, situé dans un des faubourgs de Florence. Elle avait quinze ans lorsqu'elle y prit l'habit, le 30 janvier 1583, et au moment où le prêtre lui mit le crucifix dans les mains, en disant: *A Dieu ne plaise que je me glorifie jamais en autre chose qu'en la croix de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, une ardeur séraphique parut sur son visage, et elle se sentit enflammée d'un vif désir de marcher avec sa croix à la suite du Sauveur. Après cette cérémonie, elle se jeta aux pieds de la supérieure des novices, la priant de ne pas la ménager, afin de l'habituer à la pratique des renoncements et des humiliations. Elle fut éprouvée pendant son noviciat par une maladie qui fit éclater l'ardeur qu'elle avait pour les souffrances. Une des religieuses lui ayant un jour demandé d'où pouvait lui venir cette patience et cette force qui faisaient qu'elle ne se plaignait jamais de ses maux, elle lui répondit, en lui montrant un crucifix: *Voyez ce que l'amour infini de Dieu a fait pour mon salut.....* Elle fit profession le 17 mai 1584, lorsque la maladie dont nous parlons donnait à craindre pour ses jours, et c'est alors qu'elle changea son nom de Catherine en celui de Marie-Madeleine, qu'elle honorait comme le parfait modèle des âmes pénitentes. Après sa profession, elle fut inondée de faveurs extraordinaires durant quarante jours, surtout dans ses communions, et elle

eut même plusieurs fois des ravissements. Mais les peines intérieures succédèrent ensuite à ces douceurs ineffables. Elle fut horriblement tourmentée par des tentations d'impureté, de gourmandise, d'orgueil, d'infidélité et de blasphème. Son imagination était souvent remplie de pensées abominables qui la jetaient dans un état affreux. Son esprit était tourmenté par mille spectres hideux, ce qui lui faisait croire qu'elle était abandonnée à la fureur des puissances infernales. Les prieres ferventes, les disciplines, les cilices garnis de pointes de fer et autres semblables instruments de pénitence, rien ne pouvait lui rendre le calme qu'elle avait perdu. Les pensées de blasphème surtout l'assaillaient avec tant de violence, qu'elle criait quelquefois aux sœurs : *Priez pour moi, afin que je ne blasphème pas le Seigneur au lieu de le louer.* Le jeûne que l'habitude, aidée de la grâce, lui avait rendu facile, lui devint insupportable. A tant de maux se joignit le mépris de la communauté, qui traitait d'illusions tant de grâces extraordinaires qu'elle avait précédemment reçues et que l'on avait admirées en elle. Ces épreuves terribles duraient depuis cinq ans, lorsque Dieu lui rendit la paix et la consola par sa divine présence. Etant à matines le jour de la Pentecôte 1590, elle eut une extase pendant le *Te Deum*, et après l'office on remarqua sur son visage une joie extraordinaire. *L'orage est passé*, dit-elle à la prieure et à la maîtresse des novices : *aidez-moi à remercier et à bénir mon aimable Créateur.* Le retour des consolations fut suivi de beaucoup d'autres grâces singulières, entre autres du don de prophétie. Elle prédit au cardinal Alexandre-Octavien de Médicis qu'il serait pape, mais qu'il ne le serait pas longtemps : en effet, il n'occupa le saint-siége que vingt-sept jours, sous le nom de Léon XI. En 1598, on la fit maîtresse des novices, emploi qu'elle exerça six ans avec un zèle et une sagesse admirables. Parmi les instructions qu'elle leur donnait, on remarque surtout celle-ci : *Quand vous chantez les louanges de Dieu, pensez que vous êtes en la compagnie des anges, et tâchez d'être prosternées en esprit à chaque parole que vous prononcerez.* En 1604 on l'élut sous-prieure, et elle fut continuée dans cette charge jusqu'à sa mort. Elle était dévorée de zèle pour le salut des âmes; aussi versait-elle des larmes continuelles afin d'obtenir la conversion des infidèles, des hérétiques et des pécheurs. Elle tâchait d'inspirer aux autres ses sentiments, et les exhortait de la manière la plus pressante à rapporter à cette fin toutes leurs bonnes œuvres. Son humilité tenait véritablement du prodige : elle se regardait comme l'opprobre du monastère, le rebut de la communauté et la plus abominable de toutes les créatures. Elle mettait son bonheur à être oubliée, méprisée, à recevoir des réprimandes et à être employée aux plus vils travaux. Remplie d'une sainte avidité pour les exercices de la pénitence, elle jeûnait au pain et à l'eau tous les jours de la semaine, excepté le dimanche et les fêtes : pendant le carême elle ajoutait à ses jeûnes des austérités corporelles. Mais ce qui caractérise sainte Marie-Madeleine, c'est surtout la vivacité et la tendresse des sentiments qu'elle éprouvait pour son divin Epoux. Quelquefois elle ne pouvait contenir ses transports, et on l'entendait s'écrier : *O amour ! amour, si vous ne savez où reposer, venez à moi et je vous logerai.* Pendant les dernières années de sa vie, elle eut beaucoup à souffrir de violents maux de tête et de poitrine, accompagnés de fièvre et de crachements de sang. Elle eut aussi les gencives attaquées d'une humeur scorbutique, qui lui fit tomber toutes les dents. Des sécheresses et des aridités désolantes venaient encore par intervalles ajouter à ses douleurs corporelles; mais elle poussait l'héroïsme de la patience jusqu'à demander à Dieu de souffrir sans consolation. Sentant sa fin approcher, elle exhorta ses compagnes à l'amour des croix, et après avoir reçu l'extrême-onction, elle continua à communier tous les jours jusqu'à sa mort, qui arriva le 25 mai 1607, à l'âge de quarante et un ans. Urbain VIII la béatifia en 1626, et Alexandre VII la canonisa en 1669. Son corps se garde à Florence dans une belle châsse. Sainte Marie-Madeleine de Pazzi a laissé des œuvres spirituelles, ainsi que douze *Lettres*. — 25 mai.

MARIE-VICTOIRE FORNARI STRATA (la bienheureuse), veuve et fondatrice de l'ordre des Annonciades célestes, naquit à Gênes, en 1562, de parents distingués par leur noblesse et leur vertu. Elle reçut une éducation très-chrétienne, à laquelle elle répondit au delà de toute espérance. Elle était à peine sortie de l'enfance, lorsqu'elle obtint par ses prières la guérison d'un de ses frères qui était à l'extrémité. Elle voulait à dix-sept ans embrasser l'état religieux ; mais, par déférence pour les volontés de son père, elle épousa Ange Strata, noble Génois, d'une grande piété, qui, loin de contrarier les inclinations de sa femme pour la pratique des bonnes œuvres, les secondait de tout son pouvoir. Ainsi, lorsqu'on lui témoignait de la surprise de ce que Marie-Victoire ne fréquentait pas les sociétés du monde, il répondait : *Mon épouse n'est bonne qu'à prier Dieu et à prendre soin de sa famille*, mot touchant qui fait le plus bel éloge de la bienheureuse. Elle eut six enfants, quatre garçons et deux filles, qu'elle consacra dès leur naissance à la sainte Vierge. Elle les élevait dans la piété, lorsqu'après neuf ans de mariage elle perdit son digne époux. Quoique ce coup terrible la trouvât au fond de l'âme résignée à la volonté divine, elle se livra néanmoins à l'affliction la plus profonde, et rien ne pouvait la consoler. Enfin, un jour que sa douleur était plus vive qu'à l'ordinaire, elle eut recours à la consolatrice des affligés. *Vierge sainte*, s'écria-t-elle, *prenez ces petits enfants que je vous présente ; adoptez-les, puisqu'ils n'ont plus de père et que je ne suis pas en état de leur servir de mère.* Marie lui apparut aussitôt et lui adressa ces paroles, que la bienheureuse écrivit dans la suite par ordre de

son confesseur : *Victoire, ma fille, aie bon courage et console-toi, parce que je veux mettre les enfants et la mère sous ma protection. Je prendrai soin de ta maison : vis tranquille et bannis toute inquiétude. La seule chose que je demande de toi, c'est que tu te reposes de tout sur moi, et que tu ne t'occupes désormais que du soin d'aimer Dieu par-dessus toutes choses.* La vision ayant disparu, Marie-Victoire, remplie d'une consolation ineffable, fit dès lors le vœu de chasteté, et s'imposa la loi de vivre dans une retraite absolue. Le P. Zannoni, jésuite, qu'elle avait choisi pour directeur, trouvant dans sa pénitente une âme élevée, capable de tout entreprendre pour sa sanctification, la porta à la pratique des plus sublimes vertus. Un homme noble et riche ne négligea rien pour la décider à se rengager dans le mariage, mais elle était trop éprise de son céleste époux pour consentir qu'un autre objet partageât ses affections. Elle renonça à tout ce qui avait un air de richesse ou de luxe, afin de se préparer à la pauvreté religieuse qu'elle devait embrasser plus tard. Elle jeûnait au pain et à l'eau pendant tout le carême, les vigiles et les vendredis. Lorsque ses enfants se furent tous consacrés à Dieu, la sainte veuve, désormais affranchie des seuls liens qui l'attachaient encore au monde, alla trouver l'archevêque de Gênes, pour lui soumettre le projet qu'elle avait formé d'établir un ordre religieux, qui fût consacré d'une manière spéciale au culte de Marie. Elle n'obtint pas d'abord son approbation, parce que les ressources pour fonder un semblable établissement lui manquaient. En effet, elle avait distribué en aumônes tout ce dont elle pouvait disposer, et elle n'avait rien à attendre de sa famille, qui était mécontente du genre de vie qu'elle avait embrassé. Elle fit cependant valoir en sa faveur des raisons si solides et si convaincantes, que l'archevêque finit par donner son consentement. Lorsqu'elle l'eut obtenu, elle fit donner la forme d'un monastère à une maison qu'elle avait achetée à Gênes, et s'y enferma avec dix compagnes : tels furent les commencements de l'ordre des Annonciades célestes, dont la fondation date de 1604, et dont l'objet est d'honorer la sainte Vierge dans le mystère de l'Annonciation et dans sa retraite à Nazareth, que les Annonciades imitent en tenant fermées les grilles de leur parloir, qu'elles n'ouvrent que trois fois l'année, et seulement en faveur de leurs plus proches parents. Leur habillement consiste en une robe blanche, un scapulaire, une ceinture et un manteau bleus, emblème de la vie céleste qu'elles doivent mener, pour répondre à leur vocation. L'archevêque de Gênes donna l'habit aux premières religieuses, du nombre desquelles était Marie-Victoire, qu'il établit leur supérieure. Elle avait fait tous ses efforts pour éviter cette charge, mais elle y déploya une capacité si grande et des qualités si rares, qu'on vit bien qu'elle avait été instruite à l'école du Saint-Esprit. La nouvelle communauté prospérait sous son gouvernement, lorsqu'un incident faillit tout renverser. Un homme de bien, qui portait à l'institut un intérêt tout particulier, et qui l'avait même fait approuver par Paul V, craignant qu'il ne pût se soutenir par lui-même, détermina, à l'insu de la supérieure, les religieuses à entrer dans un autre ordre. La chose allait s'exécuter, lorsque Marie-Victoire en fut informée. Elle eut recours à la sainte Vierge, qui déconcerta le projet et conserva par sa protection un ordre qui lui est spécialement dévoué. Les Annonciades célèbrent tous les ans la mémoire de ce bienfait par une fête fixée au 16 juin. Les religieuses n'en surent que mieux apprécier leur sainte fondatrice, qui leur prêchait toutes les vertus, plus encore par ses exemples que par ses paroles. Elle se chargeait des travaux les plus pénibles, et avant que la maison eût une horloge, c'était elle qui allait avertir les converses des devoirs qu'elles avaient à remplir ; pour ne pas troubler le sommeil des autres religieuses, elle marchait nu-pieds dans les corridors, même pendant l'hiver, au risque de nuire à sa santé. Elle était tout à la fois le médecin et l'infirmière de celles qui étaient malades ; aussi Dieu récompensa-t-il ses vertus par le don de prophétie, le don des miracles et celui de la connaissance du secret des cœurs. On la vit plus d'une fois en extase pendant son oraison, mais elle n'en était que plus humble. Après avoir vécu treize ans dans l'institut qu'elle avait fondé, elle mourut le 15 décembre 1617, à l'âge de cinquante-cinq ans. Son corps fut inhumé dans son monastère, et s'y conserve encore sans corruption. Plusieurs miracles opérés par son intercession déterminèrent Louis XIII, qui était alors souverain de Gênes, à solliciter sa béatification, laquelle n'eut lieu toutefois qu'en 1828, par Léon XII, qui fixa sa fête au 12 septembre.

MARIE DE L'INCARNATION (la bienheureuse), religieuse carmélite, née à Paris le 1er février 1565, et baptisée sous le nom de Barbe, était fille unique de Nicolas Avrillot et de Marie Lhuillier, tous deux aussi distingués par leur piété que par leur noblesse. Prévenue dès le berceau des bénédictions du Seigneur, la jeune Barbe se montra un modèle de douceur, de modestie et d'obéissance. Placée à onze ans chez les religieuses de Longchamps, elle fit, sous la direction de sa tante, de grands progrès dans la vertu. C'est dans cette maison qu'elle contracta la sainte habitude d'élever presque continuellement son cœur à Dieu par de ferventes aspirations. On admirait dès lors en elle une grande crainte d'offenser Dieu, une application extrême à ne jamais faire de la peine à personne, et une profonde humilité, lorsqu'on lui adressait quelque reproche. Elle se prépara à sa première communion par des pénitences et des austérités qui eussent effrayé les religieuses les plus mortifiées. Aussi le bonheur qu'elle éprouva en communiant pour la première fois lui faisait dire dans la suite qu'elle n'eût pas voulu l'échanger contre tout l'univers. Obligée de retourner dans sa famille au bout de trois

ans, malgré son inclination pour la vie religieuse, elle continua, autant que la chose lui était possible, les pieuses pratiques auxquelles elle se livrait à Longchamps. Son aversion pour le monde allait toujours en augmentant, à mesure qu'elle le voyait de plus près, ce qui la détermina à demander à ses parents la permission d'entrer chez les hospitalières de l'Hôtel-Dieu de Paris. Sa mère lui déclara qu'elle n'y consentirait jamais, et Barbe se soumit avec docilité. *Mes péchés*, disait-elle en parlant de ce refus, *m'ont rendue indigne du titre d'épouse de Jésus-Christ ; il faut bien que je me contente d'être sa servante.* Sa mère, quoiqu'elle fût une dame de beaucoup de piété, voyait avec peine qu'elle ne voulût pas se conformer, pour sa conduite et son habillement, aux usages observés par les jeunes personnes de son rang : elle lui en faisait souvent des reproches, et même elle en vint une fois, jusqu'à l'enfermer, au milieu de l'hiver, dans une chambre sans feu, où elle la laissa plusieurs jours et plusieurs nuits. Malgré la répugnance qu'elle se sentait pour le mariage, elle consentit à épouser M. Acarie, maître des comptes, homme d'une grande piété, et qui avait consacré une partie de sa fortune au soulagement des catholiques anglais, qui s'étaient réfugiés en France, pour se soustraire à la persécution de la reine Elisabeth. Lorsque Henri IV se fut rendu maître de Paris, il exila M. Acarie à Villers-Cotterêts, parce qu'il avait vivement soutenu le parti de la Ligue ; et comme il avait contracté des dettes pour soutenir ce qu'il croyait la bonne cause, ses créanciers mirent le séquestre sur ses biens et firent saisir tous ses meubles. Lorsqu'on enleva jusqu'à la chaise sur laquelle madame Acarie était assise, elle ne montra aucune émotion : *Je remercie Dieu*, dit-elle à cette occasion, *de m'avoir détachée des biens temporels, avant de me les avoir ôtés réellement.* Par suite de cette saisie, elle se trouva dans un tel dénûment qu'un jour elle se jeta aux pieds d'un de ses parents, demandant du pain qui lui fut refusé. Son mari ayant été accusé de conspiration contre la vie du roi, elle fournit les preuves de son innocence, et M. Acarie ayant été acquitté, il fit avec ses créanciers des arrangements qui lui conservèrent une partie de sa fortune. On avait proposé à madame Acarie de se séparer de biens avec lui ; mais elle ne voulut pas l'abandonner dans sa détresse, et pendant la maladie dont il fut atteint à cette époque, elle lui donna les soins les plus affectueux. Elle devint mère de six enfants qu'elle éleva dans la piété et la crainte de Dieu. Ses trois filles se firent carmélites, et ses trois fils, dans les différentes carrières qu'ils parcoururent honorablement, conservèrent toujours les sentiments chrétiens qu'elle leur avait inspirés. Elle avait pour ses domestiques une sollicitude maternelle, et plusieurs d'entre eux, touchés de ses vertus, quittèrent le monde pour entrer en religion. Sa charité pour les malheureux était si connue dans tout Paris, que Henri IV, Marie de Médicis et d'autres personnages du plus haut rang la choisirent pour distributrice de leurs aumônes. Elle excellait à consoler les affligés : aussi était-elle regardée dans les prisons et les hôpitaux comme un ange envoyé de Dieu. L'œuvre de madame Acarie la plus célèbre est l'établissement, en France, des Carmélites que sainte Thérèse venait de réformer en Espagne. Messieurs de Bretigny et de Bérulle s'occupaient d'introduire cette réforme en France ; mais le succès de leurs efforts fût dû principalement à madame Acarie, qui mérita le titre de fondatrice des Carmélites dans le royaume. Elle fit venir à Paris une colonie de ces religieuses qu'elle établit dans le faubourg Saint-Jacques, et en peu d'années on comptait en France plusieurs maisons de cet ordre. Quelques jeunes personnes qu'elle avait réunies dans une maison près de Sainte-Geneviève donnèrent lieu à l'établissement des Ursulines, dont le but est l'instruction des jeunes filles. L'établissement des Oratoriens en France fut encore en partie le fruit de son zèle. *Il manque*, disait-elle au P. Cotton, confesseur de Henri IV, *un ordre religieux qui puisse donner aux évêques de bons curés et de bons vicaires* ; celui-ci détermina M. de Bérulle à entrer dans les vues de la bienheureuse qui le seconda de tout son pouvoir. Elle s'occupait de toutes ces bonnes œuvres sans négliger ses devoirs de mère et d'épouse, et au milieu d'affaires si multipliées, elle restait constamment unie à Dieu, qu'elle cherchait en toutes choses ; ce qui lui mérita le don de la plus sublime oraison et des faveurs extraordinaires dans le genre de celles dont sainte Thérèse, saint Jean de la Croix et plusieurs autres saints ont été comblés. Ayant perdu son mari en 1613, elle demanda d'être admise chez les Carmélites, en qualité de sœur converse, et elle voulut choisir la maison de l'ordre la plus pauvre. En conséquence, elle se rendit au couvent d'Amiens, et, comme toute la communauté était réunie pour la recevoir, elle se jeta aux pieds de la prieure et lui dit : *Je suis une pauvre mendiante qui vient supplier la miséricorde divine et me jeter entre les bras de la religion.* Pendant son noviciat elle demanda d'être chargée des plus bas emplois de la cuisine, occupation qu'elle continua le reste de sa vie. Comme elle était malade au moment de sa profession, on la porta dans une chambre dont la fenêtre donnait sur la chapelle. Elle prononça ses vœux le 7 avril 1615 et elle prit le nom de sœur Marie de l'Incarnation. Après que Dieu lui eut rendu la santé, la place de prieure étant devenue vacante, elle fut élue pour la remplir ; mais elle opposa une résistance si humble et si ferme tout à la fois, qu'on ne voulut pas la contraindre. Une de ses filles ayant été, vers le même temps, nommée sous-prieure, la sœur Marie se jeta à ses pieds et lui promit obéissance comme les autres sœurs converses. Elle fut ensuite envoyée au couvent de Pontoise, pour remettre en bon état le temporel de cet maison. Aidée de M. de Marillac, elle acquitta

les dettes, agrandit les bâtiments et fit revivre parmi les religieuses le véritable esprit de sainte Thérèse. Elle demeura à Pontoise jusqu'à sa mort; et lorsqu'elle touchait à ses derniers moments, la prieure l'ayant suppliée de bénir toutes les religieuses, elle leva les mains au ciel en disant : *O Seigneur, je vous conjure de me pardonner tous les mauvais exemples que j'ai donnés*. Puis, s'adressant à la communauté réunie autour de son lit : *S'il plaît à Dieu de m'admettre au bonheur éternel, je le prierai de vous accorder la grâce que les desseins de son Fils s'accomplissent en vous*. Elle mourut à l'âge de cinquante-trois ans, le 18 avril 1618. Pie VI la béatifia en 1791, sur les instances réitérées du clergé et des rois de France. Ses reliques, qui échappèrent à la profanation pendant la révolution française, ont été replacées, en 1822, à la chapelle des Carmélites de Pontoise. — 18 avril.

MARIE-ANNE DE JÉSUS (la bienheureuse), vierge et religieuse, née en 1565, d'une famille distinguée de Madrid, eut pour père Louis Navarra de Guevara, qui avait une charge à la cour, et pour mère Jeanne Roméro. S'étant consacrée à Dieu dès l'âge le plus tendre, elle résista aux instances de son père, lorsqu'il fut question d'un établissement dans le monde. Elle eut même à essuyer à ce sujet des mauvais traitements de sa part, ainsi que de la femme qu'il avait épousée en secondes noces; mais elle fut inébranlable dans son généreux dessein. Pour se soustraire aux injustes rigueurs auxquelles elle était en butte, elle résolut d'entrer dans un monastère; mais on craignait tellement de s'attirer le ressentiment de sa famille, qu'on ne voulut la recevoir nulle part. Elle se vit donc obligée de rester dans la maison paternelle, où elle continua de mener une vie retirée, méditant chaque jour la passion de Jésus-Christ et pratiquant de grandes austérités. Dieu, qui, d'un côté, la comblait des faveurs les plus extraordinaires, permit, de l'autre, qu'elle fût accablée par des infirmités corporelles et par les traits envenimés de la calomnie : double épreuve qu'elle supporta avec une sainte joie, heureuse d'avoir quelques traits de ressemblance avec son divin Époux. Marie-Anne avait quarante-deux ans lorsqu'elle obtint enfin de son père la permission d'entrer dans l'ordre de Notre-Dame de la Merci. Les religieux du couvent où elle se présenta lui procurèrent auprès de leur maison un logement où elle fit l'essai de la vie régulière, suivant tous les exercices de la communauté dont elle était avertie par le son de la cloche, et ajoutant toujours quelque chose aux austérités qu'elle pratiquait depuis son enfance. Après avoir ainsi passé huit ans, elle reçut l'habit de Notre-Dame de la Merci, et prit le nom de Marie-Anne de Jésus. Elle avait alors quarante-neuf ans; l'année suivante, c'est-à-dire, en 1614, elle fit, entre les mains du supérieur général, les vœux solennels de religion avec une autre sainte fille qui prit le nom de Marie de Jésus, et toutes deux donnèrent ainsi commencement au pieux institut des religieuses déchaussées de Notre-Dame de la Merci, lequel s'étendit bientôt dans plusieurs parties de l'Espagne. Marie-Anne, après sa profession, allait de temps en temps visiter la reine, qui lui témoignait beaucoup de confiance. Un jour qu'elle sortait du cabinet de cette princesse, elle fut obligée de traverser un appartement où se trouvait Philippe III, avec les princes ses fils, et sa grande modestie excita leur admiration. Elle était si humble, en effet, qu'elle ne désirait rien tant que d'être méprisée et regardée comme une grande pécheresse. Son amour pour le prochain avait surtout pour objet les pécheurs, les âmes du purgatoire et les chrétiens captifs en Afrique : c'est à ces trois classes d'infortunés qu'elle rapportait ses mortifications et ses prières les plus ferventes. Atteinte, au commencement de 1624, d'une maladie qui lui fournit l'occasion de donner de grands exemples de patience et de soumission à la volonté divine, elle mourut le 17 avril suivant, âgée de cinquante-neuf ans. Dès que la nouvelle de sa mort fut connue, le peuple qui la regardait comme une sainte, vint en foule vénérer son corps, et les miracles opérés sur son tombeau décidèrent l'autorité ecclésiastique à commencer le procès de sa béatification, qui fut terminé par Pie VI en 1783. — 17 avril.

MARIE-FRANÇOISE DES CINQ PLAIES DE JÉSUS-CHRIST (la bienheureuse), religieuse de l'ordre de Saint-Pierre d'Alcantara, naquit à Naples en 1714, et mourut dans la même ville le 6 octobre 1791, à l'âge de soixante-dix-sept ans. Elle a été béatifiée en 1843 par Grégoire XVI. — 6 octobre.

MARIEN (saint), *Marianus*, lecteur et martyr, était Africain de naissance. Comme il se rendait en Numidie avec saint Jacques, celui-ci eut sur la route une vision qui lui fit connaître que Marien et lui termineraient leur vie par le martyre. Ils furent arrêtés l'un et l'autre à Muguas, près de Cirthe, et conduits dans cette dernière ville. Livrés tous deux à de cruelles tortures, Marien fut en outre pendu par les pouces avec de gros poids aux pieds. On le reconduisit ensuite en prison, où il eut une vision. Saint Cyprien lui apparut, assis à la droite de Jésus-Christ, et il lui donna à boire d'une fontaine où il avait bu lui-même, lui faisant entendre par là qu'il donnerait son sang pour la foi. Marien et Jacques furent envoyés avec d'autres confesseurs à Lambèse, où on les incarcéra de nouveau. Ayant été condamnés à mort, on les conduisit sur le lieu de l'exécution près de la Pagyde, et après qu'on leur eut bandé les yeux, Marien, avant de recevoir le coup mortel, prédit les calamités qui fondirent bientôt après sur l'empire romain. Ce saint martyr, qui souffrit l'an 259, pendant la persécution de Valérien, est, avec saint Jacques, patron d'Eugubio, dans le duché d'Urbin, et l'on prétend que leurs reliques sont dans la cathédrale de cette ville — 30 avril.

MARIEN (saint), diacre et martyr à Rome avec saint Diodore et plusieurs autres qui, s'étant réunis dans une sablonnière pour y célébrer une fête en l'honneur de certains martyrs, y furent surpris par des païens, qui en bouchèrent l'entrée et firent tomber sur eux une grande quantité de terre, sous laquelle ils furent ensevelis tout vivants. Ils souffrirent du temps que le pape saint Etienne gouvernait l'Eglise, c'est-à-dire pendant la persécution de Valérien. Leurs corps furent découverts sur la fin du IXe siècle. — 17 janvier.

MARIEN (saint), martyr en Afrique, est honoré le 11 juillet.

MARIEN (saint), martyr en Mauritanie, souffrit avec saint Victor et un autre. — 17 octobre.

MARIEN (saint), prêtre d'Auxerre, florissait dans le Ve siècle, et mourut à Fontenoy, dans l'Auxerrois. Il est patron de l'église paroissiale de Mérille.—20 avril.

MARIEN (saint), solitaire dans le Berri, florissait au VIe siècle, et menait dans un désert la vie la plus dure, ne se nourrissant que de fruits sauvages et de miel qu'il trouvait dans les bois. Il recevait, à certaines époques de l'année, les visites qu'on venait lui faire pour le consulter et pour se recommander à ses prières ; mais le reste du temps il se dérobait à tout commerce avec les hommes. Il arriva, une année, qu'on ne le vit point reparaître au temps où il avait coutume de se montrer ; alors on le chercha de tous côtés, et l'on finit par le trouver mort sous un arbre, au fond d'un bois. On l'enterra au bourg d'Evau ou d'Esvaon, et les miracles opérés sur son tombeau firent établir en son honneur une fête qui se célèbre le 19 août.

MARIEN (le bienheureux), abbé de Saint-Pierre près de Ratisbonne, fut surnommé l'Ecossais, à cause du pays où il était né. Ayant quitté l'Ecosse, sa patrie, il vint en Allemagne sous le règne de Henri IV, et prit, à ce que l'on croit, l'habit religieux au Mont-Michel, dans le célèbre monastère de Saint-Benoît, près de Bamberg. Etant allé de là à Ratisbonne, il entra dans l'abbaye de Saint-Pierre, située à quelque distance des murs de la ville, et s'appliqua dans cette retraite à la prière et à l'étude de l'Ecriture sainte. Il devint dans la suite abbé du monastère, qu'il gouverna avec sagesse et dans lequel il attira un grand nombre de ses compatriotes. Il mourut le 9 février 1088. Il a laissé un *Commentaire sur les psaumes* et plusieurs livres de piété qu'il dédia aux habitants de Ratisbonne. On a conservé longtemps comme des reliques les autographes de ces ouvrages.—9 février et 4 juillet.

MARIN (saint), *Marinus*, officier et martyr à Césarée en Palestine, était aussi distingué par ses vertus que par ses richesses. Etant sur le point d'être élevé au grade de centurion par rang d'ancienneté, il se présenta un compétiteur qui dit que les lois romaines défendaient d'élever Marin à ce grade, parce qu'il était chrétien. Le gouverneur s'étant assuré du fait par le propre aveu de Marin, ne lui donna que trois heures pour délibérer sur le parti qu'il voulait prendre ; et, ce délai expiré, il fallait qu'il abjurât ou qu'il se décidât à mourir. Théoctène, évêque de Césarée, n'eut pas plutôt appris ce qui se passait, qu'il se rendit auprès de Marin, et le conduisant à l'église, il fit mettre d'un côté son épée et de l'autre le livre des Evangiles et lui demanda lequel des deux il choisissait. Marin, sans hésiter, étendit la main vers le livre des Evangiles et le saisit sur-le-champ. *Dieu vous fortifiera par sa grâce*, lui dit alors l'évêque, *et vous mettra en possession de ce que vous venez de choisir. Allez en paix.* Marin, ayant été rappelé devant le gouverneur pour déclarer sa dernière résolution, ne démentit pas sa foi ni l'engagement qu'il venait de prendre à l'église. Il fut donc condamné à perdre la tête, et la sentence fut exécutée vers l'an 262, sous le règne de Gallien. Aussitôt qu'il eut été décapité, son corps fut enlevé par Astère, sénateur romain, qui le chargea sur ses épaules à la vue du peuple. L'ayant ensuite enveloppé dans une étoffe de prix, il l'enterra honorablement. Cet acte de religion lui mérita aussi à lui-même la couronne du martyre, et il fut décapité peu de temps après saint Marin.—3 mars.

MARIN (saint), sénateur et martyr, fut arrêté à Rome, comme chrétien, pendant la persécution de l'empereur Numérien. Le préfet Marcien, irrité de son refus de sacrifier aux dieux, le fit étendre sur le chevalet; et après qu'on lui eut déchiré les côtés avec les ongles de fer, on le jeta dans une chaudière d'huile bouillante; mais il en sortit intact, parce que les flammes qui entouraient la chaudière se changèrent en une douce rosée. Les bêtes féroces auxquelles on l'exposa ensuite ne lui firent non plus aucun mal ; ramené au pied de l'autel pour qu'il offrît de l'encens, sa prière renversa les idoles. Alors le préfet, devenu plus furieux à la vue de ces différents prodiges, le condamna à la décapitation et le fit exécuter sur-le-champ, vers l'an 283. — 26 décembre.

MARIN (saint), martyr à Anazarbe en Cilicie, était un respectable vieillard que Lysias, gouverneur de la province, fit comparaître devant son tribunal afin de lui interdire la pratique de la religion chrétienne. Comme il refusait de renier Jésus-Christ, Lysias le fit fouetter et mettre en prison. Le lendemain il le fit comparaître de nouveau, mais ne pouvant le contraindre à sacrifier aux dieux, il le fit étendre sur le chevalet, où on l'accabla de coups, sans que la constance du saint vieillard se démentît un seul instant. Alors le gouverneur porta contre lui une sentence de mort qui fut exécutée le jour même, vers l'an 290, sous l'empereur Dioclétien. Deux chrétiens s'emparèrent secrètement de son corps, qui était exposé aux bêtes, et l'enterrèrent dans la plaine de Randa, près de la ville. — 8 août.

MARIN (saint), martyr en Afrique, souf-

frit avec saint Janvier et deux autres. — 10 juillet.

MARIN (saint), martyr à Tomes en Scythie, souffrit avec saint Théodote et un autre. — 5 juillet.

MARIN (saint), diacre, exerça d'abord l'état de maçon et travailla, dit-on, à la construction des murailles de la ville de Rimini, ainsi qu'à la nouvelle église que saint Gaudence, évêque de Brescia en Lombardie, faisait construire dans sa ville épiscopale. Ce prélat, frappé de sa sainteté, l'ordonna diacre, et Marin se retira ensuite sur le Mont-Titan, près de Rimini. Il y vécut en reclus jusqu'à sa mort, qui arriva sur la fin du IVe siècle. Son ermitage a donné naissance à la ville de San-Marino ou de Saint-Marin, qui est depuis longtemps une petite république. Son corps, qui se garde dans une chapelle, est l'objet d'une grande vénération dans le pays. — 4 septembre.

MARIN (saint), martyr près de Wasserbourg en Bavière avec saint Anien, souffrit l'an 554. — 15 novembre.

MARIN (saint), diacre d'Auxerre, florissait dans le VIIe siècle. — 8 juillet.

MARIN (saint), solitaire en Savoie, florissait au commencement du VIIIe siècle, et mourut en 731. Il est honoré à Saint-Jean-de-Maurienne, et ses reliques se gardent à Saint-Savin en Poitou. — 24 novembre.

MARIN (saint), évêque en Scandinavie, est honoré le 16 juillet.

MARINE (sainte), *Marina*, vierge et martyre dans la Galice en Espagne, est honorée le 18 juillet.

MARINE (sainte), vierge en Bithynie, florissait au milieu du VIIIe siècle. Ayant perdu sa mère dès son enfance, son père, nommé Eugène, dégoûté du monde, se retira dans un monastère, après avoir confié sa fille à l'un de ses parents, qu'il chargea de son éducation; mais le souvenir de Marine qu'il aimait tendrement et pour la jeunesse de laquelle il redoutait les séductions du siècle, troublait le bonheur qu'il goûtait dans la solitude. L'abbé, qui l'affectionnait à cause de sa régularité et de sa ferveur, voyant la tristesse empreinte sur son visage, lui en demanda la cause. Eugène lui répondit qu'elle provenait de ce qu'il avait laissé dans sa ville natale un enfant dont il ne pouvait surveiller l'éducation, et que ce délaissement lui causait du regret et même des remords. L'abbé, croyant qu'il s'agissait d'un fils, lui permit d'aller le chercher, afin qu'il fut élevé dans le monastère. Eugène s'empressa de profiter de cette permission, et lui ayant coupé les cheveux, il la revêtit d'un habit de garçon; après lui avoir recommandé le secret sur son sexe, il la présenta à l'abbé sous le nom de Marin : pendant trois ans qu'Eugène vécut encore, il expliquait à Marine les saintes Ecritures et l'instruisait dans la science du salut. Elle n'avait que dix-sept ans lorsqu'elle perdit ce bon père; mais elle profita si bien de ses leçons qu'elle se montra le modèle de la communauté par sa douceur, son obéissance et son humilité. Le monastère, qui était situé sur le bord de la mer, tirait ses provisions d'un marché situé à trois milles de distance, et les moines les transportaient sur un chariot attelé de deux bœufs. Un jour qu'on devait aller à ce marché, l'abbé dit à Marine : *Frère Marin, allez aussi avec les frères pour les aider. — Puisque vous me l'ordonnez, j'irai volontiers.* Dès ce jour, elle ne manqua plus de se rendre au marché avec les moines, et lorsqu'il était trop tard pour revenir au monastère, on couchait dans une hôtellerie qui attenait au lieu du marché. L'hôtelier avait une fille qui s'éprit d'amour pour le frère Marin, qui lui paraissait un jeune homme d'une beauté peu commune : elle poussa l'impudence jusqu'à lui faire l'aveu de sa passion et le sollicita à correspondre à ses honteux désirs. Marine lui représenta vivement la gravité du crime qu'elle lui proposait, et s'efforça de la ramener aux sentiments de la pudeur et de l'honnêteté chrétiennes; mais cette conduite, loin de faire rentrer en elle-même cette malheureuse, ne servit qu'à enflammer plus vivement sa passion, et pendant plusieurs mois elle saisissait toutes les occasions de réitérer ses infâmes propositions. Enfin, lassée de solliciter inutilement le jeune moine, elle s'abandonna à un soldat. Sa famille s'étant aperçue qu'elle était enceinte, la pressa de déclarer le complice de son crime. Alors cette fille, pour se venger des refus du frère Marin, l'accusa de l'avoir déshonorée, et cette calomnie fut crue avec d'autant plus de facilité que Marine avait souvent logé dans cette maison. L'hôtelier alla aussitôt trouver l'abbé et lui dit : *Père, un de vos moines a séduit ma fille : c'est celui qui vient souvent au marché avec un chariot. — Pouvez-vous le prouver?* lui demande l'abbé, et faisant appeler Marin il lui dit : *Mon frère, vous êtes accusé d'avoir séduit la fille de cet homme.* Marine, surprise d'une accusation aussi étrange, ne sut d'abord que répondre. Si elle révélait son sexe, il fallait sortir du monastère et manquer à la parole donnée à son père. Puis, faisant réflexion que ses habits d'homme l'avaient plongée dans cette triste situation, elle dit, sans s'expliquer davantage : *Mon père, j'ai commis une grande faute, et je me soumets d'avance à la pénitence que vous m'imposerez.* L'abbé le croyant convaincu par son propre aveu, lui infligea une sévère punition et le chassa ensuite du monastère. Elle ne voulut pas s'éloigner du lieu où elle avait été élevée, mais elle resta à la porte du monastère, exposée sans abri aux ardeurs de l'été, aux rigueurs de l'hiver et à toutes les intempéries des saisons, n'ayant d'autre lit que la terre nue et d'autre nourriture que les aumônes que lui donnaient les moines et les passants. Lorsque la fille de l'hôtelier eut sevré son fils, on le porta à Marine pour qu'elle le nourrît et l'élevât. Elle accepta cette charge comme si elle y eût été obligée et partagea avec lui les aumônes qu'elle recevait sans les solliciter. Deux ans après, les moines, touchés de la résignation et de la longue pénitence du frère Marin, supplièrent

l'abbé de le rétablir dans la communauté, et lorsqu'il le vit prosterné à ses pieds, il lui dit : *C'est par égard pour les vertus de votre père, qui était un saint homme, que je vous admets de nouveau dans le monastère; mais comme votre crime est énorme, il faut l'effacer par une grande pénitence. Vous êtes donc condamné à balayer seul, chaque jour, toutes les salles et, toutes les cellules de la maison, à porter seul toute l'eau nécessaire à la cuisine, à nettoyer la chaussure des frères et à faire à leur égard l'office de domestique.* Marine se soumit avec docilité à ces pénibles travaux qui étaient au-dessus de ses forces; mais après s'en être acquittée quelque temps avec courage et exactitude, sa santé, épuisée par tout ce qu'elle avait souffert précédemment, finit par s'altérer tout à fait au milieu de ces dernières fatigues, et après quelques jours de maladie, elle mourut. A la nouvelle de sa mort l'abbé dit aux moines : *Vous voyez combien son crime était grand, puisque Dieu ne l'a pas trouvé digne d'en faire une plus longue pénitence.* Il ordonna cependant que, par charité, on lavât son corps, et qu'on l'enterrât loin du monastère. Les frères chargés de ce soin s'étant aperçus que c'était le corps d'une femme, furent saisis d'un étonnement qui se changea aussitôt en admiration. Ils se reprochaient avec remords les mépris qu'ils avaient prodigués à une vierge aussi sainte, et se rappelaient sa patience, sa douceur et son humilité au milieu des traitements injustes qu'elle avait subis si longtemps sans se plaindre. Ils vinrent en pleurant rapporter le fait à l'abbé, qui, ne pouvant croire une chose aussi étrange, leva le manteau qui recouvrait le cadavre, et s'étant assuré par lui-même de la vérité, il tomba la face contre terre, accablé de douleur, et s'écria : *Sainte fille, je vous conjure, au nom de Jésus-Christ Notre-Seigneur, de ne pas m'accuser devant Dieu des maux que je vous ai causés par ignorance.* Il ordonna ensuite que le saint corps fût déposé dans la chapelle du monastère, et envoya chercher l'hôtelier. Sa fille, voyant son imposture découverte, tomba dans des accès de fureur qui tenaient du désespoir, et qui ne se calmèrent que quand on lui eut fait toucher le saint corps. Le bruit de ces événements se répandit dans le voisinage, et l'on vit accourir les moines et les fidèles de la contrée qui venaient, en chantant des psaumes, vénérer le tombeau de sainte Marine, où s'opéraient un grand nombre de miracles. Sainte Marine mourut vers l'an 750, et en 1230 ses reliques furent transportées de Constantinople à Venise, où elles se gardent dans une église de son nom. Une église de Paris, dont la sainte était patronne, possédait aussi une portion de ces mêmes reliques. — 18 juin et 4 décembre.

MARIS (saint), martyr à Rome, était époux de sainte Marthe et père de saint Audifax et de saint Abachum. C'était un seigneur persan, qui, après avoir embrassé la foi chrétienne avec sa femme et ses enfants, distribua ses biens aux pauvres et vint à Rome pour y visiter les tombeaux des apôtres. Comme la persécution excitée par Aurélien était alors dans toute sa fureur, Maris et sa sainte famille, arrivés à Rome, s'occupaient du soin pieux de ramasser les cendres de ceux des martyrs qui venaient d'être livrés aux flammes, et de leur donner une sépulture honorable. Le gouverneur Macien en ayant été informé, les fit arrêter et déploya contre eux, mais en vain, les plus cruelles tortures pour les faire apostasier. Maris eut la tête tranchée avec ses deux fils. Leurs corps furent déposés, sous Pascal Ier, dans l'église de Saint-Adrien, où on les découvrit en 1590. — 19 janvier.

MARIS (saint), anachorète en Syrie, avait pour état dans sa jeunesse d'aller chanter, dans les fêtes des martyrs, des hymnes et des cantiques en leur honneur, charmant les populations par sa bonne mine et par la beauté de sa voix. Il se bâtit ensuite une petite maison près du bourg d'Omère, et, quoique le voisinage d'une montagne rendît sa demeure si humide que l'eau en dégouttait de toutes parts, il n'en continua pas moins à l'habiter, vivant en reclus. Parvenu à l'âge de quatre-vingt-dix ans, il n'avait pour vêtement qu'une peau de chèvre et ne prenait pour toute nourriture qu'un peu de pain et de sel. Théodoret, évêque de Cyr, dans le diocèse duquel il vivait, vint un jour, sur sa demande, célébrer les saints mystères dans sa cellule, et au lieu d'autel, il se servit des mains des diacres. Pendant cette célébration, Maris s'imaginait être transporté au ciel, et il avoua depuis qu'il n'avait jamais été rempli d'une telle consolation. Il mourut peu de temps après, vers le milieu du ve siècle. — 25 janvier.

MARIUS (saint), martyr à Nicomédie, était, à ce que l'on croit, page de l'empereur Dioclétien, et souffrit l'an 303. — 12 mars.

MARIUS (saint), évêque d'Avenches en Suisse, naquit à Autun, l'an 532. Elevé à l'épiscopat en 575, il assista, dix ans après, au concile de Mâcon. La ville d'Avenches ayant été ruinée par les barbares, il transporta, l'an 590, son siége à Lausanne, et il y mourut l'an 596, à l'âge de soixante-quatre ans. Il a laissé une Chronique qui commence en 445 et finit en 581 : elle est assez estimée pour les faits, mais les dates sont souvent fautives. — 31 décembre.

MARMÈNE (sainte), *Marmenia*, martyre à Rome, souffrit avec sa fille et vingt-deux de ses domestiques. Son corps fut mis sous l'autel de Sainte-Marie de Cosmedin, par le pape Calliste II, lorsqu'il dédia cette église. — 29 mai.

MARNAN (saint), *Marnanus*, évêque en Ecosse, florissait vers la fin du vie siècle sous le roi Aidan ou Aldan, qui avait pour lui la plus grande vénération. Ce prince ayant remporté, en 605, une victoire complète sur Ethelfrid, roi des Northumbres, attribua le succès de ses armes aux prières du saint évêque, et pour en témoigner sa reconnaissance, il recommanda, en mourant, à Eugène III, son fils et son successeur, de traiter avec bonté les prisonniers qu'il avait

faits dans cette mémorable bataille, afin de les gagner à Jésus-Christ, car ils étaient encore idolâtres. Ce moyen produisit les plus heureux effets, et presque tous se convertirent, grâces aux exhortations de saint Marnan. Parmi ces prisonniers se trouvaient deux princes northumbres, Oswald et Oswi, qu'il instruisit des vérités du christianisme et auxquels il conféra le baptême. Il mourut dans la province d'Anondale, l'an 620, et ses reliques se gardaient autrefois dans l'église d'Aberkerdure, dont il était patron. Son chef était à Moravia, et à certains jours on le portait en procession dans les rues de cette ville, avec une grande solennité. — 2 mars.

MARNOC (saint), évêque et confesseur en Ecosse, florissait dans le ve siècle. Il mourut à Kilmarnoc, ville à laquelle il a donné son nom, et où il était honoré avant la prétendue réforme, le 25 octobre.

MARNOCH (saint), *Marnochus*, religieux cistercien en Irlande, florissait dans le XIIe siècle. Ses reliques se gardent à Dublin. — 30 décembre.

MAROLE (saint), *Marolus*, archevêque de Milan et confesseur, succéda à saint Vénère et florissait au commencement du ve siècle. Saint Ennode de Pavie a composé un petit poëme à sa louange. — 23 avril.

MARON (saint), *Maro*, martyr en Italie, fut exilé dans l'île de Pontia, avec sainte Flavie Domitille, au service de laquelle il était attaché. L'empereur Nerva ayant permis aux exilés de rentrer dans leur patrie, Maron sortit de l'île où il avait passé plusieurs années; mais il fut arrêté de nouveau sous le règne de Trajan et livré à diverses tortures, par ordre du juge Valérien, qui le condamna à mort, vers le commencement du IIe siècle. — 15 avril.

MARON (saint), abbé en Syrie, quitta le monde pour se mettre sous la conduite de saint Zébin, qui surpassait tous les solitaires de son siècle par son assiduité à la prière. C'est sous un maître aussi habile dans les choses spirituelles que Maron fit de grands progrès dans la vertu, et s'éleva à un haut degré de contemplation. Il alla ensuite mener la vie érémitique sur une montagne près de la ville de Cyr. Quoiqu'il eût une tente faite de peaux de chèvre, il se réfugiait rarement sous cet abri et restait exposé à toutes les intempéries de l'air. Ayant trouvé près de sa solitude un temple d'idoles, il le convertit en un oratoire où il se retirait pour prier. Il passait les jours et les nuits à ce saint exercice, pendant lequel il se tenait debout; seulement, sur la fin de sa vie, il s'appuyait sur un bâton. Il disait peu de choses à ceux qui venaient le visiter pour ne pas interrompre les saintes communications qu'il entretenait continuellement avec Dieu; il les recevait cependant avec bonté, et les engageait à prier avec lui. Dieu récompensa sa sainteté par le pouvoir de guérir les maladies du corps et celles de l'âme. Il lui vint un grand nombre de disciples, parmi lesquels on cite saint Jacques de Cyr, et il fonda en Syrie plusieurs monastères. Elevé au sacerdoce en 405, il mourut en 433, et le désir de posséder son corps fit naître une contestation parmi les populations du voisinage. Les habitants d'un gros bourg parvinrent à s'emparer de ce précieux trésor, et ils bâtirent sur son tombeau une grande église qu'ils firent desservir par des moines. C'est de saint Maron que les Maronites tirent leur nom. Saint Jean Chrysostome, qui l'avait beaucoup connu lorsqu'il était à Antioche, et qui avait conçu de lui la plus haute idée, lui écrivit de Cucusse, où il était exilé, une lettre pour se recommander à ses prières. — 9 et 14 février.

MAROTAS (saint), martyr en Perse avec saint Zanitas et sept autres, souffrit l'an 326, pendant la première persécution du roi Sapor II. — 27 mars.

MARS (saint), *Martius*, abbé en Auvergne, florissait au commencement du VIe siècle et mourut vers l'an 527. Saint Grégoire de Tours nous a conservé le peu que l'on sait de sa vie. — 13 avril.

MARS (saint), patron de Bais, en Bretagne, florissait aussi dans la première partie du VIe siècle et mourut vers l'an 530. — 21 juin.

MARSALE (saint), *Marsalus*, martyr dans l'île de Corfou sur la fin du Ier siècle, est un des sept voleurs qui furent convertis par saint Jason, et qui furent ensuite mis à mort pour la foi qu'ils avaient embrassée. — 29 avril.

MARSAU (saint), *Martialis*, abbé du monastère de Saint-Hilaire de Poitiers, est honoré le 24 octobre.

MARSE (saint), *Marsus*, prêtre dans le diocèse d'Auxerre, est honoré au monastère de Saint-Julien, où l'on conserve de ses reliques. — 4 octobre.

MARTANE (sainte), *Martana*, Grecque d'origine et parente de saint Adrias, ayant appris qu'il avait été martyrisé pendant la persécution de l'empereur Valérien, se rendit à Rome avec sainte Aurélie sa fille; elle passa les treize dernières années de sa vie sur le tombeau du saint et fut enterrée à côté de lui, après sa mort arrivée l'an 271. — 2 décembre.

MARTHE (sainte), *Martha*, sœur de saint Lazare et de sainte Marie de Béthanie, est citée dans l'Evangile pour l'empressement qu'elle mit à bien recevoir le Sauveur qui venait faire une visite à cette sainte famille. Elle voulut se charger elle-même du soin de tout préparer pour le traiter avec une généreuse hospitalité, et dans la crainte de ne pouvoir y suffire seule, elle se plaignit à Jésus de ce que sa sœur ne l'aidait pas. Mais elle en reçut cette réponse : « Marthe, Marthe, vous vous empressez et vous vous troublez dans le soin de beaucoup de choses : une seule chose cependant est nécessaire. » Lazare étant tombé malade, elle en informa Jésus-Christ qui était alors dans la Galilée. Lorsqu'il se rendit à Béthanie, pour y ressusciter Lazare; Marthe, apprenant qu'il approchait, alla au-devant de lui et lui dit : Seigneur, si vous eussiez été ici, mon frère ne serait pas mort. Quelques jours après la résurrection de son frère, elle donna un grand repas à Jésus et

le servit elle-même. Les Provençaux prétendent, d'après une tradition populaire, que sainte Marthe, après l'Ascension, vint aborder à Marseille avec son frère et sa sœur. Ses reliques, découvertes, à ce que l'on croit, à Tarascon, dans le XIIIe siècle, sont dans une chapelle souterraine de la collégiale de cette ville. Son chef se garde dans un magnifique buste de vermeil donné par Louis XI. — 29 juillet.

MARTHE (sainte), vierge et martyre à Astorga en Espagne, fut arrêtée pendant la persécution de Dèce et conduite devant le proconsul, chargé du gouvernement de la province. Ce magistrat, frappé de sa beauté, de sa modestie et de la sagesse de ses réponses, désirait lui sauver la vie. Il s'y prit donc avec douceur, espérant, par ce moyen, obtenir d'elle la soumission aux lois qui ordonnaient de sacrifier aux dieux. Marthe rejeta, avec une sainte fermeté, ses propositions sacriléges, et comme il insistait, elle déclara qu'elle était préparée au martyre. Il la fit donc frapper cruellement, et comme les coups de bâton n'ébranlaient nullement sa constance, il ordonna qu'elle aurait la tête tranchée. La sentence fut exécutée sur-le-champ, vers l'an 252. L'église d'Astorga, qui possède ses reliques, célèbre sa fête avec une grande solennité le 23 février.

MARTHE (sainte), martyre en Egypte, est honorée le 24 juin.

MARTHE (sainte), martyre à Rome, était femme de saint Maris et mère de saint Audifax et de saint Abachum. Cette sainte famille, après avoir distribué ses biens aux pauvres, quitta la Perse, sa patrie, pour aller à Rome visiter les tombeaux des apôtres. Arrivée dans cette ville au plus fort de la persécution d'Aurélien, elle s'occupait de donner une sépulture honorable aux restes des martyrs. Macien, gouverneur de Rome, en ayant été informé, fit arrêter saint Maris, avec sa femme et ses enfants, et les condamna à mort. Sainte Marthe, après avoir eu les mains coupées, fut noyée à treize milles de Rome, dans un étang qui fut ensuite appelé, à cause de cela, *Santa-Ninfa*. — 19 janvier.

MARTHE (sainte), martyre, souffrit avec sainte Susanne. — 20 septembre.

MARTHE (sainte), vierge et martyre en Perse avec quatre autres vierges, souffrit l'an 346, sous le règne de Sapor II. Elle eut la tête tranchée par un prêtre apostat nommé Paul, qui avait été arrêté avec elle et qui, sur l'ordre du gouverneur, lui trancha la tête, ainsi qu'à ses compagnes. — 6 juin.

MARTHE (sainte), vierge et martyre à Cologne avec sainte Saule, était l'une des nombreuses compagnes de sainte Ursule, et fut mise à mort par les Huns vers le milieu du Ve siècle. — 20 octobre.

MARTHE (sainte), veuve, était mère de saint Siméon Stylite le Jeune. Elle mourut vers l'an 550, au bourg de Tibérin, près de Séleucie. — 5 juillet.

MARTIAL (saint), *Martialis*, martyr, fils de sainte Félicité, ayant été arrêté avec sa mère et ses six frères, fut conduit devant Publius, préfet de Rome, qui l'interrogea le dernier, et lui dit : *Je plains vos infortunés frères, qui se sont attiré les malheurs dont ils ont été accablés. Voulez-vous suivre leurs exemples, et mépriserez-vous, comme eux, les ordonnances de nos princes? — Ah! Publius, si vous saviez quels tourments effroyables sont préparés dans les enfers à ceux qui adorent les démons! Dieu tient la foudre suspendue ; n'attendez pas qu'il la lance sur vous et sur ces dieux en qui vous mettez votre confiance. Ou reconnaissez que Jésus-Christ est l'unique Dieu auquel tout l'univers doit se soumettre, ou tremblez à la vue des flammes qui sont prêtes à vous dévorer.* L'empereur Antonin, ayant pris connaissance du procès-verbal des interrogations, condamna à mort cette héroïque famille, et Martial eut la tête tranchée avec deux de ses frères, l'an 150. — 10 juillet.

MARTIAL (saint), premier évêque de Limoges, fut, au rapport de saint Grégoire de Tours, envoyé dans les Gaules avec saint Denis de Paris, vers le milieu du IIIe siècle. Il fixa son siége à Limoges où il convertit un grand nombre d'idolâtres. Les miracles qu'il avait opérés pendant sa vie ne cessèrent pas à sa mort, et son tombeau fut illustré par de nombreux prodiges. Jean XXII ordonna qu'on célébrerait sa fête comme celle des apôtres. La tradition des Limousins, qui fait de saint Martial l'un des soixante-douze disciples, et prétend qu'il était ce jeune homme dont parle l'Evangile, qui fournit les cinq pains et les deux poissons multipliés miraculeusement par Jésus-Christ dans le désert, ne peut soutenir la critique et ne repose sur aucun monument digne de foi. — 30 juin.

MARTIAL (saint), martyr en Afrique, souffrit avec saint Antigone et plusieurs autres. — 16 novembre.

MARTIAL (saint), aussi martyr en Afrique, est honoré le 16 février.

MARTIAL (saint), martyr à Sirmich, souffrit avec saint Agrippin et plusieurs autres. — 15 juillet.

MARTIAL (saint), martyr en Afrique, souffrit avec saint Statulien et onze autres. — 3 janvier.

MARTIAL (saint), aussi martyr en Afrique avec saint Bellique, est honoré le 4 mai.

MARTIAL (saint), martyr en Afrique, souffrit avec saint Laurent et vingt autres. — 28 septembre.

MARTIAL (saint), martyr à Tomes dans le Pont, souffrit avec saint Zotique et quatre autres. — 27 mai.

MARTIAL (saint), martyr à Nicomédie, souffrit l'an 313, au commencement de la persécution de l'empereur Dioclétien. Il est honoré chez les Grecs le 13 mars.

MARTIAL (saint), l'un des dix-huit martyrs de Saragosse, fut mis à mort avec ses compagnons par ordre de Dacien, gouverneur d'une partie de l'Espagne, l'an 504, pendant la persécution de l'empereur Dioclétien. Les reliques de ces saints martyrs furent découvertes à Saragosse l'an 1389. — 19 avril.

MARTIAL (saint), martyr à Cordoue en

Espagne, avec saint Fauste et saint Janvier, l'an 304, pendant la persécution de Dioclétien, se présenta de lui-même au tribunal chargé de juger les chrétiens. Eugène, gouverneur de la province, le fit étendre sur le chevalet, le pressant de se soumettre aux édits des empereurs, afin de se soustraire aux tortures qui l'attendaient. Martial lui fit cette réponse : *Jésus-Christ est ma consolation. Il n'y a qu'un Dieu : lui seul mérite nos hommages et nos adorations.* Il fut condamné à être brûlé vif, ainsi que ses deux compagnons. — 13 octobre.

MARTIAL (saint), évêque de Spolette, florissait dans le IVe siècle, et mourut vers l'an 350.—4 juin.

MARTIEN (saint), *Martianus*, martyr en Afrique, souffrit pour la foi orthodoxe pendant la persécution des Vandales. On croit que son martyre eut lieu sous le roi Hunéric, vers l'an 484.—4 janvier.

MARTIEN (saint), premier abbé du monastère de Saint-Eusèbe, qu'il avait fondé à Apt vers la fin du Xe siècle, le gouverna avec tant de sagesse et de sainteté, qu'il devint, après sa mort, arrivée l'an 1010, l'objet de la vénération des fidèles. Ses reliques se conservaient dans la cathédrale d'Apt, où il est honoré le 25 août.

MARTIN (saint), *Martinus*, troisième évêque de Vienne en Dauphiné, était disciple des apôtres ou plutôt des hommes apostoliques. Il succéda à saint Zacharie et eut pour successeur saint Vère. On croit qu'il florissait dans le IIe siècle.—1er juillet.

MARTIN (saint), évêque de Trèves et martyr, est honoré le 19 juillet.

MARTIN (saint), évêque de Tongres, que quelques hagiographes ont confondu avec le précédent, florissait sur la fin du IIIe siècle. Il fut l'apôtre du Hasbain et il est honoré en Belgique le 21 juin.

MARTIN (saint), l'un des quarante-neuf martyrs d'Abitine, ville de la province proconsulaire d'Afrique, fut arrêté avec ses compagnons, pendant la célébration des saints mystères, un jour de dimanche, et conduit, chargé de fers, à Carthage. Le proconsul Anulin leur fit subir à tous un interrogatoire accompagné de tortures par suite desquelles Martin mourut dans le cachot où il était renfermé, l'an 304, pendant la persécution de Dioclétien. — 11 février.

MARTIN (saint), martyr à Alexandrie, souffrit avec saint Aphrodise, et il est honoré chez les Grecs le 30 avril.

MARTIN (saint), martyr en Afrique, souffrit avec saint Claude et plusieurs autres. — 3 décembre.

MARTIN (saint), évêque de Tours, né à Sabarie dans la Pannonie, au commencement du IVe siècle, passa son enfance à Pavie, où était retiré son père, qui était tribun militaire. Quoique sa famille fût idolâtre, le jeune Martin ne montrait de goût que pour les exercices de piété. Il fréquentait les églises malgré ses parents, et s'étant fait inscrire à dix ans parmi les catéchumènes, il suivait avec assiduité les instructions qui précèdent le baptême. A douze ans il forma le projet de se retirer dans la solitude, et il l'eût exécuté sans un ordre de l'empereur qui obligeait les enfants des officiers à porter les armes. Le père de Martin découvrit lui-même son fils, aimant mieux le voir soldat qu'ermite. Entré dans la cavalerie à quinze ans, il se contenta d'un seul domestique qu'il traitait en camarade plutôt qu'en maître, et il se fit chérir de ses compagnons d'armes par ses belles qualités, ses vertus et surtout sa charité. Se trouvant à Amiens au milieu d'un hiver rigoureux, il rencontra aux portes de cette ville un mendiant presque nu. Comme il venait de distribuer en aumônes tout ce dont il pouvait disposer et qu'il ne lui restait plus que ses armes et ses habits, il coupe en deux son manteau, en donne une moitié à ce malheureux et s'enveloppe du mieux qu'il peut avec le reste. La nuit suivante il vit en songe Jésus-Christ couvert de cette moitié de manteau qu'il avait donnée, et disant aux anges dont il était environné : *Martin, qui n'est encore que catéchumène, m'a couvert de ce vêtement.* Cette vision augmenta l'attrait qui le portait vers Dieu, et il demanda le baptême qu'il reçut à dix-huit ans. Il continua cependant de rester sous les drapeaux, à la prière de son tribun, qui l'aimait comme un fils et qui lui avait promis de renoncer au monde aussitôt qu'il le pourrait. Sur ces entrefaites, les Germains ayant fait une irruption dans les Gaules, on assembla des troupes pour marcher contre eux, et l'on fit à cette occasion une distribution d'argent aux soldats. Martin, qui pensait quitter le service, ne voulut pas par délicatesse participer à cette distribution. Il demanda qu'on donnât à ses camarades ce qui devait lui revenir. Il voulut aussi profiter de cette circonstance pour solliciter son congé; mais comme on lui reprochait d'agir ainsi par la crainte de se trouver à la bataille qui devait se donner le lendemain, il répondit : *Si c'est à la lâcheté qu'on attribue ma démarche, je demande à paraître à la tête de l'armée, sans armes et sans d'autre bouclier que le nom de Jésus-Christ et le signe de la croix : je me précipiterai au milieu des escadrons ennemis.* La nuit même, les Germains ayant demandé la paix, Martin obtint le congé qu'il sollicitait, et se retira près de Saint-Hilaire de Poitiers. Ce saint évêque n'eut pas plutôt connu le mérite extraordinaire de son disciple, qu'il voulut l'élever au diaconat ; mais Martin refusa par humilité, et consentit à se laisser ordonner exorciste. Le désir de revoir ses parents lui ayant fait entreprendre le voyage de la Pannonie, en traversant les Alpes, il tomba entre les mains d'une troupe de voleurs qui résolurent sa mort. Déjà l'un d'eux levait son sabre pour le tuer, lorsqu'il en fut empêché par l'un de ses compagnons. Martin montra dans ce danger une présence d'esprit et une intrépidité qui excitèrent l'admiration des brigands. Ils lui demandèrent qui il était et s'il n'avait pas été effrayé. Mar-

tin répondit qu'il était chrétien et qu'il n'avait jamais été plus tranquille que dans ce moment, parce qu'il se confiait en Dieu, qui veille sur ses serviteurs : il ajouta que pour eux ils avaient tout à craindre, puisqu'ils ne pouvaient, à cause de leur vie criminelle, compter sur la protection divine. Celui de ces voleurs qui avait voulu le tuer fut si touché de ces paroles, qu'il se convertit et embrassa la vie monastique. Martin continua sa route, et, arrivé en Pannonie, il convertit au christianisme sa mère et plusieurs autres personnes. En revenant par l'Illyrie, il combattit avec zèle et succès les ariens, qui étaient nombreux dans cette province, et qui le chassèrent après l'avoir maltraité. Martin apprit en Italie que les ariens des Gaules étaient venus à bout de faire exiler saint Hilaire ; cette nouvelle le détermina à se retirer dans une solitude près de Milan. Auxence, qui avait usurpé le siége de cette ville, irrité des efforts que Martin faisait pour le triomphe de la foi de Nicée, l'obligea de sortir du diocèse. Il se réfugia dans la petite île de Gallnaire, près d'Albenga sur la côte de Gênes, où il ne vivait que de racines et d'herbes sauvages. Ayant mangé un jour de l'ellébore, il en fut incommodé au point qu'il faillit mourir; mais s'étant adressé à Dieu, il en obtint une prompte et entière guérison. Lorsqu'il sut, en 360, que saint Hilaire revenait de son exil, il se rendit à Rome pour le voir ; mais le saint évêque n'y était déjà plus ; il se mit en devoir de le rejoindre, et il retourna avec lui à Poitiers. Saint Hilaire lui donna la terre de Ligugé pour y bâtir un monastère. Parmi ceux que Martin admit dans cet établissement, le premier de ce genre construit dans les Gaules, se trouvait un catéchumène qui étant mort pendant que Martin était absent, celui-ci, à son retour, trouva ses moines dans une désolation d'autant plus grande que le mort n'avait pas reçu le baptême. Martin mêle ses larmes à celles de la communauté ; puis, se sentant animé par une inspiration divine, il fait sortir tout le monde, et comme un autre Elisée, il s'étend sur le cadavre et prie avec beaucoup de ferveur. Le mort ressuscite, reçoit le baptême et vit encore plusieurs années depuis. Un esclave qui s'était pendu fut aussi rendu à la vie par ses prières. Ces deux miracles ajoutèrent un nouvel éclat à la réputation de sainteté dont il jouissait. La ville de Tours, qui venait de perdre saint Lidoire, en 371, voulut l'avoir pour évêque ; mais il fallut employer un pieux stratagème pour le tirer de son monastère. Un malade s'étant présenté à la porte, comme Martin s'avançait pour lui donner sa bénédiction, on se saisit de sa personne et on le conduisit à Tours. Quelques évêques du voisinage, qui avaient été appelés à l'élection, voulaient l'exclure sous prétexte que son extérieur était négligé et qu'il ne ferait pas honneur à la dignité épiscopale ; mais le peuple et le clergé de Tours ne tenant aucun compte de cette raison, Martin se vit obligé de céder à leurs instances. Sa nouvelle dignité ne changea rien à sa manière de vivre. S'étant logé dans une cellule, près de l'église, les visites fréquentes qu'il y recevait le déterminèrent à bâtir près de la ville un monastère où il se retira. C'est la célèbre abbaye de Marmoutiers, la plus ancienne qui ait été fondée en France. On y compta bientôt quatre-vingts moines, et plusieurs d'entre eux furent élevés à l'épiscopat, parce que les peuples désiraient avoir des pasteurs formés par saint Martin. Son attrait pour la retraite ne nuisait en rien aux soins qu'il devait à son troupeau, et il était exact à visiter son diocèse et à réprimer les abus. Il y avait près de son monastère une chapelle et un autel sur le tombeau d'un prétendu martyr. Il voulut constater l'authenticité des reliques que le peuple y vénérait, et s'étant rendu sur les lieux, il pria Dieu de lui faire connaître qui y avait été enterré. Sa prière finie, il vit apparaître un spectre hideux à qui il commanda de parler. Celui-ci déclara qu'il était un voleur supplicié pour ses crimes. En conséquence, l'autel fut démoli et le peuple désabusé. Peu de temps après son élévation à l'épiscopat, il fut obligé de se rendre à la cour de l'empereur Valentinien Ier, pour des affaires qui regardaient les temples des païens. Le prince, qui ne voulait point lui accorder l'objet de sa demande, défendit qu'on le laissât entrer dans le palais. Ne pouvant donc obtenir audience, il s'adressa au ciel par la prière et le jeûne. Au bout de sept jours, un ange lui ordonna d'entrer au palais : il obéit, et parvint sans difficulté jusqu'à l'empereur, qui, irrité de ce qu'on l'eût laissé pénétrer jusqu'à lui malgré sa défense, ne daigna point se lever devant le saint évêque ; mais il se leva bientôt malgré lui, parce que le feu prit à son siége. A la vue de ce prodige, il se trouva tout changé, embrassa Martin, et lui accorda tout ce qu'il demandait, sans même lui laisser le temps d'exposer sa requête. Il l'admit plusieurs fois à sa table, et à son départ il lui fit de riches présents que Martin refusa par amour pour la pauvreté. Martin, de retour dans son diocèse, renversa plusieurs temples païens et fit abattre plusieurs arbres que les idolâtres regardaient comme sacrés. Après avoir démoli un de ces temples, il ordonna de couper un pin qui était devant. Les prêtres des idoles s'y opposèrent d'abord, mais ils y consentirent enfin, à condition qu'ils l'abattraient eux-mêmes et que Martin resterait dessous à l'endroit qu'ils lui indiqueraient. Plein de confiance en Dieu, il se laissa lier et on le plaça du côté où l'arbre penchait. Le pin, en tombant, était sur le point de l'écraser, lorsque, par la vertu du signe de la croix, il le fit tomber du côté opposé. Les témoins de ce fait merveilleux se convertirent à l'instant même et demandèrent d'être mis au nombre des catéchumènes. Quelque temps après s'étant rendu dans les environs d'Autun pour y détruire un autre temple, les païens se jetèrent sur lui, et l'un d'eux levait déjà son sabre pour le tuer. Alors Martin lui présente le cou sans essayer de

faire la moindre résistance; mais le païen sentant son bras arrêté, tombe à ses pieds et lui demande pardon. Etant à Trèves, il guérit avec quelques gouttes d'une huile qu'il avait bénite une fille paralytique qui allait expirer; il délivra aussi du démon un esclave de Tétradius, qui avait été proconsul. A son passage à Paris, ayant rencontré un lépreux qui se tenait à l'entrée de la ville, il le guérit en l'embrassant et lui donnant sa bénédiction. Lorsqu'il allait à Chartres, ayant passé par un village dont tous les habitants étaient idolâtres, il fut touché de leur aveuglement; et voyant qu'ils s'empressaient autour de lui, il leur annonça les vérités chrétiennes. Pendant qu'il parlait avec autant de force que d'onction, une femme, qui venait de perdre son fils unique, le lui apporta, en le suppliant de lui rendre la vie. Martin fit sa prière et ressuscita l'enfant, en présence de toute la population. Tous alors s'écrient qu'ils adorent le Dieu de Martin, et se prosternant à ses pieds, ils le conjurent de les disposer au baptême. Il guérit à Vienne saint Paulin de Nole qui était menacé de perdre la vue par une cataracte commencée: à peine eut-il touché ses yeux avec un pinceau, que le mal disparut. Le saint évêque de Tours possédait aussi le don de prophétie, et il fut favorisé d'un grand nombre de révélations. Un jour qu'il priait dans sa cellule, le démon lui apparut environné de lumière, revêtu d'habits éclatants, une couronne de pierres précieuses sur la tête, et lui dit qu'il était Jésus-Christ. Martin, reconnaissant l'ange de ténèbres sous ce déguisement, lui dit : *Le Seigneur Jésus n'a point dit qu'il dût venir couvert de pourpre, ni couronné d'un diadème : je ne regarderai donc jamais comme étant Jésus-Christ celui qui ne portera pas sur son corps les marques de la croix*. Ce peu de mots mit en fuite le démon, qui, en disparaissant, remplit la cellule d'une odeur insupportable. Il se rendit près du tyran Maxime, qui s'était fait proclamer empereur et qui avait établi à Trèves le siége de son empire. Le but de son voyage était d'obtenir la grâce de plusieurs personnes que leur attachement à Gratien avait fait condamner à mort. Maxime lui témoigna beaucoup d'égards et l'invita à sa table; mais Martin répondit qu'il ne pouvait manger avec un homme qui avait dépouillé un empereur de ses Etats et qui en avait privé un autre de la vie. Maxime protesta qu'il n'avait accepté l'empire que parce qu'il y avait été forcé par l'armée, et que de tous ses ennemis aucun n'avait perdu la vie, à moins qu'il n'eût été tué en combattant. Le saint finit par accepter l'invitation de Maxime, et celui-ci en fut si satisfait qu'il voulut que les principaux personnages de sa cour fussent du repas. Martin fut placé à la droite de l'empereur, et le prêtre qui l'accompagnait, entre l'oncle et le frère de Maxime, qui étaient comtes de l'empire. Un officier ayant présenté, selon l'usage, une coupe à l'empereur, celui-ci la fit présenter à Martin, espérant la recevoir ensuite de sa main; mais le saint évêque ayant bu, la passa à son prêtre, comme à la personne la plus honorable de l'assemblée après lui. L'empereur et toute la cour admirèrent cette manière ingénieuse de montrer que le sacerdoce l'emportait sur la dignité impériale. L'impératrice, qui pendant le repas était restée assise aux pieds du saint, pour recueillir toutes ses paroles, voulut aussi le régaler à son tour. Martin n'accepta qu'avec répugnance, parce qu'il ne conversait jamais avec les femmes, à moins que la nécessité ou la charité ne l'y obligeât; mais il crut, en cette circonstance, devoir s'écarter de la règle qu'il s'était prescrite, parce qu'il avait à demander la délivrance de plusieurs prisonniers, le rappel d'un grand nombre d'exilés et la restitution de biens injustement confisqués : il tenait donc à se concilier l'impératrice, dont le crédit lui était d'un grand secours. Cette princesse fut si flattée de la déférence qu'il montra en cette occasion, qu'elle voulut le servir de ses propres mains. Ithace, évêque espagnol, qui se trouvait aussi à la cour pour solliciter une sentence contre les priscillianistes et surtout contre Priscillien, leur chef, poussa l'oubli des règles de l'Eglise jusqu'à faire tout ce qui dépendait de lui pour qu'ils fussent condamnés à mort. Martin, révolté de cette conduite d'Ithace, refusa de communiquer avec lui Ithace de son côté, l'accusa d'hérésie. Cependant Maxime céda aux représentations de saint Martin et l'affaire des priscillianistes ne fut pas entamée tant qu'il resta à Trèves, et Maxime alla jusqu'à lui promettre que les accusés ne seraient point condamnés à mort; mais il changea de sentiment après le départ de Martin, et confia l'affaire des priscillianistes à Evode, préfet du prétoire. Priscillien et ses partisans furent condamnés à mort, sur les poursuites d'Ithace qui assista à la question qu'on fit subir aux accusés. Non content d'avoir fait trancher la tête aux principaux hérétiques, Ithace et ses partisans obtinrent de Maxime qu'il enverrait en Espagne des tribuns à la recherche de ceux qui étaient engagés dans les erreurs de Priscillien, avec ordre de les dépouiller de leurs biens et de les priver de la vie. Martin n'eut pas plutôt connaissance de cet ordre qu'il revint à Trèves, et comme il ne voulait pas communiquer avec les Ithaciens, ils s'en plaignirent à l'empereur. Celui-ci représenta au saint évêque que si les hérétiques avaient été condamnés à mort par des juges seculiers, c'était pour des crimes autres que l'hérésie; et comme Martin, peu touché de cette raison, objectait que des évêques avaient provoqué la procédure, l'empereur irrité ordonna d'exécuter ceux dont Martin venait demander la grâce, parmi lesquels se trouvaient le comte Narsès et le gouverneur Leucade, dont tout le crime était leur attachement au parti de Gratien. Martin, qui s'était proposé aussi d'empêcher l'envoi des tribuns en Espagne, voyant que son refus de communiquer avec les Ithaciens ferait échouer ses généreux desseins, consi-

dérant d'ailleurs qu'aucun canon ne défendait de communiquer avec Ithace et les évêques de son parti, puisqu'ils n'étaient pas excommuniés, alla trouver Maxime et lui promit de communiquer avec les Ithaciens, à condition que les personnes condamnées auraient la vie sauve et que les tribuns envoyés en Espagne seraient rappelés. Ces deux points lui ayant été accordés, il assista au sacre de Félix, évêque de Trèves, cérémonie qui fut faite par les Ithaciens. Mais se reprochant cette condescendance, il quitta Trèves le lendemain, et s'étant mis en prières à deux lieues de la ville, un ange, pour le consoler des regrets que lui causait sa conduite, lui dit que la charité qui l'avait fait agir le rendait excusable. Revenu à Tours, il disait à ses disciples, les larmes aux yeux, que depuis ce temps-là il éprouvait plus de difficulté pour chasser les démons. Il continua jusqu'à la fin de sa vie à confirmer par de nombreux miracles la doctrine qu'il prêchait, et quoique parvenu à une grande vieillesse, il ne diminuait rien de ses austérités ni de ses travaux apostoliques. Quoiqu'il ne fût pas versé dans les lettres humaines, ses discours étaient clairs, pleins de force et d'onction. Il était très-versé dans les voies intérieures, et donnait d'excellents conseils aux personnes qui le consultaient sur leur état spirituel ; mais ses exhortations à la vertu tiraient de ses exemples et de ses miracles une force à laquelle personne ne résistait. Il conservait toujours un calme inaltérable, et jamais on ne le vit troublé par aucune passion. Lorsque ses ennemis cherchaient à lui faire du mal, il se contentait de pleurer sur leurs péchés et se vengeait d'eux par des bienfaits. Avare de son temps, il employait une partie des nuits à travailler ou à prier ; il ne prenait de repos qu'autant que la nécessité l'y obligeait, et couchait sur un cilice étendu par terre. Jamais, au milieu de ses occupations, il ne perdait de vue la présence de Dieu, et tout lui servait à s'exciter à la perfection. Voyant un jour une brebis nouvellement tondue, il dit à ceux qui l'accompagnaient : *Cette brebis a rempli le précepte de l'Evangile : elle avait deux habits, elle en a donné un à celui qui n'en avait point : faisons de même.* Voyant, une autre fois, un homme couvert de haillons, qui gardait les pourceaux, il s'écria : *Voilà Adam chassé du paradis : dépouillons-nous du vieil Adam, pour nous revêtir du nouveau.* Se trouvant sur le bord d'une rivière où des oiseaux cherchaient à prendre des poissons, *Voilà*, dit-il, *l'image des ennemis de notre salut : ils sont en embuscade pour prendre nos âmes et pour en faire leur proie.* En même temps, il ordonna à ces oiseaux de se retirer ; ce qu'ils firent aussitôt. Il avait près de quatre-vingt-dix ans, lorsque s'étant rendu à Condé, paroisse située à l'extrémité de son diocèse, pour étouffer une division qui s'était élevée parmi le clergé de cette église, il y rétablit la paix et se disposait à revenir à Tours, lorsqu'il tomba malade. Il dit alors à ses disciples dont il s'était fait accompagner, selon sa coutume, que le moment de sa mort était arrivé. Et comme ceux-ci lui représentaient en pleurant qu'ils allaient être orphelins, et que son troupeau se trouverait exposé à devenir la proie des loups ravissants, le saint évêque, touché de leurs larmes, adressa à Dieu cette prière : *Seigneur, si je suis nécessaire à votre peuple, je ne refuse point le travail : que votre sainte volonté soit faite.* Malgré la violence de la fièvre, il voulut rester couché sur un cilice couvert de cendres, et refusa la paille que ses disciples voulaient mettre sous lui, en disant qu'un chrétien ne devait mourir que sur la cendre. Il avait les yeux et les mains levés vers le ciel, et sa prière était continuelle. Comme on voulait le changer de position, afin de lui procurer quelque soulagement, *Mes frères*, dit-il, *permettez que je regarde le ciel plutôt que la terre.* Voyant le démon qui cherchait à l'effrayer, il l'apostropha en ces termes : *Qu'attends-tu ici, bête cruelle ? tu ne trouveras rien en moi qui t'appartienne : le sein d'Abraham est ouvert pour me recevoir.* Il mourut, selon l'opinion la plus commune, le 11 novembre de l'an 400. Ceux qui assistèrent à sa mort virent son visage tout rayonnant de gloire. Les habitants de Poitiers auraient voulu posséder ses précieux restes, mais la ville de Tours les enleva et ils furent escortés par deux mille moines et un grand nombre de vierges, sans compter une multitude prodigieuse de personnes de tout état. Tous pleuraient le saint évêque quoiqu'on le crût dans le séjour céleste. Le lieu où son corps fut déposé près de Tours fut appelé, depuis, la *Station de Saint-Martin*, et l'on y bâtit une chapelle. Saint Brice, son successeur, le transporta dans une basilique qu'il avait fait construire à peu de distance de là, et il y éleva son tombeau que les fidèles vinrent bientôt vénérer de toutes parts. La première basilique se trouvant trop petite pour contenir la foule des pèlerins, saint Perpet, sixième évêque de Tours, en fit bâtir une plus grande et y fonda l'entretien d'une lampe. Les disciples du saint, chargés de la garde de son corps, donnèrent naissance au *noble* et *insigne* chapitre de Saint-Martin, dont le roi de France était le premier dignitaire. Jamais peut-être aucun tombeau de saint, en France, n'attira, pendant plusieurs siècles, un aussi grand concours de fidèles. Les huguenots pillèrent sa châsse et brûlèrent ses reliques au XVI[e] siècle. On sauva cependant l'os d'un de ses bras et une partie de son crâne qui sont actuellement dans l'église métropolitaine de Tours. Sa Vie a été écrite par saint Sulpice-Sévère, son disciple, et saint Grégoire de Tours, le plus illustre des successeurs de saint Martin, nous a laissé la relation de plusieurs des nombreux miracles qui s'opéraient journellement à son tombeau. — 11 novembre.

MARTIN (saint), abbé d'un monastère de Saintes, était disciple de saint Martin de Tours et passa plusieurs années à l'abbaye de Marmoutiers. Après avoir été initié à la

vie religieuse par un maître aussi habile dans les voies de la perfection, il alla fonder à Saintes un monastère dont il fut le premier abbé. Il florissait sur la fin du IVe siècle et au commencement du Ve; mais on ignore l'année de sa mort. Saint Eutrope, le plus illustre de ses disciples, fut son successeur. Saint Pallade, évêque de Saintes, fit la translation de ses reliques en 580. — 7 décembre.

MARTIN DE BRIVE (saint) florissait à Brive-la-Gaillarde dans le Ve siècle, et il est honoré dans cette ville le 9 août.

MARTIN DE DUME (saint), archevêque de Brague en Portugal, naquit en Pannonie au commencement du VIe siècle, et se livra dans sa jeunesse à l'étude des sciences. Il y devint si habile, au rapport de saint Grégoire de Tours, qu'il surpassait tous les savants de son siècle. Après avoir fait le pèlerinage de Jérusalem pour visiter par dévotion les saints lieux, il se rendit en Galicie, province alors sous la domination des Suèves. Comme ce peuple était infecté de l'hérésie arienne, Martin parvint à ramener dans le sein de l'Eglise catholique Théodomire, leur roi, qui avait été guéri de la lèpre par l'intercession de saint Martin de Tours, et une grande partie de la nation, à son exemple, abjura l'hérésie. Il bâtit plusieurs monastères, entre autres celui de Dume qu'il fonda vers 560, et dont il eut le gouvernement. Son mérite extraordinaire le fit élever sur le siége de Dume, qui fut érigé en sa faveur l'an 567, et les fonctions de son ministère qu'il exerçait à la cour des rois Suèves lui firent donner le nom d'évêque de la famille royale. Sa nouvelle dignité ne l'empêcha pas de gouverner son monastère comme auparavant, et lui-même ne changea rien à son ancienne manière de vivre. Il fut transféré sur le siége métropolitain de Brague, où il tint en 572 un concile sur les devoirs des pasteurs. Il mourut l'an 580, après avoir été l'une des plus illustres lumières de l'Eglise d'Espagne et l'un des plus beaux ornements de l'état monastique. Son corps, qui était vénéré à Dume, fut porté à Brague en 1606. Saint Martin de Dume s'illustra, non-seulement par sa sainteté, mais aussi par ses ouvrages. Nous avons de lui : 1° Une collection de quatre-vingt-quatre canons, divisée en deux parties, dont l'une concerne les clercs et l'autre les laïques ; 2° *Formule d'une vie honnête*, ou *Traité des quatre vertus cardinales ;* 3° le *Livre des mœurs ;* 4° une traduction du grec en latin d'un recueil de sentences des solitaires d'Egypte. — 20 mars.

MARTIN (saint), abbé de Vertou en Bretagne, né à Nantes vers 527, se livra, dans sa jeunesse, à l'étude des sciences ecclésiastiques, et fut ordonné diacre par Félix, son évêque, qui le chargea de prêcher l'Evangile aux idolâtres d'Herbadille, ville située à deux lieues de la Loire, vers le Poitou. Les instructions du saint missionnaire produisirent peu d'effets; mais la ville ayant été ensuite submergée, on regarda ce malheur comme une punition que le ciel infligeait à l'indocilité de ses habitants. Martin, pénétré de douleur à la vue de tant d'âmes qui venaient de périr, craignit d'avoir contribué à leur perte et quitta le pays. Il visita les plus célèbres pèlerinages ainsi que les principaux monastères de l'Europe. A son retour en Bretagne il se construisit un ermitage qui fut transformé en monastère, à cause du grand nombre de personnes qui vinrent se mettre sous sa conduite, et la règle qu'il y établit était tirée des maximes des anciens Pères. Outre le monastère de Vertou, il en fonda encore deux, l'un pour les hommes et l'autre pour les femmes. Il mourut un 24 octobre, vers l'an 601 et fut enterré à Vertou. On croit que son corps fut détruit par les huguenots dans le XVIe siècle. — 24 octobre.

MARTIN (saint), pape et martyr, né à Todi en Toscane, entra dans le clergé de Rome et s'y rendit célèbre par son savoir et sa sainteté. Il n'était encore que diacre lorsque le pape Théodore l'envoya à Constantinople en qualité d'apocrisiaire ou de nonce, et dans cette mission il déploya beaucoup de zèle contre le monothélisme. Il fut choisi pour succéder à Théodore en 649, et la même année il tint un concile de cent cinq évêques contre les monothélites, où furent condamnés l'*Ecthèse* d'Héraclius et le *Type* de Constant. Ce dernier, irrité de cette mesure, envoya en Italie Olympe, son chambellan, qu'il éleva à la dignité d'exarque, et lui ordonna d'ôter la vie au pape ou de l'emmener prisonnier en Orient. Olympe, pour se conformer aux volontés du prince, chargea l'un de ses écuyers de massacrer Martin, lorsqu'il lui administrerait la communion dans l'église de Sainte-Marie-Majeure. Le crime paraissait d'autant plus facile à commettre, que le pape communiait chacun à sa place; cependant l'écuyer ne l'exécuta pas, parce que, comme il le déclara depuis, il avait été frappé d'aveuglement et n'avait pu voir le saint pontife. Ce prodige fit rentrer Olympe en lui-même, et il se réconcilia avec Martin. L'empereur envoya un autre exarque, qui était Théodore Calliope, avec ordre d'arrêter le pape comme hérétique, parce qu'il condamnait le *Type*. Il arriva à Rome le 13 juin 653, et le pape, qui était malade dans l'église de Latran, l'envoya saluer par quelques membres de son clergé. L'exarque demanda où était Martin, disant qu'il voulait l'adorer, c'est-à-dire le saluer. Deux jours après, il leva le masque et l'accusa de tenir des armes cachées. Le pape lui fit répondre qu'il pouvait, en faisant une perquisition dans son palais, se convaincre de la fausseté de cette imputation; en effet, la perquisition tourna à la honte des calomniateurs. *Voilà*, dit le pape, *comme on nous accuse toujours à faux*. Une demi-heure après, les soldats le trouvant couché à la porte de l'église, l'arrêtèrent, et Calliope montra un rescrit de l'empereur qui portait que Martin devait être déposé comme indigne ; mais le clergé s'écria aussitôt : *Anathème à celui qui dira que le pape Martin a changé quelque point à la foi*..... — *Il n'y a de vraie foi que la vôtre*, reprit Calliope, qui

craignait d'irriter le peuple, *et moi même, je n'en ai point d'autre.* Le pape fut mené de l'église à son palais, d'où on le tira le 18 juin, à minuit, pour le conduire à Porto : on l'embarqua ensuite pour Constantinople. Il séjourna un an dans l'île de Naxos avec ses gardes, et il y fut attaqué de la dyssenterie, à laquelle se joignit un dégoût pour toute espèce de nourriture. Les évêques du voisinage et les habitants du pays lui ayant envoyé des secours, les gardes s'en emparèrent et maltraitèrent ceux qui les apportaient, en disant que quiconque s'intéressait à un tel homme était ennemi de l'État : Martin fut plus sensible à cette brutalité qu'à ses propres souffrances. On le fit enfin partir pour Constantinople, où il arriva le 17 septembre 654. Il fut renfermé pendant trois mois dans une étroite prison, d'où il écrivait : *Il y a quarante-sept jours qu'on ne m'a donné d'eau ni chaude ni froide pour me laver. Je suis glacé de froid et dans une faiblesse extrême. Une dyssenterie qui m'a tourmenté sur mer et sur terre ne me permet pas de goûter le moindre repos. Mon corps est tout brisé et hors d'état de se soutenir. Quand j'aurais de quoi me nourrir, je manquerai des aliments que demande ma situation actuelle, et j'ai du dégoût pour tous ceux qu'on me présente. J'espère cependant que Dieu, qui connaît toutes choses, et qui doit bientôt m'enlever de ce monde, voudra bien inspirer des sentiments de pénitence à mes persécuteurs.* Le 17 décembre, on l'apporta au sénat en chaise, parce qu'il ne pouvait pas marcher; on l'interrogea sans suivre aucune règle. Ses ennemis, pour le perdre dans l'esprit de Constant, qui était livré aux monothélites, voulaient le faire passer pour un ennemi de l'État, et ils produisirent contre lui vingt accusateurs gagnés par argent. *Quelle procédure!* s'écria le saint pape, *et quels témoins!* Lorsqu'on eut ordonné à ces derniers d'affirmer sur l'Evangile qu'ils disaient la vérité, Martin, pour leur éviter ce parjure, dit aux sénateurs : *Je vous en supplie, au nom de Dieu, ne les faites pas jurer. Qu'ils disent tout ce qu'ils voudront sans faire de serment : qu'est-il besoin qu'ils perdent ainsi leur âme?* Ayant voulu, pour repousser un chef d'accusation, alléguer en sa faveur l'édit de Constantin, le préfet l'interrompit en disant : *Il ne s'agit pas ici d'un point de foi, mais d'un crime d'État : la foi n'est pas en cause, et nous sommes tous orthodoxes. — Plût à Dieu que cela fût ainsi!* répliqua le pape; *mais au jour terrible du jugement dernier, je rendrai témoignage contre vous sur cet article.* Quand on eut entendu toutes les dépositions, on le fit conduire hors de la salle, et on le transporta sur une terrasse placée sous les fenêtres de l'empereur, afin qu'il pût le voir de son palais, et c'est sous les yeux du prince qu'on le traita d'une manière si indigne, que les gardes eux-mêmes et la plupart des spectateurs en furent révoltés. Le saccellaire ou trésorier de l'empire le fit dépouiller des insignes de la papauté; on lui arracha son pallium et ses vêtements, et on ne lui laissa que sa tunique, qu'on déchira du haut en bas, de sorte que son corps fut exposé aux regards de tous. On le conduisit par les rues de la ville après lui avoir mis un carcan de fer au cou. Il était précédé du bourreau, tenant en main un glaive, pour donner à entendre qu'il était condamné à mort. Tout le monde fondait en larmes, à l'exception de quelques individus qui insultaient le saint pape. Quant à lui, il annonçait par son extérieur le calme de son âme. Arrivé au prétoire, il fut précipité dans la prison de Diomède, et cela avec tant de violence, que son corps fut tout meurtri et que les marches de l'escalier furent teintes de son sang. On le jeta sur un banc sans lui ôter les fers, et comme l'hiver était très-rigoureux, il faillit mourir de froid, n'ayant rien pour se couvrir ni personne pour le soigner qu'un jeune clerc qui l'avait suivi en pleurant, et le geôlier qu'on avait lié à sa chaîne. Il s'attendait qu'on allait l'exécuter, et il était d'avance tout disposé au martyre; mais on lui ôta ses fers, et sa position reçut quelque adoucissement. Constant étant allé trouver le patriarche Paul, lui raconta tout ce qu'on avait fait à l'égard du pape. Quoique Paul fût un ardent monothélite, il ne put s'empêcher de s'écrier : *Hélas! on veut encore augmenter ma punition;* et il conjura l'empereur de se contenter de ce que Martin avait souffert. Ce patriarche étant mort peu après, sans être rentré dans le sein de l'Eglise, Pyrrhus, autre monothélite qui avait déjà occupé le siége de Constantinople, fit des démarches pour y remonter. Comme il avait abjuré l'hérésie pendant le séjour qu'il fit à Rome, l'empereur envoya demander au pape s'il avait abjuré de lui-même ou si son abjuration avait été sollicitée. Martin répondit qu'il avait fait cette démarche spontanément, mais qu'il était retourné à l'hérésie bientôt après. L'envoyé de l'empereur dit ensuite au pape : *Considérez avec quelle gloire vous viviez autrefois, et en quel état vous êtes réduit présentement; mais vous ne devez vous en prendre qu'à vous-même. — Dieu soit loué de toutes choses,* répondit le saint pontife. Après être resté dans la prison de Diomède jusqu'au 10 mars de l'année suivante, il fut exilé dans la Chersonèse Taurique, où il arriva le 15 mai. Le pays était alors désolé par une grande famine, et le saint dit dans une de ses lettres : *On parle ici de pain, mais on n'y en voit point. Il nous est impossible de nous procurer des vivres, à moins qu'on ne nous en envoie d'Italie ou du Pont..... Les habitants du pays,* dit-il dans une autre lettre, *sont tous idolâtres..... Ils n'ont pas même cette compassion naturelle qu'on trouve chez les barbares. Nous ne recevons rien que par les barques qui viennent ici chercher du sel, et je n'ai pu acheter encore qu'un boisseau de froment qui m'a coûté quatre sous d'or. J'admire l'insensibilité de ceux qui ont eu en Italie quelques rapports avec moi, et qui m'ont tellement oublié, qu'il semble que je ne sois plus au monde pour eux. J'admire surtout ceux de l'église de Saint-Pierre pour le peu de soin*

qu'ils montrent pour quelqu'un de leur corps. Si cette église n'a point d'urgent, elle peut du moins nous envoyer du blé, de l'huile et d'autres choses nécessaires à la vie... Quelle crainte peut l'empêcher d'accomplir les commandements de Dieu sur le soulagement des malheureux? Me suis-je montré l'ennemi de l'Eglise ou de quelqu'un en particulier? Je continue cependant de prier Dieu, par l'intercession de saint Pierre, de les protéger tous et de les rendre inébranlables dans la foi catholique. Quant à mon malheureux corps, Dieu en aura soin. Le Seigneur est proche: pourquoi tomberais-je dans le trouble et le découragement? J'espère de sa miséricorde que dans peu il mettra fin à ma triste vie. L'espérance du saint pape fut bientôt réalisée; car il mourut le 16 septembre 655, après avoir siégé six ans. Il fut enterré dans une église de la Sainte-Vierge, qui était peu éloignée du lieu de son exil, et son tombeau fut bientôt l'objet de la vénération universelle. Ses reliques furent portées à Rome dans la suite et placées dans l'église de Saint-Martin de Tours. Saint Martin avait une âme grande et supérieure à tous les coups de l'adversité, comme on le voit par ses lettres, qui sont écrites avec noblesse, élégance, et dignes en un mot de la majesté du siége apostolique. — 12 novembre.

MARTIN (saint), moine de Corbie, fut le confesseur de Charles Martel. Il florissait au commencement du VIII[e] siècle et mourut l'an 726. Il est honoré à Saint-Prix en Limousin le 26 novembre.

MARTIN (le bienheureux), évêque de Morviédro en Espagne, avait été religieux cistercien avant son élévation à l'épiscopat. Il mourut en 1213. — 26 septembre.

MARTIN (saint), curé de Taure dans le diocèse de Coïmbre en Portugal, florissait dans la première partie du XIII[e] siècle, et mourut l'an 1247. Il est honoré à Cordoue le 31 janvier.

MARTIN D'AGUIRRE (saint), religieux de l'ordre de Saint-François et martyr au Japon, où il exerçait les fonctions de missionnaire, fut crucifié pour la foi qu'il prêchait, et son côté fut percé d'une lance par ordre de l'empereur Taycosoma, le 5 février 1597. Le pape Urbain VIII le mit au nombre des saints avec les vingt-cinq compagnons de son supplice. — 5 février.

MARTIN MATHIAS (saint), l'un des vingt-six martyrs du Japon, souffrit avec le précédent, et il est honoré le même jour. — 5 février.

* MARTIN DE PORRÈS (le bienheureux), religieux du tiers-ordre de Saint-Dominique, naquit à Lima, capitale du Pérou, le 9 décembre 1579, d'un gentilhomme espagnol et d'une négresse qui n'était pas esclave. Il n'avait que quinze ans lorsqu'il entra au couvent des Dominicains de cette ville. Il fut admis, au bout de dix ans, à la profession solennelle, et on lui confia la charge d'infirmier. Les religieux ayant été atteints d'une épidémie, il les soigna avec un zèle et un dévouement admirables. Les moments dont il pouvait disposer, il les employait à visiter et à assister les malades du dehors, et il en avait ordinairement deux dans sa propre cellule, qu'il remplaçait par d'autres lorsque les premiers étaient morts ou guéris. On lui doit en partie la fondation d'une maison de refuge pour les orphelins, les indigents destitués de secours et les filles exposées au danger de perdre leur vertu. Il était lié d'une sainte amitié avec le bienheureux Jean Massias, et conférait de temps en temps sur des matières de spiritualité avec sainte Rose de Lima. Quoiqu'il n'eût point fait d'études, les théologiens et les évêques mêmes le consultaient sur les affaires difficiles. Il mourut le 3 novembre 1639, à l'âge de cinquante-neuf ans, et toute la ville de Lima voulut assister à ses funérailles. En 1664, son corps, qu'on transporta dans un lieu plus convenable, fut trouvé sans corruption, et quatre ans après, la cause de sa béatification fut introduite à la congrégation des Rites. Il fut béatifié en 1837, par Grégoire XVI. — 3 novembre.

* MARTINE (sainte), *Martina*, vierge et martyre, sortait d'une des plus illustres familles de Rome, et elle fut mise à mort pour la foi chrétienne l'an 226, sous l'empereur Alexandre Sévère. Elle fut décapitée après avoir subi diverses tortures. Saint Grégoire le Grand rapporte que de son temps les fidèles visitaient avec dévotion la chapelle consacrée à sa mémoire. En 1643, on retrouva ses reliques dans les ruines de son ancienne église, et Urbain VIII en fit bâtir en son honneur une magnifique, et inséra dans le bréviaire romain son office, dont il composa lui-même les hymnes. Sainte Martine est une des patronnes de la ville de Rome. — 1[er] et 30 janvier.

MARTINIEN (saint), *Martinianus*, martyr à Rome, était l'un des gardiens de la prison Mamertine, et il fut converti à la foi chrétienne par les apôtres saint Pierre et saint Paul, lorsqu'ils étaient détenus dans cette prison. Il souffrit la mort pendant la persécution de Néron, quelques jours après ces deux apôtres. — 2 juillet.

MARTINIEN (saint), l'un des sept frères surnommés *Dormants*, fut martyrisé à Ephèse pendant la persécution de l'empereur Dèce, au milieu du III[e] siècle. Enfermé vivant dans une caverne avec ses six frères, les païens en murèrent l'entrée, et ils y moururent de faim. Leurs corps furent découverts en 479 et transportés à Marseille, où ils sont honorés le 27 juillet.

MARTINIEN (saint), martyr près de Sion en Valais, souffrit avec d'autres dans le III[e] siècle, et il est probable qu'il appartenait à la légion Thébéenne qui fut massacrée pour la foi chrétienne, par ordre de l'empereur Maximien, l'an 286. Il y a une église paroissiale de Turin qui porte son nom. — 8 et 9 décembre.

MARTINIEN (saint), ermite à Athènes, naquit à Césarée en Palestine, vers le milieu du IV[e] siècle. Il se retira dans la solitude dès l'âge de dix-huit ans, et il s'y exerça à la pratique de toutes les vertus. Les miracles

qu'il opérait donnèrent un grand éclat à sa sainteté, et il y avait vingt-cinq ans qu'il servait Dieu, lorsqu'il fut exposé à une tentation délicate. Une courtisane de Césarée, nommée Zoé, se couvrit de haillons et se rendit le soir à sa cellule, se donnant pour une pauvre femme qui s'était égarée dans le désert, et qui demandait l'hospitalité pour une nuit. Martinien, touché de sa position, l'accueillit avec charité; mais le lendemain, Zoé quitte ses haillons, se revêt d'habits élégants qu'elle avait eu soin d'apporter avec elle, et lui dit qu'elle était venue de Césarée dans le dessein de lui offrir sa main avec une brillante fortune. *La proposition que je vous fais*, ajouta-t-elle, *n'a rien qui doive vous effrayer; elle n'est pas incompatible avec la piété dont vous faites profession, puisque les saints de l'Ancien Testament ont été riches et engagés dans le mariage.* Martinien, qui aurait dû, à l'exemple de Joseph, chercher son salut dans une prompte fuite, prêta l'oreille aux paroles de l'enchanteresse et consentit dans son cœur à ce que Zoé lui proposait. Il allait même congédier les personnes qui se présentaient pour recevoir ses avis et sa bénédiction, lorsqu'un remords salutaire le fit rougir de ce qu'il allait faire, et rentrant dans sa cellule, il alluma un grand feu, dans lequel il mit ses pieds. La courtisane accourut aux cris que la douleur lui arrachait, et le vit étendu par terre, les pieds à moitié brûlés. *Ah! comment pourrais-je supporter le feu de l'enfer*, lui dit Martinien, *si je ne puis supporter celui qui n'en est que l'ombre?* Zoé ne put tenir contre un tel spectacle : la grâce l'ayant touchée, elle se convertit à l'instant même, et pria le saint de la mettre dans la voie du salut. Il l'envoya dans le monastère de Sainte-Paule à Bethléem, où elle passa le reste de sa vie dans les exercices d'une rigoureuse pénitence. Martinien s'était tellement brûlé, qu'il ne put de longtemps se servir de ses pieds : lorsqu'il fut en état de marcher, il se retira sur un rocher escarpé que la mer environnait de toutes parts. Là, il ne voyait jamais aucune créature humaine, à l'exception d'un marinier qui, deux fois par an, lui apportait du pain, de l'eau et des branches de palmier pour son travail. Après y avoir ainsi passé six ans, il fut obligé d'aller s'établir ailleurs, à cause d'un vaisseau assailli par la tempête, et qui venait d'échouer contre son rocher. Tout l'équipage avait été enseveli dans les flots, à l'exception d'une jeune fille qui se soutenait sur l'eau à l'aide d'une planche, et qui, ayant aperçu Martinien, le conjurait de venir à son secours. Il lui sauva la vie; mais la crainte d'être tenté une seconde fois lui fit prendre la résolution de quitter sa solitude. Ayant laissé à la jeune naufragée ses provisions, qui étaient suffisantes pour attendre celles que le marinier devait apporter, il saute dans la mer, plein de confiance en Dieu, et gagne à la nage la terre ferme. Ayant erré de désert en désert, il se trouvait à Athènes lorsqu'il mourut âgé d'environ cinquante ans. Son nom se trouve dans les ménées des Grecs, et il était honoré autrefois dans une église de Constantinople située près de celle de Sainte-Sophie. — 13 février.

MARTINIEN (saint), évêque de Milan, florissait au commencement du ve siècle, et mourut le 29 décembre 437. — 2 janvier.

MARTINIEN (saint), martyr en Afrique, souffrit avec saint Saturien, son frère. Ils étaient esclaves d'un Vandale, et avaient été convertis à la foi catholique par sainte Maxime, qui servait le même maître qu'eux. Comme c'était pendant la persécution du roi Genséric, et que ceux qui ne voulaient pas embrasser l'hérésie arienne étaient livrés aux plus cruels supplices, Martinien fut battu avec des bâtons noueux qui le déchiraient jusqu'aux os; mais, après qu'on l'eut ainsi frappé plusieurs jours de suite sans affaiblir sa constance, et que ses blessures se trouvaient miraculeusement guéries le lendemain, on finit par l'envoyer en exil. Le zèle qu'il mettait à propager la vérité chrétienne le fit condamner à être attaché par les pieds à une voiture à quatre chevaux qu'on fit courir dans des lieux couverts d'épines. Son supplice eut lieu vers le milieu du ve siècle. — 16 octobre.

MARTINIEN (saint), évêque de Côme en Lombardie, florissait dans le ve siècle. — 3 septembre.

MARTYR (saint), *Martyrius*, solitaire dans l'Abruzze citérieure, florissait dans le vi^e siècle, et il est mentionné avec éloge par saint Grégoire le Grand. — 23 janvier.

MARTYRE ou MACAIRE (saint), martyr à Ravenne avec saint Félix et un autre, est honoré le 18 juin.

MARTYRE (saint), *Martyrius*, sous-diacre de l'église de Constantinople, fut mis à mort avec saint Marcien, chantre, par les ariens, vers l'an 355, sous l'empereur Constance. Saint Jean Chrysostome fit bâtir une église sur leur tombeau. — 25 octobre.

MARTYRIE (sainte), *Martyria*, martyre à Ravenne, est honorée le 21 mai.

MARTYRIUS ou MARTORY (saint), martyr dans le territoire de Trente, était frère de saint Alexandre. Ils quittèrent ensemble la Cappadoce, leur patrie, et vinrent en Italie sous le règne de Théodose l'Ancien. Saint Vigile, évêque de Trente, ordonna Martyrius, lecteur, et Alexandre, portier, et les envoya prêcher la foi dans les Alpes, sous la conduite de saint Sisinnius. Celui-ci ayant perdu la vie par suite des mauvais traitements que lui firent les païens, Martyrius devint à son tour la victime de leur fureur : comme il s'était réfugié dans un jardin à leur approche, ils le découvrirent, et l'ayant renversé par terre, ils l'attachèrent par les pieds et le traînèrent à travers les cailloux jusqu'à ce qu'il cessât de vivre. On place sa mort en 397. — 29 mai.

MARUTHAS (saint), évêque de Tagrite ou Martyropolis en Mésopotamie, s'illustra par son zèle et par ses talents. Il fit en 403 un voyage à Constantinople, afin d'engager Arcade, dont il était le sujet, à recommander au roi Isdegerde Ier les chrétiens de la Perse;

mais sa démarche n'obtint aucun résultat, parce que la cour était alors occupée à persécuter injustement saint Jean Chrysostome. L'année suivante, il fit un second voyage pour le même sujet, et saint Jean Chrysostome le recommanda à sainte Olympiade, qui l'aida de sa fortune et de son crédit pour lui faire obtenir ce qu'il sollicitait en faveur de l'Eglise persane. Théodose le Jeune, fils et successeur d'Arcade, honora Maruthas de sa confiance, et l'envoya deux fois en ambassade en Perse, pour établir une paix solide entre les deux empires. Le roi Isdegerde, qu'il guérit par ses prières d'une maladie dont les mages n'avaient pu le délivrer, conçut pour lui la plus grande vénération et l'appelait ordinairement l'*Ami de Dieu*. Les mages, craignant que le roi n'embrassât le christianisme, firent cacher un homme dans un souterrain sous le temple, et lorsque le prince fut entré pour adorer le feu perpétuel, cet homme, à qui les mages avaient fait la leçon, fit entendre ces paroles : *Chassez-le de ce saint lieu, parce qu'il a l'impiété de croire un prêtre des chrétiens.* En conséquence, Isdegerde se disposait à congédier Maruthas, lorsque celui-ci lui conseilla de retourner au temple, l'assurant que, s'il faisait creuser la terre, il découvrirait l'imposture. Le roi suivit ce conseil, et la fourberie des mages ayant été mise au grand jour, il les fit décimer et permit au saint évêque de fonder des églises partout où il le jugerait à propos. Maruthas, pendant sa seconde ambassade, tint deux synodes à Ctésiphon, et dans le dernier, qui eut lieu en 414, l'arianisme fut condamné, et l'on y fit de sages règlements sur la discipline. De retour à Tagrite, il enrichit son église d'un si grand nombre de reliques de martyrs, qu'il avait rapportées de Perse, que sa ville épiscopale prit de là le nom de Martyropolis ou ville des Martyrs. Il mourut avant le milieu du ve siècle, dans un âge très-avancé, et fut enterré dans son église. Son corps fut ensuite porté en Egypte, pendant les incursions des Perses et des Arabes, et il se conserve dans un monastère de Scété, habité par des moines syriens. M. Assémani a vu dans ce monastère un manuscrit chaldaïque contenant une Vie de saint Maruthas et plusieurs de ses écrits, dont il ne put se procurer une copie. Nous avons de ce saint, qui fut, après saint Ephrem, le plus illustre docteur de l'Eglise syrienne : 1° les Actes des martyrs qui souffrirent en Perse pendant la grande persécution de Sapor II, laquelle dura quarante ans, depuis l'an 340 jusqu'à l'an 380 ; 2° des *Hymnes* en l'honneur des martyrs et sur plusieurs autres sujets ; 3° une *Liturgie syro-chaldaïque* encore usitée en certains jours chez les Maronites ; 4° un *Commentaire sur l'Evangile de saint Matthieu*. Il avait aussi traduit en syriaque les canons du concile de Nicée ; mais cette traduction n'est pas parvenue jusqu'à nous. — 4 décembre.

MARVART (saint), *Marcovardus*, abbé de Prum dans les Ardennes, avait d'abord été moine de Ferrières. Il mourut l'an 853, la même année que l'empereur Lothaire, qui avait pris l'habit monastique dans son abbaye. — 27 février.

MARY ou MAY (saint), *Maurus* ou *Marius*, abbé de la Val-Benois dans l'ancien diocèse de Sisteron, naquit à Orléans sur la fin du ve siècle, et jeune encore, il quitta le monde pour embrasser l'état monastique. Il était déjà abbé lorsque Gondebaud, roi de Bourgogne, mourut en 515, et il gouverna son abbaye pendant près d'un demi-siècle. Il fit le pèlerinage de Paris et celui de Tours, pour visiter les tombeaux de saint Denis et de saint Martin. Au commencement de chaque carême, il se retirait dans une forêt pour imiter d'une manière plus exacte le jeûne du Sauveur. Dieu le favorisa du don de prophétie, et avant sa mort, arrivée en 545, il avait prédit que l'Italie serait ravagée par des barbares, et que son monastère serait détruit. Lorsque ce dernier désastre eut lieu, on porta son corps à Forcalquier, où l'on bâtit, sous son invocation, une église qui devint collégiale. — 27 janvier.

MARY (saint), *Marius*, solitaire, florissait sur la fin du vi^e^ siècle, et mourut vers l'an 600. Il est patron de la ville de Mauriac ; on l'honore aussi à Vaujour en Auvergne. — 8 juin.

MASME (saint), *Maximus*, martyr à Brescia en Italie, est honoré le 12 juin.

MASSARIE (sainte), *Massaria*, martyre en Afrique, souffrit avec saint Clémentien et plusieurs autres. — 17 décembre.

MASSÈDE (saint), *Massedius*, martyr en Afrique, est honoré le 21 février.

MATÈRE (saint), *Materius*, martyr en Afrique, souffrit avec saint Faustin. — 17 décembre.

MATERNE (saint), *Maternus*, évêque de Milan, fut emprisonné pour la foi pendant la persécution de l'empereur Maximien. Il s'illustra par le courage avec lequel il souffrit, à plusieurs reprises, les plus cruelles fustigations. Après avoir recouvré la liberté, il continua de gouverner saintement l'église qui lui avait été confiée, et il mourut en paix après le commencement du ive siècle. — 18 juillet.

MATERNE (saint), évêque de Cologne et de Trèves, que le Martyrologe romain fait disciple de saint Pierre, peut-être parce qu'il fut envoyé dans les Gaules par le saint-siége, vers la fin du iiie siècle, pour y prêcher l'Evangile, fonda successivement les diocèses de Cologne et de Trèves, dont il fut le premier évêque. Il assista, comme évêque du dernier de ces deux siéges, au concile de Rome tenu contre les donatistes en 313, et à celui d'Arles, tenu en 314 contre les mêmes hérétiques. Après sa mort, arrivée avant l'année 347, cette partie des Gaules qu'il avait évangélisée, le choisit pour son patron. On lui attribue la fondation de plusieurs églises, entre autres de celle de Saint-Pierre-le-Vieux, à Strasbourg, et de celle de Dompiéter, près de Molsheim. Son corps, qui avait été inhumé à Trèves, dans l'église de Saint-Mathias, fut transféré en 1037 dans l'église

métropolitaine par Pappon, archevêque de cette ville. — 14 septembre.

MATERNE (sainte), *Materna*, martyre à Lyon avec saint Pothin et quarante-cinq autres, souffrit sous Marc-Aurèle, l'an 177. — 2 juin.

MATHIAS (saint), *Matthias*, apôtre, s'attacha de bonne heure à la personne de Jésus-Christ et ne le quitta point jusqu'à l'ascension, ce qui fait penser qu'il était un des soixante-douze disciples. Il ne fut pas un des douze choisis par le Sauveur; mais après la trahison et le suicide de Judas, il fut mis sur les rangs avec Joseph surnommé Barsabas, pour remplacer cet indigne apôtre. L'assemblée des fidèles étant réunie pour procéder à cette élection, saint Pierre, qui la présidait, proposa de se mettre en prières pour connaître la volonté du ciel. Ensuite on s'en rapporta au sort qui désigna Mathias. Après avoir reçu le Saint-Esprit dans le cénacle avec les autres apôtres, il prêcha l'Évangile en plusieurs pays. Clément d'Alexandrie rapporte que dans ses instructions il insistait principalement sur la nécessité de mortifier la chair et de réprimer les désirs de la sensualité : leçon importante qu'il tenait de Jésus-Christ, et qu'il mettait lui-même en pratique. Les Grecs prétendent, d'après une ancienne tradition, que saint Mathias évangélisa la Cappadoce et les côtes de la mer Caspienne, et qu'il fut martyrisé dans la Colchide, à laquelle ils donnent le nom d'Éthiopie. On gardait, à l'abbaye de Saint-Mathias de Trèves, ses reliques dont l'église de Sainte-Marie-Majeure de Rome se glorifie de posséder une partie. — 24 février.

MATHIASE (la bienheureuse), abbesse du monastère de Sainte-Madeleine, à Camérino en Italie, était de la noble famille Nazarei, et quitta le monde pour entrer dans l'ordre des Clarisses. Devenue abbesse du monastère où elle avait fait profession, elle mourut saintement en 1513, et l'ordre de Saint-François fait sa fête le 1er mars.

MATHIE ou MASTIDIE (sainte), *Mastidia*, vierge et patronne de Troyes, florissait dans le VIIIe ou le IXe siècle. On ignore les détails de sa vie : on sait seulement que Milon, évêque de Troyes, fit une translation de ses reliques en 1007, et que son corps fut trouvé en entier. En 1606, il fut trouvé dans le même état, mais il manquait son chef. — 7 mai.

MATHILDE (sainte), *Mathildis*, reine de Germanie, naquit sur la fin du IXe siècle, et sortait d'une des plus illustres familles de Saxe. Elle fut placée par le comte Thierri, son père, dans le monastère d'Erfurt, pour y être élevée par son aïeule qui en était abbesse. Elle y puisa le goût de l'oraison et des pratiques de piété. Lorsque son éducation fut terminée, elle sortit du couvent pour entrer dans le monde et épousa, en 913, Henri, fils d'Othon, duc de Saxe. Ce prince ayant été élu roi de Germanie en 919, devint l'idole de ses sujets par sa bonté et sa justice. Mathilde, de son côté, faisait l'admiration des peuples par ses vertus. Elle passait une partie des jours et des nuits dans la pratique de la piété, et surtout dans l'exercice de l'oraison. Elle se plaisait à visiter les malades et les affligés, auxquels elle portait des secours et des consolations, servait les pauvres de ses propres mains, délivrait les prisonniers, et le roi son mari la secondait dans ces œuvres de miséricorde. Henri ayant éprouvé une attaque d'apoplexie en 936, la reine alla se prosterner aux pieds des autels, afin de solliciter sa guérison auprès de Dieu; mais lorsque les larmes et les sanglots du peuple lui eurent appris qu'elle était veuve, sans quitter le lieu saint, elle fit venir un prêtre qu'elle chargea d'offrir le saint sacrifice pour le repos de l'âme du roi, et elle donna à ce prêtre tous les diamants qu'elle avait alors sur elle, faisant entendre, par ce dépouillement, qu'elle renonçait aux pompes du siècle, qui n'avaient jamais eu de charmes pour son cœur. Elle avait eu de son mariage trois enfants, Othon, Henri et Brunon. Le premier fut roi de Germanie et ensuite empereur; le second fut duc de Bavière; et le troisième, que l'Église honore d'un culte public, devint archevêque de Cologne. Elle eut aussi deux filles, Gerberge, qui épousa Louis d'Outremer, roi de France, et Hadwige, qui fut mariée à Hugues le Grand, comte de Paris. Comme le royaume de Germanie était électif, Henri se mit sur les rangs pour disputer la couronne à son frère, et Mathilde seconda sa candidature, qui échoua cependant et le rendit odieux à Othon. Les deux frères se réconcilièrent ensuite et se liguèrent contre leur mère qu'ils dépouillèrent de tous ses revenus, sous prétexte qu'elle avait épuisé l'État par des aumônes excessives. Mathilde, obligée de se réfugier en Westphalie, se soumit avec résignation aux épreuves que le ciel lui envoyait pour la châtier de l'injuste préférence qu'elle avait montrée en faveur de Henri. Enfin les deux princes rougirent de l'indignité de leurs procédés envers leur mère et lui rendirent tout ce qu'ils lui avaient enlevé. Mathilde, rétablie dans sa première fortune, continua ses aumônes et ses bonnes œuvres : elle fonda plusieurs églises et cinq monastères, entre autres celui de Polden, dans le duché de Brunswick, et celui de Quedlimbourg, dans le duché de Saxe. Comme ce dernier était pour des religieuses, la sainte fondatrice y allait de temps en temps goûter les charmes de la solitude. Elle s'y trouvait lorsqu'elle fut atteinte de la maladie dont elle mourut. Après s'être confessée à Guillaume, archevêque de Mayence, son petit-fils, et après avoir reçu les derniers sacrements, elle se fit coucher sur un cilice, recouvert de cendres, et expira tranquillement le 14 mars 968. — 14 mars.

MATHILDE (sainte), reine d'Angleterre, était fille de Malcolm III, roi d'Écosse, et de sainte Marguerite. Née vers l'an 1072, elle fut élevée par sa mère dans les sentiments de la plus tendre piété. Lorsqu'elle fut en âge d'être mariée, elle épousa Henri Ier, et retraça sur le trône d'Angleterre les vertus

et les œuvres charitables que sa mère faisait éclater sur le trône d'Ecosse. Elle fonda à Londres deux grands hôpitaux, celui du Christ et celui de saint Gilles. Elle mourut en 1118, et fut enterrée à Westminster auprès de saint Edouard le confesseur, dont elle était l'arrière-petite-nièce. — 30 avril.

MATHURIN (saint), *Maturinus*, prêtre et confesseur, né dans le IVe siècle, sur le territoire de Sens, de parents idolâtres, embrassa de bonne heure le christianisme et abandonna tout ce qu'il possédait dans le monde pour s'attacher uniquement à Jésus-Christ. Ayant été élevé au sacerdoce, il se livra avec tant de zèle et de succès à la prédication de l'Evangile, qu'il convertit un nombre considérable de païens, parmi lesquels on comptait son père et sa mère. Il mourut dans le IVe ou le Ve siècle, et fut enterré à Sens. Son corps fut depuis transporté à Larchant, dans le Gâtinais, où l'on bâtit en son honneur une chapelle qui renferme cette partie de ses reliques qui échappa à la dévastation des huguenots en 1568. Il y avait aussi à Paris une église de son nom qui fut donnée, en 1228, aux Trinitaires, et c'est de là qu'ils ont été appelés Mathurins.—1er et 9 novembre.

MATRONE (sainte), *Matrona*, martyre à Tarse en Cilicie, est honorée chez les Grecs le 20 mai.

MATRONE (sainte), martyre à Amide en Paphlagonie, fut brûlée vive pour la foi chrétienne avec sainte Alexandra et cinq autres femmes. — 18 et 20 mars.

MATRONE (sainte), martyre à Antioche, est honorée le 16 novembre.

MATRONE (sainte), martyre en Asie, est honorée chez les Grecs le 12 septembre.

MATRONE (sainte), servante et martyre à Thessalonique, avait pour maîtresse une dame juive, qui ignorait d'abord que Matrone fût chrétienne. Mais s'étant aperçue qu'elle adorait Jésus-Christ en secret et qu'elle allait tous les jours à l'église pour y faire sa prière, elle l'epia, et l'ayant surprise dans une pratique du christianisme, elle l'accabla d'injures et de mauvais traitements. Elle eut ensuite recours à la violence et la frappa avec tant de fureur, que Matrone expira sous les coups. — 15 mars.

MATRONE (sainte), vierge et martyre à Ancyre en Galatie avec sainte Thécuse et cinq autres vierges, fut d'abord exposée dans un lieu de prostitution sans que sa chasteté en reçût aucune atteinte, et sur son refus de devenir prêtresse de Minerve, elle fut précipitée dans un étang avec ses compagnes, l'an 303, pendant la persécution de l'empereur Dioclétien. Saint Théodote le Cabaretier retira de l'eau leurs corps et leur donna une sépulture honorable; ce qui lui valut à lui-même la couronne du martyre. — 18 mai.

MATRONE (sainte), martyre à Carthage avec saint Saturnin, saint Datif et les quarante-six autres martyrs d'Abitine, qui furent arrêtés dans cette dernière ville, un jour de dimanche, pendant qu'ils assistaient à la célébration des saints mystères, fut conduite avec eux à Carthage. Le proconsul Anulin lui fit subir, pendant son interrogatoire, de si cruelles tortures, qu'elle mourut en prison peu de temps après, l'an 304, sous l'empereur Dioclétien. — 11 février.

MATRONE (sainte), abbesse d'un monastère de Constantinople, fut formée à la vie religieuse par saint Bassien l'Acémète. Elle est honorée chez les Grecs le 9 novembre.

MATRONIEN (saint), ermite, est honoré à Milan dans l'église de Saint-Nazaire, où se gardent ses reliques. — 14 décembre.

MATTHÉE (le bienheureux), *Matthæus*, religieux augustin, est honoré près de Sienne, le 11 juin.

MATTHIAS (saint), évêque de Jérusalem, florissait dans le IIe siècle et souffrit beaucoup sous l'empereur Adrien. Il mourut en paix après avoir opéré des choses merveilleuses qui montrent la grandeur de sa foi. — 30 janvier.

MATTHIAS (le bienheureux), enfant et martyr à Cadan, en Bohême, n'avait que quatre ans, lorsqu'il fut massacré en 1650 par un juif, pour avoir fait en sa présence le signe de la croix. — 11 mars.

MATTHIEU (saint), *Matthæus*, apôtre et évangéliste, qui s'appelait Lévi avant sa conversion, était publicain, ou receveur des tributs pour les Romains; il se trouvait à son bureau sur le bord du lac de Génésareth, lorsque le Sauveur lui dit de le suivre, et le publicain obéit sur-le-champ. Ensuite il prépara un festin auquel il invita Jésus-Christ et ses disciples. Après que son divin Maître fut remonté au ciel, il prêcha l'Evangile dans la Judée et dans les provinces voisines, et avant la dispersion des apôtres, il écrivit son Evangile, à la prière des Juifs convertis de la Palestine. Il le composa en syro-chaldaïque ou hébreu moderne tel qu'on le parlait de son temps; mais ce texte primitif est perdu, et l'Evangile de saint Matthieu en chaldaïque, tel que nous l'avons maintenant, n'est qu'une version qui a été faite d'après le grec. Le saint apôtre, après avoir opéré de nombreuses conversions en Judée, alla prêcher la foi dans l'Orient, en Perse, en Ethiopie. Les uns croient qu'il mourut à Sach, dans l'ancienne Nubie, d'autres, qu'il souffrit le martyre à Naddaver en Ethiopie, et que son corps fut transporté à Hiérapolis dans la Parthie. Quoi qu'il en soit, ses reliques furent apportées dans la suite en Occident, et l'on voit, par une lettre de saint Grégoire VII, en 1080, qu'elles étaient alors à Salerne, dans une église dédiée sous l'invocation du saint évangéliste. Clément d'Alexandrie rapporte que saint Matthieu était fort adonné à l'exercice de la contemplation; qu'il menait une vie très-austère, ne mangeant point de viande, ne vivant que d'herbes, de racines et de fruits sauvages. — 21 septembre.

MATTHIEU L'ASCÈTE (saint), est honoré en Ethiopie le 18 septembre.

MATTHIEU (le bienheureux), évêque de Girgenti en Sicile, naquit sur la fin du XIVe siècle, et quitta le monde de bonne heure pour entrer dans l'ordre de Saint-François. Il se

lia d'amitié avec saint Bernardin de Sienne, dont il partagea les travaux apostoliques. Etant allé en Sicile pour y fonder des couvents de son ordre, il se trouvait à Gergenti, lorsque l'évêque de cette ville mourut, et il fut élu pour lui succéder. Matthieu, voulant remplir dans toute leur étendue les obligations de l'épiscopat, s'appliqua à ramener parmi son clergé l'exacte observation de la discipline. Son zèle lui suscita des ennemis qui le dénoncèrent à Eugène IV. Ce pape, ayant pris connaissance des accusations portées contre lui, découvrit sans peine son innocence; mais le saint évêque profita des attaques auxquelles il était en butte pour déposer un fardeau qu'il n'avait accepté qu'à regret, et après s'être démis de son siége il rentra dans le cloître et continua de travailler en simple religieux à sa propre sanctification et à celle des autres. Il mourut le 7 février 1451, et sa fête a été fixée au 21 du même mois. — 21 février.

MATTHIEU CARRIERI (le bienheureux) dominicain, né à Mantoue sur la fin du XIVe siècle, après avoir passé sa première jeunesse dans l'innocence et la piété, entra chez les Frères Prêcheurs, et lorsqu'il eut fait ses vœux on le chargea d'annoncer aux peuples la parole de Dieu. Ses prédications, soutenues par une vie sainte et par de grandes austérités, produisirent les plus consolants résultats. Les nombreuses conversions qu'il opérait étendirent au loin sa réputation, et il fut obligé de prêcher dans les principales villes d'Italie pour répondre aux invitations des évêques et à l'empressement des peuples. Chargé par ses supérieurs de travailler à la réforme de plusieurs couvents de son ordre, il y rétablit la discipline régulière. Il s'appliquait à préparer des sujets pour la chaire, et lui-même, au milieu de ses autres occupations, continuait de se livrer au ministère de la parole avec un fruit toujours croissant. On cite parmi les conversions éclatantes qu'il opéra, celle d'une jeune dame nommée Lucine, qui avait scandalisé tout le pays par ses désordres. Un jour qu'elle s'était rendue à l'église avec tout l'étalage du luxe le plus recherché, elle fut tellement touchée du sermon du bienheureux, qu'on la vit verser des pleurs et se frapper la poitrine. Dès le jour même le changement fut complet, et elle répara par sa pénitence les nombreux scandales qu'elle avait donnés par sa conduite. Des jeunes gens de l'un et de l'autre sexe, touchés des exhortations du bienheureux, embrassaient l'état religieux. On cite entre autres la bienheureuse Stéphanie Quinzani dont il guida les premiers pas dans les voies de la perfection. Cependant le démon, jaloux du bien qu'il opérait, lui suscita des ennemis qui le dépeignirent au duc de Milan comme un homme dont le zèle dépassait les bornes de la sagesse chrétienne. Le duc le fit venir devant lui pour l'engager à être plus circonspect dans ses prédications; mais, dès qu'il eut entendu les raisons que le bienheureux apportait pour sa justification, il lui permit de prêcher comme il l'entendrait et se recommanda à ses prières. Alarmé des marques de respect et de vénération qu'on lui témoignait, il sortit du Milanais pour s'y soustraire, et se rendit dans les Etats de Venise, où Dieu continua de répandre les plus abondantes bénédictions sur ses travaux. Appelé à Gênes par les habitants de cette ville, qui désiraient entendre un prédicateur aussi célèbre, et s'étant embarqué pour Savone, le bâtiment qu'il montait fut pris par des pirates qui se disposaient à réduire en esclavage tous les passagers; mais le bienheureux Matthieu, conduit devant le chef de ces pirates, lui parla avec tant de grâce et de dignité, qu'il en obtint sa liberté, sans qu'il la demandât. Parmi ses compagnons d'infortune se trouvaient une dame et sa fille, qui fondaient en larmes à la vue des périls dont elles étaient menacées. Le P. Matthieu, vivement touché de leur sort, réclama leur délivrance, et comme sa demande était repoussée, il s'offrit à prendre leur place. Le barbare, frappé de cette générosité, leur rendit en sa considération la liberté ainsi qu'à tous ceux qu'il venait de faire prisonniers. Parvenu à un âge avancé, il se retira au couvent de Vigevano, qu'il avait réformé, et là il ne s'occupait plus que de se préparer à la mort, en méditant la passion de Jésus-Christ. Un jour qu'il priait Notre-Seigneur de lui faire partager ses souffrances, il se sentit le cœur comme percé d'une flèche et éprouva un mal si violent, qu'il en fut réduit comme à l'extrémité. On lui administra les derniers sacrements, après quoi il mourut le 5 octobre 1470. Les miracles opérés à son tombeau déterminèrent Sixte IV à autoriser son culte, qui fut approuvé par Benoît XIV en 1742. — 7 octobre.

MATUTINE (sainte), *Matutina*, martyre en Afrique, souffrit avec beaucoup d'autres de l'un et de l'autre sexe. — 27 mars.

MATUR (saint), *Maturus*, martyr à Lyon, avec saint Pothin, évêque, et plusieurs autres, n'était que néophyte, lorsqu'il fut arrêté comme chrétien, et après avoir confessé Jésus-Christ avec courage, il fut emprisonné avec ses compagnons. Ayant été condamné à être exposé aux bêtes, dans l'amphithéâtre, il fut enfin égorgé l'an 177 de Jésus-Christ, sous l'empire de Marc-Aurèle. — 2 juin.

MAUFROY (saint), *Madelfridus*, corévêque, est honoré à Moissac, en Quercy, le 4 octobre.

MAUGER (saint), *Madelgarius*, moine de Lagny, florissait dans le VIIIe siècle, et son corps fut levé de terre environ deux siècles après, à cause des miracles qui s'opéraient à son tombeau. — 9 avril.

MAUGUILLE (saint), *Madelgisilus*, solitaire en Picardie, était, à ce que l'on croit, Irlandais de naissance. Il accompagna en France saint Fursy, et il le suivit dans tous ses voyages. Saint Fursy étant mort au milieu du VIIe siècle, Mauguille se retira dans le monastère de Centule ou de Saint-Riquier, qu'il édifia par ses vertus. Les marques d'estime qu'il recevait des religieux lui faisant

craindre le poison de l'orgueil, il alla, avec la permission de son abbé, se fixer dans la solitude de Monstrelet, sur les bords de l'Authie, où il se livra aux exercices de la vie contemplative. Etant tombé malade, il fut soigné par les moines de Saint-Riquier, mais surtout par un solitaire anglais nommé Vulgan, qui vint habiter avec lui. Vulgan, qui mourut le premier, voyant son compagnon qui se désolait, lui dit : *Craignez qu'un excès de chagrin ne vous porte à offenser Dieu et à perdre le fruit de vos travaux.* Saint Mauguille ne lui survécut que peu de temps, et mourut vers l'an 685. Son corps fut enterré près de celui de Vulgan; mais dans la suite on le transféra dans une église de son nom, bâtie près de Saint-Riquier. — 30 mai.

MAUR (Saint), *Maurus*, évêque et martyr à Biségli, dans la Pouille, avec saint Pantaléémon et saint Serge, souffrit pendant la persécution de l'empereur Trajan, au commencement du IIe siècle. — 27 juillet.

MAUR (saint), martyr à Rome, avec saint Bon et plusieurs autres, souffrit l'an 257, pendant la persécution de l'empereur Valérien, et il est mentionné dans les actes du pape saint Etienne. — 1er août.

MAUR (saint), martyr à Rome, était d'Afrique, et il quitta sa patrie pour aller visiter les tombeaux des saints apôtres. Il fut mis à mort par ordre de Célerin, préfet de la ville, vers l'an 283, sous l'empereur Numérien. — 22 octobre.

MAUR (saint), martyr à Rome, était fils de saint Claude, tribun, et de sainte Hilarie. Il fut décapité avec saint Jason son frère, vers l'an 283, sous l'empereur Numérien, et par son ordre. — 3 décembre.

MAUR (saint), prêtre et martyr à Reims, avec plusieurs autres, fut mis à mort par ordre du préfet Rictiovare, vers l'an 287, pendant la première persécution de Dioclétien. On retrouva son corps et celui de ses compagnons à Reims, près de l'église de Saint-Nicaise, dans le XVIIe siècle ; cependant une partie des reliques de Saint-Maur avait été transportée à Florines, dans le diocèse de Liége, en 1012. — 22 août.

MAUR (saint), martyr en Istrie, est honoré le 21 novembre.

MAUR (saint), soldat et martyr à Salone en Dalmatie, est un des huit soldats qui souffrirent avec saint Domnion, évêque de cette ville. Leurs corps sont à Rome, où ils furent apportés au VIIe siècle, et placés par Jean IV dans un oratoire qu'il venait de faire construire près du baptistère de Constantin. — 11 avril.

MAUR (saint) soldat et martyr à Rome avec saint Papias, confessa Jésus-Christ pendant la persécution de Dioclétien. Arrêté par ordre de Laodice, préfet de la ville, ce magistrat lui fit briser les mâchoires à coups de cailloux, et après l'avoir plongé dans un cachot, il le fit frapper avec des fouets plombés jusqu'à ce qu'il expirât sous les coups. Il se fit une translation de ses reliques sous le pape Sergius II, et une autre sous Grégoire IX. — 29 janvier.

MAUR (saint), second évêque de Verdun, et confesseur, succéda à saint Saintin. Il florissait, à ce que l'on croit, dans le IVe siècle. Avant son élévation à l'épiscopat, il menait la vie érémitique, et il avait fait construire, pour lui et ses disciples, un oratoire dédié sous l'invocation de saint Jean-Baptiste et de saint Jean l'Evangéliste. — 8 novembre.

MAUR (saint), évêque de Plaisance, florissait dans la première partie du Ve siècle, et il mourut en 445. Son corps se garde dans l'église de Saint-Savin de la même ville. — 13 septembre.

MAUR (saint), évêque de Vérone et confesseur, florissait probablement dans le VIe siècle. — 21 novembre.

MAUR (saint), abbé de Glanfeuil en Anjou, né en 510, n'avait que douze ans lorsque son père, qui était un sénateur romain nommé Equice, le plaça, en 522, sous la conduite de saint Benoît, qui venait de fonder à Sublac son premier monastère. Il se montra, malgré son jeune âge, un modèle d'humilité, de simplicité de cœur et d'obéissance. Saint Benoît lui ayant ordonné un jour d'aller secourir le jeune Placide, qui était tombé dans le lac de Sublac, où il était allé puiser de l'eau, il part aussitôt, marche sur l'eau, et saisissant Placide par les cheveux, il le rapporte sur le bord. Maur regarda ce miracle comme l'effet des prières de saint Benoît; mais celui-ci l'attribua à l'obéissance de son disciple. Saint Grégoire, de qui nous tenons ce fait, ajoute que saint Benoît l'établit son coadjuteur dans le gouvernement du monastère de Sublac, et qu'il le fit venir plus tard près de lui dans celui du Mont-Cassin. L'année même de la mort du saint patriarche, c'est-à-dire, en 543, saint Maur vint fonder en France le monastère de Glanfeuil, aujourd'hui Saint-Maur-sur-Loire. Le roi Théodebert ne se contenta pas de donner le terrain, il contribua encore par ses libéralités à la construction des bâtiments. Saint Maur, qui en fut le premier abbé, se démit, en 581, du gouvernement en faveur de Bertulfe, son disciple, pour ne plus s'occuper que du soin de son éternité. Atteint, deux ans après, de la maladie dont il mourut, lorsqu'il se sentit proche de sa fin, il se fit porter à l'église où il reçut la sainte Eucharistie. S'étant ensuite couché sur son cilice, il mourut le 15 janvier 584, à l'âge de soixante-treize ans, et fut enterré dans l'église de Saint-Martin, près de l'autel. On mit dans son tombeau un morceau de parchemin, qui fut retrouvé en 845, et qui portait que le corps qui reposait en ce lieu était celui de Maur, diacre et moine, qui était venu en France sous le règne de Théodebert. La crainte d'une irruption des Normands fit transporter, dans le IXe siècle, ses reliques chez les Bénédictins de Saint-Pierre-des-Fossés. Plus tard, on les transféra dans l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés. Dans le XIe siècle, un des bras de saint Maur fut donné au monastère du Mont-Cassin, et Didier, qui en était alors abbé, et qui fut depuis le pape Victor III, rapporte qu'un possédé ne l'eut pas plutôt

touché, qu'il fut délivré du démon. La congrégation de Saint-Maur, établie en 1621, et approuvée par Grégoire XV, était une réforme des bénédictins français, qui comprenait un grand nombre de monastères célèbres. L'opinion qui fait de saint Maur, abbé de Glanfeuil, un personnage différent de saint Maur, disciple de saint Benoît, a été combattue par les meilleurs critiques. — 15 janvier.

MAUR (saint), dont saint Pierre Damien dit qu'il s'illustra par ses vertus et par ses miracles, florissait au milieu du VIIe siècle. Il paraît qu'il tenait un rang distingué dans le clergé de Ravenne, puisqu'il remplaça l'archevêque de cette ville au concile tenu à Rome contre les monothélites, par le pape saint Martin, l'an 645. Il est honoré à Césène le 20 janvier.

MAUR (le bienheureux), évêque de Cinq-Eglèses, en Hongrie, avait été moine de Saint-Benoît et florissait dans le XIe siècle. Le culte qu'on lui rendait de temps immémorial a été approuvé par Pie IX, en 1848. — 4 décembre.

MAURE (saint), *Maurus*, moine d'Ecosse, florissait dans la dernière partie du IXe siècle, et fonda un monastère qui a donné naissance à la ville de Kilmore, nom qui signifie *cellule de Maure*. Il mourut l'an 899, et il est honoré le 2 novembre.

MAURE (sainte), *Maura*, martyre, à Ravenne, avec sainte Fusque, dont elle était la nourrice, et par qui elle fut convertie à la foi chrétienne, reçut le baptême avec Fusque, et elles devinrent l'une et l'autre des modèles de piété. Le père de Fusque, qui était idolâtre, ne pouvant obtenir de sa fille qu'elle renonçât à la religion qu'elle venait d'embrasser, la dénonça à Quintien, gouverneur de la province, qui la fit arrêter ainsi que Maure. Lorsqu'elles comparurent devant son tribunal, il les fit battre de verges et leur prodigua les plus cruelles tortures. Voyant qu'elles étaient inébranlables dans leur résolution de mourir pour Jésus-Christ plutôt que de le renier, il les condamna à mort, et elles furent exécutées vers le milieu du IIIe siècle. Le corps de sainte Maure se conserve à Ravenne, dans une église qui porte son nom. — 13 février.

MAURE (sainte), vierge et martyre, à Byzance, a donné son nom à l'île de Sainte-Maure, l'ancienne Nérite, située dans la mer d'Ionie. — 30 novembre.

MAURE (sainte), épouse de saint Timothée et martyre, était mariée depuis trois semaines, lorsque Arrien, gouverneur de la Thébaïde, fit arrêter son mari dans le bourg de Pérape, et voyant que les plus horribles tortures ne pouvaient le décider à l'apostasie, il fit venir sa jeune épouse, et lui conseilla d'user de toute l'influence qu'elle avait sur lui pour le décider à sacrifier aux dieux. Maure se para de ses plus beaux habits, et se mit en devoir d'exécuter la commission dont elle s'était chargée; mais lorsqu'elle parut devant son mari, celui-ci ne lui eut pas plutôt reproché sa criminelle condescendance, qu'elle se sentit changée tout à coup, et qu'elle s'écria qu'elle aussi était chrétienne et qu'elle voulait mourir avec son époux, trop heureuse si, par l'effusion de son sang, elle pouvait expier la faute qu'elle venait de commettre. Le préfet, furieux, lui fit arracher les cheveux et couper les doigts; ensuite on lui appliqua, par son ordre, sur les côtés, du soufre et de la poix bouillante, mais rien ne fut capable de la vaincre, et Arrien la condamna à être crucifiée avec son mari, ce qui fut exécuté le 19 décembre de l'an 304. Leur fête était autrefois très-célèbre chez les Grecs, et il y avait dans le palais de justice, à Constantinople, une magnifique église dédiée aux deux époux. — 3 mai et 19 décembre.

MAURE (sainte), vierge et martyre en Beauvoisis, florissait au commencement du Ve siècle. Après avoir consacré à Dieu sa virginité, elle vivait dans la fuite du monde et dans la pratique des bonnes œuvres, lorsqu'elle fut mise à mort pour la foi avec sainte Brigite, sa compagne, qui refusa comme elle de participer aux cérémonies idolâtriques des Francs. Ces barbares ayant fait une incursion dans les Gaules, firent plusieurs martyrs, parmi lesquels on compte sainte Maure. Quelques auteurs distinguent ces deux saintes de sainte Maure et de sainte Brigite ou Britte, dont les corps furent levés de terre par saint Euphrone, évêque de Tours, comme nous l'apprend saint Grégoire, l'un de ses successeurs. Quoi qu'il en soit, sainte Maure et sainte Brigite sont honorées le 13 juillet et le 19 novembre.

MAURE (sainte), martyre en Touraine, fut mise à mort pour la foi catholique par les Goths, sous l'épiscopat de saint Martin, vers la fin du IVe siècle. Elle était mère de huit fils qui furent martyrisés avec elle, et dont le plus connu est saint Epain, lequel a donné son nom au bourg où ce massacre eut lieu. — 25 octobre.

MAURE (sainte), vierge, naquit en 827 à Troyes en Champagne. Elle était encore fort jeune lorsqu'elle obtint par ses prières la conversion de son père, qui menait une vie déréglée, et qui mourut peu après son retour à Dieu. Elle eut aussi le bonheur de faire marcher dans la voie du salut toute sa famille, entre autres son frère Eutrope qu'elle décida à distribuer aux pauvres toute sa fortune, qui était considérable. Elle partageait son temps entre la prière, les œuvres de miséricorde et le travail des mains, qui consistait ordinairement à faire des ornements d'église ou des vêtements pour les pauvres. Elle passait ses matinées presque tout entières aux pieds des autels, et jeûnait au pain et à l'eau les mercredis et les vendredis. Ayant choisi pour directeur l'abbé de Mantenay, elle faisait quelquefois deux lieues nu-pieds pour aller le trouver. Dieu la favorisa de grâces extraordinaires que son humilité lui faisait cacher autant qu'elle pouvait. Elle était déjà mûre pour le ciel, malgré sa jeunesse, lorsqu'elle fut atteinte, à vingt-trois ans, de la maladie dont elle mourut. Après

avoir reçu avec une sainte joie les derniers sacrements, elle expira le 21 septembre 850, en prononçant ces mots du Pater : *Que votre règne arrive*. Son corps fut déposé dans l'église du village qui porte son nom, et qui est situé près de Troyes. La plus grande partie de ses reliques fut transportée plus tard à Troyes même, dans l'église de Saint-Martin, ainsi que dans la chapelle de Sainte-Maure près de Gournay. — 21 septembre.

MAURÈLE (saint) est honoré à Imola le 6 mai.

MAURICE (saint), *Mauritius*, martyr à Syracuse en Sicile, avec saint Rufin, est aussi appelé Marcie dans quelques martyrologes. — 21 juin.

MAURICE (saint), chef de la légion Thébéenne et martyr, accompagna avec sa troupe Maximien, que Dioclétien venait d'associer à l'empire, et qui marchait contre les Bagaudes, paysans des Gaules, qui avaient pris les armes pour venger la mort de Carin. Maximien ayant passé les Alpes, donna quelques jours de repos à son armée. Avant de marcher contre les Gaulois rebelles, ayant ordonné un sacrifice aux dieux pour obtenir le succès des armes de l'empire, la légion Thébéenne, qui était toute composée de chrétiens, s'éloigna pour ne pas prendre part à cet acte idolâtrique, et se retira à Agaune, bourg situé à trois lieues d'Octodurum, où se trouvait le gros de l'armée. Maximien lui envoya l'ordre de revenir au camp pour l'oblation du sacrifice ; mais ces soldats chrétiens ayant refusé de se soumettre à une cérémonie qu'ils regardaient comme contraire à leur conscience, le prince, furieux, ordonna de les décimer, et ceux sur qui le sort tomba furent mis à mort. Cette terrible mesure n'ayant produit aucun effet sur le reste de la légion, on la décima une seconde fois. Alors tous ces généreux soldats s'écrièrent qu'on ne pourrait jamais les décider à trahir la foi qu'ils avaient jurée à Jésus-Christ. Maurice, Exupère et Candide, leurs principaux officiers, contribuaient par leurs exhortations à les entretenir dans ces sentiments. Comme Maximien les menaçait de les faire exterminer tous jusqu'au dernier, s'ils persistaient dans leur résistance, ils lui adressèrent par écrit des observations aussi fermes que respectueuses, où se trouvaient les passages suivants : *Empereur, nous sommes astreints à votre service, cela est vrai, mais nous devons servir Dieu avant tout. Vous pouvez nous infliger quelle peine vous voudrez, nous la subirons sans résistance. L'extrémité à laquelle on nous réduit n'est pas capable de nous inspirer des sentiments de révolte, et nous préférons mourir innocents que de vivre coupables.* Cette légion, composée de braves, aurait pu vendre chèrement sa vie, mais elle montra un courage plus admirable et plus difficile en se laissant tranquillement égorger que si elle eût fait des prodiges de valeur sur un champ de bataille. Cet horrible massacre eut lieu l'an 286, et la relation nous en a été transmise par saint Eucher de Lyon. Saint Maxime, dans ses sermons, et saint Ennode de Pavie dans ses poëmes, ont célébré le triomphe de ces martyrs. Les corps de saint Maurice et de ses compagnons furent découverts à Agaune par Théodore, évêque d'Octodurum, qui assista avec saint Ambroise au concile d'Aquilée, en 381. Lorsque le roi Sigismond fit réparer le monastère d'Agaune, en 515, il fit mettre dans l'église les corps de saint Maurice, de saint Exupère, de saint Candide et de saint Victor, qui avaient reçu une sépulture à part. Saint Evolde, évêque de Vienne en Dauphiné, fit bâtir une église sous l'invocation de saint Maurice et de ses compagnons, et il y mit une grande partie de leurs reliques. Le monastère d'Agaune, qui a pris dans la suite le nom de Saint-Maurice, possède encore la portion la plus considérable de leurs précieux restes, malgré les nombreuses distributions qui en ont été faites, et il y a dans la cathédrale de Sion une magnifique chapelle de saint Maurice, qui est le principal patron de tout le Valais, ainsi que de la maison royale de Savoie. L'ordre militaire de Saint-Maurice, fondé par les ducs de Savoie, fut approuvé en 1572 par le pape Grégoire XIII. La moitié des reliques de la légion Thébéenne, qui se gardait à Agaune, fut, par transaction passée entre le duc de Savoie et la république du Valais, transportée à Turin l'an 1581. — 22 septembre.

MAURICE (saint), soldat de la légion Thébéenne et martyr, qu'il ne faut pas confondre avec l'illustre chef de cette légion, parvint à se sauver d'Agaune, pendant qu'on massacrait ses camarades ; mais il fut atteint par des soldats envoyés à sa poursuite, et mis à mort en 286, avec deux autres près de Pignerol en Piémont. Leurs corps se gardent dans l'église de Sainte-Marie de cette ville. — 24 avril.

MAURICE (saint), martyr à Apamée, dans l'Asie Mineure, avec saint Photin et soixante-neuf autres, souffrit vers l'an 308, sous l'empereur Maximin II. — 26 juillet.

MAURICE (saint), martyr à Nicopolis en Arménie, avec saint Léonce et plusieurs autres, subit diverses tortures et fut ensuite livré aux flammes par ordre du président Lysias, vers l'an 318, pendant la persécution de l'empereur Licinius. — 10 juillet.

MAURICE (saint), premier abbé de Carnoët en Bretagne, né en 1117, dans un village du territoire de Loudéac, lequel porte aujourd'hui le nom de Saint-Maurice, commença ses études dans sa province et vint les achever à Paris, où il obtint le grade de docteur. A vingt-cinq ans il prit la résolution de renoncer à toutes les espérances qu'il pouvait se promettre dans le monde, pour entrer dans l'ordre de Cîteaux, qui venait d'être introduit en Bretagne. Il fut admis dans le monastère de Langonet, fondé en 1136 par le duc Conon III. Son mérite et ses vertus l'élevèrent trois ans après à la dignité d'abbé, qu'il exerça pendant trente ans à la satisfaction générale. Sa grande réputation de prudence le fit choisir, en 1161, pour juger un différend survenu entre les chanoines de la

cathédrale de Nantes et les Bénédictins de Quimperlé, au sujet de l'église collégiale de la même ville. Conon IV, duc de Bretagne, l'honorait de fréquentes visites, et se dirigeait ordinairement d'après ses conseils. Ce fut à sa considération qu'il fonda, en 1170, une nouvelle abbaye de l'ordre de Cîteaux, dans la forêt de Carnoët au diocèse de Quimper. Saint Maurice quitta l'abbaye de Langonet pour venir prendre le gouvernement de celle de Carnoët, et après y avoir passé quinze ans, il y mourut, dans un âge très-avancé, le 5 octobre 1191. Son corps fut inhumé dans l'abbaye, qui prit bientôt après le nom de Saint-Maurice. Honorius III nomma des juges pour informer de la vie et des miracles du saint abbé, mais le défaut de certaines formalités empêcha alors la conclusion de la procédure, qui n'a pas été reprise depuis. Quoiqu'il n'ait pas été canonisé, Clement XI permit aux Cisterciens de célébrer son office sous le rite double majeur. Il est honoré d'un culte public dans les diocèses de Quimper et de Saint-Brieuc. L'église de Loudeac l'a pris pour patron secondaire, et il y a dans le lieu de sa naissance une chapelle de son nom qui possède une partie de ses reliques. — 5 octobre.

MAURICE DE HONGRIE (le bienheureux), dominicain, né en 1281, était issu du sang royal et portait dans le monde le titre de prince de Chack. S'étant marié à vingt ans avec la fille d'un palatin, nommée Alberte de Luna, ils vécurent ensemble dans la continence. Après trois ans d'un mariage qu'il n'avait contracté que par déférence pour sa famille, il obtint de son épouse qu'ils se sépareraient pour entrer en religion. Maurice prit l'habit de saint Dominique dans le couvent de l'île Sainte-Marguerite, sur le Danube, et son épouse entra dans un monastère de dominicaines. Le palatin, beau-père de Maurice, indigné de cette conduite, qui dérangeait ses plans de grandeur humaine, chargea Ladislas, gouverneur de Bude, d'employer la force pour arracher son gendre à la retraite qu'il avait choisie. Ladislas le fit enlever du couvent et le tint pendant six mois enfermé dans une tour. On lui permit enfin de retourner à son couvent où il fit profession, après avoir renoncé à tous ses biens en faveur du comte Nicolas son neveu qu'il chargea de payer une pension annuelle pour l'entretien de la princesse son épouse. Pour s'éloigner davantage de sa famille qui continuait à traverser sa vocation, il demanda à ses supérieurs de sortir de son pays, et il fut envoyé au couvent de Bologne en Italie, qu'il édifia par son esprit de détachement, sa mortification et surtout par sa profonde humilité. L'étude et la prière occupaient la plus grande partie de son temps, et son plus grand plaisir était de se prosterner devant Dieu au pied des autels. Lorsqu'on eut permis à son épouse de prononcer ses vœux, il revint en Hongrie, où il contribua puissamment à rétablir la paix publique, troublée depuis plusieurs années. Le don des miracles dont Dieu le favorisait, lui donnait un grand ascendant sur les esprits, et il en profitait pour les porter au bien. Il possédait aussi le don de prophétie et il prédit à son neveu, qui manquait aux obligations qu'il lui avait imposées en lui cédant sa fortune, qu'en punition de cette injustice il mourrait bientôt, et la prédiction se réalisa six mois après. Le bienheureux Maurice mourut lui-même peu de temps après, à l'âge de cinquante-cinq ans, le 20 mars 1336, dans la ville de Javarin, qu'il habitait depuis son retour en Hongrie. Les Hongrois l'honorent comme bienheureux le 20 mars.

MAURICILLE (saint), *Mauricillus*, évêque de Milan, florissait dans le milieu du VIIe siècle, et mourut en 668. — 3 mars.

MAURIL (saint), *Maurillus*, martyr, fut massacré par des voleurs dans le VIe siècle, avec saint Eman et saint Almer. Ils sont honorés dans le diocèse de Chartres le 16 mai.

MAURILLE (saint), *Maurilius*, évêque d'Angers, né en Italie, vers le milieu du IVe siècle, passa dans les Gaules et se fixa en Touraine, où il fut attiré par la réputation de saint Martin. Après la mort du saint évêque dont il fut quelque temps le disciple, il se retira dans l'Anjou où ses vertus le firent bientôt connaître. Il fut élevé sur le siége d'Angers en 407, et après avoir gouverné saintement son diocèse, pendant trente ans, il mourut dans un âge très-avancé, l'an 437. — 13 septembre.

MAURILLE (le bienheureux), archevêque de Rouen, né à Reims, sur la fin du Xe siècle, alla faire ses études à Liége et fut ensuite nommé écolâtre de l'église d'Halberstadt en Allemagne, d'où sa famille était originaire. Il quitta ce poste pour se faire religieux dans le monastère de Fécamp en Normandie. Il sortit depuis, avec la permission de son abbé, pour se rendre à Florence où l'appelait le marquis Boniface, pour prendre le gouvernement d'un monastère; mais lorsqu'il fut arrivé sur les lieux, voyant que les religieux ne voulaient pas se corriger de leurs désordres et qu'ils avaient même résolu de lui ôter la vie, il se démit de ses fonctions d'abbé et revint à Fécamp. Mauger, archevêque de Rouen, ayant été déposé à cause de ses crimes, il fut élu pour le remplacer, et son premier soin fut de remédier aux abus qui s'étaient introduits sous l'administration de son prédécesseur. C'est dans cette vue qu'il tint à Rouen un concile où l'on fit des règlements pour réformer les mœurs des ecclésiastiques. Il en tint aussi un à Caen l'an 1061, pour le rétablissement de la discipline. Celui qu'il assembla à Rouen, l'an 1063, à l'occasion de la dédicace de son église cathédrale, eut aussi la discipline pour objet, ainsi que l'hérésie de Bérenger. Il mourut le 9 août 1067, après avoir fait la dédicace de l'église abbatiale de Jumiéges, qui eut lieu peu de temps avant sa mort. Il fut enterré dans sa cathédrale où l'on voyait son tombeau qui fut détruit, en 1572, par les calvinistes. Quoiqu'on lise son nom dans plusieurs martyrologes, on ne lui a jamais rendu, nul e

part, un culte public. — 9 août et 13 septembre.

MAURILLE (saint), évêque de Cahors, florissait dans le VIe siècle. On rapporte de lui qu'il savait l'Ecriture sainte presque toute entière. Il se rendit recommandable par la fermeté qu'il déploya contre les grands qui opprimaient son troupeau, ce qui lui attira des persécutions qu'il supporta avec courage et patience. Son amour pour les souffrances allait si loin, qu'au lieu de chercher à diminuer les douleurs que lui causait la goutte, il les augmentait en se faisant appliquer un fer chaud aux pieds et aux jambes : aussi Dieu le favorisa de grâces extraordinaires. Il mourut le 16 mars 580. — 16 mars.

MAURIN ou MORIN (saint), *Maurinus*, abbé d'un monastère de Cologne, est honoré comme martyr le 10 juin.

MAURONCE (saint), *Maurontius*, abbé de Saint-Florent-le-Vieux, en Anjou, mourut vers l'an 720, et il est honoré le 9 janvier.

MAURONT (saint), *Maurontus*, abbé de Brueil, fils aîné du bienheureux Adalbaud et de sainte Rictrude, était frère de sainte Ysoie et des bienheureuses Clotsende et Adalsende. Né en 634, il fut baptisé par saint Riquier. Son père, qui était un des plus illustres et des plus vertueux seigneurs de son siècle, envoya le jeune Mauront à la cour de Clovis II, où il passa plusieurs années, et parvint à des postes éminents. La mort du bienheureux Adalbaud, assassiné par des voleurs, l'avait rendu possesseur d'une fortune considérable, et il était sur le point de contracter un mariage proportionné à son rang, lorsque les exhortations de saint Amand, évêque de Maestrecht, le décidèrent à renoncer au monde pour se consacrer à Dieu. Il se retira donc dans le monastère de Marchiennes, fondé par sa mère, et il y reçut la tonsure cléricale des mains de saint Amand. Il fut ensuite élevé au diaconat et fait prieur de Hamay. Quelques années après, il fonda, dans une terre qu'il possédait au diocèse de Thérouanne, le monastère de Brueil, dont il fut le premier abbé. Il y reçut, de la manière la plus honorable, saint Amé, évêque de Sion, qui, sur de faux rapports, avait été chassé de son siége par Thierri III. Son respect pour lui était si grand qu'il lui remit toute son autorité, et ne voulut la reprendre qu'après la mort du saint prélat, auquel il obéissait comme le dernier des religieux. Il mourut à Marchiennes le 5 mai 706, à l'âge de 72 ans. Dans le IXe siècle, son corps fut transporté de Brueil à Douai, dans l'église de Saint-Amé. — 5 mai.

MAURONT (saint), *Maurontus*, évêque de Marseille, florissait sur la fin du VIIIe siècle. Il était abbé de Saint-Victor de cette ville, lorsque son mérite et ses vertus le firent élever à l'épiscopat. On croit qu'il mourut vers l'an 800, et il est honoré le 18 octobre.

MAUSIME ou MAYSIME (saint), curé d'un bourg près de Cyr, en Syrie, florissait sur la fin du IVe siècle. Quoiqu'il n'eût fait aucune étude, la sainteté de sa vie détermina l'évêque de Cyr à l'élever au sacerdoce et à lui confier l'administration d'une paroisse de son diocèse. Il gouverna avec une prudence admirable l'église qui lui avait été confiée, et il édifia son troupeau par sa vie austère et par sa charité. Théodoret nous apprend qu'il porta jusqu'à sa vieillesse le même habit et le même manteau, et qu'il se contentait de mettre lui-même des pièces aux endroits où l'étoffe était usée. Sa porte était ouverte à tous les étrangers et à tous les malheureux qui se présentaient et envers lesquels il exerçait la plus généreuse hospitalité. Il avait, ajoute le même Théodoret, un muid de blé et une tonne d'huile qui ne se vidaient jamais, quoiqu'il y puisât tous les jours, pour en donner à ceux qui venaient lui en demander. Ce miracle ne fut pas le seul dont Dieu le favorisa. Il rendit la santé au fils d'une dame non moins illustre par sa foi que par son rang. Cette mère, désolée de voir son enfant atteint d'une maladie incurable, le conduisit en litière à Maysime, qui le porta lui-même à l'église, et, se prosternant devant l'autel, demanda à Dieu sa guérison. Sa prière fut exaucée sur-le-champ, et l'enfant se trouva parfaitement guéri avant de sortir du lieu saint, dit encore Théodoret, qui avait appris ce prodige de la bouche même de la mère. Il mourut après le commencement du Ve siècle. — 23 janvier.

MAUSONE (saint), *Mausona*, évêque de Mérida en Espagne, mourut en 640, et il est honoré à Sainte-Eulalie, où se garde son corps. — 1er novembre.

MAUVIEU (saint), *Mauvæus*, évêque de Bayeux, d'une famille noble de cette ville, naquit vers le commencement du Ve siècle. Il montra dès son jeune âge les inclinations les plus vertueuses, et surtout un grand attrait pour la prière, le jeûne et l'aumône. Il bâtit, dans une de ses terres, un ermitage où il se retira avec trois solitaires qui s'étaient mis sous sa conduite. Jamais il n'entretenait de rapports avec les hommes, à moins que pour contribuer à leur salut, ou pour exercer des œuvres de miséricorde. Placé sur le siége de Bayeux en 459, il s'illustra par sa sainteté et par le don des miracles. Lorsque après trente ans d'épiscopat, il sentit approcher sa fin, il recommanda à son clergé la crainte de Dieu, l'amour du prochain, l'union et l'humilité. Pendant les quarante-sept jours qui précédèrent sa mort, il ne prit d'autre nourriture que la sainte Eucharistie. Il mourut vers l'an 480, et fut enterré dans l'église de Saint-Exupère, où l'on garde ses reliques. — 28 mai.

MAVILE (saint), *Mavilus*, martyr à Adrumète en Afrique, fut exposé aux bêtes par ordre du président Scapula, pendant la persécution de l'empereur Sévère. Dans une lettre que Tertullien écrivit à ce même Scapula, il fait un bel éloge du saint martyr. — 4 janvier et 11 mai.

MAWS (saint), *Mancus*, évêque en Angleterre, embrassa d'abord l'état monastique en Irlande, sa patrie, où il s'illustra par sa ferveur extraordinaire. Ayant passé ensuite dans la province de Cornouailles, il se fixa

dans un lieu où s'est formé depuis le bourg qui porte son nom. On y voyait autrefois, dans le cimetière, sa chaire qui était de pierre, et un peu plus loin, le puits qui avait été à son usage. La tradition du pays porte qu'il fut évêque en Angleterre, et la chaire dont nous venons de parler vient à l'appui de cette opinion. On ignore dans quel siècle il vivait. — 2 septembre.

MAXELLENDE (sainte), vierge et martyre à Caudri, village près de Cambrai, naquit au milieu du VIIe siècle et avait fait vœu de virginité dès son jeune âge, ce qui n'empêcha pas sa famille de vouloir la marier à un jeune gentilhomme nommé Harduin. Mais, comme ni les promesses, ni les menaces, ni les mauvais traitements ne pouvaient ébranler la résolution qu'elle avait prise de n'avoir jamais d'autre époux que Jésus-Christ, Harduin, profitant d'un moment où elle se trouvait seule chez son père, s'y rendit pour l'enlever. Maxellende lui ayant déclaré qu'elle ne serait jamais à lui, il en fut si outré qu'il la tua en 670, et l'on rapporte qu'à l'instant même il devint aveugle. Trois ans après, c'est-à-dire en 673, saint Vindicien, évêque de Cambrai leva de terre son corps, et son culte a toujours été très-célèbre dans ce diocèse. On conservait, dans l'ancienne église métropolitaine, un os de sa tête et l'épée avec laquelle elle fut martyrisée. Elle est patronne de Caudri où se trouve une partie de ses reliques. — 13 novembre.

MAXENCE (saint), *Maxentius*, martyr à Trèves avec saint Constance et plusieurs autres, souffrit sous le président Rictiovare, préfet des Gaules, vers l'an 287, pendant la première persécution de l'empereur Dioclétien. — 12 décembre

MAXENCE ou MAIXENT (saint), abbé en Poitou, naquit à Agde vers le milieu du Ve siècle, et reçut, au baptême, le nom d'Adjuteur. Il fut placé dès son enfance sous la conduite de saint Sévère, premier abbé du monastère d'Agde, qui l'éleva dans de grands sentiments de piété et dans une grande aversion pour le monde. Il profita tellement des leçons de son maître qu'il ne voulut plus retourner dans le siècle et embrassa la vie monastique. Il devint bientôt le modèle de ses frères, et le bruit de sa sainteté éclata même au dehors du monastère. La vénération qu'on lui portait alarmant sa modestie, il s'enfuit secrètement, et alla se cacher dans une retraite inconnue aux hommes; mais ayant été découvert, il prit la fuite une seconde fois et s'enfonça dans une solitude du Poitou, après avoir changé son nom d'Adjuteur en celui de Maxence afin de n'être pas reconnu. L'abbé Agapet l'ayant admis dans sa communauté, les moines furent bientôt frappés de ses vertus, surtout de son humilité, de sa mortification, de sa charité et de la profonde connaissance qu'il avait des voies de la perfection; ce qui les détermina à le choisir pour leur supérieur, après la démission de leur abbé. Comme Maxence n'avait accepté cette dignité que malgré lui, il s'en démit quelques années après, à l'exemple d'Agapet, son prédécesseur, pour vivre seul dans une cellule située hors du monastère. Les moines, qui le chérissaient comme un père et qui le vénéraient comme un saint, ne consentirent à sa retraite qu'à condition qu'il continuerait à les instruire et à les diriger par ses conseils. Pendant la guerre que le roi Clovis faisait à Alaric, roi des Visigoths, en 506, Maxence arrêta par ses prières une troupe de barbares qui allaient piller le monastère. Un soldat, furieux de cet obstacle surnaturel qu'il ne pouvait vaincre, courut l'épée à la main sur le saint abbé, afin de lui ôter la vie; mais son bras, déjà levé pour frapper, se raidit tout à coup et resta suspendu sans mouvement. Maxence, par ses prières, lui en rendit l'usage, et la troupe se retira sans avoir fait aucun mal. Il mourut vers l'an 515. Il y a en Poitou une ville qui porte le nom de Saint-Maixent. — 26 juin.

MAXENCE (sainte), mère de saint Vigile, évêque de Trente, mourut vers l'an 400 et elle est honorée dans cette ville le 30 avril.

MAXENCE ou MAIXENCE (sainte), *Maxentia*, vierge et martyre en Beauvaisis, était issue, à ce que l'on croit, du sang royal d'Ecosse. Elle quitta sa patrie, alors ravagée par des barbares, et passa en France, afin d'accomplir plus facilement le vœu qu'elle avait fait à Dieu de rester vierge toute sa vie. Elle se fixa près de l'Oise où elle vécut en recluse. Sa retraite ayant été découverte par un scélérat qui était à sa poursuite, et qui avait déjà tenté, en Ecosse, de lui faire violer son vœu, dès qu'il vit qu'il ne pourrait la faire acquiescer à sa passion, il la tua, ainsi que sainte Rosébie, sa servante, qui l'avait accompagnée, lorsqu'elle fuyait sa patrie. Ses reliques se gardent à Pont-Saint-Maixence, petite ville sur l'Oise, qui a pris son nom. On ignore dans quel siècle elle vivait, dans le VIe probablement; car dès le VIIe, son culte était déjà établi en France. — 24 octobre et 20 novembre.

MAXIME (saint), *Maximus*, martyr en Afrique avec saint Luce et trois autres, souffrit l'an 211, sur la fin du règne de l'empereur Sévère. — 18 février.

MAXIME (saint), martyr à Rome, était un officier païen, qui, chargé de conduire au supplice saint Tiburce et saint Valérien, fut si touché de leur constance qu'il confessa aussi Jésus-Christ, à leur exemple. Il fut décapité avec eux l'an 229, sous l'empereur Alexandre Sévère, par ordre du préfet Almaque dont Maxime était camérier. — 14 avril.

MAXIME (saint), prêtre et martyr à Ostie, fut mis à mort avec saint Quiriace et plusieurs autres par ordre du préfet Ulpien, sous le règne d'Alexandre Sévère. — 23 août.

MAXIME (saint), martyr en Perse avec saint Olympiade, fut assommé à coups de bâtons et de leviers, l'an 251, pendant la persécution de l'empereur Dèce. — 15 avril.

MAXIME (saint), évêque de Nole en Campanie, florissait au milieu du IIIe siècle,

Voyant que la persécution suscitée par l'empereur Dèce sévissait principalement contre les évêques, il résolut de se soustraire à l'orage et de se cacher dans des lieux déserts. Ce n'était pas qu'il redoutât la mort, mais il voulait se réserver pour les besoins de son troupeau ; d'ailleurs il craignait de tenter Dieu en s'exposant volontairement au martyre, et il se rappelait cette parole de l'Evangile : *Si l'on vous persécute dans un lieu, fuyez dans un autre.* Les satellites du persécuteur, furieux de n'avoir pu s'emparer de lui, se saisirent du prêtre saint Félix, que Maxime avait chargé du gouvernement de son église pendant son absence, et ils le jetèrent dans un cachot. Un ange tout rayonnant de gloire lui apparut et lui ordonna d'aller secourir son évêque qui était réduit à la dernière extrémité. Félix voit aussitôt tomber ses chaînes et les portes de sa prison s'ouvrir devant lui : il suit l'ange qui le conduit près de Maxime. Il trouve celui-ci sans parole, sans connaissance et presque sans vie. Le froid, la faim et surtout l'inquiétude que lui causait le péril qui menaçait son troupeau, l'avaient réduit en ce triste état. Félix, n'ayant à sa disposition aucun moyen de le soulager, a recours à la prière, et aussitôt il aperçoit une grappe de raisin sur des ronces. Il en exprime le jus, qu'il fait couler dans la bouche de Maxime mourant. Celui-ci ayant repris peu à peu la connaissance, reconnaît son sauveur, l'embrasse avec une grande effusion de larmes et le prie de le ramener à Nole. Félix le prend sur ses épaules, le porte à la maison épiscopale, avant que le jour parût, et le confie aux soins d'une femme pieuse. Saint Maxime ne vécut pas longtemps après son retour; mais avant de mourir il désigna saint Félix pour son successeur. — 15 janvier.

MAXIME (saint), martyr, souffrit pendant la persécution de l'empereur Dèce, et il est honoré le 28 septembre.

MAXIME (saint), martyr en Asie, souffrit pendant la persécution de l'empereur Dèce. — 14 mai.

MAXIME (saint), martyr à Albe près d'Aquila dans l'Abbruze citérieure pendant la persécution de Dèce, ayant appris qu'on était à sa poursuite, se présenta de lui-même à ceux qui étaient chargés de l'arrêter. Conduit devant le magistrat, comme il confessait Jésus-Christ avec une constance inébranlable, il fut étendu sur le chevalet, frappé à coups de bâtons et enfin précipité d'un lieu élevé. Cette chute mit fin à ses tourments et à sa vie. L'empereur Othon le Grand, ayant visité son tombeau à Aquila, fit transporter ses reliques en Allemagne. — 20 octobre.

MAXIME (saint), marchand et martyr, ayant été arrêté pendant la persécution de Dèce, fut conduit à Ephèse devant Optime, proconsul d'Asie, qui, après lui avoir demandé son nom lui fit subir l'interrogatoire suivant : *De quelle condition êtes-vous ? — De condition libre, mais esclave de Jésus-Christ. — Quel est votre état ? — Je suis un homme du peuple, vivant de mon petit négoce. — Etes-vous chrétien ? — Oui, je le suis, quoique pécheur. — Connaissez-vous l'édit publié depuis peu, qui porte que tous les chrétiens aient à renoncer à leurs superstitions et à adorer les dieux ? — Je connais cet édit impie, et c'est pour cela que j'ai confessé publiquement ma religion. — Puisque vous êtes informé de ce qu'il prescrit, soumettez-vous-y, en sacrifiant aux dieux. — Je ne sacrifie qu'à un seul Dieu, et je me félicite de lui avoir sacrifié dès ma jeunesse. — Sacrifiez pour sauver votre vie; car si vous refusez, je vous ferai mourir au milieu des tourments. — C'est ce que je désire, et vous me rendrez service en m'ôtant une vie périssable pour me procurer une vie éternellement heureuse.* Alors le proconsul lui fit donner plusieurs coups de bâton, et à chaque coup il lui disait : *Sacrifie, Maxime, sacrifie.* Voyant qu'il restait inébranlable il le fit mettre sur le chevalet, et pendant qu'on le torturait, il lui répétait par intervalle : *Repents-toi, misérable, renonce à ce fol entêtement et sacrifie enfin pour conserver ta vie. — Je la perdrais en sacrifiant, et c'est pour la conserver que je ne sacrifie pas. Vos bâtons, vos ongles de fer, votre feu, ne peuvent me causer la moindre douleur, parce que la grâce de Jésus-Christ qui est en moi me délivrera de vos mains pour me mettre en possession du bonheur dont jouissent tant de saints, qui, en ce lieu même, ont triomphé de votre cruauté. C'est à leurs prières que je suis redevable de cette force et de ce courage que vous voyez en moi.* Optime, désespérant de vaincre sa constance, le condamna à être lapidé pour servir d'exemple aux chrétiens. Maxime fut conduit hors de la ville et assommé à coups de pierres, l'an 251. — 30 avril.

MAXIME (saint), greffier à Rome et martyr, ayant été chargé, pendant la persécution de Valérien, d'arrêter saint Eusèbe, saint Marcel et plusieurs autres chrétiens, qui s'étaient retirés dans une sablonnière, près de la ville, il se mit en devoir de s'acquitter de cette commission; mais s'étant trouvé tout à coup possédé du démon, il eut recours à ceux qu'il venait d'arrêter, et il fut délivré par leurs prières. Ce miracle le frappa tellement qu'il demanda le baptême, et le pape saint Etienne le lui administra, après qu'il l'eut instruit pendant quelques jours. Valérien apprit de Maxime même sa conversion, et la liberté avec laquelle il l'entendit parler contre les idoles, le mit dans une telle fureur, qu'il le fit jeter du haut du pont dans le Tibre, l'an 256. Eusèbe ayant retrouvé son corps, l'enterra dans le cimetière de Calliste : son tombeau se voyait encore dans les catacombes du temps de Baronius, mais son corps n'y était plus. — 2 décembre.

MAXIME (saint), martyr en Afrique, souffrit avec saint Janvier et un autre. — 8 avril.

MAXIME (saint), prêtre de l'Eglise romaine, fut arrêté pendant la persécution de l'empereur Dèce avec saint Moïse et plusieurs autres. Il confessa Jésus-Christ au milieu des tourments et fut ensuite mis en prison. Rendu à la liberté, il eut le malheur de tomber

dans le schisme de Novat ; mais les lettres de saint Denis d'Alexandrie et de saint Cyprien de Carthage lui ouvrirent les yeux, et il rentra dans l'unité catholique. On croit qu'il est le même Maxime qui souffrit ensuite le martyre pendant la persécution de l'empereur Valérien. Il fut décapité sur la voie Appienne, et enterré près de saint Sixte. — 19 novembre.

MAXIME (saint), l'un des martyrs Massylitains, ainsi dits de Massyla ou Maxula, ville d'Afrique située sur le bord de la mer, souffrit probablement pendant la persécution de l'empereur Valerien. Saint Augustin a prononcé en leur honneur deux discours le jour de leur fête. — 9 avril et 22 juillet.

MAXIME (saint), martyr en Auvergne avec saint Cassius et plusieurs autres, souffrit la mort pour la foi vers l'an 266, lorsque Chrocus, l'un des rois de la Germanie, vint ravager les Gaules et surtout l'Auvergne. Le peu que l'on sait de ces martyrs nous a été transmis par saint Grégoire de Tours.—15 mai.

MAXIME (saint), martyr en Egypte avec plusieurs autres, est honoré chez les Grecs le 27 avril.

MAXIME (saint), martyr en Mauritanie, souffrit avec plusieurs autres.—11 avril.

MAXIME (saint), martyr à Rome, est honoré le 25 octobre.

MAXIME (saint), martyr, souffrit avec saint Magne et un autre.—4 septembre.

MAXIME (saint), martyr à Damas, souffrit avec saint Sabin et quatorze autres. — 20 juillet.

MAXIME (saint), prêtre d'Alexandrie et martyr, est honoré chez les Grecs le 9 juin.

MAXIME (saint), évêque de Citta-Nuova en Istrie, est honoré comme martyr à Venise, où l'on garde son corps dans l'église de Saint-Cantien.—10 octobre.

MAXIME (saint), martyr à Damas en Syrie, souffrit avec saint Paul, son père, sainte Tatte, sa mère, et trois de ses frères.—25 septembre.

MAXIME (saint), martyr en Grèce, fut décapité pour la foi de Jésus-Christ, et il est honoré chez les Grecs le 15 septembre.

MAXIME (saint), martyr à Byzance avec plusieurs autres, est honoré chez les Grecs le 8 mai.

MAXIME (saint), évêque d'Alexandrie et confesseur, succéda à saint Denis dont il était le disciple, et qui mourut en 265. Il était déjà prêtre lorsqu'il confessa Jésus-Christ en 250, sous l'empereur Dèce, et il fut chargé par saint Denis d'administrer son église pendant cette persécution ; ce qu'il fit avec autant de courage que de sagesse. Pendant la persécution de Valérien il accompagna le saint évêque dans son exil en Libye et dans la Maréote. Ils revinrent ensemble à Alexandrie l'an 260, et saint Denis étant mort cinq ans après, le clergé et le peuple lui donnèrent Maxime pour successeur. Le pape saint Félix lui écrivit au sujet de l'hérésie de Paul de Samosate, l'engageant à faire tout ce qui dépendrait de lui pour que l'Eglise d'Alexandrie restât toujours unie dans la foi de l'Eglise romaine, et qu'elles se secondassent mutuellement dans la défense des vérités orthodoxes contre les efforts des hérétiques. Saint Maxime mourut en 282, et il eut pour successeur saint Théonas.—27 décembre.

MAXIME (saint), soldat de la légion Thébéenne et martyr, fut mis à mort à Milan quelques jours après le martyre de saint Maurice, l'an 286. Son corps était sans culte et dans une espèce d'abandon, lorsque saint Charles Borromée le transporta, en 1578, dans une chapelle souterraine de la cathédrale, et il plaça son chef dans un reliquaire d'argent qu'il exposa à la vénération des fidèles. On célèbre sa fête à Milan le 24 avril.

MAXIME (saint), martyr à Andrinople avec saint Théodore et un autre, souffrit sous l'empereur Maximien et par son ordre. —15 septembre.

MAXIME (saint), martyr avec saint Quintilien et un autre, souffrit pendant la persécution de l'empereur Dioclétien.—13 avril.

MAXIME (saint), martyr à Césarée en Cappadoce, avec saint Mucien et plusieurs autres, souffrit l'an 303, pendant la persécution de Dioclétien.—19 novembre.

MAXIME (saint), martyr à Ostie avec saint Claude, son frère, fut arrêté par l'ordre de Dioclétien, envoyé en exil et ensuite condamné au supplice du feu. Ses restes, qui avaient été jetés dans le Tibre, furent recueillis par les chrétiens et enterrés près de la ville.—18 février.

MAXIME (saint), martyr à Rome avec saint Basse et un autre, souffrit sur la voie *Salaria*, pendant la persécution de l'empereur Dioclétien.—11 mai.

MAXIME (saint), martyr à Apamée en Syrie, souffrit sous l'empereur Dioclétien.—30 octobre.

MAXIME (saint), prêtre et martyr en Espagne avec quelques autres, souffrit au commencement du IVe siècle. — 20 novembre.

MAXIME (saint), martyr à Sirmich avec saint Agrippin et trois autres, souffrit vers l'an 304, pendant la persécution de Dioclétien.—15 juillet.

MAXIME (saint), évêque de Jérusalem et confesseur, était prêtre lorsqu'il confessa la foi sous l'empereur Maximin II, et il eut même un œil crevé par ordre de ce prince. Après que Constantin eut rendu la paix à l'Eglise, saint Macaire, évêque de Jérusalem, voulut le faire élire évêque de Diospolis en Palestine ; mais les fidèles de Jérusalem, pénétrés de vénération pour le saint prêtre, s'opposèrent à ce qu'il quittât leur ville, et Maxime se félicita d'avoir échappé par ce moyen à une dignité qu'il redoutait. Après la mort de saint Macaire, arrivée vers l'an 334, le peuple et le clergé de Jérusalem l'élurent pour évêque, malgré l'opposition du parti arien, qui redoutait en lui un adversaire intrépide des ennemis de la foi. En effet, il se montra un zélé défenseur de saint

Athanase, qu'il regardait comme le boulevard de l'orthoxie en Orient. Il soutint sa cause, qui était la cause même de l'Eglise, dans les conciles de Tyr, d'Alexandrie et de Sardique. Dans celui de Tyr, tenu en 335, et qui n'était qu'un conciliabule d'évêques ariens, qui se proposaient de condamner saint Athanase, Maxime, qui ignorait leurs perfides desseins, s'assit sans défiance au milieu d'eux. Saint Paphnuce, souffrant de le voir en si mauvaise compagnie, alla le prendre par la main pour le faire sortir de leurs rangs et lui dit : *C'est parce que nous portons l'un et l'autre sur nos corps les marques glorieuses que nous avons reçues pour avoir confessé Jésus-Christ, que je vous vois avec peine figurer dans une assemblée de fourbes et d'impies.* L'ayant fait sortir de la salle, il lui dévoila les machinations des ennemis du saint patriarche d'Alexandrie. Saint Maxime assembla lui-même à Jérusalem, en 349, un concile où saint Athanase, qui revenait d'exil, fut reçu dans la communion de l'Eglise et déclaré hautement orthodoxe. Les Pères de ce concile adressèrent une lettre synodale en sa faveur aux évêques d'Egypte et de Libye, dans laquelle ils disent que par l'absence d'Athanase cette Eglise avait été sans pasteur. Les ariens furent tellement irrités contre saint Maxime, qu'ils le chassèrent de son siége. On croit qu'il mourut l'année suivante.—5 mai.

MAXIME (saint), évêque de Vérone, florissait au milieu du IVe siècle.—29 mai.

MAXIME (saint), évêque de Mayence et confesseur, eut beaucoup à souffrir sous le règne de Constance de la part des ariens, qui étaient tout puissants sous ce prince. Il mourut après le milieu du IVe siècle.—18 novembre.

MAXIME (saint), évêque de Naples, florissait dans le milieu du IVe siècle, et mourut vers l'an 365.—2 juillet.

MAXIME ou MAUXE (saint), évêque et martyr dans le diocèse d'Evreux, était frère de saint Vénérand. Né à Brescia en Italie, il fut sacré évêque par le pape saint Damase, qui le chargea d'aller prêcher la foi aux infidèles. Il s'associa Vénérand, qui venait d'être élevé au diaconat, et évangélisa d'abord les barbares qui étaient venus se fixer en Lombardie, mais il ne retira d'autre fruit de son zèle que des mauvais traitements. Il secoua donc la poussière de ses souliers, selon la recommandation de l'Evangile, et vint dans les Gaules avec son frère. Après avoir traversé une grande partie du pays, ils s'avancèrent du côté d'Evreux. Des païens les ayant arrêtés au village d'Acquigny, les conduisirent dans une île formée par l'Eure et l'Iton, et les y décapitèrent sur la fin du IVe siècle. Plusieurs de ceux qu'ils avaient gagnés à Jésus-Christ, furent martyrisés avec eux. Les corps de saint Maxime et de saint Vénérand ayant été inhumés dans une vieille église située de l'autre côté de l'île, un nommé Amalbert les découvrit vers l'an 960, et les enleva secrètement ; mais lorsqu'il passait la Seine, près du monastère de Saint-Vandrille, un mal dont il fut atteint subitement l'obligea de les déposer dans ce monastère, où le duc Richard bâtit une chapelle pour les recevoir. Ces reliques furent brûlées, au XVIe siècle, par les calvinistes. Amalbert avait laissé à Acquigny les chefs et quelques ossements des saints martyrs, et l'on établit sur leur tombeau une église qui devint dans la suite un prieuré de Bénédictins. Cette église tombant en ruine, l'évêque d'Evreux transféra les précieux restes des martyrs dans l'église paroissiale d'Acquigny. On les porte en procession tous les ans, le 25 mai, et aussi dans les temps de sécheresse, pour obtenir de la pluie.—25 mai.

MAXIME (saint), évêque de Taormine en Sicile, est honoré le 12 janvier.

MAXIME (saint), évêque de Pavie et confesseur, succéda à saint Epiphane, en 497, et marcha dignement sur les traces de son prédécesseur. Il assista, au commencement du VIe siècle, à plusieurs conciles tenus à Rome, sous le pape saint Symmaque, contre le schisme de l'antipape Laurent.—8 janvier.

MAXIME (saint), évêque de Riez, naquit sur la fin du IVe siècle à Décomer, aujourd'hui Château-Randon, près de Digne, fut élevé dans la piété, et montra dès son jeune âge les plus heureuses dispositions pour la vertu. Son application à mortifier ses penchants, à éviter les dangers du monde et à mener une vie retirée, dans la maison paternelle, le rendirent un modèle d'innocence et de pureté. Il consacrait la plus grande partie de son temps à la prière, à des lectures pieuses et à l'étude. C'est ainsi qu'il vivait dans le monde sans être du monde ; mais il finit par le quitter entièrement, et, après avoir distribué ses biens aux pauvres, il se retira dans le monastère de Lérins. Saint Honorat, qui en était alors abbé, ayant été élu évêque d'Arles, en 426, saint Maxime fut choisi pour lui succéder dans le gouvernement du monastère. Le don des miracles, dont il fut favorisé, et la réputation que sa sainteté lui avait faite, attirèrent à Lérins un grand nombre de religieux, et la communauté prit de grands accroissements sous son administration. Ayant appris qu'on voulait le faire évêque de Fréjus, il se cacha pendant quelque temps dans une forêt de l'île, pendant la saison la plus rigoureuse de l'année, et ne reparut à Lérins que quand le fardeau qu'il redoutait eut été imposé à un autre ; mais il n'échappa pas pour cela à la dignité épiscopale. En 433, il fut choisi pour remplir le siége de Riez; quoiqu'il se fût caché une seconde fois à cette nouvelle, on finit par découvrir sa retraite; il fut contraint d'accepter l'épiscopat, et les habitants de Riez, d'où sa famille était originaire, le reçurent comme un ange du ciel. Maxime continua de porter le cilice et de vivre en religieux, comme s'il eût encore été dans le cloître. Il assista au concile tenu dans sa ville épiscopale en 439, à celui d'Orange en 441 et à celui d'Arles en 454. Après sa mort, arrivée avant l'année 462, son corps fut inhumé dans l'église cathédrale, où il a tou-

jours été en grande vénération. Une partie de ses reliques fut transférée dans la suite à Thérouanne. Saint Maxime a laissé plusieurs sermons.—27 novembre.

MAXIME DE VIME, en Artois (saint), évêque et confesseur, est honoré comme patron à Boulogne-sur-Mer, sous le nom de saint Masse, et sous celui de saint Mans à Abbeville, où se garde une partie de ses reliques, dans l'église de Saint-Wulfran. Son chef se conserve à Ypres avec quelques-uns de ses ossements. Il y a aussi une partie de sa dépouille mortelle dans l'église de Saint-Antoine, près de Tournay. Son corps fut découvert à Vime en 954.—27 novembre.

MAXIME (saint), évêque de Turin, né à Verceil sur la fin du IVe siècle, fut une des principales lumières de l'Eglise dans le Ve siècle. Il se distingua par une connaissance approfondie des saintes Ecritures, et par le zèle avec lequel il enseignait à son troupeau la parole divine. Il assista au concile de Milan tenu en 451 et à celui de Rome tenu en 465, et où il souscrivit le premier après le pape Hilaire. On croit qu'il mourut peu de temps après, mais on ne sait en quelle année. Il nous reste de saint Maxime de Turin un grand nombre d'homélies sur les principales fêtes de l'année, sur plusieurs saints et sur différents sujets de morale.—25 juin.

MAXIME (saint), moine et martyr en Afrique avec saint Libérat, son abbé et le reste de la communauté, était encore très-jeune lorsqu'il fut tiré de la solitude où il avait été élevé et conduit à Carthage, l'an 483, par ordre de Hunéric, roi des Vandales. Ce prince arien n'ayant pu le décider à embrasser l'arianisme, malgré les tortures inouïes qu'il lui fit subir, ordonna qu'il fût cloué sur un bûcher préparé pour le brûler, ainsi que ses confrères, au nombre de six, y compris l'abbé, qui leur donnait l'exemple et les encourageait. Mais le feu, allumé à diverses reprises, s'éteignit miraculeusement chaque fois. Hunéric, témoin du prodige, les fit assommer à coups de rames sur le navire où il les avait fait placer avant de les livrer aux flammes.—17 août.

MAXIME (saint), évêque d'Avignon, florissait dans le milieu du VIIe siècle, et mourut vers l'an 656. Ses reliques se gardent dans une châsse d'argent sur le grand autel de Notre-Dame de Doms. Saint Magne lui succéda.—27 novembre.

MAXIME (saint), surnommé par les Grecs, *Homologète*, c'est-à-dire confesseur, naquit en 580, d'une des plus illustres familles de Constantinople, et fut élevé d'une manière conforme à sa naissance. L'empereur Héraclius le fit son premier secrétaire d'Etat et lui donna toute sa confiance. Mais comme ce prince favorisait le monothélisme, Maxime, voyant que sa charge l'obligeait à exécuter des ordres contraires à la religion, résolut de quitter la cour pour se retirer dans un monastère. Il finit par obtenir d'Héraclius la permission d'aller prendre l'habit monastique à Chrysopolis, d'où il se rendit en Afrique, afin d'être plus éloigné des lieux où l'hérésie s'agitait, et moins en butte aux piéges de ceux qui la protégeaient. Pyrrhus, patriarche monothélite de Constantinople, ayant été obligé de sortir secrètement de cette ville, s'enfuit en Afrique, où il s'efforçait de propager l'hérésie, et, pour gagner Maxime, il affecta de faire son éloge. Le patrice Grégoire, gouverneur de la province, espérant pouvoir ramener Pyrrhus à la vraie foi, ménagea entre lui et Maxime une conférence publique, qui se tint à Carthage l'an 645. Plusieurs évêques et d'autres personnages marquants y assistèrent avec le gouverneur. Le résultat fut tout à l'avantage de Maxime, ou plutôt de la vérité, et Pyrrhus mit par écrit une rétractation qu'il porta lui-même à Rome, et qu'il présenta au pape Théodore. Mais étant allé ensuite à Ravenne, il retourna à ses anciennes erreurs, à l'instigation de l'exarque de cette ville. L'empereur Constant ayant publié, en 648, le *Type* ou formulaire, qui ordonnait le silence aux deux partis, Maxime se rendit à Rome, et assista au concile de Latran qui se tint l'année suivante, sous le pape saint Martin. Il continua de séjourner dans cette ville jusqu'à ce qu'il fut arrêté, en 655, par ordre de l'empereur, et conduit à Constantinople. A son arrivée, il fut mis en prison, et quelques jours après on le fit comparaître devant le sénat. Le sacellaire ou garde du trésor impérial l'accabla de reproches, et finit par lui demander s'il était chrétien : *Oui*, répondit Maxime, *par la grâce de Jésus-Christ Notre-Seigneur*. Le sacellaire l'accusa de trahison, fondé sur ce qu'il aurait engagé Pierre, gouverneur de Numidie, à ne point envoyer de troupes en Egypte contre les Sarrasins, ce qui avait facilité le succès de ces barbares. Il ne fut pas difficile à Maxime de se justifier sur ce point; mais il avoua en même temps qu'étant à Rome, il avait dit à un officier de l'empereur que l'union proposée par le *Type* n'était point admissible, et que le silence qu'il prescrivait était une véritable suppression de la foi ; qu'avec de pareils principes, les chrétiens et les juifs pouvaient s'unir, les uns en supprimant le baptême et les autres la circoncision ; qu'une réunion serait possible aussi avec les ariens, en supprimant la consubstantialité du Verbe. Le sacellaire, ne sachant que répondre, dit qu'un homme tel que Maxime ne pouvait être souffert dans l'empire. Au sortir de l'assemblée, le saint confesseur fut reconduit en prison. Le soir même, il fut visité par le patrice Troïle, accompagné de deux officiers du palais, et l'objet de cette visite était de l'engager à communiquer avec l'Eglise de Constantinople : ce qu'il refusa de faire, parce que cette Eglise tenait à l'hérésie anathématisée dans le concile de Latran. Comme ils l'accusaient de les condamner tous, il répondit : *Je ne condamne personne, mais j'aimerais mieux perdre la vie que de m'écarter de la foi dans la moindre chose.* Le patrice le pressant de recevoir le *Type* par amour pour la paix, il se prosterna par terre, les larmes aux yeux, et dit : *Ce n'est pas mon*

intention de déplaire à l'empereur; mais je ne puis me résoudre à offenser Dieu. Comme on lui reprochait de ternir la réputation de l'empereur en condamnant le *Type*, il répondit qu'il était bien éloigné de taxer d'hérésie le prince qui n'avait signé le *Type* que parce qu'il avait été trompé par les ennemis de l'Église, ajoutant qu'il désirait vivement le lui voir désavouer, comme Héraclius avait désavoué l'Ecthèse. Après un second interrogatoire, qu'il subit en présence du sénat et des patriarches d'Antioche et de Constantinople, ce dernier envoya quelqu'un le trouver dans sa prison, pour l'engager à se soumettre, sans quoi il s'exposait à être excommunié et condamné à une mort cruelle. Maxime répondit qu'il ne désirait qu'une chose, c'est que la volonté de Dieu s'accomplit à son égard. Le lendemain il fut envoyé en exil et conduit au château de Bisye en Thrace, sans provisions et sans autres vêtements que les haillons qui couvraient à peine son corps. Peu de temps après il reçut la visite de plusieurs commissaires envoyés par l'empereur et le patriarche pour faire près de lui une dernière tentative. Il leur prouva qu'il faut de toute nécessité admettre deux volontés en Jésus-Christ, et que jamais il n'est permis de réduire au silence la vraie doctrine. Il raisonna d'une manière si solide que l'évêque Théodose, l'un de ces commissaires, convint du danger que renfermait le *Type*, et l'on signa, des deux côtés, un acte de réconciliation. Théodose promit d'aller à Rome faire sa paix avec l'Église; en quittant Maxime, il lui laissa une petite somme d'argent avec quelques vêtements. Cette réconciliation n'eut cependant pas l'effet qu'on en attendait; car, la même année, l'empereur envoya à Bisye le consul Paul, avec ordre d'amener Maxime au monastère de Saint-Théodose de Rège, près de Constantinople. Il fut traité sur la route avec la dernière barbarie, sans égard pour son âge, ni pour le rang qu'il avait tenu à la cour. Les patrices Troïle et Épiphane, ainsi que l'évêque Théodose, vinrent le trouver à Rège, et lui rappelèrent la promesse qu'il avait faite de se soumettre à ce que l'empereur exigeait. Maxime répondit qu'il lui obéirait dans tout ce qui avait rapport aux affaires temporelles. Alors le patrice Epiphane lui dit : *Tout l'Occident et tous ceux qui ont été séduits en Orient ont les yeux fixés sur vous. Si vous voulez communiquer avec nous et recevoir le Type, nous viendrons vous saluer en personne et nous vous conduirons par la main dans la grande église pour participer avec vous au corps et au sang de Jésus-Christ; et nous vous reconnaîtrons publiquement pour notre père. Nous sommes persuadés que tous ceux qui se sont séparés de notre communion ne vous verront pas plutôt communiquer avec le siége de Constantinople, qu'ils suivront votre exemple.* Alors Maxime s'adressant à l'évêque Théodose : *Vous savez*, lui dit-il, *l'accord qui a été fait entre nous à Bisye, et qui a été ratifié sur les saintes Evangiles, sur la croix, sur l'image de Jésus-Christ et sur celle de sa sainte Mère?* Théodose baissant les yeux et ne sachant trop que répondre, Maxime continua en ces termes : *Je vous déclare que rien au monde ne me fera faire ce que vous me demandez. Quels reproches n'aurais-je pas à essuyer de ma conscience, et que pourrais-je répondre à Dieu, si je renonçais à la foi par des considérations humaines?* A ces mots, tous ceux qui étaient présents se jettent sur lui avec fureur, lui donnent des soufflets, lui arrachent la barbe, le couvrent de crachats et d'ordures depuis la tête jusqu'aux pieds. *On a eu tort*, dit Théodose, *de le traiter de la sorte, il suffisait de rapporter à l'empereur sa réponse.* Alors Troïle dit au saint : *On ne vous demande que de signer le Type : vous croirez dans votre cœur tout ce que vous voudrez.—Ce n'est pas seulement dans le cœur que Dieu a renfermé notre devoir : nous sommes aussi obligés de confesser Jésus-Christ devant les hommes.*—*Si l'on m'en croyait*, lui dit Epiphane, *on vous lierait à ce poteau sur la place, afin que le peuple allât vous souffleter et vous couvrir de crachats.—Si les barbares nous laissent un peu respirer*, dirent quelques autres, *nous vous traiterons comme vous le méritez, vous, le pape et tous vos sectateurs.—Allons dîner*, s'écrièrent les patrices, *puis nous rendrons compte à l'empereur de ce qui s'est passé.* Le lendemain matin, une troupe de soldats conduisit saint Maxime à Selimbrie, et de là au camp. Comme on répandait le bruit qu'il niait que Marie fût mère de Dieu, il dit anathème à ceux qui soutenaient cette erreur. Comme les instructions qu'il faisait dans le camp étaient écoutées avec respect, et qu'on lui témoignait beaucoup d'égards, les soldats le conduisirent à Perbère et le renfermèrent dans une prison. Quelque temps après, il fut ramené à Constantinople pour comparaître devant un synode de monothélites, qui l'anathématisa, ainsi que le pape Martin et tous ceux qui étaient attachés à la vraie foi. Le sénat le condamna ensuite, ainsi que les deux Anastases, qui avaient partagé son exil et sa prison, à être fouetté dans le prétoire, à avoir la langue arrachée et la main droite coupée. On devait ensuite les promener dans les douze quartiers de la ville et les confiner dans une prison perpétuelle. Après qu'on leur eut fait subir les peines portées par l'arrêt, Maxime fut conduit au château de Schémari, sur la frontière du pays des Alains; mais comme il ne pouvait monter à cheval, ni supporter la voiture, on fut obligé de le transporter en litière. Il mourut à l'âge de quatre-vingt-deux ans, sur la fin de la même année 662, après avoir prédit le moment de sa mort, et il fut enterré dans le monastère de Saint-Arsène, qui était situé près du pays des Lazes, d'où ses reliques furent ensuite transportées à Constantinople. Saint Maxime a laissé des Commentaires mystiques ou allégoriques sur divers livres de l'Ecriture sainte, d'autres Commentaires sur les ouvrages attribués à saint Denis l'Aréopagite, des Traités contre le monothélisme, un excellent discours ascétique, des Maximes spi-

rituelles et quelques lettres. Au jugement de Photius, il n'est pas assez délicat sur le choix des expressions, et son style manque d'élégance.—13 août.

MAXIME (saint), évêque de Padoue en Italie, se rendit célèbre par sa sainteté et par ses miracles. — 2 août.

MAXIME (sainte), *Maxima*, martyre à Sirmich avec saint Montant, prêtre, fut noyée pour la foi de Jésus-Christ. — 26 mars.

MAXIME (sainte), vierge et martyre à Tuburbe en Afrique avec sainte Donatille, qui, pendant la persécution de Dioclétien, furent abreuvées de fiel et de vinaigre par ordre du proconsul Anulin, battues cruellement, étendues sur le chevalet, brûlées sur des grils et frottées de chaux. Après ces tourments elles furent exposées aux bêtes, qui ne leur firent aucun mal, et eurent enfin la tête coupée. — 30 juillet.

MAXIME (sainte), martyre à Rome avec saint Ansco, pendant la persécution de Dioclétien, expira sous les coups de bâton dont on l'accablait pendant qu'elle confessait Jésus-Christ. — 2 septembre.

MAXIME (sainte), martyre à Lisbonne avec sainte Vérissime et sainte Lucie, ses sœurs, souffrit pendant la persécution de Dioclétien. — 1er octobre.

MAXIME (sainte), vierge et martyre, était esclave d'un officier qui servait dans l'armée de Genséric, roi des Vandales d'Afrique. Elle avait pour compagnon de servitude un chrétien nommé Martinien, avec lequel son maître voulut la marier. Maxime, qui avait fait vœu de virginité, s'opposa autant qu'elle put à cette union, que réprouvait sa conscience et qui violait ses secrets engagements ; mais il fallut céder à la force. Lorsque le mariage eut été célébré, Martinien voulant la traiter comme sa femme, elle lui représenta qu'elle était l'épouse de Jésus-Christ, et l'exhorta à vivre dans la continence, et il y consentit. Mais comme leur foi n'était pas en sûreté au milieu d'un peuple arien, ils s'enfuirent secrètement, et se retirèrent chacun dans un monastère. Leur maître, ayant fini par découvrir leur retraite, les fit charger de chaînes et les livra au bourreau, qui leur fit souffrir pendant plusieurs jours les plus cruels supplices, pour leur arracher un acte d'apostasie ; mais étant restés inébranlables dans la foi, ils furent mis à mort vers le milieu du ve siècle. D'après le Martyrologe romain, sainte Maxime survécut aux supplices qu'elle avait subis, et devint abbesse d'un monastère de vierges. — 16 octobre.

MAXIME (sainte), religieuse du monastère d'Arluc en Provence, est honorée à Fréjus le 16 mai.

MAXIMIEN (saint), *Maximianus*, martyr en Afrique, souffrit avec saint Isaac. — 27 août.

MAXIMIEN (saint), martyr à Beauvais avec saint Lucien, premier évêque de cette ville, qu'il secondait dans ses travaux apostoliques, fut mis à mort par ordre de Julien, préfet des Gaules, vers l'an 290, sous l'empereur Dioclétien. — 8 janvier.

MAXIMIEN (saint), l'un des quarante-neuf martyrs d'Abitine, qui furent arrêtés dans cette ville un jour de dimanche, pendant qu'ils assistaient à la célébration des saints mystères, fut conduit à Carthage avec ses compagnons, dont les principaux étaient saint Saturnin, prêtre, et saint Datif sénateur. Le proconsul Anulin, pendant l'interrogatoire qu'il lui fit subir, le livra à de si cruelles tortures, qu'il y survécut peu de temps, étant mort dans sa prison l'an 304, pendant la persécution de Dioclétien. — 11 février.

MAXIMIEN (saint), évêque de Bagaïe en Afrique et confesseur, eut beaucoup à souffrir de la part des donatistes. Après l'avoir accablé de mauvais traitements, ils le précipitèrent du haut d'une tour, et il fut laissé pour mort. Il survécut cependant à sa chute ; mais il quitta son troupeau, et saint Augustin le loue de cette résolution, qu'il ne prit que pour le bien de la paix. Les donatistes revendiquaient son siége pour un de leurs évêques : c'est pourquoi ils persécutaient Maximien, qui céda à l'orage, et mourut en paix quelque temps après, au commencement du ve siècle. — 3 octobre.

MAXIMIEN (saint), patriarche de Constantinople, fut placé sur ce siége après la déposition de Nestorius, en 431, et il mourut en 434. — 12 avril.

MAXIMIEN (saint), évêque de Ravenne en Italie, florissait dans le vie siècle. Il mourut après dix ans d'épiscopat, le 22 février 556. — 22 février.

MAXIMIEN (saint), évêque de Syracuse, florissait du temps de saint Grégoire le Grand, qui le nomma son légat en Sicile. Il mourut l'an 594, comme nous l'apprenons du même pape par une lettre qu'il adressa au diacre Cyprien, et dans laquelle il loue la vigilance pastorale du saint évêque. — 9 juin.

MAXIMILIEN (saint), *Maximilianus*, martyr à Ephèse, était l'un des sept frères appelés les *Sept Dormants*, et qui confessèrent Jésus-Christ l'an 250, pendant la persécution de l'empereur Dèce. Les païens les ayant trouvés dans une caverne, où ils s'étaient cachés, en murèrent l'entrée, et ils *s'endormirent* dans le Seigneur, c'est-à-dire qu'ils moururent dans cette espèce de sépulcre où on les avait enterrés vivants. Cette expression, mal comprise par quelques modernes, leur a fait croire qu'ils s'étaient endormis d'un sommeil véritable jusqu'en 479. On retrouva en effet cette année leurs corps, qui furent transportés à Marseille, et l'on montre encore, dans l'église de Saint-Victor, un grand coffre en pierre, qu'on prétend avoir servi à leur translation. On voit à Rome, dans le *Musæum Victorium*, une pierre factice sur laquelle on a gravé les Sept Dormants, chacun avec son nom. Maximilien y est représenté ayant près de lui une massue pleine de nœuds ; Jean et Constantin ont les mêmes instruments, mais sans nœuds ; Malchus et Martinien ont chacun une hache à leur côté ; Sérapion, une torche enflammée ;

Danesius ou Denis, un grand clou. Ils paraissent très-jeunes, ce qui s'accorde avec d'anciens monuments où ils sont qualifiés enfants. La caverne où leurs corps furent trouvés devint célèbre dans l'Orient, et leur mémoire y est en grande vénération. — 27 juillet.

MAXIMILIEN (saint), évêque de Lorch et martyr, né au commencement du IIIe siècle, à Cilley ou Cilleya, ville de la Norique, fut placé dès l'âge de sept ans sous la conduite d'un saint ecclésiastique, nommé Orane, qui l'instruisit dans la science divine et le forma aux pratiques de la vertu. La mort de ses parents l'ayant rendu maître d'une fortune considérable, il affranchit tous ses esclaves, et leur distribua, ainsi qu'aux pauvres, tout ce qu'il possédait. Ayant été élu évêque de Lorch vers l'an 257, il fit le voyage de Rome, et fut confirmé dans sa dignité par le pape saint Sixte II. De retour à Lorch, il prit possession de son siége et convertit un grand nombre de païens, non-seulement dans son diocèse, mais aussi dans les pays voisins; on prétend qu'il bâtit l'église qui se trouve sur la montagne de Frésing en Bavière. Après avoir échappé aux persécutions de Valérien et d'Aurélien, il fut victime de celle que suscita Numérien. Evilase, préfet de la Norique, ayant publié à Cilley l'édit de ce prince qui ordonnait de sacrifier aux idoles, Maximilien, qui se trouvait alors dans sa ville natale pour y répandre la foi, fut arrêté un des premiers; n'ayant pas voulu obéir à cet édit impie, il fut condamné à mort et décapité hors de la ville, vers l'an 283; l'on montre encore le lieu de son exécution. Saint Rupert fit transporter son corps à Lorch, au commencement du VIIIe siècle, et il fut transféré à Passau sous l'empereur Henri II. — 12 octobre.

MAXIMILIEN (saint), diacre et martyr à Pédéna en Istrie, est honoré à Humag le 1er septembre.

MAXIMILIEN (saint), martyr à Thébeste en Numidie, sous le règne de Dioclétien, ayant été amené devant le proconsul Dion par Fabius, chargé de l'enrôlement des nouveaux soldats, Dion lui demanda son nom. — *Pourquoi voulez-vous savoir mon nom? Je ne veux point m'enrôler, parce que je suis chrétien. — Qu'on s'assure s'il a la taille requise.* Pendant qu'on le mesurait, il s'écriait : *Je ne saurais prendre parti dans les troupes de vos césars, par la raison que je suis chrétien.* Après qu'on l'eut mesuré, un officier dit : *Il a cinq pieds dix pouces.* Le proconsul ayant ordonné de le marquer, et celui-ci s'y refusant, *Mon ami*, lui dit-il, *décide-toi à marcher, si tu veux conserver ta vie. — Je ne marcherai point, quand vous devriez me faire assommer. Je ne serai jamais soldat de l'empereur, l'étant déjà de mon Dieu.* Le proconsul pria Victor, père de Maximilien, de donner à son fils un bon conseil. — *Il sait ce qu'il lui convient de faire, et c'est à lui de se conseiller lui-même.* — Le proconsul : *Enrôle-toi et reçois la marque du prince. — Je ne m'enrôlerai point et je ne recevrai point la marque du prince : je porte déjà celle de Jésus-Christ, mon Dieu et mon maître. — Je t'enverrai à ton Jésus-Christ. — Plût à Dieu que ce fût sur l'heure! c'est la plus grande félicité qui puisse m'arriver. — Qu'on le marque et qu'on lui mette le bracelet. — Je ne porterai pas les marques de la milice du siècle, et si on me la met par force, je la romprai de suite. Il ne m'est pas permis de porter un bracelet au chiffre de l'empereur, après avoir reçu le signe sacré de Jésus-Christ; c'est lui que nous servons, nous autres chrétiens. — Considère que tu es dans la fleur de la jeunesse, et que rien ne sied mieux à un jeune homme que de porter les armes pour son prince et pour sa patrie. — Je les porte pour mon Dieu, et, je vous le répète, je suis soldat de Jésus-Christ. — Mais il y a des chrétiens dans les troupes; il y en a même dans les compagnies des gardes, et ils se distinguent par leur courage et leur fidélité. — Ils savent ce qu'ils ont à faire : pour moi, je ne veux point d'une profession où l'on est exposé à offenser Dieu. — Quel mal font ceux qui vont à la guerre? — Vous ne le savez que trop. — C'est perdre le temps en discours inutiles : il faut que tu marches ou que tu meures. — Je ne marcherai pas et je ne mourrai point; car en quittant la terre, mon âme ira vivre dans le ciel avec Jésus-Christ, mon bon maître.* Le proconsul, voyant qu'il ne pouvait le faire changer de résolution, prononça contre lui cette sentence : *Nous condamnons Maximilien à perdre la tête, pour avoir refusé avec opiniâtreté de prêter le serment militaire.* Pendant qu'on le conduisait au supplice, il exhortait les chrétiens qu'il rencontrait à désirer le bonheur dont il allait jouir, et à le demander à Dieu par leurs prières. Il dit à son père, qui l'accompagnait : *Mon père, je vous prie de donner mon habit neuf à ce brave homme qui va me couper la tête, cet habit que vous m'avez fait faire pour aller à l'armée. Puissiez-vous être bientôt réuni à votre fils dans le ciel, pour louer et bénir ensemble le Dieu de gloire!* En achevant ces mots, il reçut le coup qui mit fin à sa vie, l'an 295, lorsqu'il n'était encore âgé que de vingt et un ans. Victor, après l'exécution de son fils, retourna chez lui, rendant grâces à Dieu de ce qu'il avait bien voulu agréer le sacrifice de cette chère victime, en attendant qu'il pût aussi s'offrir lui-même de la même manière, ce qui ne tarda pas. Une femme de qualité, nommée Pompéiane, obtint, non sans peine, du proconsul le corps du saint martyr, qu'elle fit transporter à Carthage, où elle lui éleva un petit tombeau à côté de celui de saint Cyprien. — 12 mars.

MAXIMILIEN (saint), martyr à Antioche avec saint Bonose, était, comme lui, officier dans la légion dite des *Vieux Herculiens*, lorsque l'empereur Julien l'Apostat ordonna d'ôter du *labarum*, qui servait de drapeau à la légion, la croix et le nom de Jésus-Christ. Le comte Julien, oncle du prince, s'étant présenté pour faire exécuter l'ordre impérial, qui prescrivait en outre d'adorer les dieux, comme il insistait sur ce dernier point, Maxi-

milien lui répondit : *Lorsque vos dieux vous entendront et vous parleront, nous pourrons les adorer, mais jamais tant qu'ils seront sourds et muets; car vous savez que cela nous est défendu.* Le comte le fit étendre sur le chevalet, et avant de le torturer, il fit encore de nouvelles tentatives pour le décider à l'obéissance. Mais voyant que ses promesses et ses menaces ne produisaient aucun effet, il le fit frapper par les bourreaux et plonger ensuite, avec Bonose, dans une chaudière remplie de poix bouillante, qui ne leur fit aucun mal. Le préfet Second, informé de ce prodige, accourt au palais pour en être témoin oculaire; l'ayant vu de ses propres yeux, il voulut faire un essai sur les prêtres des idoles. Ceux-ci n'eurent pas plutôt été plongés dans la chaudière, que leurs chairs furent séparées de leurs os. Le comte, tout déconcerté, envoya en prison les deux martyrs, et il leur fit donner, pour toute nourriture, des pains sur lesquels était la figure d'une divinité, qu'il y avait imprimée en y apposant son cachet; mais ils ne voulurent pas y toucher. Au bout de sept jours il les fit comparaître de nouveau; et voyant qu'ils s'obstinaient à ne pas vouloir changer leur étendard, il les fit jeter dans une fosse pleine de chaux vive, qu'on fit fondre autour de leurs corps; pendant cette opération, on les entendait chanter les louanges de Dieu. Julien, furieux de voir qu'ils étaient sortis de la fosse sains et saufs, les fit reconduire en prison; après qu'ils y eurent passé douze jours sans prendre aucun aliment, on trouva leur cachot éclairé par des flambeaux qu'on ne put éteindre. On leur servit des pains offerts aux idoles, dans la pensée que la faim les déciderait à en manger; mais ils s'en abstinrent. Le comte, se trouvant vaincu, allait encore les livrer à des tortures plus cruelles, lorsque Second, qui siégeait à côté de lui, désapprouva hautement une telle barbarie : il conjura même les martyrs, par le Dieu qu'ils adoraient, de se souvenir de lui dans leurs prières. Alors le comte les envoya au supplice, et ils s'y rendirent accompagnés de saint Mélèce, évêque d'Antioche, et d'un grand nombre de fidèles. Saint Maximilien souffrit l'an 362. — 21 août.

MAXIMIN (saint), *Maximinus*, premier évêque d'Aix, serait, d'après la tradition du pays, l'aveugle-né auquel Jésus-Christ rendit la vue, et sa mission dans les Gaules remonterait au milieu du Ier siècle. Quoi qu'il en soit de cette opinion populaire, qui n'est appuyée sur aucun monument, les reliques de saint Maximin se gardent dans la ville de son nom, située à six lieux d'Aix. L'église du monastère de cette ville, un des plus beaux monuments du XIIIe siècle, fut rebâtie par Charles II, roi de Sicile et comte de Provence. — 8 juin.

MAXIMIN (saint), évêque de Trèves, né sur la fin du IIIe siècle, à Poitiers, d'une famille distinguée, se rendit à Trèves dans sa jeunesse, et fut élevé par saint Agrice, évêque de cette ville, qui lui conféra ensuite les saints ordres et l'attacha à son église. Après la mort de ce saint prélat, arrivée en 332, saint Maximin fut choisi pour lui succéder. Lorsque, quatre ans après, saint Athanase, exilé par le crédit des ariens, fut arrivé à Trèves, Maximin l'accueillit non comme un personnage disgracié par le prince, mais comme un illustre confesseur de Jésus-Christ. Le saint patriarche d'Alexandrie, qui passa deux ans dans cette ville, loue le zèle infatigable, la fermeté énergique et la vie exemplaire de son hôte, que Dieu avait favorisé du don des miracles. Saint Maximin eut ensuite l'occasion d'exercer l'hospitalité envers saint Paul, évêque de Constantinople, qui venait d'être chassé de son siége, en 340, par les mêmes ariens, qui avaient tout pouvoir sur l'empereur Constance. Il empêcha par ses conseils que l'empereur Constant ne se laissât séduire par les hérétiques, et qu'il ne fît cause commune avec son frère. Il fut un des plus courageux défenseurs de la foi de Nicée dans le concile de Sardique, tenu en 347 : ce qui lui valut l'honneur d'être compris, avec saint Athanase, dans la prétendue sentence d'excommunication que les ariens prononcèrent à Philippopolis. Le crédit dont il jouissait auprès de l'empereur Constant contribua puissamment au rétablissement sur leurs siéges des deux saints exilés. Etant allé à Poitiers visiter sa famille, il y mourut le 12 septembre 349, et il fut enterré près de cette ville; mais, plus tard, son corps fut transporté à Trèves, par les soins de saint Paulin, son successeur. On le plaça dans la chapelle de Saint-Hilaire, d'où saint Hidulphe le transféra dans l'église qui prit ensuite le nom de Saint-Maximin. Ses reliques, qui avaient été cachées à cause des incursions des barbares, furent découvertes en 888, et dans cette circonstance il s'opéra plusieurs miracles par l'intercession du saint évêque. — 29 mai.

MAXIMIN (saint), officier dans la compagnie des gardes de l'empereur Julien l'Apostat et martyr à Antioche, se trouvant un jour à table avec saint Juventin, autre officier de la même compagnie, il leur arriva de se prononcer hautement contre les violences exercées contre les chrétiens, et ils donnaient à entendre qu'ils préféreraient la mort à la douleur de voir de telles choses. Julien, informé de leur conversation, les fit venir en sa présence et voulut les obliger à se rétracter et même à sacrifier aux idoles. Les deux officiers ayant refusé, il confisqua leurs biens, et, après les avoir fait battre cruellement, il les envoya en prison. Ils y furent décapités par son ordre quelques jours après, l'an 363. Les chrétiens d'Antioche enlevèrent secrètement leurs corps, et, après la mort de Julien, arrivée la même année, ils leur élevèrent un magnifique tombeau. Saint Jean Chrysostome prononça, le jour de leur fête, un beau panégyrique en leur honneur. — 25 janvier.

MAXIMIN (saint), confesseur, est honoré à Billom en Auvergne le 2 janvier.

MAYNARD (le bienheureux), *Magenardus*, évêque en Livonie, avait d'abord été religieux

de l'ordre de Cîteaux. Il est honoré le 14 août.

MAZORIEN (saint), *Mazorianus*, confesseur, florissait probablement dans le VIe siècle : il est honoré à Broc en Auvergne le 29 octobre.

MAZOTE (sainte), *Mazota*, vierge d'Ecosse, est honorée à Dulmach, dont l'église est dédiée sous son nom. — 21 août.

MÉCÉON (saint), martyr en Afrique, fut une des nombreuses victimes de la persécution de Dèce, en 250. D'anciens calendriers, qui nous ont conservé son nom, nous apprennent qu'il fut l'un des compagnons de saint Mappalique. — 17 avril.

MECHTILDE (sainte), recluse, naquit l'an 1102 à Spanheim dans le bas Palatinat, et elle était sœur de Bethelme, moine de Saint-Alban de Mayence, et ensuite abbé de Spanheim. L'exemple de ce digne frère la détermina à quitter aussi le monde, et elle vint s'enfermer dans une cellule près du monastère qu'il habitait. Bethelme ayant été élu premier abbé de Spanheim, il fit bâtir près de ce monastère un ermitage pour sa sœur, qu'il appela près de lui et qui continua de mener la vie de recluse dans cette nouvelle retraite. La prière, la lecture de l'Ecriture sainte et le travail des mains occupaient ses journées et une partie de ses nuits ; car elle donnait peu de temps au sommeil. Elle pratiquait aussi de grandes abstinences, ne se nourrissant que de pain et de légumes cuits à l'eau. Plusieurs saintes filles, frappées de sa sainte vie, vinrent se placer sous sa conduite. Outre la bienheureuse Sophie, on cite parmi les plus ferventes de ses compagnes, Gerlinde, Démode, Luitgarde et Gertrude. Sa mort, arrivée en 1154, à l'âge de cinquante-deux ans, fut accompagnée de plusieurs miracles, et son corps fut enterré à Spanheim, dans l'église de Saint-Martin. Elle est louée par sainte Hildegarde, qui l'avait connue dans sa jeunesse — 18 mars et 26 février.

MECHTILDE (la bienheureuse), *Mechtildis*, vierge et solitaire dans la Thiérache, était originaire d'Ecosse et florissait sur la fin du XIIe siècle. Elle mourut en 1205, et elle est honorée près de Foigny en Picardie le 12 avril.

MECHTILDE (la bienheureuse), vierge et abbesse, née à Eisleben dans la haute Saxe vers le milieu du XIIIe siècle, était fille du comte de Hackuborn, proche parent de l'empereur Frédéric II. Elle fut élevée, avec sainte Gertrude, sa sœur, dans le monastère de Rodersdorf, où elle fit profession, aussitôt que son âge le lui permit. Ses vertus et son mérite la firent choisir, quoiqu'elle fût très-jeune encore, pour gouverner le monastère de Diessen en Bavière. Elle y fit revivre la ferveur et l'exacte observation de la règle ; son exemple contribua plus puissamment encore que ses exhortations à ces heureux résultats. La réforme qu'elle avait opérée en peu de temps à Diessen fit jeter les yeux sur elle pour rétablir la discipline monastique dans le monastère d'Edelsteten, en Souabe, qui était tombé dans un grand relâchement. Choisie par les évêques du pays pour exécuter cette œuvre difficile, elle fit tout ce qu'elle put pour en être dispensée ; mais il fallut obéir. Arrivée dans sa nouvelle communauté, elle y eut bientôt rétabli la plus parfaite régularité, parce qu'avant de persuader les esprits, elle avait commencé par gagner les cœurs. Elle savait faire aimer la règle en la faisant observer, et tenir ce juste milieu qui consiste à ménager la faiblesse humaine sans élargir les voies évangéliques. Aussi sévère pour elle-même qu'indulgente pour les autres, elle s'était interdit l'usage du vin et de la viande, et se livrait à de grandes austérités. Sa nourriture était grossière, et encore elle n'en prenait qu'autant qu'il en fallait pour soutenir son corps, et n'avait d'autre lit qu'un peu de paille. Tout son temps était partagé entre la prière, la lecture et le travail des mains. Elle ne se crut jamais dispensée de la règle, pas même à la cour de l'empereur, où elle avait été obligée d'aller pour les affaires de son monastère de Diessen dont elle était venue reprendre le gouvernement. Elle y mourut le 29 mars, sur le commencement du XIVe siècle. Son nom se trouve dans plusieurs calendriers sous le 29 mars et le 10 avril.

MÉDARD (saint), *Medardus*, évêque de Noyon, naquit à Salency en Picardie, vers l'an 457. Il eut pour père Nectard, l'un des principaux seigneurs de la cour de Childéric, et Protogie, sa mère, qui descendait d'une illustre famille romaine, établie dans les Gaules, forma de bonne heure son fils à la vertu. Le jeune Médard répondit à ses soins, et, parmi les heureuses inclinations dont il se montrait doué, on admirait surtout sa charité pour les malheureux. Un jour qu'il aperçut à Salency un pauvre aveugle qui était presque nu, il lui donna son habit. Lorsqu'il eut été chargé de veiller à la garde des troupeaux de son père, comme le faisaient alors dans les Gaules les enfants de bonne famille, à l'exemple des anciens Hébreux, il se privait souvent de son dîner pour le distribuer aux indigents. Il avait un singulier attrait pour le jeûne, la retraite et la prière. On admirait l'innocence de ses mœurs et son horreur pour tout ce qui peut blesser la pureté. Ses parents l'envoyèrent commencer ses études à Vermand, capitale de la province, et il alla les continuer à Tournay, où l'on croit que Childéric tenait sa cour. De retour à Vermand, il se mit sous la conduite de l'évêque pour étudier l'Ecriture sainte, et il étonna son maître par la rapidité de ses progrès, non-seulement dans les sciences divines, mais aussi dans les voies de la perfection. Elevé au sacerdoce à l'âge de trente-trois ans, il annonçait la parole de Dieu avec une onction qui touchait les cœurs les plus endurcis, et sa vie toute sainte contribuait beaucoup au succès de ses prédications. Alomer, son évêque, étant mort, tous les suffrages se portèrent sur Médard pour le remplacer, et il fut sacré par saint Remi,

évêque de Reims. Il se montra dans sa nouvelle dignité le modèle des évêques, et l'éclat de sa sainteté se répandit au loin. Pendant qu'il s'appliquait à la sanctification de son diocèse, il eut la douleur de le voir ravagé par les Huns et les Vandales. Comme la ville de Vermand n'était plus qu'un monceau de ruines, et qu'elle se trouvait exposée aux incursions des barbares, il transporta son siége à Noyon, qui était une place forte. Saint Eleuthère, évêque de Tournay, ayant été martyrisé par des hérétiques, en 532, les fidèles et le clergé de cette ville demandèrent saint Médard pour lui succéder. Clotaire Ier entra dans leurs vues, et le pape ayant approuvé cet arrangement, saint Remi, en sa qualité de métropolitain, engagea le saint à gouverner ces deux diocèses, qui restèrent réunis sous un même évêque pendant cinq siècles. Comme le diocèse de Tournay renfermait certaines contrées qui étaient encore idolâtres, Médard alla les évangéliser. Ses travaux apostoliques et ses miracles les amenèrent à la connaissance de la vérité ; mais ce ne fut pas sans peine qu'il réussit dans cette œuvre difficile. La conversion des habitants de la Flandre lui coûta bien des fatigues et des sueurs. Ce peuple, jusqu'alors féroce et barbare, connaissait peu les sciences et les arts par lesquels les Romains avaient civilisé l'Occident. La morale du christianisme pouvait seule adoucir la rudesse de leur caractère, leur inspirer des sentiments plus humains et des mœurs plus douces. Saint Médard les transforma en d'autres hommes et en fit des chrétiens édifiants. De retour à Noyon, il donna le voile à sainte Radégonde, du consentement de Clotaire Ier, son mari. Ce prince ayant appris, peu de temps après cette cérémonie, que le saint évêque était tombé dangereusement malade, il se rendit à Noyon pour lui faire visite et pour recevoir sa bénédiction. Saint Médard mourut vers l'an 545, et fut enterré dans son église cathédrale. Les nombreux miracles qui s'opéraient à son tombeau décidèrent Clotaire à faire transporter son corps à Soissons, où il résidait. Il assista à la cérémonie avec toute sa cour ; il porta pendant quelque temps la châsse du saint sur ses épaules et la fit déposer au village de Crouï, dans un oratoire construit en bois, en attendant l'achèvement de l'église du monastère. Ce monastère, qui prit le nom de Saint-Médard, devint très-célèbre dans la suite, et sous saint Grégoire le Grand il fut déclaré le chef-lieu des Bénédictins de France. On attribue à saint Médard l'établissement de la Rosière de Salency, et cette institution s'est maintenue jusqu'à nos jours. L'opinion commune est qu'il était frère de saint Godard, archevêque de Rouen ; mais ce qu'on lit dans le Martyrologe romain, qu'ils étaient nés le même jour et qu'ils étaient morts le même jour, n'est pas admis par les bons critiques. — 8 juin.

MÉDILAME (sainte), *Medilama*, vierge et martyre sur les confins de l'Egypte et de l'Ethiopie, est honorée chez les Grecs le 17 septembre.

MÉDIQUE (saint), *Medicus*, est honoré comme martyr à Otricoli, le 30 juin.

MÉDRAN (saint), *Medranus*, confesseur à Lettir en Irlande, était frère de saint Otram, et florissait sur la fin du VIe siècle. — 17 juillet.

MÉDULE (sainte), martyre avec plusieurs autres, fut brûlée pour la foi, et elle est honorée chez les Grecs le 25 janvier.

MÉEN (saint), *Mevennius*, abbé en Bretagne, était Anglais de naissance et sortait d'une famille noble et riche de la province de Gwent. Contemporain de saint Magloire et de saint Samson, il était, à ce que l'on croit, proche parent de l'un et de l'autre. Ayant quitté sa patrie pour venir dans l'Armorique, il y prêcha l'Evangile avec beaucoup de succès. Caduon, comte du pays, lui donna un terrain pour bâtir un monastère, et Guérech Ier, comte de Vannes, prit cet établissement sous sa protection. — Saint Samson, ayant fondé ensuite le monastère de Saint-Jean-Baptiste à Gaël, y établit saint Méen pour premier abbé. Celui-ci donna l'habit à saint Judicaël, roi de Domnonée, qui venait de renoncer à la couronne pour embrasser l'état monastique, vers l'an 616. Il fonda près d'Angers un autre monastère qu'il peupla de ses disciples, et qu'il allait souvent visiter pour les entretenir dans la ferveur. Il détermina, par ses exhortations, un grand nombre de personnes à se consacrer à Dieu dans la solitude. Saint Méen mourut vers l'an 617, dans le monastère de Gaël, qui a pris son nom. Son tombeau, illustré par beaucoup de miracles, attire un grand nombre de pèlerins. On trouve son nom dans les litanies anglaises du VIIe siècle, et sa fête est marquée comme solennelle dans les calendriers de la plupart des diocèses de Bretagne, sous le 21 juin.

MÉGINHARD (le bienheureux), abbé de Hersfeld, né vers le commencement du XIe siècle, embrassa l'état monastique dans l'abbaye de Hersfeld, dont il devint ensuite abbé. Lambert d'Aschyfembourg, qui avait été son disciple, fait le plus bel éloge de sa science et de sa vertu, et le loue sur la manière dont il gouvernait sa communauté. Méginhard eut la douleur de voir ce monastère presque entièrement détruit par un incendie, et il déploya beaucoup de zèle et d'activité pour sa reconstruction. Il eut aussi une contestation très-vive avec Bourchard, évêque de Halberstadt, au sujet des dîmes que l'abbaye de Hersfeld percevait en Saxe, et à la levée desquelles ce prélat s'opposait. L'affaire fut portée à Rome, et le pape Nicolas II donna gain de cause à Méginhard ; mais l'évêque refusant de se soumettre à la décision du saint-siége, le saint abbé qui était près de sa fin le cita au tribunal de Dieu. Il mourut peu de jours après, l'an 1059. Vers le même temps, Bourchard étant aussi tombé dangereusement malade, reconnut ses torts et montra le plus vif regret d'avoir contristé un si saint homme. — 26 septembre.

MEGISTE (saint), *Megistus*, soldat et martyr à Rome, se convertit, ainsi que deux de ses camarades, à la vue du martyre de saint Paul, qu'ils avaient conduit au supplice. Ils furent mis à mort deux jours après le saint apôtre. Le Martyrologe romain les mentionne, sans les nommer, le 2 juillet.

MEINGAUD (saint), *Mengoldus*, comte, fut assassiné vers l'an 892, près d'Huy, dans le diocèse de Liége, par les parents d'un juge à qui le neveu du saint avait coupé la tête, et qui se vengèrent du coupable sur un innocent. — 8 février.

MEINOULPH (saint), *Magenulphus*, diacre du diocèse de Paderborn, naquit près de cette ville, vers l'an 793. Il sortait d'une famille distinguée, et il fut tenu sur les fonts de baptême par Charlemagne, qui le confia à l'évêque Athumar qu'il venait de nommer au siége de Paderborn. Ce prélat l'éleva dans la piété et dans les sciences. Meinoulph embrassa l'état ecclésiastique, et il était diacre lorsque, entendant un jour Athumar prêcher ces paroles de l'Evangile : *Les renards ont des tanières, et les oiseaux du ciel des nids ; mais le Fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête*, il fut tellement touché des réflexions du prélat sur ce texte, qu'il prit sur-le-champ la résolution d'embrasser la vie religieuse. C'est dans cette vue qu'il fit construire un monastère dans une de ses propriétés. Il crut ensuite qu'il ferait une chose plus agréable à Dieu, s'il allait évangéliser des peuples idolâtres. Il exécuta donc ce dernier dessein, et il opéra un grand nombre de conversions. Il mourut au milieu de ses travaux apostoliques, vers l'an 847, n'ayant jamais été que diacre. — 5 octobre.

MEINRAD (saint), *Meginradus*, solitaire, sortait de la noble famille des comtes de Hohenzollern, et naquit, en 805, à Solgen en Souabe ; il fut élevé dans le monastère de Richenau, et il eut pour maître dans les sciences le moine Erlebauld, son oncle, qui devint ensuite abbé et qui donna l'habit monastique à son neveu. Celui-ci fut nommé ensuite professeur au monastère de Ballingen ; ce qui suppose en lui un mérite peu commun. Mais le désir d'une vie plus retirée le porta à quitter sa chaire pour aller se fixer sur le mont Etzel, où il se bâtit un ermitage, près duquel une pieuse veuve d'Altendorf fit construire une chapelle où le saint anachorète, qui était prêtre, célébrait les saints mystères. Son genre de vie l'ayant mis en grande vénération dans le pays, sa solitude était troublée par un grand concours de personnes qui venaient le consulter et se recommander à ses prières ; ce qui le détermina à quitter le mont Etzel, où il avait passé sept ans, pour s'enfoncer dans la Forêt-Obscure, où il construisit, aidé par les libéralités d'Hildegarde, abbesse de Zurich, une cellule et une chapelle, qui fut placée sous l'invocation de Notre-Dame. Ce nouvel Antoine eut de rudes assauts à soutenir de la part des démons qui lui apparurent sous des formes monstrueuses ; mais il en triompha avec le secours du ciel, et Dieu récompensa sa fidélité par des faveurs extraordinaires. Il connut, par révélation, le jour de sa mort, et sut d'avance qu'il serait assassiné par des voleurs. En effet, deux scélérats, s'imaginant qu'il avait amassé un trésor, au moyen des charités que lui faisaient ceux qui venaient le visiter, pénétrèrent dans son ermitage avec la résolution de lui ôter la vie, pour s'emparer de ce qu'il possédait. Meinrad les reçut avec bonté et ne leur laissa pas ignorer qu'il savait ce qui les amenait. Ils se jetèrent sur lui et, après l'avoir assommé, ils l'étranglèrent, l'an 863, à l'âge de cinquante-cinq ans, dont il en avait passé près de vingt-cinq dans sa dernière solitude : ses meurtriers furent poursuivis jusqu'à Zurich par deux corbeaux qu'il avait apprivoisés. Reconnus par cette singulière circonstance pour les auteurs du crime, ils furent livrés au dernier supplice. Le corps de saint Meinrad fut reconduit à Richenau et inhumé dans l'église de l'abbaye. Son ermitage a donné naissance à la célèbre abbaye d'Einsiedeln ou de Notre-Dame des Ermites, où son corps fut rapporté en grande pompe, l'an 1039, l'année même qu'il avait été mis au nombre des saints par Benoît IX. — 21 janvier.

MEINWERCK (saint), évêque de Paderborn, né après le milieu du x[e] siècle, était fils d'Immed, qui avait la dignité de comte, et qui possédait de grands domaines sur les bords du Rhin. Comme il se destinait à l'état ecclésiastique, il fit ses études cléricales, d'abord à Halberstadt, ensuite à Hildesheim, et il ne se distingua pas moins dans les sciences humaines que dans la science théologique. Ayant fait connaissance du jeune prince Henri, depuis l'empereur Henri II, il se lia avec lui d'une amitié étroite qui dura jusqu'à la mort. Il devint successivement chanoine d'Halberstadt, chapelain d'Othon III et de Henri II, et enfin évêque de Paderborn en 1009. Après avoir reçu l'onction épiscopale des mains de saint Willigis, archevêque de Mayence, il se consacra tout entier au gouvernement de son vaste diocèse. Un de ses premiers actes fut la reconstruction de sa cathédrale, et il fut aidé dans cette entreprise par les libéralités de Henri II, qui ne négligeait aucune occasion de lui donner des marques de son amitié et de sa confiance. Il aurait voulu avoir toujours près de lui son ancien chapelain : aussi Meinwerck était obligé de se trouver souvent à la cour et d'accompagner, dans ses voyages ou dans ses guerres, l'empereur, qui se plaisait à le consulter. Mais le saint évêque prenait ses mesures pour que ses absences forcées ne fussent pas préjudiciables à son troupeau, et il usait de son crédit auprès du prince avec une sagesse qui tournait au bien général de la religion et au bien particulier de son diocèse. Henri s'étant rendu à Rome, en 1014, pour se faire couronner empereur par Benoît VIII, Meinwerck assista à la cérémonie, et reçut du pape des reliques dont il enrichit les églises de Paderborn. Comme la peste désolait la suite du prince, en revenant d'Italie, le saint évêque fit vœu, s'il en était préservé, de bâtir une

église en l'honneur de saint Alexis. Il se détourna de sa route pour visiter la célèbre abbaye de Cluny, et il obtint de l'abbé quelques-uns de ses religieux pour le monastère qu'il fondait à Abdinghofen. Saint Meinwerck éprouva une peine bien cruelle par suite de la conduite barbare de sa mère, qui avait épousé en secondes noces le comte Bolderick, et qui, pour complaire à son nouveau mari, avait fait assassiner, dans le château d'Esplag, le comte Thierri, son fils. Douloureusement affecté de la mort tragique de son frère, il n'intercéda pas moins auprès de l'empereur en faveur de sa mère, et lui obtint grâce de la vie, mais la plus grande partie de ses biens fut confisquée. Saint Meinwerck mourut le 1er juin 1036. — 11 juin.

MÉLAGE (saint), *Melazius*, est honoré chez les Cophtes et les Ethiopiens le 8 mars.

MÉLAINE (saint), *Melanius*, évêque de Rennes en Bretagne, naquit près de Vannes et fut élevé dans un monastère où il prit l'habit. Après la mort de saint Hilaire, évêque de Rennes, il fut élu par le clergé et le peuple, et il fut sacré malgré lui. Sa sainteté, soutenue par le don des miracles et par un zèle ardent, lui firent opérer la conversion des idolâtres qui se trouvaient encore dans son diocèse. Le roi Clovis avait pour saint Mélaine une vénération singulière. Il mourut en 530 dans le monastère qu'il avait fondé à Plecs, lieu de sa naissance, et son corps fut enterré à Rennes, où l'on célèbre sa fête le 6 novembre. On bâtit sur son tombeau une magnifique église, et en 840, Salomon, roi de Bretagne, fonda, dans un des faubourgs de Rennes, un monastère sous le nom de Saint-Mélaine. — 6 janvier.

MÉLANIE LA JEUNE (sainte), *Melania*, fille de Publicola et d'Albine, était, par son père, petite-fille de Mélanie l'Ancienne. Elle naquit à Rome l'an 383, et ses illustres parents la marièrent à Pinien, fils de Sévère, qui avait été préfet de Rome, lorsqu'elle n'avait encore que treize ans. Ayant eu plusieurs enfants qui moururent en bas âge, elle prit la résolution de ne plus vivre que pour Dieu, et exhorta son mari à passer le reste de leurs jours dans la continence, ce à quoi ils s'engagèrent l'un et l'autre par un vœu. Mélanie l'Ancienne ayant quitté l'Orient pour venir faire un voyage à Rome, elle excita Mélanie et Pinien à distribuer tous leurs biens aux pauvres et à choisir pour leur demeure quelque retraite éloignée. Ils suivirent ce conseil, vendirent tous les biens qu'ils avaient en Espagne et dans les Gaules, et ne se réservèrent que ceux qu'ils avaient en Italie, en Sicile et en Afrique. Ils affranchirent aussi huit mille esclaves qui leur appartenaient; ceux qui ne voulurent pas accepter la liberté furent donnés au frère de Mélanie. Ce qu'ils avaient de plus précieux fut destiné au service de l'Eglise et des autels. Ils passèrent d'abord quelque temps en Italie dans une campagne, s'occupant de la prière, de la lecture des livres saints, de la visite des pauvres et des malades, au soulagement desquels ils consacrèrent les biens qu'ils s'étaient réservés en Italie. Ils passèrent ensuite en Afrique, et après avoir séjourné quelque temps à Carthage, ils se rendirent à Tagaste en 410, pour y vivre sous la conduite de saint Alype, qui était évêque de cette ville. Dans un voyage qu'ils firent à Hippone pour voir saint Augustin, le peuple se saisit de Pinien, et demanda qu'il fût ordonné prêtre : il ne put s'échapper des mains de la multitude qu'en promettant que si jamais il recevait les ordres, il s'attacherait au service de l'église d'Hippone. Pinien et sa sainte épouse vivaient à Tagaste dans la plus grande pauvreté. Mélanie surtout s'accoutuma tellement à la pratique du jeûne, qu'elle ne mangeait qu'une fois par semaine, et sa nourriture ordinaire se composait de pain et d'eau : seulement, dans les occasions solennelles, elle y ajoutait un peu d'huile. Leur occupation habituelle, outre les exercices de la piété, était de copier des livres, et Pinien cultivait aussi le jardin. En 417, ils quittèrent Tagaste où ils avaient fondé deux monastères, l'un d'hommes et l'autre de femmes, ils se rendirent à Jérusalem, où ils continuèrent le même genre de vie. Mélanie perdit en 433 Albine, sa mère, qui ne l'avait pas quittée et qui avait partagé ses saintes occupations. Pinien mourut deux ans après : quant à Mélanie, lorsqu'elle fut devenue veuve, elle se retira dans un monastère qu'elle avait fait bâtir et dont elle fut obligée de prendre le gouvernement. Ayant fait ensuite le voyage de Constantinople dans la vue de convertir Volusien, son oncle, qui était païen, elle eut la consolation de le voir ouvrir les yeux à la lumière divine, et après avoir reçu le baptême, il mourut dans de vifs sentiments de piété. De retour à Jérusalem, elle ne tarda pas à tomber malade, et après avoir prédit le moment de sa mort, elle mourut le 31 décembre 439, à l'âge de cinquante-six ans. — 31 décembre.

MÉLAS (saint), évêque de Rhinocolure en Egypte sur les frontières de la Palestine, naquit dans cette ville, de parents d'une condition médiocre et reçut une éducation chrétienne, mais peu brillante relativement aux sciences humaines. Il vivait en philosophe chrétien, sans ambition et sans éclat, mais pratiquant les exercices des ascètes, lorsqu'il fut élevé sur le siége de sa ville natale. On croit qu'il fut sacré par saint Athanase, patriarche d'Alexandrie, et sa nouvelle dignité ne l'empêcha pas de vivre avec la même simplicité et le même éloignement du faste qu'auparavant. Son attachement à la foi de Nicée lui valut les honneurs de la persécution : des commissaires envoyés par l'empereur Valens le trouvèrent dans son église, occupé à nettoyer les lampes et à faire d'autres besognes réservées aux clercs inférieurs. Ne se figurant pas que ce fût là l'évêque qu'ils étaient chargés d'arracher à son troupeau pour l'envoyer en exil, le voyant d'ailleurs mal habillé, ils le prirent pour un des ministres subalternes, chargé de la propreté

du lieu saint, et ils lui demandèrent où était l'évêque. Mélas, comprenant de quoi il s'agissait, leur dit qu'il n'était pas loin et qu'il se chargeait de les conduire vers lui. Comme il les voyait fatigués il les mena de suite à la maison épiscopale, leur prépara à manger et les servit lui-même. Il leur déclara ensuite qu'il était celui qu'ils cherchaient. Les commissaires touchés de cette bienveillante hospitalité, lui signifièrent, il est vrai, l'ordre de la cour dont ils étaient porteurs; mais ils lui conseillèrent en même temps de se sauver où il voudrait, lui promettant de fermer les yeux sur son évasion. Il ne voulut pas profiter de cet avantage, mais il leur témoigna le désir d'être traité comme ses collègues, ne voulant pas séparer sa cause de celle des autres prélats catholiques. On ignore le lieu où il fut relégué, mais on sait qu'il fut rétabli sur son siége, après la mort de Valens en 379, et qu'il mourut en paix sous Théodose. Les souffrances qu'il endura dans son exil lui ont mérité le titre de confesseur. — 16 janvier.

MÉLASIPPE (saint), *Melasippus*, martyr à Ancyre en Galatie, souffrit vers l'an 362, avec saint Antoine et un autre, qui furent mis à mort sous l'empereur Julien l'Apostat. — 7 novembre.

MELCHIADE (saint), *Melchiades* ou *Miltiades*, pape, succéda à saint Eusèbe en 311. Constantin ayant défait Maxence, son beau-frère, l'année suivante, il permit aux chrétiens le libre exercice de leur religion et les autorisa à bâtir des églises. Le saint pape, profitant de ces circonstances favorables, travaillait, avec zèle, à étendre le royaume de Jésus-Christ; mais il eut la douleur de voir la paix dont jouissait l'Eglise troublée par le schisme des donatistes, ainsi dit de Donat, évêque de Cases-Noires en Numidie, qui s'était séparé de la communion de Mensure, évêque de Carthage, sous prétexte que celui-ci avait livré les saintes Ecritures, pendant la persécution de Dioclétien. Cette imputation était une calomnie, mais Donat n'en eut pas moins un grand nombre de partisans en Afrique. Ils s'adressèrent à Constantin, qui se trouvait alors dans les Gaules et le prièrent de nommer trois évêques gaulois pour juger leur cause contre Cécilien, qui avait succédé à Mensure sur le siége de Carthage. Le prince fit droit à leur demande; mais il voulut que les trois évêques qu'il désignait, se rendissent à Rome pour décider l'affaire conjointement avec le pape, à qui il écrivit une lettre à ce sujet. En conséquence, Melchiade tint, le 2 octobre 313, un concile à Rome où Cécilien et Donat assistèrent, et ce dernier fut convaincu de schisme et condamné. Quant aux évêques de son parti, il fut décidé qu'on leur laisserait leurs siéges, s'ils revenaient à l'unité de l'Eglise. Saint Augustin, parlant de la modération que le pape fit paraître dans cette circonstance, l'appelle un *homme excellent*..... un *véritable père des chrétiens*. Cependant les donatistes, loin d'être reconnaissants envers lui, noircirent sa mémoire après sa mort, et prétendirent qu'il avait aussi livré les saintes Ecritures pendant la persécution; mais saint Augustin le justifia pleinement, et fit voir que cette calomnie n'avait d'autre fondement que la méchanceté des calomniateurs. Saint Melchiade mourut le 10 janvier 314, après avoir siégé deux ans et demi. Il fut enterré dans le cimetière de Calliste, sur la voie Appienne. Quelques calendriers lui donnent le titre de martyr, sans doute à cause des tourments qu'il avait soufferts pendant les dernières persécutions. — 10 décembre.

MELCHIOR (saint), l'un des trois mages qui, conduits par une étoile, vinrent d'Orient à Jérusalem et de là à Bethléem, pour adorer Jésus-Christ. Leur arrivée à la cour d'Hérode jeta dans l'inquiétude ce prince soupçonneux, qui craignait un compétiteur dans ce nouveau roi des Juifs, dont la naissance se révélait au loin par un météore lumineux. Les mages après avoir rendu leurs devoirs et offert leurs présents à cet Enfant divin, se proposaient de repasser par Jérusalem, pour retourner dans leurs pays, comme ils l'avaient promis à Hérode; mais ils furent avertis par un songe des mauvaises dispositions de ce prince, et ils prirent une autre route. L'Evangile ne nous dit plus rien des trois illustres personnages; mais la tradition nous apprend qu'ils furent baptisés par saint Thomas et qu'ils propagèrent le christianisme dans leur pays. On croit que leurs corps furent transportés à Constantinople dans le IVe siècle, ensuite à Milan et de là à Cologne, par ordre de l'empereur Frédéric Barberousse. Quelques critiques contestent l'authenticité de ces saintes reliques, qui sont vénérées à Cologne; mais le culte qu'on leur rend, avec l'autorisation de l'Eglise, prouve, que les raisons sur lesquelles se fondent ces critiques ne sont pas solides. — 6 janvier.

MELCHISÉDECH (saint), roi de Salem et prêtre du Très-Haut, était contemporain d'Abraham, et il vint à la rencontre de ce saint patriarche, lorsque celui-ci revenait vainqueur de cinq rois qu'il avait défaits dans la vallée de Savé. Il offrit à Dieu en sacrifice du pain et du vin, et il bénit Abraham, qui, à son tour, lui donna la dîme de tout le butin qu'il avait fait sur l'ennemi; c'est tout ce que l'on sait de ce personnage mystérieux, figure de Jésus-Christ, le prêtre éternel, selon l'ordre de Melchisédech, et l'Ecriture ne nous apprend rien ni de son père, ni de sa généalogie. Il est honoré chez les Ethiopiens le 12 avril.

MELDAS (saint), martyr à Scythopolis près du lac de Génézareth en Galilée, souffrit avec plusieurs autres. — 4 mai.

MELDÉGASE (saint), *Meldecasius*, martyr, était honoré autrefois à Terracine en Italie le 1er novembre.

MÈLE (saint), *Melius*, est honoré chez les Ethiopiens le 23 avril.

MÉLÈCE (saint), *Meletius*, général d'armée et martyr, souffrit avec deux cent cinquante deux autres, tant officiers que soldats. — 24 mai.

MÉLÈCE (saint), évêque dans le Pont, florissait au commencement du IVe siècle. Il l'illustra par son érudition et surtout par sa sainteté. Saint Basile le mentionne dans son *Livre du Saint-Esprit*. — 4 décembre.

MÉLÈCE (saint), évêque en Chypre et confesseur, est honoré le 21 septembre.

MÉLÈCE (saint), évêque d'Antioche, d'une des premières familles de Mélitine dans la petite Arménie, montra dès sa jeunesse beaucoup d'attrait pour la piété et pour l'étude. La bonté de son caractère et ses belles qualités le firent aimer des ariens et des catholiques. Ayant été élu évêque de Sébaste, après la déposition d'Eustathe, prononcée par les ariens dans un concile qu'ils tinrent à Constantinople, en 359, il se démit de son siége bientôt après, à cause de l'indocilité du troupeau qu'on lui avait confié, et il se retira dans une solitude, qu'il quitta ensuite, pour se fixer à Bérée en Syrie. Eudoxe, évêque arien d'Antioche, ayant été déposé, les catholiques et les ariens de cette ville se réunirent, en 360, pour nommer à sa place saint Mélèce. L'empereur Constance, informé de cette élection, envoie des ordres pour l'installation du nouveau patriarche. Cependant un certain nombre de catholiques refusent de le reconnaître parce que les ariens avaient concouru à son élection : c'étaient les mêmes qui, après l'exil de saint Eustathe, n'avaient pas voulu communiquer avec les évêques ariens d'Antioche, usurpateurs de son siége, et qui, après la mort du saint évêque, avaient continué de tenir leurs assemblées à part; d'ou ils avaient été nommés eustathiens. L'empereur étant venu à Antioche peu de temps après, il ordonna aux évêques, qui se trouvaient dans cette ville, d'expliquer, en sa présence, ce passage du livre des Proverbes : *Le Seigneur m'a créée au commencement de ses voies.* George de Laodicée, qui parla le premier, donna une explication arienne : Acace de Césarée fit la même chose, mais en termes plus adoucis : quand le tour de Mélèce fut venu, il établit clairement la consubstantialité du Verbe, et prouva qu'il s'agissait, non d'une création proprement dite, mais de ce nouvel être que la Sagesse éternelle a pris dans son incarnation. Ce témoignage éclatant rendu à la vérité confondit les ariens et leur fit regretter les suffrages qu'ils lui avaient donnés. Pour s'en venger, ils décident Constance à l'exiler. Ainsi Mélèce, un mois après son installation, fut relégué dans la petite Arménie, et on mit à sa place Euzoïus, qui avait été chassé d'Alexandrie avec Arius. Les orthodoxes attachés à Mélèce, ne voulant pas le reconnaître, s'assemblèrent dans l'église des Apôtres, située dans un des faubourgs. Ils firent ensuite des démarches pour se réunir aux eustathiens qui s'y refusèrent. Julien l'Apostat, successeur de Constance, ayant permis aux évêques exilés de retourner à leurs siéges, Mélèce revint à Antioche. Il fit tout ce qu'il put pour mettre fin au schisme qui divisait les catholiques; mais les eustathiens, loin de se prêter à ses vues, élurent pour leur évêque Paulin, qui fut sacré par Lucifer de Cagliari, lorsque celui-ci passa par Antioche en revenant d'exil. Cette ordination précipitée et contraire aux canons ne fit qu'augmenter le mal que Mélèce s'appliquait à guérir. Il voulut ensuite s'opposer au rétablissement du paganisme ordonné par Julien l'Apostat, mais ses efforts le firent exiler une seconde fois. Rappelé, en 363, par Jovien, prince franchement attaché à la foi de Nicée, il tint, à Antioche, un concile où les plus modérés des évêques ariens, au nombre de vingt-sept, parmi lesquels on comptait Acace, souscrivirent une confession de foi orthodoxe. Il continua à défendre avec le même zèle la saine doctrine sous l'empereur Valens, qui prit les ariens sous sa protection. Ce prince étant venu à Antioche en 372, fit tout ce qu'il put pour l'attirer dans son parti, mais ne pouvant y réunir, il le condamna à l'exil. Le peuple, indigné de voir qu'on lui enlevait son pasteur, pour la troisième fois, fit pleuvoir sur l'officier qui l'emmenait une grêle de traits, et cet officier aurait infailliblement perdu la vie, si Mélèce ne l'eût couvert de son manteau. Celui-ci fut conduit à Gétase, propriété de sa famille, près de Nicopolis, dans la petite Arménie. Après la mort de Valens, il revint à Antioche. Voulant mettre fin au schisme déplorable qui désolait cette ville, il dit un jour à Paulin, en présence de Sapor, commissaire de l'empereur Théodose : *Puisque nos brebis ont la même religion et professent la même foi, rassemblons-les dans une seule bergerie et terminons enfin toutes les disputes. Je suis prêt à partager avec vous le gouvernement de l'Église d'Antioche : promettez-moi seulement que celui des deux qui survivra à l'autre sera seul pasteur de tout le troupeau.* Cette proposition fut acceptée, et Sapor mit saint Mélèce en possession des églises qui le reconnaissaient pour évêque avant son exil, ainsi que de celles dont les ariens s'étaient emparés ; pour Paulin, il continua de gouverner les eustathiens. Le saint patriarche tint en 379 un concile à Antioche contre Apollinaire, et l'on y condamna les erreurs de cet hérésiarque, sans nommer toutefois sa personne. Il présida aussi au second concile général de Constantinople tenu en 381, par ordre de l'empereur Théodose. Il mourut dans cette ville, avant la fin du concile, et il fut vivement regretté de l'empereur, qui, avant de le connaître et avant son élévation à l'empire, avait eu un songe dans lequel il vit ce saint qui le revêtait du manteau impérial. Quand les Pères du concile vinrent le saluer pour la première fois, il reconnut dans Mélèce celui qui lui avait apparu, et il alla respectueusement lui baiser la main ; ce qu'il ne fit pour aucun autre. Ce prince honora de sa présence ses funérailles, et les Pères du concile y assistèrent en corps. Saint Grégoire de Nysse fit son oraison funèbre dans l'église de Sainte-Sophie, devant l'empereur et le concile. Son corps fut ensuite déposé dans l'église des Saints-Apôtres d'où on le transporta à Antioche, avant la fin de la même

année : on l'enterra auprès des reliques de saint Babylas, dans l'église qu'il avait fait bâtir en l'honneur de ce saint. Cinq ans après, saint Jean Chrysostome, qu'il avait ordonné diacre, prononça son panégyrique, et il dit que les fidèles d'Antioche avaient une si grande vénération pour sa mémoire, qu'ils faisaient porter son nom à leurs enfants, qu'ils plaçaient son portrait dans leurs maisons et qu'ils gravaient son image sur leur vaisselle et sur leurs cachets. — 12 février.

MÉLÈCE (saint), évêque de Spolète, est honoré le 16 décembre.

MÉLEUSIPPE (saint), *Meleusippus*, martyr avec saint Speusippe et saint Eleusippe, ses frères jumeaux ; ils souffrirent la mort pour la foi en Cappadoce avec sainte Léonille, leur aïeule, sous Marc-Aurèle. L'empereur Zénon donna leurs reliques à un seigneur de Langres, qui les apporta dans sa patrie en 490. — 17 janvier.

MÉLISSÈNE (saint), *Melissenus*, l'un des quarante-deux martyrs d'Amorium en Syrie, qui furent faits prisonniers en 836, par le calife Moutassem, conduits à Bagdad et jetés dans un cachot, où ils eurent à souffrir pendant une détention de plusieurs années les privations les plus dures et les traitements les plus barbares. Le calife Vateck, fils et successeur de Moutassem, voyant qu'il ne pouvait les déterminer à abjurer la religion chrétienne pour embrasser le mahométisme, les fit décapiter sur les bords du Tigre, l'an 845. — 6 mars.

MÉLITINE (sainte), *Melitina*, martyre à Murcianople dans la Thrace sous l'empereur Antonin, fut arrêtée comme chrétienne par ordre du président Antiochus. Conduite, par deux fois, dans un temple païen, pour y sacrifier, sa présence fit tomber chaque fois, les idoles par terre. Le président, pour venger l'affront fait aux dieux, la fit suspendre en l'air et déchirer en lambeaux ; ensuite il la fit décapiter. — 15 septembre.

MÉLITON (saint), *Melito*, évêque de Sardes en Lydie, adressa en 171 à Marc-Aurèle une apologie de la religion chrétienne, qui n'est point parvenue jusqu'à nous, mais dont Eusèbe et d'autres écrivains ecclésiastiques font le plus grand éloge. On voit par quelques fragments qui nous restent de ses écrits, qu'il enseignait de la manière la plus claire, que Jésus-Christ était véritablement Dieu avant tous les siècles, et véritablement homme depuis qu'il était né de la sainte Vierge : ces passages ont beaucoup servi à confondre les ariens et les eutychiens. L'esprit de prophétie dont il était doué dans un dégré éminent, lui fit donner le surnom de Prophète. Tertullien et saint Jérôme parlent de lui comme d'un excellent orateur et d'un habile écrivain. — 1er avril.

MÉLITON (saint), le plus jeune des quarante martyrs de Sébaste, qui, ayant refusé de se soumettre à un édit de l'empereur Licinius, qui ordonnait de sacrifier aux dieux, furent condamnés à passer la nuit tout nus, dans un étang glacé. Le jour étant venu, le magistrat les fit charger sur des voitures pour les jeter dans le feu. Ils étaient tous morts de froid à l'exception de Méliton. Les bourreaux ne le chargèrent pas avec les autres, espérant qu'on pourrait le faire changer ; mais sa mère, qui se trouvait là, l'ayant pris par le bras, le fit elle-même monter sur un des chariots, en lui disant : *Va, mon fils, va achever cet heureux voyage avec tes camarades, afin que tu ne te présentes pas à Dieu le dernier*. Elle accompagna elle-même le chariot jusqu'au bûcher sur lequel Méliton consomma son martyre, l'an 320. — 10 mars.

MELLE (sainte), *Mella*, veuve et abbesse en Irlande, florissait dans le VIIIe siècle. — 9 mars.

MELLIT (saint), *Mellitus*, évêque de Londres et archevêque de Cantorbéry, né en Italie, embrassa l'état monastique et devint abbé d'un monastère de Rome. Envoyé, en 601, par saint Grégoire le Grand, en Angleterre avec des missionnaires destinés à partager les travaux apostoliques de saint Augustin, il fut fait évêque de Londres. Il baptisa Sébert, roi des Saxons orientaux, ainsi qu'une partie de ses sujets. Ce prince l'aida à bâtir l'église de Saint-Paul de Londres, ainsi que le monastère de Saint-Pierre de Thorney. Après la mort de Sébert, arrivée vers l'an 616, les princes ses fils, qui n'avaient pas renoncé à l'idolâtrie, permirent à leurs sujets de retourner au culte des idoles. Cependant, comme ils assistaient quelquefois à la célébration des saints mystères, ils prièrent Mellit de leur donner de ce *beau pain* dont leur père avait mangé si souvent, et par ce pain ils entendaient la sainte eucharistie. Mellit leur ayant déclaré qu'il ne pouvait leur donner ce qu'ils demandaient, à moins qu'ils ne se fissent baptiser, ils regardèrent ce refus comme un outrage, et ils chassèrent le saint évêque de son église et de leurs Etats. Il passa en France, mais il revint, peu après, en Angleterre, et il succéda, en 619, à saint Laurent sur le siége de Cantorbéry. Dieu l'honora du don des miracles et il arrêta, par la vertu de ses prières, un incendie qui avait déjà réduit en cendres une grande partie de la ville. Saint Mellit mourut en 624, le 24 avril.

MELLON (saint), *Mellonus*, évêque de Rouen, né dans la Grande-Bretagne, était encore idolâtre lorsqu'il fit un voyage à Rome, dans le milieu du IIIe siècle. S'étant converti dans cette ville, il fut baptisé par le pape saint Etienne, qui l'envoya prêcher la foi dans les Gaules, vers l'an 257. Il évangélisa les Neustriens, et fixa son siége à Rouen vers l'an 260. On lui attribue la fondation de la cathédrale et de plusieurs autres églises. Après avoir converti un grand nombre d'infidèles, il mourut au commencement du IVe siècle et fut enterré dans l'église de Saint-Gervais, située hors des murs de la ville. La crainte des Normands fit transporter, en 880, ses reliques à Pontoise, et on les plaça dans l'église collégiale dont saint Mellon était le patron. — 22 octobre.

MÉLOIR (saint), *Melorus*, comte de Cor-

nouailles et martyr, était fils de saint Millau. Il était encore jeune lorsqu'il fut massacré injustement par des scélérats, qui étaient idolâtres. Il est honoré comme martyr à Quimper et dans d'autres diocèses de Bretagne. Ses reliques furent apportées à Paris l'an 965, et placées dans l'église de Saint-Magloire. — 1er octobre.

MÊME ou MAXIME (saint), *Maximus*, abbé d'un monastère de Vienne en Dauphiné, florissait au commencement du VIe siècle et mourut l'an 625. — 2 janvier.

MÊME (sainte), *Maxima*, vierge et martyre, a donné son nom à la paroisse de Saint-Mesme, près de Dourdan, dans le diocèse de Chartres, où elle est honorée le 7 mai.

MÉMIERS (saint), *Memorius*, diacre et martyr à Troyes avec plusieurs autres, souffrit sous Attila, l'an 450. — 7 septembre.

MEMMIE ou MENGE (saint), *Memmius*, premier évêque de Châlons-sur-Marne, fut envoyé par le saint-siége dans les Gaules vers le milieu du IIIe siècle, pour y prêcher l'Evangile. Ses instructions et surtout ses miracles y convertirent un grand nombre d'infidèles. Il fit construire une église, et c'est ainsi qu'il devint le pasteur d'un troupeau qu'il avait gagné à Jésus-Christ. Il mourut sur la fin du IIIe siècle, et il fut enterré près de Châlons, où il faisait sa résidence habituelle. Plus tard on bâtit une église sur son tombeau, et son corps fut retrouvé entier vers l'an 674. En 1318, on renferma ses reliques avec celles de sainte Pome, sa sœur, dans une châsse de vermeil, ornée de pierreries. Il y a, dans le diocèse de Saint-Dié, une paroisse près de Mirecourt qui est placée sous son invocation, et qui porte le nom de Saint-Menge. — 5 août.

MEMMIE (sainte), *Memmia*, vierge et martyre à Rome avec saint Cyriaque, saint Large et plusieurs autres, souffrit en 303, pendant la persécution de Dioclétien. Le corps de sainte Memmie et ceux de ses compagnons furent enterrés par le prêtre Jean sur la voie *Salaria;* mais le pape saint Marcel les fit transporter, le 8 août suivant, dans le cimetière de Lucine, sur le chemin d'Ostie. — 16 mars et 8 août.

MEMNON (saint), centurion et martyr en Thrace avec saint Sévère, eut les pieds et les mains coupés par ordre du président Apellien, et fut ensuite jeté dans une fournaise ardente. — 20 août.

MEMNON (saint), hégumène ou prieur d'un monastère, est honoré chez les Grecs le 28 avril.

MÉMORIEN (saint), *Memorianus*, prêtre d'Auxerre sous l'évêque saint Optat, florissait au commencement du VIe siècle. Il fut inhumé dans une crypte sous la chapelle de saint Christophe. — 2 mai.

MÉNALIPPE (saint), *Menalippus*, martyr en Asie avec plusieurs autres, est honoré chez les Grecs le 23 février.

MÉNALIPPE (saint), martyr à Pamiers dans les Gaules, souffrit avec saint Diomède et plusieurs autres. — 2 septembre.

MÉNALQUE (saint), *Menalchius*, oncle de saint Livin, florissait dans le VIIe siècle, et mourut vers l'an 650. — 6 avril.

MÉNANDRE (saint), *Menander*, martyr à Pruse en Bithynie, souffrit avec saint Patrice, évêque de cette ville. — 28 avril.

MÉNANDRE (saint), martyr à Philadelphie en Arabie, souffrit avec saint Cyrille et plusieurs autres. — 1er août.

MÉNANDRE (saint), martyr à Antioche avec deux autres, est honoré le 26 décembre.

MENAS (saint), martyr chez les Grecs, souffrit avec saint André le Stratiote et un autre. — 12 juillet.

MÉNAS (saint), martyr en Orient avec saint Menée, est honoré particulièrement à Constantinople, dans l'église de Notre-Dame de Biglence. L'empereur Justinien avait fait aussi bâtir une basilique en l'honneur de ces deux martyrs. — 1er août.

MENDRIE (saint), *Mendrias*, martyr à Toulon, souffrit avec saint Flavien. — 19 août.

MÉNÉDÈME (saint), *Menedemus* prêtre et martyr avec saint Urbain et soixante-dix-huit autres membres du clergé de Constantinople, qui allèrent à Nicomédie trouver l'empereur Valens, pour lui demander justice contre les ariens qui les persécutaient à outrance. Valens, irrité de leur démarche, était sur le point de donner l'ordre qu'on les mît à mort; mais se ravisant tout à coup, il chargea le préfet Modeste de les faire périr pendant la traversée, et celui-ci n'exécuta que trop fidèlement les ordres barbares de son maître. Lorsque l'on fut en pleine mer, les matelots mirent le feu au vaisseau et se sauvèrent sur des barques qu'ils tenaient prêtes à cet effet. Ces quatre-vingts prêtres furent brûlés et engloutis dans les flots, l'an 370. Le Martyrologe romain leur donne le titre de martyrs et les mentionne sous le 5 septembre.

MÉNÉE (saint), *Meneus*, martyr avec saint Ménas, est honoré chez les Grecs le 1er août.

MÉNÉE (saint) martyr en Lycie, souffrit avec saint Capiton. — 24 juillet.

MÉNÉE (saint), *Meneius*, laboureur et martyr à Perge en Pamphilie, avec saint Léonce et sept autres souffrit pendant la persécution de Dioclétien, sous le président Flavien. — 1er août.

MÉNÉHAUD ou MÉNÉHOULD (sainte), *Menechildis*, vierge, qui florissait vers le milieu du Ve siècle, était sœur des saintes Lintrude, Amée, Hoïlde, Menne et Pusinne. Instruites dans les voies de la perfection par un saint prêtre, nommé Eusèbe, elles renoncèrent au monde pour consacrer à Dieu leur virginité, et elles reçurent le voile des mains de saint Alpin, évêque de Châlons-sur-Marne, dans le diocèse duquel elles vivaient. Sainte Ménéhould a donné son nom à la ville d'Auxuène dans l'Argonne, où son corps fut transporté du monastère de Saint-Urbain en Champagne, où il avait été inhumé. Elle y est honorée comme patronne le 14 octobre.

MÉNÉLANTE (saint), *Menelantus*, martyr en Afrique, souffrit avec sept autres. — 23 février.

MÉNÉLÉ (saint), *Meneleus*, abbé de Ménat en Auvergne, d'une famille alliée à la maison royale de France, naquit en Anjou vers le milieu du VIIᵉ siècle. Il montra, dès sa jeunesse, un si grand attrait pour la piété et un si grand éloignement pour le monde, que ses parents, dans la crainte qu'il n'embrassât la vie religieuse, voulurent le marier de bonne heure. Ils lui proposèrent la fille d'un seigneur, nommé Baronté, et on l'obligea de recevoir un anneau que ce seigneur lui envoyait, comme une marque qu'il consentait à épouser sa fille; mais Ménélé, qui voulait passer sa vie dans la continence, s'enfuit secrètement de la maison paternelle, et s'étant joint à deux de ses amis, Savinien et Constance, qui partageaient ses sentiments, ils se retirèrent dans l'Auvergne. Ayant rencontré saint Chaffre, qui était alors procureur du monastère de Carméry, Ménélé le pria de lui indiquer une maison où il pût s'instruire dans la piété. Chaffre lui conseilla de le suivre et le présenta à saint Eudes, son abbé, qui lui donna l'habit, ainsi qu'à ses deux compagnons. Après avoir passé sept ans à Carméry, Ménélé, quitta ce monastère pour aller, avec Savinien et Constance, se fixer dans le monastère de Ménat, qu'il fit rebâtir et dont il mérita d'être regardé comme le second fondateur. Ayant été élu abbé, il gouverna, pendant plusieurs années, ses religieux avec une grande sagesse et il mourut en 720. Sa mémoire est en singulière vénération dans l'Anjou et dans l'Auvergne. Le martyrologe d'Usuard le nomme sous le 22 juillet.

MENESIDÉE (saint), *Menesideus*, martyr à Alexandrie, souffrit avec plusieurs autres. — 14 juillet.

MENGORS (saint), *Megengores*, comte de Gueldres, mourut vers l'an 985. — 19 décembre.

MENIER (le bienheureux), *Meginherus*, abbé d'Hersfeld en Saxe, florissait au milieu du XIᵉ siècle, et mourut en 1059. — 26 septembre.

MÉNIGNE (saint), *Menignus*, foulon et martyr dans l'Hellespont, souffrit l'an 251, pendant la persécution de Dèce. — 15 mars.

MENNAS (saint), solitaire dans le pays des Samnites en Italie, florissait au VIᵉ siècle. Saint Grégoire le Grand parle de ses vertus et de ses miracles. — 11 novembre.

MENNAS (saint), patriarche de Constantinople, fut placé en 536 sur le siége de cette ville par le pape Agapet qui s'y trouvait alors, et qui venait de déposer Anthime, à cause de son attachement à l'hérésie des acéphales ou eutychiens rigides. Le pape sacra lui-même Mennas et écrivit, à ce sujet, une lettre circulaire aux évêques du monde chrétien. Mennas, par ses vertus et son orthodoxie, était digne de ce choix, et il répara les maux que son prédécesseur avait faits à l'Eglise de Constantinople. Lorsque le pape Vigile, se trouvant à Constantinople en 552, eut refusé de condamner les trois chapitres, Théodore de Césarée, qui avait fait approuver dans un concile de Constantinople, présidé par Mennas, l'édit de Justinien qui les condamnait, fut déposé par le pape et Mennas excommunié; mais Vigile, ayant examiné avec plus de maturité cette importante affaire des trois chapitres, qui troublait tout l'Orient, confirma la condamnation qui en avait été faite par l'empereur et par plusieurs conciles, et il rétablit dans sa communion le saint patriarche, qui mourut l'an 552. — 25 août.

MENNE (saint), *Mennas*, soldat et martyr, était Egyptien de naissance, et servait dans un corps de troupes romaines, qui était en quartier d'hiver à Cotyée, ville de la Phrygie. Ayant été arrêté comme chrétien, en vertu des édits de Dioclétien, il confessa Jésus-Christ avec un courage invincible. Il fut, en conséquence, livré à de cruelles tortures, battu de verges et distendu sur le chevalet. Comme ces supplices n'ébranlaient pas sa constance, il fut condamné à la décapitation et exécuté vers l'an 295. On reporta son corps en Egypte et son culte a toujours été très-célèbre en Orient. Il est nommé dans le calendrier des Abyssins, le 11 novembre.

MENNE (saint), martyr à Alexandrie, souffrit sous l'empereur Galère, avec saint Hermogène et un autre. Son corps fut transporté, dans la suite, à Constantinople, où l'empereur Justinien lui fit bâtir une église. — 10 décembre.

MÉNODORE (sainte), *Menodora*, vierge et martyre en Bithynie avec sainte Métrodore et sainte Nymphodore, ses deux sœurs, fut condamnée à mort et exécutée par ordre du président Fronton, l'an 303, sous l'empereur Dioclétien. — 10 septembre.

MENRIC (saint), *Menricus*, prêtre, était frère de saint Berthold et florissait dans le XIIIᵉ siècle, sous l'empereur Frédéric II. Après la mort de son frère, qui habitait une petite cellule au pied du mont Hasley, il vint prendre sa place. Secondé par l'archevêque de Cologne et par quelques grands seigneurs du pays, il changea cette cellule en un monastère de filles qui prit le nom de Froendenberg, et où l'on vit bientôt accourir une multitude de vierges chrétiennes qui appartenaient, pour la plupart, à des familles distinguées. Saint Menric le plaça sous la règle de Cîteaux. Il mourut le 20 juin vers le milieu du XIIIᵉ siècle. — 20 juin.

MÉRAÉLE ou EMROÏLE (sainte), *Emroila* martyre en Ethiopie, est honorée le 9 janvier.

MÉRAUT (saint), *Meraldus*, abbé, dont le corps est dans l'église de Saint-Georges à Vendôme, florissait dans le IXᵉ siècle. Il y a un de ses ossements au Val-de-Grâce à Paris. — 23 février.

MERCE (saint), *Meortius*, martyr en Afrique, fut arrêté parce qu'il était chrétien, et mourut en prison. — 12 janvier.

MERCURE (saint), *Mercurius*, soldat et martyr en Cappadoce, souffrit au milieu du IIIᵉ siècle pendant la persécution de l'empereur Dèce. Il est l'un des principaux patrons de l'ancienne abbaye de Corvey dans la Saxe. — 25 novembre.

MERCURE (saint), martyr, est honoré chez les Grecs le 6 mars.

MERCURE (saint), martyr à Bénévent, est honoré le 15 juin.

MERCURE (saint), soldat et martyr à Lentini en Sicile, sous le président Tertulle, pendant la persécution de Licinius, souffrit vers l'an 320. — 10 décembre.

MERCURIAL (saint), *Mercurialis*, évêque de Forli en Italie, florissait dans le IVe siècle. — 30 avril et 23 mai.

MERCURIE (sainte), *Mercuria*, martyre à Alexandrie, était une chrétienne respectable par ses vertus et par son grand âge. Arrêtée au commencement de la persécution de l'empereur Dèce, elle fut condamnée à la décapitation et exécutée l'an 249. — 12 décembre.

MÉRIADEC (saint), *Mereodocus*, évêque de Vannes, né dans le XIIIe siècle, d'une famille opulente, se distingua dans le siècle par ses vertus, mais surtout par sa charité envers les malheureux. Ayant pris la résolution de tout quitter pour aller servir Dieu dans la solitude, il distribua ses biens aux pauvres et se retira dans un désert, où il mena la vie d'un reclus. Le vicomte de Rohan, qui habitait le château de Pontivi, avait pour lui une vénération singulière et se plaisait à lui faire de fréquentes visites. La réputation de sainteté dont jouissait Mériadec, le fit élire évêque de Vannes, par le clergé et le peuple de cette ville; mais ce ne fut qu'avec beaucoup de peine qu'on parvint à le tirer de sa solitude. La dignité épiscopale ajouta encore un nouveau lustre à sa charité, et il se montrait le père et le consolateur de tous les malheureux. Il continua, étant évêque, les austérités qu'il pratiquait dans le désert; il portait constamment un rude cilice sous ses habits, et il n'avait qu'une espèce de sac pour se couvrir pendant son sommeil. On place sa mort en 1302. Saint Mériadec est patron de la chapelle de Pontivi et de plusieurs églises de Bretagne. Il a un office particulier dans plusieurs diocèses de cette province, et l'on y célèbre sa fête le 7 juin.

MÉROLE (le bienheureux), *Merolus*, corévêque du Mans, florissait sur la fin du VIIIe siècle. Il fut inhumé dans l'église de Saint-Victor, o l'on garde son corps. — 18 mars.

MÉROVÉE (saint), *Meroveus*, moine de Bobbio, en Italie, fut l'un des plus illustres disciples de saint Bertulfe, abbé de ce monastère, et il florissait dans le milieu du VIIe siècle. On fit une translation de ses reliques en 1482, et sa fête est marquée dans le Martyrologe des Bénédictins le 31 août.

MERRY (saint), *Medericus*, abbé, naquit à Autun dans le VIIe siècle et passa ses premières années dans la plus grande innocence. Son attrait pour la piété le détermina, à l'âge de treize ans, à quitter le monde pour entrer dans un monastère. Ses parents, après avoir essayé inutilement de le détourner de sa résolution, finirent par donner leur consentement et le conduisirent eux-mêmes au monastère de Saint-Martin d'Autun, qui comptait alors cinquante-quatre religieux dont la régularité faisait l'édification du pays. Merry s'efforça de marcher sur leurs traces, et fit de grands progrès dans les vertus dont ils lui donnaient l'exemple, surtout dans l'humilité, la charité et l'obéissance. Il les surpassa même au point qu'ils le jugèrent digne de succéder à leur abbé et qu'ils l'élurent unanimement. Il fut obligé d'accepter malgré sa répugnance, et sa sainteté mise ainsi en évidence, brilla encore d'un plus vif éclat. Bientôt sa réputation dépassa les limites du monastère, et l'on venait de toutes parts le consulter comme un oracle. Mais cette affluence d'étrangers qui allaient le trouver pour lui demander des conseils, et qui lui témoignaient une profonde vénération lui fit craindre de tomber dans l'orgueil. Il renonça donc à sa dignité, et alla se cacher à une lieue et demie d'Autun, dans une forêt qu'on nomme encore aujourd'hui la Celle de Saint-Merry. Il y partageait son temps entre la contemplation et le travail des mains. Mais on découvrit bientôt le lieu de sa retraite, et il se vit contraint de rentrer dans son monastère. Il en sortit une seconde fois, afin de se préparer à la mort dans une solitude plus profonde. Accompagné de saint Fradulphe ou saint Frou, son ami, il se rendit dans un des faubourgs de Paris, et se fixa dans une cellule attenante à une chapelle dédiée sous l'invocation de saint Pierre. Il y vécut près de trois ans en proie à des infirmités qui le faisaient souffrir sans relâche, et qui terminèrent sa vie vers l'an 700. Il fut enterré dans la chapelle de Saint-Pierre, qu'on changea dans la suite en une église qui porte son nom et qui est devenue d'abord collégiale, ensuite paroissiale. Les reliques de saint Merry s'y gardent dans une châsse d'argent, placée au-dessus du grand autel. — 29 août.

MÉRULE (saint), *Mérulus*, moine à Saint-André de Rome, florissait dans la dernière partie du VIe siècle. Il est mentionné par saint Grégoire le Grand, qui l'avait connu lorsqu'il habitait lui-même ce monastère dont il était le fondateur. — 17 et 21 janvier.

MESME ou MAXIME (saint), *Maximus*, solitaire, et abbé à Chinon, sortait d'une famille noble de l'Aquitaine et était frère de saint Maixent et de saint Jouin, qui furent l'un et l'autre évêques de Poitiers. Il fut élevé dans le monastère de saint Martin de Tours, et il était encore jeune lorsqu'il perdit son saint maître. Ayant été élevé au sacerdoce, il se retira dans le monastère de l'Ile-Barbe, près de Lyon, dont il devint abbé. Mais les embarras que lui causait le gouvernement de sa communauté, qui manquait souvent du nécessaire, à cause des incursions des barbares, le déterminèrent à se démettre de sa dignité, malgré les instances de saint Eucher, évêque de Lyon. S'étant mis en route pour retourner en Touraine, il pensa périr en passant la Saône, et sa conservation fut regardée comme un miracle. Revenu dans sa patrie, il fut obligé de prendre le gouvernement d'un monastère qu'il avait fondé à Chinon, où il mourut dans un âge fort avancé, vers le milieu du Ve siècle. Sa sainteté fut

attestée par des miracles avant et après sa mort. Une partie de ses reliques se garde à Bar-le-Duc, où il est connu sous le nom de saint Maxe. — 20 août.

MESMIN (saint), *Maximinus*, abbé de Micy, près d'Orléans, était neveu de saint Euspice, en faveur de qui Clovis fonda le célèbre monastère de Micy, en 508. Saint Mesmin succéda, en 510, à son oncle, qui n'avait été que deux ans abbé de Micy, et sa réputation de sainteté lui attira un grand nombre de disciples, parmi lesquels on cite saint Lifard, son frère, saint Avit, saint Léonard, saint Calais, saint Théodomir et saint Laumer. Il mourut le 15 décembre 520, et son corps fut enterré à Micy, qui prit ensuite le nom de Saint-Mesmin — 15 décembre.

MESSALINE (sainte), *Messalina*, est honorée à Foligny le 23 janvier.

MESSAUGE ou MESSAPE (saint), *Messapius*, martyr en Touraine, souffrit dans le IVe siècle, avec sainte Maure et ses huit frères dont le plus connu est saint Epain. Ce dernier a donné son nom au bourg où ils versèrent leur sang. — 25 octobre.

MÉTELLUS (saint), martyr à Néocésarée dans le Pont, avec saint Mardoine et plusieurs autres, fut brûlé vif et ses cendres jetées dans le Lycus, aujourd'hui le Casalmac. — 24 janvier.

MÉTHODE (saint), *Méthodus*, évêque de Tyr en Phénicie, docteur de l'Eglise et martyr, fut d'abord évêque d'Olympe en Lycie. Il fut transféré au siége de Tyr pour des raisons qui ne sont pas connues, mais qui étaient graves puisque les canons défendaient ces translations, extrêmement rares, dans les premiers siècles de l'Eglise. Il souffrit le martyr à Calcide, en Grèce, vers l'an 311, sous les empereurs Galère et Maximin II. Saint Méthode, que saint Jérôme apelle un homme très-éloquent, avait composé des ouvrages qui ne sont pas tous parvenus jusqu'à nous. Ceux dont il nous reste le plus de fragments sont le *Livre du libre arbitre*, contre Valentinien, et *de la Résurrection des corps*, contre Origène. Nous avons, en entier, le *Banquet des Vierges*, composé à l'imitation du *Banquet de Socrate*, par Platon, et qui renferme un bel éloge de la virginité. Son style est diffus, trop chargé d'épithètes et trop rempli de comparaisons. — 18 septembre.

MÉTHODE (saint), patriarche de Constantinople, sortait d'une des plus illustres familles de Sicile. Après avoir étudié les sciences sacrées et profanes, dans lesquelles il se rendit fort habile, il quitta le monde pour aller bâtir un monastère dans l'île de Chio, et il y prit l'habit. Il se rendit ensuite à Constantinople et Nicéphore, patriarche de cette ville, l'attacha à son église. Méthode accompagna le saint patriarche dans les deux exils auxquels son zèle pour les saintes images le fit condamner par Léon l'Arménien. En 817, il fut envoyé, par saint Nicéphore, à Rome, en qualité d'apocrisiaire ou de nonce, fonction dont il s'acquitta avec beaucoup de succès. Nicéphore étant mort en exil, l'an 828, Méthode retourna à Constantinople, où, à peine arrivé, il fut mis en prison par ordre de Michel le Bègue, successeur de Léon, et comme lui, fauteur des iconoclastes. Ayant recouvré sa liberté en 830, après la mort de Michel, l'empereur Théophile le condamna peu après à l'exil, à l'instigation des hérétiques. Ce prince étant mort en 842, et l'impératrice Théodora étant devenue régente, pendant la minorité de Michel III, son fils, elle s'appliqua à réprimer la fureur des iconoclastes, et fit placer Méthode sur le siége de Constantinople. Le saint patriarche prit pour modèle saint Nicéphore, et les efforts qu'il fit pour le triomphe de la doctrine catholique obtinrent un si grand succès, que pour en témoigner à Dieu sa reconnaissance, il institua une fête qui fut appelée *Orthodoxie*. Il mourut le 14 juin 846, après un épiscopat de quatre ans, et l'on commença à célébrer sa fête sous saint Ignace, son successeur. Saint Méthode a laissé des *Canons pénitentiaux*, des *Sermons* et un *Eloge de saint Denis l'Aréopagite*. — 14 juin.

MÉTHODE (saint), archevêque en Moravie, était moine lorsqu'il fut associé à saint Cyrille, son frère, dans une mission chez les Bulgares. Bogoris, leur roi, ayant demandé à l'empereur de Constantinople un peintre pour l'employer à des travaux de son art, Michel III, qui occupait alors le trône impérial, lui envoya Méthode, qui excellait dans la peinture. Bogoris lui commanda un tableau pour décorer une des salles du palais qu'il venait de faire bâtir, et il voulut que le sujet fut choisi dans le genre terrible. Méthode prit pour sujet le jugement dernier, et représenta Jésus-Christ assis sur un trône éclatant ayant des anges à ses côtés, et paraissant dans tout l'appareil du juge souverain des vivants et des morts. Tous les hommes étaient devant son tribunal tremblants dans l'attente de la sentence qui allait décider de leur sort. L'ordonnance du tableau, la distribution de ses parties et l'exécution des details, tout contribuait à produire sur le spectateur un effet saisissant. Quand il fut achevé, on le montra au prince, qui en fut singulièrement ému; mais son émotion allait en augmentant, à mesure que le peintre expliquait les différentes parties du sujet. La grâce opérant en lui, il voulut que Méthode l'instruisît des vérités chrétiennes, ce que celui-ci fit sans retard et avec une grande joie de voir que sa pieuse industrie avait réussi. Bogoris reçut ensuite le baptême et prit le nom de Michel. Ses sujets, à la nouvelle de sa conversion, se révoltent et courent aux armes; mais ils se calment bien vite, et la plupart, imitant l'exemple de leur roi, reçoivent aussi le baptême. Méthode accompagna ensuite Cyrille dans la mission que celui-ci allait faire chez les Moraves, sur la demande de Rasticès, leur roi, qui reçut le baptême, ainsi qu'un grand nombre de ses sujets. Méthode fut ensuite appelé en Bohême par le duc Boriway, qui se fit baptiser; sa femme et ses enfants, ainsi qu'une grande quantité de Bohemiens reçurent également le baptême. Le saint missionnaire

fonda à Prague l'église de Notre-Dame, celle de Saint-Pierre et de Saint-Paul, et plusieurs autres dans les différentes parties de la Bohême. Il traduisit, conjointement avec son frère, la liturgie en esclavon, et ils firent célébrer la messe dans la langue que parlaient les peuples qu'ils avaient convertis. Mais cette nouveauté excita les réclamations des archevêques de Saltzbourg et de Mayence, qui portèrent leurs plaintes à Jean VIII. Ce pape en écrivit à Tuventare, comte de Moravie, et à saint Méthode, auquel il donne le le titre d'archevêque de Pannonie. Il lui défend de dire la messe en une langue barbare et lui ordonne de venir à Rome pour y rendre compte de sa conduite et des motifs qui l'ont déterminé. Le saint obéit sur-le-champ, et le pape, satisfait de ses raisons, confirma les priviléges dont jouissait le siége archiépiscopal de Moravie, qu'il déclara indépendant de celui de Saltzbourg, et permit aux Slaves de faire l'office divin en leur langue, ce qui se pratique encore aujourd'hui dans les églises de ces peuples. Saint Méthode, à son retour de Rome, eut beaucoup à souffrir de la part de plusieurs évêques voisins, qui se plaignaient des atteintes portées à leur juridiction; mais Jean VIII sut maintenir l'indépendance qu'il avait accordée au siége de Moravie, et il n'eut pas plutôt connu les tracasseries auxquelles saint Méthode était en butte, qu'il lui écrivit pour l'assurer qu'il veillait au maintien de sa dignité et qu'il le seconderait dans les entreprises qu'il formerait pour la gloire de Dieu : il le félicite en même temps sur la pureté de sa foi et sur le succès de ses travaux apostoliques. Le saint archevêque parvint à un âge fort avancé ; mais on ne sait pas en quelle année du IXe siècle il mourut. Ses reliques, ainsi que celles de saint Cyrille, ont été découvertes à Rome sous l'autel d'une ancienne chapelle de Saint-Clément. Il y en a une partie dans l'église collégiale de Brune. — 9 mars.

MÉTRAN (saint), *Metranus*, martyr à Alexandrie, était un vieillard respectable dont les païens se saisirent et qu'ils voulurent contraindre à proférer des paroles impies contre le culte du vrai Dieu. Comme il s'y refusait, ils l'accablèrent de coups, lui enfoncèrent des éclats de roseaux dans les yeux et l'ayant traîné par les rues dans un des faubourgs de la ville, ils le lapidèrent, l'an 249, sur la fin du règne de Philippe.— 31 janvier.

MÉTROBE (saint), *Metrobius*, martyr en Orient avec saint Claudique et un autre, est honoré chez les Grecs le 3 décembre.

MÉTROBE (saint), martyr à Tripoli, souffrit avec saint Lucien et plusieurs autres. — 24 décembre.

MÉTRODORE (sainte), *Metrodora*, vierge et martyre en Bithynie avec ses deux sœurs Ménodore et Nymphodore, fut condamnée à mort pour la foi chrétienne, par ordre du président Fronton, sous l'empereur Maximien, vers l'an 303. — 10 septembre.

MÉTRON (saint), *Metro*, prêtre, est honoré à Vérone en Italie le 8 mai.

MÉTROPHANE (saint), *Metrophanes*, évêque de Byzance et confesseur illustre, eut beaucoup à souffrir sous les empereurs Dioclétien et Galère. On croit qu'il fut élevé à l'épiscopat vers l'an 313, et qu'il était mort avant la tenue du concile général de Nicée, où se trouvait saint Alexandre, son successeur. Saint Alexandre d'Alexandrie lui adressa en 320 la lettre synodale souscrite dans le concile qu'il avait tenu contre Arius, et dans lequel cet hérésiarque et ses sectateurs avaient été retranchés de la communion de l'Eglise. — 4 juin.

MÉTROPILE (saint), *Metropilus*, évêque de Trèves, est honoré comme martyr dans son diocèse. — 8 octobre.

MEUDAN (saint), *Meldanus*, évêque en Irlande, florissait dans le VIe siècle. Il était déjà prêtre lorsque saint Kiaran le ramena avec lui en revenant de Rome ; ce qui ferait croire qu'il n'était pas Irlandais de naissance. Ses reliques furent apportées en France par saint Fursy et déposées à Péronne. — 7 février.

MEURIS (sainte), martyre à Gaze en Palestine, souffrit pendant la persécution de Maximin II. Après que la sentence de mort portée contre elle eut été exécutée, ses restes furent déposés dans l'église de saint Timothée, située hors des murs de la ville. — 19 décembre.

MEZENCEUL (saint), *Maxentiolus*, confesseur, patron de Saugé dans l'Anjou; il est aussi honoré à Cunaud, dans la même province. — 17 décembre.

MICALLE (saint), *Micallius*, l'un des quarante martyrs de Sébaste, dans la petite Arménie, servait dans l'armée de Licinius, ainsi que ses trente-neuf compagnons. Ce prince ayant porté un édit qui ordonnait à tous les chrétiens de sacrifier aux idoles, ils refusèrent de s'y soumettre, et Agricola, gouverneur de la province, pour punir leur désobéissance, les condamna à passer la nuit dans un étang glacé, après avoir pris la perfide précaution de placer à côté un bain chaud, pour exciter à l'apostasie ceux d'entre eux qui ne pourraient résister à la rigueur du froid. Tous persévérèrent, à l'exception d'un seul, qui ne fut pas plutôt entré dans le bain qu'il expira; mais il fut aussitôt remplacé par le soldat qui les gardait. Quand on les tira de l'étang, ils étaient tous morts ou mourants. On les chargea sur des voitures, pour les conduire sur un bûcher destiné à les réduire en cendres. Leur martyre eut lieu l'an 320, et saint Basile fit un discours en leur honneur le jour de leur fête, en présence d'une partie de leurs reliques, qu'on conservait à Césarée en Cappadoce. — 10 mars.

MICHÉE (saint), *Michæas*, prophète, dit l'Ancien, pour le distinguer de Michée le Morasthite, prophétisait sous Achab, roi d'Israël. Il fut mis en prison par ordre de ce prince, l'an 897 avant Jésus-Christ, pour lui avoir annoncé que la guerre qu'il entreprenait, de concert avec Josaphat, roi de Juda, contre les Syriens, aurait une issue fatale, et l'événement justifia sa prédiction. Achab, qui se proposait de faire mourir Michée, au

retour de son expédition, fut tué sur le champ de bataille, et le prophète fut mis en liberté. On croit qu'après sa mort il fut inhumé à Samarie, et les Grecs l'honorent le 5 janvier.

MICHÉE (saint), l'un des douze petits prophètes, surnommé le Morasthite, parce qu'il était de Morasthi, bourg de Judée, prophétisa pendant plus de cinquante ans, sous les rois Joathan, Achaz et Ezéchias, c'est-à-dire depuis l'an 770 jusqu'à l'an 724 avant Jésus-Christ. Ses prophéties sont dirigées contre les royaumes de Juda et d'Israël, dont il prédit les malheurs et la ruine, en punition de leurs crimes. Il annonce que les deux tribus de Juda et de Benjamin seront réduites en captivité par les Chaldéens et que les dix autres le seront par les Assyriens, mais qu'elles seront rendues à la liberté par Cyrus. Il parle ensuite du règne du Messie et de l'établissement de l'Église chrétienne. Il parle d'une manière très-claire de la naissance du Sauveur à Bethléem, de sa domination qui doit s'étendre jusqu'aux extrémités du monde et de l'établissement de son Eglise. Son corps fut enterré à Samarie, et on l'y découvrit par révélation, sous l'empereur Théodose le Grand. Saint Jérôme parle d'une église qui était dédiée en son honneur dans la Palestine. Les Grecs l'honorent le 21 avril. — 15 janvier.

MICHEL (saint), *Michaël*, archange, l'un des principaux esprits célestes qui précipita dans l'abîme les anges rebelles, et que les Juifs regardaient comme le protecteur spécial de leur nation; il est aussi regardé comme le défenseur du peuple chrétien, et en particulier du royaume de France. Il est le patron de l'ordre militaire qui porte son nom, et qui fut établi, en 1469, par Louis XI, avec cette devise : *Immensi terror Oceani*. La fête de saint Michel s'est toujours célébrée dans l'Église, depuis le v[e] siècle en Occident, et l'on attribue son institution à la dédicace de l'église qui fut bâtie en son honneur sur le mont Gargan en Italie. Cette église fut construite par l'évêque de Siponto, en conséquence de l'apparition que lui fit l'archange. Cette église devint bientôt le lieu d'un pèlerinage célèbre. Othon III, empereur d'Allemagne, s'y rendit nu-pieds en 1002, pour accomplir la pénitence que lui avait imposée saint Romuald, en expiation du crime qu'il avait commis pour avoir fait mettre à mort le sénateur Crescentien, auquel il avait solennellement promis de lui laisser la vie. Le culte de saint Michel ne fut pas moins célèbre en Orient, et il y commença même plus tôt. Constantin fit bâtir en son honneur, près de Constantinople, une église qu'on appela *Michaélion*, et dans laquelle il s'opéra plusieurs miracles. Sozomène, qui rapporte ce fait, assure qu'il avait éprouvé lui-même les effets de la protection du saint archange. — 29 septembre.

MICHEL (saint), évêque de Trois-Châteaux en Dauphiné, est honoré le 24 décembre.

MICHEL (saint), surnommé l'*Aragave*, c'est-à-dire l'Ancien, pour le distinguer du suivant, florissait dans le v[e] siècle, et fut l'un des principaux propagateurs de la foi en Ethiopie, après saint Frumence. — 11 octobre.

MICHEL (saint), diacre et moine de Kelmone en Ethiopie, est honoré le 9 décembre.

MICHEL (saint), évêque de Synnade en Phrygie, était moine lorsque saint Taraise, patriarche de Constantinople, dont Michel avait été le disciple, le plaça sur le siége métropolitain de Synnade, peu de temps avant le concile général de Nicée, tenu en 787 contre les iconoclastes, et auquel ils assistèrent l'un et l'autre. L'empereur Michel Curopalate étant monté sur le trône en 811, envoya le saint évêque de Synnade en qualité d'ambassadeur à Charlemagne, et le patriarche saint Nicéphore, qui occupait depuis cinq ans le siége de Constantinople, profita de cette occasion pour envoyer au pape sa lettre synodale, avec des présents dont Michel fut porteur. Le pape saint Léon III le reçut avec honneur. De Rome Michel se rendit à Aix-la-Chapelle, où il arriva en 812. Le but de l'ambassade était la confirmation de la paix entre les deux empires. Il était de retour en Orient depuis quelques années, et il se trouvait à Constantinople, lorsqu'il eut l'occasion de signaler son zèle pour les saintes images, en présence de l'empereur Léon l'Arménien, qui renouvelait l'hérésie des iconoclastes. Ce prince l'exila dans l'île Eudociale, et ensuite en d'autres lieux. Il est honoré le 23 mai.

MICHEL (le bienheureux), religieux camaldule, institua un chapelet composé de trente-trois *Pater*, en l'honneur des trente-trois années de Notre-Seigneur. Il mourut en 1522 et il est honoré à Camaldoli le 23 janvier. — 21 janvier.

MICHEL D'HEITINGUN (saint), enfant et martyr, fut écorché à l'âge de trois ans et demi par les Juifs, l'an 1540. — 26 mars.

MICHEL COSAQUI (saint), l'un des vingt-six martyrs du Japon, qui furent condamnés à mort pour la foi chrétienne en 1597, par l'empereur Taycosama, fut attaché à une croix, avec ses compagnons, sur une éminence près de Nangasacki, et eut ensuite le côté percé d'une lance. Urbain VIII les déclara martyrs et les mit au nombre des saints. — 5 février.

MICHEL DES SAINTS (le bienheureux), trinitaire déchaussé, né en 1589 à Vich en Catalogne, d'une famille distinguée, n'avait que six ans lorsqu'il annonça à ses parents qu'il était décidé à quitter le monde pour se consacrer à Dieu. Il fit même alors le vœu de chasteté perpétuelle. Il observait, malgré sa grande jeunesse, les jeûnes et les abstinences de l'Église, et cela pour imiter, comme il le disait, saint François d'Assise, pour lequel il avait une vénération particulière. Etant devenu orphelin par la mort de ses parents, son tuteur, qui était un de ses oncles, le plaça chez un marchand. Le jeune Michel donnait à la prière et aux exercices de piété tous les moments dont il pouvait disposer, après avoir satisfait à tout ce qu'il devait à son maître. Chaque jour il récitait le

petit office de la sainte Vierge, et assistait à l'office divin, toutes les fois que ses occupations le lui permettaient. Son maître, pénétré d'admiration pour ses vertus, le proposait pour modèle à toute sa famille. Michel, qui aspirait à un genre de vie plus parfait encore, entra dans un couvent de Trinitaires à Barcelone, où, après trois ans d'épreuves, il alla prononcer ses vœux à Saragosse dans une autre maison de l'ordre. Bientôt après, il embrassa la réforme qui venait d'être établie par le bienheureux Jean-Baptiste de la Conception, et il prononça de nouveau ses vœux à Alcala en 1617; après quoi il fut envoyé à Baëça et à Salamanque, pour continuer ses études. Ayant été ordonné prêtre, il se livra tout entier à l'exercice du saint ministère. Ses vertus et son mérite le firent nommer, par deux fois, supérieur du couvent de Valladolid, et il se fit aimer de ses religieux comme un père, pendant qu'ils le respectaient comme un saint. Plus d'une fois il eut en leur présence des révélations dans la prière, et ils furent témoins de plusieurs miracles que Dieu opéra par son entremise. Le bienheureux Michel n'avait que trente-six ans lorsqu'il mourut en 1625 : il fut béatifié en 1779 par Pie VI. — 5 juillet.

MICHELINE (la bienheureuse), *Michaëlina*, religieuse du tiers ordre de Saint-François, née en 1300 à Pezaro, d'un famille distinguée, épousa, à l'âge de douze ans, un seigneur de la maison de Malatesta. Ayant perdu, après huit ans de mariage, son mari et son fils unique, elle entra dans le tiers ordre de Saint-François. Ses parents, qui trouvaient de la folie dans ses pratiques de piété, la firent charger de chaînes et enfermer dans une tour. Ayant ensuite été rendue à la liberté, elle se livra tout entière aux œuvres de miséricorde. Après avoir fait le pèlerinage de la terre sainte, elle mourut dans sa patrie le 19 juin 1356. Clément XII approuva son culte en 1737. — 19 juin.

MICOMER (saint), *Michomeres*, disciple de saint Germain d'Auxerre, profita tellement sous un si habile maître, qu'il devint à son tour un modèle de toutes les vertus. On croit qu'il mourut en 440, à Tonnerre, où il est honoré, de temps immémorial, avec le titre de confesseur. — 30 avril.

MIDE (sainte), abbesse en Irlande, née vers le commencement du ve siècle, à Nandesi, dans le comté de Waterford, était issue du sang des rois d'Irlande. Elle renonça à toutes les grandeurs humaines, et après avoir consacré à Dieu sa virginité, elle se retira dans une grotte au pied du mont Luach, dans le comté de Limerick. Elle fonda pour des religieuses le monastère de Cluain-Creidhail, où elle passa le reste de sa vie dans la pratique de toutes les vertus, mais surtout de la mortification, et y mourut le 15 janvier 569. Elle était autrefois honorée comme sainte dans son monastère et dans plusieurs autres endroits de l'Irlande. — 15 janvier.

MIE (saint), *Medicus*, ermite dans le Blaisois, exerçait, dans sa solitude, l'état de cordonnier. Son corps se garde à Huisseau, près de Blois. — 16 mai.

MIGDOINE (saint), *Migdonius*, officier du palais de l'empereur Dioclétien, et martyr à Nicomédie avec saint Pierre et saint Gorgon, fut une des premières victimes de la persécution de ce prince. Il souffrit l'an 303 le 27 avril.

MIGDON (saint), martyr à Madaure en Afrique, souffrit avec saint Namphanion, dont les exhortations et l'exemple l'aidèrent à remporter la couronne. — 4 juillet.

MIGGÈNE (saint), *Miggenes*, martyr à Ephèse, souffrit avec saint Gaïen et un autre. — 16 mai.

MIGGIN (saint), *Migginus*, martyr avec saint Victor et plusieurs autres, est honoré le 4 décembre.

MILBURGE (sainte), *Milburges*, vierge et abbesse en Angleterre, était petite-fille de Penda, roi de Mercie et fille du prince Merwald. Elle renonça de bonne heure aux grandeurs humaines, pour se consacrer à Dieu ainsi que ses deux sœurs, sainte Mildrède et sainte Milgithe. Après avoir pris le voile dans le monastère de Wenlock, elle fut élevée à la dignité d'abbesse. Parmi les vertus qu'on admirait en elle, il faut placer, en première ligne, son humilité profonde; mais, plus elle s'abaissait, plus Dieu se plaisait à la glorifier, par les faveurs extraordinaires dont il la comblait. Elle mourut sur la fin du VIIe siècle, et son corps fut enterré dans son monastère. Cet édifice ayant été détruit par les Danois, fut rebâti plus tard pour des moines de Cluny. Ces religieux retrouvèrent en 1104 les reliques de la sainte abbesse sous les ruines de l'ancienne église, et il s'opéra plusieurs miracles, lorsque l'on en fit la translation. — 23 février.

MILDRÈDE (sainte), *Mildradis*, *Mildritha*, vierge et abbesse en Angleterre, était sœur de la précédente et fut élevée en France dans l'abbaye de Chelles, où elle fit vœu de virginité. De retour en Angleterre, elle fut chargée de gouverner le monastère de Minstrey, dans l'île de Thanet, que sa mère Esmenburge venait de fonder. Mildrède fut bénite comme abbesse par saint Théodore, archevêque de Cantorbéry, et bientôt elle se vit à la tête de soixante-dix vierges qui étaient venues se placer sous sa conduite et qu'elle formait à la perfection par ses exemples plus encore que par ses discours. On comptait parmi ces religieuses, sainte Ermangithe, sa tante, dont le culte était autrefois très-célèbre en Angleterre. Sainte Mildrède mourut sur la fin du VIIe siècle, après une longue et douloureuse maladie. En 1033, ses reliques furent transférées dans le monastère de Saint-Augustin de Cantorbéry. Il y a deux églises de son nom à Londres. — 20 février.

MILET (saint), *Miletus*, évêque de Trèves, florissait dans le Ve siècle et mourut en 472. — 19 septembre

MILGUIE, ou MILGITHE (sainte) *Milgitha*, vierge en Angleterre, était sœur de sainte Mildrède et de sainte Milburge. Elle quitta le monde, à leur exemple, pour se consacrer

à Dieu dans le monastère d'Estrey, près de Cantorbéry, qu'Egbert, roi de Kent, venait de fonder. Après une vie passée dans la pratique des vertus du cloître, elle mourut saintement sur la fin du VIIe siècle, et elle est honorée le 19 janvier.

MILHEY (saint), appelé aussi Jean, martyr, était frère de saint Kucley ou Antoine. Né en Lithuanie, vers le commencement du XIVe siècle, il était, comme son frère, chambellan d'Olgerd, grand duc de Lithuanie. Il fut élevé dans l'idolâtrie, mais il se convertit au christianisme et fut baptisé par un prêtre, nommé Nestorius. Le refus qu'il fit, ainsi que son frère, de manger de la viande un jour défendu leur coûta la vie, ou plutôt leur valut la palme du martyre. Le grand duc les fit emprisonner, et après plusieurs tortures, Milhey fut condamné à mort et exécuté à Wilna le 24 avril, vers l'an 1342. Son corps ainsi que celui de son frère et de saint Eustache ou Nizilon, exécutés peu de temps après lui, furent enterrés dans l'église de la Trinité de Wilna, qui est desservie par des moines de saint Basile. Leurs chefs ont été tranférés dans la cathédrale de cette ville dont ils sont patrons. — 14 avril.

MILLAU (saint), *Miliavus*, père de saint Méloir, comte de Cornouailles, est honoré comme martyr dans l'ancien diocèse de Tréguier le 5 novembre.

MILLES (saint), évêque de Suze et martyr, né dans le pays des Razichites, fut élevé à la cour du roi de Perse, où il occupait un poste considérable, lorsqu'il embrassa le christianisme. S'étant fixé à Elam, près de Suze, après sa conversion, il retira de l'idolâtrie un grand nombre de personnes qui formèrent un petit troupeau dont il devint le pasteur, après qu'il eut été élevé au sacerdoce. Il fut ensuite élu évêque de Suze et sacré par saint Godiabe, évêque de Sapéta. Son zèle pour la conversion des infidèles lui attira bien des persécutions et des mauvais traitement de leur part. Les chrétiens eux-mêmes, par leur conduite déréglée et leur peu d'ardeur à suivre les avis du saint évêque, le déterminèrent à abandonner la ville, après avoir prédit à ses criminels habitants les maux que la colère divine allait faire fondre sur eux. Cette prédiction ne tarda pas à se vérifier. En effet, trois mois après, une révolte, à laquelle les Elamites avaient pris part, ayant éclaté à Suze, les ministres du jeune roi Sapor II, envoyèrent contre cette ville rebelle une armée qui avait ordre de passer au fil de l'épée les habitants, de raser leurs maisons et de passer la charrue sur le sol; ce qui fut exécuté à la lettre. Dans la suite, cependant, Suze se releva de ses ruines et les rois de Perse venaient y passer l'hiver parce que le froid y était moins rigoureux qu'à Ecbatanes. Saint Milles n'emportant avec lui que le livre des Evangiles, visita les saints lieux et les principaux solitaires d'Egypte, entre autres saint Ammone, disciple de saint Antoine. En retournant dans sa patrie il alla voir saint Jacques, évêque de Nisibe, qui faisait alors bâtir la grande église de cette ville et peu de temps après, il lui envoya pour confectionner des ornements destinés à la célébration du culte une quantité considérable d'étoffes de soie qu'il avait achetées en Assyrie, pour en faire don à saint Jacques. Arrivé à Séleucie, il assista en 314, à un synode, tenu contre Papias, évêque de cette ville, qui par sa conduite irrégulière et par sa hauteur, s'était aliéné tous les membres de son clergé et même tous les évêques du voisinage. Saint Milles lui dit en plein synode: *Pourquoi méprisez-vous vos collègues? avez-vous oublié ce précepte de Jésus-Christ, que celui qui est le plus grand parmi vous soit comme un serviteur? — Insensé*, répondit Papias avec colère, *vous voulez m'instruire comme si je ne savais pas mon devoir*. Alors Milles, plaçant sur la table le livre des Evangiles qu'il portait avec lui, dit à Papias: *Si vous rougissez d'apprendre votre devoir de moi, qui suis un misérable mortel, apprenez-le du moins du saint Evangile*. Papias, dominé par la fureur, frappe avec sa main sur le livre et s'écrie: *Parlez, Evangile, parlez*. Le saint fut effrayé de ces paroles impies, et après avoir baisé avec respect le livre saint, il dit à Papias: *L'ange du Seigneur va vous punir de l'outrage que vous avez fait à la parole de vie: la moitié de votre corps restera sans mouvement, et vous vivrez plusieurs années dans cet état, pour être un exemple frappant de la justice divine*. A l'instant une paralysie attaqua la moitié de son corps, et il tomba par terre; mais il vécut encore jusqu'en 326. Saint Milles se retira dans le pays de Mésène, et habita avec un saint ermite, dans une solitude sur l'Euphrate. Il guérit par ses prières le seigneur du lieu, malade depuis deux ans, et ce miracle entraîna la conversion d'un grand nombre d'infidèles. Il en convertit aussi beaucoup dans la province des Razichéens, où il s'était rendu pour y prêcher la foi. Arrêté en 341 par Hormisdas Guphrise, gouverneur de la province, il fut conduit à Mahel-Dagdar, capitale des Razichéens, avec ses deux disciples, Abrosime, qui était prêtre, et Sina, qui était diacre, et après une cruelle flagellation, comme ils refusaient d'adorer le soleil, ils furent jetés en prison. Quelque temps après, Hormisdas, qui se disposait à faire, le jour suivant, une grande chasse, se fit amener Milles et menaça de le tuer comme on tue une bête fauve, s'il ne lui démontrait la vérité de la religion. Pendant que le saint évêque lui répondait avec autant de modestie que de fermeté, le gouverneur tirant son poignard, le lui enfonça dans le côté: Narsès, son frère, lui plongea le sien dans le côté opposé et le saint ne survécut guère à ces deux blessures. Son corps ainsi que ceux de ses deux compagnons qu'on lapida le lendemain, furent portés au château de Malcan et déposés dans un tombeau qu'on leur avait préparé. Les deux frères, meurtriers du saint évêque, s'entretuèrent, dans leur grande chasse du lendemain, en poursui-

vant un cerf. — 22 avril et 13 novembre.

MILLORY (le bienheureux), *Melior*, frère convers de Vallombreuse, fut le premier de son ordre qui mena la vie de reclus dans un ermitage séparé du monastère. Il mourut à genoux dans le creux d'une roche, vers le milieu du XIIIe siècle. — 26 mars.

MILON (saint), *Milo*, évêque de Bénévent, était originaire d'Auvergne. Après être entré dans l'état ecclésiastique, il fut nommé chanoine de Paris, et il était doyen du chapitre, lorsque sa réputation de mérite et de sainteté, qui s'était répandue au loin, le fit élire évêque de Bénévent, l'an 1074. Saint Etienne de Grammont, qui était alors son disciple, le suivit dans son diocèse, pour continuer son éducation. Saint Milon l'ordonna diacre et il se proposait de l'élever au sacerdoce et de l'employer dans l'administration de son diocèse, mais il mourut deux ans après son élévation à l'épiscopat, en 1076. — 23 février.

MILON (le bienheureux), évêque de Thérouanne, florissait dans le XIIe siècle et était lié d'amitié avec saint Bernard et saint Norbert. Il s'illustra surtout par sa grande humilité et il mourut en 1158. — 16 juillet.

MIME (saint), *Mimus*, martyr, souffrit avec saint Félicissime et six autres. — 31 octobre.

MIMIAS (saint), martyr à Tomes dans la Scythie, souffrit avec saint Zénon. — 9 juillet.

MINOLIE (sainte), *Minolia*, martyre avec saint Darius et plusieurs autres, est honorée le 12 avril.

MINDINE (sainte), *Menedina*, martyre à Todi, est honorée le 26 mai.

MINÈRE (saint), *Minerius*, martyr à Nyon en Suisse, souffrit avec saint Héracle et trois autres. — 17 mai.

MINERF (saint), *Minervus*, martyr à Lyon, était époux de sainte Eléazare. Ils furent mis à mort l'un et l'autre pour Jésus-Christ, avec leurs huit enfants. — 23 août.

MINERVIN (saint), *Minervinus*, martyr à Catane en Sicile, souffrit avec saint Etienne et plusieurs autres. — 31 décembre.

MINIAT (saint), *Minias*, soldat et martyr à Florence, souffrit au milieu du IIIe siècle, pendant la persécution de l'empereur Dèce. Ses reliques furent apportées en France vers l'an 969. — 25 octobre.

MINNAIN ou MONAN (saint), *Monanus*, archidiacre du diocèse de Saint-André en Ecosse, mourut vers l'an 870, et il est honoré le 1er mars.

MION (saint), *Medulfus*, confesseur en Auvergne, fut toute sa vie un modèle parfait de mortification. — 1er juin.

MIRLOURIRAIN (saint), *Merolilanus*, florissait en Champagne dans le VIIIe siècle, et fut massacré par des voleurs. Son corps se garde dans l'église de Saint-Symphorien de Reims. — 18 mai.

MIROCLÈS ou MIROCLET (saint), *Mirocles, tis*, évêque de Milan et confesseur, succéda à saint Materne, vers le commencement du règne de Constantin. Il assista en 313 au concile que le pape saint Melchiade avait convoqué à Rome contre les donatistes. L'année suivante, il se trouvait au concile d'Arles, contre les mêmes schismatiques. Il décora, avec magnificence, l'église de Saint-Anatholon et orna son tombeau d'une épitaphe. On croit qu'il mourut vers l'an 318 et il eut saint Eustorge pour successeur. Saint Ambroise le mentionne à plusieurs endroits de ses écrits et chaque fois avec de grands éloges. — 30 novembre et 3 décembre.

MISAEL (saint), l'un des trois jeunes Hébreux que Nabuchodonosor, roi de Babylone, fit précipiter dans une fournaise ardente, pour n'avoir pas voulu adorer sa statue. Leur attachement au vrai Dieu et leur refus de se souiller d'un acte de grossière idolâtrie, furent récompensés par un miracle frappant. Ils sortirent sains et saufs du milieu des flammes, sans que leurs vêtements, ni même leurs cheveux eussent éprouvé la moindre atteinte du feu qui les environnait de toutes parts. Le roi, qui avait contemplé par lui-même le prodige, en fut si frappé qu'il rendit un décret en faveur du Dieu d'Israël qu'adoraient ces jeunes Hébreux, et qu'il leur donna à eux-mêmes des emplois importants. L'Eglise les honore tous les trois le 16 décembre.

MISSURIEN (saint), *Missurianus*, martyr en Afrique avec plusieurs autres, est honoré le 27 janvier.

MITON (saint), *Mitunus*, prêtre et martyr en Afrique, souffrit avec saint Bellique et ses compagnons. — 4 mai.

MITRE ou MERRE (saint), *Mitrius*, martyr à Aix en Provence, souffrit l'an 304, pendant la persécution de l'empereur Dioclétien. Son tombeau fut illustré par plusieurs miracles et la ville d'Aix l'honore comme son patron. Il y a une paroisse de son nom dans le diocèse. Saint Grégoire de Tours ne lui donne que le titre de confesseur; ce qui supposerait qu'il aurait survécu à ses tourments. — 13 novembre.

MNASON (saint), disciple de Jésus-Christ, était de l'île de Chypre; mais il habitait Césarée en Palestine quand saint Paul y arriva, se rendant à Jérusalem, l'an 58 de Jésus-Christ. Il logea l'Apôtre chez lui. Il est nommé mal à propos Jason dans le Martyrologe romain. — 12 juillet.

MNÉSITHÉE (saint), *Mnesitheus*, laboureur et martyr avec saint Léonce et plusieurs autres, fut décapité par ordre du président Flavien, pendant la persécution de Dioclétien. — 1er août.

MOCH (saint), est honoré comme martyr chez les Grecs le 9 juillet.

MOCHOEMOG (saint), abbé en Irlande, appelé *Pulcherius* par les Latins, fut élevé dans le monastère de Benchor, sous saint Comgal, et fonda ensuite la célèbre abbaye de Liath-Mochoémoc, près de laquelle on a bâti la ville de ce nom. Il en fut le premier abbé et il y mourut en 655. — 13 mars.

MOCHTÉE (saint), *Mocteus*, évêque de

Lubgune en Irlande, florissait vers l'an 600. — 24 mars et 19 avril.

MOCHUDA ou Carthag (saint), évêque de Lismore, avait été disciple de saint Comgall. Il fonda deux monastères, celui de Raithin dans le West-Méath et celui de Lismore, dont il fut le premier évêque. Il mourut en 637, laissant une règle monastique qui a été suivie pendant longtemps dans plusieurs monastères d'Irlande. — 10 mai.

MOCOLMOC (saint), *Mocolmocus*, évêque de Dromore en Irlande, est honoré le 7 juin.

MOCONA (saint), *Mochona*, confesseur, est honoré en Irlande le 9 novembre.

MOCULLÉE (saint), *Moculleus*, est honoré en Irlande le 12 juin.

MODAN (saint), *Modanus*, abbé en Écosse dans le VIIe siècle, se fit moine dans l'abbaye de Dryburg, où il devint un modèle de toutes les vertus. Il donnait par jour jusqu'à cinq ou six heures à la méditation et se livrait aux austérités les plus rigoureuses. Ayant été élu abbé, il prouva par sa conduite, la vérité de cette maxime, que pour savoir bien commander il faut avoir appris à bien obéir. Sa fermeté à maintenir la discipline, n'avait rien de dur, et il savait se faire obéir plutôt par amour que par crainte. Le gouvernement de sa communauté ne l'occupait pas tout entier: il prêcha la foi à Sterling et à Falkirck et il interrompait ses travaux apostoliques pour aller passer trente ou quarante jours sur les montagnes de Dumbarton, où il n'avait de commerce qu'avec Dieu. C'est dans cette solitude qu'il mourut dans le VIIe siècle, et ses reliques furent ensuite placées à Rosneith, dans une église de son nom. Saint Modan est le patron principal de la grande église de Sterling: il est aussi honoré à Dumbarton et à Falkirck, le 4 février.

MODERAT (saint), *Moderatus*, évêque de Vérone, fut inhumé dans l'église de Saint-Etienne de cette ville, où il est honoré le 23 août.

MODESTE (saint), *Modestus*, soldat et martyr en Afrique, souffrit avec saint Zotique et quarante-deux autres de ses camarades. — 12 janvier.

MODESTE (saint), aussi martyr en Afrique, souffrit à Carthage avec saint Julien. — 12 février.

MODESTE (saint), enfant et martyr à Alexandrie, souffrit avec saint Ammône. — 12 février.

MODESTE (saint), diacre et martyr à Bénévent en Italie, est honoré le 12 février et le 2 octobre.

MODESTE (saint), martyr en Lucanie, était marié à sainte Crescence, nourrice de saint Guy ou Vit. Comme ils étaient chrétiens l'un et l'autre, ils élevèrent le jeune Guy dans les principes de la vraie foi; mais Hilas, père de l'enfant, n'eut pas plutôt connaissance du genre d'éducation qu'ils lui donnaient, qu'il le retira de leurs mains et mit tout en œuvre pour le ramener aux pratiques de l'idolâtrie. Ne pouvant y réussir, ni par les menaces, ni par les mauvais traitements, il le livra à Valérien, gouverneur de la province. Modeste et Crescence parvinrent à soustraire le jeune martyr aux persécutions, et, quittant la Sicile, leur patrie, ils passèrent en Italie; mais on se mit à leur poursuite, et ils furent arrêtés dans la Lucanie et mis à mort au commencement du IVe siècle, sous l'empereur Dioclétien. — 15 juin.

MODESTE (saint), martyr à Cesseron, près d'Agde, dans la Gaule Narbonnaise avec saint Tibère, fut arrêté pendant la persécution de Dioclétien. On le mit en prison où il eut à subir la faim ainsi que d'autres tortures, et il fut enfin décapité. Dans le VIIIe siècle on bâtit un monastère sur le lieu même où il avait été exécuté. — 10 novembre.

MODESTE (saint), évêque de Trèves et confesseur, florissait dans le Ve siècle. — 24 février.

MODESTE (saint), patriarche de Jérusalem, était abbé du monastère de Saint-Théodore dans la Palestine, lorsque le patriarche Zacharie, après la prise de la ville sainte par les Perses en 614, le chargea du soin de son diocèse qu'il ne pouvait plus administrer par lui-même, à cause qu'on l'emmenait prisonnier avec une partie de son troupeau. Modeste s'appliqua à réparer les maux de la guerre, rebâtit plusieurs des églises et des monastères qui avaient été détruits, et lorsque Zacharie, qui était sorti de captivité en 628, fut mort quatre ans après, tous les suffrages se portèrent sur Modeste, qui lui succéda. Il continua à s'illustrer par ses vertus et surtout par son zèle contre les hérésies qui régnaient de son temps. Il mourut deux ans après son élection, l'an 634. Il a laissé quelques *Homélies*, dont l'une en l'honneur des moines de la laure de Saint-Sabas, massacrés par les Sarrasins en 614, et auxquels il fit donner une sépulture honorable, comme il convenait à des saints et à des martyrs. Saint Sophrone lui succéda. — 16 décembre.

MODESTE (sainte), *Modesta*, martyre à Nicomédie, souffrit avec saint Macédone, son père et sainte Patrice sa mère, probablement au commencement de la persécution de l'empereur Dioclétien. — 13 mars.

MODESTE (sainte), vierge et abbesse à Trèves, était nièce de saint Modoald, évêque de cette ville, et de la bienheureuse Ite, épouse de Pépin de Landen. Elle prit le voile dans le monastère du Saint-Mont, et il y avait plus de vingt ans qu'elle faisait l'édification de la communauté, lorsqu'elle fut choisie pour être à la tête d'une colonie de vierges que l'abbesse du Saint-Mont envoyait à Trèves, fonder le monastère de Horren, ainsi dit parce que saint Dagobert, roi d'Austrasie, donna pour loger la nouvelle communauté, les bâtiments qui avaient servi autrefois de grenier public, et que les Romains appelaient *horreum*. Sainte Irmine, fille de ce saint roi y reçut le voile des mains de Modeste. Celle-ci fut favorisée

de plusieurs grâces extraordinaires, et elle connut, par révélation, l'heure où sainte Gertrude de Nivelle, sa cousine, quitta ce monde. Le lendemain, elle en parla à Clodulphe, évêque de Trèves, qui vérifia le fait. Elle mourut vers l'an 680 et sainte Irmine lui succéda. — 4 novembre et 6 octobre.

MODESTIN (saint), *Modestinus*, est honoré à Avellino dans le royaume de Naples, comme évêque d'un autre siége et martyr. Ses reliques furent portées dans l'église de Prétorio, vers l'an 1180, avec celles de saint Florentin, prêtre, et de saint Flavien, diacre, qu'on croit avoir souffert avec lui. — 14 février et 10 juin.

MODETTE (sainte), *Mundana*, veuve, honorée comme martyre à Sarlat, souffrit à ce que l'on croit vers l'an 505. Il y a dans la ville de Sarlat une église qui porte son nom. — 31 mai.

MODOALD (saint), *Modoaldus*, évêque de Trèves, était frère de la bienheureuse Itte et sortait d'une des premières familles d'Aquitaine. Quoiqu'il se sentît beaucoup d'attrait pour la solitude, il fut obligé de se rendre à la cour du roi Dagobert, où il exerça des fonctions éminentes qui ne lui firent pas négliger ses devoirs de chrétien. Sa vie au milieu du monde était si parfaite, qu'on le choisit pour évêque de Trèves vers l'an 622, et s'il ne consentit qu'avec répugnance à son élévation à l'épiscopat, il en remplit les devoirs avec beaucoup de zèle et de sagesse. Il fonda, sur les bords de la Moselle, le monastère de saint Symphorien, et il en confia le gouvernement à sainte Sévère sa sœur. En 625, il assista, avec saint Arnoul de Metz et saint Cunibert de Cologne, à un concile de Reims, où l'on fit vingt-cinq canons sur la discipline. Il fut un des principaux ornements de l'Eglise gallicane, et les plus grands prélats de son siècle l'honorèrent de leur amitié. Il mourut le 12 mai vers 640. — 12 mai.

MODONOC (saint), confesseur en Irlande, florissait dans le VIe siècle. — 13 février.

MODWÈNE (sainte), *Modovena*, vierge en Angleterre, née en Irlande vers le commencement du IXe siècle, se fit religieuse dans sa patrie. Elle passa ensuite en Angleterre, vers l'an 840, sous le règne d'Ethelwolf. Ce prince lui confia l'éducation de sa fille Edithe et fonda pour elle, dans le comté de Warwich, le monastère de Pollesworth, qui prit dans la suite le nom de sainte Edithe. Sainte Modwène, avant de quitter l'Ecosse, avait fondé deux monastères, l'un à Sterling et l'autre à Edimbourg. Elle mourut vers l'an 875. — 4 et 5 juillet.

MOEG (saint), *Moïdocus*, évêque de Fernes en Irlande, mourut vers l'an 620. — 31 janvier.

MOGOLDOBONORCO (saint), évêque de Kildare en Irlande, mourut l'an 704. — 19 février.

MOÏCO (sainte), martyre sur les bords du Danube avec sainte Anémaïde et plusieurs autres, fut mise à mort pour la foi chrétienne par Vinguric, prince des Goths, vers l'an 370. — 26 mars.

MOISE (saint), *Moyses*, législateur et prophète, mort sur la montagne de Nébo, dans la terre de Moab, était fils d'Amram et de Jocabed. Né en Egypte l'an 1571 avant Jésus-Christ, il ne fut pas jeté dans le Nil aussitôt après sa naissance, comme le prescrivait l'édit royal porté contre tous les enfants mâles des Hébreux; mais Jocabed, après l'avoir nourri secrètement pendant trois mois, voyant l'impossibilité de le cacher plus longtemps, l'exposa dans une corbeille sur le Nil, après avoir recommandé à Marie, sœur de l'enfant, de ne pas le perdre de vue, afin de savoir ce qu'il deviendrait. La fille du roi, se promenant sur les bords du fleuve, aperçut la corbeille sur l'eau, et se l'étant fait apporter, elle y trouva l'enfant qui lui parut si beau qu'elle résolut de le faire élever à ses frais. Marie, attentive à tout ce qui se passait, s'offrit pour aller chercher une nourrice et amena sa propre mère, à laquelle la princesse remit l'enfant, lui promettant de la récompenser largement de ses soins. Quand il eut trois ans, elle le fit venir au palais, l'adopta pour son fils et le nomma Moïse, qui signifie *sauvé des eaux*. Moïse apprit sous d'habiles maîtres les sciences qui étaient alors cultivées en Egypte; des auteurs profanes rapportent qu'il s'exerça au métier de la guerre et qu'il remporta une grande victoire sur les Ethiopiens; mais l'Ecriture, qui ne parle pas de ses exploits militaires, dit qu'à l'âge de quarante ans il alla visiter ceux de sa nation, et qu'ayant rencontré un Egyptien, qui frappait un Israélite, il tua ce brutal; ce qui l'obligea de s'enfuir dans le pays de Madian. Il y épousa Séphora, fille du prêtre Jéthro, dont il eut deux fils, Gersom et Eliézer. Son beau-père, qui était riche, lui confia le soin de ses troupeaux, et il y avait quarante ans que Moïse remplissait ces humbles fonctions, lorsqu'un jour, se trouvant sur le mont Horeb, Dieu lui apparut au milieu d'un buisson qui jetait une lumière éclatante, sans être embrasé, et il lui ordonna d'aller délivrer de l'oppression les Hébreux, ses frères. Moïse refusa d'abord cette mission périlleuse, mais Dieu vainquit sa résistance par deux prodiges, et lui adjoignit Aaron, son frère. Etant allés ensemble trouver le roi Pharaon, ils lui enjoignirent, de la part de Dieu, de laisser les Hébreux se rendre dans le désert d'Arabie, pour y offrir des sacrifices; mais ce prince impie, loin d'obtempérer à des ordres qu'il regardait comme des insolences, aggrava encore le faix dont il surchargeait la postérité de Jacob. Ils revinrent plusieurs fois à la charge, de la part de Dieu, et ils rencontrèrent toujours dans le prince la même obstination, malgré les fléaux qui vinrent fondre sur l'Egypte, en punition de cette résistance aux ordres divins. La dernière plaie dont l'Egypte fut frappée, et qui consistait dans la mort des premiers nés de toutes les familles égyptiennes, sans exception, qui moururent tous dans la même nuit, produisit plus d'effet

que les autres. Comme le fils de Pharaon était du nombre des victimes, il fut atteré de ce coup, et laissa partir les Hébreux avec tout ce qui leur appartenait, le 15 du mois de Nisan, qui devint le premier de l'année juive, en mémoire de cet événement. Ils partirent donc de Ramessé, au nombre de plus de 600,000, sans compter les femmes et les petits enfants; mais, à peine furent-ils arrivés sur les bords de la mer Rouge, que Pharaon, qui se repentit de la permission qu'il avait donnée, se mit à leur poursuite avec une puissante armée. Moïse, par ordre de Dieu, ouvrit au milieu des eaux un passage à son peuple, et par un second prodige les eaux, qui s'étaient ouvertes pour les Hébreux, se refermèrent sur les Egyptiens, qui furent tous engloutis dans les flots. Après le passage de la mer Rouge, Moïse chanta en action de grâces le sublime cantique, *Cantemus Domino*, etc. Arrivés à Mara, il changea en eaux douces, pour les besoins des Israélites, les eaux de ce lieu, qui étaient amères. A Rhaphidim, il fit jaillir du rocher d'Horeb une source assez abondante pour désaltérer toute la multitude qu'il conduisait; mais parce qu'il avait frappé le rocher deux fois au lieu d'une, et qu'il avait montré par là un manque de foi dans le pouvoir miraculeux dont il disposait, Dieu fut irrité contre lui et le priva plus tard de l'entrée dans la terre promise. Les Amalécites étant venus attaquer le camp des Hébreux, Moïse, pendant que Josué combattait dans la plaine, alla se placer sur une hauteur, tenant les mains élevées vers le ciel; mais ceux qui l'accompagnaient furent obligés de les lui soutenir dans cette position, parce qu'ils s'aperçurent que quand la fatigue les lui faisait abaisser vers la terre, alors les Israélites avaient le dessous. Les Israélites, victorieux arrivèrent enfin au pied du mont Sinaï le troisième jour du neuvième mois après leur sortie d'Egypte, et Moïse monta sur le mont où il reçut de la main de Dieu les deux tables de la loi, code admirable, empreint du sceau de la divinité. Revenu au camp, il apprit que le peuple, pendant son absence, s'était livré à l'idolâtrie en adorant le veau d'or. Cette nouvelle le remplit d'une telle indignation qu'il brisa les tables qu'il portait, et fit exterminer 23,000 hommes parmi les plus coupables. Il remonta ensuite sur la montagne pour obtenir de Dieu la grâce des autres, et il en rapporta de nouvelles tables sur lesquelles la loi était écrite. Quand il descendit, son visage jetait des rayons si lumineux que les Israélites n'osant l'aborder, il fut obligé de se voiler. Il fit travailler au tabernacle suivant le plan que Dieu lui-même avait tracé, consacra Aaron et ses fils pour en être les ministres, et destina les lévites pour le service du culte. Il publia, de la part de Dieu, un grand nombre d'ordonnances, tant religieuses que civiles. Il conduisit ensuite les Israélites jusqu'au pied du mont Nébo, sur lequel le Seigneur lui ordonna de monter et d'où il lui fit voir la terre promise, dans laquelle il ne devait pas entrer. Il y mourut à l'âge de cent vingt ans, l'an 1451 avant Jésus-Christ. Le Pentateuque, dont il est l'auteur, nous montre dans Moïse un grand génie, un profond législateur et un écrivain sublime. L'inspiration divine dont il était animé, en écrivant, a communiqué à son ouvrage un caractère qu'on ne retrouve dans aucune œuvre humaine. Les Israélites, qui lui devaient tout après Dieu, et qui avaient été témoins de ses nombreux miracles, auraient pu passer, du respect et de la reconnaissance, à l'adoration, vu leur penchant à l'idolâtrie; mais Dieu voulut que le lieu de sa sépulture restât toujours inconnu, afin qu'on ne pût rendre à ses restes mortels des honneurs divins. — 4 septembre.

MOISE (saint), martyr, souffrit le supplice du feu avec saint Cyrion, prêtre, et plusieurs autres. — 14 février.

MOISE, dit le *Voleur* (saint), solitaire et martyr, né en Ethiopie, après le commencement du IVe siècle, commença par entrer en service chez un magistrat, qui fut obligé de le chasser pour son inconduite et, surtout, pour ses vols. Se trouvant sans place, il s'engagea dans une bande de voleurs. Sa force et son audace l'eurent bientôt élevé à la dignité de chef de ces brigands. Un jour qu'il avait médité un beau coup, il ne put réussir, parce qu'il en fut empêché par les chiens d'un berger; ce qui le mécontenta tellement qu'il passa le Nil à la nage, ses vêtements sur la tête et son épée entre les dents. Il allait atteindre le berger, objet de sa vengeance, lorsque celui-ci le voyant venir de loin, prit la fuite. Moïse assouvit sa fureur sur le troupeau et tua quatre béliers qu'il emporta avec lui en repassant le fleuve, et après avoir tiré parti de cette capture pour se régaler copieusement, il alla rejoindre ses compagnons. Craignant ensuite d'être arrêté pour un assassinat qu'il venait de commettre, il se sauva en Egypte, et se réfugia dans le petit monastère de Petra, situé dans le désert de Scété. Témoin des austérités pratiquées par les moines, il se sentit touché d'une grâce de conversion si forte qu'il se décida à changer de conduite, et qu'aussitôt il prouva la sincérité de son repentir par la rigueur de sa pénitence. Dans les commencements de sa conversion, le démon lui livra de rudes assauts: tantôt, pour le jeter dans le désespoir, il lui mettait dans l'esprit qu'il n'y avait point de pardon pour lui, après tous ses crimes; tantôt, il cherchait à le rebuter, à la vue de cette vie de mortification et d'œuvres pénibles à la nature qu'il s'était imposées. Il le poussait à reprendre son ancien état, et à donner un libre cours à ses penchants. Moïse, à moitié vaincu, était sur le point de céder, lorsqu'il alla se jeter aux pieds d'un saint abbé, nommé Isidore, et lui fit connaître tout ce qui se passait dans son cœur. Celui-ci le consola, l'encouragea et lui prédit qu'il aurait encore à surmonter des tentations plus violentes, et qu'ensuite il jouirait d'une paix qui lui était inconnue. Moïse reprit donc le chemin de sa cellule, et les tentations impures vinrent l'assaillir.

Pour en triompher il eut recours aux plus étonnantes austérités, ne mangeant, par jour, que douze onces de pain sec, et se livrant à un travail excessif, accompagné de la récitation de plusieurs prières qu'il savait par cœur. Comme les tentations ne cessaient pas, il passa, pendant six ans, toutes les nuits, debout dans sa cellule. Comme l'esprit impur n'était pas encore vaincu, après ce laps de temps, il voulut utiliser ses veilles au profit de ses frères, en fournissant d'eau les moines âgés ou infirmes, et il passait la nuit à remplir leurs cruches, pendant leur sommeil et sans qu'ils s'en aperçussent. Enfin Dieu lui accorda cette tranquillité d'âme et ce calme intérieur qui lui avaient été prédits. Un jour qu'il était dans sa cellule, quatre voleurs s'étant jetés sur lui, il les terrassa l'un après l'autre, et les ayant liés ensemble avec des cordes, il les chargea comme une botte de paille sur ses épaules et les porta à l'église où les frères étaient alors assemblés. *Ces hommes sont venus m'attaquer*, leur dit-il; *mais comme mon état de moine me défend de leur faire du mal, je viens vous consulter pour savoir ce qu'il faut que je fasse d'eux.* Ces brigands, touchés de cette modération, n'eurent pas plutôt su que celui qui se conduisait ainsi à leur égard était Moïse, le voleur qu'ils connaissaient de réputation, qu'ils voulurent imiter sa conversion, et qu'ils entrèrent dans le monastère pour faire partie de la communauté. Moïse devint l'un des plus fervents anachorètes qui aient jamais peuplé les solitudes de l'Egypte. Le patriarche d'Alexandrie, informé de la haute perfection à laquelle il s'était élevé, l'ordonna prêtre, malgré sa résistance, et le chargea du gouvernement du monastère. La pensée que ses fautes l'avaient rendu indigne du poste qu'il occupait, lui faisait rechercher avec empressement les humiliations et les mépris. Parmi les avis spirituels qu'il donnait à ses moines, on cite les suivants : Pratiquer avant tout les commandements de Dieu, garder le silence, être humble et avoir l'esprit de pauvreté. A ces quatre avis il en ajoutait ordinairement quatre autres : Etre toujours dans les larmes, penser tous les jours à ses fautes, se mortifier en tout et songer continuellement à la mort. Le Seigneur le favorisa du don de prophétie, et daigna lui faire connaître à l'avance les maux que les Maziques devaient causer aux monastères d'Egypte. Il en informa les moines, et conseilla aux uns d'éviter, par la fuite, la fureur de ces barbares, et aux autres de se dévouer courageusement à la mort. Comme on lui demandait pourquoi il ne s'enfuyait pas lui-même, il répondit : *C'est parce que Jésus-Christ a dit : Tous ceux qui frappent de l'épée périront par l'épée.* Les Maziques étant venus les attaquer dans leur solitude, ils furent tous massacrés, à l'exception d'un seul qui s'était caché derrière des nattes. Saint Moïse reçut la mort avec joie, heureux d'expier ainsi les meurtres qu'il avait commis autrefois. On croit qu'il fut mis à mort sur la fin du IVe siècle, à l'âge de soixante-quinze ans. — 28 août.

MOISE (saint), apôtre des Sarrasins, naquit sous le règne de Constantin le Grand, dans cette partie de l'Arabie qui touche à la Palestine. Il embrassa dès sa jeunesse la religion chrétienne, et voulant imiter le genre de vie des solitaires qui peuplaient alors les déserts de la Thébaïde, il se retira dans une solitude entre la Palestine et l'Egypte, et il parvint, en peu de temps, à un haut degré de perfection. L'éclat de sa sainteté, illustrée par le don des miracles, rendit son nom célèbre dans l'Orient. Mauvia, reine des Sarrasins, qui avait remporté plusieurs victoires sur les armées romaines, en 372, imposa, pour condition de la paix que l'empereur Valens lui demandait par ses ambassadeurs, qu'on lui enverrait le saint anachorète Moïse, dont la réputation était parvenue jusqu'à elle. La proposition fut acceptée avec empressement, et pour donner à Moïse un caractère plus imposant, on décida qu'il recevrait l'onction épiscopale. Mais il ne voulut pas être sacré par Lucius, patriarche arien d'Alexandrie, qui avait usurpé ce siége par la violence, et il se fit conduire dans les déserts, pour y être ordonné par les évêques orthodoxes que Valens avait exilés. S'étant ensuite rendu près de la reine, qui l'accueillit avec la plus grande vénération, il eut la consolation de convertir la plus grande partie de ses sujets. Il parvint à un âge avancé, et mourut sur la fin du IVe siècle. — 7 février.

MOISE (saint), évêque de Ferma en Ethiopie, est honoré chez les Grecs le 23 août.

MOISE (saint), évêque d'Axuma dans l'Abyssinie, est honoré chez les Ethiopiens le 4 août.

MOISÈTE (saint), *Moïsetès*, martyr en Afrique, est honoré le 18 décembre.

MOKELLOC (saint), *Mochellocus*, confesseur dans la Mommonie, province d'Irlande, mourut au milieu du VIIe siècle. Il est patron de Carbre. — 26 mars.

MOLAC (saint), *Molagga*, confesseur dans la province de Mommonie en Irlande, est honoré le 20 janvier.

MOLASSE (saint), *Molassus*, abbé de Lechlin et évêque régionnaire en Irlande, exerça dans cette île les fonctions de légat du saint-siége et mourut en Lagénie, l'an 639. — 18 avril.

MOLENDION (saint), martyr à Tertulle en Afrique, souffrit avec saint Successe, évêque, et plusieurs autres. — 19 janvier.

MOLIBÉE (saint), *Molibæus*, évêque de Glandelours, dans la province d'Ultonie en Irlande, est honoré le 18 février.

MOLING (saint), *Molingus*, évêque de Fernes en Irlande, mourut l'an 697. — 7 et 17 juin.

MOLOCH (saint), *Molocus*, évêque en Ecosse, florissait au VIIe siècle, et partagea les travaux apostoliques de saint Boniface de Ross. On ne sait quel siége il occupait, ni en quelle année il mourut. Ses reliques se gardaient à Murlach, lorsque Malcolm II, roi d'Ecosse, en reconnaissance de ce qu'il

venait de remporter une victoire signalée sur les Danois, bâtit à Murlach, en 1010, une abbaye sous l'invocation du saint évêque dont il avait imploré la protection avant le combat. Il y a aussi à Limore, dans le comté d'Argyle, une église qui porte le nom de Saint-Molock, et qui possédait anciennement une partie considérable de ses reliques. Ce saint, qu'on appelle aussi Molonasch, avait été, dans sa jeunesse, disciple de saint Brendan. — 25 juin.

MOMBLE (saint), *Mumolus*, moine de Saint-Pierre de Lagny, dans le diocèse de Paris, est honoré à Condran et à Nevers le 18 novembre.

MOMBLE ou MOMMOLIN (saint), *Mommolus*, moine de Saint-Benoît-sur-Loire, florissait dans le VIIe siècle. Son corps se garde dans l'église de Sainte-Croix à Bordeaux, où il est honoré le 8 août.

MOMMOLIN (saint), évêque de Noyon, né sur la fin du VIe siècle, quitta le monde pour se faire moine à Luxeuil, avec saint Bertin, son ami et son compatriote. Saint Eustase, alors abbé de Luxeuil, lui donna l'habit. Saint Omer, qui avait été religieux dans le même monastère, et qui était alors évêque de Thérouanne, ayant demandé à saint Walbert, successeur de saint Eustase, quelques-uns de ses religieux, pour faire une mission chez les Morins, peuple qui était encore, en grande partie, plongé dans les ténèbres du paganisme, le saint abbé lui envoya, en 639, saint Bertin, saint Mommolin et Ebertran. Lorsqu'ils furent arrivés dans le pays, ils fondèrent un monastère dans une solitude d'un accès difficile, et saint Omer en confia le gouvernement à saint Mommolin, qui devint aussi abbé du monastère de Sithiu, connu plus tard sous le nom de Saint-Bertin, et qui fut fondé huit ans après. En 660, saint Mommolin fut choisi pour remplacer saint Eloi, évêque de Noyon et de Tournay. Il emmena avec lui Ebertran, qui le seconda dans ses travaux, et il lui confia ensuite le gouvernement du monastère de Saint-Quentin, qu'il venait de fonder. Il marcha dignement sur les traces de saint Eloi, dont il s'efforçait de retracer le zèle et les vertus, et après un épiscopat de vingt-cinq ans, il mourut le 16 octobre 685. Il y a près de Bourbourg, dans le diocèse de Cambrai, une chapelle qui lui est dédiée sous le nom de saint Momelin. — 16 octobre.

MONAN ou MINNAM (saint), *Monanus*, martyr en Ecosse, fut élevé par saint Adrien, évêque de Saint-André, qui l'ordonna prêtre, et l'envoya dans l'île de May, où régnaient les superstitions les plus grossières et les désordres les plus criants. Saint Monan y fit refleurir la foi et la piété, et passa ensuite dans la province de Fife. Il se trouvait à Innerny, lorsqu'il fut massacré en 874, par une troupe de barbares, avec 6000 chrétiens. Ses reliques étaient autrefois en grande vénération, et David II, roi d'Ecosse, qui avait ressenti les effets de la protection du saint, fit rebâtir l'église d'Innerny, et y fonda une collégiale en son honneur. — 1er mars.

MONAS (saint), évêque de Milan, qui pendant qu'on s'occupait de l'élection d'un pasteur, parut tout à coup environné d'une lumière céleste, qui le désignait aux suffrages des électeurs : aussi fut-il choisi tout d'une voix, et son épiscopat répondit à cette élection miraculeuse. Il mourut en 246, et son corps se gardait dans l'église de Saint-Vital, d'où saint Charles Borromée le transféra dans l'église du Dôme. — 25 mars et 12 octobre.

MONAUD (saint), *Monaldus*, cordelier et martyr avec deux autres religieux, qui souffrirent la mort à Arzingue en Arménie, dans le XIVe siècle, a laissé une *Somme des cas de conscience*. — 15 mars.

MONGAIN ou MOCHUA (saint), *Munchinus*, abbé en Irlande, embrassa d'abord la carrière militaire ; mais il renonça au monde pour embrasser l'état monastique. On dit qu'il bâtit cent vingt cellules et trente églises, et qu'il passa trente ans auprès d'une de ces églises, appelée de son nom Téach-Mochua. Il mourut, en 622, à Dagrinis, âgé de quatre-vingt-dix-neuf ans. Il avait été disciple de saint Combgall, abbé de Benchor, et saint Bernard, qui l'appelle *Luanus*, dit qu'il fonda cent monastères, dont les principaux étaient situés, l'un dans la province de Leinster, et se nommait Cluenfeart, c'est-à-dire la solitude des merveilles, et l'autre dans la province de Connacie, et portait le nom de Balla. Saint Moncain ou Mochua est auteur d'une règle monastique, qui fut, selon quelques écrivains, approuvée par saint Grégoire le Grand. — 1er janvier.

MOND (saint), *Mundus*, abbé en Ecosse, fut chargé de la conduite d'un grand monastère, et il en fonda lui-même plusieurs, qui devinrent des écoles de perfection. Il se rendit célèbre, dans le comté d'Argyle, par ses prédications, et l'on a recueilli, comme des oracles, ses maximes sur la charité fraternelle, sur la douceur, l'amour de la retraite et la présence de Dieu. Il mourut en 962, dans un âge très-avancé. Le comté d'Argyle l'honorait autrefois comme son principal patron, le 15 avril.

MONDANE (sainte), *Mundana*, veuve, était mère de saint Sardot, évêque de Limoges, et avait épousé Laban, l'un des principaux habitants de Bordeaux. Leur fils, ayant pris l'habit religieux, les détermina à imiter son exemple, et après avoir fait vœu de continence, ils distribuèrent leurs biens aux pauvres et aux églises, donnèrent la liberté à leurs esclaves et se dévouèrent sans réserve au service de Dieu. Laban étant mort le premier, Mondane continua, le reste de sa vie, les exercices de pénitence qu'ils s'étaient imposés, et mourut vers le commencement du VIIIe siècle. Elle est honorée dans le diocèse de Périgueux, où il y a, sur la Dordogne, une église de son nom. — 31 mai.

MONDRY (saint), *Modericus*, évêque de Larzat en Auvergne, florissait dans le VIe ou le VIIe siècle. Il est honoré à Sellette près de Blois, où l'on garde ses reliques. — 10 mai.

MONEGONDE (sainte), *Monegundis*, recluse à Tours, naquit à Chartres vers le

commencement du VIe siècle. S'étant engagée dans le mariage, elle eut deux filles qui faisaient sa consolation et son bonheur ; mais la mort les lui ayant ravies, elle en ressentit une telle douleur qu'elle résolut de renoncer au monde pour ne plus s'attacher qu'à Dieu. Elle se retira, du consentement de son mari, dans une cellule qu'elle avait fait construire à Chartres. Là, elle ne s'occupait que de la prière et pratiquait les austérités les plus étonnantes, n'ayant d'autres meubles qu'une natte qui lui servait de lit et ne se nourrissant que de pain d'orge et d'eau. Après avoir mené, quelque temps, ce genre de vie, fatiguée des visites nombreuses que lui attirait sa réputation de sainteté, elle alla se fixer à Tours, dans une cellule qu'elle fit bâtir près de l'église de Saint-Martin. Plusieurs personnes de son sexe étant venues se placer sous sa conduite, il se forma un monastère de religieuses, qui fut changé dans la suite, en un chapitre de chanoines séculiers. Sainte Monegonde mourut en 570, et la célèbre collégiale de Chimay dans le Hainaut, l'honorait comme sa patronne. — 2 juillet.

MONICE (sainte), *Monicia*, martyre, est honorée le 16 avril.

MONIQUE (sainte), *Monica*, veuve, naquit en 332 et sortait d'une famille assez avantagée du côté de la fortune. Elle fut élevée par une sage gouvernante qui restait depuis longtemps chez ses parents. Parmi les instructions que celle-ci donnait à la jeune Monique, on cite la recommandation qu'elle lui faisait de ne point boire d'eau entre ses repas. *Vous ne boirez*, lui disait-elle, *que de l'eau maintenant, parce que le vin n'est pas à votre disposition; mais quand vous serez mariée et que vous vous verrez maîtresse de la cave, il est à craindre que vous ne vous en teniez plus à l'eau.* Malgré ces avis salutaires, Monique, qu'on envoyait ordinairement à la cave, prit du goût pour le vin, et elle en avalait quelques gouttes, lorsqu'elle allait en tirer pour l'usage de la maison. Bientôt elle en but davantage, et elle finit par s'habituer à cette liqueur qui lui répugnait auparavant; mais ayant eu un jour une discussion avec la domestique qui la suivait ordinairement à la cave, et celle-ci l'ayant appelée ivrognesse, Monique fut si sensible à ce reproche, qu'elle prit la résolution de ne plus y donner lieu à l'avenir, et le baptême qu'elle reçut peu de temps après l'affermit encore dans sa résolution. Ses parents la marièrent à Patrice, bourgeois de Tagaste, qui était païen, et dont le caractère était violent et emporté. Monique, par sa douceur, sa soumission et ses autres vertus, s'efforçait de gagner le cœur de son mari, dans la vue d'opérer sa conversion. Lorsqu'il était en colère, elle évitait de le contredire, et elle gardait le silence jusqu'à ce que le calme fût revenu. Quand des femmes maltraitées par des maris brutaux venaient lui conter leurs peines, elle leur disait : *Vous ne devez vous en prendre qu'à vous-mêmes et à vos langues.* Elle leur citait ensuite sa propre conduite ; celles qui l'imitaient s'en trouvaient bien, et elles venaient la remercier de ses bons avis. Monique eut la consolation de voir Patrice embrasser le christianisme un an avant sa mort, et sa fin fut très-édifiante. Elle convertit aussi sa belle-mère, qui avait nourri pendant longtemps de fortes préventions contre sa bru ; mais celle-ci avait réussi à les dissiper ; car elle avait un talent particulier pour réunir les cœurs divisés. Les pratiques de la piété, les œuvres de miséricorde occupaient les moments qu'elle ne consacrait pas au soin de son ménage et à l'éducation de ses enfants. Elle avait deux fils, Augustin et Navigius, et une fille dont on ignore le nom. Le premier répondit mal aux leçons de piété que lui donnait sa sainte mère; et quoiqu'il eut été mis, dès son enfance, au rang des catéchumènes, on n'osait le présenter au baptême, dans la crainte que la fougue de ses passions ne lui fît perdre l'innocence baptismale; cependant une maladie dont il fut atteint, pendant qu'il fréquentait les écoles de Tagaste, ayant fait craindre pour ses jours, Monique se disposait à le faire baptiser, lorsque le danger disparut. Monique étant devenue veuve vers l'an 371, apprit que son fils, qui était allé continuer ses études à Carthage, se livrait au désordre, et qu'il était même tombé dans le manichéisme. Elle pleura ses égarements avec une douleur plus vive que les autres mères ne pleurent la mort de leurs enfants. Le ciel, touché de ses larmes, lui envoya un songe pour la consoler. Il lui sembla qu'elle était sur une longue règle de bois et qu'auprès d'elle était un jeune homme entouré d'une lumière brillante, qui lui ordonna de sécher ses pleurs et lui dit : « Votre fils est avec vous. » En même temps elle aperçut Augustin sur la règle où elle était. Cette vision la consola au point qu'elle permit dès lors à son fils d'habiter et de manger avec elle; ce qu'elle lui avait refusé depuis qu'il était devenu manichéen. Elle lui fit part de ce qu'elle avait vu, et comme il en concluait qu'elle devait penser qu'elle viendrait à lui, plutôt qu'il ne viendrait à elle, *Non*, répliqua-t-elle vivement, *car il ne m'a pas dit que j'étais où vous étiez, mais que vous étiez où j'étais.* Pour hâter le moment heureux où son fils reviendrait à Dieu, elle employait la prière et les bonnes œuvres : elle s'adressait aux évêques de sa connaissance, les priant d'avoir des conférences avec Augustin. Un de ces évêques, qui avait été autrefois manichéen, lui dit : *Le cœur de votre fils n'est pas encore disposé, mais le moment marqué par le Seigneur arrivera;..... car il est impossible qu'un fils de tant de larmes périsse.* Monique regarda ces paroles comme un oracle du ciel. Mais Augustin n'était pas encore converti, lorsqu'il forma le projet de se rendre à Rome pour y enseigner la rhétorique. Monique fit tout ce qu'elle put pour l'en détourner, mais ne pouvant y réussir, elle prit le parti de le suivre jusqu'à la mer, bien décidée à le ramener avec elle, ou à s'embarquer avec lui; car elle ne voulait pas le quitter tant qu'il n'aurait pas renoncé à ses désordres et abjuré

ses erreurs. Pour se débarrasser de ses instances, il feignit de n'avoir point l'intention de s'embarquer; mais il s'embarqua la nuit même, pendant qu'elle était allée prier dans une chapelle du voisinage dédiée à saint Cyprien. Le lendemain matin, Monique se rendit sur le bord de la mer, et la nouvelle que son fils était parti la plongea dans une douleur inexprimable. Ayant appris ensuite qu'il avait quitté Rome pour aller enseigner la rhétorique à Milan, elle s'embarqua pour le rejoindre. Une violente tempête ayant assailli le vaisseau, elle rassura les matelots, et leur promit, sur la foi d'une vision qu'elle avait eue, qu'ils arriveraient heureusement au port. Lorsqu'elle fut à Milan, Augustin lui apprit qu'il n'était plus manichéen, et elle redoubla ses prières afin de lui obtenir du ciel une entière conversion. Elle allait avec assiduité entendre les instructions que saint Ambroise adressait à son peuple, et elle conçut pour lui une profonde vénération. Un jour qu'elle portait sur le tombeau des martyrs du pain et du vin pour être distribués aux pauvres, comme cela se pratiquait en Afrique, le portier de l'église l'arrêta en disant que l'archevêque avait défendu de le faire, et Monique se soumit avec docilité, sans s'informer des raisons qui motivaient cette défense. Elle consulta le saint docteur sur le jeûne du samedi, qui s'observait à Tagaste et à Rome, mais non à Milan. *Quand je suis ici*, lui répondit Ambroise, *je ne jeûne point le samedi, mais je jeûne ce jour-là lorsque je suis à Rome. Faites la même chose, et suivez toujours ce qui se pratique dans les églises où vous êtes.* La conversion de son fils vint enfin mettre le comble à ses vœux : elle lui avait ménagé un parti avantageux, dans la pensée que le mariage serait pour lui un préservatif contre la rechute; mais Augustin lui déclara qu'il était résolu à passer le reste de ses jours dans la continence. Elle le suivit dans une maison de campagne où il alla passer les vacances avec quelques-uns de ses amis : elle prenait part aux entretiens relevés qu'ils avaient ensemble, et elle y déployait un jugement et une pénétration extraordinaires; son fils nous a conservé plusieurs de ses réflexions qui décèlent beaucoup d'esprit et de piété. Augustin, après son baptême, continua de vivre avec ceux de ses amis qui étaient baptisés, et Monique prit soin d'eux tous, comme s'ils eussent été ses enfants; mais elle avait autant de soumission pour chacun d'eux que s'il eût été son père. Tous ces nouveaux disciples de Jésus-Christ ne pensaient qu'à retourner en Afrique, et Monique devait s'embarquer avec eux; mais elle tomba malade et mourut à Ostie. Quelque temps avant sa maladie, elle disait à Augustin : *Mon fils, il n'y a plus rien qui puisse me retenir dans ce monde, et tous mes vœux sont accomplis. Je ne souhaitais de vivre que pour vous voir catholique et enfant du ciel. Dieu a fait plus que je n'avais désiré, puisque je vous vois entièrement consacré à son service..... Quelle chose pourrait encore m'attacher à la vie?* S'entretenant un autre jour sur la mort du chrétien, elle dit de si belles choses, que ceux qui l'entendaient en furent dans l'admiration; et comme on lui demandait s'il ne lui en coûterait pas de mourir dans une terre étrangère et d'être enterrée dans un lieu si éloigné de sa patrie, elle répondit : *On n'est nulle part éloigné de Dieu. Il saura bien retrouver mon corps pour le ressusciter avec ceux des autres hommes.* Cinq jours après, elle fut atteinte d'une fièvre qui la réduisit à l'extrémité. Ses fils accoururent pour lui prodiguer leurs soins. Au sortir d'un évanouissement qu'elle venait d'éprouver, elle leur dit : *Vous enterrerez ici votre mère.* Navigius ayant témoigné son désir qu'elle pût être reconduite en Afrique avant sa mort : *N'ayez point*, leur dit-elle, *d'inquiétude au sujet de mon corps; la seule chose que je vous demande, c'est que vous vous souveniez de moi à l'autel du Seigneur, partout où vous serez.* Elle supporta ses douleurs avec une patience admirable jusqu'à sa mort, qui eut lieu en 387. Saint Augustin lui ferma les yeux sans verser une seule larme, quoiqu'il fût en proie à une vive douleur : il empêcha aussi son fils Adéodat de pleurer, persuadé qu'il ne convenait pas de se lamenter à la mort d'une personne si sainte et qui était allée rejoindre le Seigneur. On offrit pour elle le saint sacrifice avant de descendre son corps dans le tombeau, comme cela se pratiquait parmi les fidèles. Le corps de sainte Monique fut transporté d'Ostie à Rome en 1430, et placé dans l'église de Saint-Augustin. Le pape Martin V a donné lui-même l'histoire de cette translation, ainsi que celle de plusieurs miracles opérés par l'intercession de la sainte. — 4 mai.

MONITEUR (saint), *Monitor*, évêque d'Orléans et confesseur, florissait dans le ve siècle. — 10 novembre.

MONOLPHE (saint), *Monalphus*, évêque de Maestricht, succéda à saint Domitien en 560, et pendant son long épiscopat il fit construire, en l'honneur de saint Servais, une belle église dont il fit sa cathédrale. Il consacra à de bonnes œuvres son château de Dinant et prit des mesures pour faire rebâtir la ville de Tongres, incendiée par des barbares; mais il n'eut pas la consolation de voir cette ville entièrement reconstruite, étant mort l'an 599. Il fut enterré aux pieds de saint Servais, comme il l'avait demandé lui-même, et les fidèles de son diocèse l'invoquèrent aussitôt comme saint, à cause des nombreux miracles qu'ils voyaient s'opérer par son intercession. — 16 juillet.

MONON (saint), *Mono*, anachorète, né en Ecosse, quitta sa patrie pour faire le pèlerinage de Rome. Jean l'Agneau, évêque de Maestricht, l'ayant rencontré comme il traversait la France, l'engagea à s'établir à son retour dans une solitude de son diocèse. Monon accepta, et, s'étant fixé dans le désert de Fridier, il y bâtit une cellule, et une chapelle, dans laquelle il enseignait les vérités de la foi aux habitants du voisinage. Il fut assassiné par des scélérats vers l'an 630. On

l'honora comme martyr et l'on bâtit sur son tombeau une église, et le roi Pépin y établit une collégiale en son honneur. Il y a près de la ville de Saint-André, en Écosse, une église qui porte son nom. — 18 octobre.

MONORGUE (saint), martyr à Nyon en Suisse, souffrit avec saint Héracle et plusieurs autres. — 17 mai.

MONTAIN (saint), *Montanus*, solitaire, a donné son nom à un ermitage qu'il illustra par sa sainteté, et qui est situé entre Montmédy et Marville. Il florissait dans le ve siècle, et son corps se garde à la Fère, dans une église de son nom. — 20 septembre et 17 mai.

MONTAINE (sainte), *Montana*, abbesse de Ferrières en Gâtinois, florissait dans le VIIIe siècle, et elle est honorée le 1er octobre.

MONTAN (saint), *Montanus*, soldat et martyr à Terracine en Italie, souffrit diverses tortures par ordre du proconsulaire Léonce, qui le condamna à mort dans la première partie du IIe siècle, sous l'empereur Adrien. — 17 juin.

MONTAN (saint), martyr à Carthage avec saint Luce et plusieurs autres disciples de saint Cyprien, qui furent arrêtés par le gouverneur Solon pendant la persécution de Valérien. Tandis qu'ils étaient en prison, saint Montan eut une altercation avec saint Julien, au sujet d'une personne qui, sans être chrétienne, s'était mêlée avec les confesseurs; mais ils se réconcilièrent à la suite d'un songe que le ciel envoya à Montan. Lorsqu'il parut avec ses compagnons devant le président pour y confesser Jésus-Christ, comme il était d'un caractère ferme et décidé, qu'il avait toujours fait profession de dire la vérité sans égard pour personne, il s'écria : *Quiconque sacrifiera aux dieux sera exterminé; c'est une impiété horrible d'abandonner le culte du vrai Dieu pour celui des démons*. S'adressant ensuite aux hérétiques, il leur dit : *Ouvrez les yeux, et par cette multitude de martyrs que l'Église catholique enfante chaque jour, reconnaissez qu'elle est la véritable; retournez donc dans son sein*. Ensuite, à la vue de l'empressement de ceux qui étaient tombés à rentrer dans la communion des fidèles, il leur disait d'accomplir auparavant la pénitence qui leur était prescrite par les canons. Il exhortait les fidèles à rester fermes dans la foi. Il donna aussi des avis salutaires aux vierges, leur représentant la sainteté de leur état et leur en faisant comprendre la fragilité. Comme le bourreau allait lui trancher la tête, il pria à haute voix le Seigneur pour que Flavien, qui n'obtenait pas avec ses compagnons la palme du martyre, allât les rejoindre dans trois jours; et déchirant en deux le bandeau qui couvrait ses yeux, il voulut qu'on en gardât la moitié pour Flavien et qu'on laissât au milieu d'eux une place vide pour y mettre son corps, après qu'il aurait été exécuté, afin qu'ils ne fussent pas même séparés après leur mort. Saint Montan souffrit l'an 259. — 24 février.

MONTAN (saint), martyr en Afrique, souffrit avec plusieurs autres. — 23 mai.

MONTAN (saint), martyr à Tarse en Cilicie avec sainte Sérène, est honoré chez les Grecs le 3 juillet.

MONTAN (saint), ermite dans le Vivarais, est honoré le 9 novembre.

MONTAN (saint), prêtre et martyr à Sirmich avec sainte Maxime, qu'on croit avoir été son épouse, fut condamné à être noyé, et il fut précipité dans la Save, pendant la persécution de l'empereur Dioclétien. — 26 mars.

MONTANT (saint), est honoré comme martyr à Saint-Vulfran d'Abbeville en Picardie. Il y a dans le diocèse de Viviers une paroisse qui porte son nom. — 20 septembre.

MORAN ou MODERAN (saint), *Moderamnus*, évêque de Rennes, ensuite abbé en Italie, naquit dans le VIIe siècle, d'une famille noble, et entra dans l'état ecclésiastique. Devenu membre du clergé de Rennes, il fut élevé sur le siége épiscopal de cette ville, vers l'an 703. Il y avait près de quatorze ans qu'il gouvernait son diocèse, lorsqu'il entreprit le pèlerinage de Rome pour visiter les tombeaux des saints apôtres; mais avant de quitter la France, il eut la dévotion d'aller visiter le tombeau de saint Remi de Reims. Il emporta de cette ville une partie des reliques du saint apôtre des Francs, dont on lui avait fait don, et il en laissa lui-même à son tour quelques parcelles au monastère de Berzetto, près de Parme. Luitprand, roi des Lombards, pénétré de vénération pour la sainteté de Moran, et frappé des miracles opérés par la vertu des reliques qu'il avait apportées avec lui, lui fit don du monastère de Berzetto avec toutes ses dépendances. Moran, de retour en France, soumit Berzetto à l'abbaye de Saint-Remi de Reims, et, arrivé dans son diocèse, il se fit donner un successeur, après quoi il retourna en Italie pour gouverner le monastère qui lui avait été donné. Il y mourut deux ans après, en 719 ou 720, et il y est honoré, ainsi qu'à l'abbaye de Saint-Remi de Reims, le 22 octobre. Il est honoré à Rennes le 23 mars.

MORAND (saint), abbé d'Altkirch en Alsace, né près de Worms, d'une famille noble et riche, renonça généreusement à tous les avantages que lui présentait le monde pour aller se faire moine à Cluny. Il y reçut l'habit des mains de saint Hugues. Ce saint abbé envoya Morand gouverner le monastère que venait de fonder en Alsace le comte Frédéric de Ferrette. Saint Morand ne se borna pas à conduire dans les voies de la perfection la communauté dont il était supérieur; il travailla encore à la sanctification des peuples du voisinage et ramena à Dieu un grand nombre de pécheurs, tant par ses vives exhortations que par le don des miracles dont il était favorisé. Le comte Frédéric lui-même fut guéri, par les prières du saint, d'une paralysie qui l'affligeait depuis longtemps, et par reconnaissance il donna de grands biens au monastère d'Altkirch, qui devint bientôt un des plus considérables de l'ordre de Cluny. Saint Morand parvint à un âge très-avancé, et mourut après le milieu du XII

siècle. Il est honoré, comme patron, dans le Sandgaw, le 3 juin.

MORBIOLE (le bienheureux), *Morbiolus*, pénitent, florissait dans le XVe siècle, et il est honoré à Bologne en Italie le 28 octobre.

MORE (sainte), *Mora*, martyre à Benhor en Ethiopie, est honorée le 27 novembre.

MORE (saint), *Moderatus*, est honoré dans le diocèse de Sens : il y a près de Vezelay une paroisse qui porte son nom. — 1er juillet.

MORÉ (saint), *Moderatus*, qui a donné son nom à une église située sur la rivière de Cure, est honoré dans l'ancien diocèse d'Auxerre. Il florissait dans le Ve siècle. — 1er juillet.

MOREIL (saint), *Maurelius*, prêtre, florissait dans le VIe siècle et mourut vers l'an 545. Il est honoré à Isle, dans le diocèse de Troyes, et son corps se garde à Montier-la-Celle. — 21 mai

MORENCE (saint), *Maurentius*, est honoré à Saint-Paternien, entre Fano et Fossombrone, dans le duché d'Urbin, où se gardent ses reliques. — 31 août.

MORIN (saint), *Maurinus*, martyr en Agénois, souffrit dans le IVe siècle. — 26 octobre.

MORIN (saint), diacre, est honoré dans le diocèse de Nevers le 9 novembre.

MORIN (saint), *Morianus*, moine dans le Limousin, florissait dans le VIe siècle. Il y avait dans la Guienne une église abbatiale qui portait son nom. — 11 octobre.

MORIN (saint), évêque d'Auxerre, florissait dans le IXe siècle. — 4 août.

MORIQUE (le bienheureux), *Moricus*, religieux de l'ordre des Crucifères, mourut en 1236. Saint Bonaventure fait son éloge dans la Vie de saint François d'Assise, et il est honoré à Orviette le 30 mars.

MOSCENT (saint), est honoré comme martyr le 12 janvier.

MOSE (saint), *Moses*, martyr en Egypte avec saint Pallade et cent cinquante-cinq autres, est honoré chez les Grecs le 23 juin.

MOSÉE (saint), *Moseus*, soldat et martyr avec saint Ammone, fut d'abord condamné aux mines et ensuite brûlé dans la province du Pont. — 18 janvier.

MOUCHERAT (le bienheureux), *Muriche-rodacus*, reclus à Ratisbonne, était Irlandais de naissance et florissait dans le XIe siècle. Il mourut en 1088, et il est honoré le 17 janvier.

MOYSE (saint), prêtre et martyr à Rome, fut arrêté pour la foi avec plusieurs autres pendant la persécution de Dèce. Ils confessèrent Jésus-Christ avec courage, et après une longue détention, pendant laquelle ils entretinrent une correspondance avec saint Cyprien, évêque de Carthage, ils furent rendus à la liberté. Moyse fut arrêté de nouveau, et souffrit le martyre vers l'an 251. — 25 novembre.

MOYSE (saint), moine de Raithe et martyr, florissait après le milieu du IVe siècle. Il alla prêcher l'Evangile aux Ismaélites qui habitaient Pharan, et il les convertit à Jésus-Christ par ses miracles plus encore que par ses prédications. Il était de retour à son monastère, lorsque les Blemmyens, peuple barbare de l'Ethiopie, étant venus ravager les bords de la mer Rouge, fondirent en 373 sur le monastère de Raithe, alors gouverné par saint Paul, et le massacrèrent ainsi que ses moines, parmi lesquels se trouvait saint Moyse. Les martyrs de Raithe sont honorés le 14 janvier.

MUCE (saint), *Mucius*, diacre et martyr en Perse avec saint Parmène et plusieurs autres, souffrit l'an 251, pendant la persécution de l'empereur Dèce. Il est mentionné dans les actes des saints martyrs Abdon et Sennen. — 22 avril.

MUCE (saint), *Mocius*, prêtre et martyr à Constantinople, sortait d'une famille patricienne qui professait le christianisme. Ayant été arrêté pendant la persécution de Dioclétien, il confessa Jésus-Christ à Amphipoli et y souffrit de cruelles tortures par ordre du proconsul Laodice. Il fut ensuite conduit à Byzance, où on le décapita, vers l'an 311, sous l'empereur Maximin II. Il y avait dans cette dernière ville une église dédiée sous son nom, dont les ariens s'emparèrent sous Théodose le Grand, mais dont ils ne jouirent pas longtemps ; car elle s'écroula sur eux pendant qu'ils y célébraient leur office. Elle fut rebâtie ensuite par l'empereur Justinien et, plus tard, par l'empereur Basile. — 13 mai.

MUCIEN (saint), *Mucianus*, martyr avec saint Marc, est honoré le 3 juillet.

MUCIEN (saint), martyr à Nicée avec saint Diomède et trois autres, est honoré chez les Grecs le 9 juin.

MUIN (saint), *Munis*, évêque en Irlande, est honoré le 18 décembre.

MUIS (saint), évêque en Egypte et confesseur, fut relégué pour la foi catholique dans la province Ammoniaque, aujourd'hui le désert de Barca, par l'empereur Constance, qui s'était déclaré le protecteur des ariens. Il était déjà évêque lors du concile de Nicée, et il mourut après le milieu du IVe siècle. — 21 mai.

MUNNU (saint), quatrième abbé de Hy en Ecosse, florissait dans le VIIe siècle, et mourut en 634. — 21 octobre.

MURAN (saint), *Muranus*, abbé de Fathou, dans la province d'Ultonie en Irlande, florissait dans le VIIe siècle. — 12 mars.

MUREDACH (saint), évêque d'Allada en Irlande, florissait dans le VIIe siècle. — 1er septembre.

MURITTE (saint), *Muritta*, diacre de Carthage, ayant été arrêté pendant la persécution de Huneric, roi des Vandales, fut conduit devant Elpidophore, juge à Carthage, qu'il avait tenu sur les fonts sacrés, et qui, devenu apostat, était un des plus ardents persécuteurs des fidèles. Lorsqu'on commençait à dépouiller le saint diacre pour le livrer à la torture, celui-ci tira de dessous ses vêtements l'habit blanc dont il avait couvert Elpidophore au sortir des fonts, puis le montrant au juge, en présence de tout le monde, il s'écria : *Ce vêtement t'accusera devant Dieu, quand il viendra juger tous les*

hommes. Je t'ai gardé pour servir de témoignage de l'apostasie qui te précipitera dans l'abîme de soufre. Ces linges, qui t'ont environné lorsque tu es sorti pur des eaux du baptême, redoubleront ton supplice quand tu seras enseveli dans les flammes éternelles. Après avoir beaucoup souffert pour la foi catholique, qu'il confessa à trois reprises différentes, saint Muritte fut envoyé en exil, et il est honoré comme confesseur le 15 juillet.

MUSÉE (saint), *Musæus*, confesseur à Marseille, est honoré le 4 septembre.

MUSON (saint), *Musonius*, martyr à Néocésarée dans le Pont, avec saint Mardoine et plusieurs autres, fut brûlé vif, et ses cendres furent jetées dans le Lycus. — 24 janv.

MUSQUE (sainte), *Musca*, martyre à Aquilée, souffrit avec sainte Cyrie. — 17 juin.

MUSTE (sainte), *Mustia*, vierge, est honorée à Pesaro en Italie le 4 juillet.

MUSTIOLE (sainte), *Mustiola*, martyre à Chiusi en Toscane, était une dame d'un rang distingué, et cousine de l'empereur Claude II. Pendant la persécution d'Aurélien, elle allait visiter dans les prisons les confesseurs de Jésus-Christ, pour les fortifier dans la foi et pour leur porter des adoucissements. Elle leur lavait les pieds, pansait les plaies que les bourreaux leur avaient faites, et, par la connivence des gardes qu'elle gagnait par argent, elle leur procurait les secours dont ils avaient besoin. Turcius, gouverneur de la Toscane, en ayant eu connaissance, la cita pour venir rendre compte de sa conduite; mais il ne l'eut pas plutôt vue que, frappé de sa rare beauté, il la fit reconduire chez elle avec toutes sortes d'égards. Il alla ensuite lui faire visite et lui témoigna le désir qu'il avait d'obtenir sa main. Mustiole traita d'impertinente sa proposition, et Turcius, irrité, déchargea sa colère sur les confesseurs qu'il tenait prisonniers. Mustiole lui reprocha sa cruauté et le menaça de la vengeance du ciel, ce qui lui valut d'être battue avec des fouets plombés, et elle expira au milieu de ce supplice, vers l'an 275. — 3 juillet.

MUTIEN (saint), *Mutianus*, martyr à Césarée en Cappadoce, avec saint Maxime et plusieurs autres, souffrit l'an 303, pendant la persécution de Dioclétien. — 19 novembre.

MUSTULE (saint), *Mustulus*, martyr avec saint Saturnin et vingt-trois autres, souffrit près de Rome, sur la voie *Ardea*. — 5 juin.

MYGDONE (saint), *Mygdonius*, page de l'empereur Dioclétien et martyr, souffrit à Nicomédie, l'an 303, et fut l'une des premières victimes de la grande persécution excitée par ce prince. — 12 mars.

MYRON (saint), prêtre de l'Achaïe et martyr, fut décapité à Cyzique dans l'Hellespont, par ordre du président Antipater, au milieu du IIIe siècle, pendant la persécution de l'empereur Dèce. — 17 août.

MYRON (saint), évêque dans l'île de Candie, se rendit illustre par ses nombreux miracles; ce qui le fit surnommer par les Grecs le Thaumaturge. — 8 août.

MYROPE (sainte), *Myrops*, martyre à Chio, fut assommée à coups de bâton sous le président Numérien, pendant la persécution de Dèce. — 13 juillet.

N

NABOR (saint), martyr en Afrique, fut décapité avec saint Janvier et deux autres. — 10 juillet.

NABOR (saint), martyr à Milan, souffrit avec saint Félix, sous Maximien-Hercule, vers l'an 304. Leurs corps, qui avaient été enterrés hors de la ville, furent depuis rapportés dans l'intérieur, et l'on bâtit sur leur tombeau une église qui attirait un concours prodigieux de peuple. Cette église prit dans la suite le nom de Saint-François. —12 juillet.

NABOR (saint), martyr à Rome avec saint Basilide et leurs compagnons, servait dans l'armée de Maxence, fils de Maximien. Après divers tourments il eut la tête tranchée, par ordre d'Aurèle, préfet de Rome, vers l'an 309. Les reliques de saint Nabor furent apportées de Rome en Lorraine l'an 764, par saint Chrodegand, évêque de Metz; il les donna à l'abbaye de Saint-Hilaire, qui s'appela depuis Saint-Nabor, et par corruption Saint-Avold. Le culte de ce saint était connu en Alsace dès le commencement du VIIIe siècle, comme on le voit par le testament de sainte Odile, qui fait mention d'une terre de Saint-Nabor (*Prædium ad Sanctum Naborem*): c'est le village de Saint-Nabor, situé au pied de la montagne de Sainte-Odile. Il y a aussi près de Remiremont, sur la Moselle, une paroisse du même nom; elle possède un ossement du saint martyr qui en est patron. — 12 juin.

NACARON (saint), est honoré chez les Ethiopiens le 8 janvier.

NAHUM (saint) l'un des douze petits prophètes, a laissé une prophétie en trois chapitres, qui ne forment qu'un seul discours. Il annonce la seconde destruction de Ninive, et renouvelle contre cette ville les menaces faites auparavant par Jonas. Son style est plein de vivacité et d'énergie. — 1er décembre.

NAMAS (saint), *Namasius*, diacre, honoré à Rodez, florissait dans le Ve siècle. — 2 novembre.

NAMASE (saint), évêque de Vienne, mourut vers l'an 566. — 17 novembre.

NAMPHANION (saint), martyr à Madaure en Afrique, souffrit avec plusieurs autres

qu'il encouragea au combat et qu'il conduisit à la victoire. Saint Augustin parle de lui dans ses lettres à Maxime de Madaure. — 4 juillet.

NAMPHRASE (saint), *Namphrasius*, solitaire, florissait sur la fin du VIIIe siècle, et son corps se garde à Cognac, dans la crypte de l'église de Saint-Martin. Il est honoré à Marcillac en Quercy : il est aussi honoré à Auzielle, dans le diocèse de Toulouse, où on l'appelle Naupbary.—12 novembre.

NANTIER (le bienheureux), *Nantarius*, abbé de Saint-Mihiel en Lorraine, est honoré le 30 octobre.

NANTOUIN (saint), *Nantuinus*, pèlerin, naquit au commencement du XIIIe siècle à Wolfratshuis, près de Munich, et se sanctifia en visitant les principaux lieux de dévotion. Il mourut en 1286. Il y a une église de son nom dans son endroit natal, et il est honoré dans le diocèse de Frisingue le 7 août.

NAPOLÉON (saint), *Neopolus*, martyr, était d'une famille distinguée et parvint à des postes éminents. Il se trouvait à Alexandrie lorsque la persécution de Dioclétien sévissait avec le plus de force, et il s'illustra par son zèle à encourager les chrétiens, et par son courage à supporter les tourments les plus inouïs. Après lui avoir fait subir les traitements les plus horribles, on lui enlevait des lambeaux de chair et on recommençait à le torturer de nouveau. Comme il déployait une constance invincible, on le jeta dans une affreuse prison, où il mourut couvert de sang et le corps tout déchiré. — 15 août.

NARCISSE (saint), *Narcissus*, disciple de saint Paul, qui le mentionne dans son Epître aux Romains, fut mis à mort avec saint Ampliat et saint Urbain, dans une émeute suscitée contre les chrétiens par les païens et les Juifs. Les Grecs, qui le font évêque d'Athènes, l'honorent le 31 octobre.

NARCISSE (saint), évêque de Jérusalem, naquit vers l'an 96, et il avait près de quatre-vingts ans lorsqu'il fut élevé à l'épiscopat. En 195, il présida un concile qui avait pour objet de fixer le jour de la célébration de la fête de Pâques, et dans lequel il fut décidé que cette solennité se célébrerait toujours un dimanche. Eusèbe rapporte qu'une année où la récolte d'huile avait manqué, il fit mettre, la veille de Pâques, dans les lampes de l'église, de l'eau tirée d'un puits voisin, et quand il l'eut bénite, il se trouva, au grand étonnement de tout le monde, que c'était de l'huile. Le même historien ajoute que l'on conservait encore de son temps de cette huile miraculeuse. La sainteté de sa vie et la vénération que lui portait son troupeau ne purent le garantir des atteintes de la calomnie. Trois scélérats l'accusèrent d'un crime atroce que l'histoire ne nomme pas, et ils affirmèrent leur accusation par les serments et les imprécations les plus horribles. L'un dit qu'il consentait à périr par le feu, un autre à être couvert de lèpre, et le troisième à perdre la vue, si ce qu'ils avançaient n'était pas vrai. La vengeance divine ne tarda pas à leur infliger la peine qu'ils avaient eux-même choisie : le premier fut brûlé dans l'incendie de sa maison ; le second fut couvert d'une lèpre universelle ; le troisième, effrayé par ces exemples, avoua le complot, et il pleura son crime avec des larmes si abondantes, qu'il en devint aveugle. Quoique cette calomnie n'eût fait aucune impression dans le public, parce qu'on n'y ajoutait pas foi, Narcisse en profita pour exécuter le dessein qu'il avait formé depuis longtemps de se retirer dans la solitude. Il quitta donc secrètement la ville, et, comme il était impossible de découvrir sa retraite, on lui donna pour successeur Die, qui mourut bientôt après son élection ; il en fut de même de Germanion et de Gorde, qui lui succédèrent, et, après la mort de ce dernier, Narcisse reparut, comme s'il fût sorti de son tombeau. Le clergé et le peuple le conjurèrent de reprendre le gouvernement de leur Eglise, et il céda à leurs vives instances. Mais en 212, se sentant accablé par la vieillesse, il pensait à se choisir un coadjuteur, lorsqu'il eut une vision. Il entendit pendant la nuit une voix qui lui disait d'aller au-devant d'un évêque nommé Alexandre, qui venait visiter les saints lieux, et que c'était celui-là que Dieu lui destinait pour successeur. Saint Narcisse fit ce qui lui était ordonné, et il l'établit son coadjuteur, du consentement des évêques de la Palestine, qui s'assemblèrent à ce sujet. Nous voyons par une lettre d'Alexandre aux Arsénoïtes d'Egypte qu'ils gouvernèrent conjointement le diocèse de Jérusalem : *Je vous salue*, y est-il dit, *de la part de Narcisse, qui a tenu avant moi le siége épiscopal de cette Eglise, et qui le tient encore présentement avec moi, quoiqu'il soit âgé de plus de cent seize ans.* Il paraît que saint Narcisse mourut peu de temps après. — 29 octobre.

NARCISSE (saint), martyr à Rome avec saint Crescentien, est honoré le 17 septembre.

NARCISSE (saint), évêque de Gironne en Espagne et martyr, quitta son troupeau pour échapper à la persécution de l'empereur Dioclétien, et il vint prêcher l'Evangile à Augsbourg. Il y convertit un grand nombre d'idolâtres, entr'autres sainte Afre, qui, avant d'être chrétienne, exerçait l'infâme métier de courtisane, et qui, ayant souffert le martyre, est honorée le 5 du mois d'août. Narcisse ordonna évêque d'Augsbourg saint Denis, et, après avoir passé près d'un an dans cette ville et converti un grand nombre d'idolâtres, apprenant que la persécution se ralentissait en Espagne, il retourna dans son diocèse, qu'il gouverna encore trois ans. Arrêté pour la foi avec saint Félix, son diacre, il fut martyrisé vers l'an 307. — 18 mars et 29 octobre.

NARCISSE (saint), martyr à Tomes, dans le Pont, était frère de saint Argée et de saint Marcellin. Il fut décapité avec le premier, vers l'an 320, pendant la persécution de l'empereur Licinius. — 2 janvier.

NARNE (saint), *Narnius*, premier évêque de Bergame, fut baptisé, selon quelques au-

teurs, par saint Barnabé, qui l'ordonna évêque. — 27 août.

NARSÉE (saint), *Narseus*, martyr à Alexandrie, souffrit avec saint Philippe et plusieurs autres. — 15 juillet.

NARSÈS (saint), martyr en Perse avec saint Zanitas et sept autres, souffrit l'an 327, pendant la première persécution du roi Sapor II. Il est aussi appelé Narsètes dans quelques martyrologes. — 27 mars.

NARSÈS (saint), évêque de Sciabarcadat en Perse et martyr, fut arrêté dans cette ville par ordre de Sapor II, qui s'y trouvait alors. Conduit devant le prince, celui-ci lui dit : *Je suis touché de votre air vénérable et de vos cheveux blancs. Vous êtes le maître de conserver votre vie en adorant le soleil ; alors je vous comblerai de biens et d'honneurs ; car, je le répète, vous m'inspirez un vif intérêt. — Vos caresses sont un piége pour m'attacher à un monde perfide, dont les avantages ne sont qu'un vain songe qui s'évanouit, comme vous en conviendrez vous-même, si vous êtes sincère. J'ai plus de quatre-vingts ans, et je prie le vrai Dieu, que je sers depuis mon enfance, de ne pas permettre que je lui devienne infidèle en adorant le soleil, qui est l'ouvrage de ses mains. — Si vous ne m'obéissez pas sur-le-champ, je vais vous livrer aux bourreaux. — Eussiez-vous le pouvoir de me faire subir plusieurs morts, je ne puis vous obéir.* Sapor irrité le condamna à être décapité. Saint Narsès souffrit l'an 343 avec Joseph, son disciple, qui avait été arrêté avec lui. — 30 novembre.

NARZALES (saint), un des martyrs Scillitains qui souffrirent à Carthage avec saint Spérat, et qui furent décapités l'an 200, par ordre du proconsul Saturnin, sous le règne de Sévère. — 17 juillet.

NASSADE (saint), *Nassadius*, confesseur, est honoré dans la province d'Ultonie en Irlande. — 26 octobre.

NATAL ou NOEL (saint), *Natalis*, prêtre, est honoré à Casal le 21 août.

NATAL (saint), évêque de Milan, mourut en 741, et fut inhumé dans l'église de Saint-Georges. — 14 mai.

NATALIE (sainte), *Natalia*, épouse de saint Adrien, jeune officier chrétien, qui fut arrêté pour cause de religion, pendant la persécution de Maximien, à Nicomédie, ville qu'il habitait alors. Ayant appris l'arrestation de son mari, elle accourut en toute hâte près de lui, le cœur agité de divers sentiments qui se combattaient ; mais lorsqu'elle le vit chargé de chaînes et emprisonné pour sa foi en Jésus-Christ, comme elle était elle-même très-dévouée à la religion chrétienne qu'elle professait, elle l'exhorta à tout souffrir plutôt que d'apostasier. Elle ranima aussi le courage des autres prisonniers qui étaient détenus pour la même cause. Lorsque le jour destiné au martyre de saint Adrien fut venu, Natalie retourna dans la prison, lui donna les soins les plus tendres, ainsi qu'à ses compagnons, et les accompagna jusqu'au lieu de l'exécution, demandant à être associée à leur supplice ; mais cette grâce lui fut refusée. Elle obtint des bourreaux le corps de son époux, le remit à des chrétiens qui le transportèrent à Bysance, où elle se rendit elle-même, lorsque la persécution fut terminée; car elle resta jusqu'à la fin pour rendre aux martyrs tous les services qui étaient en son pouvoir. Arrivée à Bysance, elle ne tarda pas à aller rejoindre dans le ciel saint Adrien. Elle est honorée le 1er décembre et le 5 mars.

NATALIE (sainte), martyre à Cordoue en Espagne, avec saint Georges et plusieurs autres, était épouse de saint Aurèle. Elle professait la religion mahométane lors de son mariage ; mais elle fut convertie par son mari, et, au baptême, elle changea son nom païen de Sabigothen en celui de Natalie. D'un commun accord ils avaient fait vœu de continence, et Natalie s'était retirée dans un monastère de religieuses, pendant qu'Aurèle vivait dans le monde comme s'il n'eût pas été de ce monde. Arrêtée avec son mari, elle reçut avec lui la couronne du martyre, le 27 juillet 852. Saint Euloge, qui a écrit leur Vie, se chargea de l'éducation de leurs enfants. — 27 juillet.

NATALIQUE (saint), *Natalicus*, martyr en Afrique, souffrit avec treize autres. — 1er décembre.

NATHALAN ou NÉTHELME (saint), *Nathalanus*, évêque d'Aberdeen en Ecosse, florissait dans la première moitié du Ve siècle. Il s'appliqua dans sa jeunesse à l'étude des lettres sacrées et profanes. Il mena ensuite la vie anachorétique, faisant succéder à la contemplation la culture de la terre; mais ce travail des mains n'interrompait point son union avec Dieu. Ayant fait un pèlerinage à Rome, le pape, frappé de son mérite et de sa vertu, le nomma évêque d'Aberdeen, et Nathalan justifia ce choix par la manière dont il gouverna son diocèse, qui renfermait encore beaucoup d'idolâtres. Il en convertit un grand nombre, et l'Ecosse, qui le compte, par cette raison, parmi ses apôtres, fut préservée par ses soins du venin de l'hérésie. Son genre de vie était fort austère, et il continuait à vivre du travail de ses mains, afin d'avoir des ressources plus abondantes pour le soulagement des malheureux. Ses aumônes le firent regarder comme le père des pauvres. Il fonda l'église de Hill et celle de Tullich-Bothelim, dans laquelle il fut enterré. Il mourut en 452, et ses reliques, illustrées par un grand nombre de miracles, ont été vénérées jusqu'à la prétendue réforme. — 8 janvier.

NAUCRACE (saint), *Naucratius*, abbé du monastère de Saint-Jean de Stude, à Constantinople, succéda à saint Théodore l'an 826, et gouverna sa nombreuse communauté pendant près de vingt-deux ans. Il mourut en 848, et il eut pour successeur saint Nicolas, surnommé Studite. — 18 avril.

NAVAL (saint), *Navalis*, martyr à Ravenne avec saint Valentin et plusieurs autres, souffrit par ordre de l'empereur Maximien. — 16 décembre.

NAVIT (saint), *Navitus*, évêque de Tré-

ves, florissait dans le IVe siècle. — 7 juillet.

NAZAIRE (saint), *Nazarius*, martyr à Milan avec saint Celse, naquit à Rome et fut élevé dans la religion chrétienne par sa mère Perpétue, qui avait été convertie par saint Pierre ou par l'un des disciples de cet apôtre. Quoique son père, qui occupait un poste distingué dans les troupes de l'empire, fut païen, il ne s'opposa point à ce que son fils pratiquât le christianisme. Nazaire devint un modèle de ferveur et de piété. Enflammé de zèle pour le salut des âmes, il quitta Rome et alla prêcher la foi en divers lieux. Lorsqu'il se trouvait à Milan, il fut arrêté au commencement de la persécution de Néron, avec saint Celse, qui l'accompagnait. Ils furent décapités par ordre du juge Anulin, vers l'an 68, et enterrés séparément dans un jardin, hors de la ville. Saint Ambroise découvrit leurs corps en 395, et trouva dans le tombeau de saint Nazaire une fiole pleine de son sang, lequel était aussi vermeil et aussi liquide que s'il venait d'être versé. Les fidèles en mirent quelques gouttes sur des linges, et en formèrent une espèce de pâte dont saint Ambroise envoya un morceau à saint Gaudence de Brescia. Le saint archevêque de Milan détacha aussi une petite partie de ces précieuses reliques, dont il fit présent à saint Paulin de Nole, et il plaça les deux corps dans l'église des Apôtres, qu'il venait de faire bâtir à Milan. Saint Nazaire et saint Celse étaient patrons du chapitre de Beaucaire et de la cathédrale de Béziers. — 28 juillet.

NAZAIRE (saint), martyr à Rome, servait dans l'armée de Maxence, fils de l'empereur Maximien. Après diverses tortures endurées pour Jésus-Christ, il fut décapité avec saint Basilide et deux autres, par ordre d'Aurèle, préfet de Rome, et il fut enterré sur la voie Aurelienne. Saint Chrodégand, évêque de Metz, rapporta de Rome ses reliques en 764, et les donna à l'abbaye de Lorch en Allemagne. — 12 juin.

NAZAIRE (saint), évêque de Capo-d'Istria, près du golfe de Venise, est honoré le 19 juin.

NAZAIRE (saint), abbé de Lérins, succéda à Fauste dans le gouvernement de cette célèbre abbaye, et fonda sur les côtes de la mer un monastère en l'honneur de saint Etienne pour des religieuses. Il le bâtit dans un lieu nommé Arluc, corruption des mots latins *ara lucus*, autel du bois sacré, et cet autel était dédié à Vénus. Parmi les vierges qui vinrent purifier par leurs vertus ce lieu souillé par tant d'infamies, on cite sainte Maxime, qui en fut une des premières religieuses, et qui est honorée le 16 mai dans le diocèse de Fréjus. Quant à saint Nazaire, on place sa mort vers le milieu du Ve siècle. — 28 juillet.

NÉADE (saint), *Neadius*, confesseur en Orient, est honoré chez les Grecs le 16 mai.

NÉARQUE (saint), *Nearchus*, martyr en Orient, est aussi honoré chez les Grecs le 22 avril.

NÉBRIDE (le bienheureux), *Nebridius*, évêque d'Egare en Catalogne, était frère de saint Juste d'Urgel, et florissait dans le VIe siècle. — 9 février.

NECTAIRE (saint), *Nectarius*, martyr à Néocésarée dans le Pont, souffrit avec saint Sève. — 22 août.

NECTAIRE (saint), confesseur dans la Limagne ou basse Auvergne, florissait sur la fin du IIIe siècle. — 9 décembre.

NECTAIRE (saint), évêque de Vienne en Dauphiné, florissait dans le IVe siècle. — 1er août.

NECTAIRE (saint), évêque d'Autun, florissait vers le milieu du VIe siècle. Il était lié d'une étroite amitié avec saint Germain, son diocésain, qu'il établit abbé de Saint-Symphorien d'Autun, et qui fut tiré de son monastère pour monter sur le siége épiscopal de Paris. — 13 septembre.

NEMESE (saint), *Nemesius*, martyr à Tivoli, était un des sept fils de sainte Symphorose. Il eut le cœur percé par ordre de l'empereur Adrien, l'an 119. — 18 juillet.

NEMESE (saint), diacre et martyr à Rome, souffrit avec sainte Lucille, sa fille. Ils furent décapités l'an 254, le 25 avril. Le pape saint Etienne fit inhumer leurs corps sur la voie Appienne. Quelques années après, le pape saint Sixte II leur donna une sépulture plus honorable sur la même voie. Ils furent transférés plus tard par Grégoire V dans l'église de Sainte-Marie-la-Neuve, et Grégoire XIII les plaça sous l'autel de la même église. — 31 octobre.

NEMESE (saint), martyr dans l'île de Chypre, souffrit avec saint Potame. — 20 février.

NEMESE (saint), martyr à Cordoue en Espagne avec saint Zoïle et douze autres, souffrit pendant la persécution de l'empereur Dioclétien. — 27 juin.

NEMESE (saint) est honoré comme confesseur dans le territoire de Liéven. — 1er août.

NEMESIEN (saint), *Nemesianus*, évêque en Numidie et martyr, ayant été arrêté par le président de la province, au commencement de la persécution de Valérien, confessa Jésus-Christ avec courage et subit une cruelle fustigation. Il fut ensuite chargé de fers et envoyé aux mines, où la fatigue, la misère et les mauvais traitements mirent un terme à son martyre. Il est un de ceux à qui saint Cyprien, alors en exil pour la même cause, écrivit une lettre d'encouragement et de consolation. — 10 septembre.

NEMESIEN (saint), enfant et martyr, loué par saint Augustin, était honoré à Carthage le 19 décembre.

NEMESION (saint), martyr à Alexandrie, fut arrêté comme coupable de vol ; mais il fut rendu à la liberté, après avoir démontré l'absurdité de cette accusation. Arrêté de nouveau comme chrétien en 250, pendant la persécution de Dèce, il fut conduit devant Emilien, préfet d'Egypte, et ayant dignement confessé sa foi, il fut battu cruellement et condamné au feu avec des malfaiteurs. Némésion s'estima heureux de finir sa vie

comme son divin Maître, au milieu des scélérats. — 19 décembre.

NÉMIERS ou Némore (saint), *Nemorius*, diacre et martyr, était disciple de saint Loup, évêque de Troyes, et souffrit la mort sous Attila, roi des Huns, vers lequel on croit que saint Loup l'avait député. Ce barbare conquérant le fit massacrer en 451. — 7 septembre.

NÉMORAT (saint), martyr en Egypte avec trois autres, est mentionné dans le Martyrologe hiéronymique. — 5 septembre.

NENNE (saint), *Nennius*, abbé en Irlande, était de la famille des rois de cette île, et renonça généreusement à tous les avantages que son illustre naissance pouvait lui procurer dans le monde, pour se consacrer à Dieu. Après avoir fait de grands progrès dans la vie spirituelle sous d'habiles maîtres, il se retira dans une île située au milieu d'un lac formé par la rivière d'Erne, où il bâtit un monastère pour ses nombreux disciples. Il étendit dans le voisinage le royaume de Jésus-Christ, et mérita d'être compté au nombre des douze apôtres de l'Irlande. Il mourut avant la fin du VIe siècle, et fut enterré dans son île, où il y a une église de son nom. — 16 et 17 janvier.

NENNOQUE (sainte), *Nennoca*, vierge et abbesse dans la Basse-Bretagne, près de Cornouailles, était originaire d'Angleterre, et fille, à ce que l'on croit, d'un prince anglais. Elle renonça au monde et aux grands biens dont elle était héritière, pour venir dans une solitude de l'Armorique. Plusieurs vierges chrétiennes vinrent se mettre sous sa conduite, et elle bâtit le monastère de Plémeur, dont elle fut la première abbesse. On ignore si elle florissait dans le VIe ou le VIIe siècle. — 4 juin.

NEOMEDE (saint), *Neomedius*, est nonoré comme martyr dans le Frioul le 17 février.

NEOMESIE ou Néomise (sainte), *Neomisia*, vierge et martyre à Anagny en Italie, souffrit avec sainte Aurélie. — 25 septembre.

NEON (saint), martyr à Orbat en Cappadoce, souffrit, à ce que l'on croit, sous l'empereur Marc-Aurèle. Avant sa conversion au christianisme, il était greffier d'un temple de Némésis. — 17 janvier.

NEON (saint), martyr à Rome, était fils de saint Adrias et de sainte Pauline, et frère de sainte Marie. Instruit des vérités chrétiennes par saint Hippolyte, son oncle, il fut baptisé avec sa famille par le pape saint Etienne. Arrêté ensuite par l'empereur Valérien, il fut appliqué à la question avec sa sœur et son père. Celui-ci encourageait ses enfants au milieu des tortures, et on ne leur entendait prononcer d'autres paroles que celles-ci : *Jésus-Christ, assistez-nous.* Ils furent ensuite décapités sous les yeux de leur père par sentence du juge Secondien, l'an 257. — 2 décembre.

NEON (saint), martyr à Corfou avec d'autres, est honoré chez les Grecs le 27 et le 28 avril.

NEON (saint), martyr à Moromile en Phrygie, souffrit avec saint Nicon et un autre. — 13 juillet.

NEON (saint), martyr à Eges en Cilicie, ayant été dénoncé comme chrétien par sa belle-mère, fut arrêté avec ses deux frères Astère et Claude. Ils furent conduits devant Lysias, gouverneur de la province, qui leur fit subir un interrogatoire. Quand le tour de Néon fut venu, Lysias lui dit avec une douceur hypocrite : « Approchez, mon fils, et venez sacrifier à nos dieux. — Si vos dieux ont quelque pouvoir, qu'ils se vengent eux-mêmes de nos mépris sans vous laisser le soin de cette vengeance. Oui, s'ils sont quelque chose, qu'ils nous le fassent sentir ; mais s'ils ne sont tout au plus que des génies malfaisants, et que vous ne soyez que le complice et l'exécuteur de leur noire malice, apprenez que je vaux mieux qu'eux et vous, puisque j'adore le vrai Dieu qui a fait le ciel et la terre. — Qu'on lui donne cent coups sur la tête, et qu'on lui dise à chaque coup : C'est ainsi qu'on traite ceux qui blasphèment contre les dieux immortels. — Je ne blasphème point ; je dis la vérité.— Qu'on lui brûle la plante des pieds et qu'on le frappe sur le dos et sur le ventre. — Tous ces tourments ne me feront pas changer de résolution. » Lysias, voyant qu'il ne pouvait l'ébranler, le condamna, ainsi que ses frères, à être crucifié sur la grande place du palais, et ordonna que leurs corps fussent jetés aux bêtes et abandonnés aux oiseaux. Saint Néon souffrit l'an 285, sous l'empereur Dioclétien. — 23 août.

NEON (saint), martyr avec saint Eusèbe et six autres, qui furent décapités pendant la persécution de Dioclétien. — 24 avril.

NEON (saint), martyr à Antioche de Pisidie, fut converti à la foi par les miracles de saint Marc le berger, et souffrit sous Dioclétien. — 28 septembre.

NEONILE (saint), *Neonilus*, est honoré le 28 octobre.

NEOPHYTE (saint), *Neophytus*, martyr à Nicée en Bithynie, n'avait que quinze ans lorsqu'il fut arrêté comme chrétien, et, sur son refus de sacrifier aux idoles, il fut battu de verges, jeté dans une fournaise ardente et ensuite exposé aux bêtes. Mais comme après ces supplices, qui ne lui avaient fait aucun mal, il continuait à confesser Jésus-Christ, on le décapita, pendant la persécution de Dioclétien, selon l'opinion de quelques martyrologistes. — 20 janvier

NEOPHYTE (saint), martyr chez les Grecs, fut noyé pour la confession de Jésus-Christ. — 7 décembre.

NEOPHYTE (sainte), *Neophyta*, martyre à Lentini en Sicile, est honorée le 17 avril.

NEOPHYTE (sainte), qu'on croit avoir été vierge et martyre, était honorée autrefois au monastère de Limpurg, près de Worms, qui fut fondé par l'empereur Conrad II, vers l'an 1050. Ce prince y fit mettre les reliques de cette sainte, et il s'y faisait un grand concours de peuple le 4 janvier, jour où l'on célébrait sa fête. — 4 janvier.

NÉOPOLE (saint), *Neopolus*, martyr à Rome avec saint Saturnin et deux autres, après de cruelles tortures, mourut en prison. — 2 mai.

NÉOT (saint), anachorète en Angleterre, qu'on croit parent du roi Alfred le Grand, prit de bonne heure l'habit monastique à Glastenbury. Les progrès qu'il fit dans la science et dans la vertu déterminèrent l'évêque diocésain à lui conférer le diaconat et la prêtrise avant l'âge. Néot, qui n'avait d'attrait que pour la solitude, obtint de son abbé la permission de se retirer dans un désert de la province de Cornouailles qui se nommait Saint-Guérin, et qui s'appela ensuite Néotstoke, de son nom. Il y pratiqua des austérités étonnantes, et Dieu le combla de faveurs extraordinaires. Il habitait ce séjour depuis sept ans, lorsqu'il fit le pèlerinage de Rome, et, à son retour, il se renferma de nouveau dans sa cellule. Sa réputation de sainteté lui attira de nombreuses visites, et l'on venait de fort loin lui demander le secours de ses prières et de ses conseils. Le roi Alfred lui-même, ayant entendu parler de sa science, de sa sagesse et de ses vertus, voulut faire sa connaissance et eut avec lui de fréquents entretiens, dans lesquels il puisait de nouveaux motifs d'aimer la religion. Il le consultait non-seulement sur les affaires de sa conscience, mais encore sur les affaires de l'Etat. Néot, qui était un des hommes les plus instruits de son siècle, lui recommandait surtout de favoriser les bonnes études, de faire refleurir les écoles anglaises qui étaient à Rome et d'en établir de nouvelles dans son royaume ; ce qu'Alfred fit avec beaucoup de magnificence. Saint Néot forma, de son côté, le plan d'une école où l'on enseignerait toutes les sciences et tous les beaux-arts, et c'est ce plan que le roi réalisa en fondant l'université d'Oxford. Il mourut le 31 juillet 877, et fut enterré dans sa solitude, où il avait fondé le monastère de Ménévie ou de saint David, pour les disciples qui étaient venus se placer sous sa conduite. Assérius, l'un d'eux, qu'il plaça à Oxford en qualité de professeur, dit que son maître passait six mois à Ménévie et six mois à la cour d'Alfred. Ce prince obtint plusieurs grâces par l'intercession du saint, en allant prier sur son tombeau. Les reliques de saint Néot furent transférées plusieurs fois. L'abbaye du Bec possédait une châsse qui en renfermait une partie, et l'on y célébrait sa fête le 31 juillet. — 28 octobre.

NÉOTÈRE (saint), *Neoterus*, martyr à Alexandrie avec saint Ammon, et vingt-trois autres, est honoré le 8 septembre.

NÉPOTIEN (saint), *Nepotianus*, évêque de Clermont en Auvergne, succéda à saint Allyre vers l'an 385, et marcha sur les traces de son prédécesseur. Sa sainteté fut illustrée par des miracles, même de son vivant. On cite, entre autres, la guérison d'un jeune seigneur de la cour de l'empereur Maxime, nommé Artème, qui, passant par la ville d'Auvergne ou de Clermont pour se rendre en Espagne, y tomba si dangereusement malade, qu'il était sur le point de mourir, lorsque saint Népotien le guérit tout-à-coup, en l'oignant du saint-chrême. Artème, reconnaissant d'un si grand bienfait, renonça au monde et aux grandeurs humaines, quoiqu'il fût sur le point de contracter un établissement avantageux. S'étant dépouillé de sa fortune, qui était considérable, il entra dans le clergé de Clermont, et il mérita, par sa science et sa vertu, de succéder à saint Népotien, qui mourut vers l'an 388, après un épiscopat d'environ trois ans. — 22 octobre.

NÉPOTIEN (saint), prêtre, était neveu de saint Héliodore, évêque d'Altino, et sortait d'une famille illustre ; mais, méprisant de bonne heure les vanités du monde, il n'était encore que catéchumène, qu'il portait sous ses riches habillements un rude cilice. Plus tard il distribua ses biens aux pauvres, afin de se consacrer sans réserve au service de Dieu. Il désirait se confiner dans un désert pour y vivre à la manière des anachorètes; mais son oncle avait d'autres vues sur lui, et pour l'attacher définitivement à son église, il l'ordonna prêtre au milieu des acclamations du peuple, sans avoir égard à sa résistance et à ses larmes. Saint Jérôme, à qui, à l'exemple de son oncle, il avait voué une tendre amitié, lui écrivit, sur sa demande, la célèbre lettre qui traite des devoirs de la vie cléricale, et Népotien en fit la règle de sa conduite. Il s'appliqua en outre à l'exercice des œuvres de miséricorde, secourant les pauvres, visitant les malades, exerçant l'hospitalité, et s'attachant tous les cœurs par ses vertus et ses belles qualités. Il montrait un grand zèle pour la beauté de la maison du Seigneur, et le bel ordre qu'on admirait dans l'église d'Altino était son ouvrage. Il mourut à la fleur de son âge, emportant les regrets universels, mais surtout ceux de son saint oncle et ceux de saint Jérôme. Sur le point de mourir, il dit à Héliodore : *Je vous prie d'envoyer la tunique qui me servait dans les fonctions du ministère à mon très-cher père pour l'âge, et mon frère pour la dignité : l'affection que vous me portez, accordez-la tout entière à celui que nous aimions ensemble.* Il expira en prononçant ces paroles, tenant les mains de son oncle et pensant à moi, dit saint Jérôme. Il mourut vers l'an 395, et le saint docteur a immortalisé sa mémoire par l'éloge qu'il adressa à saint Héliodore. — 11 mai.

NÈRE (saint), *Nerus*, martyr en Afrique, souffrit avec saint Martial et un autre. — 16 novembre.

NÈRE (la bienheureuse), morte en 1287, est honorée à Sienne, sa patrie. — 25 décembre.

NÉRÉE (saint), *Nereus*, martyr à Terracine en Italie avec saint Achillée, était, comme lui, eunuque ou chambellan de la princesse sainte Flavie Domitille. L'empereur Domitien les exila, avec leur maîtresse, dans l'île de Pontia, à cause qu'ils étaient chrétiens. Ils furent ensuite décapités à Terracine, pendant la persécution de l'empereur

Trajan, au commencement du XI[e] siècle. Le célèbre Baronius ayant eu pour son titre de cardinal leur ancienne église de Rome, qui était tombée en ruines, la fit rebâtir avec magnificence et il y fit transférer leurs reliques, qui étaient alors dans la chapelle de Saint-Adrien. — 12 mai.

NÉRÉE (saint), martyr en Afrique, souffrit avec saint Saturnin et plusieurs autres. — 16 octobre.

NERSES (saint), évêque en Perse et martyr avec plusieurs autres, est honoré le 20 novembre.

NÈSE (saint), *Nesius*, martyr, est honoré chez les Grecs le 27 février.

NÉSÈBE (saint), martyr à Alexandrie avec saint Ammon et plusieurs autres, est honoré chez les Grecs le 10 septembre.

NESSAN (saint), *Nessanus*, prêtre et patron de Cork en Irlande, disciple de saint Finbarr. Il lui succéda dans le gouvernement de l'école qu'il avait établie dans son monastère, et il fut le fondateur de la ville de Cork, dont il est patron. Il florissait sur la fin du VI[e] siècle et au commencement du VII[e]. — 1[er] décembre.

NESTABE (saint), *Nestabus*, martyr à Gaze en Palestine, était frère de saint Eusèbe et de saint Zénon, qui, sous le règne de Julien l'Apostat, furent victimes d'une émeute suscitée contre eux par les païens, à cause de leur attachement à la foi chrétienne. Après que la populace furieuse les eut accablés de coups et qu'ils eurent cessé de vivre, on les traîna à la voirie et on y brûla leurs restes sanglants l'an 362. — 8 septembre.

NESTOR (saint), évêque de Syde en Pamphilie et martyr, fut arrêté, pendant la persécution de l'empereur Dèce, par Epole, gouverneur de la province, et conduit à Perge, où il confessa Jésus-Christ avec un courage qui étonna ses persécuteurs. Condamné au supplice de la croix, il mourut comme son divin maître, l'an 250. — 26 février.

NESTOR (saint), évêque et martyr dans la Chersonèse, souffrit avec saint Basile et d'autres évêques au nombre de six. — 4 mars.

NESTOR (saint), martyr à Nicomédie avec saint Pierre et plusieurs autres, souffrit l'an 303, au commencement de la persécution de l'empereur Dioclétien. — 12 mars.

NESTOR (saint), martyr à Nicomédie avec saint Eustorge, prêtre, et deux autres, souffrit un mois après le précédent, pendant la même persécution. — 11 avril.

NESTOR (saint), martyr à Thessalonique, est honoré le 8 octobre.

NESTOR (saint), évêque de Trémithonte en Chypre, est honoré chez les Grecs le 7 mars.

NESTOR (saint), martyr à Gaze en Palestine avec saint Eusèbe et les deux frères de celui-ci, partagea les mauvais traitements qu'ils eurent à essuyer de la part des païens dans une émeute qui eut lieu à Gaze, sous l'empereur Julien l'Apostat. Il aurait été massacré avec eux, et déjà on le traînait par les rues, lorsque des païens, touchés de sa jeunesse et de sa bonne mine, l'arrachèrent des mains de ceux qui allaient lui arracher la vie ; mais il mourut trois jours après, par suite des coups qu'il avait reçus. — 8 septembre.

NETHALAN ou NETHELME, évêque et confesseur en Ecosse, florissait au milieu du V[e] siècle. Ses travaux apostoliques convertirent un grand nombre d'idolâtres. — 8 janvier. (Voir MATHALAN.)

NEVOLON (le bienheureux), artisan, né à Faënza dans la Romagne, vers la fin du XII[e] siècle, embrassa l'état de cordonnier et s'engagea dans les liens du mariage. Il avait donné dans le désordre ; mais une maladie grave, dont il fut atteint à vingt-quatre ans, lui fit faire des réflexions sérieuses sur sa conduite passée, et il ne fut pas plutôt guéri qu'il se montra changé en un autre homme. Après avoir distribué aux pauvres le peu qu'il possédait, il leur consacrait encore le produit de son travail, se contentant, pour sa subsistance, des aliments les plus grossiers, qu'il ne prenait qu'en petite quantité. Il jeûnait trois fois la semaine, et ne prenait que du pain et de l'eau durant les jeûnes prescrits par l'Eglise. Il fit le pèlerinage de Rome, ensuite celui de Saint-Jacques en Galice, et il fit le second nu-pieds. De retour à Faënza, il eut beaucoup à souffrir de sa femme, qui blâmait son genre de vie et ses aumônes ; mais il supportait avec patience ses plaintes et ses murmures. Un jour qu'un mendiant lui demandait l'aumône, il dit à sa femme de lui donner un pain. *Il n'y en a plus dans l'armoire*, lui répond-elle. Comme il insistait, elle lui fit de nouveau la même réponse. *Au nom du Seigneur*, lui dit-il, *allez donner l'aumône à ce pauvre.* Frappée de ces paroles, elle ouvre l'armoire, et quel ne fut pas son étonnement d'y trouver une grande quantité de pains ! Ce prodige fit sur elle une telle impression, qu'elle changea de sentiments à l'égard de son saint époux. Elle mourut en revenant d'un pèlerinage où elle l'avait accompagné, et Névolon, qui ne laissait échapper aucune occasion de soulager les indigents, leur distribua tout ce qui lui revenait de la succession de sa femme. Ses charités l'ayant réduit lui-même à l'indigence, il se retira chez un ermite aussi pauvre que lui. Il n'avait d'autre lit qu'une table ou la terre nue, et il donnait peu de temps au sommeil. Un jour qu'il était en route pour faire un pèlerinage, se sentant pressé par la faim, il supplia vainement un aubergiste de lui donner un morceau de pain : il lui fut refusé, parce qu'il n'avait point d'argent pour le payer ; on lui dit même d'en aller demander de porte en porte. Névolon, levant les yeux au ciel, conjura le Seigneur de le secourir dans sa détresse ; les ayant ensuite abaissés vers la terre, il vit à ses pieds une pièce de monnaie qui lui servit à payer le pain qu'on lui avait refusé. Ce secours inespéré de la Providence toucha l'aubergiste et, il devint, depuis ce moment, moins dur envers les malheureux. Le bienheureux, parvenu à une extrême vieillesse, mourut à Faënza, le 27 juillet 1280, et l'on assure qu'aussitôt qu'il eut expiré, les cloches de l'église où il allait habituellement

prier sonnèrent d'elles-mêmes pour annoncer son trépas. Surpris de cette merveille, le pasteur se rendit avec plusieurs personnes à la petite maison où logeait le serviteur de Dieu : on le trouva à genoux et l'on crut qu'il priait, mais on reconnut ensuite qu'il était mort. L'évêque de Faënza, informé de cet événement, se rendit sur les lieux, accompagné de son clergé et d'une grande foule de peuple; il conduisit le corps dans la cathédrale et fit lui-même la cérémonie de ses funérailles. On lui érigea un tombeau en marbre, et il s'y est opéré plusieurs miracles. Son culte fut approuvé par Pie VII le 31 mai 1817. — 27 juillet.

NIC (saint), *Nicus*, solitaire à Besous, dans le diocèse de Milan, est honoré dans ce lieu, où ses reliques furent levées de terre par saint Charles Borromée et placées dans l'église, sous un autel. — 18 avril.

* NICAISE (saint), *Nicasius*, évêque et martyr, fut, à ce que l'on croit, un des disciples de saint Polycarpe, qui vinrent de l'Asie Mineure dans les Gaules avec saint Irénée, ou du moins un des hommes apostoliques formés à leur école. Une ancienne tradition porte qu'il prêcha d'abord la foi à Conflans, à Andrésy, à Triel et à Vaux. Il y a dans le dernier de ces villages une fontaine de son nom, où l'on dit qu'il baptisa plus de trois cents personnes. Meulan, Mantes et le village de Monceaux se glorifient aussi d'avoir été évangélisés par saint Nicaise. Il convertit, à la Roche-Guyon, sainte Pience, qui était une personne d'un rang distingué, et à laquelle plusieurs martyrologes donnent le titre de vierge. C'est à une demi-lieue de ce village qu'il fut arrêté par les païens, avec ses deux compagnons, Gerin, qui était prêtre, et Cubicule, qui était diacre, et décapité avec eux, sur les bords de l'Epte, dans un lieu où l'on bâtit dans la suite le village de Gasny. Ils furent enterrés dans une petite île formée par la rivière, et l'on bâtit depuis une chapelle sur leur tombeau. Saint Nicaise était revêtu du caractère épiscopal, et on le regarde même comme le premier évêque de Rouen, parce qu'il convertit à la foi une partie de ce diocèse, quoiqu'il n'ait point pénétré dans cette ville. — 11 octobre.

NICAISE (saint), évêque de Reims et martyr, florissait dans la première partie du ve siècle. Dieu l'avait favorisé du don de prophétie, et il prédit que sa ville épiscopale serait prise et pillée par des barbares et que lui-même serait victime de leur férocité. Quelque temps après, une armée, venue de la Germanie, fit une irruption dans les Gaules et s'empara de Reims, qui était une ville sans défense. Le saint évêque, voyant l'ennemi maître de la place, et craignant plus encore pour son troupeau les malheurs de l'âme que les maux temporels, allait de maison en maison, pour exhorter les Rémois à rester fidèles à Dieu ; mais ce dévoûment lui coûta la vie. Ces infidèles, ennemis de Jésus-Christ, déchargèrent leur haine sur son ministre, et lui coupèrent la tête l'an 451. Sainte Eutropie, sa sœur, fut traitée de la même manière, et son corps fut enterré avec celui de son frère dans le même tombeau, près de l'église de Saint-Agricole. Plusieurs miracles s'étant opérés par l'intercession du saint évêque, on fonda, sur le lieu où il avait été enterré, un monastère qui devint la célèbre abbaye de Saint-Nicaise. En 893, on transféra ses reliques dans la cathédrale qu'il avait fait bâtir, et qu'il avait dédiée sous l'invocation de la sainte Vierge. Son chef fut porté à Arras dans l'église abbatiale de Saint-Waast. — 14 décembre.

NICAISE JOHNSON (le bienheureux), récollet et l'un des martyrs de Gorcum, fut arrêté dans cette ville, avec plusieurs de ses confrères, par les calvinistes, et après d'horribles tortures il fut conduit à Bril, où il fut pendu en haine de la religion catholique, et pour n'avoir pas voulu renier la suprématie du pape, ni abjurer la foi à la présence réelle de Jésus-Christ dans l'eucharistie. Son supplice, ainsi que celui de ses dix-huit compagnons, qui étaient tous religieux ou prêtres séculiers, eut lieu le 9 juillet 1572, par ordre de Guillaume de Lamarck, chanoine apostat. Ils furent déclarés martyrs et béatifiés par Clément X, en 1674. La plus grande partie de leurs reliques avaient été enlevées secrètement en 1615, et transportées soit à Bruxelles, soit dans plusieurs monastères de la Belgique. — 9 juillet.

NICANDRE (saint), *Nicander*, premier évêque de Myre en Lycie et martyr, fut ordonné, à ce que l'on croit, par saint Tite, disciple de saint Paul. Il souffrit le martyre par ordre du président Libanius, avec saint Hermas, prêtre, et il est honoré chez les Grecs le 4 novembre.

NICANDRE (saint), martyr près de Rome, souffrit sur la voie d'Ardée avec sainte Félicité et vingt-trois autres. — 5 juin.

NICANDRE (saint), martyr avec saint Marcien, avait servi quelque temps dans les armées romaines; mais il quitta la milice lorsqu'on publia, en 303, des édits de mort contre les chrétiens. On regarda sa retraite comme une désertion, et, ayant été arrêté, il fut conduit devant Maxime, gouverneur de la province, qui lui montra l'ordre de l'empereur, par lequel il était prescrit de sacrifier aux dieux. *Cet ordre ne concerne que ceux qui croient pouvoir s'y conformer; pour nous autres, qui sommes chrétiens, il ne nous est pas permis de nous y soumettre. — A propos, d'où vient que vous ne vous présentez plus pour toucher votre paye? — C'est que l'argent fourni par l'impiété est une peste capable d'infecter ceux qui veulent servir Dieu. — Je vous tiens quitte pour un peu d'encens que vous allez offrir. — Comment un chrétien, qui adore le Dieu immortel et créateur, pourrait-il abandonner son culte pour sacrifier à des idoles de bois ou de pierre?* Darie, femme de Nicandre, qui assistait à cet interrogatoire, prenant la parole : *Gardez-vous bien, cher époux, de faire ce qu'on vous demande et d'abandonner Jésus-Christ notre bon maître. Levez les yeux au ciel, et vous l'y verrez ; c'est de là qu'il vien-*

dra à votre secours. — Méchante femme, pourquoi souhaitez-vous que votre mari meure? C'est sans doute parce que vous voudriez en avoir un autre. — Loin de moi une telle pensée! Je désire au contraire qu'il vive toujours. Si vous vous imaginez que je cherche à m'en défaire pour en épouser un autre, vous pourez me faire mourir avant lui, si toutefois les femmes sont comprises dans l'édit, car je désire mourir pour ma foi. — Je n'ai point d'ordre pour faire mourir les femmes : seulement vous irez en prison. Revenant ensuite à Nicandre, Maxime lui dit : *Ne faites pas attention aux discours de votre femme, et comme il s'agit pour vous de la vie ou de la mort, je vous donne un délai pour y réfléchir. — Supposez que ce délai est écoulé : ma résolution est prise, et je suis décidé à me sauver.* Le gouverneur, comprenant qu'il s'agissait du salut de son corps, en remercia les dieux, et déjà il se félicitait, avec Leucone, son assesseur, de la victoire qu'il venait de remporter sur le saint martyr; mais entendant Nicandre demander à Dieu de le délivrer des périls et des tentations du siècle : *Quoi donc!* lui dit-il, *tout à l'heure vous vouliez vivre, et maintenant vous désirez mourir? — La vie que je désire est éternelle : pour la vie de ce monde, j'y tiens si peu, que je vous l'abandonne.* Maxime l'envoya en prison, avec Marcien, qui, partageant ses sentiments, avait fait les mêmes réponses. Vingt jours après, le gouverneur les interrogea de nouveau, et comme ils persévéraient dans leur refus de sacrifier, il les condamna à la décapitation. Quand ils eurent entendu la sentence, ils le remercièrent du bonheur qu'il leur procurait, et se rendirent tout joyeux sur le lieu de l'exécution. Darie, qui était sortie de prison, voulut escorter son mari avec son enfant, qu'elle portait sur son bras, accompagnée de Papinien, frère du martyr Pasicrate, et pendant tout le trajet elle félicitait Nicandre sur la couronne qu'il allait recevoir. Lorsqu'ils furent arrivés, Nicandre lui fit ses adieux en lui disant : *Que le Seigneur soit toujours avec vous.* Elle répondit : *J'ai été dix ans sans vous voir, et le ciel m'est témoin des vœux que je faisais pour jouir de votre présence. Maintenant que vous allez me quitter pour entrer dans la gloire, loin d'éprouver des regrets, je me trouve la plus heureuse des femmes, puisque je serai la veuve d'un martyr. Courage donc, cher époux; rendez par votre mort un témoignage éclatant à la divinité de Jésus-Christ, et, lorsque vous serez avec lui, parlez-lui quelquefois en faveur de votre femme.* Le bourreau interrompit cet entretien en abattant la tête de saint Nicandre. Il fut décapité le 17 juin de l'an 303, et l'on croit qu'il souffrit à Dorostore en Mysie, où avait souffert saint Pasicrate, dont il est parlé dans ses actes. — 17 juin.

NICANDRE (saint), martyr en Egypte, recherchait avec soin les restes mortels des martyrs pour leur donner la sépulture, et cette œuvre de charité, qui l'exposait à de grands périls, lui mérita de leur être associé, pendant la persécution de l'empereur Dioclétien. — 15 mars.

NICANDRE (saint), martyr à Mélitine en Arménie avec saint Hiéron et trente-un autres, souffrit sous le président Lysias, pendant la persécution de Dioclétien. — 7 novembre.

NICANDRE (saint), abbé d'un monastère de Messine en Sicile, est honoré dans une église située près de cette ville et qui porte son nom. — 19 septembre.

NICANOR (saint), l'un des sept premiers diacres établis par les apôtres, était de l'île de Chypre. On croit qu'il alla prêcher l'Evangile dans sa patrie, où il est honoré le 10 janvier.

NICANOR (saint), martyr en Egypte avec saint Marcien et plusieurs autres, souffrit pendant la persécution de l'empereur Maximin II, dit Daïa. — 5 juin.

NICARÈTE (sainte), *Nicaretes*, vierge, sortait d'une des premières familles de Nicomédie. Des revers de fortune l'ayant précipitée de l'opulence dans la pauvreté, elle supporta ce malheur avec courage, et elle trouvait encore, dans le peu qui lui restait, de quoi soulager les malheureux. Sa chasteté n'était pas moins admirable que sa charité. Comme elle était venue habiter Constantinople, saint Jean Chrysostome, patriarche de cette ville, pénétré d'estime pour ses vertus, la pressa souvent de se charger de la conduite des vierges pauvres, qui étaient entretenues avec les fonds de l'Eglise; mais Nicarète s'y refusa par humilité. Lorsque le saint docteur eut été expulsé de son siége, Nicarète, pour échapper à la persécution à laquelle se trouvaient en butte tous ceux qui lui étaient attachés, quitta la ville, et on ignore ce qu'elle devint ensuite. On sait seulement qu'elle mourut très-âgée, avant le milieu du ve siècle. On croit qu'elle exerçait la médecine et qu'elle guérit saint Jean Chrysostome d'une maladie de l'estomac. — 27 décembre.

NICÉ (sainte), *Nice, es*, martyre à Corinthe avec saint Calliste et sept autres, fut noyée dans la mer, où on l'avait précipitée parce qu'elle refusait de sacrifier aux idoles. — 16 avril.

NICÉ (sainte), martyre en Orient, est honorée chez les Grecs le 24 avril.

NICÉAS (saint), *Nicæas*, martyr à Antioche avec saint Paul, est honoré le 29 août.

NICÉPHORE (saint), *Nicephorus*, martyr en Orient, souffrit vers l'an 257, pendant la persécution de l'empereur Valérien. — 17 avril.

NICÉPHORE (saint), martyr à Antioche, était un chrétien fervent, qui s'était lié d'amitié avec un prêtre de l'Eglise d'Antioche nommé Saprice. Leur attachement réciproque était si intime et si public, qu'on disait communément dans toute la ville que deux frères ne s'aimaient pas comme Saprice et Nicéphore. On ignore pour quel sujet le sentiment qui les unissait fit place à un sentiment tout opposé; mais ils finirent par ne

plus se voir ni se parler, et ils évitaient même de se rencontrer dans la rue. Nicéphore, rentrant ensuite en lui-même, voulut se réconcilier avec Saprice. Il lui envoya donc des amis communs pour le supplier de lui rendre son amitié ; mais cette démarche ne produisit aucun effet. Une seconde et une troisième tentative furent également infructueuses. Enfin Nicéphore, voyant qu'il ne pouvait le fléchir par l'entremise d'autrui, alla le trouver lui-même, se jeta à ses pieds et le pria, au nom de Jésus-Christ, de lui pardonner ; mais cette démarche eut le sort des précédentes. Peu après, Saprice fut arrêté par suite de la persécution excitée par Valérien et Gallien. Conduit devant le gouverneur, il confessa Jésus-Christ avec fermeté, souffrit diverses tortures et fut condamné à mort. Pendant qu'on le conduisait au supplice, Nicéphore vint se jeter à ses pieds en lui disant : *Martyr de Jésus-Christ, pardonnez-moi la faute que j'ai commise contre vous.* Saprice ne daigna pas même lui répondre. Nicéphore, s'étant relevé, ne se rebuta point : il se rendit en toute hâte dans une autre rue par où Saprice devait passer, et, se jetant de nouveau à ses pieds, il le pria encore de lui pardonner. *Je vous en conjure*, dit-il, *par cette glorieuse confession que vous venez de faire de la divinité de Jésus-Christ.* Mais Saprice ne voulut pas seulement le regarder. Les soldats qui conduisaient ce dernier dirent à Nicéphore : *Que tu es simple de tant te tourmenter pour obtenir ton pardon d'un homme qui va mourir !* Quand on fut arrivé au lieu du supplice, Nicéphore revint à la charge, et Saprice persista dans son refus. Les bourreaux ayant dit à ce dernier de se mettre à genoux pour recevoir le coup de la mort, il demanda pourquoi on voulait lui couper la tête. *C'est*, répondirent les bourreaux, *parce que tu ne veux pas sacrifier aux dieux. — Arrêtez*, leur dit-il, *je suis prêt à sacrifier.* Nicéphore, qui était présent, ressentit la plus vive douleur de cette apostasie. *Mon frère*, s'écria-t-il, *que faites-vous? Ah! gardez-vous bien de renoncer Jésus-Christ notre bon maître!* Mais Saprice ne fit pas semblant de l'entendre. Alors Nicéphore dit aux bourreaux : *Je suis chrétien et je crois en Jésus Christ, que ce malheureux vient de renier ; vous pouvez me faire mourir à sa place.* Cette déclaration inattendue surprit tous ceux qui étaient présents ; mais les bourreaux n'osèrent passer outre sans un ordre du gouverneur ; un licteur courut donc au palais, pour informer ce magistrat du fait qui occupait tous les esprits, à savoir que Saprice était disposé à sacrifier, mais qu'un autre chrétien voulait mourir à sa place, pour un certain Christ qu'il appelait son Dieu et son Seigneur. *Il ne cesse de crier qu'on ne pourra le contraindre à offrir de l'encens aux dieux, et qu'il ne veut point obéir aux édits des empereurs.* Le gouverneur, après avoir entendu ce rapport, porta une sentence en ces termes : *Si l'on ne peut obtenir de cet homme qu'il sacrifie aux dieux immortels, qu'on le fasse mourir par le glaive.* Cette sentence ayant été signifiée à Nicéphore, comme il restait inébranlable dans sa résolution, il fut décapité, vers l'an 260, sous l'empereur Gallien. — 9 février.

NICÉPHORE (saint), martyr à Diospolis dans la Thébaïde, avec saint Victorin et cinq autres, souffrit l'an 284, pendant la persécution de l'empereur Numérien. Il était de Corinthe, ainsi que ses compagnons, et ils avaient déjà confessé Jésus-Christ dans leur patrie, l'an 249, au commencement de la persécution de l'empereur Dèce. On ignore pourquoi ils passèrent ensuite en Egypte ; peut-être y furent-ils relégués par suite de leur première confession. Quoi qu'il en soit, ils furent arrêtés à Diospolis et conduits devant le président Sabin, qui les fit d'abord étendre sur le chevalet, et, après plusieurs tortures, les condamna à être broyés dans un mortier. Lorsque vint le tour de Nicéphore, il sauta de lui-même dans le mortier teint du sang de ses compagnons. Mais cette marque d'un courage intrépide irrita tellement Sabin, qu'il ordonna à plusieurs bourreaux de le frapper, non les uns après les autres, mais tous en même temps, et il expira sous leurs coups. — 25 février.

NICÉPHORE (saint), martyr, souffrit avec saint Léon et onze autres. — 1er mars.

NICÉPHORE (saint), premier abbé du monastère de Saint-Serge de Médicion, fonda cet établissement vers l'an 770, sur le mont Olympe, près de Pruse en Bithynie, et il y introduisit la règle des Acémètes. Le plus illustre de ses disciples fut saint Nicétas, qu'il associa au gouvernement de sa nombreuse communauté, et qu'il désigna pour son successeur. Il assista, en 787, au IIe concile de Nicée contre les iconoclastes, et il mourut vers l'an 800. — 4 mai.

NICÉPHORE (saint), patriarche de Constantinople, né dans cette ville, vers l'an 758, était fils de Théodore, secrétaire de l'empereur Constantin Copronyme. Ce prince iconoclaste, ne pouvant supporter dans son ministre l'attachement inviolable qu'il témoignait pour la doctrine catholique, le priva de sa charge et le bannit, après lui avoir fait subir de cruels tourments. Théodore éleva son fils dans la piété et dans l'attachement à la vraie foi, pour laquelle il avait sacrifié lui-même sa place et sa fortune. Nicéphore, ayant perdu dans un âge encore tendre ce digne père, fut placé par sa mère sous des maîtres habiles, et, lorsqu'il parut dans le monde, il s'acquit l'estime universelle, par sa vertu, sa science et ses belles qualités. L'impératrice Irène, qui gouvernait l'empire conjointement avec Constantin VI, son fils, l'honora de sa confiance et lui donna l'emploi que son père exerçait sous Constantin Copronyme. Il y déploya une grande capacité ; mais, tout en consacrant ses talents au service de l'Etat, il ne négligeait pas les intérêts de la religion, et il travaillait avec zèle à l'extinction de l'hérésie des iconoclastes. Il assista, en qualité de commissaire de l'empereur, au VIIe concile général, tenu à Nicée l'an 787, et il se fit admirer des évêques qui com

posaient cette auguste assemblée. Aussi, après la mort de saint Taraise, patriarche de Constantinople, arrivée en 806, il fut jugé digne de lui succéder, et ce choix eut l'approbation de tous les orthodoxes. Le nouveau patriarche, pour donner un témoignage public de la pureté de sa foi et de son horreur pour l'hérésie des iconoclastes, tint à la main, pendant la cérémonie de son sacre, un écrit qu'il avait composé pour la défense des saintes images, et le déposa ensuite derrière l'autel, comme une marque de la ferme résolution où il était de maintenir avec vigueur la tradition de l'Eglise. Aussitôt après son installation, il envoya au pape Léon III sa confession de foi, dans laquelle il exposait clairement les principaux mystères de la religion, la doctrine catholique touchant l'invocation des saints et le culte que l'on doit à leurs reliques et à leurs images. Il entreprit ensuite de réformer les mœurs de son diocèse, et il y réussit ; mais la gloire que lui procura ce changement dans les mœurs de la ville impériale n'égale point celle dont il se couvrit par sa fermeté invincible au milieu des persécutions auxquelles il fut en butte pour la vraie foi. L'hérésie des iconoclastes remonta sur le trône dans la personne de Léon l'Arménien, qui s'empara de l'empire en 813. Ce prince mit tout en œuvre pour gagner Nicéphore; mais prières, promesses, menaces, tout fut inutile. Léon, naturellement impérieux, fut irrité de la résistance qu'il éprouvait ; mais avant d'éclater il eut recours à un stratagème qu'il imaginait pouvoir le conduire à ses fins par une autre voie. Une des portes de la ville était surmontée d'une grande croix sur laquelle il y avait une image de Jésus-Christ ; il ordonna secrètement à quelques soldats de détacher cette image et de la traîner ignominieusement dans les rues ; il défendit ensuite de replacer sur la croix une autre image, sous prétexte d'empêcher à l'avenir une pareille profanation. Le saint patriarche vit bien qu'il fallait s'attendre à une persécution, mais il mit sa confiance en Dieu, exhorta les catholiques à demeurer fermes, et, ayant réuni autour de sa personne plusieurs saints personnages pour s'éclairer de leurs conseils, il attendit les événements. Léon, de son côté, assembla dans son palais quelques évêques iconoclastes, et ordonna au patriarche de venir se réunir à eux. Nicéphore s'y rendit avec plusieurs évêques catholiques, et lorsqu'ils furent en présence de l'empereur, ils le conjurèrent de ne pas se mêler du gouvernement de l'Eglise, mais de le laisser à ceux que Jésus-Christ avait établis pasteurs. *Si l'affaire pour laquelle on nous mande*, dit Emilien de Cyzique, *est une affaire ecclésiastique, qu'on la traite dans l'église, suivant la coutume, et non dans le palais.* Euthyme de Sardes dit ensuite : *Depuis plus de huit cents ans que Jésus-Christ est venu au monde, on le peint et on l'adore dans son image. Qui serait assez hardi pour abolir une pratique fondée sur une tradition aussi ancienne?* Saint Théodore Studite, prenant la parole après les évêques : *Seigneur*, dit-il à *Léon*, *ne troublez point l'ordre de l'Eglise : Dieu y a mis des apôtres, des prophètes, des pasteurs et des docteurs ; mais il n'a pas parlé d'empereur.* Léon, transporté de colère, chassa les évêques catholiques et leur interdit de paraître en sa présence ; mais il en voulait à Nicéphore plus qu'à tous les autres. Les évêques iconoclastes le sommèrent de comparaître devant un prétendu concile qu'ils tenaient dans le palais impérial. Comme cette citation n'était pas canonique, il refusa d'y obtempérer; seulement il répondit à ceux qui la lui signifiaient : *Est-ce le pape ou quelqu'un des autres patriarches qui vous a donné pouvoir sur moi? Car de vous-mêmes vous n'avez aucune juridiction dans mon diocèse.* Il leur lut ensuite le canon qui déclare excommuniés ceux qui osent exercer quelque acte de juridiction dans le diocèse d'un autre évêque, puis il leur ordonna de se retirer. Les évêques du parti de l'empereur n'en continuèrent pas moins leur procédure contre Nicéphore, et prononcèrent contre lui, en 815, une sentence de déposition. Le prince, pour satisfaire sa haine, le condamna à l'exil et mit sur le siége de Constantinople un intrus, nommé Théodore Cassitère, son grand-écuyer, qui n'était que laïque, et qui n'avait ni vertu ni capacité. Nicéphore, obligé de quitter son troupeau, se retira dans le monastère de Saint-Théodore, qu'il avait fondé. Il ne fut pas rappelé sous Michel le Bègue, successeur de Léon et iconoclaste comme lui. Il y avait quatorze ans qu'il était éloigné de son Eglise lorsqu'il mourut, le 2 juin 828, à l'âge d'environ soixante-dix ans. Son corps fut rapporté à Constantinople en 846, par ordre de l'impératrice Théodora. Saint Nicéphore a laissé : 1° un *Abrégé d'histoire* depuis l'empereur Maurice jusqu'à l'impératrice Irène; 2° une *Chronologie* depuis la création jusqu'à son temps; 3° la *Sticométrie*, ou énumération des Livres sacrés, avec le nombre de leurs versets ; 4° les *Antirrhétiques*, ou écrits contre les iconoclastes ; 5° la *Dispute avec Léon l'Arménien sur les saintes Images* ; 6° la *Lettre au pape Léon III* ; 7° un *Recueil de Canons* inséré dans la Collection des conciles; 8° un écrit pour prouver qu'Eusèbe de Césarée était arien et qu'Epiphanide favorisait les erreurs des manichéens. Ces ouvrages sont des monuments de la saine critique et de la vaste érudition du saint patriarche. — 13 mars.

NICÉPHORE (saint), patron de Pédéna en Istrie, est honoré dans cette ville le 3 décembre.

NICET (saint), *Nicetius*, évêque de Trèves, né sur la fin du ve siècle, fut élevé dans un monastère où il fit de grands progrès dans les sciences et la vertu. Son mérite lui acquit une telle réputation, que Thierri, roi de Metz, l'obligea d'accepter, en 527, l'évêché de Trèves. Théodebert, fils et successeur de ce prince, honora aussi Nicet d'une estime toute particulière. Mais Clotaire Ier, ayant réuni sous son sceptre toute la France,

ne put souffrir le zèle qu'il déployait pour la réformation des mœurs et le rétablissement de la discipline. En conséquence il l'exila ; mais, ce prince étant mort en 561, Sigebert, son fils, qui avait eu le royaume de Metz pour son partage, ne voulut prendre possession de ses Etats que quand l'évêque de Trèves eut été rendu à son Eglise. Les prédications de Nicet, soutenues par la sainteté de sa vie et par le don des miracles, produisaient des fruits admirables. Quoique protégé par le roi Sigebert, il éprouva bien des contradictions, qui toutefois ne diminuèrent rien de son ardeur pour les intérêts de Dieu et pour le salut des âmes. Il s'appliqua surtout à l'abolition des mariages incestueux : il défendit aussi la doctrine de l'Eglise contre les ariens et les eutychiens. Il écrivit, au sujet des premiers de ces hérétiques, une lettre à Clodesinde, sœur de Sigebert, qui avait épousé Alboin, roi des Lombards. Comme ce dernier prince était arien, Nicet exhorte Clodesinde à travailler à sa conversion. Il écrivit aussi à l'empereur Justinien, qui était tombé dans l'erreur de ceux qui soutenaient que le corps de Jésus-Christ, dans sa vie mortelle, avait été impassible. Il ne craignit pas de dire à ce prince que son nom était anathématisé en Italie, en Afrique, en Espagne et dans les Gaules, depuis la publication de l'édit où il ordonnait aux évêques de souscrire à son erreur. Le saint évêque de Trèves assista, pendant son long épiscopat, à plusieurs conciles : à celui de Clermont en 535, au cinquième d'Orléans en 549, au second de Paris en 551, et à celui qu'il assembla à Toul en 555. Il mourut vers 566, avec la réputation d'un des plus saints et des plus zélés prélats des Gaules. Il fut enterré dans l'abbaye de Saint-Maximin, et il s'opéra plusieurs miracles à son tombeau. Outre les lettres dont nous avons parlé, saint Nicet a laissé un *Traité de la Veille dans la prière* et un autre *du Bien et de l'Utilité de la psalmodie*. — 5 décembre.

NICET (saint), archevêque de Besançon, fut élevé sur le siége de cette ville, au commencement du VIIe siècle. Il s'illustra par ses talents et par sa sainteté, et montra beaucoup de zèle pour le maintien de la vraie foi contre les hérétiques de son temps. Il entretenait une correspondance suivie avec le pape saint Grégoire le Grand, qui avait pour lui une grande estime. Il était aussi lié d'une étroite amitié avec saint Colomban, fondateur et premier abbé de Luxeuil, qui, ayant fait bâtir une église dans les Vosges, obtint du saint évêque qu'il allât en faire la dédicace, et qu'il visitât les monastères de Luxeuil, d'Anegray et de Fontaines. Nicet fit plus encore pour le saint abbé : il l'accueillit et lui donna un logement dans sa maison épiscopale, lorsqu'il eut été forcé de quitter Luxeuil en vertu d'un ordre de Brunehaut et de son petit-fils le roi Thierri, qu'il avait eu le courage de reprendre de ses désordres. Le saint abbé fut si touché de cette bienveillante hospitalité, qu'il en versa des larmes de joie et qu'il avoua que, sauf le chagrin d'être séparé de sa communauté, Besançon était plutôt pour lui un séjour de délices qu'un lieu d'exil. Saint Nicet, ayant appris par révélation le jour de sa mort, fit assembler autour de lui son clergé, lui recommanda l'attachement à la foi et la fidélité aux devoirs de son saint état. Des sanglots interrompaient son discours, et il expira avant d'avoir pu terminer les adieux touchants qu'il adressait à son troupeau. Sa mort arriva le 20 janvier 611, et son corps fut inhumé dans l'église de Saint-Pierre, où l'on conserve une partie de ses reliques. Il s'opéra à son tombeau plusieurs miracles, qui, en attestant sa sainteté, lui ont attiré la vénération des fidèles. — 31 janvier.

NICÉTAS (saint), martyr chez les Goths, naquit sur les bords du Danube, vers le commencement du IVe siècle, de parents idolâtres, et il fut converti dans sa jeunesse par Théophile, qui était évêque des Goths sous le règne de Constantin. Athanaric, roi des Goths Thervingiens, dont les Etats confinaient à l'empire romain du côté de la Thrace, excita en 370 une violente persécution. Il fit mettre sur un chariot une idole qu'on promenait dans tous les lieux où l'on soupçonnait qu'il pouvait y avoir des chrétiens, et ceux qui l'escortaient avaient ordre de mettre à mort tous ceux qui refuseraient de l'adorer. On les brûlait dans leurs maisons ou dans les églises, auxquelles on mettait le feu ; quelquefois on les égorgeait aux pieds de l'idole, ou sur les marches des autels. Nicétas tient le premier rang parmi ceux qui, dans cette circonstance, donnèrent leur vie pour la foi, et les Grecs le mettent dans la classe de ceux qu'ils appellent les grands martyrs. Il fut livré aux flammes, et l'on transporta ses cendres à Mopsueste, ville de la Cilicie. — 13 septembre.

NICÉTAS (saint), évêque des Daces, fut élevé sur le siége de sa ville natale, qu'on appelait Remisiane. Il déploya un zèle vraiment apostolique au milieu des Gètes, des Goths et des Scythes, peuples barbares qui ne vivaient que de guerres et de pillage. Saint Paulin de Nole fait un pompeux éloge des travaux et des succès de saint Nicétas, le comparant aux apôtres, dont il retraçait le zèle et les vertus. Le saint évêque fit en 397 le voyage de Rome, pour consulter le pape Sirice sur plusieurs points de discipline ecclésiastique. En retournant dans sa patrie, il alla visiter le tombeau de saint Félix de Nole, où s'opéraient alors d'éclatants miracles, et il s'y lia d'une étroite amitié avec saint Paulin, évêque de cette ville. Celui-ci composa plus tard un petit poëme où il célèbre les vertus et les belles qualités de son saint ami. — Nicétas, qui mourut au commencement du Ve siècle, a laissé, entre autres ouvrages, une Dissertation en six livres sur la préparation au baptême. — 7 janvier et 22 juin.

NICÉTAS (saint), évêque d'Apollonie et confesseur, fut banni pour son attachement

aux saintes images, et mourut en exil dans le VIIIe siècle.—20 mars.

NICÉTAS (saint), confesseur, était proche parent de l'impératrice Irène, qui l'envoya, en son nom, au second concile général de Nicée, tenu contre les iconoclastes en 787. Il fut ensuite gouverneur de Sicile, où il se distingua par sa charité envers les veuves et les orphelins. Après avoir fait bénir son administration aussi sage que paternelle, il fut rappelé à Constantinople. Voyant que Léon l'Arménien, alors empereur, faisait une guerre impie aux saintes images, il renonça à la dignité de patrice, à laquelle il avait été élevé, et embrassa la vie monastique. L'empereur lui envoya dire dans sa retraite qu'il eût à brûler une image du Sauveur qu'il conservait avec vénération, ou qu'il la lui envoyât. Nicétas ne fit ni l'un ni l'autre; c'est pourquoi Léon l'envoya en exil dans la Paphlagonie, où il mourut par suite des souffrances qu'il avait subies. Saint Théodore Studite fait de lui un bel éloge dans une lettre qu'il lui adressa pour le féliciter de son courage et pour l'exhorter à la persévérance. Il est honoré chez les Grecs le 6 octobre.

NICÉTAS (saint), abbé en Bithynie, né dans cette province vers le milieu du VIIIe siècle, fut élevé dans un monastère où l'on pratiquait de grandes austérités. Aussi les jeûnes et les veilles avaient tellement exténué son corps, qu'il ressemblait à un squelette ambulant; mais l'activité de son âme s'était augmentée, et l'étude de l'Ecriture sainte, ainsi que la prière, faisaient sa principale occupation. Le désir d'une perfection plus grande encore le fit entrer dans le monastère de Saint-Serge, situé sur le mont Olympe. Saint Nicéphore, qui l'avait fondé en 770, et qui en était abbé, admit Nicétas dans sa communauté, et, après quelques années, il le fit ordonner prêtre par saint Taraise, patriarche de Constantinople; ensuite il l'associa au gouvernement de son monastère et le désigna pour son successeur. Ce choix fut ratifié par les moines, et, après la mort du saint abbé, arrivée en 800, Nicétas se trouva chargé seul de la conduite du monastère, fonction dont il s'acquitta avec autant de sagesse que de zèle. La paix dont il jouissait dans sa solitude fut troublée par l'hérésie des iconoclastes, que l'empereur Léon l'Arménien raviva en 813. Ce prince persécutait les catholiques avec tant de fureur, que Nicétas crut qu'il était de son devoir de prendre hautement leur défense; mais son zèle lui attira un emprisonnement et deux exils. Théodore Cassitère, que l'empereur avait mis sur le siége de Constantinople, après avoir exilé le saint patriarche Nicéphore, ayant dit anathème à tous ceux qui n'honoreraient pas l'image de Jésus-Christ, Nicetas le crut orthodoxe et reçut de ses mains la communion, ainsi que plusieurs autres confesseurs de la foi, qui y furent trompés comme lui. Mieux éclairé sur les véritables sentiments de Théodore, il eut de vifs remords, craignant qu'on ne pensât qu'il avait abandonné la cause de la vraie doctrine. Il protesta donc publiquement qu'il ne voulait ni trahir la foi de ses pères ni reconnaître Théodore pour patriarche. Les promesses et les instances qu'on lui fit, de la part de l'empereur, n'ayant pu l'ébranler, il fut exilé dans l'île de Sainte-Glycérie, aux extrémités de la Propontide. L'eunuque Antime l'y confina dans une étroite prison, où il resta six ans en butte aux traitements les plus cruels. Il ne lui était permis de voir personne, et on lui faisait passer par une petite fenêtre la quantité de nourriture à peine suffisante pour l'empêcher de mourir de faim. Léon l'Arménien ayant été assassiné le jour de Noël 820, Michel le Bègue, qui lui succéda, arrêta la persécution, élargit les détenus et rappela les exilés. Saint Nicétas ne retourna pas dans son monastère, mais il se retira dans un petit ermitage près de Constantinople, où il mourut le 3 avril 824. Plusieurs miracles, opérés pendant sa vie et après sa mort, ont rendu son nom célèbre. —3 avril.

NICÉTAS (saint), évêque de Chalcédoine, florissait dans le IXe siècle, et il est honoré chez les Grecs le 28 mai.

NICETTE (sainte), *Nicete, es*, martyre en Lycie avec sainte Aquiline, fut convertie au christianisme par saint Christophe martyr, et eut ensuite la tête tranchée. — 24 juillet.

NICODÈME (saint), *Nicodemus*, disciple de Jésus-Christ, tenait un rang distingué parmi les Juifs et était membre du grand conseil de la nation. Frappé de la doctrine et des miracles du Sauveur, il alla le trouver de nuit et lui dit : *Nous ne pouvons douter que vous ne soyez l'envoyé de Dieu ; car personne ne peut faire les prodiges que vous faites, si Dieu n'est avec lui.* Jésus-Christ l'instruisit par un discours sublime et touchant, lui parla de la régénération par le baptême, de la mort ignominieuse que devait subir le Fils de Dieu pour le salut des hommes, et de l'aveuglement des enfants du siècle. Dès lors Nicodème s'attacha à lui et devint un de ses plus zélés disciples, mais à l'insu du public, parce qu'il craignait les Juifs. Cependant il se déclara ouvertement lorsqu'il vint, avec Joseph d'Arimathie, pour embaumer le corps de Jésus crucifié et lui donner la sépulture. La tradition ajoute que les Juifs lui ôtèrent sa charge de sénateur et le chassèrent de Jérusalem, parce qu'il croyait en Jésus-Christ. Ils l'eussent même fait mourir, si Gamaliel, son parent, n'eût intercédé en sa faveur ; ils se contentèrent donc de l'accabler de coups et de confisquer ses biens. Gamaliel le recueillit chez lui jusqu'à la fin de ses jours et le fit enterrer à côté de saint Etienne. Son corps fut découvert en 415, avec ceux de saint Etienne et de Gamaliel. Les manichéens composèrent, sous le nom d'évangile de Nicodème, un ouvrage rempli d'erreurs et de faussetés qu'on trouve dans la collection des Evangiles apocryphes.—3 août.

NICODÈME (saint), moine de Gérache en Calabre, est honoré le 23 août.

NICOLAS (saint), *Nicolaus*, martyr en O-

rient avec saint Prisque, était honoré à Constantinople, où il y avait une église de son nom, bâtie par l'empereur Justinien. Il est nommé dans les ménées des Grecs le 6 novembre.

NICOLAS (saint), évêque de Myre en Lycie, surnommé le Grand et le Thaumaturge, naquit à Patare dans la même province. Il montra dès son enfance un grand attrait pour la mortification en observant le jeûne du mercredi et du vendredi, alors ordonné par une loi de l'Eglise, mais seulement aux personnes adultes. Après avoir distribué ses biens aux pauvres, il embrassa la vie religieuse et entra dans un monastère près de Myre, dont il devint abbé. On le tira de sa solitude pour l'élever sur le siége archiépiscopal de cette ville, qui était la capitale de la Lycie. On rapporte qu'il vint au secours de trois jeunes filles que la misère exposait au danger de perdre leur innocence, et qu'il leur donna de quoi s'établir honnêtement. On rapporte aussi qu'il fut emprisonné pour la foi, après avoir généreusement confessé Jésus-Christ sur la fin de la persécution de Dioclétien, et que plus tard il assista au concile général de Nicée. Il mourut vers l'an 342, et fut enterré dans sa cathédrale. Une piété extraordinaire, un zèle infatigable, une charité immense envers les malheureux, mais surtout le don des miracles dont Dieu le favorisa avant et après sa mort, ont rendu son nom célèbre chez les Grecs et chez les Latins. Rien ne prouve mieux la grande vénération qu'on a toujours eue pour saint Nicolas que cette multitude de temples bâtis sous son invocation. Dès l'an 430, l'empereur Justinien fit élever en son honneur à Constantinople une église magnifique, et ce saint était titulaire de quatre autres églises dans la même ville. On lui en érigea aussi un grand nombre en Occident plusieurs siècles avant que ses reliques n'eussent été transportées à Bari, ville du royaume de Naples, par des marchands de cette ville, qui se rendirent exprès à Myre pour enlever ce précieux trésor, renfermé dans une église isolée, entre Myre et la mer. Ils brisèrent le tombeau de marbre qui le renfermait et enlevèrent les ossements du saint évêque, qu'ils emportèrent sur leur vaisseau. Ils avaient si bien pris leurs mesures, que les moines chargés de veiller à la garde du tombeau ne s'aperçurent de l'enlèvement qu'après que les marchands étaient sur le point d'atteindre le rivage. On courut après eux, mais ils étaient en pleine mer lorsque ceux qui les poursuivaient arrivèrent sur la plage. De retour à Bari, le 9 mai 1087, ils remirent les saintes reliques à l'archevêque, qui les déposa dans l'église de Saint-Etienne. Le premier jour de leur exposition, trente personnes furent guéries de différentes maladies en invoquant saint Nicolas. Ces miracles semblent prouver que l'action de ces marchands, qui n'était pas entièrement conforme aux règles de la stricte justice, ne fut pas réprouvée de Dieu ni de son serviteur, qui n'a cessé depuis de mériter de plus en plus son titre de Thaumaturge. Le tombeau qu'on lui érigea à Bari continue d'être l'un des pèlerinages les plus fréquentés de l'Italie, et l'on assure qu'il en sort une huile d'un goût sucré et d'une odeur suave, qui rend la santé aux malades. On rapporte que l'on trouve aussi de cette huile miraculeuse dans son ancien tombeau près de Myre. Il y a aussi en Lorraine un pèlerinage moins célèbre, il est vrai, que celui de Bari, mais cependant très-fréquenté par les fidèles de la province ; c'est celui de Saint-Nicolas-de-Port, près de Nancy. On admire son église, qui est d'une architecture singulière et qui possède une phalange d'un des doigts du saint dont elle porte le nom. Les Russes honorent saint Nicolas plus qu'aucun autre saint, à l'exception des apôtres. Il est regardé comme le patron des enfants, soit parce qu'il fut, dès ses premières années, un modèle accompli pour le jeune âge, soit parce qu'étant évêque il se plaisait à les former à la piété. Il est aussi le patron des mariniers, qui l'invoquent dans les dangers auxquels ils sont exposés sur mer. — 6 décembre.

NICOLAS Ier (saint), pape, surnommé le Grand, naquit à Rome, et il était diacre de l'Eglise romaine, lorsqu'après la mort de Benoît III, il fut élu pour lui succéder, le 24 avril 858. Il fut sacré le même jour dans l'église de Saint-Pierre, en présence de l'empereur Louis II. Peu de temps après son exaltation, il reçut une lettre de Photius, que le césar Bardas, oncle de l'empereur Michel III, avait placé sur le siége patriarcal de Constantinople, après en avoir chassé saint Ignace. Photius y disait qu'Ignace s'était démis volontairement de sa dignité, à cause de sa mauvaise santé et de son grand âge, pour aller finir ses jours dans un monastère ; que les métropolitains avaient fait choix de lui pour remplacer le patriarche démissionnaire, et que l'empereur l'avait forcé de se charger d'un fardeau si redoutable. Il priait le pape d'envoyer deux légats pour ratifier ce qui s'était fait et pour condamner les Iconoclastes. Michel III, dont Photius était parent, envoya aussi au pape un patrice et quatre évêques, avec de riches présents pour l'église de Saint-Pierre. Le but de cette ambassade était de confirmer ce que contenait le faux récit de Photius. Nicolas répondit avec beaucoup de circonspection, et envoya à Constantinople deux légats qui étaient Rodoald, évêque de Porto, et Zacharie, évêque d'Anagni, les chargeant de décider la question des saintes images, conformément à ce qui avait été défini dans le septième concile général : quant à l'affaire d'Ignace et de Photius, leurs pouvoirs se bornaient à prendre des informations qui seraient envoyées à Rome. Le pape, dans sa réponse à la lettre de l'empereur, se plaignait qu'on eût déposé le premier sans consulter le saint-siége, et qu'on lui eût substitué un laïque contre la disposition des canons. Dans sa réponse à Photius, il le félicitait sur l'orthodoxie de ses sentiments, mais il ne lui dissimulait pas les irrégularités que présentait son élection,

Lorsque ces légats arrivèrent à Constantinople, Photius et l'empereur réussirent à les gagner; aussi, dans le synode qui eut lieu en 861 pour décider le différend entre Ignace et Photius, les légats excédèrent leurs pouvoirs, en confirmant la déposition d'Ignace. Le pape, informé de leur prévarication, écrivit une lettre circulaire à tous les fidèles de l'Orient pour condamner la conduite de ses légats. Il écrivit ensuite aux patriarches d'Alexandrie, d'Antioche et de Jérusalem, ainsi qu'aux métropolitains et aux évêques, une lettre dans laquelle il leur dit : *Nous vous enjoignons, en vertu de l'autorité apostolique, d'avoir les mêmes sentiments que nous par rapport à Ignace et à Photius, et de publier cette lettre dans vos diocèses respectifs.* Photius, à qui les impostures ne coûtaient rien, supprima la lettre du pape et y en substitua une autre qu'il avait fabriquée lui-même; mais voyant que ses fourberies tournaient contre lui-même, il assembla à Constantinople, en 866, un concile de vingt-un évêques, et il y prononça une sentence d'excommunication et de déposition contre le pape, qui l'avait lui-même frappé d'anathème en 863. Photius alla même jusqu'à prétendre que quand les empereurs avaient passé de Rome à Constantinople, la primauté de l'Eglise romaine et ses priviléges avaient aussi passé à l'Eglise de la ville impériale, et cette prétention absurde donna naissance au schisme déplorable qui sépare encore aujourd'hui l'Eglise grecque de l'unité catholique. L'affaire de saint Ignace et de Photius n'était pas encore terminée qu'il en surgit une autre en France. Lothaire, roi de Lorraine, ayant quitté Tietberge, sa femme légitime, pour épouser Valdrade, sa concubine, fit approuver ce second mariage par deux conciles tenus, l'un à Aix-la-Chapelle en 862, et l'autre à Metz l'année suivante. Le pape, informé de cette grave atteinte portée à l'indissolubilité du mariage, tint à Rome un concile où il cassa les décrets relatifs à ce mariage, et excommunia Thietbaut, archevêque de Trèves et Gontier, archevêque de Cologne, qui s'étaient prêtés avec une lâche complaisance aux volontés du roi. Il envoya ensuite à Lothaire un légat qui obligea ce prince à reprendre Tietberge et à se séparer de Valdrade, qu'il excommunia. Bogoris, roi des Bulgares, ayant embrassé le christianisme avec une grande partie de ses sujets, envoya au pape, en 866, des ambassadeurs à la tête desquels était son propre fils, avec des présents et des lettres par lesquels il le consultait sur différents points de la religion, et lui demandait des évêques ainsi que des prêtres. Nicolas, à son tour, lui envoya des légats, porteurs d'une lettre de félicitations pour ce prince et chargés de régler, sur les lieux, plusieurs points de discipline, qu'il n'avait pas voulu décider lui-même. Quant aux autres demandes de Bogoris, il s'était empressé d'y satisfaire, et il avait résolu les principales difficultés dont ce prince désirait la solution. Photius, quoique excommunié et déposé par le pape, n'en continuait pas moins de siéger sur le trône patriarcal, soutenu qu'il était par la protection de l'empereur. Il poussa même l'audace jusqu'à excommunier à son tour Nicolas, et à prononcer contre lui une sentence de déposition dans un synode qu'il tint à Constantinople en 867 et où se trouvèrent vingt et un évêques de son parti. Il publia de faux actes de son prétendu concile, y ajouta de fausses souscriptions pour faire croire qu'il était œcuménique, et écrivit aux patriarches et aux principaux évêques d'Orient une lettre circulaire dans laquelle il s'élevait avec violence contre l'Eglise latine et contre le pape. Nicolas, informé de ce dernier attentat, qui mettait le comble à tous les autres et qui consommait le schisme, en écrivit aux évêques de France assemblés en concile à Troyes, et il leur dit, en parlant des Grecs : *Avant que nous eussions envoyé nos légats, ils nous comblaient de louanges et exaltaient l'autorité du saint-siége; mais, depuis que nous avons condamné leurs excès, ils ont parlé un langage tout contraire et nous ont chargé d'injures. Comme ils ne trouvaient rien, grâce à Dieu, de personnel à nous reprocher, ils se sont avisés d'attaquer les traditions de nos pères, que jamais leurs ancêtres n'avaient osé critiquer.* Saint Nicolas, que son zèle, sa fermeté et sa charité ont fait surnommer le Grand, et qui fut l'un des plus saints et des plus illustres pontifes qui aient occupé la chaire de saint Pierre, mourut le 13 novembre 867, après avoir gouverné l'Eglise neuf ans et demi. Il nous reste de lui cent *Lettres* sur la discipline et sur différents points de morale. —13 novembre.

NICOLAS (saint), surnommé Studite, parce qu'il était archimandrite du monastère de Stude à Constantinople, naquit, en 793, à la Canée, dans l'île de Candie. Il sortait d'une famille distinguée et fut placé, à l'âge de six ans, dans le monastère de Stude, où il avait un oncle profès, qui se chargea de son éducation. Saint Théodore, qui en était alors abbé, charmé des heureuses dispositions du jeune Nicolas, lui donna l'habit, et plus tard il le fit élever au sacerdoce. Tite, frère du jeune moine, étant venu lui annoncer que sa patrie était tombée au pouvoir des Sarrasins, et que ses infortunés compatriotes se trouvaient presque tous réduits à l'esclavage, cette nouvelle ne parut pas l'affecter beaucoup, et il ne témoigna aucune émotion. Son frère, surpris d'un tel détachement des choses de ce monde et d'une soumission si complète aux décrets de la Providence, quitta aussi le siècle pour ne plus servir que Dieu. Saint Théodore ayant été exilé, en 814, par l'empereur Léon l'Arménien, qui favorisait les iconoclastes et persécutait les catholiques, Nicolas ne voulut pas quitter son abbé qu'il aimait comme un père. Il se rendit avec lui au château de Mésoppe, près du lac Messie, qui était le lieu de son exil, et partagea sa prison et ses tortures. Une des lettres de saint Théodore ayant été interceptée, Nicolas, qui l'avait écrite sous sa dictée, reçut tant de coups de fouet, qu'il fut laissé pour mort;

mais comme Théodore, qu'on avait aussi accablé de coups, était tombé sans connaissance, le disciple oublia ses propres douleurs pour voler au secours de son maître. On les envoya ensuite à Smyrne et ils eurent beaucoup à souffrir pendant le trajet : ils marchaient tout le jour et passaient la nuit en prison. Arrivés à Smyrne, l'archevêque de cette ville, qui était un iconoclaste forcené, les fit attacher par les pieds à un poteau dans le fond d'un cachot, où ils restèrent plus de deux ans, et d'où ils ne sortirent qu'après la mort de l'empereur Léon, qui fut tué la nuit de Noël, l'an 820. Michel le Bègue, successeur de Léon, ayant rappelé les exilés, Nicolas revint au monastère de Stude avec saint Théodore; mais les années qu'ils avaient passées en prison leur ayant fait contracter l'habitude de l'isolement, ils quittèrent leur monastère pour se retirer dans la péninsule de Saint-Tryphon, où saint Théodore mourut en 826. Nicolas résolut de rester près du tombeau de son maître, et il y coulait des jours paisibles, lorsqu'une nouvelle persécution l'obligea de quitter cette demeure. Après avoir longtemps erré de différents côtés, une dame pieuse lui donna un asile dans les environs de Constantinople ; et quand la persécution eut cessé, il rentra dans le monastère de Stude, dont il devint abbé ou archimandrite, après la mort de Naucrace, qui avait succédé à saint Théodore ; mais, au bout de trois ans, il fit élire à sa place un saint prêtre, nommé Sophrone, et alla diriger un hospice fondé dans le désert de Phirmople par la dame pieuse qui l'avait précédemment recueilli chez elle. Après la mort de Sophrone, il fut contraint de reprendre le gouvernement de son monastère ; mais un an s'était à peine écoulé, que Bardas, oncle de l'empereur Michel III, et qui gouvernait l'empire sous son neveu, recommença la persécution. Nicolas, obligé de fuir de nouveau, se retira, avec son frère Tite, dans un hospice de Bithynie, qui dépendait de son monastère ; mais il fut obligé de quitter cet asile, et il ne savait plus où se réfugier, lorsqu'un homme de Constantinople, nommé Samuel, le reçut dans sa maison ; mais sa figure vénérable et sa grande réputation l'eurent bientôt fait découvrir par ses persécuteurs, qui, l'ayant chargé de chaînes, le conduisirent au monastère de Stude et le jetèrent dans une étroite prison, d'où il ne sortit qu'à la mort de Bardas, en 866. Malgré son grand âge et ses infirmités, on l'obligea encore une fois de reprendre le gouvernement de Stude, qu'il conserva jusqu'à sa mort, arrivée en 868, à l'âge de soixante-quinze ans. Il voulut être enterré à côté de saint Théodore. — 4 février.

NICOLAS LE PÈLERIN (saint), florissait sur la fin du XIe siècle, et naquit dans un bourg de l'Attique, près du monastère de Stérion, de parents pauvres, qui ne pouvant l'envoyer à l'école, lui firent garder les moutons. Dès l'âge de huit ans il se mit à chanter, un grand nombre de fois par jour, *Kyrie eleison*, et il le répétait même pendant la nuit. Sa mère crut qu'il était possédé du démon et le mena aux moines de Stérion, qui l'enfermèrent et le maltraitèrent, sans pouvoir le faire renoncer à cette dévotion. L'ayant renvoyé chez sa mère, il se retira dans les forêts où, au moyen d'une hache et d'un couteau, il façonnait des croix qu'il plantait le long des chemins et sur les rochers. Il se bâtit ensuite une petite cabane où il vivait en anachorète, joignant à son invocation favorite le travail des mains. Il se rendit ensuite à Lépante, où il fut joint par un moine nommé Barthélemi, qui ne le quitta plus. Ils s'embarquèrent pour l'Italie, abordèrent à Otrante, et parcoururent différentes villes où Nicolas était traité, tantôt comme un saint, tantôt comme un insensé. Il jeûnait tous les jours jusqu'au soir, et ne prenait qu'un peu de pain et d'eau. Il dormait peu et passait une partie de la nuit debout, occupé à répéter sa prière accoutumée. Les aumônes qu'on lui donnait, il les employait à se procurer des fruits qu'il distribuait aux enfants qui s'assemblaient autour de lui, et il leur faisait chanter avec lui *Kyrie eleison*. Tout en continuant son chant, il exhortait tout le monde à faire pénitence, et il opéra plusieurs miracles ; mais ses manières étranges lui attiraient souvent des mauvais traitements, même de la part des évêques. Etant arrivé à Trani, comme il faisait le tour des remparts, suivi d'une foule d'enfants, et chantant avec eux *Kyrie eleison*, l'archevêque le fit venir et lui demanda pourquoi il en agissait ainsi : il comprit, par les réponses de Nicolas, que c'était un véritable serviteur de Dieu, et il l'engagea à rester quelque temps à Trani, lui promettant de se charger de sa subsistance. Aussitôt Nicolas retourne vers les enfants qu'il avait laissés près des remparts, leur distribue des pommes et parcourt avec eux, pendant trois jours, les rues de la ville en chantant *Kyrie eleison*. Il tomba malade le quatrième jour et mourut le sixième, étant encore tout jeune. Les enfants furent inconsolables de cette mort, et assistèrent à ses funérailles, ainsi que toute la population. Bientôt il se fit des miracles à son tombeau, et ils furent constatés par ordre du pape Urbain II. — 2 juin.

NICOLAS (saint), l'un des sept Frères Mineurs que saint François, encore vivant, envoya évangéliser les Maures d'Afrique, et qui scellèrent de leur sang la foi qu'ils annonçaient à ces infidèles. Arrivés à Ceuta, ville du royaume de Fez, sur la côte de Barbarie, ils prêchèrent pendant trois jours dans les faubourgs habités par des chrétiens. Ayant ensuite pénétré dans l'intérieur de la ville, le peuple, furieux d'entendre parler contre Mahomet, se saisit de leurs personnes et les conduisit au chef de la province. Celui-ci les renvoya au gouverneur de la ville qui les condamna à mort. Ils furent exécutés le 12 octobre 1221. Le Martyrologe romain, qui leur donne le titre de martyrs, les nomme sous le 13 octobre.

NICOLAS DE PULLIA (le bienheureux), dominicain, né, l'an 1137, à Giovenazzo, dans le royaume de Naples, sortait d'une fa-

mille noble, qui eut soin de lui donner une bonne éducation. Il faisait ses études à Bologne, lorsqu'il entendit prêcher saint Dominique, et il fut si touché du premier discours du saint, qu'il forma à l'instant même la résolution d'embrasser la vie religieuse. Etant allé trouver le célèbre prédicateur, il se prosterna à ses pieds et le conjura avec larmes de le recevoir au nombre de ses disciples. Après qu'il eut reçu de sa main l'habit des Frères Prêcheurs, il fit, pendant son noviciat, des progrès si frappants dans la vertu, que saint Dominique le prit pour compagnon de ses courses apostoliques, et le forma lui-même au ministère de la prédication. Nicolas, après la mort du saint fondateur de l'ordre, continua d'annoncer la parole de Dieu et convertit un grand nombre d'âmes. Ses sermons produisirent des effets si merveilleux à Trani, que l'archevêque et les principaux habitants résolurent d'établir dans leur ville un couvent de Dominicains dont ils voulurent qu'il fût le supérieur, afin qu'il restât au milieu d'eux. Il les quitta cependant plus tard, parce qu'il avait été élu provincial de Rome. Il tomba malade dans le couvent de Pérouse qu'il avait fondé, et il y mourut le 11 février 1265, à l'âge de soixante-huit ans, dont il en avait consacré quarante à la gloire de Dieu et au salut des âmes. Son corps, inhumé à Pérouse, se conserve dans le couvent de son ordre, où il est l'objet d'une grande vénération. Léon XII approuva son culte en 1828, et il permit aux Dominicains de célébrer sa fête, qu'il fixa au 14 de février.

NICOLAS DE TOLENTIN (saint), ermite de Saint-Augustin, né, vers l'an 1246, à Saint-Angélo, de parents peu riches mais pieux, qui, persuadés que leur fils était le fruit d'un pèlerinage qu'ils avaient fait à Saint-Nicolas de Bari, voulurent qu'il prît au baptême le nom de ce grand saint. Le jeune Nicolas montra dès l'âge le plus tendre qu'il serait un digne imitateur de son illustre patron, par son amour pour la prière, par sa charité pour les pauvres et son attrait pour la mortification. Il jeûnait trois jours par semaine, et dans la suite il en ajouta un quatrième, ne vivant ces jours-là que de pain et d'eau. Les progrès qu'il fit dans les écoles publiques furent si frappants, qu'on le pourvut d'un canonicat de l'église de Saint-Sauveur de Tolentino, même avant qu'il eût fini ses études, et déjà il soupirait après le moment où il pourrait se consacrer à Dieu d'une manière irrévocable en recevant les saints ordres. Mais ayant entendu un ermite de Saint-Augustin prêcher sur les vanités du monde, ce discours fit sur lui une telle impression, qu'il résolut d'entrer dans l'ordre de ce prédicateur, et il alla sur-le-champ se présenter au couvent de Tolentino, où il prit l'habit. Après son noviciat il prononça ses vœux, n'ayant pas encore dix-huit ans. On admirait dans le jeune religieux son obéissance, son humilité, sa douceur, mais surtout son amour pour les austérités. De mauvais pain et quelques racines composaient toute sa nourriture; il couchait sur la terre nue avec une pierre pour oreiller. Il joignait à ces rigueurs les macérations corporelles, et l'on montre encore, à Tolentino, les disciplines et les autres instruments de pénitence dont il se servait. Etant tombé malade, son supérieur lui ordonna de manger de la viande, mais Nicolas demanda avec tant d'instance la permission de ne pas faire gras, qu'à la fin elle lui fut accordée. On l'envoya successivement dans plusieurs couvents de son ordre, et il fut ordonné prêtre dans celui de Cingole. Dès lors sa ferveur, qui était déjà admirable, parut encore s'augmenter : son visage s'enflammait d'amour à l'autel, et il versait des larmes abondantes en célébrant les saints mystères : aussi chacun s'empressait d'assister à la messe de celui qu'on regardait comme un saint. Revenu à Tolentino, où il passa le reste de sa vie, il prêchait presque tous les jours avec un succès si étonnant que les pécheurs les plus endurcis revenaient à Dieu, tant il y avait de force et d'onction dans ses discours. Il donnait à la prière et à la contemplation tout le temps que lui laissaient les fonctions du saint ministère; aussi Dieu le favorisa du don des miracles et de plusieurs autres grâces extraordinaires. Il mourut le 10 septembre 1308, âgé d'environ soixante-deux ans, et il fut enterré dans la chapelle où il avait coutume de dire la messe. Il s'opéra plusieurs miracles à son tombeau, et Eugène IV le canonisa en 1446. — 10 sept.

NICOLAS ALBERGATI (le bienheureux), évêque de Bologne et cardinal, naquit à Bologne en 1375, et sortait d'une des plus illustres familles de cette ville. Après de brillantes études il était sur le point de recevoir le baccalauréat dans l'université de sa ville natale, dont il était le meilleur élève, lorsqu'il résolut de renoncer à tous les avantages que lui promettaient dans le monde ses talents, sa noblesse et sa fortune, pour s'ensevelir dans une chartreuse. Il n'avait que vingt ans lorsqu'il prit cette détermination, et il l'exécuta malgré les obstacles de tout genre qu'il eut à surmonter, soit du côté de sa famille, soit du côté du démon. Après sa profession il fut élevé au sacerdoce et on lui confia successivement divers emplois dans son couvent, même celui de prieur, malgré sa jeunesse. Il exerçait depuis dix ans cette dernière charge, quand il fut élu évêque de Bologne, en 1417. Lorsqu'on lui apporta le décret de son élection, il refusa d'y acquiescer, et sa résistance durait depuis six mois, lorsque les Bolonais s'avisèrent de députer vers le général de l'ordre pour le prier d'enjoindre à Nicolas d'accepter l'épiscopat. Le général, qui était alors Jean de Griffemont, donna l'ordre demandé, et Nicolas, obligé de se soumettre, fut sacré le 4 juillet de l'an 1417. Le nouveau prélat continua de porter l'habit de chartreux et d'observer les abstinences de son ordre. Bientôt il se fit admirer par son zèle pour le salut de son troupeau et par sa charité pour les pauvres. Cette dernière vertu était portée chez lui à un si haut point, qu'il ne se contentait pas de sou-

lager ceux qui venaient implorer son secours; mais il faisait rechercher dans la ville les pauvres honteux afin de pourvoir à leurs besoins. Il soulageait avec non moins d'ardeur les misères spirituelles, en instruisant son peuple et en remplissant toutes les autres obligations d'un saint pasteur. En 1419 il fut député par la ville de Bologne pour aller complimenter Martin V, qui traversait l'Italie en se rendant à Rome, après la clôture du concile de Constance, où il avait été élu pape. Il en fut reçu avec distinction et il en obtint plusieurs grâces. Il fut député une seconde fois vers le même pape par les Bolonais, qui étaient divisés en deux partis, dont l'un voulait secouer l'autorité temporelle du saint-siége. Martin V résolut de les réduire à l'obéissance, et n'ayant pu y réussir, il remit à Nicolas des lettres qui lançaient un interdit sur la ville rebelle, avec ordre de partir sur-le-champ et de ne les ouvrir que quand il serait arrivé à Bologne. Nicolas obéit, et à peine est-il entré dans la ville qu'il prononce l'interdit en présence des principaux habitants qu'il avait convoqués à cet effet, mais aussitôt les factieux se jettent sur lui et lui arrachent des mains les lettres pontificales dont il venait de donner lecture. Ils étaient même décidés à lui ôter la vie, et déjà ils se rendaient en foule au palais épiscopal avec des bourreaux, et si le saint évêque échappa à leur fureur, c'est qu'il ne se trouva personne qui osât mettre la main sur lui. Le lendemain il sortit de Bologne déguisé, et se retira dans la chartreuse de Florence, où il resta quelques mois et ne revint à Bologne que quand cette ville fut rentrée sous la domination du pape. Martin V, qui connaissait sa vertu et sa capacité, lui confia en 1422 la mission délicate de réconcilier les couronnes de France et d'Angleterre, qui se faisaient la guerre depuis longtemps; mais la mort de Charles VI et de Henri V empêcha le succès de sa négociation, et il retourna à Bologne. Deux ans après, le pape réclama de nouveau ses services, et le chargea d'aller rétablir la paix entre le duc de Milan, les Vénitiens et les Florentins, après l'avoir élevé à la dignité de cardinal. Nicolas était sur le point de terminer d'une manière heureuse cette affaire importante, lorsque la mauvaise foi d'une des parties contractantes rendit inutiles tous ses efforts. Il ne se rebuta pas, et après une année de négociations, il parvint à faire adopter un arrangement qui mit fin à la guerre. Il était de retour à Bologne lorsqu'il y éclata une émeute excitée par ceux qui voulaient s'affranchir de la souveraineté temporelle du pape. Les factieux prennent les armes aux cris de *Vive le peuple! Vive la liberté!* et font appeler l'évêque au conseil de ville. Nicolas n'ayant pas jugé à propos de s'y rendre, six des principaux habitants se rendent près de lui pour lui signifier la volonté de la multitude. Il les reçut avec tant de calme et de dignité, leur parla avec tant de fermeté et de raison, qu'ils ne surent que répondre et se retirèrent confus. Cependant, comme la fureur populaire allait toujours croissant, il se retira à Mantoue pour laisser passer l'orage. Pendant son absence, son palais fut pillé et lui-même déclaré traître à la patrie. Le pape l'envoya en qualité de légat auprès du duc de Milan et des Vénitiens, qui avaient repris les armes, et il réussit à pacifier une seconde fois leurs différends. A peine cette affaire était terminée, que Martin V le chargea de nouveau de rétablir la paix entre la France et l'Angleterre. Cette dernière puissance disputait à Charles VII la possession de son royaume. Nicolas était en route pour se rendre en France, lorsqu'il apprit la mort du pape, arrivée le 20 février 1431. Eugène IV l'ayant confirmé dans sa légation, il passa les monts et trouva la France en feu. Il y resta trois ans sans pouvoir atteindre le but de son voyage. Voyant donc que tous ses efforts n'aboutissaient à rien, il se disposait à retourner en Italie, lorsque le pape lui ordonna d'aller présider le concile de Bâle. Cette assemblée le reçut avec respect et montra une grande déférence pour ses avis. Il y a même tout lieu de croire que ce concile aurait eu une heureuse issue s'il l'eût toujours présidé : mais Eugène IV le rappela en Italie pour y exercer son talent de pacificateur, et il le renvoya en France, où il eut enfin la satisfaction de terminer la guerre qui durait depuis si longtemps avec les Anglais. La vertu et la prudence du légat furent admirées dans l'assemblée où la paix fut conclue, assemblée imposante où se trouvèrent des ambassadeurs de tous les princes chrétiens. Le saint y opéra même un miracle en présence de Philippe, duc de Bourgogne, ce qui contribua beaucoup à réconcilier ce prince avec le roi Charles VII. Revenu en Italie, Nicolas fut député par le pape pour aller au-devant de l'empereur grec, qui se rendait au concile de Ferrare, avec le patriarche de Constantinople, pour traiter de la réunion des deux Eglises. Il devait même présider le concile, mais le pape l'envoya en Allemagne, en qualité de légat, et lorsqu'il eut terminé les affaires qu'il avait à y traiter, il se rendit à Florence, où le concile avait été transféré. Eugène IV le créa grand pénitencier de l'Eglise romaine, et cette haute dignité ne changea rien à ses habitudes simples et modestes. Sa maison était parfaitement réglée, et l'on cite, parmi ceux qui la composaient, deux personnages qui parvinrent à la papauté sous les noms de Nicolas V et de Pie II. Attaché de cœur à son premier état, il pratiquait sous la pourpre romaine toutes les austérités des chartreux. Ami des lettres, il forma une bibliothèque considérable qu'il légua, par son testament, à diverses maisons religieuses. Il accompagnait le pape, qui retournait à Rome, lorsque sa santé l'obligea de s'arrêter à Sienne dans un couvent d'Augustins. Il souffrit, avec une patience héroïque, les cruelles douleurs que lui causait la pierre, infirmité dont il était atteint depuis quelque temps; mais le mal continuant à faire de nouveaux progrès, il y succomba à l'âge de soixante-huit ans, le 9 mai

1443. Ses entrailles furent inhumées dans l'église des Augustins, et son corps fut porté à la Chartreuse de Florence. Benoît XIV, qui avait été l'un des successeurs du bienheureux Nicolas sur le siége de Bologne, approuva en 1744 le culte qu'on lui rendait de temps immémorial. — 3 mars et 10 mai.

NICOLAS DE VALDAGRARA (le bienheureux), solitaire en Calabre, florissait au commencement du XVe siècle, et mourut l'an 1445. — 7 août.

NICOLAS DE FORCA-PALÉNA (le bienheureux), religieux de l'ordre des Hiéronymites, naquit à Forca-Paléna, dans le diocèse de Sulmone, l'an 1349, et appartenait à une famille distinguée du pays. Après une éducation soignée, il entra dans l'état ecclésiastique, et il vint ensuite exercer le saint ministère dans son bourg natal; mais le respect et la vénération que lui attiraient ses vertus alarmaient son humilité. Il quitta sa patrie et se rendit à Rome où il entra dans la société des Servites. Ayant fait profession dans le couvent qu'ils avaient près de l'église de Saint-Sauveur, il devint plus tard supérieur de la communauté. Il alla ensuite à Naples fonder un ermitage semblable à celui de Rome, et les frais de cet établissement furent fournis par Dominique Capéclo, son ami, qui, en mourant, avait légué des fonds pour cette bonne œuvre. Le pape Eugène IV l'ayant appelé à Florence pour y établir une communauté des mêmes ermites, dans un couvent abandonné, il n'eut pas plutôt terminé cette affaire qu'il retourna à Rome pour en établir une autre sur le mont Janicule. La chapelle qu'il y fit construire pour l'usage des ermites, et qui fut dédiée sous l'invocation de saint Onuphre, est devenue dans la suite un titre de cardinal. Parvenu à l'âge de quatre-vingts ans, Nicolas voulut, avant de mourir, placer ses Ermites sous une règle approuvée. Il demanda donc au pape Eugène IV l'autorisation de les unir à la congrégation des Pauvres-Ermites de Saint-Jérôme, fondée par le bienheureux Pierre de Pise, et le pape prononça cette union par une bulle qui est de 1446. Le bienheureux Nicolas mourut trois ans après, à l'âge de cent ans. Le culte qu'on lui rend a été approuvé en 1774 par Clément XIV. — 29 septembre.

NICOLAS DE PRUSSE (le bienheureux), religieux, né en Prusse vers l'an 1379, reçut une éducation très-chrétienne. Après avoir fait de grands progrès dans la piété, il résolut de quitter sa patrie pour se rendre en Italie, dans le dessein de se mettre sous la conduite de quelque prélat, afin de se perfectionner dans la vie spirituelle, pour laquelle il se sentait un vif attrait. Lorsqu'il était sur le point d'entrer en Italie, une apparition miraculeuse le prévint des dangers qu'il allait courir sur sa route de la part des voleurs, et il prit en conséquence un autre chemin. Arrivé à Pise en 1409, il y vit les évêques assemblés en concile; mais leur vie ne lui paraissant pas répondre à la haute idée qu'il s'en était formée, il consulta Dieu pour connaître sa volonté, et il prit la résolution d'entrer dans un monastère. La Providence l'ayant conduit à Padoue, il entendit parler de la régularité et de la ferveur des moines de Sainte-Justine, alors gouvernés par Louis Balba, qui avait établi la réforme dans ce monastère. A la vue de cette édifiante communauté, il témoigna le désir d'y être admis, et l'abbé fit droit à sa demande. Bientôt il dépassa en perfection les plus parfaits, surtout par les progrès qu'il fit dans la contemplation; ce qui lui attira des grâces extraordinaires. Devenu sacristain, l'objet habituel de ses méditations était la passion du Sauveur, qui lui rappelait à chaque instant la nature de ses fonctions. Un jour qu'on venait de chanter la messe, comme il se disposait à couvrir le grand autel en faisant la génuflexion, Jésus-Christ lui apparut dans la même forme qu'il avait sur la terre et lui dit : *Suivez-moi.* Nicolas le suivit derrière l'autel, et en le contemplant il tomba en extase. Le prieur d'un monastère voisin, qui se trouvait par hasard au chœur, voyant qu'il ne reparaissait pas, alla voir ce qu'il faisait derrière l'autel, et le trouva à genoux, immobile et dans un état extraordinaire. Soupçonnant une partie de ce qui lui était arrivé, il le questionna là-dessus; mais Nicolas lui répondit qu'il était un pécheur, un homme imparfait et indigne d'une vision divine. Ce ne fut qu'au moment de sa mort qu'il fit connaître cette merveilleuse apparition. Il y avait quatre ans qu'il avait fait profession lorsqu'il fut envoyé au monastère de Saint-Nicolas de Bousquet, près de Gênes, et il y devint maître des novices. Il fut ensuite élevé à la dignité de prieur du monastère, et il était parvenu à sa soixante-dix-septième année, lorsqu'un jour il conduisit dans sa cellule, Julien de Gênes, qui a écrit sa *Vie* et qui était celui de ses religieux en qui il avait le plus de confiance, et lui dit : *Je vais vous dire certaines choses que je n'ai jamais découvertes à personne; mais comme la fin de ma vie approche, je veux vous les faire connaître, pour l'honneur de Dieu et pour votre consolation, l'Écriture elle-même m'y exhortant, quand elle dit : Il est bon de garder le secret du roi et utile de révéler les merveilles de Dieu : seulement ne les communiquez à personne avant ma mort.* Alors il lui raconta les grâces extraordinaires dont il avait été favorisé pendant sa vie, entre autres l'apparition de Jésus-Christ. Il promit de lui dévoiler le reste, le lendemain; mais le jour même il fut attaqué d'une pleurésie qui lui ôta l'usage de la parole, et il mourut le troisième jour de sa maladie, le 23 février 1456. Il se fit un grand nombre de miracles par son intercession et par l'attouchement de ses reliques : Julien de Gênes en rapporte jusqu'à onze, dont il fut témoin oculaire. Plusieurs martyrologes lui donnent le titre de bienheureux et le nomment sous le 23 février.

NICOLAS DE FLUE (le bienheureux), solitaire en Suisse, né à Saxeln dans le canton d'Underwald, le 21 mars 1417, d'une hon-

pête famille de cultivateurs, montra de bonne heure les plus heureuses dispositions ; aussi ses parents lui firent donner une éducation plus soignée que celle qu'on reçoit ordinairement dans la classe à laquelle il appartenait. Il fuyait les amusements de ses camarades pour rechercher la solitude ; souvent il s'enfonçait dans les vallées obscures et dans les forêts pour s'y livrer à la prière, et ses condisciples le surprirent plusieurs fois dans des lieux écartés, levant au ciel des mains suppliantes et arrosant la terre de ses larmes. Il n'avait que seize ans lorsque, traversant un jour la vallée pittoresque arrosée par la Melch, il aperçut sur une éminence voisine une tour d'une structure singulière, qui s'éleva de terre et disparut dans les cieux. Cette vision lui fit prendre la résolution de se vouer plus tard à la vie érémitique dans quelque solitude ; car il ne doutait pas que cette tour qui s'était perdue dans les cieux ne signifiât que l'édifice de sa perfection devait ainsi s'élever dans le sein de Dieu. En attendant, il s'appliquait à imiter les vertus de saint Nicolas de Myre et de saint Nicolas de Tolentin, dont il portait le nom. Il commença par jeûner tous les vendredis, ensuite quatre jours par semaine, et pendant le carême il ne mangeait rien de chaud, se contentant de pain et de fruits secs. Ses parents s'efforçaient de modérer ses austérités dans la crainte qu'elles ne nuisissent à sa santé ; mais ils finirent par le laisser faire quand ils virent que, loin de s'affaiblir, elle paraissait même se fortifier à l'aide d'un tel régime. Ils obtinrent cependant de lui qu'il s'engageât dans le mariage, et il eut de sa vertueuse épouse un grand nombre d'enfants, qui marchèrent sur ses traces et parvinrent aux premières dignités du pays. Il continua, quoique marié, son premier genre de vie ; il se relevait la nuit pour prier pendant deux heures, et récitait tous les jours le psautier en l'honneur de la sainte Vierge. Mais son attrait pour les mortifications et les exercices de piété ne l'empêcha pas de prendre part aux guerres que la Suisse eut à soutenir contre l'Autriche pour assurer son indépendance. Son courage et sa prudence furent d'un grand secours à son pays, et l'on fit même frapper une médaille d'or pour perpétuer le souvenir de l'heureuse influence qu'il exerçait sur les chefs des armées confédérées. De retour dans ses foyers, il fut élu malgré lui juge et conseiller dans son pays natal ; on voulait même le faire landmann, mais il refusa par humilité ce poste, qu'il regardait comme trop au-dessus de lui. Après avoir rempli pendant dix-neuf ans les fonctions de juge à la satisfaction générale de ses concitoyens, il s'en démit pour ne plus s'occuper que du soin de son salut. Un jour qu'il gardait son troupeau à la campagne, il lui sembla voir un lis magnifique, qui, sortant de sa bouche, s'élevait jusqu'aux nues, puis retombant sur la terre, était dévoré par un cheval. Il crut comprendre, par cette vision, que la contemplation des choses célestes était trop souvent absorbée chez lui par les soins terrestres. Une autre fois, se trouvant seul dans ses prairies au fond de la vallée, il lui sembla entendre une voix qui lui disait de mettre toute sa confiance dans le Seigneur, de n'avoir aucune inquiétude sur son avenir, et que celui qui prend soin des petits oiseaux aurait aussi soin de lui. Ces visions le décidèrent à mettre enfin à exécution le vœu qu'il avait fait, en conséquence d'une autre vision qu'il avait eue à l'âge de seize ans, et que nous avons rapportée plus haut. Il quitta donc sa femme et ses enfants, malgré leurs prières et leurs larmes, et se mit en route dans le dessein de chercher hors de la Suisse un lieu propre à son dessein. Il partit pendant l'automne de 1467, vêtu d'un simple habit, n'emportant que son chapelet et son bâton, sans chapeau, sans souliers, sans argent et sans provision d'aucune espèce. Arrivé au bourg de Liehstall, dans le canton de Bâle, il rencontra un pieux laboureur auquel il fit part de son projet, et qui lui conseilla de retourner dans son pays. Nicolas alla donc se cacher dans un enfoncement de la montagne qui domine la vallée de la Melch ; et comme la nuit le surprit en route, il se coucha sur la terre nue : s'étant endormi, il éprouva en se réveillant une douleur si aiguë, qu'il lui semblait qu'on lui perçait le cœur : depuis ce moment il n'éprouva plus le besoin de boire ni de manger. Des chasseurs ayant découvert sa retraite huit jours après, son frère alla le trouver pour l'engager à revenir dans le sein de sa famille désolée, lui représentant que, s'il persistait dans son projet, il mourrait de faim ou de froid, ou qu'il deviendrait la proie des bêtes féroces. Nicolas lui répondit : *Mon frère, je ne mourrai pas de faim ; car depuis onze jours je n'ai ni bu ni mangé ; et cependant je n'éprouve ni faim ni soif. Je ne crains pas non plus le froid ni les bêtes féroces.* Il pria ensuite son frère de lui envoyer un prêtre auquel il pût révéler les secrets de son âme et demander quelques conseils dont il avait besoin. Cependant, à la sollicitation des habitants du pays, qui accouraient de toutes parts pour se recommander à ses prières, il consentit à descendre dans la vallée et à se fixer dans une petite cellule près de laquelle sa famille fit construire une chapelle où un prêtre venait de temps en temps lui dire la messe et lui donner la communion. Le bienheureux Nicolas vécut ainsi pendant près de vingt un ans, sans prendre d'autre nourriture que la sainte Eucharistie, qu'il recevait une fois par mois. Une existence aussi extraordinaire mit en rumeur toute la contrée, et beaucoup refusaient d'y croire, prétendant qu'on lui portait secrètement à manger. Pour s'assurer de ce qu'il en était, les autorités civiles et ecclésiastiques firent placer, tout autour de sa cellule et sur sa porte même, des gardes qui firent pendant plusieurs jours une surveillance exacte, et qui certifièrent ensuite qu'il n'avait pris aucune nourriture pendant tout le temps qu'ils l'avaient surveillé. L'évêque de Constance, voulant s'assurer mieux

encore d'un fait qui paraissait incroyable, envoya sur les lieux son suffragant, l'évêque d'Ascalon, avec ordre de ne rien négliger pour acquérir une certitude complète sur la vérité des rapports qu'on lui avait adressés, et pour démasquer l'hypocrisie, en cas qu'elle existât. L'évêque d'Ascalon s'étant rendu à Saxeln, bénit la chapelle, puis, étant entré dans la cellule de Nicolas, il lui demanda quelle était la première vertu du chrétien : *C'est l'obéissance*, répondit le pieux solitaire. *Eh bien!* reprit le prélat, *voici un morceau de pain et un peu de vin que je vous ordonne, au nom de cette obéissance, de manger et de boire en ma présence.* Nicolas se mit en devoir de faire ce qui lui était prescrit ; mais à peine eut-il avalé un peu de l'un et de l'autre qu'il lui survint une si forte douleur d'estomac, que l'on crut qu'il allait mourir. L'évêque, étonné et confus, lui fit des excuses, déclarant qu'il n'avait agi de la sorte que par ordre de son supérieur, et la pièce suivante fut consignée dans les archives de Saxeln : *Nous faisons savoir à tous les chrétiens que, l'an* 1417, *naquit dans la paroisse de Saxeln..... Nicolas de Flue, qui fut élevé dans la même paroisse et qui l'habita jusqu'au moment où il quitta son père, son frère, sa femme et ses enfants, pour se retirer dans une solitude appelée Rauft, dans laquelle il s'est conservé avec l'aide de Dieu, et sans prendre aucune nourriture, depuis dix-huit ans, y étant encore et jouissant, au moment où ceci est écrit, de toutes ses facultés, menant une vie fort sainte; de quoi nous nous rendons tous garants et l'affirmons en toute vérité, pour en avoir été nous-mêmes témoins.....* Dès lors, la vénération qu'on lui portait fut encore augmentée et les fidèles venaient, en foule, demander des conseils au bienheureux Nicolas et se recommander à ses prières. Dieu le favorisa du don de prophétie : plus d'une fois il avertit le peuple de se tenir en garde contre la séduction des nouveautés religieuses, et le prévint des maux que la défection de quelques prêtres apostats causeraient à la religion, désignant par là Luther et Zuingle, dont l'hérésie devait arracher à l'unité catholique plusieurs cantons suisses. Après que les troupes confédérées eurent défait le duc de Bourgogne, les cantons s'assemblèrent pour délibérer sur le partage du butin et sur l'admission des villes de Soleure et de Fribourg dans la Confédération ; mais la discussion devint si vive, qu'on craignit qu'il n'en résultât une guerre civile qui eût terni la gloire de la Suisse, et peut-être compromis son existence. Le curé de Stantz, ami de Nicolas, court lui rendre compte de ce qui se passe, et le conjure de venir à l'assemblée pour calmer, par l'autorité de ses vertus, la fureur des partis. Nicolas part sur-le-champ, et étant entré dans la salle au moment où la dispute était la plus violente, il ne se fut pas plutôt montré, que tout le monde se lève avec respect, tous les fronts s'inclinent et le plus grand silence s'établit. Alors Nicolas, prenant la parole : *Confédérés*, dit-il, *l'annonce du péril où se trouve ma patrie m'a tiré de ma solitude et m'a amené au milieu de vous, afin de le prévenir, s'il est possible. J'ignore ce qu'enseigne la sagesse du siècle : ce que je sais, Dieu me l'a appris, ce Dieu qui a sauvé vos pères de tant de maux, qui vient de vous accorder la victoire sur vos ennemis, et dont les bienfaits deviennent pour vous une source de division et de ruine.* Il les exhorte à admettre dans leur alliance Soleure et Fribourg, leur assurant qu'ils n'auront pas lieu de s'en repentir ; il leur donne ensuite de sages conseils sur le partage des dépouilles. Quand il a cessé de parler, les membres de l'assemblée s'embrassent et jurent une paix éternelle entre tous les cantons. Nicolas, heureux d'avoir épargné à ses compatriotes les dangers qui les menaçaient, s'empresse de retourner dans sa cellule. Ce n'est pas la seule fois que l'influence dont il jouissait, ait tourné au profit de son pays. On peut même dire qu'il ne s'opérait pas une œuvre utile dans la contrée qu'il n'y participât : il ne refusait à personne le double appui de ses conseils et de ses prières, qui étaient souvent exaucées d'une manière miraculeuse. Ainsi, le feu ayant pris dans un bourg du voisinage, l'incendie, favorisé par un vent violent, menaçait de tout réduire en cendres, lorsque Nicolas, étant accouru, l'éteignit en faisant le signe de la croix sur les maisons en flammes. Le bienheureux Nicolas de Flue était âgé de soixante-dix ans lorsqu'il mourut dans sa cellule en 1487, le 21 mars, qui était le jour de sa naissance. Son corps, porté avec pompe à Saxeln, fut inhumé dans l'église de Saint-Théodule. L'évêque de Lausanne le leva de terre en 1510, et on le plaça ensuite dans une châsse qui est exposée sur un autel à la vénération publique, et plusieurs papes ont approuvé le culte qu'on lui rend. — 31 mars

NICOLAS PIC ou PICQUE (le bienheureux), un des martyrs de Gorcum, né en 1534, quitta le monde dans sa jeunesse pour se faire récollet. Son mérite et sa vertu l'avaient élevé à la charge de gardien du couvent de Gorcum. Il s'était rendu célèbre par ses prédications, et se faisait admirer par sa vie édifiante. Son amour pour la pauvreté lui faisait craindre la superfluité, surtout dans les ameublements et dans la nourriture : *Je crains*, disait-il souvent, *que si saint François revenait sur la terre, il n'approuvât pas telle ou telle chose*, et il tâchait d'entretenir dans sa communauté cet esprit de détachement et de mortification dont il était animé ; mais une sainte gaieté, qui ne se démentait jamais, rendait aimable aux autres sa vertu rigide et son goût pour les austérités ; et il répétait toujours que nous devons servir Dieu avec joie. Il avait souvent aussi manifesté un désir ardent de donner sa vie pour Jésus-Christ, bien qu'il se jugeât indigne d'un tel honneur, et ce vœu fut exaucé. Arrêté à Gorcum avec dix de ses religieux et plusieurs prêtres séculiers, par les calvinistes, qui leur firent souffrir les traitements les plus cruels pendant une longue détention, ils furent conduits à Bril, où le comte de Lumey mit tout

en œuvre pour leur faire abjurer la religion catholique, leur promettant la liberté pour prix de leur apostasie. Il leur fit subir des supplices qu'on n'ose même décrire, afin qu'ils reniassent la présence réelle de Jésus-Christ dans l'eucharistie et la primauté du pape ; mais voyant que leur constance était inébranlable, il les fit pendre le 9 juillet 1572. Nicolas Pic et ses compagnons furent tous déclarés martyrs et béatifiés par Clément X en 1674. La plus grande partie de leurs reliques fut transférée dans l'église des Franciscains de Bruxelles, placée dans des châsses précieuses et exposée à la vénération des fidèles. Plusieurs couvents de Récollets des Pays-Bas et de la France reçurent aussi des ossements de ces saints martyrs. — 9 juillet.

NICOLAS POPPEL (le bienheureux), l'un des martyrs de Gorcum, était curé d'une des paroisses de cette ville, et se distingua par son zèle pour le salut des âmes. Arrêté avec d'autres prêtres tant séculiers que réguliers, par les calvinistes, après que ceux-ci se furent rendus maîtres de la ville, par suite d'une capitulation qu'ils violèrent le jour même, ils furent jetés dans un cachot où ils eurent beaucoup à souffrir. On les transféra ensuite à Bril, et pendant le trajet ils furent accablés d'outrages et de mauvais traitements de toutes sortes. Lorsqu'ils furent arrivés à Bril, le comte de Lumey essaya de leur faire renier la présence réelle de Jésus-Christ dans l'eucharistie, mais sur leur refus ils furent pendus en haine de la religion catholique le 9 juillet 1572. Ils furent déclarés martyrs et béatifiés par Clément X en 1674. Plusieurs couvents de Franciscains de la Belgique et même de France obtinrent une partie de leurs reliques. — 9 juillet.

NICOLAS FACTOR (le bienheureux), religieux observantin, naquit à Valence, en Espagne, le 29 juin 1520, et entra, à l'âge de dix sept ans, chez les Frères-Mineurs de l'Etroite-Observance dans le couvent de sa ville natale. Elevé ensuite au sacerdoce, il se livra avec tant de succès à la prédication, qu'il ramena à Dieu un grand nombre de pécheurs. Ses vertus et surtout ses austérités extraordinaires lui attiraient la vénération universelle. Le roi Philippe II l'ayant fait venir à Madrid pour diriger un couvent de religieuses, le tribunal de l'inquisition, choqué de quelques pratiques de piété qu'il affectionnait, le cita à comparaître pour qu'il eût à se justifier sur ce point; mais il ne l'eut pas pluôt entendu, qu'il rendit publiquement hommage à sa sainteté, et ne l'inquiéta plus. Le bienheureux Nicolas était lié d'une étroite amitié avec plusieurs saints personnages de son temps, qui édifiaient l'Espagne par leurs vertus, et parmi lesquels on cite saint Pascal Baylon et saint Louis Bertrand. Il mourut le 23 décembre 1583, à l'âge de soixante-trois ans, et en 1786 il fut béatifié par Pie VI. — 23 décembre.

NICOLAS DE LONGOBARDI (le bienheureux), religieux minime, naquit le 6 janvier 1649 à Longobardi, en Calabre, de parents pieux, mais pauvres. Il ne reçut d'autre éducation que celle qu'on reçoit ordinairement à la campagne; mais la ferveur avec laquelle il pratiquait tous les devoirs de la religion lui attira des grâces extraordinaires qui éclairèrent son esprit et développèrent les sentiments de son cœur. Etant entré dans un couvent de Minimes, il s'appliqua avec ardeur à devenir un bon religieux et à faire tous les jours de nouveaux progrès dans la perfection. Il obtint de ses supérieurs la permission de faire le pèlerinage de Rome et celui de Lorette, ce qui contribua encore à augmenter sa ferveur. La sublimité de ses vertus le rendit l'objet de la vénération publique, et tout le monde le regardait comme un saint. Nicolas, loin de se prévaloir de ces témoignages d'estime, n'en était que plus humble, et il cherchait à cacher à tous les yeux les grâces privilégiées dont Dieu se plaisait à le combler. Il fut éprouvé par de graves maladies, qu'il supporta avec patience et même avec joie. Il mourut le 12 février 1709, à l'âge de soixante ans, après avoir été favorisé pendant sa vie du don de prophétie et du don des miracles. Pie VI le béatifia en 1786. — 3 février.

NICOMÈDE (saint), *Nicomedes*, prêtre et martyr à Rome, fut arrêté pendant la persécution de Domitien à cause des secours qu'il portait aux saints confesseurs, et du soin qu'il avait d'enlever les corps des martyrs pour leur donner la sépulture. Comme il refusait de sacrifier aux dieux, on l'assomma à coups de bâtons vers l'an 95, et les chrétiens l'enterrèrent sur la voie Nomentane, où on lui érigea dans la suite un tombeau. — 15 septembre.

NICON (saint), martyr à Césarée, en Palestine, souffrit avec quatre-vingt-dix-neuf autres. — 23 mars.

NICON (saint), martyr à Taormine, en Sicile, est honoré le 23 mai.

NICON (saint), martyr à Moromile, en Phrygie, souffrit avec saint Néon et un autre. — 13 juillet.

NICON (saint), martyr à Antioche de Pisidie, n'était pas encore chrétien lorsque, assistant au supplice de saint Marc le Berger, il se convertit à la vue des miracles qu'il lui vit opérer pendant qu'on le torturait. Il fut martyrisé lui-même peu après, pendant la même persécution qu'on croit être celle de Dioclétien. — 28 septembre.

NICON (saint), premier économe de l'hôpital des Orphelins de Constantinople, florissait dans le VIII[e] siècle, et il est honoré chez les Grecs le 30 décembre.

NICON (saint), surnommé *Métanoïte*, naquit, au commencement du X[e] siècle, d'une famille noble du Pont. Il était encore jeune lorsqu'il quitta secrètement la maison paternelle pour aller se renfermer dans le monastère de la Pierre-d'Or, où il passa douze ans. Ses supérieurs le chargèrent d'annoncer la parole de Dieu au peuple, et il s'en acquittait avec tant de succès, qu'on ne pouvait l'entendre parler des choses du ciel sans en être vivement touché. Il fut envoyé comme missionnaire en Arménie, d'où il passa dans

l'île de Crète, qui était alors soumise aux Sarrasins. Comme il commençait ordinairement ses sermons par ces paroles de saint Jean-Baptiste : *Métanoïté*, faites pénitence, le surnom de *Métanoïte* lui resta. L'onction avec laquelle il expliquait les maximes de l'Évangile les faisait paraître aimables même aux mahométans, qui se plaisaient à venir écouter ses discours. Il en convertit plusieurs et ramena à Dieu un grand nombre de pécheurs. Après un séjour de vingt ans dans cette île, dont il avait renouvelé la face, il passa dans le Péloponèse, l'Achaïe et l'Épire, où il donna des missions qui produisirent de grands fruits. Il mourut dans un monastère du Péloponèse en 998. Saint Nicon a laissé un *Traité sur la religion des Arméniens* et quelques sermons qui se conservent manuscrits dans la bibliothèque nationale. — 26 novembre.

NICOSTRATE (saint), *Nicostratus*, tribun et martyr à Césarée de Philippes avec saint Antiochus et plusieurs soldats, souffrit sous Dioclétien. — 21 mai.

NICOSTRATE (saint), premier greffier de la préfecture de Rome et martyr, fut converti à la foi chrétienne par un miracle que saint Sébastien opéra sur sainte Zoé, sa femme, qui était muette depuis six ans, et à laquelle il rendit l'usage de la parole en faisant sur sa bouche le signe de la croix. Leur conversion fut suivie de celle de plusieurs autres, que Nicostrate conduisit dans sa maison, où ils furent instruits et baptisés par le saint prêtre Polycarpe. Le feu de la persécution s'étant rallumé en 286, sainte Zoé fut martyrisée la première. Saint Nicostrate suivit de près son épouse, et fut jeté dans le Tibre après avoir été appliqué trois fois à la torture par le juge Fabien. — 7 juillet.

NICOSTRATE (saint), martyr à Rome avec saint Claude et plusieurs autres, qui, après avoir été mis en prison, ensuite flagellés avec des fouets plombés, furent précipités dans le Tibre l'an 304, sous l'empereur Dioclétien, à trois milles de Rome, sur la voie Lavicane. On croit que Nicostrate était sculpteur, et qu'il fut condamné à mort pour avoir refusé de fabriquer des idoles. Le pape Léon IV fit porter, vers le milieu du IXe siècle, son corps et ceux de ses compagnons dans l'église des Quatre-Frères-Couronnés. — 8 novembre.

NIDGAR (saint), *Neodegarius*, évêque d'Augsbourg, occupait ce siége dans le IXe siècle, sous le règne de Louis le Débonnaire. Tout ce que l'on sait de lui, c'est qu'il assista au concile tenu à Mayence l'an 829, et qu'il mourut vers l'an 832. — 9 octobre.

NIL (saint), *Nilus*, évêque en Égypte et martyr à Césarée, en Palestine, avec saint Pélée, aussi évêque, subit le supplice du feu l'an 310, pendant la persécution de l'empereur Maximin II. — 19 septembre.

NIL (saint), anachorète et docteur de l'Église, naquit, selon les uns, à Ancyre, en Galatie, et suivant les autres à Constantinople ; mais tous s'accordent à dire qu'il sortait d'une famille illustre, qui lui fit donner une brillante éducation. Il parvint par son mérite au poste de préfet ou gouverneur de Constantinople sous l'empereur Arcade. Il était marié et il avait des enfants, lorsque la crainte de se perdre à la cour lui fit prendre la résolution de quitter sa charge pour se retirer dans un désert. Sa femme, de son côté, prit le voile avec sa fille dans un monastère d'Égypte. Nil se fixa sur le mont Sinaï avec son fils Théodule, pour y mener la vie anachorétique. Ils vivaient avec d'autres solitaires dans des cellules séparées qu'ils avaient bâties eux-mêmes, et pratiquaient de grandes austérités ; ne se nourrissant que de fruits sauvages et d'herbes crues ; souvent même ils ne mangeaient qu'une fois la semaine. Ils se réunissaient tous les dimanches à l'église pour y recevoir la sainte eucharistie et pour s'entretenir de choses spirituelles. La réputation de sainteté dont jouissait Nil attirait un grand nombre de personnes qui venaient le consulter, et nous voyons par ses lettres qu'il était très-versé dans les maximes de la vie intérieure. Les Sarrasins ayant pénétré dans la solitude du mont Sinaï, tuèrent plusieurs solitaires, emmenèrent prisonniers les plus jeunes, parmi lesquels se trouvait Théodule. On l'exposa en vente, et comme personne n'en voulait donner le prix que ces barbares exigeaient, ils allaient le mettre à mort, lorsque quelqu'un, touché de compassion, l'acheta pour le revendre à l'évêque d'Éleusis. Celui-ci, ayant reconnu son mérite, le fit entrer dans la cléricature. Pendant ce temps-là, saint Nil cherchait son fils de tous côtés, et tandis qu'il parcourait les différents lieux où il s'imaginait pouvoir le retrouver, il tomba lui-même entre les mains des Sarrasins, qui toutefois lui rendirent la liberté bientôt après. Ayant enfin appris que son fils était chez l'évêque d'Éleusis, il vint le trouver, et l'évêque le lui rendit, à condition qu'ils se laisseraient l'un et l'autre élever au sacerdoce. Saint Nil, qui avait alors cinquante ans, se laissa ordonner ; l'histoire ne nous apprend plus rien de lui, sinon qu'il mourut dans un âge avancé, sous l'empereur Marcien, au milieu du Ve siècle. Ses reliques furent portées du mont Sinaï à Constantinople, sous le règne de Justin le Jeune, et déposées dans l'église des Apôtres. Saint Nil composa dans sa solitude plusieurs ouvrages qui sont un monument éternel de son éloquence. Ils prouvent qu'il avait beaucoup profité des leçons de saint Jean Chrysostome, dont il fut quelque temps le disciple et pour lequel il conserva toujours le plus vif attachement. Après que le saint patriarche eut été exilé, l'empereur Arcade écrivit à saint Nil pour lui demander le secours de ses prières, mais il en reçut une réponse, dans laquelle on lisait : *Comment espérez-vous voir Constantinople délivrée des coups de l'ange exterminateur, tant que durera l'exil du bienheureux Jean, cette colonne de l'Église, ce flambeau de la vérité, cette trompette de Jésus-Christ... Vous avez banni Jean, la plus brillante lumière du monde ; mais du moins ne persévérez*

pas dans votre crime. Les principaux de ses ouvrages sont : 1° le *Traité de la vie monastique* ou l'Ascétisme ; 2° le *Livre de la prière* ou de l'Oraison ; 3° le *Traité de la pauvreté volontaire* ; 4° le *Traité à Eulogé*; 5° le *Traité des mauvaises pensées* ; 6° *Du massacre des solitaires du mont Sinaï* ; 7° des *Sermons* ; enfin, des recueils de *Sentences* et un grand nombre de *Lettres*. — 12 novembre.

NIL LE JEUNE (saint), abbé, né en 910 à Rossana, dans la Calabre, reçut au baptême le nom de Nicolas, qu'il changea en celui de Nil lorsqu'il fit profession. Après d'excellentes études, il se maria, mais il vivait dans le monde comme un religieux, ayant ses moments réglés pour la prière, la lecture et les autres exercices de piété. Cependant il se relâcha peu à peu et finit par tomber dans le déréglement; mais à la mort de sa femme, il sentit renaître en lui le désir qu'il avait eu autrefois de se retirer dans la solitude. Ce fut devant une image célèbre de la sainte Vierge qu'il prit l'engagement de se consacrer au Seigneur. Avant de se fixer sur le monastère dans lequel il se proposait d'entrer, il visita ceux qui étaient gouvernés par saint Fantin et par l'abbé Zacharie, et qui se trouvaient sur la côte de Toscane. Il visita aussi celui de Saint-Nazaire et celui de saint Mercure, dont le saint abbé Jean était supérieur, et c'est dans ce dernier qu'il prit l'habit. Il porta si loin toutes les vertus, qu'on l'appelait un autre saint Paul. Après quelques années, il obtint la permission d'aller vivre dans un ermitage qui se trouvait dans la forêt voisine, et près duquel il y avait une chapelle de saint Michel. Les prédications et les miracles de saint Nil lui attirèrent une telle réputation de sainteté, qu'on venait le consulter de toutes parts. Il fut visité en 976 par Théophylacte, métropolitain de la Calabre, et par Léon, seigneur du pays, lequel était accompagné de plusieurs autres personnages, qui venaient le voir moins pour s'édifier que pour juger de son mérite et de sa science. Nil, qui s'en aperçut, présenta à Léon un livre où se trouvaient diverses maximes concernant le petit nombre des élus. Comme on les trouvait trop sévères, il prouva qu'elles étaient conformes aux principes établis par l'Évangile, par les apôtres et par les saints Pères. *Elles vous paraissent effrayantes*, leur dit-il, *parce qu'elles sont la condamnation de votre conduite : mais si vous ne vivez tous saintement, vous ne pourrez jamais échapper aux supplices de l'enfer.* Quelqu'un de la société ayant demandé si Salomon était sauvé ou non : *Que vous importe*, répondit-il, *de savoir s'il est sauvé ou s'il ne l'est pas? Ce qu'il vous importe de savoir, c'est que Jésus-Christ menace de la damnation tous ceux qui se livrent à l'impureté.* Il parlait de la sorte, parce que celui auquel il s'adressait était un impudique. *Pour moi*, ajouta-t-il, *j'aimerais mieux savoir si vous serez damné ou sauvé : quant à Salomon, l'Ecriture ne parle pas de sa pénitence comme elle fait de celle de Manassès.* Euphraxe, gouverneur de la Calabre, cherchait les occasions de mortifier saint Nil, parce qu'il ne lui avait point envoyé de présents, quoique la plupart des autres abbés lui en eussent fait d'assez considérables. Mais étant tombé malade, il l'envoya chercher, lui demanda pardon à genoux et le conjura de lui donner l'habit monastique. Le saint lui répondit : *Les vœux du baptême vous suffisent, et il n'est pas nécessaire de changer d'habits pour changer de vie.* Cependant, vaincu par ses instances, il lui coupa les cheveux et lui donna l'habit. Euphraxe ne l'eut pas plutôt reçu, qu'il parut un homme nouveau, et il mourut trois jours après dans de grands sentiments de pénitence. Se trouvant à Rome en même temps que l'empereur Othon III, qui venait de chasser l'antipape Philagate, il alla trouver ce prince, ainsi que le pape Grégoire V, pour les prier de lui faire grâce de la vie, et de se rappeler, en le punissant, qu'il était revêtu du caractère épiscopal. Philagate, en effet, avant d'usurper le saint-siége, était évêque de Plaisance. L'empereur eut égard à sa recommandation, et lorsqu'il fit un pèlerinage au Mont-Gargan, il alla visiter Nil dans son monastère, qui n'était qu'un assemblage de pauvres cabanes. A la vue des disciples du saint abbé, il s'écria : *Ces hommes sont véritablement citoyens du ciel; ils vivent dans des tentes comme étrangers sur la terre.* Nil le conduisit d'abord à l'oratoire pour y faire sa prière, et le mena ensuite à sa cellule. Othon voulait faire reconstruire et doter son monastère, mais il s'y refusa. *Si mes frères*, répondit-il, *sont de véritables moines, Notre-Seigneur ne les abandonnera point. — Je vous regarde comme mon fils*, lui dit l'empereur ; *ainsi demandez-moi ce que vous voudrez, je vous l'accorderai avec joie. — La seule chose que je vous demande, c'est que vous pensiez au salut de votre âme. Quoique empereur, à votre mort vous rendrez compte à Dieu comme les autres hommes.* Saint Nil ne voulut jamais prendre le titre d'abbé, quoiqu'il en exerçât les fonctions envers ses disciples, qui vivaient dans des cellules autour de son ermitage. Il refusa aussi l'évêché de Rossana, ainsi que des offres avantageuses que lui faisait la cour de Constantinople. Il fut obligé de se réfugier sur le Mont-Cassin pour échapper à la fureur des Sarrasins, qui ravageaient la Calabre. Aligerne, abbé du Mont-Cassin, alla au-devant de lui avec sa communauté, et lui donna ensuite le monastère de Val-Luce pour s'y retirer avec ses moines; mais saint Nil, après y avoir fait quelque séjour, alla se fixer dans celui de Serperi, où il passa dix ans. Il se rendit ensuite à l'ermitage de Sainte-Agathe, près de Tusculum, toujours suivi de ses disciples. Il y mourut en 1005, à l'âge de quatre-vingt-quinze ans. — 26 septembre.

NILAMMON (saint), évêque en Égypte et confesseur, fut exilé par l'empereur Constance dans la province Ammoniaque, aujourd'hui le désert de Barca, vers l'an 356. — 21 mai.

NILAMMON (saint), reclus en Egypte, passa sa vie dans une cellule près de Péluse.

Ayant été élu évêque de Gères, il allégua les raisons les plus pressantes ; il eut même recours aux larmes pour qu'on ne le tirât pas de sa solitude. Voyant qu'il ne pouvait rien gagner, il eut recours à Théophile, patriarche d'Alexandrie, le conjurant d'interposer son autorité pour lui éviter ce fardeau redoutable; mais le patriarche, qui le jugeait digne de l'épiscopat, ne fit aucune démarche. Nilammon, voyant qu'il n'avait plus de secours à attendre des hommes, s'adressa à Dieu, et le pria avec larmes de le retirer de ce monde plutôt que de permettre qu'il fût forcé de monter sur le siége de Gères. Sa prière fut exaucée avant même qu'il ne l'eût entièrement terminée, car il mourut en la faisant : c'était au commencement du ve siècle, l'an 402. — 6 janvier.

NINE ou NINA (sainte), *Nina*, martyre, est honorée le 24 février.

NINGE (sainte), *Nimmia*, martyre à Augsbourg avec vingt-quatre autres, souffrit l'an 304, pendant la persécution de l'empereur Dioclétien. — 12 août.

NINIEN ou NINYAS (saint), *Ninianus*, apôtre des Pictes méridionaux, naquit après le milieu du IVe siècle, et était fils d'un prince breton qui habitait le comté de Cumberland. Il montra dès son enfance un grand attrait pour la vertu, et après avoir été instruit des vérités du christianisme, il se rendit à Rome, où il passa plusieurs années pour se perfectionner dans l'étude de la religion, dont il observait avec fidélité toutes les pratiques. Il paraît qu'il fut ordonné évêque dans cette ville, et qu'après son sacre il retourna dans sa patrie pour y prêcher l'Evangile à ses compatriotes, qui étaient encore presque tous plongés dans les ténèbres de l'idolâtrie. Il en convertit un grand nombre, et s'il ne parvint point à gagner à Jésus-Christ Tudoval, roi des Pictes, il réussit à adoucir sa férocité, et obtint de lui la permission de bâtir une église en pierre dans le comté de Galloway. Les Bretons septentrionaux, qui n'avaient vu jusque-là que des édifices en bois, appelèrent Whitehern, où se trouvait cette église, la ville de la *Maison-Blanche*. Saint Ninien y établit son siége épiscopal, et dédia l'église sous l'invocation de saint Martin, dont on croit qu'il avait visité le tombeau dans le cours de ses voyages, et elle devint une école de saints et d'hommes apostoliques. Saint Ninien évangélisa les Cumbriens et les Pictes méridionaux jusqu'au mont Grampus, et se rendit célèbre par ses prédications et par ses miracles. Il mourut le 16 septembre 432, et ses reliques se sont gardées à Whitehern jusqu'à la prétendue réforme. L'église des Jésuites de Douai posséda un de ses bras. — 16 septembre.

NIVARD (saint), *Nivardus*, évêque de Reims, était beau-frère de Childéric II, roi d'Austrasie. Il passa les premières années de sa vie à la cour de Clovis II ; mais il sut allier les devoirs du christianisme avec les grandeurs du siècle. Son mérite le fit élever vers l'an 649 sur le siége de Reims, et il s'appliqua avec zèle à corriger les abus, à rétablir la discipline et à faire refleurir la piété. Plein de tendresse pour son troupeau, il avait une prédilection marquée pour les personnes consacrées à Dieu et une grande charité pour les malheureux. Le saint évêque fit rebâtir le monastère de Reims, dont Sainte-Beuve était abbesse, et dota celui de Hautvilliers, dont saint Bercaire, son disciple, fut le premier abbé. Ceux de saint Basle et de Montirender éprouvèrent aussi les effets de sa libéralité. Saint Nivard mourut vers l'an 673. — 1er septembre.



NIZIER (saint), *Nicetius*, évêque de Vienne, en Dauphiné, florissait après le milieu du IVe siècle. Il assista en 375 au concile de Valence et mourut vers l'an 379. — 5 mai.

NIZIER (saint), évêque de Lyon, naquit en Bourgogne au commencement du VIe siècle, et sortait d'une illustre famille qui lui fit donner une brillante éducation. Mais le jeune Nizier, sans négliger l'étude des sciences humaines, s'appliquait de préférence à l'acquisition des vertus et surtout de l'humilité, qui le portait à laisser toujours la première place à ses frères, se réservant pour lui-même les occupations les moins relevées, et allant jusqu'à se mettre au-dessous des domestiques de son père. Il se plaisait à les instruire des vérités de la foi, eux et leurs enfants, leur apprenait le Psautier et le chant de l'Eglise. Au goût pour les choses de la religion, il joignait une pureté de mœurs inaltérable et un vif attrait pour la prière. Saint Agricole, évêque de Châlons-sur-Saône, le décida à se consacrer au service des autels et l'ordonna prêtre. Quelques années après, le clergé et le peuple de Lyon le choisirent pour remplacer saint Serdot, son oncle, qui venait de mourir, et il monta sur le siége de cette ville en 551. Pendant les vingt-deux ans de son épiscopat, il déploya un zèle infatigable et toutes les autres qualités d'un saint prélat. Il mourut le 2 avril 573, et son corps fut inhumé à Lyon, dans une église qui a pris son nom et qui est paroissiale. Son tombeau a été illustré par plusieurs miracles. Saint Grégoire de Tours, qui, par sa mère, était petit-neveu de saint Nizier, nous a transmis

les principales circonstances de sa vie. — 2 avril.

NIZILON ou EUSTACHE (saint), *Nizilo*, martyr à Wilna en Lithuanie, était chambellan d'Olgerd, père du fameux Jagellon. Ayant été converti et baptisé par un saint prêtre nommé Nestorius, il fut mis en prison par ordre du grand-duc Olgerd, pour avoir refusé de manger de la viande un jour d'abstinence. Après avoir souffert d'horribles tourments, après avoir eu le corps meurtri et les jambes rompues à coups de bâton, et la peau de la tête arrachée avec les cheveux, il fut pendu à un chêne qui servait de gibet pour le supplice des malfaiteurs. Son corps, ainsi que ceux de saint Kukley et de saint Milhey, ses compagnons de martyre, furent enterrés dans l'église de la Trinité à Wilna, et leurs chefs se gardent dans la cathédrale de cette ville. — 31 décembre et 14 avril.

NOB (saint), *Nobus*, abbé en Ethiopie, est honoré le 17 juin.

NOEL (saint), *Natalis*, abbé de Kilnamanach, dans l'Ossorie, en Irlande, florissait dans le VIIIe siècle. — 27 janvier.

NOINT (saint), *Nunctus*, abbé d'un monastère, situé près de Mérida en Espagne, florissait dans le milieu du VIIe siècle. Il fut tué par des voleurs en 668, et il est honoré le 22 octobre.

NOMADIE ou NÉOMAIE (sainte), *Neomadia*, vierge dans le Poitou, florissait dans le VIe siècle. Elle consacra à Dieu sa virginité dès sa jeunesse, et se sanctifia dans l'humble état de bergère, par la pratique des plus sublimes vertus. On l'invoque contre le mal caduc. — 14 janvier.

NOMINANDE (sainte), *Nominanda*, martyre à Rome, souffrit sur la voie *Salaria*, avec sainte Donate et plusieurs autres. Son corps fut enterré dans le cimetière de Priscille. — 31 décembre.

NON (saint), *Nummius*, confesseur, est honoré près de Villepreux dans le diocèse de Versailles, le 8 juillet.

NONCE (saint), *Nuntius*, porcher à Hasteir, près de Namur, florissait dans le VIIe siècle. Son corps se garde à Vasor, où il est honoré le 10 octobre.

NONDINAIRE (saint), *Nundinarius*, martyr en Afrique, souffrit avec sainte Cécilienne et plusieurs autres. — 16 février.

NONNE (saint), *Nonnus*, martyr à Nicomédie avec plusieurs autres, est honoré chez les Grecs le 16 mars.

NONNE (saint), évêque d'Héliopolis en Syrie, occupa deux ans le siége d'Édesse, après l'injuste déposition d'Ibas, prononcée en 449 par le conciliabule d'Éphèse. Ibas ayant été rétabli par le concile de Chalcédoine en 451, les Pères de ce concile nommèrent Nonne évêque d'Héliopolis, sur la proposition de Maxime, patriarche d'Antioche. Ce même patriarche ayant tenu, quelque temps après, un synode à Antioche, saint Nonne fut chargé d'annoncer, en présence des évêques qui le composaient, la parole de Dieu aux fidèles de cette ville. Comme il prêchait devant l'église du martyr saint Julien, Pélagie, qui exerçait la profession de comédienne, passa sur la place, toute couverte d'or et de pierreries, et sa beauté, que relevait encore sa riche parure, attira les regards de tout l'auditoire. Les évêques détournèrent les yeux pour n'être pas témoins d'un incident aussi scandaleux ; mais Nonne, maîtrisant son émotion, dit avec beaucoup de calme : *Dieu, par sa bonté infinie, fera miséricorde même à cette femme.* Pélagie entendant ces paroles, s'arrêta pour écouter le reste du sermon. Elle fut si touchée de ce qu'elle entendait, qu'elle ne cessa de pleurer, et lorsque le saint évêque fut de retour à son logement, elle alla le trouver, afin qu'il lui indiquât ce qu'elle devait faire pour expier ses fautes et pour mériter la grâce du baptême; car elle n'était encore que catéchumène. Elle suivit avec docilité ses avis, et devint célèbre par sa pénitence et par sa sainteté. Quant à saint Nonne, il mourut avant la fin du Ve siècle, mais on ignore en quelle année. — 2 déc.

NONNE (sainte), *Nonna*, mère de saint Grégoire de Nazianze, de saint Césaire et de sainte Gorgonie, avait épousé saint Grégoire de Nazianze l'Ancien, et se distingua par sa piété envers Dieu et sa charité envers les pauvres. Son mari, qui était le premier magistrat de la ville, touché de ses vertus, abjura les superstitions du paganisme, et après avoir reçu le baptême, il fut élevé sur le siége de Nazianze. Sainte Nonne dut parvenir à un âge très-avancé, puisqu'elle survécut à sainte Gorgonie, sa fille, qui mourut entre ses bras, l'an 372. Ses trois enfants, qui sont honorés dans l'Eglise d'un culte public, prouvent mieux que des paroles avec quel soin elle les éleva. — 5 août.

NONNOSE (saint), *Nonnosus*, abbé du Mont-Saint-Oreste en Italie, florissait dans le VIe siècle, et brilla par le don des miracles. Saint Grégoire le Grand, qui le mentionne avec éloge, cite de lui, entre autres prodiges, la translation d'une pierre fort grosse, qu'il opéra par la vertu de ses prières. Il est honoré à Bamberg, le 19 août. — 2 septembre.

NORBERT (saint), fondateur de l'ordre des Prémontrés et archevêque de Magdebourg, né en 1080 à Santen, dans le duché de Clèves, était fils de Héribert, comte de Gennep, et proche parent de l'empereur Henri IV. Hedwige, sa mère, sortait de la maison de Lorraine. Après une excellente éducation et des études brillantes qui développèrent les heureuses dispositions qu'il avait reçues de la nature, il ne sut pas se défendre des séductions du siècle et il se proposait de jouir des avantages que peuvent procurer la naissance et la fortune. Quoiqu'il fût pourvu d'un canonicat à Santen, et qu'il eût reçu le sous-diaconat, sa conduite était plutôt celle d'un mondain que d'un ecclésiastique. On le pressait en vain de recevoir les ordres supérieurs; il s'y refusait parce qu'une telle démarche l'eût obligé à se retirer des sociétés et des assemblées dont le plaisir était l'âme et dont il faisait l'agrément par sa gaieté. Henri IV l'ayant nommé son aumônier, ce poste ne lui fit pas changer de conduite; cependant il avait

beau courir après les amusements du siècle, il n'était pas heureux, mais le courage lui manquait pour rompre des chaînes qui lui paraissaient douces, et il fallait un miracle pour le ramener à la sainteté de son état. Il était parvenu à l'âge de trente ans, lorsque, se rendant un jour à cheval au village de Fréten en Westphalie, il fut assailli, au milieu d'une prairie, par un violent orage, accompagné d'éclairs et de foudre. Pendant qu'il courait à toute bride, le tonnerre tomba aux pieds de son cheval, et lui-même fut renversé sans connaissance. Après être resté comme mort pendant près d'une heure, Norbert n'eût pas plutôt repris ses sens, qu'il s'écria : *Seigneur, que voulez-vous que je fasse?* Une voix intérieure lui répondit : *Fuyez le mal et faites le bien.* Dès ce moment il se trouva tout changé, et au lieu de retourner à la cour, il se rendit à Santen où se trouvait son canonicat, se proposant d'expier, dans les larmes et les pratiques de la pénitence, ses fautes passées. Pour mettre le sceau à sa conversion, il alla faire une retraite dans le monastère de saint Sigebert près de Cologne, sous l'abbé Conon qui devint, dans la suite, évêque de Ratisbonne. Deux ans après, il reçut le diaconat et la prêtrise des mains de Frédéric, archevêque de Cologne, qui crut pouvoir lui conférer ces deux ordres le même jour, contrairement aux règles ecclésiastiques. Norbert retourna ensuite passer quarante jours au monastère de Saint-Sigebert pour se préparer à sa première messe qu'il alla célébrer dans la collégiale de Santen, où il arriva revêtu d'une pauvre soutane faite de peaux d'agneaux avec une corde pour ceinture. Après l'Évangile, il monta en chaire et prêcha avec beaucoup de force sur la brièveté de la vie humaine et sur l'impossibilité de trouver le bonheur dans les choses créées. Il parla aussi, mais d'une manière indirecte, des désordres de ses confrères ; le lendemain, au chapitre, il s'expliqua plus clairement sur ce dernier point, et représenta si fortement aux chanoines l'obligation de changer de conduite, que plusieurs d'entre eux se convertirent sincèrement. Mais les autres, indignés que leurs dérèglements eussent été mis au jour, s'adressèrent au légat du pape et dépeignirent Norbert comme un novateur hypocrite, qui cachait de pernicieux desseins sous les apparences du zèle. Norbert, au souvenir de ses fautes, était disposé à souscrire à tout le mal qu'on lui imputait, mais, réfléchissant ensuite que sa réputation lui était nécessaire pour travailler à la gloire de Dieu, il se justifia complétement dans le concile tenu à Fritzlar, l'an 1118, et auquel assistait le légat. S'étant ensuite démis de tous ses bénéfices, il vendit tous ses biens et en distribua le prix aux pauvres, ne se réservant pour toute fortune que dix marcs d'argent, une mule et les ornements dont il se servait à l'autel, puis il se rendit à Saint-Gilles en Languedoc où se trouvait le pape Gélase II. S'étant prosterné à ses pieds, il lui fit une confession générale de sa vie et le pria de lui donner l'absolution de tous ses péchés, ainsi que de l'irrégularité dans laquelle il craignait d'être tombé pour avoir reçu le diaconat et la prêtrise sans garder les interstices prescrits par les canons. Le pape lui donna le pouvoir de prêcher l'Évangile partout où il le jugerait à propos, et Norbert commença de suite ses travaux apostoliques, quoiqu'on fût au milieu de l'hiver. Il marchait nu-pieds dans la neige, bravait toutes les rigueurs du froid, et ne mangeait que le soir, excepté le dimanche. Il fit des missions dans le Languedoc, la Guienne, le Poitou et l'Orléanais. Il se trouvait à Valenciennes lorsqu'il fut visité par Burchard, évêque de Cambrai, qu'il avait autrefois connu à la cour de l'empereur, et qui fut singulièrement édifié de ses vertus et surtout de son amour pour la pénitence. Hugues, chapelain de ce prélat, s'attacha à saint Norbert, l'accompagna dans ses missions et lui succéda depuis dans le gouvernement de son ordre. Après avoir évangélisé le Hainaut, le Brabant et le pays de Liége, où ses prédications opérèrent les plus grands fruits, il se rendit près du pape Calixte II, qui tenait un concile à Reims. Les prélats de cette assemblée, pénétrés de vénération pour le serviteur de Dieu, lui conseillèrent de modérer ses austérités; mais il ne crut pas devoir déférer à leurs avis sur ce point. Il fut présenté au pape par Barthélemi, évêque de Laon, qui le retint dans son diocèse pour mettre la réforme parmi les chanoines réguliers de sa ville épiscopale, mais ceux-ci ne voulurent pas se soumettre à ce qu'on exigeait d'eux. Alors Barthélemi pria Norbert de choisir un lieu où il pût bâtir un monastère et le saint choisit une vallée déserte, située dans la forêt de Coucy où se trouvait une chapelle dédiée à saint Jean, mais en si mauvais état, qu'elle n'offrait presque plus qu'un amas de ruines. Ce lieu, qui s'appelait Prémontré, fut acheté par l'évêque de Laon, qui y fonda un monastère, où Norbert mit treize de ses disciples, et bientôt leur nombre s'éleva à quarante. Ils firent tous profession le jour de Noël 1121. Cette communauté était moins un nouvel ordre qu'une réforme des chanoines réguliers : ils suivaient la règle de saint Augustin, menaient une vie fort austère et portaient l'habit blanc. Les chanoines d'Anvers ayant imploré le secours de Norbert pour purger la contrée des erreurs qu'un hérétique, nommé Tankelin y avait semées, leur demande, appuyée par Burchard, leur évêque, fut accueillie par le saint qui se rendit à Anvers pour y donner une mission. En peu de temps les hérétiques furent convertis, les abus réformés et la piété florissante. Par reconnaissance, les chanoines cédèrent au saint missionnaire leur église de Saint-Michel et se retirèrent dans celle de Notre-Dame. Son nouvel institut prenait tous les jours de nouveaux accroissements; déjà l'on y comptait huit cents religieux distribués dans dix maisons, lorsque Norbert crut devoir le faire confirmer de nouveau par le saint-siége, quoiqu'il eût déjà été approuvé par les lé-

gats de Calixte II. Il alla donc à Rome en 1125, et le pape Honorius II fit expédier, au mois de février de l'année suivante, la bulle confirmative de son ordre. De retour à Prémontré, il établit la réforme à Saint-Martin de Laon, sur la demande des chanoines qui l'avaient rejetée en 1118, et l'abbaye de Viviers, au diocèse de Soissons, suivit leur exemple. Un seigneur français de la plus haute distinction, nommé Thibaut, désirant entrer dans l'ordre, le saint fondateur lui représenta qu'il ferait plus de bien dans le monde qu'il n'en pourrait faire dans un monastère où Dieu ne voulait pas qu'il fût. Norbert ayant accompagné en Allemagne le comte de Champagne, qui allait conclure son mariage avec Mathilde, nièce de l'évêque de Ratisbonne, ils se trouvaient à la diète de Spire, lorsque les députés de la ville de Magdebourg y vinrent trouver Lothaire II, roi des Romains, pour le prier de nommer un successeur à Roger, leur archevêque, mort l'année précédente. Le choix de Lothaire tomba sur saint Norbert, et quoique les députés eussent présenté un autre sujet, ils témoignèrent une grande joie de cette nomination. Le saint seul en fut affligé, et il fallut que Gérard, légat du pape, usât de son autorité pour obtenir son consentement. Le nouvel archevêque se rendit sans délai à Magdebourg avec les députés, et toute la ville vint au-devant de lui en procession. On le conduisit à l'église, et de là au palais archiépiscopal; mais comme il était vêtu pauvrement, le portier le prit pour un mendiant et lui refusa d'abord l'entrée. Lorsqu'on l'eut détrompé, il fut tout honteux de sa méprise; mais le saint le rassura, en lui disant : *Mon frère, vous me jugez mieux que ceux qui m'ont élevé à cette dignité.* Il commença par se remettre en possession d'une partie des terres de son Église, dont les laïques s'étaient emparés. Sa fermeté contre les désordres et les abus lui attira la haine des pécheurs incorrigibles. L'un d'eux, qui se voyait obligé de mettre un terme à ses déréglements, suborna un scélérat, qui, sous prétexte de se confesser au saint, devait l'assassiner; mais on assure que Norbert fut instruit de cet horrible complot par une révélation divine, et qu'en fouillant l'assassin, on le trouva muni d'un poignard avec lequel il devait commettre le crime. Une autre fois on lui tira une flèche qui atteignit une personne placée près de lui. Ces efforts des méchants ne lui faisaient rien perdre de sa tranquillité. *Doit-on s'étonner*, disait-il, *que le démon, après avoir traité si indignement notre divin chef, attaque aujourd'hui ses membres?* Il assista en 1131 au concile tenu à Reims, par le pape Innocent II, pour terminer le schisme introduit dans l'Église par l'anti-pape Pierre de Léon, qui, soutenu par Roger, duc de Sicile, avait pris le nom d'Anaclet II. Il accompagna ensuite en Italie Lothaire II, qui, à la tête d'une armée, allait remettre Innocent en possession de l'église de Latran. Norbert, qui avait puissamment contribué à l'extinction du schisme, retourna dans son diocèse où il continua à travailler avec zèle à la sanctification de son troupeau. Il venait de terminer la visite générale de son diocèse lorsqu'il fut attaqué d'une maladie grave, qui, après quatre mois, le conduisit au tombeau. Il mourut à l'âge de cinquante-trois ans, le 6 juin 1134, avec la consolation de voir son institut compter un si grand nombre de maisons qu'il se trouva dix-huit abbés dans le quatrième chapitre général. Saint Norbert fut canonisé par Grégoire XIII en 1582, et son corps s'est gardé à Magdebourg avec beaucoup de vénération jusqu'à la prétendue réforme. En 1627, les magistrats luthériens de cette ville consentirent à ce que l'empereur Ferdinand II le transférât à Prague. Il y fut porté solennellement par quatorze abbés de son ordre, et déposé dans l'église de Mont-Sion. — 6 juin.

NOSTRIEN (saint), évêque de Naples, florissait sur la fin du VIIe siècle, et mourut vers l'an 700. Ses reliques furent découvertes en 1612 le 16 d'août, jour où l'on célèbre sa fête. — 16 août.

NOTHBURGE (sainte), *Nothburgis*, vierge, d'une des plus illustres familles de l'Austrasie, était nièce de Pepin d'Héristal, et cousine de Charles Martel. Elle connaissait à peine le monde qu'elle le quitta pour prendre le voile, ne voulant vivre que pour Dieu, auquel elle avait voué sa virginité. Elle mourut très-jeune encore dans le couvent que sa tante Plectrude avait fondé à Cologne, au commencement du VIIIe siècle. Ses reliques se gardent à Coblentz, où elle est honorée le 31 octobre.

NOTHBURGE (sainte), veuve, florissait dans le IXe siècle. Elle est honorée à Buelle, dans le diocèse de Constance, le 26 janvier.

NOTHBURGE (sainte), vierge, née en 1265, au village de Rothembourg, dans le Tyrol, d'une famille de cultivateurs, n'avait pas encore seize ans que déjà elle partageait son pain avec les pauvres. A dix-huit ans, elle entra chez le comte de Rothembourg en qualité de fille de cuisine, et mérita bientôt l'estime de son maître par ses vertus et par ses belles qualités. Contente de peu, elle continuait à partager sa nourriture avec les malheureux, et s'acquittait de son emploi avec un zèle et une fidélité admirables. La mère du comte Henri étant venue à mourir, l'épouse de celui-ci renvoya Nothburge, sous prétexte qu'elle ne servait pas avec assez d'économie. Cette dame étant tombée malade quelque temps après, Nothburge, oubliant les mauvais traitements qu'elle en avait reçus, retourna près d'elle pour lui prodiguer tous les secours qui étaient en son pouvoir, et ne se retira qu'après lui avoir fermé les yeux. Après la mort de sa femme, le comte Henri, sachant mieux apprécier le dévouement de son ancienne servante, la fit rentrer au château, et lui confia le soin de toute sa maison. Cette pieuse fille y passa le reste de sa vie, et dans son humble position, elle sut allier deux choses bien difficiles : le travail extérieur et la contemplation des choses célestes. Dieu la favorisa de plu-

sieurs grâces extraordinaires, et lorsqu'elle fut sur le point de quitter ce monde, elle adressa au comte et à ses enfants des paroles touchantes, et leur recommanda surtout la charité envers les pauvres. Elle mourut à l'âge de quarante-sept ans, le 14 septembre 1313. Plusieurs miracles ayant attesté sa sainteté, l'Eglise permit aux fidèles de lui rendre un culte public, surtout dans le Tyrol, dont elle est patronne, et où une église magnifique lui est dédiée. — 14 septembre.

NOTHELME (saint), *Nothelmus*, archevêque de Cantorbéry, florissait au commencement du VIIIe siècle, et mourut en 739. — 17 octobre.

NOTKER (le bienheureux), moine de Saint-Gall, surnommé *Balbulus*, parce qu'il était bègue, naquit vers le milieu du IXe siècle à Heiligenau, en Thurgovie, d'une famille distinguée, et fut élevé dans l'abbaye de Saint-Gall, où il prit ensuite l'habit. Ses talents et sa sainteté lui acquirent bientôt une grande réputation, et l'empereur Charles-le-Gros le consultait souvent dans les affaires difficiles. Un jour qu'un officier était venu de la part de ce prince, pour avoir son avis sur une chose importante, il le trouva arrachant dans le jardin de mauvaises herbes qu'il remplaçait par de bonnes plantes. L'envoyé lui ayant fait part de sa commission, le bienheureux Notker, pour toute réponse, lui dit : *Tu vois ce que je fais, va dire à l'empereur qu'il en fasse autant.* Une autre fois, l'empereur étant allé lui-même à Saint-Gall, pour consulter le saint religieux, qu'il appelait son ami et son conseiller spirituel, le chapelain du prince, homme savant, mais orgueilleux, qui voyait avec jalousie que son maître mettait toute sa confiance dans un moine, qu'il regardait comme un ignorant, dit, en voyant arriver près de lui l'humble religieux : *Je vais lui faire une question qui démontrera son ignorance;* et lui adressant la parole : *Dites-moi donc, vous qui êtes si savant, ce que Dieu fait actuellement dans le ciel? — Il élève les humbles et abaisse les superbes.* Le chapelain, choqué de cette réponse, qui le couvrait de confusion, sortit sur-le-champ du monastère; mais son cheval s'étant cabré, lui fit faire une chute qui lui meurtrit la figure et lui cassa un pied. Les moines, instruits de cet accident, courent le relever et le rapportent au monastère pour lui donner les secours dont il avait besoin. Mais comme le mal, loin de guérir, allait toujours en empirant, on conseilla au chapelain d'avoir recours aux prières de Notker. Il s'y refusa longtemps, par orgueil; cependant, vaincu par la violence du mal, il s'écria enfin : *Faites venir le serviteur de Dieu, afin qu'il me pardonne et me bénisse, quelque indigne que j'en sois.* Notker s'étant rendu près de lui : *O mon père!* dit alors le malade, *j'ai péché contre Dieu et contre vous, pardonnez-moi, et touchez mon pied afin qu'il soit guéri.* Notker s'étant mis à prier avec ferveur, le chapelain se sentit à l'instant soulagé. Le bienheureux Notker mourut le 6 avril 912, et son corps fut enterré dans la chapelle de Saint-Pierre. Plusieurs miracles opérés à son tombeau lui ont fait rendre un culte public, et sa fête se célèbre à Saint Gall, le troisième dimanche après Pâques. Le bienheureux Notker est auteur d'un *Martyrologe* tiré en partie de ceux d'Adon et de Raban-Maur, et dont on s'est servi longtemps dans la plupart des églises d'Allemagne. Il a aussi composé la *Vie de saint Gall* et celle de *saint Fridolin*, ainsi qu'une paraphrase des psaumes en langue teutonique, et quelques ouvrages manuscrits qu'on conserve dans la bibliothèque de Saint-Gall. — 6 avril et 19 mai.

NOVAT (saint), *Novatus*, était fils de saint Pudent, sénateur romain, et frère de saint Timothée, prêtre, ainsi que de sainte Pudentienne et de sainte Praxède, vierges, qui tous avaient été instruits dans la foi de Jésus-Christ et baptisés par les apôtres. Leur maison fut changée en une église, laquelle est connue dans l'antiquité ecclésiastique sous le nom d'église du Pasteur. — 20 juin.

NOVATIEN (saint), *Novatianus*, martyr à Cordoue avec saint Zoïle et dix-huit autres, souffrit au commencement du IVe siècle, pendant la persécution de Dioclétien. — 27 juin.

NOYOLE (sainte), *Noïola*, patronne de l'église de Pontivy dans le diocèse de Vannes, est honorée le 30 mai.

NUMAT (saint), *Numatus*, est honoré avec saint Barbarin, le 2 juin.

NUMERIEN (saint) *Numerianus*, évêque de Trèves et confesseur, naquit vers le commencement du VIIe siècle. Il était fils d'un riche sénateur de Trèves et frère de saint Germain, abbé de Granfel ou Grandvalle. Ils furent élevés l'un et l'autre par saint Modoald, leur évêque, et ils étaient encore jeunes lorsqu'ils allèrent se placer sous la conduite de saint Arnoul, qui avait quitté l'évêché de Metz pour se retirer dans la solitude, près du monastère de Saint-Romaric ou du Saint-Mont. Ils passèrent ensuite quelque temps dans ce dernier monastère, d'où ils se rendirent dans celui de Luxeuil, alors gouverné par saint Walbert. Saint Modoald étant mort vers l'an 640, Numérien fut élu pour lui succéder, et malgré sa répugnance à se laisser imposer le fardeau de l'épiscopat, il fut obligé de céder aux vœux unanimes de ses compatriotes, et il justifia leur choix par son zèle et par sa sainteté. On croit qu'il ne vivait plus depuis longtemps lorsque son frère fut martyrisé par des scélérats, vers l'an 666, et qu'il était mort vers le milieu du siècle. — 5 juillet.

NUMIDIQUE (saint), *Numidicus*, prêtre et confesseur, n'était pas encore engagé au service des autels, lorsqu'il se signala, pendant la persécution de Valérien, par son zèle à soutenir le courage des martyrs au milieu des tourments. Il vit sa femme mourir pour la foi à ses côtés, pendant qu'on l'accablait lui-même sous une grêle de pierres; mais Dieu lui conserva la vie. Sa fille étant allée au lieu du supplice, pour enlever son corps afin de lui donner la sépulture, le trouva qui respirait encore; elle le fit transporter

chez lui, et il se rétablit de ses blessures. Saint Cyprien, évêque de Carthage, l'éleva au sacerdoce et l'attacha à son église. Il avait pour Numidique tant d'estime, qu'il lui confia une partie de l'administration de son diocèse; il voulait même l'élever à l'épiscopat, mais on ignore si ce projet fut exécuté; on ignore également en quelle année du IIIe siècle mourut ce généreux confesseur. — 9 août.

NUN (sainte), mère de saint David, archevêque dans le pays de Galles, se retira dans la solitude après la mort du prince Xantus, son mari. Des femmes pieuses vinrent se mettre sous sa conduite, ce qui forma une petite communauté dont elle était la supérieure, et qu'elle conduisait dans les voies de la perfection par ses exemples plus encore que par ses leçons. Elle mourut dans la première partie du VIe siècle, et l'on bâtit en son honneur une chapelle près de l'église de Saint-André, dite plus tard de Saint-David, parce que ce dernier y fut enterré. Les Gallois méridionaux honoraient autrefois sainte Nun le lendemain de la fête de son fils, c'est-à-dire le 2 mars.

NUNÈQUE (sainte), *Nunechia*, martyre à Corinthe avec saint Calliste et huit autres, souffrit dans le IIIe siècle. — 16 avril.

NUNILON (sainte), *Nunilo*, vierge et martyre en Espagne, sortait d'une famille honorable. Son père était mahométan et sa mère chrétienne. Elle fut élevée dans la vraie religion, ainsi que sainte Alodie, sa sœur, et toutes deux elles vouèrent à Dieu leur virginité. Leur mère, devenue veuve, s'étant remariée à un mahométan qui occupait un rang distingué dans la Castille, celui-ci voulut les contraindre à se marier. Pour se soustraire à ses instances et à ses mauvais traitements, elles se retirèrent chez une tante qui leur laissa toute liberté de suivre leur attrait pour la piété, parce qu'elle-même était très-pieuse. Abdéramène II, roi de Cordoue, ayant publié des édits de persécution contre les chrétiens, Nunilon et sa sœur furent arrêtées des premières, et comme ni les promesses ni les menaces ne pouvaient les ébranler, le juge ordonna qu'elles fussent livrées à des femmes impies, qui ne négligèrent rien pour leur faire abjurer la foi et pour corrompre leur vertu; mais n'ayant pu y réussir, ces femmes informèrent le juge de l'inutilité de leurs efforts. En conséquence, Nunilon et Alodie furent condamnées à mort et décapitées le 22 octobre 851. On les enterra dans la prison où elles avaient été exécutées. La plus grande partie de leurs reliques se garde dans l'abbaye de Saint-Sauveur, à Lejer en Navarre, et leur fête se célèbre avec beaucoup de pompe à Bosca et à Huesca en Aragon. — 22 octobre.

NYMPHAS (saint), mentionné par saint Paul, qui écrit que la maison qu'il habitait à Laodicée servait d'église, est honoré chez les Grecs le 28 février.

NYMPHE (sainte), vierge, née à Palerme, florissait dans le Ve siècle. Lors de l'invasion des Goths, elle se réfugia en Italie, et mourut en paix à Soana en Toscane. Son corps fut transporté à Rome et déposé dans l'église de Saint-Tryphon et de Saint-Respice, à côté des reliques de ces deux saints. — 10 et 12 novembre.

NYMPHODORE (sainte), *Nymphodora*, martyre à Nicée avec saint Theusetas et plusieurs autres, fut brûlée vive pour avoir confessé Jésus-Christ. — 13 mars.

NYMPHODORE (sainte), vierge et martyre en Bithynie avec sainte Ménodore et sainte Métrodore, ses sœurs, souffrit par ordre du président Fronton, sous l'empereur Maximien. — 10 septembre.

O

OBDULE (sainte), *Obdulia*, vierge de Tolède en Espagne, consacra à Dieu sa virginité dès son jeune âge, et ne voulut d'autre époux que Jésus-Christ, qu'elle servit avec une fidélité admirable jusqu'à la fin de sa vie. On ignore dans quel siècle elle florissait. On croit qu'elle mourut à Tolède, où l'on garde ses reliques, et où elle est honorée le 5 septembre.

OBICE (le bienheureux), *Obicius*, florissait sur la fin du XIIe siècle, et mourut vers l'an 1200. Il est honoré comme saint par les religieuses de Sainte-Julie de Brescia, qui possèdent son corps dans leur église abbatiale. — 4 mai.

OBOLE (saint), *Obolius*, martyr sur les confins de l'Egypte et de l'Ethiopie, souffrit avec vingt-six autres, et il est honoré chez les Grecs le 14 et le 25 juillet.

OCEAN (saint), *Oceanus*, martyr à Candaule avec saint Théodore et deux autres, eut d'abord les pieds coupés, et fut ensuite livré aux flammes par ordre de l'empereur Maximien, sur la fin du IIIe siècle ou au commencement du IVe. — 4 septembre.

OCTAVE (saint), *Octavius*, martyr à Thessalonique, est honoré le 1er juin.

OCTAVE (saint), martyr en Afrique, était autrefois honoré à Carthage le 1er novembre.

OCTAVE (saint), martyr en Afrique, souffrit avec saint Castor et plusieurs autres. — 28 décembre.

OCTAVE (saint), soldat de la légion Thébéenne et martyr à Turin avec deux autres, souffrit en 286, sous l'empereur Maximien et par son ordre. Saint Maxime de Turin a fait en leur honneur un discours qu'il prononça le jour de leur fête. — 20 novembre.

OCTAVIEN (saint), *Octavianus*, archidiacre de Carthage et martyr, fut mis à mort pour la foi catholique par les ariens, l'an

484, pendant la persécution de Hunéric, roi des Vandales. — 22 mars.

OCTAVIEN (saint), prêtre et solitaire près de Volterre en Toscane, a donné son nom à une église qu'on bâtit sur son tombeau. Son corps se garde dans la cathédrale de Volterre. — 3 septembre.

OCTUBRE (saint), *Octuber*, l'un des quarante-sept martyrs de Lyon, souffrit avec saint Pothin, évêque de cette ville, l'an 177, sous le règne de Marc-Aurèle. — 2 juin.

ODDIN BAROTTO (le bienheureux), curé et prévôt de Fossano en Piémont, sa ville natale, sortait d'une famille noble, et après avoir été un modèle de piété dans son enfance, il entra à seize ans dans la cléricature. Lorsqu'il eut été promu au sacerdoce, on le nomma curé de Saint-Jean-Baptiste. Le pieux pasteur, tout entier à ses paroissiens, oubliait tellement le soin de ce qui le concernait personnellement, que l'évêque de Turin fut obligé de lui écrire pour lui ordonner de manger de la viande malgré tout vœu qu'il aurait pu faire, et de prélever sur les dîmes qu'il avait à Fossano la somme nécessaire pour subvenir à sa subsistance. Le chapitre de Fossano le nomma, en 1374, curé-prévôt de l'église collégiale de cette ville, et Oddin sut réunir les qualités d'un bon chanoine avec celles d'un digne curé; mais au bout de quatre ans il se démit de son double bénéfice, et entra dans une association de personnes pieuses qui le choisirent pour leur directeur. Il fit en cette qualité plusieurs voyages de dévotion, entre autres le pèlerinage de Lorette et de Rome. De retour à Fossano, il se fit recevoir dans le tiers ordre de Saint-François, et après avoir pris l'habit, il entreprit en 1381 le pèlerinage de Jérusalem. A son retour, l'année suivante, il fut choisi pour gouverner la confrérie du Crucifix, association qui avait pour objet le soin des infirmes et l'hospitalité envers les pèlerins. Le bienheureux Oddin, qui avait déjà fait de sa maison un petit hospice pour les pauvres, entreprit de construire un hôpital considérable, et, secondé par la Providence, il réussit à fonder un établissement qui subsiste encore maintenant, et qui reçoit tous ceux qui se présentent, soit pauvres, soit pèlerins. Le succès de cette entreprise détermina les chanoines de la collégiale à le charger de la construction de leur nouvelle église. Oddin accepta la proposition, et Dieu montra par des prodiges que ce dévouement de son serviteur lui était agréable. Une charrette traînée par des bœufs et chargée d'une poutre très-pesante, destinée au nouvel édifice, s'engagea si profondément dans un marais, qu'il fut impossible de l'en tirer. On vint annoncer cet accident au bienheureux qui, s'étant transporté sur le lieu, fit dételer les bœufs, et, prenant le timon de la charrette, dit: *Au nom de Dieu et de saint Juvénal, sortons d'ici.* Aussitôt la charrette se met à rouler d'elle-même, et parvient sans obstacle à l'endroit où la poutre devait être déposée. Peu de temps après, un maçon, qui travaillait au haut de la tour, tombe sur le pavé. Oddin, qui se trouvait alors devant le saint sacrement, se rend auprès de ce malheureux, qui était sans sentiment et peut-être sans vie, le prend par la main et lui dit: *Levez-vous, et retournez à votre travail.* Le maçon se lève sans aucun mal, et se remet aussitôt à son ouvrage. La prévôté-cure étant devenue vacante en 1396, les chanoines, par reconnaissance, l'offrirent à Oddin, et il se résigna à accepter pour la seconde fois le soin d'une paroisse qu'il connaissait et dont il était connu. La vénération qu'on avait depuis longtemps pour ses vertus ne fit qu'augmenter; mais son troupeau, qui lui portait le plus vif attachement, eut la douleur d'en être séparé quatre ans après. Une maladie pestilentielle s'étant déclarée à Fossano, y fit de grands ravages. Le saint pasteur était jour et nuit auprès du lit des malades; mais il fut atteint lui-même par le fléau contagieux, et Dieu l'appela à lui le 7 juillet de l'an 1400. Plusieurs miracles opérés par son intercession portèrent les fidèles du pays à lui rendre un culte public, qui fut approuvé en 1808 par le pape Pie VII. — 21 juillet.

ODE (saint), *Otho*, solitaire à Ariano, près de Bénévent, florissait au commencement du XIIe siècle et mourut en 1120. — 23 mars.

ODE (sainte), *Oda*, vierge, était sœur de saint Eucaire et de saint Élophe, qui souffrirent la mort pour la religion sous Julien l'Apostat. Elle florissait au milieu du IVe siècle, et elle est honorée en Lorraine le 16 février.

ODE (sainte), veuve, d'une illustre famille d'Austrasie, épousa saint Arnoalde, et, après plusieurs années de mariage, ils se séparèrent d'un consentement mutuel, pour vivre dans la continence. Arnoalde fut ensuite placé sur le siége épiscopal de Metz. Saint Arnould, qui occupa ensuite le même siége, était fils de saint Arnoalde et de sainte Ode. On croit que celle-ci mourut vers l'an 640, et que son corps se gardait à Saint-Ouen, paroisse du diocèse de Saint-Dié dont elle est patronne, et où elle est honorée le 23 octobre. Il y avait aussi à Hamai, près de Huy, dans le diocèse de Liége, une collégiale qui portait son nom. — 23 octobre et 9 juillet.

ODE (sainte), *Olda*, veuve de Boggis, duc d'Aquitaine, et tante de saint Hubert, florissait sur la fin du VIIe siècle. Elle est honorée à Mehaigue, dans le pays de Liége, le 16 octobre.

ODE (sainte), vierge, honorée près de Mons en Hainaut, florissait au commencement du VIIIe siècle, et mourut vers l'an 713. —27 novembre.

ODÉMER (saint), *Odemarus*, martyr avec saint Gallique et plusieurs autres, est honoré le 7 mai.

ODÉRIC ou ODORIC (le bienheureux), religieux franciscain et missionnaire, naquit après le milieu du XIIIe siècle, à Port-Naon, dans le Frioul, et entra très-jeune dans l'ordre des Frères Mineurs. Il s'y fit admirer par ses grandes austérités, par ses vertus et surtout par son humilité, n'ayant jamais

voulu accepter aucune charge dans son ordre, quoique élu à plusieurs reprises par les suffrages unanimes de ses confrères. Il habitait un ermitage séparé, lorsque le désir de gagner des âmes à Jésus-Christ lui fit solliciter et obtenir de ses supérieurs la permission de passer chez les infidèles. S'étant embarqué sur la mer Noire en 1214, il arriva à Trébizonde, d'où il pénétra dans la grande Arménie, séjourna quelque temps à Tauris, puis à Sultanée, alors la résidence de l'empereur des Tartares Mongols. Il passa ensuite dans les Indes et vint à Ormus, d'où il s'embarqua pour la côte de Malabar, et visita les îles de Java et de Ceylan. Le bienheureux Odoric poussa jusqu'en Chine, et resta trois ans dans la capitale, qui portait alors le nom de Cambalick, aujourd'hui Péking. Il y convertit un grand nombre d'idolâtres, parmi lesquels plusieurs personnages de la cour. De la Chine il se rendit dans le Thibet, où il trouva des religieux de son ordre qui avaient le pouvoir de chasser les démons. Après seize ans de voyage pendant lesquels il baptisa plus de vingt mille infidèles, il se disposait à s'embarquer pour Avignon, afin d'aller rendre compte de sa mission au pape et lui demander des religieux de son ordre pour retourner avec lui en Orient, afin de continuer l'œuvre qu'il avait commencée. Mais il fut attaqué à Pise d'une maladie grave, et, de l'avis des médecins, il alla dans le Frioul respirer l'air natal. Arrivé à Udine, il y mourut le 14 janvier 1331, après avoir opéré plusieurs miracles pendant sa vie. Quelque temps après sa mort, son corps, ayant été visité par le patriarche d'Aquilée, fut trouvé aussi frais et aussi flexible que s'il eût été encore vivant. Les miracles opérés à son tombeau l'ont fait honorer comme bienheureux. Il a composé une *Relation de son voyage des Indes et du Cathay*, c'est-à-dire de la Chine. — 3 février.

ODÉRISE (le bienheureux), abbé du Mont-Cassin, florissait sur la fin du XIe siècle. Il donna l'habit de moine à saint Brunon de Segni, qui avait quitté son diocèse pour se faire religieux; et comme son troupeau le réclamait, Odérise obtint du pape Urbain II que Brunon ne serait pas arraché à la solitude qu'il s'était choisie. Odérise mourut l'an 1105, et il est honoré au Mont-Cassin le 2 décembre.

ODILARD (saint), *Odilardus*, évêque de Nantes en Bretagne, florissait au commencement du IXe siècle, sous le règne de Charlemagne, et mourut la même année que ce prince, c'est-à-dire l'an 814. — 14 septembre.

ODILE ou OTHILLE (sainte), *Othilia*, vierge et martyre, était l'une des compagnes de sainte Ursule. Son corps, qui se gardait à Cologne, fut transporté en 1285 à Huy, près de Liége, et placé dans l'église des religieux de Sainte-Croix. — 29 janvier et 18 juillet.

ODILE (sainte), *Othilia*, abbesse de Hohenbourg en Alsace, était fille d'Adalric ou Ethic, duc d'Alsace, et naquit aveugle, ce qui porta son père à ordonner qu'on la fît mourir. Berwinde, sa mère, qui était tante maternelle de saint Léger, éluda cet ordre barbare en la confiant à une nourrice, pour qu'elle la portât au monastère de Palme, dans la Franche-Comté. Odile, en recevant le baptême, qui lui fut administré par saint Hidulphe, évêque de Trèves, obtint le don de la vue. Adalric, instruit du miracle opéré sur sa fille, ne changea pas pour cela de dispositions à son égard, et Hugues, l'un de ses fils, voyant qu'il ne pouvait le fléchir, donna des ordres secrets pour faire revenir sa sœur, espérant que sa présence opérerait le changement qu'il n'avait pu obtenir; mais il fut la victime de sa tendresse fraternelle, son père l'ayant maltraité si cruellement, qu'on croit qu'il mourut de ses blessures. Cet accident fit rougir le duc de sa barbarie, et il reçut sa fille non-seulement sans répugnance, mais même avec joie, lui laissant la liberté d'embrasser la vie religieuse. Il fit plus, il l'aida à fonder une communauté de vierges sur la montagne de Hohenbourg, qui signifie en allemand château élevé, et qui fut ainsi dite parce que de cette élévation on découvre toute l'Alsace. Il céda à sa fille la possession du château avec les revenus et les terres qui en dépendaient. Plus tard, il se retira près d'elle, ainsi que Berwinde, sa femme, et y mourut dans les exercices de la pénitence, l'an 690. La communauté de Hohenbourg devint bientôt florissante, et plusieurs filles de qualité vinrent alors se ranger sous la conduite de la sainte fondatrice, qui compta jusqu'à cent trente religieuses sous ses ordres. Elle les gouvernait avec une sagesse admirable, leur apprenant, par son exemple plus encore que par ses discours, à unir les exercices de la vie active à ceux de la contemplation. Comme les pauvres, et surtout les malades, ne parvenaient qu'avec peine à son monastère, elle fit construire au bas de la montagne un hôpital pour les recevoir, et tous les jours elle leur portait d'abondantes aumônes. Vers l'an 700, elle fonda près de cet hôpital le monastère de Nidermunster, ou Bas-Monastère, ainsi dit à cause de sa situation relativement à celui de Hohenbourg. Elle eut jusqu'à sa mort le gouvernement de l'un et de l'autre. Lorsqu'elle se sentit près de sa fin, elle assembla ses religieuses dans la chapelle de Saint-Jean-Baptiste, pour leur donner ses dernières instructions, et, après avoir reçu les sacrements de l'Eglise, elle expira le 13 décembre, vers l'an 720. Son corps se conserve dans cette même chapelle de Saint-Jean-Baptiste, dont elle est patronne ainsi que de toute l'Alsace. Elle est en singulière vénération dans cette province, et les fidèles viennent de toutes parts à son tombeau, qui a été illustré par plusieurs miracles. Il nous reste de sainte Odile son testament et des discours qui prouvent que sa piété était très-éclairée, et qu'elle avait

une connaissance approfondie de l'Ecriture sainte. — 13 décembre.

ODILON (saint), *Odilo*, abbé de Cluny, né en 962, était fils de Béraud le Grand, seigneur de Mercœur en Auvergne. Il entra très-jeune dans le monastère de Cluny, et y reçut l'habit des mains de saint Maïeul, qui le fit son coadjuteur en 991. Saint Maïeul étant mort en 994, Odilon se trouva chargé seul du gouvernement de l'abbaye, et il s'en acquitta avec tant de bonté, qu'il fut surnommé le *Débonnaire*. Aussi disait-il souvent que s'il fallait opter entre les deux extrêmes, il aimerait mieux pécher par excès de douceur que par excès de sévérité. Mais autant il était bon envers les autres, autant il était dur à lui-même. Des jeûnes rigoureux, l'usage du cilice et d'une chaîne de fer garnie de petites pointes, tels étaient les moyens qu'il employait pour mater sa chair. Sa sainteté brillait d'un si vif éclat, que l'impératrice sainte Adélaïde étant tombée malade au château d'Orbe en 999, elle voulut le voir avant de mourir, et Dieu permit qu'elle eût cette consolation. Dès qu'elle vit Odilon, elle pleura de joie, et dit, en baisant sa robe, qu'elle mourrait bientôt. Lorsque l'empereur saint Henri alla se faire couronner à Rome en 1014, il voulut que le saint abbé l'accompagnât. Odilon profita de son voyage en Italie pour visiter l'abbaye du Mont-Cassin, et il baisa par humilité les pieds de tous les religieux. Il était de retour à Cluny lorsque saint Henri y passa en revenant de Rome, et c'est à sa considération que ce prince fit don à l'église abbatiale de la pomme d'or, ornée de deux cercles de pierreries et surmontée d'une croix d'or, qu'il avait reçue du pape Benoît VIII, lors de son couronnement. Le saint abbé visita ensuite plusieurs monastères de son ordre pour y rétablir la discipline primitive et pour obvier aux causes du relâchement. Pendant une famine qui eut lieu en 1016, il distribua des aumônes si abondantes, qu'il épuisa toutes ses ressources ; alors il fit fondre les vases sacrés et vendit la pomme d'or que l'empereur avait donnée à son église, afin de pouvoir continuer les secours qu'il distribuait aux malheureux. Il s'employa avec zèle à faire admettre dans plusieurs provinces la *Trêve de Dieu*, institution qui produisit les plus heureux effets dans ces temps de troubles où chaque seigneur se croyait en droit de faire la guerre à ses voisins. Il comptait au nombre de ses religieux Casimir, fils de Miceslaw, roi de Pologne : ce jeune prince avait fait profession, et il était même diacre, lorsque les députés de la noblesse polonaise vinrent lui offrir la couronne. Saint Odilon, ne voulant rien décider par lui-même, renvoya l'affaire à Benoît IX, qui accorda à Casimir dispense de ses vœux. Une institution qui suffirait seule pour immortaliser saint Odilon, c'est la fête de la Commémoraison des fidèles trépassés, qu'il établit dans toutes les maisons de son ordre, soit par suite de révélations, soit par le zèle qu'il avait pour le soulagement des âmes détenues en purgatoire, et cette fête fut ensuite adoptée dans toute l'Eglise. Il avait une dévotion si tendre envers la sainte Vierge, que lorsqu'on chantait ce verset du *Te Deum :* « Vous qui, afin de délivrer l'homme, n'avez pas dédaigné le sein d'une vierge, » il ressentait des impressions indicibles. Une fois même, il lui arriva, lorsqu'on chantait ces paroles, de tomber par terre, et les mouvements extatiques de son corps décélaient le feu céleste dont il était embrasé. Il possédait à un haut degré l'esprit de componction et le don des larmes, ainsi que celui de contemplation, et jamais les occupations extérieures ne nuisirent chez lui à l'esprit de recueillement ni aux communications intimes qu'il entretenait habituellement avec Dieu. Jean XIX lui offrit, en 1031, l'archevêché de Lyon avec le *pallium*, mais il ne put vaincre la résistance de l'humble abbé. Les cinq dernières années de sa vie, il fut affligé par de graves maladies, qu'il supporta avec une parfaite résignation. Il y avait quarante-six ans qu'il gouvernait l'abbaye de Cluny lorsque, se trouvant, au prieuré de Souvigny en Bourbonnais, occupé de la visite des maisons de l'ordre, il y mourut en 1049. Il était âgé de quatre-vingt-sept ans. Nous avons de lui la Vie de saint Maïeul, son prédécesseur, celle de sainte Adélaïde, des Sermons qui marquent une grande connaissance de l'Ecriture sainte, des Poésies et des Lettres. — 1er janvier.

ODON (saint), abbé de Cluny, né à Tours en 879, était fils d'Abbon, l'un des plus illustres seigneurs de la Touraine. Il passa sa jeunesse près de Foulques, comte d'Anjou, et de Guillaume, comte d'Auvergne et duc d'Aquitaine, qui fonda depuis l'abbaye de Cluny. Sa vocation le portant vers l'état ecclésiastique, il reçut la tonsure à dix-neuf ans, et fut ensuite nommé à un canonicat de l'église de Tours. Dès lors il renonça à la lecture des livres profanes pour ne plus s'occuper que de l'Ecriture sainte et des ouvrages de piété. Après avoir passé quatre ans à Paris pour y étudier la théologie, il revint à Tours et s'enferma dans une cellule. La lecture de la règle de saint Benoît le décida à quitter le monde pour embrasser l'état monastique, mais le comte d'Anjou lui refusa son consentement. Il resta donc trois ans dans sa cellule avec un compagnon, après quoi il se démit de son canonicat et se retira secrètement dans le monastère de Baume, dans le diocèse de Besançon, où il reçut l'habit en 909 des mains de saint Bernon, qui en était abbé. Celui-ci ayant été chargé du gouvernement de plusieurs monastères, parmi lesquels se trouvait celui de Cluny, qui venait d'être fondé, les évêques du pays, après sa mort arrivée en 927, obligèrent saint Odon à se charger de trois de ces monastères, savoir, Cluny, Massay et Déols, ces deux derniers dans le Berri. Il fit sa résidence à Cluny, et y établit la règle de saint Benoît dans toute sa pureté. Il recommandait spécialement le silence comme un moyen

de se maintenir dans le recueillement intérieur et dans l'union avec Dieu. Venaient ensuite l'obéissance, l'humilité et le renoncement à soi-même. Plusieurs monastères de différents pays se mirent sous sa juridiction, en sorte que la congrégation de Cluny fut bientôt à la tête d'un grand nombre de maisons religieuses. Il introduisit la réforme dans les monastères d'Aurillac en Auvergne, de Sarlat en Périgord, de Tulle en Limousin, de Saint-Pierre-le-Vif de Sens et de Saint-Julien de Tours. Appelé ensuite en Italie, il y forma à la vie religieuse plusieurs communautés. Ses lumières et sa sainteté répandaient un grand éclat sur son ordre, et il fut l'un des personnages les plus illustres de son siècle. Les souverains pontifes et les princes, qui tous avaient pour saint Odon la plus haute estime, le chargèrent de négociations importantes, et le succès justifia la confiance qu'ils avaient en lui. Le séjour qu'il avait fait à Tours, sa patrie, lui inspira une tendre dévotion envers saint Martin ; aussi, dès qu'il se sentit atteint d'une maladie qu'il jugea mortelle, il se fit porter dans cette ville, où il mourut le 18 novembre 942, à l'âge de soixante-trois ans. Il fut enterré dans l'église de Saint-Julien, qui posséda son corps jusqu'au XVIe siècle, que les calvinistes en brûlèrent la plus grande partie. Saint Odon a laissé un abrégé des *Morales* de saint Grégoire sur Job, des *Hymnes* en l'honneur de saint Martin, trois livres du *Sacerdoce*, la *Vie de saint Géraud*, comte d'Aurillac, et des *Sermons*.—18 novembre.

ODON (saint), archevêque de Cantorbéry, naquit, après le milieu du IXe siècle, dans la province des Est-Angles, d'une famille danoise qui avait pris part à l'expédition d'Ingar et de Hubba, qui vinrent du Danemark fondre sur l'Angleterre. Les parents d'Odon se fixèrent dans le pays, et ils y tenaient un rang distingué ; mais comme ils étaient idolâtres, ils voyaient avec peine que leur fils montrait un penchant décidé pour le christianisme, et qu'il éprouvait une admiration profonde pour son divin auteur. Ils s'appliquèrent à combattre cette disposition d'esprit, qui choquait leurs superstitions idolâtriques ; mais ne pouvant y réussir par les exhortations et les réprimandes, ils eurent recours aux mauvais traitements ; ils allèrent même jusqu'à le déshériter, et le chassèrent de leur maison. Odon, libre enfin de suivre son inclination, se réjouit de n'avoir que Dieu pour héritage, et après avoir reçu le baptême, il se consacra à son service en entrant dans l'état ecclésiastique. Le duc Athelm, l'un des principaux seigneurs d'Angleterre, qui l'avait pris sous sa protection, lui fournit libéralement de quoi faire ses études cléricales. Lorsqu'il eut été élevé au sacerdoce, le duc le prit pour son confesseur et son chapelain, et lorsqu'il fit le pèlerinage de Rome pour y porter les aumônes du roi Alfred, il voulut qu'Odon l'accompagnât en cette double qualité. Etant tombé malade sur la route, il fut guéri par les prières du serviteur de Dieu. Celui-ci, après la mort d'Athelm, arrivée en 898, fut employé dans des affaires importantes par Alfred, et ensuite par Edouard l'Ancien, son fils. Athelstan, successeur de ce dernier, voulant l'avoir près de sa personne, le fit son chapelain. Bientôt après il le nomma évêque de Wilton; ce qui n'empêcha pas qu'il ne le retînt près de lui, s'en faisant toujours accompagner, même dans ses expéditions militaires, et l'on rapporte qu'à la bataille de Brunonburgh, le roi entouré d'ennemis allait perdre la vie lorsqu'il fut tiré du danger par un miracle du saint évêque. Edmond, son frère, qui lui succéda en 941, témoigna une confiance non moins grande à Odon, qui fut nommé, l'année suivante, à l'archevêché de Cantorbéry. S'il avait montré beaucoup de répugnance lors de son élévation à l'épiscopat, il en montra encore davantage lorsqu'il fut question d'accepter le premier siége du royaume. Pour se soustraire à cette dignité il allégua les saints canons, qui défendaient qu'un évêque fût transféré d'un siége à un autre, et son défaut d'aptitude pour une place si importante, fondé sur ce qu'il n'était pas moine; car les grands siéges ne se donnaient guère alors qu'à ceux qui avaient brillé dans la vie monastique. Pour lever cette dernière difficulté, on le détermina à prendre l'habit de saint Benoît : quant à la difficulté tirée des canons, on lui objecta la volonté du roi, les vœux du clergé et le bien de l'Eglise. Odon se laissa donc installer, et il s'appliqua à ranimer l'esprit de religion dans son diocèse, en instruisant non-seulement son clergé, mais aussi les simples fidèles. Quelques ecclésiastiques du clergé de Cantorbéry ayant accueilli des doutes sur la présence réelle de Jésus-Christ dans l'eucharistie, le saint archevêque pria Dieu de les délivrer de cette tentation, en confirmant d'une manière éclatante la vérité de ce mystère, et sa prière fut exaucée. Un jour qu'il disait la messe dans sa cathédrale, quand il en fut à la fraction de l'hostie, il en sortit des gouttes de sang, qu'il fit voir à ceux qui doutaient de la présence réelle. Ce prodige eut lieu sous le règne d'Edred. Ce prince étant mort en 955, eut pour successeur Edwi, son neveu, qui était fils d'Edmond, et le jeune roi fut sacré à Kingston par l'archevêque de Cantorbéry. Pendant le repas qui suivit la cérémonie, Edwi quitta la table, laissant là les seigneurs et les évêques, pour aller s'enfermer avec Ethelgive, sa proche parente, avec laquelle il entretenait un commerce incestueux. Odon ordonna à saint Dunstan, alors abbé de Glastenbury, d'aller faire au roi d'énergiques représentations sur l'indignité et le scandale d'une telle conduite; mais cette démarche hardie du saint abbé fut punie par l'exil. Ethelgive s'étant retirée à Glocester pour échapper au mépris public, le roi ne rougit pas d'aller la rejoindre dans sa retraite. Alors une partie des Anglais, surtout les Merciens et les Northumbres, prirent les armes pour se soustraire à la domination d'un tel prince, et proclamèrent roi Edgard, son frère. Celui-ci rappela saint Dunstan, qui fut nommé

évêque de Worcester et sacré en 957 par saint Odon, auquel il succéda cinq ans après. Quant à saint Odon, parvenu à une grande vieillesse, il continuait de déployer un zèle infatigable et redoublait de ferveur à mesure qu'il approchait de sa fin. Il mourut le 4 juillet 961, et fut enterré dans sa cathédrale. Il est regardé comme le principal auteur des lois que portèrent Athelstan, Edmond et Edgard, et qui contribuèrent beaucoup à la prospérité de l'Etat et au bonheur du peuple. Il a laissé des Constitutions ecclésiastiques qu'on trouve dans la Collection des conciles, et qui renferment les instructions qu'il donnait à son clergé. — 4 juillet.

ODON ou ODARD (le bienheureux), évêque de Cambrai, naquit à Orléans vers le milieu du XIe siècle, et quitta le monde pour se faire moine à l'abbaye d'Anchin. Il était abbé du monastère de Saint-Martin de Tournay, lorsqu'il fut élu, l'an 1105, dans un concile de la province de Reims, que présidait l'archevêque Manassès, pour succéder à Gaucher, évêque de Cambrai, qu'on venait de déposer pour crime de simonie. Celui-ci n'ayant pas voulu quitter son siége tant que régna Henri IV, empereur d'Allemagne, qui le protégeait, Odon se borna, pendant ce temps qui fut de plus d'une année, à exercer les fonctions épiscopales dans le reste du diocèse, et à réparer les maux que l'administration de son indigne prédécesseur y avait causés. Sa prudence, son zèle et surtout sa sainteté, arrêtèrent les suites d'un schisme déplorable qui durait depuis plusieurs années. Ce ne fut pas sans peine toutefois qu'il en vint à bout; et lorsqu'il eut atteint ce résultat, qui était l'objet de ses vœux, il se démit de l'épiscopat pour retourner dans l'abbaye d'Anchim, où il mourut le 19 juin 1113. Odon, à qui ses vertus et ses miracles ont mérité le titre de bienheureux, a laissé une Explication du canon de la messe et quelques Traités qu'on trouve dans la Bibliothèque des Pères. — 19 juin.

ODON (saint), abbé de Bel en Angleterre, fut d'abord moine de l'église métropolitaine du Christ, à Cantorbéry, sous l'archevêque saint Thomas, qui l'honorait de son amitié. Il mourut l'an 1187. — 2 juin.

ODON (le bienheureux), chartreux et reclus, naquit à Novare en 1140, et fut l'un des plus illustres ornements de l'ordre que saint Bruno avait fondé près d'un siècle auparavant. Il passa une grande partie de sa vie dans une cellule, près de l'église du monastère de Saint-Côme de Taillacosse, non loin de Tivoli. Des miracles s'opérèrent pendant sa vie et après sa mort, arrivée en 1230, et dix ans après, Grégoire IX fit faire une enquête pour informer sur sa vie et sur les guérisons merveilleuses obtenues par son intercession. Il est honoré dans son ordre le 14 janvier.

ODRADE (sainte), *Odrada*, vierge, florissait dans le VIIIe siècle; elle est honorée à Alem, près de Bois-le-Duc, le 3 novembre.

ODRAIN (saint), *Odranus*, cocher à Hifauge en Irlande, est honoré dans cette île le 19 février

ODULPHE ou ODOLF (saint), *Odulphus*, chanoine d'Utrecht et confesseur, né à Orescoth en Brabant, de parents français qui l'élevèrent dans la piété, s'appliqua à l'étude des lettres divines et humaines, et entra dans la cléricature. Ayant été ordonné prêtre, on le nomma curé d'Orescoth, sa patrie. Quelque temps après il se joignit à saint Frédéric, qui travaillait à réformer les mœurs des Frisons. Cette sainte entreprise leur causa bien des peines et des fatigues; mais Odulphe les supporta avec autant de joie que de patience. Dans sa vieillesse il se fixa à Utrecht, dont il était chanoine, et plus sa fin approchait, plus il redoublait de ferveur, dans la crainte que le moindre relâchement ne lui fît perdre la couronne pour laquelle il combattait. L'on eût dit que les jeûnes et les autres austérités, loin de diminuer ses forces, les ranimaient. Ayant été pris de la fièvre, et sentant qu'il touchait à ses derniers moments, il exhorta ses confrères à vivre saintement et se recommanda à leurs prières, leur promettant de se souvenir d'eux devant le Seigneur. Il mourut le 12 juin, dans le IXe siècle, vers l'an 840, après avoir été favorisé pendant sa vie du don de prophétie et du don des miracles. Il fut enterré dans l'église de Saint-Sauveur d'Utrecht, et il est honoré dans cette ville, à Staveren, ainsi que dans plusieurs autres lieux de la Belgique et de la Frise, où il y a des églises et des chapelles dédiées sous son invocation. — 12 juin et 18 juillet.

ODUVALD (saint), *Oduvaldus*, abbé en Ecosse, né au commencement du VIIe siècle, d'une famille très-distinguée, occupa dans sa patrie des postes honorables, et devint gouverneur de la province de Laudon. Il quitta ensuite le monde pour se retirer à l'abbaye de Melross. La joie qu'il ressentait de s'être consacré sans réserve au service de Dieu lui faisait souvent chanter ces paroles du Psalmiste : *In exitu Israel de Ægypto*, etc., ainsi que d'autres passages par lesquels il témoignait sa reconnaissance d'être délivré des liens qui l'avaient attaché au siècle. Il fut favorisé du don des larmes et de l'esprit de prière dans un degré éminent. On ignore de quel monastère il fut abbé; tout ce que l'on sait, c'est qu'il mourut dix ans après saint Cuthbert, c'est-à-dire en 698. — 26 mai.

ODVIN (saint), *Odvinus*, prêtre, florissait dans le XIe siècle, et fut tué par des voleurs près de Meldart en Brabant. Son corps se garde à Huyarden, dans l'église de Saint-Gorgon. — 24 juin.

OGER ou OTGER (saint), *Otgerus*, diacre et missionnaire, était Irlandais ou Anglais de nation. Il quitta sa patrie avec saint Pléchelm et saint Wiron, pour faire le pèlerinage de Rome et pour aller ensuite évangéliser les Hollandais. Ils furent très-bien accueillis par Pepin d'Héristal, et convertirent un grand nombre d'idolâtres. Saint Oger mourut dans la première partie du VIIIe siè-

cle, et il est honoré en Hollande le 10 septembre.

OGER (le bienheureux), *Odelgerus*, prieur de Saint-Riquier, mourut vers l'an 1040, et il est honoré le 5 février.

OGMOND (saint), *Ogmundus*, premier évêque d'Halar en Islande, avait été disciple de saint Islef, évêque dans la même île. Il mourut en 1121, et fut canonisé en 1201 par le pape Innocent III. — 3 mars.

OLAUS ou OLAF (saint), roi de Norwége et martyr, naquit vers l'an 990, et était fils de Harald Grenseius, prince de Westfold. Il se signala de bonne heure par sa valeur dans les combats et par ses brillants exploits militaires, qui affranchirent la Norwége de la domination des Suédois. Il s'embarqua, l'an 1013, pour l'Angleterre, et rendit de grands services au roi Ethelred, pendant la guerre que ce prince faisait aux Danois établis dans une partie de la Grande-Bretagne. De retour dans sa patrie l'année suivante, il rassembla une armée et attaqua Olaüs Scotkonung, roi de Suède. Après lui avoir enlevé la Norwége, il fit la paix avec lui et épousa sa fille. Ces deux princes unirent ensuite leurs efforts pour procurer la conversion des Groënlandais, et envoyèrent dans ce pays des missionnaires qui y fondèrent une chrétienté florissante. Ils établirent aussi dans leurs Etats le *romescot* ou le tribut annuel qui se payait au saint-siége. Saint Olaüs fit venir d'Angleterre des ecclésiastiques et des moines, entre autres Grimkèle, qui devint évêque de Drontheim, capitale de son royaume. Il n'entreprenait rien d'important sans le consulter ; ce fut par son conseil qu'il porta plusieurs lois pleines de sagesse et qu'il abolit toutes celles qui étaient contraires à l'Evangile, non-seulement dans la Norwége, mais encore dans les îles d'Orkney et dans l'Islande, qu'il avait réunies à la Norwége. Lorsque la paix fut bien affermie dans les pays qu'il venait de conquérir, il s'appliqua à extirper les superstitions de l'idolâtrie, parcourant en personne les provinces pour exhorter ses sujets à ouvrir les yeux à la lumière de la vérité, que leur annonçaient les missionnaires qu'il leur avait envoyés. Mais les idolâtres, voyant qu'il faisait démolir les temples de leurs dieux, se révoltèrent, et, secondés par les secours que le roi Canut leur envoyait d'Angleterre, ils attaquèrent Olaüs, qui fut défait et obligé de se réfugier en Russie. Il revint bientôt à la tête d'une armée pour reconquérir son royaume ; mais il fut défait une seconde fois dans une bataille qu'il livra, le 29 juillet 1030, près de Stichstadt, où il perdit la couronne et la vie, après un règne de seize ans. Il fut enterré à Drontheim, et, l'année suivante, l'évêque Grimkèle le fit honorer dans son église d'un culte public, avec le titre de martyr et de patron titulaire de sa cathédrale. Le corps de saint Olaüs fut trouvé sans aucune marque de corruption en 1098, et il était encore dans le même état, lorsqu'en 1541 les luthériens pillèrent sa châsse. On montrait à l'abbaye de Saint-Victor, à Paris, une chemise qui avait été à son usage. Saint Olaüs était autrefois en grande vénération dans les royaumes du Nord, ainsi qu'en Angleterre et en Ecosse, où un grand nombre d'églises étaient dédiées sous son invocation. — 29 juillet.

OLBERT ou ALBERT (le bienheureux), premier abbé de Saint-Jacques, monastère qui venait d'être fondé à Liége, naquit à Lerne, près de Thuin, sur la fin du xe siècle. Il se fit moine à l'abbaye de Lobes, d'où il passa à celle de Saint-Germain-des-Prés, à Paris. Il se rendit ensuite à Chartres pour se perfectionner dans les sciences divines et ecclésiastiques, sous le célèbre Fulbert, évêque de cette ville. Sa piété et son mérite le firent élire abbé de Gemblours, d'où il fut tiré pour gouverner l'abbaye de Saint-Jacques de Liége, dont il fut le premier abbé. Il composa plusieurs ouvrages, parmi lesquels on cite la Vie de saint Véron, et une Collection de canons : il fut aidé dans ce dernier travail par Burcard, évêque de Worms. Le bienheureux Albert mourut le 14 juillet 1048, et il est honoré dans son ordre. — 14 juillet.

OLBIEN (saint), *Olbianus*, évêque d'Apée en Carie et martyr, souffrit avec plusieurs de ses disciples, vers l'an 304, pendant la persécution de l'empereur Dioclétien. — 4 mai.

OLBIEN (saint), confesseur, est honoré chez les Grecs le 25 mai.

OLDÉGAIRE ou OLLEGAIRE (le bienheureux), *Ollegarius*, évêque de Barcelone et archevêque de Tarragone, né à Barcelone, d'une famille noble, entra dans l'etat ecclésiastique, et après avoir été chanoine de l'église de Saint-Adrien, à Avignon, il devint abbé du monastère de Saint-Rufe dans la même ville. Ayant été élu évêque de Barcelone vers 1116, il n'eut pas plutôt connaissance de cette nomination qu'il prit la fuite ; mais on découvrit sa retraite, et il fut obligé d'accepter, en vertu d'un ordre du pape Pascal II. Raimond, comte de Barcelone, ayant repris Tarragone sur les Sarrasins, le fit transférer sur le siége archiépiscopal de cette ville. Oldégaire assista, en 1119, au concile de Reims, où le pape Calixte II excommunia l'empereur Henri V. Il prononça, en présence du pape et des Pères, un fort beau discours sur les dignités royale et sacerdotale. En 1123 il assista au concile général de Latran, sous Calixte II. De Rome il se rendit en Palestine pour visiter les saints lieux. De retour dans son diocèse, il tint plusieurs synodes pour la réforme de son clergé, et s'appliqua à éteindre le schisme suscité par l'antipape Pierre Léon, qui désolait l'Espagne. Il se rendit, l'an 1130, au concile de Clermont, où le pape Innocent II assistait en personne. Il y fit la connaissance de saint Bernard, qui lui donna de grands éloges pour avoir travaillé avec succès à l'extinction du schisme. Le bienheureux Oldégaire fit rebâtir non-seulement sa cathédrale, mais encore une partie de la ville de Tarragone, qui avait beaucoup souffert dans le dernier siége, et répara, autant qu'il put, les maux de la guerre, en se dépouillant du

nécessaire pour soulager les malheureux. Il eut la consolation, sur la fin de ses jours, de voir renouvelé son troupeau, qui avait été très-négligé sous la domination des Maures. Il mourut le 6 mars 1137, et son corps fut transporté dans la cathédrale de Barcelone, où il se conserve sans corruption, renfermé dans un tombeau de marbre d'un rare travail. Clément X a autorisé son culte et permis de célébrer sa fête. — 6 mars et 22 juillet.

OLIVE (sainte), *Oliva*, vierge et martyre, est honorée à Salo et à Brescia en Lombardie. L'église de Sainte-Afre, dans la dernière de ces deux villes, possède une partie de ses reliques. — 5 mars.

OLIVE (sainte), vierge et martyre en Sicile, est honorée à Palerme le 10 juin.

OLIVE (sainte), vierge, est honorée à Anagni en Italie, et ses reliques se gardent dans cette ville. — 3 juin.

OLIVE (sainte), vierge près de Chaumont en Rèthelois, a donné son nom à une église du diocèse de Belley. — 3 février.

OLIVIER (saint), *Olivarius*, pèlerin, mourut à Ancône vers l'an 1275, après avoir pris l'habit religieux de l'ordre de Sainte-Croix. — 27 mai.

OLLE (sainte), est honorée comme vierge près de Cambrai, le 9 octobre.

OLYMPE (saint), *Olympius*, tribun et martyr, fut converti avec sa femme, sainte Exupérie, et saint Théodule, leur fils, par saint Symphrône. Le pape saint Etienne les baptisa ensuite, et, comme on était au commencement de la persécution de Valérien, il les exhorta si efficacement à mourir pour la foi de Jésus-Christ, qu'ils donnèrent généreusement leur vie en subissant le supplice du feu sur la voie Latine. Le pape Grégoire V fit transporter leurs corps dans l'église de Sainte-Marie-la-Neuve, et Grégoire XIII les fit placer plus tard sous l'autel de la même église. — 26 juillet et 31 octobre.

OLYMPE (saint), évêque d'Enos dans la Thrace et confesseur, se signala par son zèle contre l'arianisme. Il assista, en 347, au concile de Sardique, dont il fut l'un des principaux ornements. Les ariens, qui lui portaient une haine violente, le calomnièrent auprès de l'empereur Constance; ce prince le chassa de son siége et permit de le mettre à mort partout où on le trouverait. Il ne paraît pas que cette injuste sentence ait reçu son exécution, puisque saint Olympe n'a, dans les martyrologes, que le titre de confesseur. — 12 juin.

OLYMPIADE (saint), *Olympias*, *dis*, martyr en Perse avec saint Maxime, fut accablé de coups de bâtons et de fouets plombés : on le frappa ensuite sur la tête avec des leviers en fer, et il expira pendant ce dernier supplice, vers le milieu du IIIe siècle, pendant la persécution de l'empereur Dèce. — 15 avril.

OLYMPIADE (saint), personnage consulaire et martyr à Amélia en Ombrie, fut converti par sainte Firmine. Le bruit de sa conversion s'étant répandu, il fut arrêté comme chrétien, et comme il confessait Jésus-Christ avec un courage que rien ne pouvait ébranler, on l'étendit sur le chevalet, et il expira au milieu des tortures, sous Dioclétien. — 1er décembre.

OLYMPIADE (sainte), *Olympias*, veuve, née vers l'an 368, d'une famille illustre et opulente, ayant perdu ses parents en bas âge, fut élevée par Théodosie, sœur de saint Amphiloque, qui la forma à la pratique des vertus chrétiennes. Elle épousa, à l'âge de seize ans, Nébride, intendant du domaine privé de Théodose le Grand, et ensuite préfet de Constantinople; mais son mari étant mort après vingt mois de mariage, Théodose voulut lui faire épouser Elpide, son proche parent. Olympiade, qui avait résolu de passer le reste de sa vie dans la viduité, refusa. L'empereur, voyant qu'il ne pouvait la décider, chargea le préfet de Constantinople d'administrer ses biens jusqu'à ce qu'elle eût trente ans. Le préfet, pour seconder les vues d'Elpide, qui était irrité de ce qu'elle lui avait refusé sa main, la traita avec beaucoup de rigueur, l'empêchant de voir les évêques et même d'aller à l'église, dans l'espérance de lui faire rétracter son refus. La sainte veuve, loin de se plaindre, remercia Théodose de l'avoir déchargée d'un pesant fardeau en lui ôtant l'administration de ses biens, et le pria d'ajouter à cette première faveur celle de vendre ces mêmes biens et de les distribuer aux pauvres et à l'Eglise. L'empereur, frappé d'une vertu aussi héroïque, ne l'inquiéta plus sur sa manière de vivre, et lui fit même rendre, en 391, l'administration de sa fortune. Voulant pratiquer les vertus que l'Apôtre recommande aux veuves, elle se livra avec ardeur aux exercices de la prière et de la pénitence. Ses jeûnes étaient continuels, et elle ne mangeait jamais de viande, ni rien de ce qui avait eu vie. Elle s'interdit l'usage du bain, qui est comme une nécessité dans le pays qu'elle habitait. Elle fuyait toute vaine parure, et ses ameublements étaient de la plus grande simplicité. Saint Jean Chrysostome compare ses aumônes à un fleuve... qui coulait jusqu'aux extrémités de la terre, et dont l'abondance enrichissait même l'Océan. Sa vie mortifiée la mettait en état de consacrer presque en entier à des bonnes œuvres ses richesses, qui étaient immenses. Dieu, pour exercer son humilité et sa patience, permit qu'elle fût en butte à de cruelles épreuves. Elle fut successivement en proie à des maladies graves, à de noires calomnies, à d'injustes persécutions. Sa vertu, épurée par la tribulation, faisait l'admiration de toute l'Eglise, et les plus illustres évêques de son siècle ne parlaient d'elle qu'avec respect. Saint Amphiloque, saint Epiphane, saint Pierre de Sébaste et plusieurs autres lui écrivaient souvent, et leur correspondance avait pour objet la gloire de Dieu et le salut des âmes. Nectaire, archevêque de Constantinople, qui avait pour elle une estime singulière, la fit diaconesse de son église. Saint Jean Chrysostome, successeur de Nectaire, n'eut pas moins de vénération pour elle, et

fut son directeur spirituel. Lorsqu'il partit pour son exil en 404, elle ne se sépara de lui qu'à la dernière extrémité, et il fallut l'arracher des pieds du saint archevêque. Aussi eut-elle sa part dans la persécution qu'on suscita aux amis de l'illustre exilé. On la fit comparaître devant Optat, préfet de la ville, qui était païen, et elle lui déclara que rien ne pourrait la déterminer à communiquer avec Arsace, qui avait usurpé le siége de Constantinople. On la laissa tranquille pendant quelque temps; mais elle était à peine guérie d'une maladie qui avait duré tout l'hiver, qu'on lui signifia l'ordre de sortir de la ville. Elle erra de différents côtés, sans savoir où se fixer, et revint à Constantinople au milieu de l'année suivante. Optat, devant lequel elle comparut de nouveau, voyant qu'elle refusait de communiquer avec Arsace, la condamna à une amende considérable, pour le payement de laquelle on vendit ses biens. Plusieurs fois elle fut traduite devant les tribunaux, et des soldats poussèrent l'insolence jusqu'à la maltraiter et jusqu'à déchirer ses vêtements. Ceux mêmes qu'elle avait comblés de bienfaits ne furent pas des derniers à l'outrager. Atticus, successeur d'Arsace et intrus comme lui, dispersa la communauté de vierges qu'elle avait fondée et qu'elle dirigeait. Elle n'était pas encore veuve lorsque saint Grégoire de Nazianze lui dédia son *Poëme parénétique*, où il trace aux femmes mariées les règles de conduite les plus sages envers leurs maris, et lui donne à elle-même des avis tout particuliers relativement à Nébride. C'est aussi à elle que saint Grégoire de Nysse adressa, quelques années après, ses quinze homélies sur le Cantique des cantiques. Saint Jean Chrysostome, pendant son exil, lui écrivit dix-sept lettres, qui sont autant de traités de morale. Elle lui faisait parvenir tout ce dont il avait besoin pour sa subsistance et pour le soulagement des pauvres qui habitaient la contrée où il était relégué. Elle mourut vers l'an 410, âgée d'environ quarante-deux ans. Les Grecs l'honorent le 15 juillet, et les Latins le 17 décembre.

OMER (saint), *Audomarus*, évêque de Thérouanne, né sur la fin du VIe siècle, d'une famille noble du territoire de Constance, fut élevé dans la piété et l'étude des lettres. Après la mort de sa mère, il engagea Friulphe, son père, à vendre tous ses biens pour les distribuer aux pauvres; ils allèrent ensuite à l'abbaye de Luxeuil, et reçurent l'habit monastique des mains de saint Eustase, qui en était alors abbé. Omer s'acquit bientôt une grande réputation par ses vertus, par sa science et surtout par une connaissance approfondie de l'Ecriture sainte. C'est ce qui détermina saint Achaire, évêque de Noyon et de Tournay, qui lui-même avait été moine de Luxeuil, à le proposer au roi Dagobert pour le siége de Thérouanne, qui était vacant. Ce choix fut approuvé par ce prince, par les évêques et la noblesse du royaume. Omer fut le seul qui n'y applaudit pas. Forcé de quitter e saint asile qu'il habitait depuis vingt ans, il s'écriait en gémissant : *Quelle différence, grand Dieu! entre le port où je jouis du calme et cette mer orageuse sur laquelle je suis lancé malgré moi!* Il fut sacré sur la fin de l'année 637. Le diocèse qu'on le chargeait de gouverner renfermait encore un grand nombre d'idolâtres, dont il entreprit la conversion. Il y réussit, et bientôt son troupeau devint un modèle de toutes les vertus chrétiennes. Il avait été d'ailleurs secondé dans ses travaux apostoliques par trois religieux de Luxeuil, ses anciens confrères, que lui avait envoyés en 639 le saint abbé Walbert : c'étaient saint Bertin, saint Mommolin et Ebértran. Saint Omer les établit dans un monastère situé sur la montagne où fut bâtie, dans la suite, l'église de Saint-Mommolin; mais, huit ans après, les bâtiments s'étant trouvés insuffisants pour recevoir tous ceux qui voulaient vivre sous la conduite des saints missionnaires, ceux-ci remontèrent l'Aa sur une barque, en chantant des psaumes, et lorsqu'ils en furent à ce verset : *C'est ici le lieu de mon repos; je l'ai choisi pour y faire ma demeure*, la barque s'arrêta sur les bords de l'île de Sithiu, dont un seigneur nouvellement converti avait fait don à saint Omer. Celui-ci mit saint Mommolin à la tête du monastère qu'ils y bâtirent. Saint Bertin remplaça ensuite saint Mommolin, lorsque celui-ci eut été nommé évêque de Noyon et Tournay. Omer venait souvent dans cette solitude pour se délasser des fatigues du saint ministère; mais les douceurs qu'il y goûtait ne pouvaient l'y retenir lorsque son devoir l'appelait ailleurs. Sa réputation de sainteté était si bien établie dans toute la France, que saint Ouen, évêque de Rouen, lui adressa saint Vandrille, abbé de Fontenelles, pour qu'il lui conférât la prêtrise, et ce fut aussi près de lui que se réfugia sainte Austreberte pour se soustraire aux sollicitations de ses parents, qui voulaient l'engager, malgré elle, dans l'état du mariage. Il visitait souvent son vaste diocèse, et séjournait dans chaque localité autant de temps qu'il jugeait sa présence nécessaire. Il perdit la vue dans sa vieillesse, et il était déjà aveugle lorsqu'il assista à la translation du corps de saint Vaast, évêque d'Arras. Cet accident le détermina à prendre Drausion pour coadjuteur; mais il continua avec zèle, jusqu'à la fin, celles de ses fonctions que son infirmité lui permettait encore d'exercer, surtout la prédication de la parole divine et la visite de son diocèse. Ce fut dans le cours d'une de ces visites qu'il fut attaqué de la fièvre, au village de Wavrans. Lorsqu'il se sentit près de sa mort, il se fit conduire à l'église, et se prosternant devant l'autel, il pria longtemps pour lui-même et pour son troupeau. Après qu'il eut reçu le saint viatique, il donna des avis salutaires aux membres de son clergé qui l'entouraient; puis, levant ses yeux éteints et ses mains tremblantes vers le ciel, il s'écria : *Mes chers enfants, je prie l'immense miséricorde du Tout-Puissant de me faire la grâce de vous voir tous heureux dans son royaume.* On le

reporta ensuite dans son lit, où il ne cessa de prier jusqu'à son dernier soupir. Lorsque saint Bertin eut appris sa mort, il vint chercher son corps avec les moines et le clergé, et, l'ayant conduit à Sithiu, il l'enterra dans l'église de Notre-Dame, comme le saint évêque le lui avait recommandé. Il s'est fait plusieurs translations de ses reliques, qui ont toujours été en grande vénération parmi les fidèles. Saint-Omer a donné son nom à une ville considérable qui se forma près du monastère de Sithiu, et où le siége de Thérouanne fut transféré. — 9 septembre.

ONAM (saint), ascète et martyr en Perse, fut lapidé avec saint Sabore, évêque, et plusieurs autres, pendant la persécution du roi Sapor II. — 20 novembre.

ONÉSIME (saint), *Onesimus*, disciple de saint Paul, était Phrygien de naissance et esclave de saint Philémon, riche bourgeois de Colosses, qui avait embrassé le christianisme. Après avoir donné plusieurs sujets de plainte à son maître, il finit par le voler et par prendre la fuite. S'étant rendu à Rome, il eut le bonheur de faire connaissance avec saint Paul, qui y était dans les chaînes pour la foi. Cet apôtre le convertit, le baptisa et le renvoya à son maître avec une lettre pour lui demander la grâce d'Onésime et son affranchissement. Saint Philémon fit ce que l'Apôtre désirait et lui renvoya Onésime. L'Apôtre trouva en lui un serviteur ou plutôt un fils aussi dévoué que fidèle. Il l'envoya, avec Tychique, porter à Colosses en Phrygie la lettre qu'il avait écrite aux chrétiens de cette ville. A son retour, il le chargea de prêcher l'Evangile et l'ordonna évêque. On croit qu'il fixa son siége à Bérée en Macédoine, et qu'il fut martyrisé l'an 95, sous l'empereur Domitien. — 16 février.

ONÉSIME (saint), confesseur, est honoré à Pouzzoles, près de Naples, le 31 juillet.

ONÉSIME (saint), évêque de Soissons, florissait au milieu du IVe siècle et mourut en 361. Son corps se garde dans une église de son nom à Donchéry, près de Sédan. — 13 mai.

ONÉSIPHORE (saint), *Onesiphorus*, disciple des apôtres et martyr, est honorablement mentionné par saint Paul dans son Epître à Timothée. Etant allé à Rome, il rendit de grands services à l'Apôtre, qui était alors en prison. Il fut arrêté à son tour dans la suite, et fouetté par ordre du proconsul Adrien, qui le fit traîner par un cheval indompté à la queue duquel on l'avait attaché. Cet horrible supplice lui arracha bientôt la vie, et son corps n'était déjà plus qu'un cadavre pendant que le cheval, continuant sa course, le mettait en lambeaux. — 6 septembre.

ONNEIN (saint), *Onennus*, moine de Saint-Mein en Bretagne, florissait dans le Xe siècle. Il y a une église de son nom près de Cossé. — 9 septembre.

ONNOULÉ (saint), *Damnolenus*, confesseur dans le Limousin, florissait au VIe siècle. Il est honoré à Limoges dans l'église de Saint-Grégoire, laquelle porte son nom. — juin.

ONOBERT (saint), *Aunobertus*, évêque de Sens, florissait dans le VIIIe siècle et mourut en 755. — 28 septembre.

ONOFLÈTE (sainte), *Onofledis*, vierge, florissait dans le VIIe siècle ; elle est honorée à Vernon-sur-Seine le 1er décembre.

ONUPHRE (saint), solitaire de la Thébaïde, entra dès sa plus tendre jeunesse dans un monastère près de Thèbes en Égypte, lequel renfermait cent religieux. Quoiqu'on y pratiquât de grandes austérités et qu'il y régnât une ferveur admirable, Onuphre, persuadé que la vie des ermites est plus parfaite encore que la vie cénobitique, résolut de se retirer seul au fond d'un désert, à l'exemple de saint Jean-Baptiste. Ayant donc fait sa provision de vivres pour quatre ou cinq jours, il sortit secrètement du monastère et s'enfonça dans les montagnes, vers le Midi. Après un jour de marche, il fut ébloui par un phénomène lumineux, et, saisi de frayeur, il se disposait à retourner sur ses pas, lorsqu'il se rassura par la pensée que Dieu, qui lui avait inspiré sa résolution, ne l'abandonnerait pas. Il continua donc de marcher jusqu'à ce qu'il trouva une cellule, habitée par un solitaire d'un grand âge. Il passa quelque temps auprès de ce saint vieillard, et lorsque celui-ci le crut assez préparé au genre de vie qu'il voulait mener, il le conduisit dans un désert affreux, entouré de hautes montagnes, sous l'une desquelles ils trouvèrent un antre où ils se retirèrent. Le vieillard, après y être resté un mois avec lui, le recommanda à Dieu, et retourna dans sa cellule, qui était à quatre journées de marche, et tant qu'il vécut ils se voyaient une fois par an. Dans les premiers temps, Onuphre eut beaucoup à souffrir de ses penchants déréglés et des attaques du démon ; mais il les surmonta par la prière et la mortification. Il ne vivait que de racines et de dattes, et ses austérités l'avaient tellement défiguré, que, quand Paphnuce, auteur de sa Vie, l'aperçut pour la première fois, il ne sut s'il voyait un être humain ou quelque animal d'une espèce extraordinaire. Ayant lié connaissance avec lui, il apprit de sa bouche qu'il y avait près de soixante ans qu'il vivait dans son désert, et que pendant ce long espace de temps il n'avait vu d'autre homme que lui et le vieillard dont Dieu s'était servi pour l'y conduire. Paphnuce, dans les entretiens qu'il eut avec lui, ne se lassait point d'admirer le haut degré de perfection où il s'était élevé dans ses communications intimes avec Dieu. Saint Onuphre mourut entre ses bras vers l'an 400. — 12 juin.

OPILE (saint), *Opilius*, diacre de Plaisance, florissait sur la fin du IVe siècle, et mourut au commencement du Ve, vers l'an 510. Son corps se garde dans l'église de Saint-Antonin de cette ville. — 1er octobre.

OPPORTUNE (sainte), *Opportuna*, abbesse de Montreuil, née vers le commencement du VIIIe siècle, d'une illustre famille du pays d'Hiesmes, était sœur de saint Chrodegand, évêque de Séez. La résolution qu'elle avait prise de passer sa vie dans la virginité lui fit

refuser plusieurs partis avantageux qi demandaient sa main, et elle se retira, d consentement de ses parents, dans le monas tère de Montreuil, à trois lieues de Séez. Son mérite et ses vertus l'ayant fait choisir pour abbesse, elle devint le modèle de la communauté par sa ferveur. Souvent elle passai toute la nuit en prière ; elle portait le même vêtement en hiver et en été, et ne prenait aucune nourriture les mercredis et les vendredis : les autres jours de la semaine, elle ne faisait qu'un repas sur le soir, et ce repas ne se composait que de pain d'orge et de légumes ; mais autant elle était sévère pour elle-même, autant elle se montrait douce et compatissante envers ses inférieures. La mort de saint Chrodegand, son frère, assassiné, en 751, par un indigne membre de son clergé, lui porta un coup bien sensible. A peine fut-elle informée de ce tragique événement, qu'elle se rendit sur les lieux et fit transporter le corps du saint à Montreuil, où elle lui fit rendre les derniers devoirs. Sainte Opportune mourut le 22 avril 770, et fut enterrée près de son frère. Ses reliques furent transférées, en 1009, au prieuré de Moussy, près de Paris, et ensuite à Senlis. Il y avait à Paris une église paroissiale dédiée sous son invocation, et qui possédait depuis 1364 son bras droit ; son bras gauche se gardait chez les religieuses d'Almenesches, près de Montreuil. — 22 avril.

OPTAT (saint), *Optatus*, l'un des dix-huit martyrs de Saragosse, souffrit l'an 304, pendant la persécution de Dioclétien. Après de cruelles tortures, il fut décapité par ordre de Dacien, gouverneur d'Espagne. Prudence a décrit en vers élégants le martyre de saint Optat et de ses compagnons, dont les précieux restes furent retrouvés à Saragosse en 1389. — 16 avril.

OPTAT (saint), évêque de Milève en Numidie et père de l'Eglise, naquit en Afrique avant le milieu du IVᵉ siècle, et fut élevé dans l'idolâtrie. Saint Augustin dit de lui qu'il passa des ténèbres du paganisme à la lumière de la foi, et qu'il apporta à l'Épouse de Jésus-Christ les richesses des Egyptiens, c'est-à-dire les sciences profanes et l'éloquence humaine. Ses talents et sa sainteté l'ayant fait placer sur le siége de Milève, il fut le premier évêque orthodoxe qui écrivit contre les donatistes. Il prit la plume pour réfuter Parménien, troisième évêque donatiste de Carthage, qui avait composé un ouvrage en cinq livres pour la défense de son parti. Saint Optat lui opposa un traité en six livres, qu'il publia vers l'an 370. Son style est élégant et majestueux ; ses pensées sont pleines de force et de vivacité, ses figures nobles et hardies : on y remarque cette précision et cette énergie qui caractérisent les meilleurs écrivains de l'Afrique. Les marques pour distinguer l'Eglise catholique y sont exposées avec autant de clarté que de logique, et l'on y trouve des principes lumineux propres à confondre les hérétiques de tous les temps. Il ajouta, vers l'an 384, un septième livre qui complète l'ouvrage. Saint Augustin appelle saint Optat un évêque de vénérable mémoire, qui est par sa vertu l'ornement de l'Eglise. Saint Fulgence le met au même rang que saint Augustin et saint Ambroise. On ignore l'année de sa mort, mais on croit qu'il ne survécut pas longtemps à la publication de son septième livre. — 4 juin.

OPTAT (saint), évêque d'Auxerre et confesseur, florissait au commencement du VIᵉ siècle, et mourut vers l'an 518. — 31 août.

OPTATIEN (saint), *Optatianus*, évêque de Brescia, florissait au milieu du Vᵉ siècle, et assista en 451 au concile de Milan, où fut souscrite la belle lettre de saint Léon le Grand sur l'incarnation. — 14 juillet.

OR (saint), *Orus*, martyr, souffrit avec saint Oropside et un autre. — 22 août.

OR ou Hou (saint), *Horus*, abbé d'un monastère du désert de Scété, florissait vers le milieu du IVᵉ siècle, et il eut parmi ses disciples saint Sisoës. — 12 novembre.

ORBAINE (sainte), *Orbana*, martyre, est honorée le 13 février.

ORBAN (saint), *Orbanus*, martyr, souffrit, à ce que l'on croit, dans la Macédoine. — 2 avril.

ORCÈSE ou ORSISE (saint), *Orsisius*, abbé en Egypte, naquit vers le commencement du IVᵉ siècle, et quitta le monde fort jeune, pour embrasser l'état monastique. Il reçut l'habit des mains de saint Pacôme, fondateur et abbé du célèbre monastère de Tabenne. Ce grand serviteur de Dieu n'eut pas plutôt connu le mérite et les vertus de son nouveau disciple, qu'il le mit, malgré sa jeunesse, à la tête d'une de ses laures. C'est pour justifier ce choix qu'il dit de lui que, s'il continuait à s'avancer ainsi dans le chemin de la perfection, il serait un jour une lampe d'or dans la maison du Seigneur, et cette prédiction se réalisa. Saint Pacôme, étant mort en 348, eut pour successeur Pétrone, qui mourut un mois après son élection. Tous les suffrages se portèrent alors sur Orcèse, qui, déclinant le fardeau, fit élire à sa place saint Théodore, et celui-ci le prit pour son premier assistant. La plus parfaite intelligence régna toujours entre les deux saints : Théodore ne faisait jamais rien sans le consulter, et ils visitaient tour à tour les monastères. Le saint abbé mourut l'an 367, en recommandant la communauté à Orcèse, qui se trouva seul chargé du gouvernement de Tabenne, et il s'en acquitta avec autant de prudence que de charité. Saint Athanase et saint Antoine témoignèrent en plusieurs circonstances la haute estime qu'ils faisaient de sa personne. Il se démit de ses fonctions quelque temps avant sa mort, qui arriva vers l'an 380. Il a fait un ouvrage intitulé la *Doctrine d'Orcèse*, qui est comme un testament qu'il laissa à ses moines, et que saint Jérôme traduisit en latin. C'est un abrégé des principales maximes qui conduisent à la perfection monastique. Les exhortations qu'on y trouve sont pathétiques, et les instructions pleines de force et d'éloquence. — 15 juin.

ORENCE (saint), *Orentius*, soldat et mar-

tyr à Satales en Arménie avec ses six frères, soldats comme lui, qui, parce qu'ils étaient chrétiens, furent dépouillés de la ceinture militaire par l'empereur Maximien, et séparés les uns des autres pour être conduits en divers lieux, où ils moururent accablés de misère et de mauvais traitements. — 4 juin.

ORENCE ou ORENS (saint), *Orientius*, évêque d'Auch, monta sur le siége de cette ville en 323. Il travailla avec beaucoup de zèle à la conversion des idolâtres et des ariens. Les peines et les fatigues qu'il eut à souffrir pendant un épiscopat de quarante et un ans servirent à épurer sa vertu et à faire éclater l'ardeur qu'il avait pour la gloire de Dieu et pour le salut de son troupeau. Il mourut en 364, et son culte a toujours été fort célèbre dans la ville d'Auch, qui l'honore comme un de ses patrons. Son corps se gardait dans le monastère qui portait son nom; cependant la ville de Toulouse possède une partie de ses reliques. Quelques hagiographes assurent qu'il était époux de sainte Patience et père d'un saint Laurent qui est honoré comme martyr. — 1er mai.

ORESTE (saint), *Orestes*, martyr à Thyane en Cappadoce, souffrit vers l'an 304, pendant la persécution de l'empereur Dioclétien. — 19 novembre.

ORESTE (saint), martyr en Arménie avec saint Eustase et plusieurs autres, eut à subir pour la foi chrétienne des tourments inouis, sous Lysias, gouverneur de la province. Conduit ensuite à Sébaste, le président Agricolaüs le fit étendre sur un lit de fer rougi au feu, et il expira dans ce supplice l'an 305, pendant la persécution de l'empereur Galère. — 13 décembre.

ORGAGNE (le bienheureux), *Origania*, de l'ordre de Prémontré, est honoré à Belpuech, dans le diocèse d'Urgel en Catalogne. Ses reliques se gardent sur le grand autel de l'église, et elles sont vénérées par un grand concours de peuple. — 8 avril.

ORICLE (saint), *Oriculus*, martyr, souffrit avec plusieurs autres pendant la persécution des Vandales, dans le Ve siècle. Ses reliques sont honorées à Senuc, près de Grandpré en Champagne, le 18 novembre

ORICULE (sainte), *Oricula*, vierge et martyre dans l'Armorique avec sainte Basilisse, sa sœur, était née près de Rennes, et consacra à Dieu sa virginité dès l'âge le plus tendre. Elle fut mise à mort avec sa sœur, en haine de la religion chrétienne, par une troupe de barbares qui avaient envahi la province; mais on ignore dans quel siècle, probablement dans le Ve. — 8 novembre.

ORION (saint), martyr à Alexandrie, souffrit avec saint Emèle. — 17 août.

ORION (saint), aussi martyr à Alexandrie avec saint Némèse et plusieurs autres, est honoré chez les Grecs le 10 septembre.

ORION (saint), martyr à Héraclée, souffrit avec saint Basse et un autre. — 20 novembre.

ORION (saint), missionnaire et martyr en Egypte, faisait partie de cette troupe d'hommes apostoliques qui, sous la conduite de saint Paul, leur chef, s'était divisée en quatre bandes pour porter la lumière de l'Evangile aux quatre coins de la province. Il faisait partie de la seconde de ces bandes, qui, sous la conduite de saint Récombe, était chargée de prêcher la foi au nord. Le gouverneur, informé des progrès qu'ils faisaient faire au christianisme, envoya des soldats qui les saisirent et les amenèrent devant son tribunal. Paul, prenant la parole pour tous, refusa de sacrifier aux dieux, et dit qu'ils préféraient la mort à l'apostasie. Orion et les huit autres qui avaient évangélisé au septentrion eurent la tête tranchée, mais on ignore en quel siècle. — 16 janvier.

ORLAND DE MÉDICIS (le bienheureux), *Rutulandus*, florissait dans le XIe siècle, et mourut à Castelbargone dans le diocèse de Parme, l'an 1086. Son corps se garde à Bosset dans le diocèse de Crémone, et les miracles opérés par son intercession ont été écrits par un notaire public. — 15 septembre.

ORON (saint), *Oronus*, martyr en Campanie, souffrit avec sainte Lucie et plusieurs autres. — 6 juillet.

ORONTE (saint), *Orontius*, martyr à Gironne en Espagne avec saint Vincent, son frère, était d'une famille illustre et issu d'un sang impérial; il quitta le culte des idoles pour embrasser le christianisme. S'étant rendu à Roda avec son frère, le lévite Victor leur donna l'hospitalité. Rufin, gouverneur de la province, étant entré chez Victor un jour que les deux frères étaient allés prier sur la montagne voisine, il lui demanda où ils étaient. Victor finit par le lui dire. Alors Rufin, s'étant rendu auprès d'eux, leur dit: *Vous n'ignorez pas qu'au nom de l'empereur j'ai plein pouvoir de poursuivre tous ceux qui s'appellent chrétiens. Je vous exhorte donc, vaillants et magnanimes jeunes gens, par la noblesse de votre naissance, par les liens du sang qui vous placent près du trône impérial, à sacrifier aux dieux de l'empire.* Oronte et Vincent ayant refusé, Rufin les condamna à mort, et ils furent décapités l'an 290, sous l'empereur Dioclétien. Saint Oronte est honoré à Embrun le 22 janvier.

ORONTE (saint), martyr en Ethiopie, souffrit avec saint Raurava et deux autres. — 3 septembre.

OROPSIDE (saint), *Oropsides*, martyr avec saint Or et un autre, est honoré chez les Grecs le 22 août.

ORS (saint), *Ursus*, évêque de Fano dans le duché d'Urbin, est honoré le 15 mai.

ORSANNE ou OSANNE (la bienheureuse), *Orsanna*, vierge du tiers ordre de Saint-Dominique, mourut à Mantoue le 18 juin 1505. Elle fut canonisée de vive voix par Léon X. — 18 juin.

ORSE (sainte), *Orsa*, était originaire de Salzéna, et elle est honorée à Vicence le 3 mai.

ORSÉLINE (la bienheureuse), *Urselina*, vierge, naquit à Parme et mourut à Vérone l'an 1410. Il y a dans la première de ces deux villes une chapelle de son nom dans l'église

de Saint-Quentin, où l'on garde son corps. — 7 avril.

ORTAIRE (saint), *Ortarius*, abbé et confesseur, florissait dans le VI[e] siècle et mourut en 580; selon les autres, il vivait au VIII[e] siècle. Il est honoré à Landelle, près de Vire en Normandie, le 15 avril.

OSÉE (saint), l'un des douze petits prophètes, huit cents ans avant Jésus-Christ, fut choisi de Dieu pour annoncer ses jugements aux dix tribus d'Israël. Il épousa par l'ordre du Seigneur Gomer, fille de Débélaïm, dont il eut trois enfants auxquels il donna des noms qui signifiaient ce qui devait arriver au royaume d'Israël. La prophétie d'Osée est divisée en quatorze chapitres. Il prédit le rejet de la Synagogue et la vocation des gentils. Il s'élève avec force contre les désordres qui régnaient alors dans les royaumes d'Israël et de Juda. Il annonce aux habitants de la Judée qu'ils seront emmenés en captivité par leurs ennemis. Sa diction, quelquefois obscure, est souvent éloquente et pleine d'une énergie qui n'exclut pas le pathétique. Osée mourut âgé de plus de quatre-vingts ans, vers l'an 784 avant Jésus-Christ. — 4 juillet.

OSIAS (saint), confesseur à Asmanuje en Ethiopie, florissait sur la fin du V[e] siècle et mourut vers l'an 500. Il y avait autrefois une église de son nom à Constantinople, ainsi qu'un monastère hors des murs de la ville. — 18 novembre.

OSITHE (sainte), *Osyitha*, martyre en Angleterre, née dans le IX[e] siècle, était fille de Frewald, prince de Mercie. Elle fut élevée dans la piété par Edithe, sa tante, et elle était encore très-jeune lorsqu'on lui fit épouser un roi des Est-Angles; mais le jour même de ses noces, elle obtint de son époux la permission de vivre dans une virginité perpétuelle. Le roi son mari lui donna le manoir de Chiek, dans la province d'Essex, où elle bâtit un monastère dont elle fut la première abbesse. Elle le gouvernait encore en 870, lorsque les Danois, qui avaient fait une irruption dans le pays, se saisirent d'elle et lui coupèrent la tête en haine de la religion chrétienne. La crainte de ces barbares fit porter son corps à Ailisbury, où il resta quarante-six ans; on le rapporta ensuite à Chiek, qui prit dans la suite le nom de sainte Osithe. On y bâtit sous son invocation une abbaye de chanoines réguliers, et les miracles opérés par les reliques de la sainte en firent un célèbre pèlerinage. — 7 octobre.

OSMANNE (sainte), *Osmanna*, vierge d'une illustre famille d'Irlande ou d'Angleterre, quitta sa patrie et passa en France pour éviter un mariage qu'elle ne pouvait contracter sans manquer à la résolution qu'elle avait prise de passer sa vie dans la virginité. Elle fixa sa demeure dans la Bretagne, près de Saint-Brieuc, où, après une vie passée dans le service de Dieu et la pratique de la perfection, elle mourut dans le VII[e] siècle. Dans le XI[e], ses reliques furent transportées à Saint-Denis, et les calvinistes les dispersèrent en 1567. Cette sainte est nommée dans plusieurs martyrologes le 9 septembre.

OSMOND (saint), *Osmundus*, évêque de Salisbury, fils du comte de Séez en Normandie, suivit Guillaume le Conquérant dans son expédition d'Angleterre en 1066. Ce prince, pour récompenser ses services, le créa comte de Dorset et le fit chancelier du royaume. Mais les grandeurs humaines ne purent captiver le cœur d'Osmond, qui renonça au monde pour embrasser l'état ecclésiastique. Il fut nommé évêque de Salisbury en 1078, et, neuf ans après, il fit bâtir la cathédrale qui fut dédiée en 1092 sous l'invocation de la sainte Vierge. Cette église, qu'il fit desservir par un chapitre de trente-six chanoines, ayant été brûlée par le feu du ciel, il la fit reconstruire en 1099. Outre les fonctions épiscopales qu'il remplissait avec zèle, saint Osmond exerçait aussi les fonctions les plus humbles du ministère pastoral. Il réconciliait les pécheurs au tribunal de la pénitence, et l'on remarque qu'il usait de sévérité surtout envers ceux qui tombaient dans des fautes d'impureté. Il assistait aussi à la mort les criminels condamnés au dernier supplice. Guillaume le Roux, qui avait succédé à Guillaume le Conquérant; son père, ayant pris en aversion saint Anselme, archevêque de Cantorbéry, entreprit de le déposséder de son siége. Ayant convoqué à Rockingham les seigneurs et les évêques du royaume, il proposa à cette assemblée de le déposer. Saint Osmond, qui s'y trouvait, eut la faiblesse ou plutôt le malheur de se prononcer contre le saint archevêque, mais il ne tarda pas à reconnaître sa faute. Pénétré d'un vif repentir, il voulut en recevoir l'absolution de saint Anselme lui-même, et depuis il lui resta toujours sincèrement attaché. Sa fortune, qui était considérable, fut consacrée en grande partie à des œuvres de piété et de religion. Il fit don au chapitre de sa cathédrale d'une riche bibliothèque, et il employa de fortes sommes à l'embellissement des églises et à diverses fondations, sans parler de sa cathédrale, qu'il fut obligé de bâtir deux fois, à quelques années d'intervalle. Il ne mettait à la tête des paroisses que des prêtres éclairés et vertueux, et il avait toujours auprès de sa personne un conseil d'ecclésiastiques aussi recommandables par leur sainteté que par leurs lumières. Il fit, pour l'usage de son diocèse, une nouvelle édition du missel, du bréviaire et du rituel. Cette mesure était d'autant plus nécessaire que les Normands avaient introduit dans la liturgie certains rites inconnus jusqu'alors en Angleterre; ce qui occasionnait de la confusion dans l'office divin et dans l'administration des sacrements. Cette liturgie ainsi corrigée fut adoptée par la plupart des diocèses de la Grande-Bretagne, et elle contribua puissamment à rétablir l'uniformité dans les cérémonies religieuses. Il composa aussi la Vie de saint Adelme, et il ne dédaignait pas, dans ses heures de loisir, de copier et même de relier des livres. Ses travaux littéraires ne lui faisaient rien négliger de ce qui pouvait contribuer au salut de son

troupeau ou à sa sanctification personnelle. Sa vie était austère, et il pratiquait surtout la mortification des sens. Il mourut le 4 décembre 1099, et il fut enterré dans son église. Son corps fut depuis transféré dans la nouvelle cathédrale, édifice gothique le plus remarquable de l'Angleterre, et qui fut dédiée en 1258. En 1437, la châsse qui renfermait ses reliques fut placée dans la chapelle de Notre-Dame. Elle fut pillée sous Henri VIII, mais ses ossements restèrent dans la même chapelle, et on les recouvrit d'un marbre sur lequel on lit l'épitaphe du saint évêque, qui fut canonisé par Calixte III en 1456. — 4 décembre.

OSSE (sainte), *Ossia*, femme mariée qui florissait dans le ve siècle, est honorée à Constantinople le 8 novembre.

OSTENT (saint), *Ostindus*, archevêque d'Auch, florissait dans le milieu du xie siècle et mourut en 1068. — 25 septembre.

OSTIEN (saint), *Ostianus*, prêtre et confesseur dans le diocèse de Viviers, est honoré le 30 juin.

OSWALD (saint), *Oswaldus*, roi des Northumbres et martyr, né en 604, était fils d'Ethelfrid, tué par Redwal, roi des Est-Angles, dans une bataille qu'il lui livra en 617. Après cette mort tragique, Oswald et ses autres enfants se réfugièrent chez les Scots. Ils y furent instruits de la religion chrétienne, et reçurent ensuite le baptême. En 634, ils purent rentrer dans les États de leur père et en reconquérir une partie. Eanfrid, qui était l'aîné, régna sur les Déïrois, qui étaient encore idolâtres. Ce prince, dans la crainte de déplaire à ses sujets, abjura le christianisme, et Oswi, l'un de ses frères, imita son apostasie; quant à Oswald, il persévéra fidèlement dans les engagements qu'il avait contractés envers le vrai Dieu. Eanfrid et Oswi ayant péri de mort violente dans le cours de la même année (634), les deux royaumes des Northumbres revinrent à Oswald. Il était à peine monté sur le trône, que Cadwalla, roi des Bretons du pays de Galles, vint l'attaquer avec une puissante armée. Oswald rassembla à la hâte quelques troupes et marcha contre l'ennemi, qui déjà s'était avancé jusqu'à la muraille des Pictes, auprès de laquelle se livra la bataille. Avant d'en venir aux mains, le saint roi fit faire une grande croix de bois qu'il planta de ses propres mains; ensuite il ordonna à ses soldats de se mettre à genoux et de prier le vrai Dieu de leur donner la victoire. *Il sait*, ajouta-t-il, *que la guerre que nous faisons est juste, et que nous combattons pour défendre nos vies et notre pays.* Tous les soldats obéirent, et s'étant relevés pleins d'ardeur et de confiance, ils défirent complétement Cadwalla, qui fut tué sur le champ de bataille. Le lieu où cette croix avait été plantée fut appelé *Heven-Felth* ou *Champ du ciel*, et ce fut le premier trophée érigé en l'honneur de la foi chrétienne dans la Bernicie. Cette croix devint très-célèbre dans la suite, et Bède rapporte que de son temps on en coupait de petits morceaux qu'on faisait infuser dans de l'eau, et que les malades qui en buvaient ou qui en étaient aspergés se trouvaient guéris. Il cite, entre autres, un moine d'Hexham, nommé Bathelm, qui, s'étant cassé un bras, fut guéri en faisant appliquer sur la fracture un peu de mousse qu'on avait prise sur la croix de saint Oswald. Ce prince, après avoir remercié Dieu de la victoire qu'il venait de remporter, s'appliqua à faire répandre la lumière de l'Évangile parmi ses sujets. Il demanda au roi d'Écosse des missionnaires pour seconder ses pieux efforts. Le premier qui vint était d'un caractère dur: comme il n'opérait presque aucune conversion, il retourna dans son pays et se plaignit de l'indocilité des Anglais dans un synode des évêques d'Écosse. Mais saint Aidan, évêque de Lindisfarne, qui se trouvait à l'assemblée, lui dit sans détour: *Vous ne devez attribuer votre peu de succès qu'à la dureté de votre caractère et à la sévérité que vous avez déployée envers un peuple grossier et ignorant.* Les évêques, frappés de ces réflexions, le choisirent lui-même pour aller travailler à la conversion des Northumbres. Oswald lui servit d'interprète au commencement de sa mission, parce qu'il ne savait pas assez la langue anglaise pour être compris du peuple. Ce prince fit bâtir un grand nombre d'églises et de monastères; souvent il assistait à matines avec les moines et passait avec eux la nuit en prières. Il se montrait plein de charité pour les pauvres, et Bède rapporte qu'un jour de Pâques qu'il se trouvait à table, l'officier chargé du soin des malheureux vint lui dire qu'il y en avait plusieurs à la porte du palais qui demandaient l'aumône. Aussitôt Oswald leur fit porter un grand plat d'argent rempli de ce qu'on avait servi sur sa table, avec ordre de mettre en pièces le plat même et de leur en distribuer les morceaux. Saint Aidan, qui se trouvait à côté du roi, le prit par la main droite et dit: *Que cette main ne se corrompe jamais.* Bède ajoute qu'après la mort d'Oswald, son bras droit, qui avait été séparé de son corps, était resté incorruptible, et que de son temps il se gardait avec vénération dans l'église de Saint-Pierre, au château royal de Bebbaborough; dans la suite, il fut transféré à Peterborough. On lit aussi dans Bède que saint Oswald régnait sur les Bretons, les Pictes, les Scots et les Anglais, c'est-à-dire que quelques provinces des Pictes et du pays de Galles lui étaient soumises. Le roi de Mercie le regardait aussi comme son suzerain, et tous les rois de l'Heptarchie se reconnaissaient redevables envers lui d'une sorte d'hommage, ce qui l'a fait appeler par Adamnan empereur de Bretagne. Après huit ans d'une prospérité constante, il fut attaqué par Penda, roi des Merciens, qu'il avait défait au commencement de son règne, dans cette fameuse bataille dont nous avons parlé plus haut et où Cadwalla perdit la vie. Penda, devenu tributaire d'Oswald, trouva moyen de réparer ses forces, et ayant assemblé une armée, il vint attaquer le saint roi, qui, se trouvant inférieur en nombre, fut vaincu et tué dans le

combat qui se livra, le 5 août 642, à Maserfield. On a depuis bâti une église en son honneur dans le lieu même où il reçut une mort glorieuse, à l'âge de trente-huit ans. Penda, après avoir fait couper la tête et les bras d'Oswald, ordonna qu'on les attachât à des pieux, où ils restèrent pendant un an. Ensuite, Oswi, successeur du saint, fit porter les bras dans son palais et la tête à Lindisfarne. Les reliques de saint Oswald furent transférées à différentes époques en plusieurs lieux. Une partie fut apportée en Flandre, l'an 1221, et placée dans l'abbaye de Berg-Saint-Winoc; une autre partie se gardait au monastère de Notre-Dame, à Soissons. — 5 août.

OSWALD (saint), évêque de Worcester et archevêque d'York, né après le commencement du xe siècle, était neveu d'Oskitell, archevêque d'York, et de saint Odon, archevêque de Cantorbéry. Il fut élevé par ce dernier, qui prit un soin particulier de son éducation et qui le fit doyen du chapitre de Winchester. Mais Oswald se démit quelque temps après de son bénéfice et passa en France, où il prit l'habit monastique dans l'abbaye de Saint-Benoît-sur-Loire. Saint Dunstan, dont il avait été le disciple, ayant été transféré, en 961, de l'évêché de Worcester à l'archevêché de Cantorbéry, voulut l'avoir pour successeur dans le premier de ces deux siéges, et Oswald fut rappelé dans sa patrie pour être élevé à l'épiscopat. Il continua l'œuvre commencée par saint Dunstan, et pour faire fleurir la piété dans son diocèse, il bâtit un monastère d'hommes à Westberry. Le bien qui résulta de cet établissement détermina le duc Aylwine à le charger, en 972, de la fondation du monastère de Ramsey. Saint Oswald fut nommé archevêque d'York vers l'an 973, et saint Dunstan, qu'il révérait comme un père, voulut qu'il continuât à gouverner le diocèse de Worcester. Tout entier à ses devoirs d'évêque, il visitait ses deux troupeaux, prêchait la parole de Dieu et s'appliquait à réformer les abus, surtout parmi les moines et les clercs. Il encourageait les bonnes études, et pour exciter l'émulation, il avait toujours égard au mérite dans la nomination aux bénéfices. Il avait toujours à sa table douze pauvres, qu'il servait lui-même après leur avoir lavé et baisé les pieds. Tous les moments qu'il pouvait dérober aux soins de ses diocèses, il allait les passer dans un monastère qu'il avait fondé à Worcester. C'est dans cette retraite qu'il fut atteint de la maladie dont il mourut le 29 février de l'année bissextile 992. Il expira au milieu des moines en récitant la doxologie *Gloria Patri*, etc. Son corps fut levé de terre dix ans après, par saint Adulphe, son successeur, et il fut dans la suite transféré à York. — 29 février.

OSWIN (saint), roi de Deïre en Angleterre, était fils d'Osric, qui fut dépouillé de son royaume, en 634, par Penda, roi de Mercie. Son fils se réfugia chez les West-Saxons, et après y avoir passé dix ans, il recouvra, en 644, une partie des Etats de son père. Il s'illustra par les vertus d'un chrétien fervent et par les qualités d'un bon roi. Bède loue surtout son humilité, et cite en preuve le trait suivant. Ayant donné un de ses chevaux, richement enharnaché, à saint Aidan, que son grand âge empêchait d'aller à pied, celui-ci le donna, avec son riche harnais, à un pauvre qu'il rencontra, n'ayant point pour le moment d'autre moyen de soulager sa misère. Lorsque saint Oswin le revit, il lui demanda avec humeur pourquoi il s'était défait de son présent en faveur d'un *gueux* qui pouvait bien se contenter d'un cheval commun. Aidan répondit simplement qu'un enfant de Dieu devait nous être plus cher que tous les chevaux du monde. Cette réponse, loin d'apaiser le roi, ne fit que le mécontenter davantage; mais il en comprit bientôt après la sublimité, et se jetant aux pieds du saint évêque, il lui demanda pardon, lui promettant qu'il ne se mêlerait plus de la manière dont il faisait ses aumônes. Cette démarche fit verser des larmes à Aidan, et il prédit que l'on serait bientôt privé d'un si bon prince. En effet, Oswi, frère et successeur de saint Oswald, vint attaquer le royaume de Deïre, et Oswin, trop faible pour lui résister, se retira avec un seul soldat chez le comte Hunvald, qu'il croyait son ami et qui eut la lâcheté de le livrer à Oswi. Celui-ci le fit mettre à mort, ainsi que le soldat fidèle qui ne l'avait pas quitté et qui s'était offert à mourir pour son maître. Il fut tué à Gilling, près de Richmond, le 20 août 651, après un règne de sept ans. Saint Aidan, frappé de cette mort tragique, ne lui survécut que douze jours. Eanflède, proche parente du saint roi et femme du meurtrier, obtint de son mari la permission de bâtir un monastère à l'endroit où le crime avait été commis; elle imposa aux religieux l'obligation de prier tous les jours pour l'âme d'Oswin et pour celle d'Oswi. Le corps de saint Oswin fut enterré dans le monastère de Tynmouth. Sa Vie a été écrite par saint Bède.— 20 août.

OT ou VOT (saint), *Votus*, solitaire en Aragon, se mit avec saint Félix, son frère, sous la conduite de saint Jean d'Athres, et il mourut vers l'an 757. On changea plus tard leur ermitage en un monastère qui prit le nom de Saint-Jean-de-la-Peigne, et ses reliques y sont honorées le 29 mai.

OTHILDE (sainte), *Othildis*, vierge, nommée aussi Hilde ou Houe, était sœur de sainte Lindru, de sainte Pusinne et de plusieurs autres saintes honorées d'un culte public. Après avoir reçu, ainsi que ses sœurs, le voile des mains de saint Alpin, évêque de Châlons-sur-Marne, elles vécurent ensemble dans la maison paternelle, dont elles firent une espèce de monastère. Othilde mourut vers le milieu du VIIe siècle, et son corps, qui était resté dans le Pertois, fut transféré à Troyes vers l'an 1159, et déposé dans l'église de Saint-Etienne Un de ses bras fut porté dans un monastère de l'ordre de Cîteaux, bâti sous son invocation, près de Bar-le-Duc. — 30 avril.

OTHENON (le bienheureux), *Othino*, abbé de Monchrot en Souabe, qui était un monastère de l'ordre des Prémontrés, est honoré le 2 janvier.

OTHMAR (saint), *Othmarus*, abbé de Saint-Gall en Suisse, gouvernait sa communauté avec zèle et sagesse, lorsque deux comtes du voisinage s'emparèrent des biens de l'abbaye. Othmar, craignant que la détresse à laquelle se trouvaient réduits ses religieux par suite de cette spoliation ne nuisît à la discipline, alla se plaindre au roi Pépin. Ce prince manda les coupables, et leur ordonna de restituer sur-le-champ les terres usurpées. Les deux comtes promirent tout, et ne tinrent ensuite aucun compte de leurs promesses. Othmar se mit donc en route pour aller de nouveau trouver le roi; mais les usurpateurs, informés de cette seconde démarche dont ils redoutaient les suites, le firent arrêter sur la route et l'enfermèrent dans un cachot. Ils portèrent même la scélératesse jusqu'à suborner un religieux, qui accusa le saint abbé d'avoir péché avec une femme. Il fut donc cité devant un tribunal ecclésiastique et condamné à une étroite prison dans l'île de Stein, où il supporta, avec une héroïque résignation, l'injuste sentence qui le frappait, et jamais on ne l'entendit se plaindre de ses lâches calomniateurs. Il mourut le 16 novembre 758. — 16 novembre.

OTHON (saint), *Otho*, évêque de Bamberg et apôtre de la Poméranie, né vers le milieu du XI[e] siècle, était fils de Berthold II, comte d'Andechs, et frère de sainte Mechtilde, abbesse de Diessen. Il entra jeune dans la cléricature, et l'empereur Henri IV, instruit de sa science et de sa piété, le donna pour chapelain à la princesse Judith, sa sœur, lorsqu'elle épousa Boleslas III, duc de Pologne. Après la mort de cette princesse, Othon revint en Allemagne, et Henri le fit son chancelier. Ce prince vendait les bénéfices vacants, et les papes, surtout Grégoire VII, ayant condamné cette conduite comme simoniaque, pour s'en venger il fit élire pour antipape, en 1080, Guibert, archevêque de Ravenne. Othon s'opposa fortement à ce schisme et fit d'énergiques remontrances à l'empereur, ce qui n'empêcha pas celui-ci de lui conserver son estime et sa confiance : il le prouva en le nommant à l'évêché de Bamberg, l'an 1103. Othon, peu rassuré par une nomination qu'il ne regardait pas comme canonique, la fit confirmer par le pape Pascal II, qui lui donna le *pallium*. Le nouvel évêque ne négligea rien pour éteindre le schisme qui désolait la chrétienté, et dans la diète qui se tint à Ratisbonne en 1104, il déploya beaucoup de talent et de zèle pour rétablir la paix dans l'Eglise. Henri V, ayant succédé à son père en 1106, soutint le parti de l'antipape Albert, successeur de Guibert; ce qui ne l'empêcha pas de donner de grandes marques de considération à Othon, qui restait invariablement attaché au pape légitime. Il fallait au saint évêque une grande prudence et une sainteté bien éminente pour être ainsi respecté de tous au milieu des circonstances difficiles où il se trouvait, et sous des princes qui persécutaient les prélats restés fidèles au saint-siége. Saint Othon fit plusieurs fondations pieuses, qu'il appelait des hôtelleries sur la route qui conduit à l'éternité. Comme il déployait le zèle d'un missionnaire pour la sanctification de ses diocésains, Boleslas IV, fils de Boleslas III, ayant fait la conquête de la Poméranie, le pria de venir évangéliser les idolâtres qui se trouvaient encore dans cette province. Le saint évêque, après avoir pourvu à l'administration de son diocèse pendant son absence, se mit en route à la tête d'un certain nombre d'ecclésiastiques, traversa la Pologne et la Prusse, et pénétra dans la Poméranie orientale. Le saint missionnaire, secondé par ses compagnons, opéra des conversions nombreuses, et, dès l'an 1124, Uratislas II, duc de la haute Poméranie, avait reçu le baptême, ainsi que la plupart de ses sujets. Othon fonda des églises et établit des prêtres partout où cela était nécessaire. L'année suivante, il retourna à Bamberg. Les villes de Stettin et de Juliers étant retombées dans les superstitions païennes, il repartit en 1128 pour la Poméranie, et, après avoir rétabli la profession du christianisme dans ces deux villes, il alla travailler à la conversion d'autres peuples barbares; ce qui l'occupa plusieurs années. De retour dans son diocèse, il mourut très-âgé, le 30 juin 1139. Il fut canonisé par Clément III, l'an 1189. Ses reliques furent ensuite placées dans une châsse qui, depuis la réforme, se garde dans le trésor de l'électeur, aujourd'hui roi de Hanovre. — 30 juin et 2 juillet.

OTHON (le bienheureux), frère mineur et martyr, fut envoyé par saint François d'Assise prêcher l'Evangile aux Maures d'Espagne et d'Afrique avec quatre de ses confrères. Après avoir annoncé quelque temps la parole de Dieu à Séville, où ils eurent beaucoup à souffrir de la part des infidèles, ils passèrent dans le royaume de Maroc, mais ils en furent chassés avec défense d'y rentrer à l'avenir. Cette défense n'ayant pu enchaîner leur zèle, ils pénétrèrent une seconde fois dans ce royaume, dans la vue d'y gagner des âmes à Jésus-Christ. Ayant été arrêtés, ils furent fouettés par deux fois avec tant de cruauté, que leurs côtes étaient à découvert. On versa ensuite sur leurs plaies de l'huile bouillante et de vinaigre, et l'on traîna leurs corps sur des morceaux de pots cassés. Le roi se les étant fait amener devant lui, leur fendit lui-même la tête avec son cimeterre, le 16 janvier 1220. On racheta leurs corps, qui furent portés à Coïmbre en Portugal et déposés dans l'église de Sainte-Croix. Sixte IV canonisa, en 1481, ces saints religieux, et ils ont le titre de martyrs dans le Martyrologe romain. — 16 janvier.

OTHRAIN (saint), *Othranus*, frère de saint Médrain et confesseur à Lettir en Irlande, mourut au milieu du VI[e] siècle. — 2 octobre.

OTTE (sainte), *Juditta* ou *Jutta*, veuve

honorée à Chelniz en Prusse, mourut en 1266. — 5 mai.

OTTON (le bienheureux), *Otto*, solitaire en Bavière, était frère du bienheureux Herman, et il prit l'habit religieux, en 1320, au monastère de Niéder-Altach, dans le diocèse de Cologne; mais le désir d'une plus grande perfection le porta, ainsi que son frère, à se retirer dans une solitude plus profonde pour y mener la vie érémitique. Vers l'an 1335, Otton, qui avait passé dix ans dans les épaisses forêts de la Bohême, vint habiter l'ermitage où son frère avait terminé sa sainte vie, dans les environs de Zwischel. Il vécut encore neuf ans dans la pratique des plus rigoureuses austérités. Dieu l'avait favorisé du don de prophétie et du don des miracles pendant sa vie, qu'il termina saintement l'an 1344. — 3 septembre.

OU (saint), *Ulphus*, martyr en Champagne vers l'an 500, a donné son nom à un village près de Méry. — 22 janvier.

OUD (saint), *Eovaldus*, confesseur près de Sainte-Thècle dans le diocèse de Gironne, est honoré dans l'église de Celran, près de Campdor en Catalogne, où se gardent ses reliques. — 17 juillet.

OUDOCÉE (saint), *Oudoceus*, évêque de Landaff en Angleterre, était fils de Budic II, roi des Bretons armoricains, et neveu de saint Théliau, évêque de Landaff, dont il fut le disciple et le successeur vers l'an 580. Ses vertus lui acquirent une grande considération auprès de Maurice, prince de Glamorghan, qui le protégeait et secondait ses pieux efforts pour la sanctification de son troupeau; mais Maurice, ayant assassiné le prince Cynédu, fut excommunié par le saint évêque. Il se soumit humblement à la peine portée contre lui, et après avoir expié son crime par une pénitence exemplaire, Oudocée le rétablit dans la communion de l'Eglise. Le saint évêque de Landaff, après s'être illustré par son zèle et sa fermeté, mourut sur la fin du VIe siècle. — 2 juillet.

OUDON (saint), *Ulto*, moine de Saint-Avold dans le diocèse de Metz, florissait au commencement du IXe siècle, et il est honoré avec saint Buèle le 18 décembre.

OUEN (saint), *Audoenus*, évêque de Rouen, naquit, en 609, d'une illustre famille de la Brie, et il était fils de saint Autaire. Il fut béni dans son enfance par saint Colomban, qui, dans l'un de ses voyages, reçut l'hospitalité chez son père. Dès l'âge de douze ans, il fut placé à la cour de Clotaire II, auprès duquel il jouit d'un grand crédit. C'est là qu'il se lia d'une étroite amitié avec saint Eloi, et le prit pour modèle, s'appliquant à retracer les vertus qu'il lui voyait pratiquer. Quoique laïques l'un et l'autre, leur conduite était aussi édifiante que celle des moines les plus fervents. C'est à leur zèle qu'on dut la convocation d'un concile tenu à Orléans, l'an 634, contre un hérétique grec, qui dogmatisait à Autun et dont les erreurs furent condamnées. Ils attaquèrent aussi la simonie, qui était devenue fort commune en France depuis le règne de Brunehaut. Dagobert Ier, qui avait succédé à Clotaire II, en 628, fit saint Ouen son référendaire et son chancelier, dignité qui équivalait à celle de garde des sceaux, et nous avons encore des actes originaux qu'il signa en cette qualité. Il fonda en 634 le monastère de Resbac, ou de Rebais, dans la Brie, et, d'après le conseil de saint Farou, il en confia le gouvernement à saint Agile, qui était un disciple de saint Colomban. Saint Ouen voulait s'y retirer pour y prendre l'habit monastique, mais Dagobert s'y opposa. Après la mort de ce prince, arrivée en 638, Clovis II, son fils, conserva le saint dans son poste et lui témoigna la même estime que son père et son aïeul; et ce ne fut qu'avec beaucoup de peine qu'il consentit à lui laisser recevoir la tonsure cléricale, dans la crainte qu'il ne quittât la cour pour se consacrer au service de l'Eglise. En effet il fut élu pour remplacer saint Romain sur le siége de Rouen, et saint Eloi fut aussi nommé vers le même temps évêque de Noyon et de Tournay. Les deux serviteurs de Dieu firent ensemble une retraite pour se préparer par la prière et le jeûne à l'onction épiscopale, qu'ils reçurent à Reims le dimanche d'avant les Rogations de l'année 640. Pendant qu'ils n'étaient que laïques, les évêques les consultaient déjà comme des oracles et recouraient à leurs lumières pour le gouvernement de leurs Eglises; aussi, après leur élévation, exercèrent-ils une grande influence sur leurs collègues dans l'épiscopat. Mais c'est surtout dans son diocèse que saint Ouen donna des preuves de sa capacité et de son zèle. Il se faisait tout à tous et gagnait tous les cœurs par sa bonté. L'extirpation de la simonie et le rétablissement de la discipline, tels furent les deux objets qui excitèrent le plus sa sollicitude et qui donnèrent lieu à la tenue du concile de Châlons en 644. Ayant été chargé par le roi Thierri III de rétablir la paix entre les Neustriens et les Austrasiens, il réussit dans cette importante négociation, et il se rendit au château de Clichy, où se trouvait le prince, pour lui en porter l'heureuse nouvelle. Arrivé à la résidence royale, il fut atteint d'une fièvre qui l'emporta en quelques jours. Pendant sa maladie, il demanda pour son successeur saint Ansbert, abbé de Fontenelle et confesseur du roi. Il mourut le 24 août 683, à l'âge de soixante-quatorze ans et après quarante-trois ans d'épiscopat. Son corps fut reporté à Rouen, et enterré dans l'église de Saint-Pierre, qui, dans la suite, a pris son nom. Saint Ouen a écrit la vie de saint Eloi. — 26 août.

OUID (saint), *Auditus*, confesseur en Portugal, est honoré à Brague où l'on conserve son corps. — 3 juin.

OUINE (sainte), *Eugenia*, vierge, fut inhumée dans l'église de Saint-Victor du Mans. On l'invoque contre la surdité. — 7 juin.

OURS (saint), *Ursus*, soldat et martyr, appartenait à la légion Thébéenne. Pendant que l'empereur Maximien faisait massacrer ses compagnons, il se sauva du camp avec saint Victor et soixante autres pour se réfugier dans les montagnes. Maximien, ayant eu con-

naissance de leur fuite, commanda au chef qui était à la tête des troupes campées près de Soleure de poursuivre Ours et ses camarades. Ils furent bientôt arrêtés, chargés de chaînes et amenés à Soleure par ce général, qui ne put, ni par promesses ni par menaces, les faire renoncer à Jésus-Christ. Il eut donc recours aux tortures, mais elles ne produisirent pas plus d'effet. Comme ses instructions lui enjoignaient de les mettre à mort s'ils ne voulaient pas sacrifier aux dieux, il les fit passer par les armes l'an 286, huit jours après le massacre de la légion. Leurs corps furent jetés dans l'Aar, d'où les fidèles du pays les retirèrent pour leur donner secrètement la sépulture. Six siècles après, leurs reliques ayant été découvertes, la reine Berthe, veuve de Rodolphe II, roi de Bourgogne, fit bâtir une église dans laquelle on les exposa à la vénération publique. En 1474, il se fit une seconde translation de ces reliques, pendant laquelle il s'opéra plusieurs miracles. — 30 septembre.

OURS (saint), évêque de Ravenne; florissait sur la fin du IVe siècle, et mourut vers l'an 396. On bâtit à Ravenne, en son honneur, une église qui fut appelée, de son nom, basilique Ursinienne. — 13 avril.

OURS (saint), évêque de Troyes, florissait au commencement du Ve siècle, et mourut en 426. Il eut pour successeur saint Loup. — 26 juillet.

OURS (saint), évêque d'Auxerre et confesseur, florissait sous Clovis. Après un épiscopat de six ans, il mourut vers l'an 500; son corps fut enterré dans l'église de Saint-Germain. Saint Théodose lui succéda. — 30 juillet.

OURS (saint), abbé en Touraine, né à Cahors, avant le milieu du Ve siècle, quitta de bonne heure sa famille pour embrasser la vie religieuse. Il fonda les monastères de Taurisiac ou Toiselai, de Heugne et de Pontivy dans le Berri, et ensuite celui de Senapaire, aujourd'hui Senevières en Touraine. Il confia le gouvernement de ce dernier à saint Loubais, ou Libesse, son disciple, et il alla en fonder un cinquième à Loches, sur l'Indre, qu'il gouverna lui-même. Les religieux qui vinrent se placer sous sa conduite donnaient beaucoup de temps au travail des mains, ce qui ne les empêchait pas de se livrer avec ardeur à la pratique des vertus de leur état, à l'exemple de leur saint abbé, que Dieu favorisa du don des miracles. Saint Ours mourut vers l'an 508, et il est honoré le 18 et le 28 juillet.

OURS (saint), prêtre d'Aoste en Piémont, florissait dans le VIe siècle. — 1er février.

OWIN (saint), moine de Lichfield dans le comté de Stafford en Angleterre, florissait dans le VIIe siècle. Il sortait du pays des Est-Angles, et il avait accompagné la reine sainte Etheldrède ou Audry, qui le fit son grand économe, lorsqu'elle vint dans le Northumberland, après son mariage avec le roi Egfrid. Mais il quitta le monde, à l'exemple de la sainte reine qu'il servait, et lorsqu'elle eut pris le voile, il prit lui-même l'habit dans le monastère de Lestingay. Comme saint Chad, évêque de Lichfield, se retirait de temps en temps dans cette solitude, Owin, avec qui il était lié d'une sainte amitié, eut, en 673, une vision dans laquelle il lui fut révélé que le saint évêque mourrait bientôt, et saint Chad mourut en effet peu de temps après. Quant à saint Owin, on ignore combien de temps il lui survécut. — 26 juillet.

OYEND (saint), *Eugendus*, abbé de Condat en Franche-Comté, né vers le milieu du Ve siècle, fut placé, dès l'âge de sept ans, sous la conduite de saint Romain et de saint Lupicin, qui venaient de fonder le monastère de Condat. Saint Romain étant mort peu de temps après, saint Lupicin, son frère, qui continua de gouverner cette communauté, donna l'habit à saint Oyend, lorsque celui-ci fut en âge de se consacrer à Dieu. Le jeune religieux s'acquit bientôt l'estime universelle par ses vertus et par ses talents. Aussi fut-il fait condjuteur de l'abbé Minause, successeur de saint Lupicin, et choisi ensuite pour le remplacer. Il s'appliqua à faire fleurir dans son monastère toutes les études qui ont la religion pour objet, et il les dirigeait avec succès, parce qu'il était lui-même très-versé dans les langues latine et grecque et dans la connaissance des livres sacrés. Sa vie était très-austère; il ne faisait par jour qu'un seul repas, après le soleil couché, et encore mangeait-il fort peu, ne prenant que ce qu'il fallait absolument pour soutenir la nature. Hiver et été il portait toujours la même tunique et ne quittait jamais le cilice. Son humeur était toujours calme et son union avec Dieu continuelle. Il ne voulut jamais, par humilité, recevoir le sacerdoce. Lorsqu'il sentit venir ses derniers moments, il envoya chercher le prêtre qui devait l'administrer et qui lui donna l'onction des malades sur la poitrine, selon l'usage de ce temps-là. Il mourut vers l'an 514, à l'âge de soixante-un ans. Dans la suite on fit avec beaucoup de solennité la translation de son corps. Entre autres reliques du saint abbé, on conserve sa ceinture en cuir, qui a opéré plusieurs miracles. L'abbaye de Condat porta le nom de Saint-Oyen, jusqu'au XIIIe siècle, qu'elle prit celui de Saint-Claude. La ville qui s'était formée dans le voisinage, et qui porte aussi le nom de Saint-Claude, fut érigée en évêché par Benoît XIV en 1743, et l'église abbatiale devint cathédrale. — 1er janvier.

P

PACIEN (saint), *Pacianus*, évêque de Barcelone, né au commencement du IVe siècle, d'une famille illustre, s'engagea d'abord dans le mariage et eut un fils nommé Dexter,

qui fut grand chambellan de l'empereur Théodose, préfet du prétoire sous Honorius, et ami de saint Jérôme, qui lui dédia son livre des Hommes illustres. Saint Pacien renonça ensuite au monde après la mort de sa femme, et embrassa l'état ecclésiastique. Ses vertus et son mérite le firent élever sur le siége de Barcelone, en 373. Sa sainteté et sa science l'ont fait placer au nombre des plus illustres évêques de l'Espagne, et ses ouvrages lui ont mérité le titre de Père de l'Eglise. Nous avons de lui : 1° trois *Lettres* adressées au donatiste Sempronien, par lesquelles il réfute solidement l'hérésie à laquelle Donat, évêque de Cases-Noires, en Afrique, avait donné son nom ; 2° une *Exhortation à la pénitence ;* 3° un *Traité du baptême.* Ses écrits renferment de grandes beautés : son style est élégant ; ses raisonnements justes et serrés : son caractère distinctif est une éloquence pleine d'onction, qui en rend la lecture très-attachante. Saint Pacien mourut dans un âge avancé, vers l'an 390. — 9 mars.

PACIFIQUE (le bienheureux), franciscain, s'adonna à la poésie dans sa jeunesse, et il y excella tellement, que l'empereur Frédéric II le choisit pour son poëte *lauréat*, et qu'on le surnommait le roi des vers. Il ne pensait nullement à quitter le monde, lorsque, se trouvant à San-Severino, il alla entendre saint François d'Assise qui prêchait sur le mystère de la croix. Pendant le sermon il vit deux épées lumineuses croisées sur la poitrine du saint. Transpercé lui-même par le glaive de la parole divine, il renonça à toutes les vanités du siècle pour embrasser l'institut des Frères Mineurs, et le calme qu'il montrait, la paix dont il jouissait après avoir pris l'habit, déterminèrent le saint patriarche à l'appeler Pacifique, nom sous lequel il est connu. Il était provincial de l'ordre en France, lorsqu'il mourut vers le milieu du XIIIe siècle à Lens en Artois. Il a le titre de bienheureux sur sa tombe. — 10 juillet.

PACIFIQUE DE CEREDANO (le bienheureux), franciscain, né dans le diocèse de Novare au commencement du XVe siècle, entra dans l'ordre de Saint-François et s'y distingua par son talent pour diriger les âmes. Il composa une *Somme des cas de conscience*, qui fut appelée la *Somme pontificale*, à cause de l'approbation que lui donna Sixte IV. Ce pape l'établit commissaire apostolique pour prêcher la croisade contre les Turcs, qui ravageaient alors l'Italie. Pendant qu'il s'acquittait de cette mission, il mourut dans l'île de Sardaigne en 1482, et son corps fut rapporté à Cérédano, lieu de sa naissance. Son ordre honore sa mémoire le 5 juin.

PACIFIQUE DE SAINT-SEVERIN (le bienheureux), né au milieu du XVIIe siècle à Sépéda, dans la Marche d'Ancône, entra en 1670 chez les Observantins de Torans. Ayant fait ses vœux l'année suivante, il s'adonna à l'étude des belles-lettres et de la théologie. Ayant reçu la prêtrise, il fut employé aux fonctions du saint ministère et surtout à la prédication. Ses sermons convertirent un grand nombre de pécheurs ; il les ramenait à Dieu, autant par la sainteté de sa vie que par son éloquence. Il possédait à un haut degré l'esprit de pauvreté, le don d'oraison et celui de prophétie. Parmi ses vertus on admirait surtout sa ferveur et son humilité. Il mourut le 14 septembre 1721, et fut béatifié en 1785 par Pie VI. — 25 septembre.

PACOME (saint), *Pachumius*, évêque en Egypte et martyr à Alexandrie, souffrit vers l'an 311, pendant la persécution des empereurs Galère et Maximin II. — 26 novembre.

PACOME (saint), *Pachomius*, abbé de Tabenne en Egypte, naquit dans la Haute-Thébaïde vers l'an 292 et montra, dès son enfance, un grand éloignement pour les superstitions païennes, quoiqu'il appartînt à des parents idolâtres qui le firent élever dans les pratiques de leur culte. A l'âge de vingt ans il fut enrôlé dans les troupes impériales et embarqué avec d'autres jeunes soldats sur un vaisseau qui descendait le Nil. Arrivé le même jour à Diospolis, où il y avait beaucoup de chrétiens, ceux-ci, touchés de compassion pour ces nouvelles recrues qu'on tenait étroitement renfermées dans la crainte qu'elles ne désertassent, les soignèrent comme s'ils eussent été leurs propres enfants et leur procurèrent tous les secours dont ils pouvaient avoir besoin. Cette conduite charitable fit sur l'esprit de Pacôme la plus vive impression, et désirant mieux connaître ses bienfaiteurs, il apprit qu'ils croyaient en Jésus-Christ, Fils de Dieu, et que, dans la vue d'une récompense future, ils s'occupaient sans cesse à faire du bien à tout le monde. Il repartit le lendemain avec le dessein d'embrasser une religion qui inspirait de tels sentiments à ses sectateurs, et cette généreuse résolution l'empêcha de succomber à une tentation d'impureté. Après la fin de la guerre il revint dans la Thébaïde et se fixa dans le bourg de Chinobosque, où les chrétiens avaient une église. S'étant fait inscrire parmi les catéchumènes, il se montra très-fervent pendant les épreuves qui précédaient le baptême. Lorsqu'il eut reçu ce sacrement, il alla se placer sous la conduite d'un saint vieillard, nommé Palémon, qui servait Dieu dans le désert. Celui-ci lui représenta que la vie qu'il menait était dure et pénible, qu'il ne se nourrissait que de pain, de sel et d'eau, qu'il passait une partie de la nuit, et quelquefois la nuit entière à chanter des psaumes ou à méditer les saintes Ecritures. Pacôme, étonné, mais non découragé, répondit qu'il voulait partager ses occupations et qu'il était disposé à faire tout ce qu'il lui commanderait. Alors Palémon consentit à le recevoir pour son disciple, et lui fit faire en peu de temps de grands progrès dans la perfection. Ils récitaient ensemble le psautier et se livraient, pendant leur prière, au travail des mains, afin de gagner de quoi vivre et de quoi assister les pauvres. Pacôme, dont l'o-

raison était continuelle, demandait principalement à Dieu une parfaite pureté de cœur; il s'exerçait à la pratique de l'humilité et de la patience. Dans les commencements, il était sujet à s'assoupir pendant l'office de la nuit : Palémon le réveillait en lui adressant les paroles du Sauveur à ses apôtres : *Veillez et priez ;* quelquefois, pour lui faire surmonter le sommeil, il lui ordonnait de transporter du sable d'un lieu dans un autre, jusqu'à ce que l'envie de dormir fût passée. Ayant dit, un jour de Pâques, à son disciple de préparer le dîner, Pacôme, à cause de la solennité, assaisonna d'un peu d'huile et de sel les herbes sauvages qu'ils devaient manger avec leur pain; mais il en fut réprimandé par Palémon, qui refusa de toucher à des mets ainsi assaisonnés. Pacôme allait quelquefois prier dans le désert de Tabenne, situé sur les bords du Nil. Un jour qu'il y faisait son oraison, il entendit une voix qui lui ordonnait de bâtir, dans l'endroit même où il se trouvait, un monastère pour y recevoir tous ceux que Dieu y enverrait. Ensuite un ange lui apporta des instructions sur l'état monastique. De retour vers Palémon, il lui fit part de ce qui lui était arrivé. Alors le saint vieillard se rendit avec son disciple, au lieu indiqué, et ils y bâtirent, vers l'an 325, une petite cellule. Palémon ne resta pas longtemps à Tabenne; mais il retourna dans son désert, promettant à Pacôme de venir le voir chaque année jusqu'à sa mort, qui eut lieu bientôt après. Le premier disciple de Pacôme fut Jean, son frère aîné : il en vint d'autres ensuite, et en peu de temps il se vit à la tête de cent moines. Il portait presque toujours un cilice, et il passa près de quinze ans sans se coucher, s'asseyant sur une pierre pour prendre le peu de repos qu'il accordait à la nature; quant à la nourriture, il ne faisait jamais un repas entier. Il est le premier qui ait écrit une règle monastique; aussi est-il regardé par plusieurs comme l'instituteur des cénobites, de préférence à saint Antoine. La règle qu'il donna à ses disciples prescrivait le jeûne et le travail des mains. On prenait les repas en commun, dans le réfectoire, mais en silence et la tête recouverte d'un capuchon de grosse toile qui couvrait le visage. Les moines avaient pour habillement une tunique aussi de toile et sans manches; ils se couvraient les épaules d'une peau de chèvre blanche qu'on appelait *mélote*. Ils communiaient le premier et le dernier jour de la semaine. Le saint abbé n'envoyait aucun de ses moines prendre les ordres, et presque tous ses monastères étaient desservis par des prêtres du dehors, ou par des moines qui avaient reçu la prêtrise avant de prendre l'habit. Il avait le plus grand soin des malades : il les servait lui-même. Un travail non interrompu, auquel se joignaient une prière continuelle et un silence rigoureux, tels étaient les principaux points de la règle qu'il établit à Tabenne. Il fonda six autres monastères et se retira en 338 dans celui de Pabau ou Pau, situé près de Diospolis. Il bâtit aussi près de là une église pour les pauvres occupés à la garde des troupeaux, et il y exerçait l'office de lecteur, avec une ferveur et une édification admirables : ce qui procura la conversion de plusieurs infidèles. L'évêque du lieu, apprenant ces succès, voulut l'ordonner prêtre, mais il ne put le décider à recevoir le sacerdoce, dont il se croyait indigne. Saint Athanase vint le visiter en 333, non-seulement pour admirer ses vertus, mais aussi pour le féliciter de son attachement à la foi de Nicée, car il avait empêché l'hérésie d'Arius de pénétrer parmi ses moines. Sa sœur étant venue le voir, il lui envoya dire, à la porte, que les femmes ne pouvaient entrer dans le monastère, et qu'il lui suffisait de savoir qu'il vivait encore. Cependant, lorsqu'il eut appris qu'elle désirait se consacrer à Dieu, il lui fit bâtir, de l'autre côté du Nil, un monastère pour des vierges chrétiennes auxquelles il donna la même règle qu'à ses moines. Il arriva un jour à Pané, l'un de ses monastères, au moment qu'on y faisait les obsèques d'un religieux mort dans la tiédeur. Il fit cesser le chant des psaumes et jeter au feu le linge dont le corps était enveloppé, en disant : « L'ignominie avec laquelle on traite son corps pourra porter Dieu à avoir plus de compassion de son âme, car il y a des péchés qu'il pardonne, non-seulement en ce monde, mais même dans l'autre. » C'est ainsi que par des leçons frappantes, il savait inculquer à ses disciples les vertus qu'exigeait leur état. S'il arrivait que le procureur de la maison eût vendu au marché les nattes plus cher que le saint abbé ne l'avait dit, il lui faisait reporter aux acheteurs cet excédant de prix et lui imposait en outre une pénitence. Un moine fit un jour le double de sa tâche ordinaire, c'est-à-dire deux nattes au lieu d'une, et les mit dans un lieu où il savait qu'elles seraient aperçues du saint abbé. Celui-ci devinant le motif du frère, Voilà, dit-il, bien du travail et des peines pour le démon. Ensuite il condamna le religieux à garder sa cellule pendant cinq mois, sans autre nourriture que du pain, du sel et de l'eau. Un jeune homme nommé Sylvain, qui avait été comédien, et qui s'était retiré dans le monastère de Pacôme pour y faire pénitence, s'y conduisit d'abord d'une manière peu édifiante et transgressait sans scrupule le règlement de la communauté. Le saint abbé ne lui ménagea pas les avis et les remontrances, mais pendant quelque temps sans produire aucun effet salutaire. Un jour, cependant, qu'il lui représentait avec force les terribles jugements dont Dieu menace ceux qui abusent de sa patience, Sylvain fut si touché qu'il devint tout à coup un autre homme : par son repentir et sa ferveur il mérita d'être proposé pour modèle à ceux qu'il avait scandalisés, et après sa mort, arrivée huit ans après, saint Pacôme apprit par révélation qu'il jouissait de la bienheureuse éternité. Saint Théodore, le plus illustre de ses disciples, qu'il avait établi abbé de Tabenne à sa place, et qu'il destinait à être supérieur général après lui, ayant promis,

pendant une maladie de saint Pacôme, en 346, qu'après la mort du saint instituteur il accepterait le gouvernement de toute la congrégation, quoiqu'il n'eût fait cette promesse que malgré lui et sur les vives instances des moines, saint Pacôme l'en reprit sévèrement, lui ôta la supériorité de Tabenne et le plaça le dernier de la communauté, même après les novices. Parmi les nombreux miracles que saint Pacôme opéra, l'auteur de sa Vie rapporte qu'il parlait quelquefois les langues grecque et latine, quoiqu'il ne les eût jamais apprises, et qu'il guérissait avec de l'huile bénite les malades et les énergumènes. Il jouissait aussi du don de prophétie, et il prédit le relâchement qui dans la suite des siècles devait s'introduire dans l'état monastique; ce qui le plongeait dans une profonde douleur. Sa grande réputation de sainteté ne put le garantir des traits de la calomnie, et la dernière année de sa vie il fut obligé de comparaître au concile de Latopolis pour répondre à des accusations graves portées contre lui; mais il lui fut facile de confondre la malice de ses ennemis, et il le fit avec une humilité qui lui attira l'admiration des Pères du concile. La peste ayant affligé ses monastères, il perdit cent de ses religieux: lui-même fut atteint du fléau, et après quarante jours de souffrances, qu'il supporta avec une patience héroïque, il mourut en 345, à cinquante-sept ans, laissant dans les monastères qu'il avait fondés une population de sept mille moines. Nous avons de lui onze lettres outre sa règle, qui a été traduite en latin par saint Jérôme et qui a servi de modèle à toutes les autres. — 14 mai.

PACTE (sainte), *Pacta*, martyre à Nicomédie, souffrit pendant la persécution de Dioclétien. — 13 mars.

PADES (saint), martyr à Ravenne avec saint Libère, évêque, souffrit vers l'an 206, sous l'empereur Sévère. — 29 avril.

PALAIS, ou PALLADE (saint), *Palladius*, évêque de Saintes, sortait d'une famille illustre, et succéda vers l'an 573 à Didyme, sur le siége de Saintes. Il avait une grande dévotion pour saint Eutrope, premier évêque de cette ville, et il fit avec solennité la translation de ses reliques. Il assista au concile de Paris en 576 et à celui de Mâcon en 585. Le zèle qu'il montrait pour rétablir la discipline dans son diocèse, pour rebâtir et décorer les églises, fut terni par une action répréhensible dont il fit pénitence dans la suite: ce qui le prouve, c'est que l'Eglise l'a mis au nombre des saints. Un aventurier nommé Gondebaud, qui se disait fils de Clotaire Ier, souleva plusieurs provinces en sa faveur, et se trouvant à Bordeaux, il voulut faire sacrer Faustin évêque d'Acqs. Pallade lui donna l'onction épiscopale à la prière de Bertrand, évêque de Bordeaux, qui ne put ou ne voulut pas faire cette cérémonie. Le roi Gontran, s'imaginant que Pallade favorisait la cause de Gondebaud et qu'il prenait parti pour cet aventurier, voulut sortir de l'église un jour qu'il le vit officier à Orléans; mais les évêques qui se trouvaient présents le conjurèrent de ne pas faire cet affront à l'épiscopat, et il se rendit à leurs instances. Il consentit même à recevoir Pallade à sa table, après lui avoir toutefois manifesté le mécontentement que lui causait le sacre de Faustin. Pallade rejeta la faute sur Bertrand de Bordeaux, qui était présent, et ces deux prélats s'oublièrent jusqu'à se disputer devant le roi. L'affaire fut portée au concile de Mâcon, qui se tint peu de temps après. Faustin y fut déposé, et il fut décidé que Pallade, Bertrand et Oreste, évêque de Bazas, qui tous trois avaient concouru ou consenti à sa consécration, le nourriraient tour à tour et fourniraient en commun à tous ses autres besoins. A peine cette affaire était-elle arrangée qu'il en survint une autre. Pallade fut accusé de favoriser les desseins de Frédégonde contre Gontran, et d'avoir accueilli ses députés: c'était une calomnie. Pendant qu'on l'accusait de conspirer contre son roi, il était en retraite dans une île voisine, pour se préparer à la fête de Pâques. Le gouverneur d'Angers, qui s'était rendu à Saintes pour informer contre l'évêque, qu'il n'aimait pas, profita de son absence pour piller son palais, et il ne voulut le laisser rentrer dans la ville qu'à condition qu'il lui céderait une terre qu'il avait en Berri. Saint Pallade reçut des lettres de saint Grégoire le Grand, qui lui recommandait saint Augustin et les autres missionnaires qu'il envoyait dans la Grande-Bretagne. Le même pape lui écrivit encore pour lui envoyer des reliques de saint Pierre et de saint Paul qu'il lui avait demandées pour mettre dans l'église qu'il avait fait bâtir à Saintes en l'honneur de ces deux apôtres. Saint Pallade mourut sur la fin du VIe siècle. — 7 octobre.

PALATIATE (sainte), *Palatias*, ayant été exilée avec sainte Laurence par ordre du président Dion, pendant la persécution de Dioclétien, mourut de fatigue et de misère. Il y a une église de son nom à Osimo, dans la Marche d'Ancône. — 8 juillet et 8 octobre.

PALATIN (saint), *Palatinus*, martyr, souffrit avec saint Eusèbe et neuf autres. — 5 mars.

PALATIN (saint), martyr à Antioche avec saint Syque, souffrit au commencement du IVe siècle, et sa mort fut précédée par de cruelles tortures. — 30 mai.

PALDON (saint), *Paldo*, abbé de Saint-Vincent-sur-Vulturne, était originaire de Bénévent, et sortait d'une famille très-illustre, alliée, à ce que l'on croit, à celle du duc Gisulfe. Il était très-jeune encore, lorsqu'au commencement du VIIIe siècle, il quitta sa patrie avec deux de ses cousins, Tason et Taton, pour se rendre dans les Gaules, afin d'y mener la vie anachorétique, sans laisser connaître qui ils étaient. Pour mieux cacher leurs desseins à leurs parents, ils prétextèrent qu'ils allaient faire le pèlerinage de Rome, qu'ils firent en effet. Mais avant d'arriver dans cette ville, ils renvoyèrent leurs chevaux et leurs domestiques. Ils échangè-

rent ensuite leurs riches habits contre ceux de trois mendiants qu'ils rencontrèrent. Etant entrés dans le monastère de Farfe, le bienheureux Thomas, qui en était abbé, leur accorda l'hospitalité qu'ils réclamaient pour la nuit. En leur lavant les pieds, il s'aperçut à certaines marques qu'ils n'étaient pas tels que le faisait supposer la pauvreté de leur costume. Le lendemain il les questionna avec discrétion, et ayant appris leur histoire, il voulut leur servir de guide jusqu'à Rome. Lorsqu'ils eurent terminé les exercices de leur pèlerinage, il les détourna d'aller dans les Gaules et les décida à revenir à Farfe pour se former aux pratiques de la vie monastique. Leurs parents, ayant découvert leur retraite, vinrent les solliciter de revenir dans leurs familles ; mais les prières et les larmes ne purent ébranler leur résolution. Ils bâtirent en 703 un monastère dans le voisinage de celui de Farfe, là où il y avait auparavant un oratoire de Saint-Vincent, dont leur établissement prit le nom. Le duc Gisulfe accorda les bois d'alentour à Paldon, qui en fut le premier abbé, et qui mourut en 720. Saint Tason lui succéda. — 11 octobre.

PALÉMON (saint), *Palæmon*, l'un des premiers anachorètes de la Thébaïde, vivait seul au fond du désert, lorsque saint Pacôme, qui venait de quitter le monde, se présenta pour être son disciple. Avant de l'accepter pour compagnon de sa solitude, il lui fit une peinture peu attrayante de la vie qu'il menait; mais Pacôme lui fit une réponse qui le détermina à le recevoir sous sa conduite. Pendant le jour ils joignaient à la prière le travail des mains, fabriquant des cilices pour subvenir à leur subsistance et pour assister les pauvres. Pendant la nuit ils chantaient les louanges de Dieu, et lorsque le disciple était accablé par le sommeil, le maître lui faisait transporter du sable d'un lieu dans un autre et lui disait : « Travaillez, mon fils, de peur que le tentateur des hommes ne vous détourne de votre entreprise et ne vous fasse perdre votre peine passée. » Lorsque la fête de Pâques approchait, il dit à Pacôme : préparez-nous un repas pour cette solennité. Celui-ci obéit et prépara de plus qu'à l'ordinaire un peu d'huile mêlée avec des herbes et du sel pilé. Lorsque Palémon, après avoir fait sa prière, se fut mis à table, voyant l'huile et le sel, il dit en pleurant : Mon maître a été crucifié et je mangerais de l'huile! Il ne voulut pas toucher à ce mets, et après la bénédiction et le signe de la croix, il prit son repas ordinaire, qu'il termina par l'action de grâces. Pacôme ayant été excité par une révélation céleste à fonder le monastère de Tabenne, fit part de son dessein à Palémon et le pria de venir l'aider à accomplir l'ordre que Dieu lui avait donné. Le saint vieillard se rendit à sa demande, et arrivés au lieu indiqué, ils y bâtirent une cellule. Quelque temps après, Palémon lui dit : « Puisque la volonté de Dieu est que vous restiez ici, promettons-nous de ne pas nous abandonner, mais de nous consoler l'un et l'autre par des visites mutuelles, jusqu'à la mort. « Un mois s'était à peine écoulé, que Palémon tomba malade d'une douleur de rate, causée par l'excès de ses austérités. Pacôme, apprenant sa mort en même temps que sa maladie, se rendit aussitôt auprès de lui, le pleura comme son père, lui baisa les pieds, l'embrassa, l'ensevelit et le déposa dans la terre. Palémon mourut vers l'an 330, et il est honoré le 11 janvier et le 11 juin.

PALINGÈNE (saint), *Palingenes*, martyr en Egypte avec saint Adramas et cent cinquante-cinq autres, est honoré chez les Grecs le 23 juin.

PALLADE (saint), *Palladius*, martyr en Egypte, souffrit avec le précédent.— 23 juin.

PALLADE (saint), solitaire dans le désert de Chalcide en Syrie, habitait une cellule située près du bourg d'Imme, et florissait sur la fin du IVe siècle. Théodoret rapporte qu'ayant été accusé de meurtre, à cause d'un cadavre trouvé devant la porte de sa cellule et qui portait des traces de mort violente, déjà la foule accourue sur le lieu se disposait à l'emmener devant le magistrat ; mais Pallade, après avoir levé les yeux au ciel, prend le mort par la main et lui dit : Je vous ordonne de nommer ici, en présence de tout ce peuple, votre meurtrier, et de faire connaître par là mon innocence. Aussitôt le mort lève la tête, et portant ses regards sur la foule, il montre du doigt celui qui a commis le crime. On le saisit, on le fouille, et on trouve sur lui un instrument ensanglanté, ainsi que l'argent qu'il avait pris à sa victime. Pallade, avant ce prodige, était déjà regardé comme un saint ; mais, après, la vénération qu'on lui portait devint encore plus profonde. Il est honoré chez les Grecs le 28 janvier.

PALLADE (saint), apôtre des Scots, avait été, selon quelques auteurs, diacre de l'Eglise romaine, et on croit que ce fut d'après ses instances que le pape saint Célestin envoya saint Germain d'Auxerre au secours de l'Eglise britannique, alors ravagée par le pélagianisme. En 431, le même pape établit Pallade évêque des Scots d'Irlande, et lorsqu'il eut été sacré, il quitta Rome pour se rendre à son poste. La mission dont il était chargé lui coûta bien des sueurs et des fatigues ; mais il parvint à former des Eglises florissantes, tant en Irlande qu'en Ecosse. Il mourut vers l'an 450, à Fordun, petite ville à 15 milles d'Aberdeen, et l'on y bâtit dans la suite un monastère qui conservait ses reliques. En 1409, Guillaume Scènes, archevêque de Saint-André et primat d'Ecosse, les plaça dans une châsse enrichie d'or et de pierres précieuses. — 6 juillet.

PALLADE (saint), évêque d'Auxerre, était abbé du monastère de Saint-Germain lorsqu'il fut élu pour succéder à saint Didier sur le siége épiscopal de cette ville. Il fonda, en 635, le monastère de Saint-Julien pour des religieuses, qui furent dotées par des terres que donna le roi Dagobert. Dans l'acte de donation, Pallade ordonne aux religieuses d'aller tous les jeudis en procession

à la cathédrale, ce qui prouve qu'à cette époque la clôture n'était pas observée dans les couvents qui ne suivaient pas la règle de saint Césaire. Il fonda plusieurs églises, entre autres celle qui fut dédiée à saint Eusèbe de Verceil. Il se distingua par les dons qu'il fit à sa cathédrale, et il établit que les chanoines recevraient tous les ans, le jour de la fête de Saint-Germain, cent sous de la main de l'évêque. Saint Pallade, après un épiscopat de près de trente ans, mourut le 10 avril 661. — 10 avril.

PALLADE (sainte), *Palladia*, femme d'un soldat, et martyre, fut écrasée et mise en pièces avec ses enfants, après que son mari eut souffert la mort pour Jésus-Christ. — 24 mai.

PALLAIE (sainte), *Palladia*, vierge, florissait dans le ve siècle. Elle est honorée à Auxerre le 8 octobre.

PALLAIS (saint), *Palladius*, évêque de Bourges, florissait dans le milieu du ve siècle et mourut en 461. Il est honoré à Marcillac en Quercy le 10 mai.

PALMACE (saint), *Palmatius*, consul et martyr, fut décapité pour la foi, vers l'an 222, sous l'empereur Alexandre, avec sa femme, ses enfants et quarante-deux personnes de sa maison. — 10 mai.

PALMACE ou PALMAS (saint), martyr à Trèves avec ses compagnons, fut mis à mort par ordre du président Rictiovare, pendant la persécution de Dioclétien. — 5 octobre.

PALPHÈTRE (saint), *Palphetrus*, martyr à Nicomédie, souffrit, l'an 303, sous l'empereur Dioclétien. — 24 février.

PAMBON (saint), *Pambo* abbé de Nitrie, né en 315, se plaça dès sa jeunesse sous la conduite de saint Antoine et devint un de ses plus illustres disciples. Il parvint bientôt à un haut degré de perfection sous un aussi grand maître, et l'on admirait en lui la sagesse avec laquelle il veillait sur sa langue. Un jour qu'il était allé consulter un des frères, celui-ci cita le premier verset du psaume XXXVIII : *J'ai dit en moi-même : Je veillerai sur moi en toutes choses, pour ne point pécher par ma langue ;* Pambon n'attendit pas le second verset, et il se retira dans sa cellule, en disant qu'il allait mettre en pratique cette leçon. Pour y réussir, il parlait le moins qu'il pouvait, et s'il était quelquefois obligé de répondre aux questions qu'on lui adressait, il pesait chacune de ses paroles.

Plus tard, lorsque sa réputation de sagesse et de sainteté lui eut attiré un grand nombre de visites, il lui arrivait de méditer souvent pendant plusieurs jours devant Dieu les réponses qu'il donnait à ceux qui étaient venus le consulter. On le regardait sous ce rapport comme égalant et même surpassant saint Antoine, et ses discours étaient écoutés comme des oracles du ciel. Il se distinguait aussi par son application au travail des mains, qu'il sanctifiait par une prière continuelle. Il pratiquait la mortification des sens et matait son corps par des jeûnes et d'autres austérités. Son amour pour les humiliations était tel qu'il pria Dieu pendant trois ans de ne le point glorifier devant les hommes, mais de le rendre au contraire un objet de mépris à leurs yeux. Cependant Dieu le glorifia pendant sa vie, mais il lui accorda la grâce de se servir des applaudissements qu'il recevait, pour s'établir de plus en plus dans l'humilité. L'éclat des dons qui enrichissaient son âme rejaillissait jusque sur son visage, et lui donnait, comme à Moïse, un air si majestueux, que personne n'osait le regarder en face. Pambon quitta saint Antoine pour se retirer dans le monastère des Cellules, où Rufin le visita en 374 ; mais il était abbé de celui de Nitrie, lorsque Mélanie l'Ancienne alla le voir. Elle le trouva travaillant assis et occupé à faire des nattes. Elle lui donna trois cent livres d'argent pour assister les frères qui étaient dans le besoin. Pambon, sans interrompre son travail, et sans regarder Mélanie ni son présent, lui dit que Dieu récompenserait sa charité; puis se tournant vers Origène, son disciple, il le chargea de distribuer la somme tout entière aux frères de la Libye et des îles, dont les monastères étaient fort pauvres, et de ne rien réserver pour ceux d'Egypte, parce qu'ils pouvaient se passer de secours. Mélanie, qui se tenait debout en sa présence, lui dit : *Savez-vous, mon père, qu'il y a là trois cents livres d'argent ?* Pambon, sans même jeter les yeux sur la cassette, se contenta de lui répondre ; *Celui à qui vous avez fait ce présent n'a pas besoin que vous lui disiez combien il pèse, puisqu'il sait tout.* Saint Athanase pria le saint abbé de venir à Alexandrie pour confondre les ariens et pour rendre témoignage à la divinité de Jésus-Christ. Il sortit donc de son désert, et étant arrivé dans cette ville, il se mit à pleurer, à la vue d'une comédienne qui était parée pour monter sur le théâtre. Comme on lui demandait la cause de ses larmes, *Je pleure*, répondit-il, *sur le triste état de l'âme de cette infortunée et sur ma propre lâcheté dans le service de Dieu. Hélas ! se peut-il que j'aie moins d'ardeur pour lui plaire que cette femme pour tendre des piéges à l'innocence!* Il disait, quelque temps avant sa mort : *Depuis que je suis venu dans le désert, je ne me souviens pas d'avoir mangé d'autre pain que celui que jai gagné par mon travail, ni d'avoir proféré une parole dont jaie dû me repentir après ; et cependant je vais à Dieu sans avoir encore commencé à le servir.* Il mourut en 385, à l'âge de soixante-dix ans, sans maladie et sans douleur, pendant qu'il était occupé à faire une corbeille de nattes qu'il légua à Pallade, son disciple, n'ayant rien autre chose dont il pût disposer. Mélanie se chargea du soin de ses funérailles, et ayant obtenu la corbeille léguée à Pallade, elle la conserva précieusement jusqu'à sa mort. — 18 juillet et 6 septembre.

PAMMAQUE (saint), *Pammachius*, sénateur romain et l'ornement de l'illustre maison des Camille, comme l'appelle saint Jérôme, qui avait été son condisciple et qui

resta toujours son ami, étudia avec succès les belles-lettres et ensuite l'Ecriture sainte. Il illustra par son mérite et par ses vertus la charge de sénateur et la dignité proconsulaire, auxquelles il fut élevé. Il épousa Pauline, fille de sainte Paule; mais l'ayant perdue, en 397, après trois ans de mariage, il témoigna sa douleur en chrétien, c'est-à-dire qu'il fit offrir le saint sacrifice pour le repos de son âme, et donna un festin à tous les pauvres de Rome. Cette conduite lui mérita les éloges de saint Paulin de Nole et de saint Jérôme, qui nous apprend que les aveugles, les boiteux et les pauvres furent ses cohéritiers et les héritiers de Pauline, et qu'on ne le voyait jamais en public qu'il ne fût escorté d'une troupe de malheureux. Saint Pammaque fit bâtir un hôpital pour les étrangers qui venaient à Porto-Romano, et il y servait de ses propres mains les malades et les pauvres. Son attachement à la foi n'était pas moins grand que sa charité. Il découvrit le premier les erreurs de Jovinien et les dénonça au pape Sirice, qui les condamna dans un concile tenu à Rome l'an 390. Saint Jérôme tira de son illustre ami de précieuses lumières et des renseignements qui lui furent très-utiles pour la composition de ses ouvrages contre cet hérésiarque. Saint Pammaque écrivit aussi aux fermiers et aux vassaux qu'il avait en Numidie, pour les exhorter à renoncer au schisme des donatistes, et il les fit rentrer dans le sein de l'Eglise; ce qui lui attira, de la part de saint Augustin, une lettre de félicitation, datée de 401. Il mourut en 410, un peu avant la prise de Rome par Alaric, et il est nommé dans le Martyrologe romain le 30 août.

PAMPHALON (saint), soldat et martyr à Calcédoine, souffrit avec saint Solocane et plusieurs autres, au commencement du IVe siècle, pendant la persécution de Dioclétien. — 17 mai.

PAMPHAMER (saint), soldat et martyr à Calcédoine, était compagnon du précédent et souffrit le même jour. — 17 mai.

PAMPHILE (saint), *Pamphilus*, martyr à Rome, est honoré le 21 septembre.

PAMPHILE (saint), martyr en Orient, souffrit avec saint Capiton. — 12 août.

PAMPHILE (saint), prêtre et martyr à Césarée en Palestine, naquit vers le milieu du IIIe siècle, et sortait d'une des premières familles de Béryte, aujourd'hui Beyrouth en Syrie. Après avoir passé sa jeunesse dans les écoles de sa ville natale, qui jouissaient alors d'une grande célébrité, il parvint à un poste élevé dans la magistrature. On ignore par quelle voie la grâce l'amena à la connaissance de Jésus-Christ; mais dès qu'il l'eut connu, il quitta les fonctions éminentes qu'il exerçait dans sa patrie, et se rendit à Alexandrie pour y étudier l'Ecriture sainte sous Piérius, successeur d'Origène, dans la célèbre école de cette ville. Il vint ensuite habiter Césarée en Palestine, où il forma à ses frais une bibliothèque d'environ 30,000 volumes, qui contenait presque tous les ouvrages des anciens, et dont il fit présent à l'Eglise de cette ville. Il y établit aussi une école publique pour les saintes Ecritures, et il donna lui-même une excellente édition de la Bible, qu'il transcrivit de sa propre main et dont il distribua plusieurs copies gratuitement. Il employa presque toute sa vie à travailler sur les livres sacrés, et il nous reste de lui une courte explication des *Actes des apôtres*. Ses vertus n'étaient pas moins admirables que son amour pour l'étude. Il se distinguait surtout par son humilité et par sa bienfaisance. Il distribua aux pauvres et employa en bonnes œuvres son patrimoine, qui était considérable. Il traitait avec la tendresse d'un père ses domestiques et ses esclaves; mais autant il était bon envers les autres, autant il était dur à lui-même, et sa vie était fort austère. On ignore en quelle année il fut élevé au sacerdoce, mais il était prêtre lorsqu'il fut arrêté, en 307, par l'ordre d'Urbain, gouverneur de la Palestine. L'éloquence et l'érudition avec lesquelles il défendit sa foi le firent livrer aux plus cruelles tortures; mais les ongles de fer dont on lui déchira les côtés ne servirent qu'à couvrir le juge de confusion. Il passa deux ans en prison avec d'autres confesseurs, parmi lesquels se trouvait Eusèbe de Césarée, son ami. C'est pendant sa détention qu'il composa l'Apologie d'Origène, dont le premier livre seulement est parvenu jusqu'à nous, dans la traduction latine de Rufin : cette perte est d'autant plus regrettable que cette Apologie était regardée par les anciens comme un chef-d'œuvre. Firmilien, ayant succédé à Urbain dans le gouvernement de la Palestine, se fit amener Pamphile, et le trouvant inébranlable dans la confession du nom de Jésus-Christ, il le condamna à mort. Porphyre, esclave de Pamphile, ayant demandé la permission d'enterrer son corps, lorsqu'il aurait été exécuté, le juge, indigné d'une telle hardiesse, le condamna à périr avant son maître, qui fut exécuté le 16 février 309, pendant la persécution de Maximin II. Eusèbe de Césarée prit le surnom de Pamphile, par respect pour la mémoire du saint martyr, son ami, avec lequel il avait été emprisonné. Non content d'avoir parlé de lui dans son histoire, il écrivit sa Vie. Saint Jérôme fait un grand éloge de cet ouvrage, qui n'est pas parvenu jusqu'à nous. — 1er juin.

PAMPHILE (saint), évêque de Valva dans l'Abruzze, florissait au milieu du VIIe siècle. Il se rendit illustre par ses miracles et par ses vertus, mais surtout par sa charité envers les pauvres. Son corps fut inhumé à Sulmone, où il est honoré, ainsi qu'à Pentina, le 28 avril.

PAMPHILE (saint), évêque de Capoue, est honoré le 7 septembre.

PAMPHILIEN (saint), *Pamphilianus*, martyr à Nicomédie, souffrit avec saint Eugène et deux autres. — 17 mars.

PANACÉE (sainte), *Panacæa*, vierge, naquit à Agamio, près de Novare, en 1368, et montra dès son enfance une tendre piété. Son père, étant devenu veuf, se remaria, et

la jeune orpheline eut beaucoup à souffrir de sa marâtre, qui l'obligeait à garder les vaches et l'accablait de mauvais traitements. Un jour que Panacée, étant restée longtemps en prière, oublia de ramener ses vaches à l'heure fixée, cette méchante femme, furieuse de ce retard, la tua d'un coup de quenouille, l'an 1383, lorsqu'elle n'avait encore que quinze ans. — 1er mai.

PANCAIRE (saint), *Pancharius*, martyr à Nicomédie, était originaire de Rome et souffrit au commencement de la grande persécution de l'empereur Dioclétien, l'an 383.—19 mars.

PANCRACE (saint), *Pancratius*, évêque et martyr, fut envoyé en Sicile par l'apôtre saint Pierre pour y annoncer l'Evangile. Il scella de son sang la foi qu'il prêchait, et fut martyrisé à Taormine. — 3 avril.

PANCRACE (saint), neveu du martyr saint Denis, fut martyrisé lui-même à Rome, sous le règne de Dioclétien, en 304, à l'âge de quatorze ans. Il fut enterré dans le cimetière de saint Calépode, qui prit ensuite son nom. On bâtit sous son invocation une église qui fut réparée dans le v° siècle, par le pape Symmaque, et dans le VII° par Honorius Ier. Saint Grégoire de Tours l'appelle le vengeur des parjures, et dit que Dieu, par un miracle continuel, punit visiblement les faux serments qui ont été faits en présence de ses reliques. Une partie de ces précieuses reliques fut envoyée, en 655, à Oswi, roi d'Angleterre, par le pape Vitalien. Il y a dans ce royaume, ainsi qu'en France, en Italie, en Espagne, un grand nombre d'églises qui portent le nom de Saint-Pancrace. — 12 mai.

PANDUINE (sainte), *Panduina*, vierge en Angleterre, est honorée à Cambridge le 26 août.

PANÉFREDE (sainte), vierge et martyre, qu'on croit avoir été une des compagnes de sainte Ursule, était honorée autrefois à l'abbaye de Saint-Denis, où l'on gardait son corps. — 22 octobre.

PANÉPHYSE (sainte), *Panephysa*, martyre en Ethiopie, souffrit, à ce que l'on croit, dans le v° siècle. — 8 septembre.

PANSE (saint), *Pansius*, missionnaire et martyr en Egypte avec trente-six autres qui s'étaient divisés en quatre bandes de chacune neuf, à la tête desquelles était Paul, le plus illustre de tous, alla prêcher la foi dans la partie orientale de la province. Le gouverneur, instruit des conversions nombreuses que ces hommes apostoliques opéraient partout où ils passaient, les fit arrêter, et après un interrogatoire où ils confessèrent Jésus-Christ par la bouche de Paul, qui répondait pour tous, ils furent condamnés à différents supplices. Panse, avec ceux de ses compagnons qui avaient évangélisé à l'est de l'Égypte, furent condamnés aux flammes et brûlés vifs. On ignore si leur martyre eut lieu dans le II° ou dans le III° siècle. — 16 et 18 janvier.

PANSEMNE (sainte), pénitente à Antioche, s'était livrée au désordre dans cette ville pendant plusieurs années, lorsqu'elle fut convertie par saint Théophane le reclus. Par son conseil elle imita le genre de vie qu'il pratiquait et s'enferma dans une cellule murée, où elle pratiqua une rigoureuse pénitence. Elle mourut saintement quatorze mois après sa conversion. — 10 juin.

PANSOPHE (saint), *Pansophus*, martyr à Alexandrie, est honoré chez les Grecs le 15 janvier.

PANTAGAPE (saint), *Pantagapas*, martyr à Pamiers, souffrit avec saint Diomède et plusieurs autres. — 2 septembre.

PANTAGATHE (saint), *Pantagathus*, évêque de Vienne en Dauphiné, naquit en 475, d'une famille illustre. Il reçut une éducation distinguée et parvint à des postes importants, sous le règne de Clovis et de ses enfants. Mais il renonça ensuite à tous les avantages que lui présentait le monde pour se consacrer au service des autels. Son mérite et sa sainteté le firent élever sur le siége de Vienne, en 532, après la mort de saint Julien, et il assista en cette qualité au troisième concile d'Orléans, tenu en 538 pour réprimer les mariages incestueux. Il mourut, selon l'opinion la plus commune, en 540, à l'âge de soixante-cinq ans, avec la réputation d'un des plus saints et des plus savants prélats de son siècle. — 17 avril.

PANTALE (saint), *Pantalus*, évêque de Bâle et martyr, dut à sa science et à ses vertus d'être élevé à l'épiscopat. Ses travaux apostoliques convertirent la plupart des idolâtres qui avoisinaient les bords du Rhin, et il joignait au zèle d'un missionnaire le courage d'un martyr. Les Huns ayant fait une invasion dans le pays, il mit ordre aux affaires de son Eglise et chercha à se préserver de la fureur de ces barbares, qui l'arrêtèrent et le mirent à mort avec sainte Ursule et ses compagnes, vers l'an 553. Son corps fut inhumé à Cologne dans l'église des Machabées, où l'on conserva ses reliques pendant longtemps. Son chef fut transféré dans la cathédrale de Bâle, et il y resta jusqu'à la prétendue réforme. Il était le patron de sa ville épiscopale, ainsi que de cette partie de la haute Alsace qui dépendait du diocèse de Bâle. — 12 octobre.

PANTALÉMON (saint), *Pantalemon*, martyr à Bisegli dans la Pouille, avec saint Maur, évêque, souffrit sous l'empereur Trajan. — 27 juillet.

PANTALÉON (saint), *Pantaleo*, médecin de l'empereur Galère-Maximien et martyr à Nicomédie, eut d'abord le malheur d'abandonner la religion chrétienne qu'il professait, et cette apostasie ne lui fut pas arrachée par la violence des supplices, mais par l'influence du mauvais exemple que lui donnait une cour idolâtre au milieu de laquelle il vivait. Saint Hermolaüs, avec lequel il était lié d'amitié, lui représenta si vivement l'énormité de sa chute, que le coupable, repentant, rentra dans le sein de l'Eglise. Pantaléon, après la publication des édits cruels portés contre les chrétiens, ne soupirait plus qu'après le moment où il pourrait expier son crime par l'effusion de son sang, et pour se préparer au martyre, il commença

par distribuer ses biens aux pauvres. Ayant été ensuite arrêté dans sa maison avec Hermolaüs et deux autres, ils furent décapités l'an 303, après avoir subi diverses tortures. Le corps de saint Pantaléon fut transporté à Constantinople dans une église de son nom, qui fut réparée par l'empereur Justinien. Son chef fut apporté en France au commencement du IXe siècle, et il se garde dans l'église primatiale de Lyon. L'église de Saint-Denis possédait aussi une partie de ses reliques. Ce saint est honoré par les médecins comme leur principal patron, après saint Luc. — 27 juillet.

PANTALÉONTE (saint), *Pantaleon*, missionnaire et l'un des neuf propagateurs de la foi en Ethiopie, après l'apostolat de saint Frumence, exerça son zèle dans le pays de Tigra. Son corps s'y garda longtemps dans une église qui portait son nom. — 3 octobre.

PANTÈNE (saint), *Pantænus*, père de l'Eglise, né en Sicile, vers le milieu du IIe siècle, fut élevé dans les superstitions du paganisme et embrassa les principes de la philosophie stoïcienne ; mais la vie édifiante des chrétiens lui fit ouvrir les yeux à la lumière de l'Evangile. Après sa conversion, il se livra à l'étude de l'Ecriture sainte dans la célèbre école d'Alexandrie, qui avait été fondée par les disciples de saint Marc. Malgré son humilité, on découvrit bientôt ses grands talents. D'élève il devint maître et fut placé à la tête de l'école vers l'an 179, et il s'acquit par son enseignement la plus brillante réputation. Les Indiens, qui venaient commercer à Alexandrie, le prièrent de passer dans leur pays pour combattre la doctrine des brachmanes ; et Démétrius, évêque d'Alexandrie, l'établit, en 189, prédicateur de l'Evangile pour les nations de l'Orient. Pantène, arrivé dans les Indes, y trouva l'Evangile de saint Matthieu en hébreu, qui avait été laissé dans le pays par saint Barthélemi, et, à son retour, il le rapporta à Alexandrie. Les Indiens conservaient encore quelques étincelles de la foi qu'ils avaient reçue dans le Ier siècle, et saint Pantène les ranima et opéra un grand nombre de conversions. Pendant son absence, l'école Alexandrine était dirigée par saint Clément, son disciple, et lorsqu'il revint de sa mission, il ne reprit pas sa chaire, mais il se borna à enseigner en particulier; ce qu'il fit jusqu'à sa mort, qui arriva l'an 216. — 7 juillet.

PANTHÈRE (saint), *Panther*, missionnaire et martyr en Egypte, s'était joint à trente-six autres qui se partagèrent en quatre bandes pour aller prêcher l'Evangile aux quatre coins de l'Egypte. Il faisait partie de celle qui se dirigea vers le sud de la province, et qui avait pour chef saint Théonas. Arrêtés au milieu de leurs travaux apostoliques, ils furent condamnés au supplice du feu, pour n'avoir pas voulu sacrifier aux dieux. Panthère fut donc livré aux flammes avec ses compagnons, sans qu'on sache si ce fut dans le IIe ou le IIIe siècle. — 16 janvier.

PAPAS (saint), martyr en Lycaonie au commencement du IVe siècle, après une cruelle flagellation, eut les côtés déchirés par les ongles de fer. On le força ensuite à marcher avec une chaussure garnie de clous dont la pointe était en dedans et pénétrait dans sa chair, puis on l'attacha à un arbre, où il fut laissé jusqu'à ce qu'il eût cessé de vivre; mais l'arbre, de stérile qu'il était, devint fertile. — 16 mars.

PAPHNUCE (saint), *Paphnutius*, solitaire et martyr en Egypte, quitta son désert lorsqu'il eut appris que plusieurs chrétiens étaient arrêtés pour la foi, et s'étant présenté au préfet il demanda comme une grâce d'être associé à leur sort. Le préfet le chargea de chaines et l'envoya à Dioclétien. Ce prince donna l'ordre de le faire attacher à un palmier et de l'y laisser jusqu'à ce qu'il expirât : ce qui fut exécuté l'an 304. — 24 septembre.

PAPHNUCE (saint), est honoré comme martyr à Jérusalem, le 19 avril.

PAPHNUCE (saint), évêque dans la Thébaïde, était Egyptien de naissance. Ayant quitté le monde, il se mit sous la conduite de saint Antoine, dont il devint un des plus illustres disciples. On le tira du monastère de Pispir pour le faire évêque d'une ville voisine, mais on ignore quel siége il occupa. Pendant la persécution de Maximin II, il confessa Jésus-Christ avec courage; ce qui le fit condamner aux mines, après qu'on lui eut crevé l'œil droit et coupé le jarret de la jambe gauche. Lorsque Constantin eut rendu la paix à l'Eglise, le saint confesseur retourna dans sa ville épiscopale pour reprendre le gouvernement de son troupeau. L'arianisme, qui prit naissance en Egypte, rencontra en lui un vigoureux antagoniste. Quoiqu'on ne trouve pas son nom dans la liste des Pères de Nicée, plusieurs historiens rapportent qu'il assista à cette auguste assemblée, et que les glorieuses cicatrices imprimées sur son corps par les bourreaux le rendaient l'objet de la vénération universelle. Pendant la tenue du concile, Constantin s'entretint plusieurs fois avec lui dans son palais, et chaque fois, en le congédiant, il baisait respectueusement la place où avait été l'œil qu'il avait perdu pour la foi. Suivant Socrate et Sozomène, les Pères de Nicée auraient proposé de faire une loi pour défendre aux ecclésiastiques engagés dans les ordres sacrés de vivre avec les femmes qu'ils avaient épousées avant leur ordination; mais saint Paphnuce aurait fait prévaloir une mesure plus mitigée, qui se bornait à leur défendre de se marier après qu'ils avaient reçu les saints ordres. Plusieurs modernes ont rejeté cette particularité comme fabuleuse, parce qu'elle ne se trouve pas dans les actes du concile et parce qu'elle serait en opposition avec l'ancienne discipline de l'Eglise. Quoi qu'il en soit, saint Paphnuce fut toujours très-étroitement lié avec les évêques orthodoxes et surtout avec saint Athanase, qui l'accompagna au concile de Tyr, tenu en 335. Le plus grand nombre des prélats qui s'y trouvèrent étaient partisans d'Arius et opposés au saint patriarche d'A-

lexandrie. Paphnuce, voyant au milieu d'eux Maxime, évêque de Jérusalem, qui avait confessé Jésus-Christ dans la dernière persécution, il le prit par la main et le fit sortir de l'assemblée en lui disant qu'il avait vu avec peine qu'un homme, qui portait comme lui des marques publiques de son zèle pour la défense de la foi, se laissât entraîner par des hérétiques, qui combattaient un article fondamental de cette même foi. Il lui dévoila ensuite les vues secrètes des ariens, que Maxime ignorait, et le détacha facilement de leur parti. Saint Paphnuce mourut peu de temps après, dans un âge avancé. — 11 septembre.

PAPHNUCE (saint), père de sainte Euphrosine et solitaire, naquit à Alexandrie, sur la fin du IVe siècle, et tenait un rang distingué dans cette ville. S'étant marié, il eut une fille qu'il éleva dans la piété, et qu'il voulut marier lorsqu'elle eut dix-huit ans; mais celle-ci, qui avait fait secrètement le vœu de virginité, craignant que les instances d'un tendre père ne l'exposassent au danger de manquer à son engagement, le quitta en secret, déguisée en homme, et alla se présenter à Théodose, abbé d'un monastère près d'Alexandrie, où elle fut admise sous le nom de Smaragde. Paphnuce, après de longues et d'inutiles recherches pour retrouver sa fille unique, finit par chercher une consolation dans la pratique des bonnes œuvres. Il visitait souvent le monastère de Théodose, et il se plaisait à s'entretenir avec sa fille, qu'il regardait comme un jeune moine plein de vertus, et il recevait d'elle d'excellents avis pour s'avancer dans la perfection. Il y avait trente-huit ans qu'Euphrosine habitait sa cellule, lorsque, se sentant près de sa fin, elle fit venir son père, lui déclara qu'elle était sa fille et mourut dans ses bras, vers l'an 470. Paphnuce fut si touché de cet exemple, qu'il quitta entièrement le monde pour finir ses jours dans le même monastère. Sur sa demande, on lui accorda pour demeure la cellule d'Euphrosine, où il passa les dix dernières années de sa vie. Il mourut dans un âge avancé, vers l'an 480, et les Grecs l'honorent, ainsi que sa fille, sous le 25 septembre.

PAPIAS (saint), évêque d'Hiéraples en Phrygie et disciple de saint Jean ainsi que saint Polycarpe, composa un ouvrage intitulé les *Expositions des discours de Notre-Seigneur*, qui n'est pas parvenu jusqu'à nous, mais dont Eusèbe nous a conservé un fragment. Voici ce qu'il dit dans sa préface : *Je ne balancerai pas à expliquer ce que j'ai appris des anciens, et que j'ai fidèlement retenu. Je rendrai ici témoignage de leur doctrine; car.... je me suis attaché à ceux qui suivent les discours que le Seigneur nous a laissés. Quand je rencontrais quelqu'un qui avait conversé avec les anciens, je lui demandais ce qu'ils avaient coutume de dire, ce que disaient André, Pierre, Philippe, Thomas, Jacques, Jean, Matthieu et les autres disciples du Seigneur, persuadé que les hommes qui avaient vu les anciens m'instruiraient mieux de vive voix que je n'aurais pu le faire moi-même dans les livres.* Eusèbe, qui loue ses connaissances littéraires, ne nous donne pas une haute idée de son goût, ni de son discernement. En effet, saint Papias inséra dans son ouvrage des paraboles assez étranges et des choses qui n'avaient pour fondement que des bruits assez incertains. Il fut l'auteur de l'hérésie des millénaires, sans être hérétique lui-même. Il fondait son opinion sur le chapitre XX de l'Apocalypse, où il est dit que les martyrs régneront avec Jésus-Christ pendant mille ans. Comme cette erreur n'avait pas encore été condamnée par l'Eglise lorsqu'il mourut, Papias a toujours été honoré comme saint. Saint Jérôme lui donne ce titre dès le IVe siècle, et le Martyrologe romain le qualifie de bienheureux. Il mourut dans le IIe siècle, mais on ignore en quelle année. — 22 février.

PAPIAS (saint), martyr à Perge en Pamphylie avec saint Diodore et plusieurs autres, souffrit l'an 250, pendant la persécution de l'empereur Dèce, par ordre d'Eupole, gouverneur de la province. — 26 février.

PAPIAS (saint), martyr en Egypte avec saint Victorin et cinq autres, était natif de Corinthe ainsi que ses compagnons. Après avoir confessé la foi, dans sa patrie, l'an 249, pendant la persécution de Dèce, sous le proconsul Tertius, il se trouvait en Egypte pendant la persécution de Numérien, et l'on croit qu'il y avait été relégué pour cause de religion. Arrêté par ordre de Sabin, gouverneur de la Thébaïde, il confessa de nouveau Jésus-Christ à Diospolis, où il fut étendu sur le chevalet et subit d'autres tortures. Après avoir vu ses compagnons expirer sous ses yeux par divers genres de supplices, il fut condamné à être noyé, le 25 février 284. — 25 février.

PAPIAS (saint), missionnaire et martyr en Egypte, était l'un de ces trente-six hommes apostoliques qui, s'étant partagés en quatre bandes, chacune de neuf, travaillaient à la conversion des infidèles qui se trouvaient encore dans le pays. Papias était chef de la quatrième bande, chargée d'évangéliser la partie occidentale de l'Egypte. Ils avaient déjà opéré un grand nombre de conversions, lorsque le gouverneur de la province, informé de leurs succès, envoya des soldats qui les arrêtèrent et les amenèrent devant son tribunal. Leur fermeté à confesser Jésus-Christ les fit condamner au dernier supplice. Papias et ses huit compagnons furent attachés à des croix, sur lesquelles ils consommèrent leur martyre. — 16 janvier.

PAPIAS (saint), missionnaire et martyr en Egypte, était associé aux travaux apostoliques du précédent, quoiqu'il ne fît pas partie de la même troupe et qu'il déployât son zèle dans un autre coin du pays, sous les ordres de saint Théonas. Arrêté presque en même temps que l'autre saint Papias, ils comparurent ensemble devant le gouverneur et furent condamnés à mort. Saint Papias fut brûlé vif avec saint Théonas et les sept autres qui, comme lui, étaient allés planter

la foi dans la partie méridionale de l'Egypte. — 16 janvier.

PAPIAS (saint), martyr en Afrique, souffrit avec saint Donat. — 14 juillet.

PAPIAS (saint), martyr en Afrique, souffrit avec saint Publius et deux autres. — 2 novembre.

PAPIAS (saint), soldat et martyr à Rome avec saint Maur, qui, pour avoir confessé Jésus-Christ pendant la persécution de Dioclétien, eurent les mâchoires cassées à coups de cailloux par ordre du préfet Laodice. Ce magistrat les fit jeter dans un cachot, où on les frappa avec des fouets plombés, jusqu'à ce qu'ils expirassent. Il se fit une translation de leurs reliques sous Sergius II, et une autre sous Grégoire IX. — 29 janvier.

PAPIAS (saint), martyr sous l'empereur Dioclétien, fut d'abord fouetté cruellement et ensuite jeté dans une chaudière d'huile bouillante. Après avoir souffert d'autres supplices non moins horribles, il fut enfin décapité. — 28 juin.

PAPIAS (saint), martyr à Constantinople, était l'un des principaux officiers de Léon IV dit Chazare. Ayant contribué à faire passer secrètement des images de saints à l'impératrice Irène, contre la défense de l'empereur, qui favorisait ouvertement les iconoclastes, il fut arrêté avec saint Théophane, qui l'avait aidé dans cette affaire, et après que le prince l'eut fait raser et fouetter, il fut jeté dans un cachot, où il mourut vers l'an 780. — 4 décembre.

PAPIEN (saint), *Papianus*, martyr en Campanie avec sainte Lucie, fut cruellement tourmenté et mis à mort par ordre du président Rictius, qui se convertit à cette occasion. — 6 juillet.

PAPINIEN (saint), *Papinianus*, évêque d'Utique en Afrique et martyr, confessa la divinité de Jésus-Christ pendant la persécution des Vandales. Le roi Genséric, n'ayant pu lui faire embrasser l'arianisme, ordonna qu'on lui brûlât le corps avec des lames de fer rougies au feu, et il expira dans ce supplice, l'an 430. — 28 novembre.

PAPIUS (saint), martyr à Durazzo en Albanie avec saint Pérégrin et plusieurs autres qui s'étaient retirés dans cette ville pour se soustraire à la persécution de Trajan, étaient originaires d'Italie. Quoiqu'ils eussent cherché à éviter la mort par leur fuite, cependant, à la vue de saint Aste, évêque de Durazzo, qu'on venait de crucifier pour la foi de Jésus-Christ, ils ne purent s'empêcher de s'écrier qu'eux aussi ils étaient chrétiens. Aussitôt le gouverneur de la province les fit arrêter et jeter dans la mer. — 7 juillet.

PAPOUL (saint), *Papulus*, prêtre et martyr, s'associa aux travaux apostoliques de saint Saturnin de Toulouse, qui évangélisa dans le IIIe siècle les peuples du midi des Gaules. Il souffrit le martyre dans le Lauragais en Languedoc, au commencement du règne de Dioclétien, et dans la suite on bâtit, sur le lieu où il fut martyrisé, une église autour de laquelle il se forma plus tard une ville qui porte son nom et qui devint épiscopale en 1317, sous le pape Jean XXII, qui l'érigea en évêché. Les reliques de saint Papoul se gardent à Toulouse, dans l'église de Saint-Sernin. — 3 novembre.

PAPPOLE (le bienheureux), évêque de Metz, florissait au commencement du VIIe siècle, et mourut en 624. Il fonda, près de Metz, pour des disciples de saint Colomban, un monastère qui est devenu l'abbaye de Saint-Symphorien, et qu'il dota avec une partie de son patrimoine. — 21 novembre.

PAPYLE (saint), *Papylus*, diacre et martyr à Pergame, était originaire de cette ville, et fut élevé au diaconat par saint Carpe, évêque de Thyatire, son compatriote, qui l'attacha au service de son église. Arrêtés l'un et l'autre en 251, pendant la persécution de Dèce, ils furent conduits devant Valère, gouverneur de l'Asie Mineure, qui résidait tantôt à Thyatire, tantôt à Sardes, et qui leur fit subir dans ces deux villes trois interrogatoires, à la suite de chacun desquels ils essuyèrent diverses tortures et furent renfermés dans un cachot. Papyle, conduit ensuite à Pergame, avec son évêque, fut battu avec des verges armées d'épines ; on lui brûla les côtés avec des torches ardentes, et l'on mit du sel sur ses plaies pour les rendre plus douloureuses. Quelques jours après, on le coucha nu sur des pointes de fer, on lui déchira de nouveau les côtés, et on le livra au supplice du feu, ainsi que son évêque, dont il avait partagé tous les tourments. Saint Papyle était frère de sainte Agathonice, qui souffrit aussi le martyre à Pergame pendant la même persécution. — 13 avril.

PAPYLIN (saint), *Papylinus*, martyr en Orient, est honoré chez les Grecs le 16 mai.

PAPYRE (saint), martyr à Trèves, souffrit avec saint Palmace et plusieurs autres l'an 287, sous le président Rictiovare, pendant la persécution de Dioclétien. — 5 octobre.

PAPYRE (saint), *Papyrius*, martyr à Nicomédie avec sainte Victoire et quatre autres, souffrit l'an 303, pendant la persécution de l'empereur Dioclétien. — 24 octobre.

PAQUIER ou PASCAIRE (saint), *Pascharius*, évêque de Nantes, florissait au milieu du VIIe siècle. Il fonda le monastère d'Aindre, à deux lieues de sa ville épiscopale, et y mit pour abbé saint Erbland, religieux de Fontenelle. Il accorda à cet établissement de grands priviléges qui furent confirmés par le roi Childebert III. Il est surtout loué pour sa charité, qui le porta à distribuer aux pauvres tous ses biens. — 10 juillet.

PARACODE (saint), *Paracodas*, évêque de Vienne en Dauphiné, est honoré le 1er janvier.

PARAGOIRE (saint), *Parargorius*, martyr dans l'île de Corse, avec plusieurs autres, est honoré à Noli, dans l'État de Gênes, et la cathédrale de cette ville est dédiée sous son invocation. — 7 septembre.

PARAGRE (saint), *Paragrus*, martyr à Samosate, était membre du sénat de cette ville, lorsqu'il fut converti à la foi chrétienne par saint Hipparque, avec lequel il souffrit l'an 297, lors du passage, dans cette

ville, de l'empereur Maximien, qui revenait vainqueur de la guerre contre les Perses ; saint Paragre ayant été attaché à une croix par l'ordre même du prince, comme il vivait encore le lendemain, l'empereur ordonna qu'on lui enfonçât des clous dans la tête, ce qui fut exécuté avec tant de cruauté que sa cervelle lui couvrit tout le visage. — 9 décembre.

PARAMON (saint), martyr à Toulouse, souffrit avec trois cent soixante-quinze autres, pendant la persécution de Dèce, sous le président Aquilin. — 29 novembre.

PARASCÈVE (sainte), *Parasceves*, martyre en Palestine, était sœur de sainte Cyriaque : elles souffrirent l'une et l'autre dans le Ier siècle avec sainte Photine, que les Grecs croient être la Samaritaine de l'Evangile. — 20 mars.

PARASCÈVE (sainte), vierge et martyre, est honorée chez les Grecs le 26 juillet.

PARD (saint), *Pardus*, évêque de Larino dans le royaume de Naples, a donné son nom à l'église cathédrale de Nocéra *de Pagani*, où l'on garde son corps, et dont il est patron. — 26 mai.

PARDOU (saint), *Pardulphus*, abbé de Guéret, naquit vers l'an 668, près de cette ville dans un village nommé Sardène, et il était fils d'un laboureur. Dans son enfance il devint aveugle par suite d'un accident, mais ayant récupéré plus tard l'usage de la vue, il quitta la maison paternelle pour se retirer dans un ermitage. L'éclat de sa sainteté le fit choisir pour abbé de Waract, ou Guéret, monastère que venait de fonder Lauthaire, comte de Limoges. Pardou y établit la plus parfaite régularité, dont lui-même était le premier à donner l'exemple. Il se proposait pour modèles les anachorètes de l'Orient : aussi ses austérités étaient extraordinaires, surtout en carême, et sa prière continuelle. Après none il recevait les pauvres et les malades qui venaient le visiter, et il leur accordait tous les secours spirituels et temporels qui étaient en son pouvoir. Les Maures ayant fait une incursion jusque dans la province, le saint abbé exhorta ses religieux à prendre la fuite pour se soustraire à la fureur de ces barbares ; quant à lui, il resta seul dans le monastère, qui fut épargné ; ce que l'on attribua à la vertu de ses prières. Il mourut vers l'an 638, à l'âge d'environ quatre-vingts ans. Il fut enterré à Waract, où s'est formée depuis la ville de Guéret. Son corps, qui avait été placé dans son monastère, fut transféré plus tard à Sarlat, ensuite à Arnac en Limousin, d'où il paraît qu'il fut reporté à Guéret, après que les circonstances qui avaient nécessité sa translation furent passées. — 6 octobre.

PAREGOIRE (saint), *Paregorius*, martyr à Patare en Lycie, souffrit dans le milieu du IIIe siècle, pendant la persécution de Dèce ou celle de Valérien, et les chrétiens enterrèrent son corps près de la ville. Saint Léon, son compatriote et son ami, qui allait souvent prier sur son tombeau, eut un jour une vision dans laquelle saint Parégoire lui apparut : ce qui lui fit comprendre qu'il souffrirait bientôt lui-même le martyre. Saint Parégoire est honoré chez les Grecs le 30 juin.

PARENCE (saint), *Parentius*, évêque d'Orvielte en Italie, fut tué en 1199, près de sa ville épiscopale, par les Patelins, hérétiques qu'on appellait Vaudois en France. — 21 mai.

PARENT (saint), *Parens*, martyr à Hippone en Afrique avec saint Fidence, évêque de cette ville, et dix-neuf autres, est mentionné par saint Augustin. — 15 novembre.

PARFAIT (saint), *Perfectus*, prêtre et martyr à Cordoue, né dans cette ville, fut élevé dans la piété. Il s'appliqua à l'étude des belles-lettres et des sciences dont les Arabes faisaient profession, sans négliger l'étude de l'Ecriture sainte. Elevé au sacerdoce, il se livra à la prédication, et un jour il s'exprima avec tant de liberté sur la vie et la doctrine de Mahomet, que les Maures se saisirent de sa personne au moment où il sortait de chez lui. Ils le conduisirent comme un blasphémateur, chez le juge, qui le fit charger de chaînes et mettre en prison, en attendant la fête de Pâques, que ces infidèles célébraient à leur manière. Ce jour étant arrivé, on le conduisit sur l'échafaud, où il reçut le coup de la mort, après avoir confessé Jésus-Christ et maudit Mahomet et son Alcoran. Son supplice eut lieu le 18 avril 851, la vingt-neuvième année du règne d'Abdérame II. Les chrétiens de Cordoue enlevèrent son corps et l'enterrèrent dans l'église de Saint-Acisclе. Saint Euloge à écrit sa Vie. — 18 avril.

PARIS (saint), *Paris*, évêque de Tiano dans le royaume de Naples, mourut en 346. — 5 août.

PARISE (le bienheureux), *Parisius*, religieux camaldule et confesseur, naquit à Bologne l'an 1180, et donna dès son enfance des présages de sa future sainteté. Parvenu à l'âge de choisir un état, il entra dans l'ordre des Camaldules, où il pratiqua de grandes austérités. Ses supérieurs le firent élever au sacerdoce et l'établirent chapelain des religieuses de Sainte-Christine de Trévise. C'est dans cet emploi qu'il passa le reste de sa vie, consacrant à la prière et aux exercices de la piété le temps que lui laissaient ses fonctions. Après sa mort, arrivée à l'âge de quatre-vingt-sept ans, le 11 juin 1267, il se fit plusieurs miracles à son tombeau ; ce qui détermina Albert, évêque de Trévise, à procéder à des informations juridiques, à la suite desquelles le saint-siége permit d'honorer sa mémoire par un culte public. — 11 juin.

PARMÉNAS (saint), l'un des sept premiers diacres ordonnés par les apôtres, et martyr à Philippes en Macédoine, se livrait depuis longtemps à la prédication de l'Evangile, lorsqu'il souffrit la mort pour Jésus-Christ sur la fin du Ier siècle, pendant la persécution de l'empereur Trajan. — 23 janvier.

PARMÈNE (saint), *Parmenius*, prêtre et martyr en Perse avec saint Hélimène et plu-

sieurs autres, souffrit l'an 251, pendant la persécution de l'empereur Dèce. — 22 avril.

PARODE (saint), *Parodus*, prêtre et martyr en Bulgarie, fut fait prisonnier en 813, par suite de la victoire que les Bulgares remportèrent sur les Grecs. Il fut traité avec assez d'humanité tant que vécut Crumnus, roi de ces barbares ; mais le successeur de ce prince fit lapider Parode en haine de la religion chrétienne, et il est honoré par les Grecs le 22 janvier.

PARRIZE (saint) *Patrisius*, abbé d'un monastère de Nevers, florissait dans le VIe siècle et mourut vers l'an 600. Il avait été dans sa jeunesse, disciple de saint Pourçain. — 24 août.

PARTHÉE (saint), *Partheus*, martyr en Corse avec saint Paragoire, est honoré à Noli dans l'Etat de Gênes le 7 septembre.

PARTHEMPÉE (saint), *Parthempæus*, martyr dans l'île de Corse, souffrit avec saint Parégoire et deux autres. Une partie de ses reliques se garde à Noli, dans l'Etat de Gênes, où il est honoré le 7 septembre.

PARTHÈNE (saint), *Parthenius*, martyr, souffrit près de Rome avec saint Calocer, et ils furent inhumés dans le cimetière de Saint-Calliste. — 18 avril.

PARTHÈNE (saint), martyr à Tarse en Cilicie avec sainte Sérène, est honoré chez les Grecs le 3 juillet.

PARTHÈNE (saint), évêque de Lampsaque dans l'Hellespont, florissait au IVe siècle. — 7 février.

PASCAL (saint), *Pascalis*, pape, Romain d'origine, succéda à Etienne IV en 817, et gouverna l'Eglise avec beaucoup de sagesse. Léon l'Arménien, empereur d'Orient, favorisait de tout son pouvoir l'hérésie des Iconoclastes et persécutait les catholiques. Après avoir chassé saint Nicéphore, patriarche de Constantinople, il mit à sa place Théodore Cassitère, son écuyer, et voulut faire approuver cette intrusion par le pape ; mais Pascal répondit avec fermeté qu'il ne reconnaîtrait jamais d'autre patriarche de Constantinople que Nicéphore, et accueillit à Rome les victimes de la persécution. Il envoya des ambassadeurs à Louis le Débonnaire, qui confirma les donations faites au saint-siége par ses prédécesseurs et surtout par son père, et qui fit, en 823, couronner empereur par le pape son fils Lothaire. Saint Pascal, plein de zèle pour la conversion des infidèles du Nord, envoya en Danemark, à la tête d'une troupe de missionnaires, Ebbon, archevêque de Reims, et cette mission eut les plus heureux résultats pour les Danois. Rome lui dut aussi un grand nombre d'établissements utiles, des églises, des hôpitaux, des monastères qu'il dota avec une généreuse libéralité. Il envoya aussi des sommes considérables en Afrique pour racheter les chrétiens captifs chez les Maures. Après sept ans d'un glorieux pontificat, il mourut le 14 mai 824. — 14 mai.

PASCAL BAYLON (saint), franciscain, né en 1540 à Torre-Hermosa, petit bourg du royaume d'Aragon, d'une famille de cultivateurs, pieuse, mais si pauvre qu'elle ne put l'envoyer aux écoles. Le jeune Pascal, qui avait un vif désir d'apprendre à lire, prenait un livre lorsqu'il allait garder les troupeaux, et priait les personnes qu'il rencontrait de lui montrer ses lettres. Par ce moyen il sut bientôt lire et écrire ; ce qui lui procura l'avantage de se perfectionner dans la connaissance de la religion par la lecture des bons livres. La vie de berger lui plaisait par son calme et son innocence. Le maître qu'il servait, charmé de sa piété et de sa candeur, lui proposa de l'adopter pour son fils et de le faire son héritier ; mais Pascal refusa avec modestie une proposition que tant d'autres eussent acceptée avec empressement, aimant mieux son humble état, comme plus conforme à celui du Sauveur, qui était venu pour servir et non pour être servi. Sans autre maître que l'Esprit-Saint, il fit de grands progrès dans la perfection, et il parlait de Dieu, de la vertu et des matières de spiritualité, d'une manière à ravir d'admiration ceux qui étaient les plus versés dans cette partie. On le voyait souvent prier à genoux sous quelqu'arbre, pendant que son troupeau paissait sur les montagnes, et plus d'une fois il lui arriva d'avoir dans la prière des ravissements qu'il ne parvenait pas toujours à dérober à la connaissance des hommes. Quoiqu'il aimât sa profession, cependant, comme, malgré toute sa vigilance, il ne pouvait empêcher les chèvres qu'il gardait d'aller quelquefois sur le terrain d'autrui, et qu'il se trouvait, d'un autre côté, obligé de se trouver dans la compagnie d'autres bergers qui juraient, se querellaient et allaient même jusqu'à se battre, voyant qu'il ne pouvait les faire changer de conduite, il forma le projet de prendre un autre état. Après avoir consulté Dieu dans la prière, il se crut appelé à l'état religieux. Les personnes à qui il s'en ouvrit lui indiquèrent des couvents richement dotés : *Je suis né pauvre*, leur répondit-il, *et je suis résolu à vivre et à mourir dans la pauvreté.* Il n'avait que vingt ans, lorsqu'il quitta sa patrie pour se rendre dans le royaume de Valence, où il trouva dans un désert, près de la ville de Montfort, un couvent de Franciscains déchaussés. Après avoir consulté les religieux sur la manière de servir Dieu, il entra au service des fermiers du voisinage pour garder leurs troupeaux, et bientôt on ne le désigna dans tout le pays que sous le nom du saint berger. Après avoir passé quatre ans près du couvent, il obtint d'y être admis en qualité de frère convers, et il serait même devenu religieux de chœur, si, par humilité, il n'eût refusé l'offre qu'on lui en faisait. Son ardeur pour les austérités n'était tempérée que par son obéissance ; ainsi lorsque ses supérieurs l'avertissaient qu'il portait les choses trop loin, il déférait à leurs avis avec une simplicité d'enfant. Il recherchait par humilité les emplois les plus bas de la maison. Sa prière était continuelle, même pendant le travail, et son amour pour

la pauvreté était tel, qu'il n'avait jamais qu'un habit vieux et usé. Il marchait sans sandales dans les chemins raboteux et pendant les saisons les plus rigoureuses ; malgré ses mortifications corporelles, il était toujours d'une humeur joyeuse, toujours affable envers ses confrères et toujours disposé à leur rendre service. Ayant été député pour les affaires de son ordre vers le général, qui était alors à Paris, il se mit en route, sans s'effrayer des périls qu'il avait à courir de la part des calvinistes, qui étaient maîtres de presque toutes les villes par où il devait passer. Il partit nu-pieds, revêtu de l'habit de son ordre, sachant bien que ce costume l'exposait à la fureur des hérétiques, qui le poursuivirent en effet, sur son passage, et l'assaillirent à coups de pierres et de bâtons, de manière qu'il reçut à l'épaule une blessure dont il resta estropié le reste de sa vie. On l'arrêta deux fois, comme espion, ce qui ne l'empêcha pas d'arriver heureusement au terme de son voyage. De retour dans son couvent, il reprit le jour même ses exercices accoutumés, et jamais on ne l'entendit parler des dangers qu'il avait courus sur sa route. Dans les dernières années de sa vie, il passait une bonne partie des nuits au pied des autels pour satisfaire la dévotion qu'il avait envers la sainte eucharistie : il honorait aussi d'un culte particulier la sainte Vierge, et il obtint plusieurs grâces spéciales par son intercession. Saint Pascal Baylon mourut à Villa-réale, près de Valence, le 17 mai 1592, à l'âge de cinquante-deux ans. Son corps opéra un grand nombre de miracles pendant les trois jours qu'il resta exposé à la vénération des fidèles, avant son inhumation. Il fut béatifié en 1618, par Paul V, et canonisé en 1690, par Alexandre VIII. — 17 mai.

PASCHASE (saint), *Paschasius*, évêque de Vienne en Dauphiné, florissait au commencement du IVe siècle, et il eut saint Vère II pour successeur. Le Martyrologe romain dit de lui qu'il fut renommé pour son érudition et pour la sainteté de ses mœurs. — 22 février.

PASCHASE (saint), martyr en Afrique pendant la persécution des Vandales, était Espagnol de naissance. Ayant refusé d'embrasser l'arianisme, il fut proscrit par le roi Genséric, et après plusieurs tourments qu'on lui fit subir dans le lieu de son exil, il fut mis à mort avec ses deux frères, Eutychien et Paulille, qui partagèrent ses souffrances et sont honorés avec lui. — 13 novembre.

PASCHASE (saint), *Paschasius*, diacre et confesseur à Rome, florissait sur la fin du Ve siècle. Il se rendit célèbre par ses vertus et par ses grandes aumônes. Il était déjà d'un âge avancé, lorsqu'il eut le malheur d'adhérer au schisme en soutenant le parti de l'anti-pape Laurent, contre saint Symmaque ; mais s'il fit cette fausse démarche, c'est parce qu'il avait été trompé de bonne foi. On lit dans saint Grégoire le Grand, dont le récit se fonde sur une certaine révélation, que cette faute le fit retenir en purgatoire et qu'il en fut tiré bientôt après par les prières de saint Germain de Capoue. D'autres auteurs disent qu'il se repentit dans ses derniers moments, et que sa pénitence effaça le scandale qu'il avait donné sans mauvaise intention. Ce qui confirme ce dernier sentiment, c'est qu'on lit son nom dans le Martyrologe romain. Il a laissé un ouvrage en deux livres sur la divinité du Saint-Esprit. — 31 mai.

PASCHASE RADBERT (saint), *Paschasius Radbertus*, abbé de Corbie, naquit dans le Soissonnais sur la fin du VIIIe siècle, et il eut le malheur de perdre sa mère dès son bas âge. Comme il se trouvait sans ressources, les religieuses de Notre-Dame de Soissons le recueillirent et le firent élever par les moines de Saint-Pierre de la même ville, qui l'instruisirent dans les sciences divines et humaines. Après avoir reçu la tonsure cléricale, le jeune Radbert démentit les espérances de vertu qu'il avait fait concevoir, et étant retourné dans le siècle, il y mena, pendant quelque temps, un vie toute mondaine. Cependant il ne persévéra pas dans cette mauvaise voie, et pour expier ses fautes il se retira à Corbie, où il fit profession sous saint Adélard, premier abbé de ce monastère. Le jeune religieux se distingua bientôt par sa ferveur, sa régularité et par son ardeur pour l'étude. Il devint très-habile dans les sciences qui ont la religion pour objet, et son mérite éminent le rendit extrêmement cher à saint Adélard et à Wala, son frère et son successeur. Il était leur conseil dans toutes les affaires importantes, et il les accompagnait dans leurs voyages, et notamment dans celui qu'ils firent en Saxe, l'an 822, pour confirmer l'établissement de la Nouvelle Corbie. L'empereur Louis le Débonnaire ayant eu l'occasion de faire sa connaissance, conçut pour lui la plus haute estime, et le chargea de plusieurs négociations importantes, dont Radbert s'acquitta à la satisfaction du prince. Il fut chargé, dans son monastère, d'annoncer la parole de Dieu, les dimanches et les fêtes. Placé à la tête de l'école de Corbie, il compta parmi ses disciples Adélard le Jeune, neveu du saint fondateur, saint Anschaire, Hildeman et Eudes, qui furent tout deux évêques de Beauvais, Warin, abbé de la Nouvelle Corbie, et un grand nombre d'autres personnages distingués. Ces fonctions, qu'il remplissait avec le plus grand succès, ne lui ôtaient rien de sa modestie, ni de son exactitude à la règle, et jamais il ne manquait au chœur, quelque fussent ses occupations. Son mérite et sa piété le firent élire, en 844, abbé de Corbie, quoiqu'il ne fût que diacre. Il assista en cette qualité au concile de Paris, tenu en 846, et à celui de Quercy, tenu contre Gotescalc, en 849. Il se démit, deux ans après, du gouvernement de Corbie, pour se retirer au monastère de Saint-Riquier, où il mit la dernière main à plusieurs de ses ouvrages. Il retourna ensuite à Corbie, où il vécut en simple religieux, donnant l'exemple de toutes les vertus et surtout de la modestie, qu'il portait si loin, qu'il ne parlait de lui-même qu'avec mépris, et qu'il se nomme souvent

dans ses ouvrages, le rebut des moines. Il mourut le 26 avril, vers l'an 865, et fut enterré dans la chapelle de Saint-Jean. Son corps fut transféré dans la grande église par l'autorité du saint-siége, en 1093. On lit son nom dans le Martyrologe gallican et dans celui des Bénédictins. Saint Paschase Radbert a laissé : 1° un *Commentaire sur l'Evangile de saint Matthieu ;* 2° une *Explication du psaume* XLIV ; 3° une *Explication des Lamentations de Jérémie ;* 4° le *Livre du Corps et du Sang de Jésus-Christ;* 5° un *Traité de la Foi, de l'Espérance et de la Charité;* 6° les *Vies* de saint Adélard, et de Wala, son frère ; 7° le *Traité de l'enfantement de la sainte Vierge ;* 8° quelques poésies. On voit par ses écrits qu'il était très-versé dans les langues grecque et hébraïque, et son style est toujours approprié aux sujets qu'il traite. — 26 avril.

PASCHASE ou PASCASIE (sainte), *Paschasia*, par l'intercession de laquelle saint Grégoire de Tours déclare avoir été guéri d'un mal qu'il avait aux yeux, florissait dans le IIIe siècle. Elle est honorée à Dijon le 9 janvier.

PASICRATE (saint), *Pasicrates*, soldat et martyr à Dorostore en Mysie, avec saint Valention, souffrit au commencement du IVe siècle, pendant la persécution de Dioclétien et par l'ordre de Maximin, gouverneur de la province. Son martyre ne précéda que de peu de temps celui de saint Jules, son camarade et son ami ; car lorsqu'on conduisait à la mort ce dernier, saint Hésyque, qui le suivit de près dans cette voie sanglante qui conduit au ciel, le pria de le recommander aux serviteurs de Dieu Pasicrate et Valention, qui les avaient précédés dans la confession de Jésus-Christ. — 25 mai.

PASTEUR (saint), *Pastor*, martyr à Nicomédie, l'an 303, avec saint Victorin et plusieurs autres, fut l'une des premières victimes de la grande persécution de l'empereur Dioclétien. — 29 mars.

PASTEUR (saint), prêtre de Rome dans le IIe siècle, avait autrefois un titre, c'est-à-dire une église sur le Mont-Viminal, près de l'église de Sainte-Pudentienne. — 26 juillet.

PASTEUR (saint), martyr en Espagne, était frère de saint Just, avec lequel il fut arrêté à Complute, sa patrie, aujourd'hui Alcala de Henarès, par ordre de Dacien, gouverneur de la province. Il n'avait que sept ans, et son frère treize, et ils fréquentaient les écoles, lorsque, ayant appris qu'on venait de publier sur la place les édits portés contre les chrétiens, ils s'y rendirent sans délai et se présentèrent hardiment au gouverneur. Celui-ci, s'étant assuré qu'ils étaient chrétiens, ordonna de les fouetter, dans l'espérance que ce châtiment suffirait pour vaincre leur courage ; mais les deux frères, qui s'exhortaient mutuellement à souffrir pour Jésus-Christ, ravirent d'admiration tous les assistants, par leur constance et leur tranquillité pendant qu'on leur infligeait une cruelle flagellation. Dacien, honteux de se voir vaincu par des enfants, les condamna à être décapités, et la sentence fut exécutée dans un champ près de la ville, l'an 304, sous l'empereur Dioclétien. Ils furent enterrés par les chrétiens dans l'endroit même qui avait été arrosé de leur sang, et l'on y bâtit dans la suite une chapelle en leur honneur. Ils sont patrons de la ville d'Alcala, et leurs reliques reposent dans des châsses placées sous le grand autel de l'église collégiale. — 6 août.

PASTEUR (saint), évêque d'Orléans, est honoré le 30 mars.

PATAPE (saint), *Patapius*, solitaire à Constantinople, se rendit célèbre par ses vertus et par ses miracles. — 8 décembre.

PATÈRE (saint), *Paterius*, évêque de Brescia, florissait au commencement du VIIe siècle, et avait été notaire de l'Eglise romaine avant d'être élevé à l'épiscopat. Il a laissé un *Commentaire sur l'Ecriture sainte*, tiré en grande partie des ouvrages de saint Grégoire le Grand, dont il fut le disciple et l'ami. — 21 février.

PATERMUTHE (saint), *Patermuthius*, martyr, était Egyptien de naissance, et fut arrêté sur la fin de la persécution suscitée par Dioclétien. Ayant été condamné aux mines de la Palestine, le gouverneur de la province, d'après un rescrit de l'empereur Galère, le condamna à être brûlé vif avec saint Pélée et deux autres. C'est à saint Patermuthe qu'Eusèbe et saint Pamphile adressèrent leur Apologie d'Origène, ce qui prouve le cas que faisaient de lui ces deux écrivains ecclésiastiques. — 19 septembre.

PATERMUTHE (saint), martyr à Alexandrie avec saint Coprès et un autre, souffrit vers l'an 362, sous l'empereur Julien l'Apostat. — 9 juillet.

PATERNE (saint), *Paternus*, martyr à Fondi, dans la Terre de Labour, vint d'Alexandrie à Rome pour honorer les reliques des saints apôtres. Après avoir satisfait sa dévotion, il se retira dans le territoire de Fondi. Pendant qu'il s'occupait, dans cette ville, à donner la sépulture aux corps des saints martyrs, il fut arrêté pour cette bonne œuvre par ordre du magistrat, qui le fit charger de chaînes et jeter dans un cachot, où il mourut. — 21 août.

PATERNE (saint), évêque et martyr, est honoré dans le territoire de Coutances en Normandie. — 23 septembre.

PATERNE (saint), évêque d'Eauze, était originaire de Bilbao en Espagne. Il est honoré le 28 septembre.

PATERNE ou PADERN (saint), évêque de Vannes, né dans l'Armorique en 490, passa dans le pays de Galles pour y mener la vie solitaire, à l'exemple de Pétran, son père, qui s'était retiré dans un désert de l'Irlande. Ayant embrassé la vie monastique, il fut élu supérieur de sa communauté, ainsi que des moines qui se trouvaient dans le comté de Cardigan, pour lesquels il bâtit plusieurs monastères et plusieurs églises, dont la plus considérable prit le nom de Llan-Patern-Vaur, c'est-à-dire *église du grand Paterne.* Pendant un voyage qu'il fit en Irlande, pour

visiter son père, il rétablit la paix entre deux rois de cette île qui étaient en guerre. Ayant accompagné saint David à Jérusalem, il y reçut l'onction épiscopale des mains de Jean III, patriarche de cette ville. A son retour de la terre sainte, il ne resta plus longtemps dans le pays de Galles. Rappelé dans l'Armorique par le roi Cardigane, pour être placé sur le siége de Vannes, il fonda près de cette ville un monastère. Parmi les moines qu'il y introduisit, il s'en trouva qui cherchèrent à indisposer contre lui les évêques de la province. Saint Paterne leur pardonna généreusement leur ingratitude; mais, pour étouffer plus sûrement la zizanie qu'ils avaient semée, il sortit de Vannes et quitta l'Armorique, pour se retirer dans une province voisine, où il mourut vers l'an 555. — 15 avril.

PATERNE, qu'on nomme aussi PAIR ou PATIER (saint), évêque d'Avranches, naquit sur la fin du ve siècle, à Poitiers, où son père occupait un poste important. Formé à la piété par sa mère, il quitta le monde de bonne heure pour prendre l'habit monastique dans l'abbaye d'Ansion, dite depuis de Saint-Jonin, et située dans le diocèse de Poitiers; mais le désir d'une plus grande perfection le porta à se retirer, avec un autre moine d'Ansion, dans la forêt de Scicy, près de Coutances. Léontien, évêque de cette ville, l'ayant ordonné prêtre, le chargea d'évangéliser les idolâtres du pays. Il fut secondé dans ses travaux apostoliques par saint Gaud, évêque d'Evreux, saint Sénier et le saint prêtre Aroaste, qui vivaient avec lui dans la solitude de Scicy. Elevé sur le siége épiscopal d'Avranches vers l'an 552, il continua à déployer son zèle, édifia son troupeau par ses vertus, en même temps qu'il l'instruisait par ses discours. Il fonda plusieurs monastères, et mourut vers l'an 565, après treize ans d'épiscopat. Il fut enterré par saint Lô, évêque de Coutances, dans l'oratoire de Scicy, avec saint Scubilion, qui était mort le même jour que lui. Cet oratoire devint dans la suite une église paroissiale qui prit le nom de Saint-Pair-sur-Mer; elle possède les reliques de saint Paterne, qui en est le patron, ainsi que de plusieurs autres églises de Normandie. Ces reliques ayant été transportées à Paris lorsque les Normands s'emparèrent de la Neustrie, quand le danger de la profanation fut passé, et qu'on les reporta à Saint-Pair, les villes d'Orléans et d'Issoudun en obtinrent quelques parcelles. Saint Paterne eut pour successeur sur le siége d'Avranches saint Sénier, qui avait été son compagnon dans la solitude et son collaborateur dans les missions. — 16 avril.

PATERNE (saint), martyr dans le diocèse de Sens, souffrit vers l'an 726. — 12 novembre.

PATERNE (le bienheureux), moine écossais, menait la vie de reclus près de Paderborn et florissait au milieu du XIe siècle. Il fut brûlé dans l'incendie de sa cellule, l'an 1058. Trithème lui donne le titre de saint. — 10 avril.

PATERNIEN (saint), *Paternianus*, évêque de Bologne, succéda vers le milieu du ve siècle à saint Pétrone, et il marcha dignement sur les traces de son illustre prédécesseur. Il est honoré dans sa ville épiscopale le 12 juillet.

PATIENCE (sainte), *Patientia*, est honorée à Huesca en Espagne. Baronius croit qu'elle était épouse de saint Orence et mère du martyr saint Laurent. — 1er mai.

PATIENT (saint), *Patiens*, évêque de Metz, succéda à saint Félix, et florissait au commencement du IVe siècle. Il fonda hors des murs de la ville l'église de Saint-Jean-Baptiste, qui porta dans la suite le nom de Saint-Arnoul, et dans laquelle on croit qu'il fut enterré. En 1193, on y découvrit ses reliques, et on les plaça dans une châsse, à côté du grand autel. Saint Patient eut pour successeur saint Victor. — 8 janvier.

PATIENT (saint), évêque de Lyon, fut élevé sur le siége métropolitain de cette ville vers le milieu du ve siècle. Quelques auteurs prétendent qu'il succéda immédiatement à saint Eucher, mort en 450. Saint Sidoine Apollinaire, avec qui il était lié d'une étroite amitié, assure qu'il possédait toutes les vertus épiscopales; il ajoute qu'il ne sait ce qu'il doit le plus admirer en lui, ou son zèle pour la gloire de Dieu, ou sa charité pour les malheureux. Cette charité éclata surtout à la suite des dévastations que les Goths firent dans une partie des Gaules, pendant les années 473 et 474. Ces barbares ayant brûlé sur pied une partie des moissons, il en résulta une grande famine. Le saint évêque fit acheter des blés dans les provinces qui n'avaient pas été ravagées, et les distribua gratuitement à Lyon et dans le voisinage; il en envoya même en Provence et jusqu'en Auvergne. Lorsqu'il monta sur son siége, il y avait beaucoup de ses diocésains qui étaient infectés de l'arianisme, les Bourguignons surtout, qui étaient maîtres de Lyon, et il les ramena presque tous dans le sein de l'Eglise. C'est à sa prière que le prêtre Constance, membre de son clergé, écrivit la Vie de saint Germain d'Auxerre. On croit qu'il mourut l'an 489. — 11 septembre.

PATIN (saint), *Patinus*, martyr, souffrit avec saint Darius et soixante-dix-sept autres. — 12 avril.

PATRALIE (sainte), *Patralia*, vierge et martyre en Espagne, est honorée à Saint-Ghislain en Hainaut, où ses reliques furent envoyées d'Espagne, l'an 1565, en échange de celles de sainte Léocadie, qui furent reportées du Hainaut à Tolède. — 17 novembre.

PATRICE (saint), *Patricius*, évêque de Pruse en Bithynie et martyr, fut arrêté et conduit devant Jules, proconsul de la province. Celui-ci s'efforça de lui faire adorer Esculape et la déesse Hygie, envers lesquels les Prusiens étaient très-dévots, à cause des

eaux thermales que possédait leur ville, et dont les effets salutaires étaient attribués à ces prétendues divinités. Patrice repoussa avec horreur cette proposition, et se mit à expliquer par des causes naturelles la chaleur et les vertus de ces eaux créées par Dieu le Père et par Jésus-Christ, son Fils. — *Vous prétendez*, dit le proconsul, *que votre Christ fait ces sources et leur a communiqué la vertu de guérir? — Oui, je le prétends, et avec raison. — Si je vous y fais jeter pour vous punir de ce que vous méprisez les dieux, vous imaginez-vous que ce Christ vous empêchera d'y trouver la mort? — Je ne méprise point vos dieux; car on ne peut avoir de mépris pour ce qui n'existe pas : quant à savoir si Jésus-Christ me conservera la vie ou me laissera périr au milieu de ces eaux, c'est une chose qui dépend de sa volonté, et il ne tombe pas un cheveu de notre tête sans sa permission.* Le proconsul, furieux, fit dépouiller Patrice, et ordonna qu'il fût plongé dans l'eau la plus chaude. En y entrant, le martyr fit cette prière : *Seigneur Jésus, venez au secours de votre serviteur.* Aussitôt l'eau s'élança avec violence des cuves qui la recevaient, et brûla les soldats, pendant qu'elle faisait sur Patrice l'effet d'un bain tempéré. Jules, plus furieux encore à la vue de ce prodige, le condamna à perdre la tête. Après son exécution, les fidèles enterrèrent son corps auprès du grand chemin. On ignore en quelle année et même en quel siècle mourut saint Patrice; mais il est probable que ce fut dans le second. — 28 avril.

PATRICE (saint), évêque de Clermont en Auvergne, dont la fête se célèbre le 16 mars.

PATRICE (saint), apôtre d'Irlande, né vers l'an 372, dans un village de la Grande-Bretagne qu'il nomme Bonaven-Taberniæ, et qu'on croit être Kille-Patrick en Ecosse, était fils de Calphurnius, homme distingué dans le pays, et de Conesse, que quelques auteurs font nièce de saint Martin de Tours. Il nous apprend lui-même, dans sa Confession, qu'à l'âge de quinze ans il commit une faute qu'il pleura le reste de sa vie, et qu'à l'âge de seize ans il ne connaissait point encore Dieu : ce qui signifie, non qu'il était idolâtre, mais seulement qu'il n'était pas un zélé serviteur de Dieu, comme il le devint dans la suite. Ayant été enlevé par une troupe de barbares, avec des esclaves et des vassaux de son père, il fut conduit en Irlande, et obligé par ses ravisseurs de garder les troupeaux. Dans cette triste servitude, il eut beaucoup à souffrir de la faim et du froid; mais Dieu lui donna le courage de supporter en chrétien sa misérable situation. Il passait en prières une partie des jours et des nuits. Après être resté six ans dans un esclavage qui avait beaucoup contribué à sa sanctification, il fut averti en songe qu'un vaisseau l'attendait sur la côte, pour le ramener dans sa patrie. Il se mit aussitôt en route, et, arrivé sur le port où se trouvait le navire, il demanda d'être admis au nombre des passagers; mais on ne voulut pas le recevoir, probablement parce qu'il n'avait pas la somme suffisante pour payer son passage. Patrice se disposait donc à retourner vers le maître qu'il venait de quitter, lorsque le patron du navire, se ravisant, lui permit de prendre place sur son bord. Au bout de trois jours, il aborda au nord de l'Ecosse, sur une côte déserte, et l'on fut vingt-trois jours sans trouver aucune provision. Comme Patrice parlait souvent de la puissance de Dieu à ceux qui avaient fait la traversée avec lui, ceux-ci lui demandèrent enfin pourquoi il ne le priait pas de les tirer de leur détresse. Il leur répondit que s'ils voulaient joindre leurs prières aux siennes, et invoquer avec lui le Dieu des chrétiens, il ne doutait pas qu'ils ne ressentissent les effets de sa protection. Ils suivirent son conseil, et dès le jour même ils rencontrèrent un troupeau de porcs, dont ils vécurent jusqu'à ce qu'ils eussent atteint un pays habité. Pendant qu'il était ainsi en proie aux horreurs de la faim, il refusa des viandes offertes aux idoles; et un jour qu'il se reposait sous un rocher, une pierre qui s'en détacha faillit l'écraser; mais l'intercession du prophète Elie, qu'il invoqua, le préserva de ce danger. Il y avait quelques années qu'il était de retour dans sa patrie, lorsqu'il perdit de nouveau la liberté, qu'il recouvra au bout de deux mois. Dieu, pour lui faire connaître qu'il le destinait à convertir l'Irlande, lui envoya plusieurs visions, une entre autres, qui lui montrait tous les enfants de cette île qui, du sein de leurs mères, lui tendaient les bras et imploraient son secours à grands cris. On lit dans la Vie de saint Micomer que Patrice passa plusieurs années à Auxerre, sous la conduite de saint Germain, et il semble faire allusion à ce séjour, lorsqu'il dit dans ses Confessions qu'il avait été tenté de quitter l'Irlande pour retourner dans les Gaules, visiter les saints qu'il y connaissait. Quelques historiens ont même avancé qu'il avait fait un voyage en Italie, où il aurait reçu sa mission du pape Célestin Ier; mais il paraît que ce fut dans son propre pays qu'il reçut les ordres sacrés et l'onction épiscopale, malgré l'opposition de sa famille et même des évêques de la contrée, qui n'approuvaient pas son projet d'aller évangéliser les idolâtres d'Irlande, et qui ne négligèrent rien pour le détourner de son entreprise : quelques-uns allèrent même jusqu'à prétendre qu'il n'avait pas les qualités requises pour réussir dans cette œuvre, et qu'elle était au-dessus de ses forces. Patrice eut recours à Dieu, qui l'encouragea dans une vision; et, étouffant la voix de la chair et du sang, il passa en Irlande, et se mit à annoncer la parole de vie. Ses prédications opérèrent des effets merveilleux, et les païens venaient en foule demander le baptême. Le saint apôtre ordonna des prêtres pour le seconder dans ses travaux, établit des moines et consacra des vierges, pour lesquelles il bâtit des monastères. Les nouveaux convertis voulurent l'enrichir des biens temporels, en échange des biens célestes qu'ils avaient reçus de lui; mais, loin

de les accepter, il distribuait son propre bien en aumônes et faisait des présents aux rois de l'île, afin de les rendre favorables aux progrès de l'Evangile. Corotic, qui régnait dans le pays de Galles, ayant fait une descente en Irlande, ce prince, qui était chrétien, ne craignit pas de déshonorer la religion qu'il professait, en pillant la province où saint Patrice venait d'administrer le sacrement de confirmation; et après avoir massacré une partie de ces néophytes, qui portaient encore l'habit blanc, il emmena les autres et les vendit à des païens. Le lendemain de cette barbare expédition, saint Patrice, pénétré de la plus profonde douleur, écrivit à Corotic une lettre qu'il lui fit porter par un de ses prêtres, et par laquelle il réclamait les chrétiens qu'il avait emmenés captifs, et une partie au moins des choses qu'il avait pillées; mais cette lettre ne produisit aucun effet sur ce prince avide et cruel, qui se moqua de la réclamation du saint apôtre. Celui-ci, pour prévenir le scandale que pouvait faire naître dans l'esprit des nouveaux convertis l'odieuse conduite d'un prince qui se disait chrétien, écrivit une lettre circulaire par laquelle il déclare qu'en qualité d'évêque d'Irlande il sépare de Jésus-Christ et de la communion Corotic et tous ceux qui ont été les complices de son crime; il défend de manger avec eux et de recevoir leurs aumônes, jusqu'à ce qu'ils aient satisfait à Dieu par une sincère pénitence, et rendu la liberté aux disciples de Jésus-Christ. Saint Patrice était parvenu à un âge avancé lorsqu'il écrivit sa *Confession*, ouvrage qui respire la piété la plus tendre et qui montre que son auteur était profondément versé dans la connaissance de l'Ecriture sainte. Il porte le titre de *Confession*, parce que le saint y fait avec une admirable humilité l'aveu de ses fautes et de ses tentations, parmi lesquelles il cite le désir qu'il avait eu de quitter l'Irlande pour retourner dans son pays. Quelque temps avant de composer cet écrit, il fut arrêté avec les personnes qui l'accompagnaient, et retenu quinze jours en prison par l'ordre d'un roi, irrité de ce qu'il avait baptisé son fils. Il éprouva, dans le cours de son apostolat, bien d'autres persécutions, et tous les jours il s'attendait au martyre, après lequel il soupirait sans cesse. Il tint plusieurs conciles pour établir, dans l'Eglise qu'il venait de fonder, la discipline observée dans le reste de la chrétienté. On croit qu'il fixa son siége à Armagh, et qu'il fonda plusieurs évêchés dépendant de ce siége. Il eut pour successeur à Armagh saint Bonigne ou Benen, dont il avait converti le père, qui était un prince de l'île, conversion qui fut suivie de celle des rois de Dublin et de Munster, et des sept fils du roi de Connaught. Il mourut vers l'an 464, après avoir eu la consolation de voir l'Irlande presque tout entière soumise au joug de l'Evangile. Il fut enterré à Down en Teltonie, dans une église qui prit dans la suite son nom, et dans laquelle on retrouva son corps, l'an 1185. Sa fête, qui a toujours été en grande vénération en Irlande, se célèbre le 17 mars.

PATRICE (saint), évêque de Bayeux, succéda, vers l'an 465, à saint Leu ou Loup, et il est honoré dans une église du faubourg de cette ville. Comme on ne connaissait pas le jour de sa mort, on a placé sa fête le même jour que celle de saint Patrice d'Irlande. — 17 mars.

PATRICIE (sainte), *Patritia*, martyre à Nicomédie avec saint Macédone, son mari, et sainte Modeste, sa fille, souffrit l'an 303, au commencement de la persécution de Dioclétien. — 13 mars.

PATRICIE (sainte), vierge de Constantinople. S'étant embarquée pour Rome, afin de visiter les tombeaux des saints apôtres, tomba malade à Naples, où elle mourut l'an 365. Son corps fut enterré dans l'église de Saint-Nicandre, laquelle a pris son nom. — 25 août.

PATROBAS (saint), disciple de l'apôtre saint Paul, qui le mentionne dans son *Epître aux Romains*, devint, à ce que l'on croit, évêque en Italie; les uns disent à Naples, et d'autres à Pouzzoles. — 4 novembre.

PATROCLE (saint), *Patroclus*, martyr à Troyes en Champagne, souffrit pendant la persécution d'Aurélien, vers l'an 273. — 21 janvier.

PATROCLE ou PARRE (saint), reclus en Berri, où il naquit au commencement du VIe siècle, garda dans sa jeunesse les troupeaux de son père. Ayant quitté cette humble profession pour faire ses études, il obtint de grands succès dans ses classes, et s'attacha ensuite à un seigneur de la cour de Childebert, roi de Paris. Sa mère, devenue veuve, le rappela auprès d'elle et lui proposa de se marier; mais il lui répondit qu'il avait d'autres vues, et, sans les lui expliquer, il alla demander la tonsure cléricale à Arcade, évêque de Bourges. Ce prélat, qui connaissait ses vertus et sa science, la lui conféra sans difficulté, et l'ordonna ensuite diacre. Patrocle vécut quelque temps dans la communauté des clercs de Bourges; mais le désir de mener une vie plus parfaite le décida à se retirer dans le bourg de Néris, où il bâtit un oratoire en l'honneur de saint Martin de Tours. Il s'appliquait, dans sa cellule, aux exercices de la vie anachorétique, et il n'en sortait que pour se livrer à l'instruction des enfants du bourg. Bientôt sa sainteté jeta un si vif éclat, qu'on lui amenait de toutes parts des énergumènes qu'il délivrait; mais la vénération qu'on lui portait et les distractions que lui causait l'affluence de ceux qui venaient réclamer le secours de ses prières lui firent prendre la résolution de se retirer dans une solitude ignorée des hommes. Après avoir établi une communauté religieuse auprès de son oratoire, il quitta Néris, n'emportant avec lui que les instruments nécessaires pour se construire une cellule dans le fond d'une forêt située à cinq lieues du monastère de Colombières, qu'il bâtit dans la suite, mais

qu'il ne voulut pas gouverner, pour ne point quitter sa retraite. Il portait toujours le cilice et ne buvait jamais de vin ; mais après qu'il eut été élevé au sacerdoce, il ajouta encore à ses austérités et ne vécut plus que d'un peu de pain trempé dans de l'eau avec du sel. Il n'interrompait l'exercice de l'oraison et la lecture de l'Ecriture sainte que pour se livrer à quelque travail manuel, pendant lequel il continuait de s'entretenir avec Dieu. Après avoir passé dix-huit ans dans sa dernière solitude, il mourut, vers l'an 577, et fut enterré à Colombières. Son tombeau étant devenu célèbre par les miracles qui s'y opéraient, on l'honora bientôt d'un culte public, et le Martyrologe gallican le nomme le 19 novembre.

PATTON (saint), évêque de Ferden en Westphalie, naquit en Ecosse, dans le VIIIe siècle, et après avoir embrassé l'état monastique, il succéda à saint Tanton dans le gouvernement de l'abbaye d'Almaric, lorsque ce dernier eut quitté l'Ecosse pour aller prêcher l'Evangile aux idolâtres de l'Allemagne. Saint Patton, animé par l'exemple de son prédécesseur, alla le rejoindre pour partager ses travaux apostoliques. Il fut en grande faveur auprès de Charlemagne, tant que vécut ce prince. Saint Tanton étant devenu évêque de Ferden, fut martyrisé par les infidèles, en 815, et eut pour successeur saint Widbert le Jeune. Après la mort de celui-ci, saint Patton fut élevé sur le siége de Ferden, et il gouverna son troupeau avec autant de zèle que de sainteté. Il est nommé dans le calendrier d'Allemagne le 30 mars.

PATTU (saint), *Patusius*, chanoine de Saint-Etienne de Meaux, florissait dans le VIIIe siècle. Un prieuré du pays Mulcien portait son nom. — 3 octobre.

PAUL (saint), *Paulus*, apôtre, de la tribu de Benjamin, né au commencement du Ier siècle, à Tarse en Cilicie, était fils d'un Juif de cette ville, qui appartenait à la secte des pharisiens. Dans la cérémonie de la circoncision, qui eut lieu huit jours après sa naissance, il reçut le nom de Saul. Il se rendit, très-jeune encore, à Jérusalem, où il se plaça sous la conduite de Gamaliel, personnage illustre, docteur de la loi et membre du Sanhédrin, qui l'éleva dans les principes pharisaïques. Saul se distingua, parmi ses condisciples, par son zèle pour la loi et pour les traditions du judaïsme, ce qui le rendit un des plus ardents persécuteurs du christianisme naissant. Lorsqu'on lapida saint Etienne, il gardait les manteaux de ses meurtriers. Les fidèles de Jérusalem ayant eu à essuyer une violente persécution, Saul se montra un des plus acharnés à leur perte. En vertu des pouvoirs qu'il avait reçus du grand-prêtre, il arrachait les chrétiens de leurs maisons, les chargeait de chaînes et les traînait en prison, les faisant battre de verges et employant les tourments les plus cruels pour les contraindre à blasphémer Jésus-Christ. Son nom seul inspirait la terreur aux disciples du Sauveur, contre lesquels il ne respirait, comme il l'avoue lui-même, que menaces et carnage. Il se fit donner, par le grand-prêtre et par le conseil de la nation, des lettres qui l'autorisaient à se saisir de tous les Juifs de Damas qui confessaient Jésus-Christ, et à les conduire à Jérusalem pour y rendre compte de leur défection à la loi mosaïque. Comme il se rendait à Damas pour accomplir la commission qu'il avait sollicitée, une lumière plus brillante que le soleil l'environna, lui et ceux qui l'accompagnaient, et ils furent tous terrassés. Alors Saul entendit seul une voix qui lui disait : *Saul, Saul, pourquoi me persécutez-vous?* Saul répondit : *Qui êtes-vous, Seigneur? — Je suis Jésus de Nazareth, que vous persécutez. — Seigneur, que voulez-vous que je fasse? — Levez-vous et entrez dans la ville, où l'on vous dira ce que vous avez à faire.* Saul s'étant relevé, ne voyait plus rien, quoiqu'il eût les yeux ouverts. Il fallut que ses compagnons le menassent par la main jusqu'à Damas, et ils le conduisirent chez un Juif nommé Judas. C'est là que vint le trouver, par l'ordre de Dieu, un disciple nommé Ananie, qui lui rendit la vue en lui imposant les mains ; il lui administra ensuite le baptême. Dès les jours suivants, Saul se mit à prêcher Jésus-Christ dans les synagogues, et ceux qui l'entendaient se demandaient les uns aux autres : *N'est-ce pas celui qui persécutait dans Jérusalem ceux qui invoquaient le nom de Jésus, et qui ne venait ici que pour emmener prisonniers ceux qui croient en lui?* Cette conversion miraculeuse était bien faite pour jeter dans l'étonnement : aussi l'Eglise en célèbre-t-elle la fête au 25 janvier. De Damas Saul se rendit en Arabie, et passa quelque temps dans la retraite; ensuite il revint à Damas, où il prêcha Jésus-Christ avec une nouvelle force. Les Juifs, qu'il confondait par ses discours, résolurent de se défaire de lui, et, ayant obtenu du gouverneur qu'on fermât les portes de la ville, afin qu'il ne pût leur échapper, ils se mirent à sa recherche. Les fidèles, instruits à temps du projet des Juifs, placèrent Saul dans une corbeille et le descendirent, pendant la nuit, du haut des murs. Après avoir séjourné trois ans à Damas et dans les environs, il se rendit à Jérusalem, et saint Barnabé, qui le connaissait, le conduisit à saint Pierre et à saint Jacques, qui le félicitèrent sur sa conversion. Il s'entretint pendant quinze jours avec eux, et parla plusieurs fois dans la synagogue ; mais les Juifs de cette ville voulurent, comme ceux de Damas, lui ôter la vie, et il fallut qu'on le tirât de leurs mains pour le conduire à Césarée, d'où il s'embarqua pour Tarse, sa patrie. Il y prêcha pendant plus de trois ans, ainsi que dans le reste de la Cilicie et de la Syrie, et opéra de nombreuses conversions. Saint Barnabé étant venu à Antioche en 43, et l'ayant demandé aux apôtres pour l'aider dans le ministère de la prédication, il alla le chercher à Tarse et l'amena à Antioche, où ils annoncèrent la parole de Dieu pendant une année, et cela avec tant de succès, que c'est dans

cette ville que les fidèles prirent le nom de *Chrétiens* ou disciples du Christ. Les deux apôtres firent le voyage de Jérusalem en 44, pour porter aux frères de cette ville, qui étaient en proie à la famine, les aumônes de ceux de la Syrie. Ils retournèrent ensuite à Antioche, où le Saint-Esprit fit dire de les séparer du reste des frères, afin qu'ils s'appliquassent à l'œuvre à laquelle Dieu les appelait. C'est alors que Saul fut placé au rang des apôtres, et après qu'il eut reçu l'imposition des mains, il se rendit avec Barnabé à Séleucie, d'où il s'embarqua pour l'île de Chypre. Il prêcha à Salamine et ensuite à Paphos, où le proconsul Sergius Paulus faisait sa résidence. Ce magistrat ayant appris les miracles que Saul opérait, désira le voir, et, à la suite de cette entrevue, il se convertit et reçut le baptême. On pense que ce fut à cause de cet événement que l'Apôtre prit le nom de *Paul*, qui était celui du proconsul, et saint Luc ne l'appelle plus que Paul à partir de cette époque. De Chypre, Paul et Barnabé allèrent à Perge en Pamphilie, ensuite à Antioche de Pisidie, où ils convertirent plusieurs Juifs; mais les autres les chassèrent du pays, et les deux apôtres vinrent à Icone en Lycaonie, où ils opérèrent un grand nombre de conversions. Mais comme on voulait les lapider, ils se rendirent à Lystre, où saint Paul guérit un homme qui était tellement perclus de ses jambes, que jamais il n'avait pu faire un pas. Le peuple, témoin du prodige, s'écria que des dieux étaient venus visiter leur ville sous une forme humaine. Il prenait Barnabé pour Jupiter et Paul pour Mercure, parce qu'il portait la parole; et déjà on se disposait à leur offrir en sacrifice des victimes ornées de guirlandes, lorsque les deux apôtres parvinrent, non sans peine, à empêcher cette cérémonie idolâtrique. Peu après, Paul fut lapidé par ces mêmes hommes qui avaient voulu l'adorer. Rappelé à la vie par les soins des fidèles, il partit le lendemain, quoiqu'il fût encore bien faible; mais il ne voulait pas rallumer, par un plus long séjour, la haine de ses persécuteurs; et, étant allé à Derbe avec saint Barnabé, ils y gagnèrent beaucoup d'âmes à Jésus-Christ. Ils repassèrent ensuite par Lystre et par Icone, et y ordonnèrent des prêtres pour chaque Église, après quoi ils revinrent à Antioche de Syrie, l'an 47. Les quatre années suivantes, saint Paul prêcha dans la Syrie et la Judée, et l'on croit même qu'il poussa ses courses apostoliques jusque dans l'Illyrie en Occident. Il se retrouvait, l'an 51, à Antioche, d'où il se rendit à Jérusalem, pour assister au premier concile de l'Eglise, où l'on croit que se trouvèrent tous les apôtres. Saint Paul et saint Barnabé y racontèrent aux frères le succès qu'avaient eu parmi les gentils leurs prédications. De retour à Antioche, il y fut bientôt rejoint par saint Pierre, qui, pour ne pas déplaire à quelques juifs nouvellement arrivés de Jérusalem, cessa de manger avec les gentils qui étaient chrétiens. Cette conduite, qui causait du scandale à ces derniers, engagea saint Paul à reprendre publiquement son collègue de cette déférence pour les zélateurs des cérémonies légales. S'étant séparé de Barnabé, qui allait en Chypre, il s'adjoignit Silas et visita les églises qu'il avait fondées en Syrie, en Cilicie et dans la Pisidie. A Lystre, il circoncit son disciple Timothée, et cela pour ne pas déplaire aux juifs; mais il refusa ensuite de circoncire Tite, son autre disciple, pour montrer qu'il ne regardait plus comme obligatoires les observances judaïques. De la Lycaonie il passa dans la Phrygie et dans la Galatie. Les habitants de cette dernière contrée le reçurent comme un ange de Dieu. Il se proposait de pénétrer dans l'Asie Mineure, mais lorsqu'il fut arrivé dans la Troade, un Macédonien lui apparut pendant la nuit, le priant de passer en Macédoine. Il obéit à cette vision, et s'étant embarqué avec Silas, Timothée et Luc, auteur des Actes, il relâcha à Samothrace, île de la mer Egée: le lendemain, il aborda à Néapolis, d'où il se rendit à Philippes. Il y convertit, entre autres personnes, une marchande de pourpre, nommée Lydie, qui, par reconnaissance, voulut qu'il logeât chez elle. Pendant le séjour qu'il fit dans cette ville, il assemblait tous les jours les fidèles dans un oratoire des Juifs, situé près de la ville. Il y avait à Philippes une esclave qui possédait l'esprit de divination et qui procurait un grand profit à ses maîtres, parce qu'on venait la consulter de toutes parts. Cette fille s'écria, en voyant saint Paul et ses compagnons: *Ces hommes sont les serviteurs du Dieu très-haut, et ils nous annoncent la voie du salut.* L'Apôtre commanda au démon de sortir de cette fille, ce qu'il fit à l'heure même. Ses maîtres, furieux de voir ainsi tarir la plus belle source de leurs revenus, ameutèrent la populace, qui, s'étant saisie de l'Apôtre et de ses compagnons, les conduisit devant les magistrats: ceux-ci les firent frapper de verges et renfermer dans un cachot, avec des ceps aux pieds. Pendant que les saints étaient en prières au milieu de la nuit, ils ressentirent un tremblement de terre, qui ébranla la prison, dont les portes s'ouvrirent: les fers mêmes des prisonniers se trouvèrent rompus. Le geôlier, éveillé par la secousse et le bruit, et voyant la prison ouverte, crut que les prisonniers s'étaient sauvés; et comme il en répondait sur sa vie, il allait, dans son désespoir, se percer de son épée, lorsque saint Paul lui cria que personne n'était sorti. Cet homme vint aussitôt se jeter à ses pieds et lui demanda le baptême, ainsi que toute sa famille. Le lendemain, les magistrats ordonnèrent qu'on remît en liberté les serviteurs de Dieu; mais saint Paul dit qu'il était bien étrange qu'on eût battu de verges des citoyens romains sans jugement, et qu'on prétendit ensuite les relâcher sans leur faire la moindre réparation. A ce mot de citoyens romains, les magistrats effrayés vinrent en personne prier les saints de sortir. Saint Paul quitta Philippes, où il avait fondé une Eglise florissante, comme on le voit par l'Épître qu'il écrivit aux Philippiens, et passa par Amphi-

polis et par Antigonie pour se rendre à Thessalonique, capitale de la Macédoine. Il prêcha trois fois dans la synagogue, et convertit quelques juifs ainsi qu'un grand nombre de gentils, auxquels il adressa plus tard deux Epîtres. Ceux des juifs qui n'avaient pas voulu se convertir vinrent assiéger la demeure des saints pour les arrêter. Ne les y trouvant pas, ils se saisirent de la personne de Jason, leur hôte, qu'ils conduisirent devant les magistrats, et il ne fut relâché qu'en fournissant caution qu'il représenterait saint Paul, s'il se trouvait quelque charge contre lui. L'Apôtre, accompagné de Silas, quitta la ville pendant la nuit et gagna Bérée, où les juifs reçurent l'Evangile avec joie. Les gentils se convertirent aussi en grand nombre; mais Paul fut obligé de sortir de la ville par suite d'une émeute, et y ayant laissé Silas pour achever l'œuvre qu'il avait commencée, il prit la route d'Athènes, où il prêcha aux juifs dans la synagogue et aux gentils sur les places publiques et même dans l'Aréopage. Entre autres conversions qu'il opéra, on compte celle de saint Denis, aréopagite, et celle d'une dame illustre, nommée Damaris. C'est de cette ville qu'il se rendit à Corinthe, où il logea chez Aquila dont la femme s'appelait Priscille, et qui étaient comme lui fabricants de tentes. Saint Paul travaillait avec Aquila : les jours de sabbat il prêchait dans la synagogue, et beaucoup de juifs se convertirent. Ce fut de cette ville qu'il écrivit, en 52, ses deux Epîtres aux Thessaloniciens, les premières qui soient sorties de sa plume. Il fut persécuté à Corinthe par ceux des juifs qui repoussaient la lumière de l'Evangile : ils le traînèrent devant Novat, surnommé Gallion, frère aîné de Sénèque, et qui était proconsul de l'Achaïe; mais ce magistrat leur ordonna de se retirer, en leur disant qu'il ne se mêlait point d'affaire de religion. Après dix-huit mois passés à Corinthe, l'Apôtre, désirant se rendre à Jérusalem, partit pour Chenchrée, d'où il s'embarqua pour Ephèse. Ayant abordé à Césarée en Palestine, il partit pour Jérusalem où, ayant célébré la fête de la Pentecôte, il parcourut de nouveau la Syrie, la Galatie, la Phrygie, pour visiter les Eglises qu'il y avait fondées. De la Cappadoce il alla à Ephèse, où il séjourna trois ans, occupé à évangéliser les juifs d'abord, et ensuite les gentils, selon sa coutume. Il opéra, dans cette ville, de nombreux miracles, non seulement par lui-même, mais par les objets qui avaient touché son corps, comme des mouchoirs et des tabliers; ce qui contribua puissamment à multiplier le nombre des fidèles. A Ephèse il fut en butte, comme dans la plupart des autres villes, à la persécution des juifs; mais il fut exposé, de la part des idolâtres, à des dangers qu'il n'avait encore éprouvés nulle part, et voici quelle en fut l'occasion. Il y avait dans le temple de Diane, une statue de Cybèle qu'on prétendait tombée du ciel. Un orfèvre, nommé Démétrius, qui fabriquait des statuettes en argent copiées sur cette statue, et qui en retirait un bénéfice considérable, voyant que depuis la prédication de saint Paul son commerce diminuait considérablement, mit en jeu l'honneur de la déesse pour intéresser à sa cause les Ephésiens. Aussitôt la populace fanatisée se mit à crier : *Vive la grande Diane d'Ephèse !* et chercha l'Apôtre pour le livrer aux bêtes dans l'amphithéâtre. Ne l'ayant pas trouvé, on se saisit de deux de ses disciples, qui étaient de Macédoine, Gaius et Aristarque, et déjà l'on était sur le point de les faire dévorer par des bêtes, lorsque l'Apôtre se présenta pour parler en leur faveur; mais les intendants des jeux, qui voulaient le sauver, le dissuadèrent d'une démarche qui pouvait lui coûter la vie. Un juif converti, nommé Alexandre, voulut aussi prendre la parole pour apaiser le tumulte, mais il ne put se faire entendre. Il y avait près de deux heures que le peuple ne cessait de crier, *Vive la grande Diane des Ephésiens !* lorsque le greffier de la ville parvint à calmer les esprits en leur représentant que c'était aux magistrats qu'il fallait s'adresser pour obtenir justice, et que ceux qui prenaient une autre marche s'exposaient à se faire punir comme séditieux. Ce peu de mots suffit pour rétablir le calme; les personnes arrêtées furent relâchées et l'attroupement se dissipa. La seconde année de son séjour à Ephèse saint Paul fit un voyage à Corinthe, d'où il écrivit son *Epître aux Galates*. De retour à Ephèse, il écrivit, en 56, sa *première Epître aux Corinthiens*. Il était en Macédoine lorsqu'il leur écrivit sa *seconde Epître*, et bientôt après il alla leur faire une troisième visite. C'est de Corinthe qu'il adressa, en 58, son *Epître aux Romains*. Après un séjour de trois mois dans la Grèce, il partit pour Jérusalem, afin de porter aux fidèles de cette ville les aumônes qu'il avait recueillies, dans la Macédoine et l'Achaïe; il visita en passant l'église de Philippes, et celle de Troade. Tandis que l'Apôtre prêchait les fidèles de cette dernière ville, un jeune homme, nommé Eutyque, assis sur une fenêtre, s'étant endormi pendant la prédication, tomba du troisième étage et fut tué; mais il fut rendu à la vie par le saint, qui se rendit ensuite à Asson, d'où il s'embarqua pour l'Ionie et relâcha aux îles de Lesbos et de Samos. Ayant abordé à Trogille, il gagna Milet et envoya chercher les prêtres et les anciens d'Ephèse pour leur donner quelques instructions. Après avoir passé par les îles de Cos et de Rhodes, il arriva à Patare, ville de Lycie, d'où il s'embarqua pour Tyr. Il y fut rendu le cinquième jour après son départ de Milet, et les chrétiens de cette ville le conjurèrent de ne point aller à Jérusalem, lui prédisant les maux qu'il aurait à y souffrir; mais l'Apôtre, sans tenir compte de leurs prédictions, poursuivit sa route, et s'étant embarqué, il arriva à Ptolémaïde, d'où il se rendit à Césarée. Là, le prophète Agabe lui ayant prédit qu'il serait chargé de fers à Jérusalem, il répondit qu'il était prêt à souffrir non-seulement la prison, mais la mort même, pour le nom du Seigneur Jésus. Ar-

rivé à Jérusalem, il fit distribuer les aumônes dont il était chargé; mais les juifs l'ayant aperçu dans la ville en compagnie d'un Ephésien, nommé Trophime, ils s'imaginèrent qu'il l'avait conduit dans le temple, et le bruit s'étant répandu que Paul méprisait le temple et la loi de Moïse, ils se saisirent de sa personne dans le dessein de le battre et même de le massacrer. Le tribun Lysias, qui commandait la garnison du fort Antonia, accourut avec une troupe de soldats, et tira l'apôtre des mains des juifs, qui le frappaient, ordonnant toutefois qu'il fût lié de deux chaînes, parce qu'il le prenait pour un Egyptien qui avait excité une sédition peu de temps auparavant; mais voyant qu'il s'était trompé, il lui permit de parler au peuple. Saint Paul fit un discours dans lequel il exposa la manière miraculeuse dont il avait été converti, ajoutant qu'il avait reçu de Dieu mission expresse de prêcher aux gentils. Ces dernières paroles firent pousser aux juifs des cris de rage par lesquels ils demandaient sa mort. Lysias l'ayant condamné à être fouetté, le bourreau se disposait à exécuter la sentence, lorsque l'Apôtre demanda s'il était permis de traiter de la sorte un citoyen romain, avant qu'il eût été entendu et condamné selon les lois. A ce mot de citoyen romain, Lysias eut peur et fit reconduire saint Paul dans la tour Antonia. Il manda ensuite, le lendemain, le conseil des juifs, présidé par le grand-prêtre Ananie, afin de connaître à fond de quoi il s'agissait. Saint Paul ayant voulu parler, le grand-prêtre lui fit donner un soufflet. L'Apôtre se plaignit de l'outrage et menaça Ananie de la justice divine, l'appelant muraille blanchie. Sur l'observation qu'on lui fit que c'était le grand-prêtre, il s'excusa sur ce qu'il ne l'avait pas connu. Il s'écria ensuite qu'il n'était accusé que parce qu'il soutenait la résurrection des morts. Là dessus, les pharisiens, qui défendaient avec zèle ce dogme contre les sadducéens, prirent le parti de l'Apôtre, en sorte qu'il s'éleva une grande contestation entre les juifs mêmes. Lysias, pour empêcher que saint Paul ne fût mis en pièces au milieu du tumulte, le fit ramener par les soldats, et la seconde nuit qu'il passa en prison, Jésus-Christ lui apparut et l'encouragea, en l'assurant qu'il irait lui rendre témoignage jusqu'à Rome. Quarante juifs ayant conspiré sa mort, Lysias l'envoya, sous bonne escorte à Félix, gouverneur de la province, qui faisait sa résidence à Césarée. Le grand-prêtre l'y suivit avec l'orateur Tertullus, qui l'acusa d'exciter des troubles et de prêcher la nouvelle religion des Nazaréens. Lorsque l'Apôtre eut obtenu la permission de parler, il commença par dire au gouverneur qu'il se félicitait d'avoir à plaider sa cause devant un magistrat qui, depuis si longtemps, était le juge de sa nation. Il ne lui fut pas difficile de prouver qu'il n'était entré dans aucune sédition, et qu'il n'avait pas profané le temple. Il ajouta qu'il servait Dieu conformément à la doctrine de ceux que ses accusateurs traitaient d'hérétiques, mais qu'il avait en cela pour garants les patriarches et les prophètes, et que, dans l'attente de la résurrection générale, il tâchait de vivre d'une manière irréprochable. Félix, quoiqu'il attachât peu d'importance à l'accusation, retint cependant saint Paul en prison pendant deux ans, afin de plaire aux juifs et aussi dans l'espérance que les chrétiens se cotiseraient pour obtenir son élargissement. Félix, qui de la condition d'esclave s'était élevé aux premières dignités de l'empire, se faisait détester de toute la Judée par ses rapines et ses concussions, et ne se maintenait dans son gouvernement que par le crédit de Pallas, son frère; mais après la chute de ce ministre tout-puissant, les juifs se déterminèrent à porter leurs plaintes à l'empereur. Dans ce même temps, Félix se plaisait à s'entretenir avec l'apôtre, son prisonnier, mais uniquement par curiosité. Un jour qu'il se trouvait seul avec Drusille, sa femme, qui était juive d'origine, il l'envoya chercher et saint Paul se mit à parler avec tant de force sur la justice, la chasteté et le jugement dernier, que Félix, effrayé, lui dit: *En voilà assez pour aujourd'hui, vous achèverez cette matière un autre jour.* Il eût en effet d'autres conférences avec son prisonnier, mais elles ne produisirent sur lui aucun effet. Au bout de deux ans, il fut rappelé à Rome, parce que les plaintes des Juifs contre sa rapacité étaient enfin parvenues jusqu'à Néron, qui lui donna pour successeur Porcius Festus. Les juifs reproduisirent devant le nouveau gouverneur leurs accusations contre saint Paul; mais celui-ci en appela à l'empereur, en vertu du droit que lui donnait sa qualité de citoyen romain. Agrippa, que l'empereur Claude avait fait roi d'une partie de la Judée, étant venu à Césarée pour saluer Festus, désira voir saint Paul dont il avait beaucoup entendu parler. L'Apôtre expliqua à ce prince, en présence de sa cour, la doctrine de la résurrection des morts et raconta l'histoire de sa conversion. Agrippa, frappé de ce discours, dit à l'Apôtre qu'il s'en fallait bien peu qu'il ne l'eût décidé à se faire chrétien. Il déclara ensuite à Festus, qui le consultait sur le sort du prisonnier, que sans son appel à l'empereur on aurait pu le mettre en liberté. Festus résolut donc de l'envoyer à Rome et le remit entre les mains de Jules, centurion d'une compagnie de la légion d'Auguste. L'Apôtre s'embarqua à Adramytte, port de Mysie avec saint Luc, Aristarque et quelques autres chrétiens. Ils relâchèrent à Sidon, où Jules, qui traitait saint Paul avec beaucoup d'égards, lui permit de visiter ses amis et de se reposer quelque temps. Après une navigation difficile, on aborda au port de Myre en Lycie, où le vaisseau devait finir sa course. On en prit un d'Alexandrie, qui était destiné pour l'Italie, et qui portait deux-cent-soixante-seize personnes. Il fut presque toujours contrarié par le vent. Lorsque l'on fut arrivé à Beaux-Ports, dans l'île de Crète, comme on se trouvait au mois d'octobre, l'Apôtre proposa d'attendre

la belle saison ; mais presque tous furent d'avis qu'il fallait gagner Phénicie, port situé de l'autre côté de l'île ; mais bientôt le vent d'est souffla avec tant de violence, qu'il fut impossible de gouverner le vaisseau. La tempête le porta près d'une petite île nommée Canda, au sud-ouest de Crète, et on le ceignit avec des câbles, de peur qu'il ne s'entrouvrît. Le lendemain on jeta à la mer toutes les marchandises, et deux jours après, tous les agrès du vaisseau. On fut quatorze jours sans voir le soleil et sans apercevoir aucune étoile, et tous s'attendaient à périr d'un moment à l'autre. Cependant saint Paul les rassurait, en leur disant qu'il n'y aurait de perdu que le vaisseau. Il parlait ainsi en conséquence d'un vision dans laquelle un ange était venu lui dire la nuit précédente : *Paul, ne craignez rien ; il faut que vous comparaissiez devant César, et je vous annonce que Dieu vous a accordé la vie de tous ceux qui naviguent avec vous.* On jeta la sonde et l'on trouva vingt brasses, et un peu plus loin quinze, d'où l'on conclut qu'on approchait de la terre ; mais la crainte des rochers qui bordaient la côte fit jeter l'ancre en attendant le jour. Les matelots se disposaient à s'emparer de la chaloupe, pour gagner secrètement la côte ; mais saint Paul en prévint le centurion, qui donna ordre à ses soldats de couper les amarres qui retenaient la chaloupe ; c'est ainsi que les matelots, qui voulaient quitter le vaisseau, où leur présence était nécessaire, ne purent accomplir leur projet de désertion. Saint Paul continuait à rassurer les passagers en leur disant que pas un ne perdrait un seul cheveu de sa tête, et comme ils n'avaient presque pas mangé depuis quatorze jours, il les exhorta à prendre de la nourriture ; ce qu'ils firent, et l'on jeta ensuite à la mer une partie des provisions pour soulager d'autant le vaisseau. On vit enfin la terre lorsque le jour parut, mais on ignorait sur quelle côte on se trouvait. On se décida à faire échouer le navire dans une espèce d'anse qui était en vue ; on leva donc les ancres, et le vaisseau fut lancé vers le rivage au moyen de la voile d'artimon. Il échoua sur une langue de terre, laissant sa proue enfoncée dans le sable et sa poupe brisée par les vagues. Dans cette situation, les soldats proposaient de tuer les prisonniers, de peur qu'ils ne s'échappassent ; mais le centurion, qui voulait sauver saint Paul, les empêcha d'exécuter leur dessein, et tous arrivèrent à terre, les uns à la nage, les autres sur les débris du navire. Le premier soin des naufragés fut de reconnaître le lieu où ils se trouvaient, et ils s'assurèrent que c'était l'île de Malte. Les habitant les accueillirent avec humanité et allumèrent un grand feu pour les sécher. L'Apôtre ayant apporté un fagot de broussailles, il en sortit une vipère, qui ne l'eut pas plutôt piqué à la main qu'il la fit tomber dans le feu. Les insulaires s'imaginaient que sa main allait s'enfler et lui donner la mort, et ils se demandaient si ce n'était pas quelque grand coupable que la vengeance divine poursuivait sur terre et sur mer ; mais voyant qu'il continuait à se bien porter, ils s'écrièrent que c'était un dieu. Saint Paul passa trois jours chez Publius, le plus considérable des habitants de l'île ; et son père, malade d'une fièvre et d'une dyssenterie, fut guéri par l'Apôtre. Le bruit de ce miracle s'étant répandu, les insulaires lui apportaient leurs malades, et il leur rendait la santé : aussi les naufragés ne manquèrent-ils de rien pendant les trois mois qu'ils passèrent à Malte. Ils s'embarquèrent ensuite pour Rome sur un autre vaisseau d'Alexandrie, et s'étant arrêtés trois jours à Syracuse, ils arrivèrent à Reggio et abordèrent à Pouzzoles, où saint Paul resta sept jours avec les chrétiens de cette ville. Ceux de Rome ayant appris qu'il approchait, allèrent au-devant de lui, et il arriva dans la capitale du monde au commencement du printemps de l'an 61. Il fut remis entre les mains de Burrhus, préfet du prétoire, qui le traita avec égards et lui permit de vivre en son particulier, sous la surveillance d'un garde. Il avait la liberté d'annoncer l'Evangile à tous ceux qui venaient l'entendre, et il convertit un grand nombre de juifs et de gentils. Au bout de deux ans, comme il ne se présentait personne pour soutenir l'accusation intentée contre lui, il fut élargi. Pendant qu'il était prisonnier à Rome, il reçut la visite d'Epaphrodite, évêque de Philippes, qui lui apportait de l'argent et qui était chargé par les Philippiens de lui rendre tous les services qui dépendaient de lui. Saint Paul leur écrivit, en 62, pour les remercier de leurs secours et pour les exhorter à se prémunir contre ceux qui voulaient les assujettir à la loi de la circoncision. Vers le même temps il convertit Onésime, esclave de Philémon, l'un des principaux bourgeois de Colosses, qui s'était enfui à Rome et qu'il renvoya à son maître, avec une lettre dans laquelle il demandait à Philémon, de la manière la plus pressante, le pardon et la liberté d'Onésime. Celui-ci fut aussi porteur de la lettre aux Colossiens, écrite la même année. On croit que ce fut l'année suivante qu'il écrivit son *Epître aux Hébreux*. Peu après sa mise en liberté, il passa en Orient, comme il l'avait promis dans ses dernières Epîtres. Arrivé dans l'île de Crète, il y établit évêque son disciple Tite, et il mit ensuite à la tête de l'église d'Ephèse Timothée, son autre disciple. Ce fut, au rapport de saint Jérôme, de Nicopolis en Epire qu'il écrit à ce dernier la première des deux Epîtres qui lui sont adressées ; celle à Tite fut écrite en Achaïe, d'où il se rendit à Troade. De retour à Ephèse, il excommunia Hyménée et Philète, qui niaient la résurrection des corps. De l'Orient il revint à Rome, où Dieu lui avait fait connaître par révélation qu'il souffrirait le martyre. Il arriva dans cette ville vers l'an 64. Plusieurs personnes d'un rang distingué et jusqu'à des membres de la famille impériale avaient embrassé la foi, et le nombre des chrétiens de Rome convertis par les deux apôtres ou par leurs disciples était considé-

rable, lorsque Néron excita contre eux une violente persécution qui fut la première de celles que le christianisme eut à essuyer. Saint Paul, emprisonné par l'ordre de ce prince, écrivit dans les fers sa seconde Epître à Timothée et l'Epître aux Ephésiens, et il prend dans l'une et dans l'autre le titre de prisonnier de Jésus-Christ. Ayant comparu une première fois devant Néron, il se plaint d'avoir été abandonné, dans cette circonstance, de tous ceux qui avaient du crédit à la cour. Dans un second interrogatoire, il fut condamné à la décapitation, genre de supplice qu'il dut à son titre de citoyen romain, sans quoi il eût été crucifié en sa qualité de juif, comme saint Pierre, au martyre duquel il fut associé, le 29 juin de l'an 66, dans le lieu dit aux Eaux-Salviennes. Les corps des deux apôtres furent enterrés dans les catacombes à deux milles de Rome. Celui de saint Paul fut transporté, dans la suite, sur le chemin d'Ostie. On bâtit dans cette dernière ville une église de son nom, qui possède la moitié de ce précieux corps: l'autre moitié est dans un souterrain magnifique de l'église du Vatican. Son chef se garde dans l'église de Saint-Jean de Latran. L'éloge de saint Paul ressort tout naturellement de ses immenses travaux, des succès merveilleux de son apostolat et de ses immortels écrits. — 29 juin.

PAUL ou PAULIN (saint), premier évêde Lucques en Toscane et martyr, avait été sacré par l'apôtre saint Pierre, et il fut mis à mort au pied du mont Pise, avec plusieurs chrétiens qu'il avait convertis. — 12 juillet.

PAUL (saint), missionnaire et martyr en Egypte, avec trente-six autres ouvriers évangéliques dont il était le chef, se livrait avec eux à la prédication de la foi chrétienne, et il les avait divisés en quatre troupes de chacune neuf qu'il envoya aux quatre coins de la province pour y travailler, sous ses ordres, à la conversion des païens. Le gouverneur d'Egypte, informé des succès opérés par leurs prédications, envoya des soldats pour les arrêter. Ils furent ensuite conduits devant son tribunal, et dans l'interrogatoire qu'il leur fit subir, il leur donna l'option entre la mort et l'apostasie. Alors Paul prenant la parole pour tous, répondit: *Nous sommes décidés à mourir plutôt qu'à sacrifier à vos dieux; ainsi ne nous épargnez pas.* Sur cette déclaration, le gouverneur porta contre eux une sentence capitale et les condamna à différents supplices. Ceux qui avaient évangélisé à l'Orient et au midi de la province furent dévoués aux flammes, et Paul, qui se trouvait à la tête de ces derniers au moment de son arrestation, partagea leur genre de mort. Ils furent exécutés un 18 de janvier; mais on ne sait si ce fut dans le IIe siècle ou dans le IIIe. — 16 et 18 janvier.

PAUL (saint), martyr en Afrique, souffrit au milieu du IIIe siècle, pendant la persécution de l'empereur Dèce. Il est mentionné avec saint Mappalique, dans la lettre que saint Cyprien adressa aux martyrs et aux confesseurs. — 17 avril.

PAUL (saint), martyr à Lampsaque pendant la persécution de Dèce, fut arrêté à Lampsaque en Asie avec Nicomaque et saint André, par ordre du proconsul Optime. Tous les trois confessèrent Jésus-Christ avec courage; mais pendant qu'on les torturait, Nicomaque, cédant à la douleur, déclara qu'il était prêt à sacrifier. On cessa donc de le tourmenter; mais à peine eut-il offert de l'encens aux dieux, qu'il se trouva possédé du démon, et, se roulant par terre, il expira dans d'horribles convulsions, après s'être coupé avec les dents sa langue qu'il avala. Paul et André déplorant cette apostasie, persévèrent, au milieu des supplices, dans la confession du nom de Jésus. Optime, n'ayant pu vaincre leur constance, les fit reconduire en prison. Le lendemain le peuple s'attroupa autour de la demeure du proconsul, demandant à grands cris les deux martyrs. Le proconsul, les ayant fait comparaître, leur dit: *Il n'y a qu'un moyen pour vous d'apaiser ce tumulte, c'est de sacrifier à la grande Diane. — Nous ne reconnaissons pas Diane pour une divinité.... Nous n'adorons qu'un seul Dieu.* La foule n'eut pas plutôt entendu cette réponse qu'elle redoubla ses cris. Optime pour l'apaiser fit battre de verges André et Paul et les livra ensuite à la fureur de ceux qui demandaient leur mort. Aussitôt on les conduit hors de la ville, et l'on fait pleuvoir sur eux une grêle de pierres: c'est ainsi qu'ils furent lapidés l'an 251. — 11 et 15 mai.

PAUL (saint), martyr à Tertulle en Afrique, souffrit avec saint Successe et plusieurs autres, l'an 259, pendant la persécution de l'empereur Valérien. — 19 janvier.

PAUL (saint), martyr à Ptolémaïde en Palestine avec sainte Julienne sa sœur, souffrit pendant la persécution de l'empereur Valérien. — 17 août.

PAUL (saint), martyr avec saint Denis et sept autres, souffrit de cruelles tortures pendant la persécution de Dèce, et fut tourmenté de nouveau pendant celle de Valérien. Il fut condamné à mort et exécuté par ordre du juge Emilien. — 3 octobre.

PAUL (saint), martyr à Corinthe avec saint Codrat et quatre autres, confessa la foi pendant la persécution de Dèce. Ayant survécu à ses tortures, il fut mis à mort quelques années après, par ordre du président Jason, sous l'empereur Valérien. — 10 mars.

PAUL (saint), martyr en Afrique, souffrit avec saint Géronce et plusieurs autres. — 19 janvier.

PAUL (saint), martyr à Cléopatride en Egypte, souffrit avec saint Pausirion et un autre. — 24 janvier.

PAUL (saint), martyr en Syrie, souffrit avec saint Cyrille et cinq autres. — 20 mars.

PAUL (saint), martyr en Afrique avec saint Quadrat et plusieurs autres, est nommé dans le Martyrologe dit de saint Jérôme le 25 mai.

PAUL (saint), martyr, assistant au supplice de saint Marc et de saint Mucien, les encourageait à souffrir avec constance les tourments horribles qu'on leur faisait subir. Cette action hardie lui mérita la grâce d'être associé à leur triomphe, et il fut mis à mort le même jour : on ignore pendant quelle persécution. — 3 juillet.

PAUL (saint), martyr à Autun avec saint Révérien, évêque, et plusieurs autres, souffrit vers l'an 273 pendant la persécution de l'empereur Aurélien. — 1er juin.

PAUL (saint), enfant et martyr à Byzance avec saint Lucillien et trois autres, fut jeté dans une fournaise ardente, d'où il sortit sans la moindre brûlure. Le président Sylvain lui fit ensuite trancher la tête, l'an 273, sous l'empereur Aurélien. — 3 juin.

PAUL (saint), martyr à Alexandrie, est honoré chez les Grecs le 9 février.

PAUL (saint), martyr à Carthage, souffrit avec saint Soluteur. — 16 mars.

PAUL (saint), martyr à Rome, souffrit avec saint Crescent et deux autres. — 28 mai.

PAUL (saint), martyr à Tomes dans le Pont avec saint Cyriaque, est honoré le 20 juin.

PAUL (saint), martyr à Antioche de Syrie, souffrit avec saint Nicéas. — 29 août.

PAUL (saint), martyr à Damas avec sainte Tatte, sa femme, saint Sabinien, saint Maxime, saint Rufe et saint Eugène, ses fils, fut condamné au supplice du fouet, ensuite à la mort qu'il subit pour la confession de Jésus-Christ.

PAUL (saint), martyr à Nicée, souffrit avec saint Darius et plusieurs autres. — 19 décembre.

PAUL (saint), martyr à Tripoli en Afrique, souffrit avec saint Lucien et quatre autres. — 24 décembre.

PAUL (saint), premier évêque de Narbonne, que quelques légendaires ont cru mal à propos être le même que le proconsul Sergius Paulus, converti par l'apôtre saint Paul, fut, au rapport de saint Grégoire de Tours, envoyé de Rome dans les Gaules, vers le milieu du IIIe siècle. Il fixa son siége à Narbonne et opéra un grand nombre de conversions dans cette ville et dans les environs. Il eut beaucoup à souffrir de la part des idolâtres dans le cours de ses travaux apostoliques, et même de la part de son clergé. Ayant été accusé d'une faute honteuse par deux de ses diacres, il fut justifié dans une assemblée d'évêques tenue à Narbonne même, vers l'an 260. Il mourut en paix avant la fin du IIIe siècle. Prudence dit de lui que son nom a rendu illustre la ville de Narbonne. — 22 mars et 12 décembre.

PAUL (saint), martyr à Nyon, en Suisse, avec saint Héracle et trois autres, souffrit sous l'empereur Dioclétien. — 16 et 17 mai.

PAUL (saint), martyr à Porto avec saint Héraclius et deux autres, souffrit l'an 304, pendant la persécution de Dioclétien. — 2 mars.

PAUL (saint), martyr à Gaze en Palestine, confessa généreusement Jésus-Christ devant le tribunal de Firmilien, gouverneur de la province. Ayant été condamné à mort par ce magistrat, lorsqu'il fut arrivé sur le lieu du supplice, il obtint de l'exécuteur quelques instants pour faire sa prière. Alors, élevant la voix afin que la foule l'entendît, il pria pour les chrétiens, conjurant le Seigneur d'accorder la paix à son Eglise. Il pria ensuite pour la conversion des juifs, des samaritains et des gentils. Il pria en troisième lieu pour les assistants, pour le juge qui l'avait condamné, pour le bourreau qui allait l'exécuter et pour les empereurs qui persécutaient la religion, suppliant la clémence divine de ne pas redemander son sang à ceux qui le faisaient répandre. Après une prière aussi touchante, qui arracha des larmes à tout le monde, il présenta la tête à l'exécuteur, qui la lui trancha, le 25 juillet de l'an 308, sous le règne de Maximin II. — 25 juillet.

PAUL (saint), martyr à Césarée en Palestine avec saint Pamphile, était de Jamnia, ville de la même province. Avant d'obtenir la couronne du martyre, il avait déjà mérité le titre de confesseur. Comme c'était un chrétien zélé, plein de courage, et qu'il joignait à ses vertus un esprit cultivé, le gouverneur Urbain, qui l'avait fait arrêter en 307, le retint en prison, après son interrogatoire. Il y avait deux ans qu'il était dans les fers pour Jésus-Christ, lorsque Firmilien, successeur d'Urbain dans le gouvernement de la Palestine, lui fit trancher la tête, le même jour que l'illustre saint Pamphile fut aussi décapité, l'an 309, pendant la persécution de Maximin II, dit Daïa ou Daza. — 16 février.

PAUL LE SIMPLE (saint), anachorète de la Thébaïde, fut surnommé le Simple, parce qu'il se montrait, dans son obéissance, d'une simplicité admirable. Egyptien de naissance, il n'étudia pas les lettres humaines et vécut dans le monde jusqu'à l'âge de soixante ans, occupé des travaux de l'agriculture. Il était marié depuis longtemps, lorsqu'un jour il surprit sa femme en adultère. Cette découverte fit sur son cœur une impression si pénible et le plongea dans un tel chagrin, qu'il abandonna sa famille et tout ce qu'il possédait pour se retirer dans le désert. Après avoir marché huit jours, il se trouva à la porte du monastère de saint Antoine, et supplia le saint patriarche des cénobites de le recevoir au nombre de ses disciples. Mais Antoine l'ayant considéré quelque temps, lui répondit qu'il était trop âgé pour se faire aux austérités des solitaires et il l'engagea à retourner chez lui pour

reprendre son état, dans lequel il pouvait se sanctifier en servant Dieu avec piété. Après cette réponse, le saint abbé referma sa porte, près de laquelle Paul resta quatre jours, sans manger et ne cessant de prier. Sur la fin du quatrième jour, Antoine, touché de sa constance, lui accorda sa demande; mais, avant de l'admettre définitivement au nombre de ses disciples, il mit son obéissance à différentes épreuves. Ainsi, un jour que Paul avait fini l'ouvrage qui lui avait été prescrit, saint Antoine le défit et lui ordonna de le refaire : il obéit sans répliquer un seul mot. Un autre jour que l'heure du repas était arrivée, saint Antoine, au lieu de le laisser manger, lui commanda de chanter des psaumes avec lui et l'envoya ensuite se coucher; puis il l'appela, à minuit, pour se remettre de nouveau en prière, jusqu'à trois heures après midi du lendemain, et ce ne fut qu'après le coucher du soleil qu'ils mangèrent chacun un pain. Le saint abbé lui ayant demandé s'il voulait en manger un second : *Je le veux bien*, répondit-il, *si vous en mangez un second vous-même. — Mais moi, je suis moine; — et moi je voudrais le devenir.* Tantôt saint Antoine lui ordonnait de faire et de défaire ses paniers, de découdre et de recoudre son habit, sans que Paul fît la moindre observation. Une fois, il l'occupa, pendant un jour entier, à tirer de l'eau qu'il lui faisait jeter à mesure qu'il la tirait. Lorsqu'il se fut ainsi assuré des dispositions de son disciple, il lui enseigna à fond les devoirs de la vie anachorétique. Ensuite, il lui fit bâtir une cellule à une lieue de la sienne, et il allait le visiter de temps en temps. Il avait de lui une si haute idée, qu'il le proposait pour modèle à ses autres disciples. Il lui renvoyait les malades et les possédés qu'il n'avait pu guérir, et Paul les guérissait. Il mourut très-âgé, avant saint Antoine, et même avant le milieu du IVe siècle. — 7 mars.

PAUL (saint), premier ermite, né en 229 dans la basse Thébaïde, de parents riches qu'il perdit à l'âge de quinze ans, se trouva de bonne heure maître d'une fortune considérable; mais loin d'en abuser pour satisfaire ses passions, il en consacra une partie au soulagement des malheureux et employait le reste à se perfectionner dans les sciences divines et humaines, lorsque éclata la persécution de Dèce. Obligé de se cacher, parce qu'il était signalé comme chrétien, il se réfugia dans une maison à la campagne; mais ayant appris que son beau-frère, pour hériter de ses biens, avait formé le projet de le dénoncer, il s'enfuit dans le désert et se retira dans une caverne, près de laquelle se trouvaient une fontaine et un grand palmier. Lorsque l'orage qui le menaçait fut apaisé, il ne put se décider à quitter sa solitude, tant il trouvait de charmes dans ce genre de vie que la nécessité lui avait d'abord fait embrasser. Pendant plus de vingt ans il vécut des fruits de son palmier, dont les feuilles lui servaient de vêtement, et l'eau de sa fontaine lui servait de boisson. Depuis l'âge de quarante-trois ans jusqu'à sa mort, Dieu lui envoyait tous les jours par un corbeau la moitié d'un pain, et il avait passé quatre-vingt-dix ans dans sa caverne, que les hommes ignoraient encore qu'un de leurs semblables menât loin de toute société humaine une vie aussi angélique. Il serait resté inconnu à la postérité, si Dieu n'eût révélé au monde l'existence de son serviteur. Saint Antoine, qui avait passé plus d'un demi-siècle dans le désert, s'imagina qu'il n'y avait personne qui eût embrassé avant lui la vie solitaire, ou qui du moins l'eût pratiquée aussi longtemps. Dieu, pour le détromper, lui envoya un songe dans lequel il lui fit connaître qu'il y avait un solitaire plus parfait que lui et qui l'avait devancé dans cette carrière où il s'imaginait être entré le premier. Dès le lendemain Antoine se mit en route, et après deux jours et une nuit de marche, il aperçut de loin une lumière qui lui indiquait la demeure de celui qu'il cherchait. Y étant arrivé, il demanda à entrer; ce ne fut qu'après de vives instances que Paul lui ouvrit sa porte; mais à la fin il l'accueille avec un doux sourire : les deux saints se jettent dans les bras l'un de l'autre, et sans s'être jamais vus, ils s'appellent chacun par leur nom. Après avoir fait leur prière, ils s'assirent, et Paul, qui n'avait parlé à aucun homme depuis quatre-vingt-dix ans, s'informa auprès d'Antoine de la manière dont le monde allait. Il lui demanda, entre autres choses, si les hommes étaient toujours livrés aux futilités du siècle et aux superstitions de l'idolâtrie. Pendant cette conversation, un corbeau vint déposer devant eux un pain tout entier. *Voilà*, dit Paul, *ce que Dieu nous envoie pour notre repas. Depuis plus de soixante ans, il me fournit tous les jours la moitié d'un pain; mais aujourd'hui il a doublé en votre considération la provision de son serviteur.* Après avoir pris leur repas, ils passèrent la nuit à prier et à chanter des psaumes. Lorsque le jour parut, Paul dit à Antoine : *Dieu m'a fait connaître que je vous verrais avant de mourir, et je sens que je touche à ma fin. Allez chercher, pour ensevelir mon corps, le manteau que vous a donné l'évêque Athanase.* Saint Antoine, comprenant qu'il n'avait pu connaître ce fait que par révélation, s'empressa d'obéir, et après avoir embrassé son hôte, il reprit le chemin de son monastère, où il arriva tout fatigué. Comme ses disciples le questionnaient sur le motif de son absence, il se contenta de leur répondre : *Ah! misérable pécheur que je suis! je ne mérite pas de porter le nom de solitaire. J'ai vu Elie, j'ai vu Jean dans le désert; j'ai vu Paul dans le paradis;* et sans donner d'autres explications, il prit le manteau et repartit sans rien manger. Pendant sa route, il vit, au milieu des anges, des prophètes et des apôtres, Paul qui montait au ciel. A cette vue, il se prosterna et dit en pleurant : *Paul, pourquoi vous ai-je connu si tard, et pourquoi vous ai-je perdu si tôt?* Lorsqu'il fut arrivé à la caverne, il trouva le corps à genoux, la tête et les mains levées vers le

ciel. Croyant d'abord qu'il priait, il se mit à prier aussi; mais ne l'entendant pas soupirer en priant, comme il l'avait entendu lors de sa première visite, il ne douta plus qu'il n'eût cessé de vivre. L'ayant enveloppé dans le manteau de saint Athanase, il le tira de la caverne; mais lorsqu'il fut question de faire la fosse, il ne savait comment s'y prendre, faute d'instruments pour creuser la terre. Pendant qu'il réfléchissait aux moyens de sortir de cet embarras, deux lions se présentent devant lui, et font avec leurs griffes un trou suffisant pour y déposer le corps. Antoine y descendit les restes mortels du saint, et après lui avoir ainsi rendu les derniers devoirs, il retourna dans sa solitude, emportant comme un trésor précieux la tunique de saint Paul, qui était faite de feuilles de palmier, et dont il ne se revêtait que les jours de grande solennité. Saint Paul mourut l'an 342, à l'âge de cent treize ans. On croit que l'empereur Michel Commène fit transporter son corps à Constantinople dans le XII[e] siècle, et qu'il fut de là transféré à Venise en 1240. Une partie de ses reliques fut ensuite transportée à Bude par les soins de Louis I[er], roi de Hongrie. La vie de saint Paul a été écrite par saint Athanase et par saint Jérôme. — 15 janvier.

PAUL (saint), évêque de Constantinople et martyr, naquit à Thessalonique, et après s'être consacré au service des autels, il était diacre de l'église de Constantinople à la mort de saint Alexandre, qui en était évêque et qui le désigna pour son successeur Le clergé et le peuple ratifièrent cette élection, et Paul fut placé sur le siége épiscopal de cette ville l'an 340. Macédonius, qui aspirait à cette dignité, résolut de le perdre et eut recours à la calomnie; mais n'ayant pu réussir par cette voie, il changea de tactique, parut se repentir des accusations qu'il avait articulées contre le saint, et joua si bien son rôle que Paul l'éleva au sacerdoce peu de temps après. Eusèbe de Nicomédie, qui était un des principaux chefs des ariens et qui convoitait le siége de Constantinople, lui reprocha de s'être fait élire durant l'absence de l'empereur. Il fit entendre à Constance qu'il y avait eu de la part de Paul un mépris formel de la dignité impériale, et ce prince le fit déposer dans une assemblée, toute composée d'évêques ariens. L'ambitieux évêque de Nicomédie, qui était l'âme de cette intrigue, se plaça donc sur le siége de Constantinople, et Paul, se voyant hors d'état d'être utile à son troupeau, se rendit à Trèves près de l'empereur Constant, qui le reçut avec de grandes marques de respect. De Trèves il se rendit à Rome et y assista, avec saint Athanase, au concile que le pape Jules tint en 341. Il fut décidé que saint Athanase, saint Paul et Marcel d'Ancyre seraient rétablis sur leurs siéges; mais l'évêque de Constantinople ne put recouvrer le sien que l'année suivante, après la mort de l'usurpateur Eusèbe. Macédonius, de son côté, se fit élire par les ariens, et cette rivalité causa dans la ville une violente sédition, où plusieurs personnes perdirent la vie. Constance, qui se trouvait alors à Antioche, ordonna au général Hermogène, qui se rendait en Thrace, de passer par Constantinople, pour en chasser le saint évêque. Hermogène fut tué en voulant mettre à exécution l'ordre impérial, et Constance, furieux du traitement fait à l'un de ses principaux officiers, se rendit à Constantinople, afin d'en tirer une vengeance éclatante; mais il se laissa fléchir par les prières du sénat, et déchargea sa colère sur Paul qu'il condamna au bannissement. Le saint vint de nouveau chercher un refuge près de l'empereur d'Occident, qui lui donna des lettres de recommandation pour son frère. Celui-ci craignant de se brouiller avec Constant, dont il redoutait les armes, consentit au rétablissement de Paul, qui eut lieu en 344; mais les ariens ne le laissèrent pas en repos. Dans un conciliabule tenu à Philippopolis, en 347, ils l'excommunièrent, ainsi que saint Athanase et le pape saint Jules. Trois ans après, Constance n'ayant plus rien à craindre de son frère, qui venait de mourir, envoya d'Antioche, où il se trouvait alors, un ordre à Philippe, préfet du prétoire, pour chasser Paul de l'église et de la ville de Constantinople, et mettre à sa place Macédonius. Le préfet n'osant user de violence, à cause de l'affection que les fidèles portaient à leur saint pasteur, fit avertir secrètement celui-ci qu'il l'attendait dans un lieu qu'il lui désigna. Paul s'y étant rendu, il lui exhiba l'ordre du prince. Cependant le peuple, qui se doutait de quelque chose, s'était attroupé à la porte du Bain, où le préfet et l'évêque se trouvaient réunis, et Philippe, craignant une sédition, fit sortir Paul par une porte opposée, et l'envoya, sous bonne garde à Thessalonique, sa patrie. Comme le lieu de son exil n'était pas fixé et qu'il se trouvait libre de demeurer où il voulait, ses ennemis, dont la haine n'était pas satisfaite, le conduisirent, chargé de chaînes, à Singare en Mésopotamie, ensuite à Emèse en Syrie, et de là à Cucuse, dans les déserts du mont Taurus, où il fut jeté dans un cachot, avec ordre de le laisser mourir de faim. Comme il vivait encore après six jours passés sans aucune nourriture, on l'étrangla et l'on fit répandre le bruit qu'il avait succombé par suite d'une maladie. On place son martyre en 351. Son corps fut transporté à Ancyre en Galatie, d'où Théodose le fit transférer à Constantinople, l'an 381, et enterrer dans la grande église bâtie par Macédonius, laquelle porta dès lors le nom de Saint-Paul. Ses reliques furent portées à Venise, l'an 1226, et placées dans l'église de Saint-Laurent. — 7 juin.

PAUL (saint), martyr à Rome avec saint Jean, sous Julien l'Apostat, avait été primicier de la princesse Constance, fille de Constantin. Ayant ensuite pris du service dans les armées, il devint officier sous Julien. Il fut condamné à mort en 362 par Apronien, préfet de Rome, dont la haine pour le christianisme valut à plusieurs la couronne du martyre. Le nom de saint Paul se lit au Canon

de la messe avec celui de saint Jean son compagnon, et il y avait anciennement à Rome, près de la basilique des Apôtres, une église qui portait leur nom. — 26 juin.

PAUL (saint), abbé du monastère de Raithe, près de la mer Rouge, et martyr, florissait après le milieu du IVe siècle. Il gouvernait une nombreuse communauté et parmi ses disciples on distinguait surtout saint Moïse et saint Psaës. Les Blemmyens, peuple barbare de l'Ethiopie, ayant fait une irruption dans la contrée en 373, pénétrèrent dans le monastère et massacrèrent le saint abbé avec ses moines, qu'il avait exhortés à subir courageusement la mort pour la foi. Ils sont honorés comme martyrs le 14 janvier.

PAUL (saint), évêque de Trois-Châteaux en Dauphiné, est, selon la plupart des historiens ecclésiastiques, le même Paul qui assista, en 374, au 1er concile de Valence; mais on ignore les autres détails de sa vie ainsi que l'année de sa mort. Son corps, qui se gardait dans la cathédrale de Trois-Châteaux, fut brûlé en 1561 par les huguenots, à l'exception de l'un de ses bras, qui se trouvait dans un reliquaire séparé. Le Martyrologe d'Adon et celui d'Usuard placent sa fête au 1er février.

PAUL (saint), évêque de Sens, florissait au commencement du VIe siècle et mourut vers l'an 535. — 5 juillet.

PAUL (saint), surnommé Célenste, est honoré chez les Grecs comme confesseur le 3 juillet.

PAUL (saint), premier évêque de Léon en Bretagne, d'une illustre famille de la province de Cornouailles en Angleterre, fut placé, jeune, sous la conduite de saint Iltut, et il eut pour condisciples plusieurs personnages qui devinrent célèbres dans la suite par leur sainteté, entre autres saint Samson, dont il était cousin. Ayant été ordonné prêtre par saint Dubrice, évêque de Caerléon, il quitta le monastère de Saint-Iltut, du consentement de celui-ci, pour vivre en anachorète dans un désert. Il passa ensuite dans l'Armorique et se fixa dans une île qu'on croit être Molenne, près de la côte qu'habitaient les Osismiens. Il ne se nourrissait que de pain et d'eau : seulement, les jours de solennités, il y ajoutait un peu de poisson. Comme les Osismiens étaient encore plongés dans les ténèbres de l'idolâtrie, il eut pitié de leur aveuglement et quitta sa solitude pour aller leur porter la lumière de l'Evangile. Dieu bénit tellement ses travaux, que le comte Withur, gouverneur de la côte, demanda au roi Childebert qu'il fût élevé à la dignité épiscopale, afin de le placer à la tête du troupeau qu'il venait de gagner à Jésus-Christ. Paul s'opposa de tout son pouvoir à son élévation; mais il fut obligé de céder aux désirs de Withur, qui avait pour lui la plus grande vénération, et qui lui donna une maison qu'il possédait dans l'île de Bas. Le saint évêque y fonda un monastère où il mit des moines qu'il avait fait venir de l'Angleterre. Il fixa son siége à Léon, capitale des Osismiens, et après avoir extirpé de son diocèse toutes les superstitions du paganisme, il se démit de l'épiscopat en faveur d'un de ses disciples et retourna dans la solitude, où il finit saintement ses jours. Il mourut presque centenaire le 12 mars, vers l'an 573. Pendant les incursions des Normands, ses reliques furent transférées à Saint-Benoît-sur-Loire. Elles se gardaient dans l'abbaye de Saint-Julien de Tours, lorsque les huguenots les détruisirent en 1562, à l'exception du crâne et d'un os du bras droit, qui se gardent précieusement dans l'ancienne cathédrale de Léon, laquelle n'est plus aujourd'hui qu'une paroisse dont il est le patron principal. — 12 mars.

PAUL (saint), évêque de Verdun, naquit sur la fin du VIe siècle, et après avoir passé au milieu du monde une jeunesse édifiante, il résolut de se donner entièrement à Dieu. C'est pour exécuter ce généreux projet qu'il se retira dans une solitude, située sur le mont Gébenne, près de Trèves, et habitée par des ermites. Il embrassa ensuite la vie monastique dans l'abbaye de Tholey, où son mérite et ses vertus brillèrent du plus vif éclat. Le peuple et le clergé de Verdun l'élurent pour évêque vers l'an 626. Ses exemples et ses prédications eurent bientôt renouvelé la face de son diocèse, qui avait besoin d'un tel pasteur pour faire disparaître les désordres et les abus dont il était infecté. La réforme salutaire que Paul y opéra lui acquit la réputation d'un saint évêque et lui mérita l'amitié des plus illustres prélats de la France, tels que saint Didier de Cahors, saint Arnoul de Metz, saint Cunibert de Cologne, saint Eloi, saint Ouen, etc. Le roi Dagobert et saint Sigebert, son fils, l'honoraient d'une estime toute particulière. Il mourut vers l'an 651, et son corps fut enterré dans l'église de Saint-Saturnin, qu'il avait fait bâtir et qui prit ensuite son nom. — 8 février.

PAUL (saint), martyr à Constantinople, dans le milieu du VIIIe siècle, fut brûlé vif par ordre de l'empereur Constantin Copronyme, qui persécutait les défenseurs du culte des saintes images, dont il fit mourir un grand nombre. — 17 mars.

PAUL (saint), évêque et confesseur, fut exilé pour la cause des saintes images et mourut vers le milieu du IXe siècle à Péluse en Egypte, où il avait été relégué par les iconoclastes. — 7 mars.

PAUL (saint), pape et confesseur, était Romain et frère d'Etienne II, à qui il succéda en 757. Dans la lettre qu'il écrivit au roi Pépin pour lui faire part de son élection, il lui promit amitié et fidélité jusqu'à l'effusion de son sang. De son côté, le prince lui prêta des secours pour le défendre contre les injustes agressions de Didier, roi des Lombards. Paul fonda à Rome plusieurs églises et un monastère dans lequel on chantait les psaumes en grec. Après avoir occupé dix ans la chaire de saint Pierre avec autant de zèle que de

prudence, il mourut le 21 juin 767. — 21 et 28 juin.

PAUL (saint), diacre et martyr à Cordoue était né dans cette ville, d'une famille honorable, et il fut élevé dans la communauté des clercs dits de Saint-Zoïle, où il se fit remarquer par ses vertus et surtout par sa charité pour le soulagement des malades et des prisonniers. C'est principalement envers les prisonniers de Jésus-Christ qu'il montra un dévouement admirable pendant la persécution d'Abdérame II, roi de Cordoue, et encouragé par l'exemple de saint Siseuand, il alla trouver le prince et lui reprocha publiquement l'impiété du mahométisme. Arrêté sur-le-champ et conduit en prison, il y trouva le prêtre Tibérin, qui languissait dans les fers depuis vingt ans, non pour cause de religion, mais pour des crimes imaginaires dont il était accusé. Il pria Paul de demander à Dieu, lorsqu'il serait dans le séjour de la gloire, la grâce d'être rendu à la liberté, et le martyr le lui promit; ce qui eut lieu, en effet, quelque temps après. Le lendemain, il comparut devant le tribunal du juge, et celui-ci, voyant qu'il confessait la foi chrétienne avec plus d'énergie encore que la veille, le condamna à mort, et il fut exécuté le 20 juillet 851. Son corps fut enterré dans l'église de Saint Zoïle. — 20 juillet.

PAUL (saint), moine et martyr à Cordoue en Espagne, souffrit pendant la persécution des Maures et fut mis à mort avec saint Elie en 856, par ordre du roi Mohammed. Saint Euloge en fait mention dans son *Mémorial des saints*. — 17 avril.

PAUL DE LATRE (saint), anachorète, était fils d'un officier mort en combattant contre les Turcs sur la fin du IXe siècle. Il quitta, jeune, Pergame, sa patrie, pour suivre en Bithynie Eudoxie, sa mère, et Basile, son frère aîné. Celui-ci ayant embrassé l'état monastique, décida Paul, après la mort de leur mère, à quitter aussi le monde, et il le mit sous la conduite de l'abbé de Carye, monastère situé sur le mont de Latre. Le jeune solitaire fit de grands progrès dans la vertu et se fit admirer par la rigueur de ses austérités. Jamais il ne se couchait pour dormir, se contentant de s'appuyer contre un arbre ou contre une pierre : jamais, non plus, il ne lui échappait une parole oiseuse. Lorsqu'il était employé à la cuisine, la vue du feu lui rappelait le feu de l'enfer, et cette pensée lui faisait verser des larmes. Il demanda à Pierre, son abbé, la permission de s'enfoncer seul dans la solitude pour y mener la vie anachorétique ; mais cette permission lui fut refusée, à cause de sa jeunesse : elle lui fut ensuite accordée par le successeur de Pierre. Paul en profita pour se renfermer dans une grotte sur le mont de Latre, où il n'avait pour toute nourriture que des glands verts ; ce qui le faisait vomir jusqu'au sang. Son abbé le rappela dans le monastère; mais il lui permit ensuite de suivre sa vocation, et Paul se retira dans une autre grotte sur une roche très-élevée. Un paysan lui apportait par intervalles quelques provisions; mais le plus souvent il ne se nourrissait que des herbes sauvages qu'il recueillait autour de sa grotte. Comme il manquait d'eau, Dieu fit jaillir près de sa demeure une fontaine qui coula toujours depuis. Le bruit de sa sainteté se répandit au loin, et plusieurs personnes s'étant présentées pour vivre sous sa conduite, il fallut construire une laure pour les recevoir ; Paul, qui se refusait tout à lui-même, pourvut abondamment aux besoins de ses disciples. Les visites fréquentes qu'il recevait du dehors le déterminèrent à s'enfoncer dans un lieu plus solitaire encore: cependant il venait de temps en temps visiter la laure qu'il avait fondée, afin d'encourager les solitaires qui l'habitaient. Un de ses disciples lui ayant demandé un jour pourquoi il paraissait tantôt gai et tantôt triste : *Quand rien ne me détourne de la contemplation*, répondit-il, *cela me cause tant de joie que j'oublie toutes les choses terrestres; mais on m'afflige lorsqu'on vient me distraire de ce saint exercice.* Sa solitude ne lui paraissant pas encore assez profonde, il passa dans l'île de Samos et se retira sur le mont Cercès; mais il y fut bientôt découvert, et les disciples qui lui venaient en foule l'obligèrent à rétablir les trois laures de l'île qui avaient été détruites par les Sarrasins. Dès que les moines de Latre surent que leur Père était à Samos, ils le supplièrent avec tant d'instance de revenir au milieu d'eux, qu'il se rendit à leurs prières. L'empereur Constantin Porphyrogénète lui écrivait souvent pour le consulter sur des affaires importantes, et toutes les fois qu'il ne suivit pas ses conseils, il eut à s'en repentir. D'autres princes lui écrivirent aussi, ainsi que plusieurs papes et un grand nombre d'évêques. Dans le nombre des vertus qui lui attiraient la vénération universelle, on remarquait surtout sa charité pour les pauvres : il leur donnait tout, jusqu'à sa nourriture et ses habits. Il voulut même une fois se vendre comme esclave, afin de pouvoir soulager quelques malheureux auxquels il n'avait plus rien à donner. Après avoir dicté une règle pour ses moines, il mourut dans sa laure le 15 décembre 956. — 15 décembre.

PAUL D'AREZZO (le bienheureux), cardinal et archevêque de Naples, naquit en 1511, à Itri, petite ville du diocèse de Gaëte, et sortait d'une famille noble, qui, après ses premières études, lui fit apprendre le droit. Après avoir été reçu docteur à Bologne, Paul exerça, près de dix ans, les fonctions d'avocat à Naples et s'y fit remarquer par son désintéressement et son intégrité. A l'âge de trente-sept ans il se retira à Itri, avec la résolution de ne plus s'occuper que de son salut; mais ayant été nommé conseiller royal, il fut obligé d'accepter cette charge et de retourner à Naples. Il s'en démit bientôt après pour entrer chez les Théatins de cette ville, et il y fit son noviciat avec saint André Avellin, sous la conduite du bienheureux Marinon, supérieur du couvent de Naples, entre les mains duquel il prononça ses vœux, le 2

février 1558. Ayant été élevé au sacerdoce, il se livra avec zèle aux fonctions du saint ministère, et fut nommé peu après supérieur de la maison de Saint-Paul de Naples. Il refusa par deux fois l'épiscopat; il refusa également une négociation dont la ville de Naples voulait le charger près de la cour d'Espagne. En vain saint Charles Borromée lui écrivit par deux fois pour lui faire accepter cette commission : il fallut une troisième lettre avec un ordre du pape, qui lui enjoignait de partir au plus tôt. Il fut donc obligé d'obéir; mais sa demande, qui avait pour objet le maintien des priviléges de la ville de Naples, éprouva d'abord de grandes difficultés, et ce ne fut pas sans peine qu'il parvint à les surmonter. En revenant d'Espagne, il passa par Rome, où il eut une audience de Pie IV, et à son retour à Naples, il fut élu président du chapitre de sa congrégation. Il fut ensuite nommé supérieur à Rome, et Pie V, qui le consultait souvent sur des affaires importantes, le nomma évêque de Plaisance. Paul, obligé d'accepter un fardeau qu'il redoutait, fut à peine entré dans son diocèse qu'il remarqua avec douleur que les sacrements étaient abandonnés, les pratiques de la piété négligées, et que la corruption qui infectait les laïques avait pénétré jusque dans le clergé. Parmi les moyens qu'il employa pour remédier à ces abus, son exemple fut sans contredit le plus efficace. Nommé cardinal par Pie V, il vint à Rome où une maladie le retint quelque temps, et aussitôt qu'il fut guéri, il retourna dans son diocèse où il établit les Clercs réguliers de sa congrégation. Il revint à Rome pour assister aux derniers moments du pape, et prit part au conclave où fut élu Grégoire XIII. Le nouveau pape l'ayant consulté sur la manière de bien gouverner l'Eglise, il répondit qu'il fallait surtout obliger les évêques à la résidence; et pour donner lui-même l'exemple de ce qu'il voulait voir observé par les autres, il reprit aussitôt le chemin de Plaisance. Il assista, en 1573, au IIIe concile provincial tenu par saint Charles Borromée, et appuya de son suffrage les sages règlements qui y furent établis sur la discipline. Il fonda dans sa ville épiscopale divers établissements charitables, entre autres une maison pour les orphelines et une autre pour les filles repenties. Il y tint aussi deux synodes, où il publia des statuts qui attestent son zèle et sa sagesse. Pendant qu'il était ainsi occupé à la sanctification de son troupeau, Grégoire XIII le transféra à l'archevêché de Naples; et malgré ses réclamations, il fut contraint d'obéir. Le peuple de Plaisance ne vit pas sans regret s'éloigner un pasteur si digne de sa vénération, et celui de Naples le reçut avec de grandes démonstrations de joie. Le bienheureux Paul, placé sur un plus grand théâtre, redoubla encore de zèle et d'activité. La conversion des juifs, des hérétiques et des esclaves mahométans devint un des principaux objets de sa sollicitude. Mais comme sa santé s'affaiblissait de plus en plus, les médecins l'obligèrent d'aller prendre l'air à la campagne. Ayant eu la cuisse cassée par suite d'une chute, il fut atteint d'une fièvre très-forte, accompagnée d'une toux continuelle. On le rapporta à Naples, dans un état qui ne laissait plus guère d'espérance. Après avoir fait son testament et reçu les sacrements de l'Eglise, il mourut le 17 juin 1578, à l'âge de soixante-sept ans, et fut enterré, selon son désir, dans le cimetière commun des Théatins de Saint-Paul. Il fut béatifié en 1775 par Pie VI. — 17 juin.

PAUL SUSUQUI (saint), l'un des vingt-six martyrs du Japon, remplissait auprès des missionnaires les fonctions d'interprète. Il fut crucifié avec ses compagnons près de Nangazacki, le 5 février 1597, sous l'empereur Taycosama. Urbain VIII mit ces martyrs au nombre des saints. — 5 février.

PAUL MICHI (saint), jésuite et martyr au Japon, était Japonais et sortait d'une famille distinguée. Né en 1563, il embrassa le christianisme dans sa jeunesse, et il fut élevé au sacerdoce après avoir passé quelques années chez les Jésuites, dont il embrassa l'institut. Comme il montrait de grands talents pour la prédication, ses supérieurs le chargèrent d'évangéliser ses compatriotes. Il n'avait que trente-trois ans lorsqu'il fut arrêté par ordre de l'empereur Taycosama, et conduit, avec vingt-trois autres, à Méaco, pour y avoir le nez et les oreilles coupés. Cette sentence ne fut pas exécutée dans toute sa rigueur, et l'on se borna à leur couper à tous une partie de l'oreille gauche. Condamnés à mort pour la foi chrétienne, comme ils devaient être crucifiés à Nangazacki, on les montrait sur la route dans toutes les villes, et, pour rendre plus effrayant le spectacle qu'ils présentaient, on faisait de nouveau couler le sang de leur oreille, afin qu'une partie de leur tête parût ensanglantée. Quand ils furent arrivés au lieu du supplice, qui était une montagne près de Nangazacki, on leur permit à tous de se confesser; ensuite on les attacha à des croix au moyen de chaînes et de cordes, avec un collier de fer au cou, après quoi on dressa les croix et on les planta à quelque distance les unes des autres. Chaque martyr avait à côté de lui un bourreau qui, au signal donné, lui perça le côté avec une lance. Les chrétiens recueillirent leur sang ainsi qu'une partie de leurs habits, dont le seul contact opéra plusieurs miracles. Urbain VIII les mit au nombre des saints, et l'Eglise les honore le jour de leur martyre, qui fut le 5 février 1597. —5 février.

PAULE (sainte), *Paula*, vierge et martyre à Byzance, aujourd'hui Constantinople, fut arrêtée pendant qu'elle ramassait le sang des martyrs saint Lucillien et ses compagnons. Elle fut battue de verges, jetée dans un feu qui ne lui fit aucun mal, et enfin décapitée dans le lieu même où saint Lucillien venait d'être crucifié, l'an 273, sous l'empereur Aurélien. — 3 juin.

PAULE (sainte), martyre à Damas en Sy-

rie avec saint Sabin et plusieurs autres, est honorée le 20 juillet.

PAULE (sainte), vierge et martyre à Carthage, souffrit avec sainte Aasse et sainte Agathonique.—10 août.

PAULE (sainte), vierge et martyre à Malaga en Espagne, avec saint Cyriaque, fut accablée sous une grêle de pierres, l'an 303, lorsque la persécution de Dioclétien, dont elle fut l'une des dernières victimes en Espagne, commençait à cesser dans l'Occident. — 18 juin.

PAULE (sainte), veuve, née à Rome en 347, d'une famille illustre, descendait, par sa mère, de Scipion et de Paul-Emile. Après une éducation digne de sa haute naissance et de sa grande fortune, elle épousa Toxotius, qui était de la famille de Jules-César, et dont elle eut un fils et quatre filles. Etant devenue veuve à vingt-deux ans, elle céda aux sollicitations de sainte Marcelle, qui l'excitait à renoncer au monde pour se consacrer à Dieu. Dès lors sa conduite offrit un tableau vivant de la perfection évangélique. Elle s'interdit pour toujours l'usage de la viande, du poisson, des œufs, du miel et du vin : seulement, les jours de fête, elle assaisonnait ses aliments d'un peu d'huile. Elle pratiquait des jeûnes fréquents et rigoureux, couchait à terre sur un cilice, et passait ses jours dans la prière, les lectures pieuses et les œuvres de charité. Elle donnait aux pauvres non-seulement ce qu'elle retranchait de son ancienne dépense, mais elle ne craignait pas de diminuer son patrimoine, au risque de laisser moins de fortune à ses enfants. *La plus riche succession que je puisse leur laisser*, disait-elle, *c'est de leur assurer par mes aumônes les bénédictions du ciel.* Lorsque saint Paulin et saint Epiphane se rendirent à Rome, en 381, pour se concerter avec le pape Damase sur les moyens de mettre fin au schisme qui désolait l'Eglise d'Antioche, sainte Paule les reçut dans sa maison, et exerça envers ces deux illustres évêques la plus généreuse hospitalité. Saint Jérôme, qui les accompagnait, ne retourna pas avec eux en Orient, et pendant le séjour de trois ans qu'il fit à Rome, sainte Paule eut occasion de le connaître. Elle le choisit pour son directeur, et fit sous sa conduite de grands progrès dans la vertu et dans la connaissance de l'Ecriture sainte. Saint Jérôme était à peine de retour à Bethléem, lorsqu'il apprit que Paule s'abandonnait à une douleur excessive, à cause de la mort de Blésile, sa fille aînée, qui, devenue veuve après quelques mois de mariage, se proposait de quitter entièrement le monde, à l'exemple de sa mère. Il lui écrivit donc une lettre dans laquelle il lui recommande de modérer sa trop grande sensibilité, et de se soumettre avec plus de résignation à la volonté divine. Cette perte hâta l'exécution du projet qu'elle avait formé depuis quelque temps de quitter tout, ses biens, ses amis, ses enfants même, pour aller vivre dans la solitude. Quand elle fut prête à s'embarquer pour la Palestine, où elle allait rejoindre saint Jérôme, son fils Toxotius, encore enfant, fondait en larmes, et du rivage lui tendait les bras, la conjurant de ne pas l'abandonner. Le reste de sa famille, à qui la douleur avait ôté l'usage de la parole, ne s'exprimait que par des soupirs. Ce moment était pénible pour une mère telle que Paule; mais, levant les yeux au ciel, elle triomphe des assauts violents que lui livre la nature. Arrivée en Chypre, elle fut retenue deux jours à Salamine par saint Epiphane. De là elle se rendit en Syrie, ensuite en Egypte, pour visiter les plus célèbres d'entre les saints solitaires qui peuplaient les déserts de ces deux provinces. Avant de se rendre à Bethléem, qui était le lieu qu'elle s'était choisi pour y finir ses jours, elle passa quelque temps à Jérusalem, afin de contempler en détail les monuments sacrés de notre rédemption; mais elle refusa d'habiter le palais que le gouverneur avait mis à sa disposition. Prosternée devant la vraie croix, elle adorait le Sauveur, comme s'il y eût encore été attaché : au saint sépulcre, elle baisa la pierre qui en fermait l'entrée lorsqu'on y mit le corps de Jésus-Christ. Après ces pieuses stations, elle se rendit à Bethléem, où sa première visite fut pour la sainte crèche. Elle se retira ensuite dans un logement très-pauvre avec sa fille, sainte Eustochie, qui ne l'avait pas quittée, et prit saint Jérôme pour directeur. Elle confia également au saint docteur la conduite d'un monastère qu'elle fonda pour des moines Quant aux trois monastères de femmes qu'elle avait aussi fondés, elle les gouvernait elle-même avec autant de prudence que de charité, et leur donnait l'exemple de toutes les vertus. Les trois communautés n'en formaient qu'une seule en quelque sorte, puisque toutes les sœurs se réunissaient dans une chapelle commune pour les offices du jour et de la nuit, et elles récitaient chaque jour par cœur tout le psautier. Leur règle, qui était très-austère, leur prescrivait des jeûnes fréquents et rigoureux, leur interdisait l'usage du linge, leur imposait un vêtement uniforme qu'elles confectionnaient elles-mêmes avec une étoffe grossière, et leur enjoignait une clôture si sévère qu'aucun homme, quel qu'il fût, ne dépassait le seuil de leur porte. Paule en obtenait l'observation exacte avec d'autant plus de facilité, qu'elle était toujours la première à s'y soumettre. Une de ses principales occupations était la lecture de l'Ecriture sainte, et ce fut pour être en état de mieux l'entendre qu'elle apprit l'hébreu sous saint Jérôme. Le même saint docteur, qui a écrit sa Vie, nous apprend que sainte Paule étant tombée malade par suite de ses austérités, les médecins lui ordonnèrent l'usage du vin, dont elle s'abstenait depuis qu'elle était veuve, mais ils ne purent l'y résoudre. Saint Epiphane, qui se trouvait alors à Bethléem, fut chargé par saint Jérôme d'obtenir de Paule qu'elle se soumît à cette prescription. L'évêque de Salamine, après un long entretien avec l'illustre veuve sur ce sujet, vint rendre compte à saint Jérôme du résultat de ses efforts.

J'ai si bien réussi, lui dit-il, *qu'elle m'a presque persuadé de ne plus boire de vin moi-même.* L'amour de sainte Paule pour la pauvreté se manifestait en tout, jusque dans les églises qu'elle faisait bâtir, et son esprit de componction éclatait par ses larmes lorsqu'il lui échappait quelques fautes légères, qu'elle déplorait comme des crimes énormes. Elle avait une dévotion particulière pour le signe de la croix, qu'elle formait souvent sur sa bouche et sur son cœur. Son fils Toxotius, qu'elle avait laissé enfant à Rome, s'étant marié dans la suite, eut une fille, qui fût aussi nommée Paule. Elle vint jeune encore se mettre sous la conduite de sa sainte aïeule, et mérita de lui succéder dans sa charge d'abbesse. Lorsque sainte Paule fut atteinte de la maladie dont elle mourut, elle récitait souvent quelques versets des psaumes qui expriment le désir d'être réuni à Dieu dans le séjour céleste, et c'est dans ces sentiments qu'elle expira le 26 janvier 404, n'étant pas encore âgée de cinquante-sept ans. Tous les évêques du voisinage assistèrent à ses funérailles ; les uns la portèrent à l'église sur leurs épaules ; d'autres suivaient avec des cierges, et d'autres conduisaient les chœurs de religieux et de prêtres qui chantaient des psaumes. Elle fut enterrée à Bethléem dans l'église de la Grotte, où l'on voit encore son tombeau, à côté de celui de saint Jérôme, mais il est vide. La cathédrale de Sens se glorifie de posséder son corps, et l'on y célèbre sa fête le 27 janvier. — 26 janvier.

PAULIEN (saint) *Paulianus*, évêque de *Russium* en Auvergne, florissait vers le milieu du VIe siècle, et il a donné son nom à sa ville épiscopale, qui s'appelle maintenant Saint-Paulien. Elle est beaucoup déchue de son ancienne splendeur, depuis que saint Evode, successeur de saint Paulien, transporta le siége épiscopal au Puy, vers l'an 565. Saint Paulien est honoré le 14 février.

PAULILLE (saint), était Espagnol de naissance et frère des saints Pascase et Eutychien, qui souffrirent le martyre en Afrique, par ordre de Genséric, roi des Vandales, parce qu'ils refusaient d'abjurer la vraie foi pour embrasser l'arianisme. Paulille imita leur constance, et s'il ne fut pas condamné aux mêmes supplices, il le dut sans doute à sa grande jeunesse ; mais Genséric, ne pouvant le faire apostasier, le fit accabler de coups de bâton et le condamna ensuite au plus vil esclavage. Il est nommé dans le Martyrologe romain sous le 13 novembre.

PAULILLE (saint), *Paulillus*, martyr à Nicomédie avec saint Cyriaque et leurs compagnons, est honoré le 19 décembre.

PAULIN (saint), *Paulinus*, martyr à Athènes, souffrit avec saint Héracle et un autre. — 15 mai.

PAULIN (saint), martyr à Todi avec saint Félicissime et un autre, souffrit l'an 303, pendant la persécution de Dioclétien. — 26 mai.

PAULIN (saint), martyr à Pavie, est honoré avec saint Bonin le 15 mai.

PAULIN (saint), évêque de Trèves, succéda à saint Maxime vers le milieu du IVe siècle, et se montra, comme lui, l'un des plus fermes défenseurs de la foi de Nicée. L'empereur Constance ayant fait assembler, en 353, un concile à Arles pour condamner saint Athanase, saint Paulin eut ordre de s'y rendre. Il s'y rendit en effet ; mais, loin de souscrire, comme le prince l'exigeait, à la condamnation du saint patriarche d'Alexandrie, il fut au contraire le premier des évêques de l'Occident qui osât se déclarer hautement pour lui. Constance le punit de cette généreuse démarche en le reléguant au fond de la Phrygie. Le saint évêque eut beaucoup à souffrir jusqu'à sa mort, qui arriva l'an 358, après cinq ans d'exil en différents lieux de l'Asie, si reculés que le nom de chrétien n'y était pas même connu. Saint Athanase l'appelle un homme vraiment apostolique, et saint Jérôme, un homme heureux par ses souffrances. Saint Félix, l'un de ses successeurs, fit revenir son corps de la Phrygie en 396, et le déposa à Trèves, dans une église qui porte son nom. — 31 août.

PAULIN (saint), évêque de Brescia en Lombardie et confesseur, florissait au commencement du Ve siècle, et mourut l'an 428. — 29 avril.

PAULIN (saint), évêque de Nole, naquit à Bordeaux l'an 353, d'une famille de sénateurs. Ponce Paulin, son père, était préfet du prétoire dans les Gaules, c'est-à-dire le premier magistrat de l'empire d'Occident. Le jeune Paulin s'appliqua avec de brillants succès à l'étude des diverses branches de la littérature, surtout de la poésie et de l'éloquence, sous le célèbre Ausone. Il fit de si grands progrès sous ce maître habile, que, dès les premières fois qu'il parla en public, chacun, dit saint Jérôme, admirait la pureté et l'élégance de sa diction, la noblesse de ses pensées, la richesse de son imagination et la beauté de son style. Il possédait, d'un autre côté, les qualités morales les plus recommandables, et son mérite le fit élever de bonne heure aux premières dignités de l'empire. Il était déjà consul avant l'année 379, lorsqu'il épousa Thérasie, Espagnole d'une famille illustre, et qui ne se distinguait pas moins par ses vertus que par ses richesses. Après avoir passé quinze ans dans l'administration des affaires publiques et s'y être concilié l'estime universelle, il se sentit le désir de quitter le tumulte du siècle pour travailler à son salut d'une manière plus parfaite. Il avait puisé ce goût pour la retraite dans les entretiens spirituels qu'il eut avec saint Ambroise, saint Martin et saint Delphin, évêque de Bordeaux. Sa femme, loin de s'opposer à son projet, fut la première à en presser l'exécution, et ils se retirèrent dans une petite terre qu'ils avaient en Espagne, avec leur fils unique, qu'ils eurent la douleur de perdre peu de temps après, et qui fut enterré à Alcala, près des martyrs saint Juste et saint Pasteur. Depuis ce moment ils s'engagèrent, d'un commun accord

à vivre dans une continence perpétuelle. Paulin vendit tous ses biens et ceux de sa femme et en distribua le prix aux pauvres; cette action héroïque fut traitée de folie par ses amis et par ses parents; mais il se consolait de leurs reproches par ces paroles, qu'il répétait souvent : *O heureux affront que de déplaire avec Jésus-Christ!* Ausone employa les sollicitations les plus pressantes pour faire revenir son ancien disciple d'une détermination qu'il blâmait hautement; mais, n'ayant pu réussir par la persuasion, il eut recours aux invectives et aux sarcasmes. Le saint lui adressa une belle réponse en vers, dans laquelle il lui dit qu'il s'inquiète peu du jugement des hommes, pourvu qu'il plaise à Jésus-Christ. Ses détracteurs devinrent ses plus ardents panégyristes, et il fut bientôt un objet d'admiration pour l'univers entier. Le jour de Noël de l'an 393, le peuple de Barcelone se saisit de lui dans l'église et demanda qu'il fût élevé au sacerdoce. Paulin eut beau protester contre cette violence, il fallut céder; mais il ne donna son consentement qu'à condition qu'il serait libre d'aller où il voudrait. On lui accorda sa demande, dans la pensée qu'on trouverait le moyen de le fixer à Barcelone; mais le saint quitta l'Espagne après les fêtes de Pâques, et sa dévotion pour saint Félix de Nole, en Campanie, le porta à se retirer dans une espèce d'ermitage qui était près de son tombeau, hors de la ville. Plusieurs serviteurs de Dieu, tant prêtres que laïques, étant venus se joindre à lui, il en forma une communauté de moines qui avaient une règle commune et qui pratiquaient de grandes austérités. Ils portaient le cilice, s'interdisaient, pour la plupart, l'usage du vin, et ne se nourrissaient ordinairement que d'herbes. Chaque jour saint Paulin honorait saint Félix par des pratiques pieuses, et chaque année il célébrait ses louanges par un poëme, qu'il appelait le tribut de son hommage volontaire : et quinze de ces poëmes sont parvenus jusqu'à nous. Paul, évêque de Nole, étant mort en 408, saint Paulin fut élu pour lui succéder, et il gouverna son troupeau avec une douceur et une charité qui lui gagnaient tous les cœurs. Il y avait un an qu'il était évêque lorsqu'il fut fait prisonnier par les Goths qui ravageaient l'Italie; pendant qu'on l'emmenait, il fit cette prière : *Ne permettez pas, Seigneur, que l'on me tourmente pour m'arracher de l'or ou de l'argent; car vous savez où j'ai mis mon trésor*. En effet, les Barbares ne lui firent aucun mal et n'exigèrent de lui aucune rançon. Comme la ville de Nole avait été prise et pillée par ces barbares, il s'appliqua avec sa charité ordinaire à soulager ses malheureux habitants, et quoiqu'il ne lui restât plus rien, il trouva dans les biens de son église et dans les dons de ceux qui avaient conservé quelque chose, des ressources pour racheter ceux que les vainqueurs emmenaient captifs et pour réparer une partie des désastres causés par cette funeste invasion. Après avoir gouverné son troupeau pendant vingt-deux ans, il mourut l'an 431, et au moment où il expira ceux qui étaient présents éprouvèrent une commotion semblable à celle que produit un tremblement de terre. Son corps fut enterré dans l'église qu'il avait fait bâtir en l'honneur de saint Félix. Plus tard il fut transporté à Rome, dans l'église de Saint-Barthélemy au delà du Tibre. Outre les poëmes mentionnés plus haut, saint Paulin en a laissé plusieurs autres ainsi que des lettres, au nombre de cinquante et une; un *Discours sur l'aumône;* et l'*Histoire du martyre de saint Genès.* Il avait aussi composé, en l'honneur de l'empereur Théodose, un *Panégyrique* dont saint Jérôme vante l'art et l'éloquence, mais qui n'est pas venu jusqu'à nous. — 22 juin.

PAULIN LE JEUNE (saint), évêque de Nole, florissait au commencement du VI[e] siècle. Il se rendit illustre par ses vertus et surtout par sa charité. Les Vandales, ayant fait une descente sur les côtes de la Campanie, emmenèrent un grand nombre de captifs, parmi lesquels se trouvait le fils d'une pauvre veuve. Saint Paulin, qui s'était dépouillé de tout pour soulager les malheurs de cette invasion, voyant qu'il ne lui restait plus rien pour racheter ce fils, qui était l'unique soutien de sa mère, se vendit lui-même, afin de pouvoir payer la rançon de celui qu'il voulait à tout prix rendre à la liberté. Le maître qui avait acheté le saint évêque sans savoir qui il était, l'employa à la culture d'un jardin; mais bientôt après, frappé de son air vénérable, il l'étudia de plus près, et s'aperçut, en conversant avec lui, qu'il était favorisé du don de prophétie : il lui déclara qu'il était libre. Ce trait héroïque, rapporté par saint Grégoire le Grand, et que quelques auteurs ont attribué à saint Paulin l'Ancien, ne peut lui convenir, puisqu'à sa mort, en 431, les Vandales n'avaient encore fait aucune descente sur les côtes d'Italie. Saint Paulin le Jeune vivait encore en 522, puisqu'il prédit, peu avant qu'elle n'arrivât, la mort de Trasimond, roi des Vandales, qui fut tué cette année dans une bataille qu'il livrait aux Maures. Il est honoré le 10 septembre.

PAULIN (saint), évêque d'York en Angleterre, fut envoyé dans la Grande-Bretagne par saint Grégoire, pape, avec saint Mellit et saint Just, pour aider saint Augustin dans ses travaux apostoliques. Arrivé dans cette île en 601, il exerça son zèle dans le royaume de Kent, et il fut chargé ensuite d'accompagner dans le Northumberland la princesse Edelburge, qui venait d'être accordée en mariage au roi Edwin. Avant son départ, qui eut lieu en 625, il fut sacré évêque par saint Just, archevêque de Cantorbéry. Edwin, que l'Eglise honore le 4 octobre, était encore idolâtre lorsqu'il épousa Edelburge; mais il avait été stipulé que la reine aurait la liberté de professer le christianisme sous la direction de saint Paulin. Celui-ci ne négligea rien pour obtenir la conversion d'Edwin, qui, avant de prendre un parti décisif, voulut conférer avec les

principaux de son royaume. Saint Paulin, qui était présent à l'assemblée, parla avec beaucoup de force de l'excellence et de la nécessité de la religion chrétienne. Le roi reçut le baptême à York, le jour de Pâques de l'année 627, dans une église construite en bois. Cette conversion fut suivie d'un grand nombre d'autres, et comme il n'y avait encore dans le pays ni oratoires, ni baptistères, saint Paulin baptisa la plupart des catéchumènes dans la petite rivière de Glen. Ayant accompagné le roi chez les Déires, il administra aussi le baptême dans la rivière de Swale, près de Cataract. Il fixa son siége à York, et Edwin ayant demandé au pape que les deux siéges d'York et de Cantorbéry eussent le privilége du *pallium*, Honorius Ier lui accorda sa demande et envoya le *pallium* à saint Paulin, qui sacra archevêque de Cantorbéry Honorius, pour succéder à saint Just, et le pape permit à l'un des deux métropolitains de sacrer le successeur de l'autre. Saint Paulin baptisa dans la Trent les païens qu'il avait convertis en dernier lieu. Il passa ensuite dans le royaume de Mercie, où il baptisa le gouverneur de Lincoln, nommé Blecca, qui descendait de Woden, tige des rois de l'Heptarchie. De là il passa dans le pays des Est-Angles, qui furent évangélisés par lui-même et par ses coopérateurs. Saint Edwin ayant été tué dans une bataille en 633, Paulin perdit par là son protecteur et se vit obligé de quitter son église. Le roi Eadbald, le voyant sans troupeau, engagea Honorius, archevêque de Cantorbéry, à le placer sur le siége de Rochester, qui était vacant. Le saint évêque se rendit donc dans ce diocèse, et après l'avoir gouverné pendant dix ans, il y mourut le 10 octobre de l'an 644. Dans le XIe siècle, Lanfranc, archevêque de Cantorbéry, leva de terre son corps qu'il fit renfermer dans une belle châsse. — 10 octobre.

PAULIN (saint), diacre et martyr chez les Grecs, fut cruellement tourmenté et ensuite mis à mort pour le culte des saintes images, sous l'empereur Constantin Copronyme, vers l'an 760. Ses reliques furent portées à Venise, ensuite à Cologne ; elles furent placées dans l'église de Sainte-Cécile un 4 de mai, jour où on les honore dans cette ville.— 8 juillet.

PAULIN (saint), évêque de Capoue, mourut vers l'an 850. — 10 octobre.

PAULIN (saint), patriarche d'Aquilée, né vers l'an 726, d'une famille de cultivateurs du Frioul, passa ses premières années dans les travaux de la campagne, qu'il quitta ensuite pour faire ses études. Comme il était doué d'heureuses dispositions, il fit de si grands progrès dans les sciences, qu'il fut bientôt en état d'enseigner lui-même, et, vers l'an 776, il était professeur de grammaire, comme nous l'apprenons d'un rescrit de Charlemagne qui le qualifie de *très-vénérable*. Ce prince lui donna une terre en Lombardie, pour récompenser son mérite, et lorsque saint Paulin eut été placé sur le siége d'Aquilée, qui venait depuis peu d'être érigé en patriarcat, le même prince voulut qu'il assistât aux principaux conciles qui se tinrent dans son empire, entre autres à celui d'Aix-la-Chapelle en 789, de Ratisbonne en 792 et de Francfort en 794. C'est dans ce dernier concile que fut condamnée l'hérésie de Félix d'Urgel, qui soutenait que Jésus-Christ, en tant qu'homme, n'était que le fils adoptif de Dieu. L'ouvrage que saint Paulin avait composé pour la combattre, et qu'il avait intitulé *Sacrosyllabus*, fut approuvé par cette assemblée, qui ordonna qu'on l'enverrait en Espagne, afin de prémunir les fidèles contre les nouvelles erreurs. Le saint patriarche tint aussi, dans le Frioul, un concile sur le même sujet. Il composa ensuite, à la demande de Charlemagne, ses trois livres contre le même Félix. Son zèle pour la conservation du dépôt de la foi ne lui faisait pas négliger la conversion des idolâtres. Il alla évangéliser les Avares ou Huns, qui, touchés de ses prédications, abjurèrent en grand nombre leurs superstitions et demandèrent le baptême. En 802, il tint un concile à Altino, sur la mer Adriatique, pour implorer le secours de Charlemagne contre Jean, duc de Venise, qui tyrannisait les évêques. Il mourut le 11 janvier 804, jour auquel sa fête est marquée dans plusieurs martyrologes ; mais, depuis longtemps, on la célèbre à Aquilée et dans le Frioul le 28 janvier. Outre les deux ouvrages dont nous avons parlé, saint Paulin a laissé l'*Instruction salutaire à un comte*; la *Règle de foi*, poëme en vers hexamètres contre les ariens et les nestoriens, des hymnes et des lettres. — 28 janvier.

PAULIN DE SINIGAGLIA (saint), est honoré dans cette ville le 4 mai.

PAULINE (sainte), *Paulina*, martyre à Rome et épouse de saint Adrias, se convertit avec son mari à la vue d'un miracle opéré par le prêtre saint Eusèbe, qui guérit un enfant paralytique en lui administrant le baptême. Ayant été arrêtée avec plusieurs autres, sainte Pauline fut tourmentée avant son mari, par ordre du juge Secondien, et elle expira entre les mains des bourreaux. Saint Adrias et ses deux enfants, saint Néon et sainte Marie, la suivirent de près, l'an 256, pendant la persécution de Valérien. — 2 décembre.

PAULINE (sainte), martyre à Rome sur la voie *Salaria*, souffrit avec sainte Donate et plusieurs autres. — 31 décembre.

PAULINE (sainte), martyre à Rome, était fille de saint Arthème et de sainte Candide. Jetée au fond d'une grotte avec sa mère, elles furent toutes deux écrasées sous un monceau de pierres et de terre, par ordre du juge Sérène, l'an 304. — 6 juin.

PAULINE (la bienheureuse), recluse en Thuringe, florissait sur la fin du XIe siècle et mourut en 1107. Elle est honorée dans sa patrie le 14 mars.

PAULINIEN (saint), soldat et martyr à Salone en Dalmatie, souffrit avec saint Domnion, évêque de cette ville. Leurs corps furent apportés de la Dalmatie à Rome dans

le VIIe siècle et déposés dans un oratoire que le pape Jean IV avait fait bâtir près du baptistère de Constantin. — 11 avril.

PAUSICAQUE (saint), *Pausicacus*, évêque de Sinnade en Phrygie, florissait dans le VIIe siècle, et il est honoré chez les Grecs le 13 mai.

PAUSIDE (saint), *Pausis, dis*, martyr à Césarée en Palestine, était Egyptien de naissance. Se trouvant à Césarée et ayant appris qu'on devait faire combattre contre les bêtes, dans les jeux publics, les martyrs condamnés à mort, il s'y rendit avec cinq autres chrétiens, et se présentant au gouverneur Urbain, qui allait prendre sa place pour présider aux jeux, ils lui montrèrent leurs mains chargés de chaînes, car ils s'étaient enchaînés eux-mêmes, pour marquer qu'ils étaient prêts à tout souffrir pour Jésus-Christ : ils lui déclarèrent qu'ils étaient chrétiens et demandèrent d'être exposés aux bêtes à la place de ceux qui y avaient été condamnés. Cette demande, faite à haute voix en présence de tous les spectateurs, surprit tellement Urbain, qu'il ne sut que leur répondre. Après un moment de réflexion, il donna l'ordre de les conduire au cachot, enchaînés comme ils étaient; ensuite il les fit décapiter le 24 mars 304, pendant la persécution de Dioclétien. — 24 mars.

PAUSILIPPE (saint), *Pausilippus*, martyr avec saint Théodore, souffrit vers l'an 130, sous l'empereur Adrien. — 15 avril.

PAUSIRION (saint), martyr à Cléopâtride en Egypte avec saint Paul et un autre, est honoré chez les Grecs le 24 janvier.

PAVAS (saint), *Pavatius*, troisième évêque du Mans, mourut en 346. — 24 juillet.

PAVIN (saint), *Paduinus*, abbé dans le Maine, sa patrie, naquit au commencement du VIe siècle et quitta le monde de bonne heure pour prendre l'habit dans un monastère. Saint Domnole, évêque du Mans, qui venait de fonder le monastère de Saint-Vincent, près de cette ville, y plaça saint Pavin en qualité de prieur, et lorsque le même évêque eut fondé un autre monastère près de Beaugé, il l'établit supérieur de la communauté. Le saint abbé se distingua dans cette charge par son humilité, son zèle et sa charité. Il mourut sur la fin du VIe siècle, et il est nommé dans le Martyrologe des bénédictins le 15 novembre.

PAVON (le bienheureux), *Pavo*, Dominicain et martyr, fut mis à mort en 1374 par des hérétiques qu'il avait essayé de ramener dans le sein de l'Eglise. Ces hérétiques, qui habitaient les Vallées des Alpes, le massacrèrent à Breycharasse, près de Savillan dans le Piémont, et il y est honoré comme martyr le 9 avril.

PAXENT (saint), *Paxentius*, martyr, fut, à ce que l'on croit, un des disciples de saint Denis, et souffrit dans le IIIe siècle, peu de temps après l'introduction du christianisme dans cette partie des Gaules, qui fut évangélisée par le saint apôtre de Paris. Au XIVe siècle on renferma dans une châsse d'argent ses reliques, ainsi que celles de sainte Albine, sa sœur, qui fut martyrisée avec lui. On les gardait dans l'abbaye de Saint-Martin-des-Champs, près de Paris. Dans les calamités publiques on les portait en procession par les rues, avec celles de sainte Geneviève. — 23 septembre.

PÉCULIÈRE (sainte), *Peculiaris*, martyre avec saint Gallique et plusieurs autres, est honorée chez les Grecs le 7 mai.

PÉGASE (saint), *Pegasius*, martyr en Perse avec saint Acyndine et plusieurs autres, souffrit, l'an 345, sous le roi Sapor II. — 2 novembre.

PÈGUE (sainte), *Pega*, vierge, née en Angleterre, après le milieu du VIIe siècle, était sœur de saint Guthlac, ermite de Croyland, et sortait du sang des rois de Mercie. Elle renonça à tous les avantages qu'elle pouvait se promettre dans le monde, pour consacrer à Dieu sa virginité et pour se confiner dans un désert. Le lieu qu'elle choisit pour sa demeure, et qui était situé dans le comté de Northampton, porta son nom dans la suite. Son frère, dont la solitude était à quatre lieues de la sienne, étant mort en 714, elle se rendit à Rome, où elle mourut vers l'an 719. Il s'est opéré plusieurs miracles par la vertu de ses reliques, conservées dans une église bâtie en son honneur dans cette ville. Il y a aussi, dans le pays où elle se retira, un village qui s'appelle Peagkirk ou Pekkirka, c'est-à-dire église de Sainte-Pègue. — 8 janvier.

PÉLADE (saint), *Palladius*, évêque d'Embrun, florissait après le milieu du VIe siècle et succéda sur le siége de cette ville à saint Gallican. Dans la suite son corps fut transporté au monastère de Saint-Père de Cardon en Catalogne. — 7 janvier.

PELAGE (saint), *Pelagius*, martyr avec saint Fauste et deux autres, est honoré le 5 octobre.

PÉLAGE (saint), évêque de Laodicée de Phénicie, près du Liban, et confesseur, était originaire de Syrie. S'étant marié par déférence pour ses parents, il obtint de son épouse, le jour même de ses noces, qu'ils vivraient comme frère et sœur et qu'ils garderaient la continence perpétuelle. Son mérite et sa vertu l'ayant fait placer sur le siége de Laodicée, il fut sacré par Acace, métropolitain de Césarée, qui se détachait du parti des ariens pour revenir à la foi de Nicée. En 363, il assista au concile d'Antioche, où la consubstantialité du Verbe fut hautement proclamée, et en 367 il assista à celui de Tyanes, où l'on porta à l'arianisme des coups plus décisifs encore : il se montra, dans ces deux assemblées, l'un des plus fermes soutiens de l'orthodoxie avec saint Mélèce d'Antioche, et saint Eusèbe de Samosate. Il partagea leurs persécutions et il fut exilé en Arabie par l'empereur Valens ; il y resta jusqu'à la mort de ce prince. Il assista en 381 au concile de Constantinople, et l'on croit qu'il mourut peu de temps après. Il avait été lié d'une étroite amitié avec saint Basile le Grand, de qui

nous avons une lettre à saint Pélage, dans laquelle il lui témoigne une grande vénération. — 25 mars.

PÉLAGE (saint), enfant et martyr à Cordoue, était neveu d'Ermoge, évêque de Tui. Ce prélat ayant été fait prisonnier par les Sarrasins, dans une bataille où il se trouvait, donna pour ôtage son neveu, qui fut conduit à Cordoue. Abdérame II l'ayant sollicité à un crime honteux, il refusa de se souiller d'une telle infamie, et le prince maure le fit couper par morceaux, l'an 825. On dit que Pélage n'avait que treize ans. — 26 juin.

PÉLAGIE (sainte), *Pelagia*, martyre, souffrit avec saint Domice et trois autres. — 23 mars.

PÉLAGIE (sainte), vierge et martyre à Tarse en Cilicie, pendant la persécution de l'empereur Dioclétien, fut renfermée dans un bœuf d'airain sous lequel on alluma un grand feu. — 4 mai.

PÉLAGIE (sainte), martyre à Nicopolis en Arménie, au commencement du IVe siècle, avec saint Janvier, fut tourmentée sur le chevalet, déchirée avec les ongles de fer, roulée sur des morceaux de pots cassés, et subit pendant quatre jours d'autres supplices au milieu desquels elle expira. — 11 juillet.

PÉLAGIE (sainte), vierge et martyre à Antioche, était une jeune chrétienne qui, se voyant sur le point d'être arrêtée pendant la persécution de l'empereur Maximin II, et craignant pour sa chasteté, prit une résolution héroïque, à la vue des soldats qui venaient pour se saisir de sa personne. Comme elle se trouvait alors seule à la maison, elle les pria de lui permettre d'aller à sa chambre pour prendre d'autres habits; mais elle ne fut pas plutôt débarrassée de leur poursuite qu'elle monta sur le toit, d'où elle se précipita sur le pavé, et elle mourut sur-le-champ des suites de sa chute. Saint Jean Chrysostome dit, en parlant de ce trait, que Pélagie avait Jésus dans son cœur et qu'elle agit d'après son inspiration; ce qui éloigne toute idée de suicide. Elle pouvait aussi espérer que sa chute ne lui coûterait pas la vie, et elle ne se proposait, sans aucun doute, que d'échapper à ses persécuteurs, non pour sauver sa vie, mais pour mettre sa vertu à l'abri de leurs outrages. On bâtit en son honneur une église à Antioche et une autre à Constantinople : elles sont mentionnées l'une et l'autre dès le Ve siècle. — 9 juin.

PÉLAGIE (sainte), vierge et martyre à Antioche avec sainte Béronique et quarante-neuf autres, souffrit vers l'an 306, pendant la persécution de l'empereur Maximin II. — 19 octobre.

PÉLAGIE (sainte), était catéchumène et s'appelait Marguerite lorsqu'elle s'engagea dans une troupe de comédiens à Antioche. Sa jeunesse, sa beauté et la perfection de son jeu lui procurèrent une foule d'admirateurs. Saint Nonne, évêque d'Héliopolis, qui se trouvait dans cette ville à l'occasion d'un concile qui s'y tenait alors, ayant été chargé par le patriarche d'annoncer la parole de Dieu au peuple en présence de ses collègues, pendant qu'il prêchait devant l'église de Saint-Julien, Pélagie, couverte d'or et resplendissante de pierreries, traversa la foule des auditeurs, et sa beauté, relevée par l'éclat de sa parure, attira tous les regards. Les évêques seuls détournèrent les yeux en gémissant d'un tel scandale, à l'exception de Nonne, qui, la montrant au doigt, s'écria : *Dieu fera miséricorde, même à cette femme, qui est l'ouvrage de ses mains.* A ces mots la comédienne s'arrêta pour écouter le saint évêque, et elle fut si touchée de son discours, que ses yeux se remplirent de larmes. La prédication finie, elle alla trouver Nonne, afin de le consulter sur ce qu'elle devait faire pour expier ses crimes, et demanda d'être admise au bienfait de la régénération, car elle n'était encore que catéchumène. D'après ses conseils, elle distribua tous ses biens aux pauvres, et résolut de passer le reste de sa vie dans les exercices de la pénitence. Au baptême, qui lui fut administré par le saint évêque, elle changea son nom de Marguerite, qui lui rappelait les perles et les bijoux qu'elle avait portés dans le monde, en celui de Pélagie. Elle se rendit ensuite à Jérusalem, où elle prit le voile de religieuse, et se retira dans une grotte, sur le mont des Oliviers, revêtue d'un habit d'homme et se faisant appeler Pélage. Elle y finit ses jours et y fut enterrée. Cette sainte, qui florissait dans le Ve siècle, est nommée dans le Martyrologe romain le 8 octobre.

PÉLAY (saint), *Pelagius*, martyr à Constance sur le Rhin, souffrit par ordre du juge Evilase, qui le condamna à mort, vers l'an 283, sous l'empereur Numérien. — 28 août.

PÉLÉE (saint), *Peleus*, évêque et martyr à Tyr en Phénicie, avec saint Tyrannion et deux autres évêques, souffrit l'an 304, par ordre de Véture, maître de la milice, sous l'empereur Dioclétien. — 20 février.

PÉLÉE (saint), prêtre d'Egypte et martyr à Césarée en Palestine, fut d'abord condamné aux mines par Firmilien, gouverneur de la Palestine, sous l'empereur Galère; il fut condamné ensuite à être brûlé vif avec saint Nil et deux autres, l'an 310. — 19 septembre.

PÉLÉGRIN (saint), solitaire à Bauminiac, dans le diocèse d'Aquila en Abruzze, était né en France et florissait dans le IXe siècle. Il fut tué par des voleurs, et son corps se garde dans une église de son nom, bâtie près de son ermitage. — 18 novembre.

PÉLIN (saint), *Pelinius*, évêque de Brindes et martyr. Ayant fait écrouler miraculeusement un temple de Mars par la vertu de ses prières, il fut cruellement maltraité par les prêtres des faux dieux, qui le couvrirent de quatre-vingt-cinq blessures. Son martyre eut lieu à Pentina, dans l'Abruzze Citérieure, vers l'an 362, sous Julien l'Apostat. — 5 décembre.

PELLEGRINI (saint), *Pelegrinus*, ermite en Italie, issu du sang royal d'Irlande, naquit sur la fin du VI[e] siècle. Il quitta dès sa jeunesse ses biens et sa patrie pour servir Dieu dans la solitude. Après avoir visité les saints lieux, il alla se fixer dans un ermitage situé sur les Apennins. Il y passa les quarante dernières années de sa vie et y mourut en 643. La chaîne de montagnes qui fut le théâtre de ses austérités a pris, dans la suite, le nom de Monts de Saint-Pellegrini. Ce saint est honoré comme patron à Modène et à Lucques. — 1[er] août.

PÉLUSE ou ELEUSE (saint), martyr à Alexandrie, est mentionné sous le premier de ces noms dans le Martyrologe hyéronymique. — 7 avril.

PÉLUSE ou PELEUSE (saint), *Pelusius*, l'un des quarante-neuf martyrs d'Abitine en Afrique, parmi lesquels se trouvaient saint Saturnin et saint Datif, fut arrêté avec ses compagnons, un jour de dimanche, pendant qu'ils assistaient à la *collecte*, c'est-à-dire à la célébration des saints mystères. Après qu'ils eurent confessé Jésus-Christ devant le magistrat d'Abitine, celui-ci les envoya chargés de chaînes à Carthage, et pendant la route ils chantaient des hymnes et des cantiques. Arrivés à Carthage, ils comparurent devant le proconsul Anulin, qui eut recours aux plus cruelles tortures pour leur arracher une apostasie; mais, n'ayant pu y réussir, il les fit renfermer dans un cachot, où Péluse mourut par suite des tourments qu'il avait subis pendant son interrogatoire, l'an 304, pendant la persécution de Dioclétien. — 11 février.

PEMEN ou PASTOR (saint), *Poemenes*, abbé en Egypte, quitta le monde en 385, pour se retirer dans le désert de Scété, et il y fut suivi par ses frères ainsi que par plusieurs autres, qui vinrent se placer sous sa conduite. Il poussait si loin le jeûne, qu'il passait quelquefois une semaine entière sans prendre aucune nourriture; mais il voulait que ses frères et ses autres disciples mangeassent tous les jours : seulement il leur interdisait l'usage de vin et de tout ce qui peut flatter la sensualité. Pour se perfectionner dans la science du salut, il faisait de fréquentes visites aux plus célèbres solitaires du voisinage, et surtout à l'abbé Moïse, avec qui il aimait à s'entretenir de matières spirituelles. Les Maziques, peuple barbare de la Libye, ayant ravagé le territoire de Scété en 395, Pémen se retira avec sa communauté à Térénuth, près d'un ancien temple d'idoles, et il y passa plusieurs années. Il était depuis longtemps de retour au désert de Scété, lorsqu'en 430 une nouvelle incursion de barbares l'obligea d'en sortir avec saint Arsène, pour se réfugier sur le roc de Troé, vis-à-vis Memphis. C'est là que mourut saint Arsène, en 449; et Pémen, qui était présent lorsqu'il rendit le dernier soupir, s'écria, les larmes aux yeux : *Heureux Arsène, d'avoir pleuré sur lui-même tant qu'il a été sur la terre! Ceux qui ne pleurent point ici-bas pleureront éternellement dans l'autre vie.* Il partageait, avec son frère Anub, le gouvernement des moines qui vivaient avec lui sous une règle commune. Des douze heures de la nuit, ils en passaient quatre à travailler, quatre à chanter des psaumes et quatre à prendre leur repos. Le jour ils travaillaient jusqu'à Sexte, lisaient ensuite jusqu'à None, puis recueillaient des herbes pour leur repas. Il craignait tant ce qui aurait pu lui faire perdre le recueillement intérieur, qu'il refusait de recevoir la visite des gens du siècle. Sa mère étant venue pour le voir, il lui demanda, sans ouvrir sa porte, si elle préférait le voir ici-bas ou dans le ciel; car, ajouta-t-il, si vous résistez au désir dont vous êtes animée dans ce moment, vous jouirez du bonheur céleste après votre mort. Sa mère, transportée de joie à cette heureuse annonce, répondit qu'elle se privait sans peine du plaisir de le voir, afin de jouir éternellement de sa compagnie dans le ciel. On rapporte du saint abbé plusieurs sentences qui prouvent qu'il était profondément versé dans les choses spirituelles. Les Grecs, dans l'office qu'ils ont composé en son honneur, le nomment la *lumière du monde* et le *miroir des moines*. Il mourut vers l'an 451. — 27 août.

PENNIQUE (saint), *Pennicus*, martyr en Afrique avec saint Statulien et plusieurs autres, est honoré le 3 janvier.

PÉON (saint), *Peon*, martyr à Rome avec saint Justin, fut arrêté en même temps que lui, sur la dénonciation de Crescent, philosophe cynique. Conduits avec plusieurs autres devant Rustique, préfet de la ville, pendant que ce magistrat les interrogeait, Péon, qui se trouvait présent, s'écria : *Et moi aussi, je suis chrétien!* Le préfet lui ayant demandé si c'était Justin qui l'avait instruit : *Non*, répondit-il, *ce sont mes parents*. Ayant refusé, ainsi que ses compagnons, de sacrifier aux dieux, il fut exécuté avec eux l'an 167, sous le règne de Marc-Aurèle. — 1[er] juin et 13 avril.

PÉPIN DE LANDEN (le bienheureux), *Pepinus*, maire du palais sous Clotaire II et ses successeurs, épousa la bienheureuse Itte, dont il eut un fils, nommé Grimoald, et deux filles, sainte Gertrude et sainte Beggue. Il gouvernait cette partie de l'Austrasie qu'on appelle aujourd'hui les Pays-Bas, lorsque Clotaire II, qui venait de réunir en sa personne toute la monarchie, le fit maire du palais. Il lui confia ensuite l'éducation de son fils Dagobert, et lorsqu'il l'eut établi roi d'Austrasie, il chargea Pépin de gouverner ce royaume au nom du jeune prince. Son administration, pleine de sagesse et d'habileté, rendit les peuples heureux et fit fleurir la religion. Mais Dagobert oublia dans la suite les leçons de vertu que lui avait données Pépin. Comme il se livrait sans scrupule aux plus honteux excès, son pieux ministre l'en reprit avec une sainte hardiesse. Le roi, d'abord offensé de ses remontrances, finit par rentrer en lui-même, et donna au bienheureux une nouvelle marque de son estime en lui confiant l'éducation de son fils Sige-

bert, qu'il fit roi d'Austrasie en 633. Pépin fut déclaré tuteur du prince, qui n'avait que trois ans, et il prit une seconde fois l'administration de ce royaume, tout en restant à la cour de Dagobert. Après la mort de ce prince, arrivée en 638, il alla résider à Metz avec son royal élève. Le bienheureux Pépin mourut à Landen, le 21 février 640. Sigebert, qui n'avait que dix ans, le pleura comme un père, et la fidélité avec laquelle il suivit toute sa vie ses leçons lui ont mérité le titre de saint. Le corps du bienheureux fut transporté dans la suite à Nivelle et renfermé dans une châsse, avec ceux de la bienheureuse Itte et de sainte Gertrude. Pépin de Landen eut pour petit-fils Pépin d'Héristal, aïeul de Pépin le Bref, roi de France, qui fut la tige de la race carlovingienne. — 21 février.

PÉRÉGRIN (saint), *Peregrinus*, martyr à Durazzo en Albanie avec saint Lucien et cinq autres, fut arrêté par ordre du gouverneur de la province, pendant la persécution de l'empereur Trajan, et jeté dans la mer pour avoir confessé Jésus-Christ. Il avait fait cette généreuse confession à la vue du supplice de saint Aste, évêque, qu'on venait de crucifier parce qu'il refusait de sacrifier aux dieux. Saint Pérégrin était Italien ainsi que ses compagnons, et il s'était retiré à Durazzo pour éviter la persécution, qui vint cependant l'atteindre vers le commencement du IIe siècle. — 7 juillet.

PÉRÉGRIN (saint), martyr à Rome avec saint Eusèbe et deux autres, souffrit la torture du chevalet, des ceps et des torches ardentes, et fut enfin assommé à coups de leviers et de lanières plombées, sous l'empereur Commode, avant la fin du IIe siècle. — 25 août.

PÉRÉGRIN (saint), martyr à Apollonie en Macédoine avec saint Isaure et quatre autres, qui étaient Athéniens comme lui, subit d'horribles tourments par ordre du tribun Triponce, et fut ensuite décapité. — 17 juin.

PÉRÉGRIN (saint), premier évêque d'Auxerre et martyr, fut envoyé dans les Gaules par le pape Sixte II, vers l'an 258, pour prêcher l'Evangile. Le saint pape lui associa saint Marse, qui était prêtre; saint Corcodème, qui était diacre; saint Jovien et saint Jovinien, l'un sous-diacre et l'autre lecteur. Le territoire d'Auxerre fut le théâtre sur lequel il déploya son zèle, et il convertit un grand nombre d'idolâtres pendant près d'un demi-siècle qu'il exerça ses fonctions de missionnaire. Il établit son siége à Auxerre même, et il était à la tête d'une église déjà florissante, lorsque le martyre vint mettre un terme à ses travaux apostoliques. On croit qu'il souffrit l'an 304, pendant la persécution de Dioclétien, dans un lieu nommé Baugy. Son corps fut transporté plus tard à l'abbaye de Saint-Denis. — 16 mai.

PÉRÉGRIN (saint), prêtre de Lyon, se rendit illustre par d'éclatants miracles. — 28 juillet.

PÉRÉGRIN (saint), martyr dans le Maine avec saint Macorat et un autre, souffrit dans le Ve siècle. — 4 août.

PÉRÉGRIN (saint), évêque d'Amilerne, florissait sur la fin du VIe siècle. Un traître nommé Alaïs ayant voulu livrer la ville d'Amilerne à Vétilien, comte d'Otri, le peuple voulait le massacrer sur-le-champ; mais le saint évêque réussit à protéger sa vie en le faisant conduire en prison. Cette action charitable fut mal interprétée. On l'accusa lui-même d'avoir trempé dans le complot, et après l'avoir fait mourir on jeta son corps dans l'Aterne. Il fut retrouvé quelques temps après à l'embouchure de cette rivière, et comme on ne le reconnaissait pas, on lui donna le nom de saint Pérégrin ou Pèlerin, sous lequel il est honoré, quoique son véritable nom fût Céthée. On le porta à Peschiera, d'où il fut transféré dans la suite au duché d'Atri, dont la capitale possède le siége d'Amiterne. — 13 juin.

PÉRÉGRIN (saint), confesseur, naquit à Antioche dans le XIIe siècle, et était fils de saint Guillaume, qui ne négligea rien pour l'élever dans la piété. Dieu bénit tellement les soins de ce digne père, que son fils devint un modèle d'innocence et de sainteté. Après la mort de son épouse, Guillaume, qui exerçait la profession militaire, résolut de quitter le monde pour se retirer dans la solitude. Pérégrin l'y suivit, et ils menaient ensemble depuis plusieurs années la vie anachorétique, lorsque Pérégrin, qui désirait depuis longtemps de visiter les saints lieux, obtint de son père la permission d'aller à Jérusalem; mais sa dévotion l'y ayant retenu plus longtemps qu'il ne croyait, il prit la résolution de s'y consacrer au service des pauvres et des malades, dans un hôpital de cette ville. Son père, inquiet de ne pas le voir revenir, se rendit lui-même à Jérusalem; mais à peine y était-il arrivé qu'il tomba dangereusement malade, et il fut reçu dans l'hôpital où se trouvait Pérégrin. Celui-ci lui prodigua les soins les plus tendres, et il eut la consolation de le voir revenir à la santé. Ils prirent la résolution de ne plus se quitter et de redoubler encore de ferveur dans le service de Dieu. S'étant rendus à Antioche, ils y vendirent tout ce qu'ils possédaient, en distribuèrent le prix aux pauvres et se retirèrent à Poggia dans le royaume de Naples, où ils passèrent saintement le reste de leur vie. On ignore en quelle année mourut saint Pérégrin, qui est honoré le 26 avril.

PÉRÉGRIN (saint), martyr à Thessalonique avec sainte Irénée et sainte Irène, qui furent condamnés au supplice du feu et expirèrent sur un bûcher. — 5 mai.

PÉRÉGRIN (le bienheureux), frère lai de l'ordre de Saint-François, né à Falcrone, dans la Marche d'Ancône, d'une famille noble, alla, après ses premières études, étudier le droit canonique à l'université de Bologne. C'est dans cette ville qu'il eut l'occasion de voir saint François d'Assise, et les discours du saint patriarche firent tant d'impression sur lui, qu'il le supplia de lui donner

l'habit de son ordre. François lui accorda sa demande en l'avertissant qu'il devait marcher dans la voie de l'humilité et se contenter du rang de frère lai. Pérégrin y consentit, quoiqu'il fût d'une bonne famille et qu'il eût reçu une éducation distinguée. Il s'appliqua avec ardeur à la pratique de la vertu, que le saint lui avait recommandée, et bientôt il devint un modèle d'humilité. Il y avait plusieurs années qu'il était entré en religion, lorsqu'il obtint de ses supérieurs la permission de visiter les saints lieux. Lorsqu'il fut de retour de son pèlerinage, il se fixa dans le couvent de San-Severino, et il opéra plusieurs miracles avant sa mort, qui arriva l'an 1221. Il fut inhumé dans son couvent; mais plus tard saint Bonaventure fit placer son corps sous le maître-autel de l'église de Saint-François. On l'y retrouva sans aucune marque de corruption lorsqu'on ouvrit son tombeau dans le XVII[e] siècle. Pie VII approuva, en 1821, le culte qu'on lui rendait depuis longtemps dans le diocèse de Fermo. — 27 mars.

PÉRÉGRIN LATIOZI (saint), confesseur de l'ordre des Servites, né en 1265, à Forli, d'une famille noble dont il était l'unique rejeton, quitta tout pour entrer dans l'ordre où Dieu l'appelait, ainsi qu'une apparition de la sainte Vierge le lui avait fait connaître. Lorsqu'on lui donna l'habit à Sienne, en présence de tous les religieux du couvent, on vit briller autour de sa tête une lumière éclatante, ce qui fut regardé comme un présage de sa sainteté future. Il avait trente ans lorsqu'il fut envoyé par ses supérieurs à Forli, sa patrie, et il y passa le reste de ses jours dans les plus grandes austérités. Les trente dernières années de sa vie on ne le vit jamais s'asseoir, et lorsqu'il était accablé de sommeil ou de lassitude, il se contentait de s'appuyer contre une pierre : jamais non plus il ne coucha dans un lit, même pendant ses maladies, et il passait presque toutes les nuits en prière. Son oraison était, en quelque sorte, continuelle; quoique sa vie fût celle d'un ange, il s'approchait tous les jours du tribunal de la pénitence, et jamais sans verser des larmes abondantes. Atteint à la jambe d'un cancer, dont l'odeur finit par devenir si infecte qu'elle était presque insupportable pour tous ceux qui l'approchaient, il montra une telle patience, que ses concitoyens l'appelaient un nouveau Job. Les médecins ayant décidé qu'il fallait faire l'amputation de cette jambe, Pérégrin, la nuit qui précédait le jour fixé pour l'opération, se traîna comme il put dans la salle du chapitre, et là, prosterné devant un crucifix, il pria avec toute la ferveur dont il était capable. Il s'endormit ensuite, et vit dans son sommeil Jésus-Christ qui, étant descendu de la croix, lui touchait la jambe, et à son réveil il se trouva guéri. A leur arrivée, les médecins ne purent s'empêcher de crier au miracle, et furent les premiers à en répandre la nouvelle dans toute la ville. Saint Pérégrin mourut à quatre-vingts ans, le 1[er] mai 1345, et il fut inhumé dans l'église de son couvent. Il fut canonisé par Benoît XIII en 1726. — 30 avril.

PÉRENNELLE (saint), religieux de l'ordre des Prémontrés, est honoré à Aubeterre, près de Clermont en Auvergne, le 13 juillet.

PERGENTIN (saint), *Pergentinus*, martyr à Arezzo en Toscane, souffrit avec saint Laurentin, son frère. Ils étaient encore enfants lorsque éclata la persécution de Dèce, ce qui ne les empêcha pas de supporter, sous le président Tiburce, les plus cruels supplices avec une constance au-dessus de leur âge, et d'opérer plusieurs miracles pendant qu'on les torturait. — 3 juin.

PERPET ou PERPÉTUE (saint), *Perpetuus*, évêque de Tours, était issu d'une famille de sénateurs et possédait de grands biens dans différentes provinces. Ayant succédé, en 460, à saint Eustoque, son parent, il tint l'année suivante, dans sa ville épiscopale, un concile où se trouvèrent un certain nombre d'évêques qui étaient venus solenniser la fête de saint Martin, et où l'on fit treize canons sur la discipline. En 465, il en tint un autre à Vannes au sujet de l'élection de saint Paterne, qui venait d'être nommé évêque de cette ville. Il consacrait ses revenus au soulagement des malheureux et au bien de la religion. La tendre dévotion qu'il avait pour les saints honorés dans son diocèse le portait à vénérer leurs reliques, à décorer leurs châsses et à réparer les églises bâties sous leur invocation. Il fit reconstruire à neuf et considérablement agrandir celle de saint Martin, et lorsqu'il en eut fait la dédicace, il y transporta solennellement son corps : cette cérémonie eut lieu le 4 juillet 473. Son testament, qui est parvenu jusqu'à nous, prouve jusqu'à quel point il aimait les pauvres, qu'il appelle ses frères bien-aimés, ses enfants. Il mourut le 30 décembre 490, selon quelques-uns, ou le 8 avril de l'année suivante, après avoir gouverné trente ans son troupeau, et il fut enterré dans l'église de saint Martin. — 8 avril.

PERPÈTE (saint), *Perpetuus*, évêque de Maestricht, succéda à saint Gondulphe vers l'an 607, et le zèle avec lequel il annonçait la parole de Dieu lui mérita le titre de *Docteur des fidèles*. Après un épiscopat d'environ treize ans, il mourut le 4 novembre 620, et son corps fut enterré à Dinant, où son culte est en grande vénération. Lorsqu'en 1466 cette ville fut détruite par ordre de Philippe le Bon, duc de Bourgogne, la châsse de saint Perpète fut transportée à Bouvines; dix ans après elle fut restituée à la ville de Dinant. — 4 novembre.

PERPÉTUE (sainte), *Perpetua*, dame romaine, convertie par l'apôtre saint Pierre, qui la baptisa, convertit à son tour Nazaire, son fils, et Africain, son mari. Au nombre des bonnes œuvres par lesquelles elle se sanctifia, on cite le zèle qu'elle mettait à rendre les derniers devoirs aux corps des saints martyrs. — 4 août.

PERPÉTUE (sainte), martyre à Carthage, était d'une des meilleures familles de cette ville, et avait épousé un homme qui y tenait

un rang distingué. Lorsqu'elle fut arrêtée avec d'autres, pendant la persécution de l'empereur Sévère, elle allaitait son enfant, et elle n'était encore que catéchumène. Son père n'eut pas plutôt appris son arrestation, qu'il vint la trouver, afin de lui faire abandonner la résolution qu'elle avait prise de mourir pour Jésus-Christ. Il employa d'abord les exhortations et les prières; mais, voyant qu'elles ne produisaient aucun effet, il eut recours aux mauvais traitements, qui ne furent pas plus efficaces. Elle put recevoir le baptême avant d'être renfermée dans la prison, où on lui apporta son enfant. Elle apprit par une vision qu'elle obtiendrait dans peu la couronne du martyre. Quelques jours après, elle eut à subir un interrogatoire devant le tribunal du président Hilarien, et son père accourut de nouveau près d'elle pour réitérer ses instances, qu'il voulut rendre plus touchantes en lui présentant son enfant, dont elle était séparée depuis plusieurs jours. Hilarien, voyant qu'elle ne se laissait pas ébranler, lui dit : *Quoi! vous êtes insensible aux cheveux blancs d'un père que vous allez rendre malheureux et à l'innocence de cet enfant, qui va devenir orphelin par votre mort! Sacrifiez donc pour la prospérité des empereurs. — Je ne sacrifierai point. — Vous êtes donc chrétienne? — Oui, je suis chrétienne.* En conséquence, Hilarien prononça la sentence, qui portait qu'elle et ses compagnons seraient exposés aux bêtes. Leur supplice fut différé jusqu'aux jeux publics qu'on devait donner à l'honneur de Géta, fils de l'empereur. Sainte Perpétue fut encore favorisée de deux visions. La dernière qu'elle eut, la veille des jeux, lui fit comprendre qu'elle serait victorieuse dans le combat du lendemain. Cependant, le tribun chargé de la garde des martyrs, les traitait avec dureté, dans la crainte qu'il ne se tirassent de ses mains par le pouvoir de la magie. Perpétue lui reprocha les mauvais procédés dont il usait envers des prisonniers appartenant à César et destinés à combattre le jour de sa fête. Le tribun, confus, donna des ordres pour qu'ils fussent mieux traités : il permit même aux fidèles de les visiter et de leur porter des rafraîchissements. Le jour des jeux étant enfin arrivé, on les conduisit de la prison à l'amphithéâtre. Perpétue marchait la dernière avec une tranquillité qui décelait le calme de son âme, et tenant baissés ses yeux, qu'elle avait fort beaux. Arrivée sur le lieu du combat, elle chantait d'avance la victoire qui lui avait été promise. Elle fut enfermée toute nue dans un rets avec sainte Félicité, et on les exposa à une vache sauvage qu'on avait mise en fureur; mais le peuple, ne pouvant supporter le spectacle de deux jeunes femmes exposées ainsi à tous les regards, exigea qu'on leur rendît leurs vêtements. La vache s'étant d'abord précipitée sur Perpétue, la lança en l'air. La sainte retomba sur son séant, et s'étant aperçue que sa robe s'était déchirée, elle la rajusta du mieux qu'elle put, le sentiment de la pudeur l'animant davantage que celui de ses blessures : elle remit aussi sa chevelure qui s'était dénouée, afin de ne pas paraître comme les personnes en deuil. Comme Félicité avait été fort maltraitée par la vache, et qu'elle était étendue par terre, elle courut à elle et lui donna la main pour l'aider à se relever. Elles s'attendaient à soutenir d'autres attaques, mais le peuple s'étant opposé à ce qu'elles rentrassent dans l'arène, on les fit sortir de l'amphithéâtre par la porte qui donnait sur la grande place, et Perpétue fut remise entre les mains d'un catéchumène nommé Rustique, qui lui portait le plus vif intérêt. Cette généreuse athlète, sortant comme d'un profond sommeil, se mit à promener ses regards autour d'elle, et demanda quand on l'exposerait à la vache furieuse. Comme on lui racontait ce qui s'était passé, elle n'aurait pu le croire, si son corps meurtri et ses vêtements déchirés n'en eussent été des preuves irrécusables. Elle fit appeler son frère et lui dit, ainsi qu'à Rustique : *Demeurez fermes dans la foi, et ne soyez pas scandalisés de nos souffrances.* On se disposait, selon l'usage, à égorger les martyrs dans le lieu où l'on achevait ceux que les bêtes n'avaient que blessés; mais le peuple voulut que ce fût au milieu de l'amphithéâtre. Perpétue y fut donc reconduite, et le gladiateur à qui elle fut confiée était si maladroit, qu'après lui avoir fait quelques blessures assez légères, elle fut obligée de lui montrer de la main l'endroit où il devait plonger son épée. Les actes du martyre de sainte Perpétue et de ses compagnons ont été écrits par elle-même dans sa prison : seulement, comme elle en avait manifesté le désir en les terminant, on les compléta en y ajoutant le récit de leurs combats et de leur mort, qui eut lieu le 7 mars 203. Leurs corps se voyaient au ve siècle dans la grande église de Carthage, et la dévotion attirait plus de fidèles à leur fête, dit saint Augustin, que la curiosité n'avait attiré de païens à leur martyre. Le nom de sainte Perpétue se lit au canon de la messe avec celui de sainte Félicité, sa digne compagne. — 7 mars.

PERRONNELLE ou PÉTRONILLE (sainte), *Petronilla*, première abbesse d'Aubeterre, fut d'abord mariée à saint Gilbert, premier abbé de Neuffontaines en Auvergne, dont elle eut une fille, nommée Ponce. Son mari, au retour de la croisade qui eut lieu en 1147, sous Louis le Jeune, résolut de quitter le monde pour embrasser la vie religieuse. Comme sainte Perronnelle partageait les goûts de son mari, il ne fut pas difficile à celui-ci d'obtenir le consentement dont il avait besoin pour exécuter sa pieuse résolution; et comme leur fille entrait aussi dans leurs vues, ils donnèrent la moitié de leurs biens aux pauvres : l'autre moitié fut employée à bâtir deux monastères, l'un d'hommes et l'autre de femmes. Ce dernier fut placé sous l'invocation de saint Gervais et de saint Protais. Perronnelle s'y étant retirée avec sa fille, elle en devint la première abbesse, et le gouverna jusqu'à sa mort

avec tant de sagesse, que l'Eglise l'a placée au nombre des saints. — 13 juillet.

PERSÉE (saint), *Perseus*, martyr en Afrique, souffrit avec saint Cyriaque et plusieurs autres. — 21 juin.

PERSÉVÉRANCE (saint), *Perseverantius*, martyr, est honoré le 3 juin.

PERSÉVÉRANDE ou Pechinne (sainte), *Perseveranda*, vierge, florissait dans le VIe siècle, et elle est honorée le 24 et le 26 juin.

PETHÈQUE (saint), *Pethecus*, martyr en Egypte avec saint Panse et plusieurs autres, qui s'étaient dispersés dans les différentes parties de la province pour y porter la lumière de l'Evangile, fut arrêté par ordre du gouverneur avec ses compagnons. Ils furent tous condamnés à différents genres de supplices. — 16 janvier.

PETRAN (saint), *Petranus*, solitaire dans le diocèse de Châlons-sur-Marne, était Irlandais d'origine, et passa dans les Gaules sur la fin du Ve siècle avec saint Gibrien, saint Helain et trois autres de ses frères, ainsi que sainte Franche et ses deux autres sœurs, qui sont tous honorés d'un culte public le 5 mai.

PÉTROCK ou Perreuze (saint), *Petrocus*, abbé dans le pays de Cornouailles en Angleterre, était issu du sang royal. Ses actes, cités par Ussérius, disent qu'il était fils aîné du prince qui régnait sur les Gallois et qu'il préféra l'obscurité du cloître à l'éclat du diadème. Après avoir fait profession dans sa patrie, il passa en Irlande, où il resta vingt ans. Etant ensuite revenu en Angleterre, il fonda à Bodmin, dans la province de Cornouailles, un collége et un monastère. C'est là qu'il mourut et qu'il fut enterré, sans qu'on sache dans quel siècle il vivait, mais on suppose que ce fut dans le VIIe. Le roi Athelstan y fonda plus tard un monastère qui porta le nom de Saint-Pétrock. L'église de Saint-Méen, en Bretagne, possédait de ses reliques dès le XIIe siècle. Il y avait dans le Nivernais une église de son nom, appelée Saint-Perreuze. Il y avait aussi près de Vannes une paroisse du nom de Saint-Perreux. — 4 juin.

PÉTRONAX (le bienheureux), abbé du Mont-Cassin, était originaire de Brescia. Etant allé faire un pèlerinage à Rome, il y embrassa l'état monastique dans l'abbaye de Latran, où s'étaient réfugiés les moines du Mont-Cassin, lorsque leur abbaye fut détruite par les Lombards, en 580. En 718, le pape saint Grégoire II le mit à la tête d'une colonie de ses confrères, pour aller relever de ses ruines ce chef-lieu de l'ordre des Bénédictins. A leur arrivée, ils trouvèrent dans les bâtiments en ruines quelques solitaires, avec lesquels ils formèrent une communauté que gouverna le bienheureux Pétronax. Il releva les murs de l'abbaye et rebâtit l'église de Saint-Martin, dans laquelle il mit des reliques de saint Faustin et de saint Jovite, qu'il avait fait venir de Brescia. Il mourut vers le milieu du VIIIe siècle, et il est honoré dans son ordre le 6 mai.

PÉTRONE (saint), *Petronius*, abbé de Tabenne, fut un des plus illustres disciples de saint Pacôme, après la mort duquel il fut choisi pour lui succéder en 348, et ce choix avait été indiqué par saint Pacôme lui-même. Saint Pétrone, qui était alors malade dans le monastère de Chinobosque, n'accepta que par obéissance une charge qu'il ne devait pas exercer longtemps. Il mourut en effet peu de temps après, et il eut pour successeur saint Orcèse. — 22 mai.

PÉTRONE (saint), évêque de Bologne, était fils de Pétrone, préfet du prétoire. Après d'excellentes études, dirigées par son père, qui était aussi célèbre par son éloquence que par sa piété, il passa en Orient pour visiter les solitaires de la Palestine et de l'Egypte. Il vécut quelque temps sous la conduite des plus renommés, parmi lesquels on compte saint Jean de Lycopolis, saint Apollon et saint Ammon. Ce voyage de dévotion, qu'il avait fait en pieux pèlerin, et dont il a écrit la relation, le dégoûta de la littérature profane, à laquelle il s'était beaucoup appliqué. A son retour, qui eut lieu en 430, le pape Célestin Ier le nomma évêque de Bologne, pour succéder à saint Félix, qui venait de mourir. En arrivant à Bologne, il y trouva bien des ruines à relever et bien des misères à soulager, parce que cette ville avait été prise et saccagée deux fois par Alaric, vingt ans auparavant. Son premier soin fut donc de procurer du soulagement à son troupeau : il s'occupa ensuite à le purger des semences d'arianisme que les Goths y avaient apportées. Il fit rebâtir la cathédrale, qu'il dédia sous l'invocation de saint Nabord et de saint Félix. Plusieurs autres églises, parmi lesquelles on cite celle de Saint-Etienne, celle de Sainte-Thècle, celle de Sainte-Agathe et celle de Saint-Jean l'Evangéliste, lui durent aussi leur reconstruction ou des réparations considérables. Il les enrichit des reliques de plusieurs martyrs, notamment de celles de saint Florien, qu'il fit venir de Vicence. Comme Bologne n'était pas fortifiée, il la fit entourer de murs au moyen des secours qu'il obtint de Théodose le Jeune, qu'il alla trouver exprès à Constantinople. Il mourut peu après, vers l'an 449, et fut enterré dans sa ville épiscopale. Ses reliques furent découvertes l'an 1141, et en 1211 les Bolonais bâtirent une église pour les placer. Saint Pétrone est l'un des principaux patrons de Bologne. — 4 octobre.

PÉTRONE (saint), évêque de Vérone, était contemporain de saint Pétrone de Bologne, et mourut vers l'an 450. — 6 septembre.

PÉTRONE (saint), évêque de Die en Dauphiné, florissait dans le milieu du Ve siècle, et mourut en 463. Saint Marcel, son frère, lui succéda. — 10 janvier.

PÉTRONILLE (sainte), *Petronilla*, vierge, que quelques auteurs font fille de l'apôtre saint Pierre, quoiqu'elle ne fût, selon l'opinion la plus probable, que sa fille spirituelle, se distingua parmi les premiers chrétiens de Rome par ses vertus et ses bonnes œuvres. Elle mourut dans cette ville, et fut enterrée

sur le chemin d'Ardée, où l'on bâtit dans la suite un cimetière et une église de son nom, qui devinrent célèbres par la dévotion des fidèles. — 31 mai.

PEZERSKY (saint), *Pezerskius*, prêtre et moine, florissait en Moscovie dans le XIe siècle, et mourut vers l'an 1050. — 10 juillet.

PHAINE (sainte), *Phaina*, vierge et martyre à Ancyre en Galatie, avec saint Théodote, sainte Thécuse et plusieurs autres, souffrit, l'an 303, pendant la persécution de Dioclétien. — 10 juillet.

PHALIER (saint), *Pharetrius*, confesseur, florissait dans le VIIe siècle et eut pour disciple saint Dié. Il est honoré à Chabris en Berri, et il y a près de Châteauroux, dans le diocèse de Bourges, une paroisse qui porte son nom. — 23 novembre.

PHAN (saint), est honoré chez les Ethiopiens le 20 février.

PHARMUTHE (saint), *Pharmuthes*, anachorète en Arménie, est honoré chez les Grecs le 11 avril.

PHARNACE (saint), *Pharnacius*, soldat et martyr à Satales en Arménie, avec ses six frères, qui, après avoir été dégradés par l'empereur Maximien, furent séparés les uns des autres et relégués en différents lieux, où ils périrent par suite de misère et de mauvais traitements. — 24 juin.

PHARNACE (saint), confesseur à Saint-Phocas dans la Mingrélie, est honoré chez les Grecs le 3 juin.

PHAULE (saint), confesseur, est honoré chez les Ethiopiens le 2 juillet

PHÉBADE (saint), *Phœbadius*, évêque d'Agen, appelé en Gascogne saint Fiari, fut élevé à l'épiscopat vers le milieu du Ve siècle. Il se distingua surtout par son attachement à la foi de Nicée, et, après saint Hilaire de Poitiers, avec lequel il était étroitement lié, il fut dans les Gaules un des plus intrépides adversaires de l'arianisme. Non content de rejeter la seconde formule de Sirmium, dressée en 357, quoiqu'elle eût été souscrite par le célèbre Osius, il composa encore un traité pour la combattre et pour montrer le venin qu'elle renfermait. Cet ouvrage, qui est parvenu jusqu'à nous, est remarquable par la justesse et la solidité des raisonnements : les subtilités et les équivoques des ariens y sont dévoilées et mises dans tout leur jour. Il assista, avec saint Servais de Tongres, au concile de Rimini, tenu l'an 359, et il s'y opposa courageusement au triomphe de l'hérésie arienne. Ils eurent l'un et l'autre, il est vrai, le malheur d'admettre une proposition captieuse; mais ils n'eurent pas plutôt remarqué le piége qu'on leur avait tendu, qu'ils réclamèrent hautement contre cette surprise faite à leur bonne foi. Saint Phébade répara sa faute par une rétractation publique, qui prouva à tous qu'il n'avait eu d'autre dessein que de combattre l'erreur et non d'y souscrire. Il assista au concile de Paris, tenu en 360, à celui de Valence en 374, et en 380 à celui de Saragosse, tenu contre les priscillianistes, qui y furent condamnés. Saint Ambroise lui écrivit, ainsi qu'à saint Delphin de Bordeaux, une lettre commune par laquelle il les félicite sur les heureux fruits que l'Eglise retirait de leur sainte amitié. Saint Phébade mourut sur la fin du IVe siècle, vers l'an 398. — 25 avril.

PHÉBÉ (sainte), *Phœbe*, diaconesse de Cenchrée, bourg de l'Achaïe, qui servait de port à la ville de Corinthe, fut promue à cette dignité par l'apôtre saint Paul, qui logea quelque temps chez elle, pendant qu'il évangélisait les peuples de l'Achaïe. On croit que l'Apôtre lui confia la lettre qu'il écrivit de Corinthe aux Romains, en 58, et dont le dernier chapitre commence ainsi : *Je vous recommande notre sœur Phébé, diaconesse de l'Eglise qui est au port de Cenchrée, afin que vous la receviez au nom du Seigneur, comme on doit recevoir les saints, et que vous l'assistiez dans toutes les choses où elle pourrait avoir besoin de vous; car elle en a assisté elle-même plusieurs, et surtout moi-même.* On ne sait rien de plus de sainte Phébé. — 3 septembre.

PHÉBUS (saint), *Phœbus*, martyr à Antioche, souffrit avec plusieurs autres. — 15 février.

PHENGONT (saint), *Phengon*, martyr à Amise en Paphlagonie avec saint Eucarpe, est honoré le 7 septembre.

PHILADELPHE (saint), *Philadelphus*, martyr à Lentini en Sicile, avec saint Alphe et un autre, souffrit au milieu du IIIe siècle, pendant la persécution de l'empereur Dèce. — 10 mai.

PHILADELPHE (saint), martyr à Pamiers dans les Gaules, ou selon d'autres, à Apamée en Asie, souffrit avec saint Diomède et leurs sept compagnons. — 2 septembre.

PHILAGRE (saint), *Philagrius*, évêque et martyr en Chypre, était disciple de l'apôtre saint Pierre, et florissait dans le Ier siècle. Il est nommé dans les ménées des Grecs le 9 février.

PHILAPPIEN (saint), *Philappianus*, martyr en Afrique avec saint Félicien et cent vingt-quatre autres, est honoré le 30 janvier.

PHILARÈTE (saint), *Philaretus*, confesseur, possédait des propriétés considérables qu'il cultivait lui-même. Sa nièce ayant épousé l'empereur Constantin VI, fils d'Irène, cette alliance lui procura de nouvelles richesses; mais il ne s'en servait que pour le soulagement des malheureux, et il se rendit célèbre par ses aumônes. Il poussait la charité si loin, qu'on rapporte qu'un de ses voisins étant venu lui dire qu'il avait perdu un de ses bœufs, Philarète, qui était alors à la charrue, détela l'un des siens pour lui en faire présent, et s'attela lui-même à la place pour continuer son labour. Il mourut vers l'an 789. — 1er décembre.

PHILASTRE (saint), *Philastrius*, évêque de Brescia en Italie, né au commencement du IVe siècle, quitta jeune encore sa patrie sa famille et ses biens, pour vaquer pl[us] parfaitement à la prière et à la médita[tion] de la sainte Ecriture. Ayant été élevé au sacerdoce, il parcourut plusieurs provinces pour combattre les hérétiques, et surtout les

ariens, qui causaient alors de grands ravages dans l'Eglise. Il eut quelquefois à souffrir de leur fureur, mais il s'en réjouissait, à l'exemple des apôtres. Se trouvant à Milan lorsque saint Ambroise n'en était pas encore évêque, il s'opposa avec force à l'impiété d'Auxence, qui voulait y abolir la doctrine catholique. De là il se rendit à Brescia, où il trouva un peuple grossier et ignorant: il s'appliqua à l'instruire, et son zèle fut couronné de succès. Ayant été fait ensuite évêque de cette ville, il profita de sa nouvelle dignité pour continuer et pour augmenter ce qu'il avait commencé étant simple prêtre. Saint Gaudence le loue surtout pour son humilité et pour sa douceur. Il portait si loin cette dernière vertu, qu'il ne répondait aux injures que par des bienfaits, et qu'il n'éprouvait jamais le moindre mouvement de colère. Tous ses revenus étaient consacrés au soulagement des malheureux. Quoique, pour le talent et les connaissances, il ne fût pas l'égal de saint Ambroise et de saint Augustin, ces deux grands hommes, qui l'avaient connu à Milan, professaient pour sa personne une profonde vénération. Saint Philastre mourut l'an 387, et saint Gaudence, son disciple, lui succéda. Ce dernier célébrait tous les ans avec son peuple la fête de son bienheureux maître, et prononçait son panégyrique. Nous avons de saint Philastre un *Catalogue des hérésies*, ouvrage qui ne brille pas par le style ni par l'exactitude; car il met quelquefois au nombre des hérésies des opinions que l'Eglise n'a jamais condamnées. — 18 juillet.

PHILBERT ou PHILIBERT (saint), *Philibertus*, premier abbé de Jumiége et de Nermoutier, né près d'Eauze en Gascogne, au commencement du VIIe siècle, était fils de Philibaud, qui, après la mort de sa femme, entra dans l'état ecclésiastique et devint évêque de Vic-Jour. Il fut élevé dans cette ville sous les yeux de son père, qui l'envoya ensuite à la cour de Clotaire II. Le jeune Philibert profita tellement des exemples et des instructions de saint Ouen, qu'à l'âge de vingt ans il prit l'habit dans l'abbaye de Rebais, que saint Ouen venait de fonder dans la forêt de Brie. Il succéda, vers l'an 650, à saint Aile, dans le gouvernement de l'abbaye; mais il se démit ensuite de cette dignité, à cause de l'indocilité de quelques moines. Après avoir visité les maisons les plus célèbres qui vivaient sous la règle de saint Colomban, il fonda, en 654, le monastère de Jumiége, sur un terrain qui lui fut donné par le roi Clovis II, et qui était inculte. Le saint abbé employa ses religieux à arracher les ronces et à dessécher les marais, afin de rendre le sol cultivable. Sa communauté allait toujours en s'augmentant, et bientôt l'on y compta jusqu'à neuf cents moines. Il fonda ensuite un monastère à Pavilly, pour des filles, sur un emplacement qui lui fut donné par Amalbert, seigneur du lieu. Aurée, sa fille, y prit le voile, et sainte Austreberte en fut la première abbesse. Saint Philibert ayant été obligé, en 674, de faire un voyage à la cour de Thierri II, il ne craignit pas de reprocher à Ebroin, maire du palais, ses injustices et ses cruautés. Ce ministre, irrité de cette hardiesse, gagna quelques ecclésiastiques du diocèse de Rouen, qui décrièrent le saint abbé et prévinrent contre lui saint Ouen. La calomnie eut un tel succès, que Philibert fut emprisonné pendant quelque temps; mais saint Ouen n'eut pas plutôt reconnu son innocence, qu'il le fit mettre en liberté. Il en profita pour se retirer à Poitiers, puis dans la petite île de Her, sur les côtes du Poitou. Il y fonda un monastère qui fut nommé Her-Moutier, et par corruption Ner-Moutier, où il mit des religieux qu'il avait fait venir de Jumiéges. Il fonda aussi, de concert avec saint Achard, le prieuré de Quinçay, et il lui en confia le gouvernement; mais, sentant qu'il ne pouvait retourner à Jumiége sans exposer de nouveau sa liberté, il s'y fit remplacer par saint Achard. Pour lui, lorsque sa présence ne fut plus nécessaire à Quinçay, il retourna à Her-Moutier, où il mourut en 684. On y garda son corps jusqu'à l'invasion des Normands. Alors les moines, obligés de se soustraire à la fureur de ces barbares, le transportèrent au monastère de Tournus, qui leur avait été donné par Charles le Chauve. — 20 août.

PHILÉAS (saint), évêque de Thmuis en Egypte et martyr, né à Thmuis même, d'une famille distinguée, reçut une excellente éducation et se fit remarquer par son savoir et son éloquence. Il était marié et il occupait un poste important lorsqu'il se convertit à la religion chrétienne. Comme il ne brillait pas moins par ses vertus que par son mérite, ses compatriotes le choisirent pour leur évêque. Ayant été arrêté pendant la persécution de Maximin II, il fut conduit à Alexandrie. Dans une lettre qu'il adressa de sa prison à son troupeau, il décrit avec une vive énergie les tourments qu'on faisait endurer aux martyrs. Lorsque son tour fut venu, Culcien, gouverneur d'Egypte, lui fit subir un long interrogatoire et n'omit rien pour l'engager à sacrifier aux dieux; il alla même jusqu'à lui dire qu'il consentait à lui faire grâce de la vie, à la considération de son frère, qui était un des juges du tribunal d'Alexandrie; mais Philéas ne se laissa pas toucher par cette fausse compassion. Le gouverneur ne se rebutant pas et continuant à lui témoigner des égards, lui dit: *Si vous étiez réduit à la dernière misère et que vous eussiez sujet de désirer la mort, je pourrais contenter votre désir; mais vous avez des revenus qui suffisent non-seulement à votre subsistance et à celle de votre famille, mais qui suffiraient presque à l'entretien d'une province: c'est pourquoi je veux mettre tout en usage pour vous sauver la vie.* Enfin, les juges eux-mêmes et les officiers de la justice, s'étant joints aux parents et aux amis de Philéas, embrassaient ses genoux, le conjurant d'avoir pitié de sa femme et de ses enfants. Il répondit qu'il ne reconnaissait plus d'autres parents que les apôtres et les martyrs. Parmi les personnes présentes à cet

interrogatoire se trouvait un tribun de l'armée d'Égypte, nommé Philorome, qui, pénétré d'admiration pour les réponses du saint et indigné de l'insistance que l'on mettait à lui arracher une apostasie, s'écria : *A quoi bon tant d'efforts pour vaincre la résistance de ce généreux chrétien? Pourquoi vouloir lui arracher un acte de complaisance qui le rendrait infidèle à son Dieu? Ne voyez-vous pas qu'il n'envisage que la gloire du ciel et qu'il n'a que du mépris pour les choses de la terre?* Ces observations irritèrent l'assemblée, qui demanda sa mort ainsi que celle de Philéas, et ils furent tous deux condamnés à la peine capitale. Comme on les conduisait au supplice, le frère de Philéas, qui était du nombre des juges, fit dire à Culcien que Philéas désirait sa grâce. Aussitôt le gouverneur fait rappeler le martyr pour lui demander si la chose était vraie. *Non*, répondit Philéas, *et bien loin de souhaiter la révocation de la sentence portée contre moi, je rends grâces au contraire aux empereurs et à vous, seigneur, de ce qu'il m'est donné d'entrer aujourd'hui en possession d'un royaume que Jésus-Christ veut bien partager avec moi.* On le conduisit donc au lieu où il devait être exécuté avec Philorome. Arrivé là, il exhorta les fidèles à la persévérance dans la foi et à la fidélité aux commandements du Seigneur. *Joignez-vous à nous, mes chers frères*, ajouta-t-il, *et prions ensemble... celui qui est le commencement et la fin de toutes choses et auquel appartient la gloire dans tous les siècles. Amen.* Il avait à peine fini ce dernier mot, que le bourreau lui abattit la tête. — 4 février.

PHILÉAS (saint), évêque et martyr en Egypte avec saint Fauste, prêtre, et plusieurs autres, souffrit sous l'empereur Galère-Maximien, l'an 311. — 26 novembre.

PHILÉMON (saint), *Philemon*, riche bourgeois de Colosses en Phrygie, fut converti à la religion chrétienne par saint Epaphras, disciple de saint Paul; sainte Appie, sa femme, suivit son exemple, et leur maison devint une église où se tenait l'assemblée des fidèles. Philémon avait un esclave nommé Onésime qui, après avoir volé son maître, s'enfuit à Rome, où il eut le bonheur de rencontrer saint Paul, qui le gagna à Jésus-Christ et lui donna le baptême. L'apôtre le renvoya ensuite à Philémon, avec une lettre fort touchante, pour l'engager à lui pardonner. Dans cette lettre, il loue la foi de Philémon et sa charité envers les fidèles; il lui témoigne son affection en l'assurant qu'il se souvient toujours de lui et qu'il le recommande à Dieu dans ses prières; enfin, il le conjure par ses travaux, son âge, ses chaînes et par la fraternité qui les unissait à Jésus-Christ, de recevoir son esclave fugitif comme il aurait reçu l'Apôtre lui-même. Une recommandation aussi pressante produisit son effet. Philémon accorda la liberté à Onésime, et le renvoya à Rome pour servir saint Paul qui était retenu dans les fers, et l'Apôtre en fit un digne coopérateur dans la prédication de l'Evangile. Les Grecs, que le Martyrologe romain a suivis, croient que saint Philémon souffrit le martyre sous Néron, avec sainte Appie, sa femme, et que le jour de la fête de Diane ils furent arrêtés dans l'église et fouettés par ordre du président Artoclès, qui les fit enterrer jusqu'à la ceinture et accabler de pierres. — 22 novembre.

PHILÉMON (saint), martyr, souffrit avec saint Domnin. — 21 mars.

PHILÉMON (saint), martyr à Alexandrie, était un joueur de flûte d'Antinoé, ville de la Thébaïde. Lorsque le diacre saint Apollone eut été arrêté, vers l'an 311, pendant la persécution de Maximin II, il se joignit à ceux qui venaient l'insulter dans sa prison, surpassant même les autres par ses invectives et ses blasphèmes. Il le traitait de scélérat, d'impie et de séducteur, qui ne méritait que l'exécration publique. Saint Apollone lui fit cette réponse : *Mon fils, je prie Dieu qu'il vous pardonne votre emportement et qu'il ne vous impute point à péché les injures que vous m'adressez.* Philémon fut tellement touché de cette douceur, qu'il se sentit changé tout d'un coup, et qu'il s'écria qu'il était chrétien. Une telle déclaration surprit tout le monde et parvint bientôt aux oreilles du magistrat, qui le fit comparaître devant son tribunal. Philémon s'y présente sans crainte, et lui dit en présence de la foule : *Vous agissez en mauvais juge lorsque vous sévissez contre des innocents, contre des hommes qui sont aimés de Dieu; car les chrétiens sont irrépréhensibles dans leur doctrine et dans leurs mœurs.* Le juge, qui le connaissait pour un bouffon qui amusait le peuple par ses bons mots, crut d'abord qu'il plaisantait; mais voyant qu'il parlait sérieusement, il lui dit : *Vous perdez l'esprit, et votre bon sens vous abandonne. — C'est vous-même qui avez perdu l'esprit; car une injuste fureur vous agite et vous fait répandre le sang des gens de bien. Pour moi, je vous déclare que je suis chrétien.* Le juge employa tour à tour, mais inutilement, les caresses et les menaces, les flatteries et la colère. Lorsqu'il eut appris que le changement de Philémon n'avait eu lieu qu'en conséquence des paroles qu'Apollone lui avait adressées, il fit venir ce dernier, le fit étendre sur le chevalet, et le condamna ensuite au supplice du feu, ainsi que Philémon. A peine furent-ils montés sur le bûcher, qu'une prière d'Apollone éteignit subitement les flammes, à la vue des magistrats et des spectateurs, qui se convertirent en s'écriant que le Dieu des chrétiens était le seul grand, le seul immortel, le seul vrai Dieu. Le préfet d'Alexandrie, informé du fait, se fit amener les martyrs et les nouveaux convertis, dont le nombre fut encore augmenté par la conversion des gardes qui les conduisaient, et les fit jeter dans la mer. Leurs corps, rejetés sur le rivage, furent ramassés par les fidèles et inhumés dans un même tombeau, que Dieu illustra par de nombreux miracles. — 8 mars.

PHILET (saint), *Philetus*, martyr en Illyrie avec sainte Lydie, sa femme, saint Macédon et saint Théoprépide ses fils, souffrit dans

le IIe siècle, sous l'empereur Adrien. — 27 mars.

PHILGAS (saint), martyr avec saint Arpylas et un grand nombre d'autres, était Goth de nation, et souffrit pour la foi orthodoxe sur les rives du Danube, vers l'an 370, pendant la persécution du tyran Vinguric. — 26 mars.

PHILIBERT (saint), *Philibertus*, martyr en Espagne, souffrit avec saint Fabricien.— 22 août.

PHILIPPE (saint), *Philippus*, apôtre, né à Bethsaïde en Galilée, était marié et avait plusieurs filles, lorsque le Sauveur lui dit de le suivre. Il répondit sur-le-champ à cet appel, et abandonna tout pour devenir son disciple. Il n'eut pas plutôt connu le Messie qu'il alla trouver Nathanaël, son ami, et lui dit avec enthousiasme : *Nous avons trouvé celui dont il est parlé dans la loi de Moïse et dans les écrits des prophètes, Jésus de Nazareth, fils de Joseph*. Il parlait ainsi, parce que, comme le remarque saint Jean Chrysostome, il s'était appliqué avec soin à l'étude de l'Ecriture sainte pour y découvrir les caractères du Messie que les Juifs attendaient alors. Nathanaël, qui ne s'imaginait pas que ce Messie pût sortir de Nazareth, ne voulait pas le croire ; mais Philippe le pressa de venir s'en assurer par lui-même, persuadé qu'il n'aurait pas plutôt vu Jésus qu'il le reconnaîtrait pour le Fils de Dieu. En effet, après un court entretien avec le Sauveur, Nathanaël confessa qu'il était le Fils de Dieu, le roi d'Israël, c'est-à-dire le Messie prédit par les prophètes. Trois jours après cette visite, Philippe assista aux noces de Cana, où Jésus se trouvait avec ses disciples, et il fut témoin du premier miracle qu'il opéra en changeant l'eau en vin. L'année suivante il fut mis au nombre des douze, lorsque le Sauveur forma le collége des apôtres. Nous voyons dans l'Evangile que quand le divin maître voulut multiplier les pains pour nourrir les 5000 hommes qui l'avaient suivi dans le désert, il demanda à Philippe où l'on pourrait acheter du pain pour rassasier cette multitude. Philippe répondit qu'il en faudrait pour plus de 200 deniers, si l'on voulait que chacun en eût un peu. Quelques jours avant la passion, des gentils, désireux de voir le Sauveur, s'adressèrent à lui afin qu'il le leur montrât, et Philippe, de concert avec André, leur procura cette satisfaction. Dans la dernière cène, Jésus ayant dit à ses apôtres qu'il leur donnerait dans la suite une connaissance plus parfaite de son Père céleste, Philippe lui répondit : *Seigneur, montrez-nous votre Père, et nous serons contents*. Jésus répondit que celui qui le voyait voyait aussi son Père, voulant dire que le Père et le Fils ne sont qu'un même Dieu, quoique deux personnes distinctes. Après avoir reçu le Saint-Esprit dans le cénacle, il alla prêcher l'Evangile dans les deux Phrygies, comme nous l'apprennent Eusèbe et Théodoret. Il mourut, selon l'opinion la plus commune, à Hiéraple en Phrygie, après l'an 80, puisque saint Polycarpe, qui ne se convertit qu'en cette année, eut le bonheur de converser avec lui quelque temps après sa conversion. Ses reliques sont à Rome.—1er mai.

PHILIPPE (saint), était un des sept premiers diacres établis par les apôtres pour veiller au soin des pauvres. Les fonctions des diacres s'étendirent bientôt au delà du ministère spécial de leur institution primitive. On y joignit d'autres attributions plus relevées, entre autres celle d'annoncer l'Evangile, et Philippe s'y distingua tellement, que les *Actes des apôtres* lui donnent le surnom d'Evangéliste. Il alla prêcher à Samarie, et ses discours ainsi que ses miracles opérèrent de nombreuses conversions. Simon le Magicien, qui avait séduit la multitude par ses prestiges, demanda lui-même le baptême, et s'attacha à Philippe, dans l'espérance qu'il recevrait de lui le pouvoir de faire aussi de véritables miracles. Les apôtres Pierre et Jean vinrent à Samarie pour confirmer ceux que Philippe avait baptisés. Quelque temps après, un ange ordonna au saint diacre d'aller vers le midi et de gagner le chemin qui conduisait de Jérusalem à Gaza. Il obéit, et trouva sur cette route un eunuque qui était surintendant des finances de Candace, reine d'Ethiopie. Il revenait de visiter le temple de Jérusalem et lisait, en s'en retournant, le prophète Isaïe. L'eunuque le pria de monter dans sa voiture, et la conversation roula sur le passage du prophète qu'il venait de lire. Philippe le lui expliqua, et lui démontra qu'il s'agissait là de Jésus-Christ, de sa mort et de sa résurrection. L'eunuque se convertit aussitôt, et, sur sa demande, Philippe le baptisa. Ensuite le saint diacre se trouva transporté à Azot, où il annonça l'Evangile, ainsi que dans les villes par où il passa pour se rendre à Césarée, que l'on croit être sa patrie : ce qui est certain, c'est qu'il y faisait ordinairement sa résidence avec ses quatre filles, qui étaient vierges, et que Dieu favorisa du don de prophétie. Saint Paul logea chez lui lorsqu'il vint dans cette ville, l'an 58. Il est probable que saint Philippe y mourut, mais on ignore en quelle année du Ier siècle. — 6 juin.

PHILIPPE (saint), *Philippus*, martyr à Rome avec ses six frères et leur mère, sainte Félicité, ayant comparu devant Publius, préfet de la ville, après son frère Félix, Publius lui dit : *Notre invincible empereur Antonin-Auguste vous ordonne de sacrifier aux dieux tout-puissants. — Ceux auxquels on veut que je sacrifie ne sont ni dieux, ni tout-puissants : ce ne sont que de vaines représentations, des statues privées de sentiment et qui servent de retraite aux démons. Si je sacrifiais à ces misérables divinités, je mériterais d'être, comme elles, précipité dans un éternel malheur*. Le préfet, frémissant de rage, le fit retirer pour faire place à Sylvain, son frère. L'empereur ayant pris connaissance des interrogatoires subis par les sept frères, porta contre eux une sentence de mort et les condamna à différents supplices. Philippe fut tué à coups de massue avec Félix, l'an 150.—10 juillet.

PHILIPPE (saint), évêque de Gortyne dans

l'île de Crète, fut l'un des plus illustres prélats du IIe siècle par ses vertus et par sa science. Il avait composé contre Marcion un ouvrage, dont les anciens faisaient beaucoup de cas, mais qui n'est pas parvenu jusqu'à nous, non plus que le détail de ses actions, ni l'époque de sa mort. On sait qu'il florissait sous Marc-Aurèle et Commode. Saint Denys de Corinthe, dans une lettre aux fidèles de Gortyne, fait le plus bel éloge de leur saint pasteur et leur recommande de persévérer dans l'état de perfection où il les a élevés.—11 avril.

PHILIPPE (saint), neuvième évêque de Jérusalem, florissait sur la fin du IIe siècle. — 4 août.

PHILIPPE (saint), martyr à Alexandrie, souffrit avec saint Zénon et saint Narsée. — 15 juillet.

PHILIPPE (saint), martyr, était préfet d'Egypte, lorsqu'il renonça à cette dignité pour se faire chrétien. Térence, son successeur, lui fit percer la gorge d'un coup d'épée pendant qu'il priait. Cet illustre martyr, qui florissait dans le IIIe siècle, était père de sainte Eugénie.— 13 septembre.

PHILIPPE (saint), martyr à Pamiers dans les Gaules, souffrit avec saint Diomède et sept autres.—2 septembre.

PHILIPPE (saint), martyr à Laodicée en Phrygie, est honoré chez les Grecs le 28 juillet.

PHILIPPE (saint), évêque de Fermo, dans la Marche d'Ancône, et martyr, est honoré le 22 octobre.

PHILIPPE (sainte), martyre à Thessalonique avec sainte Irène et plusieurs autres, souffrit l'an 304, pendant la persécution de Dioclétien.—19 mars et 3 avril.

PHILIPPE (saint), martyr à Nicomédie avec saint Straton et un autre, l'an 303 pendant la persécution de l'empereur Dioclétien, fut d'abord exposé aux bêtes, qui ne lui firent aucun mal, et fut ensuite livré aux flammes, qui le réduisirent en cendres.—17 août.

PHILIPPE (saint), évêque d'Héraclée et martyr à Andrinople, avait d'abord exercé les fonctions de diacre et de prêtre dans l'église dont il devint ensuite le premier pasteur. Personne ne fut étonné de son élévation sur le siége métropolitain de la Thrace, parce que son mérite et ses vertus l'en rendaient digne. Il se distingua non-seulement par son zèle, mais aussi par la prudence avec laquelle il gouverna son troupeau au milieu de la tempête suscitée par les édits de Dioclétien. On lui conseillait de prendre la fuite pour se soustraire à la persécution, mais il ne voulut pas même discontinuer ses fonctions. Un jour qu'il exhortait l'assemblée des fidèles à se préparer à la célébration de la fête de l'Epiphanie, Aristomaque, commandant des troupes de la ville, se présenta pour apposer les scellés sur les portes de l'église, après en avoir chassé tous les chrétiens. *Pensez-vous*, lui dit Philippe, *que le Dieu tout-puissant soit renfermé sous un toit et entre des murailles? C'est dans le cœur des justes qu'il habite de préférence.* Aristomaque revint le lendemain pour inventorier les livres saints et les vases sacrés, sur lesquels il mit le sceau du gouverneur. Pendant cette opération les fidèles, réunis autour de l'église, se livraient à la plus profonde douleur, et le saint évêque s'appliquait à les consoler et à les fortifier contre la crainte des combats qui allaient être livrés à la religion. Le dimanche suivant, les fidèles ne pouvant plus entrer dans l'église, se trouvaient rassemblés devant le portail, lorsque Bassus, gouverneur de la province, se présenta tout à coup, et étant monté sur son tribunal qu'il avait fait dresser au milieu de la foule, il demanda aux chrétiens où était celui qu'ils appelaient le maître et le docteur. *Le voici*, dit Philippe en s'approchant. — *Ne savez-vous pas qu'il y a un édit de l'empereur, qui défend les assemblées des chrétiens? Remettez-nous donc sur-le-champ les vases d'or, d'argent ou de quelque autre métal qui servent à votre culte, ainsi que les livres qui contiennent votre doctrine. — Vous pouvez prendre nos vases, si cela vous convient. Ce n'est pas avec de l'or ou de l'argent que Dieu veut être honoré : l'ornement du cœur lui est plus agréable que celui des temples. Quant aux Ecritures, il ne vous est pas utile de les avoir, et il nous est défendu de vous les livrer.* A cette réponse, le gouverneur fit saisir le saint évêque par des soldats qui l'entraînèrent sur la grande place. On y porta aussi les livres sacrés qu'on plaça sur un bûcher; mais à peine y eut-on mis le feu, que la flamme s'éleva avec tant de violence et d'intensité qu'elle fit craindre un incendie. Philippe profita de la frayeur dont les païens étaient saisis pour leur parler du feu éternel dont Dieu menace les pécheurs. Pendant qu'il parlait avec une sainte éloquence, le grand prêtre Cataphronius passa, suivi des sacrificateurs qui portaient tout ce qui était nécessaire pour offrir un sacrifice aux idoles. Le gouverneur s'adressant alors à Philippe lui dit : *Venez adorer les dieux avec nous.—Comment voulez-vous que moi, qui suis chrétien, je puisse adorer des pierres?— Eh bien! sacrifiez seulement aux empereurs. — Ma religion m'enseigne à obéir aux princes, et non à leur sacrifier.—Sacrifiez du moins à la fortune de la ville : voyez quelle majesté et quelle douceur dans ses traits!— Malgré tout l'art du sculpteur, ce n'est à mes yeux qu'une statue.* Le gouverneur, frappé malgré lui des réponses du saint évêque, s'adressa au diacre Hermès, et n'ayant pu l'engager à sacrifier, il l'envoya en prison ainsi que Philippe. Pendant qu'on les y conduisait, les païens et les juifs poussaient avec brutalité le saint évêque, et ils le renversèrent plusieurs fois dans la boue. Il se relevait tranquillement et montrait une patience admirable. Bassus ayant été ensuite remplacé dans son gouvernement par Justin, celui-ci, qui était plus cruel encore que son prédécesseur, donna l'ordre à Zoïle, magistrat de la ville, de lui amener Philippe, pour lui intimer les volontés des empereurs et pour l'engager à s'y soumettre. Comme il

refusait, Justin lui dit : *Vous ignorez peut-être les tourments auxquels vous vous exposez en désobéissant.—Vous pouvez me tourmenter, mais n'espérez pas me vaincre.* Alors Justin le fit lier par les pieds et traîner le long des rues de la ville, de manière que son corps n'était plus qu'une plaie et qu'il fallut le reporter dans la prison avec Hermès. Sévère, autre disciple du saint, et qui était prêtre, vint les y rejoindre après avoir subi un interrogatoire, et ils passèrent sept mois dans un horrible cachot. Le gouverneur s'étant rendu à Andrinople, y fit venir les prisonniers. Ayant fait comparaître Philippe, il ordonna qu'on le battît de verges ; ce qui fut exécuté avec tant de cruauté, qu'on mit à nu une partie de ses entrailles sans qu'il poussât une seule plainte, ce qui jeta dans l'admiration les bourreaux et Justin lui-même. Trois jours après, Justin se le fit encore amener pour tenter un dernier effort ; mais voyant qu'il ne pouvait rien obtenir, il le condamna, ainsi que Hermès, au supplice du feu. On fut obligé de le porter sur le bûcher, parce qu'il n'avait pas la force de marcher. Hermès suivait avec peine, à cause de la douleur qu'il ressentait aux pieds ; mais il s'en consolait en disant qu'il n'aurait plus l'occasion de s'en servir. Lorsqu'on fut arrivé au lieu de l'exécution, les bourreaux mirent Philippe dans une fosse, et le couvrirent de terre jusqu'aux genoux ; ensuite ils lui lièrent les mains derrière le dos et les attachèrent à un pieu. Hermès ayant été aussi arrangé de la même manière, on mit le feu au bûcher, et les deux martyrs ne cessèrent de louer Dieu qu'en cessant de vivre. Leurs corps furent retrouvés intacts ; celui de Philippe avait les bras étendus comme quelqu'un qui est en prière. Justin les fit jeter dans l'Hèbre ; mais les fidèles, les ayant retirés du fleuve, les enterrèrent secrètement dans un lieu nommé Ogestiron, à deux milles d'Andrinople. Leur martyre eut lieu l'an 304, le 22 d'octobre.

PHILIPPE (saint), martyr à Apamée avec saint Maurice et soixante-neuf autres, souffrit l'an 308, pendant la persécution des empereurs Galère et Maximin II.—26 juillet.

PHILIPPE D'ARGYRION (saint), fut envoyé en Sicile par le saint-siége sur la fin du IVe siècle, et convertit à Jésus-Christ la plus grande partie de cette île. Il s'illustra principalement par la délivrance miraculeuse d'un grand nombre d'énergumènes.—12 mai.

PHILIPPE (saint) évêque de Vienne, présida au VIe concile de Paris, tenu dans le milieu du VIe siècle, et mourut vers l'an 530.—28 novembre.

PHILIPPE (saint), solitaire à Zell en Allemagne, quitta l'Angleterre, sa patrie, pour faire le pèlerinage de Rome et visiter les tombeaux des saints apôtres. Il séjourna plusieurs années dans la capitale du monde chrétien, et il y fut élevé au sacerdoce. Il se retira ensuite dans le Palatinat du Rhin, et se construisit une cellule près de Worms, afin d'y passer le reste de ses jours dans les exercices de la vie anachorétiques. Il quittait quelquefois sa solitude pour aller exercer le saint ministère dans les villages d'alentour. Il mourut sur la fin du VIIIe siècle, et dans le XIVe on construisit à Zell une église sous son invocation.—3 et 11 mai.

PHILIPPE BÉNITI (saint), cinquième général des Servites, naquit en 1234, à Florence, d'une famille noble. Il n'avait encore que cinq mois lorsque, les sept bienheureux fondateurs de l'ordre qu'il illustra plus tard ayant quitté leur solitude pour venir consulter le bienheureux Aringos, évêque de cette ville, il reçut l'usage de la parole et s'écria, en les voyant passer, que c'étaient les serviteurs de Marie. Ses parents l'élevèrent dans l'innocence et la piété, et lorsqu'il eut achevé ses premières études dans sa patrie, il vint à Paris pour y étudier la médecine. Il retourna ensuite à Florence pour y continuer cette étude et y prendre le degré de docteur. Pendant qu'il était occupé à consulter le ciel sur le choix d'un état, il entra dans une chapelle de la sainte Vierge que le bienheureux Bonfilio Monaldi, premier supérieur des Servites, avait bâtie près d'une des portes de Florence ; comme c'était le jeudi d'après Pâques et qu'on y disait alors la messe, il fut singulièrement frappé de ces paroles de l'Epître, adressées par le Saint-Esprit au diacre saint Philippe : *Approche et monte dans ce char.* Comme il s'appelait Philippe, il s'appliqua ce passage et crut que le Saint-Esprit l'invitait à entrer dans l'ordre auquel appartenait cette chapelle. La nuit suivante il eut un songe mystérieux, pendant lequel il s'imaginait être dans un désert rempli de précipices, de serpents venimeux et d'autres dangers de toutes sortes. Pendant qu'il était en proie à la frayeur que lui inspirait ce spectacle, il crut voir la sainte Vierge qui l'engageait à entrer dans le nouvel ordre. Après avoir réfléchi sur ce qui lui était arrivé, il alla trouver le P. Bonfilio, qui, sur sa demande, lui donna l'habit dans la chapelle dont nous avons parlé. Ayant fait profession en 1253, il fut envoyé au mont Senario, pour y être occupé aux divers travaux de la campagne ; car par humilité il avait voulu être reçu en qualité de frère convers. Il cachait avec grand soin sa science et ses talents, mais ceux qui conversaient avec lui étaient étonnés de la manière dont il parlaient des choses spirituelles. Se trouvant un jour au couvent de Sienne, il eut occasion de s'expliquer sur certaines questions controversées et il le fit avec tant d'habileté que les assistants furent ravis d'admiration et engagèrent ses supérieurs à retirer cette lampe de dessous le boisseau. On obtint du pape une dispense pour lui conférer les saints ordres ; peu après on le fit définiteur, ensuite assistant général : enfin il devint général en 1267. Ses vertus et son mérite brillaient d'un tel éclat, que les cardinaux, réunis à Viterbe pour donner un successeur à Clément IV, jetèrent les yeux sur lui pour l'élever à la papauté. Dès qu'il eut connaissance de leur dessein, il alla se

cacher dans les montagnes, et ne se montra qu'après l'élection de Grégoire X. Dans cette retraite, où il passa plusieurs mois, il ne se nourrissait que d'herbes et ne buvait que de l'eau d'une fontaine qu'on appelle encore aujourd'hui *Bain de Saint-Philippe*, et qui se trouve sur le mont dit Montagnate. Après avoir nommé un vicaire pour gouverner son ordre à sa place, il partit, avec deux de ses religieux, pour aller faire des missions en différents pays. Il prêcha avec un succès prodigieux à Avignon, à Toulouse, à Paris et dans d'autres villes de France ; il passa ensuite dans la Flandre, dans la Frise, la Saxe et la haute Allemagne, opérant partout les conversions les plus étonnantes. Il avait reçu du ciel un talent tout particulier pour apaiser les discordes et pour réconcilier les ennemis. Il rendit la paix à la ville de Pistoie, divisée par des factions prêtes à en venir aux mains : il fit la même chose à Forli, mais non sans courir les plus grands dangers ; et parmi ceux qui se signalèrent par leur emportement, on cite Péregrin Latiozi, qui s'oublia, dit-on, jusqu'au point de lui donner un soufflet. Mais il fut si touché du calme et de la patience de Philippe, que, se jetant aussitôt à ses pieds, il lui demanda pardon et se recommanda à ses prières : converti dès ce jour, il entra dans l'ordre des Servites et devint un grand saint. Le saint général tint en 1274 à Borgo, un chapitre de son ordre, et il voulut s'y démettre du généralat ; mais loin d'accepter sa démission, le chapitre le confirma pour toute sa vie dans sa dignité. Il se rendit la même année au concile général de Lyon, pour y faire confirmer son ordre par Grégoire X ; ce que le pape lui accorda. Sentant ensuite ses forces affaiblies, plutôt par les fatigues que par l'âge, et prévoyant sa fin prochaine, il entreprit la visite de tous les couvents de son ordre; mais il ne put l'achever. Arrivé à Todi, il alla se prosterner devant l'autel de la sainte Vierge, et dit à ceux qui l'accompagnaient : *C'est ici le lieu de mon repos pour toujours.* Le lendemain, il fit un discours fort touchant sur la gloire des bienheureux. Le jour de l'Assomption, il fut saisi d'une fièvre si violente que, dès le principe, elle ne laissa aucun espoir de guérison. Huit jours après, étant tombé en agonie, il demanda son *livre*, c'est-à-dire son crucifix, car c'est ainsi qu'il avait coutume de l'appeler, et il mourut en le contemplant avec une vive affection, le 22 août 1285, âgé de cinquante-un ans. Il fut canonisé en 1671 par Clément X, mais la bulle de sa canonisation ne fut publiée qu'en 1724 par Benoît XIII. — 22 août.

PHILIPPE DE PLAISANCE (le bienheureux), ermite de Saint-Augustin, né à Plaisance, de la noble famille des Suzanni, embrassa de bonne heure l'état religieux. On admirait en lui une profonde humilité, une grande ardeur pour la prière et beaucoup d'attrait pour la contemplation. Il se distingua aussi par sa charité pour le prochain et surtout pour les malades. Chaque jour il offrait le saint sacrifice, et jamais il ne célébrait sans verser une grande abondance de larmes. Il mourut l'an 1307 et fut béatifié en 1756 par Clément XIII, qui autorisa les religieux de son ordre à faire sa fête le 22 juin.

PHILIPPE DE NÉRI (saint), fondateur de la congrégation de l'Oratoire en Italie, né en 1515 à Florence, montra dès ses premières années tant de douceur, de patience et d'affabilité, qu'on ne l'appelait que le *bon Philippe*. Son père, qui exerçait à Florence la profession d'avocat, lui fit faire de bonnes études, et comme il le destinait au commerce, il le plaça chez un riche marchand du Mont-Cassin, qui était oncle de Philippe, et qui le prit tellement en affection pour ses belles qualités, qu'il résolut de lui laisser sa fortune. Mais Philippe, qui avait d'autres vues, le quitta, en 1533, et se rendit à Rome, où Galleotto Caccia, gentilhomme florentin, lui confia l'éducation de ses enfants. Le jeune précepteur, tout en remplissant avec la plus scrupuleuse exactitude les fonctions dont il s'était chargé, menait une vie très-mortifiée. Il ne faisait par jour qu'un seul repas, qui se composait de pain et d'eau : les jours de fêtes il y ajoutait quelques olives ou une portion d'herbes. Souvent il passait en prière toute la nuit et éprouvait de grandes douceurs dans ce saint exercice. Tout en formant ses élèves à la vertu et à la science, il fit son cours de philosophie et étudia ensuite la théologie. Il surpassait tous ses condisciples, qui, loin d'être jaloux de ses succès, recherchaient avec empressement son amitié ; mais il avait pour principe de ne se lier qu'avec les plus vertueux, de peur d'exposer l'innocence de ses mœurs. Cependant, malgré les précautions qu'il prenait pour éviter les mauvaises compagnies, il se trouva un jour avec de jeunes libertins qui essayèrent de le corrompre par des discours obscènes. Philippe, qu'une telle conversation révoltait, leur parla avec tant de force et d'onction qu'il fit naître le repentir dans leurs âmes. Lorsqu'il eut achevé son cours de théologie, il étudia l'Ecriture et les Pères, ainsi que le droit canonique. Il devint si habile dans ces différentes sciences, que ceux qui les professaient venaient le consulter. Il était déjà l'un des hommes les plus savants de son siècle, lorsqu'à l'âge de vingt-trois ans il renonça à l'étude des lettres et vendit ses livres pour en distribuer le prix aux pauvres. N'étant plus occupé que de Dieu, il acquit bientôt le don de la plus sublime oraison ; mais il cachait par humilité les grâces extraordinaires dont il était favorisé. Après avoir passé quelque temps dans une espèce de solitude qu'il avait su se faire au milieu du tumulte de Rome, il se mit à fréquenter les places publiques, dans la vue de travailler au salut des âmes. Dieu bénit ses efforts, et le saint jeune homme avait déjà opéré un grand nombre de conversions, n'étant encore que laïque. Sa charité ne se bornait point à soulager les maux spirituels, et l'intérêt que lui inspiraient les pauvres malades lui fit naître

l'idée d'établir la confrérie de la Sainte-Trinité. Ce fut l'an 1548 qu'il en posa les bases dans l'église de Saint-Sauveur *del Campo* : il régla de concert avec les premiers confrères, qui étaient au nombre de quatorze, la manière de recevoir, de soigner et d'instruire les malades, les convalescents et les pèlerins. Deux ans après il transféra sa confrérie dans l'église de la Trinité, et érigea un hôpital qui est encore aujourd'hui l'un des plus florissants du monde chrétien. Son confesseur l'ayant obligé d'entrer dans les ordres sacrés, il reçut la prêtrise à trente-six ans, et après son ordination il se retira dans la communauté des prêtres de Saint-Jérôme. Le jour de sa première messe il reçut à l'autel des faveurs extraordinaires, et dans la suite il lui arrivait souvent d'avoir des extases en célébrant. Il en avait aussi dans son oraison, et l'on voyait quelquefois son corps s'élever de terre, pendant que son visage était brillant de lumière. Ses supérieurs l'ayant chargé du soin d'entendre les confessions des fidèles, il se vit bientôt entouré d'une foule de pénitents ; ce qui l'obligeait souvent à passer les journées entières au confessionnal. Dieu seul connaît le nombre d'âmes qu'il arracha à l'iniquité pour les remettre dans le chemin de la vertu. La conversion des pécheurs les plus endurcis était assurée dès qu'il pouvait leur parler; aussi quelques-uns évitaient sa rencontre, de peur d'être obligés d'abandonner des désordres qu'ils chérissaient. Il ne se contentait pas de retirer les âmes de l'état du crime; il avait aussi un talent particulier pour les conduire à la perfection. Souvent il lui arrivait de lire dans les consciences, et les historiens de sa Vie rapportent qu'il découvrait les fautes d'impureté par une puanteur qui s'exhalait de ceux qui en étaient coupables. Lors donc qu'une personne atteinte du vice impur n'accusait rien sur cette matière, il lui disait : *Vous exhalez une odeur insupportable, et par conséquent vous êtes tombée dans des péchés d'impureté : hâtez-vous de vous délivrer de ce poison par un humble aveu.* Les succès merveilleux qu'il obtenait au saint tribunal le mirent en telle réputation, qu'on venait le trouver de toutes parts. C'est alors qu'il se mit à recevoir dans sa chambre ceux qui venaient lui demander des avis spirituels ou le consulter sur les affaires de leur conscience; mais l'envie se déchaîna bientôt contre lui, et employa la calomnie pour décrier sa personne et ternir sa réputation. Philippe supporta cette épreuve avec patience et même avec joie, s'estimant heureux d'être en butte à l'humiliation et au mépris. Le principal moteur de la persécution suscitée contre lui fut si touché du calme et de la sérénité qu'il montrait au milieu de ses peines, qu'il vint se jeter à ses pieds pour lui demander un pardon qui lui fut aisément accordé. Philippe l'embrassa tendrement et le reçut au nombre de ses enfants spirituels. Plus tard le saint fut encore traité d'orgueilleux, d'hypocrite et d'ambitieux qui cherchait à jouer un rôle en se faisant suivre par le peuple. Le vicaire de Rome, trompé par ces faux bruits, lui ordonna de s'abstenir des confessions pendant quinze jours et de la prédication jusqu'à nouvel ordre : il le menaça même de la prison, s'il ne changeait de conduite. Philippe se soumit sans faire la moindre réclamation; mais son innocence fut bientôt reconnue. Il fut donc autorisé à faire comme par le passé et à travailler à la conversion des pécheurs par tous les moyens que sa prudence lui suggérerait. Il continua donc à tenir dans sa chambre des conférences auxquelles assistaient les personnes les plus qualifiées de Rome. Ce fut dans ces conférences que la congrégation des Oratoriens de Rome prit naissance. Ses premiers membres furent les prêtres et les jeunes ecclésiastiques qui l'aidaient dans ces conférences ainsi que dans les méditations qu'ils faisaient faire au peuple dans l'église de la Sainte-Trinité. En 1564, le saint fondateur présenta aux saints ordres ses jeunes ecclésiastiques parmi lesquels était Baronius, qui devint plus tard le pieux et savant cardinal de ce nom. Philippe les réunit en communauté, leur donna des statuts, mais ne les engagea par aucun vœu, persuadé que la charité et la ferveur étaient des liens suffisants pour qu'ils ne fissent qu'un corps et qu'une âme. Leurs fonctions consistaient à instruire la jeunesse et à exercer le saint ministère. La règle ordonnait que le général ne serait nommé que pour trois ans ; Philippe le fut presque tout le reste de sa vie, mais contre son gré. Il donna sa démission l'année même de sa mort, à cause de son grand âge et de ses infirmités, et on lui donna pour successeur Baronius, le plus célèbre de ses disciples. Sa congrégation, qui datait de 1564, fut approuvée en 1575 par Grégoire XIII, qui lui donna l'église de Notre-Dame de Vallicella. Saint Philippe, après l'avoir fait rebâtir, en prit possession en 1583; mais les Oratoriens continuèrent à desservir l'hôpital de la Sainte-Trinité. Il eut la consolation de les voir s'augmenter considérablement, et à sa mort ils étaient établis à Florence, à Naples, à San-Severino, à Lucques, à Palerme, à Padoue, à Ferrare, à Thonon et en d'autres lieux. Ils s'appelaient Philippins, du nom de leur saint fondateur. Attaqué d'une fièvre violente, dans les derniers moments de sa vie, il s'écria, à la vue de la sainte Vierge qui lui apparaissait dans une vision qui l'avait fait tomber en extase : *O très-sainte Mère de Dieu, qui suis-je pour que vous daigniez venir à moi?* Ensuite il dit aux médecins qui se trouvaient dans sa chambre : *N'avez-vous pas vu la bienheureuse Mère de Dieu, qui par sa visite m'a délivré de tous mes maux ?* Puis, réfléchissant qu'il avait divulgué la faveur insigne dont il venait de jouir, il les pria de lui garder le secret, ce qu'ils firent tant qu'il vécut ; mais après sa mort ils attestèrent le fait sous la foi du serment. Dieu lui accorda non-seulement le don des miracles, mais aussi celui de prophétie, et ses prédictions furent toujours vérifiées par l'événement. Quoique d'une faible complexion, il était par

venu à l'âge de quatre-vingts ans, lorsqu'au commencement de mai 1595 il fut pris d'un vomissement de sang. Baronius lui donna l'extrême-onction, et lorsque l'hémorrhagie eut cessé, le cardinal Frédéric Borromée lui administra le saint viatique. En voyant le saint sacrement, il s'écria en fondant en larmes : *Voici l'objet de mon amour, celui qui fait les délices de mon âme.* Après avoir reçu les derniers sacrements, il recommanda de célébrer plusieurs messes à son intention, et au bout de trois jours il parut parfaitement rétabli. Il recommença même à offrir le saint sacrifice et à entendre les confessions des fidèles; mais son rétablissement ne fut pas de longue durée, et lui-même s'attendait à mourir bientôt, comme il le prédit à plusieurs personnes. Ayant été pris d'une seconde hémorrhagie le 26 mai, pendant que Baronius lui disait les recommandations de l'âme, il rendit paisiblement l'esprit. Grégoire XV le canonisa en 1622.—26 mai.

PHILIPPE DE CASES (saint), martyr au Japon, fut crucifié près de Nangazacki le 5 février 1597, pendant la persécution de l'empereur Taycosama, et fut mis au nombre des saints par Urbain VIII, avec ses vingt-cinq compagnons. — 5 février.

PHILIPPE (sainte), *Philippa*, martyre à Perge en Pamphilie, avec saint Théodore son fils, souffrit sous l'empereur Antonin. — 20 septembre.

PHILIPPE DE MARÉRIA (la bienheureuse), abbesse, d'une famille noble et riche du diocèse de Riéti en Italie, était encore jeune lorsqu'elle eut le bonheur de connaître et d'entendre saint François d'Assise, qui la décida à quitter le monde. Après être venue à bout de surmonter les difficultés que ses parents opposaient à l'exécution de son dessein, elle se retira sur la montagne de Mauria, près de sa ville natale, avec quelques compagnes, et son frère leur fit bâtir une maison dans le voisinage de l'église du lieu. La bienheureuse Philippe y établit la règle de Sainte-Claire, et devint supérieure de la communauté. Ce qu'on admirait le plus en elle, c'était son zèle pour la conversion des pécheurs, n'épargnant, pour les ramener à Dieu, ni prières, ni austérités, ni exhortations. Elle connut d'avance le jour de sa mort, et mourut, comme elle l'avait prédit, le 13 février 1236. Pie VII autorisa son culte pour tout l'ordre de Saint-François, qui l'honore le 16 février.

PHILIPPE DE CHANTELIMAN (la bienheureuse), vierge, mourut en 1451, et elle est honorée à Vienne en Dauphiné le 15 octobre.

PHILIPPIEN (saint), *Philippianus*, martyr en Afrique, souffrit, l'an 250, pendant la persécution de Dèce. Il était l'un des compagnons de saint Mappalique, comme nous l'apprennent d'anciens martyrologes, qui le nomment sous le 17 avril.

PHILOCALE (saint), *Philocalus*, martyr à Alexandrie, souffrit avec saint Sérapion et neuf autres. — 21 mars.

PHILOCARPE (saint), *Philocarpus*, martyr à Alexandrie avec le précédent, est honoré le même jour. — 21 mars.

PHILOCTIMON (saint), soldat et martyr à Sébaste en Cappadoce, était l'un de ces quarante héros chrétiens loués par saint Basile, dans la ville même où ils avaient souffert un demi-siècle auparavant. Ayant refusé d'obéir aux édits de l'empereur Licinius, qui ordonnaient de sacrifier aux dieux, il fut condamné, ainsi que ses trente-neuf compagnons, à passer la nuit sur un étang glacé. On était dans la saison la plus rigoureuse, et Agricola, gouverneur de la province, par un raffinement de cruauté, avait fait chauffer des bains près de l'étang, afin que ceux d'entre eux qui seraient vaincus par la violence du froid fussent tentés d'aller s'y réchauffer, ce qui eût été une marque d'apostasie, d'après les conventions du gouverneur. Ils s'excitaient mutuellement à conserver entier le nombre de quarante et à ne pas le diminuer par la défection. Cependant l'un d'eux, n'y tenant plus, se rendit lâchement au bain, et au lieu du soulagement qu'il voulait se procurer au prix de sa foi, il n'y trouva que la mort; mais il fut remplacé dans l'étang par un des soldats préposés à la garde des martyrs, et qui venait de se convertir à la vue de quarante couronnes qu'il avait vues descendre du ciel. Le lendemain, comme ils étaient les uns morts, les autres incapables de se mouvoir, on les chargea sur des voitures pour les transporter sur un bûcher. Après que leurs corps eurent été consumés par les flammes, on jeta leurs cendres dans le fleuve, à l'exception de quelques ossements que les chrétiens recueillirent. Ils souffrirent l'an 320. — 10 mars.

PHILOGONE (saint), *Philogonus*, évêque d'Antioche, se fit d'abord admirer dans le barreau par son éloquence, son intégrité et ses autres vertus. Vital, évêque de cette ville, étant mort en 318, le clergé et le peuple le choisirent pour pasteur, et crurent pouvoir, dans cette circonstance, passer par-dessus les règles qui défendent d'élever à l'épiscopat celui qui n'a pas passé quelque temps dans les degrés inférieurs de la cléricature. Philogone répondit aux espérances qu'on avait conçues, et l'église d'Antioche n'eut qu'à se féliciter de son administration, qui est louée par saint Chrysostome. Lorsque saint Alexandre d'Alexandrie eut condamné l'hérésie naissante d'Arius, il envoya la sentence à saint Philogone, qui, de son côté, prit des mesures pour que les doctrines impies de cet hérésiarque n'infectassent pas son troupeau. Ce n'est pas la seule preuve qu'il donna de son attachement à la foi; car il mérita, pendant la persécution de Licinius, le titre de confesseur, à cause des tourments qu'il avait soufferts pour le nom de Jésus Christ. Il mourut en 323, et dès l'an 385 on célébrait sa fête à Antioche le 20 décembre. Saint Jean Chrysostome prononça, ce jour-là, un discours en son honneur. — 20 décembre.

PHILOLOGUE (saint), *Philologus*, était disciple de l'apôtre saint Paul, qui le men-

tionne dans son Epître aux Romains. Il devint, à ce que l'on croit, évêque de Sinope. — 4 novembre.

PHILOMÈNE (saint), *Philomenus*, martyr à Héraclée en Thrace, avec saint Clémentin et un autre, est honoré le 14 novembre.

PHILOMÈNE (saint), martyr à Ancyre, souffrit pendant la persécution d'Aurélien, et eut la tête, les mains, les pieds percés de clous, et fut ensuite condamné par le président Félix au supplice du feu, vers l'an 274. — 29 novembre.

PHILOMÈNE (sainte), *Philomena*, vierge et martyre à Rome, sous l'empereur Dioclétien, était, si l'on s'en rapporte à des révélations particulières qui paraissent réunir tous les caractères d'une source divine, fille d'un prince qui gouvernait un petit Etat dans la Grèce. Dioclétien l'ayant vue lorsqu'elle n'avait encore que treize ans, en devint éperdûment amoureux et voulut l'épouser ; mais Philomène déclara qu'elle avait voué à Dieu sa virginité, et rien ne put fléchir son inébranlable résolution. Le prince, voyant que les promesses et les menaces ne lui servaient de rien, la fit tourmenter cruellement et la condamna ensuite à perdre la vie. Elle eut la tête tranchée le 10 août, mais on ignore en quelle année, vers la fin du IIIe siècle. Le nom même de cette sainte était inconnu dans les fastes des martyrs, lorsqu'en 1802, en faisant des fouilles dans les catacombes de Sainte-Priscille, on découvrit une pierre sépulcrale en terre cuite, ornée des symboles de la virginité et du martyre : c'étaient trois flèches, une palme, un fouet et un lys, avec une inscription qui portait ces mots : *Lumena pax tecum fi*. Quand cette pierre eut été ôtée, on découvrit les précieux restes de la sainte, à côté desquels était un vase de verre à demi-brisé, dont les parois étaient recouvertes de sang desséché. Le corps de sainte Philomène fut donné en 1805 au missionnaire don François de Lucia, qui le fit transporter à Mugnano près de Naples. Les nombreux miracles opérés par l'intercession de la sainte y attirent journellement un grand concours de pèlerins.— 10 août.

PHILOMÈNE (sainte), vierge, dont le corps se garde à San-Severino, dans la Marche d'Ancône, où il fut transporté et placé dans l'église de Saint-Laurent, par l'évêque saint Séverin, sous Totila, roi des Goths : c'est du moins ce que marquait une ancienne inscription mise dans le tombeau de la sainte, trouvée en 1527, au rapport de Baronius. Sainte Philomène dont il est ici question est celle qui est nommée dans le Martyrologe romain sous le 5 juillet.

PHILON (saint), *Philo*, diacre de l'Eglise d'Antioche, accompagna à Rome saint Ignace, son évêque, avec saint Agathopode, autre diacre de la même Eglise : ils sont mentionnés l'un et l'autre dans une des lettres du saint évêque. Après le martyre de leur bienheureux maître, qui eut lieu en 107, ils recueillirent ceux de ses ossements que les bêtes n'avaient pas dévorés, et les rapportèrent avec respect à Antioche ; partout où ils passaient, les fidèles venaient au-devant d'eux pour donner des marques de vénération aux précieuses reliques dont ils étaient chargés. On croit que Philon et Agathopode sont les auteurs des Actes du martyre de saint Ignace, et que le premier devint ensuite évêque de Tarse. Il est honoré à Antioche le 25 avril.

PHILON (saint), martyr avec saint Eustorge, prêtre, souffrit, l'an 303, au commencement de la persécution de Dioclétien.—11 avril.

PHILON (saint), évêque en Egypte et confesseur, avait reçu l'onction épiscopale des mains de saint Athanase. Il fut exilé à Babylone d'Egypte, vers l'an 356, par l'empereur Constance, qui persécutait les prélats catholiques. Saint Hilarion le visita dans son exil en 358, mais on ne sait en quelle année il mourut. — 21 mai.

PHILONILLE (sainte), *Philonilla*, sœur de sainte Zénaïde et parente de l'apôtre saint Paul, qui la convertit à la foi chrétienne, était, comme lui, de Tarse en Cilicie. — 11 octobre.

PHILOROME (saint), *Philoromus*, martyr avec saint Philéas, évêque de Thmuis, était tribun militaire et exerçait les fonctions de trésorier général de l'empereur à Alexandrie, où il avait un tribunal particulier pour les causes qui dépendaient de son administration. Comme il assistait à l'interrogatoire que Culcien, gouverneur d'Egypte, faisait subir à saint Philéas, il ne put voir sans indignation les instances qu'on lui faisait pour lui arracher une apostasie, et il finit par s'écrier: *Pourquoi tourmenter ainsi ce brave homme? Pourquoi chercher à le rendre infidèle à son Dieu? Ne remarquez-vous pas que, tout occupé des choses du ciel, il ne vous voit, ni ne vous entend? Croyez-moi, on n'est guère touché des choses de ce monde quand on envisage le bonheur céleste.* Ces paroles hardies irritèrent l'assemblée, qui demanda la mort de Philorome, ainsi que celle de Philéas. Culcien fit droit à cette demande, et il les condamna tous deux à la décapitation. La sentence fut exécutée vers l'an 308, pendant la persécution de l'empereur Maximin II. — 4 février.

PHILOTÈRE (saint), *Philoterus*, martyr à Nicomédie, était fils du proconsul Pacien. Il souffrit divers tourments, et enfin la mort pendant la persécution de l'empereur Dioclétien. — 19 mai.

PHILOTHÉE (saint), *Philotheus*, martyr à Emèse en Phénicie avec saint Domnin et plusieurs autres, souffrit sous l'empereur Maximin II, l'an 310. — 5 novembre.

PHILOTHÉE (saint), martyr à Samosate était d'une famille distinguée de cette ville, et occupait un poste important lorsqu'il embrassa le christianisme, en 294. Trois ans après, l'empereur Maximien, revenant vainqueur de la guerre qu'il venait de faire en Perse, s'arrêta quelque temps à Samosate, et ordonna des jeux publics pour célébrer sa victoire. Il fut prescrit à tous les habitants de se rendre au temple de la Fortune, pour assister aux sacrifices solennels qu'on devait y offrir aux dieux. Philothée résolut

de passer chez Hipparque, son ami, et qui était aussi chrétien, les trois jours que devait durer la fête. Pendant qu'ils étaient en prières devant une croix, dans la chambre d'Hipparque, cinq jeunes gens de la ville vinrent leur faire visite et s'étonnèrent de les trouver ainsi renfermés, dans un temps où toute la ville était dans l'allégresse. Les deux amis leur expliquèrent qu'ils en agissaient ainsi parce qu'ils étaient chrétiens, et qu'ils ne sortaient pas parce qu'ils détestaient l'odeur des victimes dont la ville était infectée. Les cinq jeunes gens, qui s'appelaient Jacques, Paragrus, Habide, Romain et Lollien, au sortir de cette conversation, se sentirent animés du désir de recevoir le baptême, qui leur fut administré par un prêtre nommé Jacques. Le troisième jour de la fête, l'empereur ayant demandé si tous les magistrats avaient sacrifié, on lui répondit que deux des principaux, Hipparque et Philothée, ne paraissaient plus lorsqu'il s'agissait d'honorer les dieux. Maximien ordonna qu'on les fit venir au temple de la Fortune. Quand ils furent en sa présence, il s'adressa d'abord à Hipparque, qui refusa de sacrifier. Il fit ensuite la même proposition à Philothée, et lui promit de le faire préteur s'il voulait obéir ; mais il répondit qu'une dignité acquise au prix de l'apostasie serait une flétrissure, et que rien ne lui paraissait plus honorable que de souffrir pour Jésus-Christ. Il se mit ensuite à parler très-éloquemment de Dieu et de la religion, mais l'empereur l'interrompit en lui disant qu'on voyait bien qu'il était instruit. L'ayant fait charger de chaînes, il le fit enfermer dans une prison séparée de celle d'Hipparque. Les cinq jeunes gens, qui venaient de se convertir, furent aussi arrêtés et mis dans des cachots séparés. Après les fêtes, Maximien, assis sur un tribunal qu'on lui avait dressé dans la prairie sur les bords de l'Euphrate, se fit amener les confesseurs. Hipparque et Philothée comparurent les premiers avec des chaînes au cou. Sur le refus qu'ils firent de sacrifier, on les étendit sur le chevalet, et ils reçurent chacun vingt coups de fouet sur les épaules : on les frappa ensuite avec des lanières de cuir sur la poitrine et sur le ventre ; ensuite on les reconduisit en prison, et l'empereur ordonna de ne leur donner de nourriture qu'autant qu'il en fallait pour les empêcher de mourir de faim. Neuf semaines après on leur fit subir un second interrogatoire ; mais la faim les avait tellement maigris, qu'ils ressemblaient à des squelettes. L'empereur leur dit que s'ils voulaient obéir ils seraient rétablis dans leurs dignités. Sur leur refus, il les fit lier avec des cordes et ordonna qu'ils fussent crucifiés. On les conduisit au Tétradeon, situé hors de la ville et qui était le lieu où se faisaient les exécutions. Philothée fut détaché de la croix encore vivant, et Maximien, pour l'achever, ordonna qu'on lui enfonçât des clous dans la tête ; ce qui fut fait avec tant de cruauté, que sa cervelle se répandit sur son visage. Maximien commanda de jeter dans l'Euphrate son corps et celui de ses compagnons, mais un riche chrétien, nommé Bassus, obtint des soldats de les en retirer, moyennant 700 deniers, et il les enterra dans une de ses propriétés. — 9 décembre.

PHILOTÉE (saint), martyr en Egypte, est honoré le 11 janvier.

PHILOTÉE (saint), était originaire de la Myrmique. Il se montra dès son enfance tellement pénétré de la crainte des jugements de Dieu, qu'il passa toute sa vie dans les jeûnes, les veilles, l'aumône et la prière. — 15 septembre.

PHILUMÈNE (saint), martyr à Lyon avec saint Pothin, évêque de cette ville et quarante-cinq autres, eut la tête tranchée l'an 177, sous l'empereur Marc-Aurèle.

PHLÉGON (saint), disciple de saint Paul, est mentionné par cet apôtre dans son Epître aux Romains. — 8 avril.

PHOCAS (saint), évêque de Sinope dans le Pont et martyr au commencement du IIe siècle pendant la persécution de l'empereur Trajan, fut d'abord emprisonné, chargé de chaînes pour la foi chrétienne, et ensuite condamné au supplice du feu. Ses précieux restes, apportés en France, furent déposés à Vienne en Dauphiné, dans l'église des Saints-Apôtres. — 14 juillet.

PHOCAS (saint), jardinier et martyr, cultivait un jardin à Sinope, ville du Pont, et donnait aux pauvres ce qui dans le produit de son travail excédait ses besoins. Il avait fait de sa maison une espèce d'hospice où il recevait les voyageurs qui ne savaient où loger. Dénoncé comme chrétien pendant une persécution qu'on croit être celle de Dioclétien, ceux qui étaient chargés de faire exécuter les édits contre la religion envoyèrent à Sinope des hommes chargés de le mettre à mort, sans autre forme de procès. Arrivés dans cette ville, ils acceptèrent l'invitation que Phocas leur fit de venir loger dans sa maison, et pendant le repas ils furent si contents de la manière dont il les traitait, qu'ils lui confièrent, sous le secret, le sujet de leur mission et le prièrent de leur indiquer où restait ce Phocas, qu'ils avaient ordre de tuer. Leur hôte, sans témoigner aucune émotion, leur répondit qu'il connaissait cet homme, et que le lendemain il leur donnerait tous les renseignements qu'ils pouvaient désirer. Ses hôtes étant allés prendre leur repos, Phocas creusa sa fosse, prépara tout ce qui était nécessaire pour sa sépulture et passa le reste de la nuit à se disposer à la mort. Quand le jour parut, il alla dire à ses hôtes que Phocas était en leur puissance et qu'ils pouvaient exécuter, quand ils voudraient, la commission dont ils étaient chargés. Ceux-ci lui demandèrent où il était : *Le voici devant vous*, répondit-il ; *ce Phocas, c'est moi-même*. Ces hommes, immobiles de surprise, ne pouvaient revenir de leur étonnement. Il leur répugnait de tremper leurs mains dans le sang de celui qui les avait reçus avec tant d'honnêteté. Le saint leur dit qu'il ne craignait pas de mourir, qu'il désirait même une mort qui lui procurait la vie

éternelle: en conséquence ils se décidèrent enfin à lui trancher la tête. Son corps fut enterré à Sinope, où l'on bâtit en son honneur une église magnifique. Une partie de ses reliques fut portée à Constantinople du temps de saint Jean Chrysostome, qui prononça deux discours en l'honneur du saint martyr. Ces reliques furent placées plus tard dans la belle église que l'empereur Phocas fit bâtir sous son invocation. Ce saint, qui est le patron des matelots, a toujours été en grande vénération chez les Grecs. — 3 juillet.

PHOCAS (saint), martyr à Antioche, souffrit l'an 320, sous l'empereur Licinius. Il est surtout invoqué contre la morsure des serpents par les Syriens. La tradition des Grecs rapporte que toute personne mordue par un de ces reptiles venimeux n'est pas plutôt arrivée sur la porte de l'église du saint martyr, qu'elle se trouve complétement guérie. Saint Astère, évêque d'Amasée, a laissé en son honneur un discours qui fut lu au second concile de Nicée. L'empereur Basile fit construire à Constantinople une église et un monastère qui portaient son nom. — 5 mars.

PHORBIN (saint), *Phorbinus*, est honoré chez les Grecs le 4 avril.

PHOSTÈRE (saint), *Phosterius*, abbé en Orient, est honoré le 5 janvier.

PHOTAS (saint), mourut à Constantinople, où il est honoré le 6 juin.

PHOTIDE (sainte), *Photides*, martyre avec sainte Photine, qu'on croit être la Samaritaine de l'Évangile, souffrit dans le Ier siècle. — 20 mars.

PHOTIN (saint), *Photinus*, martyr avec saint Maurice d'Apamée et soixante-neuf autres, souffrit vers l'an 308, pendant la persécution des empereurs Galère et Maximin II. — 26 juillet.

PHOTINE (sainte), *Photina*, martyre dans le Ier siècle, était de Samarie, et les Grecs croient qu'elle est la Samaritaine de l'Évangile, qui fut convertie par Jésus-Christ. Son chef se garde à Rome dans l'église de Saint-Paul. — 20 mars.

PHOTIUS (saint), martyr avec la précédente, est honoré le même jour. — 20 mars.

PHOTIUS (saint), martyr avec saint Archélaus et un autre. — 4 mars.

PHOTIUS (saint), martyr à Constantinople, était du nombre de ceux qui, sous l'empereur Léon l'Isaurien, placèrent une image du Sauveur sur une des portes de la ville, dite la porte d'Airain. Ce prince, qui faisait une guerre impie aux images et à ceux qui les vénéraient, fut si outré de cette action hardie, qu'il fit trancher la tête à ceux qui y avaient pris part. Le Martyrologe romain qui les mentionne ne donne pas les noms de tous ces généreux martyrs, qui nous ont été transmis par les Grecs. — 9 août.

PHUZIKE ou PUSICE (saint), *Phuzikius*, martyr en Perse, venait d'être nommé intendant des travaux du roi Sapor II, lorsque ce prince fit mettre à mort saint Siméon, évêque de Séleucie, ainsi que deux prêtres de son clergé, saint Abdaïcla et saint Hananias. Pendant que les exécuteurs étaient à ce dernier ses habits, afin de l'exécuter, il fut tout à coup saisi d'un tremblement involontaire. Phuzike, qui se trouvait présent, lui dit : *Remettez-vous, Hananias, fermez les yeux et vous verrez dans un moment la divine lumière de Jésus-Christ*. Ces paroles furent entendues et aussitôt on conduisit devant le roi celui qui les avait proférées. Sapor lui reprocha ce qu'il regardait comme une ingratitude; mais il reçut cette réponse : *Prince, je voudrais pouvoir échanger non-seulement vos bienfaits, mais encore ma vie contre la mort de ces généreux martyrs ; et la grâce que je vous demande, c'est de m'associer à ceux que je viens de voir supplicier. — Quoi! vous préférez la mort à votre dignité? Il faut que vous soyez devenu fou. — Je n'extravague pas, mais je suis chrétien, et à ce titre la mort pour Jésus-Christ me paraît préférable à tous les honneurs dont vous m'avez comblé.* Le roi, furieux, ordonna qu'on le fit périr par un supplice extraordinaire. Les bourreaux lui fendirent le cou et lui arrachèrent la langue. Il expira dans cet horrible tourment, le 17 avril l'an 341. — 21 avril.

PIALE (sainte), *Piala*, vierge et martyre dans l'Armorique, était fille d'un roi d'Irlande et sœur de saint Fingar. Celui-ci ayant quitté sa patrie pour mener la vie érémitique dans une solitude de l'Armorique, Piale imita son exemple et vint se fixer près de son ermitage. Elle y fut massacrée avec lui, vers l'an 455, et elle est honorée en Bretagne le 16 décembre.

PIAMUNE (sainte), *Piamun*, vierge, florissait en Égypte dans le Ve siècle. — 3 mars.

PIAT (saint), *Piaton*, apôtre de Tournay et martyr, était originaire de Bénévent. Il était prêtre lorsqu'il vint, en qualité de missionnaire, dans les Gaules, où il fut envoyé par le saint-siége, au milieu du IIIe siècle. Ayant pénétré dans la Gaule-Belgique, il convertit au christianisme le territoire de Tournay et souffrit le martyre à Séclin, sous Maximien, vers l'an 286. Il fut percé avec ces gros clous dont on se servait alors pour attacher les poutres ensemble. Son corps fut découvert dans le VIIe siècle par saint Éloi, qui le renferma dans une châsse ainsi que les clous dont il avait été percé. Ce précieux trésor se gardait à Séclin, dans la collégiale de son nom. Dans le IXe siècle il fut transféré à Saint-Omer, à cause des Normands, et ensuite à Chartres, où l'on bâtit sous son invocation une église collégiale. Le corps de saint Piat, qui était entier, fut arraché de sa châsse par les révolutionnaires de Chartres en 1794, et fut enterré avec d'autres reliques dans un cimetière voisin ; l'on jeta par-dessus de la chaux vive. Il fut retrouvé en 1816, reconnu par ceux qui avaient été chargés de le mettre en terre, et replacé honorablement dans l'église d'où on l'avait tiré. — 1er octobre.

PIE Ier (saint), *Pius*, pape et martyr, natif d'Aquilée, fut admis dans le clergé de Rome, et les services qu'il rendit à l'Église,

sous les papes saint Télesphore et saint Hygin, le firent élever sur la chaire pontificale après la mort de ce dernier, arrivée en 142. Il condamna l'hérésiarque Valentin et ne voulut pas communiquer avec Marcion, qui était venu du Pont à Rome pour essayer de rentrer dans le sein de l'Eglise. Les combats qu'il eut à soutenir contre le fanatisme persécuteur des païens lui ont fait donner le titre de martyr par les anciens martyrologistes, et Fontanini soutient qu'il mourut par le glaive, sous le règne d'Antonin. Il souffrit en 157, selon l'opinion la plus probable, et eut pour successeur saint Anicet. On lui attribue quelques lettres que plusieurs critiques regardent comme supposées. — 11 juillet.

PIE (saint), diacre et martyr, souffrit avec saint Trogue, son évêque, et un grand nombre d'autres. — 19 septembre.

PIE V (saint), pape, né en 1505 à Bosco dans le diocèse de Tortone, sortait de la noble famille des Ghisléri, originaire de Bologne, mais à laquelle le malheur des temps avait fait perdre son éclat et son opulence. Il reçut au baptême le nom de Michel, et après avoir passé dans la piété ses premières années, il alla étudier la grammaire chez les Dominicains de Voghera ; ce qui lui inspira le dessein d'entrer dans l'ordre de Saint-Dominique. Il prit l'habit à l'âge de quinze ans, et malgré sa jeunesse il se montra un modèle d'humilité et d'obéissance. Le jeûne et les autres pratiques de la mortification faisaient ses délices, et il employait à la prière une partie des nuits. Ayant été ordonné prêtre à Gênes en 1528, il fut chargé par ses supérieurs d'enseigner la philosophie et ensuite la théologie, emploi dont il s'acquitta avec succès pendant seize ans, et qu'il quitta pour celui de maître des novices. Plus tard il devint prieur dans plusieurs maisons de son ordre, charge qu'il n'accepta jamais que malgré lui et uniquement par obéissance. Il était si exact aux prescriptions de la règle qu'il ne s'absentait jamais du chœur, et qu'il ne sortait jamais du couvent que pour des raisons pressantes. Son amour de la pauvreté était tel qu'il ne voulut pas se procurer un manteau pour se garantir de la pluie lorsqu'il allait confesser à Milan le marquis de Guast, gouverneur du Milanais : il répondit à ceux qui lui conseillaient cette acquisition : *De pauvres disciples de Jésus-Christ doivent se contenter d'une tunique.* En 1556, Paul IV le nomma évêque de Népi et de Sutri, deux diocèses dans l'Etat ecclésiastique qui n'en faisaient plus qu'un. L'année suivante il fut fait cardinal, et il prit le nom de cardinal Alexandrin, à cause de la ville d'Alexandrie, qui était voisine de sa ville natale. Paul IV étant mort en 1559, Pie IV, son successeur, le transféra sur le siége du Mondovi, parce qu'il le jugeait plus capable que personne de remédier à l'état déplorable où la guerre avait réduit ce diocèse. Le cardinal Alexandrin y rétablit en peu de temps l'union et la paix, et rendit à cette Eglise son ancienne splendeur, en y réformant les abus qui s'y étaient glissés. Appelé ensuite à Rome par le pape, qui lui confia plusieurs affaires importantes, il se montra toujours zélé pour l'observation de la discipline ecclésiastique, et lorsque Pie IV voulut faire entrer dans le sacré collége Ferdinand de Médicis, son parent, qui n'était âgé que de treize ans, il combattit cette mesure par de si bonnes raisons, qu'il s'attira l'admiration de tout le consistoire. L'empereur Maximilien II ayant écrit au pape pour l'engager à permettre le mariage des prêtres, afin de faciliter la réunion des sectaires de l'Allemagne, les cardinaux furent d'avis qu'il ne fallait pas toucher à la discipline ancienne sur ce point ; mais le cardinal Alexandrin se signala entre tous, et fit sentir avec force les inconvénients qu'entraînerait l'abolition d'une loi aussi importante que celle du célibat ecclésiastique. Pie IV étant mort en 1565, Saint Charles Borromée fit tomber tous les suffrages sur le saint cardinal, et ce choix fut universellement applaudi. L'élu seul en fut consterné : il eut recours aux prières et aux larmes pour qu'on ne lui imposât pas un fardeau qu'il regardait comme au-dessus de ses forces ; mais il fut obligé d'acquiescer à son élection, dans la crainte de résister à la volonté de Dieu. Il prit le même nom que son prédécesseur et voulut qu'on distribuât aux pauvres les largesses que les papes nommés avaient coutume de consacrer à des réjouissances publiques. Après son exaltation, il engagea les cardinaux à établir le bon ordre dans leur maison, et il commença lui-même par donner l'exemple, en réglant sa famille. Ensuite il s'appliqua à réformer les abus qui se trouvaient dans la ville de Rome et dans les Etats pontificaux, proscrivit les combats de bêtes, comme contraires à l'humanité, porta de sages règlements contre la fréquentation des cabarets, et décerna des peines corporelles contre les femmes de mauvaise vie, qu'il relégua dans un quartier obscur de Rome, avec défense d'en sortir. Il publia les décrets du concile de Trente et ne négligea rien pour les faire exécuter dans toute l'Eglise. Il favorisa aussi de tout son pouvoir les travaux des missionnaires apostoliques dans les Indes et dans les contrées du monde les plus reculées, afin de contribuer à la propagation de la foi. D'un autre côté, il envoya des secours considérables aux chevaliers de Malte assiégés par les Turcs, et ses libéralités servirent à relever l'île de ses pertes et à bâtir la ville de la Valette. Il purgea les Etats-Romains des voleurs et des assassins qui les infestaient. En 1567, il condamna par une bulle plusieurs propositions de Baïus sur les matières de la grâce, et en 1569 il donna à Côme de Médicis, duc de Florence, le titre de grand-duc, et le couronna à Rome en cette qualité, pour récompenser le zèle qu'il avait déployé en faveur de la religion. Les soins que le saint pape donnait aux affaires publiques et au gouvernement de l'Eglise ne l'empêchaient pas de vaquer aux exercices de la vie intérieure Tous les jours il disait la messe et faisait deux

méditations devant son crucifix. A la prière il joignait la pratique des austérités, qu'il continua depuis qu'il était sorti du cloître, même dans ses maladies. Il se distinguait aussi par un grand amour pour les pauvres : il les visitait dans les hôpitaux, leur lavait les pieds et baisait leurs ulcères. Un seigneur anglais qui était protestant se convertit en le voyant baiser les pieds d'un pauvre tout couvert d'ulcères. Une sage économie dans l'emploi de ses revenus lui permit de fonder divers établissements d'utilité publique, surtout pour l'instruction de la jeunesse. Il assigna aussi des fonds considérables pour doter et marier un certain nombre de pauvres filles ; dans une famine qui désola la ville de Rome, il fit venir à ses dépens une grande quantité de blé dont il distribua une partie aux pauvres et fit vendre le reste à bas prix. Pie V, après la prise de l'île de Chypre par les Turcs, forma une ligue avec les Vénitiens et Philippe II, roi d'Espagne, pour s'opposer à leurs progrès. Le pape, établi chef de la ligue, nomma Marc-Antoine Colonne commandant de la flotte, et don Juan d'Autriche généralissime de toute l'armée. En envoyant sa bénédiction à ce dernier, il l'assura de la victoire; il lui ordonna en même temps de renvoyer tous ceux qui n'étaient venus sous les drapeaux que par l'espoir du pillage, ou dont les mœurs déréglées pouvaient attirer la colère du ciel sur l'armée. La flotte chrétienne rencontra celle des Turcs dans le port de Lépante. Lorsque les vaisseaux ennemis se furent rangés en bataille, ils chargèrent les chrétiens avec une ardeur qui semblait présager la victoire. Ils avaient l'avantage du nombre, et le vent leur était favorable ; mais il changea tout à coup et leur devint contraire. Après trois heures de combat, les Turcs prirent la fuite. Les chrétiens les poursuivirent jusqu'à la nuit. Cette victoire à jamais mémorable préserva la chrétienté du danger dont elle était menacée par le Croissant. Dès le commencement de l'expédition Pie V avait ordonné des prières publiques et des jeûnes, et, comme un autre Moïse, il avait toujours eu les mains levées vers le ciel pour attirer la bénédiction de Dieu sur les armes des chrétiens. Pendant que la bataille se donnait, il était à travailler avec les cardinaux ; mais, s'arrêtant tout à coup : *Il ne s'agit plus*, s'écria-t-il, *de parler d'affaires, mais de remercier le Seigneur pour la victoire qu'il vient d'accorder à nos armes.* C'est à cette occasion qu'il institua le Rosaire, et qu'il ajouta dans les litanies de la sainte Vierge ces mots : *Secours des chrétiens.* Il décerna aussi les honneurs du triomphe à don Juan d'Autriche et récompensa généreusement les officiers qui s'étaient le plus distingués. Pendant qu'il se disposait à profiter de ce succès remporté sur les infidèles, il mourut de la pierre, le 1er mai 1572, étant âgé de soixante-huit ans, et il fut enterré dans l'église de Sainte-Marie-Majeure. Nous avons plusieurs lettres de ce saint pape, qui fut béatifié en 1692 par Clément X, et canonisé en 1712 par Clément XI. — 5 mai.

PIE (sainte), *Pia*, martyre à Ficarie près de Carthage, souffrit avec trente-neuf autres. — 19 janvier.

PIENCE (sainte), *Pientia*, martyre, ayant été convertie à la foi chrétienne par saint Nicaise, peu de temps avant qu'il ne fût martyrisé dans le Vexin, alla prier sur son tombeau ; mais elle fut arrêtée et mise à mort par les païens, dans le IIIe siècle. Il y a dans le diocèse de Coutances une paroisse qui porte son nom. — 11 octobre.

PIENS (saint), *Pientius*, évêque de Poitiers, florissait au commencement du VIIe siècle, et mourut à Paris l'an 612. Il est mentionné avec éloge par saint Grégoire de Tours, et il y a une église de son nom à Maillezais.—13 mars.

PIERIUS (saint), prêtre d'Alexandrie, se rendit très savant dans l'Ecriture sainte et la philosophie chrétienne. Aussi saint Théonas, son évêque, le chargea de donner des instructions au peuple, et il s'acquitta de cette fonction avec un grand succès. Il alla se fixer à Rome, quand Constantin eut fait cesser la persécution en Italie, et il mourut dans cette ville quelques années après. Il avait composé quelques traités sur la religion qui ne sont pas parvenus jusqu'à nous. — 4 novembre.

PIERRE (saint), *Petrus*, prince des apôtres et premier pape, se nommait Simon avant sa vocation à l'apostolat, et exerçait la profession de pêcheur à Bethsaïde, bourg de Galilée, sur les bords du lac de Génézareth. Etant allé ensuite rester, avec André, son frère, à Capharnaüm, petite ville située de l'autre côté du lac, ils y continuèrent leur premier état. André s'étant attaché au Sauveur, revint trouver son frère, et lui dit qu'il avait trouvé le Messie. Simon, impatient de le voir, partit sans délai pour se rendre près de lui. Jésus le voyant venir l'appela par son nom qu'il changea en celui de Céphas, mot syro-chaldaïque qui signifie une pierre. Les deux frères, après avoir passé quelque temps avec lui, retournèrent à leur pêche. Un jour qu'ils lavaient leurs filets sur les bords du lac, Jésus entra dans la barque de Simon, et de là se mit à instruire la foule qui l'avait suivi. Quand il eut fini son discours, il dit à Simon-Pierre de jeter le filet; celui-ci obéit, quoiqu'il l'eût jeté toute la nuit sans rien prendre; mais cette fois il prit une si grande quantité de poissons, qu'il en remplit non-seulement sa barque, mais aussi celle de Jacques et Jean, fils de Zébédée, qui vinrent aider à tirer le filet. Pierre, frappé de ce miracle, se prosterne aux pieds de Jésus, et s'écrie : *Eloignez-vous de moi, Seigneur, car je suis un pécheur.* Le Sauveur lui dit de le suivre, et depuis ce moment il ne quitta plus son divin Maître, qui, en repassant à Capharnaüm, guérit la belle-mère de son disciple, atteinte d'une fièvre violente. Après la fête de Pâques de l'an 31, Jésus choisit ses douze apôtres, et Pierre y est nommé le premier. Le Sauveur lui-même le distingua toujours des autres apôtres, et lui promit de lui confier le gouvernement de son Eglise promesse qu'il confirma après sa ré-

surrection. On peut supposer qu'il dut cette préférence à la vivacité de sa foi et à l'ardeur de son amour pour Jésus-Christ, qu'il confessa hautement être le Christ, le Fils du Dieu vivant, ayant les paroles de la vie éternelle. Spectateur du miracle de la transfiguration, il s'écria dans un transport d'amour : *Il est avantageux pour nous d'être ici.* Cet amour le porta à se jeter dans la mer pour être plus tôt près de son divin Maître. Une fois entre autres que Jésus marchait sur les eaux, Pierre lui demanda d'aller à sa rencontre en marchant aussi sur les eaux; ayant obtenu cette permission, il sauta dans la mer; mais se sentant enfoncer, il réclama l'assistance de Jésus, qui lui tendit la main pour le soutenir. Lorsque le Sauveur prédit les tourments et le supplice que les Juifs lui réservaient, Pierre voulut lui persuader de mettre sa personne et sa vie à l'abri de ces traitements barbares; mais Jésus le traita alors de Satan ou d'ennemi, parce que le conseil qu'il donnait, tout en montrant son attachement au Sauveur, était cependant opposé à l'accomplissement des prophéties. Lorsque Jésus était sur le point d'être livré aux Juifs, Pierre protesta qu'il voulait mourir avec lui; mais le Sauveur, qui vit de la présomption dans cette assurance, lui prédit qu'il le renierait trois fois cette nuit même, avant le chant du coq. Lorsqu'ils étaient au jardin de Gethsémani et que les Juifs, conduits par Judas, vinrent se saisir de Jésus-Christ, Pierre saisissant une épée, en frappa Malchus, domestique du grand prêtre, et lui abattit l'oreille; mais le Sauveur le réprimanda et lui ordonna de remettre l'épée dans le fourreau. Pierre sentit bientôt son courage se refroidir, et il ne suivait déjà plus son Maître que de loin. Arrivé chez Caïphe, deux servantes du grand prêtre lui reprochent d'être disciple de *cet homme*, et il proteste avec serment qu'il ne le connaît point, et cela à deux différentes reprises. Une heure après, une troisième personne assure qu'il est un des disciples de Jésus; ce que d'autres confirment en observant qu'il a l'accent galiléen : un parent de ce Malchus qu'il a blessé déclare qu'il le reconnaît pour l'avoir vu dans le jardin de Gethsémani, et Pierre proteste une troisième fois qu'il ne le connaît pas, et il appuie sa dénégation par de nouveaux serments. Après ce dernier reniement, le coq chanta pour la seconde fois, et ce signe ne fut pas suffisant pour le faire rentrer en lui-même : il fallut que Jésus fixât sur lui ses regards; alors seulement il comprit l'énormité de sa faute, et sortant aussitôt, il alla déplorer par un torrent de larmes le malheur qu'il avait eu de renier celui qu'il aimait. On rapporte même qu'à force de pleurer son crime, ses joues se cavèrent et devinrent pour tous une marque visible de son repentir. Lorsque la nouvelle de la résurrection se répandit, Pierre courut au tombeau avec saint Jean, et il vit le sépulcre qui était vide; mais Jésus-Christ lui apparut le même jour. Lorsqu'il fut retourné à ses filets sur le lac de Genézareth, pendant qu'il était occupé à la pêche, il aperçut Jésus-Christ sur le bord, et il se jeta à la nage pour aller à lui. Quand il fut sur le rivage avec Jean et les autres, ils y virent des charbons allumés avec un poisson rôti et du pain. C'était Jésus lui-même qui leur avait préparé ce repas, et qui demanda par trois fois à Pierre s'il l'aimait plus que les autres disciples. Pierre lui répondit affirmativement; mais ces questions réitérées lui causèrent un certain trouble, parce que, depuis sa chute, il avait appris à se défier de lui-même. Après cette triple assurance de son amour, qui, selon les saints Pères, réparait le scandale de son triple reniement, Jésus-Christ lui confia la mission de paître ses brebis et ses agneaux, c'est-à-dire le troupeau tout entier : il lui prédit ensuite qu'il terminerait sa vie par le supplice de la croix. Jésus apparut à Pierre et aux autres sur une montagne de Galilée et leur ordonna de prêcher l'Évangile à toutes les nations. Étant retournés à Jérusalem, il leur apparut une dernière fois, dix jours avant la Pentecôte, leur recommanda de prêcher le baptême et la pénitence, et leur promit de confirmer leur doctrine par des miracles. Ils passèrent ces dix jours dans le Cénacle, occupés à la prière, en attendant la descente du Saint-Esprit; lorsque le prodige prédit eut été opéré, saint Pierre, transformé en un homme nouveau, fit aux Juifs un discours si éloquent, qu'il en convertit trois mille, qui reçurent le baptême, ainsi que les dons du Saint-Esprit dans le sacrement de confirmation. Un jour que saint Pierre allait au temple avec saint Jean, ils trouvèrent à la porte un boiteux de naissance qui demandait l'aumône; saint Pierre lui commanda, au nom de Jésus-Christ, de se lever et de marcher. Aussitôt le boiteux se leva, parfaitement guéri. Saint Pierre fit, à l'occasion de ce miracle, un discours qui convertit cinq mille personnes. Les principaux des Juifs, furieux de ces conversions, engagèrent le capitaine de la garde du temple à se saisir des deux apôtres. On les arrêta donc et on les mit en prison, sous prétexte qu'on craignait une émeute. Le lendemain on les fit comparaître devant le sanhédrin, et il leur fut facile de prouver qu'ils n'étaient pas des séditieux. Saint Pierre déclara hardiment que le boiteux avait été guéri au nom de Jésus, par lequel seul on peut espérer le salut. Les membres du sanhédrin ne purent contester l'évidence du miracle, mais ils défendirent aux apôtres de prêcher désormais au nom de Jésus; sur quoi saint Pierre leur dit : *Voyez vous-mêmes s'il est juste d'obéir aux hommes plutôt qu'à Dieu.* Ayant été mis en liberté, Pierre et Jean allèrent retrouver les autres apôtres, et continuèrent, malgré la défense des Juifs, à faire de nouvelles conversions. Les premiers fidèles n'avaient qu'un cœur et qu'une âme, et ils mettaient leurs biens en commun. Ceux qui étaient riches vendaient leurs propriétés et en déposaient le prix aux pieds des apôtres pour en faire entre tous une égale distribution. Ananie et Saphire, sa femme, vendirent leurs biens à l'exemple des

autres, mais ils se réservèrent secrètement une partie du prix. Saint Pierre, instruit du fait par révélation, leur reprocha la faute qu'ils avaient commise en mentant au Saint-Esprit dans la personne de ses ministres, et cette réprimande les fit tomber l'un après l'autre morts à ses pieds. Il opérait bien d'autres miracles, et son ombre seule délivrait les malades de leurs infirmités. Le grand prêtre Caïphe et les autres membres du sanhédrin s'irritèrent, en voyant que les apôtres continuaient, malgré la défense qu'on leur avait signifiée, d'annoncer l'Evangile; ils les firent arrêter de nouveau et mettre dans une prison commune; mais un ange leur en ouvrit les portes la nuit suivante, et dès le lendemain ils recommencèrent à prêcher publiquement Jésus-Christ dans le temple. Les magistrats les ayant fait amener devant leur tribunal, Caïphe et ses partisans délibérèrent sur les moyens qu'il fallait prendre pour les mettre à mort; mais Gamaliel, célèbre docteur de la loi, leur représenta qu'on s'opposerait en vain à la doctrine des apôtres, si elle venait de Dieu, et que si elle venait des hommes elle tomberait bientôt d'elle-même. Son avis fut goûté, les apôtres furent mis en liberté, après qu'on les eut battus de verges; et ils s'en allaient joyeux d'avoir été jugés dignes de souffrir pour le nom de Jésus. Cependant les succès de l'Evangile occasionnèrent à Jérusalem une persécution dont saint Etienne fut la première victime. Peu après, saint Pierre, accompagné de saint Jean, se rendit à Samarie pour confirmer les Samaritains qui avaient été baptisés par le diacre saint Philippe; ce fut dans cette ville qu'il combattit pour la première fois avec Simon le Magicien. Lorsque le calme fut rétabli par la conversion de saint Paul, saint Pierre alla visiter les fidèles du voisinage: arrivé à Lydda, ville de la tribu d'Ephraïm, il guérit un paralytique nommé Enée, qui gardait le lit depuis huit ans. A Joppé, il ressuscita Tabithe, qui était une veuve recommandable par ses vertus et surtout par sa charité. Pendant qu'il était logé dans cette ville chez un corroyeur nommé Simon, un ange vint lui ordonner d'aller baptiser un centurion romain nommé Corneille, qui était à Césarée en Palestine, et il eut une vision qui lui indiquait la vocation des gentils au bienfait de la foi. Ce fut vers ce temps qu'eut lieu la dispersion des apôtres. Saint Pierre alla fonder l'Eglise d'Antioche, où les fidèles portèrent les premiers le nom de *chrétiens*. On croit qu'il résida sept ans dans cette ville, tout en faisant des excursions dans les pays d'alentour pour étendre le royaume de Jésus-Christ. Il se trouvait l'an 37 à Jérusalem, où il passa quinze jours avec saint Paul. L'inscription de sa première Epître prouve qu'avant d'aller à Rome il avait prêché l'Evangile aux Juifs dispersés dans le Pont, la Galatie, la Bithynie, la Cappadoce et l'Asie Mineure. Lorsqu'il se rendit dans cette ville, vers l'an 41, il se proposait la conversion de cette capitale de l'univers, que la Providence destinait à être la capitale du monde chrétien. Entré seul dans cette *Babylone*, comme il l'appelle lui-même, il y prêcha Jésus crucifié, aux Juifs d'abord, et ensuite aux païens. Les soins qu'il donnait à l'Eglise qu'il y avait fondée ne l'empêchaient pas d'aller planter la foi dans d'autres contrées, soit en Italie, soit dans les autres provinces de l'Occident. Il était à Jérusalem en 44, et il y fut emprisonné par ordre du roi Agrippa; mais il fut rendu à la liberté par le ministère d'un ange, et parcourut ensuite l'Orient pour y établir des évêques. De retour à Rome, il fut obligé d'en sortir l'an 49, lorsque Claude en chassa les Juifs et les chrétiens; il reprit donc le chemin de l'Orient, et en 51 il assista au concile qui se tint à Jérusalem. Il y fit un discours pour montrer qu'on ne devait point astreindre aux cérémonies judaïques les gentils qui s'étaient faits chrétiens, et son avis fut adopté par le concile, qui en forma un décret. De Jérusalem il se rendit à Antioche, où il mangeait avec les gentils convertis, sans observer la distinction des viandes prescrite par la loi de Moïse; mais il se mit ensuite à observer cette distinction, dans la crainte de déplaire aux juifs qui s'étaient convertis: saint Paul, voyant que cette conduite du prince des apôtres causait du scandale parmi ceux des chrétiens qui n'avaient jamais été juifs, l'en reprit publiquement, dans la crainte que ceux qui le voyaient judaïser n'en conclussent que l'observance des cérémonies légales était obligatoire. Saint Pierre, qui, en agissant de la sorte, n'avait eu pour but que de ménager la faiblesse des juifs devenus chrétiens, prit en bonne part l'avertissement de saint Paul et en profita avec humilité. Lorsqu'il revint à Rome, on croit qu'il changea en une église la maison de saint Pudens, sénateur romain, et que c'est celle qui porte aujourd'hui le nom de *Saint-Pierre-aux-Liens;* on trouve dans plusieurs anciens martyrologes une fête de la *Dédicace de la première église consacrée à Rome par saint Pierre.* Néron, successeur de Claude, s'étant laissé infatuer des superstitions de la magie, accorda sa faveur à Simon le Magicien, qui s'était acquis une grande réputation par ses prétendus miracles. Cet imposteur promit au prince, qui était devenu son élève dans l'art magique, qu'il s'élèverait dans l'air par le moyen de ses anges, afin d'imiter l'ascension de Jésus-Christ. Il prit en effet son essor, en présence de l'empereur; mais saint Pierre, qui l'avait connu à Samarie, s'étant mis en prière avec saint Paul qui se trouvait aussi à Rome, Simon tomba à terre, et dans sa chute il se cassa une jambe et mourut peu après. Ce malheur arrivé à son favori excita la haine de Néron contre les deux apôtres. Saint Pierre surtout, à qui Jésus-Christ, après sa résurrection, avait prédit qu'il le glorifierait par le sacrifice de sa vie, et qui lui avait révélé depuis d'une manière spéciale le temps de sa mort, ne douta pas que son heure ne fût venue. Les fidèles, qui voyaient l'orage venir et qui tenaient à la conservation de leur père, lui

conseillèrent de prendre la fuite. Il s'y refusa d'abord; mais, cédant ensuite à leurs prières et à leurs larmes, il se sauva pendant la nuit. Lorsqu'il était sur le point de sortir de la ville, il eut une vision dans laquelle Jésus-Christ lui apparut. Ayant reconnu son divin Maître, il lui demanda où il allait. — *Je viens à Rome, pour être crucifié de nouveau.* Saint Pierre vit dans ces paroles un reproche de sa lâcheté et une marque que Dieu lui demandait le sacrifice de sa vie. Il retourna donc sur ses pas, et ayant été arrêté avec saint Paul, ils furent mis tous deux dans la prison Mamertine, où ils restèrent huit mois. Ils y convertirent saint Processe et saint Martinien, chefs des gardes de la prison, ainsi que quarante-sept autres personnes. On les en tira pour les conduire au supplice, et lorsque saint Pierre fut arrivé sur le lieu de l'exécution, il demanda comme une grâce d'être crucifié la tête en bas, se jugeant indigne de mourir de la même manière que son Maître; ce que les bourreaux lui accordèrent. Son martyre, ainsi que celui de saint Paul, eut lieu l'an 66, dans un marais près du Tibre, et non loin du chemin d'Ostie. Leurs corps furent enterrés dans les catacombes à deux milles de Rome. Il paraît qu'on ne les y laissa pas longtemps, et que le corps de saint Pierre fut porté sur le mont Vatican. L'église bâtie sur ce mont a un magnifique souterrain qu'on nomme la Confession de Saint-Pierre, et qui renferme la moitié de son corps; l'autre moitié se trouve dans la grande église de Saint-Paul, sur le chemin d'Ostie. Les chefs des deux apôtres, renfermés dans des bustes d'or, se gardent dans l'église de Saint-Jean-de-Latran. Nous avons de saint Pierre deux Épîtres canoniques. La première, datée de *Babylone*, c'est-à-dire de Rome, et écrite vers le milieu du Ier siècle, fut adressée aux juifs convertis: la seconde, qu'il écrivit aussi de Rome peu de temps avant sa mort, est comme son testament spirituel. Elles sont l'une et l'autre dignes du prince des apôtres: le style en est majestueux, et l'on y admire un sens profond, renfermé en peu de paroles.— 29 juin.

PIERRE (saint), martyr à Rome avec saint Julien, souffrit, à ce que l'on croit, pendant la persécution de l'empereur Néron. — 7 août.

PIERRE (saint), martyr à Lampsaque, était un jeune chrétien des environs de cette ville. Ayant été arrêté avec d'autres pendant la persécution de Dèce et conduit devant le proconsul Optime, celui-ci l'engagea à se conformer aux édits portés contre le christianisme et à sacrifier à Vénus, principale divinité du pays. Pierre lui répondit: *Vous ne me déciderez pas facilement à offrir de l'encens à une prostituée dont on ne saurait, sans rougir, raconter les aventures scandaleuses. Il m'est plus honorable de sacrifier au Dieu vivant et véritable, à Jésus-Christ, roi des siècles.* Le proconsul le fit étendre sur une roue, entre des pièces de bois, qu'on lia autour de lui avec des chaînes de fer, et qui lui brisaient les os à mesure qu'on tournait la roue. Pierre supporta cet horrible supplice sans pousser un seul cri de douleur, et levant les yeux au ciel il fit cette prière: *Je vous rends grâces, Seigneur, de la force que vous me donnez pour triompher du tyran et de ses tortures.* Le proconsul, se croyant insulté par ces paroles, le fit achever d'un coup d'épée, vers l'an 250.—11 mai.

PIERRE (saint), martyr en Orient avec saint Denis et sept autres, eut beaucoup à souffrir pendant la persécution de Dèce. Condamné à mort sous celle de Valérien, par ordre du président Emilien, il fut lapidé avec ses compagnons; mais il survécut à ce supplice, et passa le reste de sa vie dans un cachot.—3 octobre.

PIERRE (saint), martyr à Alexandrie, souffrit avec saint Sévère et un autre.—11 janvier.

PIERRE (saint), martyr en Afrique, souffrit avec saint Successe et vingt-deux autres.—9 décembre.

PIERRE (saint), diacre et martyr à Antioche, souffrit avec saint Hermogène, son serviteur.—17 avril.

PIERRE (saint), martyr à Rome avec saint Honoré et un autre, fut enterré au Champ-Véran avec ses deux compagnons.— 19 juin.

PIERRE (saint), martyr à Philadelphie en Arabie, souffrit avec saint Cyrille et quatre autres. — 1er août.

PIERRE (saint), martyr à Tomes dans le Pont, était fils du tribun saint Marcellin et de sainte Mamée, avec lesquels il fut mis à mort pour la foi, ainsi que ses frères Jean et Sérapion.—27 août.

PIERRE (saint), martyr en Afrique, souffrit avec saint André et deux autres.—23 septembre.

PIERRE (saint), soldat et martyr à Rome avec saint Théodore et cent dix-neuf autres, fut décapité, vers l'an 269, sous le règne de Claude II dit le Gothique. Son corps ainsi que ceux de ses compagnons furent enterrés sur la voie *Salaria*. — 25 octobre.

PIERRE (saint), martyr à Nicomédie, était chambellan de l'empereur Dioclétien, qui l'honorait de sa confiance. Comme il se plaignait hautement des cruautés inouïes qu'on exerçait contre les chrétiens en vertu des nouveaux édits, le prince le fit venir en sa présence et lui ordonna de sacrifier aux dieux. Sur son refus on le dépouilla de ses habits, et on le suspendit en l'air par l'ordre de l'empereur, puis on le laissa retomber sur le pavé. Quoiqu'il eût le corps brisé par sa chute, on l'accabla de coups de bâton, et l'on versa du sel et du vinaigre sur ses blessures, sans que ces divers supplices fussent capables d'ébranler sa résolution. Dioclétien, voulant triompher à tout prix de sa résistance, fit apporter du feu et un gril sur lequel on plaça son corps tout meurtri, mais avec la précaution de n'en brûler qu'une partie à la fois, afin que le supplice pût se prolonger plus longtemps. On poussa même le raffinement jusqu'à le retirer à plusieurs reprises de dessus le gril, de peur que la mort ne vînt trop tôt mettre fin à ses horribles souffrances, au milieu desquelles il expira sans avoir proféré une seule plainte, ni montré

la moindre faiblesse. Son supplice eut lieu l'an 303, au commencement de la persécution qui fut appelée l'ère des martyrs.— 12 mars.

PIERRE (saint), martyr à Rome, souffrit avec saint Marcien et plusieurs autres.—26 mars.

PIERRE (saint), exorciste et martyr à Rome, fut arrêté avec le prêtre saint Marcellin, vers l'an 304, pendant la persécution de l'empereur Dioclétien, et mis en prison. Pendant leur détention ils instruisirent plusieurs personnes des vérités de la foi et les convertirent à la religion chrétienne. Le juge Sévère ayant été informé de ces actes de prosélytisme, leur fit subir de cruels tourments et les condamna ensuite à être décapités. L'exécution de la sentence devait avoir lieu dans une forêt, afin que les chrétiens ignorassent le lieu de leur sépulture. En conséquence le bourreau les conduisit dans un terrain couvert d'épines et de broussailles, à trois mille de distance, et après leur avoir tranché la tête, il les enterra dans l'endroit même où ils venaient d'être décapités. Une pieuse dame, nommée Lucille, ayant connu par révélation la place où leurs corps étaient cachés, les fit transporter à Rome et inhumer dans les catacombes, près du corps de saint Tiburce, sur la voie Lavicane. Le pape saint Damase apprit dans sa jeunesse toutes ces particularités de la bouche de l'exécuteur lui-même, et il les inséra dans l'épitaphe en vers latins qu'il mit sur leur tombeau. L'empereur Constantin bâtit, dans le cimetière de saint Tiburce, une église qui porta leur nom. Les corps des deux saints martyrs furent transportés en Allemagne l'an 827, par les soins d'Eginhard, secrétaire de Charlemagne, qui bâtit, sous leur invocation, l'église et le monastère de Selingstadt, dont il fut le premier abbé. Leurs noms se lisent dans le Canon de la messe.—12 juin.

PIERRE (saint), martyr à Séville en Espagne, est honoré le 8 octobre.

PIERRE L'ASCÈTE (saint), surnommé Apsélame, martyr à Césarée en Palestine, était originaire du bourg d'Anée, près d'Eleuthéropolis. Ayant été arrêté à Césarée, qu'il habitait alors, il comparut devant Firmilien, gouverneur de la province. Celui-ci, pour le déterminer à obéir aux édits des empereurs, lui représenta qu'il était dans la fleur de l'âge, qu'il pouvait encore espérer une longue suite d'années, et qu'il ne devait pas, par un fol entêtement, se dévouer aux supplices et à la mort. Mais Pierre, préférant la vie éternelle à la vie présente, ne se laissa pas ébranler par les conseils et les instances de Firmilien. Il fut donc condamné au supplice du feu et conduit sur le bûcher avec un certain Asclèpe, qui se disait évêque des marcionites, et qui s'était offert de lui-même à la mort. Leurs cendres furent confondues ; mais, dit l'auteur des Actes de saint Pierre, les anges sauront bien les démêler au dernier jour, lorsqu'ils sépareront les élus des réprouvés. Son martyre eut lieu l'an 309, pendant la persécution de l'empereur Maximin II. — 3 et 11 janvier.

PIERRE (saint), patriarche d'Alexandrie et martyr, s'était rendu recommandable par ses vertus, par son savoir et surtout par une profonde connaissance des saintes Ecritures, lorsqu'il fut choisi, en 300, pour succéder à saint Théonas sur le siége d'Alexandrie. Pendant la persécution de Dioclétien, qui éclata trois ans après, il s'illustra par son courage, son zèle et sa prudence. Il resta au milieu de son troupeau, afin de consoler et de fortifier ceux qui étaient arrêtés pour cause de religion. Sa sollicitude s'étendait sur toutes les églises qui dépendaient de son patriarcat, c'est-à-dire sur l'Egypte et la Libye. Mais, malgré ses efforts, il eut la douleur de voir un certain nombre de fidèles apostasier lâchement, et lorsqu'ils rentrèrent en eux-mêmes, il leur imposa des pénitences proportionnées à la gravité de leur chute. Le plus coupable de ces apostats fut Mélèce, évêque de Lycopolis dans la Thébaïde : aussi saint Pierre jugea-t-il opportun d'assembler à Alexandrie un concile pour décider de l'affaire : Mélèce, convaincu non-seulement d'avoir sacrifié, mais d'avoir encore commis d'autres crimes, fut déposé ; mais, loin de se soumettre à la sentence portée contre lui, il chercha à susciter un schisme en calomniant le patriarche d'Alexandrie et son concile. Il osa même avancer que c'était lui qui s'était séparé de Pierre, parce que celui-ci avait reçu trop facilement dans le sein de l'Eglise ceux qui étaient tombés pendant la persécution. Par ces artifices il mit le trouble dans l'Egypte en se faisant chef de parti, et il poussa la témérité jusqu'à placer des évêques dans les différents siéges, sans même en excepter celui d'Alexandrie. Pierre ne put s'opposer d'abord à ces tentatives schismatiques, parce qu'il avait été obligé de se cacher à cause de la persécution de Galère et de Maximin II. Arius, alors membre du clergé d'Alexandrie, s'était déclaré pour Mélèce ; mais il se détacha de lui, et Pierre, voyant son repentir, l'ordonna diacre. Le futur hérésiarque se déclara de nouveau en faveur des méléciens, et il fut en conséquence retranché de la communion par son patriarche. Saint Pierre, qui avait été emprisonné par les ordres de Galère, recouvra ensuite sa liberté ; mais il fut arrêté de nouveau en 311, sous le règne de Maximin, qui, étant arrivé à Alexandrie, le condamna à mort avec plusieurs prêtres de son clergé. Outre la lettre canonique du saint patriarche, insérée dans les canons de l'Eglise, il avait composé un livre *de la Divinité* et un traité *de la Pâque*, dont il nous reste quelques fragments. Théodoret, dans le IVe livre de son *Histoire ecclésiastique*, nous a conservé plusieurs de ses lettres. — 26 novembre.

PIERRE BALSAME (saint), martyr, originaire des environs d'Eleuthéropolis en Palestine, fut arrêté à Aulane, ville de Samarie, l'an 311, sous le règne de Maximin II. Dans l'interrogatoire que lui fit subir Sévère, gou-

verneur de la province, il lui demanda comment il s'appelait. — *Je me nomme Balsame, comme mon père, et je reçus au baptême celui de Pierre. — Quelle profession exercez-vous? — Celle de chrétien. — Avez-vous encore vos parents? — Je n'ai plus ni père ni mère. — Je sais de bonne source que vous avez encore l'un et l'autre. — L'Evangile veut que quand nous sommes cités pour rendre raison de notre foi, nous renoncions à tout. — Connaissez-vous l'édit des empereurs qui porte que tous les chrétiens sacrifieront aux dieux, ou seront punis de mort? — Je connais le commandement du Roi éternel, qui porte que si quelqu'un sacrifie au démon, il sera exterminé. Auquel de ces deux ordres me conseillez-vous d'obéir? — Puisque vous me consultez, je vous dirai que vous devez obéir à l'édit et sacrifier aux dieux. — Je ne puis sacrifier à des dieux de bois ou de pierre. — Vous nous offensez, et je pourrais punir de mort cet outrage. — Je n'ai pas eu intention de vous offenser; mais il est écrit dans la loi divine : Les idoles des nations ne sont que de l'or et de l'argent. — Ayez pitié de vous, et sacrifiez. — C'est parce que j'ai pitié de moi que je ne sacrifie pas. — Je vous donne un délai pour réfléchir. — Ce délai est inutile; car je ne changerai pas de sentiments : faites donc ce qui vous est ordonné.* Le gouverneur l'ayant fait suspendre en l'air, et voyant qu'il persévérait dans son refus de sacrifier, le soumit à d'autres tourments plus horribles, pendant lesquels Pierre récitait des passages du Psalmiste, analogues à la situation où il se trouvait. Alors Sévère, ne se possédant plus, fit relever les premiers bourreaux qui étaient fatigués; et les spectateurs, touchés de voir couler son sang sur le pavé, lui criaient de sacrifier, afin de se délivrer des tourments qu'il endurait. — *Comment pouvez-vous appeler cela des tourments, puisque je n'en ressens aucune douleur? tandis que si je suivais vos avis, je me dévouerais à des supplices éternels.* Le juge lui dit de nouveau : *Sacrifiez, Pierre Balsame, ou vous vous en repentirez. — Je ne sacrifierai pas et je ne m'en repentirai jamais. — Je vais donc prononcer la sentence. — C'est ce que je désire. — Nous ordonnons que Pierre Balsame, pour avoir refusé d'obéir aux édits des invincibles empereurs, et pour avoir persévéré avec opiniâtreté dans la loi du Crucifié, sera lui-même attaché à une croix.* Cette sentence fut exécutée à Aulane, vers l'an 311 ou 312, pendant la persécution de Galère et de Maximin II. — 3 janvier.

PIERRE (saint), martyr en Ethiopie, surnommé le Clidophylace ou garde-clés, souffrit avec saint Ananie, prêtre, et sept soldats. Il est honoré chez les Grecs le 26 janvier et le 25 février.

PIERRE (saint), évêque de Soles, florissait dans le IVe siècle et mourut vers l'an 340. La tradition des Abyssins catholiques porte qu'il baptisa l'empereur Constantin le Grand. — 2 janvier.

PIERRE (saint), martyr en Ethiopie, souffrit avec sainte Rafique, sa mère, et ses quatre frères. — 14 septembre.

PIERRE (saint), confesseur, mourut à Taposiris en Libye, où il était captif pour la foi de Nicée. — 3 octobre.

PIERRE (saint), évêque de Sébaste en Arménie, était le dixième et dernier enfant de Basile l'*Ancien* et de sainte Emmélie. Elevé dans la piété par sainte Macrine, sa sœur, il se plaça ensuite sous la conduite de saint Basile le Grand, son frère, qui gouvernait un monastère d'hommes fondé par sa famille. Pierre lui succéda en 362, et s'illustra par sa charité pendant une famine qui désola le Pont et la Cappadoce. Saint Basile étant devenu évêque de Césarée, ordonna prêtre, en 370, son frère, qui continua de gouverner son monastère jusqu'en 380, qu'il fut élu évêque de Sébaste. Eustathe, son prédécesseur, qui était un arien déclaré, avait infecté son troupeau de ses erreurs, et Pierre s'appliqua de tout son pouvoir à faire refleurir dans son diocèse la foi de Nicée. Son zèle, soutenu par sa prudence et sa sainteté, produisit les fruits les plus heureux. Il assista, en 381, au concile général de Constantinople, et souscrivit la condamnation des macédoniens, qui niaient la divinité du Saint-Esprit. Saint Pierre de Sébaste mourut au plus tard en 387, et ses diocésains commencèrent à l'honorer d'un culte public l'année même qui suivit sa mort. On a de lui une *Lettre* qu'il adressa à saint Grégoire de Nysse, son frère, et qui se trouve dans les écrits de ce dernier. — 9 janvier.

PIERRE LE GALATE (saint), reclus près d'Antioche, était originaire de la Galatie. A sept ans il quitta la maison paternelle, pour commencer une vie d'austérités et de pénitence qui dura près d'un siècle. Ayant fait le pèlerinage de la terre sainte, il ne retourna plus dans sa patrie, mais il s'arrêta près d'Antioche, non dans une cellule, mais dans un sépulcre, n'ayant d'autre nourriture que du pain, dont il ne mangeait que tous les deux jours, et d'autre boisson que de l'eau. Dieu le favorisa du don des miracles, et nous apprenons de Théodoret qu'en 386 il guérit sa mère d'un mal qu'elle avait à l'œil; mais comme elle était parée avec recherche et même fardée, il lui donna en même temps une leçon de simplicité dans les ajustements qu'elle n'oublia jamais, et à laquelle elle se conforma toute sa vie. Il la guérit, sept ans après, d'une maladie grave qu'elle avait contractée par suite de ses couches, lorsqu'elle donna le jour à Théodoret. Il mourut, à ce que l'on croit, après le commencement du Ve siècle, à l'âge de quatre-vingt-dix-neuf ans, et il est honoré chez les Grecs le 1er février.

PIERRE (saint), solitaire en Syrie, fut surnommé l'Egyptien à cause de sa patrie. Il florissait sur la fin du IVe siècle, et mourut vers l'an 405. — 27 janvier.

PIERRE CHRYSOLOGUE (saint), archevêque de Ravenne, né à Imola dans la Romagne, fut élevé par Corneille, son évêque, qui l'ordonna diacre. Pierre avait embrassé l'état monastique, lorsqu'en 433, il accompagna à Rome Corneille, qui allait trouver le pape

Sixte III pour faire confirmer l'élection de celui que le peuple et le clergé de Ravenne venaient de choisir pour archevêque. Le pape refusa la ratification qu'on sollicitait, et proposa Pierre, qui n'était encore que diacre. Les députés de Ravenne firent d'abord quelques difficultés, mais ils se rendirent enfin. Pierre, après son sacre, se rendit à Ravenne, où il fut reçu avec de grandes démonstrations de joie. Il travailla avec une ardeur infatigable à extirper les restes d'idolâtrie et à réformer les abus. Ses exemples produisaient autant d'efficacité que ses instructions. Il ne ménageait cependant pas ces dernières à son troupeau, et Félix, l'un de ses successeurs, en recueillit cent soixante-seize l'an 708. Elles sont remarquables par la brièveté, l'élégance et le naturel : toutefois elles plaisent plus à l'esprit qu'elles ne touchent le cœur, et quoiqu'elles aient mérité à leur auteur le surnom de Chrysologue, c'est-à-dire qui parle d'or, on ne peut les regarder comme des modèles de la véritable éloquence. Le saint archevêque prêchait souvent devant l'empereur Valentinien III, qui tenait sa cour à Ravenne, et qui fit ériger par le pape cette ville en métropole ecclésiastique. Eutychès, qui prétendait qu'il n'y a qu'une nature en Jésus-Christ, ayant été condamné en 448 dans un concile tenu à Constantinople par saint Flavien, adressa son Apologie aux principaux évêques du monde chrétien. Saint Pierre Chrysologue lui dit dans sa réponse : *J'ai reçu avec tristesse votre triste lettre, et ma douleur était bien légitime : car si la paix des Églises, l'union de ses ministres et la tranquillité des fidèles sont pour nous une anticipation du bonheur céleste, la dissension entre les membres d'un même corps nous plonge dans l'affliction et les larmes..... Nous vous conjurons donc de vous soumettre avec docilité aux écrits du bienheureux pape qui siége à Rome* (c'était alors saint Léon le Grand), *parce que saint Pierre continue à vivre et à présider du haut de la chaire apostolique, et procure la véritable foi à ceux qui ont le désir de la trouver.* Il fonda à Classe, petite ville à trois milles de Ravenne, un monastère où il se retirait de temps en temps pour passer dans la retraite les moments qu'il pouvait dérober à ses fonctions. Saint Germain d'Auxerre étant venu à Ravenne la même année, pour y solliciter près de l'empereur Valentinien III la grâce des Armoricains, qui s'étaient révoltés, Pierre l'accueillit avec une grande vénération, et après sa mort, qui eut lieu dans cette ville, il fit rendre à ses restes les honneurs les plus pompeux. Le saint évêque, en mourant, lui avait légué son capuchon et son calice, précieuses reliques, qu'il préférait à tous les trésors; mais il ne lui survécut pas longtemps. Sentant approcher sa fin, il se rendit à Imola, sa ville natale, où il mourut le 2 décembre de l'an 450. Son corps fut inhumé dans l'église de Saint-Cassien, à laquelle il avait fait don d'une couronne de vermeil, ornée de pierreries, ainsi que d'une coupe d'or et d'une patène d'argent, qu'on conserve comme des reliques. L'église de Ravenne possède un de ses bras renfermé dans un magnifique reliquaire. — 4 décembre.

PIERRE (saint), martyr en Afrique avec saint Aphrodise, souffrit vers l'an 484, pendant la persécution de Hunéric, roi des Vandales. — 14 mars.

PIERRE (saint), surnommé le Téléonaire, florissait dans le VIe siècle, et il est honoré comme confesseur à Constantinople le 20 janvier.

PIERRE (saint), confesseur, est honoré à Trévi en Ombrie, le 30 août.

PIERRE (saint), confesseur, s'illustra par ses miracles, et il est honoré à Babuco, dans la campagne de Rome, le 11 mars.

PIERRE (saint), surnommé le Sémiophore, florissait à Constantinople, et il mourut dans cette ville. Son corps fut inhumé dans l'église de Saint-Zacharie d'Atroas, et les Grecs, dans leurs Ménées, le nomment sous le 3 janvier.

PIERRE LE JEUNE (saint), évêque de Ravenne, ainsi dit pour le distinguer de saint Pierre Chrysologue, l'un de ses prédécesseurs, marcha dignement sur ses traces, et mourut vers l'an 500. On conservait comme des reliques un livre d'Évangile recouvert de lames d'or et orné de pierreries, qu'il avait donné à son église. — 31 juillet.

PIERRE (saint), premier évêque de Braga en Portugal, et martyr, souffrit dans le VIe siècle. — 26 avril.

PIERRE (saint), évêque de Compostelle, brilla par ses vertus et par ses miracles. — 10 septembre.

PIERRE (saint), anachorète, habitait un désert situé sur les confins de l'Égypte et de l'Éthiopie. — 12 septembre.

PIERRE DE DOROVERNE (saint), premier abbé du monastère de Saint-Pierre de Cantorbéry, était moine de Saint-André à Rome, lorsqu'il fut choisi par saint Grégoire pour accompagner saint Augustin, son abbé, qui allait évangéliser les Anglais. Il seconda efficacement les travaux de l'apôtre de l'Angleterre; mais comme les ouvriers étaient trop peu nombreux pour une aussi grande moisson, il fut chargé par saint Augustin de retourner à Rome avec saint Laurent pour ramener de nouveaux missionnaires. Lorsqu'il fut revenu dans l'île, il fut placé à la tête du monastère de Saint-Pierre de Cantorbéry, qui venait d'être fondé, et qui a pris dans la suite le nom de saint Augustin, l'un de ses fondateurs. Comme il se rendait en France, au commencement de l'an 608, le vaisseau qu'il montait fit naufrage, et il périt dans le golfe d'Ambleteuse. Le vénérable Bède parle de lui avec éloge. — 6 janvier.

PIERRE L'ATHONITE (saint), moine, ainsi dit parce qu'il habitait l'un des monastères du mont Athos en Macédoine, florissait dans le VIIe siècle. 12 juin.

PIERRE (saint), évêque de Pavie, florissait dans la première partie du VIIIe siècle, et mourut en 738. — 7 mai.

PIERRE (saint), martyr à Constantinople avec saint Julien, sainte Marie la Patricienne

et sept autres, fut mis à mort avant le milieu du VIIIe siècle, par ordre de Léon l'Isaurien, pour avoir placé sur une porte de la ville dite la porte d'Airain, une image de Notre-Seigneur, contre les édits de ce prince qui proscrivaient le culte des saintes images.—9 août.

PIERRE MAVIMÈNE (saint), martyr à Damas, était originaire de Majume. Il devint receveur des impôts sous le calife Walid II, quoiqu'il professât le christianisme. Etant tombé malade, il fit venir les magistrats de la ville, qui étaient ses amis, et leur dit : *Je prie Dieu de vous récompenser de votre visite. Je vous ai appelés pour être témoins de mon testament, que je fais en ces termes : Quiconque ne croit pas au Père, au Fils, au Saint-Esprit et à la Trinité consubstantielle, a l'âme aveuglée et mérite le supplice éternel, comme Mahomet, votre faux prophète, précurseur de l'Antechrist. Renoncez donc à ces fables, je vous en conjure, et j'en prends à témoin le ciel et la terre.* Il leur parla quelque temps sur ce sujet ; sans qu'ils l'interrompissent, bien qu'ils en fussent offensés ; mais ils l'excusaient, pensant que sa maladie le faisait délirer. Quand il fut guéri, contre toute attente, il se mit à crier en public : *Anathème à Mahomet et à son livre fabuleux, ainsi qu'à tous ceux qui y croient!* Aussitôt on lui coupa la tête, vers l'an 743. Saint Jean Damascène a fait son éloge. — 21 février.

PIERRE DE CAPITOLIADE (saint), évêque de Damas et martyr, que quelques auteurs ont confondu avec le précédent, fut, selon d'autres, son successeur. Ayant été accusé près du prince des Agaréniens d'enseigner aux mahométans la foi de Jésus-Christ, eut la langue coupée et fut envoyé en exil dans un désert de l'Arabie, vers l'an 743. Quelque temps après, ce prince lui fit couper les mains et les pieds ; ensuite on l'attacha à une croix, sur laquelle il expira, à l'exemple de son divin Maître, pour lequel il souffrait. — 4 octobre.

PIERRE (saint), moine et martyr à Constantinople, partagea les persécutions que saint Etienne le Jeune souffrit pour le culte des saintes images, sous l'empereur Constantin Copronyme, et fut associé à son martyre vers l'an 764. — 28 novembre.

PIERRE (saint), évêque et martyr, fut emmené captif par les Bulgares en 813, lorsqu'ils retournaient dans leur pays, après avoir vaincu les troupes de l'empereur Michel Curopalate. Ils l'accablèrent de mauvais traitements et de coups pendant la route, et lui tranchèrent ensuite la tête. Il est honoré chez les Grecs le 22 janvier.

PIERRE (saint), prêtre et martyr à Cordoue en Espagne avec saint Valabonse, diacre, fut mis à mort pour la foi chrétienne, l'an 851, par ordre du roi Abdérame II. Saint Euloge parle de son martyre dans le *Mémorial des saints.* — 7 juin.

PIERRE LE PATRICE (saint), exerçait un commandement dans l'armée de Nicéphore, lorsque celui-ci fut défait, en 811, par Crumnus, roi des Bulgares. Pierre fut emmené prisonnier; mais il parvint à s'échapper, et il alla prendre l'habit monastique au Mont-Saint-Olympe, sous l'abbé saint Joannice. Celui-ci étant mort en 845, Pierre, qui avait passé plus de trente ans sous sa conduite, quitta le Mont-Saint-Olympe et revint à Constantinople, sa patrie. Il y fit bâtir une église près de laquelle il se retira, menant la vie de reclus et vivant d'une manière plus austère que les moines les plus fervents. Sa sainteté éclata par des miracles pendant sa vie et après sa mort, qui arriva après le milieu du IXe siècle. — 1er juillet.

PIERRE (saint), solitaire et martyr à Cordoue en Espagne avec saint Amateur et un autre, souffrit, l'an 855, sous Mohamed, fils et successeur d'Abdérame II, roi de Cordoue, qui continuait la persécution commencée par son père contre les chrétiens. Saint Pierre et ses deux compagnons sont mentionnés par saint Euloge, dans son livre intitulé le *Mémorial des saints.* — 30 avril.

PIERRE (saint), évêque dans le Péloponèse, aujourd'hui la Morée, florissait au Xe siècle, et il est honoré chez les Grecs le 3 mai.

PIERRE (saint), abbé du Mont-Caprare, monastère situé près de Pérouse en Italie, florissait au commencement du XIe siècle et mourut l'an 1007. — 10 juillet.

PIERRE DAMIEN, (le bienheureux), cardinal-évêque d'Ostie, né en 988, à Ravenne, d'une famille honnête, mais peu fortunée, se trouva orphelin dès son jeune âge, et fut confié à un de ses frères, déjà marié, qui le traita comme un esclave, ne lui donnant aucune éducation et l'envoyant garder les pourceaux. Pierre montrait cependant les plus heureuses inclinations, et son âme s'élevait au-dessus du vil état qu'on lui faisait exercer. Ayant un jour trouvé une pièce d'argent, il la porta à un prêtre, afin qu'il offrît le sacrifice de la messe pour son père. Il avait un autre frère, qui était alors archiprêtre de Ravenne, et qui, connaissant la manière dont il était élevé, se chargea de lui, le fit étudier, d'abord à Faënza, ensuite à Parme, sous le fameux Ives. Pierre surpassa bientôt tous ses condisciples, et fut chargé d'enseigner les autres. Son école devint célèbre, et le nombre toujours croissant de ses élèves lui procura des revenus considérables; mais, loin de se livrer aux commodités de la vie, il jeûnait, portait le cilice et pratiquait d'autres austérités, pour dompter les penchants de la chair. Lorsqu'il éprouvait, de ce côté de violentes tentations, il se relevait la nuit, allait se plonger dans l'eau et y restait jusqu'à ce que son corps fût transi de froid; ou bien il visitait les églises et récitait le psautier, en attendant que l'office divin commençât. Il faisait aussi d'abondantes aumônes aux pauvres, les admettait à sa table et les servait de ses propres mains. Quoiqu'il vécût en religieux au milieu du monde, il ne s'y crut pas en sûreté, et il résolut d'embrasser la vie monastique. Pendant qu'il avait l'esprit fortement occupé de ce projet, il rencontra deux ermites, de Font-Avellane et leur communiqua le des-

sein qu'il avait de quitter le siècle. Il fut si édifié de leur conversation, qu'il choisit pour le lieu de sa retraite leur ermitage situé dans l'Ombrie, au pied de l'Apennin, et qui avait été fondé vingt ans auparavant par le bienheureux Ludolphe. La règle de ces ermites était très-austère, et Pierre Damien ajouta encore aux austérités prescrites ; ce qui le fit tomber dangereusement malade. Après sa guérison il se ménagea un peu plus, et le temps qu'il passait dans sa cellule, il le partageait entre la prière et l'étude de l'Ecriture sainte, de manière qu'il devint aussi habile dans la science de la religion qu'il l'était dans la connaissance des belles-lettres. Son supérieur le chargea de faire des instructions aux religieux, et Guy, abbé de Pomposie, le demanda ensuite pour exercer la même fonction dans son monastère. Pierre y était depuis deux ans, lorsqu'il fut envoyé au monastère de Saint-Vincent, pour y donner aussi des instructions religieuses. De retour à Font-Avellane, il fut désigné par l'abbé pour son successeur. Tous les frères applaudirent à ce choix : lui seul s'y opposa, mais il fallut céder. L'abbé étant mort en 1041, Pierre se trouva chargé du gouvernement et mit tous ses soins à entretenir les solitaires dans l'esprit de leur état ; aussi forma-t-il des disciples qui se rendirent recommandables par leur sainteté, entre autres saint Rodolphe, évêque de Gubbio, saint Jean de Lodi, qui occupa le même siége, et saint Dominique surnommé l'*Encuirassé*. L'administration de son monastère et de cinq autres qu'il avait fondés ne l'empêchait pas de rendre de grands services à l'Eglise, sous les papes Grégoire VI, Clément II, Léon IX et Victor II, qui l'employèrent avec succès dans plusieurs affaires importantes. Etienne IX le nomma cardinal-évêque d'Ostie; mais il fallut le menacer d'excommunication pour vaincre la répugnance qu'il avait de quitter sa solitude. Il y avait peu de temps qu'il était en possession de sa dignité, lorsqu'il décida l'antipape Benoît à se désister de ses prétentions et à reconnaître l'élection de Nicolas II, successeur d'Etienne. Nicolas envoya Pierre à Milan en qualité de légat, pour juger quelques membres du clergé accusés de simonie, et il s'acquitta de cette commission à la satisfaction du pape. Alexandre II ayant succédé, en 1061, à Nicolas, Henrj IV, roi de Germanie, opposa encore un antipape dans la personne de Cadaloüs, évêque de Parme, qui prit le nom d'Honoré II. Pierre Damien obtint de ce dernier, dans un concile tenu à Rome, qu'il se soumettrait au pape légitime, et il fit même agréer cet arrangement à Henri. Plusieurs fois le bienheureux avait demandé la permission de quitter son siége pour retourner dans la retraite, et toujours on la lui avait refusée. Il revint à la charge sous Alexandre II, et après bien des difficultés il finit par l'obtenir, à condition qu'il serait à la disposition du pape lorsque le bien de l'Eglise l'exigerait. C'est alors que, déchargé non-seulement de l'épiscopat, mais du gouvernement de ses monastères, il s'occupa de la composition de ses ouvrages. Mais en 1063, Alexandre II le nomma son légat en France pour terminer plusieurs différends entre quelques évêques, et aussi pour procéder contre ceux qui étaient accusés de simonie. De retour de sa légation, qui avait produit les plus heureux résultats, il fut envoyé avec la même qualité, vers Henri IV, qui voulait divorcer avec la reine Berthe. L'archevêque de Mayence, qui se prêtait aux désirs du roi, avait convoqué un concile pour faire déclarer nul son mariage. Le légat ayant trouvé à Francfort le roi et les évêques, il leur fit part des instructions qu'il avait reçues du souverain pontife, et représenta avec force à Henri l'obligation où il était de respecter la loi de Dieu et les canons de l'Eglise, de ménager sa propre réputation et d'éviter à ses sujets un scandale qui le couvrirait lui-même d'une tache ineffaçable. Le prince, ébranlé par ces raisons, renonça à son projet de divorce; mais son aversion pour Berthe ne fit que croître de jour en jour. Le bienheureux retourna dans sa cellule de Font-Avellane, où il redoubla ses jeûnes et ses pratiques de mortification. Il passait souvent trois jours entiers sans prendre aucune nourriture, et, pendant plusieurs carêmes, il ne mangea que des herbes crues trempées dans l'eau. Dans les moments qu'il consacrait au travail des mains, il s'occupait à faire des cuillers de bois et autres petits ouvrages de ce genre. Mais le pape ne le laissait pas longtemps dans sa chère solitude: il l'envoya sur la fin de l'année 1071 à Ravenne, en qualité de légat, afin de remédier aux maux dont ce diocèse était affligé sous un archevêque qui s'était fait excommunier pour ses crimes. Lorsqu'il arriva dans cette ville, l'archevêque venait de mourir. Pierre, qui se proposait de le ramener dans la bonne voie, ne put que déplorer son triste sort; mais il réussit à convertir ses complices, et les détermina à accepter une pénitence publique. Pendant qu'il revenait de ce voyage, qui avait beaucoup épuisé ses forces, il fut atteint de la fièvre à Faënza et mourut dans le monastère de Notre-Dame de cette ville, le 22 février 1072, âgé de quatre-vingt-trois ans. Le pape Léon XII lui a décerné le titre de docteur de l'Eglise et a étendu à tout l'univers chrétien le culte qu'on lui rendait dans les diocèses de Faënza et de Ravenne. Sa Vie a été écrite par saint Jean de Lodi, évêque de Gubbio, l'un de ses plus illustres disciples. Les ouvrages du bienheureux Pierre Damien contiennent des *Lettres*, des *Sermons*, les *Vies de saint Odilon de Cluny, de saint Maur de Césène, de saint Romuald, de saint Rodolphe de Gubbio, de saint Dominique l'Encuirassé*, etc.; des *Opuscules*, des *Hymnes*, etc. Son style a de la clarté, du naturel et de l'énergie ; ses écrits décèlent une grande culture d'esprit et une vaste érudition.—23 février

PIERRE DE CHAVANON (saint), instituteur et premier prévôt des Chanoines réguliers de Pébrac en Auvergne, naquit en 1003, à Langeac, d'une famille noble, qui

lui fit donner une éducation distinguée. Pendant ses études cléricales il se livrait secrètement à de grandes austérités. Après sa promotion au sacerdoce, il devint archiprêtre de Langeac, et se livra avec zèle à la prédication et aux autres fonctions du saint ministère. Ayant été un jour obligé de chasser une femme de mauvaise vie qui venait le solliciter au mal, il prit la résolution de s'enfoncer dans la solitude, afin de se soustraire aux dangers du monde. Durand, évêque de Clermont, lui donna, pour s'y retirer, le désert de Pébrac, où il fonda un monastère où il établit la règle des chanoines réguliers de Saint-Augustin, et dont il fut le premier supérieur. Après avoir sagement gouverné sa communauté et réformé les chapitres de plusieurs cathédrales à la prière des évêques, il mourut le 8 septembre 1080, à l'âge de soixante-dix-sept ans. Son corps fut enterré dans l'église de l'abbaye qu'il avait fondée. Les Chanoines réguliers l'honorent le 2 septembre, et il est nommé dans les martyrologes de France le 8 du même mois. — 2 et 8 septembre.

PIERRE URSÉOLO (saint), d'abord doge de Venise et ensuite religieux de l'ordre de Saint-Benoît, sortait d'une des premières familles de Venise et vécut toujours fort saintement dès sa plus tendre jeunesse. La dévotion qu'il portait à saint Marc lui fit construire, dans la magnifique église dédiée à cet évangéliste, une chapelle où il fit transférer secrètement son corps, afin de garantir ce précieux dépôt du danger d'un enlèvement. Pierre Candiano, doge de la république, ayant été assassiné en 976 par une faction qui avait juré sa perte, les meurtriers proclamèrent doge Pierre Urséolo, quoiqu'il fût étranger à la conjuration. Il refusa longtemps cette dignité, mais il se vit à la fin obligé de céder aux instances de ses concitoyens. Bien qu'il n'eût pas trempé dans le meurtre de son prédécesseur, comme ce crime lui avait frayé le chemin de la souveraineté, cette idée lui donnait des inquiétudes et lui causait une espèce de remords. Pour mettre en paix sa conscience, il consulta saint Guérin, abbé de Cusan en Catalogne, qui se trouvait alors à Venise, et qui lui conseilla de quitter sa dignité, et de renoncer au monde pour embrasser la vie monastique. Saint Romuald et saint Marin, à qui l'affaire fut soumise, donnèrent aussi le même avis. Urséolo, les regardant comme les interprètes du ciel, donna sa démission en 978, mais il tint secrète cette démarche, afin de se soustraire aux représentations de sa famille et de ses amis politiques; et, prétextant un voyage à la campagne, il partit pour la Catalogne avec les trois saints; lorsqu'ils furent arrivés à Cusan, saint Guérin lui donna l'habit. Sa ferveur, loin de se ralentir, ne fit qu'augmenter jusqu'à sa mort, qui eut lieu sur la fin du xe siècle. Les Vénitiens l'honorent comme saint le 14 janvier, et Benoît XIV a inséré son nom dans le Martyrologe romain, sous le 10 du même mois. — 10 janvier.

PIERRE D'ANAGNY (saint), évêque de cette ville, florissait dans le xie siècle. Il était moine avant son élévation à l'épiscopat, et il se distingua par sa vigilance pastorale comme il s'était distingué dans le cloître par sa ferveur et ses austérités. Le pape Pascal II le canonisa l'an 1109, quatre ans après sa mort, arrivée l'an 1105. Sa vie a été écrite par saint Brunon de Ségni. — 3 août.

PIERRE ALDOBRANDIN (le bienheureux), cardinal-évêque d'Albano, sortait de l'illustre famille des Aldobrandini. Il se fit religieux dans le monastère de Vallombreuse, que saint Jean Gualbert venait de fonder. Des religieux de ce monastère ayant accusé de simonie, en 1063, Pierre de Pavie, archevêque de Florence, Pierre Aldobrandin, l'un d'eux, fut choisi pour soutenir cette accusation par l'épreuve du feu. Ces sortes d'épreuves avaient été défendues par plusieurs conciles; mais leurs canons n'étaient pas en vigueur partout, et l'on croyait d'ailleurs excepter quelques cas particuliers. S'étant rendu à Florence, il entre, les pieds nus, dans un brasier ardent préparé à cet effet sur la place. Il parcourt lentement et à petits pas l'espace embrasé. Ayant laissé tomber son manipule pendant ce périlleux trajet, il retourne le ramasser et le retire intact du milieu du feu. Le vent de la flamme agita ses cheveux, fit flotter son étole et son aube; mais rien ne brûla, pas même le poil de ses jambes nues. Quand il fut parvenu à l'extrémité des deux bûchers au milieu desquels il venait de passer, il voulut les traverser de nouveau pour revenir au point de départ, mais les spectateurs l'en empêchèrent. Le clergé de Florence adressa au pape Alexandre II la relation de cet événement merveilleux, et Didier, abbé du Mont-Cassin, qui devint pape sous le nom de Victor III, en parle comme d'une chose notoire. Pierre reçut, à cause de cela, le surnom d'*Igné*, c'est-à-dire *de feu*, et dix ans après il fut tiré de son monastère et nommé par Grégoire VII cardinal-évêque d'Albano. C'est en cette qualité qu'il présida, au nom du pape, en 1085, au concile de Lucques, où les chanoines de la cathédrale de cette ville furent excommuniés pour n'avoir pas voulu se soumettre à la vie de communauté et pour avoir conspiré contre saint Anselme leur évêque. Il mourut sur la fin du xie siècle, et il est honoré comme bienheureux à Florence le 8 février.

PIERRE DE MONTEPIANO (le bienheureux), religieux de l'ordre de Vallombreuse, florissait dans la dernière partie du xie siècle, et mourut l'an 1098. Il est honoré près de Pistoie le 12 avril.

PIERRE (saint), évêque de Policastro, dans le royaume de Naples, né en 1038, sortait de l'illustre famille des Pappacarboni de Salerne, et fut élevé par saint Alfier, son oncle, fondateur du monastère de Cave, qui lui donna l'habit; mais, trouvant trop douce la règle qu'il avait embrassée, il obtint la permission de se rendre à Cluny, où il fut

accueilli par l'abbé Hugues VI. Cinq ans après il retourna à Cave, et fut ensuite élu évêque par le clergé et le peuple de Policastro. Pierre ne quitta qu'à regret la solitude du cloître, bien résolu à y retourner le plus tôt qu'il le pourrait. C'est ce qu'il fit, en effet, quelques mois après son élévation à l'épiscopat. Les moines de Cave l'ayant nommé supérieur, après la mort de l'abbé Léon, ils se repentirent bientôt de leur choix, parce que Pierre voulut leur faire observer la règle suivie à Cluny. Ils se révoltèrent et le contraignirent à quitter le monastère; cependant ils reconnurent leur faute et le prièrent de venir reprendre le gouvernement de leur monastère. Le saint abbé réussit cette fois à les soumettre à la règle de Cluny, et sa réforme s'introduisit ensuite dans un grand nombre de communautés. Il mourut le 4 mars 1123, âgé de quatre-vingt-cinq ans, et son corps fut enterré à côté de celui de saint Alfier. — 4 mars.

PIERRE DE PONTIGNY (saint), moine de Cadouin, dans l'ancien diocèse de Sarlat, florissait au XIIe siècle. Le Ménologe de Cîteaux lui donne le titre de saint et le nomme sous le 9 janvier.

PIERRE MAURICE DE MONTBOISSIER (le bienheureux), dit aussi Pierre le Vénérable ou Pierre de Cluny, parce qu'il fut abbé de ce célèbre monastère, naquit en 1093, et était le huitième fils du comte de Montboissier, l'un des plus illustres seigneurs de l'Auvergne. Six de ses frères avaient quitté le monde pour embrasser l'état monastique, et il imita leur exemple, lorsque son âge le lui permit. S'étant fait religieux à Cluny, son mérite précoce le fit élire, encore très-jeune, prieur de Vézelay, et il n'avait que vingt-huit ans lorsqu'il devint abbé de Cluny, en 1121. A peine fut-il élevé à cette dignité, qu'il s'appliqua à faire revivre la discipline monastique dans les nombreux établissements de son ordre. En 1130, il reçut avec une grande magnificence Innocent II, et exerça envers le pape et ceux qui l'accompagnaient la plus généreuse hospitalité. Il donna aussi un asile à Abailard, et pour l'engager à rétracter ses erreurs, il le traita en père et en ami. La charité qu'il montra dans cette circonstance eut les plus heureux résultats : Abailard abjura sincèrement ce que l'Eglise avait condamné dans ses écrits. Il se trouva si bien du séjour de Cluny, qu'il voulut y finir, dans la paix de la solitude et dans les pratiques de la pénitence, une vie orageuse et coupable. Pierre le Vénérable réussit également à le réconcilier avec saint Bernard, qu'il regardait comme son ennemi, parce que le saint docteur avait pressé vivement la condamnation de ses écrits. L'abbé de Cluny eut lui-même à défendre son ordre contre les attaques de l'abbé de Clairvaux, qui reprochait aux religieux de Cluny d'être trop somptueux en bâtiments, d'avoir une table trop peu frugale et de s'éloigner en quelques points de la règle de saint Benoît. Pierre répondit d'une manière satisfaisante, et ces deux hommes illustres restèrent toujours liés par les sentiments d'une estime et d'une vénération réciproques. Si l'abbé de Cluny ne jouit pas de la même célébrité parmi ses contemporains que saint Bernard, son nom brilla cependant d'un vif éclat. Plusieurs papes lui confièrent des négociations importantes qu'il conduisit avec sagesse. Il combattit avec zèle les erreurs de Pierre de Bruys et de Henri, son disciple, qui infectaient le midi de la France. Il mourut le 24 décembre 1156, à l'âge de soixante-trois ans, et il fut enterré dans l'église de son abbaye. On a de lui près de deux cents lettres qui témoignent d'une rare prudence et d'une saine appréciation des principaux événements de son siècle; son Apologie, un traité de la Divinité de Jésus-Christ, un contre les Juifs, un sur le baptême des enfants ; d'autres traités contre Pierre de Bruys, sur l'autorité de l'Eglise, sur le saint sacrifice de la messe, sur les églises et les autels, sur les suffrages pour les morts, sur le culte de la croix; des Sermons, des Hymnes, et la Vie de la vénérable Raingarde, sa mère, etc. Son style est habituellement correct et réunit le naturel à l'élégance. S'il n'a pas la chaleur et l'onction pénétrante de saint Bernard, on le lit avec beaucoup d'intérêt, et il sait trouver le chemin du cœur. Il est nommé dans plusieurs martyrologes le 25 décembre.

PIERRE DU BARC (saint), confesseur, florissait dans le XIIe siècle, et il était honoré autrefois dans le diocèse d'Avila en Espagne le 1er novembre ; sa fête a été remise à un autre jour, à cause de la solennité de la Toussaint. — 1er novembre.

PIERRE (saint), archevêque de Tarentaise en Savoie, né l'an 1101 dans le Dauphiné, fit dans sa jeunesse de grands progrès dans les sciences et dans la vertu. A l'âge de vingt ans il alla prendre l'habit religieux dans le monastère qui venait d'être fondé à Bonnevaux, dans le diocèse de Vienne, et qui était une colonie de Clairvaux. Son père et ses deux frères vinrent l'y rejoindre, pendant que sa mère et sa sœur entraient dans un monastère de Cisterciennes, qui se trouvait dans le voisinage. Il n'avait que vingt-sept ans lorsqu'il fut choisi pour gouverner le monastère de Tamies, qui venait d'être fondé dans le diocèse de Tarentaise par Amédée, parent de l'empereur Conrad III et religieux à Bonnevaux. Pierre, avec le secours d'Amédée III, comte de Savoie, y établit un hôpital pour les pauvres et les étrangers, qu'il se plaisait à servir de ses propres mains. Pendant qu'il conduisait sa communauté dans les voies de la perfection, il fut nommé, en 1142, archevêque de Tarentaise, à la place d'Israël, qui venait d'être déposé pour sa mauvaise conduite. Pierre refusa d'abord cette dignité; mais saint Bernard fut d'avis qu'il acceptât, et le chapitre général de son ordre lui en fit un devoir. Le troupeau qu'on lui confiait était dans l'état le plus déplorable ; le clergé était aussi déréglé que le peuple. Le nouvel archevêque déploya un zèle admirable pour réformer les abus et faire refleurir la piété et les bonnes mœurs. Après avoir

employé treize ans à renouveler la face de son diocèse, il passa secrètement en Allemagne, où il se retira dans un monastère de Cisterciens. Ses diocésains, désolés de cette fuite, firent des recherches dans tous les monastères du voisinage, sans pouvoir découvrir le lieu de sa retraite. Enfin un jeune homme qui avait été son disciple, étant venu dans le monastère où il se trouvait, le reconnut. Aussitôt toute la communauté se jeta aux pieds du saint archevêque et lui demanda sa bénédiction. Pierre, contrarié de se voir découvert, se proposait de se rendre dans un lieu où personne ne pourrait plus le reconnaître ; mais on le garda avec tant de vigilance qu'il ne put s'enfuir. Obligé donc de retourner à son église, il y fut reçu avec de grandes démonstrations de joie, et il reprit ses fonctions avec une nouvelle ardeur. On admirait surtout sa charité pour les pauvres : il faisait subsister par ses aumônes les habitants des montagnes, pendant les trois mois qui précédaient la récolte, et il fonda sur les Alpes des hôpitaux pour les voyageurs. Quoique sujet de l'empereur Frédéric Ier, qui soutenait l'antipape Octavien, il osa se déclarer pour Alexandre III, et prit son parti même en présence du prince ; celui-ci avait tant de vénération pour le saint, qu'il ne le punit pas de cette généreuse liberté. Pierre, dont le zèle n'était pas circonscrit dans les limites de son diocèse, annonça la parole de Dieu en Alsace, en Bourgogne, en Lorraine et dans plusieurs contrées de l'Italie, opérant partout les plus grands fruits, parce que ses discours étaient soutenus par le don des miracles. Le pape l'ayant chargé, en 1170, de réconcilier les rois de France et d'Angleterre, qui se disposaient à se faire la guerre, Pierre, malgré son grand âge, se mit en devoir d'exécuter cette commission, prêchant dans tous les lieux par où il passait. Louis VII envoya au-devant de lui un des principaux seigneurs de sa cour, et le reçut de la manière la plus honorable. Le saint rendit la vue à un aveugle en présence du comte de Flandre et de plusieurs autres seigneurs. Le roi examina avec soin toutes les circonstances du fait, et reconnut qu'il y avait véritablement miracle. Pierre se rendit ensuite en Normandie, près de Henri II, qui vint en personne au-devant de lui, et dès qu'il l'eut aperçu il descendit de cheval et se prosterna. Le peuple voulait mettre en pièces le manteau du saint archevêque, afin de se partager les morceaux comme autant de reliques; mais Henri le prit pour lui. Il reçut ensuite les cendres de sa main dans l'abbaye de Mortemer, le premier jour du carême de l'an 1171. Pierre réussit dans sa négociation entre les deux rois, et les amena à conclure un traité de paix. Il obtint encore d'eux qu'ils feraient tenir des conciles dans lesquels on reconnaîtrait solennellement Alexandre pour pape légitime. Il y avait peu de temps qu'il était de retour dans son diocèse, lorsque le pape l'envoya de nouveau vers Henri II pour le réconcilier avec le prince son fils; mais il ne put réussir. Pendant qu'il regagnait la Savoie, il tomba malade dans le monastère de Bellevaux, près de Besançon, et il y mourut en 1174, à l'âge de soixante-treize ans. Il fut canonisé en 1191 par Célestin III. — 8 mai.

PIERRE ACOTANTO (le bienheureux), né à Venise dans le XIIe siècle, se sanctifia surtout par sa charité envers les pauvres, vertu qu'il poussait jusqu'à l'héroïsme. Mais comme son humilité le portait à cacher à tous les yeux le bien immense qu'il faisait aux malheureux, on fut longtemps avant de connaître la main invisible qui allait soulager la misère jusque dans ses réduits les plus obscurs. Plusieurs familles indigentes de la ville avaient reçu la nuit, pendant l'hiver, des vivres, du bois et des vêtements qui leur étaient apportés sur une barque et déposés devant leur porte. Elle prirent des mesures pour découvrir le mystérieux bienfaiteur à qui elles étaient redevables de ces secours, et elles vinrent à bout de le surprendre dans l'exercice de ces actions charitables. Pierre Acotanto, se voyant découvert, exigea le plus grand secret, et ce ne fut qu'après sa mort qu'on publia une foule de détails touchant les œuvres de miséricorde auxquelles il ne cessa de se livrer jusqu'aux derniers moments de sa vie. Son corps fut inhumé dans la belle église de Saint-Basile, et les miracles opérés à son tombeau décidèrent le pape Clément VIII à approuver son culte. — 6 septembre.

PIERRE LE CHANTRE (le bienheureux), né après le commencement du XIIe siècle, après de brillantes études à Paris, fut fait docteur de l'université de cette ville. Il devint ensuite chanoine et chantre de l'église cathédrale. Son mérite et ses vertus le firent élire évêque de Tournay par le clergé de cette ville ; mais il refusa par humilité le fardeau de l'épiscopat. Il renonça même à ses bénéfices, pour se faire moine à l'abbaye de Longpont, dans le diocèse de Soissons, où il mourut saintement, vers l'an 1197. Il est auteur d'un livre intitulé *Verbum abbreviatum*, ainsi nommé parce qu'il commence par ces deux mots, qui sont tirés de l'Epître aux Romains. Il a aussi laissé plusieurs autres ouvrages qui sont restés manuscrits. On l'honorait dans l'ordre de Cîteaux le 19 mai.

PIERRE DE PARENZO (saint), martyr à Orviète, était né à Rome après le milieu du XIIe siècle, d'une famille recommandable, et il se distingua de bonne heure par ses aimables qualités, ses vertus et sa capacité pour les affaires. La ville d'Orviète, qui était infectée par l'hérésie des manichéens, demanda à Rome un gouverneur ferme et zélé, qui prît des mesures pour extirper de son sein ce cancer qui allait toujours croissant. Personne ne parut plus propre à cette fonction difficile que Pierre, et il fut envoyé à ce poste, malgré sa jeunesse. Il fit son entrée à Orviète au mois de février 1199, et tous les catholiques vinrent à sa rencontre avec de grandes acclamations. Il commença par établir une police sévère, et proscrivit pendant le carême certains jeux qui se terminaient souvent par des meurtres. Les hérétiques

ayant violé cette défense, il s'engagea un combat entre eux et les catholiques. Parenzo, pour arrêter l'effusion du sang, se présente avec intrépidité au milieu des lances, des épées et des pierres. La punition infligée aux fauteurs de cette émeute irrita le parti auquel ils appartenaient. Comme ils devenaient tous les jours plus insolents, le gouverneur se concerta avec l'évêque, et il fit publier que ceux qui, dans un certain délai, rentreraient dans le sein de l'Eglise obtiendraient leur pardon, et que ceux qui s'y refuseraient seraient châtiés. Plusieurs obéirent, mais les récalcitrants subirent diverses peines, telles que l'amende, la flagellation, l'emprisonnement : il y en eut même dont les maisons furent rasées. Pierre se rendit ensuite à Rome pour célébrer les fêtes de Pâques au milieu de sa famille. Dans une visite qu'il fit à Innocent III, ce pape, qui l'aimait et l'estimait beaucoup, lui dit : *Pierre, nous voulons que vous nous fassiez serment de fidélité, puisque vous gouvernez notre ville. — Saint père, je suis prêt à obéir à vos ordres. — Quant au serment, nous vous le remettons. Mais comment gouvernez-vous notre ville? — Seigneur, j'ai si bien châtié les hérétiques d'Orviète, qu'ils me menacent publiquement de la mort. — Mon fils, il faut plus craindre Dieu que les supplices des hommes : continuez à combattre hardiment les hérétiques ; car s'ils peuvent tuer le corps, ils ne peuvent rien sur l'âme. — Mais s'il m'arrivait d'être leur victime? — Alors, par l'autorité des apôtres saint Pierre et saint Paul, nous vous absolvons de tous vos péchés, si vous êtes mis à mort par les hérétiques.* A ces mots, saint Pierre de Parenzo s'inclina humblement et accepta la promesse avec actions de grâces. Il rentra chez lui plein de joie, et prévoyant sa mort prochaine, il fit son testament : ce qui fit verser bien des larmes à sa femme et à sa mère, lorsque la chose leur fut connue. Pendant son absence, les hérétiques d'Orviète avaient gagné un de ses secrétaires, qui, comme un autre Judas, devait leur livrer son maître pour une somme d'argent. A son retour il continua de poursuivre les hérétiques, sans s'inquiéter de leurs menaces; souvent même il témoignait hautement le désir du martyre. Un soir qu'il soupait avec des amis, le traître qui se proposait de le livrer cette nuit même voulut recevoir de sa main, pour témoignage de son dévouement, une tranche de poulet et une coupe de vin. Après le repas, saint Pierre, déjà déchaussé, allait se mettre au lit, lorsque les hérétiques, avertis par le secrétaire, se présentèrent au palais, demandant à parler au gouverneur. Dès qu'il parut sur la porte ils se saisirent de lui, lui serrèrent la gorge avec une courroie, et le bâillonnèrent pour empêcher ses cris. Comme ils voulaient l'entraîner hors de la ville, il leur montra ses pieds nus; alors le traître lui donna ses bottes. Les scélérats qui l'emmenaient n'étaient pas d'accord entre eux : les uns voulaient le conduire dans une forêt: les autres, dans une forteresse qui était leur refuge. En attendant, ils le conduisirent dans une cabane et le sommèrent de leur faire remise des amendes qu'ils avaient encourues, de renoncer au gouvernement de la ville et de promettre avec serment, s'il tenait à sa vie, de ne plus persécuter leur secte, et même de la protéger. Le saint leur répondit que pour les amendes il voulait bien les payer pour eux, mais qu'il ne quitterait point le gouvernement d'Orviète, parce qu'il avait fait le serment de la gouverner pendant une année; qu'il gardait ce serment et qu'il n'en ferait point d'autre. D'autres hérétiques étant survenus, l'un de ces derniers s'écria : *A quoi bon tant de paroles?* et en même temps il lui asséna un coup si violent, que sa figure fut couverte de sang; les autres, imitant son exemple, l'achèvent à coups d'épées et de couteaux. Il y avait un puits dans le voisinage; ils le cherchèrent pour y jeter le corps du saint, mais ils ne purent le découvrir. Laissant donc là le cadavre, ils s'enfuirent dans différentes directions. Le matin, la nouvelle de ce crime se répandit dans toute la ville. L'évêque se transporta près du corps avec son clergé et une grande foule, le fit porter à la cathédrale au milieu de la désolation universelle; et il fut enterré dans le lieu même où il avait coutume de conférer avec l'évêque sur les moyens d'extirper l'hérésie. Son martyre eut lieu le 21 mai 1199. Son tombeau fut illustré par des miracles, presque immédiatement après sa mort. — 21 mai.

PIERRE DE CASTELNAU (le bienheureux), martyr, était archidiacre de Maguelone lorsqu'il entra dans l'ordre de Cîteaux et prit l'habit au monastère de Font-Froide. Nommé par Innocent III légat du saint-siége en Languedoc, pour travailler à la conversion des hérétiques, il se rendit à Toulouse en 1203, et il s'acquitta avec zèle de la mission difficile dont le pape l'avait chargé. Mais le succès n'ayant pas couronné ses efforts, il retourna à Font-Froide. Le pape lui écrivit pour l'encourager, et Pierre reprit ses fonctions de légat, mais sans plus de succès qu'auparavant. Il était donc décidé à s'en démettre de nouveau, lorsque l'arrivée de saint Dominique le détermina à tenter de nouveaux efforts auprès des hérétiques. La haine particulière que ceux-ci lui portaient l'obligea cependant, d'après l'avis de ses compagnons, de quitter le pays pour quelque temps : ce qu'il fit. En 1207, il assista à la conférence de Montréal, d'où il se rendit en Provence. Il avait dit plusieurs fois que la vraie religion ne refleurirait dans ces contrées que quand elle aurait été arrosée par le sang d'un martyr, et il désirait verser le sien : ses vœux furent exaucés. S'étant rendu à Saint-Gilles sur l'invitation pressante de Raymond, comte de Toulouse, qu'il avait excommunié et qui voulait, disait-il, se réconcilier à l'Eglise, il le menaça de la mort s'il sortait de la ville sans l'avoir absous. Il ne tint aucun compte de cette menace, et il quitta Saint-Gilles pour aller passer la nuit sur les bords du Rhône. Le lendemain, après avoir dit la messe et renvoyé l'escorte qui le protégeait, il se disposait à

passer le fleuve, lorsque l'écuyer du comte lui plongea son épée dans le corps. Le légat, blessé à mort, dit à son meurtrier : *Que Dieu vous pardonne comme je vous pardonne moi-même.* Il répéta plusieurs fois ces paroles, et exhorta l'abbé de Cîteaux, qui l'accompagnaît et qui avait aussi le titre de légat, de continuer avec courage l'œuvre qu'ils avaient commencée. Il expira aussitôt après, et son corps fut reporté à Saint-Gilles. Sa mort eut lieu le 15 janvier 1208. Le Ménologe de Cîteaux lui donne le titre de martyr. — 15 janvier et 5 mars.

PIERRE (saint), franciscain et martyr, était l'un des cinq Frères-Mineurs qui souffrirent la mort au Maroc, où ils étaient allés prêcher l'Evangile aux mahométans. Envoyés dans ce pays par saint François, ils s'acquittèrent de leur mission avec plus de courage que de succès. Dès les premiers jours de leur prédication ils furent arrêtés, mis en prison et livrés à de cruels tourments. Ils eurent ensuite la tête tranchée, le 16 janvier 1220, dans la ville même de Maroc. Leurs corps, qu'on racheta des infidèles, furent transportés à Coïmbre en Portugal, et placés dans l'église abbatiale de Sainte-Croix. Le pape Sixte IV les canonisa en 1481. — 16 janvier.

PIERRE DE SASSOFERRATO (le bienheureux), frère lai de l'ordre de Saint-François et martyr, fut envoyé d'Italie en Espagne avec le bienheureux Jean de Pérouse, par le saint fondateur lui-même, pour prêcher aux Maures les vérités de la foi. Arrivés à Téruel, ville du royaume d'Aragon, ils y établirent un couvent de leur ordre et se mirent ensuite à annoncer la parole de Dieu dans les environs. Ils pénétrèrent même dans l'intérieur de la ville de Valence, où régnait Agoze, ennemi déclaré du christianisme, qui les fit mettre en prison. Il essaya de les convertir à la religion musulmane; mais n'ayant pu y réussir, il les fit décapiter vers l'an 1230. Leurs corps furent renfermés dans le même tombeau, qui devint célèbre par les miracles qui s'y opéraient. Dans la suite on les transporta à Téruel, dans l'église du couvent. Benoît XIV approuva l'office qu'on récite le jour de leur fête dans les diocèses de Téruel et de Valence, et Pie VI les déclara bienheureux en 1783. — 3 septembre.

PIERRE GONZALEZ (le bienheureux), dominicain et patron des mariniers, qui l'invoquent en Espagne sous le nom de saint Elme, naquit en 1190 à Astorga, dans le royaume de Léon. Après de brillantes études, il reçut les ordres sacrés des mains de l'évêque d'Astorga, son oncle, qui le nomma chanoine de la cathédrale et le fit ensuite doyen du chapitre. Le jour même qu'il se rendait à l'église, sur un cheval richement caparaçonné, pour prendre possession de sa nouvelle dignité, son cheval fit un faux pas et le renversa dans la boue, ce qui lui attira les huées de la foule. Le jeune chanoine, qui jusque-là s'était plutôt guidé par l'esprit du monde que par l'esprit de son état, rentra en lui-même et comprit que cette humiliation était la juste punition de sa vanité. Cédant aux impressions de la grâce qui agissait sur son cœur, il quitta sa ville natale pour se retirer à Palencia, où il employa dans la retraite la prière, le jeûne et d'autres mortifications, pour obtenir de Dieu qu'il lui fît connaître sa volonté, bien décidé à s'y soumettre sans réserve. Sa retraite terminée, il se crut appelé dans l'ordre de Saint-Dominique, et lorsque son noviciat fut terminé, il prononça ses vœux. Ses supérieurs le chargèrent ensuite d'annoncer la parole de Dieu : ce dont il s'acquitta avec le plus grand succès. Les pécheurs les plus endurcis fondaient en larmes à ses sermons, et allaient faire à ses pieds l'humble aveu de leurs désordres. Il opéra un grand nombre de conversions dans les royaumes de Léon et de Castille, et surtout dans le diocèse de Palencia. Ferdinand III eut envie de le voir; cette vue lui inspira le projet de l'attacher à sa personne et de s'en faire accompagner partout, même à la guerre. Pierre Gonzalez s'appliqua à réformer en partie les désordres qui régnaient à la cour et parmi les troupes. Il vivait au milieu des grands comme s'il eût été dans le cloître, et sa conduite était une prédication muette, plus éloquente que sa parole. Des libertins ayant promis une grande somme d'argent à une courtisane si elle venait à bout de le faire succomber, cette malheureuse se flatta de réussir si elle parvenait à l'entretenir en particulier. Elle va donc le trouver et lui dit : *Je viens vous consulter sur une affaire de la dernière importance, et qui exige un secret inviolable ; il faut, pour la traiter, que nous soyons seuls.* Tout le monde étant sorti, elle se met à genoux et commence l'aveu prétendu de ses fautes, qu'elle accompagne de larmes feintes; mais, changeant ensuite de ton et de langage, elle met tout en œuvre pour le séduire. Gonzalez n'eut pas plutôt compris où elle en voulait venir, que, passant dans une chambre voisine, il s'étendit sur des charbons ardents et appela ensuite la courtisane. Celle-ci, frappée d'un tel spectacle, et plus frappée encore de ce que l'activité du feu respectait le saint, se convertit sur-le-champ et se confessa avec la plus vive componction : son exemple entraîna aussi la conversion de ceux qui l'avaient poussée à sa criminelle démarche. Gonzalez suivit le roi dans toutes ses expéditions contre les Maures, et contribua à ses victoires par ses prières, ses conseils, et surtout par le bon ordre qu'il fit régner dans les troupes. A la prise de Cordoue, il mit l'innocence des vierges à l'abri de la brutalité du soldat, fit épargner le sang de plusieurs milliers de Maures, et purifia les mosquées, qu'il convertit en églises. Après cette expédition il fit tant d'instances auprès du roi, qu'il obtint enfin la permission de suivre l'attrait qui le portait à évangéliser les pauvres et les villageois. Les diocèses de Tuy et de Compostelle furent le principal théâtre de ses prédications, qui, étant appuyées par des miracles, produisirent des fruits merveilleux. Les matelots devinrent aussi l'objet de son

zèle : il allait les prêcher sur leurs vaisseaux, et c'est pour cela que les marins d'Espagne et de Portugal l'invoquent dans les tempêtes, sous le nom de saint Elme. Ayant été informé, par révélation, du jour de sa mort, il quitta Tuy pour se rendre à Compostelle, afin d'y mourir dans un couvent de son ordre; mais il se trouva si mal sur la route, qu'il fut obligé de retourner sur ses pas. L'évêque de Tuy, qui était son ami, l'assista dans ses derniers moments. Il mourut le 15 avril 1246, à l'âge de cinquante-six ans, et il fut enterré dans la cathédrale, où l'on conserve ses reliques dans une belle châsse d'argent. Il fut béatifié en 1254 par Innocent IV, qui permit aux Dominicains d'Espagne d'en faire l'office. Benoît XIV étendit cette permission à tout l'ordre de Saint-Dominique. — 15 avril.

PIERRE GALGALIN (le bienheureux), solitaire, né près de Pongibons, dans le diocèse de Colle en Toscane, florissait dans le XIIIe siècle. Son office était autrefois du rite double dans ce diocèse; mais aujourd'hui on en fait seulement mémoire le 28 mai.

PIERRE (saint), dominicain et martyr, naquit à Vérone, l'an 1205, de parents infectés de l'hérésie des cathares, qui était une branche du manichéisme; mais il eut le bonheur d'étudier sous un maître catholique, qui lui apprit ses prières et notamment le Symbole des apôtres. Il fréquentait l'école depuis quelque temps, lorsqu'un de ses oncles eut la curiosité de l'interroger sur ce qu'il avait appris. Le jeune Pierre lui récita le Symbole et le lui expliqua dans le sens des catholiques, surtout ces paroles : *Créateur du ciel et de la terre*. L'oncle eut beau lui dire que ce n'était pas Dieu, mais le démon ou le mauvais principe, qui avait produit toutes les choses visibles; qu'il y avait dans le monde des choses mauvaises de leur nature qui ne pouvaient être l'ouvrage d'un Etre infiniment parfait, il ne put lui faire admettre les erreurs de sa secte. Le père, qui pensait qu'il serait toujours temps de lui faire abandonner plus tard les idées catholiques qu'il puisait dans les écoles, l'envoya à l'université de Bologne, et le jeune étudiant sut s'y garantir des atteintes du vice au milieu d'une jeunesse licencieuse. Cependant la vue des dangers que courait son innocence lui inspira le projet de quitter le monde, et il n'avait que quinze ans lorsqu'il le mit à exécution, en allant trouver saint Dominique, qu'il conjura de le recevoir au nombre de ses disciples. Le saint fondateur, après s'être assuré de sa vocation, lui donna l'habit, et le dirigea lui-même dans les voies de la perfection. Après la mort de son bienheureux maître (1221), Pierre se livra à des veilles si prolongées et à des jeûnes si rigoureux, qu'il contracta une grave maladie; ce qui lui fit comprendre que la ferveur doit toujours être réglée par la prudence. Lorsqu'il fut rétabli et qu'il eut achevé son noviciat, il prononça ses vœux. En attendant qu'il eût l'âge requis pour être élevé au sacerdoce, il ne cessait de demander à Dieu, par ses prières et par ses larmes, la grâce d'être un digne ministre de Jésus-Christ. Lorsqu'il eut reçu la prêtrise, ses supérieurs le chargèrent d'annoncer la parole de Dieu. Il prêcha dans la Romagne, la Marche d'Ancône, la Toscane, le Bolonais, le Milanais, et partout il opéra de nombreuses conversions. Dieu, qui le destinait au martyre, voulut l'y préparer par les tribulations. Des religieux de son ordre l'accusèrent d'avoir introduit dans sa cellule des étrangers, et même des femmes, ce que la règle défendait expressément. Le saint repoussa cette calomnie, mais il le fit de manière à laisser du doute sur son innocence. Ses supérieurs, le croyant coupable, lui interdirent la prédication et le reléguèrent au couvent d'Iési, dans la Marche d'Ancône. Il souffrit cette humiliation, non-seulement avec patience, mais même avec joie, s'estimant heureux d'être calomnié et condamné comme son divin Maître. Son innocence fut bientôt reconnue, et ses supérieurs s'empressèrent de le rétablir dans la position où il était avant sa disgrâce. Il reparut donc dans les chaires chrétiennes, et ses discours furent, encore plus qu'auparavant, accompagnés de grâces et de bénédictions, parmi lesquelles se trouvait le don des miracles. On accourait de toutes parts pour l'entendre, et lorsqu'il approchait des villes où il devait prêcher, on allait au-devant de lui avec la croix, la bannière, les trompettes et les tambours. Souvent on le portait élevé sur une espèce de litière, pour empêcher qu'il ne fût étouffé par la foule qui se pressait autour de lui. En 1232, le pape Grégoire IX le nomma inquisiteur général de la foi, et les cathares, qui lui en avaient toujours voulu, devinrent plus animés encore lorsqu'ils le virent armé contre eux de l'autorité du saint-siége. Ils dissimulèrent pendant assez longtemps; mais voyant que le zèle et la vigueur qu'il déployait dans l'exercice de sa charge allaient toujours croissant, ils apostèrent deux assassins pour le tuer, lorsqu'il passerait sur la route de Côme à Milan. L'un de ces scélérats lui déchargea deux coups de hache sur la tête, et frappa aussi le compagnon du saint. Pierre, qui vivait encore, s'étant redressé sur ses genoux, recommanda son âme à Dieu, et pendant qu'il récitait le Symbole il reçut dans le côté un coup de poignard, qui termina sa vie le 6 avril 1252, à l'âge de quarante-six ans. Son corps, transporté à Milan, y fut enterré avec beaucoup de solennité dans l'église des Dominicains. Il fut canonisé l'année suivante par Innocent IV, qui fixa sa fête au 29 avril. Les miracles opérés par son intercession ouvrirent les yeux à un grand nombre de cathares, qui abjurèrent leurs erreurs pour rentrer dans le sein de l'Eglise. Son meurtrier, nommé Carin, ne se borna pas à faire abjuration, mais il devint un modèle de pénitence dans l'ordre de Saint-Dominique, où il fit ses vœux. — 29 avril.

PIERRE NOLASQUE (saint), fondateur de l'ordre de la Merci, né en 1188, d'une famille

distinguée du Lauragais, fut élevé dans la piété par ses parents, qui eurent soin de cultiver par une excellente éducation les heureuses dispositions qu'il avait reçues de la nature pour la science et pour la vertu. Il montra de bonne heure une tendre compassion pour les pauvres, auxquels il distribuait les petites sommes qu'on lui donnait pour ses menus plaisirs; il se fit même un devoir de donner tous les matins une aumône au premier pauvre qu'il rencontrait. Lorsqu'il perdit son père, à l'âge de quinze ans, il était déjà tellement détaché du monde, qu'on ne put obtenir de lui qu'il s'engageât dans les liens du mariage. Une nuit qu'il s'était relevé, l'esprit tout occupé de connaître les vues de Dieu sur lui, il se mit en prières, fit le vœu de continence perpétuelle, et s'engagea en outre à consacrer ses biens à de bonnes œuvres qui auraient pour objet la gloire de Dieu. En attendant que la volonté du ciel se manifestât plus clairement, il prit part à l'expédition que Simon de Montfort dirigeait contre les albigeois, et après la bataille de Muret, qui eut lieu en 1213, et où Pierre, roi d'Aragon, fut tué, et son fils Jacques fait prisonnier, Simon, qui avait conçu une grande estime pour Pierre Nolasque, lui confia le jeune roi d'Aragon, et le chargea de le reconduire à Barcelone, sa capitale. Le saint vécut dans cette ville comme dans un cloître; et, quoique la charge d'instituteur du jeune prince ne lui permît pas de quitter la cour, il consacrait à la prière, à l'étude et à des lectures pieuses, les instants qu'il ne donnait pas à l'éducation de son royal élève. Comme un grand nombre de chrétiens étaient alors retenus en esclavage par les Maures d'Espagne et d'Afrique, la vue des dangers nombreux auxquels étaient exposées leur foi et leurs mœurs lui fit prendre la résolution de consacrer à leur rachat toute sa fortune. Mais, pour donner de la stabilité à son œuvre et la faire passer aux siècles suivants, il forma le projet d'établir un ordre religieux, qui se dévouerait par état à la rédemption des captifs. L'entreprise éprouva quelques difficultés, qui furent enfin levées par une vision qu'eurent, la même nuit, saint Pierre Nolasque, saint Raymond de Pennafort et le roi d'Aragon. La sainte Vierge leur apparut à tous les trois, et les pressa d'exécuter un projet si utile à la religion. En conséquence, le 10 août 1223, Pierre Nolasque fut conduit à l'église cathédrale par Raymond et par le roi Jacques, et il fit, entre les mains de l'évêque Bérenger, les trois vœux de religion, et un quatrième, par lequel il engageait ses biens et même sa liberté, si cela devenait nécessaire, pour le rachat des captifs. Deux gentilshommes firent profession le même jour que le saint fondateur, et furent comme lui revêtus de l'habit blanc, qui était celui du nouvel ordre. Le saint y joignit le scapulaire, et le roi voulut qu'ils portassent aussi les armes d'Aragon sur le devant de leur habit, comme un témoignage de la protection qu'il leur accordait. Le nombre des nouveaux religieux devint en peu de temps si considérable, que le palais du roi, dans lequel ils étaient logés, se trouva insuffisant. Jacques leur fit donc bâtir dans la ville un magnifique couvent, qu'ils occupèrent en 1232: Trois ans après, Grégoire IX confirma l'ordre de la Merci et en approuva les constitutions. Le roi, voyant combien ces religieux rendaient de services, leur donna plusieurs maisons dans le royaume de Valence, dont il venait de faire la conquête. Saint Pierre Nolasque quitta la cour malgré les instances de Jacques, et il ne reparut plus dans le monde qu'une seule fois, uniquement pour réconcilier deux seigneurs dont les querelles avaient excité une guerre civile. Lorsqu'il eut éteint le feu de la discorde, il rentra dans son monastère. Ses religieux se divisaient en *chevaliers*, dont la destination était de garder les côtes pour empêcher les descentes des Sarrasins, et en *frères* engagés dans les saints ordres. Saint Pierre Nolasque, qui, au titre de fondateur, joignait celui de premier général, proposa aux chevaliers et aux frères d'élire deux d'entre eux pour aller racheter les captifs dans les pays gouvernés par les infidèles; car jusque-là on n'avait racheté que ceux qui se trouvaient dans les Etats des princes chrétiens. Sa proposition fut accueillie, et on le nomma lui-même avec un autre, pour exercer la fonction de rédempteur dans les royaumes de Valence et de Grenade, d'où il ramena plus de quatre cents captifs. Ayant ensuite passé en Algérie, il fut chargé de fers pour la foi de Jésus-Christ; mais sa langue, qui n'était pas enchaînée, ne cessa d'éclairer les infidèles et de confondre leurs erreurs, quoiqu'il connût le danger auquel l'exposaient ses instructions; mais loin de craindre la mort dont on le menaçait, il ne soupirait qu'après le martyre. Il parvint ensuite non-seulement à récupérer sa liberté, mais celle d'un grand nombre de chrétiens qu'il arracha à l'esclavage. De retour à Barcelone, il voulut se démettre du généralat; mais ses religieux refusèrent d'accepter sa démission: seulement ils lui permirent de s'adjoindre un vicaire. Saint Louis, roi de France, qui lui portait une profonde vénération, lui écrivit plusieurs lettres pour l'engager à venir le voir. Les deux saints se virent en effet dans le Languedoc, l'an 1243, et, après s'être embrassés, le roi proposa à Pierre de l'accompagner dans son expédition en Palestine; mais celui-ci ne put accepter cette proposition, à cause du mauvais état de sa santé. Les dernières années de sa vie ne furent qu'une suite non interrompue de douleurs et d'infirmités. En 1249 il se démit de ses deux charges de général et de rédempteur. Il mourut sept ans après, le jour de Noël 1256, âgé de soixante-huit ans, et fut enterré à Barcelone, dans l'église de la Merci. Urbain VIII le canonisa en 1628. Dans la suite on ignora le lieu où se trouvait son corps; mais Charles III, roi d'Espagne, ayant fait faire des fouilles à Barcelone en 1788, on le retrouva à une grande profondeur, dans une niche placée au bas d'un escalier Le saint était en habit de chevalier revêtu de

sa cuirasse et ayant au côté une longue épée. On trouva aussi une inscription qui portait que c'était le corps de saint Pierre Nolasque. Alexandre VIII a fixé sa fête au 31 janvier.

PIERRE D'IGNY (le bienheureux), huitième abbé de Cîteaux, mourut à Foigny en Thiérache, et une inscription placée sur son tombeau porte qu'il s'est rendu célèbre par des miracles. Il est honoré dans son ordre le 29 octobre.

PIERRE DE SIENNE (le bienheureux), né au commencement du XIII° siècle, à Sienne, d'une famille d'artisans, embrassa lui-même l'état de fabricant de peignes. Il s'engagea ensuite dans le mariage et vécut toujours dans une union parfaite avec son épouse, qui partageait ses sentiments de piété et s'associait à ses bonnes œuvres. Quoiqu'il eût toujours mené la vie la plus édifiante, cependant lorsqu'il fut devenu veuf, il forma la résolution de travailler à son salut avec plus de ferveur encore que par le passé, et, après avoir distribué aux pauvres tout ce qu'il possédait, il entra chez les Frères Mineurs de Sienne, mais sans s'engager par des vœux. Il continua dans le couvent à exercer son état; mais il était tellement ami du silence, qu'en vendant ses peignes il en fixait le prix et ne répondait ensuite que par des signes aux questions qu'on lui adressait. Il fut favorisé du don des miracles, et l'auteur de sa Vie assure qu'il ressuscita un enfant mort depuis vingt-quatre heures. Toute la ville le regardait comme un saint: chacun s'empressait d'aller le consulter comme un oracle et de suivre ses avis, qui étaient toujours dictés par une haute sagesse. Mais son humilité allait de pair avec ses autres vertus, et jamais il ne se prévalut de l'ascendant qu'il exerçait sur ses compatriotes, ni de la vénération que ceux-ci lui témoignaient. Il mourut le 4 décembre 1289, et les magistrats de Sienne lui firent élever, aux dépens de la ville, un magnifique tombeau dans l'église de Saint-François où il avait été enterré. Pie VII autorisa en 1802 le culte qu'on lui rendait dans sa ville natale. — 16 mars.

PIERRE CÉLESTIN (saint), pape sous le nom de Célestin V, naquit, vers l'an 1221, d'une famille de la Pouille peu distinguée, mais vertueuse. Il était encore très-jeune lorsqu'il perdit son père, et quoique sa mère fût chargée de douze enfants, elle lui fit cependant faire ses études, à cause des dispositions peu communes qu'il montrait pour la science et pour la piété. Il fit des progrès rapides et brillants; mais le dégoût qu'il éprouvait à vivre au milieu du monde lui inspira la résolution d'embrasser la vie érémitique, vers laquelle il se sentait entraîné. Il n'avait que vingt ans lorsqu'il se retira sur une montagne déserte, où il se creusa dans le roc une cellule si petite qu'il avait à peine assez d'espace pour loger son corps, et qu'il ne pouvait s'y tenir debout. Après y avoir passé trois ans dans la pratique des austérités les plus extraordinaires, il finit par être découvert, quoiqu'il eût pris les plus grandes précautions pour rester inconnu aux hommes. On le détermina à se rendre à Rome, où, après avoir été ordonné prêtre, il se retira dans une caverne du mont Morroni, près de Sulmone, où il passa cinq ans dans de cruelles épreuves qui lui étaient suscitées par la malice du démon. Voyant que la paix ne revenait pas dans son âme, il résolut d'aller à Rome pour consulter le pape; mais en route il eut une vision qui calma les inquiétudes de son esprit. Un saint abbé, mort depuis peu, lui apparut et lui donna des avis conformes à ceux que lui avait déjà donnés le directeur de sa conscience: il lui recommanda aussi de retourner dans sa cellule et de ne plus s'abstenir par scrupule d'offrir tous les jours le saint sacrifice. Pierre obéit, et aussitôt il se trouva délivré de ses peines intérieures. La forêt qui entourait son ermitage ayant été abattue, il alla s'établir, en 1251, sur le mont Magelle, avec deux disciples qui s'étaient mis sous sa conduite. Il lui vint d'autres disciples, qu'il refusa d'abord, en disant qu'il n'était pas capable de conduire les autres, mais qu'il admit ensuite parce qu'il fut comme forcé de céder à leurs instances. Comme sa réputation de sainteté lui attirait un grand nombre de visites qui troublaient sa solitude, il se retira sur le sommet de la montagne et s'enferma dans une grotte où l'on pouvait à peine pénétrer. Cependant, comme on ne cessait pas de venir le consulter, il retourna sur le mont Morroni avec ses disciples, qu'il établit dans des cellules séparées. Ensuite il les réunit tous dans un monastère, où il introduisit la règle de saint Benoît selon son austérité primitive. Le nouvel ordre fut approuvé par Grégoire X en 1274, et se répandit avec tant de rapidité que le saint fondateur put compter jusqu'à trente-six monastères. Après la mort de Nicolas IV, arrivée en 1292, les cardinaux assemblés à Pérouse, après vingt-sept mois d'un conclave qui n'avait donné aucun résultat, se décidèrent unanimement à élire le saint abbé, qui était connu sous le nom de Pierre de Morroni ou de Morron, à cause du lieu qu'il habitait. Son élection, qui n'était due qu'à son éminente sainteté, fut universellement applaudie, et Pierre fut le seul à qui elle déplut. Voyant qu'on n'avait pas égard aux raisons qu'il avait exposées pour motiver son refus, il prit la fuite avec un de ses disciples nommé Robert; mais on l'arrêta en chemin et il fut obligé de se soumettre à la volonté du sacré-collége. Il retourna en gémissant à Morroni, où il trouva les rois de Naples et de Hongrie, un grand nombre de cardinaux et de princes, qui l'attendaient pour le conduire dans la cathédrale d'Aquila, qui avait été choisie pour la cérémonie de son sacre. Il voulait s'y rendre à pied; mais, sur les représentations qu'on lui fit, il consentit à y aller monté sur un âne, tant il avait en horreur le faste et la pompe. Il fut sacré le 29 août 1294, et prit le nom de Célestin V; c'est ce qui a fait donner le nom de *Célestins* aux membres de son institut. Le roi de Naples le décida à venir passer quelque temps

dans sa capitale, afin de remédier à certains abus. Le nouveau pape acquiesça à sa demande et porta de sages règlements au sujet des affaires ecclésiastiques. Il pourvut de bons pasteurs les églises vacantes et fit une promotion de douze cardinaux dont sept étaient français. Les cardinaux italiens, qui avaient eu jusque-là la principale part dans l'administration des affaires de l'Eglise, voyant que Célestin donnait sa confiance à des étrangers, se livrèrent aux plaintes et aux murmures. Célestin continuait, après son exaltation, le genre de vie qu'il avait toujours mené, et il s'était fait faire, au milieu de son palais, une cellule dans laquelle il se tenait souvent renfermé. Il y passa l'avent dans la retraite, ne s'occupant plus des affaires, qu'il avait confiées à trois cardinaux. Une telle conduite, bonne dans un solitaire, parut déplacée dans un pape, et les murmures allaient en augmentant. Le saint, qui avait déjà eu des scrupules sur certaines mesures qu'on lui avait fait prendre, les sentit renaître lorsqu'il vit le mécontentement qui éclatait autour de lui. Il n'avait siégé que quatre mois, lorsqu'il crut devoir se décharger d'un poids qui devenait tous les jours plus accablant; mais un scrupule l'arrêtait : un pape pouvait-il donner sa démission ? C'était là une question neuve qu'il soumit à d'habiles canonistes, entre autres au cardinal Benoît Cajétan, qui tous assurèrent que cela se pouvait. Rassuré sur ce point, il tint à Naples un consistoire dans lequel il fit solennellement son abdication et se dépouilla des insignes de la papauté; après avoir repris son ancien nom et son habit de religieux, il se prosterna aux pieds de l'assemblée, demandant pardon des fautes qu'il avait commises et priant les cardinaux de les réparer en choisissant un pape plus digne et plus capable. Leur choix tomba sur le cardinal Cajétan, qui prit le nom de Boniface VIII. Pierre Célestin n'attendit pas l'élection de son successeur; mais il retourna secrètement à son monastère de Morroni. Boniface s'étant fait beaucoup d'ennemis, au commencement de son pontificat, par une sévérité que les circonstances rendaient peut-être nécessaire, on l'accusa d'avoir conseillé par ambition la renonciation de Célestin, et d'avoir même employé la ruse pour le déterminer à une démarche aussi extraordinaire. Les mécontents se rendaient en foule à Morroni près du pape démissionnaire. Boniface, appréhendant les suites de ce concours, pria le roi de Naples de lui envoyer le saint à Rome, afin d'empêcher, disait-il, qu'il ne s'élevât un schisme dans l'Eglise. Célestin, instruit de la mesure qu'on allait prendre à son égard, se sauva de Morroni et s'embarqua pour passer l'Adriatique; mais les vents contraires forcèrent le vaisseau à relâcher au port de Vieste, dans la Capitanate. Le gouverneur de la province l'arrêta, selon l'ordre qu'il en avait reçu du roi de Naples, et le conduisit à Anagni, où se trouvait alors Boniface, qui le retint quelque temps dans son palais. Il eut avec lui plusieurs conférences pour tâcher de connaître ce qu'il pensait de son abdication. Le saint déclara franchement que, loin de se repentir de ce qu'il avait fait, il était tout disposé à le ratifier de nouveau. D'après cette déclaration, dont on ne pouvait suspecter la sincérité, on conseillait à Boniface de lui rendre la liberté et de le renvoyer dans son monastère; mais le pape, prétextant de nouveau la crainte d'un schisme, le fit conduire dans la citadelle de Fumone. On lit dans la Vie du saint qu'il eut à souffrir d'indignes traitements de la part de ses gardes, et qu'il les supporta sans se plaindre. Deux cardinaux étant venus le visiter, il les chargea de dire à Boniface qu'il était content de sa situation et qu'il n'en désirait pas une meilleure. *Je ne souhaitais rien au monde qu'une cellule*, disait-il souvent, *et cette cellule, on me l'a donnée*. Le jour de la Pentecôte 1296, il dit à ses gardes, en sortant de la messe, qu'il mourrait avant la fin de la semaine. Peu après la fièvre le saisit avec tant de violence, qu'on crut devoir lui administrer l'extrême-onction, et malgré sa faiblesse il ne voulut pas qu'on couvrît de paille les planches nues qui lui servaient de lit. Il mourut le samedi de la Pentecôte, en récitant ces paroles du Psalmiste : *Que tout ce qui respire loue le Seigneur*. Il était âgé de soixante-quinze ans. Son corps fut enterré à Férentino; mais on le transporta ensuite à Aquila, dans l'église des Célestins. Boniface VIII, assisté de tous les cardinaux, fit pour lui un service solennel dans l'église de Saint-Pierre. Clément V le canonisa en 1313. — 19 mai.

PIERRE DE TREJA (le bienheureux), franciscain, florissait sur la fin du XIIIe siècle. Il habita assez longtemps le couvent du Mont-Alverne, illustré par les grâces extraordinaires qu'y reçut saint François d'Assise. Pierre y fut, à son tour, favorisé de faveurs spéciales dont Dieu récompensa son éminente vertu. Animé d'un saint zèle pour le salut des âmes, il s'associa au bienheureux Conrad d'Offida pour donner des missions dans les églises du voisinage. Il fut béatifié par Pie VI l'an 1795. — 14 mars.

PIERRE PASCHAL (saint), d'abord religieux de la Merci, ensuite évêque de Jaën et martyr, né en 1228, à Valence, sortait de l'ancienne famille des Paschal, qui avait autrefois donné cinq martyrs à l'Eglise. C'est chez son père que logeait saint Pierre Nolasque, lorsqu'il se trouvait à Valence, et Pierre Paschal fut regardé comme le fruit des prières du saint fondateur de la Merci, qui lui donna les premiers principes de la piété. Après quelques études dans la maison paternelle, il reçut les saints ordres et fut nommé chanoine dans sa ville natale que le roi d'Aragon avait conquise sur les Maures. Il avait pour précepteur un prêtre de Narbonne que les infidèles avaient fait captif et que sa famille avait racheté. Il le suivit à Paris, où il fit son cours de théologie et reçut ensuite le bonnet de docteur. Après s'être livré pendant quelque temps, avec beaucoup de succès, à la prédication et à l'enseignement, il

revint à Valence, pour entrer dans l'ordre de la Merci, et reçut l'habit des mains de saint Pierre Nolasque en 1251. Il fut ensuite choisi par Jacques, roi d'Aragon, pour précepteur de Sanche, son jeune fils, qui se destinait à l'état ecclésiastique et qui entra aussi dans l'ordre de la Merci. Lorsque Sanche fut devenu archevêque de Tolède en 1262, comme il n'avait pas l'âge requis par les canons, il fit sacrer évêque de Grenade son précepteur et lui confia l'administration de son diocèse. Le jeune archevêque étant mort, en 1275, victime de la fureur des Maures, Pierre Paschal revint dans son couvent et fonda des maisons de son ordre à Tolède, à Baëça et à Xéres. Comme il avait le titre d'évêque de Grenade et que cette ville était encore au pouvoir des infidèles, il fonda aussi une maison de la Merci à Jaën, afin que les religieux qui l'habiteraient pussent porter des secours spirituels aux chrétiens de Grenade. Le martyre du bienheureux Pierre du Chemin, religieux de son ordre, lui inspira un vif désir de verser aussi son sang pour Jésus-Christ, et lorsqu'en 1296 il eut été fait évêque de Jaën, il se rendait souvent à Grenade, au péril de sa vie, pour racheter des captifs, instruire et consoler les chrétiens, convertir les infidèles et faire rentrer les renégats dans le sein de l'Eglise. Les Maures, l'ayant arrêté, le jetèrent dans un affreux cachot, avec défense à qui que ce fût de lui parler. Pendant sa détention il composa un Traité solide contre le mahométisme, qui répandu dans la ville y opéra plusieurs conversions : ce qui redoubla encore la fureur des Maures. Ils portèrent leurs plaintes au roi, qui les autorisa à le mettre à mort. En conséquence, un jour que le saint évêque, après avoir dit la messe, faisait son action de grâces, ils le tuèrent au pied de l'autel et lui coupèrent ensuite la tête. Saint Pierre Paschal avait soixante-douze ans lorsqu'il fut martyrisé le 6 décembre 1300. Les chrétiens de Grenade l'enterrèrent secrètement dans une grotte, et son corps fut ensuite transporté à Baëça, où il est encore. — 6 décembre.

PIERRE ARMENGOL (le bienheureux), religieux de la Merci et martyr, né vers l'an 1238, dans le diocèse de Tarragone, était fils de don Arnauld Armengol de Moncada, de la famille des comtes d Urgel, alliée à celle des rois de Castille. Quoiqu'il eût reçu une éducation digne de sa naissance, loin de marcher sur les traces de ses vertueux parents, il s'abandonna à toutes sortes d'excès, et devint même chef d'une troupe de bandits qui dévalisaient les voyageurs et les assassinaient même quelquefois. Après plusieurs années d'un genre de vie aussi infâme, Pierre fut tout à coup saisi de remords, et cédant à la grâce qui parlait vivement à son cœur, il vint à Barcelone se jeter aux pieds du vénérable Guillaume de Bas, second général de l'ordre de la Merci, demandant à être admis au nombre de ses religieux. Lorsque sa vocation eut été suffisamment éprouvée, Guillaume lui donna l'habit de l'ordre en 1258. Dans la vue d'expier ses crimes, il se livra à des austérités extraordinaires, passant dans les larmes et la prière une grande partie des jours et des nuits, et implorant la miséricorde divine. Ses supérieurs, touchés de sa ferveur et de sa pénitence, l'adjoignirent aux religieux qui allaient chez les infidèles traiter de la rédemption des captifs. Les voyages qu'il fit dans les royaumes de Grenade et de Murcie eurent tant de succès, que le général le mit à la tête d'une rédemption pour l'Algérie. En moins de deux mois le bienheureux Armengol racheta trois cent quarante-six esclaves, qu'il fit reconduire en Espagne par quatre de ses confrères. Pour lui, il se rendit avec le vénérable Guillaume son compagnon à Bougie, où il délivra quelques-uns de ses confrères qui y étaient restés en ôtage et tira d'esclavage cent dix-neuf chrétiens. Il était sur le point de s'embarquer pour revenir en Espagne, lorsqu'il apprit que dix-huit enfants chrétiens se trouvaient exposés à perdre la foi et les mœurs. Aussitôt il va trouver ces jeunes esclaves, les exhorte à résister à toutes les tentatives de séduction, les embrasse et leur promet d'engager sa liberté et de donner même sa vie pour les rendre à leurs parents, s'ils sont décidés à conserver la foi. Ayant obtenu d'eux l'assurance qu'ils mourraient plutôt que d'apostasier, il va trouver leurs maîtres et les rachète pour la somme de mille ducats ; mais comme il n'avait plus d'argent, il s'offre à rester en ôtage jusqu'au moment où l'on apporterait la rançon convenue. On accepte sa proposition, et les dix-huit enfants sont renvoyés dans leur pays. Pendant sa captivité volontaire, il eut le bonheur de convertir plusieurs Maures, auxquels il administra le baptême. Les fanatiques sectateurs de Mahomet n'en eurent pas plutôt connaissance, qu'ils le firent jeter dans un cachot, avec l'intention de l'y laisser mourir de faim. Comme l'envoi de la rançon stipulée n'arrivait pas au moment convenu, les maîtres avec qui il avait traité, voyant qu'il ne les payait pas, l'accusèrent d'être un espion envoyé par les princes chrétiens pour explorer l'état du pays. Ils le firent condamner à être pendu, et ils obtinrent que son corps resterait attaché au gibet pour servir de pâture aux oiseaux de proie. La sentence était exécutée depuis six jours, lorsque le P. Guillaume Florentin arriva à Bougie avec les mille ducats, et lorsqu'il eut appris que Pierre avait été exécuté pour ce retard si involontaire, il versa des larmes sur le sort de son confrère ; puis, s'étant rendu sur le lieu du supplice, quel ne fut pas son étonnement d'entendre Pierre lui dire : *Cher frère, ne pleurez pas ma mort; car je vis, grâce à la sainte Vierge, qui m'a soutenu tous ces jours-ci.* A ces mots, le P. Guillaume, passant tout à coup d'une grande tristesse à une joie plus grande encore, le détache du gibet en présence de toute la ville, qui accourut pour être témoin d'une merveille aussi incroyable, et des matelots espagnols qui montaient le vaisseau qui l'avait amené. Le divan, informé du prodige, au lieu de

laisser remettre l'argent aux maîtres qui l'avaient exigé avec tant de rigueur, l'employa à racheter vingt-six esclaves qui furent remis au saint et reconduits avec lui en Espagne. Pierre Armengol eut le reste de sa vie le cou tors et le visage très-pâle; Dieu l'ayant sans doute ainsi permis pour rendre plus sensible la vérité du miracle. Il se retira dans le couvent de Notre-Dame-des-Prés, où il passa les dix dernières années de sa vie. Cette vie sainte et le miracle dont il avait été l'objet lui attiraient un grand nombre de visites. Il recevait tout le monde avec bonté et guérissait par ses prières ceux qui avaient des infirmités. Un jour qu'il parlait de son martyre, il dit à ses confrères : *Il me semble n'avoir vécu que le peu de jours heureux que j'ai passés au gibet, parce qu'alors je me croyais mort au monde.* Il prédit sa dernière heure quelques jours avant qu'elle n'arrivât, et il mourut le 27 avril 1304, en prononçant ce verset d'un psaume : *Je plairai au Seigneur dans la terre des vivants.* Le culte qu'on lui rendait fut approuvé par Innocent XI en 1686, et Benoît XIV inséra son nom dans le Martyrologe romain. — 27 avril.

PIERRE D'IMOLA (le bienheureux), de l'ordre militaire de Saint-Jean de Jérusalem, florissait au commencement du XIVe siècle. Il était prieur de la province de Rome, lorsqu'il mourut saintement à Florence l'an 1320, et il est honoré dans cette dernière ville le 5 octobre.

PIERRE (saint), cordelier et martyr à Tanaba, dans les Indes-Orientales, était originaire de Sienne en Italie, et fut mis à mort pour la foi qu'il prêchait, par les Indiens idolâtres, l'an 1322. — 8 avril.

PIERRE PÉTRONI (le bienheureux), chartreux, d'une illustre famille de Sienne, fut prévenu de bonne heure des grâces les plus signalées, et entra jeune dans l'ordre de Saint-Bruno. Il fit ses vœux dans la chartreuse de Maggiani près de Florence, et il s'illustra par ses vertus et par son mérite. On venait le consulter de toutes parts; ce qui lui fournissait l'occasion de donner des avis spirituels, qui produisaient ordinairement des effets salutaires sur les âmes même les plus endurcies. Non-seulement il était en vénération par la sainteté de sa vie, mais aussi par les révélations extraordinaires dont Dieu le favorisait sur le paradis, sur le purgatoire, sur l'enfer et sur l'état intérieur d'un grand nombre de personnes encore vivantes. Le surnom de Pétroni, qui signifie gros Pierre, lui fut donné à cause de son obésité, produite par la bonté de son tempérament, quoiqu'il ajoutât aux austérités de la règle des mortifications volontaires. Il mourut le 29 mai 1361, et sa vie a été écrite par saint Jean Colombini, fondateur des Jésuates, son ami. — 29 mai.

PIERRE THOMAS (le bienheureux), patriarche de Constantinople, né au commencement du XIVe siècle, dans un village du Périgord, d'une famille pauvre, mais pieuse, montra dès son enfance une tendre dévotion envers la sainte Vierge, et sa récréation favorite était d'orner un petit oratoire où se trouvait une image de la Mère de Dieu, devant laquelle il faisait ses prières. Son père, qui désirait le faire étudier, s'adressa à quelques personnes charitables qui vinrent à son secours. Pierre Thomas commença ses études à Montpensier et alla les continuer à Agen. Comme il ne vivait que d'aumônes, le prieur des Carmes de Lectoure, frappé des progrès qu'il faisait dans les sciences et dans la piété, l'admit dans son couvent pour lui faire achever ses études. Le séjour qu'il fit dans cette maison lui inspira le désir d'entrer dans l'ordre, et après avoir été passer l'année de son noviciat à Condom, il fit profession et fut ensuite chargé d'instruire les jeunes religieux à Condom, puis à Agen. Lorsqu'il eut été élevé au sacerdoce, la manière dont il disait la messe le fit regarder comme un saint. Après avoir enseigné la philosophie et la théologie à Bordeaux, à Albi, à Avignon et à Cahors, ses supérieurs l'envoyèrent à Paris pour y prendre le grade de docteur. L'Université dérogea en sa faveur aux statuts qui exigeaient un cours de cinq ans, et il reçut le bonnet après trois ans d'études. Clément VI, instruit de son mérite, le fit venir à Avignon en qualité de son théologien. Il obtint dans cette ville de grands succès dans la chaire ainsi qu'au saint tribunal, et grâce à son zèle la ville eut bientôt changé de face. Clément VI étant mort, le 6 décembre 1352, son corps fut conduit, selon ses dernières volontés à l'abbaye de la Chaise-Dieu en Velay. Pierre Thomas, choisi pour accompagner le cercueil, prêcha par toutes les villes qui se trouvaient sur son passage et opéra de nombreuses conversions. Innocent VI, successeur de Clément, l'employa dans plusieurs négociations délicates. Il le chargea de terminer les différends qui existaient depuis longtemps entre les Génois et les Vénitiens, et il arrangea cette affaire à la satisfaction des parties intéressées. Le pape l'envoya ensuite en qualité de légat, et avec le titre d'évêque de Patri et de Lupari, auprès d'Etienne, roi de Russie, qui se faisait nommer empereur des Bulgares. Ce prince avait envoyé des ambassadeurs au pape pour lui témoigner qu'il était dans la disposition de renoncer au schisme des Grecs et de revenir à l'unité. Il reçut le légat avec de grands honneurs; mais il se proposait moins de rentrer dans le sein de l'Eglise que d'obtenir des secours contre les Hongrois, et la réunion n'eut pas lieu. C'est pendant sa légation que, se trouvant un jour sur une barque, il fut attaqué par un vaisseau turc, qui allait s'en rendre maître, lorsque, Pierre Thomas s'étant mis en prière, il s'éleva aussitôt, entre la barque et le bâtiment ennemi, une nuée si épaisse que celui-ci ne put continuer l'attaque. Après avoir échappé miraculeusement à ce danger, il fut exposé à une violente tempête qui ne laissait plus aucun espoir de salut : il se mit de nouveau en prière, et la barque atteignit heureusement une rade paisible qui la mit en sûreté. Le pape l'envoya ensuite, en qua-

lité d'ambassadeur, auprès de Jean Paléologue, empereur des Grecs, qui paraissait disposé à mettre fin au schisme et à se réunir à l'Église romaine. La négociation était difficile; mais, à force de prudence et d'habileté, Pierre Thomas parvint à obtenir de l'empereur une profession de foi orthodoxe et une promesse d'obéissance au saint-siége. La réunion n'eut cependant pas lieu, parce que les malheurs de Jean Paléologue l'empêchèrent de tenir ses engagements. Le bienheureux était sur le point de quitter Constantinople, lorsqu'une dépêche du pape lui ordonna de passer par l'île de Chypre, où il fut reçu avec beaucoup de pompe par le roi Hugues IV. C'est pendant qu'il était dans cette île qu'il sacra roi Pierre de Lusignan, fils de Hugues. Le pape, ayant rappelé tous les légats qu'il avait en Orient, le nomma légat général pour toute la Thrace, avec le titre d'évêque de Vierport et de Cotone. Il retourna donc à Constantinople, et pendant les quatre années qu'il passa en Orient, il parcourut les diverses provinces de sa légation pour réformer les abus et rétablir la discipline. Il fit rentrer dans le sein de l'Église le patriarche des Grecs, ainsi qu'un grand nombre de schismatiques grecs, et fit refleurir la piété parmi les Latins, surtout en Achaïe, où se trouvait le siége épiscopal dont il portait le titre. Pierre, sur le point de revenir en Europe, détermina le roi de Chypre à venir demander au pape, qui était alors Urbain V, et aux princes chrétiens, des secours pour reconquérir la terre sainte ; mais le roi s'étant arrêté à Gênes, le saint évêque arriva seul à Avignon, et le pape le nomma archevêque de Candie, malgré ses refus, et l'envoya à Bologne pour régler la contestation qui existait entre le saint-siége et le duc de Milan, relativement à la possession de cette ville. Il profita de son séjour à Bologne pour y fonder l'université qui a toujours joui d'une grande célébrité. Le roi de Chypre ayant réussi à faire entreprendre une croisade contre les infidèles, le pape nomma, pour accompagner cette expédition en qualité de légat, le cardinal de Périgord, qui mourut peu après; le pape le remplaça par le bienheureux Pierre Thomas, qu'il créa patriarche de Constantinople. Urbain, dans la bulle par laquelle il lui confère cette légation, l'appelle un *homme selon le cœur de Dieu, éclatant par la pureté de sa vie, éminent en science, admirable par sa profonde humilité, très-savant dans la loi du Seigneur, animé d'une vraie foi, héros véritablement chrétien, doué d'une prudence consommée, d'une intrépidité incomparable et d'une douceur qui lui gagne tous les cœurs.* Pierre, ayant reçu la bénédiction du pape, se rendit à Venise, où il devait attendre le roi de Chypre. Quand celui-ci fut arrivé, il l'accompagna à l'île de Rhodes, qui était le rendez-vous général des croisés, et où il prêcha en présence de toute l'armée. Le roi, ses officiers et un grand nombre de soldats se confessèrent et communièrent de sa main. La flotte quitta l'île et fit voile pour Alexandrie, et quatre jours après elle arriva devant cette ville. Les Sarrasins, au nombre d'environ cinquante mille, vinrent l'attendre sur le rivage et passèrent la nuit rangés en bataille. Lorsque le jour parut, le légat, un crucifix à la main, se plaça dans les premiers rangs de l'armée chrétienne, qui mit les ennemis en fuite. Les croisés les poursuivirent jusque dans la ville, dont ils s'emparèrent. Pierre Thomas, qui allait et venait pour animer les soldats par ses exhortations, reçut plusieurs blessures, qu'il ne voulut faire panser qu'après le combat. Mais, quatorze jours après, les croisés furent chassés de la place par les infidèles ; le légat, que ce revers accablait de tristesse, retourna en Chypre et se retira dans un couvent à Famagouste. Il y fut atteint d'une fièvre violente, et après avoir prédit le jour de sa mort, il ne pensa plus qu'à s'y préparer. Il reçut les derniers sacrements couché sur la dure, la corde au cou, couvert d'un sac et d'un cilice. Il mourut le jour de l'Epiphanie de l'an 1366. Son corps fut exposé pendant six jours dans l'église des Carmes, où les fidèles accouraient en foule contempler ses traits que la mort n'avait nullement altérés. Il avait ordonné qu'on l'enterrât à l'entrée du chœur, afin qu'il fût plus souvent foulé aux pieds. On accomplit son désir; mais son tombeau, loin d'être foulé aux pieds, devint bientôt un objet de vénération, à cause des miracles nombreux qui s'y opéraient. Paul V permit aux Carmes de célébrer sa fête dans leur ordre, et parce que le jour de sa mort est occupé par l'Epiphanie, il la fixa au 29 janvier.

PIERRE DE LUXEMBOURG (saint), cardinal et évêque de Metz, fils de Guy de Luxembourg, comte de Ligny, et de Mathilde de Saint-Pol, naquit en 1369, à Ligny, ville du duché de Bar. Ayant perdu son père à trois ans et sa mère l'année suivante, il fut élevé par la comtesse d'Orgières, sa tante, et il profita si bien des leçons de vertu qu'elle lui donnait, qu'à l'âge de sept ans il fit à Dieu le vœu de continence perpétuelle. Il n'avait que dix ans lorsqu'on l'envoya à Paris pour étudier les belles-lettres, la philosophie et le droit canonique. Pendant qu'il suivait les cours de l'Université, Valéran, comte de Saint-Pol, son frère aîné, fut fait prisonnier par les Anglais, dans une bataille qui se livra en Flandre, et conduit à Calais. A cette nouvelle Pierre quitte tout et se rend à Londres pour rester en ôtage jusqu'à ce que son frère eût payé sa rançon ; mais au bout d'un an les Anglais lui rendirent la liberté en lui disant que sa parole leur suffisait pour sûreté de la somme stipulée. Le roi Richard II, charmé de son mérite et de ses belles qualités, lui proposa de rester à sa cour ; mais Pierre revint à Paris pour achever ses études. En 1383, le comte son frère lui obtint un canonicat dans la cathédrale de Paris. L'année suivante, Clément VII, que la France et d'autres pays reconnaissaient pour pape pendant le grand schisme, le nomma archidiacre de Dreux et évêque de Metz, quoiqu'il

eût à peine seize ans ; mais il pensa que sa raison précoce et sa sainteté étaient des motifs suffisants pour le dispenser du défaut d'âge. Pierre, après des refus réitérés, accepta enfin, parce qu'on lui fit entendre qu'il offenserait Dieu s'il s'opiniâtrait à désobéir au pape. Il entra à Metz nu-pieds et monté sur un âne, afin d'imiter l'entrée de Jésus-Christ à Jérusalem. Comme sa grande jeunesse était un obstacle à ce qu'il reçût l'onction épiscopale, on lui donna pour suffragant le dominicain Bertrand, évêque de Thessalie, qui exerçait en son nom les fonctions qui requièrent le caractère épiscopal. Il fit avec lui la visite de son diocèse, et partout il réforma les abus avec autant de zèle que de prudence. Il divisa son revenu en trois parts, l'une pour l'Eglise, la seconde pour les pauvres et la dernière pour l'entretien de sa maison. Quelques villes de son diocèse s'étant révoltées et ayant choisi des magistrats sans sa participation, le comte de Saint-Pol, son frère, marcha contre les rebelles et les contraignit par la force à rentrer dans le devoir. Le saint évêque, qui n'avait pu s'opposer à cette mesure exécutée contre son gré, dédommagea, au moyen de son patrimoine, les victimes de cette guerre ; ce qui lui gagna tous les cœurs. Comme il avait été un saint dès son enfance, ceux qui connaissaient le mieux son intérieur assurèrent qu'il ne commit jamais un seul péché mortel ; cependant il s'approchait tous les jours du sacrement de pénitence, non sans verser chaque fois une grande abondance de larmes. Clément VII, l'ayant créé cardinal, le fit venir à Avignon, et voyant que la plupart du temps il ne vivait que de pain et d'eau, il l'obligea à modérer ses austérités ; mais le saint redoubla ses aumônes pour compenser ce retranchement dans ses pratiques de pénitence. Il poussait si loin la charité envers les pauvres qu'il se mettait dans le dénûment pour les secourir, et qu'à sa mort on ne lui trouva que vingt sous. Jamais il ne perdait de vue la présence de Dieu, et sa prière était continuelle. Souvent il lui arrivait d'avoir des ravissements, même en public. Dix mois après sa promotion au cardinalat, il fut atteint d'une fièvre violente dont il ne guérit jamais entièrement. Sa santé parut se rétablir, il est vrai, mais ce n'était qu'une guérison apparente suivie d'une langueur qui allait toujours en augmentant. On lui conseilla de se retirer à Villeneuve, petite ville située de l'autre côté du Rhône, en face d'Avignon. Il suivit ce conseil, moins pour soigner sa santé que pour s'éloigner du tumulte de la cour papale. André, son frère, étant venu le voir, il lui parla avec tant de force des vanités du monde et des avantages de la piété, qu'il le décida à renoncer au siècle pour embrasser l'état ecclésiastique ; il fut élevé dans la suite sur le siége de Cambrai, et devint un des plus saints prélats de son temps. Pierre lui recommanda leur sœur, Jeanne de Luxembourg, qu'il avait engagée à vivre dans la continence, et lui remit un petit Traité qu'il avait composé pour elle. Lorsqu'il sentit approcher sa fin, il demanda les derniers sacrements, et ayant fait venir autour de son lit ses domestiques qui pleuraient, il les pria de lui pardonner les scandales qu'il aurait pu leur donner par sa conduite. Il leur fit ensuite promettre de faire pour l'amour de lui ce qu'il allait leur prescrire ; et lorsqu'ils l'eurent promis : *Prenez*, leur dit-il, *la discipline qui est sous mon chevet, et que chacun de vous m'en donne plusieurs coups sur le dos, pour me punir des fautes que j'ai commises envers vous, qui étiez mes frères et mes maîtres en Jésus-Christ.* Cet ordre leur causa une grande surprise ; mais ils s'y soumirent pour ne pas contrister le saint. Il n'avait pas encore dix-huit ans accomplis lorsqu'il mourut le 2 juillet 1387. Ses dépouilles mortelles furent inhumées sans pompe, comme il l'avait ordonné, et placées dans le cimetière de Saint-Michel d'Avignon. Le bienheureux Pierre de Luxembourg était diacre, et l'on garde sa dalmatique dans cette ville. Les miracles opérés à son tombeau engagèrent les Avignonnais à l'entourer d'une chapelle qui est devenue l'église des Célestins, où son corps repose sous un magnifique mausolée. Ils le choisirent pour le patron de leur ville en 1432, à la suite d'un miracle opéré par son intercession. Un enfant étant tombé du haut d'une tour sur un roc escarpé eut la tête brisée et la cervelle répandue sur le sol. Son père accourt près du cadavre de son fils et invoque à genoux le bienheureux Pierre. Ramassant ensuite la cervelle et le corps, il les porte sur son tombeau. Les religieux se mettent en prières avec les assistants, et l'enfant ressuscite. Pierre de Luxembourg fut béatifié en 1527 par le pape Clément VII. — 5 juillet.

PIERRE (saint), archevêque de Kiow en Volhynie, florissait dans le XIVe siècle, et il est honoré par les catholiques russes le 21 décembre.

PIERRE DE PISE (le bienheureux), fondateur de l'ordre des Ermites de Saint-Jérôme, né en 1355, était fils de Pierre Gambacorta, chef de la république de Pise. Il n'avait que quinze ans lorsqu'il abandonna secrètement la cour de son père, revêtu de l'habit d'un pauvre pénitent, et se retira dans la solitude de Montebello en Ombrie, vivant des aumônes qu'il allait mendier dans les villages d'alentour. Il y avait dix ans qu'il servait Dieu dans son désert, lorqu'il parvint à fonder une église et à faire bâtir douze cellules pour loger les solitaires qui étaient venus se placer sous sa conduite et auxquels il donna saint Jérôme pour modèle et pour patron. Il leur prescrivit quatre carêmes par an, ainsi que le jeûne du lundi, du mercredi et du vendredi. Ils chantaient matines à minuit, et faisaient ensuite deux heures d'oraison. La vie du bienheureux Pierre de Pise était encore plus austère que celle de ses disciples et sa prière était continuelle. Ayant appris en 1393 que son père et ses frères avaient été assassinés, il fut sur le point de quitter sa solitude pour aller venger sa fa-

mille ; mais il triompha de la tentation. Martin V approuva en 1421 sa congrégation, qui se répandit rapidement en Italie. Le saint fondateur mourut en 1435, âgé de quatre-vingts ans. Pie V et Clément VIII lui donnèrent le titre de bienheureux, et le décret de sa béatification fut publié par Innocent XII en 1693. — 1er juin.

PIERRE D'OSMA (saint), évêque de cette ville, naquit en Berri et fut d'abord moine de Cluny. Il devint ensuite archidiacre de Tolède en Espagne, avant d'être élevé à l'épiscopat. On place sa mort vers le milieu du XIIe siècle. — 2 août.

PIERRE DE PALERME (le bienheureux), religieux dominicain, né en 1381, à Palerme, de la noble famille de Jérémi, commença ses études dans sa ville natale ; il alla les achever à l'université de Bologne, où il obtint de brillants succès. Il était sur le point d'être reçu docteur, lorsqu'il se détermina à embrasser l'état religieux. Son père, qui avait d'autres vues sur lui, s'y opposa longtemps ; mais à la fin, vaincu par les instances de son fils et par les marques extraordinaires de vocation qu'il remarquait en lui, il lui permit d'entrer dans l'ordre de Saint-Dominique. Après qu'il eut été ordonné prêtre, ses supérieurs le chargèrent d'annoncer la parole de Dieu. Il s'en acquitta avec tant de succès, que saint Vincent Ferrier, qui eut occasion de l'entendre, l'exhorta vivement à continuer ses prédications. Elles étaient d'autant plus efficaces sur les peuples, que le prédicateur avait recours à la prière et aux pratiques de la mortification. Un moyen bien extraordinaire qu'il imagina pour mater la chair, ce fut d'enfermer son corps dans des cercles de fer, au nombre de cinq, qui le serraient si fortement, qu'on ne put les ôter après sa mort. Dans le nombre des conversions qu'il opéra, on compte plusieurs jeunes gens de familles distinguées, entre autres le bienheureux Licci, qu'il détermina à se faire dominicain. Chargé de la direction de plusieurs maisons de son ordre, il s'appliqua à y rétablir l'observance de la règle dans toute son intégrité. En 1439, il assista au concile de Florence, où il brilla par sa science et sa sainteté. Eugène IV lui proposa d'aller en Sicile pour réformer le clergé séculier et régulier dans cette île ; mais l'humble Pierre n'osa se charger d'une commission aussi difficile ; seulement il consentit à travailler à la réforme des monastères de son ordre qui se trouvaient dans cette île. Il réussit dans cette tâche, et les populations profitèrent aussi de son zèle ; car son voyage en Sicile ne fut qu'une mission continuelle. Le bienheureux Pierre se retira ensuite à Palerme, où il mourut septuagénaire le 3 mars 1451. — 3 mars.

PIERRE RÉGALATI (saint), franciscain espagnol, né en 1391 à Valladolid, d'une famille noble, n'avait que treize ans lorsqu'il perdit son père. Sa vocation le portant à l'état religieux, il obtint de sa mère, mais non sans beaucoup de peine, la permission d'entrer chez les Franciscains de sa ville natale, où il se distingua par sa ferveur et ses autres vertus. Il quitta ensuite Valladolid pour se rendre au couvent de Tribulos, où le P. Villacrétios avait établi sa réforme, et après la mort de celui-ci il fut élu pour lui succéder dans la charge de supérieur de la congrégation réformée. Le souvenir des souffrances de Jésus-Christ occupait continuellement son esprit, qu'il maintenait par ce moyen dans la componction et la pénitence. Il parvint à un haut degré de contemplation, et souvent il éprouva des ravissements dans l'oraison. Sa mort eut lieu à Aquiléria, le 30 mars 1456, à l'âge de soixante-cinq ans. Les miracles qu'il opéra de son vivant, et ceux qui s'opérèrent plus tard à son tombeau, l'ont fait mettre au nombre des saints. Benoît XIV le canonisa en 1746 et son nom se lit dans le Martyrologe romain sous le 13 mai.

PIERRE D'ARBUEZ (saint), chanoine de Saragosse et martyr, naquit dans cette ville vers le milieu du XVe siècle, d'une famille noble, qui, après ses premières études, l'envoya à l'université de Bologne. Il revint ensuite à Saragosse, où il se fit chanoine régulier. Ses vertus et surtout son zèle pour la foi le firent nommer inquisiteur provincial du royaume d'Aragon. Les juifs et les musulmans, pour s'affranchir de la sévérité qu'il déployait contre leurs cultes, qui étaient alors proscrits en Aragon par les lois de l'Etat, résolurent de se défaire de lui. En conséquence ils s'adressèrent à un homme qui en voulait déjà au saint inquisiteur, parce que celui-ci, dans l'accomplissement des devoirs de sa charge, avait été obligé d'infliger une punition à sa sœur, et il se chargea de l'exécution du crime. Pierre d'Arbuez, informé à temps du danger que courait sa vie, ne voulut prendre aucune précaution extraordinaire. L'assassin, s'étant adjoint quelques juifs, essaya d'abord de le tuer dans le palais de l'inquisition ; mais le coup ayant manqué, il fallut concerter d'autres mesures. Comme le pieux chanoine se rendait toutes les nuits à l'église de Saint-Sauveur pour assister à l'office de matines, ceux qui avaient juré sa perte l'y suivirent la nuit du 14 au 15 septembre 1485, et comme avant de se rendre au chœur, il faisait sa prière devant le maître-autel, ils le frappèrent de plusieurs coups de poignard, dans le moment même où l'on chantait ces paroles du *Venite : Quadraginta annis proximus fui generationi huic*. Il survécut encore deux jours à ses blessures, occupé à louer Dieu et à prier pour ses meurtriers. Son corps fut inhumé dans le lieu même de l'église où il avait été frappé, et la ville de Saragosse lui fit des funérailles magnifiques. Le pape Paul III le canonisa, à la sollicitation de l'empereur Charles-Quint, et son tombeau a été illustré par plusieurs miracles. — 17 septembre.

PIERRE DE MOLIANO (le bienheureux), franciscain, né au commencement du XVe siècle à Moliano, dans la Marche d'Ancône,

étudia les belles-lettres et ensuite le droit à l'université de Pérouse où il obtint le grade de bachelier. Ayant entendu prêcher dans cette ville un religieux franciscain, ce sermon lui inspira la résolution d'entrer dans l'ordre de Saint-François, et il l'exécuta peu de temps après. Il s'acquit bientôt une grande réputation de science et de sainteté, ce qui le fit donner pour compagnon à saint Jacques de la Marche, qui faisait des missions dans différentes villes. Il partagea les travaux apostoliques du saint prédicateur, et après sa mort, arrivée en 1479, il fut chargé de le remplacer. Il serait impossible de détailler tout ce que son zèle lui inspira pour le salut des âmes. Le don des miracles ajoutait une nouvelle force à ses paroles, et il opéra partout d'étonnantes conversions. Souvent il passait le jour et la nuit à entendre les confessions de ceux qu'il avait ramenés à Dieu. Il fut élu deux fois provincial de son ordre, et il remplit cette charge avec autant de prudence que de charité. Il habitait depuis plusieurs années la ville de Camérino, lorsqu'il fut atteint de la maladie dont il mourut. Lorsqu'il se sentit proche de sa fin, il se fit porter à l'église pour y recevoir le saint viatique. Le duc de Camérino, qui l'honorait d'une affectueuse vénération, voulut assister à cette touchante cérémonie avec ses enfants. Le bienheureux Pierre l'exhorta ainsi que ses fils à la fidèle observation de la loi de Dieu, et il recommanda aux religieux la fidélité à la règle de leur institut. Il mourut peu après, le 25 juillet 1490, et fut enterré dans l'ancien couvent de l'Observance. L'an 1502, les Franciscains, ayant été obligés de quitter leur maison qu'on voulait démolir pour bâtir à la place une citadelle, emportèrent avec eux le corps du bienheureux, qui était entier et sans aucune marque de corruption. Pierre de Moliano fut béatifié par Clément XIII, et le décret relatif à son culte fut publié sous Pie VI en 1780. — 25 juillet.

PIERRE D'ALCANTARA (saint), franciscain espagnol, né en 1499 à Alcantara, ville de l'Estramadure, dont son père Alphonse Garavito était gouverneur, donna dès son enfance des indices de la haute sainteté à laquelle il parvint dans la suite. Il finissait son cours de philosophie à Alcantara, lorsqu'il perdit son père. Il alla étudier le droit canonique à Salamanque. Revenu dans sa famille en 1513, il prit quelque temps pour examiner sa vocation, et après avoir mûrement considéré la chose devant Dieu, il se décida à embrasser l'ordre de Saint-François. Il n'avait que seize ans lorsqu'il prit l'habit dans le couvent de Manjarez, où, malgré sa jeunesse, il se distingua par sa ferveur et son attrait pour les austérités. Il veillait sur ses sens avec tant de soin, qu'il fut un temps considérable sans savoir comment l'église du couvent était faite; il avoua plus tard à sainte Thérèse qu'il avait été trois ans dans une maison de l'ordre sans connaître les frères autrement que par leur voix. Depuis son entrée en religion jusqu'à sa mort, jamais il ne regarda en face aucune femme. Pendant plusieurs années il ne vécut que de pain trempé dans l'eau et d'herbes qu'il ne prenait qu'une fois par jour, et il lui arrivait souvent de passer trois jours entiers sans rien manger. A force de se mortifier, il en était venu à perdre en quelque sorte le sens du goût, de manière qu'il ne savait ordinairement ce qu'il mangeait. Il n'avait pour lit qu'un cilice, et le peu de temps qu'il donnait au repos il le passait assis, la tête appuyée contre la muraille. Quelques mois après sa profession, il fut envoyé dans un couvent situé près de Belviso : il s'y construisit, avec des branches et de la terre, une cellule où il se retirait pour y pratiquer des austérités qui n'étaient connues que de Dieu. Il n'avait pas encore vingt ans lorsqu'on le fit supérieur d'un petit couvent qui venait d'être fondé à Badajoz. Ayant reçu la prêtrise en 1524, il fut chargé d'annoncer la parole de Dieu, et l'année suivante il fut fait gardien du couvent de Placentia. Lorsque le temps de quitter sa charge fut arrivé, il se livra, pendant seize ans, à la prédication de la parole de Dieu, et il opéra d'innombrables conversions; mais malgré ces succès il pria ses supérieurs de lui permettre de renoncer aux fonctions de la chaire pour aller vivre dans un couvent solitaire, où il pourrait se livrer librement à son attrait pour la contemplation. Pour satisfaire à son désir, on le mit dans le couvent de Saint-Onuphre, près de Soriana, à condition qu'il y aurait la charge de supérieur. C'est dans cette retraite qu'il composa, à la prière d'un pieux gentilhomme, son *Traité de l'oraison mentale*, qui a été regardé comme un chef-d'œuvre par sainte Thérèse, Louis de Grenade, saint François de Sales et Grégoire XV; il composa aussi un autre traité, non moins précieux, qui a pour titre : *De la paix de l'âme.* Saint Pierre d'Alcantara était un des plus grands contemplatifs de son siècle : souvent il lui arrivait d'avoir dans l'oraison des extases et des ravissements. Jean III, roi de Portugal, voulant le consulter sur des affaires de conscience, pria son provincial de le lui envoyer à Lisbonne. Pierre refusa les voitures pour ce voyage et marcha à pied, sans sandales, selon sa coutume. Le roi fut si satisfait de sa conversation, qu'il voulut conférer une seconde fois avec lui, et dans ces deux visites à la cour le saint convertit plusieurs seigneurs portugais. L'infante Marie, sœur du roi, renonça au monde pour faire les trois vœux de religion, et fonda à Lisbonne un monastère de Clarisses pour les dames de qualité. Cette princesse joignit ses instances à celles du roi pour retenir Pierre; mais rien ne put le déterminer à rester à la cour, quoiqu'on lui eût construit une cellule et un oratoire. Il se rendit à Alcantara pour apaiser les différends qui divisaient les habitants de cette ville, et en 1538 il fut élu provincial d'Estramadure. Comme il n'avait pas l'âge requis, il refusa cette dignité; mais il fut obligé d'accepter par obéissance, et il dressa, pour établir la réforme qu'on voulait introduire chez les religieux conventuels,

des règlements si sages, qu'ils furent adoptés dans un chapitre qui se tint à Placentia en 1540. Le temps pour lequel il avait été nommé provincial étant expiré, il retourna à Lisbonne et se joignit au P. Martin de Sainte-Marie, qui jetait les fondements d'une austère réforme et qui bâtissait l'ermitage d'Arabida, à l'embouchure du Tage, sur la rive du fleuve opposée à Lisbonne. Le couvent de Palhaës ayant été désigné pour recevoir les novices qui voudraient entrer dans cette congrégation réformée, Pierre fut mis à la tête de cette maison. En 1544 il fut rappelé en Espagne et obligé, par obéissance, d'exercer les fonctions du saint ministère. Il fut ensuite forcé de retourner en Portugal, pour mettre la dernière main à la réforme d'Arabida, et en 1550 il fonda un nouveau couvent près de Lisbonne. Il se trouvait en Espagne l'année suivante, et il refusa le provincialat qu'on lui offrait de nouveau; mais, deux ans après, il fut élu custode dans le chapitre général qui se tint à Salamanque. C'est en 1554 qu'il résolut d'établir une réforme plus austère encore que celle d'Arabida. Ayant obtenu de Jules III un bref qui autorisait son projet, il essaya avec un autre religieux le genre de vie qu'il voulait introduire. Dans un voyage qu'il fit à Rome, il obtint du pape un second bref qui lui permettait de bâtir un couvent selon le plan qu'il s'était proposé. Il le bâtit en 1555 près de Pedroso, dans le diocèse de Placentia, et c'est de cette année que date la réforme des Franciscains déchaussés, aussi dits de l'Etroite Observance de saint Pierre d'Alcantara. Ce couvent n'avait que trente-deux pieds de long sur vingt-huit de large, et l'église était comprise dans cet espace. Les cellules étaient si petites, que le lit, composé de trois planches, occupait la moitié de la place, et qu'on pouvait les regarder comme de véritables tombeaux. Le comte d'Oropeza fit bâtir sur ses terres deux couvents de la réforme, et Pierre régla par des statuts les dimensions de l'église, des cellules et de l'infirmerie de chaque maison. Quant aux frères, qui ne devaient pas être plus de huit, l'usage de la viande, du poisson, des œufs et du vin leur était interdit, à moins qu'ils ne fussent malades. Ils allaient nu-pieds, couchaient sur des planches ou des nattes étendues par terre, et consacraient tous les jours trois heures à l'oraison mentale. Pierre, nommé provincial de la réforme qu'il venait d'établir, se rendit à Rome pour en demander la confirmation. Paul IV, par une bulle du mois de février 1562, affranchit la nouvelle congrégation de la juridiction des Conventuels, et la soumit au ministre général des Observantins, avec la clause qu'elle suivrait toujours les règlements dressés par le saint réformateur. L'empereur Charles-Quint, qui s'était retiré dans le monastère de Saint-Just après son abdication, demanda le saint pour son confesseur; mais Pierre, prévoyant que ce poste ne s'accorderait pas avec ses exercices ni avec son genre de vie, parvint à faire agréer à ce prince son refus. Il faisait la visite de son ordre en qualité de commissaire général, lorsqu'en 1559 il vint à Avila, où se trouvait sainte Thérèse. Celle-ci éprouvait une espèce de persécution de la part de ses amis et même de la part de ses confesseurs. On lui disait qu'elle était probablement abusée par les illusions du démon, et la crainte qu'il n'en fût ainsi la jetait dans un trouble désolant. Elle lui ouvrit son cœur et lui exposa avec simplicité tout ce qu'elle avait éprouvé. Pierre reconnut l'esprit de Dieu dans les grâces extraordinaires qu'il avait faites à sa servante, et, touché de compassion en apprenant les chagrins et les contradictions qu'elle avait essuyés même de la part des gens de bien, il la consola et dissipa ses inquiétudes en l'assurant que ce qui se passait en elle était l'œuvre de Dieu. Il l'exhorta ensuite à établir dans l'ordre des Carmes la réforme qu'elle méditait, et à la fonder principalement sur la pauvreté. Il continuait sa visite lorsqu'il tomba malade au couvent de Viciosa. Le comte d'Oropeza le fit transporter chez lui, afin de lui procurer les secours dont il avait besoin; mais tout fut inutile. Le saint, se sentant près de mourir, se fit porter au couvent d'Arénas, afin de mourir entre les bras de ses frères, et à peine y fut-il arrivé qu'il demanda les sacrements de l'Eglise. Il mourut en exhortant les religieux à chérir les vertus de leur état et surtout la pauvreté, le 19 octobre 1562, étant âgé de soixante-trois ans. Après sa mort, il apparut à sainte Thérèse, brillant de gloire, et lui dit : *O heureuse pénitence, qui m'a obtenu une telle récompense!* Saint Pierre d'Alcantara fut béatifié en 1622, par Grégoire XV, et canonisé en 1669 par Clément IX. — 19 octobre.

PIERRE D'ASCA (le bienheureux), l'un des dix-neuf martyrs de Gorcum, né à Asca, village du Brabant, était frère convers dans le couvent des Récollets de cette ville, lorsqu'elle fut prise par les calvinistes. Ceux-ci ne furent pas plutôt entrés dans la place, qu'ils violèrent la capitulation qu'ils venaient d'accepter et qu'ils arrêtèrent les prêtres et les religieux qui s'y trouvaient. Après les avoir livrés à d'horribles tortures pour leur faire abjurer la primauté du pape et la présence réelle de Jésus-Christ dans l'eucharistie, voyant qu'ils persévéraient dans la foi catholique, il les conduisirent à Bril, où ils furent pendus par ordre du comte de Lumey, chanoine apostat de Liége. Leur mort glorieuse eut lieu le 9 juillet 1572 Pierre d'Asca et ses compagnons furent déclarés martyrs et béatifiés en 1674, par Clément X. — 9 juillet.

PIERRE XUQUEXIR (saint), l'un des vingt-six martyrs du Japon, fut crucifié avec ses compagnons sur une montagne près de Nangazacki, et eut ensuite le côté percé d'une lance, le 5 février 1597, sous l'empereur Taycosama et par son ordre. Il fut déclaré martyr par le pape Urbain VIII, et Benoît XIV fit insérer dans le Martyrologe romain

la fête de ces vingt-six héros de la foi sous le 5 février.

PIERRE-BAPTISTE (saint), religieux franciscain et martyr au Japon, né à Avila en Espagne, était commissaire de son ordre, lorsqu'il fut crucifié avec huit autres sur une montagne voisine de Nangazacki, par ordre de l'empereur Taycosama, en 1597. Urbain VIII mit ces martyrs au nombre des saints. — 5 février.

PIERRE FOURRIER (le bienheureux), général des Chanoines réguliers et instituteur des religieuses de la congrégation de Notre-Dame, né à Mirecourt le 30 novembre 1565, d'une famille peu riche, mais très-pieuse, montra dès son enfance un grand amour pour la pureté. Il alla faire ses études à l'université de Pont-à-Mousson, et s'y distingua par de brillants succès. Lorsqu'il eut fini son cours de philosophie, quoiqu'il fût fort jeune encore, on le chargea de l'instruction de plusieurs enfants. Il n'avait que vingt ans lorsqu'il entra dans l'abbaye des Chanoines réguliers de Chaumousey, à quelques lieues de Mirecourt. Cette abbaye, fondée en 1094, était bien déchue de sa première ferveur, et l'on fut même étonné que Pierre Fourrier l'eût choisie pour y faire ses vœux ; mais on ne douta pas ensuite qu'il n'eût été dirigé par des vues particulières de la Providence. Il eut beaucoup à souffrir de la part des religieux pendant son noviciat ; mais il ne se rebuta pas, et lorsqu'il eut fait profession, il retourna à Pont-à-Mousson, pour y étudier la théologie. Il s'y lia d'une étroite amitié avec deux hommes destinés comme lui à réformer leur ordre, le P. Servais de Lairuels, qui réforma les Prémontrés, et dom Didier de la Cour, qui établit la congrégation de Saint-Vanne. Comme le jeune chanoine régulier était proche parent du P. Jean Fourrier, provincial des Jésuites, il lui donna sa confiance, et il ne faisait rien d'important sans le consulter. Après avoir fini son cours de théologie, il retourna à Chaumousey, où sa régularité, sa ferveur et ses mortifications lui attirèrent la haine de ceux de ses confrères qui vivaient dans le relâchement ; aussi ne lui épargnèrent-ils ni les injures, ni les outrages, qu'il souffrit avec une patience angélique. Ses supérieurs lui offrirent le choix entre trois cures qui étaient à leur nomination, et Pierre Fourrier préféra celle de Mattaincourt, parce qu'elle était la moins lucrative et en même temps la plus difficile. Après avoir pris possession en 1597, le jour de la Fête-Dieu, il fit la procession du saint sacrement, et, de retour à l'église, il adressa à ses paroissiens un discours si pathétique, qu'il toucha les cœurs les plus endurcis et tira des larmes de tous les yeux. Il s'appliqua avec un zèle infatigable à bannir l'ignorance, à extirper l'hérésie de Calvin, qui avait infecté une partie de son troupeau, à réformer les abus et à faire refleurir la piété. Voyant que les sacrements étaient presque abandonnés, il établit dans son église diverses confréries, et ceux qui s'y associaient, étaient tenus de se confesser tous les mois. Non content d'instruire et d'exhorter en public, il parcourait les maisons, donnant des instructions particulières à ceux qu'il savait en avoir besoin, et s'il trouvait quelque pécheur dont il ne pût vaincre l'endurcissement, il se jetait à ses pieds en versant des larmes, et le conjurait d'avoir pitié de son âme. Quoique les revenus de sa cure fussent modiques, il trouvait le moyen de verser d'abondantes aumônes dans le sein des pauvres, parce qu'il se refusait à lui-même le nécessaire, ne vivant que de légumes, couchant sur la dure et n'ayant jamais de feu, même en hiver. Aussi disait-il agréablement que la frugalité était une banque de grand rapport. Quelques filles de sa paroisse ayant formé le projet de consacrer à Dieu leur virginité, vinrent trouver leur saint pasteur, le priant de leur tracer les règlements qu'elles devaient suivre. Il les renvoya une première fois en leur recommandant de bien s'assurer de leur vocation. Elles revinrent quelque temps après, et lui dirent qu'elles persévéraient dans leur dessein. Alors il leur permit de porter un habit noir avec un voile sur la tête, pour marquer publiquement leur renonciation au monde. Telle fut l'origine de la congrégation des filles de Notre-Dame, destinées à l'instruction des enfants de leur sexe. Le bienheureux les établit en communauté dans une maison de sa paroisse. Leur nombre s'augmenta rapidement, et bientôt elles eurent des maisons dans plusieurs villes, où les services qu'elles rendaient les faisaient demander. Paul V approuva le nouvel institut par deux bulles, l'une du 1er février 1615, et l'autre du 6 octobre de l'année suivante. Lorsque le bon Père de Mattaincourt, car c'est ainsi qu'on l'appelait, eut réglé en détail tout ce qui concernait ses filles spirituelles, il s'occupa de la réforme de sa propre congrégation, qu'il se proposait de rendre plus utile à l'Eglise, en la chargeant d'instruire la jeunesse et d'exercer les fonctions du saint ministère, sous la direction des pasteurs. L'évêque de Toul, nommé par le pape commissaire pour travailler à cette réforme, n'espéra pas pouvoir réussir sans le concours de Pierre Fourrier, qui aplanit tous les obstacles, et cette difficile entreprise eut le plus heureux succès. Cette réforme, introduite d'abord dans quelques maisons, devint bientôt générale et prit le nom de Congrégation de Notre-Sauveur. Le P. Guinet, qui en fut nommé supérieur général, étant mort trois ans après, le P. de Mattaincourt fut élu pour le remplacer ; mais cette dignité ne changea rien à son genre de vie. Plus humble même, s'il est possible, qu'auparavant, il ne pouvait souffrir aucune distinction. D'une douceur inaltérable, d'une charité sans bornes, il ne témoignait jamais ni impatience ni brusquerie, et il rendait toujours le bien pour le mal, obligeant de préférence ceux dont il avait le plus à se plaindre. Le cardinal de Bérulle, qui le connut à Nancy, dit à ses disciples, lorsqu'il fut de retour à Paris, que s'ils voulaient d'un

seul coup d'œil considérer toutes les vertus, ils devaient aller en Lorraine, et qu'ils les trouveraient réunies en la personne du P. de Mattaincourt. La guerre qui troublait la Lorraine l'ayant obligé de se réfugier à Gray en Franche-Comté avec une partie de ses religieuses, il mit la dernière main à leurs constitutions, ainsi qu'aux statuts des Chanoines réguliers. Il mourut à Gray, le 9 décembre 1640, âgé de soixante-quinze ans. Les miracles qu'il opéra pendant sa vie et après sa mort le firent mettre au rang des bienheureux en 1730, par le pape Benoît XIII. Son corps se garde dans l'église paroissiale de Mattaincourt, où il se fait un grand concours de pèlerins. Le bienheureux Pierre Fourrier avait entrepris un ouvrage intitulé *Pratique des curés*, qu'il n'acheva pas ; il a laissé aussi un grand nombre de lettres manuscrites, qui donnent une haute idée de son mérite et de ses talents. Celles adressées à ses religieuses, qui traitent de la spiritualité, prouvent qu'il était très-versé dans les voies intérieures, et il en est qu'on croirait échappées à la plume de saint François de Sales. Depuis quelques années, on travaille au procès de sa canonisation.—7 juillet et 9 décembre.

PIGMÈNE (saint), *Pigmenius*, prêtre et martyr à Rome, souffrit l'an 363 sous l'empereur Julien l'Apostat. Il fut précipité dans le Tibre par ordre d'Apronien, préfet de la ville, qui haïssait les chrétiens et qui en fit périr un grand nombre pendant sa courte administration. — 24 mars.

PIGMÈNE (saint), évêque d'Autun, florissait dans le Vᵉ siècle, et il est honoré dans cette ville le 31 octobre.

PILENCE (sainte), *Pilentia*, martyre dans le Pont au commencement du IVᵉ siècle, souffrit avec saint Pontime et trois autres, qui sont mentionnés dans le Martyrologe hiéronymique. — 18 août.

PILINGOT (le bienheureux), *Pilingotus*, religieux du tiers ordre de Saint-François, florissait sur la fin du XIIIᵉ siècle, et mourut à Urbin en Italie, l'an 1304. — 1ᵉʳ juin.

PINIEN (saint), *Pinianus*, moine à Jérusalem, et époux de sainte Mélanie la Jeune, était fils de Sévère, préfet de Rome. Après quelques années de mariage, ayant perdu leurs enfants en bas âge, ils résolurent de ne plus vivre que pour Dieu et de passer le reste de leurs jours dans la continence. D'après les conseils de sainte Mélanie l'Ancienne, aïeule de son épouse, Pinien résolut de distribuer ses biens aux pauvres et de choisir pour retraite quelque solitude éloignée de Rome. Il vendit donc les biens que son épouse et lui possédaient en Espagne et dans les Gaules, affranchit huit mille esclaves qui leur appartenaient ; les autres qui ne voulurent pas de la liberté furent donnés au frère de Mélanie. Ce qu'ils avaient de plus précieux fut destiné au service de l'église et des autels. Ils se retirèrent ensuite dans une campagne en Italie, occupés à la prière, à l'étude de l'Ecriture sainte, ainsi qu'au soulagement des pauvres et des malades ; ce fut pour être plus en état de les secourir qu'ils vendirent leurs biens d'Italie et de Sicile, ne se réservant plus que ceux qu'ils avaient en Afrique. Ils passèrent dans cette dernière province en 410, et vécurent sept ans sous la conduite de saint Alype, évêque de Tagaste. Etant allés visiter saint Augustin à Hippone, le peuple de cette ville se saisit de Pinien et demanda qu'il fût ordonné prêtre : il ne put se tirer de leurs mains qu'en promettant que si jamais il recevait l'ordination, ce serait pour s'attacher au service de l'Eglise d'Hippone. Ils passèrent à Jérusalem en 417, et ils y continuèrent le genre de vie qu'ils menaient à Tagaste ; mais ils se séparèrent. Mélanie et Albine, sa mère, qui ne les avait pas quittés, entrèrent dans un monastère de religieuses que Mélanie venait de fonder, et dont elle devint supérieure. Pinien se retira dans une communauté de moines, où il mourut saintement, l'an 435, deux ans après Albine, sa belle-mère, et quatre ans avant Mélanie son épouse, avec laquelle il est nommé dans le Martyrologe romain sous le 31 décembre.

PINUCE (saint), *Pinutius*, missionnaire et martyr en Egypte ; faisait partie de ces trente sept missionnaires qui se partagèrent en quatre bandes pour évangéliser les quatre parties de la province. Arrêté par ordre du gouverneur et conduit devant son tribunal avec ses compagnons, ils confessèrent Jésus-Christ et déclarèrent tous, par la bouche de Paul leur chef, qu'ils préféraient la mort à l'apostasie. Ils furent condamnés à divers supplices, et Pinuce, qui avait prêché dans la partie méridionale, fut livré aux flammes.—16 et 18 janvier.

PINUPHRE (saint), *Pinuphrius*, moine loué par Cassien, se voyant en trop grande vénération dans le monastère de Pannephise, en sortit secrètement et se présenta en habit séculier à celui de Tabenne ; où il se distingua surtout par son humilité. Il paraît qu'il était prêtre, qu'il florissait vers la fin du IVᵉ siècle, et que son véritable nom était Pinuphe. — 27 novembre.

PINYTE (saint), *Pinytus*, évêque de Cnosse, aujourd'hui Ginosa, dans l'île de Candie, florissait dans la dernière partie du IIᵉ siècle, sous les empereurs Marc-Aurèle et Commode. Il a laissé quelques écrits, entre autres, une lettre adressée à saint Denis de Corinthe. — 10 octobre.

PION (saint), *Onio*, prêtre, est honoré à Bourges le 12 octobre.

PIONE (saint), *Pionius*, prêtre et martyr à Smyrne, avait converti un grand nombre d'idolâtres, lorsqu'il fut arrêté, pendant qu'il célébrait la fête de saint Polycarpe avec Asclépiade et une femme nommée Sabine. La veille il avait eu une vision qui lui fit connaître qu'ils seraient arrêtés le lendemain, et il fit aussitôt faire trois chaînes pour lui et ses compagnons. Ils avaient ces chaînes au cou, lorsque Polémon, un des gardes du temple, vint, avec une troupe d'ar-

chers, pour se saisir d'eux et les conduire en prison. Comme ils traversaient la place, la foule, leur voyant la chaîne au cou, les suivit. Pione, apercevant une grande multitude réunie autour de lui, fit un discours dans lequel il reprocha aux païens, et surtout aux juifs, la cruauté qu'ils exerçaient envers les chrétiens. Il parla longtemps et fut écouté avec une grande attention. Plusieurs lui témoignèrent de l'intérêt et lui dirent : *Votre probité, Pione, fait que nous vous jugeons digne de vivre.* Polémon et d'autres lui firent les plus vives instances pour l'engager à sacrifier ; mais il resta inébranlable, et on le conduisit en prison avec Asclépiade et Sabine. Le saint martyr ne voulut pas recevoir ce que les fidèles lui apportaient, et cela afin de n'être à charge à personne. On les mit dans un cachot à part ; ce qui leur fit plaisir, parce qu'ils avaient plus de facilité pour vaquer à la prière. Les païens venaient visiter Pione pour l'engager à sacrifier, et s'en retournaient pleins d'admiration pour ses réponses. Ceux qui avaient sacrifié par force venaient aussi le voir et pleuraient leur chute, surtout ceux dont la vie avait toujours été édifiante. Le saint, tout en relevant leur courage abattu, les exhorta vivement à réparer le scandale qu'ils avaient donné ; lorsqu'il les eut congédiés, Polémon et Théophile, maître de la cavalerie, vinrent lui dire qu'Eudémon, son évêque, venait de sacrifier, et qu'il devait imiter cet exemple. Théophile, voyant qu'il ne voulait pas se rendre au temple, lui mit une corde au cou et faillit l'étrangler ; des soldats l'entraînèrent par force et le portèrent dans le temple au pied de l'autel. Pendant qu'on le pressait de sacrifier, un nommé Térence cria dans la foule : *Sachez que c'est lui qui soutient les autres par ses discours et par son autorité, et qui les empêche de sacrifier.* On lui mit des couronnes sur la tête, mais il les brisa et jeta les morceaux devant l'autel. On le reconduisit donc en prison, et en y rentrant un des archers lui donna sur la tête un grand coup qui lui fit une blessure grave. Pione ne se plaignit pas, mais l'archer eut aussitôt la main enflée, ainsi que la poitrine, au point qu'il ne pouvait presque plus respirer. Lorsque le proconsul Quintilien fut revenu à Smyrne, il fit comparaître Pione devant son tribunal, et, ne pouvant le décider à obéir aux édits qui ordonnaient de sacrifier aux dieux, porta contre lui cette sentence : *Le sacrilége Pione s'étant avoué chrétien, nous l'avons condamné à être brûlé vif pour venger les dieux et pour donner de la terreur aux hommes.* Le martyr alla gaiement au lieu de l'exécution, et, s'étant déshabillé lui-même, il s'étendit sur le poteau et s'y laissa clouer. On dressa ensuite le poteau, et l'on plaça autour une grande quantité de bois auquel on mit le feu. Comme il fermait les yeux, le peuple crut qu'il était déjà mort, mais il priait en silence. Lorsque la flamme commençait à s'élever, il ouvrit les yeux, et après avoir regardé le feu, il expira en disant : *Seigneur, recevez mon âme.* Les fidèles retrouvèrent son corps intact ; ses cheveux et sa barbe n'étaient pas même brûlés. Le martyre de saint Pione eut lieu en 250, pendant la persécution de Dèce. Il avait composé plusieurs Apologies en faveur de la religion chrétienne. — 1er février.

PIPE (saint), *Pipio*, diacre à Beaune en Bourgogne, est honoré le 7 octobre.

PIPÉRION (saint), *Piperio*, martyr à Alexandrie, souffrit avec saint Candide et vingt autres. — 11 mars.

PIRAIN (saint), *Piranus*, confesseur dans la province de Cornouailles en Angleterre, florissait dans le VIe siècle. — 2 mai.

PIRMIN (saint), *Pirminus*, abbé et chorévêque, florissait dans le milieu du VIIIe siècle. Il se distingua par son zèle pour le rétablissement de la discipline monastique, et la plupart des maisons religieuses de l'Austrasie lui furent redevables de leur retour à l'exacte observance de leurs constitutions primitives. Outre les monastères qu'il réforma, il en fonda un grand nombre, parmi lesquels on cite les abbayes de Hornbach près de Spire, de Reichenau près de Constance, de Schutterer, de Gengemback, de Marmoutier, de Neuwiller, dans les provinces Rhénanes, et celle de Mourback en Alsace. Il mourut le 3 novembre 754, et dès l'an 827 on lui donnait le titre de saint, comme on le voit par un Martyrologe alsacien du IXe siècle. Dans un diplôme daté de l'année 727, le roi Thierri IV le qualifie évêque ; ce qui suppose qu'il avait reçu l'onction épiscopale ; mais on ignore quel siége il occupait ; il est même probable qu'il ne fut jamais qu'évêque régionnaire, c'est-à-dire sans siége fixe. Il exerçait habituellement les fonctions de son ordre à Metlis, aujourd'hui Meltesheim, qui faisait partie du diocèse de Metz ; mais il ne fut jamais évêque titulaire de cette dernière ville ni de celle de Meaux, comme l'ont avancé quelques auteurs, trompés par la ressemblance de leurs noms en latin. Ses reliques, qu'on conservait à l'abbaye de Hornebach, furent transférées à Inspruck, dans le milieu du XVIe siècle. On lui attribue un Recueil d'homélies que Mabillon a publié. — 3 nov.

PIRRONNE (la bienheureuse), *Petronilla*, recluse du tiers ordre de Saint-François, à laquelle Ferrarius donne le titre de sainte, mourut en 1472. Elle est honorée à Malines le 16 mars.

PISINION (saint), martyr en Afrique, souffrit avec saint Donat et plusieurs autres. — 25 février.

PISTAUR (saint), *Pistaurus*, ascète, est honoré chez les Ethiopiens le 23 avril.

PLACIDE (saint), *Placidus*, martyr avec saint Anastase, prêtre, et plusieurs autres, souffrit, à ce que l'on croit, dans la Cilicie. — 11 octobre.

PLACIDE (saint), abbé en Sicile et martyr, né à Rome en 515, était fils du patrice Tertullus, et n'avait que sept ans lorsqu'il fut placé par son père sous la conduite de saint Benoît. Saint Grégoire rapporte que le jeune Placide s'étant laissé tomber dans le lac de Sublac, où il était allé puiser de l'eau, saint

Benoît connut cet accident par une lumière surnaturelle, et il dit à Maur, compagnon de Placide : *Courez vite, l'enfant est tombé dans l'eau.* Maur lui demande sa bénédiction, et après l'avoir reçue, il court au lac et marche sur l'eau pour arriver à l'endroit où se trouvait Placide, qu'il saisit par les cheveux et qu'il rapporte sur le bord. Ce ne fut qu'alors seulement qu'il s'aperçut qu'il avait marché sur l'eau, et saint Benoît attribua ce miracle à son obéissance; mais Placide dit que quand il avait été tiré hors de l'eau, il avait vu sur sa tête la *mélote* de l'abbé et l'abbé lui-même qui le secourait. Saint Benoît, voyant son cher disciple faire tous les jours de nouveaux progrès dans la perfection, le chérissait avec une tendresse paternelle, et il ne voulut pas se séparer de lui lorsqu'il alla s'établir au Mont Cassin en 528. Tertullus, père de Placide, qui était le principal fondateur de ce monastère, étant venu faire une visite à son fils, fut si édifié de ses vertus, que par reconnaissance il donna à Benoît une partie des biens qu'il avait dans le voisinage. Il lui donna aussi des terres qu'il possédait en Sicile, et le saint patriarche y fonda, près de Messine, un monastère à la tête duquel il mit Placide, qui n'avait alors que vingt-six ans, et qui arriva en Sicile l'an 541. Il établit parmi ses religieux cet esprit de pénitence, de prière et de mortification qu'il avait puisé sous son maître; mais quelques années après, une flotte de pirates païens ayant abordé en Sicile, ces barbares, qui en voulaient aux chrétiens et surtout aux moines, massacrèrent le saint abbé avec tous ses religieux, et mirent le feu au monastère vers l'an 546. Ce monastère, qui était dédié sous l'invocation de saint Jean-Baptiste, fut rebâti à Messine même quelque temps après, et en 1276 on découvrit, sous les ruines de l'église abbatiale, les corps de ces saints martyrs : on les y retrouva de nouveau en 1558.—5 octobre.

PLACIDE (le bienheureux), fondateur du monastère du Saint-Esprit, près le Val-d'Ocre en Abruzze, était fils d'un laboureur de Rodio, près d'Amiterne. Ayant embrassé la vie solitaire, il se rendit célèbre par ses jeûnes et ses autres austérités. Plusieurs disciples étant venus se mettre sous sa conduite, il fonda, pour les loger, le monastère du Saint-Esprit, et il leur donna pour règle les institutions de Cîteaux. Il mourut en 1248, et Paul de Célano, qui écrivit sa Vie, marque que, le premier mois qui suivit sa mort, il s'opéra vingt-cinq miracles à son tombeau. — 8 juin.

PLACIDE (le bienheureux), *Placitus*, de l'ordre des Apostolins, mourut à Recanati, l'an 1398, et il est honoré dans la Marche d'Ancône le 5 juin.

PLACIDIE (sainte), *Placidia*, vierge, florissait dans le milieu du v[e] siècle, et mourut vers l'an 460. Elle est honorée à Vérone en Italie, le 11 octobre.

PLAISIS (saint), *Placidius*, confesseur en Berri, est honoré le 1[er] septembre.

PLAIT (saint), *Placitus*, abbé du monastère de Saint-Symphorien d'Autun, est qualifié prêtre dans plusieurs martyrologes. — 6 mai.

PLAMPHAGON (saint), martyr avec d'autres, est honoré le 6 mars.

PLATON (saint), *Plato*, martyr, souffrit avec saint Gaien, et il est honoré chez les Grecs le 2 octobre.

PLATON (saint), martyr à Ancyre en Galatie, ayant été arrêté pendant la persécution des empereurs Galère et Maximin II, fut fouetté par ordre du lieutenant Agrippin, qui lui fit déchirer ensuite les côtés avec les ongles de fer, et le livra à d'autres supplices qui se terminèrent par la décapitation. Il eut la tête tranchée l'an 306. Le second concile de Nicée atteste les nombreux miracles qu'il opérait surtout pour la délivrance des prisonniers. — 22 juillet.

PLATON (saint), abbé en Bithynie, ensuite à Constantinople, naquit vers l'an 734, et sortait d'une famille illustre. Orphelin dès son bas âge, par la mort de son père, qui fut suivie de celle de sa mère, il fut élevé par son oncle qui était grand trésorier de l'empire et qui le fit travailler dans ses bureaux. Le jeune Platon montrait une grande capacité pour les affaires, et trouvait encore du temps pour se livrer à l'étude. Il fit, sous d'habiles maîtres, des progrès étonnants dans les belles-lettres et dans la science de la religion. Sa naissance, sa fortune et ses belles qualités le firent accueillir à la cour avec distinction. Les seigneurs les plus qualifiés recherchèrent son alliance, et il refusa les partis les plus brillants, parce qu'il n'avait aucun goût pour le mariage. Il se détacha même du monde, et il finit par ne plus sortir de sa maison que pour visiter les églises et les monastères. Il avait trois frères qu'il détermina à se consacrer à Dieu et à vivre comme lui dans une continence parfaite. Il affranchit ses esclaves, vendit son bien, dont il distribua une partie du prix aux pauvres et employa le reste à l'établissement de ses sœurs. Il n'avait que vingt-quatre ans lorsqu'il quitta sa patrie pour se rendre au monastère de Symboléon, situé sur le mont Olympe en Bithynie. Lorsqu'il y fut arrivé, il renvoya le domestique qui l'avait accompagné et lui donna tous ses habits. Revêtu d'un manteau noir, il se présenta à l'abbé Théoctiste, demandant d'être admis au nombre des frères; ce qui lui fut accordé. L'abbé, pour lui apprendre à mourir entièrement à lui-même, le fit passer par différentes épreuves : souvent il le reprenait pour des fautes qu'il n'avait pas commises, et lui imposait des pénitences comme s'il avait été coupable. Platon, sans chercher à se justifier, se soumettait avec patience et humilité, et quoique son occupation, dans les heures destinées au travail des mains, fût de copier des livres, il préférait vaquer aux emplois les plus vils du monastère. Théoctiste étant mort en 770, Platon, qui avait trente-six ans, fut élu pour lui succéder, et malgré ses refus on l'obligea à accepter le gouvernement du monastère; mais sa dignité le rendit encore plus humble et plus mortifié qu'auparavant. Il ne buvait que de l'eau, et encore il était quelquefois

deux jours sans boire. Il ne mangeait que du pain, des fèves et quelques herbes sans huile, et ne prenait son repas que vers l'heure de none. Ayant été obligé de faire le voyage de Constantinople en 775, il y fut reçu avec une grande vénération, et sa présence produisit les plus heureux effets dans cette capitale. Le patriarche Paul voulut le faire évêque de Nicomédie; mais il ne put obtenir son consentement. Platon ne voulut pas même recevoir les ordres sacrés dont il se croyait indigne, et lorsqu'il eut terminé les affaires qui l'avaient amené, il retourna dans son monastère. Ses neveux ayant fondé le monastère de Saccudion, près de Constantinople pour y embrasser l'état religieux, ils lui firent tant d'instances pour qu'il vînt en prendre le gouvernement, qu'il condescendit à leurs désirs, et il quitta le mont Olympe en 782. Il établit la règle de saint Basile dans le nouveau monastère, et fit élire à sa place, en 794, saint Théodore, son neveu, pour vivre en simple moine. L'année suivante, l'empereur Constantin VI ayant répudié l'impératrice Marie pour épouser Théodote, proche parente de saint Platon, celui-ci désapprouva hautement cette conduite du prince et osa même lui reprocher le scandale qu'il donnait à ses sujets. Constantin, irrité de cette sainte hardiesse, le fit enfermer dans le monastère de Saint-Michel, et le saint y resta jusqu'à la mort de l'empereur arrivée en 797. Irène, mère du prince, ayant repris les rênes du gouvernement, rendit la liberté à Platon. Comme le monastère de Saccudion était exposé aux insultes des Sarrasins, qui faisaient des incursions jusqu'aux portes de Constantinople, saint Théodore alla s'établir avec ses moines dans le monastère de Stude, situé au milieu de la ville, et saint Platon l'y suivit. Il se renferma dans une petite cellule, et s'attacha aux pieds une grosse chaîne de fer qu'il avait soin de cacher sous sa robe quand on le visitait. Quoique la prière et le travail des mains fissent sa principale occupation, il s'intéressait vivement aux affaires de la religion et se montrait fort zélé pour le maintien de la discipline ecclésiastique. Ainsi, Nicéphore ayant été élu en 806 patriarche de Constantinople, quoiqu'il ne fût que laïque, le saint blâma cette élection et ne craignit pas d'assurer que l'ordination du nouveau patriarche était contraire aux canons. L'année suivante, l'empereur Nicéphore ayant rétabli dans tous ses droits Joseph, économe de l'église patriarcale, qui avait été déposé par saint Taraise pour avoir célébré le mariage de Constantin VI avec Théodote, Platon condamna ce rétablissement comme contraire à la discipline et comme nul, puisqu'il provenait d'une autorité laïque. L'empereur, irrité, le mit entre les mains de mauvais moines et de soldats insolents qui lui firent éprouver, pendant une année entière, toutes sortes de mauvais traitements. Il le fit ensuite comparaître devant un concile d'évêques vendus au pouvoir, qui le condamnèrent sur des accusations calomnieuses. Après cette inique sentence, Nicéphore l'exila dans les îles du Bosphore. Michel Ier, ayant succédé à Nicéphore en 811, rappela le saint à Constantinople, et il y fut reçu avec de grandes démonstrations de joie. De retour dans sa cellule, il prit la résolution de n'en plus sortir, et lorsqu'il sentit que la mort approchait, il fit creuser son tombeau et s'y fit descendre. Plusieurs personnes de distinction vinrent l'y visiter, entre autres le patriarche saint Nicéphore, dont il avait condamné l'ordination, et avec lequel il s'était réconcilié. Il mourut le 19 mars 813, âgé de près de quatre-vingts ans, et le patriarche fit lui-même la cérémonie de ses funérailles. — 4 avril.

PLATONIDE (sainte), *Platonides*, femme mariée, est honorée chez les Grecs le 6 avril.

PLAUTE (saint), *Plautus*, martyr en Thrace, souffrit avec saint Eutyche et un autre. — 29 septembre.

PLAUTILLE (sainte), *Plautilla*, mère de sainte Flavie Domitille, était nièce de l'empereur Domitien et sœur du consul Flavius Clemens. Ayant été baptisée par l'apôtre saint Pierre, elle mourut en paix, après une vie passée dans la pratique de toutes les vertus. — 20 mai.

PLÉCHELM (saint), *Plechelmus*, apôtre de la Gueldre, sortait d'une famille distinguée parmi les Anglo-Saxons. Né vers le milieu du VIIe siècle, dans la partie méridionale de l'Ecosse, il s'engagea dans l'état ecclésiastique et fit le pèlerinage de Rome, d'où il rapporta des reliques dans sa patrie. Il se rendit ensuite dans la basse Allemagne avec saint Wiron, qui était évêque, et saint Otger, qui était diacre, pour prêcher l'Evangile aux idolâtres. Plechelm, soutenu par la protection de Pépin d'Heristal, maire du palais d'Austrasie, convertit au christianisme la Gueldre ainsi que plusieurs autres pays situés entre le Rhin, le Wahal et la Meuse. Pépin ayant donné aux saints missionnaires le Mont-Saint Pierre, aujourd'hui le Mont-Sainte-Odile, près de Ruremonde, Pléchelm s'y retira pour y mener la vie érémitique; mais il en sortait souvent pour aller faire des missions dans les lieux d'alentour. Après la mort de saint Wiron, qui était le confesseur de Pépin, celui-ci s'adressa à saint Pléchelm. « Au commencement du carême de chaque année, dit un historien, il quittait les marques de sa dignité et allait nu-pieds de son palais au Mont-Saint-Pierre, où vivait le saint, pour le consulter sur la manière de gouverner conformément à la volonté de Dieu. Il confessait aussi ses péchés au grand prêtre du Seigneur, et purifiait par ses larmes les fautes que la fragilité humaine lui avait fait commettre. » Ce titre de grand prêtre du Seigneur indique que saint Pléchelm avait reçu l'onction épiscopale, et Bollandus lui donne le titre d'évêque. Il mourut le 15 juillet 732, et fut enterré dans l'église du Mont-Saint-Pierre. La plus grande partie de ses reliques se garde à Odenzel. — 15 juillet.

PLÈNE (saint), évêque en Egypte, est l'un de ces confesseurs qui furent exilés par l'empereur Constance, vers l'an 356, et qui moururent dans la province Ammoniaque. Ils sont nommés dans le Martyrologe romain le 21 mai.

PLÈSE (saint), *Plesius*, missionnaire et martyr en Egypte, était l'un de ces hommes apostoliques qui se partagèrent en quatre bandes de chacune neuf, et qui se dirigèrent vers les quatre coins de la province. Celle dont Plèse faisait partie et qui avait pour chef saint Récombe, évangélisait du côté du nord, lorsqu'elle fut arrêtée par des soldats qui la conduisirent devant le tribunal du gouverneur. Ce magistrat condamna à mort Plèse et ses huit compagnons, et ils eurent la tête tranchée dans le IIe ou le IIIe siècle. —16 janvier.

PLUTARQUE (saint), *Plutarchus*, martyr à Alexandrie, pendant la persécution de l'empereur Sévère, était frère de saint Héraclas, qui devint dans la suite évêque d'Alexandrie. Comme ils fréquentaient l'un et l'autre la célèbre école qu'Origène avait ouverte dans cette ville, les leçons de ce grand homme les amenèrent à la connaissance de la vérité, et ils embrassèrent le christianisme. Comme Plutarque était très-connu dans la ville, sa conversion fit du bruit et il fut arrêté un des premiers. Origène le visitait pendant sa détention pour l'exhorter à la persévérance; il l'accompagna même jusqu'au lieu du supplice. Saint Plutarque fut martyrisé vers l'an 210. — 28 juin.

POÈME (saint), *Poema*, martyr à Membrèse en Afrique avec saint Ammon et trente-deux autres, souffrit dans le IIIe siècle. — 9 février.

POENTAL (saint), martyr à Antioche, souffrit avec plusieurs autres. — 29 mars.

POGE (saint), *Podius*, évêque de Florence, florissait sur la fin du Xe siècle et mourut vers l'an 1003. — 28 mai.

POLE (saint), *Polius*, diacre et martyr dans la Mauritanie césarienne, prêchait l'Evangile dans cette province lorsqu'il versa son sang pour la foi qu'il annonçait aux infidèles. Il souffrit probablement dans le IIe siècle avec deux autres diacres, Timothée et Eutyche, qui partageaient ses travaux apostoliques. — 21 mai.

POLENTAINE (sainte), martyre à Carthage, souffrit avec saint Catulin, diacre, et plusieurs autres dont les corps furent enterrés dans la basilique de Fauste. — 15 juillet.

POLLENCE (sainte), *Pollentia*, martyre à Antioche, souffrit avec saint Géronte et quelques autres. — 9 décembre.

POLLÈNE (sainte), *Pollena*, vierge à Trécaut en Vermandois, mourut vers l'an 760. Son corps repose maintenant dans l'église de Saint-Prix à Saint-Quentin, avec les corps de saint Lifard et de sainte Valière. — 8 octobre.

POLLION (saint), *Pollio*, lecteur et martyr en Pannonie, fut arrêté le jour même que le gouverneur Probus arrivait à Cébales, ville qu'habitait Pollion. On le présenta à Probus au moment où il descendait de voiture. On lui fit entendre qu'il était un des plus impies de la secte des chrétiens, et qu'il n'avait de respect ni pour les dieux ni pour les empereurs, dont il parlait en termes outrageants. Probus lui ayant demandé quel office il exerçait parmi les chrétiens, *Je suis*, répondit-il, *le chef des lecteurs. — De quels lecteurs? — De ceux qui lisent au peuple la parole de Dieu. — Quoi! de ces fanatiques qui ne cherchent qu'à abuser de l'esprit faible et léger de quelques filles, et à leur persuader de garder une chasteté perpétuelle, sous prétexte d'une plus haute perfection? — Il ne tient qu'à vous de vous assurer s'il y a parmi nous des esprits faibles et légers. — Comment cela? — C'est qu'il n'y a que ceux qui sont tels qui abandonnent le Créateur pour les idoles; les autres restent fermement attachés à la foi du Roi éternel et accomplissent fidèlement ses commandements, les mêmes que nous lisons au peuple. — De quels commandements et de quel roi parlez-vous? — Je parle des préceptes du roi Jésus-Christ. — A quoi obligent ces préceptes? — A n'adorer qu'un seul Dieu, qui est celui qui fait tonner dans le ciel; ils avertissent que du bois et des pierres ne sauraient être des dieux; ils corrigent les mœurs, donnent des moyens pour éviter le péché et pour se maintenir dans la vertu; ils apprennent aux vierges à tendre à la perfection de leur état, et aux personnes mariées à vivre chastement dans le mariage; ils portent les maîtres à traiter leurs esclaves avec douceur en leur rappelant que tous les hommes sont égaux dans le principe et n'ont tous qu'un même père; ils engagent les esclaves à servir leurs maîtres plus par amour que par crainte; ils ordonnent aux sujets d'obéir aux puissances dans les choses justes et raisonnables: en un mot, ils enseignent à honorer ses père et mère, à servir ses amis, à pardonner à ses ennemis, à aimer ses concitoyens, à exercer l'hospitalité envers les étrangers, à secourir les malheureux, à avoir de la charité pour tous, à ne faire du mal à personne, à souffrir patiemment l'injustice, à être détaché du bien qu'on possède et à ne pas désirer celui d'autrui, à croire enfin qu'une immortalité bienheureuse attend celui qui a le courage d'affronter la mort que vous pouvez donner. Voilà quels sont ces préceptes. Maintenant que vous les connaissez, vous pouvez ou les rejeter ou les suivre. — De quelle félicité peut-on jouir après la mort? — Il n'y a point de comparaison à faire entre le bonheur de cette vie et la félicité de la vie future, entre des plaisirs passagers et les biens éternels. — A quoi bon tant de paroles, il faut en venir à l'exécution de l'édit? — Que porte-t-il? — Que vous sacrifierez aux dieux. — Je ne sacrifierai point; car il est écrit: Celui qui sacrifiera au démon et non à Dieu, sera exterminé. — Alors il faut vous résoudre à mourir. — J'y suis tout résolu; faites ce qui vous est ordonné.* Probus le condamna à être brûlé vif, ce qui fut exécuté à un

mille de la ville, le 27 avril 304. — 28 avril.

POLYCARPE (saint), *Polycarpus*, évêque de Smyrne et martyr, était encore jeune lorsqu'il embrassa le christianisme en 80 : il devint ensuite le disciple de l'apôtre saint Jean, qui l'ordonna évêque de Smyrne vers l'an 96. On croit que c'est de lui que parle Jésus-Christ dans le second chapitre de l'Apocalypse, quand il dit à l'ange de Smyrne : *Je sais quelle est votre affliction et votre pauvreté; mais vous êtes riche, et vous êtes calomnié par ceux qui se disent Juifs et qui sont de la synagogue de Satan. Ne craignez rien de ce que l'on vous fera souffrir..... Soyez fidèle jusqu'à la mort, et je vous donnerai la couronne de vie.* Il gouverna son Église pendant soixante-dix ans, et il était considéré comme le docteur de l'Asie et le chef des évêques de cette partie du monde ; il devait cette considération toute personnelle à ses vertus et à l'avantage qu'il avait eu d'être disciple des apôtres. Il forma lui-même plusieurs disciples, parmi lesquels on compte saint Irénée qui devint ensuite évêque de Lyon, et qui parle ainsi de son maître : *Je pourrais encore vous dire le lieu où le bienheureux Polycarpe était assis pour annoncer la parole de Dieu. La manière grave dont il entrait et sortait, la sainteté de sa conduite, son air majestueux, sont toujours présents à ma mémoire. Il me semble encore l'entendre nous raconter les entretiens qu'il avait eus avec Jean et avec les autres qui avaient vu le Seigneur, et nous faire le récit de ce qu'il avait appris de sa doctrine et de ses miracles.* Lorsque saint Ignace, évêque d'Antioche, était conduit à Rome, l'an 107, pour y être livré aux bêtes, il s'arrêta quelque temps à Smyrne, et eut un entretien avec saint Polycarpe, qui baisa respectueusement ses chaînes. Ignace lui recommanda son troupeau de vive voix, et ensuite par une lettre qu'il lui écrivit de Troade, et dans laquelle il le priait d'écrire en son nom aux Églises d'Asie. C'est en conséquence de cette prière que saint Polycarpe écrivit plusieurs lettres; mais il ne nous reste plus que celle adressée aux Philippiens, et qui sera un monument éternel de son humilité, de son zèle et de sa charité. Elle contient des instructions présentées avec une clarté et une simplicité admirables. On la lisait publiquement dans les églises du temps de saint Jérôme, qui en fait le plus bel éloge. L'histoire ecclésiastique est ensuite un demi-siècle sans parler de saint Polycarpe. On sait qu'il se rendit à Rome vers l'an 158 pour conférer avec le pape saint Anicet sur la différente pratique des Églises touchant la fête de Pâques. Les Églises d'Asie la célébraient, comme les Juifs, le 14e de la lune de mars, en quelque jour de la semaine qu'il arrivât; au lieu que la coutume de Rome, de l'Égypte et de tout l'Occident était de ne la célébrer que le dimanche suivant. Les deux saints convinrent de ne pas rompre les liens de la charité pour ce point de discipline. Anicet céda même à Polycarpe l'honneur de célébrer à sa place les saints mystères dans son église. C'est pendant qu'il était à Rome qu'ayant rencontré Marcion, cet hérésiarque lui demanda s'il le connaissait : *Oui*, répondit-il, *je te connais pour le fils aîné de Satan.* Une autre fois, ayant vu Cérinthe entrer dans un bain, *Fuyons*, s'écria-t-il, *de peur que le bain ne tombe sur nous.* La persécution excitée par Marc-Aurèle ayant éclaté en Asie, vers l'an 166, le proconsul Statius Quadratus, qui habitait Smyrne, fit mourir plusieurs chrétiens, parmi lesquels on cite saint Germanicus, qui montra un courage héroïque. Le peuple, voyant qu'il se livrait lui-même aux bêtes sans attendre leurs attaques, s'écria : *Qu'on se défasse des impies et surtout de Polycarpe.* Celui-ci, non par crainte de la mort, mais pour condescendre aux instances des fidèles, se retira dans une maison près de la ville. Ceux qui étaient chargés de l'arrêter, ayant saisi dans le voisinage de sa retraite deux enfants, ils en fouettèrent un si cruellement, qu'ils le décidèrent à les conduire dans le lieu où il était caché. Il avait fait se mettre à table lorsqu'ils arrivèrent; il leur fit servir à manger et leur demanda ensuite quelque temps pour faire à Dieu sa prière accoutumée; ce qui lui ayant été accordé, il pria debout, les yeux levés au ciel, pendant près de deux heures. Lorsqu'il eut fini, on le plaça sur un âne pour le conduire à la ville. On rencontra sur la route une voiture où se trouvaient Hérode, qui avait donné l'ordre de l'arrêter, et son père Nicétas. Ils lui offrirent une place, dans l'espérance qu'ils pourraient le séduire par leurs belles paroles. En effet, lorsqu'il fut à côté d'eux, ils ne cessaient de lui faire cette question : *Quel mal y a-t-il de dire, seigneur César, et de sacrifier pour sauver sa vie?* Il les écouta d'abord en silence ; mais voyant qu'ils insistaient d'une manière toujours plus pressante, il leur dit : *Non, rien ne sera jamais capable de me faire changer de sentiment; ni le fer, ni le feu, ni la prison, ni l'exil, ni tous les maux ensemble ne me feront jamais consentir à donner de l'encens à un homme, ou, ce qui est encore plus horrible, à des démons.* Cette réponse les irrita tellement, qu'ils le jetèrent à bas de leur voiture, et que le saint, en tombant, eut une jambe cassée ; ce qui ne l'empêcha pas de continuer son chemin jusqu'à l'amphithéâtre. En y entrant, une voix du ciel lui dit : *Polycarpe, ayez bon courage!* et ces paroles furent entendues des chrétiens. Conduit devant l'estrade sur laquelle était le proconsul, il confessa hautement Jésus-Christ. Le proconsul lui conseilla d'épargner à sa vieillesse des tourments qu'il était hors d'état de supporter. *Pourquoi faire difficulté de jurer par la fortune de l'empereur? Croyez-moi, renoncez à votre superstition : une rétractation n'a rien de déshonorant, lorsque César et les dieux l'exigent. Dites donc avec le peuple : Qu'on ôte les impies, qu'on se défasse des impies!* Polycarpe, ayant promené ses regards sur la multitude, les porta vers le ciel et dit avec une profonde tristesse : *Oui, ôtez les impies!* — *Ache-*

vez ! lui cria le proconsul, s'imaginant qu'il se laissait vaincre, *jurez par la fortune de César, et dites des injures à Christ. — Il y a quatre-vingt-six ans que je le sers, et il ne m'a jamais fait de mal ; il m'a au contraire comblé de biens, et vous voudriez que je lui dise des injures, que j'outrage mon Seigneur et mon Roi, de qui j'attends mon bonheur, en qui je mets toute mon espérance et qui fait toute ma gloire !...* Comme le proconsul insistait pour le faire jurer par la fortune de l'empereur, il lui dit : *Ne savez-vous pas que je suis chrétien? Si vous désirez connaître la doctrine que je professe, je suis prêt à vous l'exposer, quand vous serez décidé à m'entendre.— C'est au peuple, et non à moi que vous devez rendre compte de votre croyance. — C'est à vous, au contraire, par déférence pour la dignité dont vous êtes revêtu ; car la religion dont je vous parle nous apprend à honorer les puissances de la terre.— Sais-tu que j'ai des lions et des ours tout prêts à venger nos dieux. — Qu'ils sortent ces lions et ces ours; qu'ils viennent assouvir sur moi leur rage ; employez, pour m'arracher la vie, tout ce que la cruauté des tyrans a pu inventer de supplices, je suis préparé à tout. — Tu me braves et tu oses mépriser les morsures des bêtes ! mais nous verrons si cette fermeté sera à l'épreuve du feu. — Ce feu dont vous me menacez sera éteint dans quelques heures ; mais celui que le souverain Juge a allumé pour brûler les impies ne s'éteindra jamais. Mais à quoi bon tant de paroles? Faites ce que votre cruauté vous inspire, et si vous imaginez quelque nouveau supplice, ne me l'épargnez pas.* Pendant que le saint martyr prononçait ces derniers mots, son visage brilla d'une lumière céleste, et le proconsul lui-même fut frappé du prodige ; ce qui ne l'empêcha pas de faire crier par un héraut : *Polycarpe persiste à confesser qu'il est chrétien.* Le peuple, entendant cette proclamation, demanda sa mort à grands cris. *C'est le père des chrétiens,* s'écriait-on, *c'est le docteur de l'Asie, l'ennemi de nos dieux, le profanateur de nos temples ; c'est cet impie qui allait partout détruisant notre religion et condamnant le culte des dieux immortels. Qu'il meure et qu'il obtienne enfin ce qu'il mérite depuis longtemps.* On demanda d'abord qu'on lâchât contre lui un lion ; mais comme l'heure des combats des bêtes était passée, on s'écria qu'il fallait le brûler vif. C'est ainsi que se vérifia la vérité du songe qu'il avait eu trois jours auparavant, pendant lequel il lui semblait que le chevet de son lit était en feu, et que sa tête était entourée de flammes. Lorsqu'il fut éveillé, il dit à ceux qui se trouvaient présents que dans trois jours il serait brûlé vif. Aussi, lorsqu'il eut entendu les cris du peuple qui le dévouait au supplice du feu, il interrompit sa prière pour dire aux fidèles qui l'accompagnaient : *Mes frères, reconnaissez maintenant la vérité de mon songe.* Cependant la populace court de tous côtés afin de se procurer le bois nécessaire pour la construction du bûcher, et les juifs se signalèrent dans cette circonstance. Lorsque le bois fut arrangé, Polycarpe s'en approcha ; et ayant ôté sa ceinture et sa première robe, il se baissa pour ôter sa chaussure, chose qu'il n'avait pas l'habitude de faire; car les fidèles avaient pour lui une si grande vénération, que chacun s'empressait de lui rendre ce service, afin de pouvoir baiser ses pieds. Comme on voulait le lier sur le bûcher avec des chaînes de fer, il dit que cette précaution était inutile, et que celui qui lui avait donné la volonté de souffrir pour lui, lui en donnerait aussi la force. On se contenta donc de lui lier les mains derrière le dos avec des cordes. Lorsqu'il fut sur le bûcher, il fit à haute voix une prière touchante, et lorsqu'il eut cessé de prier, on vit les flammes se courber en arc et former une voûte de feu qui couvrait le corps du saint sans atteindre même ses vêtements. Son corps exhalait une odeur de parfum. Cette merveille étonna les païens, et ils dirent à l'un des *confecteurs* de s'approcher plus près du bûcher afin de mieux s'assurer de la vérité du prodige. Quand il l'eut confirmée par son rapport, on le chargea d'enfoncer son poignard dans le corps du saint : il le fit, et aussitôt il en sortit une si grande abondance de sang, que le feu en fut éteint. Plusieurs chrétiens se disposaient à enlever son corps, mais le proconsul, à qui les juifs étaient venus dire que si on le leur laissait, ils abandonneraient le culte du Crucifié pour mettre Polycarpe à sa place, s'ils pouvaient avoir ses reliques, envoya un centurion avec ordre de faire brûler les restes du saint martyr. On parvint cependant à recueillir quelques ossements que le feu avait épargnés, et que l'Eglise de Smyrne estimait plus que des pierres précieuses. On voit encore son tombeau dans une petite chapelle de cette ville. — 26 janvier.

POLYCARPE (saint), martyr en Afrique, souffrit avec saint Victor et plusieurs autres. — 31 janvier.

POLYCARPE (saint), prêtre de l'Eglise romaine, était lié d'une étroite amitié avec saint Sébastien, dont il partageait le zèle pour la conversion des païens. Parmi ceux que Sébastien avait décidés à embrasser le christianisme et qu'il amenait à Polycarpe pour que celui-ci les baptisât, on cite saint Claude, saint Nicostrate, saint Castorie, saint Victorin, saint Symphorien et saint Tranquillin. Ce dernier fut guéri de la goutte pendant que Polycarpe lui administrait le sacrement. Saint Chromace, qui était alors idolâtre et qui remplissait les fonctions de préfet de Rome, n'eut pas plutôt appris ce miracle, qu'il résolut d'employer le même remède; car il était aussi attaqué de la goutte. Ayant donc demandé et obtenu de l'empereur Dioclétien la permission de quitter sa charge, il se retira à la campagne avec quelques parents et quelques amis, qui désiraient aussi se faire chrétiens. Il s'agissait de trouver une personne pour les instruire des vérités de la foi et pour les disposer au baptême. On jeta les yeux sur Sébastien et sur Polycarpe, et il s'agissait de décider lequel des deux se dévouerait à cette bonne œuvre. Tous les deux s'y refusèrent, non par défaut de zèle, mais parce qu'ils craignaient, en s'éloignant de

Rome, de manquer la couronne du martyre. Cette admirable contestation, comme l'appelle saint Augustin, fut portée devant le pape saint Caïus, qui décida que Polycarpe serait chargé de cette fonction. Il accompagna donc Chromace, et lorsqu'il le trouva suffisamment instruit, il le baptisa. Aussitôt après la cérémonie, Chromace se trouva guéri de son mal, et il souffrit le martyre peu de temps après, l'an 286. Quant à saint Polycarpe, il mourut en paix vers la fin du IIIe siècle. — 23 février.

POLYCARPE (saint), martyr à Antioche avec saint Théodore, est honoré chez les Grecs le 7 décembre.

POLYCARPE (saint), prêtre persan, est honoré le 24 avril.

POLYCARPE (saint), prêtre d'Arménie, est honoré par les Ethiopiens, chez qui il était allé prêcher la foi chrétienne. — 23 février.

POLYCHRONE (saint), *Polychronius*, évêque de Babylone en Perse et martyr pendant la persécution de l'empereur Dèce, dans le milieu du IIIe siècle, eut la tête coupée avec des pierres tranchantes : il mourut en levant les mains et les yeux vers le ciel. — 17 février.

POLYCHRONE (saint), prêtre et martyr, fut mis à mort par les ariens vers le milieu du IVe siècle, sous le règne de Constance. On se saisit de lui pendant qu'il célébrait les saints mystères, et il fut égorgé dans le lieu saint, au pied même de l'autel, d'où on l'avait arraché. La cause de sa mort fut la haine que lui portaient les sectateurs d'Arius, parce qu'il défendait avec intrépidité la foi du concile de Nicée auquel il avait assisté avant sa promotion au sacerdoce : on croit même qu'il fut ordonné prêtre dans cette auguste assemblée. — 6 décembre.

POLYCLET (saint), *Polycletus*, martyr à Alexandrie avec saint Mansuet et plusieurs autres, est honoré chez les Grecs le 30 décembre.

POLYÈNE (saint), *Polyænus*, évêque et martyr en Afrique avec saint Némésien et plusieurs autres évêques qui, sous les empereurs Valérien et Gallien, furent frappés à coups de bâton, ensuite chargés de chaines et envoyés aux mines. Ils y consommèrent leur martyre par la misère, les fatigues et les mauvais traitements. — 10 septembre.

POLYÈNE (saint), martyr à Rome avec saint Hermas et un autre, fut traîné par des lieux raboteux et remplis de pierres : il expira par suite de ce supplice. — 18 août.

POLYÈNE (saint), prêtre et martyr à Pruse en Bithynie avec saint Patrice, évêque de cette ville, souffrit probablement pendant la persécution de Dioclétien ou de ses successeurs. — 28 avril.

POLYEUCTE (saint), *Polyeuctus*, martyr à Césarée en Cappadoce, souffrit avec saint Victorius et un autre. — 21 mai.

POLYEUCTE (saint), officier et martyr à Mélitine en Arménie, était encore païen lorsque la persécution de Dèce éclata; mais comme il était intimement lié avec Néarque, qui était un chrétien fervent, celui-ci le décida à embrasser le christianisme. Polyeucte, depuis sa conversion, soupirait après le martyre, et il ne craignait pas de dire partout qu'il était chrétien. Ayant été arrêté, il souffrit avec courage les tortures les plus horribles, et les bourreaux, las de le tourmenter, essayèrent de le vaincre par des raisonnements spécieux, mais sans succès. Les larmes de sa femme Pauline, de ses enfants et de son beau-père ne purent non plus l'ébranler : en conséquence il fut condamné à mort. Pendant qu'on le conduisait au supplice, il exhortait avec force les infidèles à quitter les idoles pour adorer Jésus-Christ, et son discours en convertit plusieurs. Son corps fut enterré à Mélitine par les soins de Néarque, qui recueillit son sang dans un linge, et écrivit ensuite les actes de son martyre. Il y avait, au IVe siècle, une église de Saint-Polyeucte à Mélitine, et saint Euthyme y allait souvent prier. Il y en avait aussi une magnifique à Constantinople du temps de l'empereur Justinien, et l'on s'y rendait pour faire les serments les plus solennels, comme nous l'apprenons de saint Grégoire de Tours, qui ajoute que nos rois de la première race confirmaient leurs traités par le nom du saint martyr. Tout le monde connaît la tragédie de Corneille intitulée *Polyeucte*, dont il est le principal personnage. — 13 février.

POLYEUCTE (saint), patriarche de Constantinople, florissait dans le Xe siècle, et mourut en 970. Il est nommé dans les ménées des Grecs le 5 février.

POLYME (saint), *Polymnius*, diacre de Milan, est honoré dans l'église de Saint-Ambroise le 9 mai.

POLYXÈNE (sainte), *Polyxena*, martyre, est qualifiée disciple des apôtres, ainsi que sainte Xantippe, sa compagne, avec laquelle elle est honorée en Espagne le 23 septembre.

POME (sainte), *Poma*, vierge, était sœur de saint Memmie ou Menge, évêque de Châlons-sur-Marne. Elle le suivit lorsqu'il vint de Rome dans les Gaules vers le milieu du IIIe siècle. En 1318 on renferma son corps avec celui de saint Memmie, dans une châsse de vermeil, ornée de pierreries, qu'on plaça dans l'église abbatiale des Chanoines réguliers de Saint-Augustin. Le culte de sainte Pome est très-ancien à Châlons. On l'honorait autrefois le 27 juin; mais sa fête se célèbre actuellement le 8 août.

POMPÉE (saint), *Pompeius*, martyr à Durazzo en Albanie avec saint Pérégrin et plusieurs autres, tous Italiens, qui, s'étant retirés dans cette ville pendant la persécution de Trajan, confessèrent qu'ils étaient chrétiens, lorsqu'ils eurent aperçu saint Aste, évêque, attaché à une croix. Ils furent arrêtés sur-le-champ par l'ordre du gouverneur, et jetés dans la mer, vers le commencement du IIe siècle. — 7 juillet.

POMPÉE (saint), martyr en Afrique avec saint Térence et plusieurs autres pendant la persécution de l'empereur Dèce, fut battu de verges et appliqué à la torture par ordre du

préfet Fortunatien, qui le fit ensuite décapiter, au milieu du IIIe siècle. — 10 avril.

POMPÉE (saint), évêque de Pavie, succéda à saint Syr et eut saint Juvence pour successeur; on ignore le temps où il vivait; mais il est probable que ce fut dans le IVe siècle.— 14 décembre.

POMPEYE (sainte), *Pompeia*, l'une des quarante-huit martyrs de Lyon, souffrit avec saint Pothin, évêque de cette ville, l'an 177, pendant la persécution de l'empereur Marc-Aurèle. — 2 juin.

POMPIEN (saint), *Pompianus*, était autrefois honoré à Constantinople, et l'on gardait ses reliques dans l'église de Sainte-Euphémie. — 22 juin.

POMPIN (saint), *Pompinus*, martyr en Afrique, souffrit avec saint Artifas et plusieurs autres. — 18 décembre.

POMPIN (saint), martyr en Syrie avec saint Avent et huit autres, est honoré le 15 février.

POMPONE (saint), *Pomponius*, évêque de Naples, florissait dans la première partie du VIe siècle et mourut vers l'an 536. — 14 mai.

POMPONIE (sainte), *Pomponia*, martyre d'Abitine avec saint Saturnin, saint Datif et quarante-six autres, qui furent arrêtés à Abitine même, un dimanche, pendant qu'ils assistaient à la célébration des saints mystères, comparut avec ses compagnons devant les magistrats de la ville. Ceux-ci, ne pouvant les déterminer à obéir aux édits impies de Dioclétien et de ses collègues, les envoyèrent à Anulin, proconsul de Carthage, qui leur fit subir un interrogatoire accompagné de tortures si cruelles, que Pomponie mourut en prison, par suite des tourments que lui avait fait subir ce proconsul, l'an 304. — 11 février.

POMPOSE (sainte), *Pomposa*, vierge et martyre à Cordoue, naquit dans cette ville, et ses parents, qui y tenaient un rang distingué, vendirent leurs biens pour bâtir un double monastère d'hommes et de femmes à Pillemellar, à deux lieues de la ville, où ils se retirèrent avec leurs enfants. Pompose était encore très-jeune lorsqu'elle prit le voile avec sa mère dans celui des femmes; mais elle surpassait ses compagnes par son ardeur pour les austérités et par son exactitude à observer tous les points de la règle. Ayant appris dans sa solitude que Mohammed, fils et successeur d'Abdérame II, continuait la persécution suscitée par son père, elle soupirait après le bonheur du martyre, et se serait présentée d'elle-même aux persécuteurs, si son abbesse ne l'eût fait renfermer, à la prière de sa famille, dans le fond du monastère. Mais à la nouvelle que sainte Colombe, son amie, venait de remporter la palme, elle résolut de tout tenter pour être associée à son triomphe. Profitant donc du moment où l'un de ses frères qui la gardait ne pouvait s'apercevoir de sa fuite, elle s'échappa du monastère au milieu de la nuit, et se trouva le matin aux portes de Cordoue. Dès que la salle des audiences fut ouverte, elle se présenta devant le juge, fit sa profession de foi, et après avoir confessé Jésus-Christ, elle accusa Mahomet d'imposture. Le juge, comprenant le but de sa démarche, s'empressa de satisfaire son désir et la condamna à mort. Elle fut décapitée devant le palais du roi, l'an 853, et son corps jeté dans le Guadalquivir. Les chrétiens le retirèrent du fleuve et l'enterrèrent sur la rive. Trois semaines après, des religieux le retirèrent de la fosse et le portèrent à l'église de Sainte-Eulalie, dans le village de Fragelles, près de la ville. Ils l'inhumèrent aux pieds de celui de sainte Colombe. Saint Euloge, qui l'avait exhortée au martyre, lui a donné une place dans son *Mémorial des saints*. — 19 septembre.

PONCE (saint), *Pontius*, diacre de l'église de Carthage et disciple de saint Cyprien, accompagna son évêque lorsqu'il fut exilé à Curube pendant la persécution de l'empereur Valérien. Plus tard, il écrivit l'histoire de la vie et du martyre de son maître. Saint Jérôme le place dans son *Catalogue des écrivains ecclésiastiques*. — 8 mars.

PONCE DE LARASE (le bienheureux), d'une famille distinguée du diocèse de Lodève, après une jeunesse dissolue, devint le fléau de sa province par ses brigandages et par ses violences, lorsqu'il se sentit tout à coup touché de la grâce qui le changea en un homme nouveau. Sa conversion fut aussi sincère qu'elle avait été subite, et sa pénitence dura autant que sa vie. Après avoir vendu tous ses biens, il fit publier par toute la province que ceux à qui Ponce de Larase devait quelque chose ou à qui il avait fait quelque tort, se trouvassent à sa maison de Péqueroles les trois premiers jours de la semaine sainte, et qu'il satisferait à toutes les réclamations. Le dimanche des Rameaux à Lodève, après la lecture de l'Evangile, pendant que l'évêque parlait au peuple devant l'église, Ponce, suivi de six de ses compagnons qu'il avait déterminés à suivre son exemple, traversa la foule et alla se prosterner devant l'évêque, en costume de pénitent, ayant la corde au cou comme un criminel. Il remit ensuite à l'évêque un papier où il avait écrit ses péchés, le suppliant de le lire à haute voix. L'évêque s'y refusa d'abord, mais sur ses instances, il en fit faire la lecture. Pendant ce temps Ponce versait des larmes et se faisait frapper de verges. Le lendemain et les jours suivants, il indemnisa toutes les personnes qui se présentèrent à Péqueroles, restituant tout ce qu'il avait autrefois pillé et réparant les dommages qu'il avait causés : ce qui lui restait, il le distribua aux pauvres le jour du jeudi saint, et il en choisit treize auxquels il lava les pieds et qu'il fit manger à sa table. Décidé à passer le reste de ses jours dans la solitude, il proposa à sa femme de rompre les liens qui les unissaient; ce à quoi elle consentit en s'enfermant dans un monastère. Lui, de son côté, après avoir fait le pèlerinage de Saint-Jacques en Galice et plusieurs autres avec ses six compagnons, il se fixa avec eux dans un desert nommé Salvanes, où ils bâtirent des cellules. Le nombre de ses disciples s'étant augmenté, il

fonda un monastère qui prit la règle de Cîteaux et qui fut placé sous la dépendance de cette abbaye en 1136. Pierre, abbé de Mazan, leur donna l'habit et plaça à leur tête Adémare, l'un des disciples de Ponce, celui-ci n'ayant pas voulu par humilité accepter la place de supérieur, se contentant même d'être simple frère convers. Il mourut vers le milieu du XIIe siècle. — 18 septembre.

PONCE (le bienheureux), abbé de Sise et ensuite d'Abondance, né vers le commencement du XIIe siècle, descendait des princes de Faucigny en Savoie, et n'avait que vingt ans lorsqu'il se consacra à Dieu dans l'abbaye d'Abondance en Chablais, qui appartenait à des religieux de l'ordre de Saint-Augustin. Son mérite et ses vertus le firent choisir par ses confrères pour travailler aux règles de la communauté naissante, qui devint bientôt si considérable, qu'on fut obligé de construire le monastère de Sise pour y admettre ceux que le premier établissement ne pouvait plus contenir. Ponce devint abbé de Sise, et après la mort de Bernard, abbé d'Abondance, il fut élu pour lui succéder. Quelques années après il se démit de sa dignité et retourna à Sise comme simple religieux, afin de se préparer au passage de l'éternité. Il y mourut le 26 novembre 1178. Saint François de Sales, ayant visité l'abbaye de Sise en 1620, ouvrit le tombeau du bienheureux Ponce et en tira quelques ossements dont Dieu s'est servi pour opérer plusieurs miracles. — 25 novembre.

PONCE (sainte), *Pontia*, vierge, d'une noble famille d'Auvergne, était fille de saint Gilbert et de sainte Pétronille. Son père ayant renoncé au monde vers le milieu du XIIe siècle, se retira dans le monastère de Neuffonts, qu'il venait de fonder et dont il devint le premier abbé. Pétronille, imitant son exemple, prit le voile dans le monastère qu'elle avait fondé à Aubeterre et dont elle devint aussi abbesse. Ponce se montra digne de tels parents, et accompagna sa mère à Aubeterre, où elle fit profession. Après avoir été un modèle de ferveur, elle y mourut sur la fin du XIIe siècle. — 20 mai.

PONS (saint), *Pontius*, martyr à Cimèle, confessa généreusement la foi pendant la persécution de Valérien, et souffrit vers l'an 258. Quelques hagiographes prétendent qu'il convertit à la religion chrétienne les empereurs Philippe père et fils. La ville de Cimèle, située au pied des Alpes, fut détruite par les Lombards, qui ne laissèrent debout que la célèbre abbaye de Saint-Pons de Cimiès. Les reliques du saint martyr furent transférées au monastère de Tomières en Languedoc, que le pape Jean XXII érigea en évêché sous le nom de Saint-Pons. Saint Valérien, qui était évêque de Cimèle au Ve siècle, a laissé trois panégyriques de saint Pons dans lesquels il assure qu'il s'opérait beaucoup de miracles par la vertu de ses reliques. — 14 mai.

PONS (saint), abbé de Saint-André, près de Villeneuve d'Avignon, mourut en 1088. — 26 mars.

PONTIEN (saint), *Pontianus*, martyr à Spolette sous l'empereur Marc-Aurèle, fut battu de verges par ordre du juge Fabien, qui le fit marcher sur des charbons ardents; mais ses pieds n'éprouvèrent pas la plus légère brûlure. Distendu sur le chevalet avec des crocs de fer, jeté dans un cachot où il fut visité par des anges, exposé à des lions furieux qui ne lui firent aucun mal, et arrosé ensuite de plomb fondu, il termina par le glaive cette longue série de supplices. — 19 janvier.

PONTIEN (saint), martyr à Rome avec saint Eusèbe et deux autres, fut arrêté comme chrétien sous l'empereur Commode; et comme il confessait Jésus-Christ sur le chevalet, on le serra entre les ceps, on le battit à coups de léviers, et après lui avoir brûlé les côtés on l'assomma en le frappant avec des cordes plombées. — 25 août.

PONTIEN (saint), pape et martyr, succéda à saint Urbain l'an 230, pendant que l'Eglise jouissait, sous l'empereur Alexandre Sévère, d'une paix qui n'était troublée que par des persécutions locales. Mais ce prince ayant été assassiné par le général Maximin, celui-ci n'eut pas plutôt revêtu la pourpre, qu'il se mit à persécuter les chrétiens dans tout l'empire et surtout à Rome. Saint Pontien fut exilé dans l'île de Sardaigne, où il mourut la même année. Son corps fut ensuite rapporté à Rome et déposé dans le cimetière de Saint-Calliste. On croit que cette translation fut faite par le pape saint Fabien. — 19 novembre.

PONTIEN (saint), martyr à Rome avec quarante autres, fut converti par le prêtre saint Eusèbe, et souffrit pendant la persécution de Valérien. — 2 décembre.

PONTIEN (saint), martyr à Catane en Sicile, souffrit avec saint Etienne et plusieurs autres. — 31 décembre.

PONTIEN (saint), martyr à Rome avec saint Thrason et un autre, souffrit vers l'an 293, par ordre de l'empereur Maximien. — 11 décembre.

PONTIME (saint), *Pontimus*, martyr dans le Pont, souffrit avec sainte Hélénne et plusieurs autres au commencement du IVe siècle. — 18 août.

PONTIQUE (saint), *Ponticus*, martyr à Lyon avec saint Pothin et un grand nombre d'autres, n'avait que quinze ans lorsqu'il donna sa vie pour Jésus-Christ. Conduit dans l'amphithéâtre avec sainte Blandine, on leur proposa de jurer par les idoles, et comme ils s'y refusaient, le peuple, sans égard pour l'âge de l'un ni pour le sexe de l'autre, demanda qu'on leur fit souffrir toutes sortes de tourments, ce qui fut exécuté, et chaque fois qu'on les faisait passer d'un supplice à un autre, on continuait de leur proposer de jurer par les dieux; mais Pontique, fortifié par les exhortations de Blandine, rendit son âme innocente au milieu des tortures, l'an 177, sous le règne de Marc-Aurèle. — 2 juin.

POPPON (saint), *Poppo*, abbé de Stavelo près de Liége, naquit en Flandre l'an 978 et fut élevé dans la piété par sa mère, qui mourut

religieuse à Verdun. Après avoir porté les armes dans sa jeunesse, il fit le pèlerinage de Jérusalem, d'où il rapporta de précieuses reliques qu'il donna à l'église de Notre-Dame de Deynse. Il fit ensuite le pèlerinage de Rome, et à son retour il prit l'habit monastique à Saint-Thierri près de Reims. Richard, abbé de Verdun, qui connaissait son mérite et ses vertus, le demanda à son supérieur, qui ne le céda qu'à regret : aussi, quand il eut été nommé abbé de Saint-Vaast d'Arras, il donna à Poppon la charge de procureur de l'abbaye. Les devoirs de sa place ayant obligé le saint procureur de faire un voyage à la cour de saint Henri, empereur d'Allemagne, il obtint de ce prince l'abolition de la coutume barbare de faire combattre les hommes contre des ours. Il devint successivement prieur et abbé de Saint-Vaast, ensuite de Stavelo. Il occupait ce dernier poste lorsqu'en 1028 il refusa l'évêché de Strasbourg, que lui offrait l'empereur Conrad. Il eut encore la conduite de plusieurs autres monastères, entre autres de celui de Marchiennes, où il mourut en 1048, âgé de soixante-dix ans. Son corps fut reporté à Stavelo, et en 1624 il fut placé dans une châsse. — 25 janvier.

PORCAIRE (saint), *Porcarius*, abbé de Lérins et martyr, fut massacré, avec cinq cents de ses moines, par les Sarrasins en 731. Le saint abbé, instruit d'avance que ces barbares se proposaient de faire une descente dans l'île, avait fait embarquer pour l'Italie les trente-six plus jeunes religieux avec des enfants qu'on élevait dans le monastère. Il exhorta ensuite les autres à mourir courageusement pour Jésus-Christ. Les Sarrasins ayant pénétré dans l'abbaye, qui était sans défense, égorgèrent cette nombreuse communauté, à l'exception de quatre qu'ils emmenèrent avec eux. — 12 août.

PORCAIRE (sainte), *Porcaria*, est honorée à Sens comme vierge et martyre le 8 octobre.

PORCHAIRE (saint), *Porcharius*, abbé du monastère de Saint-Hilaire, à Poitiers, florissait sur la fin du VIe siècle et mourut vers l'an 600. Il est mentionné par saint Grégoire de Tours. — 31 mai.

PORPHYRE (saint), *Porphyrius*, martyr en Ombrie, souffrit pendant la persécution de l'empereur Dèce au milieu du IIIe siècle, et il est mentionné dans les actes de saint Vénance. — 4 mai.

PORPHYRE (saint), florissait à Rome dans le IIIe siècle et fut le maître de saint Apagit, martyr, qu'il instruisit dans la connaissance de Jésus-Christ et qu'il rendit chrétien. Il est qualifié homme de Dieu par le Martyrologe romain. — 20 août.

PORPHYRE (saint), martyr à Ephèse, souffrit vers l'an 272, sous l'empereur Aurélien. — 4 novembre.

PORPHYRE (saint), martyr à Antioche de Pisidie, souffrit avec saint Caralampe et quatre autres, dont trois femmes. — 10 février.

PORPHYRE (saint), martyr à Césarée en Palestine, était un des esclaves de saint Pamphile, que celui-ci avait toujours traité comme un fils et qu'il avait formé aux sciences et à la vertu. Assistant au jugement qui condamnait à mort son bon maître, il osa demander au gouverneur Firmilien la permission d'enterrer son corps. Le gouverneur, loin de lui accorder cette grâce, lui demanda s'il était aussi chrétien, et sur sa réponse affirmative il le fit torturer par ses bourreaux, afin de le contraindre à sacrifier. Comme il persistait à confesser Jésus-Christ, on redoubla les tourments, qui ne lui arrachèrent ni plainte ni soupir. Firmilien, pour en finir, le condamna à être jeté dans un grand feu qui brûlait près de là. Porphyre, le corps tout déchiré et couvert de sang, marcha avec joie et d'un pas ferme vers le bûcher, s'entretenant avec ses amis et leur faisant part de ses dernières volontés. Son calme et sa sérénité ne se démentirent pas au milieu des flammes. Il expira en prononçant le nom adorable de Jésus, Fils de Dieu, l'an 309, pendant la persécution de l'empereur Maximin II. — 16 février.

PORPHYRE (saint), comédien et martyr à Andrinople, l'an 362, reçut par farce le baptême sur le théâtre, en présence de l'empereur Julien l'Apostat, qui applaudissait à cette parodie sacrilége. Mais Porphyre, à la fin de cette cérémonie dérisoire, fut changé subitement, par un effet de la grâce divine, et déclara qu'il était chrétien. On crut d'abord qu'il continuait son rôle d'acteur, mais lorsque le prince ne put plus douter qu'il ne parlât sérieusement, il fut si irrité de cette conversion, qu'il le fit décapiter quelques jours après. — 15 septembre.

PORPHYRE (saint), évêque de Gaze, né en 353 à Thessalonique, d'une famille noble et riche, fut élevé dans la piété et s'appliqua avec succès, dans sa jeunesse, à l'étude des belles-lettres et de l'Écriture sainte. Il avait vingt-cinq ans, lorsqu'en 378 il quitta ses parents et sa patrie pour se retirer dans le désert de Scété en Egypte. Après avoir passé cinq ans avec les saints solitaires qui l'habitaient, il alla visiter les saints lieux et s'enferma ensuite dans une caverne près du Jourdain ; mais les austérités auxquelles il s'y livra ayant épuisé ses forces, il fut obligé de se faire conduire à Jerusalem en 383. Malgré sa faiblesse, il allait tous les jours à l'église de la Résurrection et aux autres oratoires, appuyé sur un bâton, sans vouloir qu'on lui prêtât secours pour assurer ses pas chancelants, et tous les jours aussi il participait à la sainte eucharistie. Comme il n'avait pas encore vendu son bien pour en distribuer le prix aux pauvres, il envoya à Thessalonique, afin de faire cette vente, Marc, son disciple, le même qui écrivit sa vie, et qui rapporta au saint quatre cent cinquante pièces d'or avec d'autres valeurs ; mais quoique son absence n'eût pas duré longtemps, il eut de la peine à reconnaître son maître, tant il lui trouva le visage frais et vermeil. Porphyre, qui s'aperçut de la

surprise que lui causait un rétablissement aussi subit, lui dit : *Ne soyez point étonné d'une guérison si prompte ; mais admirez plutôt l'infinie bonté de Jésus-Christ, qui peut guérir facilement des maux que les hommes regardent comme incurables.* Et comme Marc lui demandait comment la chose s'était faite, il répondit : *Il y a quarante jours que je me traînai sur le mont Calvaire avec la plus grande peine. Arrivé là, je fus pris d'une faiblesse pendant laquelle j'eus une espèce d'extase. Il me semblait voir Notre-Seigneur, attaché à la croix, ayant à son côté le bon larron. Alors je lui dis : Seigneur, souvenez-vous de moi dans votre royaume. Le Sauveur commanda au bon larron de venir à mon secours. Celui-ci vint me relever et me dit d'aller à Jésus-Christ. Quand je fus arrivé au pied de sa croix, il en descendit et me dit : Prenez ce bois et gardez-le. Je charge la croix sur mes épaules, et je la porte quelques pas. Je revins à moi dans ce moment et me trouvai parfaitement guéri.* Il distribua aux pauvres de la Palestine et de l'Egypte ce que Marc lui avait rapporté, et ne se réserva rien pour lui, de manière qu'il n'avait que son travail pour subvenir à ses besoins. Marc, qui s'occupait à copier des livres, voulait partager avec son maître le produit de son travail ; mais celui-ci lui répondit que celui qui ne travaille pas ne doit pas manger, et il apprit à faire des tentes. Porphyre avait quarante ans lorsque le patriarche de Jérusalem l'ordonna prêtre en 393, et lui confia la garde de la croix du Sauveur. L'évêque de Gaze étant mort en 396, le clergé et le peuple de cette ville s'adressèrent à Jean, archevêque de Césarée, pour lui demander un pasteur. Jean pria l'évêque de Jérusalem de lui envoyer Porphyre, sous prétexte qu'il voulait le consulter sur quelques passages de l'Ecriture. L'évêque y consentit, à condition qu'il reviendrait dans sept jours. Porphyre avait quelque répugnance à partir, mais il la surmonta en disant : *Que la volonté de Dieu soit faite.* La veille de son départ, il dit à Marc : *Allons adorer la croix du Sauveur ; car nous ne la reverrons de longtemps. Le Seigneur m'a apparu cette nuit, et m'a dit : Rendez le trésor de la croix qui vous a été confié : je veux vous donner une épouse qui est pauvre en apparence, mais qui en réalité est riche en vertus.* Après avoir visité une dernière fois les saints lieux, il pria longtemps devant la vraie croix, les yeux baignés de larmes ; puis l'ayant renfermée dans son étui d'or, il porta les clefs au patriarche et lui demanda sa bénédiction. Il partit le lendemain avec Marc et trois autres personnes. Ils arrivèrent à Césarée un samedi soir, et l'archevêque les retint à souper. Le lendemain il dit à ceux de Gaze de se saisir de Porphyre, afin qu'il l'ordonnât évêque. Pendant la cérémonie du sacre, Porphyre versait des larmes abondantes. Le mercredi suivant il arriva à Gaze, très-fatigué, parce que les païens, informés de son passage, avaient rendu les chemins presque impraticables, et comme le pays était désolé par la sécheresse, ils s'en prirent à lui, prétendant que Marnas avait prédit que Porphyre serait le fléau de leur ville. Ce Marnas était le dieu des Gazéens, et, quoique l'empereur Théodose eût ordonné de fermer son temple, ne voulant pas le faire abattre, parce que c'était un chef-d'œuvre d'architecture, les gouverneurs de la province avaient permis de le rouvrir. Il y avait deux mois que le nouvel évêque était arrivé, sans qu'il fût tombé dans le pays une goutte de pluie, lorsque les païens s'assemblèrent dans ce temple, et pendant sept jours ils offrirent des sacrifices à leur dieu et lui adressèrent des supplications. Porphyre, de son côté, ordonna un jeûne aux chrétiens, et après une nuit passée en prières ferventes, il alla processionnellement, avec son troupeau, à l'église de Saint-Timothée, où reposaient les corps de sainte Meuris, martyre, et de saint Thée, confesseur. Pendant ce temps les païens avaient fermé les portes de la ville, afin d'empêcher la procession de rentrer. L'évêque, sans se déconcerter, implore la miséricorde divine avec une nouvelle ferveur. Aussitôt le ciel se couvre de nuages, et il tombe une pluie abondante. Les païens, frappés du miracle, s'écrient que le Christ a vaincu et que lui seul est Dieu. Ils ouvrent les portes, se joignent aux chrétiens et les suivent à l'église. Il y en eut cent soixante-seize qui se convertirent, et qui, après avoir été instruits des vérités de la foi, reçurent les sacrements de baptême et de confirmation : l'année n'était pas encore finie que cent cinq autres avaient imité leur exemple. Peu après, une femme païenne, qui était depuis sept jours dans les douleurs de l'enfantement, ayant été miraculeusement délivrée par les prières du saint évêque, embrassa le christianisme avec toute sa famille, composée de soixante-quatre personnes. Plus les conversions se multipliaient, plus les païens devenaient furieux. Porphyre, voyant que les chrétiens étaient exclus de toutes les places et en butte à toutes sortes de mauvais traitements, envoya Marc à Constantinople pour implorer la protection de l'empereur Arcade. Lui-même y alla ensuite en 401 avec Jean, archevêque de Césarée, et saint Jean Chrysostome, à qui ils s'adressèrent, les recommanda à l'eunuque Amance, qui les présenta à l'impératrice Eudoxie. Cette princesse leur promit de s'employer pour eux et leur demanda le secours de leurs prières, dont elle éprouva l'efficacité quelques jours après, en accouchant heureusement d'un fils, qui fut Théodose le Jeune. Dans une visite que lui firent les deux prélats, elle voulut qu'ils fissent sur elle le signe de la croix ainsi que sur son enfant, et elle profita de la cérémonie du baptême pour obtenir de l'empereur un ordre qui prescrivait de démolir les temples que les païens avaient à Gaze. Jean et Porphyre, après avoir célébré la fête de Pâques à Constantinople, prirent congé de l'empereur et de l'impératrice qui les comblèrent de présents.

Lorsque les chrétiens de Gaze surent que leur évêque approchait de la ville, ils allèrent au-devant de lui avec la croix, en chantant des psaumes. Lorsqu'ils passèrent devant la statue de Vénus, qui était placée sur un autel dans un carrefour, cette statue tomba d'elle-même et se brisa, quoiqu'elle fût en marbre. Cynégius, que l'empereur avait chargé de la démolition des temples de Gaze, arriva dix jours après le saint, avec une escorte de soldats et les principaux magistrats du pays. Après avoir donné aux habitants lecture de l'ordre impérial, il procéda de suite à son exécution, et fit réduire en cendres les temples du Soleil, de Vénus, d'Apollon, de Proserpine, d'Hécate, de la Fortune et de Marnas; ce dernier, qu'on appelait le Marnion, brûla plusieurs jours. On bâtit sur son emplacement une église magnifique, d'après un plan que l'impératrice avait envoyé. Saint Porphyre fit paver la place qui était devant cette église avec le marbre qu'on avait retiré des ruines du Marnion, afin qu'on foulât aux pieds ce qui avait été jusque-là regardé comme sacré par les idolâtres. Cette église fut terminée en 408, et le saint en fit la dédicace le jour de Pâques ; on l'appela Eudoxienne, parce que l'impératrice Eudoxie l'avait fait bâtir à ses frais. Le nombre des païens allait toujours diminuant, grâce au zèle de Porphyre, qui mourut à l'âge de soixante-sept ans, le 26 février 420. — 26 février.

PORT (saint), *Portus*, martyr en Afrique, souffrit avec saint Théodule et plusieurs autres.— 31 mars

POSINNE (saint), *Posinnus*, martyr à Carthage, est honoré le 12 février.

POSSESSEUR (saint), *Possessor*, martyr en Afrique, souffrit avec saint Statulien et onze autres. — 3 janvier.

POSSESSEUR (saint), évêque de Verdun, florissait dans le ve siècle et mourut vers l'an 487. Ses reliques se gardaient anciennement dans l'église de Saint-Vanne. — 4 mai.

POSSIDIUS (saint), évêque de Calame en Numidie, fut un des plus célèbres disciples de saint Augustin. Elu évêque de Calame en 397, il eut beaucoup à souffrir de la part des donatistes, qui l'expulsèrent de sa maison épiscopale en 404, et le traitèrent avec tant de cruauté qu'il faillit en perdre la vie ; mais il ne se vengea d'eux qu'en demandant leur grâce à l'empereur. L'an 408, des païens qui célébraient une des fêtes de leurs dieux, dansèrent devant l'église à laquelle ils mirent ensuite le feu, après avoir tué un ecclésiastique à coups de pierres, et blessé plusieurs autres, qui n'échappèrent à la mort que par la fuite. Ceux des païens qui n'avaient pas trempé dans ces excès, craignant qu'on ne les enveloppât dans la punition des coupables, écrivirent à saint Augustin afin qu'il s'interposât en leur faveur. Possidius, de son côté, intercéda pour les coupables, et l'empereur se contenta, pour toute punition, de faire briser les idoles des païens, avec défense d'offrir des sacrifices, ou de célébrer des fêtes superstitieuses. L'an 411, Possidius assista avec saint Augustin, saint Alype et d'autres évêques d'Afrique, à la fameuse conférence tenue à Carthage, et qui porta un coup mortel à leur parti. Lorsqu'on apporta dans la province, vers l'an 416, les reliques de saint Etienne, premier martyr, découvertes près de Jérusalem l'année précédente, l'évêque de Calame en obtint une partie pour son église. Il eut la douleur de voir son église épiscopale entièrement ruinée par les Vandales de la Numidie, l'an 429 ; ce qui l'obligea à se retirer à Hippone que les barbares vinrent assiéger bientôt après. Il ferma les yeux à saint Augustin, qui mourut l'année suivante, et dont il écrivit la Vie. Comme Calame n'était plus qu'un monceau de ruines, il ne put retourner vers son troupeau qui était détruit ou dispersé ; mais on ignore le lieu et l'année de sa mort. Les Italiens prétendent qu'ayant passé en Italie il mourut à la Mirandole, et cette ville ainsi que celle de Reggio l'honorent comme leur patron. Comme il avait établi à Calame des clercs qui suivaient la règle instituée par saint Augustin, les chanoines réguliers le comptent parmi les plus illustres Pères de leur ordre. — 16 mai.

POSSIDOINE (saint), *Possidonius*, prêtre dans la Pouille, est honoré à Mirandole, près de Reggio, où il fut apporté en 814. Berthe, comtesse de la Mirandole, le fit mettre dans l'église de Saint-Georges, laquelle a pris ensuite le nom de Saint-Possidoine. Quelques hagiographes prétendent que c'est le même que saint Possidius de Calame ; mais d'autres, avec plus de raison, en font deux personnages différents, malgré l'opinion populaire. — 16 mai.

POSSIN (saint), *Possinus*, martyr à Milan, souffrit avec sainte Judith et plusieurs autres. — 6 mai.

POSTHUMIENNE (sainte), *Posthumiana*, martyre à Lyon, avec saint Pothin, évêque de cette ville et quarante-six autres, souffrit l'an 177, sous l'empereur Marc-Aurèle. — 2 juin.

POTAME (saint), *Potamus*, martyr dans l'île de Chypre, avec saint Némèse, est honoré chez les Grecs le 20 février.

POTAMIE (sainte), *Potamia*, martyre à Thagore en Afrique, souffrit avec saint Jules et dix autres.—5 décembre.

POTAMIENNE (sainte), *Potamiæna*, vierge et martyre à Alexandrie, était fille de sainte Marcelle, aussi martyre. Quoique de condition servile, elle assistait aux leçons publiques qu'Origène donnait dans cette ville. Le maître qu'elle servait, frappé de sa beauté, conçut pour elle une passion violente ; mais jamais elle ne voulut céder à ses désirs criminels. Celui-ci, pour se venger de ses refus, la livra au gouverneur Aquila, l'accusant d'être chrétienne. Il promit en même temps à ce magistrat une somme considérable, s'il parvenait à vaincre la résistance qu'elle opposait à ses sollicitations. Le gouverneur employa tous les moyens imaginables pour

la rendre docile aux volontés de son maître; mais voyant qu'il ne pouvait rien gagner par la douceur et l'artifice, il eut recours aux tortures, qui ne produisirent pas plus d'effet. Alors Aquila fit remplir de poix une grande chaudière sous laquelle on alluma un grand feu, et, quand la poix fut bouillante, il donna à Potamienne le choix, ou de faire ce que son maître voulait, ou d'être jetée dans la chaudière. *A Dieu ne plaise*, répondit Potamienne, *qu'il se trouve jamais un juge assez inique pour me commander de me prêter à des actions impudiques.* Le gouverneur, furieux de cette réponse, ordonna qu'on la mît nue et qu'on la plongeât dans la chaudière. La chaste vierge lui dit : *Je vous conjure par la vie de l'empereur, pour qui vous avez de la crainte et du respect, de ne pas me faire ôter mes habits, mais de me faire enfoncer peu à peu avec mes vêtements, afin que vous connaissiez, par cette aggravation du supplice, quelle est la patience que Jésus-Christ, que vous ne connaissez pas, donne à ceux qui meurent pour lui.* On fit ce qu'elle désirait : on lui mit d'abord les pieds dans la poix bouillante, et l'on y enfonça peu à peu le reste du corps. Lorsqu'elle y eut été plongée jusqu'au cou, elle expira. Trois jours après sa mort, elle apparut au soldat Basilide, qui avait été l'un de ses gardes et qui l'avait préservée des insultes de la populace : elle lui mit une couronne sur la tête en lui disant qu'elle avait obtenu de Dieu la grâce de son salut, et qu'il serait bientôt réuni à elle dans la gloire. En effet, il se convertit le jour même, et le lendemain il fut martyrisé. Sainte Potamienne souffrit pendant la persécution de l'empereur Sévère.—28 juin.

POTAMION (saint), *Potamion*, évêque de Gergenti en Sicile, florissait dans le IVe siècle.—29 janvier.

POTAMON (saint), missionnaire et martyr en Egypte, faisait partie d'une troupe d'hommes apostoliques qui avait pour chef l'illustre Paul, et qui se partagea en quatre bandes pour aller prêcher l'Evangile dans les quatre parties de la province. Potamon et huit de ses compagnons choisirent la partie occidentale pour le théâtre de leur zèle, et pendant qu'ils opéraient de nombreuses conversions, ils furent arrêtés par ordre du gouverneur et conduits devant son tribunal à Alexandrie. Ce magistrat, n'ayant pu leur faire renier Jésus-Christ, les condamna à mort, et ils eurent la tête tranchée. On ignore si ce fut dans le IIe ou le IIIe siècle.—16 janvier.

POTAMON (saint), évêque d'Héraclée en Egypte et martyr, fut arrêté l'an 310, durant la persécution de l'empereur Maximin II. Il subit diverses tortures pour la religion : il eut même un œil crevé ; mais après une détention assez longue, il fut rendu à la liberté. Cet illustre confesseur de la foi parut avec éclat au concile de Nicée, et y montra beaucoup de zèle contre les ariens. Dix ans après il se trouva au concile tenu à Tyr, contre saint Athanase, et il prit hautement sa défense. S'adressant à Eusèbe de Césarée, qui se déclarait contre le patriarche d'Alexandrie, il l'apostropha en ces termes : *Quoi, Eusèbe ! vous êtes assis comme juge, et Athanase est debout comme coupable !... Répondez-moi, n'étions-nous pas tous deux en prison pendant la persécution ? Comment s'est-il fait que j'y aie perdu un œil, et que vous, vous en soyez sorti avec tous vos membres ?* Il donnait à entendre par là que la rumeur qui accusait Eusèbe d'avoir alors apostasié, n'était pas sans fondement. Lorsque Grégoire se fut emparé du siége d'Alexandrie, il profita, pour persécuter les catholiques, de l'ascendant qu'il avait sur Philagre, préfet d'Egypte ; comme il en voulait surtout à saint Potamon, à cause de son zèle contre l'arianisme, il le fit frapper sur le dos avec un bâton, jusqu'à ce qu'on le crût mort. Il mourut en effet peu de temps après, par suite de ces mauvais traitements, l'an 341. — 18 mai.

POTENT (saint), *Potens*, est honoré comme martyr à Toscanelle en Toscane le 7 décembre.

POTENTIEN (saint), *Potentianus*, martyr avec saint Savinien, premier évêque de Sens, dont il fut le compagnon, annonça l'Evangile à Troyes et à Chartres. Il se trouvait à Sens lorsqu'il fut martyrisé avec saint Savinien après le milieu du IIIe siècle.—31 décembre.

POTHIN (saint), *Pothinus*, premier évêque de Lyon et martyr, était originaire d'Asie, et avait été disciple de saint Polycarpe, selon quelques auteurs. On ignore depuis quel temps il gouvernait l'Église de Lyon, lorsqu'il fut arrêté en 177, pendant la persécution de Marc-Aurèle ; mais on sait qu'il était alors presque centenaire, et si cassé par la vieillesse et les infirmités, que les soldats qui le conduisaient furent obligés de le porter devant le tribunal, au milieu des injures et des outrages de la foule, qui faisait éclater la même fureur que s'il eût été Jésus Christ en personne. Lorsqu'il eut glorieusement confessé son divin Maître, le président lui ayant demandé quel était le Dieu des chrétiens, il répondit : *Vous le saurez, lorsque vous en serez digne.* Il n'eut pas plutôt fini de prononcer ces paroles, qu'on se jeta sur lui de toutes parts ; ceux qui étaient près de lui le frappaient des pieds et des mains ; ceux qui étaient plus éloignés lui lançaient tout ce qu'ils pouvaient rencontrer, et tous auraient cru commettre une grande impiété, s'ils eussent épargné les outrages et les coups à l'ennemi de leurs dieux. Le saint vieillard, dont la vie ne tenait déjà plus qu'à un fil avant ces mauvais traitements, expira en prison deux jours après, laissant, pour gouverner son troupeau, saint Irénée qu'il avait ordonné prêtre et qui fut son successeur.—2 juin.

POTHIN (saint), martyr à Nicomédie avec saint Ancet, son frère, souffrit pendant la persécution de Dioclétien.—12 août.

POTIT (saint), *Potitus*, martyr en Sardaigne, souffrit sous le président Gélase, pen-

dant la persécution de l'empereur Antonin. —13 janvier.

POUANGE (saint), *Potamius*, confesseur en Champagne, florissait dans le vᵉ siècle.— 31 janvier.

POURÇAIN (saint), *Portianus*, abbé en Auvergne, naquit vers le milieu du vᵉ siècle et passa ses premières années dans l'esclavage. Dès qu'il eut obtenu sa liberté, il prit l'habit monastique et se livra à des austérités extraordinaires. Il mérita, par ses éminentes vertus, d'être mis à la tête de sa communauté, et lorsque Thierri, roi d'Austrasie, vint en 520 porter le ravage dans l'Auvergne, le saint abbé alla le trouver pour lui demander la liberté des prisonniers. Ce prince le reçut avec de grands égards et lui accorda sa demande. Saint Pourçain mourut dans un âge avancé, vers l'an 540, et sa sainteté fut attestée par plusieurs miracles, comme nous l'apprenons de saint Grégoire de Tours. Le monastère qu'il avait gouverné prit son nom et donna naissance à la ville de Saint-Pourçain. Une partie des reliques du saint se gardait en Auvergne dans l'église de son nom, et l'autre partie en Normandie dans l'église de Saint-Martin de l'Aigle.—24 novembre.

POZAN (saint), *Possennus*, prêtre qui se rendit célèbre par son admirable simplicité, est honoré à Châtillon-sur-Loire le 17 juin.

PRAGMACE (saint), *Pragmatius*, évêque d'Autun et confesseur, florissait au commencement du viᵉ siècle, et assista en 517 au concile d'Hyène dans le Bugey. Il mourut vers l'an 520.—22 novembre.

PRAXÈDE (sainte), *Praxedes*, vierge romaine, était sœur de sainte Pudentienne et fille du sénateur saint Pudent, que l'apôtre saint Pierre baptisa, et chez lequel il logeait pendant son séjour à Rome. Elle employa en bonnes œuvres les grands biens qu'elle possédait, et édifia la ville de Rome par les aumônes qu'elle distribuait aux pauvres. Elle procurait aussi des secours et des consolations aux martyrs, afin d'avoir part à leur couronne. Après une vie passée dans la pratique des œuvres de miséricorde et de piété, elle mourut en paix vers le milieu du iiᵉ siècle. Il y avait anciennement à Rome un titre ou église du nom de Sainte-Praxède, qui est devenue un titre de cardinal. Elle fut réparée au viiiᵉ siècle par Adrien Iᵉʳ, et au ixᵉ par Paschal Iᵉʳ : elle le fut aussi au xviᵉ par saint Charles Borromée, qui était cardinal du titre de cette sainte.—21 juillet.

PRÈCE ou PRÉCIE (sainte), *Aprincia*, *Precia*, vierge et abbesse d'Epinal, florissait au milieu du viiᵉ siècle et était fille de saint Goéric, évêque de Metz. Ce saint, qui sortait de l'une des plus illustres familles de l'Aquitaine, et qui avait été marié avant son élévation à l'épiscopat, donna le voile à Précie, sa fille, et bâtit un monastère où elle se retira avec plusieurs vierges dont elle fut la première abbesse. Ce monastère, situé sur la Moselle et qui est devenu dans la suite un chapitre de dames chanoinesses, fut rebâti au xᵉ siècle, par Thierri Iᵉʳ, évêque de Metz, qui y transféra le corps de saint Goéric. Bientôt après il se forma une ville, qui a pris le nom d'Epinal, laquelle appartint pendant plusieurs siècles aux évêques de Metz, et dont saint Goéric est patron. On croit que sainte Prèce, après sa mort, fut reconduite à Metz, et ses reliques se gardaient dans l'abbaye de Saint-Clément. Elle est honorée dans cette ville le 26 juin. — 22 juin.

PRÉCORZ (saint), *Præcordius*, confesseur à Vély-sur-Aisne dans le diocèse de Soissons, florissait au viᵉ siècle ; son corps se gardait dans la grande église de Corbie, où il est honoré le 1ᵉʳ février.

PRÉPÉDIGNE (sainte), *Præpedigna*, martyre à Ostie, fut arrêtée pendant la persécution de Dioclétien, avec saint Claude, son mari, leurs deux enfants et saint Maxime, frère de Claude. Après une assez longue détention, on les tira de leur cachot, et comme ils persévéraient à confesser Jésus-Christ, ils furent condamnés au supplice du feu. Après l'exécution, on jeta leurs cendres et leurs os dans le Tibre ; mais des chrétiens les en retirèrent pendant la nuit. Ces saintes reliques sont honorées à Ostie le 18 février.

PRESC (saint), *Priscus*, martyr, souffrit avec saint Hilier, et il est honoré à Jouarre le 16 octobre.

PRÉSIDE (saint), *Præses, idis*, évêque de Suffétule en Afrique et martyr, souffrit avec saint Donatien et beaucoup d'autres évêques l'an 484 pendant la persécution de Hunéric, roi des Vandales. Ce prince arien lui ayant fait subir de cruels tourments pour le forcer à embrasser l'hérésie, et se voyant vaincu par sa fermeté, il l'envoya en exil ; mais il ne survécut pas longtemps aux mauvais traitements qu'il avait éprouvés pour la foi catholique. Il est honoré comme martyr le 6 septembre.

PRESTABLE (saint), *Præstabilis*, martyr à Porto, souffrit avec plusieurs autres.—15 mai.

PRÉTEXTAT (saint), *Prætextatus*, diacre de l'Eglise romaine et martyr, fut arrêté avec le pape saint Sixte II, pendant la persécution de Valérien. Il fut ensuite décapité avec lui, l'an 258. Il y avait à Rome, sur la voie Appienne, un cimetière qui portait le nom de Saint-Prétextat ou de Saint-Sixte.— 6 août.

PRÉTEXTAT (saint), évêque de Rouen et martyr, fut élevé sur le siége de cette ville en 549. Il assista en 557 au iiiᵉ concile de Paris, et en 566 au iiᵉ concile de Tours. Brunehaut, veuve de Sigebert, roi d'Austrasie, ayant été reléguée à Rouen par Chilpéric, roi de Paris, son beau-frère, Mérovée, fils de celui-ci, qui éprouvait une passion incestueuse pour cette princesse qui était sa tante, se rendit exprès à Rouen pour lui proposer de l'épouser, et Brunehaut y consentit. Prétextat, qui craignait les suites d'un commerce scandaleux, eut le tort de les marier ; mais il expia cruellement cette faute. Chilpéric, furieux de ce mariage, s'en prit à Prétextat

qu'il soupçonnait aussi d'être pour quelque chose dans la révolte de Mérovée. Il convoqua donc en 577 un concile à Paris, où l'évêque de Rouen fut cité. On l'accusa sur trois chefs : 1° d'avoir prêté son ministère à un mariage prohibé par les canons ; 2° d'avoir employé la corruption pour procurer à Mérovée des partisans ; 3° d'avoir trempé dans un complot qui tendait à détrôner et même à faire mourir le roi Chilpéric. Prétextat, interrogé par les Pères du concile, avoua la part qu'il avait prise au mariage de Mérovée, mais protesta de son innocence sur tout le reste. Comme aucune voix n'osait s'élever en sa faveur, Attius, archidiacre de l'Eglise de Paris, dit aux prélats : *Que la justice et non la crainte soit votre règle; car si vous laissez périr votre frère, vous ne serez plus regardés comme de dignes ministres de Dieu.* Alors saint Grégoire de Tours s'écria : *C'est un bon conseil que l'on nous donne : Suivez-le, vous surtout que le roi honore de sa familiarité. Dites-lui qu'il ne se laisse pas emporter par son ressentiment et qu'il ne s'obstine pas à faire périr injustement un prêtre du Seigneur.* Ces paroles courageuses restèrent sans réponse, et lorsqu'on les rapporta au roi, il manda aussitôt Grégoire, qui lui tint un langage digne et ferme : il obtint même de Chilpéric la promesse que tout se réglerait d'après les lois et les canons. La nuit suivante, Frédégonde envoya des émissaires à l'évêque de Tours, et lui fit offrir une somme considérable s'il voulait se déclarer contre Prétextat; mais il refusa une proposition qu'il regardait avec raison comme un outrage. Le lendemain, le roi, pour paraître tenir la parole qu'il avait donnée à Grégoire, demanda aux Pères du concile si les canons ne décidaient pas qu'un évêque convaincu de vol ne devait point être exclu des fonctions épiscopales ; sur leur réponse affirmative il accusa Prétextat de lui avoir volé deux coffres remplis d'objets précieux et un sac d'or, qu'on avait trouvé en sa possession. Celui-ci répondit que ces objets étaient la propriété de Mérovée et qu'il ne les avait acceptés comme dépôt que sur l'ordre du roi lui-même. Alors Chilpéric lui demanda pourquoi il s'était permis d'en distraire quelques franges d'or, pour en faire présent à quelques seigneurs. *C'est*, répondit le prélat, *que j'y étais autorisé par Mérovée lui-même, et que, l'ayant tenu sur les fonts sacrés, il me donnait sur lui les droits de père.* Le roi, voyant que l'innocence de l'accusé allait triompher, et voulant à tout prix une condamnation, fit dire à Prétextat, par un faux ami, qu'il agissait imprudemment, et qu'il valait mieux pour lui avouer le crime, quand même il ne l'aurait pas commis, parce que cet aveu lui obtiendrait son pardon. L'évêque, trop crédule, suivit ce perfide conseil et donna dans le piége ; le jour suivant, comme le roi lui reprochait d'avoir engagé les seigneurs à qui il avait fait des présents de rester fidèles à Mérovée : *Ce n'est pas leur fidélité, mais leur amitié que j'ai sollicitée pour le prince*, répondit d'abord Prétextat. *Votre fils était mon fils spirituel : je lui cherchais des amis sur la terre, et si j'eusse pu, je lui en aurais cherché dans le ciel, parmi les anges.* Mais la colère du roi paraissait s'augmenter ; il se jeta à ses pieds, et lui dit : *J'ai péché contre le ciel et contre vous. J'ai voulu vous faire périr pour donner le trône à votre fils.* Le roi, se prosternant à son tour devant les évêques, s'écria : *Vous entendez vous-mêmes le coupable qui confesse son crime.* S'étant ensuite retiré, il s'empressa d'envoyer aux Pères du concile le recueil des canons qui condamnent les évêques homicides à la privation de leurs bénéfices, et il demanda que l'évêque de Rouen fût déposé de son siége. On lui imposa donc une pénitence canonique, malgré les réclamations de saint Grégoire, et Chilpéric l'exila dans une île près de Coutances. C'est là qu'il expia par la pénitence la faute qu'il avait commise en bénissant un mariage incestueux, et la faiblesse qu'il avait eue de se reconnaître complice d'une révolte à laquelle il était demeuré étranger. Il fit un saint usage de ses souffrances; mais le spectacle de ses malheurs et de ses vertus ne put désarmer la haine de ses ennemis, à la tête desquels se trouvait Frédégonde, épouse du roi. Ils inventèrent contre lui les calomnies les plus atroces, et les choses en vinrent au point que ses amis mêmes n'osaient plus se déclarer en sa faveur, à l'exception de saint Grégoire, qui prit toujours sa défense. Après la mort de Chilpéric, assassiné à Chelles en 584, Prétextat revint à Rouen ; mais Frédégonde, qui ne pouvait lui pardonner le zèle avec lequel il l'avait reprise de ses désordres, ne lui permit pas de remonter sur son siége, sous prétexte qu'ayant été déposé par un concile, il fallait un concile pour le rétablir. Prétextat alla trouver à Paris le roi Gontran, pour le prier de soumettre aux évêques l'affaire de sa prétendue déposition. L'évêque de Paris répondit, au nom de ses collègues, que l'évêque de Rouen n'avait point été déposé de l'épiscopat, mais seulement mis en pénitence ; et, sur cette déclaration, Gontran lui permit de reprendre le gouvernement de son troupeau, qui le reçut avec une grande joie. L'année suivante, c'est-à-dire en 585, il assista au IIe concile de Mâcon, où il proposa plusieurs sages règlements pour la maintien de la discipline. Comme Frédégonde faisait sa résidence ordinaire à Rouen, il tâcha par ses exhortations de lui ouvrir les yeux sur l'énormité de ses crimes, mais il ne réussit qu'à l'irriter davantage contre lui. Elle résolut donc de se défaire du saint évêque, et chargea un scélérat de lui ôter la vie. L'assassin prit le moment où saint Prétextat chantait matines avec son clergé pour lui enfoncer dans le corps un poignard, dont il mourut quelques heures après, le 25 février 588. — 24 février.

PREUIL (saint), *Proculus*, évêque d'Autun et martyr, florissait sur la fin du IIIe siècle.— 3 et 4 novembre.

PREUTS ou PROTAIS (saint), *Protasius*, évêque d'Aveuche en Suisse, florissait au

commencement du VIe siècle, et mourut en 507. — 6 novembre.

PREUVE (sainte), *Proba*, vierge et martyre, fut massacrée par des impies, près de Guise en Picardie, dans le Ve siècle. Ses reliques se gardaient, avec celles de sainte Grimonie ou Germaine, à Lesquielle, village situé à neuf lieues de Saint-Quentin, où elle est honorée le 29 avril. — 5 septembre.

PRIAM (saint), *Priamus*, martyr en Sardaigne, souffrit avec saint Émile et deux autres. — 28 mai.

PRILIDIEN (saint), *Prilidianus*, enfant et martyr à Antioche, avait été instruit dès l'âge le plus tendre dans la religion chrétienne par saint Babylas, évêque de cette ville. Il était encore très-jeune lorsqu'il fut arrêté avec son saint maître, dont il partagea les souffrances et le martyre, vers l'an 250, pendant la persécution de Dèce. — 24 janvier.

PRIMAEL (saint), prêtre et solitaire en Armorique, aujourd'hui la Bretagne, florissait dans le Ve siècle, et il est honoré dans le diocèse de Quimper le 15 mai.

PRIME (saint), *Primus*, prêtre et martyr à Trieste avec saint Marc diacre et deux autres, souffrit vers l'an 120, sous l'empereur Adrien. — 10 mai.

PRIME (saint), l'un des quarante-sept martyrs de Lyon, eut la tête tranchée l'an 177, pendant la persécution de l'empereur Marc-Aurèle. — 2 juin.

PRIME (saint), martyr à Antioche avec saint Cyrille et un autre, est honoré le 2 octobre.

PRIME (saint), martyr à Nomento, était frère de saint Félicien, avec lequel il passa plusieurs années à Rome dans la pratique des bonnes œuvres. Ils distribuaient aux pauvres ce dont ils pouvaient disposer, passaient souvent les jours et les nuits dans les prisons, pour y servir les confesseurs, et ne craignaient pas de se montrer dans les lieux où l'on tourmentait les martyrs, afin de les exhorter à la persévérance. Quoique leur zèle les mît en évidence, ils échappèrent à plusieurs persécutions, et ils étaient fort âgés lorsqu'ils furent arrêtés, en 286, par ordre des empereurs Dioclétien et Maximien, sur les instances des idolâtres, qui demandaient leur mort à grands cris. Les empereurs, après une cruelle fustigation, les envoyèrent à Nomento, afin de les faire torturer par le président Promotus, qui, ne pouvant les contraindre à sacrifier, les fit décapiter. Leurs corps furent enlevés par les chrétiens et enterrés près de Nomento. Vers l'an 645, le pape Théodore les fit transporter à Rome et déposer dans l'église de Saint-Étienne sur le mont Célius. — 9 juin.

PRIME (saint), martyr en Afrique, souffrit avec saint Cyriaque et six autres. — 21 juin.

PRIME (saint), martyr dans l'Hellespont avec saint Cyrin et un autre, souffrit sous l'empereur Licinius vers l'an 320. — 3 janvier.

PRIME (saint), diacre et martyr au château de Lémélé en Afrique avec saint Donat, aussi diacre, fut mis à mort par les donatistes dans une église dont il défendait l'entrée à ces hérétiques. Ceux-ci, trouvant la porte fermée, montèrent sur le toit et firent pleuvoir sur les deux diacres une grêle de tuiles qui les écrasa. — 9 février.

PRIME (saint), évêque d'Autun, florissait dans le IVe siècle. Il est mentionné dans le Martyrologe de saint Jérôme le 1er novembre.

PRIME (sainte), *Prima*, martyre à Carthage avec saint Saturnin, saint Datif et plusieurs autres, souffrit l'an 304, sous le proconsul Anulin, pendant la persécution de Dioclétien. — 11 février.

PRIME (sainte), *Prima*, martyre en Afrique, souffrit avec saint Rogat. — 1er décembre.

PRIMIEN (saint), *Primianus*, martyr en Afrique, souffrit avec saint Dominique, saint Victor et plusieurs autres. — 29 décembre.

PRIMIEN (saint), martyr à Nicomédie avec saint Euphrosyn, évêque, et plusieurs autres, est honoré chez les Grecs le 1er janvier.

PRIMITIF (saint), *Primitivus*, martyr à Rome avec saint Gétule, époux de sainte Symphorose, fut arrêté par le consulaire Licinius, par ordre de l'empereur Adrien, fouetté publiquement, ensuite incarcéré, et enfin jeté dans le feu. En étant sorti sain et sauf, on lui brisa le crâne à coups de levier. Sainte Symphorose enleva le corps de saint Primitif avec celui de son mari, et les enterra dans une sablonnière qui lui appartenait. — 10 juin.

PRIMITIF (saint), martyr à Tivoli, était fils de saint Gétule et de sainte Symphorose. Arrêté en 120 avec sa mère et ses six frères, par l'ordre de l'empereur Adrien, qui avait déjà fait mourir son père, ce prince fit planter sept pieux autour du temple d'Hercule pour attacher les sept frères, et on les distendit avec des poulies de manière qu'ils eurent la plupart des membres disloqués. On acheva Primitif en le frappant à grands coups sur l'estomac. — 18 juillet.

PRIMITIF (saint), martyr en Afrique, souffrit avec saint Pierre et vingt-deux autres. — 9 décembre.

PRIMITIF (saint), l'un des dix-huit martyrs de Saragosse, souffrit, l'an 304, par ordre du gouverneur Dacien, pendant la persécution de Dioclétien. Son corps et celui de ses compagnons, dont Prudence a chanté les triomphes dans l'un de ses poëmes, furent retrouvés à Saragosse en 1389. — 16 avril.

PRIMITIF (saint), martyr en Gallicie avec saint Facond, souffrit l'an 304, sous le président Attique, pendant la persécution de Dioclétien. — 27 novembre.

PRIMITIVE (sainte), *Primitiva*, vierge et martyre à Rome, souffrit avec saint Apollone et un autre. — 23 juillet.

PRIMITIVE (sainte), martyre à Rome, est honorée le 24 février.

PRIMOLE (saint), *Primolus*, martyr à Carthage, avait eu le bonheur d'être disciple de saint Cyprien. Il fut arrêté l'année d'après le

martyre de son maître, et jeté dans un cachot horrible, où il expira peu de temps après, l'an 259, pendant la persécution de Valérien. — 24 février.

PRINCIPE (saint), *Principius*, évêque de Soissons, était frère de saint Remi de Reims, et fut élevé par des maîtres qui avaient vécu dans le célèbre monastère de Lérins. Placé sur le siége épiscopal de Soissons, il se montra le digne frère du saint évêque de Reims, et saint Sidoine Apollinaire lui rend le plus glorieux témoignage. Ce fut sous son épiscopat que la ville de Soissons passa sous la domination de Clovis, et l'on place sa mort vers l'an 505. Il fut enterré dans l'église du monastère de Sainte-Thècle, situé dans un faubourg de la ville. Ses reliques, qu'on avait plus tard transportées dans la cathédrale, furent brûlées par les huguenots dans le XVIe siècle. On gardait un de ses bras dans la collégiale de Saint-Amé à Douai. — 25 septembre.

PRINCIPE (saint), évêque du Mans, florissait dans le VIe siècle, et mourut vers l'an 530. Son corps fut inhumé, à côté de ses prédécesseurs, dans la grande église des religieuses du Pré. Saint Innocent lui succéda. — 16 septembre.

PRINCIPIE (sainte), *Principia*, martyre, souffrit avec sainte Domnicelle et plusieurs autres. — 11 novembre.

PRINCIPIN (saint), *Principinus*, martyr en Touraine dans le IVe siècle, était fils de sainte Maure, avec laquelle il fut mis à mort par les Goths sous l'épiscopat de saint Martin. Il avait huit frères, qui furent aussi massacrés, et dont le plus connu est saint Epain. — 25 octobre.

PRINCIPIN (saint), martyr près d'Yvray-sur-Eule dans le Bourbonnais, florissait dans le VIe siècle. Son corps se garde à Souvigny, et l'église paroissiale de Herisson est dédiée sous son nom. — 12 novembre.

PRIOR ou PIOR (saint), ermite de Nitrie, était originaire d'Egypte, et fut l'un des premiers disciples de saint Antoine. En quittant sa famille pour venir au désert, il promit à Dieu de ne plus revoir ses parents des yeux du corps. Il fit des progrès si rapides dans la perfection, que saint Antoine lui permit de vivre seul dans le désert, quoiqu'il n'eût encore que vingt-cinq ans. *Allez, Prior*, lui dit-il, *allez mener la vie érémitique dans quel lieu vous voudrez : vous viendrez me revoir lorsque vous aurez quelque raison de me faire visite.* Prior se retira dans le désert de Nitrie, du côté de celui de Scété, et s'y livra à de grandes austérités. Il ne mangeait ordinairement par jour qu'une demi-livre de pain et quelques olives. Comme ce n'était qu'en marchant qu'il prenait son chétif repas, il répondit à quelqu'un qui lui demandait la raison d'une telle manière d'agir : *Le manger n'est pas une action à laquelle on doive s'appliquer; c'est pourquoi je m'en acquitte comme d'une chose qui passe; je ne veux pas non plus que mon âme y éprouve de satisfaction sensuelle.* Il était entièrement détaché des biens terrestres. Ayant été, selon l'usage de plusieurs solitaires, faire la moisson chez un laboureur qui ne lui paya pas le salaire convenu, il revint l'année suivante, et, la moisson finie, le laboureur ne s'acquitta pas encore envers lui. Prior revint travailler une troisième année, et retourna dans sa cellule sans avoir rien reçu. Le laboureur, voyant que le saint ermite ne lui avait fait aucun reproche et ne lui avait pas même réclamé le prix de ses sueurs, fut si touché d'un tel désintéressement, qu'il alla le trouver, et, se jetant à ses pieds, il lui demanda pardon et lui offrit tout ce qu'il lui devait. Prior ne voulut pas accepter son argent; à la fin cependant il lui dit, pour se débarrasser de ses instances, de payer sa dette entre les mains du prêtre qui desservait l'église de Nitrie. Il y avait cinquante ans que Prior habitait le désert, lorsqu'une de ses sœurs, devenue veuve, apprit qu'il vivait encore. Elle fit donc écrire par son évêque aux supérieurs des différents monastères d'envoyer son frère lui faire une visite pour la consoler. Saint Antoine ayant reçu cette lettre en fit part à Prior, et lui ordonna de partir, avec un frère, pour aller trouver sa sœur. Arrivé sur la porte, il lui parla les yeux fermés, afin de ne pas violer la promesse qu'il avait faite de ne plus revoir ses parents des yeux du corps. Il ne voulut pas même entrer dans la maison; mais, après avoir terminé son entretien, il fit sa prière et retourna dans sa solitude, qui était une des plus affreuses de l'Egypte. Il n'avait d'autre eau que celle d'un puits qu'il avait creusé lui-même, et cette eau était si amère et si salée, que personne autre que lui n'en pouvait boire; de sorte que ceux qui venaient le visiter étaient obligés d'en apporter d'ailleurs pour leur usage. On rapporte de lui que, se trouvant un jour à l'assemblée des solitaires de Scété, quelques-uns parlèrent d'une faute commise par un frère qui était absent. Prior gardait le silence; mais voyant que la charité envers le prochain était blessée, il sortit de l'assemblée. Il y rentra quelque temps après, portant par derrière un sac rempli de sable et par devant un petit panier où il y avait aussi du sable. Comme on lui demanda l'explication de cette singularité, il répondit : *Ce sac rempli de sable représente mes nombreux péchés, et je les mets derrière mon dos pour ne pas les apercevoir, parce que leur vue me couvrirait de confusion. Ce petit panier, qui ne contient qu'un peu de sable, représente le péché de ce frère que j'ose considérer pour le juger et le condamner. Il vaudrait bien mieux que je misse mes péchés devant moi pour y penser sans cesse et pour prier Dieu de me les pardonner.* Ce discours fit impression sur les solitaires, qui convinrent que c'était là le chemin qui conduit au salut. Saint Prior mourut sur la fin du IVe siècle, âgé d'environ cent ans, après avoir été pendant sa vie favorisé du don des miracles. — 17 juin.

PRISCIEN (saint), *Priscianus*, martyr à Rome, souffrit avec saint Evagre et plusieurs autres. — 12 octobre.

PRISCIEN (saint), martyr à Césarée en Palestine, pendant la persécution de Dioclétien, était frère de sainte Fortunate, et souffrit, peu de temps après elle, avec ses deux autres frères, les saints Carpon et Evariste. — 14 octobre.

PRISCILLE (sainte), *Priscilla*, épouse de saint Aquila, vint s'établir à Rome avec son mari, qui était fabricant de tentes. Les juifs ayant été expulsés de cette ville par un édit de l'empereur Claude, ils allèrent s'établir à Corinthe. Saint Paul, qui exerçait le même métier qu'Aquila, logea chez lui pendant son séjour à Corinthe. Ils retournèrent de nouveau à Rome, comme nous le voyons par l'Epître de saint Paul aux Romains, dans laquelle l'Apôtre les salue. Ils sont aussi salués tous deux dans la seconde Epître à Timothée, qui était alors à Ephèse; ce qui montre que Aquila et Priscille, qui y est appelée Prisque, habitaient alors cette dernière ville. Sainte Priscille est honorée, avec son mari, dans l'église de Sainte-Prisque, qui a été bâtie dans l'endroit où se trouvait la maison de saint Aquila lorsqu'il était à Rome, et qui possède la plus grande partie de leurs reliques. — 8 juillet.

PRISCILLE (sainte), consacra ses biens et sa personne au service des martyrs de Rome et des pauvres. — 16 janvier.

PRISCILLIEN (saint), *Priscillianus*, clerc de Rome et martyr avec saint Prisque, prêtre, fut décapité sous Julien l'Apostat l'an 362. — 4 janvier.

PRISQUE (saint), *Priscus*, martyr à Capoue, était l'un des plus anciens disciples de Jésus-Christ, et il avait suivi les apôtres en Italie, où il travaillait à la propagation de l'Evangile. C'est à Capoue qu'il versa son sang pour la foi qu'il prêchait, et il fut mis à mort dans le Ier siècle sur la voie dite le *Chemin de l'Eau*. — 1er septembre.

PRISQUE (saint), martyr en Orient avec saint Nicolas, est nommé dans les ménées des Grecs le 6 novembre.

PRISQUE (saint), martyr à Césarée en Palestine, menait près de cette ville une vie retirée et pénitente avec saint Malch et saint Alexandre, qui partageaient ses goûts vertueux, lorsque la persécution de Valérien éclata. Le triomphe des martyrs leur inspirait une sainte émulation et une noble ardeur. Poussés par une inspiration particulière, ils vont à Césarée se présenter au gouverneur de la province, et lui déclarent qu'ils sont chrétiens. Le juge, furieux d'une démarche qu'il prenait pour une bravade, les livre à diverses tortures et les condamne ensuite à être dévorés par les bêtes; ce qui fut exécuté l'an 260. — 28 mars.

PRISQUE (saint), martyr à Toussi-sur-Yonne dans le diocèse d'Auxerre, fut décapité avec plusieurs autres, vers l'an 273, sous l'empereur Aurélien. Saint Germain, évêque d'Auxerre, ayant découvert miraculeusement le chef du saint martyr, le mit dans une église qu'il fit bâtir en son honneur dans le lieu même, qui devint célèbre par les miracles qui s'y opérèrent. On présume que c'est dans ce lieu qu'est placé le village de Saint-Prix. Il y avait des reliques de saint Prisque chez les Picpus à Paris. — 26 mai.

PRISQUE (saint), martyr en Phrygie, eut la tête tranchée après avoir eu tout le corps labouré avec la pointe d'un poignard. — 20 septembre.

PRISQUE (saint), martyr à Tomes dans le Pont, souffrit avec saint Crescent et un autre. — 1er octobre.

PRISQUE (saint), l'un des quarante martyrs de Sébaste en Arménie, était soldat, comme ses trente-neuf compagnons, avec lesquels il se trouvait en garnison à Sébaste, lorsqu'en 320 l'empereur Licinius lança un édit de persécution contre les chrétiens. Agricola, gouverneur de l'Arménie, ayant signifié cet édit à l'armée, ces quarante soldats chrétiens déclarèrent qu'ils préféraient la mort à l'apostasie. Rien ne pouvant vaincre leur résolution, ni menaces, ni promesses, le gouverneur les fit torturer, charger de chaînes et jeter dans un cachot. Quelques jours après, il imagina un supplice d'un genre nouveau. Il les fit dépouiller de leurs habits et placer sur un étang couvert de glace, situé près de la ville, puis il fit placer à côté un bain chaud, afin que ceux que le froid aurait vaincus vinssent se réchauffer dans le bain : cette démarche eût été une marque de soumission à l'édit, c'est-à-dire une renonciation au christianisme. Un seul d'entre eux succomba à la tentation et mourut presque aussitôt qu'il fut entré dans le bain; mais il fut à l'instant remplacé par un soldat qui les gardait et qui avait vu quarante couronnes suspendues sur leurs têtes. Le lendemain, le plus grand nombre était mort, les autres étaient mourants : on les chargea sur des voitures et on les conduisit à un bûcher qui les réduisit en cendres. Saint Basile fit un discours en leur honneur le jour de leur fête. — 10 mars.

PRISQUE (saint), prêtre et martyr à Rome avec saint Priscillien, fut décapité pour la foi l'an 362, sous le règne de Julien l'Apostat. — 4 janvier.

PRISQUE (saint), évêque de Nocera près de Salerne en Italie, florissait dans le Ve siècle. — 9 mai.

PRISQUE (saint), évêque de Capoue, était Africain de naissance, et il n'était que prêtre lorsqu'il fut persécuté sous Hunéric, roi des Vandales, à cause de son attachement à la foi orthodoxe. Ce prince arien, lui ayant fait subir divers tourments, le condamna à l'exil et le fit embarquer, avec d'autres confesseurs, en 483, sur un navire hors de service et qui faisait eau. Cependant la Providence les fit aborder miraculeusement sur les côtes de la Campanie, où ils se livrèrent avec zèle à la prédication de l'Evangile. Prisque devint évêque de Capoue, et mourut vers la fin du Ve siècle. — 1er septembre.

PRISQUE (sainte), vierge et martyre à Rome, avait à peine treize ans lorsqu'elle fut arrêtée comme chrétienne. Le juge entreprit de la faire renoncer à sa foi, mais sa

naissance illustre, car elle était d'une famille consulaire, sa jeunesse et sa beauté lui commandant certains égards, il la traita d'abord avec quelque ménagement. On la présenta à l'empereur, qui était alors Claude II, dit le *Gothique*; ce prince désirait intérieurement l'exempter des supplices auxquels la dévouaient les lois de l'empire, et il ne négligea rien pour la détacher du christianisme : il la fit conduire dans le temple d'Apollon, afin qu'elle offrît de l'encens à ce dieu. Mais Prisque n'eut pas plutôt aperçu l'idole qu'elle s'écria : *Je ne fléchirai jamais le genou que devant le Créateur du ciel et de la terre, et devant Jésus-Christ son Fils unique. Il n'y a qu'un seul Dieu, c'est celui que j'adore : les vôtres ne sont que de vaines images.* L'empereur, à qui on rapporta ces généreuses paroles, fit frapper cruellement celle qui les avait proférées, et l'envoya ensuite en prison. Quelques jours après, ayant renouvelé inutilement ses instances pour la faire apostasier, il lui fit arracher ses vêtements et ordonna qu'on la frappât de verges en sa présence; mais les coups dont on l'accablait n'altérèrent nullement la beauté de son corps, ni la blancheur de sa peau. L'empereur, témoin de ce prodige, fit inonder la sainte d'huile bouillante, qui ne produisit pas plus d'effet que les coups sur son corps, qui exhalait une odeur suave. Claude se retira confus après avoir ordonné à l'un de ses officiers de faire déchirer la sainte martyre avec des ongles de fer. Quand cet ordre eut été exécuté, on la reconduisit, nue et sanglante, dans sa prison. Mais Dieu guérit ses plaies et recouvrit son corps d'une robe éclatante. Prisque se mit alors à chanter les louanges de celui qui la comblait de faveurs aussi extraordinaires, et les païens, indignés de sa sainte joie, la firent exposer dans l'amphithéâtre à la fureur d'un lion affamé ; mais cet animal vint se poser aux pieds de la sainte, comme pour la protéger. Alors les païens la firent appliquer sur le chevalet et la jetèrent ensuite sur un bûcher en flammes : le feu l'épargna et forma comme un pavillon sur sa tête. Claude, informé de ces derniers prodiges, donna l'ordre de la décapiter : ce qui fût exécuté le 18 janvier 270. Ses reliques se gardent à Rome dans une ancienne église qui porte son nom, et qui est un titre de cardinal. — 18 janvier.

PRIVAT (saint), *Privatus*, martyr à Rome, était atteint d'une maladie qui avait couvert d'ulcères tout son corps ; mais il fut miraculeusement guéri par le pape saint Calliste. Quelques années après, il fut persécuté pour la foi chrétienne, et après plusieurs mauvais traitements il fut assommé à coups de cordes plombées, dans la première partie du III[e] siècle, sous le règne d'Alexandre Sévère. — 28 septembre.

PRIVAT (saint), évêque de Mende et martyr, est appelé par saint Grégoire de Tours évêque de Gabales, parce qu'il résidait dans cette ancienne ville du Gévaudan, le siége épiscopal n'ayant été transféré à Mende que dans le XI[e] siècle. Il se retirait souvent dans une grotte située sur le haut d'une montagne près de Mende, pour y vaquer à la prière et s'y livrer à de grandes austérités. Chrocus, roi des Allemands, ayant passé le Rhin, pénétra dans les Gaules, portant partout le ravage et la dévastation. Lorsqu'il fut arrivé dans le Gévaudan, les habitants du pays se réfugièrent dans le château de Gièze, et le saint évêque se retira dans sa grotte, où il priait pour son troupeau. Les barbares, l'y ayant découvert, le maltraitèrent pour lui faire révéler la retraite de ses ouailles. Voyant qu'ils ne pouvaient rien obtenir de ce côté, ils voulurent le faire sacrifier à leurs dieux : sur son refus ils l'accablèrent de coups et le laissèrent pour mort sur la place. Il mourut effectivement peu de jours après, avec la gloire d'être martyr de la charité et de la foi. On croit qu'il souffrit vers l'an 266, époque où l'on place l'invasion de Chrocus. — 21 août.

PRIVAT (saint), martyr en Phrygie avec saint Denis, est honoré le 20 septembre.

PRIX ou PRÉJECTE (saint), *Præjectus*, martyr avec saint Thyrse, est honoré le 24 janvier.

PRIX ou PREJECT (saint), évêque de Clermont et martyr, naquit en Auvergne après le commencement du VII[e] siècle. Il eut pour maître dans la piété et la science ecclésiastique saint Genès, alors archidiacre et ensuite évêque d'Auvergne. Il devint fort habile dans la connaissance du plain-chant aussi bien que dans celle de l'Ecriture sainte et de l'histoire de l'Eglise. Il exerça d'abord les fonctions du saint ministère dans la paroisse d'Issoire, puis dans le monastère de Candedin, alors habité par des religieuses. Elu en 666 par le peuple et le clergé d'Auvergne pour succéder à Félix, et ce choix ayant été approuvé par Childéric II, roi d'Austrasie, le nouvel évêque consacra son patrimoine à fonder des monastères, des églises et des hôpitaux. Une dame nommée Claudia lui donna des fonds pour ce dernier objet. Genès, comte d'Auvergne, contribua aussi pour une partie à la dépense de ces établissements. Saint Prix se livra avec zèle à l'instruction de son peuple, et les historiens de sa vie s'accordent à lui attribuer le talent de la parole. Obligé de se rendre à la cour d'Austrasie pour les affaires de son diocèse, il guérit, en y allant, un saint ermite, nommé Amarin, qui habitait au pied des montagnes des Vosges, du côté de l'Alsace, une solitude nommée alors Doroange, et qui s'appelle aujourd'hui vallée de Saint-Amarin. Amarin, par reconnaissance, accompagna le saint évêque à la cour de Childéric. Prix fut bien accueilli du roi, qui sur ces entrefaites condamna au dernier supplice Hector, patrice de Marseille. Les amis du patrice furent persuadés que l'évêque de Clermont était pour quelque chose dans cette détermination du prince, parce qu'en effet Prix avait à se plaindre d'Hector, qui avait enlevé la fille de Claudia et accusé le saint d'avoir dépouillé Claudia d'une partie de sa fortune, pendant que lui-même retenait injustement

des biens de l'Eglise de Glermont. Il est donc permis de croire que l'évêque avait parlé au roi de ses griefs contre le patrice. Quoi qu'il en soit, ceux qui avaient épousé le parti de ce dernier résolurent de venger sa mort. Ils commencèrent par aigrir contre saint Prix plusieurs seigneurs d'Auvergne; ils cherchèrent ensuite un moyen de se défaire de lui, et ils ne furent pas longtemps avant de le trouver. Comme il devait passer par Volvic en retournant dans son diocèse, le comte Agrice alla l'y attendre avec vingt hommes. Les assassins tuèrent d'abord Amarin, qu'ils prirent pour lui. Un Saxon nommé Radbert donna ensuite un coup de poignard au saint évêque, qui le reçut en disant : *Seigneur, ne leur imputez pas ce péché, car ils ne savent ce qu'ils font.* A peine avait-il prononcé ces paroles, qu'un autre lui fendit la tête d'un coup de sabre. Prix fut honoré comme saint immédiatement après sa mort, qui eut lieu le 25 janvier 674. L'on bâtit sous son invocation plusieurs églises dans les différentes provinces de la France. Une partie de ses reliques fut portée en 760 à l'abbaye de Flavigny; une autre partie à l'abbaye de Saint-Prix, près de Saint-Quentin, et au prieuré de Saint-Prix, près de Béthune. — 25 janvier.

PROBAS (saint), *Probatius*, prêtre, florissait dans le IVe siècle à Saint-Cloud, près de Paris. Son corps fut inhumé dans l'église de Saint-Cloud, qui portait alors le nom de Saint-Martin de Nogent. — 1er juin.

PROBAT (saint), *Probatus*, martyr en Afrique, souffrit avec saint Castor et plusieurs autres. — 28 décembre.

PROBE (saint), *Probus*, évêque de Ravenne, florissait dans le commencement du IIe siècle, et mourut vers l'an 142, après s'être illustré par ses miracles. — 10 novembre.

PROBE (saint), martyr à Tarse en Cilicie, avec saint Taraque et saint Andronic, était de Sida en Pamphylie, et avait quitté une fortune considérable, afin de s'attacher uniquement à Jésus-Christ. Arrêté avec ses deux compagnons à Pompéiopolis en Cilicie, ils furent amenés devant Numérien Maxime, gouverneur de la province, qui venait d'arriver dans cette ville, et qui les fit conduire à Tarse, où il se rendait. Lorsqu'il y fut arrivé, il fit comparaître les trois confesseurs, et quand ce fut le tour de Probe, Maxime lui demanda son nom, son pays et sa famille. Probe, après avoir répondu à ces questions, ajouta : « Ma famille n'est pas très-relevée, mais je suis chrétien. — Tu ne la relèveras pas beaucoup avec ce nom, qui n'est nullement propre à faire fortune. Crois-moi, sacrifie aux dieux ; c'est là un moyen bien plus sûr, qui te vaudra la faveur des empereurs et mon amitié. — Je puis bien me passer de la faveur des empereurs et de votre amitié. J'avais une fortune considérable ; mais je tiens si peu aux biens de ce monde que j'ai renoncé à tout pour servir Dieu. — Qu'on lui ôte ses habits et qu'on lui donne cent coups avec un nerf de bœuf. » Pendant qu'on les lui administrait, le centenier Démétrius lui dit : « Ayez pitié de vous, mon ami, et ne vous laissez pas mettre ainsi tout en sang. — Faites de mon corps ce qu'il vous plaira : vos tourments le soulagent. — Misérable, lui cria Maxime, veux-tu donc persister dans ton endurcissement, et ta folie est-elle incurable? — Je ne suis pas si fou que vous le pensez; je crois même être plus sage que vous, en ne sacrifiant pas aux démons. — Qu'on le retourne sur son dos et qu'on le frappe sur le ventre. — Seigneur Jésus, venez à mon secours. — Où est-il ce Jésus que tu invoques? — Il est ici : je sens qu'il me soutient; ce qui le prouve, c'est que, malgré vos tourments, je vous résiste. — Vois, malheureux, comme ton corps est mis, et comme la terre est toute couverte de ton sang. — — Sachez que plus mon corps souffre, plus mon âme est soulagée, et à mesure que l'un s'affaiblit, l'autre reprend de nouvelles forces. » Maxime termina cet interrogatoire en lui faisant mettre les fers aux pieds et aux mains, avec défense de laisser entrer personne dans sa prison. Probe subit un second interrogatoire à Mopsueste, où le gouverneur avait fait transférer ses trois prisonniers. Après avoir interrogé Taraque, il dit à Probe : « Eh bien! as-tu réfléchi sur ta folie et ne viens-tu pas dans le dessein de sacrifier aux dieux, à l'exemple des empereurs? — Je reparais devant vous avec une nouvelle vigueur et une résolution plus décidée. Les tourments que j'ai soufferts n'ont servi qu'à me rendre plus fort, et je me sens une fermeté à l'épreuve de tout ce que vous pouvez me faire endurer. Ni vous, ni vos princes, n'obtiendrez jamais de moi que je sacrifie à des dieux que je ne connais pas. Je sers et j'adore le Dieu vivant qui est dans le ciel, mais je ne sers et n'adore que lui. — Quoi! misérable, les dieux que nous adorons ne sont pas des dieux vivants? — Des pierres, du bois, l'œuvre d'un statuaire, sont-ce là des dieux qui ont vie? Vous ne savez ce que vous faites en sacrifiant à de telles divinités. — Insolent, tu oses dire que je ne sais ce que je fais, quand je sacrifie aux dieux immortels !..... — Que ces dieux, qui n'ont fait ni le ciel ni la terre, périssent à jamais! — Il faut cependant sacrifier, si tu veux conserver ta vie. — Je ne puis sacrifier à plusieurs dieux, puisqu'il n'y a qu'un seul vrai Dieu. — Eh bien! ne sacrifie qu'au grand Jupiter. — Mon Dieu est dans le ciel, je n'adore que lui seul ; je vous l'ai déjà dit, et ceux que vous appelez dieux ne sont que des démons. — Et moi, je te dis encore une fois de sacrifier à Jupiter, le dieu tout-puissant. — N'avez-vous pas honte d'appeler dieu celui à qui les adultères, les incestes et d'autres crimes plus énormes ne coûtent rien? — Qu'on le frappe sur la bouche avec une pierre pour avoir blasphémé. — Pourquoi me frapper de la sorte? Est-ce que j'avance une chose ou nouvelle ou fausse? — Qu'on fasse rougir une plaque de fer et qu'on la lui mette sous la plante des pieds. — Ce feu n'a aucune chaleur, car je ne le sens pas. — Qu'on l'étende sur le chevalet et qu'on le frappe avec des

courroies jusqu'à ce qu'il ait les épaules tout ensanglantées. — Vos supplices ne me font aucune impression. Inventez-en de nouveaux, afin que vous reconnaissiez la puissance du Dieu qui me fortifie. — Qu'on le rase et qu'on couvre sa tête de charbons ardents. — Vous m'avez brûlé la tête et les pieds; vous voyez cependant que je reste fidèle à mon Dieu, et que vos tourments ne peuvent rien sur moi; mon Dieu me sauvera, et les vôtres ne peuvent que perdre ceux qui les adorent.—Est-ce que tous ceux que tu vois ici, et qui servent les dieux, sont perdus? Ils sont, au contraire, honorés des empereurs et aimés des dieux, au lieu que toi tu es en horreur à tout le monde. — Ceux dont vous me parlez périront tous, s'ils ne font pénitence, parce qu'ils ont, contre le cri de leur conscience, abandonné le vrai Dieu pour adorer des idoles. — Qu'on achève de lui casser les mâchoires, afin qu'il ne dise plus *Dieu*, mais *les dieux*. — Vous êtes un mauvais juge, puisque, pour avoir dit la vérité, vous ordonnez qu'on me brise les dents et qu'on me défigure le visage. — Tu n'en seras pas quitte pour tes dents; je te ferai encore couper cette langue qui profère tant de blasphèmes. — En me faisant couper la langue, pourrez-vous m'ôter cette parole intérieure et immortelle que Dieu entendra toujours? » Maxime mit fin à ce second interrogatoire en ordonnant de reconduire Probe en prison. Le troisième eut lieu à Anazarbe en Cilicie. Lorsque Probe comparut, le gouverneur l'exhorta vivement à sacrifier; mais, voyant qu'il ne pouvait l'y décider, il le fit lier et pendre par les pieds; ensuite on lui incisa les côtés et les épaules avec des pierres tranchantes qu'on avait fait chauffer. Pendant ce supplice, Probe s'écria: « Que le Seigneur du ciel et de la terre daigne considérer mon humilité et ma patience. — Ce Dieu que tu invoques t'a livré en mon pouvoir. — Le Dieu que j'invoque aime les hommes et ne veut la mort de personne. — Qu'on lui ouvre la bouche et qu'on lui fasse avaler du vin des libations et de la chair des victimes. » Pendant qu'on exécutait cet ordre, Probe s'écria: « Voyez, Seigneur, la violence qu'on me fait, et jugez selon votre justice. — Tu as préféré subir de cruelles tortures plutôt que de sacrifier, et cependant tu viens de participer au sacrifice. — Ne triomphez pas tant de m'avoir fait goûter par force de ces viandes abominables. — N'importe, tu as fait le premier pas; achève et je te rendrai la liberté.—Sachez que quand vous feriez entrer dans ma bouche tout ce qui a été offert sur vos autels, je n'en serais pas souillé, parce que Dieu serait témoin de la violence qu'on me ferait. — Qu'on chauffe encore les pierres tranchantes, et qu'on lui brûle les jambes. — L'enfer et ses ministres n'ont aucun pouvoir sur les serviteurs de Dieu. — Il n'y a aucune partie de ton corps qui n'ait eu son supplice, et tu persistes encore dans ta folie! — Je vous ai abandonné mon corps, afin de sauver mon âme. — Qu'on fasse rougir de gros clous, et qu'on lui en perce les mains! —Je vous rends grâces, ô mon Sauveur, de ce que vous m'associez à vos souffrances.— Le nombre des tourments que tu endures ne fait donc qu'augmenter ta folie? — Votre puissance vous aveugle.— Insolent, est-ce là le respect que tu me dois, ainsi qu'aux dieux dont je prends en main la défense? — Plût à Dieu que vous ne fussiez pas plongé dans un aveuglement que vous prenez pour de la lumière! — Parce que je t'ai laissé tes yeux, tu oses m'imputer un aveuglement imaginaire? — Vous pouvez me les faire arracher, sans que j'en voie moins clair. — Qu'on lui pique les yeux avec des aiguilles et qu'on le prive de l'usage de la vue..... — Me voilà aveugle. Vous m'avez privé des yeux du corps; essayez aussi de m'ôter les yeux de l'âme. — Tu persistes encore à raisonner, quoique tu sois plongé pour toujours dans les ténèbres. — Si vous connaissiez l'aveuglement de votre âme, vous vous croiriez plus malheureux que moi. — Tu es déjà presque mort, et tu ne cesses de parler. —Tant qu'il me restera un souffle de vie, je ne cesserai de parler de mon Dieu, de le louer, de le bénir.—Quoi! tu espères survivre à tes tourments, et tu t'imagines que je te laisserai mourir en paix? — Je n'attends de vous qu'une mort cruelle, et je demande à Dieu de persévérer jusqu'à la fin dans la confession de son saint nom. — Je ferai en sorte que cette mort soit lente; car un impie tel que toi ne doit pas être expédié si promptement. — Vous ferez ce qu'un tyran sait faire, lorsqu'il a la force en main et qu'il trouve pour lui obéir des hommes aussi cruels que lui. » Maxime mit fin à l'interrogatoire, en ordonnant qu'on le reconduisît en prison jusqu'au lendemain, qui était le jour fixé pour les jeux de l'amphithéâtre. Il s'entendit avec l'intendant des spectacles pour que les martyrs y figurassent dans les combats contre les bêtes. Des gardes se rendirent à la prison et chargèrent Probe et ses compagnons sur les épaules de trois portefaix qui les déposèrent dans l'amphithéâtre, devant l'estrade du gouverneur. Les tourments qu'on leur avait fait endurer les avaient mis dans l'impossibilité non-seulement de marcher, mais même de se remuer. La vue de leur état fit verser des larmes aux idolâtres eux-mêmes, et le peuple, indigné, se mit à murmurer contre le gouverneur. Plusieurs même sortirent de l'amphithéâtre et retournèrent chez eux. Maxime, qui s'en aperçut, fit placer des gardes aux sorties de l'amphithéâtre pour empêcher que d'autres ne suivissent leur exemple; ensuite il donna ordre qu'on lâchât un grand nombre de bêtes; mais ces animaux s'arrêtèrent près des martyrs sans leur faire aucun mal. Le gouverneur, furieux, s'en prit aux gardiens des loges et leur fit appliquer cent coups de bâton. On lâcha ensuite d'autres bêtes qui ne furent pas plutôt arrivées près des martyrs qu'elles se couchèrent à leurs pieds. Maxime chargea donc les confecteurs de les achever et fit confondre leurs corps avec ceux des gladiateurs qui avaient succombé pendant les jeux; mais les chrétiens les re-

connurent d'une manière miraculeuse et les enterrèrent dans une caverne. Saint Probe souffrit l'an 304, pendant la persécution de Dioclétien. — 11 octobre.

PROBE (saint), martyr à Byzance avec saint Elie et d'autres, était autrefois honoré à Constantinople dans l'église de Saint-Philémon le 19 décembre.

PROBE (saint), martyr à Riéti, souffrit l'an 362, pendant la persécution déguisée de l'empereur Julien l'Apostat. Quelque temps avant qu'il n'expirât, les saints martyrs Juvénal et Eleuthère lui apparurent pour le consoler et le fortifier dans ses combats. — 15 mars.

PROBE (saint), martyr en Afrique avec saint Arcade et plusieurs autres, ayant refusé d'embrasser l'arianisme, fut proscrit par Genséric, roi des Vandales. Quelque temps après il fut condamné à mort et exécuté l'an 437, après avoir subi de longs et cruels tourments pour la foi catholique. — 13 novembre.

PROBE (saint), est honoré à Gaëte, dans le royaume de Naples, le 6 octobre.

PROBE (saint), évêque de Vérone, est honoré le 12 janvier.

PROCESSE (saint), *Processus*, martyr, était un des chefs de la prison Mamertine, et fut converti par les apôtres saint Pierre et saint Paul, renfermés dans cette prison. Ils lui donnèrent le baptême après l'avoir instruit des vérités de la foi. Il fut martyrisé peu de temps après les apôtres, avec saint Martinien. Leurs corps se gardaient, du temps de saint Grégoire le Grand, dans une église de Rome, où il prêcha sa 32e homélie et où s'opéraient par leur intercession un grand nombre de miracles. Ces mêmes corps furent ensuite transférés dans l'église de Saint-Pierre du Vatican par le pape Pascal Ier. — 12 juillet.

PROCHORE (saint), *Prochorus*, martyr, était l'un des sept premiers diacres; il se rendit célèbre par sa foi, ses miracles et le courage avec lequel il souffrit la mort pour Jésus-Christ. Les Grecs disent qu'il fut évêque de Nicomédie. Il est honoré à Antioche le 9 avril.

PROCLE (saint), *Proclus*, martyr avec saint Hilarion, souffrit de cruels tourments par ordre du président Maxime vers le commencement du IIe siècle, pendant la persécution de l'empereur Trajan. — 12 juillet.

PROCLE (saint), archevêque de Constantinople, né dans cette ville, était encore très-jeune lorsqu'il fut fait lecteur. Il prit ensuite pour maître saint Jean Chrysostome, qui, charmé de son mérite et de ses belles qualités, se l'attacha comme secrétaire. Atticus, l'un des successeurs de saint Jean Chrysostome, lui conféra la prêtrise, et après la mort de cet archevêque on le jugea digne de le remplacer; mais des raisons particulières lui firent préférer Sisinnius, qui le sacra archevêque de Cyzique, métropole de l'Hellespont. Les habitants de Cyzique refusèrent de le recevoir, parce qu'ils ne reconnaissaient point la juridiction des archevêques de Constantinople, et cette nomination resta sans effet. Procle continua donc d'habiter sa ville natale, où il se distingua par ses prédications. Sisinnius s'étant démis de son siége en 427, Procle fut de nouveau proposé pour archevêque; mais il fut encore écarté, sous prétexte qu'il était archevêque de Cyzique et que les translations d'un siége à un autre étaient contraires aux canons. On élut donc Nestorius, qui ne tarda pas à faire connaître ses erreurs; c'est pourquoi Procle, dans un sermon qu'il prêcha en 429, établit contre l'archevêque que la sainte Vierge doit être appelée Mère de Dieu, et celui-ci, qui était présent, s'éleva publiquement dans l'église contre le prédicateur. L'hérésiarque ayant été déposé en 431, eut pour successeur Maximien, qui mourut trois ans après. Alors tous les suffrages se réunirent en faveur de Procle. Le nouvel archevêque jouissait d'une telle réputation de doctrine et d'orthodoxie, que les évêques arméniens le consultèrent sur les écrits de Théodore de Mopsueste. La réponse de Procle, qui est parvenue jusqu'à nous, est le plus célèbre de ses ouvrages. Il y condamne la doctrine de Théodore, comme favorisant le nestorianisme, et il explique le dogme catholique sur l'incarnation. Il exhorte ensuite les Arméniens à s'attacher à la doctrine de saint Basile et de saint Grégoire de Nazianze. Différentes contrées de l'Orient furent désolées en 447 par des tremblements de terre qui se firent sentir pendant six mois. Leurs secousses étaient si violentes, que les habitants de Constantinople, n'osant plus rester dans la ville de peur d'être écrasés sous les débris de leurs maisons, erraient çà et là dans les champs. Saint Procle avec son clergé suivit ses diocésains. Il les consolait et les exhortait à implorer la miséricorde divine par des prières publiques, auxquelles le peuple s'unissait en répétant trois fois : *Seigneur, ayez pitié de nous*. Les historiens grecs rapportent qu'on entendit les anges chanter dans les airs le *Trisagion*; ce qui engagea le saint archevêque à faire chanter dans l'office divin l'invocation *Agios o Theos*, etc. On attribue aussi à saint Procle la révision de la Liturgie de saint Jean Chrysostome et de celle de saint Jacques, usitées, la première dans l'église de Constantinople et l'autre dans celle de Jérusalem. Il mourut l'année même où eurent lieu ces tremblements de terre dont nous avons parlé, c'est-à-dire en 447. On voit par ses écrits que ses lumières égalaient son zèle et ses autres vertus. Il nous reste de lui des homélies, au nombre de vingt, dont plusieurs sont un éloge de la sainte Vierge; les autres traitent des mystères de Jésus-Christ et contiennent des instructions sur les principales fêtes de l'année. Il a aussi laissé des *Lettres* qui ont pour objet les disputes qui s'élevèrent de son temps sur l'incarnation. Son style est concis, sentencieux, semé de tours vifs et spirituels, mais trop rempli de pointes et d'antithèses. Saint Cyrille d'Alexandrie l'appelle *un homme plein de piété, parfaitement versé dans la discipline ecclésiastique, et exact observateur des canons*. — 24 octobre.

PROCLE (saint), moine du Mont-Sinaï et martyr, fut massacré avec une partie de la communauté par les Sarrasins, dans le v° siècle. — 14 janvier.

PROCLE (sainte), *Procla*, souffrit le martyre pour la défense de sa virginité, près de Gannat en Auvergne. — 13 octobre.

PROCOPE (saint), *Procopius*, martyr en Palestine, était fils de sainte Théodosie, martyre. Il naquit à Jérusalem, et il quitta sa patrie pour aller habiter Scythopolis, où il fut ordonné lecteur et exorciste; il était aussi chargé de traduire au peuple en syro-chaldaïque les instructions qu'on donnait en grec. L'auteur de ses Actes le peint comme un homme d'une grande sainteté, qui avait passé sa vie dans une chasteté perpétuelle et dans la pratique des plus grandes austérités. Du pain et de l'eau faisaient toute sa nourriture; encore passait-il souvent plusieurs jours sans manger. Il possédait à fond les sciences profanes, mais il était encore plus versé dans la connaissance des saintes Ecritures, qui faisaient le principal objet de ses méditations. Lorsque les édits de Dioclétien contre le christianisme furent publiés en Palestine, Procope fut le premier chrétien qu'on arrêta. Conduit à Césarée devant le gouverneur de la province, celui-ci lui commanda de sacrifier aux dieux; mais Procope lui répondit qu'il ne connaissait qu'un seul Dieu. Comme le gouverneur le pressait d'offrir au moins de l'encens aux empereurs, Procope lui cita un vers d'Homère dont le sens est qu'il n'est pas avantageux à une nation d'avoir tant de maîtres, mais qu'un seul suffit. Cette citation était d'autant plus hardie qu'on pouvait l'entendre du gouvernement de l'empire qui avait alors quatre maîtres. Aussi le gouverneur en fut si choqué, que, sans pousser plus loin son interrogatoire, il prononça contre lui une sentence de mort, en disant qu'on ne manquait pas impunément de respect aux empereurs. Saint Procope eut la tête tranchée le 7 juin 303. — 8 juillet.

PROCOPE (saint), confesseur à Constantinople, qui, du temps de l'empereur Léon l'Isaurien, combattit courageusement pour le culte des saintes images, mourut avant le milieu du VIII° siècle. — 27 février.

PROCOPE (saint), abbé en Bohême, né vers l'an 980, à Chotum, d'une famille honorable, se montra dès sa jeunesse un modèle d'innocence et de piété. Pendant qu'il faisait ses études à Prague, il se détermina à embrasser l'état ecclésiastique. Les entretiens qu'il eut ensuite avec un anachorète lui ayant inspiré la résolution de se retirer dans la solitude, il quitta Prague pour aller vivre dans une forêt à quelques lieues du château de Curm, et il s'établit dans une grotte, près de laquelle se trouvait un ruisseau. Il y menait depuis plusieurs années la vie anachorétique, loin de tout commerce avec les hommes, lorsque Dieu, qui ne voulait pas que tant de vertus fussent plus longtemps ignorées du monde, permit que sa retraite fût découverte par Ulrich, duc de Bohême, qui, chassant un jour, s'égara à la poursuite d'un cerf. L'animal vint chercher un asile à côté de Procope, qui était occupé à couper du bois dans la forêt. Déjà le prince tenait son arc bandé, prêt à lancer une flèche au cerf, lorsque la vue d'un solitaire l'arrêta tout à coup. Il s'approche pour lui demander un peu d'eau, car il mourait de soif. Procope le conduit à sa grotte et lui présente de l'eau qu'il venait de puiser au ruisseau. A peine Ulrich en a-t-il goûté qu'il s'écrie qu'il n'a jamais bu d'aussi bon vin et demande à l'ermite d'où lui vient cette liqueur. Celui-ci, ne comprenant rien à la chose, s'imagine que le prince plaisante; mais il s'assura par lui-même de la réalité du miracle et se prosterna pour rendre grâces au Seigneur. Ulrich supplia le serviteur de Dieu de lui imposer quelle pénitence il jugerait à propos, pour l'expiation de ses fautes; Procope, se rendant à son désir, lui ordonna de fonder, sous l'invocation de saint Jean-Baptiste, une église et un monastère, qu'il doterait de revenus suffisants. Le monastère ayant été achevé vers l'an 1009, Procope fut obligé d'en prendre le gouvernement. Il se trouva bientôt à la tête d'une nombreuse communauté, parce que la nouvelle du miracle qu'il avait opéré, s'étant répandue, lui attira beaucoup de disciples. On venait de toutes parts le consulter et se recommander à ses prières. Il recevait avec bonté tous ceux qui venaient le visiter, et ne renvoyait personne sans lui avoir donné des consolations ou des conseils. Il opéra encore plusieurs autres miracles avant sa mort, dont il connut le jour par révélation. Il en fit part à deux de ses religieux, auxquels il prédit les persécutions qu'ils auraient à essuyer sous le successeur du prince qui régnait alors; mais il ajouta qu'elles ne seraient pas de longue durée. L'événement justifia cette prédiction; car Spilithnæus II, qui persécuta les moines, ne régna que cinq ans, et Wradislas II fit fleurir la religion et la justice. Saint Procope mourut le 1er avril 1053, et il fut canonisé en 1804 par Pie VII. — 1er avril.

PROCULE (saint), *Proculus*, martyr à Terni en Ombrie avec saint Ephèbe, qui, lorsqu'ils priaient la nuit auprès du corps de saint Valentin, furent arrêtés par ordre du consulaire Léonce et eurent la tête tranchée. — 14 février.

PROCULE (saint), évêque de Terni en Ombrie et martyr, souffrit l'an 310, sous le tyran Maxence. Il est honoré le 1er janvier et le 14 avril.

PROCULE (saint), soldat et martyr à Bologne, souffrit sous l'empereur Maximien. Saint Victrice de Rouen obtint de saint Ambroise une partie de ses reliques. — 1er juin.

PROCULE (saint), diacre de Pouzzoles et martyr. Ayant été arrêté pendant la persécution de Dioclétien, par ordre de Draconce, gouverneur de la Campanie, il confessa Jésus-Christ avec un généreux courage. Il fut condamné à être dévoré par les bêtes, avec plusieurs autres, à la tête desquels

était saint Janvier, évêque de Bénévent. Mais les bêtes les ayant épargnés, on leur trancha la tête à un mille de Pouzzoles, l'an 305, et on les enterra avec honneur. Le corps de saint Procule fut porté dans cette ville vers l'an 440. — 19 septembre.

PROCULE ou PROCLE (saint), évêque de Vérone et confesseur, fut arrêté pendant la persécution de l'empereur Dioclétien, souffleté et accablé de coups de bâton, puis expulsé de sa ville épiscopale. Quand l'orage fut passé, il revint au milieu de son troupeau et mourut en paix sous le règne de Constantin. — 23 mars et 9 décembre.

PROCULE (saint), évêque de Bologne, est honoré dans cette ville le même jour que saint Procule, soldat et martyr, c'est-à-dire le 1er juin.

PROCULE (saint), évêque de Narni, dans le duché de Spolète, florissait dans le VIe siècle. Après avoir fait plusieurs actions remarquables, il fut décapité pour la foi, par ordre de Totila, roi des Goths, vers l'an 548. — 1er décembre.

PROJECTICE (saint), *Projectitius*, diacre et martyr à Bergame, souffrit au commencement du IVe siècle, pendant la persécution de Dioclétien. — 18 août.

PROJET (saint), *Projectus*, évêque d'Imola, fut envoyé par le pape saint Célestin en qualité de légat, au concile général d'Ephèse, où Nestorius fut condamné l'an 431. Saint Pierre Chrysologue, évêque de Ravenne, qui l'avait sacré peu de temps avant sa légation, fait un bel éloge de ses talents et de ses vertus. Projet mourut vers l'an 460 et fut inhumé dans l'église cathédrale, qui possède encore ses reliques. — 23 septembre.

PROME (saint), *Promus*, martyr à Ascalon en Palestine avec saint Arès et saint Elie, était Egyptien ainsi que ses compagnons. Ils étaient partis de leur pays pour aller assister les confesseurs relégués dans les mines de Cilicie; arrêtés à Ascalon par ordre de Firmilien, gouverneur de la province, ils furent emprisonnés, et sur leur refus d'obéir aux édits impies de Maximin II, ils furent condamnés à mort. Saint Prome eut la tête tranchée, le 14 décembre 308. — 14 décembre.

PROPT (saint), *Proptus*, martyr au Port-de-Bolat en Sardaigne, souffrit avec saint Gavin et plusieurs autres. — 25 octobre.

PROSDOCE (sainte), vierge et martyre près d'Hiéraple, était fille de sainte Domnine et sœur de sainte Bérénice. Lorsque la persécution de Dioclétien éclata, sainte Domnine, qui était une des dames les plus distinguées d'Antioche par sa naissance, sa fortune et ses vertus, se sauva à Edesse en Mésopotamie avec ses deux filles, qui étaient comme elle d'une beauté remarquable. Mais comme les édits des empereurs ordonnaient aux chrétiens de livrer leurs propres parents, Domnine fut trahie par son mari. Pendant qu'on la conduisait avec ses filles à Hiéraple en Syrie, elles trompèrent toutes trois la vigilance des soldats, se précipitèrent dans une rivière près de la route, et furent noyées. Elles en agirent ainsi par la crainte que leur chasteté ne courût des dangers de la part de leurs gardes. Leurs corps furent rapportés à Antioche, et saint Jean Chrysostome prononça deux discours devant leurs reliques. — 14 avril et 4 octobre.

PROSDOCIME (saint), *Prosdocimus*, premier évêque de Padoue, fut ordonné par l'apôtre saint Pierre, qui l'envoya prêcher l'Evangile dans cette ville. Après avoir converti par ses instructions et par ses miracles un grand nombre de païens, parmi lesquels on cite sainte Justine, vierge et martyre, il mourut en paix, vers la fin du Ier siècle. — 7 novembre.

PROSPER D'AQUITAINE (saint), docteur de l'Eglise, né vers l'an 403 en Aquitaine, s'appliqua dès sa jeunesse à l'étude des belles-lettres et de l'Ecriture sainte. Il s'était retiré en Provence, et il habitait Marseille, lorsque saint Augustin publia, vers l'an 427, son livre *de la Correction et de la Grâce*. Quelques prêtres de cette ville et des villes voisines blâmaient dans cet écrit la manière dont le saint docteur s'exprimait contre les pélagiens sur la prédestination et sur la grâce qui prévient nos mérites. Ces prêtres, voulant tenir un milieu entre Pelage et saint Augustin, prétendaient que l'homme, par les seules forces de la nature et sans être prévenu de la grâce, pouvait avoir la foi et commencer l'ouvrage de son salut. Saint Prosper signala à l'illustre évêque d'Hippone cette erreur, à laquelle on donna le nom de semi-pélagianisme; saint Augustin y répondit par deux ouvrages, *de la Prédestination des saints* et *du Don de la persévérance*. Les semi-pélagiens de la Provence, loin de se rendre à la lumière de la vérité, accusèrent le saint docteur et ses partisans d'admettre une grâce nécessitante qui anéantissait le libre arbitre. Rufin, ami de saint Prosper, sachant que celui-ci était compris dans l'accusation, lui écrivit pour savoir ce qu'il en était. Prosper lui répondit par une *Lettre* que nous avons encore et dans laquelle il lui explique pourquoi les ennemis du saint docteur le calomniaient; il lui expose en quoi consistaient leurs erreurs sur la grâce et le libre arbitre. Comme les semi-pélagiens affectaient de dire qu'ils ne s'en tiendraient qu'à une décision du saint-siége, Prosper et un de ses amis nommé Hilaire firent le voyage de Rome pour aller trouver le pape saint Célestin. Celui-ci, après avoir pris connaissance des questions agitées, adressa à l'évêque de Marseille et à d'autres évêques de Provence une lettre dogmatique dans laquelle il combattait les ennemis de la grâce et donnait de grandes louanges à saint Augustin, qui était mort l'année précédente. Cette lettre ne mit pas fin à la dispute, et saint Prosper publia son poëme *contre les Ingrats*, c'est-à-dire contre ceux qui ne reconnaissent pas la nécessité et la gratuité de la grâce de Jesus-Christ. Il retourna à Rome en 440, sur une invitation de saint Léon le Grand, qui venait d'être élevé sur la chaire de saint Pierre. Il le

fit son secrétaire et l'employa avec succès dans les plus importantes affaires de l'Église. « Ce fut au zèle de saint Prosper, dit Photius, à son savoir et à ses travaux infatigables que l'on dut l'entière extirpation du pélagianisme. » On ignore l'année de sa mort, mais la Chronique de Marcellin nous apprend qu'il vivait encore en 463. On a lieu de croire qu'il resta laïque toute sa vie. Cependant le Martyrologe romain le fait évêque de Riez, et quelques hagiographes prétendent qu'il fut évêque de Reggio dans l'Émilie, qu'il gouverna vingt ans ce diocèse, et qu'après sa mort son corps fut enterré dans l'église de Saint-Apollinaire qu'il avait fait bâtir hors de la ville. Outre le poëme *contre les Ingrats*, qui est son chef-d'œuvre, saint Prosper a laissé des *Lettres*, dont plusieurs adressées à saint Augustin ; trois *Réponses :* l'une contre les objections des Gaulois, la seconde adressée aux prêtres de Gênes, et la troisième à Vincent; le *Livre contre le Conférencier*, c'est-à-dire contre Cassien, auteur des *Conférences des Pères;* un *Commentaire sur les Psaumes*, le *Livre des Sentences*, et une *Chronique* qui commence à la création du monde et finit en 445. On trouve dans ses poésies beaucoup de facilité, d'élégance, et une verve qui n'exclut pas la douceur. Le style de ses ouvrages en prose est naturel, concis et nerveux. Quoique sa diction soit toujours noble, il s'y montre plus occupé du fond des pensées que de leur ornement. — 25 juin.

PROSPER (saint), évêque d'Orléans, succéda en 454 à saint Aignan et s'efforça de marcher sur les traces de son illustre prédécesseur. Il professait pour lui la plus grande vénération, comme nous l'apprenons d'une *Lettre* que lui écrivit saint Sidoine Apollinaire. Après s'être fait admirer par ses vertus et par sa science, il mourut avant la fin du Ve siècle; mais on ignore en quelle année. — 29 juillet.

PROSPER (saint), est honoré comme confesseur le 25 novembre et le 25 décembre.

PROTAIS (saint), *Protasius*, martyr à Milan, souffrit avec saint Gervais, son frère, sous Néron, ou au plus tard sous Domitien. On croit qu'ils étaient l'un et l'autre fils de saint Vital et de sainte Valérie, qui versèrent aussi leur sang pour la foi, l'un à Ravenne et l'autre à Milan. Au IVe siècle, les Milanais avaient perdu le souvenir de saint Gervais et de saint Protais. Le lieu où étaient leurs corps fut révélé à saint Ambroise dans une vision qu'il eut en 386. Le saint archevêque en fit la translation, pendant laquelle un aveugle, nommé Sévère, recouvra la vue. — 19 juin.

PROTAIS (saint), martyr à Cologne, est honoré le 4 août.

PROTAIS (saint), évêque de Milan, défendit avec courage, au concile de Sardique, la cause de saint Athanase, en présence de l'empereur Constance; après avoir beaucoup travaillé pour le triomphe de la vraie foi contre les ariens et pour la sanctification de son troupeau, il mourut après le milieu du IVe siècle. — 24 novembre.

PROTAIS (saint), reclus à Combronde en Auvergne, mourut au milieu du VIe siècle. Il n'est connu que par le peu qu'en dit saint Grégoire de Tours, dans la Vie de saint Pourçain. — 24 novembre.

PROTAISE (sainte), *Protasia*, vierge et martyre à Senlis, souffrit vers l'an 287 sous l'empereur Maximien. — 20 mars.

PROTE (saint), *Protus*, martyr à Rome avec saint Hyacinthe son frère, souffrit en 257 pendant la persécution de Valérien. Il était employé au service de sainte Eugénie, dame romaine, qui versa aussi son sang dans la même persécution; mais, selon d'autres hagiographes, leur martyre n'eut lieu qu'en 304 sous l'empereur Dioclétien. En 366, le pape saint Damase orna leur tombeau d'une épitaphe, après avoir fait ôter la terre qui en masquait la vue. Le prêtre Théodore fit bâtir sur ce tombeau, qui était dans le cimetière de Sainte-Bassille, une église en leur honneur que le pape saint Symmaque enrichit d'ornements et de vases précieux. En 1592, Clément VIII transféra les reliques de saint Prote et de saint Hyacinthe dans l'intérieur de la ville, et les déposa dans l'église de Saint-Jean-Baptiste. — 11 septembre.

PROTE (saint), prêtre et martyr à Torre en Sardaigne avec saint Janvier, diacre, qui, ayant été envoyés dans cette île par le pape saint Caïus, furent mis à mort par ordre du président Barbare, pendant la persécution de Dioclétien. — 25 octobre.

PROTE (saint), martyr et précepteur des saints martyrs Cant, Cantien et de leur sœur sainte Cantianille, qui descendaient de la famille des Anices, l'une des plus illustres de Rome, quitta cette ville avec ses élèves, au commencement de la persécution de Dioclétien. Il les conduisit à Aquilée, mais Dulcidius, gouverneur de la province, ayant appris qu'ils étaient chrétiens, consulta l'empereur pour savoir quelle conduite il fallait tenir envers des personnages d'un si haut rang. Dioclétien répondit que s'ils refusaient de sacrifier aux dieux, il fallait les décapiter. Dans l'intervalle, Prote et ses élèves, prévoyant qu'on allait les arrêter, avaient quitté Aquilée; mais le cheval qui les conduisait ne put, par suite d'un accident, les mener plus loin que le bourg de *Aquæ Gradatæ*. Sisinius, général de l'armée, se mit à leur poursuite; les ayant atteints dans ce bourg, il les arrêta et mit tout en œuvre pour les engager à obéir aux édits. Prote, qui les avait élevés dans la foi chrétienne, affermit leur courage, et il eut le bonheur de les voir persévérer dans cette foi et d'être décapité avec eux vers l'an 304. — 31 mai.

PROTÉE (saint), *Proteus*, missionnaire et martyr en Égypte, fut arrêté avec saint Récombe son chef et ses sept collaborateurs, pendant qu'ils étaient occupés à évangéliser le nord de l'Égypte. Le gouverneur de la province, qui les avait fait saisir par une troupe de soldats, employa les promesses,

les menaces et les tortures pour les faire renoncer à la foi chrétienne, mais n'ayant pu y réussir, il les condamna au dernier supplice. Protée eut donc la tête tranchée, mais on ne sait pendant quelle persécution. Ces saints martyrs, au nombre de trente-sept, sont honorés chez les Grecs le 16 janvier.

PROTÈRE (saint), *Proterus*, patriarche d'Alexandrie et martyr, fut ordonné prêtre par saint Cyrille. Dioscore, successeur de celui-ci, voulant gagner Protère au parti d'Eutychès, lui conféra la dignité d'archiprêtre de l'église d'Alexandrie; mais il ne put le détacher de la foi catholique. Dioscore ayant été déposé dans le concile de Calcédoine, en 451, Protère fut élu pour le remplacer et reçut l'onction épiscopale l'année suivante. Cette ordination partagea en deux la ville d'Alexandrie, parce que les uns tenaient pour lui et les autres pour le patriarche déposé. Pierre Monge, que Protère avait excommunié, se mit à la tête de la populace, et chaque jour la vie du saint était exposée. Timothée, surnommé Elure, autre partisan de Dioscore, se fit élire patriarche par deux évêques de sa faction, lesquels avaient été déposés. L'empereur Marcien l'ayant exilé, les eutychiens s'en vengèrent sur Protère et le massacrèrent dans le baptistère attenant à l'église de Saint-Quirin, l'an 457, le jour du vendredi saint. Ils traînèrent ensuite son cadavre dans les rues, le mirent en pièces, et après l'avoir brûlé, ils jetèrent ses cendres au vent. Les évêques de Thrace, dans une lettre qu'ils écrivirent peu de temps après à l'empereur Léon, rendent le plus glorieux témoignage au saint patriarche et disent qu'ils l'honorent comme martyr. — 28 février et 28 mars.

PROTHADE (saint), *Prothadius*, évêque de Besançon, était fils, ou du moins proche parent de Prothade, maire du palais des rois de Bourgogne. S'étant consacré de bonne heure au service des autels, son mérite et ses vertus lui gagnèrent l'affection de saint Nicet, auquel il succéda sur le siége de Besançon en 612. Prothade se montra zélé pour le maintien de la discipline, chassa les simoniaques et préserva son troupeau des erreurs qui infestaient les diocèses voisins. Il composa un Rituel qui continue encore d'être cité aujourd'hui sous son nom, malgré les nombreux changements qu'il a subis. Le roi Clotaire II avait pour lui la plus grande vénération et le consultait dans les affaires importantes. Saint Prothade mourut le 10 février 624, et il fut inhumé à Besançon dans l'église de Saint-Pierre, où se conserve une partie de ses reliques. — 10 février.

PROTION (saint), martyr, est honoré chez les Grecs le 12 avril.

PROTOGÈNE (saint), *Protogenes*, évêque de Carres en Mésopotamie, habitait Edesse lorsqu'il fut exilé sur les confins de l'Egypte par l'empereur Valens, à cause de son attachement inviolable pour la foi de Nicée. Il eut pour compagnon d'exil saint Euloge, prêtre d'Edesse, avec lequel il était lié d'une étroite amitié, et qui partageait son horreur pour l'arianisme. Ils ouvrirent, dans le lieu où ils étaient relégués, une école publique pour l'instruction des enfants, et ce moyen leur servit à convertir un grand nombre de païens dont ils instruisaient les enfants. Valens étant mort en 378, Gratien et Théodose rappelèrent les exilés. Protogène et Euloge rentrèrent donc dans leur patrie: le premier devint évêque de Carres; mais on ignore les détails de son épiscopat et l'année de sa mort. — 6 mai.

PROTOLIQUE (saint), *Protolicus*, martyr à Alexandrie, fut jeté dans la mer avec saint Basse et un autre. — 14 février.

PROUENTS (saint), *Prudentius*, florissait au commencement du VII[e] siècle, et l'on place sa mort en 613. Il est honoré comme martyr à Bèse en Bourgogne, où l'on conserve ses reliques. — 6 octobre.

PROVIN (saint), *Probinus*, évêque de Côme en Italie, était originaire des Gaules et florissait au commencement du V[e] siècle. Il fut le disciple de saint Ambroise de Milan et s'appliqua à imiter ses vertus, surtout ses vertus épiscopales. Il y a à Côme une église qui porte son nom et qui possède ses reliques. — 8 mars.

PRUDENCE (saint), *Prudentius*, martyr à Laodicée en Phrygie, est honoré chez les Grecs le 28 juillet.

PRUDENCE (saint), évêque de Tarragone en Espagne et confesseur, florissait dans la dernière partie du VI[e] siècle. On garde ses reliques dans l'église cathédrale de cette ville. — 28 avril.

PRUDENCE (saint), évêque de Troyes, né en Espagne sur la fin du VIII[e] siècle, passa en France vers l'an 827 pour se soustraire à la fureur des Sarrasins, qui venaient de ravager la Galice, et changea son nom de *Galindo* en celui de Prudence. Elevé sur le siége de Troyes après la mort d'Adalbert, qu'on place entre l'année 840 et 845, il fut bientôt regardé comme un des plus savants prélats de la France et était consulté de toutes parts comme un oracle. On voit par le sermon qu'il prononça en l'honneur de sainte Maure, qu'il prêchait souvent, qu'il entendait les confessions des fidèles et qu'il administrait les sacrements d'eucharistie et d'extrême-onction. Parmi les vertus qu'on remarquait en lui, on admirait son humilité, qui lui faisait dire et penser qu'il était le plus méprisable des serviteurs de Jésus-Christ. Le moine Gotescalc, qui avait été condamné dans le concile de Mayence, tenu en 848, pour ses erreurs sur la prédestination, fut renvoyé à Hincmar de Reims, son métropolitain, qui fit examiner de nouveau sa doctrine dans un concile qui se tint l'année suivante à Quercy. L'hérésiarque, n'ayant point voulu se soumettre, fut dégradé de la prêtrise et emprisonné ensuite dans l'abbaye de Hautvilliers. Prudence, qui avait souscrit à sa condamnation, n'était pas d'avis qu'on le retranchât de la communion laïque; mais Hincmar, voyant qu'il persistait dans son opiniâtreté, l'excommunia quelque temps après. Quelques personnes soupçonnèrent

Hincmar d'avoir donné dans l'erreur des semi-pélagiens sur la nécessité de la grâce : de ce nombre était Ratramne, moine de Corbie, qui publia contre lui ses deux *Livres sur la Prédestination*. Prudence prit la plume pour éclaircir un point que la vivacité des disputes avait embrouillé, et établit solidement la doctrine catholique. S'il ne fut pas toujours d'accord avec ceux qui attaquaient Gotescalc, jamais il ne prit sa défense. Il souscrivit aux quatre articles qui furent publiés dans le second concile de Quercy, en 853, et qui établissaient que l'homme est libre et que Jésus-Christ est mort pour tous les hommes. Saint Remi, archevêque de Lyon, craignant que la doctrine renfermée dans ces quatre articles ne fût incompatible avec la nécessité de la grâce, assembla en 855 un concile à Valence, où l'on publia six canons qui établissaient d'une manière très-précise la doctrine de l'Eglise sur la nécessité de la grâce et sur la prédestination des élus. Saint Prudence obtint du pape Nicolas Ier la confirmation de ces canons. Il fit plus : dans la crainte qu'on n'abusât, en faveur du pélagianisme, des articles de Quercy qu'il avait lui-même approuvés, il écrivit pour réfuter le mauvais sens qu'on pourrait leur donner. Cette précaution était d'autant plus nécessaire, que quelques-uns, à l'occasion de ces disputes, renouvelaient les erreurs condamnées dans Pélage. Wénilon, archevêque de Sens, ayant extrait dix-neuf articles de l'ouvrage de Jean Scot Erigène sur la prédestination, les envoya au saint évêque de Troyes, qui les réfuta solidement. La vénération qu'il s'était attirée par son zèle pour la réforme des abus, et ses travaux pour le maintien de la saine doctrine, le firent nommer, avec saint Loup de Ferrières, commissaire pour la réforme des monastères de France. Il s'acquitta avec autant de vigueur que de sagesse de cette fonction difficile, et mourut peu de temps après, le 6 avril 861. Il fut enterré à Troyes, où l'on garde ses reliques. Outre son *Traité sur la Prédestination*, dans lequel il réfute Jean Scot Erigène, il a laisé un *Sermon sur sainte Maure* et des *Lettres*. — 6 avril.

PRUDENCE (le bienheureux), évêque de *Tarazona*, en Aragon, mourut vers l'an 1135, et son corps se garde à Nagéra. — 14 novembre.

PRUDENCE (la bienheureuse), *Prudentia*, vierge et fondatrice du monastère de la Visitation, de l'ordre de Saint-Augustin, mourut en 1492, et elle est honorée à Côme le 6 mai.

PSAÈS (saint), moine de Raithe, en Egypte, et martyr, fut mis à mort en 373 avec saint Paul, son abbé, et quarante-un autres moines, par les Blemmyens, peuple barbare d'Ethiopie, qui vint faire une incursion sur les côtes de la mer Rouge. Psaës, qui passait pour un prodige d'austérité, s'était interdit l'usage du pain, et il ne se nourrissait que de dattes ou d'autres fruits sauvages. Il s'occupait dans une cellule séparée à faire des paniers, sanctifiant son travail et ses jeûnes par une prière continuelle. Il est honoré comme martyr avec ses compagnons le 14 janvier.

PSALMODE ou SAUMAY (saint), *Psalmodius*, anachorète, né en Irlande au commencement du VIe siècle, fut élevé par saint Brendan dans les sciences divines et humaines. Il quitta ensuite sa patrie pour passer dans les Gaules. Il se fixa dans une solitude du Limousin, où il mena la vie anachorétique. Ses austérités, qui étaient étonnantes, furent récompensées dès cette vie par le don des miracles. Il mourut l'an 589, et il est honoré le 8 mars.

PSÉNOSIRIS (saint), évêque en Egypte et confesseur, était l'un des Pères du concile de Nicée, et il fut exilé pour la foi orthodoxe vers l'an 356, par l'empereur Constance, qui le relégua dans la province Ammoniaque, aujourd'hui le désert de Barca. — 21 mai.

PTOLÉMAQUE (saint), *Ptolemachus*, martyr avec ses frères, souffrit sur les confins de l'Egypte et de l'Ethiopie. Il est honoré chez les Grecs le 10 octobre.

PTOLÉMÉE (saint), *Ptolomæus*, évêque de Népi et martyr, était disciple de saint Pierre, qui l'envoya prêcher l'Evangile en Toscane. Etant revenu à Népi, il y souffrit la mort pour Jésus-Christ après le milieu du Ier siècle, probablement sous Néron. — 24 août et 23 septembre.

PTOLÉMÉE (saint), martyr à Rome, était un chrétien plein de zèle, qui, ayant converti une femme mariée, fut dénoncé par le mari de cette femme. Arrêté aussitôt et jeté dans un cachot infect, où il passa un temps considérable, il fut enfin conduit devant Urbice, préfet de la Ville, qui, sur la simple déclaration qu'il était chrétien, le condamna à perdre la tête. Il fut décapité l'an 166, sous le règne de Marc-Aurèle. — 19 octobre.

PTOLOMÉE DE MEMPHIS (saint), *Ptolemæus*, martyr en Egypte, est honoré chez les Grecs le 4 août.

PTOLOMÉE (saint), soldat et martyr à Alexandrie avec saint Ammon et deux autres, qui, voyant un chrétien sur le point d'apostasier pour se soustraire aux tortures qu'on lui faisait subir, l'encourageaient par des exhortations muettes à persévérer dans la confession de Jésus-Christ. Leurs signes ayant été remarqués, le peuple demanda leur mort à grands cris ; et sur leur déclaration qu'ils étaient chrétiens, ils furent envoyés à la mort. — 20 décembre.

PUBLICIEN (saint), *Publicianus*, martyr en Afrique, souffrit avec saint Turne. — 9 décembre.

PUBLIE (sainte), *Publia*, veuve à Antioche, ayant eu le malheur de perdre son mari, se dévoua au service des pauvres de cette ville ; mais voyant que les œuvres de charité auxquelles elle se livrait lui causaient trop de dissipation, elle résolut de mener une vie plus retirée, et entra dans une communauté de vierges dont elle eut la direction. Julien l'Apostat, se trouvant à Antioche, passa un jour devant la maison habitée par Publie et ses religieuses, qui étaient occupées à chan-

ter les louanges du Seigneur. Il voulut les faire taire; mais, au lieu de lui obéir, Publie entonna d'une voix forte le psaume : *Que Dieu s'élève et que ses ennemis soient dissipés....* Ses religieuses répétaient ce verset d'un autre psaume : « Les idoles des nations ne sont que de l'or et de l'argent, et que ceux qui les font deviennent semblables à elles. » Julien, furieux, se fit amener la supérieure et la fit souffleter par ses gardes, au point que son visage était tout en sang. Publie souffrit cet outrage avec joie, et regarda comme un bonheur d'être maltraitée pour Jésus-Christ. Elle mourut peu après, vers l'an 362. — 9 octobre.

PUBLIUS (saint), deuxième évêque d'Athènes et martyr, succéda à saint Denis l'Aréopagite et continua ses travaux apostoliques pour la conversion des Athéniens. Son zèle fut couronné par une mort glorieuse qu'il souffrit pour le nom de Jésus-Christ l'an 125, sous l'empereur Adrien. — 21 janvier.

PUBLIUS (saint), évêque en Asie et martyr avec saint Aurèle, florissait sur la fin du IIe siècle et écrivit contre les cataphryges, qui étaient une secte de montanistes, des ouvrages qui ne sont point parvenus jusqu'à nous. Il est probable qu'il souffrit sous l'empereur Sévère. — 12 novembre.

PUBLIUS (saint), martyr en Afrique, souffrit avec saint Victor et deux autres. — 31 janvier.

PUBLIUS (saint), martyr en Afrique avec saint Hermès et deux autres, est nommé Poplianus dans quelques anciens calendriers. — 2 novembre.

PUBLIUS (saint), martyr en Afrique, souffrit avec saint Julien et quelques autres. — 19 février.

PUBLIUS (saint), l'un des dix-huit martyrs de Saragosse, en Espagne, souffrit, l'an 304, pendant la persécution de l'empereur Dioclétien, et subit d'horribles tortures par ordre de Dacien, gouverneur de la province. Le poëte Prudence a chanté le triomphe de ces héros de la foi, dont les corps furent retrouvés à Saragosse en 1389. — 16 avril.

PUBLIUS (saint), abbé près de Zeugma sur l'Euphrate, florissait dans le milieu du IVe siècle. Fils d'un sénateur de Zeugma, il distribua tous ses biens aux pauvres et se retira dans un désert, où il fut bientôt à la tête d'une nombreuse communauté. Ses moines ne mangeaient que des herbes, des légumes et du mauvais pain; ils ne buvaient que de l'eau. Le lait, le fromage, le raisin, le vinaigre même, leur étaient interdits, et ils ne se servaient d'huile que depuis Pâques jusqu'à la Pentecôte. Publius, outre les austérités communes, en pratiquait de particulières, et chaque jour il ajoutait quelque chose à ses austérités de la veille. Il fonda deux communautés, l'une de Grecs et l'autre de Syriens; chacune d'elles faisait l'office dans sa propre langue. Saint Publius est honoré chez les Grecs le 25 janvier.

PUDENT (saint), *Pudens*, sénateur romain, père de sainte Praxède et de sainte Pudentienne, fut converti à la foi chrétienne par saint Pierre, qui logeait chez lui et qui fit de sa maison une église qu'on croit être la plus ancienne de Rome. — 19 mai.

PUDENT (saint), martyr en Numidie, était honoré autrefois le 29 avril.

PUDENTIENNE (sainte), *Pudentiana*, fille de saint Pudent, sénateur, et sœur des saints Novat, Timothée et de sainte Praxède, fut convertie avec sa famille par l'apôtre saint Pierre. Après avoir embrassé le christianisme, elle ne s'occupa plus que de bonnes œuvres, consacrant ses richesses au soulagement des malheureux et rendant les derniers devoirs aux corps des martyrs. La maison de son père, ayant été changée en église, fut d'abord nommée l'église du Pasteur et ensuite l'église de Sainte-Pudentienne, qu'on appelle aussi Sainte-Potentienne. — 19 mai.

PULCHÉRIE (sainte), *Pulcheria*, impératrice, née à Constantinople en 399, était fille de l'empereur Arcade et d'Eudoxie. Elle avait à peine dix ans lorsqu'elle perdit son père, en 408. Sa mère était morte quatre ans auparavant, de manière qu'elle se trouva orpheline. Arcade, en mourant, avait placé ses enfants et son empire sous la tutelle d'Anthime, homme d'une grande vertu et d'un rare mérite, qui fit proclamer empereur le jeune Théodose, âgé seulement de huit ans. Pulchérie, qui n'avait que deux ans de plus, montrait déjà tant de sagesse et de capacité, qu'elle fut associée à l'empire en 414. Quoiqu'elle ne fût encore pour ainsi dire qu'une enfant, elle voulut se charger elle-même de l'éducation de son frère, lui donna des maîtres aussi vertueux qu'habiles, et s'appliqua surtout à lui inspirer un grand attachement à la religion. Elle lui apprenait à prier, à aimer tout ce qui se rapporte à la piété, au culte de Dieu et au triomphe de la foi. Elle forma également à la vertu ses deux sœurs Arcadie et Marine, et les détermina à imiter son exemple en se vouant à une perpétuelle virginité. Elles mangeaient ensemble, s'acquittaient en commun de leurs exercices de piété et se livraient à des études ou à des ouvrages de leur sexe sous la direction de Pulchérie, qui partageait leurs occupations. Elle ne les quittait que quand les affaires de l'Etat exigeaient sa présence ailleurs. Elle menait sur le trône la vie d'une religieuse, pratiquait des mortifications et des austérités inconnues dans les cours. Quoiqu'elle fût chargée presque exclusivement des soins de l'administration, son union avec Dieu était continuelle, parce qu'au milieu du tracas des affaires publiques elle savait se faire une retraite dans son cœur. Jamais elle ne parlait aux hommes qu'en public, et l'entrée de son appartement leur était interdite, de manière que le palais impérial offrait en quelque sorte la régularité d'un cloître. Loin de faire servir la religion à la politique, elle n'avait en vue que la gloire de Dieu, le bien de l'Eglise et le bonheur des peuples. Elle ne prenait aucune résolution importante sans avoir consulté le Seigneur et sans avoir pris ensuite l'avis des

personnes qui composaient son conseil, observant de n'agir qu'au nom de son frère, afin qu'il eût l'honneur de toutes les entreprises qui tournaient à la gloire et à la prospérité de l'empire. Elle savait maintenir la paix dans l'intérieur, entretenir des relations amicales avec les puissances voisines, et travaillait à étendre le règne de Jésus-Christ dans les contrées où il n'était pas encore établi. La religion ne brilla jamais d'un plus vif éclat, les peuples ne furent jamais si heureux, et le nom romain ne fut jamais si respecté des barbares que quand Pulchérie tint les rênes du gouvernement. Outre ses talents pour l'administration d'un vaste empire, on admirait en elle une connaissance peu commune des langues grecque et latine: elle savait parfaitement l'histoire et était versée dans les différentes parties de la littérature; aussi protéga-t-elle les sciences et les arts. Son frère Théodose avait vingt ans lorsqu'elle lui fit épouser Athenaïs, fille d'un philosophe athénien, qui, étant venue à la cour pour y faire casser le testament de son père, s'y était tellement fait admirer par la beauté de son esprit et par ses autres belles qualités; qu'on la jugea digne de devenir l'épouse du jeune empereur. Comme elle avait été élevée dans le paganisme, elle reçut le nom d'Eudoxie au baptême, cérémonie qui précéda celle de son mariage. Cette dernière eut lieu avec beaucoup de pompe le 7 juin 421, et deux ans après Théodose déclara Auguste l'impératrice. Cette mesure causa bientôt un grand changement dans l'Etat; car le pouvoir dont jouissait Pulchérie excita la jalousie de sa belle-sœur. Poussée par les intrigues de l'eunuque Chrysaphius, Eudoxie fit jouer mille ressorts pour l'écarter des affaires. Théodose, prince faible et indolent, qui avait contracté l'habitude de voir l'Etat gouverné par sa sœur, ne voulut pas d'abord se passer de son concours; mais il finit par céder à la cabale formée contre Pulchérie, et ordonna à saint Flavien, patriarche de Constantinople, de la faire diaconesse de son église. Flavien refusa d'abord et demanda du temps pour se décider. Dans l'intervalle il fit prévenir Pulchérie de ce que ses ennemis tramaient contre elle. La princesse quitta la cour et se retira à la campagne avec le dessein d'y passer ses jours dans l'obscurité d'une vie privée. Sa retraite, qui eut lieu en 447, fut une calamité pour l'Etat et pour l'Eglise. Saint Flavien, à qui on ne pardonnait pas son refus, eut à souffrir diverses persécutions. Eudoxie et Chrysaphe se déclarèrent en faveur d'Eutychès, et donnèrent lieu au *Brigandage d'Ephèse*, que Théodose, à leur instigation, approuva par un édit. Le mal allait toujours croissant, et il fut bientôt à son comble. Pulchérie en était pénétrée de douleur, et le pape saint Léon la pressait par ses lettres d'y apporter un prompt remède. Elle se décida donc à se rendre à la cour, et ayant obtenu une audience de son frère, elle lui parla avec tant de force qu'il vit le précipice dans lequel on l'avait entraîné. Il relégua Chrysaphe dans une île où il fut mis à mort en punition de ses crimes. Théodose étant mort en 450, Pulchérie se trouva maîtresse de l'empire d'Orient, qu'elle gouverna conjointement avec Marcien. C'était un habile guerrier, très-versé dans la connaissance des affaires et très-zélé pour la foi catholique. En l'épousant, Pulchérie lui déclara qu'elle avait fait vœu de vivre dans la virginité, et il fut convenu entre eux que le mariage n'y porterait aucune atteinte. C'est à leur zèle pour l'orthodoxie, qu'on dut la convocation du concile de Calcédoine, tenu en 451, et présidé par les légats du pape saint Léon, qui furent reçus avec de grands honneurs par Marcien et Pulchérie. Celle-ci assista en personne au concile où Eutychès fut condamné et sa doctrine proscrite; elle mit tous ses soins à faire exécuter les décrets de cette auguste assemblée. Elle écrivit à ce sujet deux lettres, l'une à des moines et l'autre à une abbesse de la Palestine, pour dissiper les fausses idées qu'on avait des Pères de Calcédoine dans cette contrée et en Egypte, où l'on s'imaginait qu'en condamnant Eutychès on avait fait revivre le nestorianisme. Elle fonda un grand nombre d'établissements utiles, mais surtout des hôpitaux et des églises, dans l'une desquelles elle plaça la célèbre image de la sainte Vierge que l'impératrice Eudoxie lui avait envoyée de Jérusalem, et qu'on regardait comme l'ouvrage de saint Luc. Elle fut, au rapport de Sozomène, favorisée de plusieurs grâces extraordinaires, entre autres, d'une vision qui lui fit connaître le lieu où reposaient les corps des quarante martyrs dont elle fit faire une translation solennelle. Elle donna, par son testament, aux pauvres et aux églises, les biens dont elle pouvait disposer. Mûre pour le ciel avant d'avoir atteint la vieillesse, elle mourut à l'âge de cinquante-quatre ans, le 10 septembre 453, regrettée de tout l'empire dont elle faisait l'admiration. C'est en ce jour que les Grecs et les Latins l'honorent avec le titre de vierge. Benoît XIV avait pour sainte Pulchérie une vénération singulière. — 10 septembre.

PULCHRONE (saint), *Pulchronius*, évêque de Verdun, florissait avant le milieu du ve siècle et mourut vers l'an 440. Comme l'église cathédrale était hors de la ville, près du lieu où l'on fonda plus tard l'abbaye de Saint-Vanne, il en bâtit une plus belle dans l'intérieur de la ville, sur l'emplacement qu'occupe la cathédrale actuelle, et il la dédia à la sainte Vierge. Il rassembla autour son clergé, qu'il régla sur le modèle des autres églises épiscopales, et établit parmi ses membres la vie de communauté. — 30 avril.

PUMICE (sainte), *Pumitia*, vierge en Ecosse, est honorée le 27 juillet.

PUPULE (saint), *Pupulus*, martyr à Alexandrie, souffrit avec saint Céréal et deux autres. — 28 février.

PUSINNE (sainte), *Pusinna*, vierge, était sœur de sainte Lintrude, de sainte Menehould et de plusieurs autres saintes, qui, après

avoir été instruites par un saint prêtre nommé Eugène, reçurent le voile des mains de saint Alpin, évêque de Châlons-sur-Marne. Sainte Pusinne se retira ensuite au village de Bansion en Picardie, où plusieurs vierges vinrent se mettre sous sa conduite. Après sa mort, qui eut lieu dans le vᵉ siècle, elle fut enterrée à Bansion, et ses reliques furent transportées en 860 à l'abbaye de Herwoden en Westphalie. — 23 avril.

PYRRHUS (saint), évêque en Orient, florissait dans le vıᵉ siècle : il est honoré chez les Grecs le 1ᵉʳ juin.

Q

QUADRAGÉSIME (saint), *Quadragesimus*, berger et sous-diacre à Pavie, florissait dans le vıᵉ siècle: entre autres miracles qu'il opéra, on cite la résurrection d'un mort. — 26 octobre.

QUADRAT (saint), *Quadratus*, homme apostolique, est honoré à Magnésie dans l'Asie Mineure le 21 septembre.

QUADRAT (saint), évêque d'Athènes, avait été disciple des apôtres et surtout de saint Paul. Eusèbe, qui l'appelle un *homme divin*, assure qu'il fut doué, dans un degré éminent, du don de prophétie, et qu'il marcha sur les traces des apôtres, non-seulement par l'imitation de leurs vertus, mais aussi en opérant comme eux un grand nombre de miracles. Il succéda en 125 à saint Publius, qui venait d'être martyrisé par ordre de l'empereur Adrien. Avant d'être élevé sur le siége d'Athènes, il s'était déjà rendu célèbre dans l'Eglise par le zèle qu'il avait déployé pour la propagation de l'Évangile et par le succès de ses prédications. Les païens eux-mêmes admiraient la beauté de son génie et l'étendue de ses connaissances. L'empereur Adrien se trouvait à Athènes, lorsque saint Quadrat lui adressa, en 126, son *Apologie de la religion chrétienne*. Saint Jérôme, qui la qualifie d'ouvrage très-utile, nous apprend qu'elle éteignit le feu de la persécution. Eusèbe en fait aussi le plus grand éloge, et nous en a conservé un fragment qui fait vivement regretter qu'un monument aussi précieux de l'antiquité ecclésiastique ne soit pas parvenu jusqu'à nous. Lorsque la paix eut été rendue à l'Eglise, saint Quadrat, à qui l'on en était redevable en grande partie, rassembla les fidèles que la persécution avait dispersés. On ne connaît pas l'année de sa mort. — 26 mai.

QUADRAT (saint), martyr à Nicomédie pendant la persécution de Dèce, fut tourmenté à diverses reprises et eut enfin la tête tranchée. — 7 mai.

QUADRAT (saint), martyr en Afrique avec saint Antéon et plusieurs autres, est nommé dans le Martyrologe de saint Jérôme le 26 mai.

QUADRAT (saint), martyr en Orient, souffrit avec saint Théodose et quarante-un autres. — 25 mars.

QUADRAT (saint), évêque de Trani, est honoré à Vérone le 21 août.

QUARTE (sainte), *Quarta*, martyre à Lyon avec saint Pothin, évêque de cette ville, et quarante-six autres, souffrit l'an 177, pendant la persécution de l'empereur Marc-Aurèle. — 2 juin.

QUARTILLE (sainte), *Quartilla*, martyre à Sorrente dans le royaume de Naples, avec saint Quintus et d'autres, est honorée le 19 mars.

QUARTILOSIE (sainte), *Quartilosia*, martyre à Carthage, fut arrêtée pendant la persécution de l'empereur Valérien, par ordre du gouverneur Solon, et mise dans la même prison que saint Montan, saint Lucius et plusieurs autres disciples de saint Cyprien. Trois jours après que son mari et son fils avaient souffert la mort pour Jésus-Christ, elle eut une vision pendant laquelle son fils lui apparut et lui dit: *Dieu a vu vos souffrances et en a eu compassion*. Elle vit ensuite un jeune homme d'une grande beauté, qui tenait en ses mains deux flacons, l'un d'eau et l'autre de lait, et qui en donna à boire à tous ceux qui étaient prisonniers pour la foi, sans que les flacons parussent moins remplis. La fenêtre de la prison s'ouvrit et laissa voir le ciel. Le jeune homme posa les flacons sur cette fenêtre et disparut. Quartilosie fut martyrisée peu de temps après avoir eu cette vision, l'an 259. — 24 février.

QUARTUS (saint), disciple des apôtres, que saint Paul appelle son frère, devint, selon la tradition des Grecs, évêque de Béryte. — 3 novembre.

QUARTUS (saint), martyr à Rome, souffrit avec le pape saint Sixte II, en 258, pendant la persécution de l'empereur Valérien, comme nous l'apprenons de saint Cyprien. Quelques modernes ont voulu contester l'existence de ce martyr, mais leur autorité n'a pas prévalu contre celle du Martyrologe romain. — 6 août.

QUARTUS (saint), martyr à Rome avec saint Quint, dont les corps ont été transportés à Capoue, est honoré le 10 mai.

QUARTUS (saint), martyr en Afrique, souffrit avec saint Victure et trente-trois autres. — 18 décembre.

QUÉ ou QUAY, (saint), *Quinocus*, évêque en Irlande, est honoré en Bretagne, et il y a deux paroisses de l'ancien diocèse de Dol, aujourd'hui Saint-Brieuc, qui portent son nom. — 1ᵉʳ octobre.

QUENTIN (saint), *Quintinus*, martyr, qu'on

croît fils d'un sénateur romain nommé Zénon, renonça à toutes les espérances qu'il pouvait se promettre dans le monde, pour ne travailler qu'à la gloire de Dieu et au salut des âmes. Il quitta sa patrie et vint avec saint Lucien de Beauvais annoncer l'Evangile dans les Gaules. Après avoir prêché quelque temps ensemble, ils se séparèrent afin de répandre en plus de lieux la lumière de la foi, et saint Quentin vint se fixer à Amiens. Il y convertit un grand nombre d'idolâtres, parce que les miracles qu'il opérait donnaient à ses paroles une force à laquelle il était difficile de résister. Rictiovare, que Maximien avait fait préfet du prétoire dans les Gaules, étant venu à Soissons, apprit que l'Evangile faisait de grands progrès à Amiens. Il se rendit donc dans cette ville et fit arrêter et jeter en prison saint Quentin chargé de chaînes. Le lendemain il lui fit subir un interrogatoire et employa, mais inutilement, pour le gagner, les promesses et les menaces. Après qu'on l'eut accablé de coups, il fut reconduit en prison, avec défense aux fidèles de lui procurer le moindre secours. Il subit ensuite deux autres interrogatoires, pendant lesquels on le distendit sur le chevalet avec des poulies, au point qu'il en eut les os tout disloqués : on lui sillonna le corps avec des verges de fer ; on lui versa sur le dos de la poix et de l'huile bouillantes, et on lui appliqua sur les côtés des torches ardentes. Ces supplices, qui glaçaient d'épouvante les spectateurs, n'abattirent pas le courage du saint martyr et ne purent même altérer sa tranquillité. Rictiovare, en quittant Amiens, fit conduire son prisonnier dans la capitale des Vermandois, où il se rendait lui-même. Lorsqu'il y fut arrivé, il le fit comparaître de nouveau. Les promesses et les menaces ne lui ayant pas mieux réussi que la première fois, il le fit transpercer depuis le cou jusqu'aux cuisses avec deux broches de fer, et lui fit enfoncer des clous entre les ongles et la chair, ainsi que dans d'autres parties du corps, même dans la tête. Enfin il le condamna à la décapitation; ce qui fut exécuté le 31 octobre 287. Des soldats gardèrent son corps le reste du jour, et la nuit ils le jetèrent dans la Somme ; mais les chrétiens, l'ayant retrouvé quelque temps après, l'enterrèrent sur une montagne voisine de la ville. On le découvrit en 342, et une femme aveugle recouvra la vue en cette circonstance. On avait perdu le souvenir du lieu où reposait le corps de saint Quentin, lorsque en 641 saint Eloi le découvrit ainsi que les clous dont il avait été percé, et le fit mettre dans une belle châsse derrière l'autel de l'église qui lui était dédiée. Cette église fut rebâtie sous Louis le Débonnaire. La crainte des Normands fit porter les reliques du saint à Laon, d'où on les rapporta bientôt après chez les chanoines de Saint-Quentin, et cette ville porte son nom depuis bien longtemps. — 31 octobre.

QUERAN (saint), *Queranus*, abbé du monastère de Faïle, dans le comté de Clydosdale en Ecosse, florissait au commencement du VIe siècle et mourut en 548. — 9 septembre.

QUERLIN (le bienheureux), solitaire, est honoré à Ostreloo, près de Bruges, le 11 octobre.

QUIÈTE (sainte), *Quieta*, était épouse d'Hilaire, à qui on donne le titre de sénateur, mais à qui saint Grégoire de Tours donne le titre plus glorieux de saint. Il fait l'éloge de leurs vertus et dit qu'ils étaient l'honneur et le modèle des personnes mariées. Il ajoute que leur vie sans tache fut terminée par une bienheureuse mort. Sainte Quiète, qui florissait vers le commencement du Ve siècle, fut enterrée à Dijon, auprès de saint Benigne, et son tombeau fut illustré par divers miracles. — 28 novembre.

QUINCE (saint), *Quinctius*, martyr à Capoue, souffrit avec saint Arconce. — 5 septembre.

QUINCTE (saint), *Quinctus*, martyr en Afrique avec saint Simplice et d'autres, souffrit d'abord pendant la persécution de Dèce, et fut mis à mort sous l'empereur Valérien. — 18 décembre.

QUINCTE (saint), martyr dans la Lucanie avec saint Hyacinthe et plusieurs autres, est honoré le 29 octobre.

QUINCTILLE (saint), *Quinctilis*, martyr à Sorrento dans la terre de Labour, souffrit avec saint Quinctus et dix autres. — 19 mars.

QUINCTUS (saint), martyr à Sorrento avec le précédent, est honoré le même jour. — 19 mars.

QUINCTUS (saint), martyr en Afrique avec saint Aquilin et plusieurs autres, souffrit pendant la persécution des Vandales, et probablement l'an 484, pendant la persécution du roi arien Hunéric. — 4 janvier.

QUINDÉE (saint), *Quindeus*, martyr à Axiopolis en Mysie, souffrit avec plusieurs autres. — 9 mai.

QUINGÈSE (saint), *Quingesius*, évêque dont on ignore le siége, est honoré à Faïano dans le royaume de Naples. Son corps se garde dans l'église cathédrale de cette ville. — 5 décembre.

QUINIBERT (saint), *Quinibertus*, curé de Salesches en Hainaut, florissait dans le IXe siècle. — 18 mai.

QUINIZ ou QUÉNIN (saint), *Quinidius*, evêque de Vaison, né dans cette ville, fut élevé par de pieux ecclésiastiques. Il se consacra ensuite au service des autels, et saint Théodose, son évêque, qui l'avait ordonné diacre, l'envoya, en qualité de son député, au cinquième concile d'Arles, tenu en 552, et à son retour il le choisit pour son coadjuteur, parce que son grand âge ne lui permettait plus d'exercer les fonctions épiscopales. Après sa mort, arrivée peu de temps après, Quinide, devenu évêque en titre, gouverna son troupeau avec tout le zèle et toute la vigilance d'un saint pasteur. Mommol, comte d'Auxerre, venait de remporter en Dauphiné une grande victoire contre les Lombards, lorsque, passant par Vaison, il crut que Quinide ne lui avait pas témoigné toutes les

démonstrations qu'il s'imaginait être dues à un général victorieux ; aussi, pour se venger de ce qu'il prenait pour un manque d'égards, traita-t-il de la manière la plus indigne le saint évêque, qui souffrit ses brutalités avec une patience admirable. Mais à peine le comte était sorti de Vaison, qu'il fut atteint d'un mal si violent que les médecins désespéraient de sa vie. Les personnes de sa suite l'apportèrent mourant aux pieds de Quinide, le conjurant de prier pour sa guérison. Le saint, déférant à leurs désirs, se mit en prières, et aussitôt Mommol fut parfaitement guéri. Saint Quinide assista au IVe concile de Paris, tenu en 573, et mourut le 15 février 578, ou, selon quelques auteurs, une année plus tard. — 15 février.

QUINT (saint), *Quintus*, martyr en Afrique sous l'empereur Dèce, souffrit avec saint Mappalique, et il est nommé dans quelques Martyrologes sous le 17 avril.

QUINT (saint), martyr en Eolide, fut surnommé le Thaumaturge, à cause des nombreux miracles qu'il opéra pendant sa vie et après sa mort. — 12 mai.

QUINT (saint), martyr à Carthage, est honoré le 24 février et le 24 mai.

QUINTASE (saint), *Quintasius*, était autrefois honoré à Carthage, comme on le voit dans le Martyrologe hiéronymique. — 10 octobre.

QUINTIEN (saint), *Quintianus*, martyr en Arménie avec saint Irénée, est honoré le 1er avril.

QUINTIEN (saint), martyr à Catane en Sicile, souffrit avec saint Etienne et plusieurs autres. — 31 décembre.

QUINTIEN (saint), martyr en Afrique avec saint Luce et un autre, eut beaucoup à souffrir pendant la persécution des Vandales, et il donna sa vie plutôt que d'embrasser l'arianisme. — 23 mai.

QUINTIEN (saint), évêque de Rodez, puis d'Auvergne, était Africain de naissance et quitta sa patrie sur la fin du Ve siècle, pour se soustraire à la persécution des Vandales. Ayant passé la mer, il se réfugia dans les Gaules et se fixa dans le Rouergue. Après la mort de saint Amand, évêque de Rodez, il fut élu par le clergé et le peuple pour occuper le siége de cette ville vers l'an 487. Il se fit admirer par la sainteté de sa vie et par l'ardeur de son zèle. En 506, il assista au concile d'Agde, présidé par saint Césaire d'Arles, et en 511 au premier concile d'Orléans, où l'on fit de sages règlements sur la discipline ecclésiastique. De retour à Rodez, il leva de terre le corps de son saint prédécesseur; mais celui-ci, lui ayant apparu, le reprit de ce qu'il avait remué ses os, et lui prédit qu'il serait lui-même ôté de sa place, sans toutefois cesser d'être évêque. Peu de temps après, la ville de Rodez fut divisée par le parti des Visigoths et par celui des Français. Comme Quintien paraissait pencher pour ces derniers, parce qu'ils étaient catholiques, les Visigoths, qui étaient ariens, se prononcèrent contre lui, et ils se disposaient à se défaire de lui, lorsqu'il fut averti du danger qui menaçait ses jours. Il se réfugia auprès de saint Eufraise, évêque d'Auvergne, dont il avait fait la connaissance l'année précédente au concile d'Orléans, et qui l'accueillit de la manière la plus honorable. Saint Eufraise étant mort en 515, Quintien fut choisi pour lui succéder ; mais il eut beaucoup à souffrir d'un prêtre nommé Procule, qui, par dépit de n'avoir pas été élu lui-même, usurpa les revenus de l'évêché, dont il ne se dessaisit qu'après y avoir été forcé par les magistrats de la ville. Le roi Thierri, qui avait repris la ville sur les Visigoths, avait juré de la démolir, et il eût exécuté cette menace, si le saint évêque n'était parvenu à le fléchir. Le sénateur Hortensius, qui retenait injustement en prison l'un de ses parents, se laissa aussi toucher par ses instances et remit en liberté son prisonnier. Saint Quintien mourut le 13 novembre 527, et il est honoré à Rodez le 14 juin.

QUINTIL (saint), *Quintilis*, évêque en Bithynie et martyr à Nicomédie, fut l'une des premières victimes de la persécution de Dioclétien, et souffrit l'an 303. Il est honoré chez les Grecs le 8 mars.

QUINTIL (saint), martyr, souffrit avec saint Capitolin. — 7 mars.

QUINTILIEN (saint), *Quintilianus*, martyr avec saint Maxime et un autre, souffrit sous l'empereur Dioclétien. — 13 avril.

QUINTILIEN (saint), un des dix-huit martyrs de Saragosse, souffrit sous le président Dacien, l'an 304, pendant la persécution de Dioclétien. — 16 avril.

QUINTILIEN (saint), martyr à Dorostore en Mysie, souffrit avec saint Dadas et plusieurs autres, au commencement du IVe siècle. — 28 avril.

QUINTILIEN (saint), évêque de Séleucie, est honoré chez les Grecs le 16 novembre.

QUINTILIEN (le bienheureux), confesseur, florissait dans le VIIe siècle, et mourut vers l'an 669. Son corps s'est gardé longtemps à Paris dans l'église de Saint-Paul. Saint Ouen, qui le mentionne dans la Vie de saint Eloi, lui donne le titre d'abbé. — 12 février.

QUINTIN (saint), *Quintinus*, martyr en Touraine, né au commencement du VIe siècle, à Ville-Parisis, village près de Paris, obtint un emploi considérable à la cour de Clotaire Ier. La maîtresse de Gontran, fils du roi, l'ayant sollicité au péché, trouva en lui un autre Joseph. Furieuse de voir ses avances méprisées, elle le fit assassiner sur les bords de l'Indre en Touraine, au milieu du VIe siècle. Une partie des reliques de ce martyr de la chasteté se garde dans la cathédrale de Meaux. — 4 octobre.

QUINTINIEN (saint), *Quintinianus*, martyr en Afrique, est honoré le 14 juin.

QUINTUS (saint), martyr à Carthage avec saint Saturnin, saint Datif et quarante-six autres, qui, ayant été arrêtés à Abitine, furent conduits à Carthage et souffrirent l'an 304, sous le règne de Dioclé-

tien. Quintus, après avoir confessé Jésus-Christ devant le proconsul Anulin, fut frappé de coups de bâton et reconduit en prison, où il mourut peu après. — 11 février.

QUINTUS (saint), martyr à Rome, souffrit avec saint Quartus, et leurs corps ont été transférés à Capoue. — 10 mai.

QUIRÈGUE (saint), *Quiricus*, évêque de Tolède, succéda à saint Ildefonse en 667, et mourut en 679, après douze ans d'épiscopat. — 29 novembre.

QUIRIACE ou QUIRIAQUE (saint), *Quiriacus*, évêque d'Ostie et martyr, souffrit avec saint Maxime prêtre et plusieurs autres, par ordre du préfet Ulpien, sous l'empereur Alexandre Sévère. — 23 août.

QUIRIACE ou QUIRIAQUE (saint), prêtre, était originaire du Poitou et florissait au milieu du IVe siècle. Il se trouvait à Trèves en 336, lorsque saint Maximin, évêque de cette ville, reçut saint Athanase, patriarche d'Alexandrie, exilé en Occident par les artifices des ariens. Son corps se garde à Tabenne, dans le diocèse de Trèves. — 6 mars.

QUIRIAQUE (saint), *Quiriacus*, martyr à Augsbourg avec saint Largion et vingt-trois autres, souffrit l'an 304, pendant la persécution de l'empereur Dioclétien. — 12 août.

QUIRIAQUE (saint), évêque en Occident, étant allé à Jérusalem pour visiter les saints lieux, y fut mis à mort pour la religion, vers l'an 362, sous l'empereur Julien l'Apostat. Quelques auteurs ont écrit qu'il était évêque d'Ancône en Italie, parce que cette ville l'a choisi pour son patron. Il est probable que c'est le même saint Quiriaque qui est honoré à Provins en Brie le 1er mai. — 4 mai.

QUIRIAQUE (saint), *Quiriacus*, anachorète en Palestine, naquit en 448 et quitta le monde à dix-huit ans pour se mettre sous la conduite de saint Euthyme, dont il devint l'un des plus illustres disciples. Il fut élevé au diaconat et il était déjà presque nonagénaire, lorsqu'il quitta la laure de Saint-Sabas pour se rendre à Constantinople, afin d'y défendre la foi catholique dans le concile qu'on y tint en 536, contre les eutychiens acéphales. Il revint ensuite dans sa solitude, où il mourut à l'âge de cent sept ans, l'an 555. — 29 septembre.

QUIRIL (saint), *Quirillus*, évêque de Maestricht, florissait dans le Ve siècle et mourut l'an 489. — 30 avril.

QUIRILLE (sainte), *Quirilla*, vierge, est honorée à Rome dans l'église de Sainte-Marie-des-Monts, le 15 mai.

QUIRIN (saint), *Quirinus*, tribun et martyr à Rome, était chargé de la garde du pape saint Alexandre, et les entretiens qu'il eut avec son prisonnier le décidèrent à se faire chrétien. Sa conversion entraîna celle de sa famille, et ils reçurent tous le baptême des mains du saint pape. Arrêté à cause de son changement de religion, il comparut devant le juge Aurélien. Celui-ci, après plusieurs instances, voyant qu'il persistait dans la confession du nom de Jésus-Christ, ordonna qu'on le distendît sur le chevalet. Il lui fit ensuite couper la langue, les mains et les pieds, puis trancher la tête, vers l'an 130, sous le règne d'Adrien. — 30 mars.

QUIRIN (saint), martyr, souffrit à Tivoli, près de Rome. Son corps se garde dans la basilique de Saint-Laurent, sous l'autel du Saint-Sauveur. — 4 juin.

QUIRIN ou CÉNIN (saint), prêtre et martyr dans le Vexin avec saint Nicaise, dont il partageait les travaux apostoliques, fut décapité sur les bords de l'Epte, dans le IIIe siècle. — 11 octobre.

QUIRIN (saint), martyr à Rome, n'ayant pas voulu abandonner la foi chrétienne qu'il professait, eut ses biens confisqués et fut plongé dans un horrible cachot. Après une cruelle flagellation et d'autres tortures, il eut la gorge percée d'un coup d'épée, et son corps fut jeté dans le Tibre vers l'an 269, sous l'empereur Claude le Gothique. Les chrétiens, l'ayant retrouvé près de l'île Saint-Barthélemy, l'enterrèrent dans le cimetière de Pontien. Plus tard, il fut transporté à Tegernsee en Bavière. — 29 mars.

QUIRIN (saint), martyr à Nicomédie, souffrit au commencement de la persécution de Dioclétien. — 12 mars.

QUIRIN (saint), évêque de Siscia en Pannonie et martyr, était dans sa ville épiscopale, lorsqu'en 804 il fut averti que Maxime, lieutenant du gouverneur de la province, avait envoyé des soldats pour l'arrêter. Il sortit donc de Siscia; mais les soldats, l'ayant poursuivi, l'atteignirent et le conduisirent devant Maxime, qui lui demanda pourquoi il avait pris la fuite. — « Je n'ai point fui; mais en partant je voulais obéir à mon Maître, qui dit : *Si l'on vous persécute dans une ville, retirez-vous dans une autre.* — Qui vous a donné cet ordre? — Jésus-Christ, qui est le vrai Dieu. — Ignorez-vous que les édits des empereurs vous feront découvrir dans les plus sombres retraites? Vous le voyez par vous-même, et celui que vous appelez le vrai Dieu n'a pu vous défendre ni vous tirer des mains de vos gardes. — Le Dieu que nous adorons est toujours avec nous, en quelque lieu que nous soyons, et il peut toujours nous défendre : il était avec moi lorsque j'ai été arrêté, et il y est encore présentement; c'est lui qui me fortifie et qui vous répond par ma bouche. — Vous parlez beaucoup, et vous différez d'exécuter les édits des empereurs; ce qui vous rend coupable de désobéissance envers eux : faites donc sur-le-champ ce qu'ils vous enjoignent. — Je ne tiens nul compte de ces édits, parce qu'ils sont impies et contraires aux commandements de Dieu, en exigeant que nous sacrifiions à des divinités imaginaires. Le Dieu que je sers est partout, au ciel, sur la terre, dans la mer. Il est au-dessus de toutes choses, et c'est par lui seul que chaque être subsiste. — L'âge a affaibli votre raison, et vous vous laissez séduire par des contes. Choisissez donc entre offrir de l'encens ou souffrir une mort cruelle. — Cette mort me procurera une vie éternelle. Je ne respecte que l'autel de mon Dieu, sur lequel je lui ai souvent offert un sacrifice d'agréable

odeur. — Vous n'êtes plus dans votre bon sens, et votre folie va être cause de votre mort. Encore une fois, sacrifiez aux dieux. — Je ne sacrifierai pas aux démons. » Maxime le fit accabler de coups de bâton avec la dernière barbarie. Pendant qu'on le frappait, il lui disait : «... Obéissez, et je vous ferai prêtre de Jupiter. — Je fais maintenant la véritable fonction de prêtre, en m'offrant moi-même en sacrifice au Dieu vivant. Je suis prêt à subir toutes sortes de tortures, afin d'exciter à se procurer la vie éternelle ceux dont la conduite m'a été confiée.» Maxime le fit conduire en prison, chargé de chaînes, et alors Quirin fit cette prière : *Seigneur, je vous rends grâces de ce que vous m'avez jugé digne de souffrir des opprobres pour votre nom. Faites que tous ceux qui sont dans cette prison sachent que j'adore le vrai Dieu et qu'il n'y en a point d'autre que vous.* Cette prière fut bientôt exaucée; car à minuit la prison parut illuminée, et le concierge Marcellus, à la vue de cette brillante clarté, vint se jeter aux pieds du saint et le conjura avec larmes de prier le Seigneur pour lui. *Je crois*, ajouta-t-il, *qu'il n'y a point d'autre Dieu que celui que vous adorez.* Quirin, après lui avoir fait une exhortation, le marqua du sceau sacré, au nom de Jésus-Christ. Maxime, qui n'avait pas le pouvoir de condamner à mort, après avoir retenu le martyr prisonnier pendant trois jours, l'envoya chargé de fers au gouverneur Amance, qui le fit conduire à Sabarie. Quelques femmes chrétiennes lui ayant apporté sur la route des rafraîchissements pendant qu'il leur donnait sa bénédiction, les chaînes lui tombèrent des pieds et des mains. Arrivé à Sabarie, Amance se rendit au théâtre public et le fit comparaître devant lui ; s'étant fait représenter l'interrogatoire qu'il avait subi devant Maxime, il lui demanda s'il convenait de ce qui y était contenu, et s'il persistait dans ses déclarations. *J'ai confessé le vrai Dieu à Siscia, et je n'en ai jamais adoré d'autre, je le porte dans mon cœur, personne au monde ne pourra me séparer de lui.* Amance lui fit de magnifiques promesses, s'il voulait sacrifier ; mais ne pouvant l'y déterminer, il le condamna à être jeté dans une rivière, avec une meule de moulin au cou, et cette sentence fut exécutée sur-le-champ. Alors on vit une merveille qui remplit d'admiration tous les spectateurs. Quirin, au lieu d'aller au fond, restait sur l'eau, exhortant les fidèles à demeurer fermes dans la foi et à ne redouter ni les supplices, ni la mort. Comme il surnageait toujours, il craignit, à la fin, de perdre la couronne du martyre. *Seigneur Jésus*, s'écria-t-il, *il n'est pas surprenant que vous suspendiez le cours des fleuves, comme vous le fîtes au Jourdain, ni que vous donniez aux hommes le pouvoir de marcher sur les eaux, comme vous le donnâtes à saint Pierre : ce peuple vient de voir en moi une preuve éclatante de ce que vous pouvez faire ; mais accordez-moi, ô mon Dieu! ce qui est préférable à toutes choses, le bonheur de mourir pour vous.* Sa prière finie, il ne tarda pas à enfoncer dans l'eau. Son corps ayant été retrouvé un peu plus loin, on l'enterra dans une chapelle bâtie sur le bord de la rivière. Plus tard on le plaça dans une grande église de Sabarie, et quand les Barbares s'emparèrent du pays, les Sabariens le transportèrent à Rome ; on le plaça dans les catacombes, près des reliques de saint Sébastien. En 1140, on le transféra dans l'église de Sainte-Marie au delà du Tibre. Dans la suite ses reliques furent portées dans la célèbre abbaye de Fulde en Allemagne. — 4 juin

QUIRIN ou CYRIN (saint), *Cyrinus*, soldat et martyr à Rome avec saint Basilide et deux autres, servait dans l'armée de Maxence. Après avoir souffert diverses tortures pour la foi, il eut la tête tranchée par l'ordre d'Aurèle, préfet de Rome, l'an 309, et il fut enterré sur la voie Aurélienne. — 12 juin.

QUITERIE (sainte), *Quiteria*, vierge et martyre en Espagne, est patronne d'Aire en Gascogne. Il y a aussi une paroisse de son nom près de Tarascon, dans le diocèse de Pamiers. — 22 mai.

QUOAMALE (saint), *Quoamalus*, martyr en Espagne avec plusieurs autres, est honoré à Tuy en Galice le 15 avril.

QUODVULTDEUS (saint), évêque de Carthage, gouvernait saintement son troupeau lorsque sa ville épiscopale, qui était la plus importante de l'Afrique, fut prise, en 439, par Genséric, roi des Vandales. Ce prince barbare, qui était arien, le tourmenta, en haine de la religion catholique ; n'ayant pu le faire apostasier, il donna l'ordre qu'on l'embarquât, avec une partie de son clergé, sur des navires qui faisaient eau de toutes parts, et qui étaient sans équipage, sans agrès et sans provision. Dieu lui-même fut leur pilote, et les fit aborder heureusement à Naples, où ils furent reçus avec les égards dus à leur constance et à la protection que le Ciel avait déployée en leur faveur. Quodvultdeus mourut en exil ; il est honoré comme confesseur, le 26 octobre

R

RABAN-MAUR (le bienheureux), *Rabanus Maurus*, archevêque de Mayence, naquit vers l'an 776, d'une famille noble de cette ville, et fut élevé dans l'abbaye de Fulde, où il fit de grands progrès dans la piété et dans les sciences, surtout dans la science de l'Écri-

ture sainte. C'est à cette source divine qu'il puisa une humilité si grande, qu'il se plaisait à se nommer le plus vil des serviteurs de Dieu, un valet inutile et le plus misérable des hommes. Rutgar, évêque de Fulde, l'ayant ordonné diacre, l'envoya à Tours pour y perfectionner ses études sous Alcuin, qui avait fondé une école célèbre dans son abbaye de Saint-Martin. De retour à Fulde, il fut mis à la tête de l'école de cette ville, qu'il illustra par ses talents, comme professeur des saintes Ecritures, et qu'il dota d'une riche bibliothèque. Il forma des disciples distingués, parmi lesquels on cite Walafride Strabon, Rodolphe, Olfried et Serval Lupus, qui a écrit sa Vie. Il fut élevé au sacerdoce en 814, par Hailsdurf, archevêque de Mayence. Il venait de faire le pèlerinage de Jérusalem, lorsqu'il fut élu abbé de Fulde en 822; son administration mit en grande réputation l'abbaye qu'il dirigeait. Sa réputation se répandit dans toute l'Allemagne, la France et l'Italie : des savants et des personnes de distinction de ces différents pays accouraient pour le consulter; les nobles et même les princes lui confiaient l'éducation de leurs enfants. Aussi dévoué à la religion qu'à la science, il fit bâtir jusqu'à trente églises ou chapelles dans le territoire dépendant de son abbaye, et montra un grand zèle pour le culte divin, ainsi que pour la discipline ecclésiastique. L'étude ne lui avait rien fait perdre de sa piété : il donnait à ses moines l'exemple de la prière, du jeûne et des autres austérités du cloître. Pendant les démêlés de Louis le Débonnaire avec ses fils, il se conduisit avec tant de prudence, qu'il conserva la confiance des deux partis et qu'il contribua puissamment à leur réconciliation. Ce fut à cette occasion qu'il composa un Traité sur le respect que les enfants doivent à leur père et sur la soumission que les sujets doivent à leur prince; il le termine en exhortant l'empereur à user de clémence envers ses enfants. Il y avait vingt ans qu'il était abbé de Fulde, lorsqu'il se démit de sa dignité et se retira sur la montagne de Saint-Pierre, pour se consacrer tout entier à la méditation des saintes Ecritures et aux exercices de la piété; mais, cinq ans après, il fut tiré de sa solitude pour être placé sur le siége archiépiscopal de Mayence, vacant par la mort d'Olgaire. Ce fut en vain qu'il essaya de décliner ce fardeau : l'intérêt de l'Eglise le força de se dévouer à une carrière nouvelle, qui, en lui imposant de nouveaux devoirs, ne lui fit rien rabattre de ses mortifications; car il continua, comme par le passé, à s'abstenir de viande et de vin, quoique sa santé fût très-délabrée. Trois mois après son sacre, qui eut lieu à Mayence en présence de Louis, roi de Germanie, il tint, dans l'abbaye de Saint-Alban, un concile où l'on fit de sages règlements sur divers points, notamment sur la conservation des biens ecclésiastiques. L'année suivante (848), il tint un autre concile contre le moine Gotescalc, au sujet de ses erreurs sur la prédestination. Raban-Maur, l'ayant condamné, le renvoya à Hincmar de Reims, son archevêque, le priant de le faire renfermer. Une grande famine étant survenue, en 850, dans l'Allemagne, le saint archevêque de Mayence, pour réduire sa dépense et pour avoir plus de ressources à consacrer au soulagement des malheureux, se retira à Winkel, dans le Rhingau, où il nourrissait chaque jour plus de trois cents pauvres, sans compter ceux qu'il admettait habituellement à sa table. En 852, il présida à Mayence un concile où l'on régla divers points de discipline. Quatre ans après, sa santé, depuis longtemps affaiblie par ses jeûnes, ses travaux littéraires et ses fonctions épiscopales, le conduisit enfin au tombeau. Il mourut à Winkel le 4 février 856, à l'âge de soixante-seize ans, et son corps fut enterré dans l'église de l'abbaye de Saint-Alban, près de Mayence. Albert, archevêque de cette ville, leva son corps de terre en 1515, et le fit transporter à Halle en Saxe, où il fut exposé, avec la permission du saint-siége, à la vénération des fidèles dans l'église de Saint-Maurice. Il a toujours été invoqué dans le diocèse de Mayence, et on lit son nom dans plusieurs martyrologes d'Allemagne. Parmi les nombreux ouvrages sortis de la plume de Raban-Maur, nous citerons l'*Eloge de la croix*, en deux livres; des *Commentaires sur l'Ecriture*, des *Homélies*, un *Pénitentiel*, et d'autres traités sur la liturgie, un *Martyrologe*, des *poésies*, des *Lettres*, le *Livre de l'invention des langues*, un *Glossaire* latin-allemand de la Bible. On trouve parmi ses poésies le *Veni Creator*, que plusieurs critiques lui attribuent, et parmi ses œuvres religieuses un *Traité de l'institution des clercs et des cérémonies de l'Eglise*, ainsi qu'un *Traité des ordres sacrés, des sacrements et des habits sacerdotaux*, un autre *Traité de la discipline ecclésiastique*, etc. Né avec de grands talents, il cultiva les sciences avec succès, et l'on admire dans ses écrits une érudition étonnante pour son siècle. Son style est simple, clair, naturel, surtout en prose. — 4 février.

RABIER (saint), *Riberius*, confesseur, est honoré en Périgord le 25 août.

RABULE (saint), *Rabulas*, abbé en Orient, était originaire de Samosate, et florissait dans la première partie du VIe siècle. Il mourut en 530, après avoir fondé plusieurs monastères, et il est honoré chez les Grecs le 19 février.

RACHILDE (sainte), *Rachildis*, recluse, sortait d'une famille noble du territoire de Saint-Gall. Se trouvant attaquée d'une maladie que l'on jugeait incurable, elle excita la compassion de sainte Guiborat, qui vivait en recluse dans une cellule près de l'abbaye de Saint-Gall, et qui voulut l'avoir près d'elle pour la consoler et pour la soigner. Peu de temps après, elle lui obtint, par la vertu de ses prières, une guérison aussi complète qu'inespérée. Rachilde, par reconnaissance pour sa bienfaitrice, embrassa aussi la vie de recluse, ce qui lui permit de ne pas la quitter. Elle avait passé plusieurs années dans les exercices de la pénitence et de la

contemplation, lorsque les Hongrois, qui faisaient de temps en temps des incursions en Allemagne, pénétrèrent en 925 jusqu'aux bords du Rhin. On conseillait à Guiborat de prendre la fuite à leur approche ; mais elle s'y refusa, et les barbares, irrités de ne point trouver d'argent chez elle, lui déchargèrent sur la tête trois coups de hache, dont elle mourut. Rachilde, qui fut épargnée, vécut encore vingt et un ans ; elle mourut en 946, et fut enterrée à côté de sainte Guiborat, dans l'église de Saint-Magne, qui était voisine de leur cellule. — 3 novembre et 2 mai.

RADBOD (saint), *Radbodus*, évêque d'Utrecht, était petit-fils, par sa mère, de Radbod, dernier prince des Frisons. Il fut élevé par Gonthier, évêque de Cologne, son oncle maternel, et se rendit ensuite à la cour de Charles le Chauve et de Louis le Bègue, son fils, non par l'ambition de parvenir aux dignités, mais afin de se perfectionner dans les sciences, sous les habiles maîtres qu'on trouvait à la cour plutôt que partout ailleurs. Aussi était-il savant pour son temps, comme le prouvent quelques ouvrages qui nous restent de lui, entre autres un office et des hymnes en l'honneur de saint Martin, une hymne ou panégyrique en l'honneur de saint Swidbert, et quelques autres poëmes sur des sujets de piété ; mais il s'appliqua surtout aux sciences ecclésiastiques. Ses vertus n'étaient pas inférieures à sa science, et une petite chronique qu'il a compilée porte ce qui suit, sous l'année 900 : *Je, Radbod, pécheur, ai été, quoique indigne, mis au nombre des ministres de l'Eglise d'Utrecht.* Ce n'est pas la seule fois qu'il ait donné des marques édifiantes de son humilité : élu évêque sur la fin de la même année, on eut beaucoup de peine à le faire acquiescer à son élection. Lorsqu'il eut été sacré, il ne voulut plus manger de viande ; sa nourriture était aussi grossière que frugale : il jeûnait quelquefois deux ou trois jours de suite. Son habillement était de la plus grande simplicité, et il portait le costume monastique, à l'exemple de la plupart de ses prédécesseurs, qui avaient été moines avant leur élévation à l'épiscopat. Sa charité pour les pauvres ne connaissait point de bornes : il se privait souvent du nécessaire pour les soulager. Dieu permit que sa patience fût mise à de rudes épreuves, et il se vit contraint de quitter Utrecht pour se soustraire à la persécution que lui suscitaient quelques pécheurs endurcis. Il mourut à Déventer, où il s'était retiré, le 29 novembre 918. — 29 novembre.

RADEGONDE (sainte), *Radegundes*, reine de France, née en 519, était fille de Berthaire, roi de Thuringe. Ce prince ayant été assassiné par Hermenfroy, son frère, qui s'empara de ses Etats, deux fils de Clovis, Thierri, roi d'Austrasie, et Clotaire, roi de Soissons, portèrent la guerre en Thuringe, battirent complétement Hermenfroy et ramenèrent un butin immense. Parmi les prisonniers qu'ils firent, se trouvait la jeune Radegonde, qui avait alors dix ans et qui échut à Clotaire. Comme elle était née dans l'idolâtrie, et qu'elle ne connaissait pas le vrai Dieu, Clotaire la fit instruire dans la religion chrétienne. Les mystères de la foi firent sur elle la plus vive impression. A peine eut-elle reçu le baptême, que, ravie d'appartenir à Jésus-Christ, elle se donna à lui sans réserve. Son cœur tendre et innocent ne se plaisait que dans les pratiques de la piété, et ne se laissait éblouir ni par l'éclat d'une cour fastueuse, ni par les éloges qu'on donnait à sa beauté, à son esprit et à ses belles qualités. On admirait en elle une humilité profonde, un grand amour pour les pauvres, un attrait marqué pour les austérités de la pénitence, ce qui ne l'empêchait pas de se livrer avec succès à l'étude des sciences : de manière qu'elle fut bientôt en état de lire dans leur langue les Pères latins et grecs. Elle avait formé le projet de consacrer à Dieu sa virginité : aussi, dès qu'elle s'aperçut que Clotaire recherchait sa main, elle quitta secrètement la cour pour aller se cacher dans une retraite ignorée ; mais, poursuivie par les gens du prince, elle fut bientôt atteinte et ramenée dans le palais. Elle n'avait que dix-neuf ans lorsqu'elle épousa Clotaire, en 538, et elle continua sur le trône la vie édifiante qu'elle menait auparavant : elle partageait son temps entre la prière, les devoirs de son état et le soin des pauvres ; elle pratiquait de rigoureuses austérités, jeûnait plusieurs fois la semaine, et portait en carême un cilice sous ses habits royaux. Clotaire la laissa libre, pendant quelques années, de se livrer à ces exercices de piété et de mortification ; mais l'amour qu'il avait pour elle diminua peu à peu et finit par se changer en aversion. Il lui reprochait de vivre moins en reine qu'en religieuse, et de faire un cloître de sa cour. Ces plaintes étaient exagérées ; car Radegonde ne manquait ni aux devoirs ni aux bienséances que lui commandait sa position. Elle n'opposa donc aux injustes préventions du roi que la douceur et la patience. Ce prince ayant fait assassiner le propre frère de Radegonde pour s'emparer des Etats qu'il possédait en Thuringe, la reine, révoltée d'un crime aussi odieux, forma la résolution de quitter la cour. Clotaire ne demandait pas mieux que de la voir partir : aussi lui accorda-t-il facilement la permission qu'elle demandait. Il l'adressa à saint Médard, évêque de Noyon, le priant de lui donner le voile. Le saint évêque hésita quelque temps, parce que Radegonde était mariée ; à la fin, cependant, il se rendit aux instances réitérées du roi et de la reine, et fit celle-ci diaconesse en 544, à la condition que Clotaire ne se remarierait pas. Radegonde se retira dans la terre de Saix en Poitou, que le roi lui avait donnée. Elle ajouta encore, dans sa retraite, à ses austérités précédentes, ne mangeant que du pain d'orge ou de seigle, avec des racines ou des légumes, ne buvant jamais de vin, et n'ayant pour lit qu'un cilice étendu sur la terre. Elle portait sur la chair nue une chaîne que lui avait donnée un saint prêtre, nommé Junien, qui était le directeur de sa conscience. S'é-

tant rendue à Poitiers, elle y fonda, du consentement du roi, un monastère de religieuses dans lequel elle rassembla un grand nombre de jeunes personnes, dont presque toutes étaient des premières familles du royaume. Elle mit à leur tête sainte Agnès, qui est honorée le 13 mai. Clotaire se repentit bientôt d'avoir permis à Radegonde de prendre le voile. Il se rendit à Tours, sous prétexte de visiter le tombeau de saint Martin; mais il avait l'intention d'aller à Poitiers pour enlever la reine et la ramener à la cour. La sainte, informée de ce projet, écrivit à saint Germain de Paris, lui faisant part du danger qui la menaçait, et le conjurant de mettre tout en œuvre pour l'en délivrer. Germain se rend à Tours, où le roi était encore, et se jette à ses pieds, devant le tombeau de saint Martin, pour obtenir de lui qu'il renonce à son criminel dessein. Clotaire, touché de cette démarche, se jette à son tour aux pieds de Germain, et le charge d'obtenir de Radegonde qu'elle prie pour lui afin que Dieu lui pardonne sa faute. En 567, sainte Radegonde fit confirmer par le concile de Tours la fondation de son monastère; et quoiqu'elle eût enrichi des reliques d'un grand nombre de saints l'église qui en dépendait, elle désirait ardemment avoir un morceau de la vraie croix : elle envoya donc des ecclésiastiques à Justin II, empereur d'Orient, et ils obtinrent de ce prince un morceau de ce bois sacré, enchâssé dans de l'or et orné de pierres précieuses, avec des reliques de plusieurs saints et un livre d'évangile du plus beau travail. L'archevêque de Tours en fit la translation à Poitiers. Ce fut à l'occasion de cette cérémonie que Fortunat composa le *Vexilla Regis prodeunt*, et que le monastère prit le nom de Sainte-Croix. En 568, sainte Radegonde demanda à l'abbesse de Saint-Jean d'Arles une copie de la règle de saint Césaire; peu après l'avoir reçue, elle fit elle-même le voyage d'Arles, avec sainte Agnès, pour s'instruire plus à fond de la manière de la mettre en pratique. De retour à Poitiers, elle la fit adopter par ses religieuses. Elle mourut le 13 août 587, âgée de soixante-huit ans, et fut enterrée par saint Grégoire de Tours, en l'absence de l'évêque de Poitiers. Pendant la cérémonie de ses funérailles, un aveugle recouvra la vue, et plusieurs autres miracles s'opérèrent dans la suite à son tombeau. Ses reliques restèrent dans l'église de Notre-Dame, à Poitiers, jusqu'en 1562, que les huguenots les dispersèrent. — 13 août.

RADEGONDE (sainte), vierge et princesse du sang royal, était la filleule de sainte Bathilde, reine de France. Née en 672, elle se montra, dès l'âge le plus tendre, un prodige de piété et de mortification. Elle n'avait que sept ans lorsqu'elle mourut en janvier 680, trois jours avant sainte Bathilde, avec laquelle elle fut inhumée dans l'église de Sainte-Croix de Chelles. Elle a été honorée comme sainte à Chelles, dès le IXe siècle, et l'on fait sa fête dans le diocèse de Paris le 29 janvier.

RADEGONDE (sainte), vierge et servante, naquit dans une condition obscure et fut toute sa vie domestique au château de Wellembourg, près d'Augsbourg. Son premier soin était de remplir avec une grande exactitude les devoirs que lui imposait son service; le temps dont elle pouvait disposer ensuite, elle le consacrait soit à la prière, soit à l'exercice des œuvres de miséricorde envers les malheureux, auxquels elle donnait la plus grande partie de ses gages. Accusée de soulager les pauvres aux dépens de son maître, Dieu se chargea lui-même de la justifier d'une manière miraculeuse; dès lors elle jouit de toute la confiance des habitants du château. Un jour qu'elle se rendait, selon sa coutume, dans une espèce d'hôpital situé dans le voisinage et qu'on appelait le Lazaret, pour y soigner les pauvres malades, en traversant la forêt qui se trouvait entre le château et cet établissement, elle fut attaquée par des loups qui la dévorèrent. Son maître, désolé d'un accident qui le privait d'une domestique inappréciable, la fit enterrer près du Lazaret, et fit ensuite bâtir une chapelle sur son tombeau. En 1521, l'archevêque de Saltzbourg changea cette chapelle en une belle église qu'il dédia en l'honneur de sainte Radegonde. — 18 juillet.

RAFIQUE (sainte), *Rafica*, martyre en Ethiopie, souffrit avec saint Agathon et ses quatre autres fils. — 4 septembre.

RAGNEBERT ou RAMBERT (saint), *Ragnebertus*, martyr, était fils de Radbert, duc des Frisons, et fut accusé d'avoir conspiré contre Ebroïn, maire du palais de Thierri, roi de Neustrie. Comme il ne daigna pas se justifier d'une accusation qui ne reposait sur rien, le cruel ministre, qui avait fait verser le sang de saint Léger, se proposait de faire mourir sur-le-champ Ragnebert; mais saint Ouen obtint que l'exécution fût différée. Ebroïn le relégua au fond de la Bourgogne sous la garde d'un seigneur nommé Theudefroi. Quelque temps après il donna des ordres pour qu'on s'en défît secrètement. Ragnebert, conduit dans un désert du mont Jura, fut tué d'un coup de lance, en 681, et son corps fut enterré dans le monastère de Bébrou, qui prit le nom de Saint Ragnebert. Les miracles opérés à son tombeau le firent honorer comme saint. Près du lieu où il fut mis à mort, il s'est formé une ville qui s'appelle, de son nom, Saint-Rambert le Joug; il y a aussi dans le Forez une autre ville du nom de Saint-Rambert-sur-Loire. — 21 août et 13 juin.

RAIMOND (saint), *Rachnemodus, Raymundus*, confesseur à Plaisance, où il y a deux églises de son nom, mourut l'an 1200. — 28 juillet.

RAIMOND NONNAT (saint), *Raymundus*, religieux de la Merci et cardinal, surnommé Nonnat parce qu'il fut tiré du sein de sa mère par l'opération césarienne, du mot espagnol *nonnato*, qui signifie *non-né*, *qui n'est pas né*. Il vint au monde en 1204 à Portel en Catalogne, et sortait d'une famille noble,

mais peu riche. Il montra dès son enfance de rares dispositions pour la piété et pour les sciences. Lorsqu'il eut terminé ses études d'une manière brillante, son père, qui remarquait avec peine que son inclination le portait vers l'état monastique, le chargea de faire valoir une ferme. Raimond obéit sans répliquer, et en gardant son troupeau il s'appliquait à imiter, sur les montagnes et dans les forêts, la vie des anciens anachorètes. Comme ses amis le pressaient de quitter un genre de vie indigne de sa naissance et de son éducation, pour se rendre à la cour du roi d'Aragon, où il pouvait compter sur de puissants protecteurs dans les seigneurs de Foix et de Cardonne, dont les familles étaient alliées à la sienne, il résolut de mettre fin à leurs importunités, en prenant l'habit chez les religieux de la Merci. Il choisit cet ordre de préférence à tout autre, parce qu'il était touché des maux que souffraient les chrétiens captifs chez les infidèles. Après avoir enfin obtenu le consentement de son père, il fit ses vœux à Barcelone entre les mains de saint Pierre Nolasque, fondateur de l'ordre. Ses progrès dans la perfection furent si surprenants, qu'après deux ou trois ans de profession on le jugea digne d'exercer l'office de rédempteur, et de remplacer en cette qualité le saint fondateur. Envoyé en Barbarie, il racheta des Algériens un grand nombre de captifs, et, lorsque ses fonds furent épuisés il se donna lui-même en ôtage pour la rançon de plusieurs autres. Les infidèles, loin d'admirer son héroïque dévouement, le traitèrent avec tant de cruauté, qu'il serait mort entre leurs mains, si la crainte de perdre la somme stipulée n'eût engagé le cadi à donner des ordres pour qu'on cessât de le maltraiter, et pour qu'on le laissât libre d'aller et de venir dans la ville d'Alger comme il le jugerait à propos. Raimond profita de cette liberté pour visiter les captifs chrétiens, les consoler et les affermir dans la foi. Il convertit aussi plusieurs musulmans, qui reçurent le baptême ; mais le gouverneur de la ville, en ayant été instruit, le condamna à être empalé ; ce qui eût été exécuté sans les réclamations de ceux envers qui il s'était engagé comme ôtage et qui craignaient que sa mort ne leur fit perdre la somme dont il était leur débiteur. Ils obtinrent donc que sa peine fût commuée en une cruelle bastonnade, mais cela ne l'empêcha pas de continuer ses efforts pour ouvrir les yeux aux infidèles. Le gouverneur, apprenant qu'il avait encore fait de nouvelles conversions, le fit fouetter au coin de toutes les rues de la ville ; par son ordre on lui perça avec un fer rouge les deux lèvres que l'on ferma avec un cadenas, et on ne lui ouvrait la bouche que quand il fallait le faire manger. Il était depuis huit mois plongé dans un cachot et chargé de chaînes, lorsque ses confrères apportèrent la rançon envoyée par saint Pierre Nolasque. Il aurait désiré rester au milieu des esclaves qui avaient le plus besoin de secours, mais son supérieur le rappelait, et il fut obligé de partir. De retour en Espagne, il fut nommé cardinal par le pape Grégoire IX. Cette éminente dignité, à laquelle il était loin de s'attendre, ne changea rien à sa manière de vivre. Il continua d'habiter sa cellule et de porter son costume de religieux. Le pape l'ayant mandé à Rome pour l'employer au gouvernement de l'Eglise, il partit à pied et sans suite ; mais à peine fut-il arrivé à Cardonne qu'il fut attaqué d'une fièvre violente qui fit désespérer de sa vie. Il mourut dans cette ville le 31 août 1240, à l'âge de trente-sept ans, et il fut enterré dans une chapelle de Saint-Nicolas, non loin de la ferme où il avait vécu dans sa jeunesse. Saint Pierre Nolasque y fit bâtir, en 1255, un couvent de son ordre où l'on conserve les reliques de saint Raimond. Alexandre VII fit insérer son nom dans le Martyrologe romain en 1657. — 31 août.

RAIMOND DE PENNAFORT (saint), dominicain, né l'an 1175 au château de Pennafort en Catalogne, d'une famille qui descendait des comtes de Barcelone et était alliée à la famille royale d'Aragon, reçut une éducation digne de sa naissance. Il fit ses études avec tant de rapidité et de succès, qu'à vingt ans il professait la philosophie à Barcelone. Ses leçons lui attiraient un concours immense d'élèves, non-seulement parce qu'elles étaient gratuites, mais parce qu'il professait avec un tel talent que les maîtres les plus habiles ne rougissaient pas de le consulter. Comme il n'avait pas moins de piété que de science, il s'appliquait encore plus à former les cœurs que les esprits, et le temps qu'il pouvait dérober à ses fonctions de professeur, il le consacrait à secourir les malheureux et à pacifier les différends qui s'élevaient parmi ses compatriotes. Il avait trente ans lorsqu'il se rendit à Bologne, en 1205, pour se perfectionner dans l'étude du droit canonique et du droit civil. Ayant été reçu docteur, il professa dans l'université de cette ville. Les Bolonais, qui se félicitaient de posséder un professeur d'un si rare mérite, eurent bientôt la douleur de le perdre. Bérenger, évêque de Barcelone, à son retour d'un voyage qu'il venait de faire à Rome en 1219, passant par Bologne, décida Raimond à revenir avec lui à Barcelone, et après lui avoir conféré les saints ordres, il le fit chanoine de sa cathédrale, ensuite archidiacre et vicaire général. Raimond quitta ces dignités pour entrer dans l'ordre de Saint-Dominique en 1222, huit mois après la mort du saint fondateur. Afin de se purifier de plus en plus des fautes de sa jeunesse, et surtout de la vaine gloire, à laquelle il s'était laissé aller quand il enseignait, il pria ses supérieurs de lui imposer une rigoureuse pénitence. Ils lui en imposèrent une en effet, mais bien différente de celle qu'il attendait, ce fut de composer un recueil de cas de conscience pour l'instruction des confesseurs et de ceux qui étudient la morale. Cet ouvrage, le premier qui ait été écrit en ce genre, est connu sous le titre de la *Somme de saint Raimond*. Quelque attrait qu'il eût pour la solitude, on l'obligeait souvent à sortir de son monastère

pour travailler au salut des âmes, surtout à la conversion des hérétiques, des juifs et des Maures. Il annonçait aussi la parole de Dieu aux fidèles et entendait leurs confessions. Il comptait au nombre de ses pénitents Jacques, surnommé le Victorieux, roi d'Aragon, et saint Pierre Nolasque. Il aida beaucoup ce dernier dans l'institution de l'ordre de la Merci, présida à la cérémonie de l'émission de ses vœux, lui donna l'habit et le déclara premier général de son ordre. Le roi Jacques ayant épousé, sans dispense, Eléonore de Castille, sa proche parente, Grégoire IX envoya un légat en Aragon pour examiner l'affaire, et le mariage fut déclaré nul dans un concile tenu à Tarragone en 1229; mais l'infant Alphonse, né de cette union, fut déclaré légitime et habile à succéder à son père. Raimond, que Jacques avait mené avec lui au concile, plut tellement au légat, qu'il le chargea de prêcher la croisade contre les Maures. Le saint s'acquitta de cette commission avec tant de succès, qu'il porta les premiers coups à la puissance de ces infidèles, par l'élan généreux que ses discours inspirèrent aux chrétiens. L'année suivante il fut appelé à Rome par Grégoire IX, qui le fit son chapelain, puis son pénitencier et son confesseur. Ce pape avait en lui une telle confiance, qu'il lui demandait toujours son avis dans les affaires difficiles, et l'appelait le père des pauvres, à cause du zèle avec lequel il pourvoyait à leurs besoins. La pénitence que lui imposait ordinairement Raimond était d'examiner toutes les requêtes qu'on lui présentait et d'y répondre sans délai. Ce pontife, très-versé dans la science du droit canonique, chargea son confesseur de faire un recueil des décrets des papes et des conciles, depuis l'an 1150, où finissait la Compilation de Gratien. Raimond mit trois ans à faire cette *Collection*, divisée en cinq livres, et connue sous le nom de *Décrétales*. Le pape ordonna, en 1234, qu'elle fût suivie dans les écoles et dans les tribunaux, et l'année suivante il nomma Raimond à l'archevêché de Tarragone. L'humble religieux employa les prières et les larmes pour faire révoquer cette nomination, et lorsqu'il vit qu'il ne pouvait y réussir, il en tomba malade. Alors Grégoire IX se laissa fléchir, à condition qu'il indiquerait quelqu'un capable d'occuper ce poste important. Raimond proposa un pieux et savant chanoine de Gironne. Le pape permit au saint de retourner dans sa patrie pour y soigner sa santé, qui allait toujours en empirant. Il fut reçu à Barcelone avec de grandes démonstrations de joie : l'on eût dit que le salut du royaume et de chaque particulier dépendait de sa présence. Rendu à sa chère solitude, il fit comme un second noviciat, et non content des jeûnes prescrits par la règle, il ne mangeait qu'une fois par jour, excepté le dimanche. Il reprit aussi les fonctions de la chaire et du confessionnal, et Dieu seul connaît le nombre des conversions dont il fut l'instrument. Le saint-siége et le roi d'Aragon, qui avaient en lui la plus grande confiance, l'employèrent plusieurs fois dans des affaires importantes ; toujours ils n'eurent qu'à se féliciter de ses services. Le chapitre des Frères Prêcheurs, assemblé à Bologne, l'élut général en 1238, et quatre députés de l'ordre vinrent à Barcelone lui apporter sa nomination. Obligé, par obéissance, d'accepter cette dignité, il fit à pied la visite de son ordre, sans rien diminuer de ses austérités et sans omettre aucun de ses exercices ordinaires, inspirant partout l'amour de la régularité, de la mortification, de la prière et des travaux évangéliques. Il mit dans un meilleur ordre les constitutions des Dominicains, et éclaircit par des notes les passages qui pouvaient souffrir quelques difficultés. Son travail fut approuvé par trois chapitres généraux ; dans l'un d'eux, qui eut lieu à Paris en 1239, Raimond fit décider qu'on accepterait la démission du général lorsqu'il donnerait de bonnes raisons. Fort de cette décision, il se démit du généralat l'année suivante, à cause de son grand âge. Redevenu simple religieux, il reprit les fonctions du saint ministère et se dévoua principalement à la conversion des Sarrasins. C'est dans cette vue qu'il engagea saint Thomas d'Aquin à composer son *Traité contre les Gentils*, qu'il introduisit l'étude de l'arabe dans plusieurs couvents de son ordre, et qu'il en fit fonder deux parmi les infidèles, l'un à Murcie et l'autre à Tunis. Tous ces moyens réunis produisirent de si heureux effets, qu'en 1256 il écrivait à son général que dix mille Sarrasins avaient reçu le baptême. Le voyage qu'il fit à Majorque avec le roi Jacques lui procura l'occasion d'affermir l'église qu'on venait d'établir dans cette île. Il profita aussi de la circonstance pour obliger le prince à renvoyer une dame de la cour avec laquelle il était accusé d'entretenir un commerce adultère. Jacques promit de le faire, mais il ne tint pas sa parole. Raimond, pour témoigner hautement sa désapprobation d'une telle conduite, voulut retourner sur-le-champ à Barcelone : Jacques s'y opposa et défendit même sous peine de mort, qu'on le laissât s'embarquer. Le saint, mettant sa confiance en Dieu, dit à son compagnon : *Un roi de la terre nous ferme le passage, mais le roi du ciel y pourvoira.* Il s'embarqua sur sa chape en guise de nacelle, et traversa les 60 lieues de mer qui séparent Majorque de la côte d'Espagne. Aussitôt que Jacques eut appris ce miracle, il rentra en lui-même, et suivit toujours dans la suite les avis de son saint confesseur. Quand Raimond fut atteint de la maladie dont il mourut, les rois d'Aragon et de Castille vinrent le visiter et se mirent à genoux pour recevoir sa bénédiction. Il mourut dans sa centième année, le 6 janvier 1275. Les deux rois dont nous venons de parler assistèrent à ses funérailles avec leur cour. Bientôt il s'opéra à son tombeau de nombreux miracles, dont plusieurs sont rapportés dans la bulle de sa canonisation, donnée en 1601 par le pape Clément VIII. Sa fête a été fixée par Clément X au 23 janvier.

RAIMOND LULLE (le bienheureux), religieux du tiers ordre de Saint-François et martyr, a été surnommé le *Docteur Illuminé*. Il naquit à Palma, dans l'île de Majorque, en 1236, et se livra de bonne heure à l'étude de la philosophie arabe, de la médecine, de la chimie et de la théologie. Il montrait une ardeur infatigable pour les sciences; et son esprit vif et subtil, joint à une grande ardeur pour le travail, lui fit enfanter une multitude étonnante de traités sur presque toutes les branches des connaissances humaines. Il était déjà parvenu à un certain âge, et sa conduite dans le monde avait été assez dissipée et peu conforme à la sévérité de la morale évangélique, lorsqu'il se convertit pour entrer dans le tiers ordre de Saint-François. Il fit plusieurs missions en Afrique pour annoncer l'Evangile aux infidèles des côtes barbaresques, dont il savait la langue et chez lesquels il opéra de nombreuses conversions. Il fut lapidé en Mauritanie, en haine de la religion qu'il prêchait, le 29 mars 1315, à l'âge de soixante-dix-neuf ans, et il est honoré comme martyr dans l'île de Majorque, sa patrie, où son corps fut transporté. Parmi les ouvrages qu'on lui attribue, il en est beaucoup qui sont presque inintelligibles, d'autres qui décèlent dans leur auteur un esprit aventureux et un jugement peu sain. Il fut même accusé d'hérésie avant qu'il n'eût pris l'habit religieux; mais depuis son entrée en religion il déploya un zèle et une activité extraordinaires pour la conversion des Maures d'Afrique, parcourant sans cesse les différentes cours d'Espagne pour solliciter des princes les moyens de réaliser les projets de prosélytisme qu'il avait imaginés. Il expia les travers de son imagination et les désordres de sa vie par les austérités de la pénitence, et surtout par le martyre. On croit qu'il avait résolu de brûler ceux des livres de sa jeunesse qui ne répondaient pas à la pureté de la foi et à la sainteté de son dernier état; mais ses disciples s'opposèrent à l'exécution de cette mesure, et l'on ne doit pas en rendre sa mémoire responsable: d'ailleurs, il paraît qu'on lui a attribué après coup plusieurs ouvrages qui ne sont pas de lui et qu'on a publiés sous son nom pour leur donner plus de vogue. — 29 mars.

RAINGARDE (la bienheureuse), *Raingardis*, *Raingardes*, veuve et religieuse, sortait d'une des plus illustres familles d'Auvergne, et naquit vers le milieu du XIe siècle. Elevée dans la piété, elle désirait renoncer au monde pour consacrer à Dieu sa virginité; mais ses parents lui firent épouser Maurice, comte de Montboissier, seigneur plein de religion. Elle devint mère de huit enfants mâles, qu'elle éleva pour le ciel; aussi sept d'entre eux quittèrent le siècle pour servir Dieu dans l'église ou dans le cloître: le plus célèbre de tous fut le bienheureux Pierre de Cluny, connu sous le nom de Pierre le Vénérable. Lorsque sa famille put se passer de ses soins, elle résolut de mettre à exécution le projet qu'elle avait formé dans son jeune âge, de prendre le voile. Une conférence qu'elle eut à ce sujet avec le bienheureux Robert d'Arbrisselles termina toutes ses incertitudes. Le comte Maurice, son mari, dont elle avait obtenu le consentement, se proposait de son côté d'entrer dans un monastère, lorsqu'il fut surpris par la mort. Se voyant donc libre de suivre sa vocation, elle se fit religieuse au monastère de Marsigny en Bourgogne. Lorsqu'elle s'y rendait, elle fut accompagnée par plusieurs personnes de qualité qui s'efforçaient de la détourner de son pieux dessein, employant les prières et les larmes pour la retenir au milieu d'eux dans le monde; mais rien ne put ébranler son cœur. Lorsqu'elle fut arrivée à la porte du monastère, elle prit congé de ces personnes, en leur disant: *Retournez dans le siècle; pour moi j'irai à Dieu.* Elle se fit admirer de la communauté par sa ferveur, son humilité, son esprit de componction, son attrait pour les austérités et son obéissance. Dans sa dernière maladie, elle se fit administrer les sacrements, et après avoir reçu le saint viatique, elle fit à haute voix cette prière: *Je sais, ô mon Dieu! ce que deviendra mon corps: la terre le recevra dans son sein; mais mon âme, qui lui donnera une retraite? qui la consolera, sinon vous, ô mon Sauveur? Je remets donc entre vos mains cette âme que vous avez créée, et malgré mes fautes, j'espère en votre miséricorde, que j'ai toujours implorée.* Elle expira sur la cendre le 24 juin 1135, et on l'enterra deux jours après. Quoiqu'aucun décret solennel n'ait autorisé son culte, elle est honorée dans l'ordre de Cluny, et les hagiographes d'Auvergne lui donnent le titre de sainte. — 24 juin.

RAINIER (saint), *Rainerius*, confesseur à Pise en Toscane, florissait dans le XIIe siècle, et mourut en 1161. — 17 juin.

RAINIER (saint), évêque de Forconio, florissait dans le XIIe siècle. Il est honoré à Aquila, dans l'Abruzze ultérieure, le 30 décembre.

RAMEZY (saint), *Remedius*, évêque de Gap en Dauphiné, florissait dans le VIe siècle. — 3 février.

RAMIR (saint), *Ramirus*, moine de Saint-Claude et martyr à Léon en Espagne avec plusieurs autres moines, souffrit vers l'an 600. — 13 mars.

RANDAUT (saint), *Randoalbus*, moine de Granfel et martyr, fut massacré vers l'an 666, avec saint German, son abbé, par des soldats du duc Boniface, un des principaux seigneurs de l'Alsace, qui les fit tuer à coups de lances. Leurs corps furent inhumés à Granfel; placés ensuite dans une châsse, ils demeurèrent exposés à la vénération publique jusqu'au temps de la réforme. — 21 février.

RAOUL ou RODOLPHE (saint), *Rodulphus*, archevêque de Bourges, né sur la fin du VIIIe siècle, était fils de Raoul, comte de Quercy et seigneur de Turenne. Quoique issu du sang royal, il renonça généreusement à tous les avantages que pouvait lui faire espérer sa naissance, pour se consacrer au service des autels. Entré dans le clé-

ficature en 823, sa science et ses vertus le firent élever sur le siége de Bourges en 840. Il se montra très-zélé pour la réforme des abus et pour le rétablissement de la discipline dans son diocèse. Il assista au concile tenu en 842 dans sa ville archiépiscopale, et dans lequel on approuva la déposition d'Ebbon, archevêque de Reims. Il publia ensuite sous le titre d'*Instruction pastorale* un recueil de canons relatifs aux devoirs du clergé, et le fit observer par les prêtres de son diocèse. Il mourut le 21 juin 866, après avoir fondé sept monastères, et il est honoré à Bourges sous le nom de saint Roils, le 21 juin.

RAOUL (saint), *Radulfus*, moine de Saint-Jouin de Marnes, florissait dans le XIIe siècle, et fonda les monastères de Loumaria, de Fougereuse et quelques autres. Il mourut en 1129, et son corps se gardait à Rennes, dans le monastère des religieuses de Saint-Sulpice, qu'il avait fondé. — 16 août.

RAOUL (le bienheureux), *Radulfus*, abbé de Vaucelles, près de Cambrai, était Anglais de naissance et florissait dans le XIIe siècle. Saint Bernard, dont il était le disciple, le mit à la tête d'une colonie de moines de Clairvaux, qu'il envoyait à Vaucelles, et Raoul devint ainsi le premier abbé de ce monastère. — 30 décembre.

RAPHAEL (saint), archange, qui servit de guide au jeune Tobie dans son voyage à Ragès, sous le nom d'Azarie et qui, comme il le dit lui-même à Tobie le père, est un des sept qui se tiennent près du Seigneur, reçoit un culte public dans plusieurs pays. Il y a des églises dédiées sous son invocation à Milan, à Venise, et dans beaucoup d'autres lieux. — 12 et 19 septembre.

RASE (saint), *Rasius*, évêque dont on ignore le siége et le siècle, est marqué dans le Martyrologe de saint Jérôme sous le 12 mars.

RASTRAGÈNE (sainte), *Rastragena*, vierge et martyre, est honorée à Coincy dans le diocèse de Soissons, où l'on gardait ses reliques dans l'église du prieuré de ce lieu. — 13 mai.

RASYPHE (saint), *Rasyphus*, martyr, était frère de saint Raven ou Ravenne, et fut mis à mort avec lui à Macé, dans le diocèse de Séez en Normandie. Leurs corps sont à Bayeux dans la même province, où l'on fait leur fête le 23 juillet.

RATFRID ou RATFROY (saint), martyr à Bédun, près de Groningue, avec saint Valfroy, fut massacré par les Normands vers l'an 892. — 3 décembre.

RATHARD (le bienheureux), prêtre et confesseur, était de l'illustre famille des comtes d'Andech, et florissait dans le IXe siècle. Après qu'il eut été élevé au sacerdoce, l'évêque d'Augsbourg, qui était son frère, lui donna un canonicat dans sa cathédrale. Rathard consacra ses revenus et son patrimoine à la fondation de plusieurs monastères. Il fit aussi bâtir à Diessen l'église de Saint-Georges en 830, sous le règne de Louis le Débonnaire. Il passa sa vie dans la pratique des bonnes œuvres, et s'occupa surtout du soulagement des malheureux. Après sa mort, dont on ignore l'année, on l'honora comme saint dans la ville et le diocèse d'Augsbourg, qu'il avait longtemps édifié par ses vertus. — 8 août.

RATITE (saint), *Ratites*, martyr à Sirmich, souffrit avec d'autres. — 8 janvier.

RAULS (saint), *Radulphus*, évêque, est honoré à Nantes en Bretagne, où l'on garde son corps dans l'église de Notre-Dame. — 14 mars.

RAURAVE (saint), *Raurava*, martyr en Ethiopie, souffrit avec saint Oronte et deux autres. — 3 septembre.

RAVAN (saint), *Ravannus*, prêtre, est honoré à Bayeux le 24 juillet.

RAVAQUE (saint), *Ravacus*, martyr avec saint Antoine, souffrit sur les confins de la Nubie et de l'Egypte dans le IVe siècle. — 3 octobre.

RAVEL (le bienheureux), *Ravellus*, évêque de Ferrare, appartenait à l'ordre des Jésuates, et florissait dans le XVe siècle. Il mourut vers l'an 1460. — 4 juillet.

RAVENNE ou RAVEN (saint), *Ravennus*, martyr dans le diocèse de Séez en Normandie, souffrit à Macé avec saint Rasyphe, son frère. Leurs corps se gardent à Bayeux, où ils sont honorés le 23 juillet.

RAVENOSE (sainte), *Ravenosa*, est honorée comme vierge en Sicile le 8 décembre.

RAVEREIN (saint), *Raverenus*, évêque de Séez, florissait vers le milieu du VIIe siècle, et il est honoré le 3 février.

RAYMO (saint), évêque d'Halberstadt, mourut en 853, et il est honoré le 17 mars.

RAYMOND (saint), *Raymundus*, évêque de Balbastro en Aragon, naquit près de Toulouse, vers le milieu du XIe siècle, d'une famille illustre qui descendait des rois de France. Après avoir reçu une éducation qui répondait à sa naissance, il porta quelque temps les armes; mais il quitta la carrière militaire et même le monde pour prendre l'habit de chanoine régulier dans le couvent de Saint-Antonin à Pamiers. Il fut ensuite tiré de là pour être placé à la tête du couvent de Saint-Sernin de Toulouse, qui appartenait alors au même ordre. La réputation de son mérite et de ses vertus passa les Pyrénées; ce qui détermina le clergé et le peuple de Balbastro à l'élire pour évêque en 1104. Pierre, roi d'Aragon, approuva cette élection et envoya un député à Raymond pour l'inviter à se rendre près de lui, sans lui dire de quoi il s'agissait. Le prieur de Saint-Sernin se mit en devoir d'obéir, et lorsqu'il arriva en Aragon, le roi était mort, et Alphonse Ier, son successeur, l'obligea à accepter l'épiscopat. Raymond accepta malgré lui; mais à peine eut-il été sacré qu'il s'occupa à réformer les mœurs de son troupeau, à relever les églises qui avaient été abattues par les Maures, et à remettre en vigueur les saints canons. Ayant reproché, avec une sainte liberté, au roi la guerre qu'il faisait aux princes chrétiens, l'évêque de Rodez, qui convoitait l'évêché de Balbastro, chercha à indisposer Alphonse contre le saint, et il

parvint à le faire reléguer dans le couvent des Chanoines réguliers de Rodez. Raymond reprit sans se plaindre le genre de vie qu'il n'avait quitté qu'à regret. Le pape, informé de cette injustice, s'employa pour le faire remonter sur son siége, et Alphonse, revenu à de meilleurs sentiments, le rappela; il voulut même qu'il l'accompagnât dans une expédition contre les infidèles, et c'est à ses prières qu'il se crut redevable de la victoire qu'il remporta sur les ennemis de la foi. Le saint évêque mourut peu de temps après, l'an 1126. Le roi, qui se disposait à lui donner des marques éclatantes de sa reconnaissance, lui érigea un tombeau magnifique et s'imposa à lui-même une pénitence pour expier la faute dont il s'était rendu coupable envers lui. — 21 juin.

RAYMOND (saint), confesseur, naquit vers la fin du XIe siècle à Toulouse, d'une famille noble, et montra dès son enfance un grand attrait pour les choses de Dieu. Ses parents l'attachèrent au service de l'église de Saint-Sernin, où il exerça quelque temps les fonctions de chantre. Il s'engagea ensuite dans le mariage, et après quelques années d'une sainte union, ayant perdu son épouse, il fit vœu de continence, donna ses biens aux pauvres et se consacra au soulagement des malades et des malheureux, sans exception; les juifs mêmes eurent part à ses œuvres de miséricorde. Il fonda à Toulouse, pour treize pauvres clercs, un collége qu'il dota avec générosité. Il fit rebâtir l'église de Saint-Sernin, et il s'engagea dans l'ordre des Chanoines réguliers qui desservaient cette église, et dans lequel il fit refleurir la discipline. Il mourut l'an 1159 : son corps fut enterré dans le collége qu'il avait fondé. Beaucoup de malades ont obtenu dans tous les temps la guérison à son tombeau. Il est honoré chez les Chanoines réguliers le 8 juillet. — 4 juillet.

RAYMOND (le bienheureux), instituteur de l'ordre militaire de Calatrava en Espagne, était abbé de Hitero, monastère de l'ordre de Cîteaux, dans le royaume de Navarre. Il mourut à Cérueles près de Tolède, l'an 1163, et il est honoré dans son ordre et dans celui de Cîteaux le 1er février.

RAYMOND SCRIPTORIS (le bienheureux), chanoine et archidiacre de Toulouse, fut massacré pour la foi catholique par les albigeois, à Vignonet, dans le diocèse de Saint-Papoul, l'an 1242. Il est honoré comme martyr le 29 mai et le 9 novembre.

RAYNAUD CONCOREGIN (le bienheureux), archevêque de Ravenne, était originaire de Milan : élevé sur le siége épiscopal de Vicence en 1296, il fut placé sur celui de Ravenne en 1304. — 18 août.

RAYNIER (le bienheureux), *Ranerius*, de l'ordre de Cîteaux, habitait la Flandre et menait une vie peu réglée, lorsqu'il fut converti par saint Bernard. Il se fit moine et mourut saintement vers le milieu du XIIe siècle. — 1 juin.

RAYNIER (le bienheureux), *Ragenerius*, est honoré à Borgo-di-san-Sepolcro en Ombrie, le 1er novembre.

RAYNIER (le bienheureux), *Raynerius*, capucin, né au commencement du XVIe siècle, à Saint-Sépulcre, bourg de la Toscane, montra dès son enfance les plus heureuses dispositions pour la piété. Malgré le désir qu'il montrait de se consacrer à Dieu, il fut obligé, par déférence pour sa famille, de se marier, lorsqu'il n'avait encore que dix-huit ans. Son épouse étant morte peu de temps après ce mariage, il se trouva libre de suivre sa vocation, et il entra dans un couvent de Capucins. La réputation de sainteté que lui attirèrent ses vertus était pénible à sa modestie, parce qu'elle lui attirait la vénération des fidèles. Craignant que le démon de l'orgueil ne se glissât dans son cœur, il disait souvent qu'il était un grand pécheur et qu'il ne méritait nullement les égards dont il était l'objet. Il fut favorisé de plusieurs extases et d'autres grâces particulières qu'il cachait à tous les yeux avec le plus grand soin. Il mourut en 1580, et les miracles opérés à son tombeau lui firent rendre un culte public, qui a été autorisé par le pape Pie VII. — 3 novembre.

REATE (saint), *Reatus*, martyr en Afrique, souffrit avec saint Dace et plusieurs autres, sur la fin du Ve siècle, pendant la persécution des Vandales. — 27 janvier.

RECOMBE (saint), *Recumbus*, martyr en Egypte, était occupé, avec huit autres missionnaires dont il était le chef, à prêcher l'Evangile dans le nord de cette province, lorsque le gouverneur, effrayé du grand nombre de conversions qu'ils opéraient, les fit arrêter. Lorsqu'ils comparurent devant lui, il essaya de les faire renoncer au christianisme, mais il ne tarda pas à se convaincre de l'inutilité de cette tentative, et il les condamna au dernier supplice. Récombe et ses huit compagnons eurent la tête tranchée dans le IIe ou le IIIe siècle. — 16 janvier.

REDEMPT (saint), *Redemptus*, évêque de Ferentino, dans la Campagne de Rome, florissait après le milieu du VIe siècle, et mourut en 586. Il avait prédit les malheurs que les Lombards causèrent à l'Italie quelques années après, lorsqu'ils s'emparèrent de plusieurs provinces, sous Alboin, qui fonda un royaume dans la haute Italie l'an 568. Saint Grégoire le Grand le mentionne avec éloge. — 8 avril.

REDEMPTE (sainte), *Redempta*, vierge romaine. Saint Grégoire, pape, nous apprend qu'elle était déjà très-âgée, lorsqu'il quitta le monde en 575, qu'elle vivait en religieuse dans une maison proche de l'église de la Sainte-Vierge, avec sainte Romule, et qu'elle avait été disciple de sainte Hérondine, qui l'avait initiée à la vie anachorétique. Elle survécut à sainte Romule, qui était beaucoup plus jeune qu'elle; mais on ignore l'année de sa mort, qui eut lieu vers la fin du VIe siècle. — 23 juillet.

REDIGONDE (la bienheureuse), *Redigundis*, vierge et religieuse de l'ordre de Prémontré, mourut en 1152. Elle est honorée à Saint-Michel de Trévigne, dans le diocèse de Burgos, en Espagne, le 29 janvier.

REDUCTULE (sainte), *Reductula*, martyre en Afrique, souffrit avec saint Pompin et plusieurs autres. — 18 décembre.

REFLENT (saint), *Reflens*, martyr à Tarse en Cilicie, souffrit avec saint Hélion et plusieurs autres. — 10 mai.

REFROIE (sainte), *Ragenfreda*, vierge et abbesse de Denain, était fille de sainte Reine et d'Adelbert, comte d'Ostrevant, et petite-nièce de Pepin, roi de France. Elle florissait sur la fin du VIII° siècle, et mourut vers l'an 800. — 8 octobre.

REGENSVIDE (sainte), *Regensvitha*, vierge et martyre à Lauffen, dans le diocèse de Wurztbourg, souffrit dans le VIII° siècle. — 15 juillet.

REGIMBAUT ou REIMBAUT (le bienheureux), *Reginobaldus*, évêque de Spire, né sur la fin du X° siècle, embrassa de bonne heure l'état religieux. Il fut établi abbé du monastère de Sainte-Afre par Bruno, évêque d'Augsbourg, qui avait changé cette collégiale en une abbaye de Bénédictins. Cette communauté prospéra tellement sous son administration, que l'empereur saint Henri le chargea de réformer plusieurs monastères qui s'étaient relâchés de leur première ferveur, entre autres celui d'Eberberg en Bavière, et celui de Lorches dans le Rhingaw. Partout où il fut envoyé, le bienheureux Régimbau réussit à faire rentrer les enfants de saint Benoît sous la règle de leur saint patriarche. Le siége de Spire étant devenu vacant par la mort de Conrad II, le saint abbé fut élu en 1033 pour lui succéder. Pendant son épiscopat, beaucoup trop court pour le bonheur de son troupeau, il renouvela la face de son diocèse et fit refleurir la piété parmi les fidèles. Il ranima aussi la régularité et le zèle de son clergé, dont il était le père et l'ami. Il savait encourager ses prêtres et les soutenir dans les peines inséparables de l'exercice du saint ministère. Il se regardait comme l'un d'eux, et se croyait responsable du succès de leurs propres travaux ; c'est pourquoi il aimait à les voir réunis autour de sa personne, et il aurait voulu être continuellement avec chacun d'eux, afin de partager leurs consolations et leurs peines. Il mourut le 13 octobre 1039, et son nom se lit dans le Martyrologe de Bucelin, où il est qualifié *d'illustre par sa piété et par son érudition*. — 13 octobre.

REGIMBERT (le bienheureux), fondateur de l'abbaye de Saint-Blaise, dans la Forêt-Noire, issu de la noble famille de Seldenburen en Suisse, fut d'abord secrétaire de l'empereur Othon Ier, et ensuite son conseiller intime. Il s'illustra aussi par sa bravoure dans la carrière des armes. Dans un combat il lutta seul contre un détachement de cavalerie, et il en fut quitte pour la perte d'une main. Cet accident lui fit faire de sérieuses réflexions. « Jusqu'ici, se dit-il, j'ai servi mon prince avec zèle, et j'ai même exposé plusieurs fois ma vie pour lui ; mais je n'ai encore rien fait pour l'éternité. » Vivement frappé de cette pensée que la grâce lui inspirait, il renonça à toutes ses dignités, et résolut d'aller passer le reste de ses jours dans un cloître, pour y travailler à son salut. Il employa sa fortune à la construction de l'abbaye de Saint-Blaise, comme on le voit par un rescrit d'Othon, daté de Vérone en 963. Il en devint le premier abbé, et mourut le 29 décembre 964. — 29 décembre.

REGIOLE (sainte), *Regiola*, martyre à Carthage avec saint Saturnin, saint Datif et les autres martyrs d'Abitine, souffrit en 304, pendant la persécution de Dioclétien, sous le proconsul Anulin. — 12 février et 30 avril.

RÉGULE ou RÉOLE (saint), *Regulus*, évêque en Afrique, étant venu en Italie, fut mis à mort par des Goths de l'armée de Totila, vers l'an 546, à Populonia en Toscane, où il est honoré comme martyr le 1er septembre.

REINE (sainte), *Regina*, vierge et martyre en Bourgogne, souffrit de cruelles tortures pendant la persécution de l'empereur Dèce et fut ensuite décapitée, vers l'an 251, dans l'ancienne ville d'Alise. Ses reliques furent transportées, en 864, à l'abbaye de Flavigny, près de laquelle il s'est formé une petite ville qui a pris le nom de Sainte-Reine. — 7 septembre.

REINE (sainte), veuve, sortait d'une illustre famille du Hainaut, et épousa Aldebert, comte d'Ostrevant, dont elle eut sainte Ragenfrède, vulgairement sainte Refroie. Après la mort de son mari, elle fonda le monastère de Denain, près de Valenciennes, où elle prit le voile avec sa fille, qui en devint abbesse. Elle mourut sur la fin du VIII° siècle. — 1er juillet.

REINOFLE (sainte), *Ragenulfa*, vierge et martyre à Namur, avait choisi de bonne heure Jésus-Christ pour époux, en lui consacrant sa virginité. Sa famille essaya en vain de lui faire abandonner sa résolution ; elle y persévéra, malgré les promesses et les menaces qu'on employa tour-à-tour pour la décider à consentir à un mariage qu'on lui proposait. Dénoncée en dernier lieu comme chrétienne, les magistrats de la ville, qui étaient idolâtres, la condamnèrent à mort, et elle subit son supplice en bénissant Dieu, vers l'an 650. — 14 juillet.

RÉMACLE (saint), *Remaclus*, évêque de Maestricht, né dans l'Aquitaine, fut d'abord disciple de saint Sulpice de Bourges et ensuite de saint Eloy, qui l'établit, vers l'an 630, premier abbé du monastère qu'il venait de fonder à Solignac. Plus tard il fut chargé de gouverner celui de Cougnon. Saint Sigisbert, roi d'Austrasie, qui était monté sur le trône, en 645, l'appela à sa cour, et il fonda, de concert avec ce prince, les monastères de Stavelo et de Malmédy, dans la forêt des Ardennes. Saint Rémacle gouverna ses deux monastères jusqu'en 642, qu'il succéda à saint Amand, qui venait de se démettre en sa faveur de l'évêché de Maestricht. Son humilité, son amour pour les pauvres, son zèle pour instruire le troupeau confié à ses soins, le rendirent le modèle des évêques ; mais après dix ans d'épiscopat il se démit de son siége en faveur de saint Théodard

son disciple, qui lui avait succédé dans le gouvernement des abbayes de Stavelo et de Malmédy. Il se retira dans le premier de ces monastères avec saint Hadelin, et sa réputation de sainteté lui attira de nombreux disciples, qu'il dirigeait dans les voies de la perfection. On compte parmi ceux qu'il forma à la plus éminente piété saint Théodard et saint Trond. Son grand âge ne lui faisait rien diminuer de ses austérités ; plus au contraire il approchait de sa fin, plus il redoublait de ferveur. Il mourut, vers l'an 674, à Stavelo, où il fut enterré. — 3 septembre.

REMBERT (saint), *Rembertus*, archevêque de Brême, naquit dans le territoire de Bruges, et se fit moine dans le monastère de Turhold. Après y avoir passé plusieurs années, saint Anschaire, archevêque de Brême, l'associa à ses travaux apostoliques, et dans sa dernière maladie il le désigna pour son successeur, en disant que Rembert était plus digne d'être archevêque que lui ne l'était d'être son diacre. Après sa mort, arrivée en 865, Rembert fut choisi pour gouverner les diocèses de Hambourg et Brême, alors réunis. La juridiction métropolitaine de ce dernier siége s'étendait sur toute l'Allemagne septentrionale, et le pape Nicolas Ier y ajouta encore, en faveur de Rembert, une inspection générale sur toutes les églises de Suède, de Danemark et de la basse Allemagne. Le saint archevêque, voulant continuer ses fonctions de missionnaire, alla prêcher l'Evangile aux Slaves et aux Vandales. Malgré la multiplicité de ses occupations, il savait trouver du temps pour vaquer à la prière et pour travailler à sa propre sanctification. Parmi les vertus qu'il pratiqua, on cite surtout sa charité, qui le porta à vendre les vases sacrés, afin de pouvoir racheter les captifs qui gémissaient sous l'esclavage des Normands. Il mourut le 11 juin 888. Saint Rembert a laissé une excellente *Vie* de saint Anschaire, son prédécesseur. — 4 février.

REMI (saint), *Remigius*, évêque de Reims et apôtre de la nation française, né en 439 au château de Laon, d'une des plus illustres familles des Gaules, avait deux frères plus âgés que lui, dont l'un, saint Principe, mourut évêque de Soissons ; il eut pour nourrice sainte Balsamie et pour frère de lait saint Celsin. Sainte Céline, sa mère, est aussi honorée à Laon, le 21 octobre. Il fit des progrès si rapides et si brillants dans les belles-lettres, qu'à l'âge de vingt ans il était déjà regardé comme le plus grand orateur de son siècle, au rapport de saint Sidoine Apollinaire, qui l'avait connu dès ses premières années ; mais sa vertu était encore plus admirable que sa science : il quitta sa famille pour aller servir Dieu dans la solitude, et pour y vaquer, loin du monde, à la prière et aux austérités de la pénitence. Son mérite extraordinaire et sa sainteté le firent choisir en 461, par les évêques de la province de Reims, pour le mettre sur le siége métropolitain de cette ville, quoiqu'il n'eût que vingt-deux ans, et qu'il y eût défense d'élever à l'épiscopat celui qui n'avait pas l'âge requis par les canons. Remi refusa d'acquiescer à son élection, alléguant sa grande jeunesse ; mais il fut obligé de céder aux instances des prélats qui l'avaient nommé. Lorsqu'il eut été sacré, il se livra avec tant de zèle à toutes les fonctions de sa charge, surtout à l'instruction, qu'on l'appelait un second saint Paul. L'onction qui accompagnait ses éloquentes homélies ramenait à Dieu les pécheurs les plus endurcis, convertissait les hérétiques et les infidèles, d'autant plus qu'il confirmait par des miracles les vérités qu'il annonçait. Il y avait trente-cinq ans qu'il gouvernait en apôtre l'église de Reims, lorsqu'il baptisa Clovis, roi des Francs, qui venait de faire la conquête des Gaules. Ce prince ayant été vainqueur des Allemands à la bataille de Tolbiac, par suite du vœu qu'il avait fait d'adorer le Dieu de Clotilde, son épouse, s'il remportait la victoire, cette nouvelle, si heureuse pour la religion, n'eut pas été plutôt connue, que Clotilde envoya chercher saint Remi afin d'aller avec lui au-devant du roi. Ce prince avait donné quelque temps auparavant des preuves de la vénération qu'il portait au saint évêque ; car, passant par Reims avec son armée, lorsqu'il était encore païen, il avait fait rendre à son église les vases sacrés enlevés par un de ses soldats, et avait tué le voleur de sa propre main. Aussi, dès que Remi fut arrivé près de lui, il le pria d'achever son instruction religieuse, que saint Vaast, prêtre de Toul, avait commencée. Le saint évêque, obtempérant avec joie à son désir, le disposa par le jeûne et la prière à recevoir le baptême. Clovis fit ensuite assembler les principaux de la nation et les officiers de son armée, afin de les déterminer à suivre son exemple et à renoncer aussi au culte des idoles. A peine avait-il commencé le discours qu'il voulait leur adresser à ce sujet, qu'ils s'écrièrent : *Nous renonçons à des dieux mortels, et nous sommes résolus d'adorer le Dieu immortel que prêche Remi*. Celui-ci, aidé de saint Vaast, les prépara au sacrement, et la cérémonie du baptême général fut fixée au jour de Noël de la même année 496. Le roi se distinguait des autres catéchumènes par sa piété et par la ferveur avec laquelle il implorait la clémence divine. La reine, croyant avec raison qu'il fallait frapper les sens d'un peuple barbare, fit déployer une grande pompe dans cette mémorable circonstance. On tendit de riches tapisseries le long des rues qui conduisaient du palais à la grande église, dans laquelle on brûlait des parfums, ainsi que dans le baptistère, éclairé par un grand nombre de cierges. Les catéchumènes s'y rendirent en procession, portant des croix et chantant des litanies. Saint Remi conduisit le roi par la main, et lorsqu'ils furent arrivés près des fonts sacrés, il lui dit : *Humiliez-vous, ô Sicambre! Adorez ce que vous avez brûlé, et brûlez ce que vous avez adoré*. Le baptême de Clovis fut suivi de celui de la princesse Alboflède,

sa sœur, et de trois mille Francs. Alboflède étant morte peu de temps après, saint Remi écrivit au roi pour le consoler, en lui représentant qu'une telle mort était un bonheur et que la princesse n'avait quitté ce monde que pour aller recevoir dans l'autre la couronne des vierges. Lantilde, autre sœur de Clovis, qui était engagée dans l'arianisme, fit son abjuration et fut réconciliée par l'onction du saint chrême. Le roi et plusieurs seigneurs ayant donné des terres et fait de riches présents à Remi, celui-ci les distribua à diverses églises, et ne s'en réserva rien, afin qu'on ne s'imaginât pas qu'il travaillait à la conversion des infidèles par des vues d'intérêt. L'église de Notre-Dame de Laon, qu'il fit ériger en siége episcopal, eut la plus grande part à ces libéralités. Il plaça aussi, en 498, saint Vaast sur le siége d'Arras, et il avait déjà placé, en 487, Thierri sur celui de Tournay. Il envoya ensuite saint Antimond prêcher la foi aux Morins, et il le chargea de fonder l'église de Thérouanne. Lorsque Clovis se disposait à marcher contre Alaric, en 506, saint Remi lui écrivit une lettre dans laquelle il lui disait : *Choisissez des personnes sages pour votre conseil, et ce sera le moyen de rendre votre règne glorieux. Respectez le clergé : soyez le père et le protecteur de votre peuple. Allégez le fardeau des impôts..... et ne souffrez point d'exactions. Consolez et soulagez les malheureux; nourrissez les orphelins et défendez les veuves. Que la porte de votre palais soit toujours ouverte, afin que chacun puisse aller réclamer votre justice.* Secondé par le roi, il opéra de nombreuses conversions ; aussi dans la célèbre conférence tenue à Lyon, en 499, entre les évêques catholiques et les évêques ariens en présence de Gondebaud, roi de Bourgogne, les prélats orthodoxes déclarent que leur zèle pour la défense de la foi est excité par l'exemple de Remi, qui avait détruit de toutes parts les autels des idoles par une multitude de signes et de miracles. L'âge ne ralentissait pas son ardeur, et il continua jusqu'à la fin ses travaux apostoliques, non-seulement pour combattre l'idolâtrie, mais aussi l'arianisme, qui dominait surtout en Bourgogne. Ayant tenu un concile à Reims en 530, il y convertit un évêque arien, qui s'y était rendu pour disputer contre lui. Il mourut le 13 janvier 533, âgé de quatre-vingt-treize ans, après un épiscopat de plus de soixante-dix ans, et fut enterré à Reims, dans l'église de Saint-Christophe. Hincmar leva de terre son corps en 852, et le trouva sans aucune marque de corruption. Le pape saint Léon IX le transféra dans l'abbaye des Bénédictins de la même ville, qui s'appela ensuite l'abbaye de Saint-Remi, et comme cette translation se fit le 1er octobre, la fête du saint évêque fut fixée à ce jour, excepté dans le diocèse de Reims, où elle se célèbre le 13 janvier. En 1646, on fit l'ouverture de sa châsse, et l'on trouva le corps entier comme au temps de Hincmar. Il nous reste de saint Remi quatre *Lettres*, dont deux adressées à Clovis et deux à des évêques. Le testament qui porte son nom est aussi regardé comme étant de lui par les meilleurs critiques. Il lègue aux églises de Reims, de Laon, d'Arras, etc., des terres considérables, dont elles ont joui jusqu'à la révolution française. On ne saurait trop déplorer la perte de ses sermons ou Homélies, d'après les éloges que ses contemporains donnaient à son éloquence. Saint Sidoine Apollinaire en parle en ces termes : *J'y admire la noblesse des pensées, le choix judicieux des épithètes, la beauté et le naturel des figures, la justesse et la solidité du raisonnement...... Les mots coulent de source, et rien n'y sent la gêne, tant son style a de douceur et de facilité.* — 1er octobre.

REMI (saint), évêque de Rouen, né après le commencement du VIIIe siècle, était fils naturel de Charles Martel et frère du roi Pepin. Elevé dans le palais de son père, il sanctifia l'étude des belles-lettres par les pratiques de la piété, par les veilles, les jeûnes et les autres austérités de la pénitence. Il distribuait aux pauvres tout ce dont il pouvait disposer, et, pour rendre ses aumônes plus abondantes, il retranchait de sa table, de ses habits et de son train tout ce qui n'était pas d'une stricte nécessité. Ayant embrassé l'état clérical, il s'appliquait avec ardeur à la prière, à l'étude de l'Ecriture sainte et des sciences ecclésiastiques. Rainfroi, évêque de Rouen, accusé d'inconduite et de dilapidation des biens de son église, avait quitté son siége pour se retirer dans une terre qu'il avait sur les bords de la Seine, où il mourut peu après. Le clergé et le peuple de Rouen envoyèrent au roi Pepin une députation chargée de lui demander son frère Remi pour évêque. Pepin agréa leur proposition, et il fallut que l'humble Remi, qui ne désirait que l'obscurité, acceptât, en tremblant, le fardeau de l'épiscopat, bien résolu toutefois à en remplir fidèlement tous les devoirs. Son diocèse se ressentait de la mauvaise administration de son prédécesseur, et il y avait bien des abus à réformer. Un des premiers qu'il fit disparaître fut le peu de dignité dans le chant de l'office divin. Il y substitua le chant grégorien comme plus grave et plus réglé. Ce changement s'opéra au moyen de clercs qu'il avait envoyés à Rome pour s'instruire dans les écoles de chant ecclésiastique. L'heureux effet de cette réforme porta ensuite Charlemagne à l'introduire dans toutes les églises de France. En 765, saint Remi assista au concile d'Attigny, présidé par saint Chrodegand de Metz. Il mourut le 19 janvier, vers l'an 771, et fut enterré dans sa cathédrale; son corps fut transféré à Saint-Médard de Soissons, sous Louis le Débonnaire ; mais, en 1090, la plus grande partie de ses reliques fut rapportée à Rouen et placée dans l'église de Saint-Ouen. Sa châsse fut pillée par les Huguenots et ses précieux restes dispersés en 1562. — 19 janvier.

REMI (le bienheureux), *Remedius*, évêque de Strasbourg, neveu de sainte Odile, était

fils du comte Hugues et petit-fils d'Ethic ou Adalric, duc d'Alsace. Il succéda en 776, à Heddon, son cousin, et consacra au service de la religion et au soulagement des pauvres ses biens, qui étaient considérables. Il fit le pèlerinage de Rome, et il fut très-bien accueilli par le pape Adrien Ier, qui lui donna les reliques de sainte Sophie et de ses trois filles sainte Foi, sainte Espérance et sainte Charité, qu'il plaça à son retour dans le monastère de chanoinesses qu'il avait fait construire dans une île formée par le confluent de l'Ill et du Rhin. Parmi les autres monastères qu'il fonda, on cite celui de Schonenwerd en Suisse. Il fit, l'an 778, son testament par lequel il institue pour son héritière universelle la bienheureuse Vierge Marie, la suppliant de veiller à l'accomplissement de ses dernières volontés. Ce testament est signé par cinq évêques et par quarante-deux témoins de l'un et de l'autre sexe. Le bienheureux Remi mourut le 29 mars 783, et, le 18 mai de la même année, son corps fut porté dans l'église de l'abbaye d'Eschau, qu'il avait fondée et où il avait fait construire son tombeau. Il ne paraît pas qu'on lui ait jamais rendu aucun culte dans son diocèse ; mais le pape saint Léon IX, qui était de la même famille, autorisa la célébration de sa fête dans l'abbaye de Munster, où l'on continua de l'honorer comme bienheureux jusqu'à la destruction de cette abbaye.— 20 mars.

REMI (saint), évêque de Lyon, était, avant d'être élevé à l'épiscopat, grand maître de la chapelle de l'empereur Lothaire, dignité qui avait du rapport avec celle de grand aumônier. Il succéda en 852 à Amolon, et on croit qu'il est l'auteur de la réponse de l'église de Lyon aux trois lettres de Hincmar de Reims, de Pardule de Laon et de Raban de Mayence, sur l'hérésie de Gotescalc. Il présida le concile tenu à Valence en 855, assista en 859 à celui de Langres, et, l'année suivante, à celui de Savonnières, près de Toul, qui se tinrent sur les matières de la grâce et de la prédestination; il s'y distingua par son zèle et par ses lumières. Il mourut le 28 octobre 875, après avoir fondé, pendant ses vingt-trois ans d'épiscopat, plusieurs établissements religieux. Outre la Réponse mentionnée plus haut, il a laissé quelques Traités relatifs aux questions théologiques agitées de son temps, et dont le plus connu est intitulé : *Traité de la condamnation de tous les hommes par Adam, et de la délivrance de quelques-uns par Jésus-Christ ;* restriction qui ne doit s'entendre que de la délivrance effective. On trouve son nom sous le 28 d'octobre dans le supplément au Martyrologe romain, par Ferrari, et dans le Martyrologe de France, par du Saussay; mais on ne voit pas qu'on lui ait jamais rendu un culte public, pas même à Lyon. Son corps fut enterré dans l'église de Saint-Just, et a été transféré plus tard à la cathédrale.— 28 octobre.

REMIRE (saint), solitaire, florissait, dans le VIe siècle. — 8 décembre.

REMNÈLE (saint), n'est connu que par une translation de ses reliques, qui eut lieu un 25 juin, jour où il est honoré. — 25 juin.

RÉMO (saint), *Romulus*, évêque de Gênes et confesseur, florissait dans le Ve siècle. — 13 octobre.

RENAN (saint), *Renanus*, ermite en Basse-Bretagne, dans un lieu qui a pris de là le nom de Lac-Renan, aujourd'hui Locrenan, florissait au VIe siècle. Ses reliques se gardent dans la cathédrale de Quimper. — 1er juin.

RENAUD (saint), *Ragenaldus*, est honoré dans la Marche-d'Ancône ; il y a, près de Macerata, une église de son nom, qui est desservie par les crucigères. — 24 janvier.

RENAUD (saint), évêque de Nocéra en Ombrie, mourut en 1225, et il a donné son nom à l'église cathédrale de cette ville. — 9 février.

RENAUD (le bienheureux), archevêque de Ravenne, avait d'abord été chanoine de Lodi, ensuite évêque de Vicence. Il succéda à Opizon sur le siége de Ravenne, et il mourut en 1331. Plusieurs miracles se sont opérés à son tombeau. On l'honore à Ravenne le 18 août.

RÉNÉ (saint), *Renatus*, évêque d'Angers selon la plupart des hagiographes, quoique plusieurs auteurs lui aient contesté ce titre, est honoré comme patron de cette ville le 12 novembre. La tradition de cette église porte qu'il fut disciple de saint Maurille, qui mourut en 437 ; qu'après lui avoir succédé sur le siége d'Angers, il passa à l'évêché de Sorrento, dans le royaume de Naples, où il mourut et où il est honoré le 6 octobre. La même tradition ajoute que, vers le IXe siècle, ses reliques furent rapportées d'Italie à Angers, où on les conserve dans la cathédrale. Saint Réné est honoré aussi à Paris, dans l'Eglise de Saint-Eustache — 12 novembre et 6 octobre.

RÉNELDE (sainte), *Raineldis*, vierge et martyre dans le Brabant, était fille du comte Witgère et de sainte Amalberge. Elle avait pour frère saint Emebert, évêque d'Arras, et pour sœur sainte Gudule, patronne de Bruxelles. S'étant consacrée à Dieu dès son jeune âge, par le vœu de chasteté perpétuelle, elle vivait au milieu du monde comme dans un cloître, avec sainte Gudule, et lorsque celle-ci eut quitté tout à fait le siècle pour entrer dans le monastère de Nivelle, Renelde, qui avait voué le pèlerinage de la terre sainte, se mit en route pour la Palestine, accompagnée d'une servante et d'un valet. Elle passa près de sept ans dans les lieux consacrés par la présence du Sauveur. A son retour elle se retira à Zanchte, qui était une de ses propriétés, mais qu'elle avait donnée au monastère de Lobes, et elle se confina dans une cellule pour mener la vie de recluse. Sa nourriture ne consistait que dans du pain d'orge et de l'eau. Elle partageait son temps entre l'oraison, les exercices de la piété et la pratique des bonnes œuvres, employant ce qui lui restait de ses grands biens au soulagement des pauvres et à la fondation d'établissements religieux. Les Saxons ayant fait, vers l'an 680, une irruption dans la basse

Austrasie, la plupart des habitants prirent la fuite ; mais sainte Renelde, mettant sa confiance en Dieu, se contenta de se réfugier dans l'église de Zanchte. Les barbares l'y ayant trouvée la mirent à mort avec saint Grimoald et saint Gondoulphe, qui n'avaient pas voulu l'abandonner. Ils furent enterrés dans l'église même où ils avaient été massacrés, et leurs tombeaux y devinrent célèbres par les miracles qui s'y opérèrent. — 16 juillet.

RÉNOBERT ou Raimbert (saint), *Regnobertus*, évêque de Bayeux, assista au concile tenu à Reims en 625. Il paraît qu'il était d'une famille opulente ; car il fit des dons considérables à son église et aux monastères de son diocèse, qui suivaient la règle de saint Colomban et celle de saint Benoît : il fonda aussi plusieurs églises. Il mourut le 16 mai, vers le milieu du VIIe siècle, et fut enterré dans l'église de Saint-Exupère, vulgairement Saint-Spire. Pendant les incursions des Normands, ses reliques furent transportées dans les diocèses de Besançon et d'Auxerre. L'église de Bayeux obtint en 1714, de l'évêque de cette dernière ville, une partie des précieux restes de saint Rénobert. — 16 mai.

RÉNON (saint), *Ranulphus*, martyr à Télu en Artois au commencement du VIIIe siècle, était père de saint Hagulfe, évêque d'Arras. On ignore quelle fut la cause de son martyre, ainsi que l'époque de sa mort, que l'on place ordinairement vers l'an 700. On l'appelle aussi Rénou et Ranulfe. — 27 mai et 9 nov.

RÉNOVAT (saint), *Renovatus*, évêque de Mérida en Espagne, florissait dans le VIIe siècle. — 31 mars.

RÉNULE (sainte), *Reinila*, vierge et abbesse de Fich, monastère situé entre Maestricht et Ruremonde, près de la Meuse, était fille du comte Adélard et sœur de sainte Herlinde. Elevées toutes deux dans un monastère, elles y prirent du goût pour la vie du cloître, et le comte leur père construisit pour elles le monastère de Fich, où plusieurs vierges vinrent se placer sous leur direction. Les deux sœurs, chargées en commun du gouvernement de la communauté naissante, furent bénies, en qualité d'abbesses, par saint Boniface et saint Willibrord, vers l'an 722. Dans les moments destinés au travail des mains, elles faisaient des ornements d'église ou copiaient les livres de l'office divin ; elles accompagnaient ces occupations manuelles du chant des psaumes, afin d'entretenir leur esprit dans de saintes pensées. Après la mort de sainte Herlinde, arrivée vers l'an 745, Rénule, qui se vit seule chargée de gouverner une nombreuse communauté, demanda au ciel la grâce d'être bientôt réunie à sa bienheureuse sœur. Ses vœux furent exaucés ; car elle mourut peu de temps après. — 6 février.

RÉNUS (saint), martyr à Carthage et disciple de saint Cyprien, ayant été arrêté avec saint Montan et plusieurs autres pendant la persécution de Valérien, fut jeté dans un cachot. Pendant son sommeil il eut une vision dans laquelle plusieurs des prisonniers renfermés avec lui paraissaient prendre le chemin du ciel, en suivant la lueur d'un flambeau qui les précédait, et ces prisonniers étaient les cinq chrétiens qui avaient été arrêtés en même temps que lui. Rénus leur raconta cette vision, qui les consola beaucoup, en leur faisant comprendre qu'ils marchaient à la suite de Jésus-Christ, le véritable flambeau. Il souffrit en 259, et il est honoré avec ses compagnons le 24 février.

RÉOLE (saint), *Regulus*, évêque de Reims, succéda vers l'an 673 à saint Nivard, dont il avait épousé la nièce ; car il avait été marié avant de quitter le monde. Il embrassa l'état religieux dans l'abbaye de Rebais, fondée par saint Philibert, dont il fut le disciple. Il avait eu de son mariage une fille qui prit le voile au monastère de Notre-Dame de Soissons ; ce qui détermina saint Réole à donner plusieurs terres à cette abbaye. Quelque temps après son élévation à l'épiscopat, il assista à la dédicace de la belle église que saint Amand d'Herbauges avait fait bâtir à Elnon en l'honneur des apôtres saint Pierre et saint Paul : il fut aussi l'un des signataires du testament de ce saint évêque. Il fonda, avec l'agrément d'Ebroin, le monastère d'Orbais, où il mit des religieux tirés de celui de Rebais. Il mourut sur la fin du VIIe siècle, et ses reliques se gardaient à Orbais, où l'on célébrait sa fête avec une grande solennité, le 25 novembre.

RÉPARAT (saint), *Reparatus*, diacre et martyr, est honoré à Nole le 21 octobre.

RÉPARAT (saint), sous-diacre de Typase en Mauritanie et confesseur. N'ayant pas voulu communiquer avec l'évêque arien de cette ville, celui-ci écrivit à Hunéric, roi des Vandales, contre lui et contre d'autres catholiques qui avaient imité sa conduite. Ce prince envoya à Typase un comte avec ordre de faire assembler tous ces catholiques sur la place, où on leur coupa à tous la main droite et la langue. Quoique ce dernier membre eût été coupé jusqu'à la racine, ils ne laissaient pas de parler avec autant de facilité qu'auparavant. Saint Victor de Vite, qui a écrit l'histoire de cette persécution, parle de ce miracle, dont il avait été témoin, et il cite saint Réparat, qui se trouvait alors à Constantinople en même temps que lui. Réparat y était fort estimé de l'empereur Zénon et de l'impératrice son épouse. L'empereur Justinien, dans une loi qu'il porta en faveur de l'Afrique, parle aussi de ce prodige et déclare qu'il l'avait vu par lui-même dans son jeune âge. Les Grecs honorent saint Réparat et ses compagnons le 7 décembre.

RÉPARATE (sainte), *Reparata*, vierge et martyre à Césarée en Palestine, ayant refusé de sacrifier aux idoles pendant la persécution de l'empereur Dèce, souffrit divers tourments et fut ensuite décapitée au milieu du IIIe siècle. Il y a dans le diocèse d'Ajaccio en Corse deux paroisses qui portent son nom. — 8 octobre.

REPHAIRE (saint), *Rompharius*, évêque de Coutances en Normandie, florissait au com-

mencement du VIII[e] siècle et mourut en 728. — 18 novembre.

REPOSIT (saint), *Repositus*, martyr, était fils de saint Boniface et de sainte Thècle. Arrêté à Adrumète en Afrique, pendant la persécution de Dèce, il fut conduit à Carthage avec son père, sa mère et ses onze frères, qui tous versèrent leur sang pour Jésus-Christ, mais pas le même jour ni dans le même lieu. Il est honoré à Véliman le 29 août et le 1[er] septembre.

RESPECTAT (saint), martyr avec vingt-deux autres, est honoré le 20 juillet.

RESPICE (saint), *Respicius*, martyr en Bithynie, fut arrêté avec saint Tryphon pendant la persécution de l'empereur Dèce. Conduits l'un et l'autre à Nicée, chargés de chaînes, ils comparurent devant Aquilin, gouverneur de la province et préfet d'Orient. Il les interrogea sur la religion, et comme ils confessaient généreusement Jésus-Christ, un officier qui se trouvait là leur dit que quiconque refuserait de sacrifier serait brûlé vif, et les exhorta vivement à avoir pitié d'eux-mêmes. *Nous ne pouvons mieux avoir pitié de nous*, répondit Respice, *qu'en confessant Jésus-Christ, le vrai juge, qui doit citer tous les hommes à son tribunal pour leur faire rendre compte de toutes leurs actions.* Aquilin les fit étendre sur le chevalet, où ils furent tourmentés pendant près de trois heures, sans laisser échapper la moindre plainte. Le gouverneur les fit ensuite exposer à la rigueur du froid, de manière que leurs pieds se fendirent par la gelée et qu'ils ne pouvaient ni marcher, ni même se tenir debout, sans éprouver des douleurs intolérables. Aquilin, voyant qu'il ne pouvait rien obtenir d'eux, les renvoya en prison. Quelques jours après il les interrogea de nouveau; mais ni les promesses, ni les menaces ne purent les ébranler. Furieux de se voir vaincu, le gouverneur leur fit percer les pieds avec de gros clous, et ordonna qu'ils fussent traînés par les rues de la ville: ensuite il les fit fouetter cruellement, déchirer avec des ongles de fer et brûler les côtés avec des torches ardentes. Le lendemain ils subirent un nouvel interrogatoire et furent frappés avec des fouets plombés. Enfin, Aquilin les fit décapiter en 250. — 10 novembre.

RESTITUT (saint), *Restitutus*, dont on lit le nom dans les martyrologes d'Afrique, était honoré autrefois à Carthage le 29 août.

RESTITUT (saint), évêque de Carthage et martyr, est surtout connu par un sermon que saint Augustin fit en son honneur le jour de sa fête. — 9 décembre.

RESTITUT (saint), martyr en Espagne, souffrit avec saint Crispule. — 10 juin.

RESTITUT (saint), martyr à Antioche avec saint Donat et plusieurs autres, souffrit au commencement du IV[e] siècle. — 23 août.

RESTITUT (saint), martyr à Rome sous l'empereur Dioclétien, fut condamné à mort par le préfet Hermogénien et exécuté sur la voie Aurélienne. — 29 mai.

RESTITUT (saint), évêque de Trois-Châteaux en Dauphiné, florissait dans le V[e] siècle. Ses reliques se conservent à Orléans, dans l'église de Saint-Euverte. — 7 novembre.

RESTITUTE (sainte), *Restituta*, vierge et martyre en Afrique, fut arrêtée pendant la persécution de Valérien et subit divers tourments par ordre du juge Procule, parce qu'elle ne voulait pas sacrifier aux dieux. On la mit ensuite dans une barque pleine de poix et d'étoupes auxquelles on mit le feu, et on la lança en mer, afin qu'elle pérît par le feu. Mais les flammes, loin de l'atteindre, se retournèrent contre ceux qui les avaient allumées, et la généreuse martyre mourut en priant, sans avoir été atteinte par le feu. La barque dans laquelle se trouvait son corps continua de voguer seule et arriva miraculeusement à l'île d'Ischia, près de Naples; ce corps précieux, recueilli par les fidèles, fut enterré avec beaucoup de vénération. Constantin le Grand fit depuis bâtir à Naples une église en l'honneur de sainte Restitute. — 17 mai.

RESTITUTE (sainte), vierge et martyre à Sora, naquit à Rome vers l'an 270, sous le règne d'Aurélien, et fut élevée dans les superstitions du paganisme. Mais une famille chrétienne avec laquelle elle se lia lui fit aimer le christianisme et lui inspira le désir de l'embrasser. Elle en parla à ses parents, qui, loin de la détourner de son projet, reçurent le baptême avec elle. Restitute venait de consacrer à Dieu sa virginité lorsque, étant allée à Sora, dans la terre de Labour, elle logea chez une dame païenne dont le fils était malade et auquel elle rendit la santé par la vertu de ses prières. La mère et le fils, touchés de ce miracle, crurent en Jésus-Christ et se firent baptiser. Le bruit de cette conversion s'étant répandu dans la ville y convertit d'autres personnes. Le proconsul Agathius, informé de ce qui se passait, fit arrêter Restitute et s'efforça de la faire retourner au culte des dieux, mais en vain. Alors il la fit battre de verges en présence de tout le peuple et ordonna qu'on la mît au cachot, avec défense de lui donner aucune nourriture. Un ange vint la consoler dans sa prison et guérit ses blessures. Agathius, loin d'être frappé de cette guérison miraculeuse, n'en devint que plus furieux et la livra à de nouvelles tortures plus cruelles que la première; ensuite il ordonna qu'elle eût la tête tranchée, ce qui fut exécuté sur les bords du Tibre vers l'an 290 sous l'empereur Dioclétien. — 27 mai.

RESTITUTE (sainte), martyre à Carthage, était d'Abitine, ville de Numidie, où elle fut arrêtée avec saint Datif, saint Saturnin et quarante-six autres, pendant qu'ils assistaient, un jour de dimanche, à la célébration des saints mystères. Conduite à Carthage avec ses compagnons, tous chargés de chaînes, elle subit comme eux une cruelle torture, par ordre du proconsul Anulin, qui, ne pouvant vaincre son refus de sacrifier, la fit mettre en prison. Elle y mourut peu de temps après, par suite des tourments qu'elle avait soufferts pour la confession de Jésus-Christ,

l'an 304, sous l'empereur Dioclétien. — 11 février.

RÉVÉRENT (saint), *Reverens*, prêtre, originaire de Bayeux, est honoré à Noâtre en Touraine. Il y avait de ses reliques à Poitiers et à Saint-Jean-d'Angély. — 12 septembre.

RÉVÉRIEN ou RIBAN (saint), *Reverianus*, évêque d'Autun et martyr, souffrit l'an 273, sous l'empereur Aurélien, avec saint Paul, prêtre, et dix autres. — 1er juin.

RÉVOCAT (saint), *Revocatus*, martyr à Carthage, était de condition servile et n'avait pas encore reçu le baptême, quoiqu'il fût catéchumène, lorsqu'on l'arrêta dans cette ville avec sainte Perpétue, sainte Félicité et plusieurs autres, pendant la persécution de l'empereur Sévère. Après avoir reçu le baptême dans sa prison, il fut condamné aux bêtes par le président Hilarien. Lorsque le jour des combats fut arrivé, on le mit aux prises avec un léopard. On lâcha ensuite sur lui un ours furieux qui le poussa jusqu'auprès du théâtre et lui fit plusieurs blessures graves. Il respirait encore lorsqu'il fut achevé par les *confecteurs*, l'an 202. — 7 mars.

RÉVOCAT (saint), martyr à Smyrne, souffrit avec saint Vital et un autre. — 9 janvier.

RÉVOCATE (sainte), *Revocata*, martyre avec saint Saturnin et un autre, souffrit, à ce que l'on croit, dans l'Achaïe. — 6 février.

REYNIER (le bienheureux), *Ragnerus*, reclus à Osnabruck, mourut vers l'an 1240, et il est honoré le 11 avril.

RHÉGIN (saint), *Rheginus*, évêque des Scopèles dans l'Archipel et martyr, fut mis à mort par les ariens vers le milieu du IVe siècle. — 25 février.

RHÉTICE (saint), *Rheticius*, évêque d'Autun, d'une illustre famille des Gaules, montra dès sa jeunesse beaucoup d'ardeur pour le service de Dieu et pour la pratique des bonnes œuvres. Il épousa une femme qui partageait ses goûts pieux; mais la mort la lui ayant ravie, il fut élevé sur le siége d'Autun. Il assista en 313 à un concile tenu à Rome par le pape saint Melchiade contre les donatistes, et dans lequel Cécilien, évêque de Carthage, fut déclaré innocent. L'année suivante il assista au concile d'Arles, que Constantin avait fait assembler pour le même objet. Le plus illustre de ses disciples fut saint Cassien, qu'il ordonna prêtre et qui devint son successeur. Saint Rhétice mourut quelque temps avant le concile de Nicée. Saint Augustin et saint Jérôme lui donnent de grands éloges. Ce dernier l'appelle un des Pères les plus instruits et les plus éloquents de son siècle; il ajoute qu'il écrivit un excellent *Traité contre les novatiens et un Commentaire sur le Cantique des cantiques*. — 19 juillet.

RHODANE (sainte), *Rhodana*, martyre à Lyon avec saint Pothin, évêque de cette ville, et quarante-cinq autres, fut décapitée l'an 177, sous l'empereur Marc-Aurèle. — 2 juin.

RHODIEN (saint), *Rhodianus*, martyr, est honoré chez les Grecs le 20 mars.

RIBERT (saint), *Richbertus*, corévêque, qui de la Grande-Bretagne, sa patrie, vint dans les Gaules pour prêcher la foi. Il annonça l'Evangile en Flandre et ensuite en Normandie. Il est honoré dans le Ponthieu le 15 septembre.

RIBIER (saint), *Ribarius*, moine de Saint-Claude dans le Jura, est honoré le 19 décembre.

RICHARD (saint), *Richardus* ou *Ricardus*, roi de Wessex ou des Saxons occidentaux, était père de saint Guillebaud, de saint Winebaud et de sainte Walburge. On ignore combien de temps il régna, et pourquoi il descendit du trône; mais ce que l'on sait, c'est qu'ayant entrepris par dévotion le pèlerinage de Rome pour visiter les tombeaux des saints apôtres, il s'embarqua avec ses deux fils à Amble-Haven, vers l'an 720, et il vint aborder en Neustrie, d'où il se rendit à Rouen. Après avoir séjourné assez longtemps dans cette ville, il continua sa route, donnant partout de grandes marques de sa piété et de sa libéralité. Arrivé en Italie, il n'eut pas la consolation d'atteindre le but de son voyage et de parvenir jusqu'à Rome, étant mort subitement à Lucques, deux ans après son départ d'Angleterre, c'est-à-dire vers l'an 722. Son corps fut enterré dans l'église de Saint-Fridien. Les miracles qu'il avait opérés pendant sa vie, et ceux qui s'opérèrent à son tombeau après sa mort l'ont fait honorer comme saint. La ville de Lucques célèbre sa fête le 7 février.

RICHARD (le bienheureux), abbé de Saint-Vanne, à Verdun, né près de Reims, d'une famille distinguée, embrassa l'état ecclésiastique et devint grand chantre et archidiacre de l'église de cette ville; mais le désir d'une vie plus parfaite le porta à entrer dans un monastère avec le bienheureux Frédéric, comte de Verdun, son ami, qui, en revenant du pèlerinage de la terre sainte, s'était arrêté chez lui. Ils choisirent, d'après l'avis de saint Odilon, abbé de Cluny, l'abbaye de Saint-Vanne, quoique la communauté fût peu nombreuse alors, et surtout peu régulière. Le bienheureux Fingen, qui en était abbé, leur donna l'habit l'an 1003, et Richard s'attira l'estime des religieux au point que l'abbé Fingen étant mort l'année suivante, il fut choisi pour lui succéder. Il continua la réforme commencée par son prédécesseur, et le monastère changea bientôt de face sous son administration. Sa réputation de régularité se répandit au loin : des sujets recommandables se présentaient en si grand nombre pour y être admis, qu'on fut obligé de l'agrandir. Ce fut en conséquence des succès qu'il avait obtenus à Saint-Vanne qu'il fut chargé de réformer les monastères de Lobes, de Saint-Laurent de Liége, de Saint-Amand, de Saint-Bertin de Corbie, de Saint-Waast, de Saint-Pierre de Châlons-sur-Marne, de Saint-Vandrille et de Saint-Hubert, où il fit refleurir l'esprit de saint Benoît. L'empereur saint Henri avait tant de confiance dans ses vertus et dans ses lumières, qu'il le consultait souvent. On dit même qu'il voulut quitter l'empire pour vivre en simple religieux sous sa conduite, et qu'il le

pria de le recevoir en qualité de novice. Richard, ajoute-t-on, lui ayant fait promettre obéissance, lui ordonna de reprendre la couronne qu'il venait de déposer. Ce prince le nomma ambassadeur près de Robert, roi de France, et lui adjoignit Gérard, évêque de Cambrai. Ils conclurent à Compiègne une paix durable entre l'Allemagne et la France. De concert avec saint Odilon, abbé de Cluny, il fit adopter dans la Neustrie, aujourd'hui la Normandie, une institution récente, qu'on appelait la *Trêve de Dieu*, et qui consistait à s'abstenir de toute guerre entre seigneurs depuis le mercredi soir jusqu'au lundi matin de la semaine suivante. Elle obligeait en outre à regarder les églises comme un asile inviolable pour toutes sortes de personnes, excepté pour celles qui auraient violé la *trêve:* institution bienfaisante qui contribua à faire cesser ces guerres civiles qui désolaient la France féodale, dans un temps où chacun se croyait permis de venger par les armes ses propres injures et de faire la guerre à son voisin pour des querelles ou des intérêts personnels. Que de sang elle épargna, et que de meurtres elle prévint! La France ayant été en proie à la famine en 1028, le saint abbé envoya au loin des aumônes et des secours si abondants, qu'il épuisa les ressources de son monastère. Il écrivit de tous côtés, aux rois, aux princes et aux évêques, pour les conjurer de soulager un peuple mourant de faim. Depuis longtemps il désirait faire le pèlerinage de la terre sainte, qui était l'une des principales dévotions de l'époque. Il l'entreprit, malgré son âge avancé, et il y avait peu de temps qu'il était de retour à son monastère, lorsqu'il y mourut le 14 juin 1046. — 14 juin.

RICHARD (saint), enfant et martyr à Pontoise, fut crucifié par les juifs le 25 mars 1182. Ce crime fut l'une des principales causes qui déterminèrent Philippe, roi de France, à les expulser de ses Etats au mois d'avril de la même année. Le corps de saint Richard, transporté à Paris dans l'église des Saints-Innocents, fut enfermé dans une châsse, où il s'est opéré plusieurs miracles. Son chef se trouvait encore dans cette église au commencement de la révolution française; quant au reste de ses reliques, on croit qu'elles furent enlevées par les Anglais lorsque Paris était sous leur domination, dans les premières années du règne de Charles VII. Il est honoré dans cette ville le 30 mars, et à Pontoise le 25 du même mois. — 25 et 30 mars.

RICHARD ou RICARD (saint), *Ricardus*, évêque d'Andria dans la Pouille, était Anglais de naissance, et il se consacra à Dieu dès sa première jeunesse. Pendant qu'il cultivait son esprit par l'étude des belles-lettres et des sciences qui ont la religion pour objet, il se perfectionnait également dans la pratique des vertus chrétiennes. Après avoir reçu les saints ordres, il enseigna la théologie avec beaucoup de succès; mais il quitta ensuite sa chaire et son pays pour passer en Italie, afin d'y vivre en ermite. Le pape, instruit de son savoir et de sa sainteté, le tira de sa solitude pour le placer sur le siége épiscopal d'Andria. Le nouvel évêque s'efforça de rétablir la paix parmi ses diocésains divisés depuis longtemps par des dissensions intestines. Sa prudence et son zèle produisirent de si heureux effets, que les évêques de la province se réunirent et l'engagèrent à venir prêcher dans leurs diocèses, afin d'amener les peuples à des sentiments de concorde, de piété et de pénitence. Richard justifia l'attente de ses collègues; mais il dut ses succès moins à son éloquence qu'au soin qu'il avait de nourrir son âme par la prière et de mater son corps par les austérités. Il mourut sur la fin du XIIe siècle, et il fut canonisé par le pape Boniface VIII. La ville d'Andria, dont il est le patron, l'honore le 9 juin.

RICHARD D'ALVERT (le bienheureux), moine cistercien, florissait sur la fin du XIIe siècle, et il mourut vers l'an 1200. Il est honoré près de Groningue en Frise, le 30 décembre.

RICHARD (saint), évêque de Chichester, né en 1198 au château de Wiche, près de Worchester, montra dès son enfance des goûts sérieux, d'heureuses dispositions pour la vertu et une grande aptitude pour les sciences. Il avait commencé ses études à Oxford, mais il les interrompit pour rétablir la fortune de son frère aîné, qui était gravement compromise, et à force de soins et d'industrie il vint à bout de la remettre sur un pied respectable. Après cet acte de charité fraternelle, il se rendit à Paris pour y continuer ses cours. Il vivait dans cette ville de la manière la plus frugale : du pain bis et de l'eau étaient sa nourriture ordinaire, excepté les dimanches et les principales fêtes, qu'il mangeait un peu de viande ou de poisson, par déférence pour ceux qui ces jours-là venaient le visiter. Il revint à Oxford prendre le grade de maître ès arts; ensuite il alla étudier le droit canonique à Bologne. Il y fit son cours avec tant de distinction, que l'université de cette ville lui confia une chaire de droit; mais il ne l'occupa pas longtemps, parce que l'université d'Oxford le rappela pour lui conférer la dignité de chancelier. Saint Edmond, archevêque de Cantorbéry, lui fit tant d'instances pour l'attirer dans son diocèse, qu'à la fin il lui fit accepter la place de chancelier de son église, et lui confia ensuite le soin des plus importantes affaires de son diocèse. Il accompagna son archevêque en France, lorsque celui-ci fut exilé par Henri III, et il demeura avec lui jusqu'à sa mort, qui arriva en 1240. Richard se retira ensuite chez les Dominicains d'Orléans, où il étudia la théologie. Après qu'il eut reçu la prêtrise, il retourna en Angleterre, pour y desservir une cure dans le diocèse de Cantorbéry; mais Boniface, successeur de saint Edmond, lui fit reprendre la place de chancelier. L'évêque de Chichester étant mort en 1244, Henri III fit nommer à ce siége un sujet qui fut jugé inhabile à l'épiscopat par le métropolitain et ses suffragants, parce qu'il n'avait aucune des qualités propres au saint ministère. Ils déclarèrent donc que la

présentation du roi était nulle, et ils élurent Richard, qui fut sacré en 1245. Henri, piqué de cette élection, fit saisir le temporel de l'évêque de Chichester, qui eut beaucoup à souffrir de la part du prince et de ses officiers. Le pape Innocent IV, à qui l'affaire avait été déférée, ayant confirmé l'élection de Richard, celui-ci obtint main-levée de la saisie, mais il trouva ses revenus dans un état déplorable. Les pauvres seuls y perdirent, car sa charité était immense. Son intendant se plaignant un jour de ce que ses aumônes excédaient ses revenus, le saint lui répondit qu'il n'avait qu'à vendre sa vaisselle et son cheval pour se remettre au pair. Un autre jour, ayant éprouvé une perte considérable, par suite d'un incendie : *Qui sait*, dit-il, *si Dieu n'a pas permis cet accident pour nous punir de ce que nous sommes trop attachés aux biens de ce monde?* Non-seulement il remplissait avec zèle toutes les obligations de sa charge ; mais il ne dédaignait pas de visiter les malades, d'enterrer les morts, et de remplir d'autres fonctions d'un ministère inférieur. D'une fermeté inflexible pour maintenir la discipline parmi son clergé, il résista aux instances du roi et de l'archevêque de Cantorbéry, qui s'intéressaient en faveur d'un prêtre contre lequel il avait été obligé de sévir; et quoiqu'ils ne demandassent qu'un adoucissement à la peine prononcée contre le coupable, ils ne purent l'obtenir; mais cette inflexibilité ne s'étendait pas aux pécheurs repentants, qu'il accueillait au contraire avec une tendre charité. Il supportait les injures avec une patience angélique, et ne se vengeait que par des bienfaits du mal que lui faisaient ses ennemis. Pendant qu'il prêchait la croisade contre les Sarrasins, d'après l'ordre qu'il en avait reçu d'Innocent IV, il fut attaqué de la fièvre. Après avoir prédit le moment de sa mort, il s'y prépara par un redoublement de ferveur. Il mourut dans l'Hôtel-Dieu de Douvres, le 3 avril 1253, âgé de cinquante-cinq ans. Son corps fut reporté à Chichester, et enterré dans la cathédrale, devant l'autel qu'il avait lui-même consacré à la mémoire de saint Edmond, qui avait été canonisé en 1247. L'année suivante saint Richard était retourné en France pour assister à la levée de son corps, qui eut lieu à Pontigny, en présence de saint Louis, des membres de la famille royale et d'un grand nombre de prélats. Le saint évêque de Chichester fut à son tour levé de terre en 1276, quatorze ans après qu'il avait été canonisé par Urbain IV. Dans le nombre des miracles opérés à son tombeau, on compte la résurrection de trois morts. — 3 avril.

RICHARD (le bienheureux), prieur de Tilly, devint supérieur de ce monastère qu'il avait fondé, et qui appartenait à la congrégation des Chanoines réguliers, dont il était membre. Il est honoré à Sausseuse, dans le Vexin, le 22 septembre.

RICHARDE (sainte), *Richardis*, impératrice d'Allemagne et fondatrice de l'abbaye d'Andlau, était fille d'Erchange de Nordgen, comte d'Alsace, et épousa Charles le Gros, qui devint roi de Souabe en 876 et empereur d'Allemagne en 881. Il se rendit à Rome la même année avec Richarde, et s'y fit couronner, le jour de Noël, par le pape Jean VIII. En 885 les seigneurs français lui offrirent aussi la couronne de France, qu'il accepta ; de sorte qu'il était maître de tous les Etats gouvernés par Charlemagne; mais sa main n'était guère capable de porter tant de sceptres. Naturellement faible d'esprit, ses revers et ses maladies le rendirent presque imbécile. Il avait d'abord montré beaucoup d'attachement et d'estime pour son épouse. On croit même qu'ils vivaient dans la continence, d'un commun accord, et que sainte Richarde resta vierge toute sa vie. Cependant on parvint à inspirer à Charles des soupçons sur la fidélité de l'impératrice, et il poussa l'injustice jusqu'à l'accuser d'adultère et de sacrilége, dénonçant comme son complice Luitward, évêque de Verceil. Ce prélat, aussi recommandable par sa vertu que par son mérite, était le confident de l'impératrice, le directeur de sa conscience et son conseiller dans l'administration des affaires publiques, dont elle s'était chargée pour remédier à l'incapacité de son mari. Charles, dans l'assemblée générale de l'empire, qui avait été convoquée pour juger cette accusation, déclara que, bien qu'il fût marié depuis plus de dix ans avec Richarde, le mariage n'avait pas été consommé. L'impératrice, de son côté, confirma cette déclaration, protesta qu'elle était encore vierge et s'offrit, si Charles persistait dans son accusation, d'en appeler au jugement de Dieu, par l'épreuve du combat singulier ou par celle du feu. Il paraît, d'après l'auteur de la Vie de sainte Richarde, que l'épreuve du feu fut acceptée, et que l'impératrice traversa, pieds nus et revêtue d'une chemise soufrée, un brasier ardent sans en éprouver la moindre atteinte. Il ajoute que cette chemise se gardait à Etival, abbaye où la mémoire de la sainte impératrice était en grande vénération, à cause des bienfaits dont elle l'avait comblée, et qui dépendit pendant longtemps de celle d'Andlau. Quant à l'évêque de Verceil, il comparut aussi devant l'assemblée et se purgea, par le serment, du crime que l'empereur lui imputait. Après un tel éclat, comme les deux époux ne pouvaient plus convenablement vivre ensemble, l'assemblée autorisa Richarde à se séparer de son indigne mari, qui depuis ce jour perdit toute estime dans l'esprit de ses sujets. On lui enleva ses couronnes l'une après l'autre, et il mourut abandonné et méprisé de tout le monde, quelques mois après. Richarde, après avoir passé quelque temps au monastère de Hohenbourg, pour se former aux pratiques de la vie religieuse, se retira à l'abbaye d'Andlau, qu'elle avait fondée sur une terre qui lui venait de sa famille, et elle s'y dévoua sans réserve à toutes les observances de la règle, partageant son temps entre Dieu et les pauvres. La poésie, qu'elle cultivait, lui fournissait d'innocentes récréations. Elle a chanté elle-même la félicité dont elle jouissait dans sa solitude, par

ces vers, qui font honneur à son goût et à ses sentiments :

Inveni portum, mundi perpessa procellas,
Et requiem votis mente capesso meis.
Despectis mundi regnis, cœlestia curans,
Perrexi ad tutum, divite mente, scopum.

Elle rédigea aussi, pour l'abbaye d'Andlau, des statuts qui prouvent dans leur auteur une profonde connaissance de la perfection religieuse. Elle les adressa à Jean VIII, qui, dans sa réponse, l'appelle *servante de Jésus-Christ* et *fille chérie de Dieu*. On place sa mort vers l'an 894, six ans après celle de son malheureux époux. Son corps est enterré à Andlau, dans une chapelle attenant à l'église abbatiale, et Dieu confirma sa sainteté par plusieurs miracles. En 1049, le pape saint Léon IX, revenant du concile qu'il avait tenu à Mayence, et passant par Andlau, leva de terre son corps, qu'il exposa à la vénération publique; ce qui équivalait à une canonisation solennelle. Sainte Richarde est honorée avec le titre de vierge dans le diocèse de Strasbourg, le 18 septembre.

RICHILDE (la bienheureuse), *Richildis*, recluse à Hohenwast en Bavière, sortait d'une famille distinguée du pays, et se fit religieuse dans le monastère de Hohenwast, en 1074. Après avoir passé quelque temps dans la communauté, elle demanda et obtint la permission de s'enfermer dans une petite cellule pour ne plus s'occuper que de Dieu. Elle y demeura le reste de sa vie, sans en être sortie une seule fois. Elle mourut le 22 août 1100, et fut enterrée sous l'autel des apôtres saint Pierre et saint Paul. Les miracles opérés à son tombeau la firent invoquer bientôt après par les religieuses du monastère, et justifient le culte qu'on lui rend. — 22 août.

RICHZE (la bienheureuse), *Richeza*, reine de Pologne, florissait dans le XIe siècle, et mourut en 1063, à Cologne, où l'on voyait autrefois son tombeau dans l'église collégiale de Notre-Dame des Grecs; elle est nommée sainte au bas de son portrait qui se trouve peint sur l'un des vitraux de cette église. Elle est honorée à Salfelt, dans le landgraviat de Thuringe, le 22 mars.

RICMIRE ou RIGOMÉ (saint), *Richmirus*, abbé dans le Maine, était originaire de la Touraine. Après avoir dit adieu au monde, il se retira dans une solitude où quelques disciples vinrent bientôt se placer sous sa conduite; mais la réputation d'Engilbert, évêque du Mans, l'ayant attiré dans son diocèse, il y fonda un monastère, dont Engilbert dédia l'église sous l'invocation de saint Pierre. L'évêque lui confia la direction d'un monastère de religieuses qu'il avait fondé en l'honneur de saint Aubin. Ricmire devint célèbre par ses vertus et par ses miracles. Ses austérités étaient telles, que pendant tout le carême il ne mangeait qu'un peu de pain d'orge qu'il préparait lui-même. Il rendit la vue à un aveugle, en faisant sur ses yeux le signe de la croix. Il mourut dans le VIIe siècle, et il fut enterré dans son monastère. Il y a dans le diocèse du Mans une paroisse qui porte le nom de Saint-Rigommer-des-Bois. — 17 janvier.

RICTIOVARE (saint), *Rictius Varus*, martyr en Campanie, où il exerçait les fonctions de lieutenant du gouverneur, fut converti au christianisme par sainte Lucie, qu'il avait fait arrêter et torturer cruellement. Arrêté à son tour, il fut associé à ses tourments et à son martyre. — 6 juillet.

RICTRUDE (sainte), *Rictrudis*, abbesse de Marchiennes en Flandre, d'une des plus illustres familles de l'Aquitaine, naquit vers l'an 633; et lorsqu'elle fut en âge de se marier elle épousa saint Adalbaud, qui était l'un des principaux seigneurs de la cour de Dagobert Ier. Elle eut de ce mariage quatre enfants de bénédiction, qui sont tous honorés d'un culte public dans l'Eglise : saint Mauront, la bienheureuse Clotsinde, sainte Eugénie ou Ysoie et la bienheureuse Adalsinde. Ayant eu le bonheur de faire la connaissance de saint Amand, que Dagobert avait exilé dans le midi de la France, elle le prit pour directeur, et fit sous un tel maître de grands progrès dans la perfection. Après la mort de saint Adalbaud, assassiné par des scélérats en revenant de Flandre en Gascogne, vers l'an 645, elle ne voulut pas se remarier, quoiqu'elle n'eût guère que trente ans et que Clovis II l'engageât à épouser un de ses favoris. Elle quitta le monde et reçut le voile des mains de saint Amand. Ensuite elle fonda à Marchiennes un monastère de religieuses près du monastère d'hommes qu'elle avait fondé auparavant. Elle dirigea pendant quarante ans la communauté de vierges qu'elle y établit. Elle se démit en faveur de la bienheureuse Clotsinde, sa fille, du gouvernement de son monastère, quelque temps avant sa mort, qui arriva le 12 mai 688, à l'âge de soixante-quatorze ans. Elle fut enterrée à Marchiennes, où l'on gardait son corps dans une châsse fort riche, qui fut envoyée à Paris en 1793. Un employé de l'hôtel des monnaies sauva ses reliques de la profanation, et elles furent déposées plus tard à l'archevêché, où elles restèrent jusqu'en 1830, qu'elles furent dispersées pendant le pillage de ce palais, à l'exception d'un fragment qu'on conserve dans l'église de Notre-Dame. Il y avait autrefois en Flandre un grand nombre d'églises et d'autels dédiés à l'honneur de sainte Rictrude; son nom se lit dans plusieurs calendriers. — 12 mai.

RIEU (saint), *Riocus*, moine à Landevenec en Bretagne, florissait au Ve siècle. — 12 février.

RIEUL (saint), *Regulus*, évêque d'Arles, florissait dans la première partie du IIIe siècle, et il est mentionné dans une lettre de saint Cyprien au pape saint Etienne. On ignore les détails de sa vie, et il n'est guère connu que par le culte qu'on lui rend, surtout à Senlis. — 30 mars.

RIEULE (saint), *Regulus*, premier évêque de Senlis, vint prêcher l'Evangile dans cette ville au milieu du IIIe siècle, vers le temps où saint Denis arriva à Paris. Il convertit un

grand nombre d'infidèles et fonda une église dont il fut le premier pasteur. Il mourut en paix au milieu de son troupeau. Il y a près de Lamballe un village qui porte son nom. — 30 mars.

RIGAUD (saint), *Ricaldus*, honoré comme martyr par les Bénédictins, a donné son nom à un monastère du diocèse de Mâcon, qui appartenait à l'ordre de Saint-Benoît. — 7 octobre.

RIGOBERT (saint), *Rigobertus*, évêque de Reims, quitta le monde pour prendre l'habit religieux dans le monastère d'Orbais, dont il devint abbé. Appelé ensuite à gouverner l'Eglise de Reims, il déploya un zèle vraiment apostolique, qui lui fit des ennemis. Calomnié près de Charles Martel, ce prince exila le saint évêque, qui souffrit cette injustice avec une patience admirable. Pépin, fils de Charles Martel, ayant reconnu son innocence, obtint de son père qu'il fût rappelé de son exil. Lorsque Rigobert voulut remonter sur son siége, il le trouva occupé par Milon. Comme il eût fallu employer la force pour chasser l'intrus, Rigobert, plutôt que d'en venir à cette extrémité, préféra se retirer à Gernicourt, village à quelques lieues de Reims, où il passa le reste de sa vie dans la prière et les austérités de la pénitence. Il y mourut vers l'an 740, et fut enterré dans l'église qu'il y avait fait bâtir en l'honneur de saint Pierre. Les miracles opérés à son tombeau déterminèrent Hincmar à lever de terre son corps, qu'il transféra à l'abbaye de Saint-Thierri, en 864. Neuf ans après il le transféra de nouveau à Saint-Denis de Reims. Le bienheureux Foulques, successeur de Hincmar, en fit une troisième translation dans l'église de Notre-Dame. Une portion de ses reliques fut transportée à Notre-Dame de Paris, où il y a une chapelle qui est dédiée en son honneur. — 4 janvier.

RIGOMER (saint), *Rigomeres*, neuvième évêque de Meaux, florissait dans le VIe siècle. — 28 mai.

RINALT (le bienheureux), *Reginaldus*, solitaire à Plata, près de Casoli dans l'Abruzze citérieure, était Calabrais de naissance et mourut au milieu du XVe siècle. Son corps se garde à Falascose, où il est honoré le 7 mai et le 18 septembre.

RINFROY (saint), *Ruchscefridus*, martyr en Alsace avec saint Dizier, son évêque, dont il était archidiacre, qu'il avait accompagné dans un pèlerinage aux tombeaux des saints apôtres. En revenant de Rome, il fut assassiné avec saint Dizier, près de Delle, par des scélérats que le saint évêque n'avait pu ramener à la vertu. On construisit sur le lieu où ils avaient été mis à mort une église qui est devenue un pèlerinage où l'on conduit surtout ceux qui sont atteints d'aliénation mentale. On trouve dans le Martyrologe de l'abbaye de Murbach et dans plusieurs autres le nom de ces deux saints, qui souffrirent sur la fin du VIIe siècle. — 18 septembre.

RIOC (saint), *Riocus*, abbé d'Inisbovinde en Irlande, florissait dans le VIe siècle. — 1er août.

RIPSIME (sainte), *Ripsimis*, vierge et martyre en Arménie, souffrit avec plusieurs autres sous le roi Tiridate, vers l'an 310. — 29 septembre.

RIQUIER (saint), *Richarius*, abbé dans le Ponthieu, sa patrie, naquit au village de Centule, d'une famille peu riche, mais très-pieuse, qui l'éleva dans la crainte de Dieu. Il avait passé sa première jeunesse dans les occupations de la vie agricole, qu'il sanctifiait par des intentions surnaturelles, lorsque deux prêtres irlandais, nommés Cadoc et Frichor, traversant son village, furent insultés et maltraités par ses compatriotes. Riquier prit leur défense, les fit entrer dans sa maison, et exerça envers eux la plus généreuse hospitalité. Ceux-ci, reconnaissants de cet accueil, lui enseignèrent la pratique de la perfection chrétienne, et il fut si touché de leurs instructions, qu'il résolut de tout quitter pour s'attacher uniquement au Seigneur. Dès ce moment il passait une partie des jours et des nuits à prier ou à méditer. Il joignait au travail des mains des jeûnes si rigoureux, qu'il en vint à ne plus manger que du pain d'orge pétri avec de la cendre, et à ne plus boire que de l'eau qu'il mêlait souvent de ses larmes. Il s'appliquait, d'un autre côté, à l'étude de l'Ecriture sainte et de la religion. Elevé au sacerdoce, il se consacra tout entier à l'instruction des fidèles. Quelque temps après il passa en Angleterre, afin de s'y perfectionner dans la science des saints. Lorsqu'il fut de retour dans sa patrie, il se livra avec plus de succès encore qu'auparavant au ministère de la parole. Ses discours lui acquirent bientôt une telle réputation, que le roi Dagobert voulut l'entendre prêcher. Riquier, dans son sermon, s'éleva contre les vanités du monde, et le roi en fut si touché, qu'il lui témoigna sa satisfaction par de riches présents. Le saint les accepta, non pour lui, mais pour les distribuer aux pauvres et pour fonder, dans le village de Centule, un monastère qui fut commencé en 638. Il en bâtit ensuite un second à quelques lieues d'Abbeville, lequel fut connu plus tard sous le nom de Forest-Moutier. Il alla finir ses jours dans la forêt de Cressy, accompagné d'un seul disciple. Il mourut vers l'an 645. Ses reliques furent transférées au monastère de Centule, qui prit son nom, et le village est devenu la ville de Saint-Riquier. — 26 avril.

RITE (la bienheureuse), *Rita*, veuve et religieuse de l'ordre de Saint-Augustin, naquit à Cascia ou Casi, dans l'Ombrie, vers le milieu du XIVe siècle, et fut une enfant de bénédiction que ses parents, déjà âgés, obtinrent du ciel par leurs prières. Elle reçut au baptême le nom de Marguerite, dont Rite est une abréviation. A douze ans elle voulait faire le vœu de chasteté et entrer dans un couvent; mais ses parents s'y opposèrent et lui firent épouser un homme d'un caractère brutal, qui était la terreur du voisinage. Dans les commencements elle eut beaucoup à

souffrir de l'humeur violente de son mari; mais elle finit, par sa douceur et sa patience, à le gagner à Dieu. Il mourut en vrai chrétien, après dix-huit ans de mariage, et fut suivi dans la tombe par ses deux fils. Rite, à qui ces pertes successives avaient porté un coup bien sensible, se voyant dégagée de tous les liens qui la retenaient dans le monde, sentit renaître son attrait pour la vie religieuse. Elle sollicita avec tant d'instance la faveur d'être admise chez les Augustines de Cascia, qu'elle lui fut enfin accordée, quoique l'on ne fût pas dans l'usage d'y recevoir des veuves. Après avoir vendu tout ce qu'elle possédait et en avoir distribué le prix aux pauvres, elle entra dans le couvent de Sainte-Marie-Madeleine, où elle devint un modèle de ferveur et de mortification. Elle ne mangeait qu'une fois le jour, et sa nourriture ne se composait que de pain et d'eau. Sa maxime était que le meilleur moyen de se délivrer des tentations contre la pureté était de traiter le corps avec rigueur; aussi n'épargnait-elle au sien ni la discipline, ni l'usage habituel d'un rude cilice. Son obéissance égalait son ardeur pour les austérités, et par ordre de son abbesse, qui voulait l'éprouver, elle arrosa tous les jours, pendant longtemps, un morceau de bois sec qui se trouvait dans le jardin du couvent. Des vertus si parfaites furent récompensées par le don d'oraison, qu'elle possédait à un degré éminent. Le sujet le plus ordinaire de ses méditations était la passion de Jésus-Christ. Ayant entendu un jour le bienheureux Jean de la Marche qui prêchait sur cette matière, elle se retira dans sa cellule pour demander au Sauveur la grâce de partager ses souffrances. Aussitôt elle sentit les pointes d'une couronne d'épines, qui lui firent à la tête une plaie qui dura autant que sa vie. Comme il en sortait un pus infect, elle se tenait habituellement renfermée dans sa cellule, pour ne pas incommoder ses compagnes par cette odeur. Elle passait quelquefois quinze jours de suite sans parler à personne, ne s'entretenant qu'avec Dieu seul. Sa dernière maladie, qui dura quatre ans, lui fournit l'occasion de pratiquer la patience, et cette vertu acheva de la purifier. Dans cet état, elle prenait si peu de nourriture, que la communauté ne pouvait comprendre comment elle se soutenait. Lorsqu'elle se sentit près de sa fin, elle demanda les derniers sacrements, et après leur réception elle adressa une allocution touchante à ses sœurs, les exhortant à l'exacte observance de la règle; puis, ayant mis ses mains en croix, elle reçut la bénédiction de l'abbesse et mourut le 22 mai 1407. Tous les habitants de Cascia et du voisinage assistèrent à ses funérailles, la regardant comme une sainte; bientôt après, on commença à l'invoquer comme telle, par suite des miracles nombreux opérés à son tombeau. Urbain VIII la mit au rang des bienheureux l'an 1627. — 22 mai.

RIVEIN ou RION (saint), *Riovennus*, prêtre et moine de Saint-Sauveur, abbaye située à Redon en Bretagne, florissait dans le VIIIe siècle. Il opéra de nombreux miracles, et un jour il traversa la Vilaine à pied sec en marchant sur les eaux. — 14 août.

RIXE (saint), *Rixius*, qu'on croit avoir été martyrisé avec vingt-deux autres, est honoré le 6 juillet.

RIXFRID (saint), est honoré comme évêque le 5 octobre.

ROBERT ou RUPERT (saint), *Rupertus*, confesseur, né à Bingen sur le Rhin, vers le commencement du IXe siècle, était fils du duc Robolaüs et de Berthe, fille d'un seigneur de la cour de Charlemagne : Robolaüs, qui était païen, étant mort lorsque son fils n'avait que trois ans, celui-ci fut élevé par sa mère, qui lui inspira de grands sentiments de piété envers Dieu et une tendre charité envers les malheureux. Jamais il ne rencontrait un pauvre sans le consoler et sans lui donner les secours dont il pouvait disposer. Souvent il amenait au château les enfants orphelins ou délaissés, et il disait à Berthe en les lui présentant: *Ma mère, faites que ces enfants soient mes frères et qu'ils partagent avec moi les biens que vous possédez.* Berthe l'entretenant un jour du dessein qu'elle avait de fonder un monastère, Robert lui répondit par ces paroles d'Isaïe : *Partagez votre pain avec ceux qui ont faim : conduisez dans votre maison ceux qui n'ont point d'asile : donnez vos habits à ceux qui manquent de vêtement, et ne méprisez pas ceux qui ont la même origine que vous.* La pieuse mère, entrant dans la pensée de son fils, employa la plus grande partie de sa fortune à fonder et à doter des hôpitaux. Robert se plaisait à visiter ces établissements, y soignait lui-même les malades, et pourvoyait à tous leurs besoins, non-seulement corporels, mais il s'appliquait aussi à leur prêcher la résignation, la confiance en Dieu et les autres vertus chrétiennes. Il rebâtit à ses frais l'église de Bingen. Après avoir été un modèle de piété dans le monde, il se retira sur une montagne, près de cette ville, dans le monastère qu'il avait fondé, et qui plus tard porta le nom de Saint-Rupert. Il mourut dans un âge peu avancé, et sa Vie a été écrite par sainte Hildegarde, qui avait habité quelque temps ce monastère avec sa communauté. Le Martyrologe d'Usuard le nomme sous le 15 mai.

ROBERT (saint), *Robertus*, fondateur et premier abbé de la Chaise-Dieu en Auvergne, sortait de l'illustre famille de saint Géraud, baron d'Aurillac. Elevé dans la communauté des ecclésiastiques de Saint-Julien de Brioude, il fit de grands progrès dans les sciences et dans la vertu. Après avoir été admis aux saints ordres, il devint chanoine, puis trésorier de l'église de Saint-Julien, et il se fit admirer par ses vertus, mais surtout par sa charité envers les pauvres malades. Non content de leur procurer tous les secours qui dépendaient de lui, il pansait leurs plaies et lavait leurs ulcères. Plus tard il leur fit bâtir à Brioude un hôpital, qu'il dota convenablement. Il employa aussi une partie de ses biens, qui étaient considérables, à répa-

rer plus de cinquante églises, tant en Auvergne qu'ailleurs. Le désir qu'il avait d'embrasser l'état religieux lui fit quitter son bénéfice pour entrer à l'abbaye de Cluny, alors gouvernée par saint Odilon ; mais il n'y fit pas un long séjour : le peuple de Brioude, dont il était le bienfaiteur, obtint par ses instances son retour à l'église de Saint-Julien. Robert fit le pèlerinage de Rome pour visiter les tombeaux des saints apôtres ; il fit ensuite un autre pèlerinage, celui de Notre-Dame-du-Puy en Velay. Ensuite il se retira dans une solitude à cinq lieues de Brioude, avec deux soldats qu'il avait gagnés à Jésus-Christ, et qui se nommaient, l'un Dalmace et l'autre Robert comme lui. Ils s'établirent près d'une église en ruines, qu'ils rétablirent avec l'aide des disciples qui venaient se placer sous la conduite du saint. Ayant obtenu l'autorisation de l'évêque d'Auvergne, il bâtit près de cette église le monastère de la Chaise-Dieu, où il introduisit la règle de saint Benoît. Cet établissement, fondé en 1052, fut approuvé par le pape saint Léon IX, et prit des accroissements si rapides que le saint fondateur, qui en fut aussi le premier abbé, y compta jusqu'à trois cents religieux. Il mourut le 17 avril 1068; mais il ne fut enterré que le 24, jour auquel l'Eglise fait sa fête. — 24 avril.

ROBERT (saint), abbé de Molesme et fondateur de l'ordre de Cîteaux, naquit vers l'an 1024, d'une illustre famille de Champagne, qui l'éleva dans la piété. A l'âge de quinze ans il quitta le monde pour entrer dans l'abbaye de Moutier-la-Celle, près de Troyes, où, après avoir pris l'habit, il fut bientôt élu prieur, malgré sa grande jeunesse. Il fut ensuite chargé du gouvernement de l'abbaye de Saint-Michel de Tonnerre, où il s'efforça de rétablir la régularité; mais le relâchement y avait jeté de si profondes racines, qu'il ne trouva dans la plupart de ses religieux que des esprits rebelles et des cœurs endurcis. Désespérant de les ramener à l'exacte observance de la règle, il les quitta pour aller vivre avec quelques anachorètes qui l'avaient demandé pour supérieur, et qui vivaient dans le désert de Colan, près de Tonnerre. Comme le lieu de leur retraite était malsain, Robert les établit à Molesme en 1075, dans de petites cellules construites avec des branches d'arbres, près desquelles il fit bâtir un petit oratoire en l'honneur de la sainte Trinité. Dans les commencements, leur vie était très-austère, parce qu'ils manquaient de tout; mais des dons charitables ayant fait succéder l'abondance à la pauvreté, la communauté se relâcha peu à peu et dégénéra de sa première ferveur. Robert voulut arrêter les progrès du mal, mais, voyant que ses efforts étaient impuissants, il se retira dans le désert de Hauz, parmi des religieux qui vivaient du travail de leurs mains et édifiaient tout le pays par leurs vertus. Ceux de Molesme, rentrant en eux-mêmes, lui firent ordonner par le pape de revenir au milieu d'eux, lui promettant d'être à l'avenir entièrement soumis à son autorité. Robert se vit donc obligé de retourner à Molesme, mais les choses n'allèrent guère mieux qu'auparavant. Quelques religieux, cependant, mieux disposés que les autres, lui demandèrent la permission de s'établir dans quelque lieu solitaire, afin de pouvoir en liberté observer la règle sous laquelle ils étaient engagés. Le saint abbé leur accorda ce qu'ils désiraient, et leur promit d'aller bientôt se réunir à eux; ce qu'il fit, en effet, après en avoir obtenu l'autorisation de Hugues, archevêque de Lyon et légat du saint-siége. Il emmena de Molesme tous les religieux qui voulaient observer dans son intégrité la règle de saint Benoît, et ils allèrent s'établir, au nombre de vingt-deux, dans la forêt de Cîteaux. Ayant obtenu l'agrément de l'évêque de Châlons et du vicomte de Beaune, seigneur du pays, ils défrichèrent une certaine étendue de terrain et y bâtirent des cellules. Eudes, duc de Bourgogne, fit achever à ses frais les bâtiments du monastère, et bâtit une église qui fut dédiée sous l'invocation de la sainte Vierge, comme toutes les églises des Cisterciens l'ont été dans la suite. Il fournit aussi aux moines, pendant quelque temps, toutes les choses dont ils avaient besoin, et leur assigna ensuite des revenus suffisants pour leur entretien. L'évêque de Châlons plaça Robert à la tête du monastère qu'il érigea en abbaye; lorsque tout fut terminé, le nouvel abbé et ses religieux, parmi lesquels on comptait le bienheureux Albéric et saint Etienne, qui devinrent abbés après lui, renouvelèrent, le 21 mars 1098, jour de la fête de saint Benoît, leur profession monastique et leurs vœux de religion, s'engageant de nouveau à suivre la règle de leur saint patriarche dans toute sa sévérité. Rien n'était plus édifiant que leur conduite : ils pratiquaient des austérités extraordinaires, ne dormaient que quatre heures chaque nuit, en consacraient quatre autres à chanter les louanges de Dieu, et quatre, dans la matinée, au travail des mains ; puis ils lisaient jusqu'à none et ne mangeaient que des herbes et des racines. L'année qui suivit la fondation de Cîteaux, les moines de Molesme s'adressèrent de nouveau au pape pour solliciter le retour de Robert, alléguant que son départ avait beaucoup nui à la discipline de leur maison, et que sa présence était le seul moyen d'y rétablir l'ordre et la régularité. Ils reconnaissaient leurs anciens torts et promettaient de se conduire de manière à ce que le saint n'eût plus à se plaindre d'eux. Urbain II chargea l'archevêque de Lyon, son légat, d'examiner cette affaire, et de renvoyer le saint à Molesme, si cette mesure devait y produire un effet salutaire. Le légat, après une mûre délibération, ordonna à Robert de se rendre aux désirs de ses anciens religieux, et l'évêque de Langres le rétablit dans sa dignité d'abbé de Molesme. Cette fois il eut la consolation de voir la communauté rentrer dans le devoir; il l'y maintint jusqu'à sa mort, arrivée l'an 1110, à l'âge d'environ quatre-vingt-six ans. Les miracles opérés à son tom-

beau le firent mettre au nombre des saints par le pape Honorius III, l'an 1222. — 29 avril.

ROBERT D'ARBRISSELLES (le bienheureux), instituteur de l'ordre de Fontevrault, né en 1045 à Arbrisselles, village du diocèse de Rennes en Bretagne, commença ses études dans sa province et vint les achever à Paris, où il reçut le bonnet de docteur. Il devint successivement archiprêtre de Rennes et chancelier de Bretagne. Sa capacité et ses vertus brillèrent d'un vif éclat dans ces postes importants. Mais il quitta ensuite le monde pour se retirer dans la forêt de Craon en Anjou. Il y fonda, pour les nombreux disciples qui venaient se mettre sous sa conduite, un monastère dans lequel il établit la règle des Chanoines réguliers. Ce nouvel institut, fondé en 1093, fut approuvé, trois ans après, par Urbain II. Ce pape, qui s'était rendu en France pour faire décider la croisade contre les Sarrasins, se trouvant à Angers pour y faire la dédicace de l'église abbatiale de Saint-Nicolas, voulut entendre prêcher le bienheureux Robert; il fut si satisfait de son discours, qu'il lui donna le titre de missionnaire apostolique, avec plein pouvoir d'annoncer l'Evangile par toute la terre. Ses prédications eurent un succès merveilleux, et partout où il passa, il opéra un grand nombre de conversions. Comme il était suivi par une foule considérable de disciples des deux sexes, il chercha un lieu où il pût établir les femmes : il le trouva à Fontevrault, dans le diocèse de Poitiers, où il bâtit, en 1099, deux monastères séparés qui ne se composaient d'abord que de cabanes, l'un pour les femmes et l'autre pour les hommes : ceux-ci, qui s'appelaient les pauvres de Jésus-Christ, devaient être soumis aux religieuses, qui vaquaient à la prière et les hommes au travail. Le dessein du bienheureux était de faire par là honorer la sainte Vierge, que son divin Fils avait donnée pour mère à saint Jean, représenté par les hommes. Il leur donna la règle de saint Benoît, leur interdit l'usage de la viande, même en maladie, et leur prescrivit le silence le plus rigoureux, ainsi que la plus exacte clôture. Les prêtres ne pouvaient entrer dans l'infirmerie des religieuses; lorsqu'elles étaient malades, on les portait à l'église pour y recevoir les sacrements. Robert établit pour première abbesse Hersende de Champagne, parente du duc de Bretagne, et lui donna pour coadjutrice Pétronille de Craon, baronne de Chemillé. Plusieurs autres personnes de la plus noble extraction, des princesses mêmes, vinrent prendre le voile à Fontevrault; parmi ces dernières on cite la reine Bertrade, qui avait quitté Foulques d'Anjou, son mari, pour contracter une union adultère avec le roi Philippe Ier. Elle s'était déjà séparée d'avec le roi, lorsqu'elle fut convertie par le bienheureux, qui lui inspira la résolution de s'enfermer à Fontevrault pour expier ses fautes dans les saints exercices de la pénitence. Robert fonda plusieurs autres monastères en diverses provinces; mais ses succès excitèrent l'envie, et on chercha à répandre des nuages sur sa vertu. On lui reprocha trop de familiarité avec les femmes. Ses disciples vengèrent sa réputation, et les âmes honnêtes, qui avaient eu des doutes sur l'intégrité de ses mœurs, furent bientôt convaincues de son innocence et de sa sainteté. Il assista en 1104 au concile de Beaugency, et quoiqu'il ne fût que simple prêtre, on lui fit l'honneur de le placer parmi les prélats. En 1114, il suivit le comte de Poitiers dans son expédition contre la ville de Toulouse. Il mourut au prieuré d'Orsan en Berri, le jour de la Saint-Mathias, de l'année bissextile 1116, âgé de soixante-dix ans. Léger, archevêque de Bourges, conduisit son corps à Fontevrault, et y fit la cérémonie de ses funérailles avec Raoul de Tours, Renaud d'Angers et un grand nombre de personnages distingués. En 1633, Louise de Bourbon, abbesse de Fontevrault, fit placer ses reliques dans un tombeau de marbre, et en 1644 l'évêque de Poitiers fit l'examen de plusieurs miracles opérés par son intercession. Il a toujours été honoré, depuis sa mort, sous le titre de bienheureux, et on lit son nom dans les litanies de son ordre. Il n'a cependant point d'office particulier, et l'on dit, à sa fête, une messe de la Trinité. — 24 février.

ROBERT (saint), abbé de New-Minster en Angleterre, naquit sur la fin du XIe siècle, dans le comté d'York, et montra de bonne heure de grandes dispositions pour la vertu. Après avoir terminé ses études cléricales, il embrassa l'état ecclésiastique, et fut ensuite chargé du gouvernement d'une paroisse; mais il s'en démit pour prendre, à York, l'habit de bénédictin dans le monastère de Notre-Dame. Il se joignit à l'abbé Richard, qui en était prieur, et à douze autres moines qui désiraient observer la règle dans son austérité primitive. Turston, archevêque d'York, leur donna le bourg de Sutton, où ils fondèrent en 1123 la célèbre abbaye des Fontaines, qu'ils firent agréger à l'ordre de Cîteaux dont ils adoptèrent la règle. Saint Bernard les aida beaucoup dans l'affaire de leur affiliation à l'ordre; l'on voit par ses lettres que le nouveau monastère se montra dès le principe un modèle de toutes les vertus du cloître, et que Robert s'y distinguait entre tous les religieux par sa ferveur et sa piété. Tous avaient les yeux fixés sur lui et s'efforçaient de l'imiter. En 1128, Ranulphe de Merley, baron de Morpeth, ayant visité le monastère, il fut si touché de la vie édifiante de ceux qui l'habitaient, qu'il voulut avoir sur ses terres une colonie de ces religieux, pour laquelle il fonda, près de Morpeth, le monastère appelé New-Minster, et saint Robert en fut établi abbé l'an 1137. Ses vertus brillèrent d'un nouvel éclat à la tête de cette communauté, et Dieu l'en récompensa par le don des miracles et celui de prophétie. Il était lié d'une étroite amitié avec saint Bernard et saint Godrick : ce dernier menait en Angleterre la vie érémitique; il était très-versé dans la science des saints, quoiqu'il ignorât les sciences humaines. Saint Robert, après avoir fondé le monastère de Pipenelle ou Ribenelle,

dans le comté de Northampton, mourut le 7 juin 1159. Les miracles opérés par son intercession après sa mort ont fait insérer son nom dans le Martyrologe romain. — 7 juin.

ROBERT (le bienheureux), premier abbé de Mataillane, monastère de l'ordre de Cîteaux, situé près de Valladolid en Espagne, florissait dans le XIIe siècle, et mourut en 1185. Son corps se garde sous le grand autel de son église abbatiale. — 6 décembre.

ROBERT (le bienheureux), premier abbé de Métaplane, monastère de l'ordre de Cîteaux, est honoré en Espagne le 2 décembre.

ROBERT DE SALENTE (le bienheureux), religieux célestin, florissait dans le XIVe siècle, et mourut en 1341. Il est honoré près de Sulmone le 18 juillet.

ROBUSTIEN (saint), *Robustianus*, martyr à Milan, est honoré le 24 mai.

ROBUSTIEN (saint), martyr à Trèves, souffrit avec saint Marc. — 31 août.

ROCH (saint), *Rochus*, confesseur, né vers le commencement du XIVe siècle, d'une famille noble de Montpellier, se trouva orphelin vers l'âge de vingt ans. Après avoir distribué aux pauvres la plus grande partie de sa fortune, qui était considérable, il se revêtit d'un habit de mendiant et entreprit le pèlerinage de Rome pour visiter les tombeaux des apôtres saint Pierre et saint Paul. Comme l'Italie était alors désolée par la peste, il s'arrêta dans plusieurs hôpitaux pour y soigner les victimes du fléau dont il guérit plusieurs, soit à Rome, soit dans d'autres lieux, en faisant sur eux le signe de la croix. Après avoir satisfait sa dévotion dans la capitale du monde chrétien, il reprenait le chemin de sa patrie, lorsqu'il fut lui-même atteint de la peste à Plaisance, que la contagion avait épargnée. La crainte que son mal ne se communiquât aux habitants de la ville l'en fit sortir au plus vite, pour se retirer dans une forêt, loin de tout secours humain. On rapporte que le chien d'un gentilhomme du voisinage, nommé Gothard, lui apportait tous les jours, pendant sa maladie, un pain pour sa nourriture; et c'est sans doute en mémoire de cette circonstance merveilleuse que les peintres ont coutume de le représenter ayant un chien près de lui. Dieu lui ayant rendu la santé, il vécut d'aumônes sur sa route. De retour à Montpellier, son habillement, les privations qu'il avait endurées, et surtout sa maladie, l'avaient rendu tellement méconnaissable, que son oncle même ne le reconnut point, et qu'en sa qualité de magistrat de la ville, il le fit jeter dans un cachot, le prenant pour un espion. Il y resta pendant cinq ans, ajoutant des austérités volontaires aux maux qu'il éprouvait dans sa prison, où il mourut, selon quelques-uns, l'an 1327, et selon d'autres, vingt-cinq ans plus tard, parce qu'ils mettent son pèlerinage de Rome pendant la peste qui eut lieu en 1348. Bientôt après sa mort on commença à l'honorer comme saint et à l'invoquer contre la peste et les maladies contagieuses. Pendant la tenue du concile de Constance, la peste ayant éclaté dans cette ville, les Pères qui y étaient assemblés ordonnèrent par un décret qu'on transporterait processionnellement dans les diverses rues de la ville l'image de saint Roch, et le fléau cessa tout d'un coup. Son corps fut transporté à Arles en 1372; c'est de cette ville que se sont faites les principales distributions de ses reliques, à Venise, en Espagne, en Flandre, à Rome, à Turin, en Allemagne, à Paris, à Marseille et en d'autres lieux. — 16 août.

RODOBALD II (le bienheureux), *Rodobaldus*, évêque de Pavie, florissait dans le XIIIe siècle et se rendit célèbre par ses jeûnes, son zèle pour la restauration du culte divin et pour la recherche des saintes reliques. Il mourut en 1245. Son corps fut inhumé dans l'église cathédrale, où il est exposé à la vénération des fidèles, dans la chapelle de Saint-Ambroise. — 12 octobre.

RODOLPHE (saint), évêque de Gubbio, était d'une famille noble et naquit vers l'an 1030. Il renonça au monde dès sa tendre jeunesse pour se faire moine sous la conduite de saint Pierre Damien : il fit don à ce digne maître d'un château qui passait pour imprenable, avec toutes les terres qui en dépendaient, et mit ses serfs en liberté. Ayant pris l'habit au monastère de Fontavellane, il fit de si grands progrès dans toutes sortes de vertus, que sa réputation se répandit au loin, et qu'il n'avait pas encore l'âge canonique lorsqu'il fut choisi pour évêque de Gubbio. Dans cette nouvelle position, il continua les austérités qu'il avait pratiquées dans la solitude et portait le même cilice et les mêmes habits. Dans les plus grands froids il couchait avec une simple tunique sur une planche nue; il récitait tous les jours au moins un psautier en se donnant la discipline, et sa nourriture ne se composait d'ordinaire que d'un peu de pain d'orge et d'eau. Il ne regardait sa maison épiscopale que comme une hôtellerie où il logeait temporairement, et son ancienne cellule était à ses yeux son véritable domicile. Il n'aspirait qu'à quitter un siége qu'il n'avait accepté que malgré lui, mais saint Pierre Damien l'obligea à le garder, et il se soumit par obéissance à celui qu'il regardait toujours comme son supérieur. Il avait affaire à un peuple indocile et intéressé, qui n'attachait d'importance qu'aux avantages temporels. Rodolphe, pour lui enseigner le désintéressement, donnait aux pauvres tout ce qu'il pouvait épargner, et il défendait à son clergé de rien recevoir, surtout des pénitents. Il prêchait tous les dimanches et fêtes et tenait tous les ans un synode diocésain. Il mourut vers l'an 1063, n'ayant guère plus de trente ans. Il fut vivement regretté de tous, mais surtout de saint Pierre Damien, qui a écrit sa Vie. — 27 juin.

RODOLPHE (le bienheureux), second abbé de Vallombreuse, succéda en 1073 à saint Jean Gualbert, et après avoir dignement marché sur ses traces, il mourut saintement l'an 1176. Plus tard son corps fut levé de terre, et l'on fait la fête de cette cérémonie le 1er août. — 12 novembre.

RODOLPHE (le bienheureux), enfant et martyr à Berne en Suisse, fut enlevé, en 1287, par les juifs de cette ville, qui lui firent endurer les tourments les plus cruels, au milieu desquels il expira. Leur crime ayant été découvert, le sénat les condamna au supplice de la roue. Quant au jeune Rodolphe, il fut enterré dans la cathédrale, et toute la ville commença dès lors à l'honorer comme martyr. Son nom se lit dans plusieurs martyrologes sous le 17 d'avril.

RODOPIEN (saint), *Rodopianus*, martyr à Aphrodisiade en Carie, souffrit avec saint Diodore. Ils furent lapidés par leurs compatriotes pendant la persécution de Dioclétien. — 3 mai.

RODRIGUE (saint), *Rodericus*, prêtre et martyr à Cordoue, était né au bourg d'Egabre. Il alla faire ses études à Cordoue, où il reçut la prêtrise. Il avait deux frères dont l'un se fit musulman, et le troisième, qui était resté chrétien, ne cessait de lui reprocher son apostasie. Une nuit qu'ils se disputaient plus fort qu'à l'ordinaire, Rodrigue ayant voulu les apaiser, ils se jetèrent tous deux sur lui et le maltraitèrent tellement qu'ils le laissèrent pour mort. Le musulman répandit le bruit qu'il avait embrassé, avant de mourir, la religion de Mahomet. Lorsque Rodrigue fut guéri, il n'eut pas plutôt connu le bruit que son frère avait fait courir sur son compte, qu'il quitta sa maison pour se réfugier sur une montagne du voisinage. Un jour qu'il était allé à la ville pour quelques affaires, son frère, qui le croyait mort, fut bien surpris de le rencontrer sur la place ; il le mena de suite au cadi, l'accusant d'avoir abandonné la religion musulmane. Rodrigue dit qu'il ne l'avait jamais embrassée, et qu'il était non-seulement chrétien, mais prêtre. Le cadi l'envoya en prison, où il trouva saint Salomon. Celui-ci avait apostasié, mais il était revenu à la foi chrétienne, et ce retour était la cause de sa détention. Ils se lièrent bientôt d'une sainte amitié, et ils se livraient ensemble au jeûne et à la prière. Le cadi ne fut pas plutôt informé de cette liaison, qu'il les fit séparer, avec défense de leur laisser voir personne. Il les fit ensuite comparaître à trois différentes reprises, dans l'espérance de les séduire ; mais n'y ayant pas réussi, il obtint du roi un ordre qui les condamnait à mort. Saint Rodrigue fut exécuté le premier, et son corps fut jeté dans le Guadalquivir, l'an 857. — 13 mars.

RODRUE (sainte), *Orthrudis*, vierge, florissait dans le XIIe siècle, et son corps se gardait autrefois à Saint-Omer, dans l'église de Saint-Bertin. Elle est honorée à Andres près de Boulogne en Picardie, le 22 juin.

ROÈS (saint), patron d'une ancienne église dans le comté de Sussex en Angleterre, est honoré le 14 novembre.

ROGAT (saint), *Rogatus*, martyr en Afrique, souffrit dans le IIIe siècle. — 24 mars.

ROGAT (saint), martyr en Afrique dans le IIIe siècle, souffrit avec plusieurs autres. — 7 novembre.

ROGAT (saint), martyr en Afrique avec saint Arèse et quinze autres, est honoré le 10 juin.

ROGAT (saint), martyr à Rome, souffrit avec saint Luce et deux autres. — 1er décembre.

ROGAT (saint), martyr en Afrique, souffrit avec saint Zotique et quarante-deux autres. — 12 janvier.

ROGAT (saint), martyr en Afrique avec saint Cyrille et plusieurs autres, parmi lesquels se trouvait un autre Rogat, qui est aussi honoré le même jour. — 8 mars.

ROGAT (saint), martyr en Afrique, souffrit avec saint Successe et seize autres. — 28 mars.

ROGAT (saint), l'un des quarante-neuf martyrs d'Abitine, souffrit à Carthage sous le proconsul Anulin, l'an 304, pendant la persécution de Dioclétien. Parmi ces quarante-neuf, il se trouvait un autre Rogat qui souffrit avec lui et qui est honoré le même jour. — 11 février.

ROGAT (saint), moine et martyr en Afrique avec saint Boniface, son abbé, et cinq autres moines, souffrit sous Hunéric, roi des Vandales, l'an 483. — 17 août.

ROGATE (sainte), *Rogata*, martyre à Lyon avec saint Pothin, évêque de cette ville, et quarante-cinq autres, souffrit sous le règne de Marc-Aurèle, l'an 177. Saint Ambroise envoya de ses reliques à saint Victrice, évêque de Rouen. — 2 juin.

ROGATIEN (saint), *Rogatianus*, prêtre et martyr en Afrique avec saint Félicissime, souffrit vers l'an 257, pendant la persécution de l'empereur Valérien. Saint Cyprien, sous lequel il exerçait les fonctions d'archidiacre, fait mention de lui dans sa *Lettre aux confesseurs*. — 26 octobre.

ROGATIEN (saint), martyr en Afrique, souffrit avec saint Statulien et onze autres. — 3 janvier.

ROGATIEN (saint), martyr à Nantes en Armorique avec saint Donatien, son frère, par lequel il avait été converti au christianisme, n'était encore que catéchumène lorsqu'ils furent arrêtés l'un et l'autre, pendant la première persécution de Dioclétien, par ordre du préfet des Gaules ; mais l'absence de l'évêque et des prêtres, qui s'étaient cachés pour échapper à la persécution, ne lui permit pas de recevoir le baptême. Interrogé après son frère, le préfet lui dit : « Rogatien, j'ai appris que vous aviez abandonné le culte des dieux..... et je regrette beaucoup qu'après avoir donné tant de preuves de jugement et de sagesse, vous vous soyez laissé surprendre par les imaginations de quelques frénétiques. Ne voyez-vous pas que, pour ce Dieu seul que vous confessez, vous encourez l'indignation de tous les autres ? Mais enfin, puisque vous n'êtes pas encore souillé du baptême des chrétiens, si vous ne vous obstinez pas dans votre folie, vous pouvez encore espérer de passer une vie heureuse dans le palais des empereurs et dans les temples des dieux. — Vous êtes habile à faire de mauvaises promesses, mauvais juge que vous êtes, qui placez les em-

pereurs avant les dieux. Mais quel rang tiennent dans vos temples ces divinités, qui sont en effet inférieures aux hommes, quoiqu'au fond vous leur ressembliez beaucoup? Car si elles sont sourdes par la matière qui les compose, vous êtes sourd aussi à la vérité, et si elles n'ont point d'âme, vous, de votre côté, vous n'avez point de discernement. Au reste, il est bien juste que tous ceux qui adorent des pierres leur deviennent semblables. » Le préfet, irrité, ordonna de le conduire dans la même prison que son frère, réservant leur supplice pour le lendemain. Rogatien passa la nuit dans le regret de n'avoir pas reçu le baptême; il lui semblait cependant que les embrassements de son frère y suppléaient en quelque sorte. Donatien, de son côté, priait pour Rogatien et demandait à Dieu que son sang lui servît d'ablution et d'onction sacramentelles. Le lendemain, le préfet les fit comparaître de nouveau, et voyant leur constance, il les fit étendre sur le chevalet, afin de briser leurs corps, puisqu'il ne pouvait ébranler leur âme. Il les condamna ensuite à mourir par le glaive, ce qui fut exécuté sur-le-champ en présence de tout le peuple, vers l'an 287. Leurs corps furent enterrés près du lieu de leur supplice. On y bâtit, à la fin du ve siècle, une église qui est devenue paroissiale dans la suite. Albert, évêque d'Ostie et légat du saint-siége, les fit transférer en 1145 dans la cathédrale de Nantes; mais ils ont été rendus à l'église qui porte leur nom et qui les possède encore. — 24 mai.

ROGATIEN (saint), l'un des quarante-neuf martyrs d'Abitine, qui, conduits à Carthage, y moururent en prison par suite des tourments que leur avait fait endurer le proconsul Anulin, souffrit l'an 304, pendant la persécution de Dioclétien. — 11 février.

ROGEL (saint), *Rogellus*, martyr à Cordoue en Espagne, souffrit l'an 852, sous Abdérame II, roi des Maures, qui lui fit trancher la tête, après qu'il lui eut fait d'abord couper les pieds et les mains. — 16 septembre.

ROGER (saint), *Rogerius*, évêque de Cannes dans le royaume de Naples, était originaire de Normandie et florissait dans le xe siècle. Il est patron de la ville qu'il illustra par ses vertus. Ses reliques se gardent dans l'église des religieuses de Saint-Etienne de Barlette, où l'on célèbre sa fête le 15 octobre. Il est honoré à Cannes le 30 décembre, qui fut le jour de sa mort. — 30 décembre et 15 octobre.

ROGER (le bienheureux), prieur de Meyre de l'ordre de Cîteaux, situé en Galice, florissait dans le xiie siècle. — 8 août.

ROGER (le bienheureux), abbé d'Elan, près de Rethel, se fit religieux dans le monastère de Loroy en Berri, d'où il fut tiré pour être placé à la tête de l'abbaye d'Elan. Il y mourut vers l'an 1175, et y fut enterré. Il y avait dans l'église abbatiale une chapelle dédiée sous son invocation, et qui possédait ses reliques, renfermées dans une châsse. On y célébrait sa fête le 13 février; mais son nom se trouve marqué au 4 janvier dans le calendrier de Cîteaux. — 4 janvier.

ROGER (saint), religieux franciscain, reçut en 1216 l'habit des mains de saint François, qui l'envoya ensuite en Espagne. Il possédait l'esprit de pauvreté dans un degré éminent, et le saint fondateur de l'ordre le regardait comme celui de ses disciples qui avait le plus de charité; aussi fut-il favorisé pendant sa vie du don de prophétie et de celui des miracles. Il mourut en 1236. Son chef est à Villa-Franca en Espagne, et le reste de son corps est à Todi en Italie, où l'on dit en son honneur un office propre qui a été approuvé par Grégoire IX. Benoît XIV a permis aux Franciscains de faire sa fête le 5 mars.

ROGER (le bienheureux), religieux de Trois-Fontaines, monastère de l'ordre de Cîteaux, est honoré le 23 avril.

ROGUIL (saint), *Rufillus*, évêque de Forlimpopoli dans la Romagne, est honoré le 18 juillet.

ROLAND (le bienheureux), *Rolandus*, religieux de l'ordre de Cîteaux, est honoré le 16 janvier.

ROLLEINDE (sainte), *Rollendis*, vierge, florissait dans le viiie siècle. Son corps est à Gerpigne près de Bouvines, et elle est honorée à Villiers-la-Poterie le 13 mai.

ROMAIN (saint), *Romanus*, évêque de Népi dans la Campagne de Rome et martyr, souffrit avec saint Ptolomée, qui avait été disciple de saint Pierre et qui fut le premier évêque de Népi. Celui-ci ayant été envoyé par l'apôtre prêcher l'Evangile en Toscane, Romain lui succéda sur le siége épiscopal de cette ville; il fut mis à mort pour la foi ou pendant la persécution de Néron, ou au plus tard pendant celle de Domitien. — 24 août.

ROMAIN (saint), soldat et martyr à Rome, était l'un des gardes de saint Laurent. Il se convertit à la vue du courage et de la tranquillité que l'illustre diacre montrait au milieu de ses tourments. Saint Laurent l'instruisit et le baptisa dans la prison. Ce changement de religion ayant été connu, il fut arrêté et décapité la veille du martyre de saint Laurent, c'est-à-dire le 9 août 258, pendant la persécution de l'empereur Valérien. On enterra son corps sur le chemin de Tivoli, et plus tard il fut transporté à Lucques en Toscane, où il se garde sous le grand autel de l'église qui porte son nom. — 19 août.

ROMAIN (saint), martyr en Egypte, faisait partie d'une troupe de trente-six missionnaires, qui avaient pour supérieur général saint Paul, le plus illustre de tous. Ils étaient divisés en quatre bandes de chacune neuf; celle à laquelle Romain appartenait avait été chargée de prêcher l'Evangile dans la partie méridionale de la province. Il fut arrêté par l'ordre du gouverneur, avec saint Théonas qui était à la tête de cette petite mission. Lorsqu'ils furent arrivés devant ce magistrat, qui avait aussi fait saisir tous les autres missionnaires, il employa les promesses et les menaces pour les

faire renoncer à Jésus-Christ. *Evitez*, leur dit-il, *les tourments horribles qui vous attendent; car il faut ou sacrifier ou mourir*. Paul répondit pour tous : *Il vaut infiniment mieux pour nous mourir que de sacrifier*. Sur cette déclaration, qui fut appuyée par les trente-six autres, le gouverneur les condamna à différents genres de supplices. Romain et Théonas furent condamnés à être brûlés vifs, ce qui fut exécuté, mais on ignore pendant quelle persécution. — 16 janvier.

ROMAIN (saint), martyr à Antioche de Syrie, souffrit avec saint Phébus et plusieurs autres. — 15 février.

ROMAIN (saint), martyr à Samosate en Syrie, souffrit l'an 287, par ordre de l'empereur Maximien, qui se trouvait dans cette ville en revenant de son expédition contre les Perses. Il venait d'embrasser le christianisme, et le bruit de sa conversion décida le prince à le faire arrêter. Conduit devant son tribunal, comme il refusait de sacrifier aux dieux, Maximien le condamna à être crucifié avec saint Hipparque et saint Philotée, à qui il était redevable de sa conversion, et quatre autres qui étaient, ainsi que lui, des premières familles de la ville. Il vivait encore après un jour passé sur la croix, et il fut achevé d'un coup de poignard dans le cœur. — 9 décembre.

ROMAIN (saint), diacre et martyr, était originaire d'Antioche et exerçait les fonctions de son ordre dans un village, près de Césarée en Palestine. Lorsque la persécution de Dioclétien eut éclaté en 303, il quitta sa demeure et parcourait diverses provinces, exhortant les chrétiens à se préparer au combat. Arrivé à Antioche, sa ville natale, au moment où le juge Asclépiade faisait tourmenter des chrétiens, dont plusieurs étaient sur le point d'apostasier, il les exhorta hautement à persévérer dans la confession de Jésus-Christ. Le juge, irrité de cette hardiesse, donne l'ordre qu'on se saisisse de lui et qu'on lui déchire le corps avec des fouets et des ongles de fer. Romain, étant sorti triomphant de ce premier combat, dit au juge : *Cessez de vouloir lutter contre celui qui est tout-puissant, et de résister à Jésus-Christ, qui est le véritable Roi de l'univers.* Asclépiade, s'imaginant qu'on faisait injure à l'empereur, en donnant à un autre le titre de Maître du monde, condamna Romain au supplice du feu. On le conduisit hors de la ville et on le plaça sur le bûcher préparé d'avance. Les juifs accoururent à ce spectacle avec autant de joie que les païens, et ils disaient entre eux : *Pourquoi le dieu des chrétiens ne vient-il pas délivrer du feu son adorateur? Pour le nôtre, on sait qu'il sauva de la fournaise de Babylone les trois jeunes gens de notre nation qu'on y avait précipités.* Aussitôt une pluie mêlée de grêle tombe avec tant d'abondance sur le bûcher, qu'elle éteint la flamme. Le peuple, effrayé du prodige, prend la fuite. On accourt dire à l'empereur, qui se trouvait alors à Antioche, que le ciel se déclare pour Romain. L'empereur envoie dire à Asclépiade qu'il ne faut pas se commettre avec le Dieu du ciel, et qu'il y avait du danger à faire périr un homme dont la Divinité prenait si visiblement la défense. Asclépiade obéit pour le moment; mais, supposant ensuite à Romain un nouveau crime, il arracha de l'empereur une sentence qui le condamnait à avoir la langue coupée, et il s'empressa d'aller la faire mettre à exécution. Ayant rencontré un médecin qui venait d'apostasier et qui avait sur lui les instruments de son art, il obtint de lui par ses menaces qu'il couperait à Romain la langue jusqu'à la racine. L'opération terminée, le martyr parlait avec plus de facilité même qu'auparavant. Asclépiade, informé du fait, croit que le médecin l'a trompé, et se l'étant fait amener, il le menace de la mort pour n'avoir pas fait ce qui lui était commandé. Le médecin, qui avait conservé cette langue comme une précieuse relique, la fait apporter au juge, qui ne sait plus quoi dire. Romain continuait à exhorter les chrétiens, annonçant en public les grandeurs de Dieu et les victoires de Jésus-Christ. Il publiait aussi les miracles dont lui-même avait été l'objet; et comme ces merveilles faisaient impression sur le peuple, l'empereur, pour en arrêter l'effet, le renvoya en prison. On lui mit ensuite les pieds dans les entraves, et on les étendit jusqu'au cinquième trou, de manière que son corps fut comme écartelé; enfin, on l'étrangla dans sa prison le 17 novembre 303. Saint Jean Chrysostome, pendant qu'il habitait Antioche, fit le panégyrique du saint martyr le jour de sa fête, c'est-à-dire le 18 novembre.

ROMAIN (saint), martyr à Asmanuje en Ethiopie, souffrit avec saint Alphée et plusieurs autres. — 18 novembre.

ROMAIN (saint), prêtre à Blaye, florissait dans le IVe siècle et s'illustra par sa charité, qui était immense. On croit qu'il exerça cette vertu principalement envers les mariniers; aussi l'ont-ils choisi pour leur patron, et ils l'invoquent au moment du naufrage. Saint Grégoire de Tours, qui parle de saint Romain dans son livre *de la Gloire des confesseurs*, nous apprend qu'il a éprouvé lui-même les heureux effets de son intercession. Il est nommé dans les anciens martyrologes sous le 24 novembre.

ROMAIN DE CILICIE (saint), solitaire près d'Antioche, naquit à Roze. Après avoir reçu dans cette ville une bonne éducation, il quitta sa famille, sa patrie, et alla se fixer dans une cellule sur une montagne voisine d'Antioche. Il ne sortit jamais de sa retraite, quoiqu'il parvint à un âge avancé, et pendant tout le temps qu'il mena la vie de reclus, il n'alluma jamais de feu pour se chauffer, ni de lampe pour s'éclairer. Toute sa nourriture consistait dans du pain et du sel; de l'eau pure composait exclusivement sa boisson. Ses cheveux, qu'il ne coupait ni ne peignait, finirent par descendre jusqu'à terre; parmi les austérités qu'il pratiquait, il portait continuellement des chaînes de fer autour des reins, du cou et des mains. Il parlait avec beaucoup de douceur et d'onction à

ceux qui venaient le visiter, les exhortant à l'amour du prochain, leur prêchant l'union et la paix avec tout le monde. Ses discours produisaient presque toujours un effet salutaire, et souvent même son regard seul suffisait pour exciter à la vertu. Il mourut après le commencement du ve siècle. — 27 novembre.

ROMAIN (saint), ermite dans le voisinage du mont Sublac, donna, vers l'an 494, l'habit religieux à saint Benoît, qui avait à peine quinze ans. Il l'instruisit ensuite des devoirs de la vie solitaire et le conduisit dans une caverne située au milieu de montagnes presque inaccessibles, et qu'on appela depuis la *Sainte-Grotte*. Saint Romain promit à son jeune disciple de ne pas révéler le secret de sa retraite, et pour ne mettre personne dans sa confidence, il lui apporta lui-même pendant trois ans ce qui lui était nécessaire pour vivre. Il descendait, au moyen d'une corde, les provisions dans la caverne, et en avertissait Benoît par le son d'une clochette. Il quitta ensuite l'Italie pour passer en France, et il fonda, dans le territoire d'Auxerre, un monastère dont il fut le premier abbé. On ignore l'année de sa mort, qui eut lieu dans la première partie du vi^e siècle. — 22 mai.

ROMAIN (saint), fondateur du monastère de Condat, était frère de saint Lupicin, qu'il s'associa pour établir et gouverner cette maison. Né vers le commencement du ve siècle à Isernore dans le Bugey, il avait trente-cinq ans lorsqu'il quitta le monde pour entrer à l'abbaye d'Ainai, située au confluent de la Saône et du Rhône, près de Lyon. Quelque temps après il en sortit, avec la permission de ses supérieurs, pour se retirer sur le mont Jura, emportant avec lui les Constitutions et les Conférences du célèbre Cassien. Ayant trouvé dans le vallon de Condat un petit terrain qui pouvait être habité parce qu'il possédait une source et qu'il était garni d'arbres qui fournissaient des fruits sauvages, il s'y arrêta et y construisit un ermitage. Il y vécut seul plusieurs années, passant dans la prière et la contemplation le temps qu'il ne donnait point au travail des mains. Son frère Lupicin fut le premier qui vint se mettre sous sa conduite : bientôt après il lui arriva d'autres disciples; pour les loger il fallut agrandir l'ermitage et le changer en monastère. Mais, comme le nombre de ceux qui se présentaient allait toujours croissant, Romain fut obligé de bâtir un autre monastère à une lieue du premier, et qui fut appelé Leucone, du lieu où il était situé. Il en construisit ensuite un troisième pour des religieuses dans le vallon de la Beaume, et ce dernier prit plus tard le nom du saint fondateur : il s'appela le monastère de Saint-Romain-de-la-Roche. Les deux frères gouvernaient en commun les établissements qu'ils avaient fondés, et cette unité dans l'administration était d'autant plus admirable qu'ils étaient d'un caractère très-différent; car Lupicin penchait pour la sévérité, et Romain pour la douceur. Ce dernier mourut vers l'an 460; il fut enterré, selon son désir, dans le monastère des religieuses auquel il a donné son nom. Quant à celui de Condat, il prit le nom de Saint-Oyend jusqu'au xiiie siècle, qu'on commença de l'appeler le monastère de Saint-Claude. Il se forma autour de l'abbaye une ville qui prit le même nom : l'église abbatiale fut érigée en église cathédrale, l'an 1743, par Benoît XIV, et le nouveau diocèse fut nommé l'évêché de Saint-Claude. — 28 février.

ROMAIN (saint), évêque de Metz, florissait après le milieu du ve siècle, et mourut vers l'an 489. — 13 avril.

ROMAIN (saint), évêque de Rouen, né après le milieu du vi^e siècle, sortait d'une famille illustre : ses parents, qui regardaient sa naissance comme le fruit de leurs prières et de leurs aumônes, l'élevèrent dans la piété, et tout en formant son cœur ils ne négligèrent pas, d'un autre côté, la culture de son esprit. Quand son éducation fut terminée, ils l'envoyèrent à la cour de Clotaire II. Ce prince, charmé de sa vertu et de son mérite, le fit son référendaire, dignité qui répond à celle de chancelier. Après la mort d'Hidulphe, évêque de Rouen, il fut élu pour lui succéder. Obligé de souscrire à son élection malgré ses réclamations, dont on ne voulut pas tenir compte, il reçut l'onction épiscopale en 626. Un des premiers objets de son zèle fut de faire disparaître les restes d'idolâtrie qui subsistaient encore dans son diocèse, et il fit abattre un temple de Vénus qui se trouvait à Rouen. On en démolit aussi par son ordre trois autres dédiés à Mercure, à Jupiter et à Apollon. Il était à la cour de Dagobert Ier pour les intérêts de son église, lorsqu'il apprit qu'une inondation de la Seine portait la désolation dans sa ville épiscopale. Aussitôt il vole au secours de son troupeau ; arrivé sur les lieux, il se met en prières, un crucifix à la main et la rivière rentre dans son lit. Il bannit de son diocèse les superstitions et les désordres qui souillaient la pureté du christianisme, fit refleurir la piété et les bonnes mœurs, et en travaillant au salut de son troupeau il ne négligeait pas sa propre sanctification. Il macérait son corps par des jeûnes et des veilles, passant en prières une partie des nuits. Lorsque Dieu lui eut fait connaître que sa fin approchait, il se prépara à la mort par un redoublement de ferveur et d'austérités. Il mourut le 23 octobre 639, et fut enterré dans l'église de Saint-Godard. Son corps fut transféré à la cathédrale dans le xie siècle; en 1179, Rotrou, archevêque de Rouen, le renferma dans une nouvelle châsse, beaucoup plus riche que l'ancienne. Cette châsse, qu'on appelle la *Fierte* (*feretrum*) *de saint Romain*, était portée tous les ans en procession, le jour de l'Ascension, par un criminel condamné à mort, à qui le chapitre avait le droit de faire grâce en vertu d'un privilége confirmé par les ducs de Normandie et ensuite par plusieurs de nos rois, mais qui n'existe plus aujourd'hui. Le criminel obtenait sa délivrance en l'honneur de saint Romain. — 23 octobre.

ROMAIN LE SYMPHONIASTE (saint), diacre à Béryte en Syrie, était né à Emèse. Il était déjà diacre lorsqu'il vint à Constantinople et fut attaché au service d'une des églises de la sainte Vierge dans cette ville. Son occupation habituelle était de composer des antiennes pour l'office divin, d'où lui est venu le surnom de *Symphoniaste*. Il mourut comblé de vertus et de mérites. — 1er octobre.

ROMAIN (saint), évêque d'Auxerre et martyr, florissait après le milieu du VIe siècle. — 5 octobre.

ROMAIN (saint), confesseur, est honoré au Mans, et son corps se garde dans la cathédrale de cette ville. — 7 novembre.

ROMAIN (saint), patron de la Russie et martyr, était fils de saint Wladimir, prince de Moscovie, et frère de la princesse Anne qui monta sur le trône de France par son mariage avec le roi Philippe Ier. Son père étant mort l'an 1008, Suatopelch s'empara de la Moscovie, et comme le jeune Romain montrait beaucoup de zèle pour la religion chrétienne, dans laquelle il avait été élevé, l'usurpateur, qui était païen, le fit mourir en 1010, avec son frère David. Un troisième frère, nommé Jaroslas, fut épargné et remonta sur le trône de ses pères l'an 1020. Les reliques de saint Romain, qui est appelé Boris dans l'histoire de Russie, furent transférées avec celles de saint David, en 1072, à Vislegorod, dans une église bâtie sous leur invocation. Cette cérémonie se fit avec la plus grande pompe. Elle était présidée par Georges, archevêque de Kiow ; les princes de Moscovie y assistèrent avec plusieurs prélats et les principaux seigneurs du pays. En 1720, le synode de Zamoski, approuvé par Benoît XIII, mit au rang des fêtes chômées par les Russes catholiques celle des saints Romain et David, qui est fixée au 24 juillet.

ROMAINE (sainte), *Romana*, vierge et martyre à Beauvais, était, à ce que l'on croit, de Rome, et la tradition porte qu'elle accompagna dans les Gaules saint Lucien et saint Quentin; qu'elle se fixa à Beauvais, avec le premier de ces deux saints et qu'elle y souffrit le martyre sur la fin du IIIe siècle. Ses reliques sont en grande vénération à Beauvais, où elle est honorée le 3 octobre.

ROMAINE (sainte), vierge, florissait au commencement du IVe siècle, et mourut en 324. Après avoir été baptisée par le pape saint Silvestre, elle se retira dans des grottes et des cavernes près de Todi, où elle vivait en anachorète, pratiquant des austérités dont il n'y avait point encore eu d'exemples dans son pays au siècle où elle vivait, surtout de la part de son sexe. Sa sainteté fut illustrée par des miracles, même de son vivant. — 23 février.

ROMAIZE (saint), *Romazius*, confesseur, est honoré à Bourdieu en Berri le 25 août.

ROMAN (saint), *Romanus*, évêque et confesseur en Ecosse, florissait vers la fin du VIe siècle et mourut l'an 605. — 7 février.

ROMARÉ (saint), *Romareus*, confesseur, est honoré à Saint-Savin en Poitou, le 16 janvier.

ROMARIC (saint), *Romaricus*, fondateur et second abbé du monastère du Saint-Mont, naquit après le milieu du VIe siècle, et sortait du sang royal d'Austrasie. Il fut élevé à la cour de Théodebert II, où son père Romulphe tenait le premier rang après le roi. C'est là qu'il fit la connaissance de saint Arnould, et ils s'y firent admirer l'un et l'autre par l'innocence de leurs mœurs, leur piété et leur aversion pour les vains amusements du siècle. On dit même qu'ils avaient pris la résolution d'aller se faire moines à Lérins, et qu'ils l'eussent exécutée sans la résistance qu'ils éprouvèrent, tant de la part du prince que de la part de leurs familles. Lorsque la guerre éclata entre Théodebert et Thierri, roi de Bourgogne, son frère, Romaric et son père se distinguèrent sous les drapeaux du premier de ces princes, qui fut vaincu, privé de la couronne et peu après de la vie, l'an 612. Romulphe fut tué sur le champ de bataille, Romaric ne se sauva qu'avec peine : le vainqueur le dépouilla de ses biens, qui étaient immenses, et l'envoya en exil. Après la mort de Thierri, Brunehaut, qui ne se trouvait pas en sûreté dans un pays nouvellement conquis où elle était détestée, lui promit la restitution de ses biens, s'il voulait protéger sa sortie de Metz, qui se fit en secret. Romaric jouissait d'une grande considération à la cour de Clotaire II, qui venait de réunir sous son sceptre toute la monarchie française, lorsqu'il reçut chez lui saint Amé, alors moine de Luxeuil, que saint Eustase, son abbé, avait envoyé dans les Vosges, pour annoncer la parole de Dieu aux habitants du pays. Les conversations qu'ils avaient ensemble ayant ranimé dans le cœur de Romaric son désir d'embrasser la vie religieuse, il donna ses biens aux pauvres, ne se réservant que le château et la terre d'Habend, au pied du Romberg, aujourd'hui le Saint-Mont, afin d'en faire une dot à ses trois filles ; car il avait été engagé dans le mariage. Il donna ensuite la liberté à ses serfs, dont plusieurs le suivirent à Luxeuil et y prirent, à son exemple, l'habit monastique. Romaric se montra bientôt un modèle de ferveur et d'humilité : il se plaisait à remplir les plus humbles emplois de la maison et surtout à cultiver le jardin. Quelques années après il quitta Luxeuil avec saint Amé, pour venir fonder un monastère de vierges dans le château qu'il s'était réservé au pied du Romberg; mais ensuite il transporta la communauté sur le mont même, lorsque les bâtiments destinés à la recevoir furent terminés, ce qui eut lieu vers l'an 621. Il fonda ensuite tout près de là un monastère d'hommes dont saint Amé fut le premier abbé. Saint Romaric lui succéda en 627, et il marcha dignement sur ses traces. En 629 il eut la consolation d'apprendre que saint Arnould, son ancien ami, qui venait de quitter l'évêché de Metz, se disposait à venir se fixer, en qualité d'ermite, sur une montagne voisine du Saint-Mont. Romaric alla au-devant de lui jusqu'à

Metz, et le conduisit, à son arrivée, dans les cellules qu'il avait fait bâtir pour le saint évêque et pour quelques serviteurs de Dieu qui voulaient vivre sous sa conduite. Saint Romaric, qui le visitait souvent, ne le quitta plus lorsqu'il le vit près de sa fin. Le jour de sa mort, saint Arnould lui dit : *Vous qui êtes un homme de Dieu, priez Jésus-Christ pour moi ; car c'est aujourd'hui que je paraîtrai devant mon juge.* Lorsqu'il eut expiré, le 16 août 640, son ami lui ferma les yeux et fit transporter son corps au Saint-Mont, où il fut inhumé, en attendant qu'on le reportât à Metz : ce qui eut lieu l'année suivante. Pendant qu'il gouvernait la communauté des hommes, sainte Claire, sa fille, gouvernait celle des religieuses ; à celle-ci succéda, vers le milieu du VII[e] siècle, sainte Gebertrude ou Gertrude, petite-fille du saint fondateur. Sur la fin de sa vie, Dieu lui fit connaître par révélation les maux qui allaient fondre sur la postérité de saint Sigebert, alors roi d'Austrasie. Il alla donc trouver ce pieux prince, et comme l'artisan des malheurs prédits à la famille royale était Grimoald, maire du palais, il lui fit part de ce que Dieu lui avait révélé. Grimoald le reçut avec honneur et promit de suivre les avis salutaires qu'il était venu lui apporter, protestant qu'il était tout dévoué à son prince ; mais la suite prouva que ses protestations n'étaient pas sincères ; car après la mort de Sigebert il substitua son propre fils au fils du roi. Il força de sortir de France ce jeune prince, qui régna plus tard sous le nom de Dagobert III, et fit même répandre le bruit de sa mort. Le retour de Romaric au Saint-Mont fut bientôt suivi de sa mort, qui eut lieu le 8 décembre 653, dans un âge très-avancé. Son corps fut enterré près de celui de saint Amé. En mourant il désigna pour son successeur saint Adelphe, son petit-fils. L'abbaye qu'il avait fondée ayant été détruite au commencement du X[e] siècle par les Huns, on ne rebâtit à la même place que le monastère des hommes : celui des femmes fut reconstruit à une lieue de là, de l'autre côté de la Moselle, dans un plaine où s'est formée ensuite la ville de Romaric-Mont, aujourd'hui Remiremont. Les religieuses, avant ce déplacement, avaient déjà quitté la règle de saint Colomban ou de Luxeuil, pour suivre celle de saint Benoît. Plus tard elles quittèrent cette dernière règle pour se transformer en chanoinesses séculières, ayant des prébendes et recevant une rétribution au chœur, comme les chanoines. Elles ne se recrutaient que parmi la plus haute noblesse, et comme, à l'exception de l'abbesse, elles ne faisaient que des vœux simples et temporaires, elles pouvaient quitter leur état pour rentrer dans le monde et se marier. L'abbaye du Saint-Mont fut aussi changée en un prieuré, qui appartenait, en 1623, aux Chanoines réguliers de Saint-Augustin ; ils le cédèrent ensuite aux religieux de la congrégation de Saint-Vanne. Lorsque les religieuses quittèrent la montagne, vers l'an 610, elles emportèrent avec elles le corps de saint Romaric et le déposèrent dans la nouvelle église abbatiale, dédiée sous l'invocation de saint Pierre. Au milieu du XI[e] siècle, le pape saint Léon IX, qui avait été évêque de Toul, et qui conserva toujours ce premier titre, se trouvant à Remiremont, leva de terre le corps du saint fondateur, qu'il exposa à la vénération des fidèles, ce qui équivalait alors à une canonisation dans les formes. — 9 décembre.

ROMBLE (saint), *Romulus*, confesseur, florissait sur la fin du VII[e] siècle et mourut vers l'an 700. Il est honoré à Saint-Satur en Berri. — 25 décembre.

ROMÉE (saint), *Romæus*, est honoré à Lucques, et son corps s'est gardé jusqu'en 1513, dans l'église de Saint-Pierre le Majeur, qui est paroisse d'un faubourg, d'où on le transféra à celle de Saint-Pierre de la Courtine. Il est aussi patron d'une paroisse près de Florence. — 4 mars.

ROMUALD (saint), *Romualdus*, fondateur de l'ordre des Camaldules, né vers l'an 951 à Ravenne, appartenait à la famille ducale des Honesti, et reçut une éducation toute mondaine. Il passa sa première jeunesse dans les plaisirs et se livra à la fougue de ses passions. Cependant, Dieu, qui voulait faire de lui un grand saint, parlait de temps en temps à son cœur par sa grâce, et l'on rapporte qu'étant un jour à la chasse, dans un bois solitaire, il s'écria : *Heureux les anciens ermites, d'avoir choisi de telles demeures ! Loin du tumulte du monde, avec quelle tranquillité ne devaient-ils pas servir le Seigneur !* Il avait vingt ans, lorsque Serge, son père, qui avait eu une querelle avec un de ses parents, appela celui-ci en duel et voulut que son fils fût de moitié dans cette affaire. Romuald refusa d'abord ; mais son père menaçant de le déshériter s'il ne le secondait pas, il consentit enfin à assister au combat, comme témoin, avec la permission de ne pas y prendre une part active. Serge tua son adversaire, et son fils se regardant comme complice de cet homicide, se rendit au monastère de Classe qui n'était qu'à quatre milles de Ravenne, pour expier sa faute. Sa première intention était d'y passer quarante jours dans les exercices de la pénitence ; mais les exemples qu'il avait sous les yeux et les instructions qu'on lui adressait lui inspirèrent la résolution de ne plus retourner dans le monde. Ayant demandé d'être admis dans la communauté en qualité de pénitent, sa proposition fut d'abord refusée, parce qu'on craignait le ressentiment de son père ; mais on finit par céder à ses instances et on lui donna l'habit. Il devint bientôt par sa ferveur le modèle des religieux de Classe ; mais comme sa conduite était une censure indirecte du relâchement de quelques moines, ceux-ci, irrités des avis charitables qu'il avait cru devoir leur donner, formèrent l'affreux projet de le tuer. Romuald, averti à temps, quitta, avec la permission de son supérieur, le monastère où il était resté sept ans, et alla se mettre sous la conduite d'un saint ermite nommé Marin, qui vivait dans une solitude près de Venise.

Le doge Pierre Orséolo, qui avait été mis à la tête de la République par les meurtriers de Candiano, son prédécesseur, quoiqu'il n'eût pas trempé dans ce meurtre, éprouvait des scrupules sur la manière dont il était arrivé au pouvoir. Il consulta saint Guérin, abbé en Catalogne, qui se trouvait alors à Venise; il s'adressa ensuite à saint Marin et à saint Romuald, et les trois serviteurs de Dieu furent d'avis qu'il embrassât l'état monastique. Orséolo, pour se mettre en état de suivre leur conseil, prétexta un voyage à la campagne et partit secrètement pour la Catalogne (978) avec les trois saints; il se fit moine dans le monastère de Casau, dont saint Guérin était abbé; Romuald et Marin se retirèrent dans une solitude du voisinage où ils vécurent en ermites. Il leur arriva bientôt des disciples, et Romuald fut établi supérieur de la communauté. Orséolo, qui est honoré comme saint le 14 janvier, vint les rejoindre ainsi que Morosini, son gendre. Depuis que Romuald avait quitté le monde, il avait été pendant cinq ans en butte à de violentes tentations; mais il les surmontait par la prière et les austérités de la pénitence. Serge, touché de l'exemple de son fils, se décida à l'imiter et se retira dans le monastère de Saint-Sévère, près de Ravenne; mais il fut tenté à son tour, et il était sur le point de quitter sa cellule pour rentrer dans le monde, lorsque Romuald, informé de son projet, repassa en Italie l'an 994, et réussit à le lui faire abandonner. Il ne retourna plus en Catalogne, mais à Classe, où il habita une cellule écartée. Le démon vint encore lui livrer de rudes assauts, mais il triompha comme la première fois. Les moines de Classe l'ayant élu abbé en 997, il ne voulut pas accepter. L'empereur Othon III, qui se trouvait alors à Ravenne, alla le trouver dans sa cellule, et ne pouvant obtenir son consentement, il s'adressa aux évêques assemblés alors en concile dans cette ville; ceux-ci ordonnèrent à Romuald, sous peine d'excommunication, de se charger du gouvernement du monastère. Il fut donc obligé d'obéir; mais les moines se repentirent bientôt de leur choix, et le saint, voyant qu'il ne pouvait rétablir parmi eux l'ordre et la régularité, alla trouver l'empereur, qui faisait le siége de Tivoli. Comme ce prince ne voulait pas accepter sa démission, il déposa sa crosse à ses pieds en présence de Gerbert, archevêque de Ravenne. Il profita aussi de la circonstance pour intercéder en faveur des habitants de Tivoli, qui eurent tous la vie sauve, sans en excepter le sénateur Crescence, auteur de la révolte qu'Othon venait de réprimer. Mais ce prince l'ayant fait ensuite mettre à mort, contre la foi jurée, et ayant enlevé sa femme, Romuald, qu'Othon avait choisi pour son confesseur, lui représenta vivement l'énormité de ce double crime, puis lui imposa une pénitence publique, à laquelle le prince se soumit. Romuald l'engageait aussi à descendre du trône pour aller dans un monastère expier ses péchés : le prince se disposait à suivre ce conseil, lorsqu'il mourut. Romuald détermina aussi à embrasser l'état monastique Tham, favori d'Othon, qui avait trempé dans l'assassinat de Crescence, et sa conversion fut suivie de celle de plusieurs autres seigneurs de la cour, qui se mirent, comme lui, sous la conduite du saint. Le plus illustre de ses disciples était saint Boniface, proche parent de l'empereur, et que l'Eglise honore le 19 juin comme apôtre de la Russie et martyr. Etant allé fonder, près de Parenzo, en Istrie, un monastère pour loger les nouveaux disciples qui lui arrivaient de toutes parts, il employa un an à mettre cet établissement sur un bon pied : il passa ensuite deux années dans une cellule voisine du nouveau monastère. Quand il se proposa de quitter l'Istrie, l'évêque de Parenzo, qui voulait absolument le retenir dans son diocèse, fit défense à tous les patrons de barque de le recevoir à bord; mais l'évêque de Pola lui en envoya une qui le conduisit à Capréola; pendant la traversée il calma miraculeusement une violente tempête. Ayant obtenu des seigneurs de la province de Marino l'autorisation de bâtir un monastère là où il le jugerait convenable, il choisit la vallée de Castro, et son séjour dans ce pays donna lieu à un grand nombre de conversions. Le désir qu'il avait depuis longtemps de verser son sang pour Jésus-Christ devint encore plus ardent à la nouvelle du martyre de saint Boniface, arrivé en 1009: c'est dans ce but qu'il demanda au pape la permission d'aller prêcher la foi en Hongrie; l'ayant obtenue, il partit avec quelques-uns de ses disciples, dont deux venaient d'être sacrés archevêques, lui-même ayant refusé de l'être. Arrivé sur les frontières de la Hongrie, il fut atteint d'une maladie violente, qui recommençait chaque fois qu'il voulait continuer son voyage. Il crut donc que la volonté de Dieu était qu'il retournât sur ses pas. En repassant par l'Allemagne, il y fonda plusieurs monastères, en réforma plusieurs autres, non sans éprouver de grandes contradictions; mais il sut en triompher par sa fermeté et sa prudence. Sa vertu lui donnait tant d'ascendant, que les pécheurs redoutaient sa présence, comme l'avouait Rayner, marquis de Toscane, qui avait épousé la veuve d'un de ses parents, après avoir fait assassiner celui-ci. Romuald, pour lui faire sentir l'énormité de ses crimes, ne voulut rien accepter de ce qu'il lui offrait. Ayant appris que l'abbé de Classe avait obtenu sa dignité par des voies simoniaques, il alla le trouver. Le coupable, qui redoutait une entrevue, résolut, pour l'éviter, de faire assassiner le saint, qui ne dut la conservation de ses jours qu'à une protection de Dieu toute particulière. Mandé à Rome par le pape, ses instructions et ses miracles ramenèrent à Dieu un grand nombre de pécheurs endurcis. Il bâtit quelques monastères dans les environs de Rome, entre autres celui de Sitrie, où il fit un assez long séjour. Dans le nombre de ceux qui vinrent habiter ce nouvel établissement, se trouvait un jeune

seigneur qui se livrait publiquement à l'impureté. Le saint mit tout en œuvre pour le convertir, mais le coupable se montra incorrigible et poussa même la scélératesse jusqu'à accuser Romuald de s'être souillé des mêmes désordres; cette infâme calomnie fit condamner le saint à une pénitence rigoureuse, par les moines, qui lui interdirent la célébration des saints mystères. Romuald se comporta comme s'il eût été réellement coupable, et s'abstint de monter à l'autel, conformément à la défense qui lui en avait été faite. Mais six mois après, Dieu lui fit connaître par révélation qu'il devait remonter à l'autel, sans tenir compte de la défense injuste qui lui en avait été faite. Il recommença donc à offrir le saint sacrifice, et la première fois qu'il célébra, il fut longtemps ravi en extase. Pendant les sept ans qu'il passa à Sitrie il opéra plusieurs guérisons miraculeuses. Il était retourné à Bifurcum lorsque l'empereur saint Henri, qui venait d'arriver en Italie, lui fit dire qu'il désirait le voir. Ce ne fut qu'à regret que Romuald déféra à cette invitation, parce qu'elle lui faisait redouter un accueil dont il se croyait indigne. Henri le reçut en effet avec les plus grandes marques de respect, se leva lorsqu'il le vit entrer, et lui dit : *Que je voudrais bien que mon âme fût semblable à la vôtre!* Le saint ne répondit rien à un compliment si flatteur, et il ne dit pas un seul mot pendant tout le temps que dura l'entrevue. Le prince, qui comprit que ce silence provenait de l'humilité, n'en conçut que plus de vénération pour lui, et le lendemain il voulut s'entretenir seul avec lui. Les seigneurs de la cour lui témoignaient le plus profond respect lorsqu'il passait devant eux, et allaient même jusqu'à arracher les poils de son vêtement qu'ils conservaient comme des reliques. Ces démonstrations l'affligeaient tellement qu'il serait parti sur-le-champ s'il n'en eût été empêché. Henri, avant de le congédier, lui donna le monastère du Mont-Amiate, afin qu'il y mît de ses religieux. Ce fut en 1009 que saint Romuald jeta les fondements du monastère de Camaldoli, situé dans une vallée de l'Apennin, près d'Arezzo. Ce monastère, terminé en 1012, a donné son nom à l'ordre des Camaldules, dont il fut le berceau. Le saint y établit la règle de saint Benoît, avec quelques nouvelles observances, et voulut que les religieux fussent tout à la fois cénobites et ermites. Quand ces derniers avaient resté longtemps dans l'ermitage, ils pouvaient obtenir du supérieur la permission de vivre en reclus, c'est-à-dire, de se renfermer dans une cellule pour n'en plus sortir avant leur mort : c'est ainsi que saint Romuald passa lui-même les dernières années de sa vie. Il mourut au monastère du Val-de-Castro, dans la Marche d'Ancône, le 19 juin 1027, à l'âge de soixante-quinze ans. Sa fête a été fixée, par Clément VIII, au 7 février, jour où se fit la translation de ses reliques. Son corps était encore entier et sans corruption en 1466; mais des mains sacriléges l'ayant dérobé en 1480, il tomba en poussière et on transféra ses ossements dans la grande église de Fabriano : on garde un os de son bras à Camaldoli. La Vie de saint Romuald a été écrite par le bienheureux Pierre Damien, son compatriote. — 7 février.

ROMULE (saint), *Romulus*, évêque de Fiésoli, en Toscane, et martyr sous l'empereur Domitien, fut ordonné par l'apôtre saint Pierre, dont il était le disciple. Il prêcha l'Evangile dans plusieurs provinces d'Italie, opéra un grand nombre de conversions, et termina ses travaux apostoliques par le martyre, qu'il souffrit à Fiésoli, dont il est regardé comme le premier évêque. — 6 juillet.

ROMULE (saint), *Romulus*, préfet de la cour sous l'empereur Trajan et martyr, professait en secret la religion chrétienne; mais il ne put voir sans indignation la cruauté que le prince déployait contre les chrétiens, et ce sentiment, il ne craignit point de le manifester en public. Trajan le fit arrêter, et ne pouvant obtenir de lui qu'il renonçât à Jésus-Christ, il le fit battre de verges et ensuite décapiter vers l'an 112. — 5 septembre.

ROMULE (saint), *Romulus*, martyr à Concordia avec saint Donat et quatre-vingt-sept autres, souffrit l'an 303. — 17 février.

ROMULE (saint), martyr en Mauritanie, souffrit avec saint Second, son frère. — 24 mars.

ROMULE (saint), sous-diacre de l'église de Diospolis et martyr à Césarée, en Palestine, se trouvait dans cette dernière ville l'an 304, pendant la persécution de Dioclétien. Ayant appris qu'à l'occasion des jeux publics qu'on allait célébrer, Urbain, gouverneur de la province, se proposait de faire combattre contre les bêtes, dans l'amphithéâtre, les chrétiens qu'il venait de condamner à mort, il alla le trouver avec saint Timolaüs et quatre autres, au moment où il entrait dans l'amphithéâtre. Lui montrant leurs mains qu'ils avaient chargées de chaînes, ils lui déclarèrent qu'ils étaient chrétiens, et qu'à ce titre ils demandaient d'être exposés aux bêtes. Cette demande rendit furieux le gouverneur, qui les fit jeter dans un cachot avec les chaînes qu'ils portaient, et peu de jours après ils furent décapités par son ordre. — 24 mars.

ROMULE (sainte), *Romula*, vierge romaine, florissait du temps de saint Grégoire le Grand, qui, dans sa 40e homélie sur les Evangiles, loue ses progrès dans la perfection. Il dit qu'elle montrait une obéissance admirable, qu'elle gardait un silence perpétuel, n'ouvrant la bouche que pour prier. Elle vécut longtemps sous la conduite de sainte Rédempte, près de l'église de Sainte-Marie-Majeure. Pendant les dernières années de sa vie, elle fut affligée d'une paralysie de tous ses membres, qui la retenait sans mouvement sur son lit, sans que cette infirmité pût jamais lui arracher la moindre plainte : elle s'adonnait à l'oraison avec d'autant plus de ferveur que c'était la seule occupation à

laquelle elle pût vaquer dans cet état. Une nuit, elle appela sainte Rédempte en disant : *Venez, ma mère, venez*. Rédempte accourut aussitôt avec une autre vierge qui vivait avec elle ; lorsqu'elles furent auprès de la malade, elles virent la chambre remplie d'une lumière céleste, et elles entendirent près de la porte un bruit semblable à celui que feraient des personnes qui vont entrer. Romule, les voyant effrayées, leur dit : *Ne craignez pas ; je ne meurs pas encore*. Trois jours après elle les appela de nouveau pendant la nuit, et demanda le saint viatique. A peine sainte Rédempte et sa compagne l'eurent-elles quittée après la cérémonie, qu'elles entendirent devant la porte de la maison deux chœurs qui chantaient alternativement des psaumes avec une douce mélodie. Pendant ce temps Romule rendit le dernier soupir, et son âme s'élança dans le sein du Père céleste, accompagnée de ces chants délicieux, qui cessèrent peu à peu à mesure qu'elle s'élevait vers le ciel. — 23 juillet et 24 juin.

ROMUOLD (saint), abbé du monastère de Saint-Emmeran, à Ratisbonne, naquit dans la première partie du xᵉ siècle, d'une famille noble de Franconie. Après avoir embrassé la vie religieuse, il fut établi abbé de Saint-Emmeran par saint Wolfgang, évêque de Ratisbonne, et il remplit les devoirs de sa charge avec autant de sagesse que de douceur. Sa charité pour les pauvres le porta à fonder deux maisons d'asile destinées à recevoir les malheureux sans ressource ; il allait souvent les y visiter, et soignait de ses propres mains ceux qui étaient malades, les traitant comme les membres souffrants de Jésus-Christ. Après la mort de saint Wolfgang en 994, Romuold fut affligé par la perte de la vue. A ce malheur vint se joindre la perte des bonnes grâces de l'empereur Othon III, qui, trompé sur son compte par de faux rapports, lui avait retiré son amitié ; mais après deux ans d'une patience qui ne se démentit pas un seul instant, il recouvra l'usage de ses yeux ainsi que la faveur du prince. Parvenu à un âge avancé, il mourut l'an 1001, et saint Henri, duc de Bavière, qui devint empereur bientôt après, honora ses funérailles de sa présence. — 17 juin.

ROQUES (saint), *Racho*, évêque d'Autun, florissait au milieu du viiᵉ siècle, et sortait du monastère de Luxeuil où il avait été moine sous l'abbé saint Eustase, avant que d'être ordonné évêque. Ses reliques, qui se gardaient dans l'église de Saint-Nazaire d'Autun, ayant été découvertes fortuitement, l'an 1699, sous la table de marbre de l'autel, furent transférées dans l'église de Saint-Lazare. — 25 janvier.

ROSALIE (sainte), *Rosalia*, vierge, née à Palerme vers le commencement du xiiᵉ siècle, était fille d'un seigneur sicilien, qui descendait de la famille impériale de Charlemagne. Renonçant au monde et à ses vanités, elle se consacra à Dieu de bonne heure et se retira dans une grotte du mont Pélégrino, près de Palerme, où elle mena la vie anachorétique, partageant son temps entre la prière et le travail des mains, et pratiquant de grandes austérités. Elle mourut en 1160, et ses reliques furent retrouvées en 1625. La Sicile attribua à l'intercession de sainte Rosalie la cessation d'une peste qui exerçait alors dans l'île ses cruels ravages. La fête de cette découverte se célèbre le 15 juillet. — 4 septembre.

ROSE (saint), *Rosius*, évêque d'un siége d'Afrique qui n'est pas connu, est honoré à Sessa dans le royaume de Naples le 5 et le 16 mai.

ROSE (sainte), *Rosa*, religieuse de Chelles et première abbesse du monastère de Villechasson, près de Courtenay, en Gâtinais, florissait dans le xiiiᵉ siècle. — 13 décembre.

ROSE (sainte), vierge, se consacra à Dieu dès sa jeunesse, et entra dans le tiers ordre de Saint-François. Elle s'y sanctifia par la pratique de toutes les vertus, mais surtout par l'exercice de la prière et par les austérités de la pénitence. Dieu récompensa sa sainteté en la favorisant du don des miracles et d'un talent tout particulier pour la conversion des pécheurs. Elle mourut à Viterbe, sa patrie, l'an 1260, et ses compatriotes ont placé sa statue sur une des portes de leur ville. — 8 mars.

ROSE DE LIMA (sainte), vierge du tiers ordre de Saint-Dominique, née en 1586, à Lima, d'une famille espagnole, reçut au baptême le nom d'Isabelle ; mais les couleurs délicates de son visage lui firent donner le nom de *Rose*. Dès son enfance elle montra un grand attrait pour la mortification, jeûnant trois jours de la semaine au pain et à l'eau, et ne mangeant les autres jours que des herbes et des racines mal assaisonnées. Les éloges que l'on donnait à sa beauté lui firent prendre la résolution de se frotter le visage et les mains avec l'écorce du poivrier des Indes, qui, par sa qualité corrosive, altérait la fraîcheur de sa peau. Ses parents étant tombés subitement de l'opulence dans la misère, elle se mit en service, et l'obligation où elle était de travailler du matin au soir n'interrompait pas son union avec Dieu, qui était continuelle. Comme on la pressait de se marier, et qu'elle avait fait depuis longtemps vœu de chasteté, elle quitta le monde pour entrer dans le tiers ordre de Saint-Dominique. Elle y pratiqua des austérités extraordinaires, et elle portait toujours sur sa tête un cercle garni en dedans de pointes aiguës, à l'imitation de la couronne d'épines que le Sauveur avait portée. Son humilité, son amour pour Dieu et ses autres vertus faisaient l'admiration de toute la ville. Sa patience fut exercée par de rudes épreuves, soit par les persécutions auxquelles elle fut en butte de la part du monde, même depuis qu'elle l'eut quitté, soit par des peines intérieures, soit enfin par une maladie longue et douloureuse. Mais Dieu la soutenait par l'onction de sa grâce, et loin qu'elle redoutât de souffrir, elle faisait souvent cette prière : *Seigneur, augmentez mes souffrances, pourvu qu'en même temps vous augmentiez votre amour dans mon cœur*. Elle mourut le 24 août 1617, dans sa trente et unième année

Toute la ville de Lima assista à ses funérailles, et les personnages les plus distingués se firent un honneur de porter tour à tour son corps au tombeau. Les miracles opérés par son intercession la firent mettre au nombre des saints, en 1671, par Clément X, qui fixa sa fête au 30 août.

ROSÉBIE (sainte), servante de sainte Maixence et martyre, était, à ce que l'on croit, originaire d'Ecosse, comme sa maîtresse, qu'elle accompagna dans les Gaules. Elles habitaient près de Beauvais lorsqu'elles furent arrêtées par des païens qui les sommèrent de renoncer à Jésus-Christ et d'adorer les idoles. Préférant le martyre à l'apostasie, elles donnèrent avec joie leur vie pour Dieu. On les honore à Beauvais le 24 octobre.

ROSELINE (sainte), *Rossolina*, prieure de la Chartreuse de Sallobrand, dans le diocèse de Fréjus, fondée par Hélion de Villeneuve, son frère, qui devint grand maître de l'ordre des chevaliers de Rhodes, sortait d'une famille distinguée de Provence, et était proche parente de saint Elzéar, comte de Sabran. Elle se consacra à Dieu dès l'âge le plus tendre, et prit l'habit de Saint-Bruno dans le couvent que son frère venait de fonder pour les personnes de son sexe. Son application constante à faire en tout la volonté de Dieu et son attrait pour la prière l'élevèrent à une sainteté éminente. Non contente des austérités de la règle, elle s'en imposait de volontaires, et se montrait l'exemple de la communauté, qui voulut l'avoir pour supérieure. Elle mourut le 11 juin 1327, et elle est honorée en Provence le 17 janvier.

ROSIUS (saint), prêtre d'Afrique et confesseur, fut exilé pour la foi catholique avec saint Prisque et plusieurs autres, pendant la persécution des Vandales. Le roi Hunéric n'ayant pu, malgré les tortures, les contraindre à embrasser l'arianisme, les fit embarquer en 483 sur un navire démâté, et ils abordèrent miraculeusement sur les côtes de Campanie. Accueillis avec vénération par les habitants, ils exercèrent les fonctions du saint ministère dans différentes églises de cette province, et ils y moururent en paix. — 1er septembre.

ROSNATE (le bienheureux), *Rosnata*, religieux prémontré, était de la Bohême, et fonda dans sa patrie les monastères de Teple et de Choticssaie. Il mourut en prison pour la justice. — 14 juillet.

ROSTAING (le bienheureux), *Rostagnus*, archevêque d'Arles, était chanoine de cette ville lorsqu'il en fut fait archevêque, le 23 juillet 1287. L'année suivante il tint un concile à Lille, dans le diocèse de Cavaillon, et il fut réglé dans cette assemblée que chaque évêque de la province aurait en entier la collection des canons de tous les conciles tenus à Arles. On y fit aussi d'autres règlements pleins de sagesse, qui attestent le zèle de Rostaing pour la discipline ecclésiastique. Il se distinguait surtout par sa piété, et il suffisait de le voir pour se sentir enflammé de l'amour de Dieu. Après dix-sept ans d'épiscopat, il mourut l'an 1303, et son nom se lit dans plusieurs martyrologes avec le titre de bienheureux, sous le 23 de juillet, qui fut le jour de son sacre. — 23 juillet.

ROSULE (saint), *Rosulus*, martyr en Afrique avec saint Crescentien et deux autres, souffrit l'an 258 pendant la persécution de l'empereur Valérien.—14 septembre.

ROSULE (sainte), martyre, était honorée autrefois en Valachie, et elle est nommée dans le Martyrologe de Raban-Maur sous le 15 mai.

ROTE (saint), *Rotus*, l'un des vingt-sept martyrs qui souffrirent avec saint Caius le Palatin, est honoré le 4 mars.

ROTHADE (le bienheureux), *Rothadus*, évêque de Cambrai, florissait dans le IXe siècle et mourut en 886. Son corps fut enterré dans l'abbaye de Saint-Aubert de cette ville, d'où il fut transporté à Magdebourg. On l'honorait autrefois dans cette dernière ville le 14 octobre.

ROUIN (saint), *Rodingus*, premier abbé de Beaulieu en Argonne, naquit en Irlande vers l'an 594, et se fit moine dans son pays. Il avait même reçu la prêtrise lorsqu'il se rendit en Allemagne pour y prêcher l'Evangile aux infidèles. Après avoir opéré de nombreuses conversions, il visita plusieurs monastères célèbres et s'arrêta dans celui de Tholey, situé au diocèse de Trèves et alors gouverné par saint Paul, qui devint ensuite évêque de Verdun. Après y avoir passé deux ans, il en sortit, parce que la réputation qu'il s'était acquise dans l'Allemagne par ses travaux apostoliques lui attirait la visite d'une multitude de personnes qui venaient de toutes parts le consulter, ce qui troublait sa solitude. Il se rendit donc avec quelques disciples, à Verdun, auprès de saint Paul, son ancien abbé, qui venait d'être élevé à la dignité épiscopale. Après la mort de saint Paul, il se retira dans la forêt d'Argonne, où il construisit un petit monastère ; mais Austrase, seigneur du lieu, l'en fit chasser. Rouin fit le voyage de Rome pour y visiter les tombeaux des apôtres. A son retour, il trouva Austrase dangereusement malade, et par ses prières il lui rendit la santé. Ce seigneur, par reconnaissance, lui fit don du terrain sur lequel il avait commencé ses constructions, et l'aida même à bâtir l'église, qui fut dédiée sous l'invocation de saint Maurice et de ses compagnons. Le saint fondateur fut chargé du gouvernement de la communauté, qui devint bientôt très-florissante. Childéric, roi d'Austrasie, confirma cet établissement par un diplôme, et donna des terres aux religieux. Rouin était abbé depuis trente ans lorsqu'il se fit donner pour successeur Etienne, son compatriote et son disciple ; ensuite il se retira dans l'ermitage de Bonneval, situé à une demi-lieue du monastère. L'attrait qui l'avait conduit dans cette dernière solitude était si vif qu'il ne sortait de sa cellule que le dimanche, à moins que pendant la semaine sa présence ne fût nécessaire à la communauté dont il était toujours le supérieur honoraire, et où ses avis étaient re-

çus comme des oracles. Il mourut à quatre-vingt-six ans, un 17 de septembre, vers l'an 680, et il fut enterré dans l'église abbatiale. Son culte est très-ancien, et dès le xe siècle on portait sa châsse dans les processions.—17 septembre.

ROZEINDE (saint), *Rudesindus*, évêque de Dume, près de Brague en Portugal, sortait d'une illustre famille, et ses ancêtres étaient proches parents du roi Alphonse le Grand. Né en 907, la bienheureuse Ildaure, sa mère, le plaça sous la conduite de Savaric, évêque de Dume, qui le forma à la science et à la piété. Après la mort de Rodrigue, qui avait succédé à Savaric, il fut élevé sur le siége de Dume, malgré sa grande jeunesse; car il n'avait, dit-on, que dix-huit ans. En 935, il fonda le monastère de Celle-Neuve en Galice, où il fit sa résidence, et dont les moines composaient son clergé. Sanche le Gros le chargea ensuite d'administrer le diocèse d'Iria, dont Sisenand était évêque. Ce dernier prélat s'était rendu odieux par ses désordres et par la négligence habituelle de ses devoirs. Rozeinde, après avoir remédié aux maux spirituels de ce diocèse, rendit un service signalé à la province de Galice en repoussant, pendant l'absence du roi, une invasion de Normands et une autre d'Arabes. Après la mort de Sanche, Sisenand, qui avait été emprisonné pour ses crimes, rompit ses fers, se rendit à Compostelle, où le siége d'Iria avait été transféré, et, la nuit de Noël, il pénétra dans la chambre de Rozeinde, l'épée à la main, menaçant de le tuer s'il ne lui cédait la place en quittant la ville. Le saint lui fit une réprimande sur sa conduite et lui prédit qu'il périrait bientôt de mort violente. Il fut tué, en effet, peu de temps après, par une troupe de Normands. Le saint évêque retourna à Celle-Neuve, et l'on croit qu'il se démit de son siége de Dume pour prendre l'habit monastique. L'abbé Franquilan étant mort, la communauté le choisit pour lui succéder. Il mourut en 977, âgé de soixante-dix ans. Après sa mort, son tombeau fut illustré par de nombreux miracles.—1er mars.

RUAIN (saint), *Rodanus*, abbé de Lothre, en Irlande, florissait dans le vie siècle.—15 avril.

RUAUT ou ROTALDE (le bienheureux), *Rotaldus*, évêque de Vannes, fut tiré d'un monastère de l'ordre de Cîteaux pour être élevé sur le siége de cette ville. Il mourut en 1177, et il est honoré le 22 octobre.

RUBIEN (saint), *Rubianus*, évêque de Côme, en Lombardie, florissait dans le vie siècle, et mourut en 591.—10 novembre.

RUF (saint), *Rufus*, l'un des disciples des apôtres, est mentionné par saint Paul dans son Epître aux Romains, où il est appelé *élu dans le Seigneur*. — 21 novembre.

RUF (saint), martyr à Philippes en Macédoine avec saint Zozime, est mentionné par saint Polycarpe, dans sa Lettre aux Philippiens. Il souffrit l'an 116, pendant la persécution de Trajan, après avoir partagé, neuf ans auparavant, les chaînes et la captivité de saint Ignace d'Antioche.—18 décembre.

RUF (saint), évêque de Capoue et martyr, sortait d'une famille patricienne et fut baptisé par saint Apollinaire, disciple de saint Pierre. On ignore l'époque de son martyre; mais il est probable qu'il florissait au commencement du IIe siècle.—27 août.

RUF (saint), premier évêque d'Avignon, fut envoyé de Rome dans les Gaules en qualité de missionnaire. La Provence fut le théâtre de son zèle, et il devint le pasteur du troupeau qu'il avait formé à Avignon. Il florissait dans le IIIe siècle, mais on ignore les détails de sa vie et l'année de sa mort. On lit son nom dans les martyrologes sous le 12 novembre, quoiqu'on ne célèbre sa fête à Avignon que le 14. Ses reliques se gardaient dans l'église de Saint-Juste hors des murs de la ville, et il se forma près de cette église, dans le XIe siècle, une congrégation de Chanoines réguliers qui prit le nom de Saint-Ruf, et qui devint célèbre dans la suite. — 12 novembre.

RUF (saint), martyr à Mélitine, en Arménie, souffrit avec saint Hermogène et quatre autres.—19 avril.

RUF (saint), martyr à Damas, était fils de saint Paul et de sainte Tatte, avec lesquels il souffrit la mort pour Jésus-Christ, ainsi que ses frères.—25 septembre.

RUF (saint), martyr à Rome, avait été converti à la foi chrétienne par saint Chrysogone. Arrêté pendant la persécution de l'empereur Dioclétien, il fut mis à mort vers l'an 304 avec toute sa famille, qui avait imité sa conversion et qui fut associée à son martyre. — 28 novembre.

RUF (saint), martyr à Capoue avec saint Carpophore, souffrit pendant la persécution de Dioclétien.—27 août.

RUF (saint), martyr à Philadelphie, en Arabie, souffrit avec saint Cyrille et plusieurs autres.—1er août.

RUFFE (saint), évêque de Metz et confesseur, succéda à Sambace avant la fin du IVe siècle, et mourut vers l'an 400. On voit par l'ancien Cérémonial de l'église de Metz, qui est de l'an 1105, qu'on portait ses reliques en procession le jour de la Saint-Marc. Saint Adelphe lui succéda.—7 novembre.

RUFIN (saint), *Rufinus*, martyr à Rome, souffrit avec saint Macaire et deux autres —28 février.

RUFIN (saint), martyr en Afrique, souffrit avec saint Marc et plusieurs autres.—16 novembre.

RUFIN (saint), martyr en Afrique, souffrit avec saint Epiphane, évêque, et quatorze autres.—7 avril.

RUFIN (saint), martyr en Afrique, souffrit avec saint Quadrat et quatre autres. —26 mai.

RUFIN (saint), martyr à Assise, dans l'Ombrie, est honoré le 30 juillet.

RUFIN (saint), enfant et martyr à Ancyre en Galatie, souffrit avec deux autres enfants. —4 septembre.

RUFIN (saint), martyr, souffrit avec saint Rufinien, son frère.—9 septembre.

RUFIN (saint), martyr à Antioche avec

saint Phébus et plusieurs autres, est honoré le 13 février.

RUFIN (saint), martyr à Syracuse, en Sicile, avec saint Maurice ou Marcie, est honoré le 21 juin.

RUFIN (saint), évêque des Marses et martyr, était père de saint Céside, et il souffrit vers l'an 286, par ordre de l'empereur Maximien.—11 août.

RUFIN (saint), confesseur à Mantoue en Italie, est honoré à Ferrare le 19 août.

RUFIN (saint), martyr dans le Soissonnais, avec saint Valère, dont il était le collègue dans l'intendance d'un domaine impérial qui se trouvait près de la Vesle, se distinguait par la pratique de la piété et de la mortification, ainsi que par sa charité envers les pauvres. Rictiovare, préfet des Gaules, ayant reçu de Maximien Hercule l'ordre de persécuter les chrétiens, il exerça d'abord sa fureur à Reims; de là il se rendit à Soissons, et se fit amener Rufin et Valère, qu'on avait découverts dans un bois où ils s'étaient cachés à l'approche du terrible préfet. On les étendit sur le chevalet et on les frappa avec des fouets plombés, ensuite on leur trancha la tête sur le bord du grand chemin, hors de la ville, vers l'an 287. — 14 juin.

RUFIN (saint), martyr en Angleterre avec saint Wulfhade, son frère, était fils de Wulfère, roi de Mercie. Saint Chad, évêque de Lichtfield, les convertit au christianisme et les baptisa secrètement vers l'an 670. Le roi leur père ayant appris qu'ils étaient chrétiens, et les ayant surpris un jour qu'ils priaient ensemble, les fit mettre à mort en haine de la religion qu'ils professaient. Quelques historiens disent cependant qu'ils furent massacrés par des païens, sans l'aveu de Wulfère, qui était alors chrétien lui-même, ou qui le devint peu de temps après. Quoi qu'il en soit, la reine Emmélinde, leur mère, les fit enterrer à Stone; elle fit ensuite bâtir sur leur tombeau une église qui a pris leur nom. — 24 juillet.

RUFIN (saint), évêque de Capoue, florissait, à ce que l'on croit, dans le xe siècle.— 26 août.

RUFINE (sainte), *Rufina*, martyre à Césarée, en Cappadoce, était épouse de saint Théodote le Berger et mère de saint Mammès, qu'elle mit au monde dans la prison où elle était détenue pour la foi. On croit qu'elle souffrit dans le milieu du IIIe siècle, pendant la persécution de l'empereur Dèce ou pendant celle de l'empereur Valérien. — 31 août.

RUFINE (sainte), vierge et martyre, était sœur de sainte Seconde et fille d'Astère, personnage d'une famille distinguée. Elle avait été promise en mariage à Armentaire, qui professait le christianisme, mais qui apostasia en 257, pendant la persécution de Valérien. On voulut aussi lui faire abjurer à elle-même sa religion, mais elle rejeta avec horreur cette impie proposition et s'enfuit de la ville avec sa sœur. Arrêtées l'une et l'autre et conduites devant Donat, préfet de Rome, il leur fit subir diverses tortures et les condamna ensuite à la décapitation. Elles furent exécutées dans une forêt, à douze milles de la ville, et enterrées dans le lieu où elles avaient souffert, l'an 257, sous l'empereur Valérien. On bâtit sur leur tombeau une chapelle que le pape saint Damase changea en une grande église. En 1120, leurs reliques furent transportées dans la basilique de Latran, près du baptistère de Constantin. — 10 juillet.

RUFINE (sainte), marchande et martyre à Séville en Espagne, pendant la persécution de Dioclétien, fut arrêtée parce qu'elle refusait de vendre aux païens des choses qui devaient servir aux sacrifices de leurs dieux. Sa boutique fut enfoncée, et l'on se saisit de sa personne pour la conduire devant le gouverneur Diogénien. Celui-ci, voyant qu'elle confessait généreusement Jésus-Christ, donna l'ordre qu'on l'étendît sur le chevalet et qu'on lui déchirât les côtés avec des ongles de fer. Auprès d'elle se trouvait une idole avec de l'encens tout préparé, afin que la facilité de sacrifier la portât plus vite à l'apostasie; mais rien ne pouvant ébranler sa constance, elle fut étranglée et son corps réduit en cendres, l'an 304. Sainte Seconde, sa compagne, qui exerçait la même profession, fut arrêtée pour la même cause et eut à souffrir les mêmes tourments. — 19 juillet.

RUFINIEN (saint), *Rufinianus*, martyr, souffrit avec saint Rufin, son frère, et ils sont honorés l'un et l'autre le 9 septembre.

RUFINIEN (saint), évêque de Bayeux, en Normandie, succéda à saint Spire, et il eut pour successeur saint Loup, aussi dit saint Leu. Il florissait dans la première partie du ve siècle. Quoique son nom ne se lise pas dans les litanies du diocèse de Bayeux, il y est honoré le 5 septembre depuis l'an 1688. — 5 septembre.

RUGIN (saint), martyr à Nicomédie, fut une des premières victimes de la persécution de Dioclétien, l'an 303, et l'on croit qu'il était employé dans le palais de ce prince. — 12 mars.

RUMA ou DUNA (sainte), martyre, était la digne épouse de saint Aréthas, gouverneur de Nagran, ancienne capitale de l'Arabie Heureuse. Cette ville ayant été prise par le juif Dunaan, qui s'était emparé du souverain pouvoir chez les Homérites, il fit massacrer tous ceux qui ne voulurent pas embrasser le judaïsme. Aréthas, qui était la plus illustre de ces victimes, souffrit trois jours avant Ruma. Celle-ci, pour empêcher que la crainte de la mort n'arrachât quelque acte d'apostasie aux personnes de son sexe qu'on avait réservées pour un second massacre, parcourut les rues de Nagran, et exhorta tous les chrétiens à imiter l'exemple qu'elle allait donner avec ses filles, en versant leur sang pour Jésus-Christ. Elle alla ensuite trouver le tyran, et tendant son cou, elle s'offrit d'elle-même à sa fureur. Dunaan essaya vainement de lui faire embrasser le judaïsme. Comme ses filles l'accompagnaient, elles furent décapitées les premières, pendant que Ruma, forcée de se tenir près d'elles,

recevait sur son corps et jusque dans sa bouche le sang qui jaillissait de leur cou. Elle fut mise à mort immédiatement après elles, l'an 523. — 24 octobre.

ROMBAUD ou RUMWOLD (saint), *Rumoldus*, évêque et martyr, était Anglo-Saxon de naissance. Il embrassa dès sa jeunesse la vie religieuse; après s'être perfectionné dans la piété et dans la science de la religion, il quitta sa patrie pour aller évangéliser les idolâtres de la basse Allemagne et passa par Rome pour recevoir la bénédiction du successeur de saint Pierre. Arrivé dans le Brabant, il convertit un grand nombre d'infidèles aux environs de Malines, de Lière et d'Anvers. Pour rendre son ministère encore plus fructueux, on l'ordonna évêque régionnaire, c'est-à-dire sans aucun siége fixe. L'ardeur dont il était embrasé pour le salut des âmes ne lui faisait pas perdre de vue sa propre sanctification, et il se retirait par intervalles dans la solitude. Il fut assassiné le 24 juin 775, par deux scélérats, dont l'un, coupable d'adultère, avait à se plaindre des effets de son zèle. Son corps, qu'on avait jeté dans la rivière, fut découvert miraculeusement et enterré par les soins du comte Adon. On bâtit, sous son invocation, une église à Malines, dans laquelle on déposa ce saint corps. Cette église, ornée de tableaux qui représentent les principales actions de sa vie, fut érigée en métropole par Paul IV. Saint Rumold est honoré à Malines comme patron et comme apôtre. — 24 juin et 1er juillet.

RUMON (saint), *Rumonus*, évêque en Angleterre, n'est connu que par le culte qu'on lui rend. On ignore le siége qu'il occupait et l'époque où il vécut. Il était déjà honoré dans le xe siècle, comme on le voit par l'église que le comte Ordulf lui fit bâtir en 960 à Tavistock dans le Devonshire. Le Martyrologe de Wilson marque son nom au 4 janvier.

RUPERT ou ROBERT (saint), *Rupertus*, évêque de Worms et ensuite de Salzbourg, né vers le milieu du VIIe siècle, était issu du sang royal de France et fut élevé d'une manière digne de sa naissance. Dès son jeune âge il se montra un modèle de piété et de pénitence. Ses vertus et ses austérités le rendirent si célèbre, qu'on venait le consulter de toutes parts pour recevoir de lui des avis salutaires, des consolations et la guérison du corps aussi bien que celle de l'âme; car Dieu l'avait favorisé du don des miracles. Placé sur le siége épiscopal de Worms, il y remplit les devoirs d'un saint évêque; mais ses diocésains, dont un grand nombre étaient encore idolâtres, ne pouvant supporter un zèle qui s'efforçait de réprimer leurs désordres et d'extirper leurs superstitions, le chassèrent de son siége après l'avoir accablé d'outrages. Il se réfugia près de Théodon, duc de Bavière, qui, quoique païen, lui fit un accueil honorable. Rupert arriva en 697 à Ratisbonne, capitale des Etats de Théodon, et il eut le bonheur de convertir Ragintrude, sœur du duc. Cette conversion fut suivie de celle de Théodon et de tous ses sujets. De Ratisbonne, saint Rupert alla prêcher l'Evangile à Lorch et ensuite à Juvave, dont les habitants embrassèrent le christianisme. Il établit son siége dans cette dernière ville, qui était détruite en partie; mais Théodon la rebâtit, et elle prit le nom de Salzbourg. Saint Rupert fit un voyage en France pour se procurer des ouvriers évangéliques capables de le seconder dans ses travaux; il revint avec douze missionnaires et sa nièce Erintrude, qui s'était consacrée à Dieu, et qu'il fit abbesse du monastère de Numberg, qu'il venait de fonder. Il en fonda aussi un pour des religieux à Juvave, et bâtit une cathédrale magnifique. Il fit construire dans d'autres lieux de la Bavière plusieurs monastères et un grand nombre d'églises. Sentant que sa fin approchait, il choisit Vitalis pour son successeur, et après s'être démis de son siége, il retourna à Worms, où il mourut peu de temps après, le jour de Pâques, 27 mars 718, après avoir encore célébré la messe et prêché ce jour-là. Ses reliques furent transférées dans la suite à Salzbourg, dans l'église qui porte son nom; comme cette translation eut lieu le 25 septembre, c'est en ce jour qu'on fait sa principale fête en Bavière ainsi qu'en Autriche. — 27 mars et 25 septembre.

RUSTICAIN (saint), *Rusticanus*, évêque de Brescia, en Lombardie, florissait dans le VIe siècle et mourut en 585. — 5 janvier.

RUSTICIEN (saint), *Rusticianus*, martyr avec saint Donat et cinq autres, est honoré le 31 octobre.

RUSTICLE (saint), *Rusticlus*, martyr à Sabarie, souffrit avec deux autres. — 4 juin.

RUSTICLE (sainte), *Rusticula*, abbesse du monastère de Saint-Césaire d'Arles, née en 555, d'une famille noble de Vaison en Provence, perdit son père le jour même de sa naissance et n'avait que cinq ans lorsqu'elle fut enlevée par un seigneur nommé Chéran, qui se proposait de l'épouser lorsqu'elle serait nubile. Liliole, abbesse de Saint-Césaire, informée de cet enlèvement, eut recours à l'entremise de saint Syagre, évêque d'Autun, pour tirer la jeune Rusticle des mains de son ravisseur, et la reçut dans sa communauté. Rusticle prit un tel goût à la vie qu'elle menait, qu'elle résolut, malgré les réclamations de sa mère, de prendre le voile dans le monastère où elle avait été élevée. Devenue religieuse, elle se distinguait par son humilité, sa modestie et sa ferveur. Après la mort de la vénérable Liliole, elle fut élue pour lui succéder, quoiqu'elle n'eût guère que dix-huit ans; malgré sa jeunesse, elle gouverna avec tant d'habileté et de prudence sa nombreuse communauté, qui se composait de trois cents religieuses, que celles-ci n'eurent qu'à s'applaudir de leur choix. Quoiqu'elle s'appliquât à les maintenir toujours occupées, afin que le démon ne les trouvât jamais oisives, elle savait rendre aimable l'autorité, parce qu'elle ne commandait rien dont elle ne donnât elle-même l'exemple. Elle portait même plus loin que ses compagnes les pra-

tiques de la mortification et souvent elle ne faisait qu'un repas en trois jours. Il y avait près de quarante ans qu'elle était abbesse, lorsque Clotaire II, qui venait de faire périr deux des enfants de Thierri, roi d'Austrasie et de Bourgogne, s'imagina, sur un faux bruit, que Childebert, leur frère, qui venait de lui échapper, était caché à Arles dans le monastère de Saint-Césaire. Aussitôt, il donne l'ordre qu'on lui amène sainte Rusticle sous bonne escorte. La sainte abbesse eut beau représenter qu'elle avait fait vœu de ne jamais quitter l'enceinte de son monastère, il fallut se soumettre à la force. Conduite à la cour, elle confondit la calomnie et établit son innocence, moins par des raisons que par l'éclat de ses vertus et de ses miracles. D'ailleurs, Dieu lui suscita un défenseur dans la personne de saint Domnole, évêque de Vienne, qui prédit au roi qu'en punition des mauvais traitements qu'il avait fait subir à la servante du Seigneur, il perdrait son jeune fils, et l'événement suivit de près la prédiction. Clotaire, persuadé que le ciel prenait en main la cause de Rusticle, lui rendit la liberté de retourner dans son monastère. Elle supporta avec beaucoup de patience et de tranquillité cette persécution, à laquelle elle survécut encore près de vingt ans. Elle mourut en 632, dans sa soixante-dix-septième année, et fut enterrée dans son monastère, par Théodose, évêque d'Arles. Son corps, à l'exception de son chef, fut transféré plus tard dans la cathédrale de cette ville. — 11 août.

RUSTIQUE (saint), *Rusticus*, martyr en Orient avec saint Eleuthère, fut décapité pour la foi, et il est honoré chez les Grecs le 3 octobre.

RUSTIQUE (saint), prêtre et martyr avec saint Denis, premier évêque de Paris, dont il partagea les travaux apostoliques, souffrit vers l'an 272, sous l'empereur Aurélien, — 9 octobre.

RUSTIQUE (saint), martyr à Vérone, en Italie avec saint Firme, souffrit sous l'empereur Maximien. — 19 août.

RUSTIQUE (saint), martyr à Nicomédie, souffrit l'an 303, au commencement de la persécution de l'empereur Dioclétien. — 10 mars.

RUSTIQUE (saint), prêtre, est honoré à Lyon le 19 juillet.

RUSTIQUE ou ROTIRI (saint), évêque d'Auvergne, succéda à saint Vénérand l'an 424, et l'on dit que son élection eut quelque chose de merveilleux qui indiquait d'une manière spéciale la volonté de Dieu sur lui. Avant son élévation à l'épiscopat, il était curé et desservait une paroisse de l'Auvergne, sa patrie. Il mourut sur la fin du règne de Valentinien III, vers le milieu du v° siècle. — 24 septembre.

RUSTIQUE (saint), évêque de Narbonne, né dans la Gaule Narbonnaise sur la fin du IV° siècle, était fils d'un saint évêque nommé Bonose. Après sa première éducation, il se rendit à Rome pour se perfectionner dans les sciences, et de retour dans sa patrie, il entra dans un monastère situé à Marseille. Saint Jérôme lui écrivit, vers l'an 413, une lettre dans laquelle il lui trace des règles pour se conduire dans le nouvel état qu'il venait d'embrasser. Il l'engage en même temps à recourir aux conseils et aux avis de saint Procule, évêque de Marseille, et de saint Exupère, évêque de Toulouse. Rustique s'étant conformé aux recommandations du saint docteur, Procule, charmé de ses vertus et de son mérite, l'ordonna prêtre et le tira de sa solitude pour l'attacher à son église. Rustique fut élevé sur le siége de Narbonne vers l'an 430. Une inscription gravée de son temps et qui subsiste encore, nous apprend qu'il fit bâtir une grande église dans sa ville épiscopale, que Théodoric, roi des Goths, vint assiéger en 436; mais il ne put la prendre. Le saint évêque ayant échappé, ainsi que son peuple, aux horreurs d'une ville prise d'assaut, eut ensuite l'occasion de soulager les victimes de la tyrannie que les Vandales faisaient peser sur les habitants de cette partie de l'Afrique qu'ils avaient conquise. Un grand nombre de ces infortunés passèrent la Méditerranée et vinrent se réfugier dans le midi des Gaules. Le saint évêque les accueillit avec la plus grande charité, mais il trouva que la plupart d'entre eux étaient très-ignorants. Plusieurs ne savaient s'ils avaient été baptisés par des catholiques ou par des ariens, il s'en trouvait même qui ne pouvaient pas dire s'ils avaient reçu le baptême. Rustique consulta sur ce point, ainsi que sur quelques autres difficultés touchant les mœurs et la discipline, le pape saint Léon, qui, dans sa réponse que nous avons encore, lève tous ses doutes et le détourne du dessein qu'il avait formé de se démettre de l'épiscopat. En 451, il assista à un concile des Gaules, où fut approuvée, avec de grands éloges, la lettre du saint pape à Flavien de Constantinople, contre les hérésies de Nestorius et d'Eutychès. L'année suivante, il assista à celui qui se tint à Narbonne sur la discipline. Il mourut vers l'an 462. — 26 octobre.

RUSTIQUE (saint), sous-diacre et martyr en Afrique, habitait un monastère près de Capse dans la Byzacène, lorsque éclata la persécution de Hunéric, roi des Vandales. Arrêté avec les autres moines, au nombre de cinq, ainsi que saint Libérat, son abbé, il fut conduit à Carthage et jeté dans un cachot avec ses compagnons. Leur refus d'embrasser l'arianisme irrita tellement Hunéric, qu'il les fit mettre dans un vieux bateau pour les brûler sur la mer. On les lia sur le bois dont ce bateau était rempli. On essaya, à plusieurs reprises, d'y mettre le feu, mais la flamme s'éteignait aussitôt; le roi, qui assistait à ce spectacle, les fit assommer à coups de rames, en 483 — 17 août.

RUSTIQUE (saint), évêque de Lyon, florissait sur la fin du v° siècle; il eut pour successeur saint Etienne. Saint Ennode de Pavie parle de lui avec éloge dans l'un de ses poëmes. — 25 avril.

RUSTIQUE (saint), évêque de Trèves, succéda, à ce que l'on croit, à saint Nicet, vers l'an 566, et eut pour successeur saint Magnérie. — 14 octobre.

RUSTIQUE (le bienheureux), troisième abbé de Vallombreuse et supérieur général de l'ordre, succéda en 1076 au bienheureux Rodolphe, et mourut en 1092. Son corps ainsi que celui de son prédécesseur furent levés de terre le 1er août de l'an 1200, jour où on célèbre leur fête à Vallombreuse. — 1er août.

RUSTIQUE (sainte), *Rustica*, martyre à Rome avec sainte Donate et plusieurs autres, souffrit sur la voie *Salaria* et fut enterrée dans le cimetière de Priscille.—31 décembre.

RUTHARD ou RUTHER (le bienheureux), *Ruthardus*, moine en Allemagne, qui refusa l'évêché d'Halberstadt, florissait au milieu du IXe siècle et mourut en 865. On l'honore dans le diocèse de Mayence le 25 octobre.

RUTILE (saint), *Rutilius*, martyr en Afrique, prit d'abord la fuite pour échapper à la persécution, et il changeait souvent de demeure, dans la crainte d'être découvert. Ayant fini par être arrêté, il fut conduit devant le juge qui lui fit subir divers tourments et le condamna ensuite au supplice du feu, qu'il subit avec un grand courage. On croit que son martyre eut lieu à Carthage, vers l'an 207, pendant la persécution de l'empereur Sévère.— 2 août.

RUTILE (saint), martyr en Pannonie, est honoré le 4 juin.

RUTULE (saint), *Rutulus*, martyr en Afrique, souffrit avec saint Luce et plusieurs autres. — 18 février.

RUTULE (sainte), *Rutula*, martyre en Ethiopie avec sainte Claudie et plusieurs autres, est nommée dans le Martyrologe de saint Jérôme, sous le 2 janvier.

S

SABAS (saint), officier dans l'armée de l'empereur Aurélien et martyr à Rome, l'an 272, pendant la persécution excitée par ce prince, visitait dans les prisons les chrétiens détenus pour la foi, afin de leur porter des secours et des consolations. Ces œuvres de miséricorde le firent arrêter lui-même, et ayant comparu devant le juge, il confessa Jésus-Christ avec une sainte hardiesse. Le juge ne pouvant ébranler sa constance, lui fit brûler les côtés avec des torches enflammées. Après ce premier supplice il fut plongé dans une chaudière de poix bouillante, d'où il sortit sans la moindre brûlure. Ce miracle convertit soixante-dix personnes qui en avaient été témoins, et qui, ayant confessé hautement Jésus-Christ, eurent toutes la tête tranchée. Quant à saint Sabas, il fut précipité dans le Tibre. — 24 avril.

SABAS (saint), martyr en Perse avec saint Zanitas et sept autres, fut massacré l'an 328 pour la foi catholique, par ordre du roi Sapor II. — 27 mars.

SABAS (saint), martyr, surnommé le Goth à cause de sa nation, naquit en 334. Il avait embrassé le christianisme dès sa jeunesse, et il se montra toujours depuis un modèle des vertus évangéliques. Son plus grand plaisir était de parer les autels et de chanter dans l'église les louanges du Seigneur. Souvent il passait les jours et les nuits en prières : à ces veilles il joignait le jeûne et les autres austérités de la pénitence. On admirait sa modestie et surtout son amour pour la chasteté. Cette dernière vertu lui faisait éviter avec soin la compagnie des femmes ; il ne s'entretenait jamais avec aucune qu'il n'y fût obligé par une grande nécessité. Athanaric, roi des Goths Thervingiens ou Orientaux, voyant que les chrétiens se multipliaient dans ses Etats, excita contre eux, en 370, une violente persécution. Elle commença par l'ordre de manger des viandes offertes aux idoles. Des païens dont les parents professaient la religion chrétienne imaginèrent, pour leur sauver la vie, de leur faire présenter, par les ministres des dieux qu'ils avaient gagnés secrètement, des viandes qui passaient pour avoir été offertes aux idoles, quoiqu'elles ne l'eussent pas été, et Sabas s'éleva contre cette tromperie, déclarant qu'il regarderait comme apostats ceux qui en mangeraient. Cette conduite déplut à ceux qui avaient inventé l'expédient, et Sabas fut chassé du bourg qu'il habitait. Il y était rentré l'année suivante, lorsqu'un commissaire du roi vint faire une recherche de tous ceux qui adoraient Jésus-Christ. Quelques habitants s'étant offerts à jurer sur les victimes qu'il n'y avait point de chrétiens parmi eux, Sabas leur dit, au moment où ils allaient faire le serment : *Que personne ne jure, car je suis chrétien.* Ils changèrent donc quelque chose à la formule qu'ils allaient prononcer, et jurèrent qu'il n'y avait qu'un seul chrétien dans tout le bourg. Le commissaire ordonna qu'il comparût, et Sabas se présenta. L'envoyé du prince s'étant informé de sa fortune et ayant appris qu'il ne possédait que l'habit qu'il portait, il le jugea trop peu influent pour mériter les honneurs d'une arrestation. La persécution s'étant rallumée aux approches de la fête de Pâques de l'année 372, Sabas, qui songeait aux moyens de célébrer convenablement cette solennité, résolut d'aller trouver un prêtre nommé Gutthica, qui habitait une ville du voisinage. S'étant donc mis en route, il fut averti par des signes miraculeux qu'il devait retourner sur ses pas et célébrer la fête dans son bourg

avec le prêtre Sansala; ce qu'il fit. Trois jours après Pâques, Atharide, fils d'un petit prince de la contrée, arriva la nuit dans le bourg avec des soldats, se saisit de Sansala qui dormait tranquillement, le chargea de chaînes et le mit sur une voiture. Les soldats s'emparèrent aussi de Sabas, sans lui laisser le temps de s'habiller, et le traînèrent tout nu parmi les ronces et les épines, le frappant à coups de fouet et de bâton. Quand le jour parut, il dit à ses barbares conducteurs : *Voyez si mes pieds ont la moindre égratignure, et si les coups que vous m'avez donnés ont laissé quelque trace sur mon corps.* Les soldats ayant vérifié le prodige n'en devinrent que plus furieux, et prenant un des essieux du charriot qui conduisait Sansala, ils le lui lièrent au cou, l'attachèrent par les pieds à l'autre essieu, et le tourmentèrent avec une nouvelle cruauté, jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés au lieu où ils devaient passer la nuit. Lorsqu'ils furent endormis, la femme chez qui ils logeaient détacha Sabas, afin qu'il pût s'échapper de leurs mains; mais il ne voulut pas prendre la fuite: il aida même cette femme à préparer le repas. Le matin, Atharide le fit suspendre à une porte de la maison, les mains liées derrière le dos, et ordonna qu'on lui servît des viandes offertes aux idoles, mais il refusa d'en goûter, en disant : *Ces viandes sont impures et souillées comme celui qui les envoie.* Un des esclaves d'Atharide, irrité de ces paroles prononcées contre son maître, frappa le martyr de son javelot avec tant de violence qu'on le crut mort. Mais Sabas lui dit : *Ne vous imaginez pas que vous m'avez tué; car je vous assure que je n'ai pas senti plus de mal que si vous n'aviez jeté contre ma poitrine qu'un flocon de laine.* Atharide, après avoir remis en liberté Sansala, fit conduire Sabas sur le bord du Musée, aujourd'hui Mussovo en Valachie, et ordonna qu'il fût précipité dans le fleuve. Le martyr, pénétré d'une sainte joie, remerciait Dieu de ce qu'il l'avait jugé digne de souffrir pour son nom. Cependant les soldats qui le conduisaient se disaient entre eux : *Cet homme est innocent : pourquoi ne le laisserions-nous pas s'en aller? Atharide n'en saura rien.* Sabas, qui les entendait, leur répondit: *Hâtez-vous de faire ce qui vous est ordonné. Je vois de l'autre côté du fleuve ceux qui doivent recevoir mon âme pour la conduire dans le séjour de la gloire: ils attendent après le moment où elle sera séparée de mon corps.* Les soldats le jetèrent donc dans le fleuve et l'étouffèrent dans l'eau, au moyen de l'essieu qu'ils lui avaient attaché au cou. Les actes de son martyre, qui eut lieu le 12 avril 372, ont été écrits, à ce que l'on croit, par saint Aschole, évêque de Thessalonique, qui les adressa à saint Basile, archevêque de Césarée en Cappadoce, lorsque Junius Soranus, duc de Scythie, envoya au saint docteur, qui était son parent, le corps de saint Sabas, qu'il avait fait enlever du lieu où les fidèles l'avaient enterré, après que les soldats l'eurent retiré du fleuve. Ces actes se terminent ainsi : *Ayez soin d'offrir le sacrifice le jour que le bienheureux martyr a été couronné : faites-le savoir aux autres frères, afin que dans toute l'Eglise catholique et apostolique on loue et bénisse le Seigneur, qui a bien voulu glorifier ses serviteurs.* — 12 avril.

SABAS LE SINAITE (saint), moine du Mont-Sinaï et martyr, fut blessé mortellement par les Sarrasins, dans une première incursion qu'ils firent dans cette partie de l'Arabie, et mourut quarante jours après, dans le voisinage de Gétrabbi, vers l'an 373. — 28 décembre et 14 janvier.

SABAS (saint), abbé et supérieur général des monastères de Palestine, né en 439, à Mutalasque, près de Césarée en Cappadoce, était fils d'un officier nommé Jean. Celui-ci, obligé, en 444, de se rendre à Alexandrie en Egypte, pour les affaires de son service, n'emmena que Sophie sa femme, et confia à Hermias, son beau-frère, le jeune Sabas, qui avait cinq ans; mais la femme d'Hermias le traita avec tant de dureté, qu'il la quitta au bout de trois ans, pour aller demeurer chez un autre de ses oncles nommé Grégoire, dans l'espérance d'être plus heureux. Grégoire voulut bien se charger de son éducation, à condition qu'il aurait aussi l'administration de ses biens, qui étaient considérables. Hermias refusa de la lui céder, ce qui occasionna de grands procès. Sabas, affligé de voir ses oncles ainsi brouillés à son sujet, résolut de renoncer à des biens qui causaient de si grandes contestations, et il se retira dans un monastère situé à une lieue du bourg de Mutalasque. L'abbé, qui connaissait sa famille, le reçut à bras ouverts, malgré sa jeunesse, et l'instruisit dans la science des saints, ainsi que dans la pratique des observances monastiques. Hermias et Grégoire, plus occupés d'abord de plaider l'un contre l'autre que de s'inquiéter de ce qu'était devenu leur neveu, eurent cependant honte plus tard de leur indigne conduite : ils lui proposèrent de lui restituer cette fortune dont ils s'étaient disputé la gestion; mais Sabas ne voulut pas quitter son monastère pour rentrer dans le monde. Quoiqu'il fût le plus jeune des frères, il les surpassait tous par sa ferveur, son esprit de mortification et sa charité. Travaillant un jour au jardin, il cueillit une pomme, dans l'intention de la manger, quoique l'heure du repas ne fût pas encore venue; mais, réfléchissant que c'était une tentation, il jette le fruit à terre, l'écrase sous ses pieds et fait vœu de ne plus manger de pommes le reste de sa vie. Cette victoire remportée sur lui-même lui fit faire de grands progrès dans toutes les autres vertus. Une autre fois, le boulanger du monastère ayant mis ses habits mouillés dans le four pour les sécher, il les y oublia le lendemain, et ne s'en souvint que quand le feu fut allumé. Sabas, qui était présent, entre dans le four, va prendre les habits et passe à travers les flammes sans en recevoir aucune atteinte. Pendant le jour il priait en travaillant, évitant avec soin l'oisiveté, n'interrompant son travail que pour élever les mains au ciel, ne prenant de re-

pos que pour empêcher la nature de succomber, et passant une partie de la nuit dans l'exercice de la contemplation. Il avait dix-huit ans lorsqu'il obtint de son abbé la permission d'aller à Jérusalem pour visiter les saints lieux et pour s'édifier par l'exemple des solitaires du pays. Il passa un hiver dans le monastère de Saint-Passarion, alors gouverné par saint Elpide, et il édifia tous les moines, qui le pressaient de rester toujours avec eux ; mais il préféra se mettre sous la conduite de saint Euthyme, célèbre abbé de la Palestine, et le pria de le recevoir au nombre de ses disciples. Le saint, qui le trouvait trop jeune pour vivre dans sa laure, le fit entrer dans le monastère que gouvernait sous lui Théoctiste, et qui était situé au pied de la montagne, à une lieue de là. Comme Sabas était plein de jeunesse et de vigueur, il aidait les frères dans leurs travaux, se chargeait de ceux qui étaient les plus pénibles, comme de porter le bois et l'eau nécessaires à l'usage de la maison, et de soigner les malades. Théoctiste l'ayant chargé d'accompagner un moine qui se rendait à Alexandrie, il fut reconnu dans cette ville par ses parents, qui mirent tout en œuvre pour le retenir dans le monde, lui promettant un établissement avantageux et un emploi dans les armes. Sabas leur répondit qu'il ne pouvait quitter son état sans se rendre coupable d'apostasie envers Dieu ; comme ils le pressaient d'accepter au moins une somme considérable pour ses besoins, il ne voulut recevoir que trois pièces d'or, qu'il remit à son abbé aussitôt qu'il fut de retour. A l'âge de trente ans, saint Euthyme lui permit, sur sa demande, de passer cinq jours de la semaine dans une caverne écartée où il se livrait à des jeûnes rigoureux, partageant son temps entre la prière et le travail des mains. Chaque semaine il quittait le monastère le dimanche soir, emportant avec lui la quantité de branches de palmier nécessaires pour faire cinquante paniers ; car il en confectionnait dix par jour. Saint Euthyme le choisit pour l'accompagner dans la retraite qu'il faisait tous les ans au désert de Ruban, où l'on dit que le Sauveur demeura pendant son jeûne de quarante jours. Dans une de ces retraites, Sabas se trouva un jour sur le point de mourir de soif, faute d'eau pour se désaltérer. Euthyme se mit en prière, et ayant frappé la terre avec son bâton, il en sortit une source; Sabas ayant bu, se trouva parfaitement guéri. Après la mort de saint Euthyme (473), Sabas se retira dans un désert près du Jourdain, dans le voisinage du monastère de Saint-Gérasime. Il y avait passé quatre ans, lorsqu'un avertissement du ciel le détermina à se fixer dans une caverne située sur une haute montagne, au pied de laquelle coule le torrent de Cédron. Comme l'eau de ce torrent n'était pas potable, il fut obligé, pour aller en chercher plus loin, d'attacher à la porte de sa caverne une corde qui descendait jusqu'au bas de la montagne, et à l'aide de laquelle il parvenait, non sans danger, à se glisser au fond d'une espèce de précipice pour y trouver l'eau dont il avait besoin. Quant à sa nourriture, elle se composait d'herbes sauvages qui croissaient sur la montagne. Sa corde l'ayant fait découvrir, des paysans pénétrèrent jusqu'à sa caverne et lui portèrent depuis, à certains jours, du pain, du fromage, des dattes et d'autres petites provisions. Il refusa d'abord de recevoir les disciples qui se présentaient pour vivre sous sa conduite ; mais à la fin sa charité le fit céder. Il fonda donc une nouvelle laure pour soixante-dix solitaires, qui construisirent chacun leur cellule dans l'emplacement qu'il leur désigna. Comme on manquait d'eau, il pria Dieu qu'il lui plût de découvrir une fontaine dans le voisinage ; sa prière finie, il fit creuser au pied de la montagne, et l'on trouva une source qui coule encore aujourd'hui. Il fut bientôt à la tête de cent cinquante frères ; ce qui l'obligea d'agrandir sa laure. Il bâtit aussi un oratoire avec un autel ; mais il n'y avait point de prêtre dans la laure, et les divins mystères ne s'y célébraient que quand il passait là des prêtres étrangers. Salluste, patriarche de Jérusalem, voulant remédier à cet inconvénient, éleva Sabas au sacerdoce en 492, et cette mesure rétablit parmi les frères la paix qui avait été troublée par quelques dissensions. Le père de Sabas étant mort, sa mère vint se mettre sous sa conduite, et il employa à fonder des hôpitaux et des monastères les sommes qu'elle lui avait apportées. Il était lié d'une étroite amitié avec saint Théodose le Cénobiarque, et ils se faisaient de fréquentes visites, surtout depuis que le patriarche de Jérusalem eut nommé le premier exarque ou supérieur de tous les ermites de la Palestine, et le second exarque de tous les cénobites du même pays. Sabas, à l'exemple de saint Euthyme, faisait tous les ans une retraite, pendant laquelle il ne communiquait qu'avec Dieu. En carême il ne prenait d'autre nourriture que la sainte communion qu'il recevait le samedi et le dimanche. Après la mort du patriarche Salluste (493), les moines, qui s'étaient déjà soulevés une fois contre Sabas, portèrent au nouveau patriarche des plaintes contre le saint abbé. Celui-ci n'en attendit pas le résultat, et partit secrètement, en disant qu'on devait résister au démon, mais qu'il fallait céder aux hommes par amour de la paix. S'étant enfoncé dans le désert de Scythopolis, il s'établit dans une caverne. Un lion qui y faisait sa demeure, voulut y rentrer au milieu de la nuit, et trouvant Sabas endormi, il le tira doucement avec ses dents par le bord de sa robe, ce qui éveilla le saint, mais ne l'effraya pas. Le lion, voyant qu'il ne s'en allait pas, sortit lui-même. Etant ensuite revenu à la charge, Sabas lui dit que la caverne était suffisante pour les loger tous deux, mais l'animal partit pour ne plus revenir. Des voleurs ayant trouvé Sabas dans sa solitude, furent si touchés de ses exhortations, qu'ils embrassèrent la vie anachorétique. Il lui vint aussi de nouveaux disciples, ce qui nécessita la fondation d'un monastère. Sabas alla visiter la laure que *la*

révolte des solitaires l'avait obligé d'abandonner, et s'efforça de les ramener à de meilleurs sentiments; mais il ne put en venir à bout : il les quitta donc une seconde fois, en les recommandant au Père des miséricordes; il se retira près de Nicopolis, sous un arbre, dont les fruits le nourrissaient et dont les feuilles lui servaient d'abri. Le maître du terrain où se trouvait l'arbre lui bâtit une cellule et pourvut à sa subsistance. Bientôt après il s'y forma un monastère, où il mit un supérieur, et il retourna à sa laure par ordre d'Elie, patriarche de Jérusalem. Les moines rebelles devinrent furieux à la nouvelle de son retour : après avoir causé de grands dégâts dans les bâtiments, ils allèrent s'établir dans les ruines d'un monastère abandonné. Leur départ ayant fait renaître la paix dans la laure, Sabas y rétablit l'ordre et la régularité; mais il ne pouvait s'empêcher de gémir sur le triste état des déserteurs : il leur envoya des secours d'argent pour qu'ils pussent subsister et bâtir une église. Une telle charité les fit enfin rentrer en eux-mêmes, et ils se soumirent à tout ce qu'il voulut. Sabas leur donna un supérieur, et ils menèrent depuis une vie très-édifiante. Saint Sabas était âgé de soixante-dix ans lorsque le patriarche Elie l'envoya avec d'autres abbés de Palestine à Constantinople, vers l'empereur Anastase, qui s'était déclaré le protecteur des eutychiens et le persécuteur des orthodoxes. La pauvreté de son extérieur choqua tellement les officiers du palais, qu'ils ne voulurent point le laisser entrer avec les autres députés. Anastase ayant lu la lettre du patriarche qui faisait l'éloge de Sabas, il demanda où il était. On alla le chercher, et on le trouva dans un coin, récitant des psaumes. Il fut le seul qui ne demanda d'autre grâce au prince que de rendre la paix à l'Eglise et de ne plus persécuter ses ministres; mais il reçut mille pièces d'or pour être employées à des œuvres de charité. Il passa l'hiver à Constantinople, et se présenta souvent devant Anastase pour solliciter ce qui faisait le principal objet de la députation; mais il fallut repartir sans avoir complétement réussi; cependant, il obtint par ses supplications qu'Elie ne serait point envoyé en exil pour avoir refusé de souscrire à la condamnation du concile de Calcédoine. Lorsque Justin, successeur d'Anastase, eut pacifié les troubles religieux, Sabas se rendit à Césarée, à Scythopolis et en d'autres lieux pour ramener à l'unité de la foi les moines et les fidèles qui s'étaient laissé entraîner à l'eutychianisme. On dut à la vertu de ses prières la fin d'une sécheresse qui désolait la Palestine depuis plusieurs années, et ce miracle remplit de joie tout le pays. Il fit une seconde fois le voyage de Constantinople en 530, pour justifier auprès de l'empereur Justinien les chrétiens de la Palestine, qu'on avait calomniés auprès de ce prince. Il fut reçu avec honneur, et obtint l'objet de sa demande. L'empereur lui offrit même pour l'entretien de ses monastères des revenus annuels, que le saint abbé refusa, donnant pour raison que ses moines n'auraient besoin de rien tant qu'ils seraient exacts à servir Dieu. Mais il lui demanda que les habitants de la Palestine fussent exempts d'impôts pendant quelque temps, parce qu'ils avaient été ruinés par les incursions des Samaritains; qu'on bâtît à Jérusalem un hôpital pour les pèlerins et une forteresse pour défendre le pays, et surtout les anachorètes, contre les attaques des barbares. Tout ce qu'il demanda lui fut accordé par Justinien. Un jour qu'il traitait avec le prince l'objet de sa députation, il le quitta à l'heure de Tierce, pour aller faire sa prière. Jérémie, son compagnon, lui ayant représenté que cette manière d'agir n'était pas assez respectueuse envers la majesté impériale, *Mon fils*, lui répondit-il, *l'empereur fait son devoir et nous devons faire le nôtre.* Il y avait peu de temps qu'il était de retour dans sa laure, lorsqu'il tomba malade. Le patriarche l'ayant fait porter dans une église voisine, l'y soigna de ses propres mains. Il souffrait avec une patience admirable les plus violentes douleurs, et lorsqu'il se sentit près de sa fin, il se fit reporter dans sa laure. Après avoir désigné Mélitas de Béryte pour son successeur, il ne parla plus à personne, et il passa les quatre derniers jours de sa vie à s'entretenir avec Dieu. Il mourut à l'âge de quatre-vingt-treize ans, le 5 décembre 532. — 5 décembre.

SABAS (saint), archevêque de Pech et métropolitain de la Servie, était frère du prince Etienne, à qui le pape Honorius III avait accordé le titre de roi, parce qu'il venait de se réunir, ainsi que les Serbes, ses sujets, à l'Eglise romaine. Douze évêchés furent érigés dans ce nouveau royaume, qui comprenait l'ancienne Mésie et la Dardanie Pech, la capitale, eut le titre de métropole, et saint Sabas fut le premier qui occupa ce siége. Avant qu'il ne fût à la tête du clergé serbe, il était moine du Mont-Athos, et ce ne fut que malgré lui qu'il quitta sa solitude. Par sa prudence il sut maintenir la bonne harmonie parmi les chrétiens divisés de races, de langues et de rites. Le patriarche latin de Constantinople avait en lui une si grande confiance, qu'il l'établit son vicaire pour toutes les provinces environnantes. Sabas, qui regrettait toujours son premier état, obtint du saint-siége la permission de se démettre de sa dignité pour retourner au Mont-Athos, où il mourut peu d'années après, vers l'an 1250. Il est honoré chez les Grecs-Unis le 14 février.

SABBACE (saint), *Sabbatius*, martyr à Antioche, fut arrêté par ordre du président Attique, qui le fit fouetter avec tant de cruauté, qu'il expira sous les coups avant même que le nombre de ceux qu'il devait recevoir ne fût atteint. On place son martyre vers l'an 280, sous l'empereur Probus. — 19 septembre.

SABEL (saint), ambassadeur de Perse et martyr, fut envoyé avec deux autres, Manuel et Ismaël, par le roi Sapor II, vers l'empereur Julien l'Apostat pour traiter de la paix entre les deux empires. Julien proposa aux en-

voyés persans, qui étaient chrétiens, d'adorer les idoles, et sur leur refus, il les fit mettre à mort, contre le droit des gens, l'an 362, à Calcédoine, qui est comme un faubourg de Constantinople. — 17 juin.

SABÈLE (sainte), *Sabela*, florissait en Ethiopie dans le IVe siècle, et avait reçu d'en haut le don de découvrir les choses cachées. On allait la consulter, comme autrefois Joseph et Daniel, pour l'interprétation des songes. Elle profitait de cette occasion pour attirer à Dieu les païens qui venaient la consulter, et pour exciter les pécheurs à la pénitence. — 28 décembre.

SABIN (saint), *Sabinus*, martyr, souffrit avec saint Donat et saint Agabe. — 25 janvier.

SABIN (saint), martyr à Damas, en Syrie, souffrit avec saint Julien et quatorze autres. — 20 juillet.

SABIN (saint), martyr à Hermopolis, en Egypte, subit d'horribles tourments par ordre du président Arrien, et fut ensuite précipité dans la rivière, l'an 804, pendant la persécution de l'empereur Dioclétien. — 13 mars.

SABIN (saint), évêque d'Assise et martyr, fut arrêté pendant la persécution de Dioclétien avec quelques membres de son clergé, et mis en prison en attendant l'arrivée de Vénustien, gouverneur de la province, qui le fit comparaître devant lui ; sur son refus de sacrifier, il ordonna qu'il eût les deux mains coupées. Le saint martyr ayant rendu la vue à un aveugle, ayant même guéri Vénustien d'un mal qu'il avait aux yeux, celui-ci fut tellement frappé de ce miracle, qu'il se convertit et fut ensuite décapité pour la foi. Lucius, qui lui succéda dans son gouvernement, fit venir Sabin à Spolète et ordonna de le frapper jusqu'à ce qu'il expirât sous les coups ; ce qui fut exécuté l'an 304. On enterra son corps à un mille de la ville, et il fut transféré dans la suite à Faënza. Saint Grégoire le Grand parle d'une chapelle bâtie près de Fermo en l'honneur de saint Sabin, et dans laquelle il mit une portion de ses reliques qu'il avait obtenue de Chrysante, évêque de Spolète. — 30 décembre.

SABIN (saint), évêque de Canosa, dans la Pouille, et confesseur, florissait dans le VIe siècle. Il fut le modèle des prélats de son temps par ses vertus et surtout par son zèle. Envoyé en qualité de légat à Constantinople pour l'affaire d'Anthime, patriarche de cette ville, qui favorisait la secte des acéphales, il fut bien accueilli par l'empereur Justinien. Saint Grégoire nous apprend que Sabin parvint à une grande vieillesse et qu'il devint aveugle sur la fin de sa vie. Il mourut après cinquante-deux ans d'épiscopat, vers l'an 566. — 9 février.

SABINE (sainte), *Sabina*, veuve et martyre à Rome, était une dame d'un rang distingué. Son père, nommé Hérode, était chevalier romain et avait paru avec éclat sous le règne de Vespasien. Valentin, son mari, s'était illustré dans la carrière des armes. Elevée dans les superstitions du paganisme, elle fut redevable de sa conversion à sainte Sérapie, sa servante. Après son baptême elle quitta Rome et les grandeurs mondaines, et se retira dans une de ses terres en Ombrie pour y servir Dieu avec plus de recueillement. Quelques personnes pieuses qui partageaient ses goûts s'y réunirent à elle, et sa maison devint une espèce de monastère. La persécution excitée par l'empereur Adrien, qui avait paru se ralentir, redoubla de fureur dans certaines provinces, en 125, et Bérylle, gouverneur d'Ombrie, sachant que toute la maison de Sabine était chrétienne, lui envoya l'ordre de lui livrer les personnes qui vivaient avec elle, ce qu'elle refusa. Sainte Sérapie, qui était plutôt son amie que sa servante, obtint d'elle la permission d'aller parler au juge. Sabine la suivit et se fit porter en litière chez le gouverneur. Bérylle la reçut avec de grands égards, et lui dit qu'il était étonné qu'une dame de son rang et de son mérite se dégradât jusqu'à s'attacher aux superstitions chrétiennes, à l'instigation d'une servante. Sabine répondit avec beaucoup de calme et de dignité que sa conversion était l'effet de la grâce du Dieu qu'elle adorait, et qu'elle désirait ardemment de le voir lui-même éprouver les effets salutaires de cette grâce. Bérylle ne répliqua point, et Sabine retourna tranquillement chez elle, sans que le gouverneur cherchât à l'inquiéter. On pouvait donc croire que la chose en resterait là ; mais trois jours après, Bérylle fit comparaître devant son tribunal Sérapie, pour la faire sacrifier aux dieux. N'ayant pu l'y contraindre ni par les menaces ni par les tourments, il lui fit trancher la tête. Sabine obtint que son corps lui fût remis, et elle l'enterra avec respect. Elle s'attendait que son tour viendrait bientôt de souffrir aussi le martyre, après lequel elle soupirait. Bérylle, qui la respectait, la laissa tranquille ; mais Elpide, son successeur, la fit charger de chaînes et renfermer dans un cachot, ce qui combla de joie la sainte veuve, qui attribuait aux prières de Sérapie le bonheur qu'elle aurait de mourir pour Jésus-Christ. Le lendemain, Elpide l'ayant fait venir, lui dit : *Comment, vous qui êtes si riche et si considérée dans tout l'empire, avez-vous pu embrasser la religion des chrétiens, qui n'estiment que la pauvreté et n'ont que du mépris pour les honneurs et les dignités ? — Permettez-moi de vous dire que vous avez une fausse idée de la religion chrétienne. Ce n'est pas une folie de mépriser les biens de la terre pour obtenir ceux du ciel; mais c'est plutôt sagesse, puisque l'échange des uns contre les autres est si avantageux. Fouler aux pieds les vanités de la terre me semble être le fait d'une âme grande et généreuse, et loin que je croie avoir dérogé à la noblesse de ma naissance, je crois au contraire lui avoir donné un nouveau lustre en me faisant chrétienne. Est-il rien de plus vil et de plus méprisable que le culte infâme des idoles ? Quelle honte et quelle impiété que d'offrir des sacrifices aux démons ? — Croyez-moi, noble dame, quittez ces préjugés qui vous ont séduite, et revenez à la religion*

de vos ancêtres. Adorez les dieux de l'empereur, sans quoi vous me forceriez, à mon grand regret, de vous traiter avec la dernière rigueur. — Vous êtes le maître, seigneur, de m'ôter la vie, mais non de me faire changer de religion : ma résolution est immuable. Le gouverneur la condamna donc à être décapitée ; à peine eut-elle entendu sa sentence, qu'elle s'écria : *Je vous remercie, ô mon Dieu! de la grâce que vous me faites, et je remets ma vie entre vos mains.* Le bourreau lui trancha la tête le 29 août 126, un an après le martyre de sainte Sérapie. Leur fête se célèbre le 3 septembre, jour où leurs corps furent transportés à Rome, vers l'an 430, et déposés dans l'église bâtie en l'honneur de sainte Sabine sur le mont Aventin. — 3 septembre.

SABINE (sainte), martyre à Smyrne avec saint Pione, était esclave d'une dame païenne, qui, ayant voulu lui faire abandonner la foi, l'avait enchaînée et reléguée dans les montagnes, sous le règne de Gordien; les chrétiens l'avaient nourrie en secret. Elle se trouvait à Smyrne, où elle célébrait la fête de saint Polycarpe avec saint Pione et un chrétien nommé Asclépiade, lorsqu'ils furent arrêtés par Polémon, garde d'un temple d'idoles, qui, les ayant conduits sur la place, les interrogea en présence de la foule. Il demanda à Sabine comment elle s'appelait; comme elle avait changé de nom, d'après le conseil de Pione, elle répondit qu'elle s'appelait Théodote et qu'elle était chrétienne. *— Si tu es chrétienne, de quelle Eglise es-tu? — De l'Eglise catholique. — Quel Dieu adores-tu? — Le Dieu tout-puissant, qui a fait le ciel, la terre, la mer, et que nous connaissons par Jésus-Christ, son Verbe.* Quelqu'un parmi la foule lui ayant dit que si elle ne voulait pas sacrifier, elle serait exposée dans un lieu de prostitution, — *Dieu saura prendre ma défense.* Après l'interrogatoire, elle fut conduite en prison avec saint Pione, en attendant le retour du proconsul. Lorsque celui-ci fut revenu à Smyrne, il se fit amener les confesseurs, et sur leur refus de sacrifier, il les condamna à être brûlés vifs, ce qui fut exécuté l'an 250, pendant la persécution de Dèce. — 1er février.

SABINE (sainte), martyre à Avila, en Espagne, avec saint Vincent et sainte Christète, fut d'abord distendue sur le chevalet jusqu'au point que ses membres se disloquaient. Ensuite elle eut la tête fracassée à coups de leviers, l'an 304, par ordre du président Dacien, pendant la persécution de l'empereur Dioclétien. — 7 octobre

SABINIEN (saint), *Sabinianus*, martyr à Damas, en Syrie, souffrit divers tourments et enfin la mort avec saint Paul, son père, sainte Tatte, sa mère, et ses frères, au nombre de trois. — 25 septembre.

SABINIEN (saint), martyr à Potenza, en Italie, était Africain et originaire d'Adrumète. Arrêté pendant la persécution de Dèce avec saint Boniface, son père, sainte Thècle, sa mère, et ses onze frères, il fut conduit à Carthage et confessa Jésus-Christ au milieu des tortures, sous le juge Valérien. Après avoir vu mourir la plus grande partie de sa famille, il fut embarqué pour l'Italie avec ceux de ses frères, au nombre de trois, qui avaient survécu à leurs tourments; mais arrivés à Potenza, dans la Basilicate, ils achevèrent leur martyre par la main du bourreau, l'an 251. Leurs corps se gardent à Bénévent où on fait leur fête le 28 août.

SABINIEN (saint), martyr à Ostie, était intendant de sainte Aure. Après le martyre de celle-ci, sommé par Ulpius Romulus, vicaire du préfet de Rome, de livrer les trésors de sa maîtresse et d'adorer les idoles, il répondit que ces trésors avaient été distribués aux pauvres, et que quant à adorer les idoles, c'était une chose qu'il ne ferait jamais. Ulpius le fit frapper sur la tête avec des lanières plombées, et il fut ensuite décapité l'an 269, sous l'empereur Claude II. — 28 août.

SABINIEN (saint), martyr dans le territoire de Troyes, fut décapité pour la foi par ordre de l'empereur Aurélien, vers l'an 273, avec sainte Sabine, sa sœur. — 29 janvier.

SABINIEN (saint), diacre, était disciple de saint Romain, et mourut vers l'an 480. Il est honoré à Saint-Claude, en Franche-Comté, le 23 décembre.

SABINIEN (saint), moine et martyr à Cordoue, en Espagne, avec saint Pierre, prêtre, saint Valabonze, diacre, et plusieurs autres, fut décapité pour la foi chrétienne, par ordre d'Abdérame II, roi de Cordoue, l'an 851. Il est mentionné, ainsi que ses compagnons, par saint Euloge, dans son *Mémorial des saints*. — 7 juin.

SABORE (saint), *Saborius*, évêque en Perse et martyr avec saint Dape, prêtre, et saint Onam, ascète, fut lapidé pendant la grande persécution du roi Sapor II, vers le milieu du IVe siècle. — 20 novembre.

SACERDON (saint), *Sacerdo*, l'un des quarante martyrs de Sébaste, en Arménie, était soldat ainsi que ses compagnons; ils avaient leurs quartiers dans la petite Arménie, lorsque l'empereur Licinius porta, en 320, un édit qui défendait à qui que ce fût de confesser Jésus-Christ, et qui décernait des peines très-sévères contre ceux qui refuseraient de s'y soumettre. Le président Agricola ayant fait lire cet édit aux troupes, ces quarante soldats, qui étaient presque tous de Cappadoce, déclarèrent hautement qu'ils étaient chrétiens et qu'ils ne voulaient pas apostasier. Rien n'ayant pu ébranler leur résolution, Agricola, voyant que les supplices ordinaires qu'il leur avait fait subir tournaient à sa honte, il les condamna à une peine étrange, qui consistait à être exposés nus sur un étang couvert de glace et situé près de la ville. Il eut soin de faire placer tout près des bains chauds pour recevoir ceux que la violence du froid aurait vaincus. Un seul succomba à la tentation; mais il n'eut pas plutôt quitté l'étang qu'il fut remplacé par le garde placé près des bains, et qui s'était converti à la vue de quarante couronnes suspendues sur les têtes des généreux mar-

tyrs. Lorsqu'on les retira de l'étang, presque tous étaient morts. On les chargea sur des charriots, et on les conduisit sur un bûcher où leurs corps furent brûlés et leurs ossements jetés dans le fleuve. — 10 mars.

SACQUIER (saint), l'un des vingt-six martyrs du Japon, qui furent canonisés par Urbain VIII, était Japonais de naissance et s'appelait dans son pays Saccachibara. Après diverses tortures, il fut attaché à un poteau près de Nangasacki, et eut ensuite le côté percé d'une lance le 25 février 1597, pendant la persécution de l'empereur Taycosama. — 5 février.

SACRE (saint), *Sacer*, martyr près de Rome, souffrit sur le chemin d'Ardée avec saint Saturnin et vingt-trois autres. — 5 juin.

SACRÊPE (saint), *Sacrepius*, est nommé dans le Martyrologe hiéronymique le 14 décembre.

SADOC (saint), dominicain et martyr, fut désigné par le saint fondateur dans le chapitre général des Frères Prêcheurs, tenu à Bologne en 1221, pour la mission de Hongrie. Après avoir reçu la bénédiction de saint Dominique, il partit avec ses compagnons sous la conduite du bienheureux Paul de Hongrie. Il passa plusieurs années à évangéliser les Hongrois; ensuite il fut envoyé à Sandomir, en Pologne, pour y gouverner une maison de son ordre. Dans l'emploi de supérieur comme dans celui de missionnaire, il ne cessa de donner à tous l'exemple des vertus qu'il prêchait. Pendant qu'il s'appliquait avec une sainte ardeur à marcher dans la perfection et à y faire marcher les autres, il fut mis à mort avec sa communauté composée de quarante religieux, par des Tartares, qui vinrent assiéger Sandomir et l'emportèrent d'assaut en 1260. On rapporte que la veille de leur mort, celui qui faisait la lecture du Martyrologe y trouva et y lut ces mots : *A Sandomir, le supplice de quarante-un martyrs*. Les religieux, étonnés, ne savaient quel sens donner à ces paroles; mais Sadoc, éclairé d'une lumière divine, comprit que le Seigneur voulait les avertir de leur mort prochaine. En conséquence, ils s'approchèrent tous des sacrements et passèrent le reste du jour et la nuit en prières. Les Tartares, s'étant rendus maîtres de la ville le lendemain, pénétrèrent dans le couvent et massacrèrent les Dominicains, qui chantaient en commun le *Salve Regina*. Leur culte, autorisé par Alexandre IV pour la ville de Sandomir, fut ensuite approuvé par Pie VII pour tout l'ordre des Dominicains. — 2 juin.

SADOTH (saint), évêque de Séleucie et de Ctésiphon et martyr, succéda, en 341, à saint Siméon, son oncle, pendant que la persécution de Sapor II était dans toute sa violence. Le saint évêque était à peine monté sur le premier siége de la Perse, qu'il fut obligé de se cacher avec une partie de son clergé, non par crainte de la mort, mais pour attendre que Dieu manifestât sa volonté. Ayant eu une vision dans sa retraite, il en fit part à ses prêtres et à ses diacres, en ces termes : *J'ai vu en songe une échelle tout environnée de lumière, dont le sommet touchait au ciel et sur laquelle saint Siméon, brillant de gloire, était appuyé. M'ayant aperçu au bas de l'échelle, il m'a dit d'un air riant : Montez, et ne craignez rien. Je montai hier, et c'est aujourd'hui à votre tour. — Ce qui me paraît signifier que je dois endurer la mort cette année comme mon prédécesseur l'endura l'année dernière.* Sapor étant de retour à Séleucie, qui était la capitale de la Perse, fit arrêter Sadoth avec cent vingt-sept autres, tant ecclésiastiques que moines et religieuses, et les fit mettre en prison, où ils souffrirent pendant cinq mois les plus cruels supplices. On les étendit trois fois sur le chevalet, et on leur serrait les jambes avec des cordes, jusqu'au point de faire craquer leurs os. Pendant ces horribles tortures, les bourreaux leur criaient : *Adorez le soleil et obéissez au roi, si vous voulez sauver votre vie.* Sadoth répondit au nom de tous : *Nous adorons un seul Dieu, créateur du ciel et de la terre; le soleil est son ouvrage: il ne l'a créé que pour l'utilité de l'homme; comment voudriez-vous alors que nous en fissions l'objet de notre culte? Vous pouvez nous ôter la vie, et nous vous conjurons de ne pas nous épargner.* Leurs vœux furent exaucés : lorsqu'ils eurent entendu la sentence qui les condamnait à mort, ils rendirent grâces à Dieu, et s'encouragèrent mutuellement à lui rester fidèles jusqu'au dernier soupir. Pendant qu'on les conduisait au supplice, Sadoth fut séparé des autres par ordre du roi, et conduit à Bethlapat, dans la province de Bethusa, où il eut la tête tranchée, l'an 342, après neuf mois d'épiscopat. Il eut saint Barbascemin, son frère, pour successeur. Les actes de son martyre ont été écrits par saint Maruthas. — 20 février.

SAENS ou SIDOINE (saint), *Sidonius*, abbé en Normandie, né en Irlande, dans le VIIe siècle, était encore fort jeune lorsqu'il passa en France avec des religieux de Jumiége que saint Philibert avait envoyés dans cette île pour diverses œuvres de charité. Il les suivit à Jumiége, et y ayant pris l'habit monastique, il devint le modèle de cette communauté, par ses vertus qu'il porta à un plus haut degré encore qu'aucun des religieux, quoique la maison fût alors dans sa plus grande ferveur. Sa réputation de sainteté parvint jusqu'à saint Ouen, évêque de Rouen, et jusqu'à la cour du roi Thierri III. Le premier, aidé des libéralités du second, fonda, vers 674, un monastère dans le pays de Caux; d'accord avec le prince, il y mit pour abbé saint Saëns, qu'il honora toujours de son amitié et qu'il consultait dans les affaires les plus difficiles. Il voulut même en être accompagné dans le pèlerinage qu'il fit à Rome quelque temps avant sa mort. Saint Saëns lui survécut six ans, et mourut vers l'an 689. Le monastère qu'il gouvernait a donné naissance à un bourg qui porte son nom. — 14 novembre.

SAFFIER (saint), *Sapphirus*, confesseur, est honoré à Saint-Julien, près de Bourges, le 6 septembre.

SAGARE (saint), *Sagaris*, évêque de Laodicée et martyr, fut disciple de l'apôtre saint Paul. — 6 octobre.

SAINTIN (saint), *Sanctinus*, premier évêque de Meaux, fut disciple de saint Denis de Paris, selon les uns, et selon d'autres il occupa le siége de Verdun avant celui de Meaux ; ce qui supposerait qu'il a vécu dans le IVe siècle. Quelques auteurs ont pensé que le saint Saintin de Verdun n'était pas le même que celui de Meaux, et il est assez difficile de savoir ce qu'il en est au juste, parce qu'on ne peut former que des conjectures faute de monuments certains. Il y avait à Meaux, dès le IXe siècle, une abbaye qui portait son nom, et il est nommé dans les plus anciens martyrologes sous le 22 septembre; maintenant sa fête se célèbre dans les deux diocèses qui se glorifient de l'avoir eu pour évêque, le 11 octobre.

SAIRE ou SALVE (saint), *Salvius*, ermite dans la forêt de Bray en Normandie, que quelques hagiographes croient être le même que saint Salvi, évêque d'Albi, florissait dans le VIe siècle. Après sa mort on bâtit à l'endroit où avait été son ermitage, une chapelle où se rendaient de nombreux pèlerins et où s'opéraient un grand nombre de miracles. Le saint était représenté dans une vitre de cette chapelle en habit d'ermite, à genoux et les mains étendues. Il se forma à l'entour un village qui porte le nom de Saint-Saire et qui appartenait autrefois au chapitre de l'église métropolitaine de Rouen. — 14 mai et 28 octobre.

SAIS (saint), martyr en Orient, fut précipité dans la mer pour la foi chrétienne, et il est honoré chez les Grecs le 5 janvier.

SALABERGE (sainte), *Salaberga*, abbesse de Laon, était sœur de saint Bodon, évêque de Toul. Née dans ce diocèse, d'une famille distinguée, elle eut le malheur de perdre la vue dans son bas âge; mais elle la recouvra miraculeusement par les prières et la bénédiction de saint Eustase, abbé de Luxeuil. Mariée à un jeune seigneur, qui la laissa veuve peu de temps après, elle se proposait de passer le reste de sa vie dans la viduité; elle voulait même prendre le voile dans le monastère du Saint-Mont, mais les instances de sa famille l'obligèrent à se remarier avec un seigneur nommé Blandin, que l'Eglise honore comme saint le 7 mai. Elle en eut cinq enfants, dont deux sont aussi honorés d'un culte public, le bienheureux Baudouin et sainte Austrude. Comme elle n'avait jamais aimé le monde et que son premier désir avait été de se consacrer à Dieu, elle obtint de son époux la permission de prendre le voile, et elle fonda le monastère de Saint-Pierre de Poulangey, dans le diocèse de Langres, où elle réunit un grand nombre de vierges qu'elle forma à la perfection. Elle fonda ensuite, vers l'an 650, le monastère de Saint-Jean-Baptiste de Laon, où elle emmena une partie de ses filles spirituelles, et elle se trouvait à la tête de trois cents religieuses au moment de sa mort, qui arriva un 22 septembre, vers l'an 665. Sainte Austrude, sa fille, lui succéda dans la dignité d'abbesse. — 22 septembre.

SALAIRE (saint), *Salarius*, évêque de Lune, ville aujourd'hui ruinée et qui était située près de Sarzane, mourut vers l'an 600, et il est honoré comme martyr le 22 octobre.

SALATHIEL (saint), martyr du Mont-Sinaï avec les moines de ce monastère, n'avait que quatorze ans lorsque les Sarrasins, qui étaient venus faire une irruption dans le pays au Ve siècle, le trouvèrent dans une cellule où il était seul dans le voisinage du monastère. Ils le menacèrent de mort s'il ne découvrait la retraite de ceux des moines qui s'étaient cachés ; mais Salathiel leur répondit qu'il ne mettait point de différence entre indiquer leur retraite et les livrer à la mort, et qu'il serait bien fâché de racheter sa vie par une telle lâcheté. Comme ils se disposaient à lui prendre son habit avant de le tuer, afin qu'il ne fût pas sali par son sang, il leur dit : *Je vous prie de ne me déshabiller qu'après ma mort, par respect pour la pudeur ; car j'aurais honte de me trouver nu devant vous : permettez-moi donc de mourir habillé*. Ce courage dans un si jeune homme et cette tranquillité d'esprit dans un tel moment firent impression sur ces barbares, et ils lui accordèrent la grâce qu'il demandait. Mais, furieux en même temps du refus qu'il faisait de trahir ses pères, ils se ruèrent sur lui et le percèrent d'une multitude de coups. Il est honoré avec les autres martyrs du Mont-Sinaï le 14 janvier.

SALLUSTIE (sainte), *Sallustia*, martyre à Rome, était l'épouse de saint Céréal, soldat et martyr. Ils furent l'un et l'autre instruits dans la foi par le pape saint Corneille, et ils souffrirent la mort pour cette foi qu'ils avaient embrassée, le même jour que ce saint pape, l'an 252, pendant la persécution de l'empereur Gallus. — 14 septembre.

SALLUSTIEN (saint), *Sallustianus*, confesseur en Sardaigne, était, à ce que l'on croit, frère de saint Victorin, autre confesseur, honoré le même jour, et florissait dans le IVe siècle. — 8 juin.

SALMAN (le bienheureux), *Salmannus*, prêtre, est honoré à Villers-Pervin, dans le diocèse de Namur, le 21 juin.

SALOMÉ (sainte), épouse de Zébédée et mère des apôtres saint Jacques le Majeur et saint Jean l'Evangéliste, s'attacha à Jésus-Christ, à l'exemple de ses fils, et c'est à leur persuasion qu'elle lui demanda un jour qu'ils fussent placés, l'un à sa droite et l'autre à sa gauche, dans son royaume, c'est-à-dire qu'ils fussent les premiers après lui. Le Sauveur réprima, mais sans rudesse, ce mouvement d'ambition, bien naturel à une mère, lorsqu'il s'agit de l'avenir de ses enfants ; mais il profita de la circonstance pour leur donner une leçon d'humilité et d'abnégation personnelle. Elle quitta la Galilée, sa patrie, avec d'autres saintes femmes pour fournir aux différents besoins du Sauveur et de ses disciples ; après sa mort elles se rendirent à son sépulcre pour procéder à l'embaumement de son corps

lorsqu'il était déjà ressuscité. Elles eurent le bonheur de le voir avant même qu'il se fût montré à ses apôtres, et elles furent les premières à annoncer sa résurrection. On ignore les autres circonstances de sa vie et de sa mort. L'Eglise grecque l'honore avec les autres saintes femmes mentionnées dans l'Evangile; mais l'Eglise latine lui a consacré un jour à part, qui est le 22 octobre. Le Martyrologe romain lui donne le prénom de Marie, on ne sait sur quel autre fondement qu'une tradition peu ancienne. — 22 octobre.

SALOMÉE (sainte), surnommée l'*Ascète*, parce qu'elle avait embrassé la vie ascétique, est honorée chez les Ethiopiens le 1er mai.

SALOMÉE (la bienheureuse), *Salomea*, abbesse de Sainte-Claire, née en 1201, était fille du duc de Cracovie et fut élevée à la cour d'André, roi de Hongrie, dont elle devait épouser le fils, lorsqu'elle serait nubile. Le mariage eut lieu et Salomée détermina le prince qu'elle venait d'épouser à s'engager d'un commun accord à faire vœu de continence et à vivre dans une chasteté perpétuelle. Etant devenue veuve, elle bâtit plusieurs couvents de l'ordre de Sainte-Claire, et s'étant retirée dans l'un d'eux, elle en devint abbesse. Après avoir été un modèle de piété au milieu des grandeurs humaines, elle acheva de se sanctifier dans le cloître par la pratique de l'humilité et de la charité. Elle mourut à l'âge de soixante-huit ans, le 27 novembre 1269, jour où l'on célèbre sa fête par permission de Clément X. — 17 novembre.

SALOMON ou SALAMANE (saint), *Salamanes*, prêtre et reclus en Mésopotamie au commencement du v° siècle, était né à Capersane, bourg situé sur la rive droite de l'Euphrate. S'étant décidé, bien jeune, à passer sa vie dans la retraite, il alla se fixer de l'autre côté du fleuve dans une petite maison dont il boucha les portes et les fenêtres. Il avait pratiqué un trou souterrain par lequel on lui passait, une fois par an, la nourriture qui devait lui servir toute l'année, sans qu'il parlât jamais à personne, ce qui lui fit donner le nom de *Silenciaire*. L'évêque diocésain résolut, d'après sa réputation de sainteté, de lui conférer la prêtrise, et s'étant rendu à sa demeure, il y pénétra par une brèche qu'il fit faire et lui parla longtemps des grâces dont Dieu le favorisait; mais ne pouvant obtenir de lui aucune parole, il s'en alla et fit boucher l'ouverture qu'il avait fait pratiquer. Quelque temps après, les habitants de Capersane, ses compatriotes, passèrent l'Euphrate et vinrent le trouver. Ils percèrent le mur de sa maison sans qu'il dît mot, le conduisirent dans le bourg et lui bâtirent une maison semblable à celle dont ils l'avaient tiré, et l'y enfermèrent comme il était dans l'autre. Mais les habitants du lieu qu'il venait de quitter, vinrent le rechercher, et il se laissa reconduire sans rien dire, continuant à montrer la même indifférence pour l'une ou l'autre habitation. Il finit enfin par se laisser ordonner prêtre, et il mourut vers le milieu du V° siècle. — 17 février.

SALOMON (saint), évêque de Gênes, que quelques modernes ont prétendu être saint Salone, évêque de Genève, florissait dans le v° siècle, et il est honoré le 28 septembre.

SALOMON (saint), martyr à Cordoue, avait eu le malheur d'apostasier pendant la persécution de Mahomet, roi de cette ville; mais étant rentré en lui-même, il s'empressa de revenir dans le sein de l'Eglise. Ce retour à la religion ayant été connu, on le mit en prison, et il s'y trouvait depuis quelque temps lorsqu'il eut pour compagnon de captivité saint Rodrigue. Comme ils souffraient pour la même cause, ils se lièrent bientôt d'une étroite amitié et pratiquaient en commun les exercices de la piété, pour se disposer au martyre qui les attendait. Le cadi n'en fut pas plutôt informé, qu'il les fit séparer, avec défense de leur laisser voir personne. Il les fit ensuite comparaître devant lui à trois reprises différentes, dans l'espérance de les séduire par ses promesses ou de les intimider par ses menaces; mais n'y ayant pas réussi il obtint du roi un ordre qui les condamnait à mort. Salomon fut exécuté après saint Rodrigue, l'an 857. — 13 mars.

SALOMON (saint), roi de Bretagne, était neveu de Nominoé et disputa la couronne à Erispoé, fils de ce dernier; ce qui donna lieu à une guerre dans laquelle Erispoé fut défait. Salomon le tua de sa propre main dans une église où il s'était réfugié, et prit ensuite le titre de roi des Bretons, titre qu'il porta dix-sept ans, depuis 857 jusqu'en 874, et qui fut confirmé par Charles le Chauve, roi de France. Il est connu sous le nom de Salomon III, et il s'illustra par sa piété, par son zèle pour la religion et par la sagesse de son gouvernement. Mais il eut le tort de prêter des secours à Louis le Bègue et de lui fournir des troupes pour l'aider dans la guerre qu'il faisait au roi son père : aussi, Charles convoqua, en 859, à Savonnières, près de Toul, un concile où les évêques bretons furent spécialement mandés. Mais comme ils n'y vinrent pas, les pères du concile leur écrivirent pour les charger de représenter à Salomon que le serment de fidélité qu'il avait prêté au roi aurait dû l'empêcher de favoriser la révolte de son fils. Charles porta ses armes en Bretagne, et Salomon fut forcé de se soumettre; mais son vainqueur lui conserva le titre de roi, et lui envoya même une couronne d'or enrichie de pierreries. Il ajouta à ses états le comté de Coutances, ainsi qu'une partie considérable des territoires d'Avranches et du Cotentin, à condition qu'il défendrait les côtes de la Bretagne et de la Neustrie contre les invasions des Normands. Salomon accueillit avec une royale hospitalité un grand nombre de moines qui avaient été expulsés de leurs saints asiles par ces barbares, et se dirigea, en plusieurs circonstances importantes, par les conseils de Nicolas Ier. Ce pape, qu'il avait consulté, lui accorda le rétablissement de plusieurs évêques qui avaient été privés de leurs siéges contre la disposition des canons;

mais il lui refusa l'érection en métropole de l'évêché de Dol. Le roi breton, qui éprouvait des remords pour avoir trempé ses mains dans le sang de son cousin, avait demandé au pape l'absolution de ses fautes. Nicolas lui accorda cette absolution, et lui envoya en même temps un bras du pape saint Léon III, avec d'autres reliques. C'est pour s'acquitter de la pénitence qui lui avait été imposée par le pape, qu'il fit de grandes libéralités aux églises et qu'il fonda plusieurs monastères, parmi lesquels on cite celui de Plélan, où saint Convoyon vint finir ses jours. Après dix-sept ans de règne, il se disposait à abdiquer en faveur de son fils, lorsqu'il périt victime d'une conspiration, dont les chefs étaient le comte Pasquiten, son propre gendre, et le comte Gurvaud, gendre d'Erispoé. Salomon, se voyant trahi par ceux sur lesquels il devait le plus compter, prit la fuite avec son fils et se sauva dans une église. Assiégé par les rebelles, il se munit de la sainte eucharistie, et se livra ensuite à ses ennemis, qui lui promettaient la vie sauve, mais qui massacrèrent son fils, et lui crevèrent les yeux à lui-même. L'opération fut faite avec tant de barbarie, qu'il en mourut le lendemain, l'an 874. Il est honoré comme martyr en Bretagne, le 25 juin.

SALOMON (le bienheureux), roi de Hongrie, puis solitaire, né en 1048, était fils d'André Ier, qui abdiqua en sa faveur l'an 1058, et lui fit épouser ensuite Agnès, fille de l'empereur Henri III. Béla, frère d'André et oncle de Salomon, s'empara de la Hongrie et dépouilla de la couronne son neveu, qui obtint, par le moyen de l'empereur, son beau-père, qu'il remonterait sur le trône après la mort de Béla. Il y remonta en effet l'an 1063; mais Boleslas, roi de Pologne, fondit sur ses Etats et le contraignit de se retirer à Bude. Salomon s'adressa de nouveau à Henri, qui négocia la paix avec Boleslas, et Salomon resta paisible possesseur du royaume. Il remporta sur les Huns une victoire que les Hongrois regardent comme une des plus grandes gloires de leur nation, et qu'ils attribuent principalement à la piété du roi, qui communia, à la tête de son armée, le jour même du combat. Il fut trois ans tranquille, édifiant ses sujets par ses vertus et les rendant heureux par la sagesse de son gouvernement. Mais il se vit détrôné une quatrième fois en 1073 par Geiza, son cousin. Il s'adressa sans succès à l'empereur et au pape; tous ses efforts furent inutiles. Après la mort de Geiza (1076), les Etats de Hongrie le repoussèrent pour élire saint Ladislas. Dès que Salomon vit ses espérances évanouies et son malheur consommé, il se fit un changement subit dans ses idées. Prenant en dégoût les grandeurs terrestres dont il avait plus que personne éprouvé les vicissitudes et le néant, il se revêtit d'un costume pauvre pour cacher à tous les yeux son ancienne condition, et quittant le pays, il se retira dans une solitude de l'Istrie pour y passer le reste de ses jours dans la prière et les pratiques de la pénitence, déplorant les fautes que lui avait fait commettre la fougue de son tempérament. Il y mourut au commencement du XIIe siècle, et son corps fut transporté à Pola, où il a toujours été depuis invoqué et honoré comme saint. — 28 septembre.

SALONE (saint), *Salonas*, martyr, est honoré chez les Grecs le 23 mai.

SALSE (sainte), *Salsa*, martyre en Afrique, souffrit avec sainte Victoire et une autre. — 28 mai.

SALUSE (saint), *Salusius*, abbé en Ethiopie, est honoré le 27 septembre.

SALUTAIRE (saint), *Salutaris*, archidiacre de Carthage et confesseur, qui, pendant la persécution de Hunéric, roi des Vandales, fut arrêté avec saint Eugène, son évêque, et après divers supplices, fut condamné à l'exil pour la foi catholique. — 13 juillet.

SALVADOR (le bienheureux), *Salvator*, récollet, était originaire de Catalogne, et mourut en Sardaigne, l'an 1567. Le pape Paul V a autorisé son culte, et on l'honore à Cagliari le 18 mars.

SALVATEUR (saint), *Salvator*, martyr en Afrique, souffrit avec saint Pompin et plusieurs autres. — 18 décembre.

SALVATEUR (saint), évêque de Bellune dans la Marche Trévisane, est honoré le 3 janvier.

SALVE (saint), *Salvus*, martyr en Afrique, est loué par saint Augustin, qui fit un discours en son honneur, le jour de sa fête. — 11 janvier.

SALVE ou SAUVE (saint), évêque d'Amiens, sortait d'une famille distinguée. Après avoir passé sa jeunesse dans les plaisirs mondains, il rentra en lui-même, et, renonçant à la vie de dissipation qu'il avait menée, il distribua tous ses biens aux pauvres, ne se réservant que les fonds nécessaires pour l'établissement d'un monastère qu'il bâtit sous l'invocation de la sainte Vierge et de saint Pierre. Il y prit l'habit monastique, et se livra avec ferveur à tous les exercices de la vie religieuse, mais surtout à la prière et aux austérités de la pénitence. Le zèle pour le salut de ses frères le porta ensuite à sortir de sa solitude pour aller prêcher la parole de Dieu dans les églises du voisinage, afin d'arracher les pécheurs à leurs désordres. Les nombreuses conversions qu'opéraient ses discours, et la réputation de sainteté qu'il s'était acquise, le firent élever sur le siége d'Amiens, après la mort de saint Honoré. Cette dignité, en lui imposant de nouveaux devoirs, ajouta à l'ardeur de son zèle et lui fournit des moyens plus abondants encore pour travailler à la sanctification des âmes, surtout de celles qui lui étaient confiées. Après s'être montré pendant tout son épiscopat un digne successeur des apôtres, il mourut le 28 octobre, sur la fin du VIIe siècle, et fut enterré dans sa cathédrale. Quelques siècles après, son corps fut transféré à Montreuil. Une partie de ses reliques se gardait dans la cathédrale de Cantorbéry, avant la réforme de Henri VIII. — 11 janvier et 28 octobre.

SALVI ou SALVE (saint), *Salvius*, évêque d'Albi, d'une famille honorable, reçut une

bonne éducation et exerça ensuite une des premières charges de magistrature dans sa province. Mais le désir d'une plus grande perfection le fit renoncer au monde et à tous les avantages temporels, pour prendre l'habit religieux. Il devint le modèle de la communauté qui l'avait admis dans son sein, et qui l'élut ensuite pour abbé. Son attrait pour le recueillement le portait à se tenir dans une cellule séparée, d'où il ne sortait que pour les devoirs de sa charge. Une fièvre violente le réduisit à l'extrémité, et ceux qui se trouvaient autour de lui le crurent mort : lui-même le crut aussi, et il fut toujours persuadé depuis qu'il avait réellement cessé de vivre, et que Dieu l'avait ressuscité. Quoi qu'il en soit, il fut placé malgré lui sur le siége d'Albi, vers l'an 562, et sa nouvelle dignité ne changea rien à la vie humble et pauvre qu'il avait menée dans la solitude. S'il était quelquefois obligé de recevoir des présents, ce qu'il ne faisait que quand il ne pouvait absolument s'en dispenser, il les distribuait aux pauvres sur-le-champ, et il consacrait en aumônes tout ce dont il pouvait disposer. Le comte Mommol, général du roi Gontran, ayant fait un grand nombre de prisonniers à Albi, le saint évêque les racheta tous. Chilpéric, roi de Soissons, qui se mêlait de théologie, fit un écrit où il détruisait quelques points de la foi : on dit même qu'il avait le projet de donner, en faveur du sabellianisme, un édit qui anéantissait la distinction des personnes divines dans la Trinité. Saint Salvi, secondé par saint Grégoire de Tours, parvint à retirer le prince de son erreur et à le ramener à des sentiments orthodoxes. Il y avait dix-huit ans qu'il était évêque lorsqu'une épidémie vint ravager son troupeau, ce qui lui fournit l'occasion de déployer son zèle et sa charité. Sans écouter les avis d'une prudence humaine qui lui conseillait de ménager sa vie, il se dévoua sans réserve, visitant les victimes du fléau, les consolant et leur prodiguant les secours spirituels et temporels. Atteint à son tour par la contagion, il fit faire son cercueil, changea de vêtement et se prépara à la mort avec un redoublement de ferveur. Il mourut vers l'an 581; car il ne survécut pas longtemps au synode de Brennac, tenu en 580 et auquel il assista. Saint Grégoire de Tours, son ami, fait un grand éloge de sa sainteté. — 10 septembre.

SALVIN (saint), *Salvinus*, évêque de Vérone, est honoré le 12 octobre.

SAMONE (saint), *Samonas*, martyr à Edesse avec saint Gurie, dont il était le disciple et l'ami, fut arrêté l'an 304, et après une détention de plus d'un an, lorsque l'empereur Galère envoya en Mésopotamie un nouveau gouverneur nommé Musane, celui-ci, à peine installé, fit comparaître Samone et Gurie. Après avoir prodigué les promesses, il eut recours aux menaces. Ayant échoué dans cette tentative, il ne lui restait plus que la violence et les tortures. Il ne les épargna pas aux deux confesseurs, qu'il fit suspendre par une main avec de grosses pierres attachées aux pieds, et il les laissa près de six heures dans cette horrible position. S'imaginant ensuite que leur constance était abattue, il leur fit dire qu'on allait les détacher s'ils promettaient d'obéir aux édits des empereurs. Comme ils ne répondaient rien, leurs forces épuisées ne leur permettant plus l'usage de la parole, on les mit dans un cachot où leurs pieds et leurs jambes furent placés dans des entraves de bois, tourment cruel dont ils furent délivrés le lendemain; mais on mura la porte de leur cachot, sans leur laisser la moindre chose pour manger. Trois jours après on les démura pour leur proposer de nouveau de sacrifier aux dieux, mais avec aussi peu de succès que par le passé. La faim avait rendu si faible Gurie qu'on l'épargna, de peur qu'il n'expirât au milieu des tourments; mais Samone fut suspendu en l'air par un pied, et à l'autre pied on lui attacha de gros poids en fer. Pendant ce supplice, qui dura deux heures, le saint martyr ne poussa pas une plainte, ne répondit pas un seul mot à ceux des païens qui, par compassion, l'engageaient à sacrifier. Lorsqu'on le détacha, il avait une cuisse disloquée, et il fallut le reporter dans son cachot. Cinq jours après, Gurie et Samone furent transportés devant le tribunal, et le juge, après un dernier effort, aussi inutile que les précédents, les condamna à être décapités. On les chargea sur un tombereau, et on les conduisit sur une hauteur près de la ville. Après une courte prière, ils reçurent le coup mortel qui termina leur long martyre, le 15 novembre 306. — 15 novembre.

SAMSON (saint), prêtre de Constantinople, se distingua par ses vertus, mais surtout par sa charité envers les pauvres : il les recevait dans sa maison, dont il fit une espèce d'hospice. Il mourut vers le milieu du ve siècle. — 27 juin.

SAMSON (saint), *Sampson*, évêque de Dol en Bretagne, naquit vers l'an 485, dans le pays connu aujourd'hui sous le nom de Glamorganshire, d'une famille distinguée. Ses parents le mirent dès l'âge de sept ans sous la conduite de saint Iltut, qui avait fondé une école célèbre dans le monastère dont il était abbé. Après qu'il eut terminé avec succès ses études, il fut élevé au sacerdoce en 512, par saint Dubrice, évêque de Caërléon, et se retira ensuite dans une solitude pour mener la vie anachorétique, sous un saint ermite nommé Amon. Son père étant tombé dangereusement malade, il alla le visiter par l'ordre de saint Iltut et de saint Dubrice, lui rendit la santé par la vertu de ses prières, et le décida à quitter le monde pour servir Dieu. Il gagna aussi à Jésus-Christ plusieurs autres membres de sa famille, et ramena dans l'ermitage qu'il habitait son père et l'un de ses oncles. En 516 il fit un voyage en Irlande pour visiter les saints qui peuplaient les solitudes de cette île, et à son retour il se renferma dans une caverne, loin de tout commerce humain. Saint Dubrice le fit venir au synode qu'il tint à Caërléon, l'an 520, et

l'ordonna évêque, sans l'attacher à aucun siége. Samson passa bientôt après dans l'Armorique avec Amon, son père, saint Magloire, son cousin, qui était diacre, et saint Malo, aussi son parent. Il se mit à prêcher les idolâtres, et, secondé par ses compagnons, il en convertit un grand nombre. Le roi Childebert Ier appuya de son autorité le saint missionnaire contre les seigneurs Armoricains, et par ses libératités il le mit en état de fonder deux monastères. Samson se fixa dans celui de Dol, où il établit son siége épiscopal, et donna le gouvernement de celui de Kerfunt ou Kerfuntée à saint Magloire, qu'il ordonna prêtre et qu'il désigna pour son successeur dans ses fonctions épiscopales. Il assista en 557 au second concile de Paris, et y souscrivit en ces termes : *Je, Samson, pécheur, évêque, ai consenti et souscrit.* Il faisait porter une croix devant lui, comme font les archevêques, peut-être à à cause que le pape Pélage Ier, qui avait autorisé l'érection du siége de Dol, avait envoyé à Samson le *pallium*, à la demande de Jutwal, roi du pays, à qui le saint évêque avait rendu de grands services : aussi le siége de Dol a joui, pendant plusieurs siècles, des droits de métropole sur les évêchés de Bretagne. Saint Samson mourut vers l'an 564, et eut saint Magloire pour successeur, comme il l'avait désiré. Les incursions des Normands dans le IXe siècle firent transporter son corps à Paris par l'évêque de Dol, qui se réfugia dans cette ville et le déposa dans l'église de Saint-Barthélemy, alors chapelle du Palais. Plus tard, on le porta dans l'église de Saint-Magloire de la même ville. — 28 juillet.

SAMUEL (saint), prophète et juge d'Israël, né en 2849, dans la petite ville de Ramatha, sur le mont Ephraïm, était fils d'Elcana, de la tribu de Lévi. Anne, sa mère, qui était stérile, s'étant rendue à Silo où se trouvait l'arche, pour demander au Seigneur la grâce d'obtenir un fils qu'elle promit de lui consacrer, comme elle priait à voix si basse qu'on ne l'entendait pas et qu'on n'apercevait que le mouvement de ses lèvres, le grand prêtre Héli crut qu'elle était ivre et lui reprocha d'avoir trop bu; mais lorsqu'il eut connu par sa réponse qu'elle avait confié sa peine au Seigneur, il lui dit : *Allez en paix, et que le Dieu d'Israël exauce votre prière.* Il l'exauça en effet : elle eut un fils qu'elle nomma Samuel, c'est-à-dire, qui est établi de Dieu. Lorsqu'il fut sevré, elle le conduisit à Silo pour l'offrir au Seigneur. Elle le confia au grand prêtre, afin qu'il fût élevé dans le temple et consacré au service du tabernacle. A mesure qu'il croissait en âge, il devenait toujours plus agréable à Dieu et aux hommes, et il aidait Héli dans ses fonctions. Une nuit qu'il était couché dans le temple, à côté de l'arche, le Seigneur l'appela par son nom. Samuel, croyant que c'était la voix d'Héli, se leva et se présenta devant lui pour savoir ce qu'il lui voulait. Héli lui répondit qu'il ne l'avait pas appelé et qu'il allât se recoucher. La même chose s'étant répétée trois fois, le grand prêtre comprit qu'il y avait dans cela quelque chose de surnaturel, et dit à Samuel : *Si la même voix vous adresse encore la parole, vous direz : Seigneur, parlez; votre serviteur vous écoute.* Il fit donc ce qui lui avait été recommandé, et le Seigneur lui révéla les malheurs qui devaient fondre sur Héli et sur sa famille, en punition des crimes de ses fils. Samuel lui en fit part, et cette prédiction le fit regarder comme un prophète dans tout Israël, surtout lorsqu'elle eut été vérifiée par l'événement. Il avait quarante ans lorsqu'il fut établi juge du peuple de Dieu. Il résidait ordinairement à Ramatha, où il érigea un autel au Seigneur ; mais il parcourait de temps en temps les différentes villes pour y rendre la justice. Etant devenu vieux, il établit juges à sa place Joël et Abia, ses fils, qui, loin de marcher sur ses traces, se laissèrent dominer par l'avarice et corrompre par des présents. Leur administration excita un soulèvement général, et les anciens d'Israël allèrent trouver Samuel à Ramatha pour lui demander un roi, afin d'être gouvernés comme les autres nations. Le prophète leur fit des représentations de la part de Dieu ; mais voyant qu'ils insistaient, il sacra Saül. Mais Dieu l'ayant rejeté à cause de ses désobéissances, il donna l'ordre à Samuel de sacrer David, afin qu'il régnât à la place de Saül. Le prophète obéit; mais, comme il était très-attaché à Saül, il ne cessa, tant qu'il vécut, de gémir sur les malheurs qui devaient fondre sur ce prince. Samuel mourut à l'âge de quatre-vingt-dix-huit ans, l'an 2947. On lui attribue ordinairement le livre des *Juges*, celui de *Ruth* et les vingt-quatre premiers chapitres du Ier livre des *Rois;* quant aux derniers chapitres de ce même livre, ils ne peuvent être de lui, puisque sa mort et son apparition à Saül y sont rapportées. Nous apprenons de saint Jérôme que les reliques du saint prophète furent apportées de la Judée à Constantinople sous l'empereur Arcade, qui les plaça proche de l'Hebdome. — 20 août.

SAMUEL (saint), martyr à Césarée en Palestine, revenait de visiter les confesseurs condamnés aux mines de Cilicie, pendant la persécution de l'empereur Maximin II, lorsqu'il fut arrêté aux portes de Césarée avec saint Elie et trois autres Egyptiens, ses compatriotes, qui portaient, comme lui, des noms de prophètes. Conduits devant le tribunal de Firmilien, gouverneur de la province, ils répondirent aux questions qui leur furent adressées sur leur patrie, leur religion et le but de leur voyage. Firmilien, après les avoir fait étendre sur le chevalet, les condamna à être décapités ; ce qui fut exécuté sur-le-champ, l'an 309, sous le même Maximin II. — 16 février.

SAMUEL (saint), abbé de Calmue en Egypte, florissait dans le IVe siècle. — 14 décembre.

SAMUEL (saint), était l'un des sept Frères Mineurs qui furent envoyés en Afrique par le saint fondateur de l'ordre, pour annoncer l'Evangile aux mahométans. Dé-

barqués à Ceuta, ils prêchèrent pendant trois jours dans le faubourg habité par des chrétiens. Pénétant ensuite dans l'intérieur de la ville, ils se mirent à prêcher les infidèles, qui les accablèrent d'outrages et les conduisirent au prince. Celui-ci les condamna à perdre la tête, et la sentence fut exécutée le 10 octobre de l'an 1221. Ils sont nommés dans le Martyrologe romain sous le 13 du même mois. — 13 octobre.

SANAÉ (sainte), martyre à Madaure en Afrique, souffrit avec saint Namphanion, qui l'exhorta, par son exemple et par ses discours, à subir courageusement la mort pour Jésus-Christ. — 4 juillet.

SANCHE (saint), *Sancius*, martyr à Cordoue, était originaire d'Alby en Languedoc. Il fut emmené captif en Espagne dans son enfance. Ayant été rendu à la liberté, il fut élevé à la cour d'Abdérame II, roi de Cordoue. Ce prince maure ayant suscité une cruelle persécution contre les chrétiens, Sanche, pour rester fidèle à Jésus-Christ, n'hésita pas à sacrifier sa jeunesse et les espérances qu'il pouvait se promettre dans le monde. Il souffrit la mort en 851, et saint Euloge, qui l'avait instruit dans la doctrine chrétienne, le mentionne dans son *Mémorial des saints*. — 5 juin.

SANCHE (la bienheureuse), *Sancia*, religieuse de l'ordre de Saint-Jacques, était supérieure de la commanderie de Sainte-Ophenge ou Euphémie, lorsqu'elle mourut en 1270. Elle est honorée à Corolles dans le diocèse de Palencia en Espagne, le 25 juillet.

SANCHE (la bienheureuse), religieuse de l'ordre de Cîteaux, était une infante de Portugal qui prit le voile dans le couvent de Celles près de Coïmbre, et dont le corps fut inhumé à Lorvagne. — 13 mars.

SANCHEZ (saint), *Sanctius*, abbé de Saint-Pierre de Cardègne, monastère situé près de Burgos en Espagne, et martyr, fut massacré l'an 834, avec plus de cent quatre-vingts de ses moines, par Zafa, neveu d'Almanzor, roi des Maures. — 6 août.

SANCIEN (saint), *Sancianus*, est honoré comme martyr près de Sens le 6 septembre.

SANCTÉ (le bienheureux), *Sanctes*, frère lai de l'ordre de Saint-François, né dans le XIIIe siècle, d'une famille distinguée du duché d'Urbin, qui le destinait à la carrière militaire, était encore très-jeune lorsque son parrain le traita, un jour, avec beaucoup de dureté. Sancté, se laissant emporter par la fougue de l'âge, mit l'épée à la main et le blessa mortellement. Ce malheur lui causa de tels remords, qu'il prit le monde en dégoût et se retira dans un couvent de l'ordre de Saint-François; mais par humilité il ne voulut être que frère lai. Le souvenir de sa faute, toujours présent à ses yeux, lui faisait verser des larmes continuelles et le portait aux plus rigoureuses austérités. Pour l'expier d'une manière plus frappante, il pria Dieu de lui envoyer une plaie semblable à celle qu'il avait faite à son parrain: sa prière fut exaucée; car il fut atteint d'un ulcère qui lui resta jusqu'à sa mort, arrivée le 14 août 1290. Clément XIV a permis de l'honorer dans son ordre. —14 août.

SANCTIN (saint), *Sanctinus*, prêtre d'Auxerre, florissait sous saint Optat, évêque de cette ville, au commencement du VIe siècle. On place sa mort vers l'an 518. Il était autrefois honoré la veille de saint Optat, c'est-à-dire, le 30 août: à présent il est honoré ce jour même. — 31 août.

SANCTUS (saint), diacre de l'Eglise de Lyon et martyr, était natif de Vienne et fut arrêté à Lyon avec saint Pothin et plusieurs autres. On lui fit subir les plus cruelles tortures, sans que la violence de la douleur pût lui arracher aucune plainte. Aux questions qu'on lui faisait sur son nom, sur sa patrie et sa condition, il se contentait de répondre: *Je suis chrétien*. Jamais on ne put tirer de lui d'autres paroles. Le président et les bourreaux, qui ne se contenaient plus de rage, lui appliquèrent des plaques d'airain toutes brûlantes sur les parties du corps les plus sensibles; mais Sanctus persista toujours dans la confession de sa foi. Son corps était tellement meurtri, déchiré et brûlé, qu'il n'avait plus la forme humaine. Reporté en prison, il en fut tiré quelques jours après pour essuyer de nouvelles tortures. Les païens, voyant que l'inflammation s'était mise dans ses plaies, voulurent, par un raffinement de cruauté, les rouvrir, dans l'espérance que la douleur qu'il en ressentirait le ferait tomber dans l'apostasie, ou que du moins il expirerait entre les mains des bourreaux, ce qui effrayerait les autres chrétiens. Leur attente fut encore trompée; car, au grand étonnement des spectateurs, son corps reprit tout à coup ses forces, et il recouvra l'usage de ses membres par un miracle qui prouva aux païens que Jésus-Christ combattait avec lui et guérissait ses plaies à mesure qu'on les lui faisait. Comme on ne put triompher de son invincible constance, il fut destiné aux spectacles de l'amphithéâtre. Lorsque le jour où il devait, avec ses compagnons, servir de divertissement au peuple fut arrivé, on le conduisit dans l'amphithéâtre pour être exposé aux bêtes avec Mature et les autres. On réitéra sur lui toutes les cruautés qu'il avait déjà subies; mais, semblable à un athlète qui a déjà plus d'une fois terrassé l'ennemi, et qui, pour être définitivement vainqueur, n'a plus à faire qu'un dernier effort, il fut flagellé et livré aux bêtes, qui le traînèrent autour de l'amphithéâtre. Après d'autres supplices infligés selon le caprice de la foule, on demanda d'une voix unanime que les martyrs fussent placés sur la chaise de fer, rougie au feu. L'odeur insupportable qu'exhalait la chair brûlée ne faisait qu'exciter la fureur du peuple; Sanctus, placé sur cette chaise, ne proféra d'autres paroles que ces mots: *Je suis chrétien*. Il termina enfin ses glorieux combats par un coup d'épée qu'il reçut dans la gorge. Son martyre eut lieu l'an 177, sous le règne de Marc-Aurèle. — 2 juin

SANDALE (saint), *Sandalus*, martyr à Cordone, est honoré le 3 septembre.

SANDRADE (le bienheureux), *Sanderadus*, abbé de Gladebach, dans le diocèse de Cologne, embrassa de bonne heure l'état monastique. Son mérite et ses vertus lui attirèrent une grande réputation, et Othon 1er le chargea de rétablir la discipline dans plusieurs monastères qui avaient besoin d'une réforme, entre autres l'abbaye de Saint-Gall en Suisse ; mais il éprouva une vive résistance de la part des moines, qui, non contents de s'opposer de toutes leurs forces à la réforme proposée, le calomnièrent encore auprès de l'empereur et de l'impératrice sainte Adélaïde. Sandrade n'en poursuivit pas moins l'exécution de son entreprise, et il finit par réussir. Géron, archevêque de Cologne, voyant les persécutions auxquelles il était en butte, lui confia une mission moins difficile : il le chargea de fonder en son nom et à ses frais le monastère de Gladebach, dont il lui donna le gouvernement. Géron étant mort en 974, le bienheureux eut beaucoup à souffrir de Warin, son successeur, auprès duquel on l'avait accusé d'être plus attaché à l'évêque de Liége qu'à lui. Warin poussa même l'injustice jusqu'à le déposer et le chassa du monastère. Sandrade, n'opposant que la patience à des mesures aussi iniques, se retira auprès de sainte Adélaïde dont il était le confesseur, et qui le nomma abbé de Weissembourg. L'abbaye de Gladebach, après sa déposition, tomba dans le relâchement, et les plus graves désordres s'y introduisirent, ce qui fit ouvrir les yeux à Warin. Pour réparer sa faute, il pria Sandrade de venir reprendre ses fonctions d'abbé et de remédier au mal causé par son absence. Le bienheureux, malgré le tendre attachement qu'il portait aux religieux de Weissembourg, se rendit aux prières du prélat repentant, et il eut la consolation de remettre l'abbaye de Gladebach sur son ancien pied de régularité et de ferveur. Il y mourut en 985, et il y a toujours été honoré comme bienheureux. — 24 août.

SANÉ (saint), *Sananus*, Irlandais d'origine, quitta sa patrie et vint se fixer dans une solitude de l'Armorique, où il mourut vers l'an 485. Il est patron de Plou-Sané ou Plouzané, dans le diocèse de Quimper. — 6 mars.

SANTIN (saint), *Sanctinus*, évêque de Senlis, florissait vers le milieu du VIe siècle : il eut pour successeur saint Mallulfe, et il est honoré le 7 janvier.

SANTUCE (la bienheureuse), *Santucia*, veuve et fondatrice de la congrégation des Serves, religieuses de l'ordre de Saint-Benoît, qu'il ne faut pas confondre avec l'institut des Servitesses, de l'ordre de Saint-Augustin, devint abbesse du couvent de Sainte-Marie *in Julia*, à Rome, où elle mourut l'an 1305. — 21 mars.

SAPARGUE (saint), *apargus*, martyr en Afrique, souffrit avec deux autres. — 3 octobre.

SAPIDIQUE (saint), *Sapidicus*, qui souffrit le martyre pour la foi avec une grande constance, est honoré chez les Grecs le 7 décembre.

SAPIENCE (sainte), *Sapientia*, vierge et martyre, était, à ce que l'on croit, la parente de sainte Ursule avec laquelle elle souffrit vers l'an 453. Son corps se garde à Cologne, dans l'église de Saint-Jean-Baptiste — 1er février.

SAPOR (saint), évêque de Beth-Nictor en Perse et martyr. Ayant été accusé par les mages auprès de Sapor II, roi de Perse, comme bâtissant des églises et séduisant beaucoup de monde, ce prince ordonna de se saisir de sa personne et de le lui amener. Conduit devant le roi avec saint Isaac, évêque de Beth-Seluc et plusieurs autres arrêtés pour la même cause, Sapor leur dit : *Ne savez-vous pas que je suis issu du sang des dieux ? Cependant je sacrifie au soleil, et je rends au feu des honneurs divins. Or, qui êtes-vous pour mépriser le sole l et le feu, et pour désobéir à mes lois ? — Nous ne connaissons qu'un seul Dieu et nous n'adorons que lui. — Est-il un dieu meilleur que Horsmidate, ou plus fort qu'Aramane irrité ? — Nous ne connaissons qu'un seul Dieu, qui a créé toutes choses*, reprit saint Sapor ; *nous adorons aussi Jésus-Christ, son Fils.* Le roi, irrité de ces paroles, ordonna de le frapper sur la bouche : ce qui fut exécuté avec tant de barbarie, qu'on lui fit sauter toutes les dents. On lui meurtrit ensuite le corps ; on lui brisa les os à coups de bâton, puis on le chargea de chaînes et on le conduisit en prison où il mourut deux jours après, par suite des tortures qu'il avait endurées. Son martyre eut lieu l'an 339. — 30 novembre.

SARA, épouse d'Abraham, était fille d'Aran, frère de son mari, dont elle était par conséquent la nièce. Née vers l'an 2000 avant J.-C., elle n'avait que vingt ans lorsqu'elle se maria. Elle suivit Abraham, lorsqu'il quitta sa patrie pour se rendre dans la terre de Chanaan, et elle l'accompagna en Egypte, lorsqu'il s'y rendit, à cause de la famine qui désolait le pays. Comme elle était d'une grande beauté, son mari lui conseilla de se faire passer pour sa sœur, ce qui pouvait se dire à la rigueur, puisqu'elle était, non pas fille, mais petite-fille de Tharé. Pharaon, roi d'Egypte, la fit enlever et se proposait d'en faire sa femme, lorsqu'une maladie soudaine dont toute sa maison fut frappée de la part de Dieu le fit renoncer à ce projet. Ayant ensuite su qu'elle était l'épouse et non la sœur d'Abraham, il la lui rendit, en se plaignant d'avoir été trompé sur les rapports qui existaient entre eux. Leur union était stérile, et Dieu pour récompenser la foi du saint patriarche lui fit annoncer qu'il aurait un fils. Sara, qui était mariée depuis plus d'un demi-siècle, se fit remplacer auprès de son époux, par Agar, sa servante, qui devint mère d'Ismaël ; mais ce n'était pas l'héritier promis à Abraham. Douze ans après, trois anges, sous la forme de voyageurs, vinrent lui promettre la naissance d'un fils. Sara, à cette annonce,

ne put s'empêcher de rire, et les anges lui ayant reproché cette marque d'incrédulité aux paroles venant de Dieu, elle nia qu'elle eût ri, ce dont elle fut reprise comme d'un mensonge; bientôt après elle devint enceinte. L'embrasement de Sodome ayant déterminé Abraham à se rendre dans les Etats d'Abimelech, roi de Gérare, ce prince, qui croyait Sara la sœur et non l'épouse d'Abraham, la fit enlever dans le dessein de l'épouser; car son âge de quatre-vingt-dix ans n'avait pas entièrement effacé sa beauté. Mais Abimelech eut un songe qui lui fit connaître la vérité, et il la rendit à son mari. Elle mit ensuite au monde Isaac, qu'elle nourrit de son lait. Son père fit un festin, le jour où il fut sevré. Comme Ismaël le maltraitait, Sara le fit chasser avec sa mère et consacra ses soins à l'éducation d'Isaac. Elle mourut à cent vingt-sept ans, dans la ville d'Arbé, appelée depuis Hébron, dans le pays de Chanaan, où Abraham était revenu; il la fit enterrer dans la vallée de Mambré. Quoiqu'il y ait plusieurs traits dans la vie de Sara, qui ne puissent être proposés pour modèle, saint Pierre nous la présente comme un exemple de sainteté dans l'état conjugal, surtout sous le rapport de la simplicité et de la modestie dans les habillements. Ses hagiographes la nomment ordinairement sous le 19 mai.

SARA (sainte), vierge d'Egypte, mena la vie anachorétique dans le désert de Sceté, et mourut vers l'an 400. — 13 juillet.

SARA (sainte), martyre en Perse avec saint Béénam, son frère, souffrit au commencement du règne d'Isdegerde, c'est-à-dire vers l'an 400. — 10 décembre.

SARBEL (saint), *Sarbelius*, martyr à Edesse en Syrie, était prêtre des idoles, lorsqu'il fut converti au christianisme par saint Barsimée, évêque d'Edesse. Arrêté avec sainte Barbée, sa sœur, qui s'était aussi convertie, ils furent condamnés à mort par le président Lysias, pendant la persécution de Trajan. Sarbel fut scié par le milieu du corps après avoir été lié entre deux pièces de bois. — 29 janvier.

SARD (saint), *Sardus*, est honoré par les Prémontrés d'Espagne le 16 novembre.

SARDOS ou SERDOT (saint), *Sacerdos*, évêque de Limoges, naquit vers le milieu du VIIe siècle, au bourg de Calabre, aujourd'hui Calviac, près de Figeac, d'une famille illustre, originaire de Bordeaux; il eut pour parrain le prince Ecdice ou Antice. Laban, son père, le mit sous la conduite de saint Capouan, évêque de Cahors, qui l'éleva dans la piété et l'instruisit dans la science ecclésiastique. Sardos ayant été ordonné diacre par son saint instituteur, se retira dans le monastère de Calabre, sa patrie, et sept ans après il fut promu à la prêtrise. Il était abbé de son monastère lorsqu'il fut placé, vers l'an 711, sur le siége de Limoges, où il brilla par ses vertus. Quand il sentit approcher sa fin, il voulut aller mourir dans sa solitude qu'il n'avait quittée qu'à regret; mais la mort le surprit à Argentac, sur la Dordogne, vers l'an 720. Son corps fut enterré à Calabre; ensuite il fut transporté à Sarlat, sous le règne de Charlemagne, et placé dans la cathédrale de cette ville. Le Martyrologe romain le nomme le 4 mai, mais il est honoré le 5, qui fut le jour de sa mort. — 4 et 5 mai.

SARMATE (saint) *Sarmatas*, martyr en Thrace, souffrit avec sainte Arminie, et il est honoré le 26 mars.

SARMATE (saint), *Sarmata*, moine et martyr, était un des principaux disciples de saint Antoine. Saint Jérôme rapporte que les Sarrasins ayant fait une irruption dans le pays, fondirent sur le monastère qu'il habitait et le massacrèrent l'an 362, sous l'empereur Julien l'Apostat. — 11 octobre.

SARMATHE (saint), *Sarmathas*, missionnaire et martyr en Egypte, faisait partie de ces trente-six hommes apostoliques qui prêchèrent l'Evangile en Egypte, et qui avaient pour chef le plus illustre d'entre eux, nommé Paul. Celui-ci les avait divisés en quatre bandes de chacun neuf, qu'il chargea de porter la lumière de la foi dans les quatre parties de la province. Celle à laquelle appartenait Sarmathe, et qui était conduite par saint Récombe, fut envoyée dans la partie septentrionale; pendant qu'elle opérait de nombreuses conversions, elle fut arrêtée par les soldats envoyés à sa poursuite. Le gouverneur qui les avait fait saisir et amener devant son tribunal, n'ayant pu leur faire adorer les idoles, les condamna à mort et leur fit trancher la tête, probablement dans le IIe siècle. — 16 janvier.

SATORE (saint), *Satorius*, l'un des douze frères qui furent martyrisés à Véliman, pendant la persécution de Dèce, était natif d'Adrumète en Afrique et fils de saint Boniface et de sainte Thècle, qui furent aussi victimes de la même persécution. Il est honoré à Bénévent avec ses onze frères le 1er septembre. — 29 août.

SATULE (saint), *Satulus*, martyr, souffrit avec saint Marcellin et quatre autres. — 2 avril.

SATUR (saint), martyr, est mentionné dans le Martyrologe hiéronymique sous le 29 décembre.

SATUR (saint), martyr à Rome, souffrit avec saint Amarin et quelques autres. — 20 juillet.

SATURE (saint), *Saturus*, martyr à Carthage avec sainte Perpétue, sainte Félicité et trois autres catéchumènes qu'il avait convertis, se laissa volontairement conduire dans la prison où on les avait mis, afin de les fortifier par ses exhortations. Ayant été condamné avec les autres à être exposé aux bêtes, dans l'amphithéâtre, il eut un songe qu'il écrivit lui-même: il lui sembla voir quatre anges qui le conduisaient, ainsi que ses compagnons, dans un jardin délicieux, et de là dans un palais tout resplendissant de lumière. Le maître de cette demeure magnifique était entouré de ses sujets, qui chantaient continuellement: *Saint, saint, saint.* Cette vision le remplit d'une grande joie, que partagèrent les martyrs, lorsqu'il

leur eut raconté ce qu'il avait vu. Le soir qui précédait le jour des spectacles, les martyrs prirent leur repas en présence de la foule, qui se pressait pour les voir de plus près. Sature, s'adressant aux païens, leur dit : *Le jour de demain ne vous suffira-t-il pas pour nous contempler à votre aise et pour satisfaire la haine que vous nous portez? Vous faites semblant de plaindre notre sort, et demain vous applaudirez à notre supplice. Remarquez bien nos visages, afin que vous nous reconnaissiez en ce jour terrible où tous les hommes seront jugés.* Ces paroles, prononcées avec une noble assurance, produisirent une vive impression sur la plupart des assistants et en décidèrent plusieurs à se faire instruire dans la religion chrétienne. Conduit dans l'amphithéâtre avec les autres, Sature, qui désirait mourir de la dent d'un léopard, fut d'abord exposé à un sanglier, qui se contenta de le traîner quelques pas sur le sable. On le mena ensuite près d'un grand ours qu'on ne put faire sortir de sa loge. Sature, retiré sous un des portiques de l'amphithéâtre, dit au geôlier Pudens, qui s'était converti depuis peu : *Ne vous avais-je pas prédit que les bêtes ne me feraient point de mal? Tous mes souhaits sont accomplis, à l'exception d'un seul, c'est que vous croyiez de tout votre cœur au Dieu en qui je crois. Je retourne au combat pour recevoir la mort qu'un léopard doit me donner d'un premier coup de dent.* En effet, un léopard s'étant jeté sur lui, lui fit une blessure telle que le sang sortait à grands flots, et le peuple s'écria : *Le voilà baptisé pour la seconde fois.* Alors tournant ses derniers regards sur Pudens, *Adieu, cher ami*, lui dit-il, *souvenez-vous de ma foi et imitez-la. Que ma mort ne vous effraye point, mais qu'elle vous serve au contraire d'encouragement.* Tirant ensuite une bague qu'il portait au doigt, il la trempa dans son sang et la donna à Pudens, comme un gage de son amitié : *Que le sang dont elle est teinte*, ajouta-t-il, *vous fasse souvenir de celui que je verse pour Jésus-Christ.* On le transporta ensuite dans le lieu où l'on achevait ceux qui n'étaient pas morts de leurs blessures, et il fut expédié le premier de tous par les *confecteurs*, l'an 203, pendant la persécution de l'empereur Sévère. — 7 mars.

SATURE (saint), confesseur en Afrique, pendant la persécution de Genséric, roi des Vandales, était intendant de la maison d'Hunéric, fils aîné de ce prince. On s'efforça, mais sans succès, de lui faire abandonner la foi orthodoxe pour l'arianisme, dont le prince était un fougueux zélateur. Quoiqu'il eût la certitude que son refus lui faisait perdre sa place et sa fortune, et qu'il le dévouait à de cruelles tortures, il n'en persista pas moins avec un généreux courage à confesser la divinité de Jésus-Christ. Sa femme, qui, quoique catholique, craignait plus pour son mari l'indignation du roi que celle de Dieu, résolut de joindre ses instances à celles des ariens pour lui arracher un acte d'apostasie. Elle se présenta à lui, les cheveux épars, les habits déchirés, suivie de ses enfants et tenant entre ses bras sa dernière fille, qui était encore à la mamelle. Se jetant aux pieds de Sature et embrassant ses genoux, elle le conjura, en pleurant, d'avoir pitié de ses enfants, de sa femme et de lui-même. Comme Genséric avait protesté que si Sature n'obéissait pas à ses ordres, il ferait vendre sa femme et ses enfants sur le marché, elle ajouta : *Souffrirez-vous qu'on réduise ainsi à la condition des esclaves ceux qui ont reçu une naissance illustre? Je me faisais gloire d'être votre épouse ; faudra-t-il que cet honneur tourne à ma honte et à celle de mes enfants? Rendez-vous donc aux désirs du prince; car Dieu sait bien que vous ne ferez que malgré vous ce que d'autres ont peut-être fait volontairement.* Sature, touché, mais non ébranlé, lui répondit avec Job : *Vous parlez comme une femme insensée : si vous aimiez votre mari, vous ne lui donneriez pas un conseil qui, s'il le suivait, le précipiterait dans la mort éternelle.* Genséric, après lui avoir fait subir d'horribles tourments, le dépouilla de tous ses biens, avec défense de se montrer jamais en public. Il passa le reste de sa vie dans l'abandon et la pauvreté, obligé, pour ne pas mourir de faim, à demander l'aumône. Il mourut peu de temps après, vers l'an 458. Saint Victor de Vite parle de ce saint confesseur dans son *Histoire de la persécution des Vandales.* — 29 mars.

SATURIEN (saint), *Saturianus*, esclave et martyr en Afrique vers le milieu du v[e] siècle, pendant la persécution du roi Genséric, fut converti à la foi avec saint Martinien, son frère, par sainte Maxime, qui était comme eux esclave d'un maître vandale. Ils furent d'abord déchirés jusqu'aux os, avec des bâtons pleins de nœuds, et cela à plusieurs reprises; mais chaque fois leurs blessures se trouvaient guéries. Envoyés en exil, ils convertirent un grand nombre de barbares; ce qui fut cause qu'on les attacha par les pieds à un chariot tiré par quatre chevaux, qu'on fit courir par des lieux couverts d'épines.—16 octobre.

SATURNE (saint), *Saturnius*, martyr à Nicomédie avec plusieurs autres, est honoré chez les Grecs le 6 mars.

SATURNIN (saint), *Saturninus*, martyr dans l'île de Corfou, était un des sept voleurs qui furent convertis par saint Jason, disciple des apôtres, et qui versèrent leur sang pour la foi chrétienne, vers la fin du I[er] siècle. — 29 avril.

SATURNIN (saint), martyr à Durazzo en Albanie avec saint Pérégrin et cinq autres, était Italien de naissance ainsi que ses compagnons. Ils avaient quitté leur patrie pour se soustraire à la persécution de l'empereur Trajan et s'étaient réfugiés à Durazzo; mais ils allèrent eux-mêmes au-devant du péril qu'ils avaient voulu éviter. La vue du supplice de l'évêque saint Aste, qu'on avait attaché à une croix et qui était encore vivant plusieurs jours après son crucifiement, les anima d'un généreux courage : ils se déclarèrent hautement chrétiens. Arrêtés aussitôt

par l'ordre du gouverneur, ils furent jetés dans la mer vers l'an 108. — 7 juillet.

SATURNIN (saint), martyr à Carthage avec sainte Perpétue, avait été converti par saint Sature et n'était que catéchumène, lorsqu'il fut arrêté en 203, pendant la persécution de l'empereur Sévère. Après quelques jours de prison, il subit un interrogatoire à la suite duquel il fut, ainsi que ses compagnons, condamné aux bêtes. Il avait manifesté le désir d'avoir à soutenir de nombreux assauts, et il obtint en partie ce qu'il désirait; car, après avoir été longtemps aux prises avec un léopard, il fut attaqué par un ours, qui lui fit de nombreuses blessures; on l'acheva ensuite avec le glaive. — 7 mars.

SATURNIN (saint), martyr en Egypte avec trente-six autres, faisait partie d'une troupe de missionnaires, à la tête de laquelle était saint Paul; mais cette troupe se divisait en quatre autres, de chacune neuf; celle des quatre à laquelle appartenait saint Saturnin avait pour second chef saint Théonas, qui avait choisi pour théâtre de ses travaux apostoliques la partie méridionale de la province. Le gouverneur, informé des succès qu'ils obtenaient auprès des païens, envoya des soldats pour les arrêter et pour les amener devant son tribunal. Lorsqu'ils comparurent devant lui, il s'efforça de les faire renoncer à la religion; mais, voyant que les promesses et les menaces ne servaient à rien, il eut recours aux tourments, qui ne lui réussirent pas davantage. Il les condamna donc à divers genres de mort. Saturnin et ceux de ses compagnons qui avaient évangélisé le midi de l'Egypte furent brûlés vifs, mais on ne sait en quelle année, ni même en quel siècle, quoiqu'il paraisse probable que ce fut dans le IIIe. — 16 janvier.

SATURNIN ou SERNIN (saint), premier évêque de Toulouse et martyr, fut envoyé dans les Gaules par le pape saint Fabien, vers l'an 245. Il évangélisa les peuples du Languedoc et opéra en peu de temps de nombreuses conversions. C'est vers l'an 250 qu'il fixa son siége épiscopal à Toulouse, où il avait fondé une église. Pour se rendre à l'assemblée des fidèles lorsqu'ils se réunissaient dans cette église, il était obligé de passer devant le Capitole, qui était le principal temple des dieux. C'est là que les démons rendaient leurs oracles; mais le saint évêque les rendit muets. Les prêtres, persuadés que ce silence extraordinaire ne devait être imputé qu'à Saturnin, se saisirent de lui au moment où il passait et le conduisirent dans leur temple, en lui déclarant qu'il fallait, ou qu'il sacrifiât, ou qu'il subît la mort. *J'adore un seul Dieu*, répondit Saturnin, *je suis prêt à lui offrir un sacrifice de louanges. Quant à vos dieux, ce ne sont que des démons, qui prennent beaucoup plus de plaisir aux sacrifices de vos âmes qu'à celui de vos victimes. Au reste, comment voulez-vous que je les craigne, puisque vous avouez vous-mêmes qu'ils tremblent devant moi?* Cette réponse irrita les idolâtres, à ce point qu'ils se jetèrent sur lui et l'attachèrent par les pieds à un taureau qu'on était sur le point d'immoler. L'animal, qu'on venait d'irriter, devint furieux, et il traîna le martyr avec tant de violence, que bientôt il eut le crâne enfoncé et la cervelle répandue sur le pavé. Il avait déjà cessé de vivre, et son corps n'était plus qu'un cadavre mutilé, que le taureau continuait encore à traîner ses restes sanglants, lorsque la corde se coupa. Deux femmes chrétiennes, ayant ramassé les membres épars, les mirent dans un cercueil en bois et leur donnèrent la sépulture. Le corps de saint Saturnin resta dans la fosse où elles l'avaient mis, jusque sous le règne de Constantin, que saint Hilaire, un des successeurs de Saturnin, fit environner ces précieux restes d'une voûte en briques, sur laquelle on éleva une petite chapelle. Saint Sylvius, son successeur, commença une grande basilique destinée à recevoir ces reliques; mais la mort ne lui ayant pas permis de l'achever, elle fut continuée par saint Exupère, et lorsque l'édifice fut terminé, le saint évêque éprouvait quelques scrupules de toucher à ce précieux trésor, dans la crainte qu'il n'y eût un manque de respect dans ce déplacement; mais il fut averti en songe de ne pas différer cette translation, parce que les âmes des saints ne redoutent point que leur repos soit troublé par le déplacement de leurs corps, et que ce qui contribue à la sanctification des fidèles, ne peut qu'être très-glorieux aux saints martyrs. Exupère, rassuré par cette vision, fit avec grande pompe la cérémonie de la translation des reliques de l'apôtre de Toulouse dans la magnifique église dont il venait de faire la dédicace. On place le martyre de saint Saturnin vers l'an 250, pendant la persécution de Dèce. — 29 novembre.

SATURNIN (saint), martyr en Crète avec saint Théodule et huit autres, subit d'horribles tortures pendant la persécution de l'empereur Dèce, et fut décapité à Alone près de Gortyne, l'an 250. — 23 décembre.

SATURNIN (saint), martyr à Porto, souffrit dans le IIIe siècle avec saint Martial et cinq autres. — 22 août.

SATURNIN (saint), martyr à Rome avec saint Irénée et vingt autres, souffrit vers l'an 257, pendant la persécution de l'empereur Valérien. — 15 décembre.

SATURNIN (saint), martyr en Afrique avec plusieurs autres, est honoré le 24 mai.

SATURNIN (saint), martyr en Afrique avec saint Paul et plusieurs autres, souffrit l'an 259, pendant la persécution de l'empereur Valérien. — 19 janvier.

SATURNIN (saint), martyr en Afrique, souffrit avec saint Polycarpe et deux autres. — 31 janvier.

SATURNIN (saint), martyr à Alexandrie avec saint Thyrse et un autre, est honoré chez les Grecs le 31 janvier.

SATURNIN (saint), martyr en Achaïe, souffrit avec saint Théophile et sainte Révocate. — 6 février.

SATURNIN (saint), martyr à Terni, souf-

frit avec saint Castule et deux autres. — 15 février.

SATURNIN (saint), martyr en Afrique avec neuf autres, est honoré le 22 mars.

SATURNIN (saint), martyr en Afrique, souffrit avec saint Victor et un autre. — 26 mars.

SATURNIN (saint), martyr en Afrique avec saint Nérée, souffrit dans le IIIe siècle. — 16 octobre.

SATURNIN (saint), martyr en Egypte avec saint Némorat, est nommé dans le Martyrologe hiéronymique. — 5 septembre.

SATURNIN (saint), martyr en Afrique, souffrit avec saint Cyriaque et plusieurs autres. — 21 juin.

SATURNIN (saint), martyr à Pétrée avec sa mère, fut brûlé vif pour la foi chrétienne. — 22 juin.

SATURNIN (saint), martyr en Afrique avec saint Donat, souffrit dans le IIIe siècle. — 10 novembre.

SATURNIN (saint), martyr à Antioche, souffrit avec saint Basile, évêque. — 27 novembre.

SATURNIN (saint), martyr en Afrique, souffrit avec saint Dominique et six autres. — 29 décembre.

SATURNIN (saint), martyr à Rome, est surnommé le Vieux, à cause de son grand âge. Il fut arrêté avec saint Sisinne, diacre, pendant la première persécution de l'empereur Dioclétien par ordre de Laodice, préfet de la ville, qui le fit mettre en prison. Après avoir beaucoup souffert dans son cachot, il en fut tiré pour être étendu sur le chevalet; mais comme les tortures ordinaires ne pouvaient le décider à sacrifier aux dieux, on lui meurtrit tout le corps à coups de bâton; on le fit piquer par des scorpions, et on lui brûla les côtés avec des torches ardentes. Il eut enfin la tête tranchée avec son compagnon, et leurs corps furent enterrés à deux milles de la ville, sur la voie Nomentane. On bâtit plus tard sur leur tombeau une église, qui fut réparée par le pape Félix IV, et leurs reliques se gardent dans l'église de Saint-Pammaque. — 29 novembre.

SATURNIN (saint), martyr à Nicomédie, au commencement de la grande persécution de l'empereur Dioclétien, souffrit l'an 303, avec sept autres. — 29 mars.

SATURNIN (saint), martyr avec saint Loup, souffrit, à ce que l'on croit, en Cappadoce, au commencement du IVe siècle. — 14 octobre.

SATURNIN (saint), prêtre d'Abitine et martyr à Carthage avec saint Datif, sénateur, et quarante-sept autres, au nombre desquels se trouvaient quatre de ses enfants, dont l'un s'appelait, comme lui, Saturnin, fut arrêté avec ses compagnons, un dimanche, pendant qu'il célébrait les saints mystères dans la maison d'Octave Félix, l'un d'eux. Les magistrats d'Abitine, après les avoir interrogés, les firent conduire à Carthage chargés de fers : pendant le trajet, les généreux confesseurs chantaient des hymnes et des cantiques. Arrivés à Carthage, le proconsul Anulin les fit comparaître et les interrogea les uns après les autres. Quand le tour de Saturnin fut venu, le proconsul lui reprocha l'audace qu'il avait eue de réunir l'assemblée et de la présider, malgré les défenses formelles des empereurs. Saturnin avoua qu'il avait célébré la collecte le dimanche, comme c'était son devoir de le faire. Anulin le fit étendre sur le chevalet, à côté de Datif, qui l'avait précédé dans le combat, et lui demanda une seconde fois pourquoi il avait présidé à l'assemblée, au mépris des ordonnances impériales. — *C'est que la solennité du dimanche ne se remet point. Le commandement du Seigneur ordonne expressément sa célébration.* — *Nulle loi ne peut autoriser une désobéissance aussi criminelle.* Les bourreaux, sur son ordre, déchirent le corps du saint prêtre, disloquent ses membres et mettent ses os à nu. Tous les spectateurs sont émus de cet horrible spectacle, et le martyr lui-même n'y reste pas insensible. *Exaucez-moi, ô mon Jésus*, s'écrie-t-il, *ayez pitié de moi, Fils de Dieu; venez à mon secours.* Le proconsul lui dit : *Pourquoi aussi n'avez-vous pas voulu obéir ?* — *La loi me le défendait.* Cette simple, mais sublime réponse déconcerte Anulin, qui fait cesser les bourreaux et renvoie le prêtre en prison, se proposant d'en faire un exemple plus tard; mais Saturnin mourut dans son cachot, par suite des tourments qu'il avait endurés, l'an 304, pendant la persécution de Dioclétien. — 11 février.

SATURNIN (saint), fils du précédent, était lecteur; il fut arrêté en même temps que son père et conduit avec lui à Carthage. Le proconsul lui ayant demandé, comme aux autres, s'il avait assisté à la collecte, *Je suis chrétien*, répondit-il. — *Il n'est pas question de cela : je vous demande si vous avez célébré le dimanche.* — *Oui, je l'ai célébré pour honorer Jésus-Christ, qui est le Sauveur des hommes.* A ce mot de Sauveur, Anulin devient furieux et fait préparer pour le fils le même chevalet qui avait servi à tourmenter le père. Lorsque Saturnin fut placé dessus, il lui dit : *Fais attention au lieu où tu es, et songe à me répondre juste. As-tu quelques-uns de ces livres que vous autres chrétiens, vous appelez l'Ecriture ?* — *Je suis chrétien.* — *Je te demande si tu as de ces livres.* — *Je suis chrétien ; après le nom sacré de Jésus-Christ, le plus saint est celui de chrétien.* — *Puisque tu ne veux pas faire d'autre réponse, il faut voir si les tortures ne te feront pas parler autrement. Dis donc si tu as de ces Ecritures?* Voyant qu'il ne répondait pas, il fait signe aux bourreaux de le tourmenter, et le sang du fils se mêle à celui du père, dont le chevalet était teint. *Oui, j'ai les Ecritures*, s'écrie-t-il, *mais c'est dans mon cœur : viens les en arracher, si tu le peux.* S'adressant ensuite à Jésus-Christ, il fit cette prière : « Seigneur Jésus, donnez-moi la grâce de souffrir patiemment : toute mon espérance est en vous. » Anulin lui dit : « Pourquoi as-tu violé les ordres des empereurs ? — Parce que je suis chrétien. » Là-dessus, le pro-

consul le renvoya en prison, où il mourut comme son père, l'an 304, par suite de ses tortures, et il est honoré le même jour. — 11 février.

SATURNIN (saint), l'un des dix-huit martyrs de Saragosse, fut mis à mort par ordre de Dacien, gouverneur d'une partie de l'Espagne, sous l'empereur Dioclétien. Il souffrit l'an 304. Parmi ses compagnons, il s'en trouvait trois qui portaient aussi le nom de Saturnin, et qui sont honorés le même jour. Un siècle après, le poëte Prudence chanta leur triomphe. Leurs reliques furent découvertes à Saragosse l'an 1389. — 16 avril.

SATURNIN (saint), martyr à Rome avec saint Néopole et deux autres, qui, après avoir subi divers tourments, moururent dans une prison où on les avait renfermés pendant la persécution de Dioclétien. — 2 mai.

SATURNIN (saint), martyr à Rome, souffrit sur le chemin d'Ardée avec sainte Félicité et vingt-trois autres, sous l'empereur Dioclétien. — 5 juin.

SATURNIN (saint), martyr à Capoue avec saint Marcel et deux autres, souffrit au commencement du IVᵉ siècle. — 6 octobre.

SATURNIN (saint), martyr à Cagliari en Sardaigne, eut la tête tranchée par ordre du président Barbare, l'an 304, pendant la persécution de Dioclétien. — 30 octobre.

SATURNIN (saint), martyr à Alexandrie avec saint Apollone, prêtre, et quatre autres, fut jeté dans la mer par ordre de l'empereur Maximin Daza ou Daia, vers l'an 311. — 10 avril.

SATURNIN (saint), martyr à Adrumète en Afrique avec saint Vérule et vingt-trois autres, souffrit dans le Vᵉ siècle, pendant la persécution des Vandales ariens. — 21 février.

SATURNIN (saint), évêque de Vérone en Italie, est honoré le 7 avril.

SATURNINE (sainte), *Saturnina*, martyre à Carthage, fut arrêtée à Abitine avec saint Datif, saint Saturnin et quarante-six autres, pendant qu'ils assistaient aux saints mystères, un jour de dimanche. Les magistrats d'Abitine, après leur avoir fait subir un interrogatoire, les envoyèrent chargés de chaînes à Carthage, et les adressèrent au proconsul Anulin. Celui-ci les interrogea de nouveau, et leur fit subir de si cruelles tortures, que Saturnine n'y survécut que quelques jours. Elle mourut en prison, l'an 304, pendant la persécution de Dioclétien. — 11 février.

SATURNINE (sainte), martyre avec trois autres, est honorée le 21 juin.

SATURNINE (sainte), vierge et martyre à Arras, est honorée le 4 juin.

SATYRE (saint), *Satyrus*, martyr en Achaïe, qui, passant devant une idole, la fit tomber par terre en soufflant dessus et en faisant le signe de la croix. Arrêté pour ce fait, il fut condamné à mort et décapité l'an 267, sous le règne de Gallien. — 12 janvier.

SATYRE (saint), martyr en Campanie avec sainte Lucie et vingt et un autres, souffrit au commencement du IVᵉ siècle. — 6 juillet.

SATYRE (saint), fils d'Ambroise, préfet des Gaules, et frère de saint Ambroise, docteur de l'Eglise, né vers l'an 338, était encore très-jeune lorsqu'il perdit son père. Il fut élevé à Rome par sa mère, ainsi que sainte Marcelline, sa sœur, et saint Ambroise, qui l'accompagna ensuite à Milan pour s'y perfectionner dans l'éloquence et les belles-lettres. Lorsque saint Ambroise fut élevé sur le siége de Milan, il confia à Satyre la gestion de son temporel, et celui-ci s'acquittait de cette fonction avec autant de zèle que d'habileté. S'étant embarqué pour l'Afrique, dans la vue de recouvrer quelques biens qu'on retenait injustement au saint archevêque, le vaisseau fit naufrage. Au milieu de la confusion et du trouble qu'occasionna ce funeste accident, Satyre, qui n'était encore que catéchumène, voulut se charger de sauver l'eucharistie que les fidèles qui se trouvaient sur le bâtiment portaient avec eux, selon l'usage de ce temps. Muni de ce sacré dépôt, qu'il enveloppa avec respect dans un mouchoir qu'il portait au cou, il se jette à la mer et arrive le premier à la côte d'une île qu'on croit être celle de Sardaigne. Son premier soin, après avoir remercié Dieu, fut d'aller trouver l'évêque le plus voisin, pour lui demander le baptême; mais ayant appris qu'il n'était pas en communion avec les évêques catholiques, il se rembarque, aimant mieux différer son baptême que de le recevoir d'un prélat engagé dans le schisme de Lucifer de Cagliari. Aussitôt qu'il fut dans un pays catholique, il se fit baptiser, et il s'appliqua de tout son pouvoir à conserver la grâce baptismale. Il n'y avait guère de temps qu'il était de retour à Milan, lorsqu'il mourut entre les bras de saint Ambroise et de sainte Marcelline, sans avoir fait de testament. Son frère et sa sœur distribuèrent aux pauvres les biens qu'il leur laissait, afin de remplir par là ses intentions : car il les avait priés de disposer de sa succession comme ils le jugeraient à propos. Ses funérailles furent célébrées avec beaucoup de solennité, et saint Ambroise prononça son oraison funèbre. Sept jours après on se rendit sur son tombeau, selon l'usage d'alors, pour répéter les prières de l'Eglise; saint Ambroise y fit une seconde fois l'éloge de son frère. Saint Satyre mourut l'an 378, âgé d'environ quarante ans, et il est nommé, dans le Martyrologe romain, le 17 septembre.

SAUF (saint), *Salvus*, abbé d'Albaïde, dans le royaume de Navarre, est auteur d'un livre de messes et d'une règle pour des religieuses; il a aussi composé quelques hymnes. — 10 février.

SAUL (saint), *Saulus*, martyr en Ethiopie avec saint Oronte, est honoré chez les Grecs le 3 septembre.

SAULE (sainte), *Saula*, vierge et martyre à Cologne, est honorée avec sainte Marthe le 20 octobre.

SAUVE (saint), *Salvius*, évêque d'Angoulême et martyr, florissait sur la fin du VIIIᵉ siècle. Il fut mis à mort par des scélérats,

pendant un voyage qu'il faisait, en 801, pour les affaires de son Eglise, avec saint Supéry, qui l'accompagnait. Ce crime eut lieu près de Valenciennes, et ils sont honorés comme martyrs, dans cette ville, le 26 juin.

SAUVEUR (le bienheureux), *Salvator*, frère lai de l'ordre de Saint-François, naquit l'an 1520, d'une famille pauvre de la Catalogne, et passa sa jeunesse dans la piété et l'innocence. A vingt ans, il entra, en qualité de frère lai, dans l'ordre de Saint-François. Dieu manifesta la sainteté de son serviteur en lui accordant le don des miracles; mais cette faveur extraordinaire lui suscita des persécutions. On le fit sortir de son couvent pour le mettre dans un autre, et les prodiges qu'il opérait furent soumis à un sévère examen. La vénération qu'ils lui attiraient d'un autre côté alarmant son humilité, il sortit secrètement de son monastère et passa en Sardaigne, où il mourut à quarante-sept ans, le 18 mars 1567. Plusieurs princes ont sollicité sa canonisation, et Clément XI l'a déclaré bienheureux. On célèbre sa fête, dans son ordre, le jour de sa mort. — 18 mars.

SAVE (saint), martyr en Ethiopie avec saint Oronte et deux autres, est honoré chez les Grecs le 3 septembre.

SAVIN (saint), *Savinus*, martyr à Brescia en Lombardie avec saint Cyprien, souffrit dans le IVe siècle. — 2 et 11 juillet.

SAVIN (saint), *Sabinus*, évêque de Plaisance, était contemporain de saint Ambroise, avec lequel il assista, en 381, au concile d'Aquilée; il s'y distingua par son zèle contre l'arianisme. Le saint évêque de Milan, qui l'honorait de son amitié, faisait aussi un grand cas de sa science : ce qui le prouve, c'est qu'il lui soumettait ses ouvrages pour les examiner et pour y corriger ce qu'il jugerait à propos. Dans une lettre qu'il lui écrit à ce sujet, il lui dit : *Tout auteur se fait illusion sur le mérite de ses écrits; et de même qu'un père trouve beaux ses enfants, lors même qu'ils sont difformes, de même un écrivain trouve belles ses productions les moins élégantes*. A l'érudition, Savin joignait une grande vertu et possédait toutes les qualités d'un saint évêque : aussi saint Grégoire le Grand rapporte que Dieu le favorisa du don des miracles. Il mourut sur la fin du IVe siècle. — 11 décembre.

SAVIN (saint), confesseur, est honoré en Poitou le 11 juillet

SAVIN DE LAVEDAN (saint), confesseur, est honoré dans le Bigorre le 9 octobre.

SAVINE (sainte), *Savina*, vierge, était, à ce que l'on croit, originaire de l'île de Samos et sœur de saint Savinien. Elle accompagna son frère lorsqu'il vint se réfugier dans les Gaules pour échapper à la persécution qui sévissait dans sa patrie, vers le milieu du IIIe siècle. Quelques hagiographes rapportent qu'elle fut associée au martyre de son frère, pendant la persécution d'Aurélien; mais les martyrologes ne lui donnent que le titre de vierge. Elle a donné son nom à un faubourg de Troyes, où il y a une église sous son invocation. Ses reliques se gardèrent jusqu'en 1793 dans l'abbaye de Moutier-la-Celle. — 29 janvier et 29 août.

SAVINE (sainte), *Sabina*, femme pieuse de Milan, mourut sur le tombeau des saints Nabord et Félix, en 311, dans le moment qu'elle adressait sa prière à ces deux martyrs. Elle est honorée dans cette ville le 30 janvier.

SAVINIEN (saint), *Savinianus*, martyr à Troyes, n'est guère connu que par le culte qu'on lui rend. On croit qu'il vint de la Grèce dans les Gaules avec sainte Savine, sa sœur, et qu'il prêcha l'Evangile à Troyes, où son zèle opéra de nombreuses conversions. La tradition du pays porte qu'il florissait après le milieu du IIIe siècle, et qu'il fut décapité pour la foi vers l'an 273, pendant la persécution d'Aurélien. Ses reliques se gardaient autrefois à Saint-Syre-sur-Seine, qui porta longtemps le nom de Saint-Savinien; mais elles furent transférées dans la cathédrale de Troyes vers l'an 640. — 29 janvier.

SAVINIEN (saint), premier évêque de Sens, fut envoyé de Rome dans les Gaules par le saint-siége, vers le milieu du IIIe siècle, pour y prêcher l'Evangile aux infidèles. Il avait pour compagnons de ses travaux apostoliques saint Potentien et saint Altin. Arrivés à Sens, ils logèrent chez un des principaux habitants de cette ville, nommé Victorin, qu'ils convertirent à la foi chrétienne, ainsi qu'Eodald et Sérotin, qui devinrent missionnaires à leur tour. On croit que saint Savinien fonda à Sens l'église de Saint-Pierre-le-Vif, pour le troupeau qu'il avait gagné à Jésus-Christ. Il fut martyrisé dans cette ville avec ses compagnons, qui s'y trouvaient alors réunis. En 847, leurs corps furent levés de terre et portés dans l'église Saint-Pierre, et en 1031 celui de saint Savinien fut renfermé dans une châsse précieuse, qui fut donnée par la reine Constance, épouse du roi Robert. — 31 décembre et 19 octobre.

SAVINIEN (saint), troisième abbé de Monastier-Saint-Chaffre en Velay, florissait au milieu du VIIIe siècle, et mourut en 757. — 8 juin.

SBIGNÉE (saint), *Sbignæus*, abbé de l'ordre de Cîteaux, fut martyrisé dans le XIIIe siècle, avec ses religieux, dans le monastère qu'ils habitaient à Cracovie. — 10 décembre.

SCARIBERGE (sainte), *Scariberga*, épouse de saint Arnoul d'Yveline, donna la sépulture à son mari, qui fut martyrisé par des impies, dans le VIe siècle. Elle est honorée le 2 octobre.

SCEMBAITAS (saint), martyr en Perse, souffrit à Habalium avec saint Zebinas ou Zanitas et sept autres, la dix-huitième année du règne de Sapor II, c'est-à-dire en 327. — 27 mars.

SCOLASTIQUE (sainte), *Scolastica*, vierge, née à Norcia, près de Spolète, était sœur de saint Benoît. Elle se consacra à Dieu dès sa plus tendre jeunesse, à l'exemple de son frère. On ne connaît pas le monastère dans lequel elle se retira d'abord; mais on sait que quand saint Benoît eut fondé l'abbaye du Mont-Cassin, en 529, Scolastique fonda un

couvent de religieuses dans un lieu situé à cinq milles de là, nommé Plombariole. Il paraît qu'elle en eut le gouvernement, d'après saint Berthaire, qui dit qu'elle instruisit dans les voies de la perfection plusieurs personnes de son sexe. Elle visitait son frère une fois tous les ans, et Benoît, qui ne souffrait pas qu'aucune femme entrât dans son monastère, allait à sa rencontre avec quelques-uns de ses religieux. Leur entrevue avait lieu dans une maison placée entre les deux monastères; elle se passait à louer Dieu et à parler des choses du ciel. Une année que la visite s'était passée, comme à l'ordinaire, en conférences spirituelles, ils prirent ensemble leur repas sur le soir; Benoît était sur le point de retourner au Mont-Cassin, lorsque Scolastique, qui prévoyait sans doute qu'elle ne le verrait plus en ce monde, le pria de différer son départ jusqu'au lendemain, afin de pouvoir consacrer la nuit à converser sur le bonheur du ciel. Le saint lui observa que la règle défendait de passer la nuit hors du monastère, et qu'il ne pouvait enfreindre cette défense. Scolastique, affligée de ce refus, joignit ses mains sur la table et appuya sa tête par-dessus; ensuite elle pria avec une grande abondance de larmes. Aussitôt une grande pluie, accompagnée d'éclairs et de tonnerre, éclata sur la maison avec tant de violence, qu'il fut impossible au saint abbé et à ses religieux de sortir; mais il dit à sa sœur : *Que Dieu vous pardonne ce que vous venez de faire. — Je vous ai demandé une grâce, et vous me l'avez refusée : alors je me suis adressée à Dieu, et il m'a exaucée.* Ils passèrent la nuit à s'entretenir de la félicité des saints, après laquelle ils soupiraient vivement l'un et l'autre, et ils se séparèrent le matin. Trois jours après, saint Benoît, qui était en contemplation dans sa cellule, ayant levé les yeux vers le ciel, vit monter dans le séjour de la gloire l'âme de sainte Scolastique. Il rendit grâces à Dieu de cette vision, qui le comblait de joie, et il apprit à ses disciples que sa sœur venait de mourir. Il envoya quelques-uns d'entre eux au monastère des religieuses, pour apporter son corps au Mont-Cassin, et il le fit enterrer dans le tombeau qu'il avait préparé pour lui-même, afin que leurs corps fussent unis après la mort, comme leurs cœurs l'avaient été pendant la vie. Elle mourut, à ce que l'on croit, le 10 février 543, c'est-à-dire la même année que son frère, qui ne lui survécut que quelques semaines. La ville du Mans se glorifie de posséder ses reliques, qui auraient été apportées du Mont-Cassin en France par saint Aigulfe, alors moine de Fleury. Cependant, des auteurs dignes de foi prétendent qu'elles sont encore au Mont-Cassin : tout peut se concilier en disant que la ville du Mans n'en possède qu'une partie. Le monastère fondé par sainte Scolastique fut ruiné par les Lombards vers l'an 580; il fut rebâti vers l'an 750 par Tasie, épouse de Rachis, roi des mêmes Lombards, et elle y vint passer le reste de ses jours. Il fut détruit de nouveau dans la suite, mais on ne le rebâtit plus; ce n'est présentement qu'une ferme dépendant de l'abbaye du Mont-Cassin. — 10 février.

SCOLASTIQUE (sainte), épouse de saint Injurieux, sénateur d'Auvergne, qui florissait au commencement du VIe siècle. Elle promit, le jour même de ses noces, de garder une continence perpétuelle, et son mari s'engagea aussi par le même vœu. Quoiqu'ils prissent soin de cacher aux yeux du monde le secret de leur sainte vie, le Seigneur se plut à le manifester par les miracles qui illustrèrent leur tombeau, et bientôt après leur mort on les invoqua comme saints, au rapport de saint Grégoire de Tours, qui nous a transmis le peu que nous en savons. — 25 mai.

SCOTHIN (saint), Irlandais, est patron d'une église en Lagénie, et il est honoré dans cette province le 2 juin.

SCRUTAIRE (saint), *Scrutarius*, évêque du Puy, est honoré le 12 novembre.

SCUBILION (saint), *Scubilio*, moine, naquit sur la fin du Ve siècle, et quitta le monde pour embrasser la vie religieuse. Après avoir passé quelques années dans le monastère d'Ansion, dit, depuis, de Saint-Jouin, au diocèse de Poitiers, il s'y lia d'une sainte amitié avec saint Paterne ou Pair, avec lequel il quitta Ansion pour se rendre dans la solitude de Scicy, alors habitée par saint Sénateur ou Sénier, saint Gaud et saint Aroastle. Ils s'appliquèrent à la conversion des idolâtres du pays, et en gagnèrent un grand nombre à Jésus-Christ. Paterne ayant été élevé sur le siége d'Avranches en 552, Scubilion continua de le seconder dans ses nouvelles fonctions, et il mourut le même jour que lui, vers l'an 565. Leurs corps furent enterrés ensemble dans l'oratoire de Scicy, qui est devenu l'église paroissiale de Saint-Pair-sur-Mer. Saint Scubilion est loué par saint Fortunat de Poitiers. Il est honoré au Mont-Saint-Michel le 16 avril.

SÉBALD (saint), *Sebaldus*, fils d'un roi de Danemark, florissait dans le VIIIe siècle, et mourut vers l'an 760. Il est honoré à Noremberg le 19 août.

SÉBASTE (saint), *Sebastius*, martyr à Saint-Pélin dans l'Abruzze avec saint Gorgone, souffrit vers l'an 362, sous l'empereur Julien l'Apostat. — 7 décembre.

SÉBASTIE (sainte), *Sebastia*, martyre à Sirmich avec saint Innocent et trente autres, est honorée le 4 juillet.

SÉBASTIEN (saint), *Sebastianus*, officier et martyr dans le Ier siècle, souffrit avec sainte Photine de Samarie, qui, d'après la tradition des Grecs, était la Samaritaine de l'Evangile. — 20 mars.

SÉBASTIEN (saint), martyr dans la Basse-Arménie, souffrit avec saint Denis et saint Emilien. — 8 février.

SÉBASTIEN (saint), soldat de la légion Thébéenne et martyr en 286 avec saint Alvère, son compagnon, fut mis à mort près de Fossano en Piémont, par des soldats qui le poursuivaient. Son corps fut découvert dans

un tombeau en pierre sous le pavé de l'église paroissiale d'un village, l'an 1427, le 2 janvier, qui est le jour où l'on a fixé sa fête. — 2 janvier.

SÉBASTIEN (saint), martyr à Rome, naquit à Narbonne dans les Gaules et fut élevé à Milan, d'où sa famille était originaire. Il montra dès sa jeunesse un grand zèle pour la religion chrétienne qu'il avait embrassée. Non content de la pratiquer lui-même avec ferveur, il s'efforçait de la faire connaître aux païens, et il opéra, quoique laïque, un grand nombre de conversions. C'est ce zèle qui le détermina à se rendre à Rome, vers l'an 283, afin d'être plus à portée d'assister les confesseurs et les martyrs. Malgré sa répugnance pour l'état militaire, il prit du service dans l'armée de l'empereur Carin, et il eut bientôt l'occasion d'être utile aux victimes de la persécution. Deux illustres martyrs, Marc et Marcellin, qui étaient frères et qui appartenaient à une des premières familles de Rome, ayant été condamnés à mort par Chromace, lieutenant du préfet de la ville, étaient sur le point de se laisser ébranler par les larmes de leurs parents. Tranquillin, leur père, et Marcie leur mère, faisaient tous leurs efforts pour les décider à se soumettre aux édits, afin de racheter leur vie. Sébastien, alarmé du danger qu'ils couraient, va les trouver dans la maison de Nicostrate, greffier en chef de la préfecture, et non-seulement il ranime leur courage; mais il convertit encore ceux qui cherchaient à les faire apostasier. Zoé, femme de Nicostrate, qui était muette depuis six ans, se jette aux pieds de Sébastien, témoignant par signe ce qu'elle désirait. Le saint la comprit, et faisant sur elle le signe de la croix, il lui rendit l'usage de la parole. Zoé se convertit aussi de même que son mari et dix-sept autres, parmi lesquels on cite Claude, geôlier de la prison. Chromace ayant appris que Tranquillin, qui était goutteux, avait été guéri en recevant le baptême, comme il était lui-même atteint de la goutte, il résolut de se faire instruire, afin d'essayer le même remède. Sébastien se rendit chez lui; après lui avoir donné les instructions nécessaires, il le guérit de sa goutte et ensuite il le fit baptiser avec Tiburce, son fils. Chromace, par reconnaissance, fit mettre en liberté tous les confesseurs, et s'étant démis de sa charge, il se retira à la campagne. Dioclétien ayant succédé à Carin, vint à Rome en 284 : voulant récompenser le courage et la vertu de Sébastien, dont on lui faisait l'éloge, il le nomma capitaine de la première compagnie des gardes prétoriennes, sans savoir qu'il était chrétien. Chromace, en quittant Rome, avait emmené dans sa campagne plusieurs nouveaux convertis, dont il s'agissait de perfectionner l'instruction. On ne trouva personne de plus capable de les disposer au baptême que Sébastien et le prêtre Polycarpe; mais ni l'un ni l'autre ne se souciait de quitter Rome, de peur de manquer l'occasion de mourir pour Jésus-Christ. Le pape Caius, devant qui l'affaire fut portée, décida que Sébastien resterait à Rome, parce que sa place le mettait en état de rendre de plus grands services à l'Eglise. La persécution s'étant rallumée en 286, Sébastien vit couronner par le martyre la plupart de ceux qu'il avait gagnés à Jésus-Christ, et il soupirait avec ardeur après le moment où il irait les rejoindre dans le ciel; ce qui ne tarda par longtemps. L'empereur ayant fini par apprendre qu'il était chrétien, lui reprocha l'ingratitude prétendue dont il payait ses bienfaits : après l'avoir dépouillé de son grade, il le livra à des archers qui le criblèrent de flèches et le laissèrent pour mort. Irène, veuve de saint Castule, martyr, étant venue pour l'enterrer, s'aperçut qu'il respirait encore. Elle le fit porter dans sa maison, et les soins qu'elle lui prodigua l'eurent bientôt guéri. Sébastien, au lieu de se cacher comme on le lui conseillait, se mit un jour sur le passage de l'empereur, qui se rendait au temple; quand il se trouva près de lui, il lui représenta avec une sainte liberté ses injustes préventions contre les chrétiens, qui ne cessaient de prier pour la prospérité de son règne et qui lui gardaient une fidélité inviolable. Dioclétien, surpris d'entendre de telles paroles, le fut encore bien davantage, lorsqu'il vit qu'elles lui étaient adressées par un homme qu'il croyait mort. Il le fit saisir de nouveau et conduire dans l'hippodrome, avec ordre de l'assommer à coups de bâtons et de le jeter ensuite dans le cloaque qui se trouvait près de là. Pour empêcher que les soldats de la garde prétorienne, qui étaient très-attachés à leur ancien officier, ne remuassent en le voyant traiter d'une manière aussi indigne, on publia que Sébastien était mis à mort uniquement parce qu'il était chrétien. On met son supplice au 20 janvier 288. Une dame chrétienne, nommée Lucine, le retira secrètement du cloaque où il avait été jeté, et l'enterra dans un cimetière souterrain, qui porta le nom de cimetière de Caliste, et qui s'appelle depuis longtemps les *Catacombes de Saint-Sébastien.* Le pape saint Damase fit bâtir à l'entrée une église en son honneur. Plusieurs églises de Rome et de la Toscane possèdent de ses reliques. L'empereur Louis le Débonnaire en obtint du pape Eugène II, en 826, et il les donna à l'église de Saint-Médard de Soissons. On invoque saint Sébastien contre la peste, et l'on a dû plusieurs fois à sa puissante intercession la cessation de ce terrible fléau. — 20 janvier.

SÉBASTIEN MAGGI (le bienheureux), de l'ordre des Frères Prêcheurs, né au commencement du XVe siècle, à Bresse dans l'Etat de Venise, sortait de la famille des Maggi, l'une des plus anciennes de la contrée, et entra très-jeune dans l'ordre de Saint-Dominique. Ses progrès dans l'étude furent brillants et rapides; mais ceux qu'il fit dans la piété ne furent pas moins remarquables. Après avoir été élevé au sacerdoce, ses supérieures lui confièrent le ministère de la prédication, et ses sermons produisi-

rent des fruits abondants dans plusieurs villes d'Italie où il se fit entendre. Il remplit, à différentes reprises, les fonctions de prieur dans son ordre, et il fut placé par deux fois à la tête de la congrégation particulière que formaient les Frères Prêcheurs de Lombardie. Le bienheureux Sébastien se distinguait surtout par l'austérité de sa vie et par son humilité. Etant allé, dans sa vieillesse, visiter, à Gênes, le couvent de Sainte-Marie-du-Château, il dit à ceux qui l'accompagnaient, que cette maison serait le lieu de son repos. Il y mourut en effet, l'an 1494, et la nouvelle de sa mort était à peine répandue dans la ville, que les Génois vinrent en foule vénérer son corps, tant était grande l'opinion qu'on avait de sa sainteté. Ses restes furent placés plus tard dans l'église de Sainte-Marie, où on les honore depuis longtemps et où il s'est opéré plusieurs miracles. Clement XIII approuva en 1760 le culte qu'on lui rendait, et permit de célébrer sa fête. — 16 décembre.

SÉBASTIEN D'APPARITIO (le bienheureux), frère lai de l'Etroite Observance, naquit en 1502 à Gudina, dans le royaume de Galice, d'une famille de cultivateur, et passa ses premières années dans les pénibles travaux de la campagne, qu'il sanctifiait par la piété. Ayant quitté sa famille pour aller à Salamanque exercer l'état de garçon laboureur, il montra une grande fidélité envers ses maîtres et une grande exactitude aux devoirs de la religion. Il se contentait de peu, afin de faire des épargnes plus considérables qu'il remettait à ses parents pour les soulager dans leur vieillesse. Quoiqu'il se trouvât heureux dans sa condition, il la quitta cependant en 1533 pour passer dans la Nouvelle-Espagne; il alla se fixer à Mexico, où il utilisa ses connaissance en agriculture et réalisa de grands bénéfices. Il se livra ensuite au commerce, ce qui augmenta considérablement sa fortune. Il épousa successivement deux femmes avec lesquelles il vécut dans la continence. Il était parvenu à l'âge de soixante-dix ans, lorsqu'il distribua ses biens aux pauvres, pour entrer dans un couvent de Franciscains de l'Etroite Observance, où il fit profession en qualité de frère lai. Il mourut le 25 février de l'année 1600, âgé de quatre-vingt-dix-huit ans, et fut béatifié en 1786 par Pie VI. Le bref de sa béatification parle des dons surnaturels qui lui furent accordés, des miracles qu'il opéra pendant sa vie et de ceux qui eurent lieu par son intercession après sa mort. — 25 février.

SÉBASTIEN VALFRÉ (le bienheureux), prêtre en Savoie, né le 9 mars 1629, à Verduno dans le Montferrat, montra dès son enfance une tendre compassion pour les pauvres. Quand il voyait un de ces membres souffrants de Jésus-Christ qu'il appelait ses amis, il s'écriait: *La charité! la charité!* et ce cri décida plusieurs fois les voisins à venir au secours des malheureux, qui se présentaient à leur porte. Pendant le cours de ses études, il vivait de la manière la plus frugale, afin d'économiser sur ses dépenses de quoi faire des aumônes plus considérables; aussi ses maîtres le proposaient-ils comme un modèle à ses condisciples. Il entra dans la congrégation de l'Oratoire en 1651, et cinq ans après il fut élevé au sacerdoce. Alors il se livra sans réserve aux fonctions du saint ministère et aux œuvres de miséricorde. Malgré les nombreuses occupations que son zèle lui imposait, il trouvait encore du temps pour composer des ouvrages de piété, tels que de courtes instructions pour les simples fidèles, les exercices proposés aux chrétiens, et la manière de se sanctifier dans l'état militaire. Il savait s'insinuer dans la confiance des pécheurs, des hérétiques et des incrédules. Presque toujours il parvenait à leur inspirer de meilleurs sentiments, et il opéra ainsi un grand nombre de conversions, à Turin surtout. Il jouissait d'une telle réputation de science et de sainteté, qu'un grand nombre d'évêques et de prêtres le consultaient par lettres sur des questions de théologie ou sur des cas de conscience. Il était aussi le dépositaire des aumônes du duc de Savoie, qui le consultait souvent et l'honorait de son amitié. Le jeune roi Victor Amédée le choisit pour son confesseur en 1676, et lui offrit l'archevêché de Turin; mais l'humble oratorien refusa cette dignité. Quand on allait le visiter dans sa cellule, on le trouvait ordinairement à genoux, les yeux baignés de larmes, la face lumineuse et dans une sorte d'extase. Souvent on l'entendait s'écrier: *Mon Dieu! si les hommes vous connaissaient, s'ils savaient vous aimer!* Il veillait des heures, et même des nuits entières devant le saint sacrement; l'une de ses dévotions particulières était, après avoir célébré sa messe, d'en servir une ou deux autres avec une piété qui enflammait les cœurs. Après son amour pour Dieu, ce que l'on admirait le plus en lui, c'était sa charité pour le prochain, qui était pour ainsi dire née avec lui, et qui n'avait fait que croître avec l'âge. Parmi les actes de cette vertu qu'il pratiqua toute sa vie, nous citerons seulement deux traits. Un prêtre étranger lui ayant demandé l'aumône, *Je n'ai rien ici*, répondit-il, *mais suivez-moi*. Il le conduit dans sa cellule, ouvre sa garde-robe, en disant: *Prenez ce qu'il vous faut; voilà tout ce que je possède.* Un autre jour il apprend qu'un pauvre infirme n'avait pas de quoi réchauffer ses membres glacés: aussitôt le bienheureux Valfré, qui était déjà cassé de vieillesse, met sur ses épaules une charge de bois qu'il porte à ce malheureux. Il mourut à Turin, âgé de quatre-vingts ans, le 17 janvier 1710; toute la ville assista à ses funérailles. Bientôt, de nombreux miracles, opérés par son intercession, vinrent confirmer l'idée qu'on avait de sa sainteté, et Grégoire XVI le béatifia en 1834. — 30 décembre.

SÉBASTIENNE (sainte), *Sebastiana*, martyre à Héraclée en Thrace, ayant été convertie par l'apôtre saint Paul, fut décapitée sous l'empereur Domitien, par ordre du pré-

sident Serge, parce qu'elle ne voulait pas renoncer à la foi de Jésus-Christ. — 16 septembre.

SEBASTIENNE (sainte), est honorée chez les Grecs le 7 juin.

SÉBAUD (saint), *Sebaldus*, évêque de Trèves, florissait au milieu du VIIe siècle, et mourut vers l'an 662. — 26 novembre.

SEBBA ou SEBBI (saint), *Sebbas*, roi des Saxons orientaux, dans la Grande-Bretagne, monta sur le trône en 664 ; quoique encore païen, il rendit heureux ses sujets par la sagesse de son administration. En 675, il tira de sa solitude saint Erkonwald, abbé de Chertsey, pour le placer sur le siége épiscopal de Londres, et deux ans après, ce saint évêque eut le bonheur de le convertir au christianisme. Sebba avait conçu pour lui une si grande estime, qu'il se dirigeait par ses conseils, surtout dans sa conduite privée. Il devint, sous un tel maître, un modèle de toutes les vertus, et pratiquait, sous la pourpre, de grandes austérités. Après un règne de trente ans, il laissa sa couronne à ses deux fils, Sigeard et Senfrid, afin de pouvoir servir Dieu plus librement et se préparer au passage de l'éternité. La reine, sa femme, ayant pris le voile, il reçut l'habit monastique des mains de Waldhère, successeur de saint Erkonwald, et le chargea de distribuer aux pauvres les biens dont il pouvait disposer. Il mourut à Londres vers l'an 697, deux ans après qu'il avait quitté le trône. Dieu lui avait révélé le moment de sa mort trois jours avant qu'elle n'arrivât. Son corps fut enterré dans l'église de Saint-Paul, et son tombeau fut illustré par plusieurs miracles. On lui fit cette épitaphe : *Ci-gît Sebba, roi des Saxons orientaux, qui fut converti par saint Erkonwald, évêque de Londres, en 677. C'était un homme d'une grande piété envers Dieu, fervent dans les actes de religion, assidu à la prière, rempli de charité pour les pauvres. Il préféra la vie monastique à un riche royaume, et reçut l'habit religieux des mains de Waldhère, évêque de Londres et successeur d'Erkonwald.* Lors de la réforme de Henri VIII, pendant le pillage de l'église de Saint-Paul, on fit des fouilles dans les tombeaux pour y trouver des richesses qu'on supposait y être enfouies, et dans cette impie recherche on trouva le corps du saint roi embaumé et enveloppé d'étoffes précieuses. — 29 août.

SÉBÉ (saint), *Severus*, est honoré comme apôtre et comme martyr dans la Gascogne. Il y avait une abbaye de son nom dans le diocèse d'Aire. — 1er novembre.

SEBOAS (saint), diacre et martyr en Perse avec saint Milles, évêque, et un autre, souffrit l'an 346, pendant la grande persécution du roi Sapor II. — 13 novembre.

SECOND (saint), *Secundus*, premier évêque d'Avila, en Espagne, ayant été ordonné à Rome par les apôtres, fut envoyé en Espagne avec d'autres évêques pour y prêcher l'Evangile. Il fixa son siége à Avila, et après avoir converti un grand nombre de païens, il mourut en paix vers la fin du Ier siècle. — 2 et 15 mai.

SECOND (saint), soldat et martyr à Asti, en Piémont, fut arrêté par ordre de Saprice, vicaire du préfet, et condamné à mort pour la foi chrétienne dans le IIe siècle, pendant la persécution de l'empereur Adrien. Son martyre est mentionné dans les Actes de saint Marcien, évêque de Tortone. — 29 mars.

SECOND (saint), martyr en Afrique avec saint Epictète et dix autres, souffrit l'an 205, pendant la persécution de l'empereur Sévère. — 9 janvier.

SECOND (saint), martyr en Mauritanie, souffrit avec saint Romule, son frère. — 24 mars.

SECOND (saint), martyr à Synnade, en Phrygie, souffrit avec saint Démocrite et un autre. — 31 juillet.

SECOND (saint), martyr avec saint Secondien et plusieurs autres, est honoré le 2 octobre.

SECOND (saint), martyr en Afrique, souffrit avec saint Fidentien et saint Varique. — 15 novembre.

SECOND (saint), martyr en Afrique, souffrit avec saint Dominique et six autres. — 29 décembre.

SECOND (saint), l'un des principaux officiers de la légion Thébéenne, fut martyrisé à Vintimille, en Ligurie, l'an 286, par ordre de l'empereur Maximien. La ville de Turin possède ses reliques. — 26 août.

SECOND (saint), martyr à Rome avec saint Cyriaque, diacre, et vingt-un autres, fut arrêté, l'an 303, pendant la persécution de Dioclétien, et condamné à la décapitation. Son corps et ceux de ses compagnons furent enterrés sur la voie *Salaria*, près du lieu où ils avaient été exécutés. Le pape saint Marcel les fit ensuite transporter dans le cimetière de Lucine, sur le chemin d'Ostie : depuis ils furent portés à Rome et placés dans l'église de Sainte-Marie *in Via Lata*. — 8 août.

SECOND (saint), martyr à Sirmich avec saint Agrippin et trois autres, souffrit au commencement du IVe siècle. — 15 juillet.

SECOND (saint), martyr à Côme, en Italie, avec saint Carpophore et plusieurs autres, souffrit l'an 304, par ordre de l'empereur Maximien. — 7 août.

SECOND (saint), martyr à Nicomédie avec saint Cyriaque et plusieurs autres, est honoré chez les Grecs le 19 décembre.

SECOND (saint), martyr à Amélia, en Italie, fut jeté dans le Tibre pendant la persécution de l'empereur Dioclétien. — 1er juin.

SECOND (saint), prêtre et martyr à Alexandrie, fut mis à mort pendant les fêtes de la Pentecôte, par l'ordre de George, évêque arien de cette ville, pendant l'exil de saint Athanase, dont il avait usurpé le siége. Plusieurs chrétiens furent aussi immolés dans ce massacre, qui eut lieu l'an 356, sous l'empereur Constance. Saint Athanase parle de leur martyre dans sa *Lettre aux solitaires*. — 21 mai.

SECOND (saint), prêtre et martyr à Ptolémaïde, en Libye, avait pour évêque un arien déclaré, nommé Second, comme lui, qui, ne

lui pardonnant pas son attachement à la foi orthodoxe, lui donna, avec un nommé Etienne, aussi arien, tant de coups de pied, qu'il en mourut, l'an 357. Saint Athanase nous apprend que pendant qu'on le traitait avec tant d'indignité, il s'écriait qu'il pardonnait à ses bourreaux et qu'il ne voulait pas que personne poursuivît les auteurs de sa mort. *Jésus-Christ, pour qui je souffre,* ajouta-t-il, *sera le juge et le vengeur de ce qu'on me fait souffrir.* — 21 mai.

SECONDAIRE (saint), *Secundarius*, martyr à Antioche, souffrit avec saint Prime et un autre. — 20 octobre.

SECONDE (sainte), *Secunda*, martyre à Carthage, était de Scillite, ville de la province proconsulaire d'Afrique. Conduite à Carthage avec saint Spérat et dix autres, elle comparut devant le proconsul Saturnin. Lorsque son tour d'être interrogée fut venu, Saturnin lui demanda si elle ne voulait pas sacrifier aux dieux ; elle répondit : *Je crois en mon Dieu, et je veux lui être toujours fidèle : quant à vos dieux, jamais nous ne nous déterminerons à les servir et à les adorer.* Après que le proconsul eut prononcé la sentence qui les condamnait à mort, Seconde et ses compagnons s'écrièrent : *Grâces soient rendues à Dieu qui veut bien nous admettre au nombre des martyrs, pour avoir confessé son nom.* Seconde fut exécutée le même jour, l'an 200, pendant la persécution de l'empereur Sévère. — 17 juillet.

SECONDE (sainte), vierge et martyre à Rome, était sœur de sainte Rufine et fille d'Astère, homme d'une famille sénatorienne. Promise en mariage à Vérin, qui apostasia en 257, pendant la persécution de Valérien, elle rejeta avec horreur la proposition qu'on lui faisait d'abjurer aussi le christianisme, et elle s'enfuit de la ville avec sa sœur ; mais elle fut bientôt arrêtée et conduite devant Donat, préfet de Rome, qui la fit décapiter, avec sainte Rufine. Elles furent enterrées dans une forêt, à douze milles de Rome, et l'on bâtit sur leur tombeau une petite église, que le pape saint Damase remplaça par une plus grande. Leurs reliques furent transportées, l'an 1120, dans la basilique de Saint-Jean de Latran, et placées près du baptistère de Constantin. — 10 juillet.

SECONDE (sainte), vierge et martyre à Turburbe, en Afrique, avec sainte Maxime et sainte Donatille, n'avait que douze ans lorsqu'elle fut exposée aux bêtes, qui ne lui firent aucun mal ; elle eut ensuite la tête tranchée, pendant la persécution de Valérien et de Gallien. — 30 juillet.

SECONDE (sainte), martyre à Carthage avec saint Saturnin, saint Datif et quarante-six autres, fut arrêtée à Abitine, pendant qu'elle assistait aux saints mystères, et conduite à Carthage, où elle mourut en prison, par suite des tourments que lui avait fait endurer le proconsul Anulin, l'an 304, sous l'empereur Dioclétien. — Une autre Seconde souffrit avec elle, et on l'honore le même jour. — 11 février.

SECONDE (sainte), qu'on dit être l'une des nombreuses compagnes de sainte Ursule, était honorée autrefois comme vierge et martyre à l'abbaye de Saint-Denis, où l'on gardait son corps. — 22 octobre.

SECONDEL (saint), *Secundellus*, solitaire, florissait au VI[e] siècle. Il était diacre lorsqu'il se mit sous la conduite de saint Friard, et ils allèrent l'un et l'autre s'établir dans l'île de Vindonite, formée par la Loire dans le diocèse de Nantes ; ils s'y construisirent chacun une cellule, où ils faisaient leurs exercices à part, se contentant de se visiter de temps en temps. Secondel fut éprouvé par de grandes tentations ; mais saint Friard lui apprit à triompher de l'ennemi du salut et à se garantir de ses piéges, lors même qu'il se transforme en ange de lumière. C'est en profitant des leçons d'un aussi habile maître qu'il parvint à une grande sainteté. Il mourut sur la fin du VI[e] siècle. — 29 avril.

SECONDIEN (saint), *Secundianus*, soldat et martyr, se trouvait à Rome lorsqu'il se convertit à la vue du courage que déployaient les martyrs pendant la persécution de Dèce. Après avoir reçu le baptême, il confessa publiquement Jésus-Christ à Rome même, où il fut arrêté et livré à diverses tortures. Envoyé ensuite en Toscane, il fut de nouveau étendu sur le chevalet, par ordre du consulaire Promote, qui lui adjoignit deux autres martyrs, Marcellien et Vérien. Il leur fit déchirer les flancs avec les ongles de fer et appliquer sur leurs blessures des torches ardentes ; après quoi il les condamna à être décapités. Ils furent exécutés vers l'an 251. L'abbaye de Jouarre possédait une partie de leurs reliques. — 9 août.

SECONDIEN (saint), martyr à Concordia, en Italie, fut mis à mort pour la foi chrétienne avec saint Donat et quatre-vingt-sept autres, vers l'an 304, pendant la persécution de Dioclétien. — 17 février.

SECONDIEN (saint), martyr, était honoré autrefois à Carthage le 13 mai.

SECONDILLE (sainte), *Secundilla*, martyre en Afrique avec saint Atrien et un autre, est honorée le 1[er] mars.

SECONDILLE (sainte), martyre à Alexandrie, souffrit avec plusieurs autres. — 28 février.

SECONDILLE (sainte), martyre à Porto avec saint Paul et deux autres, souffrit vers l'an 304, pendant la persécution de l'empereur Dioclétien. — 2 mars.

SECONDIN (saint), *Secundinus*, martyr en Afrique avec saint Luce et cinq autres, souffrit l'an 211, sur la fin du règne de Sévère. — 18 février.

SECONDIN (saint), évêque et martyr à Sinuesse, en Campanie, souffrit avec un autre évêque nommé Caste. — 1[er] juillet.

SECONDIN (saint), évêque en Afrique et martyr, fut arrêté pendant la persécution de Valérien ; après avoir subi d'horribles tourments, il fut exilé avec saint Agape, aussi évêque. On l'arrêta de nouveau pour lui faire subir un second jugement, et cela contre toutes les règles ; car, selon le cours ordinaire de la justice, ceux qui avaient été

condamnés à l'exil par une sentence juridique ne pouvaient plus être mis en jugement pour la même affaire, ni encourir une peine plus forte; mais on s'inquiétait peu du droit quand il s'agissait des chrétiens. Les deux saints évêques, conduits à Cirthe, y furent jetés en prison, et ils en furent tirés, quelques jours après, pour être décapités, l'an 259. — 29 avril.

SECONDIN (saint), martyr avec saint Félicissime, est honoré dans la Pouille le 13 septembre.

SECONDIN (saint), martyr à Spire, en Allemagne, est honoré le 15 novembre.

SECONDIN (saint), martyr à Cordoue, en Espagne, souffrit, à ce que l'on croit, vers l'an 305, sur la fin de la persécution de l'empereur Dioclétien. — 21 mai.

SECONDIN (saint), évêque de Troja dans la Capitanate, dont le corps fut retrouvé vers le XIe siècle, est honoré le 11 février.

SECONDIN (saint), martyr à Adrumète, en Afrique, avec saint Vérule et vingt-un autres, souffrit dans le Ve siècle, pendant la persécution des Vandales. — 21 février.

SECONDIN (saint), prêtre de l'église d'Armagh, sous l'épiscopat de saint Patrice, florissait dans le milieu du Ve siècle, et mourut vers l'an 460. — 27 novembre.

SECONDIN (saint), prêtre d'Afrique et confesseur, fut d'abord cruellement tourmenté dans sa patrie, par ordre de Hunéric, roi des Vandales, qui persécutait les chrétiens afin de les forcer à embrasser l'arianisme. Ce prince le fit ensuite embarquer sur un navire pourri, avec saint Prisque, évêque, et un grand nombre de prêtres, qui abordèrent miraculeusement sur les côtes de la Campanie. Secondin fut attaché à une église du pays et se livra avec beaucoup de zèle aux fonctions du saint ministère, jusqu'à sa mort. — 1er septembre.

SECONDIN (saint), confesseur en Italie, paraît être le même Secondin qui vivait en ermite dans une solitude près de Ravenne, sur la fin du VIe siècle, et qui était proche parent d'Agilulphe, roi des Lombards. Il avait demandé à saint Grégoire le Grand des tableaux représentant des sujets de piété, et le saint pape lui en envoya deux avec une lettre dans laquelle il lui dit : *Nous vous avons envoyé deux toiles où vous trouverez une croix, les images de Dieu, notre Sauveur, de Marie, la sainte Mère de Dieu, et des bienheureux apôtres Pierre et Paul : nous vous avons aussi envoyé une clef qui a été appliquée sur le corps très-saint de Pierre, le prince des apôtres, afin qu'elle vous serve de défense contre l'ennemi.* — 8 décembre.

SECONDINE (sainte), *Secundina*, vierge et martyre à Anagni, souffrit, l'an 251, pendant la persécution de Dèce. — 15 janvier.

SECONDULE (saint), *Secundulus*, martyr à Carthage avec sainte Perpétue, sainte Félicité et deux autres, n'était que catéchumène lorsqu'il fut arrêté et mis en prison; il y mourut avant le jour des jeux où il devait être exposé aux bêtes, l'an 203, sous l'empereur Sévère. — 7 mars.

SECUR (saint), *Securus*, martyr en Afrique avec saint Sévère et plusieurs autres, souffrit dans le Ve siècle, sous les Vandales. — 2 décembre.

SECURE (saint), *Securus*, martyr à Alexandrie avec saint Mansuet et plusieurs autres, est honoré chez les Grecs le 30 décembre.

SECUTEUR (saint), *Secutor*, martyr à Chalcédoine, souffrit l'an 307, sous les empereurs Galère et Maximin Daza. On croit qu'une partie de ses reliques fut apportée dans le Bigorre, du temps des Croisades. — 13 avril.

SEDOLPHE (sainte), *Sedolpha*, martyre à Tomes, en Scythie, souffrit avec saint Marin et un autre. — 5 juillet.

SEDRIDE ou SETHRIDE (sainte), abbesse de Faremoutier, était fille de sainte Heresvithe. Sa mère étant devenue veuve, épousa en secondes noces le pieux Annas, qui devint roi des Est-Angles, vers l'an 643. Il y avait deux ans que son beau-père était sur le trône, lorsque Sedride passa en France pour prendre le voile dans l'abbaye de Faremoutier, alors gouvernée par sainte Fare. Cette dernière étant morte vers l'an 655, elle fut choisie pour lui succéder et marcha dignement sur ses traces. On ignore l'année de sa mort. Saint Bède a fait l'éloge de son humilité, de sa piété et de sa charité. Plusieurs hagiographes la nomment sous le 10 janvier.

SEDULE (saint), *Sedulius*, abbé d'un monastère près de Dublin, en Irlande, est honoré dans cette ville le 12 février.

SEGUIN (le bienheureux), *Seguinus*, troisième abbé de la Chaise-Dieu, en Auvergne, florissait sur la fin du XIe siècle. Il se rendit célèbre par plusieurs miracles rapportés par le moine Bertrand, dans la Vie de saint Robert, fondateur de la Chaise-Dieu. Il est honoré à Avignon le 13 juillet.

SEINE (saint), *Sequanus*, abbé en Bourgogne, naquit à Maymont au commencement du VIe siècle. Après avoir reçu une excellente éducation, il obtint de ses parents, mais non sans peine, la permission d'embrasser l'état ecclésiastique. L'évêque de Langres l'ordonna diacre et l'éleva ensuite au sacerdoce avant l'âge prescrit par les canons, persuadé que son mérite et ses vertus étaient un titre suffisant de dispense. Des persécutions suscitées par l'envie déterminèrent saint Seine à quitter le siècle pour entrer dans le monastère de Réomé, alors gouverné par l'abbé Jean. Plus tard il fonda un monastère dans la forêt de Segestre, vers les sources de la Seine. Cet établissement porta dans la suite le nom du saint, ainsi que la ville qui s'est formée à l'entour. Il se trouva bientôt à la tête d'une nombreuse communauté, qu'il dirigeait avec succès dans les voies de la perfection. On croit qu'il mourut le 19 septembre, vers l'an 580, et l'on gardait ses reliques dans son monastère. Sa sainteté fut illustrée par des miracles avant et après sa mort. Saint Seine est appelé Sigon dans quelques martyrologes. — 19 septembre.

SELESE (saint), *Selesius*, martyr à Alexandrie avec saint Hiéromide, fut jeté dans la mer pour avoir confessé Jésus-Christ, sous l'empereur Maximin II. — 12 septembre.

SELEUQUE (saint), *Seleucus*, martyr, qui fut scié en deux pour avoir confessé Jésus-Christ, est honoré chez les Grecs le 23 mai.

SELEUQUE (saint), martyr à Ancyre en Galatie, souffrit avec saint Valère. — 15 septembre.

SELEUQUE (saint), martyr à Césarée en Palestine, l'an 309, pendant la persécution de l'empereur Maximin II, était originaire de Cappadoce. Ayant embrassé très-jeune la carrière des armes, il s'était acquis une brillante réputation de valeur, et après plusieurs actions d'éclat il avait été élevé au grade d'officier. Il s'acquittait avec une habileté merveilleuse de tous les exercices militaires, et il passait pour l'homme le mieux fait, le plus fort et le plus adroit de toute l'armée. Dès le commencement de la persécution, il confessa généreusement Jésus-Christ; ce qui lui avait attiré une cruelle flagellation. Ayant ensuite renoncé à la carrière des armes, il s'était livré aux exercices de la religion et aux œuvres de miséricorde, protégeant les veuves et les orphelins, secourant les pauvres et soignant les malades. Il venait d'applaudir à la constance que saint Porphyre, esclave de saint Pamphile, avait déployée dans les tourments, et il s'était empressé de porter à celui-ci l'heureuse nouvelle du triomphe de Porphyre, lorsqu'il fut arrêté par ordre de Firmilien, gouverneur de la province, qui le condamna à perdre la tête; ce qui fut exécuté sur-le champ. — 16 février.

SELEUQUE (saint), confesseur en Syrie, est honoré chez les Grecs le 24 mars.

SELVE (saint), *Selvius*, évêque de Toulouse, commença l'église de Saint-Saturnin, laquelle fut achevée par saint Exupère, son successeur. Il florissait sur la fin du IVe siècle. — 31 mai.

SEMEIAS, prophète qui, dans le IIIe livre des *Rois*, est appelé homme de Dieu, florissait sous Roboam, roi de Juda. Ce prince avait assemblé une armée nombreuse destinée à marcher contre Jéroboam et les dix tribus qui s'étaient constituées en royaume; mais Séméias vint lui signifier, de la part de Dieu, de ne pas faire la guerre aux tribus qui avaient secoué le joug et qui s'étaient donné un nouveau roi. Roboam déféra à l'autorité du prophète, et la guerre n'eut pas lieu. Quelques années après, Sésac, roi d'Egypte, ayant marché contre Jérusalem, se disposait à assiéger cette ville, où le roi de Juda s'était réfugié avec les principaux de sa cour, et ils se croyaient en sûreté derrière ses remparts. Séméias vint déclarer au roi que Dieu, pour le punir de ce qu'il avait abandonné sa loi, l'abandonnait lui même au pouvoir de Sésac. Cette menace fit impression sur le cœur du prince : il s'humilia et reconnut qu'il avait mérité cette punition. L'arrêt que le Seigneur avait porté contre lui par la bouche de son prophète ne fut pas exécuté dans toute sa rigueur, et Sésac ayant pénétré dans la ville, se borna à piller le temple et le palais du roi. Séméias mourut vers l'an 950 avant Jésus-Christ; il est nommé dans plusieurs calendriers sous le 8 janvier.

SEMIBAIRE (sainte), vierge et martyre, était l'une des compagnes de sainte Ursule. Son corps se gardait autrefois dans l'abbaye de Saint-Denis, où l'on célébrait sa fête le 22 octobre.

SENAN (saint), *Sennanus*, évêque en Irlande, fut placé dès son jeune âge sous la conduite des abbés Casside et Natal. Lorsque son éducation fut terminée, il entreprit le voyage de Rome, et à son retour d'Italie, il séjourna quelque temps dans la Grande-Bretagne où il se lia d'une étroite amitié avec saint David. Il repassa ensuite en Irlande, sa patrie, et il eut pour amis saint Fredlémid et saint Kiaran. Comme il était riche, il fonda plusieurs églises ainsi qu'un grand monastère dans l'île d'Inis-Cathaig, située à l'embouchure du Shannon. Il en fut le premier abbé, et il y fit toujours sa résidence, même après qu'il eut été élevé à l'épiscopat. Il mourut le même jour et la même année que saint David, c'est-à-dire le 1er mars 544. Un bourg de la province de Cornouailles, en Angleterre, porte son nom. — 1er et 8 mars.

SENATEUR (saint), *Senator*, martyr à Saint-Marc, en Calabre, souffrit avec sainte Domniate, sa mère, et saint Cassiodore, son frère. — 14 septembre.

SENATEUR (saint), florissait au commencement du Ve siècle, et fut lié d'une étroite amitié avec saint Germain d'Auxerre. Il est honoré à Albano le 26 septembre.

SENATEUR (saint), évêque de Milan, florissait dans le Ve siècle. Il se rendit célèbre par son érudition ainsi que par ses vertus. Il mourut en 480 et fut inhumé dans l'église de Sainte-Euphémie. Saint Ennode de Pavie, qui l'avait connu, a composé un poëme en son honneur. — 28 mai.

SENATEUR ou SÉNIER (saint), évêque d'Avranches, succéda, vers l'an 565, à saint Paterne ou saint Pair, dont il avait partagé les travaux apostoliques. Il mourut après quelques années d'épiscopat, et fut enterré près de son prédécesseur dans l'oratoire de Scicy, qui prit dans la suite le nom de Saint-Pair-sur-Mer. Il y a près d'Avranches deux paroisses qui portent son nom, savoir, Saint-Sénier-sous-Avranches et Saint-Sénier-de-Beuvron. — 18 avril et 18 septembre.

SENAUD (saint), *Siginaldus*, est honoré à Trèves le 21 janvier.

SENCE (saint) *Sentias*, confesseur, florissait dans le IVe siècle. Ses reliques se gardent à Spolète, dans l'église des Servitesses, et il est honoré à Biéde, en Toscane.— 25 mai.

SENDOU ou SINDULPHE (saint), *Sindulphus*, prêtre, né en Aquitaine, après une jeunesse passée dans la piété et l'innocence, quitta sa patrie sur la fin du VIe siècle, pour se retirer dans le diocèse de Reims. Il se fixa dans le village d'Aussonce, où il pratiqua toutes les vertus de la vie anachorétique, donnant des instructions salutaires à tous ceux qui ve-

naient le consulter. Comme il avait un don particulier pour entendre l'Ecriture sainte, il en faisait les plus heureuses applications, tant pour son usage que pour celui des autres. On croit qu'il était déjà prêtre lorsqu'il vint s'établir en Champagne. Il mourut un 20 octobre, au commencement du VIIe siècle, et il fut enterré dans le lieu de sa retraite; mais, au IXe siècle, son corps fut porté à l'abbaye de Hautvilliers. Il y a dans le diocèse de Clermont une paroisse qui s'appelle Saint-Sandoux, de son nom. — 20 octobre.

SENECION (saint), *Senecio*, martyr, souffrit avec plusieurs autres. — 2 juin.

SENNEN (saint), martyr à Rome avec saint Abdon, son compatriote, était né en Perse, et il se trouvait à Rome l'an 250, pendant la persécution de Dèce. Il expira au milieu des tortures qu'on lui fit subir pour son attachement à la foi, et les chrétiens enterrèrent son corps, ainsi que celui de saint Abdon, dans la maison d'un sous-diacre nommé Quirin. Sous le règne de Constantin, leurs reliques furent transportées dans le cimetière de Pontien, qui prit ensuite leur nom. On y voit encore, sur un débris de sculpture, leurs noms et leurs figures, portant sur la tête une couronne et un bonnet persan. — 30 juillet.

SENOCH (saint), abbé en Touraine, né en 539 dans le Poitou, se consacra à Dieu dès sa jeunesse; après avoir embrassé l'état ecclésiastique, il fonda dans le diocèse de Tours un monastère où il prit l'habit. Il fit rebâtir, pour l'usage de sa communauté, une chapelle où saint Martin avait été souvent faire sa prière, et l'autel que saint Sénoch y fit construire fut consacré par saint Euphrone, évêque de Tours. De nombreux disciples vinrent se placer sous sa conduite, et il les formait à la perfection par ses instructions, mais plus encore par ses exemples. Il pratiquait de grandes austérités; ce qu'il prenait par jour pour sa nourriture n'excédait pas le poids d'une livre. Il se retirait fréquemment dans une cellule séparée pour y vaquer à la prière et à la contemplation, dont il faisait ses délices. On venait de toutes parts lui demander des instructions et des conseils; ce qu'on lui offrait par une pieuse libéralité était aussitôt distribué aux pauvres. Pendant que saint Grégoire, successeur de saint Euphrone, faisait la visite de son diocèse, Sénoch alla lui rendre ses devoirs; mais il se retira sans vouloir participer au repas préparé pour l'évêque, tant il poussait loin l'esprit de mortification. Un voyage qu'il fit dans sa famille diminua en lui l'esprit d'humilité et le fit déchoir de sa perfection. Les avertissements de saint Grégoire le firent rentrer en lui-même, et il expia sa faute par une rude pénitence, que son évêque fut obligé de modérer. Sénoch prit la résolution de ne plus sortir de sa cellule et de ne plus recevoir d'autres visites que celles des pauvres et des malades; comme il était prêtre, il les assistait dans les besoins de l'âme et du corps. Dieu le favorisa du don des miracles, et saint Grégoire de Tours, qui fut témoin de plusieurs prodiges qu'il opéra, ayant appris qu'il était tombé dangereusement malade, se rendit en hâte à son monastère pour l'assister dans ses derniers moments; mais il le trouva sans connaissance, et il le vit expirer environ une heure après, à l'âge de quarante ans, l'an 579. — 24 octobre.

SENOCH (saint), *Sinochus*, confesseur en Irlande, est honoré le 11 décembre.

SENODE (saint) *Senodius*, abbé d'un monastère près de Lycos, en Egypte, florissait sur la fin du Ve siècle. Il est patron d'une église dans le territoire de Siut, et les Ethiopiens l'honorent le 10 mars.

SENORINE (sainte), vierge et abbesse de Baste, au diocèse de Brague, en Portugal, naquit en 924 et fut élevée dans le monastère de Vicira, par Godine, sa tante, qui en était abbesse. Cette éducation toute sainte lui inspira le goût de la vie religieuse, et elle refusa la main d'un comte pour prendre le voile. Ayant succédé à sa tante, elle transféra le monastère à Baste. Elle était liée d'une étroite amitié avec saint Rozeind, son proche parent, dont elle apprit la mort par révélation. Elle lui survécut encore cinq ans, et mourut en 982. Il y a en Portugal une église paroissiale qui porte son nom. — 22 avril.

SEPTIME (saint), *Septimus*, soldat et martyr à Salone, en Dalmatie, souffrit avec saint Domnion ou Donge, évêque de cette ville. Il est un des huit soldats dont parle le Martyrologe romain sous le 11 avril, sans donner leur nom, et dont les corps ont été, dans la suite, transportés à Rome avec celui de saint Donge. — 11 avril.

SEPTIME (saint), évêque d'Iési, dans la Marche d'Ancône, et martyr, souffrit au commencement du IVe siècle, pendant la persécution de l'empereur Dioclétien. Son corps se garde dans la cathédrale de cette ville, dont il est patron. — 5 septembre.

SEPTIME (saint), *Septimus*, lecteur et martyr à Venouse, dans la Pouille, avec saint Félix, évêque de Thibare en Afrique, qui, après avoir beaucoup souffert dans leur patrie, furent martyrisés en Italie, l'an 303, sous l'empereur Dioclétien. — 24 octobre.

SEPTIME (saint), moine et martyr en Afrique, pendant la persécution des Vandales, habitait un monastère près de Capse, dans la Byzacène, lorsqu'il fut arrêté avec saint Libérat, son abbé, et cinq autres moines qui composaient la communauté. On les conduisit à Carthage, où l'on essaya par de belles promesses de les gagner à l'arianisme; mais comme ils restaient inébranlables dans la foi, on les jeta dans un cachot, chargés de chaînes. Le roi Hunéric, irrité de leur résistance, les fit mettre sur un vieux navire, avec ordre d'y mettre le feu lorsqu'il serait en mer; mais le feu, allumé à plusieurs reprises, s'éteignit chaque fois. Hunéric, témoin du prodige, fit jeter dans la mer les saints martyrs, l'an 483, après qu'on les eut assommés à coups de rames. Leurs corps repoussés sur la plage, furent ensevelis par

les catholiques près de l'église de Saint-Célérin. — 17 août.

SEPTIMIE (sainte) *Septimia*, martyre en Afrique, était de Tuburbe. On l'honorait autrefois à Carthage le 30 juillet.

SEPTIMIN (saint), *Septiminus*, martyr à Vélimau, avec ses onze frères, pendant la persécution de Dèce, était originaire d'Adrumète, et fils de saint Boniface et de sainte Thècle, qui furent aussi martyrisés pendant la même persécution. Il est honoré à Bénévent avec ses frères, le 1er septembre.

SERAPHIE (sainte), *Seraphia*, est honorée à Rome le 29 juillet.

SERAPHIN (le bienheureux), *Seraphinus*, capucin, né en 1434, sortait d'une famille obscure, mais pieuse, et fut formé à la vertu par sa mère. S'étant trouvé orphelin de bonne heure, il entra chez les Capucins du Mont-Granario, près d'Ascoli, en qualité de frère lai. Quoiqu'il n'eût pas fait ses études, il sut acquérir à un haut degré la science des saints. Sa simplicité l'exposa d'abord au mépris de quelques religieux, qui ne soupçonnaient pas le trésor de vertu caché sous des dehors peu apparents; mais on finit par l'apprécier. Il devint l'oracle de la ville d'Ascoli, et les gens les plus qualifiés ne dédaignaient pas de venir le consulter. Séraphin aurait bien voulu se soustraire à cette affluence qui faisait souffrir son humilité; mais il n'en resta pas moins humble malgré la vénération dont il était entouré. Il montrait une grande charité envers les malades et les pauvres, et visitait souvent les hôpitaux; il ne pouvait guère sortir qu'il ne fût suivi d'une foule de pauvres qui le nommaient leur père, et pour le soulagement desquels il se privait même du nécessaire; car il prenait sur sa nourriture pour rendre ses aumônes plus abondantes. Il mourut en 1504, âgé de soixante-dix ans, et les nombreux miracles opérés par son intercession le firent canoniser en 1767 par Clément XIII. — 12 octobre.

SERAPHINE (sainte), *Seraphina*, florissait dans le milieu du Ve siècle. Elle est honorée à Mamie le 29 juillet.

SERAPHINE (la bienheureuse), abbesse de l'ordre de Sainte-Claire, née vers l'an 1425, était fille de Guy-Antoine, comte d'Urbin. Ayant perdu dès ses premières années les auteurs de ses jours, elle fut élevée chez les parents de sa mère, qui appartenait à la famille des Colonnes, et fit de grands progrès dans la piété. Elle épousa ensuite Alexandre Sforce, seigneur de Pesaro et connétable de Sicile, qui la prit en aversion, parce qu'il avait ailleurs un attachement criminel. Après douze ans de mariage, pendant lesquels elle avait essayé par sa patience et sa douceur de gagner le cœur de son mari, sans pouvoir y réussir, elle se vit forcée d'entrer dans le couvent des religieuses de Sainte-Claire de Pesaro, dites du Saint-Sacrement, où elle trouva un refuge contre l'injustice de son époux. La paix dont elle jouissait dans cette maison l'ayant décidée à y prononcer ses vœux, son mérite et ses vertus la firent nommer abbesse, et elle se montra digne de ce choix par sa prudence et son zèle pour la discipline. Il y avait vingt-deux ans qu'elle avait fait profession lorsqu'elle mourut, le 8 septembre 1478. Son culte a été approuvé par Benoît XIV. — 9 septembre.

SERAPIE (sainte), *Serapia*, vierge et martyre à Rome, était née à Antioche, de parents chrétiens, qui passèrent en Italie pendant la persécution de l'empereur Adrien. Restée orpheline par leur mort, elle fut recherchée en mariage par des partis avantageux, à cause de sa rare beauté et des qualités du cœur et de l'esprit dont elle était ornée; mais sa résolution était prise d'avance de n'avoir d'autre époux que Jésus-Christ. Pour se débarrasser de toutes les importunités auxquelles elle était en butte, elle vendit ses biens et en distribua le prix aux pauvres; ensuite elle se mit au service d'une dame du plus haut rang: c'était l'illustre Sabine, veuve de Valentin, qui s'était distingué dans la carrière des armes sous Vespasien. Sérapie n'eut pas été deux mois avec elle qu'elle gagna son affection et sa confiance. Elle réussit à la désabuser des folies et des superstitions du paganisme, et Sabine, instruite par elle des vérités de la foi, reçut le baptême. Après sa conversion, elle se retira dans une terre qu'elle avait en Ombrie, emmenant avec elle sa chère Sérapie et quelques autres chrétiennes ferventes, dont la réunion composa une espèce de monastère. La persécution excitée par l'empereur Adrien s'étant ranimée en 125, Béryllle, gouverneur de l'Ombrie, envoya à Sabine l'ordre de mettre à sa disposition les personnes qui vivaient avec elle. Celle-ci s'y refusa avec un généreux courage; mais Sérapie, pensant que ce refus ne ferait qu'irriter le gouverneur, se présenta devant lui, et Sabine la suivit, portée dans une litière. Béryllle reçut celle-ci avec de grands égards, et lui témoigna sa surprise de ce qu'elle s'était laissé infatuer des superstitions chrétiennes par une femme de rien telle que Sérapie; toutefois il les laissa partir toutes deux, et on crut qu'il ne les inquiéterait plus dans la suite; mais trois jours après il fit comparaître Sérapie devant son tribunal, et la pressa de sacrifier aux dieux de l'empire. Elle répondit qu'elle était chrétienne, et qu'elle n'adorait que le Dieu tout-puissant, créateur de l'univers. *Les dieux que vous me proposez d'adorer*, ajouta-t-elle, *ne sont que des démons; je n'ai pour eux que le plus profond mépris. — Je veux du moins vous voir sacrifier à votre Christ. — Rien n'est plus aisé; car je lui offre un sacrifice continuel, en l'adorant et en le priant le jour et la nuit. — Quelle sorte de sacrifice lui offrez-vous, et dans quel temple lui rendez-vous vos hommages? — Le sacrifice que je lui offre et qui lui est très-agréable, c'est de mener une vie pure, d'éviter tout ce qui peut lui déplaire, et de porter les autres, par mes paroles et mes exemples, à pratiquer la vertu. — Vous êtes donc vous-même le temple de votre Dieu? — Oui, si par sa grâce je vis dans l'innocence et la sainteté. — Je trouverai bien le moyen de détruire en vous ce temple prétendu. — Mon*

Dieu, à qui je me suis consacrée dès mon enfance, saura bien me préserver de toute souillure et me protéger contre vos attaques. Alors Bérylle la livra à la brutalité de deux infâmes Egyptiens, qui la conduisirent dans un cachot; mais Dieu vint au secours de sa servante et frappa ces malheureux d'une telle frayeur, qu'ils tombèrent à demi morts aux pieds de Sérapie, sans avoir osé attenter à sa vertu. Le lendemain, le gouverneur l'ayant fait comparaître de nouveau, fut étrangement surpris d'apprendre ce qui était arrivé aux deux Egyptiens. *Par quel charme*, lui-dit-il, *avez-vous pu réduire ces deux hommes dans l'état où je les vois? — Je n'ai pas d'autre charme que la prière et la confiance en mon Dieu, qui n'a pas voulu permettre que sa servante fût insultée. — Cessons tous ces discours*, dit Bérylle, d'un ton furieux, *ou vous allez sacrifier à Jupiter, ou vous mourrez. — La menace que vous me faites met le comble à mon bonheur. Vous me demandiez hier quel sacrifice j'offrais à Dieu, et je vous réponds aujourd'hui que c'est celui de ma vie.* Le gouverneur, après qu'on l'eut cruellement flagellée, lui fit trancher la tête, l'an 125. Sainte Sabine enterra son corps dans le tombeau qu'elle avait fait construire pour elle-même, auprès de l'aire de Vindicien, où il resta jusqu'en 430, qu'il fut porté à Rome et placé sur le mont Aventin, dans l'église de Sainte-Sabine, qui fut martyrisée un an après sainte Sérapie. — 3 septembre.

SERAPION (saint), *Serapio*, martyr en Macédoine, vers la fin du IIe siècle, fut condamné au supplice du feu, par ordre du président Aquila, pendant la persécution de l'empereur Sévère. — 13 juillet.

SERAPION (saint) évêque d'Antioche, florissait sur la fin du IIe siècle et s'illustra par sa science. Il mourut en 211, et il eut pour successeur saint Asclépiade. Un concile d'Alexandrie, tenu sous saint Athanase, loue la vivacité de sa foi et l'orthodoxie de ses ouvrages. — 30 octobre.

SERAPION (saint), missionnaire et martyr en Egypte, s'était associé à quelques hommes apostoliques qui, sous la conduite de saint Théonas, étaient allés évangéliser la partie méridionale de l'Egypte. Le gouverneur, informé des nombreuses conversions qu'ils opéraient, envoya des soldats pour se saisir de leurs personnes. Conduits devant ce magistrat, ils confessèrent Jésus-Christ avec un courage que les tortures ne purent vaincre. Ils furent condamnés au supplice du feu et exécutés, mais on ne sait sous quel empereur, ni même en quel siècle. — 16 janvier.

SERAPION (saint), martyr à Alexandrie, souffrit avec ses deux frères, Cyrin et Léonce. — 15 septembre.

SERAPION (saint), martyr à Alexandrie, fut arrêté en même temps que sainte Apolline, par les païens, qui lui firent d'abord souffrir chez lui d'horribles traitements, au point qu'il en eut les os brisés et les membres disloqués. Ces barbares l'ayant ensuite conduit sur son toit, le précipitèrent sur le pavé de la rue, l'an 249, vers la fin du règne de Philippe. Une des églises paroissiales d'Alexandrie était dédiée sous son invocation et portait son nom. — 14 novembre.

SERAPION (saint), l'un des sept frères dormants et martyr, confessa la foi à Ephèse, l'an 250, pendant la persécution de l'empereur Dèce. Ayant été surpris dans une caverne avec ses six frères, on en mura l'entrée, et ils *s'endormirent* dans le Seigneur, c'est-à-dire qu'ils y moururent : en effet, enterrés ainsi tout vivants, ils périrent par le supplice de la faim. Quelques hagiographes, entendant mal cette expression, se sont imaginé qu'ils s'étaient endormis d'un sommeil véritable jusqu'en 429. Ce fut en cette année, il est vrai, qu'on découvrit leurs corps, et ils furent transportés dans la suite à Marseille, dans l'église de Saint-Victor. On voit à Rome, dans le *Musæum Victorium*, une pierre factice qui ressemble à une pierre précieuse, sur laquelle les sept frères sont représentés avec leurs noms. Saint Sérapion y est figuré avec une torche enflammée à côté de lui. — 27 juillet.

SERAPION (saint), martyr en Syrie, souffrit avec saint Paul et cinq autres. — 20 mars.

SERAPION (saint), martyr à Alexandrie, souffrit avec saint Céréal et deux autres. — 28 février.

SERAPION (saint), martyr à Diospolis, en Egypte, avec saint Papias et cinq autres, avait confessé la foi à Corinthe, avec ses compagnons, l'an 249, pendant la persécution de l'empereur Dèce. On les retrouve trente-cinq ans plus tard en Egypte, où il paraît qu'ils avaient été relégués pour leur refus de sacrifier aux dieux, lorsqu'en 284, Sabin, gouverneur de la Thébaïde ou Haute-Egypte, les fit saisir et appliquer à la torture. Après avoir été cruellement tourmenté sur le chevalet, Sérapion fut décapité vers la fin du règne de Numérien. — 25 février.

SERAPION (saint), lecteur et martyr, fut décapité dans la Pentapole de Libye, avec saint Irénée, son évêque. — 26 mars.

SERAPION (saint), martyr à Rome avec saint Hermas et un autre, fut traîné par des sentiers raboteux, et mourut pendant ce supplice. — 18 août.

SERAPION (saint), martyr à Tomes, dans le Pont, souffrit avec le tribun Marcellin, son père, sainte Mannée, sa mère, et deux de ses frères. — 27 août.

SERAPION (saint), moine et martyr à Alexandrie, avec saint Josippe et neuf autres, est honoré chez les Grecs le 21 mars.

SERAPION (saint), martyr à Alexandrie avec saint Hiéromide et plusieurs autres, fut jeté à la mer par ordre de l'empereur Maximin II, pour avoir confessé Jésus-Christ. — 12 septembre.

SERAPION (saint), surnommé le *Sindonite*, parce qu'il portait une robe de lin que les Grecs appellent *sindon*, né en Egypte au commencement du IVe siècle, montra de bonne heure un grand attrait pour la mortification et les austérités de la pénitence,

mais autant il était dur à lui-même, autant il était plein de charité pour les besoins des malheureux. Désirant convertir un histrion païen, il se vendit à lui en qualité d'esclave pour la somme de vingt pièces d'argent. Il le servait avec tant de fidélité et de zèle, qu'il le décida, par ses exemples plus encore que par ses discours, à se faire chrétien, ainsi que toute sa famille, et par reconnaissance il rendit la liberté à Sérapion ; mais celui-ci ne voulut pas conserver les vingt pièces d'argent qu'il avait reçues en échange de sa liberté. Il se vendit une seconde fois, afin de pouvoir soulager une pauvre veuve, et son maître fut si content de ses services qu'il l'affranchit et lui fit présent d'un habit, d'une tunique et d'un livre d'Evangiles. A peine Sérapion fut-il redevenu libre qu'il donna son habit au premier pauvre qu'il rencontra : à un second il donna sa tunique, de manière qu'il ne lui restait plus, pour couvrir son corps, qu'un simple linge. Quelqu'un lui ayant demandé ce qu'il avait fait de ses habits, il dit, en montrant son livre d'Evangiles : *Voilà celui qui m'en a dépouillé.* Ce livre, la seule chose qui lui restât, il le vendit encore pour soulager un malheureux ; et comme on lui demandait ce qu'il en avait fait, *Je m'imaginais*, répondit-il, *entendre ce livre, qui me disait :* ALLEZ, VENDEZ CE QUE VOUS AVEZ ET DONNEZ-LE AUX PAUVRES. *Je l'ai donc vendu et j'en ai donné le prix aux malheureux.* N'ayant plus rien à lui que sa personne, il en trafiqua encore plusieurs fois, afin de pouvoir procurer des secours au prochain. Une fois, entre autres, il se vendit à un manichéen de Lacédémone, et il eut le bonheur de le ramener, lui et sa famille, dans le sein de l'Eglise. De Lacédémone il se rendit à Rome pour satisfaire sa piété et admirer les modèles de vertu que renfermait cette ville. Il retourna ensuite en Egypte et se retira dans un désert où il mourut à l'âge de soixante ans, vers l'an 386. — 21 mars.

SÉRAPION D'ARSINOÉ (saint), abbé en Egypte, gouvernait dix mille moines qui habitaient plusieurs monastères situés dans le voisinage d'Arsinoé. Ces solitaires étaient dans l'usage de se louer aux cultivateurs de la contrée pour les aider à cultiver leurs terres et à récolter leurs moissons, sanctifiant ces pénibles travaux par la prière et d'autres exercices de piété. Leur salaire consistait en blé qu'ils rapportaient à leur supérieur général. Celui-ci en employait une partie à l'entretien des moines et des pauvres du pays : il envoyait le reste à Alexandrie, afin qu'il fût distribué aux chrétiens qui avaient besoin de secours. Saint Sérapion était prêtre et remplissait les fonctions du saint ministère dans les différentes communautés qui lui étaient soumises. Malgré les nombreuses occupations de sa charge, il trouvait encore du temps pour vaquer avec les frères au travail des mains. Il mourut vers la fin du IVe siècle. — 21 mars.

SÉRAPION (saint), évêque de Tmuis, en Egypte, fut surnommé le *Scolastique*, à cause de la beauté de son génie et de sa vaste érudition. Né vers le commencement du IVe siècle, il exerça quelque temps les fonctions de catéchiste à Alexandrie, qu'il quitta pour se retirer dans un monastère. Bientôt il devint l'une des plus brillantes lumières de l'état monastique. Lié d'amitié avec saint Antoine, il le visitait de temps en temps, et ce dernier lui légua en mourant une de ses tuniques de poil. Sérapion était évêque de Tmuis, lorsqu'il reçut ce legs précieux qu'il garda comme une relique. Chassé de son siége par les ariens, à cause de son attachement à la foi de Nicée, il marcha dignement sur les traces de saint Athanase qu'il avait pris pour modèle, et la persécution ne put ni abattre son courage ni ralentir son zèle contre l'hérésie. En 359 il écrivit au saint patriarche d'Alexandrie pour l'informer des progrès d'une nouvelle hérésie, celle de Macédonius. Saint Athanase, qui était alors caché dans un désert, lui répondit par quatre lettres dans lesquelles il réfute cette hérésie naissante. Sérapion, de son côté, composa un excellent traité contre les manichéens. Il avait aussi composé d'autres ouvrages qui sont perdus, entre autres, un traité sur les titres des Psaumes. Ce fut à sa prière que saint Athanase écrivit la plupart de ses livres contre les ariens, et l'illustre patriarche d'Alexandrie avait une si haute opinion de sa science et de ses talents, qu'il le chargeait de la révision de ses ouvrages, ratifiant d'avance les changements qu'il jugerait à propos de faire. Saint Sérapion mourut en exil, sur la fin du IVe siècle, et saint Jérôme lui donne le titre de confesseur. — 21 mars.

SÉRAPION (le bienheureux), religieux de la Merci et martyr à Alger, né en Angleterre sur la fin du XIIe siècle, porta les armes dans sa jeunesse et fit partie de l'expédition contre les Maures d'Espagne, commandée par le duc d'Autriche. Il s'engagea ensuite au service d'Alphonse IX, roi de Castille ; mais il le quitta bientôt après pour entrer dans l'ordre de la Merci, que venait de fonder depuis peu saint Pierre Nolasque. Il mérita d'être choisi plusieurs fois par ses supérieurs pour aller chez les infidèles, traiter du rachat des captifs, et chacun de ses voyages fut couronné d'un plein succès. Le saint fondateur lui confia la direction des novices, parmi lesquels se trouvait saint Raymond Nonnat ; mais le désir d'établir le nouvel ordre dans sa patrie le fit repasser en Angleterre. Pendant la traversée il fut pris par des corsaires qui le dépouillèrent et l'accablèrent de mauvais traitements. Son zèle pour le salut des âmes l'ayant porté à faire des remontrances à ces brigands sur les blasphèmes qu'ils proféraient et sur les désordres auxquels ils se livraient sans retenue, ils en furent tellement irrités qu'après l'avoir battu au point de le laisser pour mort, ils le jetèrent dans la mer. Il parvint, avec le secours de Dieu, à gagner la côte, et il se rendit à Londres, d'où il passa en Irlande et en Ecosse. Il fut mal reçu dans

ce dernier royaume : obligé de retourner en Espagne où l'attendaient de nouvelles fatigues, saint Pierre Nolasque l'envoya presque aussitôt après son arrivée, à Alger avec un autre religieux. Comme il n'avait pas une forte somme, il ne put racheter que quatre-vingt-sept esclaves espagnols. Ceux des autres nations, voyant que leur délivrance était ajournée, vont trouver Sérapion, lui exposent leur position misérable et le danger où ils sont de perdre la foi, par suite des mauvais traitements qu'on leur inflige pour les contraindre à l'apostasie. La vue des dangers qu'ils couraient et des tortures que leur faisaient subir des maîtres barbares, lui inspira la résolution de renvoyer en Espagne son confrère pour y recueillir de nouvelles aumônes, pendant que lui-même resterait à Alger pour être utile à ces pauvres captifs. Il les mit dans la disposition de souffrir tout, même la mort, plutôt que de renoncer à leur religion : des musulmans, touchés de son dévouement héroïque, se firent chrétiens. Ces conversions rendirent furieux le roi d'Alger, qui fit jeter dans une obscure prison le saint religieux. On lui faisait subir fréquemment de rudes bastonnades, pendant lesquelles il ne cessait de louer Dieu à haute voix et de témoigner son horreur pour la secte impie de Mahomet. Le roi, informé qu'il avait parlé contre le prophète, le condamna à mort et le livra à la fureur de la populace, qui l'outragea de mille manières ; ensuite on l'attacha par les pieds et par les mains à deux poteaux éloignés l'un de l'autre, de manière que son corps formait une espèce de croix de Saint-André. C'est dans cette horrible posture que les bourreaux le coupèrent par morceaux, sans qu'il laissât échapper une seule plainte. Pendant qu'on tranchait ses membres, il remerciait Dieu et priait pour les pauvres captifs qui pleuraient la perte de leur bienfaiteur et de leur ami. Il fut martyrisé l'an 1240 et bientôt après les miracles opérés par son intercession le firent honorer comme saint, surtout en Espagne. Son culte fut approuvé en 1728, par Benoît XIII, et Benoît XIV fit mettre son nom dans le Martyrologe romain.— 14 novembre.

SERAUTE (sainte), *Sicildis*, vierge, est honorée près de Saint-Calais, dans le Maine, où il y a une église de son nom. — 22 juin.

SERDON (saint), *Sacerdos*, évêque de Murviédro, qui est l'ancienne ville de Sagonte, en Espagne, florissait au commencement du VIe siècle et mourut vers l'an 530.— 5 mai.

SERDOT (saint), *Sacerdos*, évêque de Lyon, florissait dans le VIe siècle. On croit qu'il présida, en 549, au Ve concile d'Orléans, tenu contre les hérésies de Nestorius et d'Eutychès. Se trouvant à Paris, l'an 551, peut-être pour assister au concile qui s'y tenait alors, il y tomba malade. Childebert Ier, qui avait pour lui une grande vénération, alla le visiter dans sa maladie, dont il ne se releva pas. Après sa mort, son corps fut reporté à Lyon par les soins de saint Nicet ou Nizier, son neveu, qu'il avait demandé pour son successeur et qui lui succéda en effet.— 12 septembre.

SEREIN (saint), *Serenus*, martyr à Alexandrie avec saint Plutarque, était comme lui disciple d'Origène. Il fut condamné au supplice du feu et brûlé vif, l'an 207, pendant la persécution de l'empereur Sévère. — Un autre Serein, aussi disciple d'Origène, fut décapité pendant la même persécution, et il est honoré le même jour. — 28 juin.

SEREIN (saint), martyr à Nicomédie avec saint Pamphylien et deux autres, souffrit l'an 303, pendant la persécution de l'empereur Dioclétien. — 17 mars.

SEREIN (saint), confesseur en Champagne, florissait dans le VIIe siècle : son corps se gardait à Moutier-la-Celle, près de Troyes. — 2 octobre.

SERENE (saint), *Serenus*, jardinier et martyr à Sirmich, était Grec de naissance. Ayant quitté sa patrie, il alla se fixer à Sirmich, en Pannonie, où il acheta un jardin qu'il cultivait lui-même et dont le produit suffisait à sa subsistance. Il vivait en solitaire dans sa petite propriété, sanctifiant son travail par la prière et les pratiques de la pénitence. Une persécution ayant éclaté sous les empereurs Galère et Maximin II, il se cacha, dans la crainte d'être arrêté ; mais il revint bientôt après reprendre la culture de son jardin. Un jour qu'il était occupé à son travail, une dame, accompagnée de deux jeunes filles, y entra vers l'heure de midi, comme pour s'y promener. Sérène l'apercevant lui demanda ce qu'elle cherchait. *Votre jardin m'a paru agréable*, répondit-elle, *et avec votre permission je vais y faire un tour de promenade. — Une femme de votre condition, madame, ne se promène pas à une telle heure. Vous devriez être actuellement chez vous, et c'est un autre motif que la promenade qui vous amène ici ; mais je ne suis pas tel que vous pensez. Sortez donc au plus vite, et soyez désormais plus attentive à garder la retenue qui convient à votre sexe.* Cette femme, irritée de cet accueil et furieuse de ce qu'elle n'avait pu satisfaire ses désirs coupables, écrivit à son mari, qui était employé dans la maison de l'empereur Galère, pour se plaindre d'une prétendue violence que Sérène lui aurait faite. Le mari va trouver le prince et lui dit : *Pendant que notre vie se consume au service de Votre Majesté, nos femmes se trouvent exposées à l'insolence d'un corrupteur.* Galère lui donne un rescrit adressé au gouverneur de la Pannonie, qui enjoint de faire au mari outragé la plus ample réparation. Celui-ci part avec l'ordre de l'empereur et se rend à Sirmich pour le remettre au gouverneur, afin qu'il lui fasse donner satisfaction de l'injure qu'il a reçue dans la personne de sa femme. *Quel est*, demande ce magistrat, *l'insolent qui a osé attenter à la vertu d'une femme dont le mari approche de si près la personne du prince? — C'est un misérable jardinier nommé Sérène.* Le gouverneur ayant fait venir l'inculpé, lui demanda son nom et son état ; il lui dit ensuite :

Comment avez-vous l'audace d'insulter la femme d'un personnage si haut placé? — Jamais il ne m'est arrivé d'insulter aucune femme. — Qu'on lui donne la question pour lui faire avouer le crime qu'il a voulu commettre dans son jardin. — Je me souviens qu'une dame vint, il y a quelque temps, dans mon jardin, à une heure indue, dans le dessein, disait-elle, de s'y promener, je me permis de lui représenter qu'il n'était pas décent à une personne de son sexe et de sa qualité de se promener à une pareille heure. Cette réponse ouvrit les yeux à l'officier sur la conduite de sa femme, et il se retira couvert de confusion, sans donner suite à sa plainte. Le gouverneur, voyant que Sérène avait des mœurs pures, puisque, loin de profiter de la faiblesse d'une femme qui faisait les premières avances, il lui avait au contraire fait sentir l'indécence de sa démarche, le soupçonna d'être chrétien. L'ayant donc questionné sur sa religion, Sérène répondit sans hésiter qu'il était chrétien. — *Où vous êtes-vous donc caché jusqu'ici, pour avoir pu échapper à nos recherches? — C'est la Providence qui a permis cela et qui a voulu me réserver pour ce moment-ci. Au reste, je suis prêt à tout souffrir pour la confession de Jésus-Christ.—Eh bien! puisque vous avez voulu vous soustraire par la fuite aux édits des empereurs qui ordonnent de sacrifier aux dieux, je vous condamne à être décapité.* La sentence fut exécutée sur-le-champ, le 25 février 307. — 25 février.

SERENE (saint), reclus, né en Italie, d'une famille noble de Spolète, après avoir fait ses études, se rendit à Rome avec saint Cérénic, son frère, et ils y furent ordonnés diacres-cardinaux. Ils vinrent ensuite en France et s'établirent à Saulge, dans le diocèse du Mans. Cérène s'étant trouvé seul par le départ de son frère, qui alla se fixer dans la solitude d'Hyesme, reçut plusieurs disciples qui vinrent se placer sous sa conduite. Il refusa la dignité d'archidiacre que lui offrait l'évêque du Mans. Les miracles qu'il opéra pendant sa vie et après sa mort l'ont fait honorer comme saint. On ignore s'il survécut à son frère, qui mourut vers l'an 669. — 7 mai.

SERENE (saint), évêque de Marseille, florissait sur la fin du VIe siècle. Saint Grégoire le Grand lui avait recommandé d'une manière toute spéciale saint Augustin et les autres missionnaires qui se rendaient de Rome dans la Grande-Bretagne. Ce saint pape vivait encore lorsque Sérène entreprit le voyage de Rome, mais il mourut peu après. Sérène ne lui survécut pas longtemps, étant mort la même année, avant d'être revenu dans son diocèse. Son corps fut inhumé à Bandicérate, près de Verceil, en Piémont, où il est resté jusqu'en 1839, qu'on découvrit ses reliques qui furent rapportées à Marseille. La fête de cette translation se célèbre le 9 août.

SERENE (sainte), martyre à Tarse, est honorée le 3 juillet.

SERENE (sainte), *Serena*, martyre à Rome, était femme de Dioclétien, avant son élévation à l'empire. Il la répudia ensuite, mais on ignore en quelle année elle versa son sang pour Jésus-Christ. Elle est mentionnée dans les Actes de sainte Susanne, qui souffrit vers l'an 285. — 16 août.

SERENE (sainte), est honorée comme martyre à Metz, où ses reliques furent apportées de Spolète par l'évêque Thierri, qui les plaça dans l'église abbatiale de Saint-Vincent. Plus tard elles furent transférées dans l'église de Sainte-Marie de la même ville. On croit que sainte Sérène souffrit à Spolète l'an 291, sous l'empereur Dioclétien. — 30 janvier.

SERF (saint), *Servus*, sous-diacre et martyr à Carthage, habitait un monastère près de Capse, dans la Byzacène, lorsqu'il fut arrêté avec saint Libérat, son abbé, et les autres membres de la communauté, au nombre de cinq, par ordre de Hunéric, roi des Vandales, qui les fit amener à Carthage. Sur leur refus d'embrasser l'arianisme, ils furent chargés de chaînes et jetés dans un cachot. Hunéric les condamna ensuite à être brûlés sur un vieux navire chargé de bois qu'on mit en mer; mais le feu, allumé à plusieurs reprises, n'ayant pas voulu s'enflammer, le prince, qui assistait au supplice, les fit assommer à coups de rames, et ordonna que leurs corps fussent jetés dans les flots. Repoussés sur le rivage, ils furent recueillis avec respect par les catholiques et inhumés honorablement près de l'église de Saint-Célérin. Saint Serf et ses compagnons souffrirent l'an 483. — 17 août.

SERF (saint), martyr à Tuburbe, en Afrique, était un jeune chrétien plein de foi, qui refusa d'obéir aux édits que Hunéric, roi des Vandales, venait de porter en faveur de l'arianisme. Le prince, pour punir sa résistance, le fit flageller cruellement; ensuite on l'éleva à une grande hauteur d'où on le laissa tomber sur des cailloux; après l'avoir tailladé avec des pierres tranchantes, jusqu'à lui mettre à nu les côtes, on le traîna sur un terrain raboteux. Il mourut au milieu de ce dernier supplice, qui avait mis son corps en pièces, l'an 484. — 7 décembre.

SERGE (saint), *Sergius*, martyr à Bisegli dans la Pouille avec saint Maur, évêque, et un autre, souffrit sous l'empereur Trajan, vers l'an 107. — 27 juillet.

SERGE (saint), martyr en Cappadoce, est honoré chez les Grecs le 24 février.

SERGE (saint), martyr à Rasaphe, en Syrie, avec saint Bacque, était un officier qui servait avec distinction dans les troupes de l'empereur Maximien. N'ayant pas voulu renoncer à Jésus-Christ pour sacrifier aux idoles, on lui fit chausser des cothurnes hérissés de clous, et après d'autres supplices il fut décapité. De nombreux miracles ayant rendu célèbre son tombeau, Alexandre, évêque d'Hiéraple, dans le diocèse duquel il se trouvait, y fit bâtir une église magnifique en 431. Un siècle après, l'empereur Justinien fit rebâtir la ville de Rasaphe, à laquelle il

donna le nom de Sergiopolis, en l'honneur du saint, et fonda plusieurs églises sous son invocation, en Orient. Il y a à Rome plusieurs églises dédiées à saint Serge et à saint Bacque, dans l'une desquelles on garde leurs reliques, qui y furent apportées de Syrie du temps des Croisades. — 7 octobre.

SERGE (saint), martyr à Rome avec saint Cyriaque, diacre, et vingt-un autres, souffrit l'an 303, pendant la persécution de l'empereur Dioclétien. Son corps et ceux de ses compagnons furent enterrés sur la voie *Salaria;* mais, la même année, le pape saint Marcel les fit transporter dans le cimetière de Lucine, sur le chemin d'Ostie. Depuis ils ont été rapportés à Rome même et placés dans l'église de Sainte-Marie *in Via Lata.* — 16 mars et 8 août.

SERGE (saint), pape et confesseur, originaire d'Antioche, en Syrie, quitta sa patrie pour aller se fixer à Rome. Le pape Adéodat lui conféra les saints ordres et l'admit dans son clergé. Il fut élevé au sacerdoce par Léon II, et après la mort de Conon, il fut placé sur la chaire de saint Pierre, le 15 décembre 687. Son élection avait été précédée par celle d'un nommé Pascal et ensuite par celle d'un nommé Théodore; mais le schisme n'eut qu'un instant de durée, et les deux antipapes se soumirent à l'autorité légitime. Serge refusa d'approuver le concile tenu à Constantinople, l'an 692, et qui est connu sous le nom de concile *in Trullo*. Le motif de ce refus, c'est que le pape n'avait aucune part à sa convocation et qu'il n'y avait assisté, ni en personne, ni par ses légats : il y avait d'ailleurs des canons qui introduisaient des nouveautés dans la discipline, surtout en ce qui touche la continence des clercs, à laquelle les Grecs avaient apporté des restrictions que l'Église romaine a toujours repoussées. Justinien II, irrité de ce que saint Serge ne voulait pas souscrire à ce concile, donna des ordres pour se saisir de lui et l'amener prisonnier à Constantinople; mais Serge parvint à se soustraire à ce danger qui menaçait sa liberté et peut-être sa vie. Il fit recevoir le concile de Calcédoine à l'église d'Aquilée, qui avait refusé jusqu'alors de se soumettre à son autorité. Il baptisa à Rome le prince des Saxons, et ce fut à lui que ce peuple, encore idolâtre, fut redevable des premières lueurs de la foi. Il répara la basilique de Saint-Pierre et l'enrichit d'ornements précieux. Il ordonna qu'on chanterait trois fois l'*Agnus Dei* à la messe, et établit la procession de l'Assomption. Quelques historiens prétendent qu'il passa sept ans en exil, et que c'est pour cette raison qu'on lui donne le titre de confesseur, mais ce fait de son exil n'est pas certain. Il mourut le 8 septembre 701, après un pontificat de treize ans, neuf mois, et il fut enterré dans la basilique de Saint-Pierre. — 9 septembre.

SERGE (saint), confesseur à Constantinople, eut beaucoup à souffrir pour le culte des saintes images, sous l'empereur Léon l'Arménien. Il fut ensuite exilé pour la même cause par l'empereur Théophile, avec sa femme Irène et ses enfants. Il mourut vers le milieu du IXe siècle. — 13 mai.

SERGE (saint), fondateur du célèbre monastère de la Sainte-Trinité, près de Moscou, le plus riche et le plus peuplé de toute la Russie, florissait dans le XIIIe siècle, et mourut en 1292. Il ne fut jamais attaché au schisme des Grecs. Son corps se garde dans le monastère qu'il avait fondé, et les Russes vont visiter son tombeau par dévotion; l'on a même vu plusieurs czars faire ce pèlerinage. — 25 septembre.

SÉRICIEN (saint), *Sericianus*, martyr en Afrique avec plusieurs autres, est honoré le 19 avril.

SERLE ou SERLON (le bienheureux), *Serilo*, abbé du monastère de Saint-Pierre à Glocester, en Angleterre, florissait sur la fin du XIe siècle et mourut l'an 1104. — 3 mars.

SERNE (saint), *Serenedus* solitaire à Sauge, près de Sablé, mourut vers 669. Ses reliques se gardent dans la cathédrale d'Angers. — 21 juillet.

SERNIS (saint), *Isserninus*, confesseur, mourut vers l'an 530, et il est honoré à Léon, en Bretagne, le 19 septembre.

SERONNE (sainte), *Seronna*, vierge, florissait vers la fin du VIIIe siècle. Son tombeau se trouve dans une église qui porte son nom près de Mortagne, dans le Perche.— 15 novembre.

SEROTIN (saint), *Serotinus*, diacre et martyr à Sens, sa patrie, était païen lorsque saint Savinien et ses compagnons, envoyés de Rome dans les Gaules, vinrent dans cette ville au milieu du IIIe siècle pour y prêcher l'Évangile. Ayant entendu les instructions de ces hommes apostoliques, il embrassa le christianisme et reçut le baptême. Après sa conversion, il se joignit à saint Potentien, qui était allé porter la parole sainte à Troyes. Ils se trouvaient réunis à Sens autour de saint Savinien, leur chef, lorsqu'ils y furent mis à mort par les païens. On l'honore avec le titre de diacre et martyr dans l'église de Saint-Pierre-le-Vif, à Sens, où l'on garde ses reliques. — 27 septembre et 31 décembre.

SEROTINE (sainte), *Serotina*, martyre à Rome, souffrit avec sainte Donate et plusieurs autres. Leurs corps furent enterrés dans le cimetière de Sainte-Priscille, sur la voie *Salaria*. — 31 décembre.

SERVAIS (saint), *Servatius*, évêque de Tongres, occupait déjà ce siége lorsque saint Athanase, patriarche d'Alexandrie, fut exilé à Trèves par Constantin, en 336. Il reçut avec de grands honneurs cet illustre confesseur de la foi, dont il partageait les sentiments, comme il le prouva au concile de Sardique, en 347. Dans le concile de Rimini, tenu en 359, il s'opposa fortement aux manœuvres des ariens avec saint Phébade d'Agen, et si ces deux saints évêques se laissèrent tromper par les hérétiques en souscrivant une profession de foi rédigée en termes captieux, ils réparèrent cette faute, qui n'était qu'une surprise faite à leur bonne foi, en travaillant de tout leur pouvoir à dévoiler la fourberie de ces hérétiques. Saint Servais pré-

dit l'invasion des Gaules par les Huns, et la vue des malheurs que ces barbares devaient causer à sa patrie lui fit essayer de fléchir la colère divine par ses prières, ses larmes et ses austérités. Il entreprit même, en 382, le pèlerinage de Rome, pour intéresser en faveur de son pays les apôtres saint Pierre et saint Paul; mais Dieu lui révéla qu'il avait résolu de punir les péchés des Gaulois par le fléau de l'invasion, dont il ne devait pas être témoin; car il mourut peu après son retour à Tongres, vers l'an 384. On éleva sur son tombeau, qui avait été illustré par plusieurs miracles, une église en son honneur. La plus grande partie de ses reliques fut portée à Maestricht, lors de la translation du siége épiscopal de Tongres dans cette ville. — 13 mai.

SERVAN (saint), *Servanus*, évêque d'Orkney, en Ecosse, florissait dans le VIe siècle, et il est patron des îles Orcades, dont il fut l'apôtre; il est aussi honoré dans le pays de Galles, en Angleterre. — 1er juillet.

SERVANT (saint), *Servandus*, martyr en Espagne avec saint Germain, ayant été arrêté par ordre du lieutenant Viateur, durant la persécution de Dioclétien, subit une cruelle fustigation et fut ensuite jeté en prison, où il eut beaucoup à souffrir de la faim et de la soif. Conduit à Séville chargé de chaînes, il y eut la tête tranchée, et les chrétiens de cette ville rendirent à son corps les honneurs de la sépulture. — 23 octobre.

SERVILE ou SERFLE, (saint), *Servilius*, martyr à Trieste, en Istrie, souffrit avec saint Zoël et trois autres. — 24 mai.

SERVILIEN (saint), *Servilianus*, martyr à Rome avec saint Sulpice, fut converti à la foi chrétienne par les exhortations et les miracles de sainte Domitille. Il eut la tête tranchée par ordre d'Adrien, préfet de la Ville, sous l'empereur Trajan, pour avoir refusé de sacrifier aux idoles. — 20 avril.

SERVILIEN (saint), martyr à Smyrne avec saint Dacien, est mentionné dans le Martyrologe dit de Saint-Jérôme. — 27 février.

SERVIO-DEO ou SERDIEU (saint), martyr à Cordoue, en Espagne, avec saint Rogeil, pendant la persécution des Maures, fut condamné à mort par le roi Abdérame II, en 852, pour n'avoir pas voulu embrasser le mahométisme. Avant de subir le dernier supplice, il eut les mains et les pieds coupés. Saint Euloge en fait mention dans son *Mémorial des saints*. — 16 septembre.

SERVULE (saint), *Servulus*, martyr à Adrumète, en Afrique, avec saint Vérule et vingt-un autres, fut mis à mort dans le Ve siècle, pendant la persécution des Vandales. — 21 février.

SERVULE (saint), évêque de Vérone, en Italie, florissait sur la fin du Ve siècle, et mourut l'an 501. — 26 février.

SERVULE ou SERVOL (saint), mendiant et paralytique à Rome, né au commencement du VIe siècle, devint tellement infirme dès son enfance, qu'il ne pouvait rester assis ni debout, ni porter la main à sa bouche, ni même se remuer dans son lit. Sa mère et son frère le portaient tous les jours dans le portique de l'église de Saint-Clément, où il recevait les aumônes des personnes charitables, qu'il partageait ensuite avec d'autres pauvres, ne se réservant, pour soutenir sa triste existence, que ce qu'on lui donnait de moins propre à flatter sa sensualité. On l'admirait comme un modèle de patience, de douceur et de piété. Il se faisait lire les saintes Ecritures par les personnes qui voulaient bien lui rendre ce service, et par ce moyen il les apprit par cœur. Il se plaisait beaucoup à chanter les louanges du Seigneur. Lorsqu'il se sentit près de sa fin, il pria les pauvres et les pèlerins avec lesquels il était dans l'usage de partager ses aumônes, de prier pour lui et de réciter des psaumes. Pendant cette psalmodie, qu'il accompagnait de sa voix mourante, il s'écria tout à coup : *Faites silence : n'entendez-vous pas cette douce mélodie qui résonne dans les cieux!* Il mourut vers l'an 590, et saint Grégoire le Grand a inséré dans un de ses sermons les principaux traits de sa vie. — 23 décembre.

SERVUS-DEI (saint), moine et martyr à Cordoue, en Espagne, avec saint Gumesinde, souffrit sous le roi Abdérame II, l'an 852. Il est mentionné par saint Euloge, dans son *Mémorial des saints*. — 13 janvier.

SEUSTE (saint), *Seustius*, martyr à Todi, en Italie, souffrit vers l'an 304, pendant la persécution de l'empereur Dioclétien. Il y a près du lac de Pérouse une église qui porte son nom. — 29 janvier.

SÈVE (saint), *Sævus*, martyr à Néocésarée, dans le Pont, souffrit avec saint Nectaire. — 22 août.

SEVER (saint), *Severus*, prêtre et confesseur à Vienne, vint prêcher l'Evangile dans le Dauphiné et convertit la plupart des païens qui s'y trouvaient encore. Il florissait au milieu du Ve siècle; saint Adon, dans sa *Chronique*, en parle sous l'année 452, et fait mention de ses succès apostoliques et de ses miracles. — 8 août.

SEVER (saint), curé de Cessac, dans le Bigorre, se fit surtout admirer par sa charité envers les pauvres. Saint Grégoire de Tours le loue pour ses aumônes. Ses reliques, transférées à l'abbaye de Rostang, lui ont fait prendre son nom, ainsi que la ville qui s'est formée à l'entour, et qui s'appelle Saint-Sever de Rustan. — 1er août.

SEVER (saint), évêque d'Avranches, naquit dans le Cotentin, d'une famille peu riche, et s'attacha dans sa jeunesse au service d'un seigneur du pays, nommé Corbec, qui était idolâtre, mais qu'il gagna à la religion chrétienne. Après cette conversion, il se retira dans une solitude du voisinage, où plusieurs personnes vinrent se mettre sous sa conduite; ce qui donna naissance à un monastère dont il eut le gouvernement. Ses disciples menaient une vie fort austère, ne vivant que de pain et d'eau et ne faisant qu'un seul repas par jour. Ayant été élevé au sa-

cerdoce, le saint abbé ne célébrait jamais sans verser une grande abondance de larmes, qui prouvaient la vivacité de sa foi et la ferveur de sa piété. Il fut choisi pour succéder à saint Senier sur le siége d'Avranches, et ce ne fut qu'avec peine qu'il se vit élevé à cette dignité, qui ne lui fit rien retrancher des pratiques de pénitence auxquelles il se livrait dans le cloître. Aussi bon pour les autres que dur à lui-même, il avait pour son troupeau la charité la plus tendre, et les pauvres trouvaient en lui un père et un protecteur. Ses instructions, appuyées par des miracles, eurent bientôt fait disparaître les restes d'idolâtrie qui se trouvaient encore dans son diocèse, dont il renouvela la face en peu de temps. Il regrettait toujours la solitude à laquelle on l'avait arraché, et il obtint, à force d'instances, qu'on lui donnât un successeur. Séver, rendu à lui-même, retourna dans son monastère, où il mourut vers la fin du VII[e] siècle. Richard, duc de Normandie, fit transporter son corps à Rouen, où il est honoré le 1[er] février; mais le Martyrologe de France le nomme sous le 7 juillet.

SEVERE (saint), *Severus*, martyr à Alexandrie, souffrit avec saint Pierre et un autre. — 11 janvier.

SEVERE (saint), martyr à Alexandrie, souffrit avec saint Mansuy ou Mansuet, et plusieurs autres. — 30 décembre.

SEVERE (saint), martyr en Thrace, avec saint Memnon, est honoré chez les Grecs le 20 août.

SEVERE (saint), martyr à Rome, était l'un des quatre frères couronnés. Arrêtés comme chrétiens pendant la persécution de l'empereur Dioclétien, ils furent fouettés avec des cordes plombées et moururent sous les coups. On les appela les quatre frères couronnés, parce qu'on ignorait leur nom, que Dieu révéla dans la suite. — 8 novembre.

SEVERE (saint), prêtre et martyr à Andrinople, était disciple de saint Philippe, évêque d'Héraclée, qui l'éleva au sacerdoce et qui l'employait dans le gouvernement de son église. Ayant appris que son évêque avait été arrêté et qu'on le cherchait lui-même pour se saisir de sa personne, il se présenta devant Justin, gouverneur de la Thrace, qui lui dit, en lui montrant Philippe tout meurtri par les tourments qu'il venait de subir: *Que l'exemple de votre maître vous rende sage ; c'est par sa faute qu'il s'est mis dans l'état où vous le voyez. Ne faites pas comme lui, mais obéissez aux princes. Pourquoi haïr la vie, qui est un bien si aimable, et dédaigner les biens de ce monde, dont la possession cause tant de jouissances? — Les maximes qu'on m'a apprises sont bien différentes de celles que vous venez de professer. — Je vous donne du temps pour balancer dans votre esprit les unes et les autres : pesez bien les raisons pour et contre, mais en attendant votre décision, vous resterez prisonnier.* Il fut ensuite conduit à Andrinople, avec saint Philippe et saint Hermès, diacre d'Héraclée. Ces deux derniers ayant été condamnés à être brûlés vifs, Sévère, resté seul dans la prison, pria Dieu de le réunir aux deux martyrs et de lui accorder la grâce de participer à leur couronne. Sa prière fut exaucée, et il souffrit trois jours après, l'an 304, sous l'empereur Dioclétien. — 22 octobre.

SEVERE (saint), évêque de Barcelone, en Espagne, et martyr, eut la tête percée d'un clou, par ordre du président Dacien, pendant la persécution de Dioclétien. — 6 novembre.

SEVERE (saint), évêque de Ravenne, avait été marié avant son élévation à l'épiscopat. Il y avait un an qu'il occupait son siége lorsqu'il assista, en 347, au concile de Sardique, où il se distingua par sa science et par son courage à défendre contre les ariens la foi de Nicée. Il mourut en 389, et saint Pierre Damien, l'un de ses successeurs, a laissé un discours en son honneur. En 824, ses reliques furent transférées à Mayence avec celles de Vincente, sa femme, et d'Innocente, sa fille. — 1[er] février.

SEVERE (saint), évêque de Naples, florissait au commencement du V[e] siècle, et se rendit célèbre par ses miracles. Parmi les prodiges qu'il opéra, on cite surtout la résurrection d'un mort qu'il fit sortir quelque temps de son tombeau, pour convaincre d'imposture le créancier d'une veuve et de ses enfants. — 30 avril.

SEVERE (saint), évêque de Trèves et confesseur, né au commencement du V[e] siècle, fut formé à la piété et à la science par saint Loup, évêque de Troyes. Il venait d'être nommé évêque de Trèves, en 446, lorsque saint Germain d'Auxerre, qui l'estimait beaucoup, voulut l'avoir pour compagnon de voyage en se rendant pour la seconde fois en Angleterre, afin d'y combattre les restes du pélagianisme. Sévère seconda avec zèle les travaux apostoliques du saint évêque d'Auxerre, et ils ramenèrent à la foi un grand nombre d'hérétiques ; ce qui porta au pélagianisme un coup dont il ne se releva plus dans cette île. Tout ce que l'on sait de sa vie, lorsqu'il fut de retour dans son diocèse, c'est qu'il ordonna évêque régionnaire saint Germain d'Irlande, à qui saint Germain d'Auxerre avait donné son nom en le baptisant. Il mourut vers l'an 460. — 15 octobre.

SEVERE (saint), martyr en Afrique, dans le V[e] siècle, avec saint Sécur, donna sa vie pour la foi catholique pendant la persécution des Vandales ariens, qui mettaient à mort ou exilaient ceux qui refusaient d'embrasser leur hérésie. — 2 décembre.

SEVERE (saint), premier abbé du monastère d'Agde, dont il fut le fondateur, sortait d'une famille noble des Gaules. Il quitta sa patrie et s'embarqua sans autre dessein que d'aller où la Providence le conduirait. Ayant abordé près d'Agde, il fut reçu avec bonté par Bétique, évêque de cette ville, qui lui permit de construire une petite cabane où il

mena pendant quelque temps la vie érémitique. Plusieurs disciples étant venus se mettre sous sa conduite, il fonda un monastère près de la cathédrale, et il eut dans sa communauté jusqu'à trois cents religieux, parmi lesquels on cite saint Maixent ou Maxence. Il florissait dans le v° siècle, et il est honoré à Arles le 25 août.

SEVERE (saint), prêtre et confesseur à Orvieile, en Italie, est honoré le 1er octobre.

SEVERE (saint), prêtre dans l'Abruzze ultérieure, florissait dans le vi° siècle. Saint Grégoire le Grand rapporte qu'il ressuscita un mort par ses larmes. — 15 février.

SEVERE (saint), évêque de Césène, dans la Romagne, florissait dans le vi° siècle et mourut en 580. — 6 juillet.

SEVERE (saint), évêque de Catane, en Sicile, est représenté dans l'église de Notre-Dame de l'Aumône, avec les attributs de la sainteté. — 24 mars.

SEVERE (saint), dit de Montefalcone, sa patrie, a donné son nom à plusieurs églises d'Italie qui possèdent de ses reliques. — 25 octobre.

SEVERE (saint), moine du Mont-Cassin, en Italie, est honoré le 20 juillet.

SEVERE (sainte), *Severa*, vierge et martyre en Italie, souffrit près de Civita-Vecchia, pendant la persécution de l'empereur Dioclétien. — 20 janvier.

SEVERE (sainte), vierge, naquit sur la fin du vi° siècle, et sortait d'une des plus illustres familles d'Aquitaine. Elle était belle-sœur du bienheureux Pepin de Landen, par la bienheureuse Itte, sa sœur, qui avait épousé cet illustre personnage. Lorsque saint Modoald, son frère, eut été placé sur le siége de Trèves, vers l'an 622, elle alla s'établir près de lui, afin de n'être pas privée de ses conseils et de la vue de ses exemples. Elle avait consacré de bonne heure à Dieu sa virginité et vivait dans la retraite, occupée de bonnes œuvres et d'exercices de piété. On croit qu'elle survécut vingt ans à saint Modoald, mort vers l'an 640.—20 juillet.

SEVERIEN (saint), *Severianus*, martyr, fut brûlé pour Jésus-Christ, à Césarée, en Mauritanie, avec sainte Aquille, sa femme. — 23 janvier.

SEVERIEN (saint), premier évêque d'Andérite ou de Gabales, dont le siége fut transféré à Mende, au commencement du xi° siècle, florissait dans le iii° siècle, selon saint Grégoire de Tours, et au v°, selon d'autres auteurs. On ne sait rien de sa vie, sinon qu'il eut pour successeur saint Privat. Il est honoré le 26 janvier.

SEVERIEN (saint), martyr sous l'empereur Dioclétien, souffrit avec saint Victor et plusieurs autres. — 20 avril.

SEVERIEN (saint), martyr à Rome et l'un des quatre frères couronnés, qui, sous l'empereur Dioclétien, furent mis à mort à coups de cordes plombées, l'an 304. — 8 novembre.

SEVERIEN (saint), l'un des quarante martyrs de Sébaste, en Arménie, et différent de celui qui fait l'objet de l'article suivant, était un soldat qui, pour avoir refusé d'adorer les dieux, comme le prescrivait un édit impie de Licinius, fut condamné, ainsi que ses trente-neuf compagnons, à passer la nuit sur un étang glacé. Quand on les en tira, ils étaient morts pour la plupart, et les autres mourants. On les transporta sur des voitures dans le lieu où l'on devait brûler leurs corps, et lorsqu'ils eurent été consumés par les flammes, on jeta leurs cendres dans le fleuve. Ils souffrirent l'an 320; saint Basile le Grand, archevêque de Césarée, a fait en leur honneur un panégyrique, le jour de leur fête. — 9 mars.

SEVERIEN (saint), soldat et martyr à Sébaste, en Arménie, fut arrêté pendant qu'il visitait, dans leur prison, les quarante martyrs que l'empereur Licinius y avait fait renfermer. Conduit devant le président Lysias, ce magistrat le fit suspendre en l'air avec une pierre attachée aux pieds. Il mourut l'an 320, sous les coups de verges et de fouets dont on l'accabla ensuite. — 9 septembre.

SEVERIEN (saint), évêque de Scythopolis, en Palestine, et martyr, ayant voulu prendre la défense de la foi contre l'impie Théodose, qui avait usurpé le siége de Jérusalem, fut victime de son zèle. L'intrus, qui, à la tête d'une troupe de soldats, exerçait les plus cruelles violences contre tous ceux qui restaient attachés aux décisions du concile de Calcédoine, fit saisir Sévérien par ses sicaires, qui le massacrèrent, sur la fin de l'année 452, ou au commencement de l'année suivante.—21 février.

SEVERIN (saint), *Severinus*, martyr à Vienne en Dauphiné avec saint Exupère et un autre, souffrit, à ce que l'on croit, sous l'empereur Marc-Aurèle, vers l'an 165.—17 novembre.

SEVERIN (saint), martyr en Corse avec saint Paragoire et plusieurs autres, est honoré à Noli, près de Savone, et son corps se garde dans la cathédrale de cette ville. — 7 septembre.

SEVERIN (saint), martyr en Campanie avec sainte Lucie et vingt-un autres, souffrit vers le commencement du iv° siècle. — 6 juillet.

SEVERIN (saint), martyr à Côme, en Italie, servait dans l'armée de l'empereur Maximien; mais ce prince exigeant des choses contraires à la religion chrétienne qu'il avait le bonheur de professer, il quitta le service avec saint Carpophore et se retira à Côme. Maximien les fit poursuivre, et ils furent mis à mort par son ordre l'an 304.—7 août.

SEVERIN (saint), évêque de Trèves et confesseur, florissait dans le iv° siècle. — 21 décembre

SEVERIN (saint), apôtre de la Norique, né au commencement du v° siècle, en Orient, où il passa son enfance, avait quitté le monde et menait la vie érémitique dans un désert, lorsqu'il se sentit inspiré de passer en Europe, afin de travailler à la conversion des païens qui habitaient sur les rives du Danube. Il commença sa mission par la ville

d'Astures, aujourd'hui Stockeraw; mais le peu de succès de ses prédications le décida à se rendre à Comagènes, aujourd'hui Haynbourg, et en quittant Astures il prédit à ses habitants endurcis qu'ils éprouveraient bientôt les effets de la vengeance divine. Cette prédiction, qui fut vérifiée par la prise de leur ville, que les Huns saccagèrent vers l'an 454, peu après la mort d'Attila, rendit son nom célèbre dans le pays. La ville de Favianne, en proie à la famine, ayant imploré son secours, il répondit qu'il fallait d'abord apaiser la colère de Dieu par de dignes fruits de pénitence. Il dit des choses si fortes sur ce sujet, qu'une femme, aussi avare qu'elle était riche, distribua sur-le-champ aux malheureux les immenses provisions qu'elle tenait en réserve. L'Ens et le Danube étant ensuite redevenus navigables ramenèrent l'abondance dans la ville. Saint Sévérin, par la vertu de ses prières, débarrassa le pays d'une grande quantité de sauterelles qui ravageaient les moissons et les autres récoltes; mais quoiqu'il possédât le don des miracles, il ne voulut pas s'en servir en faveur de Bonose, le plus cher de ses disciples, qui avait un mal d'yeux très-violent, et il préféra lui laisser souffrir des douleurs qui tournaient à sa sanctification en exerçant sa patience. Les heureux fruits de ses prédications, les prodiges qu'il opérait, les fléaux publics dont il délivrait les villes et les campagnes, le mirent en telle vénération, que plusieurs diocèses le demandèrent pour évêque, mais il ne voulut jamais se rendre aux instances qu'on lui fit à ce sujet. Il fonda plusieurs monastères dans lesquels il ne résidait que momentanément, et souvent il se retirait dans un ermitage où il ne conversait qu'avec Dieu. Il ne mangeait qu'après le coucher du soleil, et ne faisait qu'un repas par jour; dans le carême il n'en faisait qu'un par semaine. Il couchait sur un cilice étendu par terre et ne portait point de chaussure, même en hiver. Sa réputation de sainteté lui attirait un grand nombre de visites de personnages du plus haut rang, parmi lesquels on cite Odoacre, roi des Hérules. Ce prince fut extrêmement frappé de la petitesse de la cellule de Sévérin, qui était si basse qu'on ne pouvait s'y tenir debout. Le saint lui prédit que l'expédition qu'il projetait contre l'Italie serait heureuse et qu'il ferait en peu de temps la conquête de ce pays. Odoacre, devenu maître de l'Italie en 476, se rappela la prédiction du saint et lui écrivit une lettre fort honorable, dans laquelle il s'engageait à lui donner tout ce qu'il demanderait. Sévérin le pria de rappeler dans leur patrie quelques exilés, et le prince eut égard à sa recommandation. Saint Sévérin mourut le 8 janvier 482. Six ans après, ses disciples, obligés de fuir pour se soustraire à la fureur des barbares, qui ravageaient la Norique, se retirèrent avec le corps de leur bienheureux père, dans le château de Lucullana, près de Naples, où ils fondèrent un monastère. Le corps de saint Sévérin fut transporté à Naples en 910, et placé dans le monastère, qui prit son nom. Dès la fin du VIe siècle, saint Grégoire le Grand lui avait fait ériger à Rome une église dans laquelle il fait une portion de ses reliques qu'il avait demandée à l'évêque de Naples.—8 janvier.

SÉVÉRIN ou SURIN (saint), *Severinus*, évêque de Bordeaux, était originaire d'Orient, et il vint dans les Gaules au commencement du Ve siècle. Lorsqu'il arriva à Bordeaux, saint Amand, évêque de cette ville, vint au-devant de lui et le salua par son nom, qui lui avait été révélé dans un songe. Il le conduisit ensuite à la maison épiscopale et l'obligea à prendre le gouvernement de l'Église de Bordeaux, qu'il ne reprit qu'après la mort de saint Sévérin. Celui-ci est honoré comme patron à Bordeaux, où il est invoqué dans les calamités publiques.—23 octobre.

SÉVÉRIN (saint), évêque de Cologne, que plusieurs hagiographes confondent avec le précédent, parce qu'il est honoré le même jour et qu'il était originaire de Bordeaux, succéda vers le milieu du IVe siècle à Euphratas, et se signala par son zèle contre l'arianisme, qu'il réussit à extirper de son diocèse. Il s'était rendu dans sa patrie pour y combattre la même hérésie, et il y mourut au commencement du Ve siècle, vers l'an 408. Il connut par révélation la mort de saint Martin de Tours et l'heure même où ce grand serviteur de Dieu entrait en possession de la bienheureuse éternité. Trois ans après sa mort, son corps fut reporté à Cologne par son successeur.—23 octobre.

SÉVÉRIN (saint), abbé d'Agaune, né en Bourgogne d'une famille illustre, eut le bonheur d'être élevé dans la foi catholique, quoique sa patrie fût alors infectée de l'arianisme. A peine fut-il en état de connaître le monde qu'il le quitta pour se retirer dans le monastère d'Agaune, en Valais, qui n'était alors composé que de quelques cellules séparées, mais que saint Sigismond, roi de Bourgogne rebâtit avec magnificence peu de temps après, et saint Sévérin fut choisi pour le gouverner. Le roi Clovis, informé qu'un grand nombre de malades recouvraient la santé par la vertu de ses prières, l'envoya chercher en 504, afin d'obtenir la guérison d'une fièvre opiniâtre, qui résistait à tout l'art des médecins. Sévérin, en quittant Agaune, annonça à ses religieux qu'ils ne le reverraient plus, et en passant par Nevers il guérit Eulalius, évêque de cette ville, qui était devenu sourd et muet. Arrivé aux portes de Paris, il rendit la santé à un lépreux, et lorsqu'il se trouva près du roi, il le guérit sur-le-champ en le couvrant de son habit. Clovis, pour témoigner à Dieu sa reconnaissance de ce miracle, fit distribuer aux pauvres d'abondantes aumônes, et mit en liberté tous les prisonniers. Le saint abbé reprit ensuite le chemin de son monastère; mais lorsqu'il fut à Château-Landon, dans le diocèse de Sens, il demanda à deux saints prêtres, qui servaient Dieu dans un ermitage, de le recevoir avec eux; ce qu'ils firent. Après les avoir édifiés quelque temps par ses vertus et ses austérités, il mourut

entre leurs bras, l'an 507. On fonda dans la suite un monastère près de son tombeau, et les calvinistes, dans le XVIe siècle, dispersèrent ses reliques. Il y avait autrefois à Paris un monastère de son nom, dont l'église est devenue paroissiale.—11 février.

SEVÉRIN (saint), solitaire, florissait dans la première partie du VIe siècle. Il reçut saint Ysis dans son ermitage, où se trouvait une petite communauté dont il était le supérieur, et qui devint ensuite le monastère de Percy. On place sa mort vers l'an 540, et il est honoré à Celles, en Berri, le 10 juin.

SEVERIN (saint), prêtre et solitaire près de Paris, florissait sous le roi Childebert. Il eut pour disciple saint Cloud, fils de Clodomir, roi d'Orléans et petit-fils de Clovis, qui, après la mort de son père, eût été massacré comme ses deux frères, s'il n'eût été caché par sainte Clotilde, son aïeule. Ses vertus et ses austérités le mirent en grande vénération, et les Parisiens allaient en foule lui demander des avis et se recommander à ses prières. Il mourut vers l'an 540, et son corps fut inhumé dans son ermitage.—24 et 27 novembre.

SEVERIN (saint), évêque de Septempéda, dans la Marche d'Ancône, florissait dans le VIe siècle, et mourut vers l'an 550. La ville de Septempéda, qui l'a choisi pour patron, a aussi pris son nom et s'appelle San-Severino. —8 juin.

SEVERIN (saint), moine, est honoré à Tivoli, en Italie. Ses reliques se gardent dans l'église de Saint-Laurent de cette ville.—1er novembre.

SEVETRE (saint), *Silvester*, second abbé de Moutier-Saint-Jean, en Bourgogne, florissait au commencement du VIIe siècle, et mourut en 625. Saint Fortunat, dans la Vie de saint Germain de Paris, parle d'un miracle achevé par ce saint évêque et qui avait été commencé par saint Sevêtre.—15 avril.

SEVOLD (saint), *Sevoldus*, confesseur, florissait dans le VIIIe siècle. Ses reliques se gardent dans l'église de Saint-Vulfran-le-Grand, à Abbeville, et il est honoré dans le Ponthieu le 2 novembre.

SEXBURGE (sainte), *Sexburgis*, abbesse d'Ely, en Angleterre, était fille du pieux Aunas, roi des Est-Angles, et de sainte Héreswide. Née avant le milieu du VIIe siècle, elle fut élevée dans la piété avec saint Erconwald, son frère, sainte Etheldrède, sainte Ethelburge, sainte Edilburge et sainte Wilhburge, ses sœurs. Ayant épousé Ercombert, roi de Kent, elle le seconda dans le zèle qu'il avait pour le bien de la religion et de l'Etat. Elle se faisait admirer par une humilité profonde et par une grande charité envers les pauvres. Etant devenue veuve en 664, elle termina la fondation du monastère de Shepey, sur la côte de Kent, qu'elle avait commencée du vivant de son mari : bientôt la communauté se trouva composée de soixante-quatorze religieuses. Sexburge, après y avoir passé quelques années, se retira dans le monastère d'Ely, alors gouverné par sainte Etheldrède, sa sœur, à laquelle elle succéda en qualité d'abbesse, l'an 679. Il y avait quinze ans qu'elle était à la tête du monastère d'Ely, lorsqu'elle fit lever de terre le corps de sa sœur, qui fut trouvé sans aucune marque de corruption. Sainte Sexburge survécut peu à cette cérémonie, et mourut sur la fin du VIIe siècle.—6 juillet.

SEXTE (saint), *Sextus*, martyr à Catane, en Sicile, souffrit avec saint Etienne et huit autres.—31 décembre.

SIACRE (saint), *Siacrius*, évêque de Nice, était fils de Carloman et cousin de Charlemagne, qui le mena avec lui dans un voyage qu'il fit en Provence. Quoiqu'il eût toujours mené dans le monde une vie très-édifiante, comme il aspirait à une plus haute perfection, il pria le prince de fonder le monastère de Cimier, où il se consacra à Dieu, avec la résolution de terminer ses jours dans la solitude du cloître. Mais Charlemagne l'en tira en 777, pour le placer sur le siége de Nice. Siacre s'y fit remarquer par ses vertus, par son zèle et par ses belles qualités. Il fut enlevé à l'affection de son troupeau en 787, après dix ans d'épiscopat et dans un âge peu avancé.—23 mai.

SIARD (le bienheureux), *Siardus*, abbé de Mariengarten, monastère de l'ordre de Prémontré, florissait au commencement du XIIIe siècle, et mourut en 1230. Ses reliques se gardent, partie à Tongrelo, en Brabant, et partie à Saint-Foignan, dans le Hainaut.—13 novembre.

SIBYLLINE (la bienheureuse), recluse à Pavie, florissait dans le milieu du XIVe siècle, et mourut en 1367. On l'honore dans cette ville le 19 mars.

SICAIRE (saint), *Sicarius*, évêque de Lyon, florissait dans le Ve siècle. — 26 mars.

SICAIRE (sainte), *Sicaria*, vierge, était honorée autrefois à Orléans le 2 février.

SICE (saint), *Sicius*, tailleur de pierres et martyr à Gironne, en Espagne, est honoré le 8 et le 13 juin.

SICIMODE (saint), *Sicimodus*, martyr à Antioche, souffrit avec plusieurs autres.—29 mai.

SIDOINE APOLLINAIRE (saint), *Sidonius*, évêque de Clermont en Auvergne, naquit vers l'an 430, à Lyon, où son père résidait en qualité de préfet du prétoire des Gaules. Il étudia les belles-lettres sous d'habiles maîtres, et devint bientôt l'un des plus grands orateurs et l'un des premiers poëtes de son temps. Il occupait un grade élevé dans les armées de l'empire, lorsqu'il épousa Papianille, fille d'Avitus, préfet du prétoire, qui fut ensuite placé sur le trône impérial en 455, et qui abdiqua au bout de dix mois pour laisser l'empire à Majorien, son compétiteur. Celui-ci, non content d'être débarrassé d'Avitus, qui mourut peu de temps après, se rendit à Lyon pour persécuter sa famille, et il fit arrêter Sidoine Apollinaire, son gendre; mais voyant la constance avec laquelle il supportait ses malheurs, et touché de sa grandeur d'âme, il lui rendit ses biens et sa liberté avec le titre de comte. Majorien ayant été assassiné en 461 par Ricimer, général de ses troupes, qui

fit proclamer empereur Sévère, Sidoine Apollinaire profita de cette révolution pour quitter la cour. Il se retira en Auvergne, et défendit cette province contre la fureur des Goths. Ricimer ayant fait mourir Sévère par le poison, après quatre ans de règne, mit la couronne impériale sur la tête d'Arthémius en 467. Le nouvel empereur fit venir à Rome Sidoine, qu'il créa prince du sénat, patrice et préfet de la ville. Le saint ne se servit de son autorité que pour procurer le bien de la religion et la prospérité de l'empire. L'évêché d'Auvergne ou de Clermont étant devenu vacant en 471, les fidèles de ce diocèse et les évêques du voisinage, qui ne l'avaient vu qu'à regret quitter la province qu'il avait défendue par son courage et édifiée par ses vertus, le demandèrent pour successeur de l'évêque défunt. Comme Sidoine était laïque et que sa femme vivait encore, il allégua ces deux raisons pour refuser l'épiscopat; mais on lui répondit qu'il y avait dans le cas présent des motifs suffisants pour le dispenser des canons de l'Eglise, qui défendaient de donner l'onction épiscopale à un laïque marié; il fut donc obligé d'acquiescer à son élection, dans la crainte d'aller contre la volonté de Dieu. S'étant séparé de sa femme, d'un consentement mutuel, il quitta en même temps la poésie, qui avait fait jusqu'alors ses plus chères délices, et s'appliqua avec ardeur aux études convenables à son nouvel état. Ses progrès dans la science ecclésiastique furent si rapides qu'il devint bientôt l'oracle des autres évêques. Saint Loup, évêque de Troyes, qui était intimement lié avec lui depuis longtemps, lui écrivit, au sujet de son élévation à l'épiscopat, une lettre de félicitation, dans laquelle il lui donne les plus sages conseils. *Ce n'est plus*, lui dit-il, *par la pompe et la magnificence que vous devez garder votre rang, mais par un redoublement d'humilité. Quoique élevé au-dessus des autres, il faut que vous vous regardiez comme le dernier du troupeau, et que vous soyez dans la disposition de baiser les pieds de ceux qui précédemment n'auraient pas cru s'avilir en se prosternant devant les vôtres. Soyez le serviteur de tous.* Saint Sidoine Apollinaire prit ces maximes pour règle de conduite, et l'on vit un des premiers personnages de l'empire devenir tout d'un coup un pasteur d'une simplicité apostolique par la pauvreté de son ameublement et par la frugalité de sa table. Il jeûnait de deux jours l'un, pratiquait de longues veilles et se livrait à des austérités qui paraissaient excessives eu égard à la faiblesse de son tempérament. Il s'était déjà fait admirer dans le siècle par sa charité envers les pauvres; mais lorsqu'il fut évêque, cette vertu prit en lui de nouveaux accroissements: il la portait si loin, que souvent il ne se laissait même plus le nécessaire. Dans une famine qui désola les Gaules, il nourrit conjointement avec Edice, son beau-frère, outre les malheureux de l'Auvergne, plus de quatre mille Bourguignons et d'autres étrangers que la misère avait attirés dans son diocèse à cause des secours qu'on était sûr d'y trouver; après que la famine eut cessé, il les fit reconduire à ses frais dans leur pays. Ayant été appelé à Bourges, en 472, pour l'élection d'un évêque, les autres prélats qui s'y trouvaient assemblés le chargèrent de choisir le nouvel évêque: son choix tomba sur le saint prêtre Simplice. La ville de Clermont ayant été assiégée en 475 par Alaric, roi des Visigoths, fut prise après une vigoureuse résistance. Saint Sidoine demanda au vainqueur, qui était arien, plusieurs grâces pour son malheureux troupeau; mais, loin de rien obtenir, il fut envoyé prisonnier au château de Liviane, près de Carcassonne. Alaric le rétablit cependant sur son siége, qu'il fut obligé de quitter une seconde fois par les intrigues de deux mauvais prêtres. Il était rendu à son église lorsqu'il mourut, le 21 août 482, après avoir désigné pour son successeur saint Apruncule, évêque de Langres, qui avait été obligé de quitter son siége pour échapper au ressentiment de Gondebaud, roi de Bourgogne. Son corps fut enterré dans l'église de Saint-Saturnin d'où il fut transféré plus tard dans celle de Saint-Genès. Saint Sidoine Apollinaire a laissé neuf livres d'Epîtres et vingt-quatre Poëmes. On y remarque une imagination brillante, des pensées ingénieuses, et il excelle dans les descriptions. Le panégyrique de l'empereur Avitus, son beau-père, fut récompensé par une statue couronnée de lauriers, que le sénat lui fit élever, à Rome, sur la place Trajane. — 23 août.

SIDRONE (saint), *Sidronius*, martyr à Rome, souffrit sous l'empereur Aurélien, vers l'an 272. Ses reliques furent portées en Flandre après le milieu du XIe siècle, par la bienheureuse Adèle, veuve du comte Baudouin IV. Elle les fit placer dans le monastère de Méessène, qu'elle avait fondé près d'Ypres. — 8 septembre.

SIERS ou SIARS (le bienheureux) *Siardus*, abbé de Mariengarten, monastère de l'ordre de Prémontré, dans la Frise, florissait au commencement du XIIIe siècle, et mourut l'an 1230 en Syrie, où il avait suivi les croisés d'Allemagne, conduits par l'empereur Frédéric II. Son corps fut rapporté en Occident, et une partie de ses reliques est vénérée à Tongrelo en Brabant, l'autre à Saint-Foignan dans le Hainaut. — 13 novembre.

SIFFROY ou SIFFREIN (saint), *Sigifredus*, évêque de Venasque, ancienne capitale du Venaissin, dont le siége a été transféré à Carpentras, florissait dans le VIe siècle, et mourut vers l'an 569. Son corps se garde dans l'ancienne église cathédrale de Carpentras, qui est dédiée sous son nom. — 27 novembre.

SIFROY ou SIGEFRIDE (saint), évêque et apôtre de la Suède, était Anglais de naissance et archevêque d'York, selon quelques auteurs; mais, selon d'autres, il n'était que prêtre lorsqu'il fut envoyé en Suède avec saint Eskill, son parent, par le roi d'Angleterre, sur la demande du roi de Suède, qui désirait des missionnaires pour convertir ceux de ses sujets qui étaient encore idolâtres. Sifroy prêcha d'abord l'Evangile à

Vexiow, dans la Gothie méridionale, où il fixa son siége. Il parcourut ensuite le Gothland et plusieurs autres provinces, qu'il gagna à Jésus-Christ. Il sacra saint Eskill évêque des Sudermans. Pendant qu'il était occupé à fonder des églises et à étendre la religion, trois de ses neveux, qu'il avait laissés à Vexiow, furent massacrés par les idolâtres. Sifroy ayant appris que le roi venait de condamner à mort les meurtriers, alla trouver ce prince et obtint que la peine capitale serait commuée en une amende, que le roi lui adjugea, mais dont il ne voulut pas profiter, quoiqu'il eût grand besoin d'argent pour la nouvelle église qu'il faisait construire. Il mourut vers l'an 1002, et fut enterré dans la cathédrale de Vexiow. Les nombreux miracles qui s'opéraient à son tombeau décidèrent le pape Adrien IV, qui avait été lui-même missionnaire en Suède et en Norwége, à le canoniser, vers l'an 1158, et les Suédois l'ont honoré comme leur apôtre jusqu'à la prétendue réforme introduite dans ce royaume par Gustave-Wasa. — 15 février.

SIGEBERT (saint), *Sigebertus*, fondateur d'un monastère près de Coire en Suisse, était moine de Luxeuil lorsque saint Colomban fut chassé de son monastère par Brunehaut, l'an 610. Le saint abbé de Luxeuil s'étant retiré dans l'Helvétie, il y fut rejoint par saint Sigebert, saint Gal, saint Eustase, saint Babolein, et ils s'appliquèrent sous sa conduite à convertir les idolâtres de ce pays. Saint Colomban y fonda, près de Bregentz, le monastère d'*Augia major*, connu plus tard sous le nom de Méreraw. Sigebert, y ayant passé quelques années, en sortit pour aller fonder dans le pays des Grisons un monastère, où il mourut avant le milieu du VIIe siècle. — 11 juillet.

SIGEBERT ou SIGEBRECHT (saint), *Sigberechtus*, roi des Est-Angles et martyr, ayant été obligé de descendre du trône pour se soustraire aux dangers qui menaçaient sa vie de la part de sa propre famille, il se réfugia en France, et il fut converti à la religion chrétienne par saint Félix, prêtre en Bourgogne. Ses sujets l'ayant rappelé, il emmena avec lui dans la Grande-Bretagne le saint prêtre à qui, après Dieu, il était redevable du bienfait de la foi, afin qu'il l'aidât à convertir les païens, qui se trouvaient encore en grand nombre dans ses Etats, et il le fit sacrer évêque par saint Honoré, archevêque de Cantorbéry, vers l'an 636. Ce vertueux prince, à qui Bède donne les qualifications de *très-chrétien* et de *très-éclairé*, fonda un grand nombre d'églises, de monastères et d'écoles publiques. Mais le désir d'une plus grande perfection le porta, en 638, à céder sa couronne à Egric, son cousin, pour prendre l'habit à Cnobersbury, monastère qu'il avait fondé de concert avec saint Fursy. Il y avait quatre ans qu'il pratiquait dans cette solitude toutes les vertus d'un saint religieux, lorsque ses anciens sujets l'en tirèrent, malgré lui, pour le mettre à la tête de l'armée qu'ils opposaient à Penda, roi de Mercie, qui était venu fondre sur l'Est-Anglie, avec le projet de la subjuguer. Sigebert, ainsi forcé d'accepter le commandement des troupes, livra la bataille; mais pendant la mêlée il ne voulut avoir d'autres armes qu'une baguette, parce qu'en sa qualité de moine il ne lui paraissait pas convenable de verser lui-même le sang. Les Est-Angles perdirent la bataille, qui fut livrée en 642, et Sigebert fut tué avec Egric. Les calendriers de France, qui le nomment le 7 août, lui donnent le titre de martyr; ceux d'Angleterre, qui le nomment le 17 septembre, lui donnent aussi ce titre parce qu'il combattait contre un prince païen qui ne voulait asservir le pays que pour y rétablir l'idolâtrie. — 7 août et 17 septembre.

SIGEBERT ou SIGISBERT (saint), roi d'Austrasie, né en 629, était fils de Dagobert Ier, roi de France, et fut baptisé à Orléans par saint Amand, qui devint ensuite évêque de Maestricht. Son éducation fut confiée au bienheureux Pepin de Landen, qui, ayant encouru la disgrâce de Dagobert, se retira avec son royal élève dans les Etats de Caribert, oncle et parrain du jeune prince. Sigebert n'avait que trois ans lorsque son père le fit roi d'Austrasie, sur la demande des Austrasiens, et chargea Pepin de gouverner ce royaume pendant la minorité de son fils. Un an après, Dagobert ayant eu un second fils, qu'il nomma Clovis, il le fit roi de Neustrie l'année même de sa naissance. Sigebert n'avait que neuf ans lorsqu'il perdit son père, en 638, et il continua de se conduire par les conseils de Pepin, qu'il aimait comme un père. Pepin étant mort en 640, le jeune roi chargea Grimoald, son fils, de l'administration de ses Etats, qui comprenaient la Provence, la Suisse, l'Albigeois, l'Auvergne, le Querci, le Rouergue, les Cévennes, la Champagne, la Lorraine, la haute Picardie, l'Alsace, le Palatinat, la Thuringe, la Franconie, la Bavière, la Souabe, tout le pays qui est entre le bas Rhin et l'ancienne Saxe, l'archevêché de Trèves et plusieurs autres provinces qui s'étendaient jusqu'aux frontières de la Frise. Il faisait sa résidence à Metz. Pendant son règne, qui fut trop court pour le bonheur de ses peuples, il n'eut à soutenir qu'une seule guerre, qui fut occasionnée par la révolte des Thuringiens, et qu'il sut terminer avec autant de gloire que de promptitude. Sa prudence et sa valeur le rendaient redoutable à ses ennemis, pendant que ses belles qualités, ses vertus et surtout sa piété le rendaient cher à ses sujets. Plein de zèle pour la religion, qu'il pratiquait en fervent chrétien, il fonda douze monastères, parmi lesquels on compte ceux de Stavelo, de Malmedy et de Saint-Martin près de Metz. Il fonda aussi plusieurs hôpitaux pour les pauvres et les malades, et fit construire un grand nombre d'églises. Il mourut à vingt-huit ans, le 1er février 638, ne laissant qu'un fils en bas âge, qui ne lui succéda pas d'abord, et qui est connu dans l'histoire sous le nom de Dagobert II et dans l'Eglise sous le nom de saint Dagobert. Le

corps de saint Sigebert fut enterré au monastère de Saint-Martin. Il fut trouvé sans corruption, en 1063, qu'on le leva de terre et qu'on le plaça à côté du grand autel. En 1170, on le mit dans une châsse d'argent, et en 1552, le monastère de Saint-Martin ayant été démoli pendant le siége de Metz par Charles-Quint, les reliques de saint Sigebert furent portées dans la primatiale de Nancy, aujourd'hui cathédrale, où elles sont l'objet d'une grande vénération. Ce saint roi est honoré d'un culte public dans la plus grande partie des pays sur lesquels il régna, ainsi que dans les églises et les monastères dont il est le fondateur. — 1er février.

SIGFRID ou Sigefrid (saint), *Sigifridus*, troisième abbé du monastère de Saint-Pierre de Weremouth, en Angleterre, florissait au commencement du VIIIe siècle. Sa Vie a été écrite par saint Bède, surnommé *le Vénérable*. — 22 août.

SIGILLINDE (la bienheureuse), *Sigillindis*, vierge, est honorée à Cologne par les religieuses du monastère des Maccabées le 30 août.

SIGISBAUD ou Sigebalde (saint), *Sigisbaldus, Sigebaldus*, second évêque de Séez, en Normandie, florissait, à ce que l'on croit, dans le Ve siècle. La tradition porte qu'il succéda à saint Latuin et qu'il eut pour successeur saint Landri. — 7 juillet.

SIGISBAUD ou Sigebaud (saint), *Sigebaldus*, évêque de Metz, fut élevé sur le siége de cette ville l'an 707, et gouverna son diocèse trente-cinq ans. Il fonda les monastères de Saint-Avold et de Neuvillers, et mourut en 742. Il est honoré à Metz le 26 octobre.

SIGISMOND (saint), *Sigismundus*, roi de Bourgogne et martyr, était fils de Gondebaud et succéda à son père en 516. Il avait été élevé dans l'arianisme, mais il fut ramené à la foi orthodoxe par les exhortations de saint Avit, évêque de Vienne, du vivant même de son père. Il avait assisté en 501, avec Gondebaud, à la conférence de Lyon, présidée par le même saint Avit, et l'on croit que cette conférence détermina son abjuration, qu'il fit peu de temps après. Avant de monter sur le trône, il avait épousé Amelberge, fille de Théodoric, roi d'Italie, et il en eut un fils, nommé Sigéric. La première année de son règne, il députa à l'empereur Anastase pour le prier de lui continuer l'amitié qu'il avait eue pour le roi son père. Anastase lui accorda sa demande, et lui conféra même le titre de patrice. L'année suivante (517), il procura la tenue du concile d'Epaone, où l'on fit quarante canons sur la discipline. Il déploya beaucoup de zèle pour l'extirpation de l'hérésie arienne, dont son père s'était déclaré le protecteur sans cependant persécuter personne, pas même son fils, dont il approuva le changement de religion sans vouloir l'imiter. Il avait fondé, du consentement de Gondebaud, le célèbre monastère d'Agaune, aujourd'hui Saint-Maurice, dans le Valois, qui n'était auparavant qu'un ermitage, et qu'il dota avec une magnificence royale. Etant devenu veuf quelque temps après son avénement à la couronne, il épousa une de ses sujettes, nommée Frédégaire. La nouvelle reine conçut bientôt une haine violente contre son beau-fils, qu'elle calomnia auprès de Sigismond, l'accusant d'avoir formé le projet d'ôter la couronne et la vie à son père. Le roi, abusé par de faux rapports, crut son fils coupable, et le fit condamner à la peine capitale. Mais, aussitôt après l'exécution, il s'aperçut de l'innocence de Sigéric, et, déchiré de remords, il se retira dans le monastère d'Agaune, où il passa plusieurs jours pour y accomplir la pénitence qu'il s'était imposée lui-même; il y déplora avec larmes sa faute ou plutôt le malheur qu'il avait eu d'agir avec trop de crédulité et de précipitation dans une affaire aussi importante. Dans sa douleur il conjura le Seigneur de le châtier en cette vie, mais de l'épargner dans la vie future, et sa prière fut exaucée. Les enfants de Clovis lui ayant déclaré la guerre sous prétexte qu'il retenait injustement les biens de Clotilde, leur mère, il fut vaincu et fait prisonnier avec sa femme et ses enfants. Clodomir, roi d'Orléans, qui, en sa qualité d'aîné des enfants de Clotilde, était chef de l'expédition, envoya dans sa capitale, sous bonne escorte, l'infortuné monarque et sa famille. Gondemar, frère de Sigismond, ayant pris les armes pour le délivrer de sa captivité, Clodomir, avant de marcher contre le Bourguignon, fit jeter dans un puits à Péravy-Sainte-Colombe, près de Coulmiers, son royal prisonnier avec Frédégaire et leurs enfants, l'an 524. Saint Avit, abbé de Saint-Mesmin, voulant épargner ce crime à Clodomir, alla le trouver et lui dit : *Si tu épargnes Sigismond, tu remporteras la victoire sur Gondemar; mais si tu le fais périr, tu périras à ton tour par le fer de l'ennemi.* Le roi d'Orléans répondit qu'il ne voulait pas laisser derrière lui un ennemi dangereux, pendant qu'il allait combattre son frère, qui soutenait ses intérêts. *Le premier une fois mort*, ajouta-t-il, *je pourrai plus facilement triompher du second.* Mais la prédiction du saint abbé ne tarda pas à se vérifier; car Clodomir, ayant livré bataille aux Bourguignons, fut vaincu et tué peu de temps après l'assassinat de saint Sigismond. Les miracles qui s'opéraient dans le lieu où reposait le corps du saint roi l'ayant rendu célèbre, saint Dagobert, roi d'Austrasie, obtint son crâne et le plaça, comme une relique précieuse, dans le monastère qu'il venait de fonder près de Rouffach en Alsace, et qui prit à cause de cela le nom de Saint-Sigismond. Ses autres reliques se gardèrent dans l'abbaye d'Agaune jusqu'au milieu du XIVe siècle, que l'empereur Charles IV les fit transporter à Prague. Sa Vie a été écrite par saint Grégoire de Tours. — 1er mai.

SIGON ou Sigues (saint), *Sigo*, évêque de Clermont et successeur de saint Stable, gouvernait son diocèse en digne pasteur, lorsqu'il fut chassé de son siége par Etienne, comte d'Auvergne, qui mit à sa place un clerc, nommé Adon. Le saint s'adressa au

pape Nicolas Ier, qui par une lettre enjoignit au comte de rétablir l'évêque dépossédé, et cela sous peine d'excommunication. Etienne, effrayé des menaces du pape et revenu d'ailleurs des préventions qu'on lui avait inspirées contre Sigon, rendit hommage à son innocence et à sa sainteté en le laissant retourner au milieu de son troupeau, qu'il continua d'édifier par ses exemples et par ses instructions jusqu'à sa mort, arrivée après l'an 862. — 10 février et 22 décembre.

SIGOULEINE (sainte), *Siggolena*, veuve et abbesse de Troclar, en Albigeois, née sur la fin du VIIe siècle, d'une illustre famille d'Albi, épousa un seigneur du pays, nommé Gislufe, qui lui permit de continuer dans l'état du mariage les exercices de piété et les bonnes œuvres qu'elle pratiquait dès son enfance. Comme elle n'avait jamais eu de goût pour le monde et ses vanités, lorsqu'elle eut perdu son mari elle quitta tout pour se consacrer à Dieu, et elle fut ordonnée diaconesse par son évêque. Elle se retira ensuite dans le monastère de Troclar, que son père avait fondé, et dont elle eut le gouvernement jusqu'à sa mort, qu'on place après le milieu du VIIIe siècle, vers l'an 769. Son corps fut enterré dans une église qui servait de sépulture aux religieuses de Troclar; il fut transféré plus tard dans la cathédrale d'Albi, où elle est honorée comme patronne. — 24 juillet.

SIGRADE ou SÉGRAUZ (sainte), *Sigradis*, veuve et religieuse de l'abbaye de Notre-Dame de Soissons, était mère de saint Léger, évêque d'Autun, et de saint Guérin. Après la mort de son mari, qui était un des plus grands seigneurs du pays, elle prit le voile à Soissons. Saint Léger, son fils, condamné à mort par des juges vendus à Ebroin, son ennemi, lui écrivit une lettre pour la féliciter sur sa retraite, pour lui apprendre l'exécution de saint Guérin, et l'informer que lui-même ne tarderait pas à éprouver le même sort. Cette lettre est de l'année 678. Sainte Sigrade ne survécut pas longtemps à ses deux fils; car elle était d'un âge avancé lorsqu'elle eut la douleur de les perdre. — 4 août.

SILAS (saint), l'un des soixante-douze disciples, fut député avec saint Jude à Antioche par les apôtres, pour y porter les décrets du concile de Jérusalem. Il s'attacha ensuite à saint Paul, visita avec lui les églises de Syrie et de Cilicie, et l'accompagna en Macédoine. Il fut battu de verges à Philippes, ainsi que le grand Apôtre, dont il partageait les travaux et les persécutions. Saint Jérôme ne le distingue pas de Silvain, mentionné dans l'Epître de saint Paul aux Thessaloniciens; mais les Grecs en font deux personnages différents. Ils disent que Silvain fut évêque de Thessalonique, et que saint Silas le fut de Corinthe. — 13 juillet.

SILAUS (saint), évêque de Lucques en Toscane, florissait dans le XIe siècle et mourut en 1094. Son corps se garde dans le monastère de Sainte-Justine de cette ville. — 21 mai.

SILON (saint), *Silo*, martyr à Riéti en Italie, avec saint Rufin, évêque des Marses, fut mis à mort pour la foi chrétienne par ordre de l'empereur Maximien, vers la fin du IIIe siècle. — 11 août.

SILVAIN (saint), *Silvanus*, patron de la ville de Leuroux en Berri, où il est honoré le 22 septembre, serait le même, si l'on en croit la tradition du pays, que Zachée, le publicain, dont il est parlé dans l'Evangile. Mais cette identité ne repose sur aucun monument antique. — 22 septembre.

SILVAIN (saint), l'un des sept fils de saint Gétule et de sainte Félicité, ayant comparu avec sa mère et ses frères devant Publius, préfet de Rome, quand ce fut à son tour de répondre, ce magistrat lui dit : *Il paraît que vous vous entendez avec votre mère, qui est la plus méchante des femmes, dans la résolution que vous avez prise de désobéir aux empereurs. Cette mère dénaturée vous infecte de ses conseils pernicieux : elle vous inspire la révolte et l'impiété; mais prenez garde de tomber dans l'abîme où elle se précipite. — Si nous étions assez faibles ou assez imprudents pour nous laisser ébranler par la crainte d'une mort qui ne dure qu'un moment, nous deviendrions la proie d'une mort qui ne doit jamais finir; mais notre religion nous apprend qu'il y a dans le ciel des récompenses pour les bons, et en enfer des supplices pour les méchants. Nous n'avons garde d'obéir à des ordres qui nous commandent un crime, et nous n'obéissons qu'aux lois de Dieu. Celui qui méprise vos idoles pour s'attacher au vrai Dieu vivra éternellement avec lui, tandis que le culte des faux dieux vous précipitera dans le séjour des démons.* Le préfet n'en voulut pas entendre davantage et lui signifia de se retirer. Après que les interrogatoires furent terminés, Publius les envoya à l'empereur Antonin, qui porta contre les sept frères une sentence de mort. Silvain fut décapité par le glaive en 150. — 10 juillet.

SILVAIN (saint), homme apostolique, prêcha la foi dans les Gaules, mais on ignore si ce fut dans le IIe ou le IIIe siècle. — 30 juillet.

SILVAIN (saint), martyr en Afrique avec saint Luce et plusieurs autres, souffrit l'an 211, sur la fin du règne de l'empereur Sévère. — 18 février.

SILVAIN (saint), martyr en Afrique, souffrit avec saint Cyrille, évêque, et huit autres. — 8 mars.

SILVAIN (saint), martyr à Rome, y avait son tombeau, lequel fut orné par le pape Boniface Ier. — 5 mai.

SILVAIN (saint), martyr en Istrie avec saint Zoël et trois autres, souffrit vers l'an 284, sur la fin du règne de Numérien. — 24 mai.

SILVAIN (saint), enfant et martyr, souffrit à Ancyre en Galatie, avec saint Rufin et un autre. — 4 septembre.

SILVAIN (saint), martyr avec saint Tusque, est honoré le 27 juin.

SILVAIN (saint), martyr à Sébaste avec dix autres, était disciple de saint Athénogène, chorévêque, et il fut brûlé avec lui l'an 303, pendant la persécution de Dioclétien. — 17 juillet.

SILVAIN (saint), martyr à Rome avec saint Cyriaque et vingt-un autres, souffrit le 16 mars 303, pendant la persécution de l'empereur Dioclétien, dont il fut à Rome l'une des premières victimes. Son corps et celui de ses compagnons furent d'abord enterrés par le prêtre Jean sur la voie *Salaria;* mais, le 8 août suivant, le pape saint Marcel les fit inhumer dans le cimetière de Lucine, sur le chemin d'Ostie. Ils ont été depuis rapportés dans l'intérieur de la ville et placés dans l'église de Sainte-Marie *in Via Lata.* — 16 mars et 8 août.

SILVAIN (saint), évêque et martyr à Tyr en Phénicie, pendant la persécution de Dioclétien, fut condamné à mort et exécuté par ordre de Véture, maître de la milice. — 20 février.

SILVAIN (saint), martyr en Palestine avec saint Domnin et plusieurs autres, fut mis à mort pour la foi de Jésus-Christ, l'an 310, pendant la persécution de l'empereur Maximin II, surnommé Daïa ou Daza. — 5 novembre.

SILVAIN (saint), évêque d'Emèse en Phénicie et martyr, gouvernait cette église depuis quarante ans, lorsqu'il fut arrêté, l'an 312, pendant la persécution de l'empereur Maximin II, par ordre de Véture, maître de la milice. Ce général le condamna aux bêtes, et c'est à Emèse même qu'il subit son supplice, pendant lequel il eut les membres arrachés et tout le corps déchiré par les animaux féroces qu'on lâcha sur lui. — 6 février.

SILVAIN (saint), évêque de Gaze et martyr, était prêtre lorsqu'il confessa Jésus-Christ à plusieurs reprises, pendant la persécution de Dioclétien. Il le confessa de nouveau, l'an 307, sous Maximin Daïa, et ayant comparu à Césarée devant Urbain, gouverneur de la Palestine, on lui brûla les jointures des pieds et on l'envoya aux mines de cuivre de Phenno; mais il paraît qu'après la mort d'Urbain, décapité pour ses crimes, il put retourner à Gaze, où les fidèles l'élurent pour évêque. Peu après, Firmilien, successeur d'Urbain, le renvoya aux mines, et un ordre spécial de Maximin, de l'an 310, le condamna à avoir la tête tranchée, avec trente-neuf autres confesseurs, dont la plupart étaient membres de son clergé, et qu'il excita au martyre par ses exhortations et par son exemple. — 4 mai.

SILVAIN (saint), évêque dans la Campanie, est honoré le 10 février.

SILVAIN (saint), évêque de Philippopolis en Phrygie, se rendit illustre par ses miracles. On l'honore à Troade le 2 décembre.

SILVAIN (saint), confesseur, est honoré dans le territoire de Bourges le 12 septembre.

SILVAIN (saint), évêque de Crémone en Lombardie, florissait dans le milieu du VIIIe siècle, et mourut en 773. — 26 janvier.

SILVAN (saint), *Silvanus*, martyr en Périgord, est honoré le 2 janvier.

SILVE (saint), *Silvius*, martyr à Nicomédie avec saint Luce, évêque, souffrit, l'an 303, au commencement de la persécution de Dioclétien. — 15 mars.

SILVÈRE (saint), *Silverius*, pape et martyr, était fils du pape Hormisdas, qui avait été engagé dans le mariage avant d'entrer dans l'état ecclésiastique. Silvère n'était que sous-diacre lorsqu'il fut élu pour succéder à saint Agapet, et la cérémonie de son exaltation eut lieu le 3 juin 536. Il occupait depuis peu de temps la chaire de saint Pierre lorsque Bélisaire, général de Justinien, empereur d'Orient, vint assiéger Rome, qui était au pouvoir des Goths, et le pape persuada aux Romains d'ouvrir leurs portes au vainqueur de l'Italie. L'impératrice Théodora, qui s'était déclarée en faveur des acéphales ou eutychiens rigides, crut l'occasion favorable pour faire rétablir sur le siége de Constantinople Anthime, qui avait été déposé par le pape Agapet, à cause de son attachement à cette hérésie. Voyant que la possession de Rome mettait Silvère dans sa dépendance, elle l'engagea par lettres à rendre à Anthime son siége, ajoutant que si cette mesure lui répugnait, il pouvait, avant de la prendre, venir à Constantinople, pour examiner l'affaire sur les lieux. Le pape, sentant tout le danger qu'il y avait de résister à une princesse impérieuse, qui gouvernait son mari et l'empire, dit à ceux qui l'entouraient : *Je vois que cette affaire me coûtera la vie.* Se résignant d'avance à tout ce qui pouvait arriver, il répondit à Théodora qu'il ne pouvait entrer dans ses vues, et qu'il ne trahirait jamais la cause de l'Eglise. L'impératrice, désespérant de réussir par cette voie, se tourna d'un autre côté, et s'adressa à Vigile, archidiacre de l'Eglise romaine, qui avait accompagné à Constantinople saint Agapet, et qui se trouvait encore dans cette ville. Elle lui proposa de le faire pape, à condition qu'il condamnerait le concile de Calcédoine et qu'il rétablirait Anthime et les deux autres évêques déposés pour leur attachement à l'eutychianisme. L'ambitieux Vigile, ayant tout promis, partit pour Rome avec une lettre de Théodora pour Bélisaire. Elle enjoignait à ce général de chasser Silvère et de faire élire Vigile à sa place. Bélisaire, révolté de cette mesure dont il sentait l'injustice, balança quelque temps; mais il finit par s'y prêter, en se disant que son devoir était d'obéir, et que l'expulsion de Silvère ne devait pas lui être imputée. La personne qui en est l'auteur, ajoutait-il, en répondra devant Dieu au dernier jour. Peut-être eût-il résisté; mais Antonine, sa femme, qui était la confidente de l'impératrice, et qui n'avait pas moins d'ascendant sur son mari que Théodora sur Justinien, le pressait d'un côté; Vigile le pressait de l'autre : et l'iniquité fut consommée. Pour colorer ce qu'elle avait d'odieux, les ennemis du saint pape l'accusèrent d'avoir entretenu des intelligences avec Vitigès, roi des Goths, qui était venu assiéger Rome,

qu'il voulait reprendre sur les troupes impériales. On produisit une lettre qu'on prétendait adressée par Silvère au roi des Goths, dans laquelle il lui promettait de lui en ouvrir les portes. Il fut prouvé que cette lettre avait été fabriquée par un avocat nommé Marc et par un soldat nommé Julien, à l'instigation des ennemis du pape. Bélisaire, convaincu de son innocence, lui conseilla de se prêter aux vues de l'impératrice, l'assurant qu'il n'avait pas d'autre moyen de conserver son siége et peut-être sa vie. Silvère répondit courageusement qu'il ne condamnerait jamais le concile de Calcédoine et qu'il ne recevrait point à la communion les acéphales. Il se retira dans la basilique de Sainte-Sabine, où il espérait trouver un asile assuré ; mais il en fut tiré par artifice quelques jours après, et conduit au palais Pinciane, où Bélisaire s'était logé pendant que Vitigès assiégeait Rome. Il fut introduit seul, et son clergé, qui l'avait accompagné jusqu'à la porte, ne le revit plus. Antonine l'accabla de reproches, et aussitôt un sous-diacre lui ôta le *pallium* ; on le dépouilla ensuite de tous ses habits pontificaux et on le revêtit d'une robe de moine. Le lendemain on procéda à l'élection de son successeur, et l'on savait d'avance que Vigile serait élu. Silvère fut exilé à Patare en Lycie. L'évêque de cette ville le reçut avec de grands honneurs, il prit hautement sa défense et se rendit à Constantinople pour plaider sa cause près de l'empereur. Admis en présence du prince, il lui parla avec une généreuse assurance, le menaçant des jugements de Dieu s'il ne réparait l'injustice qu'il avait laissé commettre en son nom. *Il y a*, dit-il en terminant, *plusieurs rois dans l'univers, mais il n'y a qu'un pape dans l'Eglise de Dieu*. Justinien, qui avait été trompé sur le véritable état des choses, donna aussitôt des ordres pour le retour de Silvère à Rome et pour son rétablissement sur la chaire apostolique, s'il était prouvé qu'il n'eût point eu d'intelligences avec les Goths, ajoutant que, s'il était trouvé coupable sur ce point, on le transférât sur un autre siége. Dès que Bélisaire et Vigile eurent connaissance de l'ordre impérial, ils se trouvèrent dans un grand embarras ; car, connaissant l'innocence de Silvère, ils voyaient qu'il allait infailliblement être rétabli. C'est pour prévenir ce coup qu'ils firent arrêter le pape au moment qu'il arrivait à Rome, et lorsqu'ils furent maîtres de sa personne, Antonine persuada à son mari de le laisser à la disposition de Vigile, qui en ferait ce qu'il voudrait. Celui-ci le remit à deux officiers appelés *protecteurs* de l'Eglise, qui le conduisirent dans l'île de Palmaria, aujourd'hui Palméruélo, vis-à-vis de Terracine. Le saint pape y mourut, le 20 juin 538, de faim suivant Libérat, mais suivant Procope il fut massacré par l'ordre d'Antonine, qui voulait par là faire sa cour à l'impératrice. Quant à Vigile, d'antipape il devint pape légitime parce que le clergé de Rome ratifia son élection. Il cessa de protéger l'hérésie et devint un zélé défenseur de la foi catholique, pour laquelle il fut même persécuté. — 20 juin.

SILVESTRE (saint), *Sylvester*, pape, né à Rome, fut élevé dans la piété et les sciences par un saint prêtre à qui sa mère, devenue veuve, avait confié son éducation. Il se consacra au service de l'Eglise et fut ordonné prêtre par le pape saint Marcellin, avant que Dioclétien n'eût publié ses édits cruels contre les chrétiens, c'est-à-dire avant l'année 303. Il montra pendant la persécution un courage qui le fit universellement admirer, et cependant il ne paraît pas qu'il ait été inquiété pour sa foi dans ces temps orageux. Lorsque Constantin eut rendu la paix à l'Eglise, il fut choisi pour succéder à saint Melchiade en 314. L'un des premiers actes de son pontificat fut d'envoyer des légats au concile qui était convoqué dans la ville d'Arles contre les donatistes. Les Pères de ce concile, avant de se séparer, lui adressèrent une lettre respectueuse, qui était accompagnée des décisions qu'ils venaient de souscrire. Le pape confirma les décrets et les canons d'Arles, et les fit publier pour servir de règle à toute l'Eglise. Il en tint un à Rome, l'an 320, contre les juifs, où des prêtres et des docteurs de cette nation assistèrent ; mais son grand âge et ses infirmités ne lui ayant pas permis de se trouver en 325 au concile de Nicée, il y envoya trois légats, dont l'un était le célèbre Osius, qui y présida au nom du pape. Saint Sylvestre mourut le 31 décembre 335, après avoir siégé près de vingt-deux ans, et il fut enterré dans le cimetière de Priscille. Saint Symmaque bâtit en son honneur une église dans laquelle Serge II transféra son corps, qu'il déposa sous le grand autel. — 31 décembre.

SILVESTRE (saint), évêque de Besançon, florissait dans le IVe siècle et se rendit illustre par ses miracles. — 10 mai.

SILVESTRE (saint), évêque de Châlons-sur-Saône, succéda vers l'an 490, au bienheureux Jean, et eut parmi ses disciples saint Césaire d'Arles. Il assista en 517 au concile d'Epaone, et mourut vers l'an 532, après un épiscopat de quarante-deux ans. Il fut enterré dans l'église de Saint-Marcel, mais on ignorait au IXe siècle le lieu de sa sépulture ; Girbold, évêque de Châlons, découvrit, en 878, son corps, qui était renfermé dans un cercueil de marbre : il en tira quelques reliques qu'il plaça sur l'autel de saint Pierre. Saint Grégoire de Tours nous apprend que les malades recouvraient la santé en se couchant sur un lit de cordes qui avait été à son usage. — 20 novembre.

SILVESTRE (saint), moine de Troïne en Sicile, monastère de l'ordre de Saint-Basile, florissait dans le XIIe siècle, et mourut en 1185. — 2 janvier.

SILVESTRE GOZZOLINI (saint), abbé d'Osimo et instituteur des Silvestrins, né en 1177, à Osimo, dans la Marche d'Ancône, étudia la théologie à Bologne et le droit à Padoue. Après avoir embrassé l'état ecclésiastique, il obtint un canonicat dans sa ville natale, et montra beaucoup de zèle

pour sa propre sanctification, ainsi que pour le salut du prochain ; mais ce zèle lui attira des ennemis, parmi lesquels on peut citer son propre évêque, qui devint son persécuteur, parce qu'il l'avait averti charitablement de quelques négligences dans l'accomplissement des devoirs de sa charge. Silvestre supportait ces épreuves avec patience, lorsque la vue du cadavre d'un homme qu'on avait admiré pour sa beauté, en achevant de le dégoûter du monde, hâta l'exécution du projet qu'il avait formé de quitter le siècle. C'est en 1217 qu'il sortit secrètement d'Osimo pour se retirer dans un désert situé à deux milles de Fabiano. Quelques disciples étant venus se mettre sous sa conduite, il bâtit, en 1231, le monastère de Monte-Fano, où il établit la règle de saint Benoît dans toute sa pureté. En 1248, le pape Innocent IV approuva le nouvel institut, qui se propagea ensuite avec tant de rapidité, qu'à la mort du saint fondateur il comptait déjà vingt-cinq maisons en Italie. Saint Silvestre mourut à l'âge de quatre-vingt-dix ans, le 26 novembre 1267, et bientôt après il s'opéra des miracles à son tombeau. Le saint-siége permit aux Silvestrins de célébrer sa fête dans leur ordre : plus tard son nom fut inséré dans le Martyrologe romain. — 26 novembre.

SILVESTRE (le bienheureux), frère convers de l'ordre des Camaldules, mourut en 1348, à Florence, où il est honoré le 9 juin.

SILVIE ou SILVANIE (sainte), *Silvia*, vierge, était sœur de Rufin, préfet d'Orient. Elle édifia la ville de Constantinople par ses vertus et par ses austérités, sous les empereurs Arcade et Théodose le Jeune. Quoique d'une complexion délicate, elle matait sa chair par des jeûnes rigoureux et par de longues veilles ; depuis qu'elle fut maîtresse de ses actions, jamais elle ne voulut coucher dans un *lit*. Une partie de son temps était employée à la lecture des bons livres, surtout de l'Ecriture sainte, et l'autre partie à des œuvres de miséricorde ou à des exercices de pénitence. Elle fit tant de progrès dans la science de la religion, qu'on la citait comme la vierge la plus instruite de son siècle et la plus zélée pour la défense de la foi contre les hérésies qui désolaient alors l'Eglise. Sainte Silvie mourut vers l'an 420, et sa mémoire a toujours été en grande vénération dans l'Orient. Son nom se trouve dans la plupart des ménologes grecs, et la ville de Brescia en Lombardie se glorifie de posséder son corps. — 15 décembre.

SILVIE (sainte), mère de saint Grégoire le Grand, quitta le monde lorsque le sénateur Gordien, son mari, entra dans l'état ecclésiastique, et elle se confina dans un petit oratoire près du portique de l'église de Saint-Paul. C'est dans cette retraite qu'elle passa le reste de sa vie, occupée de la prière et des bonnes œuvres. On ignore l'année de sa mort, qui eut lieu à Rome avant la fin du VIe siècle. — 3 novembre.

SILVIEN (saint), *Silvianus*, massacré par des voleurs dans le IXe siècle avec saint Angebert, est honoré à Sessefontaine en Bassigny, où se trouve son corps. Il est invoqué contre les morsures des serpents. — 18 octobre.

SILVIN ou SILVE (saint), *Silvinus*, martyr à Alexandrie, fut incarcéré pour la foi avec saint Arateur et plusieurs autres. Il mourut en prison, et il est honoré chez les Grecs le 21 avril.

SILVIN (saint), évêque de Brescia, en Lombardie, florissait dans la première partie du Ve siècle, et mourut en 444. — 28 septembre.

SILVIN (saint), évêque de Vérone, en Italie, est honoré le 12 septembre.

SILVIN (saint), évêque régionnaire, sortait d'une famille distinguée, et passa sa jeunesse à la cour des rois Childéric II et Thierri III. Il était sur le point de se marier lorsqu'il quitta subitement la cour et le monde pour aller vivre dans un désert. Ayant fait un pèlerinage à Rome, il y fut sacré évêque par le pape, qui lui confia la mission d'évangéliser les idolâtres. Le pays de Thérouanne, alors habité par un grand nombre de païens, fut le principal théâtre de ses travaux apostoliques, et il y opéra une multitude de conversions. Il mourut à Auchy en Artois le 15 février 718. En 951, la crainte des Normands fit transporter la plus grande partie de ses reliques à l'abbaye de Saint-Bertin. — 17 février.

SILVIUS (saint), l'un des quarante-sept martyrs de Lyon, souffrit avec saint Pothin, évêque de cette ville, l'an 177, sous l'empereur Marc-Aurèle. — 2 juin.

SIMBERT ou SIMPERT (saint), *Simbertus*, abbé de Mourbach et ensuite évêque d'Augsbourg, naquit dans le VIIIe siècle, et sortait d'une famille si illustre que plusieurs historiens le font neveu de Charlemagne. Elevé à l'abbaye de Mourbach, située à six lieues de Colmar, il s'y fit tellement admirer par ses vertus et par sa science, qu'il en fut élu abbé, malgré sa jeunesse. Après la mort de saint Thosson, évêque d'Augsbourg, Charlemagne, qui connaissait son mérite, le fit placer en 778 sur le siége de cette ville. Il paraît que Simbert, en devenant évêque, ne quitta pas le gouvernement de la communauté de Mourbach, puisqu'en 793 on le trouve encore qualifié du titre d'abbé de ce monastère, auquel il avait donné, deux ans auparavant, des statuts qui attestent son zèle et sa sagesse. Il fit refleurir dans son diocèse la piété et les bonnes mœurs, et il ranima dans son clergé le goût des études ecclésiastiques. Les revenus de son évêché et ses biens patrimoniaux étaient consacrés à des œuvres de miséricorde et de religion. Parmi ces dernières, on cite la reconstruction de l'église de Sainte-Afre, qui tombait en ruines, et celle du monastère de Puzen ; plusieurs autres établissements se ressentirent aussi des effets de sa libéralité. Il mourut l'an 807, et il fut enterré dans l'église de Sainte-Afre, qu'il avait choisie pour le lieu de sa sépulture. Bientôt après on commença à l'invoquer comme saint, et le pape Nicolas V le canonisa en 1450. — 13 octobre.

SIMÉON (saint), homme juste et craignant Dieu, qui vivait à Jérusalem dans l'attente du Rédempteur d'Israël, était déjà très-âgé lorsqu'il vit enfin ses vœux satisfaits. Le Saint-Esprit lui ayant inspiré l'idée de se rendre au temple dans le moment même où Marie et Joseph y allaient de leur côté pour y présenter Jésus-Christ, le saint vieillard n'eut pas plutôt aperçu le divin enfant qu'il le prit dans ses bras et remercia Dieu par un cantique d'actions de grâces, qui est le *Nunc dimittis*, inséré par l'Église dans l'office de Complies. On ignore combien de temps il survécut à cette mémorable circonstance, et l'Evangile ne parle plus de lui. Le Martyrologe romain le nomme sous le 8 octobre.

SIMÉON (saint), évêque de Jérusalem et martyr, succéda en 62 à saint Jacques le Mineur, son frère, que les Juifs venaient de massacrer. Il fut élu par les apôtres et les disciples, qui se trouvaient réunis à Jérusalem pour donner un pasteur à l'Eglise de cette ville. Lorsque les Romains vinrent fondre sur la Judée, Siméon se retira avec son troupeau à Pella, petite ville de l'autre côté du Jourdain : il ne revint à Jérusalem qu'après sa destruction, et il y opéra la conversion d'un grand nombre de juifs qui s'étaient abrités dans les ruines de cette malheureuse cité. La joie que lui causait le triomphe de l'Evangile fut troublée par la naissance de deux hérésies, celle des nazaréens et celle des ébionites. Il sut préserver de leurs atteintes funestes les fidèles confiés à ses soins, et ces deux hérésies ne firent presque aucun progrès en Judée tant que vécut le saint évêque. Sa qualité de disciple du Sauveur, dont il était le cousin germain selon la chair, jointe à son grand âge, lui donnait une influence telle que les novateurs n'osèrent guère remuer de son vivant. Saint Siméon, qui avait eu le bonheur d'échapper aux recherches ordonnées par Vespasien et Domitien pour découvrir les descendants de David, n'échappa point à celles qui furent prescrites par Trajan. Il avait cent vingt ans lorsqu'il fut dénoncé comme chrétien et comme issu du sang royal de David. Atticus, gouverneur de la province, lui fit subir pendant plusieurs jours les plus cruels tourments, et le condamna ensuite au supplice de la croix ; ce qui fut exécuté l'an 106. — 18 février.

SIMÉON (saint), martyr en Perse avec saint Sapor, évêque de Beth-Nictor, et plusieurs autres, souffrit l'an 339, la trentième année du règne de Sapor II. Après avoir confessé Jésus-Christ avec courage et refusé d'adorer le soleil, il fut enterré jusqu'à la poitrine et tué à coups de flèches. — 30 novembre.

SIMÉON (saint), martyr en Perse avec saint Bachtisoès, souffrit vers l'an 340, pendant la grande persécution du roi Sapor II. — 15 mai.

SIMÉON (saint), évêque de Séleucie et de Ctésiphon, et martyr sous Sapor II, roi de Perse, fut surnommé Barsaboé, c'est-à-dire *fils du foulon*, de l'état que son père exerçait. Il fut élevé par Papa, évêque de Séleucie et de Ctésiphon, qui le fit son coadjuteur en 314. Ce diocèse, le plus important de la Perse, fut érigé en métropole de tout le royaume en 325, par le concile de Nicée, où se trouvait un député de saint Siméon, nommé Schiadustes, que quelques-uns font son neveu et qui lui succéda sous le nom de saint Sadoth. La trente-unième année du règne de Sapor, c'est-à-dire en 340, ce prince excita une violente persécution, et défendit sous peine d'esclavage d'embrasser le christianisme. Le saint évêque lui écrivit avec une généreuse liberté, et comme le roi, irrité de sa hardiesse, lui avait fait les plus terribles menaces, il répondit : *Pourrai-je craindre, à l'exemple de Jésus-Christ, de donner ma vie pour un peuple au salut duquel je suis chargé de travailler ? Dès que je ne puis vivre sans crime, je ne désire pas de voir prolonger mes jours, et Dieu même me défend de rester en ce monde aux dépens des âmes pour lesquels son fils est mort. Je me sens le courage de marcher sur les traces de mon Sauveur et de participer à la communion de son sacrifice : quant à mon troupeau, il saura mourir pour une religion qui lui procure le salut.* La lecture de cette lettre fit entrer le roi dans une telle colère qu'il donna aussitôt l'ordre de mettre à mort les prêtres et les diacres, et de démolir les églises. *Pour Siméon*, ajouta-t-il, *comme il est le chef de cette secte maudite qui méprise ma royale majesté, qui n'adore que le Dieu de César et qui méprise le mien, qu'on me l'amène et qu'on lui fasse son procès en ma présence.* Les juifs, qui étaient, avec les mages, les principaux instigateurs de cette persécution, dirent à Sapor : *Grand prince, rien n'est plus juste que votre colère. Si vous écrivez à César, il ne fera nul cas de votre lettre ; mais que Siméon lui envoie quelques lignes, il se lèvera en les recevant, les baisera avec respect et commandera que leur contenu soit ponctuellement exécuté.* Le saint évêque fut donc arrêté avec deux de ses prêtres, Abdhaïcla et Hananias, et conduit chargé de chaînes, à Lédan, capitale du pays des Huzites, où se trouvait Sapor. Lorsqu'il fut arrivé à Suze, sa patrie, il pria ses gardes de ne pas le faire passer devant une église qu'on avait convertie en synagogue, afin de n'avoir pas devant les yeux la vue de cette profanation. Quand Sapor sut que le chef des chrétiens était arrivé à Lédan, il le fit venir en sa présence, et remarquant qu'il ne le saluait pas à la manière accoutumée, il lui demanda pourquoi il lui refusait un honneur qu'il lui rendait précédemment : *C'est*, répondit Siméon, *que je n'ai jamais comparu devant vous chargé de fers, ni pour être forcé de renier le vrai Dieu.* Les mages accusant le saint d'avoir conspiré contre l'Etat, il repoussa avec force cette calomnie, et le roi, paraissant se radoucir, lui dit : *Croyez-moi, Siméon, adorez le soleil, et cet acte d'obéissance vous procurera de grands avantages, ainsi qu'à votre peuple. — Comment adorerais-je le soleil, puisque je ne puis vous ado-*

rer vous-même, quoique vous soyez d'une nature plus excellente que cet astre? Nous ne reconnaissons qu'un Seigneur, qui est Jésus crucifié. — Si vous adoriez un Dieu vivant, j'excuserais votre folie, mais adorer comme Dieu un homme mort sur un bois infâme!.. — Vous n'avez pas une juste idée de Jésus-Christ, qui est le créateur des hommes et le seigneur du soleil même, lequel s'éclipsa à sa mort, pour marquer son deuil; d'ailleurs, il est sorti vivant et glorieux du tombeau, et il est monté au ciel par sa propre vertu. Quant aux avantages que vous me promettez si j'adore le soleil, ils me touchent peu; car mon Dieu m'en réserve d'infiniment plus précieux et dont vous n'avez pas l'idée. — Epargnez du moins votre vie et celles d'un grand nombre d'autres qui périront avec vous si vous persistez dans votre désobéissance.—Si vous faites périr mes disciples, c'est un crime énorme dont vous seul rendrez compte devant le souverain juge, au dernier jour. Pour ce qui me concerne, je vous abandonne volontiers les restes d'une misérable vie. — Que vous couriez à votre perte, c'est votre affaire; mais j'ai pitié de vos sectateurs, et j'espère que la sévérité de votre châtiment les guérira de leur folie. — L'expérience vous apprendra que les chrétiens ne sacrifient pas la vie éternelle pour une vie périssable, et qu'ils ne voudraient pas échanger pour votre diadème le nom qu'ils ont reçu de Jésus-Christ. — Si vous refusez de m'honorer en présence des grands de mon royaume, et d'adorer avec moi le soleil, la divinité de tout l'Orient, je ferai demain défigurer ce visage si beau et déchirer de coups ce corps d'un aspect si vénérable. — Si vous défigurez la beauté de mon corps, à laquelle je tiens peu, celui qui me l'a donnée saura bien me la rendre un jour avec usure. Pendant qu'on le reconduisait en prison, il aperçut Usthazade, qui avait été gouverneur du roi, et qui remplissait alors les fonctions de grand chambellan. Celui-ci se mit à genoux lorsqu'il vit passer le saint évêque; mais Siméon détourna la tête, pour lui faire sentir l'horreur de son crime; car il avait apostasié. Usthazade, pénétré jusqu'au fond du cœur de ce reproche indirect, rentra en lui-même, alla trouver le roi et lui déclara qu'il était toujours chrétien dans l'âme et qu'il n'avait apostasié que pour la forme. Sapor, voyant qu'il persistait dans sa déclaration, le condamna au dernier supplice, et il fut exécuté sur-le-champ. Siméon ayant appris le martyre d'Usthazade en remercia Dieu, et se sentit plus enflammé que jamais du désir de verser son sang pour la foi. Pendant la nuit, qui était celle du jeudi au vendredi saint, il demanda à Jésus-Christ la grâce de mourir le même jour que lui et à la même heure. Le lendemain, il comparut de nouveau en présence du roi, et, comme le jour précédent, il ne se prosterna pas devant lui. Sapor lui demanda quelles réflexions il avait faites pendant la nuit et à quoi il était enfin décidé. — Voyant qu'il continuait à confesser Jésus-Christ, il lui dit: *Adorez le soleil seulement une fois, et vous ne serez plus inquiété à l'avenir. Si vous le faites, je vous rends la liberté et me déclare même votre protecteur contre vos ennemis. — A Dieu ne plaise que je me rende coupable d'un tel crime et d'un tel scandale! — Le souvenir de notre ancienne amitié m'avait porté à faire usage des voies de douceur; mais puisque votre entêtement les rend inefficaces, ne vous en prenez qu'à vous-même de votre malheur. — Je suis tout disposé à être immolé: la table du sacrifice est préparée et je n'attends plus que l'heureux moment où je serai associé à l'immolation de mon Sauveur.* Le roi, se tournant vers ses officiers, leur dit: *Voyez l'obstination de cet homme, qui aime mieux mourir que de renoncer à ses idées particulières.* Lorsque Sapor eut porté la sentence qui le condamnait à être décapité, il fut conduit au supplice avec cent chrétiens, dont cinq étaient évêques. Comme il devait être décapité le dernier, on le fit assister à leur exécution, dans l'espérance qu'il se laisserait peut-être ébranler; mais il exhortait au contraire les martyrs à souffrir avec courage et à persévérer jusqu'à la fin; il les soutenait par la perspective de la récompense éternelle dont ils allaient être en possession. Il fut immolé le dernier avec ses deux prêtres, Abdhaïcla et Ananias, le 17 avril 341. Saint Maruthas, qui a écrit les actes de son martyre, transporta ses reliques et celles d'un grand nombre d'autres martyrs persans, qui avaient souffert avant et après lui, à Tagrite en Mésopotamie. Cette ville, dont il était évêque, prit de là le nom de Martyropolis, ou ville des Martyrs. — 17 et 21 avril.

SIMÉON (saint), évêque de Metz, succéda à saint Victor. Il florissait après le milieu du IVe siècle et mourut vers l'an 380. Vers l'an 770, Angelramne, l'un de ses successeurs, qui était en même temps abbé de Senones, fit transporter dans ce monastère le corps de saint Siméon; mais les religieux, mécontents de l'administration de leur abbé, refusèrent de recevoir son pieux présent. Angelramne, usant de modération à leur égard, ne les força pas, et il fit déposer le corps saint sur une colline, au midi du monastère, où il fit construire une chapelle dans laquelle on le plaça. Bientôt il s'opéra de nombreux miracles, et les moines, mieux avisés cette fois, s'empressèrent de mettre dans leur église abbatiale ce précieux trésor. — 16 février.

SIMÉON (saint), moine, est mentionné dans le Martyrologe dit de Saint-Jérôme, sous le 27 juillet.

SIMÉON L'ANCIEN (saint), premier abbé du Mont-Aman en Syrie, vécut longtemps dans la solitude, sans autre logement qu'une caverne, sans autre aliment que des herbes, et sans autre habit qu'une peau de chèvre, qui ne lui couvrait qu'une partie du corps. N'ayant aucun commerce avec les hommes, et s'entretenant sans cesse avec Dieu, il s'éleva à un haut degré de contemplation. Théodoret rapporte que des juifs, s'étant égarés pendant un violent orage, découvrirent sa caverne et le prièrent de leur indiquer leur

chemin. Siméon leur répondit qu'il allait leur donner des guides, et aussitôt deux lions se présentent devant lui : il leur ordonne de remettre les étrangers sur la bonne voie ; ce qu'ils firent avec une docilité merveilleuse. Saint Siméon et saint Pallade se visitaient de temps en temps et s'encourageaient l'un et l'autre à servir et aimer Dieu. Ils florissaient tous deux dans le IVe siècle. — 26 janvier.

SIMÉON (saint), évêque, honoré par les Ethiopiens, était Arménien de naissance et florissait dans le ve siècle. — 14 avril.

SIMÉON STYLITE (saint), né en 391, à Sisan, bourg situé entre la Cilicie et la Syrie, était fils d'un berger et garda les troupeaux dans ses jeunes années. Il avait treize ans lorsque, se trouvant un jour à l'église, il entendit lire l'Evangile des huit béatitudes, dont il fut vivement touché ; mais ne comprenant pas autant qu'il l'eût désiré ces paroles divines, il en demanda l'explication à un vieillard près duquel il se trouvait ; celui-ci lui répondit que ces paroles de l'Ecriture nous apprenaient que le bonheur céleste s'acquérait par la prière, les veilles, les jeûnes, les larmes et la patience dans les persécutions : il ajouta qu'on trouvait plus de facilité dans la solitude qu'ailleurs pour pratiquer ces œuvres de pénitence et ces vertus auxquelles la béatitude est promise. Siméon se prosterne devant Dieu et le conjure de lui servir de guide dans la voie qui vient de lui être indiquée. Il tomba ensuite dans un sommeil, pendant lequel il lui semblait creuser des fondations, et lorsqu'il voulait se reposer, une voix lui criait de creuser plus bas ; ce qui arriva jusqu'à quatre fois ; après quoi la même voix lui dit qu'il pouvait poser les fondements d'un édifice qu'il élèverait à quelle hauteur il voudrait ; ce qui, selon Théodoret, s'entendait de l'édifice de sa perfection. Dès qu'il fut éveillé, il alla se présenter au monastère gouverné par l'abbé Timothée, à la porte duquel il resta prosterné plusieurs jours, sans prendre aucune nourriture et demandant avec instance d'être reçu en qualité de serviteur, pour vaquer aux derniers emplois de la maison. Admis au nombre de ceux qu'on éprouvait, il commença par apprendre par cœur le Psautier, et il faisait ses délices de ce livre divin, dans lequel il trouvait à nourrir les affections toutes célestes de son âme. Il pratiquait, malgré sa grande jeunesse, toutes les austérités de la règle, et ses vertus, surtout son humilité et sa charité, lui eurent bientôt gagné l'estime et l'affection de tous les frères. Après avoir passé deux ans dans cette communauté, il en sortit pour entrer dans une autre où la règle était encore plus austère, et qui était gouvernée par l'abbé Héliodore. C'était un saint vieillard qui avait passé soixante-deux ans dans la solitude et qui possédait l'esprit de prière à un si haut degré que son âme ne perdait jamais Dieu de vue. Siméon fit des progrès rapides sous un tel maître : son ardeur pour les austérités allant toujours croissant, il ne se contentait pas de ne faire qu'un repas chaque deux jours, comme les frères, mais il n'en faisait qu'un par semaine. Il enchérissait dans la même proportion sur les autres points de la règle, et il fallut que ses supérieurs arrêtassent ces élans de ferveur, qui leur paraissaient excessifs ; mais ils lui permirent de pratiquer des mortifications secrètes, et Dieu seul connaît les saintes cruautés qu'il exerça dès lors contre lui-même. Un jour il se ceignit les reins avec la corde du puits, qui était faite de feuilles de palmier ; mais comme il l'avait serrée fortement, elle lui entra dans les chairs et occasionna une entamure qui dégénéra en ulcère. Il en résulta une puanteur qui trahit son secret, et l'on fut trois jours à humecter ses habits avant de pouvoir les détacher du corps, sur lequel ils étaient collés. Il fallut faire aussi des incisions pour arracher la corde enfoncée dans les chairs ; ce qui lui causa des douleurs telles qu'il tomba sans connaissance et qu'on le crut mort pendant quelque temps. Lorsqu'il fut guéri, l'abbé le congédia, dans la crainte que ses pratiques extraordinaires ne devinssent préjudiciables à l'uniformité qu'exige la discipline monastique. Sentant que sa vocation l'appelait à vivre seul, il se retira dans un ermitage, au pied du mont Télanisse, et lorsque le carême fut venu, il prit la résolution de le passer sans prendre aucune nourriture, afin d'imiter plus parfaitement le jeûne de Jésus-Christ. Ayant communiqué son projet au prêtre Basse, qui dirigeait sa conscience, celui-ci ne le lui défendit pas ; mais craignant que sa ferveur ne fût plus grande que ses forces, il lui laissa dix pains et une cruche d'eau pour le soutenir, en cas que la nature vînt à succomber. Basse revint à la fin des quarante jours, et il retrouva les dix pains ainsi que la cruche d'eau ; mais il aperçut Siméon étendu par terre et ne donnant presque plus aucun signe de vie. Il lui humecte la bouche avec une éponge et lui donne ensuite la sainte eucharistie. Siméon, fortifié par cette divine nourriture, se lève et mange quelques feuilles de laitue. Ce fut ainsi qu'il passa les quarante derniers carêmes de sa vie, et il en était au vingt-huitième lorsque Théodoret, qui nous apprend la manière dont il passait ce saint temps, écrivit sa relation. Siméon quitta son ermitage au bout de trois ans, pour s'établir au sommet de la montagne, dans un enclos de pierres sèches qu'il s'était construit lui-même. Mélèce, chorévêque d'Antioche, étant allé le voir, s'aperçut qu'il était attaché par une chaîne de fer dont un des bouts était rivé à son pied et l'autre scellé dans une grosse pierre. Il lui représenta qu'il était inutile d'avoir recours à un tel moyen pour se retenir dans son enclos, et que sa volonté, aidée de la grâce, suffisait. Siméon, docile à cet avis, fit aussitôt venir un serrurier, qui scia la chaîne. Sa sainteté et ses miracles rendirent son nom si célèbre qu'on venait de toutes parts le trouver pour recevoir sa bénédiction, qui avait la vertu de guérir les malades. Les païens y venaient comme les autres, et la plupart vou-

faient toucher son corps avant de retourner dans leur pays. Cette marque de vénération, qui déplaisait à Siméon, lui inspira un moyen de s'y soustraire, moyen dont il n'y avait point encore eu d'exemple. Il fit construire, vers l'an 420, une colonne de six coudées de haut, sur laquelle il vécut quatre ans. Ne la trouvant pas encore assez haute, pour s'isoler de la foule des visiteurs, il en fit faire une autre de douze coudées, ensuite une de vingt-deux, et enfin une de quarante coudées, sur laquelle il passa les vingt-deux dernières années de sa vie. Ces colonnes, qui l'ont fait surnommer *Stylite*, du grec *stulos*, colonne, n'avaient à leur extrémité que trois pieds de diamètre, de manière que le saint ne pouvait se coucher; mais comme elles étaient entourées d'une balustrade à hauteur d'appui, il s'inclinait sur cette balustrade, lorsqu'il avait besoin de repos. Deux fois par jour il faisait des exhortations à ceux qui le visitaient, c'est-à-dire aux hommes; car les femmes n'avaient pas la liberté de pénétrer dans l'enceinte au milieu de laquelle se trouvait sa colonne, pas même sa propre mère, qui était venue pour le voir. Il parlait avec tant de force et d'onction, qu'on ne pouvait l'entendre sans être vivement ému. Ses discours convertirent un grand nombre de Perses, d'Arméniens, d'Ibériens, et la nation entière des Lazes, qui était venue de Colchide pour l'entendre. Les princes et les princesses d'Arabie allaient recevoir sa bénédiction. Vararanes V, roi de Perse, quoique ennemi de la religion chrétienne, ne put s'empêcher de lui témoigner son respect. Les empereurs Théodose le Jeune, Marcien et Léon Ier, le consultaient souvent et se recommandaient à ses prières. Eudoxie, épouse du premier de ces princes, qui était engagée dans l'eutychianisme, lui fut redevable de son retour à l'unité. Ces succès étonnants, joints au don des miracles et à celui de prophétie, auraient exposé une âme ordinaire à la tentation de la vanité; mais Siméon rapportait tout à Dieu, et il poussait l'humilité jusqu'à dire à ceux qu'il venait de délivrer de leur maladie : *Si l'on vous demande qui vous a guéris, dites que c'est Dieu et gardez-vous bien de parler de Siméon, car je vous avertis que vous retomberiez dans le même mal.* Cependant un genre de vie si singulier fut taxé de vanité par les uns et d'extravagance par les autres. Les solitaires et les moines du voisinage se signalaient entre tous par des censures plus vives. Les évêques du pays crurent qu'avant de le condamner il fallait s'assurer de ses sentiments intérieurs. Ils résolurent donc de lui envoyer quelqu'un pour lui enjoindre de leur part de descendre de sa colonne et de rentrer dans la voie des autres solitaires. *S'il obéit*, dirent-ils à leur envoyé, *vous l'autoriserez à vivre comme auparavant; mais s'il résiste, vous le traiterez comme rebelle à l'Eglise.* Dès que l'ordre des évêques eut été notifié à Siméon, il se mit en devoir de descendre. Alors l'envoyé l'arrêta et lui dit de demeurer, parce qu'on voyait bien qu'il avait l'esprit d'obéissance, et qu'il suivait par conséquent la volonté de Dieu. Siméon, assuré plus que jamais qu'il était dans l'ordre de la Providence, continua ses occupations accoutumées, dont la principale était la prière, tantôt debout, tantôt incliné. La veille des grandes solennités, il passait toute la nuit debout, les mains étendues vers le ciel. Sa prière durait tous les jours depuis le coucher du soleil jusqu'à trois heures après midi du jour suivant. Depuis trois heures jusqu'à la nuit, il instruisait ceux qui étaient venus pour l'entendre, répondait aux consultations qu'on lui adressait, guérissait les malades, terminait les différends et réconciliait les ennemis. Il était d'un accès facile et agréable, répondant à tout le monde, au pauvre comme au riche, sans acception de personnes, parlant avec beaucoup de liberté aux gens constitués en dignité dans le monde et même aux évêques sur les devoirs de leur charge. Domnus, patriarche d'Antioche, étant venu le visiter sur sa colonne, lui administra la sainte eucharistie, qu'il recevait aussi, de temps en temps, des prêtres du voisinage. Lorsqu'il sentit sa fin approcher, il s'inclina pour prier comme à l'ordinaire, mais il ne se releva point cette fois, parce qu'il s'était endormi dans le Seigneur. Depuis trois jours il était dans cette posture, lorsque Antoine son disciple, surpris de son immobilité, monta jusqu'à lui et le trouva mort. Aussitôt il fit avertir l'évêque d'Antioche, qui, étant venu accompagné de trois autres évêques, transporta le corps dans sa ville épiscopale, au milieu d'un concours immense de fidèles, qui chantaient des hymnes et des psaumes. Saint Siméon mourut le 2 septembre de l'an 460, laissant une lettre et un sermon qu'on trouve dans la *Bibliothèque des Pères*. — 5 janvier.

SIMÉON (saint), surnommé l'*Afamarie*, est honoré chez les Éthiopiens le 2 décembre.

SIMÉON SALUS (saint), naquit en Egypte vers l'an 522. Il fut surnommé *Salus*, mot qui, en syriaque, signifie insensé, parce qu'il poussait si loin l'amour des humiliations que sa conduite paraissait une folie aux yeux du monde. Après avoir fait le pèlerinage de Jérusalem, il se retira, en 552, dans un désert voisin de la mer Rouge, où il passa vingt-neuf ans dans les austérités de la vie anachorétique. Son principe était que pour être véritablement humble il faut aimer les humiliations, et même quelquefois les rechercher lorsqu'on sait qu'en cela on est guidé par l'inspiration du Saint-Esprit; dans sa conduite il agissait en conséquence de ce principe. S'étant rendu à Emèse, il réussit à s'y faire passer pour un insensé, en contrefaisant à l'extérieur les manières de ceux qui sont atteints d'aliénation mentale. Dieu récompensa son humilité par des faveurs extraordinaires, entre autres par le don des miracles. On sait qu'il habitait déjà Emèse lorsque cette ville fut bouleversée par un tremblement de terre, l'an 588; mais on ignore l'année de sa mort, arrivée dans un

âge avancé, sur la fin du VIe siècle. — 1er juillet.

SIMÉON STYLITE (saint), surnommé *le Jeune*, pour le distinguer du premier Stylite, naquit à Antioche, l'an 412. Il se retira dès son enfance dans le monastère de Thaumastore, situé dans un désert de Syrie, et il y servit pendant plusieurs années, dans cette maison, un religieux qui vivait sur une colonne, s'efforçant d'imiter les vertus qu'il lui voyait pratiquer. Ayant un jour rencontré un léopard, il le conduisit à son maître, avec autant de facilité que si c'eût été un animal domestique. Le Stylite, à la vue de cette bête furieuse, qui obéissait avec docilité à un enfant, jugea que Siméon était destiné à une grande sainteté. Il lui ordonna donc de vivre aussi sur une colonne, et son jeune disciple, qui n'avait que quatorze ans, obéit à cet ordre comme s'il fût venu du ciel. Il demeura successivement, sur deux colonnes dans l'enceinte du monastère et passa ainsi soixante-huit ans dans l'exercice d'une contemplation continuelle, jointe aux austérités de la plus rigoureuse pénitence. Il opéra un grand nombre de miracles qui avaient principalement pour objet la guérison des malades. Les Romains et les barbares venaient le trouver sur sa colonne, et l'empereur Maurice avait pour lui la plus profonde vénération. Les Samaritains ayant détruit les images qui se trouvaient dans les églises, il écrivit à cette occasion une lettre à l'empereur Justin, qui fut citée par le second concile de Nicée. Lorsqu'il fut attaqué de la maladie dont il mourut, saint Grégoire, patriarche de Constantinople, s'empressa de se rendre près de lui; mais Siméon avait cessé de vivre lorsqu'il arriva. Il mourut en 592, âgé de quatre-vingts ans. Les Grecs l'honorent le 24 mai et les Latins le 3 septembre.

SIMÉON MÉTAPHRASTE (le bienheureux), naquit à Constantinople après le milieu du IXe siècle, et sortait d'une famille illustre, qui lui fit donner une éducation distinguée. L'empereur Léon le Philosophe l'employa dans les affaires publiques et lui conféra la dignité de logothète ou de grand trésorier. En 904 il fut député, avec le général Himère, vers les Arabes ou Sarrasins, pour négocier avec eux l'évacuation de l'île de Crète, qu'ils avaient envahie. Il se rendit ensuite à Thessalonique pour racheter les prisonniers que les Sarrasins avaient faits à la prise de cette ville, et il s'engagea personnellement pour la rançon d'un grand nombre. Pendant cette ambassade, il apprit d'un anachorète les détails de la vie de sainte Théoctiste, qui avait été comme une autre sainte Marie Egyptienne; il promit d'écrire cette Vie pour l'édification publique. Il tint parole, et cet essai lui donna l'idée de réunir les diverses Vies des saints en une collection. L'empereur Constantin Porphyrogénète, fils et successeur de Léon, qui avait pour le mérite et les vertus de Siméon la même estime que son père, applaudit à son entreprise et l'excita à l'exécuter. Dans la plupart de ces Vies, son travail se borne à retoucher le style et à donner aux phrases une tournure plus élégante; ce qui l'a fait surnommer *Métaphraste*, c'est-à-dire, changeur de phrases. On regrette qu'il ait mêlé à des récits authentiques des traditions populaires qu'une saine critique eût élaguées. Il a aussi laissé des poésies grecques sur plusieurs sujets de piété. Les Grecs l'honorent le 28 novembre.

SIMÉON (saint), moine du monastère de Saint-Benoît dans le territoire de Mantoue, et ensuite ermite, était Arménien d'origine, et mourut dans un âge très-avancé, vers l'an 1016, après s'être rendu célèbre par un grand nombre de miracles. — 26 juillet.

SIMÉON (saint), reclus à Trèves, naquit à Syracuse en Sicile, après le milieu du Xe siècle. Il fut conduit dès l'âge de sept ans à Constantinople, où il fit ses études avec succès. Le désir de s'attacher uniquement à Dieu lui fit sacrifier les avantages que ses talents et sa fortune lui promettaient dans le monde, pour se retirer dans la solitude. Après avoir fait le pèlerinage de la terre sainte, il se mit sous la conduite d'un anachorète qui vivait sur les bords du Jourdain; ensuite il alla passer deux ans dans un monastère de Bethléem. Il habitait dans le monastère situé au pied du mont Sinaï, lorsqu'il fut chargé par ses supérieurs de se rendre en Normandie pour recueillir les aumônes que le duc Richard II faisait au monastère; mais, arrivé à Rouen, il apprit la mort de Richard, et n'ayant point de lettre de recommandation pour son successeur, il alla trouver, à Verdun, l'abbé de Saint-Vanne, qu'il connaissait parce qu'il était venu avec lui d'Antioche en France. Il se rendit ensuite au monastère de Saint-Martin de Trèves, dont il connaissait aussi l'abbé, qu'il avait vu en Palestine. Il était dans l'abbaye de Tholey lorsque l'archevêque Poppon, qui se disposait à faire le voyage de la Palestine, l'engagea à l'accompagner. A son retour, il lui accorda un petit coin près de l'église qu'il venait de faire construire dans les bâtiments de la Porte-Noire de Trèves. Siméon y passa le reste de sa vie dans l'exercice de la contemplation et dans les austérités de la pénitence, à l'imitation des reclus dont il avait embrassé le genre de vie. Il mourut le 1er juin 1035, et l'abbé Crevin, qui l'assista dans ses derniers moments, écrivit sa Vie, qu'il envoya à Benoît IX. Ce pape mit Siméon au rang des saints en 1047, et la cérémonie de sa canonisation se fit solennellement à Trèves le 17 novembre de la même année. L'église près de laquelle il s'était retiré, et qui possède son corps, prit dans la suite son nom. — 1er juin.

SIMÉON (saint), laboureur à Acuelo en Castille, florissait vers la fin du XIIe siècle. Son corps s'y garde dans la chapelle de Saint-Georges. — 1er juillet.

SIMILIEN ou SEMBLIN (saint), *Similianus*, évêque de Nantes en Bretagne et confesseur, florissait au commencement du IVe siècle, et mourut en 310. On bâtit dans la suite dans sa

ville épiscopale une église qui portait son nom. Saint Grégoire de Tours parle d'une invasion de barbares dont Nantes fut préservée par son intercession. — 16 juin.

SIMITRE (saint), *Simitrius*, prêtre et martyr, fut mis à mort pour la foi avec vingtdeux autres, vers l'an 159, sous l'empereur Antonin. — 26 mai.

SIMON (saint), *Simon*, apôtre, fut surnommé le *Cananéen*, sans doute pour le distinguer de Simon-Pierre, et parce qu'il était probablement de Cana en Galilée. Après sa vocation à l'apostolat, on ignore ce qu'il fit de particulier jusqu'à la descente du Saint-Esprit, qu'il reçut avec les autres apôtres. On ne sait guère mieux ce qu'il fit lorsque les apôtres se furent dispersés pour prêcher Jésus-Christ. Quelques Grecs modernes assurent qu'il porta la lumière évangélique dans l'Egypte, la Mauritanie et dans d'autres contrées de l'Afrique. Une tradition, qui ne repose sur aucun monument de l'antiquité chrétienne, porte qu'il passa chez les Bretons et qu'il y fut crucifié par les païens; mais les anciens martyrologes mettent son martyre en Perse, et il est dit dans les actes de saint André que l'on y voyait son tombeau avec une inscription dans une grotte près du Bosphore Cimmérien, aujourd'hui le détroit de Caffa. On attribue sa mort à la fureur des prêtres idolâtres, et l'on croit qu'il fut crucifié, comme son divin Maître. L'église de Saint-Pierre du Vatican et la cathédrale de Toulouse se glorifient de posséder une partie de ses reliques. — 28 octobre.

SIMON BÉHOR (saint), moine en Ethiopie et martyr, fut mis à mort pour la foi chrétienne par les Sarrasins, vers l'an 800. — 10 décembre.

SIMON DE CRÉPI (le bienheureux), moine, fils de Raoul, comte de Crépi, ayant fait transporter le corps de son père, de Montdidier à Crépi, dans l'église du monastère de Saint-Arnoul, fit ouvrir son cercueil et fut si frappé de l'aspect hideux de ce cadavre, qu'il s'écria : *Est-ce donc là mon père qui s'est soumis tant de châteaux? Est-ce donc là qu'aboutit la gloire des grands du monde?* Aussitôt il prit la résolution de quitter le siècle pour se faire moine. Comme il était fiancé avec la fille du comte de la Marche, quoiqu'il l'aimât beaucoup, il l'exhorta à se faire religieuse, lui promettant d'embrasser de son côté l'état monastique. Le jour était déjà pris pour la cérémonie du mariage, lorsqu'elle s'enfuit secrètement de la maison paternelle pour s'enfermer dans un monastère. Simon allait imiter son exemple, comme il le lui avait promis, lorsque Guillaume, roi d'Angleterre, qui l'avait élevé, voulut lui faire épouser la princesse *Adèle*, sa fille. Le jeune comte, n'osant refuser directement une alliance aussi honorable, craignant d'ailleurs d'indisposer contre lui un prince à qui il avait les plus grandes obligations, observa qu'ils étaient parents et se mit en route pour Rome, sous prétexte de consulter le pape sur cette affaire; mais, arrivé au monastère de Saint-Claude, il se sépara des seigneurs qui l'accompagnaient pour se retirer, avec quelques compagnons, dans une solitude du voisinage, où il ne vivait que du travail de ses mains. Saint Hugues, abbé de Cluny, l'envoya à Compiègne vers le roi Philippe, pour réclamer quelques terres qu'il avait usurpées sur son abbaye, et il obtint du prince la restitution qu'il sollicitait. Grégoire VII l'appela ensuite à Rome et le chargea de négocier la paix entre Robert Guiscard et le saint-siége. L'affaire terminée, le pape le retint près de lui. Simon, étant tombé malade peu de temps après, pria le saint pape de venir le visiter, lui confessa ses péchés, reçut de lui le saint viatique et mourut à la fleur de l'âge, l'an 1082, cinq ans après qu'il avait renoncé au monde. Il fut enterré avec honneur, et Urbain II orna son tombeau d'une épitaphe. — 29 et 30 septembre.

SIMON (saint), religieux camaldule, florissait en Toscane dans le XIIIe siècle. Il se retira dans un ermitage de son ordre, où il finit ses jours dans de grandes austérités. — 17 septembre.

SIMON STOCK (saint), général des Carmes, né en 1185, d'une honnête famille du comté de Kent, ne fut pas plutôt en état de connaître Dieu qu'il tourna vers lui toutes ses pensées et toutes ses affections. Il n'avait que douze ans lorsqu'il s'échappa de la maison paternelle pour se retirer dans un désert, et se logea dans le creux d'un gros chêne; ce qui le fit surnommer *Stock*, qui en anglais signifie *tronc* d'arbre. Sa principale occupation était la prière, et sa nourriture se composait d'herbes, de racines et de fruits sauvages qu'il récoltait autour de sa demeure. Il y avait vingt ans qu'il menait la vie anachorétique, sans avoir de commerce avec les hommes, lorsqu'en 1218 il eut occasion de voir des Carmes que des seigneurs anglais, revenant de la terre sainte, avaient ramenés avec eux. Simon, touché de la dévotion de ces religieux pour la sainte Vierge et des austérités qu'ils pratiquaient, demanda d'être admis dans leur ordre. Après avoir fait profession, ses supérieurs l'envoyèrent étudier à Oxford. Ayant terminé ses cours dans l'université de cette ville, il revint à son couvent, où sa vertu et son mérite brillèrent d'un si vif éclat, qu'en 1225 il fut élu vicaire général. L'année suivante il se rendit à Rome pour les affaires de son ordre, et obtint d'Honorius III la confirmation de la règle que le bienheureux Albert, patriarche de Jérusalem, avait donnée aux Carmes en 1209; la même confirmation fut renouvelée trois ans après par Grégoire IX. Simon alla ensuite visiter ses frères du Mont-Carmel, et resta six ans dans la Palestine. Il assista en 1237 au chapitre général, où il fut décidé que la plus grande partie des religieux passerait en Europe pour se soustraire à l'oppression des Sarrasins. Alain, général de l'ordre, ayant nommé un vicaire général pour ceux qui restaient en

Orient, se rendit avec Simon en Angleterre, et dans le chapitre général tenu en 1245 à Aylesford il donna sa démission : Simon fut élu à sa place. Le nouveau général fit confirmer, la même année, par Innocent IV, l'approbation de la règle, et en 1251 il mit son ordre sous la protection spéciale du saint-siége. Pendant son généralat il institua la confrérie du Scapulaire, afin de réunir comme en un seul corps, par des exercices réglés, toutes les personnes de l'un et de l'autre sexe qui voudraient rendre à la sainte Vierge un culte spécial. On croit généralement qu'il institua cette confrérie à la suite d'une vision dans laquelle la mère de Dieu lui apparut. Plusieurs papes ont approuvé cette pieuse institution et lui ont accordé de grands priviléges. Saint Simon guérit plusieurs malades en leur donnant le scapulaire; ce qui contribua beaucoup à étendre la confrérie, dans laquelle entrèrent même des rois : on cite, entre autres, Edouard Ier, roi d'Angleterre, et saint Louis, roi de France. Il y avait vingt ans que saint Simon Stock gouvernait les Carmes, lorsqu'il entreprit de passer en France, où il était invité. Etant tombé à malade à Bordeaux, il y mourut le 16 mai 1265, à l'âge de quatre-vingts ans, et fut enterré dans la cathédrale. Nicolas III permit de faire sa fête dans cette ville, et Paul V étendit cette permission à tout l'ordre des Carmes. Saint Simon Stock a composé plusieurs hymnes et des règlements très-sages pour les religieux de son ordre. — 16 mai.

SIMON BALLACHI (le bienheureux), dominicain, né vers le milieu du XIIIe siècle, était fils du comte de Saint-Archange, seigneur de la ville de ce nom dans le territoire de Rimini. Après une jeunesse assez désordonnée, il fut touché de la grâce au moment où il s'y attendait le moins, et renonça au monde pour entrer dans l'ordre de Saint-Dominique. Quoiqu'il eût reçu une éducation brillante et que son esprit fût très-cultivé, il ne voulut être que simple frère lai, et se dévoua toute sa vie aux fonctions les plus humbles, comme de tenir propres la maison et l'église, de travailler au jardin, de porter de l'eau et de fendre du bois. Ces travaux, qui lui étaient d'autant plus pénibles qu'il n'en avait pas contracté l'habitude dans son jeune âge, ne l'empêchaient pas de se livrer à des austérités extraordinaires et presque incroyables. Souvent il parcourait les rues de Rimini, une croix à la main, afin de faire le catéchisme aux enfants qu'il rassemblait autour de lui. Il adressait aussi des exhortations aux grandes personnes, et il en résulta plusieurs conversions éclatantes. Le bienheureux Simon mourut en 1319 ; son culte, qui commença presque aussitôt après sa mort, a été approuvé par Pie VII en 1821. — 3 novembre.

SIMON (saint), enfant et martyr à Trente, n'avait guère que deux ans lorsqu'il fut égorgé par les juifs en haine de Jésus-Christ, le vendredi saint de l'année 1472. Un médecin de leur nation, qui s'était chargé de fournir la victime, ayant trouvé le jeune Simon devant la maison de son père, l'attira par des caresses perfides, le mercredi saint, pendant que les fidèles étaient à l'office des Ténèbres. Le lendemain au soir, les principaux juifs s'assemblèrent dans une pièce attenant à leur synagogue, et lorsque minuit fut arrivé, ils commencèrent leur horrible opération. Après avoir placé un mouchoir sur la tête de l'enfant, ils firent sur son corps plusieurs incisions et reçurent dans un bassin le sang qui en découlait, pendant que les uns lui tenaient les jambes et les autres les bras étendus en forme de croix. On le dressa ensuite sur ses pieds, et deux de la troupe le maintenant dans cette posture, les autres le perçaient avec des alênes et des poinçons. Lorsqu'il eut cessé de vivre, ils se mirent tous à chanter autour de lui : *C'est ainsi que nous avons traité Jésus, le Dieu des chrétiens ; puissent tous nos ennemis être ainsi confondus à jamais !* Ils cachèrent d'abord le cadavre dans un grenier à foin, puis dans un cellier, et le jetèrent enfin dans l'Adige; mais les auteurs de ce crime atroce furent découverts ; après qu'on les eut convaincus, ils furent condamnés au dernier supplice. On détruisit leur synagogue et l'on bâtit une chapelle sur le lieu même où saint Simon avait été martyrisé. Son corps, retiré du fleuve, fut placé dans l'église de Saint-Pierre, et plusieurs miracles se sont opérés par l'intercession de ce saint enfant, dont le nom se lit dans le Martyrologe romain sous le 24 mars.

SIMON DE LIPNICZA (le bienheureux), de l'ordre de Saint-François, né en Pologne au commencement du XVe siècle, faisait ses études à l'université de Cracovie, lorsque saint Jean de Capistran y vint donner une mission. Simon ne l'eut pas plutôt entendu prêcher, qu'il prit la résolution de quitter le monde pour embrasser l'état religieux, et il se décida pour l'ordre de Saint-François, comme étant à ses yeux le plus humble, le plus mortifié et le plus dévoué au salut du prochain. Il sut se concilier l'affection de ses confrères par ses belles qualités, et leur admiration par ses vertus. Modèle de piété et de ferveur, son amour pour Dieu était tel qu'on l'entendait souvent s'écrier, après saint Bernard : *La nourriture qu'on a donnée à mon âme me paraît fade dès qu'elle n'est pas assaisonnée du doux nom de Jésus !* Il entreprit par dévotion le pèlerinage des saints lieux, et à son retour il signala sa charité pour le prochain dans une peste qui désolait sa patrie. Il mourut le 18 juillet 1482. Le saint-siége a confirmé le culte qu'on lui rend de temps immémorial.—18 juillet.

SIMON DE ROXAS (le bienheureux), religieux trinitaire, né en 1552, à Valladolid, après avoir passé ses premières années dans la piété et l'innocence, entra très-jeune dans l'ordre de la Trinité, où il se distingua par son mérite et par sa sainteté. Il était con-

fesseur de la reine Elisabeth, épouse de Philippe II, roi d'Espagne, lorsque ce prince lui confia le soin de veiller sur ses deux fils, don Carlos et don Ferdinand, pendant qu'il allait faire la conquête du Portugal, et le saint religieux se montra aussi humble à la cour que dans son couvent. Une épidémie ayant éclaté dans la ville où se trouvait alors la famille royale, Simon s'empressa de voler au secours des malades; mais le roi, qui craignait pour la santé des jeunes princes confiés à ses soins, lui défendit d'aller dans les hôpitaux. Simon lui fit répondre qu'il aimait mieux les hôpitaux que la cour, et il continua de porter des secours aux victimes de l'épidémie, cessant tout rapport avec les infants. Cette conduite lui valut l'approbation universelle, sans excepter celle de Philippe II. Le bienheureux Simon de Roxas mourut le 28 septembre 1624, et fut beatifié en 1766 par Clément XIII. — 28 septembre.

SIMPLES (saint), *Simplicius*, confesseur, dont le corps se garde à Tours dans l'église paroissiale qui est dédiée sous son invocation, a donné son nom à l'une des portes de cette ville. — 1er mars.

SIMPLICE (saint), *Simplicius*, martyr au pays des Marses avec saint Constance et saint Victorien ses fils, eut la tête tranchée vers le milieu du IIe siècle, sous le règne d'Antonin, surnommé le Pieux. — 26 août.

SIMPLICE (saint), martyr à Rome, était un sénateur qui fut décapité en 222, par ordre de l'empereur Alexandre Sévère, avec sa femme, ses enfants et soixante-huit personnes de sa famille, pour avoir abandonné le culte des dieux de l'empire. Leurs têtes furent exposées sur diverses portes de la ville, pour intimider les chrétiens. — 10 mai.

SIMPLICE (saint), martyr en Afrique avec saint Quincte et plusieurs autres, qui souffrirent pendant la persécution de Dèce ou celle de Valérien. — 18 décembre.

SIMPLICE (saint), martyr à Rome, était frère de saint Faustin et de sainte Béatrix. Arrêté en 303, au commencement de la grande persécution de Dioclétien, il fut cruellement tourmenté et ensuite décapité avec son frère. Sainte Béatrix retira leurs corps du Tibre, où ils avaient été jetés, et les enterra près du grand chemin de Porto, dans le cimetière dit de l'*Ours coiffé*. Un pape du nom de Léon fit transporter leurs reliques dans l'église qu'il avait fait bâtir sous leur invocation. A présent elles sont dans l'église de Sainte-Marie-Majeure. — 29 juillet.

SIMPLICE (saint), martyr à Rome avec saint Claude et plusieurs autres, fut condamné à mort, parce qu'étant sculpteur de profession il avait refusé de faire des idoles. On le précipita dans le Tibre avec ses compagnons, l'an 304, sous l'empereur Dioclétien. Leurs corps, ayant été retirés du fleuve, furent enterrés dans le cimetière de la voie Lavicane. Le pape Léon IV les transporta dans l'église des Quatre-Frères-Couronnés, qu'il avait fait rebâtir en 841. — 8 novembre.

SIMPLICE (saint), évêque de Pausine en Sardaigne et martyr pendant la persécution de l'empereur Dioclétien, fut percé d'une lance par ordre du président Barbare, au commencement du IVe siècle. — 15 mai.

SIMPLICE (saint), évêque d'Autun, était issu d'une famille noble et riche, et il épousa une personne qui, comme lui, joignait à une grande vertu une naissance illustre. Ils observèrent l'un et l'autre une exacte continence tant qu'ils vécurent ensemble, s'excitant mutuellement à la pratique des œuvres de miséricorde et de piété. Simplice, quoique laïque, ayant été élu évêque d'Autun, sa femme ne voulut pas se séparer de lui, contrairement à ce qui se pratiquait dans de semblables occasions. Comme le peuple en était scandalisé, Dieu fit un miracle pour montrer que les deux époux avaient toujours vécu comme frère et sœur. Un autre miracle, opéré par Simplice, convertit un grand nombre de païens et leur fit abandonner le culte de Cybèle, qui était en grande vénération dans la ville d'Autun. Saint Simplice florissait dans le IVe siècle et mourut vers l'an 360. — 24 juin.

SIMPLICE (saint), sous-diacre, est honoré à Brones le 21 juin.

SIMPLICE (saint), évêque de Bourges, était engagé dans le mariage et avait plusieurs enfants, lorsque les évêques de la province s'assemblèrent à Bourges en 472, pour donner un successeur à saint Eulode. Simplice, qui habitait cette ville, s'était acquis une telle réputation de science et de sainteté, que tous les suffrages se réunirent sur lui. Il remplit avec zèle tous les devoirs d'un saint pasteur, se montra un courageux défenseur de la foi, et résista de tout son pouvoir aux entreprises des ariens, soutenus par Evaric, roi des Visigoths. Il s'opposa avec non moins de vigueur à la simonie, qui infectait son clergé, et convertit un grand nombre de pécheurs. Il dut ces résultats salutaires autant à ses exemples qu'à ses exhortations. Il mourut après cinq ans d'épiscopat, le 1er mars 477. On trouve son éloge dans une lettre de saint Sidoine Apollinaire, adressée à saint Perpet de Tours. — 1er mars et 14 juin.



SIMPLICE (saint), pape, naquit à Tibur, maintenant Tivoli. Il entra de bonne heure dans l'état ecclésiastique et devint l'ornement du clergé de Rome sous les papes saint Léon et saint Hilaire. Il succéda à ce dernier en 467, et ce fut sous son pontificat que l'empire romain, qui croulait déjà depuis quelque temps, tomba sous les coups des Barbares qui étaient venus fondre sur lui de tous côtés. Comme ils étaient pour la plupart hérétiques ou païens, le saint pontife ne put que gémir de cette révolution, et ce ne fut pas sans douleur qu'il vit le Hérule Odoacre proclamé roi à Rome, en 476, par ceux de sa nation. Ce guerrier, devenu maître de l'Italie, se montra hostile aux catholiques, parce qu'il était arien déclaré. Sim-

plice défendit avec courage et succès la cause de l'Eglise : il consola les fidèles et les encouragea à persévérer dans la foi. Son zèle ne s'en tint pas là : par ses soins les idolâtres et les hérétiques, qui inondaient l'Occident, furent instruits des vérités chrétiennes, et il s'opéra de nombreuses conversions. L'église d'Orient ne donnait pas moins de sollicitude à Simplice. L'eutychianisme portait partout le trouble et la confusion. L'empereur Zénon, qui avait d'abord favorisé cette hérésie, voulut enfin arrêter le cours de ses violences par un édit de pacification, connu sous le nom d'*Hénotique;* mais comme il était conçu en termes équivoques, et qu'il paraissait d'ailleurs rejeter l'autorité du concile de Calcédoine, il ne mit pas fin aux dissensions religieuses, qui furent encore augmentées par l'intrusion de Pierre le Foulon sur le siége d'Antioche, et par celle de Pierre Monge sur celui d'Alexandrie. Le saint pape refusa de reconnaître ces deux faux patriarches, et porta contre eux une sentence qui les retranchait du sein de l'Eglise. Il travailla en même temps à maintenir la foi dans les églises d'Antioche et d'Alexandrie, ce qui était d'autant plus difficile que l'artificieux Acace, patriarche de Constantinople, loin de le seconder, ne cherchait qu'à favoriser les eutychiens. Saint Simplice mourut en 483, après avoir siégé près de seize ans; son corps fut enterré dans l'église de Saint-Pierre. Il nous reste de lui dix-huit lettres, dont la plupart roulent sur des matières d'une haute importance. — 2 mars.

SIMPLICE (saint), évêque de Vérone, en Italie, et confesseur, florissait dans la première partie du VIe siècle, et mourut vers l'an 535. — 20 novembre.

SIMPLICIEN (saint), *Simplicianus*, est honoré comme martyr en Poitou, et il a donné son nom à une paroisse de la ville de Poitiers. — 31 mai.

SIMPLICIEN (saint), martyr à Catane, en Sicile, souffrit avec saint Etienne et plusieurs autres. — 31 décembre.

SIMPLICIEN (saint), archevêque de Milan, entra jeune dans l'état ecclésiastique. Il était prêtre et déjà parvenu à un certain âge lorsque le pape saint Damase l'envoya à Milan, en 375, pour qu'il instruisît saint Ambroise, qui venait d'être élu archevêque de cette ville, quoiqu'il ne fût encore que catéchumène. Saint Ambroise, qui l'honorait comme un père, le retint auprès de lui. Saint Augustin, qui se trouvait à Milan lorsqu'il se convertit, alla consulter le saint prêtre et lui découvrit l'état de son âme. Lui ayant dit qu'il lisait les philosophes platoniciens, que Victorin avait traduits, Simplicien lui apprit la part qu'il avait eue à la conversion de ce Victorin, qui était un célèbre professeur de philosophie. Elu d'un consentement unanime pour succéder à saint Ambroise, en 397, ce choix fait son éloge ; mais il ne gouverna son troupeau que trois ans et quelques mois, étant mort le 13 août de l'an 400. Saint Ambroise, dans plus d'un endroit de ses ouvrages, loue l'étendue de ses connaissances, la profondeur de son jugement et la vivacité de sa foi. Lorsque le saint docteur était à l'extrémité, quelques-uns de ses clercs s'entretenaient à voix basse de la perte qu'ils allaient faire, et citaient les noms de quelques prêtres qui pourraient remplacer l'archevêque mourant. Lorsqu'ils eurent nommé Simplicien, Ambroise, dont le lit était très-éloigné, se ranima pour crier que Simplicien était vieux, mais homme de bien, et il le répéta par trois fois. Saint Augustin, que Simplicien, devenu évêque, avait consulté sur certaines difficultés qu'il trouvait dans l'Epître aux Hébreux, lui répondit par un ouvrage intitulé : *Diverses questions à Simplicien.* Saint Ennode, évêque de Pavie, a fait un poëme en l'honneur du saint archevêque de Milan. — 16 août.

SIMPLIDES (saint), *Simplicidas*, évêque de Vienne en Dauphiné, et confesseur, mourut en 278. — 11 février.

SINA (saint), diacre et martyr en Perse, était disciple de l'évêque saint Milles, avec lequel il fut arrêté en 341, pendant la grande persécution de Sapor II. Ils furent conduits, chargés de chaînes, à Maheldagdor, capitale de la province des Razichéens. Hormisdas Gruphisius, qui en était gouverneur, fit subir à Sina une cruelle flagellation, et le fit ensuite jeter dans un cachot. Après le martyre de saint Milles, Sina fut traîné au haut d'une montagne et lapidé avec saint Abrosime par des soldats. Leurs corps furent portés au château de Malcan et déposés dans un tombeau qu'on leur avait préparé. — 22 avril.

SINDULPHE (saint), *Sindulphus*, évêque de Vienne et confesseur, florissait dans le VIIe siècle et mourut vers l'an 669. — 10 décembre.

SINICE (saint), *Sinicius*, évêque de Reims et de Soissons, succéda à saint Sixte sur ce double siége ; mais on ignore en quel siècle, quoiqu'on puisse conjecturer qu'il florissait sur la fin du IIIe. Il marcha sur les traces de son prédécesseur, dont il avait partagé les travaux apostoliques. Il paraît qu'il finit ses jours en paix. Saint Anschaire se procura de ses reliques, dont il enrichit l'église de Hambourg. — 1er septembre.

SINIES (saint), *Senator*, évêque d'Avranches, florissait dans le VIe siècle. Une partie de ses reliques fut portée à Paris lors de l'invasion des Normands. — 18 septembre.

SINTRAN (saint), *Sintramnus*, confesseur, est honoré le 6 décembre.

SIRE (sainte), *Sira*, martyre en Perse sous Cosroès Ier, souffrit vers le milieu du VIe siècle. — 28 février.

SIRICE (saint), *Siricius*, pape, était Romain de naissance et succéda à saint Damase sur la fin de l'année 384. Il tint en 386 un concile à Rome, où se trouvèrent quatre-vingts évêques. Entre autres choses qui y furent décidées, la continence est strictement ordonnée aux prêtres et aux diacres. Quatre ans après, il tint un autre concile où les erreurs de Jovinien, qui lui avaient été signalées par le sénateur saint Pammaque, furent

anathématisées. Saint Sirice, non content d'avoir condamné l'hérésiarque qui niait la virginité de la Mère de Dieu après son enfantement, écrivit aux Pères du concile de Milan, qui firent chasser de cette ville Jovinien et ses sectateurs. Après avoir gouverné l'Eglise avec autant de sagesse que de zèle pendant près de quatorze ans, il mourut le 26 novembre 398. On a de saint Sirice plusieurs lettres : on cite entre autres celle à Himère, évêque de Tarragone, dans laquelle il répond à des questions très-importantes. On trouve son nom dans le Martyrologe de saint Jérôme et dans plusieurs autres ; mais il ne se trouve pas dans le romain. — 26 novembre.

SIRICE (saint), martyr à Adrumète, en Afrique, avec saint Vérule et vingt-un autres, souffrit dans le ve siècle pendant la persécution des Vandales, sous Genséric, leur roi, ou sous Hunéric, son fils et son successeur. — 21 février.

SIROINE (saint), *Serronius*, martyr en Saintonge, est honoré le 20 août.

SIRTILLE (sainte), *Sirtilla*, martyre avec saint Darius, est honorée le 12 avril.

SISEBUT (saint), *Sisebutus*, abbé de Saint-Pierre de Cardègne, près de Burgos, en Espagne, florissait dans le XIe siècle et mourut en 1082. — 15 mars.

SISENAND (saint), *Sisenandus*, diacre et martyr en Espagne, était né à Badajoz, et il alla faire ses études à Cordoue. Etant ensuite entré dans l'état ecclésiastique, il fut incorporé au clergé de cette ville, et il était diacre lorsqu'il fut arrêté pendant la persécution d'Abdérame II, roi de Cordoue, puis mis à mort par ordre de ce prince l'an 851. Saint Euloge le mentionne dans son *Mémorial des saints*. — 16 juillet.

SISINNE (saint), *Sisinnius*, diacre et martyr à Osimo, dans la Marche d'Ancône, avec saint Dioclès et saint Florent, avait été disciple de saint Anthime, prêtre de Rome et martyr. Il fut lapidé pendant la persécution de l'empereur Dioclétien. — 11 mai.

SISINNE (saint), martyr à Cyzique, dans l'Hellespont, souffrit de cruels tourments pour la foi pendant la persécution de Dioclétien, et eut ensuite la tête tranchée. — 23 novembre.

SISINNE (saint), diacre et martyr à Rome avec saint Saturnin, dit le Vieux, subit une longue détention pour la foi par ordre de Laodice, préfet de la Ville. Lorsque ce magistrat le fit comparaître devant son tribunal, il convertit Apronien, son geôlier, qui reçut le baptême et fut martyrisé peu de temps après. Laodice, après avoir fait étendre Sisinne sur le chevalet, le condamna à la décapitation, sous l'empereur Dioclétien, l'an 304. Son corps fut enterré à deux milles de la Ville, sur la voie Nomentane. — 27 novembre.

SISINNE (saint), l'un des quarante martyrs de Sébaste, en Arménie, servait dans les armées de Licinius lorsque cet empereur porta, en 320, un édit qui ordonnait aux chrétiens, sous peine de mort, de sacrifier aux dieux. Sisinne et ses trente-neuf compagnons, ayant refusé de se soumettre à cet ordre impie, furent livrés à diverses tortures ; mais rien ne pouvant vaincre leur constance, Agricola, gouverneur de la province, les fit dépouiller de leurs habits et exposer, pendant un grand froid, sur un étang glacé près de la ville. Il fit placer en même temps dans le voisinage de l'étang des bains chauds, afin que ceux qui seraient vaincus par le froid fussent tentés d'aller s'y réchauffer, ce qu'il regardait comme une marque d'apostasie. Un seul succomba à la tentation, mais il fut remplacé sur l'étang par le soldat qui les gardait et qui avait vu quarante couronnes briller sur la tête des martyrs. Lorsqu'on les tira de l'étang, presque tous étaient morts. On les chargea sur des voitures pour les conduire sur un vaste bûcher, où leurs corps furent réduits en cendres. Saint Basile le Grand prononça à Césarée un panégyrique en leur honneur le jour de leur fête. — 10 mars.

SISINNE (saint), martyr dans le territoire de Trente avec saint Martyrius et saint Alexandre, était originaire de la Cappadoce, ainsi que ses compagnons. Ils vinrent en Italie sous le règne de Théodose le Grand et furent accueillis avec distinction par saint Ambroise. Après avoir séjourné quelque temps à Milan, ils se rendirent à Trente; là, saint Vigile, évêque de cette ville, ordonna diacre saint Sisinne, et l'envoya avec ses compagnons prêcher la foi dans les Alpes, où le christianisme n'était encore guère connu. Le principal théâtre de leur zèle fut la vallée d'Anaune, aujourd'hui le Val d'Egna. Sisinne ayant fait bâtir une église dans la bourgade de Méthon, ils y rassemblaient les idolâtres qu'ils avaient gagnés à Jésus-Christ. Mais ceux qui ne voulaient pas se convertir ne voyaient qu'avec dépit cette désertion du culte de leurs dieux. Pour y mettre un terme, ils firent une espèce de procession avec leurs idoles, et voulurent contraindre les nouveaux chrétiens à se joindre à eux. Les saints missionnaires mirent tout en œuvre pour qu'aucun membre de leur petit troupeau ne tombât dans l'apostasie. Alors les païens eurent recours à la violence : étant entrés dans l'église, ils se saisirent des trois saints, qui étaient occupés à chanter les louanges de Dieu. Sur le refus qu'ils firent de sacrifier aux idoles, on les accabla de tant de coups qu'on les laissa pour morts sur la place ; Sisinne expira en effet quelques heures après. Le lendemain, les païens ayant trouvé son corps, lui firent mille indignités et le brûlèrent. Il fut martyrisé le 28 mai 397, et ses compagnons subirent le même sort le jour suivant. Les fidèles recueillirent leurs cendres et les portèrent à Trente. Saint Vigile fit ensuite bâtir une église sur le lieu où ils avaient souffert. Il écrivit aussi la relation de leur martyre, qu'il envoya à saint Simplicien de Milan et à saint Jean Chrysostome. — 29 mai.

SISINNE (saint), est honoré à Torcel le 14 juillet.

SISOÈS ou SISOY (saint), *Sisoes*, anachorète en Egypte, sa patrie, quitta le monde dès sa jeunesse et se retira, vers le milieu du IVe siècle, dans le désert de Scété. Après avoir vécu quelques années sous la conduite de l'abbé Hor, il passa le Nil en 366, et vint habiter la montagne sur laquelle saint Antoine était mort onze ans auparavant. Il s'appliqua à marcher sur les traces du saint patriarche, et il y réussit au point que tous les solitaires des environs le regardaient comme un autre saint Antoine. Ils venaient le consulter de bien loin, et ses réponses étaient regardées comme des oracles. Son oraison s'élevait fréquemment jusqu'à l'extase; son amour pour Dieu était si vif qu'il éclatait en soupirs sans qu'il s'en aperçût, et même contre sa volonté. Dans ses sublimes contemplations, il oubliait de prendre sa nourriture: quoiqu'il ne mangeât ordinairement qu'une fois chaque deux jours, il fallait qu'Abraham, son disciple, l'avertît que l'heure de son repas était venue; encore s'en étonnait-il souvent, croyant l'avoir déjà pris, tant il faisait peu d'attention aux besoins du corps. Son union avec Dieu n'était pas interrompue par le travail des mains, qui consistait à faire des paniers. Un jour qu'il vendait le produit de son travail, il lui vint une tentation de colère contre un acheteur: aussitôt il prend la fuite, laissant là ses paniers; c'est ainsi qu'à force de se vaincre il parvint à une douceur inaltérable. Quelques ariens étant venus sur sa montagne, essayèrent de semer leurs dogmes impies parmi les frères. Sisoès, sans contester avec eux, fit lire en leur présence, par son disciple, un traité de saint Athanase contre l'arianisme; ce qui les remplit d'une telle confusion, qu'ils partirent sur-le-champ. Un séculier étant venu avec son fils, encore enfant, pour lui demander sa bénédiction, s'aperçut, avant d'être arrivé, que son fils était mort. Etant entré dans la cellule du saint, il se prosterna devant lui et sortit ensuite, laissant l'enfant aux pieds de Sisoès. Celui-ci, qui ne savait pas qu'il fût mort, lui dit: *Levez-vous, mon fils, et suivez votre père.* L'enfant fit ce qui lui était commandé, et le père, à la vue de ce prodige, vint témoigner sa reconnaissance à Sisoès, qui lui fit défendre par son disciple de parler avant sa mort de ce qui venait d'arriver. Des Sarrasins étant venus piller le mont Saint-Antoine, dépouillèrent le saint anachorète du peu qu'il possédait, et lui prirent même jusqu'à son vêtement, ainsi que celui de son disciple. Il se trouva donc dans la nécessité de sortir de sa cellule pour chercher dans le désert une nourriture dont les animaux eussent à peine voulu. Sur ces entrefaites, un frère qu'il rencontra lui ayant demandé s'il pouvait tuer un voleur qui viendrait l'attaquer, *Gardez-vous en bien*, lui répondit-il, *et abandonnez tout à la providence de Dieu; car si vous êtes maltraité, pensez que c'est en punition de vos fautes; si au contraire il ne vous arrive aucun mal, remerciez-en la bonté divine.* Comme il était tout cassé de vieillesse, Abraham, son disciple, lui conseilla d'aller se fixer dans un lieu habité, afin de pouvoir se procurer les secours que réclamait son grand âge. *Allons où vous voudrez*, répondit Sisoès, *pourvu qu'on n'y trouve point de femmes. — Mais il y en a partout, excepté dans le désert. — Eh bien! restons dans le désert.* Il finit cependant par céder aux instances de son disciple, et se rendit à Clisma, ville située sur les bords de la mer Rouge, où Ammon, abbé de Raithe, vint le visiter. Comme Sisoès regrettait sa solitude, Ammon lui représenta que sa position exigeait des secours qu'il n'aurait pu se procurer dans le désert; mais il répondit en soupirant: *La liberté d'esprit dont j'y jouissais ne me suffisait-elle pas!* Il retourna donc dans sa cellule pour y finir ses jours, et lorsqu'il fut près d'expirer, il dit aux solitaires qui s'étaient rassemblés autour de lui: *Je vois l'abbé Antoine, le chœur des prophètes et les anges qui viennent chercher mon âme.* En même temps son visage devint lumineux, et après un moment de silence, il s'écria: *Voici Notre-Seigneur qui vient à moi.* Il expira en disant ces paroles, et sa cellule fut embaumée d'une odeur céleste. Il mourut vers l'an 429, après avoir passé plus de soixante ans sur la montagne de Saint-Antoine. Son nom se trouve dans les ménologes des Grecs sous le 5 juillet et dans plusieurs calendriers des Latins sous le 4 du même mois. — 4 juillet.

SISOÈS (saint), surnommé le Thébéen, pour le distinguer du précédent, menait la vie anachorétique à Calamon, près d'Arsinoé. Il aimait tellement la retraite, que quand il s'était rendu à l'église avec les autres solitaires, il en sortait aussitôt après qu'on avait achevé l'office, et se hâtait de regagner sa cellule, afin d'avoir plus de temps pour vaquer à la prière dans un silence absolu. Cependant il savait dans l'occasion se prêter aux devoirs de la société, surtout si la charité le demandait, et il en donna une preuve remarquable. Comme il s'était imposé pour règle de ne pas manger de pain, les frères l'invitèrent une année à partager le repas qu'ils avaient préparé à la solennité de Pâques. Il accepta sans difficulté et mangea du pain, montrant par là qu'il n'était pas attaché avec opiniâtreté à ses pratiques particulières. Un frère qui avait reçu d'un autre frère une offense grave, alla trouver le saint et lui dit: « Mon père, je suis décidé à me venger de cet outrage. — Laissez, mon frère, laissez à Dieu le soin de votre vengeance. — Je vous dis que je me vengerai, et d'une manière éclatante. — S'il en est ainsi, faisons d'abord une prière au Seigneur. » Alors il fit cette prière à haute voix: « O mon Dieu! il n'est pas nécessaire que vous preniez soin de nos intérêts, ni que vous soyez notre protecteur, puisque ce frère que voici prétend que nous pouvons nous protéger nous-mêmes et nous rendre justice par la vengeance. » Le solitaire, touché de ces paroles, se jeta aux pieds de Sisoès, lui demanda pardon, et lui promit de ne vouloir jamais le moindre mal à celui qui l'avait offensé. On croit que

saint Sisoès le Thébéen florissait vers le milieu du ve siècle. — 6 juillet.

SISSETRUDE (sainte), *Sisintrudis*, vierge et cellérière du monastère de Faremoutier, mourut au milieu du VIIe siècle, quelques années avant sainte Fare, son abbesse. Jonas, moine de Bobbio, parle des circonstances miraculeuses qui accompagnèrent sa mort. — 7 mai.

SIVIARD ou SEVARD (saint), *Siviardus* ou *Severus*, abbé de Dablen, dans le Maine, reçut une éducation soignée, et lorsqu'il fut question de choisir un état, il se consacra à Dieu dans le monastère d'Anille ou de Saint-Calais, dont il devint le ve abbé. Il mourut, selon l'opinion la plus probable, la huitième année du roi Thierri IV, c'est-à-dire l'an 728. Saint Siviard a écrit la Vie de saint Calais, fondateur du monastère qu'il gouverna. — 1er mars.

SIXTE Ier (saint) *Sixtus* ou *Xistus*, pape et martyr, succéda à saint Alexandre, sur la fin du règne de Trajan, c'est-à-dire l'an 117, et gouverna l'Eglise pendant près de dix ans. On ignore les détails de son pontificat, qui fut couronné par le martyre, sous l'empereur Adrien, l'an 127. On sait seulement qu'il ordonna que les vases sacrés ne pourraient être touchés que par les ministres des autels. — 6 avril.

SIXTE II (saint), *Sixtus* ou *Xistus*, pape et martyr, Grec de naissance, était diacre de l'Eglise romaine lorsqu'il succéda, en 257, à saint Etienne. Saint Cyprien le qualifie d'*amateur de la paix* et d'*excellent en toutes sortes de vertus*. Saint Denis d'Alexandrie lui écrivit trois lettres pour le consulter sur certaines difficultés, et pour le prier de supporter pendant quelque temps encore les Africains et ceux des Asiatiques qui prétendaient qu'il fallait rebaptiser ceux qui avaient reçu le baptême des hérétiques. Le saint pape eut égard à cette recommandation, et au lieu de retrancher de la communion de l'Eglise les rebaptisants, il se contenta de les exhorter fortement à abandonner leur erreur. Il y avait un an qu'il occupait la chaire de saint Pierre lorsqu'il souffrit le martyre. Pendant qu'on le conduisait au supplice, saint Laurent, son archidiacre, se désolait de ce qu'il n'avait pas le bonheur de mourir avec lui : saint Sixte, pour le consoler, lui dit qu'il le suivrait dans trois jours. Il fut décapité dans le cimetière de Calixte, le 6 août 258, sous le règne de Valérien, et l'on croit que c'est le saint Sixte qui est nommé dans le canon de la messe. Le pape Léon IV donna, en 850, à l'impératrice Irmengarde, femme de Lothaire Ier, le corps du saint martyr qu'elle déposa dans l'abbaye d'Erstein, dont l'ancienne église portait le nom de Saint-Sixte. — 6 août.

SIXTE (saint), premier évêque de Reims et de Soissons, fut, selon l'opinion la plus probable, envoyé de Rome dans les Gaules, sous le pape Caius, quelque temps après le martyre de saint Crépin et de saint Crépinien. Il était accompagné de saint Sinice, qui l'aida dans ses travaux apostoliques, et qui devint son successeur sur le siége qu'il avait fondé à Reims. — 1er septembre.

SIXTE III (saint), pape, était prêtre de l'Eglise romaine, et jouissait d'une grande considération avant son élévation au pontificat, puisque dès l'an 418 les pélagiens se vantaient, en Afrique, d'avoir pour eux le prêtre Sixte. Pour démentir cette calomnie, il fut le premier qui dit publiquement anathème à ces hérétiques, lorsque le pape Zozime condamna leurs erreurs, ce qui lui valut deux lettres de saint Augustin, qui le félicitait sur son zèle à défendre la foi catholique et qui louait le traité qu'il avait composé sur la Grâce de Jésus-Christ. Saint Sixte succéda à saint Célestin en 432. Aussitôt après son exaltation, il écrivit à Nestorius, l'exhortant à recevoir les décisions du concile d'Ephèse qui avait condamné ses erreurs l'année précédente; mais cet hérésiarque ne voulut pas se soumettre. Il réussit à réconcilier saint Cyrille d'Alexandrie avec Jean d'Antioche, qui s'étaient brouillés au sujet de Nestorius, et il donne de grandes louanges à l'esprit de paix et à l'humilité du saint patriarche d'Alexandrie. Les lettres que saint Sixte écrivit à ce sujet aux Orientaux établissent clairement la primauté du pape, *qui est*, dit-il, *chargé du soin de toutes les Eglises du monde*. Il ajoute qu'*on ne peut sans crime abandonner la foi de l'Eglise apostolique et romaine, où saint Pierre ne cesse d'enseigner par ses successeurs* ce qu'il avait appris de Jésus-Christ. Il fut accusé, en 433, d'un crime infamant par Bassus, personnage considérable, et qui avait été consul deux ans auparavant. La calomnie était si horrible que l'empereur Valentinien III condamna à une peine exemplaire le calomniateur, qui fut, en outre, privé de la communion par un concile que le pape tint à Rome la même année; mais Sixte, à l'exemple du Sauveur, pardonna à Bassus. Celui-ci étant tombé malade, le saint pape alla lui faire visite en personne, lui administra lui-même le saint viatique, et prit soin de sa sépulture. Julien, évêque d'Eclane, l'un des principaux chefs des pélagiens, qui avait été déposé, employa divers artifices pour faire croire qu'il était converti, dans le but de se faire rétablir sur son siége. Sixte ne se laissa pas tromper par ses protestations hypocrites, et refusa même de le recevoir à la communion de l'Eglise. Ce saint pape mourut le 28 mars 440. On a de lui plusieurs lettres et quelques pièces de poésie contre Pélage et sur le péché originel. — 28 mars.

SMARAGDE (saint), *Smaragdus*, martyr à Nicomédie en 303, souffrit au commencement de la persécution de Dioclétien, et était employé dans le palais de ce prince. — 12 mars.

SMARAGDE (saint), martyr à Rome avec saint Cyriaque et vingt-un autres, souffrit en 303, pendant la persécution de Dioclétien, et fut enterré sur la voie *Salaria*, près du lieu où il avait été exécuté. Le 8 août suivant, le pape saint Marcel fit transporter son corps et celui de ses compagnons dans le cimetière de Lucine, et quelques siècles après ils furent

rapportés à Rome, dans l'église de Sainte-Marie *in Via Lata*. —16 mars et 8 août.

SOBEL (saint), martyr à Antioche, en Syrie, était Egyptien de nation, et souffrit avec saint Cantide et saint Cantidien. — 5 août.

SOCRATE (saint), *Socrates*, martyr avec saint Denis, fut percé à coups de lance. On croit qu'il souffrit à Perge, en Pamphylie, vers le milieu du IIe siècle, sous l'empereur Antonin. — 19 avril.

SOCRATE (saint), martyr dans la Grande-Bretagne, souffrit avec saint Etienne. — 17 septembre.

SOCRÈCE (saint), *Socretius*, martyr en Mauritanie avec plusieurs autres, souffrit, à ce que l'on croit, dans le IIIe siècle, pendant la persécution de l'empereur Dèce ou pendant celle de l'empereur Valérien. — 24 mars.

SODELVE (sainte), *Sodelbia*, vierge, est honorée dans le comté de Tirconel, en Irlande, le 10 novembre.

SODON (saint), martyr à Salath, en Libye, dans le IVe siècle, est nommé dans le Martyrologe de saint Jérôme. — 25 janvier.

SOL ou SOLA (saint), *Solas*, ermite en Allemagne, naquit en Angleterre, vers le commencement du VIIIe siècle, et suivit en Allemagne saint Boniface, dont il fut un des plus illustres disciples. Ayant été élevé au sacerdoce par son bienheureux maître, il obtint de lui la permission de quitter les fonctions du saint ministère pour se retirer dans la solitude de Solenhoven, près d'Aichstadt, où il se renferma dans une petite cellule. C'est là qu'il vécut en parfait anachorète pendant près d'un demi siècle, n'ayant d'autre commerce avec les hommes que quelques visites qu'il ne pouvait se dispenser de recevoir. Saint Guillebaud et saint Winebaud, son frère, allaient souvent le voir, afin de puiser dans sa conversation l'amour des biens célestes. Charlemagne, qui avait pour lui une estime particulière, lui donna un terrain considérable que saint Sol abandonna à l'abbaye de Fulde. Il mourut plein de jours et de vertus le 3 décembre 790, et fut enterré dans son ermitage. Dans la suite on bâtit une église à la place de son oratoire, et on leva de terre son corps, qui fut renfermé dans une châsse vers l'an 830, avec l'autorisation de Gregoire IV. — 3 décembre.

SOLANGE ou SOULANGE (sainte), *Solongia*, vierge et martyre près de Bourges, fut employée dès son enfance à la garde des troupeaux, et se montrait un modèle d'innocence et de pureté. Pour mettre sa vertu à l'abri des dangers auxquels l'exposait sa beauté, elle consacra à Dieu sa virginité par un vœu; ce qui n'empêcha pas un seigneur de Bourges de concevoir pour elle une passion violente; comme elle ne voulait pas céder à ses désirs, il l'enleva. Solange, dans cette extrémité, implora le secours du ciel, et elle triompha des efforts de son infâme ravisseur. Celui-ci, furieux de cette résistance, la tua, vers l'an 880. Elle fut enterrée dans l'église de Saint-Martin, qui porta depuis le nom de Sainte-Solange, et qui est devenue un pèlerinage célèbre. Ses reliques furent détruites pendant la révolution. — 10 mai.

SOLINE (sainte), *Solina*, vierge et martyre, est honorée à Poitiers, où son corps se garde dans l'église de Saint-Hilaire. Elle est aussi honorée à Chartres. — 17 octobre.

SOLOCANE (saint), *Solochanes*, martyr à Chalcédoine, en Asie, souffrit avec saint Pamphamer et un autre, au commencement du IVe siècle, sous l'empereur Maximien. — 17 mai.

SOLON (saint), *Solo*, martyr, est honoré à Vicence, en Italie, le 17 février.

SOLUTEUR (saint), *Solutor*, soldat de la légion Thébéenne et martyr à Turin avec saint Octave et saint Adventice, fut mis à mort pour la foi chrétienne l'an 286, sous l'empereur Maximien. Ces trois martyrs ont été célébrés dans les sermons de saint Maxime de Turin et dans les poëmes d'Ennode de Pavie. — 20 novembre.

SOLUTEUR (saint), martyr en Afrique avec saint Victor et quelques autres. — 26 mars.

SOLUTEUR (saint), martyr à Carthage, souffrit avec saint Paul et plusieurs autres. — 6 mars.

SOLUTEUR (saint), martyr à Ravenne avec saint Valentin, souffrit l'an 304, pendant la persécution de Dioclétien. — 13 novembre.

SOMMINE (sainte), *Summina*, vierge et martyre en Irlande, est honorée le 8 juillet.

SONE (saint), *Sonius*, martyr en Bulgarie, fut emmené captif en 813, par Crumnus, roi de ce pays, qui venait de remporter une grande victoire sur les troupes de l'empereur Michel Curopalate, et de saccager Andrinople. Le successeur de Crumnus le fit mettre à mort parce qu'il refusait d'abjurer le christianisme. Il est honoré chez les Grecs le 22 janvier.

SOPATRE (sainte), *Sopatra*, vierge, était fille de l'empereur Maurice, qui fut détrôné et mis à mort par Phocas en 602. Constantine, sa veuve, étant entrée quatre ans après dans une conspiration contre le meurtrier de son mari, ce prince la fit renfermer dans un monastère avec ses filles, parmi lesquelles se trouvait Sopâtre. Celle-ci se sanctifia dans cette retraite forcée, qui devint pour elle un asile contre les écueils du siècle. Rendue plus tard à la liberté, elle consacra à Dieu sa virginité, et ne s'occupa toute sa vie que de bonnes œuvres. Elle est honorée à Constantinople le 9 novembre.

SOPHIE (sainte), *Sophia*, veuve romaine, était mère des saintes Foi, Espérance et Charité, auxquelles elle donna par dévotion le nom des trois vertus théologales. Après les avoir élevées dans la piété, elle les exhorta elle-même à confesser Jésus-Christ, et les vit avec joie verser leur sang pour la foi, vers l'an 137, sur la fin du règne d'Adrien. Après leur martyre, elle continua de servir Dieu dans l'état de viduité, et mourut en paix vers le milieu du IIe siècle. Le pape Adrien Ier donna ses reliques et celles de ses filles au bienheureux Remi, évêque de Stras-

bourg, qui les plaça en 777 dans l'église de l'abbaye d'Eschau, qu'il venait de fonder.— 1er août et 30 septembre.

SOPHIE (sainte), martyre à Damas, souffrit avec saint Sabin et quatorze autres. — 20 juillet.

SOPHIE (sainte), vierge et martyre, souffrit à Fermo, dans la Marche d'Ancône, où l'on garde ses reliques. — 30 avril.

SOPHIE (sainte) martyre avec sainte Irène, est honorée le 18 septembre.

SOPHIE (sainte), martyre en Orient, où elle exerçait la médecine, est honorée chez les Grecs le 22 mai.

SOPHIE (sainte), qui, après avoir survécu à ses enfants, devint la mère des orphelins, est honorée en Thrace le 4 juin.

SOPHIE (sainte), reine d'Ethiopie, est honorée chez les Ethiopiens le 27 juillet.

SOPHONIE (saint), *Sophonias*, prophète, commença à prophétiser sous Josias, roi de Juda, vers l'an 624 avant Jésus-Christ. Dans ses prophéties il exhorte les Juifs à la pénitence, annonce d'avance la ruine de Ninive, et après avoir fait des menaces terribles à Jérusalem, il prédit la fin de la captivité, l'établissement d'une loi nouvelle, la vocation des gentils à la foi et les progrès de l'Eglise. Son style a quelque rapport avec celui de Jérémie, dont il parait être l'abréviateur. — 3 décembre.

SOPHRONE (saint), *Sophronius*, évêque dans l'ile de Chypre, se montra le protecteur des faibles, des orphelins et des veuves, le soutien des pauvres et des opprimés. — 8 décembre.

SOPHRONE (saint), patriarche de Jérusalem, né à Damas après le milieu du VIe siècle, fit des progrès si brillants dans les sciences divines et humaines, qu'il fut surnommé le *Sophiste*, nom qui était alors un titre d'honneur. Vers l'an 590, il se mit sous la conduite de Jean Moschus, et passa vingt ans avec ce saint ermite, qui lui dédia son livre intitulé : *Le Pré spirituel*. S'étant rendus l'un et l'autre en Egypte, vers l'an 610, pour visiter les monastères de cette contrée, saint Jean l'Aumônier, patriarche d'Alexandrie, les retint pendant près de deux ans dans son diocèse et les chargea de purger son troupeau des hérésies dont il était infecté. Ils travaillèrent avec succès à la conversion des eutychiens et des sévériens, et réformèrent plusieurs désordres. D'Egypte ils se rendirent en Italie et séjournèrent à Rome, où Jean Moschus termina ses jours, vers l'an 619. Sophrône, après la mort de son maître, revint en Orient, qui fut troublé bientôt après par l'hérésie des monothélites. Ces novateurs reconnaissaient, il est vrai, avec l'Eglise catholique, deux natures en Jésus-Christ, contre les eutychiens; mais parce que ces deux natures ne font qu'une seule personne, ils enseignaient qu'il n'y a en Jésus-Christ qu'une seule volonté et une seule opération, qu'ils appelaient *théandrique*. Les principaux soutiens de cette nouvelle hérésie étaient Athanase, patriarche d'Antioche, Serge, patriarche de Constantinople, et Cyrus, patriarche d'Alexandrie. L'empereur Héraclius, qui partageait leurs sentiments, donna, en 630, un édit pour faire adopter cette doctrine, et Cyrus tint, en 633, un concile à Alexandrie pour le faire recevoir par les évêques de son patriarcat. Sophrône, qui s'était rendu à ce concile, se jeta aux pieds du patriarche et le conjura, les larmes aux yeux, de ne pas porter atteinte au dogme catholique; mais tous ses efforts furent inutiles. Il se rendit à Constantinople, mais il ne fut pas plus heureux auprès de Serge qu'il ne l'avait été auprès de Cyrus. Dieu, qui veille sur son Eglise, permit qu'il fût nommé l'année suivante patriarche de Jérusalem, et aussitôt après son élévation, il convoqua un concile des évêques de la province pour condamner le monothélisme. C'est à cette occasion qu'il écrivit sa belle lettre synodale au pape Honorius, à Serge, aux évêques des principaux siéges, dans laquelle, après leur avoir fait part de son installation, il expose la foi catholique sur les deux natures et sur les deux volontés en Jésus-Christ. Cette exposition, avec les preuves qui l'établissent, fut approuvée dans le sixième concile général. Après quelques années d'attente, voyant que le saint-siége ne se prononçait pas, il crut devoir envoyer quelqu'un à Rome. Ayant choisi pour son député Etienne, évêque de Dore, le plus ancien de ses suffragants, il le conduisit sur le mont du Calvaire et lui dit : *Si vous négligez le péril où la foi se trouve, vous en répondrez devant Dieu..... Je vous charge d'aller, en mon nom, vous présenter au siége apostolique, où sont les fondements de la saine doctrine. Informez les saints personnages qui y sont de tout ce qui se passe ici, et ne cessez point de les conjurer, jusqu'à ce qu'ils jugent cette nouvelle doctrine et la condamnent canoniquement.* Etienne partit pour Rome; mais à son arrivée Honorius était mort, et son successeur n'était pas encore élu. Sur ces entrefaites, Héraclius, pour faire cesser les disputes, publia, en 639, un second édit, connu sous le nom d'*Ecthèse* qui prescrivait le silence sur la question d'une ou de deux volontés. Cet édit, qui avait pour but de favoriser les monothélites, fut condamné par Jean IV, dans un concile tenu à Rome l'année suivante, et il y a tout lieu de croire qu'Etienne fut pour quelque chose dans cette condamnation. Quant à Sophrône, il eut la douleur de voir Jérusalem prise par les Sarrasins en 638, après un siége de deux ans. Le calife Omar, qui commandait ces infidèles, profana les saints lieux; le saint patriarche, comme un autre Jérémie, déplorant les malheurs de la cité sainte, consolait son troupeau et s'efforçait de le soulager par tous les moyens qui étaient en son pouvoir. Il poussa si loin le dévouement, qu'il lui arrivaplusieurs fois d'exposer sa vie pour ses ouailles. Il mourut, selon l'opinion la plus commune, le 11 mars 644. Il a laissé des *Sermons :* il est aussi auteur de la *Vie de sainte Marie-Egyp-*

tienne et de celle des *saints Jean et Cyr*.— 11 mars.

SOSIE (saint), *Sosius*, diacre de Misène et martyr, fut arrêté à l'âge de trente ans, par ordre de Draconce, gouverneur de la Campanie, et emprisonné à Pouzzoles pendant la persécution de Dioclétien. Saint Janvier, évêque de Bénévent, qui avait pour lui beaucoup d'affection, et qui le consultait souvent, n'eut pas plutôt appris qu'il était dans les fers pour la foi, qu'il se hâta d'aller le visiter dans sa prison, afin de lui procurer des secours et des consolations; mais il fut arrêté à son tour, et condamné à être dévoré par les bêtes dans l'amphithéâtre avec Sosie et plusieurs autres. Les bêtes ne leur ayant fait aucun mal, le peuple attribua ce prodige à la magie, et Timothée, successeur de Draconce, ordonna qu'ils fussent décapités. Leur exécution eut lieu à un mille de Pouzzoles, en 305, et leurs corps furent enterrés avec honneur près de cette ville. Celui de saint Sosie fut porté plus tard à Misène et placé dans une magnifique église. — 19 et 23 septembre.

SOSIPATRE (saint), *Sosipater*, disciple de l'apôtre saint Paul et son compagnon dans plusieurs de ses courses apostoliques, était de Bérée en Syrie. Selon Origène, il devint évêque de Thessalonique, et selon d'autres, évêque d'Icône. Il est honoré à Bérée le 25 juin.

SOSITHÉE (saint), *Sositheus*, martyr chez les Grecs, souffrit avec plusieurs autres. Il était honoré à Constantinople, où il y avait une église et un hôpital de son nom. — 10 décembre.

SOSTHÈNE (saint), *Sosthenes*, disciple de saint Paul, était chef de la synagogue de Corinthe lorsqu'il se convertit. Le président Gallion le laissa battre de verges lorsqu'il le fit comparaître devant son tribunal, à cause qu'il avait embrassé le christianisme. Il se trouvait à Ephèse avec saint Paul lorsque celui-ci écrivit sa première *Epître aux Corinthiens*, dans laquelle il est nommé son frère par l'Apôtre. La tradition des Grecs porte qu'il devint évêque de Colophone, dans l'Ionie. — 28 novembre.

SOSTHÈNE (saint), martyr à Chalcédoine pendant la persécution de Dioclétien, après avoir subi la prison et l'exposition aux bêtes, fut brûlé avec saint Victor, par ordre de Prisque, proconsul d'Asie. — 10 septembre.

SOSTÉGNO (le bienheureux), *Sosteneus*, l'un des sept fondateurs de l'ordre des Servites, appartenait à la première noblesse de Florence, de même que ses six compagnons, avec lesquels il se retira sur le mont Sénario. Sostégno mourut dans cette solitude, le même jour que le bienheureux Uguccione, après le milieu du XIIIe siècle, et leur culte fut approuvé en 1725 par Benoît XIII. — 10 février.

SOTER (saint), *Soter*, pape et martyr, natif de Fondi, succéda en 168 à saint Anicet, et se montra le père des pauvres et des malheureux. Non content de faire sentir à Rome et aux provinces voisines les effets de son immense charité, il envoya des secours jusqu'à Corinthe, et saint Denis, qui était alors évêque de cette ville, lui témoigna sa reconnaissance et celle de son troupeau, par une lettre en réponse à celle que Soter avait adressée aux Corinthiens; cette lettre était si édifiante, qu'on la lisait avec celle de saint Clément dans l'assemblée des fidèles. On croit qu'il souffrit l'an 177, pendant la persécution de Marc-Aurèle. —22 avril.

SOTER (saint), martyr à Pavie avec saint Paulin et un autre, est honoré le 15 mai.

SOTER (saint), martyr à Trèves avec saint Palmace et plusieurs autres, souffrit l'an 287, par ordre du président Rictiovare, sous le règne de Dioclétien. — 5 octobre et 12 décembre.

SOTÈRE (sainte), *Soteres*, vierge et martyre, d'une des plus illustres familles de Rome, renonça de bonne heure à tous les avantages que lui présentaient sa naissance, sa fortune et sa beauté, pour consacrer à Dieu sa virginité. La fuite du monde et de ses vanités, la prière et les bonnes œuvres, tels furent les moyens qu'elle employa pour rester fidèle à son vœu et pour se disposer au martyre. Après la publication des édits de Dioclétien, en 303, elle fut arrêtée et conduite devant le magistrat, qui, sur son refus de sacrifier, la fit rudement souffleter. Sotère supporta non-seulement avec patience, mais encore avec joie, les coups dont on meurtrissait son visage; ce qui détermina le juge à recourir à de nouveaux supplices, qu'elle endura sans pousser un soupir et sans verser une larme. Elle fut enfin condamnée à être décapitée. Saint Ambroise, qui était son parent, félicitait sa famille d'avoir produit cette illustre martyre, laquelle en était le plus bel ornement. — 10 février.

SOTHÉE (sainte), *Sothea*, vierge, était honorée autrefois à Autun le 1er avril.

SOUCY (saint), *Sollicitus*, confesseur, est honoré à Matélique, dans la Marche d'Ancône, le 6 mars.

SOUÈDRE (saint), *Suederus*, évêque de Munster, florissait dans le XIe siècle. — 19 novembre.

SOULEINE (saint), *Solemnis*, évêque de Chartres, fut élevé sur le siége de cette ville vers la fin du Ve siècle, mais il prit la fuite pour se soustraire au fardeau de l'épiscopat. Comme on ignorait le lieu de sa retraite, on lui donna pour successeur saint Aventin. Souleine ayant été découvert, on le força de prendre le gouvernement de son église. Aventin fut fait corévêque et administrateur du Dunois, avec pouvoir d'y exercer les fonctions épiscopales sous l'autorité du saint évêque, qui mourut vers l'an 509. Son corps fut porté à Maillé, en Touraine, et dans la suite on perdit le souvenir du lieu où reposaient ses reliques, qui furent découvertes miraculeusement dans une grotte souterraine du monastère de Maillé. Saint Souleine est honoré à Blois sous le nom de saint Solein, le 26 septembre, et en

Touraine sous celui de saint Solan. — 24 septembre.

SOUPLEX (saint), *Supplicius*, évêque de Maestricht, florissait au commencement du VIe siècle, et mourut en 506, le 9 février.

SOUR (saint), *Sorus*, solitaire honoré à Terrasson, en Périgord, florissait au VIe siècle. Il était très-vénéré de saint Gontran, roi de Bourgogne, et de saint Subran, abbé d'un monastère du voisinage, qui assista à ses obsèques. — 1er février.

SOUSSIN (saint), *Celsinus*, prêtre de Laon, florissait au commencement du VIe siècle, et mourut vers l'an 530. Son corps se gardait dans l'église de sainte Balsamie de Reims, sa mère, laquelle avait été nourrice de saint Remi. — 25 octobre.

SOUX (saint), *Celsus*, confesseur dans le Limousin, est honoré le 7 août.

SOZON (saint), martyr à Pompéiopolis, en Cilicie, fut livré au supplice du feu, sous l'empereur Maximien, pour avoir donné aux pauvres les débris d'une idole d'argent. — 7 septembre.

SPACE (saint), *Spacius*, est honoré comme martyr à Bayeux. Ses reliques était autrefois dans l'église des Andelys. — 10 novembre.

SPÉ (saint), *Speus*, évêque de Spolète, florissait au commencement du Ve siècle, et mourut vers l'an 420. — 23 octobre et 23 novembre.

SPÉ (saint), *Spes*, abbé de Norcia, dans le duché de Spolète, dans le VIe siècle, s'illustra surtout par sa patience. Saint Grégoire le Grand rapporte qu'au moment de sa mort tous ses religieux virent son âme monter au ciel sous la forme d'une colombe. — 28 mars.

SPÉCIEUSE (sainte), *Speciosa*, vierge, florissait au commencement du VIIe siècle, et mourut vers l'an 620. Elle est honorée à Pavie le 18 juin.

SPÉCIEUX (saint), *Speciosus*, moine à Rome, florissait avant saint Grégoire le Grand, qui en fait mention, et qui rapporte que lorsqu'il mourut, son âme fut vue par son frère, montant au ciel. — 15 mars.

SPÉCIOSE (sainte), *Speciosa*, martyre, est marquée dans le Martyrologe dit de saint Jérôme, sous le 11 juillet

SPÉRANDE (saint), *Sperandius*, instituteur d'une congrégation dépendant de l'ordre de Saint-Benoît, est honoré à Gubbio dans le duché d'Urbin, le 15 juillet.

SPÉRANDE (sainte), *Speranda*, religieuse bénédictine du monastère de Cingoli, dans la Marche d'Ancône, florissait dans le XIIIe siècle, et mourut en 1276. — 11 septembre.

SPERAT (saint), *Speratus*, un des douze martyrs scillitains, ainsi nommés parce qu'ils étaient de Scillite, ville de la province proconsulaire ; ayant été conduit à Carthage avec ses compagnons, comparut, le 16 juillet de l'an 200, devant le proconsul Saturnin. Ce magistrat lui fit entendre que l'empereur pardonnerait leur désobéissance s'ils sacrifiaient aux dieux. Spérat répondit pour tous : *Nous n'avons commis aucun crime, ni fait de tort à personne, et lorsqu'on nous en a fait, nous en avons remercié le Seigneur. Sachez donc que nous n'adorons que le seul vrai Dieu, qui est le maître de toutes choses. — Nous voulons bien vous apprendre que nous avons une religion qui est toute de douceur et de simplicité. — La douceur et la simplicité chrétienne sont plus grandes encore, comme je vais vous le montrer, si vous daignez m'entendre. — Je veux bien vous écouter; mais auparavant il faut que vous juriez par le génie de l'empereur. — Je ne connais point ce génie de l'empereur; je sers le Dieu du ciel. Je ne suis coupable d'aucun crime, ni contre les personnes, ni contre les propriétés, ni contre les lois fiscales; et si j'achète quelque chose, j'en paye les droits aux receveurs du prince, parce que Dieu m'en fait un devoir; mais je n'adore que mon Seigneur, qui est le roi du ciel. — Laissez là vos discours et sacrifiez aux dieux.* Sur son refus, il l'envoya en prison. Le lendemain il comparut de nouveau avec ses compagnons, et Saturnin lui ayant demandé s'il persistait toujours dans sa religion, il déclara hautement qu'il y persistait. *Vous ne voulez donc point qu'on vous accorde un délai, ni qu'on vous fasse grâce? — Nous n'en voulons point; faites ce que vous voudrez, nous mourrons avec joie pour Jésus-Christ. — A propos, quels sont ces livres qu'on dit que vous adorez? — Ce sont les quatre Evangiles de Notre-Seigneur Jésus-Christ, les Epîtres de l'apôtre saint Paul et toute l'Ecriture inspirée de Dieu. — Je vous donne trois jours pour réfléchir, afin que ce délai puisse vous faire rentrer en vous-mêmes. — Je suis chrétien, ainsi que mes compagnons ici présents; nous n'abandonnerons jamais notre foi, et rien ne pourra nous faire changer de résolution.* Alors le proconsul les condamna à la décapitation, et on les conduisit aussitôt après sur le lieu de l'exécution. Lorsqu'ils y furent arrivés, ils se mirent à genoux pour remercier Dieu de ce qu'il daignait les recevoir dans le ciel au nombre de ses martyrs, et ils eurent la tête tranchée sous le règne de Sévère, l'an 200. Saint Adon rapporte dans son Martyrologe que les reliques de saint Spérat furent transférées d'Afrique à Lyon, sous Charlemagne, et déposées dans l'église de Saint-Jean-Baptiste. — 17 juillet.

SPÈRE (saint), *Hesperius*, évêque de Metz, mourut vers l'an 548. — 23 août.

SPÈRE (sainte), *Exuperia*, vierge, martyre et patronne du vicomté de Turenne, souffrit vers l'an 760, et elle est honorée à Saint Sère en Quercy le 12 octobre.

SPEUSIPPE (saint), *Speusippus*, martyr en Cappadoce, était petit-fils de sainte Léonille et frère jumeau de saint Eleusippe et de saint Ménésippe, qui souffrirent avec lui sous l'empire de Marc-Aurèle. Leurs reliques furent apportées en France par un seigneur de Langres à qui l'empereur Zénon les avait données en 490, et déposées dans une église qui prit le nom de Saint-Geome, c'est-à-dire des saints jumeaux. Une partie de ces reli-

ques fut portée, dans le VIIIe siècle, à Saint-Guy d'Elvange en Souabe, où ils sont aussi honorés. — 17 janvier.

SPINELLE (sainte), *Spinella*, martyre près de Rome, souffrit avec saint Félix, et leurs reliques se conservent dans le monastère des religieuses de Saint-Laurent de Pálisperne. — 27 juin.

SPINULE ou SPIN (saint), *Spinulus*, disciple de saint Hidulphe, était moine à Moyenmoutier, lorsque le saint abbé le plaça à la tête d'une petite communauté qu'il avait fondée à Bégon-Celle, aujourd'hui Saint-Blaisé, à une lieue de l'abbaye. Après sa mort, qui eut lieu sur la fin du VIIe siècle, saint Hidulphe alla en grande cérémonie chercher son corps, et on l'enterra au cimetière de Moyenmoutier. Les nombreux miracles qui s'opéraient à son tombeau y attiraient journellement un si grand concours de pèlerins, que la solitude et la tranquillité des moines en étaient troublées. Saint Hidulphe, qui craignait que cette affluence ne devînt dans la suite préjudiciable à la régularité monastique, se rendit sur la fosse de saint Spinule, et lui ordonna, en vertu de l'obéissance qu'il lui avait promise de son vivant, la cessation des merveilles qui pouvaient occasionner du dérangement parmi les frères. Spinule obéit, et dès lors il ne s'opéra plus de miracles par son intercession. Son corps fut transporté plus tard au prieuré de Belval, près de Châtel-sur-Moselle, où l'on bâtit, dans le XIIe siècle, une église qui lui fut dédiée, et dans laquelle on plaça ses reliques. — 1er août et 5 novembre.

SPIRE (saint), *Exuperius*, évêque de Bayeux en Normandie, que quelques auteurs font originaire de Rome, vint prêcher l'Evangile dans la Neustrie, aujourd'hui la Normandie, et y fonda l'église de Bayeux, dont il fut le premier évêque. On croit qu'il florissait dans le IVe siècle. Les Normands ayant fait des incursions dans la Neustrie, on porta en 863 ses reliques au château de Palluan, dans le Gâtinais, et en 943 on les transféra à Corbeil par les soins de Haimon, comte de Corbeil, qui fonda un monastère et une église sous l'invocation de saint Spire. — 1er août.

SPIRIDION (saint), *Spiridion*, évêque de Trimythonte dans l'île de Chypre, né dans cette île de parents pauvres, hérita d'un troupeau de moutons qu'il gardait lui-même. Il s'engagea dans le mariage et eut une fille nommée Irène, qui consacra à Dieu sa virginité et qui resta toujours avec son père. Nous lisons dans Sozomène que des voleurs s'étant introduits nuitamment dans sa bergerie pour lui voler une partie de son troupeau, lorsqu'ils voulurent s'en aller avec les bêtes qu'ils avaient choisies, ils se sentirent arrêtés par une main invisible qui les retint immobiles jusqu'au lendemain, que Spiridion se rendit près de son troupeau pour le mener paître. Surpris de trouver des hommes dans la posture de gens enchaînés, il les interrogea et apprit d'eux ce qu'ils avaient tenté. Spiridion pria Dieu de leur rendre la liberté, et sa prière les délivra. Il les laissa aller, après leur avoir donné à chacun un mouton, en leur disant que c'était pour la peine qu'ils avaient eue de garder son troupeau pendant la nuit; *Mais*, ajouta-t-il, *vous auriez mieux fait de me demander ce que vous vouliez me prendre*. Le même historien rapporte qu'un voyageur fatigué étant venu lui demander l'hospitalité pendant le carême, Spiridion, qui jeûnait tout ce saint temps et qui passait même quelquefois plusieurs jours sans prendre aucune nourriture, n'avait alors chez lui ni pain ni farine, mais seulement un peu de lard, qu'il ordonna à sa fille Irène de faire cuire. Il pria Dieu de ne pas lui imputer cette infraction matérielle à la loi de l'abstinence. S'étant ensuite placé à table, il se mit à manger et invita son hôte à l'imiter. Celui-ci s'en excusa, disant qu'il était chrétien. Spiridion lui répondit qu'il était chrétien lui-même, mais qu'il se croyait dispensé de la loi de l'Eglise dans cette circonstance. Sa sainteté le fit choisir pour évêque de Trimythonte, ville située sur les bords de la mer, près de Salamine, et dont les habitants étaient peu favorisés de la fortune. Spiridion sut allier les fonctions pastorales avec son ancien état, et quoique ses revenus fussent très-modiques, il en donnait la moitié aux pauvres et trouvait encore sur l'autre moitié de quoi prêter à ceux qui étaient dans la gêne. Un particulier qu'il avait secouru lui ayant rapporté, quelque temps après, la somme que le saint évêque lui avait avancée, fit semblant de la remettre dans la caisse destinée à recevoir ces fonds de secours; mais il la remporta chez lui. Plus tard, ayant eu de nouveau besoin d'argent, il revint à la caisse et la trouva vide. Spiridion, à qui il vint le dire, lui répondit: *Vous êtes le seul à qui cela soit arrivé. Cela ne proviendrait-il pas de ce que vous n'y auriez pas remis ce que vous aviez emprunté précédemment?* Le coupable, confus, avoua sa faute. Spiridion confessa généreusement la foi sous l'empereur Galère, et il fut envoyé aux mines après qu'on lui eut fait arracher l'œil droit et couper le jarret gauche. Quand Constantin eut rendu la paix à l'Eglise, il retourna dans son diocèse et assista en 825 au concile de Nicée. Quoiqu'il eût peu étudié les lettres humaines, il était profondément versé dans la connaissance de l'Ecriture sainte. Il donna une preuve du respect qu'il avait pour le texte sacré dans une assemblée des évêques de l'île. Saint Triphylle, évêque de Lèdres, ayant été chargé de faire un discours, cita un passage de l'Evangile dont il changea un mot pour en substituer un autre qui lui paraissait d'un meilleur style. Spiridion, choqué de cette affectation d'élégance, se leva et demanda à l'orateur s'il savait mieux que l'évangéliste de quel terme il convenait de se servir. Triphylle reçut avec humilité cette réprimande, et le remercia même de ce qu'il l'avait averti de sa faute. Le saint évêque de Trimythonte survécut à sa fille, et celle-ci, en mourant, était chargée d'un dépôt dont son père n'avait pas connaissance. La per-

sonne à qui il appartenait étant venue le réclamer à Spiridion, on ne put retrouver l'objet, qui était précieux. Spiridion se rendit sur la fosse de sa fille et lui demanda où était le dépôt qui lui avait été confié. Socrate et Sozomène rapportent qu'elle indiqua le lieu où elle l'avait enfoui, dans la crainte des voleurs, et qu'on l'y retrouva en effet. Saint Spiridion assista en 347 au concile de Sardique, où il se montra le zélé défenseur de saint Athanase, persécuté par les ariens, et l'on croit qu'il mourut peu de temps après. Les Grecs célèbrent sa fête le 12 décembre, et les Latins le 14. Cette fête est de précepte dans les Etats de Venise, par ordre de Clément XI, parce que les Turcs, qui assiégeaient Corfou en 1716, furent obligés de lever le siége pendant que les assiégés célébraient la fête de saint Spiridion. — 14 décembre.

SPOLÉCOSTHÈNE (saint), *Spolecosth nes*, martyr en Orient, est honoré chez les Grecs le 7 janvier.

SPONSE (sainte), *Sponsa*, vierge et martyre, était l'une des compagnes de sainte Ursule et fut massacrée avec elle près de Cologne, par les Huns, vers l'an 453. Son corps se gardait anciennement à Paris dans l'église de l'Abbaye-aux-Bois, et l'on y célébrait sa fête le 13 juillet.

STABLE (saint), *Stabilis*, évêque de Clermont en Auvergne, florissait dans la première partie du IXe siècle, et il eut saint Sigon pour successeur. — 1er janvier.

STACHYS (saint), premier évêque de Byzance, fut ordonné par l'apôtre saint André. On croit qu'il est ce Stachys que saint Paul mentionne dans son *Epître aux Romains*, et qu'il appelle son bien-aimé. — 31 octobre.

STACTÉE (saint), *Stacteus*, martyr à Tivoli, près de Rome, était l'un des sept fils de sainte Symphorose qui souffrirent l'an 119, sous l'empereur Adrien. Ce prince les ayant interrogés lui-même, et n'ayant pu les contraindre par les tortures à renoncer à la religion de Jésus-Christ, les condamna à divers genres de mort. Stactée eut le côté percé et le flanc ouvert. Son corps, ainsi que ceux de ses frères, furent portés à Rome, et on les y retrouva sous le pape Pie IV. — 18 juillet.

STACTÉE (saint), martyr à Rome, souffrit dans le IIIe siècle. — 28 septembre.

STACTÉE (saint), martyr à Cordoue avec saint Zoïle et dix-huit autres, souffrit pendant la persécution de Dioclétien, au commencement du IVe siècle. — 27 juin.

STANISLAS (saint), *Stanislaus*, évêque de Cracovie, en Pologne, et martyr, né le 26 juillet 1030, à Szepanow, dans le diocèse de Cracovie, d'une famille illustre, vint au monde trente ans après le mariage de ses parents, qui le regardèrent comme un présent du ciel et qui le consacrèrent à Dieu dès le berceau. Il montra de bonne heure un grand attrait pour la piété, la mortification et la charité envers les malheureux. S'il faisait de grands progrès dans la vertu, il en faisait aussi de rapides dans l'étude des lettres, qu'il alla continuer à l'université de Gnesne et achever à celle de Paris. Partout il se fit chérir et admirer de ses maîtres et de ses condisciples. Après avoir étudié sept ans, à Paris, le droit canon et la théologie, il refusa, par humilité, le grade qu'on lui offrait, et il retourna en Pologne, où la mort de ses parents le rendait possesseur d'une fortune considérable. Après avoir distribué aux pauvres tout ce dont il pouvait disposer, il entra dans l'état ecclésiastique, et Lampert Zulu, évêque de Cracovie, qui connaissait sa vertu et son mérite, l'ayant ordonné prêtre, le fit chanoine de sa cathédrale et le chargea d'annoncer la parole de Dieu. Les sermons de Stanislas produisirent une réforme générale dans les mœurs et décidèrent plusieurs personnes à quitter le monde pour ne plus servir que Dieu. Lampert ne cessait de remercier le ciel de lui avoir donné un tel coopérateur, et son plus grand désir était de l'avoir pour successeur; il lui proposa même de lui résigner son siége, mais Stanislas ne voulut jamais se prêter à cet arrangement. Lampert étant mort quelque temps après, Stanislas fut élu par le clergé de Cracovie, et ce choix eut l'approbation universelle; mais l'humble chanoine ne voulut pas acquiescer à sa nomination, et il fallut qu'Alexandre II lui enjoignît de céder aux vœux réunis du roi, du clergé et du peuple. Obligé de se soumettre, dans la crainte d'aller contre la volonté de Dieu, il fut sacré en 1072. Il retraça la conduite des évêques des premiers siècles par son zèle, sa charité et sa vie pénitente. Il imita aussi le généreux courage de saint Jean-Baptiste, et ne craignit pas d'aller trouver le roi Boleslas II, qui se livrait aux désordres les plus scandaleux. Le prince essaya d'abord de s'excuser, mais le saint évêque lui parla avec tant de force, qu'il parut vouloir se corriger. Sa conversion ne fut pas durable; car peu après il enleva la femme d'un gentilhomme, et ce nouveau scandale remplit d'indignation la noblesse polonaise, qui pria l'archevêque de Gnesne et les autres évêques qui allaient à la cour, d'employer tous leurs efforts pour faire rentrer le roi en lui-même. Ces prélats, retenus par la crainte de déplaire à Boleslas, gardèrent le silence. Stanislas se dévoua une seconde fois, et s'étant rendu à la cour, il conjura le roi de mettre un terme à ses débauches; il finit par lui dire que s'il persistait dans le mal, il s'exposait à se faire retrancher de la communion des fidèles. Cette menace d'excommunication fit entrer en fureur Boleslas, et il jura de se venger du prélat. Mais comme la conduite de Stanislas ne donnait aucune prise, il fallut avoir recours à de fausses accusations. Il avait uni à son église une terre qu'il avait achetée d'un gentilhomme de Piatrawin nommé Pierre, et il lui en avait payé le prix en présence de témoins; mais comme le vendeur était mort, on engagea ses héritiers à intenter un procès à l'évêque de Cracovie et à revendiquer la terre en question comme n'ayant pas été payée. L'affaire fut plaidée

devant le roi; mais les témoins du payement cités par Stanislas ne comparurent pas, parce que les agents du prince les avaient intimidés. Cependant le saint ne fut pas condamné, et quelques modernes disent que c'est parce qu'il ressuscita pour un moment le vendeur, qui déclara avoir été payé; mais les auteurs contemporains ne parlent pas de ce prodige. Quoi qu'il en soit, Boleslas parut se réconcilier avec lui. Comme sa conduite devenait toujours plus choquante, Stanislas vint à bout, après bien des efforts, de pénétrer jusqu'à lui, et il fit une dernière tentative pour l'arracher à ses passions. Le roi s'emporta contre le saint, le chargea d'injures et le menaça même de la mort s'il continuait à censurer sa conduite. Loin d'être effrayé de ces menaces, Stanislas osa encore pénétrer jusqu'au roi et le retrancha de la communion des fidèles. Boleslas, ne tenant aucun compte de cette excommunication, continua d'assister aux offices publics; mais le saint évêque ordonna qu'on cesserait l'office aussitôt que le prince excommunié entrerait à l'église, et il se retira dans la chapelle de Saint-Michel, située hors de la ville. Le roi l'y suivit avec ses gardes, et il leur commanda de le massacrer; mais la vue du saint évêque leur fit tomber les armes des mains. La même chose arriva à une seconde et à une troisième troupe de soldats qui se présentèrent à la chapelle, avec l'intention d'exécuter l'ordre du prince. En vain celui-ci les traitait de lâches, pas un n'osa lever la main sur le serviteur de Dieu. Alors Boleslas, ne se possédant plus, le tua de sa propre main. Le corps du saint martyr fut haché en morceaux, qu'on dispersa de côté et d'autre, afin qu'ils fussent dévorés par les bêtes et mangés par les oiseaux de proie; mais Dieu conserva les membres épars de son serviteur, et trois jours après, les chanoines de la cathédrale les recueillirent et les enterrèrent devant la porte de la chapelle. Le roi porta la tyrannie jusqu'à défendre qu'on témoignât la moindre douleur de la mort du saint; ce qui ne servit qu'à rendre plus vive l'horreur qu'on était contraint de renfermer en soi-même. Boleslas devint tellement odieux à ses sujets, qu'il fut obligé de se sauver en Hongrie, où il finit ses jours d'une manière misérable, après avoir été excommunié par Grégoire VII. Saint Stanislas fut martyrisé le 8 mai 1079, et neuf ans après, son corps fut transféré dans la cathédrale de Cracovie, où il s'opéra un grand nombre de miracles par son intercession. Le pape Innocent IV le canonisa en 1253. — 7 mai.

STANISLAS D'OPÉROVE (le bienheureux), l'un des seize patrons de la Pologne, florissait au commencement du XVI[e] siècle, et mourut en 1525. Il est honoré le 22 avril.

STANISLAS KOSTKA (saint), novice de la compagnie de Jésus, né le 28 octobre 1550, au château de Roskou, était fils de Jean Kostka, sénateur polonais, et de Marguerite Kriska, sœur du palatin de Mazovie. Sa mère l'éleva dans la piété, et le premier usage qu'il fit de sa raison fut de se consacrer à Dieu. A quatorze ans, il fut envoyé à Vienne avec Paul, son frère aîné, pour y continuer ses études sous la conduite de Bilinski, leur gouverneur. Ses condisciples ne purent voir sans admiration sa pureté angélique et le fervent amour dont il était embrasé pour Dieu. Obligé de quitter le collége des Jésuites, où il était pensionnaire avec son frère, celui-ci, qui avait deux ans de plus que Stanislas, alla loger chez un luthérien, et son frère fut obligé de le suivre. Paul, qui n'avait aucun goût pour la vie pieuse de son frère, ne lui pardonnait qu'avec peine sa régularité. Bilinski lui-même ne cessait de lui représenter qu'un jeune homme de sa qualité ne devait pas porter si loin la dévotion; mais Stanislas ne se laissa pas entraîner au relâchement que lui prêchait son gouverneur. Il communiait tous les dimanches et toutes les fêtes solennelles, et jeûnait la veille de ses communions. Il n'allait jamais en classe sans entrer dans l'église pour adorer le saint sacrement. Chaque jour il entendait deux messes, après avoir fait sa méditation le matin. Il se relevait toujours à minuit pour prier, portait souvent le cilice et se donnait de fréquentes disciplines. Il y avait deux ans que son frère et son gouverneur le persécutaient pour le faire changer de conduite, lorsqu'il tomba dangereusement malade. Ayant demandé qu'on lui apportât le saint viatique, le luthérien chez qui il logeait ne voulut jamais y consentir. Voyant que Paul et Bilinski approuvaient ce refus, il eut recours à sainte Barbe, qu'on a coutume d'invoquer dans les royaumes du Nord pour obtenir la grâce de recevoir les derniers sacrements. Sa prière fut exaucée d'une manière miraculeuse; car il eut une vision dans laquelle il lui sembla que deux anges lui donnaient la communion. Dans une autre vision, la sainte Vierge lui apparut et lui dit que l'heure de sa mort n'était pas encore venue, et qu'il devait se consacrer à Dieu dans la compagnie de Jésus; ce à quoi il pensait déjà depuis un an, sans qu'il eût osé en parler à personne. Lorsqu'il fut guéri, il s'en ouvrit au P. Magius, provincial d'une partie de l'Allemagne; mais celui-ci n'osa le recevoir, dans la crainte d'encourir l'indignation du père de Stanislas, lequel avait déclaré qu'il ne consentirait jamais que son fils se fît religieux. Le cardinal Commendon, légat du pape à Vienne, ne voulut pas non plus se mêler de l'affaire, par la même raison. Alors le saint, après avoir consulté son confesseur, quitta Vienne secrètement, laissant pour son frère et pour son gouverneur une lettre aussi tendre qu'édifiante. Il se rendit à Dilingen, et pria le P. Canisius, provincial de la haute Allemagne, de le recevoir dans la compagnie. Canisius, pour éprouver sa vocation, lui ordonna de servir à table les pensionnaires du collége et d'avoir soin de leurs chambres. Stanislas s'en acquitta avec tant de zèle et d'humilité, que les pensionnaires en étaient aussi enchantés que surpris. Trois semaines après, Canisius l'envoya à Rome, où Stanislas alla

se jeter aux pieds de saint François de Borgia, général de la société, qui le reçut au nombre des novices. Il prit l'habit le 28 octobre 1567, et quelques jours après on lui remit une lettre de son père qui lui mandait que sa conduite déshonorait sa famille, que les Jésuites auraient à se repentir d'avoir concouru à ce déshonneur, et qu'il ferait tous ses efforts pour qu'on les chassât de la Pologne. Le jeune novice fit une réponse modeste et respectueuse, mais il déclara qu'il était fermement résolu à suivre sa vocation. Dès que les autres novices le connurent, ils l'admirèrent comme un modèle parfait de sainteté, et ils se recommandaient à ses prières, ce qui leur valut plusieurs grâces signalées. Les Pères eux-mêmes, et surtout ceux qui avaient le plus d'expérience dans les voies intérieures, ne se lassaient point de l'entendre parler de l'amour divin; ce qu'il faisait d'une manière si ardente, qu'il enflammait tous les cœurs. On le vit souvent en extase pendant la messe, et surtout après la communion. Son exactitude à la règle, son attention constante à n'agir que pour Dieu, sa modestie, son obéissance et ses belles qualités enchantaient tous ceux qui avaient l'avantage de l'approcher. Comme le monde n'était pas digne de lui et que c'était un fruit mûr pour le ciel, il fut averti intérieurement qu'il n'avait plus guère de temps à vivre. Au commencement du mois d'août, il dit au P. Emmanuel Sa, en parlant de la fête de l'Assomption : *O mon Père, que ce fut un jour heureux pour les saints que celui où la sainte Vierge entra en paradis ! Je suis persuadé qu'ils en renouvellent tous les ans la mémoire, aussi bien que nous, par quelques réjouissances extraordinaires, et j'espère que je verrai la première fête qu'ils en feront.* Sa jeunesse et sa bonne santé empêchèrent qu'on ne fît grande attention à ces paroles; mais on remarqua qu'il se disposait à la mort. Le 10 août, il se trouva indisposé vers le soir, et il ne put contenir la joie que lui causait la vue de la bienheureuse éternité. En entrant à l'infirmerie, il fit le signe de la croix sur son lit, et quoiqu'il n'eût d'abord qu'une fièvre intermittente, il assura qu'il touchait à sa dernière heure; le 14 août, il déclara qu'il ne verrait pas le lendemain ; après midi, il perdit connaissance, et lorsqu'il fut revenu à lui, il demanda le saint viatique et l'extrême-onction, qu'il reçut, non dans son lit, mais couché sur la terre, comme il l'avait désiré. Il pria ensuite la communauté de lui pardonner les fautes qu'il pouvait avoir commises, et fit de fréquents actes de contrition et d'amour. Il dit ensuite qu'il voyait la sainte Vierge qui venait au-devant de lui, accompagnée d'une troupe d'anges. Il expira ensuite, vers trois heures du matin, le 15 août 1568, n'ayant pas encore dix-huit ans accomplis. Il fut béatifié en 1604 par Clément VIII. Clément X permit aux Jésuites de réciter l'office composé en son honneur; il fixa sa fête au 13 novembre, jour où son corps, qu'on trouva sans aucune marque de corruption, fut transféré de l'ancienne chapelle dans la nouvelle église du noviciat et placé dans une urne de lapis-lazuli. La chambre qu'il habitait a été changée en chapelle, où l'on voit sa statue en marbre. Saint Stanislas Kostka, qui fut canonisé par Benoît XIII en 1726, est patron du royaume de Pologne avec saint Casimir ; il est aussi patron particulier des villes de Varsovie et de Posna, de Lublin et de Léopold. Les Polonais ont une grande confiance en sa protection, dont ils ont souvent ressenti les heureux effets. — 13 novembre.

STAPIN (saint), *Agapetus*, est honoré comme évêque dans le Languedoc, où il y avait autrefois deux églises de son nom. — 6 août.

STALBRAND (saint), *Stalbrandus*, évêque en Ecosse, s'était réfugié dans l'île de May, à l'embouchure du Forth, lorsque les Danois vinrent faire une descente sur les côtes en 874. Ces barbares, ayant pénétré dans cette petite île, le massacrèrent avec saint Adrien, qui était aussi évêque, et plus de six mille chrétiens. — 4 mars.

STATIEN (saint), *Statianus*, martyr à Sébaste, en Arménie, était disciple de saint Athénogène, et fut brûlé avec lui pendant la persécution de Dioclétien. — 17 juillet.

STATULIEN (saint), *Statulianus*, martyr en Afrique, souffrit avec saint Possesseur et onze autres. — 3 janvier.

STÉPHANE (saint), *Stephanos*, disciple des apôtres, est honoré chez les Grecs le 15 juin.

STÉPHANIDE (saint), *Stephanis*, martyr à Damas, est honoré chez les Grecs le 19 juillet.

STÉPHANIE (sainte), vierge et martyre, est honorée à Scale, près d'Amalfi, dans le royaume de Naples, où il y a une église paroissiale qui porte son nom. — 18 septembre.

STÉPHANIE QUINZANI (la bienheureuse), née le 5 février 1457, à Orsi-Nicori, dans le Bressan, n'avait que six ans, lorsque son père, Laurent Quinzani, vint habiter la ville de Soncino, où il entra dans le tiers ordre séculier de Saint-Dominique. Le P. Mathieu Cariéri, dont elle allait entendre les sermons avec une attention et un recueillement au-dessus de son âge, fut si frappé de son air doux et modeste, qu'il voulut être son guide dans les voies de la perfection, persuadé que le Seigneur la destinait à de grandes choses. La jeune Stéphanie profita tellement des soins de son directeur, qu'il était lui-même étonné de ses progrès dans la vertu. Elle n'avait que quinze ans lorsqu'elle prit l'habit du tiers ordre de Saint-Dominique, et dès lors elle se consacra sans réserve au soulagement des malheureux. Quoique obligée de gagner sa vie par son travail quotidien, elle employait une partie de ses journées à solliciter des secours et à recueillir des aumônes qu'elle distribuait ensuite aux pauvres, avec autant de discrétion que de bonté, accompagnant ces secours corporels d'exhortations pieuses et quelquefois de réprimandes charitables. Quoique son existence tout entière fût dévouée au soulagement de l'humanité, elle se trouva en butte à la calomnie. On la traita

d'hypocrite et l'on essaya même de ternir sa réputation; mais Dieu lui-même prit soin de la justifier en la favorisant du don des miracles. Sa réputation de sainteté se répandit au loin, et le sénat de Venise chercha à l'attirer sur le territoire de la république. Les ducs de Ferrare et de Mantoue lui firent aussi des offres très-honorables; mais Stéphanie, qui regardait Soncino comme sa seconde patrie, ne voulut pas quitter cette ville, et se proposa d'y fonder un monastère. Elle commença par réunir dans la petite maison qu'elle habitait quelques enfants de son sexe, qu'elle formait aux exercices de la piété et aux pratiques de la vie religieuse. Les succès qu'elle obtint lui attirèrent bientôt l'admiration générale, et quelques années après, elle entreprit de fonder, dans un des faubourgs de la ville, un monastère du tiers ordre de Saint-Dominique, qui fut approuvé par Jules II; dès l'an 1519 elle se trouvait à la tête de trente religieuses qui faisaient l'édification du pays. François I[er], alors maître du Milanais, chargea le gouverneur de Soncino d'annoncer à Stéphanie qu'il exemptait son couvent de tout droit et impôt. Louis Sforce, duc de Milan, étant allé la voir sous un déguisement, afin de n'être pas reconnu, la bienheureuse sut, par une lumière intérieure, qu'elle était en présence de son souverain, et elle lui donna avec une sainte liberté les avis les plus utiles : elle lui prédit même qu'il perdrait ses Etats s'il fermait l'oreille aux cris des veuves et des orphelins; ce qui fut vérifié par l'événement. Stéphanie fut aussi visitée par sainte Angèle de Mérici qui allait en pèlerinage au mont Varalle, et qui s'arrêta quelque temps au couvent de Saint-Paul. Dieu avait favorisé sa servante du don des miracles et de celui de prophétie : elle avait prédit à ses filles spirituelles qu'elles seraient obligées de quitter leur couvent, et que pour elle, elle n'y retournerait plus. En effet, au mois de novembre 1529, à l'approche d'une armée indisciplinée, elles furent obligées, pour se soustraire à la brutalité des soldats, de se réfugier dans l'intérieur de la ville et d'habiter la petite maison qui avait été le berceau de la communauté. Stéphanie y tomba malade au bout de quelques semaines, et elle connut que sa fin était proche. Pendant sa maladie elle se confessait et communiait tous les jours. Dans ses derniers moments elle donna à ses filles les avis les plus salutaires, et elle mourut le 2 janvier 1530, à l'âge de près de soixante-treize ans. Plusieurs miracles s'opérèrent par son intercession, immédiatement après sa mort, avant même que ses dépouilles mortelles eussent été confiées à la terre, et l'on commença dès lors à l'invoquer comme bienheureuse. Clément XII approuva en 1740 le culte qu'on lui rendait. — 16 janvier.

STERCACE (saint), *Stercatius*, martyr à Mérida en Espagne pendant la persécution de Dioclétien, souffrit avec saint Victor et saint Antinogène, ses frères. — 24 juillet.

STERCACE (saint), martyr à Sébaste avec saint Athénogène, corévêque de Pédacthoé et neuf autres, fut brûlé vif pendant la persécution de Dioclétien, l'an 303. Ses restes et ceux de ses compagnons furent transférés plus tard dans une église située sur les bords de l'Euphrate. — 17 juillet.

STILLE (sainte), *Stilla*, vierge, est honorée à Eischtadt, en Franconie, le 19 juillet.

STRATÉGE (saint), *Strategius*, martyr chez les Grecs avec saint Eutychien, fut brûlé pour Jésus-Christ. — 19 août.

STRATÉGE (saint), martyr à Tarse en Cilicie avec saint Hélion et plusieurs autres, est honoré le 3 juillet.

STRATON (saint), martyr à Nicomédie avec saint Philippe et un autre, qui, après avoir été exposés aux bêtes qui ne leur firent aucun mal, furent livrés au supplice du feu, l'an 303, sous l'empereur Dioclétien. — 17 août.

STRATON (saint), martyr, fut attaché à deux arbres pliés, qui, en se redressant, lui détachèrent les membres, au commencement du IV[e] siècle. — 9 septembre.

STRATON (saint), martyr à Alexandrie, sous Maximin II, fut précipité dans la mer avec saint Hiéromide et plusieurs autres. — 12 septembre.

STRATONICE (sainte), martyre, est honorée en Ethiopie le 13 mars.

STRATONIQUE (saint), *Stratonicus*, martyr à Ptolémaïde, en Palestine, souffrit avec saint Paul et sainte Julienne, l'an 260, sous les empereurs Valérien et Gallien. — 17 août.

STRATONIQUE (saint), martyr à Singidone, dans la haute Mysie, avec saint Hermyle, fut livré à de cruels tourments sous l'empereur Licinius, et fut ensuite jeté dans le Danube, l'an 315. — 13 janvier.

STRICHALP (saint), diacre et martyr avec saint Boniface, archevêque de Mayence et apôtre de l'Allemagne, dont il était le disciple, fut massacré avec son maître et plusieurs autres, par des païens, près de Dockum, en Hollande, le 5 juin 755.

STURMES (saint), *Sturmius*, abbé de Fulde, naquit au commencement du VIII[e] siècle et appartenait à une famille noble de Bavière. Confié dès son jeune âge à saint Boniface, apôtre de l'Allemagne, celui-ci le fit élever à l'abbaye de Fritzlar, et l'ordonna prêtre aussitôt qu'il eut l'âge prescrit par les canons. Après avoir partagé pendant trois ans les travaux apostoliques de son saint maître, il se retira dans un désert pour y mener la vie anachorétique. La crainte d'être victime de la fureur des Saxons, qui infestaient le pays, l'ayant forcé de retourner à Fritzlar, saint Boniface, qui se trouvait alors dans ce monastère, reçut son disciple comme un fils chéri; il le recommanda vivement au roi Carloman et à quelques seigneurs qui lui donnèrent des secours pour fonder le monastère de Fulde. Les travaux, commencés en 746, furent bientôt terminés, et Sturmes, qui venait d'être chargé du gouvernement de la communauté, alla avec deux de ses religieux, visiter les monastères d'Italie.

pour introduire à Fulde ce qu'il aurait remarqué de plus parfait. Après le martyre de saint Boniface, arrivé en 755, le saint abbé fut accusé, auprès du roi Pépin, d'être l'ennemi de l'Etat. Ce prince, trompé par de faux rapports, l'exila dans un monastère de France qu'on croit être celui de Jumiége; mais ayant depuis reconnu son innocence, il lui permit de retourner à Fulde. Il crut devoir diminuer quelque chose de la sévérité de la règle qu'il avait donnée à ses religieux, et par cette mitigation il la rendit plus conforme à celle de saint Benoît. Charlemagne, qui avait une grande vénération pour saint Sturmes, lui confia plusieurs négociations importantes et le chargea de travailler à la conversion des Saxons; ce que le saint fit avec beaucoup de succès. Lorsqu'il sentit approcher sa fin, il fit réunir tous ses religieux pour les exhorter à la persévérance. Il mourut le 17 décembre 779, et fut enterré à Fulde, où l'on garde ses reliques. Innocent II le canonisa en 1139. — 17 décembre.

STYLIEN (saint), *Stylianus*, anachorète à Adrianopolis, en Paphlagonie, se rendit illustre par ses miracles. — 26 novembre.

STYRIAQUE (saint), *Styriacus*, martyr à Sébaste, en Arménie, avec saint Cartère et plusieurs autres, souffrit l'an 320, sous l'empereur Licinius. — 2 novembre.

SUACRE ou SOACRE (saint), *Suacrius*, évêque du Puy, est honoré le 12 novembre.

SUCCÈS (saint), *Successus*, martyr en Afrique, souffrit avec saint Paul et plusieurs autres. — 19 janvier.

SUCCESSE (saint), *Successus*, évêque et martyr à Tertulle, en Afrique, souffrit l'an 259, sous les empereurs Valérien et Gallien. Quelque temps après sa mort il apparut plein de gloire à saint Flavien, diacre de Carthage, pour lui apprendre qu'il devait bientôt verser lui-même son sang pour Jésus-Christ. — 19 janvier.

SUCCESSE (saint), martyr en Afrique, souffrit avec saint Rogat et seize autres. — 28 mars.

SUCCESSE (saint), martyr en Afrique avec saint Pierre et vingt-deux autres, est honoré le 9 décembre.

SUCCESSE (saint), l'un des dix-huit martyrs de Saragosse, souffrit l'an 304 pendant la persécution de Dioclétien, sous le président Dacien. — 16 avril.

SUÉRILAS (saint), martyr sur les rives du Danube, était Goth de nation. Il fut mis à mort pour la foi chrétienne avec plusieurs autres, par ordre du tyran Vinguric, vers l'an 370. — 26 mars.

SUILLAC (saint), *Sulivus*, abbé en Bretagne, près de Solidor, dans le diocèse de Saint-Malo, était fils de Brocquemard, prince de Galles, et florissait dans le VIIe siècle. — 8 novembre.

SUIRARD (saint), *Zoerardus*, solitaire à Neytracht, en Hongrie, avait d'abord été moine à Saint-Hippolyte de Zobar, et en entrant en religion il avait pris le nom d'André. Le désir d'une plus grande perfection le porta à se retirer, avec la permission de ses supérieurs, dans une solitude où il mourut dans le XIe siècle. Son corps fut transporté dans la suite à Saint-Emmeran de Ratisbonne. — 16 juillet.

SUITBERT ou SWITBERT (saint), *Suitbertus*, évêque de Werden en Westphalie, surnommé le Jeune, pour le distinguer de saint Swidbert, apôtre de la Frise, était Anglais de naissance, et il avait embrassé l'état religieux dans sa patrie. A la nouvelle des conquêtes de Charlemagne, surtout en Saxe, il obtint de ses supérieurs la permission de porter la lumière de l'Evangile aux populations vaincues, qui étaient encore plongées dans les ténèbres de l'idolâtrie, et il eut le bonheur de convertir un grand nombre de païens. Charlemagne, pour récompenser son zèle et son mérite, le nomma à l'évêché de Werden, qu'il venait de faire ériger. Suitbert, après avoir gouverné saintement son troupeau, mourut le 30 avril 807. Sa mémoire est en grande vénération dans la Westphalie et dans les autres pays qui furent le théâtre de ses travaux apostoliques. — 30 avril.

SULPICE (saint), *Sulpitius*, martyr à Rome avec saint Servilien, fut converti à la foi de Jésus-Christ par les exhortations et les miracles de sainte Domitille. Sur son refus d'adorer les idoles, il eut la tête tranchée, par ordre du préfet Adrien, pendant la persécution de l'empereur Trajan. — 20 avril.

SULPICE (saint), évêque de Trois-Châteaux, est honoré le 24 décembre.

SULPICE-SÉVÈRE (saint), *Sulpitius Severus*, disciple de saint Martin de Tours, né vers le milieu du IVe siècle d'une illustre famille d'Aquitaine, qui demeurait près de Toulouse, se livra avec succès à l'étude des lettres, et entra ensuite dans la carrière du barreau, où il s'acquit une grande réputation d'éloquence. Il épousa une femme d'une famille consulaire, qui lui apporta de grands biens, mais que la mort lui enleva peu après son mariage. Cette perte lui fut si sensible, qu'il se dégoûta des choses périssables. Il quitta le monde vers l'an 392, et alla se fixer dans une cabane du village de Primuliac, en Aquitaine. Ses serviteurs et ses esclaves, qui l'avaient suivi dans sa retraite, devinrent ses disciples et se consacrèrent, à son exemple, au service de Dieu. Ils couchaient sur la paille ou sur des cilices étendus par terre, ne se nourrissaient que de pain bis, de légumes et d'herbes bouillies qu'ils assaisonnaient seulement d'un peu de vinaigre. Sulpice-Sévère qui avait été leur maître, ne conservait plus sur eux d'autre supériorité que celle d'une plus grande ardeur pour les exercices de la pénitence. Etant allé, vers l'an 394, visiter saint Martin, il devint le plus fidèle de ses disciples : sans quitter entièrement sa première retraite, il venait passer, chaque année, quelque temps auprès du serviteur de Dieu. Comme il ne s'était pas dépouillé de ses biens, il employait ses revenus en aumônes et en œuvres de religion. Il décora un grand nombre d'églises, et en bâtit plusieurs, entre autres deux à Primu

liac. Il s'adressa en 403, à saint Paulin, pour avoir des reliques dont il voulait enrichir ces églises, et il en reçut un morceau de la vraie croix avec la relation de la manière miraculeuse dont elle avait été découverte par les soins de sainte Hélène, relation que Sulpice inséra depuis dans son *Histoire ecclésiastique*. Un jour qu'il s'était endormi dans sa cellule, il vit en songe saint Martin qui montait au ciel, le visage rayonnant de gloire et accompagné de Clair, son disciple, qui était mort depuis peu. A son réveil, deux moines, venus de Tours, lui apprirent que son bienheureux maître avait quitté ce monde. Cette nouvelle l'affligea vivement; mais la pensée qu'il avait un puissant protecteur auprès de Dieu contribua à le consoler. La vénération qu'il avait pour lui le détermina à se retirer dans la cellule qu'il avait occupée à Marmoutier, où il composa la Vie du saint évêque de Tours. On croit qu'il mourut vers l'an 410. Quoiqu'on ne lise pas son nom dans les martyrologes, Guibert, abbé de Gemblours, rapporte que de son temps on faisait solennellement sa fête à Marmoutier, et il est honoré de temps immémorial par l'église de Tours, qui lui a donné un office propre dans son bréviaire. Saint Sulpice-Sévère a laissé un *Abrégé d'histoire sacrée*, qui commence à la création et qui finit à l'an 400 de notre ère; la *Vie de saint Martin*, des *Dialogues* et des *Lettres*. Il est de tous les écrivains ecclésiastiques celui dont la latinité est la plus pure. L'élégance, la précision et la clarté qui règnent dans son *Histoire sacrée*, l'ont fait surnommer le *Salluste chrétien*. — 29 janvier.

SULPICE-SÉVÈRE (saint), évêque de Bourges, sortait d'une illustre famille d'Aquitaine. Il succéda en 583 à Remi, et assista en 585 au second concile de Mâcon, présidé par saint Prisque de Lyon, et où fut déposé Faustien, évêque de Dax. Il mourut en 591, et fut enterré dans l'église de Saint-Julien de Bourges, d'où son corps fut ensuite transporté dans celle de Saint-Ursin. Le Martyrologe romain le qualifie d'*illustre par ses vertus et par son érudition*. — 29 janvier.

SULPICE II (saint), évêque de Bourges, surnommé *le Pieux* ou *le Débonnaire*, pour le distinguer du précédent, sortait d'une des premières familles du Berri et fut élevé avec soin dans l'étude des sciences. Lorsqu'il fut maître de son bien, il le distribua aux pauvres et embrassa l'état ecclésiastique. Le roi Clotaire II, charmé de ses vertus et de son mérite, le fit son aumônier et l'établit supérieur des clercs qui composaient sa chapelle. Ce prince ayant été attaqué d'une maladie grave, fut guéri par les prières et les jeûnes de Sulpice, qui succéda en 624 à saint Austrégisile, vulgairement saint Outrille, évêque de Bourges. Il s'appliqua avec tant de succès à la conversion des juifs de son diocèse, qu'il les fit tous entrer dans le sein de l'Eglise. Il s'employa avec non moins de zèle à la réforme de la discipline ecclésiastique, partageant son temps entre la prière et les fonctions de l'épiscopat. On le regarde comme le fondateur d'un monastère de Bourges qui porta son nom et où se gardait une partie de ses reliques. Il était en commerce de lettres avec saint Didier, évêque de Cahors : plusieurs de celles qu'il lui écrivit se trouvent dans la *Bibliothèque des Pères*. Il mourut l'an 644, et son tombeau fut bientôt après illustré par un grand nombre de miracles. L'église paroissiale de Saint-Sulpice de Paris, qui est placée sous son invocation, possède un os de l'un de ses bras. — 17 janvier.

SULPICE DE BAYE (saint), solitaire en basse Normandie, est honoré à Saint-Ghislain, en Hainaut, où l'abbé Simon apporta son corps, en revenant d'un pèlerinage qu'il avait fait au Mont-Saint-Michel. — 27 janvier.

SUPÉRY (saint), *Superius*, martyr à Valenciennes, fut mis à mort avec saint Sauve, évêque d'Angoulême, l'an 801. Ils sont honorés l'un et l'autre dans cette ville le 26 juin.

SUPPORINE (sainte), *Supporina*, est honorée à Clermont en Auvergne. Son corps se garde dans l'eglise de Saint-Artème de cette ville. — 24 août.

SURAN (saint), *Suranus*, abbé de Sore, dans le royaume de Naples, florissait dans le VIe siècle. Nous apprenons de saint Grégoire le Grand qu'il jouissait d'une haute réputation de sainteté, et que les Lombards avaient pour lui une profonde vénération. — 24 janvier.

SUSANNE (sainte), *Susanna*, fille d'Helcias et épouse de Joachim, appartenait à l'une des premières familles de la nation juive et fut élevée dans la crainte de Dieu. Elle était mariée lorsque Nabuchodonosor s'empara de Jérusalem et emmena dans ses Etats une grande partie des habitants de la Judée. Joachim et Susanne furent du nombre des captifs. Ils habitaient Babylone et y tenaient le premier rang parmi leurs compatriotes, lorsque Susanne, qui était d'une grande beauté, fut sollicitée au crime par deux vieillards, qui étaient les juges du peuple. Ils avaient choisi le moment où Susanne était seule dans son jardin occupée à prendre un bain; mais ils ne purent la faire consentir à leurs criminels désirs, quoiqu'ils la menaçassent, si elle refusait, de l'accuser d'adultère. Susanne, placée entre le crime et le déshonneur, cria pour appeler à son secours : les vieillards crièrent aussi de leur côté; bientôt toute la maison accourut, et ces infâmes calomniateurs assurèrent qu'ils avaient surpris cette femme avec un jeune homme qui venait de s'échapper. On crut à leur témoignage, et Susanne fut condamnée à être lapidée. On la conduisait au supplice, bientôt elle allait être exécutée, lorsque Dieu, qu'elle invoquait avec toute la ferveur dont elle était capable, lui suscita un défenseur dans la personne d'un enfant de douze ans : c'était Daniel, qui prit rang dans la suite parmi les grands prophètes et que le ciel inspira dans cette circonstance. *Je suis innocent*, s'écria-t-il, *du sang que vous allez verser!* A cette exclamation tout le peuple

s'arrête : son ton d'autorité en impose malgré son jeune âge, et on lui confie la révision du procès. Il fait séparer les vieillards, les met en contradiction, dans l'interrogatoire qu'il leur fait subir, et tout le monde reste convaincu de l'innocence de l'accusée et de la calomnie de ses accusateurs. On leur fait subir la peine à laquelle ils avaient condamné Susanne, et celle-ci est reconduite en triomphe dans sa maison. La suite de sa vie nous est inconnue ; mais on ne saurait douter qu'elle n'ait persévéré jusqu'à la fin dans la pratique de la loi divine, puisqu'elle est honorée dans plusieurs églises et surtout à Toulouse. — 25 janvier.

SUSANNE (sainte), vierge et martyre à Rome, était nièce du pape saint Caius, qui était lui-même parent de l'empereur Dioclétien. Comme elle avait consacré à Dieu sa virginité, elle refusa un parti avantageux qu'on lui proposait ; ce refus découvrit qu'elle professait la religion chrétienne. Les promesses et les menaces n'ayant pu la décider à l'apostasie, on lui fit subir les plus horribles tortures et enfin la mort, vers l'an 295. Il y avait à Rome, dès le ve siècle, une église de son nom, qui est paroisse et dont on a fait un titre de cardinal. — 11 août.

SUSANNE (sainte), martyre, honorée chez les Grecs, est mentionnée dans le Martyrologe de saint Jérôme. — 12 février.

SUSANNE (sainte), martyre avec sainte Marcienne, était femme d'un soldat qui souffrit avec saint Mélèce, son général. — 24 mai.

SUSANNE (sainte), martyre en Perse, souffrit avec saint Boïthazates et plusieurs autres. — 20 novembre.

SUSANNE (sainte), vierge et martyre en Palestine, née vers l'an 310 à Eleuthéropolis, était fille d'Arthémius, prêtre des idoles. La mort lui ayant enlevé ses parents dans son jeune âge, elle fut élevée dans la religion chrétienne et reçut le baptême. Philippe, l'un des plus célèbres archimandrites de la Palestine, lui ayant conseillé de se retirer dans la solitude, elle suivit cet avis, après avoir distribué tous ses biens aux pauvres. Ayant été accusée, sous Julien l'Apostat, d'avoir renversé des idoles, elle fut condamnée à mort, vers l'an 362, par le gouverneur d'Eleuthéropolis. — 20 septembre.

SUSANNE (sainte), qui déguisa son sexe sous le nom de Jean, est honorée en Orient le 15 décembre.

SUSNÉE (saint), *Susnæus*, est honoré comme martyr par les Ethiopiens et les Coptes le 21 avril.

SUSUQUI (saint), *Sausiquius*, l'un des martyrs du Japon, était trucheman des missionnaires : il souffrit avec eux d'horribles tourments et enfin la mort, pendant la persécution de l'empereur Taycosama. Il fut crucifié, l'an 1597, sur une montagne près de Nangasacki, et eut ensuite le côté percé d'une lance. Urbain VIII le mit au nombre des saints avec ses compagnons, et il est honoré le 5 février.

SWIDBERT (saint), *Suitbertus*, évêque régionnaire et apôtre de la Frise, était Anglais de naissance. Il se mit de bonne heure sous la conduite de saint Egbert, qu'il accompagna en Irlande, vers l'an 678, pour s'y perfectionner dans la pratique des vertus monastiques. Saint Egbert l'envoya en 690, avec saint Willibrord et dix autres moines, tenter une mission dans la Frise, qui était encore remplie d'idolâtres. Ces ouvriers évangéliques ayant débarqué à l'embouchure du Rhin, commencèrent l'exercice de leur ministère à Utrecht. Pepin d'Héristal, maire du palais, les appuya de son autorité et de son crédit, ce qui facilita beaucoup leurs travaux. Saint Swidbert exerça principalement son zèle dans la Frise intérieure, qui comprenait une partie de la Hollande et du Brabant, les pays de Gueldre et de Clèves. Saint Willibrord ayant été sacré archevêque d'Utrecht par le pape Serge Ier, en 696, on fit tant d'instances à Swidbert pour qu'il se laissât aussi sacrer, qu'il consentit à recevoir l'onction épiscopale des mains de saint Wilfrid d'York, pendant un voyage qu'il fit en Angleterre. Il revint donc avec le caractère auguste de l'épiscopat au milieu des populations qu'il avait gagnées à Jésus-Christ, ce qui lui donna plus d'autorité encore pour établir une bonne discipline dans les églises qu'il avait fondées. Lorsqu'il eut mis son troupeau sur un bon pied, il le confia à saint Willibrord et à ses coopérateurs, et pénétra dans le pays des Boructuariens, aujourd'hui le duché de Berg, et le comté de la Mark, où il opéra de nombreuses conversions ; mais ses succès furent arrêtés par les Saxons, qui vinrent en armes ravager la contrée qu'il évangélisait. Saint Swidbert profita de ce désastre pour exécuter le projet qu'il méditait depuis longtemps de se retirer dans la solitude pour se préparer à la mort. Il se fixa dans la petite île de Keiserwert, dont Pepin lui avait fait présent, et y bâtit un monastère où il mourut le 1er mars 713. Il se forma autour du monastère une ville qui porta longtemps le nom de Saint-Swidbert, et qui s'appelle maintenant Keiserwert, du nom de l'île, qui n'en est plus une depuis qu'un des bras du Rhin a changé son cours. En 1626 on y retrouva les reliques du saint, qui étaient renfermées dans une châsse d'argent avec celles de saint Willéic. — 1er mars.

SWITHIN (saint), *Swithinus*, évêque de Winchester, né sur la fin du VIIIe siècle, d'une famille noble, montra de bonne heure de grandes dispositions pour la piété et pour les sciences. Lorsqu'il eut terminé ses cours d'humanités et de philosophie, il se livra à l'étude de l'Ecriture sainte. Il fut ensuite élevé au sacerdoce par Helmstan, évêque de Winchester, nommé doyen ou prévôt de l'ancien monastère fondé dans cette ville par Kinégils, roi des West-Saxons. Le roi Egbert, instruit de sa vertu et de sa science, le fit son *prêtre*, et c'est en cette qualité que Swithin souscrivit une charte que le prince accorda en 833 à l'abbaye de Croyland. Eg-

bert lui confia l'éducation de son fils Ethelwolf, qui lui succéda en 838, et qui se conduisait d'après ses avis dans les choses qui regardaient la religion et sa conscience. Plein de vénération pour saint Swithin, qu'il se plaisait à appeler son précepteur et son maître, il le fit élever en 852 sur le siége épiscopal de Winchester. Le nouvel évêque se fit admirer par son humilité, son zèle, sa charité envers les malheureux, et son amour pour les austérités de la pénitence. Remplissant avec la plus scrupuleuse exactitude tous les devoirs de la charge pastorale, il se délassait de ses fatigues par la prière et la récitation des psaumes. Il bâtit plusieurs églises et en répara un grand nombre. Dur à lui-même, il ne mangeait et ne buvait que pour satisfaire aux besoins indispensables de la nature; dans ses voyages il allait toujours à pied. C'est par ses conseils que le roi, son élève, dans une assemblée générale de la nation, tenue en 854, donna à l'Eglise la dixième partie des terres de son domaine, et qu'à son retour de Rome il fit de sages règlements pour que les pauvres fussent assistés. Saint Swithin mourut le 2 juillet 862, et il fut enterré dans le cimetière public, comme il l'avait demandé. Son corps fut levé de terre en 964, par saint Ethelwold, l'un de ses successeurs, puis transporté dans la cathédrale que le même saint Ethelwold dédia, en 980, sous son invocation, en présence du roi Ethelred, de saint Dunstan et de huit évêques.—2 et 15 juillet.

SYAGRE (saint), *Syagrius*, évêque d'Autun, fut élevé sur ce siége vers l'an 560. Il assista à presque tous les conciles qui se tinrent en France de son temps. Lorsque Gontran, roi de Bourgogne, se rendit à Paris, en 591, pour être parrain de son neveu, Clotaire II, roi de Soissons et de Paris, il se fit accompagner par l'évêque d'Autun, qu'il honorait de sa confiance. Saint Syagre jouissait aussi de la confiance de ses collègues dans l'épiscopat, qui, en 594, le chargèrent, avec d'autres évêques, de rétablir dans le monastère de Sainte-Croix, à Poitiers, la paix troublée par deux religieuses, Chrodilde et Basine, qui s'étaient révoltées contre Laubouère, leur abbesse; mais la démarche de ces prélats n'eut pas le succès qu'on espérait. Ils furent même exposés à des violences et à des mauvais traitements de la part de ceux qui soutenaient les religieuses rebelles, qui furent excommuniées l'année suivante par le concile de Poitiers. Saint Grégoire le Grand, qui savait apprécier sa vertu et sa capacité, lui recommanda saint Augustin et les autres ouvriers évangéliques qu'il envoyait en Angleterre : il lui accorda aussi le *pallium*, ordonna, à sa considération, que les évêques d'Autun auraient le pas sur tous les évêques de la province de Lyon, et qu'ils marcheraient immédiatement après le métropolitain, sans égards au rang d'âge ou d'ordination. Saint Syagre mourut l'an 600, et le Martyrologe romain lui donne le titre de confesseur.—27 août et 2 septembre.

SYLVESTRE (saint), évêque des Iles Orcades ou d'Orckney, au nord de l'Ecosse, florissait vers le milieu du ve siècle. Disciple de saint Pallade, il avait partagé les travaux du saint apôtre des Scots et des Pictes, qui, l'ayant ordonné évêque, le plaça sur le siége des Orcades, qu'il venait de fonder. Sylvestre faisait sa résidence dans le monastère de Kirkwal, dont il est regardé comme le fondateur. Il était honoré autrefois le 5 février.

SYMMAQUE (saint), *Symmachus*, pape, né en Sardaigne, succéda en 498 au pape Anastase II, sous lequel il avait exercé les fonctions d'archidiacre de l'Eglise romaine. Son élection, quoique canonique, déplut au patrice Festus, partisan de l'eutychianisme, qui voulait un pape opposé au concile de Calcédoine Connaissant l'orthodoxie de Symmaque et désespérant de le gagner à la cause de l'hérésie, il fit élire, par ses créatures, Laurent, archiprêtre de l'église Sainte-Praxède, et le fit sacrer le même jour que Symmaque. Théodoric, roi d'Italie, qui était maître de Rome, ordonna, quoique arien, qu'on reconnût Symmaque pour pape légitime, parce que son élection était antérieure à celle de Laurent, et avait réuni un nombre bien plus considérable de suffrages. Peu de temps après, Symmaque tint à Rome un concile de soixante-treize évêques et de soixante-sept prêtres, où il fut décidé qu'à l'avenir tous ceux qui, du vivant du pape, promettraient leur voix pour l'élection de son successeur, seraient déposés et excommuniés, et qu'on ne regarderait comme pape légitime que celui qui aurait réuni la majorité des suffrages du clergé. Laurent, qui assistait au concile avec ses partisans, souscrivit aux décrets de l'assemblée, et il fut ensuite élevé sur le siége épiscopal de Nocéra. On croyait donc le schisme terminé, lorsque Festus fit revenir à Rome l'antipape, qui eut la faiblesse de se prêter une seconde fois au rôle indigne qu'on lui faisait jouer dans l'Eglise. Les schismatiques accusèrent Symmaque de plusieurs crimes, et Théodoric, devant qui l'accusation fut portée, fit assembler un concile pour examiner l'affaire. La plupart des évêques adressèrent au roi des reclamations et lui représentèrent que c'était au pape à convoquer le concile; que ce droit appartenait à son siége, et que d'ailleurs il était inouï qu'un supérieur eût été soumis au jugement de ses inférieurs. Théodoric justifia sa conduite en montrant des lettres du pape par lesquelles il consentait à la convocation du concile, qui se tint à Rome avec son approbation, l'an 502 ou 503. Il s'y trouva cent quinze évêques, qui déchargèrent le pape des accusations portées contre lui devant le roi, et ils ordonnèrent de punir les schismatiques qui célébreraient sans son consentement, mais de leur pardonner s'ils se soumettaient à son autorité. Lorsque ce décret fut connu dans les Gaules, tous les évêques de ce pays en furent alarmés, et ils chargèrent saint Avit, évêque de Vienne, d'écrire à Rome en leur nom. Saint Avit adressa sa lettre aux chefs du sénat;

il se plaint de ce que le pape, ayant été accusé devant le prince, les évêques, au lieu de s'opposer à une telle irrégularité, avaient pris sur eux de la sanctionner en y prêtant leur concours. Tout en déplorant cette procédure inouïe, il loue cependant le concile d'avoir reconnu l'innocence de Symmaque, et il termine en priant le sénat de ne pas permettre que les brebis s'insurgent contre le pasteur. Anastase, empereur d'Orient et protecteur déclaré des acéphales, ne voulant pas se soumettre aux décrets qui condamnaient Acace, patriarche de Constantinople, et auteur d'un schisme déplorable qui durait depuis bien des années, le pape lui envoya des députés, avec une lettre, le menaçant d'excommunication s'il ne se soumettait. Anastase, pour toute réponse, accusa le pape de manichéisme et insulta ses députés. Alors Symmaque le déclara séparé de la communion de l'Eglise, et dans la lettre qu'il écrivit à ce sujet aux évêques d'Orient, il les exhorte à souffrir le bannissement et toutes sortes de persécutions, plutôt que de trahir la vérité. Il pourvut avec beaucoup de générosité aux besoins d'un grand nombre d'évêques d'Afrique, qui avaient été exilés en Sardaigne par Trasimond, roi des Vandales, que son attachement à l'arianisme avait rendu persécuteur des catholiques. Il leur envoyait tous les ans de l'argent et des habits, et il leur écrivit, pour les consoler, une lettre que nous avons encore. Il racheta un grand nombre de prisonniers, orna et fit rebâtir plusieurs églises de Rome, qu'il enrichit de vases sacrés d'un grand prix. C'est lui qui ordonna de chanter à la messe, les dimanches et les fêtes des martyrs, le *Gloria in excelsis*. Il mourut le 19 juillet 514, après un pontificat de près de seize ans. Il nous reste de lui onze *Lettres* et plusieurs *Décrets*. Saint Ennode, évêque de Pavie, composa l'apologie du saint pape, qui fut lue dans un concile tenu à Rome l'an 504. — 19 juillet.

SYMPHORIEN (saint), *Symphorianus*, martyr à Autun, était d'une des familles les plus distinguées de cette ville. Il fut baptisé par saint Bénigne, apôtre du pays, que Fauste, son père, avait reçu chez lui, et qui déposa dans ce jeune cœur les précieuses semences des plus belles vertus. Symphorien s'appliqua à l'étude des lettres, sans négliger les devoirs de la religion. Son mérite, sa sagesse et ses belles qualités lui avaient acquis l'estime universelle, lorsqu'il fut appelé à donner son sang pour la foi chrétienne. Un jour que les habitants d'Autun, qui étaient encore presque tous idolâtres, célébraient la fête de Cybèle et promenaient sa statue sur un char, Symphorien, en voyant passer ce cortége pompeux, ne put s'empêcher de témoigner hautement le mépris qu'il ressentait pour cette idole vénérée. On le pressa d'adorer la déesse, et, sur son refus, on le conduisit à Héraclius, gouverneur de la province, qui se trouvait alors à Autun, occupé à rechercher les chrétiens. Ce magistrat, ayant appris de sa propre bouche qu'il était de cette religion proscrite par les édits de l'empereur, s'étonna de ce qu'il eût pu échapper jusque-là aux recherches qu'on avait faites de ceux de sa secte. Il lui demanda ensuite pourquoi il avait refusé d'adorer la mère des dieux : *Je vous l'ai déjà dit, c'est parce que je suis chrétien, et si vous voulez me donner un marteau, je suis prêt à mettre en pièces cette idole devant laquelle vous voulez que je me prosterne.—Il n'est pas seulement un sacrilége, mais il joint la révolte à l'impiété.* Héraclius, après cette réflexion, demanda aux assistants d'où il était. On lui répondit qu'il était d'Autun même et d'une des premières familles. Alors s'adressant à Symphorien : *C'est donc votre noblesse qui vous rend si fier ; mais si vous ignorez les ordonnances de nos princes, on va vous en donner lecture.* Le greffier ayant lu l'édit de Marc-Aurèle, le magistrat dit à Symphorien : *Qu'avez-vous à répondre à cela? La loi du prince est formelle, et si vous n'obéissez pas il faut que votre résistance soit punie de mort. — L'image que vous me voulez faire adorer est une invention du démon pour perdre les âmes; car notre Dieu, aussi magnifique dans ses récompenses que terrible dans ses châtiments, donne la vie à ceux qui craignent sa puissance et la mort à ceux qui se révoltent contre elle.* Héraclius, le voyant inébranlable, le fit frapper par ses licteurs, et ensuite on le conduisit en prison. Il le fit comparaître deux jours après ; il employa d'abord les voies de douceur et lui dit : *Vous seriez bien plus sage de servir les dieux immortels, et en échange je vous promets une gratification sur le trésor public et un grade dans l'armée. — Je ne connais d'autres richesses et d'autres honneurs que ceux qui me sont offerts de la main de Jésus-Christ. — Vous lassez ma patience, et si vous ne sacrifiez sur-le-champ, je ferai tomber votre tête aux pieds de la déesse.—Je ne crains que le Dieu tout-puissant qui m'a créé ; mais mon corps est en votre pouvoir.* Le saint martyr s'étant mis ensuite à exposer l'absurdité de l'idolâtrie, pendant qu'il détaillait les aventures d'Apollon et de Diane, il fut brusquement interrompu par le gouverneur, qui ne se possédant plus, prononça cette sentence : *Nous déclarons Symphorien coupable du crime de lèze-majesté divine et humaine, pour avoir refusé de sacrifier aux dieux et pour avoir parlé d'eux avec irrévérence. Pour réparation de ce crime, nous le condamnons à périr par le glaive vengeur des dieux et des lois.* Comme on le conduisait au supplice, sa mère, qui était une dame vénérable par son âge et par ses vertus, l'exhortait, du haut des murs de la ville, à mourir en digne soldat de Jésus-Christ. *Mon fils*, lui criait-elle, *mon cher Symphorien, pensez au Dieu vivant, qui règne au haut des cieux. C'est aujourd'hui que vous changez la vie qu'on vous ôte contre la vie éternelle.* Il eut la tête tranchée vers l'an 178, sous l'empire de Marc-Aurèle. Quelques fidèles enlevèrent secrètement son corps et l'enterrèrent près du Champ-de-Mars. Saint Euphrône évêque d'Autun, bâ

tit en son honneur une église, dans le vᵉ siècle, avant son élévation à l'épiscopat. — 22 août.

SYMPHORIEN (saint), martyr à Rome avec saint Claude et plusieurs autres qui furent convertis à la foi par saint Sébastien et baptisés par le prêtre saint Polycarpe. Le juge Fabien les fit arrêter pendant qu'ils étaient occupés à rechercher les corps des saints martyrs; après les avoir fait appliquer trois fois à la torture, il les fit jeter dans le fleuve, vers l'an 286, sous le règne de Dioclétien. On dit que la principale cause de leur martyre, c'est qu'étant sculpteurs de profession, ils refusèrent de faire des idoles. Ils furent enterrés dans le cimetière de la voie Lavicane, et le pape saint Léon IV les transporta dans l'église des Quatre-Frères-Couronnés. — 7 juillet et 8 novembre.

SYMPHOROSE (sainte), *Symphorosa*, martyre à Tivoli avec ses sept fils, était veuve de saint Gétule, officier romain et martyr. Elle habitait Tibur, aujourd'hui Tivoli, employant ses revenus, qui étaient considérables, au soulagement des pauvres et surtout des chrétiens, qui souffraient pour la foi. Le désir d'être bientôt réunie à son époux dans la gloire, la portait à se rendre digne du ciel par la pratique des bonnes œuvres. L'empereur Adrien, qui venait de faire construire dans cette ville un palais magnifique, consulta, en 120, les dieux touchant la durée de cet édifice, et il en reçut cette réponse : *Prince, nous ne pouvons satisfaire votre curiosité que vous n'ayez fait cesser l'insulte que nous fait une veuve chrétienne en invoquant son Dieu en notre présence. Faites que cette femme, qui se nomme Symphorose, et qui est mère de sept fils, nous offre de l'encens, et ensuite nous répondrons à vos demandes.* Adrien s'étant fait amener Symphorose avec ses enfants, les exhorta d'abord avec douceur à sacrifier aux dieux; mais la sainte veuve lui répondit : *Gétule, mon mari, et son frère Amance, tribuns dans vos troupes, ont souffert l'un et l'autre la mort plutôt que de faire ce que vous demandez de moi : et maintenant ils jouissent dans le ciel d'un bonheur qui ne finira jamais. — Sacrifiez, vous et vos fils, sans quoi je vous fais offrir en sacrifice aux dieux immortels. — Je serais trop heureuse d'être immolée au vrai Dieu ; car pour vos dieux, qui sont des démons, ils ne peuvent me recevoir comme victime. — Sacrifie ou meurs. — Vos menaces ne m'effrayent pas et je n'ai qu'un désir, c'est d'être réunie au plus tôt à mon époux, que vous avez fait mourir pour avoir confessé Jésus-Christ. Je le confesse à mon tour : qu'attendez-vous donc pour me traiter de même?* Adrien l'ayant fait conduire devant le temple d'Hercule, commanda qu'on lui meurtrît le visage à coups de poings et qu'on la suspendît ensuite par les cheveux ; mais, apprenant que ces tourments n'avaient d'autre résultat que de l'affermir davantage dans sa resolution, il la fit jeter dans l'Anio, aujourd'hui le Tévérone, avec une pierre au cou. Son martyr précéda d'un jour celui de ses fils, dont voici les noms : Crescent, Julien, Némèse, Primitif, Justin, Stactée et Eugène. Ils sont honorés avec leur mère le 18 juillet.

SYMPHOROSE (sainte), martyre en Campanie avec saint Ariston et plusieurs autres, souffrit pendant la persécution de Dioclétien. — 2 juillet.

SYMPHRONE (saint), *Symphronius*, martyr à Rome, convertit plusieurs idolâtres, parmi lesquels on cite saint Olympe, tribun, avec sainte Exupérie sa femme, et saint Théodule son fils, que le pape saint Etienne baptisa, et qui furent livrés aux flammes pendant la persécution de Valérien, vers l'an 256. Saint Symphrône fut aussi martyrisé pendant la même persécution. Sur la fin du xᵉ siècle, son corps fut transporté par Grégoire V dans l'église de Sainte-Marie-la-Neuve, et sous le pontificat de Grégoire XIII, il fut placé plus honorablement sous l'autel de la même église. — 31 octobre, 26 juillet.

SYMPHRONE (saint), martyr en Afrique, souffrit avec saint Félix et plusieurs autres. — 3 février.

SYNCLÉTIQUE (sainte), *Syncletica*, vierge, qui florissait dans le ivᵉ siècle, naquit à Alexandrie en Egypte, de parents nobles et riches, qui l'élevèrent dans la piété. Elle répondit si bien à leurs soins, que dès son jeune âge elle se montra un modèle de toutes les vertus. Une grande fortune et une rare beauté la firent rechercher en mariage par ce qu'il y avait de plus distingué dans le pays ; mais la résolution qu'elle avait prise de n'avoir d'autre époux que Jésus-Christ lui fit refuser les propositions les plus avantageuses. Après la mort de ses parents, elle assura l'existence d'une sœur infirme qu'elle avait, et distribua ensuite aux pauvres le reste de ses biens. Comme rien ne la retenait plus dans le monde, elle se retira dans un sépulcre, afin de partager son temps entre la contemplation des choses célestes et les autres exercices de la vie anachorétique. Elle s'était fait couper les cheveux par un prêtre, comme une marque qu'elle renonçait au siècle et qu'elle renouvelait le vœu de virginité qu'elle avait fait autrefois. Ainsi consacrée à Dieu, elle ne s'occupa plus qu'à le servir par l'exercice de la prière et les pratiques de la pénitence. Ses jeûnes étaient longs et rigoureux : la nécessité de manger lui paraissait un vrai supplice. Dieu fut pendant longtemps le seul témoin de cette vie angélique ; mais il permit enfin qu'elle fût connue du public. Dès lors il se fit à la demeure de la sainte un grand concours de femmes chrétiennes qui venaient la consulter sur des matières de piété. Si elle eût cru son humilité, elle ne se serait jamais ingérée à instruire les autres ; mais la charité l'emporta, et l'on ne pouvait, sans être attendri, l'entendre parler du bonheur qu'il y a de s'attacher à Dieu, des avantages de l'humilité et des autres vertus chrétiennes. Elle était parvenue à l'âge de quatre-vingts ans, lorsque sa patience fut mise à de rudes épreuves. Atteinte d'une fièvre

violente et continue, qui la minait peu à peu, et d'un abcès qui se forma au poumon, elle fut en outre attaquée d'un cancer qui lui rongeait les gencives et la bouche, et qui exhalait une puanteur insupportable. Ce dernier mal finit par lui ôter l'usage de la parole. Au milieu des douleurs qu'elle éprouvait, elle était parfaitement résignée à la volonté de Dieu, et allait même jusqu'à désirer l'augmentation de ses souffrances, jusqu'à craindre que les médecins n'en diminuassent l'intensité. Dans les trois derniers mois de sa vie, il ne lui fut pas possible de goûter un seul instant de repos, et trois jours avant sa mort, elle prédit l'heure où son âme sortirait de ce monde. Elle parut environnée d'une lumière éblouissante au moment de sa mort, qui eut lieu dans la quatre-vingt-quatrième année de son âge. Sa Vie a été écrite par saint Athanase. Elle est honorée chez les Grecs, le 4 janvier, et chez les Latins le 5.

SYNDARD (saint), *Syndardus*, moine de Fontenelle, fut envoyé par saint Vandrille, son abbé, vers l'évêque de Bordeaux pour en obtenir des reliques de saint Saturnin, évêque de Toulouse et martyr. Il en rapporta les reliques demandées, ainsi que celles de saint Amand, évêque de Rodez, et saint Ouen les plaça dans les églises bâties en l'honneur de ces deux saints. Il se retira sur la fin de sa vie dans le monastère de Saint-Amand de Gothville, qui dépendait de l'abbaye de Fontenelle, et il y mourut en 692. — 18 septembre.

SYNDIME (saint), *Syndimius*, martyr à Nicomédie, souffrit avec saint Cyriac et plusieurs autres. — 19 décembre.

SYNÈSE (saint), *Synesius*, lecteur à Rome et martyr, fut ordonné sous le pontificat de saint Sixte II, et convertit un grand nombre d'infidèles. Il fut arrêté pendant la persécution d'Aurélien et eut la tête tranchée. — 12 décembre.

SYNÈSE (saint), martyr à Nicomédie, souffrit sous Dioclétien avec saint Théopompe. — 4 janvier et 21 mai.

SYNTICHE (sainte), *Synticha*, est mentionnée par l'apôtre saint Paul et honorée à Philippes, le 22 juillet.

SYQUE (saint), *Sycus*, martyr à Antioche avec saint Palatin, souffrit de nombreux tourments pour le nom de Jésus-Christ, au commencement du IVe siècle. — 30 mai.

SYRIAQUE (saint), *Syriacus*, martyr en Afrique, souffrit avec saint Apollinaire. — 21 juin.

SYRIAQUE (sainte), *Syriaca*, vierge et martyre à Nicomédie, que les Grecs font sœur de saint Théotime, ayant repris avec une sainte hardiesse l'impiété de l'empereur Maximien, eut le corps déchiré à coups de verges et fut ensuite brûlée vive. — 19 mai.

SYRIE ou SYRE (sainte), *Syria*, martyre à Troyes, était une dame illustre de cette ville, qui fut une des premières à se convertir au christianisme lorsque l'Evangile y fut annoncé. Il est probable qu'elle souffrit sous le président Rictiovare, vers l'an 287. Son chef est à Paris dans l'église de Saint-Merry. — 8 juin.

T

TABRACAS ou TRABATE (saint), est honoré le 30 octobre.

TALALÉE (saint), *Talalæus*, médecin et martyr à Edesse en Syrie avec saint Astère et d'autres, souffrit vers l'an 282, sous l'empereur Numérien. Il y avait en Palestine une église de son nom que l'empereur Justinien fit rebâtir. — 20 mai.

TALIDE (sainte), *Talisdis*, supérieure d'un des douze monastères de filles qui se trouvaient à Antinoé, dans la Thébaïde, florissait dans le Ve siècle. *Voy.* AIMÉE. — 5 janvier.

TAMARE (saint), *Tammarus*, prêtre d'Afrique et confesseur, fut banni en 483 par Hunéric, roi des Vandales, et embarqué avec saint Castrense et plusieurs autres sur un navire qu'on abandonna au gré des flots. Les saints confesseurs abordèrent, comme par miracle, sur les côtes de la Campanie, où ils reçurent un accueil hospitalier et furent placés à la tête de différentes églises. Saint Tamare mourut à Pontano, dans le diocèse d'Averse, où il est honoré le 16 janvier.

TANCHE (sainte), *Tanca*, vierge et martyre à Luitre, dans le diocèse de Troyes, souffrit au VIIe siècle. Elle est honorée en Anjou le 10 octobre.

TANCON ou TANTON (saint), *Tanco*, évêque de Werden en Westphalie et martyr, était Ecossais de nation. Ayant pris l'habit dans le monastère d'Amabaric, la communauté le choisit pour abbé, après le départ de saint Patton. Celui-ci s'était démis de ses fonctions abbatiales pour passer en Allemagne, afin de travailler à la conversion des idolâtres, avec d'autres missionnaires de sa nation. Tancon, qui se sentait aussi embrasé de zèle pour le salut des âmes, imita son prédécesseur : s'étant démis de sa dignité, il passa en Allemagne et succéda à saint Patton sur le siége épiscopal de Werden, comme il lui avait succédé dans le gouvernement de l'abbaye d'Amabaric. Il augmenta considérablement le nombre des fidèles qui composaient son troupeau ; mais ses efforts ne se bornaient pas seulement à éclairer ceux qui étaient dans les ténèbres ; il s'appliquait aussi à sanctifier ceux qui professaient le christianisme. Il s'élevait avec force contre les désordres des mauvais chrétiens. Quelques

scélérats endurcis dans le crime, ne pouvant supporter les reproches que leurs crimes leur attiraient de la part du saint évêque, formèrent le projet de le tuer. S'étant jeté sur lui, l'un d'eux lui porta un coup de lance dont il mourut l'an 815. Saint Tancon, qui était en grande faveur auprès de Charlemagne, est honoré comme martyr le 16 février.

TANNEGUY (saint), *Tanneguidus*, abbé de Saint-Mahé de Fineterre, florissait sur la fin du VIIe siècle. Il est honoré à Gerber, en Basse-Bretagne, le 12 mars.

TARAISE (saint), *Tharasius*, patriarche de Constantinople, né dans cette ville vers le milieu du VIIIe siècle, sortait d'une famille patricienne : Georges, son père, exerçait une des premières charges de la magistrature. Eucratie, sa mère, dame d'une grande vertu, forma elle-même son fils à la piété, et parmi les sages leçons qu'elle lui donnait, elle insistait principalement sur le danger des mauvaises compagnies. Le jeune Taraise, à son entrée dans le monde, se fit admirer par ses talents et par la sagesse de sa conduite. Il était encore jeune lorsqu'il fut élevé à la dignité de consul, puis à celle de premier secrétaire d'Etat, sous Constantin VI et Irène, sa mère; mais il ne se laissa pas éblouir par les honneurs : la cour au milieu de laquelle il vivait ne put altérer l'innocence de ses mœurs, ni ses sentiments de religion. Irène, mère du jeune empereur et qui gouvernait sous son nom, mit fin aux persécutions que les iconoclastes, protégés sous les règnes précédents, avaient fait subir aux orthodoxes Paul, patriarche de Constantinople, qui, sans avoir épousé le parti de ces sectaires fanatiques, avait cependant à se reprocher de n'avoir pas pris assez vivement la cause des saintes images, résolut d'aller expier dans la solitude le scandale d'une condescendance coupable : sans communiquer son projet à personne, il se retira dans le monastère de Florus. Irène alla le trouver, avec son fils, et l'exhorta à reprendre le gouvernement de son Eglise. N'ayant pu l'y déterminer, elle le pria d'indiquer celui qu'il jugeait le plus digne de remplir ce poste important, et Paul désigna Taraise. Ce choix réunit tous les suffrages ; mais Taraise, qui se croyait indigne d'une telle élévation, ne voulut pas consentir à son élection. Enfin, vaincu par les instances qu'on lui faisait de toutes parts, il accepta, à la condition qu'il lui serait permis de faire assembler un concile général pour terminer les disputes et les troubles que l'hérésie des iconoclastes avait soulevés en Orient. Cette assurance lui ayant été donnée, il fut sacré le jour de Noël de l'année 784. Aussitôt qu'il fut monté sur le siége patriarcal, il en donna avis au pape Adrien Ier, qui reçut en même temps une lettre de l'impératrice et de son fils, qui l'invitaient à venir en personne présider au concile général, qu'ils étaient sur le point d'assembler, ou du moins d'y envoyer des légats pour le représenter. Adrien, dans sa réponse, félicita l'empereur, l'impératrice-mère et le patriarche de leur zèle pour la religion et leur recommanda les légats qu'il envoyait au concile, savoir Pierre, archiprêtre de l'Eglise romaine, et un autre Pierre, abbé du monastère de Saint-Sabas, à Rome. Taraise avait invité au concile les patriarches d'Alexandrie, d'Antioche et de Jérusalem ; mais ceux-ci, qui étaient sous la domination des Sarrasins, ne purent s'y rendre, parce que ces maîtres jaloux avaient défendu, sous les peines les plus rigoureuses, toute communication avec l'empire. Ils trouvèrent cependant le moyen d'y envoyer des députés. Lorsque les légats furent arrivés, on fit l'ouverture du concile à Constantinople, dans l'église des Saints-Apôtres, le 1er août 786; mais les violences des iconoclastes ne permirent pas de le continuer. L'année suivante, les évêques, au nombre de trois cent cinquante, se réunirent à Nicée, en Bithynie. Taraise, qui était l'âme de ce concile, y est nommé le premier après les légats. Il parla aussi le premier, exhorta les évêques à rejeter toute nouveauté et à conserver les traditions de l'Eglise, qui ne peut errer ; après quoi on définit contre les iconoclastes qu'on doit rendre un culte de relation aux saintes images. La dernière session se tint à Constantinople ; elle se termina par les lettres synodales que les Pères écrivirent à toutes les églises et nommément au pape Adrien, qui approuva tout ce qui s'était fait dans le concile. Taraise fit rétablir les images des saints dans toute l'étendue de son diocèse, et s'appliqua avec zèle à extirper les abus, surtout la simonie. Afin de réformer le clergé, il commença par régler sa maison, qu'il tint sur un pied de simplicité et de frugalité qui rappelait les temps apostoliques, surtout depuis l'incendie du palais patriarcal, qui eut lieu en 791, et dans lequel furent brûlés les manuscrits autographes de saint Jean Chrysostome. La vertu dominante de saint Taraise, c'était une charité sans bornes ; il consacrait aux pauvres la plus grande partie de ses revenus, et allait lui-même trouver les malheureux dans les hôpitaux, et jusque dans leurs maisons. Pendant qu'il était occupé à instruire et à sanctifier son troupeau, l'empereur Constantin, qui avait conçu un amour violent pour Théodote, dame d'honneur de l'impératrice Marie, sa femme, résolut de divorcer avec celle-ci, sous prétexte qu'elle avait essayé de l'empoisonner, mais dans la réalité afin de pouvoir épouser l'objet de sa passion. Il chercha à gagner le patriarche, et lui envoya l'un de ses principaux officiers pour le sonder sur le divorce qu'il projetait. Taraise répondit à l'envoyé du prince : *Je ne sais comment l'empereur pourra supporter l'infamie dont ce divorce scandaleux va le couvrir à la face de l'univers. Je sais encore moins comment, après avoir donné un tel exemple, il pourra punir les adultères et les débauchés. Allez lui dire de ma part que je souffrirai plutôt tous les supplices et la mort même que de consentir à son dessein.* Le peu de succès de cette démarche ne rebuta pas Constantin. Ayant mandé le patriarche, il lui dit : *Je n'ai rien voulu vous cacher, parce que je vous re-*

garde comme mon père. On ne peut me refuser le droit de quitter une personne qui a attenté à ma vie. Elle mérite la mort, ou tout au moins une pénitence perpétuelle : voyez vous-même les preuves de son crime. En disant cela il présente à Taraise un vase qu'il prétend rempli du poison que l'impératrice avait préparé pour lui ôter la vie. Le patriarche, peu touché de cette prétendue preuve, répondit à l'empereur qu'il connaissait le motif de ces plaintes. *Elles viennent*, dit-il, *de votre passion pour Théodote; mais quand même elles seraient fondées, je ne souscrirais pas pour cela à un mariage qui sera toujours illégitime et contraire à la loi de Dieu, tant que l'impératrice Marie vivra. Voudrez-vous, en épousant Théodote, me forcer à faire usage contre vous des censures ecclésiastiques?* Constantin, d'autant plus furieux qu'il n'avait rien à répondre, le fit chasser de sa présence. Il obligea ensuite Marie à sortir du palais pour aller prendre l'habit dans un monastère, et sur un nouveau refus du patriarche, il fit célébrer son mariage avec Théodote par Joseph, économe de l'église de Constantinople (795). Cette union scandaleuse fut imitée par des gouverneurs de provinces et par d'autres personnes puissantes ; les uns chassèrent leurs femmes légitimes, les autres, tout en les gardant, en épousèrent d'autres, et la débauche publique se trouva autorisée par l'exemple du prince. Taraise n'excommunia cependant pas l'empereur, dans la crainte qu'il ne rétablît l'hérésie des iconoclastes, pour l'extirpation de laquelle il avait déjà pris des mesures. Cette modération, dictée par la prudence chrétienne, n'empêcha pas Constantin de le persécuter jusqu'à la fin de son règne. Il exila ses proches et jusqu'à ses domestiques, le fit espionner lui-même par des syncelles qui ne laissaient entrer personne chez lui sans leur permission. Cette contrainte dans laquelle le saint patriarche était obligé de vivre, lui laissa plus de temps pour vaquer à la contemplation et pour implorer la miséricorde divine en faveur de son troupeau. L'impératrice Irène, qui était éloignée des affaires, depuis plusieurs années, gagna les principaux personnages de la cour et de l'armée, et fit emprisonner son fils, à qui on creva les yeux avec tant de cruauté, qu'il en mourut peu après (797). Irène, remontée sur le trône, rappela les exilés. Cette révolution rendit la liberté à Taraise, et il en profita pour rétablir partout le bon ordre. Il commença par déposer l'économe Joseph, qui avait marié et couronné Théodote : cet acte de vigueur le reconcilia avec saint Platon, qui l'accusait d'avoir usé de trop de ménagements envers Constantin. Nicéphore ayant détrôné Irène en 802, pour prendre sa place, Taraise vécut en paix sous ce prince ; mais sa santé s'affaiblissait tous les jours. Il ne cessa d'offrir le saint sacrifice tant qu'il put se soutenir, et il tomba en extase, quelques instants avant sa mort, qui eut lieu le 25 février 806. Les miracles opérés par son intercession le firent honorer comme saint bientôt après, et l'on célébrait déjà sa fête sous son successeur. Quatorze ans après la mort de saint Taraise, l'empereur Léon l'Arménien, qui favorisait les iconoclastes, crut voir en songe le saint patriarche qui avait l'air irrité et qui commandait à un nommé Michel de percer le prince de son épée. Léon, à son réveil, s'imagina que ce Michel devait se trouver dans le monastère du saint patriarche, et dès le lendemain il y fit faire des perquisitions, mais on n'y put trouver personne de ce nom. Six jours après il fut assassiné par Michel le Bègue, qu'il venait de condamner à mort et qui s'empara de l'empire. — 25 février.

TARAQUE (saint), *Taracus*, martyr en Cilicie avec saint Probe et saint Andronic, né en Isaurie, l'an 239, était Romain d'extraction et avait servi dans les armées impériales ; mais il avait quitté le service, dans la crainte qu'on ne l'obligeât à quelque chose de contraire à sa religion. Il était âgé de soixante-cinq ans lorsqu'il fut arrêté avec ses deux compagnons à Pompéiopolis, en Cilicie, et amené devant le gouverneur Numérien-Maxime, qui le fit conduire à Tarse, où il devait bientôt se rendre lui-même. Lorsqu'il y fut arrivé, on le lui présenta de nouveau avec ses compagnons, en lui rappelant que c'étaient les trois chrétiens arrêtés à Pompéiopolis. Le gouverneur interrogea d'abord Taraque parce qu'il était le plus âgé, et lui demanda son nom. — « Je suis chrétien. — Laissez là cette impiété, qui ne vous fait pas grand honneur, et dites-moi votre nom. — Je suis chrétien. — Qu'on lui casse les mâchoires, afin de lui apprendre à ne pas répondre une chose pour une autre. — C'est là mon vrai nom : si vous voulez savoir celui que j'ai reçu de mon père, je m'appelle Taraque, et à l'armée on me nommait Victor. — De quelle profession et de quel pays? — Je suis soldat et Romain, né à Claudiopolis en Isaurie ; mais j'ai quitté le service militaire, parce que je suis chrétien. — Ton impiété te rendait indigne de porter les armes, mais je veux savoir comment tu as obtenu ton congé. — Je l'ai obtenu, sur ma demande, de Publion, mon capitaine. — Ecoute, j'ai pitié de ta vieillesse, mais il faut que tu obéisses aux ordres des empereurs, et si tu le fais de bonne grâce, tu seras content de moi. Allons ! sacrifie aux dieux, à l'exemple de nos princes. — Vos princes sont dans l'erreur. — Qu'on le frappe sur la bouche, pour avoir mal parlé des princes. — Ils sont exposés à se tromper, comme les autres hommes. — Sacrifie, te dis-je, et laisse là tes subtilités. — Chaque jour je sacrifie à mon Dieu, non le sang des victimes, mais un cœur pur ; car il n'a que faire de ces sacrifices sanglants. — J'ai pitié de ta vieillesse, et je te prie en ami de sacrifier. — Je respecte trop la loi de Dieu pour commettre une pareille impiété. — Mais il n'y a point d'autre loi que celle à laquelle nous obéissons. — Vous avez une loi qui vous ordonne d'adorer du bois, des pierres, l'ouvrage de vos mains. — Frappez-le sur le cou et dites-lui de quitter son entêtement. — Je ne quitterai

point un entêtement qui sauve mon âme. — Je te le ferai bien quitter, et je te rendrai sage malgré toi. — Faites de moi ce qu'il vous plaira : mon corps est en votre puissance. — Otez-lui ses habits et frappez-le à coups de verges. — Voilà le vrai moyen de me rendre sage ; je me sens fortifié par mes plaies qui augmentent ma confiance en Dieu et en Jésus-Christ. — Malheureux ! comment oses-tu dire qu'il n'y a qu'un Dieu, puisque tu viens d'en nommer deux ? — C'est que Jésus-Christ est Fils de Dieu et un seul Dieu avec son Père.... — Laisse là ces vains discours ; approche et sacrifie. — Ce ne sont point de vains discours, mais la vérité pure. J'ai soixante-cinq ans et j'ai toujours vécu dans l'amour et la pratique de cette vérité. » *Le centenier Démétrius* : « Pauvre homme, aie pitié de toi et sacrifie. — Retire-toi, conseiller de Satan ! » Maxime, voyant qu'il perdait son temps à l'exhorter, le fit charger de chaînes et mener en prison. Probe et Andronic ayant aussi été interrogés, furent conduits avec Taraque à Mopsueste, où ils subirent un second interrogatoire devant le même magistrat. Taraque comparut le premier, et Numérien-Maxime lui dit : « Je sais que la vieillesse doit être respectée, mais c'est lorsque le bon sens et la sagesse l'accompagnent ; ainsi, Taraque, si vous êtes maintenant disposé à obéir à nos princes et à sacrifier aux dieux, je suis prêt, à mon tour, à honorer votre âge et votre mérite. — Plût au seul et vrai Dieu que vos princes et tous ceux qui partagent leur aveuglement, pussent être éclairés des lumières de la foi et marcher dans le chemin qui mène à la vie ! — Brisez-lui les mâchoires avec une pierre, et dites-lui : Cesse de délirer. — Cette folie que vous me reprochez est une vraie sagesse, et votre prétendue sagesse n'est qu'une véritable folie. — On vient de te priver de tes dents ; sauve du moins le reste de ton corps. — Quand vous me feriez hacher en mille pièces, je n'en serais pas plus faible, parce que ma force vient de Dieu. — N'importe, le plus expédient pour toi est de sacrifier. — Si je croyais que cela me fût avantageux, je le ferais plutôt que d'endurer ces tourments. — Frappez-le encore sur la bouche et dites-lui : Réponds. — Vous m'avez cassé la bouche, et vous voulez que je réponde ! — Insensé, tu ne te rends pas encore ! Viens donc près de l'autel, et sacrifie. — Si vous m'avez presque ôté la faculté de parler, vous n'avez pu me priver de la parole intérieure, et mon âme n'en est que plus inébranlable dans sa résolution. — Homme maudit des dieux, je trouverai bien le secret de guérir ta folie. Qu'on apporte un brasier ardent et qu'on lui tienne les mains dessus jusqu'à ce qu'elles soient brûlées. — Ce feu que j'endure n'est rien en comparaison du feu éternel. — Voilà tes mains toutes rôties. Sois sage enfin et sacrifie. — Vous me parlez comme si votre cruauté m'avait vaincu ; mais grâce à Dieu je n'en suis pas encore là, et j'ai de quoi vous mener loin. — Suspendez-le par les pieds, et allumez sous sa tête un feu qui donne beaucoup de fumée. — Je n'ai pas eu peur du feu, et vous voulez m'effrayer avec de la fumée ! — Sacrifieras-tu maintenant ? — Vous pouvez sacrifier, si cela vous fait plaisir ; pour moi, je ne le puis. — Apportez du vinaigre et du sel, injectez-en dans ses narines. — Votre vinaigre n'est pas fort, et votre sel est fade. — Frottez-lui le nez avec de la moutarde. — Vos exécuteurs vous trompent, et ils m'ont donné du miel au lieu de moutarde. — En voilà assez pour aujourd'hui ; en attendant j'imaginerai quelque tourment nouveau, et il ne sera pas dit que j'aurai eu le dessous avec toi. — Vous me trouverez toujours prêt à vous répondre. » Le gouverneur ordonna qu'on le reconduisît en prison et qu'on lui amenât les deux autres martyrs. Après ce second interrogatoire, ils en subirent un troisième à Anazarbe, et le gouverneur le commença ainsi. « Avouez, Taraque, que les chaînes, les fouets et les autres tourments ne vous paraissent plus si dignes de mépris. Suivez donc mon conseil et sacrifiez enfin aux dieux, qui sont les maîtres du monde. — Vous ne me persuaderez jamais que le monde soit gouverné par des dieux qui sont dévoués à des tourments éternels, et je leur sacrifierais pour aller ensuite brûler avec eux ! — Cesseras-tu de blasphémer, ô le plus impie des hommes ! Tu t'imagines peut-être qu'en me poussant à bout je te ferai trancher la tête. — Plût à Dieu ! Je ne languirais pas si longtemps, et le combat serait plus tôt fini ; cependant, faites comme il vous plaira. Plus la victoire sera disputée, plus le triomphe sera glorieux. — La mort, voilà en effet ce à quoi des scélérats tels que toi doivent s'attendre. — Les lois condamnent à la peine capitale les grands criminels ; mais les chrétiens, qui sont innocents et qui souffrent pour la cause de Dieu, sont destinés à une récompense éternelle. — Quelle récompense peuvent espérer des impies qui meurent dans leur impiété ? — Ce n'est pas à vous qu'il est donné de comprendre la manière dont Dieu récompense dans le ciel ses serviteurs, mais à nous, qui souffrons avec joie vos tortures. — Tu n'es qu'un misérable déserteur, et tu me parles comme si tu étais mon égal. — Après tout, je suis de condition libre, et je puis parler, non-seulement à vous, mais à tout le monde ; car celui qui me fait parler, c'est Dieu même. — Je t'empêcherai bien de parler, moi ! — Je vous en défie, vous et le diable, votre père. — Finissons-en : choisis ou de sacrifier, ou de subir les tourments les plus affreux. — Dans mes précédents interrogatoires, j'ai confessé que j'étais chrétien, et je persiste dans cette confession. Croyez que si je pouvais en conscience sacrifier, je le ferais. — Mais que gagneras-tu par ton obstination ; puisque je vais te tourmenter de la manière la plus effroyable ? — Si j'avais voulu céder, je l'eusse fait après la première, ou du moins après la seconde torture, mais grâce à Dieu je me sens assez fort pour résister à la troisième. — Qu'on le lie, qu'on l'attache ; c'est un fou.

— Je le serais, si je faisais ce que vous me conseillez. — Te voilà étendu sur le chevalet ; sacrifie avant que je ne te livre aux exécuteurs. — Je pourrais alléguer mon privilége comme soldat, et le rescrit de Dioclétien qui défend d'infliger aux militaires certains supplices ; mais je n'invoquerai pas ces prérogatives, de peur que vous ne pensiez que mon courage faiblit. — Tout soldat qui refuse de sacrifier pour le salut des empereurs perd son privilége ; et toi, tu oserais t'en prévaloir, après avoir déserté ! — Je vous ai déjà dit que vous pouviez faire de moi tout ce que vous voudrez. — Ne crois pas que je t'expédie en un moment : je veux te faire mourir d'une mort lente, et je ferai ensuite jeter ton corps aux chiens. — Que ne le faites-vous donc ? — Tu te flattes sans doute que quelques dévotes viendront, après ta mort, recueillir tes reliques et embaumer ton corps ; mais j'y mettrai bon ordre. — Faites de mon corps ce qu'il vous plaira : je vous l'abandonne mort ou vif. — Sacrifie aux dieux. — Je vous ai déjà répété plusieurs fois que je ne sacrifiais ni aux dieux, ni aux déesses. — Fendez-lui les lèvres, tailladez-lui tout le visage. — Vous avez rendu hideux mon visage, mais mon âme n'en est que plus belle. J'ai, pour parer vos coups, des armes divines. — Malheureux ! où sont-elles, tes armes ? Tu es nu, couvert de plaies ; et tu dis que tu es armé ! — Oui, je le suis, mais vous ne le voyez pas, parce que vous êtes aveugle. — Tu fais ce que tu peux pour me mettre en colère, afin que je te fasse mourir. — Quoi ! j'essaye de vous mettre en colère, parce que je dis que vous ne voyez pas mes armes ? Pour les voir il faut avoir le cœur pur, et le vôtre est souillé du sang des serviteurs de Dieu.... — Sacrifie, afin d'échapper aux maux terribles dans lesquels tu t'es engagé. — Je ne sacrifie pas à des dieux qui n'ont pas le pouvoir de me rendre éternellement heureux. Pour vous, vous faites consister votre bonheur dans la conservation du corps, sans vous inquiéter de votre âme. — Qu'on fasse chauffer des pierres pointues et qu'on les lui enfonce sous les aisselles. — Tout cela ne me fera pas changer. Taraque, le serviteur de Dieu, n'adorera jamais les abominations qu'adore Numérien-Maxime. — Qu'on lui coupe les oreilles. — Mon cœur n'en sera pas moins attentif à la parole de Dieu. — Qu'on lui arrache la peau de la tête et qu'on la couvre ensuite de charbons ardents. — Commandez qu'on m'écorche tout vif, et vous verrez si j'en suis moins attaché à mon Dieu. — Enfoncez-lui de nouveau sous les aisselles des pierres rougies au feu. — Dieu du ciel, jetez les yeux sur moi, et jugez ma cause. — Quel Dieu appelles-tu là à ton secours ? — Le Dieu que tu ne connais pas. — Qu'on le remène en prison jusqu'au jour des spectacles. » Le gouverneur ordonna à Térentien, souverain prêtre de la Cilicie, de faire préparer les jeux pour le lendemain. Dès le matin, toute la ville se rendit à l'amphithéâtre, qui était à un mille d'Anazarbe, et des soldats y portèrent sur leurs épaules Taraque et ses compagnons, qui ne pouvaient plus marcher, par suite des tortures qu'ils avaient essuyées. L'état pitoyable où se trouvaient leurs corps fit murmurer contre la barbarie du gouverneur : celui-ci, voyant que des groupes nombreux reprenaient le chemin de la ville, fit garder les avenues, afin que personne ne pût sortir. Il fit ensuite lâcher plusieurs bêtes, qui, retenues par une force invisible, n'approchèrent point des martyrs. Maxime, furieux, s'en prit aux gardiens des bêtes et les fit battre de verges. Ceux-ci lâchèrent un ours qui avait déjà tué trois hommes ce jour-là. L'animal se dirigea lentement vers les martyrs et vint lécher les plaies d'Andronic. Maxime fit tuer l'ours sur-le-champ. Térentien fit alors lâcher une lionne furieuse, dont les rugissements faisaient trembler les plus intrépides ; mais quand elle fut auprès des martyrs étendus par terre, elle se coucha à côté de Taraque et lécha ses pieds. Le gouverneur, hors de lui-même, donna l'ordre de l'irriter ; ce qui la rendit si furieuse que les spectateurs effrayés criaient qu'il fallait lui ouvrir sa loge. On fit venir les *confecteurs*, qui achevèrent les martyrs. Maxime fit mettre leurs corps avec ceux des gladiateurs tués, et plaça des gardes pour empêcher qu'on ne les enlevât pendant la nuit. Mais un violent orage ayant dispersé les gardes, les chrétiens profitèrent de cette circonstance pour les emporter. Ils les reconnurent au moyen d'une clarté miraculeuse qui les environnait, et après les avoir chargés sur leurs épaules, ils allèrent les déposer dans une caverne située au milieu des montagnes voisines, où ils les enterrèrent avec respect. Saint Taraque souffrit l'an 304, le 11 octobre.

TARLAT (le bienheureux), *Tarelatus*, religieux de l'ordre des Servites, est honoré à Sienne le 15 mai.

TARSICE (saint), *Tarsitius*, acolyte et martyr à Rome, ayant été rencontré par des païens pendant qu'il portait le sacrement du corps de Jésus-Christ, ils voulurent savoir ce qu'il portait. Comme ils employaient la violence, pour s'emparer de ce précieux trésor, le saint acolyte, qui faisait tout ce qu'il pouvait pour empêcher qu'il ne tombât entre leurs mains, fut tellement battu qu'il mourut sous les coups. Lorsque les meurtriers le virent étendu par terre, ils cherchèrent partout, dans ses mains et dans ses habits, le sacrement de l'eucharistie ; mais ils ne purent le trouver. Les chrétiens enlevèrent le corps du martyr et l'enterrèrent avec honneur dans le cimetière de Calixte. On ignore l'époque où souffrit saint Tarsice ; mais il paraît que ce fut au IIIe siècle. — 15 août.

TARSICE (sainte), *Tarsitia*, vierge, était, à ce que l'on croit, petite-fille du roi Clotaire Ier. Elle consacra à Dieu sa virginité et quitta le monde pour se retirer dans une solitude, près de Rodez. Elle florissait sur la fin du VIe siècle, et mourut vers l'an 609.

Son corps se gardait à Rodez, dans l'église de Saint-Vincent, et on l'honore à Rodelle, près de cette ville, le 15 janvier.

TASON (saint), *Taso*, second abbé du monastère de Saint-Vincent-sur-Volturne, près du Mont-Cassin, succéda en 720 à saint Paldon, et mourut en 729. Saint Taton, son frère, fut son successeur. — 11 janvier.

TASSE (saint), *Tassus*, martyr à Milan, souffrit avec sainte Judith et plusieurs autres. — 6 mai.

TATIE ou TATYE (sainte), *Tatya*, martyre en Ethiopie, est honorée chez les Grecs le 11 novembre.

TATE (sainte), *Tate, es*, reine et religieuse, qu'on nomme aussi Edilburge, était fille de saint Ethelbert, roi de Kent, et petite-fille, par Berthe sa mère, de Charibert, roi de Paris. Elle épousa saint Edwin, roi de Northumberland, qui était encore païen ; mais on mit pour condition à son mariage qu'elle aurait pleine liberté de pratiquer sa religion. Elle contribua, de concert avec saint Paulin d'York, à la conversion de son royal époux, et lorsqu'il eut été tué dans la bataille qu'il livra à Penda, roi de Mercie, en 633, elle se retira au monastère de Lyming, près de Douvres, qu'elle avait fondé pour des religieuses. Elle y reçut l'habit des mains de saint Honoré, archevêque de Cantorbéry, et elle y mourut saintement vers le milieu du VII[e] siècle. Les calendriers d'Angleterre la nomment sous le 8 et sous le 10 septembre.

TATEVIN ou TATWIN (saint), *Tatvinus*, neuvième archevêque de Cantorbéry, succéda à saint Britwald, l'an 731. On ignore ce qu'il fit pendant son épiscopat, ainsi que l'année de sa mort, qu'on place vers l'an 734. Il fut enterré dans l'église abbatiale de Saint-Augustin, alors dite de Saint-Pierre et de Saint-Paul, à côté de son prédécesseur. — 30 juillet.

TATIEN (saint), *Tatianus*, martyr à Mire, en Phrygie, avec saint Macédone et saint Théodule, subit le supplice du feu, sous Julien l'Apostat, pour avoir mis en pièces les idoles qui se trouvaient dans un temple païen. Amaque, gouverneur de la Phrygie, rendit responsable de ce fait tous les chrétiens de Mire, qu'il fit arrêter sans aucune exception. Ne pouvant découvrir les vrais coupables, il allait les condamner en masse, lorsque Tatien et ses deux compagnons se dénoncèrent d'eux-mêmes pour épargner les innocents. Il ordonna que l'on se saisît de leurs personnes, et après avoir employé sans succès les menaces pour les faire apostasier, il les condamna à être brûlés vifs. On les étendit donc sur des grils, où ils expirèrent dans les plus affreux tourments, vers l'an 362 : les fidèles recueillirent ceux de leurs ossements qui échappèrent à l'ardeur du feu, et les cachèrent avec soin. Plusieurs de ces saintes reliques furent apportées en France du temps des Croisades, et placées dans différentes églises. — 12 septembre.

TATIENNE (sainte), *Tatiana*, *Daciana*, martyre à Rome sous l'empereur Alexandre-Sévère, fut arrêtée comme chrétienne, parce qu'étant entrée dans un temple elle fit tomber par la vertu de ses prières les idoles, qui se brisèrent dans leur chute. On la déchira avec les ongles de fer et les peignes de même métal ; on l'exposa aux bêtes, qui ne lui firent aucun mal ; on la livra aux flammes, qui la respectèrent également ; elle fut enfin décapitée. — 12 janvier.

TATION (saint), *Tation*, martyr en Isaurie pendant la persécution de Dioclétien, fut décapité par ordre du président Urbain. — 24 août.

TATON (saint), *Tato*, troisième abbé du monastère de Saint-Vincent-sur-Volturne, près du Mont-Cassin, était parent du prince de Bénévent et quitta le monde avec saint Tason, son frère. Ayant pris l'habit, il succéda en 729 à son frère dans la dignité abbatiale, et gouverna dix ans la communauté. Il mourut en 739, et il est honoré le 1[er] décembre.

TATTE (sainte), *Tatta*, martyre à Damas, en Syrie, souffrit avec saint Paul son mari, et leurs quatre enfants, Sabinien, Maxime, Ruf et Eugène. — 25 septembre.

TAURÈTE (sainte), est honorée comme vierge près d'Issoudun le 1[er] mai.

TAURIN (saint), *Taurinus*, martyr à Porto avec saint Herculan, souffrit vers l'an 172, sous le règne de Marc-Aurèle. Il est nommé dans le Martyrologe de Saint-Jérôme sous le 5 septembre.

TAURIN (saint), martyr en Egypte avec saint Némorat, est honoré chez les Grecs le 5 septembre.

TAURIN (saint), premier évêque d'Evreux, y vint prêcher l'Evangile dans le IV[e] siècle, selon l'opinion la plus commune. Il y fonda une église pour le troupeau qu'il avait arraché aux ténèbres de l'idolâtrie, et au milieu duquel il mourut en paix. Plusieurs églises se glorifient de posséder de ses reliques, et il y avait dans un faubourg d'Evreux une abbaye de Bénédictines qui portait son nom. — 11 août.

TAURIN (saint), évêque d'Eauze, en Aquitaine, florissait dans le V[e] siècle et mourut vers l'an 480, après neuf ans d'épiscopat. — 5 septembre.

TAURION (saint), *Taurio*, martyr à Amphipolis, aujourd'hui Emboli, en Macédoine, souffrit avec saint Aucte et un autre. — 7 novembre.

TÉBRÈDE (sainte), est honorée avec le titre d'abbesse le 11 décembre.

TÉCELIN ou TÉZELIN (le bienheureux), père de saint Bernard, était un seigneur bourguignon qui habitait le château de Fontaines près de Dijon. Il y avait plusieurs années qu'il était veuf lorsqu'il quitta le monde, à l'exemple de plusieurs de ses fils, et il se rendit à Clairvaux où il reçut l'habit monastique des mains de saint Bernard, qui en était abbé. Il y passa quelques années dans les pratiques de la pénitence, et il mourut très-âgé, vers l'an 1120. Il est honoré dans l'ordre de Cîteaux le 23 mai. 11 avril.

TECH-HAVARJAT (saint), confesseur aux confins de l'Egypte et de l'Ethiopie, est honoré chez les Grecs le 23 novembre.

TÉCLA-HAIMANOT (saint), diacre et premier instituteur de la vie monastique dans l'Ethiopie, florissait au commencement du VIIe siècle, et mourut vers l'an 649. — 20 décembre.

TÉCLAN (saint), *Declanus*, confesseur, florissait dans le VIIIe siècle, et mourut vers l'an 789. Il est honoré à Frisingue le 1er décembre.

TÉEMÈDE (sainte), *Teemedes*, martyre sur les frontières de l'Egypte et de l'Ethiopie, souffrit avec ses enfants l'an 828. — 2 juin.

TÈLE (saint), soldat et martyr à Salone, en Dalmatie, souffrit avec saint Domnion, évêque de cette ville, et sept autres soldats. Leurs corps furent apportés à Rome, et le pape Jean IV les plaça en 642 dans un oratoire qu'il avait fait bâtir près du baptistère de Constantin. — 11 avril.

TÉLESPHORE (saint), *Telesphorus*, pape et martyr, était Grec de naissance. Il succéda à saint Sixte Ier en 127, et gouverna l'Eglise onze ans. Il souffrit le martyre au commencement du règne d'Antonin, l'an 139. — 5 janvier.

TÉLIPTE (sainte), *Telipta*, martyre, est honorée chez les Grecs le 27 janvier.

TÉLIAU ou TÉLIOU (saint), *Teliaüs*, *Teliavus*, evêque de Landaff dans le pays de Galles, naquit près de Monmouth et était frère d'Anaumède, qui épousa, en 490, Budic, roi des Bretons armoricains; ce qui prouve que sa famille était très-illustre. Il fut élevé par saint Dubrice, évêque de Landaff, et sur la fin du Ve siècle il fit le pèlerinage de Jérusalem avec saint David et saint Patern, qui étaient comme lui disciples de saint Dubrice. A son retour, le roi Budic, son beau-frère, lui offrit l'évêché de Dol, en Bretagne, qu'il refusa, mais il ne put refuser celui de Landaff, lorsque saint Dubrice fut transféré au siége de Caërléon. Il se fit admirer par sa science, son zèle et sa piété; ce qui lui donnait une telle autorité, que d'un mot il terminait les différends et les procès qu'on venait soumettre à son arbitrage. Il donna de grandes preuves de sa charité et de son dévouement pour son troupeau pendant une maladie contagieuse qui désola le pays de Galles. Il fit fleurir l'école établie par saint Dubrice, et il en sortit un grand nombre d'ecclésiastiques éclairés et vertueux, qui firent la gloire de son clergé. Les plus illustres de ses disciples furent saint Ismaël, qu'il sacra évêque, saint Tifhei, qui souffrit le martyre, et saint Oudocée, son neveu et fils du roi Budic, auquel il résigna son siége, pour se retirer dans la solitude. Saint Théliau était plus que centenaire lorsqu'il mourut vers l'an 580. Il y a une Vie de saint Dubrice qu'on croit écrite par lui. — 9 février.

TÉNÉNAN (saint), *Tinidorus*, évêque de Léon en Bretagne, florissait dans la première partie du VIIe siècle, et mourut en 636. Il eut pour successeur saint Houardon. — 16 juillet.

TÉNESTINE (sainte), *Tenestina*, vierge et religieuse, naquit dans le Maine, d'une famille noble et riche; mais loin de s'attacher aux avantages de la naissance et de la fortune, elle n'avait que douze ans lorsqu'elle prit la résolution de consacrer à Dieu sa virginité. Elle quitta ensuite le monde et se retira dans le monastère des Prés, qu'elle avait fait bâtir près du Mans, et elle y prit l'habit. Elle fit de grands progrès dans la perfection, sous la conduite de saint Domnole, évêque du Mans, qui lui servait de directeur. Elle mourut vers la fin du VIe siècle, et son corps fut transporté à l'abbaye de Saint-Benoît-sur-Loire. — 26 août.

TENTIDE (sainte), *Tentis, dis*, religieuse en Perse et martyre, souffrit avec sainte Susanne et plusieurs autres. — 20 novembre.

TERCE (saint), *Tertius*, martyr en Afrique pendant la persécution des Vandales, souffrit l'an 484, sous le roi Hunéric. Il était surtout recommandable par sa grande piété.—6 décembre.

TÉRENCE (saint), *Terentius*, martyr en Afrique avec saint Africain et leurs compagnons, fut battu de verges, subit divers autres tourments, et eut la tête tranchée par ordre du préfet Fortunatien, pendant la persécution de Dèce. — 10 avril.

TÉRENCE (saint), évêque d'Icône en Lycaonie et martyr, est honoré le 21 juin.

TÉRENCE (saint), martyr à Pesaro dans le duché d'Urbin, est patron de cette ville.— 24 septembre.

TÉRENCE (saint), martyr à Alexandrie, souffrit avec plusieurs autres. — 30 avril.

TÉRENCE (saint), martyr en Grèce avec deux autres est honoré le 28 octobre.

TÉRENCE (saint), martyr à Todi avec saint Fidence, souffrit sous l'empereur Dioclétien. — 27 septembre.

TÉRENCE (saint), diacre, est honoré à Faënza le 30 juillet.

TÉRENCE (saint), évêque de Metz, florissait au commencement du VIe siècle, et mourut l'an 520. — 28 octobre.

TÉRENCIEN (saint), *Terentianus*, évêque de Todi en Ombrie, et martyr, ayant été arrêté pendant la persécution de l'empereur Adrien, comparut devant le proconsul Létien, qui le fit étendre sur le chevalet, déchirer par des scorpions, et après qu'il lui eut fait couper la langue, il le condamna à avoir la tête tranchée. — 1er septembre.

TERNAN (saint), *Ternanus*, évêque des Pictes, qu'on croit avoir été sacré par saint Pallade, florissait dans le Ve siècle, et mourut vers l'an 450. On l'honorait autrefois à Kincarne en Ecosse, le 12 juin.

TERRÈDE ou TIGIDE (saint), *Tigides*, évêque de Gap en Dauphiné, florissait dans le VIe siècle. — 3 février.

TERTULLE (sainte), *Tertulla*, vierge et martyre à Cirthe en Numidie, avec sainte Antoinette, souffrit vers l'an 259, pendant la persécution de Valérien. L'évêque saint Agape, qui l'avait consacrée à Dieu et qui

l'aimait comme sa fille, avait plusieurs fois demandé pour elle au Seigneur la grâce du martyre. Un jour qu'il répétait sa prière avec une nouvelle ferveur, il entendit une voix du ciel qui lui disait : *Il n'est pas nécessaire que vous demandiez plus longtemps ce qui vous a été accordé dès la première fois*. En effet, elle fut exécutée avec lui. — 29 avril.

TERTULLIEN (saint), *Tertullianus*, prêtre de l'Eglise romaine et martyr, souffrit pendant la persécution de Valérien. Après avoir été cruellement battu de verges, il eut les côtés brûlés et les mâchoires brisées. Il fut étendu sur le chevalet, et après d'autres supplices il fut décapité vers l'an 259. Ses reliques se gardent dans la cathédrale du Puy. — 4 août.

TERTULLIEN (saint), évêque de Bologne en Italie, et confesseur, succéda à saint Paternien et florissait dans le VIe siècle. — 27 avril.

TETHVIN (saint), *Tethvinus*, moine de Redon dans le diocèse de Vannes en Bretagne, se distingua par son abstinence et par son amour pour la sainte psalmodie. Les cinq dernières années de sa vie ne furent qu'une suite non interrompue de douleurs et de souffrances. Attaqué d'une paralysie qui le priva de l'usage de ses membres et qui ne lui laissait pas même la faculté de la parole, il avait en face de son lit une image de Jésus crucifié, dont il ne se lassait pas de contempler les plaies, et sa triste situation ne lui arracha jamais ni plainte, ni murmure. Après avoir été, pendant sa longue maladie, un sujet d'édification pour toute la communauté, il mourut vers la fin du IXe siècle. — 11 janvier.

TÉTRADE (saint), *Tetradius*, évêque de Bourges, florissait au commencement du VIe siècle, et mourut l'an 513. — 16 février.

TÉTRIQUE (saint), *Tetricus*, évêque de Langres, était fils de saint Grégoire, dont il devint le successeur, vers l'an 540; mais avant d'entrer dans l'état ecclésiastique, il avait rempli dans le siècle des postes importants, et la manière dont il s'y était conduit le fit juger digne de l'épiscopat. Il ne trompa point les espérances que l'on avait conçues de lui, et saint Grégoire de Tours, qui était son petit-neveu, en parle comme de l'un des évêques les plus distingués de son siècle. Saint Tétrique assista au concile tenu à Orléans en 549, à celui de Paris en 557, et à celui de Tours en 565. Il mourut le 18 mars 572, après avoir gouverné son Eglise pendant plus de trente ans. — 18 mars.

TETTE (sainte), *Tetta*, abbesse de Wimburn dans le comté de Dorset, florissait dans le milieu du VIIIe siècle, et était sœur du roi des Saxons occidentaux. Elle renonça de bonne heure aux pompes du siècle, et quitta la cour pour prendre le voile dans le monastère de Wimburn. Elle en était abbesse lorsque saint Boniface, apôtre de l'Allemagne, et dont elle était cousine, lui écrivit, en 748, pour lui demander de ses religieuses, qu'il voulait placer à la tête des monastères qu'il fondait en Allemagne pour des personnes de leur sexe. Tette lui envoya sainte Walburge, sainte Tècle, sainte Cunihilt et sainte Bertigitte. Elle plaça à la tête de cette pieuse colonie sainte Liobe, qui était sa cousine et proche parente de saint Boniface. Sainte Tette est honorée en Angleterre le 17 décembre.

TEUTÈLE (sainte), *Teutilla*, martyre à Bettone, près d'Assise en Ombrie, avec douze autres femmes, était sœur de l'évêque saint Chrépold, aussi martyr, dont elle partagea les supplices. — 12 mai.

TEUTON (le bienheureux), abbé de Saint-Maur, près de Paris, se rendit illustre par sa grande sainteté et mourut l'an 1018. Il est honoré à Cluny le 13 septembre.

THADDÉE (saint), *Thaddæus*, premier évêque d'Edesse en Mésopotamie et l'un des soixante-douze disciples de Jésus-Christ, fut envoyé dans cette ville par l'apôtre saint Thomas, peu de temps après l'Ascension. Nous lisons dans Eusèbe, qui avait consulté les archives de l'Eglise d'Edesse, que Thaddée guérit Abgare, roi autoparque de cette ville, d'une maladie dont il souffrait depuis longtemps, qu'il le convertit et le baptisa avec un grand nombre de ses sujets. C'est à cette occasion que le même historien parle de la lettre qu'Abgare aurait écrite à Jésus-Christ, pour le prier de venir lui rendre la santé; il ajoute que le Sauveur lui répondit qu'il devait accomplir les choses pour lesquelles il était venu et retourner ensuite à celui qui l'avait envoyé; mais qu'après son retour au ciel il lui enverrait un de ses disciples qui le guérirait et lui donnerait la vie à lui, ainsi qu'à sa famille. Sans discuter l'authenticité de ces lettres, qui n'est pas admise par tous les critiques, nous dirons seulement que si cette promesse du Sauveur a été faite, elle fut réalisée par saint Thaddée, qu'il ne faut pas confondre avec l'apôtre saint Jude ou Thadée. Il mourut à Bérythe en Phénicie, et il est honoré chez les Grecs le 21 août.

THADÉE (saint), *Thadæus*. *Voy.* JUDE, apôtre. — 28 octobre.

THAIS (sainte), pénitente, née en Egypte vers le commencement du IVe siècle, fut élevée dans la religion chrétienne; parvenue à l'âge des passions, elle abusa de sa beauté et des autres avantages qu'elle tenait de la nature pour se livrer à des désordres publics, et exerça pendant plusieurs années l'infâme métier de courtisane. Paphnuce, célèbre anachorète de la Thébaïde, informé de la vie qu'elle menait, ne cessait de pleurer sur le triste état où se trouvait l'âme de cette malheureuse pécheresse. Un jour, après avoir consulté Dieu dans la prière, il se sentit inspiré d'aller la retirer de ses égarements, et prenant des habits séculiers il se rendit dans la ville qu'elle habitait. Ayant été introduit dans sa chambre, il demanda de l'entretenir dans un appartement plus retiré. *Si ce sont les hommes que vous craignez*, lui répondit Thaïs, *personne ne peut nous voir ici : si c'est Dieu, il n'est pas possible d'échapper à ses regards, en quelque lieu*

que nous soyons. — Quoi! vous savez qu'il y a un Dieu? — Je sais de plus qu'il y a un paradis pour les bons et un enfer éternel pour les méchants. — Comment donc, si vous croyez ces grandes vérités, osez-vous pécher en présence de celui qui vous voit et qui vous jugera? A ce reproche, Thaïs connut que celui qui lui parlait était un serviteur de Dieu, et qu'il n'était venu la trouver que pour la retirer du désordre. Elle se jette à l'instant aux pieds de Paphnuce, et fondant en larmes elle lui dit : *Mon père, imposez-moi quelle pénitence vous voudrez, et priez pour moi, afin que Dieu daigne me faire miséricorde. Donnez-moi seulement trois heures pour mettre ordre à mes affaires, et ensuite je suis à votre disposition.* Paphnuce lui indiqua un lieu où elle viendrait le trouver et retourna dans sa solitude. Thaïs prend son or, ses bijoux et tout ce qu'elle avait amassé par ses crimes, les porte dans la rue et y met le feu, en invitant ceux avec qui elle avait péché d'imiter son sacrifice et sa pénitence. Après avoir ainsi réparé de son mieux le scandale de sa conduite, elle alla trouver Paphnuce qui la conduisit dans un monastère de femmes, et la renferma dans une cellule, sur la porte de laquelle il mit un sceau de plomb, comme si ce lieu eût été destiné à lui servir de tombeau. Il recommanda aux sœurs de lui apporter tous les jours pour sa nourriture, un peu de pain et d'eau. Thaïs lui ayant demandé quelle prière elle devait faire, il lui répondit : *Vous n'êtes point digne de prononcer le saint nom de Dieu, parce que vos lèvres ont été souillées par l'iniquité, ni de lever vos mains vers le ciel, parce qu'elles ont été souillées par l'impureté. Vous vous bornerez donc à ces paroles, que vous répéterez souvent :* « Vous qui m'avez créée, ayez pitié de moi. » Thaïs fit ce qui lui était commandé, et jamais elle ne faisait la prière prescrite sans verser beaucoup de larmes. Au bout de trois ans, Paphnuce alla consulter saint Antoine pour savoir s'il n'était pas temps de la réconcilier et de l'admettre à la communion. Celui-ci fut d'avis de s'en rapporter à la décision de Paul surnommé le Simple, son disciple. Paul, ayant passé avec eux la nuit en prière, dit, le matin, que Dieu lui avait fait connaître qu'il avait préparé dans le ciel une place pour Thaïs. Sur cette révélation, Paphnuce alla lui ouvrir sa cellule et lui déclara que sa pénitence était finie. Thaïs aurait désiré que cette pénitence durât toute sa vie, mais elle obéit et fut admise avec les autres sœurs. Dieu, satisfait de son sacrifice, la retira de ce monde quinze jours après, vers le milieu du IVe siècle. — 8 octobre.

THALASSE (saint), *Thalassius*, solitaire à Tillime, dans le diocèse de Cyr en Syrie, alors gouverné par Théodoret, célèbre auteur ecclésiastique, florissait dans le Ve siècle et habitait une caverne, loin de tout commerce avec les hommes. Il eut pour disciple saint Limnée, qui est honoré avec lui. La ville de Constantinople possédait un monastère et une église du nom de Saint-Thalasse, où l'on croit qu'il y avait de ses reliques. — 22 février.

THALAZE (saint), *Thalazius*, corévêque en Auvergne, est honoré à Issoudun. Son corps se gardait à Bourges, dans le monastère des religieuses de Saint-Laurent. — 30 octobre.

THALE (saint), *Thalus*, martyr à Laodicée en Syrie, avec saint Trophime, souffrit sous l'empereur Dioclétien l'an 301. — 11 mars.

THALÉLÉE (saint), *Thalelæus*, solitaire, était né en Cilicie, et il se retira sur une montagne de Syrie, près de la ville de Gabales. Il y vécut dix ans dans une espèce de loge en bois, où il était si à l'étroit, qu'il ne pouvait se tenir debout. Théodoret, évêque de Cyr, étant allé le voir, lui demanda pourquoi il avait choisi un pareil genre de vie. *C'est pour punir mon malheureux corps*, répondit le solitaire, *et dans l'espérance que Dieu, voyant ce que je souffre pour mes péchés, me les pardonnera, ou que du moins il diminuera la rigueur des châtiments que j'ai mérités dans l'autre vie.* On ignore l'année de sa mort, qu'on peut placer vers le milieu du Ve siècle. — 27 février

THAMEL (saint), martyr avec plusieurs autres, avait été prêtre des idoles. Devenu chrétien, il confessa Jésus-Christ dans le IIe siècle, sous l'empereur Adrien, et l'on croit qu'il fut martyrisé à Édesse en Mésopotamie. — 4 septembre.

THARBA ou THARBULA (sainte), *Tharba*, vierge et martyre en Perse, était sœur de saint Siméon, évêque de Séleucie et de Ctésiphon. Il y avait un an que le saint évêque avait souffert le martyre lorsqu'elle fut arrêtée. La maladie de la reine, épouse de Sapor II, fut la cause de son arrestation. Les Juifs, qui avaient la confiance de cette princesse, lui persuadèrent que sa maladie venait d'un sortilége employé par les sœurs de Siméon pour venger la mort de leur frère. On se saisit donc de Tharba, de sa sœur, qui était veuve, et d'une servante, et on les conduisit devant le juge. Tharba n'eut pas de peine à détruire l'accusation, en prouvant que le crime qu'on leur imputait n'était pas moins contraire à la loi divine que l'idolâtrie elle-même. Et comme l'on disait que c'était peut-être un moyen de vengeance auquel elles avaient eu recours, elle répondit : *Quelle raison pouvions-nous avoir de venger la mort de notre frère, puisqu'en quittant une vie périssable, il est entré dans le royaume céleste? La vengeance, d'ailleurs, nous est interdite par notre religion.* Après cet interrogatoire, les trois saintes furent conduites en prison. Comme Tharba était d'une rare beauté, un des juges conçut pour elle une passion subite et violente. Il lui fit donc dire, le lendemain, que, si elle voulait l'épouser, il se chargeait d'obtenir du roi sa liberté ; mais elle répondit qu'elle était l'épouse de Jésus-Christ, à qui elle avait consacré sa virginité et toute sa personne. *Loin de craindre la mort*; ajouta-t-elle, *je la regarde comme la fin de mes maux; car, en m'enlevant de ce monde, elle me*

réunira à mon frère, dans le sein du repos éternel. Deux autres de ses juges lui ayant aussi proposé de l'épouser, en reçurent la même réponse. L'affaire de l'enchantement de la reine fut portée au roi : on lui dit que ce crime était prouvé, mais il n'en voulut rien croire. Il ordonna même qu'on relâchât les accusées, si elles consentaient à adorer le soleil; mais elles repoussèrent avec horreur cette proposition. Alors les mages s'écrièrent : *Périssent ces malheureuses, dont les enchantements ont ravi la santé à la reine!* Ils décidèrent qu'elles seraient sciées en deux, et qu'on placerait une moitié de leur corps d'un côté et l'autre moitié d'un autre côté, de manière que la reine pût passer au milieu, ajoutant que par là elle recouvrerait la santé. Avant que cette sentence ne fût exécutée, le premier juge proposa de nouveau à Tharba de l'épouser, lui assurant, à cette condition, la liberté et la vie. Elle lui répondit qu'elle préférait mille fois mourir que de vivre à ce prix. Quand les saintes furent arrivées au lieu du supplice, on les attacha chacune à deux poteaux; puis on les scia par le milieu du corps; on coupa ensuite chaque moitié en six, et l'on mit ces morceaux dans des paniers qu'on suspendit à ces poteaux disposés de manière que la reine pût passer entre eux. Leur martyre arriva l'an 342.—22 avril.

THARSICE (saint), *Tharsitius*, martyr à Alexandrie, souffrit avec saint Zotique et plusieurs autres. — 31 janvier,

THARSILLE (sainte), *Tharsilla*, vierge romaine, était fille du sénateur Gordien et tante de saint Grégoire le Grand. Elle quitta le monde et prit le voile le même jour que sainte Emilienne, sa sœur. Après avoir fait vœu de virginité, elles se consacrèrent aux exercices de la vie ascétique, sans quitter la maison de leur père, où elles gardaient la clôture, ne sortant que pour se rendre à l'église. Nous apprenons de saint Grégoire que Tharsille eut une vision dans laquelle le saint pape Félix IV, son oncle, lui apparut, et lui montrant la place qui lui était préparée dans le ciel, lui dit : *Venez, je vous recevrai dans le séjour de la gloire.* Le lendemain elle tomba malade, et lorsqu'elle fut à l'agonie, elle s'écria en levant les yeux au ciel : *Faites place; voici Jésus qui vient au-devant de moi.* Elle mourut un 24 décembre, vers le milieu du VI[e] siècle, et après sa mort on remarqua que son assiduité à la prière lui avait durci la peau des genoux. Quelques jours après elle apparut à sainte Emilienne, et l'invita à venir célébrer avec elle la fête de l'Epiphanie. Sa sœur mourut en effet la veille de cette solennité. — 24 décembre.

THAUMAST (saint), *Thaumastus*, évêque d'un siége qui n'est pas connu, mourut à Poitiers ; son corps fut enterré dans l'église de Saint-Barthélemi, et l'on y porte les enfants qui sont tourmentés par des coliques. Saint Grégoire de Tours dit qu'il était admirable par sa sainteté, et que la râclure de son tombeau guérit de la fièvre et du mal de dents. — 1[er] janvier.

THÉAGÈNE (saint), *Theagenes*, martyr chez les Grecs, fut brûlé pour avoir confessé la foi de Jésus-Christ. — 30 octobre.

THÉAU (saint), *Thilo*, moine de Solignac, né au commencement du VII[e] siècle, de parents idolâtres qui habitaient la Saxe, était à peine sorti de l'enfance qu'il fut enlevé de la maison paternelle par des brigands qui l'emmenèrent dans les Pays-Bas, où ils le vendirent comme esclave. Saint Eloi le racheta, l'instruisit dans la religion chrétienne, et après lui avoir procuré la grâce du baptême, il le plaça dans l'abbaye de Solignac, qu'il venait de fonder dans le Limousin. Lorsque Théau y eut passé quelque temps dans les exercices de la piété et l'étude des saintes Ecritures, il le fit revenir à Paris, afin de lui apprendre l'état d'orfèvre. Saint Eloi étant devenu évêque de Noyon, en 639, conféra la prêtrise à Théau, et le chargea de prêcher l'Evangile à Tournay et dans d'autres lieux des Pays-Bas. Après la mort du saint évêque, il revint à Solignac et se renferma dans une solitude près de l'abbaye. Il y passa plus de quarante ans dans les exercices de la vie anachorétique, et mourut vers l'an 702, âgé de quatre-vingt-quatorze ans. Il s'est opéré plusieurs miracles par la vertu de ses reliques, et il est en grande vénération dans la Flandre, l'Auvergne et le Limousin. Les habitants du comté d'Ysenghien, près de Courtray, l'honorent comme leur apôtre, et il est patron de plusieurs églises dans les lieux qui furent le théâtre de son zèle. — 7 janvier.

THÈCLE (sainte), *Thecla*, vierge et martyre à Aquilée en Italie, souffrit avec sainte Euphémie et deux autres, sous l'empereur Néron. Son corps fut inhumé avec ceux de ses compagnes par saint Hermagore. — 3 septembre.

THÈCLE (sainte), vierge et martyre, est communément citée comme la première personne de son sexe qui ait confessé Jésus-Christ devant les persécuteurs; mais la sainte du même nom qui fait le sujet de l'article précédent mérite mieux, selon nous, le titre de proto-martyre qu'on a donné à celle-ci. On croit qu'elle était originaire de la Lycaonie, et saint Modeste dit, dans son *Banquet des vierges*, qu'elle était très-versée dans la philosophie profane, qu'elle possédait les différentes branches de la littérature, et qu'elle s'exprimait avec autant d'élégance que de facilité. Il ajoute qu'elle fut convertie par l'apôtre saint Paul, qu'elle devint très-habile dans la connaissance de la religion et qu'elle la défendit avec courage dans les combats qu'elle eut à soutenir pour la confession du nom de Jésus-Christ. Il paraît qu'elle habitait Icône au moment de sa conversion, et que, pénétrée de l'excellence de la virginité, elle renonça à un mariage avantageux qu'elle était sur le point de contracter. Ses parents, ainsi que le jeune homme qu'elle devait épouser, ne comprenant rien à son changement de résolution, mirent tout en œuvre pour la faire consentir à l'union projetée ; mais les promesses et les menaces n'ayant pu la déterminer, ils eurent recours

au magistrat. Thècle, pour se soustraire aux assauts qu'on lui livrait de tout côté, s'échappa secrètement et se réfugia auprès de l'apôtre. Celui à qui elle était promise ayant fini par découvrir le lieu de sa retraite et ne pouvant triompher de sa résistance, la dénonça comme chrétienne. Elle fut en conséquence condamnée aux bêtes et exposée nue dans l'amphithéâtre, au milieu des léopards, des lions et des tigres; mais ces animaux féroces vinrent, les uns après les autres, lui lécher les pieds; et quoi qu'on fit pour les irriter, ils se retirèrent sans lui avoir fait aucun mal. Ce prodige, loin de désarmer ses persécuteurs, ne les rendit que plus furieux, et ils la condamnèrent à être brûlée vive; mais elle sortit saine et sauve du milieu des flammes. Sainte Thècle accompagna l'apôtre dans plusieurs de ses courses apostoliques, et se retira ensuite à Séleucie, capitale de l'Isaurie, où elle mourut en paix dans le Ier siècle. On bâtit sur son tombeau une église qu'on venait visiter de toutes parts. Théodoret nous apprend que sainte Marane et sainte Cyre y firent un pèlerinage, et qu'il s'y opérait un grand nombre de miracles. La cathédrale de Milan, qui est dédiée sous son invocation, possédait autrefois une partie de ses reliques. Un prêtre d'Ephèse, nommé Jean, composa de prétendus Actes de saint Paul et de sainte Thècle; mais comme c'était plutôt un roman qu'une histoire véritable, l'auteur fut déposé du sacerdoce, et son livre fut ensuite condamné par le pape Gélase.—23 septembre.

THÈCLE (sainte), martyre à Rome, souffrit avec saint Marcien et plusieurs autres. — 26 mars.

THÈCLE (sainte), martyre en Afrique avec d'autres, est honorée le 13 juin.

THÈCLE (sainte), martyre à Alexandrie avec saint Fauste, prêtre, et dix autres, fut décapitée par ordre du président Valère, l'an 250, pendant la persécution de l'empereur Dèce. — 6 septembre.

THÈCLE (sainte), martyre à Adrumète en Afrique, fut arrêtée avec saint Boniface, son mari, et leurs douze fils, pendant la persécution de l'empereur Dèce. Conduits à Carthage, la plupart des membres de cette famille y furent mis à mort pour la foi. Quatre des douze frères furent envoyés en Italie, où ils souffrirent la mort peu de temps après, pendant la même persécution. — 30 août.

THÈCLE (sainte), martyre à Antioche avec saint Zosime, souffrit au commencement du IVe siècle, sous l'empereur Dioclétien. — 1er juin.

THÈCLE (sainte), martyre à Césarée pendant la persécution de Dioclétien, confessa Jésus-Christ à Gaze, où elle subit plusieurs tortures qu'elle supporta avec une grande fermeté. Urbain, gouverneur de la Palestine, se la fit ensuite amener à Césarée, et après un interrogatoire qu'elle subit avec le même courage que le premier, il la condamna aux bêtes. Conduite dans l'amphithéâtre, elle fut mise en pièces par les animaux féroces qu'on lâcha contre elle, l'an 304. — 19 août.

THÈCLE (sainte), religieuse et martyre en Perse, était de Beth-Séleucie, et souffrit avec plusieurs de ses compagnes sous le roi Sapor II, vers l'an 344. — 20 novembre.

THÈCLE (sainte), vierge et martyre en Perse avec quatre autres, fut mise à mort pendant la persécution de Sapor II. Arrêtée avec un prêtre nommé Paul, celui-ci non-seulement eut la lâcheté d'apostasier, mais il se fit encore le bourreau des saintes qui partageaient sa détention. Sur l'ordre du gouverneur, il leur coupa la tête, l'an 346. — 6 juin.

THÈCLE (sainte), abbesse en Allemagne, était Anglaise de naissance et prit le voile à Wimburn, dans sa patrie. Saint Boniface, apôtre de l'Allemagne, ayant demandé à Tette, sa cousine, qui était abbesse de Wimburn, de lui envoyer quelques-unes de ses religieuses pour y fonder des communautés de vierges chrétiennes, celle-ci lui envoya sainte Thècle, sainte Walburge et plusieurs autres, à la tête desquelles était sainte Liobe. Sainte Thècle devint abbesse de Kitzinger, près de Wurtzbourg, monastère qui venait d'être fondé par Alhéide, fille du roi Pepin. Elle mourut après le milieu du VIIIe siècle, vers l'an 769. — 15 octobre.

THÉCUSE (sainte), *Thecusa*, vierge et martyre à Ancyre, en Galatie, ayant été arrêtée au commencement de la persécution de Dioclétien, avec six autres vierges, qui s'étaient exercées dès l'enfance à la pratique de toutes les vertus, Théoctène, gouverneur de la province, n'ayant pu les décider à sacrifier aux dieux, les livra à de jeunes libertins, pour leur ravir cette chasteté qu'elles avaient toujours été si jalouses de conserver. Elles n'avaient pour se défendre contre les brutales agressions de ces impudiques, que leurs prières et leurs larmes. Thécuse, qui était la plus âgée de ces vierges, dit à celui qui l'ayant saisie, l'entraînait dans un coin : *Mon fils, que prétendez-vous faire? Considérez que nous sommes de vieilles filles, consumées par les jeûnes, les maladies et les tortures que nous venons de subir. J'ai plus de soixante-dix ans, et mes compagnes n'en ont guère moins. Il vous serait honteux d'approcher de personnes dont les corps, semblables à des cadavres, seront bientôt la proie des bêtes et des oiseaux, car le gouverneur a ordonné qu'on nous privât de la sépulture.* Ayant ensuite relevé son voile pour montrer ses cheveux blancs, elle ajouta : *Laissez-vous toucher par mes supplications. Peut-être avez-vous une mère de mon âge. S'il en est ainsi, qu'elle plaide ma cause auprès de vous. Nous ne vous demandons, moi et mes compagnes, que la permission de pleurer en liberté. Puisse Jésus-Christ vous récompenser, si, comme je l'espère, vous nous épargnez!* Tous ces jeunes gens, attendris par ces nobles paroles, abandonnèrent leur criminelle tentative, et après avoir mêlé leurs larmes à celles de ces vierges, ils se retirèrent en détestant la barbare immoralité des juges. Théoctène ayant appris qu'elles avaient conservé leur pureté, eut recours à un autre expédient. Il résolut de les initier aux mystères de Diane et de

Minerve, et de les établir prêtresses de ces divinités, dont les habitants d'Ancyre allaient tous les ans laver les statues dans un étang près de la ville. Le jour de la cérémonie étant arrivé, le gouverneur força les vierges à faire partie du cortége qui escortait les idoles portées sur deux chars. Les sept vierges étaient aussi conduites sur des voitures à la tête du cortége : venaient ensuite les idoles, puis la foule des habitants : Théoctène, accompagné de ses gardes, fermait la marche. Lorsqu'on fut arrivé à l'étang, ces vierges, qui étaient nues, se tenaient debout exposées aux regards et aux insultes de la multitude. Elles repoussèrent avec indignation les prêtresses sortant de charge, qui leur présentaient la couronne et la robe blanche, insignes de leur sacerdoce. Alors le gouverneur les fit jeter dans l'étang avec de grosses pierres attachées au cou. Sainte Thécuse apparut la nuit suivante à saint Théodote, son neveu, et lui dit : *Vous dormez, mon fils, sans penser à nous. Auriez-vous oublié les instructions que je vous ai données pendant votre jeunesse, et les soins que je me suis donnés pour vous faire marcher dans la vertu? Lorsque je vivais, vous m'honoriez comme votre mère; mais vous me négligez après ma mort et vous ne me rendez pas les derniers devoirs. Voudriez-vous que nos corps devinssent la proie des poissons? Il n'y a point de temps à perdre, parce qu'un grand combat vous attend dans deux jours. Levez-vous donc, et allez à l'étang...* Théodote, le lendemain, prit ses mesures pour faire ce qui lui était prescrit, et lorsque la nuit fut venue il se rendit à l'étang avec d'autres fidèles : à la faveur d'un orage qui avait dispersé les gardes d'une manière miraculeuse, ils retirèrent les corps et les enterrèrent près de l'église des Patriarches. Ces saintes vierges souffrirent l'an 303. — 18 mai.

THÉE (sainte), *Thea*, vierge et martyre à Gazare en Palestine avec sainte Meuris. Arrêtée à Gaze pendant la persécution de Maximin II, elle souffrit dans cette ville de cruels tourments, auxquels elle survécut quelque temps. Après sa mort elle fut enterrée à côté de sainte Meuris, et plus tard leurs corps furent placés dans l'église de saint Timothée, près de cette ville. — 19 décembre.

THÉE (sainte), martyre en Palestine avec sainte Valentine, était de Gaze, et fut arrêtée dans une assemblée des fidèles où elle s'était rendue pour entendre la lecture de l'Écriture sainte. Conduite devant l'empereur Maximin II, qui la menaçait de la faire conduire dans un lieu de prostitution, elle lui reprocha en face la barbarie avec laquelle il livrait les provinces à des gouverneurs inhumains, afin de verser en cent lieux à la fois, par les mains de ses ministres, le sang qu'il ne pouvait répandre lui seul. Le tyran, piqué de ce reproche, la fit mettre sur le chevalet, et les bourreaux lui déchirèrent les épaules et les bras. Pendant qu'ils étaient occupés à la torturer ainsi, une vierge de Césarée, nommée Valentine, s'écria, en s'adressant au juge : *Jusques à quand, homme barbare, feras-tu souffrir ma sœur?* Arrêtée sur-le-champ, elle fut tourmentée à son tour, ensuite liée avec sainte Thée et placée avec elle sur un bûcher allumé, où elles expirèrent, l'an 308. — 25 juillet.

THÉION (saint), martyr chez les Grecs avec deux enfants, souffrit dans le V[e] siècle. — 1[er] février.

THÉLÉHILDE ou THELCHIDE (sainte), *Theodolecheldis*, abbesse de Jouarre, était sœur d'Agilbert, évêque de Paris. Le bienheureux Adon, trésorier du roi Dagobert I[er] et frère de saint Ouen, la tira du monastère de Faremoutier, où elle avait pris le voile, pour la mettre à la tête des religieuses de l'abbaye de Jouarre qu'il venait de fonder. Le choix qu'on fit d'elle pour gouverner cette communauté naissante montre qu'elle s'était déjà distinguée comme simple religieuse, et la suite prouva que l'on ne pouvait mieux choisir. Elle fut secondée par sainte Bertille, qui exerçait sous elle les fonctions de prieure ou de première assistante; mais en 646 elle fut privée des services qu'elle en recevait, parce que Bertille devint abbesse de Chelles. Théléhilde continua seule le bien qu'elles faisaient en commun, et Jouarre, grâce à son zèle et à ses exemples, était déjà parvenu à une haute réputation lorsqu'elle mourut, vers l'an 660. — 10 octobre.

THÉLIQUE (saint), *Thelica*, était l'un des quarante-neuf martyrs d'Abitine, à la tête desquels se trouvaient saint Saturnin, prêtre, et saint Datif sénateur, et qui furent arrêtés un dimanche pendant la célébration des saints mystères. Après avoir comparu devant les juges d'Abitine, ceux-ci les firent conduire à Carthage, chargés de fers, et le proconsul Anulin leur fit subir un interrogatoire. Il commence par Datif, et après lui avoir demandé s'il avait assisté à la collecte des chrétiens, il le fait étendre sur le chevalet. Pendant que les exécuteurs le déchiraient avec des ongles de fer, Thélique perce la foule, et s'avançant jusqu'au pied du tribunal, il s'écrie : *Nous sommes tous chrétiens et nous avons tous assisté à la collecte.* Cette démarche hardie troubla le proconsul, qui fit aussi étendre Thélique sur le chevalet, et ordonna qu'on lui déchirât les côtés. Pendant ce supplice, le martyr s'écriait, en s'adressant à Dieu : *C'est pour vous, Seigneur, c'est pour vous, ô Jésus, Fils du Dieu vivant, que nous souffrons : venez au secours de vos serviteurs. — Je veux*, lui dit ensuite Anulin, *que tu me nommes celui chez qui la collecte s'est tenue. — C'est Saturnin, mais nous étions tous avec lui. — Montre-le-moi. — Le voilà*, dit-il, en montrant Saturnin. Qu'on ne s'imagine pas, au reste, qu'il agissait ainsi pour livrer à la cruauté du proconsul ce saint prêtre, qui d'ailleurs brûlait d'impatience de commencer le combat; mais il voulait par là faire connaître que cette collecte avait été solennelle et qu'on y avait célébré les sacrés mystères, puisque le prêtre y était présent. Cependant le sang ruisselait des côtés de Thélique, qui, se ressou-

venant du précepte de l'Evangile et de l'exemple du Sauveur, demanda grâce au ciel pour ceux qui le tourmentaient. Il leur dit ensuite, ainsi qu'au proconsul : *Malheureux que vous êtes! vous vous en prenez à Dieu; c'est contre lui que se tourne votre fureur, en faisant périr des innocents. Sommes-nous en effet des meurtriers? Nous accuse-t-on de quelque crime contre les personnes ou contre les propriétés?... Seigneur, ayez pitié d'eux, et fortifiez-moi contre les tourments que j'endure... Je vous rends grâces, Seigneur.* Comme dans ce moment les bourreaux redoublaient leurs efforts, et que son sang jaillissait avec plus d'abondance, le proconsul lui dit : *Tu commences à ressentir de vives douleurs. — Oui, mais c'est pour la gloire céleste. J'entrevois le royaume du ciel, et j'y touche déjà. Seigneur Jésus, nous sommes vos serviteurs et vous êtes notre espérance.* Le proconsul lui dit : *Voilà ce que c'est que de ne pas obéir aux ordres des empereurs et des Césars. — Je n'obéis qu'aux ordres de mon Dieu : je ne connais point d'autre loi que la sienne, cette loi adorable pour laquelle il m'est doux de mourir. Loi de mon Dieu, je te sacrifie volontiers ma vie !* Là-dessus Anulin le fit reconduire en prison, où il mourut par suite de ses tourments, l'an 304, sous les empereurs Dioclétien et Maximien.—11 février.

THELVOLD (saint), *Edilvaldus*, évêque de Lindisfarne en Angleterre, florissait dans le VIIIe siècle et mourut vers l'an 740. Il est nommé dans le Martyrologe de Wilson sous le 12 février.

THÉMISTE (saint), *Themistius*, martyr à Rome, souffrit avec saint Métrobe et deux autres. — 24 décembre.

THÉMISTOCLE (saint), *Themistocles*, berger et martyr en Lycie, était né près de Myre, dans le IIIe siècle. Un jour qu'il gardait son troupeau de brebis sur le penchant d'une montagne, un chrétien, nommé Dioscore, poursuivi par les païens, pendant la persécution de Dèce, vint se réfugier sur cette montagne. Ceux qui étaient à sa poursuite s'adressèrent à Thémistocle, afin qu'il leur indiquât la retraite du chrétien; mais il s'y refusa, et leur déclara même qu'il professait aussi la religion chrétienne. Ils l'arrêtèrent donc à la place de celui qu'ils cherchaient et le conduisirent au gouverneur de Lycie. Celui-ci, n'ayant pu le faire renoncer à la foi, le fit étendre sur le chevalet et accabler de coups. Ensuite on le traîna nu sur des cailloux et des pointes de fer, supplice pendant lequel il expira, vers l'an 250. — 21 décembre.

THENNE (sainte), *Thenna*, mère de saint Kentigerne, évêque de Glascow, était alliée à la famille royale d'Ecosse et mourut vers l'an 580. Elle est honorée à Dalgornothle le 18 juillet.

THÉOBALD (saint), *Theobaldus*, religieux camaldule, mourut au milieu du XIe siècle; il est honoré à la Badie, dans l'ancien diocèse d'Adria en Italie, le 1er juin.

THÉOBALD (le bienheureux), chanoine régulier, florissait dans le XIe siècle, et mourut l'an 1070, à Dorat, dans le diocèse de Limoges, où il est honoré le 6 novembre.

THÉOBALD (saint), cordonnier, était originaire de Mondovi. Il exerça ensuite à Albe, dans le Montferrat, la profession de portefaix, puis celle de balayeur de l'église cathédrale de cette dernière ville. Il se rendit célèbre par ses miracles pendant sa vie et après sa mort, arrivée l'an 1150. Son corps fut inhumé dans une chapelle de la même cathédrale, et son tombeau est orné avec une grande magnificence. — 1er juin.

THÉOCTISTE (saint), *Theoctistus*, pilote et martyr à Alexandrie avec saint Fauste, prêtre, et dix autres, fut décapité par ordre du président Valère, l'an 249, pendant la persécution de Dèce. — 6 septembre.

THÉOCTISTE (saint), martyr, est honoré chez les Grecs le 3 octobre.

THÉOCTISTE (saint), *Theoctistes*, martyr à Nicomédie, fut décapité en 304, pendant la persécution de Dioclétien et par ordre de ce prince, pour avoir parlé à saint Cyprien, surnommé le Magicien, lorsqu'on conduisait celui-ci au supplice. — 26 septembre.

THÉOCTISTE (saint), *Theoctistes*, abbé de la laure de Saint-Euthyme en Palestine, menait depuis quelque temps la vie anachorétique, lorsqu'il se mit sous la conduite de saint Euthyme. Ils s'enfermèrent tous deux dans une caverne située à quatre lieues de Jérusalem, où ils ne se nourrissaient que d'herbes crues et d'eau. Le lieu de leur retraite, qui était inconnu aux hommes, fut enfin découvert par hasard, et l'on vint ensuite les consulter de toutes parts et se recommander à leurs prières. Vers l'an 411, Euthyme se décida à recevoir les disciples qui se présentaient en grand nombre et qu'il avait refusés jusqu'alors : il leur fit construire un monastère composé d'une multitude de laures. Théoctiste fut chargé du gouvernement de cette communauté, qu'il guida pendant plus d'un demi-siècle dans les voies de la plus sublime perfection. Il mourut vers l'an 466, et il est honoré chez les Grecs le 3 septembre.

THÉOCTISTE (saint), moine de la laure de Saint-Sabas et martyr, fut massacré avec toute la communauté par les Sarrasins. Ces barbares ayant fait une irruption en Palestine, l'an 614, sous l'empereur Héraclius, et ne trouvant pas dans le monastère les richesses sur lesquelles ils comptaient, firent souffrir à ceux des moines âgés et infirmes qui n'avaient pas pu prendre la fuite les plus cruels tourments, afin de les forcer à découvrir leurs trésors ; mais, voyant leurs espérances déçues, ils les mirent tous à mort. Le Martyrologe romain les nomme le 16 mai ; mais saint Théoctiste, l'un d'eux, est honoré en particulier chez les Grecs le 20 mars.

THÉOCTISTE (sainte) *Theoctistes*, vierge et martyre à Canope en Egypte, souffrit avec sainte Athanasie, sa mère, et ses deux sœurs. — 31 janvier.

THÉOCTISTE (sainte), vierge de l'île de Paros, est honorée chez les Grecs le 9 et le 10 novembre.

THÉODALD (saint), *Theodaldus*, moine de Bobbio et disciple de saint Bertulfe, florissait dans le milieu du VIIe siècle, et s'illustra par des miracles pendant sa vie et après sa mort. Son corps fut levé de terre le 31 août 1482, et l'on fait mémoire de cette cérémonie le jour où elle eut lieu. — 31 août.

THÉODARD (saint), *Theodardus*, évêque de Maestricht, naquit au commencement du VIIe siècle, et était fils d'un seigneur français. Placé très-jeune sous la conduite de saint Rémacle, alors abbé de Cougnon, il fut instruit dans les sciences et dans la piété. Il embrassa ensuite l'état monastique. Il suivit son maître à Stavelo et à Malmédi, deux monastères que saint Sigebert, roi d'Austrasie, venait de fonder et dont le gouvernement fut confié à saint Rémacle. Lorsque celui-ci eut été élevé sur le siége de Maestricht, il voulut que son disciple, qu'il aimait comme un fils et dont il savait apprécier le mérite et les vertus, lui succédât comme abbé de ces deux monastères, en 653. Neuf ans après, lorsqu'il se démit de son siége, il voulut être remplacé par saint Théodard, dont il avait fait agréer le choix par le clergé de Maestricht et par le roi Childéric II. Théodard n'accepta qu'avec peine le fardeau de l'épiscopat, mais dès qu'il fut sacré, il s'appliqua à marcher sur les traces de son prédécesseur, et l'un des principaux objets de son zèle fut de pourvoir de dignes ministres les églises de son diocèse. Ayant fait en 669 un voyage à la cour de Childéric II, qui résidait en Austrasie, dans le dessein de solliciter la restitution des biens de son église, qui avaient été usurpés par des personnes puissantes, les usurpateurs l'assassinèrent à son retour dans la forêt de Bénalt, près de Spire. Il eut plusieurs disciples, dont le plus célèbre fut saint Lambert, qui lui succéda sur le siége de Maestricht. — 10 septembre.

THÉODARD ou AUDARD (saint), *Theodardus*, évêque de Narbonne et patron de Montauban, né avant le milieu du IXe siècle, d'une famille noble du territoire de Toulouse, se livra avec succès à l'étude des sciences humaines, et surtout à la science de la religion. Il n'était encore que laïque lorsqu'en 873 il se trouva au concile de Toulouse assemblé pour entendre les plaintes des Juifs contre l'évêque de cette ville. Théodard eut avec eux une conférence dans laquelle il déploya tant de capacité et d'instruction, que Sigebod, évêque de Narbonne, qui présidait à ce concile, l'emmena dans son diocèse, lui conféra les ordres sacrés et le fit archidiacre de son église. Après la mort de cet évêque, arrivée en 885, Théodard fut élu pour lui succéder, et ce choix fut approuvé par tous les évêques de la métropole de Narbonne. Le zèle avec lequel il se livrait aux fonctions de l'épiscopat et les austérités qu'il pratiquait altérèrent considérablement sa santé. Il se rendit à Mont-Oriol, aujourd'hui Montauban, pour y respirer l'air natal, et il y mourut sur la fin du IXe siècle. Il fut enterré dans l'église du monastère de Saint-Martin, qui avait été fondé par ses ancêtres et qui porta ensuite le nom de Saint-Théodard. Cette église fut convertie en cathédrale lors de l'érection du siége de Montauban dans le XIVe siècle. — 1er mai.

THÉODÉCHILDE (sainte), *Theodechildes*, reine des Varnes, ou des Arvernes, était fille de Thierri Ier, roi d'Austrasie, et sœur de Théodebert. Son mari, dont on ignore le nom, régnait sur une partie de la Bourgogne, de la Champagne et de l'Auvergne, et il paraît que Sens était sa capitale; car sainte Théodéchilde y fonda le monastère de Saint-Pierre-le-Vif, où elle prit le voile et mourut vers l'an 600. Fortunat, dans ses poëmes, loue la charité et les autres vertus de cette pieuse reine, dont le nom se trouve dans plusieurs anciens martyrologes. Elle est honorée à Sens le 28 juin.

THÉODEMIR (saint), *Theodemirus*, moine et martyr à Cordoue en Espagne, fut mis à mort pour la foi chrétienne, pendant la persécution des Maures, par ordre du roi Abdérame II, l'an 851. Saint Euloge le mentionne dans son *Mémorial des saints*. — 25 juillet.

THÉODESTE (sainte), *Theodestia*, martyre en Afrique avec plusieurs autres, est honorée le 24 avril.

THÉODICIEN (saint), est honoré chez les Ethiopiens le 7 mars.

THÉODOME (saint), *Theodomus*, évêque de Lucques, florissait dans le IVe siècle. Son corps se garde dans l'église de Saint-Paulin de cette ville. — 8 août.

THÉODOMIRE (saint), *Theodomirus*, abbé de Saint-Maximin, ou Saint-Mesmin, près d'Orléans, florissait dans la première partie du VIe siècle, et fut l'un des plus illustres disciples de saint Mesmin. On croit qu'il lui succéda, après la mort de saint Avit, arrivée vers l'an 530. On pense qu'il gouverna ce monastère jusqu'en 585. — 19 novembre.

THÉODORE (saint), *Theodorus*, martyr en Thrace avec saint Pausilippe, souffrit sous l'empereur Adrien, l'an 130. — 15 avril.

THÉODORE (saint), martyr à Perge en Pamphilie avec sainte Philippe sa mère et plusieurs autres, souffrit dans le IIe siècle, sous l'empereur Antonin. — 20 septembre.

THÉODORE (saint), martyr à Rome, souffrit avec saint Irénée et vingt autres, pendant la persécution de l'empereur Valérien. — 15 décembre.

THÉODORE (saint), martyr à Rome avec sainte Lucile et vingt-un autres, souffrit sous l'empereur Gallien. — 29 juillet.

THÉODORE (saint), martyr à Rome avec saint Luce et deux autres, fut décapité l'an 269, sous le règne de Claude II, dit le Gothique. — 25 octobre.

THÉODORE (saint), martyr à Rome avec saint Alexandre, est honoré le 17 mars.

THÉODORE (saint), prêtre et martyr en Cappadoce, est honoré chez les Grecs le 19 mars.

THÉODORE (saint), évêque et martyr dans la Pentapole de Libye, souffrit avec saint Irénée, diacre, et deux autres.

THÉODORE (saint), martyr en Afrique avec plusieurs autres, est honoré le 23 avril.

THÉODORE (saint), martyr à Alexandrie, est honoré le 2 septembre.

THÉODORE (saint), martyr à Antioche, souffrit avec saint Polycarpe. — 7 décembre.

THÉODORE (saint), prêtre et martyr à Antioche avec un autre, est honoré chez les Grecs le 29 mars.

THÉODORE (saint), martyr à Nicomédie avec saint Zénon, son père, et saint Concorde, son frère, souffrit l'an 303, pendant la persécution de l'empereur Dioclétien. — 2 septembre.

THÉODORE (saint), martyr à Andrinople avec saint Maxime et un autre, souffrit l'an 303, sous l'empereur Maximien-Hercule et par son ordre. — 15 septembre.

THÉODORE (saint), martyr à Antioche de Pisidie avec saint Marc le Berger, fut converti à la foi chrétienne par les miracles qu'il vit opérer à ce dernier. Ils souffrirent avec plusieurs autres, l'an 303, pendant la persécution de Dioclétien. — 28 septembre.

THÉODORE (saint), martyr à Antioche, souffrit avec saint Druse et un autre. — 14 décembre.

THÉODORE (saint), martyr à Candaule en Lydie avec saint Océan et deux autres, souffrit l'an 304, sous l'empereur Maximien. Après avoir eu les pieds coupés, il fut condamné au supplice du feu et livré aux flammes. — 4 septembre.

THÉODORE (saint), évêque de Cyrène en Libye et confesseur, fut arrêté pendant la persécution de l'empereur Dioclétien, par ordre du président Dignien. Ce magistrat lui fit déchirer le corps avec des fouets garnis de plomb, et ensuite couper la langue. Cependant il survécut à la persécution et mourut dans un âge avancé, après avoir gouverné saintement son troupeau. Le courage qu'il avait montré au milieu des supplices opéra la conversion de deux illustres païens : celle de saint Lucius, sénateur, qui mourut martyr en Chypre, et celle de Dignien lui-même, qui quitta son rôle de persécuteur pour se faire disciple de Jésus-Christ. — 4 juillet.

THÉODORE (saint), martyr à Apamée avec saint Maurice, souffrit vers l'an 308, sous les empereurs Galère et Maximien II. — 26 juillet.

THÉODORE TIRON (saint), martyr à Amasée, dans le Pont, fut surnommé *Tiron*, parce qu'il était nouvellement engagé dans une légion romaine, lorsque Galère et Maximin II continuèrent par de nouveaux édits la persécution commencée par Dioclétien. Comme il ne déguisait nullement sa foi, il fut arrêté comme chrétien, puis conduit devant le tribun de la légion et le gouverneur de la province, qui lui demandèrent comment il osait professer un culte proscrit sous peine de mort, et pourquoi il n'adorait pas les dieux de l'empire. — *Je ne connais point vos dieux, et j'adore Jésus-Christ, Fils unique de Dieu. Je vous abandonne mon corps : vous pouvez le déchirer, le mettre en pièces, le livrer aux flammes, et si mes paroles vous offensent, vous pouvez me couper la langue; mais vous ne parviendrez jamais à me faire quitter ma religion.* Les juges, affectant d'être touchés de sa jeunesse, lui donnèrent du temps pour délibérer, et Théodore, dont la résolution était irrévocablement fixée, profita de ce délai pour demander à Dieu la grâce de la persévérance. Comme on lui avait rendu la liberté pour quelque temps, il se sentit comme inspiré de mettre le feu au temple de Cybèle, qui était au milieu de la ville, et il le réduisit en cendres. Arrêté de nouveau pour ce fait, dont il se reconnaissait l'auteur, les juges lui offrirent sa grâce s'il voulait devenir prêtre de la déesse; mais il répondit que de tous les idolâtres, c'étaient les prêtres les plus criminels. Alors on le frappa de verges; on l'étendit ensuite sur le chevalet, et on lui déchira le corps avec des ongles de fer, de manière à mettre à nu ses entrailles. Le martyr, pendant cet horrible supplice, chantait des psaumes avec autant de tranquillité que si c'eût été un autre qui eût souffert à sa place. Le gouverneur le fit ensuite conduire en prison, où Dieu le consola par le ministère des anges. Quelques jours après il lui fit subir un troisième interrogatoire, à la suite duquel il le condamna à être brûlé vif : ce qui fut exécuté en 306. Les chrétiens recueillirent avec respect ses restes, qui furent portés à Brindes dans le XII° siècle, à l'exception de son chef, qui est à Gaëte. Il y a sous son invocation, à Venise, une église qu'on prétend avoir été bâtie par Narsès, général de Justinien, et à Rome une église collégiale qui était anciennement un temple de Romulus. Saint Grégoire de Nysse a fait un beau panégyrique en l'honneur de saint Théodore. — 9 novembre.

THÉODORE (saint), évêque en Egypte, et martyr en 311, fut décapité pendant la persécution de Maximin II. — 26 novembre.

THÉODORE STRATÉLATE (saint), martyr, était général des troupes de Licinius et gouverneur du Pont. Il faisait sa résidence à Héraclée, capitale de la province. Licinius le fit décapiter pour la foi en 319, et son corps fut transporté, sur sa demande, à Euchaïtes, sa patrie. Cette ville devint si célèbre par les miracles qui s'opéraient au tombeau du saint martyr, qu'elle prit le nom de *Théodoropolis*, et qu'elle devint un lieu de pèlerinage fréquenté par tout l'Orient. L'église où étaient ces précieuses reliques fut rebâtie avec beaucoup de magnificence par Jean I[er], empereur de Constantinople, en reconnaissance de la victoire qu'il avait remportée sur les Sarrasins en 970. Ces mêmes reliques ayant été trouvées en 1256, à Mesembrie, par Jacques Dandolo, général des galères de Venise, il les fit porter à Constantinople; quatre ans après, son frère, Marc Dandolo, les apporta à Venise, et elles se gardent dans l'église de Saint-Sauveur. Saint Théodore, dont la statue est placée sur une des magnifiques colonnes qui ornent la place Saint-Marc, était le principal patron de la ville avant que le corps du saint évangéliste y eût été transporté. — 7 février.

THÉODORE (saint), moine en Egypte, brilla par sa sainteté sous le règne du grand

Constantin, et il est mentionné avec honneur par saint Athanase, dans la Vie de saint Antoine. — 7 janvier.

THÉODORE (saint), abbé de Tabenne, surnommé par les Grecs le *Sanctifié*, à cause de l'admirable pureté de mœurs qu'il montra dès son enfance, naquit vers l'an 314, dans la haute Thébaïde, de parents nobles et riches. Il avait environ douze ans, lorsque, assistant à la solennité de l'Epiphanie, il fut pénétré si vivement des grandes vérités de l'Evangile, qu'il résolut de se consacrer à Dieu. Il commença dès le jour même l'exécution de son pieux engagement, tout en se livrant à l'étude des lettres humaines. Il avait à peine quatorze ans lorsqu'il quitta tout à fait le monde, du consentement de sa mère, pour aller finir son éducation dans un monastère situé dans le diocèse de Latopolis. Il se rendit ensuite à Tabenne, pour y vivre sous la conduite de saint Pacôme, et il s'y distingua bientôt par son zèle pour la perfection. Sa mère étant venue au monastère pour voir son fils, celui-ci pria le saint abbé de ne pas permettre l'entrevue. Sa mère fut si touchée de ce sacrifice, qu'elle prit elle-même le voile dans une communauté de filles qui était près de Tabenne. Théodore n'avait encore que vingt-cinq ans lorsque Pacôme, dont il était devenu le disciple chéri, voulut l'avoir pour compagnon dans la visite qu'il faisait de ses monastères. Il le fit élever au sacerdoce cinq ans après, et lui confia le gouvernement des moines de Tabenne. Le nouvel abbé se rendait tous les soirs à Pabau, où Pacôme s'était retiré, et il recevait ses instructions, dont il faisait part le lendemain à sa communauté : ce qui n'empêchait pas qu'il n'instruisît en particulier ceux des moines qui le consultaient. Ayant un jour accompagné le saint patriarche dans la visite qu'il faisait d'un monastère de la Basse-Egypte, un philosophe païen de Panopolis proposa une conférence à Pacôme. Celui-ci chargea Théodore de le remplacer, et le disciple obéit, sans savoir sur quelle matière on allait disputer. Le philosophe, qui connaissait l'Ecriture sainte, lui adressa les questions suivantes : *Quel est celui qui, n'étant pas né, est mort? Quel est celui qui, étant né, n'est pas mort? Quel est celui qui, étant mort, n'a pas été sujet à la corruption?* Théodore répondit sur-le-champ : « Adam est celui qui, n'étant pas né, est mort; Enoch est celui qui, étant né, n'est pas mort; la femme de Loth est celle qui, étant morte, n'a pas souffert de la corruption. » Après ces réponses, qui remplirent d'admiration son interlocuteur, il ajouta : « Je vous conseille, ô philosophe, de renoncer à ces subtilités et de vous convertir au vrai Dieu. » Quoique Pacôme aimât beaucoup son disciple, il ne voulut pas demander à Dieu la guérison d'un violent mal de tête qui tourmentait beaucoup Théodore, et il donna pour raison de son refus que, si la prière et les abstinences ont leur mérite, la patience dans les maux qu'on endure est plus méritoire encore. Saint Pacôme étant tombé malade à Pabau en 346, les monastères qu'il avait fondés firent promettre à Théodore qu'il se chargerait du gouvernement de toute la congrégation si elle venait à perdre son bienheureux père. Théodore, vaincu par les instances des moines, le promit; mais saint Pacôme l'en reprit sévèrement, et pour le punir il lui ôta la supériorité du monastère de Tabenne. Théodore n'eut que la dernière place, et les novices mêmes eurent le pas sur lui. Il se soumit avec humilité, et même avec joie, reconnaissant qu'il avait péché par présomption. Son abaissement lui fut plus utile que sa supériorité, comme Pacôme le dit plusieurs fois aux moines. Le saint fondateur, étant mort en 348, eut pour successeur saint Pétrone, qu'il avait lui-même désigné, et qui mourut un mois après. Saint Orsise fut élu pour le remplacer; mais il refusa d'accepter la place, et il fit élire Théodore, en assurant qu'il se conformait à la volonté que saint Pacôme avait manifestée en mourant. Théodore accepta, à condition que saint Orsise lui servirait d'assistant; et il ne faisait rien sans le consulter. Le saint abbé rétablit entre les moines la paix, que quelques divisions avaient troublée, et il se fit aimer de tous par la sagesse et la douceur de son gouvernement. Il donnait des avis particuliers à chacun des frères, les consolait dans leurs peines, les reprenait de leurs fautes avec une charité toute paternelle, et il n'y avait personne qui ne lui découvrît avec une entière confiance ses plus secrètes pensées. Il fut favorisé du don des miracles : lorsque quelqu'un s'écartait du devoir, il n'avait, pour le faire rentrer en lui-même, qu'à recourir à la prière et au jeûne : ce moyen lui réussit toujours. Il possédait aussi le don de prophétie; se trouvant sur les bords du Nil avec saint Athanase, le 26 juin 363, il lui dit : *Julien l'Apostat expire dans ce moment même, et son successeur rendra la paix à l'Eglise :* ce qui fut bientôt vérifié par l'événement. Il avait prédit, en 355, que l'orgueil des ariens ne tarderait pas à être confondu; prédiction qui se trouve dans une lettre qu'il écrivit aux moines de Nitrie. Saint Nil cite de lui le trait suivant. Un jour qu'il faisait l'instruction aux moines pendant le temps du travail des mains, deux vipères s'attachèrent à ses pieds; mais il ne fit pas semblant de s'en apercevoir, dans la crainte de distraire ses auditeurs. L'instruction finie, il permit qu'on tuât les vipères, qui ne lui avaient fait aucun mal. On l'avertit, un dimanche de l'année 367, qu'un des frères allait mourir, et aussitôt il quitta l'office divin pour aller l'assister dans ses derniers moments. Il dit ensuite que la mort de ce moine serait dans peu suivie d'une autre mort à laquelle on ne s'attendait pas. Etant tombé malade, il recommanda la congrégation à saint Orsise, et mourut le 27 avril 367, à l'âge de cinquante-trois ans. Son corps fut enterré dans le cimetière des moines, situé sur le haut de la montagne; mais bientôt après on le mit à côté de celui de saint Pacôme. Saint Athanase écrivit aux moines de

Tabenne, pour les consoler de la perte qu'ils venaient de faire et pour les assurer de la gloire dont jouissait leur bienheureux abbé. Parmi les lettres de saint Antoine, il y en a une, très-courte, qui lui est adressée, et dans laquelle il lui dit que Dieu lui avait assuré dans une révélation que tous les pécheurs sincèrement repentants de leurs fautes en obtiendraient le pardon. — 27 avril et 28 décembre.

THEODORE (saint), prêtre de Constantinople et martyr avec saint Urbain et soixante-dix-huit autres prêtres, fut envoyé en députation vers l'empereur Valens, qui était en Bithynie, pour lui demander justice des violences et des cruautés que les ariens exerçaient dans la capitale contre les orthodoxes. Le prince, loin de faire droit à leur requête, les reçut avec colère, et peu s'en fallut qu'il ne donnât l'ordre de les massacrer en sa présence ; il se contint toutefois, mais il chargea le préfet Modeste de se défaire d'eux secrètement pendant la traversée. Lorsqu'on fut en pleine mer, les matelots, d'après l'ordre de Modeste, mirent le feu au vaisseau, se sauvèrent sur des barques qu'ils tenaient prêtes à cet effet, et les quatre-vingts députés furent brûlés et engloutis dans les flots, l'an 370. Les Grecs les honorent le 8 mai, et les Latins le 5 septembre.

THÉODORE ou THÉODULE (saint), évêque d'Octodurum en Valais, accompagna saint Ambroise au concile d'Aquilée, tenu en 381; il assista aussi à celui de Milan, tenu en 390. On croit qu'il fonda une communauté de prêtres pour faire l'office près des reliques de saint Maurice et de ses compagnons qu'il découvrit à Agaune, et que cette communauté donna naissance au célèbre monastère fondé en 515 par saint Sigismond, roi de Bourgogne. Saint Théodore mourut vers l'an 391, et son office se trouve dans le bréviaire de Besançon, sous le 17 août. Le siége d'Octodurum fut transféré à Sion dans le VI[e] siècle. — 17 août.

THEODORE (saint), confesseur, fut surnommé Trichinas, à cause du rude cilice qu'il portait habituellement sur sa chair. Après s'être illustré pendant sa vie par ses vertus, ses austérités et ses miracles, il mourut dans le V[e] siècle. On se rendit bientôt après en foule à son tombeau pour recueillir une liqueur qui découlait de son corps et qui guérissait les malades. — 20 avril.

THEODORE (le bienheureux), évêque de Milan, florissait après le milieu du V[e] siècle, et mourut l'an 490. Il est loué par saint Ennode de Pavie. — 28 mars.

THEODORE (saint), roi d'Ethiopie, est honoré chez les Ethiopiens le 20 juin.

THEODORE (saint), est honoré à Vérone le 19 septembre.

THEODORE (saint), a, dans le Martyrologe romain, le titre de mansionnaire de l'Eglise romaine, et il est mentionné avec éloge par saint Grégoire le Grand. — 26 décembre.

THEODORE (saint), évêque de Bologne, succéda à saint Laurent vers l'an 530, et il se rendit célèbre par ses vertus. — 5 mai.

THEODORE (saint), *Theuderius*, abbé d'un monastère de Vienne en Dauphiné, florissait dans le VI[e] siècle et mourut en 575. — 29 octobre.

THEODORE LE SICÉOTE (saint), évêque d'Anastasiopolis en Galatie, fut surnommé le *Sicéote* parce qu'il naquit à Sicée, ville de Galatie, avant le milieu du VI[e] siècle. Il montra dès son enfance tant d'amour pour la prière, qu'il oubliait quelquefois à l'église l'heure des repas. Il se retirait souvent dans une cellule qu'il s'était fait construire au logis de sa mère, et ensuite il alla habiter une grotte située sous une chapelle écartée. Ce lieu ne lui paraissant pas encore assez solitaire, il le quitta pour s'établir sur une haute montagne. Elevé au sacerdoce par l'évêque d'Anastasiopolis, il fit un pèlerinage à Jérusalem, et après avoir visité les saints lieux ainsi que les plus célèbres monastères de la Palestine, il revint dans sa solitude. Il y bâtit un monastère pour loger les disciples qui s'étaient mis sous sa conduite, et plus tard il en fonda un plus considérable à Sicée, sa patrie. Dans un second voyage qu'il fit en Palestine, ses prières obtinrent pour cette contrée, qui était alors désolée par une grande sécheresse, une pluie abondante. Lorsque Maurice, général de l'empereur Tibère, revenait vainqueur des Perses, l'an 580, en passant par la Galatie il fit une visite à saint Théodore, qui lui prédit son élévation future ; deux ans après, quand ce prince eut été placé sur le trône impérial il lui écrivit pour se recommander à ses prières. Théodore ayant été élu évêque d'Anastasiopolis, après la mort de Timothée, il se vit contraint d'accepter le fardeau de l'épiscopat, dont il se démit au bout de dix ans. Lorsqu'il offrit sa démission à l'archevêque d'Ancyre, son métropolitain, celui-ci la refusa. Théodore s'adressa alors à l'empereur Maurice, qui écrivit à l'archevêque d'Ancyre de se rendre aux vœux de Théodore. Celui-ci, rendu à lui-même, retourna à Sicée ; il fit ensuite le voyage de Constantinople, mandé par l'empereur pour donner sa bénédiction à la famille impériale, et c'est dans ce voyage qu'il guérit de la lèpre un des fils de Maurice. Il mourut à Sicée le 22 avril 613. — 22 avril.

THEODORE (saint), archevêque de Cantorbéry, né en 601 à Tarse en Cilicie, avait étudié à Athènes les sciences humaines et divines, et possédait à fond les langues grecque et latine. Saint Adrien, abbé de Niridan près de Naples, qui avait été proposé pour le siége de Cantorbéry vacant par la mort de saint Déusdédit, obtint du pape Vitalien d'être déchargé du fardeau qu'on voulait lui imposer, mais à condition qu'il indiquerait quelqu'un pour la place qu'il refusait, qu'il l'accompagnerait en Angleterre et qu'il l'aiderait de ses conseils. Théodore ayant été ordonné sous-diacre, laissa croître pendant quatre mois ses cheveux, qui étaient rasés, selon la coutume des moines grecs, et Vita-

lien le sacra le 26 mars 667. Le pape chargea saint Benoît Biscop, qui se trouvait alors à Rome, de conduire en Angleterre le nouvel archevêque et son compagnon. Ils s'embarquèrent tous trois le 27 mai, et ils abordèrent à Marseille, d'où ils se rendirent à Arles. Ils y séjournèrent quelque temps parce que Ebroin, maire du palais, s'opposait à leur passage en Anglelerre, dans la crainte qu'ils n'allassent négocier dans cette île une alliance préjudiciable aux intérêts de son gouvernement. Théodore alla passer l'hiver à Paris, où il apprit la langue anglaise, et il se procura toutes les connaissances dont il avait besoin pour l'exercice des fonctions dont il était chargé. Egbert, roi de Kent, envoya au-devant de lui un des principaux seigneurs de sa cour, qui l'attendit au port de Quentavie en Ponthieu, aujourd'hui Saint-Josse-sur-Mer. Théodore étant venu le rejoindre y tomba malade; dès qu'il fut rétabli, il s'embarqua avec saint Benoît Biscop, laissant en France saint Adrien, qui y était retenu par la politique ombrageuse d'Ebroïn. Arrivé à Cantorbéry, il prit possession de son siége, le 27 mai 669, qui était un dimanche. Lorsqu'il fut permis à Adrien d'aller le rejoindre, il l'établit abbé de Saint-Pierre de Cantorbéry, et il voulut qu'il l'accompagnât dans la visite qu'il fit des églises de l'île qui relevaient toutes de sa juridiction métropolitaine. Le respect avec lequel on le reçut partout lui donna la facilité de réformer les abus et de rétablir la discipline, surtout par rapport à la célébration de la fête de Pâques. Il introduisit partout le chant grégorien, qui n'était encore connu que dans le royaume de Kent, et après avoir réglé tout ce qui concernait l'office divin, il établit des évêques pour les villes où l'érection d'un siége épiscopal lui parut nécessaire. Il confirma saint Wilfrid sur le siége d'York, déclarant que l'ordination de saint Céadde était irrégulière, et que ceux qui l'avaient sacré n'en avaient pas le droit. Saint Céadde, qui n'avait été ordonné que malgré lui, retourna avec joie dans son monastère de Lestinguen; mais peu de temps après, Théodore, charmé de son mérite et de sa sainteté, l'établit évêque de Lichtfield. Ayant fondé une école à Cantorbéry, il y enseignait l'Écriture sainte, avec saint Adrien. Il y donnait aussi des leçons d'astronomie et d'arithmétique, sciences utiles pour fixer la célébration de la Pâque. Les langues grecque et latine furent aussi cultivées par ses disciples, dont plusieurs devinrent célèbres. Il fonda aussi d'autres écoles en divers lieux, et inspira aux Bretons le goût des sciences et des arts. Il tint en 673 un concile à Héreford, où l'on régla divers points de morale et de discipline. Il en tint un autre en 680, à Hetfield, contre les eutychiens et les monothélites: on y exposa la doctrine de l'Eglise sur le mystère de l'Incarnation, et l'on y reçut les cinq premiers conciles généraux. Enfin il en tint un troisième en 684, à Twiford, où saint Cuthbert fut élu évêque de Lindisfarne; saint Théodore le sacra à York le jour de Pâques, en présence de six évêques. Quelques années auparavant il avait sacré saint Erconvald, évêque de Londres, après avoir partagé en trois diocèses l'archevêché d'York. Il réconcilia Egfrid, roi des Northumbres, et Ethelred, roi des Merciens, qui étaient en guerre et qui venaient de se livrer une bataille auprès de la Trent. Rien n'a plus contribué à rendre célèbre dans l'Eglise le nom du saint archevêque que son *Pénitentiel;* c'est un recueil de canons qui règlent le temps que devait durer la pénitence publique, et on peut le regarder comme un abrégé de la discipline des Grecs et des Latins sur la matière. Saint Théodore, se sentant près de mourir, témoigna le désir de voir saint Wilfrid, et l'ayant prié de venir le trouver à Londres, il lui demanda pardon d'avoir démembré son diocèse sans son consentement: il lui rendit en entier le siége d'York et prit toutes les mesures pour que ce démembrement n'eût point de suite. Il mourut en 690, âgé de quatre-vingt-huit ans; son corps fut inhumé dans le monastère de Saint-Pierre, qui prit dans la suite le nom de Saint-Augustin. — 19 septembre.

THÉODORE (saint), évêque de Pavie en Italie, florissait après le milieu du VIIIe siècle, et mourut en 778. — 20 mai.

THÉODORE STUDITE (saint), abbé d'un monastère de Constantinople, naquit dans cette ville en 759, d'une famille illustre, et il était neveu de saint Platon. Théoctiste, sa mère, qui était sœur de ce dernier, ayant fondé en 781 le monastère de Saccudion, Théodore, qui avait vingt-deux ans, y reçut l'habit religieux. Saint Platon, ayant pris le gouvernement de la nouvelle communauté, donna des soins tout particuliers à son neveu. Théodore fit de si grands progrès dans la vertu et dans les sciences, que Platon s'étant démis de sa dignité en 794, il fut élu d'une voix unanime pour le remplacer. L'empereur Constantin VI ayant répudié l'impératrice Marie pour épouser Théodote, dont il était devenu éperdûment amoureux, mit tout en œuvre pour faire approuver cette union criminelle à Théodore, dont Théodote était proche parente. Il lui envoya Théodote elle-même, qui, pour le gagner à sa cause, fit valoir les promesses, les présents et les raisons tirées de leur parenté, mais sans succès. L'empereur se rendit en personne au monastère, et cette démarche ne lui rapporta que de l'humiliation; car ni l'abbé, ni aucun des moines ne se présentèrent pour le recevoir. Constantin, furieux, ne fut pas plutôt de retour au palais, qu'il chargea deux officiers de se rendre au monastère pour battre de verges Théodore et ceux de ses moines qui étaient attachés à son parti. L'ordre fut exécuté avec tant de rigueur, que le sang ruisselait de toutes parts sous les coups. Théodore fut ensuite exilé à Thessalonique, avec défense à qui que ce fût de l'accueillir ou de lui rendre le moindre service; ce qui empêcha les abbés du pays de venir à son secours. Il écrivit, du lieu de son exil, une

lettre au pape Léon III, qui, dans la réponse qu'il lui adressa, donne de grands éloges à sa fermeté. Constantin fut détrôné bientôt après par Irène, sa mère, qui lui fit crever les yeux, et cette barbarie fut exécutée avec tant de cruauté, qu'il en mourut peu après, l'an 797. Irène rappela les exilés, et Théodore revint à Saccudion ; mais voyant qu'il y était exposé aux incursions des Sarrasins, il se réfugia avec ses moines dans l'intérieur de la ville, et s'établit, avec l'agrément du patriarche et de l'impératrice, dans le monastère de Stude, qui était inhabité depuis que Constantin Copronyme en avait chassé les moines. Irène ayant été détrônée, à son tour, en 802, par Nicéphore, grand trésorier de l'empire, qui, s'étant revêtu de la pourpre, se montra partisan des manichéens et persécuteur des catholiques, Théodore reprocha à ce prince son impiété à plusieurs reprises, et lorsque celui-ci se disposait, en 811, à marcher contre les Bulgares, il envoya des officiers au saint abbé, dans la vue d'opérer un raccommodement. Théodore leur dit, comme s'il eût parlé à l'empereur lui-même : *Vous devez vous repentir et ne pas rendre le mal incurable... Celui dont l'œil voit tout vous déclare par ma bouche, que vous ne reviendrez pas de cette expédition.* Il fut tué en effet de la propre main de Crummius, roi des Bulgares, et Stauracе, son fils, fut proclamé son successeur; mais il prit l'habit monastique, et Michel Curopalate, gendre de Nicéphore, fut couronné empereur à sa place. Après deux ans de règne il embrassa aussi l'état monastique, laissant le trône à Léon l'Arménien. Celui-ci ayant remis en vigueur l'hérésie des iconoclastes, Théodore, qui voyait les saintes images partout mutilées et brisées, fit prendre des images à ses moines pour qu'ils les portassent publiquement à la procession du dimanche des Rameaux, afin de protester d'une manière sensible contre les profanations commises dans la ville, chantant en même temps des hymnes qui exprimaient leur foi et celle de l'Eglise sur le dogme attaqué par l'hérésie régnante. L'empereur, informé de ce qui s'était passé, fit défendre au saint abbé, sous les peines les plus sévères, de répéter à l'avenir une semblable manifestation ; mais Théodore, n'ayant eu aucun égard à cette défense, fut exilé en Mysie et renfermé dans le château de Mérope. Nicéphore, ayant appris qu'il encourageait par lettres les catholiques, le fit transférer dans le château de Bonit en Natolie, et envoya Nicétas, l'un de ses officiers, pour qu'il le fit fouetter en sa présence. Théodore se dépouilla lui-même de sa tunique et présenta aux coups son corps, dont le jeûne et les austérités avaient presque fait un squelette. Ce spectacle toucha Nicétas : voulant épargner au serviteur de Dieu cet indigne traitement, il fit retirer tout le monde, et déchargea quelques coups sur une peau de mouton, de manière qu'on pût l'entendre du dehors ; puis, teignant de son propre sang le fouet dont il était armé, il donna lieu de croire par cet artifice qu'il avait exécuté les ordres du prince. Théodore n'en continua pas moins d'écrire des lettres pour la défense des saintes images. Il eut même le bonheur de ramener à la foi plusieurs iconoclastes; mais ses conversions lui attirèrent de nouveaux tourments. Après avoir reçu cent coups de fouet, il fut renfermé avec saint Nicolas, son disciple et son compagnon d'exil, dans un cachot où personne n'avait la permission de pénétrer. Il y resta trois ans en proie à toutes les rigueurs du froid, de la faim et de la soif. Une de ses lettres ayant été saisie, il fut fouetté de nouveau ainsi que Nicolas, qui l'avait écrite. Il n'était pas encore guéri, trois mois après, lorsqu'on l'envoya à Smyrne avec son disciple. L'archevêque de cette ville, iconoclaste furieux, le retint pendant dix-huit mois dans un cachot souterrain, d'où il ne fut tiré qu'à la mort de Léon, arrivée en 820. Michel le Bègue, qui lui succéda après lui avoir ravi la couronne et la vie, rappela Théodore et les autres exilés. Le saint écrivit au nouvel empereur pour le remercier de son rappel et pour l'exhorter à vivre en union avec l'Eglise de Rome, la première des Eglises. En retournant à Constantinople, il fut reçu partout avec de grands égards, et il opéra plusieurs miracles sur sa route. Michel le Bègue, gagné par les iconoclastes, se déclara bientôt contre les saintes images, et annonça qu'il n'en souffrirait aucune dans Constantinople. Théodore lui fit à ce sujet d'énergiques représentations ; mais, voyant qu'elles ne produisaient aucun effet, il se retira avec ses religieux dans la péninsule de Saint-Tryphon, où il tomba malade peu de temps après. Le quatrième jour de sa maladie, qui était un dimanche, il se rendit encore à l'église pour y célébrer le saint sacrifice ; mais son état fut bientôt désespéré. Il pouvait à peine parler lorsqu'il dicta ses dernières volontés en présence de plusieurs évêques et d'un grand nombre de personnes pieuses qui étaient venues le visiter. Il reçut ensuite le saint viatique et l'extrême-onction. Ses moines rassemblés autour de lui récitaient le psaume CXVIII, lorsqu'il mourut, le 11 novembre 826, âgé de soixante-sept ans. Son corps fut transporté au monastère de Stude en 844. Saint Théodore a laissé deux *Testaments*, qui contiennent d'excellentes leçons pour les moines, les *Stéliteutiques*, ou *Invectives contre les iconoclastes*, deux livres de *Lettres*, cent vingt-trois *Epigrammes* en vers ïambiques, des *Hymnes*, des *Discours*, parmi lesquels se trouve un *Eloge de saint Platon*, son oncle, les grandes et les petites *Catéchèses*, qui sont le plus important de ses ouvrages et qui renferment les instructions qu'il donnait à ses religieux. On voit, par ses écrits, qu'il avait des connaissances très-étendues, beaucoup de justesse et de pénétration dans l'esprit ; son style, toujours approprié aux matières qu'il traite, est clair, concis, élégant et énergique. Saint Théodore est honoré chez les Grecs le 11 novembre, et chez les Latins le 12.

THEODORE GRAPT (saint), confesseur, né sur la fin du VIIIe siècle, dans le pays des Moabites, sortait d'une famille riche qui vint s'établir à Jérusalem, afin d'être plus à portée de lui donner une bonne éducation, ainsi qu'à son frère saint Théophane. Ils furent élevés l'un et l'autre dans le monastère de Saint-Sabas, et Théodore fut ensuite ordonné prêtre par le patriarche de Jérusalem, qui le députa ensuite vers l'empereur Léon l'Arménien, pour le conjurer de rendre la paix à l'Eglise d'Orient en mettant fin à la persécution des iconoclastes. L'empereur, loin d'avoir égard à ses représentations, le fit battre de verges et l'exila dans une île du Pont-Euxin, ainsi que saint Théophane, son frère, qui l'avait accompagné à Constantinople. Michel le Bègue, successeur de Léon, leur rendit la liberté, et Théodore, pendant le séjour qu'il fit à Constantinople, publia quelques écrits pour la défense des saintes images, ce qui lui attira une nouvelle persécution de la part de Michel. Ce prince, qui, dans le commencement de son règne, avait affecté une espèce de neutralité entre les catholiques et les iconoclastes, se déclara pour ces derniers, et il fit emprisonner Théodore, puis il le condamna à l'exil. Il fut persécuté de nouveau sous Théophile, fils de Michel, qui, étant monté sur le trône en 829, le relégua avec son frère dans l'île d'Alphase. Après deux ans d'exil, ils furent ramenés à Constantinople, où Théophile les fit dépouiller et battre en sa présence avec tant de cruauté, que peu s'en fallut qu'ils ne tombassent morts à ses pieds. Après ce barbare traitement, on les mit en prison, et quelques jours après, comme ils persévéraient dans leur refus de communiquer avec les iconoclastes, l'empereur ordonna de leur graver sur le front douze vers iambiques, dont voici le sens : *Ces hommes ont paru à Jérusalem comme des vases d'iniquité, remplis d'erreurs superstitieuses, et en ont été chassés pour leurs crimes. S'étant sauvés à Constantinople, ils n'ont point renoncé à leur impiété; c'est pourquoi ils ont été bannis, après avoir eu le visage stigmatisé.* On les lia sur des bancs pour leur graver ces iambes sur le visage, et ils furent ensuite reconduits en prison, ayant la face toute ensanglantée. Lorsque leurs plaies furent un peu guéries, ils furent exilés à Apamée en Syrie, où saint Théodore mourut, vers l'an 840. Les Grecs, qui l'honorent le 27 décembre, lisent en ce jour dans leurs synaxaires, les iambes écrits sur son visage, et qui l'ont fait surnommer *Grapt*, c'est-à-dire gravé. — 27 décembre.

THEODORE surnommé CRATÈRE (saint), prêtre et martyr à Samorra en Syrie, fut fait prisonnier de guerre par le calife Moutassem, lors de la prise d'Amorium, qui fut livrée aux musulmans en 836, par le traître Badizès. Conduit à Bagdad avec quarante autres prisonniers, tous officiers d'un haut grade et dont le plus illustre était le patrice Aétius, le calife les fit mettre dans une prison si obscure, que même en plein midi ils ne pouvaient se reconnaître qu'à la voix. Ils n'avaient pour nourriture qu'un peu de pain et d'eau, pour habits que des haillons remplis de vermine. Quand le calife les crut suffisamment affaiblis, il leur envoya des docteurs pour les solliciter à l'apostasie ; mais toutes ses tentatives échouèrent. Vatek, fils de Moutassem, ayant succédé à son père en 842, continua, mais sans plus de succès, le système de son père à l'égard de ces illustres prisonniers. Voyant que rien ne pouvait les détacher de la religion chrétienne pour embrasser celle de Mahomet, il les condamna à être décapités. L'officier chargé de présider à l'exécution les fit sortir de leur cachot et les conduisit, les mains liées derrière le dos, sur le bord du Tigre. Appelant ensuite Théodore, comme il savait qu'il avait quitté les fonctions du sacerdoce pour embrasser la carrière des armes, ce qui était une chose étonnante, même pour des infidèles, et qu'il était parvenu au grade de protospathaire, qui équivaut à celui de connétable, ou à peu près, il lui dit : *Toi qui étais prêtre parmi les chrétiens, toi qui as porté les armes et tué des hommes au mépris de ta profession, pourquoi maintenant veux-tu paraître chrétien? Ne vaut-il pas mieux pour toi implorer le secours du prophète Mahomet, puisque tu n'as plus d'espérance en Jésus-Christ, que tu as renoncé?—C'est cela même qui m'oblige à répandre mon sang pour lui, afin qu'il me pardonne mes péchés. Si votre esclave, après s'être enfui, revenait combattre pour vous jusqu'à la mort, ne lui pardonneriez-vous pas? — Tu vas être satisfait; ce que je t'en disais, c'était pour ton bien.* Comme les exécuteurs se disposaient à lui abattre la tête, Théodore craignant que le patrice Aétius ne fût trop attendri en voyant le supplice de ceux qu'on se proposait d'exécuter avant lui, lui dit : *Seigneur, vous nous avez toujours précédés par votre dignité et par votre vertu ; vous devez aussi recevoir le premier la couronne du martyre.* Le patrice ne voulut pas lui ôter cet honneur, mais il l'engagea à ouvrir la voie, l'assurant qu'il le suivrait avec tous ses compagnons. Théodore s'étant donc recommandé à Dieu, s'avança vers le bourreau et reçut la mort avec une fermeté héroïque. Les quarante-un autres furent exécutés ensuite, selon l'ordre de leur grade, l'an 845. Le Martyrologe romain les mentionne sous le 6 mars.

THEODORE DE CELLES (le bienheureux), fondateur de l'ordre de Sainte-Croix, mourut l'an 1236, et il est honoré à Huy, près de Liége, le 17 août.

THEODORE (sainte), *Theodora*, vierge et martyre à Terracine en Italie, avait accompagné dans son exil sainte Flavie Domitille, dont elle était servante, et avec laquelle elle fut brûlée vive dans la chambre qu'elles habitaient. Leur supplice fut motivé sur le refus qu'elles faisaient de sacrifier aux dieux et sur le prosélytisme qu'elles exerçaient en faveur de la religion chrétienne. Elle souffrit sous l'empereur Trajan, vers la fin du Ier siècle. — 7 mai.

THEODORE (sainte), vierge et martyre à

Rome, était d'un rang illustre et sœur de saint Hermès, préfet de la ville, lequel s'était converti, avec toute sa famille, à la vue de la résurrection de son fils unique, opérée par le pape saint Alexandre. Théodore, qui était encore jeune, n'eut pas plutôt reçu le baptême, qu'elle commença une vie nouvelle et toute chrétienne. Elle se dépouilla, avec l'autorisation de son frère, de tous ses biens en faveur des pauvres, se réduisant elle-même à une espèce de pauvreté volontaire pour servir Dieu avec plus de perfection. L'empereur Adrien ayant appris la conversion d'Hermès, le fit arrêter et condamner à mort. Sa sœur l'accompagna devant le tribunal, le suivit dans sa prison, et assista à son supplice. Après son exécution, elle lui rendit les derniers devoirs, aidée de sainte Balbine, qui souffrit le martyre peu de temps après. Le juge Aurélien ayant fait ensuite comparaître Théodore devant lui, lui demanda compte de ses biens, qui étaient considérables. Elle répondit qu'elle les avait distribués aux pauvres et qu'il ne lui restait plus que sa vie, qu'elle donnerait volontiers pour Jésus-Christ. Adrien, après l'avoir fait fouetter avec la dernière barbarie, donna l'ordre de lui trancher la tête, l'an 132. Son corps fut inhumé à côté de celui de son frère, sur la voie *Salaria*. Le pape Pélage II orna son tombeau avec une grande magnificence vers l'an 580. — 1er avril.

THEODORE (sainte), martyre en Afrique, avec sainte Fortune et plusieurs autres, fut arrêtée à Carthage pendant la persécution de Dèce, et subit d'horribles tortures qui lui donnèrent la mort. — 11 avril.

THEODORE (sainte), martyre à Nicée avec saint Theusétas et plusieurs autres, fut brûlée vive pour la foi chrétienne au commencement de la persécution de l'empereur Dioclétien. — 13 mars.

THEODORE (sainte), vierge et martyre à Alexandrie, ayant été arrêtée comme chrétienne pendant la persécution de Dioclétien, comparut devant Eustrate, préfet d'Egypte, qui lui demanda de quelle condition elle était. — *Je suis chrétienne.* — *Etes-vous esclave ou libre?* — *Comme chrétienne, j'ai été affranchie par Jésus-Christ : au surplus, je suis née de parents libres.* Eustrate ayant fait venir le procureur de la ville, lui demanda s'il connaissait Théodore. Ce fonctionnaire répondit qu'elle était d'une très-bonne famille d'Alexandrie. Alors le préfet demanda à Théodore pourquoi, étant noble, elle ne s'était pas mariée : — C'est pour plaire à Jésus-Christ, qui, en se faisant homme, nous a délivrés de la corruption; j'espère qu'il m'en préservera si je lui reste fidèle. — Les empereurs ont ordonné que les vierges qui refuseraient de sacrifier aux dieux seraient exposées dans un lieu de prostitution; et sans doute que vous n'ignorez pas cet édit. — Vous n'ignorez pas non plus que c'est l'intention que Dieu considère : il sait que j'ai la volonté de rester pure, et si vous faites violence à mon corps, ma vertu n'aura souffert aucune atteinte. — Faut-il que tant de charmes deviennent la proie d'un débauché? Je gémis du sort déplorable que vous vous préparez; mais je n'y puis rien, et il faut que l'ordonnance des empereurs soit exécutée d'une façon ou de l'autre. — Je vous ai déjà dit que Dieu considère la volonté plutôt que l'action même. Je ne me croirai donc pas souillée si l'on emploie la force pour me déshonorer. Si, par exemple, vous me faisiez couper la main, le bras ou la tête, serait-ce moi qui serais coupable d'homicide? Evidemment non; il en est de même de ce dont vous me menacez. Quoi que l'on fasse à mon corps malgré moi, je serai toujours vierge aux yeux de Dieu. — Sauvez du moins l'honneur de votre famille; car, d'après ce que m'a dit le procureur de la ville, votre père tient un rang distingué parmi ses concitoyens. — La source du véritable honneur, c'est Jésus-Christ, qui ennoblit les âmes, et qui, je l'espère, empêchera que la colombe ne devienne la proie de l'épervier. — Hélas! pauvre enfant, en qui mettez-vous votre espérance? En un homme mort sur une croix? Vous imaginez-vous qu'il viendra vous tirer du lieu infâme où je vous aurai fait conduire? — Oui, je crois que Jésus..... me délivrera des mains de ceux qui ont juré la perte de ma virginité, et qu'il me conservera pure et sans tache. — Vous abusez de ma patience en me débitant vos chimériques imaginations, et si vous persistez dans votre obstination, je ferai exécuter contre vous l'édit comme si vous n'étiez qu'une esclave ou une fille du peuple. — Je vous abandonne mon corps, qui est en votre pouvoir; mais mon âme est au pouvoir de Dieu seul. » Eustrate, lui ayant fait donner deux soufflets, lui réitéra l'ordre de sacrifier. — « Que le Seigneur ne permette jamais que je sacrifie aux démons, ni que je les adore. — Faut-il que vous m'ayez forcé à vous faire souffleter et à traiter ainsi une personne de condition. — Ce que vous regardez comme un affront fera ma gloire dans le ciel. — Mon indulgence est à bout, et si je la poussais plus loin je manquerais à mon devoir. — Vous craignez de déplaire à un homme en différant l'exécution de ses ordres, et moi je crains de déplaire à Dieu en ne faisant pas ce qu'il me commande. — Je vous donne trois jours pour vous décider; mais, passé ce délai, si vous n'êtes pas soumise, je ferai sur vous un exemple terrible qui effraie toutes celles qui voudraient imiter votre désobéissance. — Ces trois jours ne me feront pas changer de résolution, et je suis prête à me laisser conduire où vous voudrez; car Dieu ne m'abandonnera pas, et vous pouvez dès maintenant faire de moi tout ce qu'il vous plaira. Si cependant vous me donnez trois jours de répit, la seule grâce que je vous demande, c'est qu'on n'attente pas à ma pudicité avant votre sentence. » Le préfet fit droit à sa demande, et ordonna qu'on la tînt renfermée pendant les trois jours, avec défense de lui faire aucun outrage. Ce délai écoulé, il la fit comparaître de nouveau, et la trouvant dans les mêmes

dispositions, il ordonna qu'elle serait conduite dans un lieu de prostitution, en lui disant : — « Nous verrons si votre Jésus-Christ aura un si grand soin de sa colombe : il le doit, pour peu qu'il ait l'âme reconnaissante. — Que cela ne vous inquiète pas, ce Dieu qui a été jusqu'ici le gardien de ma pureté, la défendra contre la violence des libertins qui voudraient y porter atteinte. » En entrant dans le lieu infâme où l'on venait de l'amener, elle leva les yeux au ciel et fit cette prière : *Dieu tout-puissant, Père de Jésus-Christ mon Seigneur, secourez-moi et tirez-moi d'ici. Vous qui délivrâtes saint Pierre de la prison avant qu'on lui eût fait aucun mal, faites que je sorte d'ici sans souillure, afin que tout le monde voie que j'ai l'honneur d'être à vous.* » Bientôt une foule de débauchés entourent la maison, contemplant du dehors cette proie qui ne peut leur échapper, du moins ils le croient. Mais Jésus-Christ, qui veille sur son épouse, lui envoie un de ses serviteurs pour la délivrer. C'était un jeune chrétien, nommé Didyme, qui, s'étant habillé en soldat, entra dans l'appartement où elle était, en contrefaisant les allures d'un débauché. A sa vue, Théodore, qui ignorait ses intentions généreuses, fut saisie d'effroi, et elle courait tantôt d'un côté de la chambre, tantôt de l'autre pour ne pas se laisser approcher. Elle était toute hors d'haleine, lorsqu'il parvint à lui faire comprendre son projet, qui était de changer d'habits, afin qu'elle pût s'échapper à la faveur de ce déguisement. Didyme lui fit enfoncer son chapeau jusque sur les yeux. Ainsi travestie, elle sortit sans être reconnue. Lorsqu'on eut vu sortir le prétendu soldat, un de ceux qui attendaient à la porte entra dans la chambre, et quelle ne fut pas sa surprise en voyant ce changement de sexe ! Il sort en criant au prodige ; mais Didyme expliqua comment la chose s'était passée. Conduit aussitôt devant le préfet, qui lui demanda où était Théodore, il répondit qu'il n'en savait rien, mais qu'elle était sortie pure et intacte. Sur son refus de sacrifier, il fut condamné à perdre la tête, et pendant qu'on le conduisait au supplice, Théodore se présente pour prendre sa place. — « Ce que vous avez fait, lui dit-elle, c'est pour conserver ma chasteté et non ma vie..... Si je me suis sauvée, c'était pour n'être pas souillée et non pour ne pas mourir. Je ne veux pas que vous m'enleviez ainsi la couronne du martyre, sans quoi, au lieu de m'avoir rendu service, vous m'auriez fait tort. » Ses désirs furent enfin exaucés, et elle fut associée à son martyre, l'an 304, pendant la persécution de Dioclétien. — 28 avril.

THÉODORE (sainte), dame romaine d'un haut rang, se distingua par ses bonnes œuvres, surtout par les services qu'elle rendit aux martyrs pendant la persécution de Dioclétien, et par les secours qu'elle leur procurait. Quoiqu'elle désirât partager leurs tourments, afin de participer à leur couronne, ses vœux ne furent pas exaucés ; et elle mourut saintement quelques années après. — 17 septembre.

THÉODORE (sainte), pénitente, florissait dans le ve siècle, sous le règne de l'empereur Zénon l'Isaurien. S'étant engagée dans le mariage, elle se laissa séduire par un étranger; mais elle conçut aussitôt un si grand regret de sa faute, qu'elle quitta le monde, prit un habit de moine et se retira dans un monastère d'hommes, où elle se livra à des austérités extraordinaires. Ce ne fut qu'après sa mort, arrivée vers l'an 480, qu'on s'aperçut qu'elle avait déguisé son sexe. On croit que la solitude dans laquelle elle se retira était située en Egypte, dans le voisinage d'Alexandrie, où elle est honorée le 11 septembre.

THÉODORE (sainte), impératrice, née vers l'an 810, dans la Paphlagonie, était fille d'un tribun militaire, qui lui fit donner une excellente éducation. Euphrosine, belle-mère de l'empereur Théophile, ayant fait assembler les plus belles filles de l'empire pour lui choisir une épouse, Théodore eut la préférence sur toutes ses rivales. Elle joignait à une grande beauté les qualités les plus précieuses du cœur et de l'esprit, et elle embellit le trône par ses vertus. Elle sut adoucir par sa patience le caractère brutal de Théophile, mais elle ne put l'empêcher de persécuter les défenseurs des saintes images, qu'elle ne craignait pas de protéger de tout son pouvoir. Devenue veuve en 842, elle gouverna l'empire avec beaucoup de sagesse pendant la minorité de son fils Michel III, et l'un des premiers actes de son administration fut la convocation d'un concile à Constantinople, pour mettre un terme aux troubles que causait, depuis plus d'un siècle, l'hérésie des iconoclastes. On y confirma le second concile de Nicée, et l'on y déposa Jean l'Economante, patriarche de cette ville, pour mettre à sa place saint Méthode, qui avait été cruellement persécuté sous les deux derniers règnes. La pieuse impératrice eut ainsi la gloire d'avoir rendu la paix à l'Eglise d'Orient, qui célébra depuis, par une fête nommée *Orthodoxie*, le rétablissement des saintes images. En 844, elle renouvela avec Bogoris, roi des Bulgares, le traité de paix conclu sous Théophile ; elle lui rendit en même temps sa sœur, qu'on gardait pour ôtage à Constantinople, et qui, s'étant convertie au christianisme, porta la foi dans son pays. Les soins de Théodore s'étendaient à toutes les branches de l'administration; mais pendant qu'elle s'appliquait, avec autant de zèle que de succès, à la prospérité de l'empire et au bonheur du peuple, Michel, son fils, indisposé contre elle par de vils courtisans, lui ôta l'autorité et la fit enfermer, en 857, dans un monastère, où elle passa saintement les dix dernières années de sa vie, uniquement occupée du soin de son salut. Sainte Théodore mourut en 867, âgée d'environ cinquante-sept ans. Elle est nommée dans le ménologe de l'empereur Basile et dans les ménées des Grecs sous le 11 février.

THÉODORE LA MYROBLITE (sainte), veuve et religieuse, florissait dans l'île d'Egine après le milieu du IXe siècle, et mourut

vers l'an 884. Elle est honorée à Thessalonique le 5 avril.

THÉODORET (saint), *Theodoretus*, prêtre et martyr à Antioche, avait montré un grand zèle pour la destruction des idoles et l'abolition du paganisme sous l'empereur Constance. Il avait bâti des oratoires et des églises sur les tombeaux de plusieurs martyrs, et il était chargé de la garde des vases sacrés, lorsque Julien l'Apostat parvint à l'empire. Le comte Julien, oncle de l'empereur et apostat comme lui, étant devenu gouverneur de l'Orient, dont Antioche était la capitale, résolut de s'emparer de ces vases sacrés; pour assurer le succès de cette mesure spoliatrice, il ordonna à tous les ecclésiastiques de quitter la ville. Théodoret, ne voulant point abandonner les trésors confiés à sa garde, continua de remplir les fonctions de son ministère. Le comte, informé de cette désobéissance à ses ordres, se le fit amener les mains liées derrière le dos, et lui reprocha d'avoir renversé les statues des dieux et bâti des églises sous le règne précédent. Théodoret, de son côté, reprocha au comte son apostasie, et celui-ci, furieux, le fit frapper sous la plante des pieds et sur le visage. Il le fit ensuite attacher à quatre pieux, par les bras et par les jambes qu'on lui distendait au moyen de poulies; et pendant qu'on lui disloquait ainsi les membres, Julien le raillait, tandis que le martyr l'exhortait à rentrer en lui-même, et à rendre gloire au vrai Dieu ainsi qu'à Jésus-Christ son Fils. On l'étendit ensuite sur le chevalet, et pendant que son sang ruisselait de toutes parts, Julien lui dit : *Je vois que vous ne sentez pas assez vos tourments. — Je ne les sens point parce que Dieu est avec moi.* Alors il lui fit appliquer des torches ardentes sur les côtés, et pendant cette horrible torture, le martyr, levant les yeux au ciel, priait Dieu de glorifier son nom dans tous les siècles. Pendant cette prière, les bourreaux, saisis de frayeur, tombèrent la face contre terre, et lorsque le comte leur ordonna de continuer, ils refusèrent d'obéir, disant qu'ils avaient vu des anges s'entretenir avec Théodoret. Julien ordonna qu'on les précipitât dans l'Oronte; comme on se mettait en devoir d'exécuter cet ordre barbare, Théodoret leur dit qu'il les suivrait quand il aurait remporté la victoire sur l'ennemi. Julien lui demanda de quel ennemi il voulait parler. — *C'est du démon, pour lequel vous combattez et sur lequel Jésus-Christ, le Sauveur du monde, me donnera la victoire. — Vous méprisez les tortures, mais vous ne mépriserez peut-être pas la mort, et je vais vous faire exécuter sur-le-champ. — C'est mon plus grand désir. Pour vous, vous mourrez dans votre lit, en souffrant des douleurs horribles; votre maître, qui se flatte de vaincre les Perses, perdra la vie par une main inconnue, et il ne remettra plus le pied sur les terres romaines.* Il fut décapité en 362, et la prédiction qu'il avait faite sur les deux Julien reçut son application l'année suivante. — 23 octobre.

THÉODOSE (saint), *Theodosius*, martyr, souffrit en Orient avec saint Quadrat et quarante-un autres. — 26 mars.

THÉODOSE (saint), martyr à Rome avec saint Luce et deux autres, souffrit sous l'empereur Claude II, dit le Gothique, vers l'an 269, et fut enterré sur la voie *Salaria*. — 25 octobre.

THÉODOSE (saint), abbé du mont Scopule en Cilicie, était d'une naissance illustre et avait tout quitté pour embrasser la vie anachorétique. Il se bâtit une cellule sur une haute montagne près de la mer, et il passait les jours à prier et à chanter les louanges de Dieu, tout en fabriquant des vases et des corbeilles. Il cultivait aussi un coin de terre qu'il avait défriché et qui lui fournissait le grain nécessaire à sa subsistance. Il n'avait pour habillement qu'une tunique de poil de chèvre, portait des chaînes de fer autour du cou, à la ceinture et aux mains, et couchait sur la terre nue. Le bruit de sa sainteté se répandit au loin dans le pays, et il lui vint des disciples qu'il forma à la vie religieuse sous une règle très-austère, dans laquelle le travail des mains occupait une grande place. Les ouvrages fabriqués par la communauté étaient transportés dans les villes du littoral au moyen d'un bateau qu'il avait fait construire et qui, longeant les côtes de la mer, ramenait les choses nécessaires à ses disciples. Il était tellement respecté, que les barbares et surtout les Isauriens, qui ravagèrent la Cilicie en 441, se contentèrent de lui demander des vivres sans rien piller de ce qui appartenait au monastère. Cependant, comme on craignait que ces barbares ne finissent par l'emmener prisonnier, il suivit le conseil des évêques de la province, et se retira à Antioche. Il y mourut quelque temps après, avant le milieu du ve siècle. On lui donnait le surnom de *Chevelu*, parce que ses cheveux, qu'il ne coupait pas, étaient devenus si longs qu'ils traînaient sur la terre, et qu'il était obligé de les passer autour de son corps. Jean Mosch parle de ses miracles dans son *Pré spirituel*. Théodose est nommé dans les ménées des Grecs, le même jour que saint Théodose le Cénobiarque, c'est-à-dire le 11 janvier.

THÉODOSE (saint), évêque d'Auxerre, succéda à saint Ours vers l'an 500. En 511, il assista au premier concile d'Orléans, et l'on croit qu'il mourut l'année suivante. — 17 juillet.

THÉODOSE LE CÉNOBIARQUE (saint), abbé en Palestine, naquit, en 423, à Morgariasse, petite ville de la Cappadoce, de parents vertueux qui le formèrent à la piété : aussi montra-t-il dès l'âge le plus tendre un goût prononcé pour les choses de Dieu. Ayant été ordonné lecteur, il exerçait son office avec une grande édification, et il acquit une connaissance approfondie de l'Ecriture sainte, ainsi qu'une facilité merveilleuse pour l'interpréter aux autres. Un jour qu'il lisait le commandement que Dieu fit à Abraham de quitter son pays et sa famille, il le prit pour lui-même, et sans hésiter, il partit pour Jérusalem, afin de consulter Dieu sur le genre de

vie qu'il devait embrasser. Il visita en passant saint Siméon Stylite, qui, dès qu'il l'eut vu venir, lui cria, en l'appelant par son nom : *Théodose, serviteur de Dieu, soyez le bien venu*. Théodose, surpris que le saint le connût, se prosterna la face contre terre, tant ce prodige le frappa. Siméon le fit monter sur sa colonne, l'embrassa tendrement, lui prédit plusieurs choses qui devaient lui arriver, et lui donna de salutaires avis. Théodose continua sa route, et lorsqu'il fut arrivé à Jérusalem, il s'empressa de visiter les saints lieux. Après avoir consulté le ciel, il se détermina pour la vie cénobitique, et se mit sous la conduite d'un saint moine, nommé Longin, qui vivait dans un coin de la tour de David, et il fit des progrès rapides sous un maître aussi expérimenté dans les voies de la perfection. Une dame, nommée Icélie, ayant bâti sur le chemin de Bethléem une église en l'honneur de la sainte Vierge, demanda Théodose pour la desservir, et il fut forcé, malgré ses prières et ses larmes, d'accepter cette fonction ; mais il y renonça bientôt après, dans la crainte que les louanges qu'on donnait à sa vertu ne corrompissent son cœur, et il se retira dans une caverne située sur une montagne. Quelques légumes et quelques herbes sauvages composaient toute sa nourriture, et il fut trente ans sans goûter de pain. Plusieurs personnes ayant voulu vivre sous sa conduite, il en admit d'abord six ou sept, ensuite un plus grand nombre, et il finit par recevoir tous ceux qui se présentaient; ce qui le mit dans l'obligation de bâtir un monastère. La nécessité de penser continuellement à la mort était le sujet de la première instruction qu'il adressait aux nouveaux venus, et pour rendre cette instruction plus frappante, il avait fait creuser un tombeau destiné à la sépulture de toute la communauté. Lorsqu'il fut achevé, il y conduisit ses moines et leur dit : *Voilà le tombeau tout prêt : mais qui d'entre nous en fera la dédicace? — Ce sera moi*, répondit le prêtre Basile, et se jetant aux pieds de son abbé, il lui demande sa bénédiction. Théodose, après la lui avoir donnée, fit dire pour lui les prières des morts. Basile mourut en effet quarante jours après, sans avoir été malade. Une année que Théodose n'avait encore que douze disciples, il arriva que la communauté n'avait rien à manger le jour de Pâques : on manquait même du pain nécessaire au saint sacrifice ; ce qui fit murmurer quelques-uns des frères. Il les reprit de leur peu de foi en leur disant : *Mettez votre confiance en Dieu : il saura bien pourvoir à vos besoins* ; et peu d'instants après on vit arriver plusieurs mulets chargés de provisions. Sa sainteté, illustrée par des miracles, augmentait tous les jours le nombre de ses disciples, ce qui le détermina à bâtir près de Bethléem un vaste monastère capable de contenir tous ceux qui se présentaient. Il y joignit trois infirmeries, dont l'une, pour les malades, fut fondée par la piété d'une dame du voisinage ; la seconde était pour les vieillards et les infirmes ; la troisième pour les moines sans vocation ou coupables de quelque grande faute, ou tombés en démence. Théodose, qui avait construit ces deux dernières infirmeries, fit bâtir des hôtelleries pour les étrangers, et l'on y recevait tous ceux qui se présentaient. Un jour le nombre des hôtes se trouva si grand, qu'ils occupaient près de cent tables. Plus d'une fois il multiplia miraculeusement les provisions qui leur étaient destinées. Il y avait dans l'enclos des bâtiments du monastère quatre églises : la première pour ceux de la langue grecque ; la deuxième pour les Arméniens, auxquels on avait réuni les Arabes et les Perses : la troisième pour les Besses, c'est-à-dire pour ceux des pays septentrionaux, qui parlaient l'esclavon ou le rhunique; enfin, la quatrième pour ceux qui étaient en pénitence, c'est-à-dire qui expiaient leurs fautes par des travaux et des humiliations imposés par la règle. C'est dans celle des Grecs, qui était la plus nombreuse, qu'on se réunissait pour l'oblation du sacrifice et pour la participation au corps de Jésus-Christ. Le saint abbé, pour préserver ses moines des dangers de l'oisiveté, les obligeait tous à des travaux qui pouvaient être utiles au monastère, sans être incompatibles avec l'esprit de recueillement. Il était lié d'une étroite amitié avec saint Sabas, abbé d'un monastère situé près de la source du torrent de Cédron, et ils se faisaient de fréquentes visites, pendant lesquelles ils s'entretenaient de matières de spiritualité. Salluste, patriarche de Jérusalem, qui connaissait leur vertu et leur mérite, établit Sabas supérieur de tous les anachorètes de la Palestine, et Théodose supérieur de tous les cénobites de la même contrée, ce qui fit donner à ce dernier le surnom de *Cénobiarque*, c'est-à-dire chef des *cénobites*. Ces deux illustres abbés furent persécutés pour la foi catholique par l'empereur Anastase, protecteur des eutychiens, qui avait chassé en 513 Elie, successeur de Salluste sur le siége de Jérusalem, pour y mettre un intrus, nommé Sévère. Théodose et Sabas refusèrent de le reconnaître pour patriarche, et restèrent attachés à Elie, ainsi qu'à Jean, son successeur légitime. Anastase, sentant de quelle importance il était de gagner à sa cause saint Théodose, lui envoya une somme considérable, sous le prétexte d'assister les pauvres, mais dans la réalité pour le gagner à son parti. Le saint abbé, feignant de ne pas s'apercevoir du piége qu'on voulait lui tendre, reçut l'argent qu'il distribua en aumônes ; et peu après l'empereur lui envoya une confession de foi, dans laquelle les deux natures de Jésus-Christ étaient confondues, avec invitation de la souscrire. Théodose écrivit à Anastase une lettre, dans laquelle, après avoir solidement réfuté l'hérésie eutychienne, il lui dit : *Puisqu'il nous faut choisir entre conserver honteusement notre vie en souscrivant à l'erreur, ou mourir avec gloire pour le maintien de la foi, je déclare à Votre Majesté que nous préférons la mort à la vie.* Anastase, frappé de la liberté apostolique qui régnait dans cette

lettre, lui fit une réponse aussi respectueuse que modérée, assurant que tout son désir était de rétablir la paix dans l'Eglise ; mais ses mauvaises dispositions reprirent bientôt *le dessus*, et il publia en faveur de l'eutychianisme des édits violents qu'il fit exécuter par la force armée. A la première nouvelle que Théodose en reçut, il se rendit à Jérusalem ; puis, ayant fait assembler le peuple dans l'église patriarcale, il monta en chaire et dit ces paroles mémorables : *Si quelqu'un ne reçoit pas les quatre conciles œcuméniques comme les quatre Evangiles, qu'il soit anathème.* Une démarche aussi hardie de la part d'un saint presque centenaire ranima la foi des indécis, et un miracle acheva de confirmer les faibles dans leur croyance. En effet, une femme atteinte d'un cancer rongeur fut guérie tout à coup en le touchant par derrière sans qu'il s'en aperçût. L'empereur, irrité de ce qu'un moine osait lui résister, envoya un ordre pour exiler Théodose, mais cet exil ne fut pas de longue durée, car Anastase mourut peu de temps après, et Justin Ier, son successeur, qui favorisait les catholiques, rappela le saint abbé en 518, peu après son avénement au trône impérial. Théodose, de retour dans son monastère, continua à se sanctifier par la pratique de toutes les vertus, surtout par l'humilité, qu'il portait jusqu'à l'héroïsme. Un jour, il se jeta aux pieds de deux de ses moines qui se disputaient, et il ne voulut se relever qu'après qu'ils se furent parfaitement réconciliés. Un autre jour, il fut obligé de séparer de la communion un frère qui s'était rendu coupable d'une faute très-grave, et le coupable non-seulement ne se soumit pas à la pénitence qui lui était infligée, mais il eut encore l'audace d'excommunier à son tour son abbé. Théodose, loin de punir cet attentat, se conduisit comme si l'excommunication eût été valide, dans l'espérance que son disciple, qu'il voulait sauver, se laisserait toucher par cette condescendance ; et l'événement prouva qu'il avait bien jugé. La dernière année de sa vie, il fut affligé d'une maladie grave, qu'il supporta avec beaucoup de patience. Un frère, touché de ses douleurs, lui ayant conseillé de s'adresser au ciel pour en obtenir quelque adoucissement à ses maux : *Non*, répondit-il, *une telle prière marquerait de l'impatience et pourrait me faire manquer ma couronne.* Lorsqu'il sentit que sa dernière heure approchait, il assembla ses moines autour de lui pour leur donner des avis, et leur fit plusieurs prédictions qui eurent leur accomplissement bientôt après. Il mourut l'an 529, âgé de cent cinq ans. Pierre, patriarche de Jérusalem, présida à ses funérailles, où se trouvait une grande foule des habitants du pays, et il s'opéra plusieurs miracles pendant la cérémonie. Peu après sa mort, un général de l'empire qui marchait contre les Perses, obtint le cilice que Théodose portait pendant sa vie, et il s'en revêtit comme d'une cuirasse, ou plutôt comme d'une relique à laquelle il attribua la victoire qu'il remporta sur les ennemis. — 11 janvier.

THÉODOSE (saint), évêque de Vaison, florissait au milieu du VIe siècle. Il se fit représenter au concile d'Arles tenu en 554 par saint Quinide, qu'il fit ensuite son coadjuteur et sur lequel il se déchargea, à cause de son grand âge, d'une partie des fonctions épiscopales. Il mourut vers l'an 576, et on l'honore le 25 octobre.

THÉODOSIE (sainte), *Theodosia*, martyre à Canope en Egypte, était fille de sainte Athanasie et souffrit au commencement du IVe siècle, avec sa mère et ses deux sœurs, sainte Théoctiste et sainte Eudoxie. — 31 janvier.

THÉODOSIE (sainte), martyre, souffrit avec saint Domèce et trois autres. — 23 mars.

THÉODOSIE (sainte), martyre à Amid en Paphlagonie, avec sainte Alexandre et cinq autres, souffrit la prison et d'autres tortures pour la foi chrétienne. Elle fut ensuite décapitée, au commencement du IVe siècle, pendant la persécution de l'empereur Dioclétien. — 20 mars.

THÉODOSIE (sainte), martyre en Palestine, était mère de saint Procope, qui souffrit aussi le martyre. Elle fut décapitée à Césarée avec douze autres dames pendant la persécution de Dioclétien. — 29 mai.

THÉODOSIE (sainte), vierge et martyre à Césarée en Palestine, naquit en 286 à Tyr en Phénicie, et fut élevée dans la religion chrétienne. Elle avait déjà fait vœu de virginité lorsque, se trouvant, à l'âge de dix-huit ans, à Césarée, pendant la persécution de l'empereur Galère, elle salua les martyrs qui étaient enchaînés à la porte du palais d'Urbain, gouverneur de la Palestine, se recommanda à leurs prières et les exhorta à confesser Jésus-Christ avec courage. Cette démarche hardie la fit arrêter par les gardes du gouverneur qui la conduisirent au tribunal de leur maître. Celui-ci, prenant pour une insolence l'air intrépide avec lequel Théodosie se présenta devant lui, la fit étendre sur le chevalet, et les bourreaux, après lui avoir déchiré, par son ordre, les côtés avec des ongles de fer, lui coupèrent les mamelles. Pendant cette horrible mutilation, elle ne laissa échapper ni plainte ni soupir; on remarquait même sur son visage une sérénité toute céleste. *Je me réjouis*, disait-elle, *d'être appelée à la couronne du martyre, et je remercie Dieu de m'avoir jugée digne d'une telle grâce.* Le gouverneur la fit ensuite précipiter dans la mer, le 2 avril 308. On l'honore avec une dévotion particulière en plusieurs lieux, et surtout à Venise. — 2 avril.

THÉODOSIE (sainte), religieuse et martyre avec d'autres, fut mise à mort sous les iconoclastes dans le VIIIe siècle. Ses reliques étaient autrefois honorées chez les Grecs dans l'église du Dexiocrate à Constantinople, le 18 juillet.

THÉODOTE (saint), *Theodotus*, martyr à Héraclée en Thrace, souffrit avec saint Clémentin et un autre. — 14 novembre

THEODOTE (saint), berger et martyr à Césarée en Cappadoce, avec sainte Rufine, son épouse, souffrit vers le milieu du IIIe siècle. Il était père de saint Mammès, martyrisé environ vingt ans après son père, sous l'empereur Aurélien. — 31 octobre.

THEODOTE (saint), martyr à Tomes en Scythie, souffrit avec saint Marin et un autre. — 5 juillet.

THEODOTE (saint), cabaretier et martyr à Ancyre en Galatie, l'an 303, sous Dioclétien, fut élevé dans la piété par sainte Thécuse, sa tante. Il entra dans le mariage, tint une hôtellerie et se mit à vendre du vin sans que cet état lui fît rien perdre de sa fidélité aux devoirs de la religion. Loin d'être exposé au danger de l'intempérance, la prière et le jeûne faisaient ses délices, et il donnait aux pauvres tout ce qu'il gagnait et qui n'était pas nécessaire à sa subsistance. Il convertit plusieurs pécheurs par ses exhortations : il fut même favorisé du don des miracles, et il guérit plusieurs malades par la vertu de ses prières. Lorsque la persécution de Dioclétien eut éclaté en 303, Théoctène, gouverneur de cette province, fit exécuter les édits avec une grande cruauté; mais Théodote, supérieur à la crainte qui avait réduit la plupart des chrétiens à se cacher, assistait les confesseurs dans les prisons et enterrait les corps des martyrs, quoiqu'il fût défendu, sous peine de mort, de leur rendre les derniers devoirs. Le gouverneur avait ordonné d'offrir aux idoles toutes les denrées qu'on exposait en vente sur le marché ou dans les boutiques, afin d'obliger les chrétiens à mourir de faim ou à participer à l'idolâtrie. Heureusement que Théodote avait fait par avance une ample provision de blé et de vin qu'il revendait au prix coûtant, ce qui mettait les fidèles en état de se procurer des vivres qui n'étaient pas souillés par des cérémonies idolâtriques. Sa maison était toujours ouverte aux pauvres, aux malades et aux étrangers, qui tous recevaient gratuitement les secours dont ils avaient besoin. Un jour qu'il était allé à Malus, bourg voisin d'Ancyre, il eut le bonheur de sauver les restes de saint Valens, qui venait d'être brûlé vif et qu'on allait jeter dans le fleuve Halys. Il emporta ce précieux trésor, afin de le mettre en lieu de sûreté. Ayant rencontré près de là des chrétiens de sa connaissance auxquels il avait fait rendre la liberté, il les pria d'accepter quelques rafraîchissements et il fit venir le curé du bourg pour partager leur repas. Lorsque ce prêtre, nommé Fronton, fut arrivé, Theodote lui dit : *Le lieu où nous nous trouvons me paraît propre à mettre des reliques; pourquoi n'y bâtissez-vous pas une chapelle?* — *Pour y mettre des reliques*, répondit Fronton, *il faudrait en avoir.* — *Dieu vous en procurera; préparez seulement un lieu pour les déposer, et elles ne tarderont pas à vous arriver. Voilà un anneau que je vous donne comme garantie de l'engagement que je prends de vous en procurer au plus tôt.* Cela dit, il reprend la route d'Ancyre, et en y arrivant, il apprit qu'on venait d'arrêter Thécuse, sa tante, avec six autres vierges. Le gouverneur les livra à de jeunes libertins; mais elles sortirent intactes de leurs mains, et sur leur refus de se faire prêtresses de Diane et de Minerve, elles furent noyées dans un étang situé près de la ville. Théodote, qui était en prières pendant qu'elles combattaient généreusement pour la foi, n'eut pas plutôt appris leur triomphe, qu'il résolut de retirer leurs corps de l'eau pour les enterrer convenablement; mais sachant que le gouverneur avait placé des gardes près de l'etang, il remit au lendemain l'exécution d'un projet qui présentait de grandes difficultés. Sainte Thécuse lui apparut pendant la nuit et lui adressa ces paroles : *Vous dormez, mon fils, sans penser à nous! Auriez-vous oublié que je vous ai tenu lieu de mère pendant votre jeunesse, que vous ne rendez pas les derniers devoirs à mon corps? Voulez-vous qu'il devienne la pâture des poissons? Hâtez-vous donc de vous rendre à l'étang, parce qu'un grand combat vous attend dans deux jours; mais défiez-vous d'un traître.* A son réveil, Théodote fit part de sa vision à quelques amis, et deux d'entre eux se rendirent à l'étang pour voir si les soldats ne se seraient pas retirés, parce que ce jour-là était la fête de Diane; mais on les trouva à leur poste. On passa la journée dans le jeûne et la prière. Lorsque la nuit fut venue, Théodote et quelques autres se rendirent en silence à l'étang, munis de faulx pour couper les cordes qui tenaient les saints corps attachés à des pierres. Arrivés sur les lieux, ils entendirent une voix qui appelait Théodote par son nom et qui lui disait d'avancer sans rien craindre. L'obscurité était si grande qu'ils ne se voyaient pas les uns les autres; mais, après avoir invoqué Dieu, ils virent briller devant eux un flambeau qui éclairait leurs pas. En même temps deux hommes, vêtus de blancs, leur apparurent et dirent à Théodote : *Prenez courage, le Seigneur Jésus a écrit votre nom parmi ceux des martyrs.... Vous trouverez près de l'étang saint Sosandre armé, dont la vue épouvante les gardes; mais vous n'auriez pas dû amener un traître avec vous.* Lorsqu'ils furent arrivés sur le bord de l'étang, ils ne virent plus les gardes, qui s'étaient réfugiés dans des cabanes, effrayés à la vue d'un homme armé de toutes pièces et environné de flammes. Il faisait un orage terrible; le vent soufflait avec tant de violence qu'il laissait à sec l'endroit de l'étang où étaient les corps des saintes vierges. Théodote et ses compagnons les ayant retirés, les emportèrent et les enterrèrent près de l'église des Patriarches. Le lendemain, le bruit de cet enlèvement s'étant répandu dans la ville, on arrêtait tous les chrétiens que l'on trouvait, pour les appliquer à la question, afin d'en découvrir les auteurs. Théodote voulait se livrer lui-même et avouer le fait, mais il en fut empêché par ses amis. Polychrône, l'un de ceux qui l'avaient accompagné, la nuit précédente, se rendit sur la place, déguisé en paysan, pour apprendre ce qui se passait; mais ayant été reconnu, il fut appliqué à la question

par l'ordre du gouverneur. Il souffrit d'abord avec assez de courage pendant quelque temps; mais la crainte de la mort dont on le menaçait lui fit tout avouer, et les chrétiens reconnurent alors qu'il était ce traître dont on leur avait dit de se défier. Théodote, informé de la trahison de Polychrône, vit bien que son heure était venue. Il dit donc adieu aux frères, se recommanda à leurs prières, et sortit pour aller se livrer au gouverneur. Deux de ses amis qu'il rencontra l'exhortèrent à pourvoir à sa sûreté, l'avertissant qu'il n'y avait point de temps à perdre. *Si vous m'aimez toujours*, répondit Théodote, *allez plutôt dire au gouverneur que celui qu'on accuse est à la porte et qu'il demande une audience.* Comme ils hésitaient à se charger de la commission, il prit lui-même les devants et vint trouver Théoctène. Lorsqu'il fut entré, il regarda en souriant le feu, les roues, les chevalets et les autres instruments de supplice qui étaient là tout prêts. Le gouverneur lui offrit son amitié, l'assura de la protection de l'empereur, lui promit même la place de gouverneur de la ville et la dignité de grand prêtre d'Apollon, s'il voulait s'employer à détromper les chrétiens et à les faire renoncer au culte de ce Jésus qui avait été crucifié sous Pilate. Le saint martyr, dans sa réponse, exposa la divinité de Jésus-Christ, prouvée par ses miracles; ensuite il montra l'extravagance de l'idolâtrie et détailla les crimes et les infamies attribués aux dieux. Son discours rendit furieux les païens, surtout les prêtresses de Diane et de Minerve, qui s'étaient rendues là pour l'accuser de détourner le peuple du culte des déesses. De toutes parts on demandait justice contre Théodote, qui fut étendu sur le chevalet. Après que les bourreaux lui eurent déchiré le corps avec des ongles de fer, on versa du vinaigre sur ses plaies, et l'on y appliqua des torches ardentes. Le martyr, sentant l'odeur de sa chair brûlée, tourna un peu la tête, et le gouverneur, à la vue de ce mouvement, s'imaginant qu'il cédait à la violence des tortures, lui dit : *Je ne vous fais souffrir que malgré moi, parce que vous avez manqué de respect à l'empereur et méprisé les dieux. — Ne vous trompez pas sur le mouvement que j'ai fait; car ce n'est pas la douleur qui me l'a arraché : je ne me plains que du peu de courage de vos exécuteurs.... Inventez donc de nouveaux supplices, afin de voir quelle force Jésus-Christ communique à ceux qui souffrent pour lui : cette force est supérieure à toute la puissance des hommes.* Le gouverneur le fit frapper sur la bouche avec des pierres, au point qu'il eut les dents cassées. — *Vous pouvez aussi me faire couper la langue*, dit Théodote, *car Dieu entend jusqu'au silence de ses serviteurs.* Le gouverneur l'ayant envoyé en prison, le fit comparaître cinq jours après. On l'étendit de nouveau sur le chevalet afin de rouvrir ses plaies; ensuite on le coucha sur des morceaux de tuiles rougis au feu; puis on le replaça sur le chevalet. Enfin le gouverneur le condamna à perdre la tête, avec ordre de brûler son corps, afin que les chrétiens ne pussent lui donner la sépulture. Arrivé sur le lieu de l'exécution, il pria Dieu pour qu'il rendît la paix à l'Eglise, et se tournant ensuite vers les fidèles : *Ne pleurez point ma mort*, leur dit-il, *mais remerciez Jésus-Christ, qui me fait triompher : dans le ciel, je prierai Dieu pour vous.* Après qu'il eut été décapité, on plaça son corps sur le bûcher, qui parut entouré d'une lumière si éclatante, que personne n'osait d'abord s'en approcher pour y mettre le feu. Théoctène ordonna à quelques soldats de garder les restes du martyr. Ce jour-là, Fronton, curé de Malus, vint à Ancyre pour chercher les reliques que Théodote lui avait promises, et il apportait aussi l'anneau qu'il avait reçu comme gage de sa promesse. Il n'arriva près de la ville qu'au commencement de la nuit, conduisant un âne chargé d'un vin provenant de sa vigne et qu'il destinait à Théodote. L'animal, comme s'il eût été épuisé de fatigue, s'abattit tout près du bûcher. Les gardes invitèrent Fronton à passer la nuit avec eux, l'assurant qu'il serait mieux que dans une hôtellerie. Fronton, ayant accepté, partagea leur souper et leur donna de son vin, qu'ils trouvèrent excellent. Pendant le repas, ils racontèrent ce qu'ils avaient souffert au sujet de l'enlèvement des sept vierges, qu'ils disaient avoir été fait par un homme de bronze, celui-là même dont ils gardaient le corps. Le prêtre, s'étant fait expliquer en détail toutes les circonstances, remercia Dieu de ce qu'il venait d'apprendre. Après que les gardes furent endormis, il prit le corps du martyr, et lui ayant remis au doigt son anneau, il le chargea, avec la tête qui en avait été séparée, sur le dos de son âne; puis il reprit le chemin de Malus, où l'on bâtit ensuite une église sous l'invocation du saint martyr. C'est ainsi que Théodote accomplit la promesse qu'il avait faite à Fronton de lui procurer des reliques. — 18 mai.

THÉODOTE (saint), évêque de Cérines en Chypre, confessa Jésus-Christ sous l'empereur Licinius, et mourut en paix sous Constantin. — 6 mai.

THÉODOTE (saint), évêque de Laodicée en Syrie, étudia dès sa jeunesse les sciences divines et humaines, et excella même dans la médecine. Etant entré dans l'état ecclésiastique, il était prêtre lorsque Etienne, évêque de Laodicée, donna des marques de lâcheté en abandonnant son église pendant la persécution de Maximin II. Théodote, par son zèle, ses instructions et ses exemples, s'appliqua à suppléer à l'absence de son évêque, et à diminuer l'effet du scandale qu'il avait donné à son troupeau. Cette conduite le fit élire après la mort d'Etienne, et il déploya toutes les qualités d'un bon prélat. L'historien Eusèbe, dont il était l'ami, et qui lui dédia son ouvrage de la *Préparation évangélique*, donne de grands éloges à sa science et à ses vertus; mais d'autres écrivains l'accusent d'avoir été partisan d'Arius et de ses erreurs. L'accusation paraît fondée, et il n'existe point de preuves qu'il se soit ré-

tracté et qu'il ait fait pénitence, à moins qu'on ne regarde comme une rétractation la souscription aux décrets du concile de Nicée, auquel il assista. Il vécut encore neuf ans après ce concile, et il mourut en 334. Son nom se trouve dans tous les martyrologes, depuis celui d'Adon jusqu'au romain moderne. — 2 novembre.

THÉODOTE (saint), martyr en Afrique avec saint Aquilin et plusieurs autres, souffrit dans le ve siècle, pendant la persécution des Vandales. — 4 janvier.

THÉODOTE (saint), est honoré à Bâle le 16 août.

THÉODOTE (sainte), *Theodota*, martyre, souffrit avec saint Diomède et plusieurs autres. — 3 juillet.

THÉODOTE (sainte), martyre à Nicée en Bithynie, pendant la persécution de Dioclétien, fut arrêtée par suite des édits que cet empereur, qui résidait à Nicée, venait de lancer contre les chrétiens. Elle était mariée et avait trois fils, qui, comme elle, professaient la religion chrétienne, et qui furent arrêtés avec leur mère. Conduite devant le magistrat Nicèle, elle confessa Jésus-Christ, et ses enfants, soutenus par son exemple, firent la même chose. Nicèle lui ayant demandé si c'était elle qui avait appris à ses enfants les nouveautés impies qu'ils professaient, elle répondit que ce n'était pas des nouveautés qu'elle leur avait enseignées, mais des lois très-anciennes. *Quoi!* répliqua-t-il, *vos pères suivaient-ils cette doctrine?* Alors l'aîné des fils de Théodote, qui se nommait Evode, fit cette réponse: *Si nos pères ont été dans l'erreur, ce n'est pas que Dieu leur ait caché la vérité; c'est leur aveuglement, c'est leur infirmité qui les ont plongés dans l'erreur..... Quant à nous, nous sommes résolus de marcher sur les pas de notre mère. — Votre mère sacrifiera, bon gré mal gré.* Alors s'adressant à Théodote, il lui reprocha la prétendue insolence avec laquelle son fils lui avait répondu, et la pressa de sacrifier, afin que ses enfants imitassent son exemple. Mais voyant que les promesses et les menaces ne pouvaient la décider, il la fit torturer et lui infligea des supplices qu'on épargnait d'ordinaire aux personnes même les plus criminelles de son sexe. Elle les supporta avec une patience qui étonna ses juges et ses bourreaux. Ses enfants furent aussi étendus sur le chevalet, et par ses exhortations, elle réussit à leur faire imiter sa constance. Nicèle les condamna tous au feu, et la mère et les enfants furent consumés sur le même bûcher, l'an 303. Il y avait à Constantinople, dans le faubourg de l'Hebdome, une église qui portait son nom. — 29 juillet et 2 août.

THÉODOTE (sainte), martyre avec saint Alexandre, évêque, et plusieurs autres, souffrit l'an 304, pendant la persécution de Dioclétien. — 22 octobre.

THÉODOTE (sainte), martyre à Philippes en Thrace, sous l'empereur Licinius, avait exercé dans sa jeunesse le métier de courtisane; mais depuis sa conversion au christianisme, elle menait la vie la plus édifiante. Le préfet Agrippa ayant ordonné que toute la ville assistât à une fête qu'il faisait célébrer en l'honneur d'Apollon, Théodote fut accusée de ne vouloir pas prendre part à la cérémonie. Conduite devant le magistrat, elle y fit l'aveu de ses désordres passés; mais elle déclara en même temps qu'elle n'y mettrait pas le comble en se souillant par un sacrifice idolâtrique. Son exemple encouragea sept cent cinquante chrétiens qui, comme elle, refusèrent d'obéir au préfet. Agrippa la fit mettre en prison, et vingt jours après elle comparut de nouveau devant lui. En entrant dans le prétoire, elle se mit à pleurer, demandant tout haut pardon à Dieu de ses déréglements, et le pria de la soutenir dans les combats qui allaient lui être livrés. Aux questions que le préfet lui adressa, elle répondit qu'elle avait eu le malheur d'être courtisane, mais qu'elle était actuellement chrétienne, quoiqu'elle ne méritât pas de porter ce nom sacré. Agrippa la condamna à être fouettée. Pendant qu'on lui faisait subir ce supplice, les païens eux-mêmes, touchés de ses douleurs, l'exhortaient à sacrifier aux dieux. — *Vos exhortations sont inutiles*, répondit-elle, *je n'abandonne pas le vrai Dieu pour sacrifier à des statues inanimées.* On l'étendit ensuite sur le chevalet et on lui déchira le corps avec des ongles de fer, pendant qu'elle remerciait Jésus-Christ de l'avoir jugée digne de souffrir pour son nom. Le juge fit verser du sel et du vinaigre sur ses plaies, et l'on recommença de la déchirer avec un peigne de fer. Théodote dit aux bourreaux: *Je crains si peu vos tourments, que je vous prie même de les augmenter, afin que je puisse plus facilement obtenir miséricorde.* Agrippa, furieux, lui fit arracher toutes les dents les unes après les autres, et la condamna ensuite à être lapidée, ce qui fut exécuté hors de la ville l'an 318. — 29 septembre.

THÉODOTE (sainte), que l'on croit être la mère de saint Côme et de saint Damien, mourut vers l'an 330, et on l'honore en Orient le 2 janvier.

THÉODOTE (sainte), martyre à Constantinople sous l'empereur Léon l'Isaurien, surnommé l'*Iconoclaste*, à cause de la guerre impie qu'il fit aux saintes images, ne craignit pas de braver les défenses du tyran. Elle fit donc faire trois portraits, l'un de Notre Seigneur, un autre de la sainte Vierge, et le troisième de sainte Anastasie. Sa pieuse dévotion fut regardée comme un crime capital; aussi lorsqu'elle vit qu'elle allait être arrêtée, elle commença par donner ses biens aux pauvres, et elle attendit tranquillement la mort. Après avoir subi divers supplices, elle fut décapitée vers l'an 736. — 17 juillet.

THÉODOTION (saint), martyr à Cléopatride en Egypte, est honoré chez les Grecs le 24 janvier.

THÉODULE (saint), *Theodulus*, martyr à Attalie sous l'empereur Adrien, souffrit avec saint Exupère, son père, et sainte Zoé, sa mère. — 2 mai.

THÉODULE (saint), prêtre et martyr à

Rome, fut emprisonné avec le pape saint Alexandre, sous l'empereur Adrien. Après une longue détention, il fut condamné au supplice du feu par le juge Aurélien, et ensuite décapité avec saint Evence, vers l'an 120. Son corps fut enterré sur la voie Nomentane, d'où il fut depuis transporté, avec celui de saint Alexandre, dans l'église de Sainte-Sabine. — 3 mai.

THÉODULE (saint), martyr à Rome avec saint Symphrône, à qui il était redevable de sa conversion, fut baptisé par saint Etienne, comme on le voit dans les Actes de ce saint pape. Il perdit la vie par le supplice du feu, pendant la persécution de l'empereur Valérien. — 26 juillet.

THÉODULE (saint), martyr à Tripoli en Phénicie, fut converti à la foi par saint Léonce, soldat, et après avoir subi de cruels tourments, il fut condamné à mort avec lui par le président Adrien. — 18 juin.

THÉODULE (saint), martyr en Syrie, souffrit avec saint Trophime et plusieurs autres. — 28 novembre.

THÉODULE (saint), martyr en Crète, souffrit avec saint Saturnin et plusieurs autres, qui, après avoir subi d'horribles tourments, furent décapités pendant la persécution de Dèce. — 23 décembre.

THÉODULE (saint), martyr en Afrique avec saint Anèse et plusieurs autres, est honoré le 31 mars.

THÉODULE (saint), martyr à Corinthe avec deux autres, est honoré chez les Grecs le 20 juillet.

THÉODULE (saint), lecteur et martyr à Thessalonique, souffrit avec saint Agathopode, diacre, pendant la persécution de l'empereur Maximien. Il fut jeté dans la mer avec une pierre au cou par ordre du président Faustin. — 4 avril.

THÉODULE (saint), martyr à Césarée en Palestine, était un vieillard vénérable qui faisait partie de la maison de Firmilien, gouverneur de la province, et y occupait un poste honorable. Tout le monde l'aimait et l'estimait. Firmilien lui-même avait pour lui de l'affection et appréciait ses services; mais ayant appris que Théodule allait dans les prisons pour exhorter les confesseurs, et qu'il encourageait les martyrs au milieu des supplices, il le fit venir en sa présence; après lui avoir adressé de sanglants reproches, il le fit attacher à une croix. Théodule, joyeux de mourir comme son divin Maître, alla au supplice en louant Dieu. Il fut exécuté l'an 309, pendant la persécution de Maximin II. — 17 février.

THÉODULE (saint), soldat et l'un des quarante martyrs de Sébaste en Arménie, refusa, ainsi que ses trente-neuf compagnons, de sacrifier comme le prescrivait un édit de persécution porté par l'empereur Licinius. Lysias, son général, et Agricola, gouverneur de la province, ne pouvant obtenir qu'ils s'y soumissent, ce dernier, après les avoir cruellement torturés, les condamna à être exposés nus sur un étang couvert de glace, avec un bain d'eau chaude près de là, afin que s'ils étaient vaincus par la violence du froid, ils succombassent à la tentation d'aller y réchauffer leurs membres engourdis, ce qu'il eût regardé comme une marque qu'ils renonçaient à Jésus-Christ. Un seul eut la faiblesse de succomber; mais il mourut peu après qu'il fut entré dans le bain, et il fut remplacé sur l'étang par un des gardes, qui venait de se convertir à la vue de quarante couronnes qu'il avait vues suspendues sur la tête des martyrs. Lorsqu'on les retira de l'étang, presque tous étaient morts de froid: on les chargea sur des voitures et on les conduisit sur un bûcher, où leurs corps furent brûlés. On recueillit une partie de leurs ossements, et la ville de Césarée, dans la même province, possédait de ces précieuses reliques, près desquelles saint Basile, archevêque de cette ville, fit le panégyrique de ces quarante martyrs le jour de leur fête. — 10 mars.

THÉODULE (saint), martyr à Mire en Phrygie, avec saint Macédone et saint Tatien, ne voyait qu'avec peine, ainsi que ses deux compagnons, le rétablissement de l'idolâtrie ordonné par Julien l'Apostat, qui fit rouvrir partout les temples des faux dieux. Amaque, gouverneur de la Phrygie, venait de rendre au culte païen un superbe temple qui se trouvait à Mire, et il y avait rétabli les anciennes statues qu'on avait ôtées sous les règnes précédents. Théodule et ses deux amis entrèrent secrètement dans le temple la nuit suivante, et mirent en pièces les idoles. Le lendemain, le gouverneur, furieux, fit arrêter tous les chrétiens qu'il put saisir, se proposant de les appliquer à la question pour découvrir les auteurs de cette prétendue impiété. Déjà il faisait subir de cruelles tortures à plusieurs d'entre eux, lorsque Théodule et ses compagnons, pour épargner des innocents, se dénoncèrent eux-mêmes. Amaque les fit arrêter sur-le-champ, et voyant que les menaces ne pouvaient les faire apostasier, il les condamna à être brûlés vifs. On apporta donc de grands grils sous lesquels on alluma du feu, et on plaça dessus les trois martyrs, qui expirèrent au milieu de cet horrible supplice, l'an 362. Les fidèles recueillirent avec soin ceux de leurs ossements qui avaient résisté à l'action du feu, et plusieurs de ces précieuses reliques ont été apportées en France du temps des Croisades. — 12 septembre.

THEODULE (saint), prêtre, est honoré à Antioche le 23 mars.

THEODULE (saint), moine du Mont-Sinaï et martyr, fut mis à mort avec une partie de la communauté, pendant une incursion des Sarrasins, dans le ve siècle. — 14 janvier.

THEODULE LE STYLITE (saint), était gouverneur ou préfet de Constantinople au commencement du règne de Théodose le Jeune, lorsqu'il renonça à sa charge pour vivre en simple particulier, en attendant qu'il pût réaliser le projet qu'il avait formé de quitter tout à fait le monde. Il s'essayait dès lors au genre de vie qu'il voulait mener

plus tard, s'exerçant aux jeûnes, aux veilles et à la méditation des choses de Dieu. Sa femme, le seul lien qui le retînt dans le siècle, étant morte, il se dépouilla de ses biens, donna la liberté à ses esclaves, et se proposant pour modèle saint Siméon Stylite, qui vivait encore, il se fit bâtir, près d'Edesse en Mésopotamie, une colonne au haut de laquelle il passa les quarante-huit dernières années de sa vie. Il n'en descendit qu'une seule fois, et voici à quelle occasion : le désir lui vint, au bout de trente ans, de connaître auquel des serviteurs de Dieu il pouvait être comparé dans l'ordre de la grâce, et il lui fut révélé qu'il était au même degré qu'un comédien nommé Corneille, qui habitait Damas. Aussitôt il se rend dans cette ville, va trouver Corneille et le conjure de lui faire connaître sa manière de vivre. Celui-ci, après s'en être défendu quelque temps, lui déclare qu'il vient d'employer presque tout son bien à secourir deux personnes qui allaient tomber dans le désespoir par suite de leur triste situation. Théodule, fort édifié de ce trait de charité, retourna sur sa colonne, où il passa encore dix-huit ans, et il mourut, vers l'an 450, à l'âge de quatre-vingt-onze ans. Dieu fit éclater sa sainteté par des miracles qui attiraient à son tombeau, non-seulement les peuples, mais aussi les évêques. Les Grecs l'honorent le 28 mai et le 3 décembre.

THEODULE (saint), surnommé le *Cypriote*, parce qu'il était originaire de l'île de Chypre, florissait dans le VIIIe siècle et mourut vers l'an 755. Tout ce qu'on sait de lui, c'est qu'il contrefaisait l'insensé pour s'attirer les mépris et les humiliations. — 3 décembre.

THEODULE II (saint), évêque de Sion en Valais, florissait sur la fin du VIIIe siècle et fit la translation des reliques de saint Maurice. Il mourut l'an 806. — 16 août.

THEODULE ou THÉOLE (sainte), *Theodula*, martyre à Nicomédie, était servante d'un homme de guerre et mourut en défendant sa chasteté. — 25 mars.

THEODULPHE ou THIOU (saint), *Theodulphus*, abbé du Mont-d'Or ou de Saint-Thierri, près de Reims, né vers le commencement du VIe siècle, d'une illustre famille de la Seconde Aquitaine, quitta le monde de bonne heure pour se mettre sous la conduite de saint Thierri, premier abbé du Mont-d'Or. Il y fut, pendant vingt-deux ans, occupé aux plus rudes travaux, et il montra dans ces pénibles occupations tant de ferveur, que rien n'était capable de lui faire perdre de vue la présence de Dieu. Son mérite et sa sainteté lui acquirent le suffrage de tous les moines pour la place d'abbé après la mort du successeur de saint Thierri, et l'archevêque de Reims l'éleva au sacerdoce. Il gouverna longtemps sa communauté, dont il était le modèle par ses vertus et le père par sa bonté. Il fit bâtir dans l'enceinte de l'abbaye l'église de Saint-Hilaire, afin que l'office fût double. Il mourut vers l'an 590, et fut enterré dans son monastère, où l'on gardait précieusement ses reliques. — 1er mai.

THEODULPHE (saint), abbé de Bobbio en Italie, est honoré le 20 juin.

THEODULPHE ou THIOU (saint), évêque d'un siége qui n'est pas connu, avait été abbé de Lobes en Hainaut, après la mort de saint Ermin, arrivée en 737. Il mourut l'an 776, et son corps se gardait autrefois dans la collégiale de Binch — 24 juin.

THEOFFROI (saint), *Theofridus*, premier abbé de Corbie, était moine de Luxeuil lorsque sainte Bathilde, qui venait de fonder le monastère de Corbie (662), demanda à saint Valbert un de ses religieux pour gouverner la nouvelle communauté. Il fut choisi comme le plus capable de répondre aux vues de la pieuse reine, et Corbie devint bientôt florissant sous son administration. Mais il fut enlevé à ses fonctions d'abbé pour être sacré évêque, sans qu'on sache sur quel siége il fut placé. On croit qu'il mourut sur la fin du VIIe siècle. — 4 décembre.

THEOGÈNE (saint), *Theogenes*, évêque d'Hippone en Afrique et martyr, assista, au milieu du IIIe siècle, à un des conciles tenus à Carthage par saint Cyprien. Quelques années après il confessa Jésus-Christ et versa son sang pour la foi sous l'empereur Valérien. Saint Augustin, le plus illustre de ses successeurs, parle de lui avec éloge. — 26 janvier.

THEOGÈNE (saint), martyr dans l'Hellespont avec saint Cyrin et un autre, souffrit vers l'an 320, pendant la persécution de Licinius. — 3 janvier.

THEOGNIE (sainte), *Theognia*, vierge, était, à ce que l'on croit, fille de sainte Euprexie : elle est honorée avec sa mère, à Mène près de Syracuse en Sicile, le 5 janvier.

THEOGONE (saint), *Theogonius*, martyr à Edesse en Syrie, eut la tête tranchée avec ses deux frères, Agapit et Fidèle. Sainte Basse, leur mère, qui les soutenait par ses exhortations pendant qu'on les tourmentait, fut décapitée quelque temps après. Ils souffrirent sous l'empereur Maximien. — 21 août.

THEOIDE (saint), *Theoïdus*, martyr, est honoré chez les Grecs le 5 janvier.

THEOMEDE (saint), *Theomedes*, martyr à Todi avec saint Félicissime et d'autres, souffrit l'an 303, pendant la persécution de Dioclétien. — 26 mai.

THEON (saint), martyr en Afrique, souffrit avec saint Elaphe et plusieurs autres. — 28 juin.

THEONAS (saint), martyr en Egypte, souffrit avec trente-six autres missionnaires, qui s'étaient divisés en quatre troupes de chacune neuf membres, et à la tête desquelles était un chef nommé Paul. Théonas, qui dirigeait la troisième bande, alla prêcher au sud de l'Egypte avec ses huit compagnons, et ils opéraient des conversions nombreuses parmi les idolâtres. Le gouverneur de la province, informé de leurs succès, envoya des soldats pour arrêter ces hommes apostoliques et les lui amener chargés de fers. Lorsqu'ils comparurent devant son tribunal, il les condamna à divers genres de suppli-

ces, ceux qui, avec Théonas, avaient évangélisé la partie méridionale de l'Egypte, furent brûlés vifs. On ignore en quel siècle ils souffrirent ; mais il est probable que c'était dans le IIe, ou au plus tard dans le IIIe. — 16 janvier.

THEONAS (saint), évêque d'Alexandrie et confesseur, succéda en 282 à saint Maxime, et il se distingua non-seulement par sa sainteté, mais aussi par son savoir. Il composa une instruction en forme de lettre, dans laquelle il traçait des règles de conduite pour les chrétiens qui vivaient à la cour des empereurs, et il l'adressa à Lucien, premier chambellan de Dioclétien. Après un épiscopat de dix-huit ans, il mourut l'an 300, et l'on commença bientôt après à lui rendre un culte public. Saint Alexandre, l'un de ses successeurs, fit bâtir à Alexandrie une église sous son invocation. — 3 août.

THEONAS (saint), martyr avec saint Victor et plusieurs autres, souffrit pendant la persécution de l'empereur Dioclétien. — 20 avril.

THEONESTE (saint), *Theonestus*, martyr à Verceil dans le IIIe siècle, était autrefois titulaire de l'église cathédrale qui porte aujourd'hui le nom de Saint-Eusèbe. — 20 novembre.

THEONESTE (saint), évêque d'Altino et martyr, fut mis à mort par les ariens, l'an 425. — 30 octobre.

THEONILLE (sainte), *Theonilla*, martyre à Æges en Cilicie, ayant été arrêtée comme chrétienne en 285, fut conduite devant le proconsul Lysias, gouverneur de la province ; ce magistrat lui dit : *Je vous conseille en ami de sacrifier aux dieux, si vous voulez éviter le feu et les autres supplices destinés à ceux qui refusent d'obéir aux empereurs. — Ce feu ne m'effraye pas ; le seul que je craigne, c'est le feu éternel, qui peut brûler l'âme aussi bien que le corps, et qui est préparé pour ceux qui renoncent au culte du vrai Dieu pour adorer des idoles. — Qu'on la frappe sur le visage, qu'on la dépouille de ses habits et qu'on la foule aux pieds. — Vous est-il permis de traiter aussi indignement une femme de condition libre, une étrangère? Dieu voit ce que vous faites. — Qu'on la pende par les cheveux et qu'on la soufflète. — Il ne vous suffit pas de m'avoir fait déshabiller, sans égard pour la pudeur ; au reste, cet outrage ne retombe pas sur moi seule, mais sur votre mère, sur votre femme et sur tout mon sexe. — Etes-vous mariée ou veuve? — Je suis veuve depuis vingt-trois ans. Après la mort de mon mari, je me suis consacrée à Dieu, et je passe ma viduité dans la prière, les veilles et le jeûne. — Qu'on lui rase la tête, afin de la couvrir de confusion, comme elle le mérite : qu'on l'attache ensuite par les pieds et par les mains à quatre piquets, de manière qu'elle soit suspendue en l'air ; qu'on allume ensuite du feu sous elle et qu'on la frappe jusqu'à ce qu'elle expire.* Euthalius, chef des bourreaux, vint lui dire : *Seigneur, elle est morte.* Alors Lysias ordonna de jeter son cadavre dans le fleuve : ce qui fut exécuté l'an 285, sous les empereurs Dioclétien et Maximien. — 23 août.

THEOPHANE (saint), *Theophanes*, confesseur en Orient, florissait dans le IVe siècle. Il est honoré chez les Grecs le 9 septembre.

THEOPHANE (saint), martyr à Constantinople, florissait sous l'empereur Léon l'Arménien, et était même employé à la cour de ce prince. Il déploya un grand zèle pour la défense des saintes images ; ce qui lui attira de violentes persécutions, et enfin la mort, l'an 780. — 4 décembre.

THEOPHANE (saint), abbé en Mysie, né vers le milieu du VIIIe siècle, était fils d'Isaac, gouverneur des îles de l'Archipel. Celui-ci, en mourant, nomma l'empereur Constantin Copronyme tuteur de son fils alors âgé de trois ans. Comme ce prince était le protecteur déclaré de l'hérésie des iconoclastes, la foi de son pupille aurait pu courir des dangers sans les soins d'un serviteur fidèle et dévoué, qui inspira de bonne heure à son jeune maître un vif attachement à la doctrine catholique. Lorsqu'il fut en âge de s'établir, quoiqu'il n'eût aucune inclination pour le mariage, il céda cependant aux instances qu'on lui faisait de prendre une épouse ; mais le jour même de ses noces il obtint de sa jeune compagne qu'ils vivraient comme frère et sœur, et ils s'engagèrent par vœu l'un et l'autre à garder une continence perpétuelle. Sa femme ayant embrassé peu après l'état religieux, Théophane, de son côté, fonda en Mysie, où il avait de grands biens, deux monastères, et il se chargea du gouvernement de l'un d'eux. Il était déjà abbé lorsqu'il parut avec éclat au deuxième concile de Nicée, tenu en 787. Les Pères du concile admirèrent l'humilité et la modestie d'un homme qu'ils savaient avoir occupé à la cour un rang distingué, et ils furent pénétrés pour lui d'une profonde vénération lorsqu'ils l'entendirent parler avec autant de force que de dignité en faveur du culte des saintes images. Après la clôture du concile, Théophane retourna dans son monastère pour y continuer le cours de ses jeûnes et de ses pratiques de pénitence. Il portait toujours le cilice et couchait sur une natte, avec une pierre pour chevet : du pain bis et de l'eau faisaient toute sa nourriture. Un régime aussi austère dérangea sa santé, naturellement faible, et dès l'âge de cinquante ans il éprouva des atteintes de la pierre et d'une colique néphrétique. Léon l'Arménien étant devenu empereur en 813, renouvela, l'année suivante, la persécution des iconoclastes, et proscrivit les saintes images, dont le culte avait été rétabli par les décrets des Pères de Nicée et par les soins de l'impératrice Irène. Comme il savait que Théophane jouissait d'une haute considération parmi les orthodoxes, il mit tout en œuvre pour le gagner, et il l'invita à venir à Constantinople. Lorsqu'il y fut arrivé, il lui fit remettre une lettre ainsi conçue : *Vos dispositions pacifiques me donnent lieu de croire que vous vous êtes rendu ici dans le dessein de confirmer par votre suffrage mes sentiments sur la matière en ques-*

tion. Ce sera le moyen de mériter ma faveur, et d'obtenir pour vous, pour vos parents et pour votre monastère toutes les grâces qu'il est au pouvoir d'un empereur d'accorder. Si au contraire vous refusez d'entrer dans mes vues, sachez que vous encourrez mon indignation, et que vous en sentirez tout le poids, vous et les vôtres. Le saint abbé lui fit cette réponse : *Agé et infirme comme je suis, je n'ai garde d'ambitionner maintenant des choses que j'ai méprisées pour Jésus-Christ il y a longtemps, lorsqu'il m'était facile d'en jouir. Quant à mon monastère et à mes amis, je remets leur sort entre les mains de Dieu. Au reste, si vous croyez m'épouvanter par vos menaces, comme on épouvante un enfant avec des verges, vous vous trompez. Je n'ai plus la force de marcher, il est vrai, et je suis accablé d'infirmités corporelles; mais j'espère que Jésus-Christ me donnera le courage de souffrir, pour la défense de sa cause, tous les supplices qu'il vous plaira de me faire subir.* Léon, que cette réponse déconcertait, chargea plusieurs personnages importants de faire des instances auprès du saint, afin de l'amener à son sentiment; mais leurs démarches restèrent sans effet. Alors l'empereur, furieux, le fit renfermer dans un cachot, où il resta deux ans, privé des choses les plus nécessaires à la vie; et malgré sa vieillesse et ses infirmités, on lui donna jusqu'à trois cents coups de fouet. Tiré de sa prison en 818, pour être envoyé en exil, il fut conduit dans l'île de Samothrace, où il mourut au bout de dix-sept jours, le 12 mars 818. Il s'est opéré plusieurs guérisons miraculeuses par la vertu de ses reliques. Saint Théophane a composé une *Chronographie*, ou Abrégé d'histoire, depuis l'an 284, où finissait George le Syncelle, jusqu'en 813. Son style est un peu négligé, ce qu'il faut attribuer à ce que ses infirmités et sa prison ne lui permirent pas de mettre la dernière main à son ouvrage. — 12 mars.

THÉOPHANE (saint), évêque de Nicée et confesseur, était frère de saint Théodore Grapt, avec lequel il fut élevé dans le monastère de Saint-Sabas en Palestine. Il accompagna son frère, qui avait été envoyé à Constantinople vers Léon l'Arménien, pour lui faire des représentations sur les maux qu'il causait à l'Eglise en protégeant les iconoclastes. L'empereur accueillit très-mal cette députation, et après avoir fait battre les deux frères, il les exila dans une île du Pont-Euxin, où ils eurent beaucoup à souffrir. Rendu à la liberté par Michel Le Bègue, successeur de Léon, il fut de nouveau exilé dans l'île d'Alphuse, avec son frère, sous Théophile, fils de Michel. Rappelés à Constantinople deux ans après, Théophile les fit battre avec tant de violence, qu'ils faillirent tomber morts à ses pieds; ensuite il les envoya en prison. Quelques jours après il les fit venir de nouveau en sa présence, et comme ils persévéraient dans leur refus de communiquer avec les iconoclastes, il leur fit graver sur le front et sur le visage douze vers où ils étaient traités de scélérats, infectés d'erreurs superstitieuses; ensuite ils furent exilés à Apamée en Syrie, où Théodore mourut de ses souffrances. L'impératrice sainte Théodore ayant mis fin à la persécution et rétabli les saintes images, Théophane fut élu évêque de Nicée, et mourut en 845. Les Grecs le surnomment le *Poëte*, à cause des hymnes qu'il avait composées en l'honneur de son frère et de divers autres saints. — 11 octobre et 27 décembre.

THÉOPHANE (sainte), *Theophana*, impératrice, était mariée à Léon VI, dit le Philosophe, qui monta sur le trône de Constantinople en 886, à peine âgé de vingt ans. Elle eut beaucoup à souffrir de ce prince sans mœurs, qui s'était épris d'une violente passion pour une femme nommée Zoé, aussi méchante que belle. Théophane trouva dans la piété la consolation de ses peines : elle passait ses jours à prier, à faire des aumônes, et Dieu la favorisa du don des miracles. Après douze ans de mariage elle mourut en 892, et son mari, qui avait épousé Zoé, ne sut apprécier sa première femme qu'après qu'il l'eut perdue. Il fit bâtir en son honneur une église à laquelle on donna son nom. Les Grecs célèbrent sa fête le 16 décembre.

THÉOPHILACTE (saint), évêque de Nicomédie et confesseur, soutint avec zèle la cause des saintes images, sous le règne de Léon l'Arménien, et même en présence de ce prince, qui l'exila au château de Strobyle en Carie. Il y passa trente ans, loin de sa patrie et de son troupeau, et mourut vers l'an 845. Ses reliques furent dans la suite rapportées à Nicomédie. — 8 mars.

THÉOPHILE (saint), *Theophilus*, évêque d'Antioche et Père de l'Eglise, florissait dans le IIe siècle. Elevé dans l'idolâtrie, il se livra dans sa jeunesse à l'étude des lettres et des sciences; il devint surtout très-habile dans l'ancienne philosophie; il était regardé comme l'un des hommes les plus savants de son siècle. S'étant mis à lire les prophètes et les évangélistes, cette lecture fit tant d'impression sur lui, qu'il embrassa le christianisme et reçut le baptême. Ses vertus et son savoir le firent élever sur le siége d'Antioche en 168, après la mort d'Eros, et il montra beaucoup de zèle pour la défense de la foi. Il réfuta par des écrits solides les dogmes impies de Marcion et d'Hermogène. Il s'appliqua aussi avec ardeur à instruire son troupeau, pour lequel il composa des catéchèses dont il ne nous reste plus que quelques passages. Ses trois livres à Autolyque, qui contiennent une apologie de la religion chrétienne, prouvent qu'il ne négligeait rien pour éclairer ceux qui étaient dans les ténèbres de l'idolâtrie. Cet Autolyque était un homme célèbre par son savoir et son éloquence, mais fortement attaché au culte des dieux. Comme il ne connaissait la religion chrétienne que par les calomnies des païens, il ne pouvait comprendre comment Théophile, avec qui il était lié d'une étroite amitié, avait pu embrasser une si mauvaise cause. Le saint évêque entreprit de justifier sa conversion, et tou-

fut même tenter celle d'Autolyque : tel est le double but de l'ouvrage qu'il lui adressa. On y admire la douceur, l'élégance et la noblesse du style, la justesse des pensées, la force des raisonnements, le naturel et la beauté des comparaisons. Il composa pour l'édification de l'Eglise quelques autres écrits qui ne sont pas venus jusqu'à nous. Eusèbe et saint Jérôme donnent de grands éloges à ses ouvrages, ce qui doit faire vivement regretter la perte de ceux qui ont péri par l'injure du temps. Saint Théophile mourut vers l'an 190, après un épiscopat de plus de vingt ans. — 13 octobre.

THÉOPHILE (saint), évêque de Césarée en Palestine, est surtout connu par un concile qu'il fit tenir dans sa ville épiscopale, en 197, au sujet de la célébration de la pâque. Quelques Eglises d'Asie voulaient qu'on célébrât cette fête le quatorzième jour de la lune de mars, qui était le jour prescrit aux juifs pour la pâque de l'ancienne loi. Il y fit décider, de concert avec saint Narcisse, évêque de Jérusalem, que, conformément à la coutume de toutes les autres Eglises répandues par tout le monde, on célébrerait toujours la solennité de Pâques le dimanche d'après le quatorzième jour de la lune. En conséquence, il composa, au nom des Pères du concile, une lettre synodale pour combattre ceux qui faisaient la pâque le même jour que les juifs, et qui furent appelés dans la suite *Quartodecimans*. Cette lettre, que saint Jérôme estime singulièrement, fut d'un grand secours au pape saint Victor, qui avait pris des mesures pour établir partout l'uniformité sur ce point de discipline. Saint Théophile mourut vers la fin du IIe siècle, sous le règne de Sévère. — 5 mars.

THÉOPHILE (saint), martyr à Césarée en Cappadoce, avec saint Germain et quelques autres, souffrit au milieu du IIIe siècle, pendant la persécution de l'empereur Dèce. — 13 novembre.

THÉOPHILE (saint), martyr à Alexandrie, souffrit avec saint Ammon et vingt-trois autres. — 18 septembre.

THÉOPHILE (saint), martyr, souffrit avec saint Saturnin et un autre. — 6 février.

THÉOPHILE (saint), diacre et martyr en Libye avec saint Hellade, fut d'abord déchiré à coups de fouet, ensuite avec des têts de pots cassés, et enfin livré aux flammes. — 8 janvier.

THÉOPHILE (saint), martyr à Rome, souffrit avec saint Macaire et deux autres. — 28 février.

THÉOPHILE (saint), soldat et martyr à Alexandrie, faisait partie de la garde du gouverneur. C'était un vieillard respectable qui professait en secret le christianisme. Un jour qu'il assistait à l'interrogatoire d'un chrétien, pendant la persécution de Dèce, voyant que le confesseur se troublait et que son courage allait faiblir, il eut peur qu'il n'apostasiât, et pour lui épargner cette chute, il lui faisait des signes d'encouragement. Trois de ses camarades le secondaient dans cette œuvre de religion ; mais leurs signes ayant été remarqués et compris par les juges, ils n'attendirent pas qu'on ordonnât leur arrestation : se présentant d'eux-mêmes devant le tribunal, ils déclarèrent qu'ils étaient chrétiens. Cet aveu spontané surprit tellement le préfet et ses assesseurs, qu'ils les laissèrent sortir librement du prétoire, et la démarche de ces généreux soldats procura un glorieux triomphe à Jésus-Christ, qui donne aux siens une telle constance. On ignore si Théophile et ses compagnons versèrent dans la suite leur sang pour la foi qu'ils venaient de confesser; mais le Martyrologe romain leur donne le titre de martyrs. — 20 décembre.

THÉOPHILE (saint), martyr à Laodicée en Phrygie, est honoré chez les Grecs le 28 juillet.

THÉOPHILE (saint), avocat et martyr à Césarée en Cappadoce, s'étant trouvé sur le passage de sainte Dorothée lorsqu'on la conduisait au supplice, et lui ayant entendu dire qu'elle allait trouver son Epoux, lui demanda, en plaisantant, des fruits et des fleurs du jardin de cet Epoux. La sainte, par un effet de la toute-puissance divine, lui envoya en effet des fruits et des fleurs, et ce prodige frappa tellement Théophile, qu'il se convertit sur-le-champ. Aussitôt le gouverneur Fabrice le fait étendre sur le chevalet, le livre aux plus cruelles tortures et ordonne qu'il soit décapité, ce qui eut lieu, à ce que l'on croit, pendant la persécution de Dioclétien. — 6 février.

THÉOPHILE (saint), martyr avec saint Trophime, pendant la persécution de l'empereur Dioclétien, fut lapidé et ensuite jeté dans le feu. Comme il vivait encore après ces deux supplices, il fut achevé par le glaive. — 23 juillet.

THÉOPHILE (saint), soldat et l'un des quarante martyrs de Sébaste en Arménie, dont les noms nous ont été transmis par saint Basile le Grand, dans le panégyrique qu'il fit en leur honneur le jour de leur fête, refusa, comme ses compagnons, d'obéir au décret de l'empereur Licinius, qui, s'étant brouillé avec Constantin quand celui-ci se mit à favoriser le christianisme, ordonna à tous ses sujets de sacrifier aux idoles. Nos quarante martyrs protestèrent généreusement contre cette impiété, et rien ne put les intimider. Agricola, gouverneur de la province, les soumit à diverses tortures qui n'ébranlèrent aucunement leur constance. Furieux de l'insuccès de ses efforts, il les condamna à subir un supplice de son invention, et qui consistait à être exposés nus, par un froid rigoureux, sur un étang glacé. Lorsque le gouverneur donna l'ordre de les en retirer, la plupart n'étaient plus que des cadavres glacés, qu'on conduisit sur un bûcher pour les réduire en cendres. Ils sont honorés le 10 mars.

THÉOPHILE (saint), évêque de Brescia en Italie, florissait dans le Ve siècle. — 27 avril.

THÉOPHILE (saint), économe de l'église d'Adana en Cilicie, du temps de l'empereur Justinien, mérita par ses vertus et par sa

science d'être nommé évêque de cette ville, à la voix unanime du clergé et du peuple. Il refusait d'acquiescer à son élection; mais on le porta aux pieds du métropolitain, afin qu'il le sacrât. Théophile redoubla ses instances avec tant de larmes, que le métropolitain ne passa pas outre et en sacra un autre. Celui-ci ôta à Théophile la charge d'économe; ce qui lui causa un tel regret, qu'il résolut, à l'instigation du démon, de recourir à des maléfices, pour s'en remettre en possession. Il alla donc trouver un juif de la ville, qui se mêlait d'opérations magiques et qui le mit en rapport avec les esprits infernaux, en lui recommandant de ne s'épouvanter de rien, et surtout de ne pas faire le signe de la croix. Il s'engagea à renier Jésus-Christ et sa sainte Mère, et cet engagement il le signa de sa main. Le lendemain, l'évêque lui rendit sa charge d'économe; mais bientôt il rentra en lui-même et recourut aux œuvres de pénitence pour obtenir le pardon de son crime. Il passa quarante jours dans l'église de la sainte Vierge, occupé à jeûner, à prier et à verser des larmes. Alors la sainte Vierge lui apparut et lui fit espérer son pardon de la part de son divin Fils. Trois jours après Marie lui apparut de nouveau, dans la même église, dont il n'était pas sorti, et lui dit que le Seigneur avait exaucé sa prière et pardonné son péché. Théophile la supplia de lui faire remettre la cédule d'apostasie qu'il avait souscrite. Trois autres jours après, il revit en songe la Mère de Dieu, et à son réveil il trouva le fatal billet sur sa poitrine. Le lendemain, qui était un dimanche, Théophile, après la lecture de l'Evangile, se jeta aux pieds de l'évêque et lui remit ce billet, qui fut lu devant tout le peuple assemblé, et ensuite jeté au feu. Après la messe il retourna à l'église de la sainte Vierge pour la remercier, rompit son jeûne pour prendre un peu de nourriture, puis étant tombé malade, il donna aux pauvres tout son bien, et mourut trois jours après, vers l'an 538. Il est honoré chez les Grecs le 4 février.

THÉOPHILE (saint), moine de Constantinople et confesseur, n'eut pas plutôt connaissance de l'édit que l'empereur Léon l'Isaurien venait de rendre contre les saintes images, qu'il quitta sa solitude pour aller reprocher à ce prince son impiété. Léon, furieux de s'entendre appeler *déserteur du Christ et précurseur de l'Antechrist*, le fit fouetter avec la dernière barbarie et ordonna qu'il fût renfermé dans un cachot. Il l'en fit tirer ensuite pour essayer de le gagner à sa cause; mais n'ayant pu y réussir, il le fit traiter de la manière la plus brutale, et il l'envoya ensuite en exil, où Théophile mourut avant le milieu du VIIIe siècle. — 2 octobre.

THÉOPHILE (saint), préteur et martyr dans l'île de Chypre, ayant été pris par les Arabes, ne voulut pas renoncer à Jésus-Christ. Ces barbares, voyant que ni les promesses ni les menaces ne pouvaient le faire apostasier, le massacrèrent l'an 784. — 22 juillet.

THÉOPHILE (saint), l'un des quarante-deux martyrs qui furent faits prisonniers à Amorio par le calife Moutassem, l'an 836, et conduits à Bagdad où ils eurent à souffrir les horreurs du cachot, la faim et d'autres privations que le calife leur infligeait dans la vue d'abattre leur courage en épuisant leurs forces, et de les amener par là à l'apostasie du christianisme. Moutassem étant mort en 842, son fils Vateck suivit le même système envers ses prisonniers, mais sans plus de succès. Désespérant donc de vaincre leur résistance, il les fit conduire sur les bords du Tigre, près de Samarra, où ils furent décapités l'an 845. — 6 mars.

THÉOPHILE (saint), évêque et confesseur, mourut vers l'an 845, à Nicomédie, où il avait été exilé pour la défense des saintes images. — 7 mars.

THÉOPHILE (sainte), *Theophila*, vierge et martyre à Nicomédie avec saint Indes et plusieurs autres, souffrit pendant la persécution de Dioclétien, l'an 303. — 28 décembre.

THÉOPISTE (sainte), *Theopistes*, martyre à Rome, était femme de saint Eustache et mère de saint Agapis et de saint Théopiste, qui souffrirent avec elle sous l'empereur Adrien. Condamnés d'abord aux bêtes, qui ne leur firent aucun mal, ils furent enfermés dans un taureau d'airain embrasé. — 20 septembre.

THÉOPISTE (saint), *Theopistus*, fils de la précédente, fut martyrisé avec elle, et il est honoré le même jour. — 20 septembre.

THÉOPOMPE (saint), *Theopompus*, évêque et martyr avec saint Synèse, souffrit à Nicomédie pendant la persécution de l'empereur Dioclétien. — 4 janvier et 21 mai.

THÉOPRÈPE (saint), *Theoprepius*, martyr à Nicomédie, souffrit avec saint Agathonique et plusieurs autres, par ordre du président Eutholme, pendant la persécution de Dioclétien. — 22 août.

THÉOPRÉPIDE (saint), *Theoprepides*, martyr en Illyrie, était fils de saint Philet, sénateur, et de sainte Lydie. Il souffrit avec eux et saint Macédon, son frère, dans le IIe siècle, pendant la persécution de l'empereur Adrien. — 27 mars.

THÉOSÉBIE (sainte), *Theosebia*, épouse de saint Grégoire de Nysse, après plusieurs années d'une union toute sainte, se sépara de lui lorsqu'on l'eut élevé malgré lui au sacerdoce, ne le regardant plus que comme son frère, ou plutôt comme son père. Elle quitta même le monde pour entrer dans la solitude, où elle se livra, dans une communauté de femmes, à tous les exercices de la vie monastique. Elle fut élevée au rang de diaconesse et mourut vers l'an 380. Saint Grégoire de Nazianze fait un grand éloge de sa piété, de sa modestie et de ses autres vertus. Les Grecs l'honorent le 10 mars.

THÉOSTÉRICTE (saint), *Theostericlus*, moine du monastère des Symboles en Bithynie, florissait dans la première partie du IXe siècle. Il a écrit la Vie de saint Nicétas, dont il avait été longtemps le disciple. — 10 novembre.

THÉOSTÉRICTE (saint), prêtre et confes-

seur, était moine de Pélécètes en Asie, et il eut beaucoup à souffrir pour les saintes images pendant la persécution des iconoclastes. — 17 mars.

THÉOTECNE (saint), *Theotecnus*, martyr chez les Grecs, fut lapidé pour avoir généreusement confessé Jésus-Christ. — 3 octobre.

THÉOTIME (saint), *Theotimus*, martyr à Laodicée en Syrie, souffrit avec saint Basilien. — 18 décembre.

THÉOTIME (saint), martyr à Tripoli, souffrit avec saint Lucien et quatre autres. — 24 décembre.

THÉOTIME (saint), martyr à Emèse en Phénicie avec saint Domnin et plusieurs autres, souffrit sous l'empereur Maximin Daïa. — 5 novembre.

THÉOTIME LE PHILOSOPHE (saint), évêque de Tomes en Scythie, avait été élevé dans les doctrines des philosophes grecs, et il fut pendant quelque temps grand partisan de leurs systèmes; mais, éclairé par les lumières de l'Évangile, il renonça à l'idolâtrie et embrassa le christianisme. Elevé ensuite sur le siége épiscopal de Tomes, il assista, sur la fin du IV[e] siècle, à un synode tenu à Constantinople pour condamner les ouvrages d'Origène. Saint Epiphane, évêque de Salamine, s'y étant montré très-hostile à ce Père, Théotime prit sa défense. Il consentait bien à condamner ce qu'il y avait de répréhensible dans ses écrits, mais il ne voulait pas qu'on les proscrivît en masse, comme le proposait saint Epiphane, et l'assemblée fut de son avis. La sainteté de sa vie et les miracles qu'il opérait lui attiraient la vénération des infidèles et des barbares. On croit qu'il mourut avant le commencement du V[e] siècle. — 20 avril.

THÉOTIQUE (saint), *Theoticus*, martyr à Alexandrie, se convertit à Antinoé en voyant les miracles opérés par saint Apollone. Ce dernier, placé sur un bûcher, fit une prière, et les flammes s'éteignirent tout à coup. A la vue de ce prodige, le président Arien, Théotique, les soldats, le peuple, tous les spectateurs en un mot, s'écrièrent : *Le Dieu des chrétiens est grand : il est le seul Dieu.* Le préfet d'Egypte, informé de la subite conversion d'un si grand nombre d'idolâtres, fit amener à Alexandrie plusieurs de ces nouveaux chrétiens, chargés de chaînes, parmi lesquels se trouvait Théotique. Ne pouvant vaincre leur constance, il les fit jeter à la mer, vers l'an 311, pendant la persécution de Maximin II. Leurs corps, rejetés sur le rivage, furent placés par les fidèles dans un même tombeau. — 8 mars.

THÉOTON (le bienheureux), *Theotonius*, chanoine régulier de la congrégation de Sainte-Croix de Coïmbre, né en 1086, était neveu de Cresconio, évêque de Coïmbre, qui se chargea de son éducation ecclésiastique et l'éleva ensuite aux saints ordres. Nommé prieur de l'église de Notre-Dame de Viseu, il se démit bientôt après de ce bénéfice pour faire le pèlerinage de la terre sainte. A son retour il entra dans le monastère qui venait d'être fondé à Coïmbre, en l'honneur de la sainte Croix sous la règle de saint Augustin. Il y fit profession et fut élevé à la dignité de prieur en 1136. Sa réputation de sainteté se répandit au loin, et Alphonse I[er], roi de Portugal, avait pour lui une estime particulière. Théoton se démit de sa charge en 1156, et il vécut encore dix ans en simple religieux, uniquement occupé de se préparer au passage de l'éternité. Il mourut le 18 février 1166, âgé de quatre-vingts ans. Son culte a été approuvé par Benoît XIV. — 18 février.

THÉOZONE (saint), *Theozonius*, martyr à Sébaste en Arménie avec saint Athénogène, corévêque à Pédachthoé, dont il était le disciple, fut brûlé vif pour la foi chrétienne, l'an 303, pendant la persécution de Dioclétien. — 17 juillet.

THÉRAPION (saint), *Therapio*, confesseur en Ethiopie, est honoré chez les Grecs le 16 juillet.

THÉRAPONT (saint), *Therapon, tis*, prêtre et martyr, souffrit près de Satales en Lydie. — 27 mai.

THÉRÈSE (la bienheureuse), *Theresia*, religieuse cistercienne, était fille de Sanche, roi de Portugal, et sœur de la bienheureuse Mafalde, qui avait épousé Henri I[er], roi de Castille. Cette union, contractée contre les lois de l'Eglise, ayant été déclarée nulle, à cause de la proche parenté des jeunes époux, Mafalde retourna en Portugal et entra, avec sa sœur Thérèse, dans le monastère d'Arouca près de Lamego, qui était alors habité par des religieuses de Cîteaux. Elles y prirent l'habit en 1228. Thérèse, dont l'exemple avait déterminé sa sœur à quitter les pompes de la cour, continua à lui servir de modèle dans la pratique des vertus monastiques, sous une règle qui était alors l'une des plus austères, et qui ne l'était pas encore assez à leur gré; car elles y ajoutaient encore des pénitences volontaires. Thérèse mourut vers le milieu du XIII[e] siècle, et son corps se garde dans l'église de Notre-Dame-de-Grâce, à Valence en Espagne. — 15 juillet.

THÉRÈSE (sainte), vierge et fondatrice des Carmélites déchaussées, naquit à Avila dans la Vieille-Castille, le 28 mars 1515. Elle était fille d'Alphonse Sanchez de Cépède et de Béatrix d'Ahumade, aussi distingués l'un et l'autre par leur piété que par leur noblesse. Comme don Alphonse lisait souvent à sa famille les Vies des martyrs, cette lecture inspira à Thérèse un grand désir de répandre son sang pour Jésus-Christ, et quoiqu'elle ne fût encore qu'une enfant, elle sortit secrètement de la maison paternelle avec un de ses frères, plus âgé qu'elle d'un an, pour aller chercher le martyre parmi les Maures. Ils étaient déjà sortis d'Avila, lorsqu'ils furent rencontrés par un de leurs oncles, qui les ramena chez leurs parents, fort alarmés de leur disparition. Thérèse et son frère n'ayant pu être martyrs, voulurent se faire ermites et se construisirent, dans le jardin de leur père, de petits ermitages où ils passaient une partie de leurs journées, occupés à la prière.

Thérèse avait douze ans lorsqu'elle perdit sa mère; et ce malheur fut suivi d'un autre; car la lecture des romans lui inspira le goût de la toilette et le désir de plaire. L'esprit de mondanité remplaça peu à peu la ferveur de ses premières années. Son père s'étant aperçu de ce changement, qu'il attribuait à la fréquentation d'une parente de Thérèse, plaça celle-ci, qui avait alors quinze ans, chez les religieuses Augustines d'Avila. Bientôt la jeune pensionnaire se plut dans cet asile; elle se lia avec une religieuse, qui, par ses pieux entretiens, fit rentrer dans son cœur l'esprit de prière et lui inspira même l'idée de quitter le monde. Mais une maladie grave ayant obligé Thérèse de retourner chez son père, lorsqu'elle fut guérie, elle fit des visites à plusieurs membres de sa famille. En se rendant chez sa sœur aînée, elle passa quelques jours chez Pierre Sanchez de Cépède, son oncle, qui profita de cette visite pour affermir sa nièce dans la piété. Lorsqu'elle fut de retour chez son père, elle employa trois mois à réfléchir sérieusement sur les moyens de travailler à son salut. L'idée de se faire religieuse se présentait bien à son esprit; mais la faiblesse de sa complexion lui faisait craindre qu'elle ne pût supporter les austérités du cloître; d'ailleurs, elle éprouvait une grande répugnance pour l'état religieux. Enfin, la lecture des bons livres et surtout des épîtres de saint Jérôme la décidèrent à se consacrer à Dieu, et lorsqu'elle eut formé cette généreuse résolution, elle en parla à son père; mais celui-ci, qui l'aimait tendrement, ne voulut pas consentir à se séparer d'elle et répondit qu'après sa mort elle ferait ce qu'elle voudrait. Thérèse, qui craignait que cet ajournement ne lui fût funeste, d'après l'expérience qu'elle avait de son inconstance et de sa faiblesse, alla secrètement demander l'habit de novice au monastère des religieuses Carmélites. Lorsqu'elle eut fait profession, la sécheresse d'âme dont elle était tourmentée cessa tout d'un coup, et elle trouvait une douce satisfaction dans l'accomplissement des devoirs imposés par la règle. Etant tombée malade peu de temps après, son père la fit transporter à Bazeda, où il y avait des médecins qui passaient pour fort habiles; comme les Carmélites n'étaient pas obligées à la clôture, ses supérieurs lui donnèrent pour compagne de voyage une de ses consœurs, nommée Jeanne Suarez, avec laquelle elle était liée de la plus étroite amitié. Après un séjour d'un an à Bazeda, le mal n'avait fait qu'empirer: la fièvre ne la quittait plus, et la douleur avait tellement contracté ses nerfs, que le moindre mouvement lui causait des souffrances intolérables. Ramenée par son père dans sa ville natale, elle y éprouva une crise si forte et si prolongée, qu'on la crut morte: sa fosse était déjà creusée, et l'on avait célébré dans un couvent de religieux un service pour le repos de son âme. Lorsqu'elle revint à la vie, elle demanda les sacrements, qu'elle reçut avec une grande ferveur. Sa convalescence fut longue, et elle n'était pas encore rétablie, lorsqu'elle se fit transporter dans son couvent. Elle resta trois ans percluse de ses membres; mais elle supporta ses douleurs avec tant de patience, qu'on ne l'entendit jamais se plaindre, et que son caractère ne perdit rien de sa gaieté naturelle. C'est dans la prière qu'elle puisait cette résignation qui étonnait ses compagnes. Elle avait appris les principes de l'oraison mentale dans un ouvrage du P. Ossuna, que Pierre de Cépède, son oncle, lui avait prêté. La lecture de ce livre, intitulé *Le Troisième Alphabet*, lui enseigna la manière de faire ce saint exercice, qui changea tout son intérieur. La solitude lui devint plus agréable, la fréquentation des sacrements lui procura plus de douceur, et tous les jours elle faisait de nouveaux progrès dans la perfection, progrès qui eussent été plus rapides encore, si elle avait eu dès le principe des directeurs propres à la conduire dans ces voies qui lui étaient pour ainsi dire inconnues; car elle était parvenue au troisième degré d'oraison qu'on nomme oraison d'*union*, sans qu'elle sût ce que c'était. Rendue à la santé après trois ans de paralysie, elle se relâcha peu à peu et se laissa entraîner à la dissipation, à l'exemple de ses compagnes, qui, quoique régulières d'ailleurs, ne gardaient pas la clôture et recevaient de fréquentes visites; elle en vint jusqu'à discontinuer son oraison, parce qu'elle ne se croyait pas digne de vaquer à un si saint exercice, pour lequel elle conservait une si haute estime, qu'elle en inspira le goût et la pratique à son père. Celui-ci étant mort en 1539, Thérèse, qui avait vingt-quatre ans, fit connaissance avec son confesseur, qui était le P. Vincent Baron, dominicain, et ce saint religieux la ramena à la pratique de l'oraison; mais les faveurs extraordinaires et les consolations dont elle était inondée dans ce saint exercice lui firent craindre de prendre pour des dons du ciel ce qui pouvait être une illusion de l'esprit de ténèbres. Elle consulta donc un gentilhomme d'Avila, nommé Salsède, qui menait une vie angélique et était très-versé dans les voies intérieures. Elle consulta aussi un saint prêtre, nommé Dasa, ami intime de Salsède, et ces deux serviteurs de Dieu s'étant concertés, lui répondirent qu'autant qu'ils pouvaient en juger, ils la croyaient dans l'illusion. Cette réponse jeta Thérèse dans la plus grande désolation, et elle ne faisait plus que pleurer. D'après l'avis de Salsède et de Dasa, elle s'adressa à un jésuite qui se trouvait depuis peu dans la ville, et qui jouissait d'une grande réputation comme directeur. Celui-ci la rassura sur son oraison, et lui dit que les grâces qu'elle avait reçues ne pouvaient venir que du ciel, mais qu'elle avait négligé jusqu'alors les vrais fondements de la vie intérieure, qui sont un abandon général de soi-même et un esprit continuel de mortification. Elle se soumit humblement à tout ce qu'il lui prescrivit, et sa docilité fut récompensée par la paix de l'âme qu'elle ré-

cupéra. Saint François de Borgia, autrefois duc de Gandie et alors jésuite, ayant passé par Avila, elle obtint de lui une entrevue dont le résultat fut que c'était l'esprit de Dieu qui agissait en elle. Elle eut ensuite pour confesseur un autre jésuite, le P. Alvarez de Paz, qui, à la vue des extases et des ravissements dont elle était favorisée, consulta plusieurs religieux : ceux-ci furent tous d'avis de restreindre son oraison, de ne pas la laisser communier si souvent et de lui recommander de se tenir en garde contre les artifices du démon. Ces mesures jetèrent le trouble dans l'âme de Thérèse, et elle passa près de deux ans à craindre qu'elle ne fût le jouet de l'esprit tentateur. Un jour que ses frayeurs étaient plus vives qu'à l'ordinaire, elle entendit une voix qui lui disait : *Ma fille, n'ayez pas peur ; c'est moi, je ne vous abandonnerai pas*. Ces paroles dissipèrent tout d'un coup les appréhensions dont elle était tourmentée, et lui rendirent le calme intérieur. Les faveurs dont elle avait été comblée auparavant, reprirent leur cours, et Jésus-Christ lui-même daigna l'honorer de plusieurs visions ; mais son confesseur, persuadé que ces visions ne venaient pas du ciel, lui ordonna de faire le signe de la croix, aux premières approches d'une pareille tentation. Thérèse, qui ne pouvait douter que ce ne fussent des grâces du Seigneur, ne les repoussait qu'avec répugnance ; mais elle obéit cependant avec une humble simplicité, priant le Sauveur de lui pardonner sa résistance, en considération du motif qui la faisait agir. Saint Pierre d'Alcantara, qui était venu à Avila en qualité de commissaire général et de visiteur des Franciscains, eut l'occasion de voir Thérèse, qui lui ouvrit son cœur et qui lui exposa en détail tout ce qui lui était arrivé. Le saint reconnut l'origine céleste des faveurs dont elle avait été comblée ; il la rassura et parvint à la tranquilliser, mais il lui dit que ses peines n'étaient pas encore toutes finies. En effet, elle eut encore à supporter de rudes épreuves ; mais elles furent récompensées par les communications célestes dont Dieu la favorisa, et qui donnèrent un nouvel éclat à ses vertus, surtout à son humilité. Elle avait souvent des extases et des ravissements, pendant lesquels elle était élevée de terre. Un jour qu'elle se trouvait suspendue en l'air, au milieu du chœur, en présence de la communauté, elle fit à Dieu cette prière : *Seigneur, ne permettez pas qu'une telle faveur fasse passer pour vertueuse une femme qui ne l'est point*. Par cette prière et par d'autres semblables, elle obtint du ciel que rien de semblable ne lui arrivât plus en public. Les quinze dernières années de sa vie, dans les visions et les révélations où Dieu se communiquait à elle de la manière la plus intime, elle apprit plusieurs choses qui devaient arriver ; elle les prédit, et elles eurent lieu comme elle l'avait annoncé longtemps d'avance. Elle opéra aussi miraculeusement la conversion de plusieurs personnes et la guérison de quelques autres. Parmi les vertus qu'on admirait dans une vie si extraordinaire, c'était, après son humilité, sa parfaite obéissance. Aussi le P. Alvarez, frappé de la docilité de sa pénitente, s'écriait : *Voyez Thérèse de Jésus. Quelles grâces sublimes n'a-t-elle pas reçues de Dieu? Et cependant, quoi que je puisse lui prescrire, elle s'en acquitte comme l'enfant le plus docile*. Le désir de rendre son obéissance encore plus parfaite, lui fit faire le vœu de ne jamais commettre, de propos délibéré, le moindre péché véniel et de se porter, dans toutes ses actions, à ce qui lui paraîtrait plus parfait. Le monastère d'Avila avait adopté les mitigations approuvées par Eugène IV en 1431 ; mais il s'était encore écarté, sur d'autres points, de la règle primitive, telle que le bienheureux Albert, patriarche de Jérusalem, l'avait rédigée en 1205. Parmi les abus que Thérèse déplorait, le plus considérable était de recevoir trop de visites au parloir. Notre-Seigneur, dans plusieurs visions, lui ordonna de remédier à ces relâchements et de travailler à la réforme de son ordre, lui promettant le succès de son entreprise. Une de ses nièces, Marie d'Ocampo, qui était pensionnaire au couvent de l'Incarnation, lui offrit pour cette bonne œuvre mille ducats dont elle pouvait disposer. Saint Pierre d'Alcantara, saint Louis Bertrand et l'évêque diocésain, qui furent consultés, approuvèrent unanimement le projet de la tante et le sacrifice de la nièce. Mais avant de rien entreprendre, il fallait le consentement des supérieurs. Une sainte veuve d'Avila, nommée Guyomar, obtint celui du P. Ange de Salazar, provincial des Carmes, qui écrivit pour obtenir un bref de Rome. A la première nouvelle de cette démarche, il se fit un tel déchaînement contre ce religieux, qu'il fut forcé de révoquer la permission qu'il avait accordée à Thérèse, et celle-ci fut aussi en butte aux plus vives attaques de la part des religieuses de son couvent, de la noblesse, des magistrats et du peuple, qui tous s'accordaient à blâmer la réforme projetée. On n'épargna à la sainte ni les reproches, ni les injures, ni les calomnies ; mais rien ne fut capable de lui faire abandonner sa résolution. Jeanne d'Athumade, sa sœur, vint à son secours avec son mari, et ils firent bâtir à Avila une maison qu'ils avaient l'intention secrète de céder à Thérèse lorsque le temps serait venu. Pendant qu'on la construisait, un mur s'écroula tout à coup et écrasa l'un des enfants de Jeanne. On le retira sans vie de dessous les décombres et on le porta à la sainte, qui le prit entre ses bras et poussa vers le ciel des soupirs ardents. Au bout de quelques minutes elle le rendit à sa mère, plein de santé. Ce prodige est inséré dans le procès-verbal de la canonisation de la sainte. La chute de cette muraille fut suivie de celle d'une autre qu'on venait d'élever, et ce second accident fut regardé par plusieurs personnes comme d'un sinistre augure ; mais Thérèse n'en fut point ébranlée. Le bâtiment venait d'être achevé, lorsque Louise de Cerda, sœur du duc de Médina-Céli et épouse

du comte Arias Pardo, perdit son mari qu'elle aimait tendrement : ne sachant où trouver de la consolation, elle s'adressa au provincial des Carmes pour qu'il lui envoyât Thérèse, dont elle avait entendu parler avec le plus grand éloge. Thérèse, d'après l'ordre de son supérieur, se rendit à Tolède, où demeurait cette dame, et passa six mois chez elle sans rien diminuer de ses exercices de piété, vivant au milieu du monde comme dans son couvent. Pendant son absence, le monastère de l'Incarnation avait été troublé par l'élection d'une prieure. Plusieurs des religieuses voulaient donner leurs suffrages à Thérèse. Dès qu'elle en fut informée, elle s'empressa d'écrire, pour faire tomber le choix sur une autre ; ce qui eut lieu en effet. Le jour même qu'elle revenait à Avila, arrivèrent aussi les dépêches de Rome et le bref pour l'établissement du nouveau monastère où l'on devait introduire la réforme. Ce monastère, qui était cette même maison, bâtie par sa sœur l'année précédente, s'étant trouvé prêt, Thérèse s'y installa le jour de la Saint-Barthélemy 1562, avec quelques religieuses qui prirent l'habit. Comme cette cérémonie avait eu lieu en secret, la supérieure du couvent de l'Incarnation n'en fut pas plutôt informée, qu'elle ordonna à Thérèse de revenir, et celle-ci s'empressa d'obéir. L'affaire fut déférée au provincial de l'ordre, qui promit à Thérèse qu'elle aurait la permission de retourner dans son nouveau couvent lorsque les esprits seraient calmés. La ville était en effervescence. Les magistrats et les chanoines s'étant réunis, décidèrent qu'il ne fallait pas tolérer l'établissement du couvent de Saint-Joseph, et qu'il fallait en faire ôter le saint sacrement. Une autre assemblée, composée en grande partie de religieux de différents ordres, porta la même décision, et l'on se disposait à l'exécuter, lorsque le P. Bannez, dominicain, représenta que la démolition de ce nouveau couvent était une mesure grave, qui était du ressort de l'évêque diocésain. Cette sage observation empêcha de passer outre, et il fut arrêté qu'on soumettrait le tout au conseil royal. Thérèse, que cette opposition formidable alarmait, fut rassurée par une vision dans laquelle Notre-Seigneur lui dit : *Ne savez-vous pas que je suis tout-puissant? Tranquillisez-vous : la maison subsistera.* Les députés que la ville d'Avila avait envoyés au roi obtinrent que l'on constaterait par un mémoire tout ce qui s'était passé ; ce qui commença un grand procès. Thérèse n'avait ni argent ni protecteur pour le soutenir ; mais la Providence vint à son secours, et un saint prêtre, nommé Gonzalès d'Aranda, se chargea de tout ce qui regardait le conseil royal. Deux ans s'étaient écoulés en informations et en discussions, lorsque le P. Bannez obtint du provincial des Carmes que Thérèse passât du couvent de l'Incarnation dans celui de Saint-Joseph. Elle y fut suivie par quatre de ses compagnes qui voulaient embrasser la réforme, et bientôt la ville fut si édifiée de la piété des religieuses et des novices, qu'elle se désista pour toujours de son opposition ; ceux qui avaient été les plus ardents pour solliciter la destruction du nouvel établissement devinrent ensuite ses plus zélés protecteurs. Comment en effet ne pas favoriser une communauté naissante, qui retraçait les prodiges de ferveur et d'austérité des premiers anachorètes? Thérèse vécut d'abord en simple religieuse au milieu de ses compagnes, mais l'évêque la chargea ensuite du gouvernement de la maison, ce qui lui donna l'occasion de déployer les rares talents qu'elle avait reçus de Dieu pour la conduite des autres. La réforme qu'elle établit dans le couvent de Saint-Joseph avait pour base la mortification des sens et de la volonté, l'exercice de la prière, un silence presque continuel et une pauvreté telle, que les religieuses n'avaient, pour vivre, que le produit de leur travail et les aumônes de leurs concitoyens. Leur habit était d'une serge grossière, et elles n'avaient pour chaussure que des sandales. Elles couchaient sur la paille et ne mangeaient de la viande que dans le cas d'une grande nécessité. En 1566, Thérèse reçut la visite de Rubéo de Ravenne, général des Carmes, qui ne put voir sans admiration les heureux effets de la réforme. Pénétré d'estime et de vénération pour la sainte réformatrice, il lui permit de fonder sur le même plan d'autres monastères, dont deux pour les hommes. L'année suivante Thérèse alla en fonder un à Médina-del-Campo, où elle conduisit quatre religieuses du couvent de Saint-Joseph et deux de celui de l'Incarnation. Pendant son séjour dans cette ville, elle fit la connaissance de saint Jean de la Croix, religieux carme, qu'elle décida à embrasser la réforme. Elle fonda, de concert avec lui, le couvent de Durvelle, où le saint établit la réforme ; ce qui donna naissance à l'institut des Carmes déchaussés, qui fut approuvé par Pie V. Peu après elle en fonda un autre aussi pour des hommes à Pastrane, avec le secours du prince de Sylva. L'épouse de celui-ci l'aida aussi à en fonder un de Carmélites, où elle prit le voile après la mort de son mari ; mais elle se dégoûta du cloître bientôt après, et lorsqu'elle fut rentrée dans le monde, elle suscita tant de tracasseries aux religieuses, qu'elles se retirèrent à Ségovie, où une maison de la réforme venait d'être établie. Thérèse en fonda aussi à Malagon, sur la demande de la comtesse Louise de la Cerda, à Valladolid, à Tolède, à Salamanque, à Albe, à Véas, à Séville, à Caravaque, à Villeneuve, à Palence, à Sorie et à Burgos. Ces nombreux établissements l'obligèrent à de fréquents voyages et lui causèrent de grandes fatigues. Il lui fallut surmonter bien des obstacles ; mais son zèle et sa prudence triomphèrent de toutes les difficultés que lui suscitèrent les passions humaines et la malice du démon. Pendant qu'elle était occupée à fonder le couvent de Salamanque, elle reçut la nouvelle que le P. Fernandez, visiteur apostolique, l'avait nommée prieure du monastère de l'Incarnation d'Avila. Cette

nomination lui causa le plus vif chagrin ; mais elle obéit. Par sa douceur et sa patience elle vint à bout de rétablir le bon ordre dans cette communauté, et elle sut tellement se faire aimer de ses anciennes compagnes qu'elles eussent voulu n'avoir jamais d'autre supérieure. A peine était-elle rentrée dans son monastère de Saint-Joseph, qu'elle eut la douleur de voir saint Jean de la Croix et le P. Jérôme Gratien, qu'elle y avait fait venir comme directeurs, calomniés, persécutés et jetés en prison par les intrigues de quelques Carmes, qui craignaient d'être obligés tôt ou tard d'embrasser la réforme. On porta jusqu'à Rome des accusations très-graves contre ces deux serviteurs de Dieu, et en Espagne le déchaînement contre eux fut tel qu'il faillit renverser les maisons de la réforme. Le P. de Ravenne, général des Carmes, qui avait été jusque-là pour Thérèse, lui défendit de faire de nouvelles fondations, et le chapitre de l'ordre tenu à Rome en 1575 lui fit défense de sortir de la maison qu'elle aurait choisie pour s'y retirer. Thérèse se soumit sans murmurer : seulement elle écrivit au général pour se plaindre, comme à un père tendre, de ce qu'il n'avait plus pour elle et pour les Pères Gratien et Marion la même affection que par le passé. Sa lettre est une apologie également adroite et respectueuse, et elle se soumit sans accuser personne du traitement injuste dont elle était victime. Cet orage, loin de l'abattre, ne lui fit même pas perdre sa gaieté habituelle. *Bon, bon*, disait-elle, *si ceux qui disent tant de mal de moi me connaissaient mieux, ils en diraient bien davantage!* Insensible aux attaques dirigées contre elle, elle gémissait des persécutions auxquelles étaient en butte les saints religieux qui avaient embrassé la réforme. Elle leur écrivait souvent pour les exhorter à la patience et pour ranimer leur courage en les assurant que leur entreprise réussirait en dépit des efforts de l'envie. Ayant appris que le P. Gratien avait été calomnié de la manière la plus noire, dans un mémoire adressé au roi d'Espagne, elle écrivit à ce prince une lettre qui fit une profonde impression sur son esprit, et qui le détermina à se faire rendre compte de l'état des choses. Par son ordre, les effets de cette odieuse cabale furent annulés ; ce qui rendit la tranquillité aux esprits qu'elle avait soulevés. Le général ne tarda pas à lui rendre tous les priviléges qu'on lui avait retirés, et elle reprit le cours de ses fondations, malgré son âge et ses infirmités. Lorsqu'on savait d'avance la route qu'elle devait tenir, les populations des campagnes accouraient pour la voir passer et lui demander sa bénédiction; lorsqu'elle était arrivée dans un lieu, on se disputait l'honneur de la loger. Mais ces témoignages de vénération lui faisaient la plus grande peine, et elle ne négligeait rien pour s'y soustraire. Elle venait de terminer, en 1582, la fondation du couvent de Burgos, et elle reprenait déjà la route d'Avila, lorsque la duchesse d'Albe lui adressa une invitation pressante de venir la visiter. Quoique Thérèse fût malade et qu'à ses anciennes infirmités se fût ajoutée une espèce de paralysie jointe à des vomissements fréquents, elle se rendit à Albe, où elle arriva le 20 septembre. Après avoir passé plusieurs heures chez la duchesse, elle se retira dans le couvent des Carmélites d'Albe, dans un état qui lui fit comprendre que sa fin approchait. Le 30, elle eut un flux de sang accompagné des plus fâcheux symptômes. Elle assista cependant à la messe ce jour-là, et elle communia avec un redoublement de ferveur ; mais rentrée dans sa chambre, elle se mit au lit pour n'en plus sortir. Le 3 octobre, elle demanda les derniers sacrements. A la vue du saint viatique, ses forces se ranimèrent, son visage reprit des couleurs, et se tournant vers Jésus-Christ, elle s'écria : *O mon Seigneur et mon Epoux, la voilà donc arrivée cette heure que je désirais si ardemment. Je touche au moment de ma délivrance... Que votre volonté soit faite!* Le P. Antoine de Jésus, qui l'avait confessée lui ayant demandé si elle désirait être enterrée dans son couvent d'Avila, elle répondit : *Eh quoi! ne m'accordera-t-on pas bien ici un peu de terre?* Les douleurs de son agonie se prolongèrent depuis le soir jusqu'au lendemain, que, succombant sous le poids de ses maux, elle appuya sa tête sur le bras de la sœur Anne de saint Barthélemy, son amie la plus intime, et qui ne la quittait pas, même pendant ses voyages. C'est dans cette posture qu'elle expira vers le milieu de la nuit. Cette nuit fut mémorable par l'exécution de la réforme du calendrier. Le lendemain, qui aurait dû être le 5, se trouva être le 15, pour faire concorder l'année civile avec l'année astronomique, qui était en avance de dix jours sur la première. Sainte Thérèse était âgée de soixante-sept ans et demi, dont elle avait passé vingt-sept dans le couvent de l'Incarnation et vingt tant dans celui de Saint-Joseph que dans les autres couvents de la réforme. Ces derniers, au moment de sa mort, étaient déjà au nombre de trente, seize de Carmélites et quatorze de Carmes déchaussés. Le corps de la bienheureuse fondatrice fut enterré dans le chœur inférieur du couvent d'Albe, et il y resta jusqu'en 1585, que le chapitre général des Carmes déchaussés le fit transporter au couvent de Saint-Joseph d'Avila, qui était le chef-lieu de la réforme ; mais la famille du duc d'Albe se plaignit à Rome de cette translation : le saint-siége fit restituer au couvent d'Albe les dépouilles mortelles de la sainte, l'année suivante, et elles reposent sous un mausolée magnifique. Cette double translation fit connaître que le corps était aussi entier et aussi frais que le jour de sa mort, et l'on assure qu'il s'est toujours maintenu depuis dans le même état ; du moins il y était encore lorsqu'on fit l'ouverture de son tombeau le 2 octobre 1752. Paul V, qui faisait travailler à sa canonisation, étant mort avant que l'affaire ne fût terminée, Grégoire XV continua les procédures,

et la bulle de canonisation fut publiée par ce pape en 1621. Sainte Thérèse a laissé plusieurs ouvrages, écrits en espagnol : 1° *L'Histoire de sa vie*, qui est, sous un autre rapport, un excellent traité de l'amour divin ; 2° *l'Histoire de ses fondations ;* 3° *la Manière de visiter les monastères ;* 4° *Avis à ses religieuses ;* 5° *Le chemin de la Perfection;* 6° *Méditation sur le Pater ;* 7° *Le Château de l'âme ;* 8° *Pensées sur l'amour de Dieu, ou commentaire sur le Cantique des cantiques ;* 9° *Méditations sur la communion* ou *Exclamation de l'âme à son Dieu;* 10° *Glose ou cantique après la communion ;* 11° des *Lettres*. Plusieurs des écrits de sainte Thérèse, entre autres sa *Vie* et l'*Histoire de ses fondations*, ne furent composées que d'après les instances réitérées de ses confesseurs. La sainte ne prit donc la plume que par obéissance, et elle avait si peu la prétention de devenir auteur, qu'elle ne se résigna que sous la condition que ses œuvres resteraient toujours secrètes. La doctrine qu'elles contiennent est en tout point conforme à la foi de l'Eglise, et sa théologie mystique ne le cède en rien à celle des plus sublimes contemplatifs ; comment y méconnaître l'esprit de Dieu, quand on pense que sainte Thérèse était une personne sans lettres et sans étude ? Il est vrai qu'elle était née avec beaucoup d'esprit naturel et une imagination aussi belle que féconde ; mais sans l'assistance divine il ne lui eût pas été possible de traiter avec autant d'orthodoxie et de clarté de pareilles matières. — 15 octobre.

THERIN (saint), *Therinus*, martyr à Constantinople, est honoré chez les Grecs, avec ses compagnons, le 6 mai.

THERME (saint), *Thermus*, est honoré chez les Grecs le 5 avril.

THESIDE (saint), *Thesidius*, martyr à Toscanelle près du lac de Bolsène en Italie, est honoré le 1er avril.

THESPESE (saint,) *Thespesius*, martyr à Nicée en Bithynie avec saint Eustache et un autre, souffrit durant la persécution de Maximin II, vers l'an 312. — 20 novembre.

THESPÈSE (saint) *Thespesius*, martyr en Cappadoce sous l'empereur Alexandre Sévère, subit divers tourments pour la foi, et fut ensuite décapité par ordre du préfet Simplice vers l'an 230. — 1er juin.

THESSALONICE (sainte), *Thessalonica*, martyre à Amphibolis, aujourd'hui Emboli en Macédoine, souffrit avec saint Aucte et deux autres. — 7 novembre.

THEUSÉTAS (saint), martyr à Nicée avec saint Horrez, son fils, et plusieurs autres, fut condamné au supplice du feu et expira dans les flammes. — 13 mars.

THEUTÈRE ou THEOTELIE (sainte), *Theoteria*, vierge, florissait à Vérone sur la fin du VIIe siècle. Son corps se garde dans une église de cette ville qui porte son nom. — 5 mai.

THIADMER (le bienheureux), *Theodemarus*, chanoine et doyen de Brême, abdiqua sa dignité pour se faire chanoine régulier au monastère de Niémustre. Il mourut dans celui d'Hagerstorph en Holsace, l'an 1152. Il avait étudié en France sous saint Anselme, et il était aussi savant que pieux. Quelques modernes lui donnent le titre de saint. — 17 mai.

THIBAUT (saint), *Theobaldus*, archevêque de Vienne en Dauphiné, était oncle de saint Thibaut ermite, et florissait dans la première partie du XIe siècle. Son corps fut inhumé dans une chapelle de la cathédrale. — 21 mai.

THIBAUT ou THIÉBAUT (saint), ermite, neveu du précédent, dont on lui donna le nom, naquit à Provins l'an 1017, et était fils du comte Arnoul qui descendait des comtes de Champagne. Ses premières années se passèrent dans l'innocence et la piété. Le monde et ses plaisirs ne lui présentaient aucun attrait, et la lecture des Pères du désert lui inspira un vif désir de se retirer comme eux dans la solitude, pour y vaquer à la prière et aux exercices de la pénitence. C'est dans cette vue qu'il faisait de fréquentes visites à un saint ermite nommé Burchard, qui vivait dans une petite île de la Seine, et il s'exerçait sous sa conduite au jeûne, aux veilles et à d'autres austérités. Son père, qui voulait le retenir dans le siècle et lui procurer un état digne de sa naissance, lui avait confié le commandement des troupes qu'il envoyait à Eudes II, comte de Champagne, lequel disputait le royaume de Bourgogne à l'empereur Conrad le Salique, qui s'en était emparé; mais Thibaut fit tant par ses instances, qu'il obtint la permission d'accomplir le vœu qu'il avait fait de renoncer tout à fait au monde. Il se rendit donc à l'abbaye de Saint-Remi de Reims, avec un jeune gentilhomme de ses amis, nommé Gautier, qui partageait ses goûts pour la retraite; là, après avoir renvoyé leurs domestiques, ils sortirent de l'abbaye sans dire où ils allaient. Ayant rencontré sur leur route deux mendiants, ils changèrent d'habits avec eux et se rendirent à pied en Allemagne. Arrivés dans la forêt de Petingen en Souabe, ils s'y construisirent des cellules, et voulant, à l'exemple des anachorètes de la Thébaïde, vivre du travail de leurs mains, ils se rendaient dans les villages voisins pour servir les maçons ou pour aider les cultivateurs dans les travaux de la campagne. Ils employaient le produit de leurs journées à se procurer du pain bis, qui composait toute leur nourriture. Leur mortification, leur modestie et les autres vertus qui éclataient dans leur conduite leur attirèrent bientôt la vénération publique ; ils se décidèrent donc à quitter le pays, et après avoir fait nu-pieds le pèlerinage de Saint-Jacques de Compostelle, ils revinrent dans une autre contrée de l'Allemagne. En passant par Trèves, Thibaut y rencontra son père ; mais celui-ci ne le reconnut point, à cause de la pauvreté de son habit et du changement que les rigueurs de la pénitence avaient opérés sur sa figure. Il eut assez d'empire sur lui-même pour ne pas se faire connaître ; mais la vue d'un père désolé, qui pleurait la perte de son fils, le toucha tellement, qu'il quitta Trèves sur-le-champ, dans

la crainte qu'un plus long séjour ne lui permit pas de commander aux sentiments qu'il éprouvait. Il entreprit le pèlerinage de Rome, toujours accompagné de Gauthier, et après avoir visité les principaux lieux de dévotion que renfermait l'Italie, ils se fixèrent dans un désert de Salanigo, près de Vicence : avec la permission du propriétaire, ils bâtirent deux cellules près d'une chapelle en ruines. Deux ans après, Gauthier étant mort, Thibaut, qui s'attendait à rejoindre bientôt son compagnon, redoubla de ferveur dans tous ses exercices, surtout dans ses austérités. Au pain bis il substitua le pain d'avoine, puis il en vint à ne plus manger de pain d'aucune sorte et à se contenter d'herbes et de racines. Il portait toujours un cilice, couchait sur une planche ; pendant les cinq dernières années de sa vie, il ne prenait même plus son repos qu'assis sur un banc. L'évêque de Vicence, frappé de sa sainteté, l'éleva au sacerdoce, et plusieurs personnes pieuses du voisinage lui confièrent la direction de leur conscience. Le comte Arnoul et son épouse ayant appris que l'ermite de Salanigo, dont on parlait dans toute l'Europe, était ce fils dont la disparition leur avait fait verser tant de larmes, se mirent aussitôt en route pour aller le voir. Arrivés près de lui, ils furent tellement saisis à son aspect, qu'ils se prosternèrent à ses pieds, sans pouvoir proférer un seul mot. Lorsque la parole leur revint, ce fut pour témoigner leur joie, non-seulement d'avoir retrouvé leur fils, mais encore de le retrouver dans un état de si grande perfection. Ils résolurent de se consacrer aussi à Dieu et de finir leurs jours sous la conduite de Thibaut. Le comte, ayant ensuite été rappelé en Brie pour ses affaires, permit à Gisla, sa femme, de rester près de leur fils. Celui-ci bâtit à sa mère une cellule près de la sienne, et se chargea de la former aux exercices de la vie anachorétique. Peu de temps après, il fut attaqué d'une maladie qui couvrit d'ulcères son corps, et il montra une patience admirable au milieu des douleurs qui l'accablaient. Se sentant près de sa fin, il envoya chercher Pierre, abbé de Vangadice, de l'ordre des Camaldules, qui lui avait donné l'habit religieux l'année précédente ; il lui recommanda sa mère et ses disciples, et après avoir reçu le saint viatique, il mourut le 30 juin 1066, âgé d'environ quarante-neuf ans, dont il avait passé douze dans le désert de Salanigo. Son corps fut apporté en France et placé à Sens dans l'église de Sainte-Colombe : il fut ensuite transféré près d'Auxerre dans une chapelle qui porta depuis le nom de Saint-Thibaut-aux-Bois. Saint Thibaut fut canonisé par Alexandre III. Il y avait à Metz une église collégiale sous son invocation, et son culte est très-répandu dans plusieurs diocèses de France. — 1er juillet.

THIBAUT (saint), abbé des Vaux de Cernay, de l'ordre de Cîteaux, né sur la fin du XIIe siècle à Marly, était fils de Bouchard de Montmorency, qui le fit élever d'une manière conforme à son illustre naissance, et lui fit prendre ensuite la profession des armes. Le jeune Thibaut, quoique engagé dans une carrière trop souvent funeste à la piété et aux bonnes mœurs, conserva son innocence et montra toujours un grand attrait pour la prière, deux grâces dont il se crut redevable à la tendre dévotion qu'il portait à la sainte Vierge. Il allait souvent visiter l'église de l'abbaye de Port-Royal, fondée par sa famille et richement dotée par son père. En 1220, il prit la résolution de quitter le monde, et il se retira chez les Cisterciens des Vaux de Cernay, dans le diocèse de Paris, où il prit l'habit monastique. Son mérite et ses vertus l'ayant fait élire abbé en 1234, il gouverna sa communauté avec autant de zèle que de prudence. Il fut en grande vénération auprès du roi saint Louis et de plusieurs illustres personnages. On plaça sous son autorité plusieurs maisons de Cîteaux, entre autres celle du Trésor dans le Vexin, et celle de Breuil-Benoît, au diocèse d'Evreux. Il fut honoré du don des miracles, et l'on attribua à la vertu de ses prières l'heureuse fécondité de la reine Marguerite, épouse de saint Louis, qui donna à la France six princes et quatre princesses. Il mourut le 8 décembre 1247, et fut enterré dans son abbaye, où il est honoré le 8 juillet et le 8 décembre.

THIÉMON (saint), archevêque de Salzbourg et martyr, descendait de l'illustre maison des comtes de Medling en Bavière. Elevé dans un monastère, où il apprit les sciences divines et humaines, telles qu'on les enseignait dans le XIe siècle, il s'y rendit très-habile pour son temps. L'éducation qu'il avait reçue dans son cloître lui fit prendre la résolution d'embrasser la vie religieuse ; mais pendant son noviciat il fut assailli de violentes tentations : dans un moment de découragement, il quitta même son monastère pour rentrer dans le monde. Pendant qu'il était en route pour retourner dans sa famille, il rencontra un saint prêtre à qui il fit part des motifs de sa désertion. Celui-ci, reconnaissant les piéges du démon dans une démarche aussi peu réfléchie, l'engagea à retourner sur-le-champ dans le monastère qu'il venait de quitter, l'assurant qu'il y éprouverait d'abondantes consolations. Thiémon se laissa persuader : il vint se jeter aux pieds de son supérieur, lui demanda pardon de sa faute, et n'éprouva plus dans la suite le désir de rentrer dans le siècle. Il fut élu en 1079 abbé du monastère de Saint-Pierre de Salzbourg ; mais les funestes démêlés qui existaient alors entre le pape saint Grégoire VII et l'empereur Henri IV le forcèrent bientôt à quitter son poste pour se réfugier en Souabe, afin d'échapper au ressentiment du prince, contre lequel sa conscience lui avait fait un devoir de se prononcer. D'ailleurs le comte Berthold, qui avait usurpé le siége de Salzbourg après en avoir chassé saint Gebhard, persécutait tous les amis du saint prélat, et il fut l'instrument dont l'empereur se servit pour expulser Thiémon de sa solitude. Le saint abbé passa trois ans dans l'abbaye d'Hirschau, où il édifia les religieux par sa régularité, sa mortification et son assiduité à la prière.

Il séjourna ensuite quelque temps dans le monastère d'Aschaffenbourg, et il se trouvait dans celui d'Amont, lorsqu'en 1088 il fut élu par le clergé de Salzbourg pour succéder à saint Gebhard, à cause de son attachement bien connu au saint-siége et de sa fermeté contre les schismatiques partisans de l'empereur. Le nouvel archevêque, marchant sur les traces de son prédécesseur, ne négligea rien pour remédier aux maux causés par l'intrus Berthold, et combla de ses libéralités les églises et les monastères de son diocèse. Il assista en 1095 au synode de Plaisance, où furent condamnées les erreurs de Bérenger sur le saint sacrement de l'autel. Henri IV continuait de persécuter ceux qui se déclaraient pour le saint-siége; aussi Thiémon fut chassé de son siége et obligé de se réfugier en Carinthie. Les satellites du prince s'étant saisis de sa personne, il fut jeté dans une prison, où il passa cinq ans. Il trouva ensuite le moyen de s'échapper, et il se sauva à Constance, auprès de l'évêque de cette ville, qui l'accueillit comme un des plus généreux défenseurs des droits de l'Église. On venait de prêcher la première croisade, à laquelle prit part le duc de Bavière. Thiémon accompagna ce prince en Palestine, afin de donner des secours spirituels aux croisés ; mais ayant été pris par les Turcs, près de Corozaïn, ces barbares, sur son refus d'abandonner la foi de Jésus-Christ, le mutilèrent d'une manière horrible et lui tranchèrent ensuite la tête, le 28 septembre de l'année 1101. Son corps fut rapporté dans son diocèse, et plusieurs miracles opérés par son intercession ont autorisé le culte qu'on lui rend en Allemagne. — 28 septembre.

THIERRI (saint), *Theodoricus*, abbé du Mont-d'Hor, près de Reims, né au Ve siècle dans le territoire de cette ville, fut élevé par saint Remi, qui se chargea de sa conduite pour le soustraire à la funeste influence de son père, nommé Marquard, qui était un homme livré à toutes sortes d'excès. Sa famille l'ayant ensuite engagé dans le mariage, il proposa à son épouse de vivre dans la continence, ce à quoi elle consentit volontiers; Thierri entra dans l'état ecclésiastique, et il fut établi par saint Remi, abbé du monastère que celui-ci venait de fonder sur le Mont-d'Hor. Le saint évêque l'éleva dans la suite au sacerdoce, et l'employa même avec succès au ministère de la prédication. Thierri convertit un grand nombre de pécheurs, entre autres son père, qui passa le reste de ses jours au Mont-d'Hor, dans les exercices de la pénitence. Saint Remi se servit aussi de son zèle pour changer en un monastère de religieuses un lieu de débauche, qui se trouvait dans sa ville épiscopale. On croit que ce saint abbé mourut le 1er juillet 533. Le roi Thierri Ier assista à ses funérailles, et tint à honneur de porter lui-même son corps en terre. Ses reliques, que la crainte des Normands avait fait cacher, furent découvertes en 976 : on les plaça dans l'abbaye qu'il avait gouvernée, et qui porta ensuite son nom. — 1er juillet.

THIERRI (le bienheureux), évêque de Cambrai, florissait dans le milieu du IXe siècle et mourut en 863. Tout ce que l'on sait de lui, c'est qu'il prit une part très-active à la condamnation de Gothescalc, et qu'il assista au VIIe et au VIIIe concile de Paris, ainsi qu'à celui de Quercy. Son corps, transporté en Allemagne, se garde dans la grande église de Magdebourg, où il est honoré le 5 août.

THIERRI (saint), évêque d'Orléans, né vers le milieu du Xe siècle, d'une famille distinguée de Château-Thierri, fut élevé à Sens dans le monastère de Saint-Pierre-le-Vif, dont Rainard son parent était abbé. Appelé ensuite à la cour de France par le roi Robert, ce prince lui donna souvent des marques de confiance et le nomma évêque d'Orléans. Ce choix déplut à quelques personnes, et surtout à Odalric, membre influent du clergé de cette ville, qui se croyait des droits à l'épiscopat. Dans son dépit de se voir supplanté, il eut recours à la calomnie; mais Thierri se justifia sans peine des fausses accusations intentées contre lui, et Fulbert de Chartres, qui s'était laissé prévenir par ses ennemis, ne tarda pas à reconnaître qu'il avait été trompé. Thierri, par sa bonté et sa douceur, toucha tellement le cœur d'Odalric, que celui-ci vint se jeter à ses pieds pour lui demander pardon. Le saint évêque, pour lui prouver qu'il lui pardonnait sincèrement, lui donna la première place après lui dans son église. Il remplit avec beaucoup de zèle les devoirs de l'épiscopat, malgré le mauvais état de sa santé. Pour se maintenir dans la ferveur, il faisait souvent des retraites à Saint-Pierre-le-Vif. Lorsque Dieu lui eut fait connaître que sa fin approchait, il entreprit le pèlerinage de Rome pour se préparer à la mort. Il se mit donc en route, mais il tomba malade à Tonnerre, où il mourut le 27 janvier 1022. Son corps fut enterré dans cette ville, et son tombeau, placé dans l'église de Saint-Michel, devint célèbre par les miracles qui s'y opérèrent. — 27 janvier.

THIERRI (le bienheureux), abbé de Saint-Evrou en Normandie, avait d'abord été moine de Jumiége. S'étant mis en route pour faire le pèlerinage de Jérusalem, il ne put terminer son voyage, et il mourut en Chypre l'an 1058. Il expira sur les degrés de marbre du grand autel de l'église abbatiale de Saint-Nicolas, dans laquelle il fut enterré. On rapporte qu'il s'opéra plusieurs miracles à son tombeau. — 1er août.

THIERRI (le bienheureux), abbé de Saint-Hubert près de Liége, né l'an 1007, dans un château fort sur la Sambre, était fils de Gonzo, seigneur riche et puissant, qui n'estimait que la carrière des armes : aussi s'opposa-t-il d'abord à ce que son fils fût mis dans les écoles, sous prétexte que les sciences ne servaient en rien à former un guerrier. Vaincu à la fin par les instances de sa femme et de ce fils, sur lequel Dieu avait des vues, il consentit à ce qu'il fût élevé dans l'abbaye de Lobes. Thierri y

trouva d'habiles maîtres, sous lesquels il fit de rapides progrès, et il se détermina ensuite à *prendre* l'habit de religieux. Lorsqu'il *eut fait profession*, on lui confia la fonction d'écolâtre, c'est-à-dire qu'il fut chargé de donner des leçons à la jeunesse qui affluait de toutes parts pour s'instruire. Elevé au sacerdoce, à l'âge de trente ans, il se mit à ne plus manger qu'une fois par jour, même les dimanches et les fêtes, à porter un rude cilice et à se refuser tous les adoucissements que sa mauvaise santé semblait exiger. Il passa quelque temps dans l'abbaye de Stablon, où il exerça aussi les fonctions d'écolâtre. Il entreprit ensuite le pèlerinage de la terre sainte; mais des obstacles qu'il rencontra sur sa route l'obligèrent à retourner sur ses pas. Henri IV, empereur d'Allemagne, le nomma écolâtre de l'abbaye de Fulde; mais les religieux de Saint-Hubert l'élurent d'une voix unanime pour leur abbé. Ce monastère était tombé dans le relâchement sous l'administration trop faible d'Adélard, prédécesseur de Thierri, et celui-ci eut beaucoup à faire pour y rétablir l'observance de la discipline. Sa patience, ses prières, sa douceur et surtout son exemple triomphèrent de tous les obstacles, et les miracles qu'il opéra prouvèrent que ses efforts étaient approuvés par le ciel. L'évêque de Liége, qui le vénérait comme un père, le seconda de son autorité, et lorsqu'il eut appris que le saint abbé était tombé dangereusement malade, il se hâta de se rendre près de lui pour l'assister dans ses derniers moments. Thierri mourut entre ses bras, l'an 1087, à l'âge de quatre-vingts ans. L'abbaye de Saint-Hubert et les monastères qui en dépendaient l'ont toujours honoré comme bienheureux. Les calvinistes brûlèrent son corps au XVIe siècle. — 24 août.

THIERRI D'EMBDEN (le bienheureux), récollet, et l'un des martyrs de Gorcum, était natif d'Amorfort et habitait le couvent de Gorcum lorsque cette ville fut prise par les calvinistes, en 1572. Les vainqueurs, au mépris de la capitulation qu'ils venaient de signer, arrêtèrent les membres du clergé régulier et séculier au nombre de dix-neuf, et parce qu'ils ne voulaient pas renier la présence réelle de Jésus-Christ dans l'eucharistie, ni la suprématie du saint-siége, ils leur firent subir les plus cruelles et les plus indignes tortures. Ils les embarquèrent ensuite pour Dordrecht, d'où ils les conduisirent à Bril. Pendant ce trajet, les martyrs furent en butte à toutes sortes d'outrages de la part d'une populace fanatique et d'une soldatesque effrénée. Arrivés à Bril, ni les coups, ni l'horreur d'un cachot infect, ni la faim, la soif et les coups ne purent leur arracher une apostasie qui les aurait rendus à la liberté. Guillaume de la Marck, comte de Lumey, chanoine apostat et l'auteur de cette persécution, les fit pendre. Leurs cadavres furent mutilés et leurs membres servirent de jouet et d'amusement aux hérétiques. Quelques fidèles parvinrent à inhumer leurs corps, qui furent déterrés secrètement en 1615, et transportés comme de précieuses reliques à Bruxelles et dans d'autres villes catholiques des environs. Les miracles opérés par leur intercession décidèrent le pape à les déclarer martyrs et à les mettre au nombre des bienheureux, l'an 1674. — 9 juillet.

THIETELD (sainte), *Theatildis*, vierge, florissait dans le IXe siècle, et elle est honorée en Westphalie le 30 janvier.

THILBERT (saint) *Thilbertus*, évêque d'Hexam, en Angleterre, succéda, vers l'an 780, à saint Alcmond, et marcha sur les traces de son prédécesseur. On ignore les détails de son épiscopat, qui dura plus de trente ans. Ses reliques furent transférées à Durham dans le XIe siècle, et on les y honora d'un culte public jusqu'à la prétendue réforme. Les calendriers d'Angleterre marquent sa fête au 7 septembre.

THOMAIDE (sainte), *Thomaïdes*, martyre à Alexandrie, est mentionnée dans les Actes de sainte Fébronie, et florissait probablement sur la fin du Ve siècle. — 14 avril.

THOMAS (saint), *Thomas*, apôtre, surnommé Didyme, qui en grec signifie *jumeau*, comme le mot hébreu *Thomas*, était, selon l'opinion la plus probable, Galiléen de naissance et pêcheur de profession. Appelé l'an 31 à la suite de Jésus-Christ, qui l'éleva à la dignité d'apôtre, il donna une preuve du dévouement qu'il portait à son divin Maître lorsque celui-ci se proposait de quitter la Galilée, où il se trouvait alors, pour se rendre à Béthanie près de Jérusalem, pour y ressusciter Lazare. Comme les autres apôtres détournaient le Sauveur de faire ce voyage, à cause de la haine que lui portaient les Juifs; Thomas leur dit : *Allons-y aussi, afin de mourir avec lui*. Pendant la dernière cène, Jésus ayant dit à ses apôtres : *Vous savez bien où je vais, et vous en connaissez le chemin*, Thomas répondit : *Non, Seigneur, nous ne savons pas où vous allez; et comment pourrions-nous connaître le chemin qui y conduit?* Jésus lui dit alors : *C'est moi qui suis la voie, la vérité et la vie*. Pendant la passion, Thomas prit la fuite avec les autres. Lorsque après sa résurrection le Sauveur se fut montré aux apôtres réunis, comme Thomas ne se trouvait pas avec eux, il ne voulut pas y croire sur leur témoignage; il déclara même qu'il n'y ajouterait foi que quand il aurait vu la marque des clous dans les mains de Jésus, et qu'il aurait mis sa main dans le trou que la lance avait fait dans son côté. Le Seigneur, par condescendance pour l'opiniâtreté de Thomas, voulut bien apparaître une seconde fois, et s'adressant à Thomas qui se trouvait avec les autres apôtres, il lui dit de considérer ses mains et de mettre son doigt dans la plaie faite par les clous, et sa main dans le trou de son côté. Alors celui-ci s'écria : *Mon Seigneur et mon Dieu!* Ce refus de croire au miracle de la résurrection avant qu'il ne s'en fût assuré par ses propres yeux, a fait dire à saint Grégoire : *Nous sommes plus affermis dans notre croyance par son doute que par la foi prompte des autres apôtres*. Après la descente du Saint-Esprit, saint

Thomas alla prêcher l'Evangile aux Parthes, qui étaient les maîtres de la Perse, et parcourut ensuite l'Orient. Suivant une ancienne tradition, il pénétra dans l'Inde et s'avança jusqu'à l'île de Taprobane, qu'on croit être Ceylan ou Sumatra. Cette même tradition ajoute qu'il souffrit le martyre à Calamine, ville que les Indiens modernes prennent pour Méliapour, et que les Européens nomment Saint-Thomé, sur la côte de Coromandel; elle ajoute que son corps fut rapporté à Edesse, où son tombeau était honoré dans les premiers siècles de l'Eglise, d'après le témoignage d'un grand nombre de Pères. C'est de cette dernière ville que saint Ambroise de Milan, saint Gaudence de Bresse et saint Paulin de Nole obtinrent pour leurs églises des reliques du saint apôtre. Les Portugais prétendent, mais sans fondement solide, qu'ils ont retrouvé en 1523 le corps de saint Thomas dans un caveau qui se trouvait sous une chapelle ruinée, hors des murs de Méliapour. Ce qu'il y a de vrai, c'est que les Portugais, en arrivant aux Indes, y trouvèrent des chrétiens dits de Saint-Thomas, qui étaient infectés du nestorianisme, et que l'église de Méliapour regarde le saint apôtre comme son fondateur. — 21 décembre.

THOMAS (saint), martyr en Egypte, avec plusieurs autres, est honoré chez les Grecs le 20 juin.

THOMAS (saint) martyr à Asmanuje en Ethiopie, souffrit avec saint Alphée et plusieurs autres. — 18 novembre.

THOMAS (saint), patriarche de Constantinople, florissait au commencement du VIIe siècle, et mourut en 610. Avant son élévation au siége patriarcal, il était prêtre-sacristain de l'église de Sainte-Sophie. Les Grecs l'honorent le 20 mars.

THOMAS DE MALÉE (saint), confesseur, est honoré chez les Grecs le 7 juillet.

THOMAS (le bienheureux), abbé de Farfa, près de Rome, était né en France. Il fut le restaurateur de ce monastère, qui compta dans la suite jusqu'à six cents églises dans sa dépendance.

THOMAS (saint), moine de Syrie, florissait dans le VIIIe siècle, et mourut en 782. Les habitants d'Antioche célébraient autrefois sa fête avec beaucoup de solennité, parce qu'ils avaient été délivrés de la peste par ses prières. — 18 novembre.

THOMAS (le bienheureux), prieur de l'abbaye de Saint-Victor de Paris, sentant que l'abbaye de Chelles avait grand besoin d'être réformée, engagea Etienne, évêque de Paris, à se charger de cette entreprise, pour laquelle il offrait son concours. L'évêque de Paris ayant accepté sa proposition, ils partirent pour Chelles, accompagnés du sous-prieur de Saint-Martin-des-Champs. Tout se passa assez tranquillement de la part des religieuses; mais Etienne étant arrivé à Gournay-sur-Marne, fut attaqué par les neveux de Thibaut Nothier, archidiacre de Paris, homme violent, ambitieux et jaloux de la confiance qu'Etienne avait en Thomas. Les assassins déclarèrent à l'évêque de Paris qu'ils n'en voulaient qu'au prieur de Saint-Victor, et ils le massacrèrent entre ses bras. Thomas eut néanmoins le temps de faire sa confession, de recevoir le saint viatique, et de pardonner à ses meurtriers, en protestant qu'il mourait pour la justice. Saint Bernard et plusieurs évêques de France informèrent le pape Innocent II de cet attentat, arrivé le 20 août 1133. Innocent chargea les archevêques de Reims, de Rouen et de Tours de sévir contre les coupables, et ordonna qu'on transférât du cloître de Saint-Victor dans l'église abbatiale le corps de Thomas, qui fut placé dans le sanctuaire même, à côté du grand autel. Saint Bernard, dans sa lettre au pape Innocent II, le qualifie de bienheureux, et ce titre a été confirmé par la dévotion des fidèles. — 17 et 20 août.

THOMAS (saint), archevêque de Cantorbéry et martyr, né à Londres le 21 décembre 1117, était fils de Gilbert Becquet, gentilhomme originaire de Normandie, qui prit la croix dans sa jeunesse, et partit pour la terre sainte, où il fut fait prisonnier par les Sarrasins. Devenu esclave d'un de leurs chefs ou émirs, qui n'avait qu'une fille, Gilbert expliqua à celle-ci les mystères de notre religion, et lui déclara qu'il était prêt à faire le sacrifice de sa vie pour Jésus-Christ. Elle fut si touchée de ses discours, qu'elle se sentit un vif désir de devenir chrétienne. Gilbert l'affermit dans cette généreuse résolution. Quelque temps après il trouva moyen de s'enfuir avec cette jeune fille, ainsi que d'autres esclaves chrétiens, et s'étant embarqués ils arrivèrent en Angleterre, où la fille de l'émir reçut le baptême, puis l'évêque de Londres la maria à Gilbert. Celui-ci prit part à une seconde croisade, laissant enceinte sa femme, laquelle donna le jour, pendant son absence, à un fils qui fut saint Thomas. Sa mère lui inspira de bonne heure la crainte de Dieu et la dévotion à la sainte Vierge. Gilbert étant revenu de la Palestine, en 1121, fut fait schérif de la ville de Londres, et mourut en 1138, lorsque son fils avait vingt ans. Thomas, qui avait commencé ses études dans un monastère de chanoines réguliers, revint les continuer à Londres, dont il fréquenta les écoles publiques, alors très-célèbres. Devenu orphelin par la mort de sa mère, qui suivit de près celle de Gilbert, il se rendit à Oxford, puis à Paris, où il se perfectionna dans le droit canonique et dans les différentes branches de la littérature. Il revint ensuite à Londres, où il exerça les fonctions de secrétaire municipal, puis il s'attacha à un jeune seigneur qui aimait beaucoup la chasse. Thomas prit insensiblement ses goûts, ce qui lui fit négliger le service de Dieu; mais un jour qu'il chassait au vol, son faucon fondit sur un canard sauvage et plongea avec sa proie dans la rivière. Thomas, voulant le sauver, se jette dans l'eau et le courant l'entraîne jusque sous la roue d'un moulin, qui s'arrêta tout à coup par une espèce de miracle. Pénétré de reconnaissance envers le Seigneur qui venait de lui sauver la vie, il revint à Londres avec la re-

solution de mener une vie plus chrétienne. Il embrassa l'état ecclésiastique, et Thibaut, archevêque de Cantorbéry, l'ami et le compatriote de son père, lui donna un emploi dans sa maison. Lorsqu'il eut connu à fond ses talents, sa capacité pour les affaires, et ses belles qualités, il l'envoya étudier le droit canonique à Bologne. Lorsque Thomas fut de retour en Angleterre, l'archevêque lui conféra le diaconat, lui donna la prévôté de Beverlay, un canonicat à Saint-Paul de Londres, et le fit ensuite archidiacre de son église, qui était la première dignité ecclésiastique d'Angleterre, parce qu'elle donnait droit de siéger à la cour des lords. Thibaut le chargea de plusieurs négociations difficiles près de la cour de Rome, et il n'entreprenait rien d'important sans l'avoir consulté. Henri II étant monté sur le trône en 1154, l'archevêque de Cantorbéry lui recommanda son archidiacre comme un homme plein de mérite et d'expérience, d'une prudence rare et d'une probité à toute épreuve; en conséquence, le roi le nomma chancelier d'Angleterre, en 1157, et dans ce poste éminent, Thomas s'acquit l'estime et l'amour de toute la nation. Henri II lui confia l'éducation de son fils; ensuite il l'envoya en France pour y négocier le mariage du jeune prince avec la princesse Marguerite, fille de Louis VII, et pour y conclure un traité d'alliance entre les deux couronnes. Thomas réussit au gré du roi son maître, dans cette double négociation, et Henri, toujours plus charmé des vertus et de la capacité de son chancelier, le nomma à l'archevêché de Cantorbéry, après la mort de Thibaut, arrivée en 1160. Le prince se trouvait alors en Normandie avec Thomas, lorsqu'il apprit la vacance du siége archiépiscopal, et il lui dit de se préparer à repasser en Angleterre pour une affaire importante. Ce ne fut qu'au moment de son départ qu'il lui expliqua de quoi il s'agissait, et qu'il lui apprit sa nomination. Thomas, après avoir apporté diverses raisons pour refuser l'épiscopat, finit par dire au roi avec une généreuse liberté : *Si Dieu permet que je sois archevêque de Cantorbéry, je perdrai bientôt les bonnes grâces de Votre Majesté, et l'amitié dont elle m'honore se changera en haine; car je lui vois faire plusieurs choses contraires aux droits de l'Église, et je crains qu'elle n'exige de moi des actes que ma conscience m'empêcherait d'exécuter. Mes ennemis ne manqueraient pas de représenter ma résistance comme un crime, afin de me perdre auprès de vous.* Le roi n'en persista pas moins dans son projet, et il envoya en Angleterre quelques seigneurs pour préparer les esprits et pour se concerter avec le chapitre de Cantorbéry, afin d'assurer l'élection du chancelier. Celui-ci se refusait à son élection, et il ne se rendit que quand le cardinal de Pise, légat du saint-siége en Angleterre, lui en eut fait en quelque sorte un devoir. Il fut élu la veille de la Pentecôte de l'an 1162, et en se rendant à Cantorbéry, il chargea un des membres de son clergé de l'avertir de toutes les fautes qu'il remarquerait en lui. Peu de temps après son sacre, Alexandre III lui envoya le *pallium*, par Jean de Salisbury. Le nouvel archevêque monta sa maison sur le pied le plus édifiant : tout y respirait la simplicité et la mortification. Il se revêtit d'un cilice, qu'il ne quitta plus qu'à sa mort. Tous les jours il se levait à deux heures, et après avoir récité l'office de la nuit, il lavait les pieds à treize pauvres, auxquels il donnait une somme d'argent. Ensuite il vaquait à la prière et à l'étude de l'Ecriture sainte, qu'il portait toujours avec lui dans ses voyages. Après les exercices de piété, il visitait les malades qu'il y avait parmi ses moines ou dans son clergé. A neuf heures il disait la messe ou il l'entendait; à dix heures il faisait une nouvelle distribution d'aumônes, de sorte qu'il assistait cent pauvres par jour. Il dînait à trois heures, et se faisait lire un livre de piété pendant ses repas, qui étaient toujours d'une grande frugalité, quoique sa table fût décemment servie, à cause des hôtes qu'il y admettait, et qui étaient ordinairement des ecclésiastiques. Le roi, qui continuait à l'aimer comme auparavant, nomma, sur ses instances, aux évêchés de Worcester et de Héréford, qu'il avait laissé vaquer depuis longtemps pour s'en approprier les revenus, et Thomas sacra les nouveaux prélats de ces deux églises; mais la bonne intelligence entre le prince et l'archevêque ne fut pas de longue durée. Le premier se démit de la dignité de chancelier, et cette démission déplut au roi, qui en témoigna son mécontentement. Comme celui-ci laissait vaquer exprès les plus riches bénéfices afin d'en percevoir les revenus, Thomas s'éleva avec une sainte liberté contre cet abus, et aussi contre les entreprises des juges laïques qui citaient à leur tribunal les personnes ecclésiastiques; ces raisons, ainsi que la fermeté avec laquelle il s'opposait aux officiers du prince qui opprimaient l'Eglise ou usurpaient ses biens, le brouillèrent avec Henri. Lorsqu'il fut revenu de France, où il était allé assister, en 1163, au concile tenu à Tours par le pape Alexandre III, comme le roi exigeait que les évêques de ses Etats fissent serment de maintenir toutes les coutumes du royaume, Thomas, qui voyait que sous le nom de coutumes le prince entendait des abus notoires, déclara dans l'assemblée de Westminster qu'il ne ferait le serment qu'avec la clause : *Sauf le devoir et la conscience.* Il signa cependant l'année suivante les seize articles appelés *Constitutions de Clarendon*, du lieu où se tenait l'assemblée des évêques. Mais il se repentit bientôt de cette démarche, et demanda au pape, qui se trouvait à Sens, l'absolution de sa faute. Alexandre III, en la lui accordant, lui manda de la réparer par une vigueur vraiment épiscopale; mais le roi en fut tellement irrité, qu'il menaça de mort l'archevêque; ensuite il le fit condamner dans une assemblée des prélats et des grands du royaume tenue à Northampton, et ses biens furent confisqués. On lui conseillait de se démettre de son siége, mais il répondit que ce serait de sa part trahir la vérité et la cause de l'Eglise,

ce qu'il ne ferait jamais, dût-il lui en coûter la vie. Cependant après en avoir appelé au pape, il crut prudent de sortir du royaume, et ayant passé la Manche, il débarqua à Saint-Omer. De l'abbaye de Saint-Bertin, où il était logé, il envoya à Louis VII, roi de France, des députés que ce prince reçut favorablement. Il invita l'archevêque à venir dans ses Etats, pendant que le roi d'Angleterre, d'un autre côté, défendait à ses sujets de lui fournir le moindre secours. Saint Gilbert, abbé de Sempringhane, ayant été accusé d'avoir enfreint cette défense, fut conduit à Londres; mais il fut renvoyé bientôt après dans son monastère. Henri envoya au pape, qui était encore à Sens, des ambassadeurs qui, dans une audience publique, portèrent plainte contre Thomas. Celui-ci s'étant rendu à Soissons, Louis VII, qui y arriva le lendemain, alla lui faire visite et lui offrit tout ce dont il aurait besoin dans son exil. Arrivé à Sens, l'archevêque fut reçu d'abord avec beaucoup de froideur par les cardinaux; mais l'apologie qu'il fit de sa conduite en présence du pape dissipa les préventions que les envoyés de Henri avaient fait naître contre lui, et Alexandre III loua sa fermeté. Le lendemain il obtint une seconde audience dans laquelle il pria le pape d'agréer sa démission, et tirant de son doigt son anneau pastoral, il le lui remit. Alexandre, ayant consulté les cardinaux sur cette démission, refusa de l'accepter. Il fit venir l'abbé de Pontigny, le chargea de prendre soin du prélat exilé et de le traiter comme un pauvre de Jésus-Christ, c'est-à-dire, comme un autre Jésus-Christ lui-même. Thomas regarda Pontigny non comme un lieu d'exil, mais comme une retraite agréable où il pouvait satisfaire son goût pour les exercices de la pénitence. Non content de suivre avec exactitude la règle de Cîteaux, il y ajoutait encore des austérités volontaires, et se confondant avec le commun des religieux, il refusa toute distinction, soit dans la nourriture, soit dans l'habillement. Henri II, pour se venger de l'archevêque, confisqua les biens de ses parents, de ses amis et de ses domestiques, et les bannit eux-mêmes de ses Etats, sans épargner les enfants et les vieillards; il leur fit promettre avec serment qu'ils iraient rejoindre l'archevêque, et par cette mesure, il se proposait de le rendre témoin de leurs larmes, afin que son malheur s'augmentât encore de celui que souffraient à son occasion tous ceux qui lui étaient chers. Ces infortunés arrivèrent par troupes à Pontigny, et leur triste état arracha des larmes au saint archevêque; mais les évêques de France et même de l'étranger pourvurent abondamment à leurs besoins; des princes mêmes, parmi lesquels on peut citer, outre Louis VII, la reine de Sicile, vinrent aussi à leur secours. Le pape essaya d'opérer une réconciliation entre Henri et Thomas; mais ce prince ne répondit que par des menaces. Il écrivit au chapitre général de Cîteaux qu'il abolirait l'ordre en Angleterre si son ennemi demeurait plus longtemps à Pontigny, et le saint fut obligé de quitter cet asile. Peu de temps avant ce départ, Dieu lui avait fait connaître par révélation la manière dont il mourrait. Une nuit que, prosterné devant l'autel, il priait avec larmes, il entendit ces paroles : *Thomas, mon Eglise sera glorifiée par votre sang. — Qui êtes-vous, Seigneur? — Je suis Jésus-Christ, Fils du Dieu vivant, votre frère.* En quittant Pontigny, il versa des larmes abondantes, non sur son sort, mais sur celui des infortunés qui étaient exilés à cause de lui, et, prenant l'abbé à part, il lui confia, sous le secret, que Dieu lui avait fait connaître qu'il serait massacré dans son église par quatre hommes; qu'il les avait vus y entrer et lui enlever le haut du crâne. Il se rendit à Sens, où l'archevêque le reçut avec de grandes marques de vénération; le roi de France donna des ordres pour qu'il fût entretenu avec magnificence dans le monastère de Sainte-Colombe, où il s'était retiré, et d'où il excommunia tous ceux qui saisiraient les biens de son église. Il menaça Henri II d'une semblable excommunication; mais ce prince envoya à Rome des députés qui gagnèrent quelques cardinaux, et le pape nomma deux légats *a latere*, l'un pour la France, l'autre pour l'Angleterre. Le premier, qui était le cardinal de Pavie, cita l'archevêque de Cantorbéry à Gisors, pour répondre sur les plaintes portées contre lui. Thomas, voyant que ce légat employait l'artifice pour le faire tomber dans le piége, en écrivit au pape. Quant au cardinal Othon, l'autre légat, il représenta au roi d'Angleterre qu'il était obligé de restituer les biens ecclésiastiques qu'il avait usurpés, et qu'il ne pouvait sans injustice retenir les revenus du siége de Cantorbéry; sur ce que le prince alléguait qu'il n'avait point de scrupule sur ce point, puisqu'il disposait de ces biens en faveur des églises ou des pauvres, Othon lui répondit qu'une telle excuse ne serait point admise au tribunal de Jésus-Christ. Comme les esprits s'aigrissaient de plus en plus, Alexandre III pria le roi de France de travailler à réconcilier l'archevêque de Cantorbéry avec son souverain. Les deux rois eurent une entrevue près de Gisors, et Thomas, qui se trouvait présent, se jeta aux pieds de Henri, qui s'empressa de le relever. Henri dit ensuite qu'il ne demandait d'autres droits que ceux qui n'avaient point été contestés par les prédécesseurs de Thomas; mais celui-ci montra que les archevêques de Cantorbéry s'étaient opposés aux abus contre lesquels il réclamait, sans pouvoir les détruire, et qu'ils ne les avaient tolérés que par nécessité. Alors les seigneurs des deux royaumes l'accusèrent d'orgueil, Louis lui-même le trouva trop inflexible. Thomas, voyant tout le monde contre lui, reprit le chemin de Sens. Le roi de France ne fut pas longtemps à s'apercevoir que l'archevêque avait vu plus clair que les autres : ayant fait courir après lui, il le fit venir en sa présence, se jeta à ses pieds et lui demanda

l'absolution de sa faute. Thomas lui donna sa bénédiction et continua sa route, gémissant sur le malheur de sa position. En effet, non-seulement il ne croyait pas manquer de soumission ni de fidélité à son souverain, mais il avait pour lui le plus généreux dévouement et l'affection la plus sincère. Il l'avait prouvé dans plusieurs circonstances, et cependant le roi, abusé sur ses véritables sentiments, ne cherchait qu'à lui causer de nouvelles mortifications. Il fit couronner par l'archevêque d'York le prince de Galles, son fils, sûr le territoire même de Cantorbéry, et il chercha à détacher les fidèles de ce diocèse, non-seulement de l'obédience de Thomas, mais même de celle du pape. Henri cependant changea tout à coup, au moment où l'on s'y attendait le moins, et montra le désir de se réconcilier avec le saint archevêque, qu'il accueillit avec affection et à qui il parut rendre son ancienne estime. Il lui dit en pleurant qu'il oubliait tout le passé et qu'il voulait à l'avenir être son ami; mais il ne s'expliqua point sur les coutumes qui avaient été le sujet de la querelle. Ce raccommodement déplut à l'archevêque d'York, ainsi qu'aux évêques de Londres et de Salesbury, qui étaient les ennemis de Thomas, et ils réussirent à indisposer de nouveau Henri contre le prélat. Celui-ci étant allé trouver le prince à Tours, ne put obtenir de lui autre chose que la promesse qu'il lui rendrait les terres de son église lorsqu'il serait de retour en Angleterre; mais en même temps il donna l'ordre aux officiers de l'archevêque d'York, à l'instigation de celui-ci, de piller les biens de l'église de Cantorbéry, sans même excepter la récolte de l'année. Thomas, qui était éloigné de son troupeau depuis sept ans, résolut de rentrer dans son diocèse, au péril même de sa vie; car il s'attendait au martyre. Dans la lettre qu'il écrivit au roi pour l'informer de sa résolution, on lit ces paroles: *Je retourne à mon église avec la permission de Votre Majesté; c'est peut-être pour y mourir, et pour empêcher au moins par ma mort sa ruine entière..... Mais que je vive ou que je meure, je conserverai toujours inviolablement l'amour que j'ai pour vous en Notre-Seigneur. Quelque chose qui puisse m'arriver, je prie Dieu de répandre sur vous et sur vos enfants ses dons les plus précieux.* Des seigneurs français lui fournirent l'argent nécessaire pour son voyage, et lorsqu'il fut prêt à partir il se rendit à Paris pour remercier le roi de France des bienfaits qu'il en avait reçus; il logea à l'abbaye de Saint-Victor, où il laissa un cilice que les religieux conservèrent comme une précieuse relique. En prenant congé de Louis II, il lui dit: *Je vais chercher la mort en Angleterre.* Le prince le pressa de rester dans ses Etats, lui promettant de subvenir à tous ses besoins; mais Thomas répondit que la volonté de Dieu devait s'accomplir. S'étant embarqué à Witson, près de Calais, il aborda à Sandwich, où il fut reçu avec des transports de joie. L'archevêque d'York, qui avait été excommunié par le pape, demanda d'un ton menaçant la levée des censures portées contre lui. Thomas lui répondit avec douceur, qu'il était disposé à l'absoudre, si, conformément aux canons de l'Eglise, il jurait de se soumettre aux conditions qui lui seraient prescrites; mais l'archevêque d'York, loin de rien promettre, passa en Normandie avec les évêques de Londres et de Salesbury, pour accuser saint Thomas auprès du roi: ils déguisèrent tellement les faits, qu'ils donnèrent à la calomnie les couleurs de la vérité. Henri, transporté de colère, s'oublia jusqu'au point de dire qu'il maudissait tous ceux qu'il avait honorés de son amitié et comblés de ses bienfaits, puisque dans le nombre il ne s'en trouvait pas un qui eût le courage de le débarrasser d'un prêtre qui lui donnait plus de peines que le reste de ses sujets. Là-dessus, quatre de ses officiers, Guillaume de Tracy, Hugues de Morville, Richard le Breton et Renaud Fitz-Othon, forment ensemble l'horrible complot de tuer l'archevêque de Cantorbéry. Celui-ci avait été reçu à Londres comme en triomphe; mais le jeune roi, fils de Henri, lui ordonna de se rendre à Cantorbéry, avec défense de sortir de cette ville, malgré les représentations que lui fit Thomas sur la nécessité où il était de visiter son diocèse. Le jour de Noël, après la messe, il prêcha sur ces paroles de l'Evangile: *Paix sur la terre aux hommes de bonne volonté*, et sur la fin de son discours il déclara qu'il n'avait plus longtemps à vivre. Alors tout l'auditoire se mit à pleurer, et lui-même ne put retenir ses larmes. Les quatre assassins s'étant rendus en Angleterre furent joints par Renaud de Brocke, qui les conduisit dans son château de Saltwode, près de Cantorbéry. Ils s'associèrent douze autres chevaliers. Arrivés à Cantorbéry, ils se rendent au palais archiépiscopal, pénètrent dans l'appartement où le saint se trouvait, et le chargent d'outrages, le menaçant de lui ôter la vie s'il ne donnait l'absolution à ceux qui étaient interdits ou excommuniés. Thomas répondit que les censures avaient été portées par le pape....; qu'au reste ceux qui étaient liés par ces censures n'en pouvaient recevoir l'absolution qu'ils ne promissent satisfaction pour leurs crimes. Les assassins chargèrent les ecclésiastiques qui se trouvaient là d'empêcher que l'archevêque ne s'échappât: *Quoi!* s'écria le saint, *vous vous imaginez que je veux m'enfuir? Non, non, j'attends sans crainte le coup de la mort;* puis, portant la main à l'endroit de la tête où Dieu lui avait fait connaître qu'il serait frappé, il ajouta: *C'est là que je vous attends.* Les assassins s'étant retirés allèrent chercher leurs boucliers et leurs armes, puis revinrent au palais, au moment où le saint en sortait pour se rendre à l'église, car il était l'heure de vêpres. En voyant cette troupe armée, il défendit de fermer ou de garder les portes de l'église, disant qu'il ne fallait pas faire du lieu saint une citadelle. Les assassins entrent l'épée à la main et

s'écrient : *Où est le traître?* Personne n'ayant répondu, une voix s'écria : *Où est l'archevêque?* Alors celui-ci se présente et dit : *Je suis l'archevêque, mais je ne suis point un traître.* Les ecclésiastiques et les moines se réfugièrent au pied des autels ; trois seulement restèrent près du saint, qui seul n'éprouvait ni trouble ni émotion: *Vous êtes mort*, lui dit un des assassins. — *Je suis prêt à mourir pour Dieu, pour la justice et pour la liberté de l'Eglise ; mais je vous defends, au nom du Tout-Puissant de faire le moindre mal à tout autre que moi. Tant que j'ai vécu, j'ai pris la défense de l'Eglise, heureux si par ma mort je puis lui rendre la paix et la liberté !* Se mettant ensuite à genoux il dit: *Je recommande mon âme et la cause de l'Eglise à Dieu, à la sainte Vierge et aux saints patrons de ce lieu, aux martyrs saint Denis et saint Elphège*, et lorsqu'il eut prié quelque temps pour ses assassins, il leur présenta la tête en silence. Comme ils voulaient l'entraîner pour le massacrer hors de l'église, il leur dit : *Je ne sortirai point d'ici ;* et ils se hâtèrent de le tuer, dans la crainte que le peuple, qui s'attroupait, ne vînt s'opposer à l'exécution de leur crime. De Tracy le frappa le premier en lui déchargeant un coup sur la tête. Le saint tomba sur ses genoux, soutint sa tête entre ses deux mains et resta immobile comme auparavant. Deux autres assassins lui donnèrent ensuite chacun un coup d'épée, et il tomba sur le pavé. Comme il était près d'expirer, Richard le Breton lui enleva le haut du crâne. Les assassins coururent aussitôt après au palais épiscopal pour le piller. La mort de l'archevêque jeta la ville dans la plus grande consternation ; tout le monde fondait en larmes. Un aveugle recouvra la vue en appliquant sur ses yeux le sang du saint martyr encore tout chaud. Les chanoines, ayant fermé les portes de l'église, passèrent la nuit à veiller le corps de leur archevêque, et ils l'enterrèrent secrètement le lendemain, parce que le bruit s'était répandu que les assassins voulaient l'enlever pour le traîner par les rues de la ville. Saint Thomas fut martyrisé le 29 décembre 1170, étant âgé de cinquante-trois ans. Henri II n'eut pas plutôt appris cet horrible assassinat que, se l'imputant à lui-même, il resta trois jours enfermé dans sa chambre, sans manger et sans voir personne. Pendant quarante jours il ne voulut ni paraître en public, ni prendre aucun divertissement. Il pleurait et poussait des cris qui attendrissaient les plus insensibles. Il envoya des ambassadeurs au pape pour l'assurer qu'il n'avait jamais ordonné ce meurtre exécrable. Alexandre III, après avoir excommunié les assassins, envoya en Normandie deux légats qui trouvèrent le roi dans les dispositions les plus chrétiennes. Ce prince leur jura d'abolir ces prétendues coutumes qui avaient excité le zèle du saint archevêque, et de rendre à l'Eglise les terres et les revenus dont il s'était injustement emparé. Ils lui donnèrent pour penitence d'entretenir à ses frais, pendant un an, 200 hommes pour la croisade de la terre sainte. Cette conversion du roi fut attribuée aux prières et au sang du saint martyr, qui fut canonisé, en 1173, par Alexandre III. Henri II lui-même eut recours à son intercession, pendant la revolte du roi son fils. Se voyant abandonné de la plupart de ses sujets, il fit un pèlerinage à la châsse du saint, marcha nu-pieds l'espace de trois milles, et passa un jour et une nuit devant ses reliques sans prendre aucune nourriture. Quelque temps après, son fils vint se soumettre et lui demander pardon. Quant aux assassins de saint Thomas, devenus l'exécration de l'Angleterre, ils se renfermèrent dans une maison d'où personne ne voulait approcher. Déchirés de remords, ils passèrent en Italie pour demander au pape l'absolution de leur crime. Alexandre III leur enjoignit de faire le pèlerinage de la terre sainte, où trois d'entre eux moururent dans de grands sentiments de pénitence. Ils furent enterrés devant la porte de Jérusalem, et l'on mit sur leur tombeau cette épitaphe : *Ci gisent les malheureux qui martyrisèrent le bienheureux Thomas, archevêque de Cantorbéry.* La châsse du saint, qui était d'un prix inestimable, fut pillée l'an 1538, et ses reliques brûlées par ordre de Henri VIII, roi d'Angleterre. Saint Thomas a laissé : 1° divers Traités théologiques qui brillent par l'érudition, mais dans lesquels on désirerait quelquefois plus d'exactitude ; 2° des *Lettres* remplies de détails curieux et qui donnent une idée avantageuse de son esprit et de son cœur ; 3° un Cantique à la Vierge qui commence par ces mots : *Gaude, flore virginali.* — 29 décembre.

THOMAS HELYE (le bienheureux), curé de Saint-Maurice dans le diocèse de Coutances, devint aumônier du roi saint Louis, et mourut en 1257. Son corps se garde à Biville, dans le même diocèse, où l'on conserve, comme de précieuses reliques, une chasuble et un calice qui lui furent donnés par le saint roi, et dont on se sert tous les ans à la messe le jour de sa fête. — 19 octobre.

THOMAS D'AQUIN (saint), docteur de l'Eglise, né en 1226, à Aquino, petite ville de la Campanie, était fils du comte Landulphe, d'une des plus illustres familles du royaume de Naples. Dès ses premières années il montrait les qualités les plus aimables et l'on ne remarquait en lui aucun des défauts de l'enfance. Placé, à l'âge de cinq ans, chez les religieux du Mont-Cassin, il montra un génie précoce et fit des progrès si rapides qu'il n'avait encore que dix ans lorsque l'abbé conseilla au comte Landulphe d'envoyer son fils dans quelque université. Le jeune Thomas, de retour du Mont-Cassin, passa quelques mois avec sa mère au château de Lorette : la comtesse ne pouvait s'empêcher d'admirer ses heureuses dispositions pour l'étude et pour la vertu, ainsi que sa charité pour les pauvres. Pour ne pas se séparer de lui, elle proposa à son mari de lui faire continuer ses études dans la maison paternelle ; mais le comte préféra l'envoyer à l'université de Naples, qui, quoique récemment fon-

dée, jouissait déjà d'une grande réputation et attirait dans son sein une jeunesse nombreuse, mais très-déréglée. Thomas ne fut pas longtemps à Naples sans s'apercevoir que sa vertu courait de grands dangers au milieu de cette foule d'étudiants dont la plupart se livraient au désordre; mais il prit tant de précautions qu'il sut se préserver de la contagion du vice, et pendant que ses condisciples couraient aux divertissements du siècle, il se retirait dans quelque église pour prier, ou dans son cabinet pour y vaquer à l'étude. Il fit ses cours de rhétorique et de philosophie avec tant de succès, qu'il était en état de répéter les leçons publiques avec encore plus de clarté et de précision que les maîtres ne les avaient expliquées. Ses progrès dans la science des saints n'étaient pas moindres que ceux qu'il faisait dans les sciences humaines, et les entretiens qu'il eut avec un disciple de saint Dominique, lui inspirèrent un tel dégoût du monde, qu'il prit la résolution d'entrer dans l'ordre des Frères Prêcheurs. Son père, informé de son projet, fit tout ce qu'il put, par lettres, pour l'en détourner; mais ses promesses et ses menaces n'empêchèrent pas Thomas de prendre l'habit chez les Dominicains de Naples en 1243, n'ayant encore que dix-sept ans. Sa mère, à cette nouvelle, se rendit en toute hâte dans cette ville, déterminée à tout entreprendre pour arracher son fils à l'état religieux. Celui-ci, informé de son arrivée, demanda d'être envoyé dans une autre ville, afin de se soustraire aux assauts qu'on se préparait à lui livrer, et ses supérieurs l'envoyèrent au couvent de Sainte-Sabine de Rome, d'où on le fit ensuite partir pour Paris; mais il ne put se rendre à cette dernière destination, parce que deux de ses frères, Landulphe et Raynald, qui servaient en Toscane dans l'armée de Frédéric II, informés de la route qu'il devait suivre, firent garder les chemins avec tant de vigilance qu'il fut arrêté près d'Acqua Pendente. Ses frères voulurent lui ôter son habit de dominicain, mais s'y étant refusé, malgré toutes leurs instances, ils le conduisirent à Rocca-Sicca, château appartenant à sa famille, et alors habité par sa mère. Celle-ci fut enchantée de l'avoir auprès d'elle, persuadée qu'elle viendrait à bout de le faire renoncer à sa vocation; mais voyant que toutes ses tentatives étaient infructueuses, elle l'accabla de reproches sanglants, le fit enfermer étroitement, et ne permit qu'à ses deux filles de le voir et de lui parler. Elles renouvelèrent les assauts que leur mère lui avait livrés, mais avec aussi peu de succès. Thomas eut même la consolation de faire passer dans leur cœur les sentiments qui l'animaient, et bientôt elles cessèrent de le persécuter pour le plaindre et pour adoucir les rigueurs de sa captivité. Pour lui, il consacrait la plus grande partie de son temps à la prière et à la méditation; le reste, il l'employait à la lecture de la Bible, de la Dialectique d'Aristote et des ouvrages de Pierre Lombard, dit le *Maître des Sentences*, livres que des Dominicains lui avaient fait passer par l'entremise de ses sœurs. Ses frères étant revenus de l'armée, trouvèrent leur mère dans la désolation et Thomas aussi ferme qu'auparavant. Pour le punir de ce qu'ils appelaient son entêtement, ils le renfermèrent dans la tour du château, le chargèrent d'injures, l'accablèrent de mauvais traitements et mirent en pièces son habit religieux. Ils allèrent même jusqu'à introduire dans sa chambre une des plus belles courtisanes du pays, lui promettant une récompense considérable si elle venait à bout de le séduire. Thomas, voyant où elle en voulait venir, s'arme d'un tison allumé et la force de prendre la fuite. Après cette victoire, il ressentit une honte secrète d'avoir été mis à une épreuve aussi humiliante, et se prosternant la face contre terre, il remercia Dieu de ce qu'il l'avait soutenu par sa grâce, le priant de ne pas permettre qu'il succombât jamais contre la vertu que le démon avait essayé de lui ravir. Sa prière fut tellement exaucée qu'il vécut toujours depuis dans une chasteté si parfaite qu'il n'éprouva même plus aucune révolte de la chair. Le pape Innocent IV et l'empereur Frédéric II ayant appris la persécution qu'on lui faisait subir dans le château de Rocca-Sicca, firent parler pour lui à sa mère et à ses frères, qui eurent égard à cette auguste intercession. La comtesse surtout, paraissant disposée à favoriser l'évasion de son fils, des religieux déguisés se rendirent au pied de la tour et reçurent dans leurs bras le prisonnier, qu'une de ses sœurs faisait descendre au moyen d'un panier dans lequel il s'était placé. Thomas, devenu libre, retourna au couvent de Naples, où il fit profession l'année suivante. Cet acte solennel, qui mettait le dernier sceau à sa séparation d'avec le monde, ranima la colère de sa famille, qui porta plainte au saint-siége. Le pape manda à Rome le jeune profès, et après l'avoir examiné sur sa vocation, il fut si content de ses réponses qu'il lui permit de persévérer dans le genre de vie qu'il avait embrassé. Jean le Teutonique, général des Dominicains, se rendant à Paris, prit Thomas pour compagnon de voyage: de là il se rendit avec lui à Cologne. Thomas s'arrêta dans cette ville pour étudier la théologie sous Albert le Grand, professeur qui jouissait d'une haute réputation. Il fit des progrès extraordinaires sous cet habile maître, mais il les cachait par humilité, et ses condisciples s'y trompèrent au point qu'ils l'appelaient le *Bœuf muet*, parce qu'il gardait habituellement le silence. Cependant Albert l'ayant un jour interrogé sur des matières fort obscures, il répondit avec tant de justesse et de clarté qu'il ravit d'admiration tous les assistants, et Albert s'écria: *Nous appelons Thomas le* Bœuf muet, *mais il mugira si haut un jour que ses mugissements seront entendus de l'univers entier*. Ce fut dans la première année de son cours de théologie qu'il composa ses *Commentaires sur la Morale d'Aristote*. Albert le Grand ayant été appelé à Paris, en 1245 par le chapitre général des Dominicains, pour y enseigner

la théologie, Thomas l'y suivit pour continuer ses études, qu'il sanctifiait par de fréquentes aspirations vers Dieu. Dans l'éclaircissement des matières épineuses, il comptait plus sur la grâce divine que sur son propre travail; aussi disait-il souvent qu'il avait plus appris devant son crucifix que dans les livres. En 1248, il retourna à Cologne avec son maître, pour y professer la philosophie et l'Ecriture sainte et pour y expliquer le Maître des Sentences. Quoiqu'il n'eût que vingt-deux ans alors, sa réputation comme professeur égala bientôt et surpassa ensuite celle d'Albert le Grand. Lorsqu'il eut été élevé au sacerdoce, il fut chargé d'annoncer la parole de Dieu. Cologne, Paris, Rome et plusieurs autres villes d'Italie furent les principaux théâtres de son zèle et de son éloquence. Partout il opérait de nombreuses conversions. L'ordre des Dominicains ayant été attaqué par Guillaume de Saint-Amour dans un ouvrage intitulé : *Péril des derniers temps*, saint Thomas fut envoyé par ses supérieurs près du pape Alexandre IV, et il composa à cette occasion un ouvrage pour réfuter celui de Guillaume de Saint-Amour, qui fut condamné par le pape. Il vint ensuite professer la théologie à Paris, quoiqu'il n'eût pas l'âge requis par les statuts de l'Université; mais il fut dispensé de la règle générale, à cause de son rare mérite qui lui attira une foule innombrable d'auditeurs. Il y avait un an qu'il était reçu docteur, lorsqu'en 1258, les professeurs de l'Université, s'étant trouvés partagés au sujet des accidents eucharistiques, résolurent unanimement de s'en rapporter à la décision de Thomas. Celui-ci, après avoir invoqué les lumières célestes par le jeûne et la prière, traita avec une telle supériorité la question proposée, que tout le monde se rangea à son sentiment. Saint Louis, roi de France, l'honorait de son estime et le consultait sur les affaires les plus importantes. Il l'invitait même à sa table, et un jour que le saint dînait avec le prince, il lui arriva de s'écrier tout à coup: *Voilà qui est décisif contre les manichéens!* car il travaillait alors à réfuter l'hérésie des Bulgares qu'on appelait manichéens. Son prieur qui l'accompagnait lui ayant fait remarquer l'irrévérence de son exclamation, il s'empressa de demander pardon au roi; mais saint Louis, loin de s'en montrer choqué, fit écrire par un de ses secrétaires le raisonnement du saint docteur, de peur qu'il ne s'échappât de sa mémoire. Thomas assista, en 1259, au chapitre général de son ordre tenu à Valenciennes, et il y fut chargé, avec d'autres docteurs, de faire quelques règlements pour les études. De retour à Paris, il y continua ses leçons de théologie. Urbain IV l'appela à Rome en 1261, et le général des Dominicains le chargea d'enseigner la théologie dans cette ville. Le pape voulut le nommer à des dignités ecclésiastiques, mais Thomas les refusa par humilité, et tout ce que le souverain pontife put obtenir de lui, c'est qu'il ne s'éloignerait pas de sa personne, ce qui lui procura l'occasion de prêcher dans les différentes villes où le pape résidait, comme à Rome, à Viterbe, à Orviette, à Fondi et à Pérouse. Au don de la parole il joignait celui des miracles, et Guillaume de Tours rapporte qu'ayant prêché à Rome le jour de Pâques, en descendant de chaire une femme se trouva tout à coup guérie d'une perte de sang, en touchant le bord de son habit. Un prodige plus éclatant encore fut la conversion de deux rabbins juifs qu'il avait rencontrés par hasard à la maison de campagne du cardinal Richard. Etant entré en discussion avec eux, il leur prouva solidement que le Messie était venu, que ce Messie était Jésus-Christ, Dieu et homme tout ensemble, et qu'il fallait par conséquent se soumettre à l'Evangile. La suite de cette conférence ayant été remise au lendemain, le saint docteur passa la nuit au pied des autels et conjura celui qui tient les cœurs dans sa main d'achever l'ouvrage qu'il avait commencé. Le matin, les deux rabbins vinrent le trouver, non pour continuer la conférence, mais pour embrasser la religion chrétienne. Il assista, en 1263, au quarantième chapitre général que les Dominicains tinrent à Londres, et il y demanda la permission de ne plus enseigner; ce qui lui fut accordé. Clément IV, qui avait pour lui les mêmes sentiments que son prédécesseur, lui offrit l'archevêché de Naples, qu'il refusa. Il était dans cette dernière ville, lorsqu'un jour qu'il priait devant son crucifix, il entra dans une douce extase, pendant laquelle il fut élevé de terre à la hauteur de plusieurs coudées; en même temps on entendit une voix sortir du crucifix et lui dire : *Vous avez bien écrit de moi, Thomas; quelle récompense demandez-vous? — Nulle autre récompense que vous-même, Seigneur*, répondit le saint. Trois mois avant sa mort, qu'il sentait n'être pas éloignée, il avait pris la résolution de ne plus s'occuper de matières théologiques, afin de se préparer au passage de l'éternité d'une manière exclusive. Mais Grégoire X le tira de sa retraite pour l'envoyer au concile convoqué à Lyon, et qui devait s'ouvrir le 1er mars 1274. Quoique la santé du saint fût très-mauvaise, il se mit en devoir d'obéir : il quitta Naples sur la fin du mois de janvier, accompagné du P. Renaud de Piperne, qui était chargé de prendre soin de lui. Thomas s'arrêta quelques jours au château de Magenza, pour visiter Françoise d'Aquin, sa nièce, mariée au comte de Cécon. Sa maladie s'y augmenta considérablement par suite du dégoût qu'il éprouvait pour toute espèce d'aliment. Les forces lui étant un peu revenues, il continua sa route pour Lyon, malgré la certitude qu'il ne parviendrait pas au terme de son voyage. Arrivé à Fossa-Nuova, célèbre abbaye de Cîteaux dans le diocèse de Terracine, il fut obligé de s'y arrêter. Il alla, selon sa coutume, visiter le saint sacrement, avant de se présenter aux religieux, et en entrant dans le cloître il prononça ces paroles du psalmiste : *C'est ici pour toujours le lieu de mon repos.* On le mit dans l'appartement de l'abbé, et les reli-

gieux le servaient avec les plus grandes marques de vénération. Comme son mal allait toujours en augmentant, il fit au P. Renaud une confession générale de toute sa vie et demanda ensuite le saint viatique, après s'être fait placer sur la cendre, afin de recevoir Jésus-Christ avec plus de respect. Lorsqu'il vit la sainte hostie entre les mains du prêtre qui l'administrait, il prononça les paroles suivantes, avec une tendresse de dévotion qui fit verser des larmes à tous les assistants : *Je crois fermement que Jésus-Christ, vrai Dieu et vrai homme, est dans cet auguste sacrement. Je vous adore, ô mon Dieu et mon Sauveur! Je vous reçois, ô vous qui êtes le prix de ma rédemption et le viatique de mon pèlerinage, vous pour l'amour duquel j'ai étudié, prêché et enseigné. J'espère n'avoir rien enseigné de contraire à votre divine parole ; si cela m'est arrivé sans le savoir, je le rétracte publiquement et je soumets tous mes écrits au jugement de la sainte Eglise romaine.* Il voulut ensuite recevoir le sacrement de l'extrême-onction pendant qu'il était en parfaite connaissance, et il répondit lui-même à toutes les prières de l'Eglise. Il consolait les religieux qu'il voyait pleurer autour de son lit, en leur disant qu'il était heureux de mourir pour aller contempler dans son essence la véritable lumière. *Ne vous affligez pas*, leur répétait-il, *sur le sort d'un homme qui est pénétré de la joie la plus vive.* Après avoir témoigné sa reconnaissance à l'abbé et à toute la communauté de Fossa-Nuova, où il avait passé près d'un mois, il expira tranquillement, le 7 mars 1274, à l'âge de quarante-huit ans. Aussitôt que le bruit de sa mort se fut répandu, on accourut de toutes parts pour assister à ses funérailles. Plusieurs miracles eurent lieu dans cette circonstance : des religieux de Fossa-Nuova et d'autres personnes furent guéris par son intercession. L'Université de Paris, dont il était le plus bel ornement, écrivit au chapitre général des Dominicains pour obtenir son corps : les universités de Rome et de Naples, plusieurs princes et différents ordres religieux firent la même demande. Cette contestation n'était pas encore terminée, lorsque Jean XXII le canonisa en 1313 ; elle ne fut terminée que par Urbain V, qui se prononça en faveur des Dominicains, et leur permit de transporter les dépouilles mortelles du saint docteur à Paris ou Toulouse. Cette dernière ville obtint la préférence, et la cérémonie de cette translation se fit avec une grande solennité. Le duc d'Anjou, frère du roi Charles V, s'y trouva, ainsi que les archevêques de Toulouse et de Narbonne, qui y assistèrent avec un grand nombre d'évêques, d'abbés et de seigneurs. Les Dominicains de Salerne obtinrent un de ses bras, qui avait été déposé, en 1288, dans la chapelle du château de San-Severino, par la comtesse Théodore, sœur du saint. L'autre de ses bras fut donné au grand couvent des Dominicains de Paris, et, en 1793, il fut porté en Italie et donné au duc de Modène. Le royaume de Naples honore saint Thomas comme son principal patron, en vertu d'un bref de Pie V, qui ordonna que sa fête serait célébrée de la même manière que celle des quatre docteurs de l'Eglise d'Occident. Saint Thomas a laissé : 1° la *Somme Théologique*, qui a mérité à son auteur les titres d'*Aigle des théologiens*, d'*Ange de l'Ecole* et de *Docteur angélique* ; 2° des *Opuscules* sur différents sujets ; 3° des *Commentaires sur plusieurs des livres saints* ; 4° des *Sermons* recueillis par ses auditeurs ; 5° L'*Office du Saint-Sacrement*. — 7 mars et 18 juillet.

THOMAS (saint), évêque d'Héréford en Angleterre, né en 1219 dans le Lancashire, était l'aîné des fils de Guillaume de Chanteloup, guerrier célèbre, qui, par la victoire qu'il remporta sur les barons d'Angleterre réunis aux Français, assura la couronne à Henri III et fut élevé à la dignité de grand maître du royaume. Guillaume, que son poste obligeait de vivre à la cour, mit son fils sous la conduite de l'évêque d'Héréford, son proche parent, et il fit des progrès rapides dans les sciences et la piété. Le jeune Thomas vint à Paris pour faire son cours de philosophie ; il alla ensuite à Orléans pour étudier le droit civil. Avant de quitter la France, il voulut, en 1245, visiter quelques-uns de ses amis qui se trouvaient au concile général de Lyon, et il y fit connaissance avec des évêques et des théologiens dont la conversation lui fut très-profitable. De retour en Angleterre, il alla se faire recevoir docteur en droit à Oxford, devint chancelier de l'université de cette ville, puis grand chancelier d'Angleterre. Henri III, qui l'avait élevé à cette dignité, n'eut qu'à se féliciter de son choix ; mais Thomas, qui n'avait accepté qu'avec répugnance une place qu'il remplissait à la satisfaction générale, voulut plus d'une fois la quitter, et toujours le roi refusa d'y consentir. Ce prince étant mort en 1272, le chancelier fit agréer sa démission à Edouard Ier et se retira à Oxford, où il fut reçu docteur en théologie. Robert Kilwarby, sous lequel il avait autrefois étudié et qui était alors archevêque de Cantorbéry, fit son éloge dans cette circonstance et ne balança pas à dire publiquement que le nouveau docteur avait conservé son innocence baptismale. Grégoire X le manda, la même année, au concile général de Lyon comme théologien, et l'année suivante il fut élu évêque d'Héréford. Après avoir été sacré à Cantorbéry, il se rendit dans son diocèse, où il s'appliqua à remplir tous les devoirs que lui imposait la dignité épiscopale. Non moins zélé pour sa propre sanctification que pour celle de ses diocésains, il vivait dans une union continuelle avec Dieu, mortifiait sa chair par le jeûne, les veilles et autres austérités, portait toujours le cilice, quoique sa santé fût mauvaise et qu'il fût sujet à de fréquentes coliques. Autant il était dur à lui-même, autant il était plein de charité pour le prochain, donnant aux pauvres le nom de frères et les traitant comme tels. Il gagnait tous les cœurs par sa patience et sa bonté, ce qui n'excluait pas en lui la fermeté pour

combattre les abus et pour défendre les droits de son Eglise. Quelques différends qu'il eut sous ce dernier rapport avec l'archevêque de Cantorbéry l'ayant obligé de faire le voyage de Rome, il fut reçu par le pape Martin IV avec de grands égards. S'étant mis en route pour retourner dans son diocèse, il tomba malade à Montefiascone en Toscane, et il y mourut le 23 août 1282, étant dans sa soixante-troisième année. Il fut enterré, six jours après, dans l'église du monastère de Saint-Sévère; quelque temps après, ses os, qu'on avait séparés de ses chairs, furent portés à Héréford et déposés dans la cathédrale de cette ville. Edmond, comte de Cornouailles, fit enchâsser richement son chef et le plaça dans le monastère d'Asbrigde, qu'il avait fondé sous son invocation. En 1287, on fit une translation solennelle de ses reliques en présence du roi Edouard, et on les renferma sous un mausolée de marbre, dans la même église. Un grand nombre de miracles ayant confirmé sa sainteté, il fut canonisé, en 1310, par le pape Jean XXII. — 2 octobre.

THOMAS (le bienheureux), frère lai de l'ordre des Servites, né sur la fin du XIII[e] siècle, d'une famille distinguée, méprisa généreusement tous les avantages que sa fortune et son éducation pouvaient lui promettre dans le monde pour embrasser la vie religieuse. Il entra dans le couvent des Servites de Civita-Vecchia, et par humilité il ne voulut être que frère lai. Chargé de quêter des aumônes pour la communauté, il était souvent exposé aux injures et aux mauvais traitements, qu'il supportait avec douceur et patience, louant Dieu de toutes choses. Ses occupations ne l'empêchaient pas de prier sans cesse, et lorsqu'il avait un moment libre, il se rendait à l'église, ou bien, il allait se cacher dans un coin du jardin, afin de n'être distrait par personne dans ses pieuses méditations. Il passait quelquefois dans ce saint exercice des nuits entières, les consolations surnaturelles qu'il y goûtait lui faisant oublier les fatigues du corps et le sommeil. Plein de charité pour les pauvres, il leur distribuait non-seulement les restes de la communauté, mais même une partie de sa propre nourriture, et partageait avec eux ce qu'il recevait pour ses besoins. Il mourut le 1[er] juin 1343; le peuple de Civita-Vecchia, ainsi que des lieux voisins, assista en foule à ses funérailles. Son culte, qui commença dès lors et qui n'a jamais été interrompu, fut approuvé par Clément XIII en 1768. — 21 juillet.

THOMAS BELLACIO (le bienheureux), franciscain, après une jeunesse désordonnée qu'il passa dans le monde, se convertit tout à coup et entra dans l'ordre de Saint-François pour faire pénitence de ses égarements. Ses austérités lui valurent des grâces particulières qui firent éclater sa sainteté. Eugène IV l'ayant envoyé en Orient pour y travailler à la conversion des infidèles, il se rendait en Ethiopie avec trois autres religieux lorsqu'il fut pris par les Turcs et jeté dans un cachot. Ces barbares, pénétrés de respect pour ses vertus, lui rendirent la liberté moyennant une forte rançon. Il revint donc en Italie, regrettant la palme du martyre qui lui avait échappé. C'est dans la vue de la ressaisir qu'il avait résolu d'entreprendre un second voyage en Orient; mais Dieu se contenta de sa bonne volonté. Le bienheureux Thomas mourut au monastère de Rieti, le 30 octobre 1447; et son culte a été autorisé par Clément XIV. — 30 octobre.

THOMAS DE VILLENEUVE (saint), archevêque de Valence en Espagne, naquit en 1488 à Fuentana, près de Villanova en Castille, d'une famille peu fortunée, mais très-charitable envers les pauvres. Il hérita de cette vertu de ses parents, et dès l'âge de sept ans il lui arrivait de se priver d'une partie de sa nourriture pour soulager les malheureux. Il se distinguait aussi par d'autres vertus, surtout par une grande piété envers Dieu et une tendre dévotion envers la sainte Vierge. Ayant commencé ses études à Villanova, lorsqu'il eut quinze ans, il alla les continuer à l'université d'Alcala, fondée depuis peu par le cardinal Ximénès, et ses succès lui méritèrent une place dans le collége de saint Ildefonse. Il partageait son temps entre la prière, l'étude et les œuvres de charité, en sorte qu'il ne lui en restait point pour les amusements et les plaisirs. Après avoir passé onze ans à Alcala, il fut reçu maître ès-arts et nommé professeur de philosophie. Son père avait bâti une maison pour qu'il l'occupât quand il aurait fini ses études; mais Thomas, qui avait d'autres vues, obtint de sa famille qu'on en ferait un hôpital. D'Alcala, où il avait enseigné deux ans, le jeune professeur fut appelé à Salamanque, pour exercer les mêmes fonctions dans l'université de cette ville. Quoique le poste fût plus avantageux, Thomas n'accepta que pour se soustraire aux applaudissements qu'il recevait à Alcala, et aussi dans l'espérance d'exécuter plus facilement le projet qu'il avait formé de quitter le siècle. Après avoir longtemps réfléchi sur la nature des différents ordres religieux, il se décida pour celui des Ermites de Saint-Augustin. Il en prit donc l'habit à Salamanque, vers le même temps que Luther le quittait en Allemagne. Après qu'il eût terminé son noviciat, il entra dans les saints ordres et fut élevé à la prêtrise en 1520. Ses supérieurs le chargèrent d'annoncer la parole de Dieu et d'entendre les confessions, ce dont il s'acquitta avec tant de distinction, qu'on le surnomma l'Apôtre de l'Espagne. Ces fonctions ne l'empêchaient point d'accomplir la règle dans tous ses points; il continua de l'observer avec la même exactitude pendant un cours public de théologie qu'il enseigna chez les Augustins. Elu successivement prieur des couvents de Salamanque, de Burgos et de Valladolid, provincial d'Andalousie et de Castille, il remplit ces différentes places à la satisfaction universelle, parce qu'il n'avait en vue que la gloire de Dieu et le salut de ses frères. Il avait souvent des ravissements dans la prière et pendant la célébration des

saints mystères. Il eut aussi des extases en annonçant la parole de Dieu à Burgos, à Valladolid et à Tolède ; ce qui l'obligeait à interrompre pendant quelque temps le fil de son discours. Charles-Quint le choisit pour son prédicateur et le consultait souvent, soit de vive voix, soit par écrit. Ce prince avait tant de déférence pour lui, qu'ayant refusé à Philippe son fils, à l'archevêque de Tolède et aux premiers seigneurs de la cour la grâce de quelques personnes de qualité, condamnées à mort pour crime de trahison, Thomas alla trouver le monarque et lui parla d'une manière si persuasive, qu'il accorda ce qu'il avait refusé jusqu'alors : comme les princes et les seigneurs en témoignaient leur surprise, Charles leur répondit que quand le prieur des Augustins lui demandait quelque chose, il commandait plutôt qu'il ne priait, en mettant en avant la volonté du Très-Haut. *C'est*, ajouta-t-il, *un vrai serviteur de Dieu, et quoiqu'il habite parmi les hommes, il est digne de l'honneur dû à ceux qui jouissent de la couronne d'immortalité.* En effet, sa réputation de sainteté était si bien établie, que ses décisions étaient reçues partout comme des oracles du ciel. Pendant qu'il faisait la visite des maisons de son ordre en qualité de provincial, Charles-Quint le nomma à l'archevêché de Grenade et lui ordonna de se rendre à Tolède. Thomas obéit, mais dans la vue de faire tout ce qu'il pourrait afin d'échapper au fardeau qu'on voulait lui imposer ; il y réussit, mais non sans peine. Quelque temps après, Georges d'Autriche, oncle de l'empereur, se démit de l'archevêché de Valence pour devenir évêque de Liége. Charles-Quint, qui était alors en Flandre, fit expédier en faveur d'un religieux de Saint-Jérôme la nomination à l'archevêché vacant ; mais il ne pensait nullement à Thomas, dont il connaissait la répugnance pour les dignités ecclésiastiques. Le brevet fut cependant expédié sous le nom du saint, et comme l'empereur en témoignait sa surprise, le secrétaire répondit qu'il croyait avoir entendu le nom de Thomas de Villeneuve, mais qu'il lui serait facile de rectifier la méprise qu'il avait faite. *Non, non,* dit le prince ; *je reconnais là une providence particulière, et il faut nous conformer à sa volonté.* Il signa donc la nomination et l'envoya au saint, qui était alors prieur du couvent de Valladolid. Il employa, pour ne pas accepter, les moyens qui lui avaient déjà réussi ; mais le prince Philippe, qui gouvernait en l'absence de son père, n'eut aucun égard à ses représentations. D'un autre côté, l'archevêque de Tolède et plusieurs autres personnages distingués lui firent ordonner, sous peine d'excommunication, par son provincial, de se soumettre à la volonté de l'empereur ; et lorsque ses bulles expédiées par Paul III furent arrivées, le cardinal de Tavera, archevêque de Tolède, le sacra à Valladolid. Dès le lendemain il partit pour Valence, à pied et avec son habit de religieux, qui était déjà fort usé, puisqu'il le portait depuis sa profession. Sa mère l'ayant fait prier de passer par Villanova, afin d'avoir la consolation de le voir encore une fois avant de mourir, le saint, après avoir consulté Dieu, crut devoir ne pas déférer à cette invitation, et se rendit sans délai dans son diocèse. Arrivé à Valence sans autre suite qu'un religieux et deux domestiques, il alla loger dans le couvent des Augustins, où il passa plusieurs jours dans la retraite afin d'attirer sur son ministère les grâces du ciel. Il prit possession de son siége le premier jour de l'année 1545, au milieu des réjouissances et des acclamations publiques. Ayant fait ôter les carreaux et les tapis qui ornaient son trône, il se mit à genoux sur la terre nue et frappa tout le monde par son recueillement et sa ferveur. Le chapitre, qui connaissait sa pauvreté, lui fit don de 4000 ducats pour son ameublement : il les accepta avec reconnaissance, mais il les donna sur-le-champ à l'hôpital, qui était dans une grande nécessité. Un des premiers actes de son administration fut la visite des prisons de l'archevêché, qu'il rendit moins obscures et plus commodes. Comme il avait fait vœu de pauvreté en embrassant l'état monastique, il voulut l'exécuter même après qu'il fut archevêque ; aussi ses meubles, ses habits et sa table eussent à peine convenu à un simple religieux. Lorsqu'on lui représentait qu'il dérogeait à sa dignité, il répondait que son autorité ne dépendait pas de ces choses extérieures. Ce ne fut qu'avec beaucoup de peine que le chapitre obtint de lui qu'il portât un chapeau de soie, et il disait quelquefois, en montrant ce chapeau : *Voilà ma dignité archiépiscopale ; les chanoines mes maîtres ont jugé que je ne pouvais être archevêque sans cela.* Il observait, autant que cela lui était possible, la règle qu'il avait embrassée, surtout pour ce qui regardait les jeûnes et les abstinences. Pendant l'avent et le carême, les mercredis et les vendredis, ainsi que les veilles des fêtes, il jeûnait jusqu'au soir, et sa nourriture, ces jours-là, se composait de pain et d'eau. Il portait toujours son habit de religieux, et il le raccommodait lui-même lorsqu'il était troué ou déchiré ; jamais il ne se servait de linge que quand il était malade, et son lit se composait souvent d'un fagot de branches avec une pierre pour oreiller. Ayant entrepris la visite de son diocèse, il prêchait dans les villes et dans les villages, et partout ses discours opéraient des effets si merveilleux, qu'on le regardait comme un apôtre ou comme un prophète suscité de Dieu. Lorsqu'il eut terminé sa visite, il assembla un concile provincial, qui fit de sages règlements contre les abus qui s'étaient introduits, surtout dans le clergé. Son chapitre lui suscita de grandes difficultés, qu'il surmonta par sa patience. Il réussissait presque toujours dans ses entreprises, parce qu'il ne les commençait jamais sans en avoir demandé à Dieu le succès ; souvent il passait les nuits en prières pour solliciter le secours dont il avait besoin. S'étant aperçu que ses domestiques, de peur de l'interrompre

dans ses exercices de piété, faisaient attendre les personnes qui venaient lui parler, il leur recommanda de l'avertir aussitôt que quelqu'un se présenterait, parce qu'en acceptant l'épiscopat il était devenu, disait-il avec raison, le serviteur de son troupeau, et que son goût pour la retraite devait céder à son devoir. On avait une si haute idée de ses lumières et de sa prudence, qu'on le consultait de toutes parts. Son archevêché rapportait 18 000 ducats de revenu, dont il donnait 2000 à l'évêque de Liége, qui s'était démis sous la réserve d'une pension, et 13,000 aux pauvres ; le reste, il l'employait à son entretien et aux réparations de son palais, qui respirait la simplicité apostolique et n'était orné d'aucune tapisserie. Tous les jours cinq cents pauvres recevaient à sa porte une portion avec du pain et du vin, plus une pièce d'argent. Il se montrait le père des orphelins et dotait les filles pauvres. Il récompensait ceux qui lui apportaient des enfants trouvés, ainsi que les nourrices qui se chargeaient de les élever. Des pirates ayant pillé une ville de son diocèse, située sur le bord de la mer, et ayant emmené captifs plusieurs de ses habitants, il envoya des provisions pour nourrir ceux qui avaient été dépouillés, et de l'argent pour racheter ceux qui avaient été emmenés en esclavage. Sa charité pour le prochain eût été la première de ses vertus, si elle n'eût été dépassée encore par son amour pour Dieu. *O mon Dieu*, s'écrie-t-il dans son sermon sur l'amour divin, *qu'y a-t-il de plus agréable, de plus juste et de plus glorieux que de vous aimer?... Si vous me défendiez de vous aimer, une telle défense me paraîtrait impossible et insupportable. Cette idée seule m'effraye plus que tous les tourments de l'enfer.... Puissé-je périr, plutôt que de cesser jamais de vous aimer, ô mon Dieu!* Ne pouvant aller au concile de Trente, à cause de sa santé, il y envoya à sa place l'évêque d'Huesca. Les évêques d'Espagne, qui se rendirent à cette auguste assemblée, vinrent presque tous le consulter avant leur départ, tant était grande l'influence qu'il avait sur ses collègues. Quoiqu'il fût l'ornement de l'Eglise d'Espagne, il se regardait comme incapable d'exercer dignement les fonctions de l'épiscopat, et c'est par suite de cette idée qu'il fit plusieurs tentatives pour se démettre de son siége ; mais avant qu'elles n'eussent obtenu le résultat qu'il se proposait, Dieu l'appela à lui, le 8 septembre 1555, après lui avoir fait connaître d'avance qu'il mourrait le jour de la Nativité de la sainte Vierge. Dès le 29 d'août il avait été attaqué d'une esquinancie accompagnée d'une fièvre violente, et il se prépara à la mort par une confession générale de toute sa vie, après laquelle il se fit administrer les derniers sacrements. Il fit ensuite distribuer aux pauvres tout ce qui lui restait d'argent, et tous ses meubles furent donnés au collége de Valence, à l'exception du lit sur lequel il était couché ; mais comme il voulait sortir nu de ce monde, il disposa de ce lit en faveur d'un prisonnier, et pria le geôlier de lui en laisser l'usage jusqu'à sa mort. Le matin du 8 septembre, sentant que sa dernière heure approchait, il se fit lire la passion selon saint Jean, et pendant cette lecture, il fondait en larmes. On lui dit ensuite la messe dans sa chambre, et il mourut après la communion du prêtre, en disant : *Seigneur, je remets mon âme entre vos mains*, étant âgé de soixante-sept ans. On l'enterra, comme il l'avait désiré, dans le couvent des Augustines de Valence. Béatifié, en 1618, par Paul V, il fut canonisé, en 1658, par Alexandre VII, qui fixa sa fête au 18 septembre. Saint Thomas de Villeneuve a laissé des *Sermons* et une *Exposition du Cantique des cantiques*. — 18 septembre.

THOMAS COSAQUI (saint), l'un des vingt-six martyrs du Japon, souffrit de cruels tourments pour la religion chrétienne, alors persécutée par l'empereur Taycosama. Conduit avec ses compagnons à Nangazacki, il fut crucifié à un poteau et eut le côté percé d'une lance, le 5 février 1597. Urbain VIII le mit au nombre des saints. — 5 février.

THOMAS DANCHI, dit Xico (saint), martyr au Japon, souffrit avec le précédent, et il est honoré le même jour. — 5 février.

THOMAS DE CORA (le bienheureux), frère mineur de l'observance, né, en 1654, à Cori, dans le diocèse de Velletri, montra tant de piété dès son jeune âge, que ses camarades ne l'appelaient que le petit saint. Après la mort de ses parents, il vendit le modique héritage qu'ils lui avaient laissé, en consacra le prix en bonnes œuvres, et entra ensuite dans l'ordre de Saint-François. Il prit l'habit dans le couvent de sa ville natale, dont il devint le modèle par sa régularité et sa ferveur. Devenu prêtre, il habita successivement les couvents de Civitella et de Palumbaria, où il donna les mêmes exemples d'édification. Le zèle pour le salut des infidèles l'engagea à demander à ses supérieurs la permission de passer en Chine et dans les Indes pour y prêcher l'Evangile; mais cette faveur lui ayant été refusée, il se mit à parcourir les campagnes du voisinage, exhortant les malades, consolant les affligés, instruisant les ignorants. Ses prédications, auxquelles on accourait en foule, opérèrent d'éclatantes conversions. A la suite d'une mission où il avait plus consulté son zèle que ses forces, il tomba malade, et, après avoir reçu les sacrements de l'Eglise, il mourut à Civitella, le 11 janvier 1729, âgé de soixante-quatorze ans. Plusieurs miracles s'étant opérés à son tombeau, Pie VI le béatifia en 1786. — 11 janvier.

THONE (saint), *Thonius*, martyr en Egypte, faisait partie d'une troupe de trente-six missionnaires, qui avaient pour chef Paul, le plus illustre d'entre eux. S'étant divisés en quatre bandes, celle dont Thone faisait partie s'appliquait à évangéliser la partie orientale de l'Egypte. Les succès de ces hommes apostoliques furent si éclatants que le gouverneur de la province en fut informé, et voulant y mettre un terme, il fit

arrêter ces généreux prédicateurs de la foi. Amenés devant son tribunal, il essaya, mais en vain, de leur faire adorer les idoles. Thone, et ceux qui comme lui avaient été arrêtés dans l'orient de la province, furent condamnés au feu et exécutés probablement dans le IIIe siècle. — 16 janvier.

THORETTE (sainte), bergère, est honorée à Villefranche dans le diocèse de Moulins, où se gardent ses reliques, qui y furent transférées de Moncenoux en 1698. Pendant la révolution, ces reliques furent dispersées et cachées; mais elles ont été de nouveau exposées à la vénération des fidèles en 1840. — 1er mai.

THORPHIN (le bienheureux), *Thorphinus*, évêque de Hamère en Norwége, mourut en 1284, et il est honoré dans un monastère de Bruges, dit le monastère de Doest. — 8 janvier.

THRASÉAS (saint), évêque d'Euménie en Phrygie et martyr, fut l'une des plus brillantes lumières de l'Eglise d'Asie pendant le IIe siècle. Il se prononça avec beaucoup de zèle contre les extravagances de Montan, et il souffrit le martyre vers l'an 177, sous l'empereur Marc-Aurèle. L'opinion la plus probable est qu'il souffrit à Smyrne; du moins son tombeau se voyait près de cette ville dans les siècles suivants. — 5 octobre.

THRASON (saint), *Thraso*, martyr à Rome, fut victime de sa charité pour les confesseurs pendant la persécution de l'empereur Maximien. Ce prince, ayant appris qu'il nourrissait de ses propres deniers les chrétiens condamnés à travailler aux Thermes et à d'autres édifices publics, le fit arrêter et le condamna à mort avec saint Pontien et saint Prétextat. Il a donné son nom à un cimetière de Rome situé sur la nouvelle voie Salarienne, près de celui de Saint-Saturnin. — 11 décembre.

THYRSE (saint), *Thyrsus*, diacre et martyr à Autun, était disciple de saint Polycarpe, évêque de Smyrne. Il vint prêcher l'Evangile dans les Gaules avec saint Andoche; ils y avaient déjà converti beaucoup d'infidèles et fondé plusieurs églises, lorsqu'ils vinrent à Autun. Ils annonçaient la parole de Dieu aux idolâtres de cette ville et des lieux circonvoisins, quand ils furent arrêtés sur la fin du IIe siècle, à Saulieu près d'Autun, avec saint Félix leur hôte. Après une cruelle fustigation on les suspendit en l'air par les pieds, et on les laissa longtemps dans cette posture : lorsqu'on les détacha, ce fut pour les livrer au supplice du feu; mais les flammes les épargnèrent. Leurs bourreaux, loin d'être touchés de ce miracle, n'en devinrent que plus furieux, et ils les achevèrent en les frappant sur la tête avec des barres de fer.— 24 septembre.

THYRSE (saint), martyr à Apollonie en Phrygie, souffrit au milieu du IIIe siècle, pendant la persécution de Dèce. Césaire, qui avait été préfet de Constantinople et consul, fit bâtir en son honneur, hors des murs de cette dernière ville, une église magnifique dans laquelle il plaça une partie de ses reliques. Saint Thyrse est patron de l'église de Notre-Dame de Sisteron et d'une église de Limoges. — 28 janvier et 14 décembre.

THYRSE (saint), martyr à Alexandrie, souffrit avec saint Saturnin et un autre. — 31 janvier.

THYRSE (saint), martyr avec saint Prix, est honoré le 26 janvier.

THYRSE (saint), officier de la légion Thébéenne et martyr à Trèves, souffrit en 287, sous le préfet Rictiovare, avec plusieurs de ses soldats. Son corps fut découvert dans cette ville en 1071. — 4 octobre.

TIBBA (sainte), vierge en Angleterre, était parente de sainte Kynéburge, fille de Penda, roi de Mercie, et florissait dans le VIIe siècle. Dégoûtée des grandeurs mondaines, elle quitta la cour pour se retirer dans une solitude où elle passa les dernières années de sa vie de la manière la plus édifiante. Après sa mort on l'honora comme sainte, surtout à Rihal, dans le comté de Rutland. — 13 décembre.

TIBÈRE (saint), *Tiberius*, que l'on croit être l'un des soixante-douze disciples, est honoré en Egypte le 18 septembre.

TIBÈRE (saint), soldat et martyr de la légion Thébéenne, échappa au massacre de ses camarades et prit la fuite; mais, atteint près de Pignerol en Piémont, il fut mis à mort avec deux autres soldats, en 286, sous l'empereur Maximien et par son ordre. Son corps se garde à Pignerol, dans l'église de Sainte-Marie, où il est honoré le 24 avril.

TIBÈRE ou TIBÉRY (saint), martyr dans le territoire d'Agde, était encore fort jeune lorsqu'il donna sa vie pour la foi, pendant la persécution de Dioclétien. On dit que ce fut son propre père qui le fit mettre en prison, où il eut beaucoup à souffrir de la faim, et qu'il subit d'horribles tortures. Il fut décapité avec saint Modeste, et leur courage opéra la conversion d'une femme nommée Florence, qui partagea leur couronne. On bâtit, au VIIIe siècle, sur le lieu où ils furent exécutés, un monastère en leur honneur. — 10 novembre.

TIBURCE (saint), *Tiburtius*, martyr à Rome, était frère de saint Valérien, époux de sainte Cécile. Celle-ci, après avoir converti son mari, parvint aussi à convertir son beau-frère, et ils furent baptisés l'un et l'autre par le pape saint Urbain. Arrêtés comme chrétiens peu de temps après, ils furent conduits devant Almaque, préfet de la ville, qui les condamna à mort. L'officier qui les conduisait au supplice, et qui se nommait Maxime, fut si frappé de leur courage, qu'il se convertit subitement et fut martyrisé avec eux, l'an 229. Ils furent enterrés dans le cimetière de Prétextat, qui dès lors s'appela le cimetière de Tiburce. Leur tombeau fut réparé en 740 par Grégoire III, et sur la fin du même siècle Adrien Ier bâtit une église sous leur invocation. En 1599, on retrouva leurs reliques qui furent reconnues par les cardinaux Baronius et Sfondrate — 14 avril.

TIBURCE (saint), martyr dans le pays des Sabins, souffrit avec saint Hyacinthe et un autre. — 9 septembre.

TIBURCE (saint), martyr à Rome, était fils de saint Chromace, qui avait été vicaire du préfet de la ville sous les empereurs Carin et Dioclétien. Tiburce embrassa le christianisme en même temps que son père, l'an 283, et saint Sébastien eut part à leur conversion. Trois ans après, il fut dénoncé comme chrétien par un faux frère et condamné à mort, l'an 286, par Publius, qui avait succédé à Chromace dans sa charge. — 11 août.

TIÉFROY (saint), *Theofredus*, martyr, est honoré en Piémont, dans un bourg qui porte son nom, situé près de Cérisoles. Quelques hagiographes prétendent qu'il était un soldat de la légion Thébéenne. — 7 septembre.

TIGERNAKE (saint), *Tigernachus*, évêque en Irlande, était fils de Corbre, célèbre général, et de Deafraych, fille d'un roi d'Irlande nommé Eochod. Il fut baptisé par Conlathe, évêque de Kildare, et il était encore très-jeune lorsqu'il fut enlevé par des pirates, qui l'emmenèrent en Angleterre. Un roi de cette île, dans les mains duquel il tomba, eut pitié de son triste sort, et le fit élever dans le monastère de Rosnat. C'est dans ce saint asile qu'il prit la résolution de renoncer au monde pour se consacrer au service de Dieu. De retour dans sa patrie, on le sacra évêque malgré lui, pour gouverner l'église de Cloghen, après la mort de Maccartin, arrivée en 506. Il fixa son siége épiscopal à Clones, où il avait fondé un monastère. Devenu aveugle sur la fin de sa vie, il se retira dans une petite cellule, uniquement occupé de la prière et de la contemplation. On croit qu'il mourut en 550. — 4 et 5 avril.

TIGRE (saint), *Tigrius*, prêtre et martyr à Constantinople, était né parmi les barbares qui attaquèrent l'empire romain. Ayant été fait prisonnier dans une bataille, il fut vendu à Constantinople, et mis en liberté par son maître, en récompense des services qu'il lui avait rendus. Il entra ensuite dans l'état ecclésiastique, et fut élevé au sacerdoce. Il s'attira bientôt l'estime et l'affection du clergé de Constantinople; saint Jean Chrysostome se lia avec lui d'une étroite amitié, et c'est ce qui exposa Tigre aux persécutions des ennemis du saint patriarche. Il fut condamné avec lui dans le fameux conciliabule du Chêne, présidé par Théophile d'Alexandrie. Lorsque saint Jean Chrysostome fut rappelé, on rendit aussi justice à saint Tigre, qui vint reprendre ses fonctions; mais le saint patriarche ayant été chassé de son siége une seconde fois, en 404, peu de temps après son départ, le feu prit à l'église de Sainte-Sophie, ainsi qu'au palais du sénat, et ces deux édifices, les plus beaux de Constantinople, furent réduits en cendres. On ne manqua pas de rejeter l'incendie sur les amis du saint, et particulièrement sur Tigre, qui s'était hautement déclaré en sa faveur. Optat, gouverneur de la ville, lequel était païen, ravi d'avoir une si belle occasion de tourmenter les chrétiens qu'il haïssait, fit arrêter le saint prêtre. On le dépouilla de ses vêtements, on le battit de verges sur le dos et on le tortura avec tant de cruauté, que ses os furent disloqués. Ces tourments n'ayant pu lui arracher le nom des auteurs de l'incendie, qu'il ne connaissait pas, il fut envoyé en exil dans la Mésopotamie, sous prétexte qu'il n'avait pas voulu communiquer avec Arsace, patriarche intrus de Constantinople. On ignore de quelle manière il finit sa vie; mais, quoiqu'il ait survécu à ses tourments, l'Eglise ne laisse pas de l'honorer comme martyr le 12 janvier.

TIMARÉE (saint), *Timareus*, martyr, est honoré le 27 juin.

TIMOLAUS (saint), *Timolaus*, martyr à Césarée en Palestine, était originaire du Pont. Se trouvant à Césarée, il apprit que dans une solennité on devait faire combattre contre les bêtes des chrétiens condamnés à mort. Cette nouvelle le détermina à se rendre à l'amphithéâtre avec cinq autres; après s'être eux-mêmes chargés de chaînes, ils se présentèrent à Urbain, gouverneur de la province, au moment où celui-ci y entrait. Ils lui déclarent qu'ils sont chrétiens, et demandent d'être exposés aux bêtes. Urbain, furieux d'une telle proposition, les fait jeter dans un cachot, enchaînés comme ils étaient. Il les fit ensuite décapiter, le 24 mars de l'an 305, sur la fin de la persécution de Dioclétien. — 24 mars.

TIMOLÉON (saint), *Timoleo*, martyr en Mauritanie, est honoré le 19 décembre.

TIMON (saint), *Timon*, l'un des sept premiers diacres et martyr, enseigna d'abord la foi à Bérée; il vint ensuite annoncer l'Evangile à Corinthe. Les juifs et les païens s'étant réunis pour le perdre, se saisirent de lui et le jetèrent dans le feu; mais voyant qu'il n'en avait éprouvé aucun mal, ils l'attachèrent à une croix, où il expira comme son divin Maître. — 19 avril.

TIMOTHÉE (saint), *Timotheus*, évêque d'Ephèse et martyr, était de Lystres en Lycaonie. Fils d'un père gentil et d'une mère juive, il fut instruit dès son enfance dans les saintes Ecritures et embrassa, de bonne heure, la foi de Jésus-Christ. Saint Paul étant venu en Lycaonie, les frères de Lystres et d'Icône lui rendirent un témoignage si avantageux de Timothée, que l'Apôtre le choisit pour compagnon de ses travaux, à la place de Barnabé. Pour concilier à son disciple l'estime des juifs, il le circoncit et lui imposa ensuite les mains pour lui conférer le ministère de la parole malgré sa jeunesse. Saint Paul eut toujours pour lui la plus vive affection; il dit, dans sa lettre aux Philippiens, que personne ne lui est aussi uni de cœur et de sentiments que Timothée. Il parcourut, avec lui, une partie de l'Asie; l'an 52, ils s'embarquèrent ensemble pour la Macédoine et prêchèrent l'Evangile à Philippes, à Thessalonique et à Bérée. La fureur des juifs ayant obligé l'Apôtre à quitter cette dernière ville, il y laissa son disciple pour affermir dans la foi les nouveaux convertis. Il

l'envoya ensuite à Thessalonique pour soutenir le courage des fidèles, qui étaient en butte à la persécution; il revint ensuite rejoindre saint Paul, qui se trouvait alors à Corinthe. Celui-ci, partant pour Jérusalem, chargea Timothée d'aller en Macédoine pour y recueillir les aumônes destinées aux fidèles de la Judée. Il se trouvait à Corinthe lorsque saint Paul écrivit aux Corinthiens sa première Epître, dans laquelle il leur recommande vivement son cher disciple. Il paraît qu'ils étaient ensemble pendant les années 61 et 62, puisque saint Paul le nomme, conjointement avec lui, à la tête de l'Epître aux Philippiens et de l'Epître aux Colossiens, qui furent écrites dans le courant de ces deux années. Pendant que l'Apôtre était en prison à Césarée en Palestine, son disciple fut aussi arrêté pour la foi et confessa Jésus-Christ; mais on ignore en quel lieu. Après avoir récupéré sa liberté, il fut ordonné évêque en conséquence d'un ordre particulier du Saint-Esprit, et saint Paul, à son retour de Rome en 64, lui confia le gouvernement de l'Eglise d'Ephèse et l'inspection sur les Eglises d'Asie. L'Apôtre était encore en Macédoine, lorsqu'il lui écrivit, en 64, sa première Epître, dans laquelle il donne à Timothée d'excellents avis pour sa conduite particulière et pour le gouvernement du troupeau qui lui était confié. On voit par cette lettre que saint Timothée ne buvait que de l'eau, que sa santé était faible, que saint Paul l'engage à modérer ses austérités et lui prescrit de boire un peu de vin. La seconde Epître à Timothée fut écrite de Rome l'année suivante, et on la regarde comme le testament de l'Apôtre. Celui-ci, qui était alors dans les fers, conjure son cher disciple de venir le trouver à Rome, afin de le voir encore avant de mourir. On ignore si Timothée put se rendre à cette invitation. Il continua à gouverner l'Eglise d'Ephèse jusqu'en 97, qu'il fut mis à mort par les païens qui célébraient, en l'honneur de Diane, une fête nommée *Catagogie*. Saint Timothée, ayant voulu s'opposer à cette cérémonie idolâtrique, fut assommé à coups de pierres et de massues. L'apôtre saint Jean, qui se trouvait alors à Ephèse, et qui résidait habituellement dans cette ville, lui donna pour successeur Jean Ier, qu'il sacra évêque. Ses reliques furent apportées à Constantinople en 356, sous l'empereur Constance, et placées sous l'autel de l'église des Apôtres avec celles de saint André et de saint Luc. Dans l'*Apocalypse*, Jésus-Christ reproche à l'évêque d'Ephèse d'être déchu de sa première charité : il l'exhorte à faire pénitence et à rentrer dans la pratique de ses anciennes œuvres. Cet évêque était saint Timothée. La plupart des commentateurs pensent que ce reproche ranima son zèle, qui lui mérita, deux ans après, la couronne du martyre. — 24 janvier.

TIMOTHÉE (saint), martyr à Rome, souffrit avec saint Marc, sous l'empereur Antonin. — 24 mars.

TIMOTHÉE (saint), diacre et martyr en Mauritanie, y annonçait l'Evangile lorsqu'il fut arrêté pendant la persécution de Dioclétien; après une longue détention, il fut condamné au supplice du feu et brûlé vif pour la foi qu'il prêchait. On croit que c'est le même diacre qui est mentionné dans le Martyrologe romain sous le 19 décembre. — 21 mai.

TIMOTHÉE (saint), martyr à Rome, souffrit avec saint Faustin et un autre. — 22 mai.

TIMOTHÉE (saint), martyr à Antioche, souffrit avec saint Fauste. — 8 septembre.

TIMOTHÉE (saint), martyr à Gaze en Palestine, ayant été arrêté comme chrétien, l'an 304, pendant la persécution de Dioclétien, fut conduit devant Urbain, gouverneur de la province, qui lui ordonna d'obéir aux édits des empereurs. Sur son refus de sacrifier, il le fit cruellement fouetter; ensuite on l'étendit sur le chevalet et on lui déchira les côtes avec des ongles de fer. Après ces tourments, il fut brûlé à petit feu. — 19 août.

TIMOTHÉE (saint), lecteur et martyr à Pérape dans la Thébaïde, était marié depuis trois semaines avec une chrétienne nommée Maure, lorsque Arrien, gouverneur de la province, arriva à Pérape pour y faire exécuter contre les chrétiens les édits de Galère et de Maximin Daïa. Timothée fut le premier qu'il fit comparaître devant son tribunal, et comme il refusait de livrer les livres saints et de renoncer à Jésus-Christ, Arrien lui fit appliquer dans les oreilles des fers rougis au feu; ensuite on le suspendit par un pied à un poteau très-élevé, et on lui mit un bâillon dans la bouche, pour l'empêcher de prononcer à haute voix les louanges du Seigneur. Mais comme ces tourments ne pouvaient vaincre sa constance, le gouverneur fit venir Maure, afin qu'elle l'engageât à apostasier. Maure eut la faiblesse de se prêter aux vues du gouverneur; son mari lui eut à peine reproché le rôle criminel qu'on lui faisait jouer, qu'elle s'écria qu'elle était chrétienne aussi, qu'elle voulait mourir avec son époux et expier par son sang la faute qu'elle venait de commettre. Le gouverneur, n'ayant pu la faire changer de résolution, ordonna qu'elle serait crucifiée avec Timothée; après qu'ils eurent été attachés à la croix, ils s'encourageaient l'un et l'autre à persévérer jusqu'à leur dernier soupir dans la confession de leur foi. Leur martyre eut lieu le 19 décembre de l'an 304. — 3 mai et 19 décembre.

TIMOTHÉE (saint), martyr à Rome, où il était venu, à ce que l'on croit, d'Antioche, en 310, pour y prêcher l'Evangile, fut arrêté l'année suivante, pendant le règne du tyran Maxence, et fut décapité par ordre de Tarquin, préfet de la ville. Son culte était déjà très-célèbre à Rome dès le milieu du IVe siècle. — 22 août.

TIMOTHÉE (saint), martyr à Reims, où il était venu prêcher la foi, fut arrêté et conduit devant le juge. La constance avec laquelle il souffrit les plus cruelles tortures et les miracles qu'il opéra dans cette circonstance convertirent Apollinaire, l'un de ses bourreaux, qui reçut le baptême la nuit suivante, et fut ensuite décapité avec Timothée.

Leurs reliques se trouvaient à Reims, dans une église qui portait leur nom, et l'on en fit la translation sous Charlemagne. — 23 août.

TIMOTHÉE (saint), martyr à Benhor en Ethiopie, est honoré par les Ethiopiens le 1er novembre.

TIMOTHÉE (saint), martyr en Macédoine avec saint Diogène, souffrit, à ce que l'on croit, l'an 345, sous l'empereur Constance, et fut mis à mort par les ariens. — 6 avril.

TIMOTHÉE (saint), évêque de Pruse en Bithynie et martyr, souffrit sous l'empereur Julien l'Apostat, vers l'an 362. Ses reliques se sont gardées longtemps à Constantinople dans une église qui portait son nom. — 10 juin.

TINNE (saint), *Tinnius*, martyr à Talque en Espagne, souffrit avec saint Lélie et un autre. — 27 juin.

TITE (saint), *Titus*, évêque en Crète, sortait d'une famille idolâtre et fut converti, à ce que l'on croit, par saint Paul, qui l'appelle son fils : l'Apôtre se l'attacha en qualité d'interprète, et en fit le compagnon de ses travaux évangéliques. Lorsqu'il se rendit à Jérusalem, en 51, pour assister au concile tenu par les apôtres, Tite, qui s'y trouvait avec lui, fut sollicité par des juifs convertis à se faire circoncire ; mais saint Paul réclama la liberté de l'Evangile, ne voulant pas que les gentils qui embrassaient le christianisme fussent assujettis aux observances judaïques. Vers la fin de l'année 56, Tite fut envoyé par son maître d'Ephèse à Corinthe, pour réprimer les scandales et apaiser les divisions qui troublaient l'Eglise de cette ville. Il y fut accueilli avec respect, et les fidèles s'empressèrent de fournir à tous ses besoins ; mais il ne voulut rien accepter. Après avoir heureusement accompli sa mission, il alla rejoindre saint Paul et lui rendit compte du succès de son voyage. Quelque temps après il retourna à Corinthe pour y recueillir les aumônes que saint Paul devait porter à Jérusalem. L'Apôtre, retournant de Rome en Orient, après son premier emprisonnement, passa par l'île de Crète pour y prêcher l'Evangile ; mais comme les besoins des autres Eglises l'appelaient ailleurs, il établit Tite évêque de toute l'île, le chargeant d'achever l'œuvre qu'il avait commencée. En 64, il lui adressa l'Epître qui porte son nom, et lui manda de venir le joindre à Nicopolis en Epire, après qu'il se serait fait remplacer par Artémas et Tychique, qui étaient porteurs de sa lettre. L'Apôtre, dans cette Epître, le charge d'établir des pasteurs dans toutes les villes de Crète, lui détaillant les conditions que doivent remplir ceux qu'il honorera de cette dignité. Il lui donne ensuite des avis sur la conduite qu'il doit tenir envers les Crétois, dont il lui peint le caractère. Tite s'étant rendu près de l'Apôtre en Epire, celui-ci l'envoya prêcher Jésus-Christ dans la Dalmatie : il y opéra des conversions si nombreuses, que cette province le regarde comme son premier apôtre. On croit qu'il ordonna premier évêque de Salone saint Domne, avant de retourner en Crète, où il mourut âgé d'environ quatre-vingt-quatorze ans, selon les Grecs modernes. On gardait ses reliques dans la cathédrale de Gortyne, qui l'honorait comme son premier archevêque ; mais cette ville ayant été ruinée par les Sarrasins en 823, ces barbares détruisirent son tombeau, et l'on ne put sauver que son chef, qui depuis a été porté à Venise et déposé dans l'église de Saint-Marc. — 4 janvier.

TITE (saint), l'un des quarante-sept martyrs de Lyon, sous l'empereur Marc-Aurèle, mourut en prison l'an 177. — 2 juin.

TITE (saint), diacre de l'Eglise romaine et martyr, souffrit l'an 410, dans le temps que Rome était sous la domination des Goths. Un officier de cette nation l'ayant surpris distribuant de l'argent aux pauvres, le fit tuer, sous prétexte qu'il voulait soulever le peuple contre ses oppresseurs. — 16 août.

TITHOÈS (saint), *Tithoes*, fut le second supérieur des religieux de Saint-Pacôme, dans la Thébaïde, et mourut en 365. — 26 août.

TITIEN (saint), *Titianus*, évêque d'Oderzo dans le Trévisan et confesseur, mourut dans le VIe siècle. — 16 janvier.

TITIEN (saint), évêque de Brescia et confesseur, florissait au milieu du VIe siècle, et mourut vers l'an 576. — 3 mars.

TITIEN (saint), évêque de Lodi dans le Milanais, florissait dans le Xe ou le XIe siècle. — 1er mai.

TOBIE (saint), *Tobias*, cinquième évêque de Jérusalem, est honoré chez les Grecs le 17 septembre.

TOBIE (saint), martyr à Sébaste en Arménie avec saint Cartère et plusieurs autres, souffrit vers l'an 320, pendant la persécution de l'empereur Licinius. — 2 novembre.

TORELLO (le bienheureux), *Taurellus*, ermite de l'ordre de Vallombreuse et patron de la ville de Forli, né en 1202 au château de Poppi en Toscane, d'une famille illustre, passa sa première jeunesse dans les égarements d'une vie licencieuse. Touché, tout à coup, de la grâce, il prit la résolution d'expier ses désordres par la pénitence, et renonçant au monde il alla s'ensevelir dans la solitude de Vallombreuse. C'est là qu'il passa près d'un demi-siècle dans la pratique des plus rudes austérités, ajoutant des mortifications volontaires aux sévérités de la règle qu'il avait embrassée. Il fut favorisé du don des miracles pendant sa vie et après sa mort qui arriva le 16 mars 1281, à l'âge de quatre-vingts ans. Dès lors la voix publique le proclama bienheureux, et l'on eut recours à son intercession. Benoît XIV confirma cette béatification, et permit à la ville de Forli, où il était honoré de temps immémorial, de célébrer sa fête. — 16 mars.

TORIVE (saint), *Turibius*, solitaire dans le royaume de Léon en Espagne, florissait dans le VIe siècle et mourut vers l'an 563. Son corps se garde dans le monastère de Liévana, au diocèse de Palentia. — 11 novembre.

TORQUAT (saint), *Torquatus*, évêque en Espagne, fut ordonné à Rome par les apô-

tres et envoyé en Espagne pour y prêcher l'Evangile. Il fixa son siége à Cadix, dont il fut le premier évêque. Après avoir converti un grand nombre d'âmes à la foi de Jésus-Christ, il mourut en paix sur la fin du Ier siècle. — 15 mai.

TOSCAINE (sainte), *Tuscana*, est honorée le 14 juillet.

TOTNAN (saint), *Totnanus*, diacre et martyr, était Irlandais de naissance et probablement moine, lorsqu'il accompagna à Rome, l'an 686, saint Kilien et saint Colman. Le pape Jean V, ayant sacré évêque Kilien, l'envoya prêcher l'Evangile aux Germains de la Franconie, qui étaient encore idolâtres. Le nouvel évêque s'adjoignit ses deux compatriotes pour coopérateurs de la mission qui lui était confiée. Arrivés à Wurtzbourg, ils convertirent un grand nombre d'infidèles, et même Gosbert, duc de Franconie; mais Kilien exigea de ce prince qu'il se séparerait de Geilane, sa belle-sœur, qu'il avait épousée; celle-ci, pour prévenir une répudiation qu'elle redoutait, profita de l'absence du duc pour faire assassiner les trois missionnaires en 688. Leurs reliques furent transportées, le siècle suivant, dans la cathédrale de Wurtzbourg par Burchard, évêque de cette ville. — 8 juillet.

TOUCHARD (saint), *Dulcardus*, confesseur, florissait dans le Ve siècle, et mourut en 463. Il est honoré à Amblis en Berri le 25 octobre.

TOUSSAINT (saint), *Tussanus*, prêtre et religieux bénédictin; est honoré le 25 novembre.

TOZON (saint), *Tosso*, évêque d'Augsbourg, avait été curé de Valdove avant son élévation à l'épiscopat. Il florissait dans le VIIIe siècle et mourut en 768. — 16 janvier.

TRANQUILLE (saint), *Tranquillus*, abbé de Saint-Bénigne de Dijon, florissait dans le VIe siècle. — 15 mars.

TRANQUILLIN (saint), *Tranquillinus*, prêtre et martyr à Rome, était encore idolâtre lorsque ses deux fils, saint Marc et saint Marcellin, qui avaient embrassé le christianisme, furent condamnés à mort en 283, sous l'empereur Carin, par Chromace, vice-préfet de la ville. Tranquillin et sa femme Marcie allèrent trouver leurs fils, et tâchèrent, par leurs larmes et leurs prières, de les engager à sacrifier aux dieux pour racheter leur vie. Mais saint Sébastien, qui les visitait tous les jours pour les soutenir dans leur généreuse fermeté, parvint à convertir Tranquillin et Marcie, qui furent baptisés par le prêtre saint Polycarpe. Tranquillin, en recevant le baptême, fut guéri de la goutte : Chromace, qui était attaqué du même mal, ayant eu connaissance de ce miracle, se fit instruire dans la religion chrétienne, afin d'éprouver le même remède, et il n'eut pas plutôt été baptisé qu'il se trouva délivré de son mal. Tranquillin, que le Martyrologe romain dit avoir ensuite été ordonné prêtre par le pape saint Caïus, fut lapidé par la populace, en 286, lorsqu'il priait sur le tombeau de saint Pierre, le jour de l'octave des saints apôtres. — 6 juillet.

TRASAIR (saint), *Trasarius*, abbé de Fontenelle, en Normandie, sortait d'une illustre famille de Bénévent, en Italie. Vers le commencement du IXe siècle, il succéda à saint Gérolde ou Giroal dans le gouvernement de cette abbaye, qui portait dès lors le nom de saint Vandrille, son fondateur. En 816, il se démit de sa dignité d'abbé, et mourut simple religieux. Son corps, qui se gardait dans l'église abbatiale, fut retiré, en 1636, de dessous l'autel qui recouvrait son tombeau, et après l'avoir placé dans une châsse, on l'exposa à la vénération publique. — 19 février.

TREMEUR (saint), *Tremarius*, martyr en Bretagne, était fils du comte Conomor, lieutenant du roi Childebert dans l'Armorique, et de sainte Trifine. On croit qu'il sortait à peine de l'enfance lorsqu'il fut mis à mort avec sa mère par son propre père, vers le milieu du VIe siècle. On l'invoquait déjà dans les litanies anglaises du VIIe siècle, et l'église collégiale de Carhaix portait son nom. Il est honoré à Quimper et à Saint-Magloire de Paris, où ses reliques furent portées lorsque les Normands ravageaient la Bretagne. — 8 novembre.

TRÉSAIN (saint), *Tresanus*, curé de Mareuil-sur-Marne ou sur-Sy, était Irlandais de naissance, et vint en France avec saint Gibrien et cinq autres de ses frères, ainsi que trois sœurs, qui tous sont honorés d'un culte public. Saint Remi, alors évêque de Reims, les accueillit généreusement, et leur assigna divers lieux où ils se fixèrent pour y pratiquer les exercices de la vie anachorétique. Trésain fut élevé au sacerdoce et gouverna la paroisse de Mareuil. Ses reliques se gardaient avec beaucoup de vénération à Avenay, petite ville du voisinage. La paroisse de Pont-aux-Dames en Brie possédait un de ses ossements enchâssé dans un reliquaire de vermeil. — 7 février.

TRÉTY ou TÉTRIQUE (saint), *Tetricus*, évêque d'Auxerre, florissait au commencement du VIIIe siècle. Il fut tué à Escamps, près de cette ville, pendant son sommeil, l'an 709, par Rainfroy, son archidiacre, dont la conduite était scandaleuse et qui, craignant la juste sévérité du saint évêque, le perça d'un coup d'épée. — 18 mars.

TRIBIMÉE (saint), *Tribimæus*, martyr en Pamphylie pendant la persécution de l'empereur Dèce, souffrit vers l'an 251. — 2 mars.

TRIDOIRE ou THÉODORE (saint), *Theodorus*, martyr en Touraine avec sainte Maure, sa mère, et ses huit frères, dont le plus connu est saint Epain, fut mis à mort par les Goths, sous l'épiscopat de saint Martin. — 25 octobre.

TRIDUANE (sainte), *Triduana*, vierge en Ecosse, florissait dans le VIe siècle. Elle était d'une famille illustre, et elle méprisa les grandeurs humaines pour se consacrer à Dieu. Cette sainte épouse de Jésus-Christ s'attira une grande réputation de sainteté par ses vertus, par ses austérités et par ses

miracles. Il y a dans le nord de l'Angleterre plusieurs églises et chapelles qui portent son nom. — 8 octobre.

TRIESE (sainte), *Trojecia*, était originaire du Poitou, et florissait dans le VIe ou le VIIe siècle. Une partie de ses reliques se garde dans l'église de Saint-Etienne de Rodez. Il y a à Poitiers une église et un cimetière de son nom. — 8 juin.

TRIPHÈNE (sainte), *Triphenes*, martyre à Cyzique, dans l'Hellespont, souffrit plusieurs tourments et fut mise à mort par un taureau, à la fureur duquel elle avait été exposée par ordre du juge. — 31 janvier.

TRIPHINE (sainte), martyre en Sicile, souffrit avec saint Agathon. — 5 juillet.

TRIPHYLLE (saint), *Triphyllius*, évêque de Lèdres, dans l'île de Chypre, s'était livré dans sa jeunesse à l'étude des sciences et surtout de l'éloquence. Il paraît même qu'il en avait donné des leçons avant son élévation à l'épiscopat, et saint Jérôme le représente comme un des hommes les plus éloquents de son siècle. Les évêques de Chypre, se trouvant réunis en synode, le chargèrent, comme le plus capable d'entre eux, de faire un sermon au peuple en leur présence. Il prêcha sur l'Evangile du paralytique, auquel Jésus-Christ ordonna de prendre son grabat et de marcher; mais Triphylle, ayant évité, en citant ce passage, d'employer le mot *grabat*, comme peu noble, pour y substituer un synonyme plus relevé (σκίμπους pour κράββατος), saint Spiridion, qui était son ami et qui même avait été son maître, lui demanda publiquement s'il rougissait d'employer des expressions dont l'évangéliste s'était servi. Le saint évêque reçut ce reproche avec humilité, et remercia même Spiridion de ce qu'il avait bien voulu l'avertir de sa faute. Il assista, en 347, au concile de Sardique, et il s'y montra un zélé défenseur de la foi catholique, en prenant le parti de saint Athanase contre les eusébiens. Il mourut vers l'an 369. — 13 juin.

TRIPODE (saint), *Tripos, dis*, martyr à Rome sous l'empereur Aurélien, vers l'an 273, avec saint Basilide et vingt-un autres, fut mis à mort par ordre de Platon, préfet de la ville. — 10 juin.

TRIVIER (saint), *Triverius*, moine de Thérouanne, honoré dans le pays de Dombes, florissait dans le VIe siècle. — 16 janvier.

TROADE (saint), *Troadius*, martyr à Néocésarée dans le Pont, l'an 250, pendant la persécution de Dèce, était un jeune homme distingué de cette ville. Pendant qu'il confessait Jésus-Christ au milieu des tourments, saint Grégoire le Thaumaturge, son évêque, qui s'était retiré dans le désert pour se soustraire aux poursuites des persécuteurs, vit en esprit ses généreux combats, et lui apparut pour soutenir son courage. — 28 décembre.

TROÉ (saint), *Trojecius*, confesseur, est honoré dans le Nivernais le 17 octobre.

TROGUE (saint), *Trogus*, évêque et martyr, souffrit avec saint Pie, diacre. — 19 septembre.

TROJAN (saint), *Trojanus*, évêque de Saintes, fut élevé sur le siége de cette ville vers l'an 511. Il se rendit célèbre par ses vertus et par ses lumières. Eumerius, évêque de Nantes, le consulta au sujet d'un enfant qui ne se souvenait pas d'avoir été baptisé, mais seulement d'avoir eu la tête enveloppée d'un linge. Saint Trojan lui fit cette réponse: *Il est ordonné que quiconque ne se souvient pas d'avoir été baptisé, si personne ne peut prouver qu'il l'ait été, doit recevoir au plus tôt le baptême, de peur qu'on ne nous demande compte de cette âme si elle demeure privée de ce sacrement.* Il fut favorisé du don des miracles pendant sa vie et après sa mort, qu'on place vers l'an 532. Il fut enterré près de Bibien ou Vivien, l'un de ses prédécesseurs, au tombeau duquel s'opéraient de nombreux miracles. Il y a dans le canton de Château, diocèse de la Rochelle, une paroisse qui porte son nom. — 30 décembre.

TROND (saint), *Trudo*, prêtre et confesseur, naquit avant le milieu du VIIe siècle dans le Hasbain d'une famille distinguée par la noblesse et la fortune. Il se retira à Metz lorsqu'il eut perdu ses parents, et se mit sous la conduite de saint Cloud, évêque de cette ville. Ce prélat, sous lequel il fit de grands progrès dans la science et la vertu, l'éleva au sacerdoce. Saint Trond retourna ensuite dans sa patrie, où se trouvaient encore beaucoup d'idolâtres. Il opéra leur conversion, et fonda, en 657, un monastère dans une de ses propriétés, pour fournir un asile à ceux qui voulaient quitter le monde, et une école pour les jeunes gens qui désiraient s'instruire dans les sciences divines et humaines. Ce monastère, dans lequel il établit la règle de saint Benoît, donna plus tard naissance à une ville qui porta le nom du saint fondateur. Il fonda aussi près de Bruges un autre monastère, qui devint dans la suite une abbaye de religieuses. Il fut beaucoup aidé dans ces deux établissements par les lumières et les conseils de saint Remacle, évêque de Maestricht, par saint Théodard et par saint Lambert, ses successeurs. Saint Trond mourut en 693. — 23 novembre.

TRONQUETS (saint), *Torquatus*, évêque de Trois-Châteaux, florissait dans le IVe siècle. Il a donné son nom à une église du Dauphiné, et son corps, qui se gardait à l'abbaye de Notre-Dame de Cruas, en Vivarais, fut brûlé dans le XVIe siècle par les calvinistes. — 31 janvier.

TRONVIN (saint), *Trumvinus*, évêque des Pictes en Ecosse, florissait dans le milieu du VIIe siècle. Il assista à un synode tenu par saint Théodore, archevêque de Cantorbéry, à Twefort, dans le royaume de Northumberland, et dans lequel saint Cuthbert fut élu évêque de Lindisfarne. Mais celui-ci, qui redoutait le fardeau de l'épiscopat, ne voulait pas se rendre aux vœux du synode: il fallut, pour triompher de ses refus, que le roi Egfrid allât le trouver dans sa solitude, accompagné de saint Trouvin et de plusieurs

autres saints personnages, qui, se jetant à ses pieds, ne se relevèrent que quand il se fut rendu à leurs instances. Nous apprenons de Bède que saint Trouvin était déjà honoré de son temps à Strenescale, en Angleterre, le 10 février.

TROPEZ (saint), *Torpes* ou *Tropetius*, martyr à Rome, occupait sous l'empereur Néron un poste important. Ayant été converti par les apôtres, il était du nombre de ceux dont parle saint Paul dans son *Epître aux Philippiens*, lorsqu'il dit : *Les saints vous saluent tous, et principalement ceux qui sont de la maison de César.* Il fut souffleté et battu de verges par ordre de Sabellicus, pour son refus d'abjurer la foi en Jésus-Christ qu'il avait embrassée. On l'exposa ensuite aux bêtes, qui ne lui firent aucun mal. Après divers autres tourments, il fut condamné à la décapitation et exécuté vers l'an 67. Son culte est célèbre dans plusieurs pays, surtout en Provence, dans la ville qui porte son nom et qui se glorifie de posséder ses reliques. — 17 mai.

TROPHIME (saint), *Trophimus*, disciple de saint Paul, était originaire d'Ephèse, et après sa conversion il s'attacha à l'Apôtre. On croit qu'il l'accompagna dans son premier voyage de Rome, et saint Paul, en revenant, le laissa malade à Milet, comme il l'écrit à Timothée. Les Grecs, qui honorent saint Trophime le 14 avril, prétendent qu'il fut décapité sous Néron, peu après le martyre de son maître; mais l'Eglise d'Arles, d'accord en cela avec le Martyrologe romain, assure qu'il passa dans les Gaules, et qu'il vint fonder le siége de cette ville, dont il fut le premier évêque. D'habiles critiques soutiennent cependant que la mission de saint Trophime d'Arles est moins ancienne, et ne remonte guère au delà du milieu du IIIe siècle. Quoi qu'il en soit, saint Zozime, pape, dit que la prédication de saint Trophime fut une source abondante, de laquelle toute la Gaule reçut les ruisseaux de la foi. Ses reliques furent transférées, en 1152, dans l'église métropolitaine d'Arles, qui depuis a toujours porté le nom de saint Trophime. — 29 décembre.

TROPHIME (saint), martyr à Synnade avec saint Dorymédon. Après plusieurs tourments, il fut décapité par ordre du président Pérenne, sous l'empereur Probus, vers l'an 280. — 19 septembre.

TROPHIME (saint), martyr à Nicomédie avec saint Eucarpe, souffrit vers l'an 301, par ordre de Dioclétien. — 18 mars.

TROPHIME (saint), martyr à Laodicée avec saint Thale, souffrit pendant la persécution de Dioclétien. — 11 mars.

TROPHIME (saint), martyr avec saint Théophile pendant la persécution de l'empereur Dioclétien, fut lapidé, jeté dans les flammes et enfin décapité. — 23 juillet.

TROPHIME (saint), martyr, est honoré le 18 septembre.

TROPHIME (sainte), *Trophima*, l'une des quarante-sept martyrs de Lyon, souffrit avec saint Pothin, évêque de cette ville, l'an 177, pendant la persécution de Marc-Aurèle. — 2 juin.

TROPHIMÈNE (sainte), *Trophimes, menis*, vierge et martyre à Patti, en Sicile, souffrit vers l'an 304, pendant la persécution de Dioclétien. Elle est patronne de l'église cathédrale de Minori, dans le royaume de Naples. — 5 novembre.

TRYPHÈNE (sainte), *Tryphæna*, était d'Icône, en Lycaonie, et fut instruite dans la foi par les prédications de saint Paul. Elle fit de grands progrès dans la perfection chrétienne sous la conduite de sainte Thècle. — 10 novembre.

TRYPHON (saint), *Tryphon*, martyr à Nicée, en Bithynie, habitait près d'Apamée, ville de la même province, lorsqu'il fut arrêté avec saint Tespice pendant la persécution de Dèce, et conduit à Nicée devant le gouverneur Aquilin, qui était préfet d'Orient. Ce magistrat, dans l'interrogatoire qu'il leur fit subir, leur représenta qu'ils étaient en âge de savoir ce qu'ils avaient à faire. *Cela est vrai*, répondit Tryphon ; *aussi désirons-nous atteindre à la perfection de la vraie sagesse en suivant Jésus-Christ.* Aquilin les fit étendre sur le chevalet, et pendant cette torture, qui dura près de trois heures, ils n'ouvrirent la bouche que pour invoquer et bénir le Seigneur. Ensuite, on les exposa à la rigueur du froid, qui était alors si violent que leurs pieds se gercèrent et se fendirent au point qu'ils ne pouvaient plus marcher sans des douleurs incroyables. Aquilin les envoya en prison, et après qu'ils y eûrent passé quelques jours, il essaya, par des promesses et des menaces, de sauver leur vie par une prompte soumission ; mais ne pouvant y réussir, il fit percer avec de gros clous leurs pieds, qui n'étaient pas encore guéris, et dans les trous desquels on passa des cordes, au moyen desquelles on traîna les deux martyrs par les rues de la ville. Il les fit ensuite déchirer avec des ongles de fer et brûler les côtés avec des torches ardentes. Ces horribles supplices ne purent vaincre leur constance. Le lendemain, ils subirent un nouvel interrogatoire, à la suite duquel ils furent battus avec des fouets plombés. Enfin, le gouverneur les fit décapiter l'an 250. Saint Tryphon, que les Grecs honorent le 1er février, avait une église de son nom à Constantinople, près de celle de Sainte-Sophie. Il y en avait aussi une à Rome sous son invocation; comme elle tombait en ruines, elle fut unie, en 1604, à celle de Saint-Augustin, où se trouve une partie de ses reliques, le reste ayant été déposé sous le grand autel de celle du Saint-Esprit *in Saxia*. — 10 novembre.

TRYPHON (saint), martyr à Alexandrie, souffrit avec douze autres. — 3 juillet.

TRYPHON (saint), martyr en Afrique avec saint Aquilin et leurs compagnons, souffrit pendant la persécution des Vandales, et à ce que l'on croit, sous le roi Hunéric, vers l'an 484. — 4 janvier.

TRYPHON (saint), patriarche de Constantinople, florissait au commencement du Xe siècle, et mourut en 945. — 19 avril.

TRYPHONIE (sainte), femme de l'empereur Dèce et mère de sainte Cyrille, mourut en paix à Rome, et fut enterrée dans une crypte auprès de saint Hippolyte. — 18 octobre.

TRYPHOSE (sainte), *Tryphosa*, habitait Icone en Lycaonie, lorsque saint Paul vint y annoncer l'Evangile. Après sa conversion, dont elle fut redevable à l'Apôtre, elle se mit sous la conduite de sainte Thècle, qui lui fit faire de grands progrès dans la pratique des vertus chrétiennes. — 10 novembre.

TUCE (saint), *Tutius*, solitaire près d'Aquila dans l'Abruzze, est honoré le 9 septembre.

TUDY (saint), *Tudinus*, abbé dans le diocèse de Quimper en Bretagne, est honoré le 9 mai.

TUGDUAL ou TUDAL (saint), *Tugdualus*, évêque de Tréguier en Bretagne, était Anglais de naissance et passa dans l'Armorique au commencement du VIe siècle. Il fonda, dans le comté de Léon, un monastère qu'on appela Lan-Pabul. Il en fonda un second à Trécor, qui fut érigé en évêché vers l'an 532, sous le nom de Tréguier, et dont Tugdual fut le premier évêque; son zèle contre les vices et les désordres de ses diocésains lui attira plusieurs persécutions qu'il supporta avec patience. Il mourut le 30 novembre, vers l'an 553, après vingt ans d'épiscopat. Dans le IXe siècle ses reliques furent apportées à Laval, pour les soustraire à la profanation des Normands, et Guy V, seigneur de Laval, fonda un chapitre qui prit le nom du saint évêque. Ces reliques sont maintenant dans l'église de la Trinité de cette ville. Il y a dans le canton de Ploudalmezeau, diocèse de Quimper, une paroisse qui porte le nom de Saint-Pabu; c'est ainsi que les Bretons appellent saint Tugdual, et ce mot, dans leur langue, signifie *père*. — 30 novembre.

TUITIEN (saint), *Domitianus*, duc de Carinthie, florissait dans le IXe siècle. Il est honoré à Milstadt, dans le diocèse de Salzbourg, où il y a une église paroissiale qui porte son nom. — 5 novembre.

TUJAN (saint), *Tujanus*, abbé de Braspart en Bretagne, florissait dans le VIe siècle. — 1er février.

TULLE ou TULLIE (sainte), *Tullia*, vierge, sœur de sainte Consorce, était fille de saint Eucher, évêque de Lyon, et de sainte Galle. Elle mourut vers l'an 489, et elle est honorée à Manosque en Provence, le 5 octobre et le 13 novembre.

TURIAF (saint), *Turiavus*, évêque de Dol en Bretagne, naquit dans le diocèse de Vannes, sur la fin du VIIe siècle. Il fut placé dans sa jeunesse sous la conduite de saint Thiarmial, qui l'éleva dans les sciences et dans la piété. Ce prélat, après lui avoir conféré la prêtrise, le fit son vicaire épiscopal et se déchargea sur lui d'une partie du gouvernement de son diocèse. Saint Thiarmial étant mort vers l'an 733, Turiaf lui succéda sur le siége de Dol; parmi les vertus qui l'illustrèrent, on cite surtout son zèle et sa fermeté. Un seigneur puissant, nommé Rivallon, s'étant livré à des actes de violence, il alla le trouver, lui fit sentir l'énormité de ses crimes et le mit en pénitence publique. Rivallon se soumit et répara ses injustices. On croit que saint Turiaf mourut le 13 juillet de l'année 749. Ses reliques, qui se gardaient à Saint-Leufroi, au diocèse d'Evreux, furent portées, pendant les incursions des Normands, à Saint-Germain-des-Prés, où elles restèrent jusqu'en 1793, qu'elles furent dispersées par les révolutionnaires. L'église paroissiale de Quintin, au diocèse de Saint-Brieuc, possède un de ses ossements, et honore saint Turiaf comme son patron, sous le nom de saint Turian. — 13 juillet.

TURIBE (saint), *Turibius*, second évêque du Mans, florissait au commencement du Ve siècle : il est honoré dans cette ville le 16 avril.

TURIBE (saint), évêque d'Astorga en Galice, succéda, vers l'an 420, à Dictène, qui avait eu le malheur de tomber dans l'erreur des priscillianistes. Il s'efforça de remédier aux maux qu'avait causés la chute de son prédécesseur, par son zèle pour la défense de la foi catholique et pour le maintien de la discipline. Les combats qu'il livrait aux hérétiques sont loués dans une lettre que lui écrivit saint Léon le Grand, et qui est parvenue jusqu'à nous. Saint Turibe mourut en 460, après s'être illustré par plusieurs miracles. — 16 avril.

TURIBE ou TORIBIO (saint), archevêque de Lima, né le 16 novembre 1538, était le second fils du seigneur de Mogrobejo en Espagne. Il montra dès ses premières années une telle horreur du péché, qu'ayant un jour rencontré une pauvre femme qui se livrait à des accès de colère, à cause d'une perte qu'elle venait d'éprouver, il lui représenta vivement la faute qu'elle commettait, et lui donna pour la calmer la valeur de l'objet qu'elle avait perdu. Il avait une telle dévotion envers la sainte Vierge, que, tous les jours, il récitait son office avec le Rosaire, et qu'il jeûnait tous les samedis en son honneur. Pendant qu'il étudiait à Valladolid et ensuite à Salamanque, il se privait d'une partie de son dîner pour la donner aux pauvres, et il portait si loin la mortification, qu'on fut obligé de modérer son zèle. Après avoir fait ses études d'une manière brillante, Philippe II, roi d'Espagne, qui eut occasion de connaître son mérite, lui confia des postes importants et le fit nommer ensuite président de Grenade, place que Turibe remplit pendant cinq ans à la satisfaction générale de ses administrés. La manière dont il s'était conduit dans sa magistrature inspira à Philippe II l'idée de le nommer au siége archiépiscopal de Lima, capitale du Pérou. Jamais peut-être on ne vit de choix plus inattendu et en même temps plus universellement applaudi, mais Turibe en fut consterné. Il écrivit au conseil du roi une lettre dans laquelle il représentait son incapacité sous les couleurs les plus fortes; i'

exposait ensuite que les canons de l'Église défendent expressément d'élever des laïques à l'épiscopat. Ses raisons ne furent point prises en considération, et il fallut qu'il se résignât. Il voulut recevoir les quatre ordres mineurs en quatre dimanches différents, afin d'avoir le temps d'en exercer les fonctions, et il reçut ensuite les saints ordres. Après avoir été sacré évêque, il s'embarqua sans délai pour le Pérou, et prit terre à Lima en 1581, étant âgé de quarante-deux ans. Son diocèse avait cent trente lieues d'étendue le long des côtes, et comprenait, outre plusieurs villes, une multitude innombrable de villages et de hameaux dispersés sur la double chaîne des Andes. Ceux qui avaient fait la conquête de ce pays, ainsi que les Espagnols qui étaient venus s'y établir à la suite, avaient réduit les Péruviens en esclavage, et les traitaient avec la dernière inhumanité, les condamnant aux travaux les plus pénibles, et les traitant comme des bêtes de somme. Vinrent ensuite les guerres civiles entre les divers établissements européens et les dissensions domestiques, de manière qu'on ne voyait partout que perfidies et cruautés, trahisons et débauches; car les mœurs étaient dans l'état le plus déplorable, et une partie du clergé, loin de s'élever contre les scandales, contribuait par sa conduite à les augmenter. Le saint archevêque, à la vue de désordres aussi criants, ne put retenir ses larmes, et il résolut de tout entreprendre pour y porter remède. Il vint à bout, par des mesures fermes et prudentes, d'arrêter le cours des scandales publics dans la ville de Lima, et lorsqu'il l'eut fait changer de face, il entreprit la visite de son diocèse, à laquelle il consacra sept ans. Il serait impossible d'énumérer les peines et les dangers de tout genre qu'il eut à essuyer en parcourant cette immense contrée. Il fallait gravir des montagnes escarpées, les plus hautes de l'univers, couvertes de glaces et de neiges, pour atteindre les cabanes des pauvres Indiens. Souvent il était obligé de traverser à pied des marais fangeux et des forêts presque impénétrables; et comme si ce n'eût pas été assez de ces fatigues, il y joignait des jeûnes et d'autres austérités, pour faire fructifier ses travaux apostoliques. Il remplaçait les prêtres incapables ou déréglés par des pasteurs pleins de science et de zèle, s'appliquait à procurer les secours de l'instruction et des sacrements à ceux même qui habitaient les lieux les plus inaccessibles. Partout il se montrait le fléau des pécheurs publics et le protecteur des opprimés, sans aucun égard pour la qualité des personnes. Cette conduite lui suscita des persécutions de la part de quelques hommes puissants, et surtout de la part des gouverneurs du Pérou, qui souvent ne rougissaient pas de tout sacrifier à leurs passions et à leur intérêt; mais il ne leur opposa que la douceur et la patience, sans relâcher en rien de sa fermeté contre le vice. En vain lui alléguait-on que tel abus qu'il voulait déraciner était passé en coutume dans la colonie, il répondait, après Tertullien, que Jésus-Christ s'appelait la *Vérité* et non la *Coutume*. Turibe, pour rendre durables les heureux changements qu'il opérait, régla qu'à l'avenir on tiendrait tous les deux ans des synodes diocésains, et des synodes provinciaux tous les sept ans. Il fonda des séminaires, des églises et des hôpitaux. La peste ayant attaqué une partie de son diocèse, il se priva du nécessaire pour soulager les malheureuses victimes du fléau, et recommanda la pénitence, comme le seul moyen d'apaiser le ciel irrité. Il assista, fondant en larmes, aux processions publiques qu'il avait ordonnées pour fléchir la colère divine, et, les yeux fixés sur le crucifix qu'il portait à la main, il s'offrit à Dieu pour la conservation de son troupeau. Il aurait voulu, à l'imitation du bon pasteur, donner sa vie pour ses brebis, et lorsqu'il apprenait que de malheureux Indiens, après s'être soustraits à la barbarie de leurs oppresseurs, erraient sur les montagnes et dans les déserts, il parcourait, pour aller leur porter des paroles de consolation et de vie, d'affreuses solitudes habitées par des bêtes féroces. La seconde visite qu'il fit de son diocèse dura cinq ans, la troisième un peu moins, et dans chacune il opéra la conversion d'un grand nombre d'Indiens. Son premier soin, en arrivant quelque part, était d'aller à l'église répandre son cœur au pied des autels; ensuite il s'appliquait à évangéliser les populations réunies. L'instruction des ignorants et des infidèles le retenait quelquefois plusieurs jours dans le même lieu, quoiqu'il y manquât des choses les plus nécessaires. Il prêchait et catéchisait avec un zèle infatigable, et pour être plus en état de remplir ces importantes fonctions, il se mit à apprendre les langues diverses que parlaient les différentes tribus péruviennes. C'est ainsi qu'il renouvela la face de l'Eglise du Pérou, et s'il n'en fut pas le premier apôtre il en fut au moins le restaurateur; les décrets portés par les conciles provinciaux qui se tinrent sous lui seront à jamais des monuments authentiques de sa piété, de son savoir et de sa prudence. On les a regardés comme des oracles non-seulement dans le nouveau monde, mais en Europe et à Rome même. On comprend sans peine qu'un prélat si zélé pour le salut du prochain ne négligeait pas sa propre sanctification. En voyage il s'occupait à prier ou à s'entretenir de choses spirituelles. Il se confessait ordinairement tous les matins, et disait tous les jours la messe avec une piété angélique. Comme la gloire de Dieu était son unique fin, sa vie était en quelque sorte une prière continuelle; cependant il avait des heures marquées pour ce saint exercice, pendant lequel un certain éclat extérieur brillait sur son visage. Saint Turibe tomba malade à Santa, ville qui est à cent dix lieues de Lima. Aussitôt il prédit sa mort et promit une récompense à celui qui lui apprendrait le premier que les médecins désespéraient de sa vie. Il donna à ses domestiques les choses qui servaient à son usage : le reste de

ses biens fut légué aux pauvres. Il se fit porter à l'église pour recevoir le saint viatique, mais il fut obligé de recevoir l'extrême-onction dans son lit. Plus sa fin approchait, plus on l'entendait répéter ces paroles de l'Apôtre : *Je désire d'être affranchi des liens du corps pour être réuni à Jésus-Christ.* Il mourut le 23 mars 1606, en récitant ces paroles de David : *Seigneur, je remets mon âme entre vos mains.* Il fut enterré à Santa, et l'année suivante on transporta à Lima son corps, qui fut trouvé sans aucune marque de corruption. Les Actes de sa canonisation rapportent que pendant sa vie il avait ressuscité un mort et guéri plusieurs malades. Il opéra aussi des miracles après sa mort, comme on le voit par les mêmes Actes. Saint Turibe fut béatifié en 1679 par le pape Innocent XI, et canonisé par Benoît XIII en 1726. — 23 mars et 27 avril.

TURNE (saint), *Turnus*, martyr en Afrique, souffrit avec saint Publicien. — 9 décembre.

TURPIN (le bienheureux), *Turpio*, évêque de Limoges, réforma l'abbaye de Saint-Augustin de cette ville, qui était sous la règle de saint Benoît, et mourut en 945. Bernard Guidonis lui donne le titre de saint, et il est honoré à Aubusson le 26 juillet.

TUSQUE (saint), *Tuscus*, martyr, souffrit avec saint Sylvain. — 27 juin.

TUSQUE (sainte), *Tusca*, vierge honorée à Vérone en Italie, florissait dans le IIIe siècle. — 10 juillet.

TUTILON (le bienheureux), *Tutilo*, moine de Saint-Gal en Suisse, sortait d'une famille distinguée, qui le destinait à une carrière brillante dans le monde ; mais il préféra la tranquillité du cloître à toutes les grandeurs humaines, et il prit, étant encore très-jeune, l'habit dans l'abbaye de Saint-Gall. Il partageait son temps entre les devoirs monastiques et la culture des lettres et des arts. Lié d'une étroite amitié avec deux religieux du même établissement, Notker et Rutpert, ils étudiaient ensemble sous les célèbres Ison et Marcel. Tutilon devint poète, orateur, musicien, peintre et sculpteur. Ses talents et ses aimables qualités faisaient dire à l'empereur Charles le Gros : *C'est dommage qu'on ait enseveli un tel homme dans l'obscurité d'un cloître.* Ce prince lui offrit sa protection et lui fit des propositions avantageuses pour l'attirer à sa cour; mais l'humble moine préféra à ce brillant théâtre la solitude qu'il s'était choisie. Son habileté dans la sculpture et la peinture le faisait souvent appeler au loin par les évêques et les abbés. Il travailla notamment à Saint-Alban de Mayence et à Metz, où il fit un tableau de la sainte Vierge, lequel est mentionné dans son épitaphe. Mais sa modestie lui faisait fuir les louanges, et il s'en allait lorsqu'on admirait son travail en sa présence. Quoiqu'il sortît souvent de son monastère pour aller travailler où l'envoyaient ses supérieurs, il conservait toujours le plus grand recueillement, et à son retour au milieu de la communauté, il se montrait, comme auparavant, un modèle de régularité et de ferveur. Il mourut saintement le 28 mars 898, et il fut enterré dans la chapelle de Sainte-Catherine, laquelle porta plus tard son nom. Ses vertus lui firent donner le titre de bienheureux par les populations de la Suisse, et ce titre fut confirmé par le saint-siége. Les compositions poétiques de Tutilon roulent sur des sujets de piété, et il reste de lui trois élégies qui renferment plusieurs beaux vers. — 28 mars.

TYCHIQUE (saint), *Tychicus*, disciple de saint Paul, était originaire de l'Asie Mineure. Il accompagna l'Apôtre des nations de Corinthe à Jérusalem, et celui-ci, dans ses Epîtres, l'appelle son *cher frère*, son *compagnon dans le service de Dieu*, et un *fidèle ministre du Seigneur*. Il le chargeait de surveiller les Eglises, de lui rendre compte de leur situation, et d'aller dans différents lieux fortifier les fidèles. Il porta aux Colossiens et aux Ephésiens les lettres qui leur étaient adressées de la part de son maître, qui le chargea de remplacer dans l'île de Crète saint Tite, qu'il avait rappelé pour un temps auprès de lui. Il fut aussi chargé de remplacer à Ephèse saint Timothée, à qui l'Apôtre avait aussi mandé de le rejoindre. On ne connaît ni le lieu ni l'année de sa mort. D'après le Martyrologe romain, il est honoré à Paphos en Chypre le 29 avril.

TYCON (saint), *Tyoho*, évêque d'Amathonte en Chypre, florissait sous les empereurs Arcade et Théodose le Jeune. Saint Epiphane, archevêque de Salamine et métropolitain de l'île, l'éleva malgré lui à l'épiscopat, et il répondit dignement aux espérances qu'on avait conçues de ses vertus et de son mérite. Il mourut avant le milieu du Ve siècle. — 16 juin.

TYEL ou TÉGULE (saint), *Tegulus*, martyr, honoré à Yvrée en Piémont, était, à ce que l'on croit, un soldat de la légion Thébéenne, qui parvint à se sauver pendant que l'empereur Maximien faisait massacrer ses camarades; mais il fut poursuivi, atteint et mis à mort près d'Yvrée, où l'on célèbre sa fête le 25 octobre.

TYGRIDE (saint), *Tygridius*, archidiacre de Clermont en Auvergne, mourut vers l'an 388, et fut enterré dans l'église de Saint-André. — 16 février.

TYGRIDE (la bienheureuse), vierge et abbesse en Espagne, était fille de Sanche, comte de Castille, et florissait dans le XIe siècle. Elle est honorée à Ogne, près de Burgos, le 22 novembre.

TYGRIN (saint), *Tygrinus*, martyr en Syrie, souffrit avec saint Paul et six autres. — 20 mars.

TYPOGRATE (saint), *Typograles*, martyr à Césène, dans la Romagne, souffrit avec saint Agrianite et quelques autres. — 21 juillet.

TYRANNION (saint), *Tyrannio*, évêque de Tyr et martyr, après avoir encouragé les martyrs pendant la persécution de Dioclétien, fut arrêté en 310 par ordre de l'empereur Maximin Daïa, et conduit à Antioche, où, après plusieurs tourments, il fut précipité dans l'Oronte. — 20 février.

U

UBALD (saint), *Ubaldus*, évêque de Gubio en Ombrie, né sur la fin du XIe siècle, d'une famille noble de cette ville, fut élevé dans le séminaire de Saint-Marien et de Saint-Jacques, où il s'appliqua avec succès à l'étude des sciences sacrée et profane. Lorsqu'il fut en âge de choisir un état, on lui proposa des partis avantageux, qu'il refusa pour entrer dans la cléricature. Quelques abus qu'il remarqua dans le séminaire où il avait été élevé le décidèrent à le quitter pour entrer dans celui de Saint-Second, où il acheva ses études ecclésiastiques. Lorsqu'il eut reçu la prêtrise, l'évêque de Gubio, qui connaissait son mérite et sa vertu, le nomma prieur du chapitre de cette ville, et le chargea de réformer plusieurs désordres qui régnaient parmi les chanoines. Ubald gagna d'abord trois chanoines mieux disposés que les autres, et les décida à vivre en communauté : cet exemple fut bientôt imité par tout le chapitre. Ubald alla ensuite visiter des chanoines réguliers qui vivaient à Sainte-Marie-du-Port, près de Ravenne, sous la conduite de Pierre *de Honestis*, et qui étaient en grande réputation de sainteté. Il passa trois mois avec eux, afin d'étudier à fond la règle qu'ils observaient; comme elle lui parut fort sage, il l'introduisit dans le chapitre de Gubio. Peu de temps après, la maison canoniale et le cloître ayant été détruits par un incendie, il prit la résolution de se démettre de son prieuré pour se retirer dans le désert de Saint-Avanne. Il y trouva Pierre de Rimini, qui lui dit que son dessein était une tentation, et qui le détermina à retourner à Gubio. Ubald fit reconstruire les bâtiments de son chapitre, qui devint plus florissant que jamais. Ayant été élu évêque de Pérouse, en 1126, par le clergé de cette ville, il n'eut pas plutôt connaissance de cette nouvelle, qu'il prit la fuite et se cacha si bien qu'on ne put le découvrir. Lorsque les députés de l'Eglise de Pérouse, qui étaient venus à Gubio lui notifier son élection, furent repartis, il se rendit à Rome et se jeta aux pieds du pape Honorius II, le conjurant avec larmes de ne pas lui imposer le fardeau de l'épiscopat. Honorius se laissa fléchir; mais deux ans après il le nomma évêque de Gubio, et fit lui-même la cérémonie de son sacre. Pendant qu'il était occupé à remplir avec édification tous les devoirs de la charge épiscopale, il arriva que l'entrepreneur chargé de réparer les murs de la ville empiéta sur une vigne qui était la propriété du saint évêque, ou plutôt le patrimoine des pauvres. Ubald étant allé le trouver sur les lieux, le pria avec douceur de ne pas lui causer un tel préjudice. L'entrepreneur ne lui répondit que par des injures ; puis, le poussant avec brutalité, il le fit tomber dans un tas de mortier. Le peuple ayant appris la manière indigne dont le saint évêque venait d'être traité, demanda à grands cris le bannissement du coupable et la confiscation de ses biens. Déjà les magistrats s'étaient saisis de sa personne, lorsque Ubald, qui voulait le sauver, déclara que la connaissance de cette affaire lui appartenait. Alors les esprits se calmèrent, et ce malheureux, touché du plus vif repentir, assura qu'il se soumettait d'avance à toutes les peines qu'on voudrait lui infliger. Toute la vengeance du saint se borna à lui donner le baiser de paix et à prier Dieu de lui pardonner cette faute, ainsi que toutes celles qu'il pouvait avoir commises. Ayant appris, une autre fois, qu'une sédition venait de s'élever dans la ville, et que déjà les deux partis opposés en étaient venus aux mains, il accourut sur les lieux où l'on se battait, et fut renversé dans la mêlée. Les séditieux, le croyant mort, cessent aussitôt le combat et se livrent à la douleur, s'accusant d'être les meurtriers de leur évêque. Ubald, après avoir remercié Dieu de la cessation du carnage, calma les frayeurs du peuple en assurant qu'il était plein de vie et qu'il n'avait pas même été blessé. Frédéric Barberousse, empereur d'Allemagne, ayant pris et saccagé Spolète, marchait sur Gubio pour lui faire subir un semblable traitement, lorsque le saint évêque, voulant à tout prix conjurer le danger qui menaçait son troupeau, alla au-devant du prince irrité et obtint grâce pour sa ville épiscopale. Il fut accablé, les deux dernières années de sa vie, de douloureuses infirmités, qu'il supporta avec une patience héroïque. Le jour de Pâques de l'année 1160, il fit un effort pour se lever ; il dit la messe et prêcha sur la vie éternelle ; mais il était si souffrant, qu'après la cérémonie on le transporta dans une maison qu'il avait près de l'église, et il y resta jusqu'à la fête de l'Ascension, qu'il se fit reporter à l'évêché, où il continua d'instruire son clergé et son peuple, qui venaient lui demander sa bénédiction. Se sentant plus mal, il se fit administrer les derniers sacrements, et mourut le 16 mai 1160, après un épiscopat de trente et un ans. Il s'opéra plusieurs prodiges à ses funérailles, qui se firent au milieu d'un concours immense. Saint Ubald avait guéri plusieurs malades pendant sa vie; mais il ne voulut pas rendre la vue à un aveugle qui s'était adressé à lui, dans l'espérance d'en obtenir un miracle. *La vue du corps*, lui dit le saint, *serait préjudiciable au salut de votre âme. Souffrez avec patience cette cécité temporelle, qui sera récompensée dans le ciel par la claire vision de Dieu.* Il fut canonisé par Célestin III. — 16 mai.

UBALD D'ADIMARI (le bienheureux), de l'ordre des Servites, né à Florence en 1249, d'une famille noble et puissante, était de-

venu l'un des principaux chefs de la faction gibeline, lorsque la conversion du bienheureux Bonaventure Bonacorsi, autre chef gibelin, le toucha si vivement qu'il résolut de l'imiter et d'entrer comme lui dans l'ordre des Servites. Ayant reçu l'habit, en 1280, des mains de saint Philippe Béniti, il se retira au Mont-Sénario, berceau de l'institut, et il s'y livra à de grandes austérités. Lorsqu'il eut été élevé au sacerdoce, saint Philippe l'associa à ses travaux apostoliques et le choisit pour son confesseur. Après la mort de ce saint général de l'ordre, arrivée en 1285, Ubald retourna au Mont-Sénario, où il passa les trente dernières années de sa vie dans les pratiques de la pénitence. Il mourut le 9 avril 1315, à l'âge de soixante-six ans. Sa sainteté ayant été attestée par plusieurs miracles qu'il opéra de son vivant, et surtout après sa mort, Pie VII approuva son culte en 1821, — 9 avril.

UBALDESQUE (sainte), *Ubaldesca*, vierge et religieuse de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, dit depuis de Malte, mourut en 1206, et elle est honorée à Pise le 28 mai.

UDÉGÈBE (sainte), *Udegeba*, vierge, florissait après le milieu du XIIe siècle, et elle mourut l'an 1197. Elle est honorée près de Spanheim le 28 juin.

UDÉVOLTE (la bienheureuse), vierge et religieuse de Cîteaux, fit profession dans le monastère du Mont-Sainte-Walburge, près de Cologne. Elle y est honorée le 12 août.

UGOLIN ZÉPHIRINI (le bienheureux), *Ugolinus*, ermite de Saint-Augustin, né en 1320 à Cortone en Toscane, d'une famille illustre, montra dès son jeune âge les plus heureuses dispositions pour la vertu. Son plus grand plaisir était de fréquenter les eglises, pour assister à la messe, écouter les sermons et honorer la Mère de Dieu, envers laquelle il avait une grande dévotion : aussi Marie le préserva des dangers que son innocence pouvait courir dans le monde. Des discordes civiles qui troublaient sa patrie ayant obligé Ugolin à se retirer à Mantoue, près du duc Louis de Gonzague, qui était allié à la famille des Zéphirini, ce prince l'accueillit avec bienveillance ; mais l'air qu'on respire dans les cours ne convenant pas aux inclinations du vertueux jeune homme, il renonça aux brillantes espérances qu'il pouvait se promettre, pour entrer dans l'ordre des Ermites de Saint-Augustin. Il habitait depuis plusieurs années le couvent de Mantoue, lorsque ses supérieurs l'envoyèrent dans celui de Cortone, où sa réputation de sainteté l'avait précédé. Son humilité s'alarmant des marques de vénération que lui témoignaient ses concitoyens, il quitta secrètement sa ville natale et alla se cacher dans l'ermitage de Saint-Onuphre. C'est là qu'il passa le reste de sa vie, loin du commerce des hommes, uniquement occupé de la prière et de la méditation, retraçant par ses veilles et par ses austérités la conduite des anciens anachorètes. Après sa mort, arrivée l'an 1370, à l'âge de cinquante ans, les habitants de Cortone le choisirent pour l'un des patrons de leur ville, et Pie VII approuva son culte en 1804. — 22 mai.

UGUCCIONE (le bienheureux), *Eguccio*, l'un des sept fondateurs de l'ordre des Servites, était un illustre patricien de Florence. Il se retira, avec ses six compagnons, ses compatriotes et patriciens comme lui, sur le mont Sénario, l'an 1234, après avoir passé un an près de Florence, dans une petite maison où ils firent leur noviciat. Avant qu'ils ne quittassent le monde, ils étaient déjà membres d'une confrérie en l'honneur de la sainte Vierge. Le jour qu'ils célébraient la fête principale de leur association, qui était le jour de l'Assomption 1233, Marie leur apparut et les exhorta à embrasser un genre de vie plus parfait. Cette apparition les décida à renoncer au siècle à l'instant même. Après avoir choisi le bienheureux Bonfilio pour leur supérieur, ils s'engagèrent par vœu au *service* de la Mère de Dieu, d'où leur nom de *Servites*. Le bienheureux Uguccione, après avoir dignement répondu à sa vocation miraculeuse, mourut le même jour et à la même heure que le bienheureux Sostegno, pendant qu'ils récitaient ensemble la salutation angélique. Benoît XIII les béatifia en 1725. — 3 mai.

ULBERT (saint), *Odolbertus*, laboureur, est patron secondaire de l'église d'Ostrehout, dans le diocèse d'Anvers. Il est aussi honoré près de Bréda en Brabant le 22 octobre.

ULDARIC ou UDALRIC (saint), religieux de l'ordre de Cluny, mourut à Brisach, où il est honoré le 16 juillet.

ULFACE (saint), *Ulfacius*, solitaire dans le Perche, florissait dans le VIIe siècle et fut le compagnon de saint Baumer, qui enseignait le catéchisme aux populations du voisinage. Il y a près de Mamers, dans le diocèse du Mans, une paroisse qui porte son nom. — 9 septembre.

ULFIN (saint), *Ulfinus*, évêque de Die, florissait au commencement du IXe siècle, et mourut en 825. Il est auteur de la Vie de saint Marcel, l'un de ses prédécesseurs. — 20 mars.

ULFRIC (saint), *Ulfricus*, prêtre et reclus en Angleterre, qui, pour se punir d'avoir été à la chasse après son élévation à la prêtrise, se revêtit d'un cilice, s'enferma dans une cellule près de l'église paroissiale de Heselberge, dans le comté de Dorset, et y passa les vingt dernières années de sa vie. Il mourut l'an 1254, et Mathieu Pâris lui donne le titre de saint. — 17 février.

ULMER ou VILMER (saint), *Vulmarus*, abbé de Samer en Picardie, né vers le milieu du VIIe siècle, d'une famille honnête du territoire de Boulogne, renonça au monde dès sa jeunesse et entra, en qualité de frère convers, dans l'abbaye de Haumont en Hainaut, où il fut chargé de garder les troupeaux et de couper le bois nécessaire à la communauté. L'esprit de prière qu'il possédait à un degré éminent, et ses autres vertus déterminèrent ses supérieurs à l'élever au sacerdoce. Son attrait pour la solitude lui

fit demander la permission de se retirer dans un ermitage près de la montagne de Cassel, où il vécut seul pendant plusieurs années. Il revint depuis dans sa patrie, et fonda sur une propriété de son père l'abbaye de Samer, qui appartint dans la suite à la congrégation de Saint-Maur. Ulmer la gouverna quelque temps, mais il finit par se démettre de sa charge pour vivre en simple religieux. Il vivait dans un recueillement continuel et vaquait presque sans cesse aux exercices de la contemplation. Il mourut le 20 juillet 710, et plusieurs miracles attestèrent sa sainteté. On trouve son nom dans plusieurs martyrologes sous le 20 juillet.

ULPE (saint), *Ulpius*, martyr à Lyon avec quarante-six autres, dont le plus illustre était saint Pothin, évêque de cette ville, souffrit l'an 177, sous le règne de Marc-Aurèle. — 2 juin.

ULPHE (sainte), *Ulphia*, vierge, naquit dans le Soissonnais vers le commencement du VIIIe siècle. Elle était encore très-jeune lorsqu'elle consacra à Dieu sa virginité. Il paraît que cet engagement n'était pas connu de sa famille; car ses parents la promirent en mariage à un jeune homme qui recherchait sa main; mais lorsqu'elle eut expliqué à son père la nature du vœu qu'elle avait fait, il ne voulut pas qu'on le lui fît transgresser, et retira la parole qu'il avait donnée. Ulphe, qui venait d'éprouver les plus vives alarmes, craignant pour l'avenir de nouvelles poursuites, quitta secrètement la maison paternelle. Ayant trouvé près d'Amiens un lieu qui lui parut propre à fonder un ermitage, elle résolut de s'y fixer. La nuit suivante elle eut une vision où elle crut entendre une voix qui l'engageait à aller au devant de celui que Dieu lui envoyait. C'était saint Domice, prêtre et solitaire du voisinage, qui se rendait à Amiens pour assister à l'office. Ulphe l'ayant aperçu, courut à sa rencontre, et se prosternant à ses pieds elle le supplia, au nom de Dieu, de la prendre sous sa conduite. Domice, vénérable par son grand âge et par sa sainteté, étonné d'une proposition qui s'écartait des règles communes, la remit par prudence au lendemain, et consulta Dieu avant de lui donner réponse. Une inspiration surnaturelle le détermina à se charger de la direction de la jeune vierge. Il se rendit donc près d'elle le lendemain, lui donna des conseils salutaires, l'engagea à se rendre toutes les nuits dans l'église de Saint-Acheul pour y faire sa prière, et en la quittant il lui laissa un panier de vivres pour sa subsistance. Quelque temps après, comme saint Domice et Ulphe se trouvaient dans la cathédrale, l'évêque Chrétien, qui se disposait à célébrer les saints mystères, fut excité par révélation à donner à celle-ci le voile des vierges avec l'anneau, puis l'ayant communiée, il la plaça sous la direction de Domice et lui fit bâtir une cellule près de celle du saint prêtre. Elle fit en peu de temps de grands progrès dans la vie spirituelle, retraçant par ses veilles et ses austérités la vie des anachorètes de la Thébaïde. Saint Domice étant tombé malade de vieillesse, elle lui prodigua les soins les plus touchants, reçut son dernier soupir, lui ferma les yeux et lui rendit les derniers devoirs, non sans déplorer la perte qu'elle faisait en perdant son père spirituel. Dieu lui envoya ensuite une compagne nommée Aurée, qui était d'Amiens, et qui vint partager son genre de vie. Plusieurs autres vierges imitèrent cet exemple, et Ulphe se trouva à la tête d'une petite communauté pour laquelle elle fit bâtir à Amiens un monastère dont elle donna le gouvernement à Aurée, ne voulant pas quitter sa cellule et se contentant de faire de temps en temps des visites au nouvel établissement pour le diriger dans la bonne voie. Après une courte maladie, elle mourut vers le milieu du VIIIe siècle, et fut inhumée dans sa cellule, où l'on bâtit dans la suite le monastère du Paraclet. Ses reliques, ainsi que celles de saint Domice, ont été transférées dans la cathédrale d'Amiens. — 12 et 31 janvier.

ULPHON (le bienheureux), prince de Néricie en Suède, né vers l'an 1300, épousa à l'âge de dix-huit ans sainte Brigite, et d'un consentement mutuel ils passèrent dans la continence la première année de leur mariage. S'étant associés au tiers ordre de Saint-François, leur maison ressemblait plus à un monastère qu'à l'habitation d'un grand seigneur. Après avoir eu huit enfants, dont le plus célèbre est sainte Catherine de Suède, ils vécurent de nouveau dans la continence, à laquelle ils s'engagèrent par vœu pour le reste de leurs jours. Ulphon, secondé par sa sainte épouse, se livrait à la pratique des bonnes œuvres, et surtout des œuvres de charité. Il se montrait le protecteur des malheureux et le père des pauvres. Il fonda un hôpital pour les malades, qu'il servait souvent de ses propres mains, et répandait en aumônes ses grands revenus. Ce genre de vie, quelque parfait qu'il fût, ne satisfaisant pas encore le désir qu'il avait de travailler à son salut d'une manière plus exclusive, il se démit de ses charges et quitta la cour, malgré les instances d'Éric XII, qui ne voulait pas se priver de ses services, et fit, avec sainte Brigite, le pèlerinage de Saint-Jacques de Compostelle. En revenant dans sa patrie, étant tombé malade à Arras, l'évêque de cette ville lui administra les sacrements de l'Église. Brigite ne cessait de prier pour la guérison de son mari, et Dieu lui fit connaître que ses prières avaient été exaucées. Le prince guérit en effet, et lorsqu'il fut de retour en Suède, il mourut le 12 février 1344, dans le monastère d'Alvastre, où quelques auteurs pensent qu'il avait pris l'habit. Quoi qu'il en soit de sa profession, qui n'est pas un fait certain, il est honoré chez les Cisterciens le 12 février.

ULPIEN (saint), martyr à Tyr en Phénicie, ayant été arrêté comme chrétien pendant la persécution de Galère, fut condamné par Urbain, gouverneur de la province, au supplice que les lois regardaient comme le plus grand, et qu'on n'infligeait qu'aux par-

ricides. Il fut cousu vivant dans un sac de cuir avec un chien et un aspic, et précipité dans la mer, l'an 305. — 3 avril.

ULRIC (saint), *Uldaricus*, évêque d'Augsbourg, né en 890, était fils du comte Hubald et frère de Luitgarde, duchesse de Souabe et d'Alsace. Il fut élevé dans l'abbaye de Saint-Gall, et il était encore très-jeune lorsque sainte Guiborat, qui vivait en recluse sur une montagne du voisinage, lui prédit qu'il serait un jour évêque, et qu'il aurait à subir de rudes épreuves. Dans ses premières années il était d'une santé si faible, qu'on ne croyait pas qu'il pût vivre. La tendresse excessive de ses parents et les remèdes des médecins avaient encore affaibli son tempérament; mais il se fortifia à Saint-Gall, grâce à un régime sage et soutenu. Il avait seize ans lorsqu'il quitta cette abbaye, où il s'était distingué par ses progrès dans les sciences et la piété. Son père le plaça, en 906, sous la conduite de saint Adalbéron, évêque d'Augsbourg, qui le fit camérier ou sacristain de son église, malgré sa grande jeunesse. Bientôt après il l'éleva aux saints ordres et lui donna un canonicat dans sa cathédrale. Ulric était à Rome lorsque saint Adalbéron mourut en 909; de retour à Augsbourg, il se montra l'exemple du clergé par sa vie édifiante, et surtout par sa charité envers les pauvres, auxquels il distribuait la plus grande partie de ses revenus. Il partageait son temps entre la prière et l'étude, évitant avec le plus grand soin les visites et les compagnies où l'innocence de ses mœurs aurait pu courir le moindre danger. Hiltin, successeur de saint Adalbéron sur le siége d'Augsbourg, étant mort en 924, Ulric, alors âgé de trente-quatre ans, fut nommé évêque par Henri l'Oiseleur, et sacré le 28 décembre. Les Hongrois et les Sclavons venaient de piller la ville d'Augsbourg, dont ils avaient brûlé la cathédrale: ils avaient aussi massacré sainte Guiborat dans sa cellule. Ulric fit construire à la hâte une église, en attendant que la cathédrale fût rebâtie, et il soulagea de tout son pouvoir les malheureuses victimes de l'invasion. Plus tard il fit entourer de murs sa ville épiscopale, et l'événement prouva l'utilité de cette mesure; car les Hongrois étant revenus assiéger Augsbourg, ne purent s'en rendre maîtres. Pendant qu'ils se retiraient, ils furent rencontrés et taillés en pièces par l'empereur Othon Ier. Ce prince, qui avait succédé à Henri l'Oiseleur, accorda aux vives instances de saint Ulric la grâce de son fils Ludolf, qui s'était révolté et avait pris les armes contre son père. Le saint évêque fit rebâtir sa cathédrale avec une grande magnificence et la dédia de nouveau sous l'invocation de sainte Afre. Sentant combien sa présence était nécessaire dans son diocèse, il représenta à l'empereur que son devoir d'évêque ne lui permettait pas de suivre la cour. En sa qualité de prince de l'Empire, il était obligé, il est vrai, d'entretenir des troupes et de les envoyer à l'armée; mais il chargea son neveu de ce soin, et se borna aux fonctions spirituelles qui absorbaient tous ses moments. Il se levait régulièrement à trois heures pour assister à l'office avec ses chanoines, et ensuite il récitait d'autres prières de dévotion. Au point du jour il disait, au chœur, l'office des Morts avec Prime, et assistait à la grand'messe. Après Tierce il disait la messe, et ne sortait de l'église qu'après None. Tous les jours il allait à l'hôpital visiter les malades et lavait chez lui les pieds à douze pauvres, auxquels il distribuait d'abondantes aumônes. Le reste du jour était employé à d'autres œuvres de charité et à l'administration diocésaine. Il ne faisait jamais qu'un seul repas sur le soir, ne buvait point de vin et prenait sur la paille les quelques heures de repos qu'il accordait à la nature. En carême il redoublait ses austérités et donnait plus de temps encore aux exercices de piété; chaque année il visitait son diocèse et tenait deux synodes. Sur la fin de sa vie il se démit, avec l'agrément de l'empereur, de son siége, en faveur d'Albéron, son neveu, pour se retirer dans l'abbaye de Saint-Gall; mais la plupart des évêques désapprouvèrent hautement cette démarche, et se plaignirent qu'Albéron s'attribuât les honneurs de l'épiscopat du vivant de l'évêque titulaire. Ulric fut donc cité au concile d'Ingelheim avec son neveu, et, après avoir confessé avec humilité qu'il avait agi contre les lois de l'Eglise, mais que sa faute ne provenait que du désir qu'il avait eu de finir ses jours dans la retraite, il fut absous ainsi qu'Albéron, qui fut reconnu pour son successeur. Mais il mourut avant son oncle, pendant que celui-ci faisait, pour la seconde fois, le pèlerinage de Rome. Saint Ulric fut reçu avec une grande distinction par le pape Jean XIII. Revenu à Augsbourg, sa santé très-affaiblie alla toujours en déclinant. Lorsqu'il se sentit près d'expirer, il se fit coucher sur la cendre, les bras étendus en forme de croix, et c'est dans cette position qu'il mourut le 4 juillet 973, à l'âge de quatre-vingt-trois ans, dont près de cinquante dans l'épiscopat. Il fut enterré dans l'église de Sainte-Afre, qu'il avait fondée et qui porta son nom dans la suite. Il avait aussi fondé le monastère de Saint-Etienne pour des religieuses qui ont été depuis remplacées par des Chanoinesses séculières. Saint Ulric fut canonisé en 993, par Jean XV, et c'est le premier exemple de canonisation par un pape, dans les formes usitées depuis. — 4 juillet.

ULRICH (saint), religieux bénédictin et abbé de Celle, né vers l'an 1018 à Ratisbonne, était fils de Bérold, l'un des principaux seigneurs de la cour de l'empereur Henri III. Lorsque son éducation fut terminée, son père le produisit à la cour, où il se fit universellement aimer et estimer; mais il n'y séjourna pas longtemps. Comme il avait pris la résolution de quitter le monde pour se consacrer à Dieu, et que déjà il avait fait vœu de chasteté, l'évêque de Frisingue, son oncle, le fit venir dans son diocèse, lui conféra le diaconat et le nomma prévôt de sa cathédrale. Ulrich rétablit la régularité dans le

chapitre, en donnant lui-même l'exemple de l'exactitude et de la ferveur. Parmi ses vertus, on admirait surtout sa charité, qui était immense : on le vit, dans un temps de disette, vendre une partie de ses biens et engager le reste pour venir au secours des malheureux ; aussi le peuple avait pour lui une vénération profonde et le regardait comme un saint. Il fit le pèlerinage de la terre sainte, qui était la dévotion du temps ; et à son retour il entra dans l'abbaye de Cluny, où il reçut l'habit des mains de saint Hugues, qui en était alors abbé. Lorsque celui-ci eut connu le mérite et la piété d'Ulrich, il le fit ordonner prêtre, l'établit confesseur de la communauté et maître des novices. Plus tard on lui confia aussi la direction des religieuses de Marcignac; mais ces marques d'estime et la confiance que lui témoignait son abbé excitèrent la jalousie de quelques religieux. Aux persécutions qu'il eut à subir de leur part vinrent se joindre des tentations violentes et des douleurs de tête qui lui firent enfin perdre la vue. Il supporta ces rudes épreuves avec une patience inaltérable. Après avoir été quelque temps prieur de l'abbaye de Payerne, dans le diocèse de Lausanne, où il opéra la conversion d'un grand nombre de pécheurs, il alla fonder, dans le diocèse de Bâle, le monastère de Celle, qui devint une pépinière de saints par le soin qu'il eut toujours de n'y admettre que des sujets d'une vertu éprouvée. Il fonda aussi, à une lieue de là, un monastère de religieuses, et il y guérit par la vertu de ses prières une jeune personne attaquée d'un cancer : il opéra encore d'autres miracles. Il possédait à un haut degré le don de contemplation et le don des larmes. Un de ses religieux l'ayant un jour trouvé baigné de ses pleurs, lui en demanda la cause : *Je pleure mes péchés*, répondit le saint abbé,.... *je pleure de me voir encore exclu de la jouissance du royaume céleste : je pleure surtout de voir ici plusieurs religieux qui n'ont de leur état que le nom et l'habit*. Saint Ulrich mourut vers l'an 1093, le 10 juillet, jour où l'on faisait sa fête à Cluny. Il a laissé un *Livre des Coutumes et des Règles* pratiquées à Cluny. Cet ouvrage, qu'il avait composé à la prière du bienheureux Guillaume, abbé de Hirschau, fut adopté dans plusieurs monastères d'Allemagne. — 10 juillet.

ULRICH (saint), évêque de Passau, né en 1027, d'une famille illustre du Tyrol, embrassa l'état ecclésiastique et devint prévôt de la cathédrale d'Augsbourg. Il contribua par son zèle et par ses exemples à réformer le chapitre et le clergé de cette ville. C'était alors le temps des grandes querelles, qui divisèrent si longtemps le sacerdoce et l'empire ; pendant ces tristes démêlés, l'Allemagne était en proie au schisme et aux désordres qui en sont la suite, parmi lesquels il faut mettre en première ligne le concubinage des clercs et la simonie. Ulrich, placé sur le siége de Passau en 1092, se montra l'un des plus fermes soutiens du saint-siége : aussi le pape Urbain II, pour récompenser son attachement à la cause de l'Eglise, le nomma son légat apostolique en Allemagne. Le saint évêque fonda plusieurs monastères dans son diocèse, et fit refleurir la discipline dans ceux qui existaient déjà. En 1094, il fit venir de l'abbaye de Saint-Blaise, dans la Forêt-Noire, des Bénédictins qu'il établit dans le monastère de Koelwin, à la place des Chanoines réguliers, dont la conduite n'était pas édifiante. Il releva aussi de ses ruines le couvent de Saint-Nicolas. Il assista en 1095 au concile de Plaisance, où il sacra Arnoul évêque de Milan. A son retour dans son diocèse, il eut la douleur de trouver son siége occupé par un intrus. Il se retira dans le monastère de Reilembuch, et ce ne fut qu'à la fin du schisme qu'il put reprendre le gouvernement de son troupeau. Il s'appliqua alors à la reconstruction de plusieurs églises que les schismatiques avaient détruites pendant son absence. Il mourut le 7 août 1121, à l'âge de quatre-vingt-quatorze ans. — 7 août.

ULRICH (le bienheureux), premier abbé de Kaisersheim en Bavière, fondé en 1133 par le comte Henri de Lechsmund, jouissait d'une telle réputation que l'on vit bientôt un grand nombre de personnes venir se mettre sous sa conduite. Mais le saint abbé ne se montrait pas facile dans la réception des novices ; il les soumettait à de rudes épreuves avant de leur permettre l'entrée du monastère ; aussi parvint-il à n'avoir que de saints religieux qui firent l'édification de la contrée. Après avoir gouverné pendant vingt ans sa fervente communauté, il mourut le 11 avril 1155. L'ordre de Cîteaux l'honore comme bienheureux. — 11 avril.

ULTAN (saint) *Ultanus*, vulgairement saint Outain, abbé du monastère de la Fosse, dans le pays de Liége, né au commencement du VIIe siècle en Irlande, était fils de Fyntan, roi de Munster. Saint Fursy, son frère aîné, ayant embrassé l'état monastique, détermina ses deux frères, Ultan et Foillan, à suivre son exemple. Ayant passé en Angleterre, Ultan se retira dans une solitude, où saint Fursy vint le rejoindre lorsqu'il eut fondé le monastère de Knobbersbury, dont il confia le gouvernement à Foillan. Saint Fursy, qui était ensuite venu en France, y étant mort vers l'an 650, Ultan et Foillan y vinrent aussi, et restèrent quelque temps dans un monastère d'hommes, près de Nivelle, dans le Brabant. Sainte Gertrude, abbesse de Nivelle, donna à saint Ultan un terrain pour un hôpital et un monastère. Ultan y fonda l'abbaye de la Fosse. Foillan, que sainte Gertrude avait retenu à Nivelle pour instruire les religieuses, s'étant mis en route l'an 655 pour aller visiter son frère à la Fosse, fut assassiné dans la forêt de Sonec, et son corps fut apporté à la Fosse. Saint Ultan, qui gouvernait, outre son monastère, celui du Mont-Saint-Quentin, était aussi abbé de celui que saint Fursy avait fondé à Péronne. C'est dans ce dernier qu'il reçut saint Amé, abbé de Sion en Valais, qui y avait été relégué par le roi Thierri III, et il le traita avec les plus grands égards. Il mourut le 1er mai 686. — 1er mai, 31 octobre.

ULTROGOTHE (sainte), femme de Childebert Ier, mourut sur la fin du VIe siècle. — 23 décembre.

UMERAND (saint), *Umerandus*, l'un des quarante martyrs de Sébaste en Arménie, était un soldat chrétien qui servait dans les armées de l'empereur Licinius. Ce prince ayant lancé un édit qui ordonnait d'adorer les idoles, Lysias, général des troupes qui se trouvaient en Arménie, le fit publier et prit des mesures pour que tous les soldats sous ses ordres y déférassent. Il ne trouva de résistance que dans nos quarante martyrs, qui étaient presque tous de la Cappadoce, et il chargea Agricola, gouverneur de la province, de leur faire adorer les dieux de gré ou de force. Agricola employa d'abord la douceur, ensuite les menaces et enfin les tortures ; mais comme ils persévéraient à confesser Jésus-Christ, il imagina un supplice d'un nouveau genre. Un étang se trouvait près de Sébaste, et il était couvert de glace, parce que le froid était très-vif. Les soldats chrétiens furent condamnés par son ordre à passer la nuit sur la glace, dépouillés de leurs habits. Des bains chauds avaient été préparés près de là, afin que ceux qui seraient vaincus par la violence du froid vinssent s'y réchauffer, et cette démarche devait être regardée comme un acte d'apostasie. Un seul des quarante succomba à la tentation ; mais il mourut en sortant du bain. Le soldat qui les gardait vint prendre sa place pour que le nombre rond de quarante ne fût pas diminué, comme ils l'avaient demandé à Dieu. Ce qui l'avait déterminé à s'associer aux martyrs, c'est qu'il avait vu des couronnes suspendues sur la tête de chacun d'eux. Le lendemain ils étaient tous morts ou mourants, et on les chargea sur des charrettes pour les conduire sur un vaste bûcher où leurs corps furent brûlés, et leurs cendres jetées dans le fleuve. Ils souffrirent l'an 320, et saint Basile le Grand, archevêque de Césarée, fit un panégyrique en leur honneur. — 10 mars.

URBAIN (saint), *Urbanus*, disciple de saint Paul, qui l'appelle son *aide en Jésus-Christ*, fut mis à mort à Rome dans une émeute suscitée par les juifs et les gentils réunis contre les chrétiens, quelques années après le milieu du premier siècle. — 31 octobre.

URBAIN Ier (saint), pape et martyr, succéda, en 223, à saint Calixte. Il gouverna l'Eglise sous l'empereur Alexandre-Sévère, prince qui montra de l'humanité et même de l'affection pour les chrétiens ; ce qui n'empêcha pas qu'ils ne fussent persécutés ou par le peuple ou par les magistrats. On lit dans les Actes de sainte Cécile qu'Urbain convertit un grand nombre d'idolâtres et qu'il encourageait les martyrs. Selon le Martyrologe romain, il fut martyrisé lui-même en 230, après un pontificat d'environ six ans et demi, et il fut enterré dans le cimetière de Prétextat. Son corps ayant été retrouvé en 821, Paschal Ier le fit transporter dans l'église de Sainte-Cécile, avec les reliques de cette sainte qu'on avait aussi retrouvées au même endroit. En 849 le pape Léon IV envoya le corps du saint pape à l'impératrice Irmengarde, épouse de Lothaire Ier, et cette princesse le déposa dans l'abbaye de Chanoinesses qu'elle venait de fonder à Erstein, en Alsace. L'empereur Charles IV, ayant visité sa châsse en 1353, obtint une portion de ses reliques, qu'il transporta à Prague. Le culte de saint Urbain était très-célèbre en France dès le Ve siècle. — 25 mai.

URBAIN (saint), enfant et martyr, souffrit à Antioche avec saint Babylas, évêque de cette ville, qui l'avait instruit dans la foi de Jésus-Christ. On place leur martyre l'an 250, au commencement de la persécution de Dèce. — 24 janvier.

URBAIN (saint), martyr en Afrique, souffrit avec saint Cyrille évêque et huit autres. — 8 mars.

URBAIN (saint), l'un des dix-huit martyrs de Saragosse pendant la persécution de l'empereur Dioclétien, souffrit l'an 304 par ordre de Dacien, gouverneur d'Espagne. Prudence a décrit son martyre, ainsi que celui de ses compagnons, dans un poëme élégant qui est parvenu jusqu'à nous. Les corps de ces illustres martyrs furent retrouvés en 1389 à Saragosse, dans l'église dite de la Masse. — 16 avril.

URBAIN (saint), martyr dans la Campanie, sous l'empereur Dioclétien, souffrit avec saint Ariston et huit autres.—2 juillet.

URBAIN ou URBAS, (saint), prêtre et martyr, était par ses vertus et ses connaissances, l'ornement du clergé de Constantinople. Il fut placé à la tête de la députation de quatre-vingts prêtres que les orthodoxes de cette ville envoyèrent à Nicomédie, vers l'empereur Valens, pour se plaindre des persécutions et des violences que leur faisaient souffrir les ariens. Ce prince, protecteur déclaré de ces derniers, reçut mal les députés, et peu s'en fallut qu'il ne les fit massacrer en sa présence. Il dissimula cependant sa colère, et préférant les faire périr d'une manière moins publique, il chargea le préfet Modeste de se défaire d'eux pendant la traversée, par mer, de Bithynie à Constantinople. Lorsqu'on fut à une grande distance du rivage, les matelots, d'après les ordres secrets qu'ils avaient reçus de Modeste, mirent le feu au navire et se sauvèrent sur des barques qu'ils tenaient prêtes à cet effet. Urbain et ses soixante-dix-neuf compagnons périrent tous dans les flammes et dans les flots, l'an 370. Les Grecs célèbrent leur fête le 8 mai, et le Martyrologe romain la place au 5 septembre.

URBAIN (saint), évêque de Langres, dont les reliques se gardaient à Saint-Benigne de Dijon, florissait au milieu du IVe siècle. Il y a dans le canton de Donjeux, au diocèse de Langres, deux paroisses qui portent son nom, Saint-Urbain et Vaux-sur-Saint-Urbain. — 23 janvier et 2 avril.

URBAIN (saint), évêque de Tiano en Campanie, florissait après le milieu du IVe siècle, et succéda à saint Amase vers l'an 353. — 7 décembre.

URBAIN (saint), évêque de Girbe en Afrique et confesseur, fut exilé avec saint Valérien et plusieurs autres, l'an 430, pendant la persécution de Genséric, roi des Vandales, qui venait de s'emparer d'une partie de l'Afrique, et qui, comme arien, chassait de leurs siéges les évêques qui ne voulaient pas embrasser son hérésie. Saint Urbain mourut dans son exil. — 28 novembre.

URBAIN (saint), confesseur à Chiéti, dans le royaume de Naples, est honoré le 23 novembre.

URBAIN V (le bienheureux), pape, s'appelait, avant son élévation au saint-siége, Guillaume de Grimoald. Il était fils du baron de Roure, et neveu, par sa mère, de saint Elzéar de Sabran. Né vers le commencement du XIVe siècle à Grisac, dans le diocèse de Mende, il entra dans l'ordre des Bénédictins et fut d'abord abbé de Saint-Germain d'Auxerre, ensuite de Saint-Victor de Marseille. Il se trouvait en Italie pour les affaires de l'Eglise, lorsque les cardinaux, réunis en conclave à Avignon, le choisirent, en 1362, pour succéder à Innocent VI. Ce ne fut qu'à son retour à Marseille qu'il apprit son élection. S'étant rendu à Avignon après son couronnement, il dit aux cardinaux qu'il se regardait comme étranger dans cette ville, et qu'il se proposait de reporter le saint-siége à Rome. Il exécuta son projet, cinq ans après, et il fut reçu dans la ville éternelle avec une joie d'autant plus vive qu'il y avait plus de soixante ans que les Romains n'avaient pas vu de pape au milieu d'eux. Mais il y avait à peine trois ans qu'il était en Italie, lorsqu'il crut devoir revenir à Avignon, non pour y résider, mais pour y séjourner momentanément, afin d'être plus à portée de réconcilier les rois de France et d'Angleterre. Son dessein était de retourner à Rome, après avoir rétabli la paix entre les deux couronnes; mais sainte Brigitte lui fit dire, par suite d'une révélation, que s'il partait, il serait surpris par la mort avant qu'il ne pût entreprendre son retour. En effet, à peine arrivé à Avignon, il fut atteint d'une maladie grave dont il ne se releva pas. Il reçut les derniers sacrements avec de grands sentiments de piété, et protesta dans ses derniers moments, que s'il avait fait une faute en revenant à Avignon, elle ne lui était pas imputable, mais à ceux qui lui avaient fait entreprendre ce voyage. Il mourut le 19 décembre 1370, après un pontificat de huit ans et quelques mois. Il avait gouverné l'Eglise avec une sagesse et une bonté qui lui concilièrent tous les cœurs; mais il ne manquait pas de fermeté, et il le prouva en réprimant l'usure, le dérèglement des clercs, la simonie et la pluralité des bénéfices. Plein de compassion pour les pauvres, il faisait des charités immenses, et secourait selon son pouvoir toutes les misères qui réclamaient son secours. Pendant son séjour à Rome, il orna de reliquaires précieux et exposa à la vénération des fidèles les chefs des saints apôtres Pierre et Paul : il fonda plusieurs chapitres de chanoines, fit bâtir et décorer un grand nombre d'églises, et montra un grand zèle pour le culte divin. Son amour pour la science lui faisait entretenir à ses frais mille écoliers dans différentes universités, et il fonda à Montpellier un collége pour douze étudiants en médecine. Il continua sous la tiare le genre de vie qu'il menait dans le cloître ; on admirait surtout en lui son détachement des biens terrestres et son amour pour les austérités. Outre les jeûnes de l'Eglise, il jeûnait au pain et à l'eau tous les mercredis et vendredis de l'année : les autres jours il partageait avec les pauvres son frugal repas. Son corps, qui avait été inhumé provisoirement à Avignon, fut transporté dix-huit mois après, dans l'église de Saint-Victor de Marseille, qu'il avait choisie pour sa sépulture et où l'on voit son tombeau et sa statue. Les miracles opérés par son intercession l'ont fait honorer comme saint dans plusieurs églises, et l'on célèbre sa fête à Avignon le 19 décembre.

URBICE ou URBAIN (saint), évêque de Metz, florissait sur la fin du IVe siècle et au commencement du Ve : On place sa mort vers 420. Il bâtit une église en l'honneur de saint Félix de Nole, et il y mit des clercs pour la desservir, ce qui donna naissance dans la suite au célèbre monastère de Saint-Clément. Le corps de saint Urbice reposa pendant plusieurs siècles dans une église de son nom, située près d'une des portes de la ville. — 20 mars.

URBICE (saint), second abbé de Meung-sur-Loire, se mit sous la conduite de saint Lifard, qui vivait en ermite dans un désert. Il se construisit avec des joncs une cellule, à côté de celle de son maître, dont il imitait les vertus et les austérités. Saint Lifard, en mourant, laissa une communauté nombreuse que saint Urbice, le plus illustre de ses disciples, fut chargé de gouverner jusqu'à sa mort, arrivée sur la fin du VIe siècle ou au commencement du VIIe. — 30 mai

URBICE (saint), solitaire en Espagne, était français d'origine, et natif de Bordeaux. Il quitta sa patrie pour aller habiter un ermitage près d'Huesca en Aragon, et il y mourut vers l'an 805. — 15 décembre.

URBIQUE ou URBICE (saint), *Urbicus*, évêque d'Auvergne, succéda à saint Austremoine, mais on croit que ce siége resta vacant de longues années ; ce qui fait qu'on ne sait pas au juste à quelle époque il remplaça l'apôtre de l'Auvergne. Quoiqu'il en soit, il sortait d'une famille sénatoriale, et après avoir embrassé le christianisme, il fut élevé à l'épiscopat. Comme il était marié, il se sépara de sa femme ; mais celle-ci, qui lui faisait de temps en temps des visites, lui fit violer son vœu de continence. Il en eut de tels remords qu'il se retira dans un monastère pour y faire une pénitence proportionnée à sa faute. Il remonta ensuite sur son siége et il vécut si saintement le reste de sa vie, que l'Eglise a consacré sa mé-

moire par un culte public. On croit qu'il florissait dans le milieu du IVe siècle, et son corps fut enterré dans un cimetière nommé la Grotte de Chanton. On bâtit sur son tombeau une église sous l'invocation de saint Gal, l'un de ses successeurs, qui fut inhumé à côté de lui. Les reliques de saint Urbique furent transportées plus tard dans l'église de saint Allyre, qui était aussi l'un de ses successeurs. — 3 avril.

URÉLEZ ou URLOUX (saint), *Garloesius*, abbé de Quimperlé en Bretagne, florissait dans le XIe siècle, et mourut l'an 1057. — 25 août.

URPASIEN (saint), *Urpasianus*, martyr à Nicomédie, est honoré chez les Grecs le 13 mars.

URSICE (saint), *Ursicius*, martyr en Illyrie, fut arrêté pendant la persécution de l'empereur Dioclétien, et subit diverses tortures par ordre du président Aristide. Ce magistrat n'ayant pu le contraindre par la violence à obéir aux édits qui ordonnaient de sacrifier aux dieux, lui fit trancher la tête en 303. — 14 août.

URSICIN (saint), *Ursicinus*, martyr à Ravenne, était médecin, à ce que l'on croit. S'étant fait chrétien par suite de la prédication des apôtres, il fut condamné à mort par le juge Paulin, à cause de son changement de religion; mais la vue du supplice fit sur lui une telle impression qu'il paraissait sur le point d'apostasier, lorsque saint Vital, qui se trouvait alors à Ravenne, s'approche de lui et l'exhorte fortement à ne pas renoncer à la couronne immortelle qu'il est sur le point d'atteindre. Alors Ursicin reprend courage et reçoit avec assurance le coup mortel, vers l'an 62, sous le règne de Néron. Vital emporta le corps du saint martyr et l'enterra honorablement. — 19 juin.

URSICIN ou URSCIN (saint), est qualifié martyr dans le Martyrologe d'Auxerre. Son crâne se garde à Cure, dans le diocèse d'Autun, où on l'invoque contre les furoncles.— 23 août.

URSICIN (saint), évêque de Sens, succéda à saint Polycarpe, au milieu du IVe siècle, et mourut vers l'an 380. Son corps fut inhumé dans l'église de Saint-Léon, et transféré plus tard dans celle de Saint-Pierre. — 24 juillet.

URSICIN (saint), évêque de Ravenne, succéda à saint Ecclèse en 542, et mourut en 545, après un épiscopat de trois ans.—5 septembre.

URSICIN (saint), évêque de Brescia en Lombardie, est honoré le 1er décembre.

URSICIN (saint), martyr, était domestique de saint Agrève, évêque du Puy en Velay. Il fut tué avec son maître par des scélérats dans la forêt de Chinac, vers le milieu du VIIe siècle. On bâtit sur le lieu où il fut mis à mort une église qui porte son nom. Il est honoré avec saint Agrève dans l'église de Notre-Dame du Puy, où se garde une grande partie de leurs reliques. — 1er février.

URSICIN ou URSANNE (le bienheureux), confesseur au diocèse de Bâle, embrassa l'état monastique à Luxeuil, sous saint Colomban. Ce saint abbé ayant été chassé de Luxeuil par la reine Brunehaut en 610, Ursicin voulut partager son exil; mais n'ayant pu obtenir cette consolation, il se retira dans les montagnes de la Suisse et prêcha l'Evangile aux habitants de cette contrée. Il se fixa ensuite dans une solitude sur les bords du Doubs, où il construisit une église en l'honneur de saint Pierre et un monastère pour les disciples qui venaient se mettre sous sa conduite. Il se forma autour de cet établissement une petite ville qui porte le nom de saint-Ursanne. Il mourut vers le milieu du VIIe siècle, et plusieurs papes ont approuvé le culte qu'on lui rend.—16 et 20 décembre.

URSIN (saint), *Ursinus*, premier évêque de Bourges, fut envoyé par le saint-siége dans les Gaules, et établit à Bourges son siége épiscopal. Il mourut en paix dans cette ville, vers la fin du IIIe siècle, et il fut enterré, dit saint Grégoire de Tours, dans le lieu où il avait coutume d'enterrer les autres. Son corps fut découvert miraculeusement en 560, par saint Août, prêtre du Berri, et porté dans l'église de Saint-Symphorien, près de l'autel. Cette église prit de là le nom de Saint-Ursin. Ce précieux trésor fut de nouveau découvert en 1279, et Philippe, archevêque de Bourges, lui fit faire une châsse d'argent qu'il plaça sur l'autel. — 9 novembre et 29 décembre.

URSION (saint), *Ursio*, moine, florissait au commencement du VIe siècle, et mourut vers l'an 530. Il est honoré à Isles dans le diocèse de Troyes, le 29 septembre.

URSISCÈNE (saint), *Ursiscenus*, évêque de Pavie et confesseur, est honoré le 21 juin.

URSIZE (saint), *Ursisius*, évêque de Cahors, florissait dans le VIe siècle, et mourut vers l'an 590. Il y a près de cette ville un village qui s'appelle de son nom, Saint-Urcisse : une paroisse du diocèse d'Alby porte aussi le même nom. — 13 décembre.

URSMAR (saint), *Ursmarus*, évêque régionnaire et abbé de Lobes, né en 644 près d'Avesne en Hainaut, donna dès son enfance des indices de sa future sainteté. Lorsqu'il fut en âge de choisir un état, il renonça au monde pour entrer dans l'abbaye de Lobes, fondée vers l'an 654, par saint Landelin. Ce saint abbé confia, en 686, le gouvernement de la communauté à Ursmar, et cette dignité fut pour lui un motif de redoubler de ferveur dans l'accomplissement de ses devoirs. Il portait ses austérités bien au-delà de ce qu'exigeait la règle. Il ne buvait que de l'eau, ne mangeait jamais ni viande ni poisson et passa dix ans sans manger de pain. Il acheva l'abbaye et l'église auxquelles saint Landelin n'avait pu mettre la dernière main, étant allé fonder le monastère de Crépin. Saint Ursmar fonda aussi le monastère d'Aune, commencé par saint Landelin, et celui de Wasler. Comme il se trouvait encore beaucoup d'idolâtres dans les contrées voisines, il alla prêcher dans les diocèses de Cambrai, d'Arras, de Tournay, de Noyon, de Thérouanne, de Laon, de Metz, de Cologne, de Trèves et de Maestricht. Dans le cours de ces missions, il fut

sacré évêque, et il exerçait les fonctions épiscopales, en vertu d'une commission du saint-siége. Ses travaux apostoliques ne l'empêchaient pas de gouverner son abbaye, où il revenait de temps en temps se reposer de ses fatigues avec ceux de ses religieux qu'il avait pris pour ses coopérateurs. Le plus célèbre d'entre eux était saint Ermin, qu'il établit son successeur à l'abbaye de Lobes, et qui fut aussi honoré du caractère épiscopal. Saint Ursmar mourut le 19 avril 713, âgé de soixante-neuf ans. Ses reliques se gardent à Binche, où il est honoré comme patron. — 19 avril.

URSULE (sainte), *Ursula*, vierge et martyre près de Cologne, était, selon l'opinion la plus généralement admise, fille d'un prince de la Grande-Bretagne. Elle quitta sa patrie, avec un grand nombre d'autres vierges, pour échapper à la barbarie et à la lubricité des Saxons, encore païens, qui ravageaient alors l'île des Bretons. Après avoir passé la mer, Ursule et ses compagnes débarquèrent près de l'embouchure du Rhin, dont elles remontèrent les bords. Arrivées dans le voisinage de Cologne, elles tombèrent entre les mains des Huns, qui faisaient une incursion dans le pays, et qui les massacrèrent vers l'an 453. Elles furent enterrées dans un lieu qui a pris le nom de Champ-de-Sainte-Ursule, et où l'on bâtit une église qui était fort célèbre un siècle après, lorsque saint Cunibert occupait le siége de Cologne. La bienheureuse Angèle de Mérici établit, en 1537, l'ordre des Ursulines, dont le but est l'éducation des jeunes filles, et qui furent ainsi appelées de sainte Ursule, qu'elles ont prise pour patronne. — 21 octobre.

USTAZADE (saint), *Ustazades*, martyr en Perse, avait été gouverneur de Sapor II, et occupait le poste d'arzabade ou de grand chambellan du roi. Il avait professé le christianisme pendant longtemps; mais lorsque Sapor eut publié, en 340, un édit de persécution contre les chrétiens, la crainte de déplaire à ce prince, qui le révérait comme un père, l'avait porté à adorer le soleil. Quelque temps après, saint Siméon, évêque de Séleucie et de Ctésiphon, fut arrêté pour la religion, et, comme on le conduisait en prison, Ustazade, qui était assis à la porte du palais et qui le vit passer, se leva pour le saluer; mais Siméon détourna la tête et passa outre, pour lui faire sentir son apostasie. Il la sentit en effet, et, accablé de remords, il se dépouilla aussitôt de la robe blanche qu'il portait, en prit une noire, et se jetant par terre, il s'écriait : *Malheur à moi! Quelle espérance puis-je avoir de trouver favorable le Dieu que j'ai abandonné, que j'ai renié, puisque le saint homme Siméon, le meilleur de mes amis, ne daigne pas seulement me regarder, et qu'il m'a même en horreur, à cause de mon crime?* Le roi Sapor voulut connaître la cause de sa douleur; l'ayant fait venir, il lui demanda avec intérêt s'il lui était survenu quelque malheur domestique. — *Non, seigneur*, répondit-il, *mais je pleure sur moi-même; je pleure parce que je vis encore, lorsque je devrais être mort de regrets. Je vois encore le soleil, après que j'ai eu la lâcheté de l'adorer contre ma conscience. Je mérite la mort pour avoir commis deux crimes, l'un contre Jésus-Christ, que j'ai renié, et l'autre contre mon roi que j'ai trompé. Mais maintenant je proteste, par le Créateur du ciel et de la terre, que rien au monde ne sera capable de m'arracher des complaisances aussi criminelles.* Sapor attribua aux enchantements des chrétiens un changement aussi subit, et cette idée augmenta encore la haine qu'il leur portait. Cependant un reste d'affection qu'il conservait pour le vénérable vieillard qui avait élevé son enfance, le faisait pencher vers la douceur. — *J'ai pitié de votre vieillesse*, lui dit-il, *et je suis fâché que vous vouliez perdre le mérite de vos longs services. Je vous en conjure, n'adoptez pas les préjugés d'une troupe de méchants, ou vous me forcerez de vous envelopper dans leur perte. — Sachez que je n'abandonnerai plus le vrai Dieu pour adorer des créatures. — A vous entendre, j'adore donc des créatures? — Oui, et ce qu'il y a de plus déplorable, vous adorez des créatures inanimées et dépourvues de raison.* Sapor, outré de colère, ordonna qu'on l'appliquât à la question; mais la noblesse, dont il était un des membres les plus illustres, obtint qu'il fût mis à mort, sans passer par cette dégradation. Comme on le conduisait au supplice, il envoya au roi celui de ses serviteurs en qui il avait le plus de confiance, pour le prier de faire annoncer par un crieur public qu'Ustazade était condamné à mort non pour s'être rendu coupable envers son prince ou sa patrie, mais uniquement pour n'avoir pas voulu abjurer la religion chrétienne. Le roi accorda volontiers cette dernière grâce à son gouverneur, dans la pensée que quand on saurait qu'il n'avait pas même épargné un homme de ce rang et qui lui était si cher, personne n'oserait plus se déclarer en faveur du christianisme. D'un autre côté, le saint martyr, en faisant cette demande, se proposait de réparer d'une manière éclatante le scandale qu'il avait donné par son apostasie. Il fut exécuté le jeudi saint de l'année 341, qui tombait le 16 avril.

UTE (saint), *Utus*, martyr en Afrique avec plusieurs autres, est honoré le 24 mars.

UTHON (le bienheureux), abbé de Mettern en Bavière, était né en Italie et avait été élevé dans les ténèbres de l'idolâtrie; mais il eut le bonheur, étant très-jeune, de rencontrer saint Gamelbert, qui revenait de Rome, où il était allé en pèlerinage, et qui, l'ayant instruit des vérités chrétiennes, lui administra le baptême et le nomma Uthon. Il voulut l'avoir pour disciple et il ne tarda pas à prédire que son élève était destiné à parvenir à une éminente sainteté. Il se plut à le former aux sciences divines et humaines; lorsqu'il mourut, vers l'an 802, il l'institua son légataire universel et le désigna pour son successeur dans la paroisse de Michelsbuch, qu'il avait administrée pendant un demi-siècle. Il paraît qu'Uthon était

déjà prêtre lorsque Gamelbert quitta ce monde, et il gouverna le troupeau dont il avait été chargé conformément aux dernières volontés de son généreux maître, sur les traces duquel il s'efforçait de marcher en mettant à profit ses leçons. Mais les guerres qui désolaient la Bavière, et surtout le vif attrait qu'il se sentait pour la solitude, lui firent quitter sa cure pour se retirer dans un désert où il vécut longtemps ignoré des hommes. Ayant été découvert, il lui vint des disciples, et Charlemagne le chargea du gouvernement de l'abbaye de Mettern, qu'il venait de fonder. Uthon se montra digne du choix de ce prince, et la nouvelle communauté, dont il était le modèle et le père, se fit admirer au loin par sa ferveur et par ses progrès dans la perfection. Le bienheureux Uthon mourut vers l'an 828, et son corps fut déposé dans le chœur de l'église abbatiale de Mettern, devant le maître autel. —3 octobre.

V

VAAST ou WAAST (saint), *Vedastus*, évêque d'Arras, naquit, à ce que l'on croit, dans l'ouest des Gaules, vers le milieu du ve siècle. Ayant quitté le monde et sa patrie, il vint se fixer dans une solitude du diocèse de Toul, où il se livra, loin du commerce des hommes, aux austérités les plus rigoureuses de la vie anachorétique. Sa retraite ayant été découverte, l'évêque de Toul l'attacha à son église et l'ordonna prêtre. Lorsque Clovis passa par cette ville, en 496, à son retour de la bataille de Tolbiac, où il avait promis de se faire chrétien s'il remportait la victoire, Vaast fut chargé de l'accompagner jusqu'à Reims, où ce prince se rendait pour recevoir le baptême. Pendant la route il instruisit Clovis des vérités de la foi chrétienne, et lorsqu'ils traversaient l'Aisne, un aveugle qui se trouvait sur le pont pria le saint prêtre de lui rendre la vue. Vaast, poussé par une inspiration d'en haut, forma le signe de la croix sur les yeux de l'aveugle, qui se trouva guéri sur-le-champ. Ce miracle contribua beaucoup à fortifier Clovis dans sa généreuse résolution, et disposa plusieurs de ceux qui l'accompagnaient à imiter son exemple. Pendant le séjour que Vaast fit à Reims, saint Remi eut occasion de connaître son mérite et sa sainteté ; ce qui le détermina à le sacrer évêque d'Arras, l'an 499. En arrivant dans son diocèse, Vaast guérit un aveugle et un boiteux, ce qui disposa singulièrement les habitants en faveur de la doctrine qu'il venait leur prêcher. Ils avaient été éclairés des lumières de la foi lorsqu'ils étaient sous la domination romaine; mais les invasions des Alains et des Vandales avaient fait disparaître cette église naissante, et le paganisme avait partout reparu. Quelques vieillards montrèrent au saint évêque les ruines d'une église située hors de la ville et où les fidèles s'étaient assemblés autrefois. Les travaux apostoliques de saint Vaast eurent en peu de temps les plus grands succès, et saint Remi, pour agrandir le théâtre de son zèle, le chargea, en 510, du gouvernement du diocèse de Cambrai; ces deux siéges restèrent unis longtemps encore après la mort du saint évêque, qui eut lieu le 6 février 539. Son corps fut enterré dans la cathédrale d'Arras; il y resta jusqu'en 667, que saint Aubert, évêque d'Arras et de Cambrai le transféra solennellement dans une petite chapelle, que saint Vaast avait fait construire en l'honneur de saint Pierre, et qui devint ensuite l'église du monastère de Saint-Vaast, fondé par le même saint Aubert. — 6 février.

VACASE (saint), *Vachasius*, martyr en Egypte, souffrit avec saint Bélaphe. — 5 octobre.

VAISE (saint), *Vasius*, martyr à Saintes, fut massacré, vers l'an 500, par ses héritiers, furieux de ce qu'il avait donné tout son bien aux pauvres. Il est honoré dans cette ville le 16 avril.

VALABONSE (saint), *Valabonsus*, diacre et martyr à Cordoue avec saint Pierre, prêtre, et plusieurs autres qui souffrirent pendant la persécution d'Abdérame II, roi des Maures d'Espagne, l'an 851. Saint Euloge a décrit leur martyre dans son *Mémorial des saints*. — 7 juin.

VALBERT (saint), *Valdebertus*, abbé de Luxeuil, né sur la fin du VIe siècle, sortait d'une famille distinguée du Ponthieu. Ayant embrassé d'abord la carrière des armes, il parvint à un grade élevé, et fut ensuite promu à de hautes fonctions dans le civil; mais dégoûté du monde, il se retira au monastère de Luxeuil et reçut l'habit des mains de saint Eustase, successeur de saint Colomban. Eustase l'envoya avec saint Cagnoald, aussi religieux de Luxeuil, pour établir la règle de saint Colomban dans le monastère de Faremoutiers, fondé vers l'an 616 par Agueric, père de Cagnoald. Valbert était de retour à Luxeuil, lorsque saint Eustase mourut en 625, et il fut élu pour lui succéder. Sous son administration, l'abbaye prospéra tant sous le rapport temporel que sous le rapport spirituel. Ses exemples et ses instructions maintenaient dans la ferveur la communauté, qui comptait alors cinq cents moines et qu'il gouverna pendant quarante ans. Il mourut dans un âge avancé, le 2 mai 665, et il fut enterré dans l'église de Saint-Martin. Plusieurs miracles opérés à son tombeau l'ont fait honorer comme saint, et son nom se lit dans plusieurs martyrologes et dans les calendriers de France sous le 2 mai

VALENS (saint), *Valens*, évêque et martyr, fut mis à mort avec trois enfants. — 21 mai.

VALENS (saint), martyr en Afrique, souffrit avec plusieurs autres. — 18 janvier.

VALENS (saint), martyr à Tunis en Afrique avec plusieurs autres, est honoré le 1er septembre.

VALENS (saint), diacre et martyr à Césarée en Palestine, était attaché à l'église de Jérusalem et se trouvait à Césarée à l'époque du martyre de saint Pamphile ; c'était un vieillard respectable par ses cheveux blancs, et dont l'aspect inspirait la vénération. Il savait par cœur la sainte Ecriture, au point que c'était pour lui la même chose de la lire dans le livre ou d'en réciter de mémoire des pages entières. Il souffrit l'an 309, sous Firmilien, gouverneur de la Palestine, pendant la persécution de Maximin Daza. — 16 février.

VALENTIEN (saint), *Valentianus*, martyr en Syrie avec plusieurs autres, est honoré chez les Grecs le 20 mars.

VALENTIN (saint), *Valentinus*, prêtre de l'Eglise romaine et martyr, fut arrêté sous l'empereur Claude II, parce qu'il donnait des secours aux confesseurs détenus dans les prisons, et il comparut, par ordre du prince lui-même, devant le préfet de la ville. Ce magistrat ne pouvant, par ses promesses ni par ses menaces, le décider à l'apostasie, le fit battre de verges et le condamna ensuite à la décapitation. Il fut exécuté le 14 février de l'an 270, et la plus grande partie de ses reliques se garde dans l'église de Sainte-Praxède. Le Sacramentaire de saint Grégoire le qualifie d'*illustre martyr*, et le Martyrologe romain mentionne sa science profonde ainsi que le pouvoir qu'il avait d'opérer des miracles. Le pape saint Jules fit bâtir une église sous son invocation auprès du Pont-Molé, et la porte *del Popolo* portait anciennement le nom de Saint-Valentin. — 14 février.

VALENTIN (saint), martyr dans l'Abruzze, souffrit avec saint Damien. — 16 mai.

VALENTIN (saint), martyr à Ravenne en Italie avec saint Félicien et un autre, souffrit l'an 304, pendant la persécution de l'empereur Dioclétien. — 11 novembre.

VALENTIN (saint), mestre de camp et martyr avec saint Concorde, son fils, souffrit au commencement du IVe siècle, sous l'empereur Maximien Hercule et par son ordre. — 16 décembre.

VALENTIN (saint), prêtre et martyr à Viterbe en Italie avec saint Hilaire, diacre, fut précipité dans le Tibre avec une grosse pierre au cou, par ordre de l'empereur Maximien; mais ayant miraculeusement surnagé et étant sorti du fleuve, il eut la tête tranchée l'an 304. — 3 novembre.

VALENTIN (saint), martyr à Ravenne avec saint Soluteur et un autre, souffrit l'an 304, pendant la persécution de l'empereur Dioclétien. — 13 novembre.

VALENTIN (saint), était autrefois honoré à Carthage le 13 novembre.

VALENTIN (saint), évêque de Gênes en Italie, florissait au commencement du IVe siècle, et mourut vers l'an 340. Une partie de ses reliques se garde dans la cathédrale et l'autre partie dans la magnifique église de Saint-Syr. —2 mai.

VALENTIN (saint), évêque de Trèves et martyr, florissait au milieu du IVe siècle. Il succéda à saint Maximin, vers l'an 350, et il est honoré le 16 juillet.

VALENTIN (saint), évêque des Grisons et apôtre du Tyrol, était originaire de la Belgique, selon les uns, et de l'Angleterre, selon les autres. Son zèle pour le salut des infidèles l'ayant conduit sur les bords du Danube et de l'Inn, il y prêcha l'Evangile; mais, réfléchissant qu'il n'avait d'autre mission que celle qu'il s'était donnée lui-même, il se rendit à Rome, et saint Léon le Grand l'envoya dans la Rhétie, vers l'an 445. Le zélé missionnaire, s'étant arrêté à Passau, s'appliqua à convertir les habitants de cette ville encore idolâtres ; mais il se découragea à la vue du peu de succès de ses prédications, et retourna de nouveau à Rome. Saint Léon ranima son ardeur, et l'ayant sacré évêque, il le renvoya dans le pays qu'il venait de quitter. Valentin n'y fut pas plus heureux que la première fois, ce qui le détermina à passer chez les Grisons, où il fut accueilli avec joie par les populations, qui s'empressèrent d'embrasser le christianisme. Il se rendit ensuite dans le Tyrol, où les conversions ne furent pas moins nombreuses. On montre encore dans ce pays une petite cellule qu'il avait fait construire pour se retirer la nuit, après avoir passé le jour dans les fatigues du saint ministère, et qu'on nomme la *chambre de saint Valentin*. C'est là que, prosterné la face contre terre, il conjurait le Seigneur de bénir ses travaux. Outre les nombreux infidèles qu'il convertit, il ramena aussi dans les voies de la vérité un grand nombre d'ariens et de juifs qui habitaient les provinces de l'Italie. Pour rendre durable le bien qu'il avait opéré, il fonda une communauté de prêtres auxquels il assigna les différents cantons que chacun devait évangéliser. Il était habituellement à la tête de ses pieux collaborateurs, parmi lesquels on cite saint Lucile et saint Séverin. Saint Valentin mourut le 7 janvier, vers l'an 470, et il fut enterré dans l'église de Maïs. Sous les Lombards, son corps fut transporté à Trente, ensuite à Passau, et placé à côte de celui de saint Corbinien, évêque de Frisingue. Il a le titre de confesseur dans le Martyrologe romain, qui le nomme le 29 octobre. — 7 janvier.

VALENTIN (saint), évêque de Vérone en Italie et confesseur, florissait au commencement du VIe siècle. On place sa mort en 535. — 26 juillet.

VALENTIN (saint), confesseur, florissait dans le VIe siècle, et mourut vers l'an 560. Il est honoré à Griselle près de Molesme, dans le diocèse de Langres. — 4 juillet.

VALENTINE (sainte), *Valentina*, vierge et martyre, était de Césarée en Palestine. Se

trouvant mêlée dans la foule, qui contemplait les tourments affreux qu'on faisait subir à sainte Thée, par ordre de l'empereur Maximin II, qui se trouvait alors dans cette ville, elle apostropha le gouverneur Firmilien, qui présidait à ces tortures, et lui dit : *Jusqu'à quand, bourreau, feras-tu souffrir ma sœur?* Ce reproche mit en fureur Firmilien, qui, l'ayant fait comparaître devant son tribunal, lui promit de la relâcher si elle voulait sacrifier aux dieux. Comme elle s'y refusait, on la traîna de force près de l'autel, qu'elle renversa d'un coup de pied, ainsi que le feu sacré qui était placé dessus. Cette action hardie mit en désordre le sacrifice et les sacrificateurs. Le gouverneur, outré de cet attentat, la fit déchirer avec des ongles de fer. Il ordonna ensuite qu'on la liât avec sainte Thée et qu'on les jetât toutes deux dans un brâsier ardent; ce qui fut exécuté l'an 308. — 25 juillet.

VALENTINIEN (saint), *Valentinianus*, martyr en Lucanie, est honoré le 20 août.

VALENTINIEN (saint), évêque de Salerne, mourut l'an 500. — 3 novembre.

VALENTION (saint), *Valentio*, soldat et martyr à Dorostore en Mysie avec saint Pasicrate et deux autres, souffrit au commencement de la persécution de Dioclétien. Lorsque saint Jules, qui servait dans le même corps, fut sur le point d'être exécuté, saint Hésyque, autre soldat qui fut martyrisé peu après, lui dit : *Recommandez-moi aux serviteurs de Dieu Pasicrate et Valention, qui nous ont précédés dans la confession du saint nom de Jésus.* — 25 mai.

VALÈRE (saint), *Valerius*, évêque de Trèves, fut envoyé par le saint-siége, de Rome dans les Gaules, vers le milieu du IIIe siècle, et succéda à saint Euchaire, premier évêque de Trèves. On ignore les détails de sa vie et l'année de sa mort. Il fut enterré auprès de son prédécesseur, dans l'église de Saint-Mathias, et bientôt après on l'honora comme saint, puisqu'on lit son nom dans le Martyrologe de saint Jérôme. Son corps fut transféré à Goslar, dans le XIe siècle, par les soins de l'empereur Henri III. — 29 janvier.

VALÈRE (saint), martyr en Afrique, souffrit avec saint Rufin et plusieurs autres. — 16 novembre.

VALÈRE (saint), martyr à Ancyre, en Galatie avec saint Séleuque, est honoré chez les Grecs le 16 septembre.

VALÈRE (saint), martyr à Soissons avec saint Rufin, était intendant du domaine impérial dans le Soissonnais. Il professait la religion chrétienne et se distinguait par sa ferveur et par sa charité envers les pauvres. Rictiovare, préfet du prétoire des Gaules, ayant été chargé, par l'empereur Maximien, qui venait de vaincre les Bagaudes, d'exterminer les chrétiens qui ne voudraient pas adorer les dieux, il se rendit à Reims où il fit plusieurs martyrs : de là il se transporta à Soissons, se fit amener Valère et Rufin, qui s'étaient sauvés à son approche, et qu'on avait découverts dans une forêt. Rictiovare les fit étendre sur le chevalet, et on leur déchira le corps à coups de fouets plombés. Comme ils continuaient à confesser Jésus-Christ, il les fit décapiter près de la route qui conduit à Soissons, sur la fin du IIIe siècle, vers l'an 287. — 14 juin.

VALÈRE (saint), évêque de Saragosse et confesseur, est nommé parmi les Pères du concile d'Elvire. Il fut arrêté, pendant la persécution de Dioclétien, avec saint Vincent, diacre de son église. Après avoir subi diverses tortures dans sa ville épiscopale, il fut conduit à Valence et plongé dans un cachot où il eut beaucoup à souffrir de la faim. Lorsque Dacien, gouverneur de l'Espagne, le fit comparaître devant son tribunal, il se présenta avec Vincent, qui avait partagé ses souffrances et sa captivité. Dacien, qui croyait les trouver affaiblis par le défaut de nourriture, fut très-étonné de les voir pleins de vigueur : se tournant vers les employés de la prison, il leur reprocha de n'avoir pas exécuté les ordres qu'il leur avait donnés relativement à leur nourriture : s'adressant ensuite à Valère, il essaya de le gagner par des promesses et de l'intimider par des menaces. Comme Valère avait une grande difficulté de parler, il dit à Vincent : *Mon fils, je vous avais confié la fonction d'annoncer au peuple la parole de Dieu; aujourd'hui je vous charge de faire l'apologie de notre foi.* A la suite de cet interrogatoire, Valère fut condamné à l'exil. Après la persécution, il revint à Saragosse, où il mourut en paix. Cette ville conserve précieusement ses reliques, par la vertu desquelles il s'est opéré un grand nombre de miracles, même dans ces derniers temps. — 28 janvier.

VALÈRE (saint), l'un des quarante martyrs de Sébaste en Arménie, servait, ainsi que ses compagnons, dans les armées de l'empereur Licinius, lorsque ce prince porta un édit contre les chrétiens. Ces généreux soldats ayant refusé de renoncer à Jésus-Christ, furent cruellement tourmentés par ordre d'Agricola, gouverneur de la province. Il les condamna ensuite à être exposés nus sur un étang glacé, avec des bains chauds tout près de l'étang, afin que ceux qui voudraient apostasier pussent se soustraire au supplice du froid. Un seul succomba à la tentation, mais il fut aussitôt remplacé par un des soldats chargés de les garder, afin, dit saint Basile le Grand, qui a fait un panégyrique en leur honneur, que leur nombre de quarante fût conservé intact, comme ils l'avaient demandé à Dieu. Ils souffrirent l'an 320, et ils sont honorés le 10 mars.

VALÈRE (saint), évêque de Sorrente dans le royaume de Naples, florissait au Ve siècle. — 16 janvier.

VALÈRE (saint), martyr, que quelques auteurs font roi d'une partie de l'Angleterre, et qu'ils prétendent avoir accompagné sainte Ursule en Allemagne, pour la protéger, ainsi que ses compagnes, contre les dangers de la route, est honoré le 14 février.

VALÈRE (sainte), *Valeria*, vierge et martyre, fut convertie à la foi et baptisée par

saint Martial, évêque de Limoges. Elle était de cette ville et avait pour père le sénateur Léocade, personnage distingué parmi ses concitoyens. Son refus d'abjurer la religion qu'elle avait embrassée la fit condamner à avoir la tête tranchée, vers le milieu du IIIe siècle. Sous Constantin, ses reliques furent transportées dans la basilique de Saint-Pierre, où on les garda jusqu'à l'invasion des Normands. Il y a une église paroissiale de son nom à Paris, où son culte était déjà très-célèbre du temps de saint Eloi. — 9 et 10 décembre.

VALÉRIE (sainte), *Valeria*, martyre à Milan, était mariée à saint Vital qui, se trouvant à Ravenne, fut brûlé vif parce qu'il avait exhorté saint Ursicin à souffrir courageusement la mort pour Jésus-Christ. Valérie, qui l'avait accompagné à Ravenne et qui avait été témoin de son supplice, revenait à Milan, lorsqu'elle fut tuée par des paysans auxquels elle refusa de se joindre pour la célébration d'une fête impie et licencieuse en l'honneur des dieux. On place son martyre dans le Ier siècle, ainsi que celui de saint Gervais et de saint Protais, ses fils, qui souffrirent sous l'empereur Domitien, environ trente ans après leur mère. — 28 avril.

VALÉRIE (sainte), martyre en Afrique avec saint Quadrat et quatre autres, est nommée dans le Martyrologe de saint Jérôme sous le 26 mai.

VALÉRIE (sainte), martyre à Césarée en Palestine, avec sainte Zénaïde et deux autres, souffrit pendant la persécution de Dioclétien. — 5 juin.

VALÉRIE ou VALÉRIENNE (sainte), vierge, qui, selon quelques hagiographes, fut abbesse d'Honnecourt en Vermandois, florissait dans le VIIIe siècle. Son corps fut porté d'Honnecourt à l'église de Saint-Prix, dans la ville de Saint-Quentin, avec ceux de saint Liphard et de sainte Pollène, et sa châsse fut pillée en 1557, lorsque cette ville fut prise par les Espagnols. On l'honore le même jour que sainte Pollène, c'est-à-dire le 8 octobre.

VALÉRIEN (saint), *Valerianus*, apôtre du pays de Tournus et martyr, se trouvait à Lyon lors de la terrible persécution que les chrétiens de cette ville subirent en 177. Ayant échappé à l'orage par la fuite, il alla prêcher l'Evangile dans les provinces voisines; mais ayant été arrêté deux ans après, proche de Tournus, le président Prisque lui fit subir le supplice du chevalet et celui des ongles de fer; il le fit ensuite décapiter, le 15 septembre 179. On bâtit sur son tombeau une église qui est mentionnée par saint Grégoire de Tours. On fonda aussi à Tournus, sous l'invocation de saint Valérien, un monastère qui servit de retraite aux religieux de Nermoutier, lors de l'invasion des Normands en 875. Ils y apportèrent les reliques de saint Philibert, leur fondateur, qui donna son nom à l'abbaye. Dans le XVIe siècle les calvinistes brûlèrent les reliques de saint Valérien, à l'exception de quelques ossements, qu'on parvint à soustraire à leur fureur sacrilége. — 15 septembre.

VALÉRIEN (saint), martyr à Rome, fut converti à la foi par sainte Cécile, qu'il avait épousée, et dès les premiers jours de son mariage il consentit à vivre avec elle dans la continence. Il convertit à son tour Tiburce, son frère, et ils furent baptisés l'un et autre par le pape saint Urbain. Ayant été arrêtés comme chrétiens, ils furent conduits devant Almaque, préfet de la ville, qui les condamna à mort. Ils furent exécutés avec l'officier qui les conduisait au supplice, et qui se convertit à la vue de leur constance. Saint Valérien souffrit l'an 229, sous le règne d'Alexandre-Sévère. Son corps fut retrouvé avec celui de sainte Cécile, par le pape Paschal Ier en 821. — 14 avril.

VALÉRIEN (saint), martyr à Nyon en Suisse, souffrit avec saint Maigrin et un autre. — 17 septembre.

VALÉRIEN (saint), martyr à Trébizonde avec saint Eugène et deux autres, est honoré chez les Grecs le 21 janvier.

VALÉRIEN (saint), martyr à Antioche de Syrie avec saint Restitut et quatorze autres, souffrit au commencement du IVe siècle, pendant la persécution de l'empereur Dioclétien. — 23 août.

VALÉRIEN (saint), martyr à Alexandrie avec saint Hiéromide et quatre autres, fut jeté dans la mer, pour avoir confessé le nom de Jésus-Christ, pendant la persécution de l'empereur Maximin II, vers l'an 310. — 12 septembre.

VALÉRIEN (saint), l'un des quarante martyrs de Sébaste en Arménie, souffrit diverses tortures pendant la persécution de l'empereur Licinius, et fut ensuite condamné, ainsi que ses compagnons, à être exposé nu sur un étang glacé où ils moururent presque tous de froid. Comme ceux qui vivaient encore ne pouvaient plus marcher, à cause de l'engourdissement de leurs membres, on les chargea sur des voitures pour les conduire à un bûcher où leurs corps furent livrés aux flammes, l'an 320. — 10 mars.

VALÉRIEN (saint), évêque d'Auxerre, florissait vers le milieu du IVe siècle. Il assista, en 346 au concile de Cologne, et souscrivit à la déposition d'Euphratas, évêque de cette ville, qui niait la divinité de Jésus-Christ; l'année suivante, il assista à celui de Sardique, tenu contre les ariens. Il se trouva aussi, avec les évêques de la province de Sens, au sacre de saint Euverte, évêque d'Orléans. Saint Amateur, qui devint ensuite évêque d'Orléans, avait été son disciple, mais il ne paraît pas qu'il ait été son successeur immédiat, n'ayant été sacré qu'en 388; du reste on ignore en quelle année mourut saint Valérien, après un épiscopat de trente-six ans. Il fut enterré sur le mont Aîre, et son corps fut ensuite transféré dans une église qui porte son nom depuis le VIe siècle. Une partie de ses reliques se garde à Châteaudun, dans une église qui porte également son nom. — 6 mai.

VALÉRIEN (saint), évêque d'Aquilée,

succéda à Fortunacien, qui professait l'arianisme. Il assista en 381 au concile qui se tint dans sa ville épiscopale, et il y tint le premier rang après saint Ambroise. Il purgea son troupeau du venin de l'hérésie et rétablit la discipline, qui avait beaucoup souffert sous son prédécesseur. Il forma un clergé qui passa bientôt pour le plus recommandable de l'Occident, et auprès duquel saint Jérôme alla passer quelque temps, attiré par la réputation de savoir et de sainteté des ecclésiastiques qui le composaient, parmi lesquels on compte saint Chromace, qui succéda, en 388, au saint évêque, mort la même année. — 27 novembre.

VALÉRIEN (saint), patron de Forli en Italie, fut martyrisé dans le ve siècle. Son corps se garde dans la cathédrale de cette ville, où il est honoré le 4 mai.

VALÉRIEN (saint), évêque d'Abbenze en Afrique et confesseur, fut condamné à l'exil pour son attachement à la foi orthodoxe, avec Urbain et plusieurs autres évêques, par Genséric, roi des Vandales. Ce prince arien ayant ordonné à Valérien, alors âgé de quatre-vingts ans, de livrer aux hérétiques les choses qui étaient à l'usage de son église, sur son refus, il le bannit en 437, avec défense à personne de le recevoir dans sa maison, ni même dans son champ, ce qui obligea le saint évêque à demeurer couché en plein air sur les places publiques. Il ne survécut guère à ce cruel isolement, et il mourut avant la fin de la même année. —15 décembre.

VALÉRIEN (saint), évêque de Cemèle ou Cimiez, sur les frontières de la Provence, était moine de Lérins lorsqu'il fut élevé à l'épiscopat. Il assista en 439 au concile de Riez, et deux ans après à celui d'Orange. En 453, il assista à un autre concile tenu à Arles, et mourut vers l'an 460. Il nous reste de lui vingt Homélies avec une Epître adressée aux moines. Le siége de Cemèle a été réuni à celui de Nice. — 23 juillet.

VALÉRIENNE (sainte), *Valeriana*, martyre à Hippone en Afrique, souffrit dans le IIIe siècle avec sainte Victoire. Elle est mentionnée par saint Augustin, dans un sermon sur les martyrs d'Hippone.—15 novembre.

VALÉRY (saint), *Valericus*, abbé en Picardie, naquit en Auvergne, vers le milieu du VIe siècle, et passa ses premières années à garder les troupeaux de son père. Comme il avait appris par cœur le psautier, le plaisir qu'il éprouvait à chanter à l'église les louanges de Dieu lui fit prendre la résolution d'entrer dans l'état religieux, et il se présenta à l'abbé d'un monastère du voisinage. Son père, qui s'était d'abord opposé à son admission, finit par y consentir. Après avoir édifié la communauté par son obéissance et sa ferveur, il passa dans le monastère de Saint-Germain d'Auxerre, où la règle était plus austère, et saint Aunaire, évêque de cette ville, lui fit l'accueil que méritaient ses vertus. La réputation de sainteté dont jouissaient les moines de Luxeuil, sous saint Colomban, le détermina à se rendre dans ce monastère, où il passa plusieurs années. Quelque admirable que fût sa conduite, il n'était à l'entendre qu'un moine négligent et inutile ; car ce qu'il craignait le plus après le péché, c'était la vénération qu'inspiraient ses vertus. Saint Colomban ayant été contraint de quitter Luxeuil en 610, pour avoir encouru la haine de Brunehaut, fut remplacé par saint Eustase. Celui-ci, pendant le voyage qu'il fit en Italie pour engager saint Colomban à revenir en France, chargea saint Valéry du gouvernement de l'abbaye. Après le retour de saint Eustase, Valéry alla faire des missions dans différentes provinces, avec saint Waldolen, autre religieux de Luxeuil, et lorsqu'ils furent arrivés dans la Neustrie, ils obtinrent du roi Clotaire II la terre de Leuconay, dans le Ponthieu. Berhard, évêque d'Amiens, leur permit d'y bâtir une chapelle avec des cellules pour eux et pour saint Blimond, qui était venu s'associer à leurs travaux apostoliques, et qui voulut partager leur retraite. Saint Valéry continua de prêcher dans le voisinage de sa solitude, et opéra un grand nombre de conversions. Il fit construire d'autres cellules pour les nouveaux disciples qui venaient se mettre sous sa conduite. Il les formait à la perfection, moins par ses discours que par ses exemples. Il passait quelquefois plusieurs jours de suite sans prendre aucune nourriture, et couchait sur des branches étendues par terre. Il consacrait à la prière et au travail des mains le temps qu'il n'employait pas à l'instruction des frères. Quoique sa communauté eût à peine de quoi subsister, il faisait d'abondantes aumônes, et il avait coutume de dire à ce sujet : *Plus nous donnerons à ceux qui sont dans le besoin, plus nous mériterons que Dieu nous accorde à nous-mêmes ce qui nous est nécessaire.* Après sa mort, qui eut lieu le 12 décembre 622, son ermitage fut changé en un monastère qui prit son nom, et autour duquel s'est formée la ville de Saint-Valéry. — 12 décembre.

VALEZ (saint), *Vales*, prêtre d'Auxerre, florissait dans le IVe siècle. Ses reliques ont été transportées à l'abbaye de Richenau, sur le lac de Zell en Suisse. Il est honoré à Auxerre et à Sens le 21 mai.

VALFRID (saint), *Valfridus*, martyr à Groningue en Hollande avec saint Ratfride fut massacré par les Danois dans le IXe siècle. — 8 décembre.

VALGER (le bienheureux), *Valdogerus*, confesseur, est honoré à Herford en Westphalie le 16 novembre.

VALHER ou VAUHIR (saint), *Valterus*, curé d'Onhaigne dans le diocèse de Namur, et doyen rural, était un ecclésiastique d'un grand zèle et d'une grande piété. Il fut tué d'un coup d'aviron par un curé de son doyenné qu'il reprenait de ses vices et de ses scandales. Son corps se gardait à l'abbaye de Vasor, où il est honoré le 23 juin.

VALIER (saint), *Valerius*, diacre de Langres et martyr, souffrit vers l'an 266,

sous l'empereur Gallien. Il est honoré à Besançon le 22 octobre.

VALLIER ou VALÈRE (saint), *Valerius*, premier évêque de Conserans, florissait sur la fin du ve siècle, et mourut en 504. Saint Grégoire de Tours, qui le mentionne avec éloge dans son livre de la *Gloire des confesseurs*, rapporte que Théodore, l'un des successeurs de Vallier, fit bâtir une église magnifique sur son tombeau, et qu'il prit de ses habits pontificaux pour s'en faire des reliques. — 5 juillet.

VALLIER (saint), évêque de Viviers, florissait au commencement du VIe siècle, et mourut vers l'an 510. Il était autrefois honoré dans un lieu qui se nommait Orsoles. — 22 janvier.

VAMBERT (saint), *Vandobertus*, curé de Saint-Pierre-sur-Dive dans le diocèse de Bayeux, fut massacré dans le IXe siècle, par les Normands venus du Danemark. — 26 juin.

VAMNÈS (saint), martyr en Perse, souffrit sous le roi Vararanes V, vers l'an 422. — 15 et 16 août.

VANDON (saint), *Vando*, abbé de Fontenelle ou de Saint-Vandrille en Normandie, gouvernait son monastère avec beaucoup de sagesse lorsque, sur de fausses accusations, il fut exilé à Troyes par Charles Martel; mais son innocence ayant été reconnue, il fut rappelé par le roi Pepin. Il mourut en 756, et fut enterré dans l'église de Saint-Pierre. — 17 avril.

VANDRILLE (saint), *Vandregisilus*, fondateur du monastère de Fontenelle en Normandie, dont il fut le premier abbé, naquit à Verdun sur la fin du VIe siècle. Il était fils du duc Valchise et proche parent de Pepin de Landen, maire du palais de Dagobert Ier. Ce prince, qui l'estimait beaucoup, le fit comte du palais. Il vivait à la cour de la manière la plus édifiante, et un mariage qu'il fut obligé de contracter, pour complaire à sa famille, ne mit pas obstacle à la résolution qu'il avait formée de vivre dans la continence. Le jour même de ses noces, il en parla à sa femme, qui prit, de son côté, la même résolution. Peu après il se démit de ses charges et quitta le monde pour se retirer dans l'abbaye de Montfaucon en Champagne, où il prit l'habit religieux en 629. Dagobert, qu'il n'avait point consulté sur cette démarche, le fit revenir à la cour; mais il lui permit ensuite de retourner à Montfaucon. Vandrille quitta cette retraite pour bâtir le monastère d'Elisang, sur une de ses terres. Pour se perfectionner dans les pratiques de la vie monastique, il fit deux voyages en Italie, l'un à Bobio et l'autre à Rome. Revenu en France, il passa dix ans dans l'abbaye de Romans, d'où il se rendit, avec la permission de son abbé, près de saint Ouen, qui lui conféra les ordres. En 648 il fonda dans le pays de Caux, la célèbre abbaye de Fontenelle, qui porta depuis son nom et qui devint bientôt très-florissante, car il se vit en peu de temps à la tête de trois cents moines. Il fonda aussi d'autres monastères, dans lesquels il faisait régner le même ordre et la même régularité qu'à Fontenelle. Il exécutait le premier ce qu'il commandait aux autres, et sa conduite était un modèle accompli. Il dormait peu, portait un habillement grossier et pratiquait de grandes austérités. Malgré ses nombreuses occupations dans l'intérieur du monastère, il trouvait encore du temps pour évangéliser les habitants des lieux voisins, et surtout les Cauchois. Il mourut le 22 juillet 666, et fut enterré dans l'église de Saint-Paul, d'où il fut transporté dans celle de Saint-Pierre. Ses reliques furent transférées à Gand en 944, à cause des incursions des Danois; mais elles furent détruites par les calvinistes en 1578, à l'exception de ses deux bras qui se trouvaient, l'un à Fontenelle, l'autre à l'abbaye de Brône. — 22 juillet.

VANENG (saint), *Vaningus*, fondateur de l'abbaye de Fécamp, né au commencement du VIIe siècle, d'une famille illustre, fut établi par Clotaire III gouverneur de cette partie de la Neustrie qui compose le pays de Caux. Quoi qu'il aimât beaucoup la chasse, il ne négligeait pas les pratiques de la religion, et il montrait surtout beaucoup de dévotion pour sainte Eulalie de Barcelone. Une nuit, il crut l'entendre lui dire ces paroles de l'Evangile : *Il est plus facile à un câble de passer par le trou d'une aiguille qu'à un riche d'entrer dans le royaume de Dieu.* Cette vision le détermina à quitter le monde, et il fonda, dans la vallée de Fécamp, une église en l'honneur de la sainte Trinité, avec un monastère, pour des religieuses qu'il mit sous la conduite de saint Ouen et de saint Vandrille. Sainte Hildemarque, qui en fut la première abbesse, vit bientôt sa communauté composée de plus de trois cent-soixante religieuses, qui se partageaient en différents chœurs, afin de chanter les louanges de Dieu le jour et la nuit sans interruption. Saint Vaneng, qui avait été marié avant de quitter le siècle, eut un fils qui se fit religieux à Fontenelle, et que l'Eglise honore le 18 décembre, sous le nom de saint Désiré. Lorsque Ebroin persécutait saint Léger, Vaneng, que l'histoire qualifie de comte, accueillit avec respect le saint évêque d'Autun, qui avait été confié à sa garde et qu'il plaça dans l'abbaye de Fécamp. Saint Vaneng mourut vers l'an 688, et son corps se gardait dans l'église des Génovéfains de Ham en Picardie. — 9 et 31 janvier.

VANNES (saint), *Vitonus*, évêque de Verdun, embrassa de bonne heure l'état monastique. Lorsque Clovis Ier, roi de France, vint soumettre cette ville, qui s'était révoltée, il se proposait de punir sévèrement les Verdunois; mais ceux-ci lui députèrent saint Euspice, qui était le prêtre le plus recommandable de leur clergé. Le roi se laissa fléchir par ses supplications, et il fut si charmé du saint prêtre, qu'il lui offrit l'évêché, vacant par la mort de saint Firmin. Euspice refusa par humilité; mais il fit tomber le choix du prince sur Vannes, son neveu, qu'il jugeait plus digne de l'épiscopat que lui-

même. Vannes fut donc tiré de sa solitude pour être placé sur le siége de Verdun, sur la fin du ve siècle. Il travailla pendant vingt-six ans, avec beaucoup de succès, à la sanctification de son troupeau. Sa sainteté fut attestée par des miracles opérés de son vivant et après sa mort, qui arriva vers l'an 525. — 9 novembre.

VARE (saint), *Varus*, soldat et martyr en Egypte pendant la persécution de l'empereur Maximin, visitait souvent sept moines emprisonnés comme chrétiens; l'un d'eux étant mort dans les fers, il voulut prendre sa place, afin d'obtenir la couronne du martyre. Ses vœux furent bientôt exaucés, et après de cruels tourments il fut conduit au supplice avec ses six compagnons. — 19 octobre.

VARIQUE (saint), *Varicus*, martyr en Afrique, souffrit avec saint Second et un autre. — 15 novembre.

VARIQUE (saint), *Baricus*, moine et martyr en Sicile, habitait le monastère de Saint-Jean-Baptiste, près de Messine, fondé par saint Benoît et gouverné par saint Placide, son disciple. Des pirates païens, dont le chef s'appelait Mamucha, ayant abordé dans l'île, massacrèrent le saint abbé avec ses religieux et incendièrent le monastère, l'an 546. En 1276 on découvrit leurs reliques sous les ruines de l'église abbatiale, et en 1558 on les retrouva de nouveau sous les ruines de la même église. — 5 octobre.

VAS (saint), *Evasius*, évêque de Casal en Italie et martyr, est honoré le 1er décembre.

VASTRADE (sainte), *Vastradis*, mère de saint Grégoire d'Utrecht, sortait d'une famille illustre et florissait dans le VIIIe siècle. Elle est honorée à Susteren dans le duché de Juliers, le 21 juillet.

VATERLAND (le bienheureux), curé en Hollande, fut mis à mort par les calvinistes à Alcmar, l'an 1573, avec David, qui était prêtre. On les honore le 11 décembre.

VAUDRÉE (sainte), *Valdrada*, première abbesse du monastère de Saint-Pierre de Metz, était alliée à la famille royale d'Austrasie, et florissait au commencement du VIIe siècle. Elle mourut vers l'an 620, et son corps fut inhumé dans l'église abbatiale devant l'autel de Sainte-Agathe. — 20 mai.

VAURY (saint), *Valericus*, ermite allemand, florissait dans le VIIe siècle. Il est honoré en Limousin le 10 janvier.

VEDARD (saint), *Vedardus*, évêque régionnaire, est honoré dans le Rouergue le 1er mars.

VELAND (saint), *Velandus*, martyr à Bidane en Isaurie, est nommé dans un ancien martyrologe sous le 3 mars.

VÈLE (saint), *Basilius*, moine dans l'île de Ré, florissait dans le Ve siècle. — 12 février.

VELLÉIC (saint), *Villeïcus*, abbé de Keiserswerth dans le diocèse de Cologne, était né en Angleterre, d'où il passa en Allemagne pour coopérer aux travaux apostoliques de saint Swidbert, auquel il succéda en 713, dans le gouvernement du monastère que l'apôtre de la Frise avait fondé dans une île du Rhin, près de Dusseldorf. Il retraça les vertus de son prédécesseur et mourut vers le milieu du VIIIe siècle. Wilson, dans son Martyrologe anglais, le nomme sous le 2 mars, et il y a des calendriers qui en font mention le 29 août.

VENANCE (saint), *Venantius*, martyr à Camérino en Italie, n'avait que quinze ans lorsqu'il fut arrêté pendant la persécution de Dèce. Après plusieurs tourments il fut décapité l'an 250, et ses reliques se gardent précieusement à Camérino, dont il est un des principaux patrons. — 18 mai.

VENANCE (saint), évêque et martyr dans la Dalmatie, d'où le pape Jean IV fit venir à Rome ses reliques, qui se gardent dans un oratoire de son nom, près du baptistère de Constantin. — 1er avril.

VENANCE (saint), moine, d'une famille illustre, originaire de Rome, était frère de saint Honorat d'Arles. Celui-ci, ayant embrassé le christianisme, vint à bout non-seulement de convertir saint Venance, mais de le décider à quitter entièrement le monde à son exemple; mais leur père, qui était païen, s'opposant à leur projet, ils s'embarquèrent secrètement à Marseille pour la Grèce. Admis dans un monastère du pays, ils y passèrent plusieurs années dans la pratique de la perfection. Venance mourut dans un âge peu avancé, à Modon en Morée, vers l'an 400. Saint Honorat, après la mort de son frère, qu'il ne cessa de pleurer toute sa vie, revint dans les Gaules, où il fonda le célèbre monastère de Lérins. Saint Venance est honoré le 30 mai.

VENANCE (saint), évêque de Viviers, mourut en 540. — 5 août.

VENANT (saint), *Venantius*, abbé en Touraine, né dans le Berri, était sur le point de se marier lorsqu'il se rendit à Tours, près du tombeau de saint Martin, afin d'attirer, par l'intercession du saint évêque, les bénédictions du ciel sur l'alliance qu'il allait contracter. Arrivé au terme de son pèlerinage, il fut tellement frappé des miracles opérés sous ses yeux audit tombeau, qu'il prit la résolution de renoncer au monde pour entrer dans le cloître. Il se présenta donc à saint Silvain, qui venait de construire un monastère près de l'église de Saint-Martin. Silvain reçut Venant au nombre de ses religieux, et celui-ci se distingua tellement par ses vertus, qu'il fut jugé digne de le remplacer. Ayant été ensuite élevé au sacerdoce, il termina saintement sa carrière, vers le milieu du Ve siècle, après avoir opéré plusieurs prodiges pendant sa vie. Après sa mort il s'opéra de nombreuses guérisons à son tombeau, et le monastère dont il avait été abbé porta son nom dans la suite. — 11 et 13 octobre.

VENANT (saint), solitaire près d'Aire en Artois, florissait dans le VIIIe siècle et fut tué par des scélérats. — 10 octobre.

VENDIMIEN (saint), *Vendimianus*, solitaire en Bithynie, mourut vers l'an 500 et se mit à genoux avant d'expirer; car on le trouva dans cette posture après sa mort,

Il est honoré chez les Grecs le 1er février.

VENEC (saint), mourut en 530, et il est honoré en Basse-Bretagne le 5 octobre.

VÉNÉRAND (saint), *Venerandus*, martyr à Troyes sous l'empereur Valérien, souffrit l'an 258. — 14 novembre.

VÉNÉRAND (saint), diacre et martyr à Acquigny en Normandie, était frère de saint Maxime. On croit qu'ils étaient originaires de Brescia en Lombardie, et qu'ils furent chargés par le pape saint Damase d'aller prêcher l'Evangile aux barbares qui avaient fait irruption dans l'Italie et qui s'étaient fixés au pied des Alpes. Les mauvais traitements qu'ils essuyèrent de la part de ces infidèles les engagèrent à passer dans les Gaules. Après avoir évangélisé diverses provinces et fait quelque séjour à Auxerre, à Sens et à Paris, ils pénétrèrent dans la Neustrie. Arrivés à Acquigny, ils furent arrêtés par une troupe d'infidèles qui les massacrèrent vers la fin du IVe siècle, dans une île formée par l'Eure et l'Iton. Une partie des reliques de saint Vénérand se conserve à Acquigny. L'église de Saint-Vandrille en possède aussi quelques fragments. On l'invoque, ainsi que son frère, dans les temps de sécheresse. — 25 mai.

VÉNÉRAND (saint), évêque d'Auvergne; d'une famille sénatoriale du pays, né vers le milieu du IVe siècle, succéda en 385 à saint Artème sur le siége d'Auvergne. Après avoir gouverné cette Eglise avec une sagesse et une sainteté qui le firent compter parmi les plus illustres prélats de son siècle, il mourut le 24 décembre 423. On bâtit sur son tombeau une église qui fut ensuite enclavée dans l'enceinte du monastère de Saint-Allyre près de Clermont, et ses reliques furent transférées en 1311 dans l'église abbatiale. Saint Vénérand est honoré à Clermont le 18 janvier. — 24 décembre.

VÉNÉRANDE (sainte), *Veneranda*, vierge et martyre dans les Gaules, souffrit par ordre du président Asclépiade, du temps de l'empereur Antonin, c'est-à-dire vers le milieu du IIe siècle. Sa constance dans les tourments convertit plus de neuf cents idolâtres, témoins de son supplice. — 14 novembre.

VÉNÈRE (saint), *Venerius*, évêque de Milan, succéda à saint Simplice en 400. Il avait été disciple de saint Ambroise, qui l'éleva au diaconat. Il signala son zèle contre l'origénisme, et le pape saint Anastase lui écrivit à ce sujet pour le féliciter et pour l'encourager dans les efforts qu'il faisait pour empêcher cette hérésie de pénétrer au milieu de son troupeau. Les évêques d'Afrique s'adressèrent à lui, en 401, pour obtenir des ecclésiastiques capables de remédier aux maux que les donatistes avaient faits à l'Eglise dans leur pays, et pour y faire revivre la pureté de la foi et des mœurs. Il s'intéressa vivement à la cause de saint Jean Chrysostome, qui avait été chassé de son siége; celui-ci lui écrivit, du lieu de son exil, une lettre dans laquelle il donne de grands éloges à ses vertus et au courage avec lequel il défend les droits de l'Eglise attaqués en sa personne. Saint Vénère mourut vers l'an 409, et son corps fut inhumé dans l'église des Apôtres. Il fut levé de terre au XVIe siècle et exposé à la vénération publique par saint Charles Borromée, accompagné des évêques de sa province. Ce même archevêque institua pour sa fête un office double, qui se célèbre le 4 mai. Saint Ennode de Pavie a composé un poëme en son honneur. — 4 mai.

VÉNÈRE (saint), solitaire dans l'île de Palmaia sur les côtes de Gênes, mena quelque temps la vie érémitique; mais l'éclat de sa sainteté lui ayant attiré des disciples, il les forma à la perfection et fonda pour eux un monastère. Il mourut vers le commencement du VIIe siècle, et son corps fut porté dans l'église de Saint-Prospet, à Reggio de Modène. Saint Grégoire le Grand, voyant que la communauté se relâchait après la mort du saint fondateur, y rétablit la discipline et la ferveur. — 11 et 13 septembre.

VÉNÈRE (sainte), *Venerea*, invoquée dans les anciennes litanies du diocèse de Sens, est probablement la même qui est honorée à Gerache le 28 juillet.

VÉNÉRIE (sainte), *Veneria*, martyre en Phrygie, souffrit avec saint Attique et plusieurs autres. — 6 novembre.

VENT (saint), *Ventus*, martyr en Afrique, était un des compagnons de saint Mappalique et souffrit l'an 250, sous l'empereur Dèce. — 17 avril.

VENTURE (saint), *Ventura*, religieux de l'ordre de Sainte-Croix, florissait dans le XIVe siècle. Il est honoré à Spello en Ombrie le 30 avril.

VENTURE (saint), *Bonaventura*, l'un des vingt-six martyrs du Japon, était de Méaco. Ayant été livré à diverses tortures avec ses compagnons, il fut crucifié près de Nangazacki et eut le côté percé d'une lance le 5 février 1597, par ordre de l'empereur Taycosama. Le pape Urbain VIII mit ces vingt-six martyrs au nombre des saints, et leur fête se célèbre le jour de leur mort. — 5 février.

VENTURE (sainte), *Ventura*, est honorée à Saint-André, près de Villeneuve d'Avignon, le 24 avril.

VÉNUSTE (saint), *Venustus*, martyr à Rome, souffrit avec saint Faustin et un autre. — 22 mai.

VÉNUSTE (saint), martyr en Afrique, souffrit avec saint Héliodore et soixante-quinze autres. — 6 mai.

VÉNUSTE (saint), martyr à Cordoue avec saint Zoïle et plusieurs autres, souffrit au commencement du IVe siècle, probablement pendant la persécution de Dioclétien. — 27 juin.

VÉNUSTIEN (saint), *Venustianus*, martyr à Spolète, était gouverneur de l'Ombrie au commencement de la persécution de Dioclétien, et il faisait exécuter avec une grande vigueur les édits contre les chrétiens. Ayant fait comparaître devant son tribunal saint Sabin, évêque d'Assise, il lui fit couper

les mains ; mais le saint évêque l'ayant guéri miraculeusement d'un mal qu'il avait aux yeux, il fut si frappé de ce prodige qu'il se convertit à l'instant. Cette conversion ne fut pas plutôt connue de Maximien, qu'il le fit arrêter, et comme il refusait de sacrifier aux dieux, Lucius, qui l'avait remplacé dans ses fonctions de gouverneur, le condamna à la peine capitale. Il fut décapité avec sa femme et ses enfants, qui avaient, à son exemple, embrassé le christianisme. — 30 décembre.

VÉOMADE (saint), *Veomadus*, évêque de Trèves, succéda vers l'an 670 à saint Hidulphe, lorsque celui-ci se fut démis de son siége pour aller fonder dans les Vosges le monastère de Moyenmoutier. Véomade avait embrassé l'état monastique dans sa jeunesse, et lorsqu'il fut élevé à l'épiscopat, il était abbé de Saint-Maximin de Trèves. Il gouverna longtemps son diocèse, et mourut dans le VIIIe siècle. On l'appelle aussi saint Quiémot. — 6 novembre.

VÉRAN (saint), *Veranus*, évêque de Vence, était fils de saint Eucher de Lyon, et fut élevé dans le monastère de Lérins. Il se mit ensuite sous la conduite du célèbre Salvien, prêtre de Marseille. Son mérite l'ayant fait placer sur le siége de Vence, il fut chargé par le pape Hilaire de diverses commissions qui avaient pour objet les droits de la métropole d'Arles. On ignore les détails de son épiscopat, ainsi que l'année de sa mort, qu'on peut placer vers l'an 480. Son corps fut enterré dans sa cathédrale, et ne fut levé de terre qu'en 1495. On lui attribue la lettre écrite au pape saint Léon pour le féliciter de son zèle contre l'eutychianisme, et qui est souscrite par Cérétius, Véran et Salone, qu'on croit être son frère. — 9 septembre.

VÉRAN (saint), solitaire en Champagne, était frère de saint Gibrien. Ils quittèrent l'Irlande, leur patrie, avec leurs autres frères et sœurs pour passer dans les Gaules, vers la fin du Ve siècle. Saint Remi, évêque de Reims, leur assigna des ermitages sur les bords de la Marne, où ils se sanctifièrent par les exercices de la vie anachorétique, sous la conduite de saint Gibrien. Ils sont honorés comme saints par l'Eglise, qui fait la fête de saint Véran le 3 décembre.

VÉRAN ou VRAIN, (saint), évêque de Cavaillon, était originaire du Gévaudan et montra dès sa jeunesse un grand attrait pour la piété. Il avait une telle dévotion envers saint Privat, premier évêque du Gévaudan, qu'une année il passa en prières, dans l'église de Javoux, la nuit qui précédait sa fête. C'est là qu'il prit la résolution de se consacrer au service des autels : le lendemain il alla trouver son évêque pour lui demander la tonsure. Après son admission dans la cléricature, il se retira dans une solitude près de Cavaillon, où ses miracles lui attirèrent bientôt une grande réputation de sainteté. Voulant se soustraire par humilité aux témoignages de respect qu'il recevait de toutes parts, il se rendit en Italie et alla visiter à Rome les tombeaux des saints apôtres. Il était de retour en France lorsque Sigebert, roi d'Austrasie, instruit de son mérite et de ses vertus, le nomma évêque de Cavaillon. Saint Véran assista en 585 au second concile de Mâcon, et eut beaucoup de part aux sages règlements qu'on y fit sur la discipline. Saint Prétextat, évêque de Rouen, ayant été assassiné dans son église, en 588, par ordre de la reine Frédégonde, l'évêque de Cavaillon fut un des évêques députés à Paris vers le roi Clotaire II pour demander justice de cet horrible attentat. Childebert II, roi d'Austrasie, avait pour lui la plus profonde vénération, et il voulut qu'il tînt sur les fonts le second de ses fils, qui fut roi d'Orléans et de Bourgogne, sous le nom de Thierri II. Saint Véran mourut vers la fin du VIe siècle, et fut enterré dans une chapelle de la sainte Vierge qu'il avait fait bâtir près de la fontaine de Sorge. Son corps fut depuis transféré à Cavaillon, ensuite à Gergeau, d'où une portion de ses reliques fut transportée à Saint-Vrain, près d'Arpajon, dans le diocèse de Versailles. On attribue au saint évêque de Cavaillon une *Lettre sur la chasteté sacerdotale*, qui se trouve dans les actes des conciles. — 11 novembre.

VERDA (sainte), vierge et martyre en Perse, fut arrêtée en 543, pendant la persécution du roi Sapor II, par l'ordre du gouverneur de la province des Razichéens. On lui fit souffrir pendant trois mois les plus cruelles tortures, et comme rien ne pouvait vaincre sa constance, on lui perça les pieds, qu'on tint pendant cinq jours dans de l'eau gelée. Elle fut enfin décapitée par ordre du même gouverneur, avec saint Daniel, prêtre, le 21 février 344. Les actes de ces deux martyrs ont été écrits par saint Maruthas, évêque de Tagrite en Mésopotamie. — 21 février.

VÈRE Ier (saint), *Verus*, évêque de Vienne en Dauphiné, succéda à saint Martin et florissait dans le IIe siècle. Quelques auteurs parlent d'une lettre que lui aurait écrite le pape saint Pie Ier, mais la chose ne paraît pas certaine. — 1er août.

VÈRE II (saint), évêque de Vienne, succéda à saint Paschase. Il florissait sous Constantin et assista en 314, au concile d'Arles. — 13 janvier.

VÈRE (saint), évêque de Salerne dans le royaume de Naples, florissait vers la fin du VIIe siècle. — 23 octobre.

VÉRÉCIN (saint), *Verecinus*, martyr en Phrygie avec saint Attique et plusieurs autres, est honoré chez les Grecs le 6 novembre.

VÉRÉDÈME (saint), *Veredemus*, solitaire, florissait dans la première partie du VIe siècle, et mourut vers l'an 547. Son corps se garde à Uzès, où il est honoré le 20 et le 23 août.

VÉRÈNE (sainte), *Verena*, vierge, était, selon l'opinion la plus probable, originaire de la Thébaïde. On la croit parente de saint Victor, l'un des principaux martyrs de la légion Thébéenne, qui était son tuteur. Elle passa avec lui dans les Gaules, et elle se

retira sur les montagnes de la Suisse pour y vivre dans une caverne, loin de toute communication avec le monde. Il paraît qu'elle passa les dernières années de sa vie à Guzzach, dans une cellule que lui avait fait construire un saint prêtre dont on ignore le nom. Elle y mourut vers l'an 300. En 1306, ses reliques furent données à Rodolphe, archiduc d'Autriche, qui les fit porter à Vienne dans la magnifique église de Saint-Etienne. Le culte de sainte Vérène est très-célèbre en Suisse, et un grand nombre de paroisses l'ont choisie pour leur patronne dans ce pays. La caverne qu'elle avait habitée, et qui se trouve à une demi-lieue de Soleure, est le but d'un pèlerinage très-fréquenté. — 1er septembre.

VERIDIENNE (la bienheureuse), *Veridiana*, vierge et recluse de l'ordre de Vallombreuse, naquit à Castel-Florentin, de parents pauvres. Modèle de piété, de recueillement et de mortification dès son enfance, elle n'avait pas encore douze ans que déjà elle portait autour de ses reins une chaîne de fer avec un cilice, se livrant dès lors aux jeûnes et aux autres pratiques de la pénitence. Ses compatriotes, qui l'observaient de près et lui fournissaient les choses nécessaires, n'aperçurent jamais dans sa conduite rien qui démentît la haute opinion qu'ils s'étaient formée de sa vertu ; c'est ce qui détermina un de ses parents, qui était noble et riche, à la prendre chez lui pour être à la tête de sa maison. Une grande famine étant venue désoler le pays, comme il y avait, dans la maison dont Véridienne avait l'intendance, une grande caisse remplie de légumes, la pieuse servante, touchée de compassion pour les malheureux, leur donna tous ces légumes. La caisse était donc vide à l'insu du maître, lorsque celui-ci, la croyant pleine, la vendit ; et lorsque l'acheteur se présenta pour se faire délivrer ses denrées, on trouva la caisse vide et le vendeur fut à l'affront, ce qui causa un certain tumulte dans la maison. Véridienne, informée du sujet de la discussion, passa la nuit en prières, et, le lendemain, elle trouva la caisse pleine. Consolée alors, elle appela son maître et lui dit : *Cessez de vous plaindre : Jésus-Christ vous a rendu les fèves qu'il avait reçues.* Son maître, comprenant alors le miracle, la regarda comme une sainte et fit connaître le fait. L'humble servante, se voyant l'objet de la vénération publique, prit la résolution de s'y soustraire en s'expatriant. Elle se joignit donc à des dames qui faisaient le pèlerinage de Saint-Jacques de Compostelle. Ses compatriotes ne la laissèrent partir qu'à condition qu'elle reviendrait au milieu d'eux le plus tôt qu'elle pourrait : plusieurs même voulurent l'accompagner ; elle les édifia, pendant tout le voyage, par les œuvres de miséricorde et de pénitence qu'elle pratiqua en allant et en revenant. Elle revint à Castel-Florentin, et son retour fut accueilli avec une joie universelle. Comme on voulait lui faire promettre de ne plus quitter sa patrie, elle s'y engagea, à condition qu'on lui construirait une cellule où elle vivrait en recluse. Pendant qu'on la bâtissait, elle fit le pèlerinage de Rome. Elle se proposait de quitter la ville sainte après le carême, mais ceux qui connaissaient sa sainteté l'y retinrent pendant trois ans. Ses compatriotes, qui gémissaient de sa longue absence, accueillirent son retour avec enthousiasme. Quand sa cellule fut prête, elle y entra, l'an 1188, et en fit murer la porte, ne se réservant de communication avec le dehors que par une petite fenêtre par laquelle on lui passait ses aliments. C'est ainsi qu'elle passa les trente-quatre dernières années de sa vie, couchant sur la terre nue en été et sur une planche en hiver, avec un bloc de bois pour oreiller. Sa cellule donnait dans l'église de Saint-Antoine, ce qui lui permettait d'entendre la messe et la prédication. Le jour de la fête de saint Antoine, ayant entendu le prédicateur rappeler à ses auditeurs combien ce patriarche des solitaires avait eu à souffrir des démons sous forme de bêtes farouches, elle demanda à Dieu d'être traitée comme lui, et, peu de temps après, deux énormes serpents entrèrent dans sa cellule par la fenêtre, et restèrent avec elle pendant trente ans, mangeant dans son écuelle et la frappant de leurs queues lorsqu'elle n'avait rien à leur donner. Ces hôtes singuliers lui inspirèrent d'abord une grande frayeur, mais elle s'habitua à leur société. L'archevêque de Florence étant venu la visiter, eut avec elle plusieurs entretiens spirituels dont il fut très-édifié ; mais ayant aperçu ces serpents et voulant les faire tuer, elle le supplia de les lui laisser comme un exercice à sa patience. Il y avait donc trente ans qu'elle vivait en leur compagnie, lorsque les habitants de Castel-Florentin les tuèrent, à son grand regret. Vers l'an 1222, elle avait été aussi visitée par saint François d'Assise, qui la consola dans ses peines intérieures et lui donna l'habit du tiers ordre qu'il venait de fonder. Elle mourut l'an 1242, et les miracles qu'elle opérait de son vivant continuèrent sur son tombeau après sa mort. Elle est honorée le 1er et le 13 février.

VÉRIEN (saint), *Verianus*, soldat et martyr en Toscane avec saint Secondien, fut arrêté à Rome pendant la persécution de Dèce, parce qu'il s'était converti au christianisme à la vue du courage des martyrs et qu'il avait reçu le baptême. Ayant été battu de verges et étendu sur le chevalet par ordre du proconsulaire Promotus, celui-ci le fit déchirer avec des ongles de fer, et on lui brûla les côtés. Il fut ensuite conduit en Toscane où il eut la tête tranchée l'an 250. L'abbaye de Jouarre possédait de ses reliques. — 9 août.

VÉRISSIME (saint), *Verissimus*, martyr à Lisbonne en Portugal, était frère de sainte Maxime et de sainte Julie, avec lesquelles il souffrit pendant la persécution de Dioclétien. — 1er octobre.

VERNAGAL (le bienheureux), *Vernagallus*, religieux de l'ordre des Camaldules, est honoré à Pise le 20 août.

VÉROCIEN (saint), *Verocianus*, martyr à Césarée en Cappadoce, est honoré le 22 novembre.

VÉRON (saint), *Vero*, confesseur, florissait dans le IXe siècle. Son corps se garde dans la grande église des Chanoines de Sainte-Vaudru à Mons, et il est honoré à Lambec, sur les frontières du Hainant et de la Flandre. — 30 mars.

VÉRONE (sainte), *Verona*, vierge, est honorée à Louvain en Brabant le 29 août.

VÉRONIQUE BINASCO (sainte), *Veronica*, vierge de l'ordre de Saint-Augustin, née en 1444 à Binasco, village peu éloigné de Milan, sortait d'une famille vertueuse, mais pauvre, qui ne put l'envoyer aux écoles ; mais, si Véronique n'apprit point à lire, cela ne l'empêcha pas de connaître Dieu et de le servir dès ses plus tendres années, guidée qu'elle était par la grâce et par l'exemple de ses parents. Au moyen des lumières intérieures que lui communiquait le Saint-Esprit, elle devint capable de méditer les mystères de la religion ; mais l'exercice de la prière et les pratiques de la piété ne nuisaient en rien à son travail journalier, obéissant à ses parents et à ses maîtres avec la plus grande exactitude, au point que l'on eût dit qu'elle n'avait point de volonté propre. Toujours unie à Dieu, même pendant les occupations les plus dissipantes, elle vivait dans un recueillement continuel. Cependant si elle fuyait le tumulte et la dissipation, sa vertu n'avait rien de sombre ni d'austère. Persuadée que Dieu l'appelait à l'état religieux, elle prit la résolution d'entrer chez les Augustines de Sainte-Marthe de Milan ; mais comme elle ne savait ni lire, ni écrire, et qu'elle ne pouvait employer le jour à s'instruire, elle y consacrait les nuits, et elle réussit à apprendre sans maître la lecture et l'écriture. Une nuit que la lenteur de ses progrès la jetait dans le découragement, la sainte Vierge, en qui elle avait une dévotion particulière, lui apparut et la ranima en lui disant : *Il suffit que vous connaissiez trois lettres : la première est cette pureté de cœur qui consiste à aimer Dieu par-dessus tout, et à n'aimer les créatures qu'en lui et pour lui ; la deuxième est de ne murmurer jamais, et de ne point s'impatienter à la vue des défauts du prochain, mais de le supporter avec patience et de prier pour lui ; la troisième est d'avoir, chaque jour, un temps marqué pour méditer sur la passion de Jésus-Christ.* Après une préparation de trois ans, Véronique fut reçue dans le monastère de Sainte-Marthe, où elle se distingua bientôt par ses vertus. On admirait surtout sa ferveur, son obéissance et son humilité. Elle fut attaquée par une maladie de langueur, qui dura trois ans, sans qu'elle omît, malgré sa faiblesse, aucun des points de la règle. Quand on lui recommandait d'avoir soin de sa santé, elle répondait : *Il faut que je travaille pendant que je le peux et que j'en ai le temps.* Son ardeur pour la mortification était telle qu'elle ne se nourrissait que de pain et d'eau. Elle possédait dans un degré éminent le don des larmes et celui d'oraison. Sa conversation était toute céleste, et ses paroles avaient tant d'onction, que les plus grands pécheurs en étaient vivement touchés. Elle connut par révélation le jour de sa mort, et mourut à l'heure qu'elle avait prédite, l'an 1497, à l'âge de cinquante-deux ans. Léon X la béatifia en 1517, et Benoît XIV la mit au nombre des saints dans l'édition du Martyrologe romain, qu'il publia en 1749. — 13 janvier.

VÉRONIQUE GIULIANI (sainte), religieuse capucine, née en 1660, à Mercatello dans le duché d'Urbin, d'une famille noble, était fille de François Giuliani et de Bénédicte Mancini. Elle reçut au baptême le nom d'Ursule, et elle était encore très jeune lorsqu'elle perdit sa mère. Celle-ci se voyant près de mourir, fit venir ses cinq filles et les mit chacune sous la protection d'une des cinq plaies de Notre-Seigneur. La plaie du côté étant échue à notre sainte, elle en fit l'objet particulier de sa dévotion, ce qui lui valut les grâces extraordinaires dont elle fut comblée dans la suite. Recherchée en mariage par des partis avantageux, son père la pressait de faire un choix ; mais comme elle avait résolu de n'avoir d'autre époux que Jésus-Christ, elle vint à bout, par ses prières et ses larmes, d'obtenir la permission d'entrer chez les Capucines de Citta-del-Castello, où elle fit sa profession solennelle le 1er novembre 1678, et prit le nom de Véronique. Le généreux sacrifice qu'elle avait fait en se donnant à Dieu sans réserve fut récompensé par d'étonnantes faveurs. En 1693, elle eut à plusieurs reprises une vision qui lui montrait un calice contenant une liqueur dont la vue lui causait une grande répugnance, et que cependant elle désirait boire. Ce fut aussi vers le même temps qu'elle sentit des douleurs semblables à celles qu'aurait pu produire une couronne d'épines, dont l'empreinte se trouva marquée autour de sa tête par des boutons ressemblant à des piqûres d'épines. Les médecins appelés pour la guérir n'en purent venir à bout, et finirent par déclarer qu'ils ne connaissaient rien à la nature de ce mal. En 1695, elle eut une autre vision par suite de laquelle elle jeûna pendant trois ans au pain et à l'eau. Le jour du vendredi saint de l'année 1697, Jésus-Christ lui apparut attaché à la croix, et de ses cinq plaies sortirent autant de rayons enflammés qui firent à Véronique des blessures aux pieds, aux mains et au côté. Obligée, par obéissance, de declarer à son confesseur ce qui lui était arrivé dans cette circonstance, celui-ci en informa l'évêque de Citta-del-Castello. Le prélat crut devoir consulter sur ce fait le tribunal du Saint-Office, et, dans la réponse qu'il en reçut, on l'engageait à ne donner aucune suite à cette affaire et à n'en point parler. Le prodige s'étant renouvelé plusieurs fois dans le cours de la même année, et les stigmates étant devenus assez visibles pour que toutes les religieuses du couvent les eussent aperçus, l'évêque voulut enfin s'en assurer par lui-même. Accompagné de quatre religieux respectables qu'il avait choisis pour témoins, il fit venir Véronique à la grille de l'église, et, l'ayant examinee avec soin, il fut pleinement convaincu, ainsi que ceux qui l'accompa-

gnaient, de la réalité des plaies. Cependant, pour ne rien précipiter dans l'appréciation d'un prodige aussi étrange qu'il était certain, il ordonna de soumettre à diverses épreuves celle qui en était l'objet. On lui ôta la charge de maîtresse des novices; on lui défendit la sainte communion; on l'isola de ses compagnes; on lui interdit toute communication avec le dehors, soit par lettres, soit de vive voix au parloir; on la soumit à la surveillance d'une sœur converse qui ne la quittait ni la nuit, ni le jour. L'évêque entreprit de faire guérir ses plaies, et sur son ordre, on la pansait tous les jours; on lui mit aux mains des gants qui se fermaient et qu'on scellait du sceau épiscopal. Véronique, traitée avec cette sévérité, conservait la paix de l'âme, l'humilité et l'obéissance, comme le témoigne l'évêque de Citta dans une lettre au Saint-Office. Véronique fut enfin rétablie dans ses droits, et en 1716 ses compagnes l'élurent pour abbesse. Elle les gouverna avec la sagesse et l'édification qu'on pouvait attendre d'une servante du Seigneur aussi extraordinairement favorisée d'en haut. Elle connut d'avance le jour de sa mort et l'annonça à sa communauté. Frappée d'apoplexie le 6 juin 1727, elle mourut le 9 juillet suivant, âgée de soixante-sept ans. Après sa mort, on eut l'occasion de vérifier un prodige non moins étonnant que ceux dont nous avons parlé. Pendant sa vie, elle s'était plainte de ressentir des douleurs qui rappelaient celles que Jésus-Christ avait endurées dans sa passion et assurait que les instruments du supplice de ce divin Sauveur étaient imprimés dans son cœur. Elle avait même remis à son confesseur un carton taillé en forme de cœur, sur lequel elle avait tracé la situation de chaque instrument, tels qu'ils étaient représentés au-dedans d'elle-même. Comme on avait gardé ce carton, on ouvrit son corps ainsi que son cœur après son décès, en présence de l'évêque, du gouverneur de la ville, de plusieurs professeurs en médecine et en chirurgie et d'autres témoins dignes de foi, et l'on trouva, dans son cœur, les mêmes empreintes qu'elle avait tracées sur le carton. La bienheureuse Véronique fut béatifiée par Pie VII en 1804 et canonisée en 1839 par Grégoire XVI. — 9 juillet.

VERSANOPHE (saint), *Barsanuphius*, martyr en Egypte, est honoré chez les Grecs le 23 juillet.

VERTUNIEN ou VICTURNIEN (saint), *Victurnianus*, solitaire dans le Limousin, est honoré le 30 septembre.

VERULE (saint), *Verulus*, martyr à Adrumète en Afrique avec saint Secondin et vingt et un autres, fut mis à mort pour son attachement à la foi catholique, dans le ve siècle, pendant la persécution des Vandales ariens. — 21 février.

VESTINE (sainte), *Vestina*, martyre à Carthage avec saint Spérat et dix autres, qui étaient, ainsi qu'elle-même, de Scillite, ville de la province consulaire, fut conduite avec ses compagnons devant le proconsul Saturnin, qui résidait à Carthage. Ce magistrat les exhortant à honorer le prince et à sacrifier aux dieux, Vestine répondit qu'elle était chrétienne. Elle fut condamnée à être décapitée et fut exécutée avec ses onze compatriotes, le 17 juillet de l'an 200, sous l'empereur Sévère. — 17 juillet.

VÉTÉRIN (saint), *Veterinus*, confesseur, est patron de Gennes en Anjou. Ses reliques, portées à Tournus, furent dans la suite transférées à Corbigny en Nivernais. — 23 et 26 février.

VETTIUS-EPAGATHE (saint), martyr à Lyon, ayant été témoin des cruautés qu'on exerçait envers saint Pothin, évêque de cette ville, et envers ses compagnons, ne put retenir son indignation en présence du gouverneur de la province, devant lequel ils comparaissaient. Le zèle qu'il mit à défendre la cause des saints martyrs lui mérita le titre glorieux d'avocat des chrétiens. Le magistrat, étonné de sa hardiesse, lui demanda s'il était chrétien lui-même, et sur sa réponse affirmative, il fut placé au nombre de ceux dont il venait de plaider la cause. C'était un personnage de la plus grande distinction, et il était, au rapport de saint Grégoire de Tours, le premier sénateur des Gaules. Sa conduite était si parfaite, qu'on pouvait dire de lui, comme de Zacharie, qu'il marchait sans reproche dans les commandements du Seigneur. Son zèle pour la religion et sa charité pour les malheureux l'avaient porté à défendre les victimes de la persécution. Cette démarche hardie lui valut la gloire de partager leurs combats ainsi que leurs triomphes, l'an 177, sous le règne de l'empereur Marc-Aurèle. — 2 juin.

VETUKIS (saint), confesseur en Ethiopie, est honoré le 24 août.

VETULE (sainte), *Vetula*, martyre en Orient, est honorée chez les Grecs le 15 juin.

VETURE (saint), *Veturius*, l'un des martyrs scillitains, souffrit à Carthage par ordre du proconsul Saturnin, qui le condamna à la décapitation, l'an 200, sous l'empereur Sévère. — 17 juillet.

VEULE (saint), *Bosolus*, reclus dans le diocèse de Trèves, était originaire du Limousin et florissait dans le VIIe siècle. — 15 octobre.

VEZIANS (saint), *Bedianus*, martyr à Martres près de Rieux en Languedoc, fut mis à mort par les ariens en haine de la foi catholique, vers le milieu du VIe siècle. — 8 septembre.

VIAL (saint), *Vitalis*, solitaire dans le pays de Rets en Bretagne, florissait dans le VIIIe siècle. Son corps fut porté à Tournus en Bourgogne lorsque les Normands dévastaient la Bretagne. — 16 octobre.

VIANTS (saint), *Vincentianus*, solitaire en Auvergne, florissait dans le VIIIe siècle et fut l'un des plus illustres disciples de saint Ménélé. Il mourut vers l'an 730. — 2 janvier.

VIATEUR (saint), *Viator*, premier évêque de Bergame et confesseur, que l'on fait disciple des apôtres, annonça d'abord l'Evangile à Brescia, et alla ensuite fixer son siége à Bergame, où il mourut en paix vers l'an 78.

Il est honoré le 1[er] janvier et le 14 décembre.

VIATEUR (saint), *Viator*, martyr à Saint-Marc en Calabre, souffrit avec sainte Dominiate, sa mère, et deux de ses frères, dont l'un était saint Cassiodore. — 14 septembre.

VIATEUR (saint), lecteur de l'église de Lyon, suivit saint Just, son évêque, lorsque celui-ci quitta secrètement son siége pour aller se fixer dans un monastère en Egypte. Il survécut à saint Just, auquel il ferma les yeux, et mourut lui-même quelques jours après. Son corps fut rapporté dans les Gaules avec celui du saint évêque de Lyon, vers le commencement du v[e] siècle. La fête de cette translation se célèbre le 2 septembre. Saint Viateur est honoré le 21 octobre.

VIATRE (saint), *Viator*, confesseur, florissait dans le vi[e] siècle. Son corps est honoré à Tremblevif en Sologne, dans une église qui porte son nom. — 29 mai.

VIBAUD (le bienheureux), *Vibaldus*, évêque d'Auxerre, est honoré le 12 mai.

VICELIN (saint), *Vicelinus*, confesseur, florissait vers le milieu du xii[e] siècle, et il est honoré à Faldire en Holsace le 22 décembre.

VICINE (saint), *Vicinius*, évêque de Sarsina en Italie, florissait dans le iv[e] siècle. — 28 août.

VICTERP (saint), *Victerpus*, évêque d'Augsbourg, florissait dans le vii[e] siècle et mourut en 654. Son corps fut inhumé à Eppac près de Lansperg. — 18 avril.

VICTEUR (saint), évêque du Mans, florissait dans le v[e] siècle. Il fut inhumé dans le lieu où l'on a depuis bâti l'église du Pré, qui a pris dans la suite son nom. Il eut pour successeur saint Victur, qui, selon quelques auteurs, était son fils. — 25 août.

VICTOIRE (sainte), *Victoria*, vierge et martyre à Rome, était sœur de sainte Anatolie. Elle fut élevée dans la religion chrétienne et consacra à Dieu sa virginité, avec la ferme résolution de n'avoir jamais d'autre époux que Jésus-Christ. Recherchée en mariage par un idolâtre nommé Eugène, elle refusa sa main pour ne pas manquer à son vœu, et le jeune homme, furieux de ce refus, alla la dénoncer comme chrétienne au magistrat. Celui-ci, n'ayant pu, par promesses ni par menaces, la déterminer à sacrifier aux idoles, lui fit percer le sein d'un coup d'épée, ce qui lui causa la mort sur-le-champ, l'an 250, pendant la persécution de l'empereur Dèce. L'abrégé des actes de son martyre nous a été transmis par saint Aldelm. — 23 décembre.

VICTOIRE (sainte), martyre à Hippone en Afrique avec saint Fidence et dix-huit autres, souffrit dans le iii[e] siècle. Elle est mentionnée dans trois sermons que saint Augustin a prêchés en l'honneur de ces martyrs. — 15 novembre.

VICTOIRE (sainte), martyre à Nicomédie avec saint Papyre, souffrit l'an 303, pendant la persécution de l'empereur Dioclétien. — 24 octobre.

VICTOIRE (sainte), vierge et martyre à Carthage pendant la persécution de Dioclétien, fut arrêtée à Abitine, ville de la province proconsulaire d'Afrique, pour avoir assisté aux saints mystères un jour de dimanche. Après avoir généreusement confessé Jésus-Christ dans un premier interrogatoire subi à Abitine, elle fut envoyée à Carthage avec quarante-huit autres, qu'on avait aussi arrêtés pour le même sujet, et à la tête desquels se trouvaient saint Saturnin, prêtre, et saint Datif, l'ornement du sénat d'Abitine. Aussitôt qu'ils furent arrivés à Carthage, on les conduisit devant le proconsul Anulin, qui commença leur interrogatoire par saint Datif. Pendant que celui-ci était étendu sur le chevalet, Fortunatien, sénateur de Carthage et frère de Victoire, l'accusa d'avoir entraîné sa sœur dans la secte des chrétiens. *Seigneur*, dit-il en s'adressant au proconsul, *voilà un scélérat qui, durant l'absence de mon père, s'étant introduit chez nous, a persuadé à ma sœur de se faire chrétienne et l'a emmenée ensuite à Abitine*. Victoire ne put souffrir que Datif fût en butte à la calomnie, à son sujet; sans considérer que le calomniateur était son propre frère, elle dit au proconsul : *Non, Seigneur, il n'est pas vrai que je sois sortie de Carthage à la persuasion de qui que ce soit, et il l'est encore moins que ce soit lui qui m'ait emmenée à Abitine; j'y suis allée de mon propre mouvement, et je n'en veux point d'autre témoignage que celui des habitants mêmes de ces deux villes. Si j'ai assisté à la collecte, si j'ai célébré avec les frères le jour du dimanche, c'est que je suis chrétienne.* Après avoir pris la défense de Datif, son tour vint de parler pour elle-même. Sa jeunesse, sa beauté, le rang illustre que tenait sa famille à Carthage, et, plus que cela, ses vertus, surtout sa chasteté, en faisaient un objet d'admiration, même pour les païens. Si elle s'était enfuie de la maison paternelle, si elle avait quitté sa patrie pour se réfugier à Abitine, c'était pour ne pas contracter un mariage que sa famille voulait lui imposer, malgré la résolution qu'elle avait prise de consacrer à Dieu sa virginité. Pour se soustraire à leurs violentes sollicitations, elle s'était vue dans la nécessité de se précipiter dans la rue par une fenêtre; mais elle ne se fit aucun mal dans sa chute, et s'étant relevée, elle courut à l'église, où elle fit le vœu de chasteté perpétuelle. Sur sa déclaration qu'elle était chrétienne, Fortunatien, son frère, qui voulait lui sauver les conséquences de cet aveu, dit au proconsul que sa sœur avait l'esprit aliéné; mais la sagesse qu'elle mit dans ses réponses suffit seule pour détruire cette allégation. Anulin lui ayant demandé si elle voulait retourner avec son frère : *Non*, dit-elle, *parce que je suis chrétienne et que ceux-là sont mes frères qui gardent les commandements de Dieu*. Le proconsul, oubliant sa qualité de juge, s'abaissa jusqu'à lui faire des supplications pour qu'elle ne courût pas ainsi à sa perte. *Vous vous abaissez en vain*, répliqua-t-elle, *pour obtenir de moi une chose que j'ai résolu de vous refuser. Je le ré-*

ète, je suis chrétienne; j'ai assisté à la collecte, et j'ai célébré le jour du Seigneur. Anulin, poussé à bout, l'envoya en prison, pour y attendre avec les autres le jugement qu'il devait bientôt prononcer contre eux. Elle mourut dans cette prison, l'an 304, par suite des tourments qu'elle y endura.—11 février.

VICTOIRE (sainte), martyre à Cordoue en Espagne avec saint Aciscle, son frère, souffrit l'an 304, pendant la persécution de Dioclétien : ils subirent l'un et l'autre d'horribles tourments par l'ordre du président Dion, —17 novembre,

VICTOIRE (sainte), martyre à Culuse en Afrique, pendant la persécution de Hunéric, roi des Vandales. N'ayant pas voulu embrasser l'arianisme, on la suspendit en l'air et l'on alluma du feu sous elle. Pendant ce supplice, son mari, qui avait apostasié, s'efforçait de l'entraîner dans l'hérésie, la conjurant d'avoir pitié d'elle-même, de ses enfants et de son mari. Mais elle bouchait ses oreilles pour ne pas entendre ses criminelles instances; elle fermait les yeux pour ne pas voir ses enfants qu'il lui présentait et dont la vue aurait pu affaiblir son courage. Les bourreaux lui ayant disloqué les épaules et brisé la plupart de ses os, croyant qu'elle ne respirait plus, la détachèrent, pensant qu'elle était morte ; mais elle revint ensuite à la vie et raconta qu'une vierge lui était apparue et l'avait guérie en la touchant. Elle souffrit l'an 484, et elle est honorée, avec sainte Denyse et plusieurs autres martyrs, le 6 décembre.

VICTOR (saint), martyr en Syrie, était frère de saint Joseph et fils de sainte Photine de Samarie, que les Grecs croient être la même que la Samaritaine de l'Evangile, et qui souffrit le martyre avec ses deux fils dans le Ier siècle.—20 mars.

VICTOR (saint), martyr en Syrie sous l'empereur Antonin, fut tourmenté d'une manière horrible par le juge Sébastien. La femme d'un soldat, nommée Couronne, voyant sa constance au milieu des tortures, s'écria qu'il était bien heureux de souffrir ainsi pour Jésus-Christ. Aussitôt on se saisit d'elle et on la démembra entre deux arbres ployés, qu'on laissa se redresser lorsqu'on l'y eut solidement attachée. Dans le même temps Victor subissait le supplice de la décapitation. Leur martyre arriva vers le milieu du IIe siècle.—14 mai.

VICTOR (saint), pape et martyr, était Africain de naissance, et succéda en 193 à saint Eleuthère. Il condamna plusieurs hérésiarques, entre autres Théodote le Corroyeur, qui, ayant apostasié à Byzance pendant la dernière persécution, était venu à Rome, et, pour justifier sa chute, publiait que Jésus-Christ qu'il avait renoncé n'était qu'un homme. Comme il se faisait des disciples, saint Victor l'excommunia, ainsi qu'un autre Théodote, surnommé le Trapézite ou le banquier, Ebion et Artémon, qui enseignaient les mêmes blasphèmes. La question du jour où l'on devait célébrer la fête de Pâques, question qui avait déjà été agitée entre le pape saint Anicet et saint Polycarpe, lequel avait fait à cette occasion le voyage de Rome, se ranima sous le pontificat de saint Victor. Il tint pour cet effet, l'an 195, un concile à Rome, où il fut décidé que cette fête devait être célébrée le dimanche qui suivait le 14e jour de la lune de mars. Il chargea aussi Théophile, évêque de Césarée en Palestine, d'en tenir un dans sa ville épiscopale, où l'affaire fut décidée comme à Rome; mais Polycrate, évêque d'Ephèse, en tint un à son tour, où il fut réglé qu'on continuerait à suivre l'ancienne coutume des Asiatiques. Polycrate alléguait, en faveur de cette décision, l'exemple de saint Philippe, de saint Jean l'Evangéliste, de saint Polycarpe, de saint Sagaris, évêque de Laodicée et martyr, et de plusieurs autres illustres personnages, dont la mémoire était en bénédiction. Victor, qui tenait fortement à l'exécution de son décret, afin d'établir partout une pratique uniforme sur ce point important de discipline, menaça d'excommunication les Asiatiques, s'ils refusaient de s'y conformer; mais il paraît qu'il n'alla pas plus loin que la menace, parce que saint Irénée, évêque de Lyon, lui écrivit une lettre pressante pour l'exhorter à ne pas retrancher du sein de l'Eglise les opposants, dont la coutume avait été tolérée jusqu'alors. Le saint pape, au rapport de Tertullien, se laissa tromper par l'hérésiarque Montan, qui lui avait envoyé des déclarations catholiques en apparence, et qui cachait ses dogmes pervers sous le masque de l'orthodoxie ; mais Praxéas, le même qui devint hérésiarque à son tour, dans la suite, ne l'eut pas plutôt informé du véritable état des choses, qu'il révoqua les lettres de communion qu'il lui avait adressées. Le Martyrologe romain donne à saint Victor le titre de martyr, et plusieurs auteurs pensent qu'il versa en effet son sang pour la foi. On met sa mort l'an 202, sous l'empereur Sévère. Nous avons de lui quelques Epîtres, et saint Jérôme observe qu'il est le premier des auteurs ecclésiastiques qui ait écrit en latin.—28 juillet.

VICTOR (saint), martyr à Rome avec saint Irénée et plusieurs autres, souffrit pendant la persécution de l'empereur Valérien.—15 décembre.

VICTOR (saint), martyr en Afrique avec saint Crescentien et deux autres, souffrit l'an 258, pendant la persécution de l'empereur Valérien.—14 septembre.

VICTOR (saint), martyr en Afrique, souffrit avec saint Publius et deux autres.—31 janvier.

VICTOR (saint), aussi martyr en Afrique avec saint Félix et un autre, souffrit dans le IIIe siècle.—9 février.

VICTOR (saint), martyr en Afrique, pour la fête duquel saint Augustin fit un sermon au peuple, est honoré le 10 mars.

VICTOR (saint), martyr en Afrique, souffrit avec saint Saturnin et plusieurs autres. —26 mars.

VICTOR (saint), martyr en Egypte avec saint Etienne, est honoré le 1er avril.

VICTOR (saint), martyr à Héraclée en Thrace, est honoré le même jour que le précédent chez les Grecs.—1er avril.

VICTOR (saint), martyr, souffrit avec saint Alexandre et un autre.—17 octobre.

VICTOR (saint), martyr en Afrique, souffrit avec trois autres.—2 novembre.

VICTOR (saint), martyr en Afrique, souffrit avec saint Martin.—3 décembre.

VICTOR (saint), martyr avec saint Miggin et plusieurs autres, est honoré le 4 décembre.

VICTOR (saint), martyr en Afrique, souffrit avec saint Trophime.—5 décembre.

VICTOR (saint), martyr en Afrique, souffrit avec Victure et trente-trois autres.—18 décembre.

VICTOR (saint), martyr en Syrie, souffrit avec saint Avent et huit autres, parmi lesquels se trouvait un autre saint Victor. Ils sont honorés chez les Grecs le 15 février.

VICTOR (saint), martyr en Afrique, souffrit avec saint Dominique et plusieurs autres. —29 décembre.

VICTOR (saint), évêque d'Assur en Afrique et confesseur avec un grand nombre de ses collègues, confessa Jésus-Christ au commencement de la persécution des empereurs Valérien et Gallien. Après avoir été accablé de coups de bâton et avoir eu les ceps aux pieds, il fut condamné aux mines, où il acheva son triomphe vers l'an 260. — 10 septembre.

VICTOR (saint), martyr en Egypte avec saint Victorin et cinq autres, était de Corinthe, ainsi que ses compagnons. Après avoir confessé Jésus-Christ dans sa patrie, au commencement de la persécution de Dèce, et souffert de cruelles tortures par ordre du proconsul Tertius, l'an 249, on le retrouve avec les mêmes compagnons à Deospolis, capitale de la Thébaïde, trente-cinq ans après leur première confession. On présume qu'ils y avaient été relégués pour cause de religion. Quoi qu'il en soit, ils furent arrêtés de nouveau en 284, pendant la persécution de l'empereur Numérien, par ordre de Sabin, gouverneur de la province, qui les fit étendre sur le chevalet et les condamna ensuite à différents supplices. Pendant que Victorin était broyé dans un mortier, on voulut effrayer Victor en lui montrant cet instrument de supplice; mais il répondit sans s'émouvoir : *C'est là que je trouverai le salut et la véritable félicité.* On l'y jeta à son tour et on le frappa jusqu'à ce qu'il eût expiré sous les coups.—25 février.

VICTOR (saint), ancien soldat et martyr, ne portait plus les armes, mais il avait obtenu des lettres de vétéran et vivait à la campagne. Etant allé faire une visite à d'anciens camarades qui se trouvaient à Agaune, il arriva au camp le jour même où l'on venait de massacrer la légion Thébéenne. Ceux qui avaient pris part à cette horrible tuerie étaient attablés, faisant bombance : ils n'eurent pas plutôt aperçu Victor qu'ils lui proposèrent de partager leur orgie, tout en lui racontant ce qu'ils venaient de faire. Il ne put dissimuler l'horreur que lui inspirait ce récit, et il refusa de toucher à des mets souillés du sang des martyrs. Se levant donc sur-le-champ, ils se disposait à fuir, lorsque les soldats, se doutant des sentiments qui agitaient son cœur, lui demandèrent brusquement s'il n'était pas chrétien. *Oui je le suis, et par la grâce de Dieu, je le serai toute ma vie.* Aussitôt ils se jetèrent sur lui et le percèrent de coups l'an 286.—22 septembre.

VICTOR (saint), soldat de la légion Thébéenne et martyr, se sauva du camp d'Agaune avec saint Ours et environ soixante de ses compagnons, pendant qu'on massacrait la légion, par ordre de l'empereur Maximien. Ce prince, informé de leur évasion, fit transmettre à Hirtour, qui commandait le camp de Soleure, l'ordre de les poursuivre. Celui-ci les atteignit dans les montagnes, les fit charger de chaînes et les amena à Soleure. Sur leur refus d'adorer les dieux, ils furent torturés avec la dernière cruauté; mais une lumière céleste effraya leurs bourreaux, qui furent renversés par terre. Les flammes auxquelles on les livra ne leur ayant fait aucun mal, ils furent décapités sur le pont de l'Aar, et leurs corps jetés dans la rivière, l'an 286. Les fidèles du lieu les en retirèrent et les enterrèrent secrètement. Six siècles après, Berthe, veuve de Rodolphe II, roi de Bourgogne, fit rechercher ces précieux restes, et on les déposa dans une église qu'elle venait de faire construire sous leur invocation. Il y a maintenant, à Soleure, une église magnifique dédiée à saint Victor et à saint Ours, où les reliques de ces deux saints sont exposées à la vénération des fidèles. C'est encore un pèlerinage très-fréquenté. —30 septembre.

VICTOR (saint), martyr à Thessalonique avec saint Domnin et leurs compagnons, souffrit, d'après les Grecs, sous l'empereur Maximien Hercule, vers la fin du IIIe siècle.—30 mars.

VICTOR (saint), soldat de la légion Thébéenne et martyr en Allemagne, fut mis à mort par ordre du préfet Rictiovare en 287. Il est honoré avec saint Candide à Vasour, sur la Meuse, où l'on conserve leurs reliques.—16 janvier.

VICTOR (saint), martyr à Cologne avec saint Géréon et plusieurs autres, fut exécuté près de la ville par ordre du président Rictiovare, l'an 287, sous l'empereur Dioclétien. —10 octobre.

VICTOR (saint), lévite et martyr à Gironne en Espagne, habitait la petite ville de Roda; il y donna l'hospitalité à deux frères, Vincent et Oronte, qui avaient embrassé le christianisme depuis peu. Un jour que les deux frères étaient allés prier sur une montagne voisine, Rufin, gouverneur de la province, entra chez Victor et lui dit : *Parle, traître, toi qui non-seulement résistes aux ordres de l'empereur Dioclétien et confesses la foi de celui que les Juifs ont crucifié, mais qui reçois dans ta maison des séducteurs tels que Vincent et Oronte; parle, où les as-tu cachés? Pour-*

quoi t'avises-tu, en outre, de détourner le peuple du culte de Minerve et de Vénus, et de le mener à Jésus-Christ, que vous autres, vous faites passer pour un Dieu? Si tu ne me déclares où sont Vincent et Oronte, je ferai tomber sur toi les châtiments qu'ils méritent. Victor lui répondit sans s'effrayer : *Apprends que ceux que tu cherches ne sont pas des séducteurs, mais des serviteurs du Dieu très-haut ; car ils croient en Jésus-Christ, Notre-Seigneur, qui a été conçu du Saint-Esprit, et qui est né d'une Vierge. — Jésus-Christ, que tu dis Fils de Dieu et né d'une Vierge, les Juifs l'ont attaché à la croix et livré à une mort honteuse ; et tu refuses d'adorer des dieux que l'empereur le plus puissant a fait fabriquer avec l'or le plus pur ! — Ces dieux que ton empereur a fait faire sont l'ouvrage de l'homme, et il est dit d'eux que ceux qui les font leur deviennent semblables, ainsi que ceux qui mettent en eux leur confiance. Quant aux deux saints que tu réclames, je suis certain d'avance qu'ils n'obéiront pas à tes ordres impies; car ce sont des hommes généreux que leur illustre naissance et leur connaissance de la loi divine mettent à l'abri de la séduction; mais puisque tu veux savoir où ils sont, ils invoquent Dieu là haut sur la montagne.* Aussitôt, Rufin, accompagné de satellites, se rendit sur la montagne et trouva les deux frères qui priaient. N'ayant pu triompher de leur résistance, il leur fit couper la tête. Victor cacha leurs corps, et Rufin n'en eut pas plutôt été informé, qu'il le fit venir et lui ordonna de sacrifier aux idoles. Sur son refus, il lui fit déchirer le corps d'une manière horrible; ensuite on lui coupa la tête dans le lieu même où les saints martyrs avaient été décapités. Sa mère, Aquiline, qui assistait à cette exécution avec son époux, voyant que celui-ci voulait prendre la fuite à la vue du sang de son fils, qui ruisselait à grands flots, le retint en lui disant : *Soyons fermes dans la foi et mourons pour Jésus-Christ.* Tous deux tombèrent à genoux en priant, et reçurent le coup mortel en 290. — 22 janvier.

VICTOR DE MARSEILLE (saint), officier et martyr, était un personnage recommandable par sa naissance, par le grade qu'il occupait dans l'armée, mais surtout par son zèle pour la religion. Lorsque l'empereur Maximien fut arrivé à Marseille, en 290, pour sévir contre les chrétiens de cette ville, qui étaient en grand nombre, Victor allait pendant la nuit de maison en maison pour exhorter les frères à confesser Jésus-Christ au péril même de leur vie. Arrêté pour ce fait, il fut conduit devant les préfets Astère et Eutyque, qui l'invitèrent à ne point abandonner la faveur de l'empereur pour s'attacher à un *homme mort* depuis longtemps. Victor leur prouva que leurs divinités n'étaient que des démons. Il leur déclara ensuite qu'étant soldat de Jésus-Christ, il renonçait à tout rang dans l'armée et à la cour du prince, si l'honneur de son premier et véritable maître y était intéressé. Enfin il leur expliqua que le Seigneur Jésus, Fils du Dieu très-haut, s'était à la vérité fait homme mortel, par amour pour la nature humaine; mais que, par sa vertu divine, il était ressuscité le troisième jour, et qu'il était monté au ciel, où il avait reçu de son Père un royaume éternel. Son discours fut accueilli par des injures et des huées ; cependant, comme il était un personnage de distinction, les préfets renvoyèrent sa cause à l'empereur, qui le fit comparaître devant lui. Ce prince, furieux de voir que Victor se montrait également insensible aux promesses et aux menaces, le condamna à être traîné par les pieds dans les rues de la ville. Pendant ce supplice on l'accablait de coups et d'injures ; de manière qu'il avait le corps tout brisé et couvert de sang lorsqu'on le ramena devant le tribunal des préfets. Ces magistrats, s'imaginant que ses souffrances avaient abattu son courage, le pressèrent de nouveau de renoncer à Jésus-Christ pour adorer les dieux, lui montrant d'un côté les richesses et les dignités dont Maximien allait le combler s'il obéissait, et de l'autre les supplices qui lui étaient réservés s'il persistait dans sa première résolution. Le saint martyr, pour toute réponse, établit un parallèle entre les dieux du paganisme et Jésus-Christ, entre le culte idolâtrique et le culte chrétien. Le contraste parut si frappant, que ses juges, ne sachant que répliquer, lui demandèrent comment il avait la hardiesse de dogmatiser ainsi, et lui réitérèrent l'option entre sacrifier ou mourir. — *Je méprise vos dieux et je confesse Jésus-Christ : me voilà prêt à souffrir tous les supplices que vous voudrez m'infliger.* Les deux préfets ne pouvant s'accorder entre eux sur le choix des tourments, Eutyque se retira, laissant Astère maître d'agir comme il l'entendrait. Celui-ci fit attacher Victor à une croix; le martyr s'étant adressé à Dieu pour lui demander la patience au milieu de ses douleurs, Jésus-Christ lui apparut et lui dit : *Victor, la paix vous soit donnée. Je suis Jésus qui prends sur moi les injures et les tourments qu'on fait souffrir à mes saints.* Cette voix divine le ranima et le remplit d'une joie ineffable. Les bourreaux, l'ayant détaché de la croix, le jetèrent au fond d'un cachot. Il y fut visité pendant la nuit par des anges, et la prison fut remplie d'une lumière plus brillante que le soleil. Le saint martyr se mit à chanter les louanges du Seigneur avec ces esprits célestes. Les soldats qui le gardaient, témoins de ces prodiges, se jetèrent à ses pieds, le priant de leur obtenir la grâce du baptême. Victor, pour faire droit à leur demande, les instruisit en peu de mots, et ayant fait venir des prêtres, il mena les soldats à la mer; lorsqu'ils eurent été baptisés, il les tira lui-même hors de l'eau; le lendemain, le prince informé de la conversion de ces soldats, qui s'appelaient Alexandre, Longin et Félicien, ordonna qu'on les fit sacrifier aux dieux, ou que, sur leur refus, on les punît de mort. Victor, qu'on avait chargé de les faire apostasier, répondit qu'il ne pouvait détruire ce qu'il avait édifié : il les exhorta au contraire avec tant de succès,

qu'ils résistèrent à toutes les séductions, et Maximien leur fit sur-le-champ trancher la tête. Le saint, qui assistait à leur exécution, demandait à Dieu d'être associé à leur martyre, et sa prière ne tarda pas à être exaucée. Ce jour-là il fut suspendu en l'air et battu avec des bâtons et des nerfs de bœuf; ensuite on le reconduisit dans sa prison. Trois jours après, l'empereur le fait venir pour essayer une dernière tentative. Un prêtre idolâtre place un autel de Jupiter devant Victor, et l'empereur lui dit : *Prends de l'encens, sacrifie à Jupiter, et sois notre ami*. Le martyr s'approchant de l'autel, le renversa d'un coup de pied; aussitôt Maximien lui fit couper ce même pied, avec ordre de le conduire à un moulin qui se trouvait près de là, et de le mettre sous la meule pour y être broyé. Le mécanisme qui faisait tourner le moulin s'étant cassé comme le saint respirait encore, on lui trancha la tête, l'an 290. Maximien fit jeter à la mer son corps, qui fut repoussé sur le rivage. Les chrétiens le recueillirent et l'enterrèrent dans une grotte. C'est près de son tombeau que Cassien bâtit, dans le ve siècle, un monastère qui devint célèbre, sous le nom d'abbaye de Saint-Victor. Le pied que Maximien avait fait couper au saint martyr se garda, jusqu'à la révolution française, dans l'abbaye de Saint-Victor de Paris; il se trouve actuellement dans l'église de Saint-Nicolas-du-Chardonnet. — 21 juillet.

VICTOR (saint), martyr avec saint Zotique et plusieurs autres, souffrit en Asie pendant la persécution de l'empereur Dioclétien. — 20 avril.

VICTOR (saint), soldat et martyr à Mérida en Espagne, pendant la persécution de Dioclétien, avec ses deux frères Stercace et Antinogène, souffrit d'horribles tortures et ensuite la mort pour n'avoir pas voulu sacrifier aux dieux. — 24 juillet.

VICTOR (saint), martyr à Nicomédie, souffrit avec saint Pamphylien et deux autres.— 17 mars.

VICTOR (saint), martyr en Afrique avec saint Castor et un autre, souffrit pendant la persécution de l'empereur Dioclétien. — 28 décembre.

VICTOR (saint), martyr en Campanie avec saint Séverin et dix-neuf autres, souffrit pendant la persécution de Dioclétien. — 6 juillet.

VICTOR (saint), martyr à Calcédoine avec saint Sosthène, fut d'abord arrêté, chargé de chaînes et exposé aux bêtes par ordre du proconsul Prisque, pendant la persécution de Dioclétien. Il fut ensuite condamné au supplice du feu avec son compagnon, et lorsque les flammes commençaient à les atteindre, ils s'embrassèrent et expirèrent en priant Dieu, le 10 septembre de l'an 303. — 10 septembre.

VICTOR (saint), soldat et martyr à Milan, était de race maure et originaire d'Afrique. Pendant qu'il servait dans les troupes impériales, l'empereur Maximin ne put le décider à sacrifier aux idoles. Le prince, furieux de l'attachement inébranlable qu'il montrait pour le christianisme, le fit accabler de coups de bâton et asperger de plomb fondu, sans qu'il ressentît la moindre douleur. Maximien, qui estimait sa bravoure, ne voulut pas le condamner à mort sur-le-champ, dans l'espérance qu'avec le temps il se résoudrait à obéir. On le mit donc en prison, et lorsque les blessures qu'il avait reçues dans son premier interrogatoire furent cicatrisées, Maximien le fit comparaître de nouveau, et le trouvant aussi inébranlable dans sa foi que précédemment, il lui fit trancher la tête, le 8 mai 303. Saint Ambroise en parle comme d'un des plus illustres martyrs de son Eglise; saint Charles Borromée fit une translation de ses reliques en 1602, et mit son chef dans un reliquaire d'argent. — 8 mai.

VICTOR (saint), martyr à Nyon en Suisse avec saint Héracle, et trois autres, souffrit pendant la persécution de Dioclétien. — 17 mai.

VICTOR (saint), martyr à Sébaste, était disciple de saint Athénogène, corévêque de Pedachthoé, et fut brûlé avec lui pour la foi l'an 303, pendant la persécution de Dioclétien. — 17 juillet.

VICTOR (saint), martyr à Nicomédie avec saint Ambique et saint Jules, souffrit l'an 303, pendant la persécution de Dioclétien. — 3 décembre.

VICTOR (saint), martyr à Ravenne avec saint Valentin et un autre, souffrit l'an 304, pendant la persécution du même Dioclétien. — 13 novembre.

VICTOR (saint), martyr à Nicomédie avec saint Victorin, fut arrêté au commencement de la persécution de l'empereur Dioclétien. Tourmenté à diverses reprises pendant trois ans, il mourut en prison l'an 306, sous l'empereur Galère. — 6 mars.

VICTOR (saint), martyr à Brague en Portugal, n'était encore que catéchumène lorsqu'il donna sa vie pour Jésus-Christ, l'an 306. Ayant refusé d'adorer une idole, il fut livré à divers tourments, et il eut ensuite la tête tranchée. — 12 avril.

VICTOR (saint), martyr à Alexandrie avec saint Adrien et un autre, souffrit au commencement du IVe siècle. — 17 mai.

VICTOR (saint), martyr à Asmanuje en Ethiopie, souffrit avec saint Alphée et plusieurs autres. — 18 novembre.

VICTOR (saint), premier évêque de Plaisance, florissait dans le IVe siècle. — 6 décembre.

VICTOR (saint), diacre de Plaisance en Italie, est honoré dans cette ville le 6 mars.

* VICTOR (saint), évêque de Brague en Portugal, est honoré le 16 septembre.

VICTOR (saint), évêque de Naples, florissait sur la fin du Ve siècle, et il est loué par Eugippe, abbé de Lucullano près de cette ville, qui l'avait beaucoup connu. — 8 février.

VICTOR (saint), évêque de Vite dans la Byzacène et confesseur, fut banni en 483 par Hunéric, roi des Vandales d'Afrique, qui

persécutait à outrance tous les catholiques qui ne voulaient pas embrasser l'arianisme. Il se réfugia à Constantinople, où il écrivit l'histoire de cette persécution, dont il avait été le témoin et la victime. Le style de cet ouvrage attache singulièrement le lecteur par l'élégance et la simplicité. L'auteur, à une piété tendre et affectueuse, joint un esprit fin et même un peu caustique. Il sait assaisonner, avec beaucoup d'art, d'une teinte satirique, la description des horreurs et des cruautés dout les ariens se rendirent coupables contre les orthodoxes. Rappelé sous Gontamond, il fut exilé de nouveau en 508, par Thrasamond, son frère et son successeur. Ce prince avait défendu par un édit aux évêques catholiques d'ordonner des prélats pour les siéges vacants, et Victor n'ayant tenu aucun compte d'un ordre aussi injuste, fut arrêté et conduit à Carthage, où le roi le retint un an dans un cachot. Il le relégua ensuite en Sardaigne, où il mourut quelques années après, vers l'an 512. — 23 août.

VICTOR DE CAMBON (saint), solitaire au diocèse de Nantes en Bretagne, florissait dans le VIe siècle. — 31 août.

VICTOR (saint), évêque de Capoue, qui florissait vers le milieu du VIe siècle, se rendit recommandable par sa sainteté et par sa science. Il composa, vers l'an 545, un *Cycle pascal*, dont Bède nous a conservé quelques fragments. Il est aussi auteur de la préface qui se trouve à la tête de l'harmonie des quatre évangélistes, ouvrage d'Ammonius.— 17 octobre.

VICTOR (saint), évêque de Plaisance, fut inhumé dans l'église de Saint-Antonin.— 6 et 7 décembre.

VICTOR (saint), solitaire près d'Arcis-sur-Aube, florissait vers la fin du VIe siècle. Issu d'une famille distinguée de Troyes en Champagne, il montra dès son enfance les plus heureuses dispositions pour la vertu, et faisait ses délices de la prière, du jeûne et de l'aumône. Après s'être appliqué avec succès à l'étude de l'Ecriture sainte, il embrassa l'état ecclésiastique; mais le goût de la retraite lui fit quitter les fonctions du saint ministère pour vivre dans la solitude. Il fit dans la contemplation de si grands progrès, que son âme était continuellement unie à Dieu, et les miracles qu'il opérait lui attirèrent la vénération des populations du voisinage. Il mourut à Saturniac, aujourd'hui Saint-Vitre, qui est une corruption du mot *Victor*. On y bâtit une église sur son tombeau, et ses reliques furent transférées en 837 dans l'abbaye de Montier-Ramey, qui appartenait aux Bénédictins. Ce fut à la prière des religieux de cette abbaye que saint Bernard composa l'office de saint Victor, ainsi que deux panégyriques en son honneur. — 26 février.

VICTOR DE MOXIES (saint), duc de Plaisance, est honoré le 6 mars.

VICTOR DE MOUSON (saint), martyr en Champagne, fut mis à mort par un scélérat irrité des reproches que le saint lui avait faits sur son indigne conduite. En effet, ce monstre ayant voulu attenter à la vertu de sa sœur, lui avait crevé les yeux pour se venger de ce qu'elle n'avait pas voulu céder à ses criminelles sollicitations. Le corps de saint Victor se voyait dans une châsse d'argent dans l'église de Notre-Dame de Mouson, et les religieux de cette abbaye, qui appartenait à la congrégation de Saint-Vannes, faisait sa fête le 9 février, jour d'une translation de ses reliques. — 4 mars.

VICTOR (saint), martyr en Espagne, fut mis à mort par les Maures vers l'an 850, pendant la persécution d'Abdérame II, roi de Cordoue. — 26 août.

VICTOR (le bienheureux), solitaire à Hohcfelden en Alsace, sortait de la famille des comtes de Rhétie. Etant entré dans l'abbaye de Saint-Gall en Suisse, il s'y distingua par sa science, mais son caractère orgueilleux le fit souvent réprimander par ses supérieurs. Il poussa même ses prétentions jusqu'à demander à Cralon, son abbé, le gouvernement de l'abbaye de Pfeffers : il eut tant de dépit de voir sa demande refusée, qu'il quitta furtivement Saint-Gall, rassembla les membres de sa famille et les excita à marcher en armes contre l'abbaye. Cralon avait envoyé des soldats à la poursuite du fugitif, qui se défendit contre eux et en blessa plusieurs. Leurs camarades, furieux, se jetèrent sur lui, le terrassèrent, et lui ayant crevé les yeux le ramenèrent à l'abbaye. Ce malheureux événement fit rentrer Victor en lui-même. Il s'appliqua avec tant d'ardeur à réparer ses fautes, qu'il mérita de recouvrer la vue. Ce fut le bienheureux Notker, religieux de la même abbaye, qui opéra ce miracle, et Victor y fut si sensible, qu'il ajouta encore à sa pénitence et à ses austérités. Erchambaud, évêque de Strasbourg, le mit à la tête de l'école qu'il entretenait dans sa ville épiscopale, et bientôt sa réputation y attira une foule de disciples. Sur la fin de sa vie il se retira dans une solitude, près de Hochfelden, où il mourut en 986. Plusieurs martyrologes lui donnent le titre de bienheureux et le nomment le 27 décembre.

VICTORIC (saint), *Victoricus*, martyr en Afrique, fut arrêté au commencement de la persécution de Dèce. Il fut soutenu et encouragé par saint Mappalique, avec lequel il fut exécuté l'an 250. — 17 avril.

VICTORIC (saint), martyr à Carthage avec saint Montan et plusieurs autres, tous disciples de saint Cyprien, fut arrêté par ordre de Solon, gouverneur de la province, et mis en prison. Il passa plusieurs mois avec ses compagnons, en proie aux plus dures privations. A la suite d'un second interrogatoire ; ils furent condamnés à mort. Pendant qu'on les conduisait au supplice, Victoric recommandait aux frères de conserver la paix entre eux et d'avoir un soin particulier des clercs qui avaient souffert dans la prison la faim, la soif et d'autres misères. Il fut exécuté l'an 259, sous les empereurs Valérien et Gallien. — 24 février.

VICTORIC (saint), martyr près d'Amiens

avec saint Fuscien, était compagnon de saint Denis de Paris. Il prêcha la foi aux Morins, pendant que saint Quentin la prêchait à Amiens. Thérouanne fut le centre de sa mission, et c'est de cette ville qu'il se rendit à Amiens avec saint Fuscien, compagnon de ses travaux apostoliques, dans la vue de faire une visite à saint Quentin ; mais à leur arrivée un vieillard, nommé Gentien, leur apprit que le saint apôtre venait de verser son sang pour Jésus-Christ. Gentien les logea chez lui, et le préfet Rictiovare l'en punit en lui faisant trancher la tête. Victoric et Fuscien furent ensuite chargés de chaînes, et après de cruelles tortures, ils furent décapités vers l'an 286. — 11 décembre.

VICTORIC (saint), martyr en Syrie avec saint Paul et cinq autres, est honoré le 20 mars.

VICTORIC (saint), martyr à Salone en Livadie, souffrit avec saint Septime. — 18 avril.

VICTORIC (saint), martyr en Afrique, souffrit avec saint Luce et deux autres, pendant la persécution des Vandales. — 23 mai.

VICTORIE (sainte), *Victoria*, martyre en Afrique, souffrit avec sainte Marcellose et une autre. — 20 mars.

VICTORIEN (saint), *Victorianus*, martyr chez les Marses avec saint Simplice, son père, et saint Constance, son frère; subit divers tourments et fut ensuite décapité vers le milieu du IIe siècle, sous l'empereur Antonin. — 26 août.

VICTORIEN (saint), martyr en Isaurie, souffrit avec saint Aquilin. — 16 mai.

VICTORIEN (saint), l'un des quarante-neuf martyrs d'Abitine en Afrique, fut arrêté avec ses compagnons, un dimanche, pendant qu'ils assistaient à la *Collecte*, c'est-à-dire à la célébration des saints mystères; après un premier interrogatoire à Abitine, ils furent conduits chargés de chaînes, à Carthage. Le proconsul Anulin leur fit subir un second interrogatoire, et les renvoya en prison, où Victorien mourut par suite des tourments que lui avait fait subir le proconsul. Leur martyre eut lieu l'an 304, pendant la persécution de Dioclétien. — 11 février.

VICTORIEN (saint), proconsul de Carthage et martyr sous les Vandales, sortait d'une des familles les plus distinguées d'Adrumète. Le roi Hunéric, qui avait pour lui une estime particulière, l'avait fait gouverneur de Carthage avec le titre de proconsul. Lorsque ce prince arien eut publié ses édits sanglants contre les catholiques, comme il connaissait l'attachement que Victorien avait pour la foi orthodoxe, il lui fit dire qu'il le comblerait des plus grands honneurs s'il voulait se soumettre à ses ordres. Celui-ci répondit aux envoyés du prince : *Allez dire au roi que je mets ma confiance en Jésus-Christ, et que les flammes, les bêtes ou tout autre supplice n'ont rien qui puisse m'effrayer. Je ne consentirai jamais à quitter l'Église catholique dans laquelle j'ai été élevé, et n'y eût-il point d'autre vie que celle-ci, je ne voudrais pas me rendre coupable d'ingratitude envers Dieu*, qui a *versé sur moi les grâces les plus précieuses.* Cette réponse rendit furieux Hunéric, qui condamna Victorien aux plus cruels supplices, l'an 484. — 23 mars.

VICTORIEN (saint), abbé d'Asane en Aragon, florissait dans le VIe siècle. Avant de passer en Espagne, il avait édifié par ses vertus les peuples de la Provence et du Languedoc. Il eut pour disciple saint Gaudiose, évêque de Tarragone, et il mourut vers l'an 560. — 12 janvier.

VICTORIN (saint), *Victorinus*, martyr, qui, ayant été exilé pour la foi dans l'île de Pontia, avec sainte Flavie Domitille, fut rappelé sous l'empereur Nerva ; mais les conversions qu'il opérait le firent condamner à mort par le juge Valérien, pendant la persécution de Trajan, au commencement du IIe siècle. — 15 avril.

VICTORIN (saint), évêque d'Amiterne en Italie et martyr, s'était rendu célèbre par ses miracles, lorsque son éminente sainteté le fit élever à l'épiscopat. Pendant la persécution de l'empereur Trajan, il fut relégué à Contillan, où il y a des sources infectes et sulphureuses, ensuite il fut condamné par le juge Valérien à être pendu la tête en bas. La sentence fut exécutée sur-le-champ, et il ne mourut que le troisième jour de cet horrible supplice. Les chrétiens d'Amiterne ayant enlevé son corps, l'enterrèrent honorablement près de leur ville. — 5 septembre.

VICTORIN (saint), martyr à Assise en Ombrie avec plusieurs de ceux qu'il avait convertis à la foi chrétienne dont il était un zélé propagateur, souffrit l'an 250, pendant la persécution de l'empereur Dèce. — 13 juin.

VICTORIN (saint), martyr en Auvergne, était, avant sa conversion, domestique d'un prêtre païen qui desservait un temple fameux nommé Vasse. Quelques conférences qu'il eut avec saint Cassius lui ouvrirent les yeux sur l'impiété du culte des idoles. Il embrassa donc le christianisme et s'associa aux travaux apostoliques du saint missionnaire à qui il était redevable de sa conversion. Il partagea ensuite avec lui la couronne du martyre : ils furent mis à mort pour la religion vers l'an 266, pendant l'irruption que fit dans les Gaules, et principalement en Auvergne, Chrocus, chef d'une tribu de Germains. — 15 mai.

VICTORIN (saint), martyr en Afrique avec saint Satur et d'autres, est honoré le 14 janvier.

VICTORIN (saint), martyr en Afrique avec saint Honorat et plusieurs autres, est honoré le 18 janvier.

VICTORIN (saint), martyr en Afrique, souffrit avec saint Alciâtre et plusieurs autres. — 21 février.

VICTORIN (saint), martyr en Afrique avec saint Aute, est honoré le 24 mars.

VICTORIN (saint), martyr en Afrique, souffrit avec saint Second et plusieurs autres. — 28 juin.

VICTORIN (saint), martyr en Macédoine,

souffrit avec plusieurs autres. — 31 octobre.

VICTORIN (saint), martyr en Afrique, souffrit avec saint Victure et trente-trois autres. — 18 décembre.

VICTORIN (saint), martyr à Diospolis, en Egypte, l'an 284, sous l'empereur Numérien, avait déjà confessé la foi à Corinthe, sa patrie, sous l'empereur Dèce, en 249. Arrêté avec six de ses compatriotes, qui étaient confesseurs comme lui et qui se trouvaient avec lui à Diospolis, il fut appliqué à la question par ordre de Sabin, gouverneur de la Thébaïde, et jeté ensuite dans un mortier où il eut les pieds et les jambes écrasés. A chaque coup qu'on lui donnait, on lui disait : *Malheureux, aie pitié de toi et évite la mort en renonçant à ton nouveau Dieu.* Comme il persévérait avec constance dans sa première confession, il fut assommé. — 25 février.

VICTORIN (saint), martyr à Rome, fut converti à la foi par saint Sébastien et baptisé par le prêtre saint Polycarpe. Comme il était occupé, avec saint Castor et un autre chrétien, à rechercher les corps des saints martyrs pour leur donner la sépulture, ils furent arrêtés tous trois par ordre du juge Fabien, qui, ne pouvant, par promesses ni par menaces, les décider à l'apostasie, les fit mettre trois fois à la torture dans l'espace de dix jours, et ensuite il les fit jeter dans le Tibre, l'an 288, sous les empereurs Dioclétien et Maximien. — 7 juillet.

VICTORIN (saint), martyr à Nicomédie avec saint Pasteur et plusieurs autres, souffrit l'an 303, au commencement de la persécution de l'empereur Dioclétien, dont il fut l'une des premières victimes. — 27 mars.

VICTORIN (saint), martyr à Carthage, fut arrêté à Abitine, ville de la province proconsulaire, avec saint Saturnin, prêtre, saint Datif, sénateur, et quarante-six autres. On se saisit de leurs personnes un dimanche, pendant qu'ils assistaient à la célébration des saints mystères. Après un premier interrogatoire subi devant les magistrats d'Abitine, on les envoya chargés de chaînes à Carthage. Le proconsul Anulin les ayant fait comparaître devant son tribunal, après d'affreuses tortures ils furent emprisonnés, en attendant qu'on disposât de leur sort. Victorin mourut dans son cachot en 304, par suite des tourments qu'on lui avait fait subir. — 11 février.

VICTORIN (saint), évêque de Pettau et martyr, après de brillantes études, enseigna d'abord la rhétorique ; mais, dégoûté du monde et de ses vanités, il consacra ses talents à la défense de la religion. Les services qu'il avait rendus à l'Eglise et les preuves de zèle qu'il avait données le firent élever sur le siége épiscopal de Pettau dans la haute Pannonie, aujourd'hui la Styrie. Les fonctions de son ministère ne l'empêchèrent pas d'écrire contre la plupart des hérésies de son temps, et il trouva encore des moments pour composer des Commentaires sur une grande partie de l'Ecriture sainte. Ses ouvrages ne sont point parvenus jusqu'à nous, et il ne nous reste de lui qu'un petit traité de la *Création du monde*, qui fait regretter ceux de ces écrits qui se sont perdus. Quant au *Commentaire sur l'Apocalypse*, qui porte son nom et qu'on trouve dans la *Bibliothèque des Pères*, d'habiles critiques croient qu'il n'est pas de lui, ou que du moins il a été interpolé. Saint Jérôme appelle saint Victorin *une des colonnes de l'Eglise*, et dit que ses ouvrages sont très-utiles, mais qu'ils ne se recommandent pas sous le rapport du style ; ce qui provenait de ce que l'auteur, étant Grec de naissance, ne maniait que difficilement la langue latine. Ce saint évêque souffrit le martyre vers l'an 304 sous l'empereur Dioclétien. — 2 novembre.

VICTORIN (saint), martyr à Ravenne avec saint Valentin et un autre, souffrit l'an 304, pendant la persécution de Dioclétien. — 11 novembre.

VICTORIN (saint), martyr à Nicomédie avec saint Victor, fut arrêté dès le commencement de la persécution de l'empereur Dioclétien, et pendant trois années de détention, il eut à subir de nombreux assauts et de cruelles tortures, parce qu'il refusait d'obéir aux édits portés contre les chrétiens. Il mourut en prison l'an 306. — 6 mars.

VICTORIN (saint), martyr en Afrique avec saint Sévère et deux autres, souffrit dans le ve siècle sous les rois vandales. — 2 décembre.

VICTORIN (saint), confesseur à Camérino, dans la Marche d'Ancône, florissait dans le vi^e siècle. — 8 juin.

VICTORIN (saint), moine et martyr, était un religieux du monastère de Saint-Jean-Baptiste à Messine, alors gouverné par saint Placide, disciple de saint Benoît, lorsqu'un chef de pirates que le Martyrologe romain nomme Mamucha, ayant fait une descente en Sicile, l'an 546, massacra, en haine du nom chrétien, le saint abbé et trente-cinq de ses moines, parmi lesquels se trouvaient saint Victorin et saint Eutyque, son frère. — 5 octobre.

VICTORINE (sainte), *Victorina*, martyre en Afrique, est honorée le 26 novembre.

VICTORIUS (saint), martyr à Césarée en Cappadoce, souffrit avec saint Polyeucte et un autre. — 21 mai.

VICTORIUS ou VICTORÈGUE (saint), martyr à Léon en Espagne, était fils de saint Marcel le Centurion. Il fut décapité avec ses deux frères, saint Claude et saint Luperce, par ordre du président Dignien, pendant la persécution de Dioclétien. — 30 octobre.

VICTORIUS (saint), martyr à Rome, était frère de saint Sévère et de deux autres martyrs, connus sous le nom des *quatre frères couronnés.* Cette dénomination leur fut donnée parce qu'on ignorait leur nom, et lorsque Dieu les eût révélés, on continua également de les appeler ainsi. Ils occupaient des postes distingués lorsqu'ils furent arrêtés, en 304, pendant la persécution de Dioclétien, et fouettés avec des cordes plombées, jusqu'à ce qu'ils expirassent. — 8 novembre.

VICTRICE (saint), *Victricius*, évêque de Rouen, né sous le règne de Constantin, porta les armes dans sa jeunesse. Il avait été élevé dans les superstitions païennes, et l'on place sa conversion sous le règne de Julien l'Apostat. Aussitôt qu'il eut embrassé le christianisme, il s'avança à travers les troupes réunies dans le camp, et ayant pénétré jusqu'au tribun, il déposa à ses pieds son habit militaire et ses armes, en lui disant qu'il ne voulait plus servir que sous les étendards de la religion chrétienne. Le tribun, qui était païen, le fit battre cruellement. On le conduisit ensuite en prison, où on le coucha nu sur des pierres aiguës ; mais ce supplice ne pouvant le faire changer de résolution, on le conduisit au comte ou général d'armée qui le condamna à la décapitation. Pendant qu'on le menait au supplice, l'exécuteur, qui marchait à ses côtés, l'insultait et lui marquait avec la main la partie de son corps qu'il allait lui trancher ; mais il perdit la vue sur-le-champ, en punition de son insolence. Ce miracle fut suivi d'un autre : Victrice était lié si étroitement, que les chaînes pénétraient dans la chair. Les soldats qu'il priait de le desserrer un peu s'y étant refusés, il invoqua Jésus-Christ, et aussitôt ses chaînes se rompirent, et personne n'osa enchaîner de nouveau celui que Dieu venait de délier. Le comte, informé de ce qui venait de se passer, en fit son rapport à l'empereur ; sur sa demande, Victrice obtint sa grâce et fut rendu à la liberté. Il en profita pour aller porter le flambeau de la foi chez les Morins et chez les Nerviens, peuples qui habitaient les contrées qui composent aujourd'hui la Picardie, le Hainaut et la Flandre. Il y trouva un grand nombre d'infidèles dont la plupart se convertirent. Bientôt on vit s'élever des églises et des monastères. Pendant que le zélé missionnaire était occupé de ses travaux apostoliques, il fut élevé, par le saint-siége, à la dignité épiscopale. Il était déjà évêque de Rouen lorsque saint Paulin vint le consulter à Vienne, vers l'an 392, sur le projet qu'il avait de quitter le monde pour vivre dans la retraite. Saint Martin de Tours se trouvait aussi à cette entrevue, et saint Victrice se lia avec lui d'une étroite amitié. Ils se trouvaient ensemble à Chartres lorsqu'un père amena à saint Martin sa fille, muette de naissance, afin qu'il lui obtînt l'usage de la parole. Le saint évêque de Tours le renvoya à Victrice et à un autre évêque nommé Valentinien, disant qu'ils avaient plus de pouvoirs que lui auprès de Dieu ; mais ils joignirent leurs instances à celles du père de la fille, et saint Martin opéra le miracle qu'on lui demandait. L'église de Rouen, qui, jusque-là, n'était guère connue, devint, sous l'administration de saint Victrice, une des églises les plus florissantes de la chrétienté. Pendant qu'il était occupé à sanctifier son troupeau, il fut appelé dans la Grande-Bretagne pour apaiser quelques troubles qui s'y étaient élevés. Il réussit dans sa mission, et il était à peine de retour dans son diocèse, lorsqu'il apprit que saint Ambroise et d'autres évêques d'Italie lui envoyaient une caisse de reliques, parmi lesquelles il s'en trouvait de saint Jean l'Evangéliste, de saint Procule de Bologne, de saint Antonin de Plaisance, de saint Nazaire de Milan et de plusieurs autres. Il avait déjà reçu précédemment de saint Ambroise, des reliques de saint Jean-Baptiste, de saint André, de saint Thomas, de saint Luc, des saints Gervais et Protais et de saint Agricole. Saint Victrice fit bâtir dans sa ville épiscopale une église pour les placer, et il les y transféra ensuite avec une grande solennité. Il prononça à cette occasion un discours où il fait la description de la cérémonie et parle des saints dont il transférait les précieux restes. Le saint évêque fut accusé d'errer dans la foi : il est probable que cette erreur prétendue avait la Trinité pour objet. On croit que ce fut pour se justifier qu'il fit le voyage de Rome, vers l'an 403, sous le pontificat d'Innocent I[er]. Il quitta l'Italie sans avoir pu visiter son illustre ami, saint Paulin de Nole, qui s'en plaignit dans une lettre qu'il lui adressa l'année suivante, et dans laquelle il dit qu'il ne méritait pas une si grande consolation. Il se réjouit de ce que Victrice a confondu la calomnie et triomphé de la malice de ses ennemis. Saint Victrice, qui avait consulté Innocent sur quelques points de discipline, reçut de ce pape, en 404, une décrétale contenant treize articles relatifs au clergé, et où la continence est fortement recommandée aux clercs. Il y avait aussi dans la réponse du pape des règlements pour les vierges consacrées à Dieu. Le saint évêque mourut en 415 ou en 417. — 7 août.

VICTUR (saint), *Victurius*, évêque du Mans, gouverna cette Eglise pendant près d'un demi-siècle, et fit éclater sa sainteté par plusieurs miracles, parmi lesquels on cite un incendie qui causait de grands ravages dans la ville du Mans, et qu'il éteignit par le signe de la croix. Il florissait dans le v[e] siècle, et il fut enterré dans l'endroit où l'on bâtit dans la suite l'église du Pré, auprès de saint Victeur, son prédécesseur, qui, selon quelques-uns, était son père. — 1[er] septembre.

VICTURE (saint), *Victurius*, martyr en Afrique avec saint Victor et trente-trois autres, est nommé dans le Martyrologe de Saint-Jérôme le 17 et dans le romain le 18 décembre.

VICTURE (saint), martyr en Afrique, souffrit avec saint Atrien et un autre. — 1[er] mars.

VIERGUE (sainte), *Virgana*, bergère en Poitou, est honorée près de Thouars le 7 janvier.

VIGIEN (le bienheureux), *Vigianus*, évêque en Ecosse, avait été religieux de l'ordre de Cluny avant son élévation à l'épiscopat, et il est honoré à Abirboch le 4 janvier.

VIGILE (saint), *Vigilius*, évêque de Trente et martyr, était fils de sainte Maxence, et il fut élevé à la dignité épiscopale en 385. Ayant écrit à saint Ambroise, son métropolitain,

pour lui demander des règles de conduite, le saint docteur, dans sa réponse, l'exhorte à s'opposer avec fermeté à l'usure et aux mariages entre les chrétiens et les infidèles. Comme il y avait encore beaucoup d'idolâtres dans son diocèse, Vigile chargea saint Sisinne, saint Martyrius et saint Alexandre d'aller leur prêcher l'Evangile. Ces missionnaires, ayant été mis à mort par ces infidèles, qu'ils voulaient convertir, le saint évêque envoya la relation de leur martyre à saint Simplicien, successeur de saint Ambroise, et à saint Jean Chrysostome. Il portait envie à leur triomphe et désirait vivement partager leur couronne. Ses souhaits furent exaucés : des paysans idolâtres le massacrèrent vers l'an 400. — 26 juin.

VIGILE (saint), évêque de Brescia en Lombardie, est honoré dans cette ville, le 26 septembre.

VIGILE (saint), évêque d'Auxerre et martyr, fut massacré en 689, dans la forêt de Compiègne, par les émissaires de Varaton, qui avait succédé à Ebroin dans la charge de maire du palais. — 11 mars.

VIGOR (saint), *Vigor*, évêque de Bayeux, né dans le territoire d'Arras, se mit sous la conduite de saint Vaast, évêque de cette ville. Il quitta ensuite sa patrie et vint se fixer dans la Neustrie, près de Bayeux. Comme l'idolâtrie régnait encore dans cette province, il s'appliqua avec succès à la conversion des infidèles, et après la mort de l'évêque de Bayeux, qu'on croit être saint Contest, il fut élevé sur le siége de cette ville. Parmi les monastères qu'il fonda, on cite celui de Cérisy. Il mourut avant le milieu du VIe siècle, vers l'an 530, et il fut enterré sur le mont Phanus, où l'on bâtit un prieuré qui portait son nom. Il y avait à Rouen une église paroissiale sous son invocation. Il y a aussi près de Bayeux une paroisse qui s'appelle Saint-Vigor-le-Grand, et une autre dans le même diocèse, près de Condé-sur-Noireau, qui porte le nom de Saint-Vigor-le-Mésérets. — 1er et 3 novembre.

VIHON (saint), *Viho*, premier évêque d'Osnabruck, florissait dans le VIIe siècle, et il est honoré le 20 avril.

VILFÈRE ou GOUFFIER (le bienheureux), *Vilferus*, moine de Moutier-Saint-Jean, florissait dans le IXe siècle. Aux vertus d'un fervent religieux, il joignait la science de la médecine. Les moines de Saint-Germain d'Auxerre ayant été atteints d'une maladie épidémique, Heldric, leur abbé, fit venir le bienheureux Vilfère, afin qu'il leur prodiguât les secours de son art. Il se rendit à cette invitation; mais il devint lui-même victime du fléau qu'il était venu combattre, et il mourut à Auxerre, dans de grands sentiments de piété, en 842. Il est invoqué dans les litanies de ce diocèse avec le titre de bienheureux. — 11 décembre.

VILLAN (le bienheureux), évêque de Gubbio, florissait au commencement du XIIIe siècle, et mourut en 1230. — 7 mai.

VILLANA BOTTI (la bienheureuse), née au commencement du XIVe siècle, d'une honnête famille de Florence, se montra de bonne heure un modèle d'innocence et de piété. Elle pratiquait des austérités au-dessus de son âge, portait constamment le cilice, se livrait à des jeûnes fréquents, passait une partie des nuits en prières, et lorsqu'elle était accablée par le sommeil, elle couchait sur la dure avec une pierre pour oreiller. Ses parents lui ayant interdit cette dernière pratique, elle remplissait son lit de gros sable qu'elle ôtait chaque matin. Elle quitta la maison paternelle avec l'intention d'entrer dans une maison religieuse. Son père, qui, quoique très-pieux, avait dessein de la marier, la fit chercher de tous côtés, et ayant découvert sa retraite, il la ramena chez lui et lui fit épouser un jeune homme d'une famille noble; mais bientôt la ferveur de Villana s'affaiblit pour faire place à l'amour du monde et de ses vains plaisirs. Cependant le ciel avait sur elle des vues de miséricorde : un jour qu'elle était toute occupée de sa parure, et qu'elle admirait dans une glace sa tête parée d'une coiffure brillante d'or et de pierreries, une figure horrible lui apparut, à plusieurs reprises, dans la glace. Cette apparition, qui la remplit de terreur, fut pour elle un trait de lumière. Elle vit dans cet objet hideux une image de la laideur de son âme; alors, se dépouillant de ses bijoux, elle se rendit, dans le costume le plus simple, à l'église des Dominicains, où elle fit à un saint religieux la confession générale de ses fautes; ensuite elle s'appliqua à ranimer en elle l'amour de Dieu et l'esprit de prière. Elle reprit le cilice et revint à ses premières austérités. Elle demanda à son mari la permission d'entrer dans le tiers ordre de Saint-Dominique, mais n'ayant pu l'obtenir, elle vivait en religieuse dans sa maison. Sa consolation était de lire l'Ecriture sainte, surtout les Epîtres de saint Paul et les écrits des saints Pères qui traitent de la vie spirituelle. Dieu la favorisa de grâces extraordinaires, et souvent elle tombait en extase. Elle poussait si loin les austérités, qu'on crut devoir lui en faire des observations; mais elle répondit que l'amour divin répandait dans son âme de si grandes douceurs, que sa seule peine était d'être obligée de prendre quelque nourriture. Sa patience fut éprouvée par de nombreuses tribulations. Les injures, les calomnies, les mauvais traitements ne lui furent pas épargnés. Le démon lui livra aussi de rudes assauts, et son corps fut en proie à de graves infirmités; mais rien ne put abattre sa constance ni troubler son calme intérieur. Saisie d'une fièvre violente qui l'eut bientôt réduite à l'extrémité, elle demanda les sacrements de l'Eglise, qu'elle reçut avec de grands sentiments de piété. Elle se fit lire ensuite la passion de Notre-Seigneur, et lorsque l'on en fut à ces mots, *Et ayant baissé la tête, il rendit l'esprit*, elle croisa ses mains sur sa poitrine et expira tranquillement, le 29 janvier 1360. Son corps, qui resta flexible et qui répandait une odeur suave, fut revêtu de l'habit du

tiers ordre de Saint-Dominique, qu'elle avait reçu dans sa dernière maladie. Aussitôt que sa mort fut connue, le peuple de Florence se porta en foule près de ses restes mortels. On déchira, pour les emporter comme des reliques, les vêtements qui la recouvraient, et on fut obligé, pour satisfaire la dévotion des Florentins, de la laisser exposée pendant un mois dans l'église de Sainte-Marie-la-Neuve. La sainteté de la bienheureuse Villana fut attestée par plusieurs miracles éclatants; Léon XII approuva en 1824 le culte qu'on lui rendait de temps immémorial, et permit aux Dominicains, ainsi qu'au clergé de Florence, de célébrer sa fête le 28 février.

VILLEBERT (le bienheureux), *Villibertus*, évêque de Cologne, florissait après le milieu du IXe siècle, et mourut en 890. Il est honoré dans son diocèse le 11 septembre.

VILLICAIRE (saint), *Villicarius*, archevêque de Vienne dans le VIIIe siècle, fut d'abord évêque d'Agaune ou de Saint-Maurice, dans le Valais. Quoique ce ne fût pas un siége épiscopal, il exerçait les fonctions de sa dignité dans le monastère et dans les lieux qui en dépendaient. Cette abbaye ayant été dévastée par les Sarrasins et ses biens usurpés, Villicaire se retira à Rome, où il fut reçu avec distinction par le pape Etienne II, qui l'estimait beaucoup et qui le consultait souvent. Après avoir passé quelques années à Rome, il revint à Agaune, où il se proposait de finir ses jours uniquement occupé de la contemplation des choses célestes; mais on le tira de sa solitude pour le mettre sur le siége de Vienne en Dauphiné. Il assista, en 765, à la célèbre assemblée d'Attigny, et il mourut sur la fin du VIIIe siècle. — 13 juin.

VILLIQUE (saint), *Villicus*, évêque de Metz, florissait dans le milieu du VIe siècle, et mourut en 573. — 17 avril.

VIMIN ou VIVIEN (saint), *Vibianus*, évêque en Ecosse, embrassa l'état monastique dans un monastère du comté de Fife, et il devint ensuite abbé. Son mérite et sa sainteté le firent parvenir à la dignité épiscopale, selon un usage pratiqué en Ecosse dans ce temps-là, et qui consistait à sacrer évêques les abbés des grands monastères du pays. Sa sainteté et ses miracles lui attirant la vénération publique, il craignit que ces témoignages de respect ne l'exposassent à la tentation de la vaine gloire: pour s'y soustraire il se retira dans une solitude reculée, où il fonda l'abbaye de Holywood. Il y mourut vers l'an 715, et jusqu'à la prétendue réforme son culte était très-répandu en Ecosse. — 21 janvier.

VINCENCE (sainte), *Vincentia*, martyre à Antioche avec saint Aruspique et plusieurs autres, souffrit au commencement du IVe siècle. — 16 novembre.

VINCENT (saint), *Vincentius*, martyr à Rome avec saint Eusèbe et deux autres, sous l'empereur Commode, fut étendu sur le chevalet, placé dans les ceps, et eut ensuite les flancs brûlés par des torches enflammées. Il expira sous les coups de bâtons et de cordes plombées dont on l'accabla, lui et ses compagnons. — 25 août.

VINCENT (saint), sous-diacre et martyr à Rome, avec le pape saint Sixte II, fut décapité l'an 258, pendant la persécution de Valérien. Son corps fut enterré dans le cimetière de Prétextat. — 6 août.

VINCENT (saint), diacre et martyr dans le pays d'Agen, vint prêcher l'Evangile dans les Gaules vers le milieu du IIIe siècle. Arrêté par les païens, il fut conduit à Agen et il comparut devant le gouverneur. Ce fonctionnaire le fit distendre au moyen de pieux plantés en terre, et frapper ensuite à grands coups de fouet: il le condamna enfin à la décapitation. Cette sentence fut exécutée probablement vers l'an 273, pendant la persécution de l'empereur Aurélien. Son culte est fort ancien, et dès le VIe siècle on se rendait de toutes parts à son tombeau, comme nous l'apprenons de saint Grégoire de Tours. — 9 juin.

VINCENT (saint), martyr en Afrique, souffrit avec saint Datif et un autre. — 27 janvier.

VINCENT (saint), martyr à Carthage, souffrit avec saint Lucien. — 1er février.

VINCENT (saint), martyr à Porto, est honoré le 24 mai.

VINCENT (saint), martyr à Rome, souffrit sur la voie de Tivoli. — 24 juillet.

VINCENT (saint), martyr à Gironne avec saint Oronte, son frère, était d'une des plus illustres familles de l'Espagne. Après avoir été élevé dans le paganisme, il avait embrassé la religion chrétienne, ainsi que son frère. La persécution de Dioclétien ayant éclaté dans la Catalogne en 290, Vincent et Oronte se retirèrent à Roda, petite ville située dans le voisinage de Gironne, et ils trouvèrent un asile chez saint Victor le *Lévite*. Un jour que les deux frères s'étaient rendus sur une montagne voisine pour prier, Rufin, gouverneur de la province, se rendit à la demeure de leur hôte pour lui demander où il les avait cachés, le menaçant des peines les plus sévères, s'il ne les lui livrait. Victor, sans s'effrayer, lui répondit que les saints dont il désirait se saisir pour les contraindre à l'apostasie, étaient des hommes généreux, issus d'un sang royal et instruits dans la loi divine à laquelle ils demeureraient toujours fidèles: *Au surplus*, ajouta-t-il, *ils invoquent leur Dieu là haut sur la montagne*. Rufin, accompagné d'une troupe de sbires, se mit à leur recherche, et après être parvenu au haut de la montagne, il trouva les deux frères qui priaient. Aussitôt qu'il les aperçut il s'écria: *Vous n'ignorez pas qu'au nom de l'empereur, j'ai plein pouvoir de poursuivre tous ceux qui s'appellent chrétiens. Je vous engage donc, illustres et vaillants jeunes hommes, et vous exhorte, par la noblesse de votre naissance ainsi que par les liens du sang, qui vous placent près du trône impérial, de sacrifier aux dieux de l'empire; car je jure par ces mêmes dieux que si vous écoutez mes paroles, votre crédit auprès du prince sera encore plus grand que le mien.* Vincent et Oronte répondirent

qu'ils étaient fermement décidés à n'adorer jamais que le Créateur du ciel et de la terre. Enfin, voyant que toutes ses tentatives étaient inutiles, leur fit couper la tête. Victor, l'hôte des deux martyrs, cacha leurs corps, et le gouverneur, instruit du fait, le fit décapiter dans le lieu même où ils avaient souffert. — 22 janvier.

VINCENT (saint), martyr à Collioure, dans le Roussillon, souffrit, l'an 291, sous l'empereur Dioclétien. — 19 avril.

VINCENT (saint), martyr à Cortone avec saint Nidérien et plusieurs autres, souffrit au commencement du IVe siècle, sous Dioclétien. Son corps fut apporté à Metz par Thierri, évêque de cette ville, et il a donné son nom à l'abbaye de Saint-Vincent. — 16 mai

VINCENT (saint), premier évêque de Bévagne en Ombrie, souffrit avec saint Bénigne, son diacre, l'an 303, pendant la persécution de Dioclétien. — 6 juin.

VINCENT (saint), martyr en Espagne avec saint Liède, souffrit pendant la persécution de Dioclétien. — 1er septembre.

VINCENT (saint), diacre et martyr à Valence, fut élevé dans la piété et la connaissance de la religion par saint Valère, évêque de Saragosse, qui, après l'avoir ordonné diacre, le chargea, malgré sa grande jeunesse, d'annoncer à son troupeau la parole de Dieu à sa place, parce qu'il avait de la peine à s'exprimer. Arrêté avec son évêque par ordre de Dacien, gouverneur de la province, ils souffrirent divers tourments à Saragosse, et furent ensuite conduits à Valence, où on les mit en prison. Après une cruelle détention, pendant laquelle ils avaient eu à subir les horreurs de la faim, le gouverneur les fit comparaître devant lui, espérant que ce qu'ils avaient souffert aurait affaibli leur courage; mais les voyant pleins de santé et de vigueur, il s'en prit aux gardes, leur reprochant de n'avoir pas exécuté ses ordres relativement aux deux prisonniers. S'adressant ensuite à ceux-ci, il essaya, par promesses et par menaces, de les déterminer à sacrifier aux dieux. Comme Valère, qui ne parlait qu'avec peine, ne répondait pas, *Je parlerai pour vous, mon père, si vous le voulez*, lui dit Vincent. *Mon fils*, reprit Valère, *je vous ai déjà confié la charge d'annoncer la parole de Dieu, et je vous confie encore celle de faire ici l'apologie de la foi pour laquelle nous combattons.* Alors le saint diacre déclara hautement qu'ils étaient chrétiens; qu'ils n'adoraient qu'un seul Dieu en trois personnes, et qu'ils étaient prêts à tout souffrir pour son nom. En conséquence, Valère fut condamné à l'exil; quant à Vincent, Dacien le fit attacher sur le chevalet, et on lui distendit les pieds et les mains avec des cordes, au point que ses os furent disloqués. On le déchira ensuite avec les ongles de fer. Pendant ce supplice, le martyr reprochait aux bourreaux de le traiter avec trop de douceur: aussi Dacien, les soupçonnant de le ménager, les fit frapper eux-mêmes; ce qui donna au saint un instant de relâche. Les bourreaux, stimulés par les coups qu'ils avaient reçus, revinrent à la charge, et par deux fois ils furent obligés de se reposer. Ils le mirent dans un tel état, qu'on lui voyait les entrailles et les os. Cependant Vincent paraissait inondé de joie, et la plus grande sérénité éclatait sur son visage. Le gouverneur, s'avouant vaincu, fit cesser les tortures et recourut à un autre moyen. *Ayez pitié de vous*, lui dit-il avec une douceur apparente: *Sacrifiez aux dieux, ou seulement livrez-moi les Écritures des chrétiens, afin que je les fasse brûler, conformément aux édits des empereurs.* Le saint répondit qu'il redoutait beaucoup moins les tourments qu'une fausse compassion. Alors Dacien, reprenant toute sa fureur, le condamna à la torture du feu, laquelle consistait en un lit de fer, dont les différentes pièces, garnies de pointes aiguës, étaient posées sur un brasier ardent. On plaça dessus le martyr, et la partie de son corps qui n'était pas exposée à l'action immédiate du feu était brûlée par l'application de lames toutes rouges. La graisse qui fondait et qui tombait sur le feu contribuait à augmenter son activité. Pendant ce supplice, dont la seule pensée saisit d'horreur, le saint conservait son calme et même sa gaieté. Dacien, du haut de son tribunal, demandait, par intervalles, ce que disait, ce que faisait Vincent. *Il est toujours le même*, répondaient les bourreaux, *et l'on dirait que les tourments ne font qu'augmenter sa constance.* Il ordonna donc qu'on le reconduisît en prison, avec ordre de le coucher sur des morceaux de pots cassés et de lui mettre les ceps aux pieds. Il défendit qu'on laissât personne pénétrer dans son cachot, soit pour le voir, soit pour lui parler; mais il fut visité, la nuit suivante, par des anges qui vinrent chanter avec lui les louanges de Dieu. Le geôlier entendit ces chants divins: regardant par les fentes de la porte, il vit le cachot éclairé d'une grande lumière, et le saint qui se promenait en chantant des hymnes. Il fut tellement frappé de ce prodige, qu'il se convertit sur-le-champ et reçut le baptême. Cet événement fit sur Dacien une impression telle qu'il en pleura de rage; mais il cessa de tourmenter le saint, et voulant lui ravir la gloire du martyre, il le fit placer sur un lit; alors les chrétiens vinrent avec empressement baiser ses plaies et recevoir dans des linges le sang qui en découlait. Saint Vincent mourut presque aussitôt après qu'on l'eut tiré de son cachot, et l'on croit que ce fut le 22 janvier de l'an 304. Dacien fit jeter son corps dans un champ, afin qu'il fût dévoré par les bêtes, qui ne lui firent aucun mal. On le porta ensuite à la mer, cousu dans un sac auquel on avait attaché une grosse pierre; mais il fut rejeté sur le rivage, et deux chrétiens ayant connu par révélation le lieu où il avait été poussé par les vagues, l'enterrèrent dans une petite chapelle, hors des murs de Valence. Cette chapelle devint bientôt célèbre à cause des miracles qui s'y opérèrent par ses reliques, par les instruments de son supplice, et surtout par le lit de fer qu'on y avait trans-

porté. Les précieux restes du corps de saint Vincent furent transférés, vers l'an 864, de Valence à Castres en Languedoc, afin de les soustraire à la fureur des Maures, et les calvinistes les brulèrent vers la fin du XVIe siècle. Les Portugais prétendent que ces mêmes reliques furent transportées à Lisbonne dans le XIIe siècle, et la fête de cette translation, qui se célèbre en Portugal le 15 septembre, a été approuvée par Sixte V. — 22 janvier.

VINCENT (saint), martyr à Carthage, était d'Abitine, ville de la province consulaire, où il fut arrêté avec saint Saturnin, saint Datif et quarante-six autres, qui furent conduits à Carthage. Le proconsul Anulin le fit mettre en prison, où il mourut l'an 304, pendant la persécution de Dioclétien. — 27 janvier et 11 février.

VINCENT (saint), martyr à Avila en Espagne avec sainte Sabine et sainte Christèle, l'an 304, pendant la persécution de l'empereur Dioclétien, fut distendu sur le chevalet avec tant de violence, que ses os en furent disloqués. Il eut ensuite la tête écrasée à coups de leviers par ordre du président Dacien. — 27 octobre.

VINCENT (saint), second évêque de Digne, était Africain d'origine, comme saint Donnis, son prédécesseur, et il avait secondé saint Marcellin d'Embrun dans ses travaux apostoliques. Il assista, en 374, au premier concile de Valence, et mourut vers l'an 380. — 22 janvier et 5 juillet.

VINCENT DE LÉRINS (saint), prêtre et moine, était Gaulois de naissance et originaire de Toul, selon la plupart des historiens. Après des études brillantes, il embrassa la carrière des armes et parut ensuite avec éclat dans le monde, qu'il quitta pour se retirer dans le monastère de Lérins. C'est dans cette solitude qu'il composa son *Commonitoire* ou *Avertissement contre les hérétiques*. Cet ouvrage remarquable par la précision et la logique qu'on y admire à chaque page, fut écrit en 434 ; il est dirigé principalement contre les nestoriens et les apollinaristes ; mais les principes qu'il pose peuvent servir à combattre toutes les hérésies. Un autre mérite de son opuscule, c'est la clarté et l'énergie du style, la force des pensées et l'éloquence. L'auteur, par humilité, prend le nom de *Pèlerin*, parce qu'il se regardait comme étranger sur cette terre d'exil, et il s'appelle le *dernier des serviteurs de Dieu*. Cependant son livre est un chef-d'œuvre de controverse, et nous pourrions ajouter un chef-d'œuvre de concision ; car il renferme presque autant de choses que de mots : ce qui n'exclut ni l'onction, ni l'élégance. Saint Vincent mourut vers l'an 450 ; ses reliques se gardent dans l'île de Lérins. — 24 mai.

VINCENT (saint), abbé de Saint-Claude et martyr à Léon en Espagne, ayant voulu s'opposer avec zèle aux progrès de l'arianisme, apporté par les Goths, fut massacré par ces hérétiques vers la fin du Ve siècle. Son corps repose dans la cathédrale d'Oviédo où l'on fait sa fête le 11 mars ; mais il est nommé dans le Martyrologe romain le 11 septembre.

VINCENT KADLUBEK (le bienheureux), évêque de Cracovie et ensuite religieux cistercien, naquit vers le milieu du XIIe siècle, à Karlou, dans le palatinat de Sandomir. Il sortait d'une famille illustre, et montra dès son jeune âge les plus heureuses dispositions pour la vertu. Après avoir terminé ses études théologiques dans l'université de Cracovie et reçu le bonnet de docteur, Foulques, évêque de cette ville, lui conféra la prêtrise et le nomma ensuite prévôt de la collégiale de Sandomir. Après la mort de cet évêque, le chapitre de Cracovie élut Vincent pour son successeur, et cette élection fut confirmée par Innocent III en 1208. Il y avait dix ans que le saint évêque de Cracovie édifiait son troupeau lorsque le désir d'une plus grande perfection le détermina à quitter son siége pour embrasser l'état religieux. Après avoir distribué aux pauvres tout ce qu'il possédait et s'être dépouillé, en présence de son chapitre, des insignes de la dignité épiscopale, il se rendit, nu-pieds, au monastère d'Andréove, situé à dix lieues de Cracovie, et il y embrassa la règle de Cîteaux. Il y passa les cinq dernières années de sa vie dans la contemplation des choses célestes et dans les austérités de la pénitence. Il mourut le 8 mars 1223. Le don des miracles dont Dieu l'avait favorisé avant et après sa mort décida Clément XIII à approuver, en 1764, le culte qu'on lui rendait de temps immémorial dans le diocèse qu'il avait illustré par ses vertus. — 16 mars.

VINCENT FERRIER (saint), dominicain, né à Valence en Espagne le 23 janvier 1357, sortait d'une famille recommandable par ses vertus et surtout par sa charité pour les pauvres. Il était le frère de Boniface Ferrier, qui mourut général des Chartreux. Vincent montra de bonne heure un grand attrait pour la mortification : dès son enfance il jeûnait les mercredis et les vendredis. Ses parents, voyant la tendre charité qu'il manifestait pour les pauvres, le chargèrent de la distribution de leurs aumônes. A dix-sept ans, il avait terminé ses études de théologie, et, libre de choisir l'état vers lequel le portait sa vocation, il prit l'habit religieux chez les Dominicains de Valence, en 1374. Après avoir fait profession, il fut chargé d'enseigner la philosophie. Il n'avait pas encore vingt-quatre ans lorsqu'il publia son traité des *Suppositions dialectiques*. Il alla ensuite professer à Barcelone, et fut chargé en outre d'annoncer la parole de Dieu, et ses sermons produisirent des fruits abondants. Envoyé par ses supérieurs à l'université de Lérida, il y reçut, en 1384, le bonnet de docteur des mains du cardinal Pierre de Lune, légat de Clément VII. Redemandé par ses compatriotes, il retourna à Valence pour y continuer ses prédications et pour y faire un cours d'Écriture sainte. Pendant qu'il s'acquittait de cette double fonction, aux applaudissements

de toute la ville, sa vertu et surtout sa réputation furent mises à une forte épreuve. Une malheureuse, qui avait conçu pour lui une passion criminelle, feignant d'être malade, l'envoya chercher, sous prétexte de se confesser; mais quand elle se trouva seule avec lui, elle mit tout en œuvre pour le faire consentir à ses infâmes désirs. Vincent prit la fuite, comme un autre Joseph, et cette femme, furieuse de voir ses avances repoussées, eut recours à la même calomnie que la femme de Putiphar; mais bientôt après, accablée de remords, elle avoua son imposture et en fit une réparation publique: le saint, pour toute vengeance, la guérit des peines intérieures qu'elle éprouvait par suite de son crime. Il passa six ans à Valence, employant aux fonctions du saint ministère les moments que lui laissait son cours d'Ecriture sainte. Le cardinal Pierre de Lune, ayant été nommé légat en France, voulut que Vincent Ferrier l'accompagnât, et le saint y travailla à la conversion des pécheurs avec non moins de succès qu'en Espagne. De retour à Valence en 1394, il fut appelé à Avignon par le même cardinal, qui venait de succéder à Clément VII, sous le nom de Benoît XIII, et qui le fit maître du sacré palais. Vincent choisit pour demeure une maison de son ordre, et continua par ses prédications à travailler à la conversion des pécheurs. Il ne négligea rien auprès de Benoît pour éteindre le malheureux schisme qui désolait l'Eglise; mais il n'obtint du pontife que de belles promesses. Celui-ci lui offrit des évêchés et même le chapeau de cardinal; mais Vincent ne voulut recevoir d'autre titre que celui de missionnaire apostolique; Benoît y joignit ceux de légat et de vicaire du saint-siége. Vincent quitta Avignon sur la fin de l'année 1398, et retourna en Espagne dont il évangélisa successivement toutes les provinces, à l'exception de la Galice. Partout il traînait à sa suite une foule immense, avide de l'entendre. Les usuriers, les blasphémateurs, les personnes qui vivaient dans le désordre et les pécheurs de toutes sortes, quelque endurcis qu'ils fussent, ne pouvaient résister à la force et à l'onction de ses discours. Dans le nombre de ceux qui se convertirent, on compte une grande multitude de juifs, de mahométans, d'hérétiques et de schismatiques. Il vint ensuite faire des missions dans le Languedoc, la Provence et le Dauphiné, d'où il passa en Italie et parcourut les côtes de Gênes, la Lombardie, le Piémont et la Savoie: il prêcha aussi dans une partie de l'Allemagne et dans la Flandre. Henri IV, roi d'Angleterre, informé des effets merveilleux que produisaient ses prédications, lui députa un gentilhomme de sa cour chargé d'une lettre très-respectueuse, pour le prier de passer dans son royaume. Il envoya sur les côtes de France un vaisseau, et, à son arrivée en Angleterre, Vincent fut reçu avec les plus grands honneurs. Après avoir donné au roi quelques avis particuliers, il fit des missions dans les principales villes d'Angleterre, d'Ecosse et d'Irlande. Le saint étant revenu en France, exerça son zèle depuis la Picardie jusqu'à la Gascogne. Benoît XIII, s'étant rendu à Gênes sous prétexte de travailler à l'extinction du schisme, manda près de lui Vincent Ferrier, lui promettant de renoncer à la papauté. Le saint, qui faisait alors une mission en Lorraine, se rendit auprès du pontife; mais ne pouvant le décider à tenir ses promesses, il prêcha à Gênes pendant un mois, après quoi il parcourut de nouveau la France et la Flandre. Il retourna en Angleterre, l'an 1406, et les deux années suivantes il donna de nouvelles missions dans le Poitou, la Gascogne, le Languedoc, la Provence et l'Auvergne. En 1408, il s'embarqua à Marseille, pour se rendre à Grenade, sur l'invitation du roi maure de cette ville, qui, frappé de sa réputation, voulut le voir et l'entendre. Vincent prêcha l'Evangile en présence du prince, et plusieurs mahométans embrassèrent le christianisme; mais les grands du royaume, alarmés de ces conversions, obtinrent du roi qu'il congédiât le saint missionnaire. Après avoir prêché dans l'Aragon et la Catalogne, il alla en 1410 à Pise, à Sienne, à Florence et à Lucques. L'année suivante il parcourut les royaumes de Castille, de Léon, de Murcie, l'Andalousie et les Asturies. A Tolède et à Salamanque, les juifs se convertirent en si grand nombre, que leurs synagogues furent changées en églises. La réputation dont il jouissait le fit choisir par les Etats d'Aragon pour un des neuf commissaires chargés de déclarer quel était le légitime héritier de la couronne. Ferdinand de Castille ayant réuni tous les suffrages, Vincent, par un discours éloquent, fit ratifier ce choix par les Aragonais, qui accueillirent ses paroles par de nombreux applaudissements. Après que Ferdinand eut été proclamé à Saragosse, il choisit pour son prédicateur et pour son confesseur Vincent, qui continua de consacrer à des missions les moments dont ses fonctions à la cour lui permettaient de disposer. Envoyé au concile de Constance par le roi, qui venait de soustraire ses Etats à l'obédience de Pierre de Lune, il prêcha dans la plupart des villes où il passa. Il était à Dijon lorsqu'il reçut la visite du cardinal Hannibaldi, envoyé par le concile pour le consulter: ce qui le dispensa d'aller jusqu'à Constance. De Bourgogne il se rendit dans le Berri, et il se trouvait à Bourges lorsqu'il reçut une lettre de Jean V, duc de Bretagne, qui l'invitait de la manière la plus pressante à venir évangéliser ses peuples. Ses prédications et ses miracles eurent bientôt renouvelé les villes de Tours, d'Angers, de Nantes et de Vannes. Il était encore en Bretagne lorsqu'il écrivit aux évêques de Castille et aux principaux seigneurs de ce royaume d'abandonner Benoît XIII et de reconnaître le concile de Constance. Non-seulement ils le firent, mais ils envoyèrent des députés au concile. Martin V, après son élection, confirma au saint le titre et les pouvoirs de missionnaire apostolique. De la Bretagne, Vin-

cent, à la demande de Henri V, roi d'Angleterre, se rendit à Caen, où ce prince se trouvait alors. Son zèle et son courage n'avaient pas diminué ; mais ses forces épuisées l'obligèrent à discontinuer ses travaux pour retourner en Bretagne. Lorsqu'il fut arrivé près de Vannes, il dit à ses compagnons qu'il y revenait pour terminer sa carrière. Le troisième jour de sa maladie, il dit à l'évêque de Vannes et aux principaux de la ville qui étaient venus le visiter, qu'il mourrait dans dix jours. Les magistrats, craignant que son corps ne leur fût enlevé après sa mort, lui demandèrent où il voulait être enterré. Il leur répondit qu'il chargeait le prieur des Dominicains le plus proche de leur ville de régler tout ce qui concernait sa sépulture. Quelque temps avant d'expirer, il se fit lire la passion du Sauveur et récita les sept psaumes de la pénitence. Il mourut le 5 avril 1419, à l'âge de soixante-deux ans. Son corps, enterré dans la cathédrale, fut levé de terre en 1456, un an après qu'il eut été canonisé par Calixte III. Les habitants de Valence résolurent en 1590, d'enlever sa châsse ; mais ceux de Vannes, instruits de leur dessein, cachèrent ce précieux trésor, qui ne fut découvert qu'en 1637, le 6 septembre, jour où l'on célèbre à Vannes la fête de cette découverte. Saint Vincent a laissé les ouvrages suivants : *Traité de la vie spirituelle, ou de l'homme intérieur; Des deux avénements de l'Antechrist; Explication de l'Oraison dominicale; Consolations dans les tentations contre la foi*; des *Traités de la fin du monde, de la ruine de la vie spirituelle, de la dignité ecclésiastique, de la foi catholique*; des *Lettres*, au nombre de sept. On lui attribue un recueil de Sermons, qui ne sont pas de lui. — 5 avril.

VINCENT DE PAUL (saint), né en 1576, à Pouy, village près de Dax en Gascogne, était fils d'un cultivateur qui faisait valoir lui-même son modeste domaine. Il passa ses premières années à la garde du troupeau de son père. Celui-ci ayant remarqué dans Vincent des dispositions peu communes pour la piété et pour les sciences, le mit en pension chez les Cordeliers de Dax, et quatre ans après, il fut chargé de l'éducation des enfants de M. Commet, avocat à Dax et juge de Pouy, ce qui le mit en état de continuer ses études sans être à charge à sa famille. En 1596, il alla faire son cours de théologie à Toulouse, et fut ordonné prêtre en 1600. Il exerçait depuis cinq ans les fonctions du saint ministère, lorsqu'il fut obligé d'aller à Marseille pour y recueillir une somme de 1,500 livres qui lui avait été léguée par testament. Pendant qu'il se rendait par mer de Marseille à Narbonne, pour retourner à Toulouse, le vaisseau fut attaqué par des pirates tunisiens, qui le capturèrent. Vincent, qui avait reçu un coup de flèche dans le combat, fut mis à la chaîne. Arrivé sur la côte de Tunis, il fut vendu à un pêcheur; celui-ci, voyant que l'air de la mer ne lui convenait pas, le revendit à un vieux alchimiste qui se livrait à la recherche de la pierre philosophale. Il traita Vincent avec assez d'humanité; il lui promit de lui laisser tous ses biens et même de lui communiquer tous les secrets de sa science, s'il voulait se faire musulman. Sur son refus d'accepter une semblable proposition, il le laissa tranquille et mourut un an après. Vincent passa au service de son neveu, qui le vendit à un renégat, originaire de Nice en Savoie, et il fut employé à des travaux agricoles. Une des femmes de son maître, laquelle était turque, allait souvent à la campagne pour voir travailler l'esclave chrétien. Elle se plaisait à le questionner sur sa religion et à lui faire chanter des cantiques et des psaumes, ce qui frappa cette femme d'un tel étonnement, qu'elle reprocha à son mari d'avoir abandonné une religion si belle. Le renégat, ne sachant que lui répondre et pénétré de remords, alla trouver son esclave, et ils convinrent de quitter en secret le pays pour revenir en Europe. Ils traversèrent la mer sur une petite barque et abordèrent heureusement à Aigues-Mortes. Après être rentré dans le sein de l'Eglise, le Savoisien se rendit à Rome avec Vincent, et après avoir satisfait sa dévotion, en visitant les tombeaux des saints apôtres et des martyrs, celui-ci revint en France et alla se fixer à Paris, où, sans autre recommandation que son mérite et ses vertus, il devint aumônier de Marguerite de France, première femme de Henri IV. Un magistrat de province, qui habitait la même maison que lui, et à qui on avait pris 400 écus, accusa de ce vol Vincent, qui se borna à répondre qu'il était innocent et que Dieu le savait. Pendant six ans qu'il fut sous le coup de cette calomnie, il ne fit aucune démarche pour sa justification et supporta cette humiliante épreuve avec une patience héroïque. Enfin, le coupable ayant été arrêté pour d'autres crimes, avoua qu'il était l'auteur du vol imputé au serviteur de Dieu. M. de Bérulle, avec qui le saint venait de faire connaissance, lui fit accepter la cure de Clichy, près de Paris, et son zèle y produisit en peu de temps des effets admirables ; mais il fut obligé de quitter ce poste pour se charger de l'éducation des enfants de M. de Gondi, général des galères. Lorsque ses élèves, parmi lesquels se trouvait celui qui devint si célèbre plus tard sous le nom de cardinal de Retz, n'eurent plus besoin de ses soins, il fut nommé curé de Châtillon-lès-Dombes, dans la Bresse, où il opéra le même bien qu'à Clichy. Madame de Gondi, qui était pénétrée de vénération pour ses vertus, obtint qu'il rentrerait dans sa maison et qu'il se chargerait de la direction de sa conscience. Le comte son mari voyant le bien que le saint avait opéré parmi les galériens détenus à Paris, le fit nommer, en 1619, aumônier général des galères de France, et en 1622, Vincent s'était rendu à Marseille pour y exercer les fonctions de sa charge. Plusieurs historiens rapportent qu'ayant trouvé un forçat condamné pour délits de contrebande, comme ce malheureux ne cessait de gémir sur le sort de sa femme et de ses en-

fants qu'il savait être dans la misère, Vincent, voyant qu'il ne pouvait le consoler, s'offrit à prendre sa place; et cette proposition fut acceptée, selon ces mêmes historiens, qui ajoutent qu'il eut toute sa vie les marques des fers qu'il avait portés. Quoi qu'il en soit de ce trait sublime, dont la réalité est contestée, ce qui est constant, c'est qu'il opéra une transformation dans les galères de cette ville, et que son zèle s'étendit, non-seulement aux besoins spirituels des condamnés, mais aussi à ceux du corps, ce qui lui inspira l'idée de fonder pour eux un hôpital à Marseille. Il exécuta dans la suite ce projet, et cet hôpital, qui devint l'un des plus considérables du royaume, fut doté par Louis XIV, en 1648. Madame de Gondi, de concert avec son mari, consacra une somme considérable pour fonder une société de missionnaires destinés à évangéliser les populations des petites villes et des campagnes, surtout celles qui dépendaient de leurs domaines. L'archevêque de Paris, frère du comte, affecta à cet établissement le collége des Bons-Enfants. Vincent, qui avait été nommé supérieur de la nouvelle communauté, vint s'y fixer en 1625, après avoir rendu les derniers devoirs à madame de Gondi, qui mourut cette même année, lorsqu'elle venait de mettre la dernière main à sa fondation, laquelle fut autorisée en 1627, par lettres patentes du roi, et érigée en congrégation par Urbain VIII en 1632, sous le nom de *Prêtres de la Mission*. Ils furent aussi appelés Lazaristes par suite du transport de leur établissement dans la maison de Saint-Lazare, dont la propriété fut donnée à Vincent par M. Lebon, qui en fut le dernier prieur. Quoique la plus grande partie de son temps fût employée à des conférences, à des retraites qui avaient lieu à Saint-Lazare, et à des missions avec ses prêtres au-dehors, le peu de moments qui lui restaient, il les consacrait à des œuvres de bienfaisance et d'utilité publique. Il établit à Paris l'association des Dames de Charité, et c'est par leur concours qu'il fonda les maisons des Orphelines, des Filles de la Providence, des Filles de la Croix et l'hôpital des Enfants-Trouvés, celui du nom de Jésus et l'hôpital général de la Salpêtrière. Secondé par madame Legras, il établit la congrégation des Filles de la Charité, connues depuis sous le nom de Sœurs de Saint-Vincent de Paul, et leur donna des règles appropriées au but de leur institution, qui était le soin des pauvres et des malades, soit dans les hôpitaux, soit dans les paroisses. Les effets de son zèle charitable n'étaient pas tous concentrés à Paris. Sans parler de l'hôpital de Sainte-Reine qu'il fonda en Bourgogne, il secourut plusieurs provinces ravagées par la famine et la peste, et les aumônes qu'il fit parvenir en Lorraine et en Champagne se montent à près de deux millions. Louis XIII avait pour lui une si grande vénération, qu'il le fit venir près de lui dans sa dernière maladie, afin qu'il le disposât à bien mourir. La reine son épouse, devenue régente, le nomma membre du conseil de conscience ou des affaires ecclésiastiques, et il y rendit de grands services à l'Eglise par le soin qu'il mit à ce que les bénéfices, et surtout les évêchés, ne fussent conférés qu'au mérite joint à la vertu. Il y avait trente ans que les Prêtres de la Mission vivaient en communauté, et leur institut comptait un assez grand nombre de maisons en France, en Italie et dans d'autres pays, même en Afrique, qu'il n'avait encore que des constitutions verbales. Le saint fondateur, sentant sa fin approcher, résolut de les mettre par écrit, et en remit un exemplaire à chacun de ses prêtres, qu'il avait réunis en assemblée générale. Outre les congrégations que Vincent de Paul avait fondées, il fut chargé, en 1620, par saint François de Sales, de la supériorité des Filles de la Visitation, et ce qui détermina le saint évêque de Genève à faire ce choix, c'est, disait-il, qu'*il ne connaissait pas dans l'Eglise un plus digne prêtre que M. Vincent*. Il fut aussi supérieur des Filles de la Providence, institut fondé en 1643 par madame de Pollalion. Il contribua efficacement à la réforme de Grammont, de Prémontré, de l'abbaye de de Sainte-Geneviève, ainsi qu'à l'établissement, en France, des grands séminaires. Parvenu à l'âge de quatre-vingt-cinq ans, il termina sa longue carrière par une sainte mort, le 27 septembre 1660; il fut enterré à Saint-Lazare, et il se fit un concours immense à ses funérailles. Le pape Benoît XIII le béatifia en 1729, et Clément XII, son successeur, le canonisa huit ans après. Sa châsse ayant été brisée en 1792, les Lazaristes parvinrent à soustraire son corps à la profanation; après le règne des terroristes, il fut placé dans la chapelle des Filles de la Charité. En 1830, ce précieux trésor, renfermé dans une nouvelle châsse d'argent, fut transféré solennellement à la chapelle de Saint-Lazare. — 19 juillet.

VINCIENNE (sainte), *Vinciana*, vierge, florissait dans le VIIe siècle et mourut à Vintershove en 653. Ses reliques se gardent dans la cathédrale de Gand. — 11 septembre.

VINDÉMIAL (saint), *Vindemialis*, évêque de Capse, et martyr en Afrique, se montra l'un des plus fermes soutiens de la foi orthodoxe pendant la persécution d'Hunéric, roi des Vandales. Ce prince, qui depuis longtemps en voulait au saint évêque à cause de son zèle pour la vraie foi, n'attendait qu'une circonstance pour décharger sur lui le poids de sa colère; ce qui eut lieu de la manière suivante. Un évêque arien, nommé Cyrille, voulant se poser comme thaumaturge afin de donner du relief à sa secte, aposta un malheureux qui, moyennant une somme d'argent, consentit à contrefaire l'aveugle, lui recommandant de se tenir le lendemain sur son passage, et de le prier de lui rendre la vue. Le jour suivant, le prétendu aveugle se plaça dans le lieu convenu : Cyrille passant, comme par hasard, s'arrêta devant lui, et faisant semblant d'être touché de son infirmité, il lui dit : *Pour preuve que notre*

foi est la vraie, soyez guéri ; mais à l'instant l'homme aposté devint réellement aveugle. Cette punition subite lui fit avouer le pacte impie concerté avec Cyrille. Saint Vindémial, instruit de ce fait, se rend en toute hâte sur les lieux, et s'étant mis en prière, il rendit l'usage de la vue à cette infortunée victime de la fourberie de l'évêque arien. Celui-ci, furieux de se voir démasqué, se plaignit si vivement près d'Hunéric de l'affront qu'il avait reçu à cette occasion, que le roi fit trancher la tête au saint évêque, qui fut martyrisé l'an 484, avec un de ses collègues, nommé Longin. — 1er février et 2 mai.

VINDICIEN (saint), *Vindicianus*, évêque d'Arras et de Cambrai, né dans l'Artois sur la fin du règne de Clotaire II, fut placé dans sa jeunesse sous la conduite de saint Eloi, évêque de Noyon. Après que son éducation cléricale eut été terminée, saint Aubert, évêque d'Arras, l'attacha au service de cette église, et le fit ensuite son vicaire général. Après la mort du saint évêque, arrivée en 668, les villes d'Arras et de Cambrai élurent Vindicien pour son successeur. Saint Léger, évêque d'Autun, ayant été assassiné, en 678, par les ordres d'Ebroin, maire du palais sous Thierri III, comme le crime avait été commis sur les terres du diocèse d'Arras, Vindicien alla trouver le roi et lui reprocha si vivement la faiblesse qu'il avait eue de laisser exécuter un tel attentat, que, touché de repentir, il s'engagea à faire la pénitence que le saint évêque jugerait à propos de lui imposer. Vindicien exigea de lui qu'il bâtirait quelques monastères et qu'il en doterait quelques autres; ce qui fut exécuté. Le saint évêque mourut dans un âge avancé, le 11 mars 705, et fut enterré dans le monastère du Mont-Saint-Eloi, à une lieue et demie d'Arras. Ses reliques, après diverses translations, se trouvent actuellement dans la cathédrale d'Arras. — 11 mars.

VINDONE (saint), *Vindonius*, prêtre d'Afrique et confesseur, souffrit divers tourments pour la foi pendant la persécution des Vandales. Condamné à l'exil avec saint Prisque et un grand nombre d'autres par le roi Hunéric, vers l'an 483, ils furent embarqués sur un vieux navire sans voiles, qu'on avait choisi tel afin qu'ils périssent sur mer; mais ils abordèrent, comme par miracle, sur les côtes de la Campanie. Vindone ayant été chargé du gouvernement d'une église, s'appliqua avec zèle aux fonctions du saint ministère, et mourut en paix sur la fin du ve siècle. — 1er septembre.

VINTILLAS (saint), solitaire à Pugin, dans le diocèse d'Orense, en Espagne, florissait dans le IXe siècle, et mourut l'an 890. — 23 décembre.

VIOLANT ou YOLANDE (la bienheureuse), *Iolandis*, converse de l'ordre de Cîteaux, est honorée en Portugal, sa patrie, le 28 décembre.

VIOLE (sainte), *Viola*, vierge et martyre, est honorée à Vérone, en Italie, le 3 mai.

VIRGILE (saint), *Virgilius*, évêque d'Arles, né en Aquitaine dans la première partie du VIe siècle, était encore très-jeune lorsqu'il se fit religieux à Lérins. Sa vertu et son mérite ayant percé au dehors, il fut chargé de gouverner un monastère d'Autun. On le tira encore de cette solitude en 588, pour le placer sur le siége métropolitain d'Arles, l'un des plus importants des Gaules. Le roi Childebert sollicita pour lui auprès de saint Grégoire le Grand le *pallium*, ainsi que le titre de vicaire du saint-siége dans les royaumes de Bourgogne et d'Austrasie. Le pape lui accorda ces deux choses; dans une lettre qu'il écrivit à Virgile l'an 595, il donne de grands éloges à ses vertus épiscopales et l'exhorte à corriger certains abus qui défiguraient la pureté de la discipline. Saint Virgile sacra évêque saint Augustin, que le pape avait envoyé dans la Grande-Bretagne en qualité de missionnaire. Il mourut le 10 octobre de l'an 610, et il est honoré à Lérins le 5 mars.

VIRGILE (saint), évêque de Salzbourg, né en Irlande vers le commencement du VIIIe siècle, s'était acquis dans sa patrie une grande réputation par sa science et ses vertus, lorsqu'il la quitta pour se rendre en Allemagne, afin de prendre part aux travaux apostoliques de saint Boniface. En passant par la France, il obtint de Pepin, à la cour duquel il séjourna quelque temps, des lettres de recommandation pour Odilon, duc de Bavière. Arrivé dans ce pays, il se fixa à Salzbourg, et après avoir reçu la prêtrise, il devint abbé du monastère de Saint-Rupert. Saint Boniface l'ayant dénoncé au pape Zacharie, comme enseignant qu'il y avait un autre monde, d'autres hommes sous la terre, un autre soleil et une autre lune, le pape répondit que s'il persistait dans ces erreurs, il fallait le déposer. Il ordonna ensuite à Virgile de se rendre à Rome, afin qu'on y examinât sa doctrine. Quelques auteurs modernes ont conclu de là que Zacharie condamnait le sentiment de ceux qui admettaient des antipodes; mais, dans ce que saint Boniface imputait à Virgile, il s'agissait d'hommes qui ne descendraient pas d'Adam et qui n'auraient point été rachetés par Jésus-Christ, opinion qui pouvait très-bien être condamnée. Quoi qu'il en soit, Virgile se rendit à Rome, et ses explications convainquirent le pape que saint Boniface avait été trompé sur son compte. Placé sur le siége de Salzbourg vers l'an 764, il n'accepta cette dignité qu'en tremblant, et il ne se fit sacrer que deux ans après, ayant chargé pendant ce temps-là l'évêque d'Obda, son compatriote, qu'il avait amené avec lui en Allemagne, d'exercer en son nom les fonctions épiscopales, pendant que lui-même se livrait tout entier au ministère de la prédication. Il convertit un grand nombre d'infidèles, entre autres Chétimar et Vétume, qu'il baptisa à Salzbourg, et qui devinrent successivement ducs de Carinthie. Il envoya dans ce pays des missionnaires sous la conduite de Modeste, qu'il établit évêque de cette église naissante. Lui-même se rendit en Carinthie, et pénétra jusqu'au confluent de la Drave et du Danube; ce qui

l'a fait regarder comme l'apôtre de ces contrées. De retour à Salzbourg, il rebâtit l'église de Saint-Rupert, qui devint ensuite cathédrale. Il mourut le 27 novembre 784, et fut canonisé, en 1233, par le pape Grégoire IX. — 27 novembre.

VISSE (sainte), *Vissia*, vierge et martyre, est honorée à Fermo, dans la Marche d'Ancône, le 12 avril.

VISTREMOND (saint), *Wistremundus*, moine et martyr à Cordoue, en Espagne, avec saint Pierre et plusieurs autres, souffrit en 851, pendant la persécution des Maures, et fut décapité par ordre d'Abdérame II, roi de Cordoue. Saint Euloge en fait mention dans son *Mémorial des saints*. — 7 juin.

VIT ou GUY (saint), *Vitus*, martyr, d'une des premières familles de Sicile, eut pour nourrice sainte Crescence, épouse de saint Modeste. Il fut élevé dans la foi chrétienne par cette pieuse famille; mais Hylas, son père, fut tellement irrité de l'aversion que Vit montrait pour les superstitions idolâtriques, qu'après lui avoir fait subir plusieurs tourments, il le livra à Valérien, gouverneur de la province. Celui-ci ne put pas non plus triompher de la constance du généreux enfant. Modeste et Crescence étant parvenus à l'arracher de ses mains, se sauvèrent avec lui en Italie. Mais ils furent arrêtés comme chrétiens dans la Lucanie, et ils obtinrent la couronne du martyre pendant la persécution de Dioclétien. Saint Wenceslas, roi de Bohême, s'étant procuré des reliques de ce saint martyr, les transporta à Prague dans une magnifique église, qu'il avait fait bâtir en son honneur, et qui est devenue cathédrale. Comme saint Vit était patron de la Nouvelle-Corbie, en Saxe, les moines de cette abbaye étant allés évangéliser l'île de Rugen, y bâtirent, sur la fin du x[e] siècle, un oratoire sous l'invocation de saint Vit; mais les habitants, étant retournés à l'idolâtrie, honorèrent ce saint comme le premier de leurs dieux, lui bâtirent un temple, dans lequel ils placèrent sa statue, et lui offrirent des sacrifices; c'est ainsi qu'ils en firent la fameuse idole nommée par eux *Swantewith*, corruption des mots *saint Vit*. — 15 juin.

VITAL (saint), *Vitalis*, martyr à Rome avec ses six frères, était fils de sainte Félicité, qui fut arrêtée avec ses enfants par ordre de l'empereur Antonin. Publius, préfet de Rome, fit comparaître devant son tribunal la mère et les enfants, et, sur leur refus de sacrifier, il en référa au prince, qui les condamna à divers genres de supplices. Vital eut la tête tranchée l'an 150. — 18 juillet.

VITAL (saint), l'un des quarante-sept martyrs de Lyon, eut la tête tranchée l'an 177, pendant la persécution de l'empereur Marc-Aurèle. — 2 juin.

VITAL (saint), martyr en Afrique avec saint Epictète et dix autres, souffrit, l'an 205, pendant la persécution de l'empereur Sévère. — 9 janvier.

VITAL (saint), martyr à Adrumète, en Afrique, était fils de saint Boniface et de sainte Thècle, aussi martyrs. Il souffrit avec ses onze frères, l'an 250, pendant la persécution de Dèce. — 29 août et 1[er] septembre.

VITAL (saint), martyr à Césarée, en Cappadoce, avec saint Germain et plusieurs autres, souffrit, l'an 250, pendant la persécution de l'empereur Dèce. — 3 novembre.

VITAL (saint), martyr à Smyrne avec saint Révocat et un autre, est honoré chez les Grecs le 9 janvier.

VITAL (saint), martyr à Rome avec saint Félicule et un autre, fut exécuté sur la voie d'Ardée. — 14 février.

VITAL (saint), martyr à Alexandrie avec saint Arateur, prêtre, et deux autres, mourut en prison. — 21 avril.

VITAL (saint), martyr dans la Campanie avec saint Ariston et plusieurs autres, souffrit, l'an 286, pendant la première persécution de l'empereur Dioclétien. — 2 juillet.

VITAL (saint), soldat de la légion Thébéenne et martyr à Agaune avec saint Maurice et ses compagnons, au nombre de plusieurs milliers, souffrit, l'an 286, sous l'empereur Maximien et par son ordre. — 22 septembre.

VITAL (saint), martyr à Bologne, en Italie, avec saint Agricole, dont il était l'esclave et par qui il avait été converti au christianisme, fut arrêté en même temps que son maître, vers l'an 304, sous le règne de Dioclétien. Vital, appliqué à la torture, ne cessa de louer Dieu tant qu'il put parler. Enfin, voyant que son corps tout entier n'était plus qu'une plaie, il pria Jésus-Christ de lui donner la couronne immortelle qu'un ange lui avait montrée, et aussitôt cette prière finie, il expira. On l'enterra avec saint Agricole, qui fut martyrisé après lui, et saint Ambroise, passant à Bologne, l'an 393, découvrit leurs corps, qu'il plaça lui-même dans une église bâtie sous leur invocation, et dont il fit la dédicace. — 4 novembre.

VITAL (saint), martyr à Ravenne, qu'on croit être le père de saint Gervais et de saint Protais, habitait Milan, sa patrie, lorsque des affaires importantes l'obligèrent à se rendre à Ravenne avec sainte Valérie, son épouse. Lorsqu'il arriva dans cette ville, on conduisait au supplice saint Ursicin; la vue des tourments qu'il allait subir faisait sur lui une impression si vive, qu'on craignait qu'il n'apostasiât. Vital, sans s'inquiéter du danger auquel il s'exposait, vole à son secours et le décide à donner son sang pour la foi. Après l'exécution, Vital emporte son corps et lui donne la sépulture chrétienne. Le magistrat, nommé Paulin, ayant été informé du fait, ordonne que Vital soit arrêté; après l'avoir cruellement torturé sur le chevalet, il le condamna à être brûlé vif; ce qui fut exécuté vers l'an 62, sous le règne de Néron. Quant à sainte Valerie, comme elle retournait à Milan après le martyre de son mari, elle fut massacrée par une troupe de paysans, pour n'avoir pas voulu prendre part à une fête idolâtrique qu'ils célébraient. Saint Vital est le principal patron de Ravenne, et ses reliques se gardent dans la magnifique église de son nom, qui fut bâtie,

en 547, aux frais de l'empereur Justinien. — 28 avril.

VITAL (saint), évêque de Salzbourg, florissait dans la première partie du VIIe siècle et mourut vers l'an 647. — 20 octobre.

VITAL RAPOLLE (saint), abbé de l'ordre de Saint-Basile, en Lucanie, florissait après le milieu du Xe siècle et mourut en 994. — 9 mars.

VITAL ou VITHAL (le bienheureux), fondateur de la congrégation de Savigny, en Normandie, naquit vers le milieu du XIe siècle à Tierceville, près de Bayeux, et après avoir embrassé l'état ecclésiastique, il devint chanoine de la collégiale de Mortain. Il s'associa ensuite aux travaux apostoliques du bienheureux Robert d'Arbrisselles, et se rendit célèbre par ses prédications. Il quitta la solitude de Craon, où il vivait avec le même Robert et Raoul de la Fustaie, pour se retirer dans la forêt de Savigny; mais sa sainte vie ne lui permit pas d'être longtemps seul, selon son désir, et lui attira un grand nombre de disciples, pour lesquels il fonda, en 1112, un monastère, où il mourut en 1119. Ce monastère devint chef-lieu d'une congrégation qui comptait déjà trente maisons, lorsque l'abbé Serlon l'unit à l'ordre de Cîteaux en 1153. Le bienheureux Vital est nommé dans plusieurs calendriers le 16 septembre.

VITAL DE BASTIE (saint), solitaire près d'Assise, en Ombrie, florissait après le milieu du XVe siècle et mourut en 1491. Il a donné son nom à un bourg du voisinage, et il y a dans la cathédrale d'Assise une chapelle dédiée sous son invocation, où l'on garde son corps. — 31 mai.

VITALE (saint), *Vitalius*, martyr à Corfou avec d'autres, est honoré chez les Grecs le 27 et le 28 avril.

VITALE (sainte), *Vitalis*, martyre en Ethiopie avec sainte Rutule et deux autres, est nommée dans le Martyrologe hiéronymique. — 2 janvier.

VITALIEN (saint), *Vitalianus*, martyr en Afrique avec plusieurs autres, est honoré le 10 janvier.

VITALIEN (saint), pape, était originaire de Segni dans la Campanie, et succéda, sur la chaire de Saint-Pierre, à saint Eugène, l'an 657. Il envoya des missionnaires dans la Grande-Bretagne, et sacra en 667 saint Théodore pour le siége de Cantorbéry. L'empereur Constant, protecteur déclaré du monothélisme, étant venu à Rome en 663, le pape alla au-devant de lui jusqu'à huit milles de la ville, afin de désarmer par cette démarche l'humeur farouche du prince; mais Constant se conduisit en barbare et dépouilla Rome de ses plus beaux ornements. Ce pontife, aussi savant que pieux, gouverna l'Eglise avec zèle et fermeté. Il tint, en 667, un concile à Rome où Jean, évêque de Lappe, qui avait été condamné par un concile de l'île de Crète, fut absous. C'est de son temps que commença l'usage des orgues dans les églises. Il mourut le 27 janvier 672, et a laissé quelques lettres. — 30 décembre.

VITALIEN (saint), évêque de Capoue et confesseur, est honoré dans cette ville le 16 juillet.

VITALINE (sainte), *Vitalina*, vierge qui florissait dans le IVe siècle, est honorée à Artonne, près de Riom en Auvergne. Saint Grégoire de Tours parle de son tombeau, qui attirait un grand concours de fidèles. — 21 février.

VITALIQUE (saint), *Vitalicus*, enfant et martyr à Ancyre en Galatie, souffrit avec deux autres enfants. — 4 septembre.

VITEZIND (saint), *Vitesindus*, martyr à Cordoue en Espagne, souffrit, l'an 855, sous le roi Mohammed, fils et successeur d'Abderame II, qui continuait contre les chrétiens la persécution excitée par son père. — 15 mai.

VIVALD (saint), *Vivaldus*, solitaire à Montaïone en Toscane, florissait sur la fin du XIIIe siècle, et mourut vers l'an 1305. — 1er mai.

VIVENCE (sainte), *Viventia*, dont le tombeau se trouve à Cologne dans une chapelle de son nom, est honorée le 17 mars.

VIVENT (saint), *Viventius*, évêque de Reims, florissait après le milieu du IVe siècle, et mourut vers l'an 380. Son corps se gardait autrefois dans l'église collégiale de Braux-sur-Meuse. — 7 septembre.

VIVENT (saint), religieux du monastère de Vergy en Bourgogne, florissait sur la fin du VIe siècle, et mourut vers l'an 600. Il est honoré avec le titre de confesseur le 13 janvier.

VIVENT DE BIÈDE (saint), est honoré le 11 décembre.

VIVENTIEN (saint), *Viventianus*, martyr avec saint Macorat et un autre, souffrit dans le Maine vers le milieu du Ve siècle. — 4 août.

VIVENTIOL (saint), *Viventiolus*, évêque de Lyon, passa ses premières années dans un monastère du mont Jura. Il était prêtre lorsqu'il alla visiter à Lyon saint Apollinaire, évêque de Valence, qui l'honorait de son amitié. Elu abbé de Condat, il gouverna ce monastère avec tant de sagesse qu'il fut jugé digne d'occuper le siége épiscopal de Lyon. Il assista en 517 au concile d'Epaone, et en 523 à celui d'Agaune. Lui-même en avait tenu un, l'an 517, dans sa ville épiscopale, pour annuler un mariage incestueux, contracté par Etienne, l'un des principaux officiers du roi Sigismond, avec Palladia. Viventiol était illustre non-seulement par ses vertus, mais aussi par sa science. Saint Avit de Vienne lui donne de grands éloges. On croit qu'il mourut vers l'an 524. — 12 juillet.

VIVIEN (saint), *Vivianus*, l'un des quarante martyrs de Sébaste en Arménie, était soldat ainsi que ses compagnons. L'empereur Licinius ayant porté, en 320, un édit de persécution qui ordonnait aux chrétiens de sacrifier aux idoles, ces quarante héros de la foi ne se laissèrent intimider ni par les menaces ni par les supplices. Ils confessèrent hardiment Jésus-Christ devant le tribunal d'Agricola, gouverneur de la province.

Celui-ci, pour dompter leur constance, imagina un supplice d'un genre nouveau. Comme le froid était alors très-violent, il les condamna à être exposés nus sur un étang glacé, qui se trouvait près de la ville, et il fit placer à côté des bains chauds pour recevoir ceux qui auraient été vaincus par la violence du froid, et qui, par cette démarche, étaient censés apostasier. Un seul succomba à la tentation, mais il fut aussitôt remplacé par un des soldats commis à leur garde. La plupart moururent sur l'étang et les autres étaient hors d'état de marcher lorsqu'on les tira de là pour les placer sur des voitures qui les conduisirent sur un bûcher auquel on mit le feu et qui réduisit leurs corps en cendres. Saint Basile le Grand, archevêque de Césarée, prononça un discours en leur honneur, le jour de leur fête. Un camarade de saint Vivien, qui portait le même nom, souffrit avec lui, et il est honoré le même jour. — 10 mars.

VIVIEN (saint), *Vivianus*, évêque de Saintes, succéda à saint Ambroise et florissait sur la fin du IVe siècle. Il y a, dans le diocèse de la Rochelle, deux paroisses qui portent son nom, Saint-Vivien de Saintes et Saint-Vivien de Pons. — 28 août.

VIVIEN (le bienheureux), premier abbé de Hautecombe en Savoie, florissait dans le XIIe siècle, et mourut vers l'an 1150. Il est loué par saint Bernard, qui l'avait particulièrement connu. — 20 mai.

VIVINE (sainte), *Vivina*, vierge et religieuse de l'ordre de Saint-Benoît, florissait dans le XIIe siècle et mourut en 1176. Sa sainteté fut attestée par de nombreux miracles pendant sa vie et après sa mort. Son corps se garde à Bégarden, près de Bruxelles en Belgique. — 17 décembre.

VOEL (saint), *Vodoalus*, solitaire à Soissons, était né en Ecosse vers le milieu du VIIe siècle. Ayant quitté sa patrie, il vint en France et parcourut plusieurs provinces en évangélisant les populations; ensuite il se fixa à Soissons et mena la vie de reclus dans une petite maison que lui avait donnée l'abbesse du monastère de Notre-Dame. Il ne sortait jamais que pour dire la messe ou pour rendre au prochain des services indispensables. L'abbesse de Notre-Dame s'étant laissée prévenir contre lui par des rapports calomnieux, il résolut de retourner en Ecosse : déjà il s'était mis en route pour quitter la France, mais Dieu ne permit pas qu'il effectuât son projet. Il revint donc à Soissons, où les préventions que la malice avait suscitées contre lui étaient déjà tombées, et il reprit son ancien genre de vie. Saint Voël mourut un 5 de février, vers l'an 720, et il fut enterré dans l'église de Sainte-Croix. Plus tard il se fit une translation de ses reliques dans l'église de Notre-Dame de Soissons, où elles se sont conservées longtemps. Les miracles opérés à son tombeau le firent bientôt invoquer comme saint, surtout contre les incendies, et l'on trouve déjà son nom dans les litanies du VIIIe siècle. — 5 février.

VOLPHELME ou WOLPHELME (saint), abbé de Brunviller, près de Cologne, était d'une naissance illustre et se rendit célèbre par sa piété et son érudition. Il composa plusieurs ouvrages en vers et en prose, entre autres un petit traité pour réfuter l'hérésie de Bérenger. Il mourut l'an 1091. — 22 avril.

VOLQUIN (saint), *Volquinus*, abbé de Sichem en Westphalie, florissait dans le XIIe siècle. Il avait été curé avant d'embrasser l'état monastique dans l'ordre de Cîteaux. — 13 novembre.

VOLUSIEN (saint), *Volusianus*, évêque de Tours, florissait après le milieu du Ve siècle. Ayant été fait prisonnier par les Goths, qui le soupçonnaient d'être attaché aux Francs et de favoriser le parti de Clovis, il fut emmené en exil et mourut loin de son troupeau, près de Pamiers, l'an 491. Il est loué par saint Grégoire, l'un de ses successeurs. — 18 janvier.

VONEDULF (le bienheureux), *Vonedulfus*, doyen de l'église collégiale d'Anderlech, près de Bruxelles, se rendit célèbre par ses miracles pendant sa vie et après sa mort. Villot, dans son Martyrologe belge, lui donne le titre de saint, et ajoute que trois boiteux et deux aveugles furent guéris à son tombeau, en présence de saint Guy d'Anderlech. — 18 janvier.

VORLE (saint), *Verulus*, solitaire, édifia longtemps le diocèse de Langres par ses austérités et par ses vertus. Il habitait la solitude de Mercenay, qu'il illustra par de nombreux miracles pendant sa vie et après sa mort, qu'on place vers la fin du VIe siècle. Dans le IXe, Isaac, évêque de Langres, transféra ses reliques à Châtillon-sur-Seine, où il se proposait d'établir une collégiale; mais la mort ne lui ayant pas permis d'exécuter son projet, il fut réalisé par Brunon, l'un de ses successeurs, qui établit un chapitre de Chanoines chargés de garder le tombeau de saint Vorle. — 17 juin.

VOUGA (saint), *Voüga*, qu'on croit avoir été évêque régionnaire en Bretagne, est honoré près de Tréguenec, dans l'ancien diocèse de Léon, où il y a une église qui porte son nom : la paroisse de Saint-Vougay, près de Morlaix, lui est aussi dédiée. — 15 juin.

VRIME ou VÉRÉDÈME (saint), *Veredemus*, évêque d'Avignon, fut le successeur de saint Agricole. Il menait la vie érémitique dans une solitude près de la ville, lorsqu'en 700 saint Agricole, se voyant près de sa fin, fit réunir dans l'église le peuple et le clergé, et du consentement de tous il se démit du fardeau de l'épiscopat en faveur de Vrime. Saint Vrime marcha sur les traces de son prédécesseur, et mourut l'an 720. Son corps fut inhumé dans l'église de Dons, qui était alors cathédrale. — 17 juin.

VULFLY (saint), *Vulflagius*, curé de Rue-sur-Maie, dans le diocèse d'Amiens, avait été disciple de saint Riquier et mourut l'an 630. Son corps se gardait dans l'église de Saint-Sauve à Montreuil. — 7 juin.

VULGIS (saint), *Vulgisus*, abbé de Lobes

et corévêque, florissait dans le VIII[e] siècle. Il est honoré à Bins dans le Hainaut, où se trouve son corps, le 4 février.

VULGIS (saint), confesseur, florissait dans le VIII[e] siècle et il est honoré à Troënes, près de la Ferté-Milon, le 1[er] octobre.

VULPODE ou VOLBODON (le bienheureux), *Volbodo*, évêque de Liége, entra jeune dans le chapitre d'Utrecht, où il devint successivement chanoine, écolâtre et prévôt. Devenu ensuite évêque de Liége, il fut une des principales lumières de l'Eglise, dans un siècle où le clergé ne brillait ni par la science ni par la régularité des mœurs : aussi sa vie faisait un contraste frappant avec celle de la plupart des prélats, ses contemporains. Il mourut le 20 avril 1021, et son corps fut enterré dans l'église du monastère de Saint-Laurent. On l'honore le 20 avril et le 11 août.

VULSIN (saint), *Vulsinus*, évêque de Sherborn en Angleterre, fut d'abord établi abbé de Thorney, aujourd'hui Westminster, par saint Dunstan, évêque de Londres, qui venait de fonder ce monastère. Il devint ensuite évêque de Shireburn ou Sherborn. Après avoir gouverné saintement son troupeau, il mourut l'an 973, et il est honoré en Angleterre le 8 janvier.

VYCVANE (le bienheureux), *Vycvanius*, archevêque d'York, florissait dans le milieu du XIII[e] siècle, et mourut en 1285. On l'honore à Pontigny, en France, le 26 août.



WALBURGE (sainte), *Walburgis*, vierge et abbesse de Heidenheim, était fille de saint Richard, roi des Saxons occidentaux, et sœur des saints Guillebaud et Gombaud. Elle fut élevée dans le monastère de Winburn, dans le comté de Dorset, où elle prit ensuite l'habit. Tella, qui en était abbesse, ayant reçu de saint Boniface, apôtre de l'Allemagne, une lettre par laquelle il la priait de lui envoyer quelques-unes de ses religieuses, Walburge fut comprise dans le nombre de celles qui partirent pour l'Allemagne, en 752, sous la conduite de sainte Liobe, qui fut mise à la tête du monastère de Bischofsheim. Walburge ayant passé deux ans dans cette maison, devint en 754 abbesse de Heidenheim, monastère fondé par ses frères. Il y avait aussi dans le même lieu un monastère d'hommes que la sainte abbesse fut chargée de gouverner après la mort de saint Gombaud, son frère, qui en était supérieur. Elle mourut le 25 février 779, et fut enterrée à Heidenheim, d'où son corps fut transféré à Aichstat en 870, et placé dans l'église de Sainte-Croix. C'est de là que plusieurs églises d'Allemagne, d'Angleterre et de France, obtinrent de ses reliques. Elle est honorée le 25 février et le 1[er] mai.

WALFRIED (saint), abbé de Palatiole en Etrurie, né à Pise, florissait sous Astolphe, roi des Lombards, au milieu du VIII[e] siècle. Il s'engagea dans le mariage et eut cinq enfants, qu'il éleva dans la piété et qui devinrent les imitateurs de ses vertus. Il quitta ensuite le siècle pour finir ses jours dans la solitude, avec deux compagnons qui partageaient son goût pour la retraite. Ils bâtirent, sur le Mont-Verd, le monastère de Palatiole. Walfried, dont la réputation de sainteté s'étendait tous les jours, vit s'augmenter rapidement la petite communauté qu'il gouvernait. Un de ses fils, qui était venu le rejoindre, lui succéda après sa mort, qui arriva le 15 février 764. — 15 février.

WALSTAN (saint), *Walstanus*, né à Baber, près de Norwich en Angleterre, d'une famille noble et riche, donna de bonne heure des marques de la sainteté à laquelle il parvint plus tard. N'attachant aucune importance aux avantages qu'il pouvait se promettre dans le monde, il quitta, à l'âge de douze ans, la maison paternelle pour s'engager, en qualité de domestique, dans le village de Taverham. Il donnait aux pauvres non-seulement ce qu'il gagnait, mais une partie de sa nourriture et jusqu'aux habits qui couvraient son corps. Les travaux pénibles auxquels il se condamnait ne suffisant pas encore à son ardeur pour la pénitence, il y joignait de grandes austérités et sanctifiait ses actions par la prière intérieure. Il s'était engagé par vœu à un célibat perpétuel, et sa vie entière fut un prodige de la grâce; aussi Dieu le récompensa, dès ce monde, par le don des miracles. Il mourut subitement au milieu d'une prairie où il travaillait, le 30 mai 1016, et fut enterré à Baber, où ses reliques se gardaient dans une chapelle de l'église. On y faisait de fréquents pèlerinages, surtout pour obtenir la guérison des fièvres et des paralysies. Tous les faucheurs et les laboureurs du pays visitaient par dévotion son tombeau une fois l'année. Il y venait aussi des pèlerins d'outre-mer. — 30 mai.

WALTHEN ou WALÈNE (saint), *Waltenus*, abbé de Melross en Ecosse, était le second fils de Simon, comte de Huntingdon. Mathilde, sa mère, épousa en secondes noces David, roi d'Ecosse, et conduisit Walthen à la cour de son nouveau mari, où il se lia d'amitié avec saint Aëlred, qui vivait, comme lui, en religieux au milieu des pompes mondaines. Le roi, charmé des vertus et des belles qualités de son beau-fils, lui témoignait un vif attachement. Un jour qu'ils étaient à la chasse, le roi le surprit à genoux, absorbé dans la méditation des choses célestes. A son retour il dit à la reine que son fils n'était pas fait pour le monde et que Dieu le

réclamait. La chasteté de Walthen fut mise à une épreuve de laquelle il triompha. Une dame de la cour, ayant conçu pour lui une passion violente, s'efforça de lui faire partager les sentiments qu'elle éprouvait et lui envoya une bague où se trouvait un diamant d'un grand prix. Walthen, sans songer à mal, l'accepta et la mit à son doigt. Quand la chose fut connue des courtisans, ils dirent que le cœur de Walthen commençait à devenir sensible pour les femmes. Ce propos lui ouvrit les yeux, et aussitôt il jeta au feu la bague en question. Le danger que venait de courir sa réputation et peut-être aussi sa vertu le détermina à se retirer dans un monastère. Il quitta non seulement la cour, mais aussi l'Ecosse, et passa dans le comté d'York, où il prit l'habit religieux chez les Chanoines réguliers du monastère de Saint-Oswald. Ayant été élevé au sacerdoce, on le fit sacristain, charge qu'il affectionnait parce qu'elle lui fournissait l'occasion d'approcher souvent de l'autel. Il devint ensuite prieur de Kirkham. Saint Aëlred, qui avait aussi quitté la cour pour le cloître, et qui était devenu abbé de Riéval en 1143, lui conseilla d'entrer dans l'ordre de Cîteaux. Walthen alla donc prendre l'habit dans le monastère de Wardon, qui était une filiation de celui de Riéval; mais les Chanoines réguliers de Kirkham, qui étaient pénétrés d'estime et de vénération pour leur saint prieur, élevèrent des réclamations, et Simon, comte de Huntingdon, son frère, après avoir employé tous les autres moyens, alla jusqu'à menacer de détruire le monastère de Wardon, si on le retenait plus longtemps; ce qui obligea Walthen à se retirer à Riéval, près de saint Aëlred, son ami. Pendant son noviciat, il fut éprouvé par de grandes peines : tantôt il se persuadait qu'il aurait dû rester à Kirkham, tantôt que les austérités de l'ordre de Cîteaux étaient au-dessus de ses forces. Ces doutes plongeaient son âme dans l'abattement. Les exercices spirituels, et même celui de la prière, qui auparavant faisait ses délices, lui étaient devenus à charge; cependant il continuait de prier, et sa persévérance fut enfin récompensée. Un jour que, selon sa coutume, il était prosterné la face contre terre, demandant à Dieu avec larmes de lui faire connaître sa volonté, il sentit le calme renaître dans son âme, et il se releva le cœur consolé. Quatre ans après sa profession, il fut élu abbé de Melross. En gouvernant la nombreuse communauté de Kirkham, il avait montré une grande connaissance des principes de la vie spirituelle; mais il se surpassa encore à Melross, et, tout en avançant lui-même de plus en plus dans la perfection, il y faisait marcher à grands pas ses religieux. Sa charité s'étendait à tous les malheureux du voisinage. Pendant la famine de 1154, il nourrit, une partie de l'année, environ 4000 pauvres étrangers, qui s'étaient construit des cabanes autour du monastère, afin d'avoir part à ses aumônes. Deux fois le pain se multiplia miraculeusement entre les mains du saint abbé. La même année il fut élu archevêque de Saint-André, dignité qu'il refusa avec tant d'instances et de larmes, qu'on finit par le laisser tranquille à Melross. Les affaires de sa communauté l'ayant obligé de se rendre à la cour, Etienne, qui régnait encore, le reçut comme un saint, lui accorda tout ce qu'il demandait, et le supplia de lui donner sa bénédiction. Lorsqu'il se présenta devant le prince, celui-ci se trouvait avec le comte Simon, frère de Walthen. Simon, le voyant mal habillé, un paquet sur l'épaule, ne put s'empêcher de dire au roi : *Faut-il que cet homme, qui est mon frère, et qui a l'honneur d'être parent de Votre Majesté, fasse ainsi honte à notre famille ? — Vous vous trompez*, répondit le prince, *rappelons-nous ce que c'est que la grâce de Dieu, et nous verrons qu'il fait au contraire notre gloire, ainsi que celle de tous ceux qui lui sont unis par le sang.* Saint Walthen opéra plusieurs guérisons miraculeuses, et souvent il fut favorisé de visions et d'extases. Dieu lui montra un jour la gloire dont les bienheureux jouissent dans le ciel; et dans un entretien avec ses religieux, il rapporta cette vision en troisième personne; mais il lui échappa des réflexions qui firent juger que c'était à lui qu'elle était arrivée. Il ne se fut pas plutôt aperçu qu'il s'était trahi sans le vouloir, qu'il quitta l'assemblée pour aller pleurer ce qu'il regardait comme une faute. Disant la messe, un jour de Noël, le Sauveur se fit voir à lui sous une forme sensible. Il découvrit cette faveur à son confesseur, et celui-ci, après la mort du saint, la raconta à plusieurs personnes, sous la foi du serment. L'importance qu'il attachait à la vie religieuse lui fit fonder le monastère de Kilos en Ecosse, et celui de Holm-Coltrun dans le Cumberland. Dans sa dernière maladie il montra une résignation et une piété admirables. Après avoir reçu les derniers sacrements, il se fit étendre sur un cilice couvert de cendre, où il expira le 3 août 1160, jour où il est honoré. On trouve aussi dans quelques calendriers écossais son nom sous le 22 mai.

WALTHON (saint), abbé de Wessembrunn, fut élevé à cette dignité en 1129. Il réforma plusieurs abus qui s'étaient glissés dans le monastère, et fit revivre la discipline non-seulement parmi les religieux, mais aussi parmi les religieuses qui habitaient un monastère situé dans le voisinage. Des jeunes gens des plus illustres familles de l'Allemagne vinrent se mettre sous la conduite du saint abbé, qui dirigea pendant vingt-sept ans, avec autant de zèle que de sagesse, le double établissement confié à ses soins. Il y fit construire quatre chapelles dont une dédiée à saint Nicolas, dans laquelle il voulut être enterré. Sa mort arriva le 27 décembre 1159. Son corps fut déterré en 1282, et au XVIIe siècle on exposa dans l'église de l'abbaye ses reliques à la vénération des fidèles. — 27 décembre.

WALTRUDE ou VAUDRU (sainte), *Waldetrudes*, patronne de Mons en Hainaut, était fille du comte Valbert et de sainte Bertile.

Elle naquit au château de Coursolre, vers le commencement du VII[e] siècle. Lorsqu'elle fut en âge de se marier, ses parents lui firent épouser le comte Madelgaire ou Mauger, honoré dans l'Eglise sous le nom de saint Vincent de Soignies. Ils eurent quatre enfants, qui sont honorés aussi comme saints, saint Landric, sainte Aldétrude, sainte Madelberte et saint Dentlin qui mourut jeune. Waltrude, après la naissance de ces quatre enfants de bénédiction, obtint de son mari qu'ils passeraient le reste de leurs jours dans la continence, et qu'ils embrasseraient l'un et l'autre la vie religieuse. Mauger fit bâtir le monastère de Hautmont, où il se retira en 654. Waltrude passa encore deux ans dans le monde, sous la conduite de saint Guislain, son directeur, pendant que le comte saint Hidulphe, son parent, lui bâtissait un monastère dans un lieu nommé Castriloc. Lorsque Waltrude vit ce bâtiment, où rien n'avait été épargné pour en faire un édifice remarquable, elle le trouva trop beau et trop peu en harmonie avec l'humilité de ses sentiments. Aussi, la nuit suivante, il fut renversé par un ouragan. Hidulphe bâtit une cellule près de là, et Waltrude s'y retira, en 656, après avoir reçu le voile des mains de saint Aubert, évêque de Cambrai. Plusieurs personnes de son sexe s'étant réunies à la sainte, elle y établit une communauté qui devint ensuite un chapitre royal de Chanoinesses. Elle recevait quelquefois la visite de sainte Aldégonde, sa sœur, qui gouvernait le monastère de Maubeuge, qu'elle avait fondé. Elle mourut le 9 avril 686, six ans après sa sœur. La ville de Mons, qui doit son origine au monastère de Castriloc, a choisi pour patronne sainte Waltrude ou Vaudru, dont les reliques se conservaient dans l'église de son nom. En 1794, à l'approche des Français, les Chanoinesses de Sainte-Vaudru prirent la fuite, emportant les précieux restes de leur sainte fondatrice, et se réfugièrent à Rattingam, d'où ils furent rapportés à Mons en 1802. Cette ville célèbre le 2 août la fête de cette translation. — 9 avril.

WACCAR (saint), moine et martyr, était un des compagnons de saint Boniface, apôtre de l'Allemagne. Il l'avait suivi dans la mission qu'il donnait aux infidèles des côtes les plus reculées de la Frise, et il fut mis à mort avec lui près de Dockum, le 5 juin 755. — 5 juin.

WASNULPHE ou WASNOU, (saint), *Wasnulphus*, patron de Condé en Hainaut, né en Ecosse, avait embrassé l'état monastique dans sa patrie, et il était prêtre, quelques-uns même croient qu'il était évêque, lorsqu'il fut appelé dans le Hainaut par le comte Mauger, connu sous le nom de saint Vincent de Soignies. Il remplit avec un grand succès les fonctions de prédicateur de l'Evangile. Il se livrait avec son zèle accoutumé à ses travaux apostoliques à Condé, lorsqu'il y fut surpris par la mort, vers l'an 651. Il fut enterré dans cette ville, et ses reliques se gardaient dans la collégiale. — 1[er] octobre.

WENCESLAS (saint), *Wenceslaüs*, duc de Bohême et martyr, né vers le commencement du X[e] siècle, était fils de Wradislas, duc de Bohême, et petit-fils de sainte Ludmille, par les soins de laquelle il fut élevé dans la piété et dans les sciences. Le duc, son père, étant mort en 916, comme il était encore mineur, sa mère Drahomire, qui était païenne, se fit déclarer régente, et s'étant emparée du gouvernement, elle déchaîna sa fureur contre les chrétiens, fit abattre les églises et défendit la pratique de la religion. Sainte Ludmille, pénétrée de douleur à la vue d'une telle persécution, pressa son petit-fils Wenceslas de gouverner par lui-même, lui promettant l'appui de ses conseils. Le jeune prince obéit, et, comme il avait un frère, nommé Boleslas, il lui céda une partie considérable de la Bohême. Boleslas, qui avait été élevé par sa mère dans l'idolâtrie, faisait cause commune avec elle : ils formèrent d'abord le projet de se débarrasser de sainte Ludmille, qui dirigeait l'administration du jeune duc avec sagesse et fermeté. Celle-ci, informée de leur criminel dessein, mit ordre à ses affaires temporelles, se munit des sacrements de l'Eglise et attendit sans crainte l'arrivée des assassins, qui l'étranglèrent dans ses appartements, avec son propre voile, en 927. Wenceslas, partagé entre l'horreur que lui inspirait ce crime et la crainte de déshonorer sa famille en livrant sa mère à la sévérité des lois, se contenta de pleurer en secret un si lâche attentat, et de prier pour la conversion de celle qui s'en était rendue coupable. D'ailleurs, Drahomire, qui avait pour elle tous les idolâtres du pays, disposait d'un parti si puissant, qu'il n'eût pas été sage de lui intenter un procès dans les formes. Quelque temps après, Radislas, prince de Gurime, vint fondre sur la Bohême avec une puissante armée. Comme ses hostilités n'avaient été précédées par aucune déclaration de guerre, Wenceslas lui fit demander le sujet de cette agression inopinée, s'offrant de lui donner toute satisfaction compatible avec son honneur et le bien de ses sujets. Le prince idolâtre, qui était d'intelligence avec Drahomire, lui fit répondre que le seul moyen d'avoir la paix était de lui céder la Bohême. Wenceslas fut donc obligé de marcher contre lui, et lorsque les deux armées furent en présence, il fit proposer à Radislas, pour éviter l'effusion du sang, de décider l'affaire par un combat singulier. Le défi est accepté, et les deux princes s'avancent l'un contre l'autre. Wenceslas n'eut pas plutôt fait le signe de la croix, que son ennemi, qui s'élançait sur lui la javeline à la main, aperçut deux anges qui le défendaient. A la vue de ce prodige, il dépose son arme, et, se jetant aux pieds du saint, il lui demande la paix, le laissant maître d'en dicter les conditions. L'empereur Othon le Grand, ayant convoqué une diète générale à Worms, au commencement de son règne, de tous les princes qui devaient s'y rendre, Wenceslas arriva le dernier, parce qu'il avait visité sur sa route plusieurs églises qui étaient un peu

de pèlerinage. Quelques seigneurs ayant témoigné du mécontentement de ce retard, l'empereur leur imposa silence, fit asseoir le duc auprès de lui, et promit de lui accorder tout ce qu'il demanderait. Wenceslas se contenta de lui demander des reliques de saint Vit et de saint Sigismond, qu'il transporta à Prague, où il fit bâtir une église dans laquelle il les plaça. Les historiens de la Bohême ajoutent qu'Othon lui conféra le titre de roi, qu'il refusa par modestie, quoique l'empereur ait toujours continué de l'appeler roi dans ses lettres. Il fit aussi transférer à Prague, dans l'église de Saint-Georges, le corps de sainte Ludmille, son aïeule, qui avait été inhumé à Tétin. Cette cérémonie, qui rappelait si vivement le crime de Drahomire, fit prendre à celle-ci la résolution de se défaire de son fils; mais pour y réussir il fallait user de dissimulation et d'artifice. Boleslas, à qui il venait de naître un fils, l'invita à une fête donnée pour célébrer cet heureux événement. Le duc s'y rendit sans défiance, et fut reçu avec une magnificence digne de son rang; mais, la nuit suivante, s'étant levé, selon sa coutume, pour aller faire sa prière à l'église, Boleslas l'y suivit, à l'instigation de sa mère, se joignit aux assassins qu'elle avait apostés, et lorsqu'ils lui eurent porté les premiers coups, il le perça de sa lance, le 28 septembre 938. Othon vengea la mort du saint martyr, et Drahomire périt misérablement. Boleslas, effrayé des miracles qui s'opéraient au tombeau de son frère, le fit transporter à Prague, dans l'église de Saint-Vit, où l'on voit son corps dans une châsse d'un grand prix. — 28 septembre.

WENDELIN (saint), abbé de Tholey, né en Écosse vers le milieu du xe siècle, était d'une famille illustre, et même du sang royal, selon quelques auteurs. L'esprit de piété qui l'animait le détermina à prendre l'habit de pèlerin, pour visiter les lieux de dévotion célèbres dans plusieurs contrées. Ayant trouvé, dans une forêt près de Trèves, une solitude propre à y mener la vie cénobitique, il y passa quelque temps dans la pratique des plus rudes austérités. Un seigneur, à qui il demandait l'aumône, lui ayant reproché que son genre de vie était inutile à la société, lui proposa la garde de ses troupeaux. Saint Wendelin accepta par humilité, continuant comme auparavant son union avec Dieu et ses exercices de pénitence. Son maître conçut bientôt pour lui une estime qui excita la jalousie des autres domestiques. Wendelin eut à subir leurs mépris et même leurs mauvais traitements, qu'il supporta avec une patience inaltérable. Il fut aussi tourmenté par le regret d'avoir quitté sa patrie, sa famille et ses biens; mais il triompha de toutes ces épreuves. Son maître, dont la vénération pour lui allait toujours croissant, lui permit de ne plus faire que ce qu'il voudrait dans sa maison, tout en continuant de fournir à ses besoins. Wendelin préféra retourner dans la solitude, et se fit construire une petite cellule près du monastère de Tholey, où il prit l'habit de Saint-Benoît. L'abbé de ce monastère étant mort, les religieux choisirent Wendelin pour son successeur; il accepta, pour ne pas aller contre la volonté de Dieu, et fut pour ses frères un modèle vivant de toutes les vertus. Il mourut le 22 octobre 1015, et fut enterré dans sa cellule, sur laquelle on bâtit dans la suite une église en son honneur. Ce lieu devint un pèlerinage célèbre, et il s'y est formé une petite ville qui, de son nom, s'appelle Saint-Wendel. — 22 octobre.

WENEFRIDE (sainte), *Wenefrida*, vierge et martyre en Angleterre, était fille de Thévith, l'un des principaux seigneurs du North-Wales. Elle était encore très-jeune lorsque saint Beunon, qu'on croit avoir été son oncle maternel, et qui avait fondé plusieurs monastères, vint se fixer dans le voisinage. Thévith lui donna un terrain, sur lequel il fit construire une église, et le pria d'élever sa fille dans la piété. Quand Beunon, qui était prêtre, annonçait la parole de Dieu au peuple, sa nièce se plaçait à ses pieds et écoutait d'un air si recueilli, qu'elle inspirait de l'attention aux plus distraits. Son amour pour Dieu et son dégoût pour le monde augmentant tous les jours, elle prit la résolution de s'engager à n'avoir d'autre époux que Jésus-Christ. Elle fit ce vœu de virginité entre les mains de Beunon, qui lui donna le voile du consentement de ses parents, et la plaça, avec quelques vierges, dans un petit monastère que Thévith avait fait bâtir pour elle près de Holy-Well. Après la mort de saint Beunon, Wénéfride eut pour directeur saint Déifer; ensuite elle se retira dans le monastère de Guthurin, où elle fut élue abbesse après la mort de Théonie. Pendant que, dirigée par les conseils de saint Elère, elle gouvernait ses religieuses dans les voies de la perfection, Caradoc, ou Cradoc, fils d'Alain, prince du pays, conçut pour elle une passion violente, et s'étant mis un jour à sa poursuite, Wénéfride, pour lui échapper, dirigea sa course vers l'église de Holy-Well; mais Cradoc l'atteignit avant qu'elle n'y fût arrivée et lui coupa la tête. Plusieurs auteurs rapportent que la terre s'entr'ouvrit sous les pieds du prince, et qu'il fut englouti à l'endroit même où il venait de commettre son crime. Ces mêmes auteurs ajoutent qu'à la place où la tête de Wénéfride était tombée, il en sortit une fontaine miraculeuse, que l'on voit encore, et sur les bords de laquelle croît une mousse qui répand une odeur agréable; ses eaux ont une vertu merveilleuse pour la guérison de certaines maladies. On croit qu'elle fut martyrisée un 22 juin, sur la fin du viie siècle, et qu'elle fut enterrée à Guthurin, d'où ses reliques furent transférées, en 1138, à Shrewsbury, dans l'église des Bénédictins. Sa châsse fut pillée, dans la dévastation de ce monastère sous Henri VIII. Il était auparavant, ainsi que Holy-Well, un des plus célèbres pèlerinages de l'Angleterre. — 22 juin et 3 novembre.

WEREBURGE ou WERBOURG, (sainte), *Wereburgis*, vierge et abbesse, eut pour père

Wulfère, qui monta sur le trône de Mercie en 659, et pour mère sainte Erménilde. De trois frères qu'elle avait, deux, Wulfade et Rufin, reçurent la couronne du martyre; Kenred, le troisième, mourut à Rome en odeur de sainteté. Ils avaient puisé la piété, dès leur enfance, dans les leçons et les exemples de leur sainte mère; mais Wéréburge les surpassait par la ferveur de ses sentiments pour Dieu. Une rare beauté, jointe à toutes les qualités du cœur et de l'esprit, sans parler de son illustre naissance, la rendaient le parti le plus avantageux de la Grande-Bretagne: aussi fut-elle demandée en mariage par plusieurs princes, et surtout par celui des Saxons orientaux; mais elle refusa, parce qu'elle voulait conserver à Dieu sa virginité. Le roi, son père, ayant promis la main de sa fille à Werbode, le plus puissant des seigneurs de sa cour, cette promesse déplut à Wulfade et Rufin, frères de Wéréburge, qui venaient d'embrasser la religion chrétienne. Werbode craignant leur opposition à ses vues, obtint du roi, par surprise, un ordre qui l'autorisait à arrêter les deux princes, comme coupables de haute trahison. On produisit de faux témoins, qui confirmèrent l'accusation, et ils furent condamnés à la peine capitale. Wulfère n'eut pas plutôt consenti à leur mort qu'il en éprouva les regrets les plus amers, et il subit la pénitence que lui imposa saint Chad, évêque de Litchfield. Werbode ayant reçu le châtiment de ses crimes, Wéréburge fit part à son père du désir qu'elle éprouvait d'entrer dans un monastère. Le roi, après plusieurs difficultés, finit par consentir, et accompagné de toute sa cour, il conduisit, en 674, sa fille au monastère d'Ely. Sainte Audry, qui en était abbesse, vint processionnellement, avec ses religieuses, au-devant de la royale postulante, qui se mit à genoux et demanda d'être reçue dans la communauté. Après son noviciat, pendant lequel elle se montra un modèle de ferveur et d'humilité, elle fut admise à la profession, et son père vint assister à la cérémonie. Wéréburge, quelques années après, fut chargée par le roi Ethelred, son oncle, qui avait succédé à Wulfère en 675, de rétablir la discipline dans tous les monastères de religieuses de son royaume. Il l'aida ensuite à fonder les monastères de Trentham, de Hambury et de Wédon. Sainte Wéréburge, tout en travaillant à la réforme de ses sœurs, ne négligeait pas sa propre sanctification, et sa conduite était une leçon continuelle des vertus monastiques. Indépendamment de l'office canonial, elle récitait tous les jours le psautier à genoux. Après matines elle restait en prières à l'église jusqu'au jour. Elle lisait assidûment les Vies des Pères du désert, et c'est dans cette lecture qu'elle puisait cet amour des austérités et du détachement de toutes choses qu'on admirait en elle. Sa nourriture était très-grossière, et elle ne faisait qu'un repas par jour. Dieu lui ayant révélé le moment de sa mort, elle le prédit à ses religieuses et employa le peu de temps qui lui restait à faire la visite des monastères dont elle était chargée. Elle mourut dans celui de Trentham et fut enterrée selon son désir, dans celui de Hambury. On place sa mort vers la fin du VIIe siècle. Quelques années après, c'est-à-dire en 708, Coëlred, qui venait de succéder à Kenred, frère de sainte Wéréburge, fit lever de terre le corps de celle-ci en présence de sa cour et de plusieurs évêques. Ayant été trouvé entier et sans corruption, on le mit dans une châsse magnifique où il resta jusqu'aux incursions des Danois. A cette époque on le porta à West-Chester, et on le déposa dans l'église qui devint ensuite cathédrale. La ville de Chester choisit cette sainte pour patronne depuis qu'elle possédait ses reliques, qui furent dissipées sous Henri VIII. — 3 février.

WÉRENFRID (saint), *Werenfridus*, moine anglais, accompagna saint Willibrord lorsqu'il alla évangéliser la Frise, sur la fin du VIIe siècle, et partagea ses travaux apostoliques. Il alla ensuite annoncer la foi dans la Hollande, et se fixa dans la ville d'Elste, où il mourut et où il fut enterré. Les miracles opérés à son tombeau en firent un pèlerinage célèbre, où l'on se rendait pour obtenir la guérison de la goutte. Balderic, quinzième évêque d'Utrecht, fonda à Elste une collégiale sous l'invocation de saint Wérenfrid, qui est honoré en Hollande le 14 août.

WERNER ou GARNIER (saint), *Warnerus*, enfant et martyr à Oberwezel, dans le diocèse de Trèves, né en 1214, de parents pauvres, se fit remarquer dès ses premières années par sa piété et ses autres vertus. Orphelin de bonne heure par la mort de son père, il eut beaucoup à souffrir de l'homme que sa mère épousa en secondes noces, et malgré sa patience et sa soumission, il se vit contraint, pour mettre sa vie en sûreté contre les mauvais traitements auxquels il était en butte, de s'enfuir de la maison paternelle. Un Juif le reçut chez lui en qualité de domestique. Le jour du jeudi saint, étant allé à l'office dans un village voisin, à son retour il fut attaqué par une bande de Juifs, qui le mirent à mort en haine de la religion chrétienne, à l'âge de treize ans, l'an 1227. De nombreux miracles opérés à son tombeau l'ont fait honorer comme saint dans le diocèse de Trèves. — 18 et 19 avril.

WIBERT ou WIGBERT (saint), *Wigbertus*, abbé en Allemagne, était un moine anglais que saint Boniface fit venir près de lui pour lui confier le gouvernement du monastère d'Ordorf, et ensuite de celui de Fritzlar. Il mourut à Fritzlar en 741, et y fut enterré. En 780, saint Lul, évêque de Mayence, transporta son corps à Hirchsfield. Saint Wibert est patron de la ville de Colléda. — 13 août.

WICELIN (saint), *Vicelinus*, évêque d'Oldenbourg, naquit avant la fin du XIe siècle, dans le diocèse de Minden, de parents plus vertueux que riches. Il était déjà âgé lorsqu'il commença ses études dans son pays, et il alla les continuer à Paderborn, sous le célèbre Hartman. Il fut ensuite mis à la tête de l'école de Brême, sous l'archevêque Fré-

déric; le plus célèbre de ses disciples fut le bienheureux Ditmar, dont il se fit accompagner lorsqu'il se rendit en France pour y prendre des leçons d'Ecriture sainte, sous Raoul et Anselme, deux frères qui enseignaient avec beaucoup de réputation à Laon. Il y resta trois ans, et retourna ensuite dans son pays pour y recevoir les ordres sacrés. Il fut ordonné prêtre par saint Norbert, archevêque de Magdebourg. Après son ordination, il obtint d'Aldabéron, archevêque de Brême, les pouvoirs nécessaires pour aller évangéliser les Slaves. Henri, leur duc, qui s'appliquait à étendre le règne de la religion chrétienne, lui donna la permission de prêcher dans ses Etats, et mit à sa disposition l'église de Lubeck; mais après la mort de ce prince, comme la guerre civile ravageait le pays, il se retira, avec les deux prêtres qui le secondaient dans sa mission, à Falderen, sur les confins de la Holsace. Les habitants, qui se disaient chrétiens, gardaient leurs anciennes superstitions, et honoraient encore les bois et les fontaines. Il s'appliqua à extirper ces restes d'idolâtrie, et il y réussit. Bientôt il eut régénéré cette contrée, et l'empereur Lothaire le chargea de gouverner l'église de Lubeck et celle de Sigbert. Il avait bâti cette dernière par le conseil de Wicelin, qu'il se proposait de donner pour évêque aux Slaves après les avoir soumis; mais sa mort empêcha ce projet, et la guerre qui s'éleva en Saxe obligea Wicelin à retourner à Falderen avec ses compagnons. Il y fut rejoint par Ditmar, son ancien disciple, qui était alors doyen du chapitre de Brême, et qui lui fut très-utile dans ses travaux apostoliques. Il y avait trente ans que Wicelin travaillait à la conversion des infidèles, lorsqu'en 1149 il fut sacré évêque d'Oldenbourg par Hartwick, archevêque de Brême. Sa nouvelle dignité ne fit que donner plus d'activité à son zèle; mais il mourut après cinq ans d'épiscopat, l'an 1154. Il avait opéré pendant sa vie plusieurs miracles, parmi lesquels on cite la guérison de quelques possédés. Ses reliques furent transférées à Boldelsholm, en 1330, et il est honoré avec le titre de confesseur le 12 et le 22 décembre.

WILFRID (saint), *Vilfridus*, évêque d'York, né en 634, dans le Northumberland, fut placé à l'âge de quatorze ans dans le monastère de Lindisfarne, pour y être instruit dans la connaissance de la religion et dans les sciences humaines. Après y avoir passé quelques années, il se rendit à Cantorbéry pour étudier la discipline de l'Eglise romaine. Pour compléter cette étude, il fit, vers l'an 649, le voyage de Rome avec saint Benoît Biscop. Arrivés à Lyon, saint Delphin, autrement dit saint Chaumont, évêque de cette ville, les retint une année avec lui, et il conçut tant d'estime pour Wilfrid, qui était encore laïque, qu'il lui offrit sa nièce en mariage, avec la promesse d'un emploi considérable; mais celui-ci, qui était décidé à se consacrer au service des autels, refusa ces offres et continua son voyage pour Rome. Après y avoir visité les tombeaux des apôtres et des martyrs, il se lia d'amitié avec l'archidiacre Boniface, secrétaire du pape saint Martin, qui, l'ayant pris aussi en affection, lui expliqua différents points de la discipline ecclésiastique, et surtout la véritable manière de calculer le jour où l'on devait célébrer la fête de Pâques : il lui démontra l'erreur où tombaient à cet égard les Bretons et les Irlandais. Il le présenta ensuite à saint Martin, qui l'accueillit avec bienveillance et lui donna sa bénédiction. En quittant Rome, Wilfrid repassa par Lyon pour y voir saint Delphin, qu'il aimait et qu'il honorait comme un père. Celui-ci lui ayant donné la tonsure cléricale le retint trois ans avec lui, et il se proposait de le faire nommer son successeur, lorsqu'il fut assassiné, en 657, près de Châlons-sur-Saône, par ordre d'Ebroïn, maire du palais de Clotaire III. Wilfrid, qui accompagnait le saint évêque, fit rapporter son corps à Lyon, où il fut enterré dans l'église de Saint-Pierre. Il retourna ensuite en Angleterre, et Alfrid, roi des Berniciens, le fit venir à sa cour et le pria de faire part à ses sujets des connaissances qu'il avait acquises à l'étranger. Le roi fut si content de la manière dont il s'acquitta de cette commission, qu'il lui donna un terrain pour bâtir le monastère de Stamford; il lui céda en outre le monastère de Rippon, dont Wilfrid acheva les bâtiments et dont il fut fait abbé. Sur la demande du roi Alfrid, il fut élevé à la prêtrise par Agilbert, évêque des West-Saxons, qui déclara qu'un personnage de ce mérite était digne de l'épiscopat. Il le conduisit à la conférence tenue en 664 au monastère de Sainte-Hilde, entre les Saxons et les Scots, sur le jour où l'on devait célébrer la fête de Pâques. Colman, qui parlait pour les Scots ou Ecossais, prétendit que leur coutume remontait à saint Jean l'Evangéliste; Wilfrid, sans contester directement ses raisons, lui opposa l'usage de l'Eglise universelle. Oswi, roi des Déires et père d'Alfrid, qui assistait à la conférence, se déclara en faveur de Wilfrid. Tudda, évêque des Northumbres, étant mort de la peste cette même année, Alfrid jeta les yeux sur Wilfrid pour le remplacer, et il l'envoya en France pour qu'il reçût l'onction épiscopale des mains d'Agilbert, qui l'avait élevé à la prêtrise et qui, après avoir quitté son diocèse de West-Sex, était retourné en France, sa patrie, et avait été élevé sur le siége de Paris. Wilfrid, après avoir passé deux ans en France, fut sacré à Compiègne, à l'âge de trente ans, par Agilbert, assisté de douze évêques. Pendant son séjour en France, Oswi avait nommé évêque du Northumberland saint Chad, abbé de Lestiugau; et lorsque Wilfrid revint pour prendre possession de son siége, il le trouva occupé. Ne voulant pas attaquer l'élection de Chad, quoiqu'elle ne fût pas conforme aux lois, il se retira dans son monastère de Rippon, d'où il sortait de temps en temps, à la demande de Wulfère, roi de Mercie, pour exercer les fonctions épiscopales dans ses Etats. Saint Théodore, archevêque de Cantorbéry, faisant

la visite des églises d'Angleterre en 670, obligea saint Chad à céder son siége à Wilfrid; mais, touché des vertus et de la docilité du premier, il le fit évêque de Litchfield. Egfrid ayant succédé à Alfrid, son frère, dans le royaume de Bernicie, pria Wilfrid de consacrer l'église qu'il avait fait bâtir à Rippon, sous l'invocation de saint Pierre. Le saint évêque consacra plusieurs autres églises dans son vaste diocèse, où la religion prenait tous les jours de nouveaux accroissements. Il fit venir près de lui le chantre Eddi Stéphani, par le secours duquel il établit l'usage du plain-chant dans le nord de l'Angleterre. Il fonda aussi des monastères dans cette même contrée, à l'exemple de saint Augustin, qui en avait établi dans le pays de Kent. Il rendit de grands services à saint Dagobert, fils de saint Sigebert, roi d'Austrasie, que Grimoald, maire du palais, avait chassé du trône pour mettre à sa place son propre fils Childebert. Dagobert, obligé de s'exiler pour mettre sa vie en sûreté, se réfugia en Irlande et ensuite en Angleterre. Comme il était très-jeune, Wilfrid prit soin de son éducation; et lorsqu'il fut rappelé par ses sujets, en 673, il lui fournit généreusement des secours pour aller reprendre possession de son royaume. Ayant donné, en 678, le voile à sainte Audry, épouse du roi Egfrid, avec lequel elle avait toujours vécu dans la continence, ce prince fut tellement irrité de cette démarche, qu'il démembra son évêché en créant ceux d'York, d'Hexam et de Lindesey. Ces nouvelles érections furent confirmées par saint Théodore, archevêque de Cantorbéry, qu'Egfrid avait mis dans ses intérêts. Wilfrid en appela au pape et s'embarqua pour Rome; mais des vents contraires l'ayant jeté sur les côtes de la Frise, il y passa près d'une année, occupé à prêcher l'Evangile aux Frisons, qui étaient encore presque tous idolâtres, saint Willibrord, leur apôtre, n'étant venu dans leur pays que douze ans après. Pendant que Wilfrid se livrait à ces travaux apostoliques, Adalgise, prince des Frisons, reçut d'Ebroïn, maire du palais de Thierri III, une lettre par laquelle il lui promettait une magnifique récompense s'il voulait lui livrer la tête du saint évêque, sans doute à cause de l'attachement qu'il avait témoigné au roi Dagobert. Adalgise lut la lettre en présence de Wilfrid et des envoyés d'Ebroïn, ensuite il la déchira et la jeta au feu, pour marquer l'horreur que lui inspirait une telle proposition. Wilfrid, en quittant la Frise, se rendit en Austrasie, et Dagobert II, qui lui devait tout, lui témoigna sa reconnaissance d'une manière toute royale, et lui offrit l'évêché de Strasbourg, vacant par la mort de saint Arbogaste; mais Wilfrid refusa, et le roi, après l'avoir comblé de présents, le fit accompagner à Rome par Adéodat, évêque de Toul. Lorsqu'il arriva dans la capitale du monde chrétien, il fut accueilli favorablement par le pape Agathon, qui était déjà informé de l'objet de son voyage, et qui convoqua un concile pour examiner son appel. L'affaire ayant été mûrement examinée, les démembrements de son évêché furent annulés, et la totalité de son diocèse lui fut rendue. Le concile donna des éloges à la modération qu'il avait montrée dans la défense de ses droits, ainsi qu'à la marche qu'il avait prise de déférer au pape le jugement de sa cause. Wilfrid passa l'hiver à Rome, et assista, au mois de mars 680, au concile qui y fut tenu contre les monothélites. Il repartit ensuite pour l'Angleterre, avec des lettres d'Agathon pour le roi Egfrid. Dès que celui-ci les eut lues, il s'écria que le pape avait été trompé, et il ordonna de se saisir de Wilfrid et de le conduire en prison. Le saint évêque, pendant sa réclusion, opéra plusieurs miracles, entre autres la guérison de la femme du geôlier en chef; ce fonctionnaire en fut si touché, qu'il ne voulut plus le garder, ce qui obligea le roi à le changer de prison. La reine Ermenberge qui avait contribué plus que personne à la mesure injuste qui frappait le saint évêque, étant tombée dangereusement malade, rentra en elle-même et obtint de son époux l'élargissement de Wilfrid, auquel elle rendit une boîte de reliques qu'il avait rapportée de Rome, et dont elle s'était emparée lors de son arrestation. Lorsqu'il fut rendu à la liberté, voyant qu'il ne pouvait obtenir l'exécution du jugement du pape qui le remettait en possession de son diocèse, il se rendit auprès d'Edilwalch, roi des Saxons du Sud, qui venait de se convertir au christianisme, et, sur sa demande, il évangélisa ses sujets, qui étaient encore idolâtres. Cette mission, autorisée par divers miracles, eut tant de succès, que bientôt la nation tout entière se fit chrétienne. Il fonda les monastères de Boseuham et de Selsey; ce dernier, dans lequel il faisait sa résidence ordinaire, devint dans la suite un siége épiscopal. Egfrid ayant été tué dans une bataille contre les Pictes, en 685, eut pour successeur Alfrid, son frère naturel, qui rappela saint Wilfrid sur la fin de 686, et il lui permit d'exercer les fonctions épiscopales dans cette partie du diocèse d'York qui était restée sous sa juridiction. L'an 690, saint Théodore, archevêque de Cantorbéry, sentant que sa fin était prochaine, se transporta à Londres et pria Wilfrid de se rendre près de lui. Lorsque ce dernier fut arrivé, Théodore lui demanda pardon de l'injustice dont il s'était rendu coupable à son égard, et s'engagea devant Dieu à la réparer en faisant tout ce qui dépendrait de lui pour le remettre en possession de la totalité de son diocèse. Il lui offrit même de lui céder le siége de Cantorbéry. Wilfrid lui répondit: *Puissent Dieu et saint Pierre vous pardonner tout ce qui s'est passé entre nous; quant à moi, je vous pardonne, et je ne cesserai de prier pour vous comme pour mon ami. Pour ce qui concerne votre successeur, c'est une affaire qu'on réglera plus tard. Ce qui presse, c'est de vous employer pour obtenir l'entière exécution du décret du pape, qui ordonne que je sois rétabli sur mon siége.* Théodore, afin de remplir son engagement, écrivit aux rois Alfrid et Ethelred, ainsi qu'à d'autres per-

sonnages influents pour solliciter le rétablissement de Wilfrid, qu'il eut la consolation de voir réinstallé avant sa mort. Le saint évêque ne jouit pas longtemps de la tranquillité qu'il avait le droit d'espérer après tant de traverses. Le roi Alfrid voulut ériger en évêché le monastère de Rippon. Wilfrid encourut la colère du prince pour s'être opposé à cette mesure, et il fut obligé de se réfugier auprès d'Ethelred, roi des Merciens, qui le chargea d'administrer l'évêché de Litchfield, alors vacant. Ethelred, touché de ses exhortations, renonça au trône pour embrasser la vie monastique; il fonda dans la Mercie un grand nombre de maisons religieuses et bâtit beaucoup d'églises. L'éloignement forcé où il se trouvait de son diocèse obligea l'évêque d'York à en appeler une seconde fois à Rome, et il y fit en 703 un second voyage. Le pape Jean VI le reçut honorablement, et voyant qu'il était victime de la haine et de la vengeance d'ennemis puissants, et qu'il n'était persécuté qu'à cause de son zèle et de son mérite, se déclara hautement en sa faveur. Il écrivit aux rois de Mercie et du Northumberland, pour qu'ils eussent à lui faire rendre justice. Il chargea en même temps Brithwald, archevêque de Cantorbéry, de convoquer un synode pour rendre son rétablissement plus solennel. Wilfrid, en revenant de Rome, passa par la France, et tomba dangereusement malade à Meaux; mais Dieu lui fit connaître par révélation qu'il guérirait et qu'il avait encore quatre ans à vivre. De retour en Angleterre, Brithwald se montra disposé à faire ce que le pape lui prescrivait. Ethelred, qui s'était retiré dans un monastère, employa de son côté, en faveur du saint, l'influence qu'il avait sur Comred, son neveu et son successeur. Ce dernier, d'après les entretiens qu'il eut avec Wilfrid, se détermina à suivre l'exemple de son oncle, et en 709 il quitta le trône de Mercie pour se faire moine. On n'avait à craindre d'opposition aux ordres du pape que de la part du roi Alfrid; mais il mourut en 705, et dans ses derniers moments il témoigna un grand repentir de sa conduite envers le saint. Brithwald, dans une assemblée d'évêques, d'abbés et de princes, tenue dans la province d'York, lut les lettres du pape et insista sur les menaces d'excommunication et de dégradation qui y étaient contenues contre ceux qui refuseraient de se soumettre au jugement du saint-siége en faveur de Wilfrid. Le jeune Osred, fils d'Alfrid et son successeur, s'y trouva avec Britrick, régent du royaume; celui-ci s'engagea hautement à faire exécuter le décret du pape. En conséquence, Wilfrid fut remis en possession de son diocèse, ainsi que de toutes les dépendances qui en avaient été distraites, entre autres Hexam et Rippon. C'est dans ce dernier monastère qu'il résidait habituellement, et il céda le siége d'York à saint Jean de Beverley, en échange de celui d'Hexam, qu'il avait occupé pendant plusieurs années. Il reprit aussi le gouvernement des monastères qu'il avait fondés, et pendant qu'il était occupé à les visiter, il mourut dans celui d'Undalum, aujourd'hui Oundle, à l'âge de soixante-quinze ans, après en avoir passé quarante-cinq dans l'épiscopat, et il fut enterré à Rippon, dans l'église de Saint-Pierre. Ce monastère ayant été détruit par les Danois, ses reliques furent portées à Cantorbéry et renfermées dans une belle châsse. Comme cette cérémonie eut lieu le 12 octobre, on commença à célébrer ce jour-là la fête du saint, qui se célébrait auparavant le 24 avril. — 12 octobre.

WILFRID LE JEUNE (saint), évêque d'York, succéda en 712 à saint Jean de Beverley, qui se démit en sa faveur de son siége pour se retirer dans un monastère. Il marcha sur les traces de son prédécesseur, et mérita par ses vertus une place parmi les saints. Il mourut en 727, et il est honoré le 29 avril.

WILGAIN (saint), *Wulganius*, était Anglais et florissait dans le VIIe siècle. Il passa la mer et vint prêcher l'Evangile dans le territoire de Lens en Artois. Il se retira ensuite dans une cellule qu'il avait fait construire près du monastère de Saint-Waast, que saint Aubert venait de fonder, et il y termina ses jours sur la fin du VIIe siècle. Son tombeau ayant été illustré par des miracles, on l'honora comme saint dans l'Artois et surtout à Lens, dont il est patron. — 2 novembre.

WILGEFORTE (sainte), *Vilgefortes*, vierge et martyre en Portugal, subit le supplice de la croix pour la défense de sa foi et de sa chasteté. — 20 juillet.

WILHADE (le bienheureux), récollet et martyr à Brille en Hollande, était originaire du Danemark et avait embrassé l'état religieux. Il habitait le couvent des Récollets de Gorcum, lorsqu'il fut arrêté par les calvinistes, avec dix de ses confrères, qui composaient toute la communauté. Après qu'on leur eut fait subir d'horribles supplices pour leur arracher une renonciation à la présence réelle de Jésus-Christ dans l'eucharistie et à la primauté du pape, de Gorcum, où on les avait retenus plusieurs jours au fond d'un cachot, on les embarqua pour Dordrecht, d'où on les conduisit à Brille, et pendant ce trajet ils furent en butte à toutes sortes d'outrages et de mauvais traitements. Lorsqu'ils furent arrivés dans cette dernière ville, on les mit en prison, où ils souffrirent les horreurs de la faim, de la soif, et furent accablés de coups pendant plusieurs jours, attendant l'exécution de la sentence de mort portée contre eux par Guillaume de la Marck, comte de Lumey, qui, de chanoine de Liége, était devenu l'un des chefs des calvinistes et le plus cruel persécuteur des catholiques. Ils furent pendus près de la ville, le 9 juillet 1572, et après leur mort on mutila leurs cadavres et l'on promena en triomphe leurs membres dépecés. Cependant quelques catholiques ramassèrent ces précieux restes et leur rendirent avec respect les honneurs de la sépulture. Vers l'an 1615 on les exhuma secrètement, et on les transporta dans

plusieurs villes catholiques, surtout à Bruxelles, où on les plaça dans des châsses qui furent exposées à la vénération des fidèles. Les miracles opérés par la vertu de ces saintes reliques déterminèrent Clément X à les déclarer martyrs, et à permettre qu'on célébrât leur office en Hollande, ainsi que chez les ordres religieux auxquels ils appartenaient. — 9 juillet.

WILLEHAD (saint), *Willehadus*, évêque de Brême et apôtre de la Saxe, naquit dans le Northumberland, et après avoir passé sa jeunesse dans l'étude des sciences divines et humaines, il fut élevé au sacerdoce. Pendant qu'il exerçait les fonctions du saint ministère dans sa patrie, le souvenir de plusieurs de ses compatriotes, qui étaient allés en Allemagne s'associer aux travaux apostoliques de saint Willibrord et de saint Boniface, lui revenait souvent à l'esprit, et il se sentait enflammé du désir de marcher sur leurs traces. Ses supérieurs ecclésiastiques lui ayant permis de suivre l'impulsion de son zèle, il s'embarqua pour la Frise, où il aborda en 772, et il commença sa mission à Dockum, dans le lieu même où saint Boniface avait été martyrisé dix-sept ans auparavant. Après avoir converti et baptisé un grand nombre d'idolâtres, il pénétra dans le pays connu depuis sous le nom d'Ower-Issel, où les habitants d'un village employèrent des sorts dans la vue de le faire périr ainsi que ses compagnons; mais la Providence ayant déjoué leurs tentatives aussi criminelles que superstitieuses, il alla prêcher la foi dans la *Treutonia*, aujourd'hui la Drenthe. Ses compagnons s'étant mis en devoir de démolir les temples des idoles, les païens en furent si irrités, qu'ils formèrent le projet de massacrer tous les missionnaires. L'un de ces barbares déchargea un coup de sabre sur la tête de Willehad; mais le coup fut miraculeusement amorti par un cordon que le saint avait autour du cou, et qui supportait une boîte de reliques. Les idolâtres, à la vue de ce prodige, changèrent de sentiments à son égard et se montrèrent dociles à ses instructions. Ayant passé l'Elbe, il se rendit à Brême, qui n'était pas encore une ville, pour évangéliser les Saxons; mais ses travaux furent interrompus par la révolte générale de ces peuples contre Charlemagne, en 782. Ils massacrèrent tous les missionnaires qu'ils purent saisir, et Willehad, qui était le chef de la mission, se réfugia dans la Frise, d'où il partit pour Rome afin d'y rendre compte de ses travaux au pape Adrien Ier. Il revint par la France, et comme la guerre entre Charlemagne et les Saxons durait encore, il se retira dans le monastère d'Epternac, dans le diocèse de Trèves, où il passa près de deux ans, se montrant le modèle d'un parfait religieux. Witikind, chef des Saxons, s'étant converti, fit sa paix avec l'empereur et reçut le baptême en 785. Alors Willehad rassembla ses compagnons que la guerre avait dispersés, et retourna avec eux dans la Saxe. Deux ans après il fut sacré évêque du troupeau qu'il avait gagné à Jésus-Christ, et il fit sa résidence à Brême, qui fut fondée vers ce temps. Sa nouvelle dignité ne fit qu'ajouter à son zèle, à ses bonnes œuvres et à ses austérités. Il ne se nourrissait que de pain, d'herbes et de fruits, et ne buvait que de l'eau; mais sa santé s'étant dérangée, le pape Adrien lui ordonna de faire usage de poisson. Il offrait le saint sacrifice tous les jours, et jamais sans verser des larmes. Tous les jours aussi il récitait le psautier et faisait ses délices de la lecture des livres saints. L'âge ne lui fit rien rabattre de ses exercices de piété ou de mortification. Lorsqu'il touchait à sa fin, un de ses prêtres lui dit en pleurant: *N'abandonnez pas encore votre troupeau, qui serait exposé à la fureur des loups.* — *Quoi!* répondit-il, *vous voudriez m'empêcher d'aller à Dieu? Je recommande mon troupeau à celui qui m'en a confié la garde, et qui, par sa miséricorde, saura le défendre.* Ce fut le 8 novembre 789 qu'il mourut en Frise, dans le village de Blekenzée, aujourd'hui Plexem, d'où son corps fut porté à Brême et enterré dans la cathédrale qu'il avait fait bâtir sous l'invocation de saint Pierre. Sa vie a été écrite par saint Anschaire, son troisième successeur, qui le mit au nombre des saints, par l'autorité du pape Nicolas Ier. — 8 novembre.

WILLIBRORD (saint), *Willibrordus*, premier évêque d'Utrecht, né vers l'an 658, dans le Northumberland, fut élevé, dès l'âge de sept ans, dans le monastère de Rippon, que saint Wilfrid venait de fonder. Il fit de rapides progrès dans les sciences et dans la vertu. Il avait déjà pris l'habit religieux, lorsqu'à l'âge de vingt ans il obtint de ses supérieurs la permission d'accompagner en Irlande saint Egbert, dans la vue de se perfectionner dans la piété. Il passa douze ans dans cette île, depuis l'an 678 jusqu'en 690, qu'il fut élevé au sacerdoce. La même année il s'embarqua avec saint Swidbert et dix autres moines anglais, pour aller porter la lumière de la foi dans la Frise. Déjà ce pays avait été évangélisé par saint Eloi, plus tard par saint Wilfrid, et enfin par le bienheureux Wigbert; mais la plus grande partie des Frisons était encore idolâtre. Willibrord étant arrivé avec ses compagnons à Utrecht fut favorablement accueilli par Pépin d'Héristal, maire du palais de France, qui venait de conquérir une partie de la Frise. Mais avant de commencer ses travaux apostoliques, il se rendit à Rome pour demander au pape Sergius les pouvoirs spirituels dont il avait besoin pour le succès de sa mission. Le pape lui accorda les pouvoirs les plus amples, et lui donna des reliques pour les églises qu'il ferait bâtir. Les conversions qu'il fit, à son retour de Rome, furent si nombreuses, surtout dans cette partie de la Frise qui appartenait à la France, qu'en 696, Pepin envoya Willibrord à Rome avec des lettres par lesquelles le pape était prié de lui conférer la dignité épiscopale. Sergius le félicita sur ses succès et le sacra, malgré ses réclamations, archevêque des Frisons. Ce fut pendant cette cérémonie.

qui eut lieu dans l'église de Saint-Pierre, que le pape changea son nom de Willibrord en celui de Clément. Il lui donna aussi le *pallium* et l'autorisa à fixer son siége dans le lieu qu'il jugerait le plus convenable. Le saint, à son retour, établit sa résidence à Utrecht, et Pepin lui fit don du château de Vétalburg. Il fit construire l'église de Saint-Sauveur, qui lui servit de cathédrale, et répara celle de Saint-Martin, qui avait été construite pendant la mission de saint Wilfrid, et que les païens avaient presque détruite. En 698 il fonda le monastère d'Epternac, près de Trèves. Pepin contribua généreusement aux dépenses de cet établissement. Ce prince avait une grande vénération pour Willibrord, et ce fut par déférence pour ses avis que, quand il se sentit proche de sa fin, il renvoya Alpaïs, sa concubine, de laquelle il avait eu Charles Martel. Celui-ci, quelque temps avant la mort de son père, avait eu un fils qui fut nommé Pepin, comme son aïeul. Lorsque le saint le baptisa, il prédit qu'il surpasserait en gloire tous ses ancêtres. Il parvint en effet au trône de France et fut la tige de la dynastie carlovingienne. Charles Martel imita la générosité de son père envers l'apôtre des Frisons, et lui donna la souveraineté d'Utrecht avec ses dépendances. Willibrord, après avoir converti les Frisons qui étaient sujets de la France, alla prêcher ceux qui obéissaient au duc Radbod, qui, quoique attaché à l'idolâtrie, laissait à ses peuples la liberté d'entendre les missionnaires, et allait quelquefois les écouter lui-même. Willibrord passa ensuite dans le Danemark ; mais Ongent, qui gouvernait ce pays, ne lui permit pas de se livrer au ministère de la prédication dans ses Etats, et tout le fruit de cette mission fut la conversion de trente enfants que le saint acheta et auxquels il conféra le baptême, après leur avoir donné l'instruction nécessaire. Il les ramenait avec lui, lorsqu'il fut assailli sur mer par une tempête qui le jeta sur la côte de Fositeland, aujourd'hui Amelanlt, île située au nord de la Frise. Elle était consacrée au dieu Fosite d'où elle tirait son nom. Les adorateurs de cette divinité regardaient comme un sacrilége horrible de tuer quelqu'un des animaux qui vivaient dans l'île, ou de parler en puisant de l'eau à une fontaine qui était regardée comme sacrée. Willibrord, pour leur apprendre à mépriser les dangers imaginaires qu'ils croyaient attachés à l'infraction de ces observances superstitieuses, fit tuer quelques animaux dont il mangea ainsi que ses compagnons, et il baptisa dans la fontaine trois enfants en prononçant à haute voix la forme du sacrement. Les païens s'attendaient à les voir frappés de mort, mais ils furent trompés dans leur attente. Radbod, informé du fait qu'il regardait comme une profanation, voulut venger l'honneur de son dieu, et il ordonna de tirer au sort, trois jours de suite, une victime humaine qui serait immolée en expiation du prétendu crime. Le sort épargna le saint, mais il tomba sur l'un de ses compagnons qui fut mis à mort. De cette île, Willibrord se rendit dans celle de Walcherem, où il opéra beaucoup de conversions et fonda plusieurs églises. La mort de Radbod, arrivée en 719, lui permit de soumettre toute la Frise au joug de l'Evangile. L'année suivante il fut secondé par saint Boniface, qui passa trois ans avec lui avant d'aller évangéliser l'Allemagne, et qui ne le quitta que par la crainte qu'il eut que l'archevêque d'Utrecht ne le fit son successeur. Un autre collaborateur, qui lui rendit aussi de grands services, fut saint Wulfran, archevêque de Sens. Ces deux faits prouvent assez le mérite des ouvriers évangéliques qui travaillaient sous ses ordres ; l'un de ses principaux soins était de bien choisir ceux qu'il promouvait aux saints ordres. Son grand âge l'ayant décidé à se donner un coadjuteur, il le sacra évêque et lui abandonna le gouvernement de son diocèse. Il mourut peu de temps après, le 7 novembre 738, et fut enterré, selon son désir, dans le monastère d'Epternac. — 7 novembre.

WILLIGIS (saint), évêque de Mayence, né avant le milieu du xᵉ siècle, à Schœningen, près d'Helmstadt, était fils d'un charron, qui, quoique pauvre, ne négligea rien pour lui faire donner une éducation distinguée, parce qu'il remarquait dans son fils des talents et des qualités peu communes. Aussi le jeune Willigis l'emporta de beaucoup sur ses compagnons d'étude, et sa réputation de science et de vertu l'avait déjà rendu célèbre avant même qu'il fût élevé aux saints ordres Lorsqu'il eut été ordonné prêtre, il devint chanoine de Hildesheim, ensuite premier chapelain de l'empereur Othon II, et enfin évêque de Mayence. Il fut élevé à cette dernière dignité vers l'an 973, et le pape Benoît VII lui envoya le *pallium*, à la demande de l'empereur. Il trouva son diocèse dans un triste état, par suite de la mauvaise administration de Hatton, son prédécesseur, et par la longue vacance du siége épiscopal. Il commença par rétablir le monastère de Diosenberg, que Hatton avait fait démolir. Il rebâtit aussi la cathédrale de Mayence, ainsi que l'église de Saint-Etienne, qui fait encore aujourd'hui l'admiration de ceux qui vont la visiter. Il fit revivre la discipline dans un grand nombre de maisons religieuses, et le moyen qu'il employa pour atteindre ce résultat fut de ne mettre à la tête des monastères que des supérieurs d'une vertu et d'un capacité éprouvées. En 983, il sacra évêque de Prague saint Adalbert, et en 993 il sacra saint Bernward, évêque de Hildesheim, ces deux prélats ayant voulu recevoir de sa main l'onction épiscopale, à cause de la vénération qu'ils avaient pour ses vertus. Othon II lui confia l'éducation de son fils, et lorsque son élève fut parvenu à l'empire, sous le nom d'Othon III, il fut chargé du gouvernement pendant la minorité du prince. Son administration, qui dura six ans, depuis 983 jusqu'à 989, lui mérita le glorieux surnom de *Père de l'empereur*

et de l'empire. Après la mort d'Othon, arrivée l'an 1002, il sacra empereur saint Henri, qui avait pour lui la plus grande estime. Saint Willigis se faisait surtout admirer par sa charité. Tous les jours il admettait trente pauvres à sa table, et distribuait en outre d'abondantes aumônes. On admirait aussi sa profonde humilité : loin de rougir de la profession de son père, il voulut en perpétuer le souvenir, et fit mettre une roue dans les armoiries de la ville de Mayence. Il mourut le 23 février 1011, et il fut enterré dans l'église de Saint-Etienne, où l'on conserve sa chasuble. — 23 février.

WILLIKER (saint), moine et martyr près de Dockum en Hollande, fut mis à mort par des païens en 755, avec saint Boniface, archevêque de Mayence et apôtre de l'Allemagne, dont il secondait les travaux apostoliques. — 5 juin.

WINEBAUD (saint), *Wineboldus*, abbé de Saint-Loup à Troyes, né vers le milieu du VIe siècle, à Nogent-sur-Seine, se destina de bonne heure à l'état ecclésiastique; après ses études cléricales, il fut élevé à la prêtrise. L'attrait qu'il éprouvait pour la retraite le porta à choisir une solitude près du lieu de sa naissance, et il y pratiqua quelque temps de grandes austérités en imitant le genre de vie des anachorètes. Gallomagne, évêque de Troyes, informé de sa vertu et de son mérite, le manda près de lui afin de l'employer au saint ministère. Bientôt après, les moines de Saint-Loup le choisirent pour abbé, et il prouva par sa conduite qu'on ne pouvait faire un meilleur choix. Il continua dans sa nouvelle position les exercices de pénitence qu'il avait pratiqués dans sa solitude, et les revenus du monastère lui fournirent le moyen de pratiquer la vertu de charité d'une manière si généreuse, qu'il fut appelé le *père des pauvres*. Saint Leu, évêque de Sens, ayant été exilé en Normandie par le roi Clotaire II, saint Winebaud alla trouver ce prince et détruisit d'une manière si victorieuse les calomnies dont le saint évêque avait été victime, que Clotaire alla se jeter à ses pieds pour lui demander pardon de l'injuste traitement qu'il lui avait fait subir; ce prince le renvoya avec honneur dans son diocèse et punit ses calomniateurs. Le saint abbé, de retour dans son monastère, y mourut quelques années après, vers l'an 620, et y fut enterré. L'abbaye de Saint-Loup ayant été brûlée par les Normands en 892, les religieux enlevèrent son corps, et lorsque les bâtiments eurent été rétablis, ils le rapportèrent dans la nouvelle église, qui fut donnée, vers l'an 1135, aux Chanoines réguliers de Saint-Augustin.—6 avril.

WINEBAUD ou GUINEBAUD, vulgairement GOMBAUD (saint), abbé de Heidenheim, né vers le commencement du VIIIe siècle, était fils de saint Richard, roi des Saxons occidentaux et frère de saint Guillebaud et de sainte Walburge. Son père ayant entrepris le pèlerinage de Rome, vers l'an 721, emmena ses deux fils avec lui ; mais une maladie l'ayant surpris en route, il mourut à Lucques, où il est honoré comme patron de la ville le 7 février. Les jeunes princes, après avoir rendu les derniers devoirs à leur père, continuèrent leur route jusqu'à Rome, d'où Guillebaud se rendit en Palestine pour y visiter les saints lieux. Winebaud ne l'accompagna pas, à cause de la faiblesse de sa santé, mais il passa sept ans à Rome, s'appliquant à l'étude de l'Ecriture sainte et de la science ecclésiastique. Il quitta cette ville après avoir reçu la tonsure cléricale, et retourna en Angleterre. Il fit, l'an 728, un second pèlerinage à Rome avec plusieurs de ses compatriotes, parmi lesquels se trouvait saint Boniface, son parent. Celui-ci l'engagea à le suivre en Allemagne pour le seconder dans ses travaux apostoliques. Winebaud, ayant été ordonné prêtre, fut chargé de l'administration de sept églises qui venaient d'être fondées dans la Thuringe. Guillebaud, son frère, à son retour de la terre sainte, avait pris l'habit monastique au Mont-Cassin. Saint Boniface, ayant fait un voyage à Rome, l'an 738, l'obtint du pape Grégoire III pour coopérateur dans sa mission d'Allemagne, et après l'avoir ordonné prêtre, il le sacra évêque d'Aischstadt; Guillebaud appela son frère dans son diocèse. Celui-ci bâtit un monastère dans la forêt de Heidenheim, pour des religieux, et un autre pour des religieuses, à la tête desquelles il mit sa sœur, sainte Walburge. Winebaud, tout en gouvernant sa communauté, aidait son frère et travaillait avec zèle et succès à la conversion des idolâtres de la Franconie. Sa constitution avait toujours été faible, et il fut éprouvé par diverses maladies. Lorsque sa santé ne lui permettait pas d'aller à l'église, il disait la messe dans une chapelle qu'il avait fait construire près de sa cellule. Ayant été atteint d'un mal si grave qu'on désespérait de sa vie, il fut miraculeusement guéri par l'intercession de saint Boniface, qu'il avait invoqué avec une grande dévotion. Il mourut cinq ans après ce saint martyr, le 18 décembre 760, et fut enterré dans le cloître de son monastère. Les miracles opérés à son tombeau lui ont fait rendre un culte public dans plusieurs églises d'Allemagne, quoique son nom ne se lise pas dans le Martyrologe romain. — 18 décembre.

WINOC (saint), *Winocus*, abbé de Wormhouth en Flandre, né vers le milieu du VIIe siècle, était, à ce que l'on croit, fils de Howel III, duc ou roi de Bretagne, et frère de Salomon et de Judoc, qui régnèrent successivement sur cette province. Il était encore très-jeune lorsqu'il renonça aux grandeurs mondaines pour s'appliquer uniquement à son salut. Il s'associa trois jeunes gentilshommes qu'il avait détachés du monde, et après avoir fait ensemble plusieurs pèlerinages, ils visitèrent en dernier lieu le monastère de Sithiu, gouverné par saint Bertin. Ils furent si touchés de la ferveur des religieux, qu'ils ne voulurent plus les quitter et qu'ils y prirent l'habit monastique. Winoc se distingua bientôt parmi les plus fervents, et saint Bertin le

mit à la tête des religieux qui allaient habiter le monastère de Wormhouth, que venait de fonder Hérémar, gentilhomme flamand. Winoc, après avoir mis la dernière main aux bâtiments et à l'église, fit construire un hôpital pour les pauvres, afin de servir non-seulement Dieu, mais aussi le prochain. La communauté devint bientôt nombreuse, parce que l'on y était attiré par la réputation de sainteté de Winoc, que Dieu avait favorisé du don des miracles. Loin de se rappeler sa haute naissance, il se plaisait à servir les pauvres de ses propres mains, et se livrait de préférence aux travaux les plus pénibles et les plus humiliants. Il mourut le 6 novembre 717, et fut enterré dans son monastère. Les Normands l'ayant détruit en 880, les reliques de saint Winoc furent portées à Sithiu, d'où elles furent transférées au monastère de Berg, fondé en 929 par Baudoin le Chauve, comte de Flandre. Il s'y est formé une ville qui a pris le nom de Berg-Saint-Winoc. — 6 novembre.

WINTRUNG (saint), *Vintrungus*, prêtre et martyr, fut massacré en 755, avec saint Boniface, apôtre de l'Allemagne, par des païens, près de Dockum en Hollande. — 5 juin.

WIRON (saint), *Wiro*, évêque en Ecosse, quitta son diocèse avec saint Plechelm prêtre, et saint Olger diacre, pour faire le pèlerinage de Rome, d'où ils se rendirent dans cette partie de l'Allemagne, qui a pris dans la suite le nom de Pays-Bas. Pepin d'Héristal, maire du palais, les accueillit avec faveur et seconda leur zèle du poids de son autorité. Ils convertirent un grand nombre d'idolâtres, et fondèrent plusieurs églises. Pepin, qui avait une grande estime pour saint Wiron, lui donna une terre connue alors sous le nom de Mont-Saint-Pierre, et plus tard de Mont-Saint-Odile, et le choisit pour son confesseur. Ce prince allait souvent trouver le saint dans cette solitude, pour lui faire l'aveu de ses fautes. Saint Wiron mourut dans un âge avancé, vers le commencement du VIIIe siècle. — 8 mai.

WISTAN (saint), *Wistanus*, prince de Mercie et martyr, né vers l'an 830, était fils de Wimond et petit-fils de Witlas, qui régna sur les Merciens depuis 826 jusqu'en 839. Son père étant mort avant son aïeul, comme il était encore trop jeune pour régner par lui-même, Bertulphe, frère de Witlas, fut placé sur le trône, en attendant la majorité de Wistan; mais lorsque celui-ci fut arrivé à l'âge de régner, il ne témoigna aucun désir de porter la couronne, et tourna toutes ses pensées vers le ciel. Cependant Bertulphe, qui voulait transmettre le sceptre à Brithfard, son *propre fils*, résolut de se défaire de l'héritier *légitime*, dont la vie mettait obstacle à ses ambitieux desseins. Il proposa donc, sous le voile de l'amitié, une entrevue à Wistan, qui l'accepta sans défiance, et pendant qu'il embrassait Brithfard, celui-ci lui déchargea un coup de sabre sur la tête et le fit achever par un de ses hommes d'armes, le 1er juin 849. Enflède, mère du saint, fit enterrer son corps dans l'abbaye de Repton, à côté de son aïeul et de son père. — 1er juin.

WITHBURGE (sainte), *Withburga*, vierge en Angleterre, née vers le milieu du VIIe siècle, était la plus jeune des filles d'Anna, roi des Est-Angles. Elle eut pour mère sainte Héreswyde, qui passa en France après la mort de son mari, et pour sœurs sainte Etheldrède, sainte Sexburge, sainte Ethelburge, sainte Edelburge, et pour frère saint Erconwal, évêque de Londres. Elle marcha dignement sur les traces de ses aînées, et s'étant consacrée à Dieu dès sa jeunesse, elle se retira à Holkam pour se sanctifier loin de la cour et du tumulte du monde. Après la mort de son père, elle alla se fixer à Dérébam, où elle bâtit un monastère que la mort ne lui permit pas d'achever. Elle mourut le 17 mars, vers l'an 683, et cinq ans après, son corps ayant été trouvé sans corruption, fut transporté dans l'église. En 974, ses reliques furent transférées à Ely et réunies à celles des saintes Etheldrède et Sexburge, ses sœurs. — 17 mars et 8 juillet.

WLADIMIR (saint), *Wladimirus*, duc de Moscovie ou de Russie, était fils de Suatoslas, et succéda à son père en 980. Après quelques années de son règne, il envoya une ambassade solennelle aux empereurs Basile et Constantin, pour demander la main de la princesse Anne, leur sœur. Sa demande lui fut accordée, et Anne vint en Russie, accompagnée de missionnaires orthodoxes, que Waldimir avait aussi demandés pour annoncer l'Evangile à ses sujets. Le chef de ces missionnaires, nommé Michel, instruisit le prince, le baptisa et le maria à la princesse grecque, vers l'an 989. Waldimir eut de son mariage plusieurs enfants, parmi lesquels on cite saint Romain et saint David, qui sont honorés comme martyrs, et Anne, qui épousa Henri Ier, roi de France. Avant sa conversion au christianisme, il s'était signalé par de nombreux actes de cruauté et par le dérèglement de ses mœurs; mais après son baptême il eut toujours une conduite exemplaire et montra beaucoup de zèle pour la propagation de la foi. Il se livra, sur la fin de ses jours, à de grandes austérités, et il distribuait des sommes considérables en aumônes et en d'autres bonnes œuvres. Il était très-âgé lorsqu'il mourut, en 1014, et son corps fut enterré à Kiow, dans l'église de Saint-Clément, où on lui a érigé un tombeau très-élevé, comme un objet proposé à la vénération publique. Les Moscovites *unis* le regardent comme l'apôtre de leur nation, et l'honorent le 15 juillet.

WOLFGANG (saint), *Wolfgangus*, évêque de Ratisbonne, né en Souabe au commencement du Xe siècle, passa son enfance sous la conduite d'un ecclésiastique du voisinage; ensuite il fut placé dans le monastère de Richenau, qui était alors une des plus célèbres écoles de l'Allemagne. C'est là qu'il se lia d'une étroite amitié avec un jeune seigneur, nommé Henri, frère de Poppon, évêque de Wurtzbourg. Ce prélat ayant établi dans sa ville épiscopale une école à la tête de la-

quelle il plaça un célèbre professeur d'Italie, nommé Etienne, Henri, qui ne voulait pas se séparer de Wolfgang, l'emmena avec lui à Wurtzbourg, pour y suivre ensemble le cours d'Etienne. Un jour qu'il s'éleva dans la classe une contestation sur le sens d'un passage difficile, l'explication qu'en donna Wolfgang fut acceptée par tout le monde. Dès lors toutes les fois qu'il se présentait quelque difficulté, on s'adressait plutôt à lui qu'au maître. Celui-ci en devint tellement jaloux, qu'il ne négligeait aucune occasion de le mortifier. Wolfgang supporta cette persécution avec patience ; mais ce qu'il souffrait servit à le dégoûter du monde, et il n'aspirait plus qu'après le repos de la solitude. Henri, ayant été élu archevêque de Trèves en 956, voulut que son ami vînt se fixer près de lui, et Volfgang y consentit, à condition qu'il n'aurait d'autre emploi que celui de tenir une école pour des enfants. Il fut mis ensuite à la tête d'une communauté d'ecclésiastiques avec le titre de doyen. Après la mort de Henri, saint Brunon, archevêque de Cologne, l'appela dans son diocèse ; mais il ne put lui faire accepter aucune dignité ecclésiastique. Après la mort du saint archevêque, Wolfgang, qui soupirait sans cesse après la solitude, se retira dans le monastère d'Einsiedeln, où il fut chargé de l'école qui devint bientôt la plus florissante du pays. Saint Ulric, évêque d'Augsbourg, dans le diocèse duquel se trouvait Einsiedeln, l'ordonna prêtre malgré sa résistance. Volfgang, après sa promotion au sacerdoce, conçut le projet d'aller prêcher l'Evangile aux idolâtres de la Hongrie, et lorsqu'il en eut obtenu la permission de saint Ulric, il partit en 972 avec quelques religieux ; mais sa mission n'ayant pas eu tout le succès qu'on en avait espéré, il y renonça et vint passer quelque temps auprès de l'évêque de Passaw. Celui-ci écrivit secrètement à l'empereur Othon II que Volfgang était le sujet le plus capable de remplir le siége de Ratisbonne alors vacant. L'empereur mande le saint dans cette ville, sous prétexte de quelques affaires, et quand il y fut arrivé, l'archevêque de Salzbourg et d'autres évêques de la province le firent nommer par le clergé et le peuple. Après l'élection, on le conduisit à Francfort, où se trouvait Othon, qui lui donna l'investiture du temporel de son évêché, sans avoir égard à ses réclamations et à ses larmes. On le reconduisit ensuite à Ratisbonne, où il se laissa sacrer dans la crainte d'aller contre la volonté de Dieu ; mais sa dignité ne changea rien à sa manière de vivre. Il continua de porter l'habit monastique, et établit dans sa maison la discipline qui était observée dans les couvents. Il réforma les abus et fit revivre la foi et la piété par ses prédications, qui touchaient tous les cœurs. Il consacrait à la prière et à la contemplation les moments qu'il pouvait dérober à ses fonctions épiscopales. Ce fût de son consentement qu'on démembra de son diocèse cette partie de la Bohême qui forme le diocèse de Prague, et cette diminution de ses revenus lui coûta d'autant moins qu'il versait dans le sein des pauvres tout ce qui n'était pas absolument nécessaire à son entretien. Henri, duc de Bavière, lui confia l'éducation de ses enfants, parmi lesquels se trouvait Henri, qui devint ensuite empereur sous le nom de Henri II, et que l'Eglise honore d'un culte public ; ce qui faisait dire, à la louange du précepteur et de l'élève : *Ayez des saints pour maîtres, et vous aurez aussi des saints pour empereurs.* Volfgang ayant entrepris un voyage par un motif de charité, tomba malade en route et mourut à Pupping en Autriche, le 31 octobre 994. Son corps, rapporté à Ratisbonne, fut enterré dans l'église de Saint-Emméran. Le pape saint Léon IX le mit au nombre des saints, en 1052, et fit renfermer ses reliques dans une châsse. Saint Volfgang a laissé une paraphrase du *Miserere*, dans laquelle il déplore ses fautes avec la plus vive componction. — 31 octobre.

WOLFRED ou ULFRID (saint), *Wolfridus*, évêque en Suède et martyr, naquit en Angleterre vers le milieu du xe siècle. Lorsqu'il eut été élevé au sacerdoce, il se livra au ministère de la prédication, et sa sainteté, jointe à son éloquence, produisit des effets merveilleux partout où il se faisait entendre. Le désir d'annoncer l'Evangile aux infidèles lui fit quitter sa patrie, pour aller prêcher la parole de Dieu dans l'Allemagne septentrionale, et après avoir séjourné quelque temps dans ce pays, il passa en Suède où régnait alors le pieux Olaüs II. Ce prince l'accueillit avec empressement, et Wolfred opéra des conversions nombreuses. Ayant été élevé à la dignité épiscopale, ce titre, qu'il n'avait pas ambitionné, donnait encore plus de poids à ses instructions et lui fournit une plus grande facilité d'étendre le royaume de Jésus-Christ ; mais son zèle lui mérita la couronne du martyre. Un jour qu'il venait de prêcher avec force contre les impiétés de l'idolâtrie, il prit une hache pour briser de sa propre main l'idole qui était la plus révérée dans le pays, et qu'on appelait *Thor* ou *Tarstans*. Le roi, dont il avait demandé l'autorisation et qui était présent, ne put le soustraire à la fureur des adorateurs de l'idole, qui se jetèrent aussitôt sur lui et le massacrèrent, l'an 1028. — 18 janvier.

WULFÉTRUDE (sainte), *Wulfetrudis*, vierge et abbesse de Nivelle, née en 640, était fille de Grimoald, maire du palais d'Austrasie, et petite-fille du bienheureux Pepin de Landen. Elle quitta le monde dès sa jeunesse pour prendre le voile dans le monastère de Nivelle, fondé par la bienheureuse Itte, son aïeule, et gouverné par sainte Gertrude, sa tante. Celle-ci, voyant que sa santé ne lui permettait plus d'exercer ses fonctions d'abbesse, se démit de sa charge l'an 659, en faveur de Wulfétrude, qui avait à peine dix-neuf ans. Malgré sa grande jeunesse, elle se fit admirer de ses religieuses par la sainteté de sa vie. Elle mourut âgée de trente ans, l'an 670. — 23 novembre.

WULFHAD (saint), *Wulfhadus* martyr

en Angleterre, était fils de Wulfère, roi de Mercie, et de sainte Erménilde. Il avait pour frère saint Rufin et pour sœur sainte Wéréburge. Les deux jeunes princes furent instruits dans la religion chrétienne, d'abord par leur mère et ensuite par saint Chad, évêque de Litchfield, qui les baptisa, vers l'an 670. Werbode, ministre de Wulfère et qui avait tout pouvoir sur l'esprit de ce prince, le détermina à lui accorder la main de sa fille Wéréburge. Celle-ci, qui ne voulait d'autre époux que Jésus-Christ, mit ses frères dans ses intérêts, et ils se prononcèrent hautement contre une alliance à laquelle Wulfère n'avait consenti que par faiblesse. Werbode, voyant qu'il ne pouvait les faire entrer dans ses vues, résolut leur perte. Il les accusa près de leur père du crime de trahison, gagna des témoins pour appuyer sa délation, arracha à ce prince un ordre qui les condamnait à mort, et les fit exécuter sur-le-champ. Werbode, qui était payen et protecteur de l'idolâtrie, subit bientôt après la peine de ce barbare attentat. Quant à Wulfère, saint Chad l'ayant détrompé sur le compte de ses fils, il se soumit à tout ce que lui ordonna le saint évêque, et s'imposa pour pénitence la fondation du monastère de Peterboroug et du prieuré de Stone. C'est dans ce dernier lieu que Wulfhade et Rufin avaient été enterrés par les soins de sainte Erménilde, leur mère. — 24 juillet.

WULFHILDE (sainte), *Wulhildis*, abbesse en Angleterre, naquit quelques années avant le milieu du xe siècle, d'une famille illustre, et fut élevée avec soin. Comme elle était d'une beauté remarquable le roi Edgar en devint amoureux, et les parents de Wulfhilde, pour la soustraire aux poursuites du prince, la mirent dans le monastère de Winchester où elle prit le voile de religieuse, sans toutefois faire profession. Edgar, après avoir inutilement employé les prières, les promesses et les présents pour obtenir une entrevue, eut recours à la ruse. Il mit dans ses intérêts la tante même de la sainte, qui, feignant d'être malade, envoya chercher sa nièce. Celle-ci étant arrivée, le roi entre subitement et elle se trouve seule avec lui. Le roi se disposait à lui faire violence, lorsqu'elle parvint à s'échapper de ses mains, malgré les efforts qu'il faisait pour la retenir, et elle courut se réfugier dans l'église, au pied de l'autel. Comme depuis longtemps elle se proposait d'embrasser définitivement l'état religieux, cet événement, qui eut lieu en 966, la décida à ne plus différer l'exécution de ce projet. Saint Dunstan, archevêque de Cantorbéry, reprocha hardiment à Edgar le scandale qu'il avait donné et lui imposa une pénitence de sept ans, qui consistait à ne point porter la couronne pendant tout ce temps, à jeûner deux fois la semaine, à faire d'abondantes aumônes et à fonder un monastère. Le roi se soumit à tout avec docilité, et fonda le monastère de Shaftsbury. Lorsque les sept ans furent écoulés, c'est-à-dire en 973, saint Dunstan lui remit la couronne sur la tête en présence des évêques et des seigneurs de la nation. Edgar, sentant qu'il devait une réparation à Wulfhilde, la nomma abbesse de Barking, et donna, à sa considération, de grands biens à ce monastère. Wulfhilde, de son côté, y ajouta la possession de vingt villages, qui faisaient partie de son patrimoine. Elle fonda aussi le monastère de Horton, qu'elle gouverna simultanément avec celui de Barking. Après la mort d'Edgar, qui eut lieu en 975, Elfride, sa veuve, qui avait toujours éprouvé contre Wulfhilde un vif sentiment de jalousie, se plut à la persécuter, et elle en vint même jusqu'à la chasser de son monastère ; mais la sainte abbesse fut ensuite rétablie avec honneur. Elle mourut en 990, et fut enterrée dans son monastère. Son culte était très-célèbre en Angleterre avant la prétendue réforme de Henri VIII. — 9 décembre et 9 septembre.

WULFHILDE (la bienheureuse), veuve et religieuse à Wessenbrunn, sortait de l'illustre maison des Guelfes et était fille de Henri le Noir, duc de Bavière. Elle se fit admirer de bonne heure par sa piété, et son désir eût été de consacrer à Dieu sa virginité en prenant le voile. Mais son père lui fit épouser Rodolphe, dernier comte de Bragance. Devenue veuve après quelques années d'une union où elle se montra le modèle des épouses, elle profita de la liberté qui lui était rendue pour se faire religieuse dans le monastère de Wessenbrunn. Loin de se prévaloir de ce qu'elle avait été dans le monde, elle édifiait ses compagnes par son humilité, en affectionnant de préférence les offices les plus abjects et les plus pénibles dans la maison. Sa bonté et sa douceur étaient telles, que les autres religieuses l'avaient surnommée entre elles l'Angélique. Les membres de sa famille, divisés par l'intérêt et par l'ambition, la prirent plus d'une fois pour arbitre de leurs différends, tant était grand l'ascendant de ses vertus, et par sa prudence elle réussit à rétablir la concorde et la paix. Elle mourut dans le xiie siècle, mais on ignore en quelle année. — 28 mai.

WULFILAIC ou Walfroy (saint), *Wulfilaicus*, diacre et stylite dans le diocèse de Trèves, était Lombard d'origine, et dès sa jeunesse il montra une grande dévotion pour saint Martin de Tours. Après avoir quitté sa patrie pour faire un pèlerinage à son tombeau, en passant par le Limousin il s'arrêta dans le monastère d'Atane, alors gouverné par saint Yriez, qui, sur sa demande, lui donna l'habit. Après quelques années, se sentant appelé à un genre de vie plus austère, il quitta le monastère avec la permission du saint abbé, et alla se fixer sur une montagne du diocèse de Trèves, à une lieue et demie d'Yvoy. Il y éleva une colonne sur laquelle il se tenait debout, le jour et la nuit, les pieds nus, exposé aux injures de l'air et à la rigueur des saisons, à l'exemple de saint Siméon Stylite qu'il s'était proposé pour modèle. Ses austérités étaient étonnan-

tes : du pain, de l'eau et quelques herbes composaient toute sa nourriture. Pendant l'hiver, les ongles de ses pieds tombaient, et l'humidité qui s'attachait à sa longue barbe se changeait en glaçons, qui pendaient en guise de chandelles, dit un de ses biographes. Près de sa colonne se trouvait une idole célèbre dans le pays, et qui était adorée sous le nom de la *Diane des Ardennes*. Wulfilaïc, touché de l'aveuglement de ceux qui venaient se prosterner devant cette idole, se mit à les prêcher, et ses instructions en convertirent plusieurs, auxquels il persuada de briser l'objet de leur ancien culte. Il descendit de sa colonne pour les aider à la mettre en pièces, et lorsque l'opération fut terminée, il y remonta. Saint Magneric, évêque de Trèves, étant venu le visiter avec d'autres évêques, ils lui représentèrent que la rigueur du climat ne lui permettrait pas d'imiter longtemps l'exemple de saint Siméon Stylite, et que son genre de vie était au-dessus des forces humaines. *Descendez*, lui dirent-ils, *et venez demeurer avec vos frères que vous avez rassemblés près d'ici*. Le saint, en effet, avait fondé sur la montagne une église et un monastère qui porta le nom de Saint-Walfroy. Docile à la voix de son évêque, il descendit de sa colonne, que Magneric fit abatre. Saint Grégoire de Tours s'étant rendu, en 585, à la cour de Childebert, roi d'Austrasie, qui résidait à Coblentz, se détourna de sa route pour visiter Wulfilaïc. Celui-ci mourut quelques années après, dans un âge avancé, et son corps fut enterré dans l'église qu'il avait fait bâtir sous l'invocation de saint Martin ; mais elle prit bientôt après le nom de Saint-Walfroy ainsi que le monastère dont elle dépendait et qui fut détruit pendant les guerres du xe siècle. L'église qui renfermait ses reliques ayant été incendiée, ces précieux restes furent retrouvés intacts, et cette conservation miraculeuse détermina Lybert, archevêque de Trèves, à les transporter solennellement à Yvoy, dans le duché de Luxembourg, l'an 980 ; mais on ignore ce qu'elles devinrent dans la suite. Saint Wulfilaïc est aussi connu sous le nom de saint Ouflay. — 7 juillet et 21 octobre.

WULFRAN (saint), *Wulfrannus*, archevêque de Sens et missionnaire, naquit vers le milieu du VIIe siècle. Sa famille, qui tenait un rang distingué dans le royaume, le plaça dès sa jeunesse à la cour de Clotaire III ; mais il sut conserver sa vertu au milieu des dangers qui l'entouraient, et, loin de rechercher les richesses, il se dépouilla de sa terre de Maurilly, qu'il donna à l'abbaye de Fontenelle. Sa science et sa piété le firent placer sur le siége métropolitain de Sens l'an 682. Il y avait deux ans et demi qu'il se livrait tout entier aux fonctions de l'épiscopat, lorsqu'il se sentit appelé à aller prêcher l'Evangile dans la Frise. Après avoir fait une retraite à Fontenelle, qui commençait dès lors à porter le nom de saint Vandrille, son fondateur, il alla se joindre à saint Willibrord, et le seconda avec zèle dans ses travaux apostoliques. Ses prédications eurent un grand succès, et il convertit une foule d'idolâtres, parmi lesquels se trouvait un fils du duc Radbod. Les Frisons immolaient à leurs idoles des victimes humaines qui étaient désignées par la voie du sort. Un jour qu'on allait pendre un de ces malheureux, nommé Ovon, Wulfran supplia, mais en vain, Radbod de lui faire grâce de la vie. A cette proposition, le peuple furieux s'écria que l'honneur des dieux y était intéressé. Tout ce que le saint put obtenir, c'est que si le Dieu des chrétiens conservait la vie à Ovon, celui-ci serait libre de l'adorer et de suivre Wulfran. Il fut donc attaché à la potence, où il resta deux heures. Tout le monde le croyait mort, lorsque la corde ayant cassé par la vertu des prières du saint, il tomba sur ses pieds et se trouva plein de vie. Wulfran, à qui on le donna, comme on en était convenu, l'instruisit et le baptisa. Dans la suite Ovon se fit moine à Saint-Vandrille et fut élevé à la prêtrise. Wulfran ressuscita aussi deux enfants qu'on avait jetés à la mer en l'honneur des dieux du pays. Radbod, qui avait été témoin oculaire de ce dernier miracle, en fut si frappé, qu'il promit d'embrasser le christianisme. S'étant fait instruire, il se présenta pour recevoir le baptême avec les autres catéchumènes ; déjà même il était entré dans le baptistère, lorsqu'il demanda au saint où étaient la plupart de ses ancêtres. *L'enfer*, répondit Wulfran, *est le partage de ceux qui sont morts dans l'idolâtrie*. A ces mots, Radbod se retira, ne voulant pas se séparer de la société de ses ancêtres dans l'autre vie. Cependant il voulut plus tard se faire chrétien, et il avait invité saint Wulfran et saint Willibrord à le venir trouver ; mais il mourut avant leur arrivée. Wulfran, que l'âge et les infirmités rendaient incapable de continuer ses fonctions de missionnaire, se retira au monastère de Saint-Vandrille, où il mourut le 20 mars de l'an 720. Il est patron d'Abbeville, qui possède ses reliques. — 20 mars.

WULSTAN (saint), *Wulstanus*, évêque de Worcester, né l'an 1008, à Icentum, dans le comté de Warwick, commença ses études dans le monastère d'Evesham, et les termina dans celui de Peterboroug. On rapporte que dans sa jeunesse la vue d'une femme qui dansait lui ayant suscité une violente tentation, il alla se coucher sur un buisson épineux, et que depuis lors Dieu lui fit la grâce de ne plus éprouver aucune révolte de la chair. Son père et sa mère s'étant retirés chacun dans un monastère, il se mit sous la conduite de Brithège, évêque de Worcester, qui l'ordonna prêtre. Wulstan, quoique séculier, vivait avec plus d'austérité que les moines, et il s'était déjà interdit l'usage de la viande, avant qu'il eût pris l'habit religieux dans le monastère de Worcester, où il fut d'abord chargé de l'école des enfants. On le fit ensuite précenteur, puis trésorier de l'église, et enfin prieur. Aldred, évêque de Worcester, ayant été transféré en 1062 à

'archevêché d'York, il fut choisi pour son uccesseur. Il se conduisit en saint évêque, t, sans être un orateur éloquent, il prêchait ivec tant de piété et d'onction, qu'il attenirissait ses auditeurs jusqu'aux larmes. En 'oyage il récitait toujours quelque partie du isautier; s'il passait devant une église ou ine chapelle, il ne manquait pas d'y entrer, iour se prosterner devant Dieu, la face ontre terre et les yeux baignés de larmes. .orsque Guillaume le Conquérant eut envahi 'Angleterre, il dépouilla de leurs siéges et e leurs dignités les évêques et les ecclésiasiques qui ne lui paraissaient pas assez dé'oués à sa cause, pour les remplacer par es Normands sur la fidélité desquels il omptait. Wulstan conserva son siége par un miracle. Dans un synode tenu à Westminster, n 1074, et présidé par Lanfranc, archevê;ue de Cantorbéry, on le fit comparaître ›our le déposer, sous prétexte qu'il avait rop de simplicité et trop peu de capacité ›our les affaires. Lorsqu'on l'eut requis de 'endre son anneau et sa crosse, il répondit iu'à la vérité l'épiscopat était un fardeau rop lourd pour ses faibles épaules, mais que sa crosse lui ayant été mise en main par le roi Edouard, c'était à lui qu'il allait la remettre. A ces mots, sortant de l'assemblée, il se rend près du tombeau du roi, enfonce sa crosse dans la pierre tumulaire et se retire. On essaye d'arracher cette crosse, mais elle résiste à tous les efforts. On rappelle alors Wulstan, qui s'était retiré parmi les moines de l'abbaye, et à peine l'a-t-il touchée, qu'elle sort comme d'elle-même. Guillaume, témoin du prodige, lui laissa son évêché et l'honora toujours depuis d'une estime particulière. Lorsque les Anglais se plaignaient de l'oppression qui pesait sur eux, il leur répondait : *C'est un fléau que Dieu vous envoie pour vous punir de vos péchés : vous devez donc le souffrir avec patience.* Charitable envers les pauvres, qu'il soulageait de tout son pouvoir, il était pénétré de tendresse pour les pécheurs repentants; lorsqu'ils venaient lui faire l'humble aveu de leurs fautes, il pleurait avec eux et les renvoyait consolés. Il mourut en 1095, à l'âge de quatre-vingt-sept ans, et il fut canonisé en 1203 par le pape Innocent III. — 19 janvier.

X

XANTHE (saint), *Xanthus*, martyr à Sé›aste en Arménie, était l'un de ces quarante soldats qui, en 320, refusèrent d'adorer les aux dieux, comme il était prescrit par une oi impie de l'empereur Licinius. Lysias, eur général, n'ayant pu vaincre leur cou:ageuse résistance, les remit à Agricola, gouverneur de la province, pour qu'il fit eur procès. Ce magistrat les fit tourmenter à :oups de fouet, et l'on déchira ensuite leurs lancs avec des ongles de fer. Après qu'ils eurent passé quelques jours en prison, il les it comparaître une seconde fois et leur inligea de nouvelles tortures, mais sans plus le succès. Alors il imagina un supplice étrange : comme l'hiver était très-rigoureux, l les fit exposer tout nus sur un étang glacé, iprès avoir eu la précaution d'établir près le l'étang des bains chauds pour y recevoir :eux qui, vaincus par la violence du froid, ie décideraient à sacrifier aux idoles. Les martyrs avaient demandé à Dieu la grâce que leur nombre de quarante ne fût pas diminué par l'apostasie, et leur prière fut exaucée, quoique l'un d'eux eût quitté l'é:ang pour aller se réchauffer dans les bains; car un soldat qui les gardait vint prendre sa place pour obtenir l'une des quarante cou'onnes qu'il avait vues sur la tête de chacun l'eux. Quand on les tira de dessus la glace, beaucoup étaient morts; ceux qui survivaient étaient tellement engourdis par le froid, qu'on fut obligé de les charger sur les voitures pour les conduire à un vaste bûcher où tous, morts et mourants, furent livrés aux flammes. On jeta leurs cendres dans le fleuve, à l'exception de quelques ossements que les chrétiens purent recueillir secrètement. La ville de Césarée possédait quelques-unes de ces précieuses reliques, et saint Basile le Grand, son évêque, fit le panégyrique des saints martyrs le jour de leur fête, un demi-siècle après leur glorieux triomphe. — 10 mars.

XANTIPPE (sainte), *Xantippa*, fut convertie par les apôtres et florissait dans le Ier siècle. Elle est honorée en Espagne avec sainte Polyxène. — 23 septembre.

XÈNE (sainte), *Xena*, vierge et abbesse à Mélas, près de Milet en Carie, florissait dans le Ve siècle. — 24 janvier.

XÉNOPHON (saint), moine à Jérusalem, dans le VIe siècle, était de Constantinople, où il s'était marié. Il résolut de quitter le monde pour entrer dans l'état monastique, du consentement de sa femme, qui vivait encore, et qui de son côté entra dans une communauté de religieuses. On ignore dans quel monastère de la Palestine il se sanctifia : ce que l'on sait, c'est qu'il est honoré à Jérusalem le 26 janvier.

XICO (saint), l'un des vingt-six martyrs du Japon, qui souffrirent pendant la persécution de l'empereur Taycosama, endura d'abord de cruels tourments pour la foi chrétienne, et fut ensuite crucifié avec ses compagnons près de Nangazacki, le 5 février 1597. Le pape Urbain VIII les déclara martyrs et les mit au nombre des saints.

XIRE (la bienheureuse), *Xira*, recluse à Evora en Portugal, est honorée le 13 mars.

XUQUEXIR (saint), martyr au Japon, souffrit avec saint Xico, et il est honoré le même jour. — 5 février.

XYSTE (saint), *Xystus*, martyr en Syrie avec saint Avent et huit autres, est honoré chez les Grecs le 15 février.

XYSTE (saint), premier évêque de Reims, florissait dans le IIIe siècle et convertit un grand nombre de païens, parmi lesquels on en compte plusieurs qui souffrirent le martyre l'an 287, sous le président Rictiovare. Il eut saint Sinice pour successeur. — 1er septembre.

XYSTE (saint), était autrefois honoré à Carthage le 5 juin.

Y

Y (saint), *Agilus*, vicomte, florissait dans le VIIe siècle, et il est honoré à Voisinat, près de Meung, dans le diocèse d'Orléans. Il ne faut pas le confondre avec saint Agile ou saint Aile, abbé de Rebais, qui a le même nom en latin, qui vivait dans le même siècle, et qui est honoré le même jour. — 30 août.

YBERGUE (sainte), *Ytisberga*, vierge, dont les reliques sont à Berg-Saint-Vinox, en Flandre, florissait dans le VIIe siècle, et elle est honorée à Aire dans l'Artois. — 21 mai.

YE (sainte), *Ytha*, patronne de Pendonis en Angleterre, était honorée autrefois le 25 janvier.

YLPISE (saint), *Elpidius*, est honoré comme martyr en Auvergne, le 16 juillet.

YMAS (saint), *Eumachius*, prêtre et confesseur sur les confins de l'Angoumois et du Périgord, florissait dans le Ve siècle. Son corps se gardait dans une église de son nom à Barbésieux en Saintonge. — 3 janvier.

YMELIN (saint), *Æmilianus*, abbé de Lagny près de Paris, succéda, vers l'an 650, à saint Fursy, dont il avait été le disciple, et mourut vers l'an 675. — 10 mars.

YOLENDE (la bienheureuse), *Yolendis*, vierge et religieuse dominicaine, naquit vers l'an 1231, de Henri, comte de Véanden, et de Marguerite de Courtenay. Dès son jeune âge elle montra une grande piété et un grand désir de se consacrer à Dieu. Un jour qu'elle visitait avec sa mère le monastère de Salzines, elle demanda l'habit avec beaucoup d'instances; mais l'abbesse Himala ne jugea pas à propos de satisfaire son désir, parce que la comtesse sa mère s'y opposait. Ayant fait un autre voyage à Luxembourg, sa mère, qui l'accompagnait, la conduisit à Marienthal, monastère de dominicaines. La jeune Yolende, qui avait à peine seize ans, s'enferma dans une cellule, se ceignit la tête du bandeau des novices, se couvrit d'un voile, se revêtit de l'habit de l'ordre, et se fit conduire devant l'autel, où elle se consacra à Dieu, le conjurant de la recevoir au nombre de ses servantes. Les religieuses, accourant à cette cérémonie improvisée, entonnent le *Veni Creator*. La comtesse de Véanden, qui ignorait la démarche que venait de faire sa fille, en eut quelque soupçon, lorsqu'elle entendit ce chant qui annonçait une prise d'habit. Aussitôt elle quitte la supérieure avec laquelle elle s'entretenait, court à l'église, se jette sur sa fille, la terrasse, la traîne par les cheveux, et après l'avoir dépouillée de son costume de religieuse, elle s'efforce de la tirer hors du lieu saint; mais Yolende parvient à s'échapper et se réfugie dans un caveau du couvent où elle s'enferme. Sa mère va trouver le comte de Luxembourg, le conjurant d'employer la force pour lui rendre Yolende. Le comte envoie à Marienthal une troupe de ses vassaux, avec ordre de renverser le monastère de fond en comble, s'ils ne peuvent s'en emparer autrement. Yolende, informée du malheur dont son asile était menacé, céda à l'orage et retourna à Véanden, où elle eut de grands assauts à soutenir de la part de sa mère. Celle-ci, cependant, vaincue à la fin par une constance que rien ne pouvait ébranler, consentit à son entrée en religion, et la conduisit elle-même à Marienthal, où Yolende reçut le voile, au commencement de l'année 1248. Au bout de dix ans de profession, elle fut élue prieure, et pendant vingt-cinq ans elle se montra le modèle de ses compagnes. Sa réputation de sainteté se répandit au loin, et Blanche, reine de France, fit, à sa considération, des avantages considérables au monastère. Yolende mourut le 17 décembre 1283. — 17 décembre.

YON (saint), *Yonius*, prêtre et martyr, était disciple de saint Denis, premier évêque de Paris. Etant allé prêcher l'Evangile à Châtres, aujourd'hui Arpajon, dans le diocèse de Versailles, il y convertit un grand nombre d'idolâtres, et il y fonda une église. Il gouvernait depuis plusieurs années le troupeau qu'il avait gagné à Jésus-Christ, lorsqu'il fut arrêté et conduit devant le préfet Julien, qui le condamna à la décapitation, dans la dernière partie du IIIe siècle. Ses reliques se gardaient, partie dans l'église de Saint-Clément de Châtres, et partie dans celle de Notre-Dame de Corbeil. Il est nommé dans le Martyrologe romain le 22 septembre, mais il est honoré à Châtres et dans le diocèse de Paris le 6 août.

YRIEZ (saint), *Aredius*, abbé d'Atane dans le Limousin, né à Limoges au commencement du VIe siècle, sortait d'une famille distinguée, et après une éducation qui répondait à sa naissance, il parut avec éclat à la cour de Thierri Ier, roi d'Austrasie, qui l'honora de son amitié. On croit même qu'il le fit son chancelier. Sa jeunesse fut guidée à la cour par les instructions et les exemples de saint Nicet, que Thierri plaça sur le siége de Trèves en 527. Le saint évêque, en quittant Yriez, l'engagea à renoncer aux gran-

deurs humaines pour se consacrer à Dieu dans la retraite. Yriez suivit ce conseil d'autant plus volontiers, qu'il n'éprouvait que du dégoût pour les vanités terrestres. Son père étant venu à mourir, ainsi que son frère, il quitta sa solitude pour venir auprès de sa mère, qui habitait Limoges ; mais il y continua le genre de vie qu'il avait embrassé précédemment. Il fonda le monastère d'Atane, qui plus tard porta son nom, et dont il fut le premier abbé. Il donna à ses religieux, qui étaient en partie ses parents, une règle qu'il composa d'après les *Institutions* de Cassien et de saint Basile, ainsi que des maximes des anciens Pères. Les détails temporels de la maison furent confiés à une sainte femme d'un âge avancé, qu'on croit être sa mère. Yriez, après avoir fait son testament, fut enlevé de ce monde par une dyssenterie, vers l'an 591. Les miracles opérés à son tombeau le firent honorer comme saint, et sa fête se célèbre le 25 août.

YSERY (saint), *Yserus*, évêque de Javoux, dont le siége a été transféré à Mende, florissait au commencement du VIIe siècle et mourut vers l'an 620. Il a donné son nom à une église qui était située près de Vâbres. — 4 décembre.

YSICE Ier (saint), *Esychius*, évêque de Vienne, était sénateur de cette ville, lorsqu'il fut choisi pour succéder à saint Mamert, l'an 477. Il avait été engagé dans le mariage, et il avait eu deux fils, saint Avit, qui lui succéda sur le siége de Vienne, et saint Apollinaire, qui devint évêque de Valence. On croit que la bienheureuse Audence, son épouse, était morte lorsqu'il fut élevé à l'épiscopat. Il mourut en 480, et il a été surnommé le Grand à cause de ses vertus et aussi pour le distinguer d'un de ses successeurs du même nom. — 16 mars.

YSICE II (saint), évêque de Vienne, florissait dans le milieu du VIe siècle et mourut vers l'an 560. — 12 novembre.

YSIS (saint), *Eusitius*. Voy. Eusice. — 27 novembre.

YTE (sainte), *Yta*, est honorée comme vierge dans la province de Mommonie en Irlande, et florissait dans le VIe siècle. — 14 janvier.

YTHIER (saint), *Ytherius*, évêque de Nevers, honoré à Neugent, près de Montargis, mourut vers l'an 694, le 25 juin.

YVES (saint), *Yvo*, curé dans le diocèse de Tréguier, né près de cette ville en 1253, sortait de la noble famille des Hélori. Après avoir fait ses premières études sous les yeux de ses parents, il fut envoyé à l'université de Paris, à l'âge de quatorze ans, pour y étudier la philosophie, ensuite la théologie, et enfin le droit civil et canonique. Comme l'université d'Orléans jouissait alors d'une grande réputation, il s'y rendit pour étudier les Décrétales et les Institutes. Il s'y fit admirer, comme à Paris, par ses maîtres et par ses condisciples, non-seulement pour ses succès scolaires, mais aussi pour sa piété. Il partageait son temps entre l'étude et la prière, employait ses récréations à la visite des hôpitaux et rendait aux malades les services les plus rebutants. Aux œuvres de miséricorde il joignait les œuvres de mortification, portait toujours le cilice, jeûnait au pain et à l'eau, l'avent, le carême et plusieurs autres jours de l'année : le reste du temps il ne mangeait point de viande et ne buvait point de vin. Il ne prenait que le repos absolument indispensable à la nature, et son lit consistait en une natte de paille avec un livre ou une pierre pour oreiller. Parmi ses vertus, celle qui brillait le plus était la pureté, et pour la pratiquer avec plus de perfection, il s'était lié par un vœu de chasteté perpétuelle. Sa vie tout angélique fit tant d'impression sur plusieurs de ses compagnons d'étude, dont la conduite était licencieuse, qu'ils se convertirent. Ses parents, qui ignoraient l'engagement secret qu'il avait contracté envers Dieu, lui proposèrent plusieurs partis honorables qu'il refusa successivement, et il finit par obtenir d'eux la permission d'entrer dans l'état ecclésiastique. Après avoir reçu les ordres mineurs, il en serait resté là par humilité, mais l'évêque de Rennes le détermina à se laisser ordonner prêtre, et il le fit official de son diocèse. Il s'acquitta de cette fonction avec tant d'impartialité et de prudence, que ceux mêmes qu'il ne pouvait s'empêcher de condamner rendaient justice à la sagesse de ses jugements. Jamais il ne prononçait de sentence sans penser au jugement dernier, et cette pensée lui faisait verser des larmes. L'évêque de Tréguier, qui avait des droits sur lui parce qu'il était né dans son diocèse, le réclama et lui confia la même dignité qu'il exerçait à Rennes. Yves s'appliquait à la réforme des abus et à la restauration de la discipline avec un zèle tempéré par la charité, ce qui lui attirait l'amour et la vénération de tous, même de ceux contre lesquels le devoir de sa charge l'obligeait de se montrer sévère. Sa profonde connaissance du droit lui fournissait aussi les moyens de rendre de grands services dans les affaires civiles. Il se constituait le défenseur officieux des pauvres, des veuves et des orphelins. Beaucoup de plaideurs soumettaient leurs différends à son arbitrage, et presque toujours il parvenait à les arranger à la satisfaction des deux parties. N'ayant pu un jour réconcilier une mère avec son fils, qui etait en procès avec elle, il n'eut pas plutôt dit la messe à leur intention, qu'ils se sentirent changés et se prêtèrent à un accommodement amiable. Nommé à la cure de Trédrez, il y passa huit ans et fut ensuite transféré à celle de Lovaimec. Dans ces deux paroisses, il se montra le modèle et le père de son troupeau qu'il portait au bien par ses exemples plus encore que par ses instructions ; cependant il n'épargnait pas ces dernières : il lui arrivait quelquefois d'en faire quatre à cinq dans un seul jour. Il fit bâtir, près de son presbytère, un hôpital pour les pauvres et pour les malades, qu'il soignait lui-même, leur lavant les pieds, pansant leurs plaies, les servant

à table et mangeant souvent leurs restes. Les revenus de sa cure et de son patrimoine étaient consacrés au soulagement des malheureux. Une année, quelqu'un lui conseillait, après la récolte, d'attendre quelque temps, afin de vendre son blé avec plus de bénéfice; mais il n'en voulut rien faire, pour ne pas différer les secours qu'il était dans l'usage de distribuer. Celui qui lui avait donné ce conseil l'ayant suivi pour lui-même, il gagna par cette mesure vingt pour cent, et comme il s'applaudissait de sa spéculation devant le saint, celui-ci répondit : *Et moi, j'ai gagné au centuple pour ne pas vous avoir imité.* Un jour qu'il n'avait plus qu'un seul pain, il ordonna de le donner aux pauvres. Son vicaire lui ayant fait des représentations, il lui en donna la moitié et les pauvres eurent le reste. On le faisait juge de toutes les contestations qui surgissaient dans le pays, et l'on ne pourrait dire le nombre de procès qu'il empêcha de naître ou qu'il assoupit après leur naissance. Pendant le carême de 1303, il s'aperçut que ses forces diminuaient, mais il ne rabattit rien de ses austérités. Quoique son état allât toujours en empirant, il prêcha encore la veille de l'Ascension, et dit la messe à l'aide de deux personnes qui le soutenaient à l'autel. Enfin il fut obligé de se mettre sur la mauvaise natte qui lui servait de lit. Après avoir reçu les derniers sacrements, il ne s'entretint plus qu'avec Dieu jusqu'à son dernier soupir. Il était âgé de cinquante ans lorsqu'il mourut le 19 mai 1303, à Kermartin, dans la maison même où il était né, et d'où son corps fut transporté à Tréguier. Jean V, duc de Bretagne, lui fit élever, dans la cathédrale de cette ville, un tombeau magnifique, qui fut détruit par les révolutionnaires de 1793. Ses reliques, soustraites à la profanation, furent exposées de nouveau à la vénération des fidèles en 1801. Saint Yves, qui fut canonisé en 1347 par Clément VI, est le patron des avocats et des hommes de loi. Puissent-ils imiter son désintéressement, son amour pour la justice et son aversion pour l'esprit de chicane! — 19 mai.

YVES MAYEUC (le bienheureux), évêque de Rennes, naquit en 1462 d'une famille de négociants de la Basse-Bretagne, qui lui procurèrent une éducation soignée. Il parcourut d'une manière brillante le cours de ses études, et montra dès lors un grand attrait pour la piété. Après avoir commencé sa théologie à Saint-Pol de Léon, il alla la continuer à Morlaix, tout en instruisant des jeunes gens qui lui avaient été confiés. Il prit ensuite l'habit dans le couvent des Dominicains de cette ville, l'an 1483, n'étant âgé que de vingt et un ans. Après sa profession il alla terminer à Nantes sa théologie. Elevé au sacerdoce, il fut envoyé à Rennes pour y exercer les fonctions du saint ministère, et il s'en acquitta avec tant de succès qu'Anne de Bretagne le choisit pour son confesseur ; lorsqu'elle eut épousé Charles VIII, roi de France, elle l'amena à Paris en qualité d'aumônier. La cour ne lui fit rien perdre de sa piété ni de sa simplicité, et lorsque la reine Anne eut épousé en secondes noces Louis XII, elle fit nommer Yves à l'évêché de Rennes; mais il fallut les ordres du général des Dominicains et même ceux du pape Jules II pour lui faire accepter le fardeau de l'épiscopat, dont il se croyait indigne. Le peuple et le clergé de Rennes le reçurent avec une grande joie; mais à peine avait-il pris possession de son siége, que la peste vint désoler son troupeau. Comme le bon pasteur, il se dévoua pour ses brebis et il s'employa personnellement à leur procurer les secours spirituels et temporels que réclamait leur position. Instruire et soulager les pauvres, tel était le principal objet de son zèle et de sa charité. N'ayant pu se rendre à Paris lorsque la reine Anne fut attaquée de la maladie dont elle mourut, il s'y trouva à la mort de Louis XII et prononça son oraison funèbre. Il portait habituellement l'habit de son ordre, et lorsque ses fonctions le lui permettaient, il se retirait dans le couvent des Dominicains de Rennes pour ranimer dans la solitude l'esprit de recueillement et de prière: cet esprit, il le communiquait à son clergé; aussi le luthérianisme, qui avait essayé de s'introduire dans son diocèse, ne put y faire aucun prosélyte, et l'émissaire de la prétendue réforme, qui était venu y prêcher la nouvelle doctrine, fut chassé sans avoir pu séduire personne. Il était âgé de soixante-dix-neuf ans lorsqu'il mourut le 20 septembre 1541, et son corps fut inhumé dans la cathédrale. Son tombeau fut illustré par des miracles, et il est honoré en Bretagne le 20 septembre.

YVETTE (la bienheureuse), *Yveta*, veuve et recluse à Huy, dans le pays de Liége, florissait au commencement du XIIIe siècle, et mourut en 1228. — 13 janvier.

YVIEU (saint) *Yvius*, était originaire de Bretagne. Il mourut en Angleterre dans le VIIIe siècle, et son corps se gardait à Wilthon, où il était honoré autrefois le 6 octobre.

YVON (saint), *Yvo*, évêque étranger, dont on ignore le siége, est honoré dans le comté d'Hutington en Angleterre, le 10 juin.

YVORE ou IBAR (saint), *Ibarus*, évêque en Irlande, fut ordonné par saint Patrice. Il était frère de Mella, épouse de Cormac, roi de Leinster et oncle de saint Alban, leur fils. Il travailla avec zèle à la conversion de ses compatriotes, et en amena un grand nombre à la connaissance de Jésus-Christ. Il fonda aussi un monastère dans l'île de Beckerin ou Beg-Eri, où il eut sous sa conduite jusqu'à cent cinquante moines. Il mourut vers l'an 500, et saint Abban, son neveu et son disciple, lui succéda dans le gouvernement de son abbaye. Saint Yvore est honoré dans l'île où était son monastère et qui s'appelle Beg-Eri, c'est-à-dire petite Irlande. — 23 avril.

YXTE (sainte), *Yxta*, vierge, est honorée à Yestetten, au diocèse de Constance, où il y a une église qui porte son nom. — 25 juillet.

Z

ZACHARIE (saint), *Zacharias*, l'un des douze petits prophètes, encouragea les Juifs à rebâtir le temple de Jérusalem, Sa prophétie, qui contient quatorze chapitres, renferme plusieurs traits qui désignent clairement le Messie. On croit que ce prophète est le même Zacharie, fils de Barachie, dont Jésus-Christ parle dans l'Evangile, et qui fut tué par les Juifs entre le temple et l'autel. Il florissait vers l'an 520 avant l'ère chrétienne, et il était contemporain d'Aggée, près duquel il fut enterré. Son corps fut retrouvé l'an 415. Le Martyrologe romain le nomme le 6 septembre.

ZACHARIE (saint), prêtre et prophète, époux de sainte Elizabeth et père de saint Jean-Baptiste, était marié depuis longtemps et n'espérait plus de postérité, lorsqu'un jour qu'il exerçait ses fonctions dans le temple, un ange vint lui annoncer que les prières qu'il avait adressées à Dieu pour obtenir un fils seraient exaucées. Comme il faisait difficulté de croire aux paroles de l'ange, celui-ci ajouta qu'en punition de son incrédulité il resterait muet jusqu'à la naissance de l'enfant prédit. Il perdit en effet l'usage de la parole à l'instant même. Lorsque son fils fut né, sa langue se délia, et le premier usage qu'il fit de la parole qui lui était rendue, fut d'improviser le cantique *Benedictus Dominus Deus Israel*, etc. L'Evangile ne nous apprend rien sur les autres particularités de la vie du père de saint Jean-Baptiste ni sur sa mort. — 5 novembre.

ZACHARIE (saint), second évêque de Vienne en Dauphiné et martyr, succéda à saint Crescent, et souffrit sous l'empereur Trajan. — 26 mai.

ZACHARIE (saint), martyr à Nicomédie, est honoré le 10 juin.

ZACHARIE (saint), surnommé le Cordonnier, à cause de sa profession, est honoré chez les Grecs le 17 novembre.

ZACHARIE (saint), patriarche de Jérusalem, s'occupait avec zèle à gouverner saintement son troupeau, lorsqu'en 613 il eut la douleur de voir la Palestine envahie par Chosroès, roi des Perses, qui, après avoir pris la ville sainte, s'empara de la vraie croix, qu'il fit transporter en Perse. Zacharie fut fait prisonnier avec un grand nombre de chrétiens et conduit dans les Etats du vainqueur. Pendant sa captivité, qui dura près de quinze ans, il confia l'administration de son partriarcat au saint prêtre Modeste, et lorsque Siroès, fils et successeur de Chosroès, eut fait la paix avec Héraclius, empereur d'Orient, et rendu la vraie croix, ainsi que les prisonniers, Zacharie revint, escortant la précieuse relique, qui fut d'abord portée à Constantinople. L'année suivante le patriarche et l'empereur la ramenèrent à Jérusalem, et lorsqu'ils furent arrivés à l'entrée de la ville, Héraclius prit la vraie croix sur ses épaules; mais il n'eut pas plutôt fait quelques pas, qu'il se sentit arrêté par une force surnaturelle. Zacharie, qui marchait à ses côtés, lui représenta que cet obstacle invisible provenait sans doute de ce qu'il était habillé de pourpre, tandis que Jésus-Christ, lorsqu'il la portait sur le calvaire, était vêtu pauvrement. *Vous avez*, lui dit-il, *un riche diadème sur la tête, et il était couronné d'épines: vous êtes chaussé, et il marchait nu-pieds*. Aussitôt le prince se dépouilla de ses ornements impériaux, et alors rien ne s'opposa plus à son entrée dans la cité sainte. Le bois sacré fut remis dans le lieu où il était précédemment. Saint Zacharie vécut encore quatre ans après cette imposante cérémonie, et il mourut en 633. Il eut pour successeur le même saint Modeste qui était abbé du monastère de Saint-Théodose. — 21 février.

ZACHARIE (saint), pape, succéda en 741, à saint Grégoire III. Il était Grec de nation, et il ne dut son élévation sur le siége de Saint-Pierre qu'à son mérite et à ses belles qualités. On admirait surtout sa bonté et la grandeur d'âme avec laquelle il se vengea par des bienfaits de ceux dont il avait eu à se plaindre avant qu'il ne fût souverain pontife. Il fit de sages règlements pour réformer les abus et maintenir la discipline. Il tint plusieurs conciles, entre autres celui de Rome, en 745, contre Adalbert et Clément, deux hérésiarques, qui avaient excité du trouble par leurs prédications dans la France et la Germanie, où leurs erreurs avaient déjà été condamnées. Luitprand, roi des Lombards, avait tant de vénération pour sa vertu, qu'il rendit en sa considération à l'Eglise romaine plusieurs villes dont il s'était emparé. Ce fut aussi à la prière du saint pape qu'il renvoya sans rançon les prisonniers qu'il avait faits pendant la guerre. Zacharie en racheta des Vénitiens un grand nombre, qui devaient être conduits en Afrique et vendus aux infidèles. Son influence ne fut pas moins grande sur Rachise, successeur de Luitprand. Il alla trouver ce prince, qui assiégeait Pérouse, et obtint de lui qu'il renoncerait à son entreprise et qu'il rendrait les autres places dont il s'était déjà rendu maître : il fit plus, et lui persuada de renoncer au trône pour embrasser l'état monastique au Mont-Cassin. Saint Boniface, archevêque de Mayence, l'ayant consulté au sujet de Virgile, alors prêtre, et ensuite évêque de Salzbourg, qu'il accusait d'enseigner qu'il y avait une autre terre, peuplée d'hommes qui ne descendaient pas d'Adam et qui avaient un autre soleil et une autre lune, Zacharie répondit que si Virgile persistait dans cette erreur, il fallait le déposer. L'ayant ensuite

mandé à Rome, il vit, par les réponses de l'accusé, que saint Boniface avait été mal informé sur son compte, et il le renvoya absous. Quelques modernes, d'après la réponse de Zacharie à saint Boniface, ont prétendu, mais à tort, que ce pape avait condamné l'opinion de ceux qui admettent l'existence des antipodes. Il est probable que Virgile soutenait cette opinion, qui n'avait rien alors de répréhensible aux yeux de la foi, et qui est aujourd'hui un fait incontesté; mais il ne s'agissait pas des antipodes dans les idées que saint Boniface attribuait à Virgile, et si celui-ci les eût réellement soutenues, il eût mérité la condamnation dont le pape le menaçait. Un autre reproche qu'on fait à saint Zacharie, c'est la décision qu'il donna à Pepin, qui lui avait député Burchard, évêque de Wurtzbourg, et Fulrad, abbé de saint Denis, pour savoir s'il pouvait prendre le titre de roi que portait alors Childéric III, surnommé le Stupide. Le pape répondit aux députés du prince qu'il était préférable que celui qui avait l'autorité royale eût aussi le nom de roi. Cette décision fondée sur le principe qu'il ne saurait y avoir deux souverains dans un Etat, ne décida pas la chute de la dynastie mérovingienne, qui était déjà tombée, puisqu'elle ne possédait plus depuis longtemps qu'un simulacre de royauté. D'ailleurs, ce qui prouve que cette revolution n'était pas injuste, d'après les idées de ce temps, c'est qu'elle s'opéra avec l'assentiment général de la nation française. Saint Zacharie orna la ville de Rome de plusieurs églises magnifiques, fit un grand nombre de fondations en faveur des pauvres et des pèlerins, et assigna un revenu considérable pour l'entretien des lampes de l'église de Saint-Pierre. Il mourut le 3 mars 752. Nous avons de lui des *Lettres*, des *Décrets* et une traduction en grec des *Dialogues* latins de saint Grégoire le Grand.—15 mars.

ZACHÉE (saint), *Zachæus*, évêque de Jérusalem, fut le quatrième successeur de l'apôtre saint Jacques, et mourut vers l'an 116. —23 août.

ZACHÉE (saint), diacre et martyr à Césarée en Palestine, ayant été arrêté la première année de la persécution de Dioclétien, fut chargé de chaînes et conduit devant Fabien, gouverneur de la province, qui le fit battre de verges et lui fit déchirer le corps avec des peignes de fer. On le traîna ensuite en prison, où on lui mit les pieds dans les entraves, jusqu'au quatrième trou. Malgré cette horrible torture, il ne cessait de prier Dieu le jour et la nuit, sans rien perdre de sa tranquillité habituelle. Un de ses parents, nommé Alphée, qui exerçait dans l'église de Césarée les fonctions de lecteur et d'exorciste, ayant été aussi arrêté comme chrétien, fut jeté dans la même prison, d'où on les tira pour leur faire subir un nouvel interrogatoire. Leur constance à confesser Jésus-Christ les fit condamner à perdre la tête, et ils furent décapités le 17 novembre 303.—17 novembre.

ZAINE (sainte), *Zaina*, martyre en Ethiopie, est nommée dans la liturgie des Ethiopiens, qui l'honorent le 21 octobre.

ZAMAS (saint), premier évêque de Bologne, fut envoyé dans cette ville par le pape saint Denis. Il convertit un grand nombre d'idolâtres, et bâtit une église dont il fit sa cathédrale. Il mourut sur la fin du IIIe siècle.—24 janvier.

ZAMBDAS (saint), évêque de Jérusalem, florissait sur la fin du IIIe siècle et mourut en 304.—19 février.

ZANITAS (saint), martyr en Perse avec saint Lazare et sept autres, souffrit l'an 326, pendant la persécution du roi Sapor II.—27 mars.

ZATTE (sainte), *Zatta*, martyre en Afrique, souffrit avec saint Castor et plusieurs autres.—28 décembre.

ZÉ (saint), *Etto*, évêque, originaire d'Irlande, florissait dans le VIe siècle et mourut en 652. Son corps se garde à Liessies en Hainaut, et on l'honore à Fescau en Picardie le 10 juillet.

ZÉBIN (saint), *Zebinas*, martyr à Césarée en Palestine, avec saint Antonin et saint Germain, qui tous trois allèrent trouver Firmilien, gouverneur de la province. Ce magistrat était alors dans le temple, où il offrait un sacrifice aux dieux; ils lui reprochèrent hautement son idolâtrie et sa cruauté envers les chrétiens. Firmilien, étonné de leur hardiesse, leur demanda qui ils étaient. Ils n'eurent pas plutôt répondu qu'ils étaient chétiens, que, sans autre formalité, il donna l'ordre de les conduire au supplice, ce qui fut exécuté sur-le-champ, l'an 308, sous les empereurs Galère et Maximin II.—13 novembre.

ZÉLOTÈS (saint), martyr en Afrique, souffrit avec saint Hermogène et trois autres.—6 décembre.

ZÉNAIDE (sainte), *Zenaïdes*, sœur de sainte Philonille et parente de saint Paul, fut convertie à la foi par cet apôtre. On croit qu'elle était de Tarse en Cilicie, où elle est honorée le 11 octobre.

ZÉNAIDE (sainte), surnommée la Thaumaturge, à cause de ses nombreux miracles, est honorée avec une grande dévotion à Constantinople le 6 juin.

ZÉNAIDE (sainte), martyre à Césarée en Palestine, souffrit avec sainte Cyre et deux autres.—5 juin.

ZÉNAS (saint), martyr à Philadelphie en Arabie, était esclave de saint Zénon, aussi martyr. Pendant qu'il baisait les chaînes de son maître détenu pour la foi, et qu'il demandait comme une grâce de partager ses tourments, il fut mis à mort par les bourreaux; c'est ainsi qu'il obtint, selon son désir, d'être associé au supplice et au triomphe de son maître. On place leur mort au commencement du IVe siècle, sous l'empereur Dioclétien.—23 juin.

ZÉNOBE (saint), martyr à Tripoli de Syrie, souffrit avec saint Lucien et quatre autres.—24 décembre.

ZÉNOBE, (saint), évêque d'Eges en Cilicie

et martyr avec sainte Zénobie, sa sœur, souffrit par ordre du président Lysias, l'an 303, pendant la persécution de l'empereur Dioclétien. — 30 octobre.

ZÉNOBE (saint), prêtre de Sidon et martyr, qui, à la science de la religion joignait celle de la médecine, rendit d'abord un illustre témoignage à la foi chrétienne dans la ville d'Antioche, au commencement de la persécution de Dioclétien. Il se trouvait à Tyr en Phénicie six ans après, lorsque Véture, maître de la milice, y fit mettre à mort, par diverses sortes de supplices, plusieurs chrétiens. Zénobe exhorta cette glorieuse troupe à combattre courageusement pour Jésus-Christ. Il mérita de remporter lui-même, par le supplice des ongles de fer, la couronne du martyre, l'an 310, sous l'empereur Maximin II, dit Daïa.—29 octobre et 20 février.

ZÉNOBE (saint), évêque de Florence, né dans cette ville sur la fin du règne de Constantin le Grand, appartenait à des parents idolâtres; mais ayant eu le bonheur d'être instruit dans la religion chrétienne, il fut baptisé secrètement par l'évêque. Sa famille, irritée de cette conversion, se disposait à faire sentir le poids de son ressentiment à l'évêque et au néophyte, lorsque celui-ci parvint non-seulement à l'apaiser, mais encore à la gagner à Jésus-Christ. Se sentant appelé à exercer la fonction d'apôtre parmi ses compatriotes, dont un grand nombre étaient encore plongés dans les ténèbres du paganisme, il embrassa l'état ecclésiastique. Il n'était encore que diacre lorsqu'il se mit à prêcher l'Evangile avec tant de succès, que le pape saint Damase, informé de son mérite et de ses vertus, l'appela près de lui, afin d'employer ses services dans le gouvernement de l'Église. Après la mort de ce pape, Zénobe retourna cultiver une vigne qu'il n'avait quittée qu'à regret et qui réclamait ses soins. Pour rendre ses travaux plus utiles, il fut élevé à l'épiscopat, et cette dignité donnait un nouveau poids à ses prédications, ainsi que le don des miracles dont Dieu l'avait favorisé. Saint Ambroise, évêque de Milan, honorait de son estime et de son amitié le saint évêque de Florence, qui lui survécut plusieurs années et mourut après le commencement du ve siècle. Ses reliques se gardent dans la grande église de Florence, et son nom se lit dans le Martyrologe romain sous le 25 mai.—20 octobre.

ZÉNOBIE (sainte), *Zenobia*, martyre à Eges en Cilicie, l'an 303, était sœur de saint Zénobe, évêque de cette ville, et souffrit avec lui sous le président Lysias, pendant la persécution de l'empereur Dioclétien. — 30 octobre.

ZÉNON (saint), *Zeno*, disciple des apôtres, prêcha l'Evangile en Egypte et surtout à Diospolis, capitale de la Thébaïde. Les Grecs l'honorent le 27 septembre.

ZÉNON (saint), martyr à Rome, souffrit dans le IIIe siècle avec 10,203 autres, et fut inhumé au lieu dit à la *Goutte toujours coulante*.—9 juillet.

ZENON (saint), évêque en Lydie et martyr, est honoré chez les Grecs le 27 avril.

ZENON (saint), soldat et martyr à Alexandrie en Egypte, avec quatre de ses compagnons, qui, pendant la persécution de Dèce, assistaient à la torture qu'on donnait à un chrétien. Celui-ci, vaincu par la douleur, paraissait sur le point de perdre courage. Nos généreux soldats, craignant qu'il ne renonçât Jésus-Christ, lui faisaient des signes pour l'exciter à la constance : cette pantomime les décela et fit voir qu'ils étaient chrétiens eux-mêmes. Alors le peuple, furieux, demanda leur mort à grands cris, et ils obtinrent ainsi la couronne du martyre, qu'ils avaient contribué à procurer à celui qu'ils étaient chargés de conduire au supplice.—20 décembre.

ZENON (saint), martyr à Rome avec saint Vital et un autre, fut inhumé sur le chemin d'Ardée.—14 février.

ZENON (saint), martyr qui, après avoir été écorché, fut recouvert de poix par tout le corps et jeté dans le feu.—5 avril.

ZENON (saint), martyr à Antioche avec saint Phébus et plusieurs autres, est honoré chez les Grecs le 15 février

ZENON (saint), martyr à Tomes dans le Pont, souffrit avec saint Minias.—9 juillet.

ZENON (saint), martyr à Alexandrie, souffrit avec saint Philippe, saint Narsée et dix enfants.—15 juillet.

ZENON (saint), martyr à Trieste avec sainte Justine, souffrit, l'an 289, sous le règne de l'empereur Dioclétien.—13 juillet.

ZENON (saint), martyr à Philadelphie en Arabie, souffrit avec saint Zénas son serviteur, vers la fin du IIIe siècle, sous l'empereur Maximien.—23 juin.

ZENON (saint), martyr à Nicomédie avec ses deux fils saint Concorde et saint Théodore, souffrit l'an 303, pendant la persécution de l'empereur Dioclétien. — 2 septembre.

ZENON (saint), martyr avec saint Victor et sept autres, subit divers tourments et ensuite la mort, au commencement du IVe siècle, pendant la persécution de l'empereur Dioclétien.—20 avril.

ZENON (saint), soldat et martyr à Malatia en Arménie, avec saint Eudoxe et 1104 de leurs compagnons, qui déposèrent le baudrier en signe de renoncement à la profession militaire, plutôt que d'abandonner Jésus-Christ, pour qui ils souffrirent tous la mort sous l'empereur Dioclétien.—5 septembre.

ZENON (saint), martyr à Nicomédie, qui, pour s'être moqué de Dioclétien à cause qu'il offrait un sacrifice à Cérès, eut les mâchoires brisées, les dents arrachées et la tête tranchée par ordre de ce prince. — 22 décembre.

ZENON (saint), martyr à Nicomédie avec saint Chariton, fut jeté dans une chaudière de plomb fondu, l'an 309, sous l'empereur Galère. — 3 septembre.

ZENON (saint), martyr à Gaze en Palestine, était frère de saint Eusèbe et de saint Nestable. Ayant été arrêtés par les païens, sous le règne de Julien l'Apostat, ils furent

traînés en prison, d'où la populace les tira bientôt après, en enfonçant les portes. Les hommes s'arment de pierres et de bâtons, les femmes de leurs fuseaux, les cuisiniers de leurs broches, et tous se jettent, comme des furieux, sur les trois frères qu'ils accablent de coups. Lorsque leurs corps ne furent plus qu'une plaie et que la cervelle sortait de leurs têtes fracassées, on les traîna hors de la ville, et on les jeta à l'endroit où étaient les bêtes mortes, avec lesquelles on les brûla, afin que leurs ossements, confondus avec ceux des animaux, ne pussent être recueillis par les chrétiens ; mais une sainte femme y étant allée la nuit suivante, les démêla, avec l'aide de Dieu, et les porta chez Zénon leur cousin, qui s'était réfugié à Majume. Ces saints martyrs furent mis à mort l'an 362, le 8 septembre.

ZÉNON (saint), évêque de Majume en Palestine, était cousin des précédents, et ce fut chez lui qu'une pieuse femme avait porté leurs ossements. Il n'avait échappé à leur sort qu'en prenant la fuite. Il se sauva dans une petite ville nommée Antédon ; mais ayant été reconnu pour chrétien, on le fouetta et on le chassa hors de la ville. Il se réfugia donc à Majume, dont il fut fait évêque sous le règne de Théodose. Il bâtit ensuite une église dans laquelle il plaça les reliques de saint Eusèbe et de ses deux frères. Saint Zénon, qui mourut avant la fin du IVe siècle, est honoré le 26 décembre.

ZÉNON (saint), évêque de Vérone, à qui saint Grégoire le Grand et le Martyrologe romain donnent le titre de martyr et qu'ils disent avoir souffert sous Gallien, vivait un siècle plus tard, selon les meilleurs critiques. Il était Africain de naissance, et il fut élevé sur le siége de Vérone en 362, sous Julien l'Apostat. Il convertit les idolâtres qui se trouvaient encore dans son diocèse, et ramena dans le sein de l'Église plusieurs pélagiens et un grand nombre d'ariens. Ces conquêtes de la foi ayant presque doublé son troupeau, il fut obligé de bâtir une grande église, qu'il fit surmonter d'une croix. La vertu qui brillait le plus en lui était la charité, et ses diocésains, excités par son exemple, la pratiquèrent bientôt aussi avec tant d'ardeur, que leurs maisons étaient toujours ouvertes aux étrangers, et qu'ils rachetèrent un grand nombre de Romains, qui avaient été faits prisonniers par les Goths à la bataille d'Andrinople, en 378. Saint Zénon formait des clercs pour le service des églises, et saint Ambroise nous apprend qu'il y avait à Vérone des vierges consacrées à Dieu, auxquelles le saint évêque avait donné le voile et qui vivaient dans un monastère sous sa direction. Il corrigea plusieurs abus, entre autres ceux auxquels donnaient lieu les repas qui se faisaient aux fêtes des martyrs. Enfin, après s'être montré pendant dix-huit ans un parfait modèle de la sollicitude pastorale, il mourut l'an 380. Il fut enterré près de la ville, sur les bords de l'Adige, et l'on bâtit dans la suite une église sur son tombeau. Ce lieu fut le théâtre d'un miracle rapporté par saint Grégoire. L'Adige s'étant débordé en 589, une grande partie de Vérone était déjà submergée, lorsque la population se porta en foule à l'église de saint Zénon, pour implorer son secours. Les eaux respectèrent cette église et s'élevèrent jusqu'à la hauteur des fenêtres sans pénétrer dans l'intérieur. Les Véronais, témoins de ce prodige, passèrent vingt-quatre heures en prières, après quoi le fleuve rentra dans son lit. Rotalde, un des successeurs du saint, transféra, en 865, ses reliques dans la nouvelle église bâtie sous son invocation, et les plaça dans une chapelle souterraine où elles sont l'objet d'une grande vénération. Saint Zénon a laissé quatre-vingt-treize Sermons ou Traités, qui renferment des choses très-importantes pour le dogme, la morale et la discipline. Son style, vif et concis, n'exclut ni la clarté ni l'élégance. — 12 avril.

ZÉNON (saint), solitaire en Palestine, florissait sur la fin du IVe siècle, et se fit admirer par sa profonde humilité. — 19 juin.

ZÉNON LE COURRIER (saint), solitaire près d'Antioche, était né dans la province de Pont. Après avoir renoncé à ses biens, qui étaient considérables, il passa en Cappadoce pour se mettre sous la conduite de saint Basile le Grand. Il obtint ensuite un emploi sous l'empereur Valens ; mais à la mort de ce prince il se retira dans un sépulcre, sur la montagne la plus voisine d'Antioche. Il vivait seul, occupé aux œuvres de la pénitence et à la contemplation des grandeurs de Dieu. Il n'avait aucun meuble, pas même un livre, à l'exception de deux cruches qui lui servaient à aller chercher de l'eau. Un jour qu'il rapportait ses cruches pleines, une personne qui se trouva sur son passage s'offrit à le soulager de son fardeau. Zénon s'y refusa d'abord, ne voulant pas boire d'une eau qu'un autre lui aurait apportée : il céda enfin aux instances de l'étranger ; mais lorsqu'ils furent arrivés à l'entrée du sépulcre, l'eau se répandit d'elle-même, et il fut obligé d'aller de nouveau remplir ses cruches à la source, qui était fort éloignée de sa demeure. Un de ses amis lui fournissait tous les deux jours un pain qui composait toute sa nourriture. Il ne portait que des habits vieux et des souliers usés. Théodoret, qui a écrit sa Vie, rapporte qu'étant allé le voir sur sa montagne, il vit un homme qui portait deux cruches remplies d'eau : il lui demanda de lui indiquer la demeure de l'admirable Zénon. *Je ne connais point*, répondit-il, *de solitaire qui se nomme ainsi.* Théodoret, jugeant à cette réponse que c'était Zénon lui-même, le suivit et entra dans sa cellule, où il ne vit pour tout meuble qu'un tas de foin et un tas de pierres qui lui servaient de lit. Après une conversation qui roulait sur des matières de spiritualité, Théodoret, en le quittant, lui demanda sa bénédiction ; il la lui donna, non sans beaucoup de répugnance, son humilité lui persuadant que c'était à Théodoret, qui était déjà évêque, à lui donner la sienne. Saint Zénon mourut avant le milieu du Ve siècle.

et il est honoré chez les Grecs le 10 février.

ZÉNON (saint), surnommé le Thaumaturge, est mentionné dans les anciens calendriers éthiopiens sous le 28 janvier.

ZEPHYRE (saint), *Zephyrus*, martyr avec saint Basilée et un autre, est honoré chez les Grecs le 21 novembre.

ZEPHYRIN (saint), *Zephyrinus*, pape et martyr, était Romain de naissance, et succéda, l'an 202, à saint Victor. Quand il monta sur le trône pontifical, la persécution de Sévère exerçait déjà ses ravages en Orient, et surtout en Egypte. Lorsqu'elle se fit sentir à Rome, il encouragea les fidèles à confesser Jésus-Christ avec courage. Il fit triompher la vraie foi sur les hérésies qui parurent de son temps et dont les principales étaient celles des marcionites, des montanistes et des valentiniens. La chute de Tertullien, qui fut un grand scandale pour l'Eglise, fut aussi pour le saint pape un grand sujet d'affliction. Les dernières années de son pontificat ne furent troublées que par les hérétiques, car les fidèles jouissaient alors d'un assez grand calme, et s'il a le titre de martyr, ce n'est pas qu'il ait versé son sang pour la foi; car il mourut en paix le 20 décembre 219. On lui attribue deux lettres qui ne sont pas de lui. — 26 août et 20 décembre.

ZET (saint), *Zetus*, martyr, est honoré chez les Grecs le 22 novembre.

ZETIQUE (saint), *Zeticus*, martyr en Crète avec saint Théodule, souffrit pendant la persécution de Dèce. — 23 décembre.

ZÉTULE (saint), *Zetulus*, martyr en Pamphilie, souffrit avec plusieurs autres. — 28 mai.

ZIDDIN (saint), martyr à Cordoue en Espagne avec saint Zoïle et dix-huit autres, souffrit au commencement du IVe siècle, pendant la persécution de l'empereur Dioclétien. — 27 juin.

ZITE (la bienheureuse), *Zita*, vierge, née l'an 1211 au Mont-Ségradi, village situé près de Lucques, sortait d'une famille pauvre, mais chrétienne, et fut élevée dans la piété par sa mère. Dès son enfance elle montra une grande horreur pour le péché et une crainte extrême de déplaire à Dieu. A l'âge de douze ans elle entra au service d'un habitant de Lucques. C'est dans cet humble état, où elle passa le reste de sa vie, qu'elle parvint à une haute sainteté et qu'elle se montra le modèle des servantes. Sa douceur, sa modestie et son obéissance étaient admirables. Uniquement occupée du service de Dieu et de celui de son maître, elle faisait marcher de front ces deux choses, sans que l'une nuisît à l'autre. Elle se levait de grand matin; et consacrait le commencement de la journée à la prière et à l'assistance à la sainte messe; le reste du jour était employé à faire non-seulement ce qu'on lui prescrivait, mais encore à prévenir les volontés de ceux qui avaient autorité sur elle. Au milieu des occupations dont elle était chargée, elle ne perdait jamais de vue la présence de Dieu, sanctifiant son travail par ces prières qu'on nomme *jaculatoires*. Si elle avait un moment de repos, par exemple les dimanches et les fêtes, elle se livrait à la méditation des vérités du salut, et l'exercice de la contemplation ne lui était pas étranger. Quoique sa position lui fournît des occasions nombreuses de mener une vie pénitente et mortifiée, elle y ajoutait des austérités volontaires, jeûnant toute l'année, souvent au pain et à l'eau, et couchant sur une planche ou sur la terre nue. Elle s'approchait fréquemment des sacrements de pénitence et d'eucharistie, et communiait avec une ferveur angélique. Les personnes qu'elle servait n'apprécièrent pas d'abord le trésor qu'elles avaient le bonheur de posséder ; sa maîtresse se laissa prévenir contre elle et la traitait avec beaucoup de hauteur et de dureté. Son maître, qui était d'un caractère violent et brutal, s'emportait contre elle jusqu'à la fureur. Zite ne laissa jamais échapper ni plaintes ni murmures : sa douceur, sa patience et sa soumission ne se démentirent jamais. Ses maîtres, touchés à la fin d'une conduite aussi héroïque, lui rendirent justice et lui confièrent le maniement de leurs affaires. Se trouvant ainsi placée au-dessus des autres domestiques, elle n'employa l'autorité qu'elle avait sur eux que pour travailler à leur sanctification, ne négligeant rien, d'un autre côté, pour leur rendre tous les services qui dépendaient d'elle, afin d'adoucir ce qu'il y avait de pénible dans leur position. Quoiqu'elle eût une tendre charité pour les pauvres et les malheureux, elle n'abusait cependant pas du droit qui lui avait été confié de distribuer les aumônes de la maison, se rappelant qu'elle n'était que la dépositaire du bien d'autrui. Elle avait pris un tel ascendant sur son maître, qu'une parole de sa part suffisait ordinairement pour arrêter ses emportements. Quelquefois cependant elle était obligée de se jeter à ses pieds pour lui demander grâce en faveur de ceux qui avaient excité sa colère, et cette démarche ne manquait jamais de produire son effet. Elle était parvenue à l'âge de soixante ans, lorsqu'elle mourut le 27 avril 1272. Il s'opéra de nombreux miracles par son intercession, et Léon X approuva, pour la ville de Lucques, un office composé en son honneur. Le culte qu'on lui rendait fut confirmé par Innocent XII, qui publia en 1696 le décret de sa béatification. Son corps, ayant été trouvé entier en 1580, fut mis dans une châsse et placé dans l'église de Saint-Frigidien. — 27 avril.

ZOCE (saint), *Zocius*, martyr à Antioche, souffrit avec saint Phébus et plusieurs autres. — 13 février.

ZOÉ (sainte), *Zoe*, martyre à Rome sous l'empereur Adrien, était mariée à saint Exupère. Elle fut martyrisée avec son mari et leurs enfants, saint Cyriaque et saint Théodule. L'empereur Justinien fit bâtir une église en son honneur. — 2 mai.

ZOÉ (sainte), martyre à Rome, avait épousé, étant encore païenne, saint Nicostrate, secrétaire en chef du préfet de la ville. Elle fut convertie à la foi, ainsi que son mari, par saint Sébastien. Comme elle avait perdu l'u-

sage de la parole depuis six ans, elle se jeta à ses pieds, lui témoignant par signes qu'elle demandait sa guérison. Sébastien n'eut pas plutôt formé le signe de la croix sur sa bouche, qu'elle parla distinctement. Zoé, pleine de reconnaissance, embrassa la foi chrétienne, ainsi que Nicostrate et plusieurs autres personnes. La persécution s'étant rallumée en 286, Zoé fut arrêtée la première, pendant qu'elle priait sur le tombeau de saint Pierre, le jour même de sa fête, et on la jeta dans un obscur cachot. On l'en tira quelques jours après, et on la suspendit par les pieds sur un feu dont la fumée la suffoqua. — 5 juillet.

ZOEL (saint), *Zoëllus*, martyr en Istrie avec saint Servile et trois autres, souffrit l'an 284 sur la fin du règne de Numérien. — 24 mai.

ZOILE (saint), *Zoilus*, martyr à Cordoue en Espagne, fut arrêté pendant la persécution de Dioclétien. Après diverses tortures il fut décapité avec dix-neuf autres. Dans la suite on bâtit à Cordoue une église qui portait son nom, et dans laquelle se gardait son corps. — 27 juin.

ZOILE (saint), prêtre, florissait dans le IVe siècle, et il est honoré près d'Aquilée le 27 décembre, mais sa fête est remise au 24 janvier.

ZOPHORE (saint), *Zophorus*, martyr à Césarée en Cappadoce, souffrit l'an 303, sous l'empereur Dioclétien, et il est nommé dans plusieurs exemplaires du Martyrologe de Saint-Jérôme, sous le 19 novembre.

ZOSIME (saint), *Zosimus*, martyr à Sozopolis, qui, après avoir subi de cruelles tortures, eut la tête tranchée par ordre du président Domitien, pendant la persécution de l'empereur Trajan. — 19 juin.

ZOSIME (saint), martyr à Philippes en Macédoine avec saint Ruf, était disciple de saint Ignace d'Antioche, et avait partagé ses chaînes et ses souffrances avant qu'il n'eût été conduit à Rome. Après la mort de cet illustre martyr, on ignore dans quel lieu saint Zosime porta la lumière de l'Evangile ; ce que l'on sait, c'est qu'il contribua puissamment à étendre le règne de Jésus-Christ parmi les Juifs et parmi les Grecs, et qu'il fut martyrisé l'an 116, sous l'empereur Trajan. Saint Polycarpe, dans sa lettre aux Philippiens, fait l'éloge de son zèle, de son détachement du monde et de son courage dans les souffrances. — 18 décembre.

ZOSIME (saint), l'un des quarante-sept martyrs de Lyon, mourut en prison, l'an 177, sous l'empereur Marc-Aurèle. — 2 juin.

ZOSIME (saint), martyr à Antioche, souffrit avec saint Phébus et plusieurs autres. — 15 février.

ZOSIME (saint), martyr à Carthage, souffrit avec saint Héracle. — 11 mars.

ZOSIME (saint), martyr à Antioche, souffrit avec saint Druse et un autre. — 14 décembre.

ZOSIME (saint), martyr à Nicée avec saint Darius et deux autres est honoré chez les Grecs le 14 décembre.

ZOSIME (saint), martyr à Antioche de Pisidie, était frère de saint Marc, berger, par qui il fut converti à la religion chrétienne, qu'ils scellèrent de leur sang, l'an 303, pendant la persécution de l'empereur Dioclétien. — 28 septembre.

ZOSIME (saint), martyr en Cilicie, souffrit l'an 304, pendant la même persécution de Dioclétien. — 3 janvier.

ZOSIME (saint), martyr à Antioche avec sainte Thècle, souffrit au commencement du IVe siècle, sous l'empereur Dioclétien ou sous ses successeurs. — 1er juillet.

ZOSIME (saint), pape, était Grec de naissance et succéda en 417 à saint Innocent Ier. Il se laissa d'abord tromper par Célestius, disciple de Pélage, qui, ayant été condamné par un concile d'Afrique, s'était rendu à Rome afin d'empêcher, par ses rétractations mensongères et son hypocrite soumission, que le pape ne confirmât la sentence portée contre lui. Zosime reconnut bientôt après qu'il s'était laissé surprendre par de faux dehors ; aussi, s'empressa-t-il de confirmer les décrets du concile d'Afrique, et il condamna de nouveau Pélage et Célestius, les réduisant au rang de pénitents s'ils abjuraient leurs erreurs, et les retranchant de la communion de l'Eglise, s'ils y persistaient. Il écrivit ensuite à ce sujet à toutes les Eglises du monde une lettre qui fut souscrite par tous les évêques catholiques. A peine cette affaire, concernant la foi, était terminée, qu'il en surgit une autre concernant la discipline. Apiarius, prêtre du diocèse de Sicque en Mauritanie, ayant été déposé et excommunié pour ses crimes par son évêque, appela au pape, qui reçut son appel et le rétablit dans la communion de l'Eglise. Les évêques d'Afrique, qui avaient décidé dans plusieurs conciles, que les appels des simples prêtres et des clercs seraient jugés sur les lieux, se plaignirent de cette innovation dans la discipline de leur église, non qu'ils contestassent le droit d'appel au saint-siége, mais parce qu'ils voulaient le restreindre aux évêques. Cette affaire d'Apiarius ne se termina que sous le successeur de Zozime. Ce pape décida en faveur de l'Eglise d'Arles le différend qui existait entre cette métropole et celle de Vienne, au sujet de la juridiction sur les provinces Narbonnaise et Viennaise. Il mourut sur la fin de l'année 418, n'ayant pas encore siégé deux ans. Nous avons de lui seize *Lettres*, qui prouvent sa science et son zèle. — 26 décembre.

ZOSIME (saint), prêtre et moine en Palestine, né vers le milieu du IVe siècle, ayant quitté le monde pour embrasser la vie cénobitique, fit de grands progrès dans la perfection, et son éminente sainteté le fit élever au sacerdoce. On venait le consulter de toutes parts, et il donnait à chacun les avis spirituels qui convenaient à sa position. Après avoir passé cinquante-trois ans dans son monastère, il lui vint en pensée qu'il connaissait en théorie tout ce qui concerne la perfection, et qu'il l'avait atteinte dans la pratique. Dieu, pour le guérir de cette folle ima-

gination et pour lui apprendre que l'homme, quelque parfait qu'il soit, peut toujours avancer dans la vertu, lui ordonna, par révélation, de quitter son monastère pour entrer dans un autre, qui se trouvait sur les bords du Jourdain. Ayant été admis dans la communauté, il réforma bientôt les idées trop avantageuses qu'il avait conçues sur son propre compte, lorsqu'il vit des hommes qui n'avaient pas plus de commerce avec les autres hommes que s'ils n'eussent plus été de ce monde, qui joignaient le travail des mains à une prière continuelle, et qui, partagés en différents chœurs, se succédaient pour chanter sans interruption les louanges de Dieu. Pendant toute l'année leur nourriture ne se composait presque que de pain et d'eau, et lorsque le carême était venu, ils quittaient le monastère pour aller passer la sainte quarantaine de l'autre côté du Jourdain, dans les vastes déserts de l'Arabie, se dispersant les uns d'un côté, les autres d'un autre, pour pratiquer en secret les plus étonnantes austérités. Ils retournaient ensuite au monastère pour le dimanche des Rameaux, afin d'être réunis pour célébrer la passion et la résurrection du Sauveur. La première année de son séjour parmi ces frères, laquelle était, à ce que l'on croit, l'an 430, saint Zosime ayant traversé le Jourdain avec eux, alla passer le carême dans le désert, où il s'enfonçait chaque jour de plus en plus, dans l'espérance d'y rencontrer quelque anachorète capable de lui donner des leçons, qu'il ne dédaignait plus de recevoir. Ses marches fatigantes ne l'empêchaient pas de prier avec ferveur. Le vingtième jour de son voyage, s'étant arrêté à l'heure de midi pour se reposer un peu, et pour réciter selon sa coutume un certain nombre de psaumes, il aperçut comme la figure d'un corps humain. Il crut d'abord que c'était une illusion du démon; c'est pourquoi il s'arma du signe de la croix et continua sa prière. Lorsqu'il l'eut finie, il porta ses regards vers l'endroit où il avait cru remarquer quelque chose, et il vit un être humain qui avait le corps noirci par les ardeurs du soleil, avec des cheveux courts mais blanchis par les années, et qui, s'apercevant qu'on l'observait, s'enfuit avec précipitation. Zosime, pensant que c'était quelque saint ermite, courut après lui pour le joindre, et lorsqu'il fut à portée de se faire entendre, il le supplia de s'arrêter pour lui donner sa bénédiction. Voici la réponse qu'il en reçut : *Père Zosime, je suis une femme et ne puis converser avec vous, parce que je suis nue. Si vous voulez que je m'approche, jetez-moi votre manteau pour me couvrir le corps.* Zosime, surpris de s'entendre appeler par son nom, ne douta point que cette femme ne le connût par révélation, et s'empressa de lui jeter son manteau dont elle se couvrit. Après s'être entretenus quelque temps, ils firent chacun leur prière ; ensuite Zosime la conjura, au nom de Jésus-Christ, de lui dire qui elle était, depuis quel temps elle était dans le désert et de quelle manière elle y avait vécu. Cette femme, qui n'était autre que sainte Marie Egyptienne, lui fit l'histoire de sa vie, de ses égarements et de sa pénitence. Après ce récit, qui plongea Zosime dans un profond étonnement, elle lui commanda le secret jusqu'à ce que Dieu l'eût rappelée de ce monde, et se recommanda à ses prières. Avant de se séparer de lui, elle le supplia de ne pas quitter le monastère l'année suivante, au commencement du carême, ajoutant qu'il ne le pourrait pas d'ailleurs, quand même il le voudrait. *Vous m'apporterez*, lui dit-elle ensuite, *le corps et le sang de Jésus-Christ le jour de la sainte Cène : je me trouverai sur les bords du Jourdain, du côté qui n'est point habité.* Là-dessus elle le quitta pour s'enfoncer dans les profondeurs du désert. Zosime se mit à genoux pour remercier Dieu de ce qu'il avait vu et entendu, et il rentra au monastère pour le dimanche des Rameaux. L'année suivante il se trouva malade, lorsque les frères passèrent le Jourdain, et il se rappela alors que la sainte lui avait dit qu'il ne pourrait pas quitter le monastère avec les autres, quand même il le voudrait. Le jour de la sainte Cène, il prit le corps et le sang du Seigneur et se rendit sur les bords du Jourdain. L'illustre pénitente, qui se trouvait de l'autre côté du fleuve, ayant fait le signe de la croix, marcha sur les eaux, et quand elle fut près de Zosime elle lui demanda sa bénédiction. Après qu'il eut récité le Symbole et l'Oraison dominicale, il lui donna la sainte eucharistie. Après l'avoir reçue elle fit son action de grâces, ensuite le remercia de la peine qu'il avait bien voulu se donner pour elle, et le pria de revenir l'année suivante. Zosime lui ayant offert les petites provisions qu'il lui avait apportées, elle n'accepta qu'un peu de lentilles et repassa le fleuve comme elle avait fait en venant. Le carême suivant, Zosime revint au lieu désigné, où il trouva morte celle qu'il cherchait, ayant auprès d'elle une inscription qui portait qu'elle s'appelait Marie. Il enterra son corps dans une fosse creusée par un lion que Dieu avait envoyé à cet effet. Ayant ensuite imploré l'intercession de la sainte pour lui et pour toute l'Eglise, il retourna à son monastère et y rendit compte des merveilles dont il avait été témoin. Il continua de servir Dieu avec ferveur jusqu'à sa mort, qui arriva dans la centième année de son âge, vers le milieu du ve siècle. — 4 avril.

ZOSIME (saint), confesseur en Palestine, florissait sous l'empereur Justin, et brilla par sa sainteté et par ses miracles. — 30 nov.

ZOSIME (saint), évêque de Syracuse, né vers l'an 570, fut élevé dans le monastère de Sainte-Luce de Syracuse, alors gouverné par l'abbé Fauste, qui l'honora de son estime et de son affection. Ayant été élevé à un emploi qui l'obligeait à des communications fréquentes avec les personnes du dehors, Zosime perdit le recueillement et la ferveur, se dégoûta de son état et poussa l'oubli de ses devoirs jusqu'à quitter le monastère sans la permission de son supérieur.

Ses parents, chez qui il s'était retiré, le ramenèrent à l'abbé, qui le reçut comme un autre enfant prodigue. Zósime répara sa faute d'une manière si édifiante, qu'il mérita de succéder à l'abbé Fauste en 607. Lorsque ce dernier fut mort, les moines se présentèrent à Jean, évêque de Syracuse, pour qu'il leur désignât celui d'entre eux qui était le plus digne de commander aux autres. Jean leur demanda s'il ne manquait personne de la communauté : ils répondirent qu'il ne manquait qu'un frère, celui qui était gardien du sépulcre de sainte Luce. L'évêque le fit venir, et en le voyant il s'écria : *Voilà celui que Dieu a choisi pour être votre abbé*. Il l'ordonna prêtre et l'installa dans ses fonctions. Zosime s'en acquitta à la satisfaction générale, sachant unir à propos la fermeté à la douceur, et ne prescrivant rien aux autres, dont il ne donnât lui-même l'exemple le premier. Il y avait quarante ans qu'il gouvernait son monastère, lorsque le siége de Syracuse étant venu à vaquer par la mort du saint évêque Pierre, il fut élu par la majeure et la plus saine partie du troupeau ; mais quelques mauvais chrétiens élurent de leur côté un prêtre nommé Vénère, qui ambitionnait l'épiscopat. Le saint abbé, qui redoutait ce fardeau autant que son compétiteur le désirait, fut cependant obligé d'aller à Rome, non pour faire prévaloir son élection, mais pour renoncer à ses droits. Le pape Théodore n'eut aucun égard à son désistement, et il lui conféra l'onction épiscopale en 647. De retour à Syracuse, il remplit tous les devoirs d'un saint évêque pendant treize ans, sans rien changer à sa manière de vivre, ni à son ameublement ; ce qui lui permettait de distribuer aux pauvres la presque totalité de ses revenus. Malgré son grand âge, il annonçait souvent la parole de Dieu à son peuple, et il était presque nonagénaire lorsqu'il mourut vers l'an 660.— 30 mars.

ZOSIME (sainte), *Zosima*, martyre à Porto, souffrit avec sainte Bonose, sa sœur, et saint Eutrope, son frère.—15 juillet

ZOTIQUE (saint), *Zoticus*, martyr à Tivoli, souffrit dans le IIe siècle. — 12 janvier.

ZOTIQUE (saint), martyr à Lyon, souffrit avec saint Pothin, évêque de cette ville, et quarante-cinq autres, l'an 177, sous le règne de Marc-Aurèle. — 2 juin.

ZOTIQUE (saint), évêque de Comanes en Cappadoce et martyr, déploya un grand zèle dans l'exercice de ses fonctions épiscopales. Il dut à sa vigilance de découvrir le premier les erreurs des montanistes ou cataphryges, qu'il combattit avec succès, démontrant d'une manière victorieuse l'absurdité des prophéties de Montan et de ses principaux disciples. Après avoir vengé la foi chrétienne par ses prédications et par ses écrits dont il ne nous reste rien, il la scella de son sang l'an 204, pendant la persécution de l'empereur Sévère. — 21 juillet.

ZOTIQUE (saint), soldat et martyr en Afrique, souffrit avec saint Rogat et quarante-deux autres soldats. — 12 janvier.

ZOTIQUE (saint), martyr à Nyon en Suisse avec saint Attale et saint Eutyche, souffrit dans le IIIe siècle. —4 juin

ZOTIQUE (saint), missionnaire et martyr en Egypte, était l'un de ces hommes apostoliques qui se divisèrent en quatre bandes de chacune neuf pour évangéliser la province. Celle à laquelle Zotique appartenait avait pour chef saint Papias, et alla exercer son zèle dans la partie occidentale. Le gouverneur de l'Egypte, informé des succès qu'obtenaient leurs prédications, les fit tous arrêter et amener devant son tribunal ; mais ne pouvant les décider à sacrifier aux idoles, il les condamna à différents supplices. Ceux qui avaient porté la foi à l'Occident furent attachés à des croix, et Zotique eut le bonheur de mourir de la même mort que son divin Maître. — 16 janvier.

ZOTIQUE (saint), martyr à Alexandrie, souffrit avec saint Tharsice et plusieurs autres. — 31 janvier.

ZOTIQUE (saint), martyr à Tomes avec saint Elie et quatre autres. — 29 mars.

ZOTIQUE (saint), martyr en Phrygie avec sainte Bisse et quelques autres, est honoré chez les Grecs le 28 juillet.

ZOTIQUE (saint), soldat et martyr à Nicomédie avec treize autres soldats, subit d'horribles tourments pour la foi chrétienne, et fut ensuite précipité dans la mer l'an 303, pendant la persécution de l'empereur Dioclétien. — 21 octobre.

ZOTIQUE (saint), martyr à Rome avec saint Irénée et deux autres, souffrit l'an 304, pendant la persécution de Dioclétien. — 10 fév.

ZOTIQUE (saint), martyr avec saint Victor et sept autres, fut cruellement tourmenté pendant la persécution de Dioclétien, et ensuite décapité, vers l'an 304. — 20 avril.

ZOTIQUE (saint), martyr à Nicomédie avec saint Agathonique et plusieurs autres, souffrit par ordre du président Eutholome, pendant la persécution des empereurs Dioclétien et Maximien. — 22 août.

ZOTIQUE (saint), prêtre et fondateur d'un hospice à Constantinople, était né à Rome, d'une famille illustre et opulente. Ses vertus et son mérite l'ayant fait élever au sacerdoce, il employait ses revenus au soulagement des malheureux. L'empereur Constantin l'emmena avec lui, lorsqu'en 328 il transporta le siége de l'empire dans la ville de Byzance, à laquelle il a donné son nom, et Zotique y continua les œuvres de miséricorde qu'il exerçait à Rome. Comme Constantinople n'avait point encore d'hospice pour les pauvres et les malades, il fonda le premier établissement de ce genre que cette ville ait possédé, et il consacra à cette bonne œuvre la plus grande partie de sa fortune. Après une vie dévouée tout entière au bien de l'humanité, il mourut vers le milieu du IVe siècle. — 31 décembre.

ZWENTOSLAS (le bienheureux), *Zuentoslaüs*, mansionnaire de l'église du Cercle à Cracovie, est honoré en Pologne le 15 avril.

FIN DU DICTIONNAIRE HAGIOGRAPHIQUE.

SUPPLÉMENT

POUR LES SAINTS PERSONNAGES AUXQUELS L'ÉGLISE NE REND POINT DE CULTE, OU DONT LE JOUR DE LA FÊTE N'EST POINT CONNU.

A

ABBANTE (le vénérable), Abbas-Abbântis, quatrième abbé du Mont-Coryphe près d'Antioche, était ismaëlite de nation. Il marchait toujours nu-pieds, ne buvait presque jamais, pas même d'eau dans sa soif, se tenait à l'ombre en hiver et au soleil en été. Il s'asseyait rarement, ne se couchait jamais, passait en prières la plus grande partie du jour et de la nuit et portait sur ses reins une grosse chaîne de fer. Il florissait au commencement du ve siècle.

ABDAS (saint), évêque et martyr en Perse, souffrit pendant la grande persécution du roi Sapor II, vers l'an 344.

ABEL, patriarche, second fils d'Adam et d'Eve, naquit un an après son frère Caïn, c'est-à-dire l'an 3 du monde. Ayant embrassé la vie pastorale, il offrait à Dieu les premiers nés de ses troupeaux. Caïn, qui se livrait à la culture de la terre, offrait de son côté les prémices de ses récoltes; mais le Seigneur montra par des signes manifestes, que les sacrifices du premier lui étaient plus agréables que ceux du second. Celui-ci, irrité de cette préférence, conçut contre Abel une haine violente dont Dieu lui fit sentir l'injustice; mais cette leçon divine ne changea pas ses mauvaises dispositions. Un jour qu'il était plus exaspéré qu'à l'ordinaire, il engagea à l'accompagner dans un champ Abel qui ne soupçonnait pas ses projets fratricides; et lorsqu'ils se trouvèrent seuls à la campagne, Caïn se jeta sur lui et le tua, l'an 129. Le nom de juste est donné à Abel dans plusieurs passages de l'ancien et du nouveau Testament: l'Église le lui donne aussi dans le canon de la messe et parle de ses sacrifices comme ayant été acceptés par le Seigneur: cependant il ne paraît pas qu'il soit nommé dans aucun martyrologe. Les Éthiopiens pourtant l'honoraient autrefois le 28 décembre, et il est invoqué dans les litanies pour la recommandation de l'âme.

ABIAS (saint), était autrefois honoré à Alexandrie, où il y avait une église paroissiale qui portait son nom, au rapport de saint Épiphane.

ABIATHA (sainte), vierge et martyre en Perse, était de la province de Beth-Germa, et elle est appelée fille de l'alliance, c'est-à-dire consacrée à Dieu. Elle fut mise à mort pendant la persécution de Sapor II, vers l'an 340.

ABIBION, co-abbé d'un monastère près du Mont-Coryphe en Syrie, qu'il avait fondé avec le vénérable Eusebone, le gouverna de concert avec lui, comme s'ils n'avaient eu, dit Théodoret, qu'une seule âme, tant ils montraient d'union dans l'exercice de leur autorité. Il florissait vers le commencement du ve siècle.

ABRAHAM DE PARATOME, solitaire au diocèse d'Antioche, est mentionné par Théodoret qui parle de son éminente sainteté et des miracles qui s'opéraient à son tombeau. Il florissait au commencement du ve siècle.

ABRAME (saint), *Abramius*, évêque et martyr en Perse, souffrit vers le milieu du IVe siècle pendant la grande persécution du roi Sapor II.

ABRIT (sainte), était autrefois invoquée dans les anciennes litanies en usage chez les religieuses de Notre-Dame de Soissons.

ACACE, *Acacius*, évêque de Mélitine en Arménie, florissait au commencement du ve siècle, et mourut vers l'an 440. Il est nommé saint par Baronius dans ses annales ecclésiastiques.

ACADOU (saint), est honoré à Bourges dans l'église de Sainte-Outrille, qui possède ses reliques.

ACHARD (le vénérable), évêque d'Avranches, sortait d'une des plus illustres familles de Normandie et naquit au commencement du XIIe siècle. Ayant passé en Angleterre pour y faire ses études, il y embrassa l'état ecclésiastique et devint le modèle du clergé anglais. Il revint en France pour prendre l'habit monastique dans l'abbaye de Saint-Victor de Paris, alors gouvernée par le bienheureux Gilduin, qui en fut le premier abbé. Celui-ci étant mort en 1155, Achard fut choisi pour son successeur, et en 1160 il fut appelé au gouvernement de l'église d'Avranches. Henri II, roi d'Angleterre, l'honorait d'une estime toute particulière, et il en donna une preuve publique en lui faisant tenir sur les fonts de baptême sa fille Aliénor, qui épousa dans la suite Alphonse IX, roi de Castille. Henri s'étant brouillé avec saint Thomas, archevêque de Cantorbéry, l'évêque d'Avranches, qui était l'ami intime de ce dernier, prit son parti, qui était celui de la justice, et le prince, s'il en fut mécontent, ne lui retira cependant pas sa confiance ni son amitié. Achard mourut en 1171, après dix ans d'épiscopat, laissant une mémoire si vénérée, que quelques écrivains lui donnent le titre de bienheureux. Il avait composé en latin plusieurs ouvrages qui n'ont pas encore été imprimés, parmi lesquels on distingue le traité de l'*Abnégation de soi-même*, celui de la *Tentation du Christ* et celui de la *Division de l'âme et de l'esprit*.

ACHERIE (le bienheureux), abbé dans les Vosges, florissait vers le milieu du IXe siècle. Issu d'une famille noble, il quitta le monde et renonça aux avantages que lui promettait sa naissance pour se mettre sous la conduite d'un saint solitaire nommé Blidulphe, qui habitait, dans le val de Lièvre, l'ermitage de Belmont. Blidulphe, en mourant, laissa une petite communauté qui fut gouvernée par saint Guillaume, l'un de ses disciples. Achérie lui succéda, et comme le nombre des religieux allait toujours croissant, il fit agrandir les bâtiments du monastère. Après sa mort, son corps fut inhumé dans l'église, et son tombeau, placé devant l'autel de la Vierge, fut illustré par plusieurs miracles. Quoique plusieurs hagiographes lui donnent le titre de saint et le placent, avec saint Guillaume, sous le 3 novembre; on ne trouve aucun monument qui atteste son culte. Le monastère de Belmont prit le nom d'Achéry ou d'Echéry en l'honneur du saint abbé, et il fut, pendant plusieurs siècles, un prieuré dépendant de l'abbaye de Moyenmoutier.

ACHIDE (saint), abbé du monastère d'Agaune ou

de Saint-Maurice en Valais, florissait au commencement du VIe siècle. Il succéda à saint Ambroise sous l'administration duquel l'abbaye fut rebâtie par saint Sigismond, roi de Bourgogne.

ACSUI (le vénérable), était frère de saint Cotolas, honoré en Egypte; ce qui fait supposer qu'ils étaient Egyptiens.

ACYRE (saint), a donné son nom à une église près de Melun.

ADALBERT évêque d'Augsbourg, succéda en 909 à saint Adalbéron et marcha dignement sur ses traces. Il mourut en 921, et plusieurs historiens lui donnent le titre de saint.

ADALRIC ou ATHIC, dit aussi ETHIC, duc d'Alsace, était père de sainte Odile. Cette sainte étant née aveugle, il fut si troublé de ce malheur, qu'il ordonna dans son désespoir de la faire mourir. Mais la duchesse Berschinde, son épouse, qui était la tante maternelle de saint Léger, sut éluder cet ordre barbare et la confia secrètement à une nourrice sur la fidélité de laquelle elle pouvait compter. Odile, en recevant le baptême des mains de saint Hidulphe, évêque de Trèves, recouvra la vue. Hugues, son frère aîné, la fit revenir malgré la défense d'Adalric; et celui-ci en fut si irrité, qu'il le maltraita au point qu'il en perdit la vie. La mort de son fils fit sur lui une impression si salutaire, qu'il se convertit, reçut Odile avec affection, et comme elle désirait se consacrer au Seigneur, il bâtit pour elle le monastère de Hohenbourg dont elle fut la première abbesse. Sur la fin de sa vie il renonça au monde et se retira à Hohenbourg, où il mourut dans les exercices de la pénitence le 20 novembre 690. Quelques auteurs lui donnent le titre de saint. Ce prince est la tige des maisons souveraines de Lorraine et d'Autriche.

ADELIADE DE SCHERBEECK (la bienheureuse), religieuse cistercienne, née vers le commencement du XIIIe siècle à Scherbeeck, près de Bruxelles, fut élevée avec soin, et sa beauté, jointe à la culture de l'esprit et aux qualités du cœur, lui promettait dans le monde un établissement avantageux. Mais elle rompit, à la fleur de son âge, tous les liens qui la retenaient dans le siècle pour prendre le voile dans l'abbaye de la Cambre qui dépendait de l'ordre de Cîteaux. Elle devint bientôt, par sa ferveur, son humilité, son obéissance et ses autres vertus, le modèle de ses compagnes, et elle parvint à une haute perfection. Dieu l'éprouva par diverses maladies qu'elle supporta, non-seulement avec patience, mais même avec joie. Atteinte ensuite d'une lèpre affreuse, elle devint aveugle et perdit successivement l'usage de tous ses membres; mais à mesure que ses souffrances augmentaient, elle semblait redoubler de résignation et de confiance en Dieu. Elle mourut le 11 juin 1250.

ADELBERGE, surnommée AVE ou EVE, première abbesse de Saint-Mons, monastère qu'Heymon, évêque de Verdun, venait de fonder pour des religieuses bénédictines, florissait dans le XIe siècle, et se rendit illustre par ses vertus. S'étant rendue à Cluni pour y connaître par elle-même la manière dont cette célèbre abbaye observait la règle de Saint-Benoît, saint Odilon, qui en était alors abbé, eut tant d'égard pour la réputation de sainteté dont elle jouissait, qu'il lui permit d'entrer dans le cloître, ce qui était une exception sans exemple. De retour dans sa communauté, elle y fit observer le véritable esprit monastique, et son exemple y contribuait plus encore que son autorité. Elle fit confirmer en 1049, par le pape saint Léon IX, la donation des biens que le fondateur avait attachés au monastère. Elle mourut en 1057, après avoir gouverné ses religieuses pendant près d'un demi-siècle.

ADELBERT (le bienheureux), comte d'Austrevant, était l'époux de sainte Reine de Denain et père de sainte Relfroie ou Ragenfrède. Il mourut sur la fin du VIIIe siècle, plusieurs années avant sainte Reine. Le martyrologe de France lui donne le titre de bienheureux à l'occasion de son épouse qui est nommée sous le premier juillet.

ADELE (sainte), *Adela*, mère de saint Trond, mourut vers le milieu du VIIe siècle. Elle est honorée à Zeel.

ADELGOTT (saint), *Adalgottus*, abbé de Disentis, était religieux d'Ensiedeln ou de Notre-Dame des Ermites, lorsqu'il fut élu en 1012 pour gouverner l'abbaye de Disentis après la mort d'Oiker. Il mourut en 1031, et les monuments de son abbaye lui donnent le titre de saint.

ADELVIVE (la bienheureuse), *Adelviva*, mère de saint Poppon, abbé de Stavelo, renonça au monde après la mort de son mari et se fit religieuse à Verdun, où elle mourut vers l'an 1000. Quelques modernes lui donnent le titre de sainte.

ADIER (saint), *Aderius*, martyr en Champagne, fut mis à mort par les Vandales vers le milieu du Ve siècle, à Chany près de Reims. Ses reliques furent trouvées dans le XIe siècle, sous l'archevêque Gervoise.

ADOLE (saint), solitaire à Jérusalem, était de Tarse en Cilicie, et florissait au commencement du Ve siècle. Son genre de vie était si austère qu'il semblait dépasser les forces de la nature. Pendant le carême, il ne mangeait que de cinq jours en cinq jours, et le reste de l'année que tous les deux jours. Depuis le soir jusqu'à l'heure où les frères s'assemblaient dans les chapelles, il restait debout, à jeun, chantant et priant sur la montagne des Oliviers, sans que le froid, la pluie ou la grêle pussent lui faire quitter son poste. Lorsque le moment de la prière était arrivé, il se rendait aux cellules des frères, muni d'un marteau, et frappait à leur porte pour les avertir qu'il fallait se réunir dans les oratoires. Lorsque le jour approchait, il se rendait dans sa cellule où il se reposait jusqu'à tierce, et il s'éveillait au chant des psaumes. La station quotidienne qu'il faisait sur la montagne, l'exposait à être tellement mouillé, pendant les temps pluvieux, qu'on eût dit que ses habits sortaient de la rivière. Il mourut à Jérusalem et il y fut enterré.

ADON (saint), fondateur du monastère de Jouarre, était fils de saint Authaire et frère de saint Ouen. Leur père, qui était un seigneur français établi dans la Brie, ayant reçu chez lui saint Colomban, abbé de Luxeuil, lui présenta ses deux fils, encore très-jeunes, et le saint leur donna sa bénédiction. Lorsqu'ils furent en âge de paraître à la cour, ils s'attachèrent au service de Clotaire II, qui fit Adon son trésorier, et Ouen, qui s'appelait aussi Dadon, son référendaire. Ils se lièrent d'une étroite amitié avec saint Eloi, et ce grand serviteur de Dieu, qui était l'édification de la cour, les affermit dans la résolution où ils étaient de quitter le service du prince pour se consacrer au service de Dieu. Ce prince, qui était alors Dagobert Ier, fils et successeur de Clotaire II, ne consentit qu'avec peine à la proposition que lui fit son trésorier de renoncer au siècle pour se retirer à Jouarre, monastère qu'il venait de fonder et qui était double, selon l'usage du temps. Ce fut vers 630 qu'Adon y prit l'habit dans la communauté des hommes, et il mit à la tête de la communauté des vierges, sainte Téléhilde, sœur de saint Agilbert. Celui-ci, qui fut évêque de Dorchester en Angleterre, et ensuite de Paris, fut un des premiers disciples de saint Adon à Jouarre. Le saint fondateur de Jouarre, qui gouvernait lui-même ses religieux, mourut assez longtemps avant son frère, qui était devenu archevêque de Rouen.

ADRANA (sainte), vierge et martyre en Perse, souffrit pendant la grande persécution du roi Sapor II, vers le milieu du IVe siècle.

ADRIEN II (saint), pape, était Romain de naissance et succéda en 867 à saint Nicolas Ier. Ce ne fut que

malgré lui qu'il monta sur la chaire de Saint-Pierre à l'âge de soixante-seize ans. Les ambassadeurs de l'empereur Louis II s'étaient plaints qu'on eût procédé à l'élection avant leur arrivée; il leur fut répondu que ce n'était pas par mépris pour l'autorité impériale, mais dans la crainte que l'usage ne s'établit d'attendre les envoyés de l'empereur et qu'il ne devînt comme obligatoire. Adrien tint à Rome un concile contre Photius et il envoya ses légats à celui de Constantinople où cet usurpateur du siége patriarcal fut déposé en 869. Saint Ignace, qu'il venait de rétablir, prétendait que la Bulgarie devait relever de son patriarcat; mais le pape s'opposa à cette prétention. Il eut aussi à lutter contre Charles le Chauve, roi de France, au sujet d'Hincmar, évêque de Laon, qui avait appelé au saint-siége d'une sentence portée contre lui dans le concile de Verberie. Il mourut à quatre vingt-un ans, et il a laissé quelques lettres. Il est honoré dans le duché de Modène le 8 juillet.

ADRIEN BOURDOISE, prêtre et fondateur du séminaire de Saint-Nicolas du Chardonnet, naquit dans le Perche en 1584 et se distingua par un zèle infatigable. Catéchismes, missions, conférences, il s'employait à tout avec une ardeur sans bornes. Il s'appliqua toute sa vie à former de dignes ministres des autels, et c'est pour atteindre ce but qu'il institua le séminaire de Saint-Nicolas. Il attaquait le vice partout où il le trouvait sans être retenu par aucune considération humaine, et il ne visait en toute chose qu'à la gloire de Dieu et au salut des âmes. Il était l'ami particulier de saint Vincent de Paul, et ils étaient dignes l'un de l'autre. Adrien de Bourdoise mourut en odeur de sainteté l'an 1655, à soixante-onze ans.

ADRIEN (saint), évêque en Ecosse, est honoré dans l'île de May.

ADULPHE (saint), évêque de Worcester, succéda en 992 à saint Osswald, dont il imita les vertus et dont il leva de terre le corps en 1002.

AFRAN (saint), est patron d'une église au diocèse de Cahors.

AFRIQUE (saint), *Africus*, est honoré à Constantinople avec saint Publius de Paulopêtre et un autre.

AGAPE ou AGAPET (saint), disciple de saint Marcien, solitaire dans le désert de Chalcis en Syrie, vécut quelque temps sous sa conduite avec Eusèbe. Mais comme la cellule de leur maître était trop petite pour les recevoir, ils s'en construisirent une à côté, et ils priaient, chantaient des psaumes et étudiaient l'Ecriture sainte lorsqu'ils n'étaient pas occupés à entendre les instructions de Marcien. Lorsque Agape fut formé dans les voies de la vie spirituelle, il voulut communiquer à d'autres les leçons qu'il avait reçues. Il lui vint des disciples pour lesquels il fonda dans la ville d'Opamès deux grands monastères dont l'un fut appelé de son nom et l'autre de celui de saint Siméon, et il donna aux frères qui les habitaient la règle qu'il avait reçue de saint Marcien. Il se rendit si recommandable par sa science et par sa sainteté qu'il fut nommé évêque de sa ville natale. Sa dignité ne lui fit rien changer à son genre de vie, et lorsqu'il mourut vers le commencement du ve siècle, on trouva sur son corps cinquante livres de fer qu'il portait habituellement, ayant voulu imiter en cela saint Marcien qui en portait quatre-vingts livres.

AGAS (saint), évêque martyr en Perse, pendant la grande persécution du roi Sapor II, souffrit vers l'an 346.

AGATHON (saint), confesseur à Thessalonique, fut arrêté avec saint Agape, Irène, Chionie et trois autres femmes l'an 304, pendant la persécution de Dioclétien. Conduit avec elles devant Dulcetius, gouverneur de la province, il confessa Jésus-Christ avec un généreux courage. Ce magistrat lui ayant demandé pourquoi il ne voulait pas toucher au vin ni aux viandes qu'on offrait aux dieux, il répondit que c'était parce qu'il était chrétien. Après que l'interrogatoire fut terminé, Agape et Chionie furent condamnés au supplice du feu : leurs compagnes et Agathon furent condamnés à la peine de l'emprisonnement jusqu'à ce qu'il plût au gouverneur de prononcer sur leur sort d'une manière définitive. Les actes d'Agathon s'arrêtent là et l'on ignore ce qu'il devint dans la suite.

AGATHON (saint), abbé du Château, monastère de Palestine fondé par saint Sabbas, florissait au commencement du vi^e siècle. Il était instruit dans les voies spirituelles et l'on venait le consulter de toute part; ce qui ne l'empêchait pas de se livrer presque sans interruption au travail des mains, quoiqu'il fût revêtu du sacerdoce. Son genre de vie était très-austère et il surpassait ses religieux dans la pratique de l'abstinence. Un séculier ayant voulu lui confier une somme d'argent afin qu'il en disposât comme bon lui semblerait, il la refusa en disant que son travail suffisait à sa subsistance. Comme l'autre insistait, il l'accepta enfin, mais avec l'engagement de la distribuer aux pauvres. Lorsqu'il était à l'extrémité il eut pendant trois jours les yeux élevés au ciel sans les remuer. — Où pensez-vous être? lui demandèrent les frères. — En présence de Dieu et j'attends son jugement. — Ne le redoutez-vous pas ce jugement rigoureux? — J'ai fait tous mes efforts pour accomplir les préceptes du souverain Juge; mais puis-je me flatter que toutes mes actions lui aient été agréables? — Ne pensez-vous pas qu'elles ont été conformes à sa volonté? — Je n'ose me l'assurer quand je m'examine en sa présence, parce que ses jugements ne sont pas ceux des hommes. C'est dans ces humbles sentiments qu'il mourut.

AGATHON (saint), solitaire, surnommé le Silentiaire parce qu'il garda pendant trois ans une pierre dans sa bouche, afin de se mettre dans l'impossibilité de parler, est loué dans la vie des Pères.

AGATHON, évêque près de la ville Lipara, est nommé saint par quelques auteurs qui l'appellent Agathon d'Hoste.

AGDELAS (saint), évêque en Perse et martyr, fut une des nombreuses victimes qui furent immolées pour la foi chrétienne pendant la grande persécution du roi Sapor II, laquelle commença l'an 340 et dura jusqu'à la fin de son règne, c'est-à-dire pendant quarante ans.

AGENT (saint). Tout ce que l'on sait de lui, c'est que ses reliques se gardaient autrefois à Moyenvic, en Lorraine.

AGIBOLD (saint), meunier à Bobbio, est honoré dans cette ville.

AGILBERT (saint) *Agilberthus*, roi d'une partie de l'Angleterre, sous l'heptarchie, était autrefois honoré comme martyr dans plusieurs églises de cette île.

AGILBERT (saint), évêque de Paris, est cité parmi les personnages de distinction qui se mirent sous la conduite de saint Adon dans le monastère de Jouarre qu'il fonda en 630. Comme le monastère était double selon l'usage du temps, Adon confia le gouvernement des religieuses à sainte Téléhilde, sœur de saint Agilbert. Celui-ci passa en Irlande vers l'an 640 et il fit un assez long séjour dans cette île, fréquentant les plus célèbres écoles pour se perfectionner dans l'étude de l'Ecriture sainte. Il passa ensuite dans le royaume de Wessex pour y prêcher l'Evangile, et il s'y trouvait lorsque mourut, vers l'an 650, saint Birin, évêque de Dorchester. Le roi Coënveck, témoin du succès de ses prédications et connaissant sa science et sa vertu, le nomma à ce siége. Il le pria ensuite d'élever au sacerdoce saint Wilfrid, alors abbé de Ripon. Agilbert assista avec deux autres évêques à la conférence qui eut lieu à Sirénesball en présence du roi Oswi et où l'on discuta sur le jour où il fallait célébrer la fête de Pâques. Il quitta ensuite l'Angleterre parce que Coënveck, qui voulait avoir

près de lui un évêque qui sût le saxon, avait démembré son diocèse sans le consulter et érigé le siége de Winchester. En revenant dans sa patrie, il fit une mission en Saxe. Importun, évêque de Paris, étant mort, il le remplaça vers l'an 667. Saint Wilfrid, qu'il avait ordonné prêtre, ayant été nommé évêque par Oswi, voulut recevoir de lui l'onction épiscopale. Cette cérémonie eut lieu à Compiègne en présence de douze évêques qui portèrent Wilfrid sur un siége d'or. On ne sait combien de temps saint Agilbert occupa le siége de Paris, et quoique plusieurs historiens lui donnent le titre de saint, il n'est nommé dans aucun calendrier.

AGLIBERTE (sainte), abbesse de Chelles, succéda en 692 à sainte Berthille dans le gouvernement du monastère et marcha sur les traces de celle qui l'avait formée à la vie religieuse et qui l'avait désignée comme la plus digne de la remplacer. Elle mourut dans la première partie du VIIIe siècle et elle est nommée dans quelques calendriers sous le 11 août.

AGNES DUROCHIER, née à Paris en 1384, était fille unique d'un riche marchand de cette ville, et elle n'avait que dix-huit ans lorsqu'elle quitta le monde pour embrasser la vie de recluse. Elle se fit construire une cellule près de l'église de Sainte-Opportune, et elle s'y enferma le cinq octobre 1402. L'évêque de Paris présida à la cérémonie et scella lui-même la porte de sa petite chambre. Elle y passa quatre-vingts ans sans en sortir, et elle était presque centenaire lorsqu'elle mourut en odeur de sainteté l'an 1482.

AGNES DE JESUS (la vénérable), religieuse de l'ordre de Saint-Dominique, fut toute sa vie un modèle de la perfection religieuse. Elle mourut au couvent de Langeac dans le diocèse de Saint-Flour le 19 octobre 1634. L'idée que l'on avait de sa sainteté était telle, que son ordre et le clergé de France sollicitèrent sa béatification près du pape Innocent XII sur la fin du même siècle.

AGOLIN ou AGULIN (saint), *Aguilinus*, fut le compagnon de solitude de saint Astier, et il est honoré comme saint dans le Périgord et la Saintonge.

AGRICE (saint), *Agritius*, évêque d'Orange, est honoré dans ce diocèse.

AGRINIER (saint), *Agrinarius*, a donné son nom à une église du diocèse de Viviers.

AGRIVE (saint), *Agrippius*, est invoqué dans les anciennes litanies des religieuses de Notre-Dame de Soissons.

AIMON, moine de l'abbaye de Savigny, dans le diocèse d'Avranches en Normandie et qui appartenait à l'ordre de Cîteaux, était originaire de la Bretagne. Il mourut en odeur de sainteté vers l'an 1174, et il laissa divers ouvrages de piété.

AJAX ou EANTE (saint), solitaire en Orient, est honoré chez les Grecs.

ALAIN DE RUPE ou DE LA ROCHE (le vénérable), *Alanus*, religieux dominicain, naquit en Bretagne vers le commencement du XVe siècle et fut l'un des principaux propagateurs de la dévotion au rosaire. Il mourut en 1475, et quelques auteurs lui donnent le titre de bienheureux.

ALAIN DE SOLMINIHAC (le vénérable), évêque de Cahors, naquit le 25 novembre 1593 et appartenait à une famille noble du Périgord. Sa première destination était pour le monde; mais son oncle, qui était abbé de Chamelades, s'étant démis de sa dignité en sa faveur, Alain changea de résolution et prit l'habit de chanoine régulier. Il se montra novice fervent et lorsqu'il eut prononcé ses vœux il forma le projet de réformer la communauté dont il était supérieur. Mais avant de tenter cette œuvre difficile, il alla à Paris étudier la philosophie et la théologie, et lorsqu'il fut revenu à Chamelades, il reçut la bénédiction abbatiale le 6 janvier 1623. Lorsqu'il parla de réforme, tous ses religieux se retirèrent à l'exception d'un seul. Il les remplaça par des novices qu'il forma au régime qu'il se proposait de leur donner et qu'il introduisit ensuite dans d'autres maisons de son ordre. Il refusa par modestie l'évêché de Lavaur auquel Louis XIII venait de le nommer; mais il fut contraint d'accepter celui de Cahors en conservant toutefois son abbaye. Sacré le 27 septembre 1637, il commença par établir un séminaire qu'il confia aux Lazaristes. Il appela aussi des prêtres pour donner des missions dans les villes et même dans les campagnes, tint de fréquents synodes et censura les maximes relâchées de quelques casuistes. Il fonda à Cahors une maison de chanoines réguliers, un Hôtel-Dieu, une maison de la Providence pour les orphelines, une autre pour les orphelins, rétablit plusieurs églises et fournit pour ces divers établissements plus de 300,000 livres. Il mourut dans le cours d'une visite pastorale le 31 décembre 1659, âgé de soixante-six ans, et ses diocésains qui le vénéraient le pleurèrent comme un bienfaiteur et un père.

ALAMAN, *Alamannus*, moine du Mont-Cassin, florissait après le milieu du XIe siècle et mourut en 1089. Pierre Diacre qui l'appelle saint rapporte que le cellérier du monastère vit son âme monter au ciel en forme de globe de feu.

ALAPHION (saint), qui florissait dans le IVe siècle, s'appliqua à la conversion des païens qui se trouvaient encore en Palestine, et secondé par saint Alexion, il en amena un grand nombre à la lumière de l'Evangile. Il était autrefois honoré à Asalée sa patrie.

ALBAN (saint), solitaire, est honoré comme martyr avec saint Dominique de Burano, dont il partagea le supplice.

ALBERT DE CRESPIN (saint). Tout ce que l'on sait de lui, c'est qu'il enseignait aux laïques, qui ne pouvaient réciter le Psautier parce qu'ils ne savaient pas lire, à réciter un certain nombre de *Pater* et d'*Ave* à la place de chacune des heures canoniales. C'est peut-être cette pratique qui donna à saint Dominique l'idée d'établir le chapelet. Saint Albert était contemporain de Pierre l'Ermite, et l'on croit qu'il prêcha comme lui la croisade.

ALBERT (le bienheureux), religieux camaldule du monastère de Sainte-Croix, à Sasso-Ferrato, florissait sur la fin du XIIe siècle et au commencement du XIIIe. Il est honoré de temps immémorial.

ALBERT DE SARZANE (le bienheureux), franciscain de l'Etroite-Observance, prêcha dans les principales villes d'Italie avec un succès prodigieux. Il florissait vers le milieu du XVe siècle.

ALBIEN, *Albianus*, solitaire de Nitrie dans la Thébaïde, était né à Ancyre en Galatie, et entra jeune dans un monastère près de Constantinople. Ayant ensuite fait le pèlerinage de Jérusalem, il se rendit sur les montagnes de Nitrie pour y finir ses jours dans les plus rigoureuses austérités. Il ne buvait que de l'eau et ne mangeait que du pain, encore fallait-il qu'il l'eût gagné par le travail de ses mains, parce que, disait-il, celui qui mange le pain d'autrui est souvent tenté de parler avec obséquiosité lorsqu'il est en présence de ses bienfaiteurs, dans la crainte de les choquer. Il n'avait pour tous meubles qu'une peau de chèvre pour se coucher et l'Ecriture sainte pour se délasser de son travail manuel par la lecture de la parole de Dieu et par le chant des psaumes. Quand il se trouvait avec d'autres solitaires ou des séculiers, jamais il ne parlait des choses du siècle; mais sa conversation était toujours dans le ciel. Saint Nil, qui a écrit son éloge, en parle comme d'un saint.

ALBIN (saint), évêque de Toul, florissait dans le Ve siècle. Il succéda à saint Ursin et il eut saint Antimond pour successeur.

ALBIN (saint), *Albinus*, évêque d'Embrun, était honoré autrefois à Notre-Dame de la Grasse, abbaye de la congrégation de Saint-Maure, dans le diocèse de Carcassonne, où son chef se gardait dans un reliquaire.

ALBINE (sainte), vierge dont les reliques se gardaient dans une châsse d'argent avec celles de saint Paxent, martyr, chez les bénédictines de Saint-Martin-des-Champs, à Paris. Dans les calamités publiques, on portait cette châsse en procession avec celle de sainte Geneviève.

ALBOUIN, *Albuinus*, surnommé Vitta, évêque de Burabourg dans la Hesse, florissait au milieu du VIIIe siècle et mourut en 769. Baillet lui donne le titre de bienheureux.

ALCUIN, Anglais d'origine, naquit, vers l'an 735, d'une famille noble du Yorckshire. Il prit l'habit monastique à Yorck, et reçut ensuite le diaconat. Il apprit le latin, le grec, les premiers éléments de l'hébreu et la science ecclésiastique sous Egbert et Elbert, qui furent successivement archevêques d'York. Le premier lui confia le soin de l'école et de la bibliothèque de la cathédrale. En 780, il fit le voyage de Rome pour demander au pape Adrien Ier le *pallium* en faveur d'Eanbal, successeur d'Elbert. En passant à Parme, à son retour, il y vit Charlemagne, et ce prince fut si charmé de sa vertu et de sa science, qu'il voulait le retenir près de lui ; mais Alcuin ne put accepter, parce que les canons l'obligeaient à retourner à l'église d'York à laquelle il était attaché. Charlemagne demanda au roi de Northumberland et à l'archevêque d'York l'autorisation pour Alcuin de passer en France, et il l'obtint. Lorsqu'il fut arrivé près du roi Charles, il ouvrit dans le palais une école où il donnait des leçons publiques, auxquelles assistaient le prince ainsi que ses enfants et un grand nombre de seigneurs. Il y établit aussi une espèce d'académie, composée des hommes les plus savants, qui s'assemblaient à certains jours pour disserter sur les sciences. Ceux qui en étaient membres prenaient des noms historiques qu'ils ajoutaient à leur nom. Le roi prit celui de David ; Alcuin celui de Flaccus, surnom d'Horace, et Adélard de Corbie celui d'Augustin. Alcuin avait toute la confiance de Charlemagne, qui se plaisait à l'appeler son maître. Ce ne fut qu'à regret qu'il lui accorda la permission de faire en Angleterre un voyage qui dura trois ans, et, à son retour, il établit, de concert avec le prince, des écoles à Aix-la-Chapelle, à Tours et dans d'autres villes ; ce qui fit renaître les études et refleurir les sciences. Le roi le consultait souvent sur les affaires de l'Etat, et il lui confia plusieurs négociations, entre autres, une ambassade auprès du roi Offa, afin de terminer quelques différends survenus entre les deux couronnes. Alcuin n'était pas moins zélé pour la foi catholique que pour les sciences humaines : c'est ce qui parut surtout dans le concile de Francfort, tenu en 794, et où fut condamnée l'hérésie d'Elipand de Tolède et de Félix d'Urgel sur la prétendue adoption du Fils de Dieu. Alcuin assista aussi, en 799, au concile d'Aix-la-Chapelle, où Félix d'Urgel comparut en personne. Il le réfuta d'une manière si victorieuse, que l'hérésiarque confondu abjura hautement ses erreurs et se soumit à la pénitence que lui imposa le concile. Elipand ayant reproché à Alcuin ses richesses et le nombre de ses vassaux, celui-ci lui répondit par une lettre adressée à l'archevêque de Lyon, où l'on trouve ce passage : « Elipand me reproche mes richesses, le nombre de mes domestiques et de mes vassaux : ignorerait-il que la possession des richesses ne devient vicieuse que par l'attachement du cœur ? Autre chose est de posséder le monde, autre chose d'être possédé par le monde. Il en est qui possèdent des richesses, quoiqu'ils en soient parfaitement détachés de cœur ; d'autres, au contraire, quoiqu'ils en soient privés, les aiment et les désirent. » Les vassaux dont il est ici question appartenaient aux différentes abbayes dont le roi Charles avait confié l'administration à Alcuin, afin qu'il y rétablit la discipline monastique. Il y introduisit la réforme de saint Benoît d'Aniane. Le tumulte et la dissipation de la cour n'étaient pas dans ses goûts ; car il avait toujours aimé le calme de la solitude, d'où il n'avait été tiré que malgré lui. Aussi aspirait-il à y rentrer depuis longtemps, lorsqu'il pria le roi d'agréer la démission de ses abbayes et de sa charge de grand-aumônier; ce qui lui fut accordé. Il voulait se retirer à Fulde, mais le prince, qui ne le voyait partir qu'à regret, trouva qu'il serait trop éloigné de lui. Il obtint la permission de se fixer à Tours dans le monastère de Saint-Martin, dont il était abbé depuis 796, et il y mourut le jour de la Pentecôte 804. Les ouvrages qu'il a laissés sont : 1° Le *Livre des questions sur la Genèse*, par demandes et par réponses ; 2° l'*Explication de ces paroles :* FAISONS L'HOMME A NOTRE IMAGE ; 3° l'*Enchiridion*, ou *Explication morale de plusieurs psaumes* ; 4° le *Livre de l'usage des psaumes* ; 5° *Office pour les féries* ; 6° *Explication de ces paroles du Cantique des cantiques :* IL Y A SOIXANTE REINES ; 7° *Commentaires sur l'Ecclésiaste et sur l'Evangile de saint Jean* ; 8° le *Livre de la Trinité* ; 9° *Question sur la Trinité* ; 10° le *Livre de la procession du Saint-Esprit* ; 11° les sept *Livres contre Félix d'Urgel* et les deux *Livres contre Elipand de Tolède*, ainsi que les deux *Livres de l'Incarnation* contre ce dernier ; 12° le *Livre des sacrements* ; 13° la *Vie de l'Antechrist*, que quelques critiques croient n'être pas de lui ; 14° le *Livre des vertus et des vices* ; 15° des *Traités sur les arts libéraux, la rhétorique, la grammaire et la dialectique* ; 16° *Vies des saints Martin de Tours, Vaast d'Arras, Riquier et Willibrord* ; 17° un grand nombre de *Lettres* ; 18° la *Confession de foi* ; 19° le *Livre du comte*, ou le *Lectionnaire* ; 20° un *Homiliaire*, et un grand nombre de petits poëmes. Alcuin brille plus par l'érudition que par le goût et l'élégance. On remarque dans son style des ornements affectés, des longueurs et des expressions triviales ; ce qui n'empêche pas qu'on n'ait toujours beaucoup estimé ses ouvrages, qui présentent une doctrine saine et se font remarquer par la solidité des raisonnements. Quelques auteurs lui donnent le titre de bienheureux, même de saint, et il est nommé dans le martyrologe de Raban-Maur, ainsi que dans quelques autres, le 19 mai.

ALDETRUDE (sainte), vierge et religieuse de Harboy, est honorée à Gand.

ALERAN (saint), surnommé le Sage, était autrefois honoré en Irlande.

ALEXANDRE (saint), martyr à Nicomédie, est honoré chez les Grecs.

ALEXANDRE (saint), fondateur de l'ordre des Acémètes, était un seigneur de Syrie, qui avait servi avec distinction sous les empereurs Théodose et Arcade, son fils. Ayant renoncé au monde en 402, il fonda, sur les bords de l'Euphrate, un monastère où il assembla près de quatre cents moines qu'il divisa en plusieurs chœurs : ces chœurs se succédaient l'un à l'autre sans interruption, pour chanter à toute heure du jour et de la nuit l'office divin. Cette louange perpétuelle leur fit donner le nom d'Acémètes, c'est-à-dire, qui ne dorment point ; parce qu'en effet, il se trouvait toujours un chœur qui *veillait* et qui chantait. Il fonda un autre monastère près de Constantinople, du côté du Pont-Euxin, dont il prit la conduite, et il y gouverna jusqu'à trois cents moines. Ce monastère, qui prit dans la suite le nom de Saint-Menne, étant devenu trop petit pour y recevoir tous ceux qui se présentaient, il en fonda un troisième à Goman en Bithynie ; et c'est dans ce dernier qu'il mourut en 430. Quoiqu'on lui donne le nom de saint, son nom ne se trouve dans aucun calendrier, soit grec, soit latin.

ALEXANDRE NEWISKI, ou NUFSKI-NEWSKOI (saint), grand-duc de Russie, était fils de Jaroslas et naquit en 1218. Son père régnait encore, lorsqu'il remporta une grande victoire sur les chevaliers de l'ordre teutonique et les Suédois réunis sur les

bords de la Newa. Il succéda à Jaruslas en 1244 et se fit admirer par sa bonne administration pendant la paix et par sa valeur pendant la guerre. Il revenait vainqueur d'une expédition en Crimée, lorsqu'il fut subitement atteint d'une maladie dangereuse, pendant laquelle il prit la résolution de renoncer au trône et même au monde. A peine fut-il guéri, qu'il embrassa l'état monastique, et, en prenant l'habit, il changea son nom d'Alexandre en celui d'Alexis. Il mourut, selon les uns, en 1263, mais selon d'autres auteurs, dont le sentiment est mieux fondé, il vécut jusqu'en 1281. Les Russes assurent qu'il opéra des miracles après sa mort, et ils le révèrent comme un saint. L'empereur Pierre Ier fit bâtir en son honneur une église et un couvent. L'impératrice Catherine Ire, sa veuve, fonda en 1725 un ordre de chevalerie qu'elle nomma, de son nom, l'ordre de Saint-Alexandre. Sans nous prononcer sur sa sainteté et sur ses miracles, nous ferons observer que le schisme des Russes ne fut consommé que longtemps après celui des Grecs ; que la date précise de leur soustraction à l'autorité du saint-siége n'est pas connue, et qu'il se peut qu'au XIIIe siècle une partie de la nation et du clergé ne se fût pas encore séparée de l'unité catholique, hors de laquelle il n'y a point de véritable sainteté.

ALEXANDRE (saint), surnommé l'Auvergnat, du lieu de sa naissance, est mentionné par saint Grégoire de Tours, son compatriote, qui lui donne le titre de religieux et qui nous apprend que la poussière prise à son tombeau guérissait les maladies. Ce tombeau était à Clermont, entre l'église de Saint-Allyre et celle de Saint-Vénérand.

ALEXANDRE DE FOIGNY (le vénérable), convers de l'ordre de Cîteaux, était un prince écossais qui se rendit célèbre par sa sainte vie, dans le monastère de Foigny où il avait profession.

ALEXANDRINE (sainte), recluse en Orient, fut exposée dans sa ville natale, aux poursuites d'un homme qui s'était épris pour elle d'une violente passion, à laquelle elle résista avec le courage de la vertu. Mais voulant se soustraire tout à fait à ses poursuites, elle se retira dans un tombeau où elle vécut dix ans, sans se montrer à aucun homme ni même à une seule femme ; on lui passait par une petite ouverture tout ce qui lui était nécessaire. Elle s'occupait tous les jours à la prière jusqu'à none, employait ensuite une heure à filer du lin et repassait jusqu'au soir, dans son esprit, la Vie des patriarches et des prophètes, les combats des apôtres et des martyrs. A la fin du jour, après avoir glorifié Dieu, elle mangeait un morceau de pain et faisait oraison pendant une grande partie de la nuit. Comme elle ne parlait à personne, ces détails n'eussent été connus que de Dieu seul, si elle n'eût fait une exception à cette règle d'un silence inviolable, en faveur de sainte Mélanie, qui l'ayant visitée en obtint, par ses questions, le peu que saint Jérôme nous en a transmis ; mais elle ne put voir sa figure ni sa personne. Lorsque sainte Alexandrine se sentit près de sa fin, elle se mit dans l'état où elle désirait qu'on la trouvât après sa mort, et elle ne fit plus aucun mouvement jusqu'à ce qu'elle se fût endormie du sommeil des justes. La femme qui avait coutume de lui apporter les choses dont elle avait besoin étant venue et n'entendant aucun bruit dans l'intérieur du sépulcre, alla avertir les solitaires du voisinage. Ceux-ci arrivèrent aussitôt, et ayant pénétré dans le lieu où elle était, ils ne trouvèrent que sa dépouille mortelle, à laquelle ils rendirent avec respect les derniers devoirs.

ALEXION (saint), prédicateur évangélique dans la Palestine, était natif de Bethagathon, et seconda les travaux de saint Alaphion pour la conversion des idolâtres qui restaient encore dans le pays. Il florissait dans la première partie du IVe siècle et il est mentionné avec éloge par Sozomène.

ALFARD (le bienheureux), *Athelvardus*, fut mis à mort pour la foi chrétienne en Danemark, l'an 1055, et on l'honora comme martyr presque aussitôt après sa mort, comme on le voit dans Adam de Brême, qui rapporte ce qu'il en avait appris de la bouche du roi Swein en 1067.

ALFRED LE GRAND, roi d'Angleterre, né à Wantage dans le Berkshire, en 849, était fils d'Ethelwolph, roi de Wessex. Il n'avait que cinq ans lorsqu'il fut envoyé à Rome par son père pour y recevoir la bénédiction du pape Léon IV, qui lui donna l'onction sainte, c'est-à-dire, selon plusieurs écrivains, qu'il le sacra roi. Il n'y avait pas longtemps qu'il était de retour dans sa patrie, lorsqu'il fit une seconde fois le voyage de Rome avec son père. Il fut élevé au milieu des troubles suscités par les Danois, maîtres d'une partie de l'Angleterre et cherchant à s'emparer du reste. Cette époque de guerres, de dévastations et de pillage nuisit à la première éducation d'Alfred, et à douze ans il ne savait pas encore lire ; mais ses heureuses dispositions réparèrent bientôt ce retard : il devint un des hommes les plus éclairés de son siècle et fit de grands progrès dans les différentes sciences, surtout dans la poésie. Après la mort de son père, en 858, ses trois frères aînés, Ethelbald, Ethelbert et Ethelred régnèrent successivement, et il monta sur le trône à son tour en 871. Les Danois, qui avaient martyrisé, l'année précédente, saint Edmond, roi des Est-Angles dont ils envahirent les Etats, avaient aussi subjugué les Northumbres et les Merciens ; et, comme il ne leur restait plus à conquérir que le royaume d'Alfred, ils fondirent sur le Wessex. Le jeune roi se mit à la tête de ses troupes qui, quoique affaiblies par les guerres précédentes, défirent l'armée danoise qui leur était bien supérieure en nombre. Déjà les barbares, vaincus dans plusieurs rencontres, se retiraient, avec l'engagement de ne plus revenir ; mais de nouveaux renforts leur étant survenus, ils violèrent le traité qu'ils avaient conclu avec Alfred et recommencèrent la guerre. Alfred dont l'armée était détruite et qui ne pouvait plus tenir la campagne, se retira dans des lieux inaccessibles, et passa six mois de l'année 878 dans l'île d'Athelney. C'est là qu'il connut saint Néot, à qui il confia la direction de sa conscience. Résigné, mais non abattu, car il conservait tout son courage, il faisait de fréquentes sorties avec une poignée de braves qui ne l'avaient pas quitté, et fondait à l'improviste sur les Danois, et revenait ensuite se réfugier dans le château d'Athelney qu'il avait fait construire pour lui servir de retraite. Il manqua d'y périr de faim, parce que la glace rendait la pêche impossible, et il n'y avait pas moyen de se procurer du dehors des subsistances. Un jour que ses fidèles compagnons s'étaient dispersés pour chercher des vivres, et que resté seul il était occupé à lire, un pauvre s'étant présenté, il dit à la reine, sa mère, de lui donner un pain. Celle-ci lui représenta qu'il n'y en avait plus qu'un seul dans tout le château. N'importe, dit Alfred, donnez-lui la moitié de ce pain, et confions-nous en celui qui a nourri cinq mille hommes avec cinq pains et deux poissons. Sa foi fut récompensée par un miracle qui multiplia le peu qui lui restait de provisions. Les historiens qui rapportent ce trait ajoutent que saint Cuthbert lui apparut en songe et lui prédit son prochain rétablissement sur le trône. Ayant appris que le principal chef des Danois avait été défait et tué dans le Devonshire, il quitta son île, rassembla une petite armée dans la forêt de Selvood et marcha contre l'ennemi qui se trouvait à Edingdun. Il remporta une victoire si complète, que les Danois furent forcés d'accepter les conditions qu'il leur imposa, et dont la première fut que tous ceux qui étaient idolâtres sortiraient de l'île : quant à ceux qui étaient chrétiens, il fut convenu qu'ils se retireraient dans le royaume des Est-Angles dont il se réservait la suzeraineté. Il donna

à ce royaume un code de lois qu'il avait rédigées lui-même, et en confia le gouvernement à Guntrum, l'un des chefs qu'il venait de vaincre et qu'il avait tenu sur les fonts de baptême. Ayant défait, en 883, deux autres chefs danois, il repeupla les provinces qu'ils avaient dévastées dans le nord de l'île, et fit disparaître les traces de leur cruelle invasion. Il eut encore d'autres attaques à repousser de la part de ces barbares qui revenaient sans cesse à la charge et contre lesquels il livra 5? batailles. Nous n'entrerons pas dans le détail de tous ces exploits qui supposent dans Alfred une bravoure à toute épreuve et toutes les autres qualités d'un grand général. Les Normands, autres barbares du Nord, tentèrent sous son règne une descente en Angleterre ; mais il les força de se rembarquer, et, pour mettre en sûreté les côtes, il créa une marine et équipa une flotte avec laquelle il donna la chasse aux pirates danois. Lorsqu'il vit la tranquillité intérieure solidement établie, il se montra aussi habile administrateur qu'il s'était montré vaillant guerrier : il encouragea le commerce, l'agriculture et les arts. Supérieur à son siècle dans tous les genres de connaissances, il fit plusieurs découvertes qui eussent immortalisé un simple particulier. Il fit bâtir un grand nombre d'églises, de monastères, de châteaux et de forteresses qui témoignent de la splendeur de son règne et sont une preuve de son goût pour la belle architecture. Mais c'est surtout comme législateur qu'il s'est acquis une gloire immortelle. Il rédigea un corps de lois dont plusieurs ont traversé les siècles et sont encore en vigueur aujourd'hui. Il fit régner dans ses états une police inconnue avant lui, réforma la magistrature, créa des établissements d'instruction publique, entre autres l'université d'Oxford. Il composa plusieurs ouvrages, traduisit du latin en saxon l'histoire ecclésiastique de Bède, le Pastoral de saint Grégoire, l'histoire romaine d'Orose et la Consolation de la philosophie de Boëce. L'amour de la religion inspirait tous les actes de sa vie publique et privée, et dès son enfance il se plaisait à visiter les églises et ne craignait rien tant que d'offenser Dieu. Chaque jour il donnait un temps considérable à la prière et assistait régulièrement à l'office divin. Pénétré de respect pour les ministres de Dieu, on le vit souvent se prosterner à leurs pieds, et toujours il seconda, il stimula même leur zèle. Humble et affable avec dignité, il accueillait tout le monde avec bienveillance, mais surtout les pauvres ; aussi jamais prince ne fut plus aimé et plus honoré de ses sujets, et jamais l'histoire n'eut à retracer une plus belle vie qu'aucune tache ne ternit, et contre laquelle on ne peut élever le moindre reproche. Ce roi, l'un des plus accomplis qui aient porté le sceptre et qui mérite à juste titre le nom de grand que la postérité lui a décerné, mourut le 25 octobre de l'an 900, à l'âge de 51, ans et après 29 ans de règne. Edouard, surnommé l'Ancien, son fils et son successeur, le fit inhumer dans l'église cathédrale de Winchester. Quelques calendriers d'Angleterre ainsi que le Martyrologe de Wilson lui donnent le titre de saint et le nomment, les uns le 26, et les autres le 28 octobre ; mais il ne paraît pas que l'Église lui ait jamais rendu aucun culte.

ALFONSE (saint), *Idelfonsus*, évêque d'Astorga, est honoré à Saint-Estève-de-Rib-de-Sil, où sont ses reliques.

ALFONSE III, duc d'Est et capucin, était fils de César d'Est et de Vergence de Médicis. Né en 1591, il n'avait que 16 ans lorsqu'il épousa Isabelle de Savoie. Ayant succédé à son père en 1623, il lâcha la bride à ses passions et tyrannisa plutôt qu'il ne gouverna ses sujets. La mort de la duchesse son épouse, enlevée à la fleur de l'âge, le fit rentrer en lui-même, et il s'appliqua à faire le bonheur de ses Etats. Après avoir fondé des colléges, des hôpitaux et autres établissements d'utilité publique, il abdiqua en faveur de son fils François, et prit en 1629 l'habit de capucin dans le couvent de Marano. Pendant les quinze ans qu'il vécut encore, il remplit, sous le nom de frère Jean-Baptiste, tous les devoirs d'un fervent religieux. Il mourut en odeur de sainteté à Castelnovo, le 24 mai 1644, à l'âge de 53 ans.

ALGEN (saint), est patron d'une église en Bretagne.

ALLIER (saint), *Alarius*, est honoré à Val-Richer, près de Lisieux en Normandie.

ALIPRAND (saint), *Aliprandus*, abbé de Saint-Augustin de Pavie, monastère de l'ordre de Saint-Benoît, florissait dans le VIIIe siècle.

ALIGERNE, *Aligernus*, abbé du Mont-Cassin, florissait dans le Xe siècle. C'est sous son administration que saint Nil-le-Jeune, chassé de la Calabre par les Sarrasins, se réfugia au Mont-Cassin. Aligerne, sachant qu'il approchait, alla au-devant de lui avec sa communauté et le reçut avec les plus grands honneurs ; il lui donna ensuite le monastère de Val-Luce pour s'y établir avec ses moines. Aligerne mourut vers l'an 950, et il eut Manson pour successeur. Les uns le qualifient de vénérable et les autres de bienheureux.

ALITHE, *Alithius*, évêque de Cahors, est loué dans saint Grégoire de Tours. Fleury lui donne le titre de saint.

ALIZ LA BOURGOTTE (la vénérable), *Adelaïs*, recluse à Paris, florissait dans le milieu du XVe siècle et mourut le 29 juin 1466.

ALLOIS (le bienheureux), était frère de Saint-Jean-le-Nain, et il est loué dans la Vie des Pères.

ALLON (saint), est patron d'une chapelle dans l'église cathédrale de Saint-Pol de Léon.

ALOVESTRE (saint), est honoré dans le diocèse de Vannes.

ALPHONSE RODRIGUEZ, jésuite, naquit à Valladolid en 1526, fut longtemps professeur de théologie dans son ordre et devint ensuite recteur de la maison de Monte-Rey en Galice. Chargé du soin de former les novices, il eut l'honneur d'être le maître de Suarez, qui se rendit si célèbre dans la suite. Il mourut en odeur de sainteté à Séville le 21 février 1616, étant âgé de 90 ans. Nous avons de ce pieux jésuite un ouvrage profond de spiritualité qui décèle dans son auteur une grande connaissance du cœur humain ; c'est le *Traité de la perfection chrétienne*, où l'on admire une heureuse application de l'Écriture sainte et des Pères, mais d'où une saine critique voudrait voir retranchées certaines histoires peu authentiques.

ALTHEE (saint), *Altheus*, abbé de Saint-Maurice, en Valais, florissait dans le XIe siècle et mourut en 1080.

ALUBERT (saint), *Alubertus*, prêtre d'Utrecht, fut associé à saint Grégoire dans le gouvernement de ce diocèse pour le soulager dans sa vieillesse. Il mourut vers l'an 790.

ALVIER (saint), *Alvarius*, soldat et martyr, appartenait à la légion thébéenne et souffrit, l'an 286, par ordre de l'empereur Maximien. En 1427, on découvrit à Fossano en Piémont, son corps ainsi que celui de Sébastien, son compagnon, avec une inscription qui indiquait leur nom et leur martyre.

ALYON (saint), est patron d'une église paroissiale au diocèse d'Agen.

AMA (sainte), martyre en Perse, pendant la grande persécution du roi Sapor II, fut mise à mort par ordre de ce prince vers le milieu du IVe siècle. Elle était du nombre de celles que les Syriens appellent *Filles de l'Alliance*, c'est-à-dire vierges consacrées à Dieu, vivant ensemble dans des maisons particulières où il n'y avait point d'hommes.

AMALAIRE (saint), archevêque de Lyon, étudia sous le célèbre Alcuin et entra dans l'état ecclésiastique au commencement du IXe siècle. Il était prêtre

de l'église de Metz lorsqu'il fut élu abbé de Harnbac, monastère de l'ordre de Saint-Benoît, fondé par saint Pirmin au milieu du VIIIe siècle. Il eut sous Louis-le-Débonnaire la direction des écoles du palais, et il devint ensuite archevêque de Lyon. Il mourut en 837 à Saint-Arnould de Metz, où l'on voyait son tombeau et où il était honoré comme saint. Amalaire était l'un des hommes les plus savants de son siècle, il avait surtout des connaissances très-étendues sur la liturgie, comme le prouve son traité des Offices ecclésiastiques, ouvrage précieux pour ceux qui veulent étudier les anciens usages de l'Eglise.

AMALBERT (saint), fils de saint Germer, donnait les plus belles espérances, lorsque la mort l'enleva, à la fleur de l'âge, avant le milieu du VIIe siècle. Son père, qui vivait encore et qui avait été élevé à la prêtrise par saint Ouen, le fit inhumer dans le monastère de l'Isle. Son corps fut depuis transféré à Saint-Pierre-aux-Bois, dans le Beauvoisis, où on lui érigea un tombeau. La haute idée qu'on avait de ses vertus a fait placer son nom dans le Martyrologe de France, quoiqu'il ne paraisse pas qu'on lui rende aucun culte. Amalbert, dont le corps est à Sens dans l'église de Saint-Pierre-le-Vif, est nommé saint dans son épitaphe.

AMAND (saint), évêque de Strasbourg, succéda à saint Materne selon quelques écrivains et assista en 346 au concile de Cologne. Selon d'autres c'était un évêque régionnaire qui florissait sous Dagobert Ier.

AMAND (saint), solitaire dans le Limousin, florissait vers le milieu du VIe siècle. Le plus illustre de ses disciples fut saint Junien, dit le reclus.

AMAND DE BEDUN (saint), solitaire en Argonne, est honoré près de Chaumont en Réthelois où il y a de ses reliques ; il y en a aussi à l'Hôtel-Dieu de Reims.

AMATE (la bienheureuse), *Amata*, religieuse professe de saint Xyste-le-Vieux, couvent de l'ordre de Saint-Dominique, à Rome, florissait dans le XIIIe siècle. Elle mourut à Bologne dans le monastère de Sainte-Agnès du Mont, où son corps est honoré.

AMBROGE (le bienheureux) *Ambrosius*, moine de Saint-Savin à Plaisance, est honoré dans cette ville où sont ses reliques.

AMÉDÉE, proche parent de l'empereur Conrad III, était marié et avait un fils qui portait le même nom et qui devint plus tard évêque de Lausanne, lorsqu'il prit en 1122 la résolution de tout quitter pour se faire religieux dans le monastère de Bonnevaux au diocèse de Vienne qui venait d'être fondé par saint Bernard. Il y fit connaissance avec saint Pierre de Tarentaise. Après y avoir passé quelque temps il se rendit dans le monastère de Cluny pour veiller à l'éducation de son fils Amédée qui était élevé dans l'école de cette abbaye. Lorsque ses soins ne furent plus nécessaires à son fils, il retourna à Bonnevaux et il demanda comme une grâce, à l'abbé, d'être employé aux plus bas offices de la maison, ce qui lui fut accordé, afin de ne pas contrarier l'attrait qu'il éprouvait pour l'humilité et la pénitence. Le comte d'Albion, son oncle, étant venu le voir, le trouva, tout en sueur, occupé à nettoyer les souliers des moines, et si absorbé dans la contemplation, qu'il ne fut point aperçu de lui. La comparaison qu'il fit de ce spectacle avec l'éclat que son neveu avait eu dans le siècle, le pénétra de la plus vive admiration, et il alla publier à la cour le prodige d'humilité dont il avait été témoin. Amédée fonda quatre monastères de son ordre, parmi lesquels on cite celui de Tanciès, au diocèse de Tarentaise et qui fut bâti en 1128. Pendant qu'on élevait les bâtiments, Amédée se mêlait lui-même parmi les ouvriers et travaillait avec eux, portant des pierres et du mortier. Lorsque les constructions furent terminées, il en fit nommer abbé saint Pierre de Tarentaise, avec lequel il s'était lié d'une étroite amitié à Bonnevaux. Il mourut en odeur de sainteté à Bonnevaux l'an 1140

AMICE (sainte), *Amicia*, vierge dont le corps se garde dans la cathédrale de Saint-Pol-de-Léon, est honorée par un grand nombre de pélerins, qui vont visiter son tombeau.

AMMONE LE PAROTE, solitaire de Nitrie, était l'un des quatre grands frères, ainsi dits, parce qu'ils étaient *frères* par le sang et qu'ils étaient d'une *grande* taille. Ils avaient aussi des sœurs, qui, à leur exemple, vinrent mener la vie anachorétique près d'eux, dans le même désert. L'austérité de leur régime et la continuité de leurs prières les avaient rendus recommandables dans toute l'Egypte: mais ils encoururent la haine de Théophile, patriarche d'Alexandrie, pour avoir reçu avec vénération saint Isidore l'Hospitalier, prêtre de cette ville, que le patriarche avait injustement dépouillé de ses fonctions et chassé de son église. Il les accusa d'origénisme et leur fit souffrir les plus indignes traitements ; ce qui les détermina à se rendre à Constantinople, l'an 400, avec saint Isidore, pour échapper à la persécution. Saint Jean Chrysostome leur procura un logement et pourvut à leur subsistance ; mais il ne les admit à la communion qu'après s'être assuré de leur orthodoxie. L'année suivante, saint Epiphane, évêque de Salamine, qui se trouvait à Constantinople, refusa de communiquer avec saint Jean Chrysostome, à cause de la protection qu'il leur accordait, tant il s'était laissé prévenir par les calomnies de Théophile. Les grands frères, informés de ce fait, allèrent trouver saint Epiphane, et Ammone portant la parole pour tous, lui dit : « Mon père, nous désirons savoir si vous avez jamais interrogé nos disciples et examiné nos écrits. — Non. — Comment donc nous jugez-vous hérétiques, sans avoir des preuves de nos sentiments ? — C'est que je l'ai ouï dire. — Nous en avons agi autrement envers vous : nous avons souvent conversé avec vos disciples et lu vos ouvrages, entre autres l'*Anchorat* ; et comme plusieurs voulaient le blâmer et le taxer d'hérésie, nous avons pris votre défense. Vous ne deviez donc pas nous condamner sans nous entendre ni dire du mal de ceux qui ne disent de vous que du bien. » Cette entrevue contribua beaucoup à désabuser le saint évêque sur leur compte, et Théophile lui même finit par se réconcilier avec eux et avec saint Isidore qui les avait accompagnés à Constantinople : il leur rendit sa communion dans le synode du Chêne, en 403, après une légère soumission et sans qu'il fût question de leur prétendu origénisme. Ammone mourut à Antioche et fut inhumé dans l'église de Saint-Pierre des *Rufiniennes*. Il fut surnommée *Parote*, de *para* et *oûs*, *ôtos*, oreille, parce qu'il s'était coupé une oreille pour se soustraire au fardeau de l'épiscopat qu'on voulait lui imposer. Pierre *de Natalibus* lui donne le titre de saint et le nomme le 31 mars.

AMMONE, abbé de Tabenne, qui avait trois mille moines sous sa conduite, est nommé saint par Rufin et Pallade dans la Vie des Pères.

AMPHIBALE (saint), *Amphibalus*, prêtre et martyr à Rudburn en Angleterre, était ce missionnaire que saint Alban sauva aux dépens de sa vie. L'ayant caché chez lui pour le soustraire à la persécution qui venait d'éclater, il fut si édifié de sa conduite et surtout de la ferveur qui lui faisait passer le jour et la nuit en prières, qu'il éprouva le désir de connaître une religion qui produisait de tels effets. S'étant donc fait instruire par son saint hôte, il embrassa le christianisme et reçut le baptême. Le bruit s'étant répandu que le prédicateur de la nouvelle religion était caché dans la maison d'Alban, le gouverneur y envoya des soldats pour faire des perquisitions. mais le prêtre ne s'y trouva pas, parce qu'Alban. prévenu à temps, l'avait fait évader, après avoir changé de vêtement avec lui, de peur que la longue robe qu'il portait ne le décelât. Alban, arrêté à sa place, fut conduit devant le gouverneur avec l'habi

du prêtre et fut condamné à être décapité; ce qui lui valut l'honneur d'être le premier martyr de la Grande-Bretagne. Quant à Amphibale, il emmena, avec lui, dans le pays de Galles, les catéchumènes qu'il avait déjà préparés, ainsi que les païens qui s'étaient convertis à la vue des miracles et du supplice de saint Alban, et il leur administra le baptême. Bientôt après ils furent massacrés au nombre de mille, par les païens, qui ne pouvaient leur pardonner leur changement de religion. Amphibale fut lapidé à Rudburn, à trois milles de la ville de Saint-Alban. On place leur martyre en 286 ou en 303.

AMUN (le vénérable), est loué par Pallade. Ruffin, qui l'appelle Ammon, rapporte qu'il convertit des voleurs et les dirigea dans la voie de la pénitence.

ANASTASE LE PRÊCHEUR était fils d'un magicien. Sa vie fut remplie de toutes sortes de traverses qu'il supporta avec une patience héroïque. Prédicateur infatigable, il opéra par ses discours de nombreuses conversions, et son zèle ainsi que son éloquence sont loués par le bienheureux Pierre Damien.

ANASTASIE (sainte), vierge et martyre, était l'une des compagnes de sainte Ursule. Son corps se garde à Fulcoderod en Thuringe, monastère de l'ordre de Cîteaux.

ANATOLE (saint), évêque de Cahors; ses reliques furent apportées à Saint-Mihiel en Lorraine, sous le règne de Charlemagne, et elles se gardent dans une châsse très-ancienne.

ANDRÉ DE BARISY, abbé d'Elnon, succéda à saint Amand de Maëstricht, vers l'an 675, et mourut vers l'an 700. Quelques modernes lui donnent le titre de saint.

ANDRÉ LE LIGURIEN (le bienheureux), abbé de Saint-Fidèle de Strumes, monastère de l'ordre de Vallombreuse, était né à Parme et florissait dans le XIe siècle. Il mourut en 1097 et ses reliques se gardent à Poppi où elles furent transférées avec la communauté qu'il gouverna.

ANDRÉ (le bienheureux), dit de Jérusalem, parce qu'il avait fait le pèlerinage des saints lieux, illustra l'Anjou sa patrie par ses vertus. Il est patron de l'église paroissiale de la Chausaire, dans le diocèse d'Angers, qui portait autrefois son nom.

ANDRÉ CATRANIO, le bienheureux, dominicain, avait été prieur du couvent de Pérouse. Etant parti pour les missions de l'Orient, il fut martyrisé par les Tartares à Capha, près du Pont-Euxin, vers l'an 1300.

ANDRÉ DE FRANCHIS (le bienheureux), évêque de Pistoie, naquit dans cette ville, l'an 1335, et appartenait à la noble famille des Boccagni. Après une éducation pieuse, qui tourna ses idées vers le cloître, il entra chez les Dominicains de Pistoie, qui le reçurent avec d'autant plus d'empressement, que leur communauté venait d'être presque détruite par la peste de 1347 et 1348. Il s'acquittait avec zèle et succès du ministère de la parole que ses supérieurs lui avaient confié, lorsque la peste ayant reparu en 1361, il se signala par son dévouement envers les victimes du fléau. Douze ans après, cette même peste ayant recommencé ses ravages, fournit au bienheureux André l'occasion de répéter les actes de la plus héroïque charité. Le siége de Pistoie étant devenu vacant par la translation du titulaire à un autre siége, en 1378, les compatriotes d'André de Franchis le demandèrent pour évêque, et le pape Urbain VI acquiesça d'autant plus volontiers à leur demande, que la vertu et le mérite du saint religieux ne lui étaient pas inconnus. Lorsqu'il fut élevé à l'épiscopat, il continua le cours de ses prédications qui produisaient de salutaires réformes dans les mœurs de ses diocésains. Il fit aussi refleurir la discipline parmi son clergé. Les secours abondants qu'il distribuait aux pauvres et l'esprit de charité dont il était animé lui concilièrent tous les cœurs; ce qui lui donna un tel ascendant sur ses compatriotes, qu'ils le prenaient pour arbitre de leurs différends et de leurs procès, qu'il savait terminer presque toujours à la satisfaction des parties. Lorsque éclata le grand schisme d'Occident, il resta fidèlement attaché à Urbain VI et préserva son troupeau des dissensions religieuses qui troublaient alors la plus grande partie de la chrétienté. Cependant une guerre civile ayant éclaté à Pistoie par l'ambition de quelques particuliers, il parvint à empêcher l'effusion du sang et à éteindre ensuite le feu de la discorde. Désirant ne plus s'occuper que de son salut il obtint de Boniface IX d'être déchargé de l'épiscopat, quelques mois avant sa mort, qui arriva le 26 mai 1400. Son corps fut enterré dans l'église des Dominicains de Pistoie, où l'on voit son tombeau, qui a été illustré par plusieurs miracles. Ce même corps, dont on fit la translation en 1613, fut trouvé sans corruption; ce qui détermina la ville de Pistoie à renouveler auprès du saint-siége les instances qu'on avait déjà faites pour sa canonisation. Benoît XIII lui a donné le titre de bienheureux, sur une statue en marbre qu'il lui fit ériger.

ANDRÉ BOBOLA (le vénérable), jésuite, naquit en 1592 d'une famille noble de Pologne, et n'avait que 19 ans lorsqu'il entra dans la société. Il fut ordonné prêtre le 12 mars 1622, le jour même que saint Ignace de Loyola et saint François-Xavier furent canonisés. S'étant livré au travail des missions dans la Lithuanie, son zèle y produisait de grands fruits, lorsqu'il fut mis à mort en haine de la religion, à Janow, le 16 mai 1657. En 1760, son corps fut trouvé sans corruption et exhalant une odeur suave. Benoît XIV, en 1755, avait déclaré constant son martyre, et l'affaire de sa béatification se poursuit à Rome; plusieurs décrets ont déjà été rendus dans cette cause.

ANDRÉ GOULAFRE (le vénérable), curé de la paroisse de Sainte-Croix à Bernay en Normandie, mourut en odeur de sainteté, le 5 janvier 1703.

ANDRÉ, catéchiste cochinchinois et martyr, avait été converti et formé à la piété par le père de Rhodes, qui l'établit son principal catéchiste. Ce missionnaire ayant été obligé de quitter ce pays dont il était chassé par la persécution, André continua d'instruire ses compatriotes et de les soutenir dans la foi. Arrêté comme chrétien, il fut mis à mort et mérita le titre de premier martyr de la Cochinchine.

ANDRÉ DE BURGIO (le vénérable), profès laïque de l'ordre des Capucins, naquit à Burgio en Sicile, en 1705, et prit très-jeune l'habit religieux dans le couvent de Palerme. Il accompagna les missionnaires de son ordre qui se rendaient dans le Congo, et passa 14 ans dans cette partie de l'Afrique, secondant de tout son pouvoir leurs efforts pour la conversion des idolâtres. De retour en Sicile, il mourut dans son couvent de Palerme, le 16 juin 1772, à l'âge de 67 ans. Il s'était fait remarquer toute sa vie par l'innocence de ses mœurs, par l'austérité de sa pénitence et par les dons surnaturels dont Dieu l'avait favorisé, et qu'il s'efforçait, par humilité, de cacher à tous les yeux. L'affaire de sa béatification est commencée à Rome.

ANDRÉ LAC ou **DUNG** (le vénérable), prêtre tongkinois et martyr, fut arrêté le 11 novembre 1839 avec Pierre Thi, son compatriote et son collaborateur dans le ministère. Les chrétiens, dont ils étaient les pères et les apôtres, donnèrent une somme considérable pour obtenir leur élargissement; mais à peine étaient-ils rendus à la liberté, qu'ils furent arrêtés de nouveau et conduits à la ville royale. Dans un des interrogatoires qu'on leur fit subir, on voulut les forcer à marcher sur la croix. Des soldats les saisissent et emploient la violence pour leur faire accomplir cette profanation; mais le Père Dung se replia sur lui même pour éloigner ses pieds de l'image vénérée, et s'écria :

« Coupez-moi les jambes, j'y consens, mais n'espérez pas que j'outrage mon Dieu. » Un mois après, leur sentence de mort, portée par le roi, leur fut signifiée le 26 décembre 1839, et elle reçut son exécution le même jour; mais les deux martyrs s'y attendaient depuis longtemps, et ils avaient eu le bonheur de recevoir la sainte communion dans leur cachot. Leurs gardiens et les détenus leur firent de touchants adieux et fondirent en larmes en les voyant marcher au supplice. Pour eux, ils étaient pénétrés d'une sainte joie qui éclatait sur leur visage, et qui excitait l'admiration universelle. Arrivés au lieu de l'exécution, ils se mirent à genoux, et pendant qu'ils priaient, le bourreau les décapita. André Dung était âgé de 54 ans.

ANDRÉ TRONG (le vénérable), martyr en Cochinchine, naquit vers l'an 1817; il sortait d'une famille chrétienne, et fut formé à la piété par sa mère. Il était, par ses vertus et par l'innocence de ses mœurs, le modèle des jeunes gens de son âge, lorsqu'il fut arrêté avec d'autres chrétiens vers la fin de l'année 1834, et quoiqu'il fût le plus jeune de ceux qui se trouvaient incarcérés avec lui pour la foi, il fut le seul qui confessa Jésus-Christ avec courage. Après un emprisonnement de près d'un an, il fut condamné à mort. Le roi Minh-Menh ratifia la sentence, et fixa le jour de l'exécution au 18 novembre 1835. Il alla gaîment au supplice, et reçut le coup de la mort en priant Dieu. Les chrétiens donnèrent à son corps une sépulture honorable, et ses chaînes, apportées en Europe, se gardent au séminaire des missions étrangères. Dans le décret de Grégoire XVI, qui le déclare vénérable, il est nommé Adaucte, du nom d'un saint martyr qui souffrit sous Dioclétien, et dont on ignorait le nom. Ce mot, qui signifie *ajouté*, fut aussi donné par la congrégation des Rites à André Trong, parce qu'à cette époque on ne connaissait pas à Rome son nom de baptême.

ANDRONIN (saint), est honoré à Saint-Victor de Paris, où il y a de ses reliques.

ANGARÊME (Sainte), *Angarisma*, abbesse d'Arlus près d'Antibes, était honorée autrefois dans son monastère.

ANGELRAMNE, évêque de Metz, jouissait de la confiance de Charlemagne, qui le fit grand aumônier et le nomma chancelier de l'empire. Il avait aussi en commende l'abbaye de Senones, dont ce prince disposa en sa faveur, sans doute pour qu'il y fit revivre la discipline monastique. Cette nomination déplut aux religieux, et Angelramne, pour les consoler, leur envoya le corps de saint Siméon, 7ᵉ évêque de Metz; mais ils refusèrent de le recevoir dans leur abbaye. L'évêque, usant d'indulgence à leur égard, fit bâtir sur une colline, près du monastère, une chapelle où il plaça les précieuses reliques. Il s'y fit bientôt des miracles, ce qui détermina les religieux à les admettre dans leur église abbatiale. Angelramne, accablé par la multitude des affaires de l'Eglise et de l'Etat, se démit en 785 de cette abbaye, en faveur de Morgand, religieux de Gorze. Il fit de grandes libéralités à l'église de Saint-Avold, et mourut vers l'an 817. Les moines de Saint-Avold faisaient sa fête, et il était aussi honoré comme saint dans plusieurs lieux de son diocèse.

ANNE (sainte), martyre en Perse, était une vierge de Beth-Séleucie, qui fut mise à mort pour avoir refusé d'adorer le soleil et le feu, pendant la persécution du roi Sapor II. Elle fut exécutée hors des murs de Burchata, vers l'an 344.

ANNE, religieuse dans un monastère près de Calcédoine, était une sainte veuve d'une naissance illustre, qui quitta le monde vers le milieu du VIIIᵉ siècle. Saint Etienne le Jeune, abbé du monastère de Saint-Auxence, lui ayant donné le voile, elle se retira dans un monastère de femmes, qui était au bas de la montagne, et, en entrant en religion, elle quitta le nom qu'elle portait pour prendre celui d'Anne. L'empereur Constantin Copronyme n'ayant pu gagner à la cause des iconoclastes le saint abbé, le fit saisir par des soldats qui l'arrachèrent de sa solitude, et comme il était si affaibli par les jeûnes, qu'il ne pouvait plus marcher, ils furent obligés de le porter au pied de la montagne, et le déposèrent dans le monastère des femmes. L'empereur suborna ensuite de faux témoins qui l'accusèrent d'avoir eu des relations coupables avec Anne. Celle-ci protesta que c'était une calomnie, et ne cessait de répéter qu'Etienne était un saint. Sur le refus qu'elle fit de se prêter au rôle que le prince voulait lui faire jouer pour perdre Etienne, on lui fit subir une cruelle flagellation, et on la renferma ensuite dans un monastère de Constantinople, où elle survécut peu aux mauvais traitements qu'elle avait éprouvés pour la défense de la foi et de la justice.

ANNE DE JÉSUS (la vénérable), carmélite, née en 1545 à Médina del Campo, sortait de l'illustre famille de Lobère; elle embrassa l'institut de Sainte-Thérèse, qui était une réformation de l'ordre des Carmes, et elle fut d'un grand secours à la sainte réformatrice. Après la mort de celle-ci elle fonda plusieurs monastères en Espagne. Elle vint aussi en fonder en France et dans les Pays-Bas. Elle mourut à Bruxelles en odeur de sainteté, le 4 mars 1621, dans la 76ᵉ année de son âge.

ANNE DE SAINT-BARTHÉLEMI (la vénérable), religieuse carmélite, naquit en 1550, et elle était très-jeune, lorsqu'ayant eu occasion de connaître sainte Thérèse, elle entra dans le couvent de saint Joseph d'Avila, et elle fut l'une des premières à embrasser la réforme que sainte Thérèse y introduisit. Elle devint la compagne inséparable de la sainte réformatrice dont elle s'efforçait d'imiter les vertus, et elle parvint elle-même à un haut degré de perfection. Elle n'agissait en toutes choses que par les vues de la foi, et elle était parvenue à se détacher, du fond du cœur, de tout ce qui n'était pas Dieu, ou du moins de tout ce qui ne se rapportait pas à Dieu. Elle fut, de toutes les religieuses formées par sainte Thérèse, celle qui marcha le plus fidèlement sur ses traces. Après avoir reçu les derniers soupirs de sa sainte mère, qui mourut entre ses bras en 1582, elle se rendit en France pour y introduire la réforme. En 1604, Pierre de Bérulle l'établit prieure du couvent des carmélites de Pontoise. Appelée ensuite en Flandre par l'archiduc Albert, elle fonda en 611 le couvent des carmélites d'Anvers, où elle passa le reste de sa vie. Elle y mourut le 7 juin 1626, âgée de 76 ans. Plusieurs miracles opérés par son intercession après sa mort, furent approuvés par l'évêque d'Anvers. L'évêque de Gand fut ensuite chargé par le saint-siége de vérifier d'autres miracles opérés depuis, et le procès-verbal qui les constatait fut envoyé à Rome. Lorsqu'en 1783, sous le règne de Joseph II, les carmélites des Pays-Bas cherchèrent un asile en France, elles apportèrent avec elles les corps de saint Albert et d'Anne de Saint-Barthélemi, qu'elles déposèrent dans le couvent des carmélites de Saint-Denis, près de Paris; mais, en 1790, les troubles révolutionnaires les forcèrent à retourner en Belgique avec leurs précieux dépôts.

ANNE DE MELUN (la vénérable), fondatrice des hospitalières de Beaugé dans l'Anjou, était fille de Guillaume, prince d'Epinoy. Elle entra jeune encore dans le chapitre de Sainte-Vaudru à Mons, en qualité de chanoinesse, et elle y passa 22 ans dans la pratique de toutes les vertus. Chargée de la direction de l'hôpital de Beaugé, elle forma une congrégation destinée à soigner les malades dans les hôpitaux. Elle mourut en odeur de sainteté l'an 1679, le 13 août, jour où elle est nommée dans quelques calendriers.

ANNE-CATHERINE EMMERICH, religieuse augustine, naquit le 8 septembre 1774, à Flansek, dans l'évêché de Munster, d'une famille pauvre qui l'éleva chrétiennement. Elle montra de bonne heure une grande piété, et, comme le monde n'avait pour elle aucun attrait, et qu'elle se sentait appelée à la vie religieuse, elle fit des démarches pour être admise dans plusieurs communautés; mais on la refusait, parce qu'elle ne pouvait apporter la dot exigée. Enfin, les Augustines de Dulmen l'admirent dans leur couvent l'an 1802, et l'année suivante, elle y prononça ses vœux. Ce couvent ayant été supprimé en 1811 par un décret de Jérôme, roi de Westphalie, Anne-Catherine se retira chez une pauvre veuve du pays, où elle mourut le 9 février 1824, à l'âge de près de cinquante ans. Elle avait eu en 1798 une vision, pendant laquelle Notre-Seigneur lui apparut, déposant sur sa tête une couronne d'épines, et, depuis cette époque, elle éprouvait des douleurs au front et aux tempes : il y avait, par intervalles, enflure et écoulement de sang : cependant elle ne *faisait* part à personne de son état. Après sa sortie du couvent, elle eut plusieurs visions à la suite desquelles les stigmates du crucifiement furent marqués sur sa poitrine : on y voyait une croix, de laquelle sortait du sang. En 1812, elle tomba dangereusement malade, et c'est pendant cette maladie que s'acheva la stigmatisation : ses pieds et ses mains avaient des marques semblables à celles de Notre-Seigneur. Elle n'avait mis personne dans la confidence du prodige, lorsque, le 25 février 1813, une de ses anciennes compagnes du couvent le découvrit, et le bruit s'en répandit aussitôt au loin. Des médecins furent appelés pour constater son état, et, après l'avoir examiné avec le plus grand soin, ils reconnurent la réalité des stigmates. Une commission d'enquête, nommée par l'autorité ecclésiastique, fut du même avis, et un membre de cette commission, le conseiller Druffel, rendit compte, dans le journal de médecine de Salzbourg, des phénomènes qu'il avait observés. Elle fut ensuite visitée par un grand nombre de personnes, parmi lesquelles l'on cite le comte de Stolberg et la princesse de Salm, qui confirmèrent la vérité des faits allégués. La pieuse fille eut beaucoup à souffrir, non-seulement de la curiosité indiscrète d'une foule de visiteurs, mais aussi des soupçons et même des outrages auxquels elle fut en butte de la part des méchants. Sa patience ne se démentit jamais, et elle persévéra jusqu'à sa mort dans les vertus qui lui avaient mérité une faveur aussi rare dans les fastes de l'Eglise. On a publié, d'après ses Méditations, un ouvrage intitulé : *La douloureuse Passion de Notre-Seigneur*.

ANNIBAL (saint), martyr, est honoré à Auxerre, dont l'église cathédrale possède un reliquaire qui renferme une de ses jambes.

ANSILION (saint), dont le corps fut levé de terre avant le XIe siècle, était moine de Lagny, célèbre abbaye du diocèse de Paris.

ANTHUSE (la bienheureuse), mère de saint Jean Chrysostome, était d'une famille noble d'Antioche, et elle épousa Second, commandant des troupes de l'empire en Syrie. C'est de ce mariage que naquit, vers l'an 334, l'illustre docteur dont l'éloquence l'a fait surnommer *Bouche-d'Or*. Anthuse, devenue veuve à vingt ans, ne voulut pas se remarier, et elle s'appliqua à l'éducation de son fils et d'une fille dont on ignore le nom. Ses belles qualités et ses vertus faisaient l'admiration de tous les habitants d'Antioche, même des payens, et l'on entendit un célèbre sophiste s'écrier, en parlant d'elle : « Quelles merveilleuses femmes se trouvent parmi les chrétiens ! » Lorsque l'éducation de ses enfants fut terminée, elle rompit ses rapports avec le monde et vécut dans sa maison comme dans un monastère. Son fils, qui était entré dans la cléricature, habitait le palais de saint Mélèce, évêque d'Antioche ; mais elle voulut l'avoir avec elle, et Jean, cédant aux instances de la tendresse maternelle, alla passer deux ans avec elle, vivant en ascète ; mais ayant appris que les évêques de la province voulaient l'élever à l'épiscopat malgré sa jeunesse, il prit la fuite. On croit qu'Anthuse mourut avant la fin du IVe siècle, et l'on trouve son nom dans quelques calendriers, le même jour que son fils, c'est-à-dire le 27 janvier.

ANTIMOND (saint), évêque de Toul, florissait dans le Ve siècle. Il succéda à saint Albin, et eut pour successeur saint Eudule.

ANTIMOND, *Antimundus*, prêtre et missionnaire, fut envoyé par saint Remi, évêque de Reims, dans le pays des Morins, qui étaient encore idolâtres, pour y prêcher l'Evangile. Cette mission eut lieu au commencement du VIe siècle, et Antimond choisit pour le théâtre de son zèle la ville de Thérouanne et ses environs. Il y fonda une église pour ceux qu'il avait gagnés à Jésus-Christ ; mais il ne paraît pas qu'il ait été revêtu du caractère épiscopal. Il a le titre de saint dans la Vie de saint Remi.

ANTIOQUE (saint), *Anthiocus*, martyr, était frère de saint Platon d'Ancyre, et souffrit au commencement du IVe siècle, sous les successeurs de Dioclétien ; mais on ignore en quel jour il est honoré chez les Grecs.

ANTIOQUE LE LAURITE, moine de la Laure de Saint-Sabas, florissait dans le VIe siècle, et il est nommé saint par quelques modernes. Il fit, à la prière d'Eustathe, moine d'Attaline, près d'Ancyre, un extrait moral de la Bible : il a aussi composé l'histoire du martyre de quarante-quatre moines de Saint-Sabas, qui furent massacrés par les Arabes.

ANTOINE DE GUSMAN, fils de la bienheureuse Jeanne d'Aza et frère aîné de saint Dominique, naquit vers l'an 1160, à Calaruéga, dans la Vieille-Castille. Ayant été élevé au sacerdoce, il se consacra au service des pauvres dans un hôpital où il mourut en odeur de sainteté.

ANTOINE DE FOLIGNY (le vénérable), surnommé le Hongrois, parce qu'il était né en Hongrie, mourut saintement à Foligny en Ombrie, le 13 mai 1398. Son corps est placé sous l'autel de l'église du Saint-Esprit.

ANTOINE-MARIE ZACHARIE (le vénérable), fondateur de l'ordre des clercs réguliers, dits Barnabites, était un gentilhomme milanais, qui rassembla un certain nombre de prêtres destinés à faire des missions, surtout dans les campagnes. Il les institua en 1530. Clément VII approuva le nouvel institut en 1532, et Paul III le confirma trois ans après. Saint Charles Borromée faisait le plus grand cas de ces dignes ecclésiastiques, qui prirent le nom de Barnabites d'une église de Saint-Barnabé à Milan, dont ils furent mis en possession l'an 1545. Quant à leur chef, il mourut vers le milieu du XVIe siècle, et la cause de sa béatification fut introduite à Rome sur la fin du pontificat de Pie VI.

ANTOINE YVAN, prêtre de l'Oratoire et co-fondateur de l'ordre des religieuses de Notre-Dame de la Miséricorde, naquit à Rians en Provence, l'an 1576, de parents pauvres qui cependant vinrent à bout de lui faire faire ses études cléricales. Lorsqu'il les eut terminées, il entra chez les Oratoriens à Aix, et c'est là qu'il connut Marie-Madeleine de la Trinité. Ils fondèrent de concert, en 1637, l'ordre de la Miséricorde, dont il fut le premier supérieur. Il joignait aux travaux d'un missionnarie les austérités d'un anachorète, et il opéra la conversion d'un grand nombre de pécheurs. Il mourut saintement à Paris, l'an 1653, à l'âge de soixante-dix-sept ans, et sans avoir jamais voulu accepter aucun bénéfice, tant il poussait loin l'humilité. Il a laissé des *Lettres Conduite à la Perfection chrétienne*, et d'autres ouvrages qui donnent une plus haute idée de sa piété que de ses talents littéraires.

ANTOINE LE QUIEU (le vénérable), Dominicain et missionnaire apostolique, dit le Père Antoine du Saint-Sacrement, à cause qu'il est le fondateur de la congrégation de ce nom, naquit à Paris, le 23 février 1601, d'un avocat au Parlement. Dès son enfance, il montra les inclinations les plus saintes, et, lorsqu'il fut en âge de choisir un état, il entra au couvent des Jacobins de la rue Saint-Honoré. Après son élévation au sacerdoce, il fut fait maître des novices, et il alla ensuite exercer la même fonction au couvent d'Avignon, et le temps dont il pouvait disposer, il l'employait à prêcher et à confesser, deux choses pour lesquelles il montrait un talent particulier. Ayant formé le projet d'une réforme de son ordre, il se rendit à Rome, en 1635; pour en conférer avec le général des Dominicains, et, après en avoir reçu les pouvoirs nécessaires, il revint en Provence, où il fonda son premier couvent à Lagnec, dans le diocèse de Cavaillon. L'année suivante, il en fonda un autre à Thor, qui devint le chef-lieu de la nouvelle congrégation. Le but qu'il se proposait était de former des missionnaires pour les campagnes; mais les villes elles-mêmes les demandaient et les écoutaient avec empressement. Ayant voulu imposer à ses nouveaux religieux l'obligation d'aller nu-pieds, tout l'ordre des frères prêcheurs réclama contre cette innovation, et il fut obligé d'y renoncer. Elu prieur du couvent de Saint-Honoré, il se concilia tellement les cœurs pendant les troubles de la Fronde, qu'il gagna la confiance des deux partis et fut employé dans plusieurs négociations importantes entre le Parlement et la cour. Ayant obtenu de ses supérieurs la permission de retourner en Provence, il fonda, à Marseille, un couvent de religieux, où il établit l'adoration perpétuelle du Saint-Sacrement. Il fonda aussi des couvents de religieux à Soult, à Cadenet, à Saint-Paul-Trois-Châteaux, à Vaison et à Bedouin, et dans chacun de ces établissements on formait des missionnaires qui allaient combattre le vice et l'hérésie. La Provence, le Dauphiné, le Languedoc, et d'autres provinces, furent le théâtre où se déploya le zèle de ces ouvriers évangéliques, dont le vénérable Antoine était le chef et le modèle. Partout où il allait, le peuple le regardait comme un saint, et on rapporte qu'il opéra, de son vivant, plusieurs guérisons miraculeuses. Il mourut au couvent de Cadenet, le 7 octobre 1676, âgé de soixante-seize ans. On a de lui plusieurs ouvrages de piété, dont deux, qui sont imprimés, ont pour titre : *De la Dévotion à la vie cachée de Jésus-Christ*, et la *Véritable voie pour arriver bientôt à la plus haute perfection chrétienne et religieuse*. Les autres sont : *L'Amour de Jésus envers l'âme; Transports de l'âme bienheureuse*; la *Préparation du Paradis*.

ANTOINE HAUTCOLAS, curé de Vadonville, dans le diocèse de Verdun, naquit, avant le milieu du XVIIe siècle, à Voinville dans le même diocèse, et, après ses études de latinité, qu'il fit sous son frère, curé des Baroches, il se rendit à Paris où il avait obtenu une bourse au collége de La Marche. Lorsqu'il eut terminé ses études théologiques et reçu la prêtrise, il fut nommé vicaire de Saint-Mihiel et ensuite curé de Bellée. En 1685, il passa de cette paroisse à celle de Vadonville, qu'il administra avec une sagesse admirable, donnant à son troupeau l'exemple des plus rares vertus. Il mourut en odeur de sainteté le 8 mai 1709. Sa mémoire est en vénération dans le pays, et les populations du voisinage viennent par dévotion visiter son tombeau.

ANTOINE MARGIL DE JESUS (le vénérable), Franciscain de l'Observance et missionnaire apostolique, naquit le 18 août 1657, à Valence en Espagne, d'une famille pauvre, mais vertueuse. Il était encore enfant, lorsqu'un saint religieux prédit à ses parents qu'il deviendrait l'imitateur des apôtres, et qu'il se rendrait célèbre, non-seulement par ses prédications chez les infidèles, mais aussi par ses miracles. Animés par ces prédictions, ils s'appliquèrent, malgré leur peu de fortune, à lui donner une éducation qui répondît aux desseins que Dieu avait sur lui. Pendant ses études, il se montra un élève aussi pieux qu'appliqué, et, lorsqu'il les eut terminées avec succès, il entra, à seize ans, dans le couvent des Franciscains de Valence. Ayant fait profession en 1674, il alla étudier la philosophie à Denia, et il revint faire sa théologie à Valence. Son application à l'étude ne nuisait en rien à sa piété, et l'une de ses dévotions particulières était le Chemin de la Croix, qu'il faisait toutes les nuits, après matines. Ordonné prêtre à vingt-quatre ans, il se livra aux fonctions du saint ministère, et surtout à la prédication, avec un zèle que rien ne rebutait. Ses supérieurs, voyant le désir qu'il avait d'aller évangéliser les sauvages, l'envoyèrent en Amérique pour travailler à l'œuvre des missions. Sa mère, à laquelle il alla demander sa bénédiction avant de quitter sa patrie, s'efforça de le détourner d'une résolution qui la plongeait dans les larmes; mais il eut le courage de surmonter les assauts que lui livrait la tendresse maternelle, et il alla s'embarquer à Cadix. Après une longue et périlleuse navigation, il aborda, le 6 juin 1683, à la Véra-Cruz, qui venait d'être pillée par des flibustiers français. Antoine commença donc son apostolat par secourir les malheureuses victimes de cette déprédation. Il partit ensuite pour Mexico, et son voyage fut une mission continuelle; car, dans tous les lieux où il passait, il annonçait la parole de Dieu et disposait les populations à recevoir dignement les sacrements. Chargé par ses supérieurs de fonder une maison de l'ordre dans l'Yucatan, il réussit dans cette œuvre, parcourut ensuite les principales villes de cette province, et pénétra dans celle de Costa-Ricca, pays pauvre et qui n'était pas encore civilisé. N'ayant, ainsi que ses compagnons, que son bréviaire et son bâton à la main, la Providence, à laquelle il se confiait, ne lui fit pas défaut, et il parvint à convertir la nation sauvage et féroce des *Terrabi*. Il passa ensuite, sur l'invitation de l'évêque de Panama, dans la contrée dite alors le royaume de Terre-Ferme, et il s'appliquait à évangéliser les peuples qui l'habitaient, lorsque ses supérieurs l'appelèrent à Guatimala. L'évêque de cette ville l'envoya dans la province de Véra-Paz, dont la population était encore à moitié idolâtre, et, secondé par un seul compagnon, il parvint à la rendre entièrement chrétienne. Il eut les mêmes succès chez les Choli, nation plus sauvage encore et qui s'était réfugiée dans les montagnes. Ces Indiens attachèrent, un jour, à des arbres Antoine et son compagnon, afin de les tuer à coups de flèches; mais le calme, la joie même des deux missionnaires, touchèrent tellement ces sauvages, qu'ils les détachèrent et qu'ils finirent par écouter leurs prédications. Les Lacandoni, autre peuplade qu'ils étaient allés évangéliser, les attachèrent aussi à des arbres, et ils y seraient morts de faim, si une femme ne leur eût porté de la nourriture. Les chefs les firent délier le troisième jour, en leur ordonnant, sous peine de mort, de quitter à l'instant le pays; ce qu'ils firent, lorsqu'ils se furent assurés que toutes leurs tentatives de conversion seraient infructueuses. Antoine, de retour à Guatimala, y établit une maison de son ordre. Il accompagna ensuite le gouverneur dans l'expédition que celui-ci dirigeait contre le pays de Péten; ce qui lui fournit l'occasion de retourner près des Lacandoni qu'il convertit enfin presqu'en totalité : mais il fut obligé de les quitter pour aller prendre la direction du collége de Quérétaro, qui lui avait été confiée. Rappelé à Guatimala pour y calmer de graves dissensions qui menaçaient de dégénérer en guerre civile, il y construisit un couvent de son ordre, et alla ensuite fonder un collége à Zacatecas. Il pénétra de là dans les montagnes de

Nayarit, dont il ne put convertir les habitants. Ses efforts furent plus heureux au Texas ainsi que dans les vastes régions de la Nouvelle-Espagne, où il opéra de nombreuses conversions. Il se trouvait à Mexico, pour se reposer de ses incroyables fatigues, lorsqu'il y mourut, le 6 août 1726, âgé de près de soixante-neuf ans. On lui rendit, à ses funérailles, tous les honneurs d'un grand serviteur de Dieu, et sa sainteté ayant éclaté par des miracles, on introduisit à Rome, sous Grégoire XVI, la cause de sa béatification.

ANTOINE-JOSEPH HENRIQUEZ, jésuite portugais et missionnaire en Chine, fut arrêté au mois de décembre 1747, au plus fort de la persécution de l'empereur Kiemlong et enfermé dans un cachot. Tourmenté à diverses reprises pendant plusieurs mois, jamais il ne voulut renoncer à la foi ni rien faire qui fût défendu par la religion qu'il était venu prêcher au péril de sa vie. Les mandarins, furieux d'une constance qu'ils ne pouvaient vaincre, le condamnèrent à mort, et la sentence ayant été confirmée par l'empereur, Antoine-Joseph fut étranglé dans sa prison avec Joseph d'Atimis, jésuite italien, qui avait été compagnon de sa captivité et qui le fut aussi de son martyre. Ils furent exécutés le 12 septembre 1748.

ANTOINE DICH (le vénérable), martyr au Tong-King, était un riche propriétaire de Vinch-Try, qui avait reçu chez lui le prêtre Jacques Năm et qui le tenait caché dans sa maison. Ce digne prêtre, ayant été découvert, fut arrêté avec son hôte et Michel Mi, gendre de celui-ci. Conduits à Vi-Hoâng, chef-lieu de la province de Nam-Dinh, ils subirent plusieurs interrogatoires. Antoine Dich, qui avait soixante-neuf ans, et dont l'âge et la douleur avaient affaibli les forces paraissait, au commencement de sa détention, peu désireux de la couronne du martyre. Préoccupé par la pensée de sa famille et de ses biens, éprouvant d'ailleurs une grande horreur d'une mort violente qu'il entrevoyait dans l'avenir, les encouragements de ses compagnons lui furent d'un grand secours, ceux de son gendre, surtout, qui s'offrit à recevoir les coups qui lui seraient destinés, et qui tint parole. Un des fils d'Antoine vint aussi offrir au mandarin une somme d'argent pour qu'il lui accordât la permission de mourir à la place de son père ; mais le mandarin n'osa accepter sa proposition, et se contenta de louer son dévouement. La constance du vénérable vieillard s'accroissait de jour en jour, et finit même par lasser les persécuteurs qui le condamnèrent à mort avec ses deux compagnons. La sentence, confirmée par Minh-Menh, fut exécutée le 12 août 1838. Les corps des trois martyrs furent transportés avec pompe à Vinch-Try et inhumés au milieu d'un grand concours de fidèles.

ANTOINE NAM, ou QUINH (le vénérable), catéchiste tong-kinois et martyr, s'était attiré la vénération universelle par ses vertus et surtout par son zèle infatigable. Chargé, comme catéchiste, de tout un district dans la province de Quong-Binh, il joignait à ses fonctions l'exercice de la médecine ; ce qui lui fournissait l'occasion d'annoncer l'Évangile aux infidèles et quelquefois même aux mandarins. Il avait soixante-douze ans, lorsqu'il fut arrêté le 6 août 1838 et jeté dans les prisons du chef-lieu de la province. Les mandarins, qui l'aimaient et le respectaient, essayèrent de le soustraire à la mort ; mais il ne crut pas pouvoir accepter la condition qu'on mettait à son élargissement. Il repoussa avec plus d'horreur encore la proposition d'abjurer le christianisme, et ni la violence ni les coups ne purent l'ébranler. Au milieu des plus effroyables tortures, il disait avec un calme héroïque : « J'abandonne mon corps au roi, mais je donne mon âme à Dieu. Il eut pour compagnon de captivité le vénérable Borie et plusieurs autres, au supplice desquels il espérait être associé ; mais son attente fut trompée. Traduit plusieurs fois devant ses juges, qui ne désespéraient pas de le vaincre, chacun de ces interrogatoires lui fournissait la matière d'un nouveau triomphe. Il y avait près de deux ans qu'il était prisonnier de Jésus-Christ, lorsque la sentence de mort, portée contre lui depuis longtemps, fut enfin rendue exécutoire. Le 10 juillet 1840, il fut conduit au supplice, et, arrivé à l'endroit où les pères Diêm et Koa avaient été exécutés, il demanda au mandarin la grâce de mourir là où ils étaient morts : cette faveur lui fut accordée. Lorsqu'on l'eut déchargé de sa cangue et qu'on l'eut fait asseoir sur une natte, ses enfants, ses petits-enfants, ses amis, se pressent autour de lui, l'embrassent et l'arrosent de leurs larmes. Il les console et les bénit. Après ces adieux, au milieu desquels lui seul paraissait calme, on lui dit de se coucher par terre et d'étendre les bras en forme de croix. Il obéit en disant : *C'est ainsi que mon Sauveur fut attaché sur l'arbre du Calvaire.* C'est dans cette posture qu'il reçut le coup mortel.

ANTOINETTE D'ORLÉANS, fondatrice de la congrégation du Calvaire, était fille du duc de Longueville et de Marie de Bourbon. Elle avait épousé Charles de Gondi, qui fut tué en 1596 devant le mont Saint-Michel dont il voulait s'emparer par surprise. Antoinette passa encore trois ans dans le monde après la mort de son mari ; mais en 1599 elle quitta tout pour entrer chez les Feuillantines de Toulouse. Elle sortit de cette maison à la sollicitation de Clément VIII pour entrer à l'abbaye de Fontevrault. Le pape, en lui conseillant d'entrer dans cette maison, avait en vue de la faire nommer abbesse, afin qu'elle rétablit la régularité parmi les religieuses, mais Antoinette refusa cette dignité, et comme l'ordre de Fontevrault ne lui paraissait pas assez austère, elle le quitta pour établir la congrégation des filles du Calvaire. Elle mourut en odeur de sainteté l'an 1618.

ANTONIA (la bienheureuse), religieuse clarisse du couvent de Florence, vivait dans le XVe siècle, et mourut en 1472. La cause de sa canonisation est en instance à Rome.

APELLE (saint), prêtre et solitaire près d'Accris en Égypte, avait été serrurier et continuait d'exercer son état, même après son élévation au sacerdoce; ce qu'il faisait pour procurer aux frères les ouvrages en fer dont ils avaient besoin. Il allait, tous les dimanches, dire la messe dans la chapelle d'un reclus, nommé Jean. Il florissait après le milieu du IVe siècle, et Rufin parle de lui avec éloge, dans sa *Vie des Pères du Désert.*

APER, personnage illustre par sa naissance, son savoir et son éloquence, occupait dans les Gaules une des premières charges de la magistrature sur la fin du IVe siècle. Ayant ensuite renoncé au monde et donné ses biens aux pauvres, à l'exemple de saint Paulin de Nole, dont il était l'ami, comme cette conduite était traitée de folie par les mondains, saint Paulin, qui était en butte aux mêmes censures, lui écrivit pour le consoler et pour l'encourager à souffrir avec constance une persécution semblable à celle qu'il éprouvait lui-même. Aper ayant été ordonné prêtre, embrassa l'état monastique, et sa femme de son côté prit le voile de religieuse. Quelques écrivains ont prétendu, mais sans preuve, qu'il était le même que saint Aper ou saint Èvre, évêque de Toul. Il pourrait être plutôt le saint prêtre Aper qui, ayant rencontré saint Eutrope, élu évêque d'Orange, et ayant appris de lui-même qu'il se sauvait pour se soustraire au fardeau de l'épiscopat, lui dit que sa fuite était contraire à la volonté du ciel. « C'est, lui dit-il, un piége que le démon vous a tendu : allez prendre soin d'une église dont vous avez été établi pasteur. Si elle vous effraye parce qu'elle vient d'être désolée par la guerre, elle sera toujours assez riche si elle est ornée des vertus de ses enfants, et c'est à vous qu'il est réservé de l'enrichir. Proposez-

vous pour modèle saint Paul, qui veut qu'on travaille de ses mains pour subvenir à ses besoins et à ceux des autres. » Cette exhortation produisit son effet.

APHRONDISE (saint), *Aphrondisius*, est honoré comme martyr en Champagne. Ses reliques se gardaient à Saint-Florentin où on l'appelle aussi Aphrodique.

APHTONE ou APHTON, *Aphtonius*, moine de Tabenne et disciple de saint Pacôme, dont il était l'ami intime, occupait la seconde place dans son monastère. Sa vertu éprouvée l'avait fait choisir pour porter vendre à Alexandrie les ouvrages confectionnés par les frères et pour acheter les choses dont ils avaient besoin; mais ces voyages ne lui faisaient rien perdre de son recueillement. Après la mort de saint Pacôme, il fut chargé du gouvernement des moines qui ne savaient que le syriaque, et il partageait l'autorité avec saint Théoctène, qui était le supérieur de ceux qui savaient le grec. Il y avait quarante ans qu'ils étaient à la tête du monastère de Tabenne, sans avoir jamais eu la moindre contestation, lorsque Aphtone fut élevé à l'épiscopat. Il conserva dans sa nouvelle dignité le même régime qu'il pratiquait dans le désert pour la nourriture et pour le vêtement, conservant son manteau de solitaire et sa tunique de poil de chèvre. On croit qu'il mourut vers la fin du Ve siècle, et il est nommé saint par quelques modernes.

APOLLINAIRE ALMEIDA, évêque de Nicée, était jésuite, lorsqu'il se dévoua à la carrière des missions. S'étant rendu en Ethiopie, il se livra avec zèle aux travaux apostoliques qu'il termina par le martyre. Il fut lapidé par les schismatiques en 1638.

APOLLON, solitaire dans un désert près de Tabenne, étant venu visiter saint Pacôme, celui-ci, qui était assailli de plusieurs tentations, lui découvrit son intérieur. « Prenez courage, lui dit Apollon, et fortifiez votre cœur contre les suggestions de l'esprit de ténèbres. Soutenez-vous par la grâce du Tout-Puissant qui vous a élevé au-dessus de nous pour nous servir de guide, car vous seriez cause de la perte de plusieurs si vous vous laissiez aller à quelque relâchement. » Pacôme remercia Dieu des nouvelles forces que lui communiquaient les paroles d'Apollon et le pria de lui continuer ce secours salutaire. Apollon le visita souvent; mais enfin il tomba malade, et il mourut de la mort du juste vers le milieu du IVe siècle.

APOLLON (saint), surnommé le Marchand, parce qu'il avait exercé le commerce, était déjà avancé en âge lorsqu'il renonça au monde et se retira sur la montagne de Nitrée. Comme il n'avait aucune teinture des lettres et qu'il n'avait appris aucun travail manuel, voici quel fut l'emploi des vingt années qu'il passa dans la solitude. Il se rendait à Alexandrie et achetait de ses deniers toutes sortes de médicaments, et à son retour il les distribuait selon l'indication des médecins, aux solitaires malades. Depuis le point du jour jusqu'à l'heure de none, il allait de monastère en monastère pour s'assurer si personne n'était atteint de quelque maladie, et il portait sur lui des remèdes, ainsi que des raisins secs, des grenades, des œufs, du pain blanc et d'autres douceurs propres aux convalescents. En quittant le siècle, il ne s'était pas dépouillé de son argent, et lorsqu'il fut sur le point de mourir, il légua ce qui lui en restait à un solitaire dont il connaissait le caractère charitable, à condition qu'il continuerait son œuvre envers les malades. Il florissait vers le milieu du IVe siècle.

APOLLOS, ou APOLLON (saint), l'un des premiers prédicateurs de l'Evangile, était un juif originaire d'Alexandrie. Ayant embrassé le christianisme et se trouvant à Ephèse, pendant l'absence de saint Paul il prêcha dans la synagogue et prouva aux Juifs que Jésus-Christ était le Christ. S'étant ensuite rendu à Corinthe, il y fit beaucoup de conversions et convainquit les Juifs par les Ecritures. Mais l'attachement que lui portaient ceux qu'il avait convertis, produisit une espèce de schisme. Les uns disaient : Je suis à Paul ; d'autres, je suis à Apollon, et d'autres je suis à Céphas. Cependant cette division n'empêcha pas qu'Apollon et Paul ne restassent unis par les liens de la charité. Les Grecs, dans leurs ménologes, le font évêque, mais ils ne sont pas d'accord sur le siége qu'il occupa. Il est honoré comme saint en Orient.

APRE (sainte), *Apra*, était autrefois invoquée dans les litanies anglaises.

APSELE (le vénérable), chartreux, florissait au XVe siècle, et était prieur de la Chartreuse du Val-de-Grâce, près de Bruges, lorsqu'il mourut en 1471. Il est nommé dans quelques calendriers sous le 4 août.

AQUEREAU (saint), *Aquarellus*, était autrefois honoré comme patron dans une église du diocèse de Langres.

ARATEUR (saint), évêque de Verdun, florissait après le milieu du IVe siècle. On croit qu'il succéda à saint Salvin, et après sa mort il fut enterré dans l'oratoire de Saint-Jean où se trouvaient déjà les corps de ses prédécesseurs. Cet oratoire ayant été entièrement ruiné lors de l'irruption des Huns sous Attila, l'an 450, saint Airy le fit rebâtir, et ayant appris par révélation que les corps des saints Maur, Salvin et Arateur y avaient été inhumés, il retrouva leurs tombeaux qu'il fit placer derrière l'autel de cette église qui devint ensuite l'église de l'abbaye des Bénédictines de Saint-Maur.

ARBAUD (saint), *Arbaudus*, est honoré dans la Bretagne.

ARCADE (saint), *Arcadius*, évêque de Tremythonte, en Chypre, est honoré chez les Grecs.

ARCHANGE DE CALATAFAMI (le *bienheureux*), Franciscain de l'ordre des Mineurs *de l'Observance*, naquit, en 1390, d'une famille noble de Calatafami en Sicile, et quitta le monde pour vivre en ermite. Il entra ensuite chez les Franciscains, et il se distingua par son esprit de piété et de mortification. Il mourut à Alcami, vers l'an 1460, et les miracles qu'il avait opérés pendant sa vie le firent honorer comme bienheureux après sa mort. Le culte qu'on lui rendait de temps immémorial a été approuvé par Grégoire XVI en 1836.

ARIABE (sainte), *Ariabe*, est honorée comme martyre à Nicée.

ARINGOS (le bienheureux), évêque de Florence, dirigea par ses conseils les saints fondateurs de l'ordre des Servites qui remonte à l'année 1233. Ils venaient le consulter dans leurs doutes et lui soumettre les difficultés qu'ils éprouvaient dans les commencements. C'est par son avis qu'ils quittèrent l'habit de couleur cendrée pour en prendre un de couleur noire qu'ils ont toujours porté depuis.

ARISTE (saint), premier évêque de Ratzbourg, dans la basse Saxe, fut placé sur ce siége en 1058, par Albert, évêque de Brême, qui venait d'ériger cette ville en évêché, en sa qualité de légat du saint-siége.

ARMAND-JEAN LE BOUTHILLIER DE RANCÉ (le vénérable), réformateur de la Trappe, naquit à Paris, l'an 1626, et entra dans l'état ecclésiastique. Il devint chanoine de Notre-Dame, et obtint plusieurs abbayes ; mais il avait l'esprit plus que mondain, et se livrait aux plaisirs et même au désordre. Il avait près de trente-sept ans lorsqu'il se convertit ; mais on ne sait pas au juste ce qui opéra sa conversion ; les uns l'attribuent à une cause, d'autres à une cause différente. Quoi qu'il en soit, dès qu'il eut projeté son changement de vie, il ne parut plus à la cour, et il se retira dans sa terre de Véret, près de Tours. Ayant consulté plusieurs évêques sur le moyen le plus propre à se sanctifier, celui de Comminges lui conseilla d'embrasser l'état monastique. Le cloître

ne lui plaisait pas trop; mais après de mûres réflexions il se détermina à y entrer. Il vendit sa terre de Véret 300,000 livres qu'il donna à l'Hôtel-Dieu de Paris, se démit de ses bénéfices, et ne garda que le prieuré de Boulogne et l'abbaye de la Trappe, dont les religieux ne vivaient plus selon leurs règles primitives. Il obtint du roi un brevet pour y établir la réforme. Il prit lui-même l'habit à l'abbaye de Perseigne et fit profession en 1664. Revenu dans son abbaye, il soumit à la nouvelle réforme la plupart de ses religieux, en vertu d'expéditions qu'il avait obtenues de la cour de Rome : il eût bien voulu la faire adopter par les autres maisons de l'ordre de Cîteaux, mais n'ayant pu y réussir, il se contenta de l'établir d'une manière solide à la Trappe, qui reprit bientôt une vie nouvelle. Les religieux, continuellement occupés au travail des mains, à la prière et aux pratiques les plus austères, retraçaient l'image des anciens solitaires de la Thébaïde. Le pieux réformateur les priva des amusements les plus permis, leur défendit l'étude des lettres et des sciences : la lecture de l'Ecriture sainte et de quelques livres de piété, voilà toute la science qu'il disait leur convenir. C'est pour développer son idée qu'il composa le *Traité de la sainteté et des devoirs de l'état monastique*, qui fut combattu par Mabillon. Il eut aussi des démêlés avec les jansénistes, à cause de quelques lignes qu'il avait écrites au sujet de la mort d'Arnauld. Se sentant accablé d'infirmités, il se démit de son abbaye : et comme le roi lui permit de choisir son successeur, il nomma dom Zozime, qui mourut peu de temps après. Dom Gervaise, qui lui succéda, mit le trouble dans la communauté en inspirant aux religieux un esprit tout opposé à celui de la réforme. L'abbé de Rancé ayant trouvé moyen d'obtenir sa démission, l'envoya au roi. Dom Gervaise l'ayant appris, se rendit à la cour pour noircir le vénérable de Rancé, l'accusant de jansénisme, de caprice et de hauteur; mais malgré ses démarches et ses manœuvres, sa démission fut maintenue, et dom Jacques de la Cour nommé à sa place. L'abbé de Rancé mourut le 26 octobre 1700, et il expira sur la cendre et sur la paille, en présence de l'évêque de Séez et de toute sa communauté, à l'âge de soixante-quatorze ans. Il a laissé beaucoup d'ouvrages, parmi lesquels nous citerons : *Explication sur la règle de saint Benoît; Constitutions et Règlements de l'abbaye de la Trappe; Abrégé des obligations des chrétiens; Réflexions morales et Conférences sur les quatre Evangiles; Instructions et Maximes;* un grand nombre de *Lettres* spirituelles et divers écrits au sujet des études monastiques. On remarque, dans ce qu'il a écrit, du feu, de l'imagination, de la facilité et de l'élégance.

ARMELLE NICOLAS (la vénérable), *Armagila*, servante à Vannes, naquit en 1606, à Campenac, dans le diocèse de Saint-Malo. Elle était fille de Georges Nicolas et de Françoise Néant, villageois pauvres, mais pieux, qui lui donnèrent une éducation chrétienne. Après avoir servi dans diverses maisons, elle entra, à l'âge trente de ans, chez un gentilhomme de Vannes où elle passa le reste de sa vie. Dans cet humble état, elle se montra le modèle, non-seulement des servantes, mais encore des personnes les plus avancées dans la vertu. Dieu la favorisa de lumières extraordinaires sur les matières les plus relevées de la spiritualité, et sans autre maître que l'Esprit-Saint, elle parvint à un degré de perfection qui faisait l'admiration publique, quoique sa modestie lui fît cacher, autant qu'elle le pouvait, les grandes choses que la grâce opérait en elle. L'amour qu'elle avait pour Dieu exaltait son cœur au point qu'elle s'écriait souvent, comme l'épouse du Cantique, en saisissant le premier objet qu'elle rencontrait sous sa main : N'est-ce pas vous qui cachez le bien-aimé de mon âme? On rapporte même qu'elle mourut d'un excès de cet amour divin, et l'on ajoute que le démon, jaloux des faveurs célestes dont elle était inondée, lui apparut plusieurs fois, comme à saint Antoine, sous des formes horribles, afin de porter l'effroi dans son cœur. Elle avait soixante-cinq ans lorsqu'elle mourut en odeur de sainteté, le 24 octobre 1671, et son corps fut inhumé chez les Ursulines de Vannes.

ARMON (saint), est honoré à Castel, près de Lescar, dans le Béarn.

ARNALD, *Arnaldus*, abbé de Sainte-Justine de Padoue, est nommé bienheureux par les uns, et saint par d'autres.

AROASTE (saint), prêtre et missionnaire, habitait le désert de Scicy en Normandie, avec saint Gaud, saint Sénier, saint Paterne et saint Scubillion; mais ils sortaient souvent de leur solitude pour évangéliser les populations du voisinage, lesquelles étaient encore plongées dans les ténèbres de l'idolâtrie. Il florissait vers la fin du ve siècle.

ARPILA (saint), solitaire et martyr chez les Goths, fut brûlé vif dans une église avec deux prêtres et vingt-trois fidèles. Il souffrit sous Athanaric, vers l'an 370.

ARQUÈBE (le vénérable), *Archebius*, moine de Diolque en Egypte, florissait sur la fin du IVe siècle. Cassien rapporte qu'il abandonnait sa cellule à ceux qui venaient le visiter et leur faisait présent de tous ses meubles, afin de leur faire naître l'envie d'embrasser la vie des solitaires; ce qui lui réussit par trois fois. Il ne faut pas le confondre avec un autre Arquèbe, qui vivait dans le même temps, et qui, après avoir passé trente-sept ans dans le désert, fut élu évêque de Panephyse en Egypte.

ARSISE, *Arsisius*, qu'il ne faut pas confondre avec saint Orsise, disciple de saint Pacôme et troisième abbé de Tabenne, est mentionné par Pallade, qui lui donne les titres de *saint* et de *grand*.

ARVOIN (saint), *Arvonius*, évêque de Bangor, est honoré dans le pays de Galles en Angleterre.

ARYSDAGHÈS (saint), évêque de Diospont en Arménie, était fils de saint Grégoire l'Illuminateur, qui convertit l'Arménie à la foi chrétienne et qui fut le premier évêque de cette province. Il sortait de la famille royale des Arsacides et naquit avant la fin du IIIe siècle, à Césarée en Cappadoce, où résidait son père avant qu'il ne commençât ses travaux apostoliques. Il eut pour maître dans les sciences divines et humaines un personnage de grande réputation, nommé Nicomaque, qui avait embrassé depuis peu le christianisme. Tyridate, roi d'Arménie, que saint Grégoire avait converti et baptisé, appela Arysdaghès à Valarsabad, sa capitale, afin de seconder Grégoire dans l'administration de cette église naissante, et il était encore jeune lorsque son père le sacra évêque de Diospont. Il déploya dans son épiscopat une piété éminente, une grande fermeté et un zèle ardent pour la conversion des idolâtres. Tyridate le secondait de tout son pouvoir, et ils fondèrent plusieurs monastères où le saint évêque plaça des sujets qu'il destinait à devenir de dignes ministres de l'Eglise. Il bâtit deux églises, l'une à Tilveman, et l'autre à Khosan, dans la province de Sophène. Un jour qu'il se rendait dans cette dernière ville, il fut mis à mort par Archélaüs, gouverneur de la province, qui était païen et qui le haïssait à cause des progrès qu'il faisait faire au christianisme. Son martyre eut lieu l'an 339. Il est probable que c'est lui et non son père, qui assista en 325 au concile général de Nicée; car si Grégoire y est nommé le 36e dans la liste en arabe des Pères du concile, publiée par Selden, la liste publiée en latin met à cette même place Aristarcès, qui est le nom de notre saint, légèrement altéré : cette dernière liste mérite d'autant plus la préférence qu'il paraît que saint Grégoire était mort avant la tenue du concile.

ASCELINE (sainte), *Ascelina*, religieuse de Boulancourt, monastère de l'ordre de Cîteaux dans le diocèse de Troyes, rapporta de Cologne les chefs de

trois saintes que la tradition dit être ceux des trois saintes Foi, Espérance et Charité, mais qu'une plus saine critique attribue à trois compagnes de sainte Ursule.

ASCLEPAS (saint), évêque de Gaze et confesseur, assista en 325 au concile de Nicée, et le zèle qu'il montra pour la vraie foi le rendit odieux aux ariens. Ces hérétiques le calomnièrent auprès de l'empereur Constantin qu'ils avaient prévenu contre lui, et ce prince trop crédule le fit déposer en 330, sans lui permettre de se justifier des accusations qu'on lui avait intentées. Tout son crime ne consistait cependant que dans l'aversion qu'il témoignait hautement pour les erreurs impies d'Arius. Il fut rétabli sur son siége après la mort de Constantin; mais les ariens parvinrent encore à le faire chasser, et il se réfugia à Rome auprès du pape saint Jules, qui, dans un concile tenu en 342, reconnut l'innocence de sa vie et l'orthodoxie de sa doctrine. Le concile de Sardique le rétablit de nouveau dans ses droits et le vengea des imputations que les ariens ne se lassaient pas de répéter contre lui. On lit dans la vie de saint Porphyre, l'un de ses successeurs sur le siége de Gaze, qu'Asclépas fut un très-saint et très-bienheureux évêque, et qu'il souffrit beaucoup de tribulations pour la foi orthodoxe. Il y avait près de Gaze une église dont il était patron.

ASCLÉPIAS (saint), anachorète en Syrie, est appelé un homme admirable par Théodoret, qui le visita dans sa solitude. Il se faisait admirer, non-seulement par ses austérités, mais aussi par sa modestie, sa douceur et surtout par son hospitalité envers les étrangers. Animé d'un vif amour pour Dieu et d'un grand zèle pour le salut du prochain, il se rendait dans les bourgades et les villes au milieu desquelles il jetait en abondance des semences de vertu. Il eut pour disciple un solitaire nommé Jacques, qui devint aussi un grand serviteur de Dieu. Asclépias florissait au commencement du IVe siècle.

ASCOLE (saint), *Ascholius*, évêque de Thessalonique, était originaire de Cappadoce, et il quitta le monde et sa patrie pour aller mener la vie de reclus dans une solitude de l'Achaïe. Il y passa quelques années dans les exercices de la pénitence et de la contemplation. L'opinion qu'on avait de sa sainteté et de son mérite le fit placer sur le siége métropolitain de Thessalonique. Saint Damase le nomma son vicaire en Illyrie et, dans la lettre qu'il lui écrit à ce sujet, il le charge spécialement de veiller à ce qu'il ne se passe rien, à Constantinople, de préjudiciable à la foi et de contraire aux saints canons. Le pape s'exprimait ainsi, à cause de Maxime le Cynique, qui s'était fait nommer évêque de cette ville contre toutes les règles, mais qui ne jouit pas longtemps du fruit de son usurpation. Saint Ascole, par la vertu de ses prières, préserva la Macédoine de l'invasion des Goths. L'empereur Théodose étant tombé malade à Thessalonique en 380, Ascole lui administra le baptême et bientôt après cette cérémonie, Théodose recouvra la santé. L'année suivante, Ascole assista au concile tenu à Constantinople contre les Macédoniens, et en 382 il assista à celui de Rome, que saint Damase avait convoqué pour mettre fin au schisme d'Antioche. Ce fut pendant son séjour en Italie qu'il eut le bonheur de voir saint Ambroise, avec qui il était lié d'une étroite amitié, quoiqu'ils ne se fussent jamais vus avant cette entrevue. Il était aussi l'ami de saint Basile, son compatriote, à qui il adressa les Actes du martyre de saint Sabas le Goth, et saint Basile fait son éloge dans plusieurs de ses lettres. Il mourut en 383 et il eut pour successeur saint Anyse, son disciple. Saint Ambroise lui donne le titre de saint, mais il ne paraît pas qu'on lui ait jamais rendu aucun culte.

ASNAIRE (le bienheureux), *Asnarius*, abbé de Lezat en Languedoc, était honoré autrefois dans le diocèse de Rieux.

ASSAIRE (saint), est patron d'une église en Saintonge.

ASTURE, *Asturius*, évêque de Tolède, est nommé saint par saint Ildefonse, l'un de ses successeurs.

ATER (saint), martyr à Alexandrie avec saint Héron et un autre, fut arrêté l'an 250, pendant la persécution de Dèce. Conduit devant le juge, celui-ci eut recours aux promesses, aux menaces, ensuite aux tortures pour lui faire abjurer Jésus-Christ, mais rien ne pouvant l'ébranler, il le fit jeter dans le feu. Son martyre, ainsi que celui de plusieurs autres est rapporté dans une lettre que saint Denis d'Alexandrie écrivit à Fabius d'Antioche.

ATHANASE (saint), de Compostelle, a le titre de prédicateur évangélique.

ATHARD (le bienheureux), moine et disciple de saint Bernard, était occupé à fonder le monastère d'Himmérode près de Trèves, lorsque le saint abbé le chargea de visiter de sa part saint Gézelin ou Scocelin, célèbre solitaire d'Allemagne dont la réputation de sainteté s'était répandue dans toute l'Europe. C'est en 1134 qu'Athard s'acquitta de cette commission, et il le trouva non sans peine, car il n'avait point de demeure fixe. Il lui remit un vêtement que lui envoyait saint Bernard. Gézelin s'en revêtit en présence d'Athard, mais il s'en dépouilla aussitôt. Athard lui fit plusieurs questions sur des matières de spiritualité et surtout sur le chapitre des tentations; le solitaire lui répondit avec autant de sagesse que d'humilité, et en le quittant, il se recommanda à ses prières et à celles de saint Bernard. Athard a le titre de bienheureux dans la Vie de saint Scocelin.

ATTICUS, évêque de Constantinople, avait été moine de Sébaste en Arménie, et il était prêtre du clergé de Constantinople, lorsqu'il déposa contre saint Jean Chrysostome, son évêque, qui fut chassé de son siége. On mit à sa place Arsène qui mourut en 406, et saint Jean était encore vivant lorsqu'Atticus fut élu pour lui succéder. Cette élection fut désapprouvée par le pape saint Innocent, qui envoya des légats à Constantinople pour rétablir saint Jean Chrysostome; mais ceux-ci furent maltraités à l'instigation de l'impératrice Eudoxie, sans qu'il paraisse qu'Atticus ait trempé dans ces odieuses manœuvres. Aussi, après la mort du saint docteur, le pape lui accorda sa communion, à condition qu'il mettrait le nom de Jean dans les diptyques. Devenu possesseur légitime d'un siége qu'il n'avait pas ambitionné, mais qu'il avait eu le tort d'accepter avant qu'il ne fût vacant, il édifia son troupeau par ses vertus et l'instruisit par ses prédications. Il mourut en 437 et les Grecs l'honorent le 8 janvier. Il a laissé plusieurs ouvrages, entre autres un *Traité sur la foi et la virginité*, qu'il composa pour les princesses Pulchérie, Arcadie et Marine, sœurs de l'empereur Théodose le Jeune. Saint Cyrille d'Alexandrie et le pape saint Célestin font son éloge et se servent de son témoignage contre les erreurs de Nestorius. Saint Prosper d'Aquitaine le loue pour le zèle avec lequel il opposa aux pélagiens l'antiquité de la foi. Les conciles d'Ephèse et de Calcédoine citent ses écrits avec ceux des autres Pères et les opposent aux sectateurs de Nestorius et d'Eutychès.

ATTREBAND, missionnaire et martyr, s'était associé aux travaux apostoliques de saint Willehad, et il évangélisait depuis plusieurs années les Saxons, lorsque ceux-ci s'étant révoltés contre Charlemagne en 782, commencèrent les hostilités par le massacre de plusieurs missionnaires parmi lesquels on cite Attreband.

AUBIGNAN (saint), *Albininus*, est patron d'une église dans l'ancien diocèse de Saint-Pons.

AUDENCE (la bienheureuse), femme de saint Isique qui, de sénateur de Vienne en Dauphiné devint évêque de cette ville, après le milieu du Ve siècle, était la mère de saint Avit, qui succéda à son père en 490

sur le siége épiscopal de Vienne, et de saint Apollinaire qui devint évêque de Valence.

AUDERIC, *Audericus*, abbé de Saint-Claude en Franche-Comté, est nommé saint dans quelques manuscrits.

AUDERT (saint), est honoré dans le diocèse de Viviers.

AUDOIN (saint), évêque d'Angers, était frère de saint Domnole, évêque du Mans. Il florissait sur la fin du VI[e] siècle, et il eut saint Serin pour successeur.

AUGUSTIN D'ANCONE (le bienheureux), de l'ordre des Ermites de Saint-Augustin, né à Ancône l'an 1243, commença ses études dans sa patrie et vint les achever à l'université de Paris. Il avait déjà fait profession lorsqu'il assista, en qualité de docteur, au second concile de Lyon, tenu en 1274. Après un séjour de quelques années à Venise, il se rendit à Naples, où il passa le reste de ses jours, estimé et chéri des rois Charles et Robert. Il mourut en 1328, à l'âge de 85 ans, laissant plusieurs ouvrages dont le plus célèbre est sa *Somme de la puissance ecclésiastique*. On a aussi de lui des Commentaires sur l'Ecriture sainte, sur le Cantique de la sainte Vierge et sur le Maître des Sentences. Il est plus connu sous le nom d'André Triomphe, et on lui donne ordinairement le titre de bienheureux.

AUGUSTIN VEBSTER, prieur de la Chartreuse de Beauval dans le comté de Nottingham et martyr, fut condamné à mort pour n'avoir pas voulu reconnaître la suprématie ecclésiastique de Henri VIII, roi d'Angleterre, et pendu le 4 mai 1535.

AUGUSTIN VALLÉRIO, évêque de Vérone et cardinal, naquit à Venise en 1531 et sortait d'une des meilleures familles de cette ville. Après s'être fait recevoir docteur en théologie et en droit-canon, il obtint à vingt-sept ans une chaire de morale dans sa patrie. S'étant ensuite dégoûté du monde, il entra dans l'état ecclésiastique et succéda en 1565 au cardinal Bernard Navagéro, son oncle, qui se démit, en sa faveur, de l'évêché de Vérone. Il se lia d'une étroite amitié avec saint Charles Borromée, dont il imitait le zèle et les autres vertus. Grégoire XIII l'appela à Rome, le fit cardinal en 1583, et le mit à la tête de plusieurs congrégations. Il mourut saintement dans cette dernière ville en 1606, âgé de soixante-quinze ans. Les principaux ouvrages qu'il a laissés sont la *Rhétorique du Prédicateur*, qu'il composa par l'avis et sur le plan de saint Charles; *De recta philosophandi ratione, de acolythorum disciplina, de optima episcopi et cardinalis forma de cautione adhibendâ in edendis libris*.

AUGUSTIN TCHAO ou CHAUS (le vénérable), prêtre chinois et martyr, avait déjà mérité le titre de confesseur avant d'être élevé au sacerdoce. Employé dans la mission du Sut-chuen, il gagna beaucoup d'âmes à Jésus Christ et maintint dans la ferveur ceux qui possédaient, le don de la foi. Quoique parvenu à l'âge de près de soixante-dix ans, il continuait à se livrer avec le même zèle à ses travaux apostoliques, mais il avait un pressentiment de son martyre. Vers la fin de l'année 1814, il dit à un prêtre européen qui passait par son district : « Priez Dieu qu'il m'accorde la grâce de souffrir pour sa cause. » Il dit la même chose à un prêtre chinois, et la pensée qu'il verserait son sang pour Jésus-Christ le transportait d'une sainte joie qu'il manifesta en plusieurs circonstances. Arrêté au commencement de l'année suivante, il fut traité avec certains égards par le mandarin qui le conduisait à la capitale; cependant il eut beaucoup à souffrir, à cause de ses infirmités et de la faiblesse causée par son grand âge. Arrivé au terme de son voyage, il subit plusieurs interrogatoires, et ses juges admirèrent sa grandeur d'âme et la sagesse de ses réponses. On s'y prit de différentes manières pour lui faire fouler aux pieds la croix; mais comme les menaces et les promesses ne produisaient sur lui aucune impression, on lui donna soixante coups de bâton sur les chevilles des pieds et quatre-vingts soufflets sur le visage. Ces tortures altérèrent tellement sa santé déjà chancelante, qu'il mourut peu de jours après.

AUGUSTIN HUY (le vénérable), soldat tong-kinois et martyr, fut élevé dans la maison de Dieu, c'est-à-dire à l'école tenue par les missionnaires; mais la ferveur de ses premières années se démentit plus tard et il tomba dans le relâchement. Il s'était marié et il avait embrassé l'état militaire, lorsqu'il rentra en lui-même et revint à la pratique du christianisme. Le roi Minh-Menh ayant porté, en 1838, un édit qui ordonnait à tous les soldats de fouler aux pieds la croix; Augustin et deux de ses camarades, Nicolas Thé et Dominique Dat, refusèrent d'obéir à cet ordre impie, et ni les coups ni les tortures ne purent changer leur généreuse résolution. Les mandarins, leur ayant fait raser la tête, les postèrent aux portes de la ville, chef-lieu de la province de Nam-Dinh, chargés d'énormes cangues, exposés aux ardeurs d'un soleil brûlant, aux piqûres des insectes, aux outrages des infidèles et aux sollicitations de leurs parents et des mauvais chrétiens, qui les poussaient à l'apostasie. Augustin, dont l'éducation avait été soignée et qui était naturellement éloquent, ne laissait échapper aucune occasion de défendre sa foi et de parler en faveur de la vérité. A ceux qui lui reprochaient les scandales de sa vie, il répondait qu'il en avait un regret sincère et qu'il était disposé à les réparer au prix même de son sang. Les mandarins, que les discours du généreux confesseur réduisaient au silence, lui firent mettre un frein dans la bouche pour l'empêcher de parler; mais voyant que tous leurs efforts pour lui faire abandonner sa foi étaient impuissants, ils le firent empoigner par des soldats qui le soulevèrent de terre et le laissèrent retomber sur une croix, en criant qu'il l'avait foulée aux pieds. Augustin protesta contre cette violence et les mandarins vaincus firent une dernière tentative. On donna, par leur ordre, un breuvage narcotique aux trois soldats, on les amena devant le tribunal et on leur dit de marcher sur la croix. L'état de torpeur où ils se trouvaient ne leur laissant pas le libre exercice de leurs facultés, ils obéirent machinalement, sans savoir ce qu'ils faisaient; mais quand les vapeurs qui troublaient leur cerveau furent dissipées, ils apprirent avec douleur ce qu'ils avaient fait; ils protestèrent avec énergie contre l'indigne supercherie dont on avait usé à leur égard et rapportèrent au gouverneur l'argent qu'il leur avait donné comme récompense de leur soumission. Ils lui dirent que loin d'avoir renoncé à leur religion, ils étaient prêts à donner leur vie pour la foi chrétienne; mais on les chassa comme des insensés. Loin de s'applaudir de la liberté qui leur était ainsi rendue, ils n'aspiraient qu'à reprendre leurs fers. Ils résolurent, par le conseil de quelques missionnaires, d'aller trouver le roi lui-même et de lui remettre un placet dans lequel ils déclaraient qu'ils ne fouleraient jamais aux pieds la croix de Jésus-Christ. Après l'avoir signé, Augustin Huy et Nicolas Thé le portèrent à la cour, sans Dominique Dat, qui était retenu malgré lui par ses parents : le premier était accompagné de son fils, jeune homme de quinze ans. Arrivés à Hué, les grands mandarins et les membres du conseil royal les repoussèrent, et leur placet ne put parvenir au roi. Un jour que ce prince allait se promener à la campagne, ils accoururent sur son passage, se mirent à genoux, leur placet sur la tête et de l'herbe dans la bouche, selon l'usage du pays. Un grand mandarin prit le papier et le lut à Minh-Menh, qui entra dans une grande colère et ordonna de se saisir de ceux qui l'avaient présenté, de les jeter dans un cachot et de les contraindre à l'apostasie par les tortures. Le roi leur fit présenter deux papiers dont l'un relatait leur désobéissance et la peine de mort qu'ils avaient

encourue, et l'autre contenait des blasphèmes contre Jésus-Christ, leur laissant le choix de signer l'un ou l'autre. Ils signèrent avec joie le premier, heureux de ressaisir ainsi la palme du martyre qui avait failli leur échapper. On les scia par le milieu du corps le 13 juillet 1838, et leurs membres furent jetés dans la mer. Le séminaire des Missions-Etrangères possède du papier imbibé du sang d'Augustin Huy. Son fils fut étranglé deux jours après le supplice de son père, pour avoir refusé de marcher sur le signe sacré de la rédemption.

AUGUSTIN MOI (le vénérable), martyr tongkinois, était un pauvre journalier, qui gagnait son pain de chaque jour à la sueur de son front; mais son âme était riche des trésors de la grâce divine. Il était en voyage et passait à Duc-Trai, quand il fut arrêté par les païens comme suspect, parce qu'il était étranger. Pour s'assurer de sa religion on voulut lui faire fouler aux pieds la croix, et comme il refusait, il fut conduit en prison et mis avec d'autres confesseurs, dont le plus célèbre était Pierre Tu. Après une captivité de plus de dix-huit mois, pendant laquelle il subit divers interrogatoires et de cruelles tortures, il fut condamné à mort et décapité avec trois de ses compagnons le 18, décembre 1839.

AUGUSTIN DIEN (le vénérable), clerc tonsuré du Tong-King oriental, avait d'abord apostasié au commencement de la persécution du roi Minh-Menh, mais il se releva de sa chute, confessa de nouveau la foi qu'il avait reniée, et subit une détention de cinq mois qu'il consacra à la pénitence; il avait quarante ans lorsqu'il fut décollé, le 29 avril 1840.

AURÉE, abbesse de Pavilly, était fille du comte Amalbert, qui, de concert avec saint Philibert, fonda le monastère de Pavilly, où sa fille reçut le voile des mains de sainte Austreberte, première abbesse de ce monastère. Aurée fut la quatrième abbesse et mourut vers le milieu du VIIIe siècle. Quelques auteurs lui donnent le titre de sainte.

AURÈLE D'ANTHIDON (saint), était honoré autrefois d'un culte public en Palestine, comme on le voit dans Sozomène.

AURÈLE (saint), évêque en Arménie, était honoré autrefois à Verceil, où son corps avait été apporté et placé dans l'église de Saint-Mazaire du Castel. Il fut ensuite transporté à Hirsange, près de Spire.

AURÈLE (saint), est patron d'une église dans le diocèse de Cahors.

AURÈLE, évêque du Puy, est mentionné par saint Grégoire de Tours. Les anciens diptyques du diocèse le qualifient de saint.

AUSSANS (saint), *Auxentius*, est honoré dans le pays d'Astarac en Gascogne.

AUSTIER, *Austerius*, évêque de Périgueux, florissait au commencement du VIIe siècle et mourut vers l'an 630. L'auteur de la Vie de saint Geri de Cahors le met au rang des plus saints évêques de France.

AUXENCE, martyr à Césarée en Palestine, était un vénérable vieillard, qui confessa Jésus-Christ pendant la persécution de Maximin II. Urbain, gouverneur de la province, le condamna à être exposé aux bêtes, et il subit ce supplice l'an 307. Son nom, qui nous a été conservé par Eusèbe, ne se trouve dans aucun martyrologe.

AUXIEN DE NICE, *Auxianus*, est nommé saint dans quelques manuscrits.

AUXILIEN (saint), *Auxilianus*, est honoré comme martyr à Sainefontaine, dans le diocèse de Langres.

AUXONE, évêque de Viviers, où il transféra le siége épiscopal qui auparavant était à Albe, est nommé bienheureux dans d'anciens manuscrits.

AVÉ (la vénérable), *Ava*, reine de Pologne et épouse du roi Sigismond, était née en 1572, et mourut en odeur de sainteté l'an 1598, à l'âge de vingt-cinq ans.

AVERTIN (le bienheureux), est honoré à Lucques en Toscane, où son corps fut trouvé, en 1513, dans l'église de Saint-Pierre qu'on démolissait, et porté à la cathédrale avec ceux de saint Sénèse et de saint Romée.

AVOUERE (saint), *Audoerus*, est honoré proche de Saint-Prex dans le diocèse de Chartres.

AVOGE (saint), *Dabeocius*, confesseur en Irlande, est honoré dans la province d'Ultonie, où il y a une abbaye qui porte son nom, et qui est située près du lieu qu'on appelle le *Purgatoire de Saint-Patrice*.

AVOLE (saint), *Avolus*, évêque de *Clermont*, est honoré à Saint-Allyre.

AYLERAIN (saint), *Agileranus*, surnommé le Sage, était Irlandais de nation, et il est honoré dans cette île.

AYLETHS (saint), *Agilethes*, est honoré dans le comté d'Essex, en Angleterre où il y a une église de son nom.

AYRAN (saint), *Ageranus*, moine de l'abbaye de la Fontaine, près de Bèze en Bourgogne, fut mis à mort l'an 888, par les Normands venus du Danemarck, et il est honoré comme martyr.

AZARIE (sainte), est honorée à Glane, dans l'ancien diocèse de Laon, où il y a une chapelle qui porte son nom.

AZOND (saint), abbé de Solignac, a donné son nom à une église du diocèse du Puy.

B

BABEL (saint), *Babylius*, fut le coopérateur des travaux apostoliques de saint Clars, martyrisé près de Lectoure.

BACHYLLE (saint), *Bachyllus*, évêque de Corinthe sur la fin du IIe siècle, écrivit un Traité touchant la célébration de la fête de Pâques, question agitée alors et qui fut portée à Rome, sous le pape saint Victor, par une lettre que Bachylle lui adressa au nom des évêques d'Achaïe; ce qui a fait croire qu'elle fut le résultat d'un concile tenu à ce sujet.

BACHLAS (saint), est invoqué dans les anciennes litanies anglaises.

BAGNATI, jésuite, né à Naples en 1651, fut chargé par ses supérieurs du ministère de la prédication, et il s'en acquitta avec de grands succès. Ses vertus égalaient son éloquence. Il mourut à Naples en odeur de sainteté l'an 1727, dans sa soixante-seizième année. Il a laissé des Sermons, des Panégyriques, l'*Art de bien penser*, l'*Ame dans la solitude*, et quelques autres ouvrages.

BAHUTA (sainte), martyre en Perse, était une dame noble de Beth-Séleucie. N'ayant pas voulu abjurer la religion chrétienne, elle fut mise à mort par ordre du président de la province, vers l'an 345, sous le règne de Sapor II.

BACQ (saint), *Bacchus*, souffrit le martyre sous un calife des Arabes et par son ordre.

BAL (saint), *Ballus*, était patron d'une ancienne église qui dépendait de Saint-Victor de Marseille, et qui subsistait encore en 1113.

BALTRANIN (saint), *Balthraninus*, abbé de Lure en Franche-Comté, y est honoré d'un culte public depuis plusieurs siècles.

BARAQUE (saint), *Barachius*, était honoré de temps immémorial à Blois, dans l'église paroissiale de Saint-Calès, lorsqu'en 1653, Jacques L'Escot, évêque de Chartres, plaça son corps dans une châsse neuve : Gaston, duc d'Orléans et frère de Louis XIII, assista à la cérémonie.

BARBARIQUE (saint), *Barbaricus*, est honoré dans la Marche d'Ancône.

BARBASIMÈS (saint), évêque et martyr en Perse, souffrit vers le milieu du IVe siècle, pendant la grande persécution du roi Sapor II.

BARDUCCIO (le bienheureux), d'une famille distinguée de Florence, naquit vers le milieu du XIIIe siècle. Il mena dans le monde la vie d'un anachorète et se fit admirer par sa piété, ses mortifications, sa charité envers les pauvres et son détachement des biens terrestres. L'amitié toute sainte qu'il avait pour le bienheureux Jean Vespignano et les exemples de ce serviteur de Dieu, contribuèrent beaucoup à l'élever à une haute perfection. Il mourut la même année que son ami, c'est-à-dire en 1331, et son corps fut inhumé dans l'église du Saint-Esprit à Florence : mais il fut brûlé en 1370, lors de l'incendie qui réduisit en cendres cette église et le couvent qui y était joint. Les Florentins l'honorent comme bienheureux, mais il ne paraît pas que son culte ait été approuvé par le saint-siége.

BARLAAM (saint), solitaire dans l'Inde, se déguisa en marchand pour aller instruire dans la foi un jeune prince nommé Josaphat, qui l'avait prié de lui enseigner les dogmes de la foi. Sous prétexte de lui montrer des bijoux et autres choses rares, ils s'entretenaient des vérités chrétiennes, et bientôt après le jeune prince reçut le baptême. Son père ayant remarqué son changement de religion voulut décharger sa colère sur le prétendu marchand qui parvint à s'échapper. Josaphat, après diverses persécutions, succéda à son père et se démit ensuite de la couronne pour aller finir ses jours dans la solitude de Barlaam qui vivait encore.

BARNET, *Barnitus*, est placé dans le calendrier de Ferrarius avec le titre de saint, sous le 5 janvier. Camérarius, qui lui donne aussi le même titre, le nomme le 15; mais il ne paraît pas qu'on lui ait jamais rendu aucun culte même en Irlande, sa patrie.

BAROCAS (saint), *Barochas*, domestique de saint Porphyre, évêque de Gaze et ensuite sous-diacre, vivait au commencement du Ve siècle, et il était autrefois honoré en Palestine.

BARS (saint), est honoré dans l'ancien diocèse de Comminges.

BARSUMAS (saint), qu'il ne faut pas confondre avec l'hérésiarque de ce nom, est honoré dans la ville de Sis en Arménie où se gardent ses reliques.

BARTHELEMI TEXIER, général des Dominicains, né l'an 1379 à Draguignan, entra jeune dans l'ordre de saint Dominique, et ses supérieurs l'envoyèrent faire ses hautes études à Paris où il reçut le bonnet de docteur. Il enseigna ensuite l'Écriture sainte dans plusieurs maisons de son ordre. Elu provincial de Provence, il contribua à l'extinction du grand schisme en travaillant à réunir toutes les maisons de l'ordre sous le même général qui reconnaissait pour pape légitime Martin V. Il était malade à Avignon lorsqu'il fut choisi en 1426 par le chapitre général de Bologne pour succéder à Léonard de Datis en qualité de supérieur de l'ordre. Un des premiers actes de son administration fut la réforme du couvent de Bologne. Il envoya de ses religieux en Allemagne, en Bohême et dans les autres contrées du Nord pour combattre l'hérésie des hussites. Il présida aux chapitres généraux tenus à Cologne, à Lyon et à Colmar d'où il se rendit au concile de Bâle. Il prit une part active aux travaux de cette assemblée, mais voyant la tournure schismatique que prenaient les affaires, il quitta Bâle dès le mois de mai 1437 pour aller tenir à Venise le chapitre général de son ordre. Deux ans après, il en tint un autre à Savellan en Piémont. Les dernières années de sa vie furent occupées à visiter les maisons que l'ordre possédait en France, et il y avait vingt-trois ans qu'il le gouvernait, lorsqu'il mourut à Lyon le 24 juillet 1449 à l'âge de soixante-dix ans. Léandre Albert rapporte qu'il opéra plusieurs miracles pendant sa vie et après sa mort. Son tombeau fut profané et dégradé par les Calvinistes sur la fin du XVIe siècle.

BARTHELEMI DES MARTYRS, archevêque de Brague en Portugal, fut surnommé *des Martyrs*, du nom que portait l'église dans laquelle il reçut le baptême. Né à Lisbonne en 1514, de parents recommandables par leur piété et leur charité pour les pauvres ; quoique leur fortune fût médiocre, il fut initié dès son enfance aux bonnes œuvres de sa mère qui le chargeait de porter les aumônes qu'elle faisait passer en secret aux pauvres honteux. Il n'avait que quinze ans lorsqu'il fit ses vœux de religion chez les dominicains de Lisbonne après une année de noviciat, et bientôt sa réputation de science et de sainteté lui attira l'estime universelle, au point que les principaux seigneurs de la cour recherchaient sa conversation et même son amitié. Il fut chargé par ses supérieurs du ministère de la prédication, et ses succès dans cette fonction furent dus à son esprit de prière, à son détachement des choses terrestres et à son zèle pour le salut des âmes plus encore qu'à ses talents et à son éloquence. Il enseigna la théologie à don Antonio que le roi Jean III, son oncle, destinait à l'Église. Louis de Grenade, aussi dominicain et ami de Barthélemi, ayant été nommé archevêque de Brague par la reine Catherine, veuve de Jean III, dont il était le confesseur, refusa par humilité ce premier siége du royaume et y fit nommer en 1558 son saint ami. Celui-ci, qui voulait aussi décliner ce fardeau, n'ayant pu faire agréer son refus, se soumit avec tant de répugnance et de crainte qu'il en tomba dangereusement malade. La manière dont il régla son palais, le zèle qu'il déploya dans le gouvernement de son diocèse et les sommes considérables qu'il consacrait au soulagement des malheureux, le firent admirer comme un prélat digne des temps apostoliques. Il parut avec éclat au concile de Trente où sa réputation l'avait précédé, et il y combattit l'opinion de ceux qui, par un respect malentendu, ne voulaient pas qu'on fît des règlements pour la réformation des cardinaux. Il représenta avec force que plus une dignité ecclésiastique est éminente, plus ceux qui en sont investis doivent être mis dans l'heureuse nécessité de mener une vie régulière et édifiante, et c'est à cette occasion qu'il prononça ces paroles célèbres : *Illustrissimi cardinales egent illustrissima reformatione.* Il soutint avec non moins d'énergie, que la résidence des évêques dans leur diocèse était de droit divin et que c'était là une obligation dont on ne pouvait se faire dispenser que dans des cas très-graves. De Trente il se rendit à Rome où il fut reçu avec de grands égards par le pape Pie IV et par tous les prélats de sa cour. Saint Charles Borromée, neveu du pape, le consulta sur sa position qui ne lui permettait pas de gouverner par lui-même son église de Milan, et se montra disposé à rompre les liens qui l'enchaînaient à Rome, si son devoir l'y obligeait, ajoutant qu'il regarderait sa décision comme la décision de Dieu même. Barthélemi rassura sa conscience alarmée, lui dit qu'il ne devait pas quitter le poste où la Providence l'avait appelé ; que ses occupations se rapportant au service de l'Église universelle, étaient dans l'ordre; qu'il devait donc rester auprès de son oncle, qui, à cause de son grand âge, avait besoin de son secours; mais qu'il devait être dans la disposition d'aller gouverner son église en personne, aussitôt que les circonstances le lui permettraient. Saint Charles, heureux de se sentir déchargé d'une inquiétude qui oppressait son cœur, se jeta au cou de l'archevêque de Brague, et lui dit

en l'embrassant : « Dieu vous a envoyé à Rome exprès pour me tirer de l'inquiétude qui me tourmentait : maintenant que je connais sa volonté sur moi, je m'efforcerai de l'accomplir avec fidélité. » De retour à Brague, il s'appliqua à faire exécuter dans son diocèse, les décrets du concile de Trente. Dans une visite pastorale, il vit un jour dans les champs un jeune berger qui restait près de son troupeau au milieu d'un violent orage, tandis qu'il pouvait se mettre à l'abri dans une caverne voisine ; ce qu'il ne voulut pas faire, dans la crainte que le loup ne profitât de son absence pour se jeter sur les bêtes confiées à sa garde. Quelle leçon pour un pasteur des âmes, dit Barthélemi à ceux qui l'accompagnaient! Avec quel soin ne doit-il pas veiller pour les garantir des piéges du démon! Il y avait deux ans que le Portugal était sous la domination espagnole, lorsqu'il obtint la permission de quitter son archevêché, permission qu'il avait déjà sollicitée, mais en vain, sous les papes Pie IV et Pie V, mais qui lui fut enfin accordée sous Grégoire XIII. Il se retira à Viana, dans le couvent des Dominicains où il ne voulut qu'une petite cellule. En quittant ses diocésains qui pleuraient la perte d'un père chéri et vénéré, il leur promit qu'il ne cesserait jamais de les recommander à Dieu dans ses prières. Après avoir passé huit ans dans sa retraite, il mourut le 18 juillet 1590, étant dans sa soixante-seizième année, après une maladie longue et douloureuse. On assure qu'il s'est opéré plusieurs miracles par son intercession. Il a laissé quelques ouvrages de piété, entre autres l'*Aiguillon des pasteurs*.

BARTHELEMI HOLZHAUSER (le vénérable), restaurateur de la vie canoniale parmi les clercs séculiers, naquit l'an 1613, à Longnau, près d'Augsbourg, et sortait d'une famille pauvre. Il fit ses études sous des ecclésiastiques charitables qui voulurent bien se charger de lui enseigner le latin et les humanités. Il alla ensuite étudier la philosophie et la théologie à Ingolstadt. Ayant été ordonné prêtre en 1639, il exerça d'abord le ministère dans cette dernière ville et devint ensuite curé de Leoggenthal, dans le Tyrol. Jean Philippe de Schœnborn, électeur de Mayence, l'appela dans ses états et le fit curé-doyen de Bingen, près de Mayence. Au milieu de ses fonctions pastorales, il s'appliqua à la sanctification du clergé, en réformant l'ordre des clercs séculiers, et cette réforme se propagea rapidement surtout dans l'Allemagne méridionale. On rapporte qu'il guérit plusieurs malades par ses prières, et que Dieu le favorisa du don de prophétie. Il mourut en odeur de sainteté à Bingen le 20 mai 1658, dans la quarante-cinquième année de son âge. Il a laissé, entre autres ouvrages, une *Interprétation de l'Apocalypse de saint Jean*, qui ne va que jusqu'au cinquième verset du XVe chapitre ; ouvrage étonnant, dit-on, et qui offre une si admirable concordance des temps et des événements, que les autres commentaires de ce livre sacré ne sont en comparaison que des jeux d'enfants. Il le composa à Leoggenthal, pendant qu'il était accablé de grandes tribulations, au milieu desquelles il se livrait à une prière incessante, et passait des journées entières sans boire ni manger, s'isolant de toute société humaine. Comme on lui demandait quel était l'état de son âme, quand il l'avait écrit, il fondit en larmes et répondit : J'étais comme un enfant dont on conduit la main pour le faire écrire. Ce commentaire, resté manuscrit pendant plus d'un siècle et demi, n'a été imprimé qu'en 1799. Le vénérable Holzhauser a aussi laissé un livre de *Visions* qui n'a pas encore vu le jour.

BARTHELEMI QUENTAL (le vénérable), fondateur de la congrégation de l'Oratoire en Portugal, naquit en 1626, à l'île Saint-Michel, qui est une des Açores, et donna, dès son enfance, des marques d'une piété singulière. Ayant été élevé au sacerdoce, il devint confesseur de la chapelle du roi de Portugal et l'un de ses prédicateurs ordinaires. Il introduisit dans sa patrie les religieux oratoriens, et y établit leur première maison en 1668. Il mourut saintement en 1698, à l'âge de soixante-douze ans, après avoir refusé l'évêché de Lamégo. Il a été déclaré vénérable par le pape Clément XI. On a de lui des *Méditations sur les Mystères* et des *Sermons*.

BARTHELEMI DE BLENDE, jésuite et missionnaire en Amérique, naquit le 24 août 1675, d'une famille distinguée de Bruges, entra jeune dans l'ordre des jésuites, et après avoir terminé d'une manière brillante son cours de théologie dans leur maison de Malines, il fut destiné par ses supérieurs à aller prêcher la foi dans le Paraguay. Il s'embarqua à Cadix avec l'archevêque de Lima, mais leur vaisseau fut pris par les Hollandais, qui étaient alors en guerre avec l'Espagne. Rendu à la liberté, il s'embarqua une seconde fois et se rendit à Buénos-Ayres, où son premier soin fut d'apprendre la langue des Guaraniens qu'il devait visiter. Lorsqu'il fut de retour de cette expédition, le provincial du Paraguay le chargea de découvrir un chemin plus court que la route du Pérou, pour parvenir aux missions des Chiquites, et lui associa le père de Arce qui avait le premier découvert cette tribu de sauvages. Les deux religieux s'embarquèrent au port de l'Assomption le 24 janvier 1715, et en remontant le fleuve du Paraguay, ils rencontrèrent une barque remplie de Layaguas, qui venaient implorer leur protection contre d'autres peuplades. Ils furent accueillis avec bonté et on les plaça dans une île où ils n'avaient plus rien à craindre de leurs ennemis. Le père de Blende se mit à étudier leur langue, et bientôt il fut en état de leur donner des instructions qu'ils semblaient écouter avec docilité. Arrivés aux sources du Paraguay, le père de Arce quitta son compagnon pour s'avancer dans les terres, et le vaisseau commençait à redescendre le fleuve, lorsque les perfides Layaguas l'entourèrent de leurs canots, s'en rendirent maîtres et massacrèrent tous ceux qui le montaient, à l'exception du Père de Blende, dont les manières avaient touché le chef de ces barbares. Le zélé missionnaire s'appliqua à les éclairer et à les ramener à une vie moins dissolue ; mais ils ne virent en lui qu'un censeur importun dont il fallait se débarrasser, et, profitant du moment où leur chef venait de partir pour une expédition, ils se précipitent vers la cabane du Père de Blende et tuent le néophyte qui lui servait d'interprète. La nuit étant survenue, le Père la passa en prières; et le lendemain, entendant les cris des barbares qui se dirigeaient vers sa retraite, il mit son chapelet autour de son cou, marcha d'un pas ferme vers ses assassins, et s'étant mis à genoux sur leur passage, il attendit tranquillement la mort. L'un de ces furieux lui déchargea sa massue sur la tête, les autres l'achevèrent à coups de lances et jetèrent son corps dans le fleuve. Ce fut un Layagua converti qui raconta dans la suite la mort du missionnaire avec toutes ses circonstances dont il avait été lui-même témoin. Il rapporta en outre que le Père de Arce, étant revenu de son voyage, trois mois après avait éprouvé le même sort que son confrère.

BARTHELEMI ALVAREZ, jésuite et martyr au Tong-King où il exerçait les fonctions de missionnaire, fut décapité pour la foi en 1736 avec Emmanuel Abreu et deux autres de ses confrères.

BARTHOLE (le vénérable), de l'ordre des Servites, mourut dans le duché d'Urbin l'an 1300, et son tombeau est honoré par un grand concours de fidèles, tous les ans le lundi de Pâques.

BARTHUS (saint), prêtre et martyr chez les Goths occidentaux, souffrit vers l'an 370, pendant la persécution du roi Athanaric. Il fut brûlé dans une église à laquelle les païens mirent le feu.

BASEILLE (sainte), n'est connue que pour avoir donné son nom à un bourg de Guienne, près de Marmande, qui s'appelle Sainte-Bazeille.

BASSE, *Bassa*, abbesse d'un monastère qu'elle avait fondé à Jérusalem, en fonda aussi un pour des moines. Elle florissait dans le Ve siècle, du temps de saint Euthime, et l'auteur de la Vie du saint abbé, qui la mentionne avec éloge, lui donne les noms de pieuse et d'amante de Dieu. Bollandus va plus loin et lui donne le titre de bienheureuse.

BASSUS (saint), évêque et martyr, est loué par saint Jean Chrysostome.

BATHARD (le bienheureux), prêtre en Bavière, sortait de l'illustre famille des comtes d'Andech, et florissait dans le IXe siècle, sous Louis le Débonnaire et ses fils. En 850 il fit construire à ses frais l'église de Diessen, qui est dédiée à saint Georges.

BAUDEGONDE (la bienheureuse), abbesse de Notre-Dame de Saintes, est nommée sainte par Raban.

BAUDOIN Ier, empereur de Constantinople, était comte de Flandre lorsqu'il se croisa pour aller en Palestine. Les Français et les Vénitiens, en se rendant à cette expédition, ayant pris Constantinople sur les Grecs, nommèrent Baudoin empereur latin. C'était un prince pieux, chaste, prudent et courageux. Elu en 1204, il y avait à peine deux ans qu'il régnait, lorsqu'il alla mettre le siége devant Andrinople, qui tenait encore pour les Grecs; mais Joannice, roi des Bulgares, étant venu avec une armée au secours de cette ville, Baudoin leva le siége pour marcher à sa rencontre. Il fut vaincu, fait prisonnier et jeté dans un cachot. La reine des Bulgares ayant obtenu du roi son mari la permission de visiter le prince captif, sous prétexte de lui porter quelques secours, mais dans la réalité pour satisfaire la passion qu'elle avait conçue pour lui, lui dit un jour : Vous pouvez, sans rançon, délivrer deux captifs. — Et qui sont-ils? — Vous, et moi que vous tirerez de la servitude où je gémis sous la tyrannie d'un mari barbare. Laissons à Joannice ce misérable empire de Constantinople qui ne peut plus subsister, et retournez avec moi dans vos états; je vous en procurerai les moyens. Baudoin refuse et lui fait entendre que sa conscience ne lui permet pas d'accepter ses offres. Elle sort furieuse, le menaçant de la mort. Le lendemain, elle revient à la charge et éprouve un nouveau refus. Alors elle va trouver Joannice et accuse Baudoin du crime dont elle était coupable. Joannice, aussi crédule que féroce, invite ses courtisans à un festin, et y fait amener le captif qu'il livre à leurs insultes; il lui fait ensuite couper les bras et les jambes et le fait jeter dans une fosse où il vécut encore trois jours. Ses restes mortels, abandonnés aux bêtes féroces et aux oiseaux de proie, furent recueillis par une femme pieuse qui leur donna la sépulture. C'est ainsi que comme un autre Joseph il se montra un modèle de chasteté, et qu'il mourut martyr de cette belle vertu.

BAUDRAN, *Waltchramnus*, restaurateur du monastère de Lure en Franche-Comté, est nommé bienheureux dans la Vie de saint Deil.

BAUFROI ou BADEFROI, époux de sainte Frameuse ou Framechilde, et père de sainte Austreberte, était un des principaux seigneurs de la cour dans le VIIe siècle. Il est qualifié de comte Palatin ou comte du palais, poste qu'il occupa sous Dagobert Ier. Tout ce qu'on sait de lui c'est que, de concert avec sa sainte épouse, il employa ses grands biens à des œuvres de miséricorde, à des fondations pieuses et à la construction des églises. Il est honoré comme saint dans quelques églises de l'Artois.

BAUGULFE (saint), abbé de Fulde, succéda, à ce que l'on croit, à saint Sturmes, fondateur de cette abbaye, et mourut sur la fin du VIIIe siècle. Sa Vie a été écrite par Candide, l'un de ses disciples.

BAUSON (saint), *Bauso*, est honoré à Rome où ses reliques furent portées au VIe siècle.

BAYTHENÉE, *Baltheneus*, abbé de Hy sur les côtes d'Ecosse, succéda à saint Colme, et mourut l'an 601. Il est nommé saint dans quelques manuscrits.

BÉATRIX DE SYLVA, fondatrice de l'ordre de la Conception, sortait d'une famille illustre de Portugal, et fut élevée près de l'infante Elisabeth. Cette princesse ayant épousé, en 1447, Jean II, roi de Castille, l'emmena avec elle. Les dames de la cour, jalouses de la beauté de Béatrix, de son esprit et de ses belles qualités, la calomnièrent auprès de la reine, qui la fit emprisonner. Son innocence fut bientôt reconnue et on lui rendit la liberté; mais malgré les offres avantageuses que lui fit la cour, elle ne voulut plus remettre le pied sur ce terrain glissant, et se retira chez les Dominicaines de Tolède. En 1484, elle fonda l'ordre de la Conception et mourut en odeur de sainteté peu de temps après, pleurée des pauvres dont elle était la mère, et de ses religieuses dont elle était le modèle.

BEDARD (saint), est patron d'une église du diocèse de Rodez.

BEHI (saint), est honoré en Bretagne, dans l'ancien diocèse de Léon.

BENDOLIN (saint) *Beudolinus*, est honoré à Forvio en Lombardie.

BENE (saint), solitaire dans la Thébaïde, florissait sur la fin du IVe siècle. Pallade, qui le visita, dit qu'il était le plus doux des hommes. Les solitaires qui vivaient avec lui assuraient que jamais serment ni mensonge n'étaient sortis de sa bouche, que jamais personne ne l'avait vu en colère, qu'il observait constamment un rigoureux silence, et qu'il faisait toutes ses actions avec une telle tranquillité, qu'on l'aurait pris pour un ange plutôt que pour un homme.

BENÉDICTE, *Benedicta*, première abbesse de Torenne, était fille de saint Aufroy, comte de Huy et de Louvain, et florissait dans le XIe siècle. Elle est placée parmi les saints de Liége par Fisen.

BENIGNE (saint), est honoré dans le diocèse du Puy.

BENIGNE (saint), solitaire à Glastenbury en Angleterre, était autrefois honoré dans le comté de Sommerset.

BENJAMIN, anachorète de Nitrie, est nommé bienheureux par Pallade.

BENJAMIN, martyr en Saxe avec plusieurs autres, secondait saint Willehad dans la mission qu'il donnait aux Saxons depuis plusieurs années. Mais ceux-ci s'étant révoltés à l'instigation de Witikind, leur chef, commencèrent les hostilités par le massacre des missionnaires. Benjamin et ses compagnons furent mis à mort l'an 782.

BENOIT DE VAG (saint), solitaire en Hongrie, fut massacré par des voleurs dans le XIe siècle. Son corps est honoré à Ratisbonne dans l'église de Saint-Emmeran.

BENOIT (saint), curé de la paroisse de Saint-Genès à Compète, dans le diocèse de Lucques, florissait dans le XIIe siècle, et il est honoré à Lucques. Son corps se garde dans la cathédrale de cette ville, sous l'autel de saint Blaise.

BENOIT-JOSEPH LABRE (le vénérable), né en 1748, à Amette, près de Boulogne, se distingua, dès son enfance, par sa piété et l'innocence de ses mœurs. Un vif attrait pour la vie retirée et pénitente le fit entrer chez les Chartreux, ensuite chez les Trappistes; mais la faiblesse de sa santé ne lui ayant pas permis d'y faire profession, il alla se fixer à Rome, où il vécut dans la pauvreté et l'exercice des vertus chrétiennes. Il y mourut en odeur de sainteté, le 16 avril 1783, à l'âge de trente-quatre ans. Les miracles opérés à son tombeau l'ont fait déclarer vénérable par la congrégation des Rites, et l'on procède à sa béatification. Un ministre protestant d'Amérique, M. Thayer, se trouvant à Rome quelque temps après la mort du serviteur de Dieu,

et ayant pris connaissance des procédures qui constataient ces miracles, ne put s'empêcher de dire que si ceux à qui l'Église décerne un culte avaient opéré des merveilles aussi authentiques, il serait impossible d'avoir le moindre doute sur leur sainteté; et il lui fut répondu que ces miracles qui lui paraissaient si frappants ne suffisaient pas, d'après les règles établies pour la canonisation des saints. Cette réflexion le frappa tellement qu'il se fit catholique.

BERBINDE (saint), *Berbinda*, moine à Jérusalem, était honoré autrefois en Palestine.

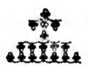
BERGITE ou BERTIGITE (sainte), abbesse en Thuringe, était Anglaise de naissance, fille de sainte Cunihite et cousine de saint Lul. Elle était religieuse au monastère de Wimburn dans le comté de Dorset, lorsque, en 748, sainte Tetta, son abbesse, sur la demande de saint Boniface, archevêque de Mayence, la fit partir pour l'Allemagne avec sa mère, qui avait aussi pris le voile, et plusieurs autres religieuses, à la tête desquelles était sainte Liobe. Bertigite fut chargée du gouvernement des monastères fondés en Thuringe par saint Boniface. Elle y introduisit le véritable esprit monastique qu'elle avait puisé dans sa patrie, et y forma en peu de temps des religieuses ferventes, quoique celles à qui elle donnait le voile fussent des personnes qui venaient de quitter le paganisme. Elle est honorée comme sainte en Thuringe.

BERGONDY (saint), *Verecundus*, a donné son nom à une église du Quercy.

BERLÈRE (saint), est honoré à Saint-Guislain en Hainaut, le quatrième dimanche après Pâques.

BERNARD (saint), est honoré dans l'ancien diocèse de Die en Dauphiné.

BERNARD DE QUINTAVALLE (le bienheureux), premier disciple de saint François d'Assise, était l'un des principaux bourgeois de cette ville, et il était universellement estimé pour sa prudence et pour sa piété. La conduite que tenait saint François l'étonna singulièrement, et, désireux de l'étudier de plus près, il l'invita un jour à souper chez lui et lui fit préparer un lit à côté du sien dans sa propre chambre. Lorsque François crut son hôte endormi, il se leva, et s'étant mis à genoux, les bras étendus en croix et les yeux élevés vers le ciel, il répétait de temps en temps, en versant des larmes : Mon Dieu et mon tout : ce qui dura toute la nuit. Bernard, qui l'observait à la lueur d'une lampe, se disait à lui-même : C'est là certainement un serviteur de Dieu. Après d'autres épreuves du même genre, il se décida à se mettre sous sa conduite. Il vendit donc ses biens, en distribua le prix aux pauvres et s'attacha à saint François, dont il devint un des plus fidèles imitateurs.



BERNARD DUÉ (le vénérable), prêtre tong-kinois et martyr, naquit en 1755. Pendant plus d'un demi-siècle il exerça les fonctions du saint ministère dans le vicariat du Tong-King oriental, et, durant sa longue carrière, il avait converti un grand nombre d'infidèles. Son zèle, ses talents, ses vertus et les services qu'il avait rendus à la chrétienté, dont il était le plus ferme appui, lui avaient concilié l'estime générale, et on le chérissait comme un père. Il avait quatre-vingt-trois ans, lorsqu'il apprit l'arrestation de Mgr Delgado, son évêque : comme il ne pouvait presque plus marcher, il pria les chrétiens de le porter auprès du saint prélat, afin de partager sa prison ; mais on se garda bien d'acquiescer à sa demande et on le cacha dans l'habitation isolée d'un lépreux. Bernard, qui soupirait après le martyre, criait, lorsqu'il voyait passer quelque infidèle : « Je suis ministre de la religion; les mandarins peuvent venir me prendre : me voici. » Des soldats qui passaient entendirent ces paroles qu'il répétait souvent, et s'étant approchés plus près, il leur dit : « Vous cherchez des prêtres ; en voici un. » Aussitôt, ils se saisissent de lui et l'envoyent au gouverneur qui le fit conduire à la capitale de la province. On mit tout en œuvre pour le faire apostasier, on l'accabla de coups ; mais, tandis que son sang coulait en abondance, il prouvait à ses juges, par des raisonnements invincibles, que la religion de Jésus-Christ était la seule sainte, la seule véritable. Un autre prêtre, Dominique Hanh, fut mis dans la même prison, et ils s'affermissaient mutuellement dans le courage surnaturel qui fait les martyrs. Condamnés à mort le 28 juin 1838, l'arrêt fut confirmé par le roi, et il leur fut signifié le 1er août, et cette nouvelle les remplit d'une sainte joie. Il n'est pas d'usage au Tong-King d'exécuter les octogénaires, et on se borne à les condamner à l'exil ou à la prison ; mais quand il s'agissait des chrétiens, les lois du pays cédaient à la haine des persécuteurs. Bernard, qui était incapable de marcher, fut porté au supplice dans un hamac, et lorsqu'il fut arrivé, il dit à son confrère : « C'est maintenant qu'il faut offrir au Seigneur de ferventes prières, afin qu'il nous accorde le bonheur que nous avons tant désiré. » Lorsqu'on leur eut lié les mains derrière le dos, les deux martyrs se prosternèrent, recommandèrent leur âme à Dieu, et leur prière n'était pas encore finie quand le mandarin donna au bourreau le signal, et aussitôt celui-ci leur trancha la tête.

BERNARDIN OBRÉGON, instituteur des Frères infirmiers, qui ont soin des malades dans les hôpitaux, naquit en 1540, à Las Huelgas, près de Burgos, d'une famille noble qui lui fit embrasser la carrière des armes. Sa jeunesse fut d'abord dissipée, et il tenait la conduite malheureusement trop ordinaire aux gens de sa profession, lorsqu'un exemple de vertu dans un homme du peuple le toucha tellement, qu'il se convertit en 1568. Il venait, dans un mouvement de colère, de donner un soufflet, et celui qui l'avait reçu l'en remercia avec un ton de reconnaissance qui le pénétra d'admiration. Changé aussitôt en un autre homme, il renonça au monde, se dévoua au service des malades et forma une association de Frères infirmiers qu'on appelle en Espagne Obrégons, du nom de leur pieux fondateur. Il mourut à l'hôpital de Madrid, qui était le centre de sa congrégation, le 6 août 1598, âgé d'environ cinquante-huit ans.

BERTHE DE HASSEL, religieuse du monastère de Fahr, s'illustra par sa sainteté et fut favorisée du don de prophétie. Elle prédit l'empire à Rodolphe de Hapsbourg, et voici à quelle occasion. Ce prince, ayant rencontré un prêtre qui portait le saint viatique à un malade, et qui était obligé de traverser la rivière, lui offrit son cheval, et lorsqu'il eut passé l'eau, il lui en fit présent. Le lendemain, Berthe lui dit qu'en récompense de cette action, qu'elle ne pouvait connaître que par révélation, lui et ses descendants jouiraient du sceptre impérial. Elle florissait au milieu du XIIIe siècle.

BERTHELIN (saint), *Berthelinus*, était patron du prieuré de Senois, dépendant de l'abbaye de la Seauve dans le diocèse de Bordeaux.

BERTHILON (saint), abbé de Sainte-Bénigne de Dijon, était autrefois honoré dans ce monastère.

BERTIN, moine de Sithiu, était fils unique de Walbert d'Arques et de Paperingue. Il reçut au baptême le nom de Bertin, en l'honneur de saint Bertin qui était l'ami et le directeur de son père. Le saint abbé l'éleva dans son monastère et lui donna l'habit lorsqu'il fut en âge de faire ses vœux. Bertin devint bientôt le modèle de la communauté et surpassa les

plus fervents. Il mourut saintement vers le milieu du VIIIe siècle, et ses reliques se gardaient à Saint-Omer sous le grand-autel de l'église, avec celles de plusieurs autres saints.

BERTHOLD (le bienheureux), treizième abbé d'Engelberg, succéda, en 1178, à saint Frow avec lequel il était lié d'une étroite amitié, et qu'il avait connu à l'abbaye d'Ensiédeln où ils avaient été l'un et l'autre religieux avant d'être élevés à la dignité abbatiale. Berthold se rendit célèbre par ses vertus et par sa science. Il composa plusieurs ouvrages, un entre autres, où il réfute les erreurs de Burcard, abbé de Saint-Jean, monastère situé dans la vallée de Thur. Il mourut en 1197.

BERTRAND, solitaire d'une éminente sainteté, vivait dans le désert de Cailly, au diocèse de Rouen, sous l'archevêque saint Ausbert, et florissait sur la fin du VIIe siècle. Il est mentionné dans la Vie de saint Leufroi.

BERTRAND (saint), abbé de Glanselve, monastère de l'ordre de Cîteaux, est honoré chez les Cisterciens avec un office propre.

BERTRAND (le bienheureux), de l'ordre des Ermites de Saint-Augustin, mourut à Fermo dans la Marche-d'Ancône, l'an 1490, et son tombeau est honoré par un grand concours de fidèles le mardi de la Pentecôte; on chante ce jour-là des hymnes composées en son honneur.

BERVALD (saint), *Berthualdus*, est honoré en Basse-Bretagne.

BESOIR (saint), *Besorius*, est honoré à Blois où l'on conserve ses reliques dans l'église de Saint-Calès.

BETHEAUME, *Bethelmus*, était honoré autrefois dans l'église de Saint-Guthlac, au monastère de Croyland en Angleterre, et Ingulfe lui donne le titre de saint.

BETTELINE (sainte), dont on ignore la vie, était honorée au monastère de Croyland en Angleterre, où se gardaient ses reliques. Elles furent brûlées en 870 par les Danois, qui mirent le feu au monastère, après avoir massacré les religieux qui l'habitaient.

BIHAN (saint), est patron d'une église en Bretagne.

BILLY (saint), *Bilius*, chapelain de la reine Morone, épouse de saint Judicaël, roi de Bretagne, florissait dans la première partie du VIIe siècle.

BLANDE (la bienheureuse), *Blahda*, vierge, fut consacrée à Dieu par saint Eleuthère, évêque de Tournay, et mourut vers le milieu du VIe siècle. Elle est nommée dans quelques calendriers le 10 juin.

BLIDECHILLE, épouse de saint Faron, évêque de Meaux, quitta le monde en même temps que lui, et lorsqu'il entra dans la cléricature, elle, de son côté, prit le voile et se retira dans une de ses terres qu'on croit être Aupigny. Elle y bâtit un monastère où elle se sanctifia, donnant l'exemple de toutes les vertus à la petite communauté qu'elle y avait réunie. Elle mourut en odeur de sainteté vers le milieu du VIIe siècle.

BOADAIN (saint), *Boadanus*, est honoré en Irlande sa patrie.

BOCRES (saint), évêque en Perse et martyr, souffrit vers le milieu du IVe siècle, en 346, et fut une des nombreuses victimes de la grande persécution du roi Sapor II.

BOECE, surnommé en latin *Anicius Manlius Torquatus Severinus*, philosophe, homme d'État et homme de lettres, naquit à Rome l'an 470, et sortait de la famille des Anices, l'une des plus illustres de l'empire. Ayant perdu, à l'âge de dix ans, son père qui avait été trois fois consul, il alla étudier à Athènes, et après y avoir passé neuf ans, il revint à Rome, où il fut déclaré patrice peu après son retour. Il épousa ensuite Elpis, jeune personne aussi distinguée par son esprit que par sa noblesse, et à laquelle on attribue les hymnes de l'office de saint Pierre et de saint Paul. Théodoric, roi des Goths, étant venu à Rome l'an 500, fut si charmé de Boèce, qu'il l'attacha à sa cour et le nomma maître du palais et des offices, les deux charges les plus importantes de l'Etat. Non-seulement il empêcha le roi de persécuter les catholiques, mais il le décida à les protéger, à diminuer les impôts, à faire observer les lois et à ne donner les places qu'au mérite joint à la vertu. Son administration sage et éclairée rendit heureux les peuples de l'Italie et fit bénir le règne de Théodoric. Les arts et les sciences florissaient sous un ministre qui se délassait par l'étude de la fatigue des affaires publiques. Le roi, reconnaissant des services qu'il lui rendait, lui conféra les plus grands honneurs. Il fut trois fois consul, et, par une distinction unique, il posséda cette dignité sans collègue l'an 510. Après la mort d'Elpis, il avait épousé Rusticienne, fille de Symmaque, et la plus accomplie de toutes les dames romaines. Il en eut deux fils, qui furent désignés consuls pour l'année 522, privilége qui n'était réservé qu'aux fils des empereurs. Boèce avoue qu'il ressentit alors toute la joie que peuvent procurer les honneurs de ce monde. En effet, il vit ses deux fils portés par toute la ville sur un char de triomphe, accompagnés du sénat et suivis d'un concours prodigieux. Lui-même, placé entre ses deux fils dans le Cirque, reçut les compliments du roi et fut salué par les acclamations du peuple. En ce jour solennel, il prononça, en présence du sénat, le panégyrique du roi, et ensuite on le proclama prince de l'éloquence en lui mettant une couronne sur la tête. Mais bientôt les choses vont changer de face. Théodoric donna sa confiance à Conigaste et à Trigille, Goths l'un et l'autre, et aussi avares que perfides. Ces indignes ministres écrasèrent les peuples par des impôts excessifs, et ils profitèrent de la disette pour vendre à un prix exorbitant des blés qu'ils avaient achetés à vil prix. Boèce se chargea de porter aux pieds du roi les soupirs et les larmes des provinces; mais ses représentations restèrent sans effet. Il entreprit de faire un dernier effort et il lui exposa en plein sénat les exactions des sangsues publiques qui s'engraissaient de la substance des malheureux; son discours, où il peignait à grands traits la misère publique et conjurait le roi d'y apporter remède, fut regardé par ce prince comme un acte de rébellion, et, pour l'en punir, il fit prononcer par le sénat une sentence de bannissement contre le généreux défenseur des droits du peuple. Il fut ensuite arrêté et enfermé dans le château de Pavie, avec Symmaque, son beau-père. Conigaste et Trigille les accusèrent de haute trahison, sous prétexte qu'ils avaient entretenu des intelligences avec la cour de Constantinople contre Théodoric. Rien ne fut prouvé et rien ne pouvait l'être, puisque cette accusation était une calomnie; ce qui n'empêcha pas que Symmaque ne fût décapité en 524. L'année suivante Boèce fut mis à mort dans un désert situé entre Rome et Pavie. On le tortura par le moyen d'une roue à laquelle était liée une corde qui lui tenait la tête, et en tournant cette roue, on le serra avec tant de violence, que les yeux lui sortirent de la tête. On l'étendit ensuite sur une pièce de bois, et deux bourreaux le frappèrent longtemps avec des bâtons, depuis le cou jusqu'aux pieds, sur toutes les parties du corps. Comme il vivait encore, on l'acheva avec la hache ou l'épée, le 23 octobre 525, dans la cinquante-cinquième année de son âge. Ainsi mourut ce grand homme, ce martyr de la liberté publique et de la dignité du sénat; nous pourrions même ajouter, ce martyr de la religion pour laquelle il était plein d'un zèle qui déplaisait à Théodoric, arien déclaré. Sa mort eut sans doute la même cause secrète que celle de son illustre ami, le saint pape Jean, que le roi fit mourir de faim et de misère, quelques mois après. Les catholiques enlevèrent le

corps de Boèce et l'enterrèrent à Pavie. Deux siècles après, il fut transféré dans l'église de Saint-Augustin de cette ville, par l'ordre de Luitprand, roi des Lombards. Il lui fit ériger un magnifique mausolée, qui se voit encore de nos jours. L'empereur Othon III lui en fit élever un autre sur lequel se lisent des inscriptions très-honorables. Quelques auteurs lui donnent le titre de saint, et on lit son nom dans le calendrier de Ferrarius et dans ceux de quelques églises particulières de l'Italie. On fait mémoire de lui dans l'église de Saint-Pierre de Pavie, le 23 octobre. Boèce a traduit en latin plusieurs ouvrages grecs, entre autres ceux d'Euclide, d'Archimède, de Platon et d'Aristote. Il a composé le *Livre des deux natures et d'une personne en Jésus-Christ;* le *Livre de l'unité de Dieu;* la *Profession de foi* qui a été appelée le *Livre d'or;* la *Consolation de la philosophie*, qui est son chef-d'œuvre et qu'il écrivit dans sa détention à Pavie, et divers traités philosophiques. Boèce est sans contredit l'un des plus beaux génies qui aient jamais existé. Il conçoit les choses d'une manière noble, et les exprime avec autant de justesse que de facilité.

BOMEL (saint), est honoré dans le diocèse du Puy, où il y a une église de son nom.

BONAVENTURE DE BOLOGNE (le bienheureux), dominicain et évêque en Arménie, fut envoyé en Orient avec plusieurs religieux de son ordre par le pape Jean XXII, vers l'an 1318. Quoique les Arméniens fissent profession de la religion chrétienne, ils étaient infectés de plusieurs hérésies. Bonaventure, revêtu de la dignité épiscopale et muni de tous les pouvoirs du saint-siége, travailla avec un grand zèle et un grand succès à les ramener à l'unité de la foi, fonda plusieurs églises et quelques couvents de son ordre. Il mourut le 13 août 1333, et Dieu illustra sa sainteté par plusieurs miracles pendant sa vie et après sa mort. Il est aussi connu sous le nom de Barthélemi de Bologne.

BONAVENTURE-BADUAIRE DE PÉRAGUE, général des Augustins et cardinal, naquit à Padoue le 22 juin 1332, entra dans l'ordre des Ermites de Saint-Augustin, et après avoir fait profession dans sa ville natale, il se rendit à Paris pour étudier la philosophie et la théologie. Lorsqu'il eut terminé ses cours avec un succès marqué, il reçut le grade de docteur et parvint ensuite aux principales dignités de son ordre. Elu général dans le chapitre tenu à Vérone l'an 1377, Urbain VI, qu'il avait reconnu pour pape légitime, le créa cardinal. Un jour qu'il traversait à Rome le pont Saint-Ange pour se rendre au Vatican, il fut assassiné par ordre de François Carrario, tyran de Padoue, qui avait juré sa perte, à cause de quelques discussions qu'ils avaient eues au sujet des immunités ecclésiastiques de cette ville. Il a laissé des commentaires sur les Epîtres canoniques de saint Jean et de saint Jacques, ainsi que sur le Maître des Sentences, des sermons, des Vies des saints, une Oraison funèbre de Pétrarque avec qui il était lié, et quelques Traités ascétiques. Il a dans son ordre le titre de bienheureux.

BONIFACE (le bienheureux), archevêque de Cantorbéry, né sur la fin du XIIe siècle, était chartreux lorsqu'il fut nommé à l'évêché de Belley. Il fut ensuite transféré à celui de Valence et enfin à l'archevêché de Cantorbéry, l'an 1241. Il assista au concile général de Lyon, tenu en 1245, et mourut fort âgé, dans la terre de Sainte-Hélène en Savoie, l'an 1270. Les miracles opérés à son tombeau lui attirèrent la vénération des fidèles, et le culte qu'on lui rendait, de temps immémorial, fut confirmé par Grégoire XVI en 1838.

BOSON, *Boso*, général des Chartreux, mourut à la grande Chartreuse en Dauphiné, l'an 1313. Il est appelé saint par quelques auteurs, mais on ne lui rend aucun culte même dans son ordre, quoiqu'il soit nommé dans plusieurs calendriers sous le 4 mars et le 4 décembre.

BOTHIEN (saint), *Bothianus*, est honoré dans l'église de Saint-Vincent de Laon, où l'on garde son corps.

BOUISE (saint), est patron d'une église près de Sancerre.

BOUTY (saint), était patron d'un prieuré dans le diocèse de Poitiers.

BRACAIRE (saint), *Bracarius*, était patron de l'église collégiale de Châteauvillain, dans le diocèse de Langres.

BRAUVALATRE (saint), *Brauwalatrus*, est invoqué dans les anciennes litanies d'Angleterre : il est aussi honoré en Bretagne.

BRETOCH (saint), *Britochus*, moine de Saint-Magloire de Lédon, près de Dinan, mourut à Rédon, dans le diocèse de Rennes.

BREVEIN (saint), *Brevenus*, est patron d'une église au diocèse de Nantes.

BREY (saint), était patron de l'église du château de Palne, dans l'ancien diocèse de Sarlat.

BRIAVRIS (saint), est patron d'une église dans le Glocesterhire, en Angleterre.

BRITO (de), jésuite portugais, et missionnaire aux Indes, était à la tête de la mission de Maravas, lorsqu'une violente persécution, dirigée contre lui, l'obligea de quitter son poste, avec l'intention de revenir lorsque l'orage serait calmé; car il lui en coûtait beaucoup d'abandonner une chrétienté nombreuse qu'il avait gagnée à Jésus-Christ avec des soins et des fatigues incroyables. Mais lorsqu'il se disposait à retourner vers ses chers néophytes, ses supérieurs l'envoyèrent en Europe en qualité de procureur général de la mission de Maduré. Il arriva à Lisbonne l'an 1687, et Pierre, roi de Portugal, dont il était avantageusement connu, voulut l'attacher à sa cour par des emplois importants. Le Père de Brito, qui ne respirait que le salut des infidèles, refusa ces offres, et après avoir terminé les affaires dont il était chargé, il reprit avec empressement la route de Goa. Nommé visiteur dans le Maduré, il n'eut pas plutôt fini son inspection, qu'il se rendit auprès des Maravas, et il reprit au milieu d'eux ses travaux apostoliques. Par son zèle infatigable, il en convertit un grand nombre et en baptisa huit mille, parmi lesquels le prince Teriadeven, l'un des principaux seigneurs du pays. Cette conversion, qui fit un grand éclat, excita encore davantage la haine des prêtres idolâtres qui avaient déjà suscité bien des obstacles au saint missionnaire. Ce qui acheva de le perdre, c'est que Teriadeven ayant déclaré à ses femmes qu'en sa qualité de chrétien, il ne lui était plus permis d'en garder qu'une, mais qu'il prendrait soin de celles qu'il était obligé de renvoyer, l'une de celles-ci, qui était nièce du souverain, porta ses plaintes à son oncle, imputant son renvoi au Père de Brito qu'elle traitait de magicien. Les brames saisirent avec joie cette occasion de se débarrasser d'un homme qui excitait depuis longtemps leurs alarmes par ses conversions, et ils firent tant, que le prince donna l'ordre de le saisir et de l'amener en sa présence. Il eut à subir les traitements les plus cruels et fut ensuite condamné à mort, en haine de la religion qu'il prêchait. Il marcha, avec joie, au lieu du supplice, embrassa ses bourreaux et reçut le coup mortel avec tant de sérénité et de dévotion, que les païens eux-mêmes en furent touchés. Son martyre eut lieu le 4 février 1693.

BRITON (saint), évêque de Trèves, florissait après le milieu du IVe siècle et mourut en 383. Il eut pour successeur saint Félix.

BRON (saint), *Bro, nis*, est honoré comme évêque en Irlande.

BROUMAT (saint), a donné son nom à une église du diocèse de Rodez.

BROUALADRE (saint), *Broaladrius*, n'est connu que par une église du diocèse de Saint-Malo, qui porte son nom.

BRUNO (le vénérable), évêque de Werden, en

Westphalie, naquit sur la fin du IXe siècle, d'une famille illustre, et il était proche parent de Herman, duc de Saxe. Il quitta le monde et se fit moine à la Nouvelle-Corbie, d'où il fut tiré pour être placé sur le siége épiscopal de Werden, l'an 962, étant déjà d'un âge assez avancé. Il fit construire une nouvelle cathédrale, mais en bois seulement, parce que la pierre manquait ; ce qui, du reste, ne l'empêchait pas d'être la plus belle et la plus grande du pays. Sa vieillesse et ses infirmités ne lui permettant plus d'exercer que très-difficilement les fonctions épiscopales, il s'adressa à l'empereur Othon pour obtenir l'autorisation de se choisir un coadjuteur. L'empereur lui recommanda l'un de ses chapelains, nommé Herman ; mais comme cet ecclésiastique ne présentait pas toutes les qualités qu'il désirait trouver dans son successeur, il ne crut pas, en conscience, pouvoir acquiescer au désir du prince, et préféra gouverner seul son église que de la remettre en de telles mains. Accablé d'une maladie longue et douloureuse, il la supporta avec une grande résignation, et mourut le 8 mars 975.

BUNÈTE (sainte), est patronne d'une église en Berry.

BUOLAIE (sainte), était patronne d'une chapelle du prieuré de Chasseraie, au diocèse de Luçon.

BYZE, *Byzius*, moine de Maraton en Cilicie, à qui saint Jean-Chrysostome écrivit pendant son exil, est nommé bienheureux par quelques historiens.

C

CAIDOC ou CADOC (saint), *Caidocus*, prêtre irlandais, fit un voyage dans les Gaules, avec saint Fricbor, et, se trouvant dans le Ponthieu, ils furent insultés par le peuple ; mais saint Riquier, alors laïque, les retira dans sa maison. Les entretiens qu'ils eurent avec leur hôte sur la vanité des choses humaines le déterminèrent à quitter le monde. Caïdoc, qui florissait au commencement du VIIe siècle, mourut au monastère de Centule, qui prit ensuite le nom de saint Riquier; et il y est honoré comme saint.

CALAN (saint), *Calanus*, titulaire d'une église en Abruzze, est mentionné dans une bulle d'Alexandre III de l'an 1117.

CALEB, né en Egypte, l'an 1530 avant Jésus-Christ, était fils de Jéphroné, de la tribu de Juda. Il avait quarante ans la seconde année après le passage de la mer Rouge, lorsqu'il fut choisi par Moïse pour aller, avec Josué et dix autres chefs de chaque tribu, explorer la Terre promise, et, à leur retour, lui et Josué furent les seuls qui rassurèrent les Israélites effrayés par le rapport exagéré de leurs dix compagnons ; c'est pour cela qu'ils méritèrent, l'un et l'autre, d'être exceptés de la sentence par laquelle le Seigneur condamna à mourir dans le désert tous ceux qui avaient vingt ans à l'époque de la sortie d'Egypte. Dieu lui-même lui donna des éloges par la bouche de Moïse, l'appela un serviteur fidèle et lui promit pour son partage la ville d'Hébron avec les autres villes et les territoires qui en dépendaient. Il y avait quarante-cinq ans que cette promesse lui avait été faite, lorsqu'il en réclama l'exécution auprès de Josué, alors chef du peuple. Il extermina trois géants qui étaient fils d'Enac, et prit plusieurs villes dans le voisinage d'Hébron ; mais ayant assiégé Débir qui était aussi dans son lot, il fut repoussé par les habitants. Othoniel, son neveu, s'en étant rendu maître, Caleb, pour récompenser cet exploit, lui donna en mariage sa fille Axa. Il survécut à Josué et fut un des anciens qui, par l'ordre exprès du Seigneur, lui succédèrent dans le gouvernement du peuple pendant douze ans, et il mourut à cent quatorze ans, vers l'an 1416 avant Jésus-Christ. Il est nommé dans quelques calendriers le 1er septembre.

CALEFAIE, *Calefagia*, fondatrice du monastère de Saint-Ausony d'Angoulême, était honorée comme sainte par les religieuses de cet établissement.

CALIONE (saint), *Calionus*, a donné son nom à une église de Marignanello, dans le diocèse de Nole, où il est honoré comme évêque.

CAMBOLAS, chanoine de Toulouse, naquit en 1598, et mourut en odeur de sainteté le 12 mai 1668, à l'âge de 69 ans.

CAMILLE GENTILI (la bienheureuse), de l'illustre maison de Rovellone, mourut sur la fin du XVe siècle. Elle est honorée à San-Severino, et son culte a été approuvé en 1841 par Grégoire XVI.

CAMILLE BATTISTE DE VARANES (la vénérable), abbesse du monastère de Sainte-Claire à Camerì dans la Marche d'Ancône, florissait au commencement du XVIe siècle et mourut vers l'an 1527. Une partie de ses reliques se conserve dans son monastère.

CAMIONE (sainte), *Camiona*, est honorée dans l'ancien diocèse de Laon, où il y a une église de son nom.

CANDIDE (sainte), veuve à Constantinople, avait épousé un colonel nommé Trajan. La mort de son mari l'ayant rendue maîtresse de ses biens, elle s'en servit pour secourir les malheureux et fit de grandes libéralités aux églises. Tous les ministres de la religion, à commencer par les évêques, étaient l'objet de sa vénération. Pallade rapporte qu'elle passait des nuits à moudre du blé et à pétrir de ses propres mains la farine pour le pain du saint sacrifice ; les jeûnes rigoureux auxquels elle se livrait ne suffisant pas pour exténuer son corps autant qu'elle le désirait, elle recourait à de rudes travaux et à de longues veilles pour affaiblir sa chair. Elle s'était interdit toute espèce de viandes, même les jours de fête, se contentant, ces jours-là, de poisson, d'huile et d'herbes. Pendant la semaine, elle ne prenait que du pain avec de l'eau mélangée de vinaigre. Elle florissait au commencement du Ve siècle, en même temps que sainte Olympiade, à qui elle ne le cédait pas en sainteté.

CANOC (saint) fondateur de plusieurs monastères en Irlande, était fils de Braghan, prince de Galles et frère de sainte Keyne. Il florissait au commencement du VIe siècle.

CANSTIREL (saint), *Canstirellus*, est honoré en Bretagne.

CANTIONE (sainte), *Cantiona*, patronne d'une église d'Italie, est mentionnée dans une bulle d'Innocent III.

CAPOUAN (saint), évêque de Cahors, florissait sur la fin du VIIe siècle. Tout ce que l'on sait de lui c'est qu'il ordonna diacre saint Sardos, qui devint plus tard évêque de Limoges.

CAPRÉOLE, (saint) *Capreolus*, était honoré autrefois à Carthage, avec le titre d'évêque.

CARDULPHE, évêque d'Angers, était un saint prêtre que saint Mainbeuf fit élire après la mort de saint Lezin, afin d'éviter pour lui-même le fardeau de l'épiscopat. Cardulphe ne resta guère qu'un an sur ce siége, et, après sa mort, arrivée en 606, saint Mainbeuf fut obligé d'être son successeur.

CARIULFE (saint) *Cariulfus*, est honoré à Nantes, et l'on garde de ses reliques dans l'église de Notre-Dame de cette ville.

CARLOMAN (le bienheureux), *Carlomannus*, prince français et moine du Mont-Cassin, était fils aîné de Charles-Martel et frère de Pepin le Bref, roi de

France, ainsi que de saint Remi, évêque de Rouen. Après la mort de son père arrivée en 741, il partagea avec ses frères Pepin et Griffon les Etats paternels, et il eut pour sa part l'Austrasie, la Suévie, la Thuringe et les tributaires d'outre-Rhin. Il joignit, bientôt après, ses armes à celles de Pepin, pour marcher contre Griffon qui, mécontent de son partage, voulait agrandir son domaine par la force. Après l'avoir vaincu, il fit avec Pepin une expédition contre Hunald, duc d'Aquitaine, qu'ils délirent et qui accepta les conditions qu'il leur plut de lui imposer. De là ils se rendirent sur le Rhin pour réprimer une révolte des Allemands. Quoique Carloman n'eût pas le titre de roi, il agissait en souverain et il se qualifie dans ses actes de duc et prince des Francs. Plein de piété et de zèle pour le bien de la religion, il fit rendre aux églises une partie des bénéfices ecclésiastiques que son père avait donnés aux seigneurs. En 742, il fit tenir dans la Germanie un concile, et, dans l'acte de convocation, il dit que par le conseil des serviteurs de Dieu et des seigneurs de sa cour, il voulait assembler les évêques de ses états, pour apprendre d'eux comment on pouvait faire observer la loi de Dieu et rétablir la discipline ecclésiastique qui était si fort tombée. Il en fit tenir plusieurs autres auxquels présida saint Boniface, archevêque de Mayence et légat du saint-siége. Mais les soins qu'il donnait aux affaires religieuses ne l'empêchaient pas de conduire ses troupes à la victoire. Il subjugua les Bavarois et obligea Odilon, leur duc, à lui payer tribut : il en fut de même de la Saxe, et le duc Théodéric, qu'il battit, fut forcé de se soumettre aux conditions qu'il lui imposa. S'il fit de nombreuses expéditions pendant les six années qu'il régna, expéditions qui furent tou jourscouronnées de succès, ce n'est pas qu'il aimât la guerre : son principal but était de maintenir la paix publique, de protéger la religion et de faire faire des progrès à la civilisation. Il se conduisait par les conseils de saint Boniface, avec lequel il aimait à converser, et c'est dans ces entretiens qu'il conçut le projet de quitter tout pour s'ensevelir dans la solitude. Quoiqu'il eût des enfants, entre autres un fils nommé Drogon, il laissa ses états à Pepin, son frère, et se rendit à Rome, en 747 : il visita les tombeaux des apôtres et autres lieux de dévotion; ensuite il reçut l'habit monastique des mains du pape saint Zacharie, à qui il fit de magnifiques présents. Ayant renvoyé le cortége qui l'avait suivi jusque-là, il se retira sur le mont Soracte, où il fit bâtir un monastère sous l'invocation de saint Silvestre ; mais le voisinage de Rome lui amenant de fréquentes visites, surtout de la part des seigneurs français, il consulta le pape sur le moyen de se soustraire à ces distractions, et, d'après son conseil, il alla s'enfermer dans l'abbaye du Mont-Cassin. Modèle de ferveur et d'humilité, il aimait à exercer les plus bas offices du monastère, comme de travailler dans la cuisine, de garder les troupeaux et de bêcher dans le jardin. Il avait été admis sous un nom supposé, et il se donnait pour un pécheur coupable de grands crimes. Ayant été chargé d'aider le frère cuisinier, comme, malgré son zèle et sa bonne volonté, il s'acquittait assez mal de certaine besogne à laquelle il n'était pas habitué, le cuisinier s'oublia jusqu'à le frapper pour le punir de sa maladresse. Un de ses serviteurs qui l'avait suivi en Italie, et qui vivait avec lui au Mont-Cassin, se contenta de dire à ce moine brutal : Que Dieu et Carloman te le pardonnent ; mais le cuisinier étant revenu à la charge, le Français, révolté de voir traiter ainsi son prince, s'écria : « Que ni Dieu ni Carloman ne te le pardonnent cette fois, » et il lui appliqua sur la tête un coup du pilon qu'il tenait à la main. L'abbé, informé de cette querelle, fit comparaître le lendemain le Français au chapitre, et lui demanda pourquoi il avait battu le frère cuisinier. — « C'est parce qu'il a lui-même frappé le prince Carloman, qui a quitté sa dignité, sa puissance et ses richesses pour l'amour de Jésus-Christ. » A ce nom de Carloman, qui était connu avec gloire dans toute l'Europe, l'abbé et les moines se levèrent de leurs siéges pour aller se prosterner devant Carloman et lui demandèrent pardon pour le frère cuisinier; c'est ainsi qu'il fut reconnu malgré lui. Il y avait à peine un an qu'il était au Mont-Cassin, lorsqu'il fut obligé de venir en France par ordre du pape Zacharie, pour s'employer à la réconciliation de ses deux frères, Pepin et Griffon, qui étaient sur le point de se faire la guerre; mais sa médiation fut sans succès. En 753 il fut encore obligé de faire un voyage en France, au sujet de la guerre qui allait éclater entre Pepin et Astolphe, roi des Lombards. Ce prince avait exigé de l'abbé du Mont-Cassin qu'il envoyât Carloman à l'assemblée qui devait se tenir à Crécy-sur-Oise. Le moine obéit à son abbé et se rendit à l'assemblée de Crécy, où il parla avec tant d'éloquence en faveur d'Astolphe que l'on ne prit aucune décision contre le roi des Lombards. Au sortir de là, le bienheureux Carloman, dont la santé s'affaiblissait, tomba malade en passant par Vienne en Dauphiné, où il mourut dans un monastère de cette ville, le 17 août 755. Pepin fit mettre son corps dans un cercueil d'or et l'envoya au Mont-Cassin avec de riches présents. Cette abbaye, dans un moment de détresse, changea son riche cercueil en un autre de moindre prix, et ses ossements furent ensuite placés dans une urne d'onyx, et on les retrouva en 1628. L'abbé Carafelli les fit mettre dans un monument au pied du grand autel, et le Martyrologe des Bénédictins marque cette fête le 29 mars.

CARNACH (saint), *Carnachius*, était autrefois invoqué dans les litanies anglaises.

CASSIEN (Jean), prêtre et abbé de Saint-Victor de Marseille, naquit vers le milieu du IVe siècle, dans la petite Scythie; il appartenait à une *famille illustre* que quelques écrivains font gauloise d'origine. Il était très-jeune lorsqu'il entra dans le monastère de Bethléem, où il se forma aux exercices de la vie ascétique. Les merveilles que l'on racontait des solitaires de l'Egypte le déterminèrent à les visiter, et, accompagné de Germain son parent et son compatriote, il s'enferma, vers l'an 390, dans les déserts de Scéte et de la Thébaïde. Il y passa plusieurs années vivant de la vie de ces grands serviteurs de Dieu, marchant nu-pieds, ayant l'habit des moines du désert et travaillant comme eux pour se procurer sa subsistance, qui consistait en deux pains de six onces par jour. Il se rendit à Constantinople en 403, et il devint un des auditeurs les plus assidus de saint Jean-Chrysostome, dont il se fit le disciple et dont il reçut l'ordre du diaconat. Il était attaché à l'église de cette ville lorsque le saint patriarche fut condamné à l'exil. Le clergé de Constantinople le chargea pour le pape Innocent Ier de lettres en faveur de son pasteur persécuté. Il partit donc pour Rome, et de là se rendit à Marseille, où l'on croit qu'il reçut la prêtrise. Il y fonda deux monastères en l'honneur de saint Victor, l'un pour des hommes et l'autre pour des femmes. Il leur donna une règle et il gouverna le premier, qui renferma jusqu'à cinq mille moines, et dans lequel il mourut en odeur de sainteté, vers l'an 433. L'Eglise de Saint-Victor, par un privilége spécial, honore sa mémoire le 23 juillet. Son chef et son bras droit, renfermés dans des châsses, y sont exposés à la vénération des fidèles par permission du pape Urbain V : le reste de son corps est dans une chapelle souterraine, sous une tombe en marbre. Cassien a laissé le livre de l'*Incarnation* contre Nestorius, écrit à la prière de saint Léon le Grand, alors archidiacre de Rome ; les *Institutions de la vie monastique* et les *Conférences des Pères du désert*, qu'il rédigea à la prière de saint Castor, évêque d'Apt. C'est dans ce dernier ouvrage que l'on trouve des propositions peu conformes à la doctrine de l'Eglise sur la grâce. Dans la treizième con-

férence, surtout, il favorise les principes des semi-pélagiens : aussi saint Prosper prit-il la plume pour les réfuter. On peut dire, non pour justifier Cassien, mais pour l'excuser, que ces principes n'avaient pas encore été condamnés par l'Eglise et qu'ils ne le furent qu'un siècle plus tard, dans le concile d'Orange. S'il eût écrit après ce concile, il n'y a nul doute qu'il n'eût été orthodoxe sur ce point comme il l'est sur tout le reste. Son style, sans être ni pur ni élégant, parce qu'il n'apprit que tard la langue latine, est clair et onctueux. — 28 février et 23 juillet.

CASSIN (saint), *Cassinus*, est honoré en Savoie, où il y a une église de son nom.

CASTIN (saint), *Castinus*, est honoré dans l'ancien diocèse de Lescar.

CASTEL (saint), *Castellus*, est honoré dans le diocèse de Montpellier, où il y a une église de son nom.

CASTERET (saint), était patron d'un prieuré dépendant de l'abbaye de la Seauve dans le diocèse de Bordeaux.

CASTORIN (saint), *Castorinus*, évêque de Trois-Châteaux, est nommé saint par quelques auteurs.

CATHERINE MECHTILDE DU SAINT-SACREMENT (la vénérable), née le 31 déc. 1614, à Saint-Dié en Lorraine, d'une famille distinguée dans le pays, perdit sa mère à l'âge de 8 ans, et cette perte fit éclater en elle une raison si précoce et des sentiments si développés, qu'on la jugea capable de faire sa première communion, l'année suivante : sa tendre piété et les grâces particulières dont Dieu la favorisait dès lors, la rendaient digne d'ailleurs de cette honorable distinction. A 14 ans, elle avait une si grande tendresse pour la divine Eucharistie qu'elle était, une grande partie du jour, en adoration devant le saint sacrement. Elle quitta le monde bientôt après pour entrer dans un couvent d'Annonciades, où elle devint le modèle de ses compagnes par ses jeûnes et ses autres austérités, par ses vertus et surtout par son amour pour Dieu. Les guerres qui désolaient la Lorraine l'ayant forcée de quitter cet asile, elle se réfugia à Montmartre près de Paris, et de là à Caen où elle devint supérieure des bénédictines de cette ville; et partout elle se fit admirer par son ardent amour pour Jésus-Christ. C'est ce sentiment qui lui fit établir la congrégation des religieuses de l'Adoration perpétuelle du saint sacrement, et qui lui faisait dire quelquefois : Nous ne devons désirer de mieux connaître Dieu, qu'afin d'être en état de l'adorer d'une manière plus parfaite. Elle avait aussi un grand amour pour le prochain et s'employait, avec un grand zèle, au salut des âmes. Le Seigneur, pour achever de la sanctifier, lui envoya plusieurs maladies qu'elle supporta avec une résignation admirable. Elle mourut en odeur de sainteté le 6 avril 1698.

CAYLAN (saint), *Cadelanus*, évêque de Downe en Irlande, avait été abbé de Mandreime et mourut vers l'an 625. Il était encore honoré en Irlande dans le siècle dernier.

CAYRON, Jésuite français, se rendit recommandable par ses vertus, mais surtout par sa charité et son dévouement dans les épidémies qui désolèrent Rodez et Toulouse. Il mourut en odeur de sainteté l'an 1754, après une vie qui fut un modèle de perfection.

CÉLICE (saint), est honoré dans l'ancien diocèse de Lectoure.

CÉLIN (saint), prêtre, était frère de saint Cedde et de saint Chad. Né sur la fin du VIe siècle, il travailla avec zèle, à l'exemple de ses frères, à la conversion des Anglo-Saxons, ses compatriotes. Il aida saint Cedde, son frère, dans la fondation du monastère de Lestingay, et Cedde ayant été obligé de se rendre à la cour d'Edelwald, roi de Deire, qui fournissait aux dépenses de l'établissement, Célin qui était directeur de ce prince et de toute sa cour, fut chargé seul des travaux de construction, qui n'étaient que commencés et qui furent terminés en 658. Il mourut quelques années après.

CELSE, *Celsa*, nièce de sainte Bellande, florissait au commencement du VIIIe siècle, et elle est nommée sainte dans un manuscrit de la Chartreuse de Bruxelles.

CELSIN (saint), évêque de Toul, succéda à saint Alcas dans le Ve siècle, et il eut pour successeur saint Ursin.

CÈME (saint), *Cedomus*, était patron d'une ancienne église dépendante de l'abbaye de Saint-Victor de Marseille et qui subsistait encore en 1113.

CÉRILLE (sainte), *Cicercula*, est honorée de temps immémorial dans une église du Berry.

CÉSAR DE BUS (le Vénérable), fondateur de l'institut de la doctrine chrétienne, naquit à Cavaillon en 1544, et il était encore jeune lorsqu'il fut amené à Paris par un de ses frères qui se rendait à la cour. Le séjour de la capitale corrompit ses mœurs, ce qui nuisit à son avancement. Il retourna donc à Cavaillon où il continua de se livrer à la dissipation et aux plaisirs. C'est au milieu de cette vie déréglée qu'il fut touché de la grâce. Après sa conversion qui fut aussi complète que subite, il embrassa l'état ecclésiastique et fut pourvu d'un canonicat à la cathédrale. Plein de zèle pour le salut des âmes, il allait de village en village, prêchant, catéchisant, et excitant les pécheurs à la pénitence. Plusieurs ecclésiastiques s'étant mis sous sa conduite, il en forma une association dont le but était d'enseigner la doctrine chrétienne. L'institut de ces catéchistes fut fondé à Avignon, et César en fut élu supérieur général après qu'Urbain VIII l'eut confirmé en 1598. Il ne donna d'autres règles à ses disciples que l'Evangile et les saints canons avec quelques statuts qui en étaient comme l'explication. Il fonda aussi pour l'instruction des jeunes filles l'institut des Ursulines, et Cassandre de Bus, sa nièce, en fut la première religieuse. Il devint aveugle quelques années avant sa mort, qui eut lieu à Avignon l'an 1607. Il a laissé des Instructions familières en 5 volumes in-12.

CETOMÉRIN (saint), *Cetomerinus*, évêque de Léon en Bretagne, où son culte est très-ancien, mourut vers l'an 600.

CHANEL, missionnaire de la société de Marie, né en 1802, s'était fixé à l'île Futuna, dans l'Océanie occidentale, et il y convertit un grand nombre d'idolâtres, entre autres le fils du chef principal de l'île. Celui-ci, étant venu dans le village qu'habitait son fils, afin de le ramener au culte de ses idoles, et n'ayant pu y réussir, résolut de s'en venger sur le missionnaire. Le lendemain, un des insulaires qu'il avait suborné vint trouver le père Chanel, le priant de panser sa blessure. Comme celui-ci s'avançait sans défiance pour lui rendre le service qu'il réclamait, il reçut un coup de casse-tête sur le front. Les naturels qui entouraient sa cabane se jetèrent alors sur lui et l'achevèrent, le 28 mars 1841. Le père Chanel n'avait que trente-neuf ans, et il venait d'être nommé préfet apostolique, dignité qu'il avait méritée par ses vertus et par ses travaux sur lesquels le ciel avait répandu de grands succès.

CHARLES (le bienheureux), abbé de Villiers, sortait d'une famille illustre, et sa naissance lui promettait dans le monde des avantages temporels qu'il méprisa pour se vouer à l'obscurité du cloître. Il avait trente ans lorsqu'il prit l'habit monastique à l'abbaye de Hemmerode dans le diocèse de Trèves. Son mérite et sa vertu le firent nommer abbé de Villiers, monastère de l'ordre de Cîteaux, et il remplit avec une rare prudence les devoirs de sa charge. On cite de lui un bel exemple de désintéressement et d'amour pour la justice dans une circonstance délicate. Un homme, qui s'était enrichi par l'usure, avait donné à l'abbaye une somme considérable sous l'ad-

ministration de son prédécesseur, et celui-ci en acheta des bestiaux et d'autres objets nécessaires à la communauté. A peine Charles fut-il chargé de l'administration des affaires qu'il fit vendre tout ce qui provenait de cet argent et renvoya la somme entière aux héritiers du donateur. Ceux-ci ne voulurent pas la recevoir et la firent reporter à Villiers; mais Charles la leur renvoya de nouveau, en disant : Prenne qui voudra cet argent ; pour nous, nous ne voulons point d'un bien mal acquis. Cette conduite édifia beaucoup ceux qui eurent connaissance du fait. Le saint abbé se démit de ses fonctions, afin de vaquer plus librement aux exercices de piété, et retourna à Hemmerode qu'il n'avait quitté qu'à regret et par obéissance. Il mourut saintement au commencement du XIIIe siècle, et quelques hagiographes le nomment sous le 29 janvier.

CHARLES DE BLOIS (le bienheureux), duc de Bretagne, naquit vers l'an 1318, de Louis de Châtillon, comte de Blois, et de Marguerite de France, sœur du roi Philippe de Valois. On lui apprit, dès son enfance, à connaître et à pratiquer la religion. Attentif à veiller sur ses penchants, il les réprimait par de rigoureuses austérités et matait sa chair par des jeûnes fréquents et de sanglantes disciplines. Il portait habituellement le cilice qu'il ceignait autour de son corps avec une corde à gros nœuds. Devenu comte de Penthièvre et duc de Bretagne en 1341, par suite de son mariage avec Jeanne de Bretagne, il fut obligé de soutenir une longue guerre pour revendiquer les droits de son épouse sur ce duché, contre Jean IV, son compétiteur. Mais les maux que cette guerre causait à la province affligeaient son cœur, et il ne négligea rien pour terminer le différend par un traité ou par un combat singulier, pour épargner l'effusion du sang. Son but principal était la gloire de Dieu et le bonheur de ses sujets; mais les pauvres étaient surtout l'objet de sa prédilection. Il les réunissait en grand nombre dans son palais, leur lavait les pieds, les servait à table et allait souvent les visiter dans les hôpitaux. Il fonda des établissements de charité à Rennes, à Nantes, à Guingamp, à Morlaix, à Lamballe. Ses fondations religieuses sont aussi en grand nombre ; car il avait un grand zèle pour le culte divin et il assistait aux offices de l'église avec une ferveur et une modestie admirables. Même pendant qu'il était en campagne, même en présence de l'ennemi, il prenait ses mesures pour assister tous les jours au saint sacrifice. Lorsqu'il marchait sur Hennebon pour en faire le siége, il fit halte pour entendre la messe. Aufroi de Montbourcher lui représenta assez vivement qu'avec ses dévotions à contre-temps, il courait risque d'être surpris par l'ennemi. « Seigneur Aufroi, lui répondit Charles, nous aurons toujours des villes et des châteaux ; si on nous les prend, nous les recouvrerons avec l'aide de Dieu ; mais si nous négligions l'assistance à la sainte messe, ce serait une perte irréparable. » Il se confessait deux fois par semaine, communiait tous les mois et aux fêtes solennelles. Pénétré de dévotion pour les saints, il entreprit plusieurs pèlerinages en leur honneur; il fit même nu-pieds celui de Saint-Yves de Tréguier. Outre l'office canonial, il récitait tous les jours l'office de la sainte Vierge. Les seigneurs de son parti disaient que leur duc était plus fait pour le cloître que pour le trône; ce qui ne l'empêchait pas de soutenir avec une grande valeur la guerre qui dura vingt-trois ans. Vaincu et fait prisonnier en 1347, il fut envoyé en Angleterre et enfermé dans la tour de Londres où on le retint neuf ans. Pendant sa captivité, qu'il sanctifiait par la prière et la patience, le connétable, Charles d'Espagne, son gendre, fut assassiné par les ordres du roi de Navarre. Les cent mille florins d'or qu'on lui envoyait pour payer sa rançon furent engloutis dans la mer avec le vaisseau qui les portait. Ces désastres et sa triste position, loin de l'abattre, augmentaient sa confiance en Dieu. Rendu à la liberté, il continua la guerre avec des chances variées, et il termina sa vie sur le champ de bataille, à Auray, le 29 septembre 1364. Il avait commencé cette journée mémorable par la réception des sacrements de pénitence et d'eucharistie, et, après des prodiges de valeur, il fut pris par un Anglais et tué sur-le-champ sans avoir eu le temps de dire autre chose que ces mots : Seigneur, mon Dieu ! D'éclatants prodiges s'étant opérés par son intercession, Urbain V nomma, en 1368, une commission pour en informer ; mais la mort de ce pape interrompit les procédures qui furent reprises sous Grégoire XI, et l'enquête constata des guérisons miraculeuses et même des résurrections de mort. Toutes les pièces furent envoyées au pape, qui, cependant, ne poussa pas l'affaire plus loin, peut être à cause des oppositions de Jean IV, duc de Bretagne, qui craignait que si Charles était canonisé, les Bretons ne le regardassent, lui et ses enfants, comme usurpateurs des Etats d'un saint. Vint ensuite le grand schisme, et l'affaire est restée pendante jusqu'ici, à cause de l'opposition des rois de France, fondée sur ce qu'il était mort les armes à la main contre cette couronne.

CHARLES DE RUMÈNE (le vénérable), instituteur des Jéronimytes de Fiésoles, était fils du comte de Mongranel et mourut à Venise en 1417. Il fut inhumé dans l'église de Sainte-Marie-des-Grâces, et il opéra plusieurs miracles après sa mort qui eut lieu le 7 septembre.

CHARLES GRÉGOIRE (le vénérable), l'un des martyrs de Donzy en Nivernais, fut massacré, en haine de la religion catholique, par les protestants, le 20 août 1569. Son corps, qui avait été enterré dans un jardin de Croiselle, fut transféré avec celui de ses compagnons, dans l'église de Notre-Dame-du-Pré, le 23 avril 1578.

CHARLAR (le vénérable), *Carolarus*, chanoine de Notre-Dame de Tournay, florissait dans le XVIe siècle, et mourut en 1556, après s'être rendu célèbre par ses vertus et surtout par sa charité envers les pauvres.

CHARLES CARAFFA (le vénérable), fondateur de la congrégation des Ouvriers pieux, naquit en 1561 et sortait de l'illustre famille des Caraffa. Il entra chez les Jésuites dans l'intention d'y prononcer ses vœux ; mais de fréquentes maladies ne lui permettant pas d'embrasser cet institut, il rentra dans le monde, et ayant embrassé la carrière militaire, il se signala par des actions d'éclat. A trente-quatre ans, il quitta de nouveau le siècle, et sa vocation le portant vers l'état ecclésiastique, il s'y disposa par la retraite, et il reçut la prêtrise en 1599. Dès lors il mena une vie de jeûnes, d'austérités et d'œuvres de miséricorde. Lorsqu'il n'était pas occupé à soigner et consoler les malades dans les hôpitaux, il instruisait le peuple dans les places publiques et travaillait à la conversion des pécheurs. Il établit à Naples plusieurs maisons de repenties, à l'instar de celle que saint Ignace de Loyola avait fondée à Rome, et il y plaça les pécheresses publiques qu'il avait ramenées à la vertu. Il était supérieur du séminaire de Naples et directeur des catéchumènes, lorsqu'il fonda sa congrégation pour les missions, que le pape Grégoire XV approuva sous le nom de congrégation des Ouvriers pieux. Ces missionnaires, qui n'ont jamais été très-nombreux, mènent une vie très-austère; mais ils ne font point de vœux. Le vénérable fondateur, se sentant près de sa fin, se retira dans une solitude pour ne plus s'occuper que de son salut, et il mourut en odeur de sainteté le 8 septembre 1633, âgé de soixante-douze ans.

CHARLES SPINOLA, missionnaire jésuite et martyr au Japon, naquit à Gênes en 1564. Il était fils unique d'Octave Spinola, comte de Tassorolo et grand-écuyer de l'empereur Rodolphe II. Il fut élevé à Nole, sous les yeux du cardinal Spinola son

oncle, évêque de cette ville, et il n'avait que vingt ans lorsqu'il se fit Jésuite, malgré les oppositions de sa famille. Après avoir étudié les mathématiques sous le célèbre Clavius, surnommé l'Euclide du XVIe siècle, il les professa lui-même avec distinction. Ayant ensuite obtenu de ses supérieurs la permission d'aller au Japon, en qualité de missionnaire, il s'embarqua à Lisbonne en 1598 et arriva à Nangazaki en 1602. Il travailla au salut des Japonais avec une ardeur infatigable, et il en convertit un grand nombre, surtout par sa bonté et par sa douceur, vertus qu'il possédait à un haut degré. Ses travaux apostoliques ne l'empêchaient pas de mener une vie très-austère, et il ne prenait pour toute nourriture qu'un peu de riz et d'herbes. Ayant été arrêté en 1618 par ordre de Xoyun, empereur du Japon, qui se montrait encore plus violent persécuteur que Cubosama son père, auquel il succéda en 1616, il fut mis en prison à Omura, où il eut à souffrir, pendant quatre ans, des maux inexprimables par l'inhumanité de ses gardes qui lui refusaient jusqu'à un verre d'eau pour étancher sa soif occasionnée par une fièvre brûlante ; mais Dieu l'en dédommageait par des consolations qui lui faisaient dire dans une lettre : « Qu'il m'est doux de souffrir pour Jésus-Christ ! Je ne peux trouver des paroles assez énergiques pour exprimer tout ce que je sens, surtout depuis que nous sommes dans ces cachots où nous vivons dans un jeûne continuel. Les forces de mon corps m'abandonnent ; mais ma joie augmente à mesure que je vois approcher la mort. Quel bonheur pour moi s'il m'était permis à Pâques prochain de chanter dans le ciel, avec les bienheureux, le cantique d'allégresse ! » Et dans une autre lettre, adressée à Maximien Spinola, son cousin, il lui dit : « Si vous aviez goûté les ineffables délices que Dieu verse dans les âmes de ses fidèles serviteurs, vous n'auriez plus que du mépris pour les choses terrestres. Je commence à être disciple de Jésus-Christ depuis que je souffre dans les fers pour son amour. Je me suis trouvé amplement dédommagé des rigueurs de la faim par les consolations dont mon cœur a été inondé. Quand je serais plusieurs années en prison, le temps me paraîtrait court, tant je désire souffrir pour celui qui me récompense si libéralement de mes peines.... » Il fut condamné à être brûlé vif avec d'autres missionnaires et un grand nombre de laïques. On les conduisit d'Omura à Nangasacki, et ils furent exécutés sur une montagne près de la ville, le 2 septembre 1622. Le Père Charles Spinola fut attaché à un poteau, et le bûcher, qui avait vingt-cinq pieds de long, ayant été allumé par le bout le plus éloigné, les flammes ne l'atteignirent que deux heures après. Pendant tout ce temps, il resta immobile, les yeux élevés vers le ciel, jusqu'à ce que les cordes qui le liaient ayant été brûlées, il tomba dans le feu et expira. Il était âgé de cinquante-huit ans.

CHARLES FAURE, abbé de Sainte-Geneviève et premier supérieur général des chanoines réguliers de France, naquit, en 1594, à Luciennes, près de Saint-Germain-en-Laye, d'une famille noble. Il quitta le monde pour prendre l'habit religieux dans l'abbaye de Saint-Vincent de Senlis, qu'il réforma par ses conseils et par ses exemples. Le cardinal de Larochefoucauld, évêque de Senlis, qui l'avait secondé dans cette bonne œuvre, ayant été nommé abbé de Sainte-Geneviève en 1624, y fit venir le Père Charles Faure et douze religieux de Saint-Vincent, afin d'y établir aussi la réforme qui reçut sa dernière perfection en 1634. Le père Faure, devenu abbé de Sainte-Geneviève, réforma près de cinquante autres maisons du même ordre, et il fut élu supérieur général de cette nouvelle congrégation, dans laquelle il avait, non sans des peines et des fatigues incroyables, rétabli l'ancienne discipline. Il mourut saintement en 1644, à l'âge de cinquante ans, laissant quelques ouvrages, entre autres, une *Conduite pour les novices*.

CHARLES TOMMASI (le vénérable), religieux théatin, était frère du duc de Palma et oncle du bienheureux Joseph-Marie Tommasi. Il mourut en odeur de sainteté, sur la fin du XVIIe siècle.

CHARLES FRÉMONT, réformateur de l'abbaye de Grammont, naquit à Tours en 1610, et, en 1628, il prit l'habit à Grammont. Bientôt il remarqua le relâchement qui régnait dans la communauté ; ce qui fut pour lui un motif de plus de redoubler de ferveur. Lorsqu'il eut fait profession, il devint prieur de l'abbaye, et il fit servir l'autorité que lui donnait sa place à rétablir la régularité parmi ses confrères ; mais, ne pouvant y réussir, il obtint la permission d'aller à Paris terminer ses études dans le collége de son ordre. Le cardinal de Richelieu, à qui il fut présenté, agréa un projet de réforme qu'il avait dressé et le nomma prieur d'Epoisse, près de Dijon. Dom Frémont y jeta les premiers fondements de sa réforme, qui consistait à remettre en vigueur la règle de saint Etienne, telle que le pape Innocent IV l'avait mitigée. Le prieuré de Thiers, en Auvergne, lieu de la naissance du saint fondateur, ainsi que quelques autres monastères, acceptèrent la réforme, mais sans se soustraire à la juridiction de l'abbaye de Grammont. Don Frémont s'étant fixé à Thiers, gouverna pendant trente ans ce prieuré, et il y mourut saintement en 1689, à l'âge de soixante-dix-neuf ans. Il a composé une Vie de saint Etienne de Grammont, une du bienheureux Hugues de Lacerta, son disciple, et quelques ouvrages de piété.

CHASTIER (saint), *Carterius*, évêque de Périgueux, florissait dans le VIe siècle et assista, en 885, au deuxième concile de Mâcon. Il est mentionné avec éloge par saint Grégoire de Tours, et il y a dans le Périgord une église qui porte son nom.

CHÉBÉE (saint), *Chæbeus*, solitaire au pays de Galles, florissait dans le VIe siècle, et il a donné son nom à plusieurs églises d'Angleterre.

CHÉLIDOINE, évêque de Besançon, succéda à saint Léonce vers l'an 443 ; mais il fut déposé l'année suivante dans un concile tenu à Besançon, où se trouvaient saint Germain d'Auxerre et saint Hilaire d'Arles qui y présidait. Les motifs de cette déposition furent : 1° que Chélidoine, avant d'être évêque, avait épousé une veuve ; 2° qu'il avait condamné à mort des criminels étant magistrat, d'où l'on inférait qu'il n'avait pu être élevé aux saints ordres, les canons déclarant irréguliers ceux qui se trouvaient dans l'un et l'autre de ces deux cas. Chélidoine appela à Rome de cette sentence, et le pape saint Léon reçut son appel. Saint Hilaire, instruit que l'évêque de Besançon s'était rendu à Rome, y alla de son côté, et le pape ayant convoqué un concile, Chélidoine fut rétabli sur son siége. En revenant dans les Gaules, il rapporta de Rome le chef du martyr saint Agapet et le déposa dans l'église de Saint-Etienne. On croit qu'il fut massacré lors du sac de Besançon par Attila, l'an 451 ; c'est pour cette raison que quelques légendaires lui donnent le titre de martyr.

CHELINDRE (sainte), *Chelindra*, était autrefois honorée près d'Utrecht, comme vierge et martyre.

CHÉRÉMON (saint), *Chæremon*, solitaire de Panephyse en Egypte, florissait dans le IVe siècle. Lorsque Cassien le visita, il était si courbé par la vieillesse, qu'il marchait sur ses mains. La conversation qu'ils eurent ensemble roula sur la charité, sur la chasteté et sur la protection de Dieu.

CHÉRUBIN (le vénérable), religieux franciscain, florissait dans le XVe siècle et mourut dans le couvent de Spolète, le 4 août 1484. On lui donne quelquefois le titre de bienheureux, et son nom se lit dans plusieurs calendriers, sous le 4 août.

CHILMÉGISILE (saint), *Chilmegisilus*, évêque

d'Avanches, sur le lac de Genève, est honoré en Suisse.

CHRISTANCIE (sainte), vierge et martyre, était une des compagnes de sainte Ursule. Son corps fut découvert en Thuringe l'an 1240, et porté à Fulcodesrode, monastère de l'ordre de Cîteaux.

CHRISTIE (sainte), *Christeia*, est honorée dans l'archevêché d'Auch et y a donné son nom à deux paroisses.

CHRISTIEN DE CHATENAY (le bienheureux), solitaire dans le diocèse de Tours, était né dans le Maine, et, après avoir passé plusieurs années dans un désert, il entra dans un monastère de l'ordre de Cîteaux. Il ne mangeait qu'une seule fois la semaine pendant le carême, se donnait de rudes disciplines et se plongeait quelquefois dans l'eau jusqu'au cou, même en hiver, au rapport d'Hélinand.

CHRISTIEN (le bienheureux), abbé de Saint-Germain d'Auxerre, florissait au commencement du règne de Louis le Débonnaire. Une lettre patente de ce prince lui donne le titre de bienheureux.

CHRISTIENNE (sainte), religieuse, était sœur de saint Hervé de Nantes et florissait dans le VIe siècle.

CHRISTIENNE DE DENDORMONDE (la bienheureuse), mourut à Dikelven, et l'on trouve son nom dans quelques calendriers des Pays-Bas, sous le 7 septembre.

CHRISTINE (sainte), vierge et l'une des compagnes de sainte Ursule, échappa, à ce que l'on croit, à la fureur des Huns, et mourut plus tard près de Bâle.

CHRISTINE DE BRUZO, née en 1252 à Stommelen, village du duché de Juliers, se distingua par ses vertus et surtout par une piété si extraordinaire, que le ciel la favorisa du don des miracles. Elle mourut en 1313, à l'âge de soixante et un ans; et en 1619 son corps fut transféré à Juliers, où l'on voit son tombeau dans l'église collégiale. Elle a laissé un grand nombre de lettres. Quelques auteurs croient qu'elle est la même que Christine, surnommée l'Admirable, dont il est question dans la Vie de sainte Marie d'Ognies. Les Bollandistes la mentionnent sous le 22 juin, jour où on l'honore dans le duché de Juliers.

CHRISTOPHE FERRIÈRES, Jésuite portugais et missionnaire, naquit en 1580 à Torres-Vidras, et il entra à seize ans dans la compagnie de Jésus. Envoyé au Japon en 1609, il y travaillait avec succès à la conversion des idolâtres, lorsqu'il fut arrêté en 1633. On le somma d'opter entre la mort et l'abandon de sa foi. Après quatre heures de tortures atroces, la douleur l'emporta et il se soumit à ce que les persécuteurs exigeaient. Déplorant ensuite amèrement cet instant de faiblesse, il soupirait après le moment où il pourrait réparer le scandale de sa chute et regagner la palme du martyre. Il se livra lui-même à la mort qu'il souffrit avec joie à Nangasacki, vers l'an 1652, étant âgé de soixante-douze ans.

CHRONE DE NITRIE, prêtre et solitaire, était le disciple et l'interprète de saint Antoine. Il expliquait en grec ce que saint Antoine disait en hébreu. Il survécut à son illustre maître, et il est qualifié saint par quelques auteurs. Il ne faut pas le confondre avec le vénérable Chrône de Phénix, aussi prêtre, qui vivait dans le même temps, et qui était supérieur de plus de cent quatre-vingts solitaires.

CHU-YUNG (le vénérable), martyr en Chine, était un pauvre chrétien si dénué de tout, qu'il n'avait, pour soutenir sa vie, d'autres ressources que la charité publique; mais il se faisait admirer par sa patience, sa piété et les autres vertus chrétiennes. Un jour qu'il se trouvait avec d'autres mendiants à la porte du prétoire du Sutchuen, celui qui distribuait les aumônes s'aperçut qu'en recevant la sienne, il faisait le signe de la croix. Cette action, jointe à ses prières longues et ferventes, indiquait assez qu'il était chrétien. On le questionna donc sur sa religion, et, quoiqu'il sût les dangers auxquels l'exposait l'aveu de sa foi, il la confessa courageusement au péril de sa vie. Aussitôt on se saisit de lui et on l'entraîne dans le prétoire. Le mandarin qui l'interrogea et qui aimait les chrétiens, voulant le favoriser, ne lui fit point de questions directes et se contenta de lui dire : Si tu ne renonces pas à ta religion, on ne te donnera point à manger. Le distributeur des aumônes, ennemi juré des chrétiens, et à la garde duquel il était confié, exécuta, à la lettre, les paroles du mandarin, comme si c'eût été une sentence de juge, et plaça Chu-Yung entre le supplice de la faim et l'apostasie; mais il resta inébranlable, et sa résolution semblait s'augmenter avec ses souffrances. Malgré les grandes douleurs qu'il éprouvait, il passait ses jours en prières et en actions de grâces, heureux de souffrir pour Jésus-Christ. Au bout de quelques jours, il tomba dans une langueur mortelle, qui le mit en possession du bonheur des martyrs, vers l'an 1815.

CISSE ou CLISSE (saint), *Cissa*, prêtre et ermite de l'île de Croyland, florissait vers la fin du VIIe siècle, et son corps fut inhumé dans l'église qui renfermait celui de saint Guthlac. Lors de l'incendie du monastère par les Danois en 870, les précieux restes de ces deux saints furent brûlés, ce qui n'empêcha pas que le culte de saint Cisse ne se maintînt encore pendant plusieurs siècles avec une grande dévotion.

CITAF (saint), *Citavus*, était honoré autrefois en Angleterre.

CLAIRE, ou CLARE (sainte), *Claria*, a donné son nom à une abbaye près de Clermont, et elle est honorée en Auvergne.

CLAIRE ISABELLE FORNARI (la vénérable), religieuse Clarisse, naquit à Rome le 25 juin 1597. Elle prit le voile dans le couvent de Todi, où elle passa sa vie dans la pratique des plus héroïques vertus. Dieu la favorisa de dons surnaturels, et elle mourut en réputation de sainteté le 9 décembre 1644, âgée de quarante-sept ans. La cause de sa béatification est introduite à Rome depuis quelques années.

CLAUDE DE SAINTES (le vénérable), évêque d'Evreux, avait d'abord été chanoine régulier de Saint-Chéron à Chartres. Son zèle pour la foi catholique le fit emprisonner par les calvinistes, et il fut jeté dans un cachot à Crèvecœur, où il mourut en 1591.

CLAUDE BERNARD, dit le *Pauvre Prêtre*, naquit à Dijon en 1588, et sortait d'une famille noble. Son père était conseiller au parlement de Bourgogne, et devint ensuite lieutenant-général de Châlons-sur-Saône. Après avoir fait de bonnes études, comme il hésitait sur le choix d'un état, Pierre le Camus, évêque de Belley, voulut lui persuader d'entrer dans la cléricature. « Je suis un cadet qui n'ai rien, répondit Bernard; il n'y a presque point de bénéfices en cette province qui soient à la nomination du roi : pauvre pour pauvre, j'aime mieux être pauvre gentilhomme que pauvre prêtre. » Il finit cependant par entrer dans l'état ecclésiastique, et il vécut quelque temps en prêtre mondain. Les pieux conseils du Père Goudren de l'Oratoire le ramenèrent à Dieu, et sa conversion fut si entière, qu'il devint un des plus grands contemplatifs de son siècle. En quittant les vanités du monde, il renonça au seul bénéfice qu'il possédât, se consacra au service des pauvres et leur abandonna une succession de 400,000 livres, qui lui était échue sans qu'il s'y attendît. Son amour pour l'abjection et les croix était si grand, qu'il faisait souvent à Jésus-Christ la prière suivante : « Le premier de vos prêtres vous demandait comme une grande faveur d'être avec vous sur le Thabor : quant à moi, qui suis le dernier de vos ministres, je vous prie de me laisser au pied de votre croix. Je suis prêt à y souffrir et même à y mourir, si vous l'or-

donnez, pourvu que je souffre et que je meure pour vous. » Le cardinal de Richelieu l'ayant nommé à une abbaye du diocèse de Soissons, il ne voulut pas l'accepter. « Quelle apparence, écrivait-il, à ce sujet, au cardinal, que j'ôte le pain de la bouche des pauvres de Soissons pour le donner à ceux de Paris! » Le cardinal, ne pouvant lui faire accepter aucun bénéfice, le pressa de lui demander une grâce quelconque. « Monseigneur, dit le père Bernard, je prie votre Eminence d'ordonner que l'on mette de meilleures planches au tombereau dans lequel je conduis les criminels au lieu du supplice, afin que la crainte de tomber dans la rue ne les empêche pas de se recommander à Dieu avec attention. » On vint un jour l'avertir qu'un de ces malheureux, qui était condamné à être roué vif, ne voulait pas entendre parler de confession : aussitôt il va le trouver dans son cachot, le salue, l'embrasse et l'exhorte par toutes sortes de moyens; mais le condamné ne daignait pas même lui répondre. Il lui propose de réciter avec lui une prière fort courte en l'honneur de la sainte Vierge; c'était le *Memorare*, qu'on appelle, à cause de cela, la prière du père Bernard; mais le prisonnier la lui laisse dire seul et ne desserre pas les lèvres. Alors, transporté d'un saint zèle, il prend un exemplaire de cette prière et s'efforce de le faire entrer dans sa bouche, en lui disant : « Puisque tu n'as pas voulu la dire, tu la mangeras. » Celui-ci, qui avait les fers aux pieds et aux mains, ne pouvant se défendre contre ces tentatives, promit, pour y mettre un terme, de réciter la prière. Ils se mettent à genoux, et à peine le père Bernard a-t-il dit les premiers mots, que le condamné se trouve changé tout à coup et confesse ses fautes avec les sentiments d'une contrition si vive, qu'il tombe mort, en versant des larmes et en poussant des sanglots. Le père Bernard prêchait plusieurs fois par semaine, et ses discours produisaient des fruits admirables, quoiqu'il parlât sans préparation. Il était âgé de cinquante-trois ans, lorsqu'il mourut en odeur de sainteté à Paris, le 23 mars 1641, après avoir fondé le séminaire des *Trente-Trois*. La cour et le clergé ont sollicité sa béatification à plusieurs reprises.

CLAUDE-MARTIN (le vénérable), moine de Marmoutiers, près de Tours, florissait dans le XVIIe siècle. On rapporte de lui, que quand il éprouvait des tentations contre la pureté pendant la nuit, il se rendait au jardin et se mettait nu au milieu d'un groseillier épineux, et essuyait ensuite ses plaies avec les orties. Il est nommé dans quelques calendriers de France sous le 9 août.

CLÉMENT COLLIEN (le vénérable), chanoine de Saint-Caradeu, fut massacré à Donzy en Nivernais, l'an 1569, par les calvinistes, avec dix autres, tant prêtres que laïques. Son corps, qui avait été enterré sur la paroisse de Bagnaux, fut transporté solennellement avec ceux de ses compagnons dans l'église de Notre-Dame-du-Pré, et inhumé près de l'autel de Saint Blaise. Cette cérémonie eut lieu le 23 avril 1578.

CLIN (saint) *Clinus*, est honoré comme martyr à Trévoux, où il y avait de ses reliques : il y en avait aussi à Tournus, où elles furent brûlées par les calvinistes en 1562.

CLUM (saint) est patron d'une église dans un village de Brisgaw.

COCCA (saint) est honoré en Irlande, sa patrie.

COCQUÉE (sainte), *Cocchea*, nourrice de saint Kiaran ou Quéran et de sainte Lidanie, florissait en Irlande au commencement du VIe siècle, et elle a été honorée dans la Mommonie d'un culte public jusqu'au XVIIe siècle.

COENRED ou KENRED, roi de Mercie, était fils de Wulfère et de sainte Erménilde. Deux de ses frères, Wulfade et Rufin, sont honorés comme martyrs, et sa sœur Wéréburge est honorée comme vierge. Il était encore trop jeune pour régner, lorsque le roi son père mourut en 675, et la couronne passa à Ethelred, son oncle, qui ne l'accepta que dans l'intention de la lui remettre plus tard; ce qu'il fit en effet vingt-neuf ans après, pour prendre l'habit dans le monastère de Bardney, dont il devint abbé. Coenred étant monté sur le trône en 704, gouverna avec autant de piété que de prudence, et s'appliqua surtout à étendre le royaume de Jésus-Christ en extirpant l'idolâtrie. Après cinq ans de règne, il céda le trône à son cousin germain Coëlred, et se rendit ensuite à Rome avec Offa, roi des Saxons orientaux. Il entra dans un monastère de cette ville, où il mourut saintement, après avoir édifié la communauté par ses vertus.

COLAPHIN (saint), *Colaphinus*, évêque de Quidalet, ville aujourd'hui ruinée et dont le siége épiscopal a été transféré à Saint-Malo, est honoré en Bretagne, surtout dans son ancien diocèse.

COLLAGIE (la bienheureuse), *Collagia*, vierge et religieuse de l'ordre de la Merci, florissait en Espagne dans le XIVe siècle, et elle est mentionnée avec éloge par Zumel, dans la vie de saint Pierre Nolasque.

COLMANEL (saint), *Colmanellus*, est honoré comme évêque, en Irlande, sa patrie.

COLOBE (saint), *Colobius*, est auteur de la vie de saint Paêse.

COLOMBAN (saint), *Colombanus*, est honoré comme évêque dans la Lagénie en Irlande.

COLOMBAN, religieux trappiste, naquit à Abbeville vers l'an 1680, et se distingua, dès son enfance, par sa piété et son amour pour les pauvres. Il habitait Marseille et l'édifiait par l'éclat de ses vertus, lorsque, en 1710, il alla prendre l'habit religieux à Buonsolazzo en Toscane, dans un monastère de l'ordre de Cîteaux, qui suivait la réforme de la Trappe. Il s'y fit bientôt admirer par une charité ardente, une humilité profonde, un rare esprit de componction et de prière, une sainte avidité pour toutes les pratiques de la mortification. L'abbé, qui se disposait à se décharger sur lui d'une partie du gouvernement de la communauté, en attendant qu'il devînt son successeur, lui ordonna de se préparer à la réception des saints ordres. Colomban, qui avait toujours obéi sans réplique, employa, cette fois, les représentations et les larmes; il aurait même pris la fuite sans le vœu de stabilité qui le retenait; mais il eut beau faire, l'abbé le força de recevoir tous les ordres jusqu'au diaconat inclusivement. Il ne restait plus que la prêtrise dont l'idée seule le glaçait de terreur. Ne sachant comment se soustraire à cette redoutable dignité, il recourt à Dieu et le conjure avec une ferveur inexprimable de ne pas permettre qu'il soit ordonné prêtre. Sa prière fut exaucée; car il lui tomba sur les mains une paralysie dont il mourut peu de temps après, en 1714, dans un âge peu avancé.

COLOMBE (sainte), martyre à Rome, n'avait que quatorze ans lorsqu'elle versa son sang pour Jésus-Christ. Son existence a été révélée par la découverte de son corps, trouvé en 1819 dans le cimetière de Saint-Calépode. Grégoire XVI en a fait don aux sœurs de la charité de Modène.

COLOMBE DE RIETI (la vénérable), vierge du tiers-ordre de Saint-Dominique, florissait sur la fin du XVe siècle, et mourut en odeur de sainteté le 21 mai 1501. Elle est nommée dans quelques calendriers le jour de sa mort.

COLOMBE (saint) était honoré autrefois à Moyenvic en Lorraine, où l'on gardait une partie de ses reliques.

COLOMBÉ (saint) a donné son nom à une église paroissiale du diocèse d'Angoulême.

COLOMBINE (sainte), *Colombina*, vierge et martyre, était une des compagnes de sainte Ursule : son corps, porté en Espagne, se garde à Poblet en Catalogne.

COLOMIÈRE (sainte), *Columbaria*, est honorée dans l'ancien diocèse de Saintes.

COLVANDRE (saint), *Colvander*, est honoré à Rome, et son corps se garde dans le cimetière de Calliste, sous la chapelle dite *Domine, quo vadis?*

CONCORDE (saint), évêque d'Arles, dont le corps se garde dans un tombeau qu'on lui a érigé dans la grande crypte de Saint-Honorat, église qui était autrefois desservie par des Minimes.

CONGAR (saint), *Cungarus*, est honoré comme solitaire en Angleterre.

CONON, moine d'Hemmérode, monastère de l'ordre de Cîteaux, dans le diocèse de Trèves, sortait de la noble famille de Mailberg. Il embrassa la carrière militaire et servit avec distinction. Il prit part à l'une des dernières croisades, et, à son retour de la terre sainte, il prit l'habit monastique et fit pendant trois ans l'édification de la communauté d'Hemmérode, dont il se montra le modèle. Etant au lit de la mort, il dit à son abbé : « J'ai pris la croix un vendredi; j'ai passé la mer un vendredi pour le voyage de Jérusalem; c'est un vendredi que, dans ma chapelle, j'ai pris la résolution d'entrer dans votre ordre; c'est un vendredi que j'ai reçu l'habit de religieux; que me reste-t-il que de mourir un vendredi? » Son désir fut exaucé, et il mourut en odeur de sainteté, le vendredi suivant.

CONRADIN DE BRESCIA (le bienheureux), dominicain, né dans cette ville sur la fin du XIVe siècle, sortait d'une famille noble, et, après ses premières études, il alla étudier le droit civil et canonique à l'Université de Padoue. C'est dans cette ville qu'il prit l'habit de saint Dominique, en 1419. Lorsqu'il eut été élevé au sacerdoce, il fut chargé d'annoncer la parole de Dieu, et ses sermons produisirent des effets merveilleux. Devenu supérieur du couvent de Brescia, il fut pour ses religieux un modèle de perfection. Les devoirs de sa charge ne l'empêchaient pas de continuer ses prédications qui renouvelèrent la face de sa ville natale. Ses supérieurs le placèrent ensuite à la tête du couvent de Bologne, dans lequel on venait de rétablir la régularité, et quoiqu'il n'eût que vingt-huit ans, ce choix fut universellement applaudi. Il se montra le même à Bologne qu'à Brescia, soit dans les chaires chrétiennes, soit dans son couvent. Lorsque la peste éclata dans le Bolonais, il se dévoua sans réserve au service des pestiférés et leur prodigua, ainsi que ses religieux que son exemple animait, tous les secours de l'âme et du corps que réclamait leur triste position. Les Bolonais s'étant ensuite révoltés contre le saint siége, Conradin ne craignit pas de leur reprocher hautement ce que cette conduite avait de répréhensible, et le pape ayant lancé un interdit contre la ville, comme personne n'osait le publier, le bienheureux se chargea de cette commission qui demandait beaucoup de courage et qui l'exposait à de grands dangers. On se saisit de lui comme d'un traître et on le jeta dans une prison où il resta plusieurs jours sans aucune nourriture. Rendu à la liberté, il continua à prêcher la soumission au pape; ce qui l'exposa à de nouvelles persécutions. Le couvent fut pillé et l'on défendit de rien donner aux religieux dont on avait pris les provisions; mais la Providence vint à leur secours. Conradin fut de nouveau emprisonné et condamné à mourir de faim. Dieu lui conserva miraculeusement la vie, et on le remit en liberté, quoiqu'il eût fait le sacrifice de sa vie et qu'il désirât vivement le martyre. « Hélas! s'écria-t-il en sortant de son cachot, le festin des noces était prêt : j'avais été appelé, et je n'en ai pas été trouvé digne. » Enfin, la paix qu'il demandait à Dieu depuis longtemps dans ses prières fut conclue, et le pape, pour le récompenser de la part qu'il avait prise à cette affaire, voulut le décorer de la pourpre romaine; mais Conradin refusa cette dignité et fit agréer au pape les motifs de son refus. Il reprit ses travaux apostoliques avec un redoublement de zèle, et ceux qui l'avaient le plus persécuté ne tardèrent pas à devenir les plus sincères admirateurs de ses vertus. Il mourut victime de sa charité envers les malades atteints d'une épidémie qui l'enleva lui-même le 1er novembre 1529, n'étant guère âgé que de trente ans. On assure que son tombeau a été illustré par plusieurs miracles et on lui donne généralement le titre de bienheureux.

CONSTANCE, évêque de Norique, sur la fin du Ve siècle, est mentionné comme saint dans la Vie de saint Séverin, dont il avait été le disciple et dont il fut le successeur.

CONSTANTIN LE GRAND, empereur romain, dont les prénoms étaient *Caius Flavius Valerius Aurelius Claudius*, était fils de Constance Chlore et de sainte Hélène. Il naquit à Naïsse en Dardanie l'an 274, et il avait dix-neuf ans lorsque son père fut associé à l'empire. Dioclétien, qui l'aimait à cause de ses belles qualités et surtout de ses talents militaires, le retint près de sa personne jusqu'à son abdication. Galère, qui était jaloux de la faveur dont il avait joui et qui cherchait à se défaire de lui, l'exposa à toutes sortes de dangers; mais Constantin, afin de s'y soustraire, quitta l'Orient pour se rendre auprès de l'empereur son père, qui se trouvait dans la Grande-Bretagne et qui mourut à York peu de temps après son arrivée. Les soldats le proclamèrent empereur, et son image, couronnée de lauriers, fut envoyée à Galère, qui consentit à le reconnaître pour César, mais non pour Auguste. Maximien, qui avait repris la pourpre, le reconnut pour empereur; mais il y mit pour condition qu'il répudierait Minervine, sa première femme, pour devenir son gendre, en épousant sa fille Fausta. Constantin, maître du pays qui avait appartenu à son père, c'est-à-dire des Gaules, de l'Espagne et de l'Angleterre, tourna ses armes contre les Francs qui ravageaient les Gaules, et ayant passé le Rhin, il les taille en pièces et fait prisonniers deux de leurs rois. Maximien Hercule, qui avait essayé de détrôner Maxence, son propre fils, voulut aussi tenter la même chose contre Constantin, son gendre; mais ses soldats, indignés d'une telle conduite, l'abandonnèrent. Constantin le poursuivit jusque dans Arles et s'empara de sa personne; mais il lui fit grâce de la vie. Ayant attenté de nouveau aux jours de son gendre, en poignardant un eunuque qui était couché dans le lit de Constantin, celui-ci le fit étrangler en 308. Maxence, sous prétexte de venger la mort de son père, se disposait à marcher contre lui, lorsque Constantin le prévint et se rendit en Italie. Arrivé près de Rome, lorsque les deux armées furent en présence, Constantin, se voyant inférieur en nombre, invoqua le secours du vrai Dieu. Sa prière finie, comme il s'avançait avec une partie de ses troupes, un peu après midi, il vit dans le ciel une croix lumineuse avec cette inscription : C'est par ce signe que tu vaincras. La nuit suivante, il eut une vision dans laquelle Jésus-Christ lui ordonna de faire représenter cette croix et de s'en servir pour étendard dans le combat. Il obéit, et fit faire aussitôt la célèbre bannière, connue sous le nom de Labarum. Le même jour, la bataille se livra, et Maxence vaincu se noya dans le Tibre, parce que le pont de bateaux qu'il avait fait jeter sur ce fleuve se rompit. Le lendemain, il entra en triomphateur dans Rome, et pardonna généreusement à ses ennemis. Le sénat fit élever en son honneur un arc de triomphe pour perpétuer le souvenir de sa victoire, et ce monument existe encore à Rome. On lui érigea aussi, sur une des places de la ville, une statue, où il était représenté tenant en main une croix au lieu de lance. L'année suivante (313), il se rendit à Milan, où se trouvait Licinius, à qui il donna en mariage sa sœur Constance. Les deux empereurs portèrent, de concert, un édit en faveur des chré-

tiens à qui on donnait le droit de rentrer dans les biens dont ils avaient été dépouillés pendant les dernières persécutions, avec défense de les inquiéter et de les exclure des fonctions publiques ; mais Licinius ne persévéra pas longtemps dans ses bonnes dispositions envers les chrétiens, et il recommença à les persécuter par haine contre Constantin dont il était devenu jaloux. Les deux empereurs marchèrent l'un contre l'autre, et leurs armées se rencontrèrent auprès de Cibales en Pannonie. Avant d'en venir aux mains, Constantin, entouré d'évêques et de prêtres, implora avec ferveur le secours du Dieu des chrétiens, pendant que Licinius, de son côté, faisait demander par ses devins et ses magiciens la protection des faux dieux. Celui-ci fut vaincu, et demanda ensuite une paix qui lui fut accordée. Mais la guerre se ralluma bientôt après, et Licinius essuya une seconde défaite près de Calcédoine. Constantin le poursuivit dans sa fuite, et l'ayant atteint à Nicomédie où il s'était réfugié, il le fit étrangler en 324. C'est ainsi qu'il devint maître de tout l'empire romain, et quoiqu'il ne fût que catéchumène, on peut dire qu'il fit monter la religion sur le trône avec lui. Sans parler de toutes les mesures qu'il prit en faveur de l'Eglise, il fit assembler le concile général de Nicée, en 325, et se chargea de tous les frais de cette grande assemblée qu'il honora de sa présence. Il poussa la déférence envers les Pères du concile jusqu'à rester debout, et il ne voulut s'asseoir que sur leurs instances réitérées. Quand il en rencontrait de ceux qui avaient confessé Jésus-Christ dans les tourments, il baisait leurs glorieuses cicatrices, espérant obtenir de ce saint attouchement une bénédiction particulière. Il exhorta les évêques à apaiser les divisions qui troublaient l'Eglise, déclarant qu'il n'avait voulu se trouver au milieu d'eux que comme un simple fidèle, et qu'il leur laissait une pleine liberté de traiter les questions de la foi. Le concile dura trente-six jours ; lorsqu'il fut terminé, Constantin en rendit grâces à Dieu par une fête solennelle et fit un festin avec tous les Pères. Lorsqu'ils furent sur le point de partir, il leur adressa un beau discours pour leur dire adieu. Les ariens, furieux de ce qu'il s'était déclaré contre eux, jetèrent des pierres à ses statues, et comme ses courtisans lui disaient qu'on avait meurtri sa face, il passa sa main sur son visage et dit en riant : *Je n'y sens aucun mal.* Il jeta les fondements de Constantinople en 329, en faisant de Bysance, ville qui avait été presque ruinée sous l'empereur Sévère, une capitale qui répondît à la grandeur de l'empire. Il en agrandit l'enceinte, la décora de places publiques, de fontaines, d'un cirque, d'un palais, et lui donna son nom. Arius et ses partisans, condamnés à Nicée, cherchent à circonvenir l'empereur et parviennent à le tromper par leur hypocrisie ; car s'il rappela de son exil l'hérésiarque et s'il donna des ordres pour qu'on le reçût dans la communion de l'Eglise, c'est parce qu'il le croyait orthodoxe, d'après ses protestations et ses professions de foi. S'il ne fut pas bien disposé en faveur de saint Athanase, si même il alla jusqu'à le reléguer en Occident, ce ne fut pas par attachement pour la cause arienne, mais parce que les Ariens avaient calomnié près de lui le saint patriarche sur des points qui n'intéressaient pas la doctrine de Nicée. Si enfin, sur le point de mourir, il se fit administrer le baptême par Eusèbe, évêque de Nicomédie, l'un des chefs de l'arianisme, c'est qu'il se trouvait alors dans son diocèse et qu'Eusèbe, qui savait dissimuler ses sentiments, ne passait pas à ses yeux pour être entaché de cette hérésie. La catholicité de Constantin ne peut donc être mise en doute, quoique, dans les dernières années de son règne, il ait accrédité, sans le vouloir, le parti de l'erreur. Sans doute on peut lui reprocher des fautes, mais il les racheta par d'éminentes vertus, par une piété tendre et sincère, par le zèle qu'il mit à étendre et à faire fleurir le christianisme, par les lois pleines de sagesse qu'il porta en faveur de la religion et par les saintes dispositions avec lesquelles il reçut le baptême ainsi que les autres sacrements de l'Eglise. Il mourut le 22 mai, jour de la Pentecôte de l'année 337 à l'âge de soixante-trois ans, après avoir partagé l'empire entre ses trois fils, et il fut enterré dans l'église des saints apôtres, qu'il avait fait bâtir à Constantinople pour lui servir de sépulture. Quoique quelques écrivains lui aient reproché son éducation négligée, dans plusieurs circonstances il donna des preuves de son savoir. Il était naturellement éloquent et parlait avec facilité en public. Il composa et prêcha plusieurs sermons, entre autres un discours à l'assemblée des saints, prêché à Constantinople le jour de Pâques. Plusieurs martyrologes d'Occident marquent sous le 22 mai sa fête, qui s'est célébrée dans diverses églises. Les Grecs et les Moscovites la célèbrent encore le jour précédent. — 21 et 22 mai.

CONSTANTIN III, roi d'Ecosse, succéda, en 904, à Donald VI et se montra, sur le trône, un chrétien zélé et un prince ami de la justice; mais ses armes ne furent pas heureuses. Vaincu une première fois par Athelstan, roi d'Angleterre, il eut la douleur de voir son fils retenu prisonnier par ce prince. Ayant recommencé la guerre en 937, il fut défait de nouveau, ce qui le détermina à abdiquer la couronne en faveur de Malcolm Ier, son cousin, parce que son fils Indulphe, qui régna plus tard, était encore entre les mains des Anglais. Constantin se retira au monastère de Saint-André où il vécut encore cinq ans, se préparant au passage de l'éternité par la pratique des œuvres de pénitence. Il mourut en 943, et plusieurs historiens d'Ecosse lui donnent le titre de saint.

COPAGE (sainte), *Pompeia*, mère de saint Tugdual, évêque de Tréguier, florissait au commencement du VIe siècle, et elle est honorée à Land-Coët, en Basse-Bretagne, où l'on garde son corps dans l'église paroissiale.

COPRÈS (saint), prêtre et solitaire, naquit sur la fin du IIIe siècle et fut un des principaux disciples de saint Muce, qui établit plusieurs monastères dans une solitude, près d'Hermopolis. Il avait près de quatre-vingts ans, lorsque Rufin le visita, et il était renommé au loin par sa sainteté et par ses miracles. Pendant que Rufin et ses compagnons de voyage s'entretenaient avec lui, ils virent un paysan qui tenait un pot plein de sable. Ils demandèrent au saint vieillard ce que cela signifiait. — Il n'était pas à propos, mes enfants, que je vous expliquasse la démarche de cet homme, pour ne pas m'exposer à me glorifier de ce qui est l'œuvre de Dieu ; mais, puisque cette explication peut vous être utile, je vous dirai ce que Dieu a daigné opérer par mes mains. Les terres des environs étaient si stériles, que, quelque culture qu'on leur donnât, à peine rapportaient-elles deux épis pour un ; encore se formait-il, dans ces épis, de certains vers qui les coupaient avant leur maturité. Ces malheureux cultivateurs s'étant faits chrétiens, me prièrent de demander au Seigneur l'amélioration de leurs propriétés. Je le ferai, leur dis-je, mais il faut que votre foi accompagne mes prières. Alors ils prirent de ce sable sur lequel je marche et me le présentèrent pour que je le bénisse : ce que je fis en leur disant : Qu'il soit fait selon votre foi. Ayant mêlé ce sable avec le grain qu'ils voulaient semer, et par un miracle de la Providence, leur récolte fut plus abondante que dans aucun lieu de l'Egypte. Telle est l'origine de la coutume qui les fait venir ici, deux fois l'année, afin que la bénédiction du Seigneur, donnée par mon ministère, leur soit toujours aussi profitable. — Coprès leur raconta aussi la victoire qu'il avait remportée sur un manichéen, un jour qu'il se trouvait à la ville. Ils entrèrent en conférence devant le peuple, et l'hérétique, qui était beau parleur, divaguait sans cesse et sortait toujours de la question. Coprès, craignant que

ses discours artificieux ne fissent illusion à la foule, mit fin à la dispute par une proposition qui paraîtrait étrange, si elle ne lui avait été inspirée d'en haut. « Qu'on allume un grand feu sur cette place, s'écrie-t-il, et nous y entrerons tous deux : s'il arrive que l'un de nous ne soit pas brûlé, la foi qu'il professe sera tenue pour véritable. » Ces paroles furent accueillies avec de grandes acclamations, et aussitôt on aluma le feu. Coprès prit le manichéen par la main pour l'y faire entrer avec lui ; mais il répondit que chacun devait y entrer à son tour, et que Coprès devait passer le premier, comme étant l'auteur de la proposition. Celui-ci, invoquant le nom de Jésus-Christ, se précipite dans les flammes, qui s'écartent à droite et à gauche, pour ne pas l'atteindre. Il demeura ainsi au milieu du feu, pendant une demi-heure, et il en sortit sans la moindre brûlure. On crie au miracle, et l'on presse le manichéen de subir aussi l'épreuve : comme il s'y refuse, la multitude le pousse dans le brasier, et quoiqu'il n'y fût resté qu'un instant, il en sortit tout défiguré par les flammes, et il fut aussitôt chassé de la ville. Quant à Coprès, il fut conduit en triomphe à l'église, pour y rendre grâces à Dieu. Passant un jour près d'un temple où les païens sacrifiaient aux dieux, son zèle s'enflamme et il leur dit : Comment peut-il se faire que des hommes raisonnables offrent des victimes à des idoles muettes et insensibles? Ne donnez-vous pas à penser, en agissant ainsi, que vous manquez, comme elles, de sens et de jugement? Ces paroles produisirent un tel effet, qu'ils ouvrirent les yeux, se convertirent, et d'idolâtres devinrent chrétiens. Dans une réunion des solitaires du voisinage, comme la conversation tomba sur le grand-prêtre Melchisédec, l'abbé Coprès fut invité par l'assemblée à dire son sentiment sur ce mystérieux personnage. Pour toute réponse, il s'écria : Malheur à toi Coprès, si, coupable de négligence pour ne pas faire ce que Dieu t'ordonne, tu oses t'enquérir de choses qu'il ne t'oblige pas à connaître ! Frappés de ces paroles, les frères se retirèrent en silence dans leurs cellules, pour en faire le sujet de leurs méditations.

CORAN (saint) est honoré dans le diocèse de Langres.

CORMEIL (saint) est patron d'une église qui porte son nom dans le diocèse du Puy.

CORNEILLE, évêque d'Imola, florissait dans le ve siècle. Il y a des auteurs qui lui donnent le titre de bienheureux, et il y en a d'autres qui lui donnent celui de saint.

CORNEILLE DE LA PIERRE ou *a Lapide*, jésuite, naquit à Bochult, dans la Campine, en 1566. Étant entré dans la compagnie de Jésus, il s'y consacra à l'étude des langues, et surtout à l'étude de l'Écriture sainte. Après avoir professé avec succès à Louvain et à Rome, il mourut dans cette dernière ville, le 12 mars 1637, âgé de soixante-onze ans. La réputation de sainteté dont il jouissait pendant sa vie, fut cause qu'on l'enterra dans un endroit à part, pour qu'on pût distinguer son corps, lorsqu'il s'agirait, dans la suite, de sa béatification. Il a laissé dix volumes de commentaires sur l'Écriture sainte, lesquels ont été abrégés par Tirin et Menochius.

CORONAT (saint) est honoré dans le Limousin, avec le titre d'évêque.

CORUSCAT (saint) est honoré dans le Berri.

COSMÉE (saint), *Cosmeas*, est honoré à Gravédone, en Lombardie.

COUBES (saint) est patron d'une église du diocèse de Bordeaux, laquelle dépendait autrefois de l'abbaye de la Seauve-Maire.

COÜROUX (saint), *Corusculus*, était honoré autrefois à Bourdeu.

CREAC (saint) était autrefois honoré dans l'ancien diocèse de Lectoure.

CREDULE (sainte), *Credula*, martyre en Afrique, mourut de faim en prison.

CRESCENCE (sainte), *Crescentia*, vierge, mourut jeune, après avoir consacré à Dieu sa virginité, et fut inhumée à Paris, où l'on voyait, du temps de saint Grégoire de Tours, son tombeau avec cette épitaphe : Ici repose Crescence, jeune fille consacrée à Dieu. Le même saint Grégoire rapporte plusieurs miracles opérés par son intercession, un entre autres par lequel le président de la Monnaie fut guéri d'une maladie grave, pendant laquelle Crescence lui avait apparu et lui avait déclaré qu'il récupérerait la santé, s'il faisait bâtir une chapelle sur son tombeau : ce qu'il fit sur-le-champ, et aussitôt l'ouvrage terminé, il fut guéri. On l'invoquait surtout pour les maux de dents ; mais il ne paraît pas qu'on lui ait jamais rendu aucun culte public.

CRESCENCE HOESSIN, religieuse du tiers-ordre de Saint-François, naquit à Kaufbeursen, en Souabe, le 20 octobre 1681, et mourut, en odeur de sainteté, le 5 avril 1744, à l'âge de cinquante-neuf ans et demi. Elle passa sa vie de la manière la plus édifiante, et poussa la pratique des vertus chrétiennes à une perfection éminente. Son tombeau est devenu un lieu de pèlerinage, qui est visité par un grand concours de fidèles. Le procès de sa canonisation est commencé depuis le siècle dernier, et il paraît qu'il n'a été suspendu que par rapport à quelques singularités que présente l'histoire de sa vie.

CRESPIC (saint) est patron d'une église, dans le diocèse de Rodez.

CRESSIE (sainte) est honorée dans le diocèse d'Auch.

CRIOU (saint), solitaire, se mit sous la conduite de saint Marcou et l'accompagna à la cour de Childebert, lorsque Marcou alla demander à ce prince la permission de bâtir un monastère dans la terre de Nanteuil. Il habita quelques années ce monastère fondé vers le milieu du vi^e^ siècle et il obtint ensuite de saint Marcou la permission d'aller avec quelques autres religieux des plus fervents, mener la vie anachorétique dans l'île de Jersey. Le saint abbé vint aussi fonder un monastère pour y placer ceux de ses disciples qui ne trouvaient plus de place à Nanteuil, dont la communauté allait toujours en augmentant.

CRONE ou CROSNE (saint), prêtre et abbé en Egypte, né dans un village nommé Phonix, se retira dans un désert qui n'était qu'à quinze milles du lieu de sa naissance, et y creusa un puits de quinze brasses de profondeur. Comme l'eau était excellente, cet avantage, si rare dans le désert, le détermina à construire une cellule dans ce lieu même. Après qu'il eut mené quelques années la vie anachorétique, son évêque l'éleva au sacerdoce. Il lui vint des disciples dont le nombre s'éleva jusqu'à deux cents, et dont le plus célèbre fut saint Jacques, surnommé le boiteux. Pendant les soixante ans qu'il vécut encore, depuis qu'il était prêtre, il ne sortit jamais du désert et ne mangea jamais de pain, qu'il ne l'eût gagné par son travail. Lorsque Rufin le visita, il avait cent dix ans, et jouissait encore d'une santé vigoureuse : c'était le seul disciple de saint Antoine qui existât encore. Ce que l'on admirait le plus en lui, c'était sa profonde humilité.

CRONAN (saint), *Cronanus*, abbé en Angleterre, fut massacré avec ses moines, par les Danois, vers l'an 800, et il est honorée comme martyr.

CROTOLD (saint), *Crotoldus*, évêque de Worms, florissait vers le milieu du viie siècle, et il eut pour successeur saint Rupert.

CUANA (saint), abbé en Irlande, est honoré dans cette île.

CUNFOL (saint) est patron d'une église en Bretagne.

CUNIHILT ou Gunthilde (sainte), abbesse dans la Thuringe, avait été mariée et était mère de sainte Beratgit. Après la mort de son mari, elle prit le voile, ainsi que sa fille, dans le monastère de Wimburn, dans le comté de Dorset. Saint Boniface, archevêque

de Mayence et apôtre de l'Allemagne, écrivit à sainte Tette, abbesse de ce monastère, afin de lui demander de ses religieuses pour les monastères qu'il se proposait de fonder en Allemagne. Elle lui en envoya donc un certain nombre des plus ferventes, parmi lesquelles sainte Cunihilt et sainte Beraigit, et mit à leur tête sainte Liobe. Elles quittèrent l'Angleterre vers l'an 748, et Cunihilt alla porter, avec sa fille, le véritable esprit monastique dans la Thuringe, où elle est honorée comme sainte.

CUNON (le bienheureux), moine d'Ensidlen, était fils de saint Gérold et frère du bienheureux Ulric. Leur père, que quelques auteurs font duc de Saxe, et qui était proche parent de l'empereur Othon Ier, ayant quitté ses biens, sa famille et son pays, pour aller mener la vie érémitique dans une forêt du Walgau, sa retraite fut découverte quelque temps après, et ses fils, qui le recherchaient de tous côtés, accoururent près de lui. A la vue de leur père, couvert de mauvais habits et exténué par les jeûnes, ils furent saisis d'une profonde vénération pour une vertu aussi héroïque, et ils prirent aussi la résolution de renoncer aux biens périssables, pour ne plus s'attacher qu'à Dieu. Gérold les confirma dans cette résolution, que son exemple leur avait inspirée, et, par son conseil, ils se rendirent à l'abbaye de Notre-Dame des Ermites. Saint Grégoire, qui en était abbé, leur donna l'habit, et par leur ferveur, ils devinrent l'édification de la communauté. Ayant appris que leur père était mort, ils allèrent lui rendre les derniers devoirs, et enterrèrent son corps dans l'église qu'on avait bâtie près de son ermitage. De retour au monastère, Cunon fut élevé à la dignité de doyen, et mourut en odeur de sainteté, quelques années après son père, près duquel on transporta son corps, et il fut inhumé, selon son désir, dans la même église.

CUSINET (saint) n'est connu que par une de ses reliques, qu'on gardait à Saint-Victor de Paris.

× CUTHBERT MAINE, prêtre et martyr en Angleterre, était originaire du pays de Cornouailles. Accusé, en 1577, d'avoir reçu une bulle de Rome, d'avoir méconnu la suprématie de la reine, et dit la messe dans la maison d'un seigneur catholique, nommé Tréguion, on lui fit son procès, et il fut condamné au supplice des traîtres. L'exécution eut lieu le 29 novembre.

CY (saint) est patron de Limerzel, dans le diocèse de Vannes.

CYPRIEN BARAZE, jésuite et martyr, s'était dévoué à la conversion des Moxes, peuple alors peu connu de l'Amérique méridionale. Il commença par les réunir en société et pour leur faire perdre le goût de leur vie sauvage, il leur apprit différents métiers et les arts les plus nécessaires, leur procura des troupeaux de vaches, et en les civilisant, il leur enseignait la science du salut. Quand ils furent suffisamment instruits, il bâtit une église, et les initia aux pratiques du christianisme. Pendant qu'il s'avançait dans les terres, pour gagner de nouvelles âmes à Jésus-Christ, il trouva des barbares si féroces, qu'ils poursuivaient leurs semblables, comme on poursuit les bêtes fauves. Ils se jetèrent sur lui, le percèrent de coups et lui fendirent la tête, le 16 septembre 1702 et dans la soixante-unième année de son âge. Il avait séjourné vingt-sept ans dans cette contrée qu'il arrosa de son sang, après l'avoir arrosée de ses sueurs, et il avait baptisé, lui seul, plus de 40,000 idolâtres.

CYRILLE (saint), évêque de Gortyne, dans l'île de Candie, et martyr, fut mis à mort vers l'an 828 par les mahométans d'Espagne, qui étaient allés fonder une colonie dans cette île. Quelques auteurs l'ont confondu avec saint Cyrille, l'un de ses prédécesseurs, qui fut martyrisé sous l'empereur Dèce, et qui est honoré le 9 juillet.

CYRUS (*Flavius*), évêque de Cotyée, en Phrygie, né sur la fin du IVe siècle, à Panople, en Egypte, s'appliqua dans sa jeunesse à l'étude des sciences, et cultiva surtout la poésie ; ce qui lui mérita la protection et l'estime de l'impératrice Eudoxie. Il montra aussi du talent pour la guerre, et il commandait les troupes qui défendaient Carthage, lorsque cette ville fut prise, en 440, par Genséric, roi des Vandales. La valeur qu'il avait déployée dans ce siége, fut récompensée par le consulat, l'année suivante, et Théodose le jeune le nomma ensuite préfet de Constantinople. Cette ville ayant été presqu'entièrement ruinée en 446, par un tremblement de terre qui détruisit ses remparts, ainsi que dix-sept tours qui les défendaient, il la rétablit et l'embellit considérablement. Le peuple, pour lui en témoigner sa reconnaissance, s'écria, un jour qu'il était dans le cirque à côté de l'empereur : Constantin a bâti la ville, et Cyrus l'a réparée. Théodose, jaloux de cette acclamation, le dépouilla de la préfecture et confisqua ses biens, sous prétexte qu'il était idolâtre. Cette disgrâce lui fut salutaire, et touché de la grâce divine, il ouvrit les yeux à la vérité. Après sa conversion, il se montra un si parfait modèle de la vie chrétienne, qu'il fut jugé digne de l'épiscopat. Placé sur le siége de Cotyce, il y vécut et mourut saintement, sous l'empereur Léon.

CYTHARD, *Cythardus*, premier abbé de Vieux-Munster, de l'ordre de Cîteaux, est qualifié bienheureux, par Chrysostome Henriquez, qui le nomme sous le 5 janvier.

× custor (S.), patron de [illegible] Univ. 18[illegible], mai 30.

D

DACHAC (saint), *Dachacus*, fut martyrisé en Palestine par les Sarrasins, vers l'an 789. Quelques auteurs lui donnent le nom de Bacchus le Jeune.

DADON, premier abbé de Conques, est nommé saint dans les anciens catalogues de ce monastère.

DAGAMOND (saint), *Dagamundus*, dixième abbé du monastère de Saint-Oyend, dit, depuis, de Saint-Claude, dans le Jura, était honoré autrefois d'un culte public.

DALOUARN (saint) est honoré en Bretagne, où il y a une église de son nom.

DAMASE (sainte), martyre à Rome, n'est connue que parce qu'il y avait près de cette ville, sur le chemin d'Ostie, un cimetière qui portait son nom.

DAMIEN ou DUMIEN (saint), missionnaire, fut envoyé dans la Grande-Bretagne avec saint Fugace, par le pape saint Eleuthère. Ils florissaient sur la fin du IIe siècle et furent les premiers qui prêchèrent l'Evangile aux Bretons, dont ils convertirent un grand nombre, ainsi que leur roi Lucius. Il y a dans le comté de Sommerset une église paroissiale qui porte le nom de saint Déruvion, qui est le même que saint Damien. Dans le pays de Galles, on l'appelle saint Duvien ou Dwywan.

DAMIEN-FURCHÈRE (le bienheureux), religieux de l'ordre de Saint-Dominique, a été béatifié par Pie IX, en 1848.

DAMIENNE (sainte), *Damiana*, est mentionnée par Jean Mosch dans son *Pré spirituel* : elle était autrefois honorée en Palestine.

DANACHA (sainte), vierge et martyre en Perse

avec sainte Thècle, était de Beth-Séleucie, et souffrit vers l'an 344, sous le règne de Sapor II.

DANAÉ (sainte), martyre sous Domitien, est mentionnée par le pape saint Clément, dans son *Epître aux Corinthiens.*

DARIUS (saint), martyr à Rome avec plusieurs autres dont on retrouva les corps dans l'église collégiale de Sainte-Marie *in via lata*, en démolissant un ancien autel. Cette découverte eut lieu le 24 août 1491.

DAUNIS (saint) est patron d'une église dans le diocèse de Cahors.

DAVID (saint), solitaire de Scété, allait tous les ans, comme les autres moines, se louer chez un laboureur pendant la moisson. Il était déjà très-âgé lorsqu'une année qu'il s'était engagé comme à l'ordinaire, il arriva que vers la septième heure, un jour que la chaleur était intolérable, il fut obligé de se mettre à l'ombre dans une cabane. Celui qui l'employait l'y ayant trouvé, lui dit, en colère : « Bon homme, pourquoi ne travaillez-vous pas, puisque je vous paye? — Il est vrai que je suis payé pour travailler; mais à cette heure, la chaleur est si forte qu'elle fait tomber le grain des épis : j'attends qu'elle soit diminuée, afin que vous n'en éprouviez aucun dommage. — Levez-vous de suite, et remettez-vous à moissonner, dût toute la récolte être brûlée. — Vous voulez donc que votre blé brûle? — Oui, je le veux. » A peine le vénérable solitaire s'était levé pour reprendre son travail que le feu éclata dans la moisson. Alors le laboureur courut, tout éperdu, vers d'autres solitaires qui moissonnaient dans un champ voisin, les suppliant de s'employer auprès du saint vieillard pour que, par la vertu de ses prières, il arrêtât l'incendie. Ils le firent, et David voulut bien opérer le miracle qu'on lui demandait. S'étant placé entre le blé qui brûlait et celui que les flammes n'avaient pas encore atteint, il fit sa prière, et à l'instant le feu s'éteignit. On croit qu'il florissait dans le VI[e] siècle.

DAVID, solitaire en Egypte, fut d'abord un chef de voleurs qui était devenu la terreur du pays par ses brigandages et ses assassinats. Un jour qu'il se livrait à une de ses expéditions habituelles, à la tête de trente hommes, il fut tout à-coup touché d'un si vif repentir de ses crimes qu'il abandonna ses compagnons pour aller s'ensevelir dans un monastère situé près d'Hermopolis. Lorsqu'il frappa à la porte, le portier lui demanda ce qu'il voulait. — « Je veux être solitaire. » Cette réponse ayant été transmise à l'abbé, celui-ci sortit aussitôt, et voyant un homme déjà avancé en âge, il lui dit : « Vous ne pouvez être admis ici; notre genre de vie est si austère qu'il vous serait impossible de vous y faire. — Ah! mon père, recevez-moi, je vous en conjure, il n'y a rien à quoi je ne sois disposé à me soumettre. » L'abbé persistant dans son refus. « Eh bien! mon père, ajouta-t-il, je vous dirai que je suis David, ce fameux chef de voleurs dont vous avez entendu parler, et je viens ici pleurer mes crimes. Je vous proteste, par ce Dieu qui habite dans le ciel, que si vous refusez de me recevoir, et que votre refus m'expose à retourner à cette vie criminelle que je déplore, vous répondrez devant lui de tous les crimes que je pourrai commettre à l'avenir. » Frappé de ces paroles, l'abbé l'admit dans son monastère, et lui donna l'habit, après lui avoir coupé les cheveux. Bientôt il surpassa, par ses austérités, les plus fervents de la communauté, qui se composait de soixante-dix moines. Il devint pour eux un modèle de pénitence, et mourut de la mort des justes dans le VI[e] siècle.

DAVID I[er], roi d'Ecosse, était le sixième fils de Malcolm III et de sainte Marguerite. Il était encore très-jeune lorsqu'il eut le malheur de perdre ses parents, mais il conserva toujours les principes de piété que sa sainte mère lui avait inculqués dans l'enfance. Il épousa Sybille, nièce de Guillaume le Conquérant qui partageait ses goûts vertueux et le secondait dans ses bonnes œuvres. Monté sur le trône d'Ecosse en 1124, après la mort de son frère Alexandre I[er], il égala les plus pieux de ses prédécesseurs par sa charité envers les pauvres et par ses libéralités envers les églises; mais il les surpassa tous par la sagesse et par la prudence qu'il déploya dans le gouvernement. Il avait un grand amour pour la justice : aussi se montra-t-il d'une grande sévérité envers les magistrats prévaricateurs. Il fonda et dota les évêchés de Ross, de Bréchin, de Dunkelden et de Dum Alain, ainsi que quatorze abbayes, dont six étaient de l'ordre de Cîteaux. Devenu veuf en 1133, il passa le reste de sa vie dans la continence, quoiqu'on l'excitât à se remarier. Quelques années après, la mort lui enleva son fils unique qui donnait les plus belles espérances et dont la perte plongea dans les larmes l'Ecosse entière. Il supporta ce coup terrible avec une résignation admirable; et ayant réuni dans un repas les principaux seigneurs de sa cour, il fit taire sa douleur pour calmer celle qu'ils éprouvaient. Ce serait une folie et une impiété, leur dit-il, de se révolter, en quelque chose, contre la volonté de Dieu, laquelle est toujours sainte et pleine de sagesse. Les gens de bien étant condamnés à mourir comme les autres hommes, nous devons nous consoler, puisqu'il ne peut rien arriver de mal à ceux qui servent le Seigneur, soit durant la vie, soit après la mort. Il leur recommanda ses petits-fils et surtout Malcolm qui était l'aîné, et qui lui succéda. David, qui a été nommé la gloire du trône d'Ecosse, mourut dans de grands sentiments de piété le 29 mai 1153, et on lui donne le titre de saint dans plusieurs calendriers écossais, sous le 24 mai.

DAYE (saint) est honoré dans le pays de Cornouailles, en Angleterre, où il est patron d'une église.

DÉCORAT (saint), *Decoratus*, est mentionné comme martyr dans les actes de sainte Sophie publiés par Mombritius.

DÉFRIDOC (saint) est patron d'une église en Bretagne.

DÉI (saint), *Taïcus*, moine en Bretagne, était disciple de saint Guignolé et florissait dans le sixième siècle. Il a le titre de saint dans les calendriers de quelques églises de Bretagne. Il est patron de Loctaï près de Chateaulin.

DELINARE (sainte), *Delinaria*, patronne d'une église de l'Abruzze, est mentionnée dans une bulle d'Innocent III.

DÉLIS (saint) est patron d'une église en Picardie.

DELOUAN (saint) est titulaire d'une église en Bretagne.

DÉMAS (saint), martyr à Rome; fut converti par l'apôtre saint Paul dont il devint le disciple. Il n'est pas nommé dans les martyrologes, et son existence n'a été révélée que par des vases trouvés dans les catacombes et sur lesquels il était peint avec une inscription au bas de son portrait.

DÉMÈTRE, évêque de Pessinonte en Galatie, est nommé saint par Pallade.

DÉMÈTRE DE FRAGALATE (saint), archidiacre en Sicile, est honoré comme martyr au monastère de Fragalate où l'on garde ses reliques.

DÉMÉTRIADE (sainte), *Demetrias*, vierge romaine, était fille d'Olybrius, qui fut consul en 395, et elle habitait Carthage avec sa famille, lorsqu'elle prit le voile en 413. Dès son enfance, elle s'était exercée à la pratique de la mortification, à des jeûnes fréquents et à d'autres austérités qu'elle pratiquait en secret. Elle portait des habits simples et couchait ordinairement sur la terre recouverte d'un cilice. C'est ainsi qu'elle faisait l'apprentissage de l'état qu'elle se proposait d'embrasser; mais sa famille qui avait d'autres vues lui avait choisi un époux

qui appartenait à l'une des plus illustres familles de l'empire ; et le mariage était sur le point d'être contracté, lorsque Démétriade alla se jeter aux pieds de Proba, son aïeule, pour la conjurer de ne lui donner d'autre époux que Jésus-Christ; mais elle ne put s'exprimer que par ses larmes. Proba et Julienne, mère de Démétriade, ayant enfin compris l'objet de sa demande, en furent aussi surprises qu'édifiées, et la relevant, elles applaudirent à sa pieuse résolution. Les biens considérables qui devaient composer sa dot, furent distribués aux pauvres, et l'évêque de Carthage lui donna le voile avec les prières et les cérémonies accoutumées. Cet événement fit une grande sensation dans toute la chrétienté, et plusieurs personnages célèbres lui écrivirent pour la féliciter sur son renoncement au monde. Saint Jérôme lui traça, dans une longue épître, les règles de conduite d'une vierge chrétienne, et lui recommandait, entre autres pratiques, le travail des mains. Pélage lui écrivit aussi, de la Palestine où il se trouvait alors, et l'on trouve dans sa lettre les premières semences de son hérésie. Saint Augustin adressa à Julienne, mère de Démétriade, des avis salutaires pour la prémunir contre le poison subtil que le futur hérésiarque avait glissé dans sa lettre, qui est parvenue jusqu'à nous. Démétriade retourna à Rome avec sa mère et son aïeule : et l'on croit qu'elle y mourut après le milieu du Ve siècle, vers la fin du pontificat de saint Léon le Grand.

DENIS (saint), évêque d'Augsbourg, florissait au commencement du IVe siècle et fut ordonné par saint Narcisse.

DENOUAL (saint), *Denouldus*, est patron d'une église au diocèse de Saint-Brieuc en Bretagne.

DÉODAT ou DIÉ, religieux d'Ebersmunster, était fils de Hunon, seigneur d'une partie de l'Alsace et de Sainte-Hunne. Il fut baptisé par saint Dié, évêque de Nevers, alors solitaire en Alsace, qui lui donna son nom. Déodat renonça au monde pour prendre l'habit monastique à Ebersmunster et mourut en odeur de sainteté sur la fin du VIIe siècle.

DÉODAT, moine de Lagny, dont le corps fut tiré de terre dans le Xe siècle, était honoré autrefois comme saint.

DÉOTILE (sainte), vierge, abbesse de Blangy en Artois, était fille de sainte Berthe et sœur de sainte Gertrude. Elle prit le voile dans le monastère de Blangy dont sa mère était abbesse et à laquelle elle succéda. Comme Berthe s'était démise de ses fonctions pour vivre en recluse dans une cellule, Déotile allait souvent la consulter et recevait ses instructions. Elle mourut vers le milieu du VIIIe siècle, et fut enterrée près de sa mère. Le monastère de Blangy ayant été brûlé par les Normands, les religieuses se réfugièrent, en 895, à l'abbaye d'Erstein, emportant leurs reliques. Cette translation fut signalée par plusieurs miracles.

DEOGOUMIDE, prêtre catholique, fut martyrisé à Constantinople l'an 1707, et il est qualifié martyre dans quelques calendriers, sous le 5 novembre qui fut le jour de sa mort.

DERMICE (saint), *Dermitius*, est patron de plusieurs églises en Irlande sa patrie.

DURMODE (saint), abbé d'Ygnischoghran, île d'Irlande formée par le Shannon, était frère de saint Fredlémide, et florissait vers le milieu du VIe siècle.

DÉSIRÉ, évêque de Verdun, florissait au commencement du VIe siècle, et mourut vers l'an 640. Il est mentionné par saint Grégoire-de-Tours, et il est nommé saint par Wassebourg et Robert de Langres.

DIDE, *Dida*, abbesse de Saint-Pierre de Lyon, florissait dans le VIIIe siècle, et elle est appelée bienheureuse par quelques auteurs.

DIDIER (le bienheureux, évêque de Châlons-sur-Saône, eut pour disciple saint Arige, évêque de Gap, et florissait au milieu du VIe siècle.

DIDIER (saint), reclus à Cheminon, en Champagne, était autrefois honoré dans cette province.

DIDIER DE FORCALQUIER, évêque de Die, avait été chartreux avant son élévation à l'épiscopat, et mourut en 1221. Les frères de Sainte-Marthe lui donnent le titre de bienheureux.

DIDIER DE LA COUR, instituteur de la congrégation de Saint-Vanne, naquit en 1550 à Mouzeville, près de Verdun, et se fit religieux bénédictin. Devenu prieur de l'abbaye de Saint-Vanne à Verdun, il entreprit d'y introduire la réforme, et ses efforts furent couronnés par le succès. Les moines de Moyenmoutier imitèrent ceux de Saint-Vanne, et cette réforme donna naissance à la nouvelle congrégation qui fut approuvée en 1604 par Clément VIII. D'autres maisons de Bénédictins des diverses provinces de France adhérèrent aussi aux nouvelles constitutions ; ce qui détermina le Père de la Cour à établir pour elles la congrégation de Saint-Maur pour les abbayes qui ne dépendaient pas de la Lorraine. Le pieux fondateur, redevenu simple religieux à Saint-Vanne, mourut en odeur de sainteté l'an 1623, dans sa soixante-douzième année.

DINAN (saint), évêque de Connerth en Irlande, est honoré dans cette île.

DIOCLE (saint), anachorète de la Thébaïde, né au commencement du IVe siècle, étudia, dans sa jeunesse, la grammaire et la philosophie ; mais à l'âge de vingt-huit ans, il renonça aux sciences humaines et même au monde pour ne plus *savoir que Jésus-Christ*. Lorsque Pallade le visita, il y avait trente-cinq ans qu'il vivait dans une caverne. Voici une de ses maximes : Tout esprit qui éloigne de lui la pensée de Dieu tombe inévitablement sous le pouvoir du démon de l'impureté ou du démon de la colère. L'amour de la volupté, ajoutait-il, est comme une bête sans jugement et la colère un transport irraisonnable. Quelqu'un lui ayant demandé comment il fallait s'y prendre pour que l'esprit fût toujours uni à Dieu, il répondit : Pour être uni à Dieu, il suffit que l'âme soit occupée d'une bonne pensée ou de quelque action de piété. Il mourut vers le commencement du Ve siècle.

DIODORE, évêque de Tarse en Cilicie, était prêtre d'Antioche, lorsqu'il fut élevé à l'épiscopat. Il brilla par son érudition, et il compta parmi ses disciples saint Basile et saint Jean Chrysostome, qui donnent de grands éloges, non seulement à son mérite, mais encore à ses vertus et à son zèle pour la foi. Saint Cyrille d'Alexandrie l'accuse, mais sans fondement, d'avoir été le précurseur de Nestorius. Il fut l'un des premiers commentateurs de l'Ecriture sainte, qui s'attachèrent au sens littéral, de préférence au sens allégorique qui avait été très en vogue jusqu'alors ; mais il ne nous reste de ses ouvrages que quelques fragments dans la chaîne des Pères grecs. Il était autrefois honoré en Cilicie d'un culte public ; ce qui prouve que les reproches adressés à son orthodoxie ne sont pas fondés.

DIOGART (saint) est patron d'une église en Agénois.

DIOGÈNE (saint) est patron d'une église dans l'Artois.

DIOGÉNIEN, *Diogenianus*, évêque d'Albi, florissait au commencement du Ve siècle, et mourut vers l'an 428. Il est loué par le prêtre Paulin dans saint Grégoire de Tours, et Fleury lui donne le nom de saint dans son *Histoire ecclésiastique*.

DIRADE (saint), *Deoradus*, est honoré en Irlande avec le titre d'abbé.

DIRCÉ (sainte), martyre dans le Ier siècle, sous Domitien, est mentionnée par le pape saint Clément dans son *Epître aux Corinthiens*.

DIRCIL (saint), *Dircillus*, était autrefois invoqué dans les litanies d'Angleterre.

DITHMAR (saint), *Dithmarus*, évêque de Minden, est honoré dans son diocèse et dans une partie de l'Allemagne.

DO (saint) est patron d'une église en Bretagne.

DOBROTIVE (sainte) est regardée par quelques hagiographes comme l'une des compagnes de sainte Ursule.

DOCUIN (saint), abbé d'un monastère auquel il a donné son nom et qui était situé dans le diocèse de Lamlaff, florissait dans le VIe siècle.

DODE (sainte), *Doda*, est patronne d'une église dans le pays d'Astarac, en Gascogne.

DODON (saint), *Dodo*, a donné son nom à une église de Gascogne.

DOEDRE (saint), *Doedrius*, est patron d'une église dans une seigneurie qui portait son nom.

DOLET (saint), *Doletus*, est honoré dans le diocèse de Vannes en Bretagne.

DOMAINE (sainte), épouse de saint Germer, était d'une famille distinguée; mais elle était encore plus recommandable par ses belles qualités et par ses vertus que par sa noblesse. Ils eurent un fils nommé Amalbert qui a mérité une place dans le catalogue des saints, et deux filles dont l'une consacra à Dieu sa virginité, et mourut saintement. Germer, qui avait une place à la cour de Clovis II, obtint de ce prince la permission de quitter son service pour embrasser l'état monastique. Domaine, qui avait consenti à son entrée en religion, se sanctifia dans le monde, et mourut vers le milieu du VIIe siècle. Elle est honorée en France dans quelques églises.

DOMARD (saint), moine, se plaça sous la conduite de saint Marcou, qui, voulant fonder le monastère de Nanteuil, dans le Cotentin, se rendit avec lui à la cour de Childebert, pour demander à ce prince l'autorisation dont il avait besoin. Il permit à Domard et à quelques autres de ses moines d'aller mener la vie anachorétique dans l'île de Jersey, et il s'y rendit ensuite lui-même pour leur construire un monastère. Domard florissait dans le milieu du VIe siècle, et mourut vers l'an 589. Il y a de ses reliques à Nantes, dans l'église de Notre-Dame.

DOMINIQUE DE BURANO (saint) est honoré comme martyr avec saint Alban le solitaire.

DOMINIQUE DE CARACÈDE (saint), religieux bénédictin, ensuite solitaire près de Léon en Espagne, florissait dans le XIIe siècle et mourut vers l'an 1160.

DOMINIQUE, religieux dominicain, accompagnait saint Pierre de Vérone, lorsque celui-ci fut assassiné le 6 avril 1252, et il fut associé à son martyre.

DOMINIQUE DE HONGRIE (le bienheureux), franciscain et martyr, fut mis à mort pour la foi par les Tartares auxquels il était allé prêcher l'Evangile. Son supplice eut lieu vers l'an 1334.

DOMINIQUE CHIEU (le vénérable), catéchiste tong-kinois, accompagnait monseigneur Hénarès, lorsqu'ils furent arrêtés, et, après quinze jours de prison, ils furent condamnés à la décapitation. Il demanda et obtint d'être exécuté avant son évêque. Ils souffrirent l'un et l'autre le 25 juin 1838.

DOMINIQUE HÉNARES (le vénérable), évêque de Tessate et martyr, naquit vers l'an 1765, à Vaëno en Andalousie et montra de bonne heure une vocation bien décidée pour l'état de missionnaire. Etant entré dans l'ordre de Saint-Dominique, il n'avait que vingt-quatre ans lorsqu'il partit pour les missions de l'Asie. Il arriva au Tong-King avec le saint évêque Ignace Delgado et remplit pendant quarante-neuf ans les fonctions du ministère apostolique auquel il s'était dévoué; mais il y avait à peine dix ans qu'il était au Tong-King, que le vénérable Delgado, pour récompenser son zèle et ses succès, le fit son coadjuteur et le nomma évêque de Tessate en 1800. Il lui conféra la consécration épiscopale en vertu d'un pouvoir extraordinaire que Pie VI avait accordé, deux ans auparavant, aux vicaires apostoliques des missions lointaines, de choisir leur coadjuteur, et de leur conférer, le jour de leur sacre, le titre du dernier pontife décédé. Dominique Hénarès ne vit, dans sa nouvelle dignité, qu'un motif de plus de redoubler d'activité et de dévouement à l'œuvre de Dieu; mais en 1838, la persécution de Minh-Menh était devenue si violente qu'il fut obligé de se cacher. Il était réfugié dans le village de Kien-Lao avec le saint évêque de Mellipotamie, dont il était coadjuteur. Lorsqu'on vint prendre ce dernier, l'évêque de Tessate parvint à s'échapper avec un catéchiste; mais comme son asile n'était pas sûr, la nuit suivante, il se jeta dans une barque de pêcheur et il erra plusieurs jours de rivage en rivage. Un païen soupçonna, à la singularité de ses évolutions, qu'elle portait un missionnaire, et feignant la pitié, il pria quelques chrétiens de la côte de lui porter secours et de donner asile au prêtre qui y était caché, leur promettant le secret. Ceux-ci, sans défiance, appellent les rameurs, qui débarquent le vénérable évêque auquel on prodigue les soins les plus empressés. Mais le païen était allé prévenir les officiers de la province qui accoururent avec cinq cents soldats et arrêtèrent Dominique Hénarès ainsi que François Chiên son catéchiste. Ils les conduisirent au gouverneur et les mandarins leur firent subir divers interrogatoires, afin d'en arracher quelques révélations sur les autres missionnaires. Après des outrages et des tortures inouïes, ils furent condamnés à mort, et le roi confirma la sentence, qui fut exécutée le 25 juin 1838. Pendant qu'ils allaient au supplice, remplis de joie de ce qu'ils avaient été jugés dignes de verser leur sang pour Jésus-Christ, un mandarin supérieur marchait devant eux en criant : Peuples, écoutez, et sachez que cet homme est un Européen venu parmi nous pour prêcher la fausse religion du Christ : c'est pour ce crime que le roi le condamne à avoir la tête tranchée. Gardez-vous de sa doctrine, si vous ne voulez partager son sort. La foule qui se pressait autour des augustes victimes admirait la douce sérénité qui brillait sur leur visage. Le saint évêque fut décapité après son catéchiste, et reçut le coup pendant qu'il priait. Il était âgé de soixante-treize ans. Malgré la défense des mandarins, les chrétiens et même des infidèles trempèrent du papier et des linges dans leur sang. Il y en eut même qui arrachèrent des morceaux de leurs habits et l'on conserve au séminaire des missions étrangères une partie du vêtement de Dominique Hénarès. Son corps, après que les mandarins l'eurent fait enterrer, fut enlevé par les chrétiens et inhumé avec honneur dans le territoire de Suc-Thuy-Ha, qu'il avait fécondé par ses sueurs.

DOMINIQUE DAT (le vénérable), soldat tonkinois et martyr, n'ayant pas voulu obéir à l'ordre de fouler aux pieds la croix, fut cruellement tourmenté avec deux de ses camarades, Augustin Tuy et Nicolas Thê qui, chrétiens comme lui, avaient refusé de se prêter à cet acte d'apostasie. Les mandarins les condamnèrent à rester aux portes de la ville, exposés aux ardeurs du soleil, aux insultes des païens et aux piqûres des insectes, et comme ce long supplice de tous les jours et de toutes les heures n'ébranlait pas leur constance, les persécuteurs eurent recours à un autre moyen. Ils leur firent avaler une liqueur narcotique et pendant qu'ils étaient sous l'influence de ce breuvage, ils les firent marcher sur la croix et obtinrent d'eux une signature qui attestait cet acte d'apostasie. On leur donna ensuite la liberté avec une somme d'argent pour récompenser cette prétendue obéissance à l'édit du roi. Aussitôt qu'ils eurent récupéré le libre usage de leur raison, ils se rappelèrent avec la plus profonde douleur le rôle qu'on leur avait fait jouer, rapportèrent l'argent qu'ils avaient reçu et protestèrent avec indignation contre l'acte

qu'on leur avait extorqué, déclarant qu'ils étaient toujours chrétiens et qu'ils aimeraient mieux mourir que d'abjurer leur foi. Mais le gouverneur ne voulut pas revenir sur ce qui s'était passé, et les chassa avec ordre de les laisser libres. Pour l'acquit de leur conscience et pour réparer le scandale qu'ils avaient involontairement donné, ils rédigèrent un placet qu'ils signèrent et qu'ils envoyèrent au roi, déclarant qu'ils étaient chrétiens et qu'ils refusaient de fouler aux pieds la croix. Dominique Dat devait porter ce placet à Hué avec ses deux camarades, mais il en fut empêché de force par sa famille et il ne partagea point leur martyre. Son nom mis au bas du placet lui procura peu de temps après la faveur qu'il désirait. Minh-Menh transmit au gouvernement de Nam-Dinh l'ordre de l'arrêter et de le mettre à la question pour le faire apostasier. Le mandarin chargé de cette affaire ne put triompher de sa constance, quoiqu'il déployât dans les tourments qu'il lui fit subir la cruauté la plus raffinée; il le condamna donc à être étranglé, et cette sentence approuvée par le prince fut exécutée le 18 juillet 1838. Il alla au supplice avec un visage riant et le sourire sur les lèvres. S'étant mis à genoux il offrit le sacrifice de sa vie et reçut la mort avec une joie qui frappa d'admiration tous les assistants.

DOMINIQUE HANH ou DIÊN (le vénérable), prêtre tong-kinois et martyr, était profès de l'ordre de Saint-Dominique. Arrêté le 7 juin 1838, il fut conduit dans la capitale de la province de Nam-Dinh et plongé dans le même cachot que le vénérable Bernard Dué. Parmi ses compagnons de captivité se trouvait un lâche chrétien qui venait d'apostasier, et il lui dit, en présence même des mandarins : « Ta tête est déjà chauve : il te reste à peine quelques cheveux blancs et tu abandonnes ton Dieu pour quelques jours d'une vie qui t'échappera bientôt ! Tu te couvres de honte pour le bon plaisir d'un roi criminel ! Tu affliges l'Eglise qui t'a élevé et nourri, pour te faire l'ami du démon qui veut te perdre ! » En vain on essaya de l'amener à une apostasie qu'il reprochait aux autres avec tant d'énergie, il se montra inébranlable dans la foi. Un jour qu'il devait comparaître devant le tribunal, les juges firent placer sur le seuil de la porte un grand crucifix, afin de le mettre dans la nécessité de le fouler aux pieds en entrant dans la salle; mais lorsqu'il fut arrivé près de l'image du Sauveur il s'arrêta en protestant que si on ne la relevait il mourrait plutôt que de faire un pas de plus. Le ton d'autorité avec lequel il prononça ces paroles fit impression sur les mandarins qui ordonnèrent d'ôter le crucifix. Après d'autres épreuves et des tortures sanglantes, il fut condamné à mort avec Bernard Dué, et la sentence, qui était du 28 juin 1838, fut confirmée par le roi et exécutée le 1er août. Comme son compagnon ne pouvait plus marcher à cause de son grand âge, on le porta au lieu du supplice dans un hamac. Dominique Hanh voulut y aller à pied; mais ses forces ne répondant pas à son courage, quatre hommes le chargèrent sur un siége de bambou. Ils se mirent à genoux et le bourreau leur abattit la tête pendant qu'ils priaient. Le vénérable Dominique était âgé de soixante-sept ans.

DOMINIQUE THIEN (le vénérable), jeune cochinchinois, n'avait que dix-huit ans lorsqu'il fut arrêté et emprisonné comme chrétien. Après quelques semaines de cachot, il fut étranglé le 21 septembre 1838.

DOMINIQUE TUOC (le vénérable), prêtre tong-kinois et martyr, exerçait depuis trente-trois ans les fonctions de missionnaire dans le Tong-King oriental, lorsqu'il fut arrêté dans le printemps de 1839 par les satellites du roi Minh-Menh. Les chrétiens de son district, dont il était l'apôtre et le père, s'imposèrent de grands sacrifices pour racheter sa liberté à prix d'argent; mais le mandarin, qui s'était saisi de sa personne, craignant la colère du roi, et espérant d'ailleurs être magnifiquement récompensé de son importante capture, refusa leurs offres et fit charger de chaînes son prisonnier que des soldats conduisirent en prison. Pendant le trajet, quelques chrétiens, inspirés par un zèle qui n'était pas selon la science, voulurent employer la force pour l'arracher à ceux qui l'emmenaient. Ceux-ci, craignant de n'être pas les plus forts et ne voulant pas laisser échapper leur proie, se jetèrent sur le prêtre de Jésus-Christ, qui priait au milieu de cette attaque qu'il déplorait et qu'il eût voulu empêcher : ils le percèrent à coups de couteaux et devancèrent ainsi l'heure de son martyre. Les fidèles ramassèrent ce qu'ils purent de son sang qu'ils conservèrent comme une précieuse relique. Dominique Tuoc appartenait à l'ordre de Saint-Dominique et il était âgé de soixante-six ans lorsqu'il fut ainsi égorgé, le 2 avril 1839.

DOMINIQUE THE (le vénérable), soldat tong-kinois, après un emprisonnement de quatorze mois, fut coupé en morceaux à l'âge de trente-cinq ans, le 2 juin 1839. Son martyre eut lieu à Hué, capitale de la Cochinchine.

DOMINIQUE DOAN ou XUYÊN (le vénérable), prêtre tong-kinois et religieux de l'ordre de Saint-Dominique, avait cinquante-six ans, lorsqu'il fut arrêté le 26 juillet à Phu-Duong, où il s'était rendu pour célébrer la fête de saint Joachim, patron du village. Un chrétien apostat en ayant instruit le mandarin militaire, celui-ci vint fondre sur le village. Le pasteur du lieu, qui célébrait les saints mystères, acheva à la hâte le sacrifice et put s'échapper, mais le Père Doan ne fut pas aussi heureux. Les soldats se saisirent de lui avant qu'il eût pu gagner la cachette qui lui était indiquée. Les chrétiens offrirent de l'argent au mandarin pour qu'il le relâchât, et il allait accepter la proposition, lorsque le traître qui l'avait dénoncé s'y opposa. Le saint prêtre fut conduit, la cangue au cou, à la résidence du cruel Thrinh-Quang-Khang, gouverneur de la province de Nam-Dinh. On lui fit subir d'horribles tortures, dans l'espérance qu'il renoncerait à la religion, et qu'il décèlerait la retraite du Père Hermosillos. Les persécuteurs avaient encore un autre motif : comme il avait été le compagnon et le confident du vénérable Ignace Delgado, évêque de Mellipotamie, martyrisé l'année précédente, ils le supposaient dépositaire des trésors qu'il aurait possédés et ils espéraient tirer de lui beaucoup d'argent. Mais leur espérance ayant été trompée, ils eurent recours à des épreuves inusitées. On lui arracha les chairs avec des tenailles brûlantes, on lui perça les lèvres avec des fers rouges ; on lui fit endurer, pendant les quatre mois de sa détention, les horreurs de la faim dans un cachot humide. Après sa condamnation à la peine capitale, il fut mis dans la même prison que Thomas Diu, son confrère, qui devait être exécuté avec lui. De quelle joie cette réunion ne les combla-t-elle pas l'un et l'autre. Ils furent décapités le 26 novembre 1839.

DOMINIQUE VY (le vénérable), catéchiste tong-kinois et martyr, n'avait que vingt-six ans, lorsqu'il fut arrêté avec le saint prêtre Pierre Tu qu'il secondait dans ses travaux et dont il imitait les vertus. Il eut à subir deux cruelles bastonnades, l'une dans le but de lui extorquer de l'argent et l'autre pour le contraindre de révéler la retraite d'un des prêtres de la contrée. Condamné par une première sentence à recevoir cent coups de verges et à être déporté dans la province de Bench-Diu, pour y être employé le reste de sa vie aux travaux publics, ce jugement fut cassé par le roi. Il comparut donc une seconde fois avec son maître et quatre autres prêtres et catéchistes. Après que Pierre Tu eut refusé de marcher sur la croix, le mandarin dit à Dominique : « Le Père s'obstine dans ses erreurs; mais toi, dans la force de l'âge et l'éclat de la beauté, pourquoi partagerais-tu son aveuglement ? Allons, mon fils, foule aux

pieds la croix et je te donnerai la liberté. — Dès le sein de ma mère, j'ai été comblé des dons et des faveurs du maître du ciel ; chaque jour de ma vie a été marqué par un nouveau bienfait de sa providence, et j'aurais la lâcheté de l'abandonner au moment du péril ? » Il ajouta encore d'autres réponses, non moins fermes, et le juge irrité lui dit : « Ne parle pas ainsi, autrement on te coupera la tête. — C'est tout mon désir, répliqua l'intrépide catéchiste. » Le saint prêtre dont il était le disciple fut martyrisé le 5 septembre 1838 ; il désirait être associé à sa couronne, mais l'heure pour lui n'était pas encore venue. Il ne fut exécuté que le 19 décembre 1839, avec les trois confesseurs qui avaient partagé sa longue détention.

DOMINIQUE TRACH ou DOAI (le vénérable), prêtre tong-kinois et dominicain, naquit en 1791 dans le Tong-King oriental et se distingua, dès l'enfance, par une tendre piété et une grande innocence de mœurs. On le regardait déjà comme un saint, lorsqu'il fut élevé au sacerdoce. Il se livra avec tant de zèle aux fonctions de missionnaire qu'il contracta une maladie de poitrine si grave qu'on désespérait de ses jours, lorsqu'il fut arrêté le 10 avril 1840, pendant qu'on le portait dans un hamac, afin de le soustraire aux poursuites des persécuteurs. A l'approche des satellites, les chrétiens qui le portaient prirent la fuite et le laissèrent. Comme il était si faible qu'il ne pouvait plus marcher, il fut facile de s'emparer de lui. On le chargea d'une lourde cangue et on le conduisit dans les prisons de la capitale. Malgré son état de faiblesse, on ne lui épargna pas les tortures que la grâce lui rendit légères et qu'il supporta avec le courage d'un homme plein de vigueur. Sur les instances qu'on lui fit de fouler aux pieds la croix, il se prosterna devant elle, la pressa sur son cœur, la couvrit de baisers et l'arrosa de ses larmes ; puis il dit aux juges : *Je suis chrétien ; jamais je ne renierai mon Dieu.* Le gouverneur Trinch-Quang-Khang, qui présidait aux interrogatoires, furieux de se voir vaincu par un homme qui semblait n'avoir plus qu'un souffle de vie, porta contre lui une sentence de mort. Il fut décapité à Vy-Hoang le 18 septembre 1840, à l'âge de quarante-neuf ans.

DOMNINE (sainte), recluse en Syrie, florissait au commencement du Ve siècle. Elle était encore jeune, lorsqu'elle résolut d'imiter le genre de vie de saint Marou, et se bâtit, dans le jardin de sa mère, une cabane de chaume, où elle passait les jours et les nuits, n'en sortant que le matin et le soir pour se rendre à l'église qui était près de là. Des lentilles trempées dans l'eau composaient toute sa nourriture, et ce régime l'avait rendue si maigre, que sa peau était comme collée à ses os. Elle ne regardait jamais en face ceux qui venaient la visiter et personne ne pouvait voir sa figure qu'elle cachait sous ses vêtements en se tenant le corps courbé. Ce qui frappait le plus en elle, c'était ses larmes. Elle pleurait continuellement, et Théodoret, qui la visitait souvent, rapporte qu'elle lui prenait la main, la portait à ses yeux et la mouillait de ses pleurs. Quoique livrée à une contemplation habituelle, elle ne négligeait pas les œuvres de charité, assistant les solitaires et ayant soin que les étrangers qui la visitaient fussent traités avec hospitalité par sa mère et ses frères, et qu'ils ne manquassent pas du nécessaire. Son exemple fut imité par un grand nombre de personnes de son sexe.

DONGAL (saint) est patron d'une église en Bretagne.

DONAT, évêque de Valence en Espagne, florissait sur la fin du VIe siècle. Il plaça dans le monastère de Xativa 70 moines chassés d'Afrique, et fournit généreusement à tous leurs besoins. Il a laissé deux lettres, l'une sur le chrême du baptême, et l'autre sur la discipline monastique. Il est nommé saint par quelques modernes.

DONNE (saint), *Dunnius*, premier abbé de Sabal près de Down en Irlande, florissait sur la fin du Ve siècle, et fut, dit-on, disciple de saint Patrice.

DOROTHÉE LE JEUNE, prêtre et fondateur du monastère de Chiliorome, qu'il plaça sous l'institut de saint Arsène, était né à Trébizonde, et se fit moine à Genne en Paphlagonie, où il reçut les ordres sacrés et même le sacerdoce. On remarque que depuis son ordination il ne laissa passer aucun jour de synaxe sans célébrer les saints mystères.

DOROTHÉE D'ANTINOÉ, prêtre, est surtout connu par l'envoi d'une somme considérable que lui fit sainte Mélanie la Jeune pour être distribuée aux solitaires du voisinage : il florissait vers le commencement du Ve siècle, et il est nommé saint par quelques modernes.

DOROTHÉE (sainte), vierge d'Arles, où l'on vénère son tombeau, qui est placé dans la célèbre crypte de Saint-Honorat.

DOROTHÉE L'ARCHIMANDRITE (saint) éprouva d'abord une grande répugnance pour l'étude dans sa première jeunesse ; mais, l'ayant surmontée par son application, il éprouva ensuite un si vif désir de s'instruire, qu'il en oubliait le boire et le manger, et qu'en se couchant il lisait jusqu'au milieu de la nuit : s'il s'éveillait il reprenait son livre, placé sous son chevet, et continuait sa lecture. Ayant renoncé au monde, il entra dans le monastère de saint Séridon en Palestine. Saint Séridon lui donna l'habit et le confia à saint Jean, surnommé le Prophète, qui lui fit faire de grands progrès dans la perfection. Lorsque saint Dosithée se présenta au même monastère, Dorothée fut chargé de le former aux exercices de la vie solitaire, et il l'amena par degrés à une abstinence admirable. Dorothée devint ensuite supérieur d'un grand monastère de la Palestine, situé entre Gaze et Majume. Il paraît, d'après ses écrits, qu'il vécut jusqu'au milieu du VIIe siècle. Il est auteur des 24 Instructions ou Discours ascétiques qui sont parvenus jusqu'à nous, et qui contiennent d'excellentes maximes sur la vie spirituelle. Il a aussi laissé huit lettres adressées à des moines.

DOROTHÉE (la bienheureuse), épouse du bienheureux Nicolas de Rupe, naquit vers l'an 1420 à Underwald en Suisse. Après sa première jeunesse passée dans l'innocence et la piété, elle épousa Nicolas de Rupe, et leur union fut le parfait modèle d'un mariage vraiment chrétien. Elle se livra avec un grand soin à l'éducation de ses dix enfants, et elle eut la consolation de les voir tous marcher sur ses traces. Son mari lui proposa ensuite de se séparer pour vivre l'un et l'autre dans la solitude, et Dorothée accepta d'autant plus volontiers cette proposition, qu'elle se sentait depuis longtemps appelée à une vie encore plus parfaite. Le bienheureux Nicolas acheva ses jours dans un ermitage où il pratiqua les plus étonnantes austérités. Dorothée se retira dans un monastère qu'elle édifia par sa profonde humilité, sa ferveur dans la prière et son esprit de mortification. Elle mourut saintement sur la fin du XVe siècle, et quelques hagiographes la nomment le 23 mars.

DOUGOAL (saint) est titulaire d'une église en Bretagne.

DREL (saint) est patron d'une église dans le diocèse de Vannes.

DUCOCAN (saint) *Ducocannus*, était patron d'un monastère près de Pontivy en Bretagne.

DYNAME (saint) *Dynamius*, évêque d'Angoulême, florissait au commencement du Ve siècle, et mourut vers l'an 425. Il est loué dans saint Grégoire de Tours, et Robert de Langres lui donne le titre de saint.

E

EANFLÈDE (sainte), reine des Northumbres, était petite-fille de saint Ethelbert, roi de Kent, et mère de sainte Elflède, abbesse de Strénéchal. Elle mourut vers l'an 700.

EBERTRAN, *Ebertrammus*, abbé de Saint-Quentin, était moine de Luxeuil, lorsqu'il fut envoyé avec saint Bertin et saint Mommolin, religieux de la même abbaye, pour aider saint Omer, évêque de Thérouanne. Cette mission eut lieu vers l'an 639, et Ebertran fonda l'abbaye de Saint-Quentin, dont il fut le premier abbé. Il mourut avant la fin du VIIe siècle.

EBLES (saint), *Ebulo*, est patron d'une église en Auvergne.

ECLENARD (saint), *Ecleonardus*, Irlandais, est honoré à Saint-Nicaise de Reims, où ses reliques se gardent dans une châsse.

EDBURGE, *Eadburgis*, surnommée Buggue, était du sang royal d'Angleterre. Elle écrivit à saint Boniface, apôtre de l'Allemagne, une lettre qui est parvenue jusqu'à nous. Elle mourut vers le milieu du VIIIe siècle. Le Père Pagi lui donne le titre de sainte.

EDBURGE ou EADBURGE, vierge, était fille d'Edouard l'Ancien, roi d'Angleterre, et se fit religieuse dans le monastère de Nunnaminster, fondé par le roi Alfred-le-Grand son aïeul. Quelques auteurs disent qu'elle en devint abbesse. Après sa mort, arrivée vers le milieu du Xe siècle, son corps fut porté au monastère de Winchester, à côté de celui de son père Edouard.

EDE (saint), *Ædus*, est honoré à Thryme dans le comté de Méath en Irlande, où l'on garde une partie de ses reliques. Il paraît qu'il y a eu dans cette île plusieurs saints de ce nom.

EDIGNE (sainte), vierge, était du sang royal de France, et se consacra à Dieu dans la solitude du cloître, qu'elle préféra à toutes les grandeurs humaines. Elle passa en Bavière vers la fin du VIIe siècle, y fonda plusieurs monastères, et mourut dans un âge avancé, au commencement du VIIIe. — 28 février.

EDITHE (sainte), vierge et abbesse, était fille d'Ethelwolf, roi d'Angleterre. Elle fut élevée par sainte Modwène, et lorsque celle-ci alla prendre le voile à Pollesworth, monastère qu'Ethelwolf venait de fonder pour elle, Edithe voulut la suivre et se fit aussi religieuse. Après la mort de Modwène qui en fut la première abbesse, Edithe fut choisie pour lui succéder, et elle a donné son nom au monastère dont elle fut patronne jusqu'à la réforme.

EDITHE ou EADGITHE (sainte), vierge et religieuse d'Ailesbury, était fille du comte Frewald.

EDITHE, reine d'Angleterre et épouse de saint Edouard le Confesseur, était fille de Godwin, duc de West-Sex, qui mit tout en œuvre pour décider le roi à l'épouser. Elle se montra digne du trône par son éminente piété et par les grandes qualités du cœur et de l'esprit qu'on admirait en elle. Comme Edouard avait fait vœu de continence, il la fit entrer dans ses vues, et ils convinrent qu'ils vivraient dans le mariage comme frère et sœur. Godwin s'étant révolté contre le roi, son gendre, la raison d'état fit un devoir à Edouard de renfermer quelque temps Edithe dans un monastère, dans la crainte qu'on ne se servît, malgré elle, de sa position et de son influence pour augmenter le nombre des rebelles; mais cette mesure, toute politique, n'altéra en rien les sentiments d'estime et d'affection que se portaient les deux époux ; ce qui le prouve, c'est qu'elle contribua efficacement à faire obtenir son pardon à Godwin. Elle s'associait aux bonnes œuvres et aux fondations pieuses du roi, et se fit chérir et vénérer de tout le royaume. Edouard, sur le point de mourir, la voyant près de son lit fondant en larmes, lui dit : « Ne pleurez plus ; je ne mourrai pas, je vivrai ; j'espère, en quittant cette terre de mort, entrer dans la terre des vivants pour y jouir du bonheur des saints. » Il la recommanda ensuite à Harold qui était, comme elle, fils de Godwin, et aux autres principaux seigneurs, leur déclarant qu'il la laissait vierge comme il l'avait reçue. Edithe, devenue veuve en 1066, ne s'occupa plus que du soin de sa sanctification, et, dans sa dernière maladie, elle déclara qu'elle mourait vierge. Après sa mort, elle fut enterrée à côté de saint Edouard, et Guillaume le Conquérant fit couvrir son cercueil de plaques d'or et d'argent. Tous les historiens d'Angleterre ont rendu le témoignage le plus honorable à ses vertus, surtout à son humilité, à sa douceur et à sa charité; ils louent aussi son savoir et l'heureuse influence qu'elle exerça sur le règne de saint Edouard.

EDMOND CAMPIAN, jésuite, naquit à Londres en 1540. Après avoir fait de brillantes études à l'université d'Oxford, il reçut le diaconat selon le rite anglican, dans lequel il avait été élevé. Il embrassa ensuite la religion catholique, et il se trouvait à Rome lorsqu'il entra, en 1573, dans la compagnie de Jésus. Après divers voyages pour les affaires de l'Eglise, il fut envoyé en Angleterre par le pape Grégoire XIII, et il y fut mis à mort pour la foi par ordre de la reine Elisabeth, le 28 novembre 1581. Le Père Campian, qui n'était pas moins distingué par sa science que par ses vertus, a laissé une Chronique universelle, une Histoire d'Irlande, un Traité contre les protestants d'Angleterre, une Histoire du divorce de Henri VIII, et d'autres ouvrages.

EDULF (saint) était autrefois honoré, comme évêque, à l'abbaye de Saint-Clément de Metz.

EDVOLD (saint) est honoré en Bretagne.

EGBAT (saint) n'est connu que par sa sépulture, qui eut lieu à Croyland, et par l'incendie de ses reliques qui furent réduites en cendres, lorsque les Danois mirent le feu à ce monastère, l'an 870, et en massacrèrent les religieux avec tous les habitants de l'île.

EGIAS (saint) est invoqué dans les anciennes litanies de Notre-Dame de Soissons.

EGIL, *Ægilus*, évêque de Sens, fut inhumé à Saint-Pierre-le-Vif, et il est nommé saint dans les épitaphes qu'on lit au chevet de cette église.

EGINARD ou EGINHARD, fondateur et premier abbé du monastère de Selingestad, naquit vers l'an 775 d'une famille illustre d'Allemagne et fut élevé à la cour de Charlemagne, dont il épousa la fille Emma. Ce prince le fit son secrétaire, lui donna la charge de surintendant de ses bâtiments et de chancelier. Après la mort de Charlemagne, il s'engagea, ainsi que la princesse son épouse, à garder la continence le reste de leur vie. Eginhard se fit moine et devint abbé de Fontenelle et ensuite de Gand. Il répara et fonda plusieurs monastères pour lesquels il envoya à Rome, en 827, demander des reliques à Grégoire IV. Ce pape lui fit don des corps de saint Marcellin et de saint Pierre, martyrs de Rome, et Eginhard les déposa d'abord à Strasbourg, ensuite à Michlenstad, puis à Malinheim ou Selingestad, où il bâtit en leur honneur une église et un monastère dont il fut le premier abbé. Quoiqu'il fût séparé d'Emma depuis plus de vingt ans, il ressentit une grande douleur de sa mort, arrivée en 836. Il mou-

rut lui-même saintement vers l'an 848, peu de temps après avoir assisté au synode tenu à Mayence cette année. Il a laissé une *Vie de Charlemagne*, très-détaillée, des *Annales de France* depuis 741 jusqu'à 829, et un recueil de *Lettres* très-importantes pour l'histoire de son siècle. On lui attribue aussi d'autres ouvrages, parmi lesquels on cite les *Guerres de Saxe*, la *Vie de Louis le Débonnaire*, les *Annales du couvent de Lorch*, etc.

EGINON (le bienheureux), abbé de Saint-Ulrich et de Sainte-Afre d'Augsbourg, fut élevé dans ce monastère où il prit l'habit. Hériman, évêque intrus d'Augsbourg, prélat simoniaque, qui donnait les plus horribles scandales, et qui, soutenu par l'empereur Henri IV, persécutait tous ceux de ses diocésains qui restaient attachés au saint-siége, obligea le bienheureux Eginon à se réfugier auprès de Gebhard, évêque de Constance. Celui-ci, persécuté pour la même cause, avait cherché un asile dans la Forêt-Noire, et ils se lièrent ensemble d'une étroite amitié. Eginon fit plusieurs fois le voyage de Rome pour faire connaître au pape le triste état de l'Eglise d'Allemagne. Les moines de Saint-Ulrich l'ayant élu pour abbé, il voulut d'abord refuser cette dignité; mais l'évêque de Constance lui conseilla de l'accepter, afin de neutraliser, du moins en partie, les maux que l'indigne Hériman causait dans le diocèse. Le pape, instruit de ses excès, fit informer contre lui à plusieurs reprises, et chargea le bienheureux Eginon de le rappeler au devoir par des avis et des représentations, et de le menacer des censures ecclésiastiques, s'il ne voulait pas se corriger. Mais l'évêque, irrité contre le saint abbé et contre ses religieux, les fit chasser du monastère et ils furent obligés de se réfugier dans les diocèses voisins. L'archevêque de Mayence envoya Eginon à Rome pour informer Callixte II, qui venait de monter sur la chaire de Saint-Pierre, de tout ce qui se passait à Augsbourg. Le bienheureux fut reçu par le pape avec tous les égards dus à son zèle pour le bien de la religion, et il obtint tout ce que l'archevêque l'avait chargé de demander pour remédier au mal. En revenant de Rome, il tomba malade à Pise et mourut dans le couvent des Camaldules de cette ville, le 15 juillet 1120.

EHELO (saint) est patron d'une église au diocèse de Saint-Brieuc.

EINOLD (le vénérable), abbé de Gorze, florissait vers le milieu du xe siècle, et il fut secondé par saint Jean de Vandières, un des principaux réformateurs de cette abbaye.

ELEAZAR, grand prêtre des Juifs, fils d'Aaron, était né en Egypte, et n'avait pas encore vingt ans, lorsque les Israélites passèrent la Mer-Rouge, puisqu'il ne mourut pas dans le désert et qu'il fut du nombre de ceux qui entrèrent dans la terre promise. Ordonné prêtre avec ses deux frères Nadab et Abiu, qui mirent un feu profane dans leurs encensoirs, malgré la défense du Seigneur, et qui furent consumés par le feu du ciel, comme il n'avait pas partagé leur faute, il échappa à leur punition et il fut établi prince des Lévites, en attendant qu'il remplaçât son père dans la charge de grand sacrificateur, l'an 1452 avant Jésus-Christ. Moïse conduisit par l'ordre de Dieu Aaron et Eléazar sur la montagne de Hor, et après avoir dépouillé le premier de ses habits sacerdotaux, il en revêtit le second, et Aaron mourut le même jour, et fut inhumé sur la montagne par Eléazar. Celui-ci reçut de Dieu l'ordre de faire avec Moïse le recensement, par tribus, de ceux qui devaient entrer dans la terre promise. Moïse, qui allait mourir, lui présenta Josué, comme son successeur dans le gouvernement du peuple; mais ce nouveau chef eut ordre de ne rien entreprendre sans le conseil d'Eléazar, qui était chargé de consulter le Seigneur et de faire connaître ses réponses. Après la conquête de la terre promise, il en fit le partage avec Josué. Il mourut l'an 1440 avant Jésus-Christ, et fut enterré à Gabaath sur le mont Ephraïm, dans un lieu qui appartenait à Phinées, son fils et son successeur, et l'on y voyait encore son tombeau dans le IVe siècle : nous apprenons de saint Jérôme que sainte Paule le visita. Les Grecs marquent sa fête au 2 septembre.

ELECTRAN, *Electrannus*, évêque de Rennes, est nommé saint par Robert de Langres et par les frères de Sainte-Marthe.

ELEVARE (sainte) était autrefois honorée à Saint-Riquier, où l'on croit qu'elle souffrit le martyre avec sainte Macre; c'est probablement la même que sainte Elvare, nommée dans quelques calendriers le 28 mars.

ELIE (saint), anachorète en Egypte, habitait, près de la ville d'Antinoé, un désert presqu'inaccessible. Le seul chemin par lequel on pouvait l'aller voir, était si étroit et si rempli de pierres, qu'on ne pouvait s'imaginer que ce fût un sentier. Avant qu'il ne fût arrivé à la vieillesse, il passait souvent des semaines entières sans prendre aucune nourriture. Il avait cent dix ans, lorsque Rufin le visita vers l'an 371, et il habitait depuis soixante-dix ans une caverne d'un aspect effrayant, et tout son corps tremblait sous le fardeau des années. Malgré son extrême vieillesse, il ne se nourrissait que d'un peu de pain et de quelques olives. Il est probable qu'il ne survécut pas longtemps à cette visite de Rufin.

ELIE (saint), anachorète en Palestine, habitait une caverne près des bords du Jourdain. Il s'y livrait à tous les exercices de la vie cénobitique, priait sans cesse, et recevait avec une grande charité toutes les personnes qui venaient le voir. Comme sa caverne était située près d'un chemin très-fréquenté, il arriva un jour que plusieurs solitaires étant venus ensemble lui faire une visite, le pain leur manqua. Elie, vivement désolé de ne pouvoir remplir en cette circonstance les devoirs de l'hospitalité, suivant ses désirs, entra dans sa caverne, et, quelle ne fut pas sa surprise d'y trouver trois pains tout frais qu'il leur porta avec joie. Quoiqu'ils fussent au nombre de vingt, tous purent se rassasier avec deux de ces pains miraculeux, et celui qui restait suffit à la nourriture d'Elie pendant vingt-cinq jours. Il florissait sur la fin du IVe siècle.

ELIE, premier abbé de Conques dans le Rouergue, est nommé saint dans les anciens manuscrits de ce monastère.

ELIE, abbé d'une laure de Saint-Euthyme en Palestine, est nommé saint par quelques modernes.

ELIEN, missionnaire dans la Grande-Bretagne, florissait vers le milieu du Ve siècle. Il fonda dans l'île d'Angleser une église qui fut appelée de son nom Elan-Elian. Les Bretons le nomment Cunnaid, mot qui en Galatie signifie clarté.

ELIZABETH DE RANFAING, institutrice des religieuses de Notre-Dame-du-Refuge, naquit à Remiremont avant la fin du XVIe siècle, d'une famille noble, qui lui fit épouser un gentilhomme nommé Dubois. Celui-ci étant mort, lorsqu'il était gouverneur d'Arches, Elisabeth, qui était encore dans la fleur de l'âge, refusa les partis qui recherchaient sa main et se retira à Nancy avec ses trois filles. Dieu qui la destinait à être la fondatrice d'un nouvel ordre religieux, l'avait comblée, dès sa jeunesse, de grâces privilégiées, et lorsqu'elle fut veuve, elle se disposa à répondre aux vues qu'il avait sur elle, en ouvrant à Nancy une maison de refuge pour les personnes de son sexe, qui avaient vécu dans le désordre et qui voulaient revenir à la vertu. Charles IV, duc de Lorraine, prit cet établissement sous sa protection, par des lettres patentes de l'année 1627, et deux ans après, le cardinal de Lorraine, évêque de Toul, donna à la nouvelle communauté la règle de Saint-Augustin, à laquelle il ajouta des constitutions qui furent approuvées par Urbain VIII en 1634. La

pieuse fondatrice fut appelée dans différentes villes de France pour y fonder des maisons dépendantes de celles de Nancy. C'est dans cette dernière ville qu'elle mourut avant le milieu du XVII[e] siècle, épuisée par ses travaux et ses austérités, plus encore que par l'âge. Sa mémoire est en grande vénération, surtout en Lorraine.

ELPIDE (saint), prêtre et abbé en Palestine, était originaire de Cappadoce. Il quitta le monde et sa patrie pour mener la vie anachorétique dans une des cavernes du mont Luca, qui avaient été creusées par les Amorrhéens, lorsqu'ils s'avancèrent au-devant de Josué. L'évêque Timothée, informé de l'éminence de sa vertu, l'éleva à la prêtrise et le nomma supérieur d'un monastère qu'il venait de fonder. Elpide faisait éclater dans sa conduite une perfection qui surpassait de beaucoup celle des frères qu'il gouvernait, et cependant la réputation de sa vertu en avait attiré un si grand nombre qu'il fut obligé, pour les loger, de couvrir de cellules toute l'étendue du mont Luca. Pendant les vingt-cinq dernières années de sa vie, il ne mangeait que le samedi et le dimanche. Il passait toutes les nuits debout, priant et chantant des psaumes ou des cantiques : aussi ses austérités l'avaient rendu si maigre qu'on pouvait facilement compter tous ses os. Il ne quitta jamais sa caverne depuis qu'il y était entré, et il mourut avant la fin du IV[e] siècle.

EMILE (saint), médecin et martyr, était parent de sainte Denise et fut mis à mort pour la foi catholique, l'an 484, par Hunéric, roi des Vandales, qui versa des flots de sang pour faire triompher l'arianisme en Afrique.

EMILIEN DE PONSAT (saint), est mentionné par saint Grégoire de Tours.

EMILIS, *Emilius*, solitaire en Egypte, se rendit célèbre par ses miracles et surtout par la résurrection d'un mort. Nous lisons dans la *Vie des Pères* qu'il opéra ce prodige pour faire éclater l'innocence d'un accusé.

EMMANUEL NÉRI, jésuite italien et martyr à Clagenfurt, en Carinthie, fut mis à mort pour la foi par les disciples de Luther.

EMMANUEL D'ABREU, prêtre et missionnaire dans le Tong-King, fut décapité pour la foi en 1736, avec trois autres missionnaires, Barthélemi Alvarez, Gaspard Cratz et Vincent d'Acunha.

EMMANUEL TRIEU (le vénérable), prêtre cochinchinois et martyr, naquit à Phu-Xuân, vers le commencement de l'année 1755, de parents chrétiens qui lui donnèrent une bonne éducation et l'instruisirent des vérités de la religion. Comme il montrait des dispositions peu communes, sa famille, qui tenait un rang distingué dans le pays, s'appliqua à les cultiver, afin de le mettre en état de figurer honorablement dans le monde. Il embrassa d'abord la carrière des armes et servit dans la compagnie des gardes du corps du roi de Cochinchine. Il sut allier la piété à la bravoure et se montra aussi bon chrétien que brave militaire. Les Tong-Kinois s'étant emparés de la Cochinchine, le jeune Triêu, qui s'était distingué dans cette guerre, s'attacha à la personne d'un gouverneur de province qui le fit élever à un grade supérieur. Malgré les espérances d'avancement dont il pouvait se flatter dans l'avenir, il se dégoûta du monde, s'attacha à un missionnaire, et se mit ensuite sous la conduite du vicaire apostolique du Tong-King oriental, qui lui enseigna la théologie et l'ordonna prêtre. Les succès de son ministère dépassèrent tout ce qu'on pouvait en attendre, et il était visible que Dieu se plaisait à bénir ses travaux. En 1797, il obtint de son évêque la permission de faire un voyage en Cochinchine, pour y visiter sa mère, que la dernière révolution avait dépouillée de ses biens. Mais, pendant qu'il était dans sa patrie, la persécution excitée par le roi Canh-Thinh commença à éclater à Phu-Xuân et dans les environs, et le père Triêu tomba entre les mains d'une troupe de soldats qui étaient à la recherche d'un missionnaire européen. Il aurait pu s'échapper d'autant plus facilement qu'on ignorait sa qualité de prêtre ; mais il n'en fit pas mystère et il déclara qu'il était prédicateur de la religion chrétienne. Conduit à la ville royale, il essuya d'horribles traitements; les flagellations et les tortures mirent sa chair en lambeaux. On lui servait à manger dans des écuelles dégoûtantes par leur malpropreté; mais il bénissait Dieu et se réjouissait dans la pensée de son prochain martyre. Cité devant le grand conseil, on lui offrit sa grâce, s'il voulait cesser de prêcher la religion de Jésus-Christ, et, sur son refus, on le condamna à la décapitation. Il fut conduit au supplice avec six malfaiteurs, le 17 septembre 1797, et il reçut la mort avec une sainte allégresse à l'âge de quarante-deux ans. Les chrétiens inhumèrent son corps dans un lieu inconnu aux païens, et cinq ans après il fut déposé dans une église qu'on venait de bâtir au village de Duong-Son.

EMMANUEL HOA (le vénérable), catéchiste cochinchinois, fut arrêté pendant la persécution de l'empereur Minh-Menh, et après avoir passé huit mois en prison, il fut décapité à Hué, capitale de la Cochinchine, le 12 décembre 1840, étant âgé de cinquante-cinq ans.

EMMIEN, moine de Lagny dans le diocèse de Paris, dont le corps fut levé de terre avant le XI[e] siècle, a le titre de saint dans plusieurs monuments de ce monastère.

EMMING, missionnaire et martyr en Saxe, secondait avec zèle les travaux apostoliques de saint Wilhad. Les Saxons s'étant révoltés en 782, à l'instigation de Witikind, leur chef, formèrent une ligue générale pour secouer la domination de Charlemagne ; mais avant de marcher contre lui, ils voulurent se débarrasser des missionnaires qui étaient au milieu d'eux et en massacrèrent plusieurs, parmi lesquels on cite Emming, qui obtint la palme du martyre avec le prêtre Folcard.

EMMON (*Emmo*), évêque de Sens, florissait dans le VII[e] siècle et mourut en 675. Il fut inhumé à Saint-Pierre-le-Vif, et la chronique de Clarius lui donne le titre de saint : le vénérable Bède le mentionne aussi dans son Histoire d'Angleterre.

ENAN (saint) est patron d'une église en Bretagne.

ENÉE (le bienheureux), abbé de Cluainmicnoïs en Irlande, florissait dans le VI[e] siècle. Il est nommé saint dans la *Vie de sainte Yte*.

ENGAUT (saint), *Ingoaldus*, est honoré à Saint-Sauves de Montreuil.

ENGELBERGE ou INGELBURGE, impératrice d'Allemagne, épousa Louis II, qui monta sur le trône impérial en 855. Quoique sa conduite fût exemplaire et qu'elle donnât à la cour l'exemple des plus belles vertus, deux seigneurs, jaloux de son élévation et du crédit qu'elle avait sur l'empereur, l'accusèrent d'adultère. Engelberge protesta de son innocence; mais la calomnie avait fait tant d'impression sur les esprits, qu'il ne lui restait plus d'autre ressource que l'épreuve du feu ou de l'eau, deux moyens de justification usités alors. Elle se disposait donc à y recourir, lorsque Boson, comte d'Arles et son parent, donna un cartel aux deux auteurs de la calomnie, qui étaient le prince d'Anhalt et le comte de Mansfeld. Il les défit en champ clos l'un après l'autre, et leur fit rendre hommage, l'épée sur la gorge, à la vertu de l'impératrice. Boson, pour prix de sa victoire, obtint de l'empereur, en 879, le titre de roi d'Arles, et pour épouse la princesse Ermengarde, sa fille unique. Engelberge, devenue veuve en 882, quitta le monde et prit le voile dans une abbaye de Bénédictines, où elle mourut saintement vers l'an 890.

ENHILDE (sainte), abbesse de Nidermunster ou

+ Emma (Ste), reine d'Angleterre, ... avril.

Bas-Hohenbourg en Alsace, florissait vers le milieu du VIIIe siècle, et mérita par ses vertus de succéder à sainte Gundelinde. Elle est honorée d'un culte public en Alsace.

ENS (saint) est patron d'une église dans la province de Kent en Angleterre.

ENTIUS (saint), martyr à Florence, souffrit du temps des premières persécutions, mais on ne sait sous laquelle.

EPONYME, abbé du monastère de Chénobosque en Egypte, avait été disciple de saint Pacôme, et il mit ses religieux sous la conduite de ce grand maître dans la vie anachorétique.

ERCAMBERT (le vénérable), camerlingue de Worms, fonda le monastère de Frankendal. Il y a des hagiographes qui lui donnent le titre de bienheureux et le nomment sous le 23 décembre.

EREPTIOLE, premier évêque de Coutances, est nommé saint par quelques auteurs.

ERLEFRIDE, troisième abbé de Sithiu, succéda au commencement du VIIIe siècle à saint Rigobert, qui avait donné sa démission, à l'exemple de saint Bertin. Celui-ci le remplaça par Erlefride, qu'il avait élevé et qui fut un de ses plus illustres disciples. C'était un religieux d'une grande vertu, qui consacrait à la prière une grande partie des jours et des nuits, et qui était favorisé du don des miracles.

ERLUPHE (saint), apôtre d'Islande, florissait sur la fin du IXe siècle, et convertit une partie des Islandais qui jusqu'alors n'avaient pas entendu parler de l'Evangile.

ERMENGARDE, duchesse de Bretagne, était fille de Foulques le Réchin, comte d'Anjou, et naquit à Angers en 1057. Elle épousa, en 10..5, Alain, duc de Bretagne, dont elle eut le prince Conon. Le duc son mari, ayant pris la croix en 1095, passa en Palestine où il resta six ans. Etant devenue veuve vers l'an 1118, elle bâtit un monastère près de Rédon, où son mari était enterré et s'y retira avec de saintes femmes qui se livraient à la pratique des vertus chrétiennes. En 1125, elle accompagna en Palestine Foulques d'Anjou, son frère, qui allait épouser Mélisinde, fille de Baudouin, roi de Jérusalem, et pendant un séjour de neuf ans qu'elle y fit, elle bâtit l'église du Saint-Sauveur, dans le lieu où Jésus-Christ convertit la Samaritaine. Elle revint ensuite en Bretagne, à la prière du duc Conon, son fils, et elle se mit sous la conduite de saint Bernard. C'est par son conseil qu'elle fonda le monastère de Buzay de l'ordre de Cîteaux. Elle mourut saintement dans un âge avancé, et elle fut enterrée à Saint-Sauveur de Rédon. Parmi les lettres de saint Bernard, il y en a deux qui sont adressées à Ermengarde.

ERMENGITHE (sainte), était fille d'Ermenred, surnommée Clito, et nièce d'Ercombert, roi de Kent. Elle prit le voile dans le monastère de Minstrey dans l'île de Thanet, qui avait été fondé par Ermenburge, sa sœur. Elle y vécut quelque temps sous sainte Mildrède, sa nièce, qui en fut la seconde abbesse, et mourut sur la fin du VIIe siècle. Son culte était autrefois célèbre en Angleterre.

ERBÉ (saint), *Arctus*, est patron de Plouaré, au diocèse de Quimper.

ERTH (saint), *Earthus*, était autrefois patron d'une église dans le pays de Cornouailles.

ESCUILPHE (saint), *Scophilus*, abbé en Bretagne, est honoré à Paris, où ses reliques furent apportées vers l'an 965, par Salvateur, évêque de Quidalet, et placées avec celles de saint Louthiern dans l'église de Saint-Magloire. Il y a en Bretagne, sur le bord de la mer, une église qui porte son nom.

ESME GUERIN (le vénérable), l'un des onze martyrs de Donzy, fut massacré par les protestants en haine de la religion catholique, le 2? août 1569. Son corps fut enterré dans un jardin avec celui de ses compagnons, et ils y restèrent jusqu'en 1578, qu'on les transféra solennellement à l'église de Notre-Dame-du-Pré, et on les inhuma près de l'autel de Saint-Blaise.

ESTHEZ (saint), *Anastasius*, est patron d'une église en Provence.

ETHELBRIGCT (saint), martyr en Angleterre, était cousin d'Egbert, roi de Kent, et frère de saint Ethelred qu'Egbert fit assassiner dans l'île de Thanet. Le comte Thunor, chargé de ce meurtre, enterra les jeunes princes dans le palais d'Estrége, et sous le trône même du roi. Mais celui-ci, croyant voir sortir de leur tombeau une lumière extraordinaire, fut saisi d'une grande frayeur, et, pour expier son crime, il donna à Ezmenburge, sœur des princes assassinés, quarante-huit milles de terre dans l'île de Thanet. Elle les consacra à fonder et à doter le monastère de Minstrey. Les corps des deux frères furent transportés, l'an 741, plus d'un siècle après leur mort, dans l'île de Romsey, où on les honorait comme martyrs le 17 octobre.

ÉTHERÉE, *Ethereus*, évêque d'Osma en Espagne, florissait sur la fin du VIIIe siècle et fut, avec saint Bies, l'un des principaux antagonistes des erreurs d'Elipand, évêque de Tolède. Il mourut en 800, et il est nommé bienheureux par Tamaio Salazar. Quelques calendriers le nomment sous le 25 février.

ETIENNE, solitaire en Egypte, était natif de la Libye. Il demeura soixante ans dans un désert qui était voisin de Marmorique et de Maréote. Il avait connu saint Antoine qui faisait un grand cas de lui. Le principal sujet de ses méditations était la passion du Sauveur, et un jour que trois solitaires vinrent le visiter dans la laure des Eliotes, pendant qu'ils lui parlaient de l'affaire de leur salut éternel, il ne prenait aucune part à la conversation. Etonnés de ce silence, ils lui dirent : « Nous ne sommes venus vous voir que pour entendre de votre bouche des instructions profitables à nos âmes; pourquoi donc ne nous dites-vous rien? — Excusez-moi; je n'ai rien entendu de ce que vous m'avez dit. Nuit et jour, je ne pense qu'à Jésus-Christ attaché pour nous sur la croix, c'est l'unique objet que j'ai toujours devant les yeux. »

ETIENNE DE MERCUR (le vénérable), sixième abbé de la Chaise-Dieu, en Auvergne, florissait dans le XIIe siècle et mourut vers l'an 1146. On rapporte dans sa Vie qu'il fit plusieurs miracles, et quelques calendriers le nomment sous le 29 mars.

ETIENNE BAUGÉ, évêque d'Autun, fut élevé sur le siége de cette ville en 1113, et lorsque son grand âge ne lui permit plus de remplir ses fonctions épiscopales, il se démit de sa dignité pour se retirer à Cluny où il vécut en simple religieux. Il y mourut saintement avant le milieu du XIIe siècle, entre les bras de Pierre le Vénérable, son ami, qui était alors abbé de Cluny.

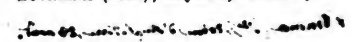
ETIENNE RABACHE (le vénérable), de l'ordre des Augustins et instituteur de la congrégation de Saint-Guillaume, naquit, en 1556, à Voves dans le diocèse de Chartres. Après son cours de théologie il fut reçu docteur de Sorbonne et travailla ensuite à la réformation de son ordre qu'il commença, en 1594, par le couvent de Bourges et qu'il établit dans d'autres maisons des Augustins et qui prit le nom de congrégation de Saint-Guillaume. Il mourut à Angers en odeur de sainteté, en 1616, à l'âge de soixante ans.

ETIENNE VINH (le vénérable), ouvrier tong-kinois, fut arrêté comme chrétien et subit une détention de dix-huit mois. Il était âgé de vingt-six ans lorsqu'il fut étranglé, le 19 décembre 1839.

EUCHER (saint), évêque de Viviers, était honoré autrefois dans son diocèse.

EUDULE (saint), *Eudulus*, évêque de Toul dans le Ve siècle, succéda à saint Autimond.

EUGAMINE (sainte), *Eugamina*, était invoquée



autrefois dans les litanies de Notre-Dame de Soissons.

EULALE (le vénérable), évêque de Syracuse, qui florissait vers le milieu du VIe siècle, est nommé saint par plusieurs écrivains, et notamment par Fleury.

EULOGE, second évêque d'Amiens, à qui plusieurs historiens ont donné le titre de saint, succéda à saint Firmin, sur la fin du IIIe siècle.

EULOGE, prêtre et solitaire de la Thébaïde, avait, entre autres priviléges, dont Dieu l'avait favorisé, celui de lire dans les cœurs les dispositions de ceux auxquels il distribuait la sainte Eucharistie. Il la refusait à ceux auxquels l'esprit de Dieu lui avait révélé qu'ils en étaient indignes, et il leur donnait sans détour la raison de son refus. « Retirez-vous, leur disait-il, et faites pénitence, afin que, purifiés par une véritable satisfaction, vous vous rendiez dignes de participer au corps et au sang de Jésus-Christ. »

EULOGE D'ALEXANDRIE, solitaire, fit de bonnes études dans sa jeunesse, et quitta ensuite le monde, après avoir distribué aux pauvres ses biens, à l'exception d'un peu d'argent qu'il se réserva pour subsister, parce qu'il ne pouvait vivre de son travail. Ayant trouvé sur la place publique un pauvre qui n'avait ni pieds ni mains, il se sentit inspiré de le prendre avec lui, de le soigner et de le nourrir jusqu'à sa mort. Lui en ayant fait la proposition, elle fut acceptée avec reconnaissance, et Euloge étant allé chercher un âne, transporta dans sa maison le pauvre estropié, dont il prit autant de soin que s'il eût été son propre père. Après avoir vécu quinze ans ensemble, ce malheureux, poussé par le démon de l'ingratitude, se mit à murmurer contre son bienfaiteur et à vomir contre lui les injures les plus outrageantes. « Sors d'ici, scélérat, lui criait-il : tu as dérobé l'argent qui ne t'appartenait pas; tu as volé ton maître. Si tu m'as introduit dans ta demeure, c'est que tu veux te servir du voile de la charité pour te dérober au châtiment que tu mérites. — Ne parlez pas ainsi, mon maître, répondait Euloge, avec une douceur admirable; mais dites-moi en quoi j'ai pu vous déplaire, et je m'en corrigerai. — Je ne puis souffrir ce ton calard. Emporte-moi d'ici et me remets sur la place où tu m'as pris : je renonce de bon cœur à tes soins. — Souffrez que je continue à vous soigner, et dites-moi en quoi j'ai pu vous offenser. — Je ne saurais supporter plus longtemps ces moqueries; d'ailleurs ce régime d'anachorète m'est devenu insupportable, et je veux manger de la viande. » Euloge lui procura la viande qu'il désirait, mais il ne put calmer son transport frénétique. — « Je ne veux plus absolument demeurer seul avec toi, il faut que je voie du monde. — Eh ! bien, je vous amènerai des solitaires qui s'entretiendront avec vous. — Je ne puis plus supporter ta présence, et tu veux m'amener des gens qui te ressemblent. Ces moines ne sont que des fainéants, qui ne laissent pas que de manger. Non, je ne veux pas rester ici plus longtemps; remets-moi où tu m'as pris. » Il était si furieux, que s'il eût eu des mains, il se serait étranglé. Euloge, ne sachant que faire, alla consulter les solitaires du voisinage. « Mon estropié, leur dit-il, me tourmente nuit et jour : si je l'abandonne, je crains que Dieu, à qui j'ai promis de ne jamais le délaisser, ne me punisse; si je le garde, je dois m'attendre à ne goûter aucun repos; que me conseillez-vous de faire? » Le grand saint Antoine est encore vivant, lui répondirent-ils : placez cet homme dans un bateau et le lui menez. Lorsqu'il sera venu de sa caverne à son monastère, vous le consulterez sur la conduite que vous avez à tenir, et vous suivrez ponctuellement ses ordres; car c'est Dieu qui parlera par sa bouche. Il plaça donc l'estropié sur une petite barque et le conduisit au monastère de saint Antoine. Celui-ci y arriva le lendemain sur le soir et, comme il se trouvait plusieurs personnes pour le consulter, Euloge fut le premier qu'il interrogea sur l'objet de sa visite. — « J'ai trouvé cet estropié étendu sur le pavé d'Alexandrie, et, touché de compassion sur son triste état, je l'ai pris chez moi, promettant à Dieu de lui consacrer mes soins, afin d'obtenir par là le salut de mon âme. Après être restés ensemble pendant quinze ans, il s'est mis à me tourmenter, sans sujet, d'une manière si extraordinaire que j'ai conçu la pensée de l'abandonner. Je vous supplie de me dire ce que je dois faire. — Quoi ! vous penseriez à le quitter ! Mais si vous preniez ce parti, Dieu ne l'abandonnerait pas et le remettrait entre les mains d'un homme meilleur que vous. » Ces paroles firent trembler Euloge. Alors Antoine s'adressant à l'estropié : « Misérable, lui dit-il, tu es indigne que la terre te porte et que le ciel te regarde. Ne cesseras-tu jamais de te révolter contre Dieu et d'affliger ton frère? Ne sais-tu pas que c'est Jésus-Christ lui-même qui t'assiste par ses mains? N'est-ce pas pour l'amour de ton Sauveur qu'il s'est dévoué à te servir? » Il les congédia ensuite, en leur disant : Allez en paix, et gardez-vous bien de vous séparer l'un de l'autre. Bannissez toutes ces peines et ces mauvaises idées que le démon a jetées dans vos âmes : vivez en bon accord dans votre cellule, et Dieu vous assistera. Le tentateur ne vous a jetés dans cet état que parce qu'il sait que la fin de votre vie approche, et que Jésus-Christ vous couronnera tous deux. Quarante jours après qu'ils étaient de retour dans leur habitation, le Seigneur appela à lui le bienheureux Euloge, et l'estropié le suivit, trois jours après, au milieu du IVe siècle.

EULOGUE, moine de Lagny, dans le diocèse de Paris, est qualifié saint par quelques auteurs. Son corps fut levé de terre avant le XIe siècle.

EUNAN (saint), *Eunanus*, premier évêque de Rapchot en Ultonie, est honoré dans une église de cette province, qu'on bâtit sur son tombeau et qui porte son nom.

EUNOMIE (sainte), martyre en Orient, souffrit avec saint Marcion et un autre.

EUPSYQUE, *Eupsychius*, évêque de Thyanes, assista en 325 au concile général de Nicée : quelques auteurs lui donnent le titre de saint.

EURAS (saint) est honoré comme martyr chez les Grecs.

EUSÈBE, solitaire en Syrie, se retira sur une montagne voisine du bourg d'Azique, où il se bâtit une cabane en pierres sèches, qu'il quitta ensuite pour vivre exposé à toutes les intempéries de l'air. Il n'avait pour tout vêtement qu'une peau, pour nourriture que des pois chiches et des fèves trempées dans l'eau. Quelquefois il ajoutait des figues pour soutenir sa faiblesse. Quoique la vieillesse l'eût privé de ses dents, il continua le même régime et ne prit aucune mesure contre le froid de l'hiver et les chaleurs de l'été. Ses rigueurs l'avaient rendu si maigre, que sa ceinture, devenue trop longue, ne pouvait plus tenir sur ses reins, et qu'il fut obligé de l'attacher à sa tunique de peur qu'elle ne tombât. Les délices qu'il trouvait dans la contemplation lui faisaient supporter avec peine les visites. Il permettait cependant à quelques amis de venir recevoir ses instructions tirées de l'Ecriture sainte, et, en les congédiant, il les priait de refermer sa porte avec la terre qui s'y trouvait auparavant. Plus tard il la ferma en dedans avec une grosse pierre, et il ne parlait plus à personne qu'à travers un trou, sans se montrer, et c'est par ce trou qu'il recevait sa nourriture. Enfin, dit Théodoret, il ne fit plus qu'à moi seul la grâce de jouir de son entretien tout céleste. Comme on venait le trouver de toute part pour lui demander sa bénédiction, il voulut se soustraire à cette affluence qui le distrayait; il sortit de sa cabane en franchissant le mur, et alla s'en bâ-

tir une autre adossée à un monastère, où il continua son genre de vie jusqu'à sa mort, qui arriva dans la quatre-vingt-dixième année de son âge.

EUSEBE DE CARRHES, solitaire, est loué par Sozomène, qui l'appelle un *homme d'une vie très-sainte*. Il ne faut pas le confondre avec un autre solitaire du même nom, qui vivait de son temps, Eusèbe de Sigores que Sozomène appelle aussi un excellent solitaire.

EUSEBE, évêque de Vence, était autrefois honoré à Saint-Maurice en Valais, où il est nommé saint dans le chartrier de cette abbaye.

EUSEBONE, fonda un monastère près du Mont-Coryphe, en Syrie, de concert avec Abibion, et ils le gouvernèrent ensemble, comme s'ils n'eussent eu qu'une seule âme, dit Théodoret, qui les avait connus.

EUSTADE DE DIJON est nommé saint dans la chronique de Saint-Bénigne.

EUSTASE (saint), *Eustasius*, fils de saint Blandin et de sainte Salaberge, mourut dans un âge peu avancé, vers le milieu du VIIe siècle. Il était autrefois honoré d'un culte public à Laon, où l'on gardait ses reliques.

EUSTOSIE (sainte), *Eustosia*, martyre en Palestine, souffrit, à ce que l'on croit, vers l'an 509, sous Alamondare, roi des Sarrasins.

EUTROPE (saint), *Eutropius*, évêque d'Andrinople, était originaire des Gaules, et il était déjà revêtu de la dignité épiscopale lorsqu'il confessa Jésus-Christ sous l'empereur Licinius. Plus tard il combattit avec zèle pour la foi catholique contre les ariens, qui le firent condamner à l'exil. Il mourut dans les Gaules, sa patrie, sur la fin du règne de Constantin le Grand; et il eut saint Luce pour successeur. Saint Athanase lui donne de grands éloges.

EVAGRE (saint), *Evagrius*, est honoré à Faï, près de Châteauneuf, où ses reliques attirent un grand concours de fidèles.

EVANDRE (saint) avait à Constantinople une église de son nom, dans laquelle fut inhumé saint Lazare le Peintre.

EVANGÉLISTE (le bienheureux), *Evangelista*, prêtre et religieux de l'ordre de Saint-Augustin, florissait dans le XIIIe siècle, et le culte qu'on lui rend a été approuvé par le saint-siége.

EVANGÉLISTE (le bienheureux), enfant, était fils de Laurent Ponzani, seigneur romain, et de sainte Françoise. Né à Rome en 1402, il avait à peine l'âge de raison, qu'il se montra un prodige de la grâce. Son unique occupation était de se préparer à la gloire céleste après laquelle il soupirait sans cesse et dont il parlait souvent avec enthousiasme. Il n'avait que neuf ans lorsqu'il fut atteint de la peste qui désola Rome en 1411. Aussitôt il demande un confesseur, et, après avoir reçu le sacrement de pénitence, il dit à sa mère : « Il vous souvient, maman, que je vous ai dit : il n'y a rien en ce monde qui me plaise; je ne désire que la vie éternelle et la société des anges. Dieu a regardé favorablement mon désir, nous allons être séparés; voici mes patrons et une multitude d'anges qui viennent à moi. Pour vous, ayez toujours bon courage; sachez que je serai heureux, et que je prierai pour vous. Donnez-moi votre bénédiction. » Cela dit, il arrangea lui-même ses mains et son corps et rendit à Dieu son âme innocente. Au même instant, une petite fille de la maison voisine, laquelle était si malade qu'elle ne parlait plus depuis plusieurs jours, s'écria : « Voyez, voyez Evangéliste Ponzani qui monte au ciel entre deux anges. » Dieu l'avait favorisé du don de prophétie, et il avait prédit à son père qu'il recevrait un coup d'épée, et il avait même montré l'endroit de la blessure. Il apparut aussi à sa mère un an après sa mort, et lui fit une peinture magnifique du bonheur dont il jouissait dans la compagnie des anges.

EVARESTE (saint), *Evarestus*, florissait à Constantinople au commencement du IXe siècle. Il fonda dans cette ville le monastère de Cucorore, et mourut en 825.

EVRANDE (sainte) était patrone d'une église priorale du diocèse d'Agen.

EVRARD (le bienheureux), disciple de saint Harvic, évêque de Salzbourg, mourut vers l'an 1035. Il est auteur d'une Vie de son illustre maître.

EXUPÈRE, évêque de Die, est nommé saint dans quelques manuscrits.

F

FALMY, est honoré dans le diocèse d'Alby, mais on ne sait sous quel jour.

FALTON-PINIEN, confesseur sous Dioclétien, a le titre de saint dans le Martyrologe de Raban-Maur, qui le nomme sous le 10 mai.

FATHLÉE, abbé en Irlande, est honoré comme saint dans cette île.

FATIMA (saint) est honoré dans le diocèse de Viviers.

FAUSTE DE RIEZ, évêque de cette ville, était Breton d'origine et naquit vers l'an 390. Il étudia l'éloquence et brilla dans le barreau; mais il quitta le monde vers l'an 420, pour se faire moine à Lérins. Il devint abbé de ce monastère vers l'an 434, lorsque saint Maxime, qui avait succédé à saint Honorat, eut été placé sur le siége de Riez. Il devint ensuite évêque de Riez, après la mort du même saint Maxime. Il prit une part active à l'affaire du prêtre Lucide, qui était tombé dans le prédestinatianisme, en niant la coopération du libre arbitre avec la grâce. Fauste, pour le détromper, lui écrivit plusieurs lettres et eut avec lui des conférences qui ne produisirent aucun résultat. Alors il le dénonça aux évêques de la province, et Léon d'Arles convoqua un concile dans sa ville épiscopale; Lucide s'y rétracta solennellement. En réfutant le pélagianisme, Fauste tomba lui-même dans l'erreur des semi-pélagiens, comme on le voit dans ses deux livres sur le *libre arbitre* et sur la *grâce*. Aussi furent-ils censurés avec ceux de Cassien par le pape Gélase et le pape Hormisdas. Plusieurs saints écrivirent pour les réfuter, entre autres, saint Fulgence, saint Avit et saint Césaire. S'il tomba dans une hérésie, en en combattant une autre, ce n'est pas qu'il ne fût très-attaché à la foi catholique pour la défense de laquelle il montra beaucoup de zèle, et pour laquelle il souffrit même l'exil. Eric, roi des Goths, irrité des attaques qu'il avait dirigées contre les ariens dans plusieurs de ses lettres, le chassa de son siége en 481, et il n'y put remonter que trois ans après. Il mourut vers l'an 493, âgé de plus de cent ans. Sa vie, comme moine, comme abbé et comme évêque, fut celle d'un saint; et il est permis de penser que ses erreurs sur la grâce, qui est la seule chose qu'on puisse lui reprocher, furent transitoires, et qu'il erra de bonne foi, d'autant plus que l'Église n'avait pas encore prononcé. Aussi est-il honoré comme saint à Riez, à Lérins et à Cavaillon, quoique son nom n'ait ja-

mais été dans le Martyrologe romain. — 28 septembre.

FELIX, abbé de Rhuis en Bretagne, fut le réformateur de ce monastère, et mourut vers l'an 1005. On lui donne le titre de saint, et il est nommé le 9 et le 17 mars dans quelques auteurs.

FELIX DE SARAGOSSE (saint), solitaire, était frère de saint Ot.

FELIX VIALARD DE HERSÉ, évêque de Châlons-sur-Marne, sortait d'une noble famille d'Auvergne, et naquit à Paris, l'an 1603. Il puisa les premiers sentiments d'une tendre piété près de sa mère, Charlotte de Ligny, l'une des femmes les plus vertueuses de son siècle, et que saint François de Sales estimait beaucoup. Après avoir fait ses études au collége de Navarre, il embrassa l'état ecclésiastique où Dieu l'appelait. Son cours de théologie terminé, il fut reçu docteur. Il y avait peu de temps qu'il était prêtre, lorsqu'il fut nommé abbé de Pibrac en Auvergne, et ensuite coadjuteur de l'évêque de Châlons, et ses bulles n'étaient pas encore arrivées, lorsqu'il devint titulaire de ce siége par la mort de celui qu'il était destiné à remplacer. Il n'avait que vingt-sept ans lorsqu'il prit en mains l'administration du diocèse; mais, à l'exemple de saint Charles Borromée, qu'il avait pris pour modèle, il montra dès son début la prudence et la maturité d'un vieillard. Il agrandit son séminaire, et il quitta son palais pour aller y fixer sa résidence, tant il s'y plaisait; il faisait de fréquentes visites dans les maisons religieuses et dans les paroisses de campagne. Il contribua à l'établissement d'un couvent d'Ursulines pour l'éducation des jeunes personnes. C'est aussi par son concours que l'on fonda trois maisons destinées à former des institutrices, et que Vitry fut doté d'un collége. Plein de zèle pour l'instruction de son troupeau, et de compassion pour les brebis égarées qui n'écoutaient pas la voix du pasteur, il établit des missions pour convertir les protestants de son diocèse : beaucoup rentrèrent dans le giron de l'Eglise, et ceux mêmes qui ne revinrent point à l'unité catholique ne purent refuser aux vertus de l'évêque le tribut d'estime qui lui était dû. Louis XIV le choisit pour l'un des négociateurs de la paix dite Clémentine, où fut arrangée, entre le saint-siége et les évêques de France, l'affaire du Formulaire, et si cette paix ne fut pas de longue durée, ce fut la faute des jansénistes, dont il était loin de partager les sentiments. Il approuva, il est vrai, et adopta pour son diocèse, les *Réflexions morales* du Père Quesnel, par un mandement qu'on trouve à la tête de la première édition; mais ce livre, devenu depuis si fameux, n'était qu'un recueil de réflexions courtes et édifiantes sur l'Evangile, et si l'on conserva dans la suite cette même approbation, lorsque l'ouvrage eut été augmenté des trois quarts par des additions qui changeaient son esprit et dénaturaient son orthodoxie, le vertueux prélat, qui était mort depuis plusieurs années, ne pouvait être responsable de l'abus que l'on faisait de cette approbation, et il y aurait de l'injustice à en charger sa mémoire, qui est restée en grande vénération dans son diocèse, et même dans toute la France. Il mourut saintement le 10 juin 1680, après quarante ans d'épiscopat. Il a laissé des Mandements et Lettres pastorales, un Rituel de Châlons, et un catéchisme intitulé *L'Ecole chrétienne*.

FÉLIX DE NICOSIE (le vénérable), frère capucin, naquit le 5 novembre 1715, et mourut en odeur de sainteté, le 31 mai 1787, avec la réputation d'avoir opéré des miracles. La cause de sa béatification est en instance à Rome.

FENELLE (sainte), a donné son nom à une église du diocèse de Limoges, dont elle est patronne et dans laquelle on garde ses reliques.

FERDINAND, religieux augustin et martyr au Japon, fut mis à mort pour la foi, avec le bienheureux Alphonse Navarète, le 1er juin 1517.

FERDINAND DE JESUS, carme déchaussé, naquit à Jaën en Espagne, l'an 1571. Il se distingua dans son ordre par ses talents et par ses vertus. Il professa avec distinction la théologie scolastique et morale dans diverses provinces. Il brilla aussi par son éloquence dans les chaires chrétiennes, et mérita le surnom de *Nouveau Chrysostome*. Il mourut en odeur de sainteté à Grenade, l'an 1644. Ses ouvrages, au nombre de plus de quarante, renferment des Traités philosophiques et théologiques, une Grammaire grecque, une Grammaire hébraïque et deux cent soixante-cinq sermons.

FERFUL (saint), *Ferfullus*, est honoré en Irlande.

FERGNAN (saint), abbé de Hy, était autrefois honoré en Ecosse.

FERNAND, frère du bienheureux Géry, était fils du comte de Lunel en Languedoc, et naquit au commencement du XIIIe siècle. Son exemple décida Géry à mépriser le monde pour ne s'attacher qu'à Dieu. Ils partirent ensemble pour le pèlerinage de la terre sainte, sans rien emporter, se proposant de vivre d'aumônes sur leur route. Partout où ils passaient, les peuples leur témoignaient la plus grande vénération, surtout à cause des miracles qu'ils opéraient. Fernand, qui avait quitté sans retour ses biens, ses parents, sa patrie, passa le reste de ses jours dans de saintes pérégrinations, mais on ignore en quel lieu il mourut.

FERNAS (saint), *Fernaus*, dont il est fait mention dans une Vie de saint Colme, était autrefois honoré en Irlande.

FERNIN (saint), est patron d'une église dans le Blaisois.

FERREOLE (sainte), *Ferreola*, est patronne d'une église dans le Limousin.

FIACHRE (saint), *Fiachra*, abbé en Irlande, est honoré dans la Lagénie.

FIRME (saint), ayant été incarcéré pour la foi à Carthage, mourut de faim dans sa prison.

FIRMIN (saint), évêque de Verdun, fut enterré dans le monastère de Saint-Vanne. Son corps fut découvert par la révélation d'une sainte femme, nommée Eugénie, et Humbert, abbé de ce monastère, le fit transférer, en 964, à Flavigny, dans le diocèse de Toul, d'où saint Firmin était originaire. L'on y bâtit un prieuré et une église dans laquelle on plaça ce précieux trésor.

FLACCILLE (la bienheureuse), impératrice, était fille d'Antoine qui fut préfet des Gaules et ensuite consul. Née en Espagne, elle fut mariée à Théodose, avant qu'il fût élevé à l'empire. Lorsqu'il monta sur le trône impérial de Constantinople, Flaccille reçut le titre d'*Augusta*, et dans cette place éminente elle contribua beaucoup, par son zèle, à la destruction de l'idolâtrie. Elle avait toutes les vertus qu'inspire le christianisme : bienfaisante avec discernement, simple dans ses manières, d'une piété exemplaire, elle fut le modèle et l'ornement de la cour. Elle portait Théodose à la clémence envers les coupables et au soulagement des malheureux. Etant allée prendre les eaux dans un village de la Thrace, pour réparer sa santé délabrée, elle y mourut en 388. Saint Grégoire de Nysse prononça son oraison funèbre, et les Grecs l'honorent comme bienheureuse.

FLACEAU (saint), *Flacellus*, était chapelain des religieuses de Sainte-Ecolasse, et il était honoré autrefois dans l'église collégiale de Saint-Pierre du Mans.

FLAVIE DOMITILLE L'ANCIENNE était, par sa mère Domitille, nièce de l'empereur Domitien, qui lui fit épouser Flavius Clément, son cousin. Ils avaient embrassé l'un et l'autre le christianisme, et son mari était consul en 95 avec Domitien, lorsque celui-ci le fit condamner à mort pour la foi. Flavie Domitille fut aussi inquiétée pour sa religion, après le martyre de son mari, et l'empereur son oncle lui promit sa grâce, si elle voulait passer à de secondes

noces. Elle s'y refusa, probablement parce qu'elle avait fait vœu de continence depuis son veuvage, et elle fut exilée dans l'île Pandataria, aujourd'hui Sainte-Marie, près de Pouzzoles. On croit qu'elle fut rappelée sous Nerva ou sous Trajan, et qu'elle mourut en paix. Elle laissait deux fils, Vespasien et Domitien, que l'empereur Domitien destinait à l'empire et auxquels il donna pour précepteur le célèbre Quintilien. Elle est surnommée l'*Ancienne*, pour la distinguer de sainte Flavie Domitille, sa nièce, qui souffrit le martyre à Terracine, et qui est honorée le 12 mai. Quant à elle, il ne paraît pas qu'on lui ait jamais rendu aucun culte, ni même qu'on lui ait donné le titre de sainte, qu'en la confondant avec sa nièce.

FLAVIEN Ier, patriarche d'Antioche, sortait d'une des meilleures familles de cette ville, et embrassa dès sa jeunesse un genre de vie grave et austère, qui le préserva des dangers du monde. La mort de son père lui laissait de grands biens, mais loin de les employer à satisfaire les penchants de la nature, il préférait les pratiques de la pénitence à toutes les jouissances du luxe et de la bonne chère. Il n'était encore que laïque lorsqu'il prit en main la cause de la religion opprimée par l'injuste déposition de saint Eustathe, patriarche d'Antioche, et par l'intrusion de Léonce. Les ariens, coupables de ce double excès, trouvèrent dans Flavien un adversaire courageux, et quoique son zèle les irritât, ils ne pouvaient s'empêcher de rendre hommage à ses vertus. Saint Mélèce, qui succéda, vers l'an 361, à l'arien Eudoxe, que les catholiques étaient venus à bout de faire déposer, l'ordonna prêtre, et lorsque, peu de temps après, il eut été exilé par l'empereur Constance, il confia à Flavien le gouvernement de son église pendant son absence. Mélèce étant remonté sur son siége, sous Jovien, continua sa confiance à Flavien, et il l'emmena avec lui au concile de Constantinople, tenu en 381. Il mourut avant la clôture de ce concile qu'il présidait, et Flavien, quoique absent, fut élu à Antioche pour lui succéder. Le troupeau dont on le chargeait était divisé, et saint Paulin, qu'une partie des catholiques avaient choisi pour remplacer saint Eustathe, vivait encore; sa mort, arrivée en 383, ne mit pas entièrement fin au schisme. Les eustathiens lui donnèrent pour successeur Evagre, qui n'eut aucun évêque de son côté, et qui mourut en 395 : ceux qui avaient tenu pour lui finirent par reconnaître Flavien pour pasteur légitime. Il avait élevé au sacerdoce saint Jean Chrysostome, qui était, comme lui, d'Antioche, et qu'il fit son vicaire et son prédicateur. On lui attribue le discours célèbre que Flavien adressa à l'empereur Théodose pour apaiser ce prince irrité contre les habitants d'Antioche. La populace de cette ville s'était révoltée à la nouvelle d'un édit qui ordonnait un impôt destiné à subvenir aux frais de la guerre contre Maxime, qui avait pris la pourpre dans les Gaules. Pendant l'émeute, on traîna dans les rues et l'on brisa les statues de l'empereur et des autres membres de la famille impériale. Lorsque la fureur du peuple se fut calmée, toute la ville se trouva dans la consternation, qui fut portée à son comble, lorsque l'on vit arriver deux commissaires du prince, chargés, à ce que l'on disait, de faire périr les coupables, de confisquer leurs biens et de raser la ville. Flavien, touché de la désolation de son troupeau, partit sur-le-champ pour Constantinople, sans être retenu, ni par son grand âge, ni par la rigueur de la saison, ni par la maladie d'une sœur chérie qu'il laissait à l'extrémité. Admis à l'audience de l'empereur, il lui adressa le discours dont nous avons parlé, et il le termina en déclarant qu'il n'aurait pas le courage de retourner dans sa ville épiscopale, si ses habitants n'obtenaient pas le pardon qu'il était venu solliciter. Théodose, attendri jusqu'aux larmes, lui répondit : *Si Jésus-Christ, notre souverain Seigneur, a pardonné à ses bourreaux ; s'il a même prié pour eux, dois-je balancer de pardonner à ceux qui m'ont offensé, moi qui ne suis qu'un homme mortel comme eux, et serviteur du même maître?* Le patriarche se jeta à ses pieds pour le remercier de cette grâce, et pour mieux lui en témoigner sa reconnaissance, il s'offrit à passer avec lui les fêtes de Pâques de l'année 387, qui allaient commencer; mais Théodose refusa, par un motif qui fait l'éloge de son cœur. *Partez, mon Père*, lui dit-il, *et hâtez-vous de porter à votre peuple l'assurance du pardon que je lui accorde.* Il partit donc sans délai ; mais il se fit précéder par un courrier porteur des lettres de grâce expédiées par l'empereur. Il le suivit de près, et il arriva pour les fêtes à Antioche. Son entrée dans la ville fut célébrée par des réjouissances : on dressa des arcs de triomphe, et l'on suspendit des guirlandes par les rues où il devait passer; le soir il y eut une illumination générale. L'amour que lui portait son troupeau fut encore augmenté par ce service inappréciable; mais il eut, dix ans après, le chagrin d'être privé de celui qui était, selon l'expression d'un écrivain ecclésiastique, sa main, son œil et sa bouche; nous voulons parler de saint Jean Chrysostome, qui fut nommé, en 397, archevêque de Constantinople. Flavien fut très-sensible aux persécutions suscitées à son ami, et il n'eut pas plutôt appris son premier bannissement, qu'il en écrivit au clergé de Constantinople. Il mourut l'an 404, après vingt-trois ans d'épiscopat. Le concile général de Calcédoine lui donne le titre de *bienheureux*, et Théodoret l'appelle *grand, admirable, saint ;* mais il n'a jamais été honoré d'un culte public, quoique des hagiographes le placent sous le 21 février ou sous le 26 septembre.

FLAVUE (sainte), *Flabodia*, est honorée en Bretagne, où il y a une église qui porte son nom.

FLERICH (le bienheureux), curé de Wlierzeele, près d'Alost, dans les Pays-Bas, est honoré dans son église, où il y a un autel dédié sous son invocation.

FLEUR (saint), *Florus*, est patron d'une église en Quercy.

FLORE (sainte), dont on ne sait rien autre chose, sinon qu'il y a une église de son nom à Billom en Auvergne, où elle est honorée.

FLORIDE (saint), évêque de Tiferne, aujourd'hui Città-di-Castello en Ombrie, florissait du temps de saint Grégoire le Grand, et il envoya à ce pape un saint prêtre de son clergé nommé Amance, qui était surnommé le *Guérisseur*, parce qu'il guérissait les malades, rien qu'en les touchant. Lui-même était aussi un personnage à la sainteté duquel saint Grégoire a rendu témoignage dans ses écrits, et il est honoré dans sa ville épiscopale.

FLORIDE (sainte), religieuse, est mentionnée par saint Grégoire de Tours dans son livre de la Gloire des confesseurs. Son corps se gardait à Dijon, dans une église où se trouvait aussi les reliques de sainte Quiété.

FLORUS, chanoine et écolâtre de Lyon, florissait au IXe siècle et fit des additions au Martyrologe de Bède. Vandelbert, dans son Martyrologe, lui donne le titre de saint.

FOLLAIRE, évêque, est honoré à Cologne, et une partie de ses reliques se gardait dans le monastère des Machabées de cette ville.

FONGON (saint), *Hunnico*, est honoré en Espagne.

FORMIER (saint), *Formarius*, est honoré dans la Marche d'Ancône.

FORTUNADE (sainte), *Fortunata*, est honorée comme martyre dans le Limousin.

FORTUNE (sainte), *Fortuna*, martyre à Carthage, fut plongée dans un cachot où elle mourut de faim, vers l'an 250, pendant la persécution de Dèce.

FORTUNION (saint), confesseur en Afrique, confessa Jésus-Christ, et fut mis en prison où il mourut de faim.

FRAGAN (saint), père de saint Guignole, de saint Guéthenoc et de saint Jacut, était époux de sainte Gwen, autrement dite sainte Blanche. Il était proche parent des princes de Cornouailles ; et l'invasion des Saxons dans la Grande-Bretagne l'obligea, vers le milieu du ve siècle, à passer la mer avec sa famille, pour s'établir dans l'Armorique, aujourd'hui la Bretagne. Il a donné son nom au lieu où il se fixa, sur les bords du Gouet, et qui s'appelle Plou-Fragan, dont il est patron.

FRAJOU (saint), *Fragulphus*, était honoré dans l'ancien diocèse de Comminges.

FRAMBOLDT (saint), *Framboldus*, évêque de Bayeux est honoré à Manneville, dont il est patron.

FRANÇOIS DE L'ANGLADE (le bienheureux), martyr, mis à mort par les calvinistes. Honoré le 25 juillet.

FRANÇOIS D'ESTAIN (le vénérable) florissait au commencement du xvie siècle, et mourut en 1529.

FRANÇOIS TITELMAN, capucin, naquit, vers l'an 1498, à Hasselt, dans la principauté de Liége. Etant entré dans l'ordre des Franciscains, il se fit récollet à Louvain. Il entra ensuite chez les Capucins de Rome en 1535, non par inconstance, mais par le désir d'une plus grande perfection. Il mourut, deux ans après, à Ascoli, avec la réputation d'un saint religieux et d'un écrivain érudit. Il était très-versé dans les langues grecque, hébraïque et chaldéenne. Quoiqu'il n'eût pas quarante ans lorsqu'il mourut, il a laissé de volumineux commentaires sur presque toute l'Ecriture sainte, des dissertations contre Erasme et d'autres ouvrages estimés.

FRANÇOIS POYET, dominicain et docteur de Sorbonne, naquit à Angers vers le commencement du xvie siècle. Il était prieur du couvent d'Angoulême lorsque l'amiral de Coligny, chef des calvinistes révoltés, s'empara de cette ville. Les hérétiques, n'ayant pu entraîner le Père Poyet dans leur parti, le mirent en prison. Ils essayèrent ensuite de triompher de lui dans des conférences qui tournèrent à leur confusion. Pour s'en venger, ils le promenèrent par la ville, en lui faisant déchirer le dos et la poitrine avec des tenailles ardentes : ils le revêtirent de haillons en forme de chasuble, lui mirent au cou et aux bras des brides en forme d'étole et de manipule, et le précipitèrent dans la Charente, où ils le tuèrent à coups de fusil, l'an 1570.

FRANÇOIS ARIAS, jésuite de Séville, naquit en 1533, et mourut en 1605, à l'âge de soixante-douze ans, avec une grande réputation de sainteté. Saint François de Sales, dans son *Introduction à la vie dévote*, recommande la lecture de ses ouvrages, qui ont été traduits en plusieurs langues et qui traitent des sujets de piété.

FRANÇOIS MARTINEZ, jésuite chinois, ayant converti un fameux docteur de sa nation, cette conversion fit tant d'éclat qu'on se saisit de sa personne, et qu'on le frappa si cruellement à diverses reprises, qu'il mourut sous les coups qu'on lui portait. Son martyre eut lieu au commencement du xviie siècle.

FRANÇOIS GALAUB DE CHASTEUIL, solitaire du mont Liban, était originaire d'Aix en Provence, et sortait d'une famille noble. Né en 1580, il montra dès sa jeunesse un goût décidé pour les langues orientales, et d'après l'avis du célèbre Peiresc, son ami, il alla les étudier dans le pays même où on les parle. En 1631, il se retira sur le mont Liban, pour y vivre en ermite, et il partageait son temps entre l'étude et la prière. Les courses des Turcs vinrent souvent troubler sa solitude; mais sa vertu leur inspirait une vénération qui suffisait pour le protéger. Les Maronites voulurent l'élire pour leur patriache, mais il refusa cette dignité, et mourut, en 1644, dans un monastère de Carmes déchaussés, voisin de son ermitage.

FRANÇOIS FERNAND DE CAPILLAS, dominicain et missionnaire en Chine, après avoir passé ses premières années dans l'innocence et l'étude, entra dans le couvent de Valladolid. Le désir de travailler à la conversion des infidèles et de verser son sang, le détermina, avec l'agrément de ses supérieurs, à passer en Chine, où il arriva en 1642. C'est dans la province de Fogan qu'il exerça son zèle apostolique, et il eut à subir des fatigues et des privations incroyables ; mais Dieu couronna ses travaux de grands succès. Le mandarin de Fogan dénonça à l'empereur les nombreuses conversions opérées par le prêtre européen, et un commissaire impérial fut envoyé sur les lieux pour prendre connaissance de cette affaire. Il se tint une conférence entre les nouveaux convertis et les lettrés chinois, et le commissaire qui la présidait donna gain de cause aux premiers. Les bonzes, mécontents de cette décision, agirent auprès des mandarins du pays et les décidèrent à faire arrêter le P. François, qui fut livré à diverses tortures et ensuite jeté dans un cachot. Il fut enfin condamné à mort, et sa sentence portait qu'il serait décapité pour avoir méprisé les dieux du pays. Il subit la mort avec un calme et une joie qui étonnèrent les infidèles, le 15 janvier 1648. Son corps, déposé dans une maison, y resta deux mois sans se corrompre, et échappa même aux flammes qui réduisirent en cendres cet édifice. Sa tête a été rapportée au couvent de Valladolid.

FRANÇOIS VÉRON, missionnaire et curé, passa quelque temps chez les jésuites, mais il sortit pour se livrer aux travaux des missions dans l'intérieur de la France. Il convertit un grand nombre de pécheurs et un nombre plus grand encore de calvinistes. Dans une conférence publique qu'il eut à Caen avec Bochard, le plus célèbre des ministres protestants, les huguenots eux-mêmes admirèrent son savoir et sa modestie. Il était curé de Charenton lorsqu'il mourut saintement en 1649. On a de lui une Méthode de controverse, ouvrage excellent, une Règle de foi catholique, qui a été traduite en latin, et d'autres écrits sur la religion.

FRANÇOIS DE LAUSON (le vénérable), chanoine de Notre-Dame de Paris, mourut en odeur de sainteté le 18 août 1666.

FRANÇOIS PALU (le vénérable), évêque d'Héliopolis et vicaire apostolique du Tong-King, était chanoine de Saint-Martin de Tours lorsqu'il partit pour la mission de la Chine. Après d'immenses travaux pour la propagation de la foi, il mourut saintement, l'an 1684, à Mogang, ville du Fo-Kien.

FRANÇOIS TOUSSAINT DE FORBIN, religieux trappiste, était connu dans le monde sous le nom de comte de Rosemberg. Obligé de quitter la France, sa patrie, à la suite d'un duel où il avait eu le malheur de tuer son adversaire, il y rentra ensuite et prit part, en 1693, à la bataille de Marsaille. Ayant reçu, dans cette circonstance, une blessure grave, il fit vœu, s'il en guérissait, d'entrer dans un couvent de la Trappe. Il accomplit son vœu environ dix ans après, et prit, en religion, le nom de frère Arsène. Envoyé par ses supérieurs à Buon-Solazzo, en Toscane, pour y établir l'esprit primitif de Cîteaux, il y mourut saintement en 1710.

FRANÇOIS GIL DE FÉDÉRIC, dominicain et missionnaire au Tong-King, naquit, en 1702, à Tortose en Catalogne, d'une famille noble. Il entra, à quinze ans, chez les Dominicains de Barcelone, et il en avait vingt-sept lorsqu'il partit pour la mission des Indes-Orientales. Il fut envoyé au Tong-King en 1735, et il y avait deux ans qu'il y exerçait les fonctions de missionnaire, lorsqu'il fut arrêté par un bonze du pays, au moment où il descendait de l'autel, après sa messe. Il fut condamné à mort l'année suivante; mais plusieurs causes firent différer son supplice, et il ne fut exécuté que le 22 janvier 1744. Pendant sa longue détention, il pouvait encore exercer quel-

ques fonctions de son ministère, et il disait quelquefois la messe. Il aurait même obtenu la vie et la liberté, s'il eût voulu déclarer qu'il était venu au Tong-King en qualité de marchand, ou s'il eût consenti à ce qu'un autre le déclarât en son nom; mais comme c'eût été un mensonge, il ne voulut jamais s'y prêter. Il fut exécuté avec Matthieu-Alphonse Leziniana, autre dominicain arrêté l'an 1743. Les idolâtres, en voyant leur empressement à marcher au supplice, s'écriaient : « Les autres hommes désirent de vivre, et ceux-ci ne soupirent qu'après la mort ! » Ils furent décapités à Checo, capitale du royaume, et les fidèles transportèrent leurs corps à Luc-Thuy, où on leur donna une sépulture honorable.

FRANÇOIS DIAZ, dominicain et missionnaire en Chine, naquit, en 1712, à Ecija, dans l'Andalousie. Il était encore jeune lorsqu'il partit pour la mission de la Chine. Arrivé à Macao en 1736, il y trouva l'évêque de Mauricastre, qui, charmé de sa vertu et de son zèle, l'emmena avec lui dans le Fo-Kien, et le donna pour compagnon au P. François Serrano. Ils exerçaient ensemble les fonctions de leur ministère depuis huit ans, lorsqu'ils furent arrêtés, au mois de juin 1746, à Focheu. Ils passèrent plus de deux ans dans la plus plus dure captivité, en proie à d'horribles privations, qu'ils supportaient avec une constance qui ne se démentit jamais. François Diaz fut étranglé, le 28 septembre 1748, à l'âge de trente-cinq ans.

FRANÇOIS SERRANO, dominicain et missionnaire en Chine, travaillait depuis dix-neuf ans à la conversion des Chinois, lorsqu'il fut arrêté et jeté dans un cachot, où il eut beaucoup à souffrir. C'est pendant sa détention qu'il fut nommé par Benoît XIV évêque de Tipara; mais il ne reçut pas l'onction épiscopale, n'étant sorti de prison que pour marcher au martyre. Il fut étranglé avec trois autres dominicains, le 20 octobre 1748, à l'âge de cinquante-deux ans.

FRANÇOIS DELALANDE, curé de Grigny, dans le diocèse de Paris, et ancien professeur de philosophie à l'Université de Caen, mourut en odeur de sainteté le 25 janvier 1772.

FRANÇOIS IDIAGUEZ, jésuite espagnol, naquit en 1711, et était le fils aîné du duc de Grenade d'Ega. Il renonça de bonne heure à tous les avantages de son droit d'aînesse et au monde pour entrer dans la compagnie de Jésus. Il devint successivement recteur du noviciat, du séminaire et du collége de Villagarcia, ensuite de celui de Salamanque, puis provincial de la province de Castille. Lorsque tous les membres de son ordre furent expulsés de l'Espagne, sa famille, qui avait assez de crédit à la cour pour obtenir une exception en sa faveur, ne put le décider à rester dans sa patrie, et il voulut accompagner ses confrères dans l'exil. Il mourut à Bologne en Italie, à l'âge de soixante-dix-neuf ans, avec une grande réputation de sainteté. On a de lui une traduction des Pensées de Bouhours, un Opuscule sur la vie intérieure de Palafox, et quelques ouvrages qui n'ont pas encore été imprimés.

FRANÇOIS-XAVIER-JOSEPH-MARIE BIANCHI (le vénérable), prêtre de la congrégation des Clercs réguliers de Saint-Paul, naquit à Arpino, dans le diocèse de Sora, le 2 décembre 1743, et mourut à Naples, en odeur de sainteté, le 31 janvier 1815, à l'âge de soixante-onze ans. On procède à Rome à sa béatification.

FRANÇOIS CLET (le vénérable), prêtre lazariste et missionnaire en Chine, était Français et naquit en 1746. Après être entré dans la congrégation de Saint-Vincent de Paul, il obtint de ses supérieurs la permission d'aller en Chine pour y travailler à la conversion des infidèles, et il pénétra, en 1792, dans la province de Hou-Quang, qui fut pendant vingt-six ans le théâtre de son zèle et de ses succès. Dénoncé par un païen, il fut arrêté, le 6 juillet 1818, à Nan-Yang-Fou, dans la province de Ho-Nan, où il s'était réfugié. On le chargea de chaînes, et on le jeta dans un cachot, dont il ne fut tiré que pour comparaître de temps en temps devant les tribunaux. Ses juges avaient résolu de lui arracher un acte d'apostasie, mais ils ne purent en venir à bout, malgré les plus cruelles tortures. On lui appliqua, à plusieurs reprises, une trentaine de soufflets avec une semelle de cuir, ce qui lui mettait tout le visage en sang. Un jour, on le fit rester à genoux pendant trois ou quatre heures sur des chaînes de fer. Conduit ensuite dans la capitale de Hou-Quang, il put recevoir dans sa prison les sacrements de pénitence et d'eucharistie, dont il avait été privé pendant plus de deux ans. Condamné à mort depuis quelques mois, il fut étranglé, en 1821, près de Ou-Tchang-Fou, et il fut inhumé par les chrétiens, à une lieue de cette ville, sur le mont Chan, où l'on voit son tombeau orné de cette inscription en langue chinoise : *Ici gît la dépouille de François Clet*, et d'une petite croix gravée qui atteste qu'il confessa Jésus-Christ pendant sa vie, et qu'il repose en lui après sa mort. La maison de Saint-Lazare, à Paris, possède une chemise teinte de son sang, un morceau de son habit, un caleçon et la corde avec laquelle il fut étranglé.

FRANÇOIS-ISIDORE GAGELIN (le vénérable), missionnaire en Cochinchine et martyr, naquit à Montperreux, près de Pontarlier, le 5 mai 1799, d'une famille peu riche, mais pieuse. Il fut redevable de sa première éducation aux soins d'un pieux ecclésiastique, qui le plaça au collége de Pontarlier et ensuite au petit séminaire de Nozeroi. Il n'avait que vingt ans lorsqu'il entra au séminaire des Missions-Étrangères, où il reçut les ordres mineurs et le sous-diaconat. L'année suivante (1821), il s'embarqua à Bordeaux avec plusieurs autres missionnaires, et, après une traversée de six mois, il arriva à Hué en Cochinchine, lieu de sa destination, et il fut placé sous la direction de Mgr Labartette, évêque de Véren, qui le forma aux pénibles fonctions de missionnaire. Minh-Mênh venait de monter sur le trône de Cochinchine, et l'un des premiers actes de son administration fut d'interdire aux Européens l'entrée de ses États. L'abbé Gagelin, tout en se livrant à l'étude de la langue cochinchinoise, professa au collége de la Mission, et fut ordonné prêtre en 1822, en vertu d'une dispense d'âge. Les circonstances étaient difficiles : Mgr Labartette venait de mourir, et la persécution restait comme suspendue sur la tête des chrétiens ; car si le prince ne faisait pas exécuter les édits qu'il avait publiés contre eux, c'est uniquement parce qu'il craignait un soulèvement dans une partie de son empire. En 1826, il ordonna à tous les Européens de se rendre à Hué, sa capitale ; mais ceux-ci n'y virent qu'un piége tendu pour s'emparer de leur personne ; et l'abbé Gagelin, au lieu de répondre à cet appel, se rendit à Dông-Nai, dans la Basse-Cochinchine, avec un missionnaire du Tong-King. Arrêté, en 1827, avec le père Odorico, religieux franciscain, ils furent relâchés après une assez longue détention. Alors l'abbé Gagelin reprit sans crainte ses travaux apostoliques, et parcourut plus de trois cent cinquante lieues pour satisfaire aux besoins spirituels des différentes chrétientés, au milieu de fatigues incroyables et de vexations de tout genre. Le 6 janvier 1833 parut un édit de persécution générale, qui fut aussitôt mis à exécution dans la Cochinchine et le Tong-King. On abattit les églises, on pilla les vases sacrés et les ornements sacerdotaux; on démolit ou l'on ferma les maisons religieuses, et les chrétiens furent réduits à se réfugier dans les bois. Après avoir erré de retraite en retraite, l'abbé Gagelin, craignant de compromettre ceux qui lui donnaient l'hospitalité, alla se présenter de lui-même chez le juge du district ; mais celui-ci, pour s'attirer la faveur du prince, s'attribua faussement l'honneur de l'avoir arrêté, et le fit conduire à Hué, où il arriva

e 23 août 1833. Mis en prison, la cangue au cou et es ceps aux pieds, toutes les nuits, il reçut plusieurs ois la visite de François Jaccard, autre missionnaire européen, qui fut aussi martyrisé quelque temps après. Mais, dès le 11 octobre, ces visites devinrent impossibles par la sévérité des gardiens de la prison; cependant les deux amis purent s'écrire tous les ours par le moyen des personnes qui portaient à manger au prisonnier. Isidore Gagelin, qui venait de subir de cruelles tortures, ne s'attendait qu'à l'exil, lorsque son vénérable ami lui apprit par une lettre qu'il était condamné à mort. Il lui fit cette réponse : « La nouvelle que vous m'annoncez, que je suis irrévocablement condamné à mort, me pénètre de joie jusqu'au fond du cœur. Non, je ne crains pas de l'assurer, jamais nouvelle ne me fit tant de plaisir... *Lætatus sum in his quæ dicta sunt mihi*, etc. La grâce du martyre dont je suis bien indigne a été, dès ma plus tendre enfance, l'objet de mes vœux les plus ardents; je l'ai spécialement demandée toutes les fois que j'élevais le précieux sang au saint sacrifice de la messe. Dans peu je vais donc paraître devant mon juge, pour lui rendre compte de mes offenses, du bien que j'ai omis de faire, et même de celui que j'ai fait.» Après quelques souvenirs adressés à ses amis et à ses parents, il ajoute : « Je quitte ce monde où je n'ai rien à regretter. La vue de mon Jésus crucifié me console de tout ce que la mort peut avoir d'amertume; toute mon ambition est de sortir promptement de ce corps de péché pour être réuni à Jésus-Christ dans la bienheureuse éternité. *Cupio dissolvi*, etc.» L'ardent désir qu'il éprouvait de sacrifier sa vie pour son Dieu fut bientôt satisfait. Le 17 octobre, à sept heures du matin, on vint lui annoncer qu'il allait être transféré à Thuâ-Thiên; se voyant donc, au sortir de sa prison, entouré d'une cinquantaine de soldats armés de piques et de sabres, il demanda à l'un d'eux si on le conduisait au supplice; et comme il n'en obtint qu'une exclamation évasive, il lui dit : « Apprends que je ne crains pas. » C'était en effet au lieu de l'exécution qu'on le conduisait, précédé d'un crieur public qui répétait de distance en distance sa condamnation conçue en ces termes : « Tay-Hoâc-Hôa (nom anamite du vénérable martyr) est coupable d'avoir prêché et répandu la religion de Jésus dans plusieurs parties de ce royaume. En conséquence, il est condamné à être étranglé. » La foule qui se pressait sur son passage admirait sa sérénité et son calme, et s'écriait : « Qui a jamais vu quelqu'un aller à la mort avec aussi peu d'émotion? » Les infidèles, plus encore que les chrétiens, manifestaient hautement l'indignation que leur causait cette injuste exécution. «Qu'a fait cet homme, disaient-ils, et pourquoi mettre à mort un innocent?» Lorsqu'on s'arrêta, il se mit à genoux pour faire en ce monde sa dernière prière, et lorsqu'il l'eut terminée, on le fit asseoir sur le sol, les jambes étendues, les mains liées derrière le dos et les bras attachés à un pieu. On abaissa ensuite ses habits jusqu'à la ceinture; on lui passa au cou une corde dont les deux bouts furent remis à plusieurs soldats qui la tirèrent en sens opposé, et aussitôt le martyr expira sans avoir fait le moindre mouvement. Un catéchiste du Père Odorico mit son corps dans une barque, et le conduisit à Phu-Cam, où on lui rendit les derniers devoirs. Le lendemain, des mandarins, par l'ordre du roi, firent des recherches pour retrouver son corps et l'enlever aux chrétiens. Ils finirent par le retrouver dans le cimetière, constatèrent son identité, mais le laissèrent où il était. On voit, au séminaire des Missions étrangères, un morceau de ses vêtements que l'on conserve comme une relique précieuse. Les ecclésiastiques du département du Doubs lui ont élevé un monument à Montperreux, sa patrie, et la cause de sa béatification se poursuit à Rome.

FRANÇOIS-XAVIER CAN (le vénérable), martyr tong-kinois, naquit, en 1803, dans la chrétienté de Sôn-Miêng, qui fait partie du vicariat apostolique du Toug-King occidental. Admis dès son enfance au collége de la Mission, il fit avec succès le cours ordinaire des études chinoises; mais ses progrès dans la vertu furent encore plus sensibles. Les espérances qu'il donnait sous ce double rapport déterminèrent ses supérieurs à lui faire apprendre la langue latine, et plus tard, monseigneur Havard l'adjoignit à M. Retord pour l'aider dans le début de ses travaux apostoliques. Pendant cinq ans il rendit d'importants services au zélé missionnaire dont il était le coopérateur et le disciple. Il allait être élevé au grade de catéchiste lorsqu'il tomba entre les mains d'une troupe d'infidèles qui crurent saisir en sa personne un missionnaire, et qui espéraient tirer de cette capture une récompense considérable du gouvernement ou une forte rançon de la part des chrétiens. Quand il fut arrêté, il s'acquittait d'un message de M. Retord pour un prêtre anamite, et il n'avait sur lui aucun objet de religion, ni rien qui annonçât qu'il fût chrétien. Le chef des délateurs cacha des croix et des images dans les effets du captif, qui fut dès lors dénoncé comme chrétien et conduit devant le mandarin de l'arrondissement. Depuis son emprisonnement, qui eut lieu au mois d'avril 1836, jusqu'au 20 novembre de l'année suivante, il eut à soutenir de nombreuses épreuves, les unes dictées par l'astuce, les autres par la cruauté. Interpellé sur les objets religieux qu'on avait glissés dans ses effets, il refusa de répondre; sommé de les fouler aux pieds, son refus devint encore plus énergique. Dans un second interrogatoire, les erreurs grossières et les blasphèmes de ses juges lui fournirent l'occasion d'exposer les dogmes et la morale de l'Eglise catholique : il récita ensuite les commandements de Dieu, les expliqua ainsi que les sacrements de pénitence et d'eucharistie, et il termina le tout par une courte et touchante prière. Les assistants et le juge lui-même en furent émus, et ce dernier dit en levant la séance : «Ce que dit ce jeune homme est très-raisonnable; les préceptes et les prières qu'il récite contiennent des choses excellentes et meilleures que les instructions données par le roi en dix articles.» Ce qui n'empêcha pas qu'il ne lui fit remettre la cangue; et après qu'on l'eut frappé de verges par trois fois, il fut jeté dans un cachot infect avec quinze scélérats. Les païens eux-mêmes reconnaissaient son innocence et firent des démarches pour obtenir sa mise en liberté. Sa mère alla se prosterner devant le grand mandarin, lui demandant avec larmes la grâce de son fils. Plusieurs sentences portées contre lui furent successivement cassées par suite de l'intérêt qu'il inspirait à de hauts personnages. Enfin le mandarin de la ville royale, voyant que l'affaire traînait en longueur, l'évoqua à son tribunal. Cân eût été rendu à la liberté depuis longtemps s'il eût consenti à marcher sur la croix. Les païens lui disaient à ce sujet : «Si nous étions dans les fers et que, pour obtenir notre délivrance, il nous suffise de sauter sur le ventre de notre dieu Bouddha, nous n'hésiterions pas.» De lâches chrétiens lui disaient à leur tour : « Saint Pierre n'a-t-il pas renié Jésus-Christ trois fois?... n'auras-tu pas, pour expier ta faute, tous les secours de la pénitence?» Voici une de ses réponses à ces criminelles sollicitations : « Si le monde devait périr et que pour le sauver il me fallût fouler aux pieds la croix de Jésus-Christ, non, je ne le ferais pas.» La dernière fois qu'il comparut devant le mandarin suprême de la justice, comme il refusait également de fouler plusieurs croix éparses sur le parquet, deux officiers le traînèrent de force sur ces images vénérées, mais il s'étendit par terre; ils le relevèrent : alors, il replia ses jambes de peur qu'elles ne devinssent un instrument de profanation. Le mandarin, touché jusqu'aux larmes, s'écria : «Quel amour pour sa religion!» Ce qui ne l'empêcha pas de renvoyer en prison le saint jeune homme

de lui faire mettre les ceps. Les élèves de la Mission lui écrivirent une lettre où on lisait : « Oh ! que ton destin d'aujourd'hui vaut mieux que celui d'autrefois ! sèche tes larmes et sois dans l'allégresse. Le jour, arme-toi de courage et rame contre les flots irrités ; la nuit, ne détache pas tes regards du ciel, où la divine étoile, espoir des matelots, ne se couche jamais. Les afflictions passent comme l'eau des torrents, mais la vertu reste immobile comme le rocher des montagnes.... l'Agneau sacré s'est livré aux loups sur le Calvaire; souviens-toi que mourir avec lui c'est vivre.... Avec le cercle de tes misères passagères s'agrandit aussi le cercle de ta couronne immortelle.... » Voici ce qu'il écrivait lui-même à M. Retord, son ancien maître : « Salut mille et mille fois, mon père. Je rends grâce au ciel de ses bontés et je le prie de récompenser les hommes apostoliques, qui, par compassion pour notre malheureuse patrie, viennent des dernières extrémités du monde et s'exposent à tous les dangers pour nous apporter la bonne nouvelle du salut. Mon père, jour et nuit, je pense à vous... Je voudrais vous exprimer les sentiments de tendresse filiale qui se pressent dans mon cœur ; mais mon pinceau tremble dans ma main, et je ne sais par où commencer, ni par où finir. Quand j'ai reçu ces caractères tracés de votre propre main, qui pourrait dire quelle a été ma joie? Oui, mon père, depuis que je suis en prison, j'ai souvent pensé que vous y étiez avec moi, et que ma cangue pesait sur votre cœur plus encore que sur mes épaules.... Mille fois adieu, mon père : priez pour que je fasse une bonne mort. » Pendant que la sentence capitale portée contre lui était à la cour pour y recevoir la sanction du roi, il fut atteint d'une maladie qui faillit lui ôter la gloire de mourir pour Jésus-Christ, en l'enlevant de ce monde par une mort ordinaire. Après avoir reçu les derniers sacrements, sa santé se rétablit. Il avait converti dans sa prison deux mauvais chrétiens et plusieurs infidèles. L'un de ces derniers s'écriait avec admiration : « Si ce jeune homme retourne dans sa patrie, je me revêtirai de mon habit long et j'irai me prosterner cent fois devant lui. » Sa sentence, confirmée par le roi, lui fut signifiée le 20 novembre 1837, et le grand mandarin lui dit qu'en foulant aux pieds la lettre X il pouvait racheter sa vie. « — Je veux bien mourir, mais non fouler aux pieds l'objet de mon culte. — Ferme les yeux et saute un peu par-dessus, et tu iras ensuite t'en faire absoudre par le prêtre. — Un crime commis les yeux fermés n'en est pas moins un crime. » On le tira de sa prison vers midi et une foule immense s'était réunie pour l'accompagner au supplice. Le cortége fut près d'une heure avant de se mettre en marche, parce qu'on attendait l'arrivée de six autres condamnés qui devaient être exécutés avec lui. Le saint martyr profita de ce délai pour adresser une instruction au peuple, et il improvisa sur la mort une exhortation qui fit verser des larmes. Pour lui, il était aussi calme, en marchant au supplice, qu'un convive qui se rend à un festin. Lorsqu'on eut exécuté les six criminels et que son tour fut venu, on le fit asseoir par terre et l'on attacha ses mains à un pieu placé derrière lui ; ensuite on lui passa au cou une corde que douze soldats, six d'un côté, six de l'autre, tenaient par les deux bouts. Plusieurs chrétiens s'approchèrent et lui dirent : « O Xavier, ta dernière heure est venue ; sois ferme. — Je vous remercie, mes frères et mes sœurs. — Souviens-toi de nous devant Dieu. » — Il inclina la tête en signe de promesse. Le chef militaire, avant que le signal de l'exécution ne fût donné, vint encore lui proposer de fouler aux pieds la lettre dix et qu'à cette condition il serait rendu à la liberté. — Ma résolution est inébranlable ; faites ce qui vous est ordonné. Aussitôt les soldats tirèrent la corde par ses deux extrémités et par un brusque mouvement rompirent le cou du martyr qui était âgé de trente-quatre ans. Pour s'assurer de sa mort, on lui brûla les pieds et on lui coupa ensuite la gorge. Les chrétiens et même quelques infidèles trempèrent dans son sang des mouchoirs, des linges, des étoffes et du papier, qu'ils conservèrent comme des reliques. Ils enterrèrent son corps dans un jardin près de la ville.

FRANÇOIS CHIEN (le vénérable), catéchiste tongkinois et martyr, fut arrêté avec le vénérable Dominique Hénarès, évêque de Tessite, qu'il accompagnait dans sa fuite, et conduit au gouverneur de la province. Le tribunal devant lequel il comparut mit tout en œuvre pour le faire apostasier ; mais ni promesses, ni menaces, ni tortures ne pouvant ébranler sa constance, il fut condamné à mort avec son digne évêque et exécuté le 25 juin 1838. Voici les termes de sa sentence : « Vau Chiêu, Tong-Kinois de naissance, convaincu de s'être laissé tromper par ce malfaiteur européen (monseigneur Hénarès) et d'avoir embrassé sa religion au mépris des lois qui la proscrivent, a déclaré qu'il l'aime et qu'il n'y renoncera jamais. Cette obstination et son refus de fouler aux pieds la croix le constituent coupable de rébellion envers son souverain et envers les lois de son pays ; nous ordonnons donc qu'il soit décapité, afin que sa mort apprenne au peuple que des peines sévères sont reservées aux grands crimes. »

FRANÇOIS JACCARD (le vénérable), missionnaire et martyr en Cochinchine, naquit le 6 septembre 1799, à Onnion en Savoie, de parents vertueux qui ne négligèrent rien pour le former à la piété et à la science. Après ses premières études au collége de Mélan, il alla faire sa théologie au séminaire de Chambéry, d'où il se rendit en 1821 à celui des Missions étrangères à Paris. Il y fut ordonné prêtre en 1823, et le 10 juillet de la même année il partit pour la Cochinchine, où il n'arriva que le 6 janvier 1826, après avoir relâché au Bengale, à Macao et au Tong-King. Ses vertus, sa science et ses belles qualités lui eurent bientôt gagné le respect et l'affection des prêtres, des chrétiens et même des infidèles. Il y avait à peine deux ans qu'il était dans le pays, qu'il connaissait à fond la langue, le caractère et les mœurs des peuples anamites ; ce qui le fit élever aux fonctions importantes de provicaire général de la Mission. En 1828, le roi le contraignit de venir à la cour et lui fit traduire des lettres et des livres écrits en caractères européens ; ce dont il s'acquitta à la satisfaction du prince. Ayant demandé la permission de se retirer au village de Duong-Son et d'y exercer le ministère évangélique, cette grâce lui fut accordée, à condition qu'il se rendrait à Hué toutes les fois qu'il y serait appelé pour le service du prince. Deux ans après, il se trouva impliqué, quoique innocent, dans un procès que des païens intentèrent aux chrétiens de Duong-Son, et ayant comparu devant le magistrat chargé de l'affaire, il confondit ses calomniateurs et les réduisit au silence. Il profita aussi de cette circonstance pour faire avouer au juge que les lois du royaume ne prohibaient pas l'exercice du christianisme. Malgré sa justification, il fut condamné au service militaire, et il s'acquitta avec exactitude de ses nouveaux devoirs, sans cesser de remplir ceux de missionnaire. Son zèle à propager la religion le fit arrêter dans le courant d'octobre 1833 et il fut mis en prison avec le Père Odorico ; ce qui l'empêcha de continuer les visites qu'il faisait à l'abbé Gagelin qui se trouvait aussi dans les prisons de Hué ; mais ils s'écrivaient presque tous les jours. C'est lui qui apprit à ce dernier qu'il était condamné à mort pour la foi, et il désirait aussi lui-même la palme du martyre ; mais son heure n'était pas encore venue. Condamné à l'exil, il fut confiné dans la forteresse d'Ai-Lao, située sur les frontières du Laos, et il y arriva le 12 décembre avec le Père Odorico qui partageait son exil. Après avoir beaucoup souffert pendant le trajet, ils furent, à leur arrivée, jetés dans un cachot humide, où le roi

avait ordonné qu'on les laissât mourir de faim. Des amis dévoués vinrent à leur secours et les sauvèrent de cet affreux supplice au moyen de présents qu'ils firent aux mandarins; mais la santé du Père Odorico en fut tellement altérée qu'il mourut le 23 mai de l'année suivante 1834. François Jaccard, qui déplorait la perte de cet ami fidèle, faillit lui-même succomber à ses infirmités et manquer comme lui la palme du martyre. Voici comme il s'exprime à ce sujet dans une lettre écrite le 16 mai 1835 : « Je vous ai écrit l'année dernière à peu près dans ce temps-ci; depuis, j'ai presque toujours été malade, et je le suis encore. La fièvre et l'hydropisie, qui m'ont tenu plusieurs mois, sont assez bien passées; mais un squirrhe énorme, qui occupe tout le flanc et la partie gauche du ventre, me fait beaucoup souffrir et surtout m'empêche de me livrer à un travail soutenu.... Vous trouvez que mon écriture a changé; vous pensez que je dois avoir changé aussi. Je suis bien de votre avis; mais c'est l'intérieur qui n'a pas changé assez. J'ai bientôt trente-six ans; j'ai déjà bien souffert : je devrais être un homme fait et je ne suis encore qu'un enfant. Priez donc pour moi... » Au mois de septembre, il fut transféré à Cam-Lô, forteresse située à deux journées de la capitale. Le roi Minh-Mênh lui fit traduire des livres et enseigner la langue chinoise à de jeunes Cochinchinois qu'il destinait à être ses interprètes. Sa détention à Cam-Lô, où il était confondu avec une troupe de scélérats qui se faisaient un jeu cruel de le tourmenter, et d'autres souffrances, mirent sa résignation à de grandes épreuves, dont il sut triompher. « Je ne vois rien encore, écrivait-il, qui m'annonce une mort prochaine; qui sait si le bon Dieu ne me réserve pas pour aller faire le dictionnaire de la langue laocienne? Je suis si occupé au *Vide-Quan* (traduction officielle), que je ne trouve pas le moment de réciter mon office de jour; j'ai à peine celui de déjeûner, et je ne prends mon deuxième repas qu'à la tombée de la nuit... Notre cher confrère, M. Marchand, a été victime de la fureur du Néron anamite. Il n'a pas été question de moi : à quoi suis-je réservé? Dieu seul le sait : que sa sainte et aimable volonté soit faite...» Depuis qu'il avait trouvé le moyen de dire la sainte messe dans sa prison, il préférait le séjour de Cam-Lô à tout autre qui ne lui aurait peut-être pas fourni cette facilité. Sa santé s'améliora un peu, et il rendait tous les jours des services importants au roi en traduisant des livres pour ce prince, et en enseignant le chinois aux élèves interprètes. Mais la haine que Minh-Mênh portait au christianisme lui avait fait jurer la perte du saint missionnaire, et il n'attendait qu'un prétexte pour l'envoyer à la mort. En 1838, les mandarins l'accusèrent d'avoir entretenu des relations avec un missionnaire européen, et d'avoir reçu la visite de plusieurs personnes du dehors; supposition absurde, puisqu'il était surveillé sans interruption, le jour et la nuit. Il repoussa cette accusation avec une fermeté et une évidence qui mit ses juges en fureur. Le premier mandarin de la province vint l'interroger lui-même. « Dès que je parus, dit l'abbé Jaccard, il me fit avancer à travers la foule, en me disant : Approche de moi, je dois t'interroger. — Me voici. — Y a-t-il encore des chrétiens? — Je suis le seul chrétien dans ce lieu, mais je ne puis répondre pour les autres endroits. — Enfin, consens-tu à abandonner ta religion? — Je n'abandonnerai jamais la religion : le temps ne fait qu'augmenter mon estime pour elle et ne contribue qu'à me la rendre plus précieuse. — Le roi l'a proscrite; si tu l'observes encore, tu mourras. — Je souhaite mourir pour la religion, et le plus tôt sera le mieux; alors je serai au comble de mes vœux. — Qui peut donc t'aveugler de la sorte? — Je ne suis point dans l'aveuglement; la religion enseigne la vérité, c'est pourquoi je l'aime et je l'observe. — Quand tu seras mort pour l'avoir observée, quel avantage en retireras-tu? — Quand on meurt pour la religion, on est assuré d'aller au ciel. Si donc le roi veut que j'aille promptement jouir de la gloire, il n'a qu'à me faire trancher la tête : un instant de souffrances me mettra en possession d'un grand bonheur et satisfera à tous mes désirs. » Étant retombé malade, il craignait que la mort ne vînt le priver du mérite de verser son sang pour la foi, lorsqu'il fut transféré à Quang-Tri, chef-lieu de la province, où l'attendaient des assauts plus terribles. Chargé d'une énorme cangue et de chaînes, enfermé dans un cachot infect, où il resta deux mois, et d'où il ne sortit que pour aller à la torture, accablé d'infirmités et toujours près de succomber aux angoisses de la faim, il ne fit entendre aucune plainte. Une femme chrétienne trouva le moyen de lui faire passer des aliments et quelques lettres de ses confrères; ce qui lui procura un double soulagement. Il comparut ensuite en audience solennelle, et le mandarin qui la présidait fit étaler tous ses divers instruments de supplice, le somma d'abjurer sa religion : « Ma religion n'est pas un don du roi; je ne puis l'abjurer à sa volonté. » Aussitôt on l'étendit par terre; on l'attacha à des pieux enfoncés dans le sol et on lui appliqua quarante-cinq coups de bâton à neuf reprises différentes. Chaque coup faisait jaillir et ruisseler le sang, et la douce sérénité de ses traits n'en fut nullement altérée. Reconduit en prison, sa seule peine fut d'apprendre que plusieurs chrétiens, vaincus par la violence des tourments, venaient d'apostasier. Il fut ensuite abondamment consolé par la présence du jeune Thomas Thiên qui avait souffert en héros intrépide, et qui vint partager sa captivité, en attendant qu'il fût associé à son martyre. Ils furent condamnés l'un et l'autre à la décapitation; mais le roi, en sanctionnant la peine de mort portée contre eux, ordonna qu'ils seraient étranglés, afin, sans doute, que les chrétiens ne pussent recueillir leur sang. Conduits au supplice le 21 septembre 1838, comme ils passaient à côté de l'endroit où l'on a coutume de faire faire le dernier repas aux criminels qui vont mourir, Thomas Thiên dit à l'abbé Jaccard : « Père, prendrez-vous quelque nourriture? — Non, mon enfant. — Ni moi non plus. Au ciel donc, mon père! » Le saint missionnaire, qui avait donné l'absolution à son compagnon, la reçut lui-même d'un prêtre anamite, qui s'était glissé dans la foule. Arrivés au lieu où ils devaient être exécutés, on les fit asseoir sur le sol et on les attacha à des pieux : puis les bourreaux les étranglèrent au moyen de cordes passées à leur cou. Leurs corps furent d'abord ensevelis dans une fosse creusée sur le lieu même; mais, peu de temps après, les fidèles les enlevèrent et leur donnèrent une sépulture plus honorable. On conserve au séminaire des Missions étrangères le collier de fer que François Jaccard porta jusqu'à sa mort et les cordes qui servirent à l'étrangler.

FRANÇOIS NAN (le vénérable), catéchiste tongkinois et martyr, exerçait depuis de nombreuses années, et avec un zèle infatigable, ses humbles, mais importantes fonctions. Lorsqu'il apprit l'arrestation du Père Tu, il quitta le presbytère confié à sa garde, pour aller prendre des informations plus précises sur le sort du saint prêtre; mais il tomba lui-même entre les mains des satellites du tyran, qui le livrèrent au grand mandarin : celui-ci le fit mettre dans la même prison que Pierre Tu, dont il était le fidèle disciple. Lorsqu'il subit son interrogatoire, le juge lui ayant demandé qui il était : « Je suis, dit-il, en montrant le Père, l'un des principaux disciples de ce prêtre; » et cette déclaration suffisait pour lui ôter tout espoir d'être délivré à quelque prix que ce fût. Il le savait, aussi dit-il à ce Père, qui eût voulu le préserver du sort qui l'attendait : « Je vous en prie, ayez pitié de moi; reconnaissez-moi pour votre fils, afin que je puisse mourir avec vous. » Par une première sentence, il avait été condamné à recevoir

cent coups de verges et à être exilé dans la province de Bench-Din ; mais le roi cassa ce jugement, et après de nouvelles tortures, on prononça une seconde sentence, portant la même peine que la première ; mais elle fut encore cassée par le roi qui condamna le Père Tu et un autre missionnaire à être décapités, et François Nan avec trois autres à être étranglés. Les deux premiers furent exécutés le 5 septembre 1838 ; mais les quatre autres ne le furent que plus de quinze mois après, le 19 décembre 1839. Lorsqu'on les conduisit au supplice, François Nan marchait le premier, plein d'une sainte allégresse, adressant ses adieux aux chrétiens qu'il distinguait dans la foule. « Je vais au ciel, disait-il, qu'importe si le chemin qui y conduit est semé de douleurs ? » Avant de mourir il récita avec ses compagnons les prières de la recommandation de l'âme, et les derniers mots qu'il prononça furent les noms de Jésus et de Marie. Il fut inhumé près de Duc-Tral, non loin du lieu où il avait été étranglé.

FRANÇOISE, duchesse de Bretagne, née en 1427, était fille de Louis d'Amboise, vicomte de Thouars, et fut envoyée à l'âge de quatre ans à la cour de Jean V, duc de Bretagne, dont elle devait épouser le fils aîné ; mais elle préféra épouser le second, nommé Pierre, qui succéda, en 1450, à François, celui-là même à qui Françoise n'avait pas voulu donner sa main. Parvenue à la couronne ducale, qu'elle avait redoutée plus qu'elle ne la désirait, elle ne changea rien aux exercices de piété qui avaient fait jusque-là son bonheur. Elle passait une partie du jour à l'église, et elle ne pouvait s'en arracher que lorsque des devoirs importants l'appelaient ailleurs. Sa dévotion n'avait cependant rien de triste, elle se montrait gaie et même enjouée dans la conversation ; mais c'est surtout envers les pauvres qu'elle était bonne et compatissante. Chaque jour elle leur donnait des audiences et leur distribuait non-seulement des aumônes, mais aussi des instructions et des avis salutaires. Les lépreux, alors en assez grand nombre, furent aussi l'objet de ses soins, et elle fonda pour eux plusieurs hôpitaux. Le duc, son mari, loin d'apprécier le trésor de vertu qu'il possédait dans Françoise, se laissa aller à suspecter sa conduite, et animé d'une jalousie aveugle, il lui fit essuyer des traitements aussi injustes que barbares ; mais elle n'y opposa qu'une douceur et une patience inaltérables. Enfin le prince ouvrit les yeux, et il n'eut pas plutôt reconnu l'innocence de Françoise, qu'il s'appliqua à réparer ses torts, en se conformant à tous ses désirs et en s'associant à ses bonnes œuvres. Tous les jours ils se levaient à quatre heures, faisaient la prière et la méditation en commun, et entendaient la messe ensemble. Le duc allait ensuite à ses affaires, mais la duchesse entendait toutes les messes qui se disaient jusqu'à la grande, à laquelle elle ne manquait jamais. Le reste de la journée était consacré au travail des mains et à des exercices de religion ou de charité. Elle fit plusieurs fondations pieuses en divers lieux de la Bretagne, mais surtout à Vannes et à Nantes, villes qui servaient alternativement de résidence à la cour ducale. La vénération qu'elle portait au bienheureux Vincent Ferrier lui fit solliciter avec de vives instances sa canonisation. Elle eut la consolation de voir ses efforts couronnés d'un plein succès, l'an 1455. Mais la bulle de canonisation n'était pas encore publiée, qu'elle perdit le duc, son époux, en 1457. Comme ils n'avaient point d'enfants, le duché revint au comte de Richemond, qui prit le nom d'Artus III. Ce nouveau duc traita la duchesse douairière de la manière la plus indigne, et poussa l'injustice jusqu'à la dépouiller de ses revenus. Mais il mourut l'année suivante, et François II, comte d'Etampes, qui lui succéda en 1158, eut pour Françoise tous les égards que méritaient son rang et sa vertu. Celle-ci se trouvant libre de suivre son attrait, redoubla ses austérités, et se livra avec plus d'application qu'avant son veuvage à la pratique des conseils évangéliques. Elle voulait même se faire religieuse, et elle passa quelque temps chez les pauvres Clarisses de Nantes. Son père et Charles VII, roi de France, résolurent de lui faire épouser le prince de Savoie, et la pressèrent longtemps pour triompher de son refus. En 1459, elle avait fondé à Nantes un couvent de carmélites, et elle y prit le voile en 1470. Cinq ans après elle fut élue supérieure de la communauté, et elle y mourut en odeur de sainteté, le 4 novembre 1485, à l'âge de cinquante-huit ans. Son corps fut trouvé entier sept ans après sa mort, et l'on assure qu'il s'est opéré plusieurs miracles à son tombeau, que l'on visite avec une grande dévotion. Les états de Bretagne et les évêques de cette province ont sollicité sa canonisation à plusieurs reprises, notamment en 1759.

FRANÇOISE POLLALION (la vénérable), religieuse de l'ordre de Saint-Dominique, mourut au monastère de Saint-Praxède à Avignon, l'an 1608. Elle est marquée dans le Calendrier des Dominicains sous le 4 août.

FRANÇOISE TASSIN, fondatrice des religieuses du tiers ordre de Saint-François, naquit en 1581 à Saint-Omer, et fut élevée chez les Bénédictines de Bourbourg. C'est là qu'elle puisa le goût de la retraite, et qu'elle forma le projet de quitter le monde pour entrer chez les sœurs Clarisses ; mais sa famille s'étant opposée à cette résolution, elle céda aux instances qu'on lui fit pour s'engager dans le mariage, et elle se montra bonne épouse et bonne mère. Etant devenue veuve à l'âge de trente-trois ans, elle résolut de fonder pour les personnes de son sexe un institut qui suivrait la règle de saint François d'Assise. Elle divisa sa maison en cellules, et deux de ses sœurs, qui s'étaient retirées dans le béguinage d'Aire, ainsi que ses deux filles, formèrent le noyau de la communauté. Bientôt d'autres personnes pieuses vinrent remplir les cellules vacantes, et telle fut l'origine du tiers ordre de saint François. Il fut approuvé en 1630 par Urbain VIII, et il s'était déjà étendu dans plusieurs provinces d'Allemagne, lorsque Françoise mourut en odeur de sainteté, le 29 décembre 1642, à l'âge de soixante et un ans.

FRANÇOISE DE BARTHELIER, fondatrice de la congrégation des religieuses de Sainte-Elisabeth, du tiers ordre de Saint-François, naquit en 1573, et marcha sur les traces de sa pieuse mère, Elisabeth Romillon. Lorsque celle-ci fut devenue veuve, elles fondèrent de concert l'établissement de leur institut, et l'œuvre n'était pas encore achevée lorsque Elisabeth mourut, en 1619. Françoise y mit la dernière main, et donna des constitutions aux religieuses. Elle fit bâtir plusieurs couvents, et mourut en odeur de sainteté dans celui de Paris, l'an 1645.

FRECICE (saint), *Frecicius*, dont les reliques se gardent à Rome, est honoré dans cette ville.

FRAYOU (saint), *Fraio*, est honoré près de Saint-Bertrand de Comminges.

FRECOR (saint), *Frechorius*, moine de Saint-Riquier, était honoré autrefois dans cette abbaye.

FREDEGER (saint), martyr, fut massacré par les Danois, à Lyre en Neustrie, dans le IXe siècle.

FREDEGER (saint), martyr, près de Lyre en Normandie, fut mis à mort par les Danois, vers le milieu du IXe siècle.

FRÉDÉRIC DE WILDERZÈLE, curé près d'Alost dans les Pays-Bas, est nommé par quelques hagiographes sous le 13 septembre.

FRITHESTAN (saint), évêque de Winchester, florissait au commencement du Xe siècle. Il se démit de son siége en 932, et il mourut l'année suivante. On l'a honoré comme saint en Angleterre jusqu'au temps de Henri VIII.

FROALEINGUE (saint), évêque de Coïmbre en

Portugal, est honoré à Saint-Estève de Ribe de Sil en Galice, où se trouvent ses reliques.

FROGÈNE (saint), était autrefois honoré dans le diocèse de Séez.

FROILE (sainte), mère de saint Froïlan, évêque de Léon, est honorée dans l'église cathédrale de Lugo, où se trouve son corps.

FUGACE (saint), missionnaire dans la Grande-Bretagne, fut envoyé dans cette île par le pape saint Eleuthère, avec saint Damien. Ils y convertirent le roi saint Lucius, ainsi qu'un grand nombre de ses sujets, et ils étaient autrefois honorés en Angleterre.

FUNIER (saint), était autrefois honoré dans une église de l'Anjou.

FULBERT, moine de Lagny, dans le diocèse de Paris, dont le corps fut levé de terre avant le XIe siècle, est qualifié saint par quelques titres de cette abbaye.

FULBEVIN (saint), n'est connu que par une partie de ses reliques qui se gardaient à la Sainte-Chapelle de Paris, avec un fragment de sa chasuble, ce qui suppose qu'il était prêtre.

FUSCINIEN (saint), évêque de Bologne dans le IVe siècle, fit rebâtir dans un autre quartier de la ville l'église cathédrale que saint Zama, premier évêque de Bologne, avait fait construire, et qui fut détruite sous Julien l'Apostat.

G

GAATHON (sainte), martyre, était une princesse qui fut lapidée pour la foi chez les Goths, avec sainte Thyella.

GABIN (saint), *Gabinius*, est invoqué comme évêque dans les anciennes litanies du diocèse de Nantes.

GABRIEL SFORCE, archevêque de Milan, naquit au commencement du XVe siècle, et il était fils de Jacques Sforce, surnommé le Grand, et frère de François Sforce, duc de Milan. Il entra chez les ermites de Saint-Augustin et prit l'habit dans le couvent de Lecceto, le 29 janvier 1442 : l'année suivante il y prononça ses vœux et prit le nom de Gabriel au lieu de celui de Charles qu'il avait reçu au baptême. Il parvint aux premiers emplois de son ordre, et il en était général, lorsque Nicolas V le nomma archevêque de Milan, où son frère régnait depuis quelques années avec le titre de duc. Le nouvel archevêque ne changea rien à sa manière de vivre, et il continua d'observer sa règle, comme s'il eût encore été dans son couvent. Il mourut saintement en 1457, laissant quelques ouvrages parmi lesquels on cite les chroniques de la ville de Milan, des discours et traités de morale ; il a aussi écrit sur la grammaire et la rhétorique.

GABRIEL TAURIN DUFRESSE (le vénérable), évêque de Tabraca et martyr, naquit en 1751 à Ville de Lezoux dans le diocèse de Clermont. Il alla faire ses études au collége de Louis-le-Grand où il avait obtenu une bourse. Il était diacre et bachelier de Sorbonne, lorsqu'il entra, en 1774, au séminaire des Missions étrangères, et, dix-huit mois après il s'embarqua pour la Chine et arriva dans le Su-Tchuen, l'an 1777. Il y avait sept ans qu'il habitait cette province, lorsque éclata, en 1784, la persécution excitée par l'empereur Kien-Long, pendant laquelle l'abbé Dufresse fut dénoncé nommément et poursuivi avec rigueur. Il échappa pendant plusieurs mois aux recherches les plus actives: mais la crainte que les perquisitions dont il était l'objet ne fissent découvrir ceux de ses confrères qui n'étaient pas encore signalés, le porta à se livrer lui-même. Conduit à Péking, il fut mis dans une prison où vinrent bientôt le joindre d'autres missionnaires arrêtés la même année. Il fut mis en liberté au mois d'octobre et reconduit à Canton, d'où on le fit embarquer pour Manille. Quatre ans après, quoique la persécution ne fût pas éteinte, il rentra dans le Su-Tchuen avec monseigneur de Saint-Martin, évêque de Caradre. « Si nous sommes pris, écrivait-il à cette occasion, si, pour la foi, nous mourons dans les prisons, par le glaive ou par la corde, nous regarderons cette faveur comme la plus signalée que nous ayons reçue. Hélas ! nous n'en sommes pas dignes. » En 1800, monseigneur de Saint-Martin fit choix de lui pour son coadjuteur, comme il y était autorisé; le sacra évêque de Tabraca, et mourut l'année suivante. Monseigneur Dufresse devint vicaire apostolique de la province, et, en 1803, il célébra un synode dont les statuts furent imprimés à Rome aux frais de la Propagande, l'an 1822. La persécution avait cessé, mais elle recommença au mois d'octobre 1814, plus violente que jamais; et, après avoir éclaté dans le Su-Tchuen, elle s'étendit rapidement à toutes les autres provinces de l'empire. Monseigneur de Tabraca s'était caché, mais il fut dénoncé, recherché partout, et enfin découvert et arrêté le 28 mai 1815. Amené à Tchin-Tou, capitale du Su-Tchuen, il fut traité par les mandarins avec plus d'humanité qu'il ne s'y attendait. Ils lui firent rendre ses livres, et ils lui permirent même d'annoncer la parole de Dieu dans le prétoire. Il se mit donc à prêcher avec tant d'onction que plusieurs mandarins et quelques soldats en étaient émus jusqu'aux larmes. Après divers interrogatoires, faits par manière de conversation, et sans tortures, par égard pour ses cheveux blancs, il fut conduit devant le tribunal du vice-roi, qui prononça contre lui un arrêt de mort, et cette sentence fut exécutée le même jour, contrairement aux lois du pays qui prescrivent que toute condamnation à mort soit confirmée par l'empereur. Les persécuteurs, persuadés que la vue de son supplice effraierait les chrétiens emprisonnés pour la foi, les contraignirent d'y assister ; mais les exemples et les discours du saint prélat raffermirent leur courage ; et, en recevant sa bénédiction, ils protestèrent tous qu'ils étaient résolus à mourir pour Jésus-Christ. Les mandarins, qui avaient espéré un effet tout contraire, ordonnèrent l'exécution sans plus de délai, et monseigneur Dufresse fut décapité le 14 septembre 1815, à l'âge de soixante-quatre ans. Sa tête, tranchée d'un seul coup, demeura attachée pendant six jours à une colonne où l'on avait écrit son nom, sa qualité et la cause de sa mort. Son corps, exposé sur la place publique, était gardé, la nuit et le jour, par des chrétiens, qui l'enlevèrent ensuite et lui rendirent les honneurs de la sépulture. Le séminaire des Missions étrangères possède quelques-uns de ses ossements. Pie VII le déclara martyr sur la fin de 1815, et Grégoire XVI a fait commencer, en 1843, la cause de sa béatification.

GABUCE (le vénérable), religieux théatin et supérieur des clercs réguliers de Saint-Paul, mourut à Rome en odeur de sainteté au commencement du XVIIe siècle. Il est auteur d'une vie de saint Pie V, qui a été louée par Clément VIII.

GADANE, solitaire en Palestine, habitait, près du Jourdain, une cabane qui n'avait point de toit : Pallade lui donne le titre de bienheureux.

GADIABE (saint), évêque de Lapéta, en Perse,

sacra saint Miles, évêque de Suse, et souffrit le martyre pendant la persécution du roi Sapor II, l'an 346.

GALLIOTE DE VAILLAC (la vénérable), réformatrice des religieuses de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, connues sous le nom de Maltaises, naquit en 1588, et mourut à Beaulieu en Quercy en odeur de sainteté, le 24 juin 1618, n'étant âgée que de trente ans.

GAM ou GAMON, abbé de Brétigny, dans le diocèse de Soissons, florissait sur la fin du VIIe siècle, et l'on croit que c'est à ses prières que les parents de saint Hubert de Brétigny obtinrent la naissance de cet enfant de bénédiction.

GANDEUR (saint) était honoré comme patron au prieuré d'Arson, dépendant de Saint-Jean-d'Angély.

GANDELINE (sainte) était fille d'Adelbert, duc d'Alsace, et sœur de sainte Attale et de sainte Eugénie. Elle fut élevée par sainte Adèle, sa tante, abbesse de Palassole.

GARCIAS (saint), abbé d'un monastère d'Espagne, est honoré dans ce royaume.

GARNIER (le bienheureux), était prévôt de Saint-Etienne de Dijon.

GARSENDE (la bienheureuse), gouvernante de Saint-Elzéar de Sabran, lui inspira dans son enfance les sentiments de piété qui firent de lui un saint. Elle mourut à Ansois dans le XIVe siècle, et fut enterrée à Apt, dans l'église des Cordeliers, où on la nomme bienheureuse.

GASPARD CRATZ, jésuite et martyr au Tong-King, où il exerçait les fonctions de missionnaire, fut décapité pour la foi avec Emmanuel d'Abreu et deux autres missionnaires de sa société, l'an 1736.

GASPARD DEL BUFFALO (le vénérable), chanoine de Saint-Marc, naquit à Rome le 6 janvier 1786 et fit ses études au collége romain. Après son élévation au sacerdoce, il se livra aux fonctions du saint ministère et surtout à la prédication. Mais l'invasion de Rome par les Français le fit déporter à Bologne, ensuite à Plaisance et enfin à Lugo, où il fut mis en prison. Le retour de Pie VII, en 1814, lui rendit la liberté, et il revint à Rome reprendre le cours de ses œuvres de charité, dont la principale était l'œuvre dite de Sainte-Galle, qu'il avait fondée et qu'il administrait. Il fonda aussi la congrégation du Précieux-Sang, qui compta bientôt jusqu'à seize maisons en Italie, celle des Sœurs de Charité et celle des Filles de Marie. Il institua dans les maisons de missions des exercices spirituels pour les ecclésiastiques et les séculiers, des pensionnats pour les jeunes clercs et des instructions pour disposer les enfants à la première communion. Il érigea les confréries et les oratoires du soir pour propager la dévotion envers saint François Xavier qu'il avait pris pour protecteur et pour modèle. Son humilité le tenait éloigné des honneurs et des dignités ecclésiastiques qu'il redoutait ; mais il s'attira la vénération du peuple et même celle des dignitaires de l'Eglise. C'est en prêchant dans une mission, exposé à la pluie, en plein air, qu'il contracta la maladie dont il mourut, le 28 décembre 1837, à l'âge de près de cinquante-deux ans. Ses funérailles furent honorées d'un concours immense de fidèles, et, depuis sa mort, de nombreux miracles se sont opérés par son intercession ; aussi la cause de sa béatification a été introduite à Rome par décret de Grégoire XVI.

GASTON (le vénérable), fondateur de l'ordre de Saint-Antoine, était un gentilhomme du Dauphiné, qui avait commencé par bâtir, sur la fin du XIe siècle, un hôpital pour recevoir les malades qui venaient visiter le corps de saint Antoine, rapporté d'Orient par Josselin. Ce charitable établissement a donné naissance à l'ordre de Saint-Antoine, qui fut approuvé par Urbain II dans le concile de Clermont, tenu en 1095. Pie VI le réunit à celui de Malte en 1777.

GASTON (Jean-Baptiste de Renty), baron de Landelle (le vénérable), naquit, en 1611, au château de Beny, en Normandie, et appartenait à une ancienne famille de l'Artois. Après ses premières études au collége de Navarre, à Paris, il fut placé chez les Jésuites de Caen, et lorsque ses cours furent terminés à dix-sept ans, il revint à Paris pour se former aux exercices d'un jeune homme de condition. Son commerce avec le monde ne diminua rien de la piété dont il avait toujours fait profession dès sa plus tendre enfance et qu'il entretenait par la lecture assidue de l'Imitation de Jésus-Christ. Il se proposait d'entrer chez les Chartreux ; mais sa famille s'y opposa et lui fit épouser, à vingt-deux ans, Elisabeth de Balzac, fille du comte de Graville, dont il eut quatre enfants, deux garçons et deux filles. Il servit avec distinction dans les guerres de Lorraine, et il s'acquit l'estime de Louis XIII par sa bravoure, sa prudence et ses belles qualités. Mais la position brillante qu'il occupait n'empêchait pas qu'il ne fût aussi détaché du monde qu'un Paul ou un Arsène. A l'âge de vingt-sept ans, il prit la résolution de mener une vie plus parfaite encore, à la suite d'un sermon qu'il avait entendu dans une mission, et il choisit le père Goudren pour son directeur. Il communiait trois ou quatre fois la semaine et passait plusieurs heures devant le Saint-Sacrement. Il se levait tous les jours à minuit et disait matines qui étaient suivies d'une heure de méditation. Les autres exercices de piété, auxquels il se livrait à des heures réglées, ne nuisaient en rien à ce qu'il devait à sa famille et à la société. Sa constante occupation était non-seulement de servir Dieu, mais de le faire servir par ses enfants et par tous ceux sur lesquels il avait autorité. Il affligeait son corps par des jeûnes rigoureux et par d'autres macérations. Il fit rebâtir l'église de Bény et fournit un grand nombre de paroisses pauvres de calices, de ciboires et d'autres objets nécessaires au culte. Il fit aussi ressentir les effets de sa libéralité aux galériens de Marseille, aux chrétiens esclaves en Barbarie, aux missionnaires des Indes et aux exilés catholiques d'Angleterre et d'Irlande. Il allait dans les cabanes et dans les hôpitaux servir de ses propres mains les pauvres et les malades. Il concourut, de concert avec Henri Buche, dit le *Bon Henri*, à l'établissement de l'association connue sous le nom de communauté des Frères cordonniers. Etant tombé malade à Paris, il y mourut le 24 avril 1649, âgé de trente-sept ans. Son corps fut porté dans sa terre de Citré, près de Soissons ; mais, neuf ans après, l'évêque de Soissons le fit lever de terre et placer dans un lieu plus honorable. On le trouva aussi frais et aussi entier que le jour de sa mort.

GAUBAIN (saint) est patron d'une église en Bretagne.

GAUDENCE (saint), archevêque de Gnesne en Pologne, était frère de saint Adalbert, archevêque de Prague, qu'il accompagna dans ses missions en Prusse. S'il ne partagea pas le martyre de son frère, qui fut tué par un prêtre des idoles en 997, il fut emmené en captivité, et lorsqu'il fut rendu à la liberté, il fit placer le corps de saint Adalbert dans la cathédrale de Gnesne.

GAUDENCE (saint), prêtre et moine en Italie, est honoré à Fiésoli.

GAULAS (le bienheureux), évêque de Brescia, avait été religieux de l'ordre de Saint-Dominique. Il se démit de son siége pour aller mourir dans la solitude. Quelques calendriers le nomment sous le 3 février.

GAUSONT (saint), *Gausontus*, martyr à Talgue en Espagne, souffrit avec plusieurs autres.

GAUTHIER Ier (le bienheureux), évêque de Pa-

, succéda à Adelhelme et mourut vers le milieu xe siècle. Sa mémoire est marquée dans le mar-ologe de l'église de Paris sous le 5 juin.

GAUTIER, solitaire et compagnon de saint ibaut, était un gentilhomme champenois qui itta le monde en même temps que son saint ami, l'accompagna en Allemagne, où ils se construisi-nt des cellules dans la forêt de Pitingen. Pour indre le travail des mains à la prière et aux autres ercices de la vie anachorétique, ils allaient dans les llages d'alentour, faisant le métier de manœuvres consacrant leur salaire à se procurer du pain bis ii composait toute leur nourriture. Après divers elerinages, ils se retirèrent dans le désert de Sa-nigo, près de Vicence. Gautier y mourut l'an 56, dix ans avant saint Thibaut.

GAUTIER (saint), abbé de Fontenelle, était An-ais de naissance et florissait dans le XIIe siècle ; il ourut en 1150. Le pape Innocent II loue son hu-ilité, sa piété et son zèle pour les observances ionastiques.

GAUTIER DE BISBEC, religieux du monastère 'Hémérode, dépendant de Cîteaux, sortait d'une lustre famille, et, après avoir vécu longtemps dans monde, il quitta tout pour entrer dans cette ab-aye en qualité de frère convers. Il se fit admirer ar ses austérités et surtout par sa tendre dévotion nvers la sainte Vierge. Il florissait dans le XIIe siè-le, et Dieu fit éclater sa vertu par des miracles près sa mort.

GAUTIER (le bienheureux), religieux convers de 'abbaye de Clairvaux, est honoré dans son ordre le mai.

GAUZE (saint), *Oderius*, est honoré dans le Quercy.

GELIN (saint) est patron d'une église au diocèse le Tours.

GEMAC (saint) est honoré dans l'ancien diocèse le Sarlat, où il y a une église qui porte son nom.

GEMME (sainte) est honorée en Aquitaine comme vierge et martyre.

GENNARD (saint) était abbé de Saint Gilles en Languedoc.

GENTILE (la bienheureuse), veuve et directrice de la confrérie du Bon-Jésus, à Ravenne, était fille d'un orfèvre de cette ville, nommé Thomas Giusti. Née en 1471, elle fut formée, dès son enfance, à la piété par sa famille, et donna dès lors de grandes marques de sainteté; ce qui décida la bienheureuse Marguerite de Ravenne à l'admettre une des pre-mières dans la confrérie qu'elle venait d'instituer, et elle la désigna pour lui succéder après sa mort. Ses parents la marièrent, contre son inclination, à un tailleur d'habits, nommé Jacques Pianella. Celui-ci, qui était Vénitien, avait un caractère brutal, et bientôt il la traita comme une esclave. Non content de la frapper souvent, il la dénonça à l'archevêque de Ravenne comme une sorcière adonnée à la magie. Son innocence fut bientôt reconnue, et son mari, ne pouvant plus supporter l'éclat de sa sainteté, la quitta, dans un temps de disette, sans rien lui lais-ser pour sa subsistance. Gentile se confia en la Providence, et Dieu vint à son secours par des moyens qui tenaient du prodige. Au bout de quel-ques années, son mari revint; mais il était tout changé : il ne montra plus que de la vénération pour sa sainte épouse, et il fit ensuite une mort très-édifiante. On attribue cette conversion aux prières de Gentile, et ce ne fut pas la seule qu'elle opéra. Elle convertit aussi Jérôme Maluselli, natif de Mensa, près de Césène, qui habitait alors Ra-venne. Il était âgé de vingt-cinq ans et il se livrait aux plus grands désordres. La bienheureuse Gen-tile, à qui on l'avait adressé, dans l'espérance qu'elle pourrait le ramener à Dieu, lui donna des avis si touchants qu'elle le changea en un autre homme. Après quelques années d'une vie pénitente, il entra dans les ordres, et lorsqu'il eut été ordonné prêtre, Gentile le choisit pour son directeur. Elle avait un fils nommé Léon, qui avait aussi été élevé au sacer-doce, et ces deux prêtres vinrent rester avec elle; ils furent les premiers membres de la société des clercs réguliers du Bon-Jésus. Gentile et la confrérie qu'elle dirigeait furent en butte à diverses persécu-tions; on alla même jusqu'à les expulser de la ville; mais l'orage dura peu, et la sainteté de la bienheureuse brilla ensuite d'un tel éclat, que le pape lui permit de se faire dire la messe dans sa chambre, à cause de ses infirmités. Son fils Léon étant mort en 1528, elle fit son testament en faveur de Jérôme Maluselli, et elle mourut deux ans après, le 28 janvier 1530, âgée de cinquante-neuf ans.

GEORGES (saint), surnommé le Néophane, c'est-à-dire le *Moderne*, était autrefois honoré à Constan-tinople où se trouvait son tombeau.

GEPRAT (saint) est patron d'une église dans le diocèse de Périgueux.

GERAN (saint) est honoré à Lédal dans l'A-génois.

GERARD, instituteur de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, naquit en 1040, en Provence, selon les uns, et à Amalfi, dans le royaume de Naples, selon d'autres. Il passa dans la terre sainte, et il habitait à Jérusalem depuis plusieurs années, lorsque des marchands d'Amalfi bâtirent dans cette ville un mo-nastère pour donner l'hospitalité aux pèlerins. Mais pour mieux remplir le but proposé, on y adjoignit, en 1080, un hôpital, et on en confia la direction à Gérard qui s'était fait avantageusement connaître par sa prudence et par sa piété. Il prit un habit re-ligieux avec une croix de toile blanche, à huit poin-tes, placée sur l'estomac. Il donna le même habit à quelques compagnons, et ils s'engagèrent par les trois vœux de chasteté, de pauvreté et d'obéissance, avec un vœu particulier de secourir les chrétiens par les armes. Telle fut l'origine de l'ordre célèbre des hospitaliers de Saint-Jean ou des chevaliers de Malte. Outre les hommes d'armes, on y admit des clercs pour faire l'office divin et administrer les sa-crements, ainsi que des laïques, dits frères servants, pour soigner les pauvres et les pèlerins. Cet ordre fut approuvé, en 1113, par le pape Pascal II, et plus tard Anastase IV le confirma et lui accorda de grands privilèges. Le saint fondateur mourut en 1120. Son corps fut apporté de Rhodes à Malte, lorsque les che-valiers vinrent s'établir dans cette dernière île, et de Malte il fut apporté à Manosque en Provence, d'où on le croit originaire. On l'y invoque en temps de sécheresse pour obtenir de la pluie.

GERARD (le bienheureux), dominicain et ensuite évêque de la Russie Rouge, avait été disciple de saint Hyacinthe. Grégoire IX, dont il possédait la confiance, lui adressa plusieurs brefs et le chargea de commissions importantes concernant l'Eglise du Nord. Il était provincial de Pologne lorsqu'il fut placé sur le siége de Russie, qui venait d'être érigé par le même pape, et après s'être signalé par son zèle pour la conversion des infidèles, il mourut sain-tement après le milieu du XIIIe siècle.

GÉRARD MAJELLA (le vénérable), élève de la congrégation des Rédemptoristes que saint Liguori venait de fonder dans le royaume de Naples, fut un second Louis de Gonzague et mourut comme lui dans un âge peu avancé, l'an 1755. La réputation de sainteté dont il jouissait pendant sa vie, et les miracles opérés par son intercession après sa mort ont fait introduire à Rome, en 1847, la cause de sa canoni-sation.

GERARDESQUE (la bienheureuse), veuve, du tiers ordre des Camaldules, mourut à Pise l'an 1240 et fut enterrée dans l'église de Saint-Etienne où on lui donne le titre de sainte. On rapporte qu'elle vit en songe la vénérable Villane priant pour la ville de Pise.

GÉRASME, reine, est honorée par les religieuses du monastère des Machabées de Cologne, qui possèdent ses reliques.

GERBERT (le vénérable), *Gerbertus*, abbé de Fontenelle ou de Saint-Vandrille, mourut en 1089. Il est nommé dans quelques calendriers le 4 septembre.

CÉRET (saint) est honoré à Auribat dans l'ancien diocèse de Dax.

GERFROY (saint), solitaire en Bretagne, florissait dans le IX siècle. Il prit l'habit dans le monastère de Saint-Maur-sur-Loire; mais le désir d'une plus grande perfection le porta à aller mener la vie érémitique dans la forêt de Nouée. Il se rendit ensuite dans le monastère de Rédon qui venait d'être fondé en 832 par saint Couvoyon. Gerfroy fut prié d'enseigner aux nouveaux moines, parmi lesquels se trouvait saint Fivitin, la pratique de la règle de saint Benoît, telle qu'on l'observait à Saint-Maur. Il retourna ensuite dans ce dernier monastère où il termina saintement ses jours.

GERMAIN (saint), évêque de l'île du Man, fut sacré à ce que l'on croit par saint Patrice. La cathédrale qui est à Peel-Castle est dédiée sous son invocation et il est honoré comme apôtre de l'île.

GERMAIN (saint), abbé de Cosinitre en Thrace, est honoré chez les Grecs.

GERMAIN (saint), prieur du monastère de Taloire dans le diocèse de Genève, mourut au milieu du XIe siècle. Il y a à Taloire une église de son nom dans laquelle se trouve son tombeau. Saint François de Sales en tira son corps en 1621 pour le mettre dans une châsse qu'il exposa à la vénération des fidèles.

GERMAINE COUSIN (la vénérable) vierge et bergère, naquit à Pibrac, paroisse du diocèse de Toulouse, vers l'an 1579, d'une famille pauvre. Dès son enfance elle devint percluse de la main droite et fut atteinte de scrofules, double infirmité qui dura autant que sa vie. Elle perdit, très-jeune, sa mère qui fut remplacée par une marâtre dont elle eut beaucoup à souffrir. Lorsqu'elle fut capable de travailler, on lui confia la garde des troupeaux, et c'est dans cette humble occupation qu'elle parvint à une éminente sainteté. Son attrait pour le recueillement intérieur la portait à éviter la société des autres bergères et elle aimait à être seule pour s'entretenir avec Dieu. Non contente de supporter avec patience les mauvais traitements de sa marâtre qui poussait la brutalité jusqu'à la faire manger à l'écurie, elle portait la mortification jusqu'à ne jamais prendre d'autre nourriture que du pain et de l'eau. Tous les jours elle se rendait à l'église, afin d'assister au saint sacrifice, et pleine de confiance en Dieu elle lui remettait, pendant son absence, la garde de son troupeau, près duquel elle laissait sa quenouille et sa houlette, et cette naïve confiance ne fut pas trompée une seule fois : toujours elle retrouvait son troupeau en bon état. La pieuse bergère communiait tous les dimanches et aux principales fêtes. Sa vie édifiante l'exposa aux railleries des libertins, mais elle n'en fut pas ébranlée et elle finit par conquérir leur vénération. Quoique pauvre, elle exerçait la charité envers ceux qui étaient encore plus pauvres qu'elle. Un jour qu'elle emportait dans son tablier quelques morceaux de pain pour les distribuer en aumônes, sa marâtre, qui l'accusait de voler le pain de la maison, courut après elle, un bâton à la main, pour la frapper. Des personnes qui se trouvaient là l'empêchèrent de décharger sa fureur sur Germaine et en examinant le contenu du tablier de celle-ci on y trouva trois bouquets de fleurs dans une saison où il n'y avait point de fleurs de cette espèce. Ce miracle fit une grande sensation dans tout le pays. Cette vertueuse bergère mourut vers l'an 1601 à vingt-deux ans ; son corps fut inhumé dans l'église de Pibrac, et par cette sépulture privilégiée on rendit hommage à sa sainteté, universellement reconnue. En 1644 son corps fut retrouvé sain et entier. Bientôt après sa mort on lui attribua des miracles, et en 1661 monsieur de Marca, archevêque de Toulouse, fit faire une enquête juridique dans laquelle on constata plusieurs guérisons miraculeuses opérées par son intercession. On a continué à l'invoquer avec succès, et dernièrement la procédure de sa canonisation a été introduite à la cour de Rome.

GERTRAN, *Gerethramnus*, évêque de Bayeux, est nommé saint dans plusieurs monuments.

GERTRUDE (sainte) est honorée comme martyre à Valduley, en Argonne, où se gardait son corps, à l'exception d'une de ses côtes que possédait le prieuré de Belval. On faisait sa fête le lendemain de l'Ascension. Quelques auteurs la font sœur de saint Euchaire, de sainte Ode et de sainte Manne.

GERTRUDE (sainte), religieuse au monastère de Blangy en Artois, était fille de sainte Berthe et sœur de sainte Déotile. Sa mère étant devenue veuve se retira avec ses deux filles dans la communauté de Blangy qu'elle avait fondée du vivant de son mari, et elles y prirent le voile. Sainte Gertrude mourut au milieu du VIIIe siècle.

GERVAUD (saint), *Gerivaldus*, était honoré autrefois à Clermont en Auvergne.

GERWAL, missionnaire et martyr dans la Saxe, s'était joint à saint Willehad pour prêcher l'Évangile aux Saxons. Ceux-ci s'étant révoltés, en 782, contre Charlemagne, commencèrent les hostilités par le massacre des hommes apostoliques qu'ils purent saisir et parmi lesquels se trouvait Gerwal.

GERY (saint), *Gasedericus*, est honoré à Carignan dans le Piémont.

GHILLON (saint), *Ghillo*, est honoré à Oostkerke près de Bruges.

GHIN (saint) est patron d'une église dans le diocèse de Tournay.

GILBERT [NICOLAÏ] (le vénérable), plus connu sous le nom de Gabriel-Marie, cordelier de l'Observance, contribua à rétablir l'ordre des religieux de l'Annonciation de la sainte Vierge fondé en 1500 par sainte Jeanne de Valois, dont il était le confesseur. Il mourut en odeur de sainteté à Rodez, dans le couvent de cet ordre le 27 août 1532.

GILDUIN (le bienheureux), premier abbé des Chanoines réguliers de Saint-Victor de Paris, mourut en 1155.

GILGEN (saint) était honoré autrefois dans une église abbatiale de Nuremberg et dans une autre église près de Ratisbonne.

GILIDE (saint) est patron d'une église dans le diocèse de Cahors.

GILIN (saint) a donné son nom à l'église de Saint-Gilin de Ras, dans le diocèse de Grenoble, dont il est patron.

GILISAIRE, *Gilisarius*, était aumônier de Saint-Rupert, évêque de Salzbourg, et florissait dans le VIIIe siècle. Il est nommé bienheureux par l'auteur de sa vie.

GILLES (saint), abbé d'un monastère près d'Arles, florissait du temps de saint Césaire, qui l'avait élevé à la dignité abbatiale et qui l'envoya à Rome, l'an 514, pour obtenir du pape saint Symmaque la confirmation des privilèges de son église. Quelques hagiographes l'ont confondu avec saint Gilles abbé en Languedoc, quoique ce dernier vécût un siècle et demi plus tard.

GILLES DE TYR (le vénérable), archevêque de Tyr en Phénicie et légat du saint-siége pendant la croisade qui eut lieu sous saint Louis, roi de France, mourut en 1266, et il est honoré à Saumur comme bienheureux, le 23 avril.

GILLES DE LA MOTTE (le vénérable), prêtre français et missionnaire en Cochinchine, passa six mois en prison à Hué et il y mourut à trente-cinq ans, le 4 octobre 1840.

GILLON (le bienheureux), reclus à Oostkerk en Flandre, fut le disciple de saint Guthagon et le compagnon de ses exercices de pénitence.

GIMBURGIE (sainte) est patronne d'une église dans le Lyonnais.

GINAC (saint) est honoré à Ysy-le-Thyl dans le diocèse d'Autun.

GISELE, veuve de saint Etienne, roi de Hongrie, était sœur de saint Henri, empereur d'Allemagne et mère de saint Emeric. Elle mourut vers le milieu du XIe siècle à Passau en Bavière, où son tombeau attire un grand concours de fidèles, et où elle est honorée le 7 mai.

GISLEBERT, premier abbé du monastère du Luc, près de Coblentz, se rendit célèbre par son érudition et par sa sainteté et mourut en 1152.

GIVAY (saint) est patron d'une église près de Mirabel dans le diocèse de Cahors.

GLADIE (sainte) est honorée dans l'ancien diocèse d'Oléron en Béarn.

GLAIZ (saint), *Claudus*, est honoré comme martyr à Meinau, dans le diocèse de Besançon, où l'on conserve son corps.

GOBALT (le bienheureux), *Goïbaldus*, évêque de Ratisbonne, fut placé sur ce siége par saint Boniface, archevêque de Mayence, vers le milieu du VIIIe siècle. Il est nommé saint dans le Ménologe de Camérarius.

GODON (saint), moine de Volvic, est honoré à Soucilange en Auvergne.

GODOUIN (saint), *Goduinus*, abbé de Stavelo, était honoré autrefois dans son monastère.

GODRAND (*Valdrandus*), évêque de Saintes, avait d'abord été moine de l'ordre de Cluni et ensuite abbé de Maillezais. Il mourut en 1074. Quelques auteurs lui donnent le titre de saint et le nomment le 6 août.

GODWIN, anachorète, avait d'abord été moine de Durham. Après avoir passé plusieurs années dans ce monastère, le désir d'une plus grande perfection le détermina à se retirer dans un désert situé au nord de Carlisle. Sa réputation de sainteté lui amena un compagnon, qui vint partager son genre de vie, ses mortifications et ses exercices spirituels : c'était saint Godrick, qu'il forma dans la science des saints et qui le soigna dans sa dernière maladie. Il y avait deux ans qu'il instruisait son disciple, lorsqu'il mourut entre ses bras au commencement du XIIe siècle.

GOGNET (saint est honoré à Isaut, dans l'ancien diocèse de Comminges.

GOILES (saint) est patron d'une église dans le diocèse d'Agen.

GONÇALE-OROSE (saint), évêque de Coïmbre en Portugal, est honoré à Saint-Estève de Ribe-de-Sil en Galice, où sont ses reliques.

GONDANILE (saint) était originaire du Maine. Ses reliques sont honorées à Paderborn avec celles de Saint Liboire.

GONZALVE SYLVEIRA, jésuite portugais et missionnaire en Afrique, naquit à Lisbonne d'une famille illustre, et après être entré chez les Jésuites, il se dévoua aux missions étrangères. Son zèle et ses travaux eurent le plus grand succès en Ethiopie, dans la Cafrerie et autres régions de l'Afrique, particulièrement dans le Monomotapa, dont l'empereur reçut le baptême. Ce prince aurait bientôt amené, par son exemple, la plus grande partie de ses sujets à embrasser le christianisme, si des mahométans, jaloux des progrès de l'Evangile, ne lui eussent persuadé que Sylveira était un enchanteur et un magicien. Le missionnaire fut donc condamné à mort sur leurs dépositions en 1571 ; mais l'empereur, ayant ensuite reconnu son innocence, fit étrangler les imposteurs et regretta beaucoup le malheur qu'il avait eu d'immoler, sur de fausses accusations, celui à qui il était redevable du bienfait de la foi.

GOULAY (saint) a donné son nom à une église du diocèse de Saint-Malo en Bretagne.

GOURGUE (saint), *Gurgurius*, était honoré autrefois dans l'ancien diocèse de Condom.

GOURT (saint), *Gurtus*, n'est connu que par une relique qui se gardait à Saint-Victor de Paris.

GOZY (saint) a donné son nom à une église du diocèse de Cahors, mentionnée par un acte de 1270.

GRAEL (saint), dont la Vie était représentée sur une tapisserie du roi Charles V.

GREGOIRE V, pape, succéda à Jean XVI en 996. Il s'appelait Brunon et était fils d'Othon, marquis de Vérone, et de Judith, sœur d'Othon III. Il n'avait que 24 ans lorsque son oncle, qui se trouvait en Italie, le proposa aux suffrages du clergé et du peuple romain, et il fut élu sans difficulté. Il joignait aux vertus cléricales une grande connaissance des lettres, et il savait le latin littéral et le latin vulgaire ou l'italien et l'allemand. Un des premiers actes de son pontificat fut le couronnement de son oncle. Celui-ci voulait exiler le sénateur Crescence, qui avait persécuté le pape précédent; mais à la prière de Grégoire, il lui pardonna. Crescence, peu touché de ce bienfait, poussa l'ingratitude jusqu'à chasser le pape qui se retira d'abord en Toscane, puis en Lombardie. Ce tyran de Rome plaça sur la chaire de saint Pierre Philagathe, évêque de Plaisance, qui prit le nom de Jean XVII, mais Grégoire excommunia l'antipape dans le concile tenu à Pavie l'an 997. Othon retourna en Italie avec une armée, et Philagathe, à son approche, prit la fuite. Ayant été atteint par des gens de l'empereur, ceux-ci craignant que s'ils le conduisaient à leur maître, il ne lui fît grâce, lui coupèrent la langue et le nez et lui crevèrent les yeux. C'est donc bien à tort que le biographe de saint Nil le jeune impute à Grégoire les mauvais traitements qu'il essuya. Le pape, rentré dans Rome, tint l'année suivante un concile où il fut question de casser le mariage de Robert, roi de France, avec Berthe, sa parente. Robert essaya, mais inutilement, d'obtenir une dispense, le pape ne voulut pas transiger avec les lois de l'Eglise, et le roi fut obligé de se soumettre. Grégoire n'avait pas encore 27 ans, lorsqu'il mourut le 18 février 999 : son corps fut inhumé dans l'église de Saint-Pierre, à côté du tombeau de saint Grégoire le Grand. Il a laissé des lettres et des diplômes qu'on trouve dans la collection des conciles. Il était honoré autrefois à Corvey en Saxe le 18 février.

GREGOIRE COUSTEREAU (le vénérable), curé du village de Saint-Malo en Nivernais, fut massacré à Donzy, par les protestants, le 20 août 1569, avec dix autres. Leurs corps, qui étaient enterrés dans un jardin, sur la paroisse de Bognaux, furent transportés solennellement, le 23 avril 1578, à l'église de Notre-Dame-du-Pré et inhumés près de l'autel de saint Blaise. Chastelain leur donne le titre de bienheureux et les nomme sous le 20 août.

GREGOIRE LOPEZ (le vénérable), solitaire à Santa-Fé, près de Mexico en Amérique, naquit à Madrid, l'an 1546. Ayant passé dans le nouveau monde, il se retira dans un ermitage, l'an 1563, et il y mourut saintement le 20 juillet 1596, âgé de cinquante quatre ans.

GROGHAN (saint) est honoré en Angleterre dans l'église paroissiale de Kilcroghan qui porte son nom, et qui est située dans le comté de Kerry. Il y a près de là une grotte fort célèbre, située sur une haute montagne et taillée dans le roc ; elle porte aussi son nom.

GRONS (saint) est patron d'une église paroissiale du diocèse d'Angoulême, à laquelle il a donné son nom.

GROTALD (saint) est honoré à Worms.

GUAIFIER ou VAIFRÉ (le bienheureux), moine du

Mont-Cassin, reçut l'habit des mains de l'abbé Didier, qui devint pape, en 1087, sous le nom de Victor III. Guaifier mourut saintement vers l'an 1089.

GUBE (saint), l'un des coopérateurs de saint Frumence dans la prédication de l'Evangile dans l'Ethiopie, mourut vers l'an 368, et il y a à Tigra une église qui porte son nom.

GUÉDIEN (saint) est nommé dans les anciennes Litanies d'Angleterre. Il est honoré à Quimperlé où se trouve une portion de ses reliques.

GUÉOU, *Vedulfus*, évêque de Cambrai, est nommé saint dans le *Gallia Christiana*.

GUERLE (saint), *Virilius*, abbé en Espagne, est honoré dans le diocèse de Pampelune.

GUERRI (saint), archevêque de Sens, était comte de Tonnerre lorsqu'il renonça au monde pour se faire moine à Saint-Pierre-le-Vif. Il fut tiré de sa solitude en 685, pour succéder sur le siége de Sens à saint Wulfran, qui était allé prêcher l'Évangile aux Frisons. Il mourut vers l'an 720, et il eut saint Ebbon, son neveu, pour successeur.

GUERRY (saint), *Vedericus*, était autrefois honoré en Angleterre, où il y avait une église de son nom, dans laquelle fut enterré saint Néot; ce qui lui a fait donner le nom d'église de *Saint-Needs*.

GUEVRAC (saint), *Kyrecus*, abbé en Bretagne, est honoré en Irlande : il y a aussi entre Léon et Lefneven une chapelle qui lui est dédiée.

GUIGNAF (saint), était honoré autrefois en Angleterre, et son nom se lit dans les anciennes Litanies anglaises.

GUIGON (saint), *Vico*, est honoré en Basse-Bretagne.

GUIGUES (le vénérable), cinquième général des Chartreux, naquit en 1083 au château de Saint-Romain en Dauphiné. Il entra, l'an 1107, dans l'ordre de Saint-Bruno, et il s'y fit une grande réputation par sa science et par sa piété. Elu général des Chartreux, il occupa cette dignité pendant près de trente ans, et en remplit les devoirs avec autant de sagesse que de zèle. Il mourut vers le milieu du XIIe siècle, et il eut pour successeur saint Anthelme, le plus illustre de ses disciples. Guigues était lié d'une étroite amitié avec saint Bernard et avec saint Hugues, évêque de Grenoble, dont il a écrit la vie. On a aussi de lui les Statuts de l'ordre des Chartreux et des Méditations.

GUIGNOLÉ (saint), religieux du monastère de Taurac, florissait au milieu du VIe siècle. Il fut le guide spirituel de saint Ethbin, dont il se faisait accompagner pour lui servir la messe qu'il allait dire, trois fois la semaine, dans une chapelle située à une demi-lieue de Taurac. La communauté fut obligée d'abandonner le monastère pendant une invasion que les Francs firent dans l'Armorique vers l'an 560; mais elle y revint lorsque le danger fut passé, et Guignolé mourut à Taurac quelque temps après. Il ne faut pas le confondre avec saint Guignolé, abbé de Landevenec.

GUIL (saint), *Villus*, est honoré à Madrid, et il est patron de l'église des Franciscains Déchaussés.

GUILLAUME, abbé de Saint-Thierry, près de Reims, naquit d'une famille noble et embrassa l'état religieux. Elu abbé de Saint-Thierry, il gouverna saintement ce monastère depuis l'an 1119 jusqu'à l'an 1135, qu'il se démit de sa dignité pour se retirer à l'abbaye de Ligny, où il mourut cinq ans après, l'an 1140. Il était lié d'une étroite amitié avec saint Bernard, et celui-ci lui dédia son Traité de la grâce et du libre arbitre, qu'il soumit à sa censure. Guillaume a laissé plusieurs ouvrages, tels que des *Méditations* qu'on trouve dans la *Bibliothèque des Pères*, un *Traité de la nature et de la dignité de l'amour divin*, imprimé à la suite des Œuvres de saint Bernard, des *Commentaires sur le Cantique des cantiques*, le premier livre de la *Vie de saint Bernard* et des ouvrages de controverse.

GUILLAUME L'ERMITE, archidiacre de Soissons, sortait de l'illustre famille des comtes de Nevers, et était oncle de saint Guillaume, archevêque de Bourges, qui fut son disciple. Il florissait sur la fin du XIIe siècle, et mourut saintement, après une vie qui lui avait attiré la vénération publique.

GUILLAUME D'ECOSSE, succéda en 1165 à Malcolm IV, son frère, et hérita de ses vertus. Etant tombé entre les mains des Anglais dans une incursion qu'il faisait sur leurs frontières en 1174, Henri II le retint prisonnier et le fit conduire dans la tour de Falaise en Normandie. Après une longue détention qu'il supporta avec dignité et patience, il put enfin retourner dans son royaume et il s'appliqua à rendre ses sujets heureux. Il s'affranchit de la suzeraineté de l'Angleterre et régna avec autant de sagesse que de gloire. La religion était le mobile de sa conduite, soit publique, soit privée; et les soins du gouvernement ne lui faisaient pas négliger la méditation des choses célestes, pour laquelle il éprouvait un grand attrait. Il fonda l'abbaye de Lendorick sous l'invocation de la sainte Vierge, et celle d'Aberbrock en l'honneur de saint Thomas de Cantorbéry, qu'il avait connu dans sa jeunesse. Il fonda aussi, de concert avec sa mère, le monastère de Haddington pour des religieuses cisterciennes. La ville de Perth ayant été presque ruinée par une inondation, il la fit rebâtir avec une magnificence royale. Il mourut à Sterling le 14 décembre 1214, et il fut enterré dans l'abbaye d'Arbrocth. Plusieurs guérisons miraculeuses se sont opérées par son intercession, et quelques auteurs écossais l'ont nommé parmi les saints de leur pays sous le 4 avril.

GUILLAUME (le bienheureux), prêtre et solitaire, fonda le monastère des religieuses cisterciennes de l'Olive en Hainaut. Il mourut en 1241.

GUILLAUME DE BAS (le vénérable), second supérieur général de l'ordre de la Merci, était Français de naissance. Après avoir fait profession dans le nouvel ordre fondé par saint Pierre Nolasque, il lui succéda en 1256, et gouverna ses religieux avec une grande sagesse.

GUILLAUME D'ANGLETERRE (le bienheureux), franciscain et missionnaire en Orient, fut mis à mort pour la foi qu'il prêchait par les Sarrasins, vers l'an 1334.

GUILLAUME (le bienheureux), religieux de la Merci et martyr, fut mis à mort par les Maures.

GUILLEMARD (saint), *Villimarus*, était honoré autrefois à Corbeil près de Paris.

GUILLEMETTE FAUSSARD (la vénérable), recluse au mont Valérien près de Paris, mourut en odeur de sainteté, le 20 décembre 1591.

GUILLON (saint), *Villulfus*, évêque d'Yria en Galice, est honoré à Rib-de-Sil, où se gardent ses reliques.

GUIMARAZ (saint), *Vincorandus*, évêque d'Orense en Espagne, est honoré comme le précédent, à Rib-de-Sil en Galice, où sont ses reliques.

GUINTHIN (saint) *Vinthimus*, Bavarois de nation, est honoré dans sa patrie.

GUMERY (saint) est honoré dans le diocèse de Clermont en Auvergne.

GURRAN (saint), *Gurranus*, est patron d'une église dans le pays de Cornouailles en Angleterre.

GURTHIERN (saint), *Gurthiernus*, qu'il ne faut pas confondre avec saint Gunthiern, vécut en solitaire à Guérec en Bretagne, et mourut à Kervignac où il est honoré.

GUTERO (saint), *Guterius*, est honoré en Espagne.

GUY (saint), général des Humiliés, donna à ses religieux une règle écrite qui fut dressée, en 1134, par saint Bernard, lorsqu'il se trouvait à Milan, pendant son voyage d'Italie.

GUYON (le vénérable), *Guido*, 23e abbé de Cîteaux, devint cardinal du titre de Saint-Laurent, légat apostolique en Danemark. Il assista aussi en qualité de légat au concile de Vienne, tenu en 1267. Il mourut à Gand, l'an 1272. Le pape Urbain IV l'a qualifié d'*homme angélique*, et il est nommé dans le Ménologe de Cîteaux le 20 mai.

GWEN ou BLANCHE (sainte), épouse de saint Fragan et mère de saint Guignolé, sortait d'une illustre famille d'Angleterre, et vint se réfugier dans l'Armorique avec sa famille. Elle florissait sur la fin du ve siècle.

H

HABET-DEUM (saint), évêque en Afrique et confesseur, subit de cruelles tortures pour la foi chrétienne, l'an 484, sous Hunéric, roi des Vandales, qui l'envoya en exil à Tamalle. Cette ville avait pour évêque un arien, nommé Antoine, qui avait juré de faire embrasser l'arianisme au saint confesseur. Voyant que les mauvais traitements et les tortures ne lui avaient pas réussi, il lui fit lier les pieds et les mains avec de grosses cordes. Il lui mit ensuite un bâillon dans la bouche, afin qu'il ne pût crier, et il lui versa de l'eau sur tout le corps, pour le rebaptiser ; car c'est en donnant un second baptême que les ariens admettaient dans leur communion les orthodoxes qui abandonnaient la foi de Nicée. Après cette cérémonie, il le délia et lui dit : Maintenant, vous voilà des nôtres, et vous ne pouvez plus vous dispenser d'obéir au roi. Habet-Deum lui répondit que sa foi était toujours la même et qu'il la défendrait aux dépens de sa vie. Il écrivit la même chose à Hunéric, mais il n'obtint pas la couronne du martyre, et il n'a que le titre de confesseur.

HAGIODULE (saint), abbé du monastère de Saint-Gérasime, en Palestine, florissait sur la fin du vie siècle : il est mentionné par Jean Mosch, dans son *Pré spirituel*.

HAGION, abbé de Nitrie, est nommé saint par Pallade, qui était resté un an dans son monastère ; il florissait sur la fin du ive siècle.

HAHAYRAT (saint) a donné son nom à une église du diocèse de Viviers.

HARNULE (saint) est honoré en Basse-Bretagne.

HAMON, moine de Savigny, fut enterré dans ce monastère ; mais son corps fut plus tard levé de terre ; ce qui équivalait alors à une espèce de béatification.

HATÈS (sainte), vierge et martyre en Perse, était de la ville de Beth-Germa. Elle fut mise à mort par ordre du roi Sapor II, l'an 343.

HAUDE (sainte), *Hauda*, est honorée comme vierge et martyre en Bretagne, où elle a une église qui est dédiée sous son invocation.

HELEIN ou HÉLÈNE (saint), *Helenus*, moine d'Egypte, florissait vers le milieu du ive siècle. Rufin, dans sa visite des solitaires de la Thébaïde, apprit de saint Coprès le peu que nous en savons. Il servit Dieu dès son enfance, et étant entré dans un monastère, il s'éleva à une haute perfection. Lorsqu'on l'envoyait chercher du feu dans le voisinage, il rapportait dans les plis de sa robe, des charbons ardents, sans que l'étoffe fût aucunement endommagée. Ayant un jour rencontré dans le désert un essaim d'abeilles, l'envie lui vint de se rassasier de leur miel ; mais repoussant aussitôt la tentation, il s'enfonça plus avant dans la solitude et se punit, par un long jeûne, de la sensualité à laquelle il avait failli succomber. Sa pénitence durait depuis deux semaines, lorsqu'il aperçut des pommes éparses sous l'arbre qui les avait produites, et malgré la faim qu'il éprouvait, il se dit à lui-même : Je ne toucherai pas à un seul de ces fruits, de peur de scandaliser mon âme. Ayant rencontré, sur son chemin, un monastère, il s'y arrêta trois jours, instruisant les frères dans les voies de la perfection ; et comme Dieu l'avait favorisé du don de lire dans les cœurs, il disait à l'un : Vous êtes tourmenté par le démon de l'impureté ; à un autre : Vous êtes dominé par le démon de la colère, et à un troisième : Vous êtes dévoré par la soif de l'or, et à quelques-uns : Vous êtes le jouet du démon de l'orgueil. Il louait, au contraire, dans le plus grand nombre, les vertus qu'il remarquait en eux. C'est ainsi qu'il excitait puissamment les premiers à se corriger de leurs défauts, et les seconds à persévérer dans la bonne voie, et ses instructions furent d'autant plus efficaces, que tous étaient convaincus qu'il connaissait par une lumière surnaturelle ce qui se passait dans leur âme. Hélein était mort lors de la visite de Rufin en 371.

HELIE (saint), *Helius*, évêque de Lyon vers le milieu du iiie siècle, est nommé saint par saint Nizier, l'un de ses successeurs, qui écrit à saint Grégoire de Tours la relation d'un miracle opéré par son intercession.

HELLÈS, solitaire en Egypte : Sozomène rapporte qu'il avait porté du feu dans sa robe sans qu'elle eût été brûlée.

HENDRIC (saint), *Henricus* ou *Herricus*, martyr en Suède, souffrit vers l'an 1055, au rapport d'Adam de Brême, qui tenait les détails de son martyre du roi Swein.

HENRI DE CHATEAU-MARCEY (le bienheureux), cardinal-évêque d'Albano, né au commencement du xiie siècle, se fit religieux dans l'ordre de Cîteaux et devint abbé de Haute-Combe, en Savoie, ensuite de Clairvaux. Alexandre III, l'ayant créé cardinal-évêque d'Albano, l'envoya en qualité de légat contre les Albigeois. Il refusa la papauté après la mort d'Urbain III, et contribua efficacement à l'élection de Grégoire VIII. Il était légat en Flandre, lorsqu'il tomba malade à Arras. Sentant sa fin approcher, il se fit porter dans la cathédrale, et reçut les derniers sacrements au pied de l'autel. Il mourut vers l'an 1189, et son corps, reporté à Clairvaux, fut enterré entre celui de saint Malachie et celui de saint Bernard. Il est nommé dans le Ménologe de Cîteaux, sous le 14 juin.

HENRI DE KALKAR (le vénérable), chartreux, naquit en 1328 à Kalkar, dans le duché de Clèves, et vint faire ses études à Paris où il reçut le bonnet de docteur. Il était chanoine de Saint-Georges, à Cologne, lorsqu'à l'âge de trente-sept ans il entra dans l'ordre des Chartreux. Après avoir occupé la charge de prieur à Arnheim, à Cologne et à Strasbourg, il fut nommé visiteur général de son ordre, et parcourut les Chartreuses de France et d'Angleterre afin d'y établir une sage réforme. Il était âgé de quatre-vingts ans, lorsqu'il mourut en odeur de sainteté, l'an 1408. Regardé dans son siècle comme un prodige de savoir, il fut aussi un modèle de vertu, et à ces deux titres, on lui a quelquefois attribué l'*Imitation de Jésus-Christ*. Il a laissé plusieurs ouvrages sur l'histoire des Chartreux, et des *Lettres*. Le P. Canisius le nomme, dans son Martyrologe allemand, sous le 20 décembre.

HENRI GARNET, jésuite anglais, naquit à Nottingham, en 1555, et après être entré dans la compagnie de Jésus, il professa à Rome les mathématiques

avec une réputation qui balançait celle du célèbre Clavius. Etant retourné dans sa patrie en qualité de provincial de son ordre, il travailla, avec autant de zèle que de succès, à y soutenir la foi catholique; ce qui lui valut la haine des partisans de l'Église établie. Ils profitèrent de la conspiration des poudres pour se débarrasser d'un adversaire redoutable, et l'accusèrent d'avoir eu connaissance de cette horrible machination. Il l'avait connue en effet, mais par la voie de la confession, et il avait épuisé tous les moyens de persuasion pour détourner les conjurés de leur odieux attentat. Quoiqu'il fût innocent, on le traita comme coupable de non-révélation, et il fut condamné à être pendu et écartelé. L'exécution eut lieu le 3 mai 1606, en présence d'une multitude incroyable de peuple qui voulait voir mourir le *grand jésuite;* c'est ainsi qu'on l'appelait, même parmi les protestants. Une goutte de son sang étant tombée sur un épi, la figure du Père Garnet s'y trouva peinte avec une ressemblance frappante. Le roi Jacques, ayant entendu parler de ce fait, voulut voir l'épi; mais l'ambassadeur d'Espagne l'avait déjà fait passer au collége anglais, à Liége. En Angleterre, les catholiques révèrent ce jésuite comme un martyr de la foi et du secret de la confession.

HENRI HEART (le vénérable), religieux franciscain, prit, à son entrée en religion, le nom de Paul de Sainte-Madeleine. Il était Anglais de naissance. Il fut un vrai disciple de saint François, dont il avait l'esprit intérieur et les vertus. Sa vie, toute céleste, fut couronnée par le martyre qu'il souffrit à Londres, le 27 avril 1643.

HENRI-MICHEL BUCHE, surnommé le *Bon Henri*, instituteur de la communauté des Frères Cordonniers, naquit sur la fin du XVIe siècle à Arlon, dans le duché de Luxembourg, d'une famille de cultivateurs; et dès son enfance, il se fit remarquer par sa bonne conduite et sa piété. Ayant appris l'état de cordonnier, il sut s'y sanctifier par la pratique des vertus chrétiennes. Il avait pris pour modèles saint Crépin et saint Crépinien. Pendant son travail, il songeait comment ils avaient travaillé eux-mêmes dans la vue de plaire à Dieu. La pensée que les personnes de son état, ainsi que la plupart des artisans, étaient mal instruits de la religion et vivaient dans l'oubli de Dieu et la négligence de leurs devoirs, lui causait une vive douleur. A l'exemple des deux saints qu'il avait choisis pour patrons et qui employaient toutes sortes de moyens pour faire connaître Jésus-Christ, il s'appliqua à la conversion de ses camarades. Il en engagea plusieurs à profiter des instructions publiques des prédicateurs, à fuir les mauvaises compagnies, à fréquenter les sacrements, à faire tous les jours des actes de foi, d'espérance, de charité et de contrition, en un mot, à vivre en bons chrétiens. Son exemple donnait beaucoup de poids à ses paroles, et il gagnait les cœurs par sa bonté, sa modestie et sa charité. Quoique pauvre, il trouvait le secret d'assister ceux qui étaient dans le besoin, et souvent il lui arriva de partager ses habits avec ceux qui étaient nus; mais, afin que ses secours fussent plus abondants, il ne vivait que de pain et d'eau, ce qui lui coûtait d'autant moins, qu'il avait un grand attrait pour la mortification. Après avoir passé quelques années à Luxembourg et à Messein, il vint à Paris où il continua son travail et ses bonnes œuvres. Il avait quarante-cinq ans lorsqu'il fit la connaissance du baron de Renti, qui fut surpris de trouver dans un simple artisan tant de vertu et une telle connaissance des voies intérieures. Il apprit avec admiration qu'il avait converti un grand nombre de jeunes gens de son état, et qu'il leur faisait observer un règlement de vie propre à les sanctifier; mais ce qui lui paraissait plus admirable encore, c'était l'humilité du bon Henri, son esprit de prière et sa charité, qui le portait à aller tous les jours instruire et soigner les pauvres qui se retiraient à l'hôpital de Saint-Gervais. Il lui proposa donc de réunir en association les ouvriers d'une même profession, afin de leur faciliter la pratique de toutes les vertus; et, après lui avoir fait obtenir le droit de bourgeoisie, il le fit recevoir maître cordonnier, afin qu'il pût tenir chez lui les apprentis et les compagnons qui voudraient suivre les règlements de l'association. La communauté fut établie en 1645, et Buche en fut le premier supérieur. Deux ans après les tailleurs adoptèrent les mêmes statuts, dont les principales prescriptions étaient de se lever le matin à cinq heures, de faire la prière en commun, de réciter des prières particulières à des heures marquées, d'entendre tous les jours la sainte messe, de garder le silence qui n'était interrompu que par des chants pieux, de faire une courte méditation avant le repas, d'assister à tous les offices les dimanches et fêtes, de visiter les pauvres dans les prisons, dans les hospices et à domicile, de faire, tous les ans, une retraite, de communier fréquemment, etc., sans parler des soins qu'ils se devaient entre eux dans leurs peines et leurs maladies. Le Bon Henri mourut d'un ulcère au poumon, le 9 juin 1666, et il fut enterré dans le cimetière de Saint-Gervais.

HENRI WENCESLAS RICHTER, jésuite, naquit en 1653 à Prostnitz en Moravie, et n'avait que quinze ans lorsqu'il entra dans la compagnie de Jésus. Envoyé par ses supérieurs dans les missions d'Amérique, il évangélisa les sauvages des bords du fleuve des Amazones, et il y avait douze ans qu'il leur consacrait ses soins, lorsqu'il fut tué par quelques-uns d'entre eux que ses exhortations irritèrent. Il a laissé plusieurs relations curieuses sur les mœurs de ces sauvages et sur le pays qu'ils habitent.

HENRI-MARIE BOUDON (le vénérable), archidiacre d'Evreux, naquit à La Fère en 1624, et eut pour marraine Henriette de France, qui épousa Charles Ier, roi d'Angleterre. Dès sa jeunesse, il montra une piété exemplaire, et lorsqu'il eut été élevé au sacerdoce, il se distingua par son humilité, par son détachement des biens de la terre et son zèle pour le salut des âmes. Promu à la dignité d'archidiacre d'Evreux, il prêchait, catéchisait et s'acquittait de tous les devoirs de sa charge avec une ardeur infatigable. Sa conduite, qui était celle d'un saint, ne le mit pas à l'abri de la calomnie. Persécuté par son propre évêque, et chassé avec une telle ignominie, que personne, pour ainsi dire, n'osait plus lui donner l'hospitalité, il était en outre accablé par des peines intérieures qu'il a décrites dans son livre intitulé : les *Saintes Voies de la Croix*. Toujours soumis et résigné au milieu de ces cruelles épreuves, il répétait souvent ces mots : *Dieu seul*, qui étaient sa grande maxime. Il mourut le 31 août 1702, à l'âge de soixante-dix-huit ans. On lit, dans sa Vie, qu'il opéra des miracles, de son vivant, et qu'il s'en est opéré à son tombeau. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages ascétiques, qui décèlent un homme embrasé de l'amour divin et très-versé dans la connaissance des voies spirituelles. On y trouve quelques propositions qui sentent le quiétisme; mais il faut observer, pour sa justification, qu'il écrivait avant que l'Église n'eût condamné les erreurs de Molinos sur cette matière.

HERAL (saint) est patron d'une église dans l'ancien diocèse de Léon en Bretagne.

HERBAUD (saint) est patron d'une église en Bretagne.

HERBERNE (le vénérable), *Herbernus*, évêque de Tours, florissait sur la fin du IXe siècle. Les Normands ayant fait une descente sur les côtes de France, il emporta de Tours à Auxerre le corps de saint Martin pour le soustraire à la profanation de ces barbares. Il est nommé dans quelques martyrologes sous le 30 octobre.

HERBERT (le vénérable), solitaire dans le comté de Namur, florissait dans le XIIIe siècle. Son corps se garde dans la petite église de Notre-Dame dans la forêt de Marlogne, et une partie de ses vêtements sont dans la cathédrale de Namur.

HERCULAN (saint), religieux observantin, mourut à Castelnove, dans le Modénois, où il y a une chapelle de son nom.

HERCULE-MARIE-JOSEPH ISOLANI, oratorien de la congrégation de Saint-Philippe de Néri, naquit à Bologne le 9 mars 1686, et sortait d'une famille sénatoriale de cette ville. Après avoir fait à Rome et à Turin de brillantes études, sous des maîtres qui, avec le goût des lettres, lui inspirèrent aussi le goût de la piété, il n'avait pas encore dix-neuf ans, lorsqu'il entra dans l'institut de l'Oratoire; et, tout en remplissant les devoirs de son état avec une édifiante exactitude, il s'occupa, toute sa vie, à rassembler des mémoires sur les vies des saints, des bienheureux et des plus illustres serviteurs de Dieu, et à en former des recueils qui ont fait l'admiration des Bollandistes. Ces savants les citent souvent, et s'appuient avec confiance sur leur autorité. Le P. Isolani mourut saintement à Bologne le 24 novembre 1756, à l'âge de près de soixante-dix ans. Outre ses travaux hagiographiques, il a laissé soixante volumes de dévotion et de spiritualité, qui sont conservés manuscrits dans la bibliothèque de sa ville natale.

HERENE (sainte), *Herena*, martyre en Afrique, fut emprisonnée pendant la persécution de Dèce et mourut de faim dans un cachot, l'an 250. Elle est mentionnée par saint Cyprien dans une de ses lettres.

HERENÈTE (sainte), vierge et martyre, souffrit à Rome dans un âge tendre, et fut inhumée dans les Catacombes par son père Octave et sa mère Hélène, comme on le voit par une inscription gravée sur son tombeau. Son corps, récemment trouvé dans les Catacombes, a été envoyé par Grégoire XVI, en 1841, aux religieuses de la Visitation de Lyon.

HERENIN (saint) est patron d'une église au diocèse de Clermont en Auvergne.

HERIGERE, abbé de Lobes, était moine de ce monastère lorsqu'il en fut élu abbé l'an 990. Il se rendit célèbre par ses vertus et par sa science. Notger, évêque de Liége, l'honorait de sa confiance; et ce fut à sa sollicitation qu'il composa l'histoire des évêques de Liége. Il mourut en odeur de sainteté l'an 1007. Il est encore auteur d'une Vie de saint Ursmar, d'une Vie de saint Landoald, d'un Traité de la discorde de l'Eglise et d'un Dialogue sur l'avénement de Notre-Seigneur; ces deux derniers sont restés manuscrits.

HERLAMBAUD (saint), martyr à Milan, était un seigneur d'une grande piété, qui, après avoir fait le pèlerinage de la terre sainte, voulait embrasser l'état monastique. Saint Ariald, connaissant son zèle contre la simonie et l'incontinence des clercs, lui représenta qu'il serait plus utile à la cause de l'Eglise, en restant dans le monde qu'en s'enfermant dans un cloître. Comme il n'était pas trop décidé à suivre cet avis, il se rendit à Rome, et il se détourna, sur sa route, pour consulter sur ce point les serviteurs de Dieu et les moines en réputation de sainteté, et tous lui donnèrent le même conseil. Arrivé à Rome, le pape Alexandre II et les cardinaux allèrent plus loin encore: ils lui ordonnèrent de retourner à Milan et de se joindre à Ariald pour résister aux ennemis de Jésus-Christ jusqu'à l'effusion de son sang. Ils lui donnèrent, de la part de saint Pierre, un étendard qu'il devait prendre en main pour réprimer la fureur des hérétiques, ce qu'il fit avec un grand courage pendant dix-huit ans. Saint Ariald l'envoya à Rome pour informer le pape que Guy, archevêque de Milan, continuait à exercer la simonie; et il rapporta de Rome des lettres d'excommunication contre cet indigne prélat. Guy rassembla le peuple dans la grande église, le jour de la Pentecôte 1066, et l'excita à massacrer les deux saints qui priaient à la balustrade du chœur. Les partisans de l'archevêque se jetèrent sur eux, les clercs sur Ariald, et les laïques sur Herlambaud; mais celui-ci, qui, en sa qualité de chef militaire, avait son bâton de commandement à la main, s'en servit avec tant d'adresse, qu'aucun n'osa s'approcher de près pour lui porter des coups. Ariald fut blessé, et peu de temps après il fut tué par deux clercs que l'archevêque avait chargés de ce crime. Son corps, qui avait été jeté dans le lac de Côme, ayant été découvert dix mois après, sans aucune marque de corruption, Herlambaud, à cette nouvelle, assembla le peuple de Milan à son de trompe; et suivi d'une multitude innombrable, il se rendit près du corps de son ami et le ramena en grande pompe, avec des croix et des cierges. On sonnait les cloches partout où il passait; et, à l'approche de Milan, presque toute la ville vint à sa rencontre; les clercs chantaient l'office, non pas des morts, mais des martyrs. Herlambaud fut martyrisé lui-même en 1076, et vingt ans après, le pape Urbain II se trouvant à Milan, mit son corps dans un tombeau neuf qu'on lui avait érigé dans l'église de Saint-Denis. Il paraîtrait qu'il est honoré comme martyr, sans qu'on connaisse le jour de sa fête.

HERLUIN (le vénérable), fondateur et premier abbé du Bec en Normandie, naquit sur la fin du Xe siècle, et embrassa de bonne heure la carrière militaire. Il s'éleva par sa valeur aux grades les plus éminents, et il avait commandé des armées lorsqu'il quitta le monde, en 1040, pour fonder dans une de ses terres le monastère du Bec, dont il prit le gouvernement. Il eut pour disciples Anselme de Badage, qui devint pape sous le nom d'Alexandre II, Lanfranc et saint Anselme, qui furent successivement archevêques de Cantorbéry. Après la vie la plus édifiante il mourut de la mort du juste, l'an 1078, et eut saint Anselme pour successeur. Sa fête est marquée au 26 août, dans le calendrier du Bec; mais il ne paraît pas que l'Eglise lui ait jamais rendu un culte public.

HERLUQUE, *Helluca*, vierge et recluse à l'ermitage de Saint-Laurent près d'Empfach en Souabe, vivait au commencement du XIIe siècle. Elle était en commerce de lettres spirituelles avec la bienheureuse Diémode, recluse à Wessenbrunn, et, après avoir passé 36 ans dans sa solitude, elle mourut à Bernried près de Munich, l'an 1142. Paul d'Hernried, auteur de sa Vie, lui donne tantôt le titre de sainte, tantôt celui de bienheureuse.

HERMAN, seigneur en Allemagne, avait le titre de margrave, et possédait de grands domaines dans le Wirtemberg. Il en fit don au bienheureux Guillaume, abbé d'Hirschau, et après s'être dépouillé de tout ce qu'il possédait, il quitta le monde; et, s'étant déguisé de manière à n'être pas reconnu, il se rendit au monastère de Cluny. Il y passa le reste de ses jours, occupé à la garde des troupeaux, et pratiquant les austérités les plus extraordinaires. Ses mesures avaient été si bien prises, qu'aucun des religieux, ni même saint Hugues, leur abbé, ne soupçonnèrent jamais son illustre naissance. Il mourut sur la fin du XIe siècle, et ce ne fut qu'après sa mort qu'on découvrit, avec admiration, ce qu'il avait été dans le monde.

HERMIER (saint), prieur de Saint-Vandrille ou de Fontenelle, fonda, près de l'abbaye, une église paroissiale.

HERSUINDE, *Hilsondis*, veuve et religieuse de l'abbaye de Thoren en Belgique, avait épousé saint Anfroy, comte de Huy et de Louvain, S'étant engagés

l'un et l'autre à une continence perpétuelle, Hersuinde prit le voile à Thoren, monastère que son mari venait de fonder : lui-même entra dans la cléricature, et il était évêque d'Utrecht lorsqu'il mourut en 1009. Son épouse lui survécut 20 ans, Ferrarius lui donne le titre de sainte et la nomme sous le 4 mai.

HERVE, archevêque de Reims, succéda, l'an 900, au bienheureux Foulques, et le jour même de son sacre, il présida au concile dans lequel les assassins de son prédécesseur furent anathématisés. Pendant que les évêques prononçaient la sentence, on éteignit toutes les lumières de l'église, et c'est le premier exemple d'un usage qu'on retrouve dans les conciles des siècles suivants. Il présida plusieurs autres conciles de sa province, entre autres celui de Trosley en 909, et il en rédigea lui-même les actes qui sont parvenus jusqu'à nous, comme un monument de son zèle pour la réforme du clergé et des monastères. Il s'appliqua aussi à la conversion des Normands, qui étaient encore plongés dans les ténèbres du paganisme, et le pape Jean X le félicita sur les succès qu'il avait obtenus auprès de ces barbares. Il mourut saintement le 2 juillet 922. Outre les actes du concile de Trosley, il est auteur d'un *Traité sur la pénitence* qu'il faut imposer à ceux qui, après avoir reçu le baptême, retournent au culte des idoles : cet ouvrage fut composé à l'occasion des Normands qui retombaient dans l'idolâtrie.

HERY (saint) est patron d'une église dans le diocèse de Cahors.

HIDEUIL (saint) est honoré près de Saint-Malo, dans une église qui porte son nom.

HIEROSQUEMON (saint), moine de Jérusalem, était honoré autrefois dans cette ville.

HILAIRE, sénateur, était l'époux de sainte Quiète. Saint Grégoire de Tours, qui en fait mention, nous apprend qu'il fut inhumé à Dijon dans le même tombeau que sa sainte femme. Ils florissaient l'un et l'autre dans le IVe siècle.

HILAIRE (saint), évêque de Rennes, est mentionné dans la Vie de saint Amand, auquel il succéda dans le Ve siècle, et dont il avait été le disciple. On lit dans la Vie du même saint Amand que celui-ci, en mourant, le désigna pour son successeur.

HILAIRE (saint), ami de saint Prosper d'Aquitaine, fut, quoique laïque, un des principaux adversaires du semi-pélagianisme. Il engagea son ami à écrire à saint Augustin, pour l'informer que quelques personnes se scandalisaient de sa doctrine sur la grâce, comme si elle détruisait le libre arbitre ; qu'elles enseignaient que le commencement de la foi et le premier désir de vertu sont l'ouvrage de la créature, et déterminent Dieu à donner à l'homme les grâces nécessaires pour exécuter les bonnes œuvres. Saint Prosper écrivit cette lettre vers l'an 428, et saint Augustin composa à ce sujet le livre *de la Prédestination des saints*, et celui *du Don de la persévérance*. Hilaire écrivit aussi lui-même au saint docteur pour lui signaler l'entêtement des semi-pélagiens, et comme ils affectaient de dire qu'ils ne s'en tiendraient qu'aux décisions du saint-siége, il fit, avec saint Prosper, le voyage de Rome pour informer le pape saint Célestin de tout ce qui s'était passé. Ce pape adressa alors à l'évêque de Marseille et aux évêques voisins une lettre dogmatique, dans laquelle il combattait les ennemis de la grâce, et donnait de grands éloges à saint Augustin, mort l'année précédente. On ignore ce que devint Hilaire après son retour de Rome.

HILDEMARE, abbé d'Arouaise près de Bapaume, fonda ce monastère qui devint chef-lieu d'une congrégation de Chanoines réguliers, renommés par l'austérité de leur vie ; ils ne mangeaient point de chair et ne portaient point de linge. Il fut mis à mort par un clerc qui avait fait semblant d'embrasser l'institut, le 13 janvier, sur la fin du XIe siècle.

HOB (saint) est honoré dans le Dewonshire en Angleterre, où il y a une église qui lui est dédiée.

HOMMOLE, moine du monastère de Lagny, dont le corps fut levé de terre avant le XIe siècle, était autrefois honoré d'un culte public dans l'abbaye qu'il avait illustrée par ses vertus.

HONORAT (saint), évêque de Marseille, fut placé sur le siége de cette ville vers l'an 485, et mourut vers l'an 494. Il avait été disciple de saint Hilaire d'Arles, dont il a écrit la Vie. Il avait composé d'autres Vies de saints et des homélies qui ne sont point parvenues jusqu'à nous. Gennade loue son éloquence et sa piété.

HORTUN (le bienheureux), *Fortunius*, roi de Navarre, monta sur le trône en 880, et après avoir régné avec sagesse et piété, il déposa le sceptre, en 906, pour prendre l'habit monastique à Saint-Sauveur de Leyre, où il mourut saintement.

HUBERT (saint), *Hucbertus*, moine de Brétigny, était fils du seigneur du lieu, et naquit vers le milieu du VIe siècle. Il entra, dès sa jeunesse, dans l'état monastique, et fut élevé à la prêtrise. Parmi ses vertus, on distinguait surtout son esprit de mortification : il jeûna toute sa vie le lundi, le mercredi et le vendredi. Il est honoré dans le diocèse de Soissons.

HUGUES (le bienheureux), premier supérieur général des Prémontrés, naquit sur la fin du XIe siècle au bourg de Fosse, près de Liége. Il sortait d'une famille noble, et fut élevé au monastère de Fosse. Ayant été promu au sacerdoce, il devint chapelain de Burcard, évêque de Cambrai, et membre du chapitre de la cathédrale. Saint Norbert, qui parcourait le pays en missionnaire, étant allé faire une visite à Burcard qu'il avait connu à la cour de l'empereur Henri V, Hugues, qui le prenait pour un simple prêtre, l'introduisit près de l'évêque. Celui-ci, l'ayant reconnu, lui témoigna une grande vénération, et lorsque Norbert fut parti, Hugues lui demanda qui était cet ecclésiastique si pauvrement vêtu, et à qui cependant il avait fait un accueil si respectueux : « C'est Norbert, proche parent de l'empereur et naguère son favori, comblé alors de biens qu'il a quittés pour se vouer à Dieu : autrefois courtisan envié, aujourd'hui modèle d'humilité, de pénitence et de zèle : c'est à son refus que je dois mon évêché. » Hugues fut si touché de ce grand exemple, qu'il alla aussitôt trouver le saint, et lui demanda la permission de s'associer à ses travaux apostoliques. Sa demande fut agréée à l'instant ; il se joignit à lui et ne le quitta plus. Il fut donc son premier disciple, et le premier aussi qui embrassa le nouvel institut des Prémontrés, fondé l'an 1120 par saint Norbert. Celui-ci, ayant été nommé archevêque de Magdebourg en 1126, le mit à la tête de son ordre naissant, et il prospéra tellement sous son administration, qu'il se trouva plus de cent abbés au dernier chapitre général tenu quelque temps avant sa mort. Il se trouvait à l'assemblée générale du royaume de France, convoquée par Louis le Jeune, au sujet de la croisade, et qui eut lieu à Chartres l'an 1145. Le roi offrit à Hugues l'évêché de cette ville qui était vacant, mais il le refusa. Il mourut l'an 1161, et fut enterré dans l'église de Prémontré. Dans le chapitre général de son ordre, tenu en 1660, il fut question de procéder à sa canonisation, et son corps fut levé de terre ; mais ce projet, sans avoir été abandonné entièrement, n'a pas reçu d'exécution. Hugues a laissé les premières constitutions de l'ordre des Prémontrés, qui ont été approuvées par plusieurs papes, une *Vie de saint Norbert*, et le livre des Cérémonies de son ordre.

HUGUES DE LACERTA (le bienheureux), l'un des premiers disciples de saint Etienne de Gram-

mont, fut aussi celui qui imita avec le plus de fidélité les exemples de son maître. Il mourut dans la première partie du XII[e] siècle, et on lui donne généralement le titre de bienheureux.

HULPRECHT (saint) est honoré près de Fribourg en Brisgaw.

HUMBERT DE ROMANS, général des Dominicains, né à Romans en Dauphiné vers le commencement du XIII[e] siècle, sortait d'une famille noble et riche qui l'envoya à Paris pour y faire ses études. Lorsqu'il les eut terminées, il entra, en 1224, dans l'ordre de Saint-Dominique, et après qu'il eut professé quelque temps, ses supérieurs le chargèrent d'annoncer la parole de Dieu. Après avoir fait le voyage de la terre sainte à la suite de la croisade de l'empereur Frédéric II, il fut fait provincial de son ordre en Italie et ensuite en France. Il fut élu général des Dominicains l'an 1253, pour remplacer Jean le Teutonique, et lorsqu'il visitait la province de Hongrie, il reçut, en 1254, les vœux de sainte Marguerite, fille du roi Béla IV. En 1256, se trouvant à Paris, il tint sur les fonts de baptême Robert de Clermont, l'un des fils de saint Louis, ce qui prouve combien ce prince faisait cas de son mérite et de sa vertu. Il y avait près de dix ans qu'il gouvernait son ordre avec une rare prudence, lorsqu'il parvint à faire accepter sa démission dans le chapitre général tenu à Londres en 1263, laissant à ses successeurs de beaux exemples à imiter : aussi a-t-il toujours été regardé comme le modèle des supérieurs. Il y avait peu de temps qu'il s'était retiré dans le couvent de Valence en Dauphiné, vivant en simple religieux, lorsque Urbain IV lui offrit la dignité de patriarche de Jérusalem; mais Humbert parvint à faire agréer au pape les motifs de son refus. Il mourut le 14 juillet 1277, et son corps fut inhumé dans l'église de son ordre à Valence. Plusieurs historiens l'appellent bienheureux, et quelques-uns même lui donnent le titre de saint. Il a composé plusieurs ouvrages, entre autres une *Vie de saint Dominique* et une Histoire abrégée de son ordre, deux cents sermons et deux livres pour l'instruction des prédicateurs; un ouvrage manuscrit composé par l'ordre de Grégoire X sur ce qui devait être traité au concile général de Lyon.

HUMBELINE (sainte), sœur de S. Bernard –

HUNA, prêtre anglais, florissait après le milieu du VII[e] siècle, et fut le confesseur des religieuses du monastère d'Ely, fondé par sainte Andrye ou Etheldrède, donna la sépulture à la sainte fondatrice dont il était aussi le directeur. Il est nommé saint par Thomas d'Ely.

HYACINTHE ORFANEL, dominicain espagnol, naquit à Valence en 1578. Ayant été envoyé par ses supérieurs dans le Japon, en qualité de missionnaire, il y fut brûlé vif l'an 1622, à l'âge de quarante-quatre ans. Il est auteur d'une *Histoire de la prédication de l'Évangile au Japon*.

HYBISTION (saint), abbé en Egypte, est loué dans les *Vies des Pères*, qui lui donnent le titre de saint.

HYMMÉNIODE (saint), premier abbé de Saint-Maurice en Valais, est honoré près de Salins en Franche-Comté.

HYACINTHE (saint), martyr.
v. Rohrbacher XIX, 31.

I

ICARD (saint) est honoré près d'Avignon.

ICELIE, épouse du préfet de Constantinople, florissait dans le milieu du V[e] siècle. Elle établit dans une église près de la ville l'usage de célébrer, avec des cierges, l'hypapante, qui correspond à notre fête de la Purification de la sainte Vierge; et cette cérémonie passa bientôt après de l'Orient dans l'Eglise latine. Cyrille de Scythopolis, qui donne à Icélie le titre de sainte, nous apprend qu'elle faisait venir dans cette église, dite du Cathisme, et qui était dédiée à Notre-Dame, le jeune Théodose, pour qu'il servît les moines dans les offices qu'on y célébrait. Ce Théodose est le même qui devint si célèbre, dans la suite, sous le nom de saint Théodose le Cénobiarque.

IDE (la bienheureuse), religieuse de l'ordre de Cîteaux, était native de Louvain et mourut sur la fin du XIII[e] siècle. Le Ménologe de Cîteaux lui donne le titre de bienheureuse.

IDINAEL (saint) est honoré à Quimperlé, où se gardent ses reliques.

IDIUMET (saint) est patron de Châteaulin, dans le diocèse de Quimper.

IDE (la bienheureuse), abbesse d'un monastère de Cologne, florissait au commencement du XI[e] siècle. C'est à sa prière qu'Alexandre, chanoine de Liége, continua l'Histoire des évêques de Liége.

IGLUR (saint) est patron d'une église en Bretagne.

IGNACE AZEVEDO (le vénérable), jésuite portugais et martyr, naquit à Oporto en 1527, entra dans l'ordre des Jésuites, et il était recteur de leur maison de Brague, lorsqu'il se rendit au Brésil pour y travailler à la conversion des infidèles. Sa santé, épuisée par les fatigues du ministère, l'obligea à revenir à Lisbonne; mais son zèle pour la propagation de la foi le fit repartir à la tête d'une troupe de trente-neuf missionnaires, qui s'embarquèrent en 1570, pour aller convertir les sauvages du Brésil. Pendant qu'ils se rendaient à leur destination, un corsaire de Dieppe, nommé Sourie, captura leur vaisseau et les immola tous aux mânes de Calvin, dont il avait embrassé les dogmes. En 1742, Benoît XIV porta un décret pour préparer la béatification d'Ignace Azevedo et de ses compagnons.

IGNACE CAPIZZI (le vénérable), prêtre sicilien, fut le modèle du clergé séculier, et mourut saintement à Palerme, en 1783.

IGNACE DELGADO (le vénérable), évêque de Mellipotamie et martyr au Tong-King, naquit vers la fin de 1763, à Villa Felice en Aragon, et entra, jeune, dans l'ordre de Saint-Dominique. Se sentant appelé à l'état de missionnaire, il fut envoyé par ses supérieurs au Tong-King en 1790, et quatre ans après, il fut élevé à la dignité épiscopale et fait coadjuteur du vicaire apostolique du Tong-King oriental. Lorsque Pie VI l'eut nommé vicaire apostolique, il se choisit pour coadjuteur le vénérable Dominique Hénarès, son compatriote et son confrère. Il y avait près de quarante-huit ans qu'il se dévouait sans réserve au bien spirituel des Tong-Kinois, lorsqu'il fut arrêté le 29 mai 1838, à Kien Lao, pendant que les fidèles de cette chrétienté l'emportaient dans une retraite pour le soustraire aux recherches des mandarins. Ceux qui le portaient s'étant sauvés à l'approche des soldats, il fut pris, chargé de chaînes, et quoiqu'il ne pût marcher, à cause de son grand âge, on le promena tout ce jour-là au son du tambour et au milieu des chants qu'inspirait la joie d'une telle capture. Le soir on le plaça dans une cage de bois très-étroite. Arrivé à Vi-Hoang, résidence du gouverneur de la province, il fut mis dans la prison publique avec les malfaiteurs. Dans son premier interrogatoire, il ré-

pondit aux questions qui ne concernaient que sa personne, déclara qu'il était venu au Tong-King pour faire connaître et aimer Jésus-Christ, et qu'il se faisait gloire d'être son ministre; mais sur les points qui pouvaient compromettre ses confrères, ses réponses furent vagues et souvent même il garda le silence, de peur de fournir de nouveaux prétextes à la persécution. Le roi Minh-Mênh, à qui on envoya cet interrogatoire, ordonna de lui en faire subir un second dans lequel on le forcerait à découvrir ses complices. Mais on ne put lui arracher aucun aveu compromettant, et ses juges, qui ne pouvaient s'empêcher d'admirer sa fermeté, sa présence d'esprit et la sagesse de ses réponses, portèrent contre lui une sentence qui le condamnait à la décapitation et qui fut confirmée par le roi; mais elle ne put être exécutée que sur son cadavre; car les tortures horribles qu'il venait de subir, jointes à une maladie grave, l'enlevèrent de ce monde le 11 juillet 1838, à l'âge de soixante-treize ans. Les mandarins ayant appris sa mort firent transporter son corps sur le lieu de l'exécution où le bourreau lui trancha la tête qui resta exposée pendant trois jours. On la mit ensuite dans une corbeille pleine de pierres, et on la jeta dans le fleuve, à l'endroit où il est le plus profond, afin que les chrétiens ne pussent la retrouver; mais trois mois et demi après, un pêcheur chrétien la découvrit : elle était intacte; les cheveux, la barbe, les traits même n'avaient subi aucune altération. Le reste de son corps repose à Bin-Chu, et l'on garde au séminaire des Missions-Etrangères un morceau du bois de la cage dans laquelle il fut renfermé.

IGNEUC ou IGNE[illegible] évêque de [illegible] saint dans tous les anciens monuments qui en font mention.

IGNY (saint), *Ginacus*, est honoré dans le Mâconnais.

ILHER (saint), *Ilherus*, évêque régionnaire, est honoré à Saint-Damas de Bruges.

ILLAN (saint) est patron d'une église dans le diocèse de Saint-Brieuc.

IMAR (le bienheureux), reclus à Armagh, en Irlande, florissait au commencement du XII[e] siècle. Il fut le maître de saint Malachie, qui passa plusieurs années sous sa conduite, et dont il continua d'être le directeur, même après que son disciple eut été honoré de la dignité épiscopale. Autour de sa cellule, il se forma un petit monastère qu'il gouverna, et qui prit le nom de Saint-Pierre.

IMBERT (saint) est patron d'une église, pres de Neufchâtel en Suisse.

INA, roi de West-Sex, ou des Saxons occidentaux, monta sur le trône en 691, et se rendit célèbre par les victoires qu'il remporta sur les rois, ses voisins, qui troublaient la tranquillité de ses Etats. Aussi grand législateur que vaillant guerrier, il donna à ses sujets des lois pleines de sagesse, et fit régner partout le bon ordre et la justice. Il fonda un grand nombre d'établissements pieux et fit rebâtir avec une magnificence vraiment royale l'abbaye de Glastenbury. Les historiens parlent avec admiration des sommes immenses qu'il consacra à cette restauration; ce qui l'a fait regarder comme le second fondateur de cette célèbre abbaye. En 728, après un règne de trente-sept ans, il abdiqua en faveur d'Ethelheard, son parent, se rendit à Rome avec la reine sa femme, et ils prirent, l'un et l'autre, l'habit monastique dans cette ville où il avait fondé, quelques années auparavant, un collége anglais. C'est pour subvenir à la dotation de cet établissement qu'il avait établi le *Romescot*, qui consistait dans une taxe d'un sou par an, imposée sur chaque maison de son royaume. Il passa le reste de sa vie dans les exercices de la pénitence, et après sa mort, sa sainteté fut attestée par divers miracles. Quelques calendriers le nomment sous le 6 février.

INFROID (saint), *Infridus*, evêque de Cavaillon, est honoré à l'église de Saint-Trophime d'Arles, où sont ses reliques.

INGAUD (saint), *Ingoaldus*, est honoré dans l'église de Saint-Sauve à Montreuil, et ses reliques s'y trouvent dans la châsse d'argent où se gardent celles de Saint-Sauve.

INGONDE, épouse de saint Herménigilde, était fille de Sigebert, roi d'Austrasie, et de Brunehaut. Son mari, fils de Lévigilde, roi des Goths d'Espagne, était arien comme son père, et comme elle tenait vivement à la foi catholique, elle entreprit sa conversion. Mais pendant qu'elle travaillait à rendre Herménigilde catholique, la reine Goswinde, sa belle-mère, lui faisait souffrir à elle-même toutes sortes de mauvais traitements pour la contraindre à l'apostasie. Herménigilde prit la défense de sa femme; ce qui le fit exiler à Séville par le roi son père. Lorsque celui-ci apprit que le jeune prince avait abjuré l'arianisme, il en fut si outré, qu'il jura de le déshériter et même de le faire périr : menace qu'il exécuta ensuite de la manière la plus barbare. Après le martyre d'Herménigilde en 586, Ingonde, qui avait été livrée par trahison entre les mains de son beau-père, fut transportée en Afrique et elle y mourut en prison, victime de son attachement à la vraie foi.

INJURIOSE (saint), *Injuriosus*, abbé du monastère de Saint-Oyend, connu depuis sous le nom d'abbaye de Saint-Claude, était honoré autrefois dans son ordre.

INNOCENT, solitaire du mont des Olives, près de Jérusalem, avait quitté la cour de l'empereur Constance pour servir Dieu dans la retraite. Ayant été ordonné prêtre, il fit bâtir en l'honneur de saint Jean-Baptiste une chapelle dans laquelle il plaça des reliques du saint précurseur. Il donnait aux pauvres tout ce qui lui paraissait superflu, non-seulement dans sa cellule, mais encore dans celle des autres, et ceux-ci le lui laissaient prendre, sachant le bon usage qu'il en faisait. Pallade rapporte qu'il fut témoin de la guérison qu'il opéra sur un jeune homme qui était paralytique et possédé du démon. Il mourut sur la fin du IV[e] siècle.

ISAAC, patriarche, fils d'Abraham et de Sara, naquit l'an 1896 avant Jésus-Christ. Il fut appelé Isaac, c'est-à-dire, *ris*, parce que, lorsqu'un ange vint annoncer à Sara, alors âgée de quatre-vingt-dix ans, qu'elle aurait un fils, elle ne put s'empêcher de rire d'une promesse à laquelle elle ne crut pas d'abord. Il avait vingt-cinq ans, et il faisait la joie et la consolation de ses parents dont il était l'unique fils, lorsque Dieu, pour éprouver la foi d'Abraham, lui ordonna de l'immoler. Abraham obéit sans hésiter, et déjà il levait le fer sur son fils pour consommer le sacrifice, lorsqu'un ange arrêta sa main. Quinze ans après, il lui fit épouser Rebecca, nièce de Sara, laquelle, après vingt ans de mariage, eut d'une seule couche, Esaü et Jacob. Dans un temps de famine, il se retira à Gerare où il fut bien accueilli du roi Abimélech; mais la bénédiction que Dieu répandait sur ses biens, et surtout sur ses troupeaux, ayant excité la jalousie des habitants, il alla se fixer à Bersabée, où Dieu lui renouvela les promesses qu'il avait faites à son père. Parvenu à l'âge de cent trente-sept ans, devenu aveugle et se croyant près de sa fin, il voulut donner sa bénédiction paternelle à Esaü; mais Jacob, conseillé par Rebecca, se fit passer pour son frère aîné, et reçut la bénédiction destinée à Esaü. Isaac, averti de cette substitution, la ratifia et ne rétracta rien des souhaits qu'il avait faits à Jacob. Il vécut encore quarante-trois ans et mourut dans sa cent quatre-vingtième année. Ses deux fils l'enterrèrent dans le champ d'Ephron, à côté d'Abraham et de Sara. Il n'est pas nommé dans les calendriers des Grecs, ni dans ceux des Latins, cependant on ne peut douter de sa béatitude céleste, puisque Notre-Seigneur parle du

oyaume des cieux avec Abraham, *Isaac* et Jacob. Les Éthiopiens le placent avec le prophète Jérémie au 1er mai ; d'autres au 25 mars, avec le crucifiement de Jésus-Christ.

ISAAC, solitaire de Scété, fut désigné par l'assemblée des frères pour être élevé au sacerdoce, afin de desservir l'église de ce désert, mais lorsqu'il fut informé de leur intention, il prit la fuite et alla se cacher dans un champ, au pied d'un arbre touffu dont les branches le dérobaient à tous les regards. Plusieurs solitaires étant allés à sa recherche, arrivèrent un soir près du lieu de sa retraite; ils passèrent la nuit près du champ où il s'était réfugié. L'âne qui portait leurs vivres et qu'ils avaient débridé, afin qu'il pût paître en liberté, arriva au pied de l'arbre où il se tenait caché. Le lendemain, les solitaires, en cherchant leur âne, trouvèrent Isaac, et après l'avoir arrêté, comme ils se disposaient à le lier pour l'emmener de force, il leur dit : « Ne me faites pas violence : je ne veux pas vous résister, de peur d'aller contre la volonté de Dieu, qui veut probablement que je sois élevé au sacerdoce, malgré mon indignité. » Il se laissa donc ordonner et remplit les fonctions du saint ministère à la satisfaction universelle. Un de ses principaux disciples fut saint Moyse dit le Voleur, à cause de son premier état.

ISAYE (saint), frère de saint Paëse, était fils d'un marchand espagnol, qui leur laissa, en mourant, 5,000 écus de marchandises et des esclaves. Après qu'ils se furent partagé cette succession, ils se consultèrent sur l'état qu'ils devaient embrasser. Si nous continuons l'état de notre père, se dirent-ils, d'autres jouiront, après notre mort, des biens que nous aurons amassés, et même, il est possible que, dès notre vivant, les voleurs nous en dépouillent ou qu'un naufrage les engloutisse : faisons-nous donc solitaires, afin de sauver nos âmes. Ils exécutèrent cette résolution, mais non pas tous deux de la même manière. Paëse donna aux monastères, aux églises et aux prisons tout ce qu'il possédait et apprit un métier pour fournir à sa subsistance dans le désert. Isaye garda ce qu'il possédait, mais il le consacra à la fondation d'un monastère dans lequel il se fixa avec quelques frères. Il exerçait l'hospitalité envers tous ceux qui se présentaient, retenait les vieillards qui ne pouvaient plus, à cause de leur âge, gagner leur vie et donnait asile aux malades jusqu'à ce qu'ils fussent guéris : tous les samedis et les dimanches, il faisait dresser des tables pour régaler les nécessiteux qui se présentaient. C'est dans ces œuvres de miséricorde qu'il passa le reste de sa vie, et il mourut vers le commencement du Ve siècle.

ISIDORE, moine d'Egypte, était un bourgeois d'Alexandrie, qui renonça au monde et quitta ses biens pour entrer dans un monastère où il y avait trois cent trente frères. S'étant présenté à l'abbé, il lui dit : « Mon père, je veux être dans vos mains ce qu'est le fer dans les mains du forgeron. » L'abbé lui répondit : Je vous ordonne de vous tenir à la porte du monastère et de vous jeter aux pieds de tous ceux qui entreront ou sortiront, en leur disant : « Ayez la charité de prier pour moi, parce que mon âme est attaquée de la lèpre. » C'est ainsi qu'il passa sept années. Saint Jean Climaque, dans un voyage qu'il fit en Egypte, eut l'occasion de le voir et il lui demanda quels avaient été ses sentiments pendant une aussi longue épreuve : — *La première année, je me suis regardé comme un esclave condamné pour ses péchés et j'ai soutenu de rudes combats ; la seconde, j'ai été tranquille et plein de confiance en Dieu ; pendant la troisième, j'ai souffert avec joie les humiliations.* Ce saint pénitent parvint à un tel degré de vertu, que son abbé résolut de le faire élever au sacerdoce. Isidore, qui, par humilité, redoutait cette élévation, demanda un délai pour consulter Dieu, et mourut sept jours après.

ISLEF (saint), *Islavus*, évêque en Islande, florissait sur la fin du XIe siècle. Il eut pour disciple saint Ogmond, qui fut aussi revêtu du caractère épiscopal dans cette île.

ISLUC (saint) est patron d'une église dans le pays de Cornouailles en Angleterre.

ISMAEL (saint), évêque en Angleterre, était disciple de saint Théliau, qui lui conféra l'onction épiscopale. Il fonda, dans le pays de Ross, un monastère qui prit le nom de Saint-Ismaël ou de Saint-Ysam. Il mourut vers la fin du VIe siècle.

ISME (saint), *Istmius*, moine de Taloire, dans le diocèse de Genève, florissait dans le milieu du XIe siècle. Ses reliques, qui se gardent avec celles de saint Ismidon, son confrère, et peut-être même son parent, sont exposées à la vénération des fidèles, trois fois par an.

ISMIDON (saint), moine de Taloire, dans le diocèse de Genève, florissait dans le XIe siècle et mourut l'an 1050. Ses reliques sont exposées à la vénération des fidèles, trois fois par an.

J

JACOB, patriarche, fils d'Isaac et de Rebecca, naquit vers l'an 1836 avant Jésus-Christ. Il était frère jumeau d'Esaü qui, étant venu au monde avant lui, fut regardé comme l'aîné. Rebecca eut toujours une prédilection marquée pour Jacob, à cause de la douceur de son caractère, et parce qu'il l'aidait dans la gestion des affaires domestiques. Une autre raison de cette préférence, c'est qu'ayant consulté le Seigneur pendant sa grossesse, il lui fut répondu que des deux fils qu'elle portait dans son sein, le plus jeune assujettirait l'aîné. Esaü ayant vendu à Jacob son droit d'aînesse pour un plat de lentilles, Jacob, guidé par les conseils de sa mère, reçut, à la place d'Esaü, la dernière bénédiction d'Isaac. Obligé ensuite de fuir pour échapper au ressentiment de son frère irrité de ce qu'il s'était ainsi substitué à sa place, il se retira en Mésopotamie, près de Laban, son oncle. Sur sa route, il vit en songe une échelle mystérieuse, qui s'élevait de la terre au ciel et sur laquelle les anges montaient et descendaient, et au sommet de laquelle Dieu se tenait; vision qui exprimait la communication que Dieu se proposait d'établir avec le peuple dont Jacob serait le père. Arrivé chez Laban, il s'engagea à le servir sept ans, à condition qu'il obtiendrait sa fille Rachel pour épouse. Ce terme écoulé, Laban substitua Lia, qui était l'aînée, à Rachel, et pour obtenir la main de celle-ci, il lui fallut encore servir sept autres années. Après un séjour de près de vingt ans chez son oncle, celui-ci voulait le frustrer, à son départ, d'une partie de ce qu'il avait acquis par son travail ; mais il finit par renoncer à ses injustes prétentions, et ils se quittèrent en amis. Jacob eut ensuite une lutte mystérieuse avec un ange, dans laquelle il eut le dessus, et l'ange changea son nom en celui d'Israël, mot qui signifie *fort contre Dieu*. Il était à Béthel, lorsqu'il perdit Rachel, qui mourut en mettant au monde Benjamin. Joseph, autre fils de Rachel, ayant été vendu par ses frères, Jacob qui l'aimait tendrement et qui crut qu'il était devenu la proie d'une bête féroce, le pleura pendant longtemps. Lorsqu'il eut appris que ce fils chéri était vivant, qu'il était même premier ministre du roi

d'Egypte, il se rendit près de lui avec toute sa famille. Il vécut encore dix-sept ans en Egypte, où il mourut de la mort des justes, l'an 1689 avant Jésus-Christ, à l'âge de cent quarante-sept ans. Lorsqu'il sentit approcher sa fin, il fit promettre à Joseph, dont il adopta les deux fils, Manassès et Ephraïm, de reporter ses os dans la terre de Chanaan, et en bénissant ses fils, il prédit à chacun d'eux les destinées des douze tribus dont ils étaient la souche. Joseph fit embaumer son corps et alla l'ensevelir à Mambré, près d'Hébron, à côté d'Abraham et d'Isaac.

JACQUELBERT (saint) est honoré entre Calais et Boulogne, où il y a une église de son nom.

JACQUELINE (la vénérable), sœur d'un comte de la Pouille, déguisa son sexe pour se retirer dans la solitude. Elle est mentionnée par Thomas de Cantipré.

JACQUES DE VITRY, évêque de Frascati et cardinal, naquit à Vitry, près de Paris. Ayant embrassé l'état ecclésiastique et reçu la prêtrise, il fut nommé curé d'Argenteuil, dans le diocèse de Paris; mais il quitta ce bénéfice au commencement du XIIIe siècle, pour aller habiter les Pays-Bas, attiré par la réputation de sainteté dont jouissait par toute la chrétienté l'illustre Marie d'Oignies. Il prit l'habit de chanoine régulier dans le convent de ce bourg, et les entretiens qu'il avait avec la sainte contribuèrent beaucoup à le faire avancer dans la perfection. Lorsqu'elle mourut, en 1213, Jacques écrivit sa Vie. Il prêcha ensuite la croisade contre les Albigeois, puis contre les Sarrasins. Ayant suivi les croisés dans la terre sainte, il fut fait évêque de Ptolémaïde, d'où il passa sur le siége patriarcal de Jérusalem. Le pape Grégoire IX, qui l'aimait et l'estimait, le fit cardinal-évêque de Frascati et lui confia diverses légations dont il s'acquitta avec autant de zèle que de talent. Il mourut saintement à Rome, l'an 1244, et son corps, comme il l'avait prescrit, fut reporté à Oignies et inhumé près du tombeau de la sainte dont il avait été le biographe. Il a aussi laissé une *Histoire d'Orient*, qui commence à Mahomet, des *Lettres* et des *Sermons*.

JACQUES DU PUY, frère mineur et martyr à Acre, en Palestine, se trouvait dans cette ville lorsqu'elle fut assiégée, en 1266, par Bibare, sultan d'Egypte qui, s'étant rendu maître du château de Sophet, envoya un émir sommer les assiégés de se faire musulmans, sans quoi il les ferait tous mourir, leur laissant jusqu'au lendemain pour se décider. Secondé par un de ses confrères, nommé Jérémie, Jacques exhorta pendant toute la nuit les habitants à rester fermes dans la foi, et plus de six cents préférèrent la mort à l'apostasie. Le sang de ces généreux martyrs formait un ruisseau qui coulait de la montagne jusqu'au fond de la vallée voisine. Quant aux deux franciscains, ils furent écorchés tout vifs, ainsi que le supérieur des Templiers, puis fustigés et enfin décapités un 25 de juin.

JACQUES DE TODI, ou JACOPONE, (le bienheureux), de l'ordre des frères mineurs, né vers le milieu du XIIIe siècle, d'une famille noble de Todi, fut le contemporain et l'ami du Dante, et s'exerça comme lui à la poésie. Il était marié, et il ne pensait pas à quitter le monde, lorsqu'un accident imprévu le rendit veuf. Ayant obligé son épouse, qui était d'une grande piété, à assister à un bal, le plafond de la salle s'écroula et écrasa une partie des assistants. Sa femme ayant été retirée des décombres, pendant qu'il lui donnait des soins pour essayer de la rappeler à la vie, il s'aperçut que son corps était recouvert d'un cilice. Cette mort tragique d'une épouse chérie et qu'il croyait devoir s'imputer, le plongea dans une espèce de désespoir, et il erra quelque temps comme un fou dans la campagne. Lorsque la raison lui fut revenue, il distribua ses biens aux pauvres et entra chez les frères mineurs, où, par humilité, il voulut toujours rester frère convers. Il mourut en 1306, et la réputation de sainteté qu'il s'était acquise pendant sa vie, lui mérita, après sa mort, le titre de bienheureux que lui donnent les Italiens. Il a composé des cantiques sacrés qui sont encore admirés aujourd'hui en Italie. Il a aussi laissé des poésies latines, et quelques écrivains le font auteur du *Stabat Mater*, que d'autres attribuent à Innocent III.

JACQUES DE MANTOUE (le bienheureux), évêque de cette ville, sortait de l'illustre famille des Benefatti. Etant entré dans l'ordre des frères prêcheurs, il eut pour maître Nicolas Bocasini, qui devint plus tard pape sous le nom de Benoît XI. Après la mort de l'évêque de Mantoue, arrivée en 1320, les habitants de cette ville, qui étaient les compatriotes du bienheureux Jacques, le demandèrent pour pasteur à Jean XXII, et ce pape s'empressa de faire droit à leur demande. Le nouveau prélat fut accueilli avec de grandes acclamations, et il ne tarda pas à réaliser la haute espérance que les Mantouans avaient conçue de son épiscopat. Il les instruisait par ses discours, les édifiait par ses exemples, les soulageait dans leurs besoins et les consolait dans leurs peines. L'opinion qu'on avait de sa sainteté fut confirmée par des miracles, même de son vivant et après sa mort, qui arriva le 19 novembre 1338.

JACQUES DE SOTO (le bienheureux), religieux de l'ordre de la Merci et martyr, fut mis à mort par les barbares d'Afrique, avec saint Raymond, du même ordre.

JACQUES D'OLD (le vénérable), du tiers ordre de Saint-François, mourut l'an 1404, et il est honoré à Lodi.

JACQUES DE LAVINE (le vénérable), l'un des administrateurs de l'hôpital de Donzy en Nivernais, et martyr, fut massacré, avec dix autres, par les protestants, en haine de la religion catholique, le 20 août 1569. Leurs corps, qui étaient restés dans un jardin, à Croiselle, furent transférés solennellement à l'église de Notre-Dame-du-Pré, le 25 avril 1578, et inhumés près de l'autel de Saint-Blaise.

JACQUES WIEKI, jésuite polonais, se distingua par sa science et par son zèle pour la défense de la religion. Il combattit avec succès, par ses prédications et par ses ouvrages, les différentes sectes qui infestaient la Pologne et la Transylvanie. Il mourut en odeur de sainteté, à Cracovie, l'an 1597, à cinquante-sept ans. Il a laissé en latin : *De sanctæ missæ sacrificio; de purgatorio; de Divinitate Christi et Spiritus Sancti*, et en polonais, plusieurs ouvrages sur les Evangiles et une version de la Bible.

JACQUES DANÈS, évêque de Toulon, naquit en 1601, à Paris, d'une famille honorable, et parvint par son mérite à la place de premier président de la cour des comptes de cette ville; il devint ensuite intendant du Languedoc. Ayant perdu Marguerite de Thou, sa femme, et un fils qu'il en avait eu, il résolut d'embrasser l'état ecclésiastique, et après avoir reçu la prêtrise, il devint maître de l'oratoire du roi et conseiller d'Etat ordinaire. En 1640, il fut nommé évêque de Toulon, et c'est alors que ses vertus brillèrent dans tout leur éclat. Il se fit surtout remarquer par sa fermeté pour soutenir les droits de l'Eglise dans l'assemblée de Mantes, en 1641. Ses infirmités ne lui permettant plus de remplir les devoirs de l'épiscopat, il se démit de son siége en 1656, pour ne plus s'occuper que de bonnes œuvres. Il fit plusieurs fondations pieuses, répandit dans le sein des pauvres les grands biens qu'il avait hérités de ses pères et passa le reste de sa vie dans la prière et les pratiques de la pénitence. Il mourut à Paris, en odeur de sainteté, le 5 juin 1662, et il fut inhumé dans l'église de Sainte-Geneviève-des-Ardents. Son corps fut transféré en 1747 dans celle de la Madeleine.

JACQUES DE GABIROU (le vénérable), martyr à Salindres dans le diocèse de Nîmes, fut mis à mort par les calvinistes, en haine de la religion chrétienne, le 17 mars 1703.

JACQUES NAM (le vénérable), prêtre tong-kinois et martyr, naquit en 1778, dans le vicariat apostolique du Tong-King occidental et exerça les fonctions de catéchiste avant d'être élevé au sacerdoce. Il était prêtre depuis plusieurs années, lorsqu'il fut arrêté dans la commune de Vinch-Tri chez Antoine Dich, riche propriétaire qui lui avait donné asile et qui partagea sa captivité et son martyre, ainsi que Michel Mi, gendre de Dich. Conduits à Vi-Hoang, chef-lieu de la province de Nam-Dinh, ils subirent divers interrogatoires et les tortures ne leur furent pas ménagées. Jacques fut interrogé le premier, mais les mandarins voyant sa résolution, sentirent qu'ils seraient vaincus s'ils poussaient les choses trop loin; aussi ne le mirent-ils pas même à l'épreuve des coups de verges. Ils ne le chargèrent que d'une cangue très-légère et lui permirent d'aller visiter, tous les jours, les autres captifs, et il profita avec bonheur de cette permission pour consoler et encourager les chrétiens détenus pour cause de religion. Condamné à mort, il fut exécuté le 12 août 1838 avec Antoine Dich et Michel Mi. Ils se rendirent gaiment au supplice, s'entretenant du bonheur dont ils allaient jouir et faisant leurs adieux aux chrétiens de leur connaissance qui se trouvaient mêlés dans la foule; leurs corps furent reportés avec pompe à Venh-Tri et leurs funérailles furent célébrées comme une fête, au milieu d'un grand concours de fidèles. Le séminaire des Missions-Etrangères possède quelques morceaux des vêtements et de la cangue de Jacques Nam qui fut décapité à l'âge de soixante ans.

JAGUNIER (saint), est honoré dans le diocèse de Vannes en Bretagne.

JANVIERE (sainte), *Januaria*, est honorée comme vierge à Gubio en Italie.

JAVRIN (saint), *Javorinus*, est honoré en Berri.

JAXILEE (le bienheureux), prêtre de Reims, fut martyrisé à Oxford en Angleterre par les hérétiques.

JEAN L'ADIABENE (saint), martyr en Perse, souffrit l'an 346, pendant la grande persécution de Sapor II.

JEAN (saint), évêque de Beth-Séleucie et martyr pendant la persécution de Sapor II, fut mis à mort au château de Beth-Hascita, par ordre d'Ardascire, frère de Sapor et gouverneur d'Adiabène, l'an 346.

JEAN DE CALAME (le vénérable), moine d'Egypte, habitait depuis vingt-quatre ans son monastère, sans en être sorti une seule fois, lorsqu'il alla visiter sa sœur qui était religieuse et qui désirait ardemment le voir une fois avant de mourir. Elle lui avait même écrit que s'il lui refusait cette consolation, elle irait elle-même le visiter; il se rendit à ses désirs. Mais lorsqu'il fut arrivé, voyant qu'elle ne le reconnaissait pas, il feignit d'être un voyageur qui n'était entré que pour demander un verre d'eau et il s'en retourna dans sa solitude où il mourut sur la fin du IVe siècle.

JEAN (saint), anachorète en Egypte, vivait seul dans un désert. Il y passa les trois premières années sous un roc, toujours debout, sans jamais se coucher ni même s'asseoir et sans goûter de sommeil que quand la nature ne pouvait plus résister. Il ne prenait de nourriture que le dimanche, et le corps du Seigneur, qu'il recevait ce jour-là, le soutenait pendant toute la semaine. Après trois ans d'un pareil genre de vie, il entreprit de visiter les solitaires du voisinage, se proposant de les édifier par de saintes instructions, mais tous les dimanches il revenait dans sa caverne pour y recevoir l'eucharistie. Pendant la semaine, les moments qu'il ne consacrait pas à instruire les frères, il les employait à fabriquer avec des feuilles de palmier, des sangles pour les chevaux. Dieu lui avait accordé le don de lire dans les cœurs et de connaître les pensées des frères qu'il visitait; aussi il écrivait aux supérieurs des monastères du voisinage, pour leur signaler ceux qui marchaient négligemment dans les voies du Seigneur et ceux qui faisaient des progrès dans la perfection, les excitant tous à s'appliquer à l'étude des choses célestes, afin d'avancer dans la vertu. Il était déjà avancé en âge lorsque Rufin visita son désert, et il mourut vers la fin du IVe siècle, avec la réputation d'avoir surpassé tous les autres solitaires du pays par ses austérités et par la sainteté de sa vie.

JEAN (saint), anachorète en Syrie, s'était retiré dans un lieu marécageux exposé au Nord. Lorsque Théodoret, évêque de Cyr, le visita, il y avait vingt-cinq ans qu'il y supportait les injures de l'air et les vicissitudes des saisons, sans autre abri que le ciel. Il s'était tellement habitué à se passer des commodités de la vie, qu'il ne daignait pas même recourir à celles qui paraissent indispensables même à des anachorètes, et qu'il se privait de celles qui se présentaient d'elles-mêmes. Ainsi quelqu'un ayant mis en terre, à l'endroit où Jean se couchait pour dormir, une amande, et ce fruit ayant produit, avec le temps, un arbre dont l'ombrage le protégeait, il coupa l'arbre pour être privé de son abri. Il florissait au commencement du Ve siècle.

JEAN DE DIOLQUE, solitaire en Egypte, sur le bord de la Méditerranée, est qualifié d'homme saint par Rufin, dans la *Vie des Pères*.

JEAN (le bienheureux), évêque de Châlons-sur-Saône, florissait dans le Ve siècle, et mourut vers l'an 490. Il eut saint Silvestre pour successeur.

JEAN DE PARASEME (saint), solitaire à Ptolémaïde, vivait en reclus dans une cellule au milieu de la ville. Jean Mosch nous apprend qu'il opéra des miracles, avant et après sa mort qui eut lieu au VIe siècle.

JEAN L'HUMBLE, anachorète près de Rose, vécut et mourut dans une caverne sans être connu que de Dieu. Après sa mort, on aperçut, sur la montagne qu'il avait habitée, une grande lumière. Comme cette lumière apparaissait toutes les nuits, les habitants du bourg voisin se rendirent sur la montagne, mais ils ne virent aucune trace de feu. Ce phénomène dura trois mois jusqu'à ce qu'on eût découvert la caverne où était mort le serviteur de Dieu. En y entrant on trouva son corps revêtu d'un cilice et couvert d'un manteau, tenant entre ses mains une croix d'argent. Auprès de lui était un papier sur lequel étaient écrits ces mots : L'humble Jean est mort en l'indiction quinzième, ce qui indiquait qu'il y avait plus de sept ans qu'il avait cessé de vivre. Cependant, malgré ce laps de temps, le cadavre était aussi entier et aussi exempt de corruption que s'il ne fût mort que depuis quelques heures. On le transporta dans une église voisine où on lui donna une sépulture honorable. Ce saint personnage florissait sur la fin du VIe siècle.

JEAN LE JEUNEUR, évêque de Constantinople, fut surnommé le Jeûneur, à cause du peu de nourriture qu'il prenait. A peine fut-il élevé sur le siége patriarcal qu'il prit le titre d'évêque œcuménique, ce qui lui attira les réprimandes du pape Pélage II et de saint Grégoire le Grand. Il était non-seulement dur à lui-même, mais encore aux autres, et son zèle se ressentait de la roideur de son caractère. Il avait de grandes vertus et il s'illustra non-seulement par ses austérités, mais aussi par sa charité envers les pauvres, auxquels il donnait tout. A sa mort, arrivée en 595, on ne lui trouva qu'une robe usée et un mauvais lit en bois que l'empereur Maurice voulut avoir et sur lequel il couchait de temps en temps pour pratiquer la pénitence. Jean le Jeûneur a laissé des Homélies et deux Pénitentiels. Saint Grégoire, qui a dit de lui qu'*il eût mieux valu qu'il entrât plus de viande dans sa bouche et qu'il en sortît moins de paroles contre l'Eglise romaine*, l'appelle cependant *un homme saint, très-saint, de sainte mémoire*, et les Grecs l'honorent le 2 septembre.

JEAN DE PERSE, solitaire en Arabie, fit le voyage de Rome pour visiter le tombeau des saints

apôtres Pierre et Paul, sous le pontificat de Grégoire le Grand. Se trouvant un jour sur le passage du saint pape, il voulut se prosterner devant lui, mais Grégoire se jeta aussitôt à ses pieds et y resta jusqu'à ce que Jean se fût relevé. Il lui donna ensuite trois écus et fit pourvoir à tous ses besoins. C'est lui-même qui, à son retour, raconta ce trait à Jean Mosch. Un solitaire lui ayant demandé s'il espérait le royaume de Dieu, il répondit : *Et pourquoi ne l'espérerais-je pas, puisque je m'efforce d'imiter les différentes vertus des patriarches, des prophètes et des apôtres ? Je crois aussi fermement que le bon larron, que celui qui par sa bonté m'a fait tant de grâces, me donnera aussi son royaume.*

JEAN (le bienheureux), abbé de Raithe, monastère situé sur le bord de la mer Rouge, était ami de saint Climaque, et florissait dans le VIIe siècle. Ce fut à sa prière que ce saint mit par écrit les instructions qu'il donnait à ses moines. C'est ce qu'il fit en composant son excellent ouvrage intitulé l'*Echelle*, en grec *Climax*, d'où lui est venu son surnom de Climaque. Il l'adressa à l'abbé de Raithe avec une lettre dans laquelle il lui dit : il n'y a qu'un maître aussi consommé que vous, qui puisse mettre la dernière main à cet ouvrage.

JEAN MOSCH, prêtre et abbé du monastère de Saint-Théodose à Jérusalem, eut pour disciple saint Sophrône, qui devint dans la suite patriarche de Jérusalem. Il y avait vingt ans qu'ils vivaient ensemble lorsque Jean se démit de sa dignité pour voyager avec son cher disciple. Etant allés visiter les monastères d'Egypte, vers l'an 610, saint Jean l'Aumônier les retint pendant deux ans à Alexandrie et les employa avec succès à l'extirpation de l'eutychianisme et de plusieurs abus qui s'étaient glissés dans son diocèse. Ils visitèrent ensuite les autres monastères de l'Orient, d'où ils se rendirent à Rome où Jean Mosch mourut vers l'an 619 selon les uns, et en 630 selon d'autres. Il est auteur du *Pré spirituel* qu'il dédia à saint Sophrône et qui est un recueil des vertus, des maximes et des miracles des plus illustres solitaires qu'il avait visités. Le syle en est simple, mais intéressant : tout y respire l'édification et la piété. Quelques auteurs lui donnent le titre de bienheureux.

JEAN MARON ou LE MARONITE, patriarche d'Antioche, fut nommé à ce siége par le pape Honorius. Il faisait sa résidence habituelle au mont Liban, où il fut inhumé. Il mourut vers le milieu du VIIe siècle. Quoiqu'on l'ait accusé d'avoir penché pour le monothélisme, il s'en montra au contraire un des plus zélés antagonistes.

JEAN DE CATHARES (saint), abbé, était de la Décapole en Isaurie, et fut placé sous la conduite d'un saint moine, qui l'emmena avec lui au concile général de Nicée, tenu contre les iconoclastes en 787. Il suivit, à Constantinople, son maître, qui devint abbé de Saint-Dalmace. Ayant été élevé au sacerdoce, l'empereur Nicéphore l'envoya au monastère de Cathares dont il devint abbé, et qu'il gouverna plus de dix ans. Il avait prédit à sa communauté la persécution de Léon l'Arménien contre les saintes images, et lorsqu'elle éclata, il exhorta les frères à demeurer tous fermes dans la doctrine de l'Eglise. Léon envoya des soldats qui dispersèrent les moines, pillèrent le monastère et emmenèrent à Constantinople le saint abbé, chargé de chaînes. Conduit devant l'empereur, il lui représenta hardiment son impiété. Léon, furieux de cette sainte hardiesse, lui fit donner sur le visage un grand nombre de coups de nerfs de bœuf, et le relégua ensuite dans un château de la Natolie, où il passa dix-huit mois dans un cachot, les fers aux pieds, et il y mourut vers l'an 816.

JEAN DE CAPOUE (saint), né dans cette ville, d'une famille noble, se distingua de bonne heure par sa piété et ses mœurs exemplaires. Ayant été élevé au sacerdoce, il devint archidiacre de Capoue ; ensuite les moines du Mont-Cassin, qui s'étaient réfugiés à Téano, après l'incendie de leur monastère par les Sarrasins, l'élurent pour abbé, quoique séculier; mais après son élection, il prit l'habit religieux des mains du pape Jean X, qui le revêtit des insignes de sa dignité, et le bénit. Il fit venir à Capoue les moines retirés à Téano, et leur bâtit un vaste monastère. Il rebâtit ensuite celui du Mont-Cassin, y reconduisit sa communauté et y mourut l'an 934. Il a laissé une Chronique des persécutions qu'a éprouvées le monastère du Mont-Cassin et des miracles qui s'y sont opérés, ainsi qu'une Chronique des comtes de Capoue.

JEAN, abbé du monastère de Saint-Mercure sur les côtes de la mer de Toscane, florissait dans le Xe siècle, et donna l'habit à saint Nil le Jeune, qui vécut quelque temps sous sa conduite.

JEAN DE CHALLON (saint) fut, dit-on, canonisé par le pape Jean VIII, mais on ne sait rien de lui, pas même le jour où il est honoré.

JEAN D'ATHRES (saint), solitaire en Aragon, a donné son nom au monastère de Saint-Jean de la Pègne, bâti sur l'emplacement où se trouvait son ermitage.

JEAN DE PORTO (saint), solitaire en Espagne, est honoré à Tuy dans la Galice.

JEAN D'OGNIES ou DE NIVELLE (le bienheureux), d'abord doyen de Saint-Lambert de Liége, ensuite chanoine régulier d'Ognies, près de Namur, mourut l'an 1235. Il est qualifié saint par quelques auteurs qui le nomment sous le 16 mars.

JEAN GERSEN ou GESSEN, abbé du monastère de Saint-Etienne de Verceil, de l'ordre de Saint-Benoît, était, à ce que l'on croit, d'une famille allemande, comme semble l'indiquer son nom. Il naquit sur la fin du XIIe siècle, à Cabanaco en Piémont, et après avoir embrassé l'état monastique, il devint abbé de Saint-Etienne, qu'il gouverna depuis l'an 1220 jusqu'en 1240. Il est tenu pour bienheureux dans sa patrie, et les plus anciens manuscrits que l'on connaisse de l'*Imitation de Jésus-Christ* portent qu'il est auteur de cet ouvrage, *le plus parfait qui soit sorti de la main des hommes*. L'opinion commune l'a longtemps attribué à Thomas à Kempis ; quelques critiques en ont fait honneur à Jean Gerson, chancelier de l'université de Paris ; mais les travaux les plus récents sur l'auteur de ce chef-d'œuvre d'ascétisme ne permettent guère de douter qu'il ne soit de l'abbé Jean Gersen.

JEAN LE TEUTONIQUE, évêque de Bosnie et général des Dominicains, né vers l'an 1180 à Wildeshusen en Westphalie, d'une famille noble, passa quelques années à la cour de l'empereur Frédéric II. Il se rendit ensuite à Bologne, où il étudia la théologie, le droit canon et le droit civil. Sa réputation de science et de vertu l'avait fait appeler à la cour du pape, mais il n'eut pas plutôt connu saint Dominique, qu'il s'attacha à lui et devint un de ses principaux disciples. Entré en 1220 dans l'institut des Frères Prêcheurs, il se livra au travail des missions et prêcha en Italie, en Allemagne, en Hongrie et en France. Il obtint partout de grands succès, et fonda plusieurs couvents de son ordre, entre autres, celui de Strasbourg. Grégoire IX, l'ayant nommé pénitencier, l'associa aux deux légats qu'il envoyait en Allemagne pour y décider une croisade en faveur de la terre sainte, et les prédications de Jean contribuèrent puissamment au succès de la légation. Son zèle n'eut pas le même résultat auprès de Frédéric II qu'il essaya vainement de retirer des désordres honteux auxquels il se livrait; mais ce prince lui témoigna toujours beaucoup d'estime et de confiance, tout en résistant à ses salutaires avertissements. Pendant qu'il exerçait le ministère de la prédication en Hongrie, Grégoire IX le nomma évêque de Bosnie et le fit son légat dans le Nord, en 1232. Pendant les cinq ans qu'il gouverna ce vaste diocèse, il se montra le père des pauvres et n'omit rien de ce qui pouvait

contribuer au salut de son troupeau. Comme il n'avait accepté l'épiscopat que par obéissance, il s'en démit en 1237, pour rentrer dans le cloître. Il était provincial de Lombardie, lorsqu'il fut nommé général de son ordre, dans le chapitre général tenu à Paris en 1241. Marchant sur les traces de saint Raimond de Pennafort, auquel il succédait, on admirait sa vigilance à inspecter les couvents et la sagesse des règlements qu'il fit pour maintenir l'ordre dans la fidélité aux observances de l'institut. Après plusieurs démarches tendant à se faire décharger du généralat, il fut obligé de conserver cette dignité jusqu'à sa mort, arrivée à Strasbourg le 4 novembre 1252. Il fut favorisé du don des miracles pendant sa vie et après sa mort ; aussi les historiens de son ordre lui donnent-ils ordinairement le titre de bienheureux, quoiqu'il ne paraisse pas qu'on lui ait jamais rendu aucun culte. Son corps fut levé de terre en 1260 par Gautier, évêque de Strasbourg.

JEAN VECCUS, patriarche de Constantinople, était gardien du trésor des chartes de Sainte-Sophie, lorsque l'empereur Michel Paléologue l'envoya en 1274 au concile général de Lyon, où se fit la réunion de l'Eglise grecque à l'Eglise romaine. Il contribua puissamment, par son éloquence et par son esprit conciliant, à la conclusion de ce grand ouvrage. De retour à Constantinople, il fut placé sur le siége patriarcal à la place de Joseph, qui ne voulait pas quitter le schisme. Son zèle pour le maintien de la réunion lui attira la haine des schismatiques, et les persécutions qu'ils lui suscitaient le décidèrent à donner sa démission en 1279, pour se retirer dans un monastère; mais l'empereur lui fit reprendre sa dignité peu de temps après. Andronic, son fils et son successeur, se montra partisan du schisme et fit déposer Veccus en 1283, pour replacer le patriarche Joseph. Non content de le dépouiller de sa dignité, il le fit renfermer dans une prison où il eut à souffrir les plus dures privations pendant quinze ans, et où il mourut de misère l'an 1298. Cet illustre confesseur de la foi a composé plusieurs écrits pour la défense de la vérité, et l'on trouve, dans son testament, une déclaration de sa croyance sur l'article du Saint-Esprit, conforme à la doctrine de l'Eglise latine.

JEAN DE CORDOUE, qu'il ne faut pas confondre avec saint Jean, martyr dans cette ville avec saint Adulphe sous les Maures, est nommé bienheureux par Moralez.

JEAN TERSON, dit DE PORT, solitaire, est honoré à Tuy en Galice.

JEAN ARMINIO DE MONTFORT (le bienheureux), pénitent et religieux franciscain, florissait au commencement du XIVe siècle et mourut l'an 1313. Son corps fut inhumé à Todi, dans l'église de Sainte-Illuminate, et il y est honoré le 11 mai.

JEAN DE GRENADE (le bienheureux), religieux de l'ordre de la Merci et martyr, était provincial de Castille, lorsqu'il fut mis à mort par les Maures.

JEAN BAPTISTE TOLOMEI, dominicain, né le 6 juillet 1248 à Sienne, d'une famille noble, riche et pieuse, qui l'éleva d'une manière chrétienne, ne répondit pas d'abord aux exemples et aux leçons de vertu qui lui furent donnés dans son jeune âge. La fréquentation des mauvaises compagnies l'entraîna dans le désordre : sa conduite devint un sujet d'affliction pour ses parents et de scandale pour ses compatriotes. Néréa Tolomei, qui était de la même famille, alors religieuse du tiers ordre de Saint-Dominique qu'elle illustrait par ses vertus, ne cessait de demander à Dieu la conversion de cet enfant prodigue. Ses prières furent enfin exaucées, et elle eut la consolation de le voir entrer dans une voie nouvelle. Il avait trente-un ans, lorsque, touché subitement de la grâce, il sollicita, en 1279, son admission dans l'ordre de Saint-Dominique; mais on ne consentit à le recevoir qu'après que saint Ambroise de Sienne se fut porté garant de la sincérité de sa vocation. En entrant en religion, il changea son nom d'Annibal en celui de Jean-Baptiste. Devenu un homme nouveau, il se fit admirer par ses vertus et surtout par les austérités de la pénitence. Formé à la prédication par saint Ambroise de Sienne, il annonça la parole de Dieu dans les principales villes d'Italie et de Sicile, d'où il passa en Allemagne, en France, en Angleterre, et partout ses discours convertirent un grand nombre de pécheurs et d'hérétiques. C'est pendant qu'il était en Sicile, que le pape Honoré IV le nomma son nonce auprès de Pierre d'Aragon qui s'était emparé de cette île au préjudice de Charles d'Anjou. Les instances du nonce ne purent le déterminer à renoncer à son usurpation, et il se vit contraint de renouveler contre lui les censures ecclésiastiques dont il avait été précédemment frappé pour le même sujet. Jean-Baptiste Tolomei passa ensuite en Orient pour soutenir le courage des chrétiens assiégés à Ptolémaïde, la seule ville qu'ils possédaient encore dans la terre sainte, et lorsqu'elle eut été prise par les Sarrasins, il revint en Italie continuer ses fonctions apostoliques. Dieu le favorisa du don des miracles et de celui de prophétie. Il prédit à Nicolas Bocasini, alors général des Dominicains, qu'il deviendrait pape. Jean XXII l'ayant fait venir à Avignon, il mourut dans cette ville le 24 juin 1320. Le pape, qui l'avait reçu avec de grands témoignages d'estime et de vénération, pleura sa mort qu'il regardait comme une grande perte pour l'Eglise à laquelle il avait rendu d'éminents services. Son tombeau a été illustré par des miracles, et les historiens de son ordre lui donnent le titre de bienheureux.

JEAN ou JEANNIC (le bienheureux), surnommé *le Discalceat* ou le Déchaussé, fut d'abord curé dans le diocèse de Quimper, puis religieux dominicain. Pendant une épidémie qui sévissait à Quimper, il se dévoua au soulagement spirituel et corporel des victimes du fléau, qui l'atteignit à son tour. Il mourut dans cette ville en 1349.

JEAN (le bienheureux), berger dans l'Artois, est honoré à Monchy-le-Pieux près d'Arras, et sa fête se célèbre le jour de la Saint-Jean-Baptiste.

JEAN TAVELLI, évêque de Ferrare, florissait dans la première partie du XVe siècle, et assista, en 1438, au concile général tenu dans sa ville épiscopale pour la réunion des Grecs. Il avait été, avant son élévation à l'épiscopat, religieux jésuate, et il a composé la Vie de saint Jean Colombini, fondateur de cet ordre. Il mourut en odeur de sainteté, l'an 1446, et après sa mort on frappa une médaille en bronze pour honorer sa mémoire. Il a laissé plusieurs traductions, une de la Bible, une des Morales de saint Grégoire, une des Sermons de saint Bernard. Il a aussi traduit quelques ouvrages de spiritualité, et composé un Traité de la perfection de la vie spirituelle. On l'honore à Ferrare le 24 juillet.

JEAN TISSERAND, cordelier et fondateur de l'ordre des filles pénitentes, se signala par le succès de ses prédications. Il retira du vice un grand nombre de filles et de femmes pour lesquelles il établit un ordre nouveau, destiné à les faire persévérer dans les voies du salut. Il s'en trouva d'abord plus de 200. Louis XII, alors duc d'Orléans, leur donna pour servir de monastère un palais qu'il avait près de Saint-Eustache, et elles y furent établies en 1500. On croit que le Père Tisserand mourut peu de temps après. C'est lui qui composa l'Office des cinq frères mineurs martyrisés à Maroc, et dont Sixte IV autorisa le culte en 1481.

JEAN SORETH, carme, naquit à Caen en 1420. A seize ans il entra chez les carmes, et s'y distingua tellement par son mérite et ses vertus, qu'il parvint aux premiers emplois de son ordre. Il était provincial lorsqu'il fut élevé au généralat. Le pape Calixte III lui offrit le chapeau de cardinal et un évêché; mais le Père Soreth, dont l'humilité égalait les autres vertus, refusa ces hautes dignités. Il

n'avait que cinquante ans lorsqu'il mourut saintement à Angers, l'an 1471. Il a laissé des Commentaires sur le Maître des Sentences et sur les règles de son ordre.

JEAN BONVISI (le vénérable), franciscain à Assise, illustra par ses vertus le couvent de Sainte-Marie des Anges, et mourut l'an 1472.

JEAN DE HAGEN, chartreux, naquit en 1415, et prit l'habit en 1440, à Erfurt. Il mourut en odeur de sainteté, l'an 1475, âgé de soixante ans, laissant un grand nombre d'ouvrages qui roulent sur des sujets de piété et qui sont restés manuscrits.

JEAN DE LA PRIELLA (le vénérable), instituteur de la congrégation des récollets, était comte de Bennalcazar en Espagne, lorsqu'il se fit religieux franciscain en 1484. Il reçut l'habit des mains de Sixte IV, et bientôt après il travailla à la réforme de son ordre. En 1489, il obtint d'Innocent VIII la permission d'établir en Espagne deux couvents de son nouvel institut, qui prit de rapides accroissements.

JEAN ALCOCK, évêque d'Ely en Angleterre, naquit à Beverley au commencement du xve siècle, et, après avoir fait d'excellentes études à l'université de Cambridge, il embrassa l'état ecclésiastique, et fut fait doyen de l'église de Westminster. En 1440 il fut nommé évêque de Rochester, d'où il passa, en 1466, à celui de Worcester, et, en 1476, à celui d'Ely. Il se montra, sur ces différents siéges, un prélat aussi pieux que savant. Henri VII le fit grand chancelier d'Angleterre, et l'envoya en ambassade près du roi de Castille. Il lui donna aussi la surintendance des bâtiments royaux, place qui ne convenait pas trop à un évêque, mais qu'Alcock était plus capable de remplir que tout autre, à cause des connaissances spéciales qu'il avait sur l'architecture. Il mourut en odeur de sainteté, l'an 1500, à Wisbeach, et il fut inhumé à Kingston, dans une chapelle qu'il avait fait bâtir pour sa sépulture. Il a laissé plusieurs ouvrages sur la discipline, des Homélies, des Méditations en latin, et les Psaumes de la pénitence en vers anglais.

JEAN STANDOUCH, docteur de la maison et société de Sorbonne, naquit à Malines en 1443. Après avoir terminé ses études à l'université de Paris, il devint régent au collége de Sainte-Barbe, et ensuite principal du collége de Montaigu, dont il fut regardé comme le second fondateur. Il y établit les clercs de la vie commune, dits frères de Saint Jérôme, et leur fonda des maisons à Cambrai, à Valenciennes, à Malines et à Louvain. Il avait habité deux ans la première de ces villes, et il y avait exercé les fonctions de vicaire général, lorsqu'il fut exilé de France pour avoir blâmé la répudiation que fit le roi Louis XII de la bienheureuse Jeanne de France, sa première femme. De retour à Paris, il reprit ses fonctions au collége de Montaigu, et devint recteur de l'université. Il se livra aussi avec succès à la prédication, et ses discours opérèrent la conversion d'un grand nombre de pécheurs. Il mourut saintement dans son collége, l'an 1504, à l'âge de soixante-un ans, et il a laissé des règlements très-sages pour les établissements de clercs qu'il avait fondés.

JEAN FISCHER ou FISHER, évêque de Rochester, naquit à Béverley au diocèse d'York, vers l'an 1455 et avait été chancelier de l'université de Cambridge avant son élévation à l'épiscopat. Il devint ensuite confesseur de la reine Marguerite, et précepteur du prince son fils, qui monta sur le trône sous le nom de Henri VIII. Son royal élève s'étant déclaré chef suprême de l'Eglise dans ses Etats, l'évêque de Rochester refusa de lui reconnaître ce titre, ce qui eût été en effet un acte d'apostasie. Henri, sans égards pour les vertus, le grand âge et les services qu'il avait reçus de son vénérable précepteur, le fit jeter dans un cachot ; et ayant appris que le pape Paul III lui destinait le chapeau de cardinal, il fit cette atroce plaisanterie : *Je ferai en sorte que, quand le chapeau arrivera, la tête pour laquelle il est destiné soit abattue.* En effet, il fit hâter le procès du vénérable évêque, qui fut décapité à l'âge de quatre-vingts ans, le 21 juin 1535. Il a laissé plusieurs ouvrages de controverse, des Traités contre les erreurs de Luther, et l'on croit même qu'il eut la plus grande part à l'ouvrage que Henri VIII publia en son nom contre cet hérésiarque. Il est aussi auteur d'une Dissertation sur la *Madeleine* de l'Evangile, et il y soutient qu'il n'y est question que d'une *seule Madeleine* (1).

JEAN DE CHANONES, religieux de l'abbaye de Monserrat en Catalogne, était Français de naissance. Il exerçait les fonctions de vicaire général dans le diocèse de Mirepoix, lorsqu'il se décida à prendre l'habit monastique. Il devint l'admiration de la communauté par ses vertus, et surtout par sa mortification ; il donnait à la prière une grande partie des nuits, et partageait le reste de son temps entre les exercices de la contemplation et le service du prochain. Jamais il ne mangeait de viande, et il se livrait à de grandes austérités. Comme il était très-expérimenté dans la conduite des âmes, c'est ce qui décida saint Ignace de Loyola à lui faire une confession générale de toute sa vie, lorsqu'il eut pris la résolution de quitter le monde. Jean de Chanones vécut jusqu'à l'âge de quatre-vingt-huit ans, et mourut vers le milieu du xvie siècle.

JEAN HOUGHTON, prieur de la Chartreuse de Londres et martyr, ayant refusé de reconnaître la suprématie spirituelle de Henri VIII, roi d'Angleterre, fut pendu et écartelé à Tyburn, le 27 avril 1535, et l'on exposa un de ses membres à la porte de son couvent.

JEAN D'AVILA (le vénérable), prêtre et prédicateur, naquit vers l'an 1500, à Almodovar del Campo, dans le diocèse de Tolède. Après une enfance exemplaire, il fit ses études à Salamanque, et alla les continuer à Alcala. Dominique Soto, son maître de philosophie, conçut pour lui une grande estime, et prédit qu'il deviendrait plus tard un personnage recommandable. Il était sur le point d'entrer dans les saints ordres, lorsqu'il perdit son père et sa mère. Le jour qu'il dit sa première messe, il habilla douze pauvres, leur donna à dîner et les servit de ses propres mains. Ayant appris ensuite qu'un jeune prêtre venait de mourir après sa première messe : « C'en est assez, dit-il, pour rendre un compte rigoureux au tribunal de Jésus-Christ. » De retour à Almodovar, il vendit ses biens et en distribua le prix aux pauvres. Il se livra ensuite au ministère de la prédication, et les succès qu'il obtenait engagèrent un jeune ecclésiastique à lui demander quel était le meilleur moyen de prêcher avec fruit. Le meilleur moyen que je connaisse, répondit-il, c'est d'aimer beaucoup Jésus Christ. Plein de zèle pour le salut des âmes, il communiquait à ses paroles une force et une onction auxquelles les pécheurs ne pouvaient résister. Pour rendre ses discours plus efficaces, il y joignait la prière et les austérités. Dès sa plus tendre jeunesse il s'exerçait à la mortification, portait le cilice, et macérait sa chair par de sanglantes disciplines. Il faisait tous les jours quatre heures de méditation, deux le matin et deux le soir, et mettait dans la récitation de son office et dans la célébration de la sainte messe une ferveur angélique. Sa piété et son amour pour Dieu contribuèrent plus encore que son éloquence aux fruits merveilleux de ses

(1) Cette opinion a acquis un grand degré de probabilité depuis l'apparition du savant ouvrage de M. l'abbé Faillon, directeur du séminaire de Saint-Sulpice, et qui a pour titre : *Monuments inédits sur l'apostolat de sainte Marie-Madeleine en Provence*, etc., 2 vol. in-quarto, publiés par M. l'abbé Migne, éditeur de la *Bibliothèque universelle du Clergé*.

prédications, à Séville, à Cordoue, à Grenade et dans toute l'Andalousie, dont il fut appelé l'apôtre. Il forma à la plus éminente piété un grand nombre de personnes de l'un et de l'autre sexe, et il fut le maître de plusieurs grands saints, parmi lesquels on cite sainte Thérèse, saint Jean de Dieu, saint François de Borgia et le vénérable Louis de Grenade. Quoiqu'il prêchât la doctrine de l'Evangile avec la plus exacte précision, on l'accusa de rigorisme, et l'on publia qu'il excluait les riches du royaume des cieux. Cette imputation, dictée par l'envie, n'avait aucun fondement; cependant il fut arrêté à Séville et jeté dans les cachots de l'inquisition. Lorsque son innocence eut été reconnue, il poussa l'héroïsme jusqu'à remercier ses persécuteurs. Il passa les dix-sept dernières années de sa vie dans des infirmités continuelles, et il répétait souvent ces paroles : *Seigneur, augmentez mes douleurs, mais augmentez aussi ma patience.* Il mourut le 10 mai 1569. Il a laissé des traités de piété et des lettres spirituelles qui ont mérité d'être traduites en plusieurs langues.

JEAN MIGNARD (le vénérable), moine de Notre-Dame-de-l'Espau et martyr avec dix autres, fut tué par les protestants le 20 août 1569, et l'on fit la translation de leurs corps, de Croiselle, où ils étaient restés près de neuf ans, à l'église de Notre-Dame-du-Pré. Quelques auteurs leur donnent le titre de bienheureux.

JEAN CHEVAU (le vénérable), curé de Colmery, dans le diocèse de Nevers, fut mis à mort à Donzy, par les protestants, le 20 août 1569, avec dix autres. Leurs corps, qu'on avait enterrés dans un jardin à Croiselle, furent transportés processionnellement à l'église de Notre-Dame-du-Pré le 23 avril 1578.

JEAN RIXTEL (le bienheureux), religieux hiéronymite et martyr, fut condamné à mort pour la foi catholique à Gonde, près de Rotterdam en Hollande, par ordre du comte de Lumey, et exécuté l'an 1572, le 25 novembre.

JEAN AUGUSTIN ADORNO, l'un des fondateurs de la congrégation des Clercs réguliers mineurs, était un noble Génois qui s'associa en 1588 à saint François Caracciolo pour établir un nouvel institut de prêtres qui devaient joindre ensemble les travaux de la vie active et les exercices de la vie contemplative. Ils se réunirent dans l'ermitage des Camaldules de Naples, où ils passèrent quarante jours dans le jeûne et la prière, et après avoir rédigé un projet de règle, ils se rendirent à Rome pour solliciter l'approbation de Sixte V, qui confirma le nouvel institut. Adorno mourut en odeur de sainteté à Naples, l'an 1590. Saint Louis Bertrand avait prédit longtemps avant sa mort qu'il deviendrait un grand serviteur de Dieu, et qu'il contribuerait à la fondation d'un ordre religieux.

JEAN FELTON, gentilhomme anglais, était un catholique zélé et intrépide dans sa foi. Il en donna une preuve en affichant publiquement aux portes de la maison épiscopale de Londres la bulle du saint pape Pie V, par laquelle ce pontife déclarait hérétique la reine Elisabeth. Felton, arrêté et jugé sur-le-champ, fut condamné à être pendu, et il fut exécuté en 1570. Il respirait encore lorsqu'on le détacha de la potence pour lui couper les parties naturelles qu'on jeta dans le feu; on lui fendit ensuite l'estomac pour lui arracher les entrailles et le cœur, et après lui avoir coupé la tête, on mit son corps en quatre quartiers. Ce généreux défenseur de la religion de ses pères avait un fils, Thomas Felton, qui souffrit aussi le martyre en 1588.

JEAN DE LA BARRIERE (le vénérable), instituteur, de la congrégation des Feuillants, naquit en 1544, à Saint-Ceré dans le Quercy. Il n'avait que dix-huit ans, lorsqu'il fut pourvu, en 1562, de l'abbaye des Feuillants dans le diocèse de Rieux, et il en prit possession trois ans après. Arnaud d'Ossat, depuis cardinal, le conduisit à Paris pour y achever ses études ; c'est là qu'il prit la résolution de s'attacher par des vœux à l'ordre dont il possédait un bénéfice en commande ; et cette résolution, il l'exécuta en 1573. Il s'appliqua à faire revivre dans son abbaye l'ancien esprit de l'ordre de Cîteaux ; mais il eut à vaincre la résistance de ses religieux qui refusaient de se soumettre à des austérités auxquelles ils ne s'étaient pas engagés en faisant leurs vœux. Il finit cependant par triompher de cet obstacle, et plusieurs autres maisons de son ordre embrassèrent la réforme. Sixte V confirma son institut en 1585, et Henri III, roi de France, lui donna, près du palais des Tuileries, une maison pour y fonder un couvent. Pendant la Ligue, plusieurs de ses religieux se soulevèrent contre lui, et parvinrent à le faire suspendre, par le pape, de l'administration de son abbaye. Sixte V lui interdit même de dire la messe, et il lui assigna pour prison la ville de Rome ; mais son innocence fut bientôt reconnue, et Clément VIII, successeur de Sixte, s'empressa de l'absoudre et de le réintégrer dans tous ses droits. Il l'engagea ensuite à se fixer à Rome, où il mourut en odeur de sainteté le 25 avril de l'an 1600. Son corps fut inhumé à Saint-Bernard-des-Thermes.

JEAN LEONARDI (le vénérable), instituteur de la congrégation des Clercs réguliers de la Mère de Dieu, naquit à Décimo en Toscane, l'an 1541. Il avait d'abord étudié la pharmacie à Lucques : mais son attrait pour les œuvres de miséricorde le porta à s'associer à un simple artisan de cette ville qui consacrait le produit de son travail au soulagement des pèlerins et des pauvres religieux. Il fit ensuite son cours de théologie et reçut la prêtrise en 1571. Comme il tenait des conférences sur la religion et la piété, il engagea ceux qui y assistaient à entrer dans son association qui ne comptait encore que quelques membres et dont le but était l'instruction chrétienne de la jeunesse. Ce nouvel institut se propagea rapidement, malgré les contradictions qu'il essuya à Lucques même, qui fut son berceau ; et il fut définitivement organisé en 1583. Clément VIII l'approuva et il honora de son estime le pieux fondateur qui trouva aussi dans le grand duc de Toscane un protecteur contre les ennemis de sa congrégation. Il était âgé de soixante-neuf ans lorsqu'il mourut à Rome en 1609. On a de lui quelques ouvrages qui font plus d'honneur à sa piété qu'à son talent d'écrivain.

JEAN DE HOUSSEY (le vénérable), reclus au Mont-Valérien, près de Paris, mourut en 1609, et il est nommé dans quelques calendriers le 3 août.

JEAN OGILBI, jésuite et martyr, sortait d'une famille noble d'Ecosse où il naquit en 1580 ; il n'avait que dix-sept ans lorsqu'il prit l'habit religieux, et il se distingua par son attachement à la religion catholique et par son zèle à la défendre contre les nouveaux hérétiques. Ceux-ci, qui lui avaient voué une haine à mort, le firent arrêter et conduire à Glascow. Les réponses qu'il fit aux juges chargés de son procès sont pleines de cette force et de cette dignité chrétiennes qu'on admire dans les interrogatoires des premiers martyrs. Il fut condamné à mort et exécuté à l'âge de trente-cinq ans, l'an 1615.

JEAN SARCANDER (le vénérable), curé d'Holleschow dans le diocèse d'Olmutz, naquit, en 1577, d'une famille noble de Skoczow dans le duché de Saxe-Teschen. Après avoir fait ses études à Olmutz, il se rendit à Prague, où il fit son cours de philosophie au séminaire de Saint-Venceslas, et son cours de théologie à Gratz en Styrie. Lorsqu'il eut été ordonné prêtre, l'archevêque d'Olmutz le nomma coadjuteur du curé de Troppau. Il fut ensuite placé successivement à la tête de plusieurs paroisses, et en dernier lieu il fut nommé à celle de Holleschow, poste d'autant plus difficile, qu'il avait été privé de

pasteur catholique depuis quatre-vingts ans que les Picards s'en étaient emparés. Ceux-ci, qui venaient d'en être expulsés, vouèrent une haine implacable à celui qu'ils regardaient comme un usurpateur qui était la cause de leur expulsion, et cette haine fut encore augmentée par le zèle que Jean Sarcander déployait pour la conversion de ces hérétiques. Aussi, pendant les guerres qui désolaient la Bohême en 1620, étant tombé entre les mains d'un de leur parti qui le fit prisonnier, sur son refus de violer le sceau sacramentel de la confession, ils le maltraitèrent d'une manière si horrible qu'il en mourut. La cause de sa béatification a été reprise depuis quelques années.

JEAN BERCHMANS (le vénérable), jésuite, naquit le 13 mars 1599 à Diest, petite ville des Pays-Bas, dans le Brabant. Il avait onze ans lorsqu'il entra chez Pierre Emmeric, curé de Diest, dont la maison était comme un séminaire, et il devint le modèle de ses condisciples par sa piété et son application à l'étude. Après y avoir passé trois ans, il revint à la maison paternelle où il apprit que sa famille ne pouvait plus faire les dépenses nécessaires pour continuer ses études. Cette nouvelle le jeta dans la désolation, et il toucha tellement son père, que celui-ci le plaça chez Jean Freymont, chanoine de Malines, qui prit en affection le jeune Berchmans, et fournit généreusement aux frais de son éducation. Il entra chez les jésuites de Malines, l'an 1616, et déjà, pendant son noviciat, il se préparait à aller un jour prêcher l'Evangile aux peuples infidèles; car l'état de missionnaire avait à ses yeux les plus grands attraits, et il s'étudiait à acquérir l'art précieux de convertir les âmes. Pour s'y former, il allait trouver les pauvres, les conduisait à l'église et leur enseignait à devenir heureux dans l'autre vie en mettant à profit les malheurs de la vie présente. Il fit ses vœux de religion le 25 septembre 1618, et un mois après, ses supérieurs l'envoyèrent à Rome pour y terminer ses études au collége Romain. Dans la distribution des sentences qui s'y faisait chaque mois, il reçut une fois celle-ci : *Prenez garde; veillez et priez, car vous ignorez le temps de la venue du Seigneur*, ce qu'il regarda comme un avertissement de sa fin prochaine. En effet, cinq jours après il fut atteint d'une maladie mortelle et obligé de se rendre à l'infirmerie. Il reçut le saint viatique à genoux sur son lit avec une ferveur tout angélique. Sa mort sainte arriva le 13 août 1621, à l'âge de vingt-deux ans. A peine eut-il expiré que l'on déchira ses habits pour en emporter des reliques; et l'ardeur que l'on mettait à se procurer quelque chose de ce qui lui avait appartenu prouve l'idée que l'on avait de sa sainteté. La cause de sa béatification se poursuit à Rome depuis quelque temps.

JEAN ADAM, jésuite et missionnaire au Japon, était Sicilien de naissance. Il y avait vingt ans qu'il travaillait avec un zèle infatigable à la conversion des Japonais, lorsqu'il fut condamné au cruel supplice de la fosse en 1633, sous l'empereur Xogunsama II.

JEAN ACOSTA, jésuite espagnol et missionnaire au Japon, fut martyrisé pour la foi qu'il prêchait, à Nangasacki, l'an 1633, pendant la persécution de l'empereur Xogunsama II.

JEAN LE COMTE (le vénérable), solitaire au Mont-Valérien, près de Paris, était d'une telle abstinence, qu'il ne mangeait qu'après le coucher du soleil. Il mourut en 1638, et il est nommé dans quelques calendriers sous le 13 novembre.

JEAN SUFFREN, jésuite, né à Salon en Provence, l'an 1565, s'illustra par ses prédications, par son rare talent pour la direction des âmes et par la sainteté de sa vie. Il fut pendant six ans confesseur de Marie de Médicis et de Louis XIII, son fils. Lorsque la reine mère fut obligée de quitter la cour, il resta attaché à cette princesse malheureuse. Il l'accompagnait de Londres à Cologne, lorsqu'il mourut à Flessingue en 1641. On a de lui une Année chrétienne, qu'il composa à la prière de saint François de Sales dont il était l'ami.

JEAN-BAPTISTE GAULT (le vénérable), évêque de Marseille, était prêtre de l'Oratoire lorsqu'il fut nommé à ce siége qu'il illustra par ses vertus. Il finit l'hôpital des galériens, commencé par M. de Gondi, et travailla avec succès à l'instruction des malheureux que renfermait cet établissement : les plus endurcis et les plus récalcitrants ne tenaient pas contre sa douceur et sa patience. Il avait renouvelé la face de son diocèse, lorsqu'il mourut en odeur de sainteté le 23 mai 1643. Son tombeau, placé dans une des chapelles de la cathédrale, est visité par un grand nombre de fidèles qui viennent implorer son intercession, et plusieurs miracles ont attesté le crédit dont il jouit auprès de Dieu. Le clergé de France, dans une assemblée tenue à Paris l'an 1645, adressa au pape Innocent X une lettre qui contient l'éloge des vertus de ce vénérable prélat.

JEAN DE BREBEUF, jésuite et missionnaire au Canada, naquit à Bayeux en 1593, et sortait d'une famille noble de la Normandie, qui a aussi produit le poëte Brébeuf, traducteur de Lucain et neveu du jésuite. Celui-ci, après avoir professé avec distinction dans plusieurs colléges de son ordre, fut envoyé en 1625 dans le Canada, où il convertit plus de sept mille sauvages, principalement des Hurons. La guerre ayant éclaté entre eux et les Iroquois, ces derniers parvinrent à se saisir du P. Brébeuf et du P. Lallemant, son confrère, l'an 1649; et après leur avoir jeté de l'eau bouillante sur la tête, en dérision du baptême, ils les brûlèrent à petit feu. La patience que montrèrent ces deux missionnaires au milieu de cet horrible supplice, toucha tellement ces barbares, que plusieurs se convertirent. Le P. Brébeuf avait composé un catéchisme dans la langue des Hurons, au milieu desquels il avait vécu plus de vingt ans.

JEAN-JACQUES OLIER, curé de Saint-Sulpice à Paris, était le second fils de Jacques Olier, maître des requêtes, et naquit à Paris l'an 1608. Après avoir fait ses études ecclésiastiques en Sorbonne, il devint abbé de Pébrac en Auvergne. Comme il était très-lié avec saint Vincent de Paul, les missions que donnaient les prêtres de sa congrégation lui inspirèrent l'idée d'en faire dans les paroisses qui avoisinaient son abbaye, et elles réussirent au-delà de ses espérances. Le cardinal de Richelieu lui offrit l'évêché de Châlons-sur-Marne qu'il refusa; mais il accepta la cure de Saint-Sulpice dont il prit possession en 1642, et il y amena quelques prêtres avec lesquels il vivait en communauté à Vaugirard. Sa paroisse, qui était le centre du désordre et comme l'égout de la ville, devint bientôt la plus régulière de Paris, et en quelques années elle avait changé de face. Parmi les abus graves qu'il parvint à extirper, on cite le duel; et plusieurs seigneurs de la première noblesse s'engagèrent publiquement dans l'église, un jour de Pentecôte, à ne proposer et à n'accepter désormais aucun duel; ce qu'ils exécutèrent fidèlement. Depuis longtemps M. Olier projetait l'établissement d'un séminaire, et en 1645, il obtint du roi des lettres patentes qui en autorisaient l'érection. Il employa à l'éducation des jeunes clercs une partie des prêtres de sa communauté, pendant que l'autre partie se livrait aux diverses fonctions du ministère paroissial. L'année suivante, il commença la construction de l'église de Saint-Sulpice; mais le vaisseau paraissant trop exigu pour les besoins de la population, il en augmenta les dimensions en 1655, de concert avec son successeur; car il s'était démis de sa cure en 1652, pour se consacrer exclusivement à l'œuvre des séminaires. Il en fonda dans plusieurs diocèses; et, parmi les prêtres qu'il avait formés, un certain nombre se destinèrent aux missions; il en envoya jusqu'à Montréal dans

l'Amérique septentrionale. Il mourut saintement, en 1657, à quarante-neuf ans. On a de lui quelques Traités de piété et des Lettres spirituelles, qui décèlent une piété tendre, mais un peu minutieuse. Quelques critiques lui reprochent aussi des idées un peu singulières sur les matières mystiques (1).

JEAN DE PALAFOX, évêque d'Osma en Espagne, naquit dans l'Aragon l'an 1600, et il était fils naturel d'un seigneur espagnol. Après avoir fait de brillantes études à l'université de Salamanque, Philippe IV le nomma membre du conseil de guerre, et ensuite du conseil des Indes. Ces emplois honorables, dans un âge peu avancé, ne l'empêchèrent pas de prendre le monde en dégoût, et il le quitta pour entrer dans l'état ecclésiastique. En 1639, il fut nommé évêque d'Angélopolis en Amérique, et le roi d'Espagne joignit à son titre la fonction de juge de l'administration des trois vice-rois des Indes. Dans le commencement de son épiscopat, il eut des démêlés avec les jésuites du Mexique, prétendant que les priviléges de leurs missionnaires lésaient la juridiction des évêques. La contestation, devenue fort vive de part et d'autre, fut déférée au saint-siége, et Innocent X la termina par un bref du 14 mars 1648. L'année précédente, Palafox avait écrit au pape une lettre dans laquelle il exposait ses griefs contre les jésuites. On dit qu'il en écrivit une seconde, laquelle porte la date du 8 janvier 1649; mais de bons critiques soutiennent qu'elle n'est pas de lui. Les calomnies qu'elle contient contre les jésuites déterminèrent ceux-ci à présenter à Philippe IV un mémoire pour demander justice. Ce qui contribue à faire croire que cette trop fameuse lettre n'était pas de l'évêque d'Angélopolis, c'est qu'il la désavoua publiquement dans sa *Défense canonique*, où il fait le plus bel éloge de la compagnie de Jésus, qu'il appelle un institut admirable et saint.... Transféré en 1653 à l'évêché d'Osma, dans la Vieille-Castille, il continua à faire éclater son zèle et sa charité, se montrant le père et le bienfaiteur de ses diocésains. Il mourut le 30 septembre 1659, après avoir composé son épitaphe, qui est un monument de son humilité, et qui ne renferme que ces mots : « *Hic jacet pulvis et cinis, Joannes Oxoniensis*. Nous avons de lui des *Notes sur les Lettres de sainte Thérèse*; le *Pasteur de la nuit de Noël;* des Homélies sur la passion de Jésus-Christ; *Histoire de la conquête de la Chine par les Tartares; Histoire du siége de Fontarabie*; des Traités mystiques. Plusieurs de ces ouvrages ont été traduits en français. Charles III, roi d'Espagne, sollicita vivement la canonisation de l'évêque d'Osma près de Clément XIII et de Clément XIV. L'affaire fut reprise sous Pie VI, mais elle est encore pendante. Des écrivains ont prétendu qu'on avait trouvé dans ses papiers des preuves qu'il était attaché à la secte des jansénistes; le fait est que ceux-ci l'ont réclamé comme l'un de leurs partisans. Or cette prétention, fondée ou non, a pu faire tort à sa mémoire et retarder l'époque des procédures pour le mettre au rang des saints.

JEAN LE JEUNE, prêtre de l'Oratoire et prédicateur célèbre, naquit en 1592 à Poligny en Franche-Comté, et était fils d'un conseiller au parlement de Dôle. Après avoir embrassé l'état ecclésiastique, il devint chanoine d'Arbois; mais il renonça à son bénéfice pour entrer dans la congrégation de l'Oratoire, que le vénérable de Bérulle venait de fonder en France. Le P. le Jeune se consacra aux missions, et il exerça ce ministère pendant soixante ans. Il n'avait que trente-cinq ans lorsqu'il perdit la vue en prêchant le carême à Rouen : cette infirmité ne l'empêcha pas de continuer ses travaux apostoliques; mais il s'abstint de dire la messe dans la crainte de commettre quelque irrévérence; et il ne voulut jamais user de la permission qu'on avait sollicitée pour lui et qui l'autorisait à célébrer les saints mystères. Il laissa par toute la France des preuves de son zèle et de son talent : partout ses prédications produisaient des conversions et des fruits de salut. Les évêques avaient pour lui la plus profonde vénération; et l'on vit le cardinal Bichi le servir à table pendant toute une mission; mais, plus les hommes l'honoraient, plus il s'humiliait en la présence de Dieu. Il passa ses dernières années dans le diocèse de Limoges, et il y établit, dans toutes les villes, l'association des Dames de Charité. Il avait quatre-vingts ans lorsqu'il mourut en odeur de sainteté à Limoges, le 19 août 1672. Ses *Sermons* sont simples et solides, ils ont une onction pénétrante qui va au cœur; et le style, quoique un peu suranné, a du naturel et de la noblesse sans affectation.

JEAN-BAPTISTE DE LA SALLE (le vénérable), fondateur des Ecoles Chrétiennes, naquit à Reims en 1651. Il se distingua, dès son enfance, par sa piété et entra dans l'état ecclésiastique. Après avoir terminé avec succès ses études théologiques, il prit le bonnet de docteur à Paris; et, de retour dans sa patrie, il obtint un canonicat à la cathédrale, mais il ne garda pas longtemps ce bénéfice et il se dévoua exclusivement à l'éducation de la jeunesse. En 1679, il institua à Reims des écoles gratuites, forma des maîtres qu'il logea dans sa maison, et leur donna de sages règlements. C'est ainsi que prit naissance l'institut des frères des Ecoles Chrétiennes, qui se répandit rapidement dans un grand nombre de villes de France. Pour satisfaire aux demandes qu'on lui adressait de toutes parts, il fonda un noviciat à Reims, ensuite à Paris, et enfin à Rouen. En 1684, il distribua tous ses biens aux pauvres et se livra sans réserve à l'œuvre qu'il avait fondée et dont il fut le premier supérieur. Il se démit de sa dignité en 1717, et ne songea plus qu'à se préparer à la mort. Il mourut à Rouen, l'an 1719, à l'âge de soixante-huit ans. Son institut fut approuvé par Benoît XIII, et il a jusqu'ici persévéré dans l'esprit de son pieux fondateur, dont la béatification se poursuit à Rome. Le vénérable de la Salle a laissé plusieurs ouvrages à l'usage de sa congrégation et des écoles qu'elle dirige.

JEAN ALCOBERT, religieux dominicain et missionnaire en Chine, naquit à Gironne l'an 1694. Il entra, jeune, dans l'ordre des Frères Prêcheurs, et, en 1728, il quitta l'Espagne, sa patrie, pour aller annoncer l'Évangile aux infidèles de la Chine. Il se trouvait à Canton lorsque l'évêque de Mauricastre l'envoya, en 1730, dans la province de Fo-Kieu, où il passa seize ans dans les travaux du ministère apostolique. Il avait converti un grand nombre d'idolâtres et ses succès avaient été récompensés par le titre de vicaire provincial de la mission de la Chine, lorsqu'il fut arrêté au mois de mai 1746 et mis en prison avec plusieurs de ses confrères. Condamné à mort sous l'empereur Tienlong, il fut étranglé, avec trois autres dominicains, le 28 octobre 1748, après vingt-huit mois de détention, étant âgé de cinquante-quatre ans.

JEAN-BAPTISTE DE ROSSI (le vénérable), chanoine de la basilique de Sainte-Marie *in Cosmedin*, naquit, le 22 février 1698, à Voltaggio, dans le diocèse de Gênes, et mourut à Rome, le 23 mai 1764, dans l'hospice des prêtres de la Trinité des Pèlerins, dont il fut l'un des principaux administrateurs, en sa qualité de membre de l'archiconfrérie des pèlerins et des convalescents. Il fut enterré dans l'église de l'hospice, et la cause de sa béatification est en instance depuis plusieurs années.

JEAN DAT (le vénérable), prêtre tong-kinois et martyr, naquit, vers l'an 1764, dans le Tong-King occidental, de parents chrétiens qui l'élevèrent dans la piété. Un missionnaire, charmé des progrès rapi-

(1) Voyez la *Dernière Vie de M. Olier*, par M. l'abbé Faillon, auteur des *Monuments inédits*, etc., dont nous avons parlé dans la note précédente.

des qu'il faisait dans les sciences et dans sa vertu, se l'attacha en qualité de catéchiste, et lui fit faire de si grands pas dans la perfection, qu'on le jugea digne du sacerdoce. Après avoir fait son cours de théologie, il fut ordonné prêtre en 1798, et, cinq mois après, il tomba entre les mains des persécuteurs qui lui firent subir de cruelles et sanglantes épreuves; mais sa captivité ne dura que trois mois. Condamné à mort, il fut décapité, le 28 octobre 1798, à l'âge d'environ trente-quatre ans. Les mandarins appelèrent les chrétiens d'alentour à son supplice, espérant que ce spectacle les effraierait et les disposerait à l'apostasie. Mais les exhortations du saint martyr, son calme et sa fermeté produisirent un effet tout contraire. Son corps fut reporté au chef-lieu de la paroisse qui avait été confiée à ses soins.

JEAN TRIORA (le vénérable), franciscain et missionnaire en Chine, exerçait depuis longtemps les fonctions du saint ministère dans la province de Hou-Quang, lorsqu'il fut arrêté le 28 juillet 1815, chargé de chaînes et jeté dans les prisons d'une ville voisine, où il eut à souffrir, pendant six mois, d'horribles tourments et de cruelles privations; il fut conduit ensuite à Chang-Cha, capitale de la province, où l'attendaient des combats plus terribles encore. Dans un de ses interrogatoires, le mandarin lui dit : « Tu ne veux pas apostasier, et moi, je le veux; il faudra bien que tu obéisses. Foule aux pieds la croix, sinon tu mourras. » Ne pouvant l'y déterminer de gré, il voulut l'y contraindre par la force, et il le fit porter sur le signe de notre salut : des soldats publièrent ensuite, par son ordre, qu'il avait apostasié. Le saint confesseur réclama contre cette fausseté, protestant qu'il était toujours attaché à sa religion, et qu'il ne l'abandonnerait jamais. Plusieurs fois on lui fit endurer le supplice de la faim, sans que sa résolution chancelât. Lorsqu'on n'eut plus d'espoir de le vaincre, on le condamna à être étranglé, et la sentence fut exécutée le 13 février 1816. Il marcha au supplice avec une joie qui étonna ses persécuteurs.

JEAN-CHARLES CORNAY (le vénérable), missionnaire et martyr au Tong-King, naquit à Loudun, dans le diocèse de Poitiers, le 12 mars 1809. Il commença ses études au collége de Saumur, et les termina à celui de Mont-Morillon avec des succès marqués. Se sentant appelé à l'état ecclésiastique, il entra, en 1827, au séminaire de Poitiers. Il y reçut le sous-diaconat en 1830, et se rendit ensuite au séminaire des Missions étrangères. Il n'était encore que diacre, faute d'avoir l'âge requis pour le sacerdoce, lorsqu'il quitta la France le 17 septembre 1831 pour se rendre en Chine, et il arriva à Macao dans le mois de mars de l'année suivante. Le 12 juillet 1832, il débarqua sur la terre anamite; mais il attendit vainement pendant dix-huit mois les courriers qui devaient le conduire au Sutchuen, lieu de sa destination. Pendant ce temps, il reçut la prêtrise des mains de Mgr Havard, vicaire apostolique du Tong-King occidental. En 1836, il reçut du vicaire apostolique du Sutchuen une lettre qui lui annonçait l'impossibilité de trouver des conducteurs pour l'introduire par la province du Yu-Nan, et lui laissait le choix ou de retourner à Macao pour pénétrer en Chine par la voie ordinaire, ou de fixer sa résidence dans le Tong-King. Il se détermina pour ce dernier parti, et cependant l'insalubrité du climat, qui avait altéré sa santé, et la persécution de Minh-Menh, qui venait d'éclater, étaient des raisons qui auraient dû, ce semble, lui faire quitter ce pays; mais Dieu avait d'autres vues sur lui. A sa mauvaise santé vinrent encore se joindre de violents maux d'yeux qui l'empêchaient d'exercer la plupart des fonctions du ministère; et il allait bientôt devenir tout-à-fait inutile à la mission, lorsqu'on lui conseilla de retourner en Europe. Mais renoncer ainsi à une carrière qui avait toujours été l'objet de ses vœux lui coûtait beaucoup, et, après avoir mûrement pesé devant Dieu le pour et le contre, il se décida à rester. Il se trouvait dans un village chrétien, nommé Banno, dans la partie occidentale du Tong-Tay, qui était accusé faussement d'avoir pris part à une révolte, lorsqu'une multitude de soldats vinrent cerner ce lieu pour se saisir des prétendus coupables. L'abbé Cornay allait célébrer la sainte messe, lorsque l'alarme se répandit; mais il n'était plus temps de fuir. Il se blottit à la hâte dans un buisson, et il allait être découvert lorsqu'il se livra aux soldats. Le colonel qui commandait l'expédition fit faire le même jour une cage de bois dans laquelle il renferma son prisonnier, qu'il traitait comme criminel d'Etat, à cause de l'accusation de révolte qui pesait sur lui. Pendant plusieurs jours de marche pour arriver au chef-lieu de la province, cette cage fut portée par huit hommes. Lorsqu'il fit son entrée dans la ville, une foule immense se pressait pour le voir de plus près, et aux mille questions qu'on lui adressait de toutes parts, il ne fit que cette réponse : « *Je n'ai pas peur.* — *Non, n'ayez pas peur*, lui disait-on; *nous ne voulons pas vous faire de mal : c'est la curiosité qui nous attire près de vous; car nous n'avions jamais vu d'Européen.* » On lui fit subir trois interrogatoires, dans lesquels on s'efforça de lui faire avouer sa complicité dans la révolte; on lui disait que sa grâce était attachée à cet aveu, et que, s'il s'obstinait à ne pas le faire, il mourrait. —*J'aime mieux souffrir tous les tourments que d'avouer une calomnie et de me sauver par un mensonge.* Dans un second interrogatoire, on fit couler son sang au milieu des tortures, et lorsqu'il fut rentré dans sa prison, il chanta le *Salve, Regina*. Il chantait souvent des cantiques ou des hymnes, et l'on admirait sa gaîté. Le colonel lui avait laissé quelques livres et lui avait fourni ce qu'il fallait pour écrire; aussi écrivit-il dans sa cage plusieurs lettres où il décrit ses tourments. A la suite d'un autre interrogatoire, ce fut comme *ministre de la religion* qu'il fut torturé et pour *n'avoir pas voulu* apostasier. Lorsqu'il fut rentré dans sa cage, on lui fit sortir un pied. Croyant que c'était pour le tenailler, comme on l'en avait menacé, il l'allongea en l'offrant à Jésus-Christ; mais c'était pour appliquer une croix sous la plante. On lui demanda ensuite s'il y consentait : *Oh! non, bien sûr!* répliqua-t-il. Souvent il se trouva tellement épuisé par la souffrance, qu'il ne pouvait manger, et qu'il faisait distribuer aux pauvres son repas. Cependant il lisait, priait, chantait, en attendant la sentence royale qui devait le condamner à mort. Elle arriva le 20 septembre 1837, et portait qu'étant coupable comme chef de fausse secte et de révolte, il serait haché en morceaux, et que sa tête, après avoir été exposée pendant trois jours, serait jetée dans le fleuve. C'est M. Marette, missionnaire apostolique, qui lui en transmit la teneur. Il s'attendait au genre de supplice qui lui était réservé, et il en avait écrit d'avance à ses parents. « Mon sang a déjà coulé dans les tourments, leur disait-il, et doit encore couler deux ou trois fois avant que j'aie les quatre membres et la tête coupés. La peine que vous ressentirez en apprenant ces détails m'a fait déjà verser des larmes; mais aussi la pensée que je serai près de Dieu à intercéder pour vous, quand vous lirez cette lettre, m'a consolé pour moi et pour vous. Ne plaignez pas le jour de ma mort; il sera le plus heureux de ma vie, puisqu'il mettra fin à mes souffrances et sera le commencement de mon bonheur... Consolez-vous donc; dans peu tout sera terminé, et je serai à vous attendre dans le ciel. » Il fut exécuté le jour même que sa sentence fut arrivée, et il marcha au supplice, précédé de trois cents soldats. Des bourreaux, le sabre nu ou la hache à la main, marchaient à ses côtés, et la foule, qu'attirait la nouveauté d'un tel spectacle, suivait à grands flots. Le saint missionnaire, porté dans sa cage, chantait ou lisait des prières dans un livre avec une tranquillité qui faisait l'admiration universelle. Derrière le cortége une cymbale rendait par intervalles, un son

lugubre. On lisait sur un écriteau fixé près du lieu de l'exécution : *Le nommé Tan, dont le vrai nom est Cao-Lang-Né* (Cornay), *du royaume du Phu-Lang-Sa* (France) *et de la ville de Loudun, est coupable comme chef de fausse secte, déguisé, dans ce royaume et comme chef de révolte. Ledit souverain ordonne qu'il soit haché en morceaux, et que sa tête, après avoir été exposée pendant trois jours, soit jetée dans le fleuve. Que cette sentence exemplaire fasse impression partout.* Lorsque l'on fut arrivé, l'abbé Cornay fut tiré de sa cage et délivré de ses chaînes. On l'étendit, la face contre terre, sur une natte recouverte d'un tapis rouge ; ses pieds, ses mains et sa tête furent fixés avec des cordes. A peine la cymbale eut-elle cessé de retentir qu'un premier bourreau lui trancha la tête ; quatre autres lui coupèrent les bras et les jambes : le reste du corps fut ensuite divisé en quatre parties égales et jeté aux quatre vents. Il ne fut écartelé qu'après la décapitation, et l'on ignore le motif qui fit adoucir cette partie de la sentence. Ses restes mortels furent précieusement recueillis par les chrétiens et inhumés avec honneur. Le séminaire des Missions étrangères possède des cheveux, du sang et des vêtements du saint martyr, le tapis, un morceau de la natte et les cordes qui ont servi à son exécution.

JEAN-BAPTISTE THAUH (le vénérable), catéchiste tong-kinois et martyr, fut arrêté, en 1839, avec Paul Khoan, prêtre et un autre catéchiste nommé Pierre Hiêu. Le Père Khoan fut d'abord séparé de ses chers disciples, afin que ceux-ci, laissés à eux-mêmes, fussent plus disposés à l'apostasie ; mais leur courage ne faiblit pas, et, au bout de onze jours, ils eurent la consolation d'être réunis dans le même cachot. Condamnés ensemble, ils furent exécutés ensemble le 28 avril 1840. Ils se rendirent au supplice en chantant le *Te Deum*, et, après que le bourreau leur eut tranché la tête, leurs corps furent reportés dans le chef-lieu du district qu'ils avaient arrosé de leurs sueurs, et ils y reçurent une sépulture honorable.

JEAN-GABRIEL PERBOYRE (le vénérable), missionnaire en Chine et martyr, naquit dans le diocèse de Cahors le 6 janvier 1802, et dès son enfance sa piété l'avait fait surnommer le *petit saint*. Pendant une mission à laquelle il assista en 1817, un jour qu'il venait d'entendre un sermon du célèbre abbé de Chièze, il dit à son oncle, qui était supérieur du petit séminaire de Montauban : *Je veux être missionnaire.* Après avoir terminé ses humanités dans le petit séminaire dirigé par son oncle, il entra dans la congrégation des Lazaristes, où il reçut les ordres sacrés, et fut employé à la direction du collége de Montdidier, ensuite professeur de philosophie au grand séminaire de Saint-Flour, puis supérieur du petit séminaire de cette ville. Souvent on le surprenait en prière au milieu de la nuit : il se livrait, en outre, à des mortifications qui altérèrent sa santé ; ce qui détermina ses supérieurs à le placer comme sous-directeur des novices à la maison de Paris. Il avait manifesté plusieurs fois le désir de se consacrer aux missions de la Chine ; mais le directeur de sa conscience s'y étant opposé, il se soumit, avec la docilité d'un enfant, à une décision qui contrariait ses vœux les plus chers. Quelque temps après, il sollicita la permission de partir avec deux de ses confrères qui allaient s'embarquer pour la Chine, et il l'obtint du supérieur général. Il quitta donc la France au mois de mars 1835, et, à son arrivée à Macao, il passa quelque temps dans cette ville. L'année suivante, au moment de pénétrer en Chine, il écrivit à ses frères : « J'espère que Dieu me protégera dans mon pèlerinage. Je pars bien portant et bien content. Si vous pouviez me voir un peu maintenant, je vous offrirais un spectacle intéressant avec mon accoutrement chinois, ma tête rasée, ma longue queue et mes moustaches, balbutiant ma nouvelle langue, mangeant avec les bâtonnets qui servent de couteau, de cuiller et de fourchette. On dit que je ne représente pas mal un Chinois ; c'est par là qu'il faut commencer à se faire tout à tout : puissions-nous les gagner tous ainsi à Jésus-Christ! » Aussitôt qu'il fut parvenu dans le lieu de sa mission, il se mit à évangéliser les infidèles; mais ses travaux apostoliques ne devaient pas avoir une longue durée. Les missionaires, qui s'étaient réunis à Kouan-In-Tang, dans le Hou-Pé, pour célébrer la fête du saint nom de Marie, furent obligés de se disperser subitement, le 15 septembre 1839, parce que la persécution venait d'éclater tout d'un coup. Il y avait trois jours que l'abbé Perboyre fuyait, accompagné d'un catéchumène, lorsqu'ils furent rencontrés par des soldats qui leur dirent : *Nous sommes à la recherche d'un Européen, chef de la religion du Maître du ciel. — Et combien*, demanda le catéchumène, *a-t-on promis à celui qui le livrerait ? — Trente taëls. — Eh bien ! voilà l'homme que vous cherchez*, dit le Judas chinois en montrant le missionnaire qui lui avait confié sa vie. Cette lâche trahison lui eût causé une vive douleur, s'il ne se fût rappelé que Jésus, son divin maître, avait aussi été trahi par un des siens, et il se résigna. Depuis sa fuite, il était épuisé par la fatigue et la faim ; mais il lui fallut suivre les soldats, qui lui mirent la chaîne au cou, aux mains, aux pieds, et le conduisirent à la ville d'Ou-Cham. On le traîna ensuite de ville en ville, de tribunal en tribunal, et il avait subi un grand nombre d'interrogatoires, lorsqu'il arriva à Ou-Cham-Fou, métropole de la province du Hou-Pé. Les grands mandarins l'interrogèrent plusieurs fois, le firent battre de verges et souffleter avec violence, afin qu'il dénonçât ses confrères ; mais sa discrétion trompa leur attente. Le vice-roi du Hu-Quang, voulant surpasser en cruauté les autres persécuteurs, le faisait mettre à genoux sur l'angle d une brique pendant que sa tête était fixée à un piquet par le moyen de ses cheveux et ses bras étendus avec des cordes sur une espèce de croix. Alors, on plaçait en travers de ses jambes un pieu, sur les extrémités duquel se posaient deux satellites, et lorsqu'il croyait avoir poussé à bout la patience et les forces du saint prêtre, il lui offrait la liberté et la vie, s'il voulait apostasier. Il subit ensuite plus de vingt interrogatoires, suivis d'un plus grand nombre de tortures, parce qu'il refusait de marcher sur la croix ou de dénoncer ses confrères. Un jour on apporta devant lui une idole, et on lui commanda de se prosterner devant elle. — *Adorer cette idole!* dit-il avec force et dignité ; *lui couper la tête, volontiers ; l'adorer, jamais!* A ces mots, le juge irrité ordonna aux chrétiens qui se trouvaient là de lui arracher les cheveux et la barbe. Comme ils hésitaient et qu'on les menaçait de la flagellation, l'abbé Perboyre, pour leur éviter ce supplice, les exhorta lui-même à obéir. *Venez*, leur dit-il en souriant ; *le mal qu'on vous force à me faire, je le supporterai avec plaisir. Je souffrirais bien davantage, si, à cause de moi, on vous frappait sous mes yeux.* Ils obéirent donc, et ils tourmentèrent ainsi celui qu'ils aimaient et dont ils étaient aimés. Le juge, voyant qu'il ne pouvait le vaincre, fit graver sur son visage, avec un fer rougi, ces quatre caractères chinois : *Sie Kiao Ho Tchoun*, c'est-à-dire, propagateur d'une fausse religion. Ensuite il le fit mettre dans une prison infecte avec des scélérats. Ceux-ci, témoins de sa patience, de sa piété, conçurent pour lui une profonde vénération. Des chrétiens ayant pénétré jusqu'à lui, à prix d'argent, furent surpris de sa maigreur affreuse et de son extrême faiblesse. Tout son corps n'était qu'une plaie ; cependant leur vue lui fit retrouver assez de force pour les remercier, les encourager et les bénir. Le décret impérial qui le condamnait à être étranglé sur-le-champ arriva le 11 septembre 1840. Lorsqu'on le conduisit au supplice, il était nu-pieds et n'avait pour tout vêtement qu'un caleçon recouvert de la robe rouge des condamnés. Ses bras étaient liés der-

rière son dos et on lui avait mis entre les mains une longue perche à l'extrémité de laquelle flottait un drapeau où se trouvait imprimée en gros caractères la sentence portée contre lui, et, afin qu'il eût un trait de ressemblance de plus avec le Sauveur mourant sur le Calvaire, cinq malfaiteurs, condamnés à mort pour leurs crimes, furent exécutés avec lui. Les fidèles parvinrent à se procurer son corps, et l'inhumèrent à côté de celui du vénérable François Clet. Les Lazaristes de Paris possèdent un caleçon, un pantalon, une robe et un autre habit de ce glorieux martyr, ainsi qu'un oreiller et deux matelas teints de son sang, une partie de ses cheveux et de sa barbe, le voile qui recouvrait son visage au moment de l'exécution, les cordes dont il était lié et le bambou dont le bourreau se servit pour les tourner. Un grand nombre de personnes croient avoir obtenu du ciel des grâces et des faveurs par son intercession.

JEAN-BAPTISTE COU (le vénérable), martyr au Tong-King, était marié et père de trois enfants en bas âge, lorsqu'il fut arrêté à Bé-Khang, sa patrie, le 31 mai 1840. Plus riche des dons de la grâce que des biens terrestres, il avait rendu de grands services aux missionnaires, en leur donnant asile pour les soustraire aux recherches des persécuteurs. Conduit avec des prêtres, des catéchistes et de simples fidèles, à Vi-hoang, chef lieu de la province de Nam-Dinh, le gouverneur Trinh Quang-Khanh dirigea lui-meme le premier interrogatoire qu'on leur fit subir, et Cou ayant refusé de marcher sur la croix, il lui fit attacher un crucifix sous chaque pied, apres quoi on le reconduisit en prison. Il subit un second et un troisième interrogatoire, et à la suite de ce dernier, il reçut de trente à quarante coups de bâton sur les plaies encore saignantes qu'on lui avait faites dans une torture précédente. Il fut condamné avec ses compagnons à perdre la tête, et la sentence fut exécutée le 7 novembre. Jean-Baptiste Cou était âgé de quarante-deux ans, et son corps repose dans sa maison, qui est devenue comme un sanctuaire depuis qu'elle possède ce précieux trésor.

JEANNE DE LESTONAC (la vénérable), fondatrice de l'ordre des religieuses bénédictines de la compagnie de Notre-Dame, naquit à Bordeaux en 1556. Elle était fille d'un conseiller au Parlement de cette ville et mère du célèbre Montaigne. Elle épousa Gaston de Montferrand, dont elle eut sept enfants. Etant devenue veuve, elle institua son ordre pour l'instruction des jeunes filles, et le fit approuver en 1607, par Paul V. Quand ce pape eut signé la bulle, il dit au général des Jésuites : *Je viens de vous unir à de vertueuses filles qui rendront aux personnes de leur sexe les pieux services que vos pères rendent aux hommes dans toute la chrétienté.* La congrégation se répandit rapidement en France, surtout dans le midi, du vivant de la pieuse fondatrice, dont la béatification est commencée à Rome.

JÉRÉMIE, franciscain et martyr à Acre en Palestine, se trouvait dans cette ville lorsqu'elle fut assiégée par Bibare, sultan d'Egypte. Ce prince s'étant rendu maître du château de Sophet, qui dominait la place, il fit dire aux habitants que s'ils n'embrassaient pas le mahométisme, ils seraient tous passés au fil de l'épée, et il ne leur donna que jusqu'au lendemain pour se décider. Jérémie et Jacques du Puy, son confrère, passèrent toute la nuit à exhorter les assiégés à mourir pour Jésus-Christ, et leurs efforts furent couronnés d'un plein succès. Plus de six cents d'entre eux préférèrent la mort à l'apostasie, et leur sang formait un ruisseau qui coulait jusqu'au fond de la montagne sur laquelle la ville est bâtie. Les deux Franciscains furent traités plus cruellement que les autres, et Bibare, pour se venger de la constance qu'ils inspiraient aux martyrs, les fit écorcher tout vifs, batre de verges et ensuite décapiter le 26 juin 1266.

JÉROME SAVONAROLE, dominicain, né en 1452 à Ferrare, d'une famille noble. Doué d'un esprit vif et pénétrant, d'une grande ardeur pour l'étude, il fit dans les sciences des progrès si rapides, qu'à vingt-deux ans, lorsqu'il prit à Bologne l'habit de saint Dominique, il marquait déjà parmi les savants de son siècle. Après sa profession, il enseigna la philosophie. Il fut ensuite employé à la direction des âmes ; mais la prédication, pour laquelle il avait un talent particulier, fut bientôt son occupation presque exclusive, et il devint le premier prédicateur de son siècle. Il attaquait avec une sainte liberté les vices des grands et de la multitude, sans acception de personne. En 1479, il écrivit à saint François de Paule, dont la réputation de sainteté et de sagesse était répandue partout. Dans sa réponse, le saint fondateur des Minimes fait l'éloge de sa piété et de son zèle apostolique, et lui prédit le succès de ses prédications futures, les tribulations qui l'attendaient et sa mort tragique avec des détails aussi circonstanciés qu'aurait pu le faire, après coup, un historien. Cette prédiction d'une mort violente ne fit qu'enflammer son zèle : il continua donc à prêcher les vérités chrétiennes et à reprendre les déréglements du siècle, combattant avec une grande énergie tout abus opposé à l'esprit de l'Évangile, et menaçant de la colère de Dieu quiconque enfreignait ses lois. On venait en foule entendre ses prédications, qui produisaient une vive impression sur le plus grand nombre de ses auditeurs ; d'ailleurs, sa vie austère et ses vertus ajoutaient encore à la force de son éloquence ; aussi produisit-il des effets merveilleux dans les villes de Riéti, de Brescia, de Reggio, de Bologne, de Ferrare et de Mantoue ; mais c'est surtout Florence qui devint le principal théâtre de ses travaux apostoliques. A l'époque où il fut nommé prieur du couvent de Saint-Marc de cette ville, les Florentins étaient divisés par des dissensions civiles. La guerre que se faisaient deux factions puissantes, avait ouvert la porte à de graves excès : la licence ne connaissait plus de bornes, on s'insultait, on se battait, on se tuait journellement. La fermentation produite par ces discordes intestines avait pénétré jusque dans les cloîtres, et le couvent de Saint-Marc n'avait pas échappé à la contagion ; le premier soin de Jérôme Savonarole fut d'y introduire la paix en y introduisant une salutaire réforme. D'autres couvents ayant adopté ses sages règlements, il se forma une congrégation dite de Saint-Marc, dont il fut regardé, avec raison, comme le principal fondateur. Il s'appliqua ensuite à réformer les mœurs du peuple et des grands, en les menaçant des jugements terribles de la justice divine, et en leur prédisant les calamités qui allaient fondre sur eux, s'ils ne recouraient à la pénitence. La faction des Pazzi ayant succombé sous celle des Médicis, Laurent de Médicis, chef de cette puissante famille, s'était emparé du pouvoir et tout pliait sous sa puissance. Comme il en usait avec tyrannie, Savonarole ne put se dispenser, soit en particulier, soit même en public, de lui donner des avis propres à régler sa conduite d'une manière plus conforme à l'équité et à l'humanité. Laurent essaya, de son côté, de l'attacher à son parti, afin de profiter de l'influence qu'il avait sur la multitude. Il lui envoya des députés pour l'engager à changer le genre de ses prédications, et surtout à ne plus prédire les choses futures ; mais Savonarole lui fit répondre qu'il eût à faire pénitence de ses péchés, parce que les maux qui devaient fondre sur lui et sur sa maison n'étaient pas éloignés. Laurent prit en mauvaise part cet avertissement, et lui fit dire par d'autres députés que s'il ne s'abstenait de prêcher, il le ferait chasser de la ville. Savonarole répliqua qu'il resterait, et que ce serait Laurent qui sortirait bientôt de Florence. En effet, il mourut peu de temps après dans l'un des faubourgs, après avoir fait venir auprès de

lui Jérôme Savonarole pour l'assister dans ses derniers moments. Il y avait cinq ans que le zélé prédicateur de l'Évangile travaillait à la conversion des Florentins, lorsqu'il fut appelé à Bologne pour y prêcher le carême de 1493. Charles VIII, dans son expédition d'Italie, avait fait un traité de paix avec les Florentins; mais Pierre de Médicis, fils de Laurent, qui l'avait négocié, fut en butte à la colère du peuple, et obligé de sortir de la ville pendant qu'on pillait ses palais et qu'on s'emparait de ses trésors. Lorsque cette sédition fut apaisée, les Florentins, craignant que Charles VIII ne fût offensé de la conduite qu'on avait tenue envers les Médicis, lui envoyèrent une ambassade qui avait pour chef Savonarole. Il porta la parole devant le prince, dont il implora la clémence en faveur des coupables. Charles pardonna et fit une entrée pacifique dans la ville qui lui ouvrit ses portes. Savonarole profita ensuite de l'ascendant qu'il avait sur le peuple, pour organiser la République sur de nouvelles bases, et il empêcha les Florentins d'entrer dans la ligue des princes d'Italie contre Charles VIII, qui venait de conquérir le royaume de Naples. Il fut député de nouveau vers ce prince, qu'il suivit à Pise; mais les propositions dont il était porteur ne furent pas acceptées dans leur entier. Après avoir prêché avec son zèle ordinaire dans plusieurs églises de la ville, il retourna à Florence où le nombre de ses ennemis allait toujours en augmentant. Son immixtion dans les affaires publiques, quoiqu'il n'eût en vue que l'intérêt général, ses prédictions, la franchise de son langage avaient soulevé contre lui bien des animosités secrètes qui finirent par faire explosion. Alexandre VI, prévenu contre lui, lui fit défendre de prêcher à Florence le carême de 1496, et lui ordonna d'aller exercer ailleurs son ministère; mais le sénat de cette ville, qui sentait combien la présence de Savonarole importait à la République, fit lever cette défense, et il reprit le cours de ses prédications. Ses ennemis, de leur côté, reprirent le cours de leurs machinations contre lui, et ils étaient appuyés par Ludovic Sforce, duc de Milan, et par Pierre de Médicis, qui voulait rentrer dans Florence après que Savonarole en aurait été expulsé: Il fut accusé auprès du pape de prêcher une mauvaise doctrine, et l'un de ses sermons fut déféré au saint-siége. Alexandre VI lui interdit de nouveau la prédication, et lui ordonna de se rendre à Rome; mais les Florentins ne voulurent pas le laisser partir, et le pape le frappa des censures ecclésiastiques. Savonarole lui écrivit pour se justifier, et le pape se relâcha de la sévérité dont il avait usé à son égard; mais, sur de nouvelles accusations, qui n'étaient pas mieux fondées, le pape le frappa de nouvelles censures. Ses ennemis de Florence le traitèrent de séducteur et de faux prophète, ameutèrent contre lui la populace, qui vint mettre le feu au couvent de Saint-Marc: on se saisit de sa personne et on le conduisit devant les magistrats, qui le questionnèrent sur ses prédictions. Jérôme soutint que toutes seraient vérifiées par l'événement. On le mit ensuite en prison et l'on nomma des commissaires, qui étaient tous ses ennemis, qui lui firent subir une torture si atroce que tous ses membres en furent disloqués. Il la supporta avec un courage héroïque, priant Dieu pour lui et pour ses bourreaux. Alexandre VI, apprenant qu'il était en prison, demanda qu'on l'envoyât à Rome; mais les Florentins s'y étant refusés, le pape envoya sur les lieux deux commissaires qui le firent torturer de nouveau, dans l'espérance de lui arracher quelqu'aveu qui pût donner lieu à une condamnation; mais quoiqu'il n'avouât rien, ils ne l'en condamnèrent pas moins à mort, avec deux de ses religieux, qui n'avaient pas voulu séparer leur cause de la sienne. Il marcha au supplice avec calme et fermeté, et subit la mort en protestant de son innocence et en se résignant à la volonté divine. Il fut exécuté le 23 mai 1498, n'étant âgé que de quarante-cinq ans. Après qu'on l'eut détaché du gibet, on brûla son corps et on jeta ses cendres dans la rivière. Bientôt on l'invoqua comme un saint et comme un martyr, et beaucoup d'historiens parlent des nombreux miracles opérés par son intercession. On ne peut lui contester le don de prophétie, et parmi ses prédictions, l'on n'en trouve pas une qui ait été démentie par l'événement. Ses travaux apostoliques et le soin de plusieurs communautés religieuses qui occupaient une grande partie de son temps, ne l'empêchèrent pas de composer beaucoup d'ouvrages de morale, de spiritualité et d'ascétisme, dont les plus estimés sont le *Triomphe de la Croix; de la Simplicité de la vie chrétienne; Explications sur l'Oraison dominicale;* deux livres *de l'Oraison; Explication du Décalogue; Traité du Sacrifice de la Messe; Méditations sur les Psaumes;* des Sermons, des Homélies, des Lettres, et d'autres écrits relatifs à ses prophéties et à sa justification. Il a laissé des Traités théologiques, et une *Réfutation de l'astrologie judiciaire.* Son style est plein d'onction, de vivacité et de noblesse.

JÉROME D'ANGÉLIS, jésuite et missionnaire, naquit l'an 1567 à Castro-Giovanni en Sicile, et entra en 1585 dans la compagnie de Jésus. Envoyé par ses supérieurs en qualité de missionnaire dans l'Inde et le Japon, il s'embarqua à Lisbonne en 1596; mais le vaisseau qu'il montait ayant été jeté par la tempête sur les côtes du Brésil, il fut fait prisonnier par des corsaires et amené en Angleterre, d'où il retourna en Portugal. S'étant embarqué de nouveau, il arriva au Japon en 1602. Il y avait douze ans qu'il y prêchait l'Évangile avec un grand succès, lorsqu'en 1614, le souverain de l'île où il se trouvait, proscrivit tous les missionnaires. Le père Angélis continua néanmoins ses fonctions. Seulement il quitta l'habit de son ordre qui l'eût fait découvrir trop facilement. Il y avait opéré un grand nombre de conversions, lorsqu'une nouvelle persécution éclata en 1623. L'hôte qui lui avait donné asile, ayant été arrêté, allait payer de sa vie sa généreuse hospitalité, lorsque le missionnaire s'offrit de lui-même aux juges, après avoir repris ses anciens habits, sous lesquels il voulait mourir. Il fut condamné au supplice du feu et exécuté le 24 décembre 1623, à l'âge de cinquante-six ans. Il a laissé une *Courte Description du royaume d'Yesso.*

JÉROME OLEASTER, dominicain portugais, s'était acquis une grande réputation de science et de vertu dans son ordre, lorsque Jean III, roi de Portugal, l'envoya au concile de Trente, en qualité de son théologien. Il s'acquitta de sa mission à la satisfaction du prince, qui lui offrit un évêché à son retour; mais l'humble religieux refusa cette dignité. Il devint inquisiteur de la foi, fut élevé aux principales charges de son ordre, et mourut en odeur de sainteté l'an 1563. Il a laissé sur le Pentateuque et sur Isaïe des commentaires où l'on voit qu'il avait une connaissance approfondie des langues grecque et hébraïque.

JOACHIM ROYO, dominicain et missionnaire en Chine, naquit en 1690, dans le diocèse de Tervel en Aragon. Il n'avait que vingt-trois ans lorsqu'il quitta sa patrie pour se dévouer aux missions de la Chine. S'étant arrêté aux îles Philippines, où il fut ordonné prêtre, il fut envoyé dans la province de Fokien en 1722. Il y déploya un zèle infatigable jusqu'à ce qu'il fut arrêté en 1746, et après de cruels supplices on le condamna à perdre la tête, avec quatre autres dominicains à la tête desquels se trouvait Pierre Sanz, évêque de Mauricastre. Celui-ci fut exécuté le jour même que la sentence avait été portée, le 26 mai 1747. Joachim Royo et ses trois autres compagnons passèrent en prison plus de deux ans et furent étranglés le 28 octobre 1748

JOACHIM HO (le vénérable), martyr en Chine, fut arrêté au mois d'avril 1839 et jeté dans les prisons de la ville capitale de la province de Houei-Tcheou. Il eut à essuyer les plus horribles tourments, sans que sa constance se démentit ; mais plusieurs de ses compagnons de captivité ayant apostasié, leur faiblesse le pénétra de douleur et il parvint par ses exhortations à maintenir les autres dans la résolution qui fait les martyrs. L'ascendant qu'il exerçait sur les autres confesseurs le fit considérer comme leur chef et on le condamna à être étranglé dans l'espérance que les autres, effrayés par son supplice et privés de ses conseils, se laisseraient vaincre plus facilement. On ignore son âge et on ne connaît point le jour de son exécution.

JOAIRE (saint) est patron d'une église en Bretagne.

JOCOND (saint) martyr à Carthage pendant la persécution de Sévère, fut brûlé vif pour la foi chrétienne, comme nous l'apprenons par les Actes de sainte Perpétue.

JOLE ou JUDULE (saint), *Judulus*, abbé de Landevennec, est honoré dans le diocèse de Quimper.

JONAS (le vénérable), évêque de Kiovie en Wolhynie, florissait dans le milieu du XVe siècle, et mourut vers l'an 1469. Il est honoré chez les Russes catholiques le 15 juin.

JORIO (saint), *Georgius*, évêque de Suelli en Sardaigne, est honoré dans son diocèse.

JORT (saint) est honoré dans le diocèse de Saintes, où il y a une église dont il est patron.

JOSCERAN (saint), *Josceramnus*, moine de Cruas, est honoré dans le Vivarais.

JOSEPH, patriarche, fils de Jacob et de Rachel, naquit l'an du monde 2259, dans la maison de Laban, son aïeul et à l'âge de six ans il quitta la Mésopotamie avec son père pour aller habiter la terre de Chanaan. Ses frères, envieux de la prédilection que Jacob montrait pour lui et de la grandeur future que lui présageaient des songes qu'il avait eus, résolurent de se débarrasser de lui et le vendirent à des marchands Ismaélites, au lieu de le tuer, comme c'était leur premier projet ; ensuite ils trempèrent sa robe dans le sang d'un chevreau et l'envoyèrent à Jacob, avec la fausse nouvelle qu'une bête féroce l'avait dévoré. Joseph fut conduit en Égypte et vendu une seconde fois à Putiphar, général des troupes de Pharaon. Ayant gagné la confiance de son maître il fut placé à la tête de sa maison et rien ne s'y faisait que par son ordre. La femme de Putiphar ayant conçu pour lui une passion violente, voulut un jour la satisfaire et l'attirant par son manteau, elle lui fit part de ses criminels désirs. Joseph, révolté d'une semblable proposition, s'enfuit, lui laissant son manteau entre les mains. Elle s'en servit comme d'un témoignage contre le jeune Israélite qu'elle accusa d'avoir voulu attenter à son honneur. Putiphar, trop crédule, le fit mettre en prison ; mais la sagesse y descendit avec lui, dit l'historien sacré, et ne l'abandonna pas dans les fers. C'est par elle, en effet, qu'il interpréta les songes de deux prisonniers d'un rang distingué et attachés au service du roi. Pharaon, qui eut ensuite un songe que les devins et les sages d'Egypte ne pouvaient expliquer, apprit ce que Joseph avait fait dans sa prison, et lui demanda l'explication du songe qu'il avait eu. Joseph lui prédit une abondance de sept années, suivie d'une famine de la même durée, et il lui indiqua les moyens d'atténuer les effets de ce malheur. Pharaon, charmé de sa pénétration et de sa prudence, le chargea de l'exécution de ces mesures. Joseph, devenu ainsi premier ministre, fit construire d'immenses greniers où l'on mit en réserve pendant sept ans l'excédant de chaque récolte pour subvenir aux sept années de stérilité. Par ce moyen, lorsque la famine éclata, non-seulement l'Egypte, mais les pays d'alentour, trouvèrent une ressource contre ce fléau. Ses frères, qui continuaient d'habiter la terre de Chanaan avec Jacob, ayant appris qu'on vendait en Egypte du blé à tous ceux qui se présentaient, s'y rendirent et ils furent reconnus par Joseph, mais ils ne le reconnurent point. Celui-ci, feignant de les prendre pour espions, retint en ôtage Siméon, jusqu'à ce qu'ils lui eussent amené Benjamin, leur plus jeune frère. Jacob se refusa d'abord à laisser partir Benjamin ; mais les progrès de la famine le forcèrent d'y consentir. Lorsqu'ils furent arrivés, Joseph, en voyant Benjamin qui était, comme lui, le fils de Rachel, ne put retenir ses larmes. S'étant ensuite fait connaître à ses frères, il les chargea d'aller chercher leur père avec le reste de sa famille et de l'amener en Egypte. Jacob, au comble de la joie d'apprendre que Joseph vivait encore et qu'il était tout-puissant à la cour de Pharaon, s'empressa de se rendre auprès de lui, et il obtint pour lui et ses fils la terre de Gessen où il vécut encore dix-sept ans. Lorsqu'il fut sur le point de mourir, il fit promettre à Joseph qu'il reconduirait son corps dans la terre de Chanaan pour l'inhumer près de ceux d'Abraham et d'Isaac. Joseph, après l'avoir fait embaumer, le reconduisit en grande pompe dans le sépulcre de ses pères. Les grands du pays et les principaux officiers de la cour firent partie du cortége. Après que les funérailles furent terminées, les enfants de Jacob retournèrent en Egypte avec Joseph, qui vécut encore cinquante-quatre ans après la mort de son père. Étant sur le point de mourir, il prédit à ceux de ses frères qui vivaient encore, et à ses neveux, que Dieu les introduirait plus tard dans la terre promise; et il leur fit jurer qu'ils y transporteraient ses os. Il mourut à cent dix ans, l'an 1635 avant Jésus-Christ, après avoir gouverné l'Egypte sous plusieurs rois, pendant quatre-vingts ans. Il laissa deux fils, Manassès et Ephraïm, que Jacob avait adoptés, et qui devinrent chefs de deux tribus. Ses restes furent emportés par Moïse, cent quarante-quatre ans après sa mort, quand les Israélites sortirent d'Egypte. Ce fut Josué qui les enterra avec honneur dans le champ d'Hémor, près de Sichem ; et son tombeau fut toujours en grande vénération chez les Israélites. Il paraît, d'après le témoignage de saint Jérôme, qu'il subsistait encore sur la fin du IVe siècle, et qu'il fut visité par sainte Paule. Les Grecs font mémoire de lui le lundi saint, comme étant le type de Jésus-Christ, vendu aux étrangers par ses frères. Chez les Latins, quelques martyrologes modernes le nomment le 20 mars.

JOSEPH ANCHIETA, jésuite et missionnaire au Brésil, naquit aux Canaries l'an 1533. Il entra chez les Jésuites de Coimbre et fut envoyé par ses supérieurs dans le Brésil pour y évangéliser les sauvages dont il convertit un grand nombre. Il fut, toute sa vie, un modèle accompli d'humilité, de patience et de charité. Il mourut saintement au Brésil, le 9 juin 1597, à l'âge de soixante-quatre ans.

JOSEPH GUYS, oratorien et missionnaire, naquit à la Ciotat en 1611. Il se rendit recommandable par ses vertus, ses bonnes œuvres et surtout par les missions qu'il donna dans le diocèse d'Arles. Ses discours opérèrent la conversion d'un grand nombre, et les pécheurs les plus endurcis ne résistaient pas au pathétique de ses exhortations. Il mourut en odeur de sainteté, le 30 janvier 1694, à l'âge de quatre-vingt-deux ans. On a de lui une *Description des Arènes ou de l'Amphithéâtre d'Arles*, regardée comme la meilleure qui existe de ce curieux monument des Romains.

JOSEPH D'ATTEMIS, jésuite italien et missionnaire en Chine, ayant été arrêté sur la fin de l'année 1747, souffrit à diverses reprises de cruels tourments pour la foi. Ayant été condamné à mort, la sentence fut confirmée par l'empereur Kien-Long, et il fut étranglé dans sa prison avec le Père Antoine Joseph Henriquez, son confrère, le 12 septembre 1748.

JOSEPH-MARIE PIGNATELLI (le vénérable), jésuite, naquit l'an 1737, d'une famille noble de Saragosse. Entré dans la compagnie de Jésus, il s'y distingua par ses talents et par ses vertus. Il en devint l'ornement et comme le soutien dans les mauvais jours qui précédèrent sa suppression en Espagne. Lorsque les Jésuites eurent été proscrits du royaume, Pignatelli, fidèle à ses engagements, chercha à se réunir à ses confrères, et lorsqu'il apprit que la société était rétablie à Naples, il s'y rendit et y séjourna jusqu'à ce qu'elle en fût expulsée de nouveau. Alors il se retira à Rome avec ses compagnons, et il y mourut en odeur de sainteté, l'an 1811, à l'âge de soixante-quatorze ans. La procédure de sa béatification a été introduite à Rome, il y a quelques années.

JOSEPH YUEN (le vénérable), prêtre chinois et martyr, s'était illustré par les succès que Dieu avait répandus sur ses travaux apostoliques. La chrétienté dont il était chargé était très-florissante, lorsqu'il fut arraché à son troupeau vers la fin de juillet 1816, et conduit dans les prisons d'une ville de rang inférieur. Trois mois après il fut transféré dans la capitale de la province où il fut interrogé plus de vingt fois et tourmenté de mille manières pendant six mois. Condamné à mort en avril 1817, il fut étranglé deux mois après, après avoir montré jusqu'à la fin une constance et une ferveur admirables. Le séminaire des Missions étrangères possède un morceau de ses vêtements.

JOSEPH MARCHAND (le vénérable), missionnaire et martyr en Cochinchine, naquit le 17 août 1803, à Passavant, dans le diocèse de Besançon, d'une famille vertueuse mais peu fortunée, qui l'éleva chrétiennement et fit des sacrifices pour lui faciliter les moyens de parvenir à l'état ecclésiastique où l'appelait une vocation bien décidée. Après ses premières études, qu'il termina avec un succès marqué sur la plupart de ses condisciples, il alla étudier la théologie au grand séminaire de Besançon, d'où il se rendit à celui des Missions étrangères. En 1829, il quitta la France pour se rendre dans la basse Cochinchine où il était envoyé en qualité de missionnaire apostolique. Il administrait, avec le zèle d'un apôtre, les chrétientés confiées à ses soins, quand la persécution, suscitée par les décrets du roi Minh-Ménh, vint, en 1833, jeter la consternation parmi les fidèles. Les autres missionnaires, et le vicaire apostolique lui-même, cédèrent momentanément à l'orage et se tinrent cachés ; mais l'abbé Marchand resta à son poste, dans l'espérance que le calme reviendrait bientôt. « Je reste seul à battre en retraite, écrivait-il à un de ses confrères, et je suis décidé à garder la portion du troupeau que Mgr m'a confiée, dût-on me brûler les moustaches. Quoi! fuirais-je encore pendant qu'il n'y a plus que moi d'Européen au milieu de la bergerie du Seigneur, qui est en proie à toutes sortes de loups? Ah! plutôt, que ne puis-je courir partout, pour ranimer un peu les esprits des chrétiens et raviver leur foi!... Les sorciers assurent aux mandarins qu'il n'est pas possible de me prendre. Ils disent que je suis tout-puissant en miracles ; que je puis marcher sur les eaux, voler, me rendre invisible, assister au grand conseil, etc. Il serait trop long de vous dire toutes les sottises qu'ils débitent. Je me porte bien; priez le bon Dieu de me conserver la santé du corps et de l'âme et de me faire connaître sa sainte volonté, afin que je puisse combattre en vaillant soldat de Jésus-Christ. » Il fut obligé de se cacher à son tour, et les recherches devenant de jour en jour plus actives, il se réfugia dans le creux des rochers et dans des antres obscurs. A cette époque la guerre civile éclata dans la haute Cochinchine et le chef des révoltés, nommé Khôi, parvint à lutter, jusqu'en septembre 1835, contre les armées royales. Comme les chrétiens étaient alors violemment persécutés, il essaya de profiter de cette circonstance pour les attirer à son parti. Ayant donc appris qu'un missionnaire européen se trouvait encore dans la contrée, il envoya des émissaires chargés de le lui amener. A leur approche, l'abbé Marchand alla se cacher dans une fosse préparée d'avance en cas de danger pressant ; mais les fidèles étant venus le presser de se rendre auprès de Khôi, il céda à leurs instances. Arrivé à la ville de Saï-Gon, où le chef des rebelles faisait alors sa résidence, il lui fut permis d'exercer publiquement les fonctions de son ministère. Khôi voulait, par cette faveur, le gagner à sa cause et par lui les chrétiens du pays ; mais le missionnaire rejeta ses propositions et lui apprit que les disciples de l'Evangile ne s'arment jamais contre les puissances établies, même quand elles sont injustes et persécutrices. Il protesta avec énergie qu'il ne violerait jamais les devoirs de soumission que lui imposait sa foi et que son seul désir était d'exercer librement son culte. Khôi lui permit d'administrer les chrétientés du voisinage de Saï-Gôn ; ce qu'il fit avec zèle pendant près d'un an, jusqu'à ce que les rebelles, serrés de près par les troupes du gouvernement, se fussent réfugiés dans la citadelle de Saï-Gôn. Alors Khôi proposa au missionnaire de s'y réfugier aussi, et sur son refus, il l'y fit transporter par des soldats. Pendant deux ans que le siége dura, il ne prit aucune part à la défense de la place, et lorsque celle-ci eut été emportée d'assaut, au lieu d'être mis à mort avec les autres révoltés, il fut fait prisonnier avec quatre chefs rebelles et le fils de Khôi, dont le père venait d'être tué sur la brèche. Ils furent chargés de chaînes et conduits à Hué dans des cages de bois. Ils y arrivèrent le 15 octobre 1835, après avoir beaucoup souffert sur la route, par les mauvais traitements et par l'exiguïté de leur prison. Joseph Marchand fut torturé bien plus cruellement que les autres prisonniers, quoiqu'on sût parfaitement qu'il n'avait donné aucune assistance aux rebelles, et que ce n'était que malgré lui qu'il se trouvait au milieu d'eux. On poursuivait en lui autre chose qu'un séditieux ; et les mandarins firent bien voir qu'ils le tourmentaient en haine de la religion. Dans le premier interrogatoire qu'il subit, on étala sous ses yeux des verges, des pinces, des tenailles et d'autres instruments de supplice. Il repoussa énergiquement l'accusation de révolte : quant à celle d'avoir prêché la religion, il ne craignit pas de faire connaître les lieux où il avait exercé son ministère, déclarant qu'il était prêt à verser son sang pour cette religion qu'il était venu annoncer de si loin ; sur quoi il fut livré à des épreuves dont la seule pensée fait frémir. Dans la nuit du 17 au 18 novembre, on l'interrogea de nouveau, et l'on se mit à lui déchirer, à lui dépecer la chair des cuisses et des jambes avec des tenailles froides et ensuite avec des pinces de fer rougies au feu. Pendant cet épouvantable supplice, le saint prêtre tenait constamment les yeux élevés au ciel et priait ; il lui échappa par intervalles quelques soupirs et même quelques cris ; mais sa constance ne fut pas vaincue. Les juges, voyant qu'ils ne pouvaient lui arracher aucune des réponses qu'ils avaient juré de lui faire avouer, le condamnèrent à la décapitation, et la sentence, confirmée par le roi, fut exécutée le 30 novembre. En se rendant au lieu du supplice, on s'arrêta à la *Maison de la question*. A la vue des tortures inouïes qu'on lui prépare, Joseph Marchand éprouve un mouvement involontaire d'horreur. Les bourreaux lui prennent les jambes et les étendent : cinq d'entre eux, armés d'énormes tenailles rougies au feu, pincent avec violence les chairs de ses cuisses, qui ne sont pas encore cicatrisées. Une fumée épaisse et fétide s'exhale des blessures profondes qu'on lui fait, et il s'écrie avec l'accent de la piété et de la douleur : O mon père! ô mon Dieu ! Les tenailles, longtemps maintenues sur ses chairs, refroidissent, la

fumée cesse. Pendant qu'on les fait rougir de nouveau, le saint martyr est accablé d'outrages. Le mandarin ayant fait faire silence, dit au patient : *Pourquoi, dans la religion chrétienne, arrache-t-on les yeux aux moribonds ? — Cela n'est pas, je ne connais rien de semblable.* Alors les bourreaux appliquent une seconde fois les tenailles brûlantes sur ses chairs consumées, et quand elles sont refroidies, on lui demande pourquoi les époux se présentent devant le prêtre près de l'autel. — *Les époux viennent faire reconnaître leur alliance par le prêtre, en présence des chrétiens assemblés, et attirer sur eux les bénédictions célestes.* Les fers, chauffés une troisième fois, sont encore appliqués sur ses membres et lui font quinze nouvelles plaies aussi profondes que les précédentes. Puis le mandarin lui fait cette question : *Quel pain enchanteur donne-t-on à ceux qui se sont confessés, de sorte qu'ils tiennent si fort à la religion ?—Ce n'est point du pain qu'on leur donne, c'est le corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ, devenu la nourriture de l'âme.* Cette scène horrible prouve clairement que le saint missionnaire ne souffrait que pour la foi. Les questions des mandarins n'étaient pas dictées par l'ignorance, mais par la haine : ils connaissaient assez la religion chrétienne pour savoir qu'ils la calomniaient; mais n'ayant pu convaincre le saint martyr de complicité avec les rebelles, ils voulaient à tout prix lui faire avouer qu'il avait participé à des pratiques cruelles, infâmes ou sacriléges, afin d'avoir un prétexte pour colorer leur barbarie. Après la question on lui offrit à manger, mais il répondit qu'il ne mangerait plus rien. Pendant que les rebelles condamnés avec lui prenaient leur dernier repas, il se tenait profondément recueilli, presque mourant et tout occupé de la mort. Lorsque le cortége se remit en marche, on le plaça sur un brancard à dossier, porté par quatre hommes, ensuite les bourreaux lui passèrent un frein dans la bouche pour comprimer les cris de la douleur, ce qui était une précaution inutile, ou plutôt pour l'empêcher de proclamer, une fois de plus, la sainteté de la religion chrétienne. Le fatal convoi arrive enfin à Tho-Duc, où devait se faire l'exécution, et qui est à une lieue de Hué. Aussitôt les bourreaux se saisissent du martyr, le lient debout par le milieu du corps à un gibet, lui attachent les bras sur le bois qui en forme le croisillon; les pieds seuls restent libres. Armés de coutelas, ils lui prennent les mamelles, les lui coupent d'un seul coup et les jettent sanglantes à leurs pieds. Ils passent ensuite par derrière et abattent deux énormes morceaux de sa chair mutilée. L'héroïque martyr, ayant les yeux élevés au ciel et la prière sur les lèvres, s'agite par un mouvement involontaire ; mais, pas une plainte, pas un soupir ! Les bourreaux descendent aux jambes, et deux épais lambeaux de chair tombent sous le fer ensanglanté. Alors sa tête s'incline, il cesse de vivre, et son âme s'envole aux cieux. Déjà il jouissait de la récompense qu'il avait si bien méritée par ses souffrances, que les bourreaux continuaient leur œuvre sur son corps. Ils saisissent sa tête pâle et inanimée, la font tomber sous la hache et la jettent dans un vase rempli de chaux. Puis ils détachent du gibet son tronc mutilé, l'étendent par terre et le fendent en quatre quartiers. Ces lambeaux épars furent ramassés par ordre du roi et jetés en haute mer, à l'exception de sa tête, qui fut exposée pendant trois jours dans les diverses capitales de chaque province, ensuite broyée dans un mortier et jetée aussi à la mer.

JOSEPH CANH, du tiers ordre de Saint-Dominique, était très-âgé et avait rendu de grands services aux fidèles, lorsqu'il fut mis à mort en 1838.

JOSEPH VYEN (le vénérable) catéchiste tong-kinois et martyr, était né en 1773 dans le Tong-King oriental et entra dans le tiers ordre de Saint-Dominique. Il exerçait depuis plus de trente ans les fonctions de catéchiste lorsqu'il fut arrêté dans le district de Hung-Yên, le 29 mai 1838, et conduit la cangue au cou dans le chef-lieu de la province. Il montra une grande sagesse dans ses interrogatoires et une grande fermeté dans les tortures, au point d'exciter l'admiration des persécuteurs. Un jour les mandarins exigèrent de lui un billet d'apostasie, et sur son refus ils firent horriblement déchirer ses chairs. Les soldats qui le gardaient l'accablaient d'outrages et de mauvais traitements pour lui extorquer de l'argent; mais le saint confesseur ne possédait pas une obole. Un jour qu'ils revenaient à la charge, et voyant qu'ils ne pouvaient rien obtenir, ils saisirent par les deux bouts la cangue de fer qui pesait sur ses épaules, la tournèrent et la retournèrent avec tant de violence qu'ils lui firent au cou une blessure profonde qui lui causa la mort, le 3 juillet 1838, à l'âge de soixante-trois ans. Les fidèles se partagèrent une partie de ses vêtements, et le séminaire des Missions étrangères en possède un morceau.

JOSEPH FERNANDEZ (le vénérable), missionnaire au Tong-King et dominicain, naquit en Espagne l'an 1774, entra dans l'ordre de Saint-Dominique, et il y avait le titre de provincial, lorsqu'en 1805 il quitta sa patrie pour se rendre au Tong-King. Il y avait trente-trois ans qu'il y exerçait avec de brillants succès les fonctions de missionnaire, lorsque la persécution l'obligea de se réfugier dans un vicariat voisin avec un prêtre indigène, nommé Pierre Tuan. Leur premier asile se trouvant connu des officiers de la province, ils se cachèrent chez un païen qu'on croyait sûr, mais qui les trahit quelques jours après. Arrêtés le 18 juin 1838, ils furent conduits au chef-lieu de la province de Nam-Dinh. Le P. Fernandez fut placé dans une cage et traîné de tribunal en tribunal. Qu'on songe ce qu'il dut souffrir dans ces différentes translations, si l'on considère qu'il était paralysé au point de ne pouvoir faire usage de ses mains pour prendre sa nourriture, qu'il était atteint depuis longtemps de la dyssenterie ; qu'on ajoute à cela d'autres infirmités, le régime des cachots, et, plus que tout cela, les tortures et les coups qu'on lui infligeait par intervalles. Son âme, forte dans un corps affaibli, confondit ses juges et lassa ses bourreaux. Condamné à mort par une sentence que le roi approuva, il fut décapité le 24 juillet 1838.

JOSEPH VIÊN (le vénérable), prêtre tong-kinois et martyr, naquit dans le Tong-King oriental, en 1786, et, après son élévation au sacerdoce, il fut envoyé dans la province du nord. Il y exerçait depuis plusieurs années le saint ministère avec un zèle couronné d'abondants succès, lorsqu'un événement funeste, dont il fut la cause innocente, vint l'abreuver d'amertume. Il avait envoyé, par un de ses catéchistes, six lettres qu'il écrivait à deux évêques, deux religieux et deux prêtres tong-kinois : le porteur fut arrêté le 17 avril 1838, et l'on saisit sur lui les six lettres, qui furent transmises au roi Minh-Mênh. Celui-ci, furieux d'apprendre qu'il y avait encore des prêtres européens dans la province de Nam-Dinh, destitua le mandarin pour avoir négligé de se saisir de leurs personnes; mais il lui promit de le rétablir dans sa charge s'il parvenait à les arrêter dans l'espace d'un mois ; que s'il n'en venait pas à bout, il subirait les châtiments qui leur étaient réservés. Le mandarin, stimulé par ces différents motifs, arrêta en peu de temps deux évêques, plusieurs prêtres et catéchistes, avec un grand nombre de simples fidèles, qui furent envoyés au martyre. Le P. Viên, à la vue de ces ravages qu'il s'imputait à lui-même, était plongé dans une profonde affliction. Il fut arrêté à son tour, le 1er août de la même année, et on lui fit traduire ses lettres en langue tong-kinoise : comme elles ne contenaient rien qui pût compromettre les intérêts de la religion, il obéit. On

l'accabla ensuite de questions et de coups, pour lui faire découvrir l'asile du P. Hermosillo, qui était nommé dans une de ses lettres; mais il protesta avec énergie qu'il ignorait ce secret dont ses juges lui faisaient un crime. Il fut condamné à mort trois jours après son arrestation, et la sentence ayant été confirmée par le roi, il fut décapité le 21 août, à l'âge de cinquante-deux ans. Son corps fut inhumé par les chrétiens à Tien-Chu.

JOSEPH HIEN (le vénérable), prêtre tong-kinois et religieux dominicain, naquit sur la fin du XVIIIe siècle, et se distingua de bonne heure par sa science et par ses vertus. Entré dans l'ordre de Saint-Dominique, il fut élevé au sacerdoce et se montra un digne ministre de Jésus-Christ. Il fut arrêté au mois d'avril 1840, chargé de la cangue et jeté dans une prison, où il subit pendant cinq mois les plus cruelles tortures, parce qu'il refusait l'acte d'apostasie que les mandarins voulaient lui extorquer; mais ils le trouvèrent toujours ferme dans sa foi. Comme il se trouvait renfermé avec des chrétiens apostats et des infidèles, il fut d'abord en butte à leurs outrages; mais sa patience, son affabilité, sa piété vive et tendre, sa généreuse charité, lui eurent bientôt gagné tous les cœurs. Les apostats déplorèrent leur chute et se relevèrent glorieusement en mourant pour la foi, et beaucoup d'infidèles se convertirent. Les mandarins, instruits de l'heureuse influence qu'il exerçait sur les autres prisonniers, l'en punirent en le traitant avec la dernière barbarie. Trois jours avant sa mort ils le sommèrent, sous la menace des plus affreux supplices, de fouler aux pieds la croix du Sauveur, lui promettant la liberté s'il obéissait. Ils renouvelèrent vingt-sept fois cette sommation impie, qu'il repoussa autant de fois avec une fermeté inébranlable. On l'accablait d'injures et de soufflets; on le frappait, on le torturait, sans qu'il cessât de protester qu'il était prêt à mourir plutôt que de renier sa foi. On lui fit donc trancher la tête; mais, pour empêcher les chrétiens de recueillir son sang, on creusa une fosse au pied du gibet, et ce mélange de sang et de boue fut jeté dans un champ voisin. Les chrétiens ramassèrent cette terre qui avait bu son sang, et la conservèrent comme un précieux trésor.

JOSEPH NGHI (le vénérable), prêtre tong-kinois et martyr, était curé d'un district de la province de Nam-Dinh, lorsque la violence de la persécution l'obligea de se cacher dans le village de Bé-Khang. Le gouverneur Trinh-Quang-Khanh y étant venu en personne pour y faire des recherches, il y fut découvert, et il raconte lui-même en ces termes les détails de son arrestation : « Le 30 mai (1840), tandis que je célébrais la sainte messe, une voix se fait entendre et me crie : Père, le village est bloqué. Je quittai promptement mes habits sacerdotaux, et je m'enfuis en toute hâte dans la maison d'une pieuse femme, appelée Duyen, où l'on m'avait depuis longtemps préparé une cachette. Pendant le premier jour on visita plusieurs fois la maison, on passa souvent près de moi, sans soupçonner le lieu où je me tenais blotti. Le soir, j'eus la pensée de m'évader à la faveur des ténèbres. Cette tentative eût-elle réussi? J'avais lieu d'en douter; d'ailleurs, c'était peut-être aller contre la volonté de Dieu; je craignais aussi de laisser échapper une si belle occasion de mourir pour la foi. Après y avoir réfléchi un instant, je me confiai en la divine Providence, et j'attendis le jour. Le lendemain, une troupe de soldats arriva près de ma retraite. Cet endroit me paraît bien suspect, dit l'un d'eux. On perce aussitôt le mur; je suis découvert. Etes-vous prêtre? me dit l'officier. — Oui, je suis prêtre, et prêt à subir la peine qu'il plaira aux mandarins de m'infliger. Je ne vous demande grâce que pour cette famille au sein de laquelle vous m'avez surpris. Chacun se disputait l'honneur de m'avoir pris; on aurait dit, à les voir, qu'il s'agissait de la conquête du monde. Pour mieux établir leurs droits, les uns me tiraient par les cheveux, les autres me frappaient à coups de bâton..... Tous s'en donnèrent de leur mieux, après quoi ils me conduisirent à Trinh-Quang-Khanh, qui me décora sur-le-champ d'une cangue de bambous, longue au moins de sept pieds. » Un autre prêtre, Martin Thinh, deux catéchistes et quelques chrétiens furent aussi arrêtés dans le même village et conduits à Vi-Hoang, chef-lieu de la province. Paul Nghân, son vicaire, fut aussi arrêté peu après, et vint partager ses fers. Un mois après ils subirent un interrogatoire, auquel le gouverneur lui-même présida. Ils en subirent encore deux autres, accompagnés de tortures; mais aucun n'ayant voulu apostasier, ils furent condamnés à mort, et la sentence fut exécutée le 8 novembre 1840. Joseph Nghi était âgé de cinquante-cinq ans.

JOURDAIN ANSALONI, dominicain et martyr, naquit à Sant-Angelo en Sicile, et entra, jeune, dans l'ordre de Saint-Dominique. Après son noviciat, il fut envoyé à Salamanque pour y achever ses études. Se sentant appelé à l'état de missionnaire, il partit pour les Philippines avec d'autres dominicains, en 1625, et, arrivé à Manille, il se dévoua au service des malades dans les hôpitaux, et le temps qui lui restait libre il l'employait à l'étude du chinois. Lorsqu'il fut en état de comprendre cette langue, il fit un recueil des principales superstitions chinoises, afin de se préparer à les combattre avec plus de succès, si la Providence l'appelait plus tard dans cet empire; mais il reçut de ses supérieurs l'ordre de pénétrer dans le Japon. Il y arriva en 1632, pendant que la persécution était dans toute sa force, et les dangers qui l'environnaient de toutes parts ne l'empêchèrent pas d'exercer les fonctions de son ministère. Il put se soustraire pendant deux ans aux poursuites dont il était l'objet; mais il fut arrêté avec un autre missionnaire qui l'avait accompagné et soixante-neuf chrétiens. Ceux-ci furent décapités; les deux missionnaires, condamnés au supplice de la fosse, consommèrent leur martyre le 18 novembre 1634.

JUDITH (la bienheureuse), religieuse du monastère de Raitenbach, sortait d'une famille distinguée de la Bavière. L'éducation chrétienne qu'elle avait reçue ne la préserva pas des illusions du monde; elle se laissa éblouir par les vanités et les plaisirs, au point qu'elle avait oublié presque entièrement le soin de son salut. Elle courait à sa perte, lorsque la bienheureuse Herluque, qui vivait en recluse à Empfach, touchée du triste état de son âme, adressa au Seigneur de ferventes prières pour obtenir sa conversion. Bientôt Judith sentit l'effet de ces prières; la grâce agit en elle avec tant d'efficacité, que son retour à Dieu fut aussi sincère qu'il avait été subit. Elle prit la résolution de tout quitter pour s'enfermer dans un cloître, afin d'y faire pénitence le reste de sa vie. Elle se retira au monastère de Raitenbach, où elle reçut le voile des mains de l'évêque de Passau, et elle fit de rapides progrès dans la perfection. On croit qu'elle mourut avant le milieu du XIIe siècle, et elle fut enterrée au monastère de Wessenbrunn.

JUGLE (saint) est patron d'une église en Bretagne.

JULIEN (saint), évêque de Bosthène, avait été abbé d'un monastère avant son élévation à l'épiscopat. Le zèle qu'il déployait pour étendre le règne de Jésus-Christ irrita quelques idolâtres qui se trouvaient encore parmi son troupeau, et qui étaient les principaux habitants de Bosthène. Afin de se défaire du saint évêque, ils résolurent de l'empoisonner; et pour exécuter leur horrible projet, ils subornèrent un de ses domestiques et lui remirent le poison. Julien ayant reçu de ce traître la coupe empoisonnée, la plaça sur sa table, et, comme s'il eût été divinement inspiré, il fit venir ceux qui avaient

tramé ce noir complot. Lorsqu'ils furent arrivés, il leur dit : Puisqu'on veut me faire périr par le poison, je vais le prendre en votre présence. Alors, faisant trois signes de croix sur la coupe, il dit : J'avale ce breuvage, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, et but, d'un seul trait, tout ce que contenait la coupe. Les coupables, frappés d'étonnement et de repentir, se jetèrent à ses pieds et lui demandèrent pardon, ce qu'il leur accorda volontiers. Il ne ressentit aucune atteinte du poison, et il vécut encore plusieurs années après. Il florissait sur la fin du VI[e] siècle.

JULIEN D'ANAZARBE (saint), célèbre par sa pauvreté, est mentionné par Jean Mosch, qui nous apprend qu'il ne possédait en tout qu'un cilice, une saie, un vase de bois et un livre.

JULIEN LE-STYLITE (saint) habitait sur une colonne à Mardandos, près d'Eges en Cilicie, et florissait sur la fin du VI[e] siècle. Jean Mosch rapporte un de ses miracles.

JULIEN DE GODIANO (saint) était, à ce que l'on croit diacre de l'église de Novarre en Italie. Il est nommé par Ferrarius sous le 7 janvier.

JULIEN GARCES, dominicain, naquit en Aragon l'an 1460, et vint jeune à Paris pour y suivre les cours de l'Université. Ayant été reçu docteur de Sorbonne, il retourna dans sa patrie et s'y acquit une grande réputation comme professeur de théologie. Charles-Quint le nomma évêque de Tlascala dans le Mexique, et il fut le premier évêque de ce siége nouvellement érigé. Il s'y montra le père des Indiens, dont il plaida la cause dans un traité en forme de lettre qu'il adressa au pape Paul III. Ce vénérable prélat était presque nonagénaire lorsqu'il mourut en odeur de sainteté vers l'an 1548.

JULIEN GRANGIER (le vénérable), l'un des onze martyrs de Donzy, dans le diocèse de Nevers, fut massacré par les protestants en haine de la religion chrétienne, le 20 août 1569. Son corps, qui avait été enterré dans un jardin sur la paroisse de Bagnaux, fut transporté solennellement, avec celui de ses compagnons, à l'église de Notre-Dame-du-Pré, le 23 avril 1578.

JULIEN NACAURA, jésuite japonais et martyr, avait été l'un des quatre ambassadeurs que plusieurs rois du Japon envoyèrent à Grégoire XIII en 1581. Quelque temps après qu'il fut de retour dans sa patrie, il entra chez les Jésuites et se consacra entièrement au salut de ses compatriotes dont il convertit un très-grand nombre. Ses travaux apostoliques furent couronnés par le martyr. Il fut condamné, pour la foi qu'il prêchait, à l'horrible supplice de la fosse, à Nangazacki, l'an 1634.

JULIEN MAUNOIR, jésuite et missionnaire en Bretagne, naquit le 1[er] octobre 1606, à Saint-Georges de Raintambault, dans le diocèse de Rennes, d'une famille vertueuse et qui exerçait un petit commerce. Un ecclésiastique du lieu, ayant remarqué sa modestie et sa piété à l'église, lui enseigna les éléments de la langue latine. Il fut ensuite envoyé au collége que les Jésuites venaient d'établir à Rennes. Après qu'il eut terminé ses études, il entra dans leur société. Lorsqu'il eut fait son noviciat, il fut envoyé à Quimper pour y professer la philosophie, et c'est là qu'il connut que Dieu l'appelait à être missionnaire ; mais une difficulté l'arrêtait : il ignorait la langue bretonne, l'une des plus difficiles du monde. Il s'adressa donc à la sainte Vierge dans une chapelle qui lui est dédiée près de Quimper, et au bout de huit jours, il parlait cette langue de manière à se faire entendre, et quelques mois après, il prêchait dans cet idiome avec autant de facilité qu'en français. C'est en 1640 qu'il commença ses travaux apostoliques, allant de village en village et surtout dans les îles les plus écartées de la côte. Il serait impossible de compter les conversions qu'il opéra dans les diocèses de Quimper, de Léon, de Tréguier, de Saint-Brieuc, de Vannes et de Rennes. Quoiqu'il préférât les campagnes, il prêchait aussi dans les villes et donna des missions aux soldats qui y étaient en garnison. Directeur aussi éclairé que prédicateur éloquent, il achevait au confessionnal le bien qu'il avait commencé en chaire. Il passa ainsi quarante-deux ans, continuellement occupé à instruire et à sanctifier les âmes. Il mourut saintement à Plévin dans le diocèse de Saint-Brieuc, le 28 janvier 1683, âgé de soixante dix-sept ans. Son tombeau est l'objet de la vénération des fidèles, qui ont souvent éprouvé les heureux effets de son crédit auprès de Dieu. Le Père Maunoir a composé des cantiques en langue bretonne, ainsi que quelques traités de piété dans la même langue. Sa Vie a été écrite par le Père Boschet, sous le titre du *Parfait Missionnaire*.

JULIENNE (la vénérable), vierge, est honorée à Hohenvart, près d'Inspruck. Son corps est dans le monastère des religieuses de ce lieu.

JULIENNE (la vénérable), religieuse bénédictine de l'abbaye de Norwich, mourut *en odeur de sainteté* dans le XIII[e] siècle.

JULIENNE DE PURESELLES (*la bienheureuse*), religieuse du monastère du Mont-sur-Vorèse, près du lac de Côme, mourut en 1540. Elle est marquée dans quelques calendriers sous le 15 août.

JUMAL (saint), *Diomalus*, est honoré dans le diocèse de Saint-Malo.

JUSTE, second évêque d'Avignon, est nommé saint par quelques historiens. Il y avait, près des murs de cette ville, une église de son nom qui fut cédée aux Chanoines Réguliers de Saint-Rufin en 1058.

JUSTE DE CLERMONT D'AMBOISE, solitaire en Bassigny, est nommé dans quelques calendriers le 16 février.

JUSTIN (saint), solitaire en Bretagne, florissait sur la fin du V[e] siècle. Il eut pour disciple saint Elbo qui le remplaça dans son ermitage, et il est patron de Restin dans l'ancien diocèse de Tréguier.

JUSTIN, évêque de Rennes, est nommé saint dans le *Gallia Christiana*.

JUSTINE (la vénérable), recluse à Arezzo, fut inhumée dans l'église de Saint-Jérome. Son corps se garde dans un cercueil de fer dont les religieuses Hiéronymites ont seules les clefs. — 12 mars.

JUTHVARE (sainte) est honorée en Bretagne comme vierge et martyre.

JUVINE, évêque de Vence, est nommé saint dans une Vie de saint Véran.

K

KASSOU, évêque de Daron dans la grande Arménie, naquit au commencement du V[e] siècle et embrassa la carrière des armes. Il se maria ensuite et il était déjà avancé en âge, lorsque après la mort de son épouse, il entra dans l'état ecclésiastique. Ses vertus et ses talents le firent élever à l'épiscopat, et il mourut saintement vers l'an 478. On cite de lui deux ouvrages qui n'ont pas encore été imprimés, *Histoire de l'établissement du Christianisme en Arménie*, et *Réponse aux manichéens et à ceux qui admettent les deux principes*.

KELLUM (saint) n'est connu que parce qu'il y a une église de son nom en Angleterre.

KERMASTER (saint) est patron d'une église en Bretagne.

KETIL (saint), *Ketillus*, était honoré autrefois dans les Iles-Britanniques.

KEVERNE (saint), *Keverna*, est honoré dans le

pays de Cornouailles en Angleterre, où il est patron d'une église qui porte son nom.

KÉVÉ (saint) est honoré dans le pays de Cornouailles en Angleterre, où il y a une église qui lui est dédiée.

KILIEN (saint), qu'on fait l'un des chefs de cette troupe de vierges qui vinrent avec sainte Ursule d'Angleterre sur les bords du Rhin, était père de sainte Hélène, de sainte Brigide et de sainte Sapience, et oncle de sainte Ursule. On l'honore dans les Pays-Bas, où il y a de ses reliques.

KUNIALT, chapelain du monastère de Saint-Rupert, est nommé bienheureux dans le récit de la translation de ses reliques, faite au VIII[e] siècle par saint Virgile, évêque de Salzbourg.

L

LACROIX (le vénérable), religieux théatin, naquit en 1626 et fit profession au couvent de Paris fondé en 1648. A un grand amour pour la pénitence, il joignait un zèle extraordinaire pour le salut des âmes et la pratique de toutes les vertus religieuses. Il mourut en odeur de sainteté, le 19 avril 1687, à l'âge de soixante-onze ans.

LACTENTIEN (saint) est honoré en Berri dans une église de son nom.

LAMBERT DE CHEMINON (saint), solitaire, est honoré dans le diocèse de Châlons-sur-Marne.

LAMBERT (le bienheureux) est honoré à Saint-Guislain, le lundi d'avant les Rogations.

LAMBERTE (sainte), *Landoberta*, est honorée à Saint-Jean-de-Couches.

LANDI (saint), *Lannus*, martyr, est honoré à Basanello, près d'Otricoli en Italie.

LANDRY (saint), moine de Lagny, florissait dans le X[e] siècle, et son corps fut levé de terre quelques années après sa mort.

LANFRANC (le bienheureux), archevêque de Cantorbéry, naquit vers l'an 1005 à Pavie, d'une famille distinguée et il était fils d'un sénateur de cette ville. Il alla étudier à Bologne, et, de retour à Pavie, il y enseigna le droit civil. Il quitta le monde en 1042, pour prendre l'habit monastique à l'abbaye du Bec en Normandie, et trois ans après il devint prieur sous le saint abbé Herluin. C'est alors qu'il ouvrit une école qui devint célèbre dans toute l'Europe. Guillaume, duc de Normandie, ayant épousé sans dispense Mathilde de Flandre sa parente, et voulant remédier au scandale d'une telle union, envoya Lanfranc à Rome pour solliciter de Nicolas II les dispenses nécessaires : le pape les accorda, mais à condition que Guillaume fonderait un monastère d'hommes et Mathilde un de femmes. En conséquence, le duc fonda le monastère du Saint-Etienne de Caen et Lanfranc en fut le premier abbé. Il y ouvrit une école qui rivalisa avec celle du Bec. Le pape Alexandre II, qui avait été son élève dans la première, envoya dans la seconde plusieurs de ses parents pour y faire leurs études sous un maître dont il connaissait lui-même l'habileté et les talents. En 1067, Lanfranc refusa l'archevêché de Rouen, et trois ans après il fut nommé à celui de Cantorbéry qu'il voulait également refuser, mais Herluin, son ancien abbé, et deux conciles tenus à ce sujet, lui firent un devoir d'accepter cette dignité qu'il redoutait. Le nouvel archevêque rebâtit sa cathédrale et fonda plusieurs hôpitaux. Le pape l'avait nommé son légat en Angleterre et il était, par son siége, primat du royaume. C'est en vertu de ce double titre qu'il s'appliqua à la réformation des abus, non-seulement dans son diocèse, mais dans toute l'île, et il rétablit partout l'étude de la grammaire, de l'éloquence et de l'Ecriture sainte. Guillaume, qui était devenu roi d'Angleterre, avait en lui une telle confiance, qu'il le chargeait du gouvernement lorsqu'il était obligé de passer en Normandie, et en mourant, il le chargea de couronner roi Guillaume le Roux, son fils, cérémonie qui eut lieu le 29 septembre 1087. Lanfranc mourut le 28 mai 1089 âgé d'environ quatre-vingt-quatre ans. Plusieurs écrivains anglais lui donnent le titre de saint ; mais il n'a jamais été honoré d'un culte public. Il a laissé un Commentaire sur les Epîtres de saint Paul ; le *Traité du Corps et du Sang du Seigneur*, contre l'hérésiarque Bérenger ; des notes sur les *Conférences* de Cassien ; des statuts pour l'ordre de Saint-Benoît en Angleterre ; un recueil de soixante lettres, un recueil de sentences. On lui attribue aussi un *Traité du secret de la confession*, qui paraît n'être pas de lui. Il avait aussi composé des Commentaires sur les Psaumes, une *Histoire de Guillamme le Conquérant*, et d'autres ouvrages qui ne sont pas parvenus jusqu'à nous. On trouve dans ses écrits plus de naturel, d'ordre et de précision que dans les autres écrivains du XI[e] siècle : son style attache et intéresse le lecteur.

LASCIEU (saint), *Lascivius*, évêque dont on ignore le siége, florissait en Normandie, au milieu du VI[e] siècle. Il inhuma en 565, à Chezai, dans le Cotentin, le corps de saint Scubilion, mort à Mandane, près du Mont-Saint-Michel.

LATRON, évêque de Laon qui est nommé saint par Flodoard, florissait dans le VI[e] siècle.

LAURE MIGNANA, religieuse augustine du couvent de Brescia, mourut en odeur de sainteté en 1525. Elle était en correspondance avec saint Gaétan de Thienne, et l'on conserve comme des reliques huit lettres qu'il lui avait adressées.

LAURENT (saint), abbé de Saint-Vanne, florissait au commencement du XII[e] siècle. Ayant encouru, sans qu'il y eût de sa faute, la haine de l'évêque de Verdun, celui-ci réussit à le faire déposer pour lui substituer Hugues, abbé de Flavigny, qui avait été disciple de saint Laurent, et qui avait reçu l'habit à Saint-Vanne. On ignore ce qu'il devint après sa déposition et en quelle année il mourut.

LAURENT SCUPOLI, religieux théatin, naquit à Otrante, dans le royaume de Naples, vers l'an 1530, et après avoir pris l'habit dans la congrégation des Clercs Réguliers, il s'y distingua par ses vertus et par ses lumières. Il mourut en odeur de sainteté à Naples, l'an 1610, à l'âge de quatre-vingts ans. On le croit généralement l'auteur du *Combat Spirituel*, ouvrage excellent qu'on a comparé à l'*Imitation de Jésus-Christ*, mais qui sans égaler ce livre inimitable, mérite peut-être la seconde place.

LEGONCE (saint), *Leoguntius*, évêque de Clermont, fut inhumé près de Beaurepaire, dans une église qui depuis porta son nom.

LEGUO (saint) a donné son nom à une église du diocèse de Mende.

LENCE (saint), *Lentius*, est patron d'une église dans l'Abruzze, laquelle est mentionnée sous son nom dans une bulle d'Alexandre III.

LEOBERIE ou LOUBÈRE (sainte), vierge et martyre, était, à ce que l'on croit, une des compagnes de sainte Benoîte et de sainte Romaine, qui vinrent de Rome dans les Gaules à la suite de saint Lucien de Beauvais. On croit qu'elle souffrit le martyre à Laon, sur la fin du III[e] siècle.

LEON (le bienheureux), l'un des premiers disciples de saint François d'Assise, devint son confesseur et son secrétaire. Il survécut à son maître. Il composa, de concert avec deux autres religieux franciscains, une Vie du saint fondateur, laquelle a été nommée la *Vie des trois compagnons*.

LEONARD (le vénérable), religieux convers du monastère de Camaldoli, mourut l'an 1250, et il fut enterré dans la chapelle dite du Pape, parce qu'elle avait été bâtie par Grégoire IX.

LEONTIEN, évêque de Coutances, florissait dans le VIe siècle et assista au Ier concile d'Orléans. Il est nommé saint dans le *Gallia Christiana.*

LEOTHERIC (le bienheureux), *Leothericus*, moine de Corméry, florissait sur la fin du XIe siècle et mourut en 1099. Il fut inhumé à Vonte en Touraine, où son tombeau est le but d'un pèlerinage très-fréquenté.

LETOIUS (saint), evêque de Mélitine, en Arménie, était l'ami de saint Grégoire de Nysse qui lui adressa une longue lettre, qu'on appelle l'Epître canonique, parce qu'elle traite des canons pénitentiaux. Il florissait sur la fin du IVe siècle

LEUPHERINE (sainte) était patronne de l'abbaye de Conoch, dans le diocèse de Vannes.

LEVIEN est connu pour avoir donné la sépulture à saint Constance, évêque de Perouse et martyr, dans le IIe siècle. Jacobil le nomme bienheureux et le met au 18 octobre.

LEVIEN (saint), évêque régionnaire en Bretagne, dont les reliques furent apportées à Paris l'an 965, avec celles de dix-huit autres saints et placées dans l'église de Saint-Magloire, est honoré le 17 octobre, jour de cette translation.

LIAFDAC (saint) était honoré autrefois comme évêque en Angleterre.

LIBERTÉ (sainte), *Libertas*, est honorée sous Chaumont en Réthelois, dans une chapelle où sont ses reliques.

LIBRICI (saint) est honoré près de Tindare en Sicile, où il y a une église et un village qui portent son nom.

LICCI, religieux dominicain, fut le disciple du bienheureux Pierre de Palerme, qui le détermina à entrer dans l'ordre de Saint-Dominique. Il florissait au commencement du Ve siècle. Il est qualifié de bienheureux dans la Vie du même Pierre de Palerme.

LIDANIE (sainte), *Lidania*, qu'on croit sœur de lait de saint Quéran ou Kiaran, florissait dans le VIe siècle; elle est honorée en Irlande, dans la province de Mommonis, où il y a un monastère de religieuses et une église qui portent son nom.

LIDE (saint), *Lidius*, était autrefois patron d'une église près de Tournus, et il est mentionné dans une bulle relative à cette église.

LIÉBAULT, *Leodevaldus*, évêque d'Avranches, succéda à saint Senier et mourut vers l'an 580. Il est nommé saint par Robert de Langres et par d'autres.

LIEOU-OVEN-YEN (le vénérable), martyr en Chine, était un jardinier qui depuis un grand nombre d'années donnait l'exemple de toutes les vertus chrétiennes et était en vénération de sainteté parmi ses compatriotes. Il avait confessé Jésus-Christ une première fois, et son refus d'apostasier l'avait fait condamner à un exil perpétuel dans la Tartarie; mais la conduite qu'il tint, ainsi que ses compagnons d'infortune, pendant une révolte qui éclata parmi les Tartares du pays, et les services qu'ils rendirent à la cause de l'ordre, leur mérita leur grâce. Il était donc de retour dans sa patrie, et il avait soixante-treize ans, lorsqu'au mois de mars 1834, on arrêta vingt-six chrétiens, parmi lesquels se trouvaient ses fils et ses brus, qu'on conduisit en prison dans la capitale du Kouei-Tcheou. Il se rendit lui-même dans cette ville, et s'étant présenté au prétoire, il demanda d'être mis avec eux et de partager leur sort. « Si professer la religion chrétienne est un crime, disait-il, je suis coupable comme mes fils, et je dois être puni comme eux; c'est moi qui les ai rendus chrétiens, et à ce titre je suis le premier coupable et je dois porter les premiers coups. Si je suis innocent, mes enfants et leurs épouses le sont aussi, et vous devez leur rendre la liberté. » On le renvoya plusieurs fois; mais sur de nouvelles instances, le mandarin le fit emprisonner et, par son ordre, on lui grava sur la figure, avec des aiguilles, le mot *imposteur*, et pour l'empêcher de parler, on lui mit un bâillon dans la bouche. Ses compagnons de captivité ayant été condamnés à un exil perpétuel, il resta seul dans son cachot, en proie aux plus cruelles souffrances qu'il supportait avec une sainte joie. On porta contre lui un arrêt de mort, et il fut étranglé le 17 mai 1834. Lorsqu'on l'eut étendu sur le gibet, il fit le signe de la croix, recommanda son âme à Dieu et dit au bourreau : *J'ai fini ma prière : tu peux maintenant faire ce qui t'est ordonné.* Son corps, après être resté exposé un jour et demi, fut trouvé aussi flexible que s'il eût encore été vivant, et les païens, témoins de ce prodige, coururent l'annoncer au mandarin : celui-ci ne voulant pas le croire, s'en assura par lui-même et fut ravi d'admiration. Le bourreau lui-même ne put s'empêcher de s'écrier : *Vraiment cette religion chrétienne est une bonne religion.*

LILIOLE (la vénérable), abbesse de Saint-Césaire d'Arles, mourut vers l'an 973, et sainte Rusticle lui succéda.

LINAUD (saint) est patron d'une église au diocèse d'Agen.

LINCE (le bienheureux), moine du Mont-Cassin, fonda le monastère d'Albanette.

LIRY (saint) est patron d'une église du diocèse de Saint-Malo.

LIVERTIN, *Libertinus*, disciple du bienheureux Honorat de Fondi, est appelé illustrissime par saint Grégoire le Grand, qui loue son humilité et sa douceur. Il raconte même plusieurs miracles qu'il opéra.

LIZAIGNE (sainte) est patronne d'une église près d'Issoudun, dans le diocèse de Bourges.

LOCHER, *Locherus*, est nommé saint par le pape Lucius III, dans une bulle de 1183, adressée à l'évêque d'Ifernia, dans l'Abruzze.

LOEVAN (saint), disciple de saint Tugdual, florissait sur la fin du VIe siècle.

LONGIN II (saint), évêque de Viviers, est honoré dans son diocèse.

LORMEL (saint) est patron d'une église dans le diocèse de Saint-Brieuc, en Bretagne.

LOUBOIR (saint) était patron d'une abbaye au diocèse d'Aire.

LOUIS DE BLOIS, abbé de Liessies, naquit en 1506, au château de don Etienne, près de Beaumont en Hainaut, et appartenait à l'illustre famille des comtes de Blois et Châtillon. Elevé à la cour de Charles-Quint, parmi les pages de ce prince, il n'avait que quatorze ans, lorsqu'il entra chez les Bénédictins de Liessies, près d'Avesnes, et après un noviciat de deux ans, il fut envoyé par ses supérieurs à Louvain, pour y faire ses études d'humanités. Il y suivit ensuite un cours de philosophie et de théologie. A son retour à Liessies, l'abbé Gilles Gippe le fit son vicaire, malgré sa jeunesse, et le désigna pour son successeur. Louis lui succéda, en effet, l'an 1530, et son premier soin fut d'introduire la réforme dans sa communauté; mais les guerres survenues entre Charles-Quint et François Ier ayant dispersé ses religieux, une partie d'entre eux se refugièrent à Mons et il se retira à Ath, avec les autres, sans interrompre tout à fait son œuvre de réformation. Lorsque les circonstances le lui permirent, il retourna à Liessies avec ceux qui l'avaient suivi; mais cette partie de la communauté qui se trouvait à Mons, redoutant la sévérité de la nouvelle règle qu'il avait établie, n'était pas disposée à revenir se remettre sous son autorité. Il fit donc quelques mitigations à la sévérité de sa réforme, afin de les ramener par les voies de la douceur. Il composa aussi un petit ouvrage intitulé le *Miroir des religieux*, qu'il publia sous le nom de *Dacrianus* et qu'il leur envoya. Les religieux récalcitrants ne croyant pas que l'ouvrage fût de lui le lurent avec moins de préventions et ils

finirent par adopter sa règle, qui n'était, dans le fond, que celle de saint Benoit très-adoucie. Paul III l'approuva en 1545, et il la trouva si sage qu'il s'appliqua à la faire adopter aux autres maisons des Bénédictins. Le saint abbé s'appliqua aussi à faire refleurir parmi ses religieux les sciences et les lettres, qu'il cultivait lui-même avec succès. Il mourut le 7 janvier 1566, à l'âge de cinquante-neuf ans, après avoir refusé l'archevêché de Cambrai. Outre son *Miroir des religieux*, il a aussi laissé des *Entretiens spirituels*, écrits avec une onction pénétrante qui va au cœur. Philippe II, roi d'Espagne, en faisait tant de cas, que dans sa dernière maladie il en faisait sa lecture habituelle pour se préparer à une mort chrétienne.

LOUIS DE GRENADE (le vénérable), religieux dominicain, naquit en 1505, à Grenade, d'une famille pauvre et fut redevable de son éducation au marquis de Mondejar. En 1524, il entra dans le couvent des Dominicains de sa ville natale. Dès le temps de son noviciat, il se proposait en toutes choses la gloire de Dieu, vers qui il dirigeait toutes ses actions. Après de fortes études qui se rapportaient principalement à l'éloquence chrétienne, il se livra à la prédication, et ses discours produisirent de grands fruits à Grenade, à Valladolid, à Evora et à Lisbonne. Ses vertus et ses talents le rendaient digne des plus hautes dignités ecclésiastiques, mais son humilité lui fit mettre tout en œuvre pour rester toujours simple religieux, et il y réussit. Il refusa l'archevêché de Brague et y fit nommer son ami, le célèbre Barthélemy des Martyrs. Il était alors confesseur de la reine de Portugal, qui l'avait admis dans son conseil et qui l'obligea de résider à Lisbonne. Pie V voulait l'élever au cardinalat; mais il pria avec tant d'instance le saint pape d'épargner cette dignité à un vieillard octogénaire, que l'affaire n'eut point de suite. Il mourut en odeur de sainteté, le 31 décembre 1588, à l'âge de quatre-vingt-trois ans. Il a composé beaucoup d'ouvrages qui attestent un génie supérieur et une piété éminente. Le plus connu est le *Guide des pécheurs*. Nous citerons encore son *Mémorial de la vie chrétienne*, son *Traité de l'Oraison*, ses *Méditations*, son livre de la *Conversion des Indiens* et sa *Rhétorique ecclésiastique*, qui a pour objet de former de vrais prédicateurs. La plupart de ces ouvrages ont été traduits en plusieurs langues : saint Charles Borromée et saint François de Sales en faisaient le plus grand cas. Le pape Grégoire XIII, qui a donné un bref pour en recommander la lecture, disait de leur auteur, qu'il avait fait plus de bien en les composant que s'il eût rendu la vie aux morts et la vue aux aveugles.

LOUIS DU PONT (le vénérable), jésuite espagnol, naquit à Valladolid, le 11 novembre 1554, et sortait d'une famille noble. Après avoir fait ses cours de philosophie et de théologie, il prit la résolution d'entrer dans un ordre religieux, et après avoir balancé quelque temps entre celui des Dominicains et celui des Jésuites, il se décida pour ces derniers. Après avoir terminé son noviciat à Medina-del-Campo, il se livra à l'étude des lettres et occupa plusieurs emplois dans l'enseignement; mais la faiblesse de sa santé ne lui ayant pas permis de continuer ces pénibles fonctions, il se voua à la direction des âmes et à la composition d'ouvrages ascétiques. La peste ayant désolé une partie de l'Espagne, il obtint de ses supérieurs la permission d'aller porter les secours de son ministère à ceux qui étaient attaqués du fléau et il donna ses soins à ceux qui étaient le plus délaissés. Il était âgé de soixante-dix ans, lorsqu'il mourut en odeur de sainteté à Valladolid, le 16 février 1624. Ses principaux ouvrages sont : *Exposition morale du Cantique des cantiques Méditations sur les mystères, le Directeur spirituel, de la Perfection chrétienne, du bon Usage des sacrements, Traité du Sacerdoce et de l'Episcopat.*

LOUIS SOTELO, franciscain et missionnaire au Japon, résidait depuis quelque temps dans le pays, lorsqu'il fut envoyé vers Paul V en qualité d'ambassadeur d'un roi qu'il avait converti au christianisme. Le pape le reçut avec distinction, le sacra évêque et le renvoya au Japon. A peine le P. Sotelo fut de retour, qu'on l'arrêta à la frontière et qu'on le mit en prison dans la ville d'Omura, où il souffrit le martyre en 1624. On a de lui une lettre sur l'état de l'Eglise japonaise, qu'il écrivit de sa prison au pape Urbain VIII.

LOUIS LA NUSA (le vénérable), jésuite sicilien, s'illustra par son zèle pour le salut des âmes et pour le soulagement des corps. Il s'employa principalement aux missions et en parcourant les villes et les campagnes, il recueillait des aumônes qu'il distribuait ensuite aux pauvres. Les procédures pour sa béatification sont commencées à Rome.

LOUIS-FRANÇOIS-GABRIEL DE LA MOTTE-ORLEANS (le vénérable), évêque d'Amiens, naquit en 1683, d'une famille noble de Carpentras. Entré jeune dans la cléricature, il devint chanoine de sa ville natale, grand vicaire d'Arles, administrateur du diocèse de Senez, et il avait cinquante ans, lorsqu'il fut nommé au siége d'Amiens. Son mérite et ses vertus, qui avaient déjà brillé dans les différents postes qu'il avait successivement occupés, parurent avec plus d'éclat encore lorqu'il fut évêque. La principale de ses vertus était l'humilité, qui lui faisait dire quelquefois en parlant de lui-même : *On nous loue pour la moitié de notre devoir que nous faisons ; mais nous devons trembler pour l'autre moitié que nous ne faisons pas.* Vivant sans faste et comme un simple prêtre, à peine avait-il l'ameublement indispensable, et la plus grande partie de ses revenus allait aux pauvres. Dur à lui-même autant qu'il était bon envers les autres, il supportait les ardeurs de l'été et les rigueurs de l'hiver, non-seulement sans peine, mais même avec joie, et il avait coutume de dire à ce sujet, que cet excès de chaud ou de froid était une espèce de pénitence publique que Dieu imposait aux hommes, et que, chercher à s'y soustraire par des précautions exagérées, décelait une disposition antichrétienne. Ses visites pastorales étaient pour lui comme une mission perpétuelle; prêchant, catéchisant, confessant même, il se faisait aimer de tous, mais surtout des villageois avec lesquels il se plaisait à converser. Comme un autre saint François de Sales, il alliait à l'aménité du caractère un esprit enjoué. Affable et généreux comme lui, son plaisir était de soulager les malheureux. Pendant plus de quarante ans d'épiscopat, il se montra le modèle des pasteurs, l'exemple de son clergé, l'apôtre de son diocèse et les délices des gens de bien. Il mourut à quatre-vingt-onze ans, le 10 juillet 1774, laissant un nom chéri et révéré. On cite de lui plusieurs traits qui prouvent qu'il savait allier à la gravité épiscopale une aimable plaisanterie, lorsque l'occasion s'en présentait. Des notables d'Amiens, qui venaient souvent lui faire visite, avaient l'usage de tourner le dos à la cheminée après avoir relevé les basques de leur habit, pour se chauffer plus à leur aise. Le prélat, qui ne trouvait pas cette attitude décente, finit par leur dire, un jour : *Je savais bien que les Picards avaient la tête chaude, mais je ne savais pas qu'ils eussent le derrière froid.* Une dame lui exposait ses inquiétudes causées par les diverses décisions des casuistes qu'elle avait consultés sur l'usage du rouge. — *Je vous entends, madame*, répondit le saint évêque, *les uns vous l'interdisent absolument, et ils vous paraissent bien sévères : les autres vous le permettent, et ils vous paraissent bien relâchés ; pour moi, qui aime en toutes choses un juste milieu, je vous permets d'en mettre d'un côté.* Il a laissé des *Lettres spirituelles* aussi pleines d'instruction que d'agrément.

LOUISE DE SAVOIE (la vénérable), mourut au monastère d'Orbe, le 24 juillet 1503. Quelque temps après, ses restes furent transférés à Nozeroy, dans le Jura, et inhumés dans le chœur de l'église des

cordeliers de cette ville. Découverts en 1839, ils furent transférés dans le Piémont par les soins de la cour de Sardaigne, qui a sollicité et obtenu que la cause de sa canonisation fût introduite à Rome.

LOUISE TORELLI, comtesse de Guastalla, et fondatrice de plusieurs ordres religieux, était fille unique du comte Achille Torelli, et naquit en 1500. A seize ans, elle épousa un seigneur, nommé Louis Stanghi, et hérita du comté de Guastalla après la mort de son père. Elle était veuve lorsque la guerre entre François Ier et Charles-Quint l'obligea à se réfugier à Vérone, où elle se remaria avec Antoine Martinenghi, d'une famille puissante de Brescia. Ce seigneur, qui avait tué sa première femme, ne fut pas longtemps avant de maltraiter la seconde, et il alla même jusqu'à la menacer de la mort. Comme il était homme à exécuter cette menace, un frère utérin de Louise l'appela en duel et lui ôta la vie. Devenue ainsi veuve une seconde fois par un accident auquel elle était restée étrangère, elle eut, au sujet de son comté, des contestations avec ses parents les Torelli de Montéchiarugo. L'affaire fut portée devant le pape Clément VII et l'empereur Charles-Quint, elle se termina par une vente que fit la comtesse à Ferrand de Gonzague. Cet arrangement l'accommodait d'autant mieux qu'elle avait besoin d'argent pour les fondations religieuses qu'elle avait commencées, d'après les conseils du P. Baptiste de Crême, dominicain. En 1532, elle établit à Milan la congrégation dite des *Angéliques*, que Paul III approuva et qu'il soumit à la direction des Clercs Réguliers de Saint-Paul, connus depuis sous le nom de *Barnabites*. Cette congrégation fut soumise dans la suite à des statuts dressés par saint Charles Borromée. La pieuse comtesse y prit le voile, en 1536, sous le nom de *Paule-Marie*. Elle fonda à Ferrare le couvent des Converties *di Terra Nuova*, et à Crémone elle institua, de concert avec Valérie d'Alériis, la congrégation de Sainte-Marthe. S'étant rendue à Venise, ses exhortations et ses discours décidèrent une multitude de personnes de l'un et de l'autre sexe à entrer dans des couvents; ce qui détermina le gouvernement à la faire sortir de la république. Elle se rendit donc à Vicence, où elle combla de ses libéralités le couvent des *Nouvelles Converties*. De retour à Milan, elle ne séjourna pas dans son couvent des Angéliques, parce que ces religieuses avaient demandé la clôture à Paul III, qui la leur avait accordée; ce qui dérangeait le plan de la pieuse fondatrice, qui avait voulu qu'elles se consacrassent spécialement au soin des malades et à l'enseignement des jeunes orphelines. C'est pour atteindre ce but qu'elle fonda le collége de Guastalla, près de la porte Tosa, à Milan; mais les religieuses qu'elle y plaça voulurent aussi être cloîtrées, et saint Charles Borromée leur obtint cette faveur du saint-siége, après la mort de leur fondatrice. Louise Torelli mourut en odeur de sainteté le 29 octobre 1569, et elle fut enterrée dans l'église des Jésuites.

LOUISE LAUDENOT, religieuse bénédictine de l'abbaye de Montmartre, était fille d'un médecin du roi, qui lui fit donner une éducation soignée. Ayant quitté le monde pour prendre le voile, elle se distingua par ses vertus et par ses talents. Elle mourut en odeur de sainteté dans son couvent, l'an 1635. Elle était connue sous le nom de la Mère de Saint-Jacques, qu'elle avait en entrant en religion et sous lequel elle a publié le *Catéchisme des vices et des vertus*, des *Méditations* sur les Vies des saints pour toutes les fêtes de l'année, des *Exercices* pour la sainte communion et pour la messe, et d'autres ouvrages de piété.

LOUISE LEGRAS, née de Marcillac, était nièce du maréchal de Marcillac et du garde des sceaux de ce nom. Elle avait vingt-quatre ans, lorsqu'elle épousa en 1613 Antoine Legras, secrétaire des commandements de la reine Marie de Médicis. Etant devenue veuve après douze ans de mariage, elle se mit sous la conduite de saint Vincent de Paul, qui l'associa à ses bonnes œuvres. Elle fonda, de concert avec lui, l'association des Filles de la Charité, dites aussi sœurs grises, destinées à soigner les pauvres malades. Elle concourut aussi à l'établissement des enfants trouvés, et elle loua dans le faubourg Saint-Victor une maison pour leur servir de retraite. Cette généreuse bienfaitrice de l'humanité mourut saintement à Paris, sa ville natale, le 15 mars 1660, à l'âge de soixante-onze ans. Voici ce que saint Vincent de Paul dit dans une de ses lettres, quelques jours après : *Je recommande son âme à vos prières, quoique peut-être elle n'ait pas besoin de ce secours; car nous avons grand sujet de croire qu'elle jouit maintenant de la gloire de Dieu, promise à ceux qui servent Dieu et les pauvres de la manière qu'elle a fait.*

LOUTHIERN (saint), *Luethernus*, évêque régionnaire en Bretagne, n'est connu que par ses reliques qui furent apportées à Paris en 965 avec celles de dix-huit autres saints bretons, pour les soustraire à la profanation des Normands. Elles furent déposées dans l'église de Saint-Magloire. On y fait la fête de cette translation le 17 octobre.

LUC LOAN (le vénérable), prêtre tong-kinois et martyr, naquit vers l'an 1760, et, après avoir été élevé au sacerdoce, il se montra un modèle de toutes les vertus d'un saint prêtre. On cite surtout de lui un trait de zèle qui suppose un dévoûment héroïque pour le salut de ses frères. Il était un jour au lit, dangereusement malade, lorsqu'il apprend qu'un de ses paroissiens est attaqué du choléra-morbus. Aussitôt il se lève pour lui porter les secours de la religion. — *Mais vous ne pouvez marcher*, lui dit-on: *eh bien, qu'on me porte*. A peine arrivé chez le malade, il tomba en faiblesse et resta plus d'une heure sans connaissance. Revenu à lui, sa première pensée fut pour le malade. « Vit-il encore? demanda-t-il avec inquiétude. » Et sur la réponse affirmative, il se fit placer près de lui, le confessa et l'administra. Il y avait plus de cinquante ans qu'il travaillait au salut de ses frères, lorsqu'il fut arrêté dans un village de la province de Hà-Noi, le 10 janvier 1840, par un chef de canton, qui espérait obtenir de son captif une rançon considérable. Les fidèles se cotisèrent en effet pour racheter la liberté de leur pasteur; mais le chef de canton ne trouva pas leurs offres suffisantes, et il donna avis aux mandarins de sa capture, leur demandant des soldats pour le conduire à leur résidence; les mandarins répondirent qu'il l'amenât lui-même s'il voulait, mais qu'on ne lui enverrait point de soldats. Sur une nouvelle demande ils lui en envoyèrent quatre, qui conduisirent le missionnaire à Ké-Cho, chef-lieu de la province, où il arriva le 15 janvier. Dès le lendemain, il fut interrogé; et comme on le pressait de fouler aux pieds la croix afin d'échapper à une mort violente et de terminer en paix sa longue carrière, il répondit : *La profanation que vous me proposez est un crime horrible dont je ne puis me souiller; ainsi faites de moi ce que vous voudrez, je n'apostasierai jamais.* On le chargea de chaînes et d'une lourde cangue; on l'accabla de tourments, ce qui, joint à ses infirmités, lui faisait craindre de mourir en prison et d'être ainsi privé du bonheur de verser son sang pour la foi. Mais il reprit des forces, et la sentence qui le condamnait à la décapitation lui ayant été signifiée le 4 juin, il fut conduit le lendemain au supplice. Le mandarin qui présidait à l'exécution lui témoigna de grands égards, jusqu'à lui offrir son parasol pour le garantir des ardeurs du soleil; mais le saint vieillard ne voulut pas l'accepter. Dix soldats, successivement désignés pour faire l'office de bourreau, refusèrent, et personne ne paraissait disposé à immoler cette intéressante victime. Il fallut recourir à un soldat cochinchinois, perdu de vices, qui se chargea de cet horrible ministère, moyennant une somme d'argent,

et même il se crut obligé de s'en excuser auprès du martyr. *Père*, lui dit-il, *je voudrais bien ne pas vous ôter la vie; mais il faut bien obéir à l'ordre du roi. Quand vous serez en paradis, je vous prie de vous souvenir de moi.* On recueillit son sang, et son corps fut inhumé dans un village chrétien.

LUCAS (le bienheureux), moine de Saint-Savin, à Plaisance, est honoré dans cette ville où l'on garde ses reliques.

LUCIEN D'ARMENIE (saint), martyr, est honoré à Messine en Sicile, où il y a de ses reliques.

LUCIEN DE VIVIERS (saint) est honoré dans cette ville.

LUCIFER, évêque de Cagliari en Sardaigne, et confesseur, naquit, au commencement du IVe siècle, à Cagliari même : ses talents, sa science et l'austérité de ses mœurs le firent juger digne d'occuper le siége métropolitain de la Sardaigne. Il se signala par son zèle contre l'arianisme, et il fut au concile de Milan, tenu en 355, l'un des principaux défenseurs de saint Athanase. En 354, il fut envoyé avec saint Eusèbe de Verceil auprès de l'empereur Constance, qui était venu passer l'hiver à Arles, et ils étaient chargés de demander la convocation d'un concile où l'on pût traiter avec liberté des affaires qui troublaient alors la paix de l'Eglise. Constance leur accorda leur demande, et le concile fut convoqué à Milan pour l'année suivante. Lucifer y assista en qualité de légat du pape; et, comme il se montrait insensible aux promesses et aux menaces des ariens, qui dominaient dans l'assemblée, Constance le fit venir dans son palais, espérant le gagner à sa cause; mais n'ayant pu y réussir, il l'envoya en prison. Les évêques orthodoxes ayant protesté qu'ils ne prendraient plus aucune part aux opérations du concile, tant qu'il ne serait pas relâché, l'empereur le mit en liberté. Le refus de souscrire à la condamnation de saint Athanase le fit exiler à Germanicie en Syrie, qui avait pour évêque Eudoxe, arien déclaré : il fut ensuite transféré à Eleuthéropolis en Palestine, et Eutyche, évêque de cette ville, hérétique aussi fougueux qu'Eudoxe, lui fit souffrir toutes sortes de mauvais traitements. Ce fut là que Lucifer écrivit son livre contre Constance : il eut la hardiesse de le lui envoyer, et même de s'en avouer l'auteur en présence de Florence, grand maître du palais, qui était chargé de le questionner sur ce point. Les dures vérités qu'il y disait à l'empereur, et l'apologie qu'il fit de saint Athanase dans un second livre, irritèrent tellement le prince, qu'il le relégua au fond de la Thébaïde. Après la mort de Constance, arrivée en 361, Julien, son successeur, lui permit de retourner dans son diocèse. En passant par Antioche, il trouva cette Eglise divisée; mais il ne fit qu'augmenter le schisme, en ordonnant évêque saint Paulin, quoique saint Mélèce fût reconnu par une grande partie des fidèles de cette ville. Cette ordination anti-canonique ayant déplu à saint Eusèbe de Verceil, qui revenait d'exil avec lui, Lucifer ne voulut plus communiquer avec lui, et ce fut là l'origine d'un schisme qui eut des suites funestes, et qui ternit l'éclat de ses triomphes sur l'arianisme. Il refusa ensuite de communiquer non-seulement avec ceux des Pères du concile de Rimini qui avaient souscrit, par simplicité et par surprise, la formule de foi dressée par les ariens en termes captieux, et qui, grâce à leur repentir et à leur orthodoxie bien connue, avaient obtenu de conserver leurs siéges, mais encore avec ceux qui les recevaient à la communion, c'est-à-dire le pape et presque toute l'Eglise. Il eut cependant un grand nombre de partisans en Egypte, en Afrique, en Espagne, et surtout en Sardaigne, qui furent appelés, de son nom, lucifériens. De retour à Cagliari, il continua de gouverner son troupeau et mourut en 371. On ne lui reproche que son schisme, et il peut se faire qu'il ne l'ait pas regardé comme une vraie séparation, mais comme une protestation contre une indulgence qui n'était pas en harmonie avec la sévérité de ses principes. Il ne faut pas mettre sur son compte les maximes hétérodoxes que Théodoret attribue à ses sectateurs; car il paraît certain qu'il n'erra jamais dans la foi. Outre ses livres à Constance, il a laissé un livre contre les rois apostats, et les ouvrages intitulés : *Il ne faut point épargner les pécheurs*; *On ne doit point communiquer avec les hérétiques*; et *Nous devons mourir pour le Fils de Dieu*. Son caractère, naturellement rigide, perce dans ses écrits, et ses expressions ne sont pas toujours assez mesurées. Quelque blâmables qu'aient pu être ses torts, il y a tout lieu de croire qu'il les expia, puisqu'il est honoré depuis bien des siècles à Cagliari et dans la Sardaigne, où il y a un grand nombre d'églises dédiées sous son invocation. Un ancien calendrier dit qu'après une très-sainte vie, il mourut dans la foi orthodoxe, et il le nomme sous le 2 mai.

LUCILE (saint), missionnaire dans le Tyrol, fut disciple de saint Valentin, évêque des Grisons, et s'associa à ses travaux apostoliques. Il se rendit recommandable par son zèle pour la conversion des infidèles et par sa charité. On place sa mort après le milieu du Ve siècle.

LUCIUS, solitaire à None, près d'Alexandrie, est nommé saint par plusieurs écrivains.

LUDEVICH (le vénérable), comte d'Arenstein et fondateur de l'abbaye de Gommersheim, de l'ordre de Prémontré, est nommé bienheureux par Gammans.

LUMÈNE (saint) est honoré en Bretagne, où il y a une église de son nom.

LUTICE (saint), *Luticius*, dont les reliques sont à Rome, y était honoré dès le VIe siècle.

LUZ (saint) est patron d'une église en Bretagne.

M

MAARÈS (saint), martyr en Perse souffrit l'an 346, sous le roi Sapor II.

MABYN (saint) est patron d'une église dans le pays de Cornouailles en Angleterre.

MACAIRE (saint), abbé de Pispir et disciple de saint Antoine, gouverna jusqu'à cinq mille moines. Il fut chargé avec Amathas du soin de la sépulture de son maître, qui lui légua son bâton et qui lui recommanda d'enterrer son corps dans un lieu où l'on ne pût le découvrir : ce qui fut exécuté.

MACAIRE, premier abbé de Saint-Kiuen à Wursbourg, florissait sur la fin du XIe siècle, et mourut vers l'an 1100. On lui donne le titre de bienheureux.

MACOU (saint) *Maculfus*, dont il y a des reliques à Nantes, est patron d'une église près d'Archiac, dans l'ancien diocèse de Saintes.

MACRINE (la bienheureuse), compagne de sainte Péchinne, était originaire d'Espagne et florissait dans le VIe siècle. Il y a de ses reliques à Saint-Maur, près de Paris, où elle est honorée.

MACRINE VALLARINE (la vénérable), religieuse augustine de Sainte-Marie de l'Etoile, fonda à Spolète un couvent de religieuses de son ordre, où son corps qui y fut inhumé se garde sans corruption. Son tombeau est environné de tableaux votifs qu'y ont suspendus les personnes guéries par son intercession.

MACRIRE (saint), *Macririus*, est honoré comme évêque par les religieuses du monastère des Ma-

chabées de Cologne qui possédait de ses reliques.

MACTANDE (sainte), vierge martyre, était une des compagnes de sainte Ursule. Elle est honorée à Rhinfeld en Suisse.

MACUDA (saint) est patron d'une église dans la Mommonie en Irlande.

MADELEINE LUILLIER était fille du président Jean Luillier, et épouse de Claude Le Roux de Sainte-Beuve, conseiller au parlement de Paris. Devenue veuve, elle quitta le monde pour prendre le voile, et elle fonda en 1611 le monastère des religieuses ursulines du faubourg Saint-Jacques, où elle fit profession. Elle mourut en odeur de sainteté l'an 1628.

MADELGODE (sainte) est patronne des Vigeois, dans le Limousin.

MADELGAIRE, moine de Lagny, dont le corps fut levé de terre avant le XIe siècle, avait autrefois le titre de saint.

MADULFE (saint), *Madulfus*, est invoqué dans les litanies de Nantes en Bretagne.

MAGDELAINE ALBRICI (la vénérable), abbesse de Brunat, près de Côme, florissait au milieu du XVe siècle, et mourut l'an 1465. Son corps se garde dans l'église du monastère de Saint-Julien, où les religieuses entretiennent perpétuellement une lampe devant son tombeau, et célèbrent en son honneur une messe du Saint-Esprit, le 15 mai, qu'elles croient être le jour de sa mort. Elle est représentée avec des rayons de gloire dans l'église de Saint-André de Côme, et avec le titre de bienheureuse dans celle de Saint-Augustin de la même ville.

MAGDELAINE DE CYS (la vénérable), institutrice des Pastorines, était veuve d'Adrien de Combé. Elle mourut en odeur de sainteté, à Paris, le 16 juin 1692.

MAGNE (sainte), *Magna*, vierge d'Ancyre, surpassait toutes ses compagnes, qui étaient par milliers dans cette ville, par la perfection de ses vertus. Elle avait été mariée; mais elle avait toujours gardé la plus exacte continence, du consentement de son mari. Devenue veuve et se trouvant maîtresse d'une fortune considérable, elle renonça aux biens terrestres pour se consacrer tout entière au service de Dieu. Ayant distribué en aumônes une partie de ce qu'elle possédait, elle employa le reste à secourir les monastères, les églises, les hôpitaux, et sa maison même était comme un hôpital où elle exerçait l'hospitalité envers les pauvres, les étrangers, les veuves, les orphelins et les ecclésiastiques. Elle était d'une grande abstinence, et passait la plus grande partie des jours, et même quelquefois des nuits, à l'église. Son visage était empreint d'une telle majesté, et tout son extérieur était si grave, que les évêques eux-mêmes ne l'abordaient qu'avec respect et vénération. Elle mourut sur la fin du IVe siècle.

MAINIÉ (saint) est honoré dans l'ancien diocèse de Sarlat, où il y a une église dont il est patron.

MALARD, *Mahehardus*, évêque de Chartres, florissait au milieu du VIIe siècle, et mourut vers l'an 663. Il fut enterré à Saint-Martin en Val.

MALCOLM IV (saint), roi d'Ecosse, naquit en 1140, et succéda, en 1153, à saint David, son aïeul. Malgré sa grande jeunesse, il gouverna sagement son royaume et se distingua par sa piété, son zèle pour la justice, sa pureté et sa douceur. Il fonda des églises et des monastères, et il s'appliquait à rendre heureux ses sujets, lorsque la mort l'enleva à leur amour l'an 1165, n'étant âgé que de vingt-cinq ans. Il est qualifié saint dans quelques calendriers d'Ecosse.

MALMON (saint), *Maelmon*, l'un des successeurs de saint Malo, est patron d'une église de Bretagne qui porte son nom.

MALTIN (saint) est honoré dans le comté de Shropshire, en Angleterre, où il y a une église dont il est patron.

MALUEL (saint) est honoré près d'Annonay, dans le Vivarais.

MAMIEL (saint), *Maximillus*, est honoré dans le diocèse d'Amiens.

MAMILLE (sainte), *Mamilla*, était autrefois honorée en Palestine, près de Jérusalem.

MAMLACHA (sainte), vierge et martyre en Perse pendant la grande persécution du roi Sapor II, souffrit avec sainte Abiatha et une autre vierge. Elles furent mises à mort dans la province de Beth-Germa, vers l'an 343.

MANARIDE (sainte), *Manaris*, diaconesse, était honorée autrefois près de Gaze en Palestine.

MANDÈLE (saint), *Mandelius*, est nommé dans quelques calendriers, le 16 août.

MANDRIER (saint), *Mandrarius*, est honoré près de Toulon, en Provence.

MANEZ DE GUSMAN (le bienheureux) était frère de saint Dominique; il reçut de ses mains l'habit monastique, et vint, avec six autres Frères Prêcheurs, fonder un couvent de cet ordre à Paris. On ignore s'il mourut avant ou après le saint fondateur. Les Dominicains lui donnèrent le titre de bienheureux.

MANUEL (saint) est patron d'une église dans le diocèse de Périgueux.

MARACA (sainte), vierge et martyre en Perse, souffrit sous le roi Sapor II, vers le milieu du IVe siècle.

MARBODE, évêque de Rennes, né vers l'an 1035, devint d'abord chanoine d'Angers, et ensuite chef de l'école de cette ville, qu'il dirigea depuis l'an 1067 jusqu'en 1081, qu'il fut fait archidiacre. Elevé sur le siége de Rennes en 1096, il gouverna ce diocèse avec beaucoup de sagesse et de capacité. Il parut avec éclat au concile de Tours, l'année même de son sacre, et à celui de Troyes, tenu l'an 1114. Devenu aveugle sur la fin de sa vie, il se démit de l'épiscopat pour prendre l'habit monastique à l'abbaye de Saint-Aubin d'Angers. C'est dans cette retraite qu'il mourut saintement, en 1123, âgé de près de quatre-vingt-huit ans. Il a laissé les Vies de saint Lezin d'Angers et de saint Robert, abbé de la Chaise-Dieu, des *Eloges* des saints en vers, un Commentaire sur le Cantique des cantiques, et plusieurs autres ouvrages estimés dans leur temps. Nous avons aussi six lettres de lui, dont une adressée au bienheureux Robert d'Arbrisselles, pour l'informer de certains bruits, désavantageux à sa réputation, qui couraient sur son compte. Il l'exhorte à se corriger, s'il est coupable, et à se justifier s'il est innocent. Le bienheureux Robert était innocent en effet, et Marbode conçut pour lui tant d'estime, qu'il protégea de tout son pouvoir les missions qu'il fit en Bretagne vers l'an 1101; il paraît même qu'il l'invita à venir donner des instructions aux fidèles de son diocèse.

MARC (saint), prêtre, fut le compagnon de saint Maxime et de saint Vénérand, qui furent envoyés, par le pape Damase, prêcher l'Evangile aux infidèles de l'Italie et des Gaules. Après être parvenus en Neustrie, ils furent arrêtés par des barbares qui avaient fait une irruption dans le pays. Marc et Ethère, l'un de ses compagnons, prirent la fuite pendant qu'on massacrait saint Maxime et saint Vénérand. Arrêtés à leur tour, ils s'échappèrent pendant qu'on les conduisait à Evreux, et ils retournèrent sur leurs pas pour donner la sépulture aux saints martyrs. On croit que Marc mourut sur la fin du IVe siècle, et les auteurs qui parlent de lui le nomment saint.

MARCE, *Martius*, premier évêque de Die, est nommé saint dans quelques auteurs.

MARCELLIEN (saint), *Marcellianus*, solitaire, est honoré à Altino.

MARCIEN, empereur d'Orient et époux de sainte Pulchérie, naquit, en 391, dans la Thrace et sortait d'une famille obscure. Il entra dans la carrière militaire comme simple soldat, et il se rendait au corps où il avait été admis, lorsqu'il trouva sur sa

route un homme qui venait d'être assassiné. S'étant arrêté pour considérer ce cadavre, on le saisit, et on allait le condamner comme auteur du crime, lorsqu'on découvrit le vrai coupable. Il parvint, de grade en grade, aux premiers postes de l'armée, et il était un des principaux personnages de l'empire, lorsque Pulchérie, sœur de Théodose II, ayant succédé à son frère en 350, lui donna sa main, et le fit monter sur le trône de Constantinople. Marcien était veuf, et il avait eu de son premier mariage une fille nommée Euphémie, qui épousa Anthème, empereur d'Occident. Pulchérie avait fait le vœu de virginité, et en l'épousant il fut convenu que leur mariage n'y porterait aucune atteinte; aussi vécurent-ils comme frère et sœur. A peine eut-il pris les rênes du gouvernement, que l'empire changea de face. Lorsque Attila lui fit demander le tribut annuel que Théodose II lui payait, il répondit : *Je n'ai de l'or que pour mes amis; pour mes ennemis, je n'ai que du fer;* et le roi des Huns n'osa pas l'attaquer, tant sa bravoure et sa capacité dans l'art de la guerre lui en imposaient. Plein de zèle pour la foi catholique, il convoqua, de concert avec le pape saint Léon, le concile général de Chalcédoine tenu, en 451, contre Eutychès qui troublait l'Orient depuis plusieurs années par ses erreurs, dont la principale consistait à ne reconnaître qu'une nature en Jésus-Christ. Il assista au concile avec sainte Pulchérie, et en prenant séance parmi les Pères, il leur dit : *Nous venons au milieu de vous, à l'exemple du pieux empereur Constantin, non pour exercer aucune autorité, mais pour protéger la foi, afin qu'on ne puisse plus désormais, par de mauvais conseils, induire personne à se séparer de votre croyance.* Non moins habile administrateur que brave guerrier, il abolit un grand nombre d'impôts, diminua les autres, fit refleurir la piété, et réprima sévèrement la licence des mœurs. Les peuples, heureux sous son sceptre paternel, appelèrent son règne l'*âge d'or*. Pulchérie était de moitié dans les sages mesures qu'il prit pour remédier aux abus qui avaient déshonoré les dernières années du gouvernement du faible Théodose; mais cette princesse mourut le 10 septembre 453. Il continua les bonnes œuvres qu'elle avait commencées, et se montra le fidèle imitateur de ses vertus, surtout de sa charité envers les malheureux. Il se proposait de marcher contre Genséric, roi des Vandales, qui s'était emparé de l'Afrique, et qui persécutait les orthodoxes, lorsqu'il mourut, le 26 janvier 457, après un règne de six ans, à l'âge de soixante-six ans. Cette perte plongea l'empire dans le deuil, et les services qu'il avait rendus à la religion ont fait bénir sa mémoire jusqu'en Occident. Les Grecs l'honorent comme saint le 17 février.

MARCIEN (saint), solitaire dans le désert de Calcide, florissait au commencement du VIe siècle, et il est loué par Théodoret.

MARCIEN, évêque de Fricento, près de Bénévent, est honoré comme saint dans son diocèse.

MARCILIEN, *Marcilianus* (saint), est honoré près de Venise.

MARCION (saint), martyr, souffrit avec sainte Eunomie et sainte Sophie.

MARCODI était patron d'une commanderie de Malte située en Italie.

MARCORE (saint) est honoré dans l'ancien diocèse de Comminges.

MARECQ (saint) est honoré près de Montdidier en Picardie.

MARGETS (saint) est patron d'une église qui porte son nom, dans le diocèse d'Héréfort, en Angleterre.

MARGUERITE, religieuse cistercienne, était Anglaise de naissance et alliée à la famille de saint Thomas de Cantorbéry; ce qui valut à son frère, aussi nommé Thomas, un ordre du roi Henri II, qui l'obligeait à s'exiler avec les parents et les amis du saint archevêque. Quant à Marguerite, on ignore si ce fut aussi pour cette raison qu'elle passa en France; ce que l'on sait, c'est qu'elle prit le voile à Laon, de l'avis de son frère, et qu'elle y mourut saintement l'an 1192.

MARGUERITE DE MÉDOLE (la vénérable), du tiers ordre de Saint-Dominique, mourut en 1320. Elle est nommée dans quelques martyrologes le 13 avril.

MARGUERITE COLONNE (la bienheureuse) florissait dans le XIIIe siècle, et mourut saintement l'an 1284. On procède à Rome à sa canonisation.

MARGUERITE DE RAVENNE (la bienheureuse), vierge et institutrice des clercs réguliers du Bon-Jésus, naquit, en 1442, dans un village près de Ravenne, et trois mois après sa naissance, elle devint aveugle. A cinq ans, son attrait pour les austérités commençant à se développer dans son jeune cœur, elle prit la résolution de ne jamais porter de chaussure, résolution à laquelle elle fut fidèle jusqu'à la fin de sa vie, même en hiver et par les plus grands froids. A sept ans elle s'imposait déjà des jeûnes et des abstinences étonnantes pour son âge, ne se couchait que sur la terre nue ou seulement recouverte de sarments. C'est vers cette époque qu'elle consacra à Dieu sa virginité; et après cet engagement, auquel elle joignit le vœu de pauvreté, elle renonça à tout ce qu'elle pouvait posséder, et ne recevait plus que sous le titre d'aumône les choses dont elle avait besoin. Etant venue se fixer à Ravenne, Dieu l'affligea, pendant quatorze ans, par les plus cruelles maladies, et permit qu'elle ne reçût aucune consolation humaine. La plupart des personnes qui la visitaient, loin de compatir à ses maux, les lui reprochaient comme une punition de ses fautes et surtout de son hypocrisie. Marguerite, au milieu de ces peines, conserva le calme et la paix intérieure. Les moqueries et les insultes dont on l'accablait, loin de l'affliger, lui causaient une sainte joie, persuadée qu'on la traitait encore trop doucement et qu'elle méritait de plus grandes humiliations. Après ces épreuves, la vénération publique succéda au mépris; ceux qui l'avaient le plus décriée furent les premiers à publier ses louanges et à entrer dans la confrérie du Bon-Jésus qu'elle venait d'établir. Cette association compta, dès le principe, plus de trois cents membres, auxquels elle donna un règlement dont les principales dispositions étaient de fréquenter souvent les sacrements, de pratiquer des jeûnes et des abstinences à certains jours, de s'exercer à l'amour de Dieu, au mépris de soi-même et à la charité envers le prochain. Elle survécut plusieurs années à l'établissement de cette confrérie, qu'elle dirigea jusqu'à sa mort, arrivée le 23 janvier 1505, à l'âge de soixante-trois ans. La bienheureuse Gentile, qu'elle avait formée à la piété, lui succéda dans la fonction de supérieure, et bientôt il s'adjoignit à cet institut des prêtres qui prirent le nom de clercs réguliers du Bon-Jésus. Paul III, à la demande de Frédéric II, duc de Mantoue, fit informer sur les miracles qui s'opéraient à son tombeau; mais cette affaire n'a pas eu de suite jusqu'à présent, et c'est prématurément que Ferrarius l'a placée dans son Catalogue des saints d'Italie.

MARGUERITE, duchesse de Savoie, était fille de François Ier et sœur de Henri II, rois de France. Elle épousa, en 1559, Emmanuel-Philibert, duc de Savoie, et bientôt après sa bonté et sa bienfaisance la firent surnommer *la mère des peuples*. Elle protégeait les savants, à l'exemple de son père, et elle était savante elle-même. Elle avait cultivé les lettres dès son enfance et elle savait le latin et même le grec; mais à de grandes connaissances elle joignait des vertus plus grandes encore et surtout une tendre

piété. Henri III, son neveu, à son retour de Pologne où il avait régné quelques mois, ayant passé par Turin, pour aller occuper le trône de France, elle se donna tant de soins pour le bien recevoir ainsi que les seigneurs de sa suite, qu'elle en contracta une pleurésie dont elle mourut, dans un âge peu avancé, le 14 septembre 1574. On lui donne, en Savoie, le titre de bienheureuse.

MARGUERITE VENY D'ARBOUZE, née en Auvergne d'une famille noble, vers le milieu du XVIe siècle, était religieuse du monastère de Saint-Pierre de Lyon, lorsque Louis XIII la nomma abbesse de Notre-Dame du Val de Grâce. Cette abbaye était alors située à Val-Profond près de Bièvre, et elle s'appliqua à la réformer. C'est pour mieux réussir qu'elle transporta sa communauté à Paris même et lui donna de sages règlements. Elle fonda aussi un monastère à la Charité-sur-Loire qu'elle plaça sous la règle de saint Benoît. S'étant ensuite démise de son abbaye en faveur de l'abbesse triennale, en 1626, elle mourut saintement le 26 août de la même année à Lizy en Berri, où elle était allée pour rétablir la régularité dans un monastère.

MARGUERITE DU SAINT-SACREMENT (la vénérable), carmélite, naquit à Beaune en Bourgogne, l'an 1617, et dès son enfance, elle fut prévenue des bénédictions du ciel les plus abondantes. Elle montrait un profond recueillement à l'église et une grande dévotion envers le saint sacrement de l'autel. Aussitôt que l'âge le lui permit, elle joignit à la prière les jeûnes et les austérités. A onze ans, elle entra chez les Carmélites de Beaune, et déjà elle avait fait vœu de virginité et promis à Dieu de se consacrer à la vie religieuse. Les grâces dont elle était comblée l'élevèrent bientôt à une haute perfection, et ses compagnes ne tardèrent pas à concevoir pour elle une espèce de vénération. Elle était mûre pour le ciel lorsqu'elle mourut à l'âge de trente-un ans, le 26 mai 1648.

MARGUERITE-MARIE ALACOQUE, religieuse de la Visitation, naquit, en 1645, à Leuthecourt en Bourgogne, et montra, dès son enfance, beaucoup de piété. Dès l'âge de dix ans elle se livrait à la contemplation et était favorisée de grâces extraordinaires. Elle avait vingt-six ans lorsqu'elle se fit religieuse au monastère de Paray-le-Monial, où elle devint un modèle de toutes les vertus. Le reste de sa vie fut employé à propager la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus. Elle mourut en odeur de sainteté le 17 octobre 1690, âgée de quarante-cinq ans. On a d'elle quelques écrits relatifs à la dévotion du Sacré-Cœur de Jésus.

MARGUERITE-GAETANE-ANGELIQUE-MARIE AGNESI naquit à Milan, le 16 mars 1718, et montra des dispositions précoces pour l'étude. A l'âge de neuf ans, elle savait le latin ; elle apprit ensuite le grec, l'hébreu, le français, l'allemand et l'espagnol avec une facilité qui excitait l'admiration. S'étant ensuite appliquée aux mathématiques, elle obtint de Benoît XIV l'autorisation de remplacer son père à l'université de Bologne, et elle occupa, pendant plusieurs années, la chaire de mathématiques, à la satisfaction générale. Elle la quitta ensuite pour se vouer aux œuvres de charité, et elle renonça entièrement au monde pour se consacrer au soin des malades. Elle était âgée de quatre-vingt-un ans, lorsqu'elle mourut en odeur de sainteté à Milan, le 9 janvier 1799. Parmi les ouvrages qu'elle a laissés on cite un traité sur les mathématiques, intitulé : *Institutions analytiques*, qui a été traduit de l'italien en français; un Traité sur les vertus et les mystères de Jésus-Christ; une Paraphrase sur le traité *de Sacro Connubio*, de saint Laurent Justinien, et une autre Paraphrase sur l'ouvrage de saint Bernard qui a pour titre : *de Passione Christi*.

MARIE DE TARSE (la vénérable), pénitente à Eges en Cilicie, est mentionnée par Jean Mosch.

MARIE SOCCOS (la vénérable), de l'ordre de la Merci, florissait dans le XIIIe siècle. Son corps se garde sans corruption dans l'église de Sainte-Eulalie à Barcelone, et Zamet, dans la Vie de saint Pierre Nolasque, lui donne le titre de sainte.

MARIE DE MAILLE (la vénérable), naquit, le 14 avril 1331, à la Roche-Saint-Quentin, d'une des plus illustres familles de la Touraine. Elle avait reçu au baptême le nom de Jeanne, mais à la confirmation, elle prit celui de Marie par dévotion envers la sainte Vierge. A l'âge de treize ans elle fut attaquée d'une maladie si grave que les médecins en désespéraient; mais sa mère ayant invoqué saint Jacques, elle guérit promptement, contre toute attente. Elle était à peine rétablie, qu'elle perdit son père qu'elle chérissait tendrement et qui méritait son affection. Elle chercha sa consolation dans la prière et les exercices de piété. N'aimant pas le monde et désirant consacrer à Dieu sa virginité, elle n'écoutait qu'avec peine les propositions de mariage que lui faisait de temps en temps sa famille. A la fin cependant elle se vit obligée de donner sa main à Robert de Silly, jeune seigneur d'une conduite exemplaire, dont elle connaissait les bonnes qualités. Ce qui la détermina, ce fut l'espoir qu'elle pourrait garder la continence perpétuelle, et son espoir ne fut pas trompé. Ces deux époux convinrent de vivre comme frère et sœur. Devenue veuve après douze ans de mariage, et se trouvant infirme par suite d'hydropisie, une suite de procès injustes dont elle négligea de s'occuper, la réduisit à la pauvreté; ce qui l'obligea à retourner auprès de sa mère. Elle continua le reste de sa vie à se livrer aux jeûnes et aux austérités qu'elle pratiquait dans son enfance, et la perte de sa fortune ne l'empêchait pas de secourir les malheureux. Elle mourut saintement le 28 mars 1414, âgée de près de soixante-trois ans. Dans les actes dressés pour procéder à sa canonisation, on voit que Dieu la favorisa de grâces particulières et surtout du don des miracles.

MARIE D'AJOFRIN (la vénérable), de l'ordre des Hiéronimytes, mourut à Tolède le 17 juillet 1489.

MARIE SUYREAU (la vénérable), abbesse de Maubeuge, mourut en odeur de sainteté le 10 décembre 1558.

MARIE-LAURENCE LONGA (la vénérable), réformatrice des Capucines, florissait au milieu du XVIe siècle. Elle établit à Naples le premier couvent de sa nouvelle congrégation en 1538.

MARIE RAGGIA (la vénérable), du tiers ordre de Saint-Dominique, était originaire de l'île de Chio et florissait sur la fin du XVIe siècle. L'abbé Raess lui donne le titre de bienheureuse dans la notice qu'il lui a consacrée.

MARIE-ANGÈLE ASTORCH (la vénérable), fondatrice des couvents de Capucines à Saragosse et à Murcie, florissait sur la fin du XVIe siècle. La cause de sa béatification s'instruit à Rome.

MARIE-ANNE DE JESUS DE PARÉDÈS ET FLORÈS (la vénérable), vierge, était une pieuse fille de Quito dans le Pérou, qui illustra l'Amérique par ses vertus. Elle mourut saintement l'an 1645, et elle a été déclarée vénérable par le saint-siége.

MARIE D'AGRÉDA, dite Marie de Jésus, religieuse cordelière et supérieure du couvent de l'Immaculée Conception d'Agréda, naquit dans cette ville en 1602. Ayant pris le voile, elle devint supérieure du couvent d'Agréda, et donna à ses religieuses l'exemple de toutes les vertus. Elle est connue surtout par une Vie de la sainte Vierge, qu'elle composa d'après un ordre qu'elle crut avoir reçu de Dieu dans une vision. Cet ouvrage, commencé en 1637 sous la direction de son confesseur ordinaire, fut jeté au feu avant d'être terminé. Mais ce confesseur, qui avait fait un voyage, n'approuva pas cette destruction opérée pendant son absence par un de ses confrères, et il lui fit recommencer son

travail. Elle mourut le 24 mai 1665, et son ouvrage fut publié après sa mort. Ce sont de prétendues révélations qu'elle croyait réelles, mais dont la lecture fut défendue par le saint-siége. Lorsque la cause de sa béatification fut introduite à Rome, la congrégation des Rites examina mûrement ce livre, et il en résulta un décret pour imposer silence sur cette béatification.

MARIE DE LUMAGUE (la vénérable), veuve et fondatrice des filles de la Providence, plus connue sous le nom de madame de Pollalion, naquit le 29 novembre 1599, d'une famille honorable, qui lui donna une excellente éducation. Ses qualités naturelles étaient rehaussées par des vertus précoces qui la rendaient un parti très-avantageux; aussi fut-elle recherchée de bonne heure en mariage; mais elle préféra entrer dans un convent de Capucines. La faiblesse de sa santé ne lui permettant pas d'y suivre la règle, qui était très-austère, elle épousa, par pure déférence pour ses parents, François de Pollalion, résident de France à Raguse. N'ayant pu suivre son époux, lorsqu'il retournait à son poste, parce qu'elle était près de devenir mère, lorsqu'elle se disposait à le rejoindre en 1618, après sa délivrance, elle apprit sa mort. Cette triste nouvelle la trouva résignée, et elle se condamna à la retraite, uniquement occupée de servir Dieu et d'élever sa fille. La duchesse d'Orléans l'ayant nommée sa dame d'honneur et gouvernante de ses filles, elle mena, au milieu de la cour la plus brillante de l'Europe, une vie aussi réglée que si elle eût vécu au fond d'un cloître. Quand l'éducation des jeunes princesses fut achevée, elle retourna dans sa retraite où elle fit connaissance de saint Vincent de Paul, dont elle partageait les vues charitables. Lorsque sa fille fut mariée, elle fonda, de concert avec lui, l'institut des filles de la Providence, chargées d'instruire les jeunes filles de la campagne. Cette fondation ayant épuisé sa fortune, elle fut secondée par des personnes généreuses et la reine régente.

MARIE-MAGDELAINE DE LA TRINITE, fondatrice de l'ordre de la Miséricorde avec le P. Yvan, prêtre de l'Oratoire, naquit, l'an 1616, à Aix en Provence, d'un père qui avait embrassé la profession des armes. Sa mère l'éleva avec le plus grand soin, et elle n'avait que quinze ans, lorsqu'un jeune homme très-riche la demanda en mariage; mais elle refusa, parce que sa vocation l'appelait à un autre état. Elle prit pour directeur le P. Yvan, qui composa pour elle un ouvrage intitulé : *Conduite à la perfection chrétienne*. C'est pendant une maladie dont elle fut atteinte en 1632, qu'elle forma le projet de fonder l'ordre de la *Miséricorde*, dans le but d'y recevoir les filles nobles qui étaient sans fortune. Elle établit à Aix, en 1637, la première maison de son institut, et elle en fut la première supérieure. Elle en avait fondé plusieurs autres, lorsqu'elle mourut en odeur de sainteté à Avignon, l'an 1678, à soixante-deux ans.

MARIE BONNEAU, dame de Miramion, et seconde fondatrice des filles de Sainte-Geneviève, naquit à Paris, l'an 1629, de Jacques Bonneau, seigneur de Rubelle. En 1645, elle épousa Jean-Jacques de Beauharnais, seigneur de Miramion, qui mourut la même année. Veuve à seize ans, sa jeunesse, sa beauté, sa fortune, la firent rechercher en mariage par les partis les plus distingués. Le comte de Bussi-Rabutin, qui en était devenu amoureux, la fit enlever; mais la douleur que lui causa ce rapt la rendit tellement malade qu'elle en pensa mourir. Dès que sa santé fut rétablie, elle l'employa à visiter et à soulager les pauvres et les malades. Les guerres civiles de la Fronde avaient rempli de malheureux la ville de Paris : c'est pour pouvoir les soulager que madame de Miramion vendit ses bijoux et son argenterie. Elle fonda ensuite la maison du Refuge pour celles des femmes et des filles débauchées qu'on enfermait par autorité de justice, et la maison de Sainte-Pélagie pour celles qui désiraient trouver un asile qui les préservât de la rechute. En 1661, elle établit une association de douze filles, dite la Sainte-Famille, et destinée à instruire les jeunes personnes du sexe, ainsi qu'à soigner les malades. elle la réunit plus tard à la communauté de Sainte-Geneviève qui avait la même destination, et ces filles ont été appelées de son nom, *Miramiones*. Elle les gouvernait avec une prudence et une régularité admirables, tout en se livrant au dehors à une infinité de bonnes œuvres. Elle mourut le 24 mars 1696, à l'âge de soixante-sept ans.

MARIE-JACQUELINE BOUETTE DE BLEMUR, religieuse bénédictine du Saint Sacrement, naquit le 8 janvier 1618, et sortait d'une famille noble de Normandie. Placée dès l'âge de cinq ans dans l'abbaye de la Sainte-Trinité de Caen, où une de ses tantes était religieuse, elle prit un tel goût à la vie du cloître qu'à onze ans elle voulut avoir l'habit, et elle prononça ses vœux aussitôt qu'elle eut l'âge fixé par les lois de l'Eglise. Sa ferveur et son mérite la firent choisir pour maîtresse des novices; ensuite elle devint prieure. Elle avait soixante ans lorsqu'elle fut demandée par la duchesse de Mekelbourg pour organiser la communauté du monastère de Bénédictines qu'elle avait fondé à Châtillon. Elle s'y rendit avec joie, quoique la règle en fût plus rigoureuse, et ne voulut plus en sortir, malgré qu'on lui eût offert la dignité d'abbesse dans plusieurs communautés. Après avoir été toute sa vie un modèle de piété et de pénitence, elle y mourut saintement, le 24 mars 1696, à l'âge de 78 ans. Elle a laissé des ouvrages écrits avec beaucoup de pureté et d'élégance, parmi lesquels nous citerons l'*Année bénédictine*, ou Vie des saints de l'ordre de Saint-Benoît, les *Grandeurs de Marie*, les *Exercices de la mort*, et la Vie de quelques pieux personnages.

MARIE-JOSEPHE DE SAINTE-AGNÈS (la vénérable), religieuse augustine déchaussée, naquit à Beningania dans le diocèse de Valence, le 9 février 1625, et mourut en odeur de sainteté le 21 juin 1696, à l'âge de soixante-onze ans. La cause de sa béatification est introduite à Rome.

MARIE TOMMASI, dite Marie Crucifiée, religieuse bénédictine, était fille du duc de Palma, l'un des principaux seigneurs de Sicile, et sœur du bienheureux Joseph-Marie Tommasi. Elle mourut après le commencement du XVIIIe siècle, en odeur de sainteté, et l'on travaille à sa canonisation.

MARIE DES ANGES (la vénérable), fille du comte Fontanella di Santena, naquit à Turin le 16 janvier 1661. Elle n'avait que quinze ans et demi lorsqu'elle entra dans le couvent de Sainte-Christine de Turin, habité par les Carmélites déchaussées, et elle y fit ses vœux l'année suivante. En 1702, elle fonda à Moncalier un monastère de son ordre, qu'elle dirigeait par ses conseils, tout en continuant de résider dans celui de Turin, où elle mourut en odeur de sainteté, le 16 décembre 1717, à l'âge de cinquante-six ans. La cause de sa béatification est introduite depuis le siècle dernier.

MARIE-JOSEPHE ALBERTINE DE L'ANNONCIADE, religieuse du couvent des Annonciades de Saint-Denis, naquit à Hesdin, en 1732, d'une famille distinguée, et portait avant son entrée en religion le nom de Françoise-Ursule de Cavorde. Elle mourut en odeur de sainteté l'an 1777, à l'âge de quarante-cinq ans.

MARIE-FRANÇOISE DES PLAIES DE NOTRE-SEIGNEUR (la vénérable), professe du tiers ordre d'Alcantara, province de Naples, naquit dans cette dernière ville, le 25 mars 1715, de parents pauvres, et mena toujours une vie retirée, loin du tumulte du monde. Elle pratiqua constamment de grandes austérités et s'éleva à une éminente perfection. Elle

mourut en odeur de sainteté le 6 octobre 1791. On travaille à sa béatification.

MARIE-CLOTILDE DE FRANCE (la vénérable), reine de Sardaigne, naquit le 29 septembre 1759. Fille du dauphin et petite-fille de Louis XV, elle était sœur de Louis XVI, de Louis XVIII et de Charles X, qui furent successivement rois de France. La comtesse de Marsan, sa gouvernante, lui donna une éducation toute chrétienne, et la piété de la jeune princesse se manifesta surtout au moment de sa première communion, et cette cérémonie auguste fit sur elle une impression qui ne s'effaça jamais. Son attrait la portait vers la retraite : la mort de ses augustes parents, et l'exemple de madame Louise de France, sa tante, qui avait fait profession dans le couvent des Carmélites de Saint-Denis, avaient contribué à l'affermir dans la résolution de quitter le monde ; aussi ce ne fut pas sans surprise qu'elle apprit que le roi Louis XVI, son frère, avait négocié son mariage avec Charles-Emmanuel, prince de Piémont et héritier présomptif de la couronne de Sardaigne. Elle n'avait que seize ans lorsque le mariage fut célébré, par procureur, à Versailles, le 27 août 1775. Elle se mit ensuite en route pour Turin, et son époux vint au-devant d'elle jusqu'au pont de Beauvoisin, qui sépare les deux Etats. Modeste, timide, et ne tirant aucune vanité de ses charmes, elle craignait que le prince ne la trouvât trop grasse, car elle était d'un embonpoint remarquable, et un Suisse de la garde du roi, à Versailles, l'avait désignée, dans son langage tudesque, sous le nom de *gros matame*, sobriquet qui lui était resté sans qu'elle en montrât la moindre humeur. Ayant donc demandé à Charles-Emmanuel, d'une voix à demi tremblante, s'il ne la trouvait pas bien grasse : — *Madame, je vous trouve adorable.* A son entrée à Turin le peuple, en la voyant, s'écriait : *Com' è grassa!* comme elle est grasse ! Sa belle-mère, pour la rassurer, lui dit : Quand je fis mon entrée ici, on criait bien : *O com' è brutta!* Oh ! qu'elle est laide! Toute la cour lui fit l'accueil le plus flatteur ; mais au milieu des fêtes les plus brillantes elle se faisait remarquer par la modestie et la décence de ses manières, en même temps que par son respect filial pour le roi et la reine. Elle eut bientôt gagné le cœur de son époux, et chaque jour faisait éclater une qualité ou une vertu que sa modestie cherchait cependant à tenir dans l'ombre. Les devoirs de sa nouvelle position ne lui faisaient pas négliger le service de Dieu, et elle se traça un plan de vie chrétienne auquel elle fut toujours fidèle. La famille royale assistait tous les jours à la messe en public, mais Marie-Clotilde en entendait une ou deux ensuite dans sa chapelle particulière, et elle restait à genoux pendant toute la durée du sacrifice. Elle commençait la journée par une pieuse méditation, et consacrait une partie notable de son temps à la prière et à des lectures spirituelles. Elle communiait trois fois par semaine, se confessait tous les huit jours, et récitait tous les jours le petit office de la sainte Vierge, suivi du rosaire, et jeûnait, en l'honneur de Marie, tous les samedis et les veilles des fêtes. Soumise au roi et à la reine comme l'enfant le plus docile, elle était d'une déférence entière aux volontés du prince son époux, le soignait elle-même dans ses maladies, et l'entretenait dans la patience et la piété ; aussi l'appelait-il son bon ange et sa directrice. Elle gouvernait sa maison avec une sagesse et une vigilance qui donnaient un nouveau lustre à sa piété. Son zèle pour la religion lui faisait saisir avec empressement toutes les occasions d'extirper les vices et de propager les vertus chrétiennes, ce à quoi elle contribua puissamment par ses exemples. Le pauvre trouvait en elle une mère compatissante, le faible un appui bienveillant, et tous les genres de bonnes œuvres une protectrice dévouée. Elle forma plusieurs associations de dames consacrées au soulagement des malheureux et des malades. Non-seulement la famille royale, mais toute la nation, soupiraient après le moment où il naîtrait un héritier du trône. Les années s'écoulaient et ce vœu ne se réalisait pas. On crut que son embonpoint était un obstacle à ce qu'elle devînt mère, et elle se soumit avec une douce résignation au régime que les médecins lui prescrivirent ; mais il en résulta une maigreur qui altéra notablement sa santé. D'un autre côté, les malheurs que la révolution faisait alors éprouver en France au roi son frère, et à toute la famille royale, lui causaient une affliction profonde. Bientôt le contre-coup de ces troubles se fit sentir en Savoie et en Piémont, et la cour de Turin eut bientôt à gémir sur ses propres infortunes. Le roi Victor-Amédée III étant mort en 1796, Charles-Emmanuel lui succéda, et Marie-Clotilde n'usa de sa qualité de reine que pour augmenter ses bienfaits. Le gouvernement de la France, qui avait exigé de celui de Turin sacrifice sur sacrifice, finit par lui déclarer la guerre sur la fin de 1798. Le roi, vaincu à Novi, fut obligé de se réfugier en Toscane, d'où il passa dans l'île de Sardaigne, la seule de ses possessions qui lui restât. Il fut encore contraint d'en sortir, et il se rendit à Florence, puis à Rome et ensuite à Naples. Tant de chagrins causèrent au roi une maladie nerveuse, et la pieuse reine, qui avait partagé son sort, lui prodigua les plus tendres soins ; mais elle tomba malade elle-même, et elle comprit bientôt qu'elle n'en reviendrait pas. Elle se prépara donc à la mort par une confession générale, donna des ordres particuliers pour sa sépulture, et fit promettre à Charles-Albert qu'on n'embaumerait pas son corps. Le 7 mars 1802, elle se fit administrer les derniers sacrements, et elle mourut le même jour, à l'âge de quarante-deux ans. Son corps, exposé sur un lit de parade, fut visité par une foule immense qui proclamait hautement sa sainteté. Elle fut inhumée, avec une grande pompe, dans l'église des religieux du tiers ordre de Saint-François. Pie VII qui l'avait connue personnellement pendant le séjour qu'elle fit à Rome, et qui avait été témoin de ses vertus, la déclara vénérable par une bulle du 10 avril 1808, et Charles-Emmanuel eut la consolation d'assister à la cérémonie qui eut lieu en faveur de son épouse, par suite de cette bulle.

MARIEN ARCIERO (le vénérable), prêtre de la congrégation des missionnaires de la Conférence, naquit le 26 février 1707, à Contursi dans le royaume de Naples, d'une famille d'ouvriers qui se distinguait par sa piété. Lorsque sa mère le portait dans son sein, elle demanda à la sainte Vierge, par une prière fervente, d'obtenir un enfant qui marchât sur les traces de son divin fils, et il y a lieu de croire que sa prière fut exaucée. En effet, Marien donna, dès son bas âge, des marques d'une piété peu commune. Il n'avait que huit ans lorsqu'il entra au service d'une famille noble, et un membre de cette famille, qui avait embrassé l'état ecclésiastique et qui s'était consacré aux missions, se l'attacha en qualité de catéchiste pour l'instruction des petits enfants ; mais avant de le conduire à Naples où il se rendait, il demanda à la mère du jeune homme la permission de l'emmener avec lui. Cette femme, pleine de foi, répondit : Je consens à ne revoir jamais mon fils, s'il faut ce sacrifice pour qu'il devienne un saint. Le maître de Marien, charmé de sa vertu et de son intelligence, résolut de le faire étudier, afin de lui faciliter l'entrée dans l'état ecclésiastique, persuadé que telle était sa vocation. Lorsqu'il lui fit part de son dessein, Marien, qui avait alors dix-huit ans, l'accueillit avec joie et entra chez les Jésuites de Naples pour y faire ses études, et après son cours de théologie, il fut élevé au sacerdoce en 1731. Avant son ordination, il était agrégé à la congrégation des mis-

sionnaires de la Conférence, établie à Naples, et lorsqu'il fut prêtre, cette congrégation le chargea d'enseigner la doctrine chrétienne dans divers établissements publics de la ville, tels que l'hôpital et l'arsenal. La manière dont il s'acquitta de cette fonction plut tellement à l'évêque de Cassano, qu'il le fit chanoine de sa cathédrale avec la charge de donner des missions dans son diocèse. Les enfants surtout furent l'objet de son zèle ; il leur consacrait souvent sept heures par jour et il avait, pour les instruire, une méthode si parfaite, que les adultes vinrent bientôt en foule assister à ses instructions. Partout où il passait, il ramenait les populations à la pratique des devoirs du christianisme, et surtout à la fréquentation des sacrements; aussi les succès merveilleux de son ministère, qu'il exerça pendant vingt ans dans ce diocèse, lui méritèrent le titre d'apôtre des Calabres. Parmi les effets de son zèle, on cite la réformation complète d'un couvent de Clarisses et d'une maison de filles repenties. Ses nombreuses occupations ne l'empêchèrent pas d'observer exactement le règlement qu'il s'était imposé après son élévation au sacerdoce, et par lequel il s'engageait à se donner la discipline tous les jours, excepté le dimanche, à faire une demi-heure d'oraison tous les matins et à consacrer le même espace de temps à sa préparation à la messe. L'évêque de Cassano étant mort en 1751, Marien, dont la santé était délabrée par suite de ses travaux apostoliques, retourna à Naples, où il vivait dans la plus grande pauvreté, consacrant ses honoraires de messes au soutien de la maison de repenties qu'il avait réorganisée, et où il avait établi l'adoration perpétuelle du Saint-Sacrement. Cette dévotion il la pratiquait lui-même autant qu'il pouvait, et passait une partie du jour au pied des autels. Malgré ses infirmités, il confessait un grand nombre de personnes, continuait à prêcher dans les églises de Naples, et ne restait jamais à rien faire : tout, jusqu'à ses récréations, était édifiant et se rapportait à la gloire de Dieu ou au salut des âmes. Les prêtres missionnaires de la Conférence se trouvant sans directeur par la suppression des Jésuites à Naples, cette fonction fut confiée au P. Marien qui en était membre ; mais il fallut un ordre de l'archevêque pour la lui faire accepter, et il la remplit de manière à ranimer cette association qui languissait depuis la retraite des jésuites. Pendant vingt ans, il donna aux associés deux instructions par semaine, le mercredi et le jeudi, et il fit construire, pour les réunions, une église qu'il dédia à la sainte Vierge. D'après les instances de ses amis, il publia, sous le titre modeste de *Pratique*, la méthode qu'il suivait dans ses missions en Calabre, et l'on fait le plus grand cas de cet ouvrage. Il mourut âgé de plus de quatre-vingts ans, le 16 février 1788, et il fut inhumé dans l'église de la Conférence, conformément à ses dernières volontés. Tout le monde à Naples le regardait comme un saint et on lui attribua des miracles, de son vivant. La procédure pour sa béatification se poursuit à Rome, et plusieurs décrets ont déjà été rendus dans sa cause.

MARIN (le vénérable), évêque d'Arles, florissait au commencement du IVe siècle. En 313, il se rendit, par ordre de l'empereur Constantin, au concile de Rome convoqué par le pape saint Melchiade pour juger l'affaire de Cécilien de Carthage, qui fut déclaré innocent des accusations portées contre lui par les donatistes. L'année suivante, il tint lui-même un concile à Arles où la même affaire fut traitée de nouveau par ordre de Constantin, pour se débarrasser des importunités des donatistes qui se plaignaient du concile de Rome; mais les évêques assemblés à Arles confirmèrent la décision du concile précédent. Marin est qualifié de saint dans le 18e canon du IIe concile d'Arles.

MARIN, ermite, fut le maître de saint Romuald, qu'il initia à la vie anachorétique. En 978, il quitta avec son disciple, sa solitude qui était dans le voisinage de Venise, pour se rendre dans cette partie de la Catalogne qui dépendait alors de la France, et ils se fixèrent dans un désert, près du monastère de Saint-Michel de Cusan. Saint Pierre Urséolo, qui avait été doge de Venise, vint se joindre à eux ainsi que d'autres, et il s'y forma une communauté à la tête de laquelle Marin mit saint Romuald, ne voulant pas, par humilité, la gouverner lui-même. Il mourut vers la fin du Xe siècle, et il a le titre de saint dans la Vie de saint Romuald, écrite par saint Pierre Damien.

MARIN DE GRISTET (saint) est honoré près de Dilford au diocèse de Ratisbonne, où se garde son corps.

MARINE ESCOBAR (la vénérable), institutrice des Brigitines d'Espagne dites de la Récollection, naquit en 1554, à Valladolid, et mourut saintement dans cette ville, le 9 juin 1633, à l'âge de soixante dix-neuf ans.

MARINIEN (saint), archevêque de Ravenne, florissait du temps de saint Grégoire le Grand. Il avait tant de vénération pour le saint pape, qu'il lisait dans son église, aux fidèles assemblés, ses commentaires sur Job. Grégoire, vivement affligé de voir que l'on faisait à ses écrits le même honneur qu'à ceux des Pères, manda à Marinien que son livre ne méritait pas d'être lu dans l'église et qu'il ferait mieux de choisir l'explication des psaumes de saint Augustin. Saint Marinien mourut vers le commencement du VIIe siècle, et quoiqu'on ne trouve son nom dans aucun calendrier, il y a des monuments qui attestent qu'il était honoré autrefois près de Ravenne.

MARIS, moine et disciple de saint Euthyme, célèbre abbé en Palestine, était beau-fils d'un prince arabe nommé Aspebète. Celui-ci avait un fils nommé Trésébon, qui avait la moitié du corps paralysée par suite d'une maladie. Aspebète, qui avait eu recours aux médecins et aux magiciens les plus célèbres sans succès, se décida, quoique idolâtre, à le conduire, vers l'an 421, à saint Euthyme dont la réputation de sainteté était parvenue jusqu'à lui, et le serviteur de Dieu le guérit en faisant sur lui le signe de la croix accompagné d'une courte prière. Le prince arabe, frappé de ce prodige, se convertit sur-le-champ, fut baptisé sous le nom de Pierre et devint ensuite évêque de ses compatriotes dont il acheva la conversion. Maris, qui accompagnait son beau-père, reçut aussi le baptême et se plaça sous la conduite de saint Euthyme qui lui donna l'habit monastique. Il s'illustra par ses vertus et mourut après le milieu du Ve siècle.

MARIUS (saint), dit le Capitaine, souffrit à Rome sous l'empereur Adrien, le 10 d'un mois dont on ne peut plus lire le nom dans l'épitaphe placée sur son tombeau avec le monogramme du Christ.

MARIUS (saint) est mentionné dans les actes de saint Valentin, prêtre, comme s'étant dévoué à Rome au service des martyrs pendant la persécution de Claude II, dit le Gothique.

MARQUARD (le vénérable), abbé de Vilthin, monastère de l'ordre de Prémontré dans le Tyrol, mourut en 1142.

MARQUARD (le vénérable), religieux franciscain, florissait dans le XIVe siècle et mourut en 1337 : on voit par son épitaphe qu'il a opéré des miracles.

MARTIAL (saint) est marqué dans quelques calendriers avec le titre de martyr sous le 15 novembre, sans qu'on sache le lieu ni la date de sa mort.

MARTIN D'ARMORIQUE (saint), qu'il ne faut pas confondre avec saint Martin de Vertou, est honoré dans la basse Bretagne.

MARRIZ (saint) est patron d'une église en Bretagne.

MARTIN THINH (le vénérable), prêtre tongkinois et martyr, avait exercé pendant près de soixante ans les fonctions de missionnaire, et la chrétienté de Ké-

Trinh, qui lui avait été confiée, était devenue très-florissante sous son administration. La persécution l'ayant obligé à quitter son troupeau, il se réfugia à Bé-Khang où il fut arrêté le même jour que Joseph Nghi, son confrère. Lorsque les soldats le trouvèrent, il était étendu malade sur un grabat. Trinh-Quang-Khanh, gouverneur de la province, qui dirigeait lui-même les recherches, le fit porter au milieu d'une cour et lui dit : *Foule aux pieds ce crucifix. — Dieu m'en préserve! — Es-tu prêtre? — Oui, j'ai cet honneur. — Marche sur la croix et je te laisse en repos. — Apostasier à mon âge! Il y a assez de folies sans celle-là.* Conduit ou plutôt porté à Vi-Hoang, il fut mis en prison avec les autres confesseurs. Après deux interrogatoires accompagnés de tortures, il fut épargné dans le troisième par la crainte qu'il n'expirât sous les coups, et l'on ne voulait pas abréger ses souffrances. Après cinq mois de prison, il fut décapité avec ses compagnons le 8 novembre 1840, étant âgé de quatre-vingts ans. Son corps fut inhumé dans la paroisse de Nam-Xang, où il avait été longtemps curé.

MARTIN THO (le vénérable), martyr tong-kinois, était un fervent chrétien qui fut arrêté à Bé-Khang, sa patrie, le 31 mai 1840, et conduit avec le précédent et un autre prêtre, deux catéchistes et quelques chrétiens dans les prisons de Vi-Hoang, chef-lieu de la province. Il appartenait à l'une des familles les plus riches de Bé-Khang, et il s'était distingué par son attachement à la foi et surtout par son zèle à donner asile aux missionnaires. Aussitôt qu'il eut été arrêté, son épouse et ses enfants vinrent lui faire les plus tendres adieux, l'exhortant à rester jusqu'au dernier soupir fidèle à la religion de Jésus-Christ. Interrogé le lendemain de son emprisonnement, il refusa de marcher sur la croix et on lui attacha un crucifix sous chaque pied. Dans un autre interrogatoire, comme on lui reprochait ainsi qu'à Jean Baptiste Cou, son compatriote, d'avoir recélé des missionnaires, il répondit : « Nous avons caché des prêtres ; c'est vrai : libre à vous de nous en punir. — Insensés que vous êtes! parlez sincèrement ; n'êtes-vous pas fâchés d'avoir retiré chez vous des ministres de la religion de Jésus? — Non, grand mandarin, et nous sommes loin de nous en repentir..... Si vous nous renvoyez chez nous, le premier prêtre que nous rencontrerons, fût-il Européen, nous le cacherons encore : nos missionnaires nous forment à la vertu, ils sont nos pères; pourrions-nous les abandonner? » Sur leur refus de renier la foi chrétienne, ils furent accablés de coups de verges qui mirent leurs chairs en lambeaux. Martin Tho souffrit plus que les autres confesseurs : on l'étendit sur un pieu, et on l'y attacha de manière à lui disloquer les os, tandis que les bourreaux le frappaient avec des verges, lui arrachaient les cheveux, et lui rouvraient avec des lancettes ses plaies à peine fermées. On l'exposa ensuite aux ardeurs d'un soleil brûlant, on le laissa trois jours sans nourriture, et on le confina dans un lieu infect où des soldats venaient de temps en temps le frapper ; mais pas une plainte, pas un murmure ne s'échappa de ses lèvres. Voici comme il parle de ses souffrances : « Vint le jour où nous devions être mis à la question. A la vue des instruments de supplice qu'on étalait sous nos yeux, des fers rouges, des charbons ardents, à la vue surtout d'un bourreau qui me renversa par terre pour me lier à un pieu et me battre de verges, je ne pus me défendre d'une certaine frayeur. J'étais à peine garrotté, qu'un premier coup de verges sembla m'arracher les entrailles. Quoique bien décidé à tout souffrir pour mon Dieu, je me disais : Si on me frappe trois ou quatre fois avec la même violence, je crains bien d'être à bout de mes forces ; mais, contre mon attente, depuis le second coup je n'éprouvais presque aucune douleur, il me sembla que ce n'était plus qu'un amusement. Ce n'est qu'à mon retour dans la prison et à la vue de ma chair en lambeaux, de mon sang qui coulait de toutes parts, que je m'aperçus qu'on m'avait frappé tout de bon. Dès mon enfance, j'avais entendu parler des miracles opérés par le Seigneur en faveur de ceux qui se dévouent aux supplices pour la gloire de son nom. Mais ces prodiges, en quoi consistaient-ils? Je le comprenais à peine. Aujourd'hui que la miséricorde de Dieu les a réalisés pour moi, que des plaies si profondes ont presque été sans douleur, je sais, par expérience, comment une main céleste émousse tous les traits des tyrans.... » Un jour, le juge le menaça d'immoler sous ses yeux sa femme et ses enfants. « Père et époux, répondit le généreux confesseur, je ne puis cesser pour cela d'aimer mieux la mort que le parjure ; ma famille m'est bien chère, mais je dois lui préférer mon Dieu. » Cependant son épouse ayant appris qu'il avait triomphé de toutes les tortures, et certaine que la vue de ses enfants ne lui causerait pas une impression funeste à sa foi, leur permit d'aller le visiter dans sa prison. Les deux plus âgés, un fils et une fille, se rendirent donc près de lui, et après les avoir embrassés, il leur dit: « Mes enfants, votre père va bientôt mourir.... priez Dieu qu'il vous fasse la grâce de rester fidèles à votre religion. » Condamné à mort avec les autres martyrs arrêtés avec lui, leur sentence leur fut signifiée le 7 novembre, et exécutée le lendemain. Le corps de Martin Tho fut reporté à Bé-Khang, et enterré dans sa maison. Il était âgé de cinquante-deux ans.

MARTYRE (saint), *Martyrius*, est honoré dans l'ancien diocèse de Comminges.

MASPICIEN fut le troisième évêque d'Albe, siége qui a été transféré à Viviers.

MASSIRE (saint) est patron d'une église au diocèse de Luçon.

MATHIEU DES URSINS, évêque *de Sabine* et cardinal, de l'illustre maison des *Ursins*, étudiait le droit canon à Paris, lorsqu'il se décida à prendre l'habit de Saint-Dominique, en 1294. Après avoir enseigné avec éclat dans l'université de cette ville, il quitta sa chaire en 1315 pour aller professer la théologie à Florence, ensuite à Bologne, puis à Rome. Il était prieur du couvent de la Minerve, lorsqu'il fut élu, en 1322, provincial de Rome. Il relevait d'une maladie grave, lorsque cette ville le députa vers le pape Jean XXII, qui résidait à Avignon, pour le supplier de venir habiter la capitale du monde chrétien. Le pape le reçut avec de grands égards ; mais, sachant que les Romains étaient divisés, il ne crut pas devoir accéder à leurs vœux. Il sacra Mathieu des Ursins évêque de Girgenti en Sicile, et, peu de mois après, il le transféra à l'archevêché de Siponte, dans le royaume de Naples, et sur la fin de l'année 1327, il le créa cardinal et l'appela auprès de lui, ce qui détermina le nouvel archevêque à donner la démission de son siége, où il ne pouvait plus résider. Bientôt après le pape l'envoya à Rome avec le titre de son vicaire apostolique, si l'on en croit Fontana, mais ce fait ne paraît pas certain. Quoi qu'il en soit, il fut chargé de plusieurs affaires importantes, et rendit à l'Eglise d'éminents services. Honoré de la confiance de Jean XXII, il concourut efficacement à l'élection de Benoit XII, son successeur, qui le nomma évêque de Sabine. Il mourut à Avignon deux ans après, vers l'an 1340, et son corps, porté à Rome, fut inhumé dans l'église de la Minerve. Les écrivains de son ordre lui donnent communément le titre de bienheureux. Mathieu des Ursins a laissé quelques ouvrages théologiques qui n'ont pas été imprimés.

MATHIEU GRÉGOIRE (le vénérable), martyr à Donzy, fut massacré par les protestants en haine de la religion catholique, le 20 août 1569, avec dix autres, tant prêtres que laïques. Leurs corps, qui avaient été enterrés dans un jardin, furent trans-

férés, le 23 avril 1578, à l'église de Notre-Dame-du-Pré.

MATHILDE, comtesse palatine du Rhin, récitait tous les jours le Psautier et donnait, tous les samedis, un habit à un pauvre. Elle mourut en 1025 et fut enterrée à Cologne, dans l'église de Notre-Dame-des-Grés. Quelques auteurs la nomment bienheureuse et l'on célèbre sa fête à Aichèse, dans le diocèse de Cologne, le 4 novembre.

MATRIENNE (sainte) était autrefois honorée près d'Alby.

MATHIEU ALONZO LEZINIANA, religieux dominicain et missionnaire au Tong-king, était né en Espagne et partit pour les missions d'Asie en 1730. Il arriva au Tong-king, l'an 1732, et il y déploya toutes les qualités et toutes les vertus d'un homme apostolique. Il y avait onze ans qu'il habitait la chrétienté confiée à ses soins, lorsqu'il fut arrêté au bourg de Luc-Thuy, pendant qu'il célébrait les saints mystères, et il n'eut pas le temps de consommer le sacrifice, de manière que les saintes espèces, laissées sur l'autel, furent profanées par les païens : il fut conduit, la cangue au cou, à la ville de Kécio. Le gouverneur de la province lui fit subir un interrogatoire en présence du sénat, et ce tribunal prononça contre lui une sentence de mort, pour n'avoir pas voulu fouler aux pieds le crucifix. En attendant son exécution, il fut jeté dans la même prison que le Père Gil Frédéric, qui était aussi condamné à mort pour la même cause. Quoique détenus, ils pouvaient encore exercer plusieurs fonctions de leur ministère et même dire la messe. Le roi leur envoya son grand oncle pour les interroger de nouveau, ou plutôt pour avoir avec eux une conférence. Le P. Mathieu, ayant appris que sa sentence de mort serait changée en une prison perpétuelle, fut dans la désolation. Il accompagnait son confrère au supplice, regrettant de ne pas partager sa couronne, lorsqu'on vint lui signifier que les juges venaient de porter contre lui une nouvelle sentence de mort. Alors sa tristesse se changea en joie, ce qui étonna les idolâtres et leur fit dire : « Les autres hommes désirent de vivre, et ceux-ci ne soupirent qu'après la mort. » Ils furent decapités le 22 janvier 1745.

MAUBERT (saint), *Madelbertus*, florissait au commencement du XVIe siècle et mourut à Bourges vers l'an 911. Il est honoré dans cette ville.

MAUBERT (saint) est honoré à Regnac, dans le diocèse de Bordeaux, où il y a une église de son nom.

MAUR (le vénérable), ermite, florissait dans le VIIe siècle et mourut vers l'an 680. Son corps est honoré à Huy, près de Liége, dans l'église de Saint-Jean-Baptiste.

MAUR, évêque de Plaisance, est nommé saint par Ephrem, abbé de Saint-Savin.

MAURÈS (saint), évêque et martyr en Perse, souffrit sous le roi Sapor II.

MAURICE DE JAVARIN (le vénérable), religieux dominicain, mourut en 1336, le 20 mars.

MAVILLET (saint) est honoré dans l'ancien diocèse d'Uzès.

MAXENCE ou MAIXENT (saint), évêque de Poitiers, florissait dans le IVe siècle et mourut vers l'an 353. Il eut pour successeur saint Hilaire.

MAXIME D'AFRIQUE, auteur d'un *Comput* ecclésiastique, est qualifié saint par plusieurs modernes.

MAXIME (saint), architecte et martyr en Illyrie, avec saint Procule, est mentionné dans le Martyrologe romain, sous le 18 août, à l'occasion des saints Flore et Laure, leurs ouvriers, qui souffrirent ce jour-là.

MAXIME (sainte) est honorée à Auxerre, et son corps se garde dans le monastère de Saint-Germain, sous l'autel de saint Optat.

MAXIMILIENNE (sainte) est mentionnée dans une bulle d'Alexandre III, de l'année 1173.

MAYNARD (saint), *Magenardus*, est honoré dans le comté de Herford, en Angleterre, où il y a une église qui lui est dédiée.

MAYNIER (saint) est honoré dans le diocèse de Sarlat, où il y a une église de son nom.

MAZAIRE (saint) est patron de l'église paroissiale de Bernay, en Saintonge.

MAZERAN (saint) était patron de l'église priorale de Broc, dans le diocèse de Clermont.

MEACH (saint) est honoré dans le Bigorre

MECHTONDE (sainte) est honorée à Eichsel, près de Bâle, où l'on garde son corps.

MEGGIN (saint) est nommé dans quelques calendriers, sous le 1er décembre.

MEGINGAUD (saint), *Megingaudus*, évêque de Wurtzbourg, était moine de Fritzlar, sous saint Wibert, lorsqu'il fut élevé, vers l'an 743, sur le siége de Wurtzbourg, après la démission de saint Burcard. Il gouverna quinze ans son diocèse et il se retira ensuite dans la solitude, à l'exemple de son saint prédécesseur, et mourut vers l'an 780.

MEL (saint), *Maelus*, premier évêque d'Ardachadh, dans le comté de Longford en Irlande, était neveu de saint Patrice. Il florissait sur la fin du Ve siècle, et tout ce que l'on sait de lui, c'est qu'il donna le voile à sainte Brigite et qu'il eut pour successeur saint Melch, son frère.

MELAINE (saint) est honoré à Montier-la-Celle.

MELANIE (l'ancienne), veuve, née en 343, sortait d'une illustre famille espagnole originaire de Rome et comptait des consuls parmi ses ancêtres. Mariée jeune à l'un des premiers personnages de l'empire, elle en eut trois fils, dont les deux premiers moururent et leur père les suivit de près. Restée veuve à vingt-deux ans, elle résolut de se consacrer sans réserve au service de Dieu, et après avoir donné à son fils Publicola des tuteurs sages et fidèles, elle partit pour l'Orient, l'an 371, avec le célèbre Rufin d'Aquilée. Elle employa six mois à visiter les monastères d'Egypte, laissant partout des marques de sa libéralité. Ayant donné 300 livres d'argent à saint Pambon, abbé des moines de Nitrie, le serviteur de Dieu, qui était occupé à confectionner des nattes, n'eut pas l'air de faire attention à son présent. Alors Mélanie, qui pensait que le don d'une somme aussi considérable valait au moins un remerciement, lui dit : *Vous saurez, mon père, qu'il y a dans ce coffre* 300 *livres d'argent*. Pambon, sans se déranger dans son ouvrage et sans même tourner la tête, lui répondit : *Ma fille, celui à qui vous avez fait ce don n'a pas besoin que vous lui disiez à quelle valeur il se monte.* Ses libéralités s'étendirent aussi sur les évêques, les prêtres et les moines persécutés par les ariens et exilés par l'empereur Valens : elle en nourrit jusqu'à cinq mille pendant trois jours. Elle se retira ensuite en Palestine, à la suite de plusieurs orthodoxes, qui y étaient relégués à cause de leur attachement à la foi de Nicée ; elle les nourrissait à ses frais et les servait de ses propres mains, déguisée en servante. Le gouverneur de la province, qui ignorait son rang et même son nom, choqué des visites fréquentes qu'elle rendait aux prisonniers, la fit emprisonner elle-même ; mais lorsqu'elle lui eut fait connaître qui elle était, il s'empressa de lui rendre la liberté et de la combler d'égards, l'autorisant à pénétrer auprès des prisonniers aussi souvent qu'elle le voudrait. Quelque temps après, elle fit bâtir à Jérusalem un monastère où elle réunit, sous sa conduite, cinquante vierges dont elle était le modèle. Ses habillements étaient pauvres, son régime austère, et elle n'avait pour lit qu'un cilice. Elle subvenait aux besoins des veuves, des orphelins et des pauvres. Elle n'était pas moins charitable envers les pèlerins qui venaient à Jérusalem de toutes les provinces de l'empire, envers les églises, les monastères, les hôpitaux et les prisons. Son fils et ceux qui avaient la gestion de ses biens lui envoyaient tous les ans les sommes nécessaires à ses immenses largesses. Au bout de vingt-

sept ans, elle fit le voyage de Rome, au sujet de Mélanie la jeune, sa petite-fille, qui avait résolu, de concert avec Pinien, son mari, de passer le reste de ses jours dans la continence et la pratique des conseils de l'Evangile. Elle voulut se rendre auprès d'elle pour la confirmer dans ces saintes résolutions. S'étant embarquée à Césarée, elle aborda à Naples, après vingt jours de navigation. Toute la noblesse de Rome vint au-devant d'elle jusqu'à cette ville ; mais ce brillant cortége, à la tête duquel elle fut placée jusqu'à Rome, ne lui fit rien perdre de son humilité. Pendant le temps qu'elle passa en Occident, elle fit un voyage en Afrique, et elle n'était pas encore de retour, lorsqu'elle apprit la mort de son fils Publicola, père de Mélanie. Arrivée à Rome, elle décida sa petite-fille et Pinien, son mari, à vendre leurs grands biens pour en distribuer le prix aux pauvres, et à se fixer dans une retraite éloignée de Rome. Albine Avite, sa nièce, et Albine, veuve de Publicola, imitèrent cet exemple. Tout le monde admirait à Rome ces illustres conversions. Comme rien ne la retenait plus en Italie, elle se hâta de retourner dans sa solitude. Rufin, qui l'avait accompagnée, mourut en Sicile. Arrivée à Jérusalem, elle distribua aux pauvres ce qui lui restait d'argent. Elle mourut quarante jours après, l'an 410, âgée de soixante-sept ans. On lui a reproché d'avoir montré, pendant quelque temps, trop de chaleur pour Origène, que Rufin défendait ; mais les louanges que lui ont données saint Augustin, saint Jérôme et saint Paulin ne permettent pas de douter de ses vertus ni de son orthodoxie. Le dernier de ces Pères, qui était son proche parent, la qualifie de sainte femme.

MELANCY (saint) est honoré dans le diocèse de Viviers.

MELCH (saint), *Melchus*, évêque d'Ardachadh, dans le comté de Longfort en Irlande, succéda, sur la fin du v[e] siècle, à saint Mel, son frère, et était comme lui neveu de saint Patrice.

MELDEOC (saint), *Meldeocus*, était autrefois honoré près de Vannes, en Bretagne.

MELLYN (saint) est patron d'une église dans le pays de Cornouailles, en Angleterre.

MEMESSE (sainte), *Memessa*, vierge, est mentionnée par Jocelin.

MEMOR (saint) est honoré à Bary, dans la Pouille, où ses reliques furent mises sous un autel avant l'année 1091.

MÉNÉVOU (saint) est patron de Bueil, près de Joinville.

MERBOD (le bienheureux), prêtre et martyr, sortait d'une illustre famille et était, à ce que l'on croit, frère d'Ulrich, comte de Bregentz. Il quitta le monde pour se faire religieux dans l'abbaye de Mercrau, au diocèse de Constance, où il se distingua par sa ferveur et ses austérités. Mais le désir d'une plus grande perfection le porta à se retirer, avec la permission de ses supérieurs, dans une forêt voisine, où il se construisit une cellule. Le soin de sa propre sanctification ne l'empêchait pas de se livrer avec zèle à l'instruction des ignorants, à la conversion des pécheurs et à l'extirpation des vices qui déshonoraient les populations dont il était environné. Le Seigneur daigna bénir ses efforts ; mais ses remontrances irritèrent quelques scélérats, qui l'assassinèrent dans sa solitude, vers l'an 1120. Son corps fut inhumé à Alberswende et son tombeau a été illustré par plusieurs miracles : aussi lit-on son nom dans quelques calendriers sous le 23 mars, qui paraît être le jour de sa mort.

MESSELIN (saint), *Messolinus*, prêtre de Tarbes, est loué par saint Grégoire de Tours. La ville de Tarbes faisait autrefois une procession le 24 de mai, pour remercier Dieu de la délivrance qu'elle avait obtenue par les prières et l'intercession de ce saint qu'elle honore comme son patron.

MERVIN (saint), *Mervinus*, moine en Angleterre, était fils du prince Merwald et petit-fils de Penda, roi des Merciens. Il quitta la cour et le monde pour entrer dans un monastère, et il mourut sur la fin du vii[e] siècle. Il avait trois sœurs qui se firent aussi religieuses, et qui sont sainte Milburge, sainte Mildrède et sainte Milgithe.

MICHEL NAGAXIMA, jésuite japonais et martyr, entra dans la compagnie de Jésus et se livra avec un zèle infatigable à la prédication de l'Evangile. Arrêté en 1626, il souffrit de cruelles tortures et lassa par sa patience la fureur de ses bourreaux. Il passa ensuite une année en prison, sans qu'on parût songer à lui ; mais en décembre 1627 on recommença à le torturer avec un redoublement de barbarie, et il ne mourut qu'après plusieurs jours de souffrances inouïes. Son frère et sa mère souffrirent aussi la mort pour la foi peu de temps après lui.

MICHEL LE NOBLET (le vénérable), prêtre et missionnaire en Bretagne, naquit l'an 1577 et sortait d'une famille noble du diocèse de Léon. Etant entré dans l'état ecclésiastique, il donna, pendant près de quarante ans, des missions et fit des catéchismes dans les villes, mais surtout dans les campagnes dont il fut l'apôtre. Ses instructions et sa sainteté ramenèrent à Dieu un grand nombre de pécheurs. Il était âgé de soixante-quinze ans, lorsqu'il mourut le 5 mai 1652, et sa mémoire est en grande vénération parmi les Bretons.

MICHEL MI (le vénérable), martyr tong-kinois, était maire de la commune de Vinch-Tri, lorsqu'il fut arrêté et conduit dans la prison de Vi-Hoang avec Antoine Dich, son beau-père et Jacques Nam, prêtre indigène. Antoine Dich eut à subir de cruelles épreuves, et sa résolution paraissait chanceler par intervalles ; mais son gendre ranimait son courage par de vives exhortations. « Mon père, lui disait-il, considérez votre âge, il ne vous laisse pas l'espérance de jouir longtemps de la vie. Deux espèces de mort sont placées tout près devant vous, l'une naturelle, dont les suites sont incertaines, l'autre donnée par les persécuteurs, dont une éternité de bonheur sera la récompense. Comment donc balancer dans un choix où le meilleur parti est si facile à connaître ? S'il était permis de regretter la vie dans une telle circonstance, c'est à moi, jeune encore et vigoureux, que cela conviendrait ; cependant vous voyez que je l'abandonne gaiement pour Dieu. Vos enfants sont tous grands et honnêtement établis : vivant, vous leur êtes inutile ; mort martyr, vous leur serez un objet d'édification et de gloire. Pour moi, je laisse une épouse à la fleur de son âge, avec quatre enfants encore incapables de gagner leur vie ; mais Dieu.... saura bien pourvoir à leurs besoins ; et du haut du ciel où nous serons bientôt, nous les protégerons par nos prières. Est-ce la douleur des coups de verges qui vous épouvante ? Ne craignez rien, mon père, je recevrai à votre place ceux que les mandarins vous destineront, » et il tint parole. Quoiqu'il eût reçu, pour son compte, plus de cinq cents coups de verges en quarante jours, quand on l'avait frappé, il se relevait tout sanglant et sollicitait, comme une grâce, de recevoir les coups destinés à son beau-père ; et, se couchant de nouveau, il essuyait avec joie une seconde flagellation. Sa femme et ses enfants vinrent le visiter plusieurs fois, l'exhortant chaque fois à mourir courageusement plutôt que de renier sa foi. Les mandarins le condamnèrent à mort avec son beau-père et le père Nam, ses deux compagnons de captivité. Le roi Minh Ménh, ayant confirmé la sentence, elle fut exécutée le 12 août 1838. Pendant qu'on les conduisait au supplice, le bourreau dit à Michel : « Donne-moi cinq ligatures et je te couperai la tête d'un seul coup de sabre pour ne pas te faire souffrir. — Coupe-la en cent coups, si tu veux, pourvu que tu me la coupes, cela me suffit. Pour des ligatures, quoique je n'en manque pas chez moi, je ne t'en donnerai point : j'aime mieux que ce soit

pour les pauvres. » A peine leur sang eut-il coulé, que les fidèles et même des païens s'empressèrent de le ramasser dans des mouchoirs et autres linges. Leurs corps furent reportés à Vinch-Tri et inhumés avec une grande pompe. Michel Mi était âgé de trente-quatre ans.

MIDRANE (saint) est patron d'une ancienne église de Bayeux.

MIEU (saint), *Miochus*, est patron de Coet Mieu, dans l'ancien diocèse de Dol en Bretagne.

MIGET (saint), *Migetius*, évêque de Langres, était oncle de saint Eustase, abbé de Luxeuil, qu'il forma dans les sciences divines et humaines. Il mourut vers la fin du VIe siècle, et il était autrefois honoré dans le diocèse de Besançon.

MILICE (saint), *Militius*, est honoré près de Brillac dans le Limousin, où il y a une église de son nom.

MILLEFORT (saint) est patron de l'église de la Bouvaque, près d'Abbeville.

MILON (le vénérable), moine de Fontenelle, mourut vers l'an 730, et il est dit de lui qu'il a *éclaté* par sa *sainteté*.

MINAUSE, troisième abbé du monastère de Mont-You, dit depuis de Saint-Claude, succéda à saint Lupicin vers l'an 480. Il s'adjoignit pour l'administration de la communauté saint Oyend, qui devint son successeur. Minause, qui mourut vers l'an 514, a le titre de saint dans quelques manuscrits qui marquent sa fête le 1er et le 20 janvier; mais il ne paraît pas qu'on lui ait jamais rendu aucun culte, même dans son monastère.

MINDÉ, premier abbé de Ménat en Auvergne, est nommé saint par quelques auteurs.

MINGER (saint), *Minnarius*, est patron d'une ancienne église dans la province de Cornouailles en Angleterre.

MIR (le bienheureux), *Mirus*, solitaire, illustra par ses vertus le désert de Lorigue, situé près du lac de Cône.

MOMCH (saint), *Moachus*, était honoré dans une église à sept lieues de Dol, sur les confins de la Bretagne et de la Normandie.

MOAM (saint) est patron d'une église en Bretagne.

MOBAY (saint), moine du monastère de Cluain-Munois en Irlande, était disciple de saint Kéron et mourut vers l'an 589.

MOCE (saint), *Mocius*, martyr en Perse, souffrit à Adiabe, l'an 346, sous le roi Sapor II.

MODE (la vénérable), *Moda*, religieuse de Jouarre, mourut vers l'an 680, et fut inhumée dans la crypte de Saint-Paul. Elle est nommée sainte dans quelques monuments de cette abbaye.

MOLF (saint), *Madulfus*, est honoré dans le diocèse de Nantes en Bretagne.

MONÉTA (le vénérable), de l'ordre des Frères Prêcheurs, fut le disciple de saint Dominique qui lui portait une affection particulière. Il était natif de Crémone, et mourut vers l'an 1240, après s'être rendu célèbre par sa science, par ses vertus et par son zèle à combattre les hérétiques. Il a composé contre les cathares et les vaudois un ouvrage qui renferme des détails curieux sur les prédécesseurs des protestants.

MONROD (saint), moine, est honoré en Bretagne.

MORBED (saint), abbé dans la Basse-Bretagne, est honoré dans cette province.

MORILLON, *Maurilio*, évêque de Cahors, s'illustra par sa charité envers les pauvres. Saint Grégoire de Tours lui applique ces paroles de Job : *J'étais la consolation des veuves, l'œil des aveugles, le pied des boiteux et le père des infirmes.* Nous apprenons aussi du même auteur que le saint évêque de Cahors savait par cœur une grande partie de l'Écriture sainte.

MOSACRE (saint), *Mosacrius*, est honoré en Irlande, sa patrie.

MOSCÉE (saint) est patron d'une église dans le pays de Cornouailles.

MOUAN (saint) est honoré en Bretagne où il y a une église dont il est patron.

MOVEIN (saint), *Movennus*, florissait en Angleterre dans le VIe siècle, et il eut pour disciple saint Tigernach, qui devint évêque en Irlande. Il y a une église de Bretagne dont il est patron, et il y est honoré sous le nom de saint Mauan.

MOZE (saint) est honoré dans le pays de Cornouailles où il y a une église de son nom.

MUCE (saint), solitaire en Egypte, fonda un monastère et eut pour disciple saint Coprès. Né dans le paganisme, il fut voleur dans sa jeunesse, et il poussait l'impiété jusqu'à profaner les tombeaux pour s'emparer de la dépouille des morts. Une nuit qu'il s'était rendu près de la maison d'une vierge consacrée à Dieu, dans le dessein de lui enlever ce qu'elle possédait, il monta sur le toit pour trouver le moyen de pénétrer dans l'intérieur; mais ne trouvant aucun passage, il attendit et il se laissa surprendre par le sommeil. En s'éveillant, le matin, il vit devant lui cette vierge qui lui demanda ce qu'il faisait là. Muce, se rappelant un songe qu'il avait eu cette nuit même, lui demanda où était l'église du lieu : elle l'y conduisit sans autres explications et le présenta aux prêtres. Ceux-ci, étonnés de voir ce brigand se prosterner à leurs pieds, furent bien plus surpris encore lorsqu'il les conjura de l'admettre au nombre des chrétiens, et de lui imposer pour l'expiation de ses crimes la pénitence qu'ils jugeraient convenable. Ils lui enseignèrent les premières vérités de la religion, et lui donnèrent ensuite à méditer trois versets d'un psaume. Muce les quitta le troisième jour et se retira dans le désert, occupé à la prière et ne mangeant que des racines pour toute nourriture. Quelque temps après, il revint vers les prêtres, qui s'aperçurent qu'il avait fait son profit des trois versets qu'ils lui avaient donnés à méditer. Il resta une semaine avec eux et retourna ensuite au désert, où il apprit par cœur toute l'Écriture sainte. Il ne mangeait que le dimanche, et son repas consistait dans un pain que la Providence lui envoyait. Le bruit de cette merveille et l'éclat de sa sainteté lui attirèrent des disciples; ce qui donna lieu à la fondation d'un monastère. Un jour qu'il était allé dans le voisinage visiter un frère qui touchait à sa fin, voyant qu'il avait de la peine à faire le sacrifice de sa vie, il lui dit : « Mon fils, je vois que votre conscience vous reproche d'avoir négligé le service de Dieu. Pourquoi ne vous êtes-vous pas mieux préparé à un si grand voyage? Le Seigneur, qui est bon et patient, prolongera votre vie de quelque temps, afin que vous puissiez vous acquitter envers lui de toutes vos dettes. » Alors il se mit en prière et il ajouta ensuite : « Notre-Seigneur vous accorde trois ans; » puis, le prenant par la main, il le conduisit au désert. Après le terme expiré, il le ramena dans sa cellule; et pendant que Muce parlait aux autres frères de la pénitence de leur compagnon, celui-ci s'endormit pour ne plus se réveiller. Lorsqu'on eut rendu les derniers devoirs à sa dépouille mortelle, il retourna dans sa solitude où il mourut lui-même de la mort des justes, après le milieu du IVe siècle.

MUNGO (saint), évêque de Glascow en Ecosse, florissait sur la fin du VIe siècle, et il eut saint Baldrède pour successeur.

MUTHUÈS (saint), abbé des Cellies en Thébaïde, mourut vers l'an 400. On cite de lui deux maximes spirituelles : « Plus un homme se reconnaît pécheur, plus il s'approche de Dieu; et il n'est pas moins impossible de se sauver sans humilité que de diriger un vaisseau sans gouvernail. »

MYROGÈNE, abbé du monastère des Tours en Palestine, est mentionné par Jean Mosch, qui dit que ses grandes austérités le rendirent hydropique.

N

NAILLAC (saint) était patron d'une église prioriale, près de Sabadelle dans le diocèse de Cahors.

NAMACE (saint), évêque de Clermont en Auvergne, se rendit célèbre par la belle cathédrale qu'il fit bâtir et qui a été décrite par saint Grégoire de Tours. Le même auteur parle encore de lui dans son livre des Miracles. Il florissait dans le ve siècle et mourut l'an 461.

NARCEAU (saint), *Neorticellus*, est patron d'une église en Bretagne.

NARSÈS (saint), martyr en Perse, fut arrêté au commencement de la persécution du roi Isdegarde, l'an 421, avec saint Mahar, Sapor et Sabutaca. Après avoir subi diverses tortures, il fut condamné à mort et exécuté par ordre de Hormisdavarus, qui avait échangé sa condition d'esclave contre la dignité de juge.

NASCENCE (saint), *Nascentius*, était patron d'une commanderie de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem.

NATHANAEL, solitaire d'Égypte, dont parle Pallade, était mort en grande réputation de sainteté, vers l'an 373, quinze ans avant que cet historien visitât les anachorètes de la Thébaïde.

NATHYRA, évêque de Pharan, avait été disciple du saint abbé Sylvain, et il était, avant son élévation à l'épiscopat, abbé du Mont-Sinaï. Dans sa nouvelle dignité, loin de diminuer ses veilles et ses jeûnes, il les augmentait même, ce qui étonnait ses disciples. L'un d'eux lui fit cette question : « Pourquoi, mon père, êtes-vous aujourd'hui plus sévère à vous-même que lorsque nous étions dans le désert? — Mon fils, dans la solitude, nous vivions pauvrement, parce que les biens du monde n'étaient pas à notre disposition, et que nous n'étions pas exposés à nous laisser séduire par les commodités de la vie : maintenant que nous vivons au milieu du luxe et de la bonne chère, je dois redoubler mes austérités, pour combattre le danger toujours présent de passer les bornes de la modération chrétienne. » Il mourut vers l'an 380, et il est loué dans le ve livre de la Vie des Pères du désert.

NAVIGE (sainte), *Navigia*, est qualifiée martyre sur un reliquaire qui se garde à Auxerre, et qui contient une partie de ses précieux restes.

NEGRISTE (sainte) est honorée à Rome dans l'église de Saint-Martin des Monts.

NEMAGINDE (sainte), *Nemagindis*, est honorée en Irlande, sa patrie.

NEMAN (saint), *Nemanus*, florissait en Irlande dans le viie siècle, et fut lié d'une étroite amitié avec saint Fechin.

NEONILE (saint) est nommé dans quelques calendriers sous le 28 octobre.

NEOPISTE (sainte), vierge et martyre à Rome, n'est nommée dans aucun calendrier. Tout ce que l'on sait d'elle, c'est que le pape Serge II fit porter son corps dans l'église de Saint-Martin des Monts, comme on le voyait par une inscription qui se lisait encore dans cette église du temps de Baronius.

NEPHALIE, recluse sur le Mont-Ida, dans l'île de Candie, était native de Gnosse : elle florissait au commencement du ixe siècle, et mourut en 825.

NERVE (saint) est patron d'une église en Bretagne.

NESTEROS (le vénérable), solitaire à Panephyse en Egypte, était l'ami de saint Antoine. Il fut visité par Cassien, qui parle de lui avec éloge.

NIC D'AQUIN (saint) est honoré dans cette ville.

NICAISE, évêque de Die, fut le seul des prélats des Gaules qui assista au concile général de Nicée. Il mourut vers l'an 330, et il est qualifié de vénérable par plusieurs auteurs.

NICÈNE (saint) a donné son nom à une église de Rome.

NICOLAS DE PINARE (saint), que quelques hagiographes ont confondu avec saint Nicolas de Myre, florissait dans le viie siècle. Né à Pharroa, près de Myre, il embrassa l'état monastique, et devint abbé de Saint-Sion. Il fut tiré de sa solitude pour être élevé sur le siége de Pinare, en 694. Après un épiscopat de cinq ans, il mourut, l'an 699, et son corps fut reporté au monastère de Saint-Sion, où l'on vénéra longtemps ses reliques.

NICOLAS DE RUPE (le bienheureux) naquit en Suisse, au commencement du xve siècle, et épousa la bienheureuse Dorothée d'Underwald. Elevés l'un et l'autre dans la crainte de Dieu et les pratiques de la piété, leur union fut le parfait modèle d'un mariage chrétien. Dieu leur donna dix enfants, à qui ils transmirent l'éducation qu'ils avaient eux-mêmes reçue de leurs parents, et tous, de concert, servaient le Seigneur avec une fidélité exemplaire. Lorsque les plus jeunes de cette nombreuse famille furent établis, Nicolas, qui aspirait à une vie plus parfaite encore, proposa à sa pieuse compagne de se séparer pour vivre dans la solitude, et Dorothée, qui, de son côté, éprouvait le même désir, accepta avec joie cette proposition. Il se retira donc dans un ermitage, où il passa le reste de sa vie dans les plus grandes austérités. On ignore l'année de sa mort, qui arriva vers la fin du xve siècle.

NICOLAS DES PRÉS (le vénérable), religieux célestin, mourut à Paris, en odeur de sainteté, le 23 mai 1516, et son nom se trouve sous ce jour dans quelques calendriers.

NICOLAS BOUY (le vénérable), administrateur de l'hôpital de Donzy en Nivernais, fut massacré en haine de la religion catholique par les protestants, le 20 août 1569, avec dix autres. Son corps, ainsi que celui de ses compagnons, fut porté de la paroisse de Bagnaux à l'église de Notre-Dame du Pré, et inhumé près de l'autel de Saint-Blaise. Cette cérémonie eut lieu le 23 avril 1578.

NICOLAS ESCHIUS, archiprêtre de Diest, naquit, en 1507, à Oostwick, près de Bois-le-Duc. Il était déjà prêtre, lorsque son savoir et sa piété le firent choisir pour précepteur du jeune duc de Juliers; mais il refusa cette offre honorable, parce que la vie de la cour ne convenait pas à ses goûts simples et modestes. Il ouvrit une école, et compta parmi ses élèves Pierre Canisius et Laurent Surius, qui se rendirent célèbres par leur science et leurs vertus, le premier chez les jésuites, et le second chez les Chartreux. Eschius avait formé le projet d'entrer aussi dans l'ordre de Saint-Bruno; mais la faiblesse de sa santé ne lui permettant pas de s'y engager par des vœux, il vécut quelque temps dans une cellule de la Chartreuse de Cologne. Il fut ensuite nommé archiprêtre de Diest et chargé de la direction du béguinage de cette ville, où il forma divers établissements pieux. Il mourut saintement à l'âge de soixante-onze ans. On a de lui, entre autres écrits, un ouvrage intitulé : *Exercices de piété*.

NICOLAS MOLINARI (le vénérable), évêque de Bovino, dans le royaume de Naples, naquit, en 1708, à Lagouère, dans la Basilicate, et entra chez les Capucins. Il parcourut, en qualité de missionnaire apostolique, une grande partie de l'Italie, et partout ses prédications opéraient des fruits admirables. Pie VI, pour récompenser son zèle et ses autres vertus, le nomma évêque de Scala et Ravello, d'où il fut transféré au siége de Bovino, dans la Capitanate. Il y mourut en odeur de sainteté, le 18 janvier 1792, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans. La cause

de sa béatification a été introduite à Rome en 1831.

NICOLAS THÉ (le vénérable), soldat tong-kinois et martyr, ayant refusé de fouler aux pieds la croix, ainsi qu'Augustin Huy et Dominique Dat, ses camarades, ils furent battus de verges, chargés de lourdes cangues et exposés, aux portes de la ville, aux insultes des passants, aux ardeurs du soleil et aux morsures des insectes. Sollicités à l'apostasie par leurs parents et leurs amis, ils justifiaient leur refus en exposant la divinité de leur religion, et en la vengeant des attaques auxquelles elle était en butte de la part des infidèles. Les mandarins, désespérant de les vaincre par ce moyen, eurent recours à un autre expédient. On leur donna une boisson soporifère, et lorsque le breuvage eut engourdi leur raison, on leur ordonna de fouler aux pieds la croix et de signer un acte d'apostasie. Ils obéirent machinalement, sans savoir ce qu'ils faisaient; ensuite on les mit en liberté, après leur avoir donné de l'argent pour récompenser leur soumission aux ordres du roi. Lorsque leur raison leur fut revenue dans toute sa lucidité, et qu'ils comprirent ce qu'ils venaient de faire, ils retournèrent sur leurs pas, rapportant l'argent, demandant d'être remis aux arrêts, et protestant qu'ils étaient chrétiens, et qu'ils n'avaient pas cessé de l'être. Leur demande fut repoussée, et l'on s'obstina à les laisser libres. Alors ils résolurent d'aller trouver le roi à Hué pour lui présenter un placet constatant qu'ils n'avaient pas renié leur foi, et qu'ils ne consentiraient jamais à fouler aux pieds la croix de Jésus-Christ. Tous trois signèrent cette déclaration, et ils se rendirent à la ville royale, à l'exception de Dominique Dat, que sa famille empêcha de partir. Arrivés à Hué, les grands mandarins et les membres du conseil royal refusèrent de transmettre au roi leur requête. Quelque temps après, Minh-Menh étant sorti de son palais pour se rendre à la campagne, ils accoururent sur son passage, et mirent, selon l'usage, le placet sur leur tête, en se tenant à genoux. Un grand mandarin, qui accompagnait le prince, vint prendre le papier, et le lut au roi. Celui-ci, furieux, les fit charger de chaînes et jeter dans un cachot, avec ordre d'employer les tortures pour les faire apostasier. On leur présenta ensuite deux écrits, dont l'un contenait leur arrêt de mort, et l'autre une déclaration d'apostasie, et on leur laissa le choix de signer celui des deux qu'ils voudraient. Ils signèrent avec joie le premier, heureux de pouvoir ainsi réparer le scandale involontaire qu'ils avaient donné précédemment. Ils furent sciés par le milieu du corps le 13 juillet 1838, et on jeta leurs membres dans la mer.

NICOLAS DAT (le vénérable), soldat tong-kinois et martyr, fut jeté dans un cachot pendant la persécution de Menh-Minh, et il fut étranglé, cinq mois après, dans la province du midi, le 18 juillet 1839. Il était âgé de trente-cinq ans.

NICOLASE (le bienheureux), dont le nom de baptême était Georges, avait fait son séminaire à Reims. Il fut martyrisé à Oxford, en Angleterre, par les hérétiques, l'an 1589.

NICOSE, pénitente, qui avait été entraînée au désordre par le comédien Babylas, se convertit à son exemple, et pratiqua de grandes austérités pour expier ses fautes. Jean Mosch en fait mention dans son Pré spirituel.

NIEL (saint) est patron d'une église au diocèse de Saint-Brieuc.

NIGHTON (saint) est patron d'une église dans le pays de Cornouailles, en Angleterre.

NINVÉE (sainte) est patronne d'une église dans la basse Bretagne.

NITHARD (saint), premier martyr de Suède, souffrit vers l'an 840.

NITHGAIRE (le vénérable), évêque d'Augsbourg, mourut en 869, et il est honoré dans son diocèse le 15 avril.

NOAN (saint) est honoré en Bretagne, où il y a une église de son nom.

NOÉ, patriarche, fils de Lamech et petit-fils de Mathusalem, naquit l'an 1056 du monde et 126 ans après la mort d'Adam. Il se conserva pur au milieu de la corruption générale, et il était parvenu à l'âge de cinq cents ans, lorsque Dieu, qui voulait exterminer les hommes par un déluge, mais non éteindre entièrement la race humaine, lui commanda de faire une espèce de vaisseau dont il donna lui-même les dimensions. Noé se mit à l'œuvre et suivit, dans la construction de ce bâtiment, connu sous le nom d'*Arche*, tout ce qui lui avait été prescrit par le Seigneur, et lorsqu'il fut terminé dans tous ses détails, cent ans après qu'il l'avait commencé, Dieu lui ordonna d'y placer des animaux de toutes les espèces, et d'y entrer lui-même avec sa famille, qui se composait en tout de huit personnes, sa femme, ses trois fils et les femmes de ceux-ci. Ensuite, il plut pendant quarante jours et quarante nuits, avec une telle abondance d'eau, qu'elle s'éleva de quinze coudées au-dessus des plus hautes montagnes. L'arche vogua sept mois sur cette mer universelle et s'arrêta sur le mont Ararath, près du lieu où est aujourd'hui la ville d'Erivan en Arménie. Le premier jour du dixième mois, après que le déluge eut commencé, Noé aperçut le sommet des montagnes; mais il attendit encore quarante jours, et il ouvrit ensuite la porte de l'arche et fit sortir un corbeau, qui ne revint plus, et une colombe qui rentra presque aussitôt. Sept jours après, il lâcha la même colombe qui revint sur le soir, rapportant dans son bec une branche d'olivier dont les feuilles étaient vertes; ce qui fit comprendre à Noé que les eaux ne couvraient plus la terre. Il attendit cependant sept autres jours, et la colombe, lâchée une troisième fois, ne reparut plus. Un an après qu'il était entré dans l'arche, voyant que la terre était ferme et sèche, il rendit la liberté à tous les animaux qu'il avait renfermés, et sortit lui-même avec sa famille. Son premier soin fut d'ériger un autel et d'offrir un sacrifice au Seigneur, qui bénit Noé et ses enfants, et promit qu'il n'enverrait plus de déluge pour détruire les hommes. Le saint patriarche s'appliqua à l'agriculture. Ayant planté une vigne, il fit du vin; et ayant bu de cette liqueur, dont il ne connaissait pas la force, il s'enivra. Pendant cet état, il se trouva déshabillé d'une manière indécente. Cham, le second de ses fils, l'ayant vu, s'en moqua et alla le dire à ses frères. Ceux-ci, loin de l'imiter, prirent un manteau, et, marchant à reculons, ils en couvrirent la nudité de leur père. Noé, revenu à lui, connut ce qui s'était passé, et maudit, non pas Cham, que Dieu avait béni, mais Chanaan, son fils aîné, dont la race fut plus tard exterminée par les Israélites. Il mourut, l'an 2029 avant Jésus-Christ, à l'âge de neuf cent cinquante ans. Les Grecs l'honorent, avec d'autres patriarches, le 19 décembre; quelques calendriers latins le nomment le 10 mai.

NOEL MARS (le vénérable), prieur de Lehon, de l'ordre de Saint-Benoît, naquit, en 1576, à Orléans, et se fit bénédictin. Il fut l'auteur d'une réforme de son ordre en Bretagne, et il la commença par le prieuré de Lehon, près de Dinan. Il mourut en odeur de sainteté, le 31 janvier 1611, à l'âge de soixante-dix ans. On a fait des démarches pour sa canonisation.

NOEMAN (saint), *Noemanus*, moine irlandais, était disciple de saint Féchin, et il florissait au milieu du VIIe siècle. Tout ce qu'on sait de lui, c'est qu'il accompagna son maître qui allait demander au roi de la Lagénie australe la délivrance d'un soldat prisonnier.

NOF (saint), *Novus*, est honoré dans le Quercy.

NOGUETTE (sainte) est honorée en Bretagne.

NOLF (saint) est honoré près de Vannes en Bretagne, où il y a une paroisse qui porte son nom.

NONE (le bienheureux), *Nonius*, est honoré à

Cuença en Espagne, où il mourut, et où l'on garde son corps. — 14 août.

NONE (sainte), *Nona*, qu'on croit nièce de sainte Bellande, florissait au commencement du VIIIe siècle. Elle est honorée comme vierge et avec le titre de sainte à Morbecque, dans le diocèse de Cambray.

NORTYLE, *Nortylas*, quatrième évêque de Werden en Westphalie, est nommé saint dans les manuscrits de cette église.

NOTKER LABEON, moine de Saint-Gall, mourut en 1022, et Murerus lui donne le titre de bienheureux. Il ne faut pas le confondre avec Notker, moine de la même abbaye, qui vivait un siècle avant lui, et qui est auteur d'un martyrologe.

NOUAGE (saint) est honoré en Bretagne, où il y a une église de son nom.

NOUAN (saint) est honoré en Bretagne, où il y a une église qui lui est dédiée.

NOZIER (saint) a donné son nom à une église très-ancienne dans le comté d'Astarac en Gascogne.

NURTILE (sainte) est patronne d'une église dans le diocèse de Vienne en Dauphiné.

O

OAN (saint) est patron d'une église en Bretagne.

OBOND (saint) est patron d'une église du diocèse de Reims.

ODESCALC (le vénérable), évêque de Vigevano, dans le Milanais, s'illustra par son éminente piété, et mourut le 7 mai 1620.

ODILON DE STAVELO est représenté à l'autel, à côté d'une châsse de saint Rémacle, parmi les patrons de l'abbaye, et il est nommé saint dans les tableaux qui le représentent.

ODORAT (saint), *Odoratus*, a une église de son nom dans le diocèse de Limoges.

OFFE (la vénérable), *Offa*, abbesse de Saint-Pierre de Bénévent, florissait dans le XIe siècle, et mourut vers l'an 1070. Le pape Victor III et le bienheureux Pierre Damien parlent des miracles qui s'opéraient à son tombeau.

OGER LE DANOIS, moine, parut avec éclat à la cour de Charlemagne, à qui il rendit de grands services par sa bravoure, et la renommée de ses exploits est parvenue jusqu'à nous. Il quitta le service de ce prince, qui l'aimait et qui l'estimait, pour se consacrer uniquement au service de Dieu. Il prit l'habit monastique à l'abbaye de Saint-Faron de Meaux, et y mourut saintement avant le milieu du IXe siècle.

OGER (le vénérable), abbé d'un monastère de l'ordre de Cîteaux, dans le diocèse de Verceil, est nommé bienheureux par quelques modernes. Il a laissé quinze sermons sur les paroles de Jésus-Christ dans la Cène, qu'on a quelquefois attribués à saint Bernard.

OGNIE (sainte), *Oneglia*, épouse d'Adalsquer, seigneur dans l'Artois, est honorée à la fontaine de Bèze, près de Dijon, où ses reliques furent portées avec celles de saint Sylvain d'Auchy, lors de l'irruption des Normands. Après que Rollon, leur chef, se fut converti, elles furent reportées une partie à Auchy, et l'autre à Saint-Omer.

OLAUS ou OLAS (saint), roi de Suède, fut converti par saint Anschaire dans le IXe siècle. Lorsque ce saint missionnaire, après avoir évangélisé le Danemark, pénétra en Suède, Olas voulut que le sort décidât si le libre exercice de la religion chrétienne serait permis dans ses Etats, ou non. Anschaire, qui ne voyait qu'avec peine la cause de Dieu soumise aux caprices du hasard, recommanda vivement au ciel l'issue d'une décision si bizarre, et les choses tournèrent selon ses désirs, c'est-à-dire à l'avantage du christianisme. Un grand nombre de Suédois se convertirent, et le prince lui-même imita cet exemple. Après son baptême, il montra beaucoup de zèle pour la propagation de la foi, dont il devint le martyr. Dans un temps de famine, ayant refusé d'offrir un sacrifice aux idoles d'Upsal, pour les supplier de mettre fin au fléau, ce refus causa une révolte à Bizeu, où il faisait sa résidence ; il y fut massacré par les idolâtres de cette ville, près des murs de laquelle s'est élevée celle de Stockholm.

OLIVE (sainte) est honorée dans le comté de Suffolck, en Angleterre, où il y a une église qui est dédiée sous son invocation.

OLIVIER PLUNKETT, archevêque d'Armagh et primat d'Irlande, naquit au château de Bathmore, dans le comté de Méath, l'an 1629, et alla faire ses études à Rome dans le collége des Hibernois. Il était professeur à celui de la Propagande, lorsqu'il fut nommé archevêque d'Armagh et sacré, en 1669, par le pape Clément IX. Le zèle qu'il déploya dans son diocèse et le succès de ses travaux apostoliques lui attirèrent la haine des hérétiques, qui jurèrent sa perte. Ils l'accusèrent d'avoir voulu soulever les catholiques contre le gouvernement. On lui fit son procès, et malgré son innocence, il fut condamné à être pendu et son corps à être mis en quatre quartiers. Il avait soixante-cinq ans lorsqu'il fut exécuté le 10 juillet 1681.

OLYMPE (sainte), *Olympia*, a donné son nom à une église abbatiale qui était dans le voisinage de Constantinople.

OMBRE (saint) était honoré autrefois en Franche-Comté.

OMERANDE (sainte) était patronnesse d'une église abbatiale dans l'Agenois.

ONFROY (le bienheureux), *Unfridus*, domestique et martyr, fut massacré par les hérétiques à Oxford, en Angleterre, l'an 1589.

ONZINIE (sainte) a donné son nom à une église du diocèse de Mende.

OPTAT D'EAUSE (saint) florissait dans le IVe siècle.

OPTON (le vénérable), religieux convers de l'ordre de Cîteaux, mourut au monastère d'Hémérode. Quelques auteurs lui donnent le titre de bienheureux, et le nomment sous le 12 juin.

ORONCE (saint), premier évêque de Lecce, est honoré à Otrante.

ORPHIT (saint), *Orphitus*, est honoré à Cantienne, près de Gubio, dans le duché d'Urbin, où se garde son corps.

ORSE (saint), *Ursius*, est honoré en Périgord.

OSANNE (sainte), *Osanna*, sœur d'Osred, roi des Northumbres, était autrefois honorée à Hoveden, dans le Northumberland. C'est peut-être la même sainte Osanne qui était représentée à Jouarre en reine et en religieuse, et dont le tombeau se voyait dans l'église de Saint-Paul à la même abbaye.

OST (saint) a donné son nom à une église du pays d'Astarac.

OTHON (le bienheureux), prémontré, était frère du bienheureux Godefroy, et naquit au château de Kappenberg, en Westphalie, vers le commencement du XIIe siècle. Il descendait de Charlemagne, du côté paternel, et sa mère était du sang impérial d'Allemagne. Il quitta le monde à l'exemple et à la persuasion de son frère, et entra comme lui dans l'ordre de Prémontré, que saint Norbert venait de fonder. Il devint abbé du monastère de Kappenberg, fondé par Godefroy, qui était mort en 1127, et qui, en mourant, avait demandé que son corps y fût reporté.

Othon, pour remplir ses dernières volontés, l'y transféra en 1147, et laissa quelques-unes de ses reliques aux moines d'Humstadt, chez qui il était mort, et qui l'avaient possédé pendant vingt ans. Le saint abbé vécut jusqu'en 1172, et il est aussi honoré comme bienheureux.

OTRÉE, *Otreius*, évêque de Mélitine, florissait dans le ve siècle. Fleury, dans son Histoire ecclésiastique, lui donne le titre de saint, et Baillet le qualifie bienheureux dans la Vie de saint Euthyme, dont il fut le premier maître, et qu'il éleva au sacerdoce.

OUIGNAN (saint) est honoré près de Montdidier, en Picardie.

OURY, *Uldericus*, évêque de Die en Dauphiné, était doyen du chapitre de Grenoble, lorsqu'il fut élevé à l'épiscopat. Il se démit ensuite de son siége pour se faire chartreux, et il mourut en 1145. Pierre le Vénérable lui dédia son ouvrage contre l'hérésie de Pierre de Bruys. Quelques écrivains lui ont donné le titre de bienheureux.

OURS (saint), évêque de Toul, succéda à saint Celsin vers la fin du IVe siècle. Il fut inhumé à côté de son prédécesseur dans l'église de Saint-Mansuy.

OUVROYE (saint) est honoré en Auvergne, où il y a une église de son nom.

OVIDE (saint), martyr à Rome, était autrefois honoré à Paris dans l'église des Capucines de la place Vendôme, où se trouvait une partie de ses reliques.

P

PABAN (saint), *Pabanus*, florissait dans le VIe siècle et mourut vers l'an 540. Il a donné son nom à la paroisse de Lababan, près de Quimper, dont il est patron.

PACHE (le vénérable), religieux franciscain, mourut en 1269. Jacobil lui donne le titre de bienheureux et il est honoré à Casse, dans le diocèse de Spolète le 7 juin.

PACHON (saint), moine de Scété, naquit vers l'an 320 et quitta le monde à l'âge de trente ans. Il passa un demi-siècle dans la même cellule, uniquement occupé de son salut et pratiquant de grandes austérités: ce qui ne l'empêcha pas, pendant douze ans, de ne pas passer un seul jour sans éprouver les attaques de l'esprit impur. Ces tentations le mirent dans un état d'accablement qui approchait du désespoir. Il sortit donc de sa cellule et parcourut le désert, désirant que la mort le garantît de tout danger de chute; mais Dieu préserva miraculeusement sa vie, et une voix intérieure lui ayant dit de toujours combattre et d'implorer sans cesse le secours divin, il retourna dans sa cellule où l'ennemi du salut le laissa en paix. Il avait soixante-dix ans lorsque Pallade, auteur de l'histoire Lausiaque, et qui habitait alors le désert de Nitrie, quitta sa solitude, parce qu'il était assailli par des tentations semblables; et s'étant rendu à Scété, il s'adressa à Pachon, comme à celui des solitaires de ce lieu qui avait le plus de sainteté et d'expérience dans la vie spirituelle. Il lui découvrit ce qui se passait dans son cœur. Le saint vieillard le consola et l'encouragea en lui citant ce qui lui était arrivé à lui-même, et le détermina à retourner dans sa cellule. On croit que Pachon mourut peu d'années après cette visite de Pallade, de qui nous tenons ces détails.

PAESE (saint), solitaire de Nitrie, était fils d'un marchand espagnol et frère de saint Isaye. Après la mort de leur père, ils se partagèrent sa succession, qui consistait en 5000 écus, des meubles et des esclaves. La crainte de perdre ces biens périssables et, plus que cela, la crainte de perdre leur âme, les décida, d'un commun accord, à embrasser la vie des solitaires. Paëse distribua sa part aux pauvres, aux monastères et aux églises, sans se rien réserver. Ayant ensuite appris un métier pour vivre, il se sanctifia par le travail et la prière, et mourut vers la fin du IVe siècle.

PALPIER (saint), *Palparius*, était patron d'un prieuré dépendant de l'abbaye de la Chaise-Dieu, au diocèse du Puy.

PAMBON (saint), moine de Palestine, était honoré autrefois à Jérusalem où il mourut.

PAPA (saint), prêtre persan et martyr, était attaché au clergé d'Helmine, lorsqu'il fut condamné à mort par Ardascire, vice-roi d'Hadiabe, et exécuté au château de Gabal, l'an 343, pendant la persécution de Sapor II.

PAPAS (saint), évêque en Perse et martyr, fut une des nombreuses victimes de la grande persécution du roi Sapor II, laquelle dura quarante ans, avec plus ou moins d'intensité.

PAPHNUCE (saint), martyr à Antinoé en Egypte, fut condamné à mort par le président Arrien, qui se convertit quelque temps après, et fut martyr à son tour. Paphnuce fut exécuté pendant la persécution de Maximin II, vers l'an 310.

PAPHNUCE L'HÉRACLÉOTE (saint), anachorète de la Thébaïde, était le contemporain et l'ami de saint Antoine. Il est surtout célèbre pour avoir converti sainte Thaïs, la courtisane. Quelques hagiographes modernes le nomment sous le 8 mai.

PAPHNUCE, surnommé CÉPHALE (saint), solitaire en Egypte, vivait aussi du temps de saint Antoine qui loue sa prudence. Dieu lui avait donné une si grande intelligence de la sainte Ecriture, qu'il n'y avait, ni dans l'Ancien ni dans le Nouveau Testament, aucun passage dont il ne pût donner l'explication; mais il était si modeste, qu'il faisait tous ses efforts pour cacher ce don surnaturel dont le ciel l'avait favorisé. Il parvint à un âge très-avancé, et son amour de la pauvreté était tel que, pendant les quatre-vingts ans qu'il passa dans le désert, il ne posséda jamais deux tuniques à la fois.

PAPHNUCE, prêtre de Scété, fut surnommé le Bufle, parce qu'il avait choisi pour sa demeure un lieu inaccessible aux hommes. Cassien le mentionne avec éloge.

PAPIN (saint), martyr en Arménie, est honoré à Mélasse, près de Messine en Sicile, où il y a de ses reliques.

PAPLE ou PAPULE (sainte), *Papula*, est mentionnée par saint Grégoire de Tours. Elle est honorée en Touraine, mais son culte est récent.

PAPOLEIN (saint), *Papolenus*, abbé de Stavelo, succéda à saint Godouin.

PAPUCE (saint), *Paputius*, n'est connu que par une partie de ses reliques qui se gardaient au Val-de-Grâce, à Paris.

PARETOLE (saint), *Paretoles*, avait une église de son nom à quatre milles de Bethléem en Palestine, comme nous l'apprenons d'Eugésippe dans son traité de la Distance des lieux de la terre sainte.

PARODE (saint), *Parodius*, prêtre et martyr, fut massacré par les Bulgares vers l'an 900.

PASSARION (saint), corévêque en Palestine, fut le maître de saint Euthyme et florissait dans la première partie du Ve siècle. On lit dans la Vie de saint Sabas qu'il y avait en Palestine une église et un monastère qui portaient son nom. Jean Phocas l'appelle Pasarion.

PASTOLASE (saint), *Pastolasius*, est honoré comme évêque et martyr dans le monastère des Machabées de Cologne, où l'on vénère son corps,

dans la tête duquel se voit encore la flèche qui causa sa mort.

PASTOLAZE (saint), évêque d'Agria en Hongrie, est honoré dans ce royaume.

PATORIEN (saint), *Patorianus*, évêque de Riéti dans le duché de Spolette, est honoré dans l'église cathédrale de cette ville où ses reliques furent transférées en 1157.

PATROCLE DE GRENOBLE (saint) est honoré à Saint-Denis près de Paris, où se trouvent ses reliques. Quelques hagiographes le nomment sous le 31 janvier.

PAUGOLF, *Baugulfus*, second abbé de Fulde, succéda à saint Sturmes l'an 780. Il mourut vers l'an 816, et il eut saint Eigil pour son successeur. Trithème et plusieurs auteurs de son temps lui donnent le titre de saint.

PAUL (saint), martyr en Afrique, mourut en prison par suite des tortures qu'il avait éprouvées pendant la persécution de Dèce.

PAUL (saint), évêque de Néocésarée dans la Syrie euphratésienne, confessa Jésus-Christ pendant la persécution de Licinius. Les juges devant lesquels il comparut, ne pouvant lui arracher un acte d'apostasie, lui firent brûler les nerfs des mains ; ce qui le rendit incapable de s'en servir dans la suite. Il est nommé parmi les principaux Pères du concile de Nicée et l'on ignore s'il survécut longtemps à la tenue de cette auguste assemblée.

PAUL (saint), évêque en Perse, souffrit, l'an 346, pendant la grande persécution du roi Sapor II.

PAUL D'ANAZARBE, moine de la laure de Pharan, était un solitaire d'une éminente sainteté que Dieu avait favorisé du don des larmes, au rapport de Jean Mosch qui le mentionne avec éloge dans son *Pré spirituel*.

PAUL (saint), anachorète dans le désert de Porphyrite, était originaire de la Galatie et vivait avec un autre anachorète nommé Théodore. Jean Mosch rapporte que ces deux serviteurs de Dieu ressuscitèrent un solitaire nommé Jean, disciple de l'abbé Zozime, qui était mort par suite de la morsure d'une vipère.

PAUL DE HONGRIE (le bienheureux), dominicain et martyr, reçut l'habit des mains du saint fondateur, qui, au chapitre de Bologne, tenu en 1221, le chargea d'aller fonder des couvents de l'ordre en Hongrie. Il partit à la tête d'une colonie de frères, parmi lesquels se trouvait saint Sadoc, et il fonda les monastères de Geve et de Vesprin dans la basse Hongrie. Il convertit ensuite un grand nombre d'idolâtres dans la Croatie, l'Esclavonie, la Transylvanie, la Valachie, la Moldavie, la Bosnie et la Servie. Ayant laissé à d'autres ouvriers le soin des églises qu'il venait de fonder dans ces différentes provinces, il alla prêcher l'Evangile aux habitants de la Cumanie, qui étaient encore païens, et il baptisa deux princes du pays nommés Brut et Bernborch : ce dernier eut pour parrain André, roi de Hongrie. C'est pendant qu'il s'appliquait ainsi à gagner des âmes à Jésus-Christ qu'il souffrit la mort pour la foi qu'il prêchait, avec quatre-vingt-dix religieux de son ordre, qui s'étaient joints à lui et qui furent associés à son martyre, l'an 1242, lors de la grande irruption des Tartares dans la Cumanie.

PAUL BURALI D'AREZZO (le bienheureux), archevêque de Naples, avait d'abord été religieux théatin ; il devint ensuite évêque de Plaisance, archevêque de Naples et cardinal. Il mourut saintement l'an 1578.

PAUL DE SAINTE-MAGDELAINE (le vénérable), franciscain et martyr, était Anglais de naissance et portait, avant son entrée dans l'ordre, le nom de Henri Héart. Après s'être illustré par ses vertus et par ses ouvrages qui respirent la plus tendre piété, il fut mis à mort pour la foi, à Londres, le 27 avril 1643.

PAUL DE LA CROIX (le vénérable), fondateur et premier supérieur des Passionistes, s'appelait, avant son entrée en religion, Paul-François Danei. Il sortait d'une famille noble du Piémont et naquit le 3 janvier 1694, à Ovado, dans le diocèse d'Acqui. Après une jeunesse passée dans la plus édifiante piété, il n'avait que vingt-six ans, lorsqu'il forma le projet de fonder un institut religieux, en mémoire de la passion de Jésus-Christ. Ayant pris l'habit noir, il se retira avec un de ses frères dans un ermitage, afin de se préparer, par la retraite et la méditation, à l'œuvre qu'il se proposait de fonder. L'année suivante, Benoît XIII l'ordonna prêtre ainsi que son frère, et il leur permit de s'adjoindre des associés. Le premier établissement de la nouvelle congrégation fut bâti à Mont-Argentario, presqu'île formée par le Tibre, en Toscane. Benoît XIV confirma l'institut par un rescrit du 15 mai 1741 et ensuite par un bref du 28 mars 1746. Pie VI, en 1775, l'approuva de nouveau par la bulle *Præclara virtutum*, l'éleva au rang d'ordre religieux et le mit sous la protection spéciale du saint-siége. Paul de la Croix eut la consolation de voir son ordre devenir très-florissant, et on comptait un grand nombre de maisons dans les divers États de l'Italie, lorsqu'il mourut en odeur de sainteté, le 18 octobre 1775, à Saint-Jean-Saint-Paul de Rome. La cause de sa béatification a été introduite sous Pie VI et elle se poursuit de nos jours.

PAUL LIÉOU (le vénérable), prêtre chinois et martyr, était prêtre depuis quatre ans et travaillait avec zèle au salut des âmes dans la mission de Sutchuen, lorsqu'il fut arrêté le 17 avril 1817, au moment où il se disposait à célébrer la sainte messe. Soumis, pendant dix mois de captivité, aux plus terribles épreuves, les interrogatoires et les tortures ne purent ébranler sa foi ni vaincre son courage. Ses juges ayant porté contre lui une sentence capitale, il fut étranglé le 13 février 1818, à l'âge d'environ trente ans.

PAUL-DOI-BUONG (le vénérable), capitaine des gardes de Minh-Mênh, roi de Cochinchine, était chrétien depuis longtemps et se distinguait par sa piété. Pendant la persécution, il se montra un généreux défenseur de la foi qu'il avait embrassée ; arrêté au mois de décembre 1832, avec six soldats de sa compagnie, il fut chargé de chaînes et jeté dans un cachot. Les promesses, les menaces et les tortures les plus terribles ne lui furent pas épargnées, non plus qu'à ses compagnons de captivité ; mais rien ne fut capable de les faire renoncer à la foi chrétienne, et les mauvais traitements qu'on leur fit souffrir ne servirent qu'à faire éclater davantage leur invincible courage. Quand on voulait, les contraindre à fouler aux pieds la croix de Jésus-Christ, ils se prosternaient devant cette sainte image, la pressaient contre leur cœur et l'arrosaient de leurs larmes, ce qui leur valait de nouveaux tourments. Paul-Doi-Buong fut dépouillé de tous ses grades et battu de verges avec la dernière barbarie ; mais il souffrit tout avec joie et il disait aux bourreaux : « Aggravez le poids de mes chaînes ; j'éprouverais plus de joie encore si vous me frappiez davantage. » Comme il était très-instruit de la religion, il la prêchait à ses juges, à ses gardiens et aux détenus, et tous ceux qui l'entendaient étaient dans l'admiration. Un grand nombre d'infidèles étaient ébranlés, et plusieurs se seraient convertis s'il eût eu le temps d'achever ce qu'il avait si bien commencé ; mais le roi l'ayant condamné à mort, la sentence fut exécutée le 22 octobre 1833. Minh-Mênh avait ordonné qu'il serait décapité sous les yeux de sa propre fille, devant la porte de son ami Michel-Keuou. Il marcha gaiement au supplice, et lorsqu'on fut arrivé au lieu prescrit pour l'exécution, qui était l'emplacement d'une ancienne église dont il restait encore quelques ruines, il obtint d'être immolé à l'endroit même où avait été l'autel. Cette faveur lui procura une grande consolation et il se ré-

jouissait de ce que son sang allait couler au même lieu où le sang du Rédempteur avait si souvent coulé pour le salut des hommes. Il se mit à genoux, offrit de nouveau à Dieu le sacrifice de sa vie, et se relevant ensuite, il dit au bourreau : « Ma prière est finie. » Aussitôt on donne le signal et sa tête est abattue d'un seul coup. Il était âgé de cinquante ans. Michel-Ke on, son fidèle ami, fit inhumer son corps avec honneur. Le séminaire des Missions-Etrangères possède ses fers, les cordes dont il fut lié et un morceau de toile imbibé de son sang.

PAUL MI (le vénérable), catéchiste tong-kinois et martyr, naquit en 1798, exerça pendant quatorze ans les fonctions de cathéchiste, et il allait être élevé au sacerdoce, lorsqu'il fut arrêté, le 20 juin 1837, avec Pierre Duong et Pierre Truat, et jeté dans la prison où se trouvait Charles Cornay. Chargé d'une lourde cangue et de grosses chaînes, on employa les tortures les plus terribles pour lui arracher des révélations sur les missionnaires et pour le forcer à l'apostasie. Souvent on l'étendait par terre et l'on tirait violemment ses pieds et ses mains au moyen de cordes : on le flagellait avec des faisceaux de verges, qui mettaient sa chair en lambeaux. Ses deux compagnons furent traités de la même manière, et c'est au milieu de ces épreuves qu'ils adressèrent aux membres de l'association pour la propagation de la foi une lettre où ils exposent avec simplicité ce qu'ils ont souffert, et montrent un grand désir de verser pour la foi le peu de sang qui leur reste. Condamnés à mort dans le mois d'octobre 1837, ils ne furent exécutés que le 18 décembre 1838. Paul Mi fut étranglé à l'âge de quarante ans.

PAUL KHOAN (le vénérable), prêtre tong-kinois et martyr, naquit dans le Tong-king oriental vers l'an 1780 : il exerça pendant près de quarante ans les fonctions de missionnaire, et fut par ses vertus l'ornement du clergé indigène. Arrêté le 24 avril 1838, avec ses deux catéchistes Pierre Hiêu et Jean-Baptiste Thanh, les mandarins les sommèrent de fouler aux pieds la croix. « Ce que vous exigez n'est pas raisonnable, » répondit le père Khoan. — « Comment cela ne serait-il pas raisonnable, puisqu'en le faisant tu conserves ta vie et qu'en t'y refusant tu la perdras? » — Par exemple, vous, mandarins, qui recevez du roi vos dignités et vos traitements, si vous l'abandonniez en temps de guerre, sous prétexte qu'en combattant pour lui vous vous exposeriez à la mort, ne serait-ce pas une lâche ingratitude et une honteuse infidélité? Eh bien ! de même, j'ai reçu des grâces et des bienfaits du Seigneur du ciel... et vous voudriez que je l'abandonnasse au temps de l'épreuve?» Pour toute réponse, on le fit battre de verges. Ses deux catéchistes, interrogés à leur tour, se déclarèrent ses disciples et répondirent comme lui. Pour les soustraire à son influence, on les mit dans un cachot à part; mais comme leur courage ne faiblissait point, quoique laissés à eux-mêmes, on les réunit au P. Khoan; après une séparation de onze jours, ils eurent la consolation d'être réunis et ce bonheur leur fit oublier leurs souffrances précédentes. Le P. Khoan fut condamné à mort, mais l'exécution de la sentence fut différée par ordre du roi, et ce délai fut mis à profit pour le faire apostasier. Dans un interrogatoire qu'il subit au commencement de 1840, le mandarin lui dit, ainsi qu'à ses deux compagnons : « Si vous suivez mes conseils, vous vivrez, sinon il faut vous attendre à la mort. » — Toutes nos réflexions sont faites, répondit le saint prêtre, et nos sentiments sont invariables ; d'ailleurs, notre arrêt de mort est porté et nous attendons le moment où il plaira au roi de le faire exécuter .. Si nous avions voulu racheter notre vie par un crime, nous n'aurions pas tardé si longtemps à le commettre. » Le mandarin ne put s'empêcher de s'écrier : « Assez, assez, vous m'avez vaincu, et vous n'êtes pas un homme ordinaire.» Ils languirent dans leur prison jusqu'au 28 avril, se préparant au martyre. Quand on vint les chercher pour les conduire au supplice, les autres prisonniers, reconnaissants des services qu'ils en avaient reçus, fondirent en larmes et toute la prison retentit de sanglots. Ils marchèrent gaiement à la mort, chantant le *Te Deum*. Le P. Khoan fit à la foule un discours qu'il termina par ces mots : « Nous mourons parce que nous refusons d'abjurer la religion de Jésus-Christ, qui est la seule véritable. Pour vous, qui nous avez suivis et qui allez voir couler notre sang, faites de salutaires réflexions et retournez en paix dans vos familles. » Après qu'il eut été décapité, les chrétiens portèrent son corps dans le chef-lieu du district qui avait été le théâtre de son zèle, et il y fut inhumé avec honneur.

PAUL NGHAN prêtre tong-kinois, était vicaire de Joseph Nghi et fut arrêté le lendemain, à Be-Khang, où ils s'étaient réfugiés l'un et l'autre. Il partagea sa captivité, ses souffrances et son martyre, comme il avait partagé ses travaux apostoliques. Quoique son nom ne se trouve pas dans la liste de ceux qui ont été déclarés vénérables par Grégoire XVI, il est certain qu'il fut décapité avec son curé et les trois autres arrêtés avec lui. Voici ce qu'il écrivit de la prison où ils étaient renfermés ensemble : « Depuis le samedi 30 mai (1840) jusqu'au dimanche, j'échappai à toutes les recherches des soldats. Un peu avant midi, on perça le mur qui me cachait. « Est-ce un Européen? est-ce un Européen? » s'écrièrent les satellites, en m'apercevant. J'avais le cœur plein de joie et mon sacrifice était fait. « Cet « homme ne craint personne, » disaient les soldats: « la mort l'attend et il sourit encore. » Sans plus de retard, on me mit à la cangue et mes lèvres répétaient *Deo gratias*. Mon cœur tressaillait d'allégresse, car j'étais sur le chemin du ciel... Quand les juges nous mandèrent de nouveau à leur barre, j'étais encore si brisé des tortures de la veille qu'il me fut impossible de m'y rendre ; il me fallut louer un homme pour me porter dans la salle d'audience. Arrivé devant les mandarins et refusant toujours d'apostasier, je sentis une multitude de verges s'abattre sur mon corps, et je vous assure que ces gens-là savent bien leur métier, car ils n'y allaient pas de main-morte. Mais, comme dit Notre-Seigneur : *Mon joug est doux et mon fardeau léger :* ah ! c'est bien alors que j'éprouvai la vérité de cette parole; ma chair était tout en lambeaux et mon cœur surabondait de joie. » Ses héroïques sentiments ne se démentirent jamais et il chantait en marchant au supplice. Il fut exécuté avec son curé et plusieurs autres, le 8 novembre 1840.

PAULENAN (saint), *Paulennanus*, est honoré à Quimperlé, où se gardent ses reliques.

PAULET, religieux de l'ordre de Saint-François, naquit à Foligny, en 1309, et était fils d'un gentilhomme suédois qui était venu s'établir en France. Il n'avait que quatorze ans, lorsqu'il prit l'habit et il voulut n'être que frère-lai, afin de mieux pratiquer l'humilité. Voyant que la règle était mal observée, il entreprit une réforme qu'il appela de l'Observance, et qui avait pour but de ramener les Franciscains à la fidélité aux constitutions primitives. Plusieurs religieux se rangèrent sous sa bannière, et les Observantins occupaient déjà un grand nombre de couvents, lorsque leur instituteur mourut saintement, en 1390.

PAULINE (sainte), épouse du landgrave de Thuringe, est honorée dans ce pays.

PAULINIEN (saint), *Paulinianus*, est honoré à Rome, et son corps se garde dans l'église de Saint-Venance.

PAYENCE (saint) est honoré dans le diocèse de Saint-Flour, où il y a une église dédiée sous son invocation.

PÉEL (saint) est honoré dans le diocèse de Saint-Malo.

PÉEN (saint) est honoré en Bretagne, où il y a une église de son nom.

PEGASE, *Pegasus*, évêque de Périgueux, est appelé l'un des plus grands prélats des Gaules par le prêtre Paulin, dans saint Grégoire de Tours. Quelques auteurs modernes lui donnent le titre de saint.

PELAGE (saint), évêque d'Yria en Espagne, est honoré à Saint-Estevan de Ribe, où sont ses reliques.

PÉLAGIE, mère de saint Yriez, ayant perdu son mari Jocund, quitta Limoges qu'elle habitait pour se rendre au monastère d'Atane, fondé par son fils, afin de se charger du temporel de la communauté. Elle mourut dans la dernière partie du VIe siècle, et quelques auteurs lui donnent le titre de sainte.

PELLEGRIN (le bienheureux), prêtre et religieux de l'ordre des Augustins, florissait dans le XIIIe siècle. On l'honore de temps immémorial et son culte a été approuvé par le saint siége.

PEMAT (saint), *Pematus*, était patron d'une ancienne église du diocèse d'Aire, dépendant de l'abbaye de Saint-Victor de Marseille.

PENTACT (saint), *Pentactus*, est connu par une de ses reliques qu'on gardait à l'abbaye de Saint-Victor de Paris.

PERAVÉ (saint) est patron d'une église dans le diocèse de Saintes.

PERIAL (saint) a une église de son nom dans le diocèse de Valence.

PERRIER (saint) est honoré en Picardie, où il y a une église de son nom.

PETRAN (saint), *Petranus*, est patron d'une église en Bretagne.

PEYRIAT (saint) est honoré dans l'ancien diocèse de Mirepoix.

PHILIPPE BERRUYER (le bienheureux), archevêque de Bourges, était neveu de saint Guillaume Berruyer, l'un de ses prédécesseurs sur ce siége. Né à Tours d'une famille distinguée et qui était alliée à celle des comtes de Nevers, il était encore très-jeune, lorsque son père, sur le point de mourir, l'ayant questionné sur l'état qu'il se proposait d'embrasser, apprit de sa bouche qu'il voulait entrer dans la cléricature. Lorsqu'il fut en âge d'exécuter son dessein, Mahée, sa mère, l'offrit elle-même à Dieu et fit célébrer cette consécration par l'offrande du saint sacrifice. Philippe alla faire ses études à Paris, et après être revenu à Tours, il y reçut les saints ordres et fut nommé chanoine, ensuite archidiacre. Il refusa l'archevêché de Tours, mais il fut obligé, en 1224, d'accepter l'évêché d'Orléans. Pendant les quatorze ans qu'il gouverna ce diocèse, il se fit tellement admirer par ses vertus, que le pape Grégoire IX, qui connaissait ses talents et son zèle, le nomma à l'archevêché de Bourges en 1236. Il s'était proposé son saint oncle pour modèle et il s'appliqua à marcher sur ses traces. Doué de beaucoup d'éloquence, il faisait, avec fruit, de fréquentes instructions. Il travailla à la réforme de son clergé, ne choisissant, pour les bénéfices, que des prêtres instruits et vertueux, et il priva de leurs fonctions plusieurs ecclésiastiques scandaleux, auxquels il fournit, à ses dépens, de quoi subsister. Il introduisit dans son diocèse les Frères Prêcheurs, et contribua, par ses libéralités, à la fondation du couvent destiné à les recevoir. Ses aumônes étaient considérables, et outre cela, il faisait manger, tous les jours, trente pauvres à sa table, pendant son repas. Dans ses visites pastorales, il entrait souvent dans la chaumière des malheureux pour soulager leur misère et pour leur donner des paroles de consolation. S'il y trouvait des malades, il les servait de ses propres mains, les confessait et leur donnait sa bénédiction qui les guérissait quelquefois ; car on lui attribue plusieurs miracles. En une année de famine, il donnait, par jour, jusqu'à douze mesures de froment, et comme son économe lui représentait qu'il ne pourrait continuer longtemps une telle charité, il répondit : *Si les revenus de mon église n'y suffisent pas, j'y suppléerai de mon patrimoine.* Sa vie était très-austère, et il couchait tout habillé sur un cilice. Il se relevait la nuit pour se donner la discipline et pour prier ; mais le pape Innocent IV, ayant appris qu'il souffrait beaucoup d'une chute de cheval, lui ordonna de coucher dans un lit et de manger de la viande ; car il s'était interdit ce dernier mets et faisait plusieurs carêmes dans l'année ; il jeûnait même au pain et à l'eau les vendredis et les veilles des fêtes de la Vierge. Son troupeau le vénérait comme un saint, et l'on cherchait, lorsqu'on en trouvait l'occasion, à arracher quelques fils de ses vêtements : il y en avait même qui allaient jusqu'à ramasser la terre sur laquelle ses pieds avaient posé. Il mourut en 1260.

PHILIPPE DE GUELDRES, qui avait été reine, quitta le monde en 1519 pour se faire religieuse clarisse dans le couvent de Pont-à-Mousson, où elle mourut saintement le 28 février 1547. Son corps fut inhumé dans l'église, et on lui érigea un mausolée en marbre et une statue.

PHILOROME (saint), prêtre et confesseur, était de la Galatie et florissait sous Julien l'Apostat. Ce prince le fit souffleter par ses pages pour le punir de son attachement à la foi chrétienne. On lit dans l'Histoire Lausiaque, qu'il fit, à pied, le pèlerinage de Rome, celui de Saint-Marc d'Alexandrie et deux fois celui de Jérusalem.

PHINEES, grand-prêtre des Juifs, était petit-fils d'Aaron et fils d'Eléazar à qui il succéda dans sa dignité. Il était encore jeune lorsque, vers l'an 1455 avant Jésus-Christ, il se rendit célèbre par un trait de zèle qui est loué dans l'Ecriture. Les Madianites ayant envoyé leurs filles dans le camp des Israélites pour les faire tomber dans la fornication et dans l'idolâtrie, Zambri, l'un des principaux chefs de la tribu de Siméon, bravant toute pudeur, entra en plein jour et à la vue de tout le peuple, dans la tente d'une Madianite nommée Cosbi. Ce scandale fit verser des larmes aux enfants d'Israël ; mais Phinées, sans s'arrêter à pleurer, le suivit la lance à la main, et les perçant l'un et l'autre au moment même qu'ils commettaient le crime, il les tua tous deux d'un seul coup. Aussitôt la maladie que Dieu avait envoyée aux Israélites pour punir de tels désordres et qui avait déjà emporté beaucoup de monde, cessa ; le Seigneur promit à Phinées, par l'organe de Moïse, que la grande sacrificature serait l'apanage de sa famille et s'y transmettrait de père en fils ; et elle y resta en effet jusqu'à la ruine du temple, excepté un certain laps de temps depuis Héli jusqu'à Sadoc. Chargé, ensuite, par Moïse de marcher contre les Madianites avec douze mille hommes, il les défit complétement et les passa au fil de l'épée, à l'exception des filles non encore nubiles et qui n'avaient pas péché avec Israël. Il fut aussi député vers les deux tribus de Gad et de Ruben et la demi-tribu de Manassès, qui, en passant le Jourdain pour habiter le territoire qui leur était assigné de l'autre côté de ce fleuve, avaient érigé sur ses bords un monument en pierres qui ressemblait à un autel. Comme on craignait qu'elles ne voulussent faire un schisme et sacrifier là, au lieu de se rendre à Silo avec les autres tribus, celles-ci l'envoyèrent demander des explications et elles furent satisfaisantes. Il entra en possession de la grande sacrificature après la mort de son père, arrivée peu après celle de Josué, et il la transmit à son fils Abisué. Les Grecs le nomment dans leurs ménées sous le 12 mars.

PIAMON (saint), prêtre et anachorète en Egypte, habitait cette partie du désert qui est voisine du bourg de Diolque. Rufin dit qu'il était d'une humilité et d'une bonté admirables.

PIENON (saint) était autrefois patron d'une chapelle à Saint-Gilles de Soulans, dans le diocèse de Luçon.

PIENT (saint), dont les reliques se gardaient à Moyenvic en Lorraine, était autrefois honoré dans cette province.

PIERRE, évêque de Syracuse, florissait dans le VIIe siècle ; il est nommé saint dans la Vie de saint Zénon, son successeur.

PIERRE (saint) florissait dans le IXe siècle et mourut en 872. Il est surnommé Pierre de Naples parce qu'il est honoré dans cette ville.

PIERRE DES ETOILES, ermite, est mentionné dans la Vie de saint Bernard de Tiron avec le titre de saint. Il florissait sur la fin du XIe siècle.

PIERRE DE SALUCOLES est honoré comme saint à Verceil.

PIERRE (saint), évêque de Spolette, est honoré dans cette ville.

PIERRE DE POITIERS, évêque de cette ville, se montra un digne successeur de saint Hilaire par ses vertus et surtout par son zèle. Il eut beaucoup à souffrir de Guillaume IX, duc d'Aquitaine, qui était en même temps comte de Poitiers, prince violent et débauché que Pierre se vit dans la nécessité d'excommunier pour ses injustices et ses scandales. Pendant qu'il fulminait la sentence, Guillaume accourt l'épée à la main et lui dit : *Tu vas mourir, si tu ne me donnes sur-le-champ l'absolution*. Pierre lui demande le temps de dire un mot, et l'ayant obtenu, il achève la formule d'excommunication. Tendant ensuite le cou, il dit : *Frappez, si vous voulez, je suis prêt*. Ce courage intrépide déconcerte le comte : *Je ne t'aime pas assez*, lui répondit-il, *pour t'envoyer au ciel*, et il se contenta de l'exiler. Ce saint évêque mourut en 1115, avant d'avoir pu remonter sur son siége. Le bienheureux Hildebert le compare à saint Jean-Baptiste et fait de lui le plus bel éloge. Son tombeau a été illustré par un grand nombre de miracles.

PIERRE L'ERMITE (le bienheureux), prêtre et premier prieur de Neumoutier, monastère de Chanoines réguliers près de Huy dans le pays de Liége, était d'une famille noble d'Amiens et porta les armes dans sa jeunesse. Ayant ensuite renoncé au monde pour se faire ermite, il entreprit le pèlerinage de Jérusalem et trouva les saints lieux dans un état si déplorable qu'à son retour il en parla au pape Urbain II. Ce pontife, touché de son récit, le chargea d'aller de province en province pour exciter les peuples à aller délivrer les chrétiens de la Palestine de la dure oppression sous laquelle ils gémissaient. Ses exhortations eurent tant de succès, qu'elles donnèrent naissance à la première Croisade, conduite par Godefroi de Bouillon. Pierre fut chargé de commander une partie de l'expédition, et après avoir perdu une partie de ses troupes dans divers engagements avec les Turcs, il rejoignit Godefroi et les autres chefs à Constantinople. Se trouvant en 1097 au siége d'Antioche, il voulut se démettre d'un commandement qu'il n'avait accepté que malgré lui ; il se proposait même de quitter les croisés pour retourner dans la solitude, mais Tancrède prévoyant le mauvais effet que produirait son départ, vu surtout qu'il était comme l'âme de l'expédition, lui fit faire le serment de ne pas abandonner ceux qui avaient mis en lui leur confiance. Il se signala au siége de Jérusalem en 1099, et après la prise de cette ville, le nouveau patriarche le fit son vicaire général, pendant son absence. Il quitta l'Orient au commencement du XIIe siècle et fonda l'abbaye de Neumoutier près de Huy en Flandre. Il y mourut le 8 juillet 1115. En 1242 on leva de terre son corps et on le transporta dans la crypte de l'église. Lorsqu'on la répara dans le XVIIIe siècle, ses ossements, placés dans une caisse, furent déposés à la sacristie. On trouve son nom dans les calendriers de Flandre sous le 8 juillet.

PIERRE DE HONESTIS (le bienheureux), abbé de Sainte-Marie de Port près de Ravenne, monastère de Chanoines réguliers qu'il avait fondé. On lit dans la Vie de saint Ubald, évêque de Gubio, qui fut quelque temps son disciple, que c'était un homme d'une grande vertu. Il mourut en 1119, laissant à ses religieux une règle dont il était l'auteur et qui fut ensuite adoptée par plusieurs communautés de Chanoines. Il est nommé dans quelques calendriers avec le titre de bienheureux sous le 29 mars.

PIERRE (le bienheureux), moine de Molesme, naquit en Angleterre et florissait dans le XIIe siècle. Il n'était encore que novice au prieuré d'Useldange lorsqu'il ressuscita un homme que la mort venait de frapper avant qu'il eût eu le temps de faire pénitence. Comme il s'était rendu coupable de grandes fautes, sa femme, justement alarmée pour son salut, alla trouver Pierre, qui passait déjà pour un saint, le suppliant de rendre la vie à son mari. Pierre, touché de ses larmes, adressa à Dieu une prière fervente, et dit à cette femme d'avoir bon espoir ; en effet, à son retour, elle trouva son mari plein de vie. Celui-ci s'empressa de se confesser, reçut les sacrements et mourut trois jours après. Pierre, après avoir passé quelques années à l'abbaye de Molesme, fut nommé prieur de Peullemoutier, et devint ensuite chapelain et confesseur des religieuses bénédictines de Juilly, où il mourut en 1136. L'auteur de sa Vie, outre le miracle rapporté ci-dessus, parle de onze autres qu'il opéra de son vivant. Saint Etienne de Cîteaux l'honorait de son amitié.

PIERRE DE RIMINI, ermite de Fontevellane, qui florissait dans le XIIe siècle, est qualifié de grand serviteur de Dieu, dans la Vie de saint Ubald, évêque de Gubio. Ce saint prélat voulait quitter son siége ; mais Pierre, qu'il consulta, lui dit que son dessein était une tentation, et le décida à retourner à son église, pour continuer de travailler au salut du troupeau qui lui avait été confié.

PIERRE (saint), abbé de Moréruèle en Espagne, florissait dans le XIIe siècle.

PIERRE DE CATANE (le bienheureux), l'un des premiers disciples de saint François, était chanoine d'Assise, lorsqu'il s'attacha, en 1208, au saint fondateur, qui se déchargea sur lui du gouvernement de l'ordre, l'an 1220, après la destitution d'Elie de Cortone, qui avait laissé introduire divers abus. Pierre, par respect pour saint François, ne prit que le titre de vicaire général, mais il ne gouverna pas longtemps les Franciscains, étant mort l'année suivante.

PIERRE DU CHEMIN (le bienheureux), religieux de l'ordre de la Merci, fut mis à mort en 1282 par les Maures de Tunis. Il se trouvait dans cette ville pour traiter du rachat des esclaves chrétiens ; mais son zèle pour la conversion des infidèles irrita les fanatiques sectateurs de Mahomet qui lui tranchèrent la tête, après l'avoir accablé de mauvais traitements.

PIERRE-JEAN OLIVE, cordelier du couvent de Sérignan, dans l'ancien diocèse de Béziers, florissait sur la fin du XIIIe siècle, et se distingua par son zèle pour la pauvreté monastique. Il se fit des ennemis parmi les religieux de son ordre, qui voulaient conserver quelque chose en propre, et qui refusaient de se soumettre à l'esprit de désappropriation qu'il cherchait à leur inspirer. Ces indignes disciples de saint François cherchèrent des erreurs dans son traité de la Pauvreté et dans son Commentaire sur l'Apocalypse, et, croyant y avoir trouvé plusieurs choses répréhensibles, ils réussirent à les faire censurer par l'autorité ecclésiastique. Olive ayant ensuite expliqué sa doctrine dans le chapitre général tenu à Paris en 1292, il fut justifié, et ses accusateurs confondus. Cinq ans après, il mourut à Narbonne en odeur de sainteté.

PIERRE STROZZI, dominicain, né au commencement du XIVe siècle, d'une illustre famille de Flo-

rence, quitta le monde de bonne heure, pour entrer dans le couvent de Sainte-Marie-la-Neuve. En 1339, il fut envoyé à Paris, et après avoir pris ses degrés dans l'université de cette ville, il y enseigna la théologie. Il revint ensuite professer la même science dans sa ville natale, et il ne quitta sa chaire que pour devenir provincial de son ordre. Il déploya beaucoup de dévoûment et de charité pendant la peste qui ravagea l'Italie l'an 1348 et les années suivantes. Il détermina les magistrats de Florence à établir un Mont-de-Piété en faveur de la classe indigente, et cet établissement rendit de grands services aux malheureux. Innocent VI le chargea de la réforme de la congrégation de Saint-Barthélemi, qui était composée de religieux de Saint-Basile, et dont le chef-lieu était à Gênes, et par ses sages règlements il lui rendit sa régularité et sa ferveur primitives. Prédicateur éloquent et zélé, il obtint de grands succès dans la chaire, surtout à Florence. L'évêque de cette ville, dont il avait toute la confiance, se déchargeait sur lui d'une partie de l'administration, et il le chargeait de tout pendant les absences qu'il était obligé de faire quelquefois. Pierre Strozzi mourut en odeur de sainteté le 22 avril 1362.

PIERRE LE CAMÉRATE (le vénérable), de l'ordre des Ermites de Saint-Augustin, florissait dans le XIVe siècle.

PIERRE (saint), évêque en Espagne, est honoré à Saint-Estevan de Ribe en Galice, où se gardent ses reliques.

PIERRE DE ROUSSILLON (le bienheureux), commandeur du couvent de Perpignan, de l'ordre de la Merci, fut massacré par les Maures en haine de la foi chrétienne.

PIERRE DE BERGAME (le bienheureux), dominicain, né dans cette ville avant le milieu du XVe siècle, fut prévenu, dès son enfance, des bénédictions du Seigneur. Étant entré dans l'ordre de Saint-Dominique, il prit tous ses degrés à l'université de Bologne et y occupa ensuite une chaire de théologie depuis l'an 1471 jusqu'en 1476. Il avait fait des ouvrages de saint Thomas une étude approfondie, comme le prouvent deux écrits qu'il a laissés sur cette matière : l'un est une table générale de tous les écrits du saint docteur, et l'autre une concordance pour concilier tous les endroits qui présentent une contradiction apparente. Il mourut saintement, dans le couvent de Plaisance, le 15 octobre 1484, et fut enterré dans la chapelle de Saint-Thomas. Les Plaisantins ornèrent avec magnificence son tombeau, où ils venaient implorer son intercession et où l'on voyait des marques de reconnaissance laissées par ceux qui y avaient obtenu des guérisons miraculeuses. Un siècle après sa mort, on fit une translation solennelle de son corps, qui fut placé sous le maître-autel de la même église.

PIERRE CANISIUS (le vénérable), jésuite, naquit à Nimègue le 8 mai 1521. Il entra jeune dans la compagnie de Jésus et prêcha avec de grands succès dans une partie de l'Allemagne et surtout à Vienne où il fut nommé prédicateur de l'empereur Ferdinand. Il s'appliqua surtout à ramener dans le sein de l'Eglise ceux que Luther avait entraînés dans l'hérésie, et il opéra un grand nombre de conversions. Il était provincial de son ordre, lorsque le pape Pie IV le nomma son nonce en Allemagne. Pie V et Grégoire XIII l'honorèrent aussi de leur estime. Il possédait toutes les vertus qui font un apôtre et se concilia la vénération universelle. Les hérétiques, dont il était l'adversaire décidé, lui avaient voué une haine implacable, et ils l'appelaient, par allusion à son nom, le *chien d'Autriche*. Il mourut en 1597, au collége de Fribourg qu'il avait fondé. Parmi les ouvrages qu'il a laissés, le plus célèbre est un catéchisme intitulé : *Summa doctrinæ christianæ*. Il y a peu de livres qui aient été aussi souvent imprimés et traduits en tant de langues différentes. Le procès de la béatification du P. Canisius se poursuit à Rome.

PIERRE-PAUL NAVARRO, jésuite napolitain et martyr au Japon, naquit, vers l'an 1560, à Laino, petite ville de Calabre, et après être entré chez les Jésuites, il partit fort jeune pour le Japon, où il arriva en 1585. Il y exerça pendant trente-six ans les fonctions de missionnaire, et propagea merveilleusement la foi chrétienne. La persécution l'obligea d'errer de province en province, ce qui lui fournit l'occasion de répandre la semence évangélique en une multitude de lieux où elle croissait d'une manière étonnante. Il fut enfin arrêté à Ximabara, l'an 1621, et après un an de détention, il fut brûlé vif le 1er novembre 1622. Bugondono, prince de Ximabara, qui avait eu un entretien avec le P. Navarro, avant son exécution, dit publiquement qu'il ne croyait pas qu'on pût trouver ni le repos de l'esprit, ni le salut de l'âme dans aucune secte du Japon. Il eût bien voulu lui sauver la vie, mais il n'osa pas aller contre les ordres de l'empereur.

PIERRE DE BERULLE (le vénérable), cardinal et instituteur des Oratoriens de France, naquit, en 1575, au château de Sérilly, près de Troyes, d'une famille noble. Son père, qui devint conseiller au parlement de Paris, et Louise Séguier, sa mère, le formèrent à la vertu par leurs exemples, et il fit, dès sa jeunesse, de tels progrès dans les voies spirituelles, qu'il n'avait que dix-huit ans lorsqu'il composa son excellent Traité de l'*Abnégation de soi-même*. Son attrait le portait vers la vie religieuse; mais il entra dans le clergé séculier dans la vue d'être plus utile au salut du prochain. Avant de recevoir la prêtrise, il fit une retraite de quarante jours dans un couvent de Capucins; et lorsqu'il dit sa première messe, en 1599, les assistants remarquèrent qu'il avait eu des ravissements. Quoiqu'il fût très-versé dans la théologie, il ne voulut jamais, par humilité, prendre le grade de docteur. Ses talents pour la controverse brillèrent dans la conférence de Fontainebleau, même à côté de ceux du cardinal du Perron. Il ramena dans le sein de l'Eglise plusieurs calvinistes, entre autres le comte de Laval. Henri IV, qui l'avait nommé son aumônier, l'envoya en Espagne chercher une colonie de Carmélites déchaussées qu'il amena à Paris en 1603. Il les établit dans un couvent que la reine Marie de Médicis avait fait bâtir, et il fut leur directeur pendant plusieurs années. Il dirigeait aussi un grand nombre de laïques de l'un et de l'autre sexe, et presque tous faisaient, sous sa conduite, de notables progrès dans la vertu. En 1611, il fonda la congrégation des Oratoriens, à l'instar de celle des Oratoriens d'Italie, institués par saint Philippe de Néri; et lorsque l'on bâtissait la chapelle du couvent de Paris, il voulut y travailler lui-même et fit l'office de manœuvre. Sa congrégation, dont les membres ne sont pas religieux proprement dits, fut approuvée en 1613 par Paul V et produisit bientôt un grand nombre de prêtres illustres par la science et par la vertu. Pierre de Bérulle, qui en fut le premier supérieur général, se trouva plus d'une fois engagé, malgré lui, dans les affaires publiques. Il accompagna à Rome Henriette-Marie de France, fille de Henri IV, qui allait solliciter une dispense, à l'effet d'épouser Charles Ier, roi d'Angleterre, qui n'était pas catholique; et Urbain VIII fut si charmé des entretiens qu'il eut avec le serviteur de Dieu au sujet de cette dispense, qu'il dit un jour publiquement que M. de Bérulle n'était pas un homme, mais un ange. Il donna pour instructions à ses nonces qu'il envoyait en France de suivre en tout ses conseils et de ne rien faire que de concert avec lui. Il le créa cardinal et lui envoya le chapeau à Paris, avec un ordre formel de l'accepter; ce qui ne lui permit pas de refuser cette dignité, comme il avait déjà refusé les siéges de Laon et de Nantes, ainsi que l'ab-

baye de Saint-Etienne de Caen. Il avait également refusé la place de précepteur du Dauphin, qui fut depuis Louis XIII. Lorsque ce dernier, parvenu au trône, se proposait à faire assiéger La Rochelle, qui était comme le boulevard du protestantisme en France, on dit qu'il fut principalement décidé à prendre cette mesure énergique, par suite d'une révélation de Pierre, qui promettait le succès de cette expédition. Il ne passait aucun jour sans offrir le saint sacrifice, et c'est en le célébrant qu'il mourut d'apoplexie à l'autel, immédiatement avant la consécration, le 2 octobre 1629, à l'âge de cinquante-cinq ans. Il avait eu pour amis saint François de Sales et le vénérable César de Bus. Ses ouvrages, qui roulent principalement sur la piété, respirent une tendre dévotion et sont d'une lecture très-édifiante.

PIERRE DE BOURBON (le vénérable), reclus au Mont-Valérien, près de Paris, mourut en odeur de sainteté le 5 septembre 1639.

PIERRE CLAVER (le vénérable), jésuite et missionnaire en Amérique, sortait d'une des meilleures maisons de la Catalogne, et naquit vers l'an 1582. Il entra chez les Jésuites de Tarragone à l'âge d'environ vingt ans ; ses vertus, et surtout sa fidélité à rapporter à Dieu toutes ses actions, firent juger à ses supérieurs qu'il deviendrait un saint. Envoyé au collége de Majorque pour y faire son cours de philosophie, il se lia d'une étroite amitié avec le bienheureux Alphonse Rodriguez, qui était frère portier de l'établissement, et qui possédait à un degré éminent l'esprit de contemplation. Après avoir fait sous lui de grands progrès dans la perfection, il obtint en 1610 d'être envoyé en Amérique pour prêcher la foi à Carthagène et dans les provinces voisines. A peine arrivé dans le lieu de sa mission, il fut ému de la plus vive compassion et de la charité la plus ardente pour les pauvres nègres qui gémissaient sous la servitude du démon et sous l'esclavage des hommes. Il se dévoua sans réserve au soulagement de leurs misères spirituelles et corporelles, visitant les prisons et les hôpitaux, et s'appliquant avec une ardeur infatigable à la conversion des infidèles et des mauvais chrétiens. C'est dans ce ministère d'humanité et de religion qu'il passa les quarante-quatre dernières années de sa vie. Il mourut le 8 septembre 1654, âgé d'environ soixante-douze ans, après avoir été favorisé du don des miracles. Déclaré vénérable par Benoît XIV, en 1747, il y a lieu d'espérer qu'il jouira bientôt des honneurs de la béatification, à laquelle on travaille à Rome depuis longtemps.

PIERRE DE QUERIOLET, conseiller au parlement de Rennes et prêtre, naquit le 14 juillet 1602 à Auray en Bretagne, d'un conseiller au parlement. Il profita peu de l'éducation religieuse qu'il reçut et se laissa entraîner au libertinage le plus effréné, ainsi qu'à d'autres crimes. Il venait de terminer son cours de droit, et il était de retour dans sa famille, lorsqu'il quitta subitement la maison paternelle à la suite d'un vol considérable qu'il fit à son père ; cette somme fut bientot dissipée, et il eut recours à d'autres expédients pour subvenir aux dépenses occasionnées par ses débauches. Il devint un duelliste redoutable et, par sa funeste habileté dans les armes, il immola un grand nombre de victimes qu'il forçait à se battre avec lui par ses insolentes provocations. Obligé de s'expatrier, il erra dans les pays étrangers et fit le chevalier d'industrie. A la mort de son père, il revint à Rennes et acheta une place de conseiller au parlement ; mais il n'en devint pas plus sage. Une nuit, qu'il était couché, la foudre tomba sur son lit et en brûla une partie; une autre fois elle tomba sur lui pendant qu'il voyageait, et le renversa de cheval, sans que ces accidents le fissent rentrer en lui-même; au contraire sa corruption semblait s'accroître, et il poussa le raffinement de la dépravation jusqu'à vouloir séduire, de préférence, des religieuses consacrées à Dieu. Enfin une espèce de vision qui dura plusieurs heures, et pendant laquelle il se crut descendu en enfer, produisit sur lui une impression telle, qu'il entra chez les Chartreux pour y faire pénitence; mais peu après il rentra dans le monde et retourna à ses désordres. Au plus fort de ses égarements, il avait cependant conservé un reste de dévotion pour la sainte Vierge ; et l'on remarquait que, tout en blasphémant le saint nom de Dieu, il invoquait sa Mère ; aussi plus tard attribua-t-il sa conversion à l'intercession de Marie. Cette conversion s'opéra à Loudun où il s'était rendu pour tenter de corrompre une demoiselle huguenote ; et l'un des moyens qu'il se proposait d'employer était d'abjurer le catholicisme ; mais avant d'exécuter ce projet, il voulut assister à la cérémonie de l'exorcisme de jeunes filles possédées du démon, et c'est là qu'il prit la résolution de se convertir. Après avoir vendu sa charge de conseiller, il fit un pèlerinage à Notre-Dame de Bonne-Nouvelle à Rennes, et il commença une vie de pénitence qui ne se démentit plus. Après quelque temps d'épreuve, il entra dans les ordres et reçut la prêtrise en 1637. Pendant les vingt-trois années qu'il vécut encore, il ne fit qu'ajouter à ses austérités et à ses bonnes œuvres. Consacrer sa fortune au soulagement des malheureux, visiter les hospices et les prisons, jeûner, prier, telles furent ses occupations jusqu'à sa mort, qui fut celle d'un saint, et qui arriva le 8 octobre 1660, à l'âge de cinquante-huit ans. On rapporte que plusieurs personnes furent guéries par la vertu de ses prières, et que d'autres l'ont été à son tombeau.

PIERRE RAGOT (le vénérable), curé de la paroisse du Crucifix, au Mans, fut surnommé le père des pauvres. Il mourut le 13 mai 1683, et son tombeau est honoré comme celui d'un saint.

PIERRE-PAUL AARON DE BISITRA, évêque de Fogaras en Transylvanie, naquit vers la fin du XVII[e] siècle, et se fit moine dans l'ordre de Saint-Basile. Ses talents et ses vertus le firent placer sur le siége de Fogaras dont le diocèse se compose de grecs-unis, et il s'illustra par ses austérités, son zèle et ses travaux pour la foi. Il mourut en odeur de sainteté dans le collége des Jésuites de Nagybania, vers l'an 1760, et son corps, transporté à Balas-Salva, fut inhumé dans le monastère des Basiliens de cette ville, où il se conserve sans corruption. Il a laissé en langue valaque une explication et une histoire du concile général de Florence, qui a beaucoup contribué à resserrer les liens qui unissent les grecs catholiques avec l'Eglise romaine.

PIERRE-LOUIS DE BESOMBES DE SAINT-GENIÈS, conseiller à la cour des aides de Montauban, s'était laissé égarer par les maximes d'une philosophie anti-chrétienne ; mais il ouvrit les yeux à la vérité, et, redevenu chrétien sincère, il consigna sa conversion dans un ouvrage plein d'onction et de simplicité qu'il écrivit en latin, et qui parut quatre ans après sa mort, sous ce titre : *Transitus animæ revertentis ad jugum sanctum Christi Jesu*. M. de Saint-Geniès mourut en odeur de sainteté à Cahors, le 20 octobre 1783, à l'âge de soixante-cinq ans.

PIERRE U ou OU (le vénérable), catéchiste et martyr en Chine, était Chinois de naissance. Instruit de bonne heure des vérités chrétiennes, il y conforma sa conduite avec une fidélité admirable. Chargé ensuite des fonctions de catéchiste, ses vertus et ses talents contribuèrent puissamment à la propagation de l'Évangile parmi ses concitoyens. Instruire les ignorants, soulager les malades, consoler les affligés, préparer les mourants au grand voyage de l'éternité, telles étaient les principales occupations de sa sainte vie, par lesquelles il s'était fait aimer et admirer des infidèles eux-mêmes, dont plusieurs lui durent leur conversion. Il se disposait à faire de nouvelles conquêtes lorsqu'il fut arrêté en 1814 et soumis à plusieurs interrogatoires. Il y avait quelques mois qu'il subissait les horreurs d'une dure

captivité, lorsqu'il apprit par révélation la sentence de mort que la cour de Pékin venait de prononcer contre lui, et la certitude du martyre le combla d'une joie ineffable; aussi quand le mandarin vint lui signifier l'arrêt qui le condamnait à avoir la tête tranchée, son visage parut tout radieux, et il se rendit au supplice comme à une fête. Il adressait les plus tendres adieux à la foule qui se pressait sur son passage. La douce joie qui inondait son cœur et qui éclatait au dehors frappa tellement les païens, que le mandarin qui présidait à son exécution s'écria lorsqu'il eut reçu le coup mortel : *Oui, cet homme était véritablement un saint!* On ignore à quel âge il fut décapité, mais il paraît qu'il n'avait guère que trente ans.

PIERRE TUY (le vénérable), prêtre et martyr au Tonking, fut l'une des premières victimes de la persécution de Minh-Mênh, roi de Cochinchine. Il était, par ses vertus et surtout par son zèle, un modèle de la vie sacerdotale, lorsqu'il fut arrêté le 25 juin 1833. Les mandarins devant lesquels il fut conduit le traitèrent d'abord avec quelques égards, par respect pour ses cheveux blancs et son air vénérable : ils essayèrent même de lui sauver la vie, en lui conseillant de déclarer qu'il était médecin et de taire sa qualité de missionnaire; mais cette dissimulation lui parut incompatible avec la sincérité chrétienne, et, dans son interrogatoire, il dit sans détour qu'il était prêtre et ministre de la religion de Jésus-Christ. On lui mit la cangue au cou et on le jeta dans un cachot où il essuya divers genres de tourments. Le roi le condamna à être décapité, et la sentence lui fut signifiée le 10 octobre. Comme il devait être exécuté le lendemain, il passa la nuit en prières, se disposant au martyre et remerciant Dieu de la grâce qu'il lui faisait en lui accordant le bonheur de mourir pour lui. Il marcha au supplice avec un courage et un calme qui excitèrent l'admiration des spectateurs. Arrivé au lieu de l'exécution, il se mit à genoux et offrit à Dieu, une dernière fois, le sacrifice de sa vie. Le bourreau lui trancha la tête d'un seul coup, et son corps fut inhumé dans la chrétienté de Trang-Mia, qui avait été le théâtre de son zèle. Le séminaire des Missions Etrangères possède des fragments de sa cangue et la planche sur laquelle on grava sa sentence de mort.

PIERRE NYEN (le vénérable), catéchiste tong-kinois, fut emprisonné pour la foi et mourut un mois après, dans son cachot, par suite des tortures qu'il avait éprouvées le 3 juillet 1838; il était âgé de soixante-neuf ans.

PIERRE TUAN (le vénérable), prêtre tong-kinois et religieux de l'ordre de Saint-Dominique, fut arrêté avec le P. Joseph Fernandez, dans la maison d'un païen chez lequel ils s'étaient réfugiés, et qui les dénonça aux mandarins. On les conduisit à la capitale de la province de Nan-Dinh; ils confessèrent leur foi avec une grande fermeté au milieu des plus cruelles tortures. Comme on proposait à Pierre de marcher sur la croix, il répondit : *A Dieu ne plaise que je me rende coupable d'une telle infidélité! Mille fois souffrir, mille fois mourir, plutôt que de devenir parjure.* La sentence qui le condamnait à mort fut envoyée au roi pour être revêtue de sa sanction; mais avant que cette formalité fût remplie, le saint confesseur, atteint d'une dyssenterie mortelle et épuisé d'ailleurs par les souffrances de sa captivité, mourut à l'âge de soixante-treize ans, le 15 juillet 1838, regrettant de ne pas vivre assez longtemps pour obtenir la palme du martyre qui faisait l'objet de ses vœux. Son corps fut enterré sur la voie publique par l'ordre des mandarins; mais les chrétiens l'inhumèrent ensuite avec honneur, dans un lieu où reposaient déjà plusieurs martyrs.

PIERRE TU (le vénérable), prêtre tong-kinois et dominicain, exerçait les fonctions de missionnaire avec le zèle et le courage d'un apôtre : aussi Dieu répandait-il sa bénédiction sur ses travaux. Lorsque la persécution de Minh-Mênh devint plus violente encore que par le passé, il fut obligé de se cacher; mais trahi par un faux frère, il fut arrêté avec Dominique Vy, son catéchiste. Ceux qui s'étaient emparés de lui lui proposaient de le relâcher, s'il voulait leur donner de l'argent. *Je n'en ai point*, répondit Pierre, *et dans la situation où je me trouve, je ne puis ni ne veux en chercher : puisque Dieu a permis que je tombasse entre vos mains, je ne laisserai pas échapper cette occasion de souffrir pour sa gloire.* Conduit devant le grand mandarin avec son catéchiste, il confessa courageusement sa foi et repoussa avec une sainte indignation la proposition de fouler aux pieds le signe sacré de notre salut, déclarant qu'il était prêt à souffrir tout, même la mort, plutôt que de se rendre coupable d'apostasie. Quatre autres chrétiens dont un prêtre, Joseph Kanh, vinrent partager leur captivité, et après avoir aussi confessé Jésus-Christ, ils furent condamnés à différentes peines. La sentence portait que Pierre Tu serait étranglé; mais le roi cassa cet arrêt et ordonna au mandarin de faire comparaître de nouveau les six confesseurs pour leur arracher à tout prix un acte d'apostasie, et que, s'il en venait à bout, il les rendît à la liberté. Le magistrat, pour exécuter cet ordre impie, les fit donc comparaître devant son tribunal, et Pierre Tu fut pressé, le premier, de marcher sur la croix, avec promesse d'être rendu à la liberté, et avec menace, s'il refusait, d'être torturé de mille manières et mis à mort. *Grand mandarin*, répondit-il, *jamais je ne consentirai à fouler aux pieds l'image de mon Créateur et de mon Dieu.—Assez, assez; il est évident que vous méritez votre sort.* Reconduit en prison, on augmenta le poids de sa cangue et de ses chaînes : on lui prodigua en outre les outrages et les mauvais traitements. Il exhortait ses compagnons à la persévérance, leur prodiguait les secours de son ministère et les disposait au martyre. Une seconde sentence portée contre eux et qui ressemblait pour le fond à la première, fut encore cassée par le roi, qui condamna le P. Tu et le P. Kanh à être décapités, et les autres à être étranglés. Les deux premiers furent exécutés le 5 septembre 1838. Pierre Tu obtint du mandarin la permission d'aller au supplice avec l'habit de son ordre et portant un grand crucifix entre les mains; mais le mandarin lui ayant demandé ce que signifiait cette couleur blanche de son habit : *La blancheur est le symbole de la pureté qu'un chrétien préfère à tous les trésors; quant à ceci, c'est la croix que je vénère au point de mourir plutôt que de la profaner.* En se rendant au lieu de l'exécution, les deux martyrs chantaient les litanies des saints; mais Pierre Tu, que ses chaînes empêchaient de marcher, était porté sur les épaules de quatre hommes. Quand ils furent arrivés, on leur ôta leur cangue et leurs fers, et on leur lia les mains derrière le dos. Ils se mirent ensuite à genoux et renouvelèrent à Dieu le sacrifice de leur vie. Le glaive de l'exécuteur mit fin à leur prière en leur tranchant la tête. Pierre Tu était âgé de quarante-trois ans.

PIERRE KOA (le vénérable), prêtre tong-kinois et martyr, fut arrêté dans le Bo-Chinh, le 1er juillet 1838, conduit au chef-lieu de la province de Quang-Binh et mis en prison. Sur la fin du même mois, un prêtre tong-kinois, Vincent Diêm, et le vénérable Borie vinrent partager sa captivité, en attendant qu'ils partageassent son martyre. Après plusieurs interrogatoires et de cruelles tortures, ils furent condamnés à mort par une sentence que la cour de Hué confirma, et exécutés le 24 novembre. Pierre Koa fut étranglé à l'âge de quarante-huit ans.

PIERRE DUMOULIN BORIE (le vénérable), missionnaire au Tonking et martyr, naquit, le 20 février 1808, à Cors, dans le diocèse de Tulle. Il montra dès son enfance les plus heureuses dispositions pour la vertu, une grande piété envers Dieu, une tendre dé-

votion pour la sainte Vierge, et une application peu commune pour le travail. Sa première éducation fut confiée à son oncle paternel, prêtre vénérable, qui avait confessé la foi pendant les mauvais jours de la révolution. Il fit ses études, avec de brillants succès, au collége de Beaulieu, et lorsqu'il achevait ses humanités, il tomba dangereusement malade. C'est alors qu'il promit à Dieu de se consacrer entièrement à son service, et lorsqu'il fut guéri, il alla étudier la théologie au grand séminaire de Tulle, d'où il se rendit, en octobre 1829, à celui des Missions Etrangères, afin de réaliser le projet qu'il avait formé de se dévouer au salut des infidèles. Pendant qu'il était à Paris, il se fit extirper une loupe qu'il avait au genou, et le chirurgien lui témoignant sa surprise du calme qu'il avait montré pendant l'opération, il lui répondit : *Si, par la suite, je suis empalé par les idolâtres, je souffrirai bien autrement.* Il n'était encore que diacre, et il lui manquait seize mois pour avoir l'âge de la prêtrise, lorsqu'ayant appris qu'un vaisseau ferait bientôt voile pour la Chine, il sollicita de Rome une dispense d'âge, et l'ayant obtenue, il fut ordonné à Bayeux le 21 novembre 1830. Il s'embarqua au Havre le 1er décembre suivant, et arriva à Macao le 15 juillet 1831. Dix mois après, il était au Tonking, où il n'avait pu pénétrer qu'à travers bien des périls. Il apprit, avant d'y être arrivé, que le pays était en butte à une violente persécution ; mais cette nouvelle, loin de ralentir son ardeur, ne fit qu'enflammer davantage le désir qu'il avait de voler au secours de la religion attaquée. Après avoir consacré trois mois à l'étude de la langue tong-kinoise, il se trouva en état d'exercer le saint ministère dans la chrétienté qu'on venait de confier à ses soins dans la province de Nghê-An. Le zèle qu'il déploya fut récompensé par des succès extraordinaires. Il prêcha ensuite l'Evangile dans la province de Bo-Chinh, et Dieu répandit d'abondantes bénédictions sur ses travaux apostoliques. Comptant pour rien les dangers et les fatigues, il allait de chrétienté en chrétienté pour y porter les consolations de la foi. « Je marche, écrivait-il alors, au milieu d'une nuit profonde, par des chemins étroits et tortueux, bien souvent dans la boue ou dans l'eau jusqu'à la ceinture, et malgré la pluie et les vents. — Où allez-vous ainsi, me direz-vous ? — Où je vais? Chercher la brebis errante pour l'arracher à la dent du loup infernal. » Comme s'il eût prévu le sort qui lui était réservé, il disait quelquefois avec une aimable gaîté : « Ce sera bientôt fait de moi ; ma haute taille me fera aisément reconnaître ; je suis trop long, et l'on me raccourcira. » Tout en changeant souvent de demeure pour échapper aux poursuites des persécuteurs, il n'en continuait pas moins ses fonctions de missionnaire, et, quoique tous les chemins fussent gardés, il prenait de fatigants détours pour se rendre où son devoir l'appelait. Il finit enfin par se cacher, non par crainte de la mort, mais pour se conserver à son troupeau chéri ; mais il fut trahi par un homme qui connaissait le secret de sa retraite. Quand les soldats arrivèrent près de l'espèce de tombeau de sable où il était comme enseveli, il se présenta sans crainte, et il leur demanda, comme autrefois Jésus-Christ à ceux qui venaient pour l'arrêter : *Qui cherchez-vous?* Il fut pris le 31 juillet 1838, et conduit au chef-lieu de la province de Quang-Binh, et jeté dans une prison où se trouvaient déjà deux prêtres indigènes, Pierre Koa et Vincent Diêm. Il passait une partie du jour à chanter des hymnes et des cantiques, à converser avec ses gardiens et avec ses juges, répondant avec empressement à toutes les questions qu'ils lui adressaient sur la religion ; mais il gardait le silence quand il leur échappait quelques paroles indécentes. Un jour il dit à l'un d'eux qui venait de proférer en sa présence des imprécations et des obscénités : « Mettez plutôt ma chair en sang, déchirez-moi tant qu'il vous plaira, mais au moins cessez de tenir de semblables propos. » C'est du fond de son cachot qu'il apprit sa nomination au titre d'évêque d'Acanthe, vacant par la mort de monseigneur Havard, dont la persécution avait abrégé les jours. Les chrétiens avaient la permission de lui faire des visites, et il les encourageait à persévérer dans leur attachement à la religion. Les infidèles accouraient aussi pour le voir et pour l'entendre. Il profitait de leur empressement pour leur annoncer Jésus-Christ avec une sainte liberté. Ses discours, sa bonté, son air gai et content au milieu des plus dures privations, excitaient leur admiration. Ils se disaient entre eux : « Ce maître a vraiment un cœur fait pour enseigner la religion ; si, par la suite, il veut nous instruire, nous embrasserons sa doctrine. Conduit devant le mandarin, il refusa de nommer ceux qui lui avaient donné l'hospitalité. « Vous ne voulez rien révéler ici, lui dit un secrétaire en lui croisant les mains derrière le dos, mais lorsqu'à la préfecture on déchirera votre corps avec des verges de fer, pourrez-vous encore garder le silence? — Alors je verrai ce que j'ai à faire ; je n'ose me flatter avant l'épreuve. » Quelques jours après, il fut interrogé par le juge des causes criminelles, qui lui demanda son âge, le nom du vaisseau qui l'avait amené en Cochinchine, à quelle époque il y était arrivé et les endroits qu'il avait habités. « J'ai trente ans et six mois ; je suis venu au Tonking sur la barque d'un grand mandarin ; j'ai visité presque tous les lieux de la province depuis cinq à six ans que j'y réside ; peu importe le nom de ces endroits... » Après sa réponse, il reçut trente coups de verges, qui firent ruisseler son sang et mirent sa chair en lambeaux. Ensuite le mandarin lui demanda s'il éprouvait une grande douleur. « Je suis de chair et d'os comme les autres, pourquoi serais-je exempt de douleur? Mais, n'importe, après comme avant la torture, je suis également content. » Voici comme il s'exprime dans une lettre écrite de sa prison à l'un de ses confrères : « Quant à l'espoir de nous revoir en ce monde, il n'y faut plus penser. Le tigre dévore et ne lâche pas sa proie ; et je vous avoue franchement que je serais désolé de manquer une si belle occasion.... Je vous supplie de dire pour moi les trois messes d'usage.... Près de paraître devant le tribunal du souverain Juge, les mérites de mon divin Sauveur me rassurent, et les prières des pieux associés de la Propagation de la foi raniment ma confiance.... Je n'ai aucun livre avec moi, et pour tout chapelet j'ai une petite corde à laquelle j'ai fait des nœuds. » Pendant quatre mois que dura sa détention, il fut souvent mis à la question et battu de verges, parce qu'il refusait de faire des révélations sur ses confrères, ou de fouler aux pieds la croix. Les saints prêtres Koa et Diêm partagèrent ses cruelles épreuves. Les juges portèrent contre eux une sentence qui les condamnait à être étranglés, et Pierre Dumoulin Borie à être décapité. Le roi l'ayant confirmée, elle fut exécutée le 24 novembre 1838. Le père Borie, en allant au supplice, marchait le premier, et il se retournait de temps en temps pour voir si ses deux vénérables compagnons pouvaient le suivre. Chemin faisant, un mandarin lui demanda s'il craignait la mort. — « Je ne suis point un rebelle ni un brigand pour la craindre : je ne crains que Dieu. » Lorsqu'ils furent arrivés, ils s'agenouillèrent sur des nattes et prièrent avec effusion de cœur, offrant à Dieu, une dernière fois, le sacrifice de leur vie. Leur prière finie, Koa et Diêm furent étranglés en quelques minutes ; mais Borie endura d'horribles tourments. L'exécuteur, à demi-ivre, ne put abattre sa tête d'un seul coup, et frappa jusqu'à sept fois avant qu'elle tombât. Le saint prêtre ne jeta pas un cri, ne poussa pas un seul soupir. Les chrétiens et les infidèles se disputèrent leurs dépouilles mortelles, qui furent inhumées par les premiers avec honneur, et l'on vit quelques-uns de ces derniers aller sur leurs tombes leur offrir des sa-

crifices comme à des génies tutélaires. Plus d'un an après, le corps du vénérable Borie fut trouvé entier, exempt de corruption et n'exhalant aucune odeur désagréable. Ce prodige fut attesté par un grand nombre de fidèles. Il est maintenant au séminaire des Missions Etrangères, avec son étole, son calice, son crucifix et la cangue qu'il porta dans sa prison.

PIERRE DUONG (le vénérable), catéchiste tong-kinois et martyr, naquit en 1808, et à neuf ans il entra dans la maison de la mission, où il fut élevé. On lui confia ensuite les fonctions de catéchiste, qu'il exerçait avec une sagesse et un dévonement admirables, lorsqu'il fut arrêté, le 20 juin 1837, avec Paul Mi et Pierre Truat. Conduits dans la même prison, où se trouvait Charles Cornay, on les chargea de lourdes cangues et de chaînes pesantes, et on leur fit subir divers interrogatoires pour leur arracher des révélations sur les missionnaires et pour les faire apostasier; mais les tortures qu'on leur prodiguait ne purent les ébranler. Ils étaient détenus depuis quatre mois, lorsqu'ils furent condamnés à être étranglés. La sentence, portée dans le mois d'octobre, ne fut exécutée que le 18 décembre de l'année suivante, et ils eurent plus d'un an pour se préparer à la mort. Les chaînes de Pierre Duong et les cordes qui servirent à son supplice se gardent au séminaire des Missions Etrangères.

PIERRE TRUAT (le vénérable), catéchiste tong-kinois et martyr, naquit en 1816 et fut élevé par les missionnaires qui le destinaient aux fonctions de catéchiste; mais avant qu'il eût l'âge requis pour ce ministère, il fut arrêté, le 20 juin 1837, avec Paul Mi et Pierre Duong, et tous trois furent jetés dans le cachot où se trouvait le vénérable Cornay. Leur arrêt de mort fut prononcé dans le mois d'octobre, mais il ne reçut son exécution que le 18 décembre 1838. Pierre Truat n'avait que vingt-trois ans lorsqu'il fut étranglé, et il avait été élevé, pendant sa longue détention, à cette dignité de catéchiste qu'il avait méritée par son courage au milieu des tortures. L'officier qui le conduisait au supplice, le voyant si jeune, lui dit qu'il était bien sot de sacrifier ainsi l'espérance d'une longue vie aux rêveries des chrétiens. *On n'est pas un sot*, répondit Pierre, *lorsqu'en s'immolant pour la vérité, on est sûr d'obtenir une félicité éternelle.* Les chrétiens rendirent de grands honneurs à ses dépouilles mortelles et à celles de ses deux compagnons. Les chaînes qu'il avait portées et les cordes qui servirent à l'étrangler se conservent au séminaire des Missions Etrangères.

PIERRE THI (le vénérable), prêtre tong-kinois et martyr, naquit en 1763, dans la province de Héa-Noi, et montra, dès son enfance un grand attrait pour la piété. Après son éducation cléricale, il fut élevé au sacerdoce; il en exerça les fonctions pendant près d'un demi-siècle, avec un zèle infatigable et de grands succès. Arrêté le 11 novembre 1839, avec André Lac ou Dung, autre prêtre tong-kinois, les fidèles se cotisèrent pour obtenir leur élargissement; mais à peine étaient-ils relâchés, qu'un mandarin les fit arrêter de nouveau et conduire dans la ville royale. Dans un interrogatoire qu'on leur fit subir, comme on voulait les contraindre de marcher sur la croix, ils opposèrent la plus énergique résistance, et le père Thi, saisissant cette croix, la pressa contre son cœur, la colla sur ses lèvres et l'arrosa de ses larmes. Leur sentence de mort leur fut signifiée le 20 décembre et exécutée le même jour. Lorsqu'ils quittèrent la prison, leurs gardiens et les détenus pleuraient et leur donnaient des marques touchantes de vénération et d'amitié. Arrivés sur le lieu de l'exécution, ils se mirent à genoux, et, pendant qu'ils priaient, le bourreau fit tomber leur tête. Pierre Thi était âgé de soixante-seize ans.

PIERRE HIÊU (le vénérable), catéchiste tong-kinois et martyr, fut arrêté le 24 août 1838, avec le prêtre Paul Khoân, son maître, et un autre catéchiste nommé Jean-Baptiste Thanh. Après un premier interrogatoire, les deux catéchistes furent séparés de leur maître, dans l'espérance que, n'étant plus soutenus par ses exhortations et ses exemples, ils succomberaient plus facilement; mais la constance de Pierre et de son compagnon excita l'admiration de leurs persécuteurs. Au bout de onze jours ils furent réunis à Paul Khoân, ce qui fut pour eux une grande consolation. Bientôt après on leur annonça qu'ils étaient condamnés à mort, et que le prêtre serait exécuté immédiatement, le supplice des deux catéchistes ne devant avoir lieu que plus tard: ce qui fut pour ces derniers un grand sujet d'affliction, parce qu'ils désiraient vivement mourir avec leur père; mais le supplice de celui-ci fut aussi différé. Il y avait plus de quinze mois qu'ils étaient en prison, lorsqu'une dernière tentative pour les faire apostasier ayant échoué comme les autres, ils soupiraient après le moment où leur sentence recevrait enfin son exécution; ce qui n'eut lieu que le 28 avril 1840. Ils marchèrent à la mort comme ils fussent allés à une fête, chantant le *Te Deum*. Les chrétiens inhumèrent leurs corps dans le chef-lieu du district où ils avaient exercé leur ministère.

PIERRE TU (le vénérable), catéchiste tong-kinois, passa deux ans en prison, et avait trente ans lorsqu'il fut étranglé, le 10 juillet 1840.

PIMENE (saint), confesseur en Espagne, est nommé très-saint dans le XIIe concile de Tolède, tenu en 681. Son corps se gardait dans le monastère de Casalégas.

PINEY (saint), patron d'une église dans le Vivarais, a donné son nom au bourg de Saint-Piney-Prauliers.

PISTERE, anachorète d'Egypte, d'une vertu admirable, n'est connu que par un *trait de sa vie*. Etant en voyage et se trouvant fatigué, il s'arrêta à Porphyrite; pendant son repos un ange lui apparut et lui dit: « T'imagines-tu être un saint parce que tu vis dans le désert? Veux-tu voir une fille plus sainte que toi? va au monastère des religieuses de Tabenne, et tu en trouveras une qui vaut mieux que toi, puisque, malgré les assauts qu'elle soutient contre toutes ses compagnes, du matin au soir, son cœur ne s'éloigne jamais de Dieu: la marque à laquelle tu la reconnaîtras, c'est que sa tête est couverte de chiffons..... » Aussitôt que l'ange eut disparu, Pistère se mit en route pour Tabenne, et, étant arrivé au monastère, il obtint la permission d'entrer dans l'enclos des religieuses; mais n'y voyant pas celle que l'ange lui avait dépeinte: « Il me semble, leur dit-il, qu'il manque ici une de vos compagnes. — Il en manque une, en effet, qui est folle et qui se trouve actuellement à la cuisine. — Faites-la venir, je désirerais la voir. » Lorsqu'on l'eut appelée, elle fit d'abord difficulté de se présenter; mais lorsque les sœurs lui eurent dit que c'était le vénérable anachorète Pistère qui la demandait, elle s'empressa d'obéir. A sa vue Pistère se jette à ses pieds, lui demandant sa bénédiction: la prétendue folle en fait autant de son côté. Les sœurs, étonnées de voir le saint anachorète dans cette posture devant elle, lui font observer qu'elle a perdu l'esprit. « C'est plutôt vous qui l'avez perdu; je vous assure qu'elle est beaucoup plus sensée que vous et moi, et je prie Dieu qu'au jour du jugement je sois trouvé semblable à cette folle. » Alors toutes les religieuses se prosternent devant Pistère, et lui font l'aveu des outrages dont elles se sont rendues coupables envers cette grande servante de Dieu. Il se mit en prières pour demander à Dieu leur pardon, et retourna dans sa solitude. La religieuse dont il avait fait connaître la sainteté, se trouvant humiliée de la vénération qu'on lui témoignait, sortit du monastère quelques jours après, et l'on ne découvrit jamais sa nouvelle retraite; son nom même

est resté inconnu. Quant à Pistère, on croit qu'il florissait sur la fin du IVe siècle.

PILON (saint) a donné son nom à une église et à un village du diocèse de Cambray.

PITYRION, abbé en Egypte, était disciple de saint Antoine, et ensuite de saint Ammon. Après la mort de ce dernier, il se retira sur une montagne escarpée, près du Nil, et habita avec quelques moines des cavernes creusées dans le roc. Héritier des vertus et des maximes des deux grands maîtres qui l'avaient formé à la vie spirituelle, les instructions qu'il adressait aux frères qui vivaient sous sa conduite étaient pleines de solidité et d'onction. Il combattit les ariens avec un zèle et un succès tels, que Nicéphore le place parmi les principaux défenseurs de l'orthodoxie, à côté des Athanase, des Hilaire de Poitiers et des Martin de Tours. On admirait surtout son abstinence, car il ne mangeait que deux fois la semaine. Il mourut sur la fin du IVe siècle, dans un âge avancé.

POLYCHRONE (saint), anachorète en Syrie, avait été disciple de saint Zébin, dont il s'appliquait à imiter les vertus. Lorsque Théodoret, évêque de Cyr, le visita, il était si cassé de vieillesse, qu'il consentit, sur les instances du prélat, à prendre avec lui deux frères pour le soigner ; mais comme ils partageaient son genre de vie, ils le trouvèrent si austère qu'ils lui manifestèrent la résolution où ils étaient de le quitter. Alors il leur dit : « Je ne prétends pas vous obliger à suivre mon régime, ni à vous tenir debout pendant la nuit, puisque je vous invite souvent à vous coucher. — Et comment pourrions-nous nous coucher, nous qui sommes dans la vigueur de l'âge, pendant que nous voyons se tenir constamment debout un vieillard que les austérités, plus encore que les années, ont réduit à la plus grande faiblesse ? » Ces deux disciples, qui s'appelaient Moïse et Damien, finirent par faire de grands progrès dans la perfection. Pour lui, il craignait tant la vanité, qu'il cachait avec soin la plupart des actes de mortification qu'il pratiquait, et c'est par ce motif qu'il ne voulut pas porter de chaînes de fer, comme le faisaient plusieurs autres anachorètes. Pour remplacer cette pénitence, il se procura une racine d'arbre, qu'il plaçait sur ses épaules la nuit, pendant qu'il priait, et il la portait même de jour lorsqu'il était seul. Théodoret, informé de cette singulière austérité, voulut s'assurer du poids de cette racine, et ce ne fut pas sans peine qu'il put la lever avec ses deux mains. Polychrone mourut après le commencement du Ve siècle.

POMPÉE ou POPE (saint), *Pompeius*, curé près de Huy, est honoré en Flandre.

POMPIDIEN (saint), *Pompidianus*, évêque d'Eauze, dont le siége a été transféré à Auch, florissait dans le IVe siècle.

POMPILIO MARIE DE SAINT-NICOLAS PIROTTI, prêtre et profès de la congrégation des pauvres de la Mère de Dieu des écoles pies, naquit le 29 septembre 1710, à Monte-Calvo, diocèse de Bénévent, d'une famille riche, qui lui fit donner une éducation soignée. Son esprit de piété et son mépris du monde le firent entrer dans la congrégation des Clercs réguliers des écoles pies, et il prit l'habit à Naples, le 2 février 1727. Il fit profession le 24 mars de l'année suivante. Il remplit avec distinction plusieurs emplois dans sa congrégation, et partout il se fit admirer comme un saint. Il mourut à Campo, dans le diocèse de Lecce, le 15 juillet 1756, âgé de quarante-cinq ans. Ferdinand II, roi de Naples, a sollicité sa béatification, qui se poursuit en cour de Rome.

POMPOIGNE ou POMPOINE (sainte), *Pomponia*, est patronne d'une paroisse dans le Condomois.

POPON, archevêque de Trèves, était fils de Léopold, duc d'Autriche. Il y avait déjà plusieurs années qu'il était évêque, lorsqu'il entreprit le pèlerinage de Jérusalem, et il se fit accompagner par saint Siméon le Reclus, qui lui servit d'interprète. Après la mort de Siméon, arrivée en 1035, Popon sollicita sa canonisation, qui fut décrétée par le pape Benoît IX, en 1042, et l'archevêque présida à la cérémonie, qui se fit solennellement à Trèves la même année. Il mourut en 1047, et Robert de Langres lui donne le titre de saint. Baillet fait la même chose dans la Vie de saint Siméon, et d'autres hagiographes le nomment sous le 16 juillet.

POPPER, évêque de Schlesvick, florissait au commencement du XIe siècle. C'était un prélat plein de zèle et animé de l'esprit de Dieu, que l'empereur saint Henri, à la prière du bienheureux Libentius, archevêque de Brême, envoya près d'Erick, roi de Danemark. Ce prince, qui avait d'abord paru bien disposé en faveur de la religion chrétienne, se montra ensuite hostile et même persécuteur à l'égard des missionnaires qui prêchaient l'Evangile dans ses Etats, et envers ceux de ses sujets qui se faisaient chrétiens. La mission de Popper eut les plus heureux résultats. Les miracles dont Dieu le favorisait firent impression sur le cœur d'Erick, qui permit le libre exercice du christianisme. Un grand nombre de Danois embrassèrent la vraie foi, et les nouveaux missionnaires que Libentius envoya sous ses ordres lui permirent d'achever la conversion du Danemark. On ignore l'année de sa mort.

PORPHYRE est mentionné comme saint dans le Martyrologe romain, qui nous apprend qu'il fut flagellé par ordre du président Adrien, avec saint Onésiphore, disciple de l'apôtre saint Paul.

PORQUIER (saint) est patron d'une église dans le diocèse de Montauban.

POSIDONE, solitaire à Porphyrite, était Egyptien de nation. Pallade, qui le mentionne, l'appelle saint.

POSSESSEUR, évêque de Coutances, florissait au commencement du VIe siècle, et fut, à ce que l'on croit, le prédécesseur de saint Lô. Saint Marcou, attiré par la réputation de ses vertus, vint se mettre sous sa conduite et reçut la prêtrise de ses mains. Possesseur est nommé saint dans la Vie du saint abbé de Nanteuil.

POSSIEN (saint) florissait au commencement du Ve siècle, et saint Augustin dit de lui qu'il apporta à Calame, en Afrique, des reliques de saint Etienne, premier martyr, dont on venait de découvrir le corps près de Jérusalem.

POTAN (saint) est patron d'une église en Bretagne.

POTHIN (saint), premier évêque de Bénévent, fut ordonné par l'apôtre saint Pierre, si l'on en croit la tradition de cette Eglise.

POTIDE (saint), *Potidius*, n'est connu que par une de ses reliques, qui se gardait à Saint-Victor de Paris.

POTON (saint), moine de Prusse, est honoré en Allemagne.

POY (saint) est honoré au Pertois, dans le diocèse de Châlons.

PREDO (saint) est patron d'une église au diocèse de Nantes.

PREMON (saint) était honoré autrefois dans le diocèse de Toul.

PREPE (saint) est patron d'Averdun, dans le diocèse de Mende.

PREUILLY (saint), *Proculeius*, est patron d'une église près de Saint-Palais, dans l'ancien diocèse de Saintes.

PRIANT (saint) avait une église de son nom près de Mantes, dans le diocèse de Chartres.

PRICAISE (saint) était catéchiste d'une église abbatiale de l'ordre de Cîteaux, dans le diocèse d'Agen.

PRIMASE (saint) est qualifié évêque en Afrique.

PRIME (sainte), *Prima*, martyre à Ostie, avait son tombeau dans les ruines de l'ancienne ville, près de

la mer. Plus tard, par suite d'une erreur populaire, le tombeau fut pris pour celui de sainte Monique, morte en ce lieu.

PRIMICE (saint), *Primitius*, martyr à Rome, fut enterré dans le cimetière dit *Ostrianum*, où l'on découvrit dans la suite son tombeau avec une inscription qui rappelait son martyre, et qui portait que ce monument lui avait été érigé par son épouse.

PRINCIPIE, vierge romaine, d'un rang illustre, renonça au monde et à ses vanités pour se mettre sous la conduite de sainte Marcelle. Elle courut de grands dangers, lors de la prise de Rome, en 410, par Alaric, roi des Goths. Sainte Marcelle, que les barbares accablaient aussi de mauvais traitements, se jeta à leurs pieds, non pour demander qu'ils l'épargnassent, mais pour les conjurer de respecter la vertu de Principie. Ils se laissèrent attendrir par ses prières et par ses larmes et les conduisirent toutes deux dans l'église de Saint-Paul, qu'Alaric avait déclarée un asile inviolable, ainsi que celle de Saint-Pierre. Sainte Marcelle mourut, la même année, dans les bras de Principie, et l'on ignore ce que celle-ci devint depuis. Saint Jérôme, qui lui a écrit plusieurs lettres, parle d'elle avec de grands éloges.

PRINCIPIE (sainte), mère de saint Cybar, florissait dans le VIe siècle et elle est honorée à Thémolac.

PRIVAT (le bienheureux), moine de Saint-Savin de Plaisance, est honoré dans ce monastère, où l'on conserve ses reliques.

PROBIEN (saint), *Probianus*, évêque de Bourges, était originaire de Poitiers et florissait dans le VIe siècle. Il établit saint Août abbé du monastère de Saint-Symphorien, qui était dans le voisinage de Bourges. Il assista, en 551, au IIe concile de Paris et présida au IIIe, qui se tint six ans après. C'est pendant son épiscopat que fut découvert le corps de saint Ursin, premier évêque de Bourges, qu'il transféra dans l'église de Saint-Symphorien, laquelle prit le nom de Saint Ursin, et saint Germain, évêque de Paris, assista à cette cérémonie. Probien étant allé à Rome par dévotion, mourut dans cette ville et fut inhumé dans l'église de Saint-Laurent-hors-des-Murs. Il est loué par saint Grégoire de Tours, dans son livre de la *Gloire des confesseurs*, et par saint Fortunat dans la Vie de saint Germain de Paris.

PROCOPE DE TAORMINE est honoré comme saint en Sicile.

PROCULE (saint), ouvrier en pierres, est mentionné comme martyr en Illyrie, à l'article des saints martyrs Flore et Laure, qui sont honorés le 18 août.

PROMASE (saint), *Promasius*, abbé d'un monastère près de Forcalquier, était honoré le 25 août dans l'église abbatiale, qui fut dédiée sous son nom, en 1035, et donnée à l'abbaye de Saint-Victor de Marseille.

PROMPTIE (sainte), *Promptia*, vierge et solitaire, était sœur de saint Gibrien, avec lequel elle quitta l'Irlande, sa patrie, pour passer en France, sur la fin du Ve siècle. Ses autres frères, au nombre de cinq, et ses deux sœurs accompagnèrent aussi Gibrien, qui, en sa qualité de prêtre, était comme leur supérieur. Ils se fixèrent dans des solitudes séparées, mais peu distantes les unes des autres, au territoire de Châlons-sur-Marne, et ils se sanctifièrent tous par la pratique des vertus et des austérités des anachorètes.

PROPERCE (saint), *Propertius*, souffrit avec saint Félix.

PROTE (sainte), *Prota*, vierge, est honorée à Saint-Germain d'Auxerre, où l'on conservait une partie de ses reliques.

PROTOCTETE (saint) confessa la foi pendant la persécution de Maximin Ier, vers l'an 236. C'est pendant qu'il était en prison qu'Origène lui dédia son Exhortation au martyre. Il mourut en paix, au milieu du IIIe siècle.

PRUDENCE, poëte chrétien, naquit à Calahorra en Espagne, l'an 348, d'une famille illustre, qui lui fit faire d'excellentes études. Il apprit, sous des maîtres habiles, l'éloquence telle qu'on l'enseignait de son temps et qui consistait principalement en des exercices de déclamation sur toutes sortes de sujets où le pour et le contre étaient traités tour à tour. Il se repentit dans la suite d'avoir abusé de ses talents pour faire valoir de mauvaises causes aux dépens de la vérité : il déplora aussi d'autres fautes de sa jeunesse, qui n'avait pas toujours été très-réglée. Il fut successivement avocat, homme de guerre, gouverneur de villes et de provinces : il obtint ensuite à la cour un poste éminent, qu'on croit être celui de préfet du prétoire. Il était encore dans la vigueur de l'âge, lorsqu'il quitta le monde pour se donner entièrement à Dieu. Sa première démarche après sa conversion, qui eut lieu vers l'an 405, fut de se rendre à Rome pour y visiter, par dévotion, les tombeaux des martyrs, afin d'obtenir, comme il le dit lui-même, la guérison des maladies de son âme, et en passant par Imola, il visita celui de saint Cassien, le baisa et l'arrosa de ses larmes, avec une vive douleur de ses péchés. Arrivé à Rome, il y passa les fêtes des saints apôtres Pierre et Paul, et se retira ensuite en Espagne, où il se livra aux exercices de la piété, aux pratiques de la pénitence et à la composition de poésies sacrées, se faisant une loi de ne traiter aucun sujet profane. On ignore combien d'années il vécut encore dans sa solitude, où il composa les poésies suivantes: la *Psychomachie*, ou combat de l'âme contre les vices; le *Cathemerinon*, ou recueil d'hymnes pour chaque jour; l'*Apothéose*, ou défense de la Divinité; l'*Amartigénie*, ou livre sur l'origine du péché contre les Marcionites; les deux livres contre Symmaque, ou réfutation de l'idolâtrie; l'*Enchiridion*, ou abrégé de l'Histoire sainte ; le *Péristéphanon*, ou les couronnes, contenant quatorze hymnes en l'honneur des principaux martyrs : c'est le plus célèbre de ses poëmes. Son mérite poétique l'élève au-dessus de celui des autres poëtes chrétiens ; ce n'est pas que sa versification soit toujours sans défaut, ni qu'on puisse l'égaler aux poëtes du siècle d'Auguste ; mais il a des morceaux pleins de goût et de délicatesse. On admire surtout son hymne pour les saints Innocents, *Salvete, flores martyrum*; mais ce qui dans ses vers brille encore plus que l'élégance du style et la noblesse des idées, c'est son zèle pour la religion et son amour pour la vertu. Selon Erasme, il mérite sous ce rapport d'avoir place parmi les Pères de l'Eglise. Des auteurs ecclésiastiques et des hagiographes lui ont donné le titre de saint, mais on ne lit son nom dans aucun martyrologe.

PRUSAS (saint) est patron d'une église au diocèse du Puy.

PRUYE (sainte), *Proda*, abbesse d'un monastère de Flandre, est mentionnée dans la grande Chronique de cette province.

PSOES, moine d'une communauté dépendant de Tabenne, de l'ordre de Saint-Pacôme, en Egypte, est appelé saint dans quelques manuscrits.

PUBLIUS DE ZEUGMA (saint), instituteur de deux congrégations de moines, descendait d'une famille de sénateurs. Dégoûté du monde, il vendit sa maison, ses terres, sa vaisselle d'argent, et généralement tout ce qu'il possédait, en distribua le prix aux pauvres et se retira sur une montagne, à une lieue de Zeugma, sa patrie. Il s'y bâtit une petite cellule, où il passait les jours et une partie des nuits à chanter les louanges de Dieu, à faire oraison et à travailler des mains, sans interrompre ses exercices spirituels. Il lui vint des disciples qu'il logeait séparément, dans des cellules construites autour de la sienne. Il les visitait souvent, et l'on dit qu'il portait avec lui une balance pour s'assurer si leur provision de pain ne dépassait pas le poids qu'il avait prescrit, et s'il trouvait de l'excédant, il leur reprochait leur gourmandise. Il ne voulait pas non plus qu'ils mangeassent jusqu'à être rassasiés. Il faisait sa ronde à d ffé-

rentes heures de la nuit et ne disait rien à ceux qu'il trouvait en prières ; mais il frappait à la porte de ceux qu'il trouvait endormis, et après les avoir éveillés, il leur reprochait d'avoir plus soin de leurs corps qu'il ne convenait à des solitaires. On lui conseilla, pour se dispenser de cette surveillance fatigante, de bâtir un monastère où tous les frères seraient réunis sous ses yeux ; ce qu'il fit, et il les exhorta à imiter les vertus qu'ils remarqueraient dans chacun d'eux et à leur emprunter celles qui leur manquaient à eux-mêmes. Lorsque la communauté fut formée, il la partagea en deux congrégations, dont l'une comprenait ceux qui parlaient le grec, et l'autre ceux qui ne savaient que le syriaque. Il mourut vers le commencement du ve siècle. Parmi ses disciples, les plus célèbres furent saint Théoctène, qui devint supérieur de ceux qui faisaient l'office en grec, et saint Aphtone, qui le devint de ceux qui chantaient les louanges de Dieu en syriaque.

PUBLIUS DE PAULOPÈTRE (saint) était autrefois honoré à Constantinople, avec saint Afrique et un autre.

PUERAT (saint) est patron d'Ymebert, dans le diocèse de Nevers.

PULVERINE (sainte), *Pulverina*, est honorée dans le Berry.

PUTUPHASTE, solitaire dans le désert de Nitrie, florissait dans le IVe siècle et mourut vers l'an 360. Il est appelé saint par Pallade, et Sozomène, qui le mentionne aussi, lui donne le nom de Putubaste.

PUY (saint), *Podius*, est patron de deux églises près de Mirande, dans l'Estarac.

PYNNOCK (saint) est patron d'une église dans le pays de Cornouailles, en Angleterre.

PYOTHÈRE, solitaire dans le désert de Porphyrite, est nommé saint par Pallade, qui l'appelle Pitirum.

Q

QUELINDRE (sainte), *Chelendris*, était autrefois honorée à Utrecht.

QUINT, évêque de Nole, est nommé saint dans l'*Italia sacra* d'Ughel.

QUINTILLE, *Quintilla*, évêque d'Auxerre, florissait sur la fin du VIIIe siècle et mourut vers l'an 800. Son corps repose dans l'église de Saint-Germain, où il avait été abbé, et les manuscrits de cette abbaye lui donnent le titre de bienheureux.

QUINTUS (saint), martyr à Carthage, mourut en prison pour la foi au commencement du IIIe siècle, sous l'empereur Sévère, et il apparut à saint Sature, qui était détenu pour la même cause, comme nous l'apprenons par les actes de sainte Perpétue.

QUIRILLE, *Quirillus*, était honoré par les religieuses des Machabées de Cologne, qui possédaient son corps dans leur monastère.

R

RACAT (saint) était invoqué comme confesseur dans les anciennes litanies d'Angleterre, publiées par Mabillon.

RAINTRAN (le vénérable), évêque d'Avranches, a le titre de bienheureux en Normandie.

RAMBIEN (saint) était patron d'un prieuré dans le Nivernais.

RAMENSVIDE (sainte) est honorée à Astère, dans le diocèse de Namur.

RAMISSAIRE (saint) est honoré près de Nîmes.

RAMUOLD, abbé de Saint-Emmeran de Ratisbonne, est nommé bienheureux par Mabillon. Quelques modernes, entre autres Ferrarius, lui donnent le titre de saint, quoiqu'on ne lui rende aucun culte, même à Ratisbonne.

RANE (saint) est honoré dans le comté de Sommerset, en Angleterre.

RAOUL (le bienheureux), *Radulfus*, surnommé le Silencieux, à cause de son application à observer un rigoureux silence, est honoré à Afflighem, le 30 avril.

RASE (saint), *Rasius*, martyr, est honoré à Rome dans l'église de la Rotonde, où il fut transféré par le pape Boniface IV, qui le plaça sous l'autel.

RATIEN (saint), patron d'une église en Bretagne, était contemporain du roi Grallon et florissait vers le milieu du Ve siècle.

RAYMOND (le bienheureux), religieux de la Merci et martyr, fut mis à mort par les Maures, avec le bienheureux Jacques de Soto, son confrère.

RAYMOND DE CAPOUE (le bienheureux), général des Dominicains et nonce apostolique, né vers l'an 1318, à Capoue, sortait de la noble famille des Vignes et entra très-jeune dans l'ordre de Saint-Dominique. Après son élévation au sacerdoce, il se livra à la prédication pendant quelques années ; il fut ensuite chargé de la direction des Dominicains de Montepulciano, monastère fondé par sainte Agnès, dont il écrivit la Vie. Ses supérieurs le chargèrent ensuite d'enseigner la théologie, et il n'interrompit ses leçons que pour devenir prieur du couvent de la Minerve, à Rome. Chargé pendant quelque temps de la direction de sainte Catherine de Sienne, les entretiens qu'il eut avec cette grande sainte lui servirent beaucoup à lui-même pour avancer dans la perfection. Grégoire XI, instruit des succès qu'il obtenait dans la conduite des âmes, lui donna des pouvoirs extraordinaires pour absoudre de toutes sortes de cas réservés et de censures; ce qui augmenta encore la foule des pénitents qui recouraient à son ministère. Pendant la peste qui ravagea la ville de Sienne, en 1374, le bienheureux Raymond se dévoua pour ses frères et se multiplia, en quelque sorte, pour leur procurer les secours spirituels et temporels dont ils avaient besoin. Atteint lui-même par le fléau qui faisait tant de victimes, sainte Catherine, dans une visite qu'elle lui fit pendant sa maladie, obtint sa guérison. Aussitôt Raymond reprit ses pénibles fonctions; ce qui était d'autant plus nécessaire que la plupart des prêtres de Sienne se tenaient éloignés du péril, qu'ils redoutaient trop pour s'y exposer. L'année suivante, se trouvant à Pise, avec sainte Catherine, il apprit la révolte des habitants de Pérouse contre le saint-siége. A cette nouvelle, il quitta tout pour s'employer à les faire rentrer dans le devoir, et lorsqu'il eut réussi dans cette difficile négociation, les Florentins, qui avaient imité leur révolte, chargèrent Raymond d'être leur médiateur auprès du pape. Il alla trouver, à Avignon, Grégoire XI, qu'il accompagna à son retour à Rome, et qui le fit son pénitencier. Devenu, une seconde fois, prieur de la Minerve, il reprit à Rome le cours de ses prédications. Il vit, avec la plus profonde douleur, les commencements du grand schisme, et il s'attacha sans hésitation à l'obédience d'Urbain VI, qui le nomma son nonce auprès de Charles V, roi de France; mais il

ne put se rendre à la cour de ce prince, et s'arrêta à Gênes. Il était provincial de Lombardie, lorsqu'il fut élu général de son ordre par les religieux qui reconnaissaient Urbain VI pour le pape légitime. Il essaya d'adord de réunir sous la même bannière tous les Dominicains et de s'entendre pour cet objet avec Elie, qui était général avant lui et qui gouvernait ceux de son ordre qui reconnaissaient pour vicaire de Jésus-christ Clément VII; mais cette réunion n'ayant pu s'opérer, il s'appliqua à maintenir la régularité et la ferveur dans les couvents qui le reconnaissaient pour supérieur. Boniface IX le chargea de terminer les différends qui étaient survenus entre plusieurs républiques d'Italie et l'envoya ensuite en Sicile, avec le titre de nonce apostolique, pour y rétablir la paix et pour lever les censures que plusieurs personnages importants avaient encourues par suite de leurs attentats contre l'Église et le saint-siége. Il passa dans cette île une partie de l'année 1394. Il tint un chapitre général à Venise, en 1395, et deux ans après, il en assembla un autre à Francfort. Il mourut à Nuremberg l'an 1399, et son corps, porté à Naples, fut enterré dans l'église de Saint-Dominique. Le bienheureux Raymond de Capoue a laissé la Vie de sainte Agnès de Montepulciano et celle de sainte Catherine de Sienne, un traité sur le *Magnificat* et un office de la Visitation, composé par ordre d'Urbain VI, qui venait d'établir cette fête de la sainte Vierge.

RAYNIER, *Rachnacharius*, évêque de Bâle, avait été moine de Luxeuil : quelques auteurs lui donnent le titre de saint.

RAYNIER D'AUXERRE, premier abbé du monastère de Saint-Marcien, est appelé saint par quelques historiens.

RECOUBRAT, (saint), *Recuperatus*, était autrefois patron de la cathédrale de Nice.

REGRATIEN (saint) est patron d'une église près de la Rochelle.

REGULINDE (la bienheureuse), duchesse de Souabe, naquit vers la fin du IXe siècle. On doit supposer qu'elle était d'une naissance très-illustre, puisqu'elle épousa Burkard Ier, duc de Souabe, dont elle eut deux fils, le bienheureux Alarich ou Adelric et Burkard II, qui succéda à son père. Étant devenue veuve, elle épousa en secondes noces Hermann, duc d'Allemagne. Elle le perdit en 948 et elle profita de sa liberté pour se retirer auprès d'Alarich, son fils, qui vivait en ermite à Ufnau, île située au milieu du lac de Zurich, et elle y passa les vingt-cinq dernières années de sa vie dans les exercices de la piété et de la pénitence. En quittant le monde, elle avait fait de grandes libéralités à l'abbaye des Ermites ou d'Ensiedeln. Parmi les biens dont elle l'enrichit, on cite les terres qu'elle possédait à Steven, à Koltbrunnen, à Lindenau, et cette donation fut confirmée par l'empereur Othon le Grand en 972. Elle mourut en odeur de sainteté l'année suivante, dans un âge avancé.

REINBERN, évêque de Colberg en Poméranie et apôtre des Russes, suivit en Moscovie une princesse de Pologne, fille de Boleslas Ier, duc de Pologne, qui allait épouser un fils du duc Wladimir. Ce saint missionnaire, qui n'avait pas moins de science que de vertu, se concilia la vénération des païens par sa vie mortifiée, son humilité et sa douceur. Ses instructions, écoutées avec respect et docilité, convertirent un grand nombre des sujets du prince et le prince lui-même, qui est honoré comme saint. Reinbern mourut après le commencement du XIe siècle, et il a aussi le titre de saint dans la vie du même saint Wladimir.

REINOLD (saint), *Reginoldus*, architecte, est honoré comme martyr à Cologne.

REMEZAIRE (saint), *Remissarius*, évêque de Nîmes, florissait dans le VIIe siècle et souscrivit en 638 au IVe concile de Tolède.

RENAUD, l'aîné des fils d'Aymon, comte des Ardennes, et qui sont connus sous le nom des *quatre fils Aymon*, porta les armes sous Charlemagne. Ayant ensuite quitté le monde, il prit l'habit monastique à Cologne et mourut martyr, à ce que prétendent les légendaires allemands. Ferrarius le mentionne dans son catalogue des saints, sous le 7 janvier.

RENAUD DE SAINT-GILLES (le bienheureux), dominicain, fut l'un des premiers disciples de saint Dominique. Il avait professé avec succès le droit canon à Paris, avant de prendre l'habit ; et après avoir été quelque temps à Bologne, il fut envoyé à Paris par le saint fondateur pour y exercer le ministère de la prédication. Il mourut saintement vers le milieu du XIIIe siècle.

RENAUD (le bienheureux), religieux de l'ordre de Sainte-Brigite, fut mis à mort à Londres par les hérétiques en 1535.

RENÉE (sainte), *Renata*, est qualifiée martyre à Auxerre, où l'on conserve un de ses ossements à la cathédrale.

RENOUARD (saint) est patron d'une église dépendante de Saint-Michel en l'Herm, près de Luçon.

REPAIRE (sainte), *Riparia*, est patronne d'une église près de Brescia en Lombardie.

RESTITUT, prêtre dans le diocèse d'Hippone, du temps de saint Augustin, fut martyrisé par les donatistes, dits circoncellions, l'an 412.

REVERSAT (le vénérable), curé de Frugères près de Brioude et martyr, fut mis à mort par les calvinistes dans le XVIe siècle.

REYNER, archevêque de Saltzbourg, qui florissait dans le VIIIe siècle, est nommé saint dans la Vie de sainte Erentrude, sa nièce.

RHODANE (saint), évêque de Toulouse et confesseur, fut exilé pour la foi catholique en Phrygie, l'an 356, par l'empereur Constance, avec saint Hilaire de Poitiers comme nous l'apprenons dans la Vie de ce dernier, laquelle lui donne le titre de saint.

RICHARD (le bienheureux), premier abbé de Sainte-Marie-aux-Bois en Lorraine, monastère de l'ordre de Prémontré, fondé par le duc Simon Ier, avait fait ses études sous le célèbre Raoul de Laon et avait ensuite embrassé l'institut de saint Norbert. Celui-ci le plaça en 1125 à la tête de la nouvelle communauté de Sainte-Marie, composée de religieux qu'on avait tirés de Prémontré. Mais ils n'y firent pas un long séjour à cause de la situation des lieux qui les rebutait, et Richard en fit venir d'autres de l'abbaye de Rieval. Il remplit avec une grande sagesse les fonctions d'abbé pendant trente ans et il mourut saintement l'an 1155.

RICUVÈRE (la vénérable), *Ricuvera*, florissait au commencement du XIIe siècle et mourut en odeur de sainteté en 1136. Elle fut inhumée à Prémontré dans le cimetière des pauvres.

RIGALAIZ (saint), *Rigaladius*, est patron d'une église au diocèse de Quimper en Bretagne.

RIOTISME, *Riotismus*, évêque de Rennes en Bretagne, est nommé saint par Robert de Langres et par MM. de Sainte-Marthe.

RIPAIRE (Ste) *Risparia*, patronne d'une église dans la Bresse. — Peut-être la même que Ste Repaire.

RISAL (saint) est honoré au diocèse de Rennes.

RIVAL (saint), *Rivalo*, est patron de Trézelan dans l'ancien diocèse de Tréguier; il est représenté en chasuble.

ROALIN (saint), *Revelinus*, évêque de Tréguier, succéda en 564 à saint Tugdual et mourut sur la fin du VIe siècle.

ROBERT, religieux cistercien, florissait dans le XIIe siècle et mourut fort jeune au monastère de Font-Morigny, en Berri, où il avait fait profession. Il avait donné pendant sa courte vie des marques d'une grande sainteté, et les auteurs qui en parlent lui donnent le titre de vénérable.

ROBERT (le vénérable), roi de France, surnommé le Sage et le Dévot, était fils de Hugues Capet et de

la reine Adélaïde, et naquit en 970. Il n'avait que dix-sept ans, lorsque son père monta sur le trône, et peu de temps après, il fut associé à la royauté, dans une assemblée des évêques et des seigneurs de la nation, tenue à Orléans, où il fut sacré le 1er janvier 988. Il épousa en 994, Berthe, fille de Conrad, roi de Bourgogne, et veuve d'Eudes, comte de Chartres; mais comme elle était sa cousine au quatrième degré et que Robert avait tenu sur les fonts de baptême un de ses enfants, leur union n'eut pas lieu sans difficulté. Hugues Capet, touché de leur attachement mutuel, espérant d'ailleurs que Berthe pourrait un jour hériter du royaume de Bourgogne, loin de contrarier cette union, la favorisa et fit consulter sur sa légitimité plusieurs évêques, qui, trouvant ce mariage avantageux à l'Etat, accordèrent les dispenses qu'on leur demandait. En conséquence, Archambaud, archevêque de Tours, donna à Robert et à Berthe la bénédiction nuptiale en présence d'un grand nombre d'évêques, qui s'étaient rendus à la cérémonie. Le pape Grégoire V, à qui cette affaire aurait dû être déférée, assembla, en 998, un concile à Rome, et ordonna à Robert, sous peine d'anathême, de quitter Berthe, et il les condamna l'un et l'autre à sept ans de pénitence. Il excommunia l'archevêque de Tours et les évêques, qui avaient approuvé le mariage par leur présence, les sommant de venir à Rome pour y recevoir leur absolution. Les prélats se soumirent à la sentence; mais Robert refusa de se séparer de Berthe qu'il aimait et qu'il avait fait monter sur le trône avec lui en 996, après la mort de son père. Alors le pape excommunia les deux époux et mit le royaume en interdit. Robert se vit aussitôt abandonné de tout le monde, même de ses domestiques, à l'exception de deux, qui purifiaient par le feu tout ce qu'il avait touché, même les plats dans lesquels il mangeait. Berthe, qui était enceinte, et qu'un tel isolement effrayait, accoucha d'un enfant qui mourut en naissant, et le bruit se répandit qu'elle avait donné naissance à un monstre. Aux terreurs que l'anathème avait produites succédèrent les murmures de la nation, qui se voyait privée des principaux actes du culte catholique. On n'enterrait plus les morts en terre sainte : les fiancés ne recevaient plus la bénédiction nuptiale et l'on ne célébrait plus d'offices. Robert, craignant une insurrection générale, se soumit enfin à l'injonction du pape, et Berthe se retira dans un monastère. L'année suivante [999] il épousa Constance, fille de Guillaume Taillefer, comte de Toulouse; princesse altière et impérieuse, qui mit bientôt sa patience à de rudes épreuves, et qui eût bouleversé le royaume, comme elle bouleversait l'intérieur du palais, si la sagesse de Robert ne l'eût empêchée de s'immiscer dans les affaires publiques. Ils eurent cinq enfants dont trois princes : Hugues, qui mourut jeune après avoir été associé à la royauté, Henri, qui succéda à son père sur le trône de France, et Robert, surnommé le Vieux, qui fut duc de Bourgogne. Cette province, que Hugues Capet avait cédée à son frère Henri, se trouvait en quelque sorte sans possesseur, après la mort de ce dernier, qui décéda sans postérité légitime en 1002, laissant son duché à un fils que sa femme avait eu d'un premier mariage. Le roi, en sa qualité de neveu du dernier duc, fit valoir ses droits; mais les seigneurs bourguignons ne voulant pas les reconnaître, il se disposa à les faire valoir par les armes. Assisté de Richard, duc de Normandie, il entra en Bourgogne avec une armée formidable, mit le siége devant Auxerre, qui ne fut prise que l'année suivante, s'empara de Sens et d'Avallon. Les autres places se rendirent successivement; mais il employa six années à cette guerre, et lorsque la province fut entièrement conquise, il la donna en apanage à son fils Henri, qu'il associa ensuite à la royauté, après la mort de Hugues, son fils aîné, arrivée en 1026. Ce jeune prince, qui donnait les plus belles espérances, avait été choisi en 1024 par les seigneurs et les évêques de l'empire pour succéder à saint Henri; mais Robert refusa pour son fils la couronne impériale. Henri ayant voulu se rendre indépendant et s'étant révolté contre son père, celui-ci marcha contre lui, et l'ayant vaincu lui fit grâce et lui laissa même son duché, après en avoir distrait le comté de Sens, qu'il réunit à la couronne. Ces deux guerres de Bourgogne furent les seules que Robert fit pour son compte; car, quoiqu'il ne manquât ni de courage ni d'habileté dans les expéditions militaires, et que ses armes fussent toujours au service de ceux de ses vassaux qui étaient injustement attaqués, il savait apprécier les avantages de la paix et il sut vivre en bonne intelligence avec tous ses voisins, surtout avec l'empereur saint Henri, qui vint lui faire une visite en 1023, afin de resserrer les liens de l'alliance qui avait toujours existé entre eux. Robert termina, par sa médiation, les querelles sanglantes qui existaient depuis longtemps entre le comte de Chartres et le duc de Normandie. Celui-ci, pour triompher plus facilement de son ennemi, avait pris à son service deux princes du Nord, qui venaient de ravager l'Angleterre. Le roi, pour débarrasser la France de ces chefs barbares, qui ne vivaient que de pillage, prit, dans ses propres trésors, les sommes nécessaires pour les congédier à l'amiable et pour conclure une paix solide. Sous son règne, la France fut affligée de divers fléaux, entre autres, d'une grande famine, qui commença en 1010 et qui dura quatre ans. Elle fut suivie d'une peste qui exerça d'affreux ravages : cette peste reparut en 1030. Au milieu des calamités qui atteignaient son peuple, Robert montra une charité et un dévouement admirables. Il ne négligea aucune des mesures propres à atténuer les effets désastreux de ce double fléau qui décimait la nation. Plein de zèle pour la religion, qu'il pratiquait en fervent chrétien, il fit deux fois le pèlerinage de Rome, répara et construisit un grand nombre d'églises et posa les fondements de celle de Notre-Dame de Paris. En 1022, il fit tenir à Orléans un concile contre certains hérétiques, qui renouvelaient les erreurs et les abominations du manichéisme, et parmi lesquels on comptait Etienne, écolâtre de l'église de Saint-Pierre d'Orléans et confesseur de la reine. Les Pères du concile, de concert avec le pieux prince, ne négligèrent rien pour les ramener dans la bonne voie; mais on ne put vaincre leur obstination. Le concile, après les avoir frappés des anathèmes de l'Eglise, les livra au bras séculier, et ils furent condamnés au feu par l'ordre du roi et avec le consentement unanime du peuple. C'est le seul exemple de sévérité qu'il ait donné dans sa vie; car il n'aimait pas à punir, et nous voyons dans l'histoire qu'il fit grâce à des conspirateurs qui avaient formé le complot de lui ôter la couronne et la vie, et qui avaient été condamnés au dernier supplice. Les pauvres et les malheureux avaient toujours un libre accès auprès de sa personne, et ils ne le quittaient jamais les mains vides. Il poussait même la bonté, ou plutôt la bonhomie, jusqu'à fermer les yeux sur des larcins commis à son préjudice, et quelquefois même en sa présence. Un jour qu'un audacieux filou lui avait subtilement coupé la moitié de la frange d'or qui ornait son manteau royal, comme il se disposait à s'emparer de l'autre moitié, il lui dit : *Retire-toi; ce que tu as pris doit te suffire, et le reste peut servir à quelque autre qui sera dans le besoin.* Ses sujets l'aimaient comme un père et le vénéraient comme un saint. Il est le premier des rois de France à qui l'on ait attribué le don de guérir les écrouelles, en touchant le malade et en disant : *Le roi te touche : Dieu te guérisse.* Il rendit la vue à un aveugle en humectant ses yeux avec l'eau dont il venait de se laver les mains. C'est encore à lui que remonte l'usage où étaient les rois de France de laver les pieds à douze

pauvres le jeudi saint. Très-savant pour son siècle, il ne manquait pas de talent pour la poésie, et parmi les pièces religieuses qu'il composa, on cite la prose du Saint-Esprit, *Adsit nobis gratia*, et celle des martyrs, qui commence par ces mots : *O constantia martyrum*, que la reine, à cause de son nom de Constance, crut avoir été composée en son honneur. Il composa aussi la musique de ces rhythmes; ce qui prouve qu'il était assez bon musicien. On le vit, dans plusieurs solennités, présider au lutrin dans l'église de Saint-Denis et diriger le chant des moines. Il contribua à rendre de la splendeur aux cérémonies du culte divin, et outre les fondations pieuses dues à sa libéralité, il fit restituer au clergé les biens de l'Eglise possédés par des laïques; ceux-ci les regardaient comme un patrimoine qu'ils transmettaient à leurs enfants : Robert fit cesser cet abus, et l'on tint sous son règne plusieurs conciles sur ce point et sur la discipline ecclésiastique. Il y avait trente-cinq ans qu'il faisait le bonheur de la France lorsque, sur la fin de juin 1031, il tomba malade au château de Melun. Il lutta vingt-un jours contre les progrès de la fièvre, qui l'emporta le 20 juillet suivant, après avoir reçu, avec de grands sentiments de piété, le saint viatique. Il était âgé de soixante-un ans. Son corps fut transporté à Paris et inhumé à côté de celui de son père. Sa mort causa un deuil universel, et peu de rois ont laissé une mémoire aussi vénérée. Ses sujets ne tardèrent pas à visiter son tombeau et à implorer son intercession. Il est mentionné dans le martyrologe de France, avec le titre de vénérable, sous le 20 juillet.

ROBERT D'ABLAGEL (le vénérable), évêque de Bayeux, florissait au commencement du XIII[e] siècle, et mourut en 1231.

ROBERT DE SORBONNE ou DE SORBON, fondateur de la maison et société de Sorbonne, naquit, en 1201, à Sorbon, petit village près de Rhétel, et vint faire ses études à Paris. Il fut ensuite élevé au sacerdoce et reçu docteur. Ses sermons et ses conférences de piété lui acquirent en peu de temps une si grande réputation, que le roi saint Louis voulut l'entendre. Ce prince le goûta tellement, qu'il le fit son chapelain et le choisit pour confesseur. Robert, réfléchissant sur les peines qu'il avait eues pour parvenir à être reçu docteur, résolut de faciliter aux pauvres écoliers les moyens d'arriver au doctorat ; c'est dans ce but qu'il établit une société d'ecclésiastiques séculiers qui devaient donner des leçons gratuites, et c'est ainsi que fut fondé, en 1253, le collége qui porte son nom. Il y plaça d'habiles professeurs, et choisit parmi les écoliers de l'Université ceux qui montraient le plus de dispositions pour la piété et pour les sciences. Cet établissement, le premier de ce genre, est devenu le modèle de tous les autres. On n'y enseiseignait d'abord que la théologie, mais il y ajouta, pour les humanités et la philosophie, un autre collége, connu sous le nom de petite Sorbonne, qui subsista jusqu'en 1636. Le pieux fondateur s'était acquis une si grande réputation, que des princes le prirent pour arbitre en quelques occasions importantes. Il mourut saintement, en 1274, à l'âge de soixante-treize ans, après avoir légué à la société de Sorbonne tous ses biens, qui étaient considérables. Il était chanoine de Paris depuis 1258. Les principaux ouvrages qu'il a laissés sont un traité de la *Conscience*, un autre de la *Confession*, le chemin du *Paradis*, un livre du *Mariage*, des sermons, les statuts de la maison et société de Sorbonne.

ROBERT DROUX (le vénérable), l'un des administrateurs de l'hôpital de Douzy en Nivernais et martyr, fut massacré en haine de la religion catholique par les protestants le 20 août 1569. Son corps, ainsi que ceux de ses compagnons, au nombre de dix, furent inhumés dans un jardin, et on les transféra processionnellement dans l'église de Notre-Dame-du-Pré le 23 avril 1578.

ROBERT BELLARMIN (le vénérable), jésuite et cardinal, naquit à Montepulciano, en Toscane, l'an 1542, et il n'avait que dix-huit ans lorsqu'il entra chez les Jésuites. Lorsqu'il eut été élevé au sacerdoce, ses supérieurs l'envoyèrent professer la théologie à Louvain. Aux fonctions de l'enseignement il joignait celle de la prédication, et l'on dit que les protestants venaient de la Hollande et même de l'Angleterre pour entendre ses sermons. Grégoire XIII le rappela ensuite en Italie pour lui confier la chaire de controverse dans le nouveau collége qu'il venait de fonder à Rome. Sixte V l'adjoignit, en *qualité* de théologien, au légat qu'il envoya en France l'an 1590. Clément VIII le fit cardinal en 1599, et, trois ans après, il le nomma archevêque de Capoue. Paul V ayant voulu le retenir près de lui pour utiliser sa vaste capacité dans le gouvernement de l'Eglise, Bellarmin se démit de son évêché et passa le reste de sa vie à Rome, occupé des plus importantes affaires que le pape lui confiait. Lorsqu'il se sentit atteint de la maladie dont il mourut, il se retira au noviciat des Jésuites, où il mourut saintement en 1621. Dans ses derniers moments, il reçut la visite de Grégoire XV, et, en voyant le vicaire de Jésus-Christ, il s'écria avec l'accent de la plus profonde humilité : *Domine, non sum dignus ut intres sub tectum meum.* Son ouvrage le plus célèbre est son *Corps de controverses*, vaste arsenal où les défenseurs de la foi puisent leurs armes contre les hérétiques modernes. Les protestants n'ont point eu d'antagoniste plus terrible, de leur propre aveu. Il a aussi laissé des *Commentaires* sur les *Psaumes*, un *Traité des écrivains ecclésiastiques*, le *Gémissement de la Colombe*, *De Ascensu mentis ad Deum*, des *Obligations des évêques*, des *Sermons*, des *Hymnes*, une *Grammaire hébraïque* et un *Traité sur l'autorité temporelle du pape*, où il soutient, non le domaine direct, mais le domaine indirect des souverains pontifes sur le temporel des rois. Son style n'est ni pur ni élégant, mais il est clair et précis sans sécheresse. Sa critique n'est pas toujours sûre, et il lui arrive quelquefois de s'appuyer sur des faits contestables, ou d'ériger en dogmes des opinions sur lesquelles l'Eglise n'a pas prononcé ; mais, à part ces légères taches, il se montre puissant dialecticien et argumentateur serré. Bellarmin n'avait pas moins de piété que de science, et il est aussi digne de vénération pour ses vertus que d'admiration pour ses écrits.

ROBIN (saint), *Rucinus*, est patron d'une église en Bretagne.

ROCHE (sainte) a donné son nom à une église priorale dans le diocèse d'Agen.

RODENE (sainte) est honorée dans le Berri.

RODOLPHE DE NANTES est nommé saint dans quelques manuscrits.

RODOLPHE IV (le vénérable), roi de Bourgogne, mourut en 1049. Il est nommé saint par Lazius, qui prétend même qu'il a été canonisé.

RODOLPHE DE LUXEMBOURG, abbé de Saint-Vanne, à Verdun, florissait sur la fin du XI[e] siècle. Etant allé visiter les maisons de son ordre dépendantes de son abbaye, il mourut en odeur de sainteté au prieuré de Flavigny, près de Nancy, et son corps fut reporté en grande cérémonie à Verdun.

ROKS (saint), *Ruggus*, est patron d'une ancienne église dans le comté de Sussex en Angleterre.

ROLIN, *Chrodolindus*, abbé de Saint-Pierre-le-Vif, à Sens, est mentionné bienheureux par quelques auteurs.

ROLLAND HEBERT (le vénérable) fut inhumé, à Arles, dans l'église de Saint-Honorat, et il est nommé dans quelques calendriers sous le 21 juin.

ROMACHAIRE, évêque de Coutances, succéda à saint Lo, en 568. Il était Anglais de naissance, et devint un des principaux ornements de l'Eglise des Gaules par sa sainteté et son savoir.

ROMAIN (saint), évêque de Reims, succéda, en 533, à saint Remi.

ROMARD (saint) était autrefois patron du prieuré de Chatélaillon, dans l'ancien diocèse de Saintes, aujourd'hui de La Rochelle.

ROMAS (saint), évêque et martyr en Perse, souffrit sous le roi Sapor II, en 346.

ROMOND (saint) est patron d'Andeney en Bourgogne.

RONNE (le bienheureux), *Ronnius*, carme du couvent de Lisbonne, est marqué dans les calendriers de son ordre sous le 12 mai.

RONVOLD (saint), *Runvoldus*, enfant, était honoré autrefois à Buckingham en Angleterre.

RORICE, *Ruricius*, premier du nom, évêque de Limoges, sortait d'une famille illustre alliée à celle des Anices, et florissait sur la fin du ve siècle. Il a laissé un grand nombre de lettres, et plusieurs écrivains ecclésiastiques lui donnent le titre de saint, entre autres Tillemont.

ROSADE (la vénérable), *Rosata*, épouse de Chélier du Mazel et martyre dans le Gévaudan, était dans les douleurs de l'enfantement lorsqu'elle fut poignardée pour la foi, en 1702, par deux de ses cousins qui étaient hérétiques. Un de ses fils, âgé de dix ans, s'étant mis au-devant d'elle pour lui faire un rempart de son corps, fut aussi massacré. Peu de temps après, son mari fut trouvé égorgé et à moitié écorché. — 29 novembre.

ROSEMONDE, *Rosimunda*, mère de saint Ajoutre ou Adjuteur, florissait sur la fin du XIe siècle, et mourut vers l'an 1100. Elle est appelée bienheureuse par Artus Dumoutier.

ROUGAY (saint) est patron d'une église dans l'ancien diocèse de Léon en Bretagne.

ROUX (le bienheureux), martyr, souffrit avec le bienheureux François de l'Anglade, et il est honoré le 25 juillet.

RUFINIEN (saint), *Rufinianus*, martyr à Civita-Vecchia, fut forcé par Epictèle, évêque arien de cette ville, de courir si longtemps devant son char, que ses veines se rompirent, et qu'il perdit tout son sang par la bouche. C'est ainsi qu'il mourut, l'an 355, victime de son attachement inébranlable à la foi catholique.

RUMASILE (saint), *Rumasilus*, abbé d'un monastère près de Solignac, en Limousin, est honoré dans cette province.

S

SABIN (saint), évêque et martyr en Perse, souffrit à Adiabe, l'an 346, sous le règne de Sapor II.

SABUTACA (saint), martyr en Perse, fut arrêté, l'an 418, au commencement de la persécution du roi Isdegerde, avec saint Narsès. Ils furent livrés à de cruelles tortures par le juge Hormisdavarus, qui avait été autrefois esclave, et qui n'avait pas quitté ses premières mœurs.

SAGITTAIRE, *Sagittarius*, est patron de l'église de Montier-Lélin, dans le Limousin.

SALAPHTE (sainte), *Salaphta*, fut baptisée à quatorze ans, comme nous l'apprend Marc de Gaze, son compatriote, dans la Vie de saint Porphyre, évêque de cette ville. Depuis son baptême jusqu'à sa mort, elle ne mangea plus que du pain et des légumes, et ne but que de l'eau, excepté les jours de fête qu'elle y ajoutait de l'huile et des olives. Pendant le carême, elle ne prenait de la nourriture que chaque deux jours une fois, et pendant la semaine sainte elle ne mangeait rien du tout, seulement elle recevait la sainte eucharistie le jeudi. Elle mourut vers l'an 440.

SALF (saint), *Salvus*, patron d'une église abbatiale de l'Abruzze, est mentionné dans une bulle d'Alexandre III, datée de 1173.

SALLUSTE, *Sallustius*, évêque d'Agen, qui florissait au commencement du VIIe siècle et mourut en 630, est mis au nombre des plus saints évêques de son temps par le biographe de saint Géry de Cahors.

SALMON (saint), *Salmannus*, pèlerin, est honoré à Aix-la-Chapelle.

SALOMON (saint), anachorète d'Egypte, s'était retiré dans une caverne du désert d'Antinoé, pour y mener la vie de reclus. Il y passa un demi-siècle, vivant du travail de ses mains, et il avait appris par cœur toute l'Ecriture sainte. Pallade, qui le visita, dit que la vertu qui brillait le plus en lui, c'était la patience avec laquelle il supportait les maux du corps et les incommodités de son genre de vie. On croit qu'il mourut sur la fin du IVe siècle.

SALON (saint) est patron d'une église en Catalogne.

SALONE, *Salonius*, évêque de Genève, selon les uns, et de Vienne en Dauphiné, selon d'autres, était fils de saint Eucher de Lyon et frère de saint Véran, évêque de Vence, avec lequel il fut élevé dans le monastère de Lérins. Il était déjà évêque, lorsqu'il assista, en 441, avec son père, au premier concile d'Orange ; mais on ignore en quelle année il mourut. Il a laissé une Explication morale des Proverbes en forme de dialogues entre lui et son frère Véran, et un commentaire sur l'Ecclésiaste. Quelques auteurs lui donnent le titre de saint et le nomment sous le 28 septembre ; mais il ne paraît pas qu'on lui ait jamais rendu aucun culte.

SALVE (saint), *Salvius*, est patron d'une église de Florence, desservie par des religieux de l'ordre de Vallombreuse.

SALVIEN, prêtre de Marseille, sortait d'une famille illustre de la Gaule belgique, et naquit sur la fin du IVe siècle. Ayant épousé Palladie, ils gardèrent la continence et vécurent comme frère et sœur, dès longtemps avant qu'il n'eût été élevé au sacerdoce et après la naissance de sa fille Auspiciale. Hypace, son beau-père, qui était encore païen, ayant appris la conversion de Palladie, fut irrité contre Salvien, à qui il l'attribuait avec raison; mais il finit par se convertir lui-même. Salvien s'acquit une grande réputation par sa vertu et par sa science. Saint Eucher lui confia l'éducation de ses deux fils, Véran et Salone, qui furent dans la suite élevés à l'épiscopat. Gennade l'appelle le *maître* des évêques, soit parce que ses élèves parvinrent à cette dignité, soit plutôt parce qu'il composait des homélies et des sermons dont les évêques faisaient usage pour l'instruction de leurs peuples. Il mourut à Marseille, vers l'an 484, âgé d'environ quatre-vingt-dix ans. Parmi les ouvrages qui nous restent de lui, on cite le traité de la *Providence de Dieu*, plein de réflexions solides, d'idées touchantes et justes ; un traité *contre l'avarice* et quelques lettres. Le style de Salvien est noble, élégant et pathétique. Le Martyrologe de France le nomme sous le 22 juillet, mais on ne lui rend aucun culte, pas même à Marseille.

SALVIN (saint), *Salvinus*, évêque de Verdun, était honoré dans le monastère des religieuses de Saint-Maur, où se gardaient ses reliques.

SANCTULE, *Sanctulus*, prêtre de Norcia en Italie, qui florissait dans le VIe siècle, était d'une grande piété, quoiqu'il fût peu savant. Saint Grégoire le Grand loue ses vertus, et Fleury, dans son Histoire ecclésiastique, lui donne le titre de saint.

SANUDAS (saint) fut le maître de saint Bisoës, solitaire en Egypte, et il est qualifié saint dans les ménées des Grecs, le 30 juillet, à l'occasion de son disciple, qui est nommé en ce jour.

SARA, épouse du jeune Tobie, était fille de Ra-

guel et d'Anne, de la tribu de Nephtali, et avait été mariée sept fois à des hommes que le démon avait tués, la nuit même de leurs noces, lorsqu'ils allaient consommer le mariage dans les transports d'une luxure brutale, et non pour remplir les vues de l'auteur de l'union conjugale. Lorsque Tobie, accompagné de l'ange Raphaël, arriva chez Raguel, dont il était parent, connaissant le sort des premiers époux de Sara, il redoutait son alliance, que l'ange lui proposait; mais celui-ci calma ses craintes, et le mariage se fit heureusement. Sara devint mère d'une nombreuse famille. Elle est honorée comme sainte à Pavie.

SARASIN (saint), *Saracenus*, martyr en Espagne, avait reçu au baptême le nom de Dominique. Les Maures s'étant emparés de sa personne à Sincamas, ville du royaume de Léon, le retinrent captif pendant deux ans et demi, essayant de lui faire abjurer la religion chrétienne; mais, voyant l'inutilité de leurs efforts, ils le mirent à mort l'an 974. Les biens qu'il possédait à Zamora furent adjugés, par Bermond II, roi de Léon, à l'église de Saint-Jacques de Compostelle.

SATURNE, prêtre d'Auxerre, alla au-devant du corps de saint Germain, son évêque, lorsqu'on le rapportait de Ravenne. Il florissait au milieu du ve siècle, et il est nommé saint dans le catalogue des personnages inhumés dans l'église de Saint-Germain.

SATURNIN, évêque de Die, est nommé saint par les frères de Sainte-Marthe.

SAUVIE (saint), *Sylvius*, est patron d'une église en Berri.

SAVIONE (sainte), dont on ne connaît que le nom, est appelée en latin *Sabiona*.

SAZAN (saint), frère de saint Aïzan, roi d'Ethiopie, fut converti avec son frère par saint Frumence, apôtre des Ethiopiens. Lorsque Aïzan, qui était l'aîné, monta sur le trône, il s'associa Sazan, et ils gouvernèrent ensemble le royaume avec un concert admirable. L'empereur Constance, qui en voulait à saint Frumence, parce que celui-ci était uni de sentiments avec saint Athanase, écrivit aux deux princes pour leur demander qu'ils livrassent le saint évêque entre les mains de Georges, patriarche intrus d'Alexandrie; mais ils traitèrent cette lettre avec le mépris qu'elle méritait, et ils la firent passer à saint Athanase, qui l'inséra dans son Apologie à Constance. On ignore en quelle année mourut saint Sazan, qui est honoré chez les Ethiopiens sous le nom de saint Atzbéha.

SAZANNE (saint), martyr en Perse, souffrit dans le pays des Huzites, vers l'an 343, pendant la persécution du roi Sapor II.

SCAPILLON (saint), prêtre du diocèse d'Autun, florissait au commencement du vi^e siècle. Il était parent de saint Germain, évêque de Paris, dont il fut le premier maître, et qu'il forma aux sciences et à la piété. Il a le titre de saint dans la Vie de son illustre élève.

SCARPATHE (saint), *Scarpathes*, était honoré autrefois à Saint-Victor de Paris.

SEBASTE (saint), *Sebastus*, est honoré dans une église du Berri.

SEBASTIEN (saint), *Sebastianus*, martyr de la légion thébéenne, dont le corps fut découvert à Fossano en Piémont, le 2 janvier 1427, avec celui de saint Alvier, son compagnon, n'est connu que par l'inscription trouvée auprès de son corps.

SEBASTIEN BARRADAS, jésuite portugais, s'illustra par ses prédications, qui lui méritèrent le titre d'*apôtre* du Portugal. Ses vertus égalaient ses talents, et il mourut, en odeur de sainteté, à Lisbonne, l'an 1615, étant âgé de soixante-treize ans. Parmi ses ouvrages, on cite son Itinéraire des israélites d'Egypte dans la terre promise, et sa Concordance des Evangiles.

SEBASTIEN KIMURA, martyr au Japon, fut le premier chrétien de sa nation à qui l'on conféra la dignité sacerdotale. Arrêté pendant la persécution de l'empereur Xogun, il fut conduit à Nangazacki et brûlé vif, avec le P. Charles Spinola, jésuite, le 2 septembre 1622.

SEDAT, *Sedatus*, auteur d'un sermon sur les calendes de janvier et d'une homélie sur l'Epiphanie, est nommé saint dans les manuscrits qui renferment ces deux ouvrages. Il mourut vers l'an 600.

SEGAL (saint) est patron d'une église dans le diocèse de Quimper.

SEGONDIN (saint), *Secundinus*, n'est connu que par ce qu'en a écrit Gayfier, moine du Mont-Cassin.

SENAN (saint), solitaire au pays de Galles, en Angleterre, a donné son nom à plusieurs églises.

SENECIEN, second évêque de Bourges, florissait sur la fin du IIIe siècle, et il fut inhumé dans l'église de Sainte-Croix. Robert de Langres et les frères de Sainte-Marthe lui donnent le titre de saint.

SENENTINE (sainte), *Senentina*, est invoquée dans les anciennes litanies anglaises, publiées par Mabillon.

SENESE (saint), *Senesius*, fut inhumé dans l'église de Saint-Pierre de Lucques, où l'on trouva son corps en 1513, avec ceux de saint Rosnée et du bienheureux Avertain. — Il paraît différent d'un autre saint Sénèse dont le corps fut porté à *Richenauve*, l'an 829.

SENET (saint) est patron d'une église au diocèse de Luçon.

SENIEUR (saint), *Senior*, fut, selon quelques auteurs, évêque de Pise en Toscane, dans le ve siècle, et eut quelque temps pour disciple saint Patrice d'Irlande.

SENUPHE (saint), *Senuphius*, solitaire en Egypte, est mentionné dans les actes des martyrs saint Jean et saint Cyr.

SEPTIME (saint) est honoré dans le Vivarais.

SEQUOHARD (saint) est honoré près de Saint-Quentin.

SERANS (saint) est honoré *dans le diocèse de* Vannes.

SERECIN (saint), *Serecinus*, est invoqué dans les anciennes litanies d'Angleterre.

SEREIN (saint), *Serenus*, est honoré à Namur avec le titre de chorévêque.

SERENE (sainte), *Serena*, était originaire d'Aquitaine et fut, à ce que l'on croit, *compagne* de sainte Péchinne. Elle florissait dans le vi^e siècle, et elle est honorée à l'Esterp.

SERGE (saint), martyr à Trieste, est honoré dans cette ville.

SERIDON ou SERIDE, *Seridon*, abbé en Palestine, florissait sur la fin du ve siècle et eut pour disciples les bienheureux Dorothée et Dosithée. Il a donné son nom à un monastère près de Gaze et à une église de Rome. Son portrait à fresque se voyait dans l'église de Sainte-Sophie à Constantinople, à côté de ceux de saint Antoine et de saint Ephrem.

SERLON, moine, naquit à Vaubadon, près de Bayeux, et il quitta le monastère de Cérisi, où il avait fait ses vœux et qui appartenait à l'ordre des Bénédictins, pour passer, par le motif d'une plus grande perfection, dans l'Abbaye de Savigny, dans le diocèse d'Avranches. Il en fut élu abbé en 1140, et en 1147 s'étant rendu au chapitre général de Cîteaux, où se trouvaient le pape Eugène III et saint Bernard, il réunit à l'ordre des Cisterciens son abbaye et les monastères qui en dépendaient, tant en France qu'en Angleterre. Il se démit ensuite de sa dignité six ans après, et se retira à Clairvaux, où saint Bernard venait de mourir, et il y passa le reste de sa vie en simple religieux. Il mourut saintement l'an 1158, après s'être distingué non seulement par ses vertus, mais aussi par sa science et par son talent pour la prédication. Il a laissé des *sermons*, un recueil de *Pensées morales* et quelques ouvrages non encore imprimés.

SERVAND (saint), évêque d'Yrie, en Espagne, siége qui a été transféré à Compostelle, est honoré

à Saint-Estève de Rib-de-Sil, où sont ses reliques.

SERVANT (saint), évêque d'Eause, florissait dans le IVe siècle et mourut après vingt-trois ans d'épiscopat.

SERVAT (saint), *Servatus*, martyr, est honoré à Trieste.

SERVIN (saint), *Servinus*, est patron de Labarde, dans l'ancien diocèse de Sarlat.

SERVY (saint), *Servius*, est patron d'une paroisse dans l'ancien diocèse de Sarlat.

SEVERE (saint), martyr à Rome, souffrit sous Claude II dit le Gothique, vers l'an 269, comme on l'apprend par une inscription qui fut trouvée avec son corps, en 1739, dans le cimetière des saints Thrason et Saturnin, sur la voie *Salaria*.

SEVERINE (sainte) a donné son nom à un archevêché dans le royaume de Naples, qui porte le nom de *Sancta-Severina*, ainsi que l'église métropolitaine.

SEVIC (saint) était patron d'un prieuré de Taillebourg, dans l'ancien diocèse de Saintes.

SIBRAND (le bienheureux), abbé de Mariengarten, de l'ordre de Prémontré, mourut vers l'an 1180.

SICAIRE (le bienheureux), *Sicarius*, était moine de Carbomblane, monastère de l'ordre de Cîteaux, situé dans le diocèse de Bordeaux.

SIDIEN (saint) est patron d'une église qui dépendait de Marmoutier, dans le diocèse de Luçon.

SIDOINE (saint), évêque de Passaw, mentionné dans la Vie de saint Virgile, évêque de Salzbourg, qu'il accompagna dans ses courses apostoliques, sur les bords de la Drave et du Danube, florissait après le milieu du 8e siècle.

SIDOINE (saint), dont le corps fut levé de terre dans le Xe siècle, était moine de l'abbaye de Lagny, dans le diocèse de Paris.

SIERE (saint), *Sierus*, a donné son nom à une fontaine du Val-Mazarin, près de Girgenti en Sicile.

SIGINNON (saint), *Seginnonus*, est honoré dans le diocèse de Quimper, en Bretagne.

SIGISMOND, abbé d'Hirsauge, dans le Wurtemberg, est nommé comme bienheureux dans quelques calendriers d'Allemagne, sous le 24 janvier.

SIGOLIN (saint), *Sigolinus*, abbé de Stavelo, florissait sur la fin du VIIe siècle et mourut en 695.

SILVESTRE HIEU (le vénérable), catéchiste tongkinois, fut incarcéré pendant la persécution de Minh-Ménú, roi de Cochinchine. Après avoir passé vingt mois en prison, il eut la tête tranchée, à l'âge de cinquante ans, le 28 avril 1840.

SIMAURE (saint), *Simorus*, est patron d'une église paroissiale dans le diocèse de Luçon et d'un ancien prieuré dans la Saintonge, lequel dépendait de Saint-Jean-d'Angély.

SIMEON NOE (le bienheureux), enfant et martyr, était catéchumène, lorsqu'il fut mis à mort par son père, juif de Prague, qui était furieux de voir que son fils allait embrasser le christianisme. Siméon n'avait que onze ans, lorsqu'il versa son sang pour la foi en 1694.

SIMILIEN (saint), abbé de Taurac en Bretagne, était honoré autrefois dans cette province.

SIMON, moine de Riéval dans le comté d'York, en Angleterre, était d'une famille illustre et possédait de grands biens, qu'il quitta en 1134 pour embrasser l'état monastique. Il devint le modèle de la communauté, comme nous l'apprenons par le biographe de saint Aëlred. Celui-ci était alors moine de la même abbaye, et il ne se lassait point d'admirer son recueillement et son union avec Dieu. Il aimait tellement le silence qu'il ne parlait jamais qu'à ses supérieurs, toujours en peu de mots, et pour des raisons graves. Son extérieur n'avait cependant rien d'austère et il se faisait chérir non-seulement par ses vertus, mais aussi par les plus belles qualités du cœur et de l'esprit. « La vue de son humilité confondait mon orgueil, » dit saint Aëlred, « et me faisait rougir de l'immortification de mes sens. La loi du silence... m'empêchait de lui parler, de propos délibéré; mais un mot m'étant échappé, une fois, par inadvertance, je m'aperçus, à l'air de son visage, du déplaisir que lui avait causé cette infraction à la règle, et je me jetai à ses pieds, pour lui témoigner le repentir de ma faute. Il m'y laissa quelque temps, pour me la faire expier, et quoiqu'elle fût involontaire, jamais je ne me la suis pardonnée. » Simon passa huit ans dans le monastère et il y mourut l'an 1142, en prononçant ces paroles : *Seigneur, mon Dieu, je chanterai éternellement votre miséricorde*, et il répéta trois fois ces deux derniers mots. Le biographe de saint Aëlred donne à Simon le titre de saint religieux.

SIMON HOAI-HOA (le vénérable), catéchiste cochinchinois et martyr, naquit sur la fin de l'année 1775, de parents infidèles ; mais il était encore très-jeune, lorsqu'il embrassa le christianisme, avec sa mère et sa sœur. Il fut élevé dans le collége de la mission et il fit tant de progrès dans la vertu et dans la science, qu'il fut ensuite promu à la dignité de premier catéchiste de son district, et il en remplit les fonctions avec une intelligence et un zèle admirables. S'étant marié, il devint père d'une nombreuse famille à laquelle il inspira ses sentiments de piété envers Dieu et de charité envers le prochain. Il consacrait une partie de sa fortune, qui était considérable, à d'abondantes aumônes, et sa maison était toujours ouverte aux prêtres persécutés. Pour avoir un accès plus facile auprès des païens, il avait étudié la médecine, qu'il exerçait avec une grande réputation d'habileté. Il avait près de soixante-cinq ans, lorsqu'il fut arrêté, le 15 avril 1840, et conduit dans le chef-lieu de la province de Quang-Tri, où on le chargea d'une cangue et de plusieurs chaînes. Il fut ensuite transféré à Hué, ou le roi Minh-Ménh lui réservait les plus terribles épreuves. Ce prince ordonna aux mandarins de lui extorquer, par les tortures, un acte d'apostasie et des révélations sur les missionnaires. Il fut donc frappé de verges et horriblement meurtri. On le fit ensuite passer par le supplice des tenailles, tantôt froides, tantôt brûlantes, de manière que son corps n'était plus qu'une plaie, et il souffrait non-seulement avec patience, mais même avec joie. Les juges, le trouvant invincible, portèrent contre lui une sentence capitale, qui fut confirmée par le roi et exécutée le 12 décembre 1840. Avant de le conduire au supplice, on lui offrit sa grâce et la liberté, s'il voulait obéir au roi. *Je lui obéirai volontiers*, répondit-il, *en souffrant la mort, jamais en reniant ma foi*. Lorsqu'il fut arrivé au lieu de l'exécution, on lui présenta, une dernière fois, un crucifix et on le pressa vivement de le fouler aux pieds, tant on attachait d'importance à ce qu'il apostasiât ; mais Simon, fixant ses regards sur la sainte image, la vénéra par une inclination de tête et dit à haute voix : « O mon Dieu ! je vous supplie de me pardonner mes péchés. » Si tu ne veux pas marcher sur la croix, dit un mandarin, fais seulement un pas vers elle et tu es gracié. — Jamais! ce serait une apostasie. — Eh bien! prends seulement ce crucifix et jette-le loin de toi. — Non, mandarin. — Tu crains peut-être la vengeance de ton Dieu..... je vais moi-même fouler aux pieds cette image... Tiens, regarde si sa colère éclate. — Mon Dieu n'est pas pressé de punir ; l'éternité lui suffit bien pour avoir raison des profanateurs. » Un instant après sa tête tomba sous la hache du bourreau et resta trois jours exposée sur la place publique. Les fidèles donnèrent à son corps une sépulture honorable.

SIMPLICE (saint), évêque de Vienne, est invoqué dans les litanies de ce diocèse.

SINELLE (saint), *Sinellus*, abbé de Cluin-Inys en Irlande, florissait après le milieu du VIe siècle. Il est nommé saint dans la Vie de saint Colomban, qui avait été son disciple.

SINIEUX (saint) est patron d'une église dans le diocèse d'Angoulême.

SIONE (saint), *Sionius*, fut martyrisé pour la foi par les Bulgares, vers l'an 900.

SISINNE, *Sisinnius*, prêtre et abbé en Palestine, était né en Cappadoce, de parents esclaves. Ayant été affranchi, il profita de sa liberté pour se mettre sous la conduite du bienheureux Elpide, son compatriote, qui habitait la montagne de Lina, près de Jéricho. Il s'appliqua à imiter ses vertus et principalement ses austérités. Il y avait sept ans qu'il vivait avec lui, lorsqu'il se retira dans un sépulcre où il passa trois ans, debout, sans jamais s'asseoir, et sans sortir une seule fois, toujours occupé à prier. Ayant fait un voyage dans sa patrie, il y fut ordonné prêtre. Il fonda ensuite deux communautés, l'une de moines et l'autre de vierges, qu'il gouverna, jusqu'à sa mort, dans les voies de la perfection. Il est cité avec éloge par Pallade, qui lui donne le titre de saint.

SIZIN (saint) est patron d'une église en Provence.

SOL (saint) est honoré dans l'ancien royaume de Navarre.

SOLAIRE (saint), *Solarius*, évêque de Strasbourg, florissait dans le VIIe siècle et fut le successeur de saint Valentin.

SOMBERGUE (sainte), *Sumberga*, religieuse du monastère de filles qui existait à Bobbio, est honorée dans cette ville où il se fit une translation de son corps, en 1483.

SOPHIE (sainte), *Sophia*, est honorée comme martyre avec Saint Marcion et sainte Eunomie.

SOPHIE (la bienheureuse), compagne de sainte Mechtilde de Spanheim, alla s'enfermer avec elle dans son ermitage et partagea son genre de vie, s'exerçant, sous sa direction, aux exercices les plus parfaits de la vie religieuse. Elle mourut saintement après le milieu du XIIe siècle.

SOPHRONIE (sainte), *Sophronia*, est honorée à Tarente.

SOSANDRE (saint), *Sosander*, martyr à Ancyre en Galatie, est mentionné dans les actes de saint Théodote le Cabaretier.

SOUCIN ou CELSIN (saint), *Celsinus*, évêque de Toul, florissait dans le Ve siècle.

SOULINE (sainte), *Sulina*, est patronne d'une paroisse près de Saint-Pierre de Surgères en Saintonge.

SPERE (sainte) était honorée au monastère de Saint-Clément de Metz avec le titre de vierge. Son corps s'y gardait dans une châsse avec celui de sainte Aprince, et en 1142, on mit aussi dans la même châsse, à côté des deux saintes, le corps de saint Legome, évêque de Metz.

SPONSARE ou SPONSAIRE (sainte) est honorée comme martyre à Saint-Riquier, et la tradition du pays porte qu'elle était compagne de sainte Macre.

STACE (saint), *Stacius*, confessa la foi à Carthage pendant la persécution de Dèce, au milieu du IIIe siècle.

STANISLAS HOSIUS, naquit à Cracovie en 1504 et fut élevé en Italie. Retourné dans sa patrie, il devint successivement secrétaire du roi de Pologne, chanoine de Cracovie, évêque de Kulm et enfin évêque de Warmie. Le pape Pie IV l'ayant chargé d'une négociation près de l'empereur Ferdinand Ier, ce prince fut si charmé de son esprit, de son éloquence et de ses vertus, qu'il lui dit un jour en l'embrassant : « Je ne puis résister à un homme dont la bouche est le temple et la langue l'oracle du Saint-Esprit. » L'affaire qu'il traitait avec l'empereur était la continuation du concile de Trente, et il obtint tout ce qu'il voulut. Pie IV l'en récompensa par le chapeau de cardinal, qu'il n'accepta que malgré lui. Ce même pape le chargea ensuite d'aller rouvrir le concile de Trente en qualité de légat. Après la clôture de cette auguste assemblée, il retourna dans son diocèse de Warmie, et il s'y acquit une si grande réputation par son zèle et par ses écrits, que Grégoire XIII l'appela à Rome et le fit pénitencier de l'Eglise romaine. Il était âgé de soixante-seize ans lorsqu'il mourut en odeur de sainteté à Caprarola, l'an 1579. Il fut surnommé par les catholiques la colonne de l'Eglise et l'Augustin de son siècle. Les protestants n'eurent pas d'adversaire plus redoutable et c'est contre eux qu'il écrivit ses principaux ouvrages, lesquels ont été traduits en plusieurs langues. Les plus connus sont : *Confession catholique de la foi chrétienne*, *De la communion sous les deux espèces*, *Contre le mariage des prêtres*, *Qu'il ne faut pas célébrer la messe en langue vulgaire*, et des lettres.

SUANES (saint), confesseur en Perse, était un homme riche et puissant qui avait mille esclaves. Vararanes V, roi de Perse, fils et successeur d'Isdegerde, continuant la persécution suscitée par son père, le fit comparaître devant lui pour essayer de lui faire abjurer le christianisme; mais le trouvant inébranlable dans son attachement à la foi, il changea de conversation et le questionna sur sa famille. Lui ayant demandé quel était le plus méchant de ses esclaves, Suanès le lui nomma. Le roi le fait venir aussitôt et le met à la tête de la famille de Suanès, lui ordonne d'épouser la femme de celui-ci et le soumet lui-même à son esclave jusqu'à ce qu'il ait abandonné la religion; mais cet indigne traitement ne fut pas capable de le faire apostasier, et il persévéra jusqu'à la mort dans sa fidélité à Jésus-Christ.

SUIBNEE (saint), *Suibnæus*, abbé de Hy en Ecosse, était autrefois honoré dans ce royaume.

SULPHURIN (saint), *Sulphurinus*, n'est connu que de nom.

SUMENE (sainte), *Sumena*, est honorée à Rome dans l'église de Cosmedin où le pape Calliste II mit une partie de ses reliques sous l'autel, lorsqu'il en fit la dédicace.

SUNAMAN (saint), neveu de saint Sigefride, apôtre de la Suède et évêque de Wexiow, fut massacré avec ses deux frères dans cette ville par des idolâtres sur la fin du Xe siècle, et il était autrefois honoré comme martyr en Suède.

SUNIVERGUE (sainte), *Suniverga*, est honorée comme vierge à Bobbio en Italie.

SURGUES (saint) est patron d'une église dans le pays de Gex.

SUSANNE (sainte), sœur de saint Elophe, de sainte Manne et de sainte Libaire, souffrit le martyre sous l'empereur Julien l'Apostat, sur les confins de la Champagne et de la Lorraine.

SYLVAIN, moine et disciple de saint Pacôme, avait été comédien avant d'entrer dans le monastère de Tabenne. Quoiqu'il se fût retiré dans cette solitude par le désir sincère d'expier ses fautes, sa conduite, dans le commencement, paraissait peu édifiante aux frères, parce qu'il ne se faisait pas scrupule de transgresser en plusieurs points la règle monastique et de faire bien des choses qui tenaient à son ancienne profession. Pacôme s'appliquait à le corriger par de sages remontrances; mais comme ce moyen produisait peu d'effet, il eut recours à la prière pour demander à Dieu sa conversion; et un jour qu'il lui représentait plus fortement qu'à l'ordinaire le compte qu'il aurait à rendre à Dieu pour les grâces dont il abusait, il parvint à toucher son cœur. Dès lors Sylvain se montra tout différent de ce qu'il avait été et il s'accusait publiquement d'avoir vécu trop longtemps d'une manière indigne du saint état qu'il avait embrassé. Quand les frères l'exhortaient à modérer ses larmes, il leur répondait : « Comment pourrais-je ne pas pleurer, lorsque je réfléchis à ma conduite passée et que je me rappelle la profanation que j'ai faite de ce qu'il y a de plus saint? N'ai-je pas lieu de craindre que la terre ne s'entr'ouvre sous mes pas, pour m'engloutir comme Dathan et Abiron? Souffrez donc que mes yeux versent continuellement des larmes pour expier la multitude innombrable de mes péchés. Quand je mourrais

de douleur, ce serait encore trop peu pour apaiser la justice divine que j'ai si indignement outragée. » C'est dans ces dispositions qu'il passa les huit dernières années de sa vie, et il fit de si grands progrès dans la perfection, qu'il mérita d'être cité comme un modèle de pénitence et de ferveur. Il mourut vers le milieu du IVe siècle, et Pacôme apprit, par révélation, qu'il était allé jouir dans le ciel de la bienheureuse immortalité.

SYMMAQUE, sénateur et patrice de Rome, était père de sainte Galle et de Rusticienne. Cette dernière, qui était la personne la plus accomplie de son siècle, épousa le philosophe Boèce, premier ministre de Théodoric, roi d'Italie. Symmaque eut part à la faveur dont son gendre jouissait auprès du prince; mais il partagea aussi sa disgrâce. Arrêtés l'un et l'autre et renfermés dans le château de Pavie, ils furent accusés de haute trahison. L'accusation était calomnieuse, et ceux qui l'avaient intentée ne purent la prouver; ce qui n'empêcha pas que Symmaque ne fût condamné à la peine capitale, l'an 524. Boèce fut aussi exécuté l'année suivante; mais Théodoric ne leur survécut pas longtemps. Un jour qu'on lui servait à table un grand poisson, il s'imagina voir dans la tête de cette bête la figure de Symmaque, qui demandait vengeance contre lui. Saisi de frayeur, il allait perdre connaissance lorsqu'on le porta sur son lit, et il mourut quelques jours après. Pierre *de Natalibus* donne à Symmaque le titre de saint et de martyr. Canisius et Ferrari font la même chose.

SYNCHE (sainte), *Syneca*, était autrefois honorée en Irlande.

SYR (saint), *Syrus*, anachorète en Egypte, était un homme d'une vie austère et d'une éminente sainteté. S'étant mis en route pour aller visiter saint Anub, il trouva sur les bords du Nil saint Isaye et saint Paul, deux autres anachorètes, qui allaient aussi faire visite à Anub. Comme ils n'avaient aucun moyen de traverser le fleuve, ils prirent la résolution de s'adresser à Dieu afin que sa bonté vînt à leur secours par un miracle. Isaye et Paul dirent à saint Syr : « Père, demandez à Dieu la grâce de nous faire traverser le fleuve, il ne vous la refusera pas. » Le saint se mit à genoux et se prosterna la face contre terre : ses deux compagnons en firent autant. A peine leur prière était achevée, qu'ils virent un bateau qui n'était conduit par personne et qui venait vers eux. Lorsqu'il se fut arrêté sur la rive, ils s'y placèrent, et il remonta le cours du Nil avec une telle rapidité, qu'ils firent en une heure trois journées de chemin. Après être débarqués, ils suivirent le chemin qui conduisait au monastère d'Anub, et celui-ci vint à leur rencontre. Ils lui firent part du sujet de leur visite. « L'esprit de Dieu, » lui dirent-ils, « nous a révélé que vous mourrez dans trois jours, et nous sommes venus pour apprendre de vous les moyens par lesquels vous vous êtes élevé à la perfection. Que votre modestie ne vous empêche pas de satisfaire à notre question; car vous nous devez ce récit afin que nous puissions vous imiter. » Anub leur donna les détails qu'ils désiraient, et le troisième jour, il alla dans le ciel recevoir la récompense de ses vertus. Quant à Syr, il retourna dans sa solitude, où il mourut vers la fin du IVe siècle.

SYRE (sainte), *Syra*, vierge, était sœur de saint Fiacre et florissait dans le VIIe siècle. Elle est honorée dans le diocèse de Meaux.

T

TABRACAS ou TRABATE (saint), *Tabra*, est nommé dans quelques calendriers sous le 30 octobre.

TADEC (saint), *Tadecus*, abbé de Landevenec en Bretagne, est honoré comme martyr.

THADEE LIEOU (le vénérable), prêtre chinois et martyr, sortait d'une famille distinguée. Il exerçait saintement les fonctions de missionnaire dans la province du Sutchuen, lorsqu'il fut arrêté en 1821, et pendant deux ans il eut à subir de cruels tourments soit dans les cachots, soit devant les tribunaux; mais rien ne put triompher de son attachement à la foi chrétienne dont il était le digne ministre. Comme on lui faisait un crime d'observer une religion proscrite par les lois, il répondit : *Je l'observe depuis mon enfance et je l'observerai jusqu'à ma mort. Cette religion est la seule vraie, la seule qui puisse sauver les âmes.* Dans ses interrogatoires, il se bornait, pour toute réponse, à démontrer à ses juges l'excellence de cette religion, les exhortant à l'embrasser eux-mêmes. Un jour qu'on lui présentait la croix pour qu'il la foulât aux pieds, il la prit entre ses mains et la baisa avec un profond respect. Comme il persévérait dans son refus d'apostasier, on lui déclara qu'il serait condamné à la strangulation ou à un exil perpétuel. On en référa à l'empereur, qui ordonna qu'il fût étranglé. La sentence fut exécutée le 30 novembre 1823. Les fidèles, témoins de son supplice, furent très édifiés de sa résignation, de son calme et de sa piété. Ils enlevèrent son corps et l'inhumèrent près des tombeaux des autres martyrs qui avaient souffert les années précédentes dans la même province.

TAIAC (saint) était patron d'un ancien monastère du diocèse de Quimper.

TAIE (sainte) est honorée aux Ursulines de Paris, où il y avait une de ses reliques.

TANCREDE (saint), honoré en Angleterre, fut inhumé dans l'église abbatiale de Thorney dans le comté de Cambrigde.

TAPAREL, *Taparellus*, religieux de l'ordre de Saint-Dominique, florissait dans le XVe siècle; son corps est sous l'autel d'une église de Savillan en Piémont, où on l'honore avec le titre de bienheureux.

TARILE (saint), *Tarilus*, prêtre, est honoré à Zara près de Venise.

TATONA (sainte), vierge et martyre en Perse, était de Beth-Séleucie, et fut exécutée pour la foi chrétienne près de la ville de Burchata, avec sainte Mama et deux autres, vers l'an 344, pendant la grande persécution du roi Sapor II.

TERCE (saint), *Tertius*, est mentionné dans l'Epître aux Romains, comme ayant été, dans cette circonstance, le secrétaire de saint Paul.

TÉRENCE (saint) est honoré à Constantinople avec saint Publius et un autre.

TERENCE (sainte), *Terentia*, est honorée en Berri.

TERETHIEN (saint), *Terethianus*, était patron d'un ancien monastère dans le diocèse de Quimper.

TERIDE (saint), *Tigridius*, prêtre, était neveu de saint Césaire d'Arles. Il florissait vers le milieu du VIe siècle.

TERNACE, *Ternatius*, évêque de Besançon, a laissé des Annales. Il a le titre de bienheureux.

THALELEE, surnommé *Ericlaute*, parce qu'il pleurait toujours, était un moine originaire de Cilicie, qui vivait sur la fin du Ve siècle. Pendant les soixante ans qu'il passa dans la solitude, il ne cessait de répéter, en versant des larmes : *Ce temps nous a été donné pour faire pénitence; si nous ne l'employons pas bien, Dieu nous en demandera un compte rigoureux.* Il est mentionné par Jean Mosch dans le *Pré spirituel.*

THARIAL (saint) est patron d'une église dans le diocèse de Saint-Malo en Bretagne.

THATEE (saint), *Tatheius*, a été honoré pendant plusieurs siècles en Irlande.

THEAT (saint), est patron d'une église dans le pays de Cornouailles en Angleterre.

THECRET (saint), *Theocritus*, évêque de Bourges, florissait dans la première partie du IVe siècle, et mourut vers l'an 330.

THEGONET (saint) est patron d'une paroisse dans l'ancien diocèse de Léon en Bretagne.

THEODICE (sainte), *Theodica*, était originaire de Bonnebourg dans la Hesse : elle mourut à Mersbourg dans la Misnie, et son corps fut inhumé dans l'église de Saint-Pierre, où il est honoré de temps immémorial.

THEODIS (sainte) est patronne d'une des chapelles souterraines de l'église de Saint-Honorat d'Arles.

THEODORE (saint), évêque de Marseille, succéda à Emétère vers l'an 574. Son épiscopat fut traversé par de nombreuses tribulations que lui suscitèrent les gouverneurs de la Provence, surtout l'un d'eux, nommé Dyname. Ce dernier poussa les choses si loin, que Théodore fut contraint de se réfugier auprès de Childebert II ; mais, pendant qu'il se rendait près de ce prince, il fut arrêté par l'ordre du gouverneur, qui ne le relâcha qu'après l'avoir accablé de mauvais traitements. Plusieurs partis divisaient la ville de Marseille, qui appartenait par moitié aux rois Childebert II et Gontran, et plusieurs membres du clergé, à la tête desquels étaient les prêtres Anastase et Procule, s'étaient joints à Dyname contre leur évêque. Il venait d'être rétabli sur son siége par ordre de Childebert, lorsque Gontran, auprès duquel on l'avait calomnié, se le fit amener chargé de chaînes, comme un criminel. Théodore n'eut pas de peine à lui prouver son innocence, et il fut renvoyé absous. Il n'y avait qu'un an qu'il se trouvait rétabli sur son siége, lorsqu'en 582, l'apparition d'un Gondeband, qui se disait fils de Clotaire Ier, attira une seconde fois à l'évêque de Marseille l'indignation de Gontran; et quoiqu'il n'eût rien fait que par les ordres de Childebert, son souverain légitime, il fut jeté dans un cachot. Saint Grégoire de Tours rapporte que, pendant sa détention, un globe de lumière ayant paru sur sa tête, ce phénomène miraculeux effraya le comte qui le gardait, et lui inspira d'autres sentiments à son égard. Conduit devant Gontran, il lui prouva qu'il n'avait nullement favorisé le parti de Gondebaud; mais ce prince, au lieu de lui rendre la liberté, l'envoya à Childebert, son neveu, pour qu'il en disposât à sa volonté, et celui-ci le renvoya avec honneur à son église. Le même saint Grégoire nous apprend que quand Théodore passa par Trèves pour se rendre en Austrasie, les démons eux-mêmes publièrent ses louanges. Gontran, toujours prévenu contre lui, l'accusa d'avoir trempé, par voie de conseil, dans l'assassinat du roi Chilpéric, son frère, et il voulait le faire condamner par les évêques assemblés en concile à Mâcon. Childebert prit si fortement la défense de Théodore, que Gontran lui permit de venir au concile, non comme accusé, mais comme évêque ayant droit de siéger avec les autres prélats. Au retour d'un second voyage qu'il venait de faire à la cour d'Austrasie, Théodore trouva son diocèse atteint de la peste, et il se retira à l'abbaye de Saint-Victor, où il s'efforça d'apaiser la colère de Dieu par ses prières, ses veilles et ses jeûnes ; et c'est à leur efficacité qu'on attribua la cessation du fléau. Le pape saint Grégoire le Grand, qui l'honorait d'une estime particulière, le chargea de plusieurs affaires concernant l'Eglise des Gaules, et notamment pour qu'on n'employât pas la force pour amener les Juifs au baptême. Il mourut vers l'an 594 et eut pour successeur saint Sérène. On croit qu'il est auteur des Actes de saint Defendant, martyr, dont il avait découvert le corps et dont il fit la translation dans une église qu'il lui avait dédiée. Quoiqu'on ne lui rende aucun culte à Marseille, il est nommé dans le Martyrologe de France, le 2 janvier.

THÉODORE DE PHERME, abbé en Egypte, se rendit recommandable par sa grande humilité, et il est mentionné avec éloge dans la Vie des Pères.

THEODORE (saint), prédicateur évangélique en Espagne, est honoré à Compostelle.

THÉODORE Ier, *Theodorus*, pape, était né à Jérusalem et succéda en 642 à Jean IV. Il se rendit recommandable par sa douceur, son humilité et ses autres vertus. Il montra beaucoup de zèle pour la foi et accueillit avec de grands égards saint *Maxime*, persécuté par les partisans du monothélisme. Il tint à Rome contre cette même hérésie un concile où furent condamnés Pyrrhus et Paul, patriarches de Constantinople. C'est le dernier pape que les évêques aient appelé frère, et le premier à qui on ait donné le titre de souverain pontife ; mais ce nom nouveau n'ajoutait rien à l'autorité du saint-siége, telle qu'elle avait été exercée par ses prédécesseurs depuis saint Pierre. Théodore mourut saintement le 13 mai 649, et plusieurs modernes lui donnent le titre de saint.

THEODORE LE MANSUR fut exilé par l'empereur Léon l'Isaurien, à cause de son attachement au culte des saintes images, et mourut vers l'an 740. Il est appelé saint par le P. Pagi.

THÉODORET, *Theodoretus*, évêque de Cyr en Syrie, naquit à Antioche, vers l'an 393, d'une famille distinguée, qui le consacra à Dieu dès son enfance. Il était encore très-jeune lorsqu'il se retira dans un monastère, près d'Apamée, après avoir distribué aux pauvres les biens considérables dont il avait hérité par la mort de ses parents. Il n'avait que trente ans lorsqu'on l'éleva, malgré lui, sur le siége épiscopal de Cyr. Ce diocèse, qui renfermait huit cents églises ou paroisses, était un des plus pauvres de la province ; et, quoique les revenus de Théodoret fussent peu considérables, il trouvait le moyen de soulager les pauvres, de décorer les temples du Seigneur, et de faire construire des ouvrages d'utilité publique, qui contribuèrent à l'embellissement de sa ville épiscopale, tels que deux grands ponts, des bains publics, des fontaines et des aqueducs. Il y avait, parmi ses diocésains, des marcionites, des ariens et d'autres hérétiques qu'il ramena tous à la foi catholique. Son zèle ne se bornait point à son église : il alla prêcher à Antioche et dans les villes voisines où il convertit des milliers d'hérétiques et de pécheurs. Comme il était lié d'amitié avec Nestorius, son compatriote, avant que celui-ci ne publiât ses erreurs, cette liaison lui inspira une trop grande indulgence pour cet hérésiarque, surtout dans les commencements; toutefois il décida le patriarche Jean d'Antioche à lui écrire pour l'engager à faire cesser les mauvais bruits qui couraient sur son compte. Quelque temps après, il écrivit contre les douze Anathématismes que saint Cyrille, patriarche d'Alexandrie, avait formulés contre Nestorius ; mais s'il prit la plume dans cette circonstance, ce fut moins pour défendre son ancien ami que pour combattre l'apollinarisme, qu'il croyait trouver dans certaines expressions de saint Cyrille, qui manquaient de clarté et qui lui paraissaient aussi manquer d'exactitude. Dans sa réfutation, intitulée le *Pentalogue*, il fit paraître trop d'aigreur contre le saint patriarche et dépassa les règles de la modération chrétienne. Il fut du nombre des évêques qui, entraînés par Jean d'Antioche, refusèrent de souscrire à la condamnation de Nestorius, prononcée en 431, dans le IIIe concile général de Nicée, et allèrent même jusqu'à excommunier saint Cyrille. Celui-ci ayant donné une exposition de sa foi, aussi claire qu'orthodoxe, dans une lettre adressée à Acace de Bérée, Théodoret le regarda comme catholique et prit

même son parti dans ses lettres à Alexandre d'Hiéraples, son métropolitain, et à Nestorius, qu'il lui coûtait de condamner, quoiqu'il fût loin d'approuver ses erreurs. Il eut une seconde fois le tort d'écrire contre saint Cyrille, qui avait attaqué les écrits de Théodore de Mopsueste ; mais cette discussion n'eut pas de suites graves, grâce à la modération dont saint Cyrille fit preuve dans cette circonstance, se contentant de relever quelques phrases, qui furent condamnées par le v° concile général de Constantinople, près d'un siècle après la mort de l'un et de l'autre. Théodoret, ayant attaqué Eutychès, s'attira la haine des eutychiens, qui le firent déposer dans le conciliabule d'Ephèse, et Théodose II, dit le Jeune, le confina dans son diocèse, sans lui permettre d'aller se justifier à Rome. En 450, il le relégua dans le monastère d'Apamée d'où il était sorti pour devenir évêque ; mais Marcien ne fut pas plutôt parvenu à l'empire, qu'il lui rendit la liberté de retourner dans son diocèse ; et il ne sortit de sa retraite que quand saint Léon le Grand lui commanda de se rendre au concile de Chalcédoine. Il obéit, et, dans la 7° session, tenue le 26 octobre 451, il présenta une requête pour qu'on examinât ses écrits et sa foi. Les Pères lui répondirent que cet examen était inutile et qu'il suffisait qu'il dit anathème à Nestorius, ce qu'il fit. Alors le concile déclara qu'il était catholique et digne de remonter sur son siége, et, l'année suivante, toutes les difficultés étant aplanies, il retourna à Cyr, où il mourut vers l'an 458, âgé d'environ soixante-cinq ans. Sa mémoire parut quelque temps obscurcie à cause des ménagements qu'il avait gardés envers Nestorius, non parce qu'il était partisan de ses idées, mais parce qu'il était attaché à sa personne ; car il fut l'un des principaux adversaires du nestorianisme. On ne peut disconvenir cependant que son amitié pour Nestorius ne lui ait fait commettre des fautes ; mais il les expia par la pénitence la plus édifiante ; et les partisans de cet hérésiarque, lorsqu'il l'eut connu à fond, n'eurent pas de plus zélés adversaires que lui. Il a d'ailleurs toujours été compté parmi les plus illustres Pères de l'Eglise, et il le mérite, non-seulement par ses éminentes vertus, mais aussi par son zèle pour la vraie foi, dont il ne dévia qu'à l'égard de saint Cyrille, sans pour cela tomber dans aucune hérésie formelle. Ses biographes nous apprennent qu'il mourut saintement, et nous savons d'ailleurs qu'il était autrefois honoré en Syrie. Quant à ses ouvrages, il a laissé des commentaires sur une grande partie de l'Ancien et du Nouveau Testament ; une histoire ecclésiastique, qui commence où finit celle d'Eusèbe et renferme l'espace de plus d'un siècle ; la *Philothée*, ou l'histoire des amis de Dieu, qui contient la biographie de trente Pères du désert ; des lettres au nombre de 146 ; différents ouvrages contre les hérétiques de son temps, tels que l'*Eraniste*, ou dialogue contre les eutychiens ; les fables des hérétiques, ou réfutation des anciennes hérésies ; les dix sermons sur la Providence, qui sont ce que l'antiquité chrétienne peut nous offrir de plus parfait sur cette matière ; les douze discours sur la guérison des préjugés des Grecs. Il avait aussi composé d'autres écrits qui ne sont point parvenus jusqu'à nous, tels que le *Pentalogue*, dont nous avons déjà parlé, le livre sur la Virginité, le livre contre Eutychès et Nestorius, le livre contre les Juifs, et quelques autres dont on ne connaît que les titres. Photius loue dans Théodoret la fécondité du génie, la pureté du langage, la clarté et l'élégance du style et le talent de s'exprimer toujours d'une manière appropriée au sujet qu'il traite ; le seul reproche qu'il lui fait, c'est d'user quelquefois de métaphores trop hardies.

THEODOSE III, dit l'Adramitain, empereur d'Orient, était né à Adramite en Natolie, et il y remplissait les fonctions de receveur des impôts, lorsqu'il fut porté sur le trône impérial par l'armée d'Anastase II, qui venait de se révolter, et qui le conduisit à Constantinople où il fut couronné en 716 par le patriarche de cette ville. La flotte, qui tenait encore pour Anastase, ayant été défaite, ce prince fut pris et renfermé dans un monastère. Un des premiers actes de Théodose fut le rétablissement, dans toute leur vigueur, des six premiers conciles généraux. Il y avait un an et demi qu'il régnait, lorsque les Arméniens et les Sarrasins, ayant proclamé empereur le général Léon d'Isaurie, marchèrent contre Théodose. Celui-ci, qui regrettait le repos dont il jouissait avant son élévation, et qui voulait éviter l'effusion du sang, céda volontairement la couronne qu'on lui avait imposée malgré lui, et se retira avec son fils, dans un monastère d'Ephèse, où il fut élevé au sacerdoce. Il mourut saintement vers le milieu du VIII° siècle.

THEODULE (saint), martyr à Alexandrie, souffrit avec plusieurs autres.

THEODULE, fils de saint Nil, suivit son père lorsque celui-ci quitta la cour et le monde pour se retirer au mont Sinaï vers l'an 390. Ils y pratiquèrent ensemble les exercices de la vie monastique. Il y avait plusieurs années qu'ils habitaient cette solitude lorsque les Sarrasins vinrent fondre sur les monastères du pays, massacrèrent un grand nombre de moines et emmenèrent prisonnier Théodule. Nil le rechercha de tous côtés et le retrouva enfin à Eleuze, chez l'évêque de cette ville, qui l'avait racheté et qui le lui rendit en mettant pour condition qu'il l'élèverait au sacerdoce ; ce qui fut accepté. On ignore de combien d'années Théodule survécut à son père, et ce qu'il devint après que la mort le lui eut ravi. Les Grecs lui donnent le titre de saint.

THEODULPHE (saint), prêtre, florissait sous le règne de Clovis, au commencement du VI° siècle. Son corps se garde dans le couvent des Dominicains de Trèves.

THEOMATE (sainte), vierge et martyre, était l'une des compagnes de sainte Ursule. Son corps fut découvert en Thuringe l'an 1240 et transféré au monastère de Fulcodesrode, dépendant de l'ordre de Citeaux.

THEON (saint), anachorète près d'Oxyringue en Egypte, vécut pendant trente ans dans une cellule, sans parler à personne. Tous les jours on voyait des malades qui se faisaient transporter à l'entrée de sa demeure. Le serviteur de Dieu, avançant la main par sa fenêtre, la posait sur leurs têtes, et leur donnait sa bénédiction ; la plupart s'en retournaient parfaitement guéris. Il était très-instruit, et savait, outre l'égyptien, les langues grecque et latine. Pallade, Rufin, Cassiodore et Sozomène lui donnent de grandes louanges. Les Grecs font mémoire de lui le 4 avril.

THEOPHANE, *Theophanes*, comte de Civita-Vecchia, est loué par saint Grégoire le Grand, pour ses œuvres de miséricorde. Galesinus lui donne le titre de saint et le nomme sous le 26 janvier.

THEOPHANE (saint), surnommé le Reclus, à cause de son genre de vie, n'est connu que parce qu'il convertit sainte Pausemne.

THEOPHANE (saint), chambellan de l'empereur Léon Porphyrogénète et martyr, ayant concouru à faire parvenir à l'impératrice Irène quelques images de saints, Léon le fit raser, fouetter publiquement et mettre en prison. Il mourut dans son cachot avant la fin du règne de ce prince, c'est-à-dire avant l'an 780.

THEOPHILE (saint), confesseur en Palestine, était l'un des trois chrétiens qui, en 307, furent condamnés par Urbain, gouverneur de la province, à se battre à coups de gantelet, comme des gladiateurs ; ce qu'ils refusèrent de faire, et ce refus leur attira

des tourments plus cruels, qu'ils subirent avec constance, comme on le voit dans l'Histoire ecclésiastique d'Eusèbe.

THERESE-MARGUERITE DU COEUR DE JESUS (la vénérable), carmélite déchaussée, naquit le 16 juillet 1746, à Arezzo, et sortait de l'illustre famille des Rédi. Après avoir été élevée dans le couvent de Sainte-Apollonie de Florence, elle entra, à dix-huit ans, dans celui de Sainte-Thérèse de la même ville, habité par des Carmélites déchaussées. Elle y fit ses vœux, les observa avec une fidélité admirable et mourut en odeur de sainteté le 7 mars 1770, n'étant pas encore âgée de vingt-quatre ans. La cause de sa béatification se poursuit à Rome, et elle est déjà très-avancée.

THERIN (saint), *Therinus*, mourut en paix et fut inhumé à Bosze, dit Mombritius, dans un fragment qu'il cite de ses actes; mais ce Bosze n'est pas connu.

THEVIS (saint) est patron d'une église en Normandie.

THIARMAIL (saint), *Thiarmailus*, évêque de Dol en Bretagne, était en même temps abbé du monastère de Saint-Samson. Il se choisit pour coadjuteur saint Turiaf, le plus illustre de ses disciples et lui laissa son siége. Il mourut vers l'an 733.

THIENTO (saint), abbé et martyr, était supérieur d'un monastère dans le diocèse d'Augsbourg, à l'époque où saint Ulrich était évêque de cette ville, c'est-à-dire au milieu du xe siècle. Lorsqu'il fut chargé du gouvernement de la communauté, elle ne se composait que de neuf religieux et se trouvait dans une grande décadence tant au spirituel qu'au temporel. Il la fit refleurir sous ce double rapport, et elle se trouvait dans un état prospère lorsqu'en 955 les Hongrois vinrent porter le fer et le feu dans cette partie de l'Allemagne. Lorsque ces barbares furent arrivés dans les environs du monastère, Thiento fit assembler ses religieux et engagea ceux qui ne se sentaient pas le courage de mourir pour Jésus-Christ à prendre la fuite. Ils suivirent ce conseil à l'exception de six, qui ne voulurent pas abandonner le saint abbé. Celui-ci, pour n'être pas témoin des profanations qui allaient être commises, quitta les lieux réguliers et se retira sur une éminence voisine. Les Hongrois, en pénétrant dans le monastère, furent étonnés de n'y trouver personne, et après l'avoir pillé, ils y mirent le feu. Apercevant ensuite les sept moines qui se préparaient tranquillement à la mort, ils se jetèrent sur eux et les massacrèrent. Les habitants des environs enterrèrent leurs corps, et l'on bâtit ensuite une chapelle sur leurs tombeaux.

THIETLAND (le bienheureux), abbé de Notre-Dame des Ermites, en Suisse, était frère de Burcard I, duc de Souabe, et naquit au commencement du xe siècle. Ayant renoncé au monde et aux grands biens qu'il y possédait, il se fit religieux à Ensidlen, et reçut l'habit des mains du bienheureux Evrard, abbé de ce monastère, qui n'eut pas plutôt connu son mérite et sa vertu, qu'il le fit son coadjuteur. Evrard étant mort en 958, Thietland fut choisi par les religieux pour lui succéder. Il fit confirmer par l'empereur Othon Ier le droit d'élection qui venait d'être concédé à l'abbaye. Après avoir gouverné six ans sa communauté, il mourut saintement l'an 963. Il a laissé des Commentaires sur les Epîtres de saint Paul.

THIOU ou THEODULPHE, prêtre du diocèse de Trèves, florissait dans le viie siècle, et il était honoré dans le couvent des Jacobins de cette ville le 1er mai.

THOMAS (saint), surnommé Salus, florissait dans le vie siècle, et était autrefois honoré à Antioche d'un culte public.

THOMAS DE CANTIPRÉ (le bienheureux), de l'ordre de Saint-Dominique, naquit en 1201, à Leuve, dans le Brabant, d'une famille noble, et alla faire ses études à Liége. A seize ans, il se fit chanoine régulier dans le monastère de Cantipré. Après avoir été élevé au sacerdoce, il exerça les fonctions du saint ministère. Des peines intérieures lui ôtant la paix de l'âme, il consulta sainte Lutgarde, qui calma ses scrupules, le consola et l'encouragea à continuer avec confiance et ferveur à travailler au salut des âmes. Il avait trente ans, lorsqu'il quitta son ordre pour entrer dans celui des Frères Prêcheurs, dont il prit l'habit à Louvain l'an 1232. Il alla ensuite étudier la théologie à Cologne, sous le bienheureux Albert le Grand. Devenu lui-même professeur de philosophie et de théologie, il enseigna à Louvain avec beaucoup de distinction. Ses supérieurs l'ayant chargé du ministère de la prédication, il se fit entendre dans les principales villes du Brabant et dans plusieurs provinces de France et d'Allemagne, produisant partout les fruits les plus salutaires. Il mourut vers l'an 1270. Plusieurs historiens lui donnent le titre d'évêque coadjuteur de Cambrai, mais d'autres prétendent qu'il ne fut pas revêtu de cette dignité. Les Bollandistes le mentionnent sous le 15 mai. Parmi les ouvrages qu'il a laissés, on cite les Vies de sainte Christine, de la bienheureuse Marguerite d'Ypres, de sainte Marie d'Oignies, de sainte Lutgarde et du bienheureux Jean, fondateur du monastère de Cantipré. Il a aussi composé un ouvrage intitulé : *Du bien universel* ou *des Abeilles*, et un autre qui est resté manuscrit et qui a pour titre : *De la nature des choses*.

THOMAS ou THOMASUCCIO (le bienheureux), franciscain, né en 1320, entra dans le tiers ordre de Saint-François en qualité de frère, et se distingua par sa grande abstinence et par un grand mépris du monde et de lui-même. Après avoir mené pendant trois ans la vie de reclus, il sortit de sa retraite, par l'ordre de Dieu, et parcourut la Toscane, alors révoltée contre Grégoire XI, pour lui prêcher la soumission au saint-siége. Ses discours produisaient d'autant plus d'effet qu'il était doué du don de prophétie et de celui des miracles, au rapport de saint Antonin. Il était âgé de cinquante-sept ans, lorsqu'il mourut à Foligny, le 15 septembre 1377.

THOMAS MORUS, chancelier d'Angleterre et martyr, naquit à Londres en 1480 et était fils d'un juge du banc du roi. Il cultiva les sciences avec succès dès sa jeunesse, et à l'étude des langues mortes et vivantes, il joignit celle des connaissances humaines cultivées de son temps. Henri VIII l'employa dans plusieurs négociations, et Thomas fit briller sa capacité pour les affaires, surtout dans les conférences pour la paix de Cambrai, tenues en 1529; aussi la charge de grand chancelier d'Angleterre lui fut donnée pour récompenser ses services; mais sa faveur ne fut pas de longue durée. Lorsque Henri, pour contracter mariage avec Anne de Boulen, eut rompu les liens qui l'unissaient à l'Eglise romaine, Thomas rendit les sceaux et se retira chez lui pour y vivre avec ses livres. Loin de le laisser en paix dans la retraite, le roi eut recours à toutes sortes de moyens pour lui arracher le serment de suprématie spirituelle que ce prince exigeait de ses sujets. On le mit en prison, on le priva de ses livres, et on aggrava les rigueurs de sa captivité par des procédés barbares. Ses amis, touchés de son triste sort et craignant tout pour l'avenir, lui représentèrent qu'il pouvait sans scrupule se ranger à l'opinion du parlement d'Angleterre. *Si j'étais seul contre tout le parlement*, répondit-il, *je me défierais de moi-même ; mais j'ai pour moi toute l'Eglise catholique, ce grand parlement des chrétiens.* Sa femme, le conjurant de se conserver pour ses enfants, dont il était le seul soutien : *Combien croyez-vous*, lui demanda-t-il, *que j'aie encore d'années à vivre ? — Plus de vingt ans*, répondit-elle. — *O ma femme ! voulez-vous donc que j'échange l'éternité contre vingt ans ?* Henri VIII, le voyant inébranlable, lui fit trancher la tête le 6 juillet 1535, à l'âge de cin-

quante-cinq ans. Il avait toujours été d'une piété solide, et il consacra à la prière le temps qui se passa entre sa condamnation et sa mort. La veille de son supplice, il écrivit à Marguerite, sa fille bien-aimée, une lettre dans laquelle il lui dit qu'il brûlait du désir de voir son Dieu, et que c'était pour lui un bonheur de mourir le lendemain, qui était l'octave du prince des apôtres et la fête de la translation de saint Thomas de Cantorbéry, son patron. Cette lettre était écrite avec du charbon sur un morceau de papier qu'il avait trouvé dans sa prison; car on lui refusait tout ce qui aurait pu adoucir sa détention. Lorsqu'il eut monté les degrés de l'échafaud, d'un pas ferme et avec un visage calme, il chanta le *Miserere* et prit la foule à témoin qu'il mourait pour la foi catholique, apostolique et romaine. Il a laissé un ouvrage intitulé *Utopie*, qui contient le plan d'une république où se trouvent des choses d'une exécution impossible; mais si une grande partie de son système est irréalisable dans la pratique, on y trouve des vues pleines de sagesse, qui respirent la vertu la plus pure et un grand zèle pour le bonheur des hommes. Il est aussi auteur d'une Histoire de Richard III, de celle d'Edouard V, d'une Réponse à Luther et d'un Dialogue qui a pour but de prouver qu'il ne faut pas fuir la mort lorsqu'il s'agit de mourir pour la foi. On a encore de lui des épigrammes et des lettres, le tout en latin.

THOMAS ABEL ou ABLE, chapelain de la reine Catherine, épouse de Henri VIII, était un saint prêtre, rempli de piété et de zèle. S'étant prononcé contre le divorce du prince, comme la religion et la justice lui en faisaient un devoir, ayant même publié un ouvrage contre le divorce que projetait Henri, ce prince ne lui pardonna pas ce trait de courage; mais ce qui mit le comble à la haine du tyran, c'est que Thomas ne voulut pas reconnaître sa prétendue suprématie sur l'Eglise d'Angleterre. Comme ce refus était regardé comme un crime de haute trahison, Henri le fit étrangler, éventrer et écarteler à Smithfield, l'an 1540.

THOMAS DE JESUS, religieux augustin et fondateur de la congrégation des Augustins déchaussés, naquit à Lisbonne vers la fin du XVe siècle, et appartenait à une famille distinguée. Etant entré dans l'ordre des Ermites de Saint-Augustin, il y établit, dans plusieurs couvents, une réforme très-austère. Ceux qui l'adoptèrent allaient nu-pieds et vivaient dans un recueillement perpétuel. Cette entreprise suscita à Thomas de Jésus bien des contradictions, même de la part des religieux de son ordre; mais il en triompha par le courage et par la patience. Ayant accompagné, en 1578, le roi Sébastien dans son expédition d'Afrique, il eut la douleur de voir périr ce bon prince à l'âge de vingt-cinq ans. Pour lui, il fut fait prisonnier et vendu à un marabout ou moine mahométan, qui, n'ayant pu lui faire abjurer le christianisme par les voies de la douceur, employa, pour y réussir, la prison et les tortures. C'est pendant sa captivité qu'il composa le livre intitulé les *Souffrances de Jésus-Christ*, ouvrage excellent, et qui décèle un grand serviteur de Dieu. L'ambassadeur de Portugal ayant brisé ses fers, loin de profiter, pour retourner dans sa patrie, de la liberté qui lui était rendue, il continua de rester en prison, afin de soulager deux mille chrétiens de différents pays qui gémissaient sous le plus dur esclavage, et auxquels il procurait des secours spirituels et temporels. Il leur consacrait tout l'argent qu'il recevait de sa sœur, la comtesse de Lénarès, ainsi que les secours que lui envoyaient les rois de Portugal et d'Espagne au rachat des captifs de ces deux nations, loin de l'employer à son usage personnel pour lequel ces secours étaient destinés. Il ramena à la foi chrétienne plusieurs apostats de marque, et en décida quelques-uns à souffrir généreusement le martyre. Il mourut en Afrique le 17 avril 1582, après avoir sanctifié par les plus héroïques vertus les six années qu'il avait passées dans une captivité qui, quoique volontaire sur la fin, n'en était pas moins pénible. La réforme qu'il avait établie s'affermissait pendant son absence et, à sa mort, elle comptait déjà un grand nombre de maisons, tant en Portugal qu'en Espagne. En 1567, saint Pie V avait associé les Augustins déchaussés aux priviléges des ordres mendiants.

THOMAS DE JESUS, carme déchaussé, qui, avant son entrée en religion, s'appelait Didace Sanche d'Avila, naquit à Baëça, dans l'Andalousie, vers l'an 1568, et entra, à dix-huit ans, au couvent de Valladolid. Il exerça dans son ordre les fonctions de prieur, de provincial et de définiteur général. C'est à lui que les Carmes doivent l'établissement de leurs maisons connues sous le nom d'Ermitages. Il avait tenté aussi l'établissement, dans son ordre, d'une congrégation destinée uniquement à la propagation de la foi chrétienne chez les infidèles; mais il n'eut pas la consolation de réussir dans cette entreprise d'une incontestable utilité. Il se rendit dans les Pays-Bas en 1609, et il y établit plusieurs couvents, entre autres l'Ermitage de la forêt de Narlagen, près de Namur. Il se trouvait à Rome lorsqu'il mourut, en odeur de sainteté, en 1626. Il a laissé plusieurs ouvrages en latin, dont l'un, qui réfute les juifs, les païens, les hérétiques et les églises grecques, était très-estimé d'Urbain VIII et de Benoît XIV.

THOMAS-ETIENNE BUSTON ou BUSTEN, jésuite anglais et missionnaire, naquit, en 1549, dans le diocèse de Salisbury, et entra dans la compagnie de Jésus, à Rome, l'an 1575. Lorsqu'il y eut terminé ses études théologiques, il partit pour les Indes à l'âge de vingt-neuf ans, et alla se fixer dans l'île de Salset, près de Goa, où les jésuites avaient une résidence et une mission. Après y avoir demeuré pendant cinq ans, il en devint supérieur et la gouverna, pendant quarante ans, avec tant de sagesse, que, lorsqu'il mourut à Goa, l'an 1619, il fut regretté de ses confrères et de son troupeau comme un père et comme un saint. Il a laissé une grammaire de la langue canarine, parlée sur la côte de Malabar, un catéchisme en langue indienne et un recueil de poésies pieuses, aussi en indien.

THOMAS FELTON, religieux de Saint-François de Paule, était fils de Jean Felton, gentilhomme anglais, qui fut mis à mort pour la religion catholique en 1570. Il mourut aussi pour la même cause, dix-huit ans après son père, et subit le dernier supplice le 28 août 1588.

THOMAS THIEN (le vénérable), martyr en Cochinchine, naquit dans la chrétienté de Trung-Quang, province de Quang-Binh. Devenu de bonne heure orphelin, il fut attaché, dès l'âge de huit ans, à la suite du P. Joseph Thô, prêtre anamite, qui, dans un rapport, fait de son élève le portrait suivant: « C'est un jeune homme d'une rare modestie; son attrait pour le silence et la solitude lui donne de l'éloignement pour les dissipations de son âge; doué d'un caractère grave et réfléchi, il montre une précoce maturité de jugement, sans rien laisser apercevoir de léger dans ses manières. » Le jeune Thomas se retirait souvent à l'écart pour se livrer à la prière ou à l'étude. Ses talents, ses vertus et ses belles qualités faisaient l'espérance de cette chrétienté. Il s'était appliqué depuis quelque temps à l'étude du latin, sous la direction d'un missionnaire, et il venait d'atteindre sa dix-huitième année, lorsqu'en se rendant à l'établissement que l'abbé Candali avait fondé à Diloan, il fut rencontré par les soldats du mandarin qui étaient venus pour arrêter ce missionnaire. On lui fit subir la question, pour le faire apostasier et ensuite pour lui arracher des renseignements sur les prédicateurs de la religion de Jésus. Mais comme il montrait une grande fermeté, on le frappa de la manière la plus cruelle, et, après avoir essayé divers

genres de tortures, les bourreaux lui arrachèrent la chair avec des pinces, dont plusieurs étaient rougies au feu, sans que le jeune chrétien laissât échapper aucune plainte, et sans que son courage défaillit un seul instant. Il eut bientôt à soutenir des épreuves plus terribles encore de la part de certains apostats qui se trouvaient dans la même prison, et qui lui reprochaient de prolonger leur détention par son opiniâtreté; mais il surmonta ces attaques d'un nouveau genre, et il fut jeté dans le même cachot que l'abbé Jaccard. Condamnés à être décapités, le roi approuva la sentence portée contre eux; mais il la modifia sur un point, ordonnant qu'ils seraient étranglés. On croit qu'il en agit de la sorte, afin d'empêcher les chrétiens de recueillir leur sang. Lorsqu'on les conduisait au supplice et qu'ils furent arrivés au lieu où l'on a coutume de donner à boire et à manger aux criminels qui vont à la mort, Thomas Thiên dit à son vénérable compagnon: « Père, prendrez-vous quelque nourriture? — Non, mon enfant. — Ni moi non plus. Au ciel, donc, mon Père! » Ils furent exécutés le 21 septembre 1838. La procédure de leur béatification s'instruit à Rome.

THOMAS DU (le vénérable), prêtre tong-kinois et religieux de l'ordre de Saint-Dominique, était d'une piété si tendre et d'un recueillement si parfait, que ses confrères avaient coutume de l'appeler saint Bruno. Arrêté dans le mois de mai 1829, par les satellites de Trinh-Quang-Khanh, gouverneur de la province de Nam-Dinh, ce cruel persécuteur le traita avec une cruauté inouïe: on eût dit qu'il voulait décharger sur ce saint missionaire toute la haine et la vengeance qu'il respirait contre les chrétiens. Il lui fit subir divers interrogatoires, afin de lui arracher des révélations touchant la retraite du P. Hermosillo, qui était l'objet des plus actives recherches; mais il répondit avec tant de sagesse, qu'il ne compromit en rien les intérêts de ses confrères ni ceux de la mission. On lui fit donner vingt coups de verges qui mirent tout son corps en sang. Conduit ensuite dans la capitale de la province, on employa des tortures plus cruelles encore pour le faire apostasier; mais sa fermeté fut inébranlable. Il eut la consolation de se trouver réuni au P. Doan, autre dominicain, qui devint son compagnon de martyre. Ils furent décapités le 26 novembre 1839. Le père Thomas Du était âgé de cinquante-six ans.

THOMAS DE (le vénérable), tailleur tong-kinois et martyr, n'avait que vingt-sept ans lorsqu'il fut arrêté le 29 mai 1838 au village de Duc-Traai, vulgairement Kê-Mot, avec le P. Joseph Canh et plusieurs autres. Il avait donné, dans son humble condition, l'exemple d'une fidélité admirable aux préceptes du christianisme. Le désir qu'il avait de souffrir pour Jésus-Christ le porta à se livrer de lui-même lorsque les soldats se présentèrent chez lui pour faire des recherches, et en partant il dit à sa femme: « Prends nos enfants et va demeurer chez nos parents: travaillez tous comme des gens de bien, servez et adorez le maître du ciel. Pour moi, je ne reviendrai plus à la maison. Dans le combat qui s'engage, je n'espère qu'en la grâce de Dieu, demandez pour moi la force et le courage dont j'ai besoin » Après de cruelles tortures, il fut condamné à un exil perpétuel, dans la province de Bench-Din, avec Augustin Moi; mais le roi cassa cette sentence, ainsi qu'une seconde qui portait la même peine, et les condamna à être étranglés. Leur exécution n'eut lieu que le 19 décembre 1839.

THOMAS THOAN (le vénérable), catéchiste tongkinois et économe de la mission du Tong-king oriental, s'était fait vénérer des chrétiens par ses vertus et même des païens par sa charité. Il était parvenu à l'âge de soixante-quatorze ans quand il fut arrêté et jeté dans les fers. Dans le second interrogatoire qu'on lui fit subir, il eut le malheur de céder à la violence des tourments et de tomber dans l'apostasie. Son crime, qui ne lui avait pas rendu la liberté, lui causait des remords si poignants, qu'il était par intervalles près de s'abandonner au désespoir. Un missionnaire, qui partageait sa captivité, vint à son secours, fit renaître dans son cœur l'espérance en la miséricorde divine, et après l'avoir confessé, il prononça sur lui la sentence d'absolution. Thomas se sentit alors un homme tout différent et se montra fermement décidé à verser son sang pour la foi qu'il avait reniée. Dans un troisième interrogatoire, il déplora publiquement la criminelle lâcheté qui avait déshonoré sa vieillesse et déclara qu'il était prêt à la racheter par l'effusion de son sang. Après cette énergique protestation, à laquelle le mandarin était loin de s'attendre, il fut torturé à outrance. Accablé, à diverses reprises d'une grêle de coups, son corps ne fut bientôt plus qu'une plaie. On eut ensuite recours à de nouveaux tourments pour lui arracher un second acte d'apostasie. On l'exposa aux ardeurs brûlantes du soleil, lié à une colonne, dépouillé de ses vêtements, les bras fixés en forme de croix aux deux bouts de sa cangue, les pieds appuyés sur des crucifix auxquels ils étaient attachés, et on le laissa cinq jours et cinq nuits dans cette horrible position, qui était encore aggravée par les soufflets et les coups de verges que lui appliquaient les soldats, sans parler des outrages et des crachats qu'ils lui prodiguaient. Lorsqu'on le détacha pour le replonger dans son cachot, il était comme paralysé de tous ses membres. Trop heureux de pouvoir regagner la précieuse couronne que l'enfer avait failli lui ravir, il ne laissa échapper ni une plainte ni un soupir; il bénissait, au contraire, ses tourments qui lui fournissaient une si belle occasion de réparer le scandale de sa chute. Après lui avoir fait subir pendant quelques jours le supplice de la faim, on lui donna quelque nourriture, en le prévenant qu'il aurait bientôt à subir un nouvel interrogatoire; mais il répondit que, si on ne lui fournissait des aliments que dans la vue de le faire apostasier, il préférait ne pas y toucher. « Qu'on le laisse donc mourir de faim! » s'écria le barbare persécuteur; et il le fit exposer de nouveau, pendant trois jours, aux ardeurs d'un soleil brûlant. Un prêtre indigène ayant été arrêté, on fit comparaître à côté de lui Thomas Thoan, afin que la vue des plaies de celui-ci l'épouvantât et le disposât à l'apostasie; mais les deux confesseurs s'encouragèrent mutuellement à mourir pour leur foi. On amena devant eux des éléphants, et on les menaça de les faire écraser sous leurs pieds; mais cette menace ne produisit aucun effet. Thomas continuait d'être en proie aux horreurs de la faim, et un soldat, touché de compassion, lui ayant fait passer quelque nourriture, le mandarin prit des mesures pour que rien ne pût lui parvenir, et il fut dix jours sans pouvoir obtenir quoi que ce fût pour manger. Il allait expirer, quand une femme chrétienne, qui lui portait une natte et des habits, trouva moyen de lui glisser une poignée de riz. Cette faible ressource ranima ses forces défaillantes, et lui rendit l'usage de la parole qu'il avait perdu depuis quelques jours; mais il retomba bientôt dans son état de langueur, et il ne se servit de la parole qu'il avait recupérée pour quelques instants que pour rendre grâces à Dieu, renouveler l'humble aveu de ses fautes, protestant qu'il mourait avec joie pour le triomphe de la foi; ensuite il retomba dans une défaillance dont il ne revint plus. C'est ainsi qu'il mourut de faim le 27 juin 1840.

THOMASEL (le vénérable), de l'ordre de Saint-Dominique, mourut à Pérouse, l'an 1270. On le peint avec des rayons de gloire comme un bienheureux, et il est nommé par quelques auteurs sous le 17 mars.

THORSON (saint), évêque d'Augsbourg, florissait après le milieu du VIIIe siècle, et mourut en 778. Saint Simbert lui succéda.

THOVY (saint) est patron d'une église en Bretagne.

TIIYELLA (saint), martyr, souffrit avec une princesse gothe, nommée Gaathon.

TICIAVE (sainte), *Ticiava*, était autrefois invoquée dans les anciennes litanies d'Angleterre.

TIFEI ou TIPHEI (saint), honoré comme martyr à Pennalum, était fils de Budic, roi de Bretagne, et frère de saint Oudocée. Il florissait après le milieu du VIe siècle, et avait été, avec son frère, l'un des plus illustres disciples de saint Théliau, évêque de Landaff, leur oncle maternel.

TIMÉE (saint), *Timæus*, martyr en Perse, pendant la persécution du roi Sapor II, souffrit dans le pays des Huzites, vers l'an 344.

TIMOTHÉE (saint), prêtre, était fils de saint Pudent, sénateur, et frère de saint Noval, de sainte Pudentienne et de sainte Praxède, qui furent convertis par les apôtres. Il est mentionné dans le Martyrologe romain, à l'occasion de son frère, et l'on a trouvé son image gravée sur des vases dans les Catacombes.

TITUEN (saint), *Tituanus*, valet de chambre de saint Éloy, évêque de Noyon et martyr, était Suève de nation. On ignore à quelle occasion il versa son sang pour la foi, vers le milieu du VIIe siècle, et il n'est connu que par la biographie de son illustre maître.

TOBIE, *Tobias*, de la tribu de Nephtali, avait épousé Anne, qui était de la même tribu et restait à Cadès, lorsqu'il fut emmené captif, après que Salmanasar, roi d'Assyrie, se fut emparé d'une partie de la Judée, l'an 718 avant Jésus-Christ. Observateur exact de la loi de Dieu, il s'abstenait, dans sa captivité, des viandes défendues aux Juifs, et il n'imitait pas ses compatriotes qui adoptaient les mœurs païennes des Assyriens. Dieu, pour récompenser sa fidélité, lui fit trouver grâce auprès de Salmanazar, qui le combla de biens et d'honneurs ; mais Tobie ne se servit des avantages de sa position que pour être utile à ses compagnons de captivité. Outre les secours qu'il distribuait aux plus nécessiteux, il prêta dix talents à Gabélus, son parent, qui habitait à Ragès dans la Médie, sans exiger d'intérêt et sans autre garantie qu'un billet chirographaire. Mais Dieu l'éprouva ensuite par l'affliction, et permit qu'il perdît ses biens et même la vue. Un jour que, fatigué pour avoir rendu les devoirs de la sépulture à plusieurs de ses frères, il se reposait appuyé près du mur d'une maison, il s'endormit, et il lui tomba sur les yeux, d'un nid d'hirondelles qui se trouvait au-dessus de sa tête, de la fiente chaude, qui le rendit aveugle. Se croyant près de mourir, il chargea son fils d'aller à Ragès retirer l'argent qu'il avait prêté à Gabélus ; et le jeune homme, accompagné de l'ange Raphaël, qui avait pris la figure d'Azarias, revint avec Sara, qu'il avait épousée d'après les conseils de l'ange. Ce fut encore en suivant les conseils de Raphaël qu'à son retour il rendit la vue à son père avec le fiel d'un poisson. Tobie, après avoir donné les instructions les plus sages à son fils, et prédit la restauration et la prospérité de Jérusalem, mourut à l'âge de cent deux ans, l'an 653 avant Jésus-Christ. Quoique son nom ne se lise pas dans les Martyrologes, il est marqué dans le calendrier Julien sous le 12 septembre.

TOBIE, fils du précédent, fut élevé par son père dans la crainte de Dieu, et était encore très-jeune lorsqu'il fut emmené, avec sa famille, en captivité à Ninive. Envoyé à Ragès en Médie par son père, pour y toucher l'argent que Gabélus lui devait, il eut le bonheur d'être accompagné par l'ange Raphaël sous une forme humaine, et ce guide lui rendit de grands services : il le préserva des atteintes d'un poisson monstrueux qui allait le dévorer, lorsqu'il lavait ses pieds sur les bords du Tigre. Il lui fit épouser Sara, fille de Raguel, qui était de la même tribu, et dont les sept premiers maris avaient été tués par le démon la première nuit de leurs noces, et le préserva du même malheur. Il alla aussi chercher la somme que Gabélus devait à Tobie le père, et lui ramena son fils, à qui il indiqua la manière de rendre la vue à son père, en lui appliquant sur les yeux le fiel du poisson qu'il avait tué sur les bords du Tigre. Tobie le jeune à qui son père, en mourant, avait recommandé de quitter Ninive aussitôt qu'il aurait enseveli sa mère à côté de lui dans le même sépulcre, quitta en effet cette ville après la mort d'Anne, et retourna, avec Sara et ses enfants, chez Raguel, les soigna dans leur vieillesse et leur ferma les yeux. Il mourut ensuite à l'âge de quatre-vingt-dix-neuf ans, l'an 640 avant Jésus-Christ. On l'honore à Pavie, dans la chapelle de Saint-Raphaël, le 19 septembre.

TOLHRED (saint) fut inhumé dans l'abbaye de Thorney en Angleterre : c'est tout ce qu'on sait de lui.

TONINNAN (saint), *Toninnanus*, est invoqué dans les anciennes litanies d'Angleterre.

TOTTON (le bienheureux), abbé d'Ottenbeuern, sortait d'une illustre famille d'Allemagne, et fut élevé dans la piété. Craignant les dangers du monde et voulant s'y soustraire, il quitta secrètement la maison paternelle et vint à Vienne en Dauphiné, où il fut élevé au sacerdoce. Ayant appris, en 764, que ses parents venaient de fonder le monastère d'Ottenbeuern, il s'y retira et il y prit l'habit, après s'être dépouillé de tous ses biens en faveur de ce nouvel établissement. Loin de se prévaloir de son titre de bienfaiteur, il se regardait, par humilité, comme le dernier des religieux ; mais la communauté, appréciant son mérite et ses vertus, l'élut pour abbé, en 767. Digne imitateur de saint Benoît, il fit revivre son esprit parmi les frères qu'il était chargé de conduire dans les voies spirituelles. Ses exemples parlaient plus éloquemment encore que ses vertus. On admirait son esprit de prière, son goût pour la mortification, ses jeûnes et ses autres austérités. Plein de zèle pour le culte de Dieu, il répara un grand nombre d'églises, et prit des mesures pour que l'office divin y fût célébré avec la dignité convenable. Sa charité pour les pauvres lui faisait consacrer à leur soulagement la plus grande partie des revenus de l'abbaye. Il mourut le 19 novembre 815, après avoir été pendant un demi-siècle le modèle des abbés, et son corps fut inhumé dans la nef de l'église abbatiale.

TOVA ou TOWA (saint) est mentionné comme ayant été inhumé dans l'abbaye de Thorney, au comté de Cambridge. Il y avait, à une demi-lieue de cette abbaye, une belle église dont il était patron sous le nom de saint Toucham.

TRAJAN (saint), *Trajanus*, martyr en Macédoine, n'est connu que par l'envoi de ses reliques, fait vers l'an 396, par saint Ambroise à saint Victrice de Rouen.

TREJAREC (saint) est honoré dans l'ancien diocèse de Léon en Bretagne, et il était aussi honoré autrefois dans une chapelle de l'église de Kerlouan, qui portait son nom.

TRELU (saint), *Trelodius*, était autrefois patron du prieuré de Lesparre dans le diocèse de Bordeaux.

TRENET (saint) est patron d'une église près de Mirande, dans la Gascogne.

TRIECE ou TRIJET (saint), *Trajectus*, abbé dans le Berri, florissait au commencement du VIe siècle. Il eut parmi ses disciples saint Lié. Celui-ci s'étant retiré dans une forêt de la Beauce, Triéce, qui l'aimait comme un fils, alla le visiter dans sa solitude.

TRIPHINE (sainte), *Triphina*, martyre en Bretagne dans le milieu du VIe siècle, était mère de saint Tremeur, avec lequel elle fut mise à mort par le

comte Conomor, son mari, qui était lieutenant du roi Childebert. Elle est invoquée dans les litanies anglaises dès le VIIe siècle, et il y a une église, près de Corlai en Bretagne, qui lui est dédiée.

TRONCIN (saint), *Truncinus*, est honoré comme martyr à Crépy en Valois.

TRUDBERT (saint), *Trudbertus*, premier abbé d'un monastère d'Allemagne auquel il a donné son nom, sortait du sang royal de France, et était frère de saint Rupert, évêque de Salzbourg. Il florissait dans le VIIIe siècle, et il est honoré à Fribourg en Brisgaw.

TURBON (saint), martyr à Orbat en Cappadoce, et greffier, succéda à saint Néon qui venait d'être lapidé pour la foi. Il fut martyrisé à son tour, mais on ignore pendant quelle persécution.

TURKETIL, abbé de Croyland, né en 907, était cousin germain des rois Athelstan, Edmond et Edred, qui portèrent successivement la couronne d'Angleterre. Ayant embrassé la profession militaire, il s'illustra par sa valeur et commanda les armées de ces princes. Il remporta de nombreuses victoires sur les Danois et sur les autres ennemis de l'Etat. Le traître Analaph s'étant emparé du royaume de Northumberland, à l'aide d'un ramassis de Danois, de Norvégiens et d'Ecossais, qui étaient presque tous idolâtres, le roi Athelstan marcha contre lui; mais il fut défait à Brunlord, et Turkétil, étant venu à son secours, battit les ennemis vainqueurs, quoiqu'il n'eût sous ses ordres que les Merciens et les habitants de Londres. Cette mémorable victoire eut un tel retentissement dans toute l'Europe, que l'empereur Henri Ier, Hugues, roi de France, et Louis, duc d'Aquitaine, envoyèrent des ambassadeurs au roi d'Angleterre pour l'en féliciter. Turkétil fut ensuite chargé de conduire à la cour de l'empereur d'Allemagne deux princesses, filles d'Athelstan, qui épousaient deux fils de Henri. La troisième de ces princesses épousa le fils de Hugues, roi de France, et la quatrième, Louis, duc d'Aquitaine. Turkétil fut aussi chargé de les conduire à leurs époux. Il revint comblé de présents où se trouvaient des reliques précieuses qu'il donna plus tard à l'abbaye de Croyland. Quoiqu'il fût le plus grand seigneur d'Angleterre après le roi, il résolut de quitter le monde et il supplia, à différentes reprises, Edred de lui permettre de renoncer à ses places et à ses dignités, parmi lesquelles était celle de chancelier du royaume, pour embrasser l'état monastique. Ce prince sentant la grandeur de la perte qu'il allait faire, et ne pouvant le dissuader de son projet, finit par se jeter à ses pieds et le conjura, avec larmes, de ne point l'abandonner. Le chancelier, touché jusqu'au fond de l'âme de cette démarche de son souverain, se prosterna par terre à son tour et l'obligea à se relever : mais il revint à la charge plus tard, et obtint la permission qu'il sollicitait, après l'avoir demandée au nom de l'apôtre saint Paul, envers lequel Edred avait la plus grande dévotion. Aussitôt le chancelier fit crier par un héraut, dans toutes les rues de Londres, que tous ceux qui avaient des sujets de plainte contre Turkétil vinssent le trouver tel jour dans un lieu désigné; qu'il leur donnerait satisfaction et qu'il réparerait tous les dommages qu'il avait pu causer, de quelque manière que fût. Cet engagement fut exactement tenu envers tous ceux qui lui adressèrent leurs réclamations, et ils étaient en petit nombre. Il donna ensuite une partie de ses biens au roi et l'autre au monastère de Croyland, où il prit l'habit l'an 948. Comme les bâtiments avaient été incendiés par les Danois en 870, il les rebâtit avec une grande magnificence et y établit une nombreuse communauté dont il devint ensuite abbé. A son entrée dans l'abbaye, il n'y avait que cinq moines, et à sa mort il en laissa quarante-sept et quatre frères convers, sans compter une école florissante d'enfants de qualité que les moines instruisaient dans les sciences divines et humaines. Dans les instructions qu'il donnait aux moines, il répétait souvent ces paroles : *Ayez grand soin de conserver le feu de votre charité et la ferveur de votre dévotion*. Il mourut saintement le 11 juillet 975, à l'âge de soixante-huit ans.

TUTON (saint), *Tuto*, est honoré à Bénévent.

TYNAS (saint), surnommé le *Bon*, était Ecossais, selon Ferrarius, et Irlandais, selon d'autres auteurs.

U

UGOLIN DE SOMMARIVA (le vénérable), frère mineur de l'Observance, sortait d'une illustre famille d'Italie et florissait dans le siècle dernier. Il mourut vers l'an 1782, et la cause de sa béatification se poursuit à Rome.

UHANAM (saint), martyr en Perse, était un jeune ecclésiastique qui fut lapidé à Beth-Séleucie par des femmes qui avaient apostasié. Ce supplice fut exécuté par l'ordre d'Ardascérus, vice-roi d'Hadiabe, vers l'an 343, sous le règne de Sapor II.

ULPHOBERT, évêque de Coutances, est nommé saint par quelques auteurs.

ULRIC (le bienheureux), moine de Notre-Dame des Ermites, était fils de saint Gérold, qui de duc de Saxe s'était fait ermite, sans dire à sa famille où il allait. Ulric avait un frère, nommé Cunon, qui se joignit à lui pour découvrir la retraite de leur père. Ils apprirent enfin qu'il vivait dans une forêt du Walgau, près de Feldkirck en Carinthie, et ils accoururent près de lui dans l'intention de le ramener dans ses Etats et dans sa famille désolée de sa disparution. Mais à la vue des haillons qui le couvraient, de la maigreur que lui avaient causé ses austérités, ils se sentirent eux-mêmes pénétrés du désir d'imiter un exemple aussi héroïque. Gérold les affermit dans cette généreuse résolution, et, par son conseil, ils se présentèrent à l'abbaye des Ermites pour y recevoir l'habit. L'abbé Grégoire les accueillit avec empressement, et bientôt ils devinrent, par leur ferveur et leurs autres vertus, le modèle des religieux. La nouvelle que leur père venait de mourir leur fit demander la permission d'aller rendre à son corps les derniers devoirs, et l'ayant obtenue, ils l'inhumèrent dans l'église qui touchait à son ermitage. De retour à Ensidlen, Ulric fut chargé de la fonction de trésorier ou procureur du monastère qu'il exerça jusqu'à sa mort, arrivée après le commencement du XIe siècle. Son corps, ainsi que celui de son bienheureux frère, furent portés à l'ermitage de saint Gérold et placés, selon leur désir, près de son tombeau.

UNAMAN (saint), martyr à Wexiow en Suède avec ses deux frères, Sunaman et Wiaman, était neveu de Sigifride, et fut massacré par les idolâtres en haine de la religion chrétienne. Il était autrefois honoré en Suède avec ses frères.

UNIZAND (saint) a donné son nom à plusieurs églises de Bretagne, surtout dans le diocèse de Luçon.

URBAIN II (le bienheureux) était Français et sortait de l'illustre famille des comtes de Sémur. Après avoir fait ses études à Reims sous saint Bruno, qui était alors à la tête de la célèbre école de cette ville, il prit l'habit monastique à Cluni, où il se lia d'une étroite amitié avec Hildebrand, religieux de la même abbaye. Celui-ci, étant devenu le pape Grégoire VII, le créa cardinal-évêque d'Ostie, et lui donna toute sa confiance. Victor III, successeur de Grégoire.

le désigna, en mourant, pour son successeur, et il fut élu en effet le 12 mars 1088. En montant sur le saint-siége, il quitta son nom d'Eudes ou Oddon de Sémur pour prendre celui d'Urbain II. L'antipape Guibert, qui avait ceint la tiare, et qui, depuis huit ans, portait le nom de Clément III, rendait le pontificat d'Urbain plus difficile qu'il ne l'eût été dans des temps ordinaires, et l'empereur Henri IV, qui avait établi cet antipape et qui le soutenait, ajoutait encore à la difficulté de la position. Urbain procéda avec prudence, mais avec fermeté. Dès l'année 1089, il avait fait venir près de lui saint Bruno, son ancien maître, afin de profiter de ses conseils, et la même année il tint, à Melfi, un concile contre les investitures. Deux ans après, il en tint un autre à Bénévent, où fut renouvelée la sentence portée contre Guibert, qui fut enfin expulsé de Rome, où il s'était maintenu au moyen des troupes de l'empereur. Urbain fit son entrée dans cette ville pour les fêtes de Noël de l'année 1093. Au printemps de l'année 1095, il se rendit au concile de Plaisance, où se trouvaient les ambassadeurs d'Alexis Comnène, demandant des secours contre les infidèles. La même demande se reproduisit au célèbre concile de Clermont en Auvergne, tenu pendant l'automne de la même année et présidé par le pape. C'est là que fut résolue la première croisade pour le recouvrement de la terre sainte. Urbain fit un tableau pathétique des persécutions et des avanies qu'éprouvaient les chrétiens d'Orient, et son éloquence enflamma un grand nombre de seigneurs, qui prirent la croix séance tenante. Il ne vit pas la fin de cette expédition, dont il apprenait les succès avec l'intérêt le plus vif, et il mourut vingt-quatre jours après la prise de Jérusalem par Godefroi de Bouillon, chef de la croisade; mais il ne paraît pas qu'il ait connu avant sa mort cette heureuse nouvelle, qui eût comblé ses vœux. En quittant l'Auvergne, il visita les églises de Limoges, de Poitiers, d'Angers et de Tours, et, avant de sortir de France, il leva l'excommunication portée contre le roi Philippe Ier, à cause de son mariage avec Bertrade. En 1098, il tint à Bari un concile où la question de la procession du Saint-Esprit fut agitée avec les Grecs. Saint Anselme de Cantorbéry, dont il s'était fait accompagner, réduisit les Grecs au silence, et l'on prononça anathème contre ceux qui niaient qu'il procédât du Fils. Il était de retour à Rome, lorsqu'il mourut le 29 juillet 1099, pleuré de toute la ville, qui regrettait un père. Son corps fut inhumé dans l'église de Saint-Pierre, près du tombeau de saint Léon. Pendant son pontificat, il avait établi l'office de la sainte Vierge et lui avait consacré le samedi. Nous avons de lui cinquante-neuf lettres, presque toutes relatives aux affaires de l'Eglise. Les écrivains du temps l'appellent un homme vraiment apostolique et disent qu'il s'opéra des miracles à son tombeau; aussi son nom se trouve dans plusieurs martyrologes, sous le 29 juillet, avec le titre de bienheureux.

URGENT (saint), *Urgentius*, était honoré autrefois à Paris, surtout dans l'église de Saint-Etienne-le-Vieux.

URIAL (saint) est patron d'une église dans le diocèse de Saint-Malo.

URIE, *Urias*, prophète et martyr, était fils de Séméi, et naquit dans la ville de Cariathiarim. Il prédit à la ville de Jérusalem les mêmes malheurs que Jérémie, dont il était contemporain, et, de même que lui, il s'attira la haine des personnages les plus considérables de la cour et de la ville, qui décidèrent le roi Joakim à le faire mourir. Le saint prophète, à qui on avait fait connaître le sort qui l'attendait, prit la fuite et se sauva en Egypte. Joakim l'y fit poursuivre par des hommes qu'il avait chargés de s'emparer de sa personne, et qui, l'ayant arrêté, le ramenèrent à Jérusalem. Le roi le fit mettre à mort, et ordonna que son corps fût enseveli sans honneur, dans un des sépulcres destinés au bas peuple. Il est nommé dans quelques calendriers sous le 2 mai.

URIEN (saint) a donné son nom à une église paroissiale du diocèse d'Evreux.

URSIE (sainte), vierge et martyre à Rome, fut inhumée dans le cimetière de Saint-Calixte. Son corps a été découvert dernièrement dans les Catacombes avec une fiole de son sang. Une inscription gravée sur une dalle en marbre a fait connaître son nom. Ce corps précieux a été envoyé par Grégoire XVI, en 1842, aux religieuses de l'ordre de Notre-Dame à Bordeaux.

URSINIEN, *Ursinianus*, évêque d'Auch, florissait au commencement du ve siècle. Il est nommé saint dans la Vie de saint Oreus, son successeur.

URSULE BENINCOSA (la vénérable), fondatrice des religieuses théatines, mourut à Naples, en odeur de sainteté, le 20 octobre 1618. Son corps fut retrouvé entier l'an 1733.

V-W

VALDANE (saint) a donné son nom à une église du diocèse de Mende.

VALENS (saint), martyr en Galatie, subit de cruelles tortures pendant la persécution de Dioclétien, et fut ensuite brûlé vif l'an 303. On allait jeter ses restes dans le fleuve Halys, lorsque saint Théodote, qui fut martyrisé peu de temps après, étant venu à passer, eut le bonheur de se procurer ses précieuses reliques.

VALENTIN (saint), évêque de Strasbourg, succéda à saint Maximien, et eut pour successeur saint Solaire. Il est honoré en Alsace.

VALENTIN, évêque de Carcassonne, a le titre de saint dans son diocèse.

VAUFROY, *Baltofridus*, évêque de Bayeux, fut tué par des scélérats en 859, et il est qualifié martyr.

VELLE (saint), *Velleus*, est patron de Guikello, dans l'ancien diocèse de Léon en Bretagne.

VENDREDE (sainte), *Vendreda*, était honorée autrefois à Ely en Angleterre.

VENERE (sainte), *Venera*, est honorée à Lecce, dans la terre d'Otrante. Il y avait une église de son nom, qui est mentionnée dans une bulle d'Alexandre III, de l'an 1173, adressée au bienheureux Alfane, évêque de Capoue.

VENTURIN DE BERGAME (le bienheureux), dominicain, né dans cette ville en 1304, n'eut d'autre maître que Laurent, son père, qui était très-versé dans les sciences et les arts. Il n'avait que quinze ans lorsqu'il entra dans l'ordre de Saint-Dominique, et il en avait vingt-sept lorsque ses supérieurs le chargèrent de faire des missions dans plusieurs provinces d'Italie, ce dont il s'acquitta avec un applaudissement universel et un succès extraordinaire. Le don des miracles ajoutait encore à la force de son éloquence, et partout il opéra de nombreuses conversions, mais surtout à Padoue, à Venise, à Vicence, à Sienne, à Bologne et à Florence. Ses compatriotes voulurent l'entendre à leur tour, et il se rendit à leurs désirs. Il y convertit un fameux chef de brigands, nommé Gasparini, qui était la terreur de la contrée, et qui devint, ainsi que plusieurs de ses compagnons, un modèle de pénitence. Déjà plusieurs fois il avait été en butte aux traits de l'envie, lorsqu'il fut accusé faussement, auprès de Benoît XII, d'avoir avancé qu'un pape qui ne résidait pas à Rome

n'était pas un vrai pape. Benoît, sans approfondir la vérité du fait, lui ordonna de se retirer dans le couvent de Maruège, situé dans les montagnes du Gévaudan, avec défense de prêcher et de confesser. Clément VI, ayant succédé à Benoît XII en 1342, s'empressa de réintégrer dans tous ses droits le bienheureux Venturin, qui recommença le cours de ses prédications par un discours qu'il fit à Avignon, en présence du pape et des cardinaux. Clément le chargea ensuite de prêcher la croisade contre les Turcs. Un grand nombre de chrétiens ayant pris la croix en France, Venturin accompagna l'expédition, qui était commandée par Humbert, dauphin du Viennois. Arrivé en Orient, il y annonça l'Evangile aux schismatiques, et il avait disposé un grand nombre de ces chrétiens égarés à rentrer dans le sein de l'unité catholique, lorsqu'il mourut à Smyrne, le 28 mars 1346, dans sa quarante-deuxième année. On lui attribue un Traité de l'humilité chrétienne et un ouvrage sur la religion, qui n'ont jamais été publiés.

VERCA (saint), prêtre goth et martyr, fut brûlé vif dans une église avec saint Barthus, aussi prêtre, et vingt-quatre autres. On place leur martyre vers l'an 370, sous le roi Athanaric.

VERDEL (saint) est patron d'une église du diocèse du Puy, laquelle dépendait de l'abbaye de la Chaise-Dieu.

VERIGNEY (saint) est honoré dans le Forez.

VICHTERP, *Vichterpus*, premier évêque de Ratisbonne, avait d'abord été abbé du monastère de Saint-Martin, situé près de cette ville. Bruschius et d'autres lui donnent le titre de saint.

VICTOR (saint), confesseur en Afrique, mourut en prison pendant la persécution de Dèce, et il est mentionné par saint Cyprien dans une lettre à saint Célérin.

VICTOR (saint) est honoré comme martyr à Naples.

VICTOR (saint), prêtre et martyr à Carthage, était un des principaux disciples de saint Cyprien. Arrêté par ordre de Solon, gouverneur de la province pendant l'absence d'un proconsul, il fut mis en prison avec saint Montan et plusieurs autres disciples du saint docteur, qui avait été martyrisé l'année précédente. Pendant qu'il était dans les fers, Dieu le favorisa d'une vision qu'il communiqua à ses compagnons, pour les consoler et fortifier leur courage. Un matin, il leur dit : « J'ai vu cette nuit un enfant dont le visage était tout éclatant de lumière. Etant entré dans la prison, il en a fait le tour comme pour chercher une issue, afin de nous en tirer ; mais comme il paraissait ne pas trouver le moyen de nous mettre en liberté, il me dit : « Ne perdez pas courage pen- « dant le peu de temps que vous avez encore à res- « ter ici. Je suis avec vous, allez en assurer vos « compagnons de ma part, et faites-leur connaître « qu'ils recevront bientôt la couronne de gloire. » Et comme je lui demandais où était le paradis, il me répondit qu'il était hors du monde. — Daignez me le montrer. — Et où serait alors le mérite de votre foi ? » Victor ne souffrit pas le même jour que Montan et ses sept compagnons. On ignore si ce fut avant ou après le 24 février 259, jour où ils sont honorés.

VICTOR (saint), évêque de Metz, florissait vers le milieu du IV° siècle et parut avec éclat au concile de Cologne, tenu en 336. Il avait succédé à saint Patient, et il eut saint Siméon pour successeur. Son corps, qui se trouvait dans l'abbaye de Saint-Vincent, fut placé dans une châsse l'an 1142.

VICTOR III, pape (le bienh.) succéda à S. Grégoire VII, le 14 mai 1086. Il sortait de l'illustre famille des princes de Bénévent. Il était moine du Mont-Cassin, lorsqu'il fut élu abbé de ce monastère, après que le cardinal Frédéric, son prédécesseur, fut monté sur la chaire de saint Pierre, sous le nom d'Etienne IX, en 1057. Le pape Nicolas II, successeur d'Etienne, le fit cardinal et l'établit son vicaire pour la réformation de tous les monastères dans la Campanie, la Principauté et la Calabre. Il rétablit avec une grande magnificence son église abbatiale, et lorsque le nouveau bâtiment, commencé en 1066, eut été terminé en 1071, le pape Alexandre II vint en faire la dédicace, au milieu d'un concours immense de fidèles qui s'y étaient rendus de tous les points de l'Italie. Saint Grégoire VII, en mourant, l'avait désigné pour son successeur; mais il refusa longtemps la papauté. Après une élection, à laquelle il ne voulut pas souscrire, on l'intronisa de force sur le siége de saint Pierre. Quand il fut libre, il se démit des insignes de sa dignité, et ce ne fut que plusieurs mois après que, vaincu par les instances des cardinaux, des évêques et du peuple romain, il consentit à se laisser sacrer chef de l'Eglise. Il promettait d'être un digne successeur de Grégoire VII ; mais la mort ne lui laissa pas le temps d'exécuter les projets qu'il formait pour le bien de la chrétienté. Il tint un concile à Bénévent, où il excommunia l'antipape Guibert et prononça contre lui une sentence de déposition. Il renouvela aussi le décret contre les investitures, mais étant tombé malade le troisième jour du concile, il se fit porter au Mont-Cassin. Sentant qu'il n'en reviendrait pas, il fit construire son tombeau dans le chapitre et il mourut le 16 septembre 1087, après avoir désigné pour son successeur Othon, évêque d'Ostie, qui fut élu en effet et prit le nom d'Urbain II. Victor III a laissé des Epîtres, des Dialogues et un Traité des miracles de saint Benoît. Plusieurs historiens lui donnent le titre de bienheureux, et l'on trouve son nom dans quelques calendriers sous le 16 septembre.

VICTORE ou VICTOIRE (saint), *Victorius*, évêque du Mans, florissait sur la fin du v° siècle. Il est nommé saint dans la Vie de saint Innocent, qui avait été son disciple et qui devint l'un de ses *successeurs*.

VICTORIN (saint), martyr, *était frère de saint* Séverin, évêque de Naples. Il souffrit dans le IV° siècle.

VICTORIN (saint), martyr en Afrique, partagea les tourments de saint Mapalique de Madoure et mourut en prison.

VILLIGOT (saint), disciple de saint Dié, *fonda le* prieuré de Romont, par le moyen des libéralités d'Aselas, seigneur du lieu. Il eut pour compagnon, dans sa solitude, saint Martin et il se rendit célèbre par ses miracles. Il mourut sur la fin du VII° siècle et il est qualifié saint dans le pays, mais on ne lui rend aucun culte, du moins dans ces derniers temps.

VINCE (saint), *Vincius*, est honoré dans le diocèse de Ratisbonne; son corps se garde, avec celui de saint Zime, à l'église de Saint-Martin de Gristet, près de Dithford.

VINCENT DE LISBONNE (le bienheureux), dominicain, confesseur de Jean Ier, roi de Portugal, et son ambassadeur auprès de Boniface IX, naquit à Lisbonne, avant le milieu du XIV° siècle, et sortait d'une famille qui n'était ni noble ni riche, mais pieuse, qui lui fit donner une bonne éducation. Lorsqu'il eut terminé avec succès ses premières études, il entra dans le couvent royal des Dominicains de Lisbonne, où il fit son cours de théologie, et il prit ensuite le bonnet de docteur à l'université de Coïmbre. Il était déjà prêtre, et il se livrait à la prédication dans les églises de Lisbonne, lorsqu'une pauvre femme de cette ville, en sortant d'un de ses sermons, dit, avec un air de triomphe, que c'était elle qui avait baptisé ce grand prédicateur. Vincent fit venir cette femme et lui demanda comment elle s'y était prise pour l'ondoyer. Par le compte détaillé qu'elle lui rendit, il eut des doutes graves sur la validité de son baptême, et après avoir consulté les anciens prêtres de sa paroisse, ainsi que ses parents, il ne put en tirer aucune lumière capable de le tirer de son inquiétude. L'évêque de Lisbonne lui réitéra, sous condition, les sacrements de baptê-

me, de confirmation et d'ordre, et lui-même renouvela ses vœux de religion. Il reprit ensuite le cours de ses prédications, qu'il continua même après qu'il eut été nommé provincial de Castille et inquisiteur général de la foi en Espagne. Jean Ier étant monté sur le trône de Portugal, en 1385, choisit Vincent pour son prédicateur et son confesseur, et lui donna rang parmi ses conseillers. C'est grâce aux libéralités de ce prince qu'il fonda deux couvents, l'un de Dominicains à Lisbonne même, et l'autre de Frères-Prêcheurs à Bemfique, maison de plaisance donnée par le roi pour la changer en monastère. Ce prince le nomma, en 1400, son ambassadeur auprès du saint-siége. Vincent mourut le 5 janvier de l'année suivante, mais on ne sait si ce fut en se rendant à Rome ou en en revenant, et l'on ignore aussi le lieu où il mourut. Son corps fut rapporté à Bemfique, par ordre de Jean Ier, qui lui fit faire de magnifiques funérailles. Les historiens de Portugal lui donnent le titre de bienheureux et assurent qu'il opéra plusieurs miracles pendant sa vie et après sa mort : il ne paraît pas cependant qu'on lui rende aucun culte. Le bienheureux Vincent de Lisbonne a composé quelques ouvrages où sont expliqués les vérités de la foi, les secrets de la vie intérieure, les règles de la morale et de la perfection.

VINCENT MORELLI (le vénérable), archevêque d'Otrante, naquit en 1741 à Lecce, dans la terre d'Otrante, d'une famille noble, qui le plaça, dès l'âge de onze ans, chez les Théatins de cette ville. Il embrassa leur ordre et s'y fit admirer par son savoir et sa piété. En 1792, il fut élevé sur le siége archiépiscopal d'Otrante, malgré sa répugnance, et il remplit, de la manière la plus édifiante, tous les devoirs d'un saint pasteur. Il mourut le 22 août 1812, à l'âge de soixante-onze ans. La cause de sa béatification est introduite à la cour de Rome.

VINCENT-MARIE STRAMBI (le vénérable), évêque des siéges réunis de Macérata et de Tolentino, naquit à Civita-Vecchia, le 1er janvier 1745, d'un père milanais, qui était venu s'établir dans cette ville. Il entra dans l'état ecclésiastique, et lorsqu'il eut été élevé au sacerdoce, le cardinal Garampi, évêque de Montefiascone, frappé de son mérite et de ses vertus, l'attira dans son diocèse et le nomma directeur de son séminaire. Devenu membre de la congrégation des Passionistes, il donna un grand nombre de missions qui produisirent les plus heureux effets. En 1801, Pie VII le nomma évêque de Macérata, où il se fit surtout admirer par sa charité, qu'il portait si loin, qu'il se laissait à peine le strict nécessaire. L'invasion des Etats pontificaux par les Français l'ayant arraché à son troupeau, en 1808, il fut successivement déporté dans plusieurs villes de la Lombardie, et partout sa sainte vie lui concilia la vénération des peuples. Rendu à la liberté en 1814, il retourna à son église pour y reprendre l'exercice de ses fonctions épiscopales, et continua, malgré son grand âge, à remplir le ministère de la prédication, non-seulement dans son diocèse, mais dans les diocèses voisins où l'appelaient ses collègues; mais, pour ne pas manquer au devoir de la résidence, il ne s'absentait qu'en vertu d'une permission du saint-siége. Plusieurs fois il avait essayé de se décharger du fardeau de l'épiscopat; sa démission fut enfin acceptée en 1823 par Léon XII, qui voulut l'avoir auprès de lui et lui fit prendre un logement au palais Quirinal. Le pape étant tombé dangereusement malade, comme on désespérait de ses jours, le saint évêque célébra le saint sacrifice au milieu de la nuit, et offrit à Dieu sa propre vie pour prolonger celle du souverain pontife. Il dit ensuite aux assistants que le Seigneur avait agréé cet échange. En effet, l'auguste malade, qui était à l'agonie, revint presque subitement à la santé, tandis que lui-même, frappé d'apoplexie, mourut dans les vingt-quatre heures, le 1er janvier 1824, qui était le jour de sa naissance. Il était âgé de soixante-dix-neuf ans. On procède à Rome à sa béatification et la cause est déjà très-avancée.

VINCENT ROMAIN (le vénérable), curé de la Torre, dans le diocèse de Naples, naquit dans cette paroisse, en 1741, et appartenait à une famille du peuple, qui lui fit faire ses études. Il entra ensuite au séminaire diocésain, et il en sortit prêtre. Retourné dans sa ville natale, il se livra à la prédication ainsi qu'à l'enseignement gratuit. La cure de Torre étant devenue vacante, ses compatriotes le demandèrent pour pasteur. L'archevêque de Naples accéda à leur demande, et Vincent, nommé à ce poste, fut obligé de l'accepter. Il le remplit avec un grand zèle. Sa sainteté, que Dieu fit éclater par des dons surnaturels, le rendit l'objet de la vénération publique. Il mourut le 1er janvier 1831 et la cause de sa béatification s'instruit à Rome.

VINCENT YEN (le vénérable), prêtre tong-kinois religieux dominicain, naquit en 1765, dans le Tong-king oriental et travailla pendant quarante ans avec un zèle infatigable au salut de ses frères et à la propagation de l'Evangile. Il était âgé de soixante-treize ans, et il continuait à remplir avec ardeur les fonctions de missionnaire, lorsqu'il fut arrêté au commencement de juin de l'année 1838. Traîné de tribunal en tribunal jusqu'au chef-lieu de la province, chaque fois qu'on le sommait d'apostasier, il répondait que la religion chrétienne était la seule véritable, qu'il avait l'honneur d'en être le ministre, et qu'il ne demandait pas mieux que d'en devenir le martyr. On lui fit aussi mille questions insidieuses et perfides sur la retraite des missionnaires européens, et il répondit avec simplicité qu'il ignorait le lieu où ils se trouvaient actuellement. Le gouverneur, touché de son grand âge et de ses vertus, l'engagea à se faire passer pour médecin; mais il ne voulut pas d'une grâce qu'il eût fallu acheter au prix d'une dissimulation opposée à la sincérité chrétienne; il continua donc à se déclarer hautement prêtre de Jésus-Christ. Vinrent ensuite les promesses et les menaces, les sollicitations, les outrages et les tourments : tout fut inutile. Le gouverneur ne voulut pas cependant prononcer contre lui la peine de mort, et il en référa au roi, le suppliant de renvoyer l'affaire au premier mandarin de Nam-Dinh, d'où le saint vieillard était originaire; mais Minh-Mênh le condamna à être décapité. Ce jugement du roi lui fut notifié le 30 juin 1838, et, le même jour, il fut conduit au supplice. Il apprit cette nouvelle avec joie, marcha à la mort avec un courage qui saisit d'admiration ceux qui en furent témoins. Il priait encore lorsque le bourreau lui coupa la tête, et les fidèles, des païens mêmes, s'empressèrent de recueillir son sang et de s'approprier quelques lambeaux de ses habits. Le mandarin qui présidait à l'exécution permit d'emporter son corps et sa tête, et il leur fit donner de la toile pour servir à la sépulture du martyr. Ces dépouilles mortelles furent inhumées avec honneur dans le territoire de Tho-Ninh, qui avait été le principal théâtre de son zèle.

VINCENT DIEM (le vénérable), prêtre tong-kinois et martyr, fut arrêté dans le Bo-Chinh, le 29 juillet 1838, deux jours avant le vénérable Borie, qui devint le compagnon de sa captivité et de son supplice. C'était un saint vieillard, âgé de soixante-quatorze ans, qui avait blanchi dans le ministère, et qui était plus cassé encore par ses travaux apostoliques que par les années; ce qui ne l'empêcha pas de souffrir avec un grand courage les tortures et la mort. Condamné à la strangulation avec Pierre Koa, autre prêtre indigène, il fut exécuté en même temps que lui et que Pierre Borie, qui fut décapité. Tous trois marchèrent avec joie au supplice, et arrivés sur le lieu de l'exécution, ils se mirent à genoux et offrirent à Dieu le sacrifice de leur vie. Lorsque leur prière fut terminée, Vincent Diem subit son ar-

rêt de mort, quelques instants avant ces deux autres martyrs, le 28 novembre 1838.

VIRIEN (saint), *Virianus*, est honoré dans l'ancien diocèse de Saintes.

VISENCE (saint), *Vicentius*, est invoqué dans les anciennes-litanies de Notre-Dame de Soissons.

VITE (saint), *Vitus*, évêque de Lithuanie, était de l'ordre de Saint-Dominique. Après avoir été le disciple et le compagnon de saint Hyacinthe, il suivit en Lithuanie Henri, évêque de Culme, qui l'établit premier évêque de cette province, en vertu d'un bref d'Innocent IV de l'année 1251, qui érigeait ce siége épiscopal. Mais Mendoy, souverain du pays, qui avait embrassé le christianisme, étant retourné à l'idolâtrie, persécuta saint Vite et le chassa de son siége, vers l'an 1255. Le saint évêque se retira à Cracovie, dans le couvent de la Sainte-Trinité, où il passa le reste de ses jours dans les exercices de la piété et de la pénitence. Son tombeau a été illustré par des miracles, et les Polonais l'honorent d'un culte public.

VITY (saint), est patron d'une église au diocèse de Clermont.

VOIX (sainte), a donné son nom à un prieuré de l'ordre de Fontevrault, dans le diocèse de Reims.

VRIEN (saint), *Vulfridus*, est patron d'une église près de Quillebeuf en Normandie.

VROY (saint), était honoré autrefois près de Montdidier en Picardie.

VULFARD (saint), *Vulfoaldus*, est honoré à Tulle.

VULFROED (saint), est honoré près de Léon en Bretagne.

WIAMON (saint), martyr à Wexiow en (Suède), était neveu de saint Sigefrid, évêque de cette ville. Né en Angleterre, il accompagna, avec deux de ses frères, son oncle qui se rendait en Suède en qualité de missionnaire, dans l'intention de partager ses travaux apostoliques lorsque l'âge le leur permettrait. Sigefrid les ayant laissés à Wexiow, dont il avait fait son siége épiscopal, ils furent mis à mort pendant son absence, sur la fin du x[e] siècle. On les honore comme martyrs dans le Nord, parce qu'ils furent massacrés par des infidèles, en haine de la religion chrétienne.

WIBRANDE (sainte), vierge et martyre, était l'une des nombreuses compagnes de sainte Ursule : elle est honorée à Rhinfeld, en Suisse, et dans les environs.

WICFRIDE (saint), *Vicfridus*, évêque de Verdun, florissait après le milieu du x[e] siècle. Il fit, vers l'an 985, son testament par lequel il donne à l'abbaye de Saint-Vanne, pour fournir le vin du saint sacrifice, des vignes qu'il possédait à Neuville-sur-Meuse.

WIFROI, abbé de Saint-Victor de Marseille, florissait au commencement du xi[e] siècle, et il eut pour successeur saint Isarne, qui avait été son disciple. On l'honore comme saint à Marseille.

WILGIS (saint), *Wilgisus*, moine et ermite, était père de saint Willibrord. Après s'être montré dans le monde un modèle de piété, il embrassa l'état monastique lorsqu'il eut perdu sa femme, et plus tard il mena la vie érémitique, pratiquant de grandes austérités dans une solitude qu'il s'était choisie entre l'Humber et l'Océan. Il lui vint des disciples et il fonda pour eux un petit monastère dont il fut le premier abbé. Il mourut vers le commencement du viii[e] siècle, et il est nommé dans les calendriers anglais. On l'honore aussi comme saint au monastère d'Epternach, près de Trèves, fondé par son fils. Sa vie a été écrite par Alcuin.

WITBURGE,* recluse à Rome, était Anglaise de nation et habitait une cellule près de l'église de Saint-Pierre, où elle mourut vers l'an 755. Elle est mentionnée dans une lettre de la vénérable Buggae à saint Boniface de Mayence, et le P. Pagi la qualifie de sainte.

WITGAIRE, évêque d'Augsbourg, est nommé saint par Vossius.

WITIKIND, prince saxon et vaillant guerrier, s'illustra dans les guerres que ses compatriotes, dont il était regardé comme le chef, firent aux troupes de Charlemagne. Vaincu plusieurs fois, il profitait de l'absence du roi pour souffler le feu de la révolte, et il faisait, à la tête des Saxons, des incursions fréquentes sur les terres qui touchaient à la frontière jusqu'au Rhin, ravageant tout sur son passage, brûlant les églises, massacrant les prêtres et les religieuses; il en agissait ainsi, autant par haine pour le christianisme que par amour pour la liberté de sa nation. Charlemagne, fatigué de ces luttes toujours renaissantes, voulut gagner ce caractère jusque-là indomptable, et lui fit proposer en 785 une conférence à Attigny. Il lui envoya des ôtages pour garants de sa sûreté; et Witikind, qui craignait qu'on ne l'accusât d'avoir manqué de courage s'il refusait, accepta la proposition du roi. Il se rendit au lieu indiqué; et ce chef des rebelles ne se vit pas plutôt en face du prince, qu'il se trouva changé et promit une soumission qu'il ne viola plus. Charlemagne, qui ne voulait pas laisser son œuvre imparfaite, résolut de l'amener au christianisme; et, après lui avoir donné le comté d'Angrie, il l'exhorta à étudier la religion chrétienne. Witikind se fit instruire, et bientôt la lumière de la foi brilla à ses yeux avec tant de clarté, qu'il demanda le baptême. Charlemagne fut son parrain. On rapporte que ce qui hâta sa conversion, c'est que, assistant sous un déguisement qui le rendait méconnaissable à l'office de Pâques, lorsque l'empereur et les autres personnes de la cour allèrent recevoir la sainte communion, il vit que chacun recevait dans la bouche, des mains du prêtre, un bel enfant, qui souriait aux uns et qui paraissait s'approcher des autres avec répugnance. Lorsqu'il raconta le fait au prince, celui-ci s'écria : *Que vous êtes heureux ! Vous avez vu ce que ni moi ni nos prêtres n'avons mérité de voir.* Quoi qu'il en soit de ce prodige que des critiques ont contesté, le chef saxon, devenu chrétien, demanda au roi un évêque pour l'emmener dans ses terres, afin d'y établir l'exercice de la religion. Cet évêque fut Erembert, qui fixa son siége à Minden. Witikind persévéra, le reste de sa vie, dans la ferveur qu'il montra aussitôt après son baptême, et il fut tué par Gérold, duc de Souabe, dans un combat qu'il lui livra en 810. Quelques martyrologes le nomment sous le 7 janvier. Il a été surnommé le Grand pour le distinguer de Witikind, son fils, qui fut père de Robert le Fort, l'un des ancêtres de Hugues Capet. C'est ainsi que la troisième race des rois de France descendait de ce célèbre Saxon.

WOLFHEM (le vénérable), *Wolfhemus*, prêtre, est honoré au monastère de Hohenwart en Bavière, où se trouve son corps.

WOLPHARD, *Wolfardus*, abbé d'Escancester, aujourd'hui Exeter, florissait sur la fin du vii[e] siècle, et il est nommé saint dans la Vie de saint Boniface de Mayence, qui fut le plus illustre de ses disciples.

WOOLGAM (saint), dont les reliques se gardaient dans la cathédrale de Cantorbéry, était autrefois honoré en Angleterre, sa patrie.

X

XENAT (saint) est honoré à Viviers, et ses reliques se gardent dans l'église de St-Vincent de cette ville.

XOIE, *Xoïus*, abbé dans la Thébaïde, ayant été visiter les moines du mont Sinaï, rencontra, à son

retour, un solitaire qui lui fit part de la désolation des habitants du pays, à cause de la sécheresse qui durait depuis longtemps ; il se mit en prières et étendit les mains vers le ciel, aussitôt la pluie tomba en abondance. Le solitaire courut informer ses frères du miracle dont il venait d'être témoin ; mais lorsqu'ils arrivèrent au lieu où il avait laissé le saint abbé, ils ne le trouvèrent plus. Il avait pris la fuite par humilité, de peur de s'entendre louer sur sa foi qui opérait de tels prodiges.

Y

YAGUEN (saint) a donné son nom à une église près de Tartas, dans l'ancien diocèse de Dax, dont il est patron.

YÈME (saint) est patron d'une église dans le diocèse de Chartres.

YGER (saint) est honoré dans une église du diocèse de Saint-Malo, dont il est patron.

YGEST (saint) est titulaire d'une église du diocèse de Rodez.

YGOINE (saint), Alconius, évêque en Maurienne, florissait dans le VIIIe siècle. Il fit en 727 la découverte des corps de saint Victor et de saint Ours, qui avaient été inhumés à Soleure.

YORS (saint) est patron d'une église près de Vic-Fezensac, dans le diocèse d'Auch.

YRAL (saint) a donné son nom à une église du diocèse de Mende.

YRIEL (saint) est patron d'une église en Poitou.

YTHIER (saint), *Ætherius*, florissait à Bourges sur la fin du IIIe siècle et mourut en 307.

YURMIN, fils du pieux Anna, roi des Est-Angles et de Sainte Hereswide, était frère de sainte Aubierge ou Edelburge, abbesse de Faremoutier, de sainte Sexburge, de sainte Etheldrède et de saint Ethelburge. Il mourut vers la fin du VIIe siècle, et il est nommé saint par Harpsfeld et par d'autres auteurs anglais.

YVAN (saint), *Yvanus*, solitaire près de Prague, est honoré en Bohême.

YVOINE (saint) a donné son nom à une église d'Auvergne près d'Issoire.

YVOLFAN (saint) est honoré à Vérone dans l'église de Saint-Zénon, où il y a de ses reliques.

YZERNAY (saint), *Æzernæus*, était patron d'un prieuré dans le Poitou.

Z

ZACHÉE, moine de Tabenne et disciple de saint Pacôme, était d'une si grande abstinence, qu'il ne mangeait que du pain et du sel. Dieu l'avait favorisé du don de consoler les affligés. Il florissait au milieu du IVe siècle et il est qualifié saint par quelques auteurs.

ZARON (saint), martyr en Perse, souffrit dans la province des Huzites, vers l'an 343 sous le roi Sapor II.

ZEBIN (saint), anachorète de Syrie, surpassait tous les solitaires de son temps par son assiduité à la prière, exercice auquel il consacrait les jours et les nuits sans presque aucune interruption. Il priait debout, et lorsque sa grande vieillesse ne lui permit plus de garder constamment cette posture, il s'appuyait sur un bâton. Il était mort lorsque Théodoret visita les anachorètes de Syrie, et ce père nous apprend qu'il fut enterré à Citta, bourg voisin de sa solitude, et qu'on bâtit une église sur son tombeau. Zébin eut des disciples dont les plus célèbres furent saint Polychrone et saint Maron.

ZELANDE (saint), *Zélandius*, est patron d'une chapelle à Lesparre dans le diocèse de Bordeaux.

ZENOBE (saint), *Zenobius*, est honoré à Rome sous le nom de Genot.

ZENOBE (saint), évêque de Fiésoli, près de Florence, mourut dans le Xe siècle.

ZENON (saint), diacre de Bayeux, florissait dans le VIIe siècle, sous l'épiscopat de saint Renobert. Ses reliques furent transportées dans les diocèses d'Auxerre et de Besançon, pendant les incursions des Normands.

ZIME (saint), *Zimius*, prêtre, est honoré à Saint-Martin de Gristet près de Dithford dans le diocèse de Ratisbonne, où l'on garde son corps avec celui de saint Vime.

ZOILE, anachorète de Scété et disciple de saint Arsène, se rendit célèbre par sa sainteté. Il était chargé, avec Alexandre, de toutes les affaires du dehors, et il s'en acquittait avec une grande prudence. Il mourut vers le milieu du Ve siècle, et il est mentionné avec éloge dans la Vie de son saint maître.

ZOSIME, évêque de Babylone en Egypte, était originaire de Cilicie. Ayant embrassé l'état monastique dans sa jeunesse, il se retira dans une cellule du mont Sinaï, où il passa plusieurs années. Un jour qu'il se rendait au bourg d'Ammoniac, il rencontra un saint vieillard avec qui il se proposait de rester et qui, avant même qu'il eût le temps de le saluer, l'appela par son nom et lui dit : « Zosime, que venez-vous faire ici ? vous ne sauriez y demeurer. » Zosime, surpris de ce que le vieillard le connaissait, se jeta à ses pieds et le conjura de lui expliquer comment il savait son nom. « Il y a deux ou trois jours, répondit celui-ci, qu'un homme m'apparaissant tout à coup me dit qu'un solitaire nommé Zosime viendrait me trouver pour demeurer avec moi, mais que je ne devais pas le recevoir parce qu'il doit être évêque de Babylone. » Le vieillard, s'étant ensuite éloigné de Zosime, passa deux heures en prières, puis vint le rejoindre, et après l'avoir salué, il lui dit : « Mon fils, Dieu vous a-t-il fait venir ici, afin que vous donniez la sépulture à mon corps ? » Ayant ainsi parlé, il s'étendit par terre et rendit l'esprit. Zosime l'enterra et retourna, deux jours après, au mont Sinaï, qu'il quitta plus tard avec Jean, son disciple, pour aller à Porphyrite, où il passa deux ans. C'est là qu'il fit la connaissance de deux saints anachorètes, Paul et Théodore, qui avaient leurs cellules près de là, et qui ressuscitèrent son disciple, à qui la piqûre d'un serpent venimeux avait donné la mort. Ils dirent ensuite à Zosime de retourner au mont Sinaï, et ajoutèrent que Dieu voulait lui confier l'évêché de Babylone. De retour au mont Sinaï, l'abbé l'envoya, avec deux autres frères, à Alexandrie pour les affaires de la communauté. Le patriarche Apollinaire leur fit l'accueil le plus bienveillant et établit Zosime évêque de Babylone. Il donna aussi des évêchés à ses deux compagnons. Après quelques années d'épiscopat, il quitta son siége pour retourner dans sa cellule du mont Sinaï, où il pratiquait de grandes austérités. Il y fut visité par Jean Mosch, de qui nous tenons le peu que l'on sait de sa vie édifiante.

ZOUCQUE, *Zucchius*, massier de l'église d'Alexandrie de la Paille, dans le Milanais, c'est-à-dire administrateur de la fabrique, avait reçu au baptême le nom de Guillaume et florissait dans le XIVe siècle. Il mourut en 1377, et il a dans le pays le titre de bienheureux.

FIN DU SUPPLÉMENT.

PETIT DICTIONNAIRE ÉTYMOLOGIQUE

DONNANT L'ORIGINE ET LA SIGNIFICATION DE PLUSIEURS NOMS DE SAINTS.

A

Aaron, en hébreu montagnard, qui habite les montagnes.

Abacum, du grec *abax*, *abakos*, muet.

Abban, du syriaque *abba*, père.

Abdâs, en hébreu serviteur.

Abdias, en hébreu serviteur du Seigneur.

Abdon, en hébreu serviteur.

Abel, en hébreu vanité.

Aberce, du latin *aberceo*, j'écarte, j'éloigne.

Abias, en hébreu le père du Seigneur.

Abibon, en hébreu le pouce du père.

Abrace, du grec *a* privatif, et *brakos*, culotte : sans culotte.

Abraham, en hébreu père de la multitude.

Abre, du grec *abra*, jeune servante.

Abril, du grec *a* privatif, et *britus*, lourd : qui n'est pas lourd.

Abrosime, du grec *a* privatif, et de *brosimos*, nutritif : qui n'est pas nourrissant.

Absalom, en hébreu père de la paix.

Acace, du grec *akakos*, sans malice.

Acaire, en latin *acharius*, fait du grec *a* privatif, et *charis*, grâce : qui manque de grâce, qui n'est pas gracieux.

Acate, du grec *achatês*, agate, pierre précieuse.

Achille, du grec *a* privatif et *chillos*, bouillie : qui ne mange point de bouillie.

Acindyne, du grec *akindunos*, fait d'*a* privatif, et *kindunos*, danger : qui n'est pas en danger ; qui n'est pas dangereux.

Acrate, du grec *a* privatif, et *kratos*, fort : qui n'est pas fort, faible, débile.

Actinée, du grec *aktis*, *aktinos*, rayon : rayonnant.

Acyre, du grec *a* privatif, et *kuros*, puissance, autorité : qui est sans autorité.

Adalbéron, du tudesque *adel*, noblesse, et *baron*, homme, gentilhomme.

Adalbert, du tudesque *adel*, noblesse, et *bert*, homme : homme de noblesse.

Adam, en hébreu homme, homme roux.

Adaucte, du latin *adauctus*, ajouté, augmenté.

Adauque, du grec *a* privatif et *daukos*, hardi, courageux : qui manque de courage.

Adélard, du tudesque *adel*, noblesse, et *art*, race : qui est de race noble.

Adelberge, du tudesque *adel*, noblesse, et *berg*, montagne : qui appartient à la noblesse montagnarde.

Adelgoth, du tudesque *adel*, noblesse, et *gut*, bon : qui est d'une bonne noblesse.

Adelhelm, du tudesque *adel*, noblesse, et *helm*, casque, heaume.

Adelhère, du tudesque *adel*, noblesse, et *herr*, seigneur : seigneur de la noblesse.

Adelphe, en grec *adelphos*, frère.

Adenée, du grec *adênês*, *adênéos*, simple, sans malice.

Adérit, en grec *adêritos*, incontestable.

Adon, en hébreu seigneur, base.

Adraste, en grec *adrastos*, qui ne fuit pas, inévitable.

Adrien, en latin *Adrianus*, qui est d'Adria, originaire des bords de la mer Adriatique.

Adjuteur, en latin *adjutor*, qui aide, qui secourt.

Adventeur, en latin *adventor*, qui arrive, qui survient.

Aêce, en grec *aeteios*, fait d'*aetòs*, aigle : aquilin.

Afre, en latin *Afra*, Africaine, qui est d'Afrique.

Africain, en latin *Africanus*, qui est originaire d'Afrique.

Agabe, en hébreu sauterelle.

Agape, en grec *agapé*, amour, affection.

Agapet, en grec *agapêtòs*, aimable.

Agathange, du grec *agathos*, bon, et *aggelos*, ange, envoyé : bon ange, bon messager.

Agathe, en grec *agathê*, bonne.

Agathémer, du grec *agathos*, bon, et *méros*, lot, portion : bon lot.

Agathémère, du grec *agathos*, bon, et *hêmera*, jour : bon jour.

Agathoclie, du grec *agathos*, bon, et *kléos*, réputation.

Agathodore, du grec *agathos*, bon, et *dôron*, présent, don : bon présent.

Agathon, en grec *to agathon*, avantage, utilité.

Agathonique, du grec *agathos*, bon, et *nikê*, victoire : bonne victoire.

Agathope, du grec *agathos*, bon, et *ops*, *opis*, aspect : qui est d'un bon aspect, d'une bonne figure.

Agathopode, du grec *agathos*, bon, et *poûs*, *podos*, pied : qui a un bon pied, qui marche bien.

Aggée, en hébreu gai, joyeux.

Agnat, du latin *agnatus*, né après le testament du père.

Agnel, du latin *agnellus*, petit agneau.

Agnès, du grec *agnês*, fait d'*agnos*, pur, chaste.

Agon, du grec *agôn*, lutte, combat.

Agricole, du latin *agricola*, cultivateur, laboureur.

Agrippin, diminutif du mot latin *agrippa*, qui est venu au monde les pieds en avant.

Airy, en latin *agericus*, fait d'*ager*, champ : qui est né dans les champs.

Ajut, du latin *adjutus*, aidé, secouru.

Albée, en latin *albeus*, damier.

Albergat, de l'italien *albergato*, logé.

Albin, diminutif d'*albus*, mot latin qui signifie blanc : tirant sur le blanc.

Alcibiade, du grec *alkê*, vigueur, et *bios*, vie : qui a une vie vigoureuse.

Alexandre, du grec *alexô*, je secours, et *anêr*, *andros*, homme : qui secourt l'homme, qui fait du bien à l'humanité.

Alexis, du grec *alexeô*, je défends, je protége.

Alfier, en italien *alfiero*, fait du latin *aquilifer*, porte-enseigne.

Alipe ou *Alype*, du grec *alupos*, fait d'*a* privatif et *lupê*, tristesse : qui n'est pas triste : joyeux.

Alithe, du grec *alitês*, étranger, sans domicile.

Almaque, du grec *als*, *alos*, la mer, et *machê*, combat : combat naval.

Alodie, du grec *als*, *alos*, la mer, et *odios*, guide : pilote.

Alphée, du grec *alphaiô*, je trouve.

Altman, du tudesque *alt*, vieux, et *mann*, homme : qui est d'une race antique.

Ama, en hébreu signifie ma nation.

Amable, en latin *amabilis*, aimable.

Amand, en latin *amandus*, qui doit être aimé.

Amaranthe, du grec *amaranthos*, qui ne se flétrit pas.

Amase, en latin *amasius*, amoureux.
Ambase, en grec *ambasis*, ascension, action de monter.
Ambique, du grec *ambix*, *ambikos*, vase, alambic.
Ambroise, du grec *ambrosios*, doux comme l'*ambroisie*.
Amé, du latin *amatus*, aimé.
Amée, du latin *amata*, aimée, chérie.
Ammie, du grec *ammion*, vermillon.
Ammon, en hébreu fidèle.
Ammône, en grec *ammônos*, fait d'*ammos*, sable : sablonneux, né dans les sables.
Amos, en hébreu chargé.
Ampèle, du grec *ampeleios*, fait d'*ampelos*, vigne.
Amphibale, du grec *amphiballô*, j'entoure, j'environne.
Amphiloque, du grec *amphilogos*, douteux, controversé.
Amphion, du grec *amphi*, double, et *ion*, violette.
Ampliat, du latin *ampliatus*, agrandi, augmenté.
Anaclet, du grec *anaclêtos*, rappelé.
Ananie, en hébreu grâce du Seigneur, nuée du Seigneur.
Ananie, en grec *ananios*, sans chagrin.
Anastase, du grec *anastasis*, résurrection.
Anatole, du grec *anatolê*, le lever du soleil.
Andoche, du grec *ana*, d'en haut, et *dochos*, qui reçoit.
André, du grec *andreios*, viril, courageux, masculin.
Andronique, du grec *anêr*, *andros*, homme, et *nikê*, victoire.
Andropélage, du grec *andros*, homme, et *pelagos*, la mer : homme de mer, marin.
Anecte, en grec *anektos*, tolérable, supportable.
Anème, du grec *anemos*, vent.
Anempodiste, du grec *anempodistos*, l'affranchi, exempt d'entraves.
Anèse, du grec *anesia*, liberté.
Angilbert, du tudesque *angel*, ange, et *bert*, homme; ou de l'anglo-saxon *angle-bert*, homme de la nation des Angles.
Anicet, en grec *anikêtos*, invincible.
Anne, en hébreu gracieuse.
Anorée, du grec *anoreos*, fort, courageux.
Antère, du grec *anthêros*, fleuri, florissant.
Anthéon, du grec *antheô*, je fleuris.
Anthime, en grec *anthimos*, fleuri.
Antide ou *Antège*, en latin *Antidius*, fait du grec *anti*, contre, et *idios*, spécial, particulier : qui n'a rien de particulier, ordinaire.
Antigone, du grec *anti*, contre, et *gonos*, progéniture.
Antimond, mot hybride formé du grec *anti*, contre, et du latin *mundus*, monde : qui est opposé au monde, aux choses mondaines.
Antinogène, du grec *anti*, contre, et *gonos*, race : opposé à sa race, qui n'imite pas ses ancêtres.
Antiochus, du grec *anti* et de *ochos*, lien : qui sert de lien.
Antipas, du grec *anti*, contre, et *pas*, tout : opposé à tout.
Antoine, du grec *anti*, contre et *onios*, vénal : qui n'est pas vénal.
Antonin, diminutif d'Antoine : petit Antoine.
Anyse, du grec *anusis*, progrès, perfection.
Aod, en hébreu illustre, glorieux.
Apelle, du latin *apella*, sans peau, qui manque de peau dans quelque partie de son corps.
Aphtone, du grec *aphthonos*, qui n'est pas envieux.
Apodème, du grec *apodêmos*, étranger, voyageur.
Apollinaire, d'Apollon, consacré à Apollon.
Apothème, du grec *apo*, et de *thêma*, position : dépôt.
Apsée, du grec *a* privatif, et *pseô*, je flatte, je caresse : qui n'est pas flatteur, pas caressant.
Aptat, en latin *aptatus*, ajusté, adapté.
Apulée, du grec *apo* et *ulaios*, de bois : silvestre, champêtre.
Aquila, en latin aigle.
Arator, mot latin qui signifie laboureur.
Arcade, en latin *Arcadius*, qui est de l'Arcadie.
Archélaus, en grec *Archelaos* : prince du peuple.
Archippe, du grec *archê* commandement, et *hippos*, cheval : qui sait gouverner les chevaux, commandant de la cavalerie.
Arèce, du grec *arêtos*, désiré, demandé.
Arège, du grec *arêgô*, je secours.
Arègle, en latin *agricola*, laboureur.
Arèse, du grec *arês*, le dieu Mars : consacré à Mars.
Arétas, du grec *aretaô*, je pratique la vertu.
Argée, du grec *Argeios*, qui est de la Grèce.
Aristarque, du grec *aristarchos*, qui commande aux grands.
Ariste, en grec *aristos*, excellent, très-bon.
Aristée, en grec *aristeus*, qui excelle, qui tient le premier rang.
Aristide, du grec *aristos*, excellent, et *eidos*, forme : qui a de belles formes.
Aristion, en grec *aristeion*, récompense du courage.
Aristobule, du grec *aristoboulos*, qui est d'un bon conseil.
Aristonique, du grec *aristos*, excellent, et *nikos*, victoire, triomphe.
Armentaire, en latin *armentarius*, qui soigne les troupeaux, bouvier.
Arsène, du grec *arsên*, *arsenos*, fort, vigoureux.
Artème, du grec *artemês*, qui jouit d'une bonne santé.
Asaph, en hébreu, qui réunit, qui rassemble.
Asclépiade, du grec *Asklêpios*, Esculape, dieu de la médecine : qui est consacré à Esculape.
Asclépiodore, du grec *Asklêpios*, Esculape, et *dôron*, don : présent d'Esculape.
Ascole, du grec *askoleô*, je m'applique, je suis occupé.
Aselle, en latin *asella*, petite ânesse.
Assaire, en latin *assarius*, rôti, viande rôtie.
Aste, en grec *asteios*, poli, honnête.
Astère, en grec *asterios*, brillant comme un astre.
Astier, en grec *asterias*, radieux, rayonnant.
Astrique, en grec *astrikos*, qui dépend des astres, qui est soumis à leur influence.
Asyncrite, en grec *asugkritos*, incomparable, non pareil.
Ater, en latin signifie triste, mélancolique.
Athanase, du grec *athanasia*, immortalité.
Athénodore, du grec *Athênê*, Minerve, et *dôron*, don : don de Minerve.
Athénogène, du grec *Athênê*, Minerve, et *genos*, issu : qui descend de Minerve.
Attale, du grec *attalos* pour *atalos*, qui est dans la fleur de l'âge, vigoureux.
Attique, en grec *attikos*, qui est de l'Attique, du territoire d'Athènes.
Aucte, en latin *auctus*, accru, augmenté.
Audax, mot tout latin qui signifie hardi, courageux.
Auge, du grec *augês*, brillant.
Augure, du latin *augurius*, qui concerne les augures, qui s'y rapporte.
Augustale, en latin *augustalis*, qui concerne les augustes ou les empereurs, impérial.
Augustin, diminutif d'Auguste.
Aunaire, en latin *Anacharius*, fait du grec *ana* et *charieis*, gracieux, agréable.
Aurée, en latin *aurea*, blonde, de couleur d'or.
Aurigue, en latin *auriga*, cocher, conducteur de chars.

Ausone, du latin *Ausonius*, qui est de l'Ausonie.
Auspice, du latin *auspex*, *auspicis*, augure, qui consulte le vol des oiseaux.
Austrebert, du latin *auster*, le sud, et du tudesque *bert*, homme : homme du sud.
Autonome, en grec *autonomos*, qui se gouverne par ses propres lois.
Auxane, du grec *auxanô*, j'augmente, je prends de l'accroissement.
Auxibe, du grec *auxis*, accroissement, et *bios*, vie : avancement dans la vie.
Auxile, du latin *auxilium*, secours, assistance.
Aventin, du mont *Aventino*, l'une des sept collines de Rome.
Avertin, du latin *avertere*, détourner, écarter.
Avit, en latin *avitus*, vieux, ancien, qui remonte aux ancêtres.
Azarie, en hébreu secours du Seigneur.

B

Bajule, en latin *bajulus*, homme de peine, portefaix.
Balbine, de *balbus*, bègue, dont *balbinus* est un diminutif : un peu bègue.
Balsamie, du latin *balsamum*, baume.
Balthazar, en hébreu prodigue, dissipateur.
Bapte, en grec *baptos*, teint, mis en couleur.
Baradat, en hébreu, fils qui a de la beauté.
Barbat, en latin *barbatus*, barbu, qui a de la barbe.
Barbe, en latin *barbara*, barbare, qui appartient à une nation incivilisée.
Barnabé, en hébreu fils de consolation.
Barsabas, en hébreu fils de la conversion.
Barthélemy, en hébreu fils de celui qui suspend les eaux.
Baruch, en hébreu béni.
Basile, du grec *basileus*, roi.
Basilide, en grec *basileidês*, fils de roi.
Basilisque, en grec *basiliskos*, petit roi.
Basilisse, en grec *basilissa*, reine.
Basse ou *Bassus*, en grec *bassos*, sentier dans le bois, vallon.
Béat, en latin *beatus*, heureux, bienheureux.
Bellin, diminutif du latin *bellus*, beau, joli.
Bellique, en latin *bellicus*, belliqueux, guerrier.
Bénédet ou *Benezet*, en latin *benedictus*, béni.
Bénigne, en latin *benignus*, bénin, débonnaire.
Benjamin, en hébreu fils de la droite.
Bennon, en hébreu digne fils.
Benoît, en latin *benedictus*, béni.
Bérénice, en hébreu fille qui a de la grâce dans ses manières.
Bernard, du tudesque *bern*, ours, et *art*, naturel caractère : qui a le caractère de l'ours.
Bernardin, diminutif de Bernard.
Biblis, en grec *biblis*, signifie petit livre.
Bilfrid, du tudesque *bild*, image, et *friede*, paix : image de la paix.
Blane, en latin *blanus*, fait du grec *blanos*, myope.
Blande, du latin *blandus*, agréable, charmant.
Blandine, diminutif de *blandus*, qui a un certain agrément.
Blaste, du grec *blastos*, rejeton, bourgeon.
Bonaventure, de l'italien *buona ventura*, bonne aventure, heureuse réussite.
Bonfilio, de l'italien *buon figlio*, bon fils.
Boniface, dit pour bonne face, bon visage.
Bonite, du grec *bônitês*, bouvier, qui garde les bœufs.
Bonone, du latin *Bononius*, qui est de Bologne, Bolonais.
Borisse ou *Borysse*, de *Borussia*, la Prusse : Prussien.
Briton, en latin *Brito*, Breton, qui est de la Bretagne.
Bruno, de *Brunus*, mot de basse latinité, qui signifie brun, de couleur brune.
Bysse, du grec *bussos*, lin très-fin.

C

Cade, du grec *kados*, baril, vase.
Caius, mot latin qui signifie maître de maison.
Cajétan, du latin *Cajeta*, Gaëte : qui est de Gaëte.
Calais, en latin *Calerifus*, fait du grec *kalos*, beau, et *eriphos*, chevreau.
Calamandre, du grec *kalos*, beau, et *mandra*, parc.
Calanique, du grec *kalos*, beau, et *nikê*, victoire : belle victoire.
Caleb, en hébreu qui est tout cœur.
Calendion, du grec *kalos*, beau, et *endion*, séjour, domicile.
Calépode, du grec *kalos*, beau, et *poûs*, *podos*, pied : qui a de beaux pieds.
Calétric, du grec *kalos*, beau, et *trix*, *trichos*, cheveu : qui a une belle chevelure.
Calide, du latin *calidus*, ardent, échauffé.
Calimer, du grec *kalos*, beau, et *meros*, jambe : qui a une belle jambe.
Callinique, du grec *kallinikos*, illustre conquérant.
Calliope, du grec *kallos*, beauté, et *ops*, *opis*, figure : qui a une belle figure.
Calliste, du grec *kallistos*, très-beau.
Callisthène, du grec *kalos*, beau, et *sthénos*, force : qui est d'une grande force.
Callistrate, du grec *kalos*, beau, et *stratos*, armée.
Calocer, du grec *kalos*, beau, et *kêr*, cœur, qui a un beau cœur.
Caloger, du grec *kalos*, beau, et *gêras*, vieillesse; qui a une belle vieillesse.
Candide, en latin *candidus*, blanc, *qui a de la candeur*.
Capitolin, en latin *capitolinus*, qui appartient au Capitole.
Capouan, en latin *Capuanus*, de Capoue, qui est originaire de Capoue.
Capréole, en latin *capreolus*, chevreau, jeune chevreuil.
Capiton, en latin *capito*, qui a une grosse tête.
Caradeu, en latin *caradocus*, fait du grec *karadokeô*, j'attends, j'observe.
Caralampe, du grec *kara*, tête, et *lampas*, flambeau.
Caralampode, du grec *kara*, tête, et *lampôdês*, couvert d'une écume blanche.
Caralippe, du grec *kara*, tête, et *lipos*, graisse; qui a une grosse tête.
Carine, en latin *Carina*, qui est de la Carie.
Carite, du grec *charis*, *charitos*, grâce, charme.
Carpe, du grec *karpos*, fruit.
Carpophore, du grec *karpos*, fruit, et *phoros*, qui porte; qui porte du fruit.
Cartère, du grec *karteros*, robuste, vigoureux.
Casarie, du latin *casarius*, fait de *casa*, maison; qui garde la maison, sédentaire.
Casie, du grec *kasis*, *kasios*, sœur.
Cassie, en grec *kassia*, cannelle.
Caste, en latin *castus*, chaste, pur.
Castorie, du grec *kastôrios*, qui tient du castor.
Castrense, en latin *castrensis*, du camp; qui appartient au camp, qui est né dans un camp.
Castule, diminutif de *castus*, chaste.
Cat, en latin *catus*, fin, rusé.
Catel, du latin *catellus*, petit chien; terme de caresse.
Caterval, du latin *caterva*, troupe de soldats, multitude; qui appartient à l'armée, enfant de troupe.
Catulin, en latin *catulinus*, fait de *catulus*, petit chien.
Caustle, du grec *kaustos*, brûlé, cautérisé.

Cautin, diminutif du latin *cautus*, prudent, circonspect.

Cécile, diminutif de *cæcus*, aveugle ; qui est presque aveugle.

Cédrène, du grec *kedros*, cèdre ; qui tient du cèdre.

Célien, du latin *Cœlius*, le mont Célio, l'une des sept montagnes de Rome.

Celse, en latin *celsus*, haut, élevé.

Céran, en latin *Ceraunus*, fait du grec *keraunos*, foudre.

Cerdot, en latin *sacerdos*, prêtre.

Céréal, de Cérès, déesse des blés ; qui est consacré à Cérès, qui appartient aux céréales.

Cérin, en latin *cerinus*, de couleur de cire.

Césaire, en latin *cæsarius*, qui est venu au monde par l'opération césarienne.

Chaffre, en latin *Theofridus*, fait du grec *Theos*, Dieu, et de l'allemand *friede*, paix ; paix de Dieu.

Charise, du grec *charisios*, qui concerne la reconnaissance, qui témoigne de la gratitude.

Charité, en latin *charitas*, fait du grec *charis*, *charitos*, grâce, charité ; l'une des vertus théologales.

Chélidoine, en grec *Chelidonios*, fait de *chelidôn*, hirondelle.

Chérémon, du grec *chèramôn*, grotte, caverne.

Chéron, en latin *Ceraunius*, fait du grec *keraunos*, foudre.

Chérubin, en hébreu, qui est comme maître.

Chrémès, en grec *chremês*, masque.

Chrest, en grec *chrestos*, utile, avantageux.

Chionie, du grec *chioneos*, blanc comme neige.

Christine, corruption du mot chrétienne, en latin *christiana*, d'où *Christina*.

Christophe, en grec *Christophoros*, fait de *Christos*, Christ, et de *phoros*, qui porte ; qui porte le Christ.

Chromace, du grec *chrôma*, *chrômatos*, couleur, coloris.

Chrône, en grec *chronos*, temps, durée, d'où *chronios*, durable.

Chronion, du grec *chronios*, lent, tardif.

Chrysanthe, du grec *chrusos*, or, et *anthos*, fleur ; d'où *chysanthès*, qui a des fleurs d'or.

Chryseuil ou *chrysole*, du grec *chrusos*, or, et *olos* tout ; qui est tout or.

Chrysogone, du grec *chrusos*, or, et *gonos*, procréation, production ; qui produit de l'or.

Chrysophore, en grec *chrusophoros*, qui porte de l'or.

Chrysostome, en grec *chrusostomos*, qui a une bouche d'or.

Chrysotèle, du grec *chrusos*, or, et *telos*, fin, perfection ; qui est parfait comme l'or épuré.

Cibar, en latin *eparchius*, fait du grec *eparchos*, gouverneur de province.

Cione, du grec *kiôn*, colonne.

Cirion ou *Cyrion*, du grec *kurios*, maître, seigneur.

Cisse, du grec *kissos*, lierre.

Ciste, du grec *kistê*, panier, corbeille.

Clair, en latin *clarus*, illustre, célèbre, qui répand de la clarté.

Clarence, du latin *clarens*, brillant, éclatant.

Classique, en latin *classicus*, marin, matelot, qui est employé sur une flotte.

Claudique, du latin *claudicare*, boiter ; qui est un peu boiteux.

Clémentin, diminutif de clément ; qui est un peu clément, enclin à pardonner.

Cléomène, du grec *kleos*, gloire, éclat, et *menos*, force, ardeur guerrière ; qui s'illustre par ses exploits.

Cléonice, du grec *kleiô*, je célèbre, et *nikê*, victoire.

Cléopâtre, du grec *kleos*, gloire, et *patra*, famille ; qui est la gloire de la famille.

Cléophas, en grec *kleophas*, gloire complète.

Cler, en grec *klêros*, sort, partage.

Cléridone, du grec *klêros*, sort, et *doneô*, je remue, je mêle.

Clet, en grec *klêtos*, appelé, invité.

Clin, du grec *klinê*, lit.

Colman, de l'allemand *kühl*, réservé, circonspect, et *mann*, homme.

Colomban, diminutif de *columbus*, pigeon.

Colombin, même étymologie que le précédent.

Concesse, du latin *concessus*, concédé, accordé.

Concorde, en latin *concordius*, fait de *concordia*, concorde, déesse de la concorde.

Cône, du grec *kônos*, qui est de forme conique.

Conon, du grec *konios*, poudreux, couvert de poussière.

Consolate, en latin *consolata*, consolée

Consorce, en latin *consortia*, fait de *consors*, *consortis*, compagne, associée.

Constable, en latin *constabilis*, ferme, stable.

Constantin, diminutif de *constans*, mot latin qui signifie constant : qui a un peu de constance.

Cordule, du grec *kordulê*, massue ; ou du latin *cor*, *cordis*, cœur : petit cœur.

Coronat, en latin *coronatus*, couronné.

Corsique, du latin *Corsicus*, qui est de l'île de Corse.

Coruscat, du latin *coruscare*, briller, resplendir.

Cot, en grec *kotos*, ressentiment, désir de vengeance.

Cothurne, en grec *cothornos*, brodequin, chaussure des acteurs tragiques chez les anciens.

Cottide, du grec *kottê*, tête, et *eidos*, forme.

Cotylas, en grec *kotilas*, hirondelle.

Craton, du grec *kratos*, force, puissance

Crémence, du latin *crementum*, accroissement.

Crépin, du latin *crispus*, frisé, dont *crispinus* est un diminutif.

Crescence, du latin *crescens*, qui croît, qui augmente.

Cresque, du latin *cresco*, je grossis, je prends de l'accroissement.

Crison, du grec *krizô*, je crie, je pousse des cris perçants.

Crispe, en latin *crispus*, frisé, crépu.

Crispin, diminutif du latin *crispus* : un peu crépu.

Crispule, en latin *crispulus*, autre diminutif de *crispus* : légèrement frisé.

Crotate, du grec *krotos*, coup, et *atê*, malheur, revers.

Ctésiphon, du grec *ktesis*, possession, et *phonê*, voix : qui possède une belle voix.

Cuanne, du grec *kuanos*, azur, la couleur bleue.

Curonote, du grec *kuros*, puissance, et *notos*, le sud, le midi.

Cuthbert, du tudesque *cuth* ou *guth*, Dieu, et *bert*, homme : homme de Dieu.

Cuthburge, du tudesque *cuth*, Dieu, et *burg*, château.

Cuthman, du tudesque *cuth*, *Dieu* et *mann*, homme : homme de Dieu.

Cyre, du grec *kuros*, gage, garantie.

Cyrénie, du grec *kuros*, puissance, et de *ênia*, frein : qui sert de frein à la puissance : — qui est de Cyrène.

Cyriaque, du grec *kuriacos*, du seigneur, seigneurial.

Cyrion, du grec *kurios*, maître, seigneur.

Cyrique, du grec *kourikos*, qui sert à raser.

Cythin, du grec *kutinos*, fleur du grenadier.

D

Dace, en latin *Dacius*, Dace, qui est de la Dacie.

Dalmace, en latin *Dalmatius*, qui est originaire de la Dalmatie.

Damase, du grec *damazô*, je dompte, je subjugue.

Damien, *Damianus*, fait de *Damia*, la bonne déesse : qui est consacré à cette divinité.
Daniel, en hébreu jugement de Dieu.
Darius, en hébreu qui recherche, investigateur.
Datif, en latin *dativus*, qui peut donner.
David, en hébreu, aimé, chéri.
Décorat, en latin *decoratus*, orné, embelli.
Décorose, du latin *decorosus*, beau, agréable.
Deil, en latin *Deicola*, qui honore Dieu.
Delphin, en latin *delphinus*, dauphin, espèce de poisson.
Démètre, en hébreu qui poursuit vivement; —en grec *dêmêtrios*, consacré à Cérès.
Démocrite, du grec *dêmos*, peuple, et *kritês*, juge : juge du peuple.
Denis, du grec *Dionusios*, de Bacchus, consacré à Bacchus.
Déodat, en latin *Deodatus*, donné à Dieu.
Deusdedit, mots latins qui signifient Dieu l'a donné.
Didier, en latin *Desiderius*, fait de *desiderium*, désir, souhait.
Didyme, en grec *didumos*, jumeau.
Dieudonné, en latin *Deodatus*, donné à Dieu.
Dignien, fait du latin *dignus*, digne.
Dioclès, du grec *dios*, génitif de *zeus*, ciel, et de *kleis*, clef : la clef du ciel.
Diodore, du grec *dios*, du ciel, et *dôron*, don du ciel.
Diogène, du grec *Dios*, génitif de *Zeus*, Jupiter, et *genos*, race : qui est issu de Jupiter.
Diomède, du grec *dios*, du ciel, et *mêdos*, conseil : inspiration du ciel.
Dioscore, du grec *dios* et *koros*, enfant : fils de Jupiter.
Divitien, en latin *divitianus*, fait de *divitiæ*, richesses.
Dizier, même étymologie que Didier.
Dominique, en latin *dominicus*, du seigneur, dominical ou du dimanche.
Domne, en latin *domnus*, contraction du mot *dominus*, seigneur.
Donat, en latin *donatus*, donné.
Donatif, en latin *donativus*, qui fait une donation.
Dorothée, du grec *dôron*, don, et *Theos*, Dieu : don de Dieu.
Dorymédon, du grec *doru*, lance, et *medôn*, roi : la lance du roi.
Dosithée, du grec *dosis*, don et *Theos*, Dieu : don de Dieu.
Dulcissime, en latin *dulcissimus*, très-doux.
Dule, du grec *Doulê*, esclave, servante.
Dunstan, du tudesque *dunn*, mince, et *stein*, pierre.
Dyname, du grec *dunamis*, puissance.

E

Eanne, du grec *eanos*, délié, délicat.
Eberhard, de l'allemand *eber*, porc, et *hart*, dur.
Ecclèse, du grec *ekklêsia*, assemblée, église.
Ecdice, du grec *ekdikos*, défenseur, vengeur.
Ecomène, du grec *oikos*, maison, et *menô*, je demeure, j'habite : qui demeure à la maison.
Edelburge, de l'anglo-saxon *edel*, noblesse, et *burg*, château.
Edesse, du grec *aidesis*, *aidesebs*, vénération, respect.
Edilbert, de l'anglo-saxon *edel*, noblesse, et *bert*, homme.
Ediste, en grec *edistos*, très-gai, superlatif de *edus*, gai.
Egdune, du grec *egdunô*, je m'échappe, je m'évade.
Elade, du grec *Hellas*, *Hellados*, Hellène, qui est de la Grèce.
Elaphe, en latin *Elaphius*, fait du grec *elapheios*, de cerf, qui tient du cerf.
Eléazar, en hébreu secours de Dieu.
Eléonore, du grec *elaion*, huile, et *oros*, pressoir.
Eleusippe, du grec *eleusis*, marche, et *hippos*, cheval : marche du cheval.
Eleuthère, en grec *eleutheros*, libre.
Eliab, en hébreu mon Dieu.
Elie, en hébreu le Seigneur Dieu.
Eliphe ou *Elophe*, en latin *Eliphius*, fait du grec *hêlios*, soleil, et *phuos*, produit, naissance : qui est produit par le soleil.
Elisabeth, en hébreu le Dieu du serment.
Elisée, en hébreu le salut de Dieu.
Eloi, en latin *Eligius*, fait de *eligere*, élire, choisir.
Elpide, du grec *elpis*, *elpidos*, espérance.
Elpidophore, du grec *elpis*, *elpidos*, espérance, et de *phoros*, qui porte.
Emérite, du latin *emeritus*, obtenu par de longs services.
Emétère, en latin *hemiterius*, du grec *hemi*, demi, et *thêrion*, animal.
Emile, du grec *aimulios*, affable, prévenant.
Emilien, *Æmilianus*, qui est de la province d'Emilie.
Emmanuel, en hébreu Dieu avec nous.
Emmélie, en grec *Emmeleia*, harmonie, élégance.
Encratide, du grec *en*, dans, et *kratis*, *kratidos*, mélange, amalgame.
Endée, du grec *en*, et *deos*, crainte.
Engelberge, du tudesque *engel*, ange, et *berg*, montagne : montagne de l'ange.
Engelbert, du tudesque *engel*, ange, et *bert*, homme : homme angélique.
Ennatos, du grec *ennatos*, neuvième.
Ennode, du grec *en* et *nôdos*, qui n'a point de dents.
Enthée du grec *entheos*, inspiré de Dieu.
Eone, du grec *êonios*, qui est *sur le rivage*, ou de *aiônios*, éternel.
Epagathe, du grec *epi*, et *agathos*, bon.
Epain, en grec *epanos*, rare, précieux.
Epaphras, du grec *epaphros*, couvert d'écume.
Epaphrodite, en grec *epaphroditos*, beau, gracieux.
Eparque, du grec *eparchô*, je commande, je gouverne.
Ephèbe, en grec *ephêbos*, adolescent, jeune homme.
Ephénique, du grec *e*, et *phoinikos*, rouge, de couleur pourpre.
Ephrem, en hébreu, qui porte du fruit.
Epicharis, en grec *epicharis*, gracieux, agréable.
Epictète, en grec *epiktetos*, étrange, emprunté.
Epimaque, en grec *epimachos*, qui porte secours, auxiliaire.
Epiphane, en grec *epiphanês*, apparent, remarquable.
Epipode, du grec *epi*, sur, et *poûs*, *podos*, pied : qui se tient sur ses pieds.
Epistème, du grec *epistemê*, habileté, science.
Epitace, du grec *epitaxis*, ordre, commandement.
Eponyme, en grec *eponumos*, surnom, mot ajouté au nom.
Eptade, du grec *èptas*, *èptados*, le nombre septenaire.
Equice, du latin *eques*, *equitis*, chevalier, cavalier.
Erasme, du grec *erasmios*, aimable.
Eraste, en grec *erastos*, aimable, agréable,
Erbland, en latin *ermenlandus*, fait de l'allemand *hermann*, germain, et *land*, pays : qui est du pays des Germains, de la Germanie.
Ermenfroy, en latin *ermenfridus*, de l'allemand *hermann*, Germain, et *friède*, paix : paix des Germains.
Erothéide, en grec *erôtheidês*, fait de *erôs*, amour,

theos, dieu; et *eidos*, forme, qui ressemble au dieu de l'amour, à Cupidon.

Erotide, du grec *erôs*, *erôtos*, amour, et *eidos*, forme : qui ressemble à l'amour.

Esaïe, en hébreu le salut du Seigneur.

Esdras, en hébreu, qui aide.

Ethelbert, de l'anglo-saxon *edel*, noble, et *bert*, homme : homme noble.

Ethelburge, de l'anglo-saxon *edel*, noble, et *burg*, château.

Ethère, du grec *aitherios*, éthéré, subtil.

Ethérée, du latin *æthereus*, aérien, céleste.

Etienne, en grec *stephanos*, couronne : orné d'une couronne.

Eubule, du grec *eu*, bien, et *boulê*, conseil : qui est de bon conseil.

Eucaire, du grec *eucharis*, gracieux, qui a bonne grâce.

Eucarpe, en grec *eukarpos*, fait de *eu*, bien, et *karpos*, fruit : qui porte de bons fruits.

Eucher, en grec *eucheiros*, qui a de bonnes mains.

Eudocie, en grec *eudokia*, bienveillance, affection.

Eudoxie, en grec *eudoxia*, bonne réputation.

Eufraise, en grec *euphrasia*, joie, gaieté.

Eugène, du grec *eugênês*, *eugenios*, bien né, qui est d'une naissance illustre.

Eugraphe, du grec *eugraphês*, qui écrit bien.

Eulale, du grec *eu*, bien, et *lalios*, qui parle : qui parle bien.

Eulalie, du grec *eulaleô*, je parle bien.

Eulampe, du grec *eu* bien, et *lampô*, je reluis, je brille.

Euloge, en grec, *eulogos*, qui parle bien.

Eumène, en grec *eumenês*, bienveillant, affable.

Eunomie, en grec *eunomia*, piété, dévotion.

Eunus, en grec *eu nôus*, bienveillant, bien intentionné.

Euphèbe, du grec *eu*, bien, et *phoibos*, clair, pur.

Euphémie, en grec *euphemia*, louange, félicitation.

Euphrasie, en grec *euphrasia*, gaieté honnête.

Euphrône, du grec *euphroneô*, je pense bien, j'ai un bon esprit.

Euphrosyne, en grec *euphrosunê*, joie intime, plaisir du cœur.

Euple, du grec *eupleô*, je navigue heureusement.

Eupore, en grec *euporos*, aisé, de facile accès.

Euprépie, en grec *euprepeia*, belle apparence, air distingué.

Eupsyque, du grec *eupsuchos*, gai, courageux.

Eupure, du grec *eu*, bien, et *pur*, *puros*, feu.

Eurose, du grec *eu* bien, et *rôsis*, force, vigueur.

Eusèbe, du grec *eusêbês*, pieux, dévot.

Eusébie, du grec *eusebeia*, piété.

Eusquémon, en grec *euschêmôn*, qui a bonne mine; — ou de *eu*, bien, et de *schêma*, visage : qui a bonne figure.

Eustache, du grec *eustachus*, qui produit beaucoup d'épis.

Eustade, du grec *eu*, bien, et *stadios*, ferme, stable.

Eustase, du grec *eu*, bien, et *stasis*, constance, persévérance.

Eustathe, en grec *eustathês*, solide, qui se tient bien.

Eustère, du grec *eu*, bien, et *stereos*, solide.

Eustiche, du grec *eu*, bien, et *stichê*, rang, ordre.

Eustolie, du grec *eustolos*, qui est bien habillé.

Eustoque, en grec *eustochos*, adroit, ingénieux.

Eustoquie, du grec *eustocheô*, je suis habile, je réussis.

Eustorge, du grec *eu*, bien, et *storgeô*, j'aime, je chéris.

Eustrate, du grec *eu*, bien, et *stratios*, guerrier : bon soldat.

Euthalie, du grec *eu*, bien, et *thalos*, rejeton, race.

Euthyme, en grec *euthumos*, bienveillant, courageux.

Eutrope, du grec *eutropos*, qui a de bonnes mœurs; qui est d'un bon caractère.

Eutychès, en grec *eutuchês*, heureux, à qui la fortune sourit.

Evagre, du grec *eu*, bien, et *agraios*, chasseur; bon chasseur.

Evandre, en grec *euandros*, fertile en hommes courageux.

Evareste, en grec *euarestos*, agréable, qui plaît.

Evariste, du grec *eu*, et *aristos*, excellent.

Evase, du grec *eu*, bien, et *asis*, chant : qui chante bien.

Eve, en hébreu vivante, mère des vivants.

Evelpiste, en grec *euelpistos*, qui a bonne espérance.

Evode, du grec *euôdês*, qui sent bon, qui a une bonne odeur.

Evre, en latin *aper*, sanglier.

Ewald, du grec *eualdês*, qui croît, qui augmente.

Exanthe, du grec *exantheô*, je fleuris.

Expédit, en latin *expeditus*, leste, dégagé.

Extrical, en latin *extricatus*, dépêtré, délivré.

Exupérance, en latin *exuperantia*, éminence, excellence.

Exupère, du grec *ex*, et *uperiôn*, qui s'avance par-dessus.

Ezechias, en hébreu la force du Seigneur.

Ezéchiel, en hébreu le secours du Seigneur.

F

Fabien, en latin *Fabianus*, qui appartient à la famille des Fabius.

Fabiole, diminutif de Fabius.

Facond, en latin *facundus*, disert, beau parleur.

Faine, du grec *phainos*, brillant, éclatant.

Fantin, en italien *fantino*, petit enfant, petit garçon.

Faron, du grec *pharos*, phare.

Fauste, en latin *faustus*, heureux.

Faustin, diminutif de Fauste : assez heureux.

Félicien, en latin *Felicianus*, diminutif de *felix*, heureux.

Félicissime, en latin *felicissimus*, superlatif de *felix*, heureux : très-heureux.

Félin, en latin *felinus*, fait de *felis*, chat : qui tient du chat.

Felix, mot latin qui signifie heureux.

Fens, ou *Fidence*, du latin *fidens*, confiant, qui espère.

Festus, mot latin qui signifie joyeux, divertissant.

Firmat, en latin *firmatus*, affermi, consolidé.

Firme, en latin *firmus*, ferme, solide.

Firmin, en latin *Firminus*, diminutif de *firmus*, ferme : un peu ferme.

Flacque, en latin *flaccus*, qui a des oreilles pendantes.

Flaive, du latin *flavere*, blondir : qui est blond.

Flamine, du latin *flamines*, prêtres de Rome, consacrés au culte des faux dieux; ou de *flamen*, *flaminis*, souffle, vent.

Flavie, du latin *flavus*, blond, jaune.

Flavien, en latin *flavianus*, fait de *flavus*, blond : tirant sur le jaune.

Flocel, en latin *floccellus*, petit flocon, diminutif de *floccus*, flocon.

Flore, en latin *florus*, fleuri.

Florent, du latin *florens*, fleuri, florissant.

Floride, du latin *floridus*, fleuri, florissant.

Floscule, en latin *flosculus*, petite fleur

Flour, en latin *florus*, fleuri.

Fortunat, en latin *fortunatus*, heureux, favorisé par la fortune.

Frambourg, en latin *frambaldus*, de l'anglo-saxon *frame*, forme, et *bald*, usé.

François, du latin *Franciscus*, Franc Français.

Franque, du latin *Francus*, Franc, qui est de la nation des Francs.

Fraterne, en latin *fraternus*, fraternel, de frère.
Frédebert, du tudesque *friede*, paix, et *bert*, homme.
Frédéric, de l'allemand *friede*, paix, et *reich*, règne, empire : règne de la paix.
Frévisse, en latin *frideswitha*, du tudesque *friede*, paix, et *weit*, grand : paix de longue durée.
Front, en latin *fronto*, qui a un large front.
Fructueux, en latin *fructuosus*, fertile en fruits.
Fructule, en latin *fructulus*, diminutif de *fructus*, fruit : petit fruit.
Fugace, du latin *fugax*, *fugacis*, fuyard, qui s'enfuit.
Fulgence, du latin *fulgens*, brillant, resplendissant.
Fursy, en anglais *furzy*, qui produit des bruyères.
Fuscien, en latin *fuscianus*, fait de *fuscus*, brun, noirâtre.
Fuscule, en latin *fusculus*, diminutif de *fuscus* : tirant sur le brun.
Fusque, en latin *fusca*, brune.

G

Gabin, en latin *Gabinus*, qui est de la Gabinie.
Gabriel, en hébreu homme de Dieu.
Gaëtan, en italien *Gaetano*, qui est de Gaëte.
Gal, en latin *Gallus*, Gaulois, Français.
Galactoire, du grec *gala*, *galaktos*, , lait, et *reô*, je coule.
Galatas, en grec *Galata*, Galate, qui est de la Galatie.
Galée, du grec *galeê*, belette, chatte.
Galle, en latin *Galla*, Gauloise.
Gallican, en latin *Gallicanus*, qui descend des Gaulois.
Gallique, en latin *Gallicus*, qui concerne les Gaulois.
Gamaliel, en hébreu, Dieu me le rendra.
Gaubert, en latin *Waldebertus*, du tudesque *wald*, forêt, et *bert*, homme : homme des bois, sauvage.
Gaudence, du latin *gaudens*, qui se réjouit.
Gaudiose, du latin *gaudium*, joie : qui a de la joie, joyeux.
Gausbert, de l'allemand *gau*, pays, et *bert*, homme : homme du pays.
Gédéon, en hébreu, qui brise, qui casse.
Gélase, du grec *gelaô*, je ris.
Gélasin, en grec *gelasinos*, rieur, qui aime à rire.
Gémel, en latin *gemellus*, jumeau.
Gémine, en latin *geminus*, jumeau.
Gemme, en latin *gemma*, bourgeon, pierre précieuse.
Génès, en latin *genesius*, fait du grec *genesis*, naissance, origine.
Gène, du grec *genos*, race, famille.
Genet, du grec *gênestês*, qui tombe par terre.
Genethle, du grec *genethlon*, descendance, postérité.
Gennade, en latin *gennadius*, fait du grec *genna*, race, lignée, et *dios*, divin.
Génoin, en latin *genuinus*, naturel.
Gentil, en latin *gentilis*, de famille noble, national.
Geoffroy, du tudesque *gau*, *contrée*, *et friède*, paix : la paix de la contrée.
Georges, du grec *georgia*, agriculture.
Gérame, du grec *gerama*, action de vieillir.
Géréon, du grec *gereion*, action de vieillir.
Germain, en latin *Germanus*, qui est de la nation des Germains.
Germanique, en latin *Germanicus*, qui habite la Germanie.
Géronce, du grec *geronteios*, sénile, qui appartient à la vieillesse.
Gétule, en latin *Getulius*, qui est de la Gétulie.
Gilbert, du tudesque *gilde*, tribu, et *bert*, homme.
Gildard, du tudesque *gilde*, tribu, et *art*, usage.
Gilles, en latin *Ægidius*, fait du grec *aix*, *aigos*, chèvre, et *eidos*, forme : qui ressemble à une chèvre.
Glaphyre, du grec *glaphuros*, bien fait, élégant.
Gloriose, en latin *gloriosus*, comblé de gloire.
Glycère, du grec *glukeros*, doux, agréable.
Godebert, de l'allemand *good*, bon, et *bert*, homme.
Godefroi, en latin *Gothofridus*, fait de l'allemand *gott*, Dieu, et *friede*, paix : la paix de Dieu.
Godrick, de l'allemand *Gott*, Dieu, et *reich*, règne : le règne de Dieu.
Godwin, de l'anglo-saxon *good*, bon, et *wine*, vin.
Gondelbert, de l'allemand *gondel*, barque, gondole, et *bert*, homme.
Gorgon, du grec *gorgoneios*, qui concerne les Gorgones.
Gracilien, en latin *gracilianus*, diminutif de *gracilis*, grêle, mince.
Grat, en latin *gratus*, reconnaissant.
Grégoire, du grec *gregoreô*, je veille.
Grimbald, de l'anglais *grim*, refrogné, et *bald*, chauve.
Gudwal, de l'anglo-saxon *god*, et *wal*, mur, rempart.
Guibert, en latin *vichbertus*, de l'allemand *weich*, mou, délicat, et *bert*, homme : homme délicat.
Gurie, du grec *gurios*, de forme circulaire.

H

Habacuc, en hébreu, qui lutte, lutteur.
Habetdeum, mot tout latin qui signifie, il possède Dieu.
Habide, en hébreu la science du père.
Hadelin, du tudesque *edel*, noble, et de *linie*, lignée, race : qui est de noble race.
Hagiodule, du grec *hagios*, saint, et *doulos*, esclave, serviteur.
Hamon, en hébreu, qui donne, donation.
Hanule, en grec *anulos*, qui manque de bois.
Harman, en latin *Germanus*, qui est de la Germanie.
Hasèque, de *a* privatif, et *sekos*, clôture : qui n'est pas enfermé.
Havence, du latin *habens*, qui a, qui possède.
Hedwige, de l'anglo-saxon *heed*, tête, et *wig*, perruque : coiffure de tête.
Hégésippe, du grec *hégesis*, action de conduire, et *hippos*, cheval.
Hélène, du grec *helené*, flambeau.
Héliménè, du grec *hêlitomenos*, qui est venu au monde avant le terme.
Héliodore, du grec *hêlios*, soleil, et *dôron*, don.
Hélion, en hébreu, élevé, sublime.
Hellade, du grec *Hellas*, *Hellados*, qui est de la Grèce.
Hémitère, du grec *hemi*, demi, et *thêr*, animal
Hemme, en grec *hemma*, vêtement.
Hénédine, du grec *henedunô*, je charme.
Héracle, du grec *Hêraklês*, Hercule : qui est consacré à Hercule ; ou qui est de la ville d'Héraclée.
Héraclide, en grec *Hêraklidês*, descendant d'Hercule.
Herculan, en latin *herculanus*, fait de *Hercules*, Hercule : qui tient à Hercule, qui lui est consacré.
Héréfroy, en latin *Herefridus*, fait de l'allemand *herr*, seigneur, et *friede*, paix : la paix du seigneur.
Hérine, du grec *hêrinos*, printanier, du printemps.
Hermagore, du grec *herma*, appui, soutien, et *agora*, place publique.
Hermann, mot allemand qui signifie Germain, habitant de la Germanie.
Hermas, du grec *hermazô*, j'appuie, je soutiens.
Hermès, mot grec qui signifie Mercure.
Hermias, du grec *Hermês*, Mercure : consacré à Mercure.
Hermippe, du grec *Hermês*, Mercure, et *hippos*, cheval.

Hermocrate, du grec *Hermès*, Mercure, et *kratos*, puissance.
Hermogène, du grec *Hermès*, Mercure, et *genos*, race : qui descend de Mercure.
Hermolaus, du grec *Hermès*, Mercure, et *ilaos*, propice.
Hermon, en hébreu, anathème de deuil.
Hermyle, du grec *Hermès*, Mercure, et *ulè*, bois.
Hérodion, du grec *herodios*, héron. — En hébreu, crainte, frayeur.
Hésyque, en grec *hesuchaios*, paisible, tranquille.
Hiérax, en grec *hierax*, épervier.
Hiéron, en grec *hièron*, chose sainte.
Hiéronide, du grec *hièron*, victime, et *eidos*, forme.
Hierosquémon, du grec *hieros*, saint, et *schêma*, figure.
Hiérothée, du grec *hieros*, consacré, et *Theos*, Dieu : consacré à Dieu.
Higbald, du tudesque *high*, hauteur, et *bald*, chauve, pelé.
Hilaire, en latin *Hilarius*, fait de *hilaris*, gai, joyeux.
Hilarin, en latin *Hilarinus*, un peu gai, diminutif de *hilaris*, gai.
Hilde, de l'anglo-saxon *child*, enfant.
Hildebaud, en latin *Hildebaldus*, fait de l'anglo-saxon *child*, enfant, et *bald*, chauve.
Hildeman, du saxon *child*, enfant, et *mann*, homme.
Himère, du grec *himeros*, aimable.
Hipparque, en grec *hipparchos*, fait de *hippos*, cheval, et *archos*, commandant.
Hippolyte, du grec *hippos*, cheval, et *luô*, je délie, je lâche : qui lâche les chevaux.
Hirénarque, du grec *eirenê*, la paix, et *archos*, prince, chef : prince de la paix.
Homberge, de l'allemand *um*, autour, et *berg*, montagne.
Hommebon, en latin *homobonus*, homme bon.
Honest, en latin, *honestus*, honnête.
Honfroy, en latin *Honfridus*, de l'allemand *wonne*, délices, et *friede*, paix; ou de *hun*, et de *friede* : paix des Huns.
Holde, en hébreu, qui discerne, qui détruit.
Honorat, en latin *honoratus*, honoré.
Honorine, en latin *honorina*, diminutif d'*honorus*, honorable.
Hore, en grec *horos*, but, fin.
Hortense, en latin *hortensius*, fait de *hortus*, jardin : qui concerne les jardins.
Hortulan, en latin *hortulanus*, jardinier.
Hospice, du latin *hospes*, *hospitis*, hôte : qui exerce l'hospitalité ou qui la reçoit.
Hubert, en latin *hubertus*, qui est le même mot que *ubertus*, fertile.
Humbert, de l'anglo-saxon *home*, demeure, et *bert*, homme
Hyacinthe, en grec *huakinthos*, sorte de pierre précieuse.
Hydre, en grec, *hudra*, serpent d'eau.
Hygin, du grec *hugieinos*, sain, salubre, fait de *hugieia*, Hygie, déesse de la santé.
Hypace, du grec *hupateia*, le consulat, la dignité de consul.
Hypolistre, du grec *hupo*, sous, et *listron*, ratissoire, instrument pour polir.

I

Icélie, du grec *ikelos*, semblable.
Ie, en grec *ia*, force.
Illuminat, en latin, *illuminatus*, éclairé.
Imier, du grec *himeros*, aimable.
Ion, en hébreu *ionas*, colombe.
Iphigénie, du grec *iphios*, fort, puissant, et *genos*, *geneos*, race, lignée; qui est d'une puissante famille.
Irène, en grec *eirenê*, paix.
Irénée, en grec *eirênaios*, pacifique.
Isaac, en hébreu, ris, action de rire.
Isaïe, en hébreu le salut du Seigneur.
Isarne, du grec *isos*, semblable, et *ars*. *arnos*, agneau : qui ressemble à un agneau.
Isaure, en latin *Isaurus*, qui est de l'Isaurie, Isaurien.
Ischyrion, du grec *ischuros*, fort, robuste.
Isidore, du grec *Isis*, déesse des Égyptiens, et *dôron*, don : don d'Isis; — ou de *Isidos*, génitif de *Isis*, et *Orus*, fils de cette déesse : *Isidos-Orus*.
Isyqué, en latin *Esychius*, du grec *esuchaios*, paisible, tranquille.
Ismaël, en hébreu, celui que Dieu exauce.
Israël, en hébreu, qui l'emporte sur Dieu.
Ithe, en latin *itha*, abréviation de *Juditha*, fait de l'hébreu *Judith*, qui loue.
Ived, en latin *Evodius*, fait du grec *euôdès*, *euôdeos*, qui sent bon.

J

Jacinthe, du grec *huakinthos*, hyacinthe, sorte de pierre précieuse.
Jacques, en latin *Jacobus*, de l'hébreu *Jacob*, qui supplante.
Jalle, du grec *iallo*, je lance, je jette.
Janvier, en latin *Januarius*, fait de *Janus*, dieu de la paix : consacré à Janus.
Jarlatée, en latin *Hierlatius*, fait du grec *hieros*, sacré, et de *Lathê* pour *Lêthê*, le Léthé : consacré au Léthé ou fleuve d'oubli.
Jasime, du grec *iasimos*, guérissable, qu'on peut guérir.
Jason, en hébreu, qui désire, qui guérit.
Jean, en hébreu gracieux.
Jean-Baptiste, du grec *baptistês*, qui baptise.
Jeanne, en hébreu, gracieuse.
Jérémie, en hébreu élévation du Seigneur.
Jéroche, du grec *hieros*, saint, et *ochos*, lien, attache : lien sacré.
Jérôme, en latin *Hieronymus*, fait du grec *hieros*, saint, et *onuma*, nom : nom sacré.
Joachim, en hébreu préparation du Seigneur.
Joathas, en hébreu formation complète.
Job, en hébreu, qui se plaint, qui gémit.
Joconde, en latin *Jocundus*, fait de *jucundus*, agréable.
Joel, en hébreu, qui veut, qui consent.
Jonas, en hébreu colombe.
Jore, du grec *iôros*, lieu élevé, montagne.
Josaphat, en hébreu, le Seigneur qui juge.
Joseph, en hébreu augmentation, accroissement.
Josse, en latin *Jodocus*, du grec *iodokos* étui à flèches, carquois.
Josué, en hébreu, le Seigneur qui sauve.
Jovin, du latin *Jovis*, génitif de *Jupiter* : consacré à Jupiter.
Jucond, en latin *jucundus*, agréable.
Jucondin, diminutif de *Jucundus* : un peu agréable.
Jude, en hébreu louange.
Jules, en latin *Julius*, fait du grec *ioulos*, duvet, poil follet.
Julien, en latin *Julianus*, fait de *Julius* : qui est né dans le mois de juillet, ou qui appartient à la famille des Jules.
Junien, en latin *Junianus*, fait de *junius*, juin; qui est né dans le mois de juin.
Justin, en latin *Justinus*, diminutif de *justus*, juste; petit juste
Juvénal, du latin *juvenis*, jeune homme.
Juventin, du latin *juventus*, jeunesse.

K

Kèbe, du grec *kêbos*, espèce de singe.
Kère, du grec *kêr*, *kêros*, destin, fatalité.

Kineburge, de l'anglo-saxon *quen*, reine, et *burg*, château.

L

Lambert, en latin, *Lambertus*, ou *Landobertus*, fait du tudesque *land*, pays, et *bert*, homme; homme du pays, indigène.
Landelin, de l'allemand *land*, pays, et *line*, race; de race indigène.
Landoald, de l'allemand *land*, pays, et *ald*, ancien; qui est ancien dans le pays.
Landrade, de l'allemand *land*, pays, et *rath*, avis, conseil.
Landri, en latin *Landricus*, fait de l'allemand *land*, pays, et *reith*, règne, empire.
Landulphe, de l'allemand *land*, pays, et *hulfe*, secours, ressource.
Latin, en latin *Latinus*, qui est du *Latium*.
Laure, en latin *laurus*, laurier, du grec *lauros*, qui a la même signification.
Laurent, *Laurentius*, qui est de *Laurentium*, ville de la campagne de Rome.
Laurien, en latin *Laurianus*, fait de *laurus*, laurier; qui tient du laurier, couronné de laurier.
Lautein, de l'allemand *laute*, luth.
Lazare, en hébreu le secours du Seigneur.
Léocritie, du grec *leôs*, peuple, et *kritos*, choisi.
Léofrone, du grec *leôn*, lion, et *phronis*, prudence.
Léon, en latin *leo*, lion, du grec *leôn*, qui a la même signification.
Léonard, du grec *leôn*, lion, et *ardô*, je nourris.
Léonce, en latin, *Leontius*, en grec *léontios*, du lion, léonin.
Léonide, du grec *leôn*, lion, et *eidos*, forme; qui ressemble au lion.
Lesmon, en grec *lêsmôn*, oublieux, qui manque de mémoire.
Létance, du latin *lætans*, qui se réjouit.
Létus, en latin *lætus*, joyeux.
Leu, en latin *lupus*, loup.
Leuce, du grec *leukos*, blanc.
Leufroi, de l'allemand *leu*, lion, et *friède*, paix; la paix du lion.
Lévange, en latin *Libanius*, fait de *Libanus*, le mont Liban; qui est du mont Liban; qui produit de l'encens.
Libanos, mot grec qui signifie encens.
Libérat, en latin *liberatus*, libéré, délivré.
Libère, en latin *Liberius*, de *Liber*, Bacchus; consacré à Bacchus.
Libert, en latin *libertus*, affranchi.
Libye, en hébreu le cœur de la mer; ou du grec *Libus*, *Libuos*, qui est de la Libye.
Licar, en latin *Glycerius*, du grec *glukeros*, doux, agréable.
Lié, en latin *lætus*, joyeux.
Liède, ou *Liey*, aussi du latin *lætus*, joyeux.
Liliose, en latin *liliosa*, fait de *lilium*, lis; de lis, qui a la blancheur du lis.
Limnée, en latin *Limnæus*, du grec *limnaios*, de marais, lacustre.
Livrade, en latin *liberata*, délivrée.
Longin, en latin *longinus*, diminutif de *longus*, long; un peu long.
Lothier, en latin *Eleutherius*, du grec *eleutheros*, libre
Louvence, du latin *lubens*, qui fait une chose volontiers.
Luc, en hébreu, qui s'élève.
Lucain, en latin *Lucanus*, qui est de la Lucanie.
Luce, en latin *lucius*, brochet, ou du grec *Lukios*, qui est de la Lycie.
Lucide, en latin *Lucidius*, fait de *lucidus*, lumineux, ou du grec *lukideus*, petit loup, louveteau.
Lucie, en latin *Lucia*, fait du grec *Lukios*, qui est de la Lycie.
Lucine, en latin *Lucina*, surnom de Junon et de Diane; ou de *lucinus*, qui a de petits yeux.
Lucinien, en latin *Lucinianus*, diminutif de *lucinus*, qui a de petits yeux.
Lumine, du latin *lumen*, *luminis*, lumière.
Lumineuse, en latin *luminosa*, féminin de *luminosus*, lumineux.
Lupède, en latin *elpidius*, du grec *elpis*, *elpidos*, espérance.
Lupère, du grec *lupêros*, triste, affligeant.
Lutice, du grec *lutikos*, qui délie, qui dissout.
Lyde, du grec *Ludos*, Lydien.
Lydie, *Lydia*, du grec *Ludios*, Lydien, qui est de la Lydie.
Lysimaque, du grec *lusis*, délivrance, et *machê*, combat.

M

Macaire, en grec *macarios*, heureux, fortuné.
Macclain, de l'écossais *mac*, fils, et *clan*, tribu, famille.
Macédon, en grec *Makedôn*, Macédonien.
Maclou, en latin *Maclovius*, fait de l'irlandais *mac*, fils, et de *love*, amour: enfant de l'amour.
Macolde, de l'écossais *mac*, fils, et *old*, vieillard: fils du vieillard.
Macre, en latin *macra*, féminin de *macer*, maigre; ou du grec *makros*, long.
Macrine, en latin *macrina*, diminutif de *macra*, maigre.
Macrobe, en grec *makrobios*, fait de *makros*, long, et *bios*, vie: qui vit longtemps.
Macrose, du grec *makros*, long.
Mactande, en latin *mactanda*, qui doit être immolée.
Magdelaine, *Magdalena*, en hébreu magnifique.
Maque, en latin *magnus*, grand.
Maing, même étymologie que *le précédent*.
Mahout, de l'irlandais *mac*, fils, et *hut*, cabane.
Majas, du grec *maias*, aïeule.
Majoric, en latin *Majoricus*, qui est de l'île de Majorque.
Malachie, en hébreu, mon messager.
Malch, en latin *Malchus*, en hébreu roi.
Mallose, du grec *mallos*, chevelure frisée, cheveux bouclés.
Mamertin, en latin *Mamertinus*, qui habite les bords du détroit de Messine. — Ou de *Mamers*, *Mamertis*, nom que les Osques donnaient au dieu Mars.
Mamille, en latin *mamilla*, petite mamelle.
Mamme, en latin *mammius*, du grec *mammia*, mère: maternel.
Manahem ou *Manahès*, en hébreu consolateur.
Manuel, en hébreu repos de Dieu.
Mansuet ou *Mansuy*, en latin *mansuetus*, doux, paisible.
Marc, en hébreu amer.
Marcie, en latin *Martia*, qui est née dans le mois de mars; ou qui est consacrée au dieu Mars.
Marcou, en latin *Marculfus*, fait de l'allemand *mark*, frontière, et *hulfe*, secours.
Marguerite, en latin *Margareta*, de *margarits*, pierre précieuse.
Marie, en hébreu, qui est élevée, qui est exaltée.
Marin, en latin *marinus*, de la mer, homme de mer.
Marine, en hébreu charge lourde.
Maron, en hébreu tristesse amère.
Marsal, du latin *maris sal*, sel de mer.
Marse, du latin *Marsus*, qui se livre à des enchantements; qui est du pays des Marses où l'on se livrait à ces pratiques.
Marthe, en hébreu, qui provoque.
Martial, en latin *Martialis*, fait de *Mars*, le dieu de la guerre: guerrier, belliqueux.
Martin, en latin *Martinus*, fait de *Mars*, *Martis*, le dieu de la guerre; consacré à Mars.
Martyr, du grec *martur*, témoin.

Matère, du grec *matêros*, qui fait des recherches.
Materne, en latin *maternus*, maternel.
Matrone, en latin *matrona*, dame de qualité.
Matthieu, en hébreu, donné.
Matur, en latin *maturus*, mûr, parvenu à maturité.
Matutine, en latin *matutinus*, matinal, du matin.
Maur, en latin *Maurus*, qui est de la Mauritanie.
Maurin, en latin *Maurinus*, diminutif de *maurus*, brun, un peu brun.
Mauxe, en latin *maximus*, très-grand.
Maws, en latin *mancus*, manchot.
Maxime, en latin *maximus*, très-grand.
Médule, du latin *medulla*, moelle.
Megiste, du grec *megistos*, très-grand, superlatif de *megas*, grand.
Meinwerck, de l'allemand *mein*, mon, et *vèrck*, ouvrage : mon ouvrage.
Mélaine, du grec *melas*, *melanos*, noir.
Mélanie, en grec *melania*, couleur noire.
Mélas, en grec *melas*, noir.
Mélasippe, du grec *melas*, noir, et *hippos*, cheval.
Melch, mot hébreu qui signifie roi.
Melchiade, en hébreu le seigneur roi.
Melchisédec, en hébreu roi de justice.
Mèle, du grec *melos*, cadence, mélodie.
Mélèce, du grec *meletaô*, je m'exerce, je m'apprends.
Mélissène, du grec *melissa*, abeille, et *enos*, année : abeille de l'année.
Melitine, du grec *melitinos*, qui a le goût du miel.
Méliton, du grec *melitoô*, j'assaisonne avec du miel.
Mellit, en latin *mellitus*, emmiellé, doux, agréable.
Ménalque, du grec *mênê*, la lune, et *alkê*, puissance.
Ménandre, du grec *menandros*, qui tient ferme, qui ne recule pas.
Ménédème, en grec *menô*, je résiste, et *dêmos*, peuple : qui lutte contre la multitude.
Menée, en latin *Meneus*, fait de *menos*, *meneos*, courage, vaillance.
Ménélé, en latin *Menelaus*, fait du grec *menô*, je résiste, et *laos*, peuple : qui résiste au peuple
Ménodore, du grec *menos*, courage, et *dôron*, don : don de la valeur.
Merce, du latin *merx*, *mercis*, marchandise.
Mercurial, en latin *Mercurialis*, fait de *Mercurius*, Mercure : consacré à Mercure.
Méthode, du grec *methodion*, provision pour le voyage, viatique.
Métrobe, du grec *mêtêr*, *mêtros*, mère, et *bios*, vie ; qui fait vivre sa mère.
Métrodore, du grec *mêtêr*, *mêtros*, et *dôron*, don ; don de la mère.
Métrophane, du grec *mêtêr*, *mêtros*, mère, et *phanos*, brillant : mère illustre.
Michée, en hébreu, qui est semblable au Seigneur?
Michel, en hébreu, qui est semblable à Dieu?
Mie, en latin *medicus*, médecin ; ou qui est de la Médie.
Milburge, du saxon *mil*, moulin, et *burg*, château : le moulin du château.
Mildrède, de l'allemand *milde*, doux, et *rede*, parole : parole douce.
Milès, en latin *miles*, soldat.
Milhan, en latin *Æmilianus*, qui est de la province d'Emilie.
Mime, du grec *mimos*, bouffon, bateleur.
Minerf, en latin *Minervus* ou *Minervius*, consacré à Minerve.
Minervin, même étymologie que le précédent.
Misaël, en hébreu, qui est ce qui a été demandé?
Mnésithée, en grec *mnesitheos*, qui se souvient de Dieu.
Mochtée, du grec *mokteô*, je souffre, je suis dans la peine.
Modan, *Modanus*, en italien *modano*, modèle.
Modérat, en latin *moderatus*, modéré.
Moïse, en hébreu sauvé des eaux, de *moü*, eau, et *soos*, sauvé.
Molendion, du grec *molô*, je viens, et *endios*, du midi : qui vient du sud.
Monas, en grec *monas*, unité.
Mond, en latin, *mundus*, propre, nettoyé.
Moncain, de l'anglais *mônkin*, petit moine.
Montan, en latin *montanus*, montagnard, qui habite la montagne.
More, du latin *Maurus*, Maure, qui habite la Mauritanie.
Morin, diminutif de More : un peu brun.
Mosée, en latin *Moseus*, du grec *Moseùs*, Moïse.
Mund, en latin *mundus*, net, propre.
Murite, du grec *Murritês*, sorte de pierre précieuse qui a la couleur de la myrrhe.
Musée, en grec *mouseios*, qui concerne la musique.
Muste, du grec *mustês*, qui est instruit des mystères de la religion.
Mutien, en latin *Mutianus*, diminutif de *mutus* · muet : qui parle avec peine.
Myon, du grec *muôn*, muscle.
Myroclète, du grec *muron*, parfum, et *kleidô*, je renferme.
Myrogène, du grec *muron*, parfum, et *genos*, production : qui produit des parfums
Myron, en grec *muron*, parfum.
Myrope, du grec *muron*, parfum, et *ops*, *opis*, aspect, apparence : qui ressemble au parfum.

N

Nahum, en hébreu consolateur.
Namase, en latin *Namasius*, du grec *nama*, fontaine, et *seios*, divin.
Namphase, du grec *numphas*, de nymphe, consacré aux nymphes.
Napoléon, du grec *napos*, bois, et *leôn*, lion : le lion de la forêt.
Narcisse, du grec *narkissos*, espèce de plante qui a une vertu narcotique, et qui tire son nom de *narkê*, assoupissement.
Narne, en latin *Narnus*, qui est de la ville de Narni.
Nascence, du latin *nascens*, qui naît, qui vient au monde.
Natalie, du latin *natalis*, qui concerne la naissance.
Nathanaël, en hébreu don de Dieu.
Naval, en latin *navalis*, qui concerne la marine, la navigation.
Navige, du latin *navigium*, vaisseau, navire.
Navit, du latin *navita*, matelot, homme de mer.
Néarque, du grec *neos*, nouveau, et *archê*, autorité, origine.
Nectaire, du grec *nectareos*, doux comme le nectar.
Néeds, en latin *Neotus*, fait du grec *neotês*, adolescence, jeunesse.
Némèse, en latin *Nemesius*, fait de *Némésis*, déesse de la vengeance.
Némésien, en latin, *Nemesianus*, consacré à la déesse Némésis.
Nemiers, en latin *Nemorius*, fait de *nemus*, *nemoris*, bois : silvestre, sauvage.
Néomadie, en latin *Neomadia*, du grec *neos*, jeune, et *mados*, chauve : qui est chauve avant l'âge.
Néomède, du grec *neos*, nouveau, et *medos*, dessein.
Néomise, en latin *Neomisia*, du grec *neos*, nouveau, et *misos*, *miscos*, aversion : aversion récente.
Néon, en grec *neôn*, hâvre, abri pour les vaisseaux.
Néophyte, du grec *neophutos*, nouvellement né à la foi, nouveau converti ; de *neos*, nouveau, et *phutos*, né.
Néopiste, du grec *neos*, nouveau, et *pistis*, foi : qui est nouveau dans la foi

Néopole, en grec, *neopolos*, consacré au service du temple.
Néot, du grec *neotês*, jeune âge, adolescence.
Néotère, du grec *neos*, nouveau, et *tereô*, je garde.
Nephalie, du grec *nephélion*, petit nuage.
Népotien, en latin *Nepotianus*, fait de *nepos*, *nepos*, petit-fils.
Nère, du grec *neros*, bas, humide.
Nérée, en latin *Nereus*, dieu de la mer, père des Néréides.
Nèse, du grec *nêsos*, île.
Nésèbe, du grec, *nêsos*, île, et *hêbê*, jeunesse.
Nestibe, du grec *nêstis*, à jeun, et *abê*, jeunesse.
Nic, du grec *nikos*, victoire, triomphe.
Nicaise, du grec *nikê*, victoire, et *asis*, *aseôs*, chant : chant de victoire.
Nicandre, du grec *nikê*, victoire, et *anêr*, *andros*, homme : victoire de l'homme.
Nicarète, du grec *nikê*, victoire, et *aretê*, la vertu : victoire de la vertu.
Nicéphore, en grec *Nikêphoros*, fait de *nikê*, victoire, et *phoros* qui porte : qui apporte la victoire.
Nicérate, du grec *nikê*, victoire, et *eraô*, je désire.
Nicet, du grec *nikêtês*, vainqueur, victorieux.
Nicétas, même étymologie que le précédent.
Nicodème, du grec *nikos*, triomphe, et *dêmos*, peuple : triomphe populaire.
Nicolas, du grec *nicos*, victoire, et *laos*, peuple : victoire du peuple.
Nicomède, du grec *nikos*, victoire, et *medô*, je commande : qui commande à la victoire.
Nicose, du grec *nikos*, triomphe.
Nicostrate, du grec *nikos*, victoire, et *stratos*, armée : victoire de l'armée.
Nilammon, du grec *Neilos*, le Nil, et *ammos*, sable.
Ninge, en latin *nimia*, féminin de *nimius*, excessif, démesuré.
Nizier, en latin *nicetus*, fait du grec *nikêtês*, vainqueur.
Noé, en hébreu repos.
Noel, en latin *natalis*, sous-entendu *dies*, jour de la naissance, nativité.
Nomadie, du grec *nomadeios*, qui mène la vie pastorale, la vie des nomades.
Nome, du grec *nomos*, loi, règle.
Nominande, du latin *nominandus*, recommandable, qui doit avoir du renom.
Nonce, en latin *nuntius*, messager, porteur de nouvelles.
Nonne, en latin *nonna*, religieuse.
Norbert, du tudesque *nord-bert*, homme du Nord.
Nothburge, du tudesque *noth*, disette, et *burg*, château : disette du château.
Novat, en latin *novatus*, renouvelé.
Numat, en latin *numatus*, pour *nummatus*, qui a de l'argent.
Numérien, en latin *Numerianus*, qui est consacré à *Numéria*, déesse des nombres.
Numidique, en latin *Numidicus*, Numide, qui est de la Numidie.
Nun, en anglais *nun*, religieuse.
Nymphas, en grec *Numphas*, qui concerne les Nymphes.
Nymphe, en grec *numphê*, jeune fille, jeune mariée.
Nymphodore, du grec *numphê*, et *dôron*, don : don des nymphes.

O

Obdulie, en latin *Obdulia*, fait de *ob* et *dulia*, en grec *douleia*, servitude.
Obice, du latin *obex*, *obicis*, obstacle, barrière.
Octave, du latin *octavus*, huitième.
Odde, en latin *ode*, chant, cantique; ou de l'anglais *odd*, singulier.
Olive, en latin *oliva*, fruit de l'olivier.
Olle, en latin *olla*, pot, marmite.
Olympe, en latin *Olympius*, fait du grec *Olumpios*, de l'Olympe, céleste.
Olympiade, en grec *Olumpias*, *Olumpiados*, qui est de la ville d'Olympie.
Onam, en hébreu, douleur.
Onésime, en grec *onêsimos*, utile, avantageux.
Onésiphore, du grec *onêsis*, aide, secours, et *phoros*, qui porte : qui porte secours, auxiliaire.
Opportune, en latin *opportuna*, féminin d'*opportunus*, qui arrive à propos.
Optat, en latin *optatus*, désiré, souhaité.
Or, en latin *orus*, fait du grec *oros*, montagne.
Orbaine, en latin *urbana*, qui habite la ville
Oreste, en grec *orêstês*, qui habite la montagne.
Orion, en grec *orion*, borne, limite.
Oronce, en latin *Oruntius*, qui habite les bords du fleuve Oronte.
Oropside, du grec *oros*, montagne, et *ops*, *opsis*, aspect, vue : vue de la montagne.
Orse, en latin *orsus*, qui a commencé.
Orséline, en latin *Ursulina*, diminutif de *Ursula*, petite Ursule.
Osée, en hébreu, sauveur.
Osias, en hébreu, la force du Seigneur.
Osmanne, de l'allemand *ost-mann*, homme de l'est.
Osmond, de l'allemand *ost*, est, et *mond*, la lune: lune de l'est.
Osse, du grec *ossa*, renommée, réputation.
Ostien, en latin *Ostianus*, qui est de la ville d'Ostie.
Oswald, de l'anglo-saxon *ost*, est, et *weald*, forêt : forêt située au levant.
Oswin, de l'anglais *ost-wind*, vent de l'est.
Othon, en grec *othonê* signifie linge, et *othonna*, giroflier.
Ou, en latin *Ulfus*, fait de l'allemand *ulfe*, secours.

P

Pache, du grec *pachus*, épais.
Pacien, en latin *Pacianus*, fait de *pax*, *pacis*, paix.
Pacte, du latin *pacta*, accordée, fiancée.
Paderne, en latin *paternus*, de père, paternel.
Pair, en latin *paternus*, paternel.
Palais, en latin *Palladius*, de *Pallas* : consacré à Pallas.
Palatin, en latin *palatinus*, qui a une fonction au palais, qui est attaché au palais d'un prince.
Palémon, du grec *palê*, combat, et *émon*, qui lance des javelots.
Palingène, du grec *palin*, de nouveau, et *gennaô*, j'engendre, je produis.
Pallade, consacré à la déesse Pallas.
Palmace, du grec *palmatias*, qui agite, qui ébranle.
Pammaque, du grec *pammachion*, lutte qui comprend toutes sortes d'exercices; fait de *pân*, tout, et *machê*, combat.
Pamphalon, du grec *pân*, tout, et *phalos*, poli, brillant.
Pamphile, en grec *pamphilos*, ami de tout le monde.
Panacée, du grec *panakês*, *panakeos*, qui guérit tous les maux.
Pancrace, du grec *pân*, tout, et *krateô*, je domine par la force : qui l'emporte sur tout.
Pansophe, du grec *pansophos*, très-sage.
Pantagape, du grec *pân*, tout, et *agapê*, amour.
Pantagathe, du grec *pân*, tout, et *agathos*, bon.
Pantale, du grec *pantalas*, qui souffre tous les maux.
Pantalémon, du grec *panta*, tout à fait, et *alêmôn*, pauvre.
Pantaléon, du grec *panta*, tout à fait, et *leon*, lion.
Pantène, du grec *panta*, tout à fait, et *ainos*, violent, terrible.
Papias, en grec *pappias*, petit papa.

Papien, du latin *Papia*, Pavie : qui est de Pavie.
Papyre, du grec *papuros*, papier, plante à papier.
Paracode, du grec *para*, et *kôdôn*, clochette, trompette.
Paragre, du grec *para*, et *agros*, campagne.
Paramon, du grec *paramonos*, compagnon inséparable.
Parascève, du grec *paraskeuê*, préparation, apprêt.
Parégoire, du grec *paregoreô*, j'exhorte, je console.
Parise, du grec *parisoô*, j'égalise, je rends symétrique.
Parmène, du grec *parmenô*, je persévère, je suis stable.
Parode, en grec *parodos*, passant, voyageur.
Parre, en latin *patritius*, qui concerne les patriciens, qui est de race patricienne.
Parthène, du grec *parthenos*, vierge.
Pascal, en latin *Pascalis*, qui concerne la fête de Pâques.
Paschase, du latin *Pascha*, la fête de Pâques.
Pasicrate, de *pâs*, tout, et *kratos*, force, puissance.
Patère, du grec *paterion*, diminutif de *patêr*, père
Paterne ou *Patier*, du latin *paternus*, paternel.
Patrice, en latin *patritius*, paternel, patricien.
Patrocle, du grec *patroklos*, ou *patroklês*, illustration du père.
Paul, en hébreu embouchure de la trompette.
Paulin, diminutif de Paul : petit Paul.
Pausicaque, du grec *pausis*, repos, halte, et *kakos* mauvais.
Pauside, du grec *pausis*, soulagement, et *eidos*, apparence.
Pausilyppe, en grec *pausilupos*, qui fait cesser le chagrin.
Pausirion, du grec *pausis*, repos, et *iréion*, victime.
Péculière, en latin *peculiaris*, particulier, spécial.
Pégase, du grec *pégazô*, je fais jaillir.
Pégue, du grec *pégê*, fontaine.
Pélage, du grec *pelagios*, qui concerne la mer maritime, marin.
Péleuse, en latin *Pelusius*, du grec *Pelousios*, qui est de la ville de Péluse.
Pélégrini, de l'italien *pellegrino*,'étranger, pèlerin
Pélin, du grec *pélinos*, fait d'argile
Pémen, en latin *pœmenes*, fait du grec *poimên poimenos*, berger, pâtre.
Pentacle, du grec *pente*, cinq, et *aktés*, don.
Pérégrin, en latin *peregrinus*, qui signifie étranger, pèlerin.
Pergentin, du latin *pergens*, *pergentis*, qui marche, qui avance.
Périal, du grec *periallos*, excellent, suréminent.
Perpet, en latin *perpetuus*, perpétuel, qui ne doit pas finir.
Perreuze, en latin *Petrocus*, fait du grec *petros*, pierre.
Persévérande, en latin *perseveranda*, qui doit continuer, qui doit subsister.
Persée, du grec *perseus*, pêcher.
Pétronille, en latin *Petronilla*, diminutif du grec *petros*, pierre, petite pierre.
Phaine, du grec *phainos*, apparent, remarquable.
Phan, du grec *phanos*, brillant, resplendissant.
Phébade, du grec *phoibas*, *phoibados*, femme inspirée par Phébus, par Apollon.
Phébé, en grec *Phoibê*, la lune.
Phébus, en grec *Phoibos*, Apollon.
Philadelphe, en grec *philadelphos*, fait de *philos*, qui aime, et *adelphos*, frère : qui aime ses frères.
Philagre, en grec *philagros*, qui aime la campagne.
Philarète, en grec *philaretos*, qui aime la vertu.
Philastre, du grec *philos*, qui aime, et *astron*, astre : qui aime les astres, l'astronomie.
Philémon, en grec *philêmôn*, qui aime.
Philet, en grec *philetos*, aimable, digne d'être aimé.
Philippe, du grec *philos*, qui aime, et *hippos*, cheval : qui aime les chevaux.
Philocale, du grec *philokalos*, qui aime le beau.
Philocarpe, du grec *philos*, qui aime, et *karpos*, fruit : qui aime les fruits
Philogone, en grec *philogonos*, qui aime ses enfants.
Philologue, en grec *philologos*, littérateur, érudit.
Philomène, du grec *philos*, qui aime, et *menos*, courage : qui aime le courage.
Philonille, du grec *philonilê*, troupe d'amis.
Philorome, du grec *philos*, qui aime, et *romê*, vigueur.
Philothée, du grec *philotheos*, qui aime Dieu.
Philothère, en grec *philothêros*, qui aime la chasse.
Phinée, en hébreu visage qui inspire de la confiance.
Phlégon, du grec *phlegô*, je brûle, j'enflamme.
Phostère, du grec *phôstêr*, *phôsteros*, lumière, illumination.
Photide, du grec *phôs*, *phôtos*, lumière, et *eidos*, forme : brillant, lumineux.
Photin, en grec *phôtheinos*, lumineux, qui éclaire.
Phusike, en grec *phusikos*, naturel, conforme à la nature.
Pie, en latin *pius*, pieux, qui a de la piété.
Pierius, mot latin qui signifie consacré aux muses, qui habite le mont Piérée en Macédoine.
Pierre, en grec *petros*, roche, rocher.
Pinyte, en grec *pinutos*, sage, prudent.
Pione, du grec *piôn*, *pionos*, gras.
Pipe, en latin *pipio*, qui signifie un pigeon.
Piste, en grec *pistis*, la foi.
Pistère, en grec *pistêr*, *pistêros*, réservoir d'eau, abreuvoir.
Placide, en latin *placidus*, paisible, calme.
Platonide, du grec *Platôn*, et *eidos* forme : qui ressemble au philosophe Platon.
Plaute, en latin *plautus*, qui a les oreilles pendantes.
Plutarque, du grec *plutos*, richesse, et *archê*, principe, origine.
Poge, en latin *Podius*, fait du grec *podion*, petit pied.
Pole, en latin *Polius*, fait du grec *polios*, qui a les cheveux blancs.
Polycarpe, du grec *polukarpos*, qui produit beaucoup de fruits.
Polychrone, du grec *poluchronios*, qui est d'une longue durée, qui vit longtemps.
Polyclet, en grec *poluklêtos*, qui est appelé par plusieurs.
Polyène, en grec *poluenos*, qui dure plusieurs années.
Polyeucte, du grec *polus*, beaucoup, et *euktos*, désirable : qui excite les désirs d'un grand nombre de personnes.
Polyxène, en grec *poluxenos*, qui a beaucoup d'hôtes, qui exerce largement l'hospitalité.
Pome, du grec *poma*, boisson.
Pompée, du grec *pompeus*, qui conduit le cortége, qui marche à la tête du convoi.
Pompone, en latin *Pomponius*, fait du grec *Pompê*, pompe, et *oneios*, utile : qui contribue à la pompe.
Pompose, en latin *Pomposa*, fait de *pompa*, pompe : qui a de la pompe.
Ponce ou *Pons*, en latin *Pontius*, du grec *pontios*, de la mer, marin.
Pontien, en latin *Pontianus*, qui est de l'île de Pontia.
Pontique, en latin *Ponticus*, fait du grec *pontos*, la mer, ou de *Pontikos*, qui est de la province du Pont.

Porcaire, en latin *porcarius*, porcher, qui garde les pourceaux.
Porphyre, en grec *porphureos*, purpurin, de couleur de pourpre.
Potamie, du grec *potamios*, qui habite les bords du fleuve.
Potent, en latin *potens*, *potentis*, puissant.
Pothame, du grec *potamos*, fleuve, d'où *potamios*, fluviatile.
Pothin, du grec *potheinos*, désirable.
Potide, du grec *potis*, *potidos*, buveuse.
Potit, en latin *potitus*, qui est en possession, en jouissance.
Pragmace, en latin *Pragmatius*, fait du grec *pragmateus*, négociant, homme d'affaires.
Praxède, du grec *praxis*, *praxeos*, sort, destin, et *eidos*, forme.
Prèce, du latin *prex*, *precis*, prière.
Prède, en latin *prædo*, maraudeur, pirate.
Préject ou *Prix*, en latin *prœjectus*, lancé en avant.
Préside, en latin *Præsidius*, fait de *præsidium*, secours, défense; ou de *præses*, *præsidis*, qui préside, président.
Prestable, en latin *præstabilis*, avantageux, excellent.
Prétextat, en latin *prætextatus*, revêtu de la *prétexte*, robe longue que portaient chez les Romains les jeunes gens de qualité.
Preuil, en latin *proculus*, qui est né pendant l'absence de son père.
Prex, en latin *priscus*, vieux, antique.
Prime, en latin *primus*, premier.
Prior, mot latin qui signifie antérieur, préférable.
Prisque, en latin *priscus*, antique, des anciens temps.
Prival, en latin *privatus*, privé, frustré.
Probat, en latin *probatus*, approuvé, éprouvé.
Processe, en latin *processus*, avancement, progrès.
Prochore, du grec *prochoreô*, je prospère, je réussis.
Procope, en latin *Procopius*, fait du grec *prokopê*, progrès.
Procule, en latin *proculus*, né pendant l'absence de son père.
Project, en latin *projectus*, exposé, abandonné.
Projectice, en latin *projectitius*, jeté à l'abandon, délaissé.
Prome, en grec *promos*, premier.
Prosdoce, du grec *prosdokô*, je pense, je crois
Prosdocime, en grec *prosdokimos*, qui est attendu.
Protais, en latin *Protasius*, fait du grec *protasis*, *protaseos*, proposition, chose mise en avant.
Prote, du grec *prôtos*, premier, principal.
Protère, du grec *proteros*, premier, antérieur.
Protoclète, du grec *prôtos*, premier, et *klêtos*, appelé, invité.
Protogène, du grec *protogenês*, aîné, premier-né.
Psalmode, en grec *psalmôdos*, qui chante des psaumes.
Ptolémée, du grec *ptolemeios*, martial, belliqueux.
Pudent, du latin *pudens*, *pudentis*, qui a de la modestie, de la pudeur.
Pulchérie, du latin *pulcher*, beau.
Pumice, du latin *pumex*, *pumicis*, pierre-ponce.
Pupule, en latin *pupulus*, poupon, petit enfant.

Q

Quadragésime, du latin *quadragesimus*, quarantième.
Quadrat, en latin *quadratus*, carré
Quart, en latin *quartus*, quatrième.
Quiète, en latin *quieta*, féminin de *quietus*, tranquille, paisible.
Quintil, en latin *quintilis*, le mois de juillet : qui est né en ce mois.
Quiriaque, du grec *kuriakos*, du seigneur, seigneurial.
Quodvultdeus, mots tout latins qui signifient, Ce que Dieu veut.

R

Rabule, en latin *rabula*, avocat bavard.
Radbert, du tudesque *rath*, avis, conseil, et *bert*, homme : homme de conseil, qui a de l'expérience.
Radbod, du saxon *rath*, précoce, et *boden*, terrain.
Raingarde, de l'allemand *rain*, lisière, et *garde*, gardien : qui garde la frontière.
Rambert, en latin, *Rembertus*, de l'allemand *reim*, vers, et *bert*, homme : homme de vers, poëte.
Ramesy, en latin *Remedius*, fait de *remedium*, remède.
Raoul, en latin *Radulphus*, fait de l'allemand *rad*, roue, et *hülfe*, secours.
Raphaël, en hébreu médecine de Dieu.
Ratfrid, de l'allemand *rath*, conseiller, et *friede*, paix : qui conseille la paix.
Réate, en latin *reatus*, inculpation, culpabilité.
Redempt, en latin *redemptus*, racheté.
Reflent, en latin *reflens*, *reflentis* : qui pleure de nouveau.
Régule, en latin *regulus*, petit roi.
Remi, en latin *Remigius*, de *remigare*, ramer.
René, en latin *renatus*, né une seconde fois, régénéré.
Renovat, en latin *renovatus*, renouvelé, remis à neuf.
Rénus, du grec *rên*, *rênos*, brebis.
Réole, en latin *regulus*, petit roi.
Réparate, en latin *reparata*, réparée, remise en bon état.
Réposit, en latin *repositus*, reposé, replacé.
Respice, en latin *respicius*, fait de *respicere*, regarder, considérer.
Restitut, en latin *restitutus*, restitué, rendu.
Révérien, en latin *Reverianus*, fait de *revereri*, révérer, vénérer.
Révocat, en latin *revocatus*, rappelé.
Rhétice, en latin *Rhetitius*, qui est de la Rhétie.
Rieule, en latin *regulus*, petit roi.
Rhodune, du grec *rhodanos*, de rose, qui tient de la rose.
Richard, de l'allemand *reich*, riche, et *art*, race, extraction : qui est d'une riche famille.
Rigaud, en latin *ricaldus*, et en italien *ricaldo*, réchauffé.
Ripaire, en latin *riparius*, riverain, fait de *ripa*, rive : qui habite sur le bord d'un fleuve
Rite, en latin et en italien *Rita*, terminaison du mot *Margarita*.
Robert, du tudesque *raub*, proie, butin, et *bert*, homme, homme rapace.
Robustien, en latin *Robustianus*, fait de *robustus*, robuste, vigoureux.
Rodobald, du saxon *rode*, baguette, et *bald*, pelé.
Rodopien, en latin *Rodopianus*, fait du grec *rhodopos*, qui ressemble à la rose, ou qui habite le Rhodope, montagne de Thrace.
Rodrigue, en latin *Rudericus*, fait de *rudera*, ruines, décombres.
Rogat, en latin *rogatus*, prié, demandé.
Romée, du grec *Rômaios*, Romain : qui est de Rome.
Rosius, mot latin fait de *rosa*, rose ; rosé, de couleur de rose.
Rosule, en latin *rosula*, petite rose.
Rotiri, en latin *rusticus*, villageois, paysan.
Ruf, en latin *rufus*, roux, qui a les cheveux roux.
Rufin, en latin *Rufinus*, diminutif de *rufus*, un peu roux, roussâtre.
Rusticle, en latin *Rusticles*, corruption de *rusticulus*, fait de *rusticus*, villageois.

Rusticule, en latin *Rusticulus*, diminutif de *rusticus*, petit villageois, petit campagnard.

Ruthard, du tudesque *ruthe*, baguette, et *art*, sorte, espèce ; sorte de baguette.

Rutile, en latin *rutilus*, qui a l'éclat de l'or.

Rutule, en latin *Rutulus*, qui habite le Latium, qui appartient à la nation des Rutules.

S

Sabas, en hébreu circuit, détour ; captivité, changement.

Sabbace, en latin *sabbatius*, du sabbat : qui est né le jour du sabbat.

Sabine, en latin *Sabina*, qui est du pays des Sabins.

Sadoc, en hébreu, juste.

Saens, en latin *Sidonius*, fait du grec *Sidônios*, Sidonien : qui habite le pays de Sidon.

Sagare, en grec *sagaris*, cimeterre, hache d'armes.

Sagittaire, en latin *sagittarius*, qui lance des flèches ; archer.

Salathiel, en hébreu, arbrisseau de Dieu.

Salf, en latin *salvus*, sain et sauf.

Salmon, en hébreu, sensible, pacifique.

Salomé, en hébreu, pacifique.

Salomon, même étymologie que le précédent.

Salse, en latin *salsus*, agréable, enjoué.

Salvator, mot latin qui signifie sauveur.

Salve, en latin *salvus*, sauvé, conservé.

Salvin, en latin *salvinus*, diminutif de *salvus*, sauvé.

Samson, en hébreu, son soleil.

Samuel, en hébreu, placé par Dieu.

Sancte, en latin *sanctus*, saint.

Sanctin, en latin *sanctinus*, diminutif de *sanctus*, saint : qui a un certain degré de sainteté.

Sanctule, en latin *sanctulus*, diminutif de *sanctus*, saint.

Sandale, du grec *sandalès*, sorte de palmier.

Sapidique, du latin *sapidus*, savoureux, qui a de la saveur.

Sara, en hébreu, dame.

Sardos, en latin *sacerdos*, prêtre.

Sarmate, en latin *Sarmata*, qui est de la Sarmatie.

Satore, du latin *sator*, *satoris*, qui sème, qui plante.

Satule, du latin *satullus*, rassasié, repu.

Sature, en latin *satur*, rassasié.

Saturnin, en latin *Saturninus*, consacré à Saturne.

Satyre, en grec *saturos*, demi-dieu, moitié homme, moitié bouc.

Saule, en hébreu, demandé.

Saumay, en latin *psalmodius*, fait du grec *psalmôdos*, qui chante des psaumes, qui psalmodie.

Scolastique, en latin *scholastica*, féminin de *scholasticus*, scolaire, écolier.

Scrutaire, en latin *scrutarius*, fripier, marchand d'habits.

Sébaste, du grec *sebastos*, vénérable.

Sébastien, en latin *Sebastianos*, fait du grec *sebastos*, auguste, vénérable ; ou, qui est de la ville de Sébaste.

Sécur, en latin *securus*, sûr, assuré.

Sédat, en latin *sedatus*, apaisé calme.

Sedophe, en latin *Seduphus*, de l'allemand *see*, la mer, et *duft*, brouillard ; brouillard de la mer.

Sédule, en latin *sedulus*, soigneux, diligent.

Seconde, en latin *secunda*, seconde : qui tient le deuxième rang.

Seine, en latin *Sequanus*, qui est de la Séquanie, de la Bourgogne.

Séleuque, en hébreu, qui sort parce qu'il est appelé.

Séméias, en hébreu, garde du seigneur.

Sénieur, en latin *senior*, ancien, vieillard.

Septime, en latin *septimus*, septième.

Séraphin, en hébreu, enflammé, embrasé.

Sérapie, en latin *Serapia*, consacrée au dieu Sérapis.

Sérapion, en grec *Serapion*, temple de Sérapis.

Serdieu, en latin *Servusdei*, serviteur de Dieu, qui sert Dieu.

Serdot, en latin *sacerdos*, prêtre.

Sérène, ou *Séreine*, en latin *serenus*, serein, plein de sérénité.

Serge, en hébreu, prince de la vallée, ou maître du jardin.

Serotine, en latin *serotina*, féminin de *serotinus*, tardif : qui ne vient que le soir.

Servand, en latin *servandus*, qui doit être conservé.

Servat, en latin *servatus*, conservé, préservé.

Servol ou *Servule*, en latin *servulus*, petit esclave, petit domestique.

Sévérin, en latin *severinus*, diminutif de *severus* ; un peu sévère.

Sexte, en latin *sextus*, sixième.

Sibylline, en latin *sibyllina*, qui concerne les sibylles.

Sicaire, en latin *sicarius*, assassin.

Sice, en latin *sicius*, du grec *sikuos*, citrouille, ou de *sikos*, figue.

Sidoine, en latin *Sidonius*, qui est originaire de Sidon.

Sidrone, en latin *sidronius*, du grec *sidèron*, fer.

Sifroy, en latin *Sigifridus*, fait de l'allemand *sieg*, triomphe, et de *friede*, paix : le triomphe de la paix.

Sigisbert, de l'allemand *sieges*, victoire, et *bert*, homme.

Silas, en hébreu, qui supprime l'envoi, la mission.

Silvestre, du latin *silvestris*, des bois, champêtre.

Silvie, en latin *silvia*, fait de *silva*, forêt.

Siméon, en hébreu, qui écoute, qui exauce.

Simètre, en latin *Simitrius*, du grec *summetros*, bien proportionné.

Simon, en hébreu, obéissant, docile.

Simplice, du latin *simplex*, *simplicis*, simple, qui a de la simplicité.

Simplicide, en latin *Simplicidas*, corruption du mot *simplicitas*, simplicité.

Sina, en hébreu, mesure ou commandement.

Sinèse, du grec *sunesis*, union, bonne intelligence.

Sirène, qui tient des sirènes.

Sirice, en latin *Siricius*, fait de *Syricus*, Syrien.

Sisoès, du grec *sisoê*, *sisoès*, cheveux frisés.

Sixte, du latin *sextus*, sixième, ou du grec *xustos*, poli, aplani.

Smaragde, en latin *smaragdus*, émeraude.

Sol, en latin *solus*, seul, solitaire.

Solaire, en latin *solaris*, du soleil, qui concerne le soleil.

Solenne, du latin *solemnis*, solennel, pompeux.

Soluteur, en latin *solutor*, qui délie.

Sopâtre, du grec *sôs*, sain et sauf, et *patra*, famille.

Sophie, en grec, *Sophia*, la sagesse.

Sophonie, en hébreu, miroir du Seigneur.

Sophrone, du grec *sôphrôn*, *sôphronos*, dont l'âme est ; saine sage, prudent.

Sorlin, en latin *Saturnius*, dédié à Saturne.

Sosipatre, du grec *sôzô*, je sauve, et *patra*, la famille : qui sauve sa famille.

Sosithée, du grec *sôzô*, je sauve, et *theios*, oncle : qui sauve son oncle.

Sostegno, mot italien qui signifie appui, support.

Sosthène, du grec *sôs*, conservé, et *sthenos*, force, puissance : qui conserve sa force.

Soter, en grec *sôtèr*, sauveur, conservateur.

Sothée, en grec *soteos*, digne d'être conservé, d'être protégé.

Souleine, en latin *solemnis*, solennel, célèbre.

Souplex, en latin *Suppliciuss*, fait de *supplex*, suppliant.

Sour, en latin *Sorus*, fait du grec *soros*, cercueil, ou de *sôros*, monceau.
Sozont, du grec *sôzô*, je sauve, je conserve.
Spérande, en latin *speranda*, féminin de *sperandus*, qu'on peut espérer, qui est digne d'espoir.
Spérat, en latin *speratus*, espéré, attendu.
Spes, mot latin qui signifie espérance.
Speusippe, du grec *speudô*, je presse, j'excite, et *hippos*, cheval : qui chasse les chevaux.
Spinule, en latin *spinula*, diminutif de *spina*, épine : petite épine.
Spire, en latin *exuperius*, fait du grec *ex*, et *uperôios*, qui habite le haut de la maison.
Spiridion, du grec *spuridion*, petite corbeille.
Sponse, en latin *sponsa*, épouse.
Stachys, en grec *stachus*, épi.
Stactée, du grec *staktos*, qui découle, qui distille.
Stalbrand, de l'allemand *stall*, écurie, et *brand*, incendie.
Stanislas, du grec *stanês*, malheureux, et *laos*, peuple.
Stéphane, du grec *stephanos*, couronne.
Stéphanide, du grec *stephanê*, couronne, et *eidos*, forme : qui a une espèce de couronne.
Stercace, du grec *stêr*, graisse, et *kakos*, mauvais.
Stille, en latin *stilla*, goutte d'eau qui tombe.
Stratège, du grec *stratêgos*, général d'armée.
Straton, du grec *stratos*, armée.
Stratonice, du grec *stratos*, armée, et *nikos*, victoire : victoire de l'armée.
Stroncone, mot italien qui signifie tronçon.
Sturme, de l'allemand *sturm*, orage, tempête
Stylien, du grec *stulos*, colonne.
Successe, en latin *successus*, succès, réussite.
Suitbert, du tudesque *sud-bert*, homme du sud.
Sulphurin, en latin *Sulphurinus*, fait de *sulphur*, soufre : qui tient du soufre.
Sumène, du grec *summeneia*, constance, persévérance.
Supéry, en latin *superius*, chose supérieure : qui surpasse.
Suran, en latin *Suranus*, fait de *sura*, gras de la jambe : qui a de grosses jambes ; ou de *Soranus*, qui est de la ville de Sora.
Sure, en latin *soteris*, fait du grec *sotêrios*, salutaire, propice.
Surin, en latin *severinus*, un peu sévère, de *severus*, dont il est un diminutif.
Susanne, en hébreu, le lis, la rose.
Swidbert, du tudesque *sud*, le sud, et *bert*, homme : homme du sud.
Syagre, en grec *suagreus*, chasseur de sangliers.
Symmaque, du grec *summachos*, compagnon d'armes.
Symphorien, en latin *symphorianus*, fait du grec *sumphoros*, utile, avantageux.
Symphorose, du grec *sumphoros*, utile, expédient.
Symphrone, du grec *sumphrôn*, *sumphronos*, qui est du même avis.
Syuche, du grec *sugcheô*, je brouille, je confonds.
Synclétique, du grec *sun*, avec, et *klêtikos*, qui sert à appeler, à invoquer.
Synèse, du grec *sunesis*, union, bon accord.
Syntiche, du grec *sun*, avec, et *tichê*, fortune : qui est favorisé de la fortune.
Syque, du grec *sukê*, figuier.
Syre, en latin *Syrus*, Syrien, originaire de la Syrie.
Syriaque, du grec *Suriakos*, qui est de la Syrie.

T

Talide, du grec *talis*, *talidos*, fille nubile.
Taraise, du grec *tarassô*, je crains, je redoute.
Taraque, en grec *tarachos*, trouble, confusion.
Tarsice, en latin *Tarsitius*, qui est de la ville de Tarse.
Tale, en latin *tala*, mot enfantin qui veut dire père.
Taurin, en latin *taurinus*, fait de *taurus*, taureau ; ou de *Taurinus*, originaire de Turin.
Télesphore, du grec *telesphoros*, qui finit, qui complète.
Tempier, en italien *tempiere*, gardien du temple
Terce, en latin *tertius*, troisième.
Térence, en latin *Terentius*, fait de *Terentus*, nom qu'on donnait, à Rome, à cette partie du champ de Mars où se célébraient les jeux Térentins.
Tétrade, du grec *tetras*, *tetrados*, nombre quaternaire.
Tétrique, en latin *tetricus*, qui a du chagrin, qui est morose.
Thadée, en hébreu, qui loue, qui donne des louanges.
Thalasse, en latin *thalassius*, et en grec *thalassios*, de mer, marin.
Thale, du grec *thalos*, feuille, rejeton.
Thalélée, du grec *thalos*, rejeton, et *elaia*, olivier.
Tarace, du grec *tarassô*, je crains, je redoute.
Tharsée, du grec *tharsos*, *tharseos*, fermeté, assurance.
Théat, en grec *theatos*, digne d'être considéré, remarquable.
Thée, en grec *theia*, tante ; ou de *theios*, divin.
Théion, en grec *theion*, puissance divine, providence.
Thémiste, en grec *themistos*, consacré à Thémis, juste, équitable.
Thémistocle, du grec *Themis*, *Themistos*, Thémis, déesse de la justice, et *kleos*, gloire, célébrité.
Théocliste, en grec *theoklistos*, créé par Dieu, ouvrage de Dieu.
Théodice, du grec *Theòs*, Dieu, et *dikê*, *justice : la* justice de Dieu.
Théodis, du grec *Theòs*, Dieu, et *dis*, Jupiter : le Dieu Jupiter.
Théodome, du grec *Theòs*, Dieu, et *doma*, don : don de Dieu.
Théodore, du grec *Theòs*, Dieu, et *dôron*, présent : présent de Dieu.
Théodoret, du grec *Theòs*, Dieu, et *dorêtos*, donné en présent : offert à Dieu.
Théodose, en grec *theodosios*, donné par Dieu.
Théodote, en grec *theodotos*, donné par Dieu.
Théodule, du grec *Theòs*, Dieu, et *doulos*, esclave, serviteur : serviteur de Dieu.
Théoffroy, en latin *Theofridus*, mot hybride, formé du grec *Theòs*, Dieu, et de l'allemand *friede*, paix : la paix de Dieu.
Théogène, du grec *Theòs*, Dieu, et *genos*, race : qui est de race divine.
Théognie, en grec *theognia*, jour de la naissance d'un Dieu.
Théogone, du grec *Theòs*, Dieu, et *gonos*, procréation : qui est produit par Dieu.
Théoïde, du grec *Theòs*, Dieu, et *eidos*, forme : formé à l'image de Dieu.
Théomate, du grec *Theòs*, Dieu, et *matos*, recherche.
Théomède, du grec *Theòs*, Dieu, et *mêdos*, conseil, dessein.
Théonas, du grec *Theòs*, Dieu, et *onasis*, aide, protection.
Théoneste, du grec *Theòs*, Dieu, et *éstos*, agréable : agréable à Dieu.
Théopempte, du grec *Theòs*, Dieu, et *pemptos*, envoyé, député : envoyé de Dieu.
Théophane, du grec *Theòs*, Dieu, et *phanê*, éclat, clarté : la clarté de Dieu.
Théophile, en grec *theophilos*, qui aime Dieu.
Théophylacte, du grec *Theòs*, Dieu, et *phulax*, *phulaktos*, gardien : celui que Dieu garde.
Théopiste, en grec *theopistos*, qui se confie en Dieu.

Théopompe, du grec *Theòs*, Dieu, et *pompo*, guide : à qui Dieu sert de guide.
Théoprepe, du grec *theoprepês*, digne de Dieu.
Théoprépide, même étymologie que le précédent
Théosébie, du grec *theosebeia*, le culte divin.
Théotecne, du grec *Theòs*, Dieu, et *teknon*, fils, enfant : enfant de Dieu.
Théotime, du grec *Theòs*, Dieu, et *timê*, respect, vénération : qui honore Dieu.
Théotique, du grec *Theotikos*, divin.
Théozone, du grec *Theòs*, Dieu, et *zônê*, force : la force de Dieu.
Thérapion, du grec *therapia*, le culte de Dieu.
Thérapont, du grec *therapôn*, ministre, serviteur.
Thérèse, du grec *têrêsis*, observation, protection.
Thérin, en grec *therinos*, de l'été ; qui est né dans la saison de l'été.
Therme, du grec *thermos*, echauffé, bouillant, hardi.
Thespèse, en grec *thespesios*, divin, qui vient de Dieu.
Thilbert, du tudesque *theil*, part, parti, et *bert*, homme ; homme de parti.
Thomas, en hébreu jumeau.
Thrason, en latin *thraso*, audacieux, intrépide, du grec *thrasos*, audace.
Thyrse, du grec *thursos*, demi-pique des bacchantes.
Tibère, en latin *Tiberius*, fait de *Tiberis*, le Tibre, fleuve qui traverse la ville de Rome : qui habite les bords du Tibre.
Tiburce, en latin *Tiburtius*, fait de Tibur ; qui est de la ville de Tibur, maintenant Tivoli, près de Rome.
Tigernake, du saxon *tiger*, tigre, et *neke*, cou, encolure ; qui a l'encolure du tigre.
Timarée, du grec *timê*, culte, et *Arês*, *Areos*, Mars, dieu de la guerre ; qui rend un culte à Mars.
Timée, en hébreu, aveugle, ou du grec *timaô*, j'honore, je vénère.
Timolaus, du grec *timê*, vénération, et *laos*, peuple : qui est vénéré par le peuple.
Timoléon, du grec *timê*, vénération, culte, et *leôn*, lion : qui rend un culte au lion.
Timothée, en grec *Timotheòs*, l'honneur de Dieu.
Tite, en grec *titus*, le petit d'un oiseau ; ou de *tiô*, j'honore ; d'où *titôs*, honoré
Tobie, en hébreu, bon maître.
Torquat, en latin *torquatus*, qui a un collier au cou.
Toscaine, en latin *Tuscania*, qui est de la Toscane.
Tranquillin, en latin *Tranquillinus*, diminutif de *tranquillus*, tranquille.
Tréty, en latin *tetricus*, chagrin, morose.
Triduane, en latin *triduana*, fait de *triduum*, trois jours : qui a trois jours.
Triphène, du grec *triphainos*, très-brillant.
Triphyle, du grec *triphulos*, qui a trois feuilles, trèfle.
Tripode, du grec *tripôus*, *tripodos*, qui a trois pieds, trépied.
Troade, en latin *Troadius*, qui est de la Troade.
Trogue, du grec *trogô*, je mange, je pais.
Trojan, en latin *Trojanus*, de Troie, Troyen.
Tronquets, en latin *torquatus*, orné d'un collier.
Tropez, du grec *tropeô*, je tourne, je change.
Trophime, en grec *trophimos*, nourrisson, élève.
Trophimène, du grec *trophê*, aliment, et *menos*, force, vigueur ; qui se fortifie par la nourriture.
Trudbert, de l'anglo-saxon *truth*, vérité, et *bert*, homme ; homme véridique.
Truphenne, du grec *truphê*, luxe, et *ainê*, louange : éloge du luxe.
Tryphonie, du grec *truphê*, plaisir, et *ônios*, vénal ; plaisir qui s'achète.
Tuce, du grec *tukos*, ciseau, burin
Tugdual, de l'anglo-saxon *tug*, peine, et *dual*, duel : la punition du duel.
Tuitien, en latin *tuitianus*, fait de *tuitio*, *tuitionis*, défense, protection.
Turbon, du latin *turbo*, *turbinis*, tourbillon, toupie.
Tusque, en latin *Tuscus*, Toscan : qui est de la Toscane.
Tychique, en grec *tuchikos*, heureux, fortuné, fait de *tuchê*, la fortune.
Tycon, en latin *tychon*, du grec *tuchôn*, commun, vulgaire.
Tygride, du grec *tygris*, *tigridos*, tigre.
Tygrin, en latin *tygrinus*, ou plutôt *tigrinus*, de tigre : tacheté comme le tigre.
Typocrate, du grec *tupos*, signe, marque ; et *kratos*, puissance ; la marque de la puissance.
Tyrannion, en grec *Turannion*, la demeure du prince, le palais du roi.

U

Ulfrid, en latin *Volfridus*, de l'allemand *wohl*, salut, et *friede*, paix : la paix du salut.
Ulphe, de l'allemand *hulfe*, secours.
Urbain, en latin *urbanus*, qui a de l'urbanité : qui est de la ville.
Urbice, en latin *urbicius*, fait de *urbs*, ville ; citadin, bourgeois.
Ursin, en latin *ursinus*, fait de *ursus*, ours ; qui tient de l'ours.
Ursmar, en latin *Ursmarus*, contraction des mots *ursus marinus*, ours marin.
Ursule, en latin *Ursula*, fait de *ursus*, ours, dont ce mot est un diminutif : petite ourse.

V

Vaise, de l'allemand *waise*, orphelin.
Valens, mot latin qui signifie vaillant, ou qui jouit d'une bonne santé.
Valentin, en latin *Valentinus*, diminutif de *valens*, un peu fort, ou qui se porte assez bien.
Valère, en latin *Valerius*, fait de *valere*, se bien porter : qui se porte bien.
Vare, en latin *varus*, courbé, tortu.
Varique, en latin *varicus*, qui a de longues jambes.
Vaterland, de l'anglo-saxon *water*, eau, et *land*, pays, pays d'eau : contrée marécageuse.
Venance, en latin *Venantius*, fait de *venans*, *venantis*, chasseur.
Vénérand, en latin *venerandus*, vénérable, digne de vénération.
Vénère, en latin *Venerius*, fait de *Venus*, *Veneris*, déesse de la beauté.
Venture, du latin *venturus*, qui doit venir.
Vénuste, en latin *venustus*, agréable, gracieux.
Verda, en chaldaïque, rose.
Vère, en latin *verus*, vrai, véritable.
Vérécond, en latin *verecundus*, qui a de la pudeur, de la modestie.
Vérissime, en latin *verissimus*, superlatif de *verus*, vrai, très-vrai, très-véritable.
Véronique, du grec *hieros*, saint, et *nikê*, victoire.
Vestine, en latin *Vestina*, fait de *Vesta*, consacré à la déesse Vesta.
Vétérin, en latin *veterinus*, propre à porter un fardeau : qui fait l'office de bête de somme.
Vettius, du grec *vetios*, consacré à Jupiter.
Vétule, du latin *vetulus*, un peu vieux.
Viateur, en latin *viator*, voyageur.
Vicine, en latin *vicinus*, voisin.
Victor, mot latin qui signifie victorieux, vainqueur.
Victur, en latin *victurus*, viable : qui vivra.
Vigile, en latin *vigilius*, de *vigilia*, veille, action de veiller.
Vigor, mot latin qui signifie, force, vigueur.

Villan, en latin *villanus*, fait de *villa*, maison des champs : qui habite à la campagne.
Villebert, du tudesque *wille*, volonté, et *bert*, homme : homme de bonne volonté.
Villicaire, du latin *villicari*, être fermier, régir une ferme.
Villique, en latin *villicus*, fermier.
Vincent, en latin *vincentius*, fait de *vincens*, *vincentis*, vainqueur, qui remporte la victoire.
Vindémial, en latin *vindemialis*, fait de *vindemia*, vendange : qui concerne les vendanges.
Vindicien, du latin *vindex*, *vindicis*, vengeur.
Viole, du latin *viola*, violette.
Vital, en latin *vitalis*, viable : qui contribue au maintien de la vie.
Vitre, en latin *victor*, vainqueur.
Vivent, en latin *viventius*, de *vivens*, *viventis*, qui est en vie.
Vozy, en latin *Evodius* fait du grec *euodos*, qui réussit, qui prospère

W

Walbert, en latin *Valdebertus*, du tudesque *wald*, bois, et *bert*, homme : homme des bois.
Walburge, du tudesque *vale*, vallée, et *burg*, château : la vallée du château.
Walfrid, ou *Walfried*, du tudesque *wall*, boulevard, et *friede*, paix : le boulevard de la paix.
Wénéfride, de l'anglo-saxon *wen*, qui donne, et *friede*, paix : qui donne la paix.
Wéréfride, du tudesque *vehr*, défense, secours, et *friede*, paix.
Wérenfride, du tudesque *werhen*, rechercher, et *friede*, paix.
Wigbert, du tudesque *wich*, bourg, et *bert*, homme : homme du bourg.
Wilfrid, du tudesque *wille*, volonté, et *frieds*, paix : qui veut la paix.
Willigot, de l'allemand *wille*, volonté, et *Gott*, Dieu : la volonté de Dieu.
Winebaud, en latin *Vinebaldus*, fait de l'anglais *wine*, vin, et *bald*, fade.
Wintrung, de l'allemand *wein*, vin, et *trunck*, boisson : qui boit du vin.
Withburge, du tudesque *weit*, grand, et *burg*, château.
Witikind, de l'anglo-saxon *white*, blanc, et *kind*, enfant : enfant blanc.
Wolfgang, de l'allemand *wolf*, loup, et *gang*, allure, pas : qui marche comme le loup.
Wolfhem, du tudesque *wolf*, loup, et *heim*, maison : la tanière du loup.
Wolphard, du tudesque *wolf*, loup, et *art*, caractère, naturel : qui a le caractère du loup.
Wolphelm, de l'allemand *wolf* loup, et *helm*, armure de tête, couvre-chef.
Wulgain, en latin *vulganius*, corruption de *Vulcanius*, de Vulcain, consacré à Vulcain : ou volcanique.

X

Xanthe, en grec *xanthos*, de couleur brune ou jaune.
Xantippe, du grec *xanthos*, blond, et *hippos*, cheval.
Xène, du grec *xenos*, hôte, étranger.
Xénophon, du grec *xenos*, étranger, et *phônê*, voix : qui a l'accent étranger.
Xire, du grec *xiris*, glaïeul, iris.
Xiste ou *xyste*, du grec *xustos*, poli, qui n'est pas raboteux

Y

Y, en latin *Agilus*, fait de *agilis*, agile.
Ymas, en latin *Eumachius*, du grec *eu*, bien, et *machê*, combat : qui se bat bien, bon combattant.
Ymelin, en latin *Æmilianus*, qui est de la province d'Emilie.
You, en latin *Ionius*, qui est de l'Ionie.
Yriez, en latin *Aredius*, fait du grec *Arês*, Mars, dieu de la guerre, et *êdos*, *êdeos*, plaisir, agrément : qui aime la guerre, belliqueux.
Ysis, en latin *Esychius*, du grec *esuchios*, paisible, tranquille.
Ysoie, en latin *Eusebia*, du grec *eusebês*, *eusebeos*, pieux, dévot.
Yved, en latin *Evodius*, du grec *euodia*, succès, réussite.

Z

Zacharie, en hébreu le souvenir *du Seigneur*.
Zachée, en hébreu, pur, purifié.
Zélande, du tudesque *zee*, la mer, et *land*, pays.
Zélotès, en grec *zêlôtês*, zélé, jaloux.
Zénaïde, en latin *Zenaïdes*, fait de *Zên*, Jupiter, et *Aidês*, Pluton.
Zénobie, du grec *Zên*, *Zênos*, Jupiter, et *bios*, vie : qui doit la vie à Jupiter.
Zénon, du grec *Zên*, *Zênos*, Jupiter.
Zéphyre, en grec *zéphuros*, vent doux et agréable.
Zéphyrin, même étymologie que le précédent.
Zet, en grec *zêta*, sixième lettre de l'alphabet.
Zime, ou *Zyme*, du grec *zumê*, levain, ferment.
Zoé, en grec *zôê*, la vie.
Zophore, du grec *zôon*, animal, et *phoros*, qui porte.
Zosime, en grec *zôsimos*, qui peut vivre.
Zotique, en grec *zôtikos*, vivant, vital.

FIN.

TABLE CHRONOLOGIQUE ET ALPHABÉTIQUE

AU MOYEN DE LAQUELLE TOUT CHRÉTIEN PEUT TROUVER FACILEMENT LES SAINTS HONORÉS CHAQUE JOUR DE L'ANNÉE, S'ÉDIFIER, NOURRIR ET ENCOURAGER SA PIÉTÉ

La même table montre également le nombre de Saints et de Saintes honorés chaque jour, et de combien le présent *Dictionnaire hagiographique* surpasse toutes les Vies de Saints connues jusqu'ici, en dehors des *Acta Sanctorum* des Bollandistes.

JANVIER

1er JANVIER.

St Agrippin, évêque.
B. Albéron, évêque.
St Amaque, martyr.
St Aspais, confesseur.
B. Bonilio Monaldi.
St Caprais, solitaire et abbé.
St Clair, abbé.
St Euphrosyn, évêque et martyr.
Ste Euphrosyne, vierge.
Ste Faine, vierge et abbesse.
St Félix, évêque.
St Fulgence, évêque.
St Grégoire l'ancien, évêque de Nazianze.
B. Guillaume, abbé de Saint-Bénigne.
B. Jaruetin, prêtre et moine.
B. Joseph-Marie Tommasi.
St Justin, évêque de Chiéti.
St Magne, martyr.
Ste Martine, vierge et martyre.
St Moncain ou Mochua, abbé.
St Odilon, abbé.
St Oyend, abbé
St Paracode, évêque.
St Prinien, martyr.
St Procule, évêque et martyr.
St Stable, évêque.
St Thaumast, évêque.

2 JANVIER.

St Adélard, abbé.
St Alvier, martyr.
St Argée, martyr.
St Asclèpe.
St Asclipe.
St Aubriux.
Ste Aurique, martyre.
St Baudime, confesseur.
St Blidon, prêtre et moine.
St Concord, prêtre et mart.
St Défendant, martyr.
St Domne, évêque.
St Frontase, martyr.
St Isidore, évêque d'Hermopolis.
St Macaire, d'Alexandrie, dit le Jeune.
St Marc, surnommé le Sourd.
St Marcellin, soldat et mart.
St Martinien, évêque.
St Maximin, confesseur.
St Même ou Maxime, abbé.
St Narcisse, martyr.
B. Othenon, abbé.
St Pierre, évêque.
Ste Rutule, martyre.
St Silvan, martyr.
St Sébastien, soldat et martyr.
St Silvestre, moine.
Ste Théodote.
St Viants, solitaire.
Ste Vitale, martyre.

3 JANVIER.

Ste Acute, martyre.
St Adranique.
St Antère, pape et martyr.
St Athanase, martyr.
Ste Bertilie, vierge et veuve.
St Blimond, moine.
St Candide, martyr.
St Constant, martyr.
St Cyrin, martyr.
St Daniel, martyr.
Ste Eugénie, martyre.
St Firme, martyr.
St Florent, évêque.
Ste Geneviève, vierge et patronne de Paris.
St Gorde, martyr.
St Hilarin, martyr en Afrique.
St Lucide, martyr.
St Martial, martyr.
St Pennique, martyr.
St Pierre l'Ascète, surnommé Anselme, martyr.
St Pierre Balsame, martyr.
St Pierre, surnommé le Semiophore.
St Possesseur, martyr.
St Prime, martyr.
St Rogatien, martyr.
St Salvateur, évêque.
St Statulien, martyr.
St Théogène, martyr.
St Ymas, prêtre et confesseur.
St Zosime, martyr.

4 JANVIER.

St Aggée, martyr.
Bse Angèle de Foligny.
St Aquilin, martyr.
Ste Benoîte, martyre.
St Caius, martyr.
St Celse, confesseur.
Ste Dafrose, martyre.
St Eugène, martyr.
Ste Faraïlde, vierge.
Ste Fauste, vierge et martyre.
St Ferréol, évêque.
St Gémine, martyr.
St Grégoire, évêque de Langres.
St Hermès, martyr à Bologne.
B. Libentius ou Liévizon, archevêque.
St Marcien, martyr.
St Martien, martyr.
Ste Néophyte, d'Allemagne.
St Priscillien, clerc de Rome et martyr.
St Prisque, prêtre et martyr.
St Quinctus, martyr.
St Rigobert, évêque.
B. Roger, abbé.
St Rumon, évêque
Ste Synclétique, vierge.
St Syuèse, martyr.
St Théodote, martyr.
St Théopompe, évêque et martyr
St Tite, évêque.
St Tryphon, martyr.
B. Vigien, évêque.

5 JANVIER.

Alachrin (le bienheureux).
Ste Emilienne, vierge.
Ste Euprexie.
B. Gerlach, ermite.
St Grégoire d'Acride.
St Michée, prophète, dit l'Ancien.
St Phostère, abbé.
St Rusticain, évêque.
St Sais, martyr.
St Siméon, stylite.
Ste Synclétique, vierge
Ste Talide, supérieure.
St Télesphore, pape et martyr.
Ste Théognie, vierge.
St Théoide, martyr.

6 JANVIER.

St Balthazar.
St Canut, roi des Slaves.
St Erminold, abbé et martyr.
B. Frédéric, prévôt de Saint-Vaast d'Arras.
St Gaspard.
Bse Gertrude de l'Ooste, religieuse.
B. Guérin, évêque de Sion en Valais.
B. Guy, évêque d'Auxerre.
B. Jean de Ribera, patriarche.
St Laudon ou Landon, évêque.
Ste Licière, vierge et martyre.
B. Luitprand-Yérula, prêtre
St Mélaine, évêque.
St Melchior, l'un des trois mages qui adorèrent Jésus-Christ
St Nilammon, reclus.
St Pierre de Doroverne, abbé.

7 JANVIER.

St Aldric, évêque.
St Anastase, évêque.
St Canut, roi des Slaves.
St Cedde, Cedda ou Ceddus, évêque.
St Cler, diacre et martyr.
St Crispin, évêque.
St Félix, martyr.
St Janvier, martyr à Héraclée.
St Julien, martyr.
St Lucien d'Antioche, prêtre et martyr.
St Nicétas, évêque.
St Pélade, évêque.
St Santin, évêque.
St Spoléosthène, martyr.
St Théau, moine.
St Théodore, moine
St Valentin, évêque.
Ste Viergue, bergère.

8 JANVIER.

Ste Adèle.
St Arcous, évêque.
St Baudoin, chanoine et martyr.
St Carière, prêtre et martyr.
Ste Dominique, recluse.
St Emilien.
St Erard, archevêque.
Ste Ergnate, religieuse.
St Eugénien, martyr.
St Frobert, abbé
St Garibald, évêque.
St Georges le Cozebite, moine.
Ste Gudule, vierge.
St Hégémone, martyr.
St Hellade, martyr en Libye.
St Julien, martyr.
St Leuce, évêque.
St Lucien, apôtre de Beauvais.
St Maxime, évêque.
St Maximien, martyr.
St Nacaron.
St Nathalan ou Néthelme, évêque.
St Patient, évêque.
Ste Pègne, vierge.
St Ratite, martyr.
St Semeias, prophète.
St Séverin, apôtre de la Norique.
St Théophile, diacre et martyr.
B. Torphin, évêque.
St Vuisin, évêque.

9 JANVIER.

St Adrien, abbé.
St Anastase, martyr.
St Antoine, prêtre et martyr.
V. Antoine Fatali, évêque.
St Arsalède.
St Artaxe, martyr.
Ste Basilisse, vierge.
St Brivaud ou Britwald, archevêque.
St Celse, enfant et martyr.
St Epictète, évêque et martyr.
St Eustrace.
St Felan ou Foelan, abbé.
St Félix, martyr.
St Fortunat, martyr.
St Honoré, martyr en Poitou.
St Janvier, martyr à Héraclée.
St Jucond, martyr.
St Julien l'Hospitalier, martyr.
St Marcellin, évêque.
Ste Marcienne, vierge et martyre.
Ste Marcionille ou Marcianille, martyre.
St Mauronce, abbé.

Ste Méraële ou Emroile, martyre.
Ste Paschase ou Pascasie.
St Pierre, évêque.
St Pierre de Pontigny, moine.
St Révocat, martyr.
St Second, martyr.
St Vaueng, fondateur de l'abbaye de Fécamp.
St Vital, martyr en Afrique.
St Vital, martyr à Smyrne.

10 JANVIER.

St Agathon, pape.
St Ald, confesseur.
St Domitien, évêque.
St Gonzales d'Amaranthe, dominicain.
St Guillaume, archevêque de Bourges.
St Jean-Camille le Bon, archevêque.
St Marcien, grand économe de l'église de Constantinople.
St Nicanor, diacre.
St Pétrone, évêque de Die.
St Pierre Urséolo, religieux.
Ste Sedride ou Sethride, abbesse.
St Vauy, ermite.
St Vitalien, martyr.

11 JANVIER.

St Alexandre, évêque.
St Anastase, moine.
St Apselame, martyr.
St Augence, martyr.
St Daniel.
St Egwin, évêque.
Ste Euphrasie ou Euphraxie.
Ste Honorée, vierge.
St Hortense, évêque.
St Hygin, pape et martyr.
St Leuce, martyr à Alexandrie.
St Leuce, évêque.
St Palémon, anachorète.
St Philothée, martyr.
St Pierre, martyr.
St Pierre, l'Ascète, surnommé Anselme, martyr.
St Salve, martyr.
St Salve ou Sauve, évêque.
St Sévère, martyr.
St Tason, abbé.
St Tethvin, moine.
St Théodose, abbé.
St Théodose le Cénobiarque, abbé.
B. Thomas de Cora, frère mineur de l'observance.

12 JANVIER.

St Aelred, abbé.
St Arcade, martyr.
St Benoît Biscop, abbé.
St Castule, martyr.
Ste Césarie ou Césaire, vierge et abbesse.
St Cumein, confesseur.
St Cyriaque, martyr.
St Dunathée.
St Eutrope, lecteur et martyr.
St Fréjus, évêque.
St Jean II, évêque de Ravenne.
St Laidgenne, moine.
Bse Lucie de Valcadare, vierge.
St Maxime, évêque.
St Merce, martyr.
St Modeste, soldat et martyr.
St Moscent, honoré comme martyr.
St Probe, évêque.
St Rogat, martyr.
St Satyre, martyr.
Ste Tatienne, martyre.
St Tigre, prêtre et martyr.
Ste Ulphe, vierge.
St Victorien, abbé.
St Zotique, martyr.
St Zotique, soldat et martyr.

13 JANVIER.

St Agrèce, évêque
St Bernon, abbé.
St Cadéol, évêque
B. Désignat, évêque.
St Enogat, évêque.
St Fauques, solitaire.
Ste Glaphyre, vierge.
B. Godefroi, comte de Kappenberg et religieux.
St Gumesinde, prêtre et martyr.
St Hermigle, martyr
St Hilaire, évêque de Poitiers.
B. Hildemer, prêtre.
St Kentigern, évêque de Glascow.
St Léonce, évêque de Césarée.
St Potit, martyr.
St Servus-Dei, moine et martyr.
St Vèze II, évêque.
Ste Véronique Binasco, vierge.
St Vivent, religieux.
Bse Yvette, veuve et recluse.

14 JANVIER.

St Barbascemin, évêque.
St Benjamin d'Elim, moine.
St Cennon, abbé.
St Cadéol, évêque.
St Dace, évêque.
St Elie d'Axe, moine.
B. Engelmer, solitaire et martyr.
St Etienne, moine.
St Etienne, évêque.
St Euphraise, évêque.
St Eusèbe de Thole, moine.
St Félix de Nole, prêtre.
St Firmin, évêque.
St Gélase, moine et martyr.
St Hilaire, évêque de Poitiers.
St Hypace, martyr du mont Sinaï.
St Isaac Salaël, moine et martyr.
St Isaïe, ermite et martyr.
St Jean, moine et martyr du mont Sinaï.
St Jérémie, moine et martyr.
St Julien Sabas, anachorète.
St Macaire, moine et martyr.
Ste Macrine.
St Malachie, prophète.
St Marc, moine et martyr.
St Moyse, moine et martyr.
Ste Nomadie ou Néomale, vierge.
B. Odon, chartreux et reclus.
St Paul, abbé.
St Procle, moine et martyr.
St Psaès, moine et martyr.
St Sabas le Sinaïte, moine et martyr.
St Salathiel, martyr.
St Théodule, moine et martyr.
St Victorin, martyr.
Ste Yte, vierge.

15 JANVIER.

St Abeluze.
Ste Antonine, vierge et martyre.
St Benu, martyr.
St Bonet ou Bont, évêque.
St Celvuf ou Ceolwulph, roi.
St Couhoiarn, moine.
St Emébert, évêque.
St Ephyse, apôtre.
Ste Faustine
St Habacuc, prophète.
St Isidore, prêtre et ermite.
St Isidore d'Alexandrie surnommé l'Hospitalier.
Ste Ithe ou Ite, abbesse.
St Jean Calybite, reclus.
St Macaire l'Ancien, solitaire.
St Maur, abbé
St Maxime, évêque.
St Michée, prophète.
Ste Mide, abbesse.
St Pansophe, martyr.
St Paul, premier ermite.
B. Pierre de Castelnau, martyr.
Ste Secondine, vierge et martyre.
Ste Tarsice, vierge.

16 JANVIER.

St Accurse.
St Ajut, martyr
St Ammon (Ammonius), martyr.
St Ammon, martyr.
St Aratus, martyr.
St Bastame, martyr.
St Bastamon, martyr.
St Bérard, frère mineur et martyr.
St Bessamone, missionnaire et martyr.
St Candide, soldat de la légion Thébéenne.
St Causte.
St Collute, missionnaire et martyr.
St Cyriaque, missionnaire et martyr.
St Dapacte, martyr.
St Denis, missionnaire et martyr.
St Denis, martyr, compagnon du précédent.
St Didyme, missionnaire et martyr
St Dioscore, missionnaire et martyr.
St Ecomène, martyr.
St Fursy, abbé.
St Henry, ermite.
St Hiron, missionnaire et martyr en Egypte.
Ste Hilarie, recluse.
St Hippeas, missionnaire et martyr.
St Honorat, évêque d'Arles.
St Honorat, abbé de Fondi.
St Hore, missionnaire et martyr.
St Horprèse, martyr.
Bse Jeanne, vierge.
Bse Jeanne de Fontequiose, religieuse.
St Marcel, pape et martyr.
St Mélas, évêque.
St Nenne, abbé.
St Orion, missionnaire et martyr.
B. Othon, frère mineur et martyr.
St Panse, missionnaire et martyr.
St Panthère, missionnaire et martyr.
St Papias, missionnaire et martyr.
St Paul, missionnaire et martyr.
St Pethèque, martyr.
St Pierre, franciscain et martyr.
St Piuuce, missionnaire et martyr.
St Plèse, missionnaire et martyr.
St Potamon, missionnaire et martyr.
Ste Priscille
St Protée, missionnaire et martyr.
St Recombe, martyr.
B. Roland, religieux.
St Romain, martyr.
St Romaré, confesseur.
St Sarmathe, missionnaire et martyr.
St Saturnin, martyr.
St Sérapion, missionnaire et martyr.
Bse Stéphanie Quinzani.
St Tamare, prêtre et confesseur.
St Théonas, martyr.
St Thone, martyr.
St Titien, évêque et confesseur.
St Tozon évêque.
St Trivier, moine.
St Valère, évêque.
St Victor, soldat et martyr.
St Zotique, missionnaire et martyr.

17 JANVIER.

Algot (le bienheureux).
St Antoine, patriarche.
St Antoine, moine.
St Diodore, prêtre.
St Eleusippe.
St Genou ou Genulphe, évêque.
Ste Jouille, martyre.
St Jean, moine de Saint-André à Rome.
Ste Léonille.
St Marien, diacre et martyr.
St Méleusippe, martyr.
St Mérule, moine.
B. Moncherat, reclus.
St Nenne, abbé.
St Néon, martyr.
St Ricmire ou Rigomé, abbé
Ste Roseline, prieure.
St Speusippe, martyr.
St Sulpice II, évêque.

18 JANVIER.

Ste Agathe, martyre.
St Ammone, martyr.
Ste Archélaïde ou Arquélaïde, vierge et martyre.
St Athénogène le Théologien, martyr.
B. Béatrix d'Est.
St Cyriaque, missionnaire et martyr.
St Déicole, vulgairement Déile ou Déel, abbé.
St Fazius.
Ste Floride, martyre.
St Frise, martyr.
St Horprès, martyr.

St Léobard ou Liébard, reclus.
Ste Libérale, vierge.
Bse Marguerite de Hongrie, vierge.
St Mosée, soldat et martyr.
St Panse, missionnaire et martyr.
St Paul, missionnaire et martyr.
St Pinuce, missionnaire et martyr.
Ste Prisque, vierge et martyre.
St Valens, martyr.
St Victorin, martyr.
St Volusien, évêque.
B. Voneduli, doyen de l'église collégiale d'Audreaech.
St Wolfred ou Ulfrid, évêque et martyr.

19 JANVIER.

St Abachum.
St Absade, prêtre.
B. André Peschiéra, dominicain.
St Apsade, prêtre.
St Arsène, archevêque.
St Asimon, évêque.
St Audifax, martyr.
St Bassien, évêque.
St Blaithmac, abbé.
St Canut IV, martyr.
St Cat, martyr.
St Catel, évêque.
St Contest, évêque.
St Dabert, évêque.
St Germanique, martyr.
St Geronce, martyr.
St Henri, archevêque et martyr.
St Janvier, martyr.
St Janvier, martyr en Afrique.
St Jules, martyr en Afrique.
St Latuin, évêque.
St Launomar ou Laumer, abbé.
St Maris, martyr.
Ste Marthe, martyre.
Ste Milguie ou Milgithe, vierge.
St Molendion, martyr.
St Paul, martyr à Tertulle.
St Paul, martyr en Afrique.
Ste Pie, martyre.
St Pontien, martyr.
St Remi, évêque.
St Saturnin, martyr.
St Succès, martyr.
St Successe, évêque et martyr.
St Wulstan, évêque.

20 JANVIER.

St Clément, prêtre.
B. Daniel de Gerarmont, abbé.
B. Eusèbe de Strigonie.
St Euthyme, abbé.
St Fabien, pape et martyr.
St Féchin, abbé.
St Garlace, religieux.
B. Ludolphe, évêque.
St Maur.
St Molac, confesseur.
St Néophyte, martyr.
St Pierre, surnommé le Téléonaire.
St Sébastien, martyr.

21 JANVIER.

Ste Agnès, vierge et martyre.
St Amase, évêque.
St Aptat, évêque.
St Aquile, martyr.
St Augure, diacre.
St Avit II, évêque.
St Busiris, confesseur.
St Epiphane, évêque.
St Eugène, martyr.
St Euloge, diacre et martyr.
St Fructueux, évêque.
St Marcelain, abbé.
St Meinrad, solitaire
St Mézule, moine.
B. Michel, religieux camaldule.
St Patrocle, martyr.
St Publius, évêque et martyr.
St Senaud.
St Valérien, martyr.
St Vimin ou Vivien, évêque.

22 JANVIER.

St Anastase, moine et martyr.
Ste Aquiline, martyre.
St Bifamon, abbé.
St Blidran, évêque.
St Britvold, évêque.
St Dominique, abbé.
St Gabriel, martyr.
St Gaudence, évêque.
St Georges, archevêque et martyr.
St Jean, officier de l'empereur Michel Curopalate.
St Léon, évêque de Nicée et martyr.
St Léon, général des troupes de Michel Curopalate.
Ste Eufloïde, vierge.
St Manuel, archevêque et martyr.
St Oronte, martyr
St Ou, martyr.
St Parode, prêtre et martyr.
St Pierre, évêque et martyr
St Soue, martyr.
St Vallier, évêque.
St Victor, lévite et martyr.
St Vincent, martyr.
St Vincent, évêque.

23 JANVIER.

St Acaube, abbé.
St Agathange, martyr
St Aquille, martyr
St Asclas, martyr.
St Barnard, archevêque.
St Clément d'Ancyre, évêque.
Ste Emerentienne, vierge et martyre.
St Eugène, prêtre et martyr.
St Eusèbe, abbé.
Ste Grégorie, vierge.
St Ildefonse, évêque.
St Jean l'Aumônier, patriarche.
St Macaire, prêtre et martyr.
St Maiheu
St Martyr, solitaire.
St Mausime ou Maysime, curé.
Ste Messaline
St Parménas, diacre et martyr.
St Raimond de Pennafort, dominicain.
St Séverien, martyr.
St Urbain, évêque.
St Vincent, diacre et martyr.

24 JANVIER.

St Artème, évêque.
St Babylas, évêque.
St Cado, évêque.
St Cadoc, abbé.
St Ephrem, évêque.
St Epictète, martyr.
St Epolone, évêque.
St Eugène, martyr.
St Félicien, évêque.
St Galée, martyr.
St Hellade, surnommé le Commentarèse, martyr.
St Macédone, anachorète.
B. Marcolin, dominicain.
St Mardoine, martyr
St Métellus, martyr.
St Muson, martyr.
St Paul, martyr.
St Paustrion, martyr.
St Prilidien, enfant et martyr.
St Renaud.
St Suran, abbé.
St Théodocion, martyr.
St Timothée, évêque et martyr.
St Urbain, enfant et martyr.
Ste Xène, vierge et abbesse.
St Zamas, évêque.
St Zoile, prêtre.

25 JANVIER.

St Agabe, martyr.
St Amarin, martyr.
St Ananie, martyr.
St Apollos ou Apollon, abbé.
Bse Arcangèle, carmélite.
St Bretannion, évêque.
Ste Castule.
St Couboiarn, moine.
Ste Démètre.
St Donat, martyr.
St Elide, martyr.
St Euchade, moine
St Juventin, martyr à Antioche.
St Louent, moine et solitaire.
St Lubais, abbé.
St Maris, anachorète.
St Maximin, officier dans les gardes de l'empereur Julien l'Apostat, et martyr.
St Médule, martyr.
St Poppon, abbé.
St Prix ou Preject, évêque et martyr.
St Publius, abbé.
St Roques, évêque.
St Sabin, martyr.
St Sodon, martyr.
Ste Susanne.
Ste Ye, patronne de Pendonis.

26 JANVIER.

Albéric (le bienheureux).
St Ansure, évêque.
St Conon, évêque.
St Gabriel, abbé.
Bse Hasèque, vierge et recluse.
St Mar, évêque
Ste Nothburge, veuve.
Ste Paule, veuve.
St Pierre, martyr
St Polycarpe, évêque et martyr.
St Séverien, évêque
S. Silvain, évêque.
St Siméon l'Ancien, abbé.
St Théogène, évêque et martyr.
St Thyrse, officier et martyr.
St Xénophon, moine.

27 JANVIER.

St Achillée.
Ste Angèle de Mérici, vierge de l'Ordre de saint François.
St Avit, martyr.
St Brace, martyr.
St Datif, martyr.
Ste Divue.
St Emère, abbé.
St Félix.
St Gamelbert, prêtre.
St Gédoin, diacre et chanoine.
St Gédouin, diacre et chanoine.
St Jean Chrysostome, archevêque de Constantinople.
St Jean, évêque de Thérouanne.
St Julien, martyr à Sora.
St Julien, évêque du Mans.
St Julien, martyr en Afrique.
Ste Julienne, martyre en Afrique.
St Loup, évêque de Châlons-sur-Saône.
St Mainfroy, solitaire.
St Mary ou May, abbé.
St Missurien, martyr.
St Noel, abbé.
Ste Paule, veuve.
St Pierre, solitaire.
St Réate, martyr.
St Sulpice de Baye, solitaire.
Ste Télipte, martyre.
St Thierri, évêque.
St Vincent, martyr en Afrique.
St Vincent, martyr à Carthage.

28 JANVIER.

St Callinique, martyr.
Ste Cannère, vierge.
Ste Carite, martyre.
B. Charlemagne, roi de France, empereur d'Allemagne.
St Cyrille, patriarche.
St Emilien, évêque et martyr.
St Flavien, martyr.
St Glastien, évêque.
St Hermine, martyr.
St Hilarien, martyr à Trevy.
St Irmonz, berger.
St Jacques du Carmel, ermite.
St Jean de Réomay.
St Julien, évêque à Cuenza.
St Léonide, martyr dans la Thébaïde.
St Leuce, martyr à Apollonie.
B. Marguerite de Hongrie, vierge.
St Pallade, solitaire.
St Paulin, patriarche.
St Thyrse, martyr.
St Valère, évêque et confesseur.
St Zénon, surnommé le Thaumaturge.

29 JANVIER.

St Alexandre, martyr.
St Aquilin, prêtre et martyr.
St Arnoul, martyr.
St Bacle, évêque.
Ste Barbée, martyre.
St Constance, évêque et martyr.
St Dallain, martyr.
St François de Sales, évêque.
B. Gauthier, religieux.
St Germanique, martyr
St Gildas, l'Albanien.
St Gildas, surnommé le Sage, abbé.
St Mak-Wolock, évêque.
St Maur, soldat et martyr

Ste Odile ou Otbille, vierge et martyre.
St Papias, martyr.
B. Pierre Thomas, patriarche.
St Potamion, évêque.
Ste Radegonde, vierge et princesse du sang royal.
St Sabinien, martyr.
St Sarbel, martyr.
St Savinien, martyr.
St Seuste, martyr.
St Sulpice-Sévère, disciple.
St Sulpice-Sévère, évêque.
St Valère, évêque

30 JANVIER.

Ste Aldégonde, vierge.
St Aléaume, abbé.
St Alexandre, martyr.
B. Aninat, moine.
St Armentaire, évêque d'Antibes.
St Armentaire, évêque de Pavie.
St Barse, évêque.
St Barsimée, évêque et martyr.
Ste Bathilde, reine de France.
St Félicien, martyr.
St Félix III, pape.
Bse Habrille, vierge.
St Hippolyte, prêtre et martyr.
St Hippolyte, martyr dans la Pouille.
St Jean l'Aumônier, patriarche.
St Macglastain, évêque.
Ste Martine, vierge et martyre.
St Matthias, évêque.
St Philappien, martyr.
Ste Savine, femme pieuse.
Ste Serène, martyre.
Ste Thieteld, vierge

31 JANVIER.

St Ammonique, martyr
St Athanase, évêque.
Ste Athanasie, martyre.
St Bobin, évêque.
St Cyr, médecin et martyr.
St Cyriaque, martyr.
Ste Eudoxie, martyre.
B. Eusèbe, moine.
St Gaud, évêque.
St Geminien, évêque.
St Hippolyte, martyr à Alexandrie.
Ste Hyacinthe Marescotti, vierge.
St Jean de Manuthé, martyr.
St Jean, martyr à Canope en Egypte.
St Jules, prêtre.
St Landéol, évêque.
Bse Louise d'Albertone, religieuse.
St Maidoc ou Maédoc, évêque.
Ste Marcelle (veuve).
St Martin, curé.
St Métran, martyr.
St Moeg, évêque.
St Nicet, archevêque.
St Pierre Nolasque.
St Polycarpe, martyr.
St Pouange, confesseur.
St Publius, martyr.
St Saturnin, martyr en Afrique.
St Saturnin, martyr à Alexandrie.
St Tharsice, martyr.
Ste Théoctiste, vierge et martyre.
Ste Théodosie, martyre.
St Thyrse, martyr.
Ste Triphène, martyre.
St Tronquets, évêque.
Ste Ulphe, vierge.
St Vaneng, fondateur de l'abbaye de Fécamp.
St Victor, martyr.
St Zotique, martyr.

FÉVRIER.

1er FÉVRIER.

St Agrève, évêque
B. André de Conti.
St Ansalogue, évêque.
St Asclepiade, martyr.
St Aubert, moine.
St Basile, évêque.
Ste Brigide, vierge et abbesse.
Ste Brigitte, vierge.
St Cécile, évêque.
St Chartier, prêtre.
St Clair, reclus.
Ste Dorlaie, vierge.
St Ele, religieuse.
St Elie, martyr.
St Ephrem, diacre et docteur de l'Eglise.
St Eubert, missionnaire et martyr.
B. Evrard, archevêque.
Ste Galle.
St Godremont, évêque.
Ste Hélène, vierge et martyre.
St Ignace, surnommé Théophore, évêque d'Antioche et martyr.
Ste Jalle, vierge.
B. Jean de la Grille, évêque.
Ste Kinnie, vierge d'Irlande.
St Liène, confesseur.
St Ours, prêtre.
St Paul, évêque.
St Pierre le Galate, reclus.
St Pione, prêtre et martyr.
St Precorz, confesseur.
B. Raymond, instituteur.
Ste Sabine, martyre.
Ste Sapience, vierge et martyre.
St Sévère, évêque.
St Sigebert ou Sigisbert, roi d'Austrasie.
St Sour, solitaire.
St Théion, martyr.
St Tojan, abbé.
St Ursicin, domestique de St Agrève.
St Vendimien, solitaire.
St Vère, 1er évêque.
Bse Véridienne, vierge et recluse.
St Vincent, martyr.
St Vindémial, évêque et martyr.

2 FÉVRIER.

St Aldalbaud.
St Apronien, martyr.
St Candide, martyr.
St Corneille, centenier romain.
St Damien, soldat et martyr.
St Félicien, martyr.
St Firme, martyr.
St Floscule, évêque.
St Fortunat, martyr.
Ste Halloie, vierge.
St Hippolyte, martyr à Fossombrone.
Ste Julie, mart. en Afrique.
St Laurent ou Laurence, martyr à Fossombrone.
St Laurent, évêque de Cantorbéry.
St Lotaire, comte, honoré comme martyr.
Ste Sicaire, vierge.

3 FÉVRIER.

St Anatole, évêque
St Anschaire, archevêque.
St Azarie, prophète.
Ste Bellande, vierge.
St Blaise, évêque.
St Célerin, diacre.
Ste Célerine.
St Dié ou Déodat, religieux.
St Evence, évêque.
St Félix, martyr.
St Félix, évêque.
St Gloriose, prêtre.
St Hadelin, abbé.
St Hippolyte, martyr en Afrique.
St Ignace, martyr en Afrique.
St Laurentin, martyr en Afrique.
St Lupicin, évêque.
B. Nicolas de Longobardi, religieux.
B. Odéric ou Odoric, religieux.
Ste Olive, vierge.
St Remezy, évêque.
St Raverein, évêque.
St Symphroue, martyr.
St Terrède, évêque.
Ste Wereburge ou Werbourg, vierge et abbesse.

4 FÉVRIER.

St Alexandre, sous-diacre.
St André Corsini, évêque.
St Aquilin, martyr.
St Aventin.
St Aventin, solitaire.
Ste Brigide, vierge et mart.
St Cuanne, abbé.
St Cyrille, apôtre des Moraves.
St Donat, martyr.
St Eutyche, martyr
St Gélase, martyr.
St Gemble, martyr.
St Gémine, martyr.
St Gilbert de Sempringham.
St Giorz, confesseur.
St Isidore de Péluse, abbé.
St Jasime, confesseur.
Ste Jeanne de Valois, reine de France.
St Joseph de Léonissa, capucin.
St Laurent, évêque de Sabine.
St Lifard de Gonnelieu.
St Magne, martyr.
St Modan, abbé.
St Nicolas, surnommé Studite.
St Philéas, évêque et martyr.
Ste Philorome, martyr.
B. Raban-Maur, archevêque.
St Rembert, archevêque.
St Théophile, économe de l'église d'Adana.

5 FÉVRIER.

St Abraham, évêque.
Ste Adélaïde, abbesse.
Ste Agathe, vierge et martyre.
Ste Agathe.
St Alhouin, évêque.
St Antoine Deyan, martyr.
St Avit, évêque.
St Belatien.
St Bertoul ou Bertulfe, abbé.
St Bétra, abbé.
St Bonaventure ou Venture de Méaco, martyr.
St Caius, martyr.
Ste Calamandre, vierge.
St Chimoia, martyr.
St Cosme Zaquia, armurier et martyr.
St Deyan, catéchiste et martyr.
St Domitien, martyr.
St François de Méaco, médecin et martyr.
St François le Blanc, franciscain et martyr.
St Gabriel, martyr.
St Genoin, évêque.
St Gonçales Garcias, frère lai de l'ordre de St-François et martyr.
St Indract, martyr.
St Isidore, martyr d'Alexandrie.
St Jacques, jésuite et martyr.
St Jean François de St-Michel, frère lai et martyr.
St Jean Chimoia, martyr.
St Joachim Sacquier, martyr.
St Legoutien, martyr
St Léon Carasume, prêtre et martyr.
St Louis, martyr.
St Martin d'Aguirre, religieux et martyr.
St Martin Mathias, martyr.
St Michel Cosaqui, martyr.
B. Oger, prieur.
St Paul Susuqui, martyr.
St Paul Michi, jésuite et martyr.
St Philippe de Cases, martyr.
St Pierre Xuquexir
St Pierre-Baptiste, religieux et martyr.
St Polyeucte, patriarche.
St Sacquier, martyr.
St Susuqui, martyr.
St Sylvestre, évêque.
St Thomas Cosaqui, martyr
St Thomas Danchi dit Xico, martyr.
St Venture, martyr.
St Voel, solitaire.
St Xico, martyr.
St Xuquexir, martyr

6 FÉVRIER.

St Agricolas, évêque
St Amance, évêque.
St Amand, évêque de Bordeaux.
St Amand, évêque de Maestricht.
St Anatolien ou Autolien, martyr.

B. Ange de Fourci, religieux.
B. Antoine de Mondola, ermite.
St Brinolf, évêque.
Ste Cailiste, martyre.
Ste Christine, martyre.
Ste Dorothée, vierge et martyre.
Ste Dorothée, vierge.
St Elric, porcher.
Bse Francisquine.
St Guérin, évêque de Palestrine.
Bse Hildegonde, fondatrice du monastère de Mehren.
Ste Rénule, vierge et abbesse.
Ste Révocate, martyre.
St Saturnin, martyr.
St Silvain, évêque et martyr.
St Théophile, martyr.
St Théophile, avocat et martyr.
St Vaast ou Waast, évêque.

7 FÉVRIER.

St Adauque.
St Amolvin, chorévêque.
B. Antoine de Stroccontio, franciscain.
St Apollinaire, évêque.
St Augule, évêque et martyr
St Chryseuil ou Chrysole, martyr.
Ste Dorothée, vierge.
St Faustin, martyr.
Ste Julienne.
St Laurent, évêque de Siponte.
Ste Lionbette.
St Luc le jeune, solitaire.
St Meudan, évêque.
St Moïse, apôtre des Sarrasins.
St Parthene, évêque.
St Richard, roi.
St Roman, évêque et confesseur.
St Romuald, fondateur de l'ordre des Camaldules.
St Théodore Stratélate, martyr.
St Trésain, curé.

8 FÉVRIER.

St Ampèle, archevêque.
St Classique, martyr
Ste Cointe, martyre.
St Commun, martyr.
St Cuthman.
St Cyriaque, martyr.
St Denis, martyr.
St Emilien, martyr.
St Etienne de Muret.
St Eugène, moine.
St Eusée, cordonnier
St Honorat, évêque de Milan.
B. Isaïe Boner, religieux.
St Jacut, confesseur.
St Jean de Matha.
St Juvence, évêque de Pavie.
St Luce, martyr.
St Meingaud, comte.
St Paul, évêque.
B. Pierre Aldobrandin, cardinal-évêque.
St Sébastien, martyr.
St Téliau ou Télou, évêque
St Victor, évêque.

9 FÉVRIER.

St Alexandre, martyr à Rome.
St Alexandre, martyr.
Alvarez de Cordoue (le bienheureux).
St Ammond, martyr.
St Ammone, martyr.
St Ausbert, évêque.
Ste Apollinaire, vierge.
Ste Rebnuda.
B. Bernard de Scammaca, dominicain.
St Braque.
St Cadelubec, évêque.
St Donat, diacre et martyr.
St Emilien, martyr.
St Félix, martyr.
St Janvier, martyr en Afrique.
St Lasse, martyr.
B. Marieu, abbé.
St Maron, abbé.
B. Nébride, évêque.
St Nicéphore, martyr.
St Paul, martyr.
St Philagre, évêque et martyr.
St Poëme, martyr.
St Prime, diacre et martyr.
St Renaud, évêque.
St Sabin, évêque.
St Souplex, évêque.
St Victor, martyr.

10 FÉVRIER.

St Amance, martyr.
Ste Austreberte, vierge et abbesse.
St Bapte, martyr.
St Caralampe, martyr.
B. Claire de Rimini.
Ste Elisabeth.
St Erlulphe, évêque et martyr.
Ste Gobnate, vierge et abbesse.
St Guillaume de Maleval, ermite.
St Hyacinthe, mart. à Rome.
St Irénée, martyr à Rome.
St Porphyre, martyr.
St Prothade, évêque.
St Sauf, abbé.
Ste Scolastique, vierge.
St Sigon ou Sigues, évêque.
St Silvain, évêque.
B. Sostégno, l'un des fondateurs de l'ordre des Servites.
St Tronvin, évêque.
St Zénon le Courrier, solitaire.
St Zotique, martyr.

11 FÉVRIER.

St Adolphe, évêque.
St Ampèle, martyr.
St Ardaing, abbé.
St Calocer, évêque.
St Cassien, martyr.
St Castreuse, prêtre.
Ste Cécile, martyre
St Cécilien, martyr.
St Cemon, chantre.
S. Dacien, martyr.
St Dante, martyr.
St Datif, sénateur.
St Désirat, évêque
St Dicul, solitaire.
St Didier, évêque.
St Ecain, évêque.
St Emérite, martyr.
Ste Eve, martyre.
St Fauste, martyr.
St Félix, lecteur et martyr.
St Félix, martyr.
St Gaudin, évêque.
Ste Hérédine, martyre.
St Hilarion, martyr à Carthage.
Ste Janvière, martyre à Carthage.
St Jonas, moine.
St Lazare, évêque de Milan.
S. Lucius, évêque.
Ste Majeure, martyre.
Ste Marguerite, martyre.
Ste Marie, vierge et martyre.
St Martin, martyr.
Ste Matrone, martyre.
St Maximien, martyr.
St Péluse ou Peleuse, martyr.
Ste Pomponie, martyre.
Ste Prime, martyre.
St Quintus, martyr.
Ste Restitute, martyre.
St Rogat, martyr.
St Rogatien, martyr.
St Saturnin, prêtre et martyr à Carthage.
St Saturnin, fils du précédent et martyr.
Ste Saturnine, martyre.
Ste Seconde, martyre.
St Secondin, évêque.
St Séverin, abbé.
St Simplides, évêque et confesseur.
St Thélique, martyr.
Ste Théodore, impératrice.
Ste Victoire, vierge et martyre.
St Victorien, martyr.
St Victorin, martyr.
St Vincent, martyr.

12 FÉVRIER.

St Alexis, métropolitain.
St Ammone, martyr.
St Antoine, surnommé Gaulée, patriarche.
St Bénédet, évêque.
St Benoît d'Amiane, abbé.
Ste Eulalie, vierge et martyre.
St Gaudence, évêque.
Ste Gerasine, martyre.
St Givaie, martyr.
B. Goslin, abbé.
Ste Honorée, martyre à Carthage.
St Loudain, confesseur.
St Ludans, confesseur.
St Mélèce, évêque.
St Modeste, martyr.
St Modeste, enfant et martyr.
St Posinne, martyr.
B. Quintilien, confesseur.
Ste Regiole, martyre.
St Rieu, moine.
St Sédule, abbé.
Ste Susanne, martyre.
St Thelvold, évêque.
B. Ulphon, prince de Méricie.
St Vèle, moine.

13 FÉVRIER.

St Aaron, évêque.
St Abraham, évêque.
St Agabe.
St Ayme.
St Bénigne, martyr.
St Bermond.
St Castor, prêtre et solitaire.
Ste Catherine de Ricci, dominicaine.
St Colombain, confesseur.
St Cylline, évêque.
St Donnis, évêque.
St Ephyse, apôtre.
Ste Ermenilde, reine.
St Etienne, évêque.
St Etienne, abbé.
St Fulcran, évêque.
Ste Fusque, vierge et martyre.
St Gilbert, évêque.
St Grégoire II, pape.
B. Guillaume de Cardaillac, évêque de St-Papoul.
St Guimer, évêque.
St Hypolistre, martyr.
B. Jourdain de Saxe, général de l'ordre des dominicains.
St Julien, martyr à Lyon.
Ste Julienne, martyre à Nicomédie.
St Lézin, évêque.
St Martinien, ermite.
Ste Maure, martyre.
St Modnoc, confesseur.
Ste Orbaine, martyre.
St Polyeucte, officier et martyr.
Bse Véridienne, vierge et recluse.

14 FÉVRIER.

St Agathon, martyr.
St Ammone, martyr.
St Antoine, martyr.
St Antonin, abbé.
St Apollone, martyr.
St Auxence, ermite.
St Basse, martyr.
St Bassien, martyr.
Bse Christine de Visconti, vierge.
St Conran, évêque.
St Cyrion, prêtre et martyr
St Denis, martyr.
St Eleucade, évêque.
St Ephèbe, martyr.
Ste Félicule, martyre.
St Gibert ou Gibart, abbé et martyr.
B. Jean-Baptiste de la Conception.
St Lée.
St Maron, abbé.
St Modestin.
St Moïse, martyr.
B. Nicolas de Pullia.
St Paulien, évêque.
St Procule, martyr.
St Protolique, martyr.
St Sabas, archevêque.
St Valentin, prêtre.
St Valère, martyr.
St Vital, martyr.
St Zénon, martyr.

15 FÉVRIER.

Ste Agape, vierge et martyre.
St Avent, martyr.
St Berach, abbé.
St Capilée, martyr.
St Castule, martyr.
St Coturne, martyr
St Craton, martyr.
St Décorose, évêque.
St Eusèbe.
St Faustin, martyr.
St Gemelle, martyr.
St Gemellien, martyr.
St Généreux, martyr.
Ste Georgie, vierge.
St Joseph, diacre.
St Jovite, martyr.
St Jusippe, diacre et martyr.
St Luce, martyr.
St Magne, martyr.
St Majeur, soldat et martyr.
St Phébus, martyr.
St Pompin, martyr.
St Quiniz ou Quénin, évêque.
St Romain, martyr.

St Rufin, martyr.
St Saturnin, martyr.
St Sévère, prêtre.
St Sifroy ou Sigefride, évêque et apôtre.
St Victor, martyr.
St Walfried, abbé.
St Xyste, martyr.
St Zénon, martyr.
St Zoce, martyr.
St Sosime.
St Zosime, martyr.

16 FÉVRIER.

B. Bernard de Corléone, frère lai.
Ste Cécilienne, martyre.
St Daniel, martyr.
St Elie, martyr.
St Ezéchiel, martyr.
St Faustin, évêque.
St Flavien, solitaire.
St Gallon, martyr.
St Grégoire X, pape.
St Honest, prêtre et missionnaire.
St Isaïe, martyr à Césarée.
St Jérémie, martyr à Césarée.
St Julien, martyr en Egypte.
Ste Julienne, vierge et martyre à Nicomédie.
Ste Julienne, vierge et martyre.
St Just, solitaire.
Ste Lucille, martyre.
St Macrobe, martyr.
St Martial, martyr.
St Nondinaire, martyr.
Ste Ode, vierge.
St Onésime, disciple de saint Paul.
St Paul, martyr.
Bse Philippe de Maméria, abbesse.
St Porphyre, martyr.
St Samuel, abbé.
St Seleuque, martyr.
St Siméon, évêque.
St Tancon ou Tanton, évêque et martyr.
St Tétrade, évêque.
St Tygride, archidiacre.
St Valens, diacre et martyr.

17 FÉVRIER.

Alexis Falconieri (le bienheureux).
St Aninas, solitaire.
St Auxibe, évêque.
St Bonose ou Venoux, évêque.
St Chrysantien, martyr.
St Constable, abbé.
St Donat, martyr.
B. Evermode, évêque.
St Finau, évêque.
St Fintan, abbé.
St Fortunion, martyr.
St Guerec, confesseur.
St Julien, martyr à Césarée.
St Loman ou Luman, évêque.
St Lurech, évêque.
Ste Marianne, vierge.
St Néomède, honoré comme martyr.
S. Polychrone, prêtre et martyr.
St Romule, martyr.
St Salomon ou Salamane, prêtre et reclus.
St Secondien, martyr.
St Silvin, évêque régionnaire.
St Solon, martyr.
St Théodule, martyr.
St Ultic, prêtre et reclus.

18 FÉVRIER.

St Alexandre, martyr.
St Angilbert, abbé.
Ste Bréaca, vierge et abbesse.
Bse Chrétienne de Ste-Croix, vierge.
St Claude, martyr.
St Cutias, martyr.
St Flavien, patriarche.
St Fructule, martyr.
St Hellade, évêque de Tolède.
St Hildebert, abbé de Fontenelle.
St Léon, martyr à Patare.
St Léonce, évêque dans la province de Trèves.
St Luce, martyr en Afrique.
St Maxime, martyr.
St Molibée, évêque.
Ste Prépédigne, martyre.
St Rutule, martyr.
St Secondin, martyr.
St Silvain, martyr.
St Siméon, évêque et martyr.
Ste Solère, vierge et martyre.
B. Théoton, chanoine.

19 FÉVRIER.

Ste Ausane.
St Auxibe, évêque.
St Barbat, évêque.
St Bié, prêtre.
B. Boniface, évêque.
St Conas.
St Conon, moine.
St Conrad, solitaire.
Bse Elisabeth Picenardi, vierge.
St Gabin, prêtre et martyr.
St Julien, martyr en Afrique.
St Mansuet, évêque.
St Marcel, martyr.
St Mogoldobonorco, évêque.
St Odrain, cocher à Hifange.
St Publius, martyr.
St Rabule, abbé.
St Trasair, abbé.
St Zambdas, évêque.

20 FÉVRIER.

St Antoine Raveh.
St Bolcain, évêque.
St Eleuthère, patriarche et martyr.
St Eleuthère, évêque et martyr.
St Eucher, évêque.
B. Jean de Parme.
St Léon, évêque de Catane.
Ste Mildride, vierge et abbesse.
St Némèse, martyr.
St Pélée, évêque et martyr.
St Phan.
St Potame, martyr.
St Sadoth, évêque et martyr.
St Silvain, évêque et martyr.
St Tyrannion, évêque et martyr.
St Zénobe, prêtre et martyr.

21 FÉVRIER.

St Alciatre, martyr.
St Daniel, prêtre persan et martyr.
St Félix, évêque.
St Félix, martyr.
St Fortunat, martyr.
St Georges, évêque.
St Germain, abbé et martyr.
St Condelbert, évêque et solitaire.
Ste Gonthilde, vierge et abbesse.
St Massède, martyr.
B. Matthieu, évêque.
St Patère, évêque.
B. Pepin de Landen.
St Pierre Mavimène, martyr.
St Randant, moine et martyr.
St Secondin, évêque.
St Servule, martyr.
St Séverien, évêque et martyr.
St Sirice, martyr.
Ste Verda, vierge et martyre.
St Vérule, martyr.
St Victorin, martyr.
Ste Vitaline, vierge.
St Zacharie, patriarche.

22 FÉVRIER.

St Abile.
B. Ange de Pérouse, évêque.
St Aristion.
St Athanase, confesseur.
St Baradat ou Varadat.
St Gal, consul.
Bse Jeanne-Marie Bonomi, vierge.
St Limnée, solitaire.
Ste Marguerite de Cortone, pénitente.
St Maximien, évêque.
S. Papias, évêque.
St Paschase, évêque.
St Thalasse, solitaire.

23 FÉVRIER.

Ste Athongate, vierge.
St Boisil, prieur.
St Crescone, martyr.
B. Dosithée, moine.
St Félix, évêque.
St Florent, confesseur.
St Lazare, prêtre et moine à Constantinople.
Ste Livrade, vierge et martyre.
Ste Marthe, vierge et martyre.
St Ménalippe, martyr.
St Ménélante, martyr.
St Méraut, abbé.
Ste Milburge, vierge et abbesse.
St Milon, évêque.
B. Nicolas de Prusse, religieux.
B. Pierre Damien, cardinal-évêque.
St Polycarpe, prêtre de l'église romaine.
St Polycarpe, prêtre d'Arménie.
Ste Romaine, vierge.
St Willigis, évêque.

24 FÉVRIER.

St Béton, moine.
St Donatien, disciple et martyr.
St Ethelbert ou Albert, roi.
St Flavien, diacre et martyr.
St Julien, disciple de saint Cyprien et martyr.
St Létard, évêque.
St Luce, martyr.
Ste Marguerite d'Angleterre, vierge.
St Mathias, apôtre.
St Modeste, évêque et confesseur.
St Montan, martyr.
Ste Nine ou Nina, martyre.
St Palphètre, martyr.
St Prétextat, évêque et martyr.
Ste Primitive, martyre.
St Primole, martyr.
Ste Quartilosie, martyre.
St Quint, martyr.
St Rénus, martyr.
B. Robert d'Arbrisselles.
St Serge, martyr.
St Victoric, martyr.

25 FÉVRIER.

St Adelhelm, abbé.
Ste Aldétrude, abbesse.
St Césaire, médecin.
St Claudien, martyr.
St Concorz, évêque.
B. Constant de Fabiano, religieux dominicain.
St Diodore ou Dioscore, martyr.
St Donat, martyr.
St Félix IV, pape.
St Gerland, évêque.
St Gothard, ermite.
St Hérène, martyr.
St Juste, martyr en Afrique.
St Nicéphore, martyr.
St Papias, martyr.
St Pierre, martyr.
St Pisinion, martyr.
St Rhégin, évêque et martyr.
B. Sébastien d'Apparitio, frère lai.
St Sérapion, martyr.
St Serene, jardinier et martyr.
St Taraise, patriarche.
St Victor, martyr.
St Victorin, martyr.
Ste Walburge, vierge et abbesse.

26 FÉVRIER.

St Alexandre, patriarche.
St Ampliat, martyr.
St Ananie, prêtre et martyr.
St André, évêque.
St Arille, évêque.
St Claudien, martyr
St Conon, martyr.
St Denis.
St Diodore, martyr.
St Donatif, martyr.
Ste Edigre, martyre.
St Epion, martyr.
St Faustinien, évêque.
St Fortunat, martyr.
St Ingénu, martyr.
St Juste, martyr.
Ste Mechtilde, recluse.
St Nestor, évêque et martyr.
St Papias, martyr.
St Porphyre, évêque.
St Servule, évêque.
St Victor, solitaire.

27 FÉVRIER.

St Abonde.
St Alexandre, martyr.
St Antigone, martyr.
St Basile, confesseur.
St Berfone.
St Besas, soldat et martyr.
St Chronion, martyr.
St Dacien, martyr.
St Denis, martyr.
B. Emmanuel, moine.
St Etienne, surnommé le Paracémomène.
St Eunus ou Eune, martyr.

St Fortunat, martyr
St Galmier, serrurier.
St Gelasin, martyr.
St Grégoire, martyr.
Ste Honorine, vierge et martyre.
St Jean, abbé de Gorze en Lorraine.
St Julien, martyr à Alexandrie.
St Léandre, martyr à Smyrne.
St Léandre, évêque de Séville.
Ste Lucieuse, martyre.
St Marvart, abbé.
St Nèse, martyr.
St Procope, confesseur.
St Servilien, martyr.
St Thalémée, solitaire.

28 FÉVRIER.

Ste Aveline.
St Caius, martyr.
St Céréal, martyr.
Ste Edigne, vierge.
Bse Eustochie, religieuse.
St Hannle.
Ste Hedwige, fils de Louis, roi de Hongrie.
St Juste, martyr à Alexandrie.
St Juste, martyr à Rome.
Bse Luitpurge, religieuse.
St Macaire, surnommé Célérin, martyr.
St Mamurre, martyr.
St Nymphas.
St Protère, patriarche et martyr.
St Pupule, martyr.
St Romain, fondateur du monastère de Condat.
St Rutin, martyr.
Ste Secondille, martyre
St Sérapion, martyr.
Ste Sire, martyre.
St Théophile, martyr.
Bse Villana Botti.

29 FÉVRIER.

St Oswald, évêque de Worcester et archevêque d'York.

MARS.

1er MARS.

Ste Abondance.
St Adraste, martyr.
St Adrien, martyr.
Ste Antonine, martyre.
St Aubin, évêque; il mourut le 1er mars.
St Blaste, tribun et martyr.
Ste Carise, martyre.
St David, archevêque.
St Donat, martyr.
Ste Donatelle, martyre.
Ste Eudocie, martyre.
St Eunucule, martyr.
St Evermer, martyr.
St Félix, martyr.
St Gabra-Menfeskedde.
St Gervais, martyr.
St Gitlée, martyr.
St Herculan, évêque de Pérouse et martyr.
St Hermès, martyr à Marseille.
St Hisque, prédicateur.
St Janvier, martyr à Marseille.
St Léon, martyr en Afrique.
St Léon ou Lieu, apôtre et martyr.
St Luc de Corillon, abbé.
Bse Mathiase, abbesse.
St Minnain ou Monan, archidiacre.
St Nicéphore, martyr.
St Rozeinde, évêque.
Ste Secondille, martyre.
St Senan, évêque.
St Simplès, confesseur.
St Simplice, évêque.
St Siviard ou Sevard, abbé.
St Swidbert, évêque.
St Vedard, évêque.
St Victure, martyr.

2 MARS.

St Absalon, martyr.
St Basilée, martyr.
St Casail, abbé.
St Chad ou Ceadde, évêque.
B. Charles le Bon, comte de Flandre et martyr.
B. Foulques, curé.
St Héracle, martyr à Porto.
Ste Janvière, martyre à Porto.
St Jaona, évêque.
St Joavan, évêque.
St Jovin, martyr à Rome.
St Lorge, martyr.
St Luce, évêque et martyr.
Ste Macre, vierge et martyre.
St Marnan, évêque.
Ste Nun, mère de saint David.
St Paul, martyr.
Ste Secondille, martyre.
St Simplice, pape.
St Tribimée, martyr.

3 MARS.

St Anselme, abbé.
Ste Arthélaide, vierge.
St Astère, martyr.
St Basilisque, soldat et martyr.
Ste Calole, martyre.
St Calupau, prêtre et reclus.
Ste Camille, vierge.
Ste Casie, martyre.
St Chelidoine, soldat et martyr.
St Cleonique, soldat et martyr.
Ste Cunégonde, impératrice d'Allemagne.
St Emètre, vulgairement saint Madir, martyr.
St Eutrope, soldat et martyr.
St Faile.
St Félix, martyr.
St Fortunat, martyr.
B. Frédéric, abbé.
St Gervin, abbé.
St Guignolé, abbé.
St Jacut, confesseur.
St Lamalisse, solitaire.
St Lily, évêque.
St Luciole, martyr.
Ste Marcie, martyre.
St Marin, officier et martyr.
B. Nicolas Abergati, évêque et cardinal.
St Ogmond, évêque.
Ste Piamune, vierge.
B. Pierre de Palerme, dominicain.
B. Serle ou Serlon, abbé.
St Titien, évêque et confesseur.

4 MARS.

St Adrien, martyr.
St Adrien, évêque.
St Agathodore, évêque et martyr.
St Antigone.
St Arcade, martyr.
St Basin, évêque.
St Caius, officier et martyr.
St Capiton, évêque et martyr.
St Casimir.
St Cyrille, martyr.
St Elpide, évêque et martyr.
St Ephrem, évêque et martyr.
St Ethère, évêque et martyr.
St Eugène, évêque et martyr.
St Gaius, martyr.
Ste Héraide, martyre.
B. Humbert III, comte de Savoie.
St Luce, pape et martyr.
St Mammère, martyr.
St Nestor, évêque et martyr.
St Photius.
St Pierre, évêque.
St Romée.
St Rote, martyr.
St Stalbrand, évêque.
St Victor de Mouson, martyr.

5 MARS.

St Adrier, confesseur.
Ste Barbalade, martyre.
St Conon, martyr.
St Drausin, évêque.
St Eusèbe, martyr.
St Gérasime, abbé.
St Hésyque, solitaire.
St Jean Joseph de la Croix, religieux.
St Kiazan, évêque de Saghir.
St Marc, solitaire.
Ste Natalie, épouse de saint Adrien.
Ste Olive, vierge et martyre.
St Palatin, martyr.
St Phocas, martyr.
B. Pierre de Castelnau, martyr.
St Roger, religieux franciscain.
St Théophile, évêque.
St Veland, martyr.
St Virgile, évêque.

6 MARS.

St Aétius, martyr.
St Aglibert, évêque.
St Alef.
St Asclépiodote, martyr.
St Baldrède.
St Basile, évêque.
St Basoès, martyr.
Ste Basse, martyre.
St Bubutzique, martyr.
St Calliste le Turmarque, martyr.
St Chrodegand, évêque.
St Claudien, martyr.
St Claudien, martyr en Bithynie.
St Claudien, confesseur.
St Collette.
St Conon, jardinier et martyr.
St Constantin le Drongaire, martyr.
B. Cunisse.
B. Cyrille, confesseur.
St Euphrosyn, martyr.
St Evagre, évêque.
St Fridolin, abbé.
St Godebert, évêque.
St Gradulphe, abbé.
Bse Hélène, duchesse de Pologne.
St Hésyque, solitaire.
Ste Kinédride ou Chinesdre, vierge.
Ste Kineswide, sœur de la précédente.
Ste Kyneburge ou Kunneburge, reine et abbesse en Angleterre.
St Marcien, évêque et martyr.
St Melissène, martyr.
St Mercure, martyr.
B. Oldégaire ou Ollegaire, confesseur.
St Plamphagon, martyr.
St Quiriace ou Quiriaque, prêtre.
St Sané.
St Saturne, martyr.
St Soluteur, martyr.
St Soucy, confesseur.
St Théodore surnommé Cratère, prêtre et martyr.
St Théophile, martyr.
St Victor, martyr.
St Victor, diacre.
St Victor de Moxles, duc de Plaisance.
St Victorin, martyr.

7 MARS.

St Ardon, abbé.
Ste Auguste.
St Daudas, martyr.
St Estrevin, prêtre et abbé.
St Eubule, martyr.
Ste Félicité, martyre.
B. Frovin, abbé.
St Gaudiose, évêque.
St Guillec ou Velleic.
St Hermon, évêque de Jérusalem.
St Nestor, évêque.
St Paul le Simple, anachorète.
St Paul, évêque et confesseur.
Ste Perpétue, martyre.
St Quintil, martyr.
St Révocat, martyr.
St Sature, martyr.
St Saturnin, martyr.
St Secondule, martyr.
St Théodicien.
St Théophile, évêque et confesseur.
St Thomas d'Aquin, docteur de l'Église.

8 MARS.

St Apollone, évêque.
St Arien, martyr.
Ste Béate, martyre.
St Bermond, abbé.
St Capitolin, martyr.
St Cartaud ou Catas, évêque.
St Castor, martyr.
St Cyrille, évêque et martyr.
St Dutbac, évêque.

B. Etienne.
Ste Félicité, martyre.
St Félix, évêque.
Ste Hérenie, martyre.
St Hunfroy, évêque.
St Jean de Dieu.
St Julien, archevêque de Tolède.
St Liutfroy, évêque.
St Mamille, martyr.
St Mélage.
St Philémon, martyr.
St Ponce, diacre.
St Provin, évêque.
St Quintil, évêque.
St Rogat, martyr.
St Psalmode ou Saumay, anachorète.
Ste Rose, vierge.
St Senan, évêque.
St Silvain, martyr.
St Théophilacte, évêque et confesseur.
St Théotique, martyr.
St Urbain, martyr.

9 MARS.

Ste Alvère, vierge.
St Botulphe ou Botolf, abbé.
Ste Catherine de Bologne, abbesse.
St Césaire, médecin.
St Dionathée.
St Domne, soldat et martyr.
St Félix, abbé.
Ste Françoise.
St Grégoire, évêque de Nysse.
Ste Melle, veuve et abbesse.
St Méthode, archevêque.
St Pacien, évêque.
St Séverien, martyr.

10 MARS

St Abilande.
St Acace, martyr.
St Aggias, martyr.
St Alexandre, martyr.
St Alexandre, martyr de Sébaste.
Ste Anastasie la Patricienne.
B. André le Ligurien, abbé.
St Anect, martyr.
St Athanase, martyr.
St Attale, abbé.
St Blanchard, confesseur.
St Caius, martyr.
St Candide, martyr.
St Chudion, martyr.
St Claude, martyr.
St Codrat, martyr.
St Crescent, martyr.
St Cyprien, martyr.
St Cyrille, martyr.
St Cyrion, martyr.
St Denis, martyr.
Ste Disciole, vierge.
St Domitien, martyr.
St Domne, soldat et martyr.
St Droctovée, abbé.
St Ecdice, martyr.
St Elie, martyr.
St Elien, martyr.
St Engrande.
St Ennoïc, martyr.
St Eutyque, martyr.
St Eutyquès, soldat et martyr.
St Flave, martyr
St Héracle, soldat et martyr.
St Hésyque, martyr.
St Jean, martyr.
St Léonce, soldat et martyr à Sébaste.
St Lysimaque, martyr
St Macaire, évêque.
St Mackessoge ou Kessoge, évêque.
St Méliton, martyr.
St Micalle, martyr.
St Paul martyr.
St Philoctimon, soldat et martyr.
St Prisque, martyr.
St Rustique, martyr.
St Sacerdon, martyr.
St Senode, abbé.
St Sisinne, martyr.
St Théodule, soldat et martyr.
St Théophile, soldat et martyr.
St Théosébie
St Umérand, martyr.
St Valère, martyr.
St Valérien, martyr.
St Victor, martyr.
St Vivien, martyr.
St Xanthe, martyr
St Ymelin, abbé.

11 MARS.

St Ainguis, évêque.
Ste Atrasesse, martyre.
Bse Aubie, recluse.
St Benoît, évêque.
St Constantin, confesseur.
St Constantin, roi des Bretons et martyr.
St Constantin II, roi d'Ecosse et martyr.
B. Eberhard ou Everard, abbé.
St Euloge, prêtre et martyr.
St Eunucule, martyr.
St Euthyme, évêque.
St Firme, martyr.
St Firmin, abbé.
St Gombert, chanoine.
St Gorgon, martyr à Antioche.
St Gorgone, martyr.
B. Henri-Aman Suzon, dominicain.
St Héracle, martyr à Carthage.
B. Matthias, enfant et martyr.
St Pierre, confesseur.
St Pipérion, martyr.
St Sophrone, patriarche.
St Thale, martyr.
St Trophime, martyr.
St Vigile, évêque et martyr.
St Vindicien, évêque.
St Zosime, martyr

12 MARS.

St Bernard, évêque.
St Chrépold, évêque et martyr.
B. Denis le Chartreux.
St Egdune, prêtre et martyr.
St Elfège, évêque.
St Eugène, martyr.
Ste Fine, vierge.
St Grégoire le Grand, pape et docteur de l'Eglise.
St Hilaire, martyr à Nicomédie.
Bse Justine, recl. à Arezzo.
St Mamillan, martyr.
St Maréas, martyr.
St Marius, martyr.
St Maximilien, martyr.
St Muran, abbé.
St Mygdone, page de l'empereur Dioclétien et martyr.
St Nestor, martyr.
St Paul, évêque.
St Pierre, martyr.
St Quirin, martyr.
St Rase, évêque.
St Rugin, martyr.
St Smaragde, martyr.
St Tanneguy, abbé.
St Théophane, abbé.

13 MARS.

St Agilof, évêque.
St Ausovin ou Ausouin, évêque.
St Arable, martyr.
Ste Christine, vierge et martyre.
Ste Conchinne.
St Domnus Ier, pape.
B. Erigue, pèlerin.
Ste Euphrasie, vierge.
St Gérald, évêque.
B. Heldrad, abbé.
St Horrès, martyr.
Ste Kennoque, vierge.
St Macédone, martyr.
Bse Maffiée ou Mactéflède, abbesse.
St Marc, martyr.
St Martial, martyr.
St Mochoémoc, abbé.
Ste Modeste, martyre.
St Nicéphore, patriarche.
Ste Nymphodore, martyre.
Ste Pacte, martyre.
Ste Patricie, martyre.
St Picus, évêque.
St Ramir, moine et martyr.
St Rodrigue, prêtre et martyr.
St Sabin, martyr,
St Salomon, martyr.
Bse Sanche, religieuse.
Ste Stratonice, martyre.
Ste Théodore, martyre.
St Theuséias, martyr.
St Urpasien, martyr.
Bse Xire, recluse.

14 MARS.

St Aithilahas, diacre.
St Aphrodise, martyr.
St Boniface, évêque.
St Dionas, martyr.
St Enperge, confesseur.
St Euphrose, martyr.
St Eusquémon, évêque.
St Eustathe de Charan, martyr.
St Eutyche, patrice et martyr.
St Félicissime, martyr.
St Hildebert, abbé de Fontenelle.
St Joseph, prêtre et martyr.
St Lazare, évêque de Milan.
St Lubin, évêque.
Ste Mathilde, reine de Germanie.
Bse Pauline, recluse.
St Pierre, martyr.
B. Pierre de Treja, franciscain.
St Rauls, évêque.

15 MARS.

St Adrien, martyr.
St Antoine, religieux franciscain et martyr.
St Aristobule, disciple.
St Domnin, diacre.
St Eutyque, martyr.
B. Foucaut, évêque.
St François de Petrello, martyr.
St Jean, moine.
Ste Léocrice ou Lucrèce, vierge et martyre.
St Longin, soldat et martyr à Césarée.
Bse Macolde, vierge et religieuse.
St Magorien.
Ste Marie, pénitente.
Ste Matrone, servante et martyre.
St Ménigne, foulon et martyr.
St Monaud, cordelier et martyr.
St Nicandre, martyr.
St Probe, martyr.
St Silve, martyr.
St Sisebut, abbé.
St Spécieux, moine.
St Tranquille, abbé.
St Zacharie, pape.

16 MARS.

St Agapit, évêque.
St Alban, martyr.
St Ascaran.
B. Béatrix Casate.
Bse Bénédette, abbesse.
St Castor, martyr.
St Caristodule, abbé.
St Coloquil, confesseur.
Ste Cyriacide, martyre.
St Cyriaque, diacre et martyr.
St Denis, martyr.
St Denis, martyr à Nicomédie.
St Dentelin, confesseur.
Ste Donate, martyre.
Ste Eusébie, abbesse.
St Fabien, diacre et martyr.
St Félix, martyr.
St Finien Lobhar.
St Grégoire d'Arménie, évêque de Nicopolis.
St Héribert, archevêque.
St Hilaire, évêque d'Aquilée et martyr.
B. Hugues, *abbé de Bonnevaux.*
B. Jean de Sordi Cacci Fronte, évêque de Vicence.
St Julien, martyr à Nicomédie.
St Julien de Cilicie, martyr.
Ste Julienne, martyre à Rome.
St Large, martyr.
St Maurille, évêque.
Ste Memmie, vierge et martyre.
St Nonne, martyr.
St Papas, martyr.
St Patrice, évêque.
St Paul, martyr.
B. Pierre de Sienne.
Bse Pirronne, recluse.
St Serge, martyr.
St Silvain, martyr.
B. Torello, ermite.
B. Vincent Kadlubek, évêque.
St Ysice Ier, évêque.

17 MARS.

St Agricole, évêque.
St Alexandre, martyr.
St Ambroise, diacre.
St Eugène, martyr.
Ste Gertrude, vierge et abbesse de Nivelle en Brabant.
St Janvier, martyr à Nicomédie.
St Joseph d'Arimathie.
St Kyrstin ou Kyrin, évêque.
St Pamphilien, martyr.
St Patrice, apôtre d'Irlande.
St Patrice, évêque.
St Paul, martyr.
St Raymo, évêque.
St Serein, martyr.
St Théodore, martyr.

St Théostéricte, prêtre et confesseur.
St Victor, martyr.
Ste Vivence.
Ste Withburge, vierge.

18 MARS.

St Alexandre, évêque.
St Anselme, évêque.
St April, martyr.
B. Barthélemy d'Anglare, religieux.
St Braulé ou Braulion, évêque.
St Cyrille de Jérusalem, évêque.
St Edouard, roi et martyr.
St Eucarpe, martyr.
St Félix, diacre et martyr.
St Fridien, évêque.
Ste Julienne, martyre à Amide en Paphlagonie.
Ste Matrone, martyre.
Ste Mechtilde, recluse.
B. Mérole, évêque.
St Narcisse, évêque.
B. Salvador, récollet.
B. Sauveur, frère lai.
St Tétrique, év. de Langres.
St Tréty ou Tétrique, évêque d'Auxerre.
St Trophime, martyr.

19 MARS.

St Alcmond, martyr.
St Amance, diacre.
B. André de Sienne.
St Apolione, évêque et martyr.
Ste Basilie, martyre
St Cyrille, évêque.
St Jean, abbé de Pienne.
St Joseph, époux de la sainte Vierge.
St Joseph, martyr en Afrique.
St Lactein, abbé.
St Landoald, missionnaire.
St Léonce, évêque.
St Léonce, évêque de Saintes.
St Marc, martyr.
St Pancaire, martyr.
Ste Philippe, martyre.
Ste Quartille, martyre.
St Quinctille, martyr.
St Quinctus, martyr.
Bse Sibyllle, recluse.
St Théodore, prêtre et martyr.

20 MARS.

Ste Alexandre, martyre.
St Ambroise de Sienne, religieux dominicain.
St Anatole, martyr.
Ste Anatolie, martyre.
St Archippe.
St Bénigne, abbé.
St Candide, martyr.
St Claude, martyr.
St Cuthbert, évêque.
Ste Cyriaque, martyre.
St Cyrille, martyr.
Ste Derphute, vierge et martyre.
St Eugène, martyr.
Ste Euphémie, martyre.
Ste Euphrosie, martyre.
B. Evrard, comte de Mons.
St Exupère, martyr.
B. Hippolyte Galantini.
St Joachim.
St Joseph, martyr
Ste Julienne, martyre à Amide en Paphlagonie.
Ste Justine, martyre à Amide en Paphlagonie.
St Lolion l'Ancien, martyr.
St Martin de Dume, archevêque.
Ste Matrone, martyre.
B. Maurice de Hongrie, dominicain.
St Nicétas, évêque.
Ste Parascève, martyre.
St Paul, martyr.
Ste Photide, martyre.
Ste Photine, martyre.
St Photius, martyr.
Ste Protaise, vierge et martyre.
B. Remi, évêque.
St Rhodien, martyr.
St Sébastien, officier et martyr.
St Sérapion, martyr.
St Théoctiste, moine et martyr.
Ste Théodosie, martyre.
St Thomas, patriarche.
St Tygrin, martyr.
St Ullin, évêque.
St Urbice ou Urbain, évêque.
St Valentien, martyr.
St Victor, martyr.
St Victoric, martyr.
Ste Victorie, martyre.
St Wulfran, archevêque.

21 MARS.

St Benoît, patriarche.
St Bérille, évêque.
Ste Callinice, vierge et martyre.
St Cassien, martyr.
B. Clémence d'Hohenberg.
St Domnin, martyr.
St Elie, solitaire.
St Endée ou Enna, abbé.
B. Henri, abbé.
B. Hugolin.
St Jacques le Jeune, évêque.
St Josippe, martyr à Alexandrie.
St Justin, évêque de Verceil.
St Lupicin, abbé.
St Philémon, martyr.
St Philocale, martyr.
St Philocarpe, martyr.
Bse Santuce, abbesse.
St Sérapion, moine et martyr.
St Sérapion, surnommé le Sindonite.
St Sérapion d'Arsinoé, abbé.
St Sérapion, évêque.

22 MARS.

St Aphrodise, évêque.
St Arion, martyr.
St Avit, solitaire.
Ste Basilisse, vierge et martyre.
B. Bienvenu, évêque.
St Camelien, évêque.
Ste Catherine de Suède, vierge.
St Décron, martyr.
St Déogratias, évêque.
B. Elcom Llaucama, abbé.
St Epaphrodite, évêque.
St Faria.
Ste Léa.
St Octavien, archidiacre et martyr.
Bse Richze, reine.
St Saturnin, martyr.

23 MARS

St Aquilas, martyr.
St Benoît, solitaire.
St Domèce, martyr.
St Eparque, martyr.
St Ethelwold, prêtre.
St Eusèbe, évêque.
St Félix, martyr.
St Fidèle, martyr.
St Frumence, martyr.
St Julien, confesseur.
St Libérat, médecin et martyr.
St Moran ou Moderan, évêque.
St Nicon, martyr.
St Ode, solitaire.
Ste Pélagie, martyre.
St Procule ou Procle, évêque.
Ste Théodosie, martyre.
St Théodule, prêtre.
St Turibe ou Toribio, archevêque.
St Victorien, proconsul et martyr.

24 MARS.

St Adelmart, prêtre.
St Agape, martyr.
St Agapit, évêque.
Aldémare (le bienheureux).
St Alexandre, martyr.
St Artémon, évêque.
Bse Barthe de Bardez, abbesse.
St Berneu ou Bernouf, confesseur.
Bse Berte, abbesse.
Ste Catule, martyre.
St Cyrin ou Quirin, martyr.
St Denis, martyr.
St Denis, martyr, compagnon du précédent.
St Epigmène, prêtre et martyr.
St Gabriel, archange.
St Guillaume de Norwich, martyr.
Ste Hildelide, abbesse.
St Latin, évêque.
St Marc, martyr.
St Mochtée, évêque.
St Pauside, martyr.
St Pigmène, prêtre et martyr.
St Rogat, martyr.
St Romule, martyr.
St Romule, sous-diacre et martyr.
St Second, martyr.
St Seleuque, confesseur.
St Sévère, évêque.
St Simon, enfant et martyr.
St Socrèce, martyr.
St Timolaüs, martyr.
St Timothée, martyr.
St Ute, martyr.
St Victorin, martyr.

25 MARS.

Alvolde (le bienheureux), évêque.
St Barout, ermite.
St Cammin, abbé.
Ste Césarie, martyre.
St Dizier.
Ste Dule, martyre.
St Dymas ou Dysmas.
St Einard, solitaire.
St Erbland, abbé.
St Humbert de Marolles, prêtre et religieux.
Bse Ide, abbesse.
St Irénée, évêque et martyr.
St Monan ou Minnam, martyr.
St Pélage, évêque.
St Richard, enfant et martyr.
Ste Théodule ou Théole, martyre.

26 MARS.

St Abippe.
St Adippe.
St Ammone, martyr.
Ste Animaide, martyre.
Ste Anne, martyre.
St Arpyle, solitaire et martyr.
St Basile dit le Jeune.
St Braulé ou Braulion, évêque.
St Cadroë ou Cadroël, abbé
St Castule, martyr.
St Emmanuel, martyr.
St Eutyche, martyr.
St Félix, évêque.
St Hégatrace, martyr.
St Irénée, diacre et martyr dans la Pentapole de Libye.
St Jovin, martyr à Rome.
St Ludger, évêque.
Ste Mamyque, martyre.
St Marcien, martyr.
Ste Maxime, martyre.
St Michel d'Hettingen, enfant et martyr.
B. Millory, frère convers.
Ste Moïco, martyre.
St Mokelloc, confesseur.
St Montaut, prêtre et martyr.
St Philgas, martyr.
St Pierre, martyr.
St Pons, abbé.
St Quadrat, martyr.
St Sarmate, martyr.
St Saturnin, martyr.
St Sérapion, lecteur et martyr.
St Sicaire, évêque.
St Soluteur, martyr.
St Suérilas, martyr.
Ste Thècle, martyre.
St Théodose, martyr.
St Victor, martyr.

27 MARS.

St Adalpret, évêque.
St Alexandre, martyr.
St Amphiloque, martyr.
St Cronidas, préfet de la garde et martyr.
St Elie, martyr.
St Habibe, martyr en Perse.
St Jean d'Egypte, ermite.
St Lazare, martyr en Perse.
Ste Lydie, martyre.
St Macédon, martyr.
St Marcien, évêque et martyr.
St Marès, martyr.
St Marotas, martyr.
Ste Matutine, martyre.
St Narzès, martyr.
B. Pérégrin, frère lai de l'ordre de St-François.
St Philet, martyr.
St Rupert ou Robert, évêque.
St Sabas, martyr.
St Scembaltas, martyr.
St Théoprépide, martyr.
St Victorin, martyr.
St Zanitas, martyr.

28 MARS.

St Alexandre, martyr.
B. Antoine Patrizzi, ermite.
Ste Audacte, martyre.
St Basile ou Basilée, évêque.
St Conon, moine.
St Dagalaïphe, martyr.
St Dorothée, martyr.
St Gontran, roi de Bourgogne.
B. Guillaume, religieux.

Ste Gundelinde ou Gondelinde, abbesse.
St Hésyque, prêtre.
St Hilarion de Pélécète, abbé.
St Malch, martyr.
St Prisque, martyr.
St Protère, patriarche et martyr.
St Rogat, martyr.
St Sixte III, pape.
St Successe, martyr.
B. Théodore, évêque.
B. Tutilon, moine.

29 MARS.

St Archinime, martyr.
St Armogaste, confesseur.
St Aule, évêque.
St Aurélien, martyr.
St Barachise, martyr.
St Bertold, prieur.
St Cyrille, diacre.
B. Diémode, recluse.
B. Etienne IX, pape.
St Eustase, abbé.
St Gondèle, prince du pays de Galles.
St Jonas, martyr.
Ste Julienne, martyre à Nicomédie.
St Languin, martyr.
St Ludolphe, évêque.
St Marc, évêque, honoré comme martyr.
Bse Mechtilde, vierge et abbesse.
St Pasteur, martyr.
St Poental, martyr.
St Quirin, martyr.
B. Raimond Lulle, religieux et martyr.
Ste Satur, confesseur.
St Saturnin, martyr.
St Second, soldat et martyr.
St Théodore, prêtre et martyr.
St Zotique, martyr.

30 MARS.

B. Angèle de Foligny.
St Aurélien, martyr.
B. Brunon, chapelain.
St Curolampade, martyr.
St Cligne, confesseur.
St Dodon, religieux.
St Domnin, martyr.
St Eubule.
St Jean du Puits, solitaire.
St Jean Climaque, abbé.
B. Joachim, abbé.
St Mamertin, abbé.
B. Morique, religieux.
St Pasteur, évêque d'Orléans.
St Patton, évêque.
St Quirin, tribun et martyr.
St Richard, enfant et martyr.
St Rieul, évêque.
St Rieule, évêque.
St Véron, confesseur.
St Victor, martyr.
St Zosime, évêque.

31 MARS.

St Abdas, martyr.
St Abdas, évêque.
B. Amédée IX.
St Amos.
St Anèse, martyr.
St Athénée, martyr.
Ste Balbine, vierge et martyre.
St Benjamin, diacre.
Ste Cantianille, vierge et martyre.
Ste Cornélie, martyr.
St Félix, martyr.
St Guion, abbé de Pompose.
B. Guy, fondateur du monastère de Vigogne.
St Joseph Orial, prêtre.
St Mauricille, évêque.
B. Nicolas de Flue, solitaire.
St Port, martyr.
St Rénovat, évêque.
St Théodule, martyr.

AVRIL.

1er AVRIL.

B. Callach, évêque
St Démètre de Tasilèce.
St Rodolein, évêque.
St Etienne, martyr.
St Gilbert, évêque de Caithness.
St Hugues, évêque de Grenoble.
Ste Irène, martyre à Thessalonique.
St Irénée, martyr en Arménie.
St Jacques de Pade, franciscain et martyr.
St Jean d'Aquarola, évêque.
St Lanzon, prieur.
St Lazare, diacre de Trieste.
St Leuçon, évêque.
St Macaire, confesseur.
St Méliton, évêque
St Procope, abbé.
St Quintien, martyr.
Ste Sothée, vierge.
Ste Théodore, vierge et martyre.
St Théside, martyr.
St Venance, évêque et martyr.
St Victor, martyr en Egypte.
St Victor, martyr à Héraclée.

2 AVRIL.

St Abonde, évêque.
St Amphien, martyr.
St Appien, martyr.
Ste Ebbe, abbesse.
St Euthyme, évêque.
Ste Floberde, vierge.
St François de Paule, instituteur des Minimes.
St Gortunien, martyr.
St Longis, abbé
St Marcellin, martyr.
St Nizier, évêque.
St Orban, martyr.
St Satule, martyr.
Ste Théodosie, vierge et martyre.
St Urbain, évêque.

3 AVRIL.

Ste Agape, vierge et martyre.
St Agathémère, martyr.
St Badème, abbé, martyr.
St Bénigne, martyr.
St Brancas, évêque.
Ste Chionie, martyre.
Ste Eutychie, veuve et martyre.
St Evagre, martyr.
St Guenoch, évêque.
St Joseph, surnommé l'Hynographe.
St Nicétas, abbé.
St Pancrace, évêque et martyr.
Ste Philippe, martyre.
St Pierre, cordelier et martyr.
St Richard, évêque.
B. Roger, religieux.
St Ulpien, martyr.
St Urbique ou Urbice, evêque.

4 AVRIL.

St Agathopode, martyr.
St Benoît de Sainte-Philadelphie, frère lai de l'ordre de Saint-François.
B. Coffitelle, solitaire.
St Gouéry, prêtre et solitaire.
St Hildebert, abbé.
St Isidore de Séville, archevêque.
St Phorbin.
St Platon, abbé.
St Théodule, lecteur et martyr.
St Tigernake, évêque.
St Zosime, prêtre et moine.

5 AVRIL.

St Albert, évêque.
B. Catherine Thomas.
St Claudien, martyr.
St Gérard, abbé.
Ste Irène, martyre à Thessalonique.
Bse Julienne du Mont-Cornillon.
Ste Théodore la Myroblite.
St Therme.
St Tigernake, évêque.
St Vincent Ferrier, dominicain.
St Zénon, martyr.

6 AVRIL.

St Amand, évêque.
St Bercam, évêque.
Ste Catherine de Palenza, religieuse.
St Célestin, pape.
St Celse, archevêque.
St Diogène, martyr.
St Eutyque, patriarche.
St Firme, martyr.
St Gennade, religieux et abbé.
St Guillaume, abbé d'Eschil.
St Lisold, confesseur.
St Marcellin, martyr.
St Ménalque.
B. Notker, moine.
Ste Platonide.
St Prudence, évêque.
St Sixte Ier, pape et martyr.
St Timothée, martyr.
St Winebaud, abbé.

7 AVRIL.

St Aibert.
St Antoine de Tamoi.
St Aphraates.
St Calliope, martyr.
St Chrétien, prêtre et confesseur.
St Clotaire, confesseur.
St Cyriaque, martyr.
St Don ou Dodon, martyr.
St Donat, martyr.
St Epiphane, évêque et martyr.
B. Evrard.
St Georges, évêque.
St Hégésippe, auteur ecclésiastique.
B. Herman-Joseph.
Bse Orséline, vierge.
St Péluse ou Eleuse, martyr.
St Rufin, martyr.
St Saturnin, évêque.

8 AVRIL.

St Albert, religieux.
St Amance, évêque.
St Asyncrite.
St Badème, abbé martyr.
B. Clément de Saint-Elpide ou d'Osimo, général de l'ordre des Ermites de Saint-Augustin.
Ste Concesse, martyre.
St Denis, évêque.
Ste Denise, diaconesse.
St Edèse, martyr.
St Gautier, abbé.
St Gelvas.
St Hermès, disciple de saint Paul.
St Hérodion.
St Janvier, martyr en Afrique.
St Jean, martyr à Tricale en Thessalie.
B. Julien, de Saint-Augustin, frère *lai*.
St Macaire, martyr.
St Maxime, martyr.
B. Organe.
St Perpet ou Perpétue, évêque.
St Phlégon, disciple de saint Paul.
St Redempt, évêque.

9 AVRIL.

St Acace, évêque.
Ste Casilde, vierge.
St Concesse, martyr.
St Dausas, évêque et martyr.
St Démètre, martyr.
St Dotton, abbé.
St Elphége, archevêque.
St Eupsyque, martyr.
St Gaucher, chanoine.
St Héliodore, évêque et martyr.
St Hilaire, martyr à Rome.
St Hugues, évêque de Rouen.
St Lariabe, prêtre et martyr.
St Marcel, évêque.
St Mariabde ou Lariabe, prêtre et martyr.
Ste Marie de Cléophas.
Ste Marie d'Egypte ou Marie Egyptienne.
St Mauger, moine.
St Maxime, martyr.
B. Pavon, dominicain et martyr.
St Prochore, martyr.
B. Ubald, d'Adimari.
Ste Waltrude ou Vaudru, patronne de Mons en Hainaut.

10 AVRIL.

St Africain, martyr.
St Apollone, prêtre et martyr.

St Bède le Jeune, moine.
St Concesse, martyr.
St Domnus Ier, pape.
St Donat, martyr.
St Ezéchiel, prophète.
B. Fulbert, évêque.
St Galen, martyr.
St Gaion, martyr.
St Gerold, seigneur d'une partie de la Saxe.
St Grane, martyr.
St Hilaire, martyr à Alexandrie.
Ste Hoide, prophétesse.
St Macaire, patriarche.
Bse Mechtilde, vierge et abbesse.
St Pallade, évêque.
B. Paterne, moine.
St Pompée, martyr.
St Saturnin, martyr.
St Térence, martyr.

11 AVRIL.

St Airy, abbé.
St Anastase, martyr.
B. André de Montréal, ermite.
St Antiochien, martyr.
St Antipas, évêque et martyr.
St Astère, soldat et martyr.
St Barsanophe.
St Catane, soldat et martyr.
St Cérémone, martyr.
St Domnion ou Donge II, évêque.
St Eustorge, prêtre.
Ste Godeberte, vierge.
St Guthlac, ermite.
St Isaac, solitaire.
St Léon le Grand, pape et docteur de l'Eglise.
St Maur, soldat et martyr.
St Maxime, martyr.
St Nestor, martyr.
St Paulinien, soldat et martyr.
St Pharmuthe, anachorète.
St Philippe, évêque.
St Philon, martyr.
B. Reynier, reclus.
St Septime, soldat et martyr.
B. Técelin ou Tézelin.
St Tèle, soldat et martyr.
Ste Théodore, martyre.
B. Ulrich, abbé.

12 AVRIL.

Ste Acutine, martyre.
St Alfier, abbé.
B. Ange de Clavasio, franciscain.
St Arbur, martyr.
St Basile de Paros.
St Constantin, évêque.
St Damien, évêque.
St Darius, martyr.
St Dème, martyr.
B. Elie, abbé.
St Erquimbod ou Erkembode, évêque.
St Florentin, abbé.
B. François Venimbéni, franciscain.
St Jules, pape.
St Maximin, patriarche.
Bse Mechtilde, vierge et solitaire.
St Melchisédech, roi de Salem, et prêtre.
Ste Minoiie, martyre.
St Patin, martyr.
B. Pierre de Montepiano, religieux.
St Protion, martyr.
St Sabas, martyr.
Ste Sirtille, martyre.
St Victor, martyr.
Ste Visse, vierge et martyre.
St Zénon, évêque.

13 AVRIL.

St Agathodore, martyr.
Ste Agathonice, martyre.
St Caradeu, ermite.
St Carpe, évêque.
Ste Charitine, martyre.
St Chariton, martyr.
St Dadas, martyr.
St Evelpiste, martyr.
St Herménigilde, prince visigoth et martyr.
St Hierax, martyr.
B. Ide.
St Isaac, martyr à Pergame.
St Justin, apologiste de la religion chrétienne et martyr.
St Libérien, martyr.
St Mars, abbé.
St Maxime, martyr.
St Ours, évêque.
St Papyle, diacre et martyr.
St Péon, martyr.
St Quintilien, martyr.
St Romain, évêque.
St Sécuteur, martyr.

14 AVRIL.

St Abonde, missionnaire de l'église romaine.
St Antoine, martyr.
St Ardalion, martyr.
St Bénézet, patron d'Avignon.
Ste Bérénice, vierge et martyre.
St Bernard, abbé.
St Christophe le Sabaïte, martyr.
Ste Domnine, vierge et martyre.
St Eustache, surnommé Nisilon.
St Fronton, abbé.
Ste Havoie ou Hedwige, vierge et abbesse.
St Jean, martyr en Lithuanie.
St Lambert, abbé, puis évêque de Lyon.
Bse Lidwine ou Liduvine, vierge.
Bse Marguerite, vierge.
St Maxime, martyr.
St Milhey, martyr.
St Nizilon ou Eustache, martyr.
St Procule, évêque et martyr.
Ste Prosdoce, vierge et martyre.
St Siméon, évêque.
Ste Thomaïde, martyre.
St Tiburce, martyr.
St Valérien, martyr.

15 AVRIL.

St Abbon (Abbo).
Ste Anastasie, martyre.
Ste Basilisse, martyre.
St Crescent, martyr.
St Eutyche, martyr.
St Eutychès, martyr
Ste Invelte, vierge.
St Lucius.
St Maron, martyr.
St Maxime, martyr.
St Mond, abbé.
St Olympiade, martyr.
St Ortaire, abbé et confesseur.
St Paterne, évêque.
St Pausilippe, martyr.
B. Pierre Gonzalez, dominicain.
St Quoamale, martyr.
St Ruain, abbé.
St Sévêtre, abbé.
St Théodore, martyr.
St Victorin, martyr.
B. Zwentoslas, missionnaire de l'église du Cercle à Cracovie.

16 AVRIL.

St Abraïée.
St Apodème, martyr.
Ste Basilisse, martyre.
St Boal, martyr.
St Caius, martyr.
Ste Calide, martyre.
St Calliste, martyr.
Ste Cariesse, martyre.
St Carise, martyr.
St Crémence, martyr.
St Drogon, Dreux ou Druon, reclus.
Ste Encratide ou Engratie, vierge et martyre.
St Evence, martyr.
St Félix, martyr.
St Fronton, martyr.
St Fructueux, archevêque.
Ste Galène, martyre.
St Gnoffe, ermite.
B. Hervé.
Ste Honorate.
St Joachim de Sienne, religieux.
St Jules, martyr.
St Laman, martyr.
Ste Lassie, vierge.
St Léonide, martyr à Corinthe.
St Luperque, martyr.
St Maing, comte des îles Orcades.
St Maus ou Maing, évêque et martyr.
Ste Monice, martyre.
Ste Nicé, martyre.
Ste Nunèque, martyre.
St Optat, martyr.
St Paterne, qu'on nomme aussi Pair ou Patier, évêque.
St Primitif, martyr.
St Publius, martyr.
St Quintilien, martyr.
St Saturnin, martyr.
St Scubilion, moine.
St Successe, martyr.
St Turibe, évêque du Mans.
St Turibe, évêque d'Astorga.
St Urbain, martyr.
St Ustazade, martyr.
St Vaise, martyr.

17 AVRIL.

St Anaale, prêtre.
St Anicet.
Ste Anthuse, vierge.
St Ariston, martyr.
St Baruc, martyr.
St Bassus, martyr.
Bse Claire, Gambacorti, vierge et religieuse.
Ste Crédule, martyre.
St Diomède, martyr.
St Donan, abbé.
St Donat, martyr.
St Elie, prêtre et martyr.
St Etienne, abbé.
St Fortunat, martyr.
St Fortunien, martyr.
St Fructe, martyr.
St Gal, martyr.
St Hérénée, martyr.
St Hermogène, martyr à Antioche.
St Innocent, évêque.
Ste Irène, martyre en Afrique.
St Isidore, moine et martyr.
St Isidore, martyr à Leontini en Sicile.
St Janvier, mart. en Afrique.
St Jarlogue, moine et martyr.
Ste Julie, martyre en Afrique.
St Julien, prêtre et martyr.
St Landric, évêque.
St Macore, martyr.
St Mappalique, martyr.
St Marcien, martyr.
Bse Marie-Anne de Jésus, vierge et religieuse.
St Mécéon, martyr.
Ste Néophyte, martyre.
St Nicéphore, martyr.
St Pantagathe, évêque.
St Paul, martyr.
St Paul, moine et martyr.
St Philippien, martyr.
St Pierre, diacre et martyr.
St Quint, martyr.
B. Rodolphe, enfant et martyr.
St Siméon, évêque et martyr.
St Vandon, abbé.
St Vent, martyr.
St Victoric, martyr.
St Villique, évêque.

18 AVRIL.

B. Ansidéi.
B. André Hibernon, frère lai.
Ste Anthie, martyre.
St Apollone, martyr.
Ste Aye.
St Calocer, martyr.
St Calocer, martyr.
St Corèbe, préfet et martyr.
St Cosme, évêque.
St Eleuthère, évêque et martyr.
St Eusèbe, évêque.
St Euthyme, évêque.
St Galdin, archevêque et cardinal.
B. Ideshaud.
St Jean l'Isaurien, disciple de saint Grégoire le Décapolite.
B. Jubin, archevêque.
Bse Marie de l'Incarnation, religieuse carmélite.
St Molasse, abbé de Lechlin et évêque.
St Nancrace, abbé.
St Nic, solitaire.
St Parfait, prêtre et martyr.
St Parthème, martyr.
St Sénateur ou Sénier, évêque.
St Victerp, évêque.
St Victoric, martyr.
St Werner ou Garnier, enfant et martyr.

19 AVRIL.

St Aristonique, martyr.
St Bernard le Pénitent.
St Caius, martyr.
B. Conrad d'Ascoli, religieux.

St Crescent, sous-diacre et confesseur.
St Denis, martyr.
St Expédit, martyr.
St Galatas, martyr.
St Georges, évêque.
St Hermogène, martyr à Mélitine.
St Jean le Paléolaurite, moine.
St Juste, honoré à Volleterre.
St Léon IX, pape.
St Martial, martyr
St Mochtée, évêque.
St Paphnuce, martyr.
St Ruf, martyr.
St Sericien, martyr.
St Socrate, martyr.
St Timon, diacre et martyr.
St Tryphon, patriarche.
St Ursman, évêque.
St Vincent, martyr.
St Werner ou Garnier, enfant et martyr.

20 avril.

St Acindine, martyr.
Agnès (la bienheureuse).
St Antonin, martyr.
St Astier, confesseur.
St Césaire, martyr.
St Chrysophore, martyr.
Ste Gemme, martyre.
St Harduin, religieux.
Bse Hildegonde, vierge.
St Hugues, prieur.
St Jacques d'Esclavonie, religieux.
St Mamertin, abbé.
St Marcellin, évêque.
St Marien, prêtre.
St Servilien, martyr.
St Sévérien, évêque.
St Sulpice, martyr.
St Théodore, confesseur.
St Théonas, martyr.
St Théotime le Philosophe, évêque.
St Victor, martyr.
St Vihon, évêque.
St Zénon, martyr.
St Zotique, martyr.

21 avril.

St Abdécalas ou Abdaïcla.
St Ananie, prêtre.
St Anastase Ier, patriarche.
St Anastase le Sinaïte.
St Anselme, archevêque.
St Apollon, martyr.
St Arator, prêtre.
St Beunon, abbé.
St Crotate, martyr.
St Cyprien, évêque.
B. Fastrade, abbé.
St Félix, martyr.
St Fortunat, martyr.
St Isace, martyr.
Ste Libère ou Libre, vierge.
St Phuzike ou Pusice, martyr.
St Silvin ou Silve, martyr.
St Siméon, évêque et martyr.
St Susnée, martyr.
St Vital, martyr.

22 avril.

St Abdièse.
St Abrosime, prêtre et martyr.
St Aitale, prêtre et martyr.
St Apelle, disciple de Jésus-Christ.
St Azadane, diacre et martyr.
St Azade, eunuque de Sapor II, roi de Perse.
St Bets, confesseur.
St Bicor, évêque.
St Caius, pape et martyr.
St Chrysotèle, prêtre et martyr.
St Epipode, martyr.
B. François de Libra.
St Frou, solitaire.
B. Gilles, franciscain.
St Hélimène, prêtre et martyr.
St Jacques, prêtre et martyr en Perse.
St Joseph, prêtre et martyr.
St Julien, évêque de Vienne en Dauphiné.
St Léon, évêque de Sens.
St Léonide, père d'Origène et martyr.
St Luc, diacre et martyr.
St Luce, disciple et évêque.
St Maréas, évêque et martyr.
St Milles, évêque et martyr.
St Muce, diacre et martyr.
St Néarque, martyr.
Ste Opportune, abbesse.
St Parmène, prêtre et martyr.
Ste Sénorine, vierge et abbesse.
St Sina, diacre et martyr.
St Soter, pape et martyr.
B. Stanislas d'Opérove, l'un des 16 patrons de la Pologne.
Ste Tharba ou Tharbula, vierge et martyre.
St Théodore le Sigéote, évêque.
St Volphelme ou Wolphelme, abbé.

23 avril.

St Achillée, martyr.
St Adalbert, évêque
Alexandre (le bienheureux), évêque.
St Arnoul, martyr.
St Félix, prêtre et martyr.
St Fortunat, diacre et martyr.
St Georges, martyr.
St Gérard, évêque.
Bse Hélène.
St Marole, archevêque.
St Mèle.
St Pistaur, ascète.
Ste Pusinne, vierge.
St Théodore, martyr.
St Yvore ou Ibar, évêque.

24 avril.

St Alexandre, martyr.
St Ariste.
St Authaire, confesseur.
Ste Beuve, vierge et abbesse.
St Ceré, évêque.
St Daniel, martyr.
St Dié, abbé.
St Dode, vierge et abbesse.
St Egbert, prêtre et missionnaire.
Ste Elisabeth, vierge.
St Eusèbe, martyr.
St Fidèle, capucin et martyr.
St Flanne, abbé.
St Georges, soldat et martyr.
St Grégoire, évêque d'Elvire.
St Honoré, évêque de Brescia.
St Hulbrit, solitaire.
St Léger, prêtre.
St Léonce, martyr.
St Léonce, martyr à Nicomédie.
St Longin, martyr.
St Maurice, soldat de la légion Thébéenne et martyr.
St Maxime, soldat et martyr.
St Mellit, évêque.
St Nion, martyr.
Ste Nicé, martyre.
St Polycarpe, prêtre.
St Robert, abbé.
St Sabas, officier et martyr.
Ste Théodeste, martyre.
St Tibère, soldat et martyr.
Ste Venture.

25 avril.

St Agathopode, diacre.
St Anien, évêque.
Ste Calliste, martyre.
St Clairent ou Clarent, évêque.
St Ermin ou Erme, abbé.
St Etienne, patriarche et martyr.
St Evode, martyr.
St Floribert, évêque.
Ste Franche, vierge.
St Granas, évêque.
B. Heribald, évêque.
St Hermogène, martyr à Syracuse.
St Yves, évêque en Perse.
St Macédonius II, patriarche.
St Machaud, évêque.
St Macull ou Maugold, évêque.
St Marc, évangéliste.
St Phébade, évêque.
St Philon, diacre.
St Rustique, évêque

26 avril.

Aldobrandesque (le bienheureux).
St Alpinien, prêtre.
B. Antoine Nayrot, dominicain et martyr.
St Antonin, martyr.
St Basile ou Basilée, évêque.
St Clairent ou Clarent, évêque.
St Claude, martyr.
St Clet, pape et martyr.
St Cyrin, martyr.
Ste Exupérance ou Espérance, vierge.
St Jules, martyr en Afrique.
St Lucide, évêque.
St Marcellin, pape.
St Paschase, diacre et confesseur.
St Pérégrin, confesseur.
St Pierre, évêque.
St Riquier, abbé.

27 avril.

St Anastase, pape.
St Anthime, évêque.
St Antonin, prêtre et martyr.
St Castor, martyr.
St Etienne, martyr.
St Euloge, l'Hospitalier
B. Frédéric, évêque.
St Jean, abbé.
St Libéral, confesseur.
St Lollon le Jeune, martyr.
St Maxime, martyr.
St Migdoine, officier et martyr.
St Néon, martyr.
B. Pierre Armengol, religieux et martyr.
St Tertullien, évêque.
St Théodore, abbé.
St Théophile, évêque.
St Turibe ou Toribio, archevêque.
St Vitale, martyr.
St Zénon, évêque et martyr.
Bse Zite, vierge.

28 avril.

Acace, prêtre.
St Agape, martyr.
St Aphrodise, martyr.
St Arthème, évêque.
B. Augustin Novello, ermite.
St Caralippe, martyr.
St Cronan, abbé.
St Cyriaque, martyr.
St Dadas, martyr.
St Didyme, martyr.
St Eusèbe, martyr.
St Eusèbe, évêque.
St Louthiers, abbé.
B. Luquèse, religieux.
St Marc, évêque et martyr.
Ste Marie d'Egypte ou Marie Egyptienne.
St Memnon, hégumène ou prieur d'un monastère.
St Ménandre, martyr.
St Néon, martyr.
St Pamphile, évêque.
St Patrice, évêque et martyr.
St Pollion, lecteur et martyr.
St Polyène, prêtre et martyr.
St Prudence, évêque.
St Quintilien, martyr.
Ste Théodore, vierge et martyre.
Ste Valérie, martyre.
St Vital, martyr.
St Vitale, martyr.

29 avril.

St Agape, évêque et martyr.
Ste Antoinette ou Antonie, vierge et martyre.
B. Ave, abbesse.
B. Diethgher, évêque.
St Emilien, soldat et martyr.
St Euphrase, martyr.
St Eusèbe, martyr.
St Faustien.
St Gombert, solitaire et martyr.
Ste Grimonie ou Germaine, vierge et martyre.
St Hugues, abbé de Cluny.
St Insiscole, martyr.
St Janvier, martyr dans l'île de Corfou.
St Libère, évêque.
St Mamme, martyr.
St Marsale, martyr.
St Pades, martyr.
St Paulin, évêque.
St Pierre, dominicain et martyr.
St Pudent, martyr.
St Robert, abbé.
St Saturnin, martyr.
St Secondel, solitaire.
St Secondin, évêque et martyr.

Ste Tertulle, vierge et martyre.
St Tychique, disciple de St Paul.
St Wilfrid le Jeune, évêque.

30 avril.

St Adjuteur.
St Amateur, martyr.
B. Antoine de Montichan, ermite.
St Aphrodise, prêtre et martyr.
Ste Catheriné de Sienne, vierge.
St Claude, martyr.
St Dirié, prêtre et reclus.
St Donat, martyr.
St Donat, évêque.
St Ercouwald, évêque.
St Eutrope, évêque et martyr.
St Flaive, évêque.
St Forannan, évêque.
St Genest, moine.
St Gualfard, sellier et ermite.
Bse Hildeburge, recluse.
Ste Ilou, Hoilde ou Houlde, vierge.
St Jacques, diacre et martyr.
St Laurent, prêtre de Novare et martyr.
St Louis, martyr.
St Maderuien, évêque.
St Marien, lecteur et martyr.
St Martin, martyr.
Ste Mathilde, reine d'Angleterre.
Ste Maxence.
St Maxime, marchand et martyr.
St Mercurial, évêque.
St Micomer, disciple de St Germain d'Auxerre.
Ste Othilde, vierge.
St Pérégrin Latiozi, confesseur.
St Pierre, solitaire et martyr.
St Pulchrone, évêque.
St Quirin, évêque.
Ste Regiole, martyre.
St Sévère, évêque.
Ste Sophie, vierge et martyre.
St Suitbert ou Switbert, évêque.
St Térence, martyr.
St Venture, martyr.

MAI.

1er mai.

St Ache, martyr.
St Acheul, martyr.
St Africain, évêque.
St Aldobrand, évêque.
St Amateur, évêque.
St Andéol, martyr.
St Apollone, martyr.
St Arige, évêque.
St Asaph, évêque
St Batas, martyr.
Ste Berthe, abbesse
St Brieuc, évêque.
St Divy, évêque.
St Eleuthère, confesseur.
St Euphème, martyr.
Ste Florine, vierge et martyre.
St Fortunat, évêque.
Ste Grate.
St Jacques le Mineur, apôtre.
St Jérémie, prophète.
St Jude, évêque et martyr.
St Justin, prêtre à Cessac.
St Kellac, évêque d'Alaid et martyr.
St Macary ou Macaire, évêque.
Bse Mafalde, reine et religieuse.
St Marcou ou Marculfe, abbé.
St Orence ou Orens, évêque.
Ste Panacée, vierge.
Ste Patience.
St Philippe, apôtre.
St Quiriaque, évêque.
Ste Salomée, surnommée l'Ascète.
St Sigismond, roi et martyr.
Ste Taurète, vierge.
St Théodard ou Audard, évêque.
St Théodulphe ou Thiou, abbé.
Ste Thorette, bergère.
St Titien, évêque.
St Vultan, vulgairement St Outain, abbé.
St Vivald, solitaire.
Ste Walburge, vierge et abbesse.

2 mai.

St Athanase, patriarche d'Alexandrie.
St Célestin, martyr.
B. Conrad.
St Constantin, confesseur.
Ste Cunisse, vierge.
St Cyriaque, martyr.
St Eugène, évêque.
St Exupère, martyr.
St Félix, martyr.
Ste Flamine.
St Florent, évêque.
St Germain, martyr.
St Germain, évêque et martyr.
Ste Gulborat, vierge et martyre.
St Longin, évêque et martyr.
St Mémorien, prêtre.
St Néopole, martyr.
St Pirain, confesseur.
Ste Rachilde, recluse.
St Saturnin, martyr.
St Second, évêque.
St Théodule, martyr.
St Valbert, abbé.
St Valentin, évêque.
St Vindémial, évêque et martyr.
Ste Zoé, martyre.

3 mai.

St Alexandre, martyr.
Ste Antonine, vierge et martyre.
St Arbon, martyr.
St Aufroy ou Ansfrid, évêque.
St Avit, diacre.
St Collacth ou Colleath, évêque.
St Diodore, martyr.
St Eusèbe, prêtre.
St Evence, martyr.
St Flovié.
St Gène, confesseur.
St Jovinien, lecteur.
St Juvénal, évêque de Narni.
Ste Maure, martyre, épouse de Timothée.
St Philippe, solitaire.
St Pierre, évêque.
St Rodopien, martyr.
St Théodule, prêtre et martyr.
St Timothée, lecteur et martyr.
B. Uguccione, l'un des fondateurs de l'ordre des Servites.
Ste Viole, vierge et martyre.

4 mai.

St Antoine du Rocher, solitaire.
Ste Antoinette, martyre
St Archelaus, martyr.
St Bellique, martyr.
St Briand, évêque.
St Cyriaque, évêque.
Ste Egelinde.
St Ethelred, roi et abbé.
St Florien, soldat et martyr.
St Godard, évêque de Hildesheim.
B. Godroy ou Gédroce, chanoine.
St Héleine, solitaire.
Ste Hélène, vierge.
St Jean d'Egypte, martyr en Palestine.
St Jude, évêque et martyr.
St Léonce, évêque d'Hippone.
St Mallulphe, évêque.
St Martial, martyr.
St Meldas, martyr.
St Milon, prêtre et martyr.
Ste Monique, veuve.
St Nicéphore, abbé.
B. Obice.
St Olbien, évêque.
St Paulin de Sinigaglia.
Ste Pélagie, vierge et martyre.
St Porphyre, martyr.
St Possesseur, évêque.
St Quiriaque, évêque.
St Sardos ou Serdot, évêque.
St Silvain, évêque et martyr.
St Valérien, patron de Forli et martyr.
St Vénère, évêque.

5 mai.

St Ange, carme et martyr.
St Archelaus, martyr.
St Aribert, évêque.
St Avertin, diacre et chanoine.
St Bretoin, évêque.
Ste Crescentienne, martyre.
St Euloge, évêque.
St Euthyme, diacre et martyr.
St Gaien, martyr.
St Gaius, martyr.
St Géronce, évêque de Milan.
St Grat, évêque de Carthage.
St Grégoire, martyr.
Ste Hérine.
St Hilaire, évêque d'Arles.
B. Ide ou Itte.
Ste Irène, martyre à Thessalonique.
St Irénée, martyr à Thessalonique.
St Land, martyr.
St Mauront, abbé.
St Maxime, évêque et confesseur.
St Nizier, évêque.
Ste Otte, veuve.
St Pérégrin, martyr.
St Petran, solitaire.
St Pie V, pape.
St Rose, évêque.
St Sardos ou Serdot, évêque.
St Serdon, évêque.
St Silvain, martyr.
St Théodore, évêque.
Ste Theutère ou Théotérie, vierge.

6 mai.

Ste Aufidie, martyre.
Ste Avoye ou Aurée, vierge et martyre.
St Bafrobit, martyr.
Ste Benoîte, vierge.
B. Bonizelle.
St Corbré, évêque.
St Edbert ou Eadbert, évêque.
Bse Elisabeth.
St Evode, évêque et martyr.
St Giroux, confesseur.
St Héliodore, martyr en Afrique.
St Jared.
St Jean Damascène, docteur de l'Eglise.
St Jectre.
Ste Judith, martyre.
St Just, évêque de Vienne en Dauphiné.
St Luce.
St Maurèle.
B. Pétronax, abbé.
St Plait, abbé.
St Possin, martyr.
St Protogène, évêque.
Bse Prudence, vierge.
St Tasse, martyr.
St Théodote, évêque.
St Thérin, martyr.
St Valérien, évêque.
St Venuste, martyr.

7 mai.

Adam (le bienheureux), abbé.
St Alexis, martyr.
St Auguste, martyr.
St Augustin, martyr.
St Bason, confesseur.
St Benoît II, pape.
St Blandin.
St Brocan.
St Cérénic ou Sélérin, reclus.
St Domitien, évêque.
St Domne ou Donge, évêque.
Ste Euphrosyne, vierge et martyre.
St Euthée, martyr.
Ste Ezéléide, vierge.
St Flave, martyr.
Ste Flavie Domitille, vierge et martyre.
B. Franc ou Franque, solitaire.

Ste Franche ou Franque.
St Gallique, martyr.
St Genévé.
St Gibrien, prêtre et solitaire.
St Hernin, solitaire.
St Innocent, martyr à Gaëte.
St Jean de Béverley, évêque d'York.
St Justinien, martyr.
St Juvénal, martyr.
St Létard, évêque.
Ste Mathie ou Mastidie, vierge.
Ste Même, vierge et martyre.
St Odémer, martyr.
Ste Péculière, martyre.
St Pierre, évêque.
St Quadrat, martyr.
St Serene, reclus.
Ste Sissetrude, vierge.
St Stanislas, évêque et martyr.
Ste Théodore, vierge et martyre.
B. Villan, évêque.

8 MAI.

St Acathe, martyr.
Aglaé, dame romaine.
Aimé (le bienheureux).
St Amat, pèlerin.
St Ange de Massache, martyr.
St Aurélien, évêque.
St Béat ou Bié, anachorète.
St Boniface IV, pape.
St Denis, évêque.
St Désiré, évêque.
St Elade ou Hellade, évêque.
B. Frédéric, abbé.
B. Gauthier, religieux
St Godon, évêque.
St Maxime, martyr.
St Métron, prêtre.
St Pierre, archevêque.
St Victor, soldat et martyr.
St Wiron, évêque.

9 MAI.

St Béat ou Bié, anachorète.
St Bié ou Béat, confesseur.
St Caste.
St Codrat, martyr.
St Ephénique, martyr.
B. Fort Gabrielli, ermite.
St Géronce, évêque de Cervia.
St Grégoire de Nazianze, archevêque de Constantinople.
St Grégoire, évêque d'Ostie.
St Hermas, disciple des apôtres.
Ste Languide, vierge et martyre.
St Lumineuse.
St Macaire, patriarche.
St Polyme, diacre.
St Prisque, évêque.
St Quindée, martyr.
St Tudy, abbé.

10 MAI.

St Alphe, martyr.
St Antonin, archevêque.
Ste Blande, martyre.
St Bourbaz ou Vulban, martyr.
St Calepode, prêtre.
St Cartaud ou Catas, évêque.
St Celien, martyr.
St Congal ou Comgell, abbé.
St Cyrin, martyr.
Ste Dioscoride, martyre.
St Félion, martyr.
St Félix, martyr.
St Gordien, martyr à Rome.
St Isidore, laboureur et patron de la ville de Madrid.
St Jason, martyr à Trieste.
St Jean, évêque.
St Job, patriarche.
St Marc, diacre et martyr.
St Mochuda ou Carthag, évêque.
St Moudry, évêque.
B. Nicolas Albergati, évêque et cardinal.
St Pallais, évêque.
St Palmace, consul et martyr.
St Philadelphe, martyr.
St Prime, prêtre et martyr.
St Quartus, martyr.
St Quintus, martyr
St Reflent, martyr.
St Silvestre, évêque.
St Simplice, martyr.
Ste Solange ou Soulange, vierge et martyre.

11 MAI.

St Anastase, martyr.
Ste Anice-Lucine.
St Anthime, prêtre et martyr.
St Bassus, martyr.
Ste Berthilie.
Ste Deuse, vierge et martyre.
St Diocièce.
St Eudald.
St Evelle.
St Fabius, soldat et martyr.
St Fabius ou Fabio, martyr.
St Florent, martyr.
St François de Girolamo, jésuite.
St Gautier, abbé.
St Gengoul, martyr.
St Maïeul, abbé.
St Maillard, évêque.
St Mamert, évêque.
St Maville, martyr.
St Népotien, prêtre.
St Paul, martyr.
St Philippe, solitaire.
St Pierre, martyr.
St Sisinne, diacre et martyr.

12 MAI.

St Achillée, martyr
St Agathimbre, évêque.
Ste Antonine, vierge et martyre.
St Anthénodore, évêque.
St Barouce, martyr.
Bse Catherine de Cardone, vierge.
St Dange, prêtre.
St Denis, martyr.
St Dominique ou Domingue, confesseur.
St Epiphane, archevêque.
St Germain, patriarche.
St Guy d'Anderlecht.
Bse Imelda, vierge.
Bse Jeanne, religieuse.
St Modoald, évêque.
St Nérée, martyr.
St Pancrace, martyr.
St Philippe d'Argyrion.
St Quint, martyr.
Ste Rictrude, abbesse.
Ste Teutèle, martyre.
B. Vibaud, évêque.

13 MAI.

Ste Agnès, abbesse.
Albert (le bienheureux).
St Bonose, évêque.
St Christantien, confesseur.
Ste Disciole, vierge.
Ste Dominique, vierge.
St Gargue, abbé.
Ste Gemme, vierge et recluse.
Ste Glycère, martyre.
St Jean le Silenciaire, évêque de colonie en Arménie.
St Léodice, martyr.
St Marcellin ou Marcellien, évêque.
St Muce, prêtre et martyr.
St Onésime, évêque.
St Pausicaque, évêque.
St Pierre Régalati, franciscain.
Ste Rastragène, vierge et martyre.
Ste Rolleinde, vierge.
St Secondien, martyr.
St Serge, confesseur.
St Servais, évêque.

14 MAI.

St Alexandre, martyr.
St Aproncule, évêque.
Ste Auge, martyre.
St Barbre, martyr.
St Bévignate, moine.
St Boniface, martyr.
St Boniface, évêque.
St Carthag le Jeune, surnommé Mochuda, évêque.
St Cécile, martyr.
St Colluth, martyr.
St Constance, évêque.
Ste Couronne.
Bse Ercantrude, religieuse.
St Erembert, évêque.
Ste Félice, martyre.
B. Gilles de Saint-Irène, religieux.
St Grat, confesseur.
St Halvard, martyr.
St Isidore, martyr dans l'île de Chio.
St Jondry, confesseur.
Ste Juste, martyre en Sardaigne.
Ste Justine, martyre en Sardaigne.
St Maxime, martyr.
St Natal, évêque.
St Pacôme, abbé.
St Pascal, pape.
St Pompone, évêque.
St Pons, martyr.
St Saire ou Salve, ermite.
St Victor martyr.

15 MAI.

St Abdas, évêque.
St Achille, évêque.
St Ammone, solitaire.
St André, martyr.
St Auger, évêque.
St Bachtisoès, martyr.
St Bénédime, martyr.
St Bonin, martyr.
St Brithun, abbé.
St Cassius ou Cassi, prêtre et martyr.
St Cécile, évêque.
Ste Christine, martyre.
St Chrysanthe, martyr.
St Ctésiphon, évêque.
St Derme, solitaire.
St Dimidrien, évêque.
Ste Dympne, vierge et martyre.
St Eufraise, évêque.
St Fortunat, martyr.
B. François Tarlat, religieux.
St Gervase.
St Héracle, martyr à Athènes.
St Hésyque ou Hisque, évêque.
St Hilaire, abbé de Galliata.
St Indalèce, évêque.
St Isaac, martyr en Perse.
St Isidore, martyr dans l'île de Chio.
St Libérateur, martyr
St Manços, martyr.
St Maxime, martyr.
Ste Orse.
St Paul, martyr.
St Paulin, martyr à Athènes
St Paulin, martyr à Pavie
St Prestable, martyr.
St Primael, prêtre et solitaire.
Ste Quirille, vierge.
St Robert ou Rupert, confesseur.
Ste Rosule, martyre.
St Second, évêque.
St Siméon, martyr.
St Simplice, évêque et martyr.
St Soter, martyr.
B. Tarlat, religieux.
St Torquat, évêque.
St Victorin, martyr.
St Vitezind, martyr

16 MAI.

St Abdas, évêque.
St Abdièse.
St Adam, abbé.
St Aimer.
St Anobert, évêque.
St Aquilin, martyr.
St *Brendan* ou *Brandan* abbé.
St Carence, abbé.
Ste Claire, vierge et martyre.
St Damien, martyr.
St Dioclétien, martyr.
St Domnole, évêque.
St Eman.
St Euphraise, évêque.
Ste Eupure, vierge.
St Fale ou Fidèle, abbé.
St Félix, martyr.
St Franchy, moine.
St Gaien, martyr.
St Gence, solitaire.
St Gennade, martyr.
St Germier, évêque.
St Herle, martyr.
St Honorat, évêque d'Amiens.
St Jean Népomucène, prêtre et martyr.
St Juvin, martyr à Ephèse.
St Mardalée, abbé.
St Mauril, martyr.
Ste Maxime, religieuse.
St Mie, ermite.
St Miggène, martyr.
St Néade, confesseur
St Papylin, martyr.
St Paul, martyr.
St Pérégrin, évêque et martyr.
St Possidius, évêque.
St Possidoine, prêtre.
St Rénobert ou Raimbert, évêque.
St Rose, évêque.
St Simon Stock, général des Carmes.
St Ubald, évêque.
St Valentin, martyr
St Victorien, martyr.
St Vincent, martyr.

17 MAI.

St Adrien, martyr.

ındronic.
ıquilin, martyr.
ırcz.
lasile, martyr.
Bruno, évêque.
Ditmar ou Thictmar, missionnaire.
Epaphrodite, évêque.
Etienne de Syncelle, patriarche.
Framechilde ou Fraıeuse.
Héracle, martyr à Nyon.
Minère, martyr.
Monorgue, martyr.
Montain, solitaire.
Pamphalon, soldat et martyr.
Pamphamer, soldat et martyr.
Pascal Baylon, franciscain.
Paul, martyr.
ı Restitute, vierge et martyre.
Solocane, martyr.
Thiadmer, chanoine.
Tropez, martyr.
Victor, martyr à Nyon.
Victor, martyr à Alexandrie.

18 MAI.

e Alexandre, vierge et martyre.
e Anastasone
Brain, confesseur.
e Claudie, vierge et martyre.
Courcodème ou Corcodème, diacre et martyr.
. Dioscore, lecteur et martyr.
. Einard, abbé.
. Eric, roi et martyr.
.e Euphrasie, vierge et martyre.
t Félix, évêque et martyr.
. Guillaume de Naurose, religieux.
t Hortase, martyr.
te Julitte, vierge et martyre à Ancyre en Gallicie.
te Lucence, vierge.
te Matrone, vierge et martyre.
St Mirlourirain.
St Potamon, évêque.
St Quinibert, curé.
Ste Théeuse, vierge et martyre.
St Théodote, cabaretier et martyr.
St Venance, martyr.

19 MAI.

B. Bartholomée.
St Carlocer.
Ste Cyriaque, vierge et martyre.
St Donateur, martyr.
St Dunstan, archevêque.
St Eutrope, évêque.
St Hagulfe, évêque.
Bse Humiliane, religieuse.
B. Notker, moine.
St Philotère, martyr.
B. Pierre le Chantre.
St Pierre Célestin, pape.
St Pudent, sénateur romain.
Ste Pudentienne.
Sara, épouse d'Abraham.
Ste Syriaque, vierge et martyre.
St Yves, curé.

20 MAI.

St Alexandre, martyr.
St Anastase, évêque.
St Aquilas, martyr.
St Astère, martyr.
St Austregisile, Outrille ou St Austrille, évêque.
Ste Bassille, vierge et martyre.
St Baudèle, martyr.
St Bernardin, franciscain.
St Ethelbert, roi.
St Faustin, évêque.
B. Guillaume Arnaud.
St Guy, comte de Doronage et solitaire.
St Hilaire, évêque de Toulouse.
B. Yves, évêque de Chartres.
St Jéjune, moine.
St Lucien, martyr.
Ste Marcellose, martyre.
Ste Matrone, martyre.
Ste Plautille.
Ste Ponce, vierge.
St Talatée, médecin et martyr.
St Théodore, évêque.
Ste Vaudrée, abbesse.
B. Vivien, abbé.

21 MAI.

St Agathe, évêque.
St Ammone, évêque.
St Anagamphe, évêque.
St Antiochus, tribun et martyr.
St Caius, évêque.
St Donat, martyr.
St Draconce, évêque.
Ste Estelle, vierge et martyre.
St Eutyche, diacre et martyr.
B. Ezon.
St Félix de Cantalice, capucin.
St Godrick ou Gorry, ermite.
St Hermès, évêque en Egypte.
St Hospice, reclus.
St Manços, martyr
St Marc, pape.
Ste Martyrie, martyre.
St Moreil, prêtre.
St Muis, évêque et confesseur.
St Nicostrate, tribun et martyr.
St Nilammon, évêque et confesseur.
St Parence, évêque.
St Philon, évêque.
St Pierre de Parenzo, martyr.
St Plène, évêque.
St Pole, diacre et martyr.
St Polyeucte, martyr.
St Psénosiris, évêque.
St Second, prêtre et martyr à Alexandrie.
St Second, prêtre et martyr à Ptolémaïde en Lybie.
St Secondin, martyr.
St Silaus, évêque.
St Synèse, martyr.
St Théopompe, évêque et martyr.
St Thibaut, archevêque.
St Timothée, diacre et martyr.
St Valens, évêque et martyr.
St Valez, prêtre.
St Victorius, martyr.
Ste Ybergue, vierge.

22 MAI.

St Aigulfe, archevêque.
Alverde (la bienheureuse), vierge.
St Atton, évêque.
St Ausone, évêque.
St Basilisque, évêque.
St Beuvon.
St Caste, martyr.
St Codre, martyr.
St Cyriaque, martyr.
St Emile, martyr.
St Eusèbe, évêque.
St Faustin, martyr.
St Foulques, confesseur.
Ste Hélène, vierge.
Ste Humilité.
St Jean ou Juan, abbé.
St Joathas, martyr.
Ste Julie, vierge et martyre.
St Loup, évêque de Limoges.
St Lupicin, évêque.
St Marcien, évêque.
St Pétrone, abbé.
Ste Quiterie, vierge et martyre.
Bse Rite, vierge et religieuse.
St Romain, ermite.
Ste Sophie, martyre.
St Timothée, martyr.
B. Ugolin Zephirini, ermite.
St Venuste, martyr.
St Walthen ou Walène, abbé.

23 MAI.

Bse A. Alez.
Ste Alméride, martyre.
St Annon, évêque.
St Aphtone, martyr.
St Apton.
St Aste, martyr.
St Basile d'Orient.
St Basilée, martyr.
St Basilée, évêque et martyr.
B. Crispin de Viterbe, franciscain.
St Didier, évêque et martyr.
St Didier, évêque.
St Epictète, martyr.
St Epitace, évêque et martyr.
St Euphebe, évêque.
St Florence, moine.
St Florent, ermite.
St Guibert, moine.
Bse Humiliane, religieuse.
St Julien, martyr en Afrique.
St Luce, martyr.
St Mercurial, évêque.
St Michel, évêque.
St Montan, martyr.
St Nicon, martyr.
St Quintien, martyr.
St Salone, martyr.
St Seleuque, martyr
St Siacre, évêque.
St Victoric, martyr.

24 MAI.

Ste Afre, martyre.
Ste Agrippine, vierge et martyre.
St Cione, martyr.
St Dioclès, martyr.
St Donatien, martyr.
St Elpige ou Elpide, martyr.
St Félix, martyr.
St Guillaume Firmat, solitaire.
St Jean de Prado, franciscain et martyr.
Ste Jeanne.
Ste Laurienne, vierge et martyre.
St Manachen.
Ste Marcienne, martyre.
St Mélèce, général et martyr.
Ste Pallade, martyre.
St Quint, martyr.
St Robustien, martyr
St Rogatien, martyr.
St Saturnin, martyr.
St Servile ou Serfle, martyr.
St Silvain, martyr.
Ste Suzanne, martyre.
St Vincent, martyr.
St Vincent de Lérins, prêtre et moine.
St Zoel, martyr.

25 MAI.

St Adelme, évêque.
Ste Arve.
St Boniface IV, pape.
St Canjou, confesseur.
St Célestin, confesseur.
St Denis, évêque.
St Eutyche, abbé.
St Gennade, évêque.
B. Géri.
St Grégoire VII, pape.
St Injurieux, sénateur d'Auvergne.
St Jean, reclus.
St Léon ou Liey, confesseur.
St Liey, confesseur.
Ste Marie-Madeleine de Pazzi, vierge et carmélite.
St Maxime ou Mauxe, évêque et martyr.
St Olbien, confesseur.
St Pasicrate, soldat et martyr.
St Paul, martyr.
Ste Scolastique, épouse de St Injurieux.
St Sence, confesseur.
St Urbain Ier, pape et martyr.
St Valention, soldat et martyr.
St Vénérand, diacre et martyr.
St Zénobe, evêque.

26 MAI.

St Antéon, martyr.
St Augustin, apôtre de l'Angleterre, archevêque de Cantorbéry.
Ste Benoîte, vierge et martyre.
St Béranger, moine.
St Bobolin, évêque.
St Clémace, martyr.
St Cot, martyr.
St Eleuthère, pape.
St Guenison, moine.
St Héracle, martyr à Todi.
St Isaac, moine à Constantinople.
St Léonce, martyr en Ethiopie.
St Magne, martyr.
Ste Mindine, martyre.
St Oduvald, abbé.
St Pard, évêque.
St Paulin, martyr.
St Philippe de Néri.
St Prisque, martyr.
St Quadrat, évêque d'Athènes.
St Quadrat, martyr.
St Rufin, martyr.
St Simitre, prêtre et martyr.
St Théomède, martyr.
Ste Valérie, martyre.
St Zacharie, évêque.

27 MAI.

St Alype, martyr.
St Bède, docteur de l'Eglise.
St Elie, martyr.
St Eusébiote, martyr.

St Evangèle, martyr.
St Gausbert, ermite.
St Hellade, évêque et martyr.
St Hildevert, évêque.
St Jean Ier, pape et martyr.
St Jules, soldat et martyr.
St Lucien, martyr.
St Martial, martyr.
St Olivier, pèlerin.
St Renon, martyr.
Ste Restitute, vierge et martyre.
St Thérapont, prêtre et martyr.

28 MAI.

B. André Salus.
St Chéron, martyr
St Crescent, martyr.
St Dioscoride, martyr.
St Emile, martyr en Sardaigne.
St Emile, martyr à Capoue.
St Félix, martyr.
St Germain, évêque de Paris.
St Guillaume de Gellone.
St Guillaume, solitaire.
Ste Helconide, martyre.
St Hellade, martyr.
B. Jacques-Philippe Bertoni, religieux.
St Juste, évêque d'Urgel.
St Lucien, martyr.
Bse Marie Barthélemie Bagnési, vierge.
St Mauvieu, évêque.
St Nicétas, évêque.
St Paul, martyr.
B. Pierre Galgalin, solitaire.
St Poge, évêque.
St Priam, martyr
St Rigomer, évêque.
Ste Salse, martyre.
St Sénateur, évêque.
St Théodule le Stylite.
Ste Ubaldesque, vierge et religieuse.
Bse Wulfhilde, veuve et religieuse.
St Zétule, martyr.

29 MAI.

B. André de Chio, martyr.
Ste Bonne, vierge.
Ste Buriens, vierge.
St Conon, martyr.
St Cyrille, martyr.
St Eleuthère.
St Gence, martyr.
St Giraud, évêque.
Ste Marie, vierge d'Antioche.
Ste Marmène, martyre.
St Martyrius ou Martory, martyr.
St Maxime, évêque.
St Maximin, évêque.
St Ot ou Vot, solitaire.
B. Pierre Pétroni, chartreux.
St Restitut, martyr.
St Sicimode, martyr.
St Sisinne, martyr.
Ste Théodosie, martyre.
St Viatre, confesseur.

30 MAI.

St Anastase, évêque.
St Basile l'Ancien.
Ste Christine, martyr.
St Crispule, martyr.
Ste Emmélie.
St Euplé, martyr.
St Exupérance, évêque
St Félix, pape et martyr.
St Ferdinand, roi.
St Gabin, martyr.
S. Gebern ou Gerbern, prêtre et martyr.
B. Jacques de Saint-Galgan, religieux.
St Manguille, solitaire.
Ste Noyole.
St Palatin, martyr.
St Syque, martyr.
St Urbice, abbé.
St Venance, moine.
St Walstan.

31 MAI.

B. Benoît, abbé.
St Cant, martyr.
St Cantien, martyr.
St Crescentien, martyr.
B. Galle.
St Gaulien, martyr.
Bse Helmétrude, recluse.
St Hermias, soldat et martyr.
B. Jacques Salomon, dominicain.
St Lupicien, évêque.
Ste Modeste, veuve, honorée comme martyre.
Ste Mondane, veuve.
St Paschase, diacre et confesseur.
Ste Pétronille, vierge.
St Porchaire, abbé.
St Prote, martyr.
St Selve, évêque.
St Simplicien, martyr.
St Vital de Bastie, solitaire.

JUIN.

1er JUIN.

Albert (le bienheureux), évêque.
Alphonse Navarète (le bienheureux).
St Aschiron, martyr.
B. Beltram, prêtre.
St Chariton, martyr.
St Clair.
St Claude, évêque.
St Conrad, archevêque.
St Crescentien, soldat romain et martyr.
St Crispin, martyr.
St Cyriaque, martyr.
B. Denis de Gluschine.
St Evelpiste, martyr.
St Félin, soldat et martyr.
St Firme, martyr.
St Flé, martyr.
St Fortunat, prêtre.
St Gratinien, soldat et martyr.
St Hiérax, martyr.
St Inigo, abbé.
St Eschyrion, commandant des troupes et martyr en Egypte.
B. Jacques de Strépar, archevêque.
St Jovin ou Jouin, solitaire.
St Julien, martyr à Pérouse.
St Justin, apologiste de la religion chrétienne et martyr.
St Juvence, martyr à Rome.
Ste Laute, martyre.
St Libérien, martyr.
St Majas, pèlerin, honoré comme martyr.
St Marcellin, martyr.
St Mion, confesseur.
St Octave, martyr.
St Pamphile, prêtre et martyr.
St Paul, martyr.
St Péon, martyr.
B. Pierre de Pise
B. Pilingot, religieux.
St Probas, prêtre.
St Procule, soldat et martyr.
St Procule, évêque.
St Pyrrhus, évêque.
St Renan, ermite.
St Réverien ou Riran, évêque et martyr.
St Second, martyr.
St Siméon, reclus.
Ste Thècle, martyre.
St Théobald, religieux.
St Théobald, cordonnier.
St Thespèse, martyr.
St Wistan, prince et martyr.

2 JUIN.

Ste Abine, martyre.
St Alcibiade, martyr.
St Alexandre, martyr.
Ste Amnée, martyre.
Ste Antonie, martyre.
St Apollone, martyr,
St Aristée ou Arèce, martyr.
St Attale, martyr.
St Augis, confesseur.
Ste Ausonie, martyre.
St Barbarin ou Barberin, prêtre.
Ste Biblis, martyre.
Ste Blandine, esclave et martyre.
St Comine, martyr.
B. Coppen, fermier hollandais, martyr
St Corneille, martyr.
St Dictyn, évêque.
Ste Domne ou Alomne, martyre.
St Dubdalethée, archevêque.
Ste Elpède, martyre.
Ste Emilie, martyre.
St Epagathe, martyr.
St Etienne d'Helsingland, évêque.
St Eugène, pape.
St Gemine, martyr.
St Gemmien, martyr.
St Grate, martyr.
Ste Jemmique, martyre.
St Jules, martyr.
Ste Juste, martyre à Lyon.
St Macaire, martyr.
St Marcellin, prêtre et martyr.
Ste Materne, martyre.
St Matur, martyr.
St Nicolas le Pèlerin.
St Numat.
St Octubre, martyr.
St Odon, abbé.
Ste Pompeye, martyre.
St Pontique, martyr.
Ste Posthumienne, martyre.
St Pothin, évêque et martyr.
St Prime, martyr.
Ste Quarte, martyre.
Ste Rhodane, martyre.
Ste Rogate, martyre.
St Sadoc, dominicain et martyr.
St Sanctus, diacre et martyr.
St Scothin.
St Senecion, martyr.
St Silvius, martyr.
Ste Téémède, martyre.
St Tite, martyr.
Ste Trophime, martyre.
St Ulpe, martyr.
St Vital, martyr.
St Zosime, martyr.
St Zotique, martyr.

3 JUIN.

B. André Hispel, religieux.
B. André Caccioli, franciscain.
St Athanase le Thaumaturge.
St Cécilius, prêtre.
St Claude, enfant et martyr.
Ste Clotilde, reine de France.
St Coemgen ou Keivin, abbé.
St Cone, moine.
St Davin, confesseur.
St Denis, enfant et martyr.
St Extricat, martyr.
St Génès, évêque.
St Hilaire, évêque de Carcassonne.
St Hypace, enfant et martyr.
St Isaac, moine et martyr à Cordoue.
Ste Julie, martyre.
St Laurentin, enfant et martyr.
St Lifard, abbé.
St Lucillien, martyr.
St Morand, abbé.
Ste Olive, vierge.
St Ould, confesseur.
St Paul, enfant et martyr.
Ste Paule, vierge et martyre.
St Pergentin, martyr.
St Persévérance, martyr.
St Pharnace, confesseur.

4 JUIN.

St Alexandre, évêque.
St Arèce, martyr.
St Attale, martyr.
St Bistamone, martyr.
St Christe, martyr.
St Clatée, évêque.
Ste Crescence, martyre.
St Dacien, martyr.
St Eutyche, martyr.
St Expergence, martyr.
Bse Françoise ou Françoise, servitesse.
St François Caracciolo.
Ste Julie, martyre en Sicile.
Ste Lucée, martyre.
St Martial, évêque.
St Métrophane, évêque.
Ste Nennoque, vierge et abbesse.
St Optat, évêque.
St Orence, soldat et martyr.
St Pétrock ou Perreuse, abbé.

St Quirin, martyr.
St Quirin, évêque et martyr.
St Rusticle, martyr.
St Rutile, martyr.
Ste Saturnine, vierge et martyre.
Ste Sophie.
St Zotique, martyr

5 JUIN.

St Adélard, évêque.
St Apollone, martyr
St Austrebert, évêque.
St Bagne, moine.
St Boniface, archevêque et martyr.
St Bosa, diacre et martyr.
St Climène, martyr.
Ste Cyre, martyre.
St Dorothée, prêtre.
St Dorothée, solitaire et abbé.
St Elsiaire, moine.
St Eoban, évêque et martyr.
St Eutyche, évêque.
St Faustin, martyr.
Ste Félicité, martyre.
St Félix, moine et martyr.
B. Ferdinand, infant de Portugal.
Ste Florence, martyre.
St Franc, solitaire.
B. Gautier, prêtre et martyr.
St Génès de Gergoie.
St Gondechao, moine et martyr.
St Gorge, martyr.
St Hadulphe, moine et martyr.
St Hamond, diacre et martyr.
St Marcellin, martyr.
Ste Marcie, martyre.
St Marcien, martyr.
St Mustule, martyr.
St Nicandre, martyr.
St Nicanor, martyr.
B. Pacifique de Ceredano, franciscain.
B. Placide, de l'ordre des Apostolins.
St Sacre, martyr.
St Sanche, martyr.
St Saturnin, martyr.
St Strichalp, diacre et martyr.
Ste Valérie, martyre.
St Waccar, moine et martyr.
St Williker, moine et martyr.
St Wintrung, prêtre et martyr.
St Xyste.
Ste Zénaïde, martyre.

6 JUIN.

St Agobard, archevêque.
St Alexandre, martyr.
St Alexandre, évêque.
Ste Ama, vierge et martyre.
St Amance, martyr.
St Anub, solitaire.
St Arthème, martyr.
St Attale le Thaumaturge.
Ste Bazalote.
St Bénigue, diacre et martyr.
B. Bertrand, patriarche.
Ste Candide, martyr
St Cassius, martyr.
St Céras, évêque.
St Claude, archevêque.
St Colme, évêque.
Ste Coque, vierge.
Ste Euphémie.
St Eustorge II, évêque.
B. Falconi, abbé.
St Félicien, martyr.
Ste Florine ou Fleurine, vierge et martyre.
St Gérard, teinturier.
St Gilbert, abbé de Neuffons.
St Gudwall, évêque.
St Gurval, évêque.
St Hilarion le Jeune, abbé à Constantinople.
Ste Honorée, vierge et martyre.
St Hugues, surnommé le Pèlerin.
St Jean, évêque de Vérone.
Ste Marie, vierge et martyre.
Ste Marthe, vierge et martyre.
St Norbert, archevêque.
Ste Pauline, martyre.
St Philippe, diacre.
St Photas.
Ste Thècle, vierge et martyre,
St Vincent, évêque.
Ste Zénaïde, surnommée la Thaumaturge.

7 JUIN.

St Colomkille ou Colomb, abbé.
St Ebron, prêtre et martyr.
St Eustoie, évêque et martyr.
St Havence, moine et martyr.
St Ippon ou Ebbon, prêtre et martyr.
St Jérémie, moine et martyr à Cordoue.
B. Landolfe, évêque.
St Lié, martyr.
St Lycarion, martyr.
St Marcellin, évêque.
St Mériadec, évêque.
St Mocoimoc, évêque.
St Moling, évêque.
Ste Ouine, vierge.
St Paul, évêque.
St Pierre, prêtre et martyr.
St Robert, abbé.
St Sabinien, moine et martyr.
Ste Sébastienne.
St Valabonse, diacre et martyr.
St Vit ou Guy, martyr.
St Vulfly, curé.

8 JUIN.

St Athré, abbé.
Ste Calliope, martyre.
St Clément, prêtre.
St Clou.
Ste Eustadiole, abbesse.
St Fortunat, évêque.
B. François Patrizzi, religieux.
Ste Géuèse, vierge et martyre.
St Gérard-Mécaty, frère servant.
St Godard, évêque de Rouen.
St Guillaume, archevêque d'York.
St Héracle, évêque de Sens.
St Hithère, évêque.
St Mary, solitaire.
St Maximin, évêque.
St Médard, évêque.
B. Placide, fondateur du monastère du St-Esprit.
St Sallustien, confesseur.
St Savinien, abbé.
St Severin, évêque.
St Sicé, tailleur de pierres et martyr.
Ste Syrie ou Syre, martyre.
Ste Triése.
St Victorin, confesseur.

9 JUIN.

St Alexandre, martyr.
St Amance, martyr.
St Diomède, martyr.
St Fauste, martyr.
St Julien, solitaire en Mésopotamie.
St Loup.
Ste Marianne, vierge et martyre.
St Maxime, prêtre et martyr.
St Maximien, évêque.
St Mucien, martyr.
Ste Pélagie, vierge et martyre.
St Prime, martyr.
St Richard ou Ricard, évêque.
B. Silvestre, frère convers.
St Vincent, diacre et martyr.

10 JUIN.

St Agnan, évêque.
St Alexandre, évêque.
St Amance, martyr.
St Apollon, évêque.
St Arèse, martyr.
St Astère, évêque.
St Bardo, évêque.
St Basilide, martyr.
B. Bogomile, archevêque.
St Canide, confesseur.
St Censure, évêque.
St Céréal, officier.
St Crispule, martyr.
St Emar, évêque.
St Evremond, abbé.
St Flavien, martyr.
St Florentin, prêtre et martyr.
B. Foulques, archevêque et martyr.
St Getule.
B. Henri de Trévise.
St Ithamar ou Emar, évêque.
B. Jean Dominici, cardinal et archevêque.
St Landri, évêque de Paris.
St Mammaire, martyr.
St Mandale, martyr.
Ste Marguerite, reine d'Ecosse.
St Maurin ou Morin, abbé.
St Modestin.
Ste Olive, vierge et martyre.
Ste Panseume, pénitente.
St Primitif, martyr.
St Restitut, martyr.
St Rogat, martyr.
St Severin, solitaire.
St Timothée, évêque et martyr.
St Tripode, martyr.
St Yvon, évêque.
St Zacharie, martyr.

11 JUIN.

Açus (le bienheureux).
Aliz de Scarembech (le bienheureux).
St Ausone, évêque.
St Barnabé, apôtre.
St Batatzun, abbé.
St Blier, confesseur.
St Colomkille ou Colomb, abbé.
St Ethelwold, prêtre.
St Félix, martyr.
Bse Flore de Beaulieu, vierge et religieuse.
St Fortunat, martyr.
St Gallone, martyr.
St Garima, abbé.
Ste Ijalute.
Ste Macre, vierge et martyre.
B. Matthée, religieux.
St Meinwerck, évêque.
St Palémon, anachorète.
B. Parise, religieux.
B. Raynier, de l'ordre de Cîteaux.

12 JUIN.

St Amphion, évêque.
Ste Antonine, martyre.
St Basilide, soldat et martyr.
St Eskill, évêque et martyr.
B. Gerbaud, évêque.
B. Guy, franciscain.
St Jean de Keuti, prêtre polonais.
St Léon III, pape.
St Magdalète, martyr.
St Masme, martyr.
St Moculiée.
St Nabor, martyr.
St Nazaire, martyr.
St Odulphe ou Odolf, chanoine.
St Olympe, évêque.
St Onuphre, solitaire.
St Pierre, exorciste et martyr.
St Pierre l'Athonite, martyr.
St Quirin ou Cyrin, soldat et martyr.
St Ternan, évêque.

13 JUIN.

St Acaique, missionnaire.
St Adrien, martyr.
St Agrice, évêque.
St Amand, missionnaire.
St Antipater, évêque.
St Antoine de Padoue, religieux.
St Anub Bessoy, martyr.
Ste Aquiline, vierge et martyre.
St Argénis, martyr.
St Crescentien, martyr.
St Diodore, martyr.
St Evide, martyr.
St Fandilas, abbé et martyr.
Ste Félicule, vierge et martyre.
St Fortunat, martyr.
B. Gérard, religieux.
St Lucien, martyr.
St Pérégrin, évêque.
St Raguebert ou Rambert, martyr.
St Sicé, tailleur de pierres et martyr.
Ste Thècle, martyre.
St Triphylle, évêque.
St Victorin, martyr.
St Villicaire, archevêque.

14 JUIN.

St Anastase, prêtre.
St Anthéon, martyr.
St Basile d'Ancyre, prêtre et martyr.
St Cyriaque, confesseur.
St Cyvran, confesseur.
Ste Digne, vierge et martyre.
St Docmael, confesseur.
St Domnole, archevêque.
St Elère, abbé.
St Elisée, disciple.
St Euspice, abbé.

St Félix, moine et martyr.
St Fortunat, évêque.
St Gautier, abbé.
B. Gérame, moine.
St Gerrolde, abbé.
St Hartwich, évêque.
St Marc, évêque.
St Marcien, évêque et martyr.
St Méthode, patriarche
St Quintien, évêque.
St Quintinien, martyr.
B. Richard, abbé.
St Rufin, martyr.
St Simplice, évêque.
St Valère, martyr.

15 JUIN.

St Abraham, abbé.
B. Ange Cingoli.
Ste Bénilde, martyre.
St Bernard de Menthon, archidiacre.
B. Castore Gabrielli.
St Cédrène, confesseur.
St Clément, martyr.
Ste Crescence, martyre.
St Dulas, martyr.
Ste Eutropie, vierge et martyre.
B. Grégoire Louis Barbadigo, cardinal.
St Hésyque, soldat et martyr.
St Hilarien, martyr.
B. Isfroi, évêque.
St Juste, honoré à Volterre.
St Landelin, abbé.
Ste Léonide, martyre à Palmyre.
Ste Libye, martyre.
B. Lohier, évêque.
St Loyer, évêque.
St Mercure, martyr.
St Modeste, martyr.
St Orcèse ou Orsise, abbé.
St Stéphane, disciple.
St Vouga.

16 JUIN.

Ste Actinée, vierge et martyre.
St Agapit, moine.
St Auré, évêque.
St Aurélien, évêque.
St Bertaut, confesseur.
St Bennou ou Bennon, évêque.
St Cécard, évêque.
St Cyr ou Cyric, martyr.
St Domnole, archevêque.
St Ethère, archevêque.
St Fèle, confesseur.
St Ferjeux, diacre et martyr.
St Gébhard, archevêque.
St Huyergnove.
St Jean-François Régis, jésuite et apôtre du Velay.
Ste Julitte, martyre.
Ste Justine, vierge et martyre à Mayence.
St Loup, évêque.
Ste Lutgarde, religieuse.
St Mamilien, évêque.
St Similien ou Semblin, évêque et confesseur.
St Tycon, évêque.

17 JUIN.

St Adulphe, évêque.
St Agrippin, évêque.
St Autide, évêque.
St Avit ou Avy, abbé.
B. Bathon.
St Caducan, évêque.
St David, archevêque.
St Diogène, martyr.
Bse Euphémie, abbesse.
St Félix, martyr.
St Godescalc, martyr.
St Gondon ou Gondulphe.
St Hervé.
Ste Hiltrude, vierge et recluse.
St Hypace, confesseur.
St Innocent, martyr.
St Isaure, diacre et martyr.
St Ismaël, martyr.
St Jérémie, martyr à Apolline.
St Manuel, martyr.
St Marcien, soldat et martyr.
St Moling, évêque.
St Montan, soldat et martyr.
Ste Musque, martyre.
St Nicandre, martyr.
St Nob, abbé.
B. Paul d'Arezzo, cardinal et archevêque.
St Pérégrin, martyr.
St Pozan, prêtre.
St Prior ou Pior, ermite.
St Rainier, confesseur.
St Romnold, abbé.
St Sabel, ambassadeur et martyr.
St Vorle, solitaire.
St Vrime ou Verédème, évêque.

18 JUIN.

St Amand, évêque.
St Caloger, ermite.
St Crispin, martyr.
St Cyriaque, martyr.
St Emile, martyr.
St Ethère, martyr.
St Félix, martyr.
St Fortunat, évêque.
St Hypace, tribun et martyr.
St Léonce, soldat et martyr.
St Marc, martyr.
St Marcellien, martyr.
Bse Marie, l'Ellendrigue, vierge et martyre.
Ste Marine, vierge.
St Martyre ou Macaire, martyr.
Ste Paule, vierge et martyre.
Ste Spécieuse, vierge.
St Théodule, martyr.

19 JUIN.

Ste Alène, vierge et martyre.
St Bessarion, anachorète.
St Bommercat, martyr.
St Boniface ou Brunon, religieux.
St Culmace, diacre et martyr.
Ste Cyrle, martyre.
St Dié ou Dieudonné, évêque.
St Evode, martyr.
St Gaudence, évêque.
St Gervais, martyr à Milan.
St Hildegrin, évêque.
Ste Hildemarque, abbesse.
St Honorius, martyr à Rome.
St Innocent, évêque du Mans.
Ste Julienne Falconieri, vierge.
St Lambert, laboureur à Sarragosse.
Bse Micheline, religieuse.
St Nazaire, évêque.
B. Odon ou Odard, évêque.
St Pierre, martyr.
St Protais, martyr
St Ursicin, médecin et martyr.
St Zénon, solitaire.
St Zosime, martyr.

20 JUIN.

Adelbert (le bienheureux), archevêque.
Ste Aldegonde, vierge.
Ste Avace.
St Bain, évêque.
Ste Bénigne, vierge et martyre.
B. Benincosa, religieux.
St Berthold, religieux.
St Cyriaque, martyr.
Ste Edburge ou Idaberge, vierge.
Ste Félicienne, martyre.
Ste Florence, vierge.
St Gobin, prêtre et martyr.
St Idaberge ou Edburge, vierge.
St Jean de Mathera.
St Joseph de Thèbes, solitaire.
St Latuin, évêque.
St Macaire, évêque.
St Menric, prêtre.
St Novat.
St Paul, martyr
St Silvère, pape et martyr.
St Théodore, roi d'Ethiopie.
St Théodulphe, abbé.
St Thomas, martyr.

21 JUIN.

St Aphrodise, martyr.
St Apollinaire, martyr.
St Bellique, martyr.
St Crison, martyr.
St Cyriaque, martyr.
St Englemond, abbé.
St Eusèbe, évêque.
St Innocent.
St Janvier, martyr en Afrique.
St Leufroy, abbé.
St Louis de Gonzague.
Ste Marcie, martyre.
St Mars, patron de Bais en Bretagne
St Martin, évêque.
St Maurice, martyr.
St Méen, abbé.
St Paul, pape et confesseur.
St Percée, martyr.
St Prime, martyr.
St Raoul ou Rodolphe, archevêque.
St Raymond, évêque.
St Rufin, martyr.
B. Salman, prêtre.
St Saturnin, martyr.
Ste Saturnine, martyre.
St Simplice, sous-diacre.
St Syriaque, martyr.
St Térence, évêque et martyr.
St Ursiscène, évêque.

22 JUIN.

St Aaron, abbé.
St Alban, martyr.
St Badou, évêque.
St Biage, évêque.
Ste Cousorce, vierge.
St Domitien, disciple.
St Eberhard ou Evrard, archevêque.
St Exupérance.
St Fernand, évêque.
St Flavien Clément.
St Galaction, martyr.
St Gandalique, martyr.
St Graphe, martyr.
St Héracle, martyr à Vérulam
St Jean d'Aquarolla, évêque.
St Julien, martyr à Carthage.
St Julien, martyr en Istrie.
Ste Julienne, martyre à Pétrée en Arabie.
St Lietbert ou Libert, évêque.
St Nicétas, évêque.
St Paulin, évêque.
B. Philippe de Plaisance, ermite.
St Pompien.
Ste Prèce ou Précie, vierge et abbesse.
Ste Rodrue, vierge.
St Saturnin, martyr.
Ste Seraute, vierge.
Ste Wenefride, vierge et martyre.

23 JUIN.

St Adramas, martyr.
Ste Agrippine, vierge et martyre.
St Aristoclès, prêtre et martyr.
St Athanase, martyr.
St Bisoé, soldat et martyr.
Bse Christine, vierge et religieuse.
St Cinname, martyr.
St Cotylas, martyr.
St Demétrien, diacre et martyr.
St Esas, martyr.
Ste Etheldrède ou Andry, vierge et abbesse.
St Eustoche, prêtre et martyr.
St Félix, prêtre et martyr.
St Hidulphe.
St Jacob, *évêque de Toul.*
St Jean, *prêtre de Rome* et martyr.
St Julien.
St Lanfranc, évêque.
St Lupicin.
Ste Marie d'Oignies.
St Mose, martyr.
St Palingène, martyr.
St Pallade, martyr.
St Valher ou Vaubir, curé.
St Zénas, martyr.
St Zénon, martyr.

24 JUIN.

St Barthélemy Toste, solitaire.
St Cyriaque, soldat et mart.
St Erry, moine.
St Fauste, martyr.
St Firme, soldat et martyr.
St Firmin, soldat et martyr.
St Géran, solitaire.
B. Gérhoé, prévôt de Reichesberg.
St Heire.
St Héros, soldat et martyr.
St Jean-Baptiste, précurseur de Jésus-Christ.
St Jean, surnommé Théreste, moine.
St Longin, soldat et martyr.
Ste Marthe, martyre.
St Odvin, prêtre.
Ste Persévérande ou Péchinne, vierge.
St Pharnace, soldat et martyr.
Bse Raingarde, veuve et religieuse.
Ste Romule, vierge.
St Rombaud ou Rumwold, évêque et martyr.
St Simplice, évêque.
St Théodulphe ou Thiou, évêque.

25 JUIN.

St Adalbert, diacre.
St Adelbert, missionnaire.
St Aglibert, martyr.
St Agoard, martyr.
St Amphibas, confesseur.
St Antide, évêque.
St Bodard, confesseur.
St Chamans, moine.
St Dizeins, évêque.
Ste Dorothée.
Ste Fébronie, vierge et martyre.
St Gallican, martyr
St Gallican, archevêque.
B. Gerkin, frère convers.
St Gohard, évêque.
B. Gui Maramaldi, dominicain.
St Guillaume, fondateur de la congrégation de Monte Virgine.
Ste Lucie, vierge et martyre.
St Maxime, évêque.
St Moloch, évêque.
St Onnoulé, confesseur.
St Prosper d'Aquitaine, docteur de l Eglise.
St Remnèle.
St Salomon, roi de Bretagne.
St Sosipatre, disciple.
St Ytbier, évêque.

26 JUIN.

St Adéodat ou Dieudonné, pape.
St Ajudon, confesseur.
St Anthelme, évêque.
St Babolein, abbé.
St Bénédet, médecin et martyr.
St Corbican.
St David, ermite.
Ste Deppe, vierge et martyre.
Ste Eurose, vierge et martyre.
St Jean, martyr à Rome.
St Jean le Tauroscythe, évêque.
St Lambert, évêque de Vence
St Maxence ou Maixent, abbé.
St Paul, martyr.
St Pélage, enfant et martyr.
Ste Persévéraude ou Péchinne, vierge.
St Sauve, évêque et martyr.
St Supéry, martyr.
St Valmbert, curé.
St Vigile, évêque et martyr.

27 JUIN.

Ste Adélaïde.
St Adelhère, prêtre et martyr.
St Adelin.
St Anect, martyr.
St Ariald, diacre et martyr.
St Capiton, martyr.
St Clément, martyr.
St Crescent, disciple.
St Crescent, martyr.
St Crispe, martyr.
St Crispien, martyr.
St Déodat, évêque.
St Félix, martyr.
St Jean le Mirophore.
St Jean de Moutier, prêtre.
St Julien, martyr à Cordoue.
St Ladislas Ier, roi de Hongrie.
St Lélie, martyr à Talgue.
St Majorin, évêque.
St Marc, martyr.
St Marcellin, martyr.
Ste Marie, martyre.
St Némèse, martyr.
St Novatien, martyr.
St Rodolphe, évêque.
St Samson, prêtre.
St Silvain, martyr.
Ste Spinelle, martyre.
St Stactée, martyr.
St Timarée, martyr.
St Timne, martyr.
St Tusque, martyr.
St Vénuste, martyr.
St Ziddin, martyr.
St Zoïle, martyr.

28 JUIN.

St Argymire, moine et martyr
St Bénigne, évêque et martyr.
St Céron, archevêque.
St Elaphe, martyr.
St Gourdin, martyr.
B. Heimegard, moine.
St Héraclide, martyr à Alexandrie.
Ste Héraide, martyre.
St Héron, martyr à Alexandrie.
St Irénée, évêque de Lyon et martyr.
St Léon II, pape.
St Louhert.
St Marcelle, martyre.
St Papias, martyr.
St Paul, pape et confesseur.
St Plutarque, martyr.
Ste Potamienne, vierge et martyre.
St Serein, martyr.
Ste Théodéchilde, reine des Varnes.
St Théon, martyr.
Ste Udégèbe, vierge.
St Victorin, martyr.

29 JUIN.

Ste Acrosie.
Ste Benoîte ou Béate, vierge.
B. Bienvenu, évêque.
St Cassius, évêque.
St Cyr, évêque.
St Gouthiern, abbé.
St Gunthiern, abbé.
Ste Hemme.
B. Henrick.
Ste Homberge.
St Marcel ou Marceau, martyr.
Ste Marie, mère de saint Jean, surnommée Marc.
St Paul, apôtre de la tribu de Benjamin.
St Pierre, prince des apôtres et premier pape.

30 JUIN.

Ste Adèle, vierge.
St Basilide, soldat et martyr.
St Bertran, évêque.
St Caius, prêtre et martyr.
B. Cornlbout.
St Deusdedit, archevêque.
Ste Elgive, reine.
Ste Emilienne, martyre.
Ste Erentrude, abbesse.
Bse Frescende, vierge.
Bse Glossinde, vierge et abbesse.
St Léon, sous-diacre et martyr à Talque.
Ste Lurine.
St Marcien, évêque.
St Martial, évêque.
St Médique, honoré martyr.
St Ostien, prêtre et confesseur.
St Othon, évêque.
St Paregoire, martyr.

JUILLET.

1er JUILLET.

St Aaron.
St Aaron, martyr.
St Arnoul ou Arnold, archevêque et martyr.
St Calais, abbé.
St Caste, martyr.
St Clair, évêque et martyr.
St Conrad, archevêque.
St Cybar, reclus.
St Domitien.
St Florez, confesseur.
St Gal, évêque.
St Golvein, évêque.
St Hilaire d'Oisé, confesseur.
St Jules, martyr.
St Léonce, évêque d'Autun.
St Léonore ou Lunaire, évêque.
St Lutwin, Ludwin ou Luivin.
St Martin, évêque.
St More.
St Pierre le Patrice.
Ste Reine, veuve.
St Rombaud ou Rumwold, évêque et martyr.
St Secondin, évêque et martyr.
St Servan, évêque.
St Siméon Salus.
St Siméon, laboureur.
St Thibaut ou Thiébaut, ermite.
St Thierri, abbé.
St Zosime, martyr.

2 JUILLET.

St Aceste, martyr.
St Ariston, martyr.
Ste Athanasie.
St Beimas.
St Beiana, prêtre.
St Bessoi, solitaire.
St Boniface, diacre et martyr.
St Consul, évêque.
St Crescentien, martyr.
St Eutychien, martyr.
St Eutyques, martyr.
St Félicissime, martyr.
St Félix, martyr.
St Jéroche, curé.
St Just, martyr en Campanie.
St Juvénal, évêque de Jérusalem.
St Lindane, abbé.
St Longin, soldat et martyr à Rome.
Ste Marcie, martyre.
St Martinien, martyr.
St Maxime, évêque.
St Mégiste, soldat et martyr.
Ste Monegonde, recluse.
St Othon, évêque.
St Oudocée, évêque.
St Phaule, confesseur.
St Savin, martyr.
St Swithin, évêque.
Ste Symphorose, martyre.
St Urbain, martyr.
St Vital, martyr.

3 JUILLET.

St Adrien, martyr.
St Anatole, évêque.
St Asclépiodote, martyr.
Ste Brigitte de Nogent, vierge.
St Dath, évêque.
St Diomède, martyr.
St Eulampe, martyr.
St Euloge, martyr.
St Germain, martyr.
St Golinduch, martyr.
Ste Gunbrande, vierge.
St Gunthiern, abbé.
St Guthagon, reclus.
St Héliodore, martyr à Bysance
St Héliodore, évêque d'Altino.
St Hélion, martyr.
St Hésyque, martyr à Tarse en Cilicie.
St Hyacinthe, martyr à Césarée.
St Irénée, diacre et martyr à Chiusi, en Toscane.
St Jarmans, évêque.
St Marc, martyr.
St Montan, martyr.
St Mucien martyr.
Ste Mustiole, martyre.
St Parthène, martyr.
St Paul, martyr.
St Paul, surnommé Celeuste.
St Phocas, jardinier et martyr.
Ste Serène, martyre.
St Stratége, martyr.
Ste Théodote, martyre.
St Tryphon, martyr.

4 JUILLET.

St Albert, évêque.
St André de Crète, évêque.
St Antonin, martyr.
B. Aurélien, évêque.
B. Beruold, prêtre et religieux.
Ste Berthe, abbesse.
B. Bruno, frère lai.
St Elie, patriarche.
Ste Elisabeth de Portugal
St Flavien II, patriarche.
St Guidon, évêque.
B. Guillaume, abbé.
B. Hatton.
St Incondien, martyr.
St Innocent, martyr à Sirmich.
B. Jean Arminio, pénitent et religieux.
St Jucondien, martyr
St Laurien, évêque.
St Lucite, martyr.
B. Marien, abbé.
St Migdon, martyr.
Ste Modwène, vierge.
Ste Muste, vierge.
St Namphanion, martyr.
St Odon, archevêque.
St Osée, prophète.
B. Ravel, évêque.
St Raymond, confesseur.

Ste Sanaé, martyre.
Ste Sébastie, martyre.
St Sisoès ou Sisoy, anachorète.
St Théodore, évêque et confesseur.
St Ulric, évêque.
St Valentin, confesseur.

5 JUILLET.

St Agathon, martyr.
St Arpote, confesseur.
St Athanase, diacre et mart.
St Athanase, moine.
St Bertran, évêque.
Ste Cyrille, martyre.
St Domèce, moine.
St Domitius, ermite.
St Étienne, évêque.
B. Hugues de St-Victor, chanoine.
St Marin, martyr.
Ste Marthe, veuve.
B. Michel des Saints, trinitaire déchaussé.
Ste Modwène, vierge.
St Numérien, évêque.
St Paul, évêque.
Ste Philomène, vierge.
St Pierre de Luxembourg, cardinal et évêque.
St Sedolphe, martyr.
St Théodote, martyr.
Ste Triphine, martyre.
St Valier ou Valère, évêque.
St Vincent, évêque.
Ste Zoé, martyre.

6 JUILLET.

Ste Angèle de Bohême, religieuse.
St Antonin, martyr.
St Apame, martyr.
St Apollone, martyr.
St Aste, évêque.
St Attalein, diacre et martyr.
St Basile, martyr.
St Bertier, prêtre et martyr.
St Cotye, martyr.
St Daphne, martyr.
Ste Darerque, vierge.
St Diodore, martyr.
St Dion, martyr.
St Gervaise, martyr.
St Goard, prêtre et solitaire.
Ste Godeliève.
St Hilarion le jeune, abbé à Constantinople.
St Isaïe, prophète.
St Julien, solitaire en Mésopotamie.
Ste Lucie, martyre.
St Oron, martyr.
St Pallade, apôtre des Scots.
St Papieu, martyr
St Rictiovare, martyr.
St Rixe.
St Romule, évêque.
St Satyre, martyr.
St Sévère, évêque.
St Séverin, martyr.
Ste Sexburge, abbesse.
St Sisoès, surnommé le Thébéen, anachorète.
St Tranquillin, prêtre et martyr.
St Victor martyr.

7 JUILLET.

St Allyre, évêque.
St Angelaume.
Ste Aubierge.
St Basenda, évêque et martyr.
St Benoit XI, pape.
St Castorius ou Castore, sculpteur et martyr.
St Claude, martyr.
St Cousul, évêque.
Ste Cyriaque, vierge et martyre.
B. Deochar ou Diègre, abbé.
Ste Edelburge ou Aubierge, abbesse.
St Eolde, évêque.
St Eude, évêque.
St Eupsyque, martyr.
St Eusane, prêtre.
St Félix, évêque.
St Germain, martyr.
St Guillebaud, évêque.
St Hedde, évêque.
St Hésyque, martyr à Durazzo.
St Jean l'Agélopte, évêque de Ravenne.
St Just.
B. Laurent de Brindes, général des capucins.
St Lucien, martyr.
St Navit, évêque.
St Nicostrate, 1er greffier de la préfecture de Rome et martyr.
St Pantène, Père de l'Église.
St Papius, martyr.
St Pérégrin, martyr.
B. Pierre Fourrier, général des chanoines réguliers.
St Pompée, martyr.
St Saturnin, martyr.
St Sever, évêque.
St Sigisbaud ou Sigebalde, évêque.
St Symphorien, martyr.
St Thomas de Mallée, confesseur.
St Victorin, martyr.
St Wulilaïc ou Walfroy, diacre et stylite.

8 JUILLET.

St Adrien (pape).
St Agathon, moine.
St Aggée.
St Aquila, disciple.
St Arnold, confesseur.
St Astion, martyr.
St Auspice, évêque.
St Baudry, porcher.
Bse Berthe de Marbais, abbesse.
St Beury.
St Colman, prêtre et martyr.
St Doucelin, confesseur.
Ste Elisabeth de Portugal.
St Epictète, martyr.
Ste Eremberte, vierge.
St Grimbaud, abbé.
St Illuminat, solitaire.
St Kilien ou Kuln, évêque et martyr.
Ste Landrade, vierge et abbesse.
St Marin, diacre.
St Non, confesseur.
Ste Palatiate.
St Paulin, diacre et martyr.
Ste Priscille.
St Procope, martyr.
Ste Sommine, vierge et martyre.
St Thibaut, abbé.
St Totnan, diacre et martyr.
Ste Withburge, vierge.

9 JUILLET.

Adrien Bécan (le bienheureux).
St Alexandre, martyr.
Ste Anatolie, vierge et martyre.
St Annemond, abbé.
B. Antoine de Werden, martyr.
B. Antoine de Hornaire.
St Brice, évêque.
St Coprès, martyr.
B. Corneille, martyr.
St Cyrille de Gortine.
St Ephrem, diacre et docteur de l'Église.
Ste Evérilde, vierge.
Ste Faustine, vierge et martyre.
St Félix, évêque.
Ste Florienne, martyre.
B. François Rodes, martyr.
B. Godefroi Dunen, martyr.
B. Godefroi de Merveille, martyr.
St Héracle, évêque de Sens.
St Hérumbert, évêque.
B. Jacques Lacope, chanoine et martyr.
B. Jean d'Osterwich, chanoine.
B. Jérôme de Werden, martyr.
B. Landulfe, évêque.
B. Léonard Wéchel, martyr.
St Mimias, martyr.
S. Moch, honoré comme martyr.
B. Nicaise Johnson, récollet et martyr.
B. Nicolas Pie ou Picque, martyr.
B. Nicolas Poppel, martyr.
Ste Ode, veuve.
St Patermuthe, martyr.
B. Pierre d'Asca, martyr.
B. Thierri d'Emden, récollet et martyr.
Ste Véronique Giuliani, religieuse capucine.
B. Wilhade, récollet et martyr.
St Zénon, martyr.

10 JUILLET.

St Alexandre, martyr.
Ste Amalberge ou Amelberge.
St Antoine, martyr.
St Antoine, abbé.
St Apollone, martyr.
St Bianor, martyr.
B. Corneille Musius, prêtre.
St Daniel, martyr.
St Félix, martyr.
St Félix, martyr en Afrique.
St Généroux, abbé.
St Isidore, martyr à Héliopolis.
St Janvier, martyr à Rome.
St Janvier, martyr en Afrique.
St Léonce, martyr à Nicopolis.
St Marin, martyr.
St Martial, martyr.
St Maurice, martyr.
St Nabor, martyr.
B. Pacifique, franciscain.
St Paquier ou Pascaire, évêque.
St Pezersky, prêtre et moine.
Ste Phaine, vierge et martyre.
St Philippe, martyr.
St Pierre, abbé.
Ste Ruline, vierge et martyre.
Ste Seconde, vierge et martyre.
St Silvain, l'un des sept fils de saint Gétule.
Ste Tusque, vierge.
St Ulrich, religieux, bénédictin et abbé.
St Zé, évêque.

11 JUILLET.

St Abonde, prêtre et martyr.
St André, moine
St Berthevin.
St Cyprien, martyr.
St Étienne, martyr.
Ste Euphémie, martyre.
Ste Golinduche, surnommée la Martyre vivante.
Ste Hélène ou Olga, reine de Moscovie.
St Hidulphe, évêque.
St Janvier, martyr à Nicopolis.
St Jean de Bergame, évêque.
B. Jeanne Scopello, religieuse.
St Léonce, martyr à Rome.
St Marcien, martyr.
St Marien, martyr.
Ste Pélagie, martyre.
St Pie Ier, pape et martyr.
St Savin, martyr.
St Savin, confesseur.
St Sigebert, moine.
Ste Spéciose, martyre.

12 JUILLET.

St André le Stratiote, martyr.
St André, martyr.
St Ansbaud, abbé.
St Athanatée, évêque.
St Balay ou Balley, moine.
St Die.
Ste Epiphane, martyre.
St Fauste, martyr.
St Félix, martyr.
St Fortunat, diacre et martyr.
St Gouffin, moine.
St Hermagore, évêque et martyr.
St Hilarion, martyr.
St Jason, disciple de Jésus-Christ.
St Jean Gualbert, abbé.
St Lithard, pèlerin.
Ste Marcienne, vierge et martyre.
St Menas, martyr.
St Mnason, disciple de Jésus-Christ.
St Nabor, martyr.
St Paternien, évêque.
St Paul ou Paulin, évêque.
St Processe, martyr.
St Procle, martyr.
St Viventiol, évêque.

13 JUILLET.

St Anaclet, pape et martyr.
St Arnton, évêque.
St Batalan, martyr.
St Benoît, évêque.
Ste Dagile.
St Esdras, prophète.
St Étienne le Thaumaturge moine.
St Eugène, évêque.
St Héliodore, martyr à Moromile.
B. Jacques de Varase, archevêque.
St Joël, prophète.
Ste Justine, martyre à Trieste.
St Magnez, abbé.
Ste Maure, vierge et martyre.
Ste Myrope, martyre.
St Néon, martyr.
St Nicon martyr.

St Pérennelle, religieux.
Ste Perronnelle ou Pétronnille, abbesse.
St Salutaire, archidiacre.
Ste Seza, vierge.
B. Séguin, abbé.
St Sérapion, martyr.
St Silas, disciple.
Ste Sponse, vierge et martyre.
St Turiaf, évêque.
St Zénon, martyr.

11 JUILLET.

St Amic, confesseur.
St Basin, martyr.
St Bonaventure, évêque.
St Bonizon, évêque et martyr.
St Camille de Lellis.
St Cyr, évêque.
St Donat, martyr.
St Félix, évêque.
B. Gaspard-Bon, religieux.
St Héraclas, évêque.
St Joseph, archevêque.
St Just, confesseur.
St Juste, soldat et martyr à Rome.
St Libert, martyr
St Lifary ou Naufray, évêque.
St Madelgaire ou Manger.
St Marcellin ou Marchelm, prêtre et confesseur.
Ste Menesidée, martyr.
St Obole, martyr.
St Optacien, évêque.
St Papias, martyr.
St Phocas, évêque.
Ste Reinolfe, vierge et martyre.
B. Rosnate, religieux.
St Sisinne.
Ste Toscaine

15 JUILLET.

St Aubudème, martyr.
St Agrippin, martyr.
St Ansuère, moine et martyr.
St Antioque, médecin et martyr.
Ste Aprone ou Evronie, vierge.
St Athanase, évêque.
B. Bernard.
St Besnard, confesseur.
Ste Bonose ou Venouse, martyre.
St Catulin, diacre.
Ste Célie, vierge et martyre.
St Cindée, prêtre.
St Cyriaque, martyr.
St David, abbé.
St Eutrope, martyr.
St Félix, évêque et martyr.
St Florent, martyr.
St Fortunat, martyr.
St Henri, empereur.
St Herruc, évêque.
St Jacques, évêque de Nisibe.
St Janvier martyr à Carthage.
Ste Julie, martyre.
Ste Juste, martyre à Carthage.
St Martial, martyr.[1]
St Maxime, martyr.
St Muritte, diacre.
St Narsée, martyr.
St Philippe, martyr.
St Pléchelm, évêque.
Ste Polentaine, martyre.
Ste Regeusvide, vierge et martyre.
Ste Rosalie, vierge.
St Second, martyr.
St Spérande, instituteur.
St Swithin, évêque.
Bse Thérèse, religieuse.
St Wladimir, duc.
St Zénon, martyr.
Ste Zosime, martyre.

16 JUILLET.

St Domnion, martyr.
St Domnin, enfant.
St Eustathe, patriarche.
St Fauste, martyr.
St Fulrad, abbé.
St Gondulphe, martyr.
St Grimoald, martyr.
St Hélier, ermite et martyr.
St Hilarin, martyr.
St Justinien, confesseur.
St Marin, évêque.
B. Milon, évêque.
St Monolphe, évêque.
Ste Réuelde, vierge et martyre.
St Sisenant, diacre et martyr.
St Suirard, solitaire.
St Ténénan, évêque.
St Thérapion, confesseur.
St Uldaric ou Udalric, religieux.
St Valentin, évêque.
St Vitalien, évêque et confesseur.
St Ylpise, martyr.

17 JUILLET.

St Acyllin, martyr.
St Alexis, confesseur.
St Athéogène, martyr.
St Cittin, martyr.
St Cythin, martyr.
Ste Donate, martyre.
Ste Edelburge ou Aubierge, abbesse.
St Ennode, évêque.
St Félix, martyr.
B. Frégaut, prêtre.
Ste Généreuse, martyre.
St Généreux, martyr.
St Hervé.
St Hyacinthe, martyr à Amastris.
Ste Janvière, martyre à Carthage.
St Julien, martyr à Tibur.
St Kenelm, prince des Merciens et martyr.
St Léon IV, pape.
St Létance, martyr.
Ste Marcelline, vierge.
St Médran, confesseur.
St Narzales, martyr.
St Oud, confesseur.
Ste Seconde, martyre.
St Silvain, martyr.
St Spérat, martyr.
St Statien, martyr.
St Stercace, martyr.
St Théodose, évêque.
Ste Théodote, martyre.
St Théozone, martyr.
St Veture, martyr
St Victor, martyr.

18 JUILLET.

Ste Anastasone
B. Ange, Augustin Mazzinghi, carme.
St Arnoul, missionnaire et martyr.
St Arnoul, évêque.
St Bruno ou Brunon de Ségni, évêque.
St Crescent, martyr
St Emilien, esclave et martyr.
St Eugène, martyr
St Eugène, martyr à Cordoue.
St Frédéric, évêque et martyr.
Ste Gondène, vierge et martyre.
St Justin, martyr à Tivoli.
St Landry, évêque.
St Libesse ou Loubasse, abbé.
Ste Marine, vierge et martyre.
St Materne, évêque.
St Némèse, martyr.
Ste Odile ou Othille, vierge et martyre.
St Odulphe ou Odolfe, chanoine.
St Ours, abbé.
St Pambon, abbé.
St Philastre, évêque.
St Primitif, martyr.
Ste Radegonde, vierge et servante.
B. Robert de Salente, religieux.
St Roguil, évêque.
B. Simon Lipnicza, de l'ordre de saint François.
St Sactée, martyr.
Ste Symphorose, martyre.
Ste Thenne.
Ste Théodosie, religieuse et martyre.
St Thomas d'Aquin, docteur de l'Église.
St Vincent de Paul.
St Vital, martyr.

19 JUILLET.

B. Ambroise Aupert, abbé.
St Arsène, diacre.
St Audax, martyr.
Ste Aure, vierge et martyre.
B. Bernoul, évêque.
Ste Darèce.
St Die.
St Elie de Galatre, moine.
St Epaphras, évêque.
St Félix, évêque.
B. Jean de Dukla, franciscain.
Ste Juste, martyre en Espagne.
Ste Macrine la jeune, vierge.
St Martin, évêque et martyr.
St Rhétice, évêque.
Ste Rufine, marchande et martyre.
St Rustique, prêtre.
St Stéphanide, martyr.
Ste Stille, vierge.
St Symmaque, pape.
St Vincent de Paul.

20 JUILLET.

St Amable, martyr.
St Amarin, martyr.
St Ansigise, abbé.
St Aurèle, évêque.
St Cassius, martyr.
St Ceslas, dominicain.
St Cyriaque, martyr.
St Elie, prophète.
Bse Elie, abbesse.
Ste Ethelvide, reine.
B. François de Soles, religieux franciscain.
St Jérôme Emiliani.
St Joseph Barsabas, disciple.
St Julien, martyr à Damas.
St Lucan, évêque.
Ste Marguerite, vierge et martyre.
St Maxime, martyr.
St Paul, diacre et martyr.
Ste Paule, martyre.
St Respectat, martyr.
St Sabin, martyr.
St Satur, martyr.
Ste Sévère, vierge et martyre.
Ste Sophie, martyre.
St Théodule, martyr.
St Ulmer ou Vilmer, abbé.
Ste Wilgeforte, vierge et martyre.

21 JUILLET.

St Adrianite, martyr.
St Agrianite, martyr.
Alarin (le bienheureux).
St Alexandre, martyr.
St Arbogaste, évêque.
St Barhadbesciade, diacre et martyr.
St Bénigne, diacre et moine.
Ste Césarienne, martyre.
St Claudien, martyr.
St Corcaie.
St Daniel, prophète.
St Félicien, soldat et martyr.
St Jean, moine en Syrie.
St Jean, moine à Moyenmoutier.
St Jucondin, martyr
Ste Julie, vierge et martyre.
St Juste, martyr à Troyes.
St Longin, soldat et martyr à Marseille.
B. Oddin Barotto, curé.
Ste Praxède, vierge.
St Serne, solitaire.
St Thomas, évêque.
St Typograte, martyr.
Ste Vastrade.
St Victor de Marseille, officier et martyr.
St Zotique, évêque.

22 JUILLET.

St Cyrille, évêque.
St Donat, évêque.
St Gauthier de Lodi.
St Jérôme de Pavie.
St Joseph de Palestine.
Ste Marie Madeleine ou Magdelaine.
St Maxime, martyr.
St Ménélée, abbé.
B. Oldégaire ou Ollegaire, confesseur.
St Platon, martyr.
Ste Syntiche.
St Théophile, préteur et martyr.
St Vandrille, abbé.

23 JUILLET.

St Apollinaire, évêque.
St Apollone, martyr.
Ste Brigite.
St Eugène, martyr.
Ste Hérondine, vierge
St Liboire, évêque.
Ste Primitive, vierge et martyre.
St Rasyphe, martyr.
B. Ravenne ou Raven, martyr.
Ste Rédempte, vierge.
Ste Romule, vierge.
B. Rostaing, archevêque.
St Théophile, martyr.
St Trophime, martyr.
St Valérien, évêque.
St Versanophe, martyr.

24 JUILLET.

St Aillein
St Antinogène, martyr.
Ste Aquiline, martyre.
St Borisse.

St Capiton, martyr.
Ste Christine, vierge et martyre.
Ste Cunégonde ou King, reine de Pologne.
St David, martyr.
St Déclan, évêque.
St François Solano, franciscain.
St Gaon ou Gan, abbé.
Ste Gerburge, vierge et abbesse.
Ste Lewine, vierge et martyre.
St Ménée, martyr.
Ste Nicette, martyre.
St Pavace, évêque.
St Ravan, prêtre.
St Romain, patron de la Russie et martyr.
St Rufin, martyr.
Ste Sigouleine, veuve et abbesse.
St Stercace, martyr.
St Ursicin, évêque.
St Victor, soldat et martyr.
St Vincent, martyr.
St Wulfhad, martyr.

25 JUILLET.

Bse Catherine Gravel.
St Christophe, martyr.
St Cucuphat, martyr.
St Félix, martyr.
St Florent, soldat et martyr.
St Fredebert, évêque.
Ste Glossine, vierge et abbesse.
St Jacques le Majeur, apôtre.
B. Jean l'Agneau, évêque.
St Laurent, évêque de Milan.
St Magnéric, archevêque.
St Obole, martyr.
St Paul, martyr.
B. Pierre de Moliano, franciscain.
Bse [illegible]anche, religieuse.
Ste Thée, martyre.
St Théodemir, moine et martyr.
Ste Valentine, vierge et martyre.
Ste Yxte, vierge.

26 JUILLET.

Ste Anne.
St Bénigne, solitaire.
St Eraste, évêque et martyr.
St Evrols ou Evroult, abbé.
Ste Exupérie, martyre.
Ste Gloriose, martyre.
St Gondolphe ou Gondon, évêque.
St Gotalme, confesseur.
St Hyacinthe, martyr à Porto.
St Joachim.
St Jore, confesseur.
St Lazare, solitaire à Malsésine.
St Maurice, martyr.
St Olympe, tribun et martyr.
St Ours, évêque.
St Owin, moine.
Ste Parascève, vierge et martyre.
St Pasteur, prêtre.
St Philippe, martyr.
St Photin, martyr.
St Siméon, moine.
St Symphrone, martyr.
St Théodore, martyr.
St Théodule, martyr.
B. Turpin, évêque.
St Valentin, évêque.

27 JUILLET.

Ste Anthuse, vierge.
St Aurèle, martyr.
B. Berthold.
St Constantin.
St Denis, martyr.
St Désiré, évêque.
St Ecclèse, évêque.
St Ethère, évêque.
St Explèce, évêque.
St Félix, martyr.
St Félix, martyr.
St Fremin, évêque.
St Galactaire, évêque.
St Hermippe, martyr.
St Hermocrate, martyr.
St Hermolaus, prêtre et martyr.
Ste Iuconde, martyre.
St Jean, martyr.
Ste Juconde, martyre.
St Julien, évêque de Lescar.
Ste Lihose, martyre.
St Malchus, martyr.
St Martinien, l'un des sept frères surnommés Dormants, martyr.
St Maur, évêque et martyr.
St Maximien, martyr.
Ste Natalie, martyre.
B. Nevolon, artisan.
St Pantalémon, martyr.
St Pantaléon, médecin et martyr.
Ste Pumice, vierge.
St Sérapion, martyr.
St Serge, martyr.
St Siméon, moine.
Ste Sophie, reine d'Ethiopie.

28 JUILLET.

St Acace, martyr.
St Alexandre, martyr.
B. Antoine, dominicain.
Bse Béatrix, religieuse
St Botuide ou Botwin.
Ste Bysse, martyre.
St Celse, enfant et martyr.
St Eustache, martyr.
St Gérand, chanoine.
St Innocent Ier, pape.
St Libesse ou Loubasse, abbé.
Ste Luce d'Amélia, religieuse.
St Macaire, martyr.
St Nazaire, martyr.
St Nazaire, abbé.
St Ours, abbé.
St Pérégrin, prêtre.
St Philippe, martyr.
St Prudence, martyr.
St Raimond, confesseur.
St Samson, évêque.
St Théophile, martyr,
Ste Vénère.
St Victor, pape et martyr.
St Zotique, martyr.

29 JUILLET.

St Abséode, martyr.
St Antonin, martyr.
Ste Béatrix, martyre.
St Callinique, martyr.
St Eugène, martyr.
St Faustin, martyr.
St Faustin, confesseur.
St Félix II, pape et martyr.
Ste Flore, vierge et martyre.
St Guillaume, évêque de Saint-Brieuc.
Ste Julie.
St Lazare, disciple et ami du Sauveur.
St Loup, évêque de Troyes.
Ste Lucille, vierge et martyre.
Ste Marcelle, servante de Ste Marthe de Béthanie.
Ste Marie de Béthanie.
Ste Marthe.
St Olaus ou Olaf, roi de Norwége et martyr.
St Prosper, évêque.
Ste Séraphie.
Ste Séraphine.
St Simplice, martyr.
St Théodore, martyr.
Ste Théodote, martyre.

30 JUILLET.

St Bisoès, solitaire.
Ste Donatille, vierge et martyre.
St Félix, martyr.
St Georges, religieux de Saint-Sabas.
St Hatebrand, abbé.
Ste Hélène de Skofde, martyre.
Ste Julitte, martyre à Césarée.
Ste Juste, martyre dans les Abruzzes.
Ste Leofrone, abbesse et martyre.
Ste Maxime, vierge et martyre.
St Ours, évêque.
St Rufin, martyr.
Ste Seconde, vierge et martyre.
St Sennen, martyr.
Ste Septimie, martyre
St Silvain, homme apostolique.
St Tatevin ou Tatwin, archevêque.
St Térence, diacre.

31 JUILLET.

St Bauton, confesseur.
St Calimer, évêque et martyr.
St Démocrite, martyr.
St Denis, martyr
St Eudocime, confesseur.
St Fabius, soldat et martyr.
St Firme, évêque.
St Germain, évêque d'Auxerre.
St Ignace de Loyola, fondateur de la société des Jésuites.
St Ityère, confesseur et moine.
St Jean de Colombini.
St Onésime, confesseur
St Pierre le Jeune, évêque.
St Second, martyr.

AOUT.

1er AOUT.

St Alexandre, martyr.
Ste Almède.
St Aquilas, martyr.
St Arcade, évêque.
St Attale, martyr.
St Atte, martyr.
St Baudriz, évêque.
St Bon, prêtre et martyr.
St Caton, laboureur et martyr.
Ste Charité, vierge et martyre.
St Cindée, laboureur et martyr.
St Cyrisque, laboureur et martyr.
St Cyrille, martyr.
St Deusdedit, laboureur.
St Domitien, martyr.
St Eléazar, martyr.
Ste Espérance, vierge et martyre.
St Ethelwold, évêque.
St Euclée martyr.
St Fauste, martyr.
St Félix, martyr.
Ste Foi, vierge et martyre.
St Friard, solitaire et reclus.
B. Jean de Riéti, ermite.
St Jonas, abbé.
Ste Juste, martyre à Forconie.
St Justin, martyr en Parisis.
St Kineth ou Kinède, confesseur.
St Léonce, laboureur et martyr.
St Leu, évêque de Bayeux.
Ste Marie, consolatrice.
St Maur, martyr.
St Ménandre, martyr.
St Ménas, martyr.
St Ménée, martyr.
St Ménée, laboureur et martyr.
St Mnésithée, laboureur et martyr.
St Nectaire, évêque.
St Némèse, honoré comme confesseur.
St Pellegrini, ermite.
St Pierre, martyr.
St Rioc, abbé.
B. Rodolphe, abbé.
St Ruf, martyr.
B. Rustique, abbé.
St Sever, curé.
Ste Sophie, veuve romaine.
St Spinule ou Spin, disciple.
St Spire, évêque.
B. Thierry, abbé.
St Vère Ier, évêque.

2 AOUT.

Ste Alfrède, vierge.
St Alphonse-Marie de Liguori, évêque.
St Auspice, évêque et martyr.
St Berthaire ou Bosire, archichapelain.
Ste Etheldrithe ou Alfrède, vierge et recluse.
St Etienne, pape et martyr.
St Evode, martyr.
St Fredlémund, évêque
B. Fulbert, solitaire.
St Gondéchar, évêque.
B. Jeanne d'Aza.
St Maxime, évêque.
St Pierre d'Osma, évêque.
St Rutile, martyr.
Ste Théodote, martyre.

3 AOUT.

St Abibon.
St Aspren, évêque.
St Augustin de Gazothe, évêque.
B. Benoon, évêque.
Ste Cyre, anachorète
St Dalmace, abbé.
St Eone, évêque.

St Etienne, martyr.
St Euphrone, évêque.
St Fauste, moine.
St Gamaliel, juif de Jérusalem.
St Gaudence, évêque.
St Geoffroy, évêque.
B. Georges le Juste, drapier.
St Hermel, martyr.
St Jean l'Orc, évêque de Côme.
Ste Lydie, marchande de pourpre.
Ste Marane, recluse.
St Nicodème, disciple de Jésus-Christ.
St Pierre d'Anagni, évêque.
St Théonas, évêque et confesseur.

4 AOUT.

St Agabe, évêque.
St Aristarque, disciple
St Baumez, solitaire.
Bse Claire, vierge.
St Dominique, instituteur de l'ordre des Frères Prêcheurs.
St Eleuthère, martyr.
St Euphrone, évêque.
St Frion, confesseur.
Ste Ie, martyre.
St Justin de Montreuil.
St Lugil ou Luan, abbé.
St Macorat, martyr.
St Moïse, évêque.
St Morin, évêque.
St Pérégrin, martyr
Ste Perpétue, dame romaine.
St Philippe, évêque.
St Protais, martyr.
St Ptolomée de Mempuis, martyr.
Ste Sigrade ou Ségranz, veuve et religieuse.
St Tertullien, prêtre et martyr.
St Viventien, martyr.

5 AOUT.

St Abdon.
St Abel.
Ste Afre, martyre
St Bactre, évêque.
St Cantide, martyr.
St Cantidien, martyr.
St Cassien, martyr.
St Dase, martyr.
St Emygde, évêque et martyr.
St Ensigne, soldat et martyr.
B. Gère, religieux.
B. Hatemer ou Hadumar, évêque.
St Héracle, martyr à Axiopolis.
St Herenne, martyr.
St Memmie ou Menge, évêque.
Ste Nonne.
St Oswald, roi des Northumbres et martyr.
St Paris, évêque.
St Sosel, martyr.
B. Thierry, évêque.
St Venance, évêque.

6 AOUT.

St Agapit, martyr.
St Etienne, sous-diacre et martyr.
St Féliny, évêque.
St Gise ou Gisela, porcher.
St Hormisdas, pape.
St Innocent, sous-diacre et martyr.
St Jacques, ermite en Paphlagonie.
St Janvier, sous-diacre et martyr.
St Just, martyr à Alcala.
St Magne, sous-diacre et martyr.
St Pasteur, martyr.
St Prétextat, diacre et martyr.
St Quartus, martyr.
St Sanchez, abbé.
St Sixte II, pape et martyr.
St Stapin, évêque.
St Vincent, sous-diacre et martyr.
St You, prêtre et martyr.

7 AOUT

St Abert, religieux.
B. Ansolf ou Andelf, moine.
St Astere, martyr.
St Carpophore, soldat et martyr.
St Cassius, martyr.
St Conrad, religieux.
B. Corrad di Maconis, chartreux.
St Damiate, confesseur.
St Domèce, moine.
St Donat, évêque et martyr.
St Donat, évêque.
St Donatien, évêque.
St Exanthe, soldat et martyr.
St Fauste, soldat et martyr.
St Gaëtan de Thienne.
B. Jean Parent, martyr.
St Julien, martyr à Rome.
St Lézin, martyr à Côme.
St Lizier ou Licar, évêque.
Bse Mafalde, reine et religieuse.
St Nantonin, pèlerin.
B. Nicolas de Valdagrara, solitaire.
St Pierre, martyr.
St Second, martyr.
St Séverin, martyr.
St Sigebert ou Sigebrecht, roi et martyr.
St Soux, confesseur.
St Ulrich, évêque.
St Victrice, évêque.

8 AOUT.

Ste Agape, vierge.
B. Altman, évêque.
St Clair, confesseur et martyr.
Ste Cyriacide, martyre.
St Cyriaque, diacre et martyr.
Ste Donate, martyre.
St Eleuthère, martyr
St Emilien, évêque.
St Famien, moine et prêtre.
St Faustin, martyr.
St Félix, martyr.
St Hormisdas, martyr.
Bse Hugoline.
Ste Julienne, martyre à Rome.
St Large, martyr.
St Léonide, martyr
St Marin, martyr.
Ste Memmie, vierge et martyre.
St Momble ou Mommolin, moine.
St Myron, évêque.
Ste Pome, vierge.
B. Rathard, prêtre et confesseur.
B. Roger, prieur.
St Second, martyr
St Serge, martyr.
St Sever, prêtre et confesseur.
St Silvain, martyr.
St Smaragde, martyr.
St Théodome, évêque.

9 AOUT.

St Alexis, martyr.
St Amour, martyr.
St Antoine, martyr.
B. Athumar, évêque.
St Auteur, évêque.
St Démètre, martyr.
St Domitien, évêque.
St Ermé, confesseur.
St Fauques, solitaire.
St Firme, martyr.
St Gégar, prince de Syrie.
St Jacques, martyr à Constantinople.
St Jean, martyr à Constantinople.
B. Jean de Salerne, dominicain.
St Julien, martyr à Constantinople.
St Léonce, martyr à Constantinople.
St Marcellien, martyr.
St Marcien, martyr.
Ste Marie la Patricienne, martyre.
St Martin de Brive.
B. Maurille, archevêque.
St Numidique, prêtre et confesseur.
St Photius, martyr.
St Pierre, martyr.
St Secondien, soldat et martyr.
St Sérène, évêque.
St Vérien, soldat et martyr.

10 AOUT.

St Acrate.
Ste Agathonique, vierge et martyre.
St Arige, évêque.
Ste Astérie, vierge et martyre.
St Blanc ou Blaan, disciple.
St Blanc, évêque.
St Cyrille, martyr.
St Enthée, confesseur.
B. Guion, moine.
St Hugues de Sémur, évêque.
St Jacques, martyr en Ethiopie.
St Jean, martyr en Ethiopie.
St Laurent, diacre et martyr à Rome.
Ste Paule, vierge et martyre.
Ste Philomène, vierge et martyre.

11 AOUT.

Ste Aguilberte, abbesse.
St Alexandre, surnommé le Charbonnier, évêque.
St Alexandre, martyr.
Ste Athracte, vierge.
B. Baudoin, religieux
St Chromace, vicaire.
Ste Digne, vierge.
St Dinevant, martyr.
St Eoarn, solitaire.
St Equice, abbé.
St Géry, évêque.
St Liébaut, abbé.
St Rufin, évêque et martyr.
Ste Rusticule, abbesse.
St Silon, martyr.
Ste Susanne, vierge et martyre.
St Taurin, évêque.
St Tiburce, martyr.
B. Vulpole ou Volbodon, évêque.

12 AOUT.

St Anicet, martyr.
St Capiton, martyr.
Ste Claire ou Cécile, abbesse.
Ste Claire, abbesse.
St Colomb, moine et martyr.
St Crescentien, martyr.
Ste Digne, martyre.
Ste Eunomie, martyre.
St Euple, diacre et martyr.
Ste Euprépie, martyre.
St Eusèbe, évêque.
Ste Eutropie, martyre.
Ste Félicissime, vierge et martyre.
St Félix, martyr.
St Gracilien, martyr.
St Herculan, évêque de Brescia.
Ste Hilarie, martyre à Augsbourg.
St Julien, martyr en Syrie.
Ste Julienne, martyre à Augsbourg.
St Largion, martyr.
St Macaire, martyr.
Ste Ninge, martyre.
St Porcaire, abbé et martyr.
St Pothin, martyr.
St Quiriaque, martyr.
Bse Udévolte, vierge et religieuse.

13 AOUT.

St Anastase, confesseur.
St Cassien, martyr.
Ste Centolle, martyre.
Ste Concorde, martyre.
St Druthmar, abbé.
St Eterne, évêque.
Bse Gertrude, abbesse d'Altembourg.
Bse Gertrude, religieuse.
St Hariolf, évêque.
Ste Hélène, martyre à Burgos.
St Higbald, abbé.
St Hippolyte, prêtre et martyr.
St Hippolyte, soldat et martyr.
Ste Irène, religieuse.
St Junien, reclus, puis abbé.
St Loup, évêque.
St Ludolphe, abbé.
St Maxime.
Ste Radegonde, reine de France.
St Wibert ou Wigbert, abbé.

14 AOUT.

St Aèce.
St Albert, évêque.
B. Antoine Primaldi, martyr.
St Beite, prédicateur.
St Calliste, évêque.
St Céleste, évêque.
St Démètre, martyr.
B. Etienne, archevêque et martyr.
St Eusèbe, prêtre et martyr.
St Eusèbe, prêtre.
St Evariste, martyr.
St Fachnan, abbé.
St Marcel, évêque.
B. Maynard, évêque.
St Rivenn ou Rion, prêtre et moine.
B. Santé, frère lai de l'ordre de Saint-François.
St Ursice, martyr.

St Wérenfrid, moine.

15 AOUT.

St Alype, évêque.
Ste Anastasie, abbesse.
St Arnoul, évêque.
Ste Athanasie, abbesse.
St Balsème.
B. Barthélemy de Bologne, évêque
St Baussenge.
St Frambourg, solitaire.
St Hardouin, prêtre.
B. Jacques de Blancon, religieux.
St Maccarthin, évêque.
Ste Marie, surnommée la sainte Vierge, Mère de Jésus-Christ.
St Napoléon, martyr.
St Tarsice, acolyte et martyr.
St Vamnes, martyr.

16 AOUT.

St Ambroise, martyr.
St Arége ou Arey, évêque.
St Arsace, confesseur.
St Cizy, martyr.
St Damien, martyr.
St Dègue, confesseur.
St Diomède, médecin et martyr.
St Eleuthère, évêque.
St Ermel, confesseur.
B. Georges de Cremone, religieux.
St Hyacinthe, religieux dominicain.
Ste Limbanie, vierge et religieuse.
St Nostrien, évêque.
St Raoul, moine.
St Roch, confesseur.
Ste Serène, martyre.
St Simplicien, archevêque.
St Théodote.
St Théodule II, évêque.
St Tite, diacre et martyr.
St Vamnes, martyr.

17 AOUT.

St Agnat, martyr.
St Anastase, évêque.
St Boniface, diacre et martyr.
St Emèle, martyr.
Bse Emilie Bicchieri, vierge.
St Eutychien, martyr.
St Jean, évêque de Mont-Marane.
St Jéron, prêtre et martyr.
Ste Julienne, martyre à Ptolémaïde.
St Libérat, abbé et martyr.
St Mammès, martyr.
St Maxime, moine et martyr.
St Myron, prêtre et martyr.
St Orion, martyr.
St Paul, martyr.
St Philippe, martyr.
St Rogat, moine et martyr.
St Rustique, diacre et martyr.
St Septime, moine et martyr.
St Serf, sous-diacre et martyr.
St Straton, martyr.
St Stratonique, martyr.
St Théodore ou Théodule, évêque.
B. Théodore de Celles, fondateur de l'ordre de Ste-Croix.
B. Thomas, prieur.

18 AOUT.

St Agapet, martyr
St Agon, évêque.
Ste Claire de Montefalco, vierge et abbesse.
St Crispe, prêtre.
St Dagée, évêque.
St Firmin, évêque.
St Flore, tailleur de pierres et martyr.
St Frémin, évêque.
Ste Hélène, impératrice.
Ste Hélienne, vierge et martyre.
St Hermas, martyr à Rome.
St Jean, prêtre et martyr à Rome.
Ste Julienne, martyre à Myre en Lycie.
Ste Lancie, martyre.
St Laure, tailleur de pierres et martyr.
St Léon, martyr à Myre.
B. Léonard, abbé.
Ste Marcienne, martyre.
Ste Pilence, martyre.
St Polyène, martyr.
St Pontime, martyr.
St Projectice, diacre et martyr.
B. Raynaud Concoregius, archevêque.
B. Renaud, archevêque.
St Sérapion, martyr.

19 AOUT.

St Abraham, martyr.
St Agape, martyr.
St André, tribun et martyr.
St Badour, moine.
St Bertulfe, abbé.
B. Burchard ou Burcard, archevêque.
St Carméry.
St Clitane.
St Cumien, évêque.
St Donat, prêtre et confesseur.
St Elaphe, évêque.
St Eutychien, martyr.
St Flavien, martyr.
B. Guerric, abbé.
St Guin, évêque.
St Jules, sénateur et martyr.
St Louis, évêque.
St Magne, évêque et martyr.
St Magne, évêque.
St Marien, solitaire.
St Mendrie, martyr.
St Romain, soldat et martyr.
St Rufin, confesseur.
St Rustique, martyr.
St Sébald, fils d'un roi de Danemark.
St Stratége, martyr.
Ste Thècle, martyre.
St Timothée, martyr.

20 AOUT.

St Amadour, confesseur.
Ste Anne.
St Bernard, évêque.
B. Bourchard, curé.
St Carpophore, médecin arabe et martyr.
St Chadoin, évêque.
St Christophe, moine et martyr.
St Dioscore, martyr.
St Donorce, évêque.
B. Gobert, religieux.
St Héliodore, évêque et martyr.
St Herbert, archevêque.
St Léonce, médecin et martyr.
St Léovigilde ou Lévigilde, moine et martyr.
St Lucius, sénateur et martyr.
St Memnon, centurion et martyr.
St Mesme ou Maxime, solitaire et abbé.
St Oswin, roi.
St Philbert ou Philibert, abbé.
St Porphyre.
St Sévère, martyr.
St Siroine, martyr.
B. Thomas, prieur.
St Valentinien, martyr.
St Vérédème, solitaire.
B. Vernagal, religieux.

20 AOUT.

St Agape, martyr.
Albric (le bienheureux).
St Anastase, martyr.
St Ariose, martyr.
St Avit Ier, évêque.
Ste Basse, martyre.
St Bernard-Ptolomé, instituteur.
St Bonose, officier et martyr.
St Camerin, martyr.
St Cisel, martyr.
Ste Cyriaque, veuve et martyre.
St Donat, diacre et martyr.
St Eulode, martyr.
St Euprèpe, évêque.
Ste Euprépie, martyre.
St Fidèle, martyr.
St Herculien, officier et martyr.
Bse Hombeline, religieuse.
Ste Jeanne-Françoise de Chantal.
St Jovien, officier et martyr.
St Jules, martyr en Espagne.
St Julien, martyr en Espagne.
St Léonce l'Ancien, évêque de Bordeaux.
St Luxore, martyr.
St Maximilien, martyr.
Ste Mazote, vierge.
St Natal ou Noël, prêtre.
St Paterne, martyr.
St Privat, évêque et martyr.
St Quadrat, évêque.
St Raguebert ou Rambert, martyr.
St Samuel, prophète et juge.
St Thaddée, évêque.
St Théogone, martyr.

22 AOUT.

St Acyndine.
St Agathonique, martyr.
St André, archidiacre.
Ste Anthuse, martyre.
St Antonin, martyr.
St Athanase, évêque.
B. Bernard d'Offida, frère lai, capucin.
St Epictète, martyr.
St Eptade, martyr.
St Fabricien, martyr.
St Félix, martyr.
St Hippolyte, évêque et martyr.
St Hippolyte, surnommé Nonne, martyr.
St Irénée, martyr.
St Mapril, martyr.
St Maur, prêtre et martyr.
St Nectaire, martyr.
St Or, martyr.
St Oropside, martyr.
St Philibert, martyr.
St Philippe Béniti, général des Servites.
Bse Richilde, recluse.
St Saturnin, martyr.
St Sève, martyr.
St Sigfrid ou Sigefrid, abbé
St Symphorien, martyr.
St Théoprèpe, évêque et martyr.
St Timothée, martyr
St Zotique, martyr.

23 AOUT.

St Altigien, martyr.
St Antoine de Girace, moine.
St Apollinaire, martyr.
St Archélaus, diacre et martyr.
St Astère, martyr.
St Claude, martyr.
Ste Domnine.
St Donat, martyr.
Ste Eléazare, martyre.
St Eugène de Magher, évêque.
St Flavien, évêque.
St Fllen, évêque.
St Fortunat, martyr.
St Hermogène, martyr à Singidone en Mysie.
St Hilarin, moine et martyr.
St Jacques de Mivania, dominicain.
St Luppe, martyr.
St Maxime, prêtre et martyr.
St Minerf, martyr.
St Modéral, évêque
St Moïse, évêque.
St Néon, martyr
St Nicodème, moine.
St Quiriace ou Quiriaque, évêque et martyr.
St Restitut, martyr.
St Sidoine Apollinaire
St Spère, évêque.
Ste Théonille, martyre.
St Timothée, martyr.
St Ursicin ou Urscin martyr.
St Valérien, martyr.
St Vérédème, solitaire.
St Victor, évêque.
St Zachée, évêque.

24 AOUT.

Ste Abyce.
St Agofroi, abbé.
St Aldobrand, évêque
Ste Aure, vierge et martyre.
St Barthélemy, apôtre.
St Brégouin, évêque.
St Eutyche, disciple.
Ste Fruciuose, martyre.
St Georges, surnommé Limniote, moine.
St Parrize, abbé.
St Ptolémée, évêque et martyr.
St Romain, évêque et martyr.
B. Sandrade, abbé.
Ste Supporine.
St Tation, martyr.
B. Thierri, abbé.

25 AOUT.

Ste Ebbe, abbesse.
St Eusèbe, martyr.
St Fortunat, martyr.
St Genès, comédien et martyr.
St Genès, martyr à Arles.

St Gérin ou Guérin, martyr.
St Géronce, évêque de Talque.
St Gioste, évêque et martyr.
Ste Grate.
St Grégoire, abbé, administrateur du diocèse d'Utrecht.
Ste Hunégonde, religieuse.
St Jean de Rusel, solitaire.
St Julien, martyr en Syrie.
St Just.
St Louis, roi de France.
Ste Lucille, martyre.
St Magin, martyr.
St Martien, abbé.
St Mennas, patriarche.
Ste Patricie, vierge.
St Pérégrin, martyr.
St Pontien, martyr.
St Rabier, confesseur.
St Romaise, confesseur.
St Sévère, abbé.
St Urélez ou Urloux, abbé.
St Victeur, évêque.
St Vincent, martyr.
St Uriez, abbé.

26 AOUT.

St Abonde.
St Adrien, martyr
St Alexandre, martyr.
St Baussenge.
St Constance, martyr.
St Eulalius ou Eulade, évêque.
St Félix, prêtre.
St Gelais, évêque.
St Genès, comédien et martyr.
St Genès, martyr à Arles.
St Ibistion, confesseur.
St Irénée, martyr à Rome.
B. Jean de Caramole.
Bse Marguerite, religieuse.
St Ouen, évêque.
Ste Panduine, vierge.
St Rufin, évêque.
St Second, officier et martyr.
St Simplice, martyr.
Ste Ténestine, vierge et martyre.
St Tithoès, supérieur des religieux de St-Pacôme.
St Victor, martyr.
St Victorien, martyr.
B. Vycvane, archevêque.
St Zéphyrin, pape et martyr.

27 AOUT.

Ste Anthuse, martyre.
St Carpophore, martyr.
St Césaire, évêque.
St Décuman, solitaire.
St Ebron, archevêque.
St Elmer, confesseur.
Ste Eulalie, vierge et martyre.
St Gebhard II, évêque.
St Hugues de Lincoln, martyr.
St Isaac, martyr en Afrique.
St Jean, martyr à Tonus.
St Jean, évêque de Pavie.
St Joseph Casalan.
St Licère, évêque.
St Malrube, ermite et martyr.
Ste Mannée, martyre.
St Marcellin, tribun et martyr.
Ste Marguerite, veuve.
St Maximien, martyr.
St Narne, évêque.
St Pémeu ou Pastor, abbé.
St Pierre, martyr.
St Ruf, évêque et martyr.
St Ruf, martyr.
St Sérapion, martyr.
St Syagre, évêque.

28 AOUT.

B. Adelinde.
Ste Agnès, vierge et martyre.
St Alexandre, évêque.
St Alfric, archevêque.
Ste Anthès, martyre.
St Aronce, martyr.
St Augustin, évêque et docteur de l'Eglise.
St Caius, martyr
St Damas, martyr.
St Ezéchias, roi de Juda.
St Facondin, évêque.
St Fortunatien, martyr.
St Frontase, martyr.
St Gorman, évêque.
St Hermès, martyr à Rome.
St Honorat, martyr à Potenza.
St Julien de Brioude, martyr.
St Magder, abbé.
St Moïse, dit le voleur, solitaire et martyr.
St Pélay, martyr.
St Sabinien, martyr à Potenza.
St Sabinien, martyr à Ostie.
St Vicine, évêque.
St Vivien, évêque.

29 AOUT.

St Adelphe, évêque.
St Albérique.
St André, prêtre et martyr.
Ste Basile.
Ste Candide, vierge et martyre.
St Euthyme.
St Félix, martyr.
St Hypace, évêque et martyr.
St Merry, abbé.
St Nicéas, martyr.
St Paul, martyr.
St Restitut.
St Sitore, martyr.
Ste Savine, vierge.
St Sebba ou Sebbi, roi des Saxons orientaux.
St Velléic, abbé.
Ste Vérone, vierge
St Vital, martyr.

30 AOUT.

St Adaucte.
St Aile, abbé.
St Boniface, martyr.
St Bonone, abbé
St Dase.
Ste Eve, martyre.
St Fantin, abbé.
St Félix, prêtre.
St Fiacre, anachorète.
St Fraigne, confesseur.
Ste Gaudence, vierge et martyre.
St Pammache, sénateur romain.
St Pierre, confesseur.
Ste Rose de Lima, vierge
Bse Sigillinde, vierge.
Ste Thècle, martyre.
St Y, vicomte.

31 AOUT.

St Agibod, moine.
St Aidan, évêque.
St Aimé, évêque.
St Amat, évêque.
St Ambase, abbé.
Ste Ammie, martyre.
St Aristide.
St Baudacaire, moine.
St Céside, prêtre et martyr.
Ste Cuthburge, reine, vierge et abbesse.
St Ebrégisile, évêque.
Ste Florentine, vierge et martyre.
St Gauzelin, évêque.
Bse Isabelle.
St Léopard, moine.
St Marc, martyr.
St Mérovée, moine.
St Morence.
St Optat, évêque.
St Paulin, évêque.
St Raymond Nonnat, religieux et cardinal.
St Robustien, martyr.
Ste Rufine, martyre.
St Sanctin, prêtre.
St Théodald, moine.
St Victor de Cambon, solitaire

SEPTEMBRE.

1er SEPTEMBRE

St Albert, abbé.
Alette ou Alix (la bienheureuse).
St Abrosignan.
St Ammon, diacre et martyr.
Ste Anne, la prophétesse.
St Aphrodise, martyr.
St Arcan, ermite.
St Auguste, prêtre.
St Castreuse, prêtre.
St Conion ou Canion.
St Constance, évêque.
St Donat, martyr.
St Elpide, évêque.
St Eterne, évêque.
St Félix, martyr.
St Firmin, évêque.
St Flacque, martyr.
St Gédéon, juge de la nation juive.
St Gilles, abbé.
St Godin, confesseur.
St Héracle, prêtre et confesseur.
Bse Jeanne Soderini, vierge.
St Josué.
Bse Julienne, vierge et abbesse.
St Justin, évêque de Poitiers.
St Leu, évêque de Sens.
St Liède, martyr
St Longin, martyr à Césarée.
St Marc, évêque.
St Maximilien, diacre et martyr.
St Muredach, évêque.
St Nivard, évêque.
St Plaisis, confesseur.
St Prisque, martyr à Capoue.
St Prisque, évêque de Capoue.
St Régule ou Réole, évêque.
St Reposit, martyr.
St Rosius, prêtre et confesseur.
St Secondin, prêtre.
St Septimin, martyr.
St Sinice, évêque.
St Sixte, évêque.
St Térencien, évêque.
St Valens, martyr.
Ste Vézène, vierge.
St Victur, évêque.
St Vincent, martyr.
St Vindone, prêtre et confesseur.
St Vital, martyr.
St Xyste, évêque.

2 SEPTEMBRE.

St Agricol, évêque
St Anscon, martyr.
St Antonin, martyr.
B. Brocard, prieur.
Ste Calliste, martyre.
St Côme de Crète, solitaire.
St Concorde, martyr.
St Diomède, martyr.
St Elpide, évêque.
St Elpide, abbé.
St Etienne, roi.
St Eutychien, martyr.
St Eutyque.
St Evode, martyr.
St Facondin, martyr.
St Gorgone, martyr à Alexandrie.
St Guillaume, évêque de Roschil.
St Homogène, martyr à Syracuse.
St Hésyque, martyr.
St Julien, martyr.
St Just, évêque de Lyon.
St Juste ou Justin, évêque de Strasbourg.
St Landelin, solitaire dans l'Ortenau.
St Léonide, martyr.
St Lupède ou Elpide, abbé.
Bse Marguerite de Louvain, vierge et martyre.
St Maws, évêque.
Ste Maxime, martyre.
St Ménalippe, martyr.
St Nonnose, abbé.
St Pantagape, martyr.
St Philadelphe, martyr.
St Philippe, martyr.
St Pierre de Chavanon, instituteur.
St Syagre, évêque.
St Théodore, martyr à Alexandrie.
St Théodore, martyr à Nicomédie.
St Zénon, martyr.

3 SEPTEMBRE.

St Aiou, abbé.
St Albert Berme (le bienheureux).
St Ambroise, évêque.
B. André Dotti, religieux.
St Antonin, enfant et martyr.
St Ariste, évêque.
St Aristée, évêque.
St Aunobert, évêque
St Auxane, évêque.
St Balon, confesseur.
Ste Basilisse, vierge et martyre.
St Carlton, martyr.
St Chrodegand, évêque.
B. Degenhard, solitaire
Ste Dorothée, martyre.

Ste Erasme, martyre.
Ste Euphémie, martyre.
B. Hermau, solitaire.
St Hildebaud, archevêque.
St Jean, martyr en Afrique.
St Jean de Pérouse, religieux.
St Magnisse, évêque.
B. Mane, évêque.
St Mansuy ou Mansuet, évêque.
St Martinien, évêque.
St Octavien, prêtre et solitaire.
St Oronte, martyr.
B. Otton, solitaire.
Ste Phébé, diaconesse.
B. Pierre de Sassoferrato, frère lai et martyr.
St Rautave, martyr.
St Rémacle, évêque.
Ste Sadine, veuve et martyre.
St Sandale, martyr.
St Saul, martyr.
St Save, martyr.
Ste Serapie, vierge et martyre.
St Siméon Stylite, surnommé le Jeune.
Ste Thècle, vierge et martyre.
St Théoctiste, abbé.
St Zénon, martyr.

4 SEPTEMBRE.

St Agathon, martyr.
St Ammien, martyr.
St Ammon, martyr.
St Amone, martyr.
Ste Aussille, vierge et martyre.
Ste Candide.
Ste Candide la Jeune.
St Caste, martyr.
St Chagnoald, évêque.
Ste Eventrude, abbesse.
St Eutyque, évêque.
St Frezand, évêque.
B. Guillaume de Condé, franciscain et martyr.
Ste Hermione, martyre.
Ste Ide.
Bse Iringarde, vierge.
St Jean, martyr en Ethiopie.
St Julien, martyr.
St Maing ou Magne, martyr.
St Marcel, martyr.
St Marcel, évêque et martyr.
St Marin, diacre.
St Maxime, martyr.
St Moïse, législateur et prophète.
St Musée, confesseur.
St Ouan, martyr.
Ste Rafique, martyre.
Ste Rosalie, vierge.
St Rufin, enfant et martyr.
St Silvain, enfant et martyr.
St Thamel, martyr.
St Théodore, martyr.
St Vitalique, enfant et martyr.

5 SEPTEMBRE.

St Agnan, évêque.
St Alpert, prêtre.
St Alton, abbé.
St Ansério, évêque.
St Arcouce, martyr.
St Arpollin, martyr.
St Asclépiadote, martyr.
St Bertin, abbé.
Bse Catherine de Racoui, religieuse.
St Corcutin, évêque.
St Dimade, confesseur.
St Donat, martyr.
St Eudoxe, soldat et martyr.
St Félix, enfant et martyr.
St Génébaud, évêque.
B. Gentil, franciscain et martyr.
St Herculan, martyr à Porto.
St Laurent Justinien, patriarche de Venise.
St Macaire, soldat et martyr.
Bse Marguerite de Nevers, reine.
St Ménédème, prêtre et martyr.
St Némorat, martyr.
Ste Ordule, vierge.
Ste Preuve, vierge et martyre.
St Quince, martyr.
St Romule, préfet et martyr.
St Rufinien, évêque.
St Saturnin, martyr.
St Septime, évêque et martyr.
St Taurin, martyr à Porto.
St Taurin, martyr en Egypte.
St Taurin, évêque.
St Théodore, prêtre et martyr.
St Urbain ou Urbas, prêtre et martyr.
St Ursicin, évêque.
St Victorin, évêque et martyr.
St Zénon, soldat et martyr.

6 SEPTEMBRE.

St Abibe.
St Androuic, martyr.
Ste Andropélage, martyre.
Ste Bège ou Bée, vierge.
St Bilfrid, orfèvre.
St Chagnoald, évêque.
Ste Consolate, vierge et martyre.
St Cottide, diacre et martyr.
St Cyriaque, acolyte et martyr.
St Daconna, confesseur.
St Denis, lecteur et martyr.
St Donatien, évêque.
St Eleuthère, abbé.
St Eugène, martyr.
Ste Eve, vierge et martyre.
St Fauste, martyr.
St Frontignan.
St Fuscule, évêque.
St Germain, évêque de Péradame.
St Gondolf, évêque.
B. Hubert de Mirabello, évêque.
Ste Impère.
St Jassac, roi d'Ethiopie.
St Létus, évêque et martyr.
St Macaire, martyr.
St Maing, abbé.
St Mansuet, évêque.
St Onésiphore, disciple et martyr.
St Pambon, abbé.
St Pétrone, évêque de Vérone.
B. Pierre Acolanto.
St Préside, évêque et martyr.
St Saucien, martyr.
Ste Thècle, martyre.
St Théoctiste, pilote et martyr.
St Zacharie, prophète.

7 SEPTEMBRE.

St Alcmond, évêque.
St Alpin, évêque.
St Anastase, martyr.
St Antal, évêque.
Ste Carême, vierge.
St Cloud, prêtre.
B. Dierry ou Thierry, évêque.
St Etienne, évêque.
St Eucarpe, martyr.
St Eupsyque, martyr.
St Enverte, évêque.
St Facile.
St Ganzelin, évêque.
St Godrophe, chanoine.
St Gorgon, martyr à Saint-Pélin.
St Gras, évêque.
St Jafroy.
St Jean, martyr à Nicomédie.
St Jean de Lodi, évêque.
Ste Madelberte ou Mauberte, vierge et abbesse.
St Mémiers, diacre et martyr.
St Mémiers ou Memore, diacre et martyr.
St Pamphile, évêque.
St Paragoire, martyr.
St Parthée, martyr.
St Parthempée, martyr.
St Phengout, martyr.
Ste Reine, vierge et martyre.
St Séverin, martyr.
St Sozon, martyr.
St Thilbert, évêque.
St Tiéiroy, martyr.
St Vivent, évêque.

8 SEPTEMBRE.

St Ammon, martyr.
St Anastase II, pape.
Ste Belline, vierge et martyre.
St Berthevin.
St Constance, martyr.
St Coridnien, évêque.
St Disibode, évêque.
St Eusèbe, martyr.
St Fauste, martyr.
St Gudilane, archidiacre.
St Hugues, évêque de Volterre.
Bse Marie Torribia.
St Néotère, martyr.
St Nestabe, martyr.
St Nestor, martyr.
Ste Panéphyse, martyre.
St Pierre de Chavanon, instituteur.
St Sirone, martyr.
St Timothée, martyr.
St Véziaus, martyr.
St Zénon, martyr.

9 SEPTEMBRE

St Alexandre, martyr.
B. Angnerran, chanoine.
St Athémidore, martyr.
St Berteaume, pénitent.
St Dorothée, martyr.
B. Esope, enfant.
St Gorgon, chambellan de l'empereur Dioclétien, martyr.
St Hyacinthe, martyr au pays des Sabins.
St Kiaran le Jeune, abbé en Irlande.
St Omer, évêque.
St Onnein, moine.
Ste Osmanne, vierge.
St Queran, abbé.
St Rufin, martyr.
St Rufinien, martyr.
Bse Séraphine, abbesse
St Serge, pape et confesseur.
St Sévérien, soldat et martyr.
St Straton, martyr.
St Théophane, confesseur.
St Tiburce, martyr.
St Tuce, solitaire.
St Ulface, solitaire.
St Véran, évêque.
Ste Wulfhilde, abbesse.

10 SEPTEMBRE.

Acafoxe (le bienheureux), martyr.
St Agape, évêque.
St Agapet, pape.
St Agapis, martyr.
St Ammon, martyr.
St Apelle, martyr.
St Aubert, évêque.
St Barypsabas, martyr.
Ste Carmondique, recluse.
B. Cincoga, martyr.
St Datif, évêque.
Ste Edelburge ou Idilburge, reine.
Ste Eunuce, évêque
St Eutyque, évêque.
St Félix, évêque et martyr.
St Finien, évêque.
St Guillaume, évêque.
St Hilaire, pape.
St Isaac Badasée.
St Jadère, évêque.
St Littée, évêque et martyr.
St Luce, évêque et martyr.
Ste Ménodore, vierge et martyre.
Ste Métrodore, vierge et martyre.
St Némésien, évêque et martyr.
St Nésèbe, martyr.
St Nicolas de Tolentin, ermite.
Ste Nymphodore, vierge et martyre.
St Oger ou Otger, diacre et missionnaire.
St Orion, martyr.
St Paulin, le jeune, évêque.
St Pierre, évêque.
St Polyène, évêque et martyr.
Ste Pulchérie, impératrice.
St Salvi ou Salve, évêque.
St Sosthène, martyr.
Ste Tate, reine et religieuse.
St Théodard, évêque.
St Victor, évêque et confesseur.
St Victor, martyr.

11 SEPTEMBRE

St Adelphe, abbé.
St Alnée, solitaire.
St Bodon ou Leudin, évêque.
St Dégana, prêtre.
St Didyme, martyr.
St Diodore, martyr.
St Diomède, martyr.
St Elie de Galatre, moine
St Emilien, évêque.
St Erembert, abbé.
St Hyacinthe, martyr Rome.
St Marhedon, moine.
St Paphnuce, évêque.
St Patient, évêque.
St Prote, martyr.
Ste Spérande, religieuse.

Ste Théodore, pénitente.
St Vénère, solitaire.
B. Villebert, évêque.
St Vincent, abbé et martyr.
Ste Vincienne.

12 SEPTEMBRE.

St Albée, évêque.
St Anastase, confesseur.
St Autonome, évêque et martyr.
Ste Bonne, vierge.
St Curonote, évêque et martyr.
Ste Eanswithe, abbesse.
St Event, évêque.
St Guy d'Anderlecht
St Hiéronide, martyr.
B. Jean Michel, évêque.
St Léonce, martyr à Alexandrie.
St Macédone, martyr.
Bse Marie-Victoire Fornaristrata, veuve.
Ste Matrone, martyre.
St Pierre, anachorète.
St Raphaël, archange.
St Révérent, prêtre.
St Seleuse, martyr.
St Sérapion, martyr.
St Serdot, évêque.
St Silvain, confesseur.
St Silvin, évêque.
St Straton, martyr.
St Tatien, martyr.
St Théodule, martyr.
St Valérien, martyr.

13 SEPTEMBRE.

St Amé, abbé.
St Amé, évêque.
St Barsenore, abbé.
St Colombin, abbé.
St Dagan, évêque.
St Euloge, patriarche.
St Félicissime, martyr.
Ste Hérache.
St Julien, martyr.
St Lidoire, évêque.
St Ligoire, ermite et martyr.
St Macrobe, martyr.
St Maur, évêque.
St Maurille, évêque.
B. Maurille, archevêque
St Nectaire, évêque.
St Nicétas, martyr.
St Philippe, martyr, était préfet d'Égypte.
St Secondin, martyr.
B. Teuton, abbé.
St Vénère, solitaire.

14 SEPTEMBRE.

St Austrulfe, abbé.
St Cassiodore, martyr.
Ste Catherine de Gênes.
St Céréal, soldat et martyr.
St Crescence, enfant et martyr.
St Crescentien, martyr.
Ste Domnitate, martyre.
St Eudoxe, prêtre.
St Evergile, évêque.
St Félix, martyr.
St Général, martyr.
St Ly, berger.
St Materne, évêque.
Ste Nothburge, vierge.
St Odillard, évêque.
St Pierre, martyr.
St Rosule, martyr.
Ste Sallustie, martyre.
St Sénateur, martyr.
St Viateur, martyr.
St Victor, martyr.

15 SEPTEMBRE.

St Achard, abbé.
St Albin, évêque.
Alfred ou Alfrid, évêque
St Alpin, évêque.
St Anorée, confesseur.
St Bravy, abbé.
St Cyrin, martyr.
St Emile, diacre et martyr.
Ste Eutropie.
St Evre, évêque.
St Jacques l'Ascète.
St Jean le Nain, anachorète de Scété.
St Jérémie, martyr à Cordoue.
St Léonce, martyr à Alexandrie.
St Lubin, évêque.
St Luthard, comte.
St Maxime, martyr
Ste Mélitine, martyre.
St Nicomède, prêtre et martyr.
B. Orland de Médicis.
St Philothée.
St Porphyre, comédien et martyr.
St Ribert, corévêque.
St Seleuque, martyr.
St Sérapion, martyr.
St Théodore, martyr.
St Valérien, apôtre et martyr.

16 SEPTEMBRE.

Ste Abondance.
St Abonde.
St Austrulfe, abbé.
Ste Camille, vierge.
St Corneille, pape et martyr.
St Cyprien, évêque.
Ste Dulcissime, vierge et martyre.
Ste Edithe, vierge.
Ste Edubèrhe, vierge.
Ste Eugénie, abbesse.
Ste Euphémie, vierge et martyre.
St Géminien, martyr.
St Gilmer.
Bse Imelda, vierge.
Ste Innocence, vierge et martyre.
St Jean, martyr à Rome.
B. Jean Massias, frère convers.
B. Louis d'Allemand, archevêque.
Ste Lucie, martyre.
Ste Ludmille, duchesse de Bohême.
St Marcien, martyr.
St Ninien ou Ninyas, apôtre des Pictes méridionaux.
St Principe, évêque.
St Rogel, martyr.
Ste Sébastienne, martyre.
St Servio-Deo ou Serdieu, martyr.
St Valère, martyr.
St Victor, évêque.
B. Vital ou Vithal, fondateur de la congrégation de Savigny.

17 SEPTEMBRE.

Ste Agathoclie, vierge et martyre.
Ste Ariadné, martyre.
Ste Colombe, vierge et martyre.
St Crescention, martyr.
St Etienne, martyr.
St Flocel, enfant et martyr.
St Gordien, martyr à Nyon,
St Héraclide, évêque de Tamasse et martyr.
Ste Hildegarde, abbesse.
St Justin, prêtre et martyr à Rome.
St Lambert, év. de Maestricht et martyr.
St Maigrin, martyr.
Ste Médilaine, vierge et martyre.
St Narcisse, martyr.
St Pierre d'Arbuez, chanoine et martyr.
St Rouin, abbé.
St Satyre, préfet des Gaules, docteur de l'Église.
St Sigebert ou Sigebrecht, roi et martyr.
St Simon, religieux.
St Socrate, martyr.
Ste Théodore, dame romaine.
St Tobie, évêque.
St Valérien, martyr.

18 SEPTEMBRE.

St Dizier, évêque et martyr.
St Eumène, évêque.
St Eustorge Ier, évêque.
St Ferréol, martyr.
St Ferréol, évêque.
Ste Irène, martyre en Chypre.
St Isidore de Bologne, évêque.
St Joseph de Cupertino, religieux.
St Matthieu, l'Ascète.
St Méthode, évêque, docteur de l'Église et martyr.
B. Ponce de Larase.
Ste Richarde, impératrice.
B. Rinalt, solitaire.
St Rinfroy, martyr.
St Sénateur ou Sénler, évêque.
St Simes, évêque.
Ste Sophie, martyre.
Ste Stéphanie, vierge et martyre.
St Syndard, moine.
St Théophile, martyr.
St Thomas de Villeneuve, archevêque.
St Tibère.
St Trophime, martyr.

19 SEPTEMBRE.

St Acuce, martyr.
St Ariste.
St Arnoul, évêque.
Ste Constance, martyre.
St Corolas.
St Didier, lecteur et martyr.
St Dorymédon, sénateur et martyr.
St Elie, évêque et martyr.
Ste Erasme, martyre.
Ste Euphémie, martyre.
St Eustoche, évêque.
St Eutychès, martyr.
St Félix, martyr.
St Feste, diacre et martyr.
St Goéric, évêque.
B. Hugues, religieux.
St Janvier, évêque et martyr.
St Jean, évêque de Spolète et martyr.
St Jules d'Acfahase.
Ste Lucie d'Ecosse, vierge.
St Milet, évêque.
St Nicandre, abbé.
St Nil, évêque et martyr.
St Paternuthe, martyr.
St Pélée, prêtre et martyr.
St Pie, diacre et martyr.
Ste Pompose, vierge et martyre.
St Procule, diacre et martyr.
St Raphaël, archange.
St Sabbace, martyr.
St Seine, abbé
St Sernis, confesseur
St Sosie, diacre et martyr.
St Théodore, archevêque.
St Trophime, martyr.

20 SEPTEMBRE.

St Agathin, martyr.
St Bonose, officier et martyr.
Ste Candide, vierge et martyre.
St Denis, martyr.
St Eunobe, confesseur
St Eustache, martyr.
St Evilase, martyr.
Ste Fauste, vierge et martyre.
St Félix, confesseur.
B. François de Posadas, dominicain.
St Glycère, évêque.
St Jean d'Égypte, martyr en Palestine.
St Macrobe, martyr.
St Madelgaire ou Mauger.
Ste Marthe, martyre.
St Montain, solitaire.
St Montant, honoré comme martyr.
St Philippe, martyr.
St Prisque, martyr.
St Privat, martyr.
Ste Susanne, vierge et martyre.
St Théodore, martyr.
Ste Théopiste, martyre.
St Théopiste, fils de la précédente, martyr.
B. Yves Mayeuc, évêque.

21 SEPTEMBRE.

St Alexandre, pape.
Bse Bernardine.
St Castor, évêque.
St Eusèbe, martyr.
St Francaire, confesseur.
St Géron, martyr.
Ste Iphigénie, vierge.
St Isace, évêque et martyr.
St Jean de Frandothia, évêque.
St Jonas, prophète.
St Jonas, surnommé le Sabaïte.
St Landelin, solitaire dans l'Ortenau.
St Marc, berger et martyr.
St Matthieu, apôtre et évangéliste.
Ste Maure, vierge.
St Mélèce, évêque.
St Pamphile, martyr.
St Quadrat, homme apostolique.

22 SEPTEMBRE

St Abadir.
St Candide, officier de la légion Thébéenne.
Ste Digne, vierge et martyre.
Ste Drozèle, martyre.
Ste Emérite, vierge et martyre.
St Emmeran, évêque et martyr.
St Exupère.
St Florent, prêtre.
St Innocent, soldat.
Ste Iraide, vierge et martyre.
Ste Liutrude, vierge.

St Lo, évêque.
St Lolan, évêque.
St Maurice, chef de la légion Thébéenne et martyr.
B. Richard, prieur.
Ste Salaberge, abbesse.
St Silvain, patron de la ville de Levroux.
St Victor, ancien soldat et martyr.
St Vital, soldat et martyr.

23 SEPTEMBRE.

St Adamnan, abbé.
Ste Albine, vierge et martyre.
St André, martyr.
St Antoine, martyr.
St Boniface, soldat et martyr.
St Constance, missionnaire.
St Fredebert, évêque.
Bse Hélène Dugholi.
Ste Héreswide, reine et religieuse.
St Libère, pape.
St Lin, pape.
St Paterne, évêque et martyr.
St Paxent, martyr.
St Pierre, martyr.
Ste Polyxène, martyre.
St Projet, évêque.
St Ptolémée, évêque et martyr.
St Sosie, diacre et martyr.
Ste Thècle, vierge et martyre.
Ste Xantippe.

24 SEPTEMBRE.

St Adrien d'Assendelf, martyr.
Ste Ame ou Amée.
St Andoche, prêtre.
Ste Anthille, vierge et martyre.
St Bezterd, évêque et martyr.
St Buld, évêque.
St Copre, confesseur.
B. Dalmace Monner, dominicain.
St Eriuchard, prieur.
St Eusèbe, moine.
St Félix, martyr.
St Gérard, évêque.
St Germer, abbé.
St Isarne, abbé.
St Paphnuce, solitaire et martyr.
St Rustique ou Rotiri, évêque.
St Souleine, évêque.
St Térence, martyr.
St Thyrse, diacre et martyr.

25 SEPTEMBRE.

St Agamond, martyr.
St Anathalon, évêque.
St Asker, prieur.
St Aunaire, évêque.
Ste Aurélie, vierge.
St Bardomien, martyr.
St Céolfrid, Geoffroy ou Ceufroy, abbé.
St Cléophas, disciple de Jésus-Christ.
St Egelred, moine et martyr.
St Elfget, moine et martyr.
St Enkua-Marjam, confesseur.
St Ermenfroy, abbé.
St Eucarpe, martyr.
St Eugène, martyr.
St Finbarr, évêque.
St Firmin, évêque et martyr.
St Herculan, soldat et martyr.
St Lautein, abbé.
Ste Livète.
St Maxime, martyr.
Ste Néomésie ou Néomise, martyre.
St Ostent, archevêque.
B. Pacifique de Saint-Severin.
St Paphnuce, solitaire.
St Principe, évêque.
St Ruf, martyr.
St Rupert ou Robert, évêque.
St Sabinien, martyr.
St Serge.
Ste Tatte, martyre.

26 SEPTEMBRE.

St Amante, prêtre.
St Calistrate, martyr.
St Colman Elo, abbé.
St Cyprien, surnommé le magicien.
Ste Delphine de Glandèves, vierge.
St Eusèbe, pape.
St Eusèbe, évêque.
St Guérin, abbé.
B. Jean Oldrato.
Ste Justine, vierge et martyre à Nicomédie.
Bse Luce de Venise, religieuse.
B. Martin, évêque.
B. Meginhard, abbé.
B. Menier, abbé.
St Nil le Jeune, abbé.
St Sénateur.
St Théoctiste, martyr.
St Vigile, évêque.

27 SEPTEMBRE.

St Anerit, évêque.
St Adulphe, martyr.
St Anthime, martyr.
St Baule, martyr.
St Caius, évêque.
St Chumald, missionnaire.
St Côme, médecin et martyr.
St Damien, médecin et martyr.
St Déodat, martyr.
St Elzéar.
Ste Epicaris, martyre.
St Euprèpe, martyr.
St Fidence, martyr.
St Florentin, martyr.
Ste Gaienne, martyre.
St Gargile, martyr.
St Ginguriien, frère convers.
Ste Heltrude, vierge.
St Hilaire, martyr à Sémont.
St Ignace, abbé.
St Jean Marc, disciple.
St Jean, martyr à Cordoue.
B. Jean de Gand, ermite.
St Léonce, martyr à Eges.
St Saluse, abbé.
St Serotin, diacre et martyr.
St Térence, martyr.
St Zénon, disciple.

28 SEPTEMBRE.

St Alcas, évêque.
St Aleu ou Aloge, évêque.
St Alexandre, martyr.
St Alphée, martyr.
St Baruch, prophète.
B. Bernardin, franciscain.
St Cariton, célèbre instituteur.
St Céraune.
St Chaumond ou Eanemond, évêque.
Ste Dode, vierge.
Ste Eustochie, vierge et abbesse.
St Exupère ou Spire, évêque.
St Fauste, évêque.
St Gurgile, martyr.
St Isméon, évêque.
St Laurent, martyr en Afrique.
Ste Liobe, abbesse.
St Marc, berger et martyr.
St Martial, martyr.
St Maxime, martyr.
St Néon, martyr.
St Nicon, martyr.
St Onobert, évêque.
St Paterne, évêque.
St Privat, évêque et martyr.
St Salomon, évêque.
B. Salomon, roi de Hongrie.
St Silvin, évêque.
St Simon de Roxas, religieux.
St Stacée, martyr.
St Théodore, martyr.
St Thémon, archevêque et martyr.
St Wenceslas, duc de Bohême et martyr.
St Zosime, martyr.

29 SEPTEMBRE.

Alarich (le bienheureux).
Ste Casdoé, martyre.
St Dadas, martyr.
St Eutyche, martyr.
St Fraterne, évêque et martyr.
St Fulgence, évêque.
St Gabdelas, martyr.
St Grimoald, prêtre et confesseur.
Ste Gudelie, martyre.
St Héraclée, martyr.
B. Jean de Montmirel.
St Lutwin, Ludwin ou Luivin, évêque.
St Michel, archange.
B. Nicolas de Forca-Paléna, religieux.
St Plante, martyr.
St Quiriaque, anachorète.
Ste Ripsime, vierge et martyre.
B. Simon de Crépi, moine.
Ste Théodote, martyre.
St Ursion, moine.

30 SEPTEMBRE.

St Ambert.
St Antonin.
B. Conrad, abbé.
St Gons, enfant et martyr.
St Grégoire l'Illuminateur, évêque et apôtre de l'Arménie.
St Honoré, archevêque de Cantorbéry.
St Jérôme, prêtre et docteur de l'Eglise.
St Léopard, martyr à Rome.
St Léry, prêtre.
St Leudomire, évêque.
St Ours, soldat et martyr.
St Simon de Crépi, moine.
Ste Sophie, veuve romaine.
St Versunien ou Victurnien, solitaire.
St Victor, soldat et martyr.

OCTOBRE.

1er OCTOBRE.

St Arétas, martyr.
St Bavon.
St Benoist de Macérac, abbé.
St Crescent, martyr.
St Domnin, martyr.
St Eléazar, martyr.
St Evagre, martyr.
St Froilan, évêque.
Ste Germaine, vierge et martyre.
Ste Honorée, vierge et martyre.
Ste Julie, martyre à Lisbonne.
St Lor, abbé.
Ste Maxime, martyre.
St Méloir, comte de Cornouailles et martyr.
Ste Montaine, abbesse.
St Opile, diacre.
St Piat, apôtre de Tournay et martyr.
St Prisque, martyr.
St Qué ou Quay, évêque.
St Remi, évêque.
St Romain le Symphoniaste, diacre.
St Sévère, prêtre et confesseur.
St Vérissime, martyr.
St Vulgis, abbé.
St Wasnulphe ou Wasnou, patron de Condé en Hainaut.

2 OCTOBRE.

St Ammon, abbé.
St Bergis ou Bérégise, abbé.
St Cyrille, martyr.
St Eleuthère, soldat et martyr.
St Gaien, martyr.
St Gérin ou Guérin, martyr.
St Léger, évêque et martyr.
St Modeste, diacre et martyr.
St Othrain, confesseur.
St Platon, martyr.
St Prime, martyr.
Ste Scariberge.
St Second, martyr.
St Serein, confesseur.
St Théophile, moine et confesseur.
St Thomas, évêque.

3 OCTOBRE.

St Ambroise, évêque.
St Arnoul, martyr.
St Bergis ou Bérégise, abbé.
St Caius, martyr.
St Candide, martyr.
Ste Cléridone, vierge.
St Cyprien, évêque.
St Denis, évêque et martyr.
St Denis, martyr.
St Ewald, prêtre et martyr.
St Froilan, évêque.
St Gérard, abbé.
B. Guirad, abbé.
St Hesyque, confesseur.
St Jean le Chozebyte, évêque de Césarée en Palestine.
St Leudomire, évêque.
Ste Manne, vierge.

St Maximien, évêque.
St Pantaléonte, missionnaire.
St Pattu, chanoine.
St Paul, martyr.
St Pierre, martyr.
St Pierre, confesseur.
St Ravaque, martyr.
Ste Romaine, vierge et martyre.
St Rustique, martyr.
St Sapargue, martyr.
St Théoctiste, martyr.
St Thotecne, martyr.
B. Uthon, abbé.

4 OCTOBRE.

St Alzan, roi.
St Ampèle ou Amphèle, solitaire.
Ste Aure, abbesse.
St Baule, surnommé le Juste.
St Boniface, soldat et martyr.
St Caius, disciple.
Ste Callisthène.
St Chéremon, diacre et martyr.
St Crispe, disciple.
Ste Domnine, martyre.
St Edwin, roi et martyr.
St Eusèbe, diacre et martyr.
St Eusèbe, évêque.
St Fauste, diacre et martyr.
St François d'Assise.
St Hiérothée.
St Jérothée, disciple de l'apôtre S. Paul.
St Lucius, martyr.
St Magdalvée ou Maldavée ou Mauvé, évêque.
St Marc, martyr.
St Marcien, martyr.
St Marse, prêtre.
St Maufroy, corévêque.
St Pétrone, évêque de Bologne.
St Pierre de Capitoliade, évêque.
Ste Prosdoce, vierge et martyre.
St Quintin, martyr.
St Thyrse, officier et martyr.

5 OCTOBRE.

St Aimard.
St Alexandre, martyr.
St Apollinaire, évêque.
St Attilan, évêque.
St Austrichnien, prêtre.
St Belaphe, martyr.
Ste Catherine, vierge et martyre.
St Constant, martyr.
St Divitien, évêque.
Ste Ebbe, abbesse.
St Eutyche, martyr.
St Fauste, moine et martyr.
St Firmat, diacre.
St Firmat, diacre et martyr.
Ste Flavie, martyre.
Ste Flavienne, vierge.
St Gal, évêque.
Ste Galla.
St Hormisdas, martyr à Trèves.
B. Jean de Pinna, franciscain.
St Jérôme, évêque de Nevers.
St Jovinien, martyr.
Ste Mamelte, martyre.
St Marcellin, évêque.
St Maurice, abbé.
St Meinoulph, diacre.
St Michel, surnommé l'ancien.
St Palmace ou Palmas, martyr.
St Papyre, martyr.
St Pelage, martyr.
B. Pierre d'Imola.
St Placide, abbé et martyr.
St Rixtrid, évêque.
St Romain, évêque et martyr.
St Thraséas, évêque et martyr.
St Vacuse, martyr
St Varique, moine et martyr.
St Venec.
St Victorin, moine et martyr.

6 OCTOBRE.

St Adalberon, évêque.
St Algis, évêque.
B. Artbauld, évêque.
St Barte, évêque.
St Bruno, de l'ordre des Chartreux.
St Caste, martyr.
St Donat, martyr.
Ste Enimie ou Ermie, vierge.
Ste Epiphaine, religieuse.
St Erotide.
Ste Foi, vierge et martyre.
St Magne, évêque.
St Marcel, martyr.
Bse Marie-Françoise des cinq plaies de Jésus-Christ, religieuse.
Ste Modeste, vierge et abbesse,
St Nicétas, confesseur.
St Pardou, abbé.
St Probe.
St Prouents, martyr.
St René, évêque.
St Safiier, confesseur
St Sagare, évêque et martyr.
St Saturnin
St Yvieu.

7 OCTOBRE.

St Aout ou Auguste, prêtre.
St Apulée, martyr.
St Bacque, martyr,
B. Fingen, abbé.
St Gérold, pèlerin et martyr.
St Hélain, prêtre et solitaire.
Ste Julie, martyre à Azar.
Ste Justine, vierge et martyre à Padoue.
St Ké, solitaire à Kléder.
St Léopardin, moine.
St Marc, pape.
St Marcel, martyr.
B. Matthieu Carrieri dominicain.
Ste Osithe, martyre
St Palais ou Pallade, évêque.
St Pipe, diacre.
St Rigaud, martyr.
Ste Sabine, martyre.
St Serge, martyr.

8 OCTOBRE.

St Amour, diacre.
St Artémon, prêtre.
St Badillon, abbé.
St Baudry, abbé.
Ste Benoite, vierge et martyre.
Ste Brigite.
St Calétric ou Caltry, évêque.
St Daniel, martyr.
St Démètre, martyr.
St Evode ou Yved, évêque.
St Félix, évêque.
St Grat, évêque de Châlon-sur-Saône.
St Hugon, prêtre.
Ste Keyne, vierge.
Ste Laurence.
Ste Libaire, vierge et martyre.
St Méropile, évêque.
St Nestor, martyr.
Ste Palatiate.
Ste Pallaie, vierge.
Ste Pélagie.
St Pierre, martyr.
Ste Pollene, vierge.
Ste Porcaire, vierge et martyre.
Ste Refroie, vierge et abbesse.
Ste Réparate, vierge et martyre.
St Siméon.
Ste Thaïs, pénitente.
Ste Triduane, vierge.
Ste Valérie ou Valérienne, vierge.

9 OCTOBRE.

St Abraham.
St Adalbéron, évêque.
Ste Afre, martyre.
Alfano (le bienheureux), archevêque.
St Andronic.
St Arnoalde, évêque.
Ste Athanasie.
Ste Austregilde ou Aide.
St Baractal, martyr.
St Denis, évêque.
St Deusdedit, abbé.
St Domnin, martyr.
St Dorothée, prêtre.
St Dorothée, confesseur.
St Eleuthère, diacre et martyr.
St Gémine, moine.
B. Gosvin, abbé.
St Guerin, abbé.
B. Gunther, religieux et solitaire.
B. Jean Lobédave, franciscain.
St Louis Bertrand, dominicain.
St Nidgar, évêque.
Ste Olle, honorée vierge.
Ste Publie.
St Rustique, prêtre et martyr.
St Savin de Lavedan, confesseur.

10 OCTOBRE.

St Acepsime, évêque.
St Andri ou Aldric, archevêque de Sens.
St Basien.
St Bertulien, martyr.
St Cassius, soldat et martyr.
St Cerbon, évêque.
St Cerboney, évêque.
St Clair, évêque.
St Eulampe, martyr.
Ste Eulampie, martyre.
St Florent, martyr.
St Foulques, abbé.
St François de Borgia, général des Jésuites.
St Géréon, martyr.
B. Hugues de Mâcon, évêque d'Auxerre.
St Jean de Bridlington.
St Mallose, soldat et martyr.
St Maxime, évêque.
St Nonce, porcher.
St Paulin, évêque.
St Pinyte, évêque.
St Ptolémaque, martyr.
St Quintase.
Ste Tauche, vierge et martyre.
Ste Théléchilde ou Thelchide, abbesse.
St Venant, solitaire.
St Victor, martyr.

11 OCTOBRE.

St Anastase, prêtre et martyr.
St Anastase, confesseur.
St Andronic, martyr.
St Ansillon.
B. Bruno, surnommé le Grand, archevêque.
St Cérin ou Quirin, prêtre et martyr.
St Egobille ou Scubicule, diacre et martyr.
St Emilien, confesseur.
Ste Ethelburge ou Edilburge, abbesse.
St Eufroy, moine.
St Eupile, évêque.
St Firmin, évêque.
St Forkern ou Forchern, évêque.
St Géuèse, martyr.
St Germain, évêque de Besançon et martyr.
St Gomer, solitaire.
St Gramace, évêque.
St Grauls, confesseur.
St Guénard, confesseur.
St Hadelin, abbé.
B. Jacques l'Alleman, peintre de vitres.
Ste Julienne, vierge et abbesse de Pavilly en Normandie.
St Kenny, abbé en Irlande.
St Lomau ou Luman, évêque.
St Morin, moine.
St Nicaise, évêque et martyr.
St Paldon, abbé.
St Paulin, évêque.
Ste Philomille.
Ste Pience, martyre
St Placide, martyr.
Ste Placidie, vierge.
St Probe, martyr.
B. Querlin, solitaire.
St Quirin, martyr.
St Saintin, évêque.
St Sarmate, moine et martyr.
St Taraque, martyr.
St Théophane, évêque et confesseur.
St Venant, abbé.
Ste Zénaïde.

12 OCTOBRE.

St Amèle, martyr.
St Amique, martyr.
St Cerboney, évêque.
St Cyprien, évêque.
Ste Domnine, martyre.
St Ediste, martyr.
St Edwin, roi et martyr.
St Eucharistе, martyr.
St Eustache, prêtre.
St Eustathe, prêtre.
St Evagre, martyr.
St Félix, évêque.
St Fièque, évêque.
St Fortunat, martyr.
B. Jacques d'Ulm.
St Julien, évêque de Lodi en Lombardie.
St Maximilien, évêque et martyr.
St Monan ou Minnam, martyr.
St Pantale, évêque et martyr.
St Pion.
St Priscien, martyr.
B. Rodobald, évêque.
St Salvin, évêque.
B. Séraphin, capucin.

Ste Spère, vierge et martyre.
St Wilfrid, évêque.

13 OCTOBRE.

St Antonin, évêque
St Carpe, disciple.
Ste Chélidoine.
St Colman, martyr.
St Daniel, martyr.
St Donule, prêtre et martyr.
St Édouard le Confesseur, roi.
St Fauste, martyr.
Ste Finsèque, vierge.
St Florent, martyr.
Ste Frudoque, vierge.
St Géraud, baron d'Aurillac.
B. Gerbrand, abbé.
St Hugolin, frère mineur et martyr.
St Janvier, martyr à Cordoue.
St Léobon, solitaire.
St Léon, frère mineur et martyr.
St Louveins, curé.
St Luc, abbé.
St Marc, évêque.
St Martial, martyr.
St Nicolas, l'un des 7 frères mineurs.
Ste Procle, martyre.
B. Regimbaut ou Reimbaut, évêque.
St Rémo, évêque.
St Samuel.
St Simbert ou Simpert, abbé, puis évêque.
St Théophile, évêque et père de l'Église.
St Venant, abbé.

14 OCTOBRE.

St Agrat, confesseur.
St Ampode, martyr.
Ste Angadrême, vierge et abbesse.
St Bernard, confesseur.
St Burckard, évêque.
St Calliste, pape et martyr.
St Carpon, martyr.
St Cosme, évêque.
St Dominique l'Encuirassé, moine.
St Donatien, évêque.
St Fortunat, évêque.
Ste Fortunate, vierge et martyre.
St Gaudence, évêque.
St Loup, martyr.
Bse Madeleine-Panatiéri, vierge.
Ste Ménéhaud ou Ménéhould, vierge.
St Priscien, martyr.
B. Rothade, évêque.
St Rustique, évêque.
St Saturnin, martyr.

15 OCTOBRE.

St Agilée, martyr.
St Antioque ou Antioche, évêque.
Ste Aurèle ou Aurélie, vierge.
Ste Aurélie, vierge.
St Austriclinien, prêtre.
St Bertrand, évêque.
B. Bonaventure de Potenza, franciscain.
St Cannat, évêque.
St Canocain, évêque.
St Démètre, évêque.
St Dié, évêque.
St Fortunat, martyr.
Ste Hedwige ou Havoie, duchesse de Pologne.
St Léonard de Corbigny, abbé.
Bse Philippe de Chantelman, vierge.
St Roger, évêque.
St Sevère, évêque et confesseur.
St Soter, martyr.
Ste Thècle, abbesse.
Ste Thérèse, vierge et fondatrice des Carmélites déchaussées.
St Veule, reclus.

16 OCTOBRE

St Ambrois, évêque.
St Anastase, ermite.
St Ansut, martyr.
St Auflde, martyr.
St Baudry, porcher.
St Bercaire, abbé.
B. Bernard Calvoin, évêque.
Ste Bonite, vierge.
Ste Boulogne, vierge et martyre.
St Céréas, martyr.
St Elophe, martyr.
St Florentin, martyr.
St Florentin, évêque.
St Gal, abbé.
St Galdry.
B. Gerard, abbé.
St Gourdaine ou Gordan, ermite.
St Grat, martyr à Cadonac.
St Hilier, martyr.
Ste Kéré, vierge et abbesse.
St Lul, archevêque.
St Mainbeuf, évêque.
St Malée, solitaire.
St Martinien, martyr.
Ste Maxime, vierge et martyre.
St Mommolin, évêque.
St Nérée, martyr
St Prex, martyr.
St Saturien, esclave et martyr.
St Saturnin, martyr.
St Troé, confesseur.
St Vial, solitaire.

17 OCTOBRE.

St Alexandre, martyr.
St André de Crète, moine et martyr.
St Artémis, martyr.
Ste Austrude, abbesse.
St Béraire, évêque.
St Clément, prêtre.
St Florent, évêque.
St Guinganthon, abbé.
Ste Hedwige ou Havoie, duchesse de Pologne.
St Héron, évêque d'Antioche et martyr.
St Juste ou Justin, martyr.
St Loup, évêque d'Angers.
Ste Mamelte, martyre.
St Marien, martyr.
St Nothelme
Ste Sotine, vierge et martyre.
St Victor, martyr.
St Victor, évêque.

18 OCTOBRE.

St Asclépiade, évêque.
St Athénodore, évêque et martyr.
St Angebert, martyr.
St Fabien de Sylvarolle.
St Félix, martyr.
St Julien, martyr à Alexandrie.
St Juste, enfant et martyr, près de Beauvais.
St Luc, évangéliste.
St Mauront, évêque.
St Monon, anachorète.
St Silvien.
Ste Tryphonie, femme de l'empereur Dèce.

19 OCTOBRE.

St Aquilin, évêque.
St Aquilon, confesseur.
St Barthélemy, évêque.
Ste Béronique, martyre.
St Chaffre ou Théofroi, abbé.
Ste Cunère, vierge et martyre.
St Didier, abbé.
St Egbin ou Ethbin, solitaire.
St Esnen, évêque et martyr.
St Eusèbe, prêtre et disciple.
St Eustère, évêque.
Ste Frevisse, vierge et abbesse.
St Levange, évêque.
St Loup, évêque de Soissons.
St Luce, martyr à Rome.
Ste Pélagie, vierge et martyre.
St Pierre d'Alcantara, franciscain.
St Ptolémée, martyr.
St Savinien, évêque.
B. Thomas Hélye, curé.
St Vare, soldat et martyr.

20 OCTOBRE.

St Acca, évêque.
St Aldérald, archidiacre.
St Artème, martyr.
St Barsabias, abbé.
St Caprais, martyr.
Ste Cléopâtre, religieuse.
St Condé, prêtre et ermite.
St Euchaire, martyr.
St Eusèbe, prêtre et martyr.
St Félicien, évêque et martyr.
St Georges, religieux de Saint-Sabas.
B. Hombaud, évêque.
Ste Irène, vierge et martyre en Portugal.
Ste Marthe, vierge et martyre.
St Maxime, martyr.
Ste Saule, vierge et martyre.
St Secondaire, martyr.
St Sendou ou Sindulphe, prêtre.
St Vital, évêque.
St Zénobe, évêque.

21 OCTOBRE.

Ste Aréapile, vierge et martyre.
St Astère, prêtre et martyr.
St Bertold, cordonnier.
St Caius, martyr.
Ste Céline.
Ste Céline ou Célime, vierge.
St Dase, soldat et martyr.
St Fintan, surnommé Munnu, abbé.
B. Gebizon, moine.
B. Gonsalve, religieux.
St Guimon ou Unnes, évêque.
St Hilarion, abbé.
St Just, archidiacre.
St Malch, moine.
St Munnu, abbé.
St Réparat, diacre et martyr.
Ste Ursule, vierge et martyre.
St Viateur, lecteur
St Wulfilaic ou Walfroy, diacre et stylite.
Ste Zaine, martyre.
St Zotique, soldat et martyr

22 OCTOBRE.

St Aberce.
St Ablbe.
St Alexandre, évêque et martyr.
Ste Alodie, vierge et martyre.
Ste Anne, martyre.
St Bertaire ou Berthier, abbé.
Ste Candide.
Ste Cordule, vierge et martyre.
St Donat, évêque.
Ste Elisabeth, martyre.
St Eusèbe, martyr.
Ste Flore, vierge et martyre.
Ste Glycérie, martyre.
B. Grégoire Celli.
St Héracle, soldat et martyr.
St Hermès, diacre et martyr.
St Jules, martyr.
B. Ladislas de Gielniow, franciscain.
St Louvent, abbé.
St Marc, évêque.
St Maur, martyr.
St Mellon, évêque.
St Népotien, évêque.
St Noint, abbé.
Ste *Nunilon*, vierge et martyre
Ste Panéfride, vierge et martyre.
St Philippe, évêque de Fermo et martyr.
St Philippe, évêque d'Héraclée et martyr.
B. Ruaut ou Rotalde, évêque.
St Salaire, évêque.
Ste Salomé.
Ste Seconde.
Ste Semibaire, vierge et martyre.
St Sévère, prêtre et martyr.
Ste Théodote, martyre.
St Ulbert, laboureur.
St Valier, diacre et martyr.
St Wendelin, abbé.

23 OCTOBRE.

St Albin de Tonnières.
St Amon, évêque.
St Aymon.
B. Barthélemy de Brégance, évêque.
St Bonizect ou Benoît, confesseur.
St Cresque, martyr.
St Domice, prêtre.
St Germain, martyr.
St Gratien, martyr.
St Gratien, évêque.
B. Hérefroy, évêque.
St Huras, martyr en Éthiopie.
St Ignace, patriarche de Constantinople.
B. Jean le Bon
St Jean de Capistran, franciscain.
St Léotade, évêque.
St Luglien, martyr.

St Lugilus, évêque et martyr.
Ste Ode, veuve.
St Romain, évêque.
St Séverin ou Surin, évêque de Bordeaux.
St Séverin, évêque de Cologne.
St Spé, évêque.
St Théodoret, prêtre et martyr.
St Vère, évêque.

24 OCTOBRE.

St Audract ou Audacte, martyr.
St Arétas, martyr.
St Audacte, prêtre et martyr.
St Clet, confesseur.
St Cresque, martyr.
Ste Duna, martyre.
St Evergile, évêque.
St Félix, évêque et martyr.
St Florentin, confesseur.
St Fortunat, lecteur et martyr.
St Fromond, martyr.
St Janvier, prêtre.
B. Jean Lange.
St Marc, solitaire.
St Marsau, abbé.
St Martin, abbé.
Ste Maxence ou Maixence, vierge et martyre.
St Papvre, martyr.
St Procle, archevêque.
Ste Rosébie, servante et martyre.
Ste Ruma ou Duna, martyre.
St Senoch, abbé.
St Septime, lecteur et martyr.
Ste Victoire, martyre.

25 OCTOBRE.

St Bénigne ou Béreng, martyr.
St Bié ou Béat, martyr.
St Boniface, pape.
St Chélis ou Chély, évêque.
St Chrysanthe, martyr.
St Crépin, martyr.
St Crépinien, martyr.
Ste Darie, martyre.
St Epain, martyr.
St Etienne, confesseur.
St Front, évêque.
St Fructueux ou Frutos, évêque.
St Gaudence, évêque.
St Gavin, martyr.
St Génitour, martyr.
St Golzenou, évêque.
St Hilaire ou Chély, évêque de Javoux.
St Janvier, diacre et martyr.
St Leu, évêque de Bayeux.
St Marc, martyr.
St Marcellien, martyr.
St Marcien, chantre et martyr.
St Marnoc, évêque.
St Martyre, sous-diacre.
Ste Maure, martyre.
St Maxime, martyr.
St Messange ou Messape, martyr.
St Minias, soldat et martyr.
St Pierre, soldat et martyr.
St Principin, martyr.
St Propt, martyr.
St Prote, prêtre et martyr.
B. Ruthard ou Ruther, moine.
St Sévère dit de Montefalcone.
St Soussin, prêtre.
St Théodore, martyr.
St Théodose, martyr.
St Théodose, évêque.
St Touchard, confesseur.
St Tridoire ou Théodore, martyr.
St Tyel ou Tégule, martyr.

26 OCTOBRE.

St Aptône, évêque.
B. Athanase.
St Cedde, Cedda ou Ceddus, évêque.
St Eate, évêque.
St Evariste, pape et martyr.
St Félicissime, martyr.
St Félicissime, confesseur.
St Flore, martyr.
St Foulques, évêque.
St Gaudiose, évêque.
Ste Gibitrude, vierge et religieuse.
St Héraclide, martyr à Nicomédie.
St Lucien, martyr.
St Magloire, évêque.
St Marcien, martyr.
St Morin, martyr.
St Nassade, confesseur.
St Quadragésime, berger et sous-diacre.
St Quodvuldeus, évêque.
St Rogatien, prêtre et martyr.
St Rustique, évêque.
St Sigisbaud ou Sigebaud, évêque.

27 OCTOBRE.

St Abban ou Abbain.
St Abraham, ermite.
St Aloin ou Alone, abbé.
Ste Capitoline, martyre.
Ste Christète, vierge et martyre.
St Cyrille, martyr.
St Didier, évêque.
St Eleshaan, roi
Ste Erothéide, martyre.
St Etienne, surnommé le Poëte, moine.
St Euchaire, martyr.
St Flor, évêque.
St Flor, évêque.
St Florent, martyr.
St Frumence, apôtre.
St Guerdin.
St Just, disciple de saint Hilaire de Poitiers.
St Macdnach, solitaire.
St Vincent, martyr.

28 OCTOBRE.

Ste Anastasie l'Ancienne, vierge et martyre.
St Cyrille, martyr.
Ste Cyrille, vierge.
St Décence, martyr.
St Dodon, moine.
St Faron, évêque.
St Ferruce, martyr.
St Fidèle, martyr.
St Firmilien, évêque.
St Gaudinse, évêque.
St Genès, martyr.
St Germain, diacre et mart.
St Honorat, évêque de Verceil.
St Jean, évêque de Syracuse.
St Jude, apôtre, surnommé Thaddée.
St Ludard, boulanger.
B. Morbiole, pénitent.
St Néomle.
St Néot, anachorète.
St Remi, évêque.
St Saire ou Salve, ermite.
St Salve ou Sauve, évêque.
St Simon, apôtre.
St Térence, martyr.
St Térence, évêque.

29 OCTOBRE.

Ste Anne.
St Basile de Lune, évêque.
Bse Bienvenue Bojano, vierge.
St Bond, pénitent.
St Chef, abbé.
St Donat.
Ste Elflède, abbesse de Whitby.
Ste Elflède, abbesse de Rumesey.
St Ermelinde, vierge.
St Etienne, évêque.
Ste Eusébie, vierge et martyre.
St Félicien, martyr.
St Félicien de Vage.
St Hyacinthe, martyr en Lucanie.
St Jean, évêque d'Autun.
Ste Louève, reine.
St Lucius, martyr.
Ste Marie, pénitente.
St Mazorien, confesseur.
St Narcisse, évêque de Jérusalem.
St Narcisse, évêque de Gironne et martyr.
B. Pierre d'Igny, abbé.
St Quincte, martyr.
St Théodore, abbé.
St Zénobe, prêtre et martyr.

30 OCTOBRE.

St Adaucte, martyr.
B. Ange d'Acri, capucin.
Ste Anne.
St Artémas, disciple.
St Astère, évêque.
St Athanase, martyr
St Claude, martyr.
St Egelnoth, archevêque.
Ste Eutropie, martyre.
St Fauste, martyr.
St Félix de Janocastre.
St Génitoux, confesseur.
St Gérard, évêque.
St Germain, évêque de Capoue.
St Gilbert, abbé de Neuffonts.
St Gondoin.
St Iranée, martyr.
St Juvin, confesseur en Champagne.
St Lucain, martyr.
St Luperque, martyr.
St Macaire, martyr.
St Marcel, centurion, martyr.
St Maxime, martyr.
B. Nantier, abbé.
St Saturnin, martyr.
St Sérapion, évêque.
St Trabacas ou Trabate.
St Thalaze, corévêque.
St Théagène, martyr.
St Théoneste, évêque et martyr.
St Thomas Bellacio, franciscain.
St Victorius ou Victorègue, martyr.
St Zénobe, évêque et martyr.
Ste Zénobie, martyre.

31 OCTOBRE.

St Abaide.
Alphonse Rodriguez (le bienheureux).
St Ampliat, martyr.
St Antonin, évêque.
St Azirien, martyr.
Ste Bée, vierge.
B. Christophe de Cahors, religieux.
St Donat, martyr.
St Epimaque, martyr.
Ste Exupérie, martyre.
St Foillan, moine et martyr.
St Lucille, évêque.
Ste Lucille, martyre.
St Mime, martyr.
St Narcisse, disciple.
St Némèse, diacre et martyr.
Ste Nothburge, vierge.
St Olympe, tribun et martyr.
St Pygmène, évêque.
St Quentin, martyr.
St Rusticien, martyr.
St Savinien, évêque.
St Stachys, évêque.
St Symphrone, martyr.
St Théodote, berger et martyr.
St Ultan, vulgairement saint Outain.
St Urbain, disciple de saint Paul.
St Victorin, martyr.
St Wolfgang, évêque.

NOVEMBRE.

1er NOVEMBRE.

St Amable, prêtre.
St Austremoine, évêque.
St Bénigne, martyr.
St Césaire, martyr.
St Césaire, diacre et martyr.
St Chairbre.
Ste Cyrénie ou Cyrène, martyre.
St Dace, martyr.
St Eanne, évêque.
St Eustache, martyr.
St Floribert, abbé.
B. François d'Estaing, évêque.
St Gal II, évêque.
St Gonzalès, évêque
St Jacques, prêtre et martyr.
St Jean, évêque en Perse.
St Julien, prêtre et martyr.
Ste Julienne, martyre à Tarse.
St Lautein, abbé.
Ste Lomhrose, vierge.
St Lucien, prêtre et martyr.
St Ludre, enfant.
St Marcel, évêque.
Ste Marie, esclave et martyre.
St Mathurin, prêtre et confesseur.
St Mausone, évêque.
St Meldegase, martyr.
St Octave, martyr.
St Pierre du Barc, confesseur.

St Prime, évêque.
B. Raynier.
St Sébé, apôtre et martyr.
St Séverin, moine.
St Timothée, martyr.
St Vigor, évêque.

2 NOVEMBRE.

St Acyndine, martyr.
St Agapit, martyr.
Albéron (le bienheureux), évêque.
St Ambroise, abbé.
St Amique, solitaire.
St Anempodiste, martyr
St Aphtone, martyr.
St Bosa, évêque.
St Brendan, évêque.
St Cartère, martyr.
St Egrile, martyr.
St Elpidéphore, martyr
St Eudoxe, martyr.
Ste Eustoche, vierge et martyre.
St Georges, évêque.
St Germain, martyr.
St Guillaume, abbé.
St Hermès, martyr en Afrique.
Ste Juste, martyre à Trieste.
St Marcien, anachorète.
St Maure, moine.
St Namas, diacre.
St Papias, martyr.
St Pégase, martyr.
St Publius, martyr.
St Sévold, confesseur.
St Syriaque, martyr.
St Théodote, évêque.
St Tobie, martyr.
St Victor, martyr.
St Victorin, abbé et martyr.
St Wilgain.

3 NOVEMBRE.

St Acepsime, prêtre.
Ste Andrône, martyre.
St Beaumer, diacre.
B. Bérard, confesseur.
St Brice, évêque.
St Césaire, martyr.
St Domnin, évêque.
St Ebregise, évêque.
St Egèce, évêque.
St Euphrosyn, évêque.
St Flour, évêque.
St Gaudiose, évêque.
St Genest, prieur et archevêque.
St Germain, martyr.
St Gobrien, évêque.
St Guenau, abbé.
Bse Hélène, religieuse de Sainte-Claire.
B. Hermangaud, évêque.
St Hilaire, diacre et martyr à Viterbe.
St Hubert, évêque de Liége.
Ste Itha.
St Just, confesseur.
St Malachie, archevêque.
St Marcel, évêque.
B. Martin de Porrès, religieux.
Ste Odrade, vierge
St Papoul, prêtre et martyr.
St Pirmin, abbé et chorévêque.
St Preuil, évêque et martyr.
St Quartus, disciple.
Ste Rachilde, recluse.
Ste Silvie.
B. Simon Ballachi, dominicain.
St Valentin, prêtre et martyr.
St Valentinien, évêque.
St Vigor, évêque
St Vital, martyr.
Ste Wenefride, vierge et martyre.

4 NOVEMBRE

St Agricol, martyr.
St Brinstan ou Birstam, évêque.
St Chamant ou Amant, évêque.
St Charles Borromée, cardinal archevêque de Milan.
St Clair, ermite et martyr.
St Colman, évêque.
St Gérard, prêtre et moine.
St Gilbert, abbé de Fontenelle.
St Hermas, prêtre et martyr à Mire.
St Joachim Sacquier, martyr.
St Ludre, enfant.
St Nicandre, évêque et martyr.
St Patrobas, disciple de l'apôtre saint Paul.
St Perpète, évêque.
St Philologue, disciple de l'apôtre saint Paul.
St Piérius, prêtre.
St Porphyre, martyr.
St Vital, martyr.

5 NOVEMBRE.

St Attique, martyr.
Ste Berthille ou Bertille, abbesse.
St Cartère, confesseur.
St Dominateur, évêque.
St Domnin, martyr.
Ste Elisabeth.
Ste Epistème, vierge et martyre.
St Erasme, martyr.
St Eusèbe, martyr.
St Félix, martyr.
St Fibice, évêque
St Galation, martyr.
St Gonsalon, solitaire
St Guéthenoc.
St Guiraud, évêque.
B. Herménigilde, moine.
Ste Kirrègue, vierge d'Irlande.
Ste Lène.
St Lié, solitaire.
St Magne, évêque.
Ste Marcienne, vierge.
St Millau.
St Philothée, martyr.
B. Raynier, capucin.
St Silvain, martyr.
St Spinule ou Spin, disciple de St Hidulphe.
St Théotime, martyr.
Ste Trophimène, vierge et martyre.
St Tuitien.
St Zacharie, prêtre et prophète.

6 NOVEMBRE.

St Apnan, moine.
St Barique, martyr.
St Chrémès, abbé.
Bse Christine de Bruzo ou de Stommelen, vierge.
B. Condeloc, prêtre, moine et jardinier.
St Efflam, prince et solitaire.
B. Etienne, évêque.
St Eucher, évêque.
St Félix, martyr.
St Félix, moine.
St Ghirard.
St Iltut, abbé
St Janvier, martyr en Phrygie
St Léonard, ermite.
St Luc, l'Ancien, patriarche.
St Mammaire, martyr.
St Nicolas, martyr.
St Preuls ou Protais, évêque.
St Prisque, martyr.
St Sévère, évêque et martyr.
B. Théobald, chanoine.
Ste Vénérie, martyre.
St Véomade, évêque.
St Vérécin, martyr.
St Winoc, abbé.

7 NOVEMBRE.

St Achillas, évêque.
St Agmer, évêque.
St Amandis, confesseur
St Amaranthe, martyr.
St Antoine, martyr.
Ste Aucte, martyre.
St Baudin, évêque.
St Blinlivet, évêque.
Ste Carine, martyre.
St Engelbert, archevêque et martyr.
St Ernest, abbé.
St Florent, évêque.
Ste Gertrude ou Gébertrude, abbesse du Saint-Mont.
St Herculan, évêque de Pérouse et martyr.
St Hésyque, martyr à Mélitine en Arménie.
St Léopart, évêque.
St Mélasippe, martyr.
St Nicandre, martyr.
St Prosdocime, évêque
St Restitut, évêque.
St Rogat, martyr.
St Romain, confesseur.
St Ruffe, martyr.
St Taurion, martyr.
Ste Thessalonice, martyre.
St Willibrord, évêque.

8 NOVEMBRE.

Ste Basilisse, vierge et martyre.
St Carpophore, martyr.
St Castorius ou Castore, sculpteur et martyr.
St Clair, prêtre.
St Claude, martyr.
St Deusdedit ou Dieudonné, pape.
St Drouaud ou Drouet, évêque.
St Godefroi, évêque.
St Grégoire, abbé d'Einsiedeln.
St Kèbe, évêque.
St Maur, évêque.
St Nicostrate, martyr.
Ste Oricule, vierge et martyre.
Ste Osse.
St Sévère, martyr.
St Sévérien, martyr.
St Simplice, martyr.
St Suillac, abbé.
St Symphorien, martyr.
St Trémeur, martyr.
St Victorius, martyr.
St Willehad, évêque.

9 NOVEMBRE.

St Alexandre, martyr.
St Arpin, évêque.
St Aurèle, évêque.
St Benen, archevêque.
St Clément, consul et martyr.
St Erphon, évêque.
Ste Eustolie, vierge.
B. Georges, évêque.
St Jean de Bisane, prêtre et moine.
St Leucade, sénateur
St Mathurin, prêtre et confesseur.
Ste Matrone, abbesse.
St Mocona, confesseur.
St Montan, ermite.
St Morin, diacre.
B. Raymond Scriptoris, chanoine et archidiacre.
St Rénon, martyr.
Ste Sopatre, vierge.
Ste Théoctiste, vierge.
St Théodore Tiron, martyr.
St Ursin, évêque.
St Vannes, évêque.

10 NOVEMBRE.

St André Avellin, théatin.
St Aod, évêque.
Ste Aude ou Alde, vierge.
St Baudelin, confesseur.
St Caterval.
St Démètre, évêque et martyr.
St Donat, martyr.
St Eustose, martyr.
Ste Florence, martyre.
St Georges, apôtre du Vélay.
St Guérambaut, moine.
St Jean, évêque de Ratzbourg.
St Juste, archevêque de Cantorbéry.
St Léon, confesseur.
St Marcien, évêque.
St Moniteur, évêque.
Ste Nymphe, vierge.
St Probe, évêque.
St Respice, martyr.
St Rulmen, évêque.
St Saturnin, martyr.
Ste Solelve, vierge.
St *Space*, *honoré* comme martyr.
Ste Théoctiste, vierge.
St Théostéricte, moine.
St Tibère ou Tibéry, martyr.
Ste Triphène.
St Tryphon, martyr.
St Tryphose.

11 NOVEMBRE.

St Athénodore, martyr.
St Barthélemy, abbé.
Ste Bénédicte, abbesse
St Bertuin, évêque.
B. Brunon, de l'ordre de Saint-Dominique.
St Candidien, martyr.
Ste Domnicelle, martyre.
St Donain, prêtre.
St Evode, évêque.
St Félicien, martyr.
St Gumin.
St Martin, évêque.
St Mennas, solitaire.
St Menne, soldat et martyr
Ste Principie, martyre.
Ste Tatie ou Tatye, martyre.
St Théodore Studite, abbé.
St Torive, solitaire.
St Valentin, martyr.
St Véran ou Vrain, évêque.
St Victorin, martyr.

12 NOVEMBRE.

St Astrique, archevêque.
St Aulucet, confesseur.
St Aurèle, évêque et martyr.
St Benoît, ermite et martyr.
St Brice, enfant et martyr.
St Christin, ermite.
Ste Craphailde, martyre.
St Cunibert, archevêque.

St Emilien, solitaire.
St Evode, évêque.
Ste Herlinde, abbesse.
St Imier, confesseur.
St Isaac, ermite et martyr.
St Jean, moine de Brenove.
B. Josaphat, évêque et martyr.
St Lebwin ou Livin, missionnaire.
St Liène, confesseur.
St Livin, martyr.
St Macaire, évêque.
St Mahé, ermite et martyr.
St Martin, pape et martyr.
St Namphrase, solitaire.
St Nil, anachorète et docteur de l'Eglise.
Ste Nymphe, vierge.
St Or ou Ilor, abbé.
St Paterne, martyr.
St Principin, martyr.
St Publius, évêque et martyr.
St Réné, évêque.
B. Rodolphe, abbé.
St Rufi, évêque.
St Secutaire, évêque.
St Soter, martyr.
St Suacre ou Soacre, évêque.
St Théodore Studite, abbé.
St Ysice II, évêque.

13 NOVEMBRE.

St Abbon, abbé.
Adalbéron III, évêque.
St Amand, évêque.
St Antonin, prêtre et martyr.
St Arcade, martyr.
St Dalmace, évêque.
St Didace ou Diégo, franciscain.
St Duminy, solitaire.
St Eboras, prêtre et martyr.
Ste Ennathas, vierge et martyre.
St Eugène, évêque.
St Eutychien, martyr.
Ste Fercinte, vierge et martyre.
St Floride, évêque.
St Gendulphe, évêque.
St Germain, martyr.
B. Goutelin, religieux.
St Hérard, confesseur.
St Homobon, marchand.
St Kilain ou Kilien, missionnaire dans l'Artois.
St Léonien, abbé.
St Ligaire, évêque.
Ste Maxellende, vierge et martyre.
St Milles, évêque et martyr.
St Mitre ou Merre, martyr.
St Nicolas Ier, pape, surnommé le Grand.
St Perchase, martyr.
St Paulille.
St Probe, martyr.
St Seboas, diacre et martyr.
B. Siard, Siers ou Siars, abbé.
St Soluteur, martyr.
St Stanislas Kostka, novice.
St Théophile, martyr.
Ste Tulle ou Tullie, vierge.
St Valentin, martyr.
St Valentin.
St Victor, martyr.
St Volquin, abbé.
St Zébin, martyr.

14 NOVEMBRE.

St Autége, évêque.
Ste Balsamine ou Balsamie.
St Bertrand, abbé.
St Clémentin, martyr.
St Dubrice, évêque de Landaff et archevêque de Caerléon.
St Emeric, roi.
St Fidan, évêque.
St Hipace, évêque de Gangre.
B. Jean de Liccis, dominicain.
Ste Jone, martyre.
St Jucond, évêque.
St Laurent, archevêque de Dublin.
St Philomène, martyr.
B. Prudence, évêque.
St Roès.
St Saens ou Sidoine, abbé.
St Sérapion, martyr.
B. Sérapion, religieux et martyr.
St Théodote, martyr.
St Vénéraud, martyr.
Ste Vénérande, vierge et martyre.

15 NOVEMBRE.

St Adulphe.
Albert le Grand (le bienheureux), évêque.
St Amien, martyr.
St Arnoul, évêque.
St Calendion, martyr.
St Carné, martyr.
St Cezadre, évêque.
St Démètre de Dabude, martyr.
St Didier ou Géry, évêque.
St Eugène, martyr.
St Félix, évêque et martyr.
St Fidence, évêque et martyr.
St Fidentien, martyr.
Ste Gertrude, abbesse.
St Gurie, martyr.
St Junien, reclus dans le diocèse de Limoges.
St Léonce le jeune, évêque de Bordeaux.
St Léopold IV, marquis d'Autriche.
B. Luce de Narni.
St Lupère, évêque.
St Malo, évêque.
St Marin, martyr.
St Parent, martyr.
St Pavin, abbé.
St Second, martyr.
St Samone, martyr.
St Secondin, martyr.
Ste Seronne, vierge.
Ste Valérienne, martyre.
St Varique, martyr.
Ste Victoire, martyre.

16 NOVEMBRE.

Agnès (la bienheureuse).
St Aruspique, martyr.
St Augustin, martyr.
St Barlaam, martyr.
St Benoît, ermite et martyr.
St Edmond ou Edme, archevêque.
St Elpide, sénateur et martyr.
St Emilion, abbé.
St Eustoche, martyr.
St Fidence, évêque.
St Gobrien, évêque.
St Jean, religieux et martyr.
B. Jean Ange Porro ermite.
St Léonien, abbé.
St Marc, martyr en Afrique.
St Marc, martyr à Antioche.
St Marcel, martyr.
St Martial, martyr.
Ste Matrone, martyre.
St Nère, martyr.
St Othmar, abbé.
St Quintilien, évêque.
St Rufin, martyr.
St Sard.
St Valère, martyr.
B. Valger, confesseur.
Ste Vincence, martyre.

17 NOVEMBRE.

St Acisèle, martyr.
St Agnan, évêque.
St Alphée, martyr.
St Bourgin, confesseur.
St Chignan, évêque.
St Coundre, évêque.
St Denis, évêque.
Ste Bide, martyre.
St Dubital, martyr.
St Eugène, diacre.
St Eustase, évêque.
St Florin, confesseur.
St Grégoire Thaumaturge, évêque de Néocésarée.
St Grégoire de Tours, évêque de Tours.
St Hugues, évêque de Lincoln.
St Jean de Sijute, confesseur.
St Namase, évêque.
Ste Patralie, vierge et martyre.
Bse Salomée, abbesse.
St Severin, martyr.
Ste Victoire, martyre.
St Zacharie, surnommé le Cordonnier.
St Zachée, diacre et martyr.

18 NOVEMBRE.

St Amand, abbé.
Ste Aude ou Alde, vierge.
St Barulas, enfant et martyr.
St Canoc, abbé.
St Hésyque, soldat et martyr.
Ste Hilde, abbesse.
St Isaac, martyr à Asmanuje.
St Jean, martyr à Asmanuje.
St Mandé, solitaire.
St Maxime, évêque et confesseur.
St Mommble, moine.
St Odon, abbé.
St Oricle, martyr.
St Osias, confesseur.
St Pélégrin, solitaire.
St Rephaire, évêque.
St Romain, diacre et martyr.
St Romain, martyr.
St Thomas, martyr.
St Thomas, moine.
St Victor, martyr.

19 NOVEMBRE.

St Abdias.
St Adjuteur.
St Azas, soldat et martyr.
St Barlaam, martyr.
St Bazeu, évêque.
St Citroine, confesseur.
St Crispin, évêque.
Ste Elisabeth, abbesse.
Ste Ermenburge, abbesse.
St Exupère, martyr.
St Fauste, diacre et martyr.
St Félicien, martyr.
St Héliodore, martyr à Mandes.
St Honardon, évêque.
St Jacques, ermite.
Ste Maure, vierge et martyre.
St Maxime, prêtre.
St Maxime, martyr.
St Modeste, martyr.
St Mutien, martyr.
St Oreste, martyr.
St Patrocle ou Parre, reclus.
St Pontien, pape et martyr
St Souèdre, évêque.
St Théodomire, abbé.
St Zophore, martyr.

20 NOVEMBRE.

St Adventeur, martyr.
St Agapet, martyr.
B. Ambroise le Camaldule.
St Ampèle, martyr.
St Anatole, martyr.
Ste Anne, vierge et martyre.
St Apothème, évêque.
Ste Asté, vierge et martyre.
Ste Baiche, religieuse et martyre.
St Basse, martyr.
St Bénigne, évêque.
St Bernier, confesseur.
St Bernward, évêque.
St Boithazate, martyr.
St Caius, martyr.
Ste Cance.
St Dape, prêtre persan et martyr.
St Dase, évêque et martyr.
St Denis, martyr.
Ste Dinach ou Danach, religieuse et martyre.
St Dor, évêque.
St Edmond ou Edme, roi
St Elie, moine.
St Eudes, abbé.
St Eustache, martyr.
St Félix de Valois.
St Grégoire de Décapolis.
St Hippolyte, évêque de Belley.
St Humbert, évêque.
Ste Malchie, vierge et martyre.
Ste Mame, vierge et martyre.
Ste Maxence ou Maixence, vierge et martyre.
St Maxime, prêtre et martyr.
St Nerses, évêque et martyr.
St Octave, soldat et martyr.
St Onam, ascète et martyr.
St Orion, martyr.
St Sabore, évêque et martyr.
St Silvestre, évêque.
St Simplice, évêque.
St Soluteur, soldat et martyr.
Ste Susanne, martyre.
Ste Ténilde, religieuse.
Ste Thècle, religieuse et martyre.
St Théoneste, martyr.
St Thespèse, martyr.

21 NOVEMBRE.

St Albert, évêque.
St Aubeu, confesseur.
St Auxile, martyr.
St Basile, évêque.
St Céleste ou Celse, martyr.
St Clément, martyr.

St Colomban, abbé.
St Démètre, martyr.
St Dicée, confesseur.
St Estève, martyr.
St Eutyche, martyr.
St Gélase, pape.
St Héliodore, martyr à Mandes.
St Honorius, martyr à Ostie.
St Honorius, martyr en Espagne.
St Jean III, évêque de Ravenne.
St Maur, martyr.
St Maur, évêque.
B. Pappole, évêque.
St Ruf, apôtre.
St Zéphire, martyr.

22 NOVEMBRE.

Ste Appie.
St Calmèle, moine.
Ste Cécile, vierge
St Ciste, martyr.
St Etienne, martyr.
St Marc, martyr.
Ste Marême, vierge.
St Philémon.
St Pragmace, évêque.
Bse Tygride, vierge et abbesse.
St Vérocien, martyr.
St Zet.

23 NOVEMBRE.

St Amphiloque, évêque.
St Clément, pape et martyr.
St Clément, évêque.
St Daniel, évêque.
St Ecdice, évêque.
Ste Félicité, martyre.
St Gaha-Joannès.
St Golbert, confesseur.
St Grégoire, évêque de Girgenti.
St Guion, abbé de Casaure.
B. Jean le Bon.
Ste Lucrèce, martyre.
Bse Marguerite de Savoie.
St Phalier, confesseur.
St Servant, martyr.
St Sisinne, martyr.
St Spé, évêque.
St Tech-Havarjat, confesseur.
St Trond, prêtre et confesseur.
St Urbain, confesseur.
Ste Wulfétrude, vierge et abbesse.

24 NOVEMBRE.

St Alexandre, martyr.
St Audence, confesseur.
St Buzeu, évêque.
St Carion, anachorète.
St Chrysogone, martyr.
St Crescentien, martyr.
St Félicissime, martyr.
Ste Firmine, vierge et martyre.
Ste Flore, vierge et martyre.
St Jean de la Croix.
St Juste, évêque de Jérusalem.
St Kenan ou Cianam, évêque de Damleag.
St Kennain, confesseur en Irlande.
St Lican, abbé.
St Liolin, évêque
Ste Marie, vierge et martyre.
St Marin, solitaire.
St Pourçain, abbé.
St Protais, évêque.
St Protais, reclus.
St Romain, prêtre.
St Séverin, prêtre et solitaire.

25 NOVEMBRE.

St Adrien Tisserand, martyr.
St Alnoth, solitaire.
St Barbary, abbé.
Ste Catherine, vierge et martyre.
St Elan, abbé.
St Fintan, religieux.
St Flavien, évêque.
B. Jean Rixtel, moine.
Ste Juconde, vierge.
St Livier, martyr.
St Mercure, soldat et martyr.
St Moyse, prêtre et martyr.
B. Ponce, abbé.
St Prosper, confesseur.
St Réole, évêque.
St Toussaint, prêtre et religieux.

26 NOVEMBRE.

St Alipe le stylite.
St Amateur, évêque.
St Audence, confesseur.
St Basle, ermite.
St Bellin, évêque.
St Conrad, évêque.
St Dide, prêtre et martyr.
St Fauste, prêtre et martyr.
St Gontard, abbé.
St Hésyque, évêque.
St Jacques l'Ascète.
St Jacques l'Hypètre, solitaire.
St Just, confesseur.
B. Léonard de port Maurice, religieux et franciscain.
Ste Magnence, vierge.
St Marcel, prêtre et martyr.
St Martin, moine.
St Nicon, surnommé Métanoïte.
St Pacome, évêque et martyr.
St Philéas, évêque et martyr.
St Pierre, patriarche et martyr.
St Sébaud, évêque.
St Sylvestre Gozzolini, abbé.
St Sirice, pape.
St Stylien, anachorète.
St Théodore, évêque.
Ste Victorine, martyre.

27 NOVEMBRE.

St Acaire, évêque.
St Ammone, prêtre et martyr.
B. Apollinaire, abbé.
St Auxile, martyr.
St Barlaam, solitaire.
St Basile, évêque.
Ste Bilhilde.
St Eusice, abbé.
St Facon, martyr.
St Gousteus, frère convers.
St Hirenarque, bourreau et martyr.
St Jacques, martyr en Perse.
St Josaphat, fils d'un roi des Indes.
St Lavier, honoré comme martyr.
St Livrai, évêque.
St Maharsapor, martyr.
St Maxime, évêque.
St Maxime de Vienne, évêque et confesseur.
St Maxime, évêque.
Ste More, martyre.
Ste Ode, vierge.
St Pinuphre, moine.
St Primitif, martyr.
St Romain de Cilicie, solitaire.
St Saturnin, martyr.
St Secondin, prêtre.
St Severin, prêtre et solitaire.
St Siffroy ou Siffrein, évêque.
St Sisinne, diacre et martyr.
St Valérien, évêque.
St Virgile, évêque.
St Ysis.

28 NOVEMBRE.

St Acace, évêque.
St Acace, martyr.
St Basile, martyr.
St Crescent, évêque.
St Crescentien, évêque.
St Crescone, évêque.
St Etienne le Jeune, abbé et martyr.
St Eustache, évêque.
St Félix, évêque.
St Florentien, évêque.
St Girard, abbé.
St Grégoire III, pape.
St Hortulan, évêque.
St Jacques de la Marche, franciscain.
St Mansuet, évêque et martyr.
St Papinien, évêque et martyr.
St Philippe, évêque.
St Pierre, moine et martyr.
Ste Quiète.
St Ruf, martyr.
B. Siméon Métaphraste.
St Sosthène, disciple.
St Théodule, martyr.
St Urbain, évêque.

29 NOVEMBRE.

Ste Adumade.
St Blaise, martyr.
St Brendan de Birre, abbé.
B. Crescent, prêtre.
St Démètre, martyr.
Ste Illuminée, vierge.
St Jasnert, moine.
St Paramon, martyr.
St Philomène, martyr.
St Quirègue, évêque.
St Radbod, évêque.
St Saturnin ou Sernin, évêque et martyr.
St Saturnin, martyr à Rome.

30 NOVEMBRE.

St Abraham, martyr.
St Agape, martyr
St André, apôtre.
St Castule, martyr.
St Constance, confesseur.
St Euprepite, martyr.
B. Evrard de Stalek.
St Frumence, apôtre.
Ste Hunne.
St Isaac, évêque.
B. Joscion, moine.
St Joseph, martyr en Perse.
Ste Justine, vierge et martyre à Byzance.
St Mahanès, martyr.
Ste Maure, vierge et martyre.
St Miroclès ou Mirodet, évêque.
St Narsès, évêque.
St Sapor, évêque et martyr.
St Siméon, martyr.
St Tugdual ou Tudal, évêque.
St Zosime, confesseur.

DÉCEMBRE.

1er DÉCEMBRE.

St Airy, évêque.
St Alban, martyr.
St Ananie, martyr.
St Ansan, martyr.
St Auger ou Oger, ermite.
St Candre, évêque.
St Cassien, martyr.
St Castrillien, évêque.
St Constantien, solitaire.
St Diodore, prêtre.
St Domnole, évêque.
St Eloi, évêque.
St Evase ou Vas, évêque.
Ste Flore, vierge.
St Florentin, confesseur.
St Léonce, évêque de Fréjus.
St Lucius, martyr.
St Lul, abbé.
St Marcien, martyr.
St Nahum, prophète.
Ste Natalie, épouse de St Adrien.
St Natalique, martyr.
St Nessan, prêtre.
St Olympiade, martyr.
Ste Onoflète, vierge.
St Philarète, confesseur.
Ste Prime, martyre.
St Procule, évêque.
St Rogat, martyr.
St Taton, abbé.
St Téclan, confesseur.
St Vulsicin, évêque.

2 DÉCEMBRE.

St Athanase, moine.
Ste Aurélie, vierge.
Ste Bibiane, vierge et martyre.
St Chromace, évêque.
St Eliab, confesseur.
St Eusèbe, prêtre et martyr.
St Evase, évêque
St Fré, abbé.
St Héracléemon, anachorète.
St Hippolyte, martyr à Rome.
St Janvier, martyr en Afrique.
St Loup, évêque à Vérone.
St Marcel, diacre et martyr.
Ste Marie, vierge et martyre.
Ste Martane.
St Maxime, greffier à Rome et martyr.
St Néon, martyr.
St Nonne, évêque.
B. Odérise, abbé.
Ste Pauline martyre

St Pontien, martyr.
B. Robert, abbé.
St Sécur, martyr.
St Sévère, martyr.
St Silvain, évêque.
St Siméon, surnommé l'Afamarie.
St Victorin, martyr.

3 DÉCEMBRE.

St Abbon.
St Abran.
St Agricole, martyr.
St Ambuque, martyr.
St Anème, évêque.
Ste Attale, abbesse.
St Audence, évêque.
St Birin, évêque.
St Cassien, greffier criminel et martyr.
St Claude, martyr.
St Claude, tribun et martyr.
St Claudique, martyr.
St Crespin, martyr.
St Doutyras, confesseur.
St Elogue ou Eulogue, moine.
St Etienne, martyr.
St Félix, martyr.
St François Xavier, jésuite et apôtre des Indes.
St Fulgence, évêque.
St Galgan, ermite.
St Gaudence, évêque.
St Germain, solitaire.
Ste Hilarie.
St Jason, martyr à Rome.
St Jean, solitaire à Oxyrinque en Egypte.
St Jules, martyr à Nicomédie.
St Lucius, roi.
Ste Magine, martyre.
St Martin, martyr.
St Maur, martyr.
St Métrobe, martyr.
St Miroclès ou Miroclet, évêque.
St Nicéphore, patron de Pédéna en Istrie.
St Ratfrid ou Ratfroy, martyr.
St Sol ou Sola, ermite.
St Sophonie, prophète.
St Théodule le Stylite.
St Théodule, surnommé le Cypriote.
St Véran, solitaire.
St Victor, martyr en Afrique.
St Victor, martyr à Nicomédie.

4 DÉCEMBRE.

Ste Adénèle, abbesse.
St Annon, archevêque.
St Apre, prêtre.
Ste Barbe, vierge et martyre.
St Bernard, évêque.
Ste Bertuare.
St Christien, martyr.
St Ciran ou Sigiran, abbé.
St Clément d'Alexandrie, docteur de l'Eglise.
Ste Emerite.
St Félix, évêque.
St Jacques, protospathaire.
Ste Marine, vierge.
St Maruthas, évêque.
B. Maur, évêque.
St Mélère, évêque.
St Miggin, martyr.
St Osmond, évêque.
St Papias, martyr.
St Pierre Chrysologue, archevêque.
St Théoffroi, abbé.

St Théophane, martyr.
St Victor, martyr.
St Ysery, évêque.

5 DÉCEMBRE.

St Anaste, martyr.
Ste Basilisse, abbesse.
St Basse, évêque et martyr.
Ste Consolate, vierge.
St Crispin, martyr.
Ste Crispine, martyre.
St Cyrin, martyr.
St Dalmace, évêque et martyr.
Bse Elisabeth.
St Félix, martyr.
B. Franc ou Franque, solitaire.
St Géraud, archevêque.
St Grat, martyr à Thagore.
St Jean, évêque à Polybote.
St Jules, martyr à Thagore.
St Nicet, évêque.
St Pélin, évêque et martyr.
Ste Potamie, martyre.
St Quingèse, évêque.
St Sabas, abbé.
St Victor, martyr.

6 DÉCEMBRE.

St Apollinaire, sous-diacre.
St Asélie, vierge.
St Blaithmac, abbé.
St Boniface, martyr.
Ste Dative, martyre.
St Emilien, médecin et martyr.
Ste Gérétrude.
Ste Gertrude, abbesse.
St Hermogène, martyr en Afrique.
Ste Léonce, martyre en Afrique.
St Majoric, martyr.
St Nicolas, évêque.
St Pierre Pascal, évêque et martyr.
St Polychrone, prêtre et martyr.
B. Robert, abbé.
St Sintran, confesseur.
St Terce, martyr.
Ste Victoire, martyre.
St Victor, évêque.
St Zélotès, martyr.

7 DÉCEMBRE.

St Agathon, martyr.
St Ambroise, diacre.
St Epaphrodite, évêque.
St Eutrope, abbé.
Ste Fare, abbesse.
St Gérard, évêque.
St Gerbaud, évêque.
St Girard, évêque.
St Martin, abbé.
St Néophite, martyr.
St Polycarpe, martyr.
St Potent, martyr.
St Réparat, sous diacre.
St Sapidique, martyr.
St Sébaste, martyr.
St Sert, martyr.
St Théodore, martyr.
St Urbain, évêque.
St Victor, évêque.

8 DÉCEMBRE.

Ste Casarie, vierge.
St Eucaire, évêque.
St Eugène, prêtre et martyr.
St Gasarie.
Ste Gonthilde, vierge et abbesse.
St Hildeman, évêque.
Ste Hydre.
St Léonard, solitaire
St Macaire, martyr.

St Martinien, martyr.
St Patape, solitaire.
Ste Bavenose, vierge.
St Romaire, solitaire.
St Secundin, confesseur.
St Sophrone, évêque.
St Thibaut, abbé.
St Valfrid, martyr.

9 DÉCEMBRE.

St Abrace.
B. Aungerrand, moine.
Bse Balde, abbesse.
St Barsuse, confesseur.
St Bassien, martyr.
St Budock, évêque.
St Cyprien ou Subray, abbé.
St Cyr ou Syr, évêque.
St Egbert, évêque.
St Geronte, martyr.
Ste Gorgonie.
St Habibe, martyr à Samosate.
St Héraclien, évêque.
St Hipparque, martyr.
St Jacques, martyr à Samosate.
St Julien, évêque.
Ste Léocadie, vierge et martyre.
St Lesmon, solitaire.
St Lollien, martyr.
St Marcellin, martyr.
St Michel, diacre et moine.
St Nectaire, confesseur.
St Paragre, martyr.
St Philothée, martyr.
St Pierre, martyr.
B. Pierre Fourier, général des Chanoines réguliers.
Ste Pollence, martyre.
St Primitif, martyr.
St Procule ou Procle, évêque.
St Publicien, martyr.
St Restitut, évêque et martyr.
St Romain, martyr.
St Romaric, abbé.
St Successe, martyr.
St Torne, martyr.
Ste Valère, vierge et martyre.
Ste Wulfhilde, abbesse.

10 DÉCEMBRE.

St Abonde, évêque.
B. André de Baudiment, abbé.
St Béénam, martyr.
St Carpophore, martyr
St Deusdedit, évêque.
St Edbe, évêque.
St Eugraphe, martyr.
Ste Eulalie, vierge et martyre.
St Gausbert, évêque.
St Gemelle, martyr.
St Guinoer ou Guinmar, abbé.
St Hermogène, martyr à Alexandrie.
St Isaac, martyr.
Ste Julie, vierge et martyre.
St Melchiade, pape.
St Menne, martyr.
St Mercure, soldat et martyr.
Ste Sara, martyre.
St Sindrée, abbé.
St Simon Béhor, moine et martyr.
St Sindulphe, évêque.
St Sosthène, martyr.
Ste Valère, vierge et martyre.

11 DÉCEMBRE.

St Abre, prêtre.

St Absée, diacre et martyr.
St Barsabas, martyr
St Cloud.
St Damase, pape.
St Daniel, dit le Stylite.
St Eutyche ou Toy, martyr.
St Fiveteïn, disciple.
B. Franc, religieux carme.
St Fuscien, martyr.
St Gentien, martyr.
St Luc le Stylite, prêtre.
B. Macaire, roi et ensuite religieux.
St Pontien, martyr.
St Savin, évêque
St Senuch, confesseur.
Ste Tébrède, abbesse.
St Thrason, martyr.
B. Vaterland, curé.
St Victoric, martyr.
B. Vilfère ou Gouffier, moine
St Vivent de Bièdc.

12 DÉCEMBRE.

St Adrias, martyr.
St Alexandre, martyr.
St Alexandre, martyr à Trèves.
Ste Amelberge, vierge.
Ste Ammonarie, vierge et martyre.
St Colomb, abbé.
B. Conrad d'Offida, franciscain.
St Constance, martyr.
St Corentin, évêque.
St Cormac, abbé
St Crescence, martyr.
St Cumen, évêque.
Ste Denise, martyre.
St Donat, martyr.
St Edbuède.
St Epimaque.
St Finien, évêque.
St Florent, évêque.
St Hermogène, martyr
St Hervag, abbé et martyr.
B. Jérôme Ranucci.
St Justin, martyr à Trèves.
St Léandre, martyr à Trèves.
St Maxence, martyr.
Ste Mercurie, martyre.
St Synèse, lecteur et martyr.
St Valéry, abbé.
St Wicelin, évêque.

13 DÉCEMBRE.

Ste Abre, vierge.
St Autiochus, martyr.
St Ariston, martyr.
St Aubert, évêque.
St Auxence, martyr.
B. Bartole, solitaire.
St Colme, moine
Ste Edburge ou Eadburge, abbesse.
St Eugène, martyr.
St Eustase ou Eustrate, martyr.
St Jean, martyr en Afrique.
B. Jean Marinon, religieux.
St Josse, prêtre.
Ste Lucie ou Luce, vierge et martyre.
St Mardaire, martyr.
Ste Odile, abbesse.
St Oreste, martyr.
Ste Rose, religieuse et abbesse.
Ste Tibba, vierge.
St Ursize, évêque.

14 DÉCEMBRE.

St Abonde.
Adalbéron II, évêque.
St Agnel, abbé.
St Arès, martyr.

St Arsène, martyr.
Ste Aspédie, martyr.
St Ater, martyr.
B. Bonaventure Bonacorsi.
St Dioscore, enfant et martyr.
Ste Droside, vierge et martyre.
St Druse, martyr à Antioche.
St Druse, martyr à Tripoli.
St Eguigner, martyr.
St Elie, martyr.
Ste Eutropie, vierge et martyre.
St Fingar, martyr.
St Florent, diacre et martyr.
St Folcuin, évêque.
St Fortunat, évêque.
St Héron, martyr à Alexandrie.
St Isidore, martyr à Alexandrie.
St Jocond, martyr.
St Juste, martyr.
St Lupicien, évêque
St Matronien, ermite.
St Nicaise, évêque et martyr.
St Pompée, évêque.
St Prome, martyr.
St Sacrèpe.
St Samuel, abbé.
St Spiridion, évêque.
St Théodore, martyr.
St Thyrse, martyr.
St Viateur, évêque et confesseur.
St Zosime, martyr à Antioche.
St Zosime, martyr à Nicée.

15 DÉCEMBRE.

Ste Albine, vierge et martyre.
St Antoine, martyr.
St Candide, martyr.
St Célien, martyr.
Ste Chrétienne ou Christienne.
St Eusèbe, évêque.
St Euspice, abbé.
St Faustin, martyr.
St Fortunat, martyr.
St Irénée, martyr à Rome.
B. Jannic, confesseur.
St Janvier, martyr en Afrique.
St Luce, martyr.
Ste Macrose, martyr
St Marc, martyr.
St Mesmin, abbé.
St Paul de Latre, anachorète.
St Saturnin, martyr.
Ste Silvie ou Silvanie, vierge.
Ste Susanne, déguisa son sexe sous le nom de Jean
St Théodore, martyr.
St Urbice, solitaire.
St Valérien, évêque.
St Victor, martyr.

16 DÉCEMBRE.

Ste Adélaïde, impératrice.
St Adjuteur, prêtre.
St Adon, évêque
St Agricol, martyr.
St Ananie.
St Azarias.
St Béan ou Béarn, évêque.
St Bérikert, solitaire.
St Concorde, martyr.
St Evrard.
B. Hélivard, évêque
B. Ide de Nivelle.
St Irénion, évêque.
St Judicaël, roi d'une partie de la Bretagne.
St Mélèce, évêque.
St Misaël.
St Modeste, patriarche.
St Naval, martyr.
Ste Piale, vierge et martyre.
B. Sébastien Maggi.
Ste Théophane, impératrice.
B. Ursicin ou Ursanne, confesseur.
St Valentin, mestre de camp et martyr.

17 DÉCEMBRE.

Ste Beggue, abbesse.
St Briach, abbé.
St Calatrique, martyr.
St Clémentien, martyr.
Ste Clémentienne.
St Célonie, martyr.
St Dioscore, martyr.
St Eigil, abbé.
St Florien ou Florian.
B. Franc, religieux carme.
St Justinien, martyr.
B. Laurent de Sollago, moine.
Ste Massarie, martyre.
St Matère, martyr.
St Mezenceul, confesseur.
Ste Olympiade, veuve.
St Sturmes, abbé.
Ste Tette, abbesse.
Ste Vivine, vierge et religieuse.
Bse Yolende, vierge et religieuse dominicaine.

18 DÉCEMBRE.

St Adjuteur, martyr.
Ste Afre, vierge et martyre.
St Ampamon, martyr
St Artifas, martyr.
St Auxence, évêque.
St Basilien, martyr.
Ste Besse, martyre.
St Buèle, confesseur.
St Chreal, martyr.
St Dékise, confesseur.
St Désiré, religieux.
St Eubiotas, confesseur.
St Flaive.
St Flamien, évêque.
St Gatien, évêque.
St Moisète, martyr.
St Mun, évêque.
St Oudon, moine.
St Pompin, martyr
St Quartus, martyr.
St Quincte, martyr.
Ste Reducule, martyre.
St Ruf, martyr.
St Salvateur, martyr.
St Simplice, martyr.
St Théotime, martyr.
St Victor, martyr.
St Victorin, martyr.
St Victure, martyr.
St Winebaud ou Guinebaud, vulgairement Gombaud, abbé.
St Zosime, martyr.

19 DÉCEMBRE.

St Anastase, martyr.
St Cyriaque, martyr.
St Darius, martyr.
Ste Fauste.
St Grégence, archevêque.
St Grégoire, évêque d'Auxerre.
St Honnou, évêque.
Ste Maure, épouse de saint Timothée et martyre.
St Mengors, comte de Gueldres.
Ste Meuris, martyre.
St Némésien, enfant et martyr.
St Némésion, martyr.
St Paul, martyr.
St Paulille, martyr.
St Probe, martyr.
St Ribier, moine.
St Second, martyr.
St Syndime, martyr.
Ste Thée, vierge et martyre.
St Timoléon, martyr.
St Timothée, lecteur et martyr.
B. Urbain V, pape.

20 DÉCEMBRE.

St Ammon, martyr.
St Bajule, martyr.
St Crescence, martyr.
St Dominique, évêque.
St Dominique, abbé.
St Fulgose, confesseur.
Bse Hidaure.
St Ingénue, soldat et martyr.
St Jules, martyr à Geldube.
Bse Julie della Rena, recluse.
St Libérat, martyr en Orient.
St Macaire, prêtre et martyr.
St Ma'ou, prêtre.
St Philogone, évêque.
St Ptolomée, soldat et martyr.
St Técla-Haimanot, diacre.
St Théophile, soldat et martyr.
B. Ursicin ou Ursanne, confesseur.
St Zénon, soldat et martyr.
St Zéphirin, pape et martyr.

21 DÉCEMBRE.

St Anastase II, patriarche.
St Darude, abbé.
St Ethernan, évêque.
St Feste, martyr.
St Glycère, prêtre et martyr.
St Honorat, évêque de Toulouse.
St Jean, martyr en Toscane.
St Jean Cama, Egyptien.
St Pierre, archevêque.
St Séverin, évêque et confesseur.
St Thémistocle, berger et martyr.
St Thomas, apôtre, surnommé Didyme.

22 DÉCEMBRE.

Amasuind (le bienheureux).
Bse Angeline de Corbara, religieuse.
St Capiton, évêque et confesseur.
St Chérémon, évêque.
B. Christien ou Chrétien, évêque.
St Félix II, évêque.
St Félix, évêque.
St Flavien, martyr.
St Flore, martyr.
St Honger, évêque.
St Honorat, martyr à Ostie.
St Ischyrion, martyr en Egypte.
B. Israël.
Bse Jutte, vierge et abbesse.
St Sigon ou Sigues, évêque.
St Vicelin, confesseur.
St Vicelin, évêque.
St Zénon, martyr.

23 DÉCEMBRE.

St Abashade.
St Agathope, martyr.
St Anthime, diacre et martyr.
St Asclèpe, évêque.
St Basilide, martyr.
St Bégée, abbé.
St Cléomène, martyr.
St Dagobert II.
St Eunicien, martyr
St Eupore, martyr.
St Evariste, martyr.
St Gelase, martyr.
St Harman, évêque.
St Hellanique, évêque.
St Ives, évêque de Chartres.
St Mardome, martyr.
B. Nicolas Facteur, religieux.
St Sabinien diacre.
St Saturnin, martyr.
St Servul ou Serval, mendiant paralytique.
St Théodule, martyr.
Ste Ultrogothe, femme de Childebert Ier.
Ste Victoire, vierge et martyre.
St Vintillas, solitaire.
St Zétique, martyr.

24 DÉCEMBRE.

Adalsinde (la bienheureuse).
Ste Adèle, abbesse.
B. Amon, évêque.
St Amon, évêque.
St Boniface, évêque.
St Castorin, évêque.
B. Christophe Scagen, martyr.
St Delphin, évêque.
St Donat, martyr.
St Grégoire Spolette, prêtre et martyr.
Ste Irmine, abbesse.
St Lucien, martyr.
St Métrobe, martyr.
St Michel, évêque.
St Paul, martyr.
St Sulpice, évêque.
Ste Tharsille, vierge.
St Thémiste, martyre.
St Théonime, martyr.
St Véurand, évêque.
St Zénobe, martyr.

25 DÉCEMBRE.

Ste Anastasie, martyre.
Ste Eugénie, vierge et martyre.
St Flamidien, martyr.
B. Foulques, évêque.
Bse Nère.
B. Pierre Maurice de Montboissie.
St Prosper, confesseur.
St Romble, confesseur.

26 DÉCEMBRE.

Ste Abondance.
St Archelaus, évêque.
B. Daniel, religieux.
St Denis, pape.
St Etienne, martyr.
St Euthyme, évêque.
St Jarlatée, évêque.
St Jean le Misogyne.
St Marin, sénateur et martyr.
St Ménandre, martyr.
St Théodore, mansionnaire de l'Église romaine.
St Zosime, pape.

27 DÉCEMBRE.

St Aidame.
St Alain.
Alrune (la bienheureuse).
Ste Fabiole.

St Jean, apôtre et évangéliste.
St Lyde, martyr.
St Maxime, évêque.
Ste Nicarette, vierge.
St Théodore Grapt, confesseur.
St Théophane, évêque et confesseur.
B. Victor, solitaire.
St Walthon, abbé.

28 DÉCEMBRE.

Ste Agape, vierge et martyre.
St Antoine, moine.
St Cal..., évêque.
St Castor, martyr.
St Caton, martyr.
St Césaire, martyr.
St Convoyon, abbé.
Ste Domice, martyre.
St Domitien, diacre et martyr.
Ste Domne, vierge et martyre.
St Dommion, prêtre.
St Eutyche, prêtre et martyr.
St Eutychien, pape et martyr.
St Gélase, moine et martyr.
St Indès, martyr.
St Octave, martyr.
St Probat, martyr.
St Sabas le Sinaïte, moine et martyr.
Ste Sabèle.
St Théodore, abbé.
Ste Théophile, vierge et martyre.
St Troade, martyr.
St Victor, martyr.
Bse Violant ou Yolande, converse.
Ste Zatte, martyre.

29 DÉCEMBRE.

St Albert de Gambron.
St Boniface, martyr.
St Calliste, martyr.
St Crescent, disciple.
St David, roi et prophète.
St Dominique, martyr.
Ste Eléonore, martyre.
St Ebroult, abbé.
St Félix, martyr.
St Hildouard, évêque.
St Honorat, martyr en Afrique.
St Libanus, abbé.
St Lybose, martyr.
St Marcel, abbé.
St Primien, martyr.
B. Regnobert.
St Satur, martyr.
St Saturnin, martyr.
St Second, martyr.
St Thomas, archevêque et martyr.
St Trophime, disciple de St Paul.
St Ursin, évêque.
St Victor, martyr.

30 DÉCEMBRE.

St Ailbée, confesseur.
St Anyse, évêque.
Ste Anysie, martyre.
St Appien, martyr.
St Crescin, évêque.
St Donat, martyr.
St Eugène, évêque.
Exupérance, diacre.
St Georges, évêque.
B. Gérard de Valence.
St Honorius, martyr à Alexandrie.
St Laurent de Frazanone, religieux.
St Léonard, abbé.
St Libère, évêque.
St Maosnet, martyr.
St Marcel, diacre et martyr.
St Marmoch, religieux.
St Nicon, économe de l'hôpital des orphelins de Constantinople.
St Polyclet, martyr.
St Rainier.
B. Raoul, abbé.
B. Richard d'Alvert, moine.
St Roger, évêque.
St Sabin, évêque et martyr.
B. Sébastien Valfré, prêtre.
St Sécure, martyr.
St Sévère, martyr.
St Trojan, évêque.
St Vénustien, martyr.
St Vitalien, pape.

31 DÉCEMBRE.

St Altin, martyr.
St Attale, martyr.
St Ausgène, martyr.
St Barbatien, prêtre.
B. Baudoin, abbé.
Ste Brigitte, vierge.
Ste Colombe, vierge et martyre.
Ste Donate, martyre.
St Eoald, martyr.
St Etienne, martyr.
St Eustade, évêque.
St Eustase.
St Fabien, martyr.
St Flore, martyr.
St Frobert, abbé.
St Garembert, abbé.
St Hermès, exorciste.
Ste Hilarie, martyre à Rome.
St Justin, d'Amiterne.
St Léobard ou Leuvart, abbé.
St Marius, évêque.
Ste Mélanie la Jeune.
St Minérvin, martyr.
St Nizilon ou Eustache, martyr.
Ste Nominande, martyre.
Ste Pauline, martyre.
St Pinien, moine.
St Pontien, martyr.
St Potentien, martyr.
St Quintien, martyr.
Ste Rustique, martyre.
St Séroin, diacre et martyr.
Ste Sérotine, martyre.
St Sexte, martyr.
St Silvestre, pape.
St Simplicien, martyr.
St Zotique, prêtre et fondateur d'un hospice à Constantinople.

TABLE

DES ARTICLES CONTENUS DANS LE SUPPLEMENT.

FIN DU DEUXIÈME ET DERNIER VOLUME.





